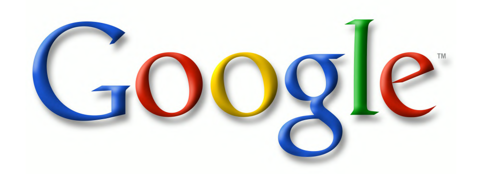
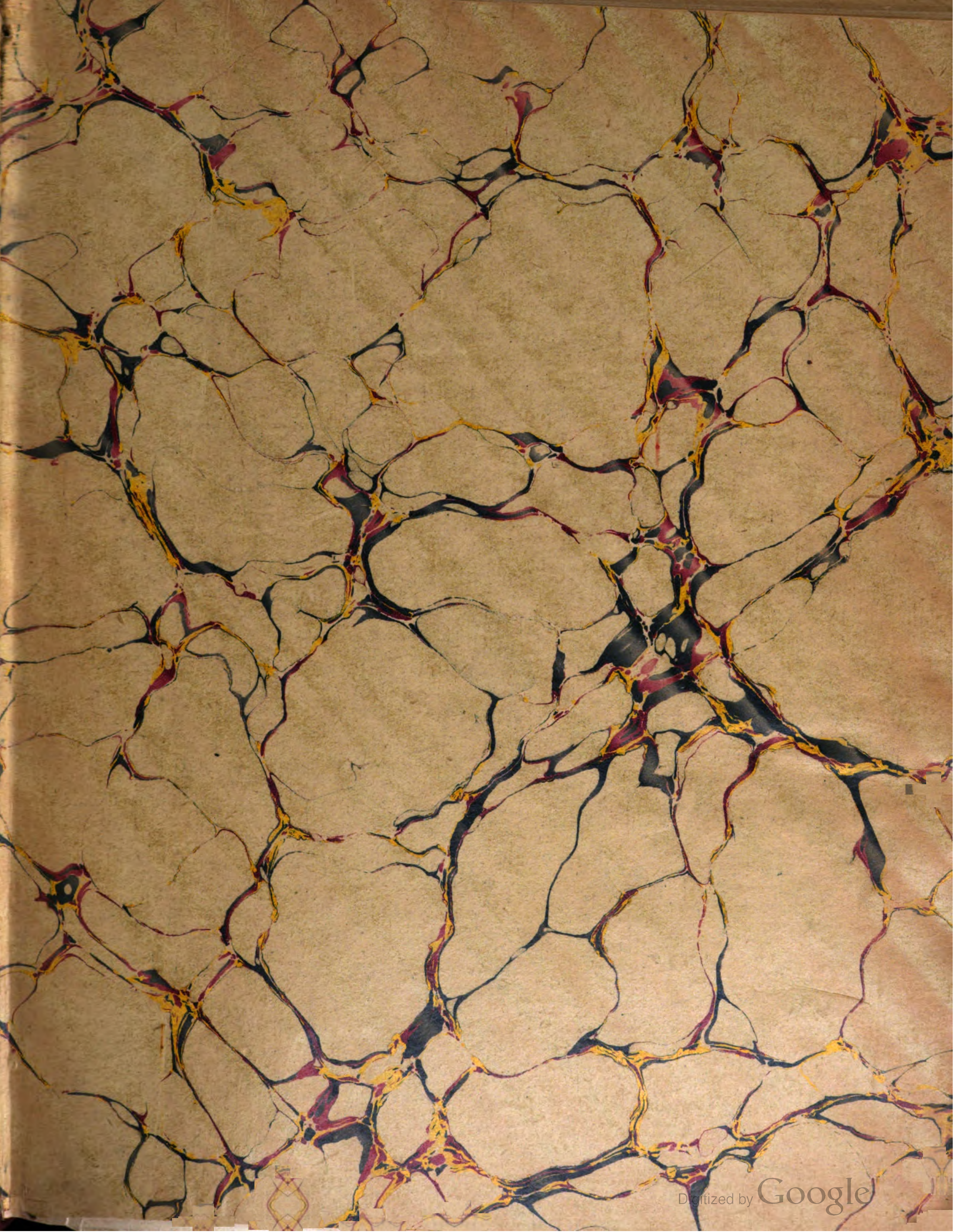



Stanford University Libraries
3 6105 027 490 320


LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY



Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ANNALES
DES
Sciences Psychiques

PUBLICATION BIMENSUELLE ILLUSTRÉE

Consacrée aux Recherches Expérimentales et Critiques sur les Phénomènes de TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, etc.

ORGANE

DE LA

SOCIETE UNIVERSELLE D'ETUDES PSYCHIQUES

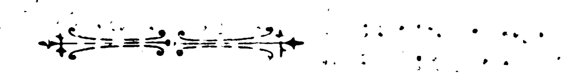
Directeur : **Professeur CHARLES RICHET**

Rédacteur en chef : **C. de VESME**

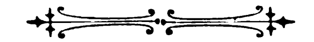
Comité de Rédaction :

SIR WILLIAM CROOKES, CAMILLE FLAMMARION, Dr PAUL JOIRE,
MARCEL MANGIN, Dr JOSEPH MAXWELL,
Professeur HENRI MORSELLI,
Dr JULIEN OCHOROWICZ, Colonel ALBERT DE ROCHAS, Dr ALBERT VON SCHRENCK-NOTZING

Fondateur : Dr XAVIER DARIEX



XXIe ANNÉE. -- 1911



PARIS - Rue Guersant, 39 (Villa des Ternes, 14) - PARIS

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BIMENSUELLE

21me Année | 1er et 16 Janvier 1911 | Nos 1 et 2

LE NOUVEAU MÉDIUM DE ROME : LUCIA SORDI

Un sujet qui présenterait le passage de la matière à travers la matière

Dès le mois de juillet dernier, M. le professeur A. TANFANI, de Rome, avait eu l'obligeance de nous envoyer un récit assez détaillé de quelques séances qu'il venait d'avoir avec un nouveau médium, Mme LUCIA SORDI. L'autorité dont jouit le nom de notre correspondant, l'importance des phénomènes dont il s'agissait, le soin intelligent qui semblait avoir été déployé dans ces investigations nous faisaient désirer de publier ce compte-rendu; malheureusement, l'espace nous fit d'abord défaut; ensuite quelques bruits défavorables commencèrent à courir sur le médium; même un spirite très connu, M. Innocenzo Calderone, avocat à Palerme, directeur de la *Filosofia della Scienza*, après avoir assisté à quelques séances de Mme Sordi, venait de soulever des doutes sur la sincérité de ces phénomènes. Peu de temps après, le *Messaggero* — le plus répandu des journaux de Rome — allait plus loin encore, en accusant ouvertement le médium de fraude. Dans une lettre publiée dans ce journal, le 2 décembre dernier, le « Dr V... » (qu'on nous dit être le Dr Villetti), écrit, en effet, en faisant allusion au récit de certaines séances, paru dans *Luce e Ombra*, de Milan :

Je ne désire pas entrer dans la critique et l'examen des expériences en question, n'y ayant pas assisté ; néanmoins, les expérimentateurs sérieux des phénomènes psychiques apprendront sans doute avec intérêt à connaître les circonstances dans lesquelles le médium Mme Sordi opère, ainsi que la constatation de certains faits très intéressants.

D'abord, il est bien que l'on sache que, jusqu'ici, Mme Sordi n'a pu produire des phénomènes que *chez elle*, assistée de l'une de ses filles et d'un fanatique inséparable, qui plusieurs fois déjà a été victime de charlatans et de mauvais farceurs...

En vainquant plusieurs obstacles de milieu et d'argent, on put expérimenter Lucia Sordi loin de chez elle et dans un milieu absolument rassurant au point de vue du contrôle. Malheureusement on ne put éliminer la présence de la fille et du protecteur fanatique. Eh bien ! dans plusieurs séances faites en ces conditions on n'obtint plus aucun phénomène rassurant et bien constaté ; au contraire, on put constater, à une lumière vive, que le médium, lié habilement à une chaise, allait et venait dans la pièce, avec ce siège sur son dos, comme un escargot sous sa coquille, en touchant à droite et à gauche les expérimentateurs et les objets, et en produisant ainsi une série de phénomènes que quelques assistants trop faciles à contenter auraient désiré classifier comme authentiques.

Quand on remplaça une boîte en bois grossière et vernie par une autre légère, polie et simple, mais sûre, on n'obtint plus les phénomènes étonnants de pénétration de la matière.

Les sonnettes, les tambourins, les boites à musique, placés à moins de distance du médium qu'on ne le faisait chez lui, mais à une hauteur un peu supérieure à la portée normale des membres humains, ne donnèrent *jamais plus* un son. Les empreintes en paraffine que certains artistes déclarèrent impossibles à reproduire normalement, alors que deux expérimentateurs les avaient imitées avec beaucoup plus de perfection, ne furent plus produites par les esprits... Les empreintes de la main du médium correspondirent parfaitement avec celle de l'esprit matérialisé : les mains du médium furent trouvées tachées de rouge après que l'esprit avait fortement frappé sur une paroi tapissée de papier rouge.

Quand on put causer avec le fantôme de quelques chers trépassés, ceux-ci, s'ils étaient ignorés par le médium, oubliaient de prendre la stature et les qualités spécifiques qu'elles avaient eu en vie, pour conserver, au contraire, celles du médium.

Mme Lucia Sordi, sauf le cas que je viens de parler, n'a jamais essayé d'expérimenter sous l'observation d'hommes de science en des milieux de contrôle sévère.

Ce médium est donc l'un des charlatans si nombreux dans ce genre ?

Je ne le pense point ; je crois, au contraire, que

tout ce que Mme Sordi produit, se passe durant un état d'inconscience pathologique du médium, qu'il serait intéressant d'étudier... mais au moins sans le protecteur fanatique.

Docteur V.

Il est assez naturel qu'après la publication de cette lettre, reproduite partiellement par d'autres journaux italiens, et après des lettres confidentielles que nous envoyaient, dans le même sens, des hommes de valeur, tels que le propriétaire et ancien directeur du *Messaggero* même, M. Louis Cesana (qui nous a, d'ailleurs, autorisé à le nommer), nous ayons préféré attendre, afin d'être peut-être à même, plus tard, de présenter cette question si controversée avec l'appoint de quelques nouveaux documents.

Ces documents, nous croyons les avoir maintenant entre les mains, grâce à l'amabilité de M. A. Marzorati, directeur de la belle revue spiritualiste milanaise *Luce e Ombra* (1), dont l'évolution très heureuse ne peut que satisfaire les personnes attachées aux méthodes expérimentales et scientifiques dans cet ordre de recherches. Nous reproduirons donc pour les lecteurs des *Annales* les parties essentielles de ces documents, ainsi que la plupart des photographies, sans lesquelles le récit n'a qu'une valeur forcément incomplète.

Première séance. — 17 septembre 1910. — De 6 heures à 8 heures.

Cette séance a lieu *dans des locaux exclusivement destinés aux séances médiumniques*. Les assistants sont : MM. Angelo Marzorati, docteur Georges Festa, médecin et chirurgien, Ettorre, ingénieur, Annibal Tritoni, Joseph Squanquerillo, Albert De Nicola, le mari et la fille Pauline du médium (2), et enfin, le rapporteur soussigné.

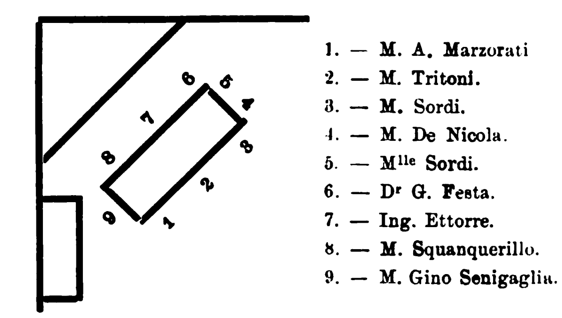
La chambre de la séance est grande, assurée contre toute intromission extérieure (l'appartement entier est d'ailleurs désert, étant réservé, comme je l'ai dit, aux expériences) et fournie de tout ce qui peut servir pour une séance importante.

Dans un coin de la pièce se trouve le cabinet médiumnique, assez grand, et limité à une certaine hauteur par un ciel en bois qui a dans sa partie intérieure un châssis également en bois, bien assuré aux parois, sur lequel est fixé le système de tirage du rideau médiumnique — un rideau à larges bandes blanches et noires, et divisé au milieu. Tout le mobilier du cabinet est constitué par le siège du médium et par une petite console en bois sur laquelle a été disposée une clochette à manche.

A droite du cabinet, le long du mur et à une distance suffisante du cabinet même, se trouve une table blanche à quatre pieds sur laquelle on a mis divers objets de différentes grandeurs pour les transports éventuels. La lumière, de couleur variée, est fournie par de petites lampes électriques fixées au centre du plafond.

Une fois le médium introduit dans le cabinet, on place sur le devant de celui-ci, au-dessous du rideau, une grille (2 m. 30 × 1 m. 70 environ, avec des barreaux solides, larges de 6 centimètres et d'une épaisseur de 12 millimètres, éloignés l'un de l'autre de 10 centimètres), sur la ligne supérieure de laquelle en est fixée une autre triangulaire, avec des barreaux identiques aux premiers, mais éloignés entre eux de 6 centimètres seulement, s'appuyant sur deux soutiens intérieurs, jusqu'à toucher les deux parois constituant le fond du cabinet. La grille de face est assurée par des liens (dont les nœuds sont soigneusement cachetés) à des crochets en fer fixés au châssis extérieur du cabinet. Le médium se trouve ainsi isolé comme dans une cage.

Une fois toutes les précautions prises pour que la séance se déroule d'une façon sérieuse et honnête (1), la chaîne est formée de la façon suivante :



1. — M. A. Marzorati
2. — M. Tritoni.
3. — M. Sordi.
4. — M. De Nicola.
5. — Mlle Sordi.
6. — Dr G. Festa.
7. — Ing. Ettorre.
8. — M. Squanquerillo.
9. — M. Gino Senigaglia.

Comme d'habitude, la table médiumnique est placée dans le sens de la face du cabinet, et à telle distance de celui-ci que le médium, en tendant le bras au dehors entre un barreau et l'autre, reste encore à une distance sensible des expérimentateurs les plus proches, et précisément des numéros 6, 7 et 8.

On fait la lumière rouge, et la séance commence, se déroulant continuellement en des conditions de contrôle réciproque parfait de la part de tous les assistants.

(1) Via Cappuccini, 18, Milan. — 8 fr. en Italie ; 10 fr. à l'étranger.

(2) Dans le but de ne pas trop troubler le milieu psychique habituel du médium, il avait été décidé de ne pas éliminer de la séance les deux membres de la famille du médium ; il est à peine besoin de dire qu'ils ont été l'objet, pendant toute la séance, d'un contrôle particulièrement actif de la part des expérimentateurs. (*Note du Rapporteur.*)

(1) Inutile de m'arrêter à ce qui se rapporte à la fermeture des portes, suppression des fenêtres, etc., etc. Ce sont là des précautions élémentaires que l'on sous-entend pour chaque expérimentateur avisé.

Le médium, — qui est une femme d'apparence robuste, encore jeune, de manières sympathiques, avec un air naïf qui inspire la confiance, commence à tomber en *trance*. Nous nous en apercevons par sa respiration qui devient pénible. On perçoit comme des efforts inarticulés, gutturaux, que le médium fait, semble-t-il, pour émettre les paroles. Enfin, comme dans un gargouillis, on entend le salut qu'on me dit habituel de *Remigio* (Rémy), la soi-disant entité qui se manifeste généralement par ce médium et qui est, à vrai dire, une personnalité intellectuellement embryonnaire. C'est une voix grosse, traînante, comme celle des apoplectiques : *Bonsoir pour tout le monde !...*

Le Rapporteur parle ici de phénomènes lumineux qui se produisent en grand nombre; ce sont de petites lueurs claires et bien définies qui paraissent isolées au milieu du rideau, s'élèvent comme en flottant et puis s'éteignent. Le phénomène se produit un grand nombre de fois en des circonstances différentes. On remarque parfois plusieurs de ces lueurs, les unes à côté des autres, de façon à prendre un peu l'apparence d'une rose; ces roses sont parfois deux, l'une à peu de distance de l'autre.

Nous ne nous arrêterons pas à ce phénomène, moins intéressant en ces conditions, pour en venir plus tôt au fait plus important, c'est-à-dire le

Passage de la tête du médium à travers deux barreaux de la cage.

Remigio, à un certain moment, nous invite à faire la lumière rouge et à observer la cage. Nous nous exécutons, nous tirons le rideau du cabinet, et nous regardons, MM. Marzorati, De Nicola et moi; les autres expérimentateurs restent dans la chaîne.

Le médium apparaît dans le centre du cabinet, assis, et serré contre la grille. Le cou est emprisonné entre deux barreaux, et la tête se trouve par conséquent entièrement hors de la cage. Le genou droit qui presse fortement contre celle-ci fait saillie lui aussi en dehors entre un barreau et l'autre : le coude du bras droit est appuyé sur la cuisse et sort un peu en dehors à son tour, en soutenant le menton.

Le médium se tient ainsi rigide comme dans une profonde méditation.

Notre premier mouvement est celui de tâter à plusieurs reprises cette tête, comme pour nous assurer qu'il s'agit réellement d'une tête humaine, et non point d'une grosse balle de caoutchouc. Le premier étonnement passé, nous procédons à un examen des cachets de la cage (bien que le phénomène n'ait au fond rien à faire avec l'état des cachets), de la cage en général et particulièrement des deux barreaux à travers lesquels a eu lieu le merveilleux passage.

Nous nous attardons longuement à cette besogne délicate ; tout est en ordre parfait. Je me baisse jusqu'à la base des deux barreaux en question, où ils rejoignent le châssis : aucun clou n'est déplacé. Nous faisons la même constatation pour la partie supérieure des barreaux. Tous les barreaux sont solides et intacts. Nous recommençons ensuite à tâter et à retâter, avec l'opiniâtreté de l'étonnement, le cou et la tête du médium, toujours rigide et silencieux comme un sphinx. Nous nous baissons, nous aiguisons nos regards : aucun signe sur ce cou et sur ce visage, aucune trace de frottement subi ; la chevelure crêpue, abondante et gonflée ne paraît pas du tout dérangée. Nous marquons avec un crayon sur les deux barreaux, le contour de la tête. Nous contemplons encore longuement, sans pouvoir en être lassés, comme pour le graver à tout jamais dans notre mémoire, le merveilleux phénomène, qui a le grand avantage de pouvoir se prêter à tout l'examen que nous pouvons désirer.

Mais il faut reprendre la séance. On ramène le rideau sur la façade du cabinet et on refait l'obscurité complète.

Quelques instants après, *Remigio* nous prévient que le médium a retiré la tête à l'intérieur de la cage.

On rallume la lumière rouge et on s'occupe des constatations nécessaires : le médium se trouve maintenant sur sa chaise, dans un sommeil tranquille. Nouvelle inspection aux cachets, aux barreaux : tout est bien à sa place. Le prodige s'est donc accompli de nouveau, en sens inverse !

Le Rapporteur raconte ici quelques phénomènes d'*attouchements* qui se produisirent alors, et il termine en disant :

La séance une fois levée, et avant de libérer le médium de la cage, M. Angelo Marzorati, M. De Nicola et moi, nous nous attardons à vérifier encore l'état de la cage. Tout est solide et en parfait état. Sur les deux barreaux d'en face on voit encore — témoignage posthume — les marques du crayon que nous avions tracées autour de la tête du médium : nous mesurons une fois encore la distance qui sépare un barreau de l'autre : ce sont bien 10 centimètres. Rien à dire ! (1) Moi d'un côté et M. De Nicola de l'autre, nous nous efforçons d'écarter l'un de l'autre les deux barreaux afin d'obtenir un espace plus grand ; nous n'obtenons pas grand' chose : la tête du plus petit bébé n'y passerait pas.

Quelques remarques avant de terminer.

(1) Le Dr Festa, l'un des assistants, a communiqué les mensurations suivantes des diamètres transversaux de la tête du médium, établies par le *craniomètre* : « diamètre bitemporal 14 cm. ; diamètre biparietal 14 cm. »

La séance avait été préparée surtout en vue du phénomène dont je viens de parler et que certains parmi nous disaient avoir obtenu une fois déjà. Le phénomène était donc attendu par les expérimentateurs...

Or, si on songe que la plupart des phénomènes médiumniques, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, se produisent indépendamment de la volonté des expérimentateurs, sans aucun dessein fixé d'avance, de telle façon que les assistants sont généralement saisis au dépourvu dans leurs impressions de chercheurs, on ne peut s'empêcher de reconnaître que le phénomène en question, par suite de la manière dont il s'est produit, revêt une importance remarquable aussi au point de vue de la constatation expérimentale.

ANGELO MARZORATI; Docteur GIORGIO FESTA; Ingénieur ETTORE; ANNIBAL TRITONI; Joseph SQUANQUERILLO; Albert DE NICOLA; GINO SENIGAGLIA, *rapporteur*.

Nous ne parlerons pas de la deuxième séance (20 septembre), non pas uniquement à cause des limites que nous impose l'espace dont nous disposons, mais aussi parce que l'importance de cette séance, remarquable sous plusieurs rapports, a été diminuée, sinon annulée, par un accident fort désagréable pour les partisans du médium. Voici, en effet, comment M. G. Senigaglia même décrit la fin de la séance.

... Nous décidons, avec le consentement de *Remigio*, de terminer cette séance si mouvementée. Nous faisons la lumière rouge, déjà préparés à trouver la cage en désordre, par suite des incidents de la soirée. O merveille! le médium se trouve hors du cabinet, à gauche de celui-ci, sur la chaise que nous avions placée, au début de la séance, au fond de la chambre; c'est sans doute le meuble que nous avions entendu, quelques instants auparavant, glisser sur le parquet et finir là. Et la cage paraît intacte : les cachets sont intacts, tous les crochets sont bien à leur place. Notre satisfaction est vive, mais de courte durée : en examinant minutieusement, comme d'habitude, chaque barreau de la cage, je m'aperçois que l'un parmi eux, et précisément l'un de ceux à travers lesquels a eu lieu le passage de la tête du médium, cède à la pression du bras, au point où il est rattaché au barreau transversal inférieur, et se détache. Par cette ouverture je parviens à pénétrer dans la cage : c'est vrai que cela n'a pas lieu sans peine, bien que je sais bien mince! Nous nous souvenons alors des plaintes de *Remigio* : « *Le phénomène sera critiqué!* »

Nous partons, contrariés par cet incident fâcheux. On comprend que l'incident est plus fâcheux encore que le Rapporteur n'a l'air de le croire. — Voici, en tout cas, la

Troisième séance. — 23 septembre 1910 de 6 h. à 8 h. 1/4

Local et conditions d'expérience habituels.

Deux jours après notre seconde et aventureuse séance, M. Marzorati et moi sommes informés par l'ingénieur Ettorre que le passage de la tête du médium à travers les barreaux de bois a été retenté avec succès chez le médium lui-même, sous le propre contrôle de l'ingénieur et celui de certains autres de nos habituels compagnons de séance, et que non seulement on a pu obtenir ce phénomène, mais encore celui de la sortie complète du médium de la cage, et cela avec une cage neuve et de la plus grande solidité, et sans qu'on ait pu vérifier la moindre altération dans l'assemblage des pièces qui la formaient, ni dans les cachets et marques préalablement posées en vue de la garantie de l'authenticité du phénomène.

M. Marzorati eut donc soin de faire transporter cette cage dans les locaux de nos réunions, dans le but de l'employer pour les expériences imminentes.

La séance est fixée à 5 h. 30, mais dès 2 heures, M. Marzorati, M. De Nicola et moi nous nous trouvons sur les lieux pour nous assurer de la solidité absolue de cette cage.

Elle est effectivement beaucoup plus robuste que la cage précédente; le grillage de face mesure 2 mètres environ de largeur sur 1 m. 85 environ de hauteur; les barreaux sont d'une épaisseur de 1 centimètre 1/2 et plus, d'une largeur de 0 m. 10, et sont éloignés entre eux de 0 m. 09 ou 0 m. 09 1/2 à peine; de solides traverses en haut et en bas en maintiennent l'assemblage. Le grillage supérieur, très solide également et assez ample pour pouvoir toucher les parois murales du cabinet, a des barreaux moins larges et plus serrés entre eux.

M. Marzorati et moi voulons pousser les précautions à l'excès; nous nous improvisons menuisiers, et, de concert avec un menuisier authentique, nous nous mettons à renforcer personnellement le grillage de face.

Nous disposons deux autres traverses, l'une sur la ligne supérieure, l'autre sur la ligne inférieure, et une profusion de gros et très longs clous bien rivés et rentrant à l'intérieur du bois d'un bon centimètre. Chaque barreau est assuré ainsi d'une façon absolue.

Si toute fatigue mérite récompense, la séance devra, certes, merveilleusement réussir!

Pour prévenir la répétition d'incidents, nous avons décidé de penser nous-mêmes aux photographies; j'ai même, dans ce but, fait venir un de mes amis,

spirite et connaisseur en besogne, M. Giuseppe Magnetto, pour seconder M. Marzorati.

Nous disposons deux appareils : un grand, un petit. M. Marzorati, M. Magnetto et moi avons dûment signé les plaques (1).

Nous procédons à l'inspection la plus rigoureuse du cabinet médiumnique et de la chambre de la séance, et prenons les plus sérieuses précautions pour l'honnête déroulement de cette dernière.

La disposition des meubles reste la même qu'à la séance précédente : seulement, la chaise libre qu'on avait placée la dernière fois contre le mur, presque en face du cabinet, est posée cette fois à côté du cabinet, à gauche, et munie d'un coussin : si le médium sort de sa cage, il pourra ainsi s'asseoir promptement.

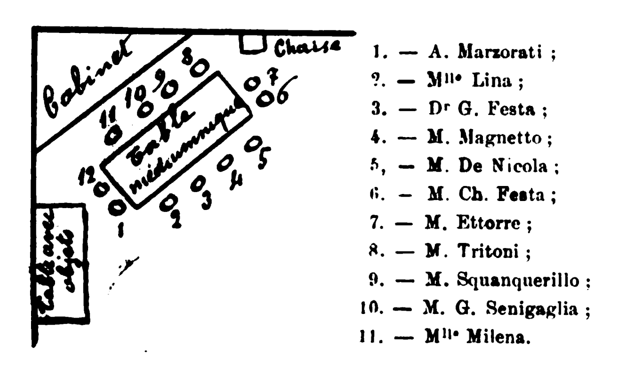
Nous enfermons le médium dans sa prison provisoire.

Les deux grillages, le supérieur et celui de face, sont serrés ensemble, en angle un peu obtus, par des fils de fer, une petite chaîne bien forte, et une grosse chaîne : chaque nœud et chacune des deux chaînes portent les plombs de contrôle.

Le grillage supérieur, comme je l'ai dit déjà, est parfaitement joint aux parois murales du cabinet. Des crochets en fer — trois de chaque côté, à de justes intervalles — assurent le grillage de face à la monture latérale du cabinet. Chaque crochet est ensuite enveloppé de liens de fil de fer, qui en assurent l'immobilité : chaque nœud est scrupuleusement muni du plomb de contrôle.

Nulle flexion de ces barreaux, nulle oscillation de cette cage n'est possible ! Elle peut bien résister aux attaques les plus fortes ; on ne peut en sortir qu'en la sciant.

Nous nous disposons en chaîne à la lumière rouge. Nous sommes les mêmes qu'à la séance précédente : seulement Mlle Lina, autre fille du médium, remplace sa sœur Paolina, et il y a de plus, comme je l'ai dit, mon ami Magnetto. L'ordre de la chaîne est le suivant :



(1) Il est superflu de dire que ces plaques furent ensuite développées par Marzorati et Magnetto eux-mêmes.

La table de la chaîne, comme d'habitude, est posée en travers en face du cabinet, et à une distance suffisante de ce dernier pour préserver les expérimentateurs 8, 9, 10, de tout contact direct du médium, même s'il devait étendre son bras tout entier entre les barreaux. Le rideau du cabinet est ouvert. Dans la lumière incertaine, on distingue les taches blanches des barreaux.

Quelques faibles lumières apparaissent presque tout de suite vers le haut du cabinet.

Remigio nous salue par la bouche du médium tombé immédiatement en *trance* profonde, et demande l'obscurité.

Le rideau du cabinet est fermé des deux côtés par deux énergiques mouvements successifs, donnés à sa partie la plus haute. Je rappelle que le rideau est disposé sur le devant de la cage : le médium ne pourrait absolument pas effectuer des mouvements semblables (et ceci, bien qu'intuitif *a priori*, nous le vérifierons ensuite à la fin de la séance).

Je suis touché à l'épaule par je ne sais quoi de mince et de léger qui semble jouer au-dessus ; qu'est-ce donc ? Je me souviens de la fameuse cravache de *Remigio*. Les habituelles « roses » lumineuses apparaissent en haut du cabinet, et flottent un peu avec des mouvements de papillons. *Je désire que ces mains s'élèvent encore!* m'écriai-je subitement. Ces mains m'obéissent : *elles montent vers le plafond et se dissolvent à une grande hauteur.*

Remigio est aujourd'hui de très bonne humeur. *Sortiras-tu?* lui demande M. Squanquerillo. *Je sortirai si vous me donnez mille francs!* répond notre interlocuteur invisible. *Si tu sors,* ajoute l'autre, *fais-moi un peu de massage! — Je ferai du massage à ton portefeuille!* réplique promptement Remigio. *Chantez, chantez,* recommande-t-il ensuite. Moi, je ne me distrais pas une seconde ; l'oreille tendue vers le cabinet, je surveille chaque rumeur de là-dedans. De légers craquements révèlent qu'un travail silencieux est en train de s'y accomplir. Au bout d'une vingtaine de minutes environ, on entend résonner la voix de *Remigio. Faites la lumière rouge ; Marzorati, allez tout de suite préparer la photographie ; vérifiez bien ; soyez scrupuleux ; faites vite!* Nous comprenons que le médium se trouve avec la tête hors du grillage ; nous nous exécutons.

Le médium est, en effet, selon son habitude, assis contre le grillage, le col emprisonné et bien serré entre les deux barreaux, la tête inclinée à gauche, le coude du bras droit appuyé sur la cuisse droite, l'extrémité du bras insinuée au dehors pour soutenir le visage. Nous vérifions *minutieusement* la cage, barreau par barreau, nœud par nœud, crochet par crochet, chaîne par chaîne, plomb par plomb : tout, même ce qui est superflu : c'est une fièvre de véri-



Fig. 1

de nouveau, méticuleusement, l'état de la cage : tout est solide, tout est intact et parfait ! Le phénomène a été presque silencieux.

Nous refaisons la lumière et recomposons la chaîne. Ce que nous attendons maintenant, c'est la sortie complète du médium de la cage. L'extraordinaire phénomène réussira-t-il ? Notre voix intérieure nous dit que oui. *Chantez toujours*, incite *Remigio : ne rompez jamais la chaîne, et ne faites la lumière que lorsque je vous le dirai, je vous le recommande, « carini »!* Nous le rassurons. *Dites-moi d'abord un Ave Maria*, demande-t-il ensuite avec un ton humble de prière, comme à titre de récompense anticipée pour ce qu'il va faire (*Remigio* veut souvent des *Ave Maria* et des *Pater noster*). Quelques-uns des assistants le satisfont sommairement.

fication qui nous a saisis. Tout est intact et parfait. Notre certitude est absolue.

On exécute la photographie (voir figures 1 et 2), et l'on reprend la séance après avoir refait l'obscurité. Après quelque temps, Remigio nous avertit, comme préoccupé, que le médium n'arrive pas à retirer sa tête dans le grillage. *Voilà que tu plaisantes, Remigio!* s'écrie quelqu'un. *Non*, répond l'autre, *cette fois, c'est vraiment ainsi, courez vous pourvoir d'une scie.* Tandis que nous discutons si nous devons ou non prendre Remigio au sérieux, une de ses risées habituelles, espiègles, prolongées et gutturales, nous arrête à notre place. *Faites la lumière rouge*, nous dit-on, *et regardez !* Nous nous exécutons et nous observons : le médium gît abandonné sur sa chaise, au beau milieu du cabinet, dans un sommeil ordonné et tranquille. Nous vérifions

Je me penche vers la cage, décidé à suivre de l'oreille le mystérieux procédé. Ce sont d'abord des craquements comme causés par un modeste ver rongeur, à intervalles mesurés. Puis, ces craquements vont s'accentuant : de temps en temps, un bruit sec,

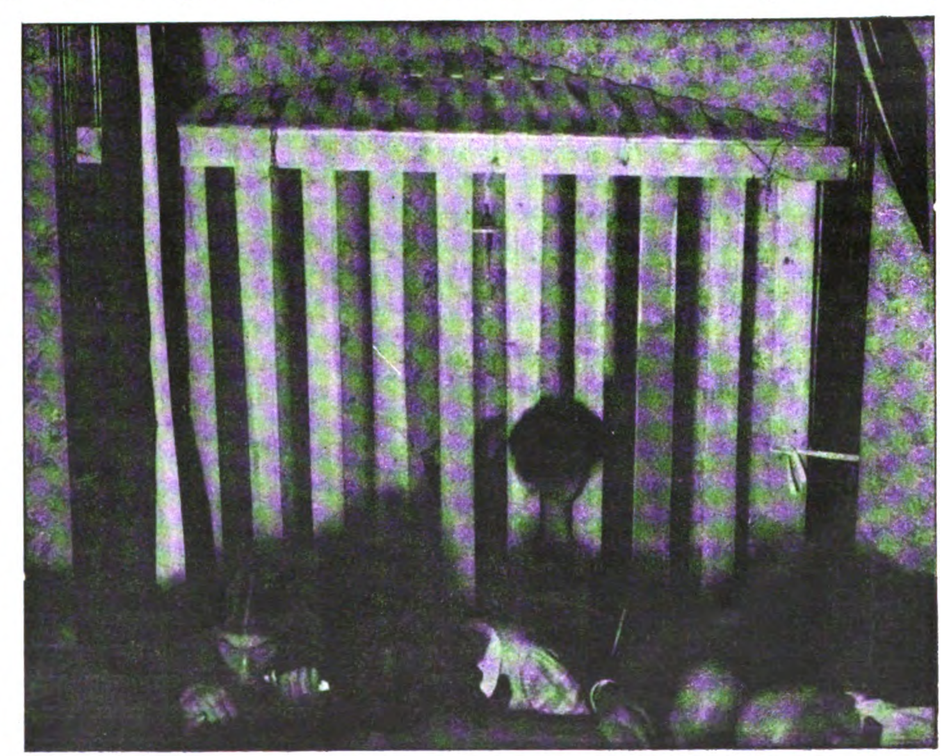


Fig. 2

comme celui d'un éclat de bois; le temps passe; il doit y avoir désormais une demi-heure que nous attendons. *Chantez, chantez,* insiste Remigio toutes les fois que la ritournelle de la chanson finit, et le chœur reprend d'une nouvelle haleine le motif accoutumé. Ce chant insistant arrive à assumer la force d'une invocation. Des voix graves des hommes se détache la voix frêle de la petite Milena, qui est à mon côté. La chanson est jolie et pathétique : c'est *Santa Lucia.* Je n'oublierai jamais cette soirée, ce chant. Je pense à cette scène de *Lourdes* de Zola, lorsque les implorations des fidèles, réunis par ce chœur obstiné et toujours montant, arrivent à triompher de la résistance du miracle. Et je pense, en proie à une indéfinissable impression, qu'à travers ces prières et ces chants, à travers ce mélange de sacré et de profane, dans cette chambre obscure, presque au ban de l'humanité *bien-pensante* en notre qualité de sacerdotes improvisés du mystère, tout un grand miracle scientifique est sur le point de se célébrer, un miracle scientifique auquel peut-être personne ne voudra, hors de là, prêter foi. C'est bien d'autres sacerdotes qu'il devrait y avoir : et c'est ailleurs et autrement qu'ils devraient être célébrés! Mais la mesquinerie inconsciente des petits hommes ne le permet pas. Le travail sourd dans la cage va toujours en augmentant : maintenant, il est ininterrompu; il semble qu'un ver démesuré s'acharne à son œuvre destructive. Le bois fait entendre désormais des éclats violents et fréquents. On sent que le grand moment s'approche. *Chantez!* crie *Remigio* comme dans un effort. Des cris d'encouragement percent les chants des assistants : les efforts de l'opérateur occulte se confondent dans la tension incitatrice des expérimentateurs. Un éclat suprême : le silence. Je me sens tout à coup touché : quelqu'un est debout à mes épaules : je suis serré au thorax, embrassé et soulevé de tout mon poids de sur la chaise avec une facilité remarquable. Je le crie à mes compagnons : *Vive Remigio!* s'écrient-ils comme un seul homme. Je sens sur mon visage l'haleine chaude et oppressée de l'être qui m'étreint ainsi, et qui montre dans ses étreintes l'enthousiasme de l'être sur le point de tenir une chère promesse, joint à la satisfaction de sa propre puissance déployée. Je n'ai pas le temps d'explorer son corps. Il m'échappe et entreprend le tour de la chaîne. Tout le monde est gaiement touché : M. Squanquerillo doit se défendre d'un véritable assaut de chatouillement qui le fait sauter sur sa chaise.

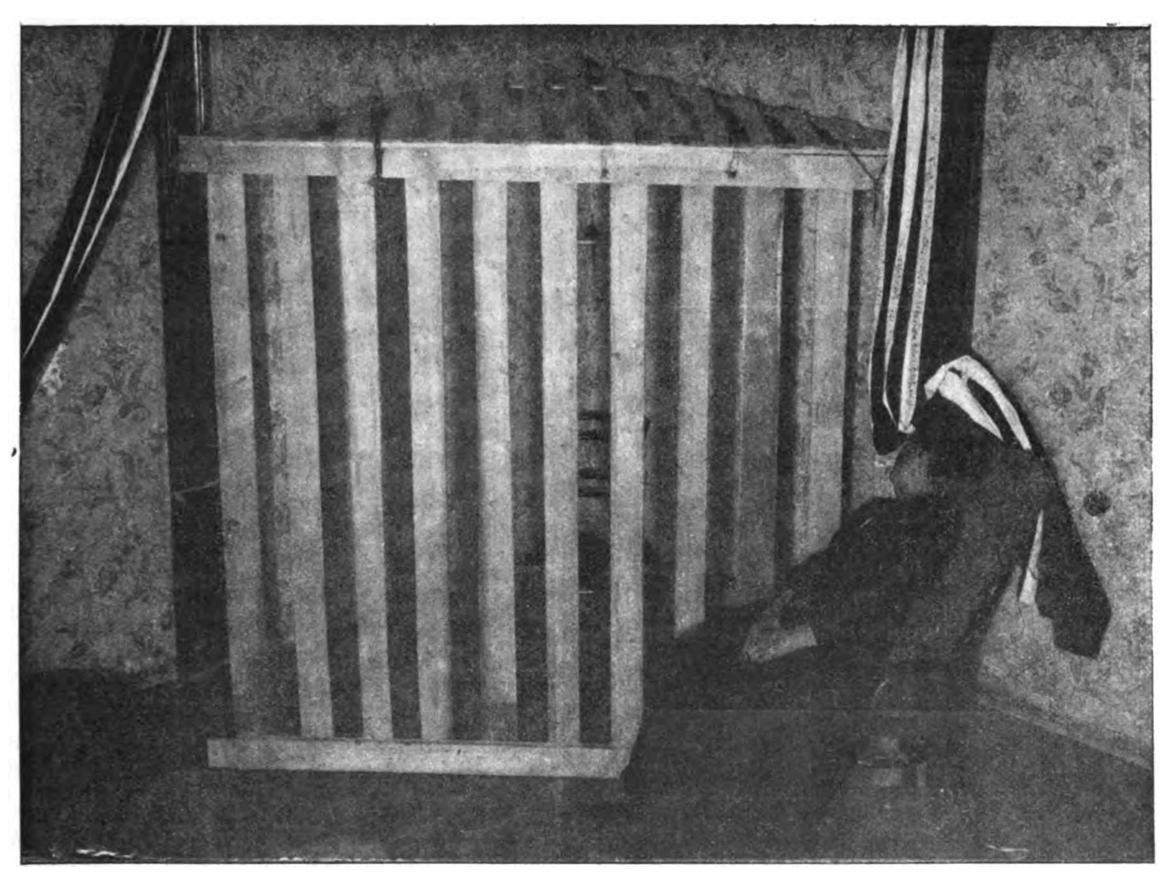


Fig. 3

C'est fini.

Nous entendons la voix de *Remigio* à distance : elle semble à l'intérieur du cabinet : *Dieu vous bénisse,*

vous et vos familles, remerciez-le; ce phénomène ébranlera beaucoup de sceptiques! Je ne reconnais plus l'être qui s'enthousiasmait au chant de la *Ciociara.*

Nous faisons la lumière rouge. Le médium dort profondément sur la chaise préalablement posée pour lui à gauche, hors du cabinet médiumnique. Nous le photographions (*voir fig.* 3).

Nous visitons longuement, méticuleusement la cage, de tous côtés, partout, clou par clou, nœud par nœud, plomb par plomb, barreau par barreau, à l'intérieur, à l'extérieur, de face, en haut : TOUT EST ABSOLUMENT PARFAIT. L'étourdissant phénomène s'est donc accompli à merveille.

Le médium est à bout de forces.

Notre moral, secoué à notre seconde séance, s'est dans celle-ci magnifiquement relevé!

ANGELO MARZORATI, Dr GIORGIO FESTA, Ing. ETTORE, ANNIBALE TRITONI, GIUSEPPE SQUANQUERILLO, CARLO FESTA, RAG. GIUSEPPE MAGNETTO, ALBERTO DE NICOLA, GINO SENIGAGLIA, *rapporteur.*

Quatrième séance. — 27 septembre de 6 h. 1/2 à 7 h. 3/4

Locaux accoutumés, chambre de réunion habituelle. Dans l'assistance, cette variante : M. Carlo Festa est absent, et les trois filles du médium se trouvent au complet.



Fig. 4

Dans cette séance, nous voulons laisser libre champ à la production spontanée des phénomènes. Donc, pas de cage, et le cabinet médiumnique, qui reprend son aspect normal, est muni seulement du rideau habituel; au centre, une chaise avec coussin attend le médium, qui y restera libre, et en dehors de la chaîne des assistants. Libre, par manière de parler, car elle est aussitôt mise dans l'impossibilité absolue de bouger, je ne dirai pas un bras, mais une main, un doigt seulement; et cela, moyennant d'ingénieux et compliqués liens, tout en un morceau, une véritable camisole de force (*voir figures* 4 *et* 5) assurée par de multiples plombs de contrôle, invention et fatigue dues au signor Tritoni. Non seulement : la main du médium est ordinairement ornée de plusieurs bagues; eh bien, le Dr Festa a retenu jusqu'à ces bagues par des liens et des plombs de contrôle, de façon à ce qu'il ne puisse s'en débarrasser sans altérer ces liens et ces plombs (*voir figures* 6 *et* 7); en admettant même l'invraisemblable hypothèse que notre sujet réussisse en fraudant à se libérer momentanément de ses liens pour les recomposer ensuite, il nous reste toujours cette autre garantie. Ensuite, si quelque manifestation se produit, nous aurons en l'absence de tout anneau dans la main matérialisée, une preuve de l'authenticité du phénomène ou tout au moins d'un fait supernormal.



Fig. 5

Dans le cabinet médiumnique, comme d'habitude, la petite console; sur elle, la clochette de métal à manche. A la droite de ce dernier, le long du mur, la table ordinaire avec objet transportable. Fenêtres

et portes, tout est annulé ou fermé à clef : j'ai les clefs dans ma poche.

Nous faisons la lumière rouge et nous nous dispo-

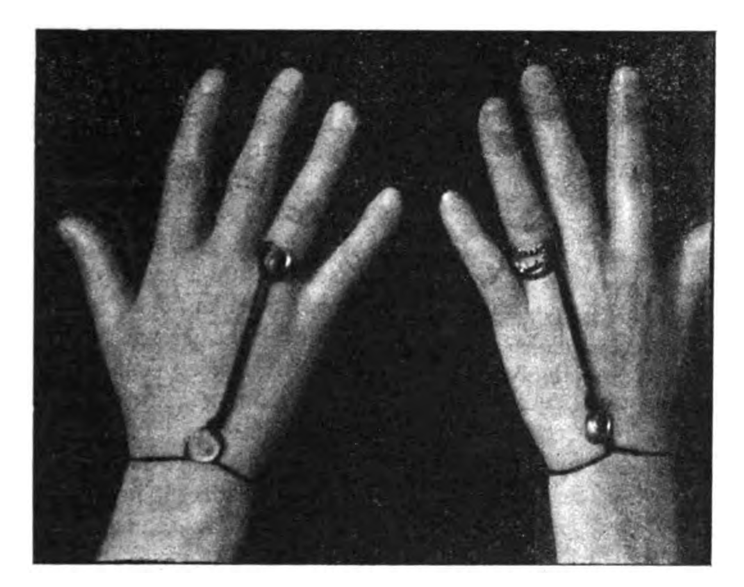
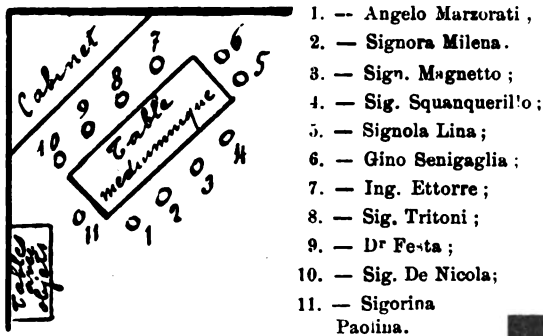


Fig 6

sons en chaîne comme d'habitude et dans l'ordre suivant :



1. — Angelo Marzorati,
2. — Signora Milena.
3. — Sign. Magnetto ;
4. — Sig. Squanquerillo ;
5. — Signola Lina ;
6. — Gino Senigaglia ;
7. — Ing. Ettorre ;
8. — Sig. Tritoni ;
9. — Dr Festa ;
10. — Sig. De Nicola;
11. — Sigorina Paolina.

Le rideau du cabinet est ouvert. Le médium tombe vivement en *trance* et *Remigio* nous salue de sa façon accoutumée et nous invite à parler. Deux énergiques tirées ferment le rideau médiumnique des deux côtés ; le phénomène s'est identiquement vérifié à la séance précédent : si, alors, libre dans ses mouvements, mais enfermé comme il l'était dans la cage, le médium n'aurait pu en aucune façon exécuter directement ces mouvements, à plus forte raison, il en serait incapable aujourd'hui, où ses liens l'empêchent de lever un seul doigt !

Sur la face du cabinet, à hauteur d'homme. toujours à la lumière rouge (très faible pourtant) apparaissent les deux phalanges d'un pouce, d'un index et d'un médius, appartenant à une invisible main, une main droite retournée la paume vers l'extérieur, aux doigts bien écartés, d'une luminosité blanche, très brillante et de proportions de beaucoup supérieures aux normales. Ce n'est pas cette fois une phosphorescence ou luminosité recueillie comme sur les pointes des doigts : les fragments de cette étrange main semblent, qu'on me passe la phrase, comme *faits de lumière*. Nulle irradiation autour : les contours de cette main lumineuse se détachent énergiquement sur le fond obscur. La vision se dissout bientôt.

Remigio veut l'*obscurité complète*. Il prie tout de suite le Dr Festa de se lever, de maintenir la chaîne d'une main (la gauche) et de lever l'autre (la droite) à la hauteur de la tête, en s'approchant du cabinet. La main de l'expérimentateur est aussitôt saisie et serrée longuement par une main complètement matérialisée. Le Dr Festa peut aisément tâter cette main de tous côtés : il déclare qu'elle est *complètement dépourvue de liens et d'anneaux*. C'est au tour de Marzorati : il se porte auprès de moi, s'approche du rideau, éprouve le contact de cette même main, l'explore avec la plus grande attention et fait des constatations identiques. Non seulement : tandis qu'il rejoint sa place dans la chaîne, il va dépasser M. De Nicola, lorsque deux mains lui battent avec force sur les épaules.

Remigio nous prie de nous éloigner un peu avec toute la table du cabinet : je ne peux m'empêcher de penser que notre déplacement vient de rendre libre le passage du cabinet à la chambre : immédiatement derrière M. De Nicola se trouve, en effet, la table avec les objets transportables, et M. Marzorati vient de

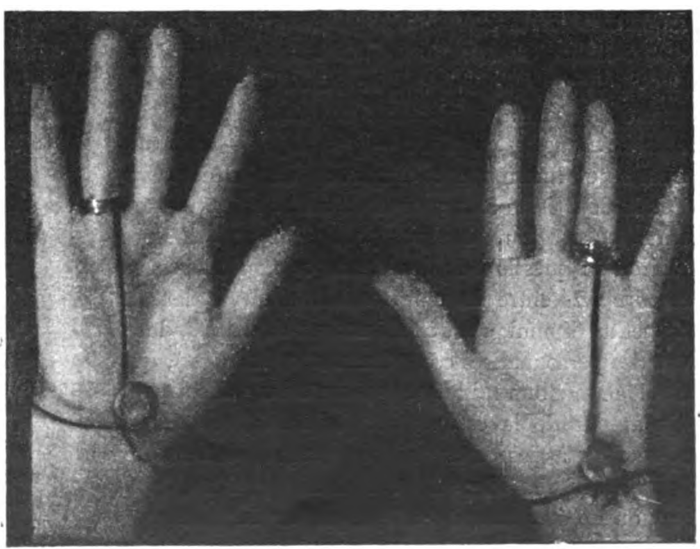


Fig. 7.

passer par là avec peine. Je maintiens la place occupée auparavant par le Dr Festa, et, pour prêter une plus grande attention à ce qui arrive dans le cabinet, tout en me maintenant dans la chaîne, je me retourne en face du cabinet, le dossier de la chaise contre ma poitrine.

Sur la paroi à droite du cabinet apparaissent de petites lumières, simultanément : elles sont deux, trois, qui se meuvent à une distance considérable l'une de l'autre (même plus d'un mètre) et s'éteignent bientôt.

D'autres lumières se montrent sur la face du cabinet, en haut. Je commande à ces lumières de se porter encore plus haut ; avec un mouvement de papillon, elles montent incontinent vers le plafond, et s'évanouissent à une grande hauteur. Le phénomène — rappelons-le nous — s'est déjà vérifié à de précédentes séances.

Et voilà qu'une personnalité agissant en pleine liberté est derrière nous et fait le tour de la chaîne. Elle s'arrête à chaque expérimentateur, parlant à l'un, plaisantant avec l'autre. C'est *Valentine!* s'écrie quelqu'un parmi les assistants de vieille date. La voix de la personnalité est cette voix habituelle qui semble un murmure : gracieuse et à phrases rapides. Il y a une pause autour de la chaîne, et pendant ce temps des bruits sont entendus dans la chambre : c'est la table, posée auparavant à droite du cabinet, qui est traînée avec énergie. La personnalité inconnue reprend le tour de la chaîne. Elle est chez moi, mais, par la position où je me trouve, je ne peux avoir avec elle un plein contact : je ne réussis qu'à serrer sa main, tandis que ma visiteuse a ses frissons ordinaires, comme fiévreux. C'est la main habituelle, c'est du moins ce qu'il me semble : la main, dirai-je, que j'ai touchée peu de temps avant auprès du rideau, qui rappelle en tout la propre main du médium et qui me paraît une carctéristique des personnalités se manifestant autour de la chaîne. *Cette main est complètement dépourvue de liens et d'anneau.* Si le médium, à la fin de la séance, se présente avec tous ses liens intacts et se bagues en place — pensai-je — voici une nouvelle et lumineuse confirmation de l'idée que je m'étais déjà faite à la seconde séance : en supposant même, quoiqu'il ne soit pas prouvé (il faut d'abord éclaircir la question de l'existence ou non de la *contemporanéité* entre les manifestations de vie dans le cabinet médiumnique et celles actives au dehors, de la part des personnalités complètement constituées), que ce soit le médium lui-même qui sorte du cabinet pour agir autour de la chaîne des assistants, se laissant même aller à des tentatives de tromperie envers eux à propos de son identité, tout doute sur l'état conscient ou un état somnambulique pur et simple du médium, devra nous abandonner, quand ce ne serait qu'à cause *de ces mystérieux et surnaturels pouvoirs, qui n'accompagnent certes aucun état simplement somnambulique et d'autant moins l'état de conscience normale.* D'autres expérimentateurs, après moi, de même que d'autres avant moi, constatent et déclarent à haute voix que les mains de la personnalité agissant autour de la chaîne sont *dépourvues de liens et d'anneaux.*

La clochette à manche, posée auparavant sur la petite console dans le cabinet, se promène gaiement autour de la chambre, à une hauteur considérable : la boîte métallique résonnante, naguère située sur la table supportant des objets de transport, suit bientôt son exemple, Marzorati, moi et d'autres encore observons nettement la contemporanéité entre le son de ces objets, dans un rayon du cabinet que nous calculons pouvoir aller jusqu'à un mètre et demi, et la voix de *Remigio* dans le cabinet même. En dehors de cette contemporanéité entre des effets *partiels*, dirai-je, dans un rayon d'action limité à l'extérieur du cabinet, et des accents de vie à l'intérieur du cabinet, il ne m'a pas été donné d'en enregistrer d'autres marquées.

... Je dois avouer, à vrai dire, que l'envie me saisit, à certains moments, de faire un peu de lumière rouge avec certaine petite lampe que j'ai dans ma poche, même pendant une seconde, dans le cabinet, tandis que s'accomplissent les manifestations de la personnalité mystérieuse autour de la chaîne, pour constater si le médium se trouve pendant ce temps dans le cabinet ou non ; mais plusieurs expérimentateurs me rappellent la défense faite à ce sujet par *Remigio* au commencement de la séance et je n'insiste point : si la patience est une vertu pratiquement excellente dans la vie en général, elle l'est d'une façon toute particulière en fait de recherches médiumniques : il faut savoir attendre... souvent les preuves arrivent et *lumineusement* d'une façon spontanée. Les résultats de la séance dont je parle ne m'autorisent donc pas à ajouter rien de remarquable à ce que j'ai cru pouvoir me risquer à affirmer, à la suite des résultats de la seconde, au sujet des *contemporanéités qui nous intéressent* (1).

Je dois seulement avertir, et ceci vient appuyer ce que j'avais pu remarquer alors, que durant l'un des très courts intervalles entre la cessation subite de l'activité manifestée autour de la chaîne (et à l'endroit

(1) Au moment de livrer les épreuves de ce récit, qui doit clôturer l'exposition d'un premier groupe de séances, je ne peux résister — au prix d'anticiper sur des nouvelles que je me promets de fournir avec force détails dans les futurs numéros de la Revue qui m'accueille — à la tentation de rendre justice à mes compagnons d'expérience, en faisant connaître qu'à des séances postérieures à celle qui nous occupe, j'ai pu, à des reprises réitérées, dans des conditions d'expériences des plus satisfaisantes et de la façon la plus absolue, constater une contemporanéité entre la présence agissante qui se trouvait *derrière moi* (présence perçue par des contacts et murmures de voix), d'une personnalité complètement constituée et ressemblant sin-

le plus éloigné du cabinet) et la voix de *Remigio* promptement resurgie dans le cabinet même — jamais, dans ces si rapides retours présumés de la personnalité inconnue dans le cabinet, on n'a entendu à l'intérieur un bruit de chaise remuée, comme produit par qui s'y replacerait tout à coup et avec élan, ou un déplacement de rideau, ou même un déplacement d'air produit par ces mouvements — le Dr Festa, l'expérimentateur le plus proche du mur (n° 6 autour de la table médiumnique) qu'il faut raser pour accéder, d'un des côtés, de la chambre au cabinet, a perçu un léger et rapide froissement, comme d'un être qui, soudainement et de façon absolument anormale, rentrerait dans ce dernier. Le rideau du cabinet s'abat sur mon visage avec force : il y a derrière quelque chose de volumineux et de dur qui rebondit sur la table : c'est le coussin du médium. *Remigio* fait entendre une de ses habituelles risées gutturales de satisfaction gamine : il a voulu se moquer de moi, de ma bizarre position d'expérimentateur zélé !

Il y a un court intermède lumineux. Des lumières partent du voisinage du cabinet et se dirigent vers sa droite, comme le long de la paroi, durant un grand trait, jusqu'à ce qu'elles rencontrent l'autre paroi d'angle, qui a tout de suite une porte de communication avec une autre chambre, porte dûment fermée. Ces lumières sont blanches, rappellent les roses lumineuses des premières séances et flottent avec un mouvement lent et incertain de papillon; elles disparaissent, reparaissent tout de suite là même où elles viennent de s'éclipser, hésitent, semblent jouer tout à fait spontanément. Des coups, comme des battements de main, résonnent sur cette porte fermée. Les lumières s'éteignent alors. Pendant ce temps, nul bruit dans le cabinet médiumnique.

Et les tours des énigmatiques personnalités autour de la chaîne recommencent. Je décide de reprendre ma position normale sur la chaise pour pouvoir plus aisément les examiner, si possible. Marzorati ressent des contacts répétés aux épaules, aux oreilles, et beaucoup de caresses : une voix murmure à son oreille d'une façon incompréhensible. Son bras droit est attiré avec intention, et sur sa main, qui reçut une brûlure dans la séance précédente à la suite de l'éclat du magnésium et qui le fait souffrir, quelqu'un souffle avec un empressement délicat et y dépose un léger baiser. L'expérimentateur peut s'assurer que la *main de cette personnalité ne porte ni liens, ni anneaux*. M. Squanquerillo invite cette dernière à soulever Marzorati par la taille. Marzorati est aussitôt soulevé avec énergie de la façon demandée : il est debout, et sa chaise, momentanément libre, est pendant ce temps battue à plusieurs reprises contre le parquet. Je suis fortement serré au thorax; des doigts me griffent avec intention et vivacité sur le dos comme pour attester la liberté de mouvement des mains auxquelles elles appartiennent. L'ingénieur Ettorre, mon voisin, reçoit aussi de ces inoffensives égratignures. La vivace créature m'échappe : il m'a été impossible d'explorer ce corps. Je la sens maintenant prodiguer ses plaisanteries affectueuses à M. Tritoni. *Si le médium n'était pas fatigué*, sonne la voix de *Remigio* du fond du cabinet, *que de choses je vous ferais voir!* Et là un grand rire satisfait. La séance est terminée.

Nous faisons la lumière. Le médium est profondément endormi dans le cabinet, sur sa chaise. *Nous vérifions l'état des liens et des plombs* : TOUT EST INTACT, SERRÉ, EN PLACE. Nous le délions. Nous vérifions les liens et les nœuds des bagues : LA MÊME PERFECTION, LE MÊME ORDRE. La vérification accomplie par Marzorati, moi et d'autres expérimentateurs, est, plus qu'on ne le peut dire, *scrupuleuse*.

ANGELO MARZORATI, Dr GIORGIO FESTA, Ing. ETTORRE, ANNIBALE TRITONI, GIUSEPPE SQUANQUERILLO, GIUSEPPE MAGNETTO, ALBERTO DE NICOLA, GINO SENIGAGLIA.

Le rapport sur ces séances suffit-il à détruire les soupçons, les négations exprimées par le Dr VILLETTI dans la lettre que nous avons reproduite au début de cet article? Nous laissons les lecteurs répondre eux-mêmes à cette question, conformément aux remarques qu'ils doivent avoir faites en suivant le récit de M. Senigaglia. Nous nous bornerons à faire observer que le « protecteur fanatique » dont parle M. Villetti n'assistait pas à ces séances; qu'on n'opérait pas chez Mme Sordi; qu'il n'y a aucun doute qu'un médium entrancé qu'on ne surveille point va et vient, dans la salle de la séance, bien qu'étant lié à une chaise — et cela même *à une lumière vive* (comme le dit M. Villetti), c'est-à-dire alors même qu'il ne peut qu'être découvert. Enfin, pour ce qui se rapporte à l'observation selon laquelle, « quand on peut causer avec le fantôme de quelques chers trépassés, ceux-ci, s'ils étaient ignorés par le médium, oubliaient de revêtir la stature et les qualités spécifiques qu'elles avaient en vie, pour conserver, au contraire, celles du médium », nous pourrions citer un épisode raconté par l'un des assistants des séances dont on vient de lire le compte-rendu : le docteur Georges Festa (1). Au sujet de cet épisode, le docteur

gulièrement dans ses caractéristiques somatiques au médium, et une respiration forte et distincte, en tous points semblable à celle habituelle du médium en *trance;* et cette respiration, soit dans le cabinet tant que la personnalité en question s'est trouvée dans un rayon du cabinet que j'évalue approximativement à un mètre et demi, soit partout dans la chambre, à une distance semblable de la personnalité dont il s'agit. si celle-ci a dépassé le rayon que j'ai dit.

(1) *Luce e Ombra*, septembre 1910, p. 440.

Festa fait la même constatation que son confrère le Dr Villetti, mais en tire une conclusion toute différente, en concluant ainsi :

Quelle est donc l'explication de ce phénomène?... Quelqu'un pourra dire que nous avons été victimes d'un truc; mais nous, qui avons bien pu apprécier la différence des deux formes corporelles, la différence de leurs vêtements, et surtout que le médium n'a pas bougé de sa cage, nous n'éprouvons aucunement ce doute. Nous pensons plutôt, en nous souvenant aussi des impressions que nous avions déjà rapportées des séances avec Eusapia Paladino, que la matière dont se revêt l'esprit pour se rendre tangible pour nous est prise du médium... Je n'hésite donc pas à considérer tout le phénomène comme étant dû à un dédoublement du médium.

Il s'agit donc plutôt de l'*interprétation* d'un phénomène que de sa *constatation*.

Enfin, sans aller plus loin, il est fort possible que le Dr Villetti ait raison, et que Mme Sordi ne soit qu'une malade simulatrice; mais il faut reconnaître que la preuve n'en est pas encore faite par lui. peut-être à cause de la brièveté de sa lettre, qui empêche qu'on puisse juger de la valeur de ses arguments.

Quant à M. J. CALDERONE, directeur de la *Filosofia della Scienza*, il paraît s'être maintenant ravisé, au moins en partie, et il se montre assez favorable au nouveau médium romain, tout en faisant preuve de prudence.

⁂

Le dernier écho des polémiques au sujet de Lucie Sordi nous arrive par un article que M. E. MONNOSI, rédacteur du *Giornale d'Italia*, publie dans le numéro du 22 janvier de son journal.

M. Monnosi a assisté à l'une des séances qui ont été faites avec Mme Sordi dans le local que nous avons décrit plus haut — local loué expressément à Rome par la Société Milanaise d'Etudes Psychiques, dont le président honoraire est le sénateur A. Fogazzaro, écrivain célèbre, et le président effectif, le sénateur Brioschi, grand industriel, aux libéralités duquel est due particulièrement la possibilité dans laquelle se trouve la Société Milanaise de faire ce qu'aucune autre Société similaire ne pourrait se permettre aujourd'hui.

L'une des personnes qui avaient assisté à cette même séance manifesta le désir d'examiner de nouveau, avec un ami et en plein jour, la grille du cabinet médiumnique : inutile d'ajouter qu'il fut immédiatement fait droit à ce désir. L'examen devait plus spécialement constater si les crochets étaient bien solides, et si les barreaux ne pouvaient pas être mus. Comme on ne constata, à ce point de vue, rien de suspect, on songea à essayer si l'élasticité des barreaux n'était pas telle à permettre le passage d'une tête ou d'une personne. Un jeune garçon assistait à l'expérience : on avait dû relâcher plus ou moins les barreaux, ce qui fait que leur élasticité s'était beaucoup accrue; les deux chercheurs poussèrent fortement les lattes en sens inverse; avec un grand effort, *le jeune garçon passa*.

M. Monnosi trouve que cela ne prouvait pas encore grand'chose. On avait opéré en plein jour, et non pas dans l'obscurité; deux hommes avaient forcé la tension des lattes; il aurait fallu prouver que le médium, dont la corpulance est plutôt forte, pouvait passer où avait passé un garçon agile et mince; il fallait enfin prouver que les barreaux de la grille se trouvaient dans la même condition de résistance que durant les séances.

Malgré cela, on comprit qu'il fallait en prévenir immédiatement la Société Milanaise. Le professeur Marzorati, secrétaire de la Société et directeur de *Luce e Ombra*, accourut à Rome, et on songea aussitôt à éliminer le doute qui pouvait exister. On construisit une autre grille : la hauteur a été réduite de dix centimètres, l'épaisseur des barreaux a été portée à quatre centimètres, leur distance fut ramenée de 9 cm. à 8.

L'expérience fut alors tentée de nouveau. M. A. Marzorati, M. G. Senigaglia, le chev. Sasselli, le prof. Fontana, le Dr G. Festa, le chev. De Nicola, l'avocat Valenti, M. Magnetto, le chev. Tritoni, M. Squanquerillo et M. Monnosi étaient présents.

Le médium est introduit dans la cage : on constate que les grilles ont une rigidité inflexible; les attaches sont rigoureuses; les cachets sont nombreux et bien nets. La séance commence; on obtient des lueurs merveilleuses, des bruits étranges, des contacts inexplicables, etc. Enfin, Remigio demande la lumière : le médium est hors de la cage, assis sur le fauteuil, enroulé dans la couverture. Les liens, les cachets sont intacts; les barreaux sont solides et rigides comme auparavant.

Maintenant, l'authenticité de ces phénomènes est enfin bien prouvée?

La prudence nous conseille de repousser tout jugement dans un sens ou dans l'autre, mais la logique nous engage à suivre ces expériences avec confiance et avec le plus vif intérêt.



GUILLAUME DE FONTENAY

LE ROLE DE LA PLAQUE SENSIBLE DANS L'ÉTUDE DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Première Partie : SON UTILITÉ

(Conférence faite a la Société Universelle d'Études Psychiques, a Paris, le 1er Février 1910.)

Mesdames, Messieurs,

Je ne m'étendrai pas longuement sur le but de cet entretien. Ma tâche est simple. Elle est de vous faire connaître le rôle que la plaque sensible est appelée à jouer dans l'étude des phénomènes psychiques.

Aujourd'hui je vous parlerai de son utilité, des grands services qu'elle peut nous rendre.

Dans une séance ultérieure, j'appellerai votre attention sur les méfaits dont elle se rend coupable ou plutôt dont se rendent coupables en son nom des observateurs inattentifs ou négligents; sur les apparentes trahisons qu'elle commet, en un mot sur les illusions, les erreurs et même, hélas! les fraudes auxquelles peuvent donner lieu les clichés photographiques. Mais laissons dans l'ombre pour l'instant ce côté affligeant de la question, et ne nous occupons que des services précieux que nous sommes en droit de réclamer du gélatino-bromure d'argent dans l'étude de ces phénomènes si particuliers qui vous intéressent.

Et d'abord, ces phénomènes psychiques, vous plaît-il que nous les définissions?

J'appelle phénomène psychique tout phénomène dans lequel l'intelligence humaine joue un rôle que nous ne savons pas encore expliquer. Un exemple très caractéristique des faits de cet ordre nous est fourni par ce que l'on appelle la transmission de pensée.

Normalement nous communiquons nos pensées à nos semblables par le geste, la parole, l'écriture et quelques autres moyens extérieurs, tels que les signaux optiques, la télégraphie électrique avec ou sans fil, tous moyens qui dérivent en somme du geste, de la parole ou de l'écriture; tous moyens que nous comprenons, que nous expliquons, ou du moins que nous croyons comprendre et expliquer. Ce ne sont point là des phénomènes psychiques.

Mais quand, de Paris où il est enfermé dans sa chambre, un observateur transmet, sans appareils, une pensée, une image, une sensation à un autre observateur installé à Reims ou même à Versailles nous nous trouvons en présence d'un phénomène psychique; car nous ne pouvons expliquer une telle communication par aucune des lois physiques ou naturelles que nous avons l'habitude de reconnaître.

Ceci n'est qu'une première forme des phénomènes pychiques; il en est une autre. J'appelle aussi phénomène psychique tout phénomène dans lequel intervient une intelligence qui nous semble extérieure à l'intelligence normale des assistants; extérieure à cette intelligence et différente d'elle.

Un bon exemple de psychisme de cette seconde catégorie serait la table frappante, la vulgaire table frappante qui viendrait à révéler des faits absolument ignorés de la conscience normale de chacun des observateurs.

Voilà donc, messieurs, ce que nous entendons par « phénomènes psychiques » et peut-être ne voyez-vous pas bien comment la photographie peut intervenir en de semblables recherches. Mais patience. Tout n'est pas transmission de pensée et conversation tabulaire dans le domaine des études psychiques.

Si nous explorons méthodiquement ce domaine, nous ne tardons pas à reconnaître qu'il est triple. Les manifestations du psychisme se produisent sous trois aspects différents. Ces aspects, il est vrai, s'ajoutent parfois et se combinent l'un à l'autre, mais ils n'en sont pas moins distincts pour cela.

Les faits que nous étudions sont, ou bien intellectuels — comme la transmission de pensée dont nous parlions tout à l'heure — ou bien physiologiques — comme par exemple le phénomène de la baguette divinatoire — ou bien physiques — comme les mouvements d'objets sans contact, les lévitations, les apports et les matérialisations.

Je le répète, il est bien rare qu'une manifestation soit uniquement intellectuelle, uniquement physiologique ou uniquement physique. Presque toujours deux au moins de ces divers éléments se trouvent réunis; ils n'en sont pas moins distincts dans leur nature et facilement dissociables pour la raison.

Eh bien! il va de soi que dans l'état actuel de nos

Festa fait la même constatation que son confrère le Dr Villetti, mais en tire une conclusion toute différente, en concluant ainsi :

Quelle est donc l'explication de ce phénomène?... Quelqu'un pourra dire que nous avons été victimes d'un truc; mais nous, qui avons bien pu apprécier la différence des deux formes corporelles, la différence de leurs vêtements, et surtout que le médium n'a pas bougé de sa cage, nous n'éprouvons aucunement ce doute. Nous pensons plutôt, en nous souvenant aussi des impressions que nous avions déjà rapportées des séances avec Eusapia Paladino, que la matière dont se revêt l'esprit pour se rendre tangible pour nous est prise du médium... Je n'hésite donc pas à considérer tout le phénomène comme étant dû à un dédoublement du médium.

Il s'agit donc plutôt de l'*interprétation* d'un phénomène que de sa *constatation.*

Enfin, sans aller plus loin, il est fort possible que le Dr Villetti ait raison, et que Mme Sordi ne soit qu'une malade simulatrice; mais il faut reconnaître que la preuve n'en est pas encore faite par lui. peut-être à cause de la brièveté de sa lettre, qui empêche qu'on puisse juger de la valeur de ses arguments.

Quant à M. J. CALDERONE, directeur de la *Filosofia della Scienza*, il paraît s'être maintenant ravisé, au moins en partie, et il se montre assez favorable au nouveau médium romain, tout en faisant preuve de prudence.

⁂

Le dernier écho des polémiques au sujet de Lucie Sordi nous arrive par un article que M. E. MONNOSI, rédacteur du *Giornale d'Italia*, publie dans le numéro du 22 janvier de son journal.

M. Monnosi a assisté à l'une des séances qui ont été faites avec Mme Sordi dans le local que nous avons décrit plus haut — local loué expressément à Rome par la Société Milanaise d'Etudes Psychiques, dont le président honoraire est le sénateur A. Fogazzaro, écrivain célèbre, et le président effectif, le sénateur Brioschi, grand industriel, aux libéralités duquel est due particulièrement la possibilité dans laquelle se trouve la Société Milanaise de faire ce qu'aucune autre Société similaire ne pourrait se permettre aujourd'hui.

L'une des personnes qui avaient assisté à cette même séance manifesta le désir d'examiner de nouveau, avec un ami et en plein jour, la grille du cabinet médiumnique : inutile d'ajouter qu'il fut immédiatement fait droit à ce désir. L'examen devait plus spécialement constater si les crochets étaient bien solides, et si les barreaux ne pouvaient pas être mus. Comme on ne constata, à ce point de vue, rien de suspect, on songea à essayer si l'élasticité des barreaux n'était pas telle à permettre le passage d'une tête ou d'une personne. Un jeune garçon assistait à l'expérience : on avait dû relâcher plus ou moins les barreaux, ce qui fait que leur élasticité s'était beaucoup accrue; les deux chercheurs poussèrent fortement les lattes en sens inverse; avec un grand effort, *le jeune garçon passa.*

M. Monnosi trouve que cela ne prouvait pas encore grand'chose. On avait opéré en plein jour, et non pas dans l'obscurité; deux hommes avaient forcé la tension des lattes; il aurait fallu prouver que le médium, dont la corpulance est plutôt forte, pouvait passer où avait passé un garçon agile et mince; il fallait enfin prouver que les barreaux de la grille se trouvaient dans la même condition de résistance que durant les séances.

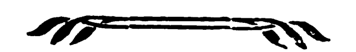
Malgré cela, on comprit qu'il fallait en prévenir immédiatement la Société Milanaise. Le professeur Marzorati, secrétaire de la Société et directeur de *Luce e Ombra*, accourut à Rome, et on songea aussitôt à éliminer le doute qui pouvait exister. On construisit une autre grille : la hauteur a été réduite de dix centimètres, l'épaisseur des barreaux a été portée à quatre centimètres, leur distance fut ramenée de 9 cm. à 8.

L'expérience fut alors tentée de nouveau. M. A. Marzorati, M. G. Senigaglia, le chev. Sasselli, le prof. Fontana, le Dr G. Festa, le chev. De Nicola, l'avocat Valenti, M. Magnetto, le chev. Tritoni, M. Squanquerillo et M. Monnosi étaient présents.

Le médium est introduit dans la cage : on constate que les grilles ont une rigidité inflexible; les attaches sont rigoureuses; les cachets sont nombreux et bien nets. La séance commence; on obtient des lueurs merveilleuses, des bruits étranges, des contacts inexplicables, etc. Enfin, Remigio demande la lumière : le médium est hors de la cage, assis sur le fauteuil, enroulé dans la couverture. Les liens, les cachets sont intacts; les barreaux sont solides et rigides comme auparavant.

Maintenant, l'authenticité de ces phénomènes est enfin bien prouvée?

La prudence nous conseille de repousser tout jugement dans un sens ou dans l'autre, mais la logique nous engage à suivre ces expériences avec confiance et avec le plus vif intérêt.



GUILLAUME DE FONTENAY

LE ROLE DE LA PLAQUE SENSIBLE DANS L'ÉTUDE DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Première Partie : SON UTILITÉ

(Conférence faite a la Société Universelle d'Études Psychiques, a Paris, le 1er Février 1910.)

Mesdames, Messieurs,

Je ne m'étendrai pas longuement sur le but de cet entretien. Ma tâche est simple. Elle est de vous faire connaître le rôle que la plaque sensible est appelée à jouer dans l'étude des phénomènes psychiques.

Aujourd'hui je vous parlerai de son utilité, des grands services qu'elle peut nous rendre.

Dans une séance ultérieure, j'appellerai votre attention sur les méfaits dont elle se rend coupable ou plutôt dont se rendent coupables en son nom des observateurs inattentifs ou négligents; sur les apparentes trahisons qu'elle commet, en un mot sur les illusions, les erreurs et même, hélas! les fraudes auxquelles peuvent donner lieu les clichés photographiques. Mais laissons dans l'ombre pour l'instant ce côté affligeant de la question, et ne nous occupons que des services précieux que nous sommes en droit de réclamer du gélatino-bromure d'argent dans l'étude de ces phénomènes si particuliers qui vous intéressent.

Et d'abord, ces phénomènes psychiques, vous plaît-il que nous les définissions?

J'appelle phénomène psychique tout phénomène dans lequel l'intelligence humaine joue un rôle que nous ne savons pas encore expliquer. Un exemple très caractéristique des faits de cet ordre nous est fourni par ce que l'on appelle la transmission de pensée.

Normalement nous communiquons nos pensées à nos semblables par le geste, la parole, l'écriture et quelques autres moyens extérieurs, tels que les signaux optiques, la télégraphie électrique avec ou sans fil, tous moyens qui dérivent en somme du geste, de la parole ou de l'écriture; tous moyens que nous comprenons, que nous expliquons, ou du moins que nous croyons comprendre et expliquer. Ce ne sont point là des phénomènes psychiques.

Mais quand, de Paris où il est enfermé dans sa chambre, un observateur transmet, sans appareils, une pensée, une image, une sensation à un autre observateur installé à Reims ou même à Versailles nous nous trouvons en présence d'un phénomène psychique; car nous ne pouvons expliquer une telle communication par aucune des lois physiques ou naturelles que nous avons l'habitude de reconnaître.

Ceci n'est qu'une première forme des phénomènes pychiques; il en est une autre. J'appelle aussi phénomène psychique tout phénomène dans lequel intervient une intelligence qui nous semble extérieure à l'intelligence normale des assistants; extérieure à cette intelligence et différente d'elle.

Un bon exemple de psychisme de cette seconde catégorie serait la table frappante, la vulgaire table frappante qui viendrait à révéler des faits absolument ignorés de la conscience normale de chacun des observateurs.

Voilà donc, messieurs, ce que nous entendons par « phénomènes psychiques » et peut-être ne voyez-vous pas bien comment la photographie peut intervenir en de semblables recherches. Mais patience. Tout n'est pas transmission de pensée et conversation tabulaire dans le domaine des études psychiques.

Si nous explorons méthodiquement ce domaine, nous ne tardons pas à reconnaître qu'il est triple. Les manifestations du psychisme se produisent sous trois aspects différents. Ces aspects, il est vrai, s'ajoutent parfois et se combinent l'un à l'autre, mais ils n'en sont pas moins distincts pour cela.

Les faits que nous étudions sont, ou bien intellectuels — comme la transmission de pensée dont nous parlions tout à l'heure — ou bien physiologiques — comme par exemple le phénomène de la baguette divinatoire — ou bien physiques — comme les mouvements d'objets sans contact, les lévitations, les apports et les matérialisations.

Je le répète, il est bien rare qu'une manifestation soit uniquement intellectuelle, uniquement physiologique ou uniquement physique. Presque toujours deux au moins de ces divers éléments se trouvent réunis; ils n'en sont pas moins distincts dans leur nature et facilement dissociables pour la raison.

Eh bien! il va de soi que dans l'état actuel de nos

connaissances la plaque sensible ne nous rendra guère de services si nous cherchons à l'appliquer à l'étude des phénomènes intellectuels. Peut-être se montrera-t-elle un peu plus efficace sur le terrain des phénomènes physiologiques; mais surtout elle nous sera d'une extrême utilité dans l'examen des phénomènes purement physiques.

Et permettez-moi, messieurs, de vous faire à ce propos un aveu pénible. Les phénomènes physiques de la médiumnité sont les seuls dont je me sois occupé méthodiquement. Je respecte et j'admire les hommes courageux qui se sont voués à l'exploration des aspects supérieurs du problème et des faits intellectuels en particulier. Je n'ai jamais été tenté de les suivre. Si belle que soit leur entreprise, je ne peux me défendre de la considérer comme prématurée et je crois encore que c'est parmi les phénomènes inférieurs, terre-à-terre, je veux dire parmi les phénomènes physiques, que nous ramasserons la clef qui pourra nous donner accès au royaume des phénomènes supérieurs.

Ces phénomènes physiques, je les ai soigneusement étudiés dans la mesure où les circonstances m'ont permis de le faire, et si je ne craignais que l'on me reprochât un vain prosélytisme j'en recommanderais l'étude approfondie à tous ceux parmi vous qui peuvent imprimer une direction à quelque médium, — tant je suis persuadé qu'à l'heure actuelle c'est de ce côté que nous devons tourner nos efforts.

Messieurs, les effets physiques que produisent les médiums — et même de simples sujets nerveux — sont assez nombreux. On a cité des phénomènes magnétiques (aimantation ou désaimantation d'objets en acier, déviations imprimées à l'aiguille de la boussole). On a cité des faits d'élévation de la température allant jusqu'à l'ébullition de l'eau et même à l'inflammation spontanée d'étoffes ou d'objets combustibles. Permettez-moi de ne pas m'appesantir sur ces phénomènes. Personnellement je ne les ai jamais constatés, et si vous avez pris la peine de venir ce soir jusqu'ici, je pense que c'est pour entendre parler de choses observées directement et non de lectures que chacun de vous peut faire en son particulier comme je les ai faites moi-même.

Or, les faits que j'ai pu le mieux observer et les faits qui d'ailleurs se prêtent le mieux aux constatations photographiques sont les mouvements d'objets sans contact et les matérialisations. Si je voulais être précis et exprimer le fond exact de ma pensée, je renverserais même l'ordre précédent : je dirais : les matérialisations et les mouvements d'objets sans contact.

C'est sur cette double classe d'effets physiques que je vous demande la permission d'insister quelque peu.

Et d'abord laissez-moi faire justice d'une erreur, d'un préjugé qui tend à s'implanter de nos jours et qui n'a aucune raison d'être. Si l'on en croyait certains observateurs contemporains, chacun d'eux serait le premier à avoir observé scientifiquement. Et quand ils ont prononcé ce grand mot : *scientifiquement* avec autant de vénération que s'ils adoraient un fétiche, ils s'imaginent avoir tout dit.

Or, rien n'est plus faux, rien n'est plus ridicule même qu'une telle prétention; mais c'est le snobisme du jour et du moment. On veut être scientifique, et cela est bien; on croit l'être, et c'est parfois injustifié. Enfin l'on croit que personne ne l'a été avant vous, et cela est simplement bouffon.

En réalité, les phénomènes psychiques ont été dès leur origine, vers 1850, étudiés très scientifiquement par des hommes des plus distingués. Veuillez vous reporter au livre du comte Agénor de Gasparin sur les tables tournantes et vous en serez convaincus. Relisez Aksakof, relisez les ouvrages plus récents de M. Gabriel Delanne, et vous y puiserez une conviction nouvelle.

Dès le début des manifestations, elles furent étudiées avec une excellente méthode — donc scientifiquement en somme, car qu'est-ce que la science, sinon l'application d'une saine méthode à la recherche de la vérité? — elles furent, dis-je, étudiées avec une excellente méthode par des philosophes, des physiciens et des naturalistes qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Pourquoi donc leurs études, aussi rigoureuses que consciencieuses, paraissent-elles avoir été frappées ainsi de stérilité?

C'est que, dans l'intervalle, les travaux de Charcot et de ses élèves à la Salpêtrière, ceux de Bernheim et de Liébault à Nancy ont porté leurs fruits. La théorie de la suggestion, de l'autosuggestion, de l'hallucination sous toutes ses formes a envahi nos esprits; — et, sans vouloir en convenir, nous avons pensé qu'en définitive les premiers observateurs avaient bien pu être les victimes de quelque illusion.

Ils observaient avec leurs sens naturels et c'était bien, à cette époque-là; aujourd'hui nous nous méfions de nos sens — avec quelque exagération, je crois, — et nous tenons à contrôler au moyen d'un appareil enregistreur les indications qui nous sont fournies par nos yeux, nos oreilles et notre toucher. La tâche d'ailleurs, nous est singulièrement facilitée par le progrès des industries de précision. Ne dédaignons donc pas les travaux de nos devanciers; ne nous croyons pas plus scientifiques. Nous sommes mieux outillés, voilà tout!

Eh bien! Quels seront les appareils enregistreurs dont l'usage sera le plus général, le plus fréquent? Ce seront les appareils destinés à suppléer, à contrôler, à prolonger, si je peux m'exprimer ainsi, nos sens naturels d'observation. Or, le nombre de ceux-ci

est fort limité. Du goût et de l'odorat je ne dirai rien. L'industrie ne nous a fourni aucun instrument encore pour enregistrer les perceptions qu'ils nous donnent. Il n'en est pas de même du toucher, de l'ouïe et de la vue.

M. Maxwell, dans son très bel ouvrage sur les phénomènes psychiques a recommandé l'emploi du phonographe pour l'enregistrement des phénomènes auditifs en général et des raps en particulier. Je ne sais si le conseil a été suivi. Il mérite de l'être et il le sera tôt ou tard. Mieux vaudrait tôt que tard.

Les phénomènes du toucher se vérifient objectivement et s'enregistrent au moyen d'un certain nombre de dispositifs. Les augmentations et les diminutions du poids des corps s'inscrivent par des balances ou des bascules reliées à un cylindre de Marey. Les mouvements imprimés sans contact à de menus objets peuvent s'inscrire de même avec l'aide d'arrangements analogues à celui qui fut employé dès 1874 par William Crookes avec Daniel Dunglas Home, arrangement dont vous trouverez la description dans les *Recherches sur la force psychique* » du savant anglais. Enfin des phénomènes tactiles plus complexes, tels que serrements de mains, contacts de visages qui se matérialisent dans l'obscurité ou sous une faible lumière, tous phénomènes que l'on serait quelque peu fondé à juger hallucinatoires si aucune trace matérielle n'en était conservée; de tels phénomènes, dis-je, s'enregistrent assez fréquemment par des moyens divers : sur du papier couvert de noir de fumée, par exemple; dans un bain alterné d'eau fraîche eu de paraffine en fusion; sur de la glaise, sur de la cire à modeler, sur du mastic de vitrier, etc. Chacune de ces substances, chacun de ces dispositifs sera, dans toute la force du terme, un appareil enregistreur destiné à confirmer les perceptions que nous donne notre toucher, à nous protéger de toute illusion tactile.

Et de nos illusions visuelles, comment nous protégerons-nous? Messieurs, vous avez répondu d'avance. L'appareil qui sera pour nos yeux ce qu'est le phonographe pour nos oreilles, ce que sont, pour notre toucher, les balances, les bains de paraffine et les blocs de terre glaise, cet appareil, appareil enregistreur par excellence, auquel rien pour ainsi dire de ce que nous voyons ne peut échapper, vous l'avez nommé avant moi : c'est la chambre noire photographique.

Appliquer la photographie à l'étude des phénomènes psychiques, ce n'est donc, vous le voyez, ni faire de la fantaisie, ni même utiliser quelque idée hardie ou neuve. C'est se conformer à une méthode d'investigation des plus générales, par laquelle nous tenons maintenant à acquérir, chaque fois que la chose est possible, une preuve objective que nos sens ne nous ont pas trompés.

Donc, messieurs, quand nous verrons se produire sous nos yeux un phénomène anormal, un phénomène intéressant, qu'il s'agisse de la lévitation d'une table, de la lévitation d'un médium ou d'une matérialisation, soit complète, soit incomplète, efforçons-nous de photographier ce phénomène — sans négliger, bien entendu, les contrôles accessoires qu'il est nécessaire d'assurer; — car tout n'est pas dit quand on s'est prémuni contre l'hallucination, et il faut aussi éviter la fraude. Il est vrai que la photographie elle-même peut quelquefois déceler celle-ci à un observateur attentif et scrupuleux; mais mieux vaut prévenir la fraude que la reconnaître après coup, et on la prévient par des moyens et une surveillance dont je n'ai pas à parler en ce moment.

Si le rôle de la photographie se bornait à ce que je viens de vous dire, il serait déjà des plus intéressants. Mais il y a plus et il y a mieux. Lorsque je prétendais, il y a peu d'instants, que l'observation photographique n'était qu'un cas particulier d'une méthode d'investigation tout à fait générale, lorsque je vous disais que la chambre noire n'était guère que le pendant du phonogaphe, j'obéissais à un souci de simplification provisoire. En réalité, la plaque sensible, de par sa sensibilité même, fait éclater le cadre de la méthode générale des appareils enregistreurs. La plaque sensible fait plus qu'enregistrer ce que constatent nos yeux. Souvent elle découvre ce qu'ils n'aperçoivent pas.

Donc, le rôle de la photographie est double par rapport aux études psychiques et si, en ce temps de service obligatoire, vous me permettiez l'évocation d'anciens souvenirs je le définirais au moyen d'une comparaison militaire.

Lorsqu'un régiment, une brigade, une division entre en campagne, son premier souci est de se couvrir, de se garder des surprises par un réseau de postes et de sentinelles; on appelle cela le service de sécurité; mais ce n'est pas tout, que d'être à l'abri des coups de main de l'adversaire; il faut aussi pouvoir le joindre et l'attaquer; il faut savoir où il est. La division détache à cet effet un certain nombre de reconnaissances et de patrouilles qui ont pour mission de chercher l'ennemi, d'entrer en contact avec lui et de le signaler; on appelle cela le service d'exploration ou de découverte.

Il en est tout à fait de même pour la photographie. Nous pouvons l'employer à la vérification de ce que voient nos yeux; nous nous assurons ainsi que nous ne sommes pas le jouet d'illusions malheureuses; alors nous avons fait de la photographie de sécurité — ou, si vous préférez, de contrôle.

Nous pouvons, au contraire, employer la plaque sensible à l'enregistrement de spectacles qui échappent à notre vue; et alors nous faisons de la photographie de découverte ou de recherches.

Quelques personnes parmi vous demanderont peut-être comment il peut se faire que la plaque photographique enregistre des choses invisibles. Cela est très naturel. Le gélatino-bromure d'argent n'a pas la même échelle de sensibilité que notre rétine. Sans descendre à des précisions dont nous n'avons que faire ici, l'œil humain perçoit en général les rayons du spectre qui s'étendent du rouge au violet. Quelques personnes, mieux douées, distinguent même au delà du violet une nuance terne, effacée, que l'on a appelée le gris-lavande; ensuite, plus rien. L'ultra-violet proprement dit nous est invisible. Il est au contraire fort actif sur le gélatino-bromure d'argent. Les spectroscopistes en ont et en fournissent journellement la preuve quand ils photographient la région ultra-violette des différents spectres. Voilà donc toute une catégorie de radiations qui sont photographiables quoique invisibles — tout simplement parce que la plaque à l'argent possède une autre sensibilité que notre rétine.

Mais le gélatino-bromure est doté encore d'une propriété bien différente, d'une propriété bien différente et bien précieuse, que l'avare nature a refusée à notre organe visuel. La plaque sensible a le pouvoir d'accumuler ses impressions, si j'ose dire. Notre œil n'a pas ce pouvoir.

Lorsqu'un objet, par son éloignement ou ses faibles dimensions, — ou encore par suite d'un éclairement défectueux — approche des limites de la visibilité normale, vous le voyez ou vous ne le voyez pas, suivant que votre vue est plus ou moins perçante. Mais si vous le voyez, vous le voyez tout de suite; et si, après quelques instants d'examen attentif vous ne parvenez pas à le distinguer, il faut y renoncer : vous ne le verrez jamais.

Avec la plaque photographique, il en va tout différemment. Elle voit d'autant mieux, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'elle regarde plus longtemps; et lorsque l'on peut donner des poses assez longues on finit par lui faire enregistrer des spectacles que leur peu de clarté rend tout à fait inaccessibles à nos regards.

La photographie astronomique confirme très exactement cette intéressante propriété de nos préparations à l'argent. Vous n'ignorez pas que les grands observatoires ont entrepris d'établir photographiquement et en collaboration la carte du ciel. On adapte, pour ce faire, une chambre photographique à la place du système oculaire d'un télescope ou d'un réfracteur achromatisé, et, suivant ce que l'on veut obtenir, on donne une pose plus ou moins longue.

Pour des conditions atmosphériques normales, voici des durées de pose qui vous donneront une idée du pouvoir d'accumulation de nos couches sensibles.

Avec un centième de seconde vous n'avez que les étoiles de première et deuxième grandeurs.

Avec une demi-seconde vous atteignez la sixième grandeur.

Avec deux minutes vous obtenez la douzième grandeur (1).

Avec une demi-heure vous obtenez la quinzième et avec une heure et demie la seizième grandeur, c'est-à-dire les dernières étoiles visibles dans les plus grands instruments.

Si l'on prolonge encore la pose, jusqu'à deux heures, trois heures et plus, on trouve inscrits sur la plaque, au développement, des astres que jamais œil humain n'a contemplés dans le ciel, même avec l'aide des plus gigantesques appareils.

On a beaucoup parlé ces années dernières, messieurs, d'un comité qui s'était formé en vue de la photographie de l'invisible et qui avait adopté ce titre. Beaucoup de communications ont été adressées à la presse psychiste par ce comité. Beaucoup de listes de souscription ont été publiées, et bien évidemment il ne s'agissait pas d'astronomie. Je ne crois pas d'ailleurs que les résultats obtenus aient été à la hauteur de l'effort, ni en proportion des sommes versées; mais vous voyez en tout cas combien le titre choisi l'avait été improprement, car la photographie de l'invisible, on en fait tous les jours dans les cabinets de spectrographie, et toutes les nuits dans la plupart des observatoires.

Mais si les organisateurs de cette entreprise ont eu le tort grave d'arborer, parce qu'il était éclatant, un pavillon qui couvre déjà d'autres navires, je ne prétends pas qu'ils n'ont pas eu raison de tenter quelque chose en faveur de ce que nous appelions tout à l'heure et plus modestement la photographie d'exploration psychique, et de ce que les spirites appellent, d'un mot que je n'aime guère, la photographie transcendantale.

Certainement il y a à travailler de ce côté et il est si facile d'essayer que vraiment je voudrais déterminer à tenter la chance, tous ceux d'entre vous qui sont possesseurs d'un appareil quel qu'il soit.

Voici en quoi consiste ce genre de photographie dans son type général.

Un appareil photographique ordinaire est braqué dans la direction d'un médium. L'opérateur découvre la plaque, désobture l'objectif, donne une pose plus ou moins longue, referme l'objectif puis le châssis, emporte celui-ci dans le laboratoire et développe la plaque. Sur celle-ci on ne doit voir apparaître normalement que le médium, le fond sur lequel il se détachait et les divers accessoires qui pouvaient se trouver dans le champ de l'objectif. Et c'est, en effet, ce qui arrive le plus souvent; c'est ce qui m'est toujours arrivé malgré le nombre de mes essais.

Parfois cependant, si l'on en croit des témoignages

(1) La 11e grandeur est invisible à l'œil nu.

trop sérieux pour que je me sente le droit de les récuser tous, on voit paraître au développement des taches, des formes plus ou moins confuses, et même des figures ou des objets très bien définis et reconnaissables. Fait digne de remarque, ces formes ou figures, normalement invisibles pour les assistants, sont parfois vues anormalement par le médium et décrites par lui. Après le développement, la plaque porte la figure décrite par le médium, et souvent des détails infimes sont indiqués de la sorte par lui et confirmés par le gélatino-bromure ou le collodion.

Tel est le schéma du phénomène de la photographie transcendantale ; mais bien souvent il est modifié de l'une des deux façons suivantes : ou bien le médium, au lieu de poser devant l'objectif, se tient à proximité ; et ce sont des tiers, non médiums, que l'on photographie ; ou bien le médium lui-même s'établit photographe, fait toutes les opérations techniques, et, en outre, par sa médiumnité, obtient la formation, auprès du *client*, de formes susceptibles d'impressionner la plaque sensible.

Vous savez, messieurs, quelle explication donnent de ce phénomène les personnes qui ne doutent de rien. C'est tout simple et ce que nous avons dit plus haut des radiations ultra-violettes et de leur efficacité photogénique devrait me dispenser d'insister. Nous savons par expérience que certaines formes, en se concrétant, sont tangibles avant d'être visibles. Rien n'empêche donc de supposer qu'à cet état de demi-matérialisation elles ne peuvent émettre ou réfléchir que des vibrations de faible longueur d'onde qui impressionnent la gélatine bromurée sans impressionner la rétine humaine normale. Oui, c'est très simple, presque trop simple.

Moi aussi j'ai, sinon passé par cette croyance, du moins admis la possibilité de cette hypothèse et cherché dans cette voie. J'ai monté des lentilles en quartz sur des chambres stéréoscopiques et j'ai photographié des médiums. Vous connaissez la propriété du quartz, de la fluorine et de quelques autres substances, qui est de laisser passer jusqu'à de très faibles longueurs d'onde la lumière ultra-violette. Je me plaçais donc dans les meilleures conditions possibles. Je n'ai rien eu.

Il serait puéril de tirer une conclusion de mes expériences négatives. Mais Mumler, à la réflexion, mais Beattie, s'il s'agit réellement d'ultra-violet, comment faisaient-ils pour obtenir quelque chose ? Ils employaient les objectifs de l'époque, le Petzval probablement, qui comporte deux lentilles convergentes en crown et deux lentilles divergentes en flint.

Or, il s'en faut de beaucoup que le crown et surtout que le flint aient la transparence désirable pour les faibles longueurs d'onde. Le crown les arrête sous une épaisseur de deux millimètres quand elles atteignent 300 millionièmes de millimètre et le flint déjà à 313 millionièmes de millimètre. Sous une épaisseur correspondent à celle des verres d'un Petzval, les rayons ultra-violets doivent assurément être arrêtés bien avant, — vers 330 millionièmes de millimètre très probablement.

Or, l'ultra-violet commence à 396 millionièmes de millimètre. Vous voyez à quelle étroite bande du spectre nous avons affaire si réellement la photographie transcendantale est produite par ce genre de radiations.

Conclurons-nous de là qu'une telle hypothèse est à rejeter ? Non, certes. Pas tout de suite du moins. Si étroite que soit cette marge de soixante-dix millionièmes de millimètre peut-être est-elle suffisante pour nous fournir une explication du phénomène. Et peut-être les médiums qui voient anormalement les formes transcendantales font-ils partie de cette catégorie de personnes qui perçoivent au delà du spectre solaire normalement visible, les colorations *lavande* signalées par M. Cornu et divers observateurs.

Je ne veux, en vous soumettant ces doutes et ces incertitudes, que vous encourager à les résoudre par l'expérience chaque fois que vous en trouverez l'occasion. C'est d'expériences et d'observations que nous avons le plus besoin. Les théories viendront ensuite.

Donc essayez, messieurs, afin que nous possédions des documents d'origine sûre et d'authenticité parfaite. Essayez : il en coûte si peu ! Essayez, vous aussi, vous surtout, mesdames. Vous ajoutez à tant d'autres vertus qui nous manquent une incomparable patience et une constance, une opiniâtreté dans l'effort dont tous les hommes sont jaloux. Peut-être serez-vous récompensées de votre peine plus tôt que l'on n'oserait l'espérer. Peut-être dois-je attribuer mes nombreux insuccès à ce que je serais dépourvu de toute espèce de médiumnité. Et s'il se trouve parmi vous, comme il est probable, quelque médium, peut-être alors la réussite est-elle toute proche ? Je ne peux que vous donner le conseil d'entreprendre... et de persévérer.

Après avoir alors, dans une seconde partie de sa conférence, présenté, en les commentant brièvement, une quarantaine de clichés de projection obtenus avec différents médiums, M. de Fontenay a terminé ainsi :

Messieurs, l'heure s'avance et je n'entreprendrai pas la critique des clichés que vous venez de voir. Toute question de fraude mise à part, ils nous amènent à considérer un ordre de faits si imprévus et si complexes que je ne peux même pas en effleurer ici l'analyse. En tout cas ils nous permettent de reléguer au second plan l'hypothèse hallucinatoire, et c'est bien déjà quelque chose. De toute façon, ils constituent de précieux documents d'attente sur lesquels nous aurons probablement à revenir un jour. — plus tôt peut-être qu'on ne se l'imagine.

En matières d'études psychiques, qu'ils nous révèlent la fraude ou la sincérité, les clichés de contrôle ne sont jamais inutiles. Voilà ce dont je voudrais vous avoir un peu convaincus ce soir. Possible que nous ne sachions pas les déchiffrer tout de suite. N'importe : conservons-les soigneusement pour de plus habiles.

Les choses très nouvelles sont comme les plus antiques. L'avenir est comme le passé; l'inconnu comme l'oublié. Combien de briques assyriennes, de pierres illisibles a-t-il fallu collectionner avant de redécouvrir le sens des écritures cunéiformes? Et pendant combien de siècles les hiéroglyphes eux-mêmes ne sont-ils pas demeurés mystérieux?

Imitons nos sages devanciers. Rassemblons, accumulons des matériaux, même s'ils nous paraissent incohérents, disparates, inutilisables. Chez nous aussi, quelque jour, demain peut-être, naîtra Champollion.

GUILLAUME DE FONTENAY.



ÉMILE MAGNIN

Professeur à l'Ecole de Magnétisme

Une Guérison due à l'intervention d'un Médium voyant

Nous entendons fréquemment dire dans les milieux psychiques et spiritiques, que les médecins ne sont d'aucune utilité au mouvement des études qui nous sont chères. Ce n'est pas mon avis; je crois, au contraire, que nous devons gagner à nos recherches le plus de médecins possible.

Dans l'état actuel des sciences psychiques, ce ne sont pas les théories qui doivent prévaloir, mais bien les *faits*. Or, peu d'hommes sont à même de nous apporter plus de faits *bien observés* que les médecins.

Je parle, bien entendu, du médecin qui sait voir autre chose que ce qui tombe directement sous ses sens, et qui ne rejette pas *a priori* les indications psychiques, c'est-à-dire les émotions, les rêves, les hallucinations, voir même les formations de seconde personnalité. Je vais même plus loin; je demande à ce médecin de prendre en considération, chaque fois que l'occasion se présentera, les indications auditives ou les clichés visuels, décrits par ces êtres, aux sens hyperesthésiés, que nous appelons à tort ou à raison « médium ». Cette prise en considération m'a personnellement rendu de grands services dans mes traitements psychothérapiques; elle m'a souvent permis de réaliser des guérisons, qu'en ignorance des causes, on aurait surnommées « miraculeuses ».

Que mes lecteurs ne me fassent pourtant pas dire plus que je ne veux. Il est loin de ma pensée d'affirmer que les hallucinations, les récits d'esprits incorporés ou les rapports de sujets lucides soient toujours des faits réels et positifs. Ce ne sont, la plupart du temps, que des romans de la conscience subliminale ou encore des formes pensées, créées de toutes pièces par une autosuggestion. Nous n'en savons rien au juste, mais s'il est présomptueux de conclure, il serait plus étrange encore de rejeter les faits. Nous ne sommes heureusement plus tout à fait à l'époque où on ignorait un phénomène par la seule raison qu'il était en contradiction avec ce qu'on croyait être la vérité; non, nous avons progressé et de nos jours un fait rigoureusement observé doit être conservé, dût-il détruire des théories regardées comme vraies depuis longtemps.

C'est en cela que les médecins peuvent être d'une grande utilité au développement des études psychiques. Qu'ils nous aident à accumuler des faits, à les observer sans parti pris, à les classer avec méthode! Ce jour-là la lumière se fera dans certains domaines restés obscurs et la médecine aura fait un grand pas; nous aurons moins de pauvres êtres irrémédiablement perdus parce que délaissés par tous comme incurables.

Ceci dit, voici un *fait* dont je fus témoin et l'un des acteurs.

Une jeune femme, atteinte de maux de tête d'origine neurasthénique, auxquels depuis plusieurs années une obsession de suicide s'était greffée, vint me consulter. Un examen attentif m'assura un organisme sans aucune tare physique. Le côté psychique au contraire laissait beaucoup à désirer : émotive, fantasque, facilement suggestible. La malade insistait sur une angoisse « affolante », disait-elle, à la nuque avec une sensation de pesanteur parfois intolérable sur les épaules : à ces moments, elle était prise d'une envie presque irrésistible de se tuer.

Au cours d'une longue conversation, la malade me confia qu'avant son mariage, elle avait été courtisée par un officier qu'elle aimait, mais que des raisons de famille l'empêchèrent d'épouser. Ce dernier était mort depuis et peu de temps après, cette obsession d'en finir avec la vie s'était emparée d'elle.

Là résidait sans doute l'origine de cette idée obsédante et un traitement psychothérapique s'imposait. Plusieurs séances à l'état de veille eurent lieu sans succès ; je procédai ensuite à des essais de rééducation dans l'hypnose *magnétique* et n'obtins aucune amélioration ; des suggestions impératives dans le sommeil *hypnotique* ne donnèrent pas non plus de résultats appréciables.

Je décidai, avec le consentement du mari, mais à l'insu de la malade, d'opérer par l'intermédiaire d'un « médium » que j'étudiais depuis quelque temps et qui souvent m'avait stupéfait par la netteté des clichés visuels que son don de « voyante » lui permettait de me décrire. Je pris toutes les précautions nécessaires en cas pareil. Je ne dis pas un mot de la situation au médium. Je ne la mis en présence de la malade qu'après avoir endormi cette dernière. Je l'avertis que je ne lui poserais aucune question et qu'elle n'aurait qu'à me décrire le plus simplement possible ce que ses dons de vue psychique lui feraient voir.

A peine fut-elle introduite auprès de la malade, endormie dans un fauteuil, qu'elle me décrivit un être, qui paraissait « agrippé » sur le dos de la patiente. Sans laisser percevoir mon étonnement ni le grand intérêt que présentait cette constatation, je priai la « voyante » de préciser la position exacte de cet être invisible pour moi. « De sa main droite, dit-elle, il enserre la nuque de la malade et de sa main gauche il cache son propre front ». Puis, suffoquée par l'émotion, elle s'écria : « Il s'est suicidé et il veut qu'elle le rejoigne. » A ma demande, elle me décrivit la physionomie, l'expression, « un regard bien étrange », dit-elle, et même le caractère de l'être qu'elle prétendait voir, puis entraînée, un peu trop à mon gré, par ses convictions spirites, elle se mit à converser avec lui. Je l'écoutai avec un intérêt croissant et quoique toujours sceptique, je suivis son exemple et me mis à causer avec cet être hypothétique, comme si j'étais le plus fervent des disciples de Kardec. Le médium ne quittait pas la malade des yeux ; elle me transmettait les réponses de cet être invisible ; son expression, pleine de vie contrastait étrangement avec celle de la malade parfaitement passive.

Cette conversation bizarre fut longue et tourmentée ; ces réponses dénotaient une nature violente, passionnée, opiniâtre, aussi malgré mon appréhension de vivre en cet instant, une espèce de rêve, malgré mon scepticisme, je ne pus m'empêcher d'éprouver un soulagement, une réelle satisfaction en apprenant du médium que mes arguments avaient enfin convaincu le « revenant » et que, pris de pitié, il promettait d'abandonner son œuvre de destruction et de laisser sa victime en paix.

Je ne réveillai la patiente que deux heures après le départ du médium. Je ne lui révélai pas un seul mot de l'expérience qu'elle devait toujours ignorer. En me quittant, elle me dit : « Je me sens aujourd'hui très soulagée. »

Le surlendemain, elle revint me voir; elle était transformée. Son expression, son attitude, sa toilette, tout dénotait un revirement de ses pensées ; son naturel, sa gaieté, son goût pour les arts étaient revenus d'un jour à l'autre ; son mari ne la reconnaissait plus, tant le changement avait été brusque.

Depuis cette expérience, si féconde en résultats, cette jeune femme n'a plus jamais ressenti ni l'angoisse de la nuque, ni la sensation physique de poids sur les épaules, ni l'obsession psychique du suicide ; sa santé fut en tous points parfaite jusqu'à ce jour ; elle eut une année plus tard deux jumeaux très bien portants.

Une enquête discrète et uniquement dirigée dans l'intérêt scientifique, m'apprit que cet officier n'était pas mort d'une fièvre infectieuse, ainsi qu'on le croyait dans son entourage, mais qu'il s'était bien réellement suicidé d'une balle dans la tête. Je n'ai pas pu savoir avec précision de quel côté la balle avait porté. La nature du caractère était absolument celle décrite par le médium et son regard « étrange » expliqué par un très léger strabisme.

Je me garde bien de tirer une conclusion quelconque. Je donne le fait tel que je l'ai vu. Je constate cependant que cette jeune femme était indubitablement vouée au suicide ou à la folie et qu'il a suffi de ne pas fermer les yeux à un phénomène — encore inexpliqué — pour qu'elle soit rendue à la vie ; or, ces faits sont plus nombreux que nous pouvons le supposer, et si ce sont les psychologues qui sont les plus compétents pour les expliquer, ce sont les médecins qui sont les plus aptes à les rencontrer et à les classer.

Nous devons donc gagner le plus de médecins possible à notre cause, nous devons leur montrer tout l'intérêt qu'il a pour eux à examiner ces phénomènes, au lieu de les passer sous silence.

Tout dernièrement encore, j'ai entrepris la rééducation physique et psychique d'une jeune fille de 15 ans dont l'état général était lamentable et la mémoire totalement disparue à la suite d'un traitement intensif par les bromures ; ce traitement avait été indiqué pour mettre fin à des phénomènes du plus haut intérêt, mouvements très fréquents d'objets à distance, tables, chaises, assiettes, verres, etc. Au dire des parents, les deux médecins traitants n'ont pas voulu entendre parler, ni constater les phénomènes et leur ont donné l'ordre de ne jamais en parler à n'importe qui. C'est ainsi, par ignorance, que nous perdons des cas rares et du plus haut intérêt.

Souvenez-vous de ce que disait excellemment le docteur Fanton dans son article sur « Un cas de vi-

sion à distance » : « Je ne saurais vous dire combien je suis profondément peiné de n'avoir observé ces faits qu'à une époque à laquelle il m'était complètement impossible de les comprendre... J'assistai en spectateur stupéfait, mais ignorant, à une manifestation qui aurait présenté pour moi le plus grand intérêt si elle s'était produite lorsque j'eus fait des recherches et des expériences... »

La " Psychométrie "

Une Expérience impressionnante

racontée par l'*Occult Review*, de Londres

Au cours de l'année 1904, un monsieur habitant dans le Worcester Shire m'envoya une petite motte de terre en me priant de la faire psychométriser. Ce monsieur étant infirme, obligé à garder le lit, la terre avait été recueillie pour son compte par un ami. Je l'envoyai à miss Q..., et je vais donner ici la communication que j'obtins d'elle (1). Sa manière de procéder consistait à prendre successivement des pincées de la terre, écrivant ensuite ses impressions à mesure qu'elle les recevait. Après chaque impression je donne l'observation faite à ce moment sur elle par la personne qui avait envoyé la terre, en dernier lieu, je donne les constatations faites plus tard, au sujet de détails que cette personne n'était pas, alors, en état de pouvoir fournir.

Première pincée. — 1. — Cela me fait songer à une mine — à la surface de quelque endroit sablonneux très proche d'une mine, à côté d'une forge; je pense, en effet, à des soufflets, tel qu'on en trouve chez les maréchaux-ferrants.

Obs. — La terre vient de la surface d'une mine de houille. Il y a, à quelques mètres de l'endroit, une petite forge de maréchal-ferrant, ou de fabriquant de clous.

2. — Je suis certainement dans une houillère. Je sens la présence d'eau en des flaques sales de poussière de charbon.

3. — Je pense à des forgerons au travail, bien que je ne sache pas exactement ce qu'ils font; je vois des tamis, comme si des hommes étaient occupés à tamiser quelque chose de leur sol cendreux.

Obs. — Il n'y a pas de forgerons, actuellement, aux alentours, mais, il y a quelques années, il y avait une forge à peu de distance de l'endroit.

4. — Suis-je sur la surface d'une mine?

Obs. — La terre vient d'un endroit se trouvant dans cette situation.

Deuxième pincée. — 5. — Je vois des maisons — de petites maisons. Elles me paraissent appartenir à une rue d'un hameau éparpillé; ce hameau est près d'une minière.

Obs. — Ces impressions décrivent admirablement la scène d'où provient la terre, ainsi que le site auquel il est fait allusion dans les quelques notes qui suivent.

6. — Je pense à un éboulement, à un effondrement grave, dans lequel une vie a été perdue; j'assiste, en effet, à la terreur d'une pauvre femme qui a vu une autre personne disparaître subitement de sa vue.

Obs. — Un fait exactement conforme à celui qui a été décrit dans cette note et dans les suivantes a eu lieu près de l'endroit, il y a un an environ. Le monsieur qui a recueilli la terre passe chaque jour par là en allant à son travail et en rentrant chez lui. (Voir le récit de journal que nous publions plus loin, mais que l'envoyeur de la terre ne connaissait pas alors.)

7. — Pourquoi cette pincée de terre me semble-t-elle vibrer si fortement du son de voix d'hommes qui se consultent ensemble? Des hommes éduqués — des ingénieurs, un curé, un docteur. Ce dernier a une certaine petite particularité quand un cas est grave, et ce cas est justement grave. Il semble regarder au delà du patient ou du décédé; c'est délibérément que je dis *décédé*, car je pense à une enquête du coroner, comme si une vie avait été perdue.

Obs. — Je ne sais pas qui était le docteur. (Voir plus loin la vérification.)

8. — Etait-ce une vie de femme? En effet, j'entends un cri de cœur agonisant : « Edith! Edith! » et je vois une femme disparaître, comme si la mère et la fille avaient été divisées tout-à-coup.

Obs. — Je ne suis pas sûr que le nom prononcé par miss Q... soit réellement celui de la fille; mais je vais m'en assurer. (Voir le récit du journal.)

9. — Est-ce qu'une pauvre fille au désespoir est

(1) Il n'est peut-être pas inutile de dire que Miss Q... n'est pas un psychomètre professionnel. — A. C.

emmenée loin de l'endroit par des amis apitoyés? Est-elle sur le point de s'évanouir, ou d'avoir une crise de nerfs pour une douleur que toute la sympathie qu'on lui montre ne peut calmer.

10. — Est-ce que l'aimable docteur s'intéresse davantage à la femme survivante qu'à la morte?

11. — Voici une chose difficile à comprendre. Cette pincée de terre me donne l'impression de l'esprit de quelque pauvre créature qui erre, comme en peine, autour de cet endroit, sans repos, en se préoccupant de quelque affaire. Et de nouveau se présente la pensée dominante, persistante, d'une fille chérie.

12. — La fille continue-t-elle les affaires dont s'occupait cette pauvre créature?

Obs. — Les affaires sont continuées par la famille de la femme; par le fils ou par la fille.

13. — Le corps a-t-il été récupéré? Je crois que oui, car je vois un petit cimetière et une femme ayant perdu sa mère qui sanglote devant une fosse ouverte, à côté de laquelle se trouve une bière couverte d'un drap noir.

Obs. — Des sauveteurs accoururent aussitôt sur les lieux, et quelqu'un se fit descendre dans la crevasse au moyen de cordes. On s'empressa de ramener la femme à la surface, mais elle était déjà morte.

14. — Je songe à un négociant — à quelqu'un de mieux connu, ou ayant un plus grand cercle d'amis qu'un villageois quelconque, car il y a une foule nombreuse de personnes qui regardent la fille de la morte avec compassion.

Obs. — Elle était aubergiste.

15. — Pourquoi cette terre paraît-elle répéter l'écho d'un cri de terreur : « Edith! Edith! » Mais après ce cri, la victime ne tarde pas à perdre les sens, et l'angoisse semble s'être transférée à la femme terrifiée qui est restée au pied d'une sorte de trou ou de crevasse dans le sol.

16. — L'endroit où cette tragédie s'est passée a-t-il été bouché? Il est considéré comme le lieu qui a été marqué par une tragédie, et n'est pas loin de l'habitation de la pauvre créature.

Obs. — Oui, la crevasse a été immédiatement bouchée. L'endroit est très proche de l'habitation de la femme.

17. — La catastrophe paraît s'être passée presque en vue de leur maison.

Obs. — Oui, c'est absolument vrai.

18. — Ces gens étaient-ils catholiques romains? En effet, pourquoi entends-je : « Marie, mère de Dieu » comme si la dernière pensée et la dernière prière de quelqu'un avait été dirigée à la Vierge Marie?

Obs. — Je ne suis pas parvenu à savoir s'ils étaient catholiques romains ou non. Je ne connais pas personnellement ces femmes. (Voir la vérification plus loin.)

TROISIÈME PINCÉE. — 19. — La terre vient de la surface d'un effondrement qui s'est produit quelque part près d'un petit village ou sur une rue de village. Il me semble me trouver près de la route, je vois des haies de chaque côté, et au delà des haies, de petits jardins potagers. Je vois des pommes de terre et des choux — des légumes.

Obs. — C'est bien cela. Deux effondrements se produisirent tout dernièrement, près de ce lieu. La scène décrite répond parfaitement au site où fut prise la terre.

20. — Il me semble être très près d'une petite maison publique, car j'entends des voix d'hommes qui parlent. Elles sont rudes et bruyantes, et le local a une forte odeur de tabac. Un sentiment de trouble ou de perte plane sur la maison, comme si une calamité avait frappé quelqu'un — une calamité qui paraît s'être produite en vue de cette petite auberge.

Obs. — L'hôtellerie est un petit édifice très fréquenté par des ouvriers.

21. — La maison paraît plongée dans le deuil, comme si le cadavre s'y trouvait. Ces rudes travailleurs se trouvent d'accord à parler en bons termes d'une pauvre femme, remarquant que ç'avait été tout de même bien triste d'avoir été elle-même présente au malheur, et qu'il était surprenant qu'elle ne fût pas ensevelie elle aussi.

QUATRIÈME PINCÉE. — 22. — Cette pincée aussi me suggère la pensée d'un désastre et d'une mort subite. Il me semble voir deux femmes parcourant un sentier, chargées d'achats, comme si elles revenaient du marché. Elles marchent tranquillement lorsque, sans que l'événement ait été précédé du plus léger indice, la terre s'ouvre et engloutit la plus âgée des deux femmes, devant les yeux terrifiés de la plus jeune, dont les cris attirèrent sur les lieux des hommes et des femmes.

Obs. — Il s'agit du même désastre, avec plus de détails. Tout est parfaitement vrai. (Voir le récit du journal.)

23. — Bien qu'il soit jour, je pense à des hommes ayant travaillé la nuit, qui se lèvent de leurs lits et courent voir de quoi il s'agit.

Obs. — Mon beau-frère et quelques-uns de ses camarades, qui accoururent porter du secours, avaient été au travail durant la nuit. C'était un jour de paie, un peu avant midi.

24. — Des hommes et des garçons accourent avec des cordes et des échelles qu'ils ont été chercher à l'entrée du puits. Il y a des voitures, une petite voiture de médecin, et à quelque distance le sommet luisant d'un brougham, comme si quelque personnage important allait arriver sur les lieux. Et sur tout le reste, les cris d'une femme bouleversée par la douleur et l'épouvante.

Obs. — Il y avait, à peu de distance, l'entrée d'un puits de mine, et des mineurs accoururent de là-bas pour porter du secours.



Fig. 1.

Cette gravure, ainsi que les deux autres qui suivent, sont des reproductions de photographies des maisons dont il est question au nº 25 et suivants; elles les montrent dans leur état successif de ruine.

CINQUIÈME PINCÉE. — 25. — Il me semble voir une route de campagne, où le sentier pour marcher est étroit. Je vois des maisons qui tombent, près de l'endroit où deux vieilles dames vivent, malgré tous les avertissements de la nature et de l'homme, puisqu'on entend sous terre des bruits de mauvais augure. Des fissures et des crevasses se forment rapidement dans leur petite maison.

Obs. — La terre a été prise d'un endroit tout près du numéro 5, route du Pont-d'Askew, où les édifices tombent rapidement en ruines. A peu de mètres de distance se trouve une maisonnette occupée par deux vieilles dames qui, il y a quelques mois, furent prévenues de l'état dangereux dans lequel se trouvait leur demeure par suite des travaux des mines, mais qui continuent à vivre là et refusent de s'en aller. J'ignore si les murailles ont des fissures, mais on m'a dit que les murailles sont branlantes.

26. — L'une des deux vieilles est-elle morte, ou dort-elle dans son lit, pendant que sa sœur est occupée aux besognes de la maison?

Obs. — Les dames sont toutes deux vivantes.

27. — Il me semble voir une crevasse dangereuse près de son oreiller.

Obs. — J'ignore si cela est vrai.

28. — Elle est ou sourde, ou étourdie, ou morte.

29. — La terre tremble et vibre par les trépidations qui se produisent sous la surface du sol.

Obs. — Cela doit être vrai, car la terre tout autour est très instable par suite des éboulements souterrains.

30. — Pourquoi me sens-je revenir avec cette persistance à une mère et à une fille qui parcourent cette route — l'une disparue et l'autre restée en vie? La personne qui recueillit cette terre a-t-elle donc réfléchi beaucoup sur ce malheur, ou a-t-elle contribué à récupérer le cadavre?

Obs. — La personne en question n'a rien à faire avec le sauvetage du corps, mais elle visita les lieux pendant qu'on comblait l'excavation, deux jours plus tard. Au cours des derniers quatre mois, elle est passée chaque jour par là en allant et en venant du travail.

SIXIÈME PINCÉE. — 31. — Il me semble me trouver dans une mine, près de l'eau. Est-ce qu'on pompe de l'eau? C'est une mine bien humide.

Obs. — La mine dans laquelle travaille l'homme qui a recueilli la terre est très humide.

32. — Y a-t-il quelque raison pour me faire penser à du fer?

Obs. — C'est peut-être parce qu'on trouve souvent



Fig. 2.

dans la mine du minerai de fer mêlé à la houille.

33. — J'ai de nouveau l'idée de forgerons. Il me semble qu'il y a des quantités de tamis en mouvement. Est-ce qu'on jette de l'eau sur le contenu de ces tamis ? Qu'est-ce que c'est que forger (*puddling*) ? Je pense à ce mot bien que je n'en comprenne pas la signification.

Obs. — Il y a quelques années, il y avait une forge, des fournaises ; et des travaux pour lesquels on brûlait de la braise se poursuivaient non loin de cet endroit. Les *puddlers* sont des ouvriers dont l'occupation consiste à convertir le minerai en fer malléable. Ils auraient fait le travail dont a parlé le psychomètre. On jette de l'eau sur les tamis pour laver la braise.

34. — La terre a-t-elle été recueillie à l'aide d'un couteau avec manche en os qui a coupé du lard ?

Obs. — Non. Elle a été prise avec la main, mais la personne qui l'a recueillie possède un couteau pareil qui a coupé des quantités de lard.

35. — Le couteau me fait l'impression d'avoir coupé du tabac (si on peut couper le tabac). La lame a une forte odeur de tabac.

Obs. — Le même couteau, à ce qu'on me dit, a coupé plusieurs livres de tabac.

Ce qui précède était écrit depuis quelques semaines déjà, lorsque la personne qui m'envoyait la terre m'écrivit :

J'ai pu vérifier deux points que j'ignorais auparavant. D'abord, la famille de la femme qui a perdu la vie dans l'accident est catholique romaine, comme il avait été dit. Ensuite, le docteur qui accourut après l'accident a réellement ce regard rêveur et absent qui avait été décrit. Cela m'a été affirmé par quelqu'un qui le connaît personnellement.

J'ajoute maintenant le récit de l'accident tel qu'il avait été donné par le *Dudley Herald*, qui prouvera la véracité remarquable de ce qu'on vient de lire.

Mme Emma Webb, propriétaire de l'*Auberge de la Forge*, à Gornal Wood, avait été faire des achats à Dudley, accompagnée par sa fille. Elles étaient revenues par le tramway, en descendant à la route de la Chapelle. De cet endroit, les personnes qui résident à Gornal Wood prennent souvent un chemin de traverse qui côtoie un chemin de fer privé appartenant à lord Dudley. Mme Webb et sa fille avaient marché un mille environ le long de ce sentier et étaient en vue de leur maison. La mère et la fille causaient ensemble, lorsque tout à coup le terrain céda sous leurs pas, en formant une excavation de neuf pieds environ de diamètre. La mère, en jetant un cri, y tomba et disparut. La fille, qui marchait à côté d'elle, glissa, et c'est par miracle qu'elle n'encourut pas le même sort, puisqu'un de ses pieds pénétra

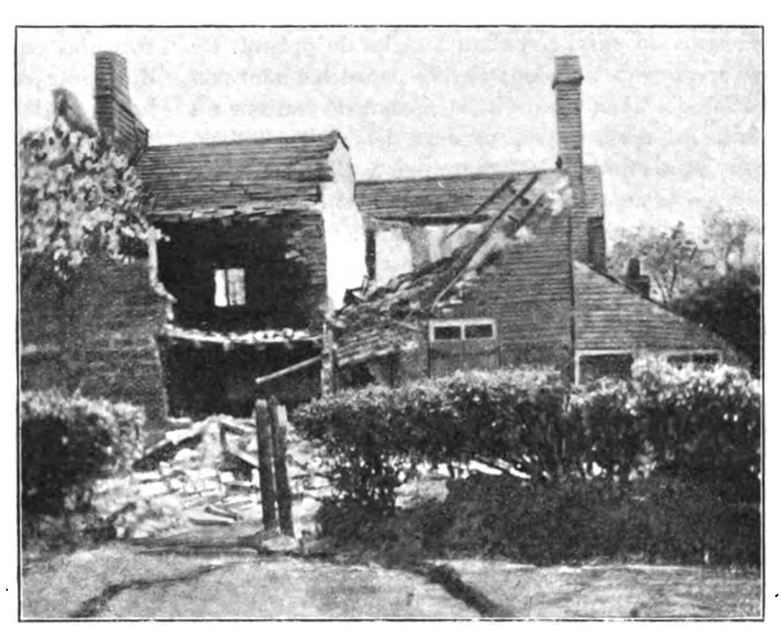


Fig. 8

dans l'excavation. Elle réussit toutefois à en sortir, après une minute d'efforts, se plaça sur les bords de l'excavation et regarda à l'intérieur de l'abîme. Elle vit sa mère qui se trouvait à 18 pieds de profondeur ; elle gisait accroupie, la tête en bas. Un train à wagons chargés de charbon apparut en ce moment ; la jeune fille se prit à crier et à gesticuler follement, et un aiguilleur du nom de Cotton accourut à l'endroit où Edith Helena Webb, jeune fille de seize ans, se trouvait à genoux dans une agonie de désespoir ; le mécanicien de la locomotive, un certain Caudlin, ne tarda pas à survenir à son tour. Cotton persuada la jeune fille de rentrer chez elle. On apporta des cordes, et Caudlin, au risque de sa vie, s'offrit à descendre dans le puits. La terre glissait des parois de la fosse vers le fond, de telle façon que le corps ne tarda pas à se trouver recouvert. Malgré cela, bravant le danger, Caudlin se fit descendre en bas, et, saisissant la femme, il parvint à la ramener à la surface, avec l'aide de plusieurs hommes qui étaient accourus pendant ce temps. Le corps fut transporté à l'Auberge de la Forge, résidence de la morte... Les éboulements qui se produisent dans cette terre sont si nombreux que les maisons se penchent d'un côté et de l'autre, et il en résulte des fissures aux murailles.

On remarquera que trois impressions distinctes se présentent dans ce qui précède. D'abord, le récit du malheur où Mme Webb trouva la mort, et dont les incidents se présentent plus clairs et plus détaillés au fur et à mesure que la psychomètre parle. Les incidents ont été vus d'une façon remarquablement détaillée, par exemple dans ces points qui ont

nécessité et qui ont reçu une vérification ultérieure : le nom de la fille, l'expression du visage du docteur, etc. En second lieu, les conditions des alentours ont été données dans un vif tableau où des impressions du passé se mêlent à celles du présent. Ce qui se rapporte aux deux vieilles dames habitant non loin de là, ajoute un trait intéressant de réalisme au récit. En dernier lieu, viennent les petites indications concernant la personne qui avait recueilli la terre — la description et l'usage de son couteau, qui pourtant n'avait pas été employé à recueillir la terre, etc.

Je ne donne ici aucune explication touchant la source de la faculté de la psychomètre. Le fait qui précède méritait néanmoins d'être signalé et enregistré. Les trois couches d'impressions se mêlent parfois plus ou moins, mais on n'a aucune peine à les distinguer et à les séparer. J'ai omis, par désir de brièveté, de rapporter quelques impressions s'étant présentées plus d'une fois, ainsi que j'ai négligé quelques détails sur l'enquête du coroner, qui ne découvrit rien de plus de ce qui était raconté dans le *Dudley Herald*.

ABRAHAM COLLES.

MANIFESTATION TÉLÉPATHIQUE de MOURANT

Quoique les manifestations télépathiques de mourants soient en nombre surabondant pour fonder nos convictions, quoique j'en aie publié moi-même cent quatre-vingts cas dans mon ouvrage *L'Inconnu*, il me semble que lorsque nous en rencontrons sur notre chemin d'études, notre devoir est de continuer à les signaler. C'est autant de pierres pour l'édifice de l'avenir. Or, lisant dernièrement l'ouvrage de PAUL AUQUEZ (Hugues) intitulé *Manifestations des Esprits* (Paris, 1857), j'y ai remarqué la relation que voici :

Tandis que l'on imprime notre livre, voici ce que publie *La Presse :*

« On lit dans le *Courrier de Lyon :*

« Dans la nuit du 27 au 28, un cas singulier de vision intuitive s'est produit à la Croix-Rousse, dans les circonstances suivantes :

« Il y a trois mois environ, les mariés B..., honnêtes ouvriers tisseurs, mus par un sentiment de louable commisération, recueillaient chez eux, en qualité de domestique, une jeune fille des environs de Bourgoin, à peu près idiote, qu'ils avaient rencontrée sur la route de Brignais, où est située leur campagne.

« Dimanche dernier, entre deux et trois heures du matin, les époux B... furent réveillés en sursaut par les cris perçants poussés par leur domestique, qui couchait dans une soupente de l'atelier contiguë à leur chambre.

« Mme B..., allumant une lampe, monta sur la soupente et trouva sa domestique qui, fondant en larmes, dans un état d'exaltation d'esprit difficile à décrire, appelait, en se tordant les bras dans d'affreuses convulsions, sa mère qu'elle venait de voir mourir, disait-elle, devant ses yeux.

« Après avoir de son mieux consolé la pauvre fille, Mme B... regagna sa chambre. Cet incident était presque oublié, lorsque hier mardi, dans l'après-midi, un facteur de la poste remit à M. B... une lettre du tuteur de la jeune fille qui apprenait à cette dernière que, dans la nuit de dimanche à lundi, entre deux et trois heures du matin, sa mère était morte des suites d'une chute qu'elle avait faite en tombant du haut d'une échelle.

« La pauvre petite idiote est partie hier matin même pour Bourgoin, accompagnée de M. B..., son patron, pour y recueillir la part de succession qui lui revient dans l'héritage de sa mère, dont elle avait si tristement vu en songe la fin déplorable. »

Quoiqu'il n'y ait pas eu, semble-t-il, d'enquête organisée pour vérifier le fait, il est difficile de le supposer inventé, et comme un grand nombre d'autres analogues ont été absolument vérifiés, celui-ci doit être ajouté à la somme respectable des observations de ces « visions intuitives », comme on disait alors, ou, pour mieux dire, des communications psychiques à distance. Ajoutons qu'ici on ne saurait invoquer une explication de coïncidence fortuite tirée des inquiétudes du sujet relativement à sa mère, car ce n'est pas de vieillesse ou de maladie que celle-ci est morte, mais d'un accident subit et imprévu.

Ces faits sont rares, assurément, aussi rares, semble-t-il, que les éclipses de soleil ; mais ils sont assez nombreux pour constituer une classe spéciale de phénomènes, et leur existence est certaine. Il faudra un jour les expliquer. Il ne semble pas que nous soyons encore autorisés à émettre ni à adopter aucune hypothèse. En attendant, rassemblons humblement les matériaux.

CAMILLE FLAMMARION.





LES LIVRES NOUVEAUX

La Photographie Transcendentale. — (Paris, Librairie Nationale, 10, rue de l'Université. — 5 fr.)

Cet ouvrage est dédié par son auteur, M. C. P., à M. Emmanuel Vauchez. Il suffit, d'ailleurs, de lire les premières pages du livre pour comprendre que celui-ci a été écrit et publié sous l'inspiration du dévoué secrétaire général du « Comité d'Etude de Photographie Transcendantale », dont nous nous sommes à plusieurs reprises déjà occupés dans ces colonnes.

Le rédacteur de cet ouvrage commence par s'occuper des photographies obtenues par Sir Alfred Roussel Wallace, pour en venir à celles si célèbres de Sir William Crookes, celles de la villa Carmen, à Alger, celles du Dr Ochorowicz, du commandant Darget, de San-José de Costa-Rica, etc. Une partie considérable du volume est même consacrée aux photographies du Dr Hausmann, du Dr Keeler et autres médiums et spirites américains.

Si l'auteur a eu l'intention d'affirmer le caractère supernormal de toutes indistinctement ces photographies (ce qui ne paraît d'ailleurs pas probable), il n'y a pas de psychiste avisé qui ne fera pas la grimace devant la plupart d'entre elles. Mais si, au contraire, l'intention de l'auteur a été de présenter un grand nombre de photographies « spirites », remarquables à un point de vue quelconque, à titre purement documentaire, pour donner aux lecteurs une idée générale de la question — alors ce livre, très élégant, très intéressant, répond assez bien à son but. Tout au plus pourrait-on lui reprocher de ne pas descendre suffisamment au côté technique de la question, et surtout de ne pas avoir fait une distinction assez nette entre la photogrphie de « l'*invisible* supernormal », au sujet de laquelle tant de psychistes entretiennent encore des doutes et dont, en tout cas, on ne connaît point le procédé, et la photographie du *visible* supernormal — matérialisations, lévitations, etc. — dont le procédé est le même que celui de la photographie ordinaire. Ce sont là deux questions techniquement et scientifiquement fort différentes, qu'il importe de ne pas confondre l'une avec l'autre.

M. Sage : **Coup d'œil d'ensemble sur l'état actuel du psychisme.** — (Constantinople, 1911. — 0 fr. 50.)

Ce ne peut être sans une vive satisfaction que les psychistes verront réapparaître le nom de M. Michel Sage en tête d'un ouvrage. Le brillant auteur de *Mme Piper et la S. P. R.*, de *La Zone-Frontière* et d'autres admirables publications, sans doute irrité, dans son âme droite, mais un peu trop rigide, des faiblesses humaines qu'on rencontre dans les recherches médiumniques comme, d'ailleurs, dans toutes les autres branches de l'activité intellectuelle, paraissait s'être un peu retiré sous sa tente... Mais un bon génie a su le ramener au combat : cet heureux Patrocle est M. M. Baha, professeur à l'Ecole Militaire de Brousse (Turquie), qui a fondé récemment à Constantinople la première revue psychique turque et qui, ayant obtenu de M. Sage la monographie dont nous nous occupons, en publia une traduction littérale. Maintenant M. Baha a pensé que l'opuscule de M. Sage serait très utile aussi dans son texte français ; c'est pourquoi il publia cette brochure — et il a eu raison.

Il nous sera permis de reproduire ici la belle conclusion de la brochure de M. Sage :

En finissant, j'exprime encore une fois la conviction que le psychisme sera la grande préoccupation de demain. Mais nos savants actuels ne sont pas propres à ces recherches : à des recherches plus hautes, il faut des hommes plus hauts. Il faudra chercher comme l'on prie, par un divin devoir, non pour gagner de la gloire ou de l'argent. Le vrai psychiste devra être un savant et un saint. Or, cette race n'est pas commune encore. Aujourd'hui, le saint est tout autre chose qu'un savant et le savant n'est pas un saint.

Mme Débora : **Comment je lis dans l'avenir.** — (Paris, 5, rue du Bac. — 1911.)

Le reproche qu'on ne manquera pas de faire à cette élégante plaquette, c'est d'être la réclame personnelle d'une voyante professionnelle. Mais c'est un petit ouvrage intéressant, bien fait et où le chercheur pourra trouver des données intéressantes.

Léon Denis : **Après la mort.** — Nouvelle édition revue et augmentée. — (Paris, Librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques. — Prix : 2 fr. 50.)

Catalogue général de la Librairie spirite. — (42, rue Saint-Jacques, Paris. — 1910.)

XXIIe Catalogue des ouvrages d'occasion traitant des sciences occultes, en vente à la Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris. — 1910.

SALVATOR DELAVILLE (CHARLES LETORT) : **L'Eternelle comédie. — Aimez-vous.** — (Paris, Beaudelot, éditeur, 36, rue du Bac. — Prix : 3 fr. 50.)

SALVATOR DELAVILLE : **Théâtre d'un inconnu.** — (P. Leymarie, éd., 42, rue Saint-Jacques, Paris. — Prix : 3 fr. 50.)

Deux intéressants ouvrages d'un spirite connu, d'une remarquable élévation littéraire et philosophique.

CAMILLE FLAMMARION : **Annuaire Astronomique et Météorologique pour 1911.** — (Paris, Librairie Ernest Flammarion, 26, rue Racine. — Prix : 1 fr. 50.)

C'est la 47e année de cette publication, qui expose l'ensemble de tous les phénomènes célestes observables pendant l'année, les positions des astres chaque jour, etc.

Le Véritable Almanach du Merveilleux pour 1911. — (Paris, A. Leclerc, éd., 19, rue Monsieur-le-Prince. — Prix : 1 fr.)

ALBIN VALABRÈGUE : **Lettre à Marc Sangnier sur l'Evangile.** — (Paris, chez l'auteur, 12, rue de Moscou, 1910. — Prix : 0 fr. 50.)

SYLVAIN DÉGLANTINE : **Le Calvaire d'une hypnotisée** (Roman). — (Editions de la *Vie Mystérieuse*, 23, rue N.-D.-de-Recouvrance, Paris. — Prix : 2 fr. 50.)

ÉCHOS ET NOUVELLES

Le mage-prestidigitateur " Comte de Sarak " se fâche

(C. V.). — Nous venons d'apprendre que le soi-disant « comte de Sarak », mis dans l'embarras par les quelques acolytes qui lui restent et qui s'étonnaient de ne pas lui voir répondre aux accusations qu'on lui adressait dans les Deux Mondes, autrement que par cette fantaisiste parodie d'un jury d'honneur, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, s'est vu finalement dans la triste nécessité de porter plainte contre les revues qui l'avaient attaqué. Il est à peine besoin de dire que nous nous en félicitons vivement. Sans cela, les polémiques auraient pu durer encore bien longtemps, sans que la lumière se fît entière pour le grand public. Maintenant, « M. de Sarak » aura le *jury d'honneur* qu'il désirait. Les revues, d'un côté, devront préciser leurs accusations, et ainsi on saura si elles disaient vrai. Par contre, s'il sera prouvé que notre mage-prestidigitateur a forgé un acte de naissance imaginaire, qu'il s'est affublé des titres qui ne lui appartiennent point, qu'il a commis des escroqueries et fait des dupes partout où il a été, etc., il devra en rendre compte à la justice, d'une façon plus éclatante que cela ne lui est arrivé jusqu'ici — et sa liquidation sera définitive.

Evidemment, un *homme privé* a le droit d'être respecté, alors même qu'il a eu maille à partir avec la justice; mais quand on prend l'attitude d'un *homme public*, qu'on se donne pour un « Maître », un apôtre, un homme prodigieux qui a le pouvoir de faire naître « spontanément » des poissons, de faire entrer une carte de visite dans une ampoule de lampe électrique, etc. — alors on ne peut pas concevoir qu'on n'ait pas le droit de dire la vérité à cet homme, quand même cette vérité serait celle-ci : « Monsieur, vous êtes un imposteur, un aventurier, qui avez pris les noms les plus différents dans tous les pays, qui avez exercé un peu tous les métiers, qui avez toujours vécu aux dépens des gogos, lesquels ont parfois cru nécessaire de vous traîner devant les tribunaux. »

On ne peut même pas imaginer qu'un homme, connaissant de tels faits, se taise; s'il le faisait, il serait évidemment condamnable, comme homme de cœur et comme citoyen.

Maintenant, voici, au sujet de cet aventurier, quelques nouvelles révélations de la *Revue du Psychisme Expérimental* — révélations qui complètent celles que nous avons déjà publiées longuement dans notre fascicule du 16 février 1908 :

Nous avons indiqué dans notre précédent numéro que le vrai nom de M. le « Docteur comte de Sarak » est Sgaluppi. Or, nous allons, pour aujourd'hui, extraire seulement une pièce de notre dossier le concernant, d'où il résulte que Sgaluppi a pris le nom de « Chevalier Albert de Sartini » en 1885, et fut condamné, à cette époque, à Marseille, à huit mois de prison pour une série d'escroqueries.

Jugeons-en d'après l'article du *National* du 10 octobre 1885, que nous donnons sans commentaires :

« Chevalier de bien des ordres, si l'on en croit la rosette multicolore qui brille à sa boutonnière.



» Albert de Sartini est, en effet, s'il fallait le croire : Commandeur de l'ordre du Rédempteur de Jérusalem et délégué représentant, Commandeur de l'ordre royal de Saint-Jean-Baptiste d'Espagne, Chevalier de la Croix Blanche d'Italie, Chevalier de l'ordre du Christ de Portugal, Commandeur de l'ordre de l'Aigle Blanc de Pologne, noble patricien comte de Rosarno, Président d'honneur de la Société nationale belge de la Croix-Rouge, Commandeur de l'ordre du Samaritain d'Allemagne, Commandeur de l'ordre de la Croix de fer Union Valdotaine, Commandeur du grand prix Surindro Mugon Tagore, Prince de l'Inde, Commandeur du grand prix Saint-Louis, Commandeur du Nichan-Ifthicar, Commandeur de l'ordre anglo-polonais de la Croix-Rouge, Commandeur de l'ordre Of the Truc Britous d'Angleterre, Commandeur de l'ordre de l'Aréopage des Décorés, Président d'honneur de la Royale académie stesicorea d'Italie, Président d'honneur de la Société protectrice de l'enfance de Paris et délégué représentant, Président d'honneur de la Royale société de bienfaisance de Lisbonne, Président d'honneur de la Royale école du Dante, Président d'honneur, délégué représentant et chevalier sauveteur d'un grand nombre de sociétés humanitaires, philanthropiques et de sauvetage de France et de l'étranger, etc., etc., enfin, docteur de la Faculté de Médecine de Philadelphie.

» Albert de Sartini est bien réellement Chevalier, mais Chevalier d'industrie.

» Et il ne s'appelle pas plus Sartini que vous et moi.

» *Son vrai nom est Sgaluppi... sous lequel les tribunaux italiens l'ont déjà condamné onze fois.*

» Sgaluppi-Sartini vient de comparaître devant le tribunal correctionnel de Marseille pour toute une série d'escroqueries commises en divers lieux.

» Ici, le Chevalier d'Albert, qui s'occupait entre temps de magnétisme, ne s'est pas contenté d'expériences scientifiques sur diverses scènes, il a essayé surtout de se faufiler dans les établissements pouvant servir à ses petits intérêts. C'est ainsi que, sur la recommandation d'un tiers, il s'est bien fait valoir auprès de l'honorable Société des Sauveteurs du Midi, dont il a bombardé le président Chevalier de l'ordre de Savoie et membre de l'Institut électro-magnétique de Naples; là, il se présentait comme médecin, attaché à Paris à l'hôpital de la Salpêtrière, dans le service du docteur Charcot, et vice-consul en Portugal. D'autre part, il se donnait comme représentant d'une institution de bienfaisance parisienne, qualifiée par lui, selon les personnes, Institut protecteur ou Société protectrice de l'Enfance, dont il conférait les insignes contre rémunérations taxées environ 30 francs; de ce fait, quelques victimes, éprises de gloriole, ont été captées.

» Au cours des représentations magnétiques qu'il donna dans la ville de Marseille, le Chevalier d'Albert ne tarda pas à se lier d'amitié avec un honorable impresario. Cet industriel se laissa prendre aux belles manières de son pensionnaire qui, le 1er janvier 1884, vint le voir à la campagne, affublé d'un costume étincelant d'or et de décorations; le visiteur lui raconta qu'il était nommé vice-consul de Portugal à Nice, et qu'en conséquence il jouissait d'un crédit immense dans les cercles diplomatiques et politiques : justement, son interlocuteur se plaignait des exigences de l'administration du droit des pauvres. — « Nous allons arranger cela! » répliqua le noble étranger, « j'ai des influences à la Chambre des députés, et je les ferai agir! »

» Alléché par ces séduisantes promesses, l'impresario prêta 200 francs au discoureur pour faire un voyage à Paris; à son retour, d'Albert lui dit que, moyennant certaines conditions, M. Lockroy, député de la Seine, consentirait à lui prêter son appui et à faire remplacer la taxe des pauvres par un impôt sur les célibataires...

» M. Lockroy, averti qu'on mêlait son nom à un tripotage scandaleux, protesta avec indignation et raconta qu'il avait connu Sartini dans les salons de Victor Hugo, où l'autre était venu organiser une séance de magnétisme, à l'issue de laquelle l'illustre poète donna même au professeur son livre *Religion et Religions*, avec dédicace. M. Lockroy ne revit plus Sartini que le jour des obsèques de Gambetta, en janvier 1883, mêlé au corps diplomatique, sous un magnifique uniforme de fantaisie, et suivant le convoi entouré des ambassadeurs d'Angleterre et de Russie. Très étonné de cette rencontre et de ce costume, M. Lockroy questionna le prévenu qui lui répondit être attaché à l'ambassade d'Italie et reprit sa place entre lord Lyons et le prince Orloff.

» A cette même époque, Sartini entrait en relations avec M. Huart, président de l'Institut protecteur de l'Enfance, créé à Paris; ce dernier eut d'abord confiance dans les paroles doucereuses du magnétiseur, qui s'intitula membre d'une foule de sociétés savantes ou humanitaires. Néanmoins, il ne tarda pas à concevoir des soupçons; aussi, loin de l'autoriser — ainsi que l'insinue le prévenu — à délivrer à Marseille, par exemple, contre prix plus ou moins élevé, des diplômes de la Société, il écrivit en particulier aux Sauveteurs du Midi de se méfier du personnage.

» Sartini, en décembre 1884 et janvier 1885, exploitait de la belle façon le docteur Desclos, Chevalier de la Légion d'honneur, domicilié à Tonneins; ce bon médecin, âgé de soixante-quinze ans, a payé 1.850 fr. pour recevoir soit la médaille de la Société de l'Enfance, soit l'Aigle blanc de Pologne, soit la croix de Jérusalem. Comment n'aurait-il pas eu confiance en la parole de l'inculpé qui, le 7 février dernier, s'en vint chez lui, revêtu de son habit de gala et lui conféra les insignes dont il l'avait gratifié contre beaux deniers comptants; il fut tellement ébloui qu'il consentit à lui prêter 4.000 francs pour installer à Paris ses bureaux du vice-consulat de Portugal, poste auquel d'Albert se prétendait appelé à date récente. Puis l'adroit compère donnait d'excellentes références à Rome sur le marquis de Pio Campo et le cardinal Pio del Colonia, grands dignitaires de différents ordres problématiques; malheureusement, quand le docteur Desclos s'informa aux adresses indiquées, il

s'aperçut que ces hauts personnages étaient, comme le prétendu agent diplomatique, dignes de figurer dans les opérettes d'Offenbach.

» Nous glisserons sur d'autres griefs de moindre importance, tels, par exemple, qu'une somme de 150 francs avancée par une dame de Genève pour une croix de la « Confrérie de la Miséricorde », ou certains prêts faits au pseudo-docteur d'Albert, attaché à la Salpêtrière, par un Marseillais qui lui fit les débours d'une représentation ratée, organisée un beau soir à Aix en Provence ; ou encore les 80 francs donnés par l'aumônier de Saint-Cyr pour deux titres apocryphes, etc...

» Sartini-Sgaluppi s'est défendu de son mieux devant le tribunal pendant deux longues audiences ; mais, confondu par les dépositions de ses victimes, il a été condamné à huit mois de prison. »

Dans le numéro prochain, autres détails intéressants sur la vie de Sartini-Sgaluppi-Sarak, etc.

Le décès de Mrs. Eddy, fondatrice de la " Christian Science "

Alors que les journaux quotidiens — les américains surtout — ont beaucoup parlé de Mme Mary Baker Glover Eddy, fondatrice de la « Christian Science », à l'occasion de sa mort, arrivée au cours de décembre dernier, les organes de sa secte affectent la plus grande sérénité au sujet de cet événement, en s'efforçant de bien faire remarquer que le décès de la grande prêtresse n'aura aucune répercussion sur l'existence de la Communauté. On ne lui nommera aucun successeur individuel, la vaste secte étant régie depuis plusieurs années déjà — c'est-à-dire depuis que la « Révérende mère », vieille et malade, s'était retirée de la vie active — par un Bureau spécial.



Mrs. Eddy
au temps où elle commença sa propagande.

Le développement de la « Christian Science » est un phénomène très remarquable de nos temps. C'est en 1866 que la première idée de ce qu'elle appela la « Science Chrétienne » vint à Mrs. Eddy ; elle commença son enseignement l'année suivante. En 1875, elle publiait son grand ouvrage : *La Science et la Santé, conformément aux Ecritures*, qui devint ensuite le seul livre que les *Christian-scientists* admirent à l'honneur de la lecture dans leurs églises, en outre de la Bible. C'est là qu'on trouve la théorie fameuse de la prière comme moyen unique de conserver et récupérer la santé, à l'exclusion de tout art médical.

En 1879, la première église de la secte se constitua, avec 17 membres. En 1881, Mrs. Eddy était ordonnée pasteur de cette église. En 1883, commençait la publication du *Christian Science Journal*.

Les adeptes de la nouvelle secte étaient 2.536 en 1894 ; leur nombre était monté à 45.195 en 1910 : l'Eglise compte aujourd'hui, à ce qu'on assure, 1.000.000 d'adhérents. La cathédrale qui a été inaugurée, en 1906, à Boston, est d'une grandiosité merveilleuse et a coûté huit millions.

Les différents procès auxquels donnent lieu, de temps en temps, les pratiques des *Christian-scientists* font à leur secte une réclame immense.

La Mort de Hudson Tuttle

Hudson Tuttle, que les spirites américains considèrent comme le plus grand prophète de leurs croyances, après Andrew Jackson Davis, est mort, le 14 décembre dernier, dans sa ferme de Berlin Heights, dans l'Etat d'Ohio, où il était né et où il avait passé presque toute sa longue existence.

Fils d'un pauvre fermier, très religieux, mais ne lisant que sa Bible, Hudson Tuttle n'avait reçu qu'une très faible instruction, lui permettant à peine de lire et écrire, non sans difficulté. Né en 1836, il avait quinze ans à peine quand l'Amérique commença à s'intéresser au spiritisme, par suite des fameuses manifestations qui s'étaient produites dans la famille Fox. Tout le monde, même dans les campagnes, voulut essayer des tables tournantes, de l'écriture automatique et du reste. Tuttle a raconté lui-même, dans

une préface à la dernière édition de son livre le plus connu : *The Arcana of Nature*, comment il assista, par pure curiosité, à quelques séances, d'abord dans une ferme voisine de la sienne, ensuite chez son père : aussitôt se manifestèrent en lui plusieurs formes de « médiumnités », surtout celle de l'écriture automatique : les personnalités de quelques parents défunts des assistants se présentèrent avec tant de preuves à l'appui, à ce qu'il raconte, que tous les expérimentateurs — le père du médium en premier lieu — furent convaincus.

Depuis lors, Hudson Tuttle commença à écrire des ouvrages, qu'il considérait comme lui étant inspirés par les esprits et qui étonnaient tous ceux qui connaissaient ce garçon inculte, ne s'étant jamais occupé de questions intellectuelles. Outre aux *Arcana of Nature*, son chef-d'œuvre, traduit aussi en allemand, H. Tuttle produisit successivement : *Evolution de l'Idée du Dieu et du Christ; Etudes sur les Frontières de la Science Psychique; le Médiumnisme et ses Lois*, etc., etc.

Il avait épousé, en 1857, Miss Emma D. Rood, qui lui survit et dont il a eu deux enfants. C'est une femme d'une intelligence remarquable, auteur de plusieurs ouvrages littéraires et spiritualistes.

Le décès de M. Pribitkof

Le 20 novembre dernier, mourait le fondateur et le premier rédacteur en chef de la revue le *Rébus*, M. Pribitkof.

Aimé et hautement estimé de tous ceux qui l'avaient connu, M. Victor Pribitkof fut pendant vingt-deux ans le coryphée du mouvement spirite en Russie avec des collaborateurs, aujourd'hui défunts, tels que : Alexandre Aksakof, le professeur Boutlerof et le professeur Wagner — l'avant-garde héroïque du spiritisme russe.

M. Pribitkof fut mis en présence des phénomènes spirites en 1874, grâce à la médiumnité de sa première femme, Mme Elisabeth Pribitkof, douée de grandes facultés psychiques. Après une longue série de séances dans son cercle intime et de nombreuses expériences avec les meilleurs médiums étrangers, M. Pribitkof, profondément convaincu de la réalité de l'hypothèse spirite, commença sa pénible carrière de pionnier de ce qu'il considérait comme étant la vérité.

En 1881, il fonda en Russie la première revue spirite, le *Rébus*, et quelques années plus tard il organisa la première société spirite : « Le Cercle d'Etudes psychiques de Saint-Pétersbourg. »

Spirite convaincu, d'un caractère intrépide et d'une grande volonté, il n'hésita pas à sacrifier une brillante position sociale à l'œuvre obscure de la propagande spirite, œuvre bien plus difficile à ce moment-là qu'elle ne l'est actuellement.

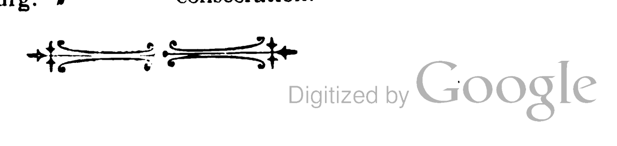
Durant son long et douloureux apostolat, il eut à lutter contre les autorités civiles et le clergé, contre les attaques de la presse, parfois si grossières, contre l'ignorance opiniâtre des uns et le fanatisme des autres. Cette lutte acharnée, cependant, n'ébranla ni son courage, ni son énergie, mais elle mina sourdement sa santé; M. Pribitkof passa les quatre dernières années de sa vie dans d'atroces souffrances, cloué sur son lit de douleur.

La publication du *Rébus* et l'organisation du Cercle d'Etudes psychiques engloutirent toute sa fortune, le ruinèrent complètement et l'empêchèrent de prendre une charge quelconque. Lorsque ses ressources furent ainsi totalement épuisées, vint à son aide M. Aksakof, qui, jusqu'à sa mort, subventionna la revue. Après le décès d'Aksakof, M. Victor Pribitkof, dont la santé était sérieusement compromise, se vit obligé, à son profond regret, de renoncer à la direction de la revue; il se trouva un digne successeur en la personne de M. Pierre Tchiastiakof, fondateur et président de la » Société Spiritualiste Russe de Moscou ». Le 4 mars 1901, fut célébré à Moscou le jubilé du 1000e numéro du *Rébus*. Ce jour fut un véritable triomphe pour M. Pribitkof. Le *Rébus* passa à Moscou en 1903. En 1906, M. Pribitkof fut élu président honoraire du premier Congrès spiritualiste en Russie, et, il resta jusqu'à la fin de ses jours membre honoraire de la Société Spiritualiste russe de Moscou et du « Cercle d'Etudes psychiques » de Saint-Pétersbourg.

" Métapsychique "

Voici ce qu'on lit, au sujet de ce mot nouveau, dans la dernière livraison de *l'Echo du Merveilleux :*

« Le mot de *métapsychique* est aujourd'hui adopté par la science et la littérature. Il n'est plus à discuter. Il est entré dans l'usage général. Il est le fruit de la collaboration d'un grand savant officiel et d'un homme de lettres éminent, qui est en même temps un érudit. L'un l'a proposé, l'autre l'a fait admettre dans le langage littéraire. M. Charles Richet et M. Jules Bois ont donné à ce terme qui élimine les mots tendancieux de spiritisme et d'occultisme sa consécration. »



Société Universelle d'Études psychiques

LE BANQUET

à l'occasion du XXe anniversaire des "Annales des S. P."
et de l'inauguration du nouveau Siège de la Société

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

UNE CONFÉRENCE DE M. ED DUCHATEL SUR LA "PSYCHOMÉTRIE"

M. Edmond Duchatel, inspecteur des finances, a bien voulu faire, dans la salle de la S. U. E. P., une conférence sur *La vue à distance dans le Temps et dans l'Espace; Enquête sur des cas de Psychométrie.* Le sujet que le conférencier a traité est le même qu'il a développé dans son ouvrage récent (1); nous ne l'analyserons donc point ici; mais nous devons bien dire que rarement une conférence sur un sujet scientifique a retenu si facilement l'attention des auditeurs, tellement M. Duchâtel possède l'art de causer avec une bonhomie de pure forme, qui cache un esprit fin et caustique, un raisonnement juste et profond. Aussi l'auditoire qui remplissait la salle de la Société fit-il une vraie ovation à l'aimable conférencier.

M. *Guillaume de Fontenay*, qui présidait, remercia vivement le conférencier; il invita ensuite ceux parmi les assistants qui désiraient adresser des questions à M. Duchâtel, à le faire — invitation dont quelques sociétaires ne manquèrent pas de se prévaloir.

Le président communiqua ensuite plusieurs passages d'une très longue lettre de M. le comte de Tromelin sur des phénomènes physiques extraordinaires qui se seraient produits chez lui, et qui ont même défrayé dernièrement les conversations des centres psychiques de la Côte-d'Azur et de Paris. Ce récit a été suivi par l'auditoire avec un intérêt débordant, non dépourvu de bonne humeur, à cause des épisodes assez bizarres qui s'y entremêlaient (2).

La séance est levée à 11 h. 20.

Le Secrétaire : C. de Vesme.

Vu par le Président : G. de Fontenay.

(1) Leymarie éditeur, Paris, 42, rue Saint-Jacques. — Prix : 3 fr. 50. — Nous en avons parlé dans notre fascicule de novembre. — N. de la R.

(2) Nous espérons d'ailleurs pouvoir en présenter bientôt à nos lecteurs un compte rendu complet, ne fût-ce qu'à titre documentaire. — N. de la R.

LA SOIRÉE DU 15 JANVIER
LE BANQUET

Un nombre inusité de sociétaires est intervenu, le 15 janvier, au banquet traditionnel que la S. U. E. P. organise chaque année à l'occasion de son Assemblée Générale. La présence des personnes éminentes qui avaient consenti à honorer de leur présence cette fête de la Société, explique fort bien cette plus grande intervention de convives. Il s'agissait d'ailleurs, comme nos lecteurs le savent, de fêter le 20e anniversaire de la fondation des *Annales des Sciences Psychiques*, organe de la S. U. E. P., et l'inauguration du nouveau siège social.

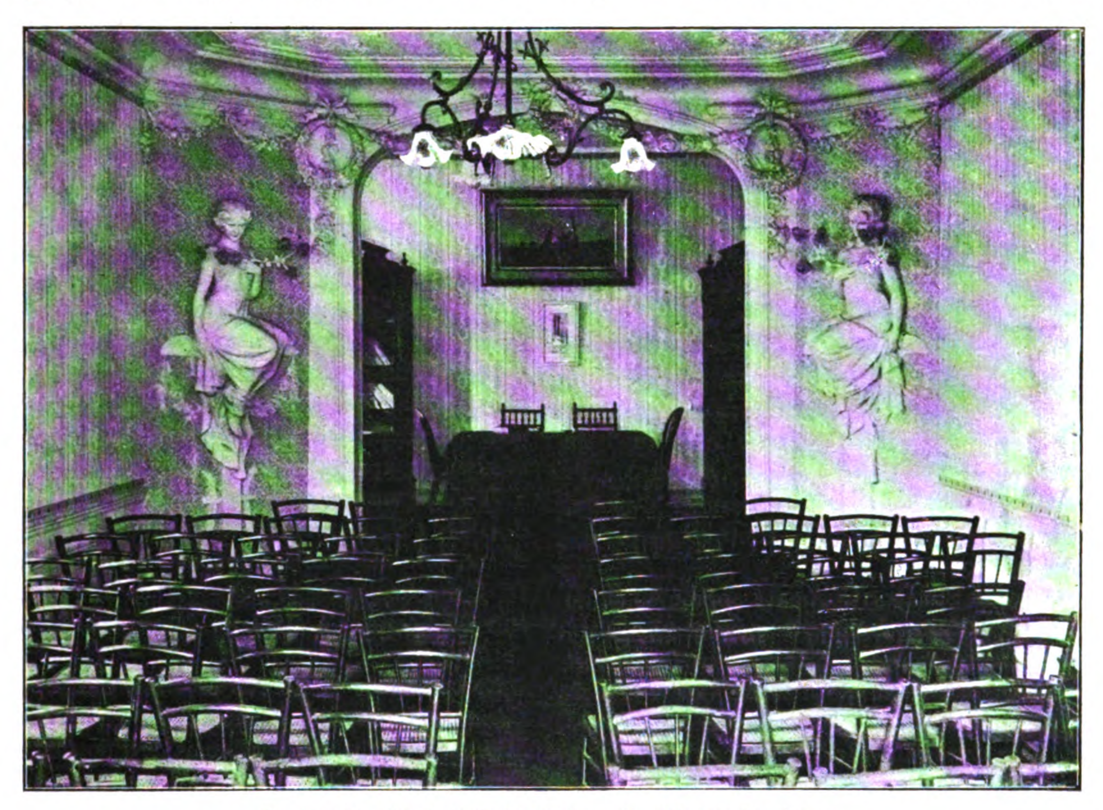
Au centre de la table d'honneur se trouvait, entre Mmes Camille Flammarion et C. de Vesme, M. le professeur Charles Richet, président d'honneur de la S. U. E. P. et codirecteur des *Annales des S. Ps.*; il était entouré de M. le Dr Paul Joire, président-fondateur de la Société; M. Camille Flammarion, président de la Section de Paris; M le Dr Xavier Dariex, codirecteur des *Annales des S. Ps.*; M. le Dr J. Maxwell, substitut du Procureur général à Paris, membre d'honneur de la S. U. E. P. (1). Parmi les autres convives se trouvaient plusieurs dames, différentes notabilités des études métapsychiques, de nombreux médecins, des officiers généraux et supérieurs, des artistes, etc. Inutile de dire qu'un courant cordial de sympathie ne tarda pas à s'établir dans la salle et que les conversations allèrent leur train jusqu'à l'issue du dîner.

Au champagne, M. le Dr P. Joire, Président, se leva pour remercier tous les assistants, et spécialement les personnalités éminentes qui, par leur intervention, avaient donné un si grand lustre à la réunion. Il remarqua que celle-ci offrait par là un spectacle tel qu'on ne l'avait peut-être jamais vu en-

(1) M. le Dr F. von Schrenck-Notzing, membre d'honneur de la Société, exprima par lettre son regret de ne pas pouvoir assister au banquet, l'invitation lui étant parvenue au moment même où il quittait Paris pour rentrer à Munich.

core dans le domaine des recherches métapsychiques, et laissait entrevoir quel pouvait être l'avenir de la *Société Universelle d'Etudes Psychiques*, si elle sait rester fidèle à son programme purement scientifique. Il termina, en adressant quelques mots à M. C. de Vesme, qui — dit-il — en quelques années a transformé la Société. (*Approbations.*)

M. C. DE VESME, secrétaire général, remercia le président. « Certes, — ajouta-t-il ensuite — j'ai fait de mon mieux pour développer la S. U. E. P., parce que je la crois appelée à jouer un rôle considérable dans la lutte engagée pour faire accepter universellement la réalité des phénomènes métapsychiques, mais il ne faut pas oublier que le mérite d'avoir fondé cette Société revient à M. le Dr Joire, qui, en outre, tout en n'habitant pas Paris, a toujours été guidé dans la solution de toutes les crises et difficultés de la vie sociale par un tact et un flair précieux. (*Très bien!*)



La nouvelle salle de la Société Universelle d'Etudes Psychiques.

M. l'abbé C. NAUDET, professeur à l'Ecole d'Etudes sociales, fit alors, à la prière de quelques convives, un toast aux dames, en y déployant son esprit toujours fin et délicat et sa parole élégante. Il fut surtout applaudi quand il pria les dames de la Société de bien vouloir employer quelquefois à l'avantage de celle-ci leurs dons de persuasion et de sympathie.

M. le professeur CHARLES RICHET prit alors la parole, en manifestant sa satisfaction d'assister à une réunion, qui prouvait bien l'immense chemin que les études métapsychiques ont fait, depuis quelque temps, dans les classes intellectuellement élevées de notre pays. Qui aurait dit, il y a seulement une trentaine d'années, que des hommes de science, des magistrats, des officiers, des prêtres, etc., pourraient se réunir ainsi, en se coudoyant sur le terrain des recherches métapsychiques, sans qu'on trouve à cela rien de choquant ni de surprenant? Les résultats déjà obtenus doivent nous encourager à persévérer dans nos études, sans nous laisser émouvoir par les bruits de la foule. « Mais, en même temps — ajouta-t-il — je dois vous engager vivement à la prudence scientifique, qui peut épargner tant d'erreurs, qui doit imposer le respect à nos adversaires, et sans laquelle tout mouvement, tout enthousiasme ne peut que produire plus de préjudice que d'avantage à l'acceptation de la vérité. »

Des applaudissements longs et unanimes saluèrent la belle allocution du Dr Ch. Richet, — allocution dont nous ne pouvons malheureusement reproduire ici que le squelette.

Pendant qu'on levait le couvert et qu'on disposait les chaises pour l'assemblée qui devait suivre, les assistants passèrent aux salons du premier étage, où les conversations entamées continuèrent avec la même animation.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

M. le Dr JOIRE, président, après avoir prononcé quelques paroles de circonstance, donne lecture du rapport des deux commissaires des comptes sur l'état de la caisse sociale. Le rapport est approuvé.

Le président donne ensuite la parole au secrétaire général, M. de Vesme, pour le rapport moral et financier sur la marche de la Société durant l'année écoulée.

M. DE VESME commence par remarquer que l'heure tardive et les circonstances exceptionnelles dans lesquelles se déroule cette assemblée rendent peut-être celle-ci moins apte à la discussion des affaires administratives, forcément si arides. Il pense donc que personne ne se fâchera s'il est aussi concis que possible. (*Approbations, hilarité.*)

Il lui suffira de faire noter que 1910 a été une année historique pour la S. U. E. P., puisqu'elle a vu la plus importante innovation qu'elle ait encore subie, par l'approbation des nouveaux Statuts, qui ont créé un lien plus strict entre la Société et les *Annales des Sciences Psychiques*, que reçoivent maintenant tous les membres titulaires, etc.

Mais en dehors du compte rendu moral, le Secrétaire Général dit être chargé, cette fois, aussi du compte rendu financier, le trésorier adjoint M. P. Archat (qui devrait remplacer le trésorier titulaire, M. Douchez, résidant à Lille), étant souffrant depuis quelques jours.

Les nouveaux Statuts n'ayant été approuvés qu'au cours de la deuxième quinzaine de mars dernier, l'année financière se trouve à cheval entre l'ancien et le nouveau régime — ce qui a donné lieu à une situation très embrouillée au point de vue de la comptabilité. Le secrétaire général prie donc l'assemblée de bien vouloir nommer deux commissaires, compétents en matière de comptabilité, qui veuillent bien se charger de tirer ces comptes au clair.

Cette proposition, appuyée par le Bureau, est approuvée, et les deux commissaires sont nommés.

L'assemblée approuve ensuite le choix du nouveau siège social (14, Villa des Ternes), en chargeant son Bureau (ainsi que l'avait déjà fait l'assemblée de la Section de Paris), de traiter avec M. C. de Vesme pour les détails de la location.

Le Bureau existant est réélu à l'unanimité; à savoir : MM. Camille Flammarion, Guillaume de Fontenay et le Dr L. Demonchy, *vice-présidents;* M. C. de Vesme, *secrétaire général;* M. René Warcollier, *secrétaire adjoint;* M. Douchez, *trésorier;* M. P. Archat, *trésorier adjoint;* Mme Josselme-Monroc, *bibliothécaire*. (M. le Dr P. Joire est *président inamovible*). Une place de deuxième secrétaire adjoint, créée par les nouveaux Statuts, reste, pour le moment, encore vacante.

La séance est levée.

Le secrétaire général : C. DE VESME.

Le président : Dr PAUL JOIRE.

SÉANCE DE LA SECTION DE PARIS

La Section de Paris se constitue alors en séance, présidée par M. Camille Flammarion, président, pour l'admission de onze nouveaux membres. L'admission est approuvée.

Il s'agit ensuite de la nomination d'un vice-président de la Section. M. G. de Fontenay, premier président, prie l'assemblée de nommer à sa place M. le Dr Calmette, médecin principal de l'armée, directeur du Service de santé du gouvernement militaire de Paris.

Le bureau de la Section est ainsi constitué : *président :* M. Camille Flammarion; *vice-présidents :* MM. le Dr Calmette, Guillaume de Fontenay, Dr L. Demonchy.

La séance est levée à 11 heures.

Le secrétaire : C. DE VESME.

Le président : CAMILLE FLAMMARION.



Soc. an. des Imp. WELLHOFF et ROCHE, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. ANCEAU, dir. *Le Gérant :* DROUARD.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

21me Année **1er et 16 Février 1911** **Nos 3 et 4**

MARCEL MANGIN

" ESPRITS ET MÉDIUMS ", PAR TH. FLOURNOY (1)

Que l'on puisse être à la fois spiritualiste très convaincu et antispirite non moins convaincu, c'est ce que nous apprend le beau livre que vient de publier M. Flournoy à la grande joie de tous les amateurs de métapsychique. Bien qu'il n'apporte pas de faits nouveaux, il n'en sera pas moins d'une grande utilité pour contribuer à montrer la faiblesse de l'hypothèse spirite. Il n'est guère possible, je crois, de déployer plus d'esprit et d'ingéniosité dans le démontage pièce par pièce des constructions subliminales qui aboutissent à la formation d'un type, tel, par exemple, que Bien-Boa. C'est bien là la vraie psychologie telle qu'il nous la faut depuis Myers et telle que nous l'avions déjà tant admirée dans *Des Indes à la planète Mars*.

On ne saurait trop louer non plus la largeur des idées de M. Flournoy, son absence complète de système préconçu. Il est aussi peu universitaire qu'on peut l'être et du protestantisme le plus libéral. Il est prêt à accepter tout ce qui lui paraît suffisamment démontré et n'attend pas l'approbation des savants officiels. Rien ne le montre mieux que ce passage :

Il y a dix ans, j'ai exprimé mon scepticisme invincible à l'endroit des apparitions de Katie King à M. Crookes (*Des Indes*, p. 356). Je m'empresse de déclarer que j'ai changé d'avis depuis lors et que, sans me prononcer catégoriquement, cela va sans dire, sur des faits que le passé dérobe à tout nouveau contrôle, je n'éprouve plus la même difficulté instinctive à les admettre en présence des phénomènes que tant de savants nous racontent aujourd'hui. On s'habitue à tout par la répétition, aux matérialisations comme à la télégraphie sans fil ou à la chute des corps, d'autant plus qu'au fond, quand on y réfléchit, on ne comprend pas plus celles-ci que celle-là.

Un grand pas a donc été fait depuis dix ans. Nous verrons dans le chapitre consacré à Eusapia que ce doivent être surtout les expériences de Morselli avec Eusapia qui ont fini par vaincre le scepticisme de M. Flournoy. On peut se demander pourquoi celles-là plutôt que d'autres. J'avoue, quant à moi, avoir été

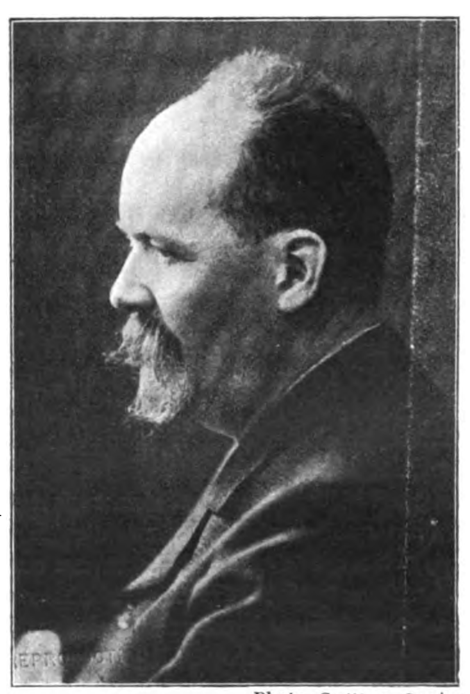


Photo. Guitton, Genève

Professeur Th. Flournoy

convaincu dès ma première lecture du petit livre de Crookes, c'est-à-dire il y a déjà vingt-deux ans, une telle autorité valant, je trouve, n'importe laquelle, et je n'avais pas attendu jusqu'en 1896 les expériences d'Auteuil avec Sully Prudhomme, de Rochas, Desbeaux, Dariex. C'est précisément parce que les faits sont tellement invraisemblables que j'ai beaucoup plus de confiance dans le témoignage d'un savant comme Crookes aidé de ses appareils enregistreurs que dans le témoignage de mes propres sens. Ce qui me permettait de croire que je n'étais pas halluciné, c'était de savoir ce que les appareils de Crookes avaient enregistré.

(1) Th. Flournoy, Professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève : **Esprits et Médiums. Mélanges de Métapsychique et de Psychologie.** — (Genève, Librairie Kündig. Corraterie, 11. — Paris. Librairie Fischbacher, rue de Seine, 33. — 1911. — Prix : 7 fr. 50.

Un des chapitres les plus amusants de M. Flournoy, c'est celui où il blague si drôlement le monumental Rapport du Grand Institut Psychologique. C'est la meilleure manière de parler de ces savants officiels qui retirent d'une main ce qu'ils viennent d'accorder de l'autre, qui déclarent avoir vu formellement des lévitations d'objet « sans pouvoir apercevoir le mécanisme par lequel se faisaient ces lévitations et sans pouvoir constater une fraude » et qui ajoutent : « Mais aucune de ces expériences ne peut nous donner une certitude scientifique de ce phénomène. Les moyens de contrôle et d'enregistrement que nous avons établis ne nous donnent pas cette certitude. » Un peu plus et ils ajouteraient : Nous croyons que nos appareils ont été hallucinés.

Pour que les dernières barrières tombent, il faut que quelque Morselli présente une théorie à peu près satisfaisante, c'est-à-dire non spirite. C'est un peu ce qui vient d'arriver avec *Psicologia e Spiritismo*, et je crois que c'est pour cela que ce livre marquera une date dans l'évolution des idées.

Le témoignage de Carrington, Bagally et Feilding, tous trois si au courant des trucs des prestidigitateurs, a également à ce point de vue beaucoup d'importance. L'étude des trucs devrait être la base de l'éducation du psychiste, surtout s'il se spécialise dans la télékinésie. Cela lui donnerait le grand avantage de ne pas paralyser ou amoindrir les facultés du médium comme risquent fortement de le faire toutes les entraves et précautions que sont obligés d'employer ceux qui ne connaissent rien à la prestidigitation.

Il va sans dire que M. Flournoy n'est pas du tout ébranlé dans ses nouvelles croyances, par l'article du prof. Münsterberg qui ose raconter sans rire qu'alors qu'il contrôlait la main et le genou d'Eusapia, « John » le toucha distinctement aux hanches, puis au bras, puis lui tira la manche au coude », qu'il sentit parfaitement le pouce et les doigts. Aucun mouvement du reste du corps. Et malgré cela « ce ne peut être qu'avec son pied déchaussé qu'Eusapia produisit ces contacts ».

Passons vite. Parlons plutôt du léger retour de scepticisme qui saisit un instant M. Flournoy, lorsqu'il propose pour certains cas l'hypothèse de la *tachycinésie*, c'est-à-dire d'une rapidité phénoménale des mouvements du médium qui pourrait échapper quelques dix millièmes de seconde à la perception du contrôleur, le pincer ou le gifler, ou même « aller *en pleine lumière*, remuer ou briser un objet et revenir s'asseoir sur sa chaise, sans que nos rétines paresseuses puissent distinguer cette allée et venue dix ou cent fois trop rapide pour vaincre leur inertie ».

Eh bien ! non ! ce n'est pas ainsi que nous comprendrons, même les plus simples phénomènes de contact. Il y a contradiction évidente. Dans le même dix millième de seconde, je serais insensible d'un côté et sensible de l'autre. Et toutes les fois que l'objet remué est un peu lourd ? A Auteuil nous avons tous vu une énorme chaise d'architecte commencer par se balancer lentement et ensuite venir très lentement se coucher en travers de la table d'expérience, sur nos bras. Il ne s'agissait pas de dix millièmes de seconde.

Du reste, M. Flournoy n'insiste pas du tout, surtout quand il pense aux matérialisations. Il adopte le psychodynamisme de Morselli qui n'est autre chose que la force psychique de Crookes. Mais nulle part je ne le vois considérer cette force nouvelle comme une tentative de la nature pour continuer l'évolution et produire une nouvelle race d'êtres aussi supérieurs à l'homme que l'homme l'est aux protozoaires. Cette hypothèse dont j'ai présenté une esquisse beaucoup trop hâtive au Congrès de psychologie expérimentale de novembre 1909, s'étend à tous les phénomènes médianimiques. Je n'ai pas à en parler ici. Mon excuse, pour en dire un mot en passant, c'est qu'elle se rattache intimement au psychodynamisme dont j'aurais voulu que M. Flournoy fît remarquer qu'il n'est pas un nouveau venu dans la nature : 1° parce que l'action à distance se retrouve partout ; 2° parce qu'il y a bien longtemps que même dans les espèces animales on connaît des accidents de formes ou des monstruosités produites chez le fœtus à la suite d'idées ou d'émotions de la mère. La vache qui ayant rencontré un ours de romanichels accoucha d'un veau à tête d'ours n'était pas un médium, mais elle a montré aux savants, toute vache qu'elle était, que le psychodynamisme n'a rien du tout d'absurde ni de ridicule.

La puissance qu'une idée peut avoir pour diriger les molécules directement, pour façonner une forme, cette puissance qui a toujours existé depuis qu'il y a des idées dans le monde, on la mettait encore en doute il n'y a pas longtemps, à propos des faits de *stigmatisation*. Mais voici qu'aujourd'hui on va en faire la base même des sciences psychiques, c'est elle que nous retrouverons partout. Le psychisme sera l'histoire de la toute-puissance de l'Idée.

Il s'agira de découvrir l'origine de ce qui caractérise le médium à effets physiques, de ce pouvoir qu'ont ses idées d'agir non seulement sur les molécules de son corps, mais sur celles des corps extérieurs, ou peut-être même sur les atomes... sur les électrons (?) comme le suggère le passage de M. Flournoy, où il compare Eusapia à une pile qui se recharge durant le repos. Il n'est pas douteux que l'électricité animale ne joue un grand rôle dans les phénomènes d'extériorisation de la motricité. De Rochas l'a montré dans les derniers chapitres de son beau livre sur ce sujet.

Au contraire, je ne crois pas qu'il faille attacher

de l'importance à l'hystérie. Du moins elle n'en a qu'une indirecte. Je n'ai jamais entendu dire que Stainton Moses ni Mme d'Espérance étaient hystériques. Ce n'est pas une des conditions nécessaires de la médiumnité.

Chez la femme, certaines époques paraissent plus favorables à une extériorisation de la force psychique, mais c'est tout ce que l'on peut dire, puisque l'homme est aussi souvent médium que la femme. Il n'en est pas moins vrai que l'attention des physiologistes devrait se porter du côté de la fonction génésique pour étudier la corrélation qu'il pourrait y avoir entre elle et la fonction médiumnique. Toutes deux sont des expansions de l'être humain, et la seule façon de rattacher la matérialisation aux phénomènes déjà connus, c'est de dire qu'elle est une sorte de génération extrêmement rapide.

Je souhaite que M. Flournoy développe un jour plus complètement une idée qu'il ne fait qu'indiquer et qui pourtant me semble très importante, c'est celle de la transmission inverse du psychodynamisme d'Eusapia aux assistants. Déjà M. Boirac avait parlé de la conductibilité de la force psychique, mais à un point de vue beaucoup plus physiologique, même presque physique, et j'avais dit, en rendant compte de son beau livre, combien cette hypothèse me paraît féconde. M. Flournoy, essentiellement psychologue, a ici en vue les émotions génératrices des phénomènes physiques : « Quand les fantômes incarnent des complexus émotifs des assistants, quand on assiste, par exemple, à l'apparition d'une personne défunte qu'Eusapia n'a jamais connue et qui revient exprimer sa tendresse ou ses regrets à l'un des spectateurs... on pourrait admettre que c'est Eusapia qui transmet ses forces psychodynamiques au spectateur », grâce auxquelles il peut objectiver sa pensée directement. Je ne saurais trop attirer l'attention du lecteur sur ce point capital : le médium ne faisant que prêter sa force au véritable générateur qui est l'assistant.

Et j'en arrive alors au chapitre sur Bien-Boa qui est un des plus intéressants du livre. Dans les matérialisations de la villa Carmen, la remarque avait bien été faite déjà que les médiums avaient beau changer, c'était toujours le même esprit qui se manifestait, un brahme hindou désincarné depuis trois siècles et que par conséquent le vrai médium devait être la générale Noël elle-même. Personne, évidemment, n'en avait été plus frappé que l'auteur de *Des Indes*, l'observateur si sagace de Mlle Smith et de Léopold. Le rapprochement que M. Flournoy fait entre Léopold et Bien-Boa est très instructif et très curieux : 1° Les deux personnalités dépendent absolument et uniquement, l'une de Mlle S..., l'autre de Mme N... Bien-Boa le déclare lui-même nombre de fois à Mme N... : « Tout dépend de vous, ménagez-vous, reposez-vous. Sans vous je ne peux rien », etc. 2° *Rapports affectifs avec le médium.* Tous deux, L. et B.-B., sont des guides de haute élévation morale, des consolateurs, des soutiens, des conseillers pratiques. B.-B. est même « un adorateur platonique follement épris de sa protégée, il l'entoure de soins constants, la couvre de baisers, lui prodigue les déclarations les plus enflammées ». 3° *Psychogenèse des personnalités.* « Dans son origine visible et ses premières manifestations, B.-B. « est un produit d'antagonisme ou de conflit psychique au cours de séances spirites dans un milieu « très mélangé, le résultat évident d'une sorte de « clivage entre les dispositions ou tendances d'ordre « inférieur et la meilleure nature du médium en révolte contre ces influences grossières. » *Exactement comme Léopold.* « Tous deux sont manifestement « une réaction de défense féminine, une personnification des sentiments de pudeur morale et physique provoqués par le milieu ambiant. » Comme origine. Mais ensuite je trouve que B.-B. va un peu loin, surtout en présence du général...

Au commencement la personnalité nettement opposée à celle de B.-B. avait été celle d'un commandant d'artillerie désagréable et inconvenant. Avec les changements ultérieurs de résidence et d'entourage il disparut.

4° *Elaboration ultérieure du roman.* De même que ce n'est qu'après coup que L. se donne pour l'esprit désincarné de Cagliostro et pour avoir déjà adoré Mlle S... dans une existence antérieure, de même ce ne fut que plus tard que l'on sut que sous le pseudonyme de B.-B. se cachait un brahme d'un tout autre nom qui avait eu un roman des plus curieux avec la générale dans une existence antérieure

Enfin, il y a eu encore d'autres analogies, par exemple dans les figures accessoires, qui complètent la ressemblance frappante des deux prétendus désincarnés. « J'en conclus, écrit M. Flournoy, que le fantôme de la villa Carmen n'était certainement, au point de vue mental qu'une élaboration imaginative de la générale Noël, un produit de sa fantaisie créatrice, une sorte de ramification hypnoïde ou d'excroissance de sa propre individualité.

RÉALITÉ DU FANTOME

On devine que cette autre face du problème a pour M. Flournoy, avant tout psychologue, beaucoup moins d'importance. Il se contente pour le moment de la solution que nous venons de dire pour le côté intellectuel. Quant à la réalité physique, il demande qu'on le laisse encore suspendre son jugement. En avril 1908 il écrit qu'après deux ans de polémiques ardentes, le calme a été obtenu par M. Maxwell, dont la plaidoirie a définitivement montré que les explica-

tions par la fraude ou l'illusion ne tenaient pas debout. A moi cela me suffit pour croire à la réalité. Mais M. Flournoy ne se résigne pas encore et dit que si ces essais d'explications par la fraude n'ont pas résisté à l'analyse, cela ne prouve pas que l'on ne puisse en trouver d'autres.

Quelques cas de phénomènes physiques

On me pardonnera, je l'espère, de n'avoir pas, dans mon compte rendu, suivi le même ordre que dans le livre et de terminer maintenant ce qui concerne les phénomènes physiques. Les quelques cas cités sont tirés de la collection des 72 observations, résultat d'une enquête entreprise par M. Flournoy en 1898 parmi les membres de la Société d'Etudes psychiques de Genève.

En mars 1898 j'assistai chez M. Metzger à une séance où Mlle Fel, presque sans avoir l'air d'y toucher, fit faire plusieurs fois le tour de la chambre à une grosse table de salle à manger. Il n'y avait rien là d'étonnant, étant donné l'aspect débordant de santé de cette grande et belle jeune fille, au teint coloré, à la forte stature.

On voit, d'après ces quelques mots, que M. Flournoy est difficile sur les preuves. Et il a sans doute raison de douter, puisque avec cette jeune fille qui obtenait des raps magnifiques lorsque la table était petite ou moyenne, rien ne se produisait plus si la table pesait 80 kilos ou si sous les objets on mettait des serviettes pliées.

Cas de Mlle Dyck. — Un ingénieur, M. Aloys Naville, ami de M. Flournoy, certifia par écrit avoir vu dans la salle à manger parfaitement éclairée, la grande table courir toute seule de côté et d'autre à travers le large cercle formé par les assistants, au nombre d'une dizaine, qui s'étaient reculés par précaution :

A peine avions-nous interrompu la chaine et parlions-nous de toute autre chose que la table poussa un grand craquement. Le bruit inattendu rappelant qu'à ce moment-là de la séance précédente, *parait-il*, la table s'était tout à coup soulevée perpendiculairement jusqu'à la suspension et était retombée avec une grande force — effraya beaucoup les dames. Nous nous éloignâmes et cachâmes nos pieds sous nos chaises. Alors au lieu de se soulever la table roula d'un bout du cercle à l'autre, toujours après de forts craquements... Mon impression était qu'elle voulait se soulever et n'en avait pas la force. On entendait tout un travail dans le bois, comme si elle faisait des efforts...

Alléché par ce récit et beaucoup d'autres semblables, M. Flournoy entreprit chez lui une série de douze séances, dans la disposition d'esprit la plus bienveillante pour le médium, s'engageant d'honneur à ne jamais le contrarier, à n'introduire les mesures de contrôle ou les procédés d'expérimentation qu'au fur et à mesure que les circonstances l'indiqueraient, et toujours avec l'assentiment des parents.

« Le principe de la patience et de la douceur, dit « excellemment M. Flournoy, me paraît toujours « devoir être le meilleur en matière d'expériences « médianimiques. Pour des phénomènes encore mys- « térieux, d'un déterminisme très complexe et déli- « cat, observons patiemment leur production spon- « tanée, avant d'imposer certaines conditions... il im- « porte d'entourer le médium de respect et « d'égards, de lui témoigner et de lui inspirer le « plus de confiance possible, d'entrer même dans « ses vues et dans celles des « esprits »..., de ne pas « courir le risque bien inutile de le paralyser en le « contredisant ou en le soumettant d'emblée à des « procédés de contrôle dont il ne sent pas la né- « cessité et qui lui paraissent purement vexatoires. « Ce sera assez tôt lorsque ses facultés se seront « épanouies en toute liberté et que les phénomènes « auront commencé à se déployer, pour l'amener « peu à peu, par la persuasion et par des essais « graduels, à opérer dans des conditions meilleures « et toujours plus conformes, aux sévères exigences « de la méthode expérimentale. »

J'ai tenu à citer ce passage parce que je suis convaincu qu'on ne fera des progrès qu'en se conformant à ces principes. Puissent-ils être médités et adoptés par les savants comme ceux du grand Institut Psychologique et par les expérimentateurs comme ceux qui en Amérique se réjouissent de n'avoir obtenu que de la fraude avec Eusapia.

Je choisirai encore dans l'enquête quelques faits d'un genre très rare et qui montrent l'énorme intérêt qu'il y aurait à cultiver certaines médiumnités.

Une de mes sœurs, institutrice, écrit Mme Voss, se trouvait un jour très embarrassée ayant une leçon à donner sur un sujet de physique qu'elle possédait mal ; il lui vint à l'idée d'invoquer son ancien professeur (décédé depuis quelques années). Spontanément ses idées s'éclaircirent et elle donna sa leçon très facilement. L'ayant appelé ensuite par la table, il répondit que c'était bien lui qui l'avait inspirée et que, chaque fois qu'elle serait embarrassée, elle n'avait qu'à s'adresser à lui mentalement.

Un jour *on* lui enleva une dent. C'était il y a 6 ans un matin vers 7 heures en avril : elle était encore au lit lorsqu'elle entendit une voix extérieure lui dire : « Veux-tu que je te montre comment nous pouvons arracher une dent ?

Elle savait que cette voix était celle de son frère défunt qui à cette époque était constamment autour d'elle... Elle eut un instant de frayeur craignant

qu'on lui ôtât une bonne dent : mais aussitôt elle sentit une de ses molaires faire deux ou trois tours en pivotant, comme une vis que l'on tourne, et tomber en morceaux dans sa bouche ; c'était une dent tout à fait gâtée mais qui ne branlait absolument pas ; elle n'éprouva pas la plus petite douleur, cela ne saigna même pas ; et elle n'avait eu la sensation d'aucun instrument dans la bouche.

Obs. XLIII. — *Mme Prell,* 51 *ans.* — Un soir à la tombée de la nuit, elle écrivait à son bureau, seule dans sa chambre ; n'y voyant presque plus et songeant qu'on lui avait recommandé de ménager ses yeux, un reflet à côté d'elle attira soudain son attention : elle se retourna et voilà que de l'autre côté de la chambre, sur la cheminée (où il y avait deux flambeaux anciens, très délicats, auxquels elle ne permettait pas qu'on touchât, et qu'elle n'allumait jamais, de crainte de les casser), l'un des flambeaux venait d'être allumé et précisément le plus fragile.

Obs. XLIV. — *Mme Tel,* 45 *ans.* — Raconte plusieurs exemples de sa lucidité et qu'à l'âge de dix ans, pendant une visite, obligée de rester tranquille, elle regardait une boîte à musique avec l'obstination d'un violent désir, alors qu'on lui refusait de faire jouer l'instrument. Personne n'approcha. Le ressort se mit en mouvement, un air fut joué, puis le commencement d'un second jusqu'à ce que la garde-malade l'arrêta. Toute-puissance de l'idée ou du désir.

Enfin je signalerai au lecteur quelques cas très intéressants de médiumnité guérissante, nos 278, 284, 343, 345.

REMARQUES SUR L'ENQUÊTE

Quel enseignement M. Flournoy tire-t-il de son enquête ? Quelle classification des phénomènes adopter ? Il y en a une que, pour ma part, je préférerais, ce serait celle faite suivant leur utilité pour le sujet.

Mais pour être vraiment utiles il faudrait qu'ils fussent sous la dépendance de la volonté. C'est le contraire qui a lieu. Tout notre effort doit se porter sur ce point : découvrir des moyens de rendre l'inconscient soumis au conscient.

Quelquefois le *désir,* une question, une prière provoque le phénomène ; apprenons à désirer, à prier avec toute l'intensité de la foi la plus profonde. Mais laissons de côté la *volonté.* Elle est désastreuse. C'est elle qui fait rater toutes les expériences.

Hérédité. — Indubitablement la médiumnité est héréditaire. C'est heureux pour la théorie que je propose : l'avènement du surhomme par le développement des médiumnités. Exemple particulièrement instructif : Mme Quelt (obs. LI). Dans cette famille les dons et les tendances parapsychiques se manifestèrent dans quatre générations successives. Je disais, il y a déjà quelques années (V. *Annales* juin 1905) : que ne verrait-on pas ? quel prodigieux médium naîtrait et bouleverserait le monde par ses miracles, si par bonheur un Home rencontrait une Eusapia et s'ils s'aimaient ?

Apparition de la médiumnité. — Ce chapitre important peut encore moins que les autres être convenablement résumé : autant d'individus, autant de cas.

Période d'état. — Egalement ici absence de règle. Swedenborg n'est devenu visionnaire qu'à 55 ans et l'est resté 30 ans. Mmes Paladino et Piper sont médiums depuis 20 ou 25 ans au moins. Stainton Moses ne l'a été que de 33 à 44 ans. Les *bonnes* conditions sont *les mêmes que pour l'exercice volontaire de toute autre faculté.* Etat de santé et d'équilibre nerveux calme, absence de souci, bonne humeur, milieu sympathique. Et pourtant (que d'énigmes à résoudre !) on voit au contraire souvent surgir les phénomènes spontanés dans des états de trouble organique ou mental. Comment expliquer cette contradiction ? Ce seraient des cas d'automatisme téléologique (les plus intéressants et dont nous reparlerons).

Quelle influence a la médiumnité sur le caractère ? — Réponses encore contradictoires. Ne vaudrait-il pas mieux, demanderai-je, chercher l'influence du caractère sur la médiumnité ?

Terminaison de la médiumnité. — Causes souvent inconnues, quelquefois connues, mais très diverses. A bien noter le cas de Mme Darel où la médiumnité a servi à l'éclosion d'une nouvelle personnalité parfaitement normale de penseur et d'écrivain.

Esprits trompeurs. — M. Flournoy donne quelques exemples très frappants d'esprits trompeurs. Ce sont des cas où le médium reçoit une série de communications d'un mort donnant tous les détails sur son passage et son état dans l'autre monde. C'est un régal pour les amateurs de psychologie que l'analyse à la fois si fine et si profonde par laquelle M. Flournoy montre la genèse de cette illusion, de ce roman subliminal qui s'arrête brusquement lorsque le médium apprend que le mort est bien vivant. « ... Dans cet état spécial du médium, certaines idées au lieu de garder leur juste mesure et leurs rapports normaux avec le reste de la conscience, s'émancipent de son autorité, prolifèrent dans l'ombre, se systématisent pour leur compte, et finissent par lui apparaître comme des parasites étrangers dans une explosion de phénomènes automatiques. » Il y a là une curieuse faculté de dramatisation et de personnification qui est de la même nature que celle que nous connaissons tous dans le rêve.

Esprits bienfaisants. — Anges gardiens, guides

spirituels. Ici il s'agit d'automatismes téléologiques de finalité inconsciente qui peut donner lieu quelquefois à d'admirables phénomènes comme l'apparition des « saintes » à Jeanne d'Arc. Les deux cas de B. Cellini et de Mme d'A..., sont passionnément intéressants. Mais sans aller jusqu'à de pareilles scènes bibliques, ou dramatiques, si complexes, que de cas plus simples, mais non moins miraculeux dans cette catégorie. On dirait que par une compensation heureuse, la cause qui a engendré le mal produit aussi le remède. C'est la *vis medicatrix animæ* qui, au moment où tout paraît perdu, fait un violent effort, obtient une réaction salvatrice.

LE ROMAN POSTHUME DE DICKENS

C'est dans une classe de phénomènes moins émotionnants peut-être, mais certainement aussi importants pour la doctrine spirite, dans un chapitre qu'il intitule : « *Les merveilles de l'Incubation*, » que M. Flournoy parle du coup terrible porté au spiritisme par l'étude que fit Mme Fairbanks de cette étrange histoire demeurée classique, surtout depuis qu'Aksakof l'avait donnée comme une des plus magnifiques preuves de la doctrine. (V. *Archives de Psychologie*, t. Ier, juin 1892.)

MADAME PIPER

Au sujet des communications de Mme Piper, M. Flournoy arrive à une conclusion identique à celle que je donnais en 1898 (*Annales des Sciences Psychiques*) : la télépathie active et sélectrice qui permettrait au médium d'aller choisir chez les vivants présents ou absents, les souvenirs concernant tel désincarné, et les réunirait de façon à reconstituer une image totale plus complète qu'aucune des images partielles qu'il a laissées chez les diverses personnes de sa connaissance.

Mais si l'on emploie ces mots : choix, choisir, il ne faut pas leur donner leur sens habituel. Lorsqu'une note émise fait vibrer à *l'unisson* certaines cordes d'un piano à l'exclusion des autres, dirons-nous qu'elle fait un choix ? De même, l'ensemble des traces qu'un même individu a laissées dans le cerveau d'une des personnes de sa connaissance, constitue une ébauche de son portrait moral. Cette ébauche et celles formées dans les cerveaux des autres connaissances ont entre elles de grandes analogies de tonalité. Mme Piper, *la nuit*, rêve de ce qu'elle sait déjà de Georges Pelham, par exemple, et c'est ce rêve qui la met en communication avec les vivants qui portent aussi dans leur cerveau des traces susceptibles de vibrer à l'unisson de sa pensée. Il faut, je crois, supposer chez le médium à la fois une extraordinaire sensibilité de perception subconsciente et une particulière puissance pour *éveiller* chez les autres les impressions qui dorment ensevelies dans les profondeurs de l'oubli. Je dis *éveiller* comme tout à l'heure la note éveillait le son. Il peut n'y avoir aucune intervention de la volonté.

Enfin je terminerai par un point sur lequel j'ai encore le grand plaisir de me rencontrer avec M. Flournoy. J'ai, en plusieurs occasions, fait remarquer (p. ex. *Annales des Sciences Psychiques* 1898, page 252), combien il était fréquent que le médium lût ce qui était *à côté* de ce qu'on voulait lui faire lire : ainsi le psychomètre ne vous parlera pas de la personne qui vous intéresse, mais d'une autre à laquelle vous ne pensez pas du tout. On dirait qu'il y a là quelque chose d'analogue avec ce qui se passe pour la vue de la somnambule : la trop grande lumière la gêne et pour enfiler une aiguille au lieu de la laisser éclairer par la lampe elle la mettra sous la table. La liseuse de pensée voit mieux ce qu'on n'éclaire pas. M. Flournoy, dans un sens bien pareil, parle de l' « état naissant ou évanescent » des idées, de leur situation sur la limite entre la conscience et l'inconscience, lorsqu'elles sont en train de passer de l'une à l'autre. Ce sont les idées dans cet état-là qui ont plus de chance de se transmettre au médium. « *De même qu'en chimie, les corps « à l'état naissant » ont souvent des affinités plus puissantes, une tendance plus marquée à former de nouvelles combinaisons, qu'à l'état stable, de même on dirait que les processus psychiques en train d'éclore ou de s'éteindre dans la pénombre de la personnalité ont plus de facilité de s'irradier à d'autres cerveaux que ceux qui se trouvent quasi immobilisés, soit au foyer de l'attention, soit dans les bas-fonds de la subconscience.* »

SPIRITISME ET SPIRITUALISME

M. Flournoy, nous l'avons vu, est très catégorique pour déclarer comme « non probantes jusqu'ici, les prétendues démonstrations expérimentales du spiritisme » et pour dénier à ce dernier l'épithète de « scientifique » que ses partisans lui octroient d'une manière si inconsidérée »... « C'est vraiment un soulagement pour les psychologues, écrit-il, page 501, que de pouvoir mettre toutes les turpitudes intellectuelles que contiennent si souvent les communications, au compte d'une sous-personnalité enfantine du médium... plutôt que d'y voir un indice du niveau des âmes après la mort. » J'ajoute que lorsqu'un esprit revient quelquefois par habitude, réclamer en agitant la sonnette, son bouillon à l'heure accoutumée (p. 398), ou qu'un autre fait danser les casseroles et pincettes d'une jeune cuisinière, ou pleu-

voir des pierres qui brisent toutes les vitres d'un magasin, ou lorsqu'un troisième fait une peur terrible aux personnes qu'il aimait le mieux en leur apparaissant, tout cela ne donne pas une haute idée de la population de l'autre monde.

Mais, dira-t-on, il est arrivé que certaines œuvres médianimiques ont présenté quelque valeur littéraire, musicale, pittoresque. « Je ne prétends pas, répond M. Flournoy, que tout soit élucidé dans ces phénomènes d'éclosion automatique qui nous révèlent soudain de réels talents, endormis jusque-là... Mais autre chose est de reconnaître qu'il y a encore beaucoup de mystères au fond de notre nature, et d'obscurités dans le jeu de nos facultés, autre chose d'attribuer d'emblée tout ce qui nous étonne, à des intrusions de désincarnés sans seulement examiner les questions d'hérédité et d'incubations latentes. Le *deus ex machina* du spiritisme est vraiment un procédé par trop expéditif et contraire à toute méthode scientifique. »

Mais si M. Flournoy n'est pas tendre pour le spiritisme, il l'est encore moins pour le monisme auquel il ne reconnaît pas non plus le droit de se dire scientifique. Avant d'entrer dans la discussion, je dirai tout de suite que s'il y a quelques nuances dans le spiritisme, il y a des différences radicales entre *les* monismes depuis celui de Fechner « essentiellement spiritualiste », jusqu'à celui de Buchner, naïvement matérialiste, en passant par celui de Hœckel encore beaucoup trop étroit, puisqu'il ne veut pas entendre parler de psychisme.

S'il y a des monistes qui prétendent que « la conscience n'exerce aucune action sur le comportement de l'organisme », ils méritent, en effet, tous les sarcasmes de M. Flournoy. Nous avons vu plus haut qu'au contraire la toute-puissance de l'Idée était le grand principe des futures sciences psychiques. Ce principe bien établi envahira forcément la physiologie qui cessera de vouloir « expliquer mécaniquement (comme M. Flournoy croit qu'elle *doit* le faire), tous les phénomènes dont l'organisme est le théâtre ». Ainsi, par exemple, quand on aura fini par comprendre que les guérisons miraculeuses (dont M. Flournoy ne dit pas un mot), ne sont pas miraculeuses, ce n'est pas par l'étude des lois de la mécanique, ni de la physique ou de la chimie qu'on y sera arrivé.

Je ne connais malheureusement pas la doctrine de l'énergétique d'Ostwald que M. Flournoy qualifie de « grandiose », mais qu'il repousse cependant. Si Ostwald distingue l'énergie cérébrale de l'énergie mentale, il est évident qu'il n'est pas du tout moniste, mais qu'il est un exemple de plus de ces philosophes qui s'égarent dans les mots. Et contre M. Forel, M. Flournoy a également raison de s'emporter puisque celui-ci tout en se disant moniste parle de l'âme et du phénomène cérébral comme de deux choses inséparables. Ce ne sont pas deux choses inséparables, ce sont deux mots pour désigner une seule et même chose. La télépathie est là pour le prouver. Les phénomènes télépathiques montrent clairement que la pensée est une vibration.

En septembre 1898, au Congrès de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, Crookes disait (V. *Annales* 1898, p. 312) : « Il est contraire à l'esprit scientifique de faire appel à des agents mystérieux quand les récents progrès de nos connaissances ont montré que les vibrations de l'éther ont des pouvoirs et des attributs répondant largement à toute demande, même à la transmission de pensée. » Dans la télépathie il y a deux phénomènes : un changement physique dans le cerveau qui est l'agent, un changement physique analogue dans le cerveau B qui est le percipient ; entre les deux événements physiques, il doit exister une série de causes physiques.

Des changements qui agissent les uns sur les autres indéfiniment, à perte de vue, un enchaînement infini de phénomènes, chacun solidaire de tous les autres, et parmi lesquels la pensée humaine, grâce à la télépathie trouve sa place comme tous les autres, voilà l'Univers. La pensée n'est pas un fait *sui generis*, un fait à part pour lequel il est nécessaire d'inventer une catégorie spéciale. Il a fallu à la nature des millions de siècles de transformations successives pour arriver à la produire et maintenant c'est elle qui va gouverner sur cette terre, dans les limites permises par toi, Père tout-puissant de toute énergie,

O Roi, source de l'Etre,
Guerrier resplendissant qui marches dans le ciel,
A travers l'étendue et le temps éternel.

LA VIE FUTURE

J'ai dit en commençant que malgré tout son antispiritisme, M. Flournoy était profondément spiritualiste. C'est qu'il y a, nous explique-t-il, de grandes différences entre les deux doctrines, surtout dans leur origine et leur nature psychologiques. Tandis que le spiritisme prétend démontrer la réalité de l'autre vie scientifiquement, le spiritualisme affirme la vie éternelle comme une protestation contre les apparences criantes de l'expérience. Le spiritualiste croit à l'immortalité parce qu'il ne *veut* pas mourir. Il ne cherche pas à savoir ce que sera l'état des âmes après la mort, ce qu'elles deviendront. A l'inverse du moniste ou du spirite, il n'a peur d'aucun fait nouveau, d'aucune explication scientifique parce que l'objet de sa foi est inattaquable. Il est vrai qu'il y a des matérialistes qui trouvent le moyen de devenir spirites sans accepter l'immortalité de

l'âme (1). Le spiritualiste est au-dessus de ces discussions qu'il appellerait volontiers « oiseuses ».

Aussi bien que contre l'anéantissement des personnalités humaines, il proteste contre le hasard aveugle, l'amoralisme apparent de la nature et affirme « une puissance spirituelle » qui *besogne* au fond des âmes, un Dieu personnel qui s'efforce, à l'aide des hommes de bonne volonté, d'introduire son règne d'amour et de justice dans le chaos de l'univers.

Enfin le spiritualisme, né d'une révolte contre l'hostilité des choses, est essentiellement générateur d'énergie et dirige toute la conduite. Affirmer la vie éternelle c'est prendre l'engagement de travailler à sa réalisation en choisissant à chaque instant ce qui nous paraît digne d'y subsister.

Mais M. Flournoy prévoit lui-même qu'on lui dira : Votre croyance a le défaut d'être voulue, tandis que la vérité doit s'*imposer* par son évidence. Vous reconnaissez qu'il n'y a pas de preuve péremptoire de votre spiritualisme, mais seulement des vraisemblances et que si vous choisissez cette attitude, c'est parce que vous avez « la satisfaction d'y trouver votre assiette, d'y respirer plus librement »!

A cette dernière raison, évidemment, rien à répondre. « J'ai choisi cette croyance, parce qu'elle me plaît plus qu'une autre. » Rien à dire à cela. Mais a-t-elle pour elle plus de vraisemblance qu'une autre, voilà ce que se demandent ceux qui se décident d'après des raisons et non d'après des sentiments. Or, l'immortalisme leur paraît soulever beaucoup plus de difficultés insolubles que la doctrine opposée. Et ces terribles objections sont pourtant à la portée de tout le monde. Elles ne viennent ni de la métaphysique, ni de la science, mais du simple bon sens, de la simple morale. Je ne puis ici en citer que quelques-unes.

Comment comprendre les relations, l'accord de deux substances absolument et essentiellement différentes? La *fatigue* intellectuelle, la folie, les localisations cérébrales, les maladies de la mémoire, de l'attention, de la volonté, les multiples personnalités, etc., montrent qu'il ne peut pas y avoir de pensée sans quelque chose qui pense, pas plus que de lumière sans quelque chose de lumineux.

Impossibilité de comprendre à quel moment l'âme vient habiter le corps. Contradiction de la théorie d'une âme nouvelle avec les faits de l'hérédité, ou si les âmes ont déjà servi, absurdité du spectacle de ces âmes qui guettent le moment pour entrer dans un corps et qui manquent leur coup quand il y a avortement. « Ce n'est pas elles-mêmes qui choisissent, c'est Dieu. » Alors, c'est encore pis. Car Dieu ne peut pas se tromper. Si l'âme de Vacher avait déjà servi, Dieu aurait mieux fait de la réincarner sur une planète spéciale où le misérable n'eût pas violé sept ou huit petites filles.

L'âme aura beau être immortelle, ce n'est pas cela qui réparera les injustices auxquelles nous assistons. Combien voyons-nous d'êtres (hommes ou *animaux*) qui mènent une existence infernale sans avoir rien fait pour cela? « Ils jouiront dans l'autre monde d'une félicité éternelle. » Bien! Mais d'autres ont été dès leur naissance entourés de soins et d'affection, leur excellente éducation les a mis à même de jouir profondément de tous les plaisirs nobles, y compris celui de faire le bien. Seront-ils punis d'avoir eu de la chance, ou même seront-ils condamnés seulement à s'ennuyer éternellement pour que leur voisin ne soit pas jaloux?

« Vous n'avez qu'à croire au dogme de la réincarnation, et vous supporterez sans gémir la juste punition de vos crimes de jadis. » — « Encore faut-il que je me les rappelle, ces crimes! Et le misérable cheval martyr qui meurt sous les coups, lui enseignerez-vous votre dogme? »

Je ne répéterai pas ce qui a été souvent dit de la supériorité d'une morale complètement désintéressée sur celle qui promet des récompenses et des punitions, car il est trop clair que l'immense majorité des humains a besoin d'un frein. Le meilleur des freins a été jusqu'à présent la religion. Il faudra donc encore bien longtemps peut-être, non seulement respecter la religion, mais la soutenir tant que nous n'aurons rien édifié pour la remplacer. Je ne vois pas d'insincérité là-dedans. Donnez à chaque âme l'idéal dont elle a besoin, à celle-ci une religion saine, à cette autre l'art qui n'est pourtant qu'une illusion. L'illusion mille fois plus belle que la réalité, que l'on en fasse donc notre pain quotidien, au lieu de l'étouffer, de la détruire comme le font les odieux Calibans de la démocratie.

Je crois à la toute-puissance de l'*Education*. L'enfant ne comprend rien à la métaphysique. Donnez-lui l'*exemple* de la bonne conduite, faites-lui prendre de bonnes *habitudes*. Punissez *sévèrement* et non pas avec la déplorable et universelle indulgence d'aujourd'hui. Voilà l'indispensable. Aussitôt qu'il pourra les comprendre, enseignez-lui l'Art et la Religion qui, suivant sa nature, pourront plus tard lui être d'un grand secours, et, quoi qu'il arrive l'auront élevé au-dessus du terre-à-terre de l'enseignement pratique.

Et il en sera ainsi jusqu'au jour où le frein définitif lui sera montré, lorsque la lucidité, enfin sûre

(1) Comme Lombroso, dont les vrais spirites avaient pourtant annoncé la conversion à grand fracas et qui écrit : « Les conclusions du spiritisme sont loin de contredire le monisme, car l'âme se ramenant à une matière fluidique, visible et palpable en certains cas, continue à appartenir au monde de la matière. » Sa survivance n'est que momentanée.

d'elle-même, démasquera infailliblement le crime et même la moindre intention mauvaise (1).

J'aurais voulu, dès aujourd'hui, montrer avec beaucoup plus de détails qu'il peut y avoir un mo-nisme (2) dynamiste qui, complété par la métapsychique, répondrait à toutes les exigences de M. Flournoy. Mais le temps et la place me manquent également aujourd'hui!

(1) Voir pour l'esquisse de cette théorie, Annales 1898, p. 294, et 1909, p. 345.

(2) La matière n'existe pas. Ce que nous appelons ainsi, c'est de l'Energie condensée et la Pensée est elle aussi une énergie.

MES CONSTATATIONS A COSTA-RICA

Du Professeur Willy REICHEL — Los Angelès, Cal.[1]

(Des PSYCHISCHE STUDIEN *de Leipzig ; février 1911)*

Il y a quelque temps, les journaux spirites de presque tous les pays (2), relatèrent une série de récits étonnants sur de prétendus phénomènes métapsychiques qui se produisaient dans la capitale de la petite république américaine de Costa-Rica et obtenus par la médiumnité de Mlle Ofélia Corralès.

Dès 1909, je sollicitai par lettre adressée à M. Buenaventura Corralès, père d'Ofélia, la faveur d'assister à ces intéressantes séances. Il me répondit en m'invitant à me rendre sans délai à Costa-Rica. Je me trouvais malheureusement engagé, à ce moment-là, vis-à-vis du vicomte de Rochas, ayant promis d'accompagner le médium Baily jusqu'à Grenoble. Je ne pus donc déférer à cette invitation. En automne 1910 j'écrivis à nouveau à M. Corralès, pour l'informer que je me proposais d'aller le voir dans la deuxième quinzaine d'octobre. Cette lettre me valut une réponse aux termes de laquelle il y avait lieu de considérer cette époque comme peu propice, en raison de la saison des pluies qui ne pouvaient que gêner, sinon compromettre, les expériences dont il s'agissait.

Comme d'autre part, je devais, courant décembre, me rendre en Californie, et qu'auparavant, je désirais visiter le canal de Panama, j'écrivis derechef, et de l'Amérique centrale, à M. Corralès, que si les expériences devaient être incertaines, nous pourrions recommencer à l'occasion de mon voyage de retour.

(1) Le compte rendu plein d'intérêt, portant le titre ci-dessus, qui, sans doute, sera très apprécié dans les milieux où l'on s'occupe d'occultisme, émane d'un spirite entendu, auteur connu, qui nous l'adressa à la suite d'un long voyage, le 12 décembre écoulé, avec la recommandation d'en ajourner la publication pour des raisons personnelles de diverses natures, et surtout parce qu'il lui semblait pénible de jeter un défi au nouveau médium à matérialisations. « De par ma grande sensibilité (nous « écrivait-il alors), je ne suis pas un combattif ; je déteste « la lutte comme la peste, et par ailleurs, ne me sens « aucun penchant à jouer le rôle de fossoyeur du spiri- « tisme, auquel je voulais, au contraire, ménager une « attestation scientifique. Lorsque à une époque donnée, « j'intervins pour Miller, je fus pris à partie par les uns « et considéré comme entaché d'enthousiasme frivole, et « plus tard, je fus traité par les autres, comme maté- « rialiste ignorant, lorsqu'il m'arriva de m'occuper de « Bailey. Au cours de mes nombreux voyages à travers « le monde, sans me laisser rebuter par les fatigues, ainsi « que par les frais et dépenses, je n'avais pourtant qu'un « but : celui de rassembler les pierres de construction « amenées à pied d'œuvre, pour la vérité d'une idée trans- « cendale intéressant le monde entier ; je me suis trouvé « dans l'obligation, par suite, de dénoncer un marécage « de cette nature. Je demande donc instamment et tout « d'abord de ne faire aucun usage immédiat de ce ma- « nuscrit, et ce aussi longtemps que je ne serai l'objet « d'aucune attaque de la part de mes contradicteurs. »

Mais lorsque le *Light* du 10 décembre dernier relata une narration de sa présence à Costa-Rica, exposée sous une appréciation éclairée d'un jour différent, l'auteur nous pria, dans l'intérêt de la vérité, de lui faire un accueil favorable, sans délai si possible, en ajoutant, le 28 décembre 1910 : « Que seuls les quotidiens de Costa- « Rica s'étaient fait l'écho de nombreux non sens, éga- « lement passés sous silence dans le compte rendu du « *Light ;* que récemment, Vesme fut seul à publier à « nouveau dans ses *Annales* les photographies truquées. Je « suis donc, à mon grand regret, conduit à mettre un « terme à cette folie, et vous envoie, d'abord, le résultat « de mes découvertes dans cette fatale affaire. »

L'auteur s'est ainsi attiré la gratitude de tous les honnêtes métapsychistes par la nouvelle preuve de sa perspicacité, et surtout de son amour pour la vérité, en démasquant de pareilles fantasmagories.

Le soussigné avait d'ailleurs déjà traduit ses réserves et appréhensions à l'époque de Pâques dernier, à la Société des recherches scientifiques psychiques de Munich, au cours d'une visite, à l'occasion d'un exposé captivant qui fut fait de ces vraisemblables merveilles, en assurant que personne ne connaissait pas plus que cela les personnalités qui avaient rapporté les faits de Costa-Rica, et que par suite, il semblait que la plus grande circonspection dût s'imposer en face des nouvelles sensationnelles venant de l'Amérique. — *La Rédaction des « Psychische Studien ».*

(2) *Annales des Sciences psychiques*, Paris, août 1909, *Ubersiennliche Welt*, Berlin, déc. 1909 ; *Psychische Studien*, Leipzig, janv.-fév. 1910 et janv. 1911 ; *Annals of Psychical Science*, Londres, avril-juin 1910.

Il y avait quelque chose qui me stupéfiait étonnamment. Les *Annales des Sciences Psychiques* d'août, p. 226, de même que les *Annals of psychical science* d'avril-juin 1910, reproduisaient de prétendues photographies du fantôme d'une certaine Mary Brown, laquelle s'était manifestée de nombreuses fois par la médiumnité d'Ofélia Corralès. A en croire les *Annales*, p. 230, ce personnage se disait originaire de l'Amérique du Nord. Je ne veux toutefois pas être plus perspicace que l'intelligent et très documenté rédacteur en chef des *Annales*, de Vesme, qui accueillit ces photographies sans réserves.

Le 11 octobre 1910, à bord du bateau qui dessert la ligne de Panama-Colon, nous passâmes entre les îles de l'Est et Cuba, laissant la Jamaïque, que j'avais visitée en 1907, sur notre droite, et le 17 octobre je débarquai à Colon. Je pris là le bateau *Le-Pérou*, de la Compagnie générale transatlantique, qui fit escale à Port-Limon, dans la mer des Caraïbes, et qui était mon port de débarquement terminus.

Nulle part, plus que sur ce point, je ne dus subir d'extravagantes vexations de la part de la douane : les frontières russes, pas plus que le havre de New-York, ne me rappelaient rien de pareil. Un jeune galopin espagnol, d'aspect répugnant, la cigarette aux lèvres, se mit en devoir de bouleverser mes bagages, soupesant et fouillant jusqu'au contenu des plus infimes objets. Le chemin de fer conduit de là à San-José, en un trajet qui dure sept heures et qui passe à travers les ruines de Cartago, détruit dernièrement par un tremblement de terre.

Je fais, par avance, état de mes regrets d'avoir entrepris ce voyage, car je ne puis rien rapporter d'utile quant aux phénomènes qu'il me fut donné d'observer là, et qui, s'ils ne furent pas, comment dirai-je, innocemment truqués, donnèrent par contre un résultat si insignifiant qu'ils ne valurent réellement pas en fait la peine d'un tel voyage de ma part.

Lorsqu'on s'en rapporte à la relation bien écrite de M. Corralès (il est chef supérieur de la comptabilité dans cette petite république), l'on est porté à croire réellement que souvent des personnalités en vue avaient garanti de leur nom l'authenticité de ces comptes rendus. Or, il n'en est rien, la plupart de ces personnes interrogées par moi à ce sujet, eurent un haussement d'épaules ou me répondirent simplement : Nous ne savons rien, — nous croyons, — nous sommes des novices, etc., etc., que sais-je. Les uns s'étaient retirés avec un renoncement complet, les autres étaient retournés à leur culture théosophique.

Toutefois, avant de mentionner les renseignements et résultats insignifiants que j'ai retenus comme ayant un caractère d'admissibilité à la rigueur, je ne puis me défendre de rapporter les causes qui me firent tant regretter sur ce point mon voyage.

Les *Annales des Sciences Psychiques* d'août 1909, p. 227-229, ainsi que les *Annals* d'avril-juin, que j'ai déjà citées d'autre part, contiennent diverses photographies avec l'indication légendaire : Mary au centre du groupe ; le médium derrière elle ; M. Echaudi à gauche ; M. Aguilar à droite. Le texte explicatif qui suit, fait connaître que ce n'est que finalement, après de nombreuses tentatives faites en pure perte, et de sérieuses difficultés, que l'on a pu obtenir ces photographies fantomales. « Nous sommes particulièrement redevables de ce bon résultat aux inlassables et intelligents efforts de l'artiste Enrique Echaudi et de José Manuel Caballero ».

Lorsque par la suite M. Echaudi et M. Ramiro Aguilar (director de las Escuelas del edificio metalico) vinrent me voir à l'Hôtel Impérial, où j'étais descendu et qui, en dépit de sa qualification d'établissement du meilleur goût de la localité, ne réunit pas les conditions les plus élémentaires que pourrait exiger une habitude du confortable, je demandai à ces messieurs, qui sont reproduits sur les photographies du prétendu fantôme, dans quelles conditions d'ensemble celles-ci avaient été obtenues.

M. Echaudi, quoique né à Costa-Rica, s'exprime très correctement en langue allemande qu'il a d'ailleurs méthodiquement apprise, tant à Leipzig qu'à Munich. De plus, sa femme est d'origine allemande. En résumé, une personne honnête avec un entrain nuancé de juvénilité qui fascine. Il me narra, en un langage châtié, qu'il était connu et admis par tout le monde, que le prétendu sujet ou pseudo-sujet était tout simplement une jeune fille faisant office de domestique et répondant au nom de Maria Luisa Andrade, demeurant à Gadelupe, petite localité formant annexe de Costa-Rica et où habitait également M. Corralès.

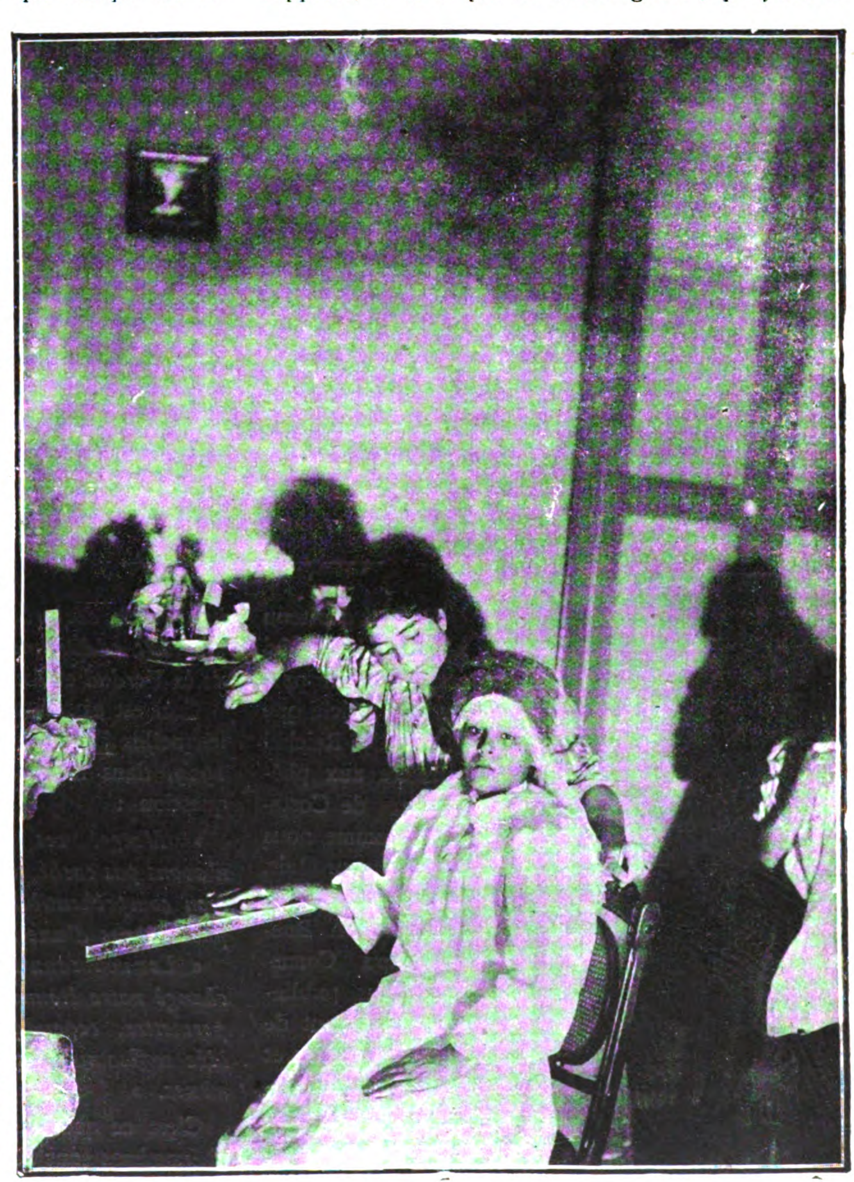
Ofélia Corralès aurait circonvenu, dit-on, cette fille et l'aurait introduite, en tant que spirite, en l'amenant à se prêter aux expériences par l'appât d'une robe, qu'elle lui avait promise pour acheter son mutisme absolu, etc., etc. Ces faits, qui ne sauraient être contredits, sont connus par beaucoup de personnes de la localité. Toutefois, il paraîtrait que le père d'Ofélia semble les avoir ignorés de tout temps, sa fille ayant trouvé, chaque fois, le moyen de l'éloigner, sous le prétexte que son fluide exerçait une mauvaise influence dans son ambiance. Lorsque je lui fis remarquer que, d'après le compte rendu, toutes les précautions avaient été prises pour assurer la sincérité des faits, notamment la fermeture complète des issues : portes et fenêtres scellées au moyen de cachets en cire, etc., etc., il se contenta de hausser les épaules, en parfait incrédule, en me disant que cela ne s'était nullement passé dans ces conditions.

Pendant un temps assez long, Ofélia s'était opposée à ce que ces photographies fussent vues par qui que ce soit. Celles-ci ne furent d'ailleurs montrées

qu'à de très rares personnes, et cela très longtemps après les faits. M. Caballero, photographe amateur, qui eut le loisir de les examiner à son tour, me déclara, sans autres explications, que lui aussi avait nourri des doutes, quant à la sincérité et la réalité de ces photographies. Il ajouta que lorsque ces reproductions furent plus connues, un ami de M. Aguilar aurait confié à ce dernier que le prétendu fantôme photographié n'était que l'image d'une domestique connue de lui, ce dont put se convaincre M. Aguilar.

L'on avait néanmoins, sur ces entrefaites, essayé à nouveau de reprendre les expériences photographiques interrompues, en les faisant précéder toutefois de tous les moyens de contrôle et de garantie voulus ; mais l'on dut abandonner ces tentatives lorsqu'un cri d'angoisse, jeté comme un appel épouvanté, se fit entendre : « Maman ! maman ! disait la voix ; je ne veux pas être photographiée ! » Je ne pus dissimuler un léger frisson en entendant cette narration ; mon voyage m'apparut bien avoir été effectué en pure perte, et pourtant j'étais encore loin de tout savoir.

Je demandai ensuite à ces messieurs s'il ne leur était jamais venu à la pensée de presser M. Corralès, dans le but d'obtenir de sa part une déclaration établissant la fausseté de ces photographies, étant donné l'effet sensationnel qu'elles avaient soulevé, tant en France qu'en Angleterre et en Allemagne. Ceux-ci m'avouèrent qu'ils avaient ignoré que lesdites photographies fantomales eussent été reproduites par les journaux scientifiques d'Europe ; mais que, néanmoins, et spontanément, ils avaient insisté auprès de M. Corralès, pour l'amener à un désaveu public, en reconnaissant la fausseté des photographies en question, se réservant, d'ailleurs, de procéder à de nouveaux essais photographiques, selon leurs loisirs ; mais que tout en était resté là jusqu'à présent et pour le moment. (Nous allons voir tout à l'heure que M. Corralès fournit plus tard une autre explication à ce sujet, mais il ne fut donné à personne de la connaître, par la raison bien simple qu'il est à lui seul, à la fois, et l'unique rédacteur et l'unique lecteur de sa publication.) Je priai alors M. Echaudi de mettre M. Corralès au courant de ce qu'il m'avait rapporté, et de ne pas lui laisser ignorer, que j'attendais, de sa part, une déclaration publique dénonçant la fausseté de ces reproductions photographiques, en lui laissant le choix des journaux, soit dans les *Annales*, soit dans un journal de langue espagnole, étant de l'avis que ce devoir s'imposait à tout homme de bonne compagnie soucieux de détruire publiquement l'erreur de certains faits que l'on savait controuvés. En même temps, je priai ces messieurs de trouver le moyen de me mettre personnellement en rapport avec la domestique, de ma-



Une des photographies devant représenter « Mary Brown ».

nière à me documenter par moi-même et *de visu* sur le degré de ressemblance pouvant exister entre elle et le personnage reproduit par les photographies. Ils acceptèrent de me donner satisfaction en me promettant de rechercher cette fille par l'intermédiaire de sa mère, dont M. Aguilar connaissait par ailleurs l'adresse.

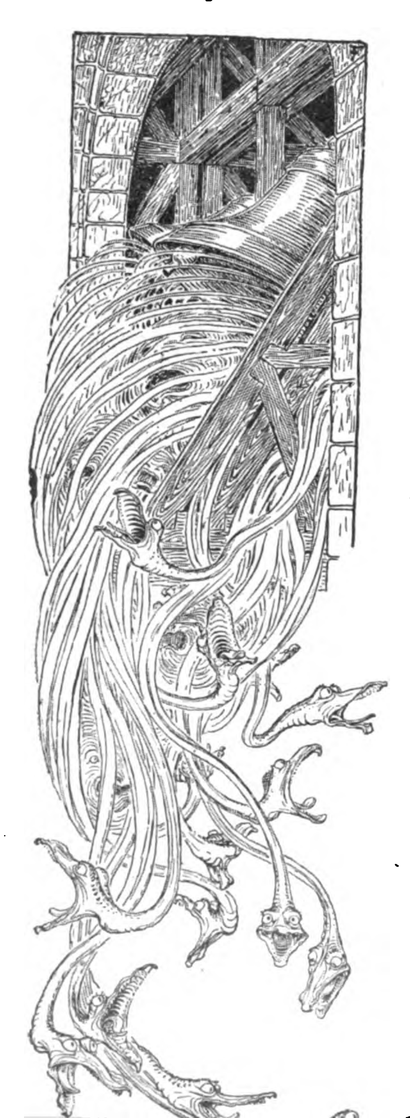
Le lendemain, M. Aguilar revint me voir, et me tendant deux revues : *La Voz de la Verdad*, Barcelona du 5 février 1910, et les *Annales* de Paris, mars 1910, il m'apprit que M. Corralès les lui avait remises, en lui recommandant de me faire remarquer qu'il les avait reçues de moi-même directement. Cela concordait ! c'était exact. Il s'agissait de numéros dans lesquels il était question de Baily, que le comte de Rochas m'avait expédiés en trois exemplaires ; mais dans lesquels je n'avais lu que le procès-verbal relatif à Baily, et qui contiennent, effectivement, page 79, une rectification atténuée, ô combien ! Je restai songeur en constatant que cette incroyable déclaration avait pu être insérée sans aucun commentaire additionnel dans ces deux journaux !

Voilà ce que cela dit (*Annales*, p. 79) : « Il n'est pas difficile pour un désincarné de transporter dans la salle une personne quelconque — à l'état conscient ou inconscient — et la faire photographier ; il peut aussi la dédoubler, matérialiser le double, s'incorporer en lui et se présenter ainsi, etc. Il est prouvé qu'elle a introduit dans la chambre une jeune fille inconnue (phénomène de transport et de possession.) »

M. Echaudi m'apprit que cette déclaration avait été articulée par Ofélia, de la part de Mary Brown, ajoutant plus loin que n'ayant pu se matérialiser elle-même, elle s'était mise en quête d'une personne qui lui ressemblait dans son avant-dernière (pénultième) incarnation (la traduction reproduite par les *Annales* porte : sa dernière incarnation), époque à laquelle elle était une jeune fille hindoue, etc., etc.

Que l'on prenne ainsi ses précautions, en allant se promener dans les alentours du cottage de San Francisco de Gadelupe, où M. Corralès tient ses séances habituelles, sans quoi l'on peut courir le risque d'être consciemment ou inconsciemment escamoté ou déconcentré et transporté en dépit de sa volonté au milieu de la salle des séances, soit en chair et en os, soit sous la forme de son double !

(*A suivre.*)



Nous avons tenu à reproduire ici cette première partie de l'article que M. Willy Reichel consacre aux phénomènes de Costa-Rica, comme nous avons reproduit, dans le temps, les récits de M. Buenaventura Corralès. Nous publierons le restant de l'article, au fur et à mesure qu'il paraîtra dans les numéros successifs des *Psychische Studien*.

En attendant, je sens personnellement le besoin de protester hautement contre les assertions et insinuations de M. Willy Reichel, à savoir : « *De l'esme accueillit ces photographies sans réserves... Cette incroyable déclaration avait été insérée sans commentaire additionnel dans ces deux journaux.* » (*Voz de la Verdad* et *Annales des Sciences Psychiques.*)

Ceci est **absolument faux.** Voici les paroles par lesquelles j'ai fait précéder l'article du mois d'août 1909, dans lequel j'ai publié les photographies en question :

« *Malgré ces respectables témoignages, nous n'avons pas caché, non l'incrédulité, mais l'incertitude bien compréhensible que nous éprouvons devant des phénomènes d'une intensité si insolite...*

« *Les nouveaux documents, plus détaillés, ont bien changé notre étonnement en ébahissement, sans nous permettre, cependant, de pouvoir nous faire une idée suffisamment exacte de la valeur de ces phénomènes.* »

C'est ce que M. Reichel appelle « accueillir des phénomènes sans réserve » !

C'est dans nos numéros de février et mars 1910 que nous avons publié l'article de M. B. Corralès, contenant le demi-aveu au sujet du truquage des photographies. Voici les paroles dont nous faisions précéder l'article en question :

« *Evidemment, à certains points de vue, le témoignage du père du médium n'est pas précisément celui auquel on peut tenir davantage ; il est difficile de ne point le supposer entaché d'une partialité d'ailleurs trop naturelle et que nous ne pourrions considérer, en tout cas, que comme absolument inconsciente.* »

Nous terminions en disant :

« *Il est à peine besoin de dire que notre intention n'est point, en publiant cette lettre, de nous rendre garants des faits qui s'y trouvent racontés... Des personnes que nous n'avons aucune raison de ne pas croire honorables, et dont quelques-unes occupent des situations élevées, disent avoir assisté à ces faits : la négation* a priori *de ceux qui n'ont pas vu revêt-elle, en ces conditions, un caractère sérieux et scientifique ? Il nous semble bien plutôt que la prudence scientifique nous apprend à réserver, en pareil cas, notre jugement.*

« *Au demeurant, M. B. Corralès semble de bonne foi quand il reconnaît que ces faits manquent d'une « sanction scientifique », et qu'il offre de venir en Europe pour les soumettre à l'examen d'hommes de sciences.* »

Quel est donc — se demanderont un certain nombre de nos lecteurs — le motif pour lequel M. Willy Reichel va jusqu'à contrevenir si ouvertement à la vérité ?

Les personnes qui ont suivi de près les événements psychiques de ces dernières années l'ont sans doute compris, rien qu'en lisant attentivement l'article de M. W. Reichel. D'abord, ils auront remarqué le passage qui se rapporte aux accusations qu'on aurait adressées à l'auteur au sujet de ses expériences avec les médiums Miller et Bailey. Ensuite, la façon dont il se préoccupe de viser particulièrement les *Annales des Sciences Psychiques*, qui ont reproduit de la *Voz de la Verdad* de Barcelone les deux articles incriminés de M. B. Corralès, exactement comme l'ont fait les autres journaux psychistes et spirites du monde entier (c'est M. W. Reichel lui-même qui le reconnaît dans les premières paroles de son article), surtout les *Psychische Studien*, qui y ont attaché la plus grande importance : tout ce qu'ont fait les *Annales*, à la différence de la plupart des autres revues, c'est d'accompagner les deux articles par les réserves qu'on vient de lire. Enfin, les pointes que l'auteur s'ingénie à me décocher personnellement : « le perspicace, intelligent et très documenté rédacteur en chef des *Annales* de Vesme », comme il m'appelle les dents serrées et un sourire ironique aux lèvres.

On se souviendra, en effet, que c'est M. Willy Reichel lui-même qui nous a amené MM. Miller et Bailey, dont il avait constaté les facultés médiumniques si éclatantes. Il me rend responsable de la chute de ces deux médiums en Europe ; pour ce qui se rapporte à Bailey, bien injustement, d'ailleurs. Il n'attendait qu'une bonne occasion pour me rendre la pareille, et il a cru la trouver dans l'affaire de Costa-Rica. Malheureusement, j'avais gardé envers Mlle Ofélia Corralès la même attitude exactement qu'envers M. Miller ; c'est-à-dire que j'avais accueilli avec bienveillance les récits favorables au médium, tout en faisant des réserves : cette attitude ne m'avait point empêché ensuite de démasquer Miller : elle ne m'aurait pas empêché de démasquer Mlle Corralès, si je l'avais un jour saisie en fraude. Alors, M. W. Reichel a imaginé tout simplement de considérer les réserves que j'avais faites, comme nulles et non avenues. Je laisse les lecteurs apprécier par eux-mêmes la loyauté de ce procédé.

J'ignore si M. Reichel nous apportera, dans la suite de son article, des arguments suffisants pour prouver que l'ensemble de ce qu'on raconte des phénomènes de Costa-Rica est faux. Mais, pour ce qui se rapporte aux photographies (dont nous reproduisons ici, de notre numéro d'août 1909, un autre échantillon), ce que M. Reichel raconte ne m'a point surpris, après ce que M. Corralès lui-même en avait écrit : son intéressant récit vient uniquement ajouter une plus grande précision aux soupçons que font naturellement surgir les phrases un peu obscures du père du médium.

Il y a un mois environ, je conversais avec un savant français, qui s'intéresse aux phénomènes de Costa-Rica, de la prudence qu'il fallait employer dans la constitution d'un groupe chargé d'étudier les phénomènes de Mlle Ofélia Corralès. Je lui disais en substance :

— Il faut surtout éviter de faire entrer dans le groupe d'expérimentation, des personnes n'ayant pas une idée exacte des fraudes conscientes ou inconscientes qui sont les compagnes presque inséparables des phénomènes authentiques, chez la plupart des médiums — probablement chez tous.

— Vous croyez donc — me demanda le savant — qu'il y a des fraudes aussi chez Mlle Corralès ?

Je lui répondis en lui parlant justement de ce que M. Corralès dit des fameuses photographies, et plus encore de la préoccupation constante qu'il montre, dans ses dernières lettres, que nous avons publiées en novembre dernier, de bien faire comprendre que sa fille peut se trouver exposée à tricher sans le vouloir, puisque les « esprits » s'emparent du corps du médium, dont la voix continue à se manifester à l'autre bout de la salle, etc. (1).

Et comme mon interlocuteur traçait alors dans l'air un geste vague de déception et presque de découragement, je continuai :

— Toute la difficulté extraordinaire de l'étude

(1) « Maintenant que je comprends — disait M. B. Corralès, *Annales* 1910, p. 327 — je me rends mieux compte des dangers multiples auxquels se trouve exposé un médium, et, je ne vous le cache pas, je tremble pour Ofélia ! » Inutile de dire que je ne garantis pas la justesse de ces hypothèses de M. Corralès ; je ne le dis pas pour nos lecteurs, qui nous connaissent assez pour le comprendre ; je le dis pour les Willy Reichel.

de l'hypnotisme et du métapsychisme est là. On ne peut espérer expérimenter sur une intelligence avec la même invariabilité et certitude que sur la matière brute. Tant que vous expérimenterez avec des sujets hypnotiques, il faudra que vous vous attendiez à vous trouver, à tout moment, devant un enchevêtrement inextricable de phénomènes réels et de phénomènes simulés; c'est ce qui a amené l'hypnotisme, après les vols pindariques de Charcot, aux tâtonnements actuels des *pithiatistes*, voire aux négations presque complètes des Babinski. Pourtant le somnambulisme naturel suffit à nous rendre compte, par analogie, du somnambulisme provoqué ; les simulations des sujets hypnotiques authentiques doivent suffire à nous faire comprendre, par analogie, les fraudes des médiums authentiques. L'enfant et le sauvage, dans leur mentalité primitive, peuvent jeter loin d'eux, dans un geste de dépit, le délicat instrument dont ils ne réussissent point à comprendre le mécanisme : nous ne devons pas les imiter.

Si cette conversation avait eu lieu après la publication que vient de faire M. Reichel, je n'aurais pas manqué de faire remarquer ce qu'a d'intéressant, au point de vue de la psychologie pathologique, cette fantastique histoire d'une jeune fille de bonne famille qui, sans aucun intérêt matériel apparent, racole une servante du pays pour lui faire jouer le rôle d'un Esprit, en sachant pourtant bien que les photographies la dénonceraient aussitôt. Néanmoins, les psychiâtres qui ont eu affaire à des sujets hypnotiques — ou tout simplement hystériques — en ont vu bien d'autres ! et savent que l'acte qui est reproché à Mlle Corralès, loin de prouver qu'elle n'est pas un sujet hypnotique, prouve plutôt le contraire. Eh bien ! il en est de même pour ce qui se rapporte à sa qualité de médium.

Quant à l'explication que M. Corralès donne de ce phénomène, M. Reichel est sans doute le seul qui ait supposé que nous aurions dû la faire suivre de commentaires spéciaux, en dehors de ceux généraux, pour faire connaître que les *Annales* n'acceptaient pas sans plus et *a priori* cette hypothèse. C'est à Grenoble, durant les séances de M. Bailey, qu'il aurait dû conseiller aux passants de ne pas trop s'approcher du local des séances, pour ne pas être happés par les esprits et constituer, comme les oiseaux, les serpents, les poissons, etc., un de ces « apports » que M. Willy Reichel voulait faire admirer par le groupe de M. de Rochas !

Maintenant, le fait que M. Willy Reichel avait reconnu l'authenticité des phénomènes merveilleux de Miller et de Bailey n'a pas empêché que ces deux médiums fussent démasqués en Europe quand ils ont été soumis à un examen rigoureux et systématique. Par analogie, on pourrait supposer qu'un examen rigoureux et systématique pourrait — j'allais dire devrait — nous prouver la réalité de la médiumnité d'Ofélia Corralès. Si M. Reichel s'est trompé deux fois, on peut assez raisonnablement supposer que, la troisième fois, il n'a pas fait exception à la règle.

Malheureusement, ce qu'il y a de plus clair dans toute cette affaire, c'est que la publication que vient de faire M. Reichel rendra très difficile la venue de Mlle Ofélia Corralès en Europe, et par conséquent la recherche sérieuse de la nature de ses phénomènes. A ce point de vue, la publication faite par M. Reichel, tout en étant très légitime par elle-même, a été absolument inopportune et aura probablement les conséquences les plus fâcheuses.

Nous le regrettons d'autant plus que cette publication n'était nullement nécessaire. On a pu voir par la note que la rédaction des *Psychische Studien* a donnée en tête de cet article, que M. Reichel avait demandé qu'on ne publiât pas son manuscrit « aussi longtemps qu'il ne serait l'objet d'aucune attaque de la part de ses contradicteurs ». Or, il n'a été l'objet d'aucune attaque. Nous publions ci-après, à simple titre de document, l'article du *Light*, dont M. Reichel a pris prétexte pour faire paraître le compte rendu qu'il avait eu soin d'écrire et d'envoyer à la revue psychique allemande, en sachant qu'il aurait bien trouvé un prétexte quelconque pour le faire publier. On verra qu'il suffisait à M. Reichel (s'il avait eu une si grande horreur pour la combativité et s'il lui avait fait tant de peine de lancer un défi à une jeune fille), de démentir purement et simplement ce qui avait paru dans l'article du *Light*, où il était même traité comme un personnage conséquent — ce qui n'est certainement pas la plus petite inexactitude que contient l'article incriminé.

A ce sujet, il me faut faire ici une remarque qui est rendue nécessaire, elle, par le ton de suffisance et de supériorité que prend M. Reichel dans son article, ainsi que par l'impolitesse avec laquelle il déclare devoir « mettre un terme à cette *folie* » — lui, l'admirateur de Miller et de Bailey. Je dirai donc que dans une lettre que j'écrivis à M. B. Corralès, le 16 décembre dernier, je lui disais avoir lu l'article du *Light*, dans lequel on parlait des phénomènes merveilleux constatés par M. Willy Reichel à San José ; comme le démenti de M. Reichel n'était pas encore venu, je croyais que ce monsieur avait réellement été favorablement impressionné par les séances auxquelles il avait assisté : *je n'avais donc aucune raison de le mettre en mauvaise lumière auprès de M. Corralès, ou qui que ce soit.* Malgré cela, j'écrivis donc à M. Corralès que j'avais été surpris de voir qu'on eût attaché une importance quelconque à ce que pouvait dire M. Willy Reichel. On sait que M. B. Corralès a toujours réclamé un savant connu qui allât à San José constater les phénomènes qui se produisent chez lui et leur donne l'estampille de son

témoignage autorisé. Je disais donc qu'il ne devait pas se flatter que l'affirmation de M. Reichel pût avoir le moindre poids, et que c'était même très drôle de voir parler de lui dans l'article au *Light* comme d'un **célèbre savant allemand** (*the celebrated German professor*). C'est pourtant dans cette qualité qu'il a été entouré, à San José, d'un respect profond, et que lui-même, profitant de cette bizarre équivoque, se targuait de donner des conseils et d'émettre des sentences religieusement accueillies par ses auditeurs. On peut admettre, à la stricte rigueur, qu'une personne qui a le titre de « professeur honoraire à l'Ecole de Magnétisme et de Massage de Paris » se fasse appeler tout bonnement « le Professeur un Tel », dans les deux hémisphères, sans être pour cela un *bluffeur;* mais cet homme manque au moins de toute conscience de la réalité des choses. Il est vrai que, par exemple, les détails de voyage que l'on rencontre dans le récit de M. Reichel, ses démêlés avec les douaniers costaricains, les plaintes sur le manque de confort d'un hôtel, etc., — niaiseries ridicules dans un journal psychique — montrent assez bien quel est l'état d'esprit de ce *globe-trotter*.

Voici donc, maintenant, l'article du *Light* du 10 décembre, qui a déchaîné la tempête. Il a été écrit par M. J. W. Graham, de Port-Limon (Costa-Rica), à la date du 14 novembre 1910. Le nom de M. Reichel lui-même est estropié dans cet article : la direction du *Light* signala cette erreur évidente, mais ne s'arrogea point le droit de la corriger ; nous en ferons autant.

Le Spiritisme à Costa-Rica

Dans la dernière année, l'étoile de la señorita Corralès, le médium costaricain, s'est approchée graduellement de son zénith, et selon un récit publié dernièrement dans un des journaux quotidiens de San-José, elle a finalement atteint cette situation. La réputation de l'émule locale d'Eusapia Palladino s'est étendue jusqu'à l'Allemagne, et un célèbre professeur allemand visita ce pays, il y a quelques semaines, dans le but de s'assurer de l'exactitude de ce que l'on disait d'elle.

Afin de lui permettre de s'assurer de la chose, on organisa trois séances, et quelques-uns des hommes les plus distingués de San-José — grands fonctionnaires de l'Etat, banquiers et capitalistes étrangers, etc., furent invités à y assister.

Au début de la première séance, le prof. Rerchel demanda au señor Corralès qu'on ne fit pas l'obscurité. Le señor Corralès opposa à cette demande des objections de nature scientifique, surtout que le médium était habitué à produire les phénomènes les plus difficiles, ou dans l'obscurité, ou à une lumière très atténuée. M. Rerchel combattait cette idée, ajoutant que le médium devrait s'habituer à la lumière d'une lanterne rouge. On consentit à cette proposition, et la séance commença.

En rompant avec l'usage des spirites de ce pays, selon lequel le médium se tient complètement isolé des assistants, le professeur fit placer les chaises autour d'une petite table en bois près de laquelle il fit asseoir le médium. Les assistants firent alors la chaîne, s'assirent sur d'autres chaises, et formèrent ainsi un cercle autour de la jeune fille, de telle façon que personne ne pouvait lui passer quoi que ce fût sans être remarqué. Le professeur agissait en « maître de cérémonies ». Il demanda au médium d'exécuter certains phénomènes, ce à quoi il ne répondit pas. Son père commença à montrer des signes d'impatience et attribua l'insuccès à la lumière rouge. M. Rerchel lui demanda de patienter. Un instant après, le médium parla : « *Je me sens soulevée* », dit-il, et aussitôt les assistants furent étonnés de le voir s'élever petit à petit jusqu'à ce qu'il touchât le plafond. Il descendit ensuite lentement, comme un flocon de neige flottant dans l'air. M. Rerchel ne montra aucun signe d'étonnement, mais examina soigneusement le médium.



M. Willy Reichel.

La deuxième séance eut lieu, sur la demande du professeur, dans une autre maison. Cette fois, aucun phénomène ne se produisit, et le professeur commença à penser que la réputation du médium n'était pas entièrement justifiée par les faits.

La troisième seance eut lieu dans la maison du médium, comme la première, et on eut recours aux mêmes précautions. Cette fois, le professeur était assis directement en face de la señorita Corralès.

— Monsieur — dit-elle — veuillez me donner une feuille de papier

Il la lui donna, et elle lui demanda alors d'écrire son nom au fond de la feuille.

— Maintenant, attendez — dit-elle.

Un silence profond régna dans la salle. Elle plaça sur la table la feuille où le professeur avait écrit son nom; ensuite un crayon bleu; enfin, elle fixa son regard sur le professeur pendant un certain temps. Le crayon commença à se mouvoir et à tracer des lignes sur le papier. La table se prit à tourner et à s'incliner graduellement dans la direction du professeur. Il prit la feuille, et, à la lumière d'une lampe qui avait été apportée dans ce but, il vit son portrait dessiné par le crayon bleu.

Le second phénomène se passa après qu'on eut procédé à un examen attentif du plafond. C'était un simple plafond en bois, peint en blanc. A la lumière des deux lampes rouges qui se trouvaient dans la chambre, les spectateurs pouvaient très bien se voir mutuellement. On forma de nouveau un cercle, au milieu duquel on plaça le médium. A un signal donné, il commença à s'élever, puis il redescendit. Une lumière électrique éclaira soudainement la salle, et le professeur put alors lire son nom sur le plafond, écrit évidemment par le médium. Ce fut alors que son intérêt pour les phénomènes auxquels il assistait commença à grandir.

Mais la preuve la plus parfaite devait venir encore. Les portes furent fermées et cadenassées. Le médium invoqua l'esprit de « Mary » qui répondit d'une voix légère et douce :

— Monsieur Rerchel — dit le médium — je vais vous laisser mon corps pendant que j'en retirerai mon esprit.

Personne ne dit mot.

— Oui — répéta-t-elle — je m'en vais... et son corps tomba sur le parquet, rigide et immobile.

Le professeur s'en approcha et l'examina attentivement. Aucun doute — dit-il — elle est froide et rigide, son pouls ne bat plus.

— Examinons-la bien à notre tour dirent quelques-uns des assistants ; et en s'approchant du corps, ils constatèrent que le professeur avait raison. Le corps apparaissait absolument sans vie. M. Rerchel plongea une épinge dans le bras du médium, qui ne fit pas le moindre mouvement.

Alors, on entendit la voix du médium, qui venait de différentes parties de la chambre.

— Cela mérite la plus profonde étude — dit le professeur.

— Voulez-vous que je revienne à vous? — demanda le médium.

Tout le monde répondit affirmativement, et aussitôt le corps reprit sa vie et son animation.

— C'est vraiment dommage — observa M. Rerchel — que ce médium ne soit pas dirigé par quelqu'un qui comprenne à fond cette science.

Ce récit a été donné à l'un des journaux de San José par l'un des assistants, qui sont disposés à faire connaître leurs noms, s'il le faut, pour confirmer, s'il est nécessaire, la véracité de ce compte rendu.



UN RÊVE PRÉMONITOIRE

Signalé par M. Frédéric PASSY

Nous lisons dans un récent travail de M. Frédéric Passy, membre de l'Institut, publié par la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse*, le remarquable récit que voici, extrait du journal du Quaker Etienne de Grellet, année 1812. « Je relève ce fait, écrit M. Passy, à l'intention de Flammarion, qui ne l'a pas, que je sache, mentionné dans ses curieuses recherches sur l'*Inconnu*. C'est un cas de prescience vraiment digne d'attention. » Voici le récit de Grellet :

La comtesse Toutschkoff nous a raconté l'intéressante circonstance qui l'avait amenée à la conviction que l'esprit de Dieu exerce une influence mystérieuse sur le cœur de l'homme. L'impression qu'elle en a reçue est telle qu'elle ne peut douter que ce soit l'œuvre de Dieu.

Environ trois mois avant l'entrée des Français en Russie, le général, son mari, était avec elle dans leurs propriétés près de Toula. Elle rêva qu'étant à l'hôtel, dans une ville inconnue, son père était entré, tenant son fils unique par la main, et lui avait dit tristement :

Ton bonheur est fini ; ton mari est tombé. Il est tombé à Borodino.

Elle s'éveilla dans un grand trouble, mais voyant son mari auprès d'elle, elle reconnut que c'était un rêve, et elle tâcha de se rendormir.

Le même rêve se renouvela et fut suivi de tant de tristesse qu'elle fut longtemps sans pouvoir s'en remettre.

Le rêve revint une troisième fois. Elle éprouva alors une si grande angoisse qu'elle réveilla son mari et lui demanda : Où est Borodino ?

Il ne le savait pas. Tous deux cherchèrent ensuite, avec leur père, ce nom sur la carte du pays sans pouvoir le trouver. C'était alors un lieu très obscur, mais il est devenu fameux par la sanglante bataille qui s'est livrée tout près. Cependant l'impression que la comtesse avait reçue était profonde et son inquiétude bien grande... Alors le théâtre de la guerre était éloigné, mais bientôt il se rapprocha.

Avant que les armées françaises fussent à Moscou, le général Toutschkoff fut mis à la tête de l'armée de réserve. Un matin, le père de la comtesse, tenant son jeune fils par la main, entra dans la chambre de l'hôtel qu'elle habitait. Il était triste, comme elle l'avait vu dans son rêve, et il dit :

Il est tombé, il est tombé à Borodino!

Elle se vit dans la même chambre avec les mêmes objets dont elle était entourée dans son rêve. Son mari était, en effet, une des nombreuses victimes de la sanglante bataille livrée près de la rivière de Borodino qui donne son nom à un petit village.

Pour copie conforme :
FRÉDÉRIC PASSY.

Ce rêve prémonitoire si remarquable m'était, en effet, resté inconnu, et je remercie M. Frédéric Passy de l'avoir tiré de l'oubli. Il présente tous les caractères de l'authenticité. Il s'ajoute à ceux que j'ai publiés, et qui restent autant de points d'interrogation pour notre philosophie, car si l'avenir peut être vu d'avance — et il n'y a plus guère moyen d'en douter — que devient le libre arbitre ? La bataille de Borodino devait-elle inévitablement arriver ? Napoléon a-t-il été forcé à faire la campagne de Russie et n'en est-il pas responsable ? La liberté et la responsabilité humaines ne sont-elles qu'illusion ? Le fatalisme paraît cependant en désacord avec tous les progrès de l'humanité.

CAMILLE FLAMMARION.

LES LIVRES NOUVEAUX

Dr CARMELO SAMONA : **Psiche Misteriosa.** — I fenomeni detti spiritici (« metapsichici » del Richet). — (Palerme, A. Reber, éd., 1910. — 4 lire 50.)

M. Carmelo Samonà, docteur en droit, a écrit et présenté cet ouvrage pour sa thèse en Médecine à l'Université de Palerme, où il a obtenu son deuxième doctorat. Ce fait était encore probablement sans exemple en Italie : en France, il y a le cas de la thèse du Dr Albert Coste sur *Les Phénomènes psychiques*. M. Samonà reconnaît, d'ailleurs, que ce n'est pas sans quelque hésitation qu'il se décida à aborder pour sa thèse cet argument qui, jusqu'à ces derniers temps, constituait (comme l'a fort bien dit Mr. F. C. S. Schiller, d'Oxford), *la vraie affaire Dreyfus de la Science*. L'auteur constate néanmoins avec satisfaction qu'aujourd'hui ces phénomènes commencent à être considérés par un assez grand nombre de savants comme la Terre Promise de la psychologie et même de la biologie.

De l'Introduction que M. Samonà a écrite pour cet ouvrage, nous croyons utile de reproduire ici le passage suivant :

Malgré la nature extraordinaire de ces prétendus faits, je crois pouvoir affirmer que, si une attitude si hostile envers eux serait compréhensible chez les masses scientifiquement ignorantes, on ne peut en dire autant pour la science.

Ou l'on est réellement des philosophes, ou on ne doit pas l'être du tout. Il n'est pas permis de ne l'être qu'à moitié.

Or, personne mieux que le savant ne devrait être en état de savoir que parmi les phénomènes qu'il a journellement sous les yeux, il y en a qui ne le cèdent point, en fait de merveille et de mystère, aux prétendues matérialisations des spirites. Quand, par exemple, on songe avec un esprit vraiment philosophique au développement d'un animal ou d'une plante, cela constitue un phénomène si surprenant et encore entouré pour nous de tant de mystère, qu'il peut, lui

aussi, se prêter comme un sujet splendide pour un conte merveilleux des *Mille et une Nuits*...

Mais le célèbre naturaliste Agassiz, depuis de nombreuses années déjà, a formulé un mot qui continue à être vrai de nos jours. « *Chaque fois*, disait-il, *qu'un fait nouveau se présente à l'humanité, on commence toujours par dire : — C'est impossible! — Finalement, on conclut en disant : — Il y a belle lurette qu'on connaissait tout cela!* »

La plus grande partie de l'ouvrage que nous analysons est consacrée aux phénomènes *intellectuels* de la médiumnité. L'auteur est naturellement d'un esprit trop cultivé pour pouvoir admirer, dans leur ensemble, les communications prétendues spirites qu'obtiennent les médiums.

La plupart de ces messages — dit-il — au sujet desquels seulement des personnes superficielles, peu cultivées, fanatiques et exaltées peuvent se faire des illusions, ne sont qu'une répétition d'incohérences de la plus évidente pauvreté psychologique, qui fatigue et désespère, et devant laquelle plusieurs expérimentateurs s'arrêtent découragés.

Et M. Samonà cite à ce sujet ce que dit le professseur William James dans ses *Principes de Psychologie*. Toutefois, il reconnaît qu'une petite partie de ces « messages » ne se manifeste pas si évidemment comme le produit d'une banale désagrégation de la personnalité, et qu'on y rencontre des phénomènes de transmission de la pensée, télépathie, clairvoyance, prémonition, etc. Ce sont ces cas, *rari nantes* dans le vaste marécage de la production médiumnique, que le Dr C. Samonà étudie successivement et heureusement dans son livre, en parvenant ainsi à des conclusions encourageantes sur l'avenir de ces recherches.

Nous avons aujourd'hui — conclut-il en effet — des moyens de recherche que l'humanité n'avait encore jamais eus à sa disposition : nous pouvons donc espérer pouvoir affronter avec plus de succès le problème formidable concernant la connaissance de notre être. Les premières lueurs déjà entrevues nous permettent de comprendre que ce problème doit certainement contenir des découvertes immenses, imprévues, insoupçonnées, qui amèneront une révolution, non pas uniquement dans le domaine de la psychologie, mais peut-être aussi dans plusieurs autres branches de la science et des croyances humaines, et qui seront peut-être si grandes, si intéressantes, qu'elles donneront l'intonation à une époque non lointaine qui, selon le psychologue Floyd Wilson, devra être appelée l'*âge psychique*.

Ernest Bosc : **De l'Aimantation universelle ; la Polarité et le Fluide vital.** — (Bibliothèque de la Curiosité, Paris, 1910. — Prix : 4 fr.)

Pour l'auteur, tout ce qui vit sur la terre (et tout a, pour lui, sa vie propre), ne vit qu'à l'aide de l'Aimantation ; ainsi, le minéral, le végétal, l'animal et l'homme ne vivraient point si notre terre ne leur fournissait pas une source inépuisable d'aimantation. Il s'efforce de le démontrer dans ce livre, qui s'étend depuis des questions assez menues de physiques jusqu'aux problèmes les plus élevés de la philosophie.

Sans nous aventurer à juger la vérité des doctrines de l'auteur, qui n'entrent que bien indirectement dans le champ des recherches psychiques et sont plutôt de la compétence des Laboratoires physiques et chimiques, nous prévoyons que le reproche qu'on fera à cet ouvrage, c'est que l'auteur présente trop facilement comme admises une foule de données scientifiques, par le simple fait qu'il est lui-même intimement persuadé de leur vérité. On est surpris de voir citer Eliphas Levi dans une question scientifique ; de considérer comme résolu le problème de la recherche des sources « grâce aux beaux travaux de M. Jansé » (!), etc. Par contre, il y a incontestablement dans cet ouvrage des observations et des données intéressantes, qui pourront constituer des matériaux précieux pour les savants de l'avenir qui entreprendront ces mêmes recherches avec une méthode plus prudente et plus expérimentale.

Paul Flambart, ancien élève de l'Ecole polytechnique : **La Chaîne des harmonies.** *La Spirale et l'enchaînement des harmonies. La Spirale, processus de l'énergie vitale. Son rôle biologique dans les formes vivantes et dans les lois qui les régissent.* (Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris, 1910. — 3 fr.)

Cette étude, qui se rattache également à la Science, à l'Art et à la Philosophie, a pour but principal d'expliquer le rôle de la *Spirale dans la nature*. Elle s'appuie sur la théorie dynamique des *vibrations et ondulations*, admise aujourd'hui comme l'hypothèse la plus conforme aux faits. On sait que, d'après elle, il n'y a pas des énergies distinctes, mais bien *l'énergie unitaire qui se transmue* à travers toutes les échelles de vibrations, correspondant aux divers agents de la nature universelle.

Le côté surtout nouveau du livre est une étude des *lois d'harmonie transposées* à travers toutes les modalités vibratoires des agents universels. C'est cet essai de transposition qui a conduit l'auteur à expliquer la *raison d'être de la courbe spirale* dans la nature entière.

L'auteur n'est pas sans prévoir que les esprits positifs qui le liront ne manqueront pas, pour la plupart, de prétendre qu'il a été trop loin dans ses aperçus et conclusions... « Mais l'important — ajoute-t-il — serait de savoir si leur avis opposé (négation ou même simple doute) s'appuie sur des bases plus positives et plus sûres que les miennes, chose que je ne nie aucunement *a priori*. »

CESARE LOMBROSO : **Hypnotische und spiritistische Forschungen.** — (Julius Hoffmann, Stuttgart, 1911.)

C'est une élégante édition de l'ouvrage posthume de l'illustre criminologue, que nous avons déjà largement analysé l'année dernière. C'est un livre assez faible au point de vue scientifique, mais très intéressant à cause de la personnalité de son auteur, qui, en ses dernières années, a dû s'incliner devant la majesté des faits. Il méritait donc d'être traduit aussi en allemand, comme il l'a déjà été en anglais et le sera sans doute en d'autres langues.

Cette édition allemande est remarquable par le grand nombre de gravures dont elle est illustrée, et que l'auteur n'a peut-être pas toutes connues — ce qui parle plutôt en faveur de l'esprit d'initiative du traducteur qu'en faveur de sa scrupuleuse fidélité.

G. VAILATI : **Scritti** (1863-1909). — (Leipzig, J. A. Barth; Florence, B. Seeber; 1911. — Allemagne : 13 mk. 50; Italie : 15 lire; France : 16 fr. 50.)

C'est un énorme et magnifique volume de 970 pages, dans lequel les amis de l'auteur ont recueilli pieusement tous les écrits du distingué philosophe, mort l'année dernière et qui fut l'un des plus vaillants propagateurs de doctrines pragmatistes en Italie. Un certain nombre de ces écrits sont d'argument psychique. Il nous suffira de citer l'article : « La pensée de W. Crookes sur les Recherches psychiques »; trois différents articles sur la « Télépathie »; les analyses des livres de J. Scotti (« Le spiritisme et les nouvelles études psychiques »), de C. Baudi de Vesme (« Histoire du Spiritisme »), du Dr Visani-Scozzi (« La Médiumnité »), etc.

HENRI CORNEILLE-AGRIPPA : **La Philosophie occulte, ou la Magie,** tome Ier. — (Paris, Bibliothèque Chacornac, 1910. — Prix : 7 fr. 50.)

Très belle édition du chef-d'œuvre du célèbre occultiste allemand. Cette traduction n'est que le rajeunissement de la traduction attribuée à Levasseur. Au milieu du fatras de vieilles spéculations astrologiques, on trouve des chapitres au titre alléchant : « Comment les Passions de l'Ame changent le Corps même, et changent les accidents » — « Comment elles opèrent hors de soi sur un autre corps » — « De la merveilleuse Puissance des Enchantements » — « De l'Ame du Monde », etc. Malheureusement, on s'aperçoit bientôt que presque toutes les affirmations de l'auteur sont basées sur des faits naturels qui ont été aujourd'hui reconnus faux, ou mal interprétés.

J. HUELBES TEMPRADO : **Luz y Vida** (Manual del Creyente). — Barcelone, Carbonell y Esteva éd., 1911. — 3 pesetas.)

Ce volume est donné en don par *Luz y Union* à ses abonnés de 1911. L'ouvrage de M. H. Temprado est un exposé, bien écrit, de la philosophie kardéciste; les vers du même auteur, constituant l'Appendice du livre, sont remarquables.

Dans le même volume se trouve, comme Introduction, une monographie de D. CÉSAR-BORDOY GARCÍA, capitaine d'artillerie. Cet écrit, auquel a été décerné le prix d'un Concours pour le meilleur ouvrage spirite espagnol, est de nature plus expérimentale et scientifique.

JEAN LAMARCK : **Philosophie zoologique.** — Nouvelle édition. — (Schleicher frères, éd., 61, rue des Saints-Pères, Paris. — Prix : 2 fr.)

Dr FOVEAU DE COURMELLES : **L'Année Electrique, électrothérapique et radiographique.** — Revue annuelle des progrès électriques en 1910 (11e année). — (Ch. Béranger, éd., 15, rue des Saints-Pères, Paris. — Prix : 3 fr. 50.)

ALEXANDRE LEGRAIN : **Vrais Secrets de la Magie noire.** — (Guérin éd., Paris, 17, rue Laferrière.)

CALISTE DE WOLSKI : **La Pologne**; sa Gloire, ses Souffrances, ses Evolutions. — (H. Ferreyrol, Paris, 1, rue Vavin, 1911. — Prix : 3 fr. 50.)



AU MILIEU DES REVUES

Un cas de réincarnation ?...

Des hommes d'une grande valeur, comme Frédéric Myers et Lombroso, ont affirmé que l'intérêt de la métapsychie lui vient surtout de ce qu'elle permettra d'éclaircir expérimentalement, non pas uniquement la question de la survie de la personnalité humaine après la mort, mais aussi beaucoup d'autres problèmes concernant l'au delà. D'autres hommes non moins éminents ne partagent point cet avis. M. Camille Flammarion, par exemple, a prouvé qu'il n'existe pas une seule preuve scientifique de la vérité de ce qu'affirment certaines personnalités médiumniques : d'avoir vécu dans une autre planète. En serait-il de même pour la réincarnation, que les spirites kardécistes prônent, le plus souvent, par des raisonnements plutôt mystiques que positifs ? Il est tout au moins intéressant de voir comment on pourrait arriver à la démonstration expérimentale de cette doctrine, qui nous paraît, de prime abord, d'une nature si purement spéculative et métaphysique : c'est pourquoi nous croyons intéressant de reproduire ici une communication envoyée à la *Filosofia della Scienza*, de Palerme, par M. Carmelo Samonà, docteur en médecine et en droit, dont nous analysons dans ce fascicule même un important ouvrage qu'il vient de faire paraître.

Malgré la nature si intime des faits qui ont précédé la naissance de mes deux enfants, je les publie, dans l'intérêt de la sience... Je ne les discute pas, mais je désire qu'on les connaisse, afin qu'ils puissent être discutés par les autres. Aucune science ne peut progresser sans la connaissance des faits ; si en matière de métapsychique, par crainte du ridicule ou pour d'autres raisons du même genre, chacun garde pour soi les cas plus ou moins rares qui peuvent lui être survenus, adieu les espoirs de progrès ! Je t'envoie donc une relation synthétique et d'une fidélité absolue de leur mode de déroulement, mais sans aucune discussion de ma part, au sujet des intéressants problèmes qui font naître : rêves prémonitoires, personnalités médiumniques, etc.

Je crois, d'ailleurs, que ce cas, au point de vue de la recherche psychique, se présente bien, des personnes fort connues pour leur morale et leur intelligence ayant été informées dès le commencement des particularités qui survenaient les unes après les autres et les ayant suivies avec grand intérêt. Outre la narration des faits, je t'envoie donc les déclarations de plusieurs de ces personnes confirmant mon récit, prêt à te fournir d'autres preuves de même nature, et les éclaircissements supplémentaires que l'on croira utiles à la recherche scientifique.

Crois-moi, etc.

CARMELO SAMONA.

Le 15 mars de l'année 1910, après une maladie très grave (méningite) mon adorée petite fille, Alexandrine, âgée de presque cinq ans, cessait de vivre. Ma douleur et celle de ma femme, qui semblait en devenir folle, fut immense.

Trois jours après de la mort de l'enfant, ma femme la vit en songe, telle qu'elle était en vie, et lui disant : « Maman, ne pleure pas, je ne t'ai pas quittée, je ne me suis pas éloignée de toi ; vois-tu, maintenant je vais devenir petite comme cela » (et ce disant elle lui montrait comme un petit embryon complet, ajoutant : « Tu devras commencer à présent à souffrir une autre fois pour moi. » Après trois autres jours, le rêve se répéta presque identique.

Une amie de ma femme en ayant été informée, celle-ci, soit par conviction personnelle, soit pour l'encourager, lui dit que ce songe pouvait être un avertissement personnel de l'enfant, qui se préparait peut-être à renaître en elle, et, pour la mieux persuader de la possibilité du fait, elle lui apporta un livre de Léon Denis parlant de réincarnation.

Mais ni les songes, ni cette explication, ni la lecture de Denis ne purent atténuer sa douleur, et la pauvre mère demeura également incrédule à la possibilité de ce retour, d'autant plus qu'ayant eu un avortement récent avec opération (21 novembre 1909) et de fréquentes hémorragies, elle était sûre de ne pouvoir plus être enceinte.

Un matin de bonne heure, toujours peu de jours après la mort de notre petite fille, ma femme, pleurant comme d'habitude, toujours incrédule, me disait : « Je ne vois que l'atroce réalité du cher petit ange qui me manque ; cela est trop fort, trop cruel pour que je puisse rattacher un fil d'espérance à de simples rêves comme les miens et croire à un événement aussi invraisemblable que celui de voir renaître mon adorée petite fille en moi, d'autant plus lorsque je me représente mes conditions physiques actuelles. » Tout à coup, pendant qu'elle se lamentait si amèrement et désespérément, et que je cherchais, de mon mieux, à la réconforter, trois coups secs et forts, comme donnés par le doigt plié d'une

personne qui veut se faire entendre avant d'entrer, furent entendus à la porte de la chambre où nous nous trouvions, qui donnait sur un salon. Ces coups furent entendus en même temps par mes trois garçons, qui étaient avec nous dans la chambre; eux aussi, croyant qu'il s'agissait d'une sœur à moi qui avait l'habitude de venir à cette heure, ouvrirent la porte en s'écriant : « Tante Catherine, entre! » Mais grande fut leur surprise et la nôtre lorsqu'on ne vit personne, qu'on aperçut au contraire la chambre contiguë encore dans l'obscurité, et qu'on put constater et certifier d'une manière absolue que personne n'était entré. Ce fait nous impressionna beaucoup, surtout survenant à une heure de découragement suprême de ma femme.

Auraient-ils eu peut-être une origine métapsychique et quelque lien avec son grand abattement?

Le soir même de ce jour, nous résolûmes de commencer des séances médiumniques typtologiques que nous continuâmes méthodiquement pendant trois mois environ et auxquelles prenaient part ma femme, ma belle-mère, moi et quelquefois l'aîné de mes trois garçons.

Dès la première séance se présentèrent deux entités, l'une qui se donna pour ma petite fille et l'autre pour une de mes sœurs morte il y a bien longtemps, à l'âge de 15 ans, laquelle, selon ses dires, était le guide de la petite Alexandrine. Celle-ci s'exprima toujours avec le même langage enfantin comme lorsqu'elle était en vie, l'autre avec un langage élevé et correct, et elle prenait généralement la parole, soit pour fournir l'explication de quelque phrase de la petite entité, que l'on ne comprenait pas toujours bien, soit pour induire ma femme à croire aux affirmations de l'enfant.

Dans la première séance, Alexandrine, après nous avoir dit que c'était bien elle qui avait apparu dans le rêve à sa mère, et que les coups entendus le matin avaient été frappés pour montrer sa présence et essayer de la réconforter par des moyens plus impressionnants, ajouta : « Ma petite mère, ne pleure plus, car je recommencerai tout de suite à renaître par toi, et avant Noël je serai avec vous », et elle continua : « Papa chéri je reviendrai; petits frères, je reviendrai; grand'mère, je reviendrai; dites aux autres grands-parents et à la tante Catherine qu'avant Noël je reviendrai... » et ainsi de suite pour tous les autres parents et les connaissances avec lesquelles la petite Alexandrine avait eu des rapports plus serrés durant sa courte vie.

Il serait inutile de transcrire toutes les communications obtenues pendant trois mois environ, car, sauf la variante de quelques phrases tendres d'Alexandrine pour les personnes qui lui étaient les plus chères, elles sont presque toujours une répétition constante et monotone de l'annonce de son retour avant Noël, spécifié, comme dans la première séance, singulièrement pour chaque parent et chaque ami. Souvent, nous tentions d'arrêter une répétition aussi prolixe, assurant la petite entité que notre premier soin aurait été de communiquer à tous ce retour ou mieux cette renaissance avant Noël, sans oublier personne; mais c'était inutile, car elle s'obstinait de même à continuer jusqu'à épuisement complet des noms de ses connaissances. Ceci était très bizarre. On aurait dit que l'annonce de ce retour formait une espèce de monoïdéisme de la petite entité. Les communications se terminaient presque toujours par les mots : « Je vous quitte, tante Giannina veut que je dorme », et, dès le commencement, elle nous annonça *qu'elle aurait pu communiquer avec nous pendant trois mois environ, car ensuite elle se serait toujours davantage attachée à la matière et se serait endormie complètement.*

Le 10 avril, ma femme eut un premier soupçon d'être enceinte.

Le 4 mai un nouvel événement nous était annoncé par la petite entité. Nous nous trouvions alors à Venetico (province de Messine) : « Maman — dit-elle — il y en a une autre dans toi. » Comme nous ne comprenions pas cette phrase et la croyions erronée, l'autre entité (Giannina) intervint en disant : « L'enfant ne se trompe pas, mais elle ne sait pas bien s'exprimer; un autre être voltige autour de toi, qui veut aussi revenir sur cette terre. » Depuis ce jour Alexandrine, dans toutes les communications, affirma constamment et obstinément qu'elle serait revenue avec une petite sœur, et, de sa façon de s'exprimer, elle semblait s'en réjouir. Mais cela, au lieu d'encourager et de réconforter ma femme, fit augmenter en elle doutes et incertitudes, et même, après ce nouvel et curieux message, elle devint plus que jamais certaine que tout devait finir par une grande désillusion.

Trop de faits, effectivement, devaient se réaliser maintenant après cette annonce pour que ces communications pussent être véridiques, c'est-à-dire : 1° qu'elle fût véritablement enceinte; 2° qu'étant donné ses souffrances récentes elle n'avortât point comme il lui était déjà précédemment arrivé; 3° qu'il s'agit de deux créatures, ce qui lui paraissait encore plus difficile du fait qu'il n'y avait eu de précédents ni en elle, ni dans ses ascendants, ni dans les miens; 4° et que s'agissant de deux créatures, ce ne fussent ni deux garçons, ni un garçon et une fille, mais bien deux filles. Il était réellement encore plus difficile de prêter foi à la prédiction d'un ensemble de faits aussi complexes, contre lesquelles militaient une série de probabilités contraires.

Ainsi, ma femme, malgré toutes ces belles prédictions, vécut jusqu'au cinquième mois dans ses larmes, incrédule, et l'âme torturée en dépit que la

petite entité, dans ses dernières communications, l'eût conjurée d'être contente, en lui disant : « Prends garde, maman, que si tu continues à être si triste tu finiras par nous donner une constitution peu solide. » A un doute qu'exprima ma femme à l'une des dernières séances, relativement à la difficulté qu'elle ressentait à croire au retour d'Alexandrine, même si cela arrivait, car difficilement son corps aurait pu désormais ressembler à celui d'auparavant, l'entité Giannina s'empressa de répondre : « Cela aussi, Adèle, te sera concédé; elle renaîtra parfaitement semblable, peut-être un peu plus belle. »

Le cinquième mois, qui était le mois d'août, nous nous trouvions à Spadafora; ma femme fut visitée par un excellent médecin accoucheur, le Dr Vincent Cordaro, qui, après l'avoir observée, lui dit spontanément : « Je me garderais bien de l'affirmer d'une manière absolue, car à ce point de la grossesse il n'est pas encore possible de le constater avec certitude, mais un ensemble de choses me fait naître le soupçon qu'il puisse s'agir de jumeaux. »

Ces paroles constituèrent pour ma femme un véritable baume. Une lueur d'espérance commençait à naître enfin dans son âme endolorie, lui rendant pourtant plus graves et plus torturantes que jamais les angoisses causées par un fait qui survint quelque temps après.

A peine entrée dans le septième mois une nouvelle inattendue et tragique la secoua et l'impressionna tellement qu'elle fut prise soudain de douleurs aux reins et d'autres symptômes qui, pendant cinq jours, nous firent vivre dans l'anxiété terrible de voir survenir d'un moment à l'autre un accouchement prématuré d'où la créature ou les créatures qui seraient venues au jour n'auraient pu être viables, les sept mois n'étant pas accomplis. Je laisse à penser, outre les souffrances physiques, quelles angoisses devait éprouver le cœur de ma femme à cette seule pensée après l'espoir qu'elle avait commencé à nourrir. Et cet état aggravait encore les conditions des choses. Elle fut assistée aussi à cette occasion par le Dr Cordaro. Enfin, et contrairement à toute attente, le danger fut écarté.

Lorsque ma femme fut complètement remise et qu'on eut la certitude que les sept mois étaient accomplis, nous retournâmes à Palerme, où elle fut visitée par le médecin accoucheur bien connu, le Prof. Giglio, qui constata sans plus la grossesse et reconnut deux jumeaux. Ainsi, une partie assez intéressante déjà de ces communications, obtenues si à l'avance, était confirmée. Il restait encore pourtant d'autres faits beaucoup plus intéressants à voir se confirmer, particulièrement le sexe, et qu'il s'agît de deux filles, et que l'une d'elles rappelât de quelque façon physiquement et moralement la petite Alexandrine.

Le sexe fut enfin confirmé le matin du 22 novembre où ma femme donna le jour à deux fillettes. Quant à la constatation des ressemblances possibles physiques et morales, il faudra nécessairement laisser passer quelque temps, et les vérifier à mesure que les enfants se développeront. Il est étrange, cependant que, du côté physique, on puisse observer certains faits qui confirmeraient encore la prédiction et encouragent à continuer les observations, parce qu'ils font espérer que les communications puissent être vérifiées sous ce rapport aussi. En effet, les deux enfants, pour le moment du moins, ne se ressemblent pas entre elles, et sont même fortement dissemblables de corps, de teint et de forme; la plus petite semble pourtant une copie fidèle de la petite Alexandrine lorsqu'elle naquit, et, chose étrange, cette dernière reproduit dans sa naissance trois particularités physiques, à savoir : hypérémie de l'œil gauche, séborrée de l'oreille droite, et une légère asymétrie du visage, exactement identiques à celles avec lesquelles était née la petite Alexandrine.

Dr CARMELO SAMONA.

Ce récit est accompagné de très nombreuses attestations que nous nous voyons dans la nécessité de résumer.

Mme Catherine Samonà-Gardini, sœur du Dr Carmelo Samonà, déclare que sa belle-sœur lui parla des deux rêves immédiatement après les avoir faits, ainsi que des personnalités d'Alexandrine et Jeannine, qui s'étaient manifestées en des séances spirites et lui avaient annoncé qu'avant Noël la petite serait revenue au sein de la famille, au moyen de sa mère. Enfin, elle confirme que les deux jumelles ne se ressemblent point, mais que l'une des deux ressemble parfaitement à Alexandrine.

Mlle Adèle Mercantini, fille du professeur Mercantini, de l'Université de Palerme, atteste à son tour que Mme Adèle Samonà lui raconta le rêve qu'elle avait fait; au mois de juin, elle apprit l'annonce qui avait été faite dans les séances médiumniques.

M. le prof. Raphaël Wigley, pasteur évangélique, écrit que le Dr *Carmelo Samonà* lui raconta, le 5 mai, les rêves faits par sa femme, les trois coups qu'on entendit pendant que cette dame pleurait sa fille, l'annonce médiumnique, etc.

Le marquis Joseph Natoli écrit au docteur : « Vers la fin d'août dernier, ta belle-mère, princesse de Formosa, me communiqua que ta femme, aussitôt que ta fille mourut, en mars dernier, avait rêvé, etc., etc., — et que le rêve lui avait été confirmé dans quelques séances médiumniques. »

La princesse de Niscemi, mère du duc de l'Arenella, député au Parlement, écrit au Dr Samonà : « ... J'atteste que, quelques mois avant leur venue au monde, on m'avait raconté le rêve et les prophéties qui suivirent. C'est merveilleux! »

Le comte Ferdinand Monroy de Ranchibile, oncle de Mme Carmelo Samonà, née Monroy de Formosa,



confirme aussi les différents événements dans une lettre au directeur de la *Filosofia della Scienza* et proclame que le fait est simplement merveilleux.

Maintenant, il est clair qu'un de ces cas ne suffit point à permettre la croyance à la Réincarnation : il ne suffit même pas si on y ajoute les quelques autres que l'on connaît déjà. En effet, si nous ne parvenons pas à l'expliquer, cela dépendra uniquement de notre ignorance. L'hypothèse du hasard est sans doute bien difficile à admettre : celle de l'auto-suggestion, qui aurait produit sur la gestation de si étonnants résultats, n'est pas trop conforme à ce que nous connaissons d'elle ; l'hypothèse qu'il s'agit d'un phénomène *cénesthésique*, c'est-à-dire que Mme Samonà sentait subconsciemment ce qui se passait en elle, alors même que la gestation venait à peine de commencer (1), est aussi une supposition assez insuffisante ; mais il y a l'hypothèse de la *conscience subliminale, douée de faculté de prescience*, qui pourrait suffire à rendre compte de tout. Seulement, tout cela est bien obscur encore, et on comprend quelle attention méritent les études dont nous nous occupons pour la connaissance physiologique et psychologique de l'homme — voire même pour la recherche de ses destinées.

Un chat qui aurait vu un fantôme

On sait que les psychistes admettent généralement que les animaux sont souvent des « voyants », dans la signification médiumnique du mot ; M. E. Bozzano a même présenté aux lecteurs des *Annales des Sciences psychiques*, il y a quelques années, toute une série de faits de cette classe. Maintenant, M. G. LLEWELLYN, un auteur anglais très estimé, raconte, dans un des derniers numéros de l'*Occult Review*, de Londres, un autre fait qui, sans être absolument probant, ne manque toutefois point d'intérêt.

M. G. Llewellyn commence par prévenir les lecteurs qu'il n'est pas spirite et qu'il ne sait rien du spiritisme ; seulement, on lui a dit de différents côtés qu'il est un « sensitif ». Il n'a jamais assisté à des séances médiumniques, il n'a jamais lu des livres ou revues traitant de ces questions jusqu'à ces tout derniers temps.

Comme journaliste, très occupé — continue-t-il — je suis généralement si las lorsque je me couche — toujours bien après minuit — que je tombe endormi presque immédiatement, et je dors durant plusieurs heures sans interruption.

Une nuit que je n'oublierai jamais, j'étais dans mon état ordinaire de santé, très tranquille ; j'avais soupé comme d'habitude. J'étais couché depuis peu et je me trouvais dans ce doux état d'esprit qui constitue le demi-sommeil. La chambre était plongée dans la plus complète obscurité, puisque j'avais éteint la lumière électrique et j'avais tiré les rideaux amples et épais, qui couvraient les deux grandes fenêtres. Mon petit chat, qui dormait toujours sur mon lit, s'y trouvait comme d'habitude, et dormait paisiblement.

Pendant que je me tenais ainsi, les yeux à demi clos, je vis apparaître soudain en haut de la paroi, à droite (le côté où j'étais tourné), un long trait de lumière, d'un bleu clair et charmant. Il se mouvait dans la direction de la fenêtre de droite, et je le regardais d'un œil fasciné.

« Que c'est étrange ! — pensai-je. Je n'ai jamais vu le clair de lune entrer de cette façon quand ces rideaux sont fermés ; et puis, c'est un bleu qui n'est pas celui du clair de lune — et il se meut d'une façon si bizarre... Qu'est-ce que cela peut bien être?... Mais naturellement ça *doit* être un clair de lune, et peut-être y a-t-il des nuages qui passent sur la lune? »

La lumière, d'un bleu que je n'avais jamais vu auparavant et que je n'ai jamais vu depuis, continuait à errer dans la chambre, toujours du même côté, près du plafond, et je regardais stupidement le haut de la porte, sur laquelle pendait une lourde portière rouge, comme si la lumière avait pu traverser une muraille !

Enfin je sautai du lit, j'ouvris les rideaux et les volets et je regardai par la fenêtre. Mon regard étonné ne rencontra qu'une obscurité impénétrable. Pas de lune, pas une étoile, pas la moindre clarté ! Je ne pouvais voir ni la route, ni la rangée d'arbres qui s'y trouvait — rien. Les lanternes des rues sont éteintes de bonne heure dans la localité que j'habite, et l'obscurité était absolue.

« Pouvait-ce être quelqu'un avec une lanterne ou un projecteur? », me demandai-je, encore étonné, en revenant à mon lit. Je n'étais pas du tout apeuré et l'idée ne m'était pas venue qu'il pût y avoir en tout cela quelque chose de surnaturel.

Pendant que je me torturais ainsi la cervelle, le chat sauta tout à coup en bas du lit, le poil tout hérissé, les yeux étincelants, et d'un bond il fut à la porte, où il commença à griffer rageusement la portière, tout en émettant les cris les plus épouvantables que j'entendis jamais chez un animal. J'étais bien un peu effrayé ; toutefois, même alors, je ne songeai à rien de surnaturel : je pensai seulement que le chat était devenu fou tout à coup. Ce nouvel événement m'avait fait complètement oublier la lumière bleue.

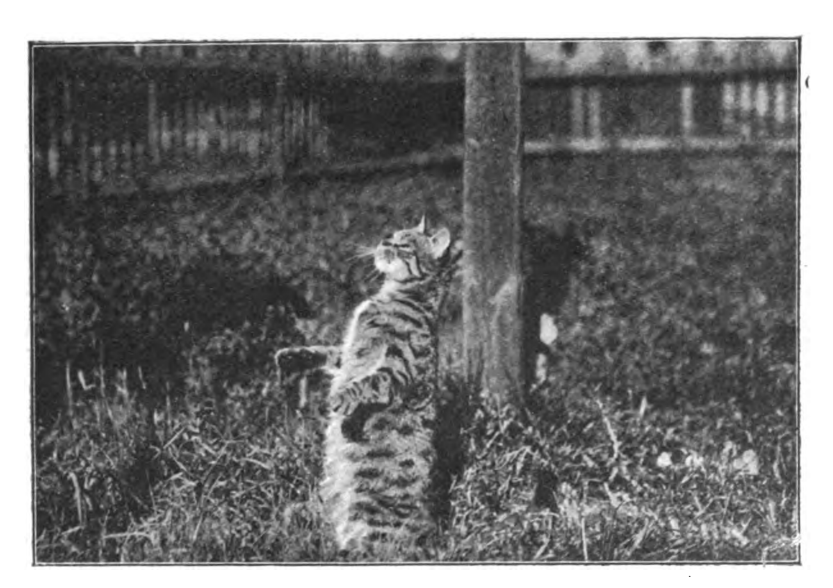
Je souffrais tellement en voyant la terreur de la pauvre bête, que je la pris dans mes bras et je

---

(1) De la date des deux rêves de Mme Samona à celle de son accouchement, huit mois exactement se sont passés ; elle devait donc être enceinte d'un mois environ quand elle fit ses songes.

tâchai de la calmer. Tout tremblant, le petit chat se serrait contre moi, en cachant sa tête et semblait être en proie à la terreur la plus intense. Je le caressai et le cajolai, et il se calma un peu, petit à petit ; mais à mon grand étonnement, il se tenait sur un côté du lit, en regardant avec terreur, les yeux flamboyants, le poil de nouveau hérissé. Je ne voyais rien, mais je suis absolument convaincu que le chat voyait quelque chose : rien ne pourrait ébranler ma conviction.

Se sentant sûr dans mes bras, maintenant que le premier choc de l'horrible spectacle — quel qu'il fût — était passé, le pauvre Fluff allongeait le cou et regardait en bas vers le tapis, en suivant les mouvements de l'ennemi, invisible pour moi, comme s'il avait paru aller tout le long du lit, en tournant devant la toilette. La « chose », quelle qu'elle fût, était sur le parquet, et ne faisait aucune tentative pour monter sur le lit. S'il s'était approché de nous, je suis sûr que Fluff serait mort sur le coup. Je regardai à mon tour dans la direction du regard du chat — mais je ne vis autre chose que le tapis !



" Fluff ".

Seulement, je ne dois pas oublier que j'avais vu la lumière bleue, alors que le chat dormait. On pourrait supposer que ma peur de la lumière a été communiquée au chat ; mais alors je n'avais aucune peur ; je trouvais même qu'il s'agissait d'une chose naturelle.

Un de mes amis a soulevé cette hypothèse : qu'il s'agissait peut-être tout simplement d'un rêve ! Je sais bien que j'étais réveillé ; il n'y a pas de doute ! D'ailleurs, je n'ai jamais été victime d'illusions de cette sorte. Ainsi que le sait le directeur de l'*Occult Review*, j'appartiens à la direction d'un journal hebdomadaire de Londres bien connu, de grand tirage ; je puis dire que mon pseudonyme est connu dans tout le monde. Je suis un homme pratique, logique, un homme d'affaires — non pas un rêveur ou un visionnaire.

Les études récentes des opticiens ont donné lieu à bien des théories nouvelles et surprenantes. Il paraît que nous sommes enveloppés de lumière, visible et invisible ; ce qu'on appelle la « lumière noire » ne peut être perçue par nos yeux, mais pourrait être visible pour des yeux organisés différemment. Le professeur Jerviss déclare qu'il est possible que certaines choses qui n'impressionnent point notre rétine soient perçues par des animaux possédant la faculté de voir dans l'obscurité.

Quelque temps après l'événement dont je viens de parler, un ami a attiré mon attention sur un fait presque identique rapporté par Mr. Maurice Hewlett à Miss Constance Smedley. Il y avait la même lumière bleue, qui allait et venait ; il y avait une petite bête — non pas un chat, mais un chien — qui dormait sur le lit ; il y avait la terreur épouvantable de l'animal, ses gémissements et hurlements de détresse ; il y avait enfin des mains fantomatiques qu'on vit passer sur le chien, comme le battant. Enfin les gémissements faiblirent, cessèrent. Le chien était mort...

En tout cas, ce que mon chat a vu devait être un objet bien horrible, car Fluff est le plus tranquille, le plus gentil petit animal que j'aie jamais vu. Pendant assez longtemps nous crûmes même qu'il était muet, puisqu'on n'entendait jamais sa voix.

La vue à travers les corps opaques chez une femme japonaise.

Le nouveau médium prodige dont il s'agit est Mlle Chizu Mifune, deuxième fille de M. Hidemasu Mifune, âgée de 25 ans. Cette jeune fille de Kumamoto, dans le Japon Méridional, est proclamée le plus grand trésor dont puisse se vanter le Japon ; c'est du moins ce qu'affirme le prof. Fugasai, de l'Université Impériale de Tokio, un spécialiste bien connu de psychologie. Comment est-elle parvenue à cette distinction ? A quel genre d'activité s'est-elle consacrée ? Pour tout dire en un mot, elle est clairvoyante. On a

beaucoup parlé d'elle au Japon en ces derniers temps, et ce que l'on raconte d'elle est réellement remarquable.

M. Kiyohara, son beau-frère, qui est professeur dans une école secondaire de Kumamoto, s'étant pris à étudier l'hypnotisme, endormit une servante chez Mlle Chizu, en 1903. Mlle Chizu, qui était alors âgée de 18 ans, s'intéressa vivement à ces expériences, et s'offrit à son tour pour être hypnotisée. Elle montra dès le début une susceptibilité remarquable à l'influence hypnotique, subissant fort bien les suggestions qui lui étaient faites.

Après plusieurs séances, l'hypnotiseur lui suggéra qu'elle pouvait voir des choses à grande distance. La guerre russo-japonaise battait alors son plein, et l'escadre de Vladivostok cherchait à faire couler les transports japonais. Dans son sommeil hypnotique, Mlle Chizu fut sollicitée de s'assurer de la condition dans laquelle se trouvaient les soldats de la division de Kumamoto, que l'on supposait être à bord d'un de ces navires. Elle répondit que, bien que les soldats eussent quitté Nagasaki, le navire sur lequel ils étaient embarqués avait dû faire retour au port par suite d'une avarie aux machines, mais que les soldats étaient sains et saufs. Il fut ensuite prouvé qu'il en était réellement ainsi.

Au commencement de juillet 1908, M. Kiyohara dit à sa belle-sœur que, si elle avait respiré profondément d'une certaine façon, elle aurait atteint un état de conscience dans lequel la distinction entre le moi et le non-moi se serait trouvée éliminée, et qu'elle aurait pu voir alors à travers des objets opaques. Suivant cette suggestion, elle répéta les exercices de respiration profonde, plusieurs fois par jour. Elle trouva d'abord cela très épuisant, et le sang lui montait violemment à la tête, mais elle finit par pouvoir retenir sa respiration durant deux minutes sans trop de difficulté.

Vers la moitié du mois, elle était en train de faire ses exercices de respiration, quand elle vit plusieurs vers d'une longueur d'un cinquième de pouce environ sur le tronc d'un prunier dans son jardin. En allant sur place, elle ne vit plus aucun ver, mais trouva un petit trou pas plus large qu'une tête d'épingle. Elle arracha alors l'écorce autour du trou, et trouva réellement les vers sous l'écorce. Cette fois, Mlle Chizu déclare n'avoir pas vu d'abord l'écorce, mais uniquement les vers.

Quelques jours après, dans le même mois, pendant qu'elle se baignait dans la mer à marée haute, elle perdit sa bague en or, et à la marée basse, elle se mit à la chercher. S'étant assise sur le rivage, elle respira profondément, et en regardant autour d'elle, elle vit la bague à 20 m. environ de distance. Elle ne vit alors autre chose que la bague, mais ayant été sur place, elle trouva que le bijou était presque entièrement couvert de coquillage et d'huîtres.

De nouvelles expériences montrèrent qu'elle pouvait voir à travers un corps humain ou un vase de zinc ou de pierre d'immense largeur.

En certains cas, elle place les objets enfermés ou enveloppés, qui lui sont soumis, sur ses genoux, ou les tient sur son front. Elle affirme pouvoir alors voir l'objet dont il s'agit comme s'il se trouvait à un pied de distance d'elle, alors que d'autres fois le contenu lui est suggéré à l'esprit et elle voit alors l'objet caché.

Elle appelle ces exercices de profonde respiration et ces tranquilles méditations « des unifications d'esprit ». Cette « unification d'esprit » s'obtient facilement en présence de personnes familières, mais est très difficile à atteindre en présence d'étrangers, et parfois on n'y parvient pas du tout. L' « unification d'esprit » paraît l'épuiser, et après un effort particulièrement laborieux elle tombe souvent dans un sommeil profond.

Après tant de succès, Mlle Chizu chercha à voir dans un corps humain, afin de localiser la position d'une maladie, et elle y réussit, de telle façon qu'elle prétend maintenant pouvoir voir à travers le corps humain plus facilement qu'à travers des objets inanimés. Si les patients croient en sa faculté, l'effort pour unifier son esprit est beaucoup plus aisé que dans les autres cas ; souvent le scepticisme du patient constitue une obstruction complète au développement des facultés de la voyante.

Elle peut apercevoir des excroissances anormales dans les organes intérieurs, des tumeurs et leurs changements de couleur, mais elle n'a pas jusqu'ici donné de descriptions de ces couleurs. Elle a des difficultés à voir à l'intérieur d'un estomac, en disant que c'est désagréable.

Une autre faculté particulière de cette jeune fille, c'est qu'elle peut se souvenir dans son état normal des choses qu'elle a vues dans son sommeil hypnotique. En voici un exemple : M. Hibei Tsuji, un marchand d'Osaka, demanda à Mlle Chizu si sa fiancée (qu'il n'avait pas vue encore, conformément à l'usage japonais) était jolie. Et sur sa réponse affirmative, il l'épousa. Quelque temps après, Mlle Chizu ayant rencontré cette dame, la reconnut aussitôt.

Dans certains cas, néanmoins, elle n'a pas été correcte dans ses tentatives. Une jeune femme s'enfuit de chez son mari, et Mlle Chizu dit qu'elle se trouvait dans une certaine maison en Beppu. Le nom et l'adresse étaient justes, mais la femme se trouvait à Tokio. Mlle Chizu épousa un officier en 1907, mais ensuite elle divorça, de telle façon qu'elle put se consacrer tout entière à l'art de la clairvoyance. Elle s'occupe maintenant à Kumanoto à localiser les maladies des patients, et à les soigner avec son « pouvoir mesmérique ». La femme d'un des principaux commerçants d'Osaka, qui était une de ses clientes, dit que lorsque Mlle Chizu lui prit la main, elle ressentit

comme une secousse électrique; le rhumatisme dont elle souffrait disparut alors complètement.

Maintenant, beaucoup de monde se demande : n'est-ce pas une fraudeuse? Ou bien ne peut-on pas trouver quelque trace de collusion dans ses expériences?

C'est peut-être pour répondre à ces questions qu'elle arriva tout à coup à Tokio le 13 septembre dernier et prouva ses facultés psychiques spéciales devant douze doctes professeurs de l'Université Impériale. Par suite de cette expérience, cette Commission fut unanime à déclarer ne pas avoir découvert la moindre trace de fraude ou de collusion; ces savants ne savent pas à quoi attribuer ce pouvoir indiscutable de voir à travers les corps opaques alors qu'elle se trouve dans sa conscience normale. Plusieurs des professeurs exprimèrent leur opinion personnelle, que nous ne partageons d'ailleurs pas.

Mais avant de passer aux expériences les plus rigoureuses et les plus pénibles que firent ces savants, il me faut parler de la constitution physiologique de cette dame, puisque c'est là la première question qui se présente à la plupart des esprits. J'ai vu un rapport de médecin sur elle; c'est de ce document, ainsi que de ce que disent ses connaissances, que je peux fournir les renseignements suivants.

Elle est bien développée et d'une taille élevée. Son teint est plutôt blanc; elle rougit très facilement. Elle ne présente aucun défaut physique, hormis aux oreilles. Ses manières sont celles d'une femme raffinée et d'une bonne éducation. Elle n'a jamais souffert d'aucune maladie sérieuse, bien que sa constitution la porte à une intoxication facile du sang. Elle est un peu dure de l'oreille droite, alors qu'elle entend parfois à gauche des bruits confus, bien que cette petite infirmité ait beaucoup diminué dans ses dernières années. La vue est ordinaire, et elle n'a montré aucune capacité spéciale à apercevoir des objets dans l'obscurité. Elle est d'une nature sensitive, modeste, et se laisse plus facilement influencer par une douce suggestion que par un brusque commandement. Strictement honnête, elle est scrupuleuse dans la manière de tenir ses engagements. Elle est sympathique, généreuse, très religieuse, étant particulièrement dévote à la déesse Kwannon, elle croit aux augures, et un mauvais présage suffit à la bouleverser durant une journée entière. Elle a terminé ses études primaires sans s'être beaucoup distinguée; elle n'était pas portée aux mathématiques, mais s'occupait avec amour de broderies; les différentes règles de l'étiquette l'intéressaient beaucoup. Elle ne souffrait pas de cauchemars ou d'attaques de somnambulisme; ses rêves n'ont jamais rien eu de remarquable, sauf dans une occasion. quand elle rêva, alors qu'elle se trouvait à Kioto, que la déesse Kwannon de Klyomitzu lui reprochait de ne pas avoir visité son autel — ce qu'elle fit alors dès le matin suivant.

Il n'y a donc rien d'anormal en elle; elle peut bien être appelée une personne saine. Tout son secret, s'il y en a un, consisterait en cet état de conscience où le moi le non-moi se trouveraient éliminés, dans la vraie condition d'unification de son esprit; cela peut paraître peu satisfaisant, mais nous, Japonais, nous ne trouvons pas une meilleure hypothèse.

Le prof. Fukural et le Dr Imamura, de l'Université Impériale de Kioto, se sont rendus expressément à Kumamoto, il y a un mois environ, pour examiner Mlle Chizu, et déclarent qu'elle a prouvé sa capacité à discerner le contenu d'une petite boîte de tôle, d'un pot à bière, d'une théière et d'une tasse à thé. Elle lut à travers ces récipients des cartes de visite, des caractères chinois, des signes, un mot anglais, et donna la description de petites peintures. Comme Mlle Chizu ne connaît pas l'anglais, elle ne put qu'indiquer la forme des lettres; le mot qu'elle lut était *campus*. Les deux savants disent que dans quelques-unes des expériences, ils ne connaissaient pas le contenu des récipients soumis à l'examen de Mlle Chizu. Ces professeurs firent cinquante-deux expériences, et le 82 % des réponses furent correctes. Elle se plaignait que l' « unification d'esprit » lui était difficile alors qu'elle était assise en face des professeurs, et que les insuccès se produisirent en ces cas.

Le Dr Imamura donne la description suivante du procédé de l' « unification » :

« Elle s'assit à la turque sur un coussin avec une enveloppe sur ses genoux et s'efforça en vain, pendant quatorze minutes, d'unifier son esprit. Alors, elle fit une autre tentative. Je la regardai par derrière. Elle plaça sa main sur un hibachi et émit deux profondes respirations, après quoi elle leva sa tête et raidit son corps; ensuite, tournant sa tête à droite, elle l'inclina graduellement en avant et replia son corps; enfin, elle reprit sa première position. Après être restée ainsi durant quinze minutes, elle se leva. En répondant à notre demande, elle dit qu'elle voyait des caractères choinois — ce qui était correct. »

C'est peut-être à cause de la situation défavorable dans laquelle elle se trouvait, qu'elle ne réussit pas le 14 en présence des professeurs et avec l'apparat expérimental qu'ils placèrent devant elle à Tokio. Dans cette occasion, on fit des balles spéciales en plomb, et on cacha à l'intérieur quelques mots écrits. Elle se retira comme d'habitude dans une grande pièce plutôt sombre; l'un des professeurs regardait derrière elle, en se tenant à quelque distance pour ne pas troubler sa sensibilité.

Mais elle prit sa revanche le lendemain; ce jour-là, elle lut de l'écriture à travers un récipient de plomb de l'épaisseur de quatre pouces, enfermé dans une boîte en bois; cette boîte était strictement enveloppée avec du gros papier et bien cachetée par l'un des

expérimentateurs. Elle n'employa pas plus de dix minutes avant de lire que l'écriture portait les trois caractères chinois « Shin Jin Tsu »; tous les assistants furent frappés d'étonnement quand on constata qu'elle avait dit juste.

Ce jour même, elle révéla de nouveau sa puissance dans l'après-midi chez Kenzo Ando, membre du Parlement. Cette fois, on plaça devant elle une boîte laquée; M. Ando, qui est aussi natif de Kumamoto et connaît Mlle Chizu et sa famille, et ami d'enfance de M. Kiyohara, son beau-frère, déclara qu'il s'agissait de personnes dignes de foi et qu'il n'y avait rien de douteux dans leur caractère...

YONE NOGUCHI,
Dans le *Boston Transcript*.



ÉCHOS ET NOUVELLES

M. Sgaluppi sous le nom de A. Sartini à Paris en 1882

On a pu voir d'après notre article du mois de décembre que, entre autres noms, M. Sgaluppi-Santini-Sarak-Das, etc., s'était fait aussi appeler Sartini, Sartini de Rosarno. Les *Annales des Sciences Psychiques* l'avaient déjà révélé; voici de nouveaux documents prouvant la réalité de nos affirmations.

Un de nos lecteurs, M. Raynaly, nous écrit une lettre dont voici le texte :

Monsieur le Directeur
de la *Revue du Psychisme expérimental*,

Le numéro de décembre 1910 de votre Revue m'ayant été communiqué, j'ai particulièrement lu les articles concernant le pseudo-docteur de Sarak.

Cette lecture a eu d'autant plus d'intérêt pour moi que, vers 1884, j'ai beaucoup fréquenté, pendant un certain temps, le personnage en question qui faisait ses premières armes à Paris.

En 1894, j'ai fait paraître un volume intitulé : *Les Propos d'un Escamoteur*, dans lequel, pages 177 et suivantes, je consacre un chapitre au récit des relations que j'ai eues avec celui qui se faisait alors appeler Albert Sartini de Riosalto ou quelque chose d'approchant (1). Le cas échéant vous trouveriez là des détails qui donnent bien l'indication des tendances de cet aventurier qui me paraît bien tenir aujourd'hui ce qu'il promettait jadis.

N'ayant aucun exemplaire de ce volume à ma disposition, je suis privé du plaisir de vous en envoyer un. Le faible stock qui existe encore ne se trouve que chez M. Caroly, 20, boulevard Saint-Germain. A tout hasard, je me permets de vous adresser ces quelques mots et vous prie d'agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

RAYNALY.

Nous nous sommes procurés *Les Propos d'un Escamoteur* et sommes allés voir M. Raynaly, qui nous a confirmé la comique aventure survenue chez Victor Hugo, aventure dans laquelle Sartini-Sarak avait décoré le poète!

Pour bien nous prouver que Sarak et Sartini constituent bien un *seul et même personnage*, M. Raynaly nous a donné la très intéressante photographie ci-jointe qui porte au dos la dédicace signée Sartini. Il est facile de reconnaître l'analogie des traits dans la photographie « Docteur A. de Sarak » que publia le *New-York Times* en 1900 et la photographie Sartini qui date de 1882. La différence d'âge concordant en outre à merveille. Si on n'était pas convaincu par ce qui précède, on pourrait enfin comparer les signatures et s'assurer que l'S de Sartini est bien l'S de Sarak, etc.

Extrayons quelques passages des seize pages que M. Raynaly consacra à A. Sartini dans *Les Propos d'un Escamoteur :*

Qu'on se figure, écrit-il, un jeune monsieur de vingt-six à vingt-huit ans, d'une beauté fatale et porteur d'un habit dont le drap disparaissait sous la plus complète collection de décorations qu'on puisse imaginer. Les basques seules de cet habit fantastique étaient indemnes. Le dos aussi. Mais sur le devant, des deux côtés, c'était une prodigieuse constellation de croix et de médailles. Toutes les boutiques du Palais-Royal semblaient s'être donné rendez-vous sur cette poitrine! Certes, j'avais déjà vu des prestidigitateurs décorés,

(1) Le vrai nom est Albert Sartini de Rosarno.

mais celui-là, décidément, passait la mesure ; je n'exagère pas en évaluant à une quarantaine les croix, insignes, crachats et médailles qui pendaient, brillaient, oscillaient et cliquetaient sur cette idéale devanture...

Le concert reprit de nouveau et, lorsqu'il fut à sa fin, notre homme revint à la charge. S'approchant du président de la Société, il lui fit, avec son accent italien, un petit discours relatif. Puis, gravement, il lui accrocha une médaille à la boutonnière et lui remit pompeusement le diplôme afférent. L'excellent président, sans rien comprendre à cette étrange cérémonie, accepta bonnement médaille et diplôme, aux applaudissements des spectateurs qui comprenaient encore moins.

Très peu de temps après j'allais chez lui... J'appris d'abord que « mon excellent ami » était non seulement prestidigitateur, mais surtout magnétiseur. Il m'offrit un magnifique programme au sommet duquel resplendissait une étoile flamboyante centrée d'une sorte de lune soutenue par des nuages. Dans cette lune, un triangle sur les trois côtés duquel on lisait les noms de Mesmer, du Potet, d'Amico. Au milieu de ce triangle, un œil ! Ce programme si singulièrement illustré annonçait les :

Séances scientifiques expérimentales de Magnétisme, Catalepsie et Lucidité, par le professeur E. Saldini (1).

Parmi l'énumération d'une trentaine de titres relatifs aux expériences, on relève les perles suivantes : Démonstration de l'état d'hypnotisme par la fascination du regard (?)... — Rétablitation (*sic*) de l'état de station (?). — Dilatation de la pupille oculaire. — Opérations chirurgiques (*sic*). — Raideur et glace de cadavre (*brou...!*). — Anesthésie... avec un renvoi donnant la folâtre explication suivante : « Cest dans cet état d'anesthésie complète que se trouvent les malheureux frappés de catalepsie et qui se réveillent après quelques jours dans l'horreur ténébreuse du cercueil, frappant vainement de leurs poings les planches inflexibles de la bière !... »

A la première entrevue, il m'offrit gratuitement une modeste décoration accompagnée de l'indispensable diplôme que j'ai la joie de posséder encore, mais que j'ai eu la coupable négligence de ne point faire encadrer. Quant à la médaille, j'ai eu la modestie de ne jamais m'en parer, même dans les plus solennelles occasions. Tel était le jeu de ce rastaquouère. Cet analyste du cœur humain s'adressait indistinctement à tout le monde, sachant bien qu'ils sont rares ceux qui se montrent inaccessibles à ces légères satisfactions de la vanité. Il commençait par faire cadeau d'une petite décoration sans grande importance. Il y avait bien, disait-il, quelques menus frais, mais c'était son affaire, trop heureux de vous offrir cette faible marque de son estime, etc., etc. C'était une entrée en matière. Quelque temps après, il insinuait que votre boutonnière ne pouvait en rester là. Alors, c'étaient des offres diverses : pour quarante francs, vous pouviez avoir un ruban d'un vert éclatant. Pour cent, cinq cents ou mille francs et plus, vous pouviez prétendre aux plus importantes distinctions. Je connais certaines de ses dupes qui ont versé jusqu'à deux mille francs pour des décorations qu'ils n'ont, d'ailleurs, jamais vues !

De quel droit exerçait-il ce singulier commerce ? De qui était-il l'agent ? De quelle ténébreuse officine tirait-il tous ces magnifiques diplômes qu'il me fit voir un jour ? Mystère et ferblanterie ! Je n'ai jamais rien pu savoir à ce sujet, pour l'excellente raison que je ne le lui ai pas demandé, supposant qu'il se serait probablement bien gardé de me le dire. Je n'en étais pas moins fixé sur l'honorabilité del signor Ernesto Saldini de Riosalto, comme il se faisait appeler dans les grands jours...

... Avant d'en finir avec lui, il faut citer l'exemple suivant qui est d'une rare édification : il prend un jour la résolution d'aller offrir une de ses décorations interlopes à Victor Hugo ! Dans ce but, peu banal, il me proposa, ainsi qu'à cinq autres personnes, de former une députation investie de l'honneur d'aller présenter cette distinction au Maître... Saldini, qui avait toutes les audaces et une garde-robe *ad hoc*, avait revêtu, pour la circonstance, un superbe costume d'attaché d'ambassade, tout brodé d'or, chapeau à cornes et à plumes, s'il vous plaît, épée au côté, et, naturellement, l'inévitable constellation composée de toutes les décorations que son magnifique habit pouvait contenir, y compris la cravate de commandeur, etc., etc. Nous arrivons chez Victor Hugo. Là, Saldini expose le but de notre visite à la personne chargée de nous recevoir ; celle-ci monte prendre des ordres et redescend en nous disant textuellement ces mots : « *Messieurs, entrez au salon, Victor Hugo va descendre.* » Nous entrons au salon et, après quelques minutes d'attente, le maître apparaît, vêtu simplement d'une longue houppelande. Nous nous inclinons en silence, visiblement émus. Seul, Saldini, suffisamment maître de sa personne, débite un speach et remet sa modeste offrande au poète, qui accepte simplement et ne paraît trouver dans cette petite cérémonie rien de bien extraordinaire... Il accepta facilement la demande qui lui fut faite d'un reçu de sa main, et Saldini emporta un autographe du grand homme. C'était ce qu'il voulait... Le lendemain, le *Journal* rendit compte de cette solennité...

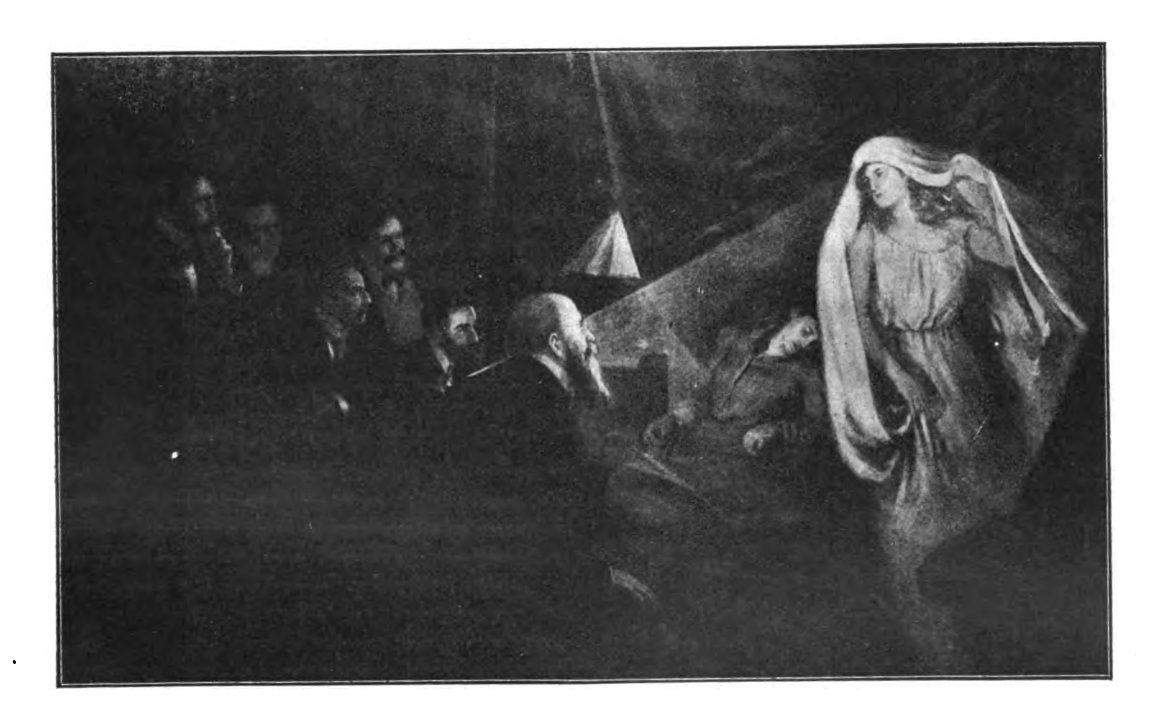
Quelque temps après, je fus en butte aux obsessions de mon « excellent ami » qui voulait absolument me décorer à nouveau, moyennant finances, cette fois ! Il s'agissait simplement de se faire rembourser des petits honoraires pour la première distinction dont il m'avait gratifié. Il en fut naturellement pour ses frais. J'en savais assez, trop même, sur son compte, et cessai finalement toute relation avec cet individu...

(*Revue du Psychisme Expérimental.*)

(1) M. Raynali a appelé Sartini du nom de Saldini pour éviter d'être inquiété par lui. Il est facile de s'assurer du vrai nom par la dédicace de la photographie.

Un tableau de sujet spirite

A l'Exposition Internationale de Florence, en 1908, l'attention du public fut grandement attirée par un tableau d'un peintre italien bien connu, M. Italo Sabatini, intitulé : *On ne meurt pas*. Ce fut un de ces rares tableaux qui font sensation, non seulement pour l'habileté de l'artiste, mais pour la nature insolite de l'argument traité. Ce même tableau se trouve depuis plusieurs mois déjà exposé à la Mendoza Gallery, à Londres; il doit être exposé ensuite à Munich et Dresde, mais la faveur du public le retient encore, pour le moment, dans la capitale britannique.



Comme nos lecteurs peuvent le voir, il s'agit de la représentation d'une séance médiumnique de « matérialisation »; une forme féminine, de grandeur naturelle, soulève les rideaux du cabinet, en laissant voir le médium endormi sur sa chaise, à laquelle il a été lié. L'un des assistants a dirigé le jet de lumière d'une lampe électrique de poche sur le fantôme et tous les expérimentateurs regardent attentivement l'apparition.

Chaque figure est un portrait de spirites ou psychistes italiens : ce sont, de droite à gauche : le prof. Ch. Caccia, M. Hall, le prof. Santori, Mr Mazzoni, le prof. Vespasiani et le prof. Frittelli.

Il nous faut toutefois ajouter qu'il ne s'agit point de la représentation réelle d'une séance donnée : M. Sabatini déclare que, bien qu'il ait assisté à des séances de matérialisation, il ne lui est pas encore arrivé de voir apparaître un fantôme si clairement : il a seulement voulu reproduire sur la toile ce qu'il croit être possible, d'après le peu qu'il a vu, et ce qu'ont vu d'autres observateurs.

Inutile d'ajouter que notre gravure incolore ne peut donner qu'une idée bien imparfaite du caractère saisissant de ce tableau.

Nécrologie

⁂ On annonce la mort de **Harrison D. Barrett,** qui fut durant quatorze ans Président de la National Spiritualists' Association, la grande fédération des spirites nord-américains, et Directeur du *Banner of Light*. Pendant longtemps, il montra la plus grande activité, en parcourant vingt fois les Etats-Unis de long en large dans son œuvre de propagande; malheureusement, il fut frappé, il y a quatre ans, environ, d'une maladie terrible, qui le tint constamment immobilisé sur son lit, tout en lui conservant la pleine lucidité de l'intelligence. Presque en même temps, le *Banner of Light* de Boston, qui avait eu, à ce qu'on affirme, un tirage de près de 60.000 exemplaires, tomba rapidement et disparut enfin, surtout en face de la concurrence d'un journal ayant un cachet plus moderne : le *Progessive Thinker* de Chicago.

Mr. Barrett était né en 1863 à Canaan (Maine), avait fait les études théologiques et avait été ordonné pasteur de l'Eglise Unitarienne, qu'il quitta ensuite pour le Spiritisme.

*** Le 10 janvier est mort à Calcutta **Babu Shishir Kumar Ghose**, fondateur et directeur du *Hindu Spiritual Magazine*, une importante revue spirite. Il était parvenu à l'âge de 72 ans. Né d'une famille très pauvre, il parvint par son activité et son talent à une situation socialement élevée. Il fonda un journal indigène, l'*Amrita Bazar Patrika*, qu'il dirigea durant un bon quart de siècle; il s'occupa d'affaires, faisant vivre une énorme famille, dont il était comme le patriarche — famille composée de ses frères, de leurs femmes, fils et petits-fils, ainsi que de ses propres descendants. Un député anglais, Mr. W. S. Caine, dans son Introduction à un volume de Shishir Kumar Ghose, l'appelait « une force de la Société hindoue, un homme admirable pour sa profondeur métaphysique, ses talents variés, son pur patriotisme, son noble caractère ».

*** De Naples nous vient la nouvelle de la mort du Rév. **Ernest Senarega**, dont nos lecteurs se rappelleront peut-être les intéressantes discussions sur le « miracle » de saint Janvier, avec notre collaborateur M. Marcel Mangin. Il était tout jeune encore. Le pasteur A. Muston, qui fut son maître, écrit dans le journal *La Luce* : « Ame religieuse, il désirait ardemment défendre le principe spiritualiste et affirmer les vérités chrétiennes, en prenant ses armes et ses arguments partout où il pouvait le faire honnêtement. C'est dans ce but qu'il s'occupa des phénomènes spirites et s'en prévalut dans les discussions sur la survie de l'âme et sur la vie de l'Au-Delà. »

L'exercice illégal de la médecine

Par suite d'une plainte du Syndicat des Médecins de la Seine, une perquisition judiciaire a eu lieu, le 18 courant, 23, rue Saint-Merri, à Paris, au siège de la « Société Magnétique de France », de « l'Ecole Pratique de Magnétisme et de Massage » et de la « Librairie du Magnétisme ». M. Hector Durville, secrétaire général de la Société Magnétique et directeur de l'Ecole et de la Librairie, sera poursuivi pour exercice illégal de la médecine.

La ridicule aventure d'un chercheur de trésors

La recherche des sources, des minéraux, etc., au moyen de la « baguette divinatoire » ne jouissait déjà pas de beaucoup de prestige dans les cercles de la science officielle, malgré les longues études et les affirmations d'hommes éminents comme le professeur Barrett; il est malheureux que des événements ridicules comme ceux qui se passent actuellement à Cholet viennent en augmenter le discrédit.

Le rabdomancien dont il est question ici, et que les dépêches de l'Agence Fournier et de quelques journaux appellent « ingénieur » est ce même Jansé, dont nous avons exposé dans notre fascicule de janvier 1909 les théories et prétentions enfantines.

Nous rapportons ici, à l'édification de nos lecteurs, l'article paru dans le numéro du 23 février du *Matin*, de Paris :

CHOLET, 22 *février (par dépêche de notre envoyé spécial.* — Cholet, la coquette et manufacturière ville de Maine-et-Loire, où l'existence s'écoulait quiète et uniforme, est actuellement révolutionnée par le pouvoir mystérieux d'un sourcier dont les baguettes divinatoires découvrent des trésors cachés dans cette région.

On croit toujours ici au pouvoir des « *voyeurs d'eau* », des sourciers, et malgré le scepticisme et les moqueries des esprits forts, nombreux sont à Cholet ceux qui, depuis quelque temps, ne rêvent plus que de souterrains abandonnés, d'oubliettes où des trésors immenses seraient enfouis. Il s'est même trouvé un riche Choletais, M. Georges Baron, pour acheter un certain terrain et pour fournir, depuis bientôt six mois, les fonds nécessaires aux travaux de recherches d'un de ces fabuleux trésors.

— J'irai jusqu'au bout, je dépenserai tout ce qu'il faudra dépenser, me déclare M. Baron, pour atteindre ce trésor. Après, nous en chercherons d'autres, car il en existe une trentaine enfouis autour de Cholet. C'est du moins, le nombre qu'indiquent les instruments de M. Jansé, inventeur méconnu d'une science nouvelle qui révolutionnera le genre humain.

Ces trésors datent, en général, du temps de l'occupation anglaise et M. Baron, dont la confiance semble inébranlable, malgré des retards successifs qui depuis six mois prolongent les travaux, m'emmène à son terrain du boulevard de l'Oisillonnette, où une équipe de six ouvriers terrassiers a creusé deux puits, l'un de treize mètres soixante avec une galerie de huit mètres, l'autre de douze mètres. Il a fallu déjà pomper 4.000 mètres cubes d'eau, tant à bras qu'à la vapeur, pour tenter d'atteindre les galeries souterraines où, d'après les calculs de M. Emile Jansé, sourcier et inventeur de la *Radioscopie magnétique*, on trouvera deux cercueils en buis et en plomb et des caisses de fer contenant de l'or pour une somme qui dépassera peut-être quatre millions.

Ce M. Jansé est un ancien marin. Durant les longues années qu'il passa les yeux fixés sur la boussole, il s'efforça de reconnaître les causes des variations accidentelles de la déclinaison et il explique :

— Je suis parti de ce fait que la présence des gisements de fer et de ferro-nickel peut être décelée par une aiguille aimantée. J'ai pensé qu'il devait être possible d'imaginer d'autres instruments susceptibles d'être influencés par le cuivre, le plomb, le zinc, l'argent, l'or; enfin par tous les autres métaux ou minerais.

Pendant plus de trente ans, il chercha et, de déduction en déduction, il fut conduit à construire ce qu'il appelle ses *révélateurs positifs et négatifs ou baguettes divinatoires*.

Ce diable d'homme, en effet, voit et connaît tout. La terre n'a plus de secrets pour lui. Il sent toutes les richesses qu'elle recèle et qu'elle conserve jalousement dans son sein.

— La terre est pour moi, déclare-t-il, aussi transparente qu'un globe de cristal.

Enfin, ses baguettes métalliques, outre la découverte des sources, des trésors et des mines, lui permettent encore d'étudier toutes les questions qui relèvent de la polarité, même au point de vue humain, les faits biologiques du plus haut intérêt. Une certaine terreur s'empare de tous, dès qu'il sort ses instruments de la sacoche qui pend à son côté. A une dame, il prédit que le petit être qu'elle attend sera, non pas une fillette, mais un garçon.

— Vous, vous êtes un normal, me dit-il, tandis que, menaçante, sa baguette s'est dressée devant moi. Vous influencez mon révélateur positif.

Ces baguettes sont constituées par un fil métallique en forme de V renversé et se terminant par deux poignées dont l'une, celle de droite est isolée par un tube de bois, l'autre étant en contact immédiat avec la main gauche de l'opérateur. Elles ne diffèrent que par la nature du métal employé. La baguette positive est en cuivre, en zinc ou en argent. La baguette négative est un fil de fer ou de nickel.

Nombreuses sont les personnalités de Cholet qui entourent le sourcier moderne, car on a annoncé en ville qu'un dernier coup de mine avait fait connaître l'existence du souterrain deviné par les magiques baguettes. Il n'a encore été possible que de passer une main dans cet ancien souterrain : « Mais, fait espérer le « sourcier », sous peu nous en tirerons les caisses d'or dont les effluves d'ailleurs influencent chaque jour devantage mes révélateurs. »

Jansé est un alerte et robuste vieillard dont l'aspect n'est nullement celui qu'on pourrait s'attendre à rencontrer chez un homme possédant des pouvoirs si extraordinaires. Il porte des guêtres et un complet veston de forme normale et, à part l'étoile d'argent qui brille à sa casquette, il apparaît comme un homme normal ; il est pourtant, il l'affirme du moins, doué de certaines propriétés fluidiques. Il est enfin, suivant son expression, nettement *polarisé;* mais, dès que je tente d'obtenir quelques précisions sur sa façon de procéder, il m'égare dans les *lignes d'attraction*, les *champs de rayonnement*, les *radiations* et les *effluves directs ou réfléchis*. Et, devant l'approbation des témoins qui paraissent comprendre, je n'ose insister, de crainte de passer pour un ignare ou un imbécile. N'a-t-il pas déclaré à Mme la sous-préfète, dont les mains pourtant étaient gantées, qu'elle portait une bague en or ornée de brillants ? N'a-t-il pas également indiqué à Mme la colonelle les bijoux dont ses doigts étaient parés ?

— Que va-t-on penser de nous ? s'écrie M. Marie Baudry, le maire de Cholet, en apprenant le but de ma visite dans sa ville. On va nous croire tous mûrs pour l'asile d'aliénés. Le pire, c'est que je ne sais plus où donner de la tête avec les réclamations des voisins du terrain où creusent les ouvriers de M. Baron. Avec leurs travaux, leurs galeries, leurs pompes, ils ont desséché les puits environnants. J'ai fait appel au Conseil municipal qui ne peut rien, les travaux ayant lieu dans un terrain privé. J'ai eu recours à l'ingénieur des mines qui m'a répondu que puisqu'il ne s'agit pas de mine, mais de la recherche d'un trésor, ce n'était pas son affaire. Le pis est que M. Baron et M. Jansé se sont mis en règle. Ils ont fait la déclaration de leur tentative à la préfecture. L'exemple est contagieux. Il en est d'autres qui ont creusé chez eux, dans leurs caves, sous leurs maisons.

« Je suis désarmé, conclut navré le maire de Cholet, et malheureusement M. Baron est tellement exalté dans son idée fixe qu'il continuera tant qu'il aura de l'argent, et il est fort riche.

Henry Barby.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Un Prix de 3.000 francs pour ouvrage sur la suggestion à distance

Par un acte passé à la date du 9 mai 1910, Mlle Juliette de Reinach a fait donation à l'Académie des Sciences d'une somme de cinquante mille francs, dont les arrérages doivent servir à fonder un prix biennal de trois mille francs, portant le nom de « Fondation Fanny Emden », du nom de sa mère qui de son vivant avait exprimé le désir de fonder, en souvenir de son mari, ce prix destiné à récompenser le meilleur travail traitant de l'hypnotisme, de la suggestion et, en général, des actions physiologiques qui pourraient être exercées à distance sur l'organisme animal.

L'annonce de ce prix n'ayant pu figurer dans le programme de 1911, l'Académie a décidé que mention en serait faite aux comptes rendus et que le délai pour le prix à décerner en 1911 sera reporté au 1er juin de cette année.

La donatrice a offert une somme supplémentaire de trois mille francs, une fois donnée, afin de permettre à l'Académie de mettre le prix au concours, pour la première fois, pour l'année 1911.

Comment on étudiera Lucia Sordi

M. Marzorati, au nom de la Société d'Etudes Psychiques de Milan, afin d'éviter des polémiques inutiles et dangereuses, a confié le médium, Mme Lucia Sordi, de Rome, à une Commission locale compétente, chargée de l'étudier et de faire un Rapport au temps voulu — en tout cas, pas avant un an. Cette Commission, afin de procéder sérénement à son travail, désire garder, pour le moment, l'incognito.

Pour des Écoles de Médiums

On a dernièrement annoncé qu'un groupement de spirites et d'occultistes — le même qui songe à ouvrir à Paris un « Bureau de Julia », — projette aussi de fonder dans la même ville une « Ecole de Médiums. »

Maintenant, le *Light* apprend que l'Archidiacre Colley, le spirite bien connu, vient d'acheter des terrains à Londres et les a placés entre les mains de quatre procureurs, avec l'intention de fonder un « Collège de Médiums », et de le doter d'une rente convenable. Il s'adresse au public pour qu'on l'appuie dans cette œuvre assez originale.

Le nouveau Président de la S. P. R.

Mr. Andrew Lang, l'anthropologue bien connu, a été élu Président de la *Society for Psychical Research*, de Londres, pour 1911, en remplacement de M. le professeur Barrett, de l'Université de Dublin, dont le mandat venait à expirer le 31 décembre dernier.

Société Universelle d'Études Psychiques.
Les membres souscripteurs.

Voici les noms des sociétaires qui ont versé la cotisation supplémentaire qui leur confère la qualité de *membres souscripteurs* pour 1911.

Membres de la Section de Paris : M. G. Jaillard, Mme A. Guillou, comte Nicolay, M. Ed. Duchâtel, Mme Hartmann-Marti.

Comtesse Amelot de Chaillon (Cap d'Ail); M. P. Francezon (Alais); Mme F. Moulton (Paris); comte A. de Gramont (Paris); M. le prof. Naëf (Cette); M. Michel Hartmann (Epinal); vicomtesse de Bresson (Nice); M. Julien (Saint-Raphaël); M. J. Jakubowski (Kiew).

Le Bureau de la S. U. E. P. remercie ces généreux donateurs et espère que beaucoup d'autres sociétaires encore voudront bien venir en aide à la Caisse de la Société pour son œuvre d'étude et de propagande scientifique.

(Au sujet du versement nécessaire pour devenir membre souscripteur, voir à la deuxième page de notre couverture.)



Soc. an. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. Anceau, dir. *Le Gérant :* Mouty.

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BIMENSUELLE

21me Année — 1er et 16 Mars 1911 — Nos 5 et 6

ERNEST BOZZANO

CONSIDÉRATIONS ET HYPOTHÈSES SUR LES PHÉNOMÈNES DE "BILOCATION"

Il semblerait qu'en fait de métapsychie les temps sont favorables aux recherches sur les phénomènes dits de « bilocation ». En effet, deux ouvrages remarquables ont paru en France sur l'argument, dus, l'un à la plume de Gabriel Delanne, le second à celle de H. Durville; en Italie, Lombroso y dédiait un chapitre de son livre, et, partout, les Revues psychiques s'en occupent avec un intérêt toujours croissant.

Après une analyse pondérée de la matière contenue dans ces ouvrages, après un dépouillement soigneux d'autres exemples du même ordre que j'ai pu recueillir moi-même, j'exposerai ici quelques considérations complémentaires sur ce thème, qui, s'il peut sembler encore insuffisamment évolué pour assumer une importance scientifique, ne peut cependant que présenter un haut intérêt psychologique; cela suffit pour m'encourager à la persévérance dans la tâche que je me suis tracée.

Ernest BOZZANO

L'intérêt psychologique de cet ordre de faits dérive de la concordance parfaite entre les modalités d'extrinsécation multiples qui sont propres à cette phénoménologie, n'ayant jamais varié dans tous les temps, tous les lieux, toutes les races, et qui se corroborent, se complètent mutuellement dans leur multiformité de façon à converger comme à un centre vers la démonstration de l'existence réelle des phénomènes en question.

Il ne m'est pas permis d'exposer les considérations que j'ai à l'esprit sans éclaircir en même temps le thème, en l'illustrant d exemples qui le représentent dans ses principaux modes d'extrinsécation. Dans cette voie, j'aurai soin de ne me servir presque jamais du matériel contenu dans les ouvrages dont j'ai parlé, et aussi d'adopter un ordre schématique spécial à mon étude; ceci pour éviter, d'une part la succession monotone d'exemples déjà connus, de l'autre la possibilité de tomber en des

enchaînements d'idées analogues à ceux des auteurs qui me précédèrent dans ces recherches.

Je renvoie donc aux œuvres de Delanne et de Durville quiconque aura l'intention d'approfondir ultérieurement la question.

***

A mon avis, les phénomènes de « bilocation » (terme en usage chez les théologiens, et qui synthétise les manifestations multiformes nommées « dédoublement fluidique », appellation correspondant à son tour à celles de « corps éthérique », « corps astral », « périsprit ») peuvent être partagés en trois catégories qui présentent une importance théorique différente : on compterait dans la *première* les cas où le sujet voit son propre fantôme tout en conservant la pleine conscience de soi ; dans la *seconde*, ceux où la conscience de soi se trouve au contraire transportée dans le fantôme (soit que ce dernier aperçoive son propre corps inanimé à distance, soit qu'il ait seulement conscience de l'avoir abandonné pour un certain temps) ; dans la *troisième*, enfin, seraient recueillis les cas où le « double » d'un vivant n'est aperçu que par des tiers.

Je fais encore observer que les phénomènes de « bilocation », ou, si l'on veut, les phénomènes qui semblent tels, sont si communs, qu'un gros volume ne suffirait pas à les contenir. En effet, d'un côté, ils forment le fondement nécessaire de toute la phénoménologie médiumnique à effets physiques, y compris les phénomènes de matérialisation (ce qui devrait suffire à les faire accepter en principe aussi pour les adversaires de l'hypothèse spirite) ; d'autre part, il est probable qu'ils entrent pour quelque chose en de nombreux épisodes, considérés jusqu'à présent comme explicables par l'hypothèse télépathique.

Dans la première partie de cet ouvrage, je me bornerai à exposer un nombre restreint de cas typiques en les analysant brièvement, pour réserver à la seconde partie les considérations d'ordre général.

1re CATEGORIE. — Cas où le sujet aperçoit son propre fantôme, tout en conservant la pleine conscience de soi (Autoscopie).

Une bonne partie de ces cas est indubitablement d'origine psychopathique ; cela n'implique aucunement que les phénomènes en question doivent tous être considérés comme tels, de même que l'existence de visions hallucinatoires falsidiques n'exclut pas l'existence de visions hallucinatoires véridiques.

Il semblerait en effet qu'un certain nombre des cas considérés ici peuvent être de nature véridique, c'est-à-dire qu'en certaines circonstances, quelque chose d'objectif semble réellement exister, et être projeté dans l'espace, ce qui ressortirait des modalités d'extrinsécation propres à une partie des cas cités. Il est en fait certain que tous, ou presque tous les épisodes appartenant à cette catégorie ne présenteraient pas d'eux-mêmes de valeur métapsychique appréciable s'il n'existait d'autres épisodes analogues, à extrinsécation positivement objective, dont ils ne pourraient être séparés, et grâce auxquels leur part de valeur leur est acquise.

Pour commencer, voici un exemple de vision du propre « double », probablement d'origine psychopathique.

1er Cas. — Au mois de juin 1889, de 8 heures à 9 heures du soir, saison et moment où le jour resplendit en Ecosse, je vis venir vers moi une personne, que, à son approche, je reconnus pour mon propre « double », avec la différence que le visage de cette ferme, contrairement au mien, était souriant. Elle revêtait comme moi une robe d'intérieur blanche ; pourtant, ses mains semblaient couvertes de quelque chose de sombre, comme si elles avaient été gantées, tandis que les miennes ne l'étaient pas. Je me trouvais en promenade dans les allées d'un jardin. J'étendis la main vers la forme, qui disparut instantanément. J'avais 24 ans, je jouissais d'une parfaite santé, et n'étais en proie à des ennuis ou à des préoccupations d'aucune sorte. — (*Signé :* Miss A. B. D., dans le *Proceedings of the S. P. R.*, vol. X, p. 75).

Bien qu'il puisse sembler téméraire, dans une branche de recherches à peine inaugurée, d'établir des *critères de preuve* pour distinguer les phénomènes présumablement véridiques des phénomènes hallucinatoires, il est pourtant nécessaire d'en venir là lorsqu'on entreprend un travail de coordination de matière brute, et marquer par là le premier pas vers une classification organique des faits, et par conséquent vers leur compréhension graduelle. Ceci posé, il me semble qu'une modalité d'extrinsécation commune aux cas les plus remarquables de *dédoublement en conditions de veille*, pourrait constituer un *premier* critère ; elle consisterait en ceci, que le sujet aurait en même temps conscience d'être soumis à une diminution de sa propre énergie vitale, tantôt sous la forme d'un sentiment soudain de faiblesse ou de froid, tantôt d'une somnolence invincible, tantôt d'une espèce de vide interne très souvent localisé au cerveau, et ainsi de suite. Toutes ces sensations justifieraient d'une certaine manière la supposition de quelque chose de vital effectivement sorti de l'organisme.

Si l'on veut appliquer ce critère à l'exemple cité plus haut, où la percipiente aperçoit son propre « double » tout en restant en des conditions physiologiquement normales, on en concluera donc qu'il s'agit dans cette circonstance d'une pure hallucination psychopathique.

On constaterait au contraire dans le cas suivant les

sensations subjectives dont j'ai parlé. Il est résumé en ces termes dans le *Census of hallucinations*, publié par les soins de la *Society f. P. R.* :

2° CAS. — Dans une autre circonstance, la percipiente, Miss J. B., encore enfant à cette époque, vit apparaître son propre « double » assis à ses côtés. Le phénomène se produisit à différentes reprises, et, toujours, la forme apparut assise à son côté reproduisant synchroniquement chacun de ses mouvements. Cette vision était toujours précédée d'une sensation de froid, et suivie d'un état d'extrême faiblesse. Le fait se reproduisit durant une période où la percipiente était sérieusement indisposée. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. X, p. 199).

Ici, la sensation de froid et l'état d'abattement profond qui suivent chaque visualisation du « double », justifieraient l'induction de l'absence momentanée d'une partie vitale de l'organisme.

Je m'empresse d'observer cependant que le fait de relever, comme je le fais, l'importance théorique de certaines sensations subjectives dans les phénomènes de « dédoublement » supposé, ne signifie aucunement qu'elles doivent être considérées comme un *critère suffisant* pour établir l'existence du phénomène, mais simplement une *condition nécessaire* pour arriver à cette conclusion, chaque fois qu'en même temps se réaliseront d'autres circonstances pouvant accréditer la probabilité du « dédoublement ».

Je signalerai, à titre de *second critère de preuve*, cette autre circonstance : que le plus souvent, au moment où le sujet voit son propre double, il se trouve en conditions d'anesthésie totale ou partielle, et d'analgésie, ce qui, dans ce cas spécial, impliquerait l'existence probable du phénomène correspondant d'« extériorisation de la sensibilité », et par conséquent la possibilité de la formation réelle d'un « fantôme odique » dans lequel la sensibilité se serait concentrée ; il n'est plus permis de négliger cette possibilité depuis les expériences bien connues du colonel de Rochas, du Dr Luys, du Dr Joire et de Durville.

Le Dr SOLLIER a pu constater souvent d'une façon précise l'existence de l'anesthésie pendant l'extrinsécation des phénomènes d'« autoscopie ». Voici l'un des cas rapportés par lui :

3° CAS. — Il s'agit d'une jeune femme de vingt-huit ans, morphinomane à hautes doses. Au moment du sevrage de la morphine elle présenta, comme cela arrive assez souvent, des phénomènes hystériformes, sans qu'antérieurement elle en ait jamais eu... Dans la nuit, elle paraît s'assoupir, mais en réalité elle est dans un état légèrement cataleptique, comme on peut s'en assurer quand on modifie la position de ses membres. Tout à coup elle se plaint et fait le geste de repousser quelqu'un. Elle raconte alors qu'elle a à côté d'elle une personne qui est tout à fait elle, qui est couché comme elle, et qu'il faut qu'elle se recule pour lui faire de la place. — « C'est ennuyeux, dit-elle, d'être double comme cela ». — ... J'ai l'idée, constatant qu'elle est toujours insensible, de lui souffler dans les yeux en lui disant énergiquement de se réveiller. Elle sursaute, me regarde et paraît me voir seulement alors : « Tiens, bonjour, vous étiez-là ? » me dit-elle. Elle sent beaucoup moins son double. J'insiste alors, lui ferme les yeux en lui disant énergiquement de se réveiller. Elle s'étire les membres et le tronc, baille, et a le regard beaucoup plus clair... Elle voit encore son double, mais elle ne voit ni ses bras, ni ses pieds. Or je constate qu'elle commence à recouvrer la sensibilité des bras et des jambes et qu'elle sent maintenant quand on la pince. Mais le tronc et la tête sont encore anesthésiés... Le lendemain matin à la suite d'une crise de contracture je la fais se réveiller, c'est-à-dire recouvrer davantage sa sensibilité. Celle-ci reparaît aux membres et à la plus grande partie du tronc. Il ne reste que la partie supérieure de la poitrine et la tête qui sont insensibles. Or elle ne voit presque plus son double, qui est à l'état vaporeux et plane loin au-dessus d'elle... Le surlendemain, la sensibilité est revenue complètement, même à la tête, et depuis lors l'hallucination ne s'est jamais reproduite. (Doct. SOLLIER, dans le *Bulletin de l'Institut Général Psychologique;* 1902, p. 48).

Selon le Dr Sollier, ces circonstances montreraient jusqu'à l'évidence que les phénomènes d'« autoscopie » ne sont autre chose que des objectivations hallucinatoires déterminées par les perturbations de la « cénesthésie » (c'est-à-dire de l'ensemble de sensations vagues conduisant à la notion de l'existence personnelle). A mon avis, au contraire, elles montreraient jusqu'à l'évidence une seule chose : c'est la parfaite, la mathématique correspondance entre les phénomènes « d'autoscopie » et les désordres dans la « cénesthésie » ; mais il ne s'ensuivrait aucunement que les premiers sont des objectivations hallucinatoires déterminées pour les seconds. Pour résoudre le problème, le docteur en question eût dû songer à s'assurer si d'aventure l'anesthésie de la malade ne correspondait pas avec le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité localisée au point où la malade voyait son propre « double » ; dans ce cas, son hypothèse n'aurait guère paru suffisante à justifier les faits, vu qu'alors les désordres cénesthésiques, au lieu d'être la *cause efficiente* du phénomène d'« hallucination autoscopique », auraient été réduits à des *symptômes* étayant l'hypothèse de l'absence de la sensibilité de l'organisme, c'est-à-dire témoignant en faveur de l'existence de quelque objectivité dans les phénomènes d'« autoscopie ».

4° CAS. — Dans cet autre cas, c'est au contraire le sujet lui-même qui, tandis qu'il voit à distance son propre double, est à même de constater que sa sensibilité périphérique a été transférée dans le « double ».

Le cas nous est rapporté par le Dr Lemaitre, et je le tire du volume de M. Delanne cité plus haut (p. 388).

« Un collégien — que nous appelerons Boru — intelligent et pas du tout névrosé, ni lui ni sa famille, eut à l'âge de dix-huit ans et en préparant son examen de littérature française, une autoscopie d'une admirable netteté. C'était dans la soirée du 22 janvier 1901, au moment où il élaborait un parallèle entre les caractères des deux pièces cornéliennes : « Polyeucte et Le Cid ». Et voici comment il m'en fit le récit : « J'étais très affairé, assis en négligé à ma table de travail, quand, au milieu de l'analyse d'une scène du Cid, j'eus besoin d'un renseignement. Je me levai et m'en allai dans une autre pièce chercher le volume où je devais trouver ledit renseignement. Comment cela se fit-il ? Mais, toujours préoccupé de ce menu détail, je me trouvai sur le seuil de la porte de ma chambre et vers la tête de mon lit, le livre dans une main, tandis que l'autre main tenait la poignée de la porte. J'étais dans cette position, quand tout à coup, je vis *moi* en négligé et écrivant à ma table la phrase que je traitais ou fabriquais mentalement. Je ne sais combien de temps cela dura, mais il ne manquait dans cette vision aucun détail, ni la lampe avec son abat-jour vert, ni la petite bibliothèque au-dessus de ma tête, ni les cahiers, ni l'encrier, etc. Chose curieuse, j'avais parfaitement conscience d'être debout devant la porte et sentais le froid métallique de la poignée que je tenais, mais en même temps j'avais la sensation d'être assis sur une chaise et d'exercer avec mes doigts sur ma plume la pression nécessaire pour écrire. Je voyais Boru assis ; mieux que cela, je voyais et lisais la phrase qu'il écrivait, et pourtant il était distant de la porte de deux ou trois mètres. Puis je suis allé à ma table et rien ne subsistait de cette doublure. Boru 1 et 2 s'étaient peut-être repliés en un seul. »

On verra plus loin, à la fin de l'énumération de cette casuistique, l'induction qui pourrait ressortir des faits analogues à celui que l'on vient de lire, où la conscience demeure dans l'organisme corporel, tandis que la sensibilité semble émigrée dans le fantôme. Pour le moment, je me bornerai à observer que les cas de cette nature sont difficilement explicables par l'hypothèse trop simpliste d'un trouble dans la cénesthésie entendue dans le sens du Dr Sollier.

5e Cas. — Je rapporte en dernier un cas des plus curieux et embarrassants, où deux personnes en conditions physiologiquement normales aperçoivent leurs propres « doubles », ainsi et en même temps que douze autres personnes. Le cas fut rigoureusement étudié par Robert Dale Owen, qui connaissait personnellement deux des principaux témoins du phénomène. Dans le volume intitulé : *Footfalls on the boundary of another world* (p. 251), il en rendit compte en ces termes :

« Au mois d'octobre de l'année 1883, un monsieur nommé C... (dans la famille duquel on compte plusieurs membres qui se firent connaître dans le champ littéraire) séjournait dans le comté d'Hamilton Ohio, où l'on avait construit une nouvelle résidence éloignée d'une soixantaine de mètres de l'ancienne, et où il devait se transporter prochainement. La nouvelle maison faisait face à l'ancienne ; aucun arbre ou buisson n'en interceptait la vue ; à moitié chemin, cependant, se trouvait un petit, mais profond fossé qui les séparait. Le jardin de l'ancienne résidence terminait au bord du fossé ; la nouvelle construction était distante de 35 mètres environ de ce point. Les façades des deux maisons donnaient sur la rue publique, et se trouvaient à l'occident, de façon que le côté sud de l'ancienne regardait le côté nord de la nouvelle. A l'arrière de cette dernière était située la cuisine, dont la porte s'ouvrait au nord, c'est-à-dire en face de l'autre maison.

La famille se composait alors du père, de la mère, d'un oncle et de neuf enfants. L'une des filles aînées, alors entre les quinze et les seize ans, s'appelait Rhoda, et une autre fille, l'avant-dernière, se nommait Lucie et comptait de trois à quatre ans.

C'était un après-midi du mois d'octobre ; il avait plu toute la journée, mais le temps s'était rasséréné, et vers cinq heures le soleil donnait dans toute sa splendeur. A cette heure. Mrs C. sortit dans le jardin en face de la nouvelle demeure ; tout à coup, elle appela l'attention de sa fille A., s'écriant : « Mais que fait donc Rhoda là-bas avec la petite dans ses bras ! Dans cette humidité ! Je la croyais plus raisonnable ». A. regarda dans la direction de la nouvelle résidence, et, à travers la porte ouverte de la cuisine, vit Rhoda étendue sur un rocking-chair avec Lucie dans ses bras. — « Comme c'est étrange ! — s'écria-t-elle à son tour ; je viens à ce moment même de les quitter toutes les deux en haut » ; ce disant, elle remonta en courant à l'étage supérieur, où elle trouva effectivement les deux sœurs, qu'elle ramena avec elle dans le jardin, où elles furent rejointes par Mr. C. et d'autres membres de la famille. Leur stupeur, et surtout la stupeur de Rhoda est facile à comprendre. Les deux figures étendues sur le rocking-chair, et les deux enfants présentes au milieu de leurs parents étaient entièrement identiques, y compris les détails des vêtements.

Cinq minutes d'attente anxieuse se passèrent, durant lesquelles aucun changement ne se produisit dans ces formes qui continuaient à se balancer doucement dans la chaise. Pendant ce temps, la famille entière, composée de douze personnes, s'était trouvée réunie, et toutes apercevaient de la même façon les formes et constataient le mouvement de la chaise ; tout le monde se convainquit, hors de toute possibilité de doute, qu'ils avaient devant eux les apparitions de Rhoda et de Lucie.

Enfin, le père s'avança vers les formes, décidé à résoudre le mystère. Il descendit dans le fossé, perdant ainsi les formes de vue un instant ; lorsqu'il parvint à l'autre bord, tout avait disparu. Pendant ce temps, A. s'était avancée sur le bord du fossé pour mieux observer, tandis que les autres restaient comme pétri-

nés. Dès que Mr. C. était descendu dans le fossé, ils avaient vu la forme de Rhoda se lever avec sa petite sœur dans ses bras, aller avec elle sur le seuil, toutes deux y rester immobiles pendant quelques secondes, pour disparaître ensuite graduellement comme en s'enfonçant dans le sol.

Mr. C., cependant, avait atteint l'endroit; le rocking-chair, transporté là quelque temps auparavant, se trouvait vide auprès du seuil, et aucune trace de rien ne se remarquait. Il parcourut la maison du grenier aux caves, sans résultat. Il eut soin d'observer minutieusement le terrain à l'entour, qui, amolli par la pluie, aurait dû conserver les empreintes des pas, sans venir à bout de rien. Comme aucun arbre ou buisson ne se trouvait à cet endroit, personne n'aurait pu se cacher.

Le père, déçu par ses infructueuses recherches, revint et apprit avec un frisson ce que la famille avait vu se passer durant ce temps. Comme on peut l'imaginer, l'événement fit sur chacun des membres une impression profonde s'imprimant en caractères indélébiles dans leurs esprits, quoiqu'on évitât ordinairement d'y faire allusion, comme d'un sujet trop sérieux pour devenir un thème de conversation.

Le récit de l'événement m'a été fait directement à New-York, en février 1860, par deux témoins, c'est-à-drie les sœurs Miss A. et Miss P., qui me déclarèrent avoir le fait aussi présent à la mémoire que s'il s'était produit depuis quelques jours à peine. Le 27 du même mois, je leur soumis le texte de ce récit, qu'elles jugèrent fidèle et complet.

Il fut impossible d'obtenir la moindre explication du phénomène, et il n'est pas facile non plus de former des conjectures plausibles à son sujet; à moins qu'on ne veuille considérer comme telle la circonstance que Rhoda, qui était alors une belle jeune fille éblouissante de vie, mourut tout à coup le 11 novembre de l'année suivante, et que Lucie, elle aussi florissante et saine alors, suivait le triste sort de sa sœur aînée le 10 décembre de la même année; de sorte que ces morts se seraient produites un peu plus d'un an après le jour où étaient apparus les deux fantômes (1).

Dale Owen fait suivre de ces considérations l'intéressant récit :

« Il semble bien évident que l'apparition des deux sœurs — de quelque façon qu'on en juge la nature — devait posséder une certaine objectivité : en d'autres termes, elle devait avoir produit une image sur la rétine des assistants, vu que les sens de douze personnes perçurent une image identique. Chacun reconnut en ces formes les sœurs Rhoda et Lucie, chacun perçut les mouvements du rocking-chair; tous (à l'exception de Mr. C. qui s'en trouvait dans l'impossibilité) virent la forme de Rhoda se lever avec sa sœur dans ses bras, s'arrêter sur le seuil et y disparaître graduellement comme en s'effondrant dans le sol. Parmi les personnes présentes. Miss A. (l'une des sœurs qui m'ont raconté le fait) vit ces formes se lever et paraître s'effondrer dans le sol, du côté extrême du fossé, c'est-à-dire à 35 mètres environ de distance. Enfin, la présence réelle de Rhoda et de Lucie au milieu de leur famille exclut tout possibilité de fraude ou d'illusions optiques.

» Et la présence des deux sœurs en des conditions physiologiquement normales nous est à tous une salutaire leçon ; elle nous apprend qu'il faudrait s'abstenir de généraliser hâtivement, et sur la base de données insuffisantes. En effet, selon les autres exemples rapportés jusqu'ici, on a pu remarquer que les apparitions de vivants se réalisent lorsqu'une personne est plongée dans le sommeil ou se trouve en conditions de « trance » : ces circonstances nous suggèreraient irrésistiblement une théorie précise; c'est que dans le cas seulement où « le sommeil frère de la mort » domine l'organisme, c'est-à-dire alors seulement que les liens qui unissent le « corps physique » au « corps spirituel » se trouvent relâchés, ce dernier est à même de se porter à distance et d'apparaître sous une forme propre. Or, voici que cette théorie se montre inapplicable au cas présent. Il s'ensuit que le « double » des deux sœurs, perçu par tous les assistants, semble être un phénomène de caractère différent, et probablement approchant à une peinture ou à une représentation; mais par l'œuvre de quels agents et avec quels objectifs se produisent de semblables représentations voilà probablement ce que nous nous demanderons en vain.

» Quoi qu'il en soit, si nous nous obstinions à nier la réalité d'une apparition ou d'un autre rare ou inexplicable événement, jusqu'à ce que l'on parvienne à en éclaircir la nature et la cause, nous manquerions aux règles les plus élémentaires de la logique... Il y a

(1) En feuilletant de vieilles années du *Light*, je tombai sur une relation originale succincte du cas en question, tirée des écrits de l'une des percipientes (année 1893, p. 77). Je me trouve donc en mesure de révéler le nom des protagonistes, caché par Dale Owen. — Miss A. et Miss P. étaient les sœurs Alice et Phœbe Clary, les si suaves et spirituelles poétesses et romancières nord-américaines, dont il fut écrit qu'elles « passèrent sur la terre comme deux pures et saintes âmes jumelles, dont la vie restera pour tous un exemple inimitable de vertu, et dont les vers contribueront à rendre les hommes meilleurs et les femmes plus aimables tant que durera la littérature anglaise ».

La relation en question, quoique succincte, est en tous points conforme à celle rapportée dans le texte. Je citerai, à titre complémentaire, un passage de cette relation touchant aux événements qui suivirent le fait :

« Lucy — raconte Miss Alice Clary — apparut ensuite plusieurs fois dans cette maison, toujours dans sa petite robe rouge identique à celle qu'elle affectionnait durant sa vie, et fut aperçue par différents membres de notre famille. La dernière fois, elle apparut à un mien petit neveu qui n'avait jamais entendu parler de l'événement. Il s'enfuit précipitamment, en criant d'avoir vu à l'étage supérieur, une enfant vêtue de rouge. »

ceci de certain, que le phénomène en question appartient indubitablement à une classe gouvernée comme les autres pour des lois générales, de même qu'il est permis de prétendre qu'il y a de bonnes raisons pour faire croire à l'existence réelle d'une classe de phénomènes semblables ; mais on ne demandera pas avec cela que qui professe de semblables opinions, doive fournir la genèse et la finalité de chacun des cas recueillis en particulier. »

Je ferai suivre les considérations si raisonnables de Dale Owen par quelques observations complémentaires. D'abord, à ses raisonnements sur l'invraisemblance de l'hypothèse hallucinatoire, j'ajouterai cet autre, que l'on doit tenir compte aussi de la disparition des fantômes au moment où l'un des percipients est sur le point de les rejoindre, ce qui est conforme à ce que les recherches modernes ont prouvé s'être constamment réalisé dans ces mêmes circonstances, c'est-à-dire que les fantômes véridiques ont pour règle de ne jamais se laisser approcher et disparaissent au moment où on va les rejoindre (ce qui indiquerait en eux une intentionnalité) : or les douze percipients ne pouvaient connaître cette circonstance, et par conséquent ne pouvaient s'autosuggestionner collectivement de manière à provoquer la disparition de l'hallucination au moment voulu pour se trouver d'accord avec la théorie.

Au sujet de la nature présumable des fantômes apparus, je reconnais avec Owen qu'elle ne peut être décelée par l'hypothèse du « dédoublement fluidique », et cela sans trace de désordres psycho-sensoriels coïncidant chez les sujets dédoublés, ou de tout autre symptomathologie utilisable comme critère de preuve. On sera donc obligé de reconnaître avec Owen qu'en fait de métapsychie, l'expérience enseigne que les phénomènes apparemment identiques tirent souvent leur origine de causes multiples. Et l'hypothèse la plus vraisemblable dans le cas d'Owen serait encore celle proposée par lui, selon laquelle les deux fantômes devraient être considérés comme une espèce de peinture ou de représentation (que Myers appellerait « invasion psychique extrinsèque aux percipients ») ayant rapport aux morts des deux enfants ; en d'autres termes, les fantômes susdits devraient être considérés comme des manifestations « prémonitoires », d'autant plus que d'autres exemples semblables se comptent parmi les manifestations de même nature, comme nous aurons l'occasion de le voir plus tard.

Cependant, nous voyons surgir ici cette formidable interrogation : « Dans quel but, tout cela ? » — Hélas, il ne nous est pas donné, ou du moins pour bien peu de chose, de pénétrer le mystère. J'observerai à titre de conjecture, que l'on connaît d'autres cas semblables d'où s'écoulerait l'idée que cette sorte d'apparitions, d'une apparence inconcluante et énigmatique, ont une finalité, qui pourrait consister par exemple à prédisposer les âmes des intéressés à l'accomplissement irréparable d'un douloureux événement, en produisant en eux un état d'appréhension, de triste pressentiment, comme presque un appel, un avertissement ; état d'âme favorable peut-être, puisqu'il les rend plus préparés, plus forts, plus résignés... Qu'en savons-nous enfin ? — Par contre, on comprendra qu'une manifestation supernormale qui révélerait aux intéressés une mort en termes précis et explicites, serait rarement bienfaisante et presque toujours impitoyable comme les décrets de mort de la justice humaine. — Je dois clore ici mes conjectures, d'autant plus qu'au seul fait de les énoncer, je vois surgir d'autre part, d'autres formidables points d'interrogation qu'il serait téméraire d'affronter. Il ne reste donc qu'à répéter avec Owen qu'il ne faut pas nier la réalité des phénomènes constatés par le seul fait que la science d'aujourd'hui ne suffit pas à les expliquer. C'est à nos héritiers qu'incombera le soin d'éclaircir le mystère.

Pour revenir aux phénomènes de « dédoublement » proprement dits, je fais observer qu'il y a des faits en apparence d'un ordre différent, et scientifiquement explicables par des théories appropriées et rationnelles, mais qui néanmoins pourraient de certaine façon être comparés à ceux qui nous occupent.

Je veux parler des *sensations d'intégrité* se réalisant souvent à la suite de l'amputation d'un membre. La doctoresse PELLETIER en parle ainsi :

Quelquefois le membre est totalement senti ; le malade perçoit avec la forme, le volume, la température, la position, la mobilité qu'il avait réellement ; mais le plus souvent la perception en est beaucoup moins nette... Mais ce sur quoi tous les malades sont unanimes, c'est la réalité des sensations qu'ils éprouvent : « Je ne dirai que la vérité, dit une malade de Weir Mitchel, en déclarant que je suis plus sûre du membre que j'ai perdu que de celui que je garde. » — « Il faut que je me raisonne, disait un autre, pour me rendre compte de l'irréalité de la sensation que j'éprouve. » Certains malades peuvent mouvoir en imagination leur membre fantôme, d'autres au contraire ne le peuvent pas... »

La sensation du membre fantôme dure parfois de longues années, mais, dans plusieurs cas, on a pu constater sa disparition. Cette disparition se fait, chez certains, tout d'un coup, chez d'autres elle arrive progressivement ; peu à peu le membre illusoire diminue de volume en même temps qu'il se rapproche du moignon, et à la fin il semble au malade que son membre est disparu dans la cicatrice « comme une ombre qui entre dans son corps », selon l'expression de Weir Mitchell. (Doct. PELLETIER, dans le *Bulletin de l'Institut Général Psychologique*, 1905, p. 280).

Comme je l'ai dit, l'explication fournie à ce sujet



par les physiologues semble légitime et rationnelle, Bernstein en parle en ces termes :

Dans le moignon du membre amputé, on rencontre les troncs nerveux coupés qui fournissent les filets sensibles à tout le membre. Or dans la cicatrice guérie, il existe souvent des causes d'irritation pour les troncs nerveux, et comme cette excitation nerveuse est projetée au cerveau, elle produit une sensation et réveille en même temps, par l'habitude pour ainsi dire, l'image de la partie du corps où les filets nerveux se terminaient naturellement. Le cerveau transporte alors par l'habitude acquise cette sensation dans le membre du corps d'où partent les nerfs excités, même lorsque ce membre n'existe plus. »

Je répète que cette explication semble appropriée et rationnelle ; cependant si l'on considère ces cas au point de vue des nouvelles recherches sur les phénomènes d' « extériorisation de la sensibilité », on ne peut que rester perplexe, observant d'une part certaines particularités mal conciliables avec l'hypothèse « périphérique », et de l'autre des faits tendant à soutenir l'existence réelle du membre-fantôme chez les amputés.

Sur l'hypothèse « périphérique » on pourra songer que s'il « existe *souvent* des causes d'irritation pour les troncs nerveux de la cicatrice guérie », il n'est pas dit que ces causes existent *en permanence*, et qu'on ne peut expliquer que tant de malades perçoivent *en permanence* l'existence du membre absent.

On cite aussi certains cas où le malade éprouve des sensations difficilement conciliables avec l'hypothèse susdite, et très explicable au contraire avec celle de l'existence réelle du membre fantôme. Ainsi, le Dr Pitres parle d'un malade « qui éprouvait une sensation de froid à son membre fantôme quand le pilon trempait dans l'eau ». (Article cité, p. 284.) Il est clair qu'on ne peut invoquer ici les irritations périphériques, vu que le moignon n'était pas au contact de l'eau, mais bien un tronçon de bois.

L'hypothèse périphérique devient de plus en plus problématiques si l'on compare les sensations des amputés à celles toutes semblables des malades frappés d'*hémiplégie*, qui bien souvent voient, sentent auprès d'eux, et précisément du côté paralysé, une autre personne qu'ils définissent comme la reproduction exacte d'eux-mêmes, et au sujet de laquelle ils ont l'impression qu'elle doit jouir de l'intégrité sensitive dont ils sont privés. Le Dr Sollier, qui parle de ces faits (*Bulletin de l'Institut Général Psychologique*, 1902, p. 45 ; 1904, p. 539), les explique en recourant à une variante de l'hypothèse périphérique, c'est-à-dire en les considérant comme des « projections hallucinatoires d'origine cénesthésique ». Cependant si les deux hypothèses sont légitimes au sujet des amputés, puisque ces derniers conservent intégralement les centres d'innervation périphériques et le sens cénesthésique, on ne pourrait en dire autant pour les malades frappés d'hémiplégie, dont les centres nerveux correspondant au côté paralysé sont détruits, et dont le sens cénesthésique est proportionnellement *affaibli ;* il n'est donc pas permis de parler ici de sensations de « dédoublement » produites par des *excitations périphériques transmises à des centres inexistants*, de même qu'il y aurait contradiction à parler d'une exagération du sens cénesthésique jusqu'à provoquer une objectivation hallucinatoire alors que ce même sens se trouve *affaibli et amoindri* à cause de lésions *traumatiques* centrales, et non à la suite de désordres fonctionnels (ce qui serait différent).

Par contre, il n'y aurait pas de contradiction, et même les faits s'accorderaient avec la théorie, si, basés sur les recherches modernes sur les phénomènes d' « extériorisation de la sensibilité », on soutenait la thèse du dédoublement dans les cas d'hémiplégie, en faisant observer que par l'effet de la paralysie, les liens qui unissaient le « double fluidique » à une moitié de l'organisme s'étant relâchés, une séparation partielle des premiers au second a été déterminée.

On connaît enfin des exemples de sensitifs qui, rencontrant des personnes amputées d'un membre, déclarent spontanément apercevoir le membre manquant en forme fluidique. Kerner raconte ce qui suit de la célèbre *Voyante de Prévorst :*

Lorsqu'elle rencontrait une personne qui avait perdu un membre, elle continuait à voir le membre encore attaché au corps. C'est-à-dire qu'elle voyait la forme du membre produite par la projection du fluide nerveux, de la même façon qu'elle voyait les formes fluidiques des personnes décédées. Cet intéressant phénomène nous permet peut-être d'expliquer les sensations éprouvées par les personnes qui sentent encore le membre qui a été amputé. L'invisible forme fluidique du membre est encore en rapport de continuité avec le corps visible et ceci nous prouve suffisamment qu'après la destruction de l'enveloppe visible, la forme est conservée par le fluide nerveux. (Kerner, *La Voyante de Prevorst*, p. 47).

Ici, pour ne pas être mal compris, je résumerai en ces termes ma façon de considérer le problème : « Si les recherches contemporaines sur les phénomènes d' « extériorisation de la pensée » n'existaient pas, personne n'aurait songé à opposer un doute aux inductions des physiologues sur la genèse des sensations subjectives des amputés et des hémiplégiques ; inductions qui récupéreraient leur valeur perdue si, devant des recherches plus complètes, l'hypothèse d'un « double fluidique extériorisable » devait être prouvée fausse ; si au contraire, les recherches futures appuyaient les inductions présentes, dans ce cas les sensations des amputés et les impressions des hémiplégiques devront être considérées à un point de vue

différent, qui serait celui de leurs rapports évidents avec les phénomènes de « dédoublement fluidique », et, si l'on constatait l'identité de leurs modes d'extrinsécation, ils devraient être classés avec les autres phénomènes de ce groupe, et par conséquent il faudrait abandonner les hypothèses formulées par les physiologues ». — Telle est ma manière de voir la chose ; celle-ci, ainsi placée, ne pourrait certes sembler arbitraire et antiscientifique.

(*A suivre.*)

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

Le Concours pour le prix au meilleur ouvrage SUR LES EFFETS DE L'ORIENTATION

On se souvient que M. Edmond Duchatel, l'apôtre de l'œuvre du Cautionnement Mutuel en France et à l'étranger, et M. René Warcollier, le dévoué Secrétaire adjoint de la S. U. E. P., ont créé un prix de 1.000 francs, destiné à récompenser le meilleur ouvrage sur « l'influence que peut avoir sur l'homme sa position relativement aux points cardinaux ; ainsi que l'existence d'une force influencée par l'orientation dans les animaux, les plantes, les cristaux et certaines sources calorifiques ».

Une Commission scientifique a été formée pour se prononcer sur le mérite des mémoires présentés à ce Concours ; elle était formée de MM. le Dr Paul Joire, Dr J. Maxwell, colonel A. de Rochas, Dr L. Demonchy, Guillaume de Fontenay, Dr Bourbon, Dr E. Calmette, Marcel Mangin, P. Archat, ingénieur-électricien, Lemerle, ingénieur, Baclé, ingénieur — tous membres de la S. U. E. P.

Par suite de diverses circonstances, les travaux de cette Commission ont subi quelque retard : le prix n'a pu être décerné que dans la séance de la S. U. E. P., Section de Paris, qui eut lieu au siège social, le soir du 9 mars courant.

M. Guillaume de Fontenay, qui présidait la séance, remercia d'abord, au nom de la Société, MM. Duchâtel et Warcollier.

Leur geste, dit-il, est d'autant plus utile que peut-être il sera contagieux. Et, pour mon compte, je le souhaite sincèrement.

Il n'est pas de vrai chercheur qui ne sacrifie avec joie à ses recherches une part plus ou moins importante de son budget.

Et quand nous avons fait cela, nous croyons avoir fait beaucoup. C'est une erreur. Mon Dieu, oui, nous avons fait quelque chose ; mais si nous analysions notre acte, nous pourrions y trouver, tout au fond, pas mal d'égoïsme et même un grain très pondérable de fatuité.

L'argent que nous dépensons en recherches personnelles, nous nous imaginons volontiers que nul autre ne pourrait en faire un meilleur usage. C'est manquer un peu de modestie.

Nous devons être d'autant plus reconnaissants à MM. Duchâtel et Warcollier, que leur activité propre s'était exercée précisément sur cette question de l'Orientation ; ils la connaissaient aussi bien et mieux que personne et cependant ils n'ont pas hésité à mettre au concours le problème, à appeler, à encourager toutes les bonnes volontés. Nous ne pouvons que les féliciter et les remercier de cette heureuse inspiration.

M. le Dr Bourbon, Rapporteur de la Commission, donna ensuite lecture du suivant

Rapport.

MM. Duchâtel et Warcollier ont, en 1909, institué un Concours, comportant un prix de 1.000 fr. à décerner au meilleur mémoire sur les effets de l'orientation.

Trois mémoires ont été adressés à la Commission chargée de les examiner.

L'un de Mr. Venturini, accompagné d'un opuscule intitulé *L'Energéisme ;* un autre, sous la devise *Multa paucis ;* et un troisième, dû à Mme Agache et auquel sont jointes six feuilles de diagrammes.

En dehors des mérites de ces trois mémoires, la Commission a agité la question de savoir si le prix devait être décerné, car, à vrai dire aucun d'eux ne remplit strictement les conditions du concours.

En effet, les donateurs s'expriment ainsi :

Il s'agira, en premier lieu, de rechercher l'influence que peut avoir sur l'homme sa position relativement aux points cardinaux ; ainsi que l'existence d'une force influencée par l'orientation dans les animaux, les plantes, les cristaux et certaines sources calorifiques.

Dans le cas où les expériences prouveraient la réalité de cette influence, il faudra pousser aussi loin que possible l'étude de sa nature et de ses conséquences théoriques et pratiques.

Or, ce but n'a été atteint par aucun des trois concurrents, qui, en somme, se sont bornés à reprendre les expériences de MM. Duchâtel et Warcollier avec le sthénomètre du Dr Joire, relatées dans leur livre *L'Art de Repos et l'Art du Travail*, en les modifiant plus ou moins.

Mais comme aucune condition restrictive, spécifiant exactement que le prix ne serait décerné que si le meilleur mémoire présentait telles ou telles qualités requises d'originalité, ou d'importance au point de vue des résultats, n'est énoncée dans le programme, non plus que la possibilité de fractionner ce prix et d'en attribuer une partie à titre d'encouragement, la commission d'examen a décidé de se conformer aux termes dudit programme. Le prix sera donc décerné au meilleur des trois mémoires qui lui ont été soumis.

Comme nous l'avons dit, les trois concurrents n'ont pas fait un travail sur « les effets de l'orientation », mais sur « les effets de l'orientation étudiée à l'aide du sthénomètre du Dr Joire ». Si excellent que soit cet instrument, il est à regretter que ces expérimentateurs n'aient point cherché à appliquer d'autres procédés à l'étude de la question; ceci restreint nécessairement l'intérêt que présentent leurs travaux.

On peut d'ailleurs douter que ces personnes aient lu ce que le Dr Joire écrivit lui-même sur son appareil.

Car, dans son *Traité de l'Hypnotisme*, on peut lire ceci (page 397) :

Toutefois, le caractère fondamental que nous retrouvons, chez tous les malades atteints de neurasthénie, c'est le renversement complet de la force extériorisée, qui est démontré par l'écart plus considérable obtenu avec la main gauche comparativement à la main droite, ce qui est un caractère diamétralement opposé à l'état normal.

Puis, page 398 :

Il n'est pas difficile de se rendre compte que, dans tous les cas qui précèdent, les insomnies, la faiblesse, la tristesse sont sous la dépendance du mauvais fonctionnement des organes digestifs. Il faut noter surtout que la dépression signalée dans la plupart des cas est surtout une dépression des forces physiques; aucun ne se plaint ici de troubles ou d'affaiblissement des facultés intellectuelles.

Aussi leur formule générale est bien identique; nous constatons dans la mesure de leur force extériorisée, non pas des chiffres trop faibles, mais toujours le renversement de la formule normale, c'est-à-dire la prédominance de l'écart de l'aiguille obtenu avec la main gauche, sur celui qui est donné avec la main droite. La proportion entre les deux chiffres demeure du reste dans les limites d'une moyenne à peu près identique.

Et enfin, ceci :

Main droite 30°.
Main gauche 25°.

La dernière formule est bien normale; le sujet ne présentant aucune autre affection nerveuse que la neurasthénie et la dernière formule ayant pu être prise à la guérison complète, le cas est très frappant.

Ces résultats sont quelque peu en désaccord, d'une part avec ceux de MM. Duchâtel et Warcollier, et de l'autre, on le verra, avec ceux énoncés par les concurrents.

Ceci dit, passons à l'examen des mémoires des trois concurrents.

M. Venturini a cru devoir joindre à son travail une brochure sur l'*Energéisme*, prétendant que l'on y trouverait des éclaircissements du plus haut intérêt sur la question; tel n'est point notre avis; cet ouvrage est tout à fait hors de la question et nous l'avons écarté résolument.

Le mémoire proprement dit est assez court et composé de dissertations qui ne sont que des corollaires de ce dont il est traité dans l'opuscule cité plus haut; quant au sujet lui-même, il n'est effleuré qu'à peine; l'auteur s'est contenté d'émettre des opinions théoriques et de faire des semblants de commentaires sur l'œuvre de MM. Duchâtel et Warcollier. A part cela, il s'est borné à constater l'action de la main et de quelques substances végétales, sur l'aiguille du sthénomètre.

Nous n'avons trouvé là que des vues de l'esprit, des aperçus qui, pour ingénieux que leur auteur les juge, sont d'une vérification hasardeuse, sinon impossible.

Passons donc au second mémoire, portant comme devise *Multa Paucis*.

Multa, c'est l'opinion de l'auteur; *Paucis*, nous le constatons, car ce travail ne compte que quelques courtes pages.

Des expériences avec le sthénomètre y sont relatées. Mais elles ne sont guère qu'une confirmation plus ou moins complète de celle de MM. Duchâtel et Warcollier, sans qu'aucun fait nouveau semble s'en dégager. L'auteur se borne en somme à des hypothèses fragiles qu'il exprime avec enthousiasme.

Arrivons enfin au mémoire présenté par Mme Agache-Schlœmer.

Ce travail, bien que ne remplissant pas exactement les conditions strictes du concours, laisse loin derrière lui les deux précédents. Il représente un labeur long, persévérant et sérieux; l'auteur s'y montre animé d'un esprit scientifique élevé. Les conditions d'expérimentation y sont, théoriquement, fort bien déterminées, et les idées fort claires et prudentes. Mais, nous regrettons que cette œuvre ne paraisse être qu'un contrôle de ce qui a été avancé par MM. Duchâtel et Warcollier. Pourquoi, l'auteur a-t-il volon-

tairement limité son travail et présenté une œuvre incomplète?

Voici les termes excellents dans lesquels il pose le problème :

Après avoir élargi la question en l'étendant d'un premier individu à tous les individus possibles, nous pouvons la développer encore en la faisant porter, dans l'individu même et dans chaque individu, sur toutes les fonctions. C'est ainsi que, si nous avons observé dans l'individu, d'abord une influence de l'orientation sur la pression au dynamomètre — c'est-à-dire sur la fonction musculaire volontaire des fléchisseurs des doigts, etc., — nous pourrons nous demander s'il existe une influence sur la fonction musculaire des bras et des autres parties du corps sur les muscles lisses aussi bien que sur les muscles striés. La question de l'action sur la fonction musculaire une fois étudiée, nous étendrons la question aux différentes fonctions de la vie de relation, de nutrition et de reproduction. La question de l'action sur les fonctions physiques une fois étudiée, nous étendrons la question aux fonctions intellectuelles et morales.

Tel est l'ensemble des questions qu'on peut se poser touchant l'influence de l'orientation.

Après avoir posé ces questions, il faut les résoudre, en les soumettant à l'expérience. Nous les soumettrons à l'expérience successivement, l'une après l'autre, en commençant par celles au sujet desquelles il y a déjà quelques faits énoncés, qu'il s'agit de vérifier. Nous commencerons donc (et nous bornerons là, provisoirement, notre travail) par l'étude de l'influence de l'orientation, dans le cas de l'espèce humaine :

1° Sur la fonction sommeil;
2° Sur l'action musculaire au dynamomètre, et
3° Sur l'action sur le thermomètre.

A notre avis il eût été préférable d'avoir attendu et pris le temps et les moyens d'examiner la question plus complètement.

Ce qui frappe dans ce mémoire, c'est que l'auteur se met en garde, et donne des conseils pour se mettre en garde contre les vues de l'esprit et l'auto-suggestion, faisant preuve de connaissances étendues et d'esprit critique.

Cette œuvre est surtout un programme, mais un programme remarquable en tous points.

— L'action de l'orientation sur le sommeil est étudiée bien brièvement. Evidemment, il faudrait interroger un grand nombre de gens, expérimenter avec beaucoup de sujets. Mais la part de l'auto-suggestion est considérable, et tous les sujets ne sont pas comparables, loin de là, ni entre eux, ni à eux-mêmes à des époques différentes. Et il faut compter avec les habitudes prises. Des quantités de gens dorment fort bien dans une direction autre que N.-S.

— Les expériences avec le dynamomètre révèlent un chercheur persévérant et consciencieux; les conditions en sont fort bien indiquées. Ce que dit l'auteur à ce sujet, et la prudence avec laquelle il s'exprime pourrait être proposé comme exemple en général, à tous ceux qui veulent se livrer à des recherches quelconques, surtout d'un caractère difficile et inhabituel.

Les causes d'erreur sont fort bien examinées. Les graphiques qui accompagnent le texte, témoignent d'une grande somme de travail et sont fort clairs.

Sur le total des 274 opérations effectuées, avec 8 sujets, l'auteur a obtenu des résultats légèrement différents de ceux du Dr Féré, mais il fait ressortir que les conditions d'expérience et les instruments employés étaient eux-mêmes différents.

— Quant aux expériences avec le sthénomètre, elles sont fort développées et ont été conduites avec la plus grande minutie.

L'instrument que l'auteur a fait construire présente des particularités intéressantes et des perfectionnements qui en facilitent l'emploi.

Il est question aussi d'un jeu d'aiguilles, des matières différentes. Mais nous regrettons de n'avoir trouvé, dans la suite, aucune relation d'expériences faites avec des aiguilles autres que celles que nous connaissons.

Les mensurations effectuées sont de 268, avec deux opérateurs, dont l'auteur.

Les résultats obtenus par Mme Agache ne sont pas tout à fait en accord avec ceux de MM. Duchâtel et Warcollier, en raison de quoi il lui semble sage de ne point généraliser trop vite. « Nous sommes encore tous ici dans le domaine du provisoire », dit-elle.

Les conclusions théoriques et pratiques qui terminent ce travail sont fort ingénieuses.

L'auteur s'y montre réservé, reconnaissant que « les expériences ne sont encore ni assez nombreuses ni assez variées ».

Aussi ces conclusions, tant théoriques que pratiques, ne peuvent être que des aperçus généraux. Reconnaissons qu'ils ne sont pas sans valeur. Mais tout cela est encore bien vague.

Pour que ces conclusions méritassent réellement ce titre, il eût été nécessaire de faire des recherches beaucoup plus générales au lieu de se cantonner dans les limites d'un champ d'expériences beaucoup trop limité et d'ailleurs déjà exploité — d'user d'autres instruments — de pousser l'exploration surtout, dans des domaines autres que celui de la seule physiologie humaine.

C'est sur les êtres élémentaires, sur les manifestations de la vie les plus rudimentaires que l'on puisse rencontrer, tant animaux que végétaux et minéraux, qu'il faut étudier les phénomènes; car l'homme est un organisme bien trop complexe — le plus complexe, d'ailleurs de tous les organismes, — pour qu'on puisse espérer étudier sur lui l'essence même



des phénomènes, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi.

De tout ce qui précède vous avez vous-même, mesdames et messieurs, tiré à votre tour une conclusion; c'est au mémoire de Mme Agache que devra être attribué le prix de 1.000 francs proposé par MM. Duchâtel et Warcollier. Son auteur nous pardonnera les critiques, peut-être un peu sévères, que nous lui avons faites; nul doute qu'à bref délai cette chercheuse émérite ne nous donne des preuves encore plus complètes de sa sagacité et de sa persévérance. (*Approbations.*)

M. Edmond Duchatel ayant alors été invité à prendre la parole, le fit dans les termes suivants :

La Causerie de M. Ed. Duchâtel.

Monsieur le Président,

Mesdames, Messieurs,

Il y a un vieux proverbe français, qui a échappé à Alfred de Musset, et que vous trouverez peut-être un peu familier, mais il s'adapte à merveille à la question de l'Orientation, et d'ailleurs mon excuse, en ce moment, est que c'était le proverbe favori de mon aïeul paternel : « Chacun fait son lit comme il veut se coucher. » Nous savons aujourd'hui qu'il faut ajouter : « et chacun dort comme il sait s'orienter! »

Ce n'est certes pas le côté le moins pratique des études sur l'orientation, si j'en juge par les innombrables lettres de remerciements que nous avons reçues M. Warcollier et moi, après la publication chez Berger Levrault, de notre petit livre sur *l'Art du Repos et l'Art du Travail.* Il en vint de France, de Belgique, d'Italie, mais la plus flatteuse, assurément, — bien qu'on nous offre en ce moment de faire une traduction anglaise, — c'est, à mon avis la lettre d'un vieux centenaire de l'Yonne (pays renommé, d'ailleurs, pour ses centenaires), qui déclara avant de mourir que son secret de longue vie, déjà pratiqué par son père, sa mère et ses aïeux, c'était précisément de coucher la tête au nord et les pieds au sud. Ce n'est cependant pas cette lettre-là que je vous ai apportée ce soir, mais bien les attestations de deux Parisiens, l'un secrétaire général d'une grande société, l'autre, un éminent avocat de correctionnelle. Tous deux insistent sur un côté de la question qui est assez délicat mais que je recommande à la bonne attention de notre aimable rapporteur, M. le Dr Bourbon, c'est que la constatation d'un meilleur sommeil, après l'adoption de l'orientation nord-sud, s'accompagne, chez eux, d'une autre constatation d'un fait plus précis, plus matériel, qui rentre moins dans le domaine d'une suggestion possible, et qui n'en est que plus caractéristique.

Ces deux messieurs, dis-je, ont remarqué que leur sommeil n'était plus interrompu, comme il l'était auparavant (deux fois chez l'un, trois ou quatre fois chez l'autre, par la nécessité de se lever, dans une intention facile à comprendre, mais que les dames me permettront de ne pas préciser ici davantage.

Il y a donc eu une véritable révolution dans le système nerveux de nos deux correspondants et dans les organes qui sont sous la dépendance de ce système. C'est assurément un fait capital et qui méritait d'être signalé.

Un bon conseil cependant, si vous le voulez bien, mes chers collègues!

N'allez pas trop loin dans la recherche de l'orientation, car cela pourrait paraître bizarre autour de vous, votre famille inquiète pourrait s'alarmer, et peut-être finiriez-vous comme les infortunés dont parle M. Charles Lancelin et que la recherche *inconsciente* de l'orientation dans le sommeil, avait conduits, bien malgré eux, chez un aliéniste.

Cet aliéniste avait eu à soigner, dans un asile de France, un soi-disant déséquilibré qui prétendait souffrir énormément quand il n'était pas orienté d'une certaine façon par rapport à l'axe de la terre. La famille de ce malade n'avait vu là qu'un cas de folie, et avait fait entrer son parent dans une maison de santé dont les médecins, convaincus eux-mêmes de la folie du sujet, essayèrent, mais vainement, de le guérir. Chose curieuse, et qui prouvait l'absence de toute situation, ce malade, transporté dans des endroits inconnus de lui, et sans aucun point de repère, indiquait avec certitude la situation du Nord, simplement d'après ses sensations physiologiques. Sa monomanie ne présentant aucun danger, il fut rendu à sa famille non guéri, après quelques mois de traitement.

Des années plus tard, ce même médecin aliéniste, visitant un asile spécial dans le Nord de l'Allemagne, y trouva une femme en traitement pour un motif absolument semblable, et que les médecins de l'établissement regardaient, eux aussi, comme atteinte de déséquilibre mental.

Or, du rapprochement des deux cas, il résulte que bien que, dans l'un comme dans l'autre, ce mot de folie ait été prononcé, il y a une autre conclusion toute différente à tirer : c'est qu'il existe un ordre particulier de sensitifs sur l'organisme desquels les courants magnétiques du globe influent de façon particulièrement intense, au point de produire de la douleur quand il n'y a pas orientation convenable.

Plus dangereuses encore pour ces sensitifs qui ressentent, plus que le commun des hommes, l'influence de l'orientation, étaient les époques antérieures à notre siècle. Excitées par l'orientation ouest-est, qui est celle de toutes les vieilles églises, les personnes sensitives avaient peine à se tenir en attitude de recueillement pendant les longues cérémonies religieuses; de là à éveiller des soupçons, à faire supposer

une influence démoniaque, il n'y avait pas loin, dans notre moyen âge, et, tel qui *sentait le fagot* risquait de finir sur le bûcher.

Si le danger est moindre aujourd'hui, il n'en est pas moins prouvé par les exemples précédents, et nos études ne serviraient-elles qu'à prouver à nos contemporains que les prétendus *déséquilibrés* en question veulent simplement *s'équilibrer* avec les forces qui produisent le magnétisme terrestre, que nous n'aurions pas perdu notre peine. Mais notre ambition est plus haute!

Le beau mémoire de Mme Agache Schlœmer, si bien illustré par ses graphiques, vient, après les études du Dr Bertoldi, de Gênes, et après les nôtres, de confirmer les observations antérieures du baron de Reichenbach et du Dr Féré, pour les deux grandes lois que nous avons appelées : la loi du repos et la loi du travail.

D'autres vont venir qui pousseront encore plus loin l'étude de cette passionnante question. N'avons-nous pas indiqué nous-même en novembre dernier, au Congrès de psychologie expérimentale de Paris, que des expériences absolument divergentes du professeur Stéphane Leduc et du colonel de Rochas concordent en ce point qu'elles établissent l'influence sur le sommeil de courants électriques d'une très faible intensité, c'est-à-dire de courants du même ordre que ceux dont le regretté M. Brunhes, directeur de l'Observatoire du Puy de Dôme, avait signalé la présence dans les lignes télégraphiques orientées du nord au sud?

Nous touchons donc au but, puisque, d'une part, nous avons un faisceau d'observations concordantes confirmant l'influence de l'orientation sur notre système nerveux, et, d'autre part, nous avons un autre faisceau d'observations également concordantes qui expliquent ce phénomène par le courant terrestre électro-magnétique et son action sur le système nerveux. Nous allons pouvoir joindre la théorie à la pratique. Eh bien! nous devons arriver maintenant, mes chers collègues, à ce qui sera le couronnement et la plus haute utilité pratique de ces études : nous devons parvenir à obtenir cette enquête sur le travail dans les manufactures, considéré au point de vue de l'orientation, enquête à laquelle nous faisions déjà allusion à la fin de notre livre sur *l'Art du Repos et l'Art du Travail*, dédié au créateur du *Ministère du Travail*.

Il faut que ces travaux servent, non seulement à la science psychique, ou à la science tout court, mais aussi à l'humanité. Il faut que l'industrie apprenne, d'abord par l'exemple qui pourrait être donné dans les Manufactures de l'Etat, à économiser la proportion considérable de travail humain qui se perd actuellement dans des conditions d'orientation défavorables, lorsqu'un ouvrier y travaille à juste prix des journées entières. L'économie à réaliser, l'usure du moteur humain à épargner par des dispositions très simples pourrait être en moyenne de 30 o/o d'après les calculs de Féré. Après avoir perfectionné tous les moteurs, il est vraiment temps de s'occuper du moteur humain! C'est un service à rendre à l'humanité entière!

— A tous ceux qui auront préparé, en quelque mesure, ce résultat grandiose, à Mme Agache Schlœmer que nous allons couronner ce soir, à M. le Dr Bourbon, notre distingué rapporteur, aux membres de la commission qui ont bien voulu se charger de l'examen des mémoires, nous avons le devoir d'apporter notre tribut de gratitude et d'éloges.

Mais qu'il nous soit permis, en terminant, d'applaudir à cette victoire nouvelle, je ne dirai pas du *féminisme*, — c'est un mot dont on a trop abusé, — mais de la science féminine. Votre lauréate de ce soir a prouvé, après tant d'autres exemples, et des plus illustres, ce que peuvent accomplir les femmes dans les sciences d'observation. Mais nulle part, semble-t-il, la femme ne peut rendre plus de services à la science que dans l'étude des phénomènes psychiques.

Elle y apportera ses dons de finesse, de pénétration, de ténacité.

En outre, sa tendance — plus répandue probablement chez elle que dans l'autre sexe — à ce que vous appelez, je crois, la *médiumnité* peut lui permettre d'être à la fois, ou alternativement, acteur et auteur, objet et sujet.

Enfin, par ses facultés naturelles de persuasion, par son influence sur l'opinion, par l'attrait que le *mystère* exerce sur elle (elle qui emprunte précisément au « mystère » l'élément le plus troublant peut-être de ce que nous appelons *l'Eternel féminin*), la femme peut contribuer puissamment à favoriser le mouvement qui entraîne vers la science psychique les intelligences de notre temps.

Permettez-moi donc, Mesdames, de vous lancer ce suprême appel en faveur de notre Société :

« Vous pouvez beaucoup pour la faire connaître!

« Vous pouvez tout pour la faire aimer! »

M. Ed. Duchâtel ayant terminé sa petite causerie, qui fut vivement applaudie, il remit le prix de 1.000 francs à la gagnantte du Concours, Mme Agache-Schloemer, vers laquelle se portèrent alors les applaudissements unanimes de l'assistance.

La tyrannie de l'espace ne nous permettant pas de reproduire ici par entier son Mémoire qui est assez long et accompagné de diagrammes étendus, nous en reproduisons ici un résumé, que le Rapporteur même a eu l'obligeance d'établir.



Le Mémoire gagnant.

En raison de son développement, nous ne pouvons donner ici une reproduction *in extenso* du très intéressant mémoire présenté par Mme Agache au concours institué par MM. Duchâtel et Warcellier, et qui valut à son auteur le prix de 1.000 francs offert par ces messieurs.

Nous nous bornerons à en citer les passages les plus caractéristiques en résumant les parties intermédiaires.

I. — Les questions.

La science actuelle admet que la terre agit sur l'aiguille aimantée et les corps magnétiques et diamagnétiques comme le ferait un gros aimant ayant sensiblement et assez constamment la direction N. S.

On peut se demander si ce magnétisme terrestre orienté n'a pas aussi sur l'individu humain une influence quelconque, et plus spécialement, si cette influence n'est pas différente dans les différents cas ou dans les différentes positions de l'homme par rapport à l'aimant.

La science actuelle admet que la terre tourne de l'O. à l'E., avec une grande rapidité : 1° sur elle-même, dans 24 heures à peu près; 2° autour du soleil, en un an à peu près. Elle participe aussi, avec le système solaire, à un mouvement de translation vers la constellation d'Hercule.

On peut se demander si le mouvement de la terre (qui, d'après Lorentz et Fitz-Gerald (1), ferait varier les dimensions des corps terrestres avec leur orientation), n'aurait pas sur l'individu humain une influence quelconque, et plus spécialement une influence qui varierait avec l'orientation du sujet.

Ainsi, l'étude qu'on entreprendrait touchant l'influence de l'orientation sur l'homme devra tenir compte de l'action théoriquement possible de ces deux facteurs (magnétisme terrestre et mouvement terrestre). Et l'expérimentation devra tendre à dissocier les actions de ces deux facteurs — et d'autres encore (2) auxquels on pourrait penser, — afin de connaître l'effet de chacun.

Mais, avant de pousser ainsi l'étude à fond, sur une action peut-être inexistante, il convient de faire une étude préparatoire, permettant de voir en gros s'il y a une action réelle. La présente étude tend seulement à rechercher s'il y a une action de l'orientation, — que cette action puisse et doive être interprétée de telle façon ou de telle autre.

La question et l'expérimentation portent nécessairement d'abord sur le cas d'un individu donné. Si l'on constate une action sur un individu humain, on pourra élargir la question et se demander s'il y a action — et action différente — sur tous les individus de la même espèce, mais de sexes différents, d'âges différents, de races différentes, d'états physiologiques différents, normal ou pathologique, etc.

S'il y a une influence de l'orientation sur l'espèce humaine, on pourra se demander s'il existe une influence semblable sur les différentes espèces animales, voisines ou éloignées de l'homme. Puis, on se demandera s'il existe une influence semblable dans le cas des différentes espèces végétales, minérales, dans le cas des diverses actions physiques et chimiques, etc.

Après avoir élargi la question en l'étendant d'un premier individu à tous les individus possibles, nous pouvons la développer encore en la faisant porter, dans l'individu même et dans chaque individu, sur toutes les fonctions. C'est ainsi que, si nous avons observé dans l'individu d'abord une influence de l'orientation sur la pression au dynamomètre — c'est-à-dire sur la fonction musculaire volontaire des fléchisseurs des doigts, etc., — nous pourrons nous demander s'il existe une influence sur la fonction musculaire des bras et des autres parties du corps, sur les muscles lisses aussi bien que sur les muscles striés. La question de l'action sur la fonction musculaire une fois étudiée, nous étendrons la question aux différentes fonctions de la vie de relation, de nutrition et de reproduction. La question de l'action sur les fonctions physiques une fois étudiée, nous étendrons la question aux fonctions intellectuelles et morales.

Tel est l'ensemble des questions qu'on peut se poser touchant l'influence de l'orientation.

Après avoir posé ces questions, il faut les résoudre, en les soumettant à l'expérience. Nous les soumettrons à l'expérience successivement, l'une après l'autre, en commençant par celles au sujet desquelles il y a déjà quelques faits énoncés, qu'il s'agit de vérifier. Nous commencerons donc (et nous bornerons là, provisoirement, notre travail) par l'étude de l'in-

---

(1) D'après ces auteurs, tous les corps entraînés dans une translation subissent une contraction dans le sens de cette translation.

Il pourrait se faire que la variation morphologique de chaque élément qui est due au changement d'orientation s'accompagnât d'une variation physiologique ou fonctionnelle.

Certains spécialistes qui s'occupent de pigeons-voyageurs pensent que le magnétisme terrestre peut influencer ces animaux, parce qu'ils ont remarqué que les meilleurs d'entre ceux-ci ne peuvent retrouver leur route les jours de perturbation magnétique.

(2) Les facteurs qui interviennent dans les cas où l'apparence extérieure met en cause l'influence de l'orientation peuvent être nombreux et de diverses sortes : physiques, intellectuels et moraux, sociaux, etc. Il doit en être ainsi dans les occasions suivantes :

On peut remarquer que, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, la marche des civilisations, considérée dans ses grandes étapes, s'est effectuée de l'Est à l'Ouest, en allant de l'Asie jusqu'à l'Amérique et au Japon. De même, on a remarqué que les grandes villes marchent ou se développent presque toutes dans le même sens.

fluence de l'orientation, dans le cas de l'espèce humaine :

1° Sur la fonction sommeil;

2° Sur l'action musculaire au dynamomètre, et

3° l'action sur le sthénomètre.

LES EXPÉRIENCES

1° *Sur le sommeil.*

Forcément les expériences ont été fort limitées, car il est difficile de savoir en raison des habitudes acquises, si les sujets donnent mieux dans une orientation ou dans une autre. Quelques personnes interrogées ont paru remarquer qu'elles dormaient mieux en ayant les pieds dirigés vers le S., ainsi que l'a remarqué Reichenbach.

2° *Avec le dynamomètre.*

Le Dr Féré avait employé l'ergographe de Mosso, Mme Agache s'est servie du dynamomètre à main ordinaire, ayant une graduation de 0 à 140 kil.

Elle a étudié 8 opérateurs, 4 du sexe masculin, 4 du sexe féminin; sur lesquels deux seulement, un homme et une femme ont pu être suivis régulièrement : ils ont fait 230 opérations sur les 274 qui furent notées.

L'OPÉRATION

a) L'expérimentation.

L'opérateur est, dans les différentes orientations, assis sur une chaise. Il est placé, autant que possible, toujours à la même distance des murs, de la table, de la lumière, de l'assistant, etc.

L'opérateur a été placé dans les quatre orientations : N. S. E. W. Mais la direction N. S. ici indiquée n'est pas celle du méridien terrestre; c'est celle du méridien magnétique (qui fait à Paris un angle de 24° environ avec le premier). Quand à l'axe E. W. qui nous a fourni les orientations E. et W., il est perpendiculaire au méridien magnétique.

Les assistants sont tranquilles : ils ne parlent pas ou ne disent que les mots nécessaires pour la conduite de l'opération.

Avant qu'on fasse effort sur le dynamomètre, l'aiguille est ramenée au zéro de la graduation. On attend deux minutes. Puis, l'opérateur saisit l'instrument de la main qui va serrer, en tenant le cadran gradué du côté du corps et le zéro de la graduation en bas, le bras tombant naturellement le long du corps. Puis, il cherche la position la plus commode de l'instrument dans la main, c'est-à-dire celle qui permet de tenir l'instrument de façon à ne pas froisser les muscles ou causer de la douleur. Il s'assure, afin d'avoir des résultats comparables, que sa main est bien posée sur la région médiane et la plus large du ressort dynamométrique. Puis il serre, sans à-coup, le ressort.

Il serre de façon à ne pas aller jusqu'au bout de sa force — mais seulement jusqu'aux 2/5 environ. Il serre de façon à donner chaque fois le même effort apparent.

L'opérateur est, à chaque jour d'expérience, placé successivement dans deux orientations différentes (S. et E., S. et N., etc.) qu'on oppose l'une à l'autre.

En règle générale, deux opérateurs expérimentent le même jour dans les mêmes conditions, pour fournir des résultats comparables (qui seront superposés dans les graphiques).

b. — CAUSES D'ERREUR A PRÉVOIR DANS L'EXPÉRIMENTATION ET PRÉCAUTIONS PRISES POUR LES ÉVITER.

On peut craindre que les diverses conditions du milieu extérieur, excitant plus ou moins l'opérateur, influent sur le résultat et masquent l'effet étudié, l'effet de l'orientation.

C'est pour éviter cette cause d'erreur que la proximité du mur et des objets volumineux est constante, que la lampe est placée toujours à la même distance de l'opérateur et dans la même direction par rapport à son œil, que l'opérateur et l'assistant se gardent de se mouvoir et de parler, sauf pour ce qui est absolument nécessaire.

Quand plusieurs assistants se trouvent dans le laboratoire, que la conversation est plus ou moins animée, même si l'opérateur n'y participe pas, les pressions dans une même orientation sont assez variables. Et l'on obtient alors des résultats qui, s'ils montrent (comme j'en ai des exemples) que les idées et les sentiments agissent sur la pression, laissent obscurs les effets de l'orientation. Aussi avons-nous tâché d'opérer seulement avec deux personnes en présence, l'opérateur et le contrôleur.

Il est à craindre que l'action possible de l'orientation soit, comme les actions physiologiques complexes (comme les actions nutritives et thérapeutiques, par exemple), une action plus ou moins lente, retardée ou différée.

C'est pour cela que l'opérateur était invité à rester deux minutes immobile dans l'orientation à étudier, avant d'exercer la pression. En ne restant pas un temps suffisant dans l'orientation étudiée, on risquait de faire une expérience dans laquelle on constaterait à tort une action inexistante, alors qu'il ne s'agirait que d'une action retardée, lente à agir, lente aussi à s'évanouir.

Il me paraît que les deux minutes d'attente constituent dans le cas présent un temps trop court : je conseillerai de recommencer les expériences en fixant le délai à 10 ou 15 minutes au moins. Il semble, en effet, que dans mes expériences il y ait eu, pour certaines orientations, comme un résidu d'action des orientations précédentes : ainsi, après une station dans une orientation excitante (comme celle du N., par exemple), l'effort donné face au S. est plus grand qu'après une station dans une orientation moins exci-

tante (comme celle de l'E.). Voir les tableaux récapitulatifs.

Il est à craindre que, avec un instrument qui n'est pas parfaitement symétrique par rapport à un plan, la main qui le saisit le tienne plus ou moins bien et donne plus ou moins, suivant la face qui est en rapport avec tel muscle saillant.

Aussi l'opérateur devait-il tenir l'instrument toujours de la même façon.

Il est à craindre que la douleur, dans les cas où elle apparaît, limite l'effort de l'opérateur. Dans ce cas, celui-ci au lieu d'aller par exemple, jusqu'aux 2/3 de sa force, ne va que jusqu'à la moitié. Alors le résultat n'est pas comparable à ceux qui correspondent aux 2/3.

Pour éviter cette cause d'erreur, il importe de prendre la position la plus commode, la position dans laquelle la forme de l'appareil s'adapte le mieux à la forme de la main, de façon que celle-ci puisse donner sans douleur tout l'effort nécessaire.

La même pression, étant exercée en des points différents de l'arc du ressort, donne des résultats différents. Il est à craindre que l'opérateur inattentif serre tantôt bien dans la partie médiane du ressort, tantôt un peu sur le côté, et donne ainsi des résultats non comparables.

Pour éviter cette cause d'erreur l'opérateur prend soin de serrer la dynamomètre toujours au même point et toujours dans la partie médiane.

Il est à craindre que, en serrant brusquement le ressort, l'opérateur ne puisse, d'une part, mesurer assez exactement son effort, et d'autre part, rectifier légèrement la position de l'appareil qui ne serait pas placé bien comme il faut au moment voulu. Il est à craindre aussi que l'à-coup soit parfois douloureux et rende difficile ou fausse l'interprétation du résultat.

Une pression terminée en trois secondes environ me paraît être celle qui convient comme durée.

Il est à craindre que l'opérateur qui veut aller jusqu'au bout de sa force dans la pression, d'une part soit arrêté dans certains cas par la douleur, et d'autre part éprouve, après quelques pressions effectuées, de la fatigue, qui est pour les expériences suivantes un facteur nouveau et perturbateur.

C'est pour éviter cette cause d'erreur que l'opérateur tâchait de n'aller à chaque fois que jusqu'aux 2/3 environ de sa force. Sachant qu'il est impossible de faire une mesure subjective exacte de la distance à laquelle on se tient de l'effort maximum, l'opérateur tâchait de donner chaque fois le même effort apparent, un effort qui lui donnât toujours la même peine (que cet effort fût en réalité des 2/3 ou des 3/4, ou dans un autre rapport encore avec le maximum possible pour lui).

Il est à craindre que l'idée qu'on a de pouvoir donner un effort plus grand dans telle orientation que dans telle autre agisse réellement sur l'effort et sur la pression effectuée. L'influence de la suggestion est à craindre chez eux qui sont au courant des résultats obtenus par de précédents expérimentateurs.

Pour éviter cette cause d'erreur, l'opérateur s'est tenu constamment en garde. Et il semble bien que la suggestion n'ait pas agi ici, car nos résultats (ceux des divers expérimentateurs) sont sensiblement différents de ceux de Féré.

Les résultats obtenus sont consignés dans les quatre tableaux de graphiques joints au mémoire.

L'examen des moyennes générales montre que le S. est de toutes les orientations, la moins excitante du dynamogène. Par contre l'orientation E. est plus excitante au dynamogène que le S., et l'orientation N. l'est plus encore que l'E. et le S.

Quant à l'O., il apparait comme une orientation dont les effets relatifs sont variables avec l'individu et la main considérés.

Les orientations dynamogènes peuvent être en somme rangés dans l'ordre ascendant suivant : S. E. N. O.

L'ordre ascendant donné par le D[r] Féré était : S. N. E. O. Il y a concordance pour le S. et l'O.

Il importe de remarquer qu'il pourrait y avoir ici désaccord sans qu'il y eût contradiction. En effet, ce n'est pas précisément la même question que Féré et moi avons étudiée.

Si tous deux nous avons expérimenté l'influence de l'orientation sur l'activité musculaire, nous l'avons fait, non seulement sur des individus différents et des groupes de muscles différents, mais encore avec des instruments différents, dans des orientations un peu différentes et dans des cas expérimentaux différents. C'est ainsi que Féré semble avoir pris les orientations N. S. E. O. terrestres, tandis que nous nous avons expérimenté les orientations N. S. E. O. magnétiques. Féré a étudié des efforts maxima et répétés allant jusqu'à la fatigue; nous avons étudié des efforts se rapprochant des cas normaux de la pratique, où l'on ne va pas jusqu'au maximum possible ni jusqu'à la répétition fréquente qui épuise.

L'interprétation immédiate des faits — ou des graphiques qui les expriment, — nous conduit à des conclusions qui dépassent plus ou moins les faits et intéressent leurs *causes* et leurs *lois*.

Après avoir constaté, outre les faits simples, des faits de coïncidence entre des conditions ou des états antécédents et des états ou actions subséquents, nous sommes tentés de dire que cela est la cause de ceci. Mais nous ne céderons à la tentation qu'avec prudence en donnant la conclusion comme provisoire.

Après avoir constaté un lien apparent entre antécédent et subséquent, ou encore entre cause et effet, dans un cas donné ou dans quelques cas, nous avons tendance à admettre que le lien est semblable dans

tous les cas possibles et que la loi est très générale. Nous ne céderons qu'avec prudence à cette tendance généralisatrice.

Qu'il s'agisse de fixer les causes ou les lois, nous nous mettrons en garde contre les causes d'erreur.

D. B. — Causes d'erreur a prévoir dans l'interprétation et précautions prises pour les éviter.

Généralisation hâtive.

Il faut considérer en premier lieu la tendance, à laquelle je viens de faire allusion, à généraliser trop vite.

Il peut se faire que le cas qu'on examine soit un cas exceptionnel. En le considérant comme le type du cas normal ou général, on commettrait une erreur.

Pour éviter cette cause d'erreur, nous avons tâché d'étudier un assez grand nombre de cas, se rapportant à des individus différents, de sexe, de tempéraments, etc., différents, fournissant chacun un assez grand nombre de mensurations, faites à des moments différents, dans des lieux différents, dans des conditions météorologiques, biologiques, etc., différentes. Dans les cas où il y a concordance — c'est-à-dire où l'ordre relatif des orientations plus ou moins dynamogènes apparaît comme le même, — il y a des chances assez nombreuses pour que la concordance ne soit pas due au hasard. Celle-ci peut ou pourra être admise, d'une part comme énonçant une loi qui établirait un ordre relatif d'actions dynamogènes, et d'autre part, comme établissant que l'orientation (ou les divers facteurs qui sont cachés sous ce mot et accompagnent la chose) est une cause d'action plus ou moins dynamogène.

La cause et la loi pourront être admises, si les expériences sont assez nombreuses et assez variées; elles le pourront d'autant plus facilement que l'accord sera plus grand, non seulement entre nos diverses expériences, mais encore entre les nôtres et celles des autres expérimentateurs, celles de Féré, entre autres.

Il n'y a pas de limite théorique possible à fixer pour le nombre des expériences à faire avant de conclure ferme et définitivement à la cause et à la loi. Bien que les nôtres soient nombreuses, il me semble prudent de ne donner nos conclusions, basées sur des moyennes, que comme des conclusions provisoires.

Féré avait plus de raisons encore que nous d'être prudent, car il n'avait qu'un plus petit nombre d'expériences, qui ne portaient que sur un seul individu, et que, d'autre part, il ne pouvait s'appuyer sur les expériences d'autres auteurs pour trouver une confirmation de ses résultats. Il fut prudent en disant : « Il ne s'agit que d'une observation individuelle, je ne peux tirer d'autre conclusion générale que dans des expériences comparatives. »

Il y a toujours grave danger d'erreur, quand on conclut immédiatement d'un cas à tous les autres, et, par exemple, d'un sexe à l'autre, d'un mode d'expérimentation à tous les autres, des résultats fournis avec un appareil à ceux qui seraient fournis par d'autres, etc., quand on conclut une valeur moyenne d'un trop petit nombre d'expériences.

Les apparences sont trompeuses. Aussi Mme Agache s'appliqua-t-elle à tâcher de déterminer si les orientations diverses ont un rôle moteur, ou de moteur, ou simplement une influence excitante sur l'effort humain; peut-être agissent-elles simplement sur la sensation de fatigue.

Mais, d'autre part, on peut supposer (quitte à le prouver, si l'on peut) que l'action dynamogène de l'orientation aurait un effet semblable à celui de l'éducation musculaire. Celle-ci fait qu'on arrive, avec le temps ou l'exercice, à tenir un objet (un violon, par exemple) ou à accomplir un acte avec le minimum de dépense possible, parce qu'on a appris à ne faire jouer que les muscles utiles et seulement de la quantité utile. Pour faire jouer d'une quantité donnée une muscle, on dépense toujours autant d'énergie; mais, en ne faisant pas jouer ceux qui n'ont rien à faire, on économise l'énergie.

On peut encore se demander si l'influence de l'orientation favorable ne serait pas semblable à celle du plaisir, qui nous permet de faire plus avec moins de peine.

Cette interprétation se ramènerait probablement des précédentes; car il est à croire que si le plaisir agit, ce n'est pas parce qu'il peut nous donner un peu d'anesthésie à la fatigue et, d'autre part, il peut provoquer l'adaptation exacte des mouvements, comme le fait l'éducation musculaire.

Les différentes hypothèses que nous envisageons demandent, avant d'être admises, des expériences qui les confirment. J'ai voulu, avant que les expériences soient faites, mettre en garde ceux qui ont tendance à conclure d'après les premières apparences contre les erreurs qu'ils pourraient commettre, en considérant comme chose démontrée l'une ou l'autre de ces hypothèses.

3° *Expériences avec le sthénomètre.*

On ne peut savoir au juste d'abord ce qu'on mesure avec le sthénomètre. Mais, après avoir constaté (comme je l'ai fait) que la même main qui agit à distance, d'une part sur les microbes et sur les graines, d'autre part sur les malades, agit aussi sur le sthénomètre, on est porté à penser que c'est la même chose qui agit dans ces divers cas, et que c'est quelque chose de nouveau ou d'inconnu pour la science actuelle. En effet, même si la chaleur, l'électricité, etc., pouvaient agir sur l'aiguille dans les conditions des expériences faites sur le sthénomètre,

on ne voit pas comment elles pourraient agir dans le cas des expériences sur *Bacillus subtilis* et *Lapidium sativum* ni pourquoi elles agiraient différemment avec l'orientation dans le cas du dynamomètre et du sthénomètre. On est donc amené à croire que, si la chaleur, l'électricité, etc., interviennent ici dans les résultats, il y a autre chose encore dans la main humaine qui agit sur le sthénomètre.

Quelle que soit la chose qui agit, il fallait faire appel à l'expérience, pour savoir si l'action sur le sthénomètre variait avec l'orientation de l'opérateur.

Touchant les conditions des expériences avec le sthénomètre, bien des indications à donner sont les mêmes que celles qui ont été fournies pour le dynamomètre. J'ai donc pu ici abréger.

Mme Agache avait résolu d'expérimenter avec le plus grand nombre possible d'opérateurs; elle fut obligée de se borner à deux; un homme et elle-même.

Il fut fait 268 mensurations.

L'instrument dont elle se servit fut construit sur ses indications. Il ressemble à celui du Dr Joire. Mais la graduation est différente en ce que les chiffres sont inscrits à l'extérieur et à l'intérieur de la couronne divisée, et sont en position inverse, en sorte que de quelque côté qu'on se place, la lecture en est facile.

Deux diamètres perpendiculaires déterminent quatre quadrants, marqués A, B, C, D; les repérages en sont facilités.

L'aiguille de paille peut être remplacée par une aiguille en aluminium, ou une autre à partie centrale de corne aux extrémités de laquelle on peut ajouter des matières diverses.

Un dispositif permet de ramener, de l'extérieur, l'aiguille à telle ou telle division qu'on désire.

Le globe de verre porte un signe permettant de le repérer par rapport au cadran, qui porte un niveau d'eau et est calé par des vis.

C. L'Opération.

C. a. — *L'expérimentation.*

L'opérateur est assis, dans les différentes orientations, sur une chaise.

Il est toujours également penché (le buste à peu près droit) sur l'appareil. L'avant-bras, posé sur le plateau de l'appareil, est toujours également éloigné du corps; il entoure toujours de même le globe de verre. La pointe de l'aiguille sur laquelle agit l'opérateur est la plus éloignée de celui-ci.

La main est placée verticalement, le pouce en haut, les doigts joints, le plan des doigts perpendiculaire au plan vertical de l'aiguille. L'auriculaire appuie sur l'étoffe du plateau, et reste éloigné (comme les autres doigts) du globe de verre d'une distance toujours égale, maintenue par le cordon pelucheux extérieur, qui encercle la base du globe.

Pour tenir la main à distance constante d'une opération à l'autre, nous avons utilisé dans certaines expériences, deux dispositifs en bois, constitués essentiellement par des règles soit horizontales, soit verticales, posées sur une base rigide.

Avant chaque opération, on ramène l'aiguille à zéro ou au repère choisi. Puis, on place le corps, le bras et la main dans la position indiquée. L'opérateur reste ainsi en position 3 minutes, sans remuer ni parler; puis, il retire sans secousse le bras et la main; et on lit le déplacement effectué.

La lecture est faite par un contrôleur autre que l'opérateur.

Le nombre des mensurations effectuées est de 268.

Les causes d'erreur sont variées, et l'auteur les examine soigneusement : mouvements de l'opérateur ou son excitation par la conversation, la lumière, etc.; ou, du côté de l'instrument; le calage du plateau, l'attraction de l'aiguille par le corps de l'opérateur, l'action magnétique terrestre ou celle de la lumière sur l'aiguille, l'action résiduelle des expériences précédentes; enfin l'auto-suggestion. Des graphiques en deux couleurs rendent compte d'une manière fort claire des expériences qui furent faites.

On y voit que l'orientation S. est la moins dynamogène.

Les points S. E. N. sont toujours dans l'ordre ascendant : S. E. N.

Enfin l'O. est tantôt au-dessus, tantôt au-dessous des autres.

Or on constate que tous ces résultats ressemblent à ceux des expériences avec le dynamomètre.

Quant aux résultats obtenus par MM. Duchâtel et Warcollier, ils présentent des différences et des ressemblances avec ceux de Mme Agache.

Pour ces messieurs comme pour elle, le N. donne plus que l'E.

Mais le S. qui leur a de beaucoup donné le plus, lui a donné en général le moins.

Quant à l'O. très haut ou très bas, ici, il a pour ces auteurs une valeur moyenne, au-dessus de E., au-dessous de N. et S.

Ces divergences tiennent à des différences dans les conditions d'observation.

INTERPRÉTATION HATIVE DES APPARENCES

MM. Duchâtel et Warcollier, ayant constaté que leurs résultats au sthénomètre (le S. donnant le plus, etc.) étaient sensiblement l'opposé des résultats de Féré à l'ergographe (le S. donnant le moins, etc.), ont cru pouvoir énoncer cette loi :

« L'action de la main sur le sthénomètre est en raison directe de l'aptitude au repos du système nerveux déterminée par l'orientation du corps. »

Ils interprètent les faits en disant que, dans le cas des orientations qui augmentent l'extériorisation de la force neuro-psychique, il y a détente probable à l'intérieur de l'organisme et aptitude plus grande au repos.

Nous pourrions, ayant constaté que nos résultats au sthénomètre (S. E. N., etc.), sont sensiblement les mêmes que ceux que nous avons obtenus au dynamomètre, interpréter le fait en disant que c'est peut-être le même agent, l'influx nerveux, qui intervient dans la contraction musculaire et dans l'action sur le sthénomètre : quand l'orientation est dynamogène (comme le N., par exemple), c'est qu'elle favorise l'arrivée aux muscles de la main d'une quantité plus grande de l'agent; et le rayonnement de l'agent (qui fait mouvoir l'aiguille) serait en proportion de la quantité qui parvient à la main.

Mais il y aurait, je crois, chances d'erreur, si l'on donnait aujourd'hui comme valable cette dernière interprétation, — aussi bien que si on le faisait pour la précédente. Il faut d'abord confirmer les résultats, dans un sens ou dans l'autre, en faisant, dans les conditions les plus diverses, de très nombreuses expériences. La facilité qu'on éprouve actuellement à interpréter d'une façon vraisemblable les résultats les plus opposés, montre que nous ne voyons pas encore assez clair dans la question pour affirmer l'interprétation définitive.

Pour éviter l'erreur dans notre interprétation, je crois bon de ne donner la mienne que comme une hypothèse conduisant à instituer des expériences de vérification.

III. — Les conclusions *(des expériences)*

Nous pouvons tirer des expériences faites des conclusions théoriques, qui elles-mêmes nous conduiront à des conclusions pratiques.

Les unes et les autres ne pourront être maintenant que provisoires, étant donné que les expériences ne sont encore ni assez nombreuses ni assez variées.

Conclusions théoriques

Aussi bien de mes expériences que de celles de Féré et de MM. Duchâtel et Warcollier, il semble résulter que :

1° « Il y a des orientations plus dynamogènes, activantes ou actives, les unes que les autres », ou encore que « l'orientation a, dans certains cas, une influence sur l'activité humaine ».

On peut admettre (à titre d'hypothèse à vérifier) que l'influence de l'orientation se fait sentir dans d'autres cas que ceux qu'on a étudiés, et même dans la généralité des cas.

De mes expériences et observations, il résulte que :

2° « Le S. est l'orientation la plus favorable au sommeil » (comme l'a dit Reichenbach).

3° « Le S. est l'orientation la moins favorable à l'action musculaire du bras ou de la main » (comme l'a vu Féré).

4° « Le S. est l'orientation la moins favorable à l'action de la main sur le sthénomètre » (contrairement à ce qu'ont vu MM. Duchâtel et Warcollier).

5° « L'ordre ascendant du pouvoir activant ou dynamogène est, pour les trois orientations S. E. et N., dans le cas de l'action au dynamomètre : S. E. N. » (L'ordre indiqué par Féré, pour l'action sur l'ergographe, est : S. N. E., S. N. E. O.).

6° « L'ordre ascendant du pouvoir activant est, pour les trois orientations S., E. et N., dans le cas de l'action sur le sthénomètre : S. E. N. » — le même que celui concernant le dynamomètre. (L'ordre indiqué par MM. Duchâtel et Warcollier est : E. N. S., E. O. N. S.).

7° « Le pouvoir activant relatif de l'orientation O. apparaît comme variable ou incertain ».

Conclusions pratiques

Je ne développerai pas ce point : je ne ferai que rappeler brièvement les indications données par M. F. dans une leçon faite à l'école de Psychologie.

A supposer que les conclusions théoriques précédentes — et plus spécialement la première — soient exactes, voici quelques-unes des applications qu'on peut en faire.

Même s'il était inexact de croire qu'on pût « économiser jusqu'à 50 % des forces des travailleurs par la seule application des principes de l'orientation », il serait juste de dire qu'on peut appliquer cette connaissance dans de très nombreux cas.

Ces cas d'application possible sont ceux où l'homme doit agir par à-coups, où l'individu doit donner, pendant un temps relativement court, un effort, physique ou intellectuel, relativement grand, alors qu'il pourra, pendant les heures ou les jours suivants, prendre un repos suffisamment réparateur.

Ce cas est celui des virtuoses en générale : musiciens, instrumentistes ou chanteurs, artistes divers, lutteurs, duellistes, dompteurs, orateurs, professeurs, inventeurs, savants, etc.

Si l'orientation agissait sur l'activité musculaire et de tous les muscles, striés et lisses, il s'ensuivrait que toutes les fonctions (de nutrition, de relation et de reproduction) pourraient être influencées. D'où application à toute la physiologie normale et pathologique et à la thérapeutique. On pourrait appliquer l'action de l'orientation comme adjuvant à toutes les thérapeutiques, soit qu'on veuille obtenir l'excitation, soit qu'on veuille la sédation ou l'inhibition.

On adjoindrait aux autres traitements l'action de l'orientation, quand il s'agirait d'animer un cœur, par exemple, dans les cas de syncope des noyés, asphyxiés, électrocutés, anesthésiés, dans le cas des cœurs affaiblis des vieillards, des malades chroniques

ou des individus atteinte de maladies infectieuses, etc.

Dans ce dernier cas, et les cas médicaux en général, l'aide de l'orientation permettrait de pousser moins loin l'intoxication par les anesthésiques, etc.

D'autre part, le sommeil normal étant nécessaire à tous les hommes pour le travail physique ou intellectuel de la journée, l'application de l'orientation peut être faite à tous les cas normaux.

Si l'orientation, qui agit sur l'activité, agissait aussi sur la sensibilité (générale et spéciale), on pourrait trouver des applications assez nombreuses.

Si la sensibilité à la douleur était atténuée par une certaine orientation, celle-ci serait un adjuvant aux divers analgésiques (morphine, etc.).

Si la sensibilité des sensitifs était influencée par l'orientation, ou l'appliquerait dans tous les cas où l'on opère avec ceux-ci (expériences psychiques, sourciers et baguette divinatoire, etc.).

Si la sensibilité des sensitifs était influencée par l'orientation, on pourrait reprendre les expériences faites sur les prétendus rayons N — rayons que certains ont vus dans un laboratoire déterminé (peut-être dans une orientation donnée) et que, sauf exceptions rares, on n'a pu voir ailleurs.

MES CONSTATATIONS A COSTA-RICA

Du Professeur Willy REICHEL — Los Angelès, Cal.

(Suite)

Il ne se produit pas de phénomènes sans conditions voulues. Une personne susceptible d'être transportée doit posséder une puissance médianique très élevée, pour qu'un tel phénomène puisse s'accomplir. Je ne me rappelle pas que j'aie retenu quelque chose de particulier dans mes lectures des sciences occultes ayant trait à ce genre de phénomènes : transport d'une personne vivante. Absent depuis cinq mois, je n'ai sous la main, à défaut de ma bibliothèque, que très peu d'ouvrages spéciaux comportant des travaux sur les phénomènes spirites et qui existent tant à la « Public Library » qu'à la « Métaphysical Library ».

Avec Miller, que je persiste encore toujours à considérer comme le meilleur des médiums, et sur les actes duquel le dernier mot n'a pas été dit (1), j'estime que l'on pourrait obtenir le phénomène de transport (2).

L'on pourrait de même consulter Flammarion (3) et Kiesevetter (4).

Un jour que l'on discutait de questions touchant à la quatrième dimension devant le baron Hellenbach, celui-ci demanda à son médium habituel si, par l'intermédiaire de cette dimension, un corps humain pouvait être désagrégé. Le médium répondit affirmativement, mais en subordonnant le phénomène à certaines conditions déterminées, devant lesquelles on s'inclinait avec trop de respect (1).

Il m'est arrivé de questionner un jour les guides contrôles de Bailey dans une séance, au Cercle Stanford, à Melbourne, pour savoir, si les quelques dons de médiumnité variée que j'ai en partage ne me conféraient pas la faculté d'être soumis personnellement avec succès à la vérification d'un tel phénomène. Les guides-contrôles me répondirent négativement, ajoutant qu'il était indispensable de pouvoir disposer de forces tout à fait autres.

Chez Ofélia, quoique totalement dépourvue de facultés spéciales, autant que mes observations personnelles m'ont permis de le constater, il arrive pourtant *qu'une gracieuse personne, ou son double, puisse être transportée de la route jusqu'en pleine salle des séances!*

Mais supposons, plus loin, qu'il vous arrive de rester quinze jours sans vous mirer dans votre glace, il est probable qu'il vous serait difficile de vous rendre un compte exact de l'aspect réel de votre physionomie. Cette expérience est à la portée d'un chacun. Cela n'est pas toutefois un obstacle pour la prétendue « Mary Brown » qui se rappelle ces détails particuliers qui remontent à son avant-dernière incarnation, en dépit des périodes de temps très longues qui ont rempli les intervalles.

(1) VESME et MILLER : dans l'*Ubers. Welt* de janvier 1909, et pour la critique des médiums, ib. avril 1909, du Dr BORMANN.

(2) WILLY REICHEL : *A travers le Monde*, Paris, 1907, page 35 ; *Kreuz und Quer durch die Welt*, Leipzig, 1906, p. 59 ; *Occult Experiences*, London, 1906, p. 27 ; *An Occultist's Travels*, New-York, 1908, p. 47.

(3) CAMILLE FLAMMARION : *Les Forces naturelles inconnues*, Paris, 1895.

(4) CARL KIESEVETTER : *Geschichte des neueren Occultismus*, Leipzig, 1891, p. 595, DE VESME : *Geschichte des Spiritismus*, Leipzig, 1898, II, p. 127.

(1) LAZAR VON HELLENBACH : *Vorurteile*, etc., Leipzig, 1884, II, p. 273.

Cette « pétition de principes » ne saurait m'inciter à entrer davantage dans la discussion touchant à la réincarnation. Je ne la nie ni ne l'affirme. Quant à moi, je reste très favorablement disposé en face de cette question voilée, quoiqu'elle n'ait jamais été appuyée par une preuve. Même le remarquable ouvrage de L. Deinhard « Vers le mystère de l'homme », qui par sa méthode rigoureuse impressionne le lecteur très favorablement, n'apporte aucune preuve exacte intéressant la Palingénésie.

Si l'on s'en réfère aux révélations du domaine spirite, l'on relève, si je ne me trompe, quelque chose d'analogue dans les ouvrages du Dr Friese et de Davis; autant dire que, dans les sphères supérieures, l'âme revêt la forme d'une langue de feu, de petite flamme, qui prend la forme corporelle qui lui était propre et personnelle avant son trépas, lorsqu'elle pénètre dans le plan terrestre, afin d'apporter une contribution à son identification, sans laquelle ce phénomène n'aurait pas de raison d'être ni de but. La science ésothérique affirme, de son côté, que l'âme, après avoir acquis un certain degré d'évolution, au prix d'un temps très long, peut se rappeler ses précédentes incarnations, sans pour cela, rester en communication avec la sphère terrestre; que seules, des coques astrales (Kamarapa) des larves informes, éprouvent quelque satisfaction à vivre dans l'ambiance malsaine des médiums.

William Ch. Q. Judge (1), général secrétary of the American Section of the Théosophical Society, dit : « *What can and do influence the sensitive and the medium from out of this sphere — Kama loca — are the shells I have described. Soulless and conscienceless, there in nosense* (1) *are the spirits of our deceased ones.* »

Conséquemment lorsque M. Corralès ou Ofélia, ou bien leur subliminal subconscient se trouvent soumis à l'interprétation théosophique, l'on est à se demander qui pourrait bien être cette « Mary Brown »? Une coque astrale, sans conscience, qui, à l'instar d'un vampire, se nourrirait aux dépens des fluides d'Ofélia!



Mlle Ofélia CORRALÈS

Cette jeune personne, ou son guide, a d'ailleurs avoué par la suite, qu'elle avait eu tort d'avoir agi ainsi et qu'elle en serait punie.

Quelques jours plus tard, M. Echaudi, qui, mû par un sentiment de satisfaction, avait accordé, au début des manifestations, une foi entière au fantôme représentant Maria Andrade, au point d'en reproduire les traits à l'aquarelle, me fit prévenir qu'avec le concours de M. Aguilar, et sans se laisser rebuter par de nombreuses difficultés, il était arrivé à découvrir la retraite de la mère de la domestique domiciliée à Guadalupe.

Cette femme se trouve dans une détresse profonde, ne possédant pour tout avoir qu'une misérable couchette. Elle avait connu autrefois le père de M. Echaudi qui avait été très obligeant à son égard

(1) *The Ocean of Theosophy*, Londres, 1898.

(1) Illisible dans le manuscrit. Nous prions l'honorable auteur, qui par suite de son éloignement ne peut recevoir les textes à corriger, de vouloir bien écrire plus lisiblement, et autant que possible nous fournir la traduction allemande des textes anglais. — Red. des *Psychische Studien*.

(un des frères de M. Echaudi avait occupé jadis la situation du ministre des Finances à Costa-Rica). Elle fit à M. Echaudi la promesse de se rendre à son domicile où j'étais attendu. En arrivant, je trouvai là, M. Echaudi, sa femme, ainsi que M. Aguilar. Peu après arrivèrent également Maria Andrade accompagnée de sa mère. Je reconnus aussitôt les traits qui avaient été reproduits par la photographie représentant la personnalité de « Mary Brown ».

Maria Audrade se mit alors à me raconter, en un langage animé (en espagnol) les faits et incidents relatés plus loin, après que je lui eus fait voir les photographies dites : fantômales, qui avaient paru dans les *Annales*, et sur l'identification desquelles elle n'eut pas la moindre hésitation.

Toute affaire cessante, M. Aguilar transcrivit l'extrait de ces révélations qui, par ailleurs, avaient déjà été racontées auparavant une douzaine de fois, en langue espagnole, extrait qu'il me fit tenir le soir même.

Voir ci-après la traduction allemande (1) de ces notes écrites.

Au sujet des photographies fantomales de « Mary Brown » obtenues dans le Cercle Franklin (2).

Nous, soussignés, désireux de mettre clairement au point le degré de vérité qui existe dans le phénomène des photographies du prétendu fantôme matérialisé obtenues au cours des séances du Cercle Francklin, à San Francisco de Guadalupe à Costa-Rica,

Avons fait toutes les démarches voulues pour retrouver la trace de Maria Luisa Andrade, jeune fille novice et sans expérience qui joua le rôle principal dans ces circonstances.

Sur notre demande, cette jeune fille nous fit spontanément le récit dont l'exposé détaillé suit :

Il y a quelque temps, alors que nous habitions dans le voisinage du señor Buenaventura Corralès, sa fille Ofélia vint me trouver pour m'inviter à me rendre à son domicile un des soirs prochains, dans le but de m'y faire photographier. Ayant subordonné mon acceptation à l'autorisation de ma mère, Ofélia s'adressa alors à elle, en réitérant sa demande. Cette proposition parut aussi insolite que suspecte à ma mère qui de prime abord ne voulut pas me permettre de me prêter à cette bizarre combinaison. Mais Ofélia insista tellement, qu'elle arriva à vaincre sa résistance obstinée. Je dois déclarer aussi, que dans le but de nous démontrer comment et dans quelles conditions, ma photographie pourrait être obtenue, Ofélia fit brûler une matière quelconque qui fournit une belle et claire luminosité. Il existait surtout, disait-elle, entre moi et un enfant du nom d'Iris (1), que je ne connaissais nullement, une très grande ressemblance, au nom duquel elle renouvela son insistance, pour obtenir mon portrait. Je me rendis donc, à l'heure convenue, à la maison de M. Corralès, où en me recommandant le silence, Ofélia me fit discrètement pénétrer par une porte du fond. Nous entrâmes dans une petite chambre obscure. Ils (2) firent de la lumière et se mirent en devoir de me grimer. Ils me coiffèrent d'une façon originale, en ramenant tous mes cheveux vers le sommet de ma tête et me couvrirent ensuite d'un voile qui dissimulait également ma figure. Comme je portais des chaussures dont la semelle grinçait, ils m'invitèrent à quitter mes souliers, mais voyant que je m'y refusais, ils me recommandèrent de ne marcher que sur la pointe des pieds.

Ils me laissèrent alors seule, avec un ou deux enfants, dans cette chambre. Quelques moments après, Ofélia revint et me demanda d'observer un silence absolu et d'exécuter, à la lettre, tout ce qu'elle me dirait de faire. Je fus alors conduite par la main et introduite dans une autre pièce obscure et installée sur un siège. Je m'aperçus alors de la présence de plusieurs personnes, munies d'ampoules contenant des insectes lumineux (en espagnol : bombillas) qui émettaient une lumière étrangement falotte.

Ces personnes s'approchèrent de moi, m'éclairant de très près, et me disposèrent les bras et les mains dans le but de composer une attitude d'ensemble déterminée. Je dois déclarer, qu'à partir de ce moment, je me sentis envahie par une torpeur singulière qui paralysa mon corps et particulièrement ma langue (3). Peu de temps après une lumière vive fit subitement explosion. J'en fus tellement effrayée, que je sursautai d'un bond sur ma chaise, sur laquelle Ofélia me maintint énergiquement en place. D'autre éclats lumineux surgirent successivement et je fus alors installée auprès du piano, dans une attitude différente, à l'occasion de laquelle on brûla à nouveau d'autres produits lumineux, qui donnèrent plus de lumière et plus de fumée aussi. Je fus alors ramenée dans la petite chambre, où ils me débarrassèrent des accessoires dont j'étais affublée : vêtements et voile, et après quoi ils me reconduisirent très discrètement sur la route, d'où je regagnai ma maison où m'attendait ma mère.

Peu de temps après, nous croisâmes don Buenaventura qui revenait de la ville. Le lendemain Ofélia vint me trouver pour m'apporter, à titre de cadeau, un lot d'étoffe pour un vêtement et une écharpe. Elle me recommanda de ne pas divulguer la moindre des choses

(1) Le général Rodolfo Vazquez, magistrat mexicain très aimable, traduisit le texte original espagnol en anglais, pour me mettre à même d'en faire la traduction en langue allemande. Ce procès-verbal ne représente qu'un extrait très réduit, attendu que Maria Andrade tint la parole pendant plus de trois quarts d'heure, tout en s'exprimant avec une extrême volubilité. — W. R.

(2) Nom que porte le cercle spirite des Corralès. — W. R.

(1) Apparemment dans le but d'une deuxième photographie fantômale. — W. P.

(2) Conséquemment des sœurs d'Ofélia auraient également pris une part active à cette comédie. — W. R. (? — Réd.).

(3) Cela est analogue à ce que j'ai lu au sujet du Tribunal de Sainte-Wehure de Camorra à Naples. Il y a de quoi ébranler des nerfs plus solides que ceux de cette jeune fille ! — W. R.

sur ce qui s'était passé, et cela sous n'importe quel prétexte. Peu de temps ensuite, Ofélia revint me voir, pour renouveler l'instante recommandation, déjà faite, de ne rien ébruiter à âme qui vive, afin de lui épargner, disait-elle, les plus graves inconvénients. Je fus d'autant plus contrariée par tout cela, que dans la maison même, où j'étais au service de plusieurs des personnages, parmi lesquels le señor Aguilar m'était connu, l'on m'avait précisément déjà questionnée à ce sujet.

Tous ces incidents m'avaient rendue très nerveuse, quoique je n'aie rien à me reprocher, et que par suite, je n'aie rien à redouter. Je n'avais pas encore vu jusqu'alors lesdites photographies, et lorsqu'il m'arriva d'en parler à Ofélia, celle-ci me répondit qu'elles avaient été détruites. Je n'eus plus l'occasion, par la suite, de reparler à Ofélia.

San José, Costa-Rica (Am. Cent.), 3 *novembre* 1910.

Signé . ENRIQUE A. ECHAUDI.

Signé : RAMIRO AGUILAR,
Directeur de Escuela Superior.

Cela représente la traduction du procès-verbal rapporté.

A proprement parler, j'estime que je puis m'éviter le souci de décrire, par le menu, le résultat de chacune des séances auxquelles j'ai assisté. Elles offrent trop peu, quant aux conditions de contrôle, telles que la science les exige, car il n'en fut pas question.

Je ne puis donc présenter qu'une appréciation subjective à défaut de preuves objectives dépourvues d'excuses, par la raison que constamment toute la famille Corralès : le père, la mère et les trois sœurs étaient présents, et qu'en dépit de mes protestations répétées, tendant à tenir les séances en dehors de leur présence, ils persistèrent à y assister, à l'exception toutefois d'une séance qui eut lieu dans une autre maison. Celle-ci fut absolument manquée, et nous n'obtînmes rien.

M. Corralès me demanda bien à la troisième séance si je jugeais utile de faire éloigner les siens ; je répondis négativement, puisque les premières réunions devaient être admises et organisées conformément à sa méthode.

Ce n'est qu'après que deux des assistants (sur lesquels je reviendrai plus tard), qui, à mon avis, furent seuls à exercer une influence sur M. Corralès, lui eurent dit qu'ils renonçaient à revenir, si l'on persistait à ne pas se conformer à suivre mes indications...

Cette intervention eut pour effet de modifier l'intransigeance de M. Corralès ; mais la famille n'en persista pas moins à rester.

Ma qualité d'invité ne me permit pas d'insister davantage. M. Corralès ne paraissait pas comprendre que personne ne consentirait à accepter comme réels de prétendus phénomènes spirites obtenus lorsque cinq membres d'une même famille s'obstinent à y assister ; d'autant plus, que presque tous ces phénomènes se produisaient en pleine obscurité et qu'enfin la chaîne des assistants n'était pas fermée rigoureusement.

Toute personne qui peut avoir un intérêt quelconque à la production éventuelle d'un tel phénomène, alors que cela se passe en chambre noire, devrait avoir le souci de s'éloigner, afin de ne pas éveiller le soupçon d'une intervention possible. C'est ce que firent des savants italiens ; c'est ce que je fis moi-même avec Bailey, après que je l'eusse amené à Grenoble, sans que prisse ombrage, par la suite, lorsque pendant la séance, de Rochas observa que je m'étais absenté ; et qu'il s'était réjoui du reste, lorsque je lui déclarai que je n'assisterais qu'à deux séances, dans le but d'indiquer aux assistants le mode de procéder habituel de Bailey.

Je ne me froissai pas davantage de ce que de Rochas eût exhibé ma photographie sous les yeux de l'oiselier de Grenoble, lorsqu'il lui demanda si j'avais été témoin de l'achat d'oiseaux.

Avant de reconnaître fermement un fait, la science a le devoir de s'enquérir à tous égards ; certaines investigations paraîtraient-elles même être des plus futiles. Cela n'a rien qui doive toucher aux considérations et convenances personnelles.

Pour la traduction : HAMILCAR.

(*La fin au prochain numéro.*)

La Rédaction des *Psychiche Studien* fait suivre les dernières phrases de l'article de M. Reichel par les mots : *Très bien!* Elle écrit aussi dans une note :

Notre estimé collaborateur : M. Aug. Zoppritz, nous écrit de Stüttgard, Hegelstrasse 44, à la date du 8 février 1911, pour nous informer, qu'il y a plus d'un an, il avait écrit à M. le colonel Péter, dans le but de lui apprendre que d'après les renseignements qu'il tenait de son médium apprécié : Fr. Sch. la relation des manifestations de Costa-Rica ne reposait que sur les tromperies : que la demoiselle Ofélia exerçait une influence hypnotique sur les assistants, d'une façon quelconque. (M. le colonel se rappellera aisément cette information.) Et qu'apparemment ici à Stüttgard il y a plus à apprendre aux chercheurs que n'importe ailleurs (!).

Enfin elle veut bien reconnaître que les *Annales des Sciences Psychiques* avaient réellement publié les faits de Costa Rica « sous toute réserve », et elle reproduit les paroles que nous écrivions alors pour expliquer notre attitude — ce dont nous la remercions.

Maintenant, quelques observations sur cette

deuxième partie de l'article de M. Reichel. Nous l'avons reproduit en entier, parce que les bizarres discussions théoriques si déplacées auxquelles il s'abandonne sur la réincarnation, sur l'âme qui prend une forme de langue de feu dans les sphères supérieures, etc., ne manquent pas d'importance pour comprendre l'état d'esprit de l'auteur. Quoi de plus caractéristique, par exemple, que cet argument de la personne qui reste quinze jours sans se regarder dans la glace, etc., pour combattre la réalité du phénomène de la matérialisation d'un supposé esprit! Quand il s'agissait du médium Miller, M. Reichel ne songeait pas à de pareils non-sens pour prouver l'irréalité des phénomènes du Dr Benton, de Betzy, etc. Il doit bien comprendre que lorsque, par exemple, les psychistes constatent la présence des mains fluidiques de « John King », avec Eusapia, ils n'admettent pas pour cela nécessairement l'existence objective de cette personnalité hypnotique!

Enfin, voilà un homme qui reproche à des revues psychistes d'avoir parlé des phénomènes de Costa-Rica et soutenu qu'il fallait faire le nécessaire pour les étudier. Lui, M. W. Reichel, avait pourtant accueilli cette thèse avec tant d'ardeur, qu'il a été beaucoup plus loin (c'est vraiment le cas de le dire) : il a été jusqu'à Costa-Rica, pour voir ces merveilles !

Les fraudes qui se réalisaient dans le « Cercle Franklin » ont été découvertes. Mais que le « professeur » Willy Reichel ne s'y trompe point : elles ne l'ont pas été par lui, mais par MM. Aguilar et Echaudi. Nous ne doutons aucunement que, si la découverte des fraudes n'avait pas été faite avant son arrivée, M. W. Reichel s'y serait laissé prendre tout comme avec Miller et Bailey, malgré la bonne volonté qu'il pouvait avoir de découvrir quelque chose de louche.

Pour ce qui se rapporte aux photographies, la fraude matérielle paraît être bien prouvée, quelle que puisse être la responsabilité morale du médium. (Comment parler de *responsabilité*, dans ces questions surtout!...) Seulement, on voudrait être aussi bien éclairé au sujet des autres phénomènes; c'est sur ce point que nous voudrions bien avoir l'avis de MM. Aguilar et Echaudi, ainsi que des autres personnes honorables et intelligentes qui ont assisté à un grand nombre d'expériences dans le Cercle Franklin.

C. V.

EXPÉRIENCES AVEC LE MÉDIUM JEAN GOUZIK

A SAINT-PÉTERSBOURG

par le Dr MARCOU-MUTZNER, Ancien interne des hôpitaux de Paris, Chef de service à l'hôpital Troïtzkz.

JEAN GOUZIK est un homme d'aspect chétif, ancien ouvrier polonais, extrêmement silencieux, âgé de 35 ans. C'est dans un cercle composé de médecins et d'ingénieurs que je pus assister à la première séance. On l'étudiait depuis plusieurs mois. Les phénomènes télékinésiques étaient particulièrement nets. Mais tous les appareils enregistreurs furent brisés violemment par la force médiumnique. Les contacts perçus étaient violents et douloureux : gifles, coups de poing, arrachement d'une chaîne de montre, etc. Tout ce qui précède me fut communiqué par un membre du comité, digne de foi. Le soir où je pus y assister, le médium était fatigué, se plaignait de la tête. J'arrivais en retard et rien ne paraissait depuis une heure. Je me disais en moi-même que je perdais mon temps, quand subitement une main très nette vint me tirer fortement par la manche. J'étais à l'autre bout de la table, à près de 2 mètres du médium. Un long frisson, que j'attribuais à la grippe, précéda d'une fraction de seconde cet attouchement. J'ignorais la fréquence de cette sensation au cours des séances médiumniques; ce n'était donc pas une autosuggestion.

On me plaça alors à la droite du médium. Je lui tenais énergiquement le bras droit et la jambe droite. Une autre personne lui tenait le côté gauche. Gouzik y mettait une complaisance parfaite; l'obscurité était complète. Nous étions douze autour d'une table longue de 3 à 4 mètres et large de 2 mètres environ. Une grosse bougie neuve et plusieurs pommes se trouvaient dessus. Un grand rideau noir et lourd pendait derrière nous à 50 centimètres. Au bout de dix minutes d'attente et très rapidement en quelques secondes se succédèrent des raps divers, des mains qui tiraient les basques de ma redingote; le rideau vint s'enrouler autour de ma tête, un bruit de pommes dansant sur la table et puis un bruit sec de cassure et une douleur *déchirante* sur mon front. On allume : *la grosse bougie est brisée* en trois morceaux, le rideau est enroulé en corde. Moi j'ai une bosse douloureuse sur mon front et un ingénieur, assis à trois mètres de là, une plaie vive par contusion de la lèvre inférieure. Il

a reçu le choc en même temps que moi et aussi par la bougie. La pièce où ceci se passait, dans un pavillon isolé, chez un docteur, était bien inspectée et fermée soigneusement à chaque séance. Les assistants étaient des personnes sérieuses et graves désirant s'instruire. Habituellement ils invoquaient une personnification « Schwartzenberg » d'une façon peu respectueuse, accompagnée de qualificatifs injurieux si rien n'apparaissait.

Au bout de 16 mois je pris part avec Gouzik à une séance où se trouvaient 3 dames et 6 fonctionnaires. Toutes les précautions d'usage furent prises. L'obscurité n'était pas absolue, on pouvait distinguer vaguement les choses.

Aucune invocation. Pendant les premières quarante minutes rien n'apparut. Ce n'est qu'après que plusieurs parmi nous sentirent des attouchements *très doux*. Personnellement je sentis plusieurs fois un gros cylindre venant doucement mais avec force presser ma région lombaire. Je tenais vigoureusement le médium quand une sorte de grosse résistance vint verticalement de bas en haut soulever les bras du médium et les miens. A deux reprises nous repoussâmes cette forme qui s'opposait vigoureusement à notre effort. La résistance était « fluidique » et différente de tout ce qu'on pouvait imaginer d'un corps matériel.

Après avoir changé de place, je vins m'asseoir sur un gros, épais fauteuil à gauche du médium. Le gros cylindre, qui était venu presser mes reins, y revint encore. J'étais assis, mon dos collé littéralement à l'épais dossier du fauteuil. Rien n'aurait pu s'insinuer entre moi et lui. Pourtant cette forme cylindrique me toucha aussi nettement que tout à l'heure quand mon dos était à découvert — *tout comme si cette forme n'avait rencontré aucun obstacle dans la matière du fauteuil.* Ma voisine de gauche, par ses exclamations, assise sur un siège analogue, prouvait avoir la même sensation et au même instant.

Deux phénomènes télékinésiques eurent lieu : une très lourde armoire située à 3 mètres à droite et derrière le médium, se déplaça très lentement et avec bruit, d'une vingtaine de centimètres. Un drap lourd placé par moi à un mètre derrière et à gauche du médium, se déplaça sous nos yeux et lentement de trois mètres, pour venir à la droite du médium.

Dans une réunion où se trouvaient 3 dames et 5 médecins ou ingénieurs, avec une clarté relative, nous vîmes le déplacement d'un drap lourd qui vint se placer, d'un mètre de distance, dans la main de l'observateur situé à la gauche du médium. Tous les attouchements perçus étaient doux et ressemblaient vaguement à une tête de petit chien très couverte. A un moment, repoussant de mon bras lié à celui du médium, une résistance au-dessus de ma tête, je sentis la *chaleur et le frôlement poilu de la lèvre supérieure d'un petit chien.* Pendant ce temps, les témoins de la chaîne ne virent rien, quoiqu'il fît assez clair pour cela, si quelque chose avait été visible pour l'œil d'un humain.

Le médium Gouzik travaille depuis 20 ans. Vers l'âge de 15 ans, placé à l'atelier, il fut mis à la porte parce que la nuit, dans le dortoir commun, il y avait des raps et des brisures de meubles. C'est ainsi, me dit-il, que M. Ochorowicz de Varsovie le connut. J'ai pu l'examiner. C'est un homme frêle, mais sain physiquement et nerveusement aussi. Il a sur l'iris gris-bleuâtre quelques vagues taches du Dr Maxwell. Mais je dois dire en avoir observé de bien plus nettes sur d'autres sujets nullement médiums. Gouzik est extrêmement simple et se prête volontiers à tout contrôle. Il y a des séances surtout payantes, avec des curieux incultes et irrespectueux, où rien n'apparaît, m'a-t-il dit. Quand j'ai pu l'examiner, les effets étaient longs à venir. Cela vient comme cela veut, il ne paraît nullement s'en soucier. Il ne fait aucune invocation et ne désire même pas ardemment l'apparition des phénomènes. D'ailleurs ses trances ne sont pas fortes et de ce que j'ai constaté, les phénomènes télékimésiques ne sont pas extrêmement puissants quoique *très démonstratifs*. Il se plaint que pour gagner sa vie, il soit obligé de perdre son temps avec des curieux incultes au lieu d'étudier sa force dont il ne peut se rendre aucun compte et qui se manifeste à lui d'une façon inégale et tout à fait en dehors de sa volonté.

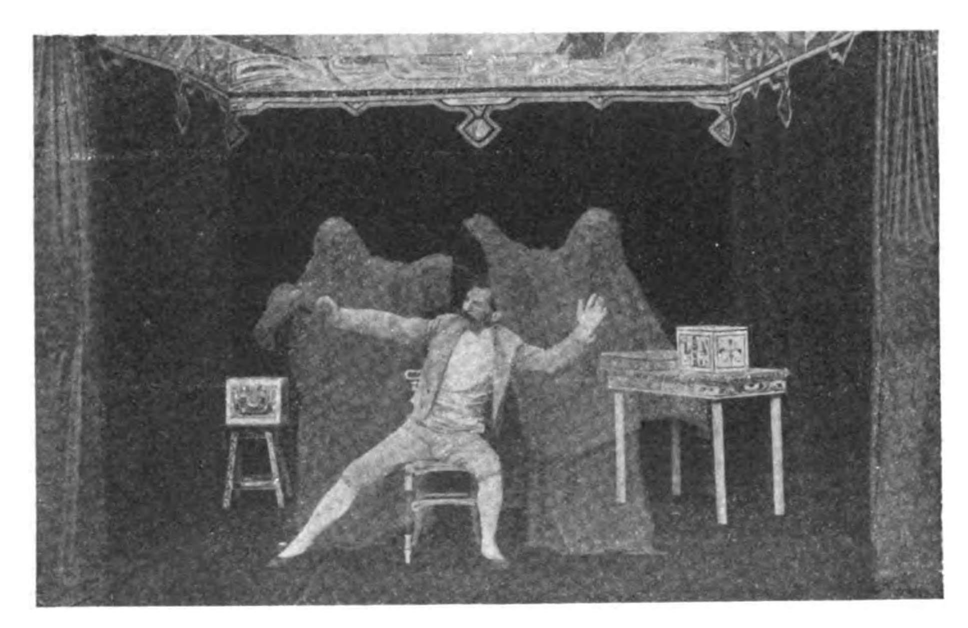
La facilité du contrôle (un homme), sa parfaite complaisance et toutes les précautions prises ont éliminé toute fraude possible. Gouzik me paraît un médium de force moyenne, mais il est dommage que jusqu'ici un comité de savants ne l'ait pas étudié d'une façon respectueuse et scientifique.



LES LIVRES NOUVEAUX

M. Rémy : **Spirites et Illusionnistes.** — Conférences faites à la Chambre syndicale des Illusionnistes de France. — (A. Leclerc, éd., Paris, 19, rue Monsieur-le-Prince. 1911. — Prix : 3 fr. 50.)

M. Rémy, qui a été membre du jury au Concours International de Prestidigitation du 5 juin 1909, est connu depuis assez longtemps déjà comme étant convaincu de la réalité des phénomènes du spiritisme, dont il n'accepte pourtant pas la doctrine. C'est la qualité d'illusionniste de l'auteur qui donne à ce livre tout son intérêt, dont on peut facilement se rendre compte, sans même que nous nous attardions à le montrer.



Bien que la connaissance de la littérature métapsychique y soit incomplète, surtout pour ce qui se rattache à ces dernières années, l'ouvrage est bien fait, surtout si on le considère comme un traité de médiumnisme, à l'usage des profanes, dont l'esprit est rempli des fausses idées courantes à ce sujet. Le côté faible du livre — chose assez étrange — est la partie qui se rattache à la prestidigitation et aux prestidigitateurs. Elle ne contient que des affirmations d'ordre général, et non pas une discussion analytique des phénomènes médiumniques en rapport avec les imitations qu'en donnent les illusionnistes. Les gravures que M. Rémy publie dans son livre et qui représentent quelques-unes parmi les « scènes d'illusionnisme imaginées et réalisées par M. Méliès, directeur du théâtre Robert Houdin », à Paris, et qu'on a dernièrement représentées à ce théâtre, offraient pourtant à l'auteur l'occasion la plus favorable d'établir le parallèle dont nous parlons entre les phénomènes produits par les médiums et ceux produits par les illusionnistes, et montrer qu'ils n'ont entre eux aucun rapport de substance et même d'apparence, les derniers se passant sur une scène préparée, avec l'aide de compères, sans aucun expérimentateur sur la scène, sans déshabillage du médium, sans fouilles dans le cabinet médiumnique, etc. On ne peut pas plus les confondre qu'on ne peut confondre un tableau avec le paysage réel qu'il représente. Ce travail est à faire, même après le livre de M. Rémy. Mais ce dernier, en s'adressant plus spécialement aux prestidigitateurs, a sans doute propagé au milieu d'eux beaucoup de connaissances utiles et a rectifié beaucoup de préventions injustifiées.

Béatrix Rodès : **L'Ame des cathédrales.** — Préface d'Edouard Schuré. — (Librairie Perrin et Cie, Paris, 35, quai des Grands-Augustins. — Prix : 3 fr.)

Comte de Larmandie : **L'Appel du Fantôme.** — (Paris, Chacornac, éd., 11, quai Saint-Michel. — ris. — Prix : 2 fr.)

Ce petit roman constitue une suite à celui du même auteur, intitulé : *Un Essai de Résurrection*, et roule autour des mêmes merveilleux et fantastiques exploits d'occultisme.

CORRESPONDANCE

Le professeur Lombroso et la personnalité humaine après la mort

Le Pavillon, Mauzé (Deux-Sèvres)
11 *Mars* 1911.

Monsieur le rédacteur en chef,

Dans l'article de M. Marcel Mangin paru dans les *Annales* des 1er et 16 février dernier, je trouve la phrase suivante (page 39, dernières lignes) :

« *Il est vrai* qu'il y a des matérialistes qui trouvent le moyen de devenir spirites *sans accepter l'immortalité de l'âme.* » A cette phrase se rapporte la note en bas de la page 40, comme suit : « Comme Lombroso, dont les vrais spirites avaient pourtant annoncé la conversion à grand fracas, et qui écrit : « Les conclusions du spiritisme sont loin de contre- « dire le monisme, car l'âme se ramenant à une ma- « tière fluidique, visible et palpable en certains cas, « continue à appartenir au monde de la matière. » *Sa survivance n'est que momentanée.* »

Sans demander si cette dernière phrase doit être considérée comme faisant partie des paroles de Lombroso, ou si elle a été ajoutée par M. Marcel Mangin, je désire citer quelques phrases du livre de Lombroso, *Hypnotisme et Spiritisme*, traduction parue dans la « Bibliothèque de Philosophie Scientifique » chez Ernest Flammarion, comme mes citations démontrent clairement que la pensée du grand savant décédé a été déformée par l'auteur de l'article en question :

Première citation, page 226 du livre cité par moi : « Le double permet encore de comprendre l'existence de corps fluidiques ayant au moins pour quelque temps, tous les pouvoirs du corps vivant. Il peut être aussi considéré comme le trait d'union entre le médium et *l'esprit des morts. Mais tandis que ce dernier paraît immortel*, il semble que le double ne dure guère après l'agonie. Son action concorde avec celle du vivant, tandis que l'action des défunts est d'ordinaire autonome et souvent en opposition avec celle du médium. » (Lombroso, *Hypnotisme et Spiritisme*, page 226.)

Deuxième citation, page 251 du même livre : « En somme, les maisons hantées nous fournissent les documents les plus anciens, nombreux et probants de *l'action voulue et persitante des défunts à une époque même éloignée de leur mort et avec des caractéristiques spéciales...* »

Il me semble que ces citations se passent de commentaires.

Mais pour montrer que M. Marcel Mangin confond (en parlant de Lombroso), l'être réel, le Soi, qui survivrait à la mort, avec ses manifestations temporaires, je citerai les paroles suivantes du savant décédé (page 277) : « Les formes humaines que prennent les esprits en se matérialisant ne répondent pas à celles de leur vie spirituelle. Ce ne sont que des formes provisoires, prises pour se faire connaître de nous, etc... »

Donc le double dont parle Lombroso, et qui « ne dure guère après l'agonie » (je cite ses paroles) ne serait autre que le corps éthérique des théosophes qui se dissoudrait bientôt après la mort, en laissant l'esprit encore revêtu de ses autres enveloppes plus subtiles, correspondant à l'existence sur d'autres plans de la nature universelle.

Les nombreux cas (il en existe, je crois, 500 ou 600), d'*identité spirite* (identité constatée par communications typtologiques ou autres, ou par apparitions), publiés depuis 50 ans, sans parler des cas encore bien plus nombreux constatés dans la vie privée, se rapportent souvent à des morts éloignées même de plusieurs siècles. Il me semble qu'après ce laps de temps il est bien permis aux désincarnés de ne plus s'occuper de ce bas monde !

Les idées de M. Marcel Mangin me semblent du psychisme renversé, puisqu'elles font procéder la pensée de la matière, au lieu que la prédominance de l'intelligence semble évidente à beaucoup de psychistes, qui n'admettent pas que l'intelligent puisse procéder de l'inintelligent.

Que la pensée soit, comme dit M. Mangin, une vibration, c'est bien possible, mais cette même théorie de vibrations, appliquée à l'univers entier, considéré comme mouvement universel, sert aux théosophes de l'Inde pour construire une théorie en schéma de l'Univers, bien plus satisfaisante à l'esprit que le monisme psycho-physiologique de M. Mangin.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments très distingués.

C.-J.-H. Hamilton.



AU MILIEU DES REVUES

On appelle notre attention sur le Réveil.

Son importance au point de vue médiumnique.

M. le Dr Léon Demonchy, professeur à l'Ecole de Psychologie, vice-président de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, vient de publier en une petite brochure, à la Librairie Maloine, une communication qu'il a faite au Congrès des Médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française, qui eut lieu à Bruxelles et Liége, au mois d'août dernier. Cette communication est intitulée : *Le Réveil; son importance capitale en hypnothérapie et en psychothérapie*, et traite un sujet auquel on a payé jusqu'ici trop peu d'attention; l'auteur s'en occupe, de son côté, d'une façon peut-être un peu paradoxale, en tout cas certainement assez originale; mais cette forme présente quelque utilité, si on la considère comme une sorte de réaction contre la légèreté avec laquelle on s'est occupé si longtemps d'une question qui présente un intérêt incontestable en hygiène et en pathologie générale, mais surtout en hypnotisme et métapsychisme.

Le Dr L. Demonchy soutient donc que, si Braid faisait de l'occlusion des paupières un signe certain de sommeil, le contraire, « *la réouverture des paupières* », *n'est pas forcément le signe du réveil*. Or le phénomène du réveil a une importance capitale : il faut bien que les individus en état de sommeil viennent à se réveiller.

Si en Belgique, par suite des expériences publiques et sensationnelles de Donato, la loi ramena l'hypnotisme entre les mains des médecins et des savants, c'est justement à cause des graves inconvénients qui se produisirent, quand des personnes non autorisées en abusèrent, laissant leurs sujets imparfaitement réveillés.

Certes, pour bien connaître le réveil, il faut connaître le sommeil, mais la réciproque est vraie, et pour se rendre un compte exact de ce qu'est le sommeil, il faut savoir apprécier la valeur et l'étendue du réveil. Ce sont deux études qui doivent marcher de pair et qui sont destinées à se compléter l'une l'autre.

J'insiste sur ce point important — écrit M. Demonchy — : il y a des degrés pour le réveil comme pour le sommeil. Le réveil peut être imparfait, local, limité à tel ou tel organe, à telle ou telle fonction. Or l'état de veille, que nous connaissons fort peu, ne peut être normal si le réveil, au lieu d'être complet en étendue, profondeur, durée, n'est que partiel par exemple par rapport à la conscience, ou aux organes, fonctions, facultés intellectuelles, sensitives, morales, etc., etc.

Il ne faut pas nous illusionner. Nous vivons entourés de gens qui vont, viennent, parlent, agissent, ont les yeux ouverts, et cependant dorment plus ou moins parfois même sur plus d'un point. Nous trouverons donc qu'il y a plus de gens qui dorment et que nous devons éveiller, que de gens éveillés que nous devons endormir. Et qu'on ne vienne pas nous dire que ce sont tous des hystériques, car alors qui ne serait pas hystérique? En effet, en dehors même des hystériques, depuis l'écolier jusqu'à l'homme de science, qui de nous ne dort sur un ou plusieurs points? Les animaux eux aussi comme les hommes.

Somme toute l'on n'a pas encore déterminé d'une façon exacte où commence le réveil, où finit le sommeil. Et il ne paraît pas inutile de se demander quel est l'état normal : celui du sommeil avec des périodes de réveil plus ou moins complet, ou celui de veille coupé de période de sommeil à des degrés différents. Autrement dit, l'homme n'est-il pas un individu qui dort toujours sauf les périodes d'excitation qui le tirent momentanément de son sommeil, plutôt qu'un individu qui veille, sauf les moments où il répare ses forces par le sommeil. Et selon que l'on admettrait l'un ou l'autre de ces points de vue, l'on devrait dire : Le sommeil est l'état naturel, le réveil celui d'exception; ou bien, l'état de veille est l'état normal, le sommeil, celui d'exception.

En fait parmi les gens qui viennent nous consulter, nous en trouverons de très nombreux qui dorment depuis plus ou moins longtemps, plus ou moins partiellement, légèrement ou profondément et nous constaterons que nous avons davantage de gens à réveiller que de gens éveillés à endormir, et que l'ouverture des paupières n'est pas toujours un signe de réveil.

Ce qui s'impose à nous médecins, c'est de transformer ces dormeurs éveillés en être réveillés, c'est-à-dire en individus vivants en un état réel de veille et non en un état plus ou moins déprimant de sommeil, de somnolence, de monoidéisme plus ou moins limité.

Ainsi ce qui doit être le sujet de nos inquiétudes n'est pas si nous pouvons ou non endormir les gens, mais bien si oui ou non nous pouvons les réveiller, complètement, totalement, intégralement...

L'ouverture des paupières n'est pas forcément le signe du *réveil*. Nombre de gens ont les yeux ouverts et paraissent éveillés, et cependant dorment d'un sommeil plus ou moins profond, durable, localisé.

Savoir non pas seulement endormir, mais *surtout réveiller* — tout est là.

Il nous sera permis de faire suivre cet abrégé de la communication du Dr L. Demonchy par quelques remarques concernant l'application de ces théories aux phénomènes spéciaux du métapsychisme.

La question du réveil se présente peut-être *toujours*, dans les phénomènes médiumniques, étant infiniment probable que le médium à effets physiques ou purement intellectuels ne se trouve jamais dans un état de réveil complet, quand un phénomène se déroule, quelle que soit l'apparence contraire. Bien des mauvaises séances, chez de bons médiums, peuvent n'être occasionnées que par le fait que le sujet n'est pas parvenu à se placer dans cet état spécial qui est un commencement de trance, ou n'y est parvenu que d'une manière imparfaite.

Sans doute quand la trance du médium a été profonde, on s'occupe de son réveil ; encore on ne pousse parfois pas assez loin cette *excitation* dont parle M. Demonchy. Tout dernièrement encore, à l'issue d'une séance à laquelle assistaient aussi MM. le Dr C. Richet, G. de Fontenay et d'autres psychistes distingués, nous entendîmes la personnalité qui se manifestait dans la trance du jeune médium dire :

— Réveillez donc mieux mon médium ; la dernière fois il a été réveillé insuffisamment et il a été mal durant toute la journée du lendemain.

Cet inconvénient s'est produit aussi avec Mlle Stasia Tomczyk, bien qu'elle fût endormie par le Dr Ochorowicz, qui est un magnétiseur très expérimenté.

Mais lorsque le médium « s'éveille tout seul », ou que sa trance a été légère et presque imperceptible, on néglige de faire quelque chose pour s'assurer de la plénitude du réveil. Est-ce bien prudent ?

Peut-être faudrait-il en procéder de même avec certains expérimentateurs — très mauvais comme tels, mais incomparables pour aider l'éclosion des phénomènes — qui entrent à leur tour dans un état semi-hypnotique. Un léger degré de cet état est très probablement plus fréquent qu'on ne le suppose, surtout au cours de séances dans l'obscurité, dans lesquelles l'attente a été longue et fatigante.

Mais il y a encore une question très délicate qui se rattache à ces réveils imparfaits des médiums.

Le Dr Demonchy nous dit que certaines personnes, qui paraissent éveillées, agissent, en réalité, dans un état de léger somnambulisme. Cela est peu contestable. Quel est leur responsabilité, dans cet état ? Or les médiums ne sont pas exclus de cette règle, bien au contraire : ils doivent y être beaucoup plus sujets que la moyenne des autres individus. Quelle est alors leur responsabilité, dans certaines préméditations et préparations de fraudes ?...

L'anthropométrie des corps psychiques objectivés

M. E. Anastay, le dévoué Président de la Société d'Etudes Psychiques de Marseille, vient de publier, dans le dernier fascicule du Bulletin de cette Société, un article, intéressant et original comme tous les écrits de ce chercheur.

Tous ceux qui ont étudié un peu de près la Science psychique — dit-il — savent qu'elle est dominée à peu près entièrement par une hypothèse dont les effets se rencontrent à chaque pas dans son étude : celle du corps psychique, dont nous n'avons pas à examiner ici les preuves de soutien (qui occuperaient d'ailleurs plusieurs volumes), mais qui a été adoptée comme la meilleure, devant l'évidence des faits, par tous les chercheurs compétents : les Carl du PREL, les AKSAKOF, les OCHOROWICZ, les de ROCHAS, les de FONTENAY, les de VESME, les RICHET, etc., etc. L'hypothèse du corps psychique (appelé quelquefois double ou doublure à cause de sa ressemblance avec le corps physique), demeure, en effet, la meilleure base qu'on ait trouvée jusqu'ici pour les explications pouvant être fournies au sujet des innombrables faits qui se présentent au chercheur dans ce domaine. On rencontre ce corps psychique, nous oserons dire presque nez à nez, dans beaucoup des observations qui le mettent pour ainsi dire à nu, quelquefois d'une façon presque expérimentale :

Rattacher ce double, qui se manifeste quelquefois objectivement et même par de vraies « matérialisations », à l'existence présente d'une individualité vivante, par des moyens précis et rigoureux, serait une entreprise désirable à tout égard et susceptible de faire avancer d'un grand pas la science qui nous occupe.

Déterminer l'existence d'un de ces corps psychiques, qui aurait appartenu d'une façon indubitable à un individu décédé, serait également une œuvre d'un puissant intérêt, et même d'une importance beaucoup plus grande encore que la précédente, à cause des conséquences morales et sociales énormes qui en résulteraient, et qui sont faciles à prévoir.

Or, nous estimons que le système qui pourrait faire arriver le mieux à ce but existe ; et qu'il n'a besoin que d'être appliqué méthodiquement pour donner tous les résultats qu'on peut attendre d'une telle démonstration.

Le procédé le plus rigoureux qui puisse être fourni pour procéder à une identification exacte de ces corps psychiques, quand ils se présentent avec un certain degré d'objectivité (ce qui arrive quelquefois, surtout dans les séances organisées spécialement à cet effet) nous paraît consister dans l'ensemble des mesures employées en anthropologie et en médecine légale sous le nom d'anthropométrie. Cette branche de la science en effet, a été poussée fort loin, et elle suffit pour identifier, chaque jour, des individus profondément inconnus la veille et que, cependant, les juges n'hésitent pas à condamner aux peines les plus sévères, après la constatation de cette identité.

Pourquoi n'en serait-il pas de même (avec la pénalité en moins, bien entendu) pour ces étranges productions qui ont intrigué leur monde, comme ces nombreuses matérialisations de défunts supposés auxquelles ont donné naissance, en Italie, les séances de

la Palladino, manifestations si abondantes et si bien contrôlées, sans que pour cela l'identité de ces formations étonnantes ait été tirée bien au clair, pour tout le monde tout au moins?

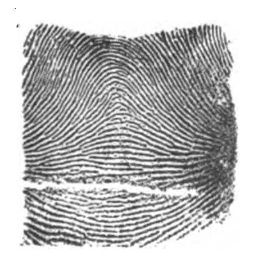
Ainsi, une de ces matérialisations se produirait dans une séance : Jusqu'ici on se contentait (et c'était déjà joli, il est vrai) de prendre une photographie, ou bien on tentait d'obtenir un moulage du membre ou de la partie de membre qui se présentait à l'observation, pour garder une preuve palpable et durable du phénomène; pour tâcher de rapprocher ce témoignage de l'image conservée du personnage (mort ou vivant) supposé l'auteur indirect de l'empreinte.

Il s'agirait, selon nous, de faire mieux que nos devanciers en exigeant davantage de ces êtres mystérieux : « Si vous êtes vraiment ce que vous annoncez, pourrait-on leur dire, montrez-nous patte blanche (ou plutôt noire); c'est-à-dire, montrez d'une façon certaine, par des mensurations exactes de vos pieds, de votre main, de votre crâne, que ces mensurations sont identiques à celles que nous avons conservées de vous et qui sont en lieu sûr; nous vous prendrons alors pour ce que vous dites, mais pas avant. »

Il est vrai qu'on pourrait objecter à ce langage que les résultats de ces mensurations peuvent être, à la rigueur, rappelés par la crytomnésie, ou indiqués par la transmission mentale, ou encore dévoilés par la télesthésie ou clairvoyance, exercées par un ou plusieurs des assistants. Mais comment expliquer une clairvoyance qui s'appliquerait à des détails aussi minutieux et compliqués que ceux que nous allons examiner? Quelles sont les données qui pourraient autoriser le fait que ces particularités aient la possibilité d'être reproduites plastiquement avec les détails si coordonnés et si fins des formes possédées du vivant de l'individu auxquelles elles ont appartenu?

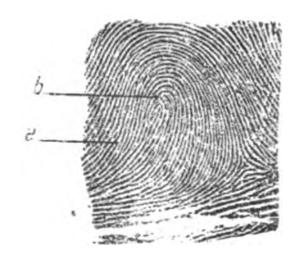
M. Anastay estime que la méthode la plus indiquée pour pratiquer l'anthropométrie sur les formes matérialisées serait celle qui nous vient de la *dactyloscopie*, qui, comme on sait, se fonde sur ce prin-

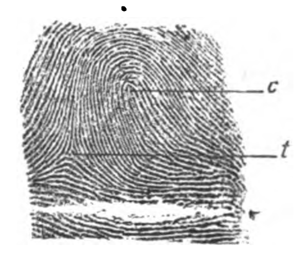




cipe : « Nous avons tous, au bout des doigts, des dessins compliqués formés par les lignes des papilles et des glandes sudoripares, et ces dessins une fois formés pendant la vie intra-utérine, ne changent plus pendant toute la durée de la vie. » Les combinaisons de ces dessins se trouvant multipliées à l'infini, on conçoit qu'un individu ne puisse avoir les mêmes lignes digitales qu'un autre, et que chacun porte, au bout de ses doigts, de quoi le faire distinguer de tous ses voisins.

Notre auteur a soin de fournir, dans son article, des indications sommaires, et pourtant assez précises, sur la manière d'obtenir ces empreintes digitales et de les classifier; nous y renvoyons les personnes qui désireraient les connaître; elles y trouveront aussi





une énumération des principaux ouvrages spéciaux qui traitent de la matière.

Voici maintenant dans quelles conditions M. Anastay nous propose de procéder aux épreuves en question :

Dans chaque Société psychique, les membres et surtout les médiums seraient invités à se prêter bénévolement à la formation d'une petite collection d'empreintes qui seraient aussitôt classées dans les archives de la Société, avec les noms et les indications nécessaires. On pourrait, dès lors, avec certains de ces médiums, tenter, pour commencer, l'extériorisation de leur corps psychique, pour avoir l'empreinte de ce corps et la comparer avec celle qui est restée aux archives .

Ensuite, après le décès d'une de ces personnes, une matérialisation disant se rattacher à cette personne viendrait à se produire sur un certain point du globe, avec un médium quelconque, en permettant la prise de sa forme, comme cela a déjà été fait d'ailleurs nombre de fois, soit au moyen de paraffine, d'argile, de plastiline ou même de mastic de vitrier, on n'aurait plus qu'à demander la communication de l'empreinte enregistrée à la Société d'origine sous le nom de la personnalité qui s'est manifestée de cette façon, et à faire une comparaison détaillée des deux épreuves pour confirmer ses dires.

L'application de ce procédé peut être étendue : Suposons qu'un parent ou un ami veuille avoir l'assurance qu'un des siens qui vient de succomber n'est pas perdu tout entier, et que sa personnalité n'entrera pas,avec son corps, dans le morne silence de la tombe, comme on l'a admis jusqu'ici, peut-être avec trop de facilité; quoi de plus aisé que de prendre rapidement l'empreinte des doigts du mort, encore tout imprégnés de la sueur agonique, empreintes qui pourront enlever un jour toute espèce de doute et apporter au cœur ulcéré du survivant une conviction radieuse au sujet d'une vie posthume du cher disparu?

Il est d'abord à remarquer que cette idée de la dactyloscopie appliquée aux empreintes médiumniques



n'est pas tout à fait nouvelle; M. Gellona, de Gênes, qui était d'ailleurs un bien médiocre observateur, y a eu recours au sujet d'empreintes obtenues sur la glaise ou la paraffine dans une séance avec Eusapia : on en trouvera le récit dans un numéro de *Luce e Ombra*, de Milan, paru il y a quelque cinq à six ans. M. Gellona remarquait alors que l'examen dactyloscopique prouvait que ces empreintes n'avaient pas été produites par les mains du médium ni des expérimentateurs. Mais il n'a pas eu, comme M. Anastay, l'idée de proposer que les psychistes fassent exécuter leurs empreintes dactyloscopiques dès leur vivant, pour contribuer à la reconnaissance de leur fantôme éventuel, après leur mort.

Maintenant, M. Anastay nous permettra de faire quelques observations sur son projet.

D'abord, on peut remarquer qu'il n'est pas prouvé, naturellement, que le corps fluidique, s'il existe, soit quelque chose qui reproduit si exactement le corps matériel, que les dents, les cheveux, les os, et enfin les moindres irrégularités de la surface cutanée s'y trouvent exactement enregistrés. Devons-nous donc admettre, par exemple, que si un homme mourait à la suite d'un accident qui lui écraserait les deux mains, d'un incendie au cours duquel il serait brûlé vif, etc., le corps fluidique garderait dans l'au-delà la forme des deux mains aplaties, des membres calcinés, et ainsi de suite? Cela est bien douteux : c'est même assez contraire à l'idée que nous nous sommes faite jusqu'ici de ce corps hypothétique; nous ne doutons pas que beaucoup d'autres chercheurs aient rapporté de leurs études la même impression que nous-mêmes. Pour nous, ce corps fluidique peut servir à forger des formes très différentes de corps matérialisés — *voire même de vêtements, objets*, etc.

En ces conditions, il faudrait au moins admettre que la non obtention de l'épreuve imaginée par M. Anastay ne démontrerait rien contre l'identification d'une forme matérialisée.

Mais ce n'est là, évidemment, qu'une question secondaire, en ce sens, qu'il vaudrait tout de même la peine de tenter l'expérience de M. Anastay pour le cas où serait exacte l'hypothèse du corps fluidique, reproduisant exactement le corps matériel tel qu'il était au moment de la mort.

Il y a une question plus grave. Supposez un être hypothétique quelconque de l'au-delà : le diable, par exemple, un élémental, que sais-je? Quand vous aurez obtenu la fameuse empreinte, reproduisant les lignes digitales d'une personne morte, comment prouverez-vous à ce Chrétien qui croit si bien connaître les embûches du Grand Malin, comment prouverez-vous à cet occultiste, si familier avec les *élémentals* qu'il en a toujours quelques-uns à sa disposition (!), et ainsi de suite, que ces êtres n'ont pas pris la forme d'un décédé pour vous induire en erreur? C'est d'ailleurs ce que ces messieurs nous disent tous les jours au sujet des apparitions comme au sujet des communications médiumniques.

Est-ce à dire que la proposition de M. Anastay doit être mise de côté comme étant vaine et irraisonnable? Bien loin de là; nous ne devons rien négliger pour accumuler des preuves pouvant nous donner quelques connaissances sur l'identité des êtres qui se manifestent dans nos séances médiumniques. Nous voulons dire uniquement que l'hypothèse de la clairvoyance, dont a parlé M. Anastay, n'est pas la seule à laquelle on puisse avoir recours pour combattre la conclusion spirite que l'on voudrait tirer de cette épreuve, et que notre estimé confrère va peut-être un peu trop loin quand il dit que, devant la réalisation de l'épreuve qu'il propose, « la critique la plus exigeante devrait renoncer à se faire entendre et qu'elle n'aurait plus qu'à s'incliner devant un fait aussi précis, aussi flagrant, devant une preuve d'une force aussi irrésistible ».

Un revenant de race canine !

Nous avons rapporté dans notre dernier numéro l'histoire d'un chat qui aurait vu un fantôme; un clergyman vient d'envoyer au *Light* de Londres un récit dans lequel figure le fantôme d'un chien. La narration est écrite d'une manière un peu désordonnée et bizarre; nous la reproduisons tout de même à cause de l'intérêt qu'elle présente à plusieurs points de vue.

Nous avons eu ici, au cours des cinq derniers mois, les plus remarquables manifestations dont j'aie jamais entendu parler, et qui dépassent de beaucoup ce qui se produisit dans la maison de Wesley (1). Nous avons eu récemment une voix qui nous appelait, en pleine lumière du jour, de la chambre supérieure; des apparitions fréquentes d'une dame de haute taille, habillée de blanc, *ont été vues* par tous les habitants de la maison, hormis par moi-même, quelquefois par plusieurs personnes en même temps, presque toujours en bonne lumière, parfois dans la lumière du jour. Moi-même, j'ai entendu la voix de l'apparition résonner dans la maison en présence d'autres personnes; elle était merveilleusement distincte et paraissait venir de l'air. Quelquefois, la forme a adressé la parole aux personnes qui la voyaient.

Ces merveilleux événements parvinrent à leur zénith, il y a une quinzaine de jours, par l'apparition de la dame, en plein jour, accompagnée *d'un chien*. Tous les deux furent vus ensemble, par deux fois dans un après-midi, par différentes personnes, et le

(1) Le célèbre fondateur de l'Eglise Méthodiste. — N. de la R.



chien trois autres fois dans le même après-midi; une fois *par quatre personnes au même temps*, parmi lesquelles ma fillette, âgée de deux ans à peine, qui courut derrière lui sous le lit quand il disparut, en criant : *Ba-ou! ba-ou!* Cela se passait en plein jour. Le chien a été vu plusieurs fois depuis.

Tous ceux qui ont vu le chien, le décrivent comme un terrier blanc, de haute taille, avec une grosse tache irrégulière sur le dos, un peu à droite, avec les oreilles droites, la queue coupée court.

J'ai aussi été informé qu'il semblait trembler ou frissonner violemment, et que son poil était très court et luisant. Cela correspond exactement à l'apparence qu'avait le chien durant sa vie. Aucun de ceux qui m'en donnèrent cette description n'avait jamais vu le chien en vie, et n'avait même jamais entendu parler de lui; moi-même, j'avais presque oublié son existence. Il mourut il y a une douzaine d'années et ma tante mourut il y a six ans environ. Il était son grand favori, et était remarquable par son énergie et sa vitalité surabondantes, qui se manifestaient par un tremblement intense, qui secouait tout son corps lorsque son attention se portait sur quelque chose. C'était là un trait caractéristique fort notable. Il avait aussi une grosse tache noire irrégulière sur son dos, un peu à droite de l'épine dorsale. Cette particularité était absolument inconnue à tous ceux qui virent l'apparition du chien.

Il semble, naturellement, résulter de tout cela que l'on peut supposer que l'esprit d'un chien peut survivre aussi bien que celui de sa maîtresse, au changement qu'on appelle *mort*.

Il est encore à noter que d'abord, l'apparition de la figure de dame était accompagnée de bruits comme de grondements et de grattements; cela nous avait beaucoup étonnés, puisqu'on n'apercevait aucun animal. L'apparition qui suivit expliqua enfin ces bruits que nous avions entendus.

Bien qu'on possède déjà un certain nombre de faits de cette nature, on a naturellement quelque peine à accepter des récits de faits pareils, surtout quand ils sont présentés d'une manière aussi sommaire et anonyme. Voici encore une occasion où une enquête de la *Society for Psychical Research* serait très opportune, si elle est possible.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Phénomènes spontanés à Menton

Le *Light* de Londres avait publié dans sa livraison du 18 mars 1905, le récit de quelques phénomènes spontanés qui s'étaient produits, paraît-il, dans une villa de Menton. Il s'agissait de sonnettes électriques qui fonctionnaient tout à coup d'une façon inexplicable, de lampes électriques qui s'allumaient et s'éteignaient de la même façon mystérieuse. Maintenant, M. Reginald B. Span envoie au *Light* une lettre dans laquelle il raconte ce qui suit :

J'ai été invité il y a quelques jours à dîner avec un ami, M. H. Hill (vice-consul anglais à Menton), dans la maison où s'étaient produits ces phénomènes. Cet édifice, qui n'est aucunement « hanté », s'élève sur la pointe d'une hauteur, à 800 pieds au-dessus de Menton, dans un lieu de la plus grande beauté. J'avais l'habitude d'y passer quelques mois chaque année, mais je n'y avais plus été depuis deux ans. Aucun phénomène étrange ne s'était produit dans la maison depuis plusieurs années, bien qu'on eût tâché une ou deux fois d'en provoquer le retour.

Quelques instants avant le dîner, M. Hill, un autre monsieur appelé Charrington et moi, étions assis en causant et en fumant dans une des chambres. Nous parlions spiritisme, et j'avais à peine commencé à raconter à M. Charrington (qui est un croyant aux phénomènes psychiques), des faits qui s'étaient produits dans la maison, lorsque soudain trois des lampes électriques fixées à la muraille au-dessus de nous s'éteignirent l'une après l'autre, puis elles se rallumèrent, et ensuite s'éteignirent de nouveau ; la chose continua à plusieurs reprises d'une façon absolument inaccoutumée. Les interrupteurs servant à allumer et éteindre ces lampes étaient en pleine vue devant nous ; il n'y avait pas d'autre personne que nous dans la chambre, et nous sommes certains que personne ne toucha aux interrupteurs. Les autres lampes de la chambre ne subirent aucun changement. Nous examinâmes les interrupteurs mais nous n'y trouvâmes rien d'anormal. Mes amis étaient stupéfaits. Après dîner, quelques autres de nos amis s'unirent à nous pour voir si le phénomène se serait produit encore ou s'il y aurait eu quelque chose de nouveau ; mais bien que nous ayons fait une séance avec l'espoir de voir quelque merveille, il ne se produisit absolument rien, probablement parce que les conditions n'étaient plus favorables — ou peut-être parce que l'atmosphère mentale n'était pas homogène.

L'un des messieurs présents, un certain M. Sandeman, avait été témoin de quelques-uns des phéno-



mènes d'il y a cinq ans, et bien qu'il fût la dernière personne disposée à croire au supernaturel, il avoue que ce qu'il vit alors était absolument inexplicable par toute cause naturelle. Il fut surtout impressionné par l'incident des billes de billard qui disparurent du centre du billard en pleine lumière, devant les yeux de neuf personnes réunies dans la chambre pour assister au phénomène — et qui tombèrent ensuite du plafond dans un coin de la chambre. Cet incident se produisit à plusieurs reprises, sous une surveillance étroite, alors qu'on ne pouvait pas parler de fraude.

Il est curieux que les phénomènes psychiques ne se produisent pas quand on les attend anxieusement, mais arrivent quand on s'y attend le moins, et il est impossible de les provoquer en tenant des séances ou par un autre moyen quelconque si les circonstances ne sont pas favorables. Un assez grand nombre de personnes, en ces derniers cinq ans, ont espéré obtenir le retour de ces étranges manifestations, mais en vain. Miss Katharine Bates, l'écrivain bien connu de sujets psychiques, a habité la maison pendant quelques semaines, mais rien ne s'est produit, et plusieurs spirites ont visité l'endroit et ont fait des séances sans résultat.

J'espère m'arrêter ici quelque temps avant de retourner en Angleterre, et peut-être serons-nous favorisés par quelques nouvelles manifestations.

Reginald B. Span

Hôtel de la Plage, Cap Martin.)

Le nouveau volume de M. Delanne

Nous nous occuperons dans notre prochaine livraison du nouveau volume que M. Gabriel Delanne vient de publier à la Librairie Spirite (42, rue Saint-Jacques, Paris). C'est le deuxième tome de l'important ouvrage : *Les Apparitions matérialisées des Vivants et des Morts* : il porte le sous-titre de : *Les Apparitions des Morts*. Son prix est de 10 francs. Nous nous empressons dès maintenant de l'annoncer.

Les faux phénomènes de la villa " My Home "

A l'issue de la séance que la Société Universelle d'Etudes Psychiques a tenue à Paris, le 9 mars, M. Guillaume de Fontenay, qui présidait, prit la parole pour faire la suivante communication :

Au cours d'une séance précédente j'ai eu l'honneur de communiquer à la Société le récit de phénomènes extraordinaires que M. de Tromelin attribuait à la médiumnité d'une jeune fille habitant sa villa de Marseille et aussi à la médiumnité, subitement déclarée, du frère de cette jeune fille.

Les phénomènes décrits de la sorte ont donné lieu à de sérieuses réserves et ont suscité de nombreux commentaires. Nous ne pouvions nous empêcher de croire que notre correspondant avait été la victime d'une abominable duperie (1).

Et malheureusement cette conviction n'était que trop fondée.

Avec une franchise qui l'honore, M. de Tromelin m'écrivait à la date du 1er février dernier :

« Je n'hésite pas à faire mon devoir d'honnête homme en déclarant que l'apport que je vous ai raconté est absolument faux.

» Il en est de même de ma maison hantée; et si parmi toutes ces fraudes il y a du vrai, il n'est plus possible de démêler la vérité.

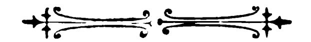
» Il faut donc rayer absolument des documents psychiques tout ce que je vous ai écrit à cet égard ».

Nous ne pouvons, messieurs, que remercier M. de Tromelin de sa sincérité. Plus que tout autre genre d'étude, la bonne foi est nécessaire dans les recherches auxquelles nous nous livrons. M. de Tromelin vient de nous donner à tous un excellent exemple, et dont nous lui serons reconnaissants.

M. Charles Richet reste à Paris

Plusieurs journaux ont annoncé que notre Directeur, M. le professeur Charles Richet, avait accepté l'offre d'une chaire de physiologie à l'Université de Mexico, que le gouvernement mexicain lui avait offerte. La vérité est tout simplement que ce gouvernement l'avait invité à faire un cours de quelques conférences à l'Université en question : M. Richet accepta d'abord ; ensuite, comme le voyage devait lui prendre quatre mois, pendant lesquels il aurait dû laisser en suspens des travaux scientifiques d'une certaine importance, il finit par renoncer à ce déplacement.

(1) Il est à remarquer que nous avons alors indiqué. d'après les bruits qui couraient dans les groupes spirites de Marseille et Nice, la vraie raison du complot dont M. de Tromelin a été la victime. — N. de la R.



Soc. an. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. Anceau, dir. *Le Gérant :* Mouty.



Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

21me Année — 1er et 16 Avril 1911 — Nos 7 et 8

LA RETRAITE DE M. LE Dr X. DARIEX

« Paris, le 1er avril 1911.

« Mon cher Rédacteur en chef,

« Très absorbé par mes occupations et ne résidant que fort peu à Paris, je n'ai pu, pendant ces dernières années, prendre aucune part à la direction ni à la collaboration des *Annales*.

« Heureusement, cela n'en a pas entravé la marche : vous avez su les rendre plus variées, plus intéressantes et leur avez donné un plus grand développement.

« Espérant pouvoir bientôt résider davantage à Paris et trouver un peu de temps à consacrer aux études psychiques et aux *Annales*, je conservais néanmoins cette codirection, purement nominale. Mon espérance ne s'étant pas réalisée, je passe dans la réserve, car j'estime qu'il n'y a aucune utilité pour les *Annales* et pour vous d'avoir un directeur fantôme qui n'est pas encore dans l'autre monde et qui ne paraît plus être dans celui-ci.

« Recevez, cher Monsieur, etc...

Dr Xavier Dariex. »

C'est avec un profond regret que nous insérons cette lettre de notre excellent ami Dariex; mais nous avons dû nous incliner devant une volonté bien arrêtée.

Il est bon ici de rappeler que c'est Dariex qui a été le fondateur et l'initiateur des *Annales des Sciences psychiques*. Un jour, il y a vingt ans de cela, il vint me trouver, et m'exposa qu'ayant été témoin de faits remarquables, — on disait alors occultes et non encore métapsychiques, — il trouvait utile et même nécessaire de créer un journal pour les faits de cet ordre, faits nombreux, troublants, épars, et ayant besoin d'être réunis.

Et j'admirais son courage : car des difficultés de toutes sortes, surtout l'hostilité, et l'indifférence, plus redoutable encore que l'hostilité, se présentaient de toutes parts.

Pourtant, pendant longtemps, avec persévérance et énergie, il poursuivit son œuvre, cette œuvre que C. de Vesme, avec la même persévérance et la même énergie, a si brillamment continuée. Grâce à lui, grâce à C. de Vesme, les *Annales des Sciences psychiques* ont pris parmi les journaux de vraie science une place éminente.

Et ces vingt ans d'efforts n'ont pas été inutiles. Si l'on considère le chemin parcouru, on sera stupéfait de voir tout ce qui a été acquis à la science métapsychique. Quoique la synthèse, aujourd'hui comme en 1891, soit impossible encore, il y a une telle profusion de faits authentiques qu'on ne peut nier qu'il ne s'agisse ici d'une science véritable, toute jeune, mais de fécondité puissante, que les travaux de nos successeurs feront sortir enfin de l'état chaotique en lequel elle se débat, bailotée entre des négations aveugles et des affirmations absurdes.

Donc, — et c'est notre profonde conviction — l'avenir de la métapsychique est vaste. Mais, quelle que soit sa destinée, il ne faudra pas qu'on oublie les ouvriers de la première heure, et parmi ceux-là, notre ami Dariex, le fondateur des *Annales des Sciences psychiques*.

Charles Richet.

Je ne puis qu'adhérer sincèrement au profond regret que M. Charles Richet exprime au sujet du départ du fondateur des *Annales des Sciences Psychiques*, et aux paroles qu'il écrit sur son œuvre. Si le travail ayant pour but d'étendre l'influence de notre Revue a été pour moi bien pénible et même douloureux, la direction scientifique a été considérablement facilitée en ce sens, que je n'ai eu qu'à suivre la voie tra-

cée par M. le Dr X. Dariex, pour être sûr de ne pas m'égarer. Certainement, cela ne m'a pas empêché de donner peut-être à la Revue une allure un peu plus audacieuse dans les recherches métapsychiques, — allure qui peut paraître justifiée par les nouveaux éléments qu'on assemble de jour en jour à l'appui de la vérité des phénomènes que M. le Dr Dariex avait pu constater il y a vingt ans déjà ; mais qu'est-ce, sinon progresser, que suivre la bonne route?...

C'est ce que nous tâcherons de continuer à faire avec les encouragements de l'éminent savant qui reste à la direction des *Annales des Sciences Psychiques.*

C. DE VESME.

Le manque d'espace nous oblige à renvoyer au prochain numéro la dernière partie de l'article de M. Willy Reichel : *Mes constatations à Costa-Rica.*

GUILLAUME DE FONTENAY

LE ROLE DE LA PLAQUE SENSIBLE DANS L'ÉTUDE DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Deuxième Partie. — Ses trahisons : Erreurs, illusions, impostures

A. — *Les infidélités de la chambre noire* (1)

Vu le grand nombre des documents présentés par le conférencier, il n'a été possible de reproduire ici que les plus indispensables.

La mention : cliché non reproduit *sera intercalée dans le texte après la désignation numérique des figures supprimées.*

MESDAMES, MESSIEURS,

Je me suis efforcé précédemment de vous montrer le parti que l'on pourrait tirer de la photographie dans l'étude des phénomènes psychiques. Mais je dépasserais le but si je ne vous signalais pas quelques-unes tout au moins des erreurs que vous devez craindre et des fraudes dont vous pourriez être parfois les victimes.

Sur ce second point en particulier, sur cette question très vaste des fraudes, je ne chercherai pas à tout dire. On a publié de gros volumes (incomplets eux-mêmes) sur l'art et les moyens de maquiller, de retoucher et de truquer les clichés ou les épreuves. Vous me permettrez d'effleurer à peine un sujet aussi étendu. Le temps nous est mesuré et d'ailleurs j'envisage surtout l'hypothèse où vous cherchez à contribuer personnellement aux progrès du psychisme et où, par conséquent, *vous opérez vous-mêmes*, suivant une formule célèbre. Alors la fraude n'est pas à redouter; seules les fautes et les illusions sont dangereuses. Que si vous avez à vous former une opinion sur un document étranger, je ne puis que vous donner un conseil d'ordre tout à fait général, mais combien peu scientifique! Ne jugez pas objectivement. Neuf fois sur dix, s'il y a fraude et qu'elle soit habile, vous vous tromperiez. Jugez le document sur la capacité technique et la valeur morale et intellectuelle de son auteur, de l'homme qui l'a obtenu et qui s'en porte garant. Du moins vous ne vous tromperez ainsi qu'autant qu'il se trompera lui-même, — beaucoup plus rarement, par suite, si c'est un homme habile et éclairé.

Je ne serai donc pas complet, vous disais-je, et je ne chercherai pas non plus à être toujours strictement exact. D'abord sur certains points je ne le pourrais pas, car la science photographique n'est pas encore faite; elle est à peine ébauchée (1). Et sur d'autres points une très rigoureuse exactitude me

(1) Cette conférence a été faite au siège de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, à Paris, le soir du 27 mars 1911. La première conférence a été publiée dans les *Annales des Sciences Psychiques* de janvier dernier.

(1) Il n'est pas indifférent à des psychistes de constater que depuis soixante ans pour l'iodure et trente ans pour le gélatino-bromure d'argent, on a développé des milliards et des milliards de plaques. Et personne encore ne sait



forcerait à entrer dans d'interminables développements. Mais je ferai en sorte que mes inexactitudes volontaires soient de celles dont on a pu dire qu'elles se rapprochent en somme plus de la vérité qu'une trop scrupuleuse rigueur.

Au surplus je serais désolé que vous pussiez me considérer un seul instant comme un chargé de cours ou un professeur. Beaucoup d'entre vous connaissent mieux que moi, théoriquement et pratiquement, les questions photographiques. Je n'ai rien à leur apprendre; j'aurais au contraire à apprendre d'eux. Je ne parlerai donc, comme l'année dernière, que pour cette majorité d'amateurs qui, munis de notions sommaires, seraient désireux néanmoins d'utiliser leurs appareils et leurs plaques pour l'étude des phénomènes psychiques.

Peut-être vous rappelez-vous que nous avons établi une grande division dans le domaine de la photographie psychique. Nous avons formé deux classes principales : 1° la photographie de contrôle; 2° la photographie de recherches ou d'exploration.

La photographie de contrôle vise un but simple : vérifier matériellement que ce que nous voyons est réel; que nous ne sommes pas hallucinés. C'est ainsi que l'on a mainte et mainte fois photographié les mouvements de table ou d'objets divers produits par Eusapia Paladino ou d'autres médiums. La photographie de contrôle utilise donc toujours la chambre noire. Nous ne connaissons pas d'autre moyen de prendre une *vue* des phénomènes. En outre, on distingue généralement ce que l'on photographie. Les yeux viennent au secours de la chambre noire. L'objectif photographique vient au secours des yeux. Ces diverses conditions sont des plus favorables. Les erreurs sont rares, vite reconnues et à peu près insignifiantes. La photographie de contrôle est une besogne relativement facile, surtout quand les séances ont lieu en lumière suffisante. C'est l'A B C. Je ne saurais trop conseiller aux débutants de commencer par là.

Avec la photographie de recherches ou d'exploration commencent les difficultés. La photographie de recherches consiste, vous vous en souvenez peut-être, à réclamer de la plaque sensible des informations que nos yeux nous refusent.

L'astronome, lorsqu'il découvre sur sa plaque des étoiles que les plus grands appareils à vision directe ne peuvent lui montrer, l'astronome fait de la photographie d'exploration. Le spectroscopiste fait de la photographie d'exploration lorsqu'il enregistre les raies de l'infra-rouge ou de l'ultra-violet; car elles échappent à la vue.

De même en psychisme le chercheur qui parviendrait à photographier auprès d'un médium, par exemple, une forme matérialisée que nos yeux ne pourraient découvrir, celui-là aurait fait de la photographie d'exploration. Vous le voyez donc, ce que nos prédécesseurs ont appelé, d'un terme assez barbare et contestable, la photographie *transcendantale*, c'est, pour nous, le prototype de la photographie de recherche psychique.

Il est cependant une seconde forme d'exploration photographique sur laquelle je dois appeler votre attention. Vous savez ce que sont les rayons de Röntgen et comment on les utilise. Ils naissent sur la paroi d'un tube de Crookes, du choc des particules dont le mouvement vertigineux a reçu le nom de rayons cathodiques. Ils ne sont pas de la lumière car ils n'ont aucune des propriétés essentielles de la lumière. Ils ne subissent ni réflexion, ni réfraction, ni diffraction, ni polarisation. Ils ne possèdent même pas cette propriété accidentelle et relative de la lumière, qui est de se montrer à nos yeux. Ils sont obscurs et invisibles. Mais par contre, à l'instar de la lumière, ils impressionnent le gélatino-bromure d'argent.

Très pénétrants, ils traversent sans aucune peine les gaz, les liquides, le papier, quelle que soit sa couleur, le carton, le bois. Ils se laissent absorber par les métaux en raison directe de leur épaisseur et de leur densité, mais ils ne sont pas complètement arrêtés encore par une plaque d'aluminium de 15 millimètres.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler avec quelle promptitude des propriétés aussi remarquables trouvèrent leur application. Röntgen fit connaître sa découverte à la fin de 1895; et le 20 janvier 1896, M. Poincaré présentait déjà à l'Académie des Sciences les radiographies de squelettes obtenues par MM. les Drs Oudin et Barthélemy. En quelques mois les rayons X eurent conquis le monde.

C'est que la technique en est admirablement simple. On peut la résumer en deux phrases : Les rayons X traversent le papier noir. La lumière ne

---

même par à peu près ce qui se passe dans le bain révélateur. Les théories du développement ne manquent pas : il y en a trop. Physique, chimique ou mécanique, chaque auteur a la sienne. On en trouvera l'énumération comme aussi l'exposé dans les ouvrages spéciaux. La seule année 1910 vient de voir éclore deux nouvelles hypothèses. L'une, électrolytique, de mon très savant collègue de la Société française de Photographie, M. Desalme, paraît fort séduisante. Deux mois plus tard, le Dr H. Thiébaut en publiait une autre, excessivement originale, d'après laquelle l'image latente serait assimilable à un ferment colloïdal. Nous n'avons point à prendre parti. Bornons-nous à constater cette longue incertitude et regardons-la comme une leçon de patience. Si dans un domaine où l'expérimentation est dix mille fois journalière il paraît si difficile d'aboutir à une connaissance même partielle de la vérité, peut-être les pontifes de la Science à majuscule, daigneront-ils jeter un regard moins altier sur nos efforts naissants et considérer avec un peu plus de bienveillance notre marche incertaine sur ce chemin où ils devraient nous précéder — mais qu'ils désertent.

traverse pas le papier noir. Conséquence : enveloppez de papier noir une plaque photographique et vous aurez un détecteur de rayons X.

Qu'étaient au juste ces rayons? Leur nom même prouve qu'on ne le savait guère. Je n'offenserai personne en ajoutant que l'on est à peu près dans la même ignorance aujourd'hui.

Les imaginations n'en travaillèrent que mieux, et toutes celles qu'agite le très noble souci de l'inconnu prirent carrière.

Cette énergie nouvelle, obscure et plus puissante que les clartés du jour, sans doute il fallait un tube de Crookes, une bobine de Ruhmkorff, quelques accumulateurs pour lui donner naissance. Mais en serait-il toujours de même? N'allait-on pas lui trouver une compagne, une sœur, une remplaçante peut-être dans les profondeurs mystérieuses de l'organisme humain? Le Dr Luÿs crut remarquer vers cette époque une action positive de cette nature. M. David, sous-directeur des Gobelins, le Dr Brandt et un grand nombre de chercheurs le suivirent dans cette voie où les avait précédés, je crois, le Dr Baraduc dont les premières expériences remontent à 1893.

La méthode radiographique était lancée; méthode perfide et féconde qui n'a presque rien tenu de ce qu'elle semblait promettre mais qui en revanche nous a fourni bien des enseignements que l'on ne songeait pas à lui demander.

Si vous le voulez, messieurs, nous examinerons donc successivement, afin d'apporter quelque méthode dans notre étude :

1° Les fautes, les erreurs et les illusions qui peuvent se produire lorsque l'on utilise une chambre noire; qu'il s'agisse d'ailleurs de photographie de contrôle ou de photographie de recherche;

2° Les fautes, les erreurs et les illusions qui peuvent se produire lorsque l'on utilise la méthode radiographique soit à plaque enveloppée, soit dans l'obscurité du laboratoire, à plaque nue.

J'aurais voulu aborder aujourd'hui même avec vous ces deux points bien différents; mais les développements qu'ils comportent m'en empêchent et nous ne pourrons nous occuper ce soir que du premier.

FAUTES ET ILLUSIONS DANS LE PROCEDE A LA CHAMBRE NOIRE

Le doublement des images

Les deux principales erreurs qui puissent résulter de l'emploi de l'appareil photographique ordinaire (ou stéréoscopique) sont le doublement de l'image et la double exposition. Toutes deux produisent certaines anomalies qu'une analyse serrée montre identiques, mais que nous séparerons pour plus de clarté. Et nous commencerons par l'examen des images doublées en pose unique et de leurs variantes.

Combien de fois, messieurs, ne vous a-t-on pas montré sur une épreuve photographique un personnage quelconque, et, à côté dudit personnage, une sorte d'ombre ou de reflet, de silhouette plus ou moins transparente. Et l'on ne manquait pas d'ajouter : « Le modèle s'est probablement dédoublé au moment de la pose. Ce que vous voyez à côté de lui, c'est son double fluidique extériorisé. » Messieurs, je ne conteste aucunement la possibilité d'un tel phénomène. Si l'homme qui vous présente ce document vous dit l'avoir obtenu lui-même; s'il est instruit, cultivé, doué de jugement et de probité scientifique; s'il est, en outre, bon opérateur et bon technicien de la photographie, et s'il vous affirme s'être mis à l'abri de toutes les causes d'erreur et notamment de celles que je vais vous indiquer tout à l'heure; alors, vous ferez sagement de prendre en sérieuse considération la pièce qui vous est soumise. Si toutes ces conditions ne se trouvent pas réalisées, défiez-vous.

Une foule de causes différentes, en effet, peuvent produire un tel phénomène; et comme plusieurs de ces causes sont liées aux détails de construction des chambres noires et des obturateurs, il importe, si vous constatez sur un de vos clichés un doublement de ce genre, il importe, dis-je, que vous examiniez scrupuleusement l'appareil dont vous vous êtes servi pour l'obtenir. Vous trouverez presque toujours sans trop de peine l'origine du mal.

Ainsi dans le cas d'un portrait, par exemple, vous pouvez avoir exposé la plaque, c'est-à-dire tiré le volet du châssis avant d'armer l'obturateur. Avec certains obturateurs cela ne présente aucun inconvénient parce qu'ils s'arment sans démasquer. Avec d'autres, au contraire, on donne ainsi une première pose tout à fait inattendue et pendant laquelle votre modèle pouvait ne pas être à sa place définitive. Résultat : un doublement.

Vous avez, je le veux bien, commis une forte étourderie; mais le même fait peut se produire sans que vous soyez coupable. Certains obturateurs sont assez quinteux. Vous en possédez un qui ne démasque pas en s'armant. Vous agissez en conséquence et ne vous préoccupez pas du volet d'arrière. Un beau jour, sans que vous l'ayez prévu, l'appareil a une défaillance et démasque à l'armement. Nous retombons dans le cas précédent. Vérifier souvent le bon état des obturateurs.

Autre cause de doublement : un petit trou dans la planchette de l'objectif. Ce cas ne se présente guère avec les appareils légers; mais il n'est pas très rare quand on emploie des appareils plus volumineux et notamment des chambres d'atelier sur lesquelles on adapte au moyen de vis et successivement

un certain nombre d'accessoires divers. On peut oublier de boucher à la cire ou au moyen d'une cheville le passage d'une petite vis. Cet orifice étroit agit en sténopé et donne naissance à un tableau parasite. L'axe du trou étant le plus souvent parallèle à celui des lentilles, votre modèle se trouve doublé, et l'image secondaire est déplacée vers la gauche de l'image principale si le trou est à droite de l'objectif, vers le haut, s'il est en bas, et ainsi de suite. Donc vérifier le devant de votre appareil quand vous découvrez un doublement sur vos plaques. Mesure prudente avant de crier au miracle.

Si vous êtes un amateur passionné, le soufflet de votre kodak peut faiblir. Tout s'use; et puis il y a les épines des buissons où vous le promenez. Qu'un petit trou se produise et, suivant la région atteinte vous constaterez des effets bien différents. Voulez-vous que nous examinions ensemble ce qui va se passer. Voici (fig. 1) une chambre photographique, l'objectif réduit à son centre optique en O, la plaque en PP', et le soufflet qui relie l'avant à l'arrière. Vous observerez que les plis du soufflet offrent deux catégories de parois qui alternent ensemble : les éléments *a* qui, prolongés, iraient couper l'axe de l'instrument en arrière, du côté de la plaque; et les éléments *b* qui, prolongés, couperaient l'axe vers l'avant, c'est-à-dire du côté de l'objectif. Supposons maintenant qu'un trou étroit ait été percé dans un des éléments *a*, par exemple du côté gauche, en *t*. Cet

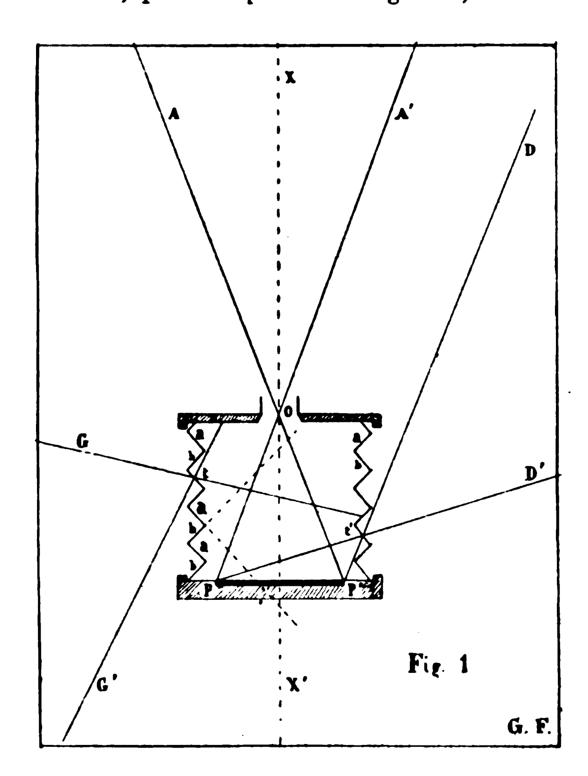


Fig. 1

orifice livrera passage à un faisceau de lumière G*t*G' venant du côté gauche de l'appareil et surtout de la région arrière (1). Mais ce faisceau ne donnera lieu à aucune image parce qu'il ne tombera pas sur la

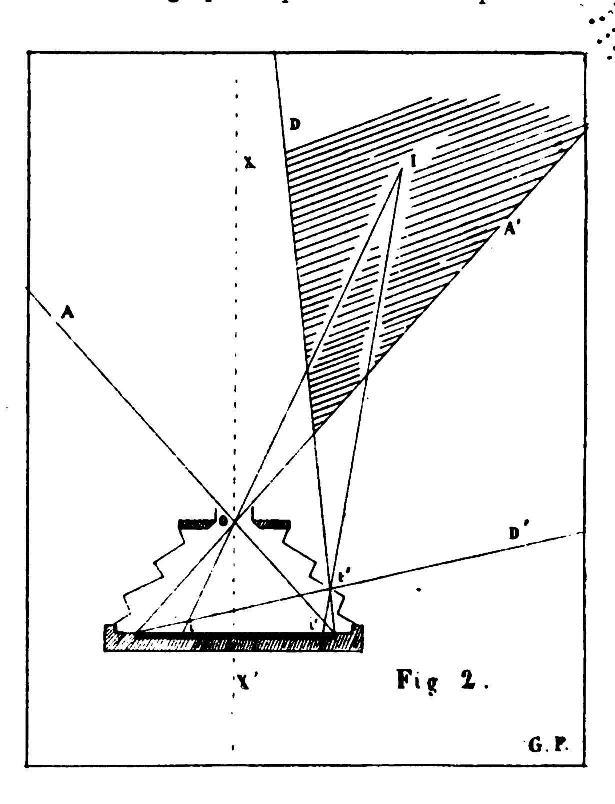


Fig 2.

plaque. Il éclairera seulement d'une faible lueur les parois antérieures de l'appareil. Si le trou est très petit vous pourrez longtemps ne vous apercevoir de rien. S'il est plus important vous observerez simplement sur vos plaques un voile accidentel plus ou moins général dû à la diffusion de la lumière parasite sur les parois, cependant noircies, de l'appareil.

Supposons au contraire que le trou ait été percé sur un des éléments *b*, en *t'*, par exemple. Cet orifice livrant passage aux rayons lumineux émanant de l'horizon antérieur droit, notre plaque recevra l'image de tous les objets compris dans la nappe extérieure de la pyramide déterminée par les coins de ladite plaque et le trou *t'* considéré comme sommet. En d'autres termes toute la partie D*t'*D' de la figure viendra donner une image parasite qui se superposera à l'image normale fournie par l'objectif et inscrite dans la zone AOA'.

Vous remarquerez, messieurs, que dans le cas exprimé par la figure 1, l'image parasite sera complètement étrangère à l'image normale. Vous photo-

(1) En effet, l'obliquité de la ligne G*t* sur l'élément de paroi considéré, sera rarement atteinte dans la pratique; car d'une part l'étoffe ou la peau du soufflet n'est pas sans épaisseur; et d'autre part il y a presque toujours un pli voisin qui vient, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de la chambre, limiter l'angle du faisceau parasite.

graphiez en même temps, comme on dit, la Champagne et la Picardie et vous n'avez pas à proprement parler un doublement, puisque les faisceaux



Fig. 8.

AOA' et Di'D' ne se joignent que par leurs nappes intérieures.

Il peut en être différemment. Si par exemple vous faites usage d'un objectif à plus grand angle ou encore d'une chambre à soufflet dit conique, tel qu'en possèdent un grand nombre de foldings ou d'appareils de tourisme, il arrivera parfois que les nappes extérieures des deux pyramides considérées précédemment se pénétreront, comme vous le verrez, en projection dans la figure 2 ; et vous comprendrez facilement que tout objet I situé dans la région hachurée commune aux deux volumes, donnera lieu sur votre plaque à deux images : l'une *i* fournie par l'objectif et l'autre *i'* fournie par le trou du soufflet. De nouveau nous retrouvons le phénomène de l'image doublée.

Ce phénomène, vous le voyez, messieurs, n'est en soi ni bien merveilleux ni bien difficile à comprendre ; mais il peut être produit par tant de causes différentes ; les appareils sont de modèles si variés et les circonstances de lumière, de mobilité ou d'immobilité, de temps de pose, d'orientation, etc., sont si nombreuses et si importantes en l'espèce, qu'il est pour ainsi dire impossible, sur le simple vu d'une épreuve ou même d'un cliché, de préciser la faute commise.

On m'apporte quelquefois — et à vous aussi probablement — des photographies qui présentent une anomalie quelconque, et l'on marque une certaine surprise quand je déclare ignorer ce qui s'est produit. On se retire avec un air déçu qui signifie : Je vous croyais plus fort que cela. C'est trop d'honneur que l'on me fait. Je n'ai pas encore la double vue. Et que diraient ces braves gens si je leur avouais que l'an dernier j'ai passé huit jours à chercher l'explication d'un doublement venu sur une de mes plaques avec un de mes propres appareils ? C'est un cliché très curieux au point de vue présent. On vous le projettera tout à l'heure et je voudrais, s'il me reste un peu de temps à la fin de la séance, vous donner, l'appareil en main, la clef bien simple d'une énigme qui nous a coûté, à plusieurs amis et à moi, pas mal de peine à résoudre.

D'autres fois, quand vous répondez : « Voici probablement ce qui s'est produit, ce qui tout au moins a pu se produire », votre interlocuteur ne manque pas de riposter d'un air piqué : « En somme, vous ne m'offrez que des hypothèses. » Mais naturellement. On ne peut rien offrir de plus. Combien de fois devrons-nous répéter que *seul, l'auteur d'un cliché peut répondre pour son cliché*. Et encore ne le peut-il pas toujours. Il ne le peut jamais s'il est ignorant ou maladroit, s'il est étourdi ou désordonné. Quelle confiance accorder par exemple à un homme qui, remettant ses plaques exposées dans une boîte de plaques vierges risquerait ainsi la double exposition ? Et je ne mentionne là qu'une des nombreuses fautes que l'on ne devrait jamais commettre et que l'on commet trop souvent.

Je voudrais maintenant, messieurs, vous parler d'une autre sorte de doublement. C'est la plus simple de toutes. Elle est si naïve qu'il vous paraîtra d'abord peut-être que j'aurais pu me dispenser de vous en parler ; mais par sa simplicité même elle nous permettra de saisir le mécanisme de l'impression lumineuse et elle nous fournira une transition toute naturelle à des phénomènes connexes.

Voulez-vous examiner le cliché 2129. — T. Et d'abord excusez-moi de vous montrer un peu trop souvent ma propre image. Si je travaillais dans un laboratoire de l'Etat avec un petit bataillon de sous-ordres, je vous montrerais mes préparateurs. Comme il n'en est pas ainsi, j'hésite à déranger les gens pour me servir de modèles. D'ailleurs on n'a pas de meilleur aide que soi-même et qui vous comprenne mieux. Veuillez donc observer que l'on me voit des deux côtés de mon appareil ; ce qui peut sembler excessif. Que s'est-il passé ? Me serais-je dédoublé ? Vous ne me croiriez pas si je vous disais oui. Je n'ai jamais

pu trouver en moi un atome de médiumnité. Et puis il faudrait que le bouchon de mon objectif se fût dédoublé aussi, car vous en voyez deux. La vérité est beaucoup plus simple.

J'ai installé une chambre noire devant une glace (toujours pour opérer seul, tout en voyant ce que je faisais). J'ai tendu une étoffe sombre derrière l'appareil et je me suis placé à gauche de celui-ci. J'ai désobturé, posé six secondes et réobturé. J'ai alors passé à droite et agi de même.

La lumière était très défectueuse et je ne propose pas cette vue à votre admiration. Je la soumets seulement à votre examen et vous prie d'observer que je n'ai rien de fantomatique. Vous me voyez opaque et solide. La raison, c'est que j'avais derrière moi un fond noir. Par conséquent, lorsque j'étais à gauche rien ne venait impressionner la plaque dans la région que j'allais occuper le moment d'après ; et quand je me suis placé du côté droit, aucune impression à gauche n'est venue s'ajouter à celle que j'avais produite.

Voulez-vous maintenant examiner le cliché 2132. — T. J'ai installé une petite chambre sur pied à 5 mètres de la cheminée que vous voyez. J'ai diaphragmé assez pour n'avoir pas à me presser outre mesure, et j'ai désobturé. Puis je me suis rendu paisiblement au coin droit de la cheminée où j'ai compté mentalement 65 secondes. J'ai alors passé à l'autre bout en comptant encore 65 secondes.

Après quoi j'ai repris non moins paisiblement le chemin de mon appareil que j'ai réobturé.

Vous remarquerez deux choses, messieurs : c'est d'abord que mes allées et mes venues n'ont laissé aucune trace sur la plaque ; la seconde, que, contrairement au cliché précédent, je suis ici fantomatique et d'une transparence vraiment effrayante. Ces deux phénomènes ont une même cause. Le fond sur lequel je me détachais était relativement clair. Or les objets que je cachais à droite ont agi pendant 65 secondes sur la plaque lorsque je me suis transporté à gauche. La pose était suffisante pour avoir une image à peu près complète. Même raisonnement pour les objets de gauche. Et remarquez que moi-même j'avais un gilet clair, une culotte grise et des chaussures jaunes. Si je m'étais vêtu de noir complètement on n'aurait vu que ma tête ; et si j'étais nègre on n'aurait vu que deux yeux blancs flottant dans l'atmosphère. Ç'eût été fort impressionnant.

De ces deux clichés, vous pouvez donc, messieurs, dégager déjà un semblant de formule. Voulez-vous un ***doublement*** solide, sans rien de fantomatique? Habillez-vous de clair et placez-vous sur un fond très sombre. Cherchez-vous à être vaporeux, aérien, au point même de disparaître? Couvrez-vous de noir et placez-vous devant un fond clair.

Le troisième cliché que je vais vous présenter (2133. — T) confirmera en partie double la très juste conclusion que vous venez de tirer. Ce cliché a été obtenu dans des conditions semblables. J'ai compte trente secondes devant une des fenêtres et trente secondes devant l'autre. Vous savez qu'une fenêtre ouverte sur un appartement un peu profond et obscur fournit un des meilleurs fonds noirs que l'on puisse se procurer. Aussi le haut de mon corps est-il tout à fait normal. Mais je n'ai pas de jambes, ou si peu ! Je les aurais encore bien mieux perdues dans un pantalon noir et des chaussures mates.

Messieurs, j'ai l'air de vous apprendre à truquer des clichés. Ce n'est pas mon but ; mais il faut que vous sachiez combien il est facile de les truquer et comment ils peuvent même, si j'ose le dire, se truquer tout seuls. Voulez-vous que nous fassions une supposition ? Une supposition qui n'a rien de fantaisiste ni d'invraisemblable. Vous êtes partis deux ou trois en automobile. Tel coin de province que vous ne connaissez pas vous attire, et votre Folding est de la fête. Depuis le matin vous roulez. Il est onze heures, midi peut-être. Vous approchez de l'étape où l'on déjeune. Encore un village, un dernier village. Vous l'abordez en vitesse au mépris des poteaux chargés d'inscriptions comminatoires. Et brusquement vous coupez les gaz. Non, ce serait péché de

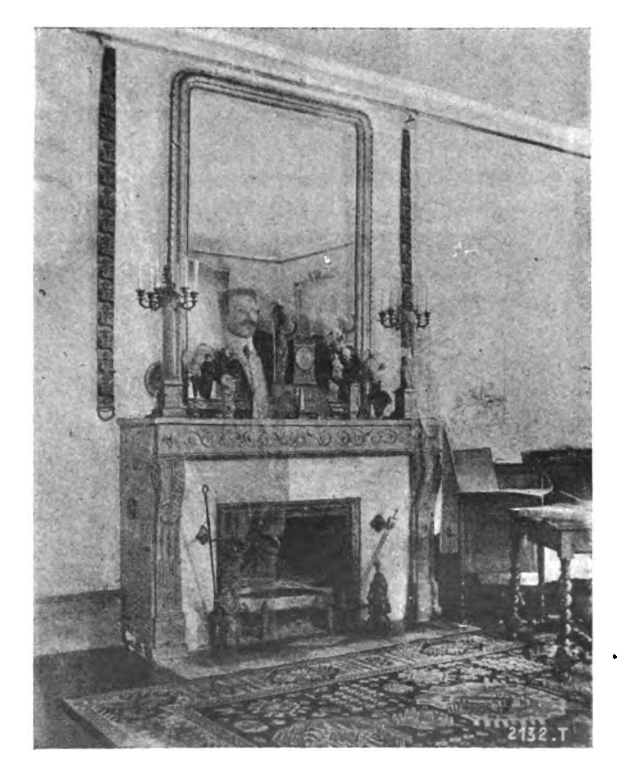


Fig. 4

passer devant cette église romane sans en emporter un souvenir. En batterie le Kodak et vivement un instantané du portail. Il y a aussi une jolie abside.

Prenons-la. Et tout de même il faut voir l'intérieur. D'abord vous ne distinguez rien : il fait trop sombre.

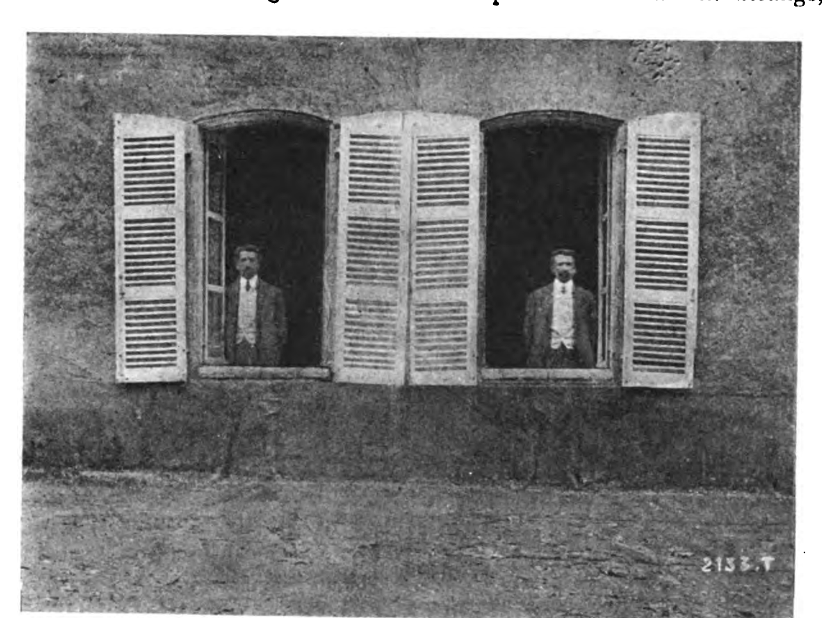


Fig. 5.

Mais bientôt vos yeux s'accoutument. Vous découvrez un beau chemin de croix, de merveilleux chapiteaux, et quels vitraux au fond du chœur! Justement vous avez dans un de vos châssis une plaque orthochromatique anti-halo. Comme elle serait bien placée ici! Mais voilà, avec l'écran jaune et en diaphragmant un peu, la pose serait interminable : 1 h. 1/2, 2 heures peut-être. Comment faire?

Un vague sacristain s'approche et tout de suite votre résolution est prise. Cet homme veillera sur l'appareil pendant que vous déjeunerez. Vous montez votre Folding au fond de l'église, non sans l'entourer d'un rempart de chaises. Tirons le volet, démasquons l'objectif. Argentons quelque peu la main du brave homme, et en route. Le repas n'est plus qu'à 2 kilomètres. On reviendra chercher l'appareil tout à l'heure.

Et maintenant que va-t-il ou que peut-il se passer? Le sacristain ne serait pas sonneur de cloches s'il n'avait soif, et la jolie pièce luit au creux de sa main. Vous pensez bien qu'il la dirige en droiture vers le seul endroit où l'on boive du bon vin. Mais voilà que la Jacqueline, la femme au défunt Jacquelin vient faire un bout d'oraison pour son mari. Bénissez le Seigneur qu'elle ne soit pas curieuse. Elle voit bien votre appareil mais elle n'y touche pas, ne presse aucun bouton, ne déclenche aucun irréparable malheur. Seulement elle monte près du chœur, s'installe et s'absorbe dans sa prière au beau milieu de votre plaque.

Elle est partie, quand vous revenez. Combien de temps est-elle restée? Mystère. Voici de nouveau le sonneur qui accourt au bruit de votre voiture. « On n'a rien dérangé, mon brave? — Ah! ouiche, mon bon monsieur, il n'est tant seulement pas entré *un* souris dans l'église. »

C'est à la lumière rouge que vous aurez peut-être un étonnement. Je dis peut-être, car rien n'est moins sûr. Tout dépend de la nuance des frusques de la brave femme, du fond sur lequel elle se détachait, du temps qu'elle est restée, du temps de pose total et d'une infinité de détails que je ne peux énumérer. Mais s'il vous arrive de découvrir un jour quelque anomalie ou quelque apparence de fantôme sur une plaque qui a posé ainsi *sans vous*, ne vous enflammez pas. Considérez qu'ayant déserté votre poste de combat vous ne savez pas ce qui s'est passé durant la bataille; et avant de saisir de votre cas l'Institut Général Psychologique ou les corps savants, pensez à la veuve du regretté Jacquelin.

Voici deux clichés, messieurs, que j'ai pris pour



Fig. 6

vous faire toucher du doigt la simplicité de ce genre de phénomènes.

Sur le 2130. — T., j'ai posé trois minutes dans le fauteuil où vous me voyez. Puis j'ai laissé l'appareil ouvert trois autres minutes encore. Au développement ma transparence m'a paru trop grande. J'ai donc recommencé. En 2131. — T., j'ai posé de nouveau trois minutes dans le fauteuil et je n'ai plus donné qu'une seule minute complémentaire. Aussi vous voyez que je suis moins vaporeux.

Permettez-moi de vous faire observer pendant que j'y songe, un point qui n'est pas sans importance. Plusieurs personnes s'imaginent que la stéréoscopie est un remède à tous les maux, une garantie contre toutes les fraudes et contre tous les accidents. C'est une grave erreur. Oui, la stéréoscopie vous met en garde contre un grand nombre de fautes et par exemple ne permettrait pas facilement de se laisser prendre à un doublement provenant d'un trou dans le soufflet ou la planchette de l'objectif. Mais tous les clichés que vous venez de voir auraient pu être aussi bien pris à la chambre double et regardés au stéréoscope. Rien n'aurait été changé au résultat. Les fantômes auraient pris du relief, voilà tout, et leur transparence n'en aurait été que plus bizarre et plus curieuse.

Vous observerez sans doute, messieurs, avec beaucoup de raison, que tous les clichés précédents étaient largement posés, puisqu'ils l'ont été de six secondes à six minutes et que les fraudes ou accidents que je viens de vous décrire en dernier lieu n'auraient pas pu se produire dans le cas de la photographie instantanée. Rien n'est plus exact, en effet. Si l'instantanéité n'exclut ni les doublements par sténopé ni ceux qui proviennent d'un vice de l'obturateur ils éliminent tous ceux qui dérivent d'un changement de position notable du sujet. Malheureusement, vous le savez, l'instantanéité n'est pas toujours applicable. Loin de là. Mais surtout il est très difficile, pour ainsi dire impossible, quand on vous présente une épreuve, ou même un cliché, d'affirmer que la vue a été prise instantanément dans toutes ses parties.

Permettez-moi de faire passer sous vos yeux un cliché qui me paraît curieux à plusieurs égards et particulièrement instructif. Les précédents, je les ai pris en vue de la réunion de ce soir, dans un but de démonstration. Ce sont des truquages dans toute l'horreur et la force du terme. Il n'en est pas de même pour la projection que vous allez voir (038). Ce cliché-là, je l'ai pris fort innocemment. Il porte les caractères habituels de l'instantanéité, car si les enfants s'attendant à être photographiés avaient déjà pris l'air figé traditionnel en pareille occurrence, leur mère, elle, était en mouvement, a été prise en mouvement, d'une façon tout à fait instantanée. Comment donc se fait-il que l'on voie à travers sa tête les croisillons de la fenêtre comme on voyait tout à l'heure le fauteuil et la cheminée à travers mon corps? Et pourquoi les croisillons que devrait cacher sa tête sont-ils plus sombres que les autres,



Fig. 7.

alors que normalement ils devraient être un peu plus clairs (le visage paraissant un peu plus clair que l'ensemble des croisillons et montants de la fenêtre)?

Il serait amusant de mettre au concours cette double question et de voir qui pourrait y répondre exactement. Peu de personnes probablement, car ne cessons pas de le répéter, pour analyser un résultat photographique, en cas de difficulté sérieuse, *il faut l'avoir obtenu soi-même*. Eh bien donc, voici ce qui s'est produit, et c'est fort simple. On était à l'heure du thé, en arrière-saison. Temps sombre. Peu de halo à craindre de la fenêtre, par conséquent, et d'ailleurs plaque anti-halo. A l'intérieur, rien encore d'allumé. J'ai désobturé d'abord, puis, quand j'ai cru le moment favorable, après quelques secondes peut-être, j'ai donné un éclair de magnésium.

Le cliché que vous avez sous les yeux est donc le résultat de deux impressions lumineuses : 1° la lumière du jour ou plutôt du crépuscule qui, pratiquement, s'est bornée aux vitres de la fenêtre qu'elle a dessinées en clair avec des croisillons très noirs (contre-jour); 2° à cette impression très sommaire est venu se superposer l'éclair du magnésium. Ce dernier a illuminé (trop peu, du reste), les personnages, les rideaux et... tous les croisillons, sauf précisément ceux qui, abrités par la tête de la donneuse de thé, sont restés au ton fourni par la lumière extérieure.

Messieurs, si j'insiste aussi longuement sur la démonstration de faits tellement simples, ce n'est pas que je doute, soyez-en sûrs, de votre perspicacité d'opérateurs. Les photographies que vous ferez vous-

mêmes, je suis certain qu'elles ne vous abuseront pas et que vous aurez tôt fait de percer à jour leurs malices. Je voudrais avant tout vous mettre en garde contre les documents vagabonds que l'on colporte et que l'on commente, qui viennent on ne sait d'où et que d'aucuns prennent au sérieux d'autant plus volontiers qu'un document photographique, je ne saurais trop le répéter, échappe presque toujours, à toute analyse étrangère. Son auteur seul peut savoir ce qu'il vaut. Seul il peut le dire, il doit le dire, en entrant, s'il est nécessaire, dans les plus minutieux détails d'exécution. Ce n'e t pas ainsi que procèdent en général les parents de clichés véreux.

Soyez donc pleins de prudence quand l'auteur d'un document extraordinaire ne vous sera pas connu. Nous avons été si fréquemment trompés les uns ou les autres! Et parfois bien innocemment, dans le principe.

Il faut savoir faire la part des choses, messieurs, de la jeunesse, de la gaieté, de l'entraînement des camarades. Quand on a vu à l'œuvre, ne fût-ce qu'une ou deux fois, une excursion de photographes-amateurs comme en organisent presque toutes les sociétés de Paris ou des villes de province, on est surpris qu'il ne s'en échappe pas une source encore plus abondante de mystifications. Levés de bonne heure, ces jeunes hommes ont, toute la matinée, grimpé des coteaux et visité des sites. On a brûlé de nouvelles plaques après un long repas, joyeux naturellement. L'heure vient de regagner la petite station où s'arrête le train. Mais à gauche, tout près, au bout d'un chemin creux, voici une ruine pittoresque, ou quelque chaumière branlante, un dolmen, une carrière, que sais-je ? « Holà ! vieux Daguerre, crie l'un de nos jeunes gens, viens-là m'*animer le paysage*. — Penses-tu, répond l'autre? Il ne fait plus clair. — Mais si, mais si, viens vite, j'ai encore une plaque et un restant de jour. — Combien de temps tu me colles au piquet. — Trois minutes, pas un liard de moins ni de plus. — Allons-y. » On court, on s'installe, on commence. « Ah! zut, j'en ai assez, crie le « vieux « Daguerre » au milieu de la pose qu'il abandonne sans honte. » L'autre se fâche, s'obstine un moment, puis remet le volet en bougonnant. On s'en va et tout en marchant ils se mettent à rire. « Dis donc. Tu as dû *faire fantôme*. Montrons ça à Untel. On s'amusera. » Untel, vous l'avez deviné, c'est le spirite ou le psychiste de la localité; car si peu nombreux que nous soyons encore, il faut nous rendre cette justice que nous sommes représentés à peu près partout.

Si Untel est homme d'esprit, il rit de la plaisanterie et réclame une épreuve pour sa collection de fumisteries. Mais si par hasard il porte en sa poitrine un cœur

Vêtu de probité candide et de lin blanc,

comme le Booz du poète, ou si, en prose, il est un peu naïf, tout de suite il prend feu, demande la plaque, la fait agrandir, braque des loupes, construit des hypothèses, écrit aux journaux, aux revues; et voilà un fantôme de plus lâché dans le monde des vivants.

La double exposition

Je vous ai dit tout à l'heure, messieurs, que les deux principales causes d'erreur, lorsque l'on emploie la chambre noire, étaient les doublements de l'image et les expositions doubles. Nous venons d'examiner quelques cas de doublement et leur corollaire : la transparence du modèle. Nous allons dire maintenant deux mots et deux mots seulement de la double exposition.

Elle est de beaucoup l'accident le plus fréquent en photographie, et je ne pense pas qu'un seul d'entre nous puisse se vanter d'ignorer ce déboire. Il consiste à employer deux fois la même plaque, en d'autres termes, à l'exposer deux fois.

Voici généralement ce qui se passe. Si vous possédez un appareil touriste muni de châssis doubles et que vous ayez pris une vue sur la face numérotée 1 du châssis, vous pouvez oublier de changer de face votre châssis. Double exposition. Vous pouvez encore, si vous manquez d'ordre, vous figurer après une excursion, n'avoir exposé que dix plaques, et, de fait, en avoir exposé onze. Vous développez donc les plaques des cinq premiers châssis, que vous rechargez. Le lendemain vous repartez et vous exposez d'abord les plaques du sixième châssis. Or, nous supposons que l'une d'elles avait été exposée. Même accident. Les appareils à magasin, fussent-ils munis des compteurs les plus perfectionnés, ne vous mettent pas à l'abri d'insuccès de ce genre. N'insistons pas Tout le monde a bu ce calice.

Faut-il ajouter que bien rarement une double exposition accidentelle pourra vous induire en erreur. Il faudrait une série de rares coïncidences. Le plus souvent on superpose un paysage à un autre paysage. On mêle deux groupes ou bien l'on installe au plein milieu d'une marine le volumineux panache d'un chapeau féminin. Vraiment cela ne tire pas à conséquence.

Il n'en va pas de même de la double exposition voulue, systématique, repérée. Par elle au contraire on obtient des truquages d'une grande perfection lorsque l'on s'est constitué l'outillage approprié, et, s'il faut croire vraie toute chose jugée, c'est à la double exposition que le célèbre Buguet dut sa gloire éphémère et son mauvais renom durable. Il est facile de comprendre ce qu'un professionnel de la photographie peut faire lorsqu'il a pris à tâche de tromper ses clients. S'agit-il de produire à côté de l'un d'eux,

sur une photographie, la forme atténuée et plus ou moins vaporeuse d'un fantôme anonyme? Rien de plus simple. Vous drapez d'étoffes claires, de mousseline par exemple, un modèle, et vous lui donnez la pose que vous désirez, devant un fond noir, dans une lumière faible. Rien ne vous empêche même, pendant que vous êtes au travail, d'exposer ainsi une ou plusieurs douzaines de plaques que vous replacez soigneusement ensuite dans leurs boîtes. Vienne le client, vous mettez en châssis une des plaques ainsi préparées et vous vous en servez comme d'une plaque vierge. Précaution utile toutefois : marquer légèrement lors de la première exposition le haut ou le bas de la plaque et tenir compte de cette marque lors de la seconde pose. Vous ne risquerez pas ainsi d'avoir un fantôme la tête en bas, ce qui paraîtrait invraisemblable à quelques personnes.

A défaut d'un modèle vivant, une poupée, un buste en plâtre drapés convenablement peuvent suffire.

L'obtention d'un fantôme ressemblant à une personne déterminée, voilà naturellement une bien autre affaire. Mais si le truqueur a pu se procurer (ou copier) soit une photographie, soit un portait de la personne en question, le problème redevient d'une grande simplicité, car il n'est pas nécessaire du tout que le modèle soit en ronde-bosse; et ses dimensions initiales importent peu. Il suffit que les dimensions de l'image qui se forme sur la plaque correspondent à peu près à celles du *client* qui posera sur cette même plaque. Or, c'est une simple question d'objectifs et de distance et tout le monde sait que cela se résout aussi facilement par la pratique que par le calcul. Je vais d'ailleurs faire passer sous vos yeux quelques clichés caractéristiques à ce point de vue. Je les ai pris intentionnellement avec une simple chambre touriste, sans modèle, sans poupée et en employant exclusivement deux gravures. L'une est la fameuse lithographie de James Tissot représentant les matérialisations produites par Eglington. L'autre, c'est Mme Héglon, de l'Opéra, telle qu'on la voit sur la couverture d'un vieux numéro du *Figaro Illustré*.

Ces truquages, bien médiocres, vous montreront quel parti l'on peut tirer des poses successives lorsque l'on substitue à un matériel rudimentaire les ressources d'un atelier bien organisé, des caches et des contre-caches, des cônes de dégradation et tous autres accessoires habituels. J'insisterai d'autant moins longuement sur ce point que vous trouverez dans un grand nombre d'ouvrages spéciaux — et parfaitement profanes — tous les éclaircissements nécessaires. Il serait erroné de croire, en effet, que la double exposition systématique ne sert et n'a jamais servi qu'à simuler des phénomènes occultes. C'est au contraire un véritable procédé d'art dont on use légitimement en mainte occasion, quand ce ne serait que pour rapporter quelques nuages sur un ciel de cliché trop uniformément clair.

Enfin on l'emploie également dans un but purement récréatif et fantaisiste. L'amusant cliché 2119 que j'ai extrait de la *Photo-Gazette* vous donnera une idée de ce que l'on peut obtenir dans ce genre.

Je vous disais, messieurs, au début de cet entretien, que les doublements d'images et les expositions doubles étaient les deux principales sources des anomalies qui se produisent sur nos clichés à la chambre noire, anomalies qu'il faut bien se garder d'interpréter dans un sens trop naïvement *psychique*. Je m'en voudrais, cependant, de vous laisser croire qu'il n'y a pas d'autres causes d'erreur ou d'illusion. Au contraire, il y en a beaucoup. Il y en a tant, que je ne pourrais pas vous les signaler toutes. Quelques-unes, d'ailleurs, et notamment toutes celles qui proviennent des bains révélateurs et fixateurs seront mieux à leur place un peu plus tard, quand nous parlerons de la méthode radiographique. Je vais cependant dès maintenant vous mettre en garde contre une interprétation fausse où j'ai vu tomber par deux fois des gens très sérieux mais par malheur insuffisamment documentés sur les menus incidents de la photographie au magnésium par éclairs instantanés. Il s'agit des projections d'étincelles ou de matière enflammée qui résultent d'une poudre insuffisamment porphyrisée, d'un allumage défectueux ou de toute autre cause analogue. Lorsque ces particules ou ces masses lumineuses traversent le champ de l'objectif, elles forment sur la plaque une ou plusieurs bandes claires que j'ai vu prendre, je vous le répète, pour des *cordons fluidiques*. Les clichés 031 et 032 sont intéressants à cet égard. Le 031 porte en outre à son coin gauche supérieur une autre anomalie sur laquelle nous reviendrons un peu plus tard.

Enfin les halos, halo de diffusion ou halo de réflexion, donnent lieu parfois à des méprises que je vous signale sans y insister davantage.

Le cliché 033, extrait, comme les deux précédents, de ma collection de rebuts et de ratés, vous montrera un halo de tout premier ordre. Il est venu s'y ajouter, sous forme de traits lumineux divergents, un second insuccès dont nous parlerons à propos de la méthode radiographique, et que je vous prie, en attendant, de ne pas considérer comme un feu d'artifice de rayons odiques ou autres.

Un châssis de plaque légèrement fendu ou mal joint donne fréquemment des coups de jour qu'il ne faut pas attribuer non plus à quelque manifestation inexpliquée. Je ne vous en montrerai pas, car je n'en ai pas trouvé en passant l'inspection de mes clichés et d'ailleurs le phénomène est connu de tout le monde; mais en revanche, et faute de coups de jour, voici ce que l'on pourrait appeler un coup d'ombre



Fig. 8. (Cliché 2121)

(cliché 035). Ce cliché est assez ancien, de sorte que je ne me rappelle pas ce qui a pu se produire; mais vous pouvez être certains qu'il n'y avait là rien d'occulte. Le cliché 036 nous montre, sous forme de comète, un coup d'ombre analogue au précédent.

Je vous parlais tout à l'heure de *cordons fluidiques*. Permettez-moi de faire passer sur l'écran un assez joli spécimen de la collection d'un chef d'escadron en retraite de mes amis. Observateur éclairé, bon photographe, homme instruit qu'une forte culture scientifique a prémuni de longue date contre les illusions et les petits sortilèges accidentels de la photographie, le commandant Audebrand m'a prêté avec obligeance le cliché dont voici une reproduction. Faut-il ajouter qu'il n'attribue aucune origine merveilleuse à la sorte de parabole demi-lumineuse qui paraît sortir de son estomac?

Je vous soumets également une seconde pièce de sa collection. Il n'a pas su m'expliquer avec certitude ce qui s'était produit pour le cliché 042. Je pense qu'il s'agit d'un déclenchement inopiné de l'obturateur avant que le kodak fût déployé.

Enfin, voici une troisième pièce de la même collection (043) qui vous montre fort nettement la genèse de la plupart des pseudo-cordons fluidiques. Ici nous surprenons l'erreur en flagrant délit de formation, si l'on peut s'exprimer ainsi. Le modèle ayant remué, les parties les plus claires dudit modèle ont laissé sur la plaque sensible une preuve indubitable de leur mouvement.

Messieurs, avant de clore un aussi long entretien, il faut que je vous signale encore une catégorie de curieux documents photographiques dont le nombre, je crois, est assez restreint, et qui, de par leur nature même, échappent à tout jugement technique. En effet, ils ne semblent renfermer en eux-mêmes aucun élément incorrect et leur singularité résulte simplement de ce que en dehors ou à côté de leur sens propre, de leur sens naturel, si j'ose m'exprimer ainsi, ils offrent un second sens anormal parfois plus facilement lisible que le premier. Je ne vous présenterai, faute d'en avoir davantage, que deux clichés de ce genre.

Le premier a été obtenu il y a quelques mois par notre illustre et respecté président, M. Camille Flammarion, dans son observatoire de Juvisy. L'*Illustration* en a donné dans un de ses numéros d'octobre une reproduction que j'ai copiée à la chambre noire et que voici (cliché 2121). L'assemblage des cumulus du premier plan à gauche présente une silhouette fort ressemblante de M. Fallières.

Un tel fait en lui-même est amusant, curieux à proportion de la ressemblance mais n'offre en somme rien d'extraordinaire, car la forme des nuages est le symbole même de la mobilité; dès lors on con-



Fig. 9 (Cliché 1812)

çoit qu'à de nombreux moments elle revête l'aspect de tel ou tel de nos contemporains.

La coïncidence est déjà beaucoup plus rare et difficile à réaliser lorsque, au lieu de nuages, nous nous trouvons en présence d'un être vivant, doué d'une forme propre et incommutable et que la ressemblance est obtenue par le seul jeu de reflets et d'ombres sur cette forme qui demeure d'autre part absolument nette et distincte. Enfin la rencontre devient encore beaucoup plus énigmatique lorsqu'elle se produit je ne dirai pas par l'entremise, mais tout au moins en présence d'un médium ; et que la ressemblance obtenue dans de telles conditions est celle d'une personne trépassée qui se manifesterait habituellement par ce médium.

Tel est, paraît-il, le cas du cliché 1812 qui va passer sous vos yeux. Il représente un groupe de famille, sans intérêt par lui-même, où le médium a posé avec sa femme. Toute la curiosité de ce cliché réside dans le colley qui est couché devant les personnages. Je ne sais si vous lui découvrirez d'abord une tête d'homme ou une tête de chien. Il a les deux, si j'ose dire ; mais la première que l'on voit s'impose à l'œil avec tant de force qu'on a peine à voir la tête de chien si l'on a commencé par voir la tête d'homme... et réciproquement. Pour mon compte, c'est la tête d'homme que j'ai vue la première. J'ai obtenu ce cliché en photographiant une épreuve qui m'avait été confiée par M. le Pr Charles Caccia.

De ce même cliché j'ai pris deux autres positifs à échelles différentes que l'on va aussi vous projeter et qui peut-être vous sembleront plus distincts.

Je vous signalerai seulement pour mémoire, messieurs, un genre fort rare de double exposition. Colson le mentionne dans son bel ouvrage sur la plaque photographique, mais il le mentionne au passé seulement, car on a tout de suite remédié au mal. Aux premiers temps du procédé au gélatino-bromure d'argent, il est arrivé, paraît-il, que les fabricants employaient pour leurs émulsions des gélatines quelque peu phosphorescentes. Cela ne présentait pas grand inconvénient si l'on développait ses plaques au sortir du châssis. Si au contraire, en voyage par exemple, on réemballait les plaques exposées pour ne les développer qu'au retour, voici ce qui se produisait parfois. Les plaques, que l'on appliquait, comme il est d'usage, gélatine contre gélatine, réagissaient pour ainsi dire l'une sur l'autre, s'illuminant mutuellement par l'effet des rayons enmagasinés au moment de l'exposition et lentement restitués par la phosphorescence. Les sujets s'entremêlaient et l'on était fort surpris, au développement, de voir apparaître sur les deux plaques, l'enchevêtrement des deux mêmes sujets.

Il est très peu probable que vous ayez à vous plaindre de cet insuccès, car aujourd'hui les fabricants de plaques, avant d'adopter une marque de gélatine, s'assurent qu'elle ne présente aucune trace de phosphorescence.

Messieurs, je n'abuserai pas davantage de vos instants. Assurément je n'ai pas été complet. Je ne pouvais pas, je ne voulais pas être complet. Si je l'ai été moins encore que je ne le désirais, veuillez m'excuser. Je crois cependant vous avoir avertis des principales causes d'erreur qui dérivent immédiatement, directement, de l'emploi de la chambre noire photographique. Bien d'autres illusions peuvent résulter des opérations ultérieures et, en particulier du développement de la plaque. Mais nous en parlerons plus utilement dans une autre réunion, quand nous examinerons ensemble le fort et le faible du procédé radiographique.

ERNEST BOZZANO

CONSIDÉRATIONS ET HYPOTHÈSES SUR LES PHÉNOMÈNES DE "BILOCATION"

(*Suite.* — Voir le numéro de mars)

IIe CATEGORIE. — Cas où la conscience personnelle se trouve transportée dans le fantôme.

Les cas de cet ordre se produisent au cours du sommeil physiologique ou obtenu par des substances anesthésiques, dans les états somnambulico-hypnotiques, dans le délire, le coma, les crises de convalescence, d'épuisement nerveux, d'abattement moral, etc. Ils s'effectuent rarement en des conditions physiologiquement et psychologiquement nor-

males; dans ces cas spéciaux, c'est en des circonstances d'absolu repos corporel, mais plus particulièrement dans la période qui précède ou suit le sommeil. Dans ces dernières conditions, le sentiment de dédoublement est plutôt vague, indécis, et de nature extrêmement fugace.

L'une des plus remarquables caractéristiques des cas examinés semble consister dans le fait, que des incidents variés de « perceptions véridiques de choses ou de situations lointaines » (lucidité, télesthésie), se réaliseraient presque toujours dans les circonstances de déambulation à distance du « fantôme dédoublé »; ce qui peut s'observer aussi quelquefois dans les cas où le fantôme ne s'éloigne pas du corps lui-même.

J'observerai ici que la manifestation de facultés clairvoyantes unies aux phénomènes de dédoublement, se présente à l'esprit comme une conséquence si strictement liée à la nature même des phénomènes, et plus précisément au fait assez fréquent de déambulation à distance du fantôme, qu'il faut la supposer *a priori;* de même qu'on pouvait supposer *a priori* que pour admettre l'existence des phénomènes de « dédoublement » on dût exiger pour condition *sine qua non* que des phénomènes de *visualisation de lieux correspondants à la déambulation effectuée* se réalisassent en même temps. C'est-à-dire, que si l'on devait accueillir comme vraisemblable l'hypothèse de l'existence d'un « fantôme fluidique » intelligent et conscient dans l'homme, capable de quitter momentanément l'organisme corporel pour se transporter à distance, il serait désirable que, en même temps que le souvenir générique de la « bilocation », émergeassent de la conscience du sujet des réminiscences véridiques de perceptions rapportées durant l'état de déambulation supernormale; sans quoi, l'interprétation *objective* de ces incidents paraîtrait scientifiquement peu rationnelle, et ces incidents mêmes, facilement réductibles à des romans oniriques ou hallucinatoires, c'est-à-dire à des phénomènes purement *subjectifs*.

Dans ces conditions, la constatation d'une pleine concordance entre les inductions aprioristiques et les modes d'extrinsécation des manifestations qui nous occupent revêt une haute valeur théorique en faveur de l'existence de quelque chose d'*objectif* dans ces manifestations.

Ceci posé, je commence la série des exemples avec trois cas des plus simples du genre, où la sensation de « dédoublement et de perception de son propre corps inanimé » s'effectue et se maintient dans le voisinage immédiat du corps; ce qui exclut naturellement, hormis des circonstances exceptionnelles, la réalisation des phénomènes simultanés de lucidité et de télesthésie. Cependant, ils ouvrent eux aussi un vaste champ à de sérieuses réflexions, comme on le verra par les commentaires qui suivront l'exposition des cas.

1er Cas. — C'est un exemple de sensation de « dédoublement » à l'état de repos et en des conditions apparemment normales. Je l'extrais du *Journal of the American S. P. R.* (1908, p. 404). La percipiente, Mrs. Quentin, est une honorable dame personnellement connue du prof. Hyslop, et douée de formes particulières de sensitivité supernormale.

Quatre ou cinq fois — écrit-elle — me trouvant dans mon lit, j'ai pu éprouver l'indescriptible sensation de me sentir apparemment séparée de mon corps. Je me sens alors flotter dans l'air, suspendue sur mon corps, en acte de le regarder, et parfaitement consciente de ce qui m'entoure. Ce que j'éprouve est un sentiment délicieux d'absolue liberté; cependant, un léger effort de ma part semble nécessaire pour le prolonger. Après quelques courts instants survient une curieuse sensation, je ne sais quoi d'indéfinissable, qui m'induit à rentrer en moi-même, et alors je me sens attirée à penser : « Il faut que je rentre dans mon corps. » J'ai la conviction d'avoir réussi à prolonger cette période de liberté moyennant un effort de volonté, mais cela pour de courts instants, car — comme je l'ai dit déjà — quelque chose se produit en moi qui m'oblige à rentrer graduellement dans le corps.

2e Cas. — Je le tire du *Light* (1903, p. 34); il se rapporte à une sensation de dédoublement après une inhalation de chloroforme. Le Dr Georges Wyld écrit ce qui suit :

Un jour, d'ans l'année 1874, je me décidai à respirer du chloroforme pour me soustraire à d'intenses douleurs causées par le passage d'une pierre rénale.

Toute souffrance disparut instantanément, et tout aussitôt je me vis en « forme animique » transporté à six ou sept pieds du lit où mon corps gisait inerte, en acte de contempler ce propre corps.

Ce fut une révélation de quelques secondes, qui suffirent néanmoins à me convaincre d'avoir assisté à la séparation de ma forme animique du corps.

Je parlai de mon cas à d'autres médecins *chloroformatiseurs*, qui durent convenir d'avoir fréquemment entendu leurs patients faire allusion à des expériences semblables. Je me rendis à l'hôpital pour les maladies dentaires et pus y obtenir des reconfirmations à ce sujet; cependant, tous se trouvaient d'accord pour considérer ces expériences comme de simples illusions. Pas moi, qui savais désormais de façon certaine qu'il s'agissait de faits réels...

3e Cas. — Le Dr Franz Hartmann écrit dans les termes suivants à l'*Occult Review* (1908, p. 160) :

Dans l'année 1884, époque où je me trouvais à Colombo, dans l'île de Ceylan, j'allai un jour, en compagnie de mon ami B..., chez un dentiste, pour l'extraction d'une dent. Je respirai du chloroforme, et dès que j'eus commencé à sentir son influence, je me trouvai debout derrière le fauteuil sur lequel se tenait

mon corps. Je me voyais et me sentais exactement la même personne que dans mon état normal; je discernais toute chose autour de moi, et j'entendais les conversations; cependant, lorsque je voulus essayer de prendre l'un des instruments posés sur la petite table près du fauteuil, je n'y parvins pas et je vis mes doigts traverser l'instrument.

Il m'est arrivé d'autres fois, après cet incident, d'assister à la séparation de moi-même du « corps physique », ce qui se réalise en deux formes distinctes : lorsque, par les conditions spéciales où s'effectue le « dédoublement », les facultés conscientes restent dans l'organisme, je vois alors mon « corps astral » debout près de moi, au côté de mon lit; au contraire, lorsque mes facultés conscientes sont transférées dans le « corps astral », j'aperçois mon « corps physique » inanimé dans mon lit.

Il ne m'est jamais arrivé de faire des excursions « astrales » à distance, ou, pour le moins, je ne m'en souviens pas. Toutefois, les incidents exposés suffisent à convaincre celui qui en est le jouet que l'homme possède un « corps astral » capable d'exister indépendamment du « corps physique ». Et les négations aprioristiques de ceux qui ne peuvent rien avancer de personnel sur ce sujet paraissent si spécieuses à l'être qui peut parler de ces phénomènes par expérience personnelle, qu'il ne peut les accepter en aucune façon, pas plus qu'on n'accepterait les raisonnements d'un individu qui, n'ayant jamais vu de voies ferrées, prétendrait en nier la possibilité.

Comme je l'ai fait remarquer, rarement les cas analogues, où le fantôme dédoublé et conscient ne s'éloigne pas du lieu où se trouve le corps, se produisent conjointement à des phénomènes de lucidité, et cela à cause de leur nature même. Ils ne présenteraient donc pas une grande valeur théorique si d'autres phénomènes d'ordre plus complexe et suggestif ne se réalisaient avec et par eux. Toutefois, reste toujours à considérer dans ces cas le phénomène de *se sentir personnellement exister, dans la plénitude de ses propres facultés intelligentes et conscientes, en dehors du corps et devant le corps.*

Au point de vue psychologique, cette sensation n'est pas facile à expliquer. Car — remarquons-le bien — le phénomène diffère *totalement* de ceux de la précédente Catégorie, où le Moi personnel conscient conserve son siège dans l'organisme et voit à distance son propre fantôme, phénomène analogue à d'autres cités dans les ouvrages de pathologie mentale, et, à la rigueur, passible d'être considéré comme un fait d'hallucination pure et simple. Ici, au contraire, nous nous trouvons devant un phénomène différent, qui dans le cas spécial ne laisse aucune issue à l'hypothèse hallucinatoire, attendu qu'au point de vue psychologique il y a un abîme insurmontable entre la sensation de *voir son propre « double »*, et celle de *se trouver, conscient, hors de son corps, étranger au corps, devant le corps.*

Et s'il est vrai qu'en combinant l'hypothèse hallucinatoire à celle de la « désagrégation psychique », on parvient à résoudre des problèmes psychologiques des plus complexes, comme ceux des « personnalités multiples », cela n'implique pas qu'avec cette même combinaison, ou avec les postulats de la psychologie, on parvienne à expliquer même vaguement le sentiment en question qui — je le répète — est une tout autre chose, vu que les phénomènes des « personnalités multiples », aussi bien simultanées que successives, se produisent *dans le corps, et non hors du corps.* Cette différence, sous le rapport psychologique, a une importance énorme; elle dénote que, dans ce dernier cas, le *sentiment d'être* est en jeu, ce qui équivaut à dire un état primordial et irréductible, fondement de tous les autres états de conscience, dont il n'est pas permis de douter sans mettre en doute jusqu'à notre existence, et renoncer par conséquent à toute connaissance et science, sentiment qui s'impose à la raison comme une réalité apodictique, et qui prend psychologiquement une valeur absolument impérative.

On pourrait pourtant m'accuser d'avoir oublié l'explication la plus simple, c'est-à-dire l'interprétation *onirique* des phénomènes en question. Je conviens qu'on pourrait soutenir cette thèse, en l'appuyant d'argumentations psycho-physiologiques et de comparaisons érudites tirées de la casuistique onirique, mais tout cela à condition de ne pas approfondir le thème, et surtout, en écartant les différences existant entre les deux ordres de phénomènes; en commençant par ce fait, qu'alors que d'une part, on observe le plus parfait et normal enchaînement d'incidents, de perceptions et de jugement conformes à ce qui se réalise à l'état de veille, de l'autre on voit régner au contraire en souveraines l'invraisemblance épisodique et l'incohérence logique (sauf de très brefs éclairs de discernement au milieu d'un fatras de faits et d'impressions), pour finir à l'autre fait qu'afin de prononcer un jugement sur les phénomènes de « dédoublement », rien ne sert de les analyser en particulier; il faut au contraire les examiner dans leur ensemble; cela nous porte à les considérer en même temps qu'une multitude d'exemples de « perceptions véridiques de situations lointaines », coïncidant avec les sensations éprouvées de déambulation à distance, et à les rapporter à d'autres épisodes expérimentaux d' « extériorisation de la sensibilité » intimement liés aux phénomènes en question, et à les étudier enfin dans leurs rapports hautement suggestifs avec les phénomènes de « matérialisations », rattachés, eux aussi, par leur caractère « animique », à ceux qui nous occupent; toutes ces manifestations ne peuvent certainement pas être expliquées par l'hypothèse onirique, et concourent puissamment par là à appuyer le caractère *objectif* des sensations de « dédouble-

ment » telles qu'elles ont lieu dans ces premiers et plus simples épisodes cités. Il s'ensuit que l'hypothèse onirique se montre inapplicable à ces épisodes; il me semble donc que vouloir s'obstiner à les éclaircir en invoquant des analogies présumées entre les deux ordres de phénomènes, évidemment différents, équivaudrait à faire preuve d'un grand manque de préparation sur l'argument, joint à une remarquable superficialité d'analyse.

4e Cas. — Pour passer à d'autres exemples, voici un épisode tout à fait semblable aux précédents, mais où l'on rencontre déjà des éclairs de lucidité et de précognition, bien qu'il s'agisse d'éclairs trop vagues et trop incertains pour présenter encore une importance théorique. Je le tire du *Journal of the American S. P. R.* (1908, p. 515). La percipiente, Mrs. J. P., est une connaissance personnelle du prof. Hyslop, et est professeur diplômée par l'Université de Californie.

A l'âge de 24 ans — écrit-elle — un anesthésique me fut administré à l'occasion d'une opération chirurgicale. Au moment où j'allais reprendre mes sens, il me parut me trouver libre dans la chambre et me sentir en tout moi-même, bien que sans mon corps. Je me sentais transformée en esprit et croyais avoir atteint la paix tant désirée au moyen de la douleur. Je contemplais en bas mon corps étendu inerte sur le lit. Dans la chambre se trouvaient les deux sœurs de ma belle-mère, dont l'une, assise sur le lit, réchauffait mes mains, et l'autre, debout de l'autre côté, regardait. J'eus, je ne sais comment, l'impression que des souffrances et des épreuves imminentes leur étaient réservées, chose dont je ne me chagrinai pourtant pas, comprenant que cela faisait partie du schéma de leur vie. Je ne désirais aucunement rentrer dans mon corps; cependant, contre mon gré, je me sentis contrainte à y retourner.

Ce qu'il y a de plus curieux dans mon expérience, c'est qu'à peine éveillée j'avais demandé : « Où est Mrs. K...? » Ce à quoi ma belle-mère observa : « Comment sais-tu donc qu'elle est venue ici? » Effectivement, Mrs. K... n'était pas présente lorsque je m'endormis et n'était entrée que lorsque je dormais et que j'avais les yeux bien clos. Je répondis : « Je l'ai vue debout à cet endroit. » Je n'ajoutai pas autre chose, car rien n'existant de commun entre nous dans nos pensées, je craignais d'encourir le ridicule en racontant cette expérience. Jusqu'à ce moment, je n'avais jamais pu comprendre ce que voulaient dire ceux qui affirmaient l'existence d'une vie future.

5e Cas. — Les rapports entre les phénomènes de « dédoublement » et ceux de clairvoyance n'avaient pas échappé aux magnétiseurs du siècle dernier; en effet, ils avaient remarqué que, bien souvent, leurs somnambules, après une période de lucidité, déclaraient être sorties en esprit de leur corps, et avoir regardé ce dernier gisant inerte devant elles.

Le Dr J. Charpignon, dans le traité intitulé : *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme* (p. 101), écrit ce qui suit sur l'état d'extase clairvoyante d'une somnambule :

Cette explication de l'extinction de la vie corporelle et de cette séparation apparente de l'âme qui considère son propre corps comme une machine étrangère, est d'une haute valeur métaphysique. Tous les extatiques chez lesquels ce phénomène physiologique se développe, s'expriment de même.

Nous avons donné nos soins à une malade qui entrait pendant la nuit dans l'extase, lorsqu'il était nécessaire de recevoir quelque lumière sur la marche de sa maladie. Voici comme elle nous rendait compte de ce qui se passait :

« J'entre, dit-elle, dans un état semblable à celui que le magnétisme me procure, puis peu à peu mon corps se dilate et je le vois très distinctement loin de moi, immobile, pâle et froid comme un mort; quant à moi, je me parais une vapeur lumineuse, je sens penser *séparée de mon corps*. Dans cet état, je comprends et je vois bien plus de choses que dans le somnambulisme; tandis que, somnambule magnétique, je pense sans être séparée de mon corps. Après quelques minutes, un quart d'heure au plus, cette vapeur se rapproche de plus en plus de mon corps, je perds connaissance et l'extase a cessé. »

6e Cas. — Dans cet autre épisode de somnambulisme magnétique, émergent clairement les facultés clairvoyantes dans le fantôme dédoublé, sans que celui-ci s'éloigne de l'endroit où se trouve le corps. Il ne s'agit pourtant pas encore d'incidents véridiques, clairs et précis, tels qu'on les désirerait pour accorder une valeur probative à des expériences de cette nature. Je tire l'épisode de l'ouvrage cité de Durville (p. 105).

Mme Eugénie Garcia, mise en conditions de somnambulisme, décrit de la façon suivante les sensations éprouvées durant la première expérience de « dédoublement » :

... Je me suis vue tout d'un coup debout au milieu de la pièce où l'on venait de m'endormir : « Tiens, il me semble que j'étais assise il n'y a qu'un instant, je me suis donc levée sans le savoir, voyons. » Je jette les yeux sur moi : « Tiens, je suis lumineuse, transparente, légère comme une plume. » Soudain, j'aperçus mon corps étendu immobile dans un fauteuil. Trois ou quatre personnes m'entouraient, me regardant avec attention. « Qu'ont-ils à me regarder comme cela? Voyons. » Je m'approche et me regarde aussi, faisant comme tout le monde. Je distinguais très bien tout l'intérieur de mon corps, je voyais le cœur battre, le sang circuler, le réseau veineux, les muscles, en un mot, comme si j'avais été de verre.

Je m'approchai de mon magnétiseur, lui appuyai une main sur le bras et lui dis : « N'est-ce pas qu'on dirait que je suis morte? » Mais quelle fut ma surprise! Ce fut la main de mon corps matériel et sa langue qui firent l'action de toucher et de parler et non mon second moi-même. En même temps, j'entendis, ou plutôt je lus dans son cerveau la réponse en formation. « Vous pensez que non », lui dis-je avec vivacité, avant qu'il eût prononcé une réponse. « Oui », me pondit-il, « oui » que j'entendis de la même façon que la première fois. Et, depuis, toujours comme cela... Ensuite, je regardai autour de moi, mais, au lieu de rencontrer avec mes yeux une surface opaque et non transparente comme le sont ordinairement les maisons et les objets de mobilier, je vis tout clair comme du verre. Je vis aussi bien les personnes et les appartements de mes voisins que si nous avions habité dans une maison de cristal...

7e Cas. — Voici enfin un premier exemple de « dédoublement » avec déambulation à distance et vision d'incidents véridiques se rapportant à des choses ou des faits ignorés par le percipient. Je l'extrais de l'*Occult Review* (1908, p. 159), qui le reçut du Dr Franz Hartmann. L'épisode se rapporte à un lieutenant de l'armée allemande, et se produisit à la suite de respiration de gaz délétères avec un commencement d'asphyxie. La fiancée du lieutenant rapporte le fait; elle est personnellement connue du Dr Franz Hartmann. Elle écrit donc :

Mon fiancé a été officier de l'armée et a quitté le service depuis peu. Quelque temps avant de donner sa démission, il lui arriva, un soir, de se mettre au lit pour se retrouver, un instant plus tard, debout au milieu de la chambre, occupé à contempler son propre corps étendu sous les couvertures. Cette situation parut au lieutenant des plus étranges, d'autant plus qu'il n'avait jamais entendu parler de choses semblables. Pour soumettre sa propre mentalité à un contrôle, il commença à aller et venir dans la chambre, observant le mobilier et d'autres objets; il se dirigea ensuite vers son bureau; là se trouvait un livre ouvert, dans lequel il se mit à lire; lorsqu'il dut cependant tourner la page, malgré ses efforts réitérés, il n'y parvint pas. Il voulut aller à la fenêtre, regarda dans la rue, observa les flammes tremblotantes des réverbères; en somme, il put se convaincre qu'il percevait chaque chose normalement.

Tout-à-coup, le soupçon lui vint de se trouver dans des conditions « d'esprit désincarné ». Il voulut s'assurer s'il lui était possible de passer le mur. Il s'y essaya, et instantanément se trouva dans la chambre contiguë, où il put voir un de ses camarades assis à sa table et dessinant. Il fit son possible pour appeler sur lui l'attention de son ami : il le toucha, lui parla, lui souffla au visage, mais tout fut inutile : l'ami poursuivait tranquillement son travail, ignorant de sa présence. Il sortit découragé et retourna dans sa chambre, où il revit son corps étendu inerte dans son lit.

Alors, il songea à sortir. En passant à travers les volets fermés, il se dirigea vers la gare, où il observa la confusion des voyageurs et le mouvement des trains. Apercevant de loin un tunnel, il s'y dirigea à son tour et regarda des ouvriers qui y travaillaient. C'était un tunnel où il n'avait jamais pénétré, et dont il ignorait entièrement l'existence.

En retournant à sa chambre, il vit le domestique ouvrir la porte, entrer, aspirer l'air, s'approcher hâtivement du lit, secouer fortement le corps de son maître, qui se tenait à côté de lui assistant en esprit à ces manifestations. Après quoi, le domestique avait couru ouvrir toute grande la fenêtre.

Un courant d'air renouvelé subit réveilla le lieutenant, qui interrogea aussitôt son domestique sur ce qui était arrivé et apprit que la chambre était remplie de gaz carbonique et que le domestique l'avait cru mort un moment. Le lieutenant demanda à celui-ci comment il avait bien pu songer à se rendre à cette heure dans sa chambre; le domestique répondit avoir éprouvé une impulsion subtile et irrésistible d'accourir pour régler le fonctionnement de la cheminée. Il est certain que si le domestique n'était pas accouru, l'officier serait mort et son esprit n'aurait pas pu rentrer dans son corps.

Le jour suivant, il se rendit dans le tunnel qu'il avait visité en forme spirituelle et constata que chaque chose y était conforme à ce qu'il avait vu; il interrogea aussi son voisin d'appartement et apprit de lui qu'à cette heure il était occupé à ce même dessin qu'il avait pu voir.

Voilà les faits; eh bien, malgré leur nature, mon fiancé ne croit pas encore à la survivance de la personnalité consciente après la mort du corps!

8e Cas. — Je tire cet autre exemple du livre du Dr Gibier : *Analyse des choses* (p. 142) :

M. H... est un grand jeune homme blond, d'une trentaine d'années, dont le père était Ecossais et la mère Russe. C'est un artiste graveur de talent... N'a éprouvé rien d'anormal jusqu'au moment où il a subi ce qu'il appelle l'accident au sujet duquel il vint me consulter au commencement de 1887.

« Il y a peu de jours, me dit-il, je rentrais chez moi, le soir, vers dix heures, lorsque je fus saisi tout-à-coup d'un sentiment de lassitude étrange que je ne m'expliquais pas. Décidé, néanmoins, à ne pas me coucher de suite, j'allumai ma lampe et la laissai sur la table de nuit, près de mon lit. Je pris un cigare, le présentai à la flamme de mon carcel et j'en aspirai quelques bouffées, puis je m'étendis sur une chaise longue.

Au moment où je me laissais aller machinalement à la renverse pour appuyer ma tête sur le coussin du sofa, je sentis que les objets environnants tournaient, j'éprouvai comme un étourdissement, un vide; puis, brusquement, je me trouvai transporté au milieu de ma chambre. Surpris de ce déplacement dont je n'avais pas eu conscience, je regardai autour de moi, et mon étonnement s'accrut bien autrement.

Tout d'abord, *je me vis étendu* sur le sofa, mollement, sans raideur; seulement, ma main gauche se trouvait élevée au-dessus de moi, le coude étant appuyé, et tenait mon cigare allumé dont la lueur se voyait dans la pénombre produite par l'abat-jour de ma lampe. La première idée qui me vint fut que je m'étais sans doute endormi et que ce que j'éprouvais était le résultat d'un rêve. Néanmoins, je m'avouais que jamais je n'en avais eu de semblable et qui me parût si intensivement la réalité. Je dirai plus : j'avais l'impression que jamais je n'avais été autant dans la réalité. Aussi, me rendant compte qu'il ne pouvait être question d'un rêve, la deuxième pensée qui se présenta soudainement à mon imagination fut que j'étais mort. Et, en même temps, je me rappelai que j'avais entendu dire qu'il y a des esprits, et je pensai que j'étais devenu esprit moi-même. Tout ce que j'avais pu apprendre sur se sujet se déroula minutieusement, mais en moins de temps qu'il ne faut pour y songer, devant ma vue intérieure. Je me souviens très bien d'avoir été pris alors comme d'une sorte d'angoisse et de regret de choses inachevées; ma vie m'apparut comme dans une formule...

Je m'approchai de moi, ou plutôt de mon corps, ou de ce que je croyais être déjà mon cadavre. Un spectacle que je ne compris pas tout de suite appela mon attention : je me vis respirant, mais, de plus, je vis l'intérieur de ma poitrine, et mon cœur y battre lentement, par faibles à-coups, mais avec régularité. Je voyais mon sang, rouge de feu, couler dans de gros vaisseaux. A ce moment, je compris que je devais avoir eu une syncope d'un genre particulier, à moins que les gens qui ont une syncope, pensai-je à part moi, ne se souviennent plus de ce qui leur est arrivé pendant leur évanouissement. Et, alors, je craignis de ne plus me souvenir quand je reviendrais à moi.

Me sentant un peu rassuré, je jetai les yeux autour de moi en me demandant combien de temps cela allait durer, puis je ne m'occupai plus de mon corps, de *l'autre moi* qui reposait toujours sur sa couche. Je regardai ma lampe qui continuait à brûler silencieusement, et je me fis cette réflexion qu'elle était bien près de mon lit et pourrait communiquer le feu aux rideaux. Je pris le bouton, la clef de la mèche pour l'éteindre, mais, là encore, nouveau sujet de surprise! Je sentais parfaitement le bouton avec sa molette, je percevais pour ainsi dire chacune de ses molécules, mais j'avais beau tourner avec mes doigts, ceux-ci seuls exécutaient le mouvement, et c'est en vain que je cherchais à agir sur le bouton.

Je m'examinai alors moi-même et vis que, bien que ma main pût passer au travers de moi, je me sentais bien le corps, qui me parut, si ma mémoire ne me fait pas défaut sur ce point, comme revêtu de blanc. Puis, je me plaçai devant mon miroir, en face de la cheminée. Au lieu de voir mon image dans la glace, je m'aperçus que ma vue semblait s'étendre à volonté, et le mur d'abord, puis la partie postérieure des tableaux et des meubles qui étaient chez mon voisin, et ensuite l'intérieur de son appartement m'apparurent. Je me rendis compte de l'absence de lumière dans ces pièces où ma vue s'exerçait pourtant, et je perçus très nettement comme un rayon de clarté qui partait de mon épigastre et éclairait les objets.

L'idée me vint de pénétrer chez mon voisin que, d'ailleurs, je ne connaissais pas et qui se trouvait absent de Paris à ce moment. A peine avais-je eu le désir de visiter la première pièce que je m'y trouvai transporté. Comment? Je n'en sais rien, mais il me semble que j'ai dû traverser la muraille aussi facilement que ma vue la pénétrait. Bref, j'étais chez mon voisin pour la première fois de ma vie. J'inspectai les chambres, me gravai leur aspect dans la mémoire et me dirigeai ensuite vers une bibliothèque où je remarquai tout particulièrement plusieurs titres d'ouvrages placés sur un rayon à hauteur de mes yeux.

Pour changer de place, je n'avais qu'à vouloir et, sans effort, je me trouvais là où je devais aller... Je m'éveillai à cinq heures du matin, roide, froid, sur mon sofa et tenant encore mon cigare inachevé entre les doigts. Ma lampe s'était éteinte; elle avait enfumé le verre. Je me mis au lit sans pouvoir dormir et fus agité par un frisson. Enfin, le sommeil vint. Quand je m'éveillai, il était grand jour.

Au moyen d'un innocent stratagème, le jour même, j'induisis mon concierge à aller voir dans l'appartement de mon voisin s'il n'y avait rien de dérangé et, montant avec lui, je pus retrouver les meubles, les tableaux vus par moi la nuit précédente, ainsi que les titres des livres que j'avais attentivement remarqués.

... Son récit terminé, M. H... ajouta : « Que pensez-vous de cela, docteur? » Il était très sérieux et paraissait très préoccupé de ce qui lui était arrivé. Je lui expliquai alors que, selon toute vraisemblance, il était doué de facultés réellement extraordinaires et qu'il ne tenait qu'à lui de les développer. Je lui indiquai, dans ce but, un régime à observer qu'il me promit de suivre rigoureusement, et nous prîmes, pour la quinzaine suivante, un rendez-vous. Il y fut fidèle, mais, hélas! il venait m'annoncer qu'il était sur le point de se marier et qu'il ne pouvait se consacrer à aucune autre expérience qu'à celle de la vie conjugale, ce qui, comme on le sait, est défavorable à l'obtention des facultés d'*abmatérialisation autonome*.

Ce dernier exemple peut être présenté comme le cas typique de la catégorie présente, car toutes les caractéristiques qui en distinguent la phénoménologie se trouvent réunies en lui. On y rencontre en effet la circonstance de la conscience personnelle intégralement transférée dans le fantôme (et cela de façon à faire éprouver au sujet le sentiment de n'avoir jamais existé en pleine réalité comme alors), ainsi que les phénomènes d' « autoscopie interne », de vision à travers les corps opaques, de passage du fantôme à travers les solides, de transfert à distance avec perception véridique de choses ou de situations ignorées; enfin toutes les particularités qui spécialisent l'extrinsécation de la phénoménologie en examen.

Avant de poursuivre, je veux cependant citer encore un exemple appartenant à la présente catégorie, quoique les modalités d'extrinsécation s'en éloi-

gnent au point qu'il faudra l'examiner à part; car le phénomène de « dédoublement » se serait réalisé ici en vertu de l'intervention spirite, et d'autres incidents supernormaux d'ordres exceptionnels se seraient en même temps réalisés; toutes ces circonstances amoindriraient le phénomène au point de vue du « dédoublement », et le feraient considérer plutôt dans son ensemble comme un cas d'autosuggestion hallucinatoire. D'ici la nécessité de cette classification isolée, sans préjudice de la phénoménologie ci-étudiée, et en laissant les lecteurs juger de la nature plus ou moins véridique des incidents survenus. Cela n'empêche pas le cas d'être accueilli à cause de la personnalité éminente et insoupçonnable qui le rapporte.

William Stainton Moses raconte qu'un jour, il se sentit irrésistiblement attiré à écrire automatiquement, ce qui ne lui arrivait plus depuis plusieurs mois. Il s'assit à la table et demanda :

— Je me sens poussé à écrire, qui donc est présent parmi mes amis, et que désire-t-il?

On lui dicta :

« Ami, salut! Que la bénédiction de Dieu descende » sur ta tête! Nous désirons t'entretenir d'un sujet de » grande importance, et, pour le faire en des conditions de transmission certaine, nous allons cette fois » libérer tes sens intérieurs, et nous fermerons tout » accès aux sens corporels pour que tu restes séparé » du monde. Dans ces conditions, il nous sera facile d'employer ton corps pour transmettre notre » pensée et toi, pendant ce temps, tu pourras converser face à face avec nous. Sois passif et ne demande pas autre chose. »

Aussitôt vint la communication annoncée, que nous ne rapporterons pas ici; et voici en quelles conditions elle se déroula :

Tandis qu'on dictait le message — raconte Moses — mon esprit s'était séparé du corps, en sorte que je contemplais à distance ma main qui écrivait. L'importance des faits est telle, que je crois nécessaire l'exposition détaillée et complète de ce qui arriva.

Il était 2 h. 30 de l'après-midi, et j'étais seul dans ma chambre. Tout-à-coup, je ressentis l'impulsion à écrire médiumniquement, ce qui ne m'arrivait plus depuis quelques mois. Je m'assis à ma table, et la première partie du message me fut dictée immédiatement. Après quoi, je passai probablement à l'état de trance, et mon premier souvenir est la circonstance que je me trouvais en « esprit » près de mon propre corps, que je voyais assis devant la table, avec la plume entre les doigts et la main sur le carnet. En observant toutes choses avec une immense stupeur, je remarquai que mon corps était uni à l'esprit au moyen d'un mince filament lumineux, et que les objets matériels me paraissaient des ombres, tandis que les esprits présents me semblaient solides et réels. Derrière mon corps se trouvait « Rector », avec une main étendue sur ma tête et l'autre surmontant ma main droite qui serrait la plume. Peu éloigné de là se tenait « Imperator », avec certains esprits qui se communiquaient depuis longtemps; puis d'autres esprits que je ne connaissais pas, qui circulaient en observant attentivement l'expérience. Du plafond, ou plutôt à travers le plafond, se dégageait une faible et très douce luminosité, et, par moments, des rayons de couleur bleue dardant sur mon corps. Lorsque ceci se produisait, je voyais mon corps se secouer et tressaillir : c'était un procédé de saturation et prise de force du corps. J'observai, en outre, que la lumière du jour s'était évanouie, que la fenêtre était obscure, et que la lumière par laquelle je distinguais les choses avait une origine spirituelle... « Imperator » expliqua que j'assistais à une scène réelle, à laquelle il m'était concédé d'assister, afin de m'instruire sur la façon d'opérer des esprits. Je voyais « Rector » occupé à écrire, non point de la façon que j'avais imaginée, c'est-à-dire en guidant ma main ou en impressionnant mon esprit, mais bien en dardant sur la plume un rayon de couleur bleue; et la force dirigée de cette façon provoquait le mouvement de la plume obéissant à la volonté de l'Esprit dirigeant. Pour me prouver que la main était un simple instrument non essentiel à la réussite, on retira la plume de ma main, et la plume resta en position sur le lieu par l'effet du rayon lumineux qui dardait sur elle. A ma grande surprise, elle continua à bouger sur le papier en écrivant seule. La stupeur m'arracha une sorte de cri, mais je fus aussitôt invité à me tenir tranquille afin de ne pas déranger les conditions d'extrinsécation. Il résulte donc qu'une grande partie du message rapporté plus haut fut écrite effectivement sans l'intermédiaire de main humaine et sans intervention aucune de mon intelligence et de mon esprit... On me dit que ce n'était point chose facile que d'écrire sans l'auxiliaire de l'organisme humain, et que pour cette raison l'orthographe des paroles dictées dans ces conditions aurait été incorrecte. Je constatai, en effet, que tel était le cas pour la partie venue de la façon décrite... Après un certain temps, on m'ordonna de retourner dans mon corps et de prendre immédiatement note de ce que j'avais vu. Je ne me rappelle pas le moment où cela arriva, et je suppose que mon esprit doit être repassé en condition de « trance ».

Au moment où j'écris les présentes notes, je n'éprouve qu'un léger mal de tête. Je suis absolument certain de ce qui s'est produit, et je le transcris pleinement, exactement, sans ombre d'exagération. Je puis avoir omis des faits, mais je n'ai ni altéré ni ajouté la moindre chose.

Après avoir écrit ce qui précède, Moses adressa la demande suivante aux « esprits-guides » :

« Je désire savoir si j'ai correctement rendu ce que j'ai vu, ou si je fus victime d'une illusion. »

On lui dicta :

« Ce que tu as écrit est la vérité; tout s'est passé » comme tu l'as décrit. Nous avons voulu avec cela

» t'enseigner que la matière n'est rien, et que l'esprit » est tout. Efforce-toi de profiter de la leçon... Je » ne peux rien ajouter pour le moment : arrête-toi. » (*Spirit Teachings* Posthumes, *Light*, 1899, p. 559.)

Outre le phénomène de « dédoublement avec vision du propre corps », on remarquera dans le récit de Moses le fait du passage du « corps éthérique » dans le plan de l'existence spirituelle, avec vision relative d'autres esprits ; plus le phénomène de l'écriture directe produit devant la vision consciente de Moses. Devant une telle série de phénomènes aussi merveilleux, le moment n'est pas arrivé, certes, de formuler des inductions scientifiques, et il n'y a autre chose à faire qu'à les enregistrer pour préparer du matériel brut à l'usage des investigateurs futurs. Pour le moment, comme je l'ai dit, les expérimentateurs rigoureusement scientifiques seront poussés à considérer le tout comme un exemple d'autosuggestion hallucinatoire et rien de plus ; d'autres, mieux approfondis sur les phénomènes d'extériorisation de la sensibilité, le considéreront comme un mélange d'autosuggestion et de vérité ; personne, je l'espère, ne mettra en doute la bonne foi du relateur. Pour mon compte, je me borne à faire observer la concordance entre les détails du « dédoublement » raconté par Moses et ceux précédemment exposés. A noter le fait du filament lumineux rattachant le « corps éthérique » à l'organisme corporel, circonstance que l'on verra répétée en quelque-uns des épisodes qui suivent.

(*A suivre.*)

UN CAS TRÈS REMARQUABLE DE PHÉNOMÈNES MÉDIUMNIQUES SPONTANÉS

Le jeune Raymond Charrier observé par M. Hector Durville.

Les phénomènes médiumniques spontanés ont presque toujours été observés d'une manière bien imparfaite ; et cela est vrai aussi bien pour ce qui se rapporte aux maisons dites *hantées*, qu'à cet autre ordre de phénomènes que les Allemands et les Anglais mêmes désignent par le mot *poltergeist*, c'est-à-dire qui se produisent, pendant quelque temps, non pas dans un lieu spécial, mais autour d'une personne qui est médium sans le savoir et sans le vouloir. A tout moment, les journaux nous signalent une de ces maisons, un de ces individus ; mais les manifestations se produisent généralement d'une façon si bizarre, si inattendue, et avec de tels intervalles de temps, qu'une observation sérieuse devient presque impossible.

C'est donc avec d'autant plus d'empressement que nous devons signaler les observations que M. Hector Durville vient de publier dans son *Journal du Magnétisme*. Voici de quoi il s'agit.

Le médium inconscient autour duquel se déroulèrent ces phénomènes de *poltergeist* est un jeune garçon du nom de Raymond Charrier, né le 20 juillet 1897, et qui n'a donc pas encore atteint l'âge de 14 ans. Né à Paris, il a été élevé chez sa grand'mère paternelle, à Saint-Sauveur-en-Puisaye (Yonne). Sauf quelques maladies de l'enfance, rougeole, scarlatine, le jeune Raymond a toujours été assez bien portant. Petit, mais bien développé, il est très intelligent, et possède une instruction primaire supérieure à celle du plus grand nombre des enfants de son âge.

Le vendredi 23 décembre dernier, pendant qu'il était à l'école, des petites pierres et des haricots sont lancés dans la porte de la maison qu'il habite. Dans la journée du lendemain, les mêmes phénomènes se produisent encore *en son absence*. Le soir, à 8 heures, la grand'mère et le petit-fils écossent des haricots ; il en tombe de tous côtés. La grand'mère pense que c'est Raymond qui les jette ; celui-ci affirme que non. A 8 h. 1/2, le dîner est prêt, et ils se mettent à table ; la cuiller de Raymond disparaît. A la fin du dîner, la cuiller disparue tombe au milieu de la chambre.

A partir de ce moment, les phénomènes deviennent nombreux et inquiétants. Des assiettes sont changées de place ; un verre, enlevé de la table, tombe à terre et se brise. Les couteaux, les fourchettes et cuillers sont lancés de tous côtés par des mains invisibles ; des objets de toute nature disparaissent, pour retomber quelques jours après ; des outils se jettent sur lui. Il dit recevoir des coups de poing ; dans tous les cas, il est secoué, agité, et une fois, il est violemment jeté hors de son lit. Les phénomènes se précipitent ; un jour même, en partant à l'école, ses chaussons, ses sabots, son chandail et son paletot lui sont enlevés ; consterné une fois encore, il reste avec ses chaussettes, son pantalon et sa chemise. Le chandail est revenu le lendemain, le

paletot quelques jours après, les chaussons ensuite; mais les sabots n'avaient pas encore reparu huit jours après qu'il eut quitté Saint-Sauveur.

La journée du 19 janvier fut particulièrement effrayante; l'enfant, harcelé jour et nuit et dans l'impossibilité de dormir depuis plus de quinze jours, présente des phénomènes nerveux tout particuliers, se caractérisant par de la catalepsie et du somnambulisme. On va chercher le Dr Risos, qui magnétise l'enfant, au moment où il sortait de l'un de ces états. Dans la nuit, une agitation nouvelle se complique d'un somnambulisme présentant les caractères du somnambulisme naturel, et dure jusque dans la matinée du 20, de telle façon que la grand'-mère, affolée, envoyait à son fils une dépêche lui disant de venir de suite, l'enfant étant à l'extrémité. Le père arrive le lendemain, quand l'enfant était mieux : ils partent pour Paris le jour même.

Tous les habitants de Saint-Sauveur — dit M. Durville — ont rapidement connu ces faits et un très grand nombre d'entre eux en ont été les témoins. Plusieurs ont écrit au père; et, parmi eux, l'instituteur lui adressa une sorte de mémoire très détaillé.

De retour dans sa famille, l'enfant se remit très vite de sa fatigue, et aucun phénomène ne se produisit pendant deux jours; mais, le troisième, ils reparurent avec la même intensité qu'à Saint-Sauveur.

Le père conduisit son fils chez le docteur Bérillon, qui se contenta de répondre qu'il ne croit pas à ces phénomènes-là. Ils vinrent ensuite chez moi, me proposer de se mettre à ma disposition pour étudier ces phénomènes à mon aise.

Je décidai de prendre Raymond à la maison, afin de l'avoir constamment sous les yeux.

Le samedi 28 janvier, à 5 heures du soir, je pars avec l'enfant à Montmorency, où j'ai un petit pied-à-terre, pour observer, dans le calme le plus profond, tout ce qui pourrait se produire.

Nous arrivons et, pour être tranquilles, je décide de préparer nos repas et de faire le ménage. Nous dinons à 7 heures 1/2. Après dîner, Raymond me propose de nous mettre à la table, pour voir si des coups n'y seraient pas frappés. Quelques coups légers, irréguliers se font entendre sur le parquet, dans sa chaise et dans la table; mais il m'est impossible d'obtenir quelque chose d'intelligent. Nous quittons la table.....

Ici, je suis obligé de donner une petite description de mon habitation de Montmorency.

Troisième étage, composé d'une salle à manger, une chambre à coucher, une petite cuisine et les cabinets d'aisances, le tout desservi par un couloir. La salle à manger et la chambre à coucher sont contiguës; de la première on pénètre dans la seconde. Elles ont 3 m. 20 à 3 m. 45 de côté et sont éclairées par deux fenêtres (une pour chaque), regardant l'ouest, sur un horizon immense.

Dans la chambre à coucher, deux lits en fer pour une personne, placés dans la direction nord-sud, à 30 centimètres l'un de l'autre. A l'entrée (côté des fenêtres), à gauche, un porte-manteau, sur lequel je pose mes effets pendant la nuit; en face, à droite, au fond de la pièce, un porte-manteau sur lequel sont accrochés quelques effets d'été de Mme Durville. Au-dessus, un casier de 55 centimètres de largeur et 45 de hauteur, avec deux rayons, sur lesquels se trouvent une quarantaine de livres et brochures, du papier, des enveloppes et une boîte en bois, sans couvercle, contenant divers petits objets. Sur le dessus, un carton à dessins, une boîte de crayons de couleur, une boîte de couleurs à mon plus jeune fils, et un fer à repasser. Un espace libre vers la fenêtre; en face de la porte, dans l'angle de la pièce, une cheminée avec grille en fonte, contenant des cendres et des papiers brûlés; sur la cheminée, une petite cassette cachant peigne, brosses et divers objets de toilette.

Dans la salle à manger, une table ronde au milieu, un fauteuil renversé en bois courbé, des chaises de même style. Vers la fenêtre, en face de la porte de la chambre à coucher, un poêle à gaz placé dans l'angle. En face de la fenêtre se trouve la porte d'entrée de cette pièce, qui donne dans le couloir, tout près de la cloison qui la sépare de la chambre à coucher. A gauche en entrant, dans l'angle, il y a une petite table carrée surmontée d'une étagère tenant lieu de buffet. Sur le mur de ce côté, une pendule-régulateur à carillon sonnant les quarts d'heure, est suspendue (le dessus) à 2 m. 20 au-dessus du parquet. De chaque côté de la pendule, deux supports sur lesquels sont placés des dossiers, quelques brochures et une douzaine de numéros du *Journal du Magnétisme*. Du côté de la fenêtre, près du poêle à gaz, un petit porte-manteau sur lequel je pose, en arrivant, mon pardessus, ma canne et mon chapeau. De la salle à manger, en tournant le dos à la fenêtre, on voit au fond du couloir le compteur d'électricité qui alimente une lampe d'éclairage dans chaque pièce. Dans ce couloir, à droite, la cuisine et les cabinets d'aisances.

Au-dessus de ces diverses pièces, il y a un vaste grenier qui est occupé par des pigeons.

Cette petite description permettra au lecteur de se rendre compte du point de départ des phénomènes, et de la place occupée par moi et par Raymond au moment où ils se produisent.

Nous ne nous attarderons pas à reproduire ici le récit assez détaillé que M. Durville fait ici de la première nuit passée avec son sujet à Montmorency. Il nous suffira de dire que M. Durville ayant placé un certain nombre de menus objets sur la table, plusieurs d'entre eux se déplacèrent mystérieusement ou disparurent : des gros livres tombèrent de la bibliothèque avec fracas; on entendit à plusieurs reprises des coups formidables sous le lit de Raymond; l'observateur put même avoir une petite conversation par les coups frappés avec l'intelligence qui semblait se manifester.

— Est-ce que tu es quelqu'un? — Réponse par un coup violent : *Oui.*

— Tu es mort? — Réponse : *Non.*

— Est-ce que ton corps est ici? — Réponse : *Oui.*

— Et la force qui anime ton corps, est-elle ici? — Réponse : *Oui.*

— Alors, si ta force et ton corps sont ici, tu es Raymond? — Réponse : *Oui.*

— C'est bien entendu, toi et Raymond ne faites qu'un? — Réponse : *Oui.*

— Eh bien, mon ami, je te remercie; nous allons nous lever ,et j'espère que tu continueras tes manifestations. — Réponse (par un coup formidable) : *Oui.*

Les faits principaux.

Maintenant, M. Durville commence l'énumération des faits principaux qu'il a observés, après cette première journée, un peu agitée : « A partir de ce moment — dit-il — je garantis la véracité des *faits inouïs, invraisemblables, incroyables et inadmissibles* dans l'état actuel de nos connaissances, faits que je vais exposer, tels que je les ai observés. »

On pourra voir par les lacunes dans le système de numération adopté par l'auteur, que nous introduisons quelques coupures dans son récit. Nous en avons retranché, en effet, pour les nécessités de l'espace, quelques observations moins importantes, qui ne sont pour la plupart, que des répétitions d'autres précédentes.

1. — A un moment donné, vers 9 heures 1/4, je suis près de la fenêtre de la salle à manger. Raymond est derrière moi, vers la table, à 1 mètre environ. *Je vois la lampe de la chambre à coucher s'allumer d'elle-même.* Je l'éteins; à peine ai-je le dos tourné qu'elle s'allume de nouveau, tandis que Raymond est resté à la même place dans la salle à manger. Le même phénomène se produit cinq à six fois de suite dans les mêmes conditions, en l'espace de quelques minutes.

Cette fois, je suis absolument sûr que Raymond n'est pour rien dans la production de ce phénomène. A partir de maintenant, je ne quitte pas le sujet des yeux; presque toujours, s'il va d'une pièce dans une autre, je le suis; et si des phénomènes se produisent — (il s'en produira même de très nombreux) — en dehors de ma présence immédiate, je n'en tiendrai aucun compte.

2. — Je ferme le compteur d'électricité. Il est 9 heures 1/2. Je prie Raymond de descendre avec moi pour aller au marché, chercher nos provisions.

Je le fais descendre le premier; je sors ensuite, ferme la porte, descend quelques marches et remonte pour vérifier si tout est en place dans le logement. Je jette un rapide coup d'œil, vois que tout est dans l'état où je venais de le laisser et redescends.

Au bout d'un quart d'heure environ, nous remontons. Je rentre le premier et quelle ne fut pas ma surprise de voir *le compteur d'électricité ouvert, les deux lampes allumées, ainsi que les quatre becs de gaz de la cuisine, qui flambaient en ronflant.* Je m'empresse de tout éteindre et de refermer le compteur.

Nous causons, allons et venons dans la salle à manger que Raymond ne quitte pas un seul instant. En moins d'une demi-heure, *le compteur, que j'allais refermer moi-même, s'est ouvert plus de vingt fois, et la lampe de la chambre à coucher, également fermée, s'est allumée autant de fois.*

5. — Je prépare le déjeuner à 11 heures 1/2. Des châtaignes cuisent sur un fourneau à la cuisine, et la graisse chauffe sur un autre pour faire frire des pommes de terre. Les pommes de terre sont à frire, et les châtaignes cuisent. Les premières sont presque frites à point, et je m'aperçois que nous n'avons pas assez de vin pour déjeuner. Je baisse le feu sous celles-ci, et nous descendons tous les deux à la cave. Je fais sortir Raymond le premier; je m'assure que tout est en ordre, et je sors. Pour plus de sécurité, je rentre, vérifie encore : tout va bien. Nous remontons de la cave avec des bouteilles de vin, je rentre le premier. O surprise : *les deux lampes électriques sont allumées, le gaz est éteint, et la casserole aux châtaignes est sur le carrelage au beau milieu de la cuisine.*

7. — Raymond est extrêmement fatigué, et tient à peine debout. Je lui propose de se coucher pour se reposer; il accepte volontiers. Il se déshabille, j'en fais autant. Il prend la boîte de crayons sur le bas de mon lit, monte sur le sien, en chemise, et se dispose à la remettre sur le haut de l'étagère. Il tient la boîte de la main gauche, se dispose à la passer dans la main droite, pour la mettre à la place qu'elle occupait, quand *le couvercle lui saute dans la main droite; et, debout sur son lit, il dit voir les crayons sortir de la boîte, s'élever vers le plafond et disparaître.* Il rebouche la boîte vide et la met en place.

Je le prie de se coucher, sans s'occuper des crayons. Il se couche sur le côté droit, et moi sur le gauche, pour le voir. Il ne tarde pas à s'endormir profondément; moi, j'en aurais peut-être fait autant, si, à un moment donné, *un crayon disparu, puis d'autres, ne me tombaient sur la tête ou sur les épaules.*

Il est toujours endormi. *Un carton à dessin et des feuilles de papier placées sur le haut de l'étagère sont violemment projetés par-dessus mon lit,* vers la fenêtre, à trois mètres au moins de distance. Sur le dessus de l'étagère, il reste *un fer à repasser qui ne tarde pas à être projeté dans la même direction.* Je le vois à un mètre de hauteur environ; il tombe lourdement sur le parquet, rebondit, et vient se poser sur le tas de livres et brochures vers la fenêtre, à 30 centimètres de haut environ.

Ce bruit réveille Raymond. Nous nous levons. Il reprend la boîte aux crayons, ramasse ceux-ci; il y en a dix qu'il remet à leur place, puis il dépose le tout sur le parquet, à côté des livres. Il s'habille. En ramassant son pantalon, *je vois le fer à repasser qui avait quitté le tas de livres sur lequel il avait rebondi,* se jeter dans la direction de Raymond et passer sous mon lit.

Craignant un danger, je prends le fer et le porte à terre dans les cabinets d'aisance.

8. — Il est 2 heures. Nous sommes habillés. Je suis au pied de mon lit et regarde Raymond qui se trouve à l'extrémité opposée. Des effets d'été, à Mme Durville, sont accrochés au porte-manteau, au-dessous de l'étagère. *Je les vois traverser la chambre et tomber en haut de mon lit, vers la cheminée.* Nous les laissons. Raymond se rapproche de moi; il me regarde, ayant sa main gauche appuyée sur mon lit. *La grille de la cheminée avec des cendres et des papiers brûlés, sont violemment projetés dans notre direction; la grille tombe sur la descente de lit, et une quantité de cendres, que j'évalue à plus d'un litre, tombe sur mon lit et sur la descente;* il en tombe jusque dans la salle à manger.

Je remets la grille à la place qu'elle occupait dans la cheminée. Raymond se baissa pour ramasser des brochures; je suis en haut de mon lit, sur les effets de madame. *Je vois la grille en l'air, à 1 mètre au moins de hauteur, qui tombe vers Raymond sur la descente de lit et se brise en plusieurs morceaux.*

9. — Commençant à être affolés, nous venons dans la salle à manger et fermons la porte de la chambre à coucher. *L'électricité* s'allume dans celle-ci; nous la laissons. Il est 3 heures. Raymond dit avoir soif; il prend dans sa main gauche un verre sur la table, et en tournant le dos à l'étagère qui tient lieu de buffet, il prend dans la boîte une bouteille et se verse à boire. *Le verre était à peine à moitié plein que la poivrière à saupoudrer saute de l'étagère, passe sur l'épaule de Raymond et tombe dans son verre, le haut en bas.*

11. — Il est 3 heures et demie. Pour faire diversion, Raymond monte chez les pigeons. A peine est-il monté que quatre boîtes à provision qui se trouvaient sur le manteau de la cheminée dégringolent les unes après les autres, se gondolent en tombant, pendant que leur contenu est renversé.

Raymond descend.

12. — Au milieu des objets — morceaux de sucre, châtaignes, pommes de terre — qui tombent de tous côtés, nous finissons tous les deux par être fatigués; et, pour pouvoir avoir un peu de repos, nous nous disposons à sortir. Je mets mes souliers, Raymond prend les siens dans un coin de la cuisine, les pose à côté d'une chaise, s'assoit sur celle-ci et avance la main droite pour en prendre un : *les deux souliers ont disparu.* Voulant quand même sortir, je prie Raymond de rester là sur sa chaise; je vais lui chercher une vieille paire de bottines à moi, et les pose à la place où se trouvaient les siennes. Il étend la main pour en prendre une; des deux bottines que j'avais mises là, *il n'en reste plus qu'une.* Je regarde et vois le tableau avec stupéfaction. Raymond quitte sa chaise; je détourne les yeux et, en regardant à nouveau, je vois que l'autre bottine a disparu à son tour.

Je regarde de tous côtés, monte chez les pigeons, pour voir si les deux paires de chaussures n'y seraient pas; j'explore ensuite la cuisine, les cabinets d'aisance, l'entrée et les deux pièces que nous habitons : *les chaussures ne sont nulle part.*

13. — Les bombardements continuent. Je veux absolument sortir. Raymond remet les chaussons qu'il vient de quitter, son pardessus et sa casquette. J'étends la main droite pour prendre mon chapeau et ma canne qui sont sur un petit porte-manteau près de la fenêtre : *mon chapeau et ma canne ont disparu.* Tout effaré, je prie Raymond de sortir au plus vite; je sors après lui, après avoir vérifié, une fois encore, toutes les pièces du troisième, sans rien voir des objets disparus.

J'avoue très humblement que, moi qui désirais voir des phénomènes de cette nature, moi, fort, robuste, bien équilibré au physique et au moral, et qui n'avais peut-être jamais tremblé, je suis véritablement saisi d'inquiétude. La région épigastrique serrée, comme à la suite d'une violente émotion, j'ai peur et l'épouvante s'empare de moi. Il est 5 heures et demie lorsque nous rentrons. Je parle à Raymond d'abandonner le champ de ces effrayantes manifestations et de rentrer à Paris. Celui-ci, habitué à ces phénomènes, me fait comprendre que nous sommes là et que nous devons y rester. J'y reste un peu malgré moi et me mets en devoir de préparer le dîner.

16. — Il est 6 heures. Raymond est à la table, appuyé sur ses deux coudes, à 1 mètre environ du poêle à gaz qui est allumé. *Je vois le poêle s'éteindre sans que Raymond ait bougé; puis, au bout de deux minutes environ, il se rallume de lui-même.* Cet étrange phénomène s'est reproduit cinq à six fois au moins dans les mêmes conditions pendant notre dîner.

17. — Il est 6 h. 1/4, je sers le dîner et me mets à table à la droite de Raymond; la lampe de la salle à manger est allumée pour nous éclairer. Nous mangeons. *La lampe de la salle à manger s'éteint, et celle de la chambre à coucher s'allume.* J'éteins la seconde pour rallumer la première; le même phénomène se reproduit *au moins dix fois,* de telle façon que, pour ne pas me lever constamment, nous restons dans la salle à manger à demi obscure, éclairée seulement par le bec d'éclairage à gaz de la cuisine, le poêle à gaz et la lampe électrique de la chambre à coucher.

19. — Comme ses souliers n'ont pas reparu, nous partons. Il n'est pas les pieds nus, mais avec lesdites pantoufles qui le chaussent horriblement mal. A notre arrivée à Paris, je lui achète une paire de chaussures qui lui était à peu près indispensable pour marcher.

A Paris, toute la semaine se passe sans le moindre phénomène et, le samedi suivant, nous repartons tous les deux à Montmorency, moi bien rassuré et disposé à ne plus m'épouvanter devant des phénomènes de cette nature.

Samedi, 4 février.

Nous arrivons à 6 heures du soir. Raymond remet à leur place sur l'étagère les brochures qui sont sur le parquet; je prépare le dîner. Nous dînons tranquillement, et à 9 heures nous nous couchons. La nuit se passe dans le plus grand calme.

20. — A 7 heures et demie, quelques coups sont frappés sous le lit de Raymond, puis dans le mur, derrière lui. A 7 h. 3/4, 17 *brochures sont lancées de l'étagère vers la fenêtre*, en passant par-dessus mon lit. Au bruit de la chute, Raymond se réveille. A 7 h. 50, je me lève; à 8 h. 10, Raymond se lève à son tour.

22. — Quelques instants après, mon attention est attirée vers la fenêtre : *je vois l'un des chaussons disparus lundi matin descendre très lentement le long de la fenêtre et rester sur le parquet.*

23. — *Des coups violents paraissent être frappés dans le dos de Raymond; il est violemment pressé et repoussé à chacun d'eux; parfois, son dos, courbé en arc, est renversé en arrière; j'entends très clairement le bruit des coups.* Je le prie de descendre de son lit pour venir dans le mien. Il y vient. Je me place sur le côté droit et mets son dos contre ma poitrine; passant ma main gauche par-dessus son côté gauche, j'applique le bout des doigts sur sa région épigastrique, en le pressant contre moi. Il continue à éprouver les mêmes secousses. *Je sens que ces secousses partent d'un point de son dos, mais je n'entends plus aucun bruit.*

A un moment donné, *j'applique ma main gauche à son front, les secousses cessent aussitôt;* fatigué, il s'endort...

25. — Je prie Raymond de se lever. Il se lève et s'habille à la tête de mon lit, puis il se dispose à passer dans la salle à manger. A peine a-t-il fait trois pas, qu'*une quantité de cendres, que j'évalue à un litre, est projetée de la cheminée sur son dos, sur sa tête et sur mon lit* — qui n'est pas encore refait. Je suis vers la fenêtre de la salle à manger et vois les cendres s'éparpiller en éventail...

28. — A 2 h. 47, Raymond est occupé à la table à résoudre un problème. Une boîte de couleurs est placée sur un support à côté de la pendule. Je suis vers la porte de la salle à manger et regarde vers la fenêtre : *la boîte est lancée de la place qu'elle occupait, passe au-dessus de la tête de Raymond et tombe ouverte devant moi sur le parquet;* les couleurs sont éparpillées. Raymond a toujours la tête baissée sur son cahier d'étude.

Les phénomènes, produits dans des conditions d'authenticité indiscutables, se produisent en grand nombre; mais comme ils ne sont que la reproduction de phénomènes déjà observés, je n'en dirai rien. Ceux-ci ont d'ailleurs été assez calmes pour ne pas nous impressionner désagréablement...

30. — Je me lève pour la ramasser, et me baisse ensuite pour la remettre sous la table. En me relevant, *je vois que la lampe électrique de la chambre à coucher est allumée; le compteur qui était fermé est ouvert, et Raymond, qui n'a pas cessé de travailler, est toujours à la même place.* J'éteins la lampe et ferme encore le compteur.

36. — A 6 h. 20, *une petite pierre, puis une seconde et une troisième, tombent à la cuisine.* Je les ramasse. Raymond est debout vers la table. Je pense qu'il a pris des pierres de cette nature pendant notre promenade, et que c'est lui qui les lance pour me tromper. Je le prie de me montrer ses mains; il me les montre, il n'y a rien dedans. Je le prie de me tourner ses poches sens dessus dessous; il le fait de suite : il y a trois morceaux de craie et des petits papiers chiffonnés qu'il place sur la table. *Pendant cet examen, et ensuite en l'espace d'une minute à peine, il tombe trois autre pierres analogues et trois petits morceaux de sucre gros comme le bout du doigt.*

37. — 6 h. 30. Nous sommes à dîner. Nous entendons du bruit dans la chambre à coucher : *mon matelas vient d'être jeté sur le parquet.* Immédiatement après, *la lampe de la salle à manger s'éteint, et celle de la chambre s'allume.* J'éteins celle-ci et rallume l'autre.

38. — Quelques minutes après, *le poêle à gaz s'éteint* et Raymond n'a pas quitté sa place à la table. A 8 heures et demie, je refais mon lit et nous nous couchons pour dormir tranquillement.

40. — Je me lève. *Mon chapeau, disparu la veille au soir, est aplati en haut de mon lit, près de l'un des pieds. Je le ramasse; il est plein de poussière et de toiles d'araignée.* Je le secoue et le met sur mon lit, à la place que je viens de quitter. Je passe dans la salle à manger et constate que je n'ai pas mon mouchoir, qui est resté en haut du lit. Je rentre, vois le chapeau à la place où je viens de le mettre, étends le bras gauche pour prendre mon mouchoir, le passe dans la droite pour le mettre dans la poche correspondante de mon veston. *Mon regard suit ce mouvement : le chapeau vient de disparaître.* Raymond est immobile dans son lit. Je le prie de se lever et je jette un rapide coup d'œil dans la chambre, jusque sous les lits; le chapeau n'y est pas. Raymond se lève et je prépare notre petit déjeuner.

41. — Il est 8 h. 3/4. J'entre dans la chambre à coucher, pour dire à Raymond de se hâter : *je vois mon chapeau réapparu il y a quelques instants, aplati en bas de mon lit, contre l'un des pieds.* Je le relève et le mets sur le lit.

42. — Nous déjeunons à la hâte. *Des objets tombent de tous côtés.* Nous nous habillons pour sortir; Raymond est prêt. Je le prie de sortir, il est dans le couloir. *Ma canne, disparue la veille avec le chapeau, tombe derrière lui, en faisant un bruit analogue* à celui d'une grosse bûche qui serait tombée de 4 mètres de hauteur. Raymond sort.

43. — Je vais prendre mon chapeau sur mon lit. *A 1 mètre environ de la porte de la chambre, je vois le matelas qui tombe sens dessus dessous*, avec le chapeau. Je remets le matelas sur le sommier, ramasse le chapeau que je n'ai pas eu le temps de brosser, et m'en coiffe. Après avoir jeté partout un rapide coup d'œil, je ramasse ma canne et quitte la *maison hantée.*

Nous rentrons à Paris, où aucun phénomène ne se produit. Le samedi 11, à la séance de la *Société magnétique de France*, je communique quelques-unes de ces étranges observations et annonce que je conti-



nuerai le lendemain, dimanche, à Montmorency, où je retournerai avec Raymond et M. et Mme Cornille, dans l'intention de mettre à contribution la lucidité de cette dernière. MM. Girod, Hirtz et Haudricourt manifestent l'envie d'y venir aussi. Je les accepte.

Dimanche 12 février.

Je pars avec Raymond : nous arrivons à 10 h. 50; M. et Mme Cornille arrivent à 11 h. 1/2 pour déjeuner. Nous déjeunons à la hâte et nos invités arrivent à 1 heure.

En prenant le café, nous attendons tranquillement les manifestations, mais nous avons la désagréable surprise de n'en voir aucune. Les invités se sont retirés vers 4 heures, en pensant que les conditions de calme et de tranquillité n'étaient pas suffisantes, et probablement aussi *parce que le rapport de Raymond avec le milieu* n'était pas suffisamment établi.

En effet, aux deux séries précédentes, les manifestations ne se produisirent que le lendemain, dix à douze heures après notre arrivée.

45. — Le lendemain, à 7 heures et demie, *des coups d'une violence inouïe se font entendre sous le lit de Raymond, derrière lui et ensuite un peu partout; le bruit d'objets qui tombent dans la salle à manger se fait entendre :* une manifestation extraordinairement orageuse s'annonce. Je me lève.

46. — Raymond est immobile dans son lit, le dos tourné vers le mur. Je passe devant la salle à manger. Je n'ai pas encore franchi complètement la porte que *mon matelas avec toute la literie est jeté sur le parquet.*

47. — Je vais chercher une ficelle dans un placard et vérifie sa solidité en tirant dessus de toutes mes forces : elle résiste. Je passe la ficelle autour du lit de fer, du sommier et du matelas, pour les attacher ensemble. Je fais un nœud en me disant que, cette fois, la force qui agit ne brisera pas l'obstacle. Je me retire. Je ne suis pas encore rentré dans la salle à manger que j'entends un bruit derrière moi; je me retourne : *le matelas et la literie gisent sur le plancher.*

48. — Très calme, mais fort étonné, je remonte matelas et literie à leur place, ramasse la ficelle et vois que le nœud a été défait. Je rattache le tout en faisant, cette fois, cinq à six nœuds l'un sur l'autre. Je me retire. *Je ne suis pas encore dans l'entrée de la porte, que le matelas avec la literie est sur le parquet, une extrémité frôlant mes talons.* Je relève le tout au plus vite et le place en travers sur les deux lits. Des cinq ou six nœuds, il n'en reste plus qu'un, mais la ficelle est cassée vers le milieu. On voit que la traction a été considérable, car les extrémités de la cassure sont effilochées. Ces trois phénomènes n'ont pas duré plus de 8 à 10 minutes. Ils se sont produits à la vue de Raymond, qui n'a pas distingué autre chose que la chose elle-même. Je le prie de se lever. Il se lève, et nous déjeunons à la hâte, aussi mal qu'on puisse se l'imaginer, car un bombardement formidable nous assaillit de tous côtés; des brochures, des livres, des ustensiles de cuisine et les objets les plus divers sont projetés de tous côtés.

Les phénomènes se succèdent avec une telle rapidité qu'il m'est absolument impossible de les noter. Je ne retiens que les suivants :

50. — Ses souliers sont lacés; je l'invite à sortir au plus vite, pour échapper à ce terrifiant spectacle. Au premier pas qu'il fait, je tendais la main pour prendre mon chapeau posé avec ma canne sur le porte-manteau près de la fenêtre, lorsqu'il me dit : « *Regardez, il monte, il monte* », *en indiquant mon chapeau que je ne vois plus; il a disparu à quelques centimètres de ma main*, sans que je puisse le voir.

51. — J'invite encore Raymond à sortir le plus vite possible. Il sort; il est déjà dans le couloir. *Ma canne, qui reste accrochée au porte-manteau, est violemment projetée dans sa direction et tombe derrière lui avec fracas.*

Je referme la porte et descends précipitamment l'escalier. Raymond m'attend dans la rue; nous partons pour Paris, il est à peine 9 heures. (Le chapeau fut retrouvé le dimanche 19, par mon fils André, dans un tas de vieux journaux déposés sous la table-étagère de la salle à manger.)

Dimanche 19 février.

Je me propose de terminer cette étude; mon fils André part le samedi soir avec Raymond; moi, je ne peux partir que le lendemain, dimanche, à 10 heures. J'arrive à 10 h. 50; M. Haudricourt arrive une heure plus tard. Nous déjeunons très tranquillement, en attendant que les phénomènes se produisent. Notre déception à tous est immense, car rien ne se produit.

M. Haudricourt, qui désirait ardemment voir quelque chose, décide de passer la nuit. Après avoir dîné, vers 9 heures et demie, il se couche à ma place et, comme je n'ai que deux petits lits, je vais coucher à l'hôtel, pensant que, vers la fin de la nuit, quelques phénomènes se produiront comme d'habitude.

Raymond se baisse pour prendre sa casquette qu'il avait déposée la veille au soir sur un tas de brochures vers la fenêtre : *la casquette a disparu.* Je dis à Raymond de se coiffer avec une vieille casquette de cycliste que j'avais là, sur le porte-manteau, au-dessus de ma canne; je la voyais. *Je détourne les yeux, il étend la main pour la prendre : elle a disparu aussi.*

Je viens de parler de l'ironie du sort! — La force qui agit là est-elle ironique ou est-elle soumise à des lois que nous ne soupçonnons pas? Cette dernière hypothèse me paraît sinon certaine, du moins très probable. Dans ce cas, il est admissible, tout au moins au début des manifestations, que certaines personnes les favorisent, tandis que d'autres les empêchent.

Je ne tranche pas la question qui me paraît insoluble dans l'état actuel de nos connaissances; mais, bouleversé par les phénomènes dont j'ai été le témoin volontaire, j'arrête purement et simplement leur énumération.

Observations et remarques

En dehors de la fréquence et de la brutalité des phénomènes que j'ai eu la satisfaction d'observer, j'ai fait quelques *observations et remarques* qui n'expliquent pas leur mécanisme, mais qui seront peut-être susceptibles de guider les chercheurs de l'avenir. Voici les principales.

1. — *On pouvait prévoir la fin des manifestations*, car les hantises de cette nature durent rarement plus de deux mois.

En rentrant à Paris, le lundi 20 février, je pensais que tout était terminé; dans tous les cas, pour le moment, j'en avais assez vu. Je rendis Raymond à son père, en le remerciant de l'obligeance qu'il avait eue de le mettre à ma disposition. Plusieurs jours se passent et rien ne se produit. Un membre de la *Société magnétique de France*, M. Brulé, observe chez lui le sujet pendant trois jours, et aucune manifestation ne se produit. Raymond rentre chez son père, et comme rien ne se produit, il fut mis en pension pour continuer ses études.

Le calme le plus profond règne autour de lui, les manifestations sont terminées, pour le moment du moins; et c'est moi qui fus témoin des dernières.

La force agissante, en répondant à mes questions par coups frappés dans le mur, m'avait fait les réponses suivantes, le lundi 30 janvier, au matin :

Est-ce que ces phénomènes-là vont durer? — Rép. *Non.*

Combien de temps dureront-ils encore? — Rép. 8 *coups sont frappés.*

Je demande : Est-ce 8 jours? — Rép. *Oui.*

Alors, tous les phénomènes cesseront au bout de 8 jours? — Rép. *Oui.*

La force agissante s'est trompée sur la durée des phénomènes, car ils ont duré trois semaines encore.

Le troisième dimanche, je retins à dîner M. et Mme Cornille, pour mettre à contribution la lucidité souvent très remarquable de cette dernière. Après le départ des autres invités, je l'endormis, et après m'avoir expliqué certaines particularités, elle me dit que les phénomènes touchaient à leur fin, et que c'est tout au plus s'ils se produiraient encore pendant 8 à 10 jours.

2. — *Il me paraît évident que la force qui produit les phénomènes* est fournie par Raymond, et probablement un peu par les assistants.

Cette force s'échappe de lui, s'accumule au dehors, en un point de l'espace, comme l'électricité à la surface du conducteur de la machine électro-statique, pour être projetée violemment dans une direction, comme l'étincelle électrique, entrainant avec elle les objets qui se trouvent dans la zone de son action.

Dans un grand nombre de cas, l'excitateur de cette sorte de décharge est l'un de nous deux, car les objets sont presque toujours lancés soit dans ma direction, soit dans celle de Raymond. Il y a de nombreuses exceptions, où les objets tombent dans une pièce en notre absence. Dans ce cas, la *force accumulée* se projetterait lorsqu'une sorte de *trop plein serait atteint.*

Il semblerait même que, pour certains phénomènes : transport de la casserole aux châtaignes, du fourneau au milieu de la cuisine; transport de la casserole, du fourneau sur mon matelas dans la chambre à coucher; allumage de la lampe électrique de la chambre à coucher pendant que celle de la salle à manger s'éteint, etc., une certaine intelligence préside à la direction des phénomènes. Pourtant, nous verrons plus loin que le désir et la volonté (1) du sujet, comme ma volonté propre, ne paraissent être pour rien dans la manifestation des phénomènes.

Raymond est dans l'impossibilité absolue de produire les phénomènes, comme il est absolument impuissant pour empêcher leurs manifestations. En voici un exemple :

Je savais qu'il aimait passionnément les châtaignes. Le deuxième dimanche, je lui en achète, à sa très grande joie. En arrivant du marché, je les place dans le couvercle d'une boîte en carton, et monte le tout sur la pendule, en lui disant que je lui ferais cuire celles qui seront jetées sur le parquet.

Comme il aurait voulu manger les châtaignes, il regardait sans cesse le couvercle, étendait les mains vers lui, en désirant, en voulant qu'elles tombent.

A un moment donné, je le prie de redoubler de volonté pour en faire tomber, ne serait-ce que quelques-unes. Je joins ma volonté à la sienne, en faisant même des impositions et des passes attractives dans leur direction; mais aucune châtaigne ne tombe, quand, le dimanche précédent, elles étaient lancées de tous côtés. L'expérience complète a duré quatre heures et demie.

Pourtant, certains phénomènes cessent *de suite* sous l'action d'une certaine forme du magnétisme. Exemple :

Le deuxième dimanche, à 1 heure, étant tous les deux extrêmement fatigués des manifestations du matin, nous nous déshabillons et nous couchons, chacun dans notre lit, dans l'espoir de réparer nos forces.

Dès que Raymond est au lit, il se plaint de recevoir des coups de poing dans le dos. Il est soulevé dans son lit, comme si ces coups lui venaient du dehors, et à chaque coup qu'il dit recevoir, j'entends on ne peut plus distinctement un bruit absolument analogue à celui que fait un véritable coup de poing.

Je le prie de venir au plus vite dans mon lit, en me disant, à part moi, que, de la manière dont j'allais le placer, s'il y avait des coups de poing de donnés, c'est moi qui les recevrais. Je le place de manière à ce que son dos soit collé contre ma poitrine; je passe alors mon bras gauche au-dessus de

(1) M. Durville aurait dû ajouter ici le mot : *consciente*. Car enfin, toute la question est là. Même dans la transmission de la pensée, dans la télépathie en général, dans la télesthésie, l'opération s'opère généralement d'une façon *inconsciente* de la part de l'agent comme de celle du percipient : il n'est pas moins incontestable pour cela qu'il est inutile de faire intervenir l'hypothèse des esprits pour expliquer ces phénomènes. — N. de la R.

son côté correspondant, mets ma main sur son estomac et le serre contre moi.

Il continue à recevoir les mêmes secousses. Je me rends compte alors que la force sort de lui sous la forme d'une violente décharge, lorsque je me figurais qu'elle venait du dehors. Mais, chose remarquable, en percevant ces décharges, qu'il dit être de véritables coups de poing, *je ne perçois plus le bruit des coups* que j'entendais avant très distinctement.

Je place ensuite ma main gauche à son front. A l'instant même, les secousses cessent et Raymond déclare qu'il sent un relâchement complet se faire en lui. Dans tous les cas, les phénomènes cessent pour ne reprendre qu'environ une heure après.

A un autre moment, Raymond est allongé sur son lit, des coups sont frappés dans le mur derrière lui. J'applique de nouveau ma main gauche à son front, mais les coups frappés ne cessent pas, ou du moins ils ne cessent pas de suite.

3. — *Jamais je n'ai vu un phénomène se produire entièrement sous mon regard.*

A certains moments, les lampes électriques s'allumaient seules constamment; les boutons étaient toujours tournés. Maintes fois, au fort de cette manifestation, je regardais le bouton, mais la lampe ne s'allumait pas. Dès que je détournais les yeux, le bouton tournait et la lampe s'allumait.

Mes lampes s'allument silencieusement, mais elles s'éteignent en faisant un certain bruit. Lorsque la lampe de la chambre à coucher s'allumait et que celle de la salle à manger s'éteignait, je n'ai jamais entendu le moindre bruit.

Je n'ai jamais vu les objets partir du point où ils se trouvaient pour être lancés dans l'espace; je les voyais seulement tomber, tout au plus à 1 m. 50 du point où ils tombaient. Raymond dit les voir quelquefois partir et les suivre jusqu'à leur chute. Il dit avoir vu plusieurs objets s'élever véritablement du point où ils se trouvaient pour disparaître à travers le plafond. Je n'ai jamais rien vu de semblable.

En tombant, certains objets font un bruit formidable. Deux petits volumes tombent sur nos lits, et ma canne tombe derrière moi avec un fracas épouvantable; d'autres objets assez lourds, un soulier de Raymond, disparu, tombe à la tête de mon lit et ne fait pas plus de bruit qu'un bouton.

4. — *Que deviennent les objets pendant leur absence?* Raymond n'en sait rien, ni moi non plus. Dans tous les cas, ils disparaissent pour ne reparaître souvent qu'au bout de plusieurs jours. Parfois, Raymond en voit un tomber du plafond, quand j'ai la certitude absolue que cet objet, s'il était là, était complètement invisible. Mais s'il y avait été, quelle est la force qui l'aurait maintenu dans l'espace?

On pourrait admettre que les objets disparus sont désintégrés, dématérialisés, pour être reconstitués plus tard, au moment de leur chute. S'il en est ainsi, comment peut se faire cette désintégration et cette reconstitution?

5. — *Ce n'est pas le double de Raymond qui produit les phénomènes,* car il n'est pas dédoublé (1). Pendant que les phénomènes se produisent, il conserve toute son intelligence, toute sa force motrice et toute sa sensibilité. En dehors des manifestations, j'ai presque toujours constaté que sa sensibilité est légèrement extériorisée : sa sensibilité cutanée est diminuée et celle-ci rayonne autour de lui à une distance qui atteint parfois 10 et même 12 centimètres.

6. — *Raymond pense qu'il est médium;* son père le pense aussi, car ils ont vu la table se mouvoir lorsque le sujet se trouvait assis près d'elle; souvent, affirment-ils, des coups y sont frappés à volonté et une fois elle s'est fortement déplacée.

Je n'ai rien observé de semblable, quoique j'aie essayé plusieurs fois d'obtenir ces phénomènes. Des coups n'ont jamais été frappés dans la table, mais seulement lorsqu'il était couché, soit dans le mur derrière lui, soit sous son lit. Lorsque les coups n'étaient pas très violents, je pouvais, comme je l'ai dit, entrer en rapport avec la *force agissante* et obtenir des réponses, comme dans les séances de spiritisme.

Raymond me dit que *cette force* devait être intelligente, car elle *savait* votre âge, vos nom et prénoms, ainsi que ce que vous aviez dans votre poche. Je n'ai jamais rien constaté de pareil. En la questionnant sur la durée des phénomènes, elle me dit par coups frappés qu'ils dureraient 8 jours, quand ils ont duré 3 semaines. A un moment, je lui demande combien j'ai de pièces de monnaie dans le gousset de mon gilet. 7 coups sont frappés, indiquant qu'il devait y avoir 7 pièces. Il y en avait plus de 15. Je lui demande ensuite combien j'ai de sous, gros ou petits, dans la poche gauche de mon pantalon. 8 coups sont frappés, indiquant qu'il y avait autant de pièces. Ce n'était pas exact : il y en avait 17. J'ignorais ce contenu de mes poches. Peut-être que si je l'avais su, ma pensée se serait transmise à la force agissante qui en aurait donné le nombre exact.

Raymond me dit aussi que visiblement cette force trompe souvent, et qu'elle semble même, à certains moments, ne dire que des mensonges.

Je ne pense pas que le sujet soit médium dans l'acception propre du mot, comme l'entendent les spirites; je ne pense pas non plus qu'une intelligence, un esprit désincarné, préside à ces manifestations brutales. Si j'étais obligé d'admettre la présence d'une entité, je me rangerais plutôt du côté des théosophes, en pensant que cette force pourrait bien être celle d'un *esprit de la nature*, un être à demi intelligent, habitant le monde astral, mais qui n'a rien de commun avec *notre humanité*. Mais je ne fais à ce sujet aucune hypothèse (2).

---

(1) N'y a-t-il pas là une pétition de principe? On peut dire tout aussi bien : « C'est le double de Raymond qui produit les phénomènes; donc il est dédoublé. » — N. de la R.

(2) On ne voit pas pourquoi ces phénomènes devraient être plutôt le fait d'*esprits de la nature*, d'une existence



Je suis convaincu que cette force vient de Raymond, et qu'elle n'est pas son double ; et je suis presque aussi convaincu qu'aucun esprit (selon le terme spirite) n'est en lui. En voici la raison :

Le premier jour des manifestations, après une matinée extraordinairement *chargée*, Raymond est épuisé et se couche dans son lit ; je me couche dans le mien, à 30 centimètres environ du sien. Il reçoit des coups de poing dans le dos tellement formidables, qu'il est soulevé, replié en arrière ; je le vois pâlir, il pousse des cris de douleur et les larmes coulent de ses yeux.

Saisi de pitié pour lui, je prie la *force agissante* de cesser, mais elle persiste. Je la menace en disant que si elle ne veut pas m'obéir, je saurai bien l'y contraindre. Les coups continuent. Je me lève, prends un bâton servant à battre la descente de lit ; je viens près de Raymond, serre les draps le long de son dos et frappe très légèrement là où il semblait recevoir les coups. Je lui demande si ce coup léger lui fait mal, il me répond que non. Je frappe plus fort, il n'éprouve encore rien. Voyant cela, sans aucune crainte, je frappe derrière son dos, longitudinalement, de toutes mes forces. Il n'éprouve aucun sentiment de douleur du fait de mes coups, mais ceux qu'il recevait continuent et ne cessent qu'après l'avoir fait lever.

S'il avait été dédoublé, s'il avait même été extériorisé, je l'aurais certainement blessé grièvement en frappant son double, ou même sur sa sensibilité extériorisée. Le même phénomène se serait produit si les coups lui avaient été donnés par un esprit, car les spirites admettent, comme je l'admets pour le sujet dédoublé, qu'en frappant l'esprit qui produit les manifestations, on blesse le médium en trance (1).

J'ai pourtant constaté que Raymond présentait avec les médiums le besoin de tricher, surtout au début des manifestations, ou lorsque celles-ci sont sur le point de paraître.

Un soir, je le surpris à éteindre les lampes allumées. Je lui adressai un violent reproche, en lui disant que je ne pouvais plus croire à la réalité d'aucun phénomène et que c'était lui-même qui devait les produire tous. Il protesta avec énergie. Je le priai alors de me dire s'il trompait souvent. Voici à peu près ses réponses : « *Il faut bien rigoler un peu;* oui, j'ai trompé quelquefois, mais bien rarement. » En le pressant de questions, avec beaucoup d'adresse et une certaine bienveillance, il me répondit qu'il avait parfois le pressentiment que des phénomènes, peu importants d'abord, allaient se produire. « Pour les activer, il m'est arrivé, dit-il, de jeter adroitement des boutons et des petits objets. Les vrais phénomènes ne tardaient pas alors à se produire, et cela dans de telles conditions qu'il m'aurait été absolument impossible de les imiter. »

J'ai relaté des phénomènes dont j'ai eu la grande satisfaction d'être témoin pendant quatre semaines. Je déclare qu'ils sont au-dessus de mon intelligence et qu'il m'est absolument impossible de les expliquer. Puissent les *observations et remarques* qui les suivent aider les investigateurs de l'avenir à comprendre et à les expliquer, c'est tout ce que je peux désirer pour le moment.

H. DURVILLE

---

purement fantastique, tant qu'on n'en donnera pas une démonstration expérimentale, que d'esprits de défunts, par exemple, au sujet desquels on possède un commencement de preuve. — N. de la R.

(1) Ce raisonnement serait juste, peut-être, si M. Durville pouvait prouver qu'il frappait le *double;* mais il frappait le corps physique de Raymond et probablement pas autre chose. — N. de la R.

AU MILIEU DES REVUES

Une guérison instantanée attribuée au Sacré-Cœur de Jésus

L'*Almanach du Sacré-Cœur*, qui se publie à Paris, contenait, cette année, le récit suivant, que nous publions, à cause des rapports qu'il présente avec les phénomènes dont nous nous occupons.

Une jeune religieuse, sœur Marie-Antoinette, âgée de 35 ans, était atteinte, depuis plusieurs années, d'une grave affection au foie, affection qui avait dégénéré en une énorme tumeur. Condamnée par deux médecins, sauf interventions chirurgicales dont le succès était fort douteux, la chère sœur s'y était absolument refusée. Depuis un an, et surtout depuis six mois, le mal s'aggravait sensiblement; la sœur ne pouvait plus rien digérer, les souffrances devenaient intolérables et l'on ne parvenait plus à les calmer qu'avec des piqûres de morphine. Il devenait impossible de la palper, à cause de la douleur, et toute la région du foie était dure comme une pierre.

De graves symptômes s'étaient manifestés, les 1er et 2 mai dernier ; le médecin jugea urgent de la faire administrer, ne répondant pas du lendemain. La nuit fut si douloureuse qu'on dut renouveler les piqûres de morphine, lorsqu'à 3 h. 1/2 du matin, 3 mai, la sœur qui veillait la malade la vit se soulever subitement sur son lit et rester immobile, les mains jointes, les yeux fixés sur un être invisible et comme plongée dans une profonde adoration. La sœur qui la garde l'appelle, l'interroge, approche

une lampe de ses yeux. Pas de réponse, pas un mouvement. La sœur infirmière, entendant parler et se sentant pressée par un fort mouvement intérieur, se lève et trouve la malade comme en extase. A son tour, elle interroge, mais en vain.

Après quelques minutes, la malade, revenue à elle, lui dit : « Vous n'avez donc pas vu? » Et sur sa réponse négative : « Mais, Notre-Seigneur était là, et ma sœur Millon, l'ancienne supérieure (morte le 22 mars 1910), y était aussi!! » Puis, fondant en larmes : « Ils sont partis et ils ne m'ont pas emmenée! »

Alors, sur les questions qui lui furent faites, elle donna quelques détails, disant qu'elle ne dirait le reste qu'à la supérieure. Puis elle ajouta : « Mais je suis guérie! » Et elle le fit constater à la sœur infirmière. De plus, elle demanda à prendre quelque chose. On lui apporta du bouillon qu'elle ne digérait plus depuis longtemps. Elle l'avala d'un trait. Depuis ce moment, elle mange comme tout le monde, suit la communauté depuis l'heure du réveil. Elle a même supporté à la sacristie, sans faiblir, les fatigues exceptionnelles des préparatifs du troisième centenaire de la fondation de la Visitation, se levant plusieurs fois à 4 h. 1/2 et dans le jour sans prendre aucun repos. Aucune trace de mal ne subsiste. Le médecin qui avait été bouleversé le matin du 3 mai, en voyant la malade radicalement guérie, a fait une attestation en règle pour servir à l'enquête canonique.

Voici quelques déclarations de la sœur guérie subitement. La douleur, devenant intolérable au matin du 3 mai, la pauvre malade songeait à demander du secours à la sœur infirmière, lorsque, ouvrant les yeux, elle vit une lumière toute resplendissante qui remplissait la chambre. Elle vit Notre-Seigneur se présenter à elle, couronné d'épines, triste et majestueux, mais plus bon que triste, plus bon que majestueux. La bonté dominait tout. Il lui dit un mot pour elle toute seule. Puis, toute sa vie lui apparut en un instant, comme au moment du jugement sans doute. Elle vit clairement ce qui, dans sa vie, n'avait pas été pour Notre-Seigneur, ce que, désormais, elle devait faire. Et Notre-Seigneur ajouta : « Et surtout aime-moi! J'ai tant besoin d'amour! J'en trouve si peu, même auprès des cœurs qui me sont consacrés. Je suis l'époux fidèle! En moi il n'y a pas de déception! » Puis, Notre-Seigneur, étendant la main, lui découvrit son cœur tout brûlant de flammes. Trois rayons s'en détachèrent et vinrent s'abattre sur la partie malade. Et alors elle sentit en elle comme l'impression d'un léger souffle. Elle était guérie. Mais, absorbée dans le bonheur de sa vision, elle n'eut conscience de sa guérison que peu après.

Alors, l'ancienne supérieure, sœur Millon, morte depuis six semaines, toute rayonnante de gloire, s'approcha d'elle en disant : « Oh! ma fille! Que Notre-Seigneur est donc bon pour vous! Remerciez-le bien! Il ne s'agit plus maintenant d'être à Lui à demi! Allons! courage! Commencez à vivre en vraie religieuse! Humilité, obéissance, c'est tout ce qu'il faut! » Puis, s'approchant d'elle, elle lui fit une petite croix sur le front, et, en hâte, suivit Notre-Seigneur. Tout avait disparu.

Quoi que l'on doive penser de ces faits, la guérison de sœur Marie-Antoinette est certaine, l'attestation du médecin figure au dossier de l'enquête canonique ordonnée par Mgr l'Archevêque de Paris.

Les religieuses de la Visitation peuvent à bon droit se montrer heureuses et reconnaissantes de cette nouvelle faveur que vient de leur faire le Sacré-Cœur, et qui coïncide avec les fêtes du troisième centenaire de leur ordre.

Nous devons ajouter que nous nous sommes adressés à l'archevêché pour connaître le résultat de l'enquête dont il est question plus haut, et que nous n'avons pas reçu de réponse. Entendra-t-on encore parler de ce fait merveilleux ?...

Une voix mystérieuse.

La *Filosofia della Scienza*, de Palerme, publie la lettre suivante, adressée de Civitavecchia, 27 février 1911, au Directeur de cette Revue :

Le fait que je vous expose ci-dessous m'a été raconté deux ou trois fois par mon père durant sa vie, à de longs intervalles, et en des occasions où l'on parlait de choses ayant trait au surnaturel. Il me le répéta avec plus de détails et de clarté 24 heures avant de mourir, le 4 mars 1889, dans un moment de bien-être apparent. Ce fut un homme sérieux et croyant, mais point superstitieux.

Depuis une époque des plus reculées, tous mes ancêtres furent des hommes de mer; en 1837, mon père, âgé de vingt ans à peine, prit le commandement du brick, appartenant à la famille, nommé « Notre-Dame-des-Grâces », ceci justement à la mort de son père, qui en était le capitaine, et qui s'était éteint à Marseille.

Il partit de là pour Odessa où il prit un chargement de grain, puis fit voile pour le port de Brindisi, près duquel il arriva un soir par un temps orageux. A cette époque, la navigation était beaucoup plus difficile qu'aujourd'hui, car, outre à se garder des pirates qui infestaient l'archipel grec, les côtes n'étaient pas illuminées, exception faite pour quelques faibles lanternes à l'embouchure des ports, lanternes qu'on ne pouvait voir à quelques milles de distance que si l'air était limpide.

La nuit était arrivée, le temps empirait, la côte était couverte et l'on n'apercevait rien, mais on savait seulement qu'on était très près de Brindisi.

Il était environ 1 heure du matin, et le brigantin, désormais engagé, allait au lof; mon père se trouvait sur l'avant du navire, s'efforçant de chercher quelque vague lumière lui indiquant le port. Le vent soufflait impétueusement, les ondes, avec un bruit d'enfer, secouaient le navire par intervalles en le couvrant d'écume, et en flagellant ses flancs; les roulements du tonnerre succédaient aux lueurs des éclairs. L'intensité de la tempête augmentait sans cesse, le moment était critique.

Tout à coup, une voix crie avec force : « Capitaine, capitaine, venez! venez tout de suite ». Ne sachant ce qui arrivait, mon père se précipita à la poupe d'où la voix continuait à appeler.

— Qu'est-ce? demande-t-il au timonier qui, étourdi et tremblant balbutie :

— Vous n'entendez pas? Vous n'entendez pas la voix qui depuis plusieurs minutes répète *puggia, puggia!* (1)

— La voix? Quelle voix? C'est la pluie qui te fait entendre des voix imaginaires ou le sifflement du vent qui te semble tel. Je n'entends rien.

Mais il n'avait pas terminé de parler qu'en effet une voix provenant du gouvernail (du moins, c'est de là qu'elle semblait s'élever) répéta d'un ton de commandement *puggia, puggia, puggia!*

Stupéfait, n'en croyant pas ses oreilles, mon père s'approcha du lieu d'où ce cri paraissait venir, tourna autour, observa tous les recoins de la poupe, mais ne découvrant rien et croyant être lui aussi victime d'une hallucination sensorielle, il dit au timonier : « Mais il n'y a personne... tout l'équipage est à la proue ». Alors, la voix, plus claire et plus vibrante, répéta le commandement. C'est alors que mon père put non seulement entendre distinctement, mais encore fut à même de reconnaître en elle le timbre, la cadence et le ton même de la voix de son père, voix qui lui était bien familière, puisqu'il avait navigué avec lui dès l'âge de 9 ans,

Fasciné, poussé à son tour par une force irrésistible et incompréhensible, il cria l'ordre d'appuyer, et prenant la barre du gouvernail des mains du timonier, il exécuta la manœuvre lui-même, tandis que l'équipage à son tour relâchait les écoutes et les vergues du côté opposé au vent.

(1) Mot en patois napolitain, signifiant : Appuie!, c'est-à-dire, en langage naval : « Incline la direction du navire du côté opposé à celui d'où vient le vent! »

Le brick ayant pris le vent plus en plein, se penche sur la droite, et fendant les ondes en furie, avance rapidement, comme un cheval emporté dont on a lâché les rênes. Presque en même temps, un éclair illumine la partie d'où venait le vent, c'est-à-dire de bâbord, qui était justement la direction où le bâtiment allait auparavant, et, sous la fugace lueur, se présente aux yeux épouvantés de l'équipage la blancheur écumeuse des lames se heurtant rageuses contre les rochers de la côte.

Encore quelques minutes de course par la route primitive, et tout était fini pour le bâtiment et pour l'équipage.

Si vous croyez que ce fait, dont je garantis la véridicité, mérite d'être publié dans votre estimée publication, je vous en donne la pleine autorisation, car lui aussi, à mon avis, pourra concourir à la construction du grand édifice du nouveau spiritualisme.

Recevez, etc.

F. Scotti, capitaine de marine.

Un rêve prémonitoire de mort.

Le naturaliste bien connu, M. Edwin C. Reed, directeur du Musée d'Histoire Naturelle de la ville de Conception, jouissait, quelque temps encore avant sa mort, d'une excellente santé. Deux mois environ, avant son décès, M. Reed rêva qu'en arrivant au bout d'une avenue où il se promenait, il vit un tombeau avec une croix où on lisait l'inscription suivante : *Reed, naturaliste, 7 novembre* 1910. M. Reed raconta en plaisantant ce rêve étrange à plusieurs amis en différentes occasions. Peu de temps après, Mme M. M. de R., belle-fille de M. Reed, qui résidait à Mandoza, rêva une nuit, au moment où elle s'apprêtait à célébrer l'anniversaire de son mariage, qui devait avoir lieu le jour même 7 novembre, que tous les cadeaux lui arrivant en ce jour étaient des couronnes funéraires...

Or, M. Reed mourut réellement le 7 novembre dernier...

Nous devons ajouter que ce monsieur rappelait souvent dans les jours qui précédèrent sa mort, la date du 7, n'ayant sans doute pas oublié son rêve.

Ce fait nous a été rapporté par notre éminent ami l'avocat général à la Cour d'appel de Conception, qui l'entendit raconter par la belle-fille de M. Reed elle-même.

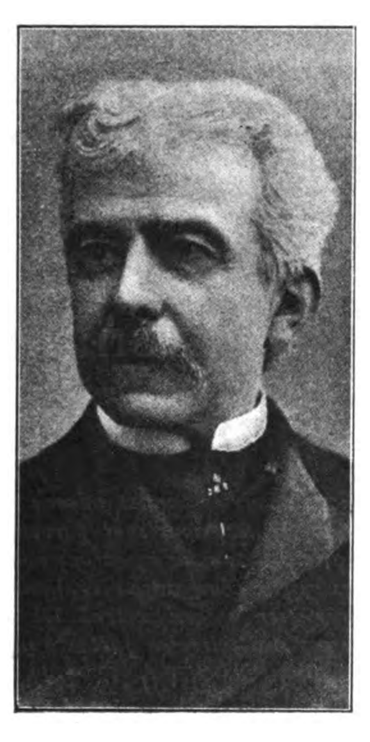
(*Revista de Estudios Psiquicos, Valparaiso*).



ÉCHOS ET NOUVELLES

Antonio Fogazzaro.

L'illustre penseur et littérateur italien, qui vient de mourir, avait compris de bonne heure l'intérêt que présentaient les recherches psychiques pour la poursuite de ses études religieuses et philosophiques favorites, et se tenait au courant de tout ce qu'on faisait de plus important à ce sujet. C'était l'un



de nos plus anciens abonnés. Il ne manquait jamais l'occasion d'assister à des séances médiumniques sérieuses et prenait surtout une partie active aux travaux de la Société d'Etudes Psychiques de Milan dont il était le Président honoraire.

Dans plusieurs ouvrages de M. Fogazzaro on rencontre des traces de ses études métapsychiques. Le *Mystère du Poète* contient des passages dans lesquels l'auteur paraît admettre la possibilité de la communication entre les vivants dans le sommeil, et même entre les vivants et les morts ; dans le *Petit Monde Ancien* il est question de phénomènes spirites, etc.

Les cures " mystiques " au Parlement allemand.

Une curieuse discussion eut lieu, le mois dernier, au sein de la Commission pour la loi contre l'exercice illégal de la médecine par exorcismes, prières, magnétisme, spiritisme et autres moyens mystiques.

La Commission ne se trouva pas d'accord. Un membre conservateur observa que son expérience de trente années lui fait croire que certaines formes d'exorcisme sont efficaces sur des maladies d'hommes et d'animaux. Non pas qu'il croie à l'intervention de Dieu, mais, pour parler avec Hamlet « il y a entre la terre et le ciel plus de choses que notre pauvre savoir n'en imagine ». Si l'on punissait cela, on commettrait un attentat à la liberté individuelle. Parmi les animaux, dit l'honorable membre conservateur, innombrables sont les guérisons obtenues en ce sens. L'exorciseur subit parfois une secousse nerveuse, comme contre-coup à son acte d'exorcisation. Il en vit qui vomissaient en exorcisant (pardon). Ce sont des choses mystérieuses, presque sacrées. La source de l'influence n'est pas encore précisée. Les conservateurs n'admettent donc pas qu'on parle dans la loi de moyens mystiques.

Les socialistes proposaient un article disant : « Toute cure payée et accomplie avec des procédés mystiques — comme prières, exorcismes, sympathies, magnétisme, spiritisme et autres procédés reposant sur l'hypothèse qu'une force surnaturelle réside en l'opérateur — est interdite. »

Un représentant du centre catholique objecte : « Qu'est-ce que le surnaturel et qu'est-ce que la force? » Les confins entre foi et superstition sont si difficiles à tracer que toute définition est dangereuse. On voit se produire dans les lieux de pélerinage des cas se tenant justement sur cette imprécisable ligne, et ce serait offenser la liberté professionnelle que de faire intervenir la loi.

Le représentant du Gouvernement soutint la nécessité de la loi tendant à combattre les superstitions populaires qui, en matière de médecine, sont des plus étendues. Il y a un Institut où l'on instruit les jeunes filles dans l'art soi-disant de *prier-sain*, c'est-à-dire dans l'art de guérir au moyen de la prière. Les moyens mystiques, qu'il faut distinguer de ceux hypnothiques, sont toujours dangereux. Le représentant du Gouvernement cita des cas où le cancer fut charlatanesquement soigné avec spiritisme et magnétisme pour des honoraires qui atteignirent jusqu'à 3.000 marks. Le Gouvernement a recueilli du matériel sur 149 cas de cures charlatanesques, extravagantes ou superstitieuses. Il y a entre autres la cure de l'épilepsie conseillée par une personnalité occupant une charge élevée, moyennant les excréments pulvérisés d'un bouc.

Les orateurs conservateurs et le centre recommen-

cèrent à citer des cas de guérison obtenus par des moyens mystiques et à insister sur l'impossibilité de faire en ces matières des divisions nettes ou des négations absolues. Si la science, par exemple, nie la force magnétique, cela ne signifie pas qu'elle n'existe point. Effectivement, dans la votation, on ne considéra pas comme un moyen illicite le magnétisme. Au contraire, on fit tomber sous l'interdiction le traitement médical, lorsqu'il est payé, par les prières, les exorcismes, le spiritisme ou autres procédés semblables.

Maskelyne imite les tours des Davenport.

M. Maskelyne, le fameux prestidigitateur antispirite, qui, il y a trois ans, prétendit imiter les phénomènes de matérialisation décrits par l'archidiacre Colley, et perdit son procès contre lui, présente actuellement les expériences spirites des frères Davenport à la Saint-Georges Hall, sous le nom de « Miracles Maximum », par suite du défi lancé par Sir Hiram Maxim, et dont nous avons entretenu nos lecteurs dans les numéros de juillet, août et septembre 1910. Il est intéressant de rappeler que c'est dans ce même Saint-Georges Hall qu'ont paru les prétendus médiums en 1877.

Au sujet de cette performance, le *Light* écrit :

Les prétendues « améliorations aux manifestations de cabinet des Frères Davenport » par M. Maskelyne, sont intéressantes comme une illustration de ce que peuvent faire les illusionnistes quand on leur permet d'agir dans les conditions qu'ils ont choisies, mais nous pensons que presque personne aujourd'hui se trouve en état de décider jusqu'à quel point elles ressemblent aux séances des Davenports.



Société Universelle d'Études psychiques

(SECTION DE PARIS)

L'une des tâches que doit se proposer une Société d'Études Psychiques est incontestablement celle de satisfaire, dans les limites du possible, les sociétaires désireux d'assister à des séances expérimentales, et disposés à faire pour cela quelques sacrifices de temps et, parfois, même d'argent.

Il nous parvient assez souvent des lettres de personnes qui nous demandent de leur indiquer des médiums, surtout pour les phénomènes physiques les plus rares et les plus frappants; matérialisations, apports, etc. Ces sujets psychiques sont extrêmement rares; alors même qu'on en rencontre, on ne peut que tenir compte de l'intermittence avec laquelle se manifestent leurs facultés. Il arrive assez souvent que les avis de deux bons observateurs sont absolument contraires au sujet de l'authenticité et de l'importance des facultés d'un médium. Le Secrétariat de la Société n'a donc aucune intention de garantir l'authenticité des dons médiumniques de tel ou tel sujet. Mais il offre de recueillir les demandes qui lui sont adressées par les Sociétaires, et de fournir les renseignements nécessaires. Il pourra même, en certains cas, organiser des séances, en recueillant un certain nombre d'adhésions et de cotisations pour des séances qu'une seule personne ne pourrait obtenir qu'en dépensant une somme relativement élevée.

Quelques offres de médiums avec lesquels on obtient des phénomènes remarquables, aux dires de personnes que nous avons de bonnes raisons pour croire sincères et compétentes, nous sont parvenues en ces derniers temps surtout; nous recevrons volontiers les offres d'autres sujets. D'un autre côté, nous nous proposons d'enregistrer soigneusement les desiderata *exprimés par nos sociétaires en quête de sujets.*

Le Secrétaire Général,
C. de Vesme.

Les membres souscripteurs

A la liste des *membres souscripteurs* que nous avons donnée dans notre dernière livraison, nous devons encore ajouter les noms suivants :

Liste précédente ....Fr.	112
15. Capitaine Ch. Romain (Fontainebleau)...	8
16. Mlle A. Sené (Paris)	8
17. M. Sint (Paris).........................	8
18. Mme Proster-Dyserinck (Heidelberg)....	8
19. Mme Louis Monnier (Paris).............	8
Total........................Fr.	152

Si nous parvenions à obtenir une centaine de ces cotisations supplémentaires de 8 fr., cela suffirait à donner au bilan de la S. U. E. P. une certaine stabilité — dans l'attente de mieux.

Soc. an. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. Anceau, dir. *Le Gérant :* Mouty.

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BIMENSUELLE

21me Année — 1er et 16 Mai 1911 — Nos 9 et 10

MES CONSTATATIONS A COSTA-RICA

Du Professeur Willy REICHEL — Los Angélès, Cal.

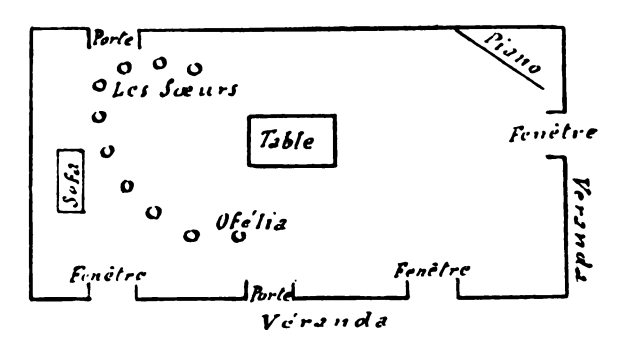
(*Des* PSYCHISCHE STUDIEN *de Leipzig ; février* 1911)

(*Suite et fin; voir les livraisons de février et mars*).

La première réunion eut lieu au domicile de M. Corralès, à Gadelupe, le 19 octobre, l'un des faubourgs de San José, auquel on atteint après un trajet de 12 minutes, en car électrique. La demeure, genre cottage, est une construction édifiée selon le style espagnol, ayant une vérandah qui en fait le pourtour. La salle des séances est assez vaste, le sol comporte des briques cuites. Les personnes présentes étaient : Don Felipe J. Alvarado « secrétaire de Estade en les Despaches de Hacienda y Comercio », c'est-à-dire une espèce de ministre des Finances, très aimable homme, qui s'exprime très aisément en anglais, et auquel je suis personnellement redevable de quelques gracieusetés dont je fus l'objet de sa part ; ensuite, Théodosio Castro, son fils ; Victor Fernandez Güell ; Mme Corralès (la mère) ; Berta C., âgée de 14 ans ; Flora C., âgée de 8 ans ; Miguel C., 11 ans, et, enfin, M. Corralès, père du médium.

Je demandai que l'on déménageât le sofa, ce meuble ne pouvant, à mon avis, qu'absorber une partie des fluides. Ofélia. une jolie et gracieuse jeune fille de 19 ans, s'était installée sur une chaise à l'extrémité. Mais du moment que la chaîne n'était pas entièrement formée, il se produisit forcément une déperdition de fluide absolument inutile. Toutefois, je me gardai d'intervenir, étant donné que M. Corralès affectait d'être d'humeur quelque peu fruste. Mme Corralès s'installa au piano, invraisemblablement désaccordé, et se mit à jouer. Peu de temps après, j'entendis le timbre varié de 6 ou 7 voix, masculines tant que féminines, qui, en chantant, accompagnèrent la musique, sur un ton et dans une forme d'expansion que l'on n'est habitué à rencontrer que dans des milieux absolument inférieurs ; que l'on s'imagine entendre les tonitruances d'ouvriers qui ont trop sanctifié la dive bouteille, et l'on aura un avant-goût du genre de concert qui nous était donné. D'autre part, je fis par la suite la remarque qu'aucune personne du sexe féminin, en dehors de la famille Corralès, ne prenait part aux séances (à part une seule fois, le 25 octobre, date à laquelle assista une demoiselle Andata Chuesada), de manière à équilibrer les contingences fluidiques positives des hommes et négatives des femmes (1) ; mais il me fut objecté, que le sexe féminin ne saurait supporter de tels chocs nerveux, et que d'ailleurs, trois des femmes qui avaient assisté aux séances antérieures avaient dû être conduites à l'asile pour y être traitées.

Je suis d'autant plus porté à croire ce qui m'était raconté, que réellement le concert de voix que l'on



La salle des séances.

entendait, était porté à un tel diapason de cacophonie assourdissante, que nous fîmes, mon voisin et moi, des efforts pour ne pas nous enfuir. Ces voix étaient distinctes, très fortes, et plutôt criardes ; dès que l'on faisait de la lumière, les bruits cessaient. Je me dirigeai vers le piano et je posai ma main sur les lèvres de Mme Corralès ; les voix n'en persistèrent pas moins et il me sembla qu'un groupe de quelques individus se trouvaient à l'entour du piano, en chantant, ou pour mieux dire, en s'égosillant à

(1) Ce professeur honoraire de Magnétisme !! — C. V.

pleins poumons. L'on me demanda si j'avais déjà entendu pareille chose? J'avoue que, dans ce genre de manifestations, je n'avais sans doute jamais rien goûté d'identique, avec le désir de n'en pas revoir la réédition. Je me souviens pourtant, qu'en 1893, invité par la baronne von Grünhof à assister à Berlin à une séance extraordinaire, donnée avec le concours du médium musicien anglais Jessé Sheppard, dont la faculté musicale est établie, nous entendîmes depuis les tonalités les plus basses, jusqu'aux plus élevées, et qui, allant en progressant, laissaient l'impression d'un orchestre complet et harmonieux et (de même que chez Miller) ne laissant aucun doute sur leur indépendance. Je crois qu'avec Ofélia, ces voix sont vraies et également indépendantes. Sans doute, il y avait bien là 5 membres de la famille en présence, et l'on pourrait à la rigueur faire intervenir la ventriloquie, ou un agencement utilisé du mégaphone. J'ai procédé au démontage partiel du piano, sans rien trouver de suspect. Je tenais la main gauche d'Ofélia, pendant qu'elle tendait sa main droite, de même que les autres assistants, dans la direction du piano, apparemment dans le but d'y faire converger les fluides. Je ne puis évidemment que traduire mes impressions personnelles, pour la raison qu'il ne saurait être question d'autres témoignages, en de telles circonstances, où, comme je l'ai déjà dit, la famille entière se trouvait présente.

Plus tard, Ofélia s'installa au piano et se mit à chanter. Ensuite, elle m'invita à me rendre avec elle dans la vérandah, en attendant que son double la remplace au piano, pour chanter. Je me rendis avec elle dans la vérandah, restant attentif près de la porte, d'où j'entendis effectivement la voix chanter près du piano. Nous entendîmes ensuite, et dans la plus grande obscurité, un bruit semblable à celui produit par la chute, sur le sol, de la lampe, qui était dressée sur la table. En faisant de la lumière, l'on trouva pourtant ce luminaire à sa place normale.

La deuxième séance eut lieu le 21 octobre. Les personnes présentes étaient : don Felipe J. Alvarado, Cecil V. Lindo, J. E. F. Hemmann, Enrique Echandi et toute la famille Corralès. M. Lindo est le plus riche propriétaire de plantations à Costa-Rica; il me fit très aimablement l'offre de me faire descendre chez lui, offre que j'accueillis d'autant plus volontiers, que le séjour à l'hôtel m'était devenu insupportable. M. Lindo, ainsi que don Felipe J. Alvarado, voulaient bien croire, disaient-ils, à la faculté médiumnique d'Ofélia, d'après ce qu'ils avaient déjà obtenu avec elle; mais ils me déclarèrent, à plusieurs reprises, qu'ils étaient novices. M. Hemmann et M. Lindo sont sujets anglais, le premier étant en quelque sorte le factotum dans la maison Lindo. Cette fois-ci je scellai les portes et les fenêtres, et Mme Corralès se remit au piano (1), et les mêmes voix exaspérantes se firent entendre à nouveau.

Sur ces entrefaites, Ofélia remplaça sa mère au piano, et l'on me dit, M. Echandi en langue allemande, et M. Lindo en anglais, qu'elle allait chanter, en même temps que son prétendu double. J'entendis certainement alors la modulation de deux voix qui paraissaient avoir le même timbre. Il me fut impossible de voir quoi que ce soit. Ensuite Ofélia se rendit dans la véranda, après avoir rompu le cachet de cire, et l'on me dit que nous allions voir apparaître son double dans la salle, auquel je devais remettre un objet quelconque, qui, par cet intermédiaire, serait remis à Ofélia dans la véranda. Soudain, nous perçûmes un éclat bruyant qui fit tressauter l'assistance. L'on fit de la lumière et l'on se rendit compte qu'une des fenêtres venait d'être baissée de l'extérieur. Il fut impossible de découvrir l'auteur de cet accident. Après qu'Ofélia eut repris sa place parmi nous, nous entendîmes résonner une voix éclatante (soi-disant la voix de Mary Brown) qui annonça qu'elle voulait nous faire voir des matérialisations (2), sans cucujos (*pyrophorus noctilucus*). M. Corralès m'avait dit antérieurement, que sans cucujos il était impossible de pouvoir discerner de matérialisations; mais, hélas, ces bestioles lumineuses ne vivent que d'avril en septembre. Nous ne vîmes absolument rien, et personne ne put voir l'accumulation fluidique qu'Ofélia prétendait remarquer à la hauteur du plafond. Je recommandai de faire usage de lumière rose estompée, ou de cartons phosphorescents, comme il est de coutume de le faire dans les séances à matérialisations; mais M. Corralès objecta qu'il importait de consulter d'abord la prétendue Mary Brown. Un autre prétendu esprit, qui doit se manifester dans ce cercle, se nomme : don Constantino. S'il ne doit rien être obtenu pendant un certain temps, ces phénomènes devront forcément se produire à un moment donné. M. Corralès où Ofélia appelèrent : Mary et don Constantino! et d'une voix impérieuse, comptèrent : un! deux! trois! et effectivement cela réussit, et pour le moins plusieurs fois, nous entendîmes que ces appels énergiques étaient suivis de la voix claire de Mary Brown ou de la voix rude de don Constantino, qui venaient y répondre; mais bien entendu dans l'obscurité la plus complète.

---

(1) Plus tard, il arriva qu'à une autre séance, deux autres personnes se mirent au piano, mais l'on n'entendit aucune voix. Mme Corralès seule obtenait ce résultat. Nonobstant, d'autres adhérents m'affirmèrent avoir entendu les voix, lorsqu'une certaine autre personne tenait le piano.

(2) De même, le temps pluvieux, m'a-t-on dit, n'influait pas sur les phénomènes obtenus par Ofélia. A plusieurs reprises, le ciel était d'une pureté parfaite.

Très peu de personnes ont eu les mêmes loisirs que moi d'observer des médiums aussi variés dans toutes les parties du monde. Lorsque l'on a lu le livre de Mme d'Espérance : *Shadowland*, ou *les Lettres de Julia*, de Stade, aussi bien que l'œuvre particulièrement intéressante de Forsboom (Munich) : *Communications de l'esprit Emmanuel*, l'on se sent réellement épris pour le sentiment élevé qu'ils renferment. Mais ici il ne saurait être question de ces sentiments élevés; pas la moindre trace. Ces voix tonitruantes détestables, de même que le timbre criard de Mary Brown sont insupportables pour une personne sensible et de sentiments esthétiques. M. Corralès, pas plus que ses invités, n'ont jamais vu opérer d'autres médiums; de là, la difficulté pour eux d'établir un terme de comparaison. L'on ne peut évidemment pas s'attendre à trouver, dans cette petite région tropicale, un milieu possédant les connaissances pratiques et scientifiques nécessaires, pour l'étude de questions transcendentales, à poursuivre dans un cercle organisé; mais lorsque l'on lit les comptes rendus qui paraissent avoir été écrits avec sincérité par M. Corralès, l'on est conduite à s'attendre à trouver autre chose nonobstant. Nous ne pouvons voir entrer en scène ici que des esprits peu évolués; pour le cas, où il s'agirait d'êtres désincarnés. Le malheur consiste en ce que M. Corralès, ainsi que ses partisans me certifièrent fréquemment, affirme tout jusqu'à l'extrême. Lui-même élaborait le procès-verbal, et ensuite allait quêter en ville des signatures; pourtant, j'entendis dire par plusieurs personnes qui lui avaient accordé leur signature, qu'elles étaient novices, qu'elles n'y comprenaient rien, ainsi de suite. M. Aguilar en arriva même à interdire sa porte à M. Corralès, et M. Victor Fernandez Güell n'est plus en odeur de sainteté dans sa famille. Ce dernier me confia qu'un soir, en pleine séance obscure, pendant que le prétendu fantôme de Don Constantino se manifestait deant lui, il voulut l'étreindre amicalement, et qu'à ce moment-là, il s'aperçut qu'il tenait la mère d'Ofélia dans ses bras. M. R. Brenes Mesén (conseiller de la Cour de cassation) se borne à hausser les épaules et M. Alberto Brenes (subsecretario de Estade en el Despache de Instruccion Publica) ne veut plus entendre parler de rien. Une autre personne m'avoua, enfin, qu'elle ne se rendait à ce cercle que pour tuer le temps ; ainsi de suite. Ce genre de phénomènes auraient assurément représenté une grande valeur scientifique, si, en principe, ils avaient pu être observés par un groupe d'experts autorisés, qui en auraient établi la sincérité et la réalité; mais ils perdent tout intérêt pour tout amateur de morale et d'esthétique; ils produisent un effet déconcertant, lorsqu'on les examine sur place et en fait. Au surplus, on peut trouver de tels médiums partout, et par suite, cela ne valait pas un tel voyage.

La troisième séance se tint le 23 octobre; y assistèrent : Cecil V. Lindo, J.-C.-F. Hemmann, Francisco Jimenez Nuñez, Enrique Echandi et la famille Corralès en son entier. M. Lindo me pria dans cette circonstance de prendre la direction de la séance, ce que je fis, mais partiellement seulement. Je scellai d'abord les portes et fenêtres, et M. Corralès s'installa au piano. Désirant me rendre compte du degré de sensibilité magnétique d'Ofélia, je posai ma main droite, pendant environ quatre minutes, sur sa tête; elle ressentit l'effluve magnétique très fortement, sous la sensation d'un courant électrique. Je ne possède pas un pouvoir magnétique particulier qui provoque rapidement la réaction hypnotique, je ne suggère, en principe, quoi que ce soit à mon sujet; mais, au contraire, je lui communique des forces vitales, et dans cette circonstance particulière, j'agissais dans le but de développer l'action et les facultés médiumniques. Ou bien encore, lorsque je veux guérir quelqu'un, je ne cherche qu'à vitaliser l'économie du malade, et lui faciliter, par ce moyen, l'expulsion des éléments morbides, à l'exception des névrosés, chez lesquels le fluide magnétique n'a à provoquer aucune élimination, mais bien au contraire où il doit agir comme fortifiant (1).

Il est indispensable de posséder les lois et principes du magnétisme et du somnambulisme, de même que les éléments de psychophysiologie, pour peu que l'on veuille diriger un cercle spirite, sans quoi l'on s'expose à piétiner sur place dans le noir le plus opaque. Et, d'ailleurs, lors de la plus récente séance, il s'était produit quelque chose, qui, dans l'ignorance desdites lois psychophysiologiques, aurait pu avoir une issue fâcheuse. Avant de poser ma main sur la tête d'Ofélia, je dis aux personnes présentes, que je n'avais que le désir de donner au médium plus de force et de calme, son état général m'ayant paru agité. Sur quoi, M. Corralès s'écria, s'adressant à moi : « Vous n'allez pourtant pas mettre Ofélia en catalepsie? » Il n'avait pas la moindre idée de ce genre d'intervention, ignorant que le magnétisme ne déterminait pas d'accès cataleptique, mais au contraire, y met un terme (2). Plus tard, il s'excusa à ce sujet, avouant qu'il n'y connaissait rien. C'était rusé de sa part! Et dire que ce sont de telles gens qui font des comptes rendus de tels phénomènes, qui, assurément, exigeraient des déclarations de personnes autrement qualifiées. « *Entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem* (3)! »

Au bout d'un certain temps, l'on annonça l'exté-

(1) Willy Reichel : *Le magnétisme curatif. — Ses rapports avec le Somnambulisme et l'Hypnotisme.* — Berlin, 1896, chez Carl Siegismund. Librairie de la Cour.

(2) Voilà une maxime qui fera sourire tout hypnologue — et même magnétologue. — C. V.

(3) Cette citation que les psychistes rappellent souvent aux spirites (« il ne faut pas avoir recours, sans nécessité,

riorisation du double d'Ofélia qui était placée au piano (il faisait absolument noir) et les deux devaient chanter à l'unisson ; je crois, en fait, avoir réellement entendu deux voix chanter. Un moment après, M. Hemmann se rendit dans la véranda avec Ofélia, pour voir si de ce point, le médium pourrait être transporté dans la salle. Je me plaçai devant la porte, dont le cachet avait été brisé ; mais ce fut en vain, car rien ne se produisit. Je déteste ce genre de séances qui se tiennent à la faveur d'une obscurité complète, et où tout compte fait de la question de sincérité, il y trop peu de moyens d'investigation pour des hommes de science. Dans un avant-propos paru dans les *Annals of Psychical Science*, Londres, en janvier 1905, l'on dit, à propos du professeur Charles Richet : « Au surplus, il n'y a rien d'irraisonnable dans l'hypothèse que la lumière exerce une influence inhibitoire sur certaines sortes de phénomènes. Richet est d'avis que, si on prend les précautions nécessaires, il est absurde de considérer comme étant dénuées de valeur toutes les expériences faites dans l'obscurité. » Mais lorsque les membres d'une même famille sont constamment présents, que les cachets de cire des ouvertures sont brisés, que le médium et souvent même également d'autres assistants abandonnent leur poste, qu'il n'existe pas de chaîne fermée, etc., nous sommes d'avis qu'il ne saurait être question de l'application soucieuse des moindres règles de garantie.



Vue générale de San José.

Nous entendîmes, un peu plus tard, retentir la voix suraiguë de Mary, après qu'Ofélia fut revenue dans la salle, pour nous annoncer qu'elle allait essayer de mettre le médium en état de trance, et que nous entendrions chanter son double. C'est ce qui se produisit. Il m'a été donné d'observer les états de trance de plusieurs douzaines de médiums, dont quelques-uns furent développés par mes soins, en puisant ainsi des observations particulières à ce sujet. Chez certains, je constatai que les yeux étaient clos, le globe de l'œil entièrement obturé ; chez d'autres, l'œil était fixe et révulsé vers le haut ; et enfin, chez d'aucuns, l'œil restait dans sa position normale, mais fixe et sans étincelle de vie. Chez Ofélia, les yeux sont demi-clos, mais fixes. Je plaçai un cierge allumé en face du regard qui se voila par un léger mouvement de paupière. Je pris ensuite une aiguille de forte dimension et transperçai, en séton, l'épiderme de la main droite, après l'avoir auparavant fortement pincée des ongles, sans résultat, ainsi que le faisait le comte de Rochas. Ces excitations successives laissèrent le médium absolument insensible. Je n'ai pas le moindre doute à ce sujet. En attendant, sa voix se faisait entendre auprès du piano que tenait la mère. Aussitôt après, « Mary Brown », s'incarna dans le corps du médium, qui se leva d'un bond, en prononçant quelques paroles furtives. Après cette prétendue incarnation suivie aussitôt de la libération corporelle, Ofélia, inconsciente, fit entendre sa voix, près du piano, disant qu'elle n'avait pas le désir de reprendre sa place normale dans son corps. Pourtant, le médium ne tarda pas à se réveiller et nous raconta ce que j'avais fait avec lui auparavant, récit que M. Hemmann me traduisit en anglais, séance tenante. Il eût été à souhaiter que de pareilles expériences eussent été préalablement étudiées, par de savants experts, et à l'égard desquelles je ne saurais édifier une nouvelle théorie étant donné mon séjour trop court sur les lieux. L'on pourrait dire, à la rigueur, qu'Ofélia avait pu lire mes pensées, en pénétrant dans mon aura. Précisément, j'avais lu, par exemple, qu'à New-York, une nommée Katherine Knappe, médium à trance, placée dans des conditions d'émotion spontanée identiques, avait déclaré qu'elle déchiffrait dans l'aura les éléments de ses réponses stupéfiantes, comme le ferait une clairvoyante. Je disais alors : *Nihil est in medio, quod prius non fuerit in præsentibus.*

Le professeur Durville, de son côté, écrit (1) : « Après avoir étudié comment le fantôme d'un sujet dédoublé se comporte vis-à-vis du fantôme d'un autre sujet, j'ai reconnu que toutes les sensations des mêmes

à de nouvelles entités »), n'a absolument rien à faire ici. L'auteur aurait pu avec tout autant d'à-propos terminer l'alinéa en disant : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent », ou que sais-je encore. Mais cela aussi est symptomatique. « Et dire que ce sont de telles gens qui font des comptes rendus de tels phénomènes, qui, assurément, exigeraient des déclarations de personnes autrement qualifiées ! » Mr. Reichel ne croyait pas si bien dire ! — C. V.

(1) Voir *Journal du Magnétisme*, Paris, 1908, p. 51.

sujets sont transportées dans le fantôme. » C'est la déclaration que fait à présent tout observateur qui a étudié la question du double libéré. C'est ainsi que certains somnambules se réveillent notoirement sans le moindre souvenir.

La dernière séance fut faite le 25 octobre. MM. Alvarado et Lindo me prièrent d'en prendre la direction. Comme le prétendu guide « Mary Brown » se plaignait toujours de l'insuffisance des fluides, ce qui était admissible par l'agencement d'une demi-chaîne non fermée, je demandai la présence d'un plus grand nombre de personnes, et, finalement, nous fûmes 19, tous du sexe masculin, à part Andada Chuesada, dont il a été question à ce sujet, et les enfants de la famille Corralès. Je formai une chaîne fermée, en plaçant Ofélia au milieu et en ménageant dans un coin de la salle une lumière rouge atténuée ; celle-ci, tout en ne permettant pas de reconnaître les personnes, était néanmoins suffisante pour révéler les incidents possibles.

Je demandai que l'on chantât, dans le but d'éviter que le piano n'amenât le retour du concert des voix discordantes déjà entendues, qui ne pouvaient qu'exercer une influence désorganisatrice des forces, d'autant plus que j'escomptais d'autres phénomènes, soit de transport, que l'on pensait pouvoir me montrer totalement et dont j'étais curieux de voir la manifestation. Après 10 minutes environ que le médium occupait sa chaise, qu'éclairait un léger reflet de lumière, je vis la partie postérieure d'Ofélia appuyée sur le bord supérieur de sa chaise, de manière que celle-ci n'appuyait plus que sur deux pieds, dans des conditions d'équilibre telles, à mon avis, que la chute aurait dû se produire si des forces invisibles n'avaient pas exercé leur action. Malheureusement, le médium prit peur, au point que son père intervint, ce qui eut pour conséquence de rompre l'harmonie des fluides, et l'état de passivité du cercle formé. Je m'efforçai de rassurer Ofélia et les personnes présentes ; mais nous n'obtînmes plus rien. L'on trouve bien plus de choses intéressantes sur la question des lévitations dans les ouvrages occultiques (1). Un quart d'heure s'étant écoulé en vaine attente, Ofélia vint vers moi, et désirant me donner un spécimen d'écriture automatique, demanda du papier et un crayon. Je marquai le feuillet de mon nom, et, sur sa demande, je posai mes mains sur sa tête et sur son bras droit, en même temps que l'on fit l'obscurité complète. Au bout d'un certain temps, elle écrivit, en anglais, le texte dont je transcris la copie littérale : « There is but one baptism of these good fortune and inclination has soon for them admittance to the temples of learning of the world. By such election you have clasped hands who have made glorious history for mankind. You have taken your place in the great procession of those who have been and those who are the « Thorch bearers » for their fellow men ». — Pas de signature.



Une rue de San José.

Ofélia écrivit ces lignes avec la plus grande célérité et dans l'obscurité absolue. Les personnes présentes affirmèrent que le médium ne connaissait pas un mot d'anglais. Sur ce, Ofélia fut prise de convulsions, ce qui amena un certain émoi, quoique j'eusse certifié qu'il n'y avait pas lieu de s'alarmer ; je calmai le médium avec quelques passes magnétiques, en traitant spécialement la tête et la région du cœur. Elle avait eu à réagir fortement, déclara-t-elle ensuite, contre l'envahissement d'une influence troublante, qu'elle avait considérée comme émanant d'un inconnu ; c'était pourtant « Mary » qui avait voulu s'incarner. Ofélia demanda ensuite aux personnes présentes de quitter la salle, — (un désir bizarre, puisque, par le fait, la concentration des fluides se trouvait anihilée) — disant qu'elle allait demander isolément à « Mary » si d'autres manifestations pouvaient encore se produire. Nous nous rendîmes tous dans la véranda, d'où nous perçûmes la voix suraiguë de Mary, qui, ainsi que me le traduisit M. Hem-

(1) Dr Walter Bormann : *Der Schotte Home*, Leipzig, Altmann, 1909, p. 71. — Du Prel : *Die Magie als Naturwissenschaft*, Iéna, Costenoble, 1899, p. 147. — *Archiv für thierischen Magnetismus*, Altenburg, Brockhaus, 1817, p. 101. — C. de Vesme : *Geschichte des Spiritismus*, Leipzig, 1898, I, p. 373, 478 ; II, p, 127. — A. de Rochas : *La Lévitation*, Paris, 1897. — Arsakoff : *Animismus und Spiritismus*, Leipzig, 1894, I, p. 288. — Crookes : *Researches*, p. 88. — Emma Hardinge Britten : *Nineteenth century miracles*, p. 144. — Agrippa von Nettesheim : *Magische Werke*, Stuttgart, 1855. — Ludwig Deinhard : *Das Mysterium des Menschen*, Berlin, 1910, p. 101-105.

mann, venait d'annoncer que la séance du jour avait été des mieux organisées, et que dans des conditions identiques, il pourrait se faire que l'on obtienne des lévitations à la lumière du jour ; que, d'ailleurs, sans l'empressement fâcheux de deux personnes qui avaient essayé d'intervenir auprès d'Ofélia au cours de sa crise de convulsions, des lévitations auraient été certainement obtenues ce jour-même. J'en doute fort, quant à moi.

Pour la réunion subséquente, je demandai que l'on changeât de maison. Elle eût donc lieu au domicile de Don Felipe J. Alvarado, et en même temps, j'avais demandé que M. Corralès seul fût présent. Nous fûmes 7 personnes présentes, tous des adeptes et nous ne fîmes usage que d'une très faible lumière rouge. Il ne se produisit rien ; même quelques tentatives d'écriture restèrent sans résultat. Plus tard, Ofélia prétendit qu'une influence magnétique avait paralysé sa force et ses moyens. C'est le contraire qui est vrai, attendu que le magnétisme renforce au lieu d'anéantir.

M. Echandi m'avait du reste prévenu dans l'après-midi, que M. Corralès ne fondait pas grande espérance sur les résultats de la séance projetée, par la raison que la fille de la maison (une très gentille et cultivée personne du type espagnol le plus pur) et son époux — juge — doutaient de la sincérité des manifestations obtenues par Ofélia (de bonne source, naturellement ! W. R.). Les deux n'assistèrent pourtant pas à la séance. Il est toutefois admissible qu'une telle prévention suffit pour contrarier, sans doute, des phénomènes psychiques.

J'arrive à la fin. Aux 28 et 31 octobre, eurent lieu encore des séances, dans la demeure de M. Corralès, et en présence de sa famille. Une petite table, devant laquelle Ofélia était installée, parut se déplacer visiblement, dans une cadence automatique, en se dirigeant vers moi, jusqu'à ce qu'elle fût en face de ma personne. Ofélia s'assit ensuite près de ce petit meuble, et se mit en devoir d'exécuter, au crayon, un dessin, sur une feuille de papier, préalablement signée par moi. Ce dessin, qui devait être la reproduction de mon image, fut exécuté, en pleine obscurité, avec une promptitude extrême, et je dois reconaître que l'esquisse était passablement ressemblante ; au-dessous de laquelle se trouvait la phrase française suivante : « Monsieur, veuillez agréer l'assurance de ma plus haute considération ». La signature était indéchiffrable.

Elle écrivit encore quelques mots en langue allemande. J'estime, quant à moi, que la famille Corralès ne possède pas de langues étrangères. Les autres personnes présentes causaient, sans doute, les uns, l'anglais, les autres, le français ; M. Corralès, lui-même, peut se faire comprendre en français.

Le 28, Ofélia chercha encore à se jouer de moi, comme disent les Américains « fun ». A la faveur d'une obscurité totale, l'on m'annonça soudain qu'un phénomène de lévitation complète venait de se produire. Je m'écriai que je tenais essentiellement à m'assurer de la réalité du fait, en passant la main librement sous les pieds de la chaise, ainsi que cela avait d'ailleurs été fait avec Home ; cette exploration me permettant de me rendre compte s'il n'existait pas de communication avec le sol. Je me dirigeai donc vers l'endroit où je pensais que se trouvait installée Ofélia, et dans ce mouvement, je frôlai légèrement une bottine qui était tendue dans ma direction. Le hasard voulut, qu'au même instant, quelques plaques de carton phosphorescent, que M. Corralès venait de recevoir, peu auparavant, d'un correspondant de Londres, et qui placés derrière ma chaise, furent quelque peu bousculés par mon geste et le déplacement de mon siège, produisirent une certaine lueur inattendue, qui, en éclairant la place, me permit de constater qu'Ofélia se tenait debout sur le bord de sa chaise, le pied tendu dans ma direction. Mais au même moment, le médium perdit l'équilibre et tomba sur le sol, entraînant la chaise dans sa chute ; le centre de gravité s'était déplacé brusquement.

Ce fut déplorable pour Mlle Ofélia ; car autant je suis disposé à faire la part des fraudes inconscientes ou involontaires chez les médiums, autant je me sens irréductible quand il s'agit de manœuvres frauduleuses intentionnellement mises en pratique. Nous n'eûmes donc pas de chance avec les phénomènes de lévitation et de transport, et je doute beaucoup que d'autres observateurs puissent obtenir quelque chose de rigoureusement scientifique sous ce rapport. A la séance du 31 octobre, l'on prétendit à nouveau avoir obtenu des lévitations, mais personne ne les vit ; cela n'empêcha pas que l'on me montra mon nom inscrit au plafond à titre de preuve. Je ne pense pas pourtant que M. Corralès attende de ma part l'acceptation de ce détail pour affirmer l'authenticité d'un véritable phénomène de lévitation et que j'y ajoute foi.

Un autre incident vient s'ajouter ici, dans le but de démontrer combien une médiumnité de ce genre exige, plus que jamais, la présence d'un directeur de séance, familiarisé avec les lois du somnambulisme, et surtout, en possession, comme moi, d'un pouvoir magnétique dispensateur de force, à mettre éventuellement en action (1), Mary Brown aurait donc déclaré que l'intervention d'esprits supérieurs avait été nécessaire pour parer à l'insuffisance de ses moyens limités. Peut-être est-elle d'une nature peureuse, puisqu'au cours d'une séance, où encore une fois, il ne se produisit rien, elle vint déclarer que des esprits supérieurs étaient intervenus, et par le fait, avaient compromis son action. Après la tentative frauduleuse es-

(1) C'est d'un comique irrésistible. — C. V.

sayée par Ofélia, en vue de me duper, à l'occasion de la prétendue lévitation, je me rendis dans la véranda, après la fin de la séance ; quelques personnes étaient toutefois restées dans la salle, lorsque soudain l'on me rappela à l'intérieur, et, à mon entrée, je vis Ofélia en état de trance, son esprit s'obstinait à ne pas reprendre sa place. Une personne était venue me chercher dans la véranda, et ce faisant, elle avait forcément rompu la chaîne, rupture qui avait altéré la force nécessaire au guide pour faire réintégrer l'esprit d'Ofélia. (Cahagnet rappelle un cas analogue.) Je fus prié d'intervenir et l'on me demanda conseil ; mais je ne me sentis guère disposé, étant donné l'attitude peu sympathique de M. Corralès vis-à-vis de moi ; d'ailleurs, le pouls d'Ofélia était régulier et la chaleur du corps ne présentait aucun caractère alarmant. Je plaçai néanmoins, pendant quelques instants, mes mains sur la tête et le cœur du médium, et sur ces entrefaites, Ofélia put faire quelques mouvements, sans pouvoir prononcer une parole. Je fis remarquer aux assistants qu'il fallait bien se garder de plaisanter avec les phénomènes de cet ordre, que la rupture brusque de la chaîne pouvait entraîner les plus graves conséquences (1). Quelques moments après, au moyen de gestes de la main, Ofélia invita chaque assistant à reprendre sa place respective, et ce n'est qu'alors qu'elle recouvra le don de la parole. De tels médiums devraient être formés par des experts possédant la connaissance des lois psychophysiologiques.

Mais entre temps, ainsi que cela a été rapporté, Maria Andrade avait fourni des déclarations consignées en un procès-verbal, qui, sans doute, étaient connues de tous ceux pour qui les prétendues photographies fantomales n'avaient plus de secret. Il vint aux oreilles de M. Corralès que j'avais été mis au courant de... comment dirai-je... cette pieuse mystification, et que j'étais d'avis que cette pénible affaire devait être mise au point de rectification dans des journaux scientifiques européens, qui, ainsi que les *Annales* rédigées par de Vesme, l'avaient présentée comme fondée (2). Je déclarai toutefois que je ne voulais pas m'en mêler personnellement ; que ce rôle lui incombait, ainsi qu'aux quelques personnes qui y avaient assisté en partie. Ces derniers me déclarèrent même qu'ils considéraient comme une devoir d'honneur de rectifier les choses. Je donnai également aussi à Don Felipe J. Alvarado et à M. Cecil V. Lindo (qui avaient montré le plus grand intérêt à l'égard des facultés médiumniques d'Ofélia, et qui ignoraient le premier mot de l'affaire des photographies truquées — ce qui s'explique par la tactique voulue de M. Corralès, qui avait laissé dans l'ombre la publicité qui aurait pu éclairer les adhérents de la dernière heure), je leur donnai, dis-je, le conseil, de soumettre les séances à un contrôle et une surveillance des plus rigoureuse, ayant été mis à même de me rendre compte personnellement des tendances dominantes du milieu et des quelques tentatives hors de règle, dont Ofélia



La ferme « El Salvador », à Guapiles.

se rendait coupable : d'abord, l'exclusion des cinq membres de la famille, changement de milieu, de domicile, formation complète de la chaîne, l'usage d'un peu de lumière, ainsi de suite. Que ces conditions, bien méthodiquement appliquées à l'éducation psychique du médium, pouvaient faire espérer que dans un ou deux ans, Ofélia deviendrait un sujet des plus intéressants, en raison des forces dont elle dispose. Il était impossible d'obtenir, en effet, une harmonie entière, avec les mœurs actuelles d'Ofélia, qui ne se gênait pas de contredire son père, en pleine séance, en lui disant qu'elle seule savait mieux que lui ce dont il s'agissait en la circonstance. M. Lindo me promit de faire toute diligence à ce sujet et qu'il allait intervenir auprès de M. Corralès, qui avait établi des comptes rendus entachés d'exagération, pour lui faire part, à la première séance à venir, des recommandations

---

(1) CAHAGNET : *Magnétisme. Révélations d'outre-tombe*, Paris, 1856. — DELEUZE : *Instruction pratique sur le magnétisme animal*, Paris, 1825. — DUPOTET : *Traité complet de magnétisme animal*, Paris, 1879. — *Archiv für thierischen Magnetismus*, des Professeurs : ESCHENMAYER, KIESER, NASSE, NEES VAN ESENBECK (12 v.), Altenburg. Brockhaus, 1817-1824.

(2) La Rédaction des *Psychische Studien* reconnaissait dernièrement que cela était faux, et tâchait d'excuser M. W. Reichel en disant que celui-ci n'avait pas précisément dit cela. On peut voir maintenant qu'il le dit et répète réellement. (Voir les *Annales* de mars, p. 86, deuxième colonne.) — C. V.

que je lui avais faites; qu'à défaut de quoi, il préférerait renoncer à prendre part aux séances. Je reçus par la suite, encore quelques lettres de M. Corralès, dans lesquelles il m'exprimait ses regrets de ce que je ne l'eusse pas entretenu des prétendues photographies fantômales, et qu'il regrettait surtout, ainsi qu'il m'en avait donné le conseil, de ce que je n'eusse pas appris la langue espagnole, ce qui m'aurait permis de m'entretenir avec Ofélia directement. Voyons, j'ai 53 ans, et à cet âge, il ne me serait plus guère aisé d'apprendre une nouvelle langue, quoique je connaisse couramment le latin, et cela pour pouvoir engager de simples conversations! Je n'ai toutefois pas souffert de cet état d'infériorité, la presque totalité des assistants causant l'anglais, et l'un d'eux, M. Echandi, causant l'allemand.

Au surplus, il est de règle en justice, qu'un témoin ne saurait, en raison de son degré de parenté, se prévaloir de son attestation pour l'un des siens, et pourtant sa déclaration m'a été remise en texte imprimé (*La Voz de la Verdad*, Barcelona, 5 febrero 1910, les *Annales*, mars 1910, p. 79), qu'avec son caractère (1) j'aurais dû subir à nouveau avec des variantes. Il paraît ne pas se rendre compte que des personnes puissent se soucier de ce qui se passe dans sa maison. Du moment qu'il verse dans la publicité, il est de droit pour tout un chacun d'exprimer une opinion, de manière à témoigner de la sincérité ou de l'erreur des choses. Il ne peut pas lui entrer dans la cervelle, qu'Ofélia soit portée vers l'irrégularité que nous avons déjà signalée. Malgré les assertions formelles de Maria Andrade, que je l'engageai à vérifier personellement, et en face desquelles il importait de placer Ofélia, à titre contradictoire, il m'écrit: « Upon that wonderful mystification of Mary, which besides being a mystification, is one of the most wonderful phenomena recorded in the annals of the spiritualism, etc. (2). » L'on ne saurait continuer la discussion avec un pareil homme! Il m'avait été confié, ce dont j'ai pris note, qu'il n'acceptait pas d'argent. Il me renvoya même un bracelet, plus tard, bijou que j'avais laissé placé au bras d'Ofélia, après l'expérience de l'aiguille que j'avais tentée sur elle, dans un but d'investigation scientifique au sujet du degré d'anesthésie manifestée par elle. L'on pourrait évidemment invoquer diverses raisons, ne serait-ce, par exemple, que le désir de popularité, l'espoir d'obtenir des merveilles, le souhait d'une renommée et rapports à venir, l'orgueil, ou bien encore, comme une dame de la société me l'a dit, le but d'arriver, par le moyen de la médiumnité de sa fille, à pénétrer dans des milieux meilleurs et plus choisis.

Le dernier soir, veille de mon départ, je reçus de M. Lindo communication de trois procès-verbaux ou comptes rendus libellés en langue espagnole, quoique M. Corralès en eût été déconseillé, et cela, dans le but d'obtenir ma signature. J'éludai cette proposition, parce que je devais craindre que ces documents se trouvassent ainsi authentifiés; d'autant plus, que, de toutes façons, je connaissais sa manière de présenter les choses sous un jour exagéré; qu'il y avait, d'ailleurs, à s'assurer d'abord de l'unanimité des opinions, et qu'en résumé, il m'était matériellement impossible d'en prendre connaissance. Je déclarai, en outre, à M. Lindo, qu'aussi longtemps que toute la famille serait présente, il ne saurait être question, dans cet ordre de choses, de la certitude de l'objectivation de faits concernant la réalité des phénomènes. Que, néanmoins, à mon avis, j'étais porté à admettre qu'Ofélia fût, sans aucun doute, un médium à trance et à écriture, qu'elle eût également la faculté de faire mouvoir une table; mais que quant à la lévitation, mes observations m'ayant permis de constater que le médium n'était pas séparé corporellement de sa chaise, il importait de s'assurer par de nouveaux essais, sérieusement conduits, de la réalité du phénomène. Mon opinion personnelle ne saurait d'ailleurs satisfaire plus amplement personne. Un séjour de six mois ou d'une année n'aurait d'ailleurs pas pu être plus envisagé par moi que par M. Corralès, qui m'écrivit dans ce sens. Les conditions habituelles de mon train et ma manière de vivre y auraient mis obstacles. Je ne pouvais pas non plus abuser de l'hospitalité, vraiment aimable, que m'avait si gracieusement offerte M. Lindo, et qui, décemment, devait se borner à une durée de quelques jours.

Aussi bien, en ce qui concerne M.H. Peyroutet (1), un Français fortuné, qui, le dernier jour, me ménagea la surprise d'une visite. Il m'apprit qu'il demeurait dans le voisinage de M. Corralès, qu'il avait assisté, je crois, à 60 ou 70 séances données par Ofélia, et qu'il s'était occupé d'élaborer la correspondance française échangée entre M. le professeur Charles Richet, M. de Vesme à Paris, et M. Corralès (2). Il crut devoir

(1) Tout le monde reconnaît à l'unanimité que M. Corralès ne saurait se laisser convaincre de la fausseté de ses comptes-rendus. Aucune discussion n'est possible avec lui. — W. R.

(2) « Au sujet de cette étonnante mystification de Mary, qui, en outre d'être une mystification, est l'un des phénomènes les plus merveilleux qu'aient enregistrés les annales du spiritisme, etc.

(1) Il reste incompréhensible pour nous (comme pour bien d'autres parties de ce compte rendu), pourquoi le traducteur de la correspondance échangée entre Corralès et Richet et de Vesme, n'avait pas mis ces messieurs au courant de ce qui s'était passé, au lieu de pousser à la diffusion mondiale de cette fraude. Ces messieurs lui en auraient certainement su gré. — Réd. des *Psychische Studien*.

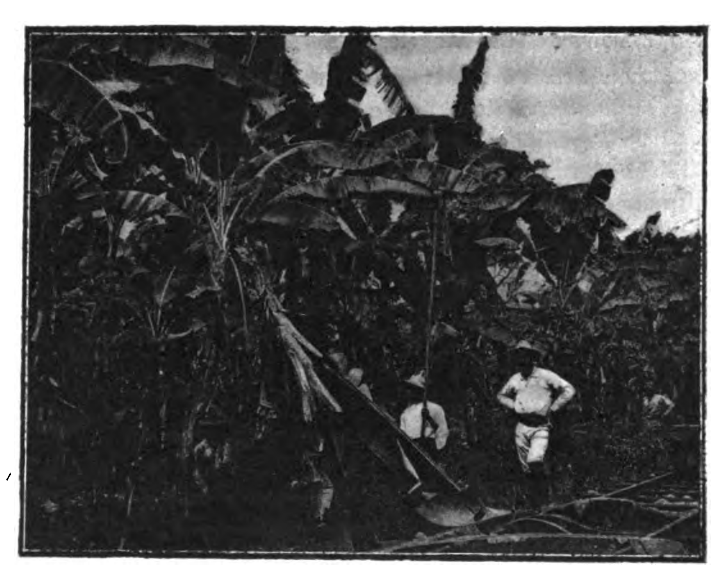
(2) J'ignore si M. Ch. Richet a eu avec M. Corralès une correspondance quelconque. Mais, pour ce qui me concerne, je puis dire que j'ai toujours écrit à M. Corralès en

ajouter qu'il savait pertinemment, que tout était fraudé avec Ofélia. Je lui fis remarquer que malgré cette conviction, je ne doutais pas qu'elle fût médium; mais qu'il était regrettable que les comptes rendus de ces phénomènes eussent été aussi inconsidérément et ouvertement amplifiés; au point qu'il serait difficile de les rectifier. Avec une amabilité et une courtoisie des plus françaises, M. Peyroutet m'annonça qu'il prenait personellement à cœur de remettre les choses et les faits dans leur vrai cadre et qu'il ferait appel à la signature des gens qui étaient au courant des irrégularités commises au cours des expériences antérieures. J'avoue que jusqu'à la date d'aujourd'hui, rien n'a encore paru à ce sujet.

Je lui avais conseillé, du reste, de ne pas chercher d'emblée à ruiner la famille Corralès, lui promettant, de mon côté, de ne rien ébruiter, à la condition que M. Corralès ne prenne pas une attitude agressive à mon égard.

Le lendemain, 4 novembre 1910, je pris passage sur le *S.-S.-Carthage* qui dessert la Nouvelle-Orléans, entre San José, viâ Port-Limon, Guatemala : une semaine de voyage sur mer, et de là, je continuai à destination de Los-Angeles (Californie), où j'arrivai le 16 novembre.

Dans la voiture à San José, l'on me remit encore une lettre datée du 4 novembre que M. Corralès avait confiée aux bons soins de M. Lindo, et qu'à tous égards, je ne puis prendre en considération, qu'au point de vue pathologique. Il paraissait ne pouvoir se résigner à comprendre ma façon d'éluder, la veille, la proposition qui m'avait été faite de signer de mon nom les procès-verbaux rédigés en langue espagnole. Cette lettre, écrite en français, me reprochait de l'avoir conduit à sa perte!... Comment?... parce que je m'étais documenté auprès de gens qui, depuis longtemps, était fixés sur le côté frauduleux des photographies fantomales? Plus loin, il ajoutait dans la même lettre : « Vous êtes tombé sous le contrôle de quelques envieux. » MM. Echandi et Aguilar apparemment? qui pourraient bien envier ce « headboukkeeper »? L'un de ces messieurs est artiste, l'autre director de las Escuelas del edificio metalico. Plus loin, M. Corralès continue ainsi : « Soyez-en sûr, sans vous en douter peut-être, vous êtes devenu le collaborateur *d'une machination infâme*, etc., etc. » Je ne songeai pas à détruire la bonne foi de M. Corralès. N'est-ce pas lui-même qui m'a mis en rapport avec tous ces messieurs, à l'exception de MM. Peyroutet et Aguilar? Et même si toutes les personnes, jusqu'à MM. Lindo et Don Félipe-J. Alvarado, se laissaient aller à hausser les épaules, faut-il les considérer comme hostiles; au lieu d'admettre qu'ils ne demandaient que de la sincérité et la vérité? Personne, plus que moi, ne saurait regretter de s'être mis en mouvement, dans le but et l'espoir de trouver à Costa Rica des indications utiles pour le spiritisme, et de n'y avoir rencontré que du bluf burlesque. Il clôt sa lettre en ajoutant : « Voilà, monsieur, le secret de la condamnation des grands martyrs de la vérité, oui, de cette vérité que vous cherchez dans tous les coins du globe. A présent, je comprends, par exemple, le sacrifice de Jésus et de Jeanne de Lorraine. » (Je transcris textuellement.) Franchement, M. Corralès croit-il que le fils de Dieu, le Nazaréen, qui a montré au monde l'exemple de l'humilité et de l'amour, peut avoir quelque chose de commun avec les séances du genre que l'on sait?



Une plantation de bananes sur les côtes de Costa-Rica.

Il fut, d'ailleurs, pris un cliché d'un autre prétendu fantôme (1), que je vis dans l'atelier de M. Echandi. La photographie représente une jeune fille de Costa Rica en toilette de nuit. Je n'eus pas le loisir de me faire mettre également en présence de ce sujet. Evidemment, Corralès veut me prouver l'authenticité loyale de cette photographie, parce qu'à ses yeux, les deux portraits sont sincères. S'il insistait, il se trouverait assurément quelqu'un parmi les personnes prévenues (M. H. Peyroutet, San José, Costa Rica Apartado 278, qui est d'origine française), et auquel l'on pourrait s'adresser en langue française, pour lui demander de vouloir bien se mettre à la recherche de

français, langue qu'il lit couramment, et que toutes ses lettres étaient écrites en espagnol, ainsi, d'ailleurs, que ses articles, que j'ai traduits moi-même en français. Quelle est donc cette farce? — C. V.

(1) Procès-verbal de Maria Andrade, s. v. « Iris ». W. R.

cette personne, et d'obtenir également d'elle, les déclarations à consigner dans un procès-verbal.

J'ai, quant à moi, vu tous les médiums à matérialisation connus dans toutes les parties du monde. Tout récemment encore, en février, je vis Husk (1), Craddock (2) et M. Thomson, à Londres. Aucun des fantômes n'a un aspect extérieur qui se rapproche de celui des prétendues photographies fantomales de Costa Rica. Je souhaiterais, au surplus, à titre de comparaison, d'être mis en possession d'une photographie de « double » qu'obtiendrait une personne non médium, dans une maison étrangère. Je prie instamment qu'information m'en soit donnée (adr. : Général Delivery, Los Angeles, Cal.).

A mon arrivée à Los Angeles, je trouvai une lettre que M. Dudley Wrigth, le nouveau directeur des *Annals of Psychical Science*, de Londres, m'écrivait à la date du 10 octobre 1910, et dans laquelle il m'apprenait que de Vesme lui avait annoncé qu'il avait trouvé des arrangements, grâce auxquels Ofélia viendrait à Paris. J'avais, il est vrai, entendu dire déjà à Costa Rica, que le professeur Richet, Ochorowicz, Schrenck-Notzing, et autres se proposaient de tenir des séances à Paris avec Ofélia. Aussi combien serais-je heureux, si des hommes d'une si haute valeur pouvaient arriver à témoigner qu'Ofélia est à même de produire de vraies matérialisations ; ce qui serait une pierre angulaire pour affirmer la réalité du phénomène. Nous avons si peu de médiums vraiment aptes à cela ! Déjà la prétendue « Mary Brown » aurait déclaré que les temps n'étaient pas encore préparés pour ça !... D'autres négociations avaient été entamées également entre M. le professeur Hyslop et M. Lindo au sujet de séances à entreprendre ; mais elles échouèrent. M. Corralès tire un certain sentiment d'orgueil de ce qu'Ofélia reste réfractaire aux influences. Sur quoi se base-t-il pour opiner ainsi ? Elle est très sensible à l'action magnétique ; quant à lui, il ne saurait avoir la moindre idée de ce qu'est une suggestion mentale muette. Il est plus que probable que l'ardent désir des personnes présentes aux séances d'obtenir des matérialisations, eût pour effet de l'influencer et de l'amener (elle n'avait alors que 17 ans) à donner corps à la mystification, que, par la suite, le père Corralès, à en croire M. Lindo ne parvint pas à tirer au clair. Il n'y a pas de doute pour moi qu'à force de lui suggérer sa propre idée, il créa, comme il a été rappelé, une personnalité : Mary Brown. C'est du moins *mon impression*.

(1) Henry A. Fotherby, *Annals of psychical science*, Londres, juillet 1906.

(2) *Revue scientifique et morale du spiritisme*, Paris avril 1910, p. 606. — *Annales des sciences psychiques*, Paris, juillet 1910, p. 216. — *L'Echo du Merveilleux*, Paris 1908, n° 280-283.

Los Angeles (Calif.), 10, 1. 1911.

« M. Cécil V. Lindo à San José, Costa Rica (1).

« Mon cher monsieur Lindo ! Je reçois aujourd'hui le *Light* de Londres (du 10 décembre, a. p.), qui, à ma surprise, contient un article sur ma présence à San José, ce qui m'aurait permis d'assister *de visu* à des phénomènes tout à fait merveilleux. L'auteur dit : Le médium annonça qu'il sentait comment il s'élevait, au grand étonnement des assistants, qui purent voir comment cette ascension s'accomplissait, petit à petit, jusqu'à ce que le médium touchât le plafond de sa tête. Peu à peu, et tel un flocon de neige léger, il opéra la descente, en flottant. Plus loin l'article ajoute : ascensionnellement vers le plafond, et en chute, vers le sol, etc.

Et c'est une telle énormité, qui, d'après le *Light*, aurait été extraite d'un journal publié à Costa-Rica ? Vous voudrez vous rappeler que je vous ai dit, que de mon côté, je ne prendrais pas l'initiative de publier quoi que ce soit de mes constatations à Costa Rica, à la condition que je n'y sois pas contraint par des publications étrangères. Vous me fîtes la promesse certaine que vous vous opposeriez à ce que, par la suite, M. Corralès se laissât aller à lancer dans la presse des relations, présentées dans un sens d'exagération, et vous, ainsi que presque toutes les personnes avec lesquelles je m'entretins, fûtes de l'avis, unanimement partagé, que les comptes rendus qui avaient été publiés jusqu'à ce moment, portaient, d'ailleurs tous, l'empreinte d'un maquillage outré. Je veux bien reconnaître, qu'il agit et croit de bonne foi ce qu'il écrit, parce que cela lui est transmis ainsi par sa fille. J'ignore, sans doute, qui a pu spécialement inspirer cette relation, par la raison qu'elle n'est pas signée. J'estime pourtant que cet article a dû être vu et corrigé par l'un des témoins. Moi-même, je refusai de signer les comptes rendus que M. Corralès avait élaborés sur nos séances, parce que je ne voulais pas me voir mêlé à des bouffonneries de ce genre. J'admets qu'Ofélia possède quelques qualités médimuniques ; mais ces séances se passent facilement, d'autre part, d'une description nécessaire pour l'intelligence exigée par une critique scientifique. A peine avais-je quitté Costa-Rica, que quelqu'un s'ingénia, envers et contre tout, à faire paraître de pareilles insanités dans les feuilles publiques. Je le regrette infiniment, attendu que je n'avais autorisé personne à mêler mon nom à ces traductions.

Je vous adresse, sous bande, les *Annales* de novembre de l'an passé. Vous pourrez voir, à la page 324,

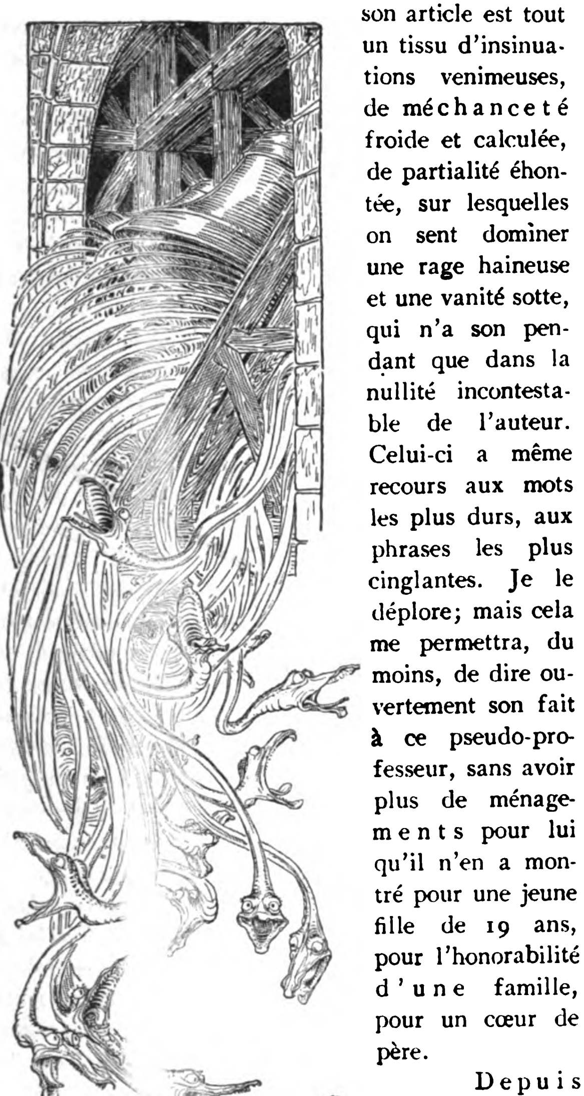
(1) M. Lindo est le principal partisan d'Ofélia ; celui qui, ainsi que je l'ai expliqué, m'offrit si gracieusement l'hospitalité de sa maison pendant quelques jours, mon séjour à l'hôtel étant devenu insupportable. — W. R.

la reproduction inexacte du prétendu fantôme « Mary Brown ». Savez-vous que M. Corralès a publié dans des journaux étrangers tous ces racontars signés de noms honorables ?

Avec mes salutations cordiales.

Professeur WILLY REICHEL (1).

M. Willy Reichel s'est montré âpre, implacable, dans son réquisitoire contre Mlle Ofélia Corralès : son article est tout un tissu d'insinuations venimeuses, de méchanceté froide et calculée, de partialité éhontée, sur lesquelles on sent dominer une rage haineuse et une vanité sotte, qui n'a son pendant que dans la nullité incontestable de l'auteur. Celui-ci a même recours aux mots les plus durs, aux phrases les plus cinglantes. Je le déplore; mais cela me permettra, du moins, de dire ouvertement son fait à ce pseudo-professeur, sans avoir plus de ménagements pour lui qu'il n'en a montré pour une jeune fille de 19 ans, pour l'honorabilité d'une famille, pour un cœur de père.



Depuis que je bataille pour les études psych[illegible]ues, je n'ai pas vu uniquement de ces faiblesses q[illegible] chacun peut commettre à son heure, mais bien de honteuses veuleries, de mesquines luttes intéressées, de petites et grandes infamies même. Mais je n'ai rien rencontré encore qui m'ait autant indigné que l'article de ce *globe-trotter*, et je puis bien dire : *Facit indignatio versum*, puisque M. Reichel possède si bien son latin, quoiqu'il s'en serve si mal à propos.

Il me faut bien répéter d'abord ce que j'ai déjà fait remarquer dans notre numéro de février, c'est-à-dire que ce que je reproche à M. Willy Reichel n'est nullement d'avoir dénoncé des fraudes médiumniques, s'il en a constatées. On sait assez que j'en ai bien fait autant de mon côté; c'est là une nécessité douloureuse qui s'impose en certains cas; on ne voit pas ce que deviendraient les recherches médiumniques si cette juste réaction n'intervenait lorsque l'occasion s'en présente. Ce que je reproche à M. Reichel, c'est d'abord de l'avoir fait sans nécessité, pour assouvir une rancune personnelle ; ensuite, de l'avoir fait avec la plus flagrante injustice — comme je ne tarderai pas à le prouver.

Il l'a fait *sans nécessité*. Son article était écrit et envoyé aux *Psychische Studien*, de son propre aveu, *avant* que rien ne se produisît pouvant justifier une publication quelconque de la part de M. Reichel. Mais celui-ci n'ignorait pas qu'il aurait bien trouvé un prétexte quelconque pour que sa prose vît la lu-

---

(1) *Note de* [illegible] *Rédaction des « Psychische Studien ».* — Dans une le[illegible] venant de Los Angelès, Cal., du 10-3, l'auteur nou[illegible]it qu'à présent il préfère se voir désigné comme c[illegible]eur du domaine occulte, que comme spirite enthous[illegible], p. 88 : « Avant-hier je vous ai fait parvenir une [illegible]tre de M. Echandi, auquel j'avais demandé dans [illegible]lle feuille de Costa Rica le *Light* avait puisé le mensonge qu'il avait inséré dans son numéro du 10 décembre. Il me répondit, ainsi que vous avez pu le lire (oui, Réd.) que cette publication avait été faite, dans le but de détruire la publication éventuelle de l'article de M. Echandi, en lui enlevant toute sa valeur. S'il en est ainsi (et je n'ai aucune raison d'en douter), M. Corralès aura *sciemment ébruité des faits qu'il savait contraires à la vérité*, auxquels il mêle mon nom qu'il utilise à titre de témoin de bonne foi et de collaborateur ; je ne saurais donc tolérer davantage l'immixion de sa bonne foi dans ce genre de racontars, au moment même où l'on vient de qualifier la valeur de son mode de publications. Corralès possède une certaine puissance hypnotique, plutôt suggestive, à telle enseigne qu'il suggéra aux personnes participant à ses séances, des résultats imaginés qu'il aurait bien souhaité voir s'accomplir, et qu'Ofélia produisit par simulation, dans l'obscurité complète, sous son emprise suggestivante, aussi bien que sous la même influence émanant des spectateurs. Egalement Cecil V. Lindo, un grand admirateur et bienfaiteur de la gentille et sympatique Ofélia, m'exposa que lui-même n'était pas un « investigateur » et que les relations de M. Corralès paraissaient d'autant plus amplifiées que l'on ne parvenait à découvrir le point de départ. Il y eut quelque chose de vrai dans tout cela, mais si nébuleusement invraisemblable et si effacé par des fantasmagories, qu'il fut à peine possible de discerner la vérité de la fiction. Moi-même je n'ai pas observé de lévitation avec Ofélia, excepté le 25 octobre de l'année dernière peut-être, où, sans doute, je la vis assise sur le bord supérieur de sa chaise ; mais quant à jurer que le phénomène fut réel, je n'oserais m'y risquer. Ce serait pour moi un véritable régal d'apprendre, en somme, et pour en finir, qu'Ofélia, conformément à la promesse de son père, se rend à Paris, où, sous l'œil d'éminents expérimentateurs, elle arrive à réussir dans d'autres conditions, puisque en vérité, les véritables métapsychistes scientifiques ont malheureusement si peu d'occasions pour observer de vrais phénomènes. » W. R.

mière du jour ; seulement, ce qui se produisit ne justifiait aucune *attaque* contre la famille Corralès, mais justifiait seulement une *rectification* — mettons un *démenti*. Un journal de San-José avait parlé des phénomènes qui s'étaient produits devant M. Reichel d'une façon qui parut à ce dernier absolument exagérée. M. Reichel n'avait qu'à rétablir l'exactitude des choses — ce qui pouvait se faire sans attenter à l'honorabilité de la famille Corralès.

Mais s'il avait fait ainsi, M. Reichel n'aurait pas pu arriver à ses fins : montrer en défaut ceux qui avaient estimé qu'il avait été incapable de bien juger d'autres médiums. Alors, lui, l'admirateur de ce Craddock même qui n'a jamais voulu se soumettre à un contrôle quelconque, a commencé par montrer sa malveillance envers la famille Corralès dès une conférence qui a eu lieu l'année dernière à Munich, et alors qu'il ne pouvait juger de la chose que par les publications faites par M. Corralès lui-même. Au cours de l'article que nous publions plus haut, il montre en tout sa mauvaise volonté. Doit-il reconnaître l'authenticité de ce prodigieux phénomène d'un chœur de cinq ou six voix indépendantes du médium et des assistants? Il s'étend à déplorer les notes criardes et les dissonances de ces voix, qu'il déclare ne plus vouloir entendre, comme si tout l'intérêt du phénomène consistait dans la fidélité de ces chants aux règles de l'harmonie et du contre-point, et comme s'il était nécessaire, pour admirer ce phénomène auditif, de rivaliser avec les suaves chansons de la négresse Betsy, de Miller, ou avec les beuglements de Nana-Sahib, incarné en M. Charles Bailey. Et il plaint ce pauvre M. Corralès, ces pauvres Costaricains, à demi sauvages, qui ne comprennent pas la nullité du phénomène en face duquel ils se trouvent, « n'ayant pas pu faire de comparaisons avec d'autres médiums (en l'espèce les Miller, Bailey et Craddock susnommés). Etrange mentalité, pour ne pas dire autre chose.

MM. Lindo et Alvarado disent croire à la réalité des phénomènes d'Ofélia par suite de ce qu'ils ont vu dans un grand nombre de séances. Aussitôt, M. Reichel s'empresse de dire qu'ils sont des *novices*. Quand il s'agit d'autres personnes qui accusent Ofélia d'une fraude quelconque, M. Reichel trouve leur déposition inattaquable, et ne souffle pas mot au sujet de leur compétence. Quand il parle d'un monsieur et de sa femme, chez lesquels une séance a lieu, et qui doutent de la réalité des phénomènes d'Ofélia, M. Reichel dit aussitôt : *De bonne source, naturellement.*

La personnalité de « Mary Brown » dit à un certain moment que, si tel incident ne s'était pas produit, une lévitation aurait été obtenue. M. Reichel, qui a vu une lévitation quelques instants auparavant, s'empresse d'ajouter : « J'en doute fort. »

Un phénomène de lévitation se produit, malheureusement interrompu par un accident fortuit ; tout ce que M. Reichel trouve à dire, c'est que « l'on trouve bien plus de choses intéressantes sur la question des lévitations dans les ouvrages occultiques » !

Et ainsi de suite. Avec cette malveillance, qu'il ne cherche même pas à dissimuler, M. Willy Reichel nous suppose réellement assez simples pour le croire lorsqu'il déclare hypocritement que son désir est uniquement qu'un groupe de savants à Paris ou ailleurs parvienne à prouver que les phénomènes d'Ofélia sont authentiques, et que lui, Reichel, se trompait ! Le beau moyen de faciliter la venue de Mlle Corralès en Europe, que celui de publier à son sujet ce qu'on a pu lire plus haut !...

Et notre critique continue ainsi en passant d'une *insinuation* à l'autre, durant de longues pages, sans jamais pouvoir porter contre Ofélia une seule *accusation* proprement dite, c'est-à-dire appuyée à une preuve quelconque, si ce n'est pour l'affaire des photographies (1).

Je me trompe ! Il y a l'affaire de la lévitation. On a pu voir en quoi elle consiste. M. Reichel avait constaté, dans une séance précédente, un phénomène de lévitation de la personne du médium avec la chaise sur laquelle il était assis (2) ; il le croit authentique, sans en être absolument s . Dans une autre séance, une nouvelle lévitation fut annoncée ; une faible lueur inattendue permit à M. Reichel « de constater qu'Ofélia se tenait debout sur le bord de la chaise, le pied tendu dans sa direction ; mais au même moment, le médium perdit l'équilibre et tomba sur le sol, entraînant la chaise dans sa chute, le centre de gravité s'était déplacé brusquement ». Les lecteurs demeureront probablement quelque peu déconcertés devant ce récit ; ils ne comprendront pas bien en quoi ce fait justifie les injures de M. Reichel contre cette jeune fille : qu'elle avait voulu se moquer de lui, qu'elle avait fraudé consciemment, etc.

Et pourtant *je défie qui que ce soit de trouver, dans tout le long récit des séances auxquelles M. Reichel a assisté, un autre fait quelconque de fraude* — même de la force de celui qu'on vient de lire et qui, pour toute personne compétente en fait de phénoménologie médiumnique, ne prouve absolument rien. Tout le

(1) Je tiens à déclarer que si je ne discute point cette histoire des photographies et j'ai l'air de faire, comme on dit, au sujet d'elle, la part du feu, ce n'est point que j'attache réellement à ce fait déplorable la signification si odieuse que voudrait lui attribuer M. Reichel. Je préfère ne pas la discuter uniquement parce que je devrais la rattacher à tout un ensemble et un enchaînement de théories et d'hypothèses scientifiques, qu'il me faudrait tout un livre pour présenter et discuter. Quand même je le ferais, je ne serais compris que par un petit nombre, et toute vérité n'est pas bonne à dire. — C. V.

(2) C'est aussi avec la chaise qu'eut lieu la lévitation du corps d'Eusapia, contrôlée par MM. les professeurs Morselli et Porro, de l'Université de Gênes. — C. V.

reste n'est qu'un tissu d'insinuations vagues et venimeuses, ne s'appuyant pas sur le moindre fait.

Mais l'indignation augmente encore quand, en face de ces accusations de fraudes, si injustifiées, on dresse le bilan des faits dont M. Reichel lui-même, malgré sa mauvaise volonté manifeste, a dû reconnaître l'authenticité.

M. Reichel examine Mlle Ofélia et constate qu'elle se trouve dans un état de transe parfaitement réel. « *Je n'ai pas le moindre doute à ce sujet* » — dit-il — ce qui ne l'empêche pas, un peu plus loin, de considérer comme *consciente* la prétendue fraude concernant le phénomène de lévitation. C'est rationnel et c'est honnête !...

M. Reichel constate un phénomène de lévitation de Mlle Ofélia avec sa chaise. « *La chute aurait dû se produire* — écrit-il — *si des forces invisibles n'avaient pas exercé leur action.* »

La voix de « Mary » annonce qu'elle va « essayer de mettre le médium en état de trance, et que l'on entendrait chanter son double ». Alors M. Reichel raconte comment il s'assura de la réalité du sommeil hypnotique de la jeune fille, en la piquant, en la pinçant, etc., et ajoute : « *En attendant, sa voix se faisait entendre auprès du piano que tenait la mère.* » Et un peu plus loin : « *Ofélia, inconsciente, fit entendre sa voix, près du piano, disant qu'elle n'avait pas le désir de reprendre sa place normale dans son corps.* »

Dès la première séance, M. Reichel entend un chœur de six à sept voix qui accompagnent la musique, au piano. Il se dirige vers le piano et *pose sa main sur les lèvres de Mme Corralès, qui tenait le piano* (*cet instrument était placé au côté de la salle opposé de celui où se tenaient le médium et les assistants*) ; *les voix n'en persistent pas moins*, et il semble à M. Reichel qu'un groupe de quelques individus se trouvent *à l'entour du piano, en chantant à pleins poumons*. En ces conditions, M. Reichel veut bien renoncer à l'hypothèse qu'il s'agit d'un groupe de gaillards recrutés par M. Corralès pour jouer le rôle de fantômes; il ne touche que de passage à l'autre hypothèse élégante que les cinq membres de la famille Corralès soient tous ventriloques, ou qu'un graphophone soit caché dans le piano : c'est par une simple formalité qu'il procède au démontage de cet instrument, sans rien y trouver. Il se décide donc à déclarer qu'**il s'agit de voix vraies et indépendantes**.

Le jeune médium écrit, dans l'obscurité absolue, en allemand, en français, en anglais — toutes langues qu'elle ignore, dit M. Reichel, lequel *ne conteste point que ces phénomènes de xénographie soient authentiques.*

Mlle Ofélia, toujours dans la plus parfaite obscurité, *dessine « avec une promptitude extrême », le portrait de M. Reichel sur une feuille de papier blanc que le « professeur » vient de signer : il reconnaît que le portrait est assez ressemblant, et ne peut que s'incliner devant un phénomène si incontestable.*

Eh bien ! je m'occupe de phénomènes médiumniques depuis plus de vingt ans ; la situation que j'occupe dans une revue et dans une société psychiques m'ont permis de voir à l'œuvre bien des médiums — mais je dois déclarer que, *si les affirmations de M. Reichel sont vraies, je n'ai jamais rien vu de pareil à ce qui se produit avec Mlle Ofélia Corralès.*

Les conditions de contrôle sont imparfaites ; soit ! mais elles sont infiniment supérieures à celles dans lesquelles opèrent les Miller et les Craddock, chers à M. Reichel, qu'on laisse libres d'exécuter leurs manipulations derrière les rideaux du cabinet, d'où les voix sortent, naturellement, et sortent une à la fois.

Ce n'est pas tout. Avant de lire le réquisitoire de M. Reichel, j'étais assez bien disposé à croire aux phénomènes de San José, mais je doutais tout de même en me demandant si, après tout, M. Corralès ne pouvait pas être victime de son amour paternel qui pouvait lui faire voir ce qui n'existait pas. Maintenant, je ne doute plus. Non ! les phénomènes de Costa-Rica sont réels ! *Si un homme aussi mal disposé, aussi malveillant que M. Willy Reichel, a dû, malgré tout, reconnaître l'authenticité de la transe d'Ofélia et des phénomènes merveilleux qu'on vient de lire — eh bien! il faut que ces phénomènes soient incontestablement authentiques!*

Et il se confirme qu'il s'agit d'un médium qui mérite d'être étudié, non point par des pseudo-professeurs, mais par de vrais savants. C'est étonnant, mais, dans le déséquilibre qu'on observe sans cesse dans les écrits de M. Willy Reichel, cette affirmation même est répétée sous toutes les formes, à tout moment. Lisez plutôt :

« Ce genre de phénomènes auraient assurément re- » présenté une grande valeur scientifique, si, en prin- » cipe, ils avaient pu être observés par un groupe » d'experts autorisés, qui en auraient établi la sin- » cérité et la réalité.

« Il eût été à souhaiter que de pareilles expériences » eussent été préalablement étudiées par des savants » experts...

« ... Ces conditions, bien méthodiquement appli- » quées à l'éducation physique du médium, pouvaient » faire espérer que dans un ou deux ans, Ofélia de- » viendrait un médium des plus intéressants, en rai- » son des forces dont elle dispose... »

M. Corralès avait donc dit la vérité, quant à l'importance des phénomènes et la force des facultés médiumniques de sa fille. Que toute la famille assistait aux séances, que celles-ci avaient généralement lieu dans l'obscurité, que le contrôle n'était pas tou-

jours suffisant pour des personnes étrangères à la famille — tout cela ressortait clairement des récits de M. Corralès ; il est manifeste que toutes ces conditions ne peuvent pas être changées du jour au lendemain et qu'on peut y parvenir seulement par une série plus ou moins longue de séances.

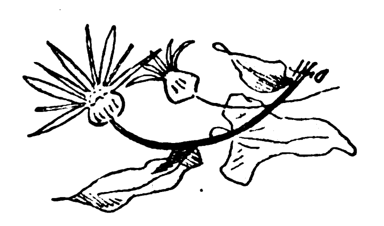
Oui, M. Corralès avait dit vrai. Ses fins étaient des plus pures. Tous ceux qui avaient lu ses lettres, rendues publiques, s'en étaient aisément rendu compte ; je suis mieux encore en état d'en juger par les lettres privées qu'il m'écrivit quand je traitai avec lui le voyage de sa fille à Paris. Bien loin d'avoir des visées ambitieuses, comme M. Reichel l'insinue dans sa rage de calomnie et de diffamation, il ne se rendait à notre invitation qu'avec peine, disant et montrant ne le faire que par un sentiment de devoir, comprenant bien le dommage qu'il y avait à ce que de pareils phénomènes échappassent à l'examen des savants autorisés ; il mettait comme condition de sa venue que sa présence à Paris resterait ignorée jusqu'au bout ; il ne voulait aucune présentation ou manifestation tapageuses ; il ne demandait qu'à vivre retiré durant tout le temps, et, si possible, non pas à Paris même, mais dans la banlieue ; quant au plaisir d'un voyage en Europe, il disait ne pouvoir même pas y songer en des conditions pareilles et avec la préoccupation de l'acte grave qu'il accomplissait. Mlle Ofélia demandait la même chose.

M. Reichel se moque de lui parce que, s'étant enfin aperçu de ses mauvaises dispositions, M. Corralès l'a supplié de songer à ce qu'il allait faire ; de ne pas jeter si légèrement le discrédit, presque le déshonneur sur une famille ; dans l'angoisse qui lui étreignait le cœur, il ajoutait qu'il comprenait maintenant, lui qui n'avait été mû que par un élan d'apostolat et d'enthousiasme, ce qu'était que le martyre auquel ont toujours été voués les novateurs — même les plus grands, les plus illustres. Il y a d'autres martyres que ceux de la croix et du bûcher. Que l'on songe à la situation terrible d'une famille, ainsi exposée à la risée, au mépris même, dans un petit pays où le vide peut se faire autour d'elle, par les effets de la médisance et de la calomnie, par la crainte du ridicule : aimables rapports sociaux rompus ; amitiés charmantes, changées en brouilles et rancunes farouches — situation matérielle même compromise. Reichel, en songeant que tout cela est son œuvre, rit, triomphant, et nous appelle à partager sa bonne humeur, la joie de la vengeance qu'il a cru un instant avoir accomplie.

Eh bien, qu'il se détrompe ! Qu'il ne s'exagère pas la portée du bravo qui lui a été décerné par le directeur des *Psychische Studien*, lequel a eu le grand tort de ne voir dans l'article de Reichel que la publication de documents nécessaires à juger le cas de Costa-Rica, sans avoir su discerner tout ce que l'article même contient, non pas uniquement de ridicule, d'incohérent et d'irrationnel, mais d'injustifié, de calomnieux, de venimeux, d'infamant. Que M. Reichel ne s'y trompe pas ! Déjà quelques-uns parmi les principaux rédacteurs de la revue de Leipzig m'ont écrit spontanément pour protester contre la publication qui y a été faite. C'est la réprobation unanime qui accueillera la vilaine action du soi-disant professeur — réprobation qu'éprouveront, non pas uniquement les spirites, mais les simples chercheurs, toutes les personnes de cœur. C'est M. Willy Reichel qui sort de cette aventure disqualifié, non pas comme homme de science, puisque personne ne s'est jamais imaginé de le considérer comme tel, mais comme homme de raison et de cœur.

Ceux qui étaient disposés à faire un effort pour que les phénomènes de San-José soient examinés par quelques savants sérieux, n'étaient jusqu'ici que des amis de la Vérité ; ils auront au surplus, aujourd'hui, le noble but de réparer une grande injustice.

C. de Vesme.



ERNEST BOZZANO

CONSIDÉRATIONS ET HYPOTHÈSES SUR LES PHÉNOMÈNES DE " BILOCATION "

(*Suite.* — Voir les numéros de Mars et Avril).

IIIe CATEGORIE. — Cas où le fantôme dédoublé n'est aperçu que par des tiers.

Cette dernière catégorie contient des exemples de nature multiforme et de valeur théorique disparate; ceci parce qu'on ne peut exclure de cette catégorie certaines gradations épisodiques susceptibles d'être expliquées aussi bien par l'hypothèse du « dédoublement » qu'avec celle télépathique. Il est impossible d'obvier à cet inconvénient jusqu'à ce que les progrès ultérieurs des études métapsychiques ne mettent en degré de pouvoir délimiter nettement les confins de chaque hypothèse, qui sont pour l'heure si incertains et si discutables que quiconque peut facilement en amplifier la puissance à son gré.

Vu ces circonstances, l'unique critère pour le choix que j'aie trouvé à ma disposition, est celui de fournir des exemples de gradations épisodiques où l'on rencontre les modalités d'extrinsécation coïncidant dans leurs données essentielles avec d'autres qui caractérisent les meilleurs exemples de « dédoublement », de manière à faire pencher la balance des probabilités du côté de cette dernière interprétation. Si l'on pourra ne pas considérer ce critère comme suffisant, il ne manque pourtant pas de valeur inductive, en considérant ce que j'ai dit à maintes reprises, c'est-à-dire que les phénomènes de « dédoublement » n'acquièrent une importance que s'ils sont regardés en bloc, de façon à leur permettre de tirer leur efficacité probative de la concordance entre les modalités multiples et disparates d'extrinsécation qui leur sont propres; c'est ce qui conseillera un critère de choix plutôt large, vu qu'on trouve des exemples qui, si on voulait les analyser singulièrement, semblent incapables d'appuyer la thèse du « dédoublement », mais qui l'étayent au contraire, si l'on entreprend de les considérer dans leurs rapports avec les autres.

Je commencerai par exposer des exemples représentant les degrés les moins caractéristiques de la phénoménologie en question, pour arriver ensuite à d'autres qui répondent mieux à la thèse examinée.

Premier cas. — Dans ce premier cas, les deux hypothèses susdites se trouvent l'une en face de l'autre, pouvant faire valoir chacune des qualités de valeur presque égales, et c'est un exemple représentant un type d'incidents assez fréquents dans la casuistique télépathique.

Je le tire du vol. XI, p. 445, des *Proceedings of the S. P. R.;* il a été recueilli et étudié par le docteur Hodgson. La relatrice et percipiente, Mrs Shagren, raconte ce qui suit :

Un matin vers dix heures après m'être occupée des premiers soins de la maison, je me coiffais devant ma glace, lorsque je vis comparaître Mr. Hendrickson qui paraissait avancer sur la pointe des pieds, et tenait les mains tendues de telle façon que je pensais qu'il voulait les poser sur mes épaules. J'en entendais le pas, et je discernais le craquement des chaussures. Surprise, je me retournai pour aller à sa rencontre ; il en résulte donc que je le vis d'abord dans la glace, puis dans la chambre. En me tournant, je m'écriai : « C'est bien vous ? » Et ce disant, je le vis disparaître. Il avait une apparence absolument naturelle, et était vêtu de la même manière que je l'avais toujours vu.

... Le jour suivant, une jeune amie à moi, qui l'était aussi de la famille Hendrickson, vint me trouver. Je saisis donc cette occasion pour m'informer du lieu de résidence de cette famille, que j'ignorais, car j'avais séjourné pendant plus de quatre ans dans le sud, et la famille Hendrickson avait abandonné le pays avant mon retour. Je demandai en outre si Mr. Hendrickson était encore vivant, sachant qu'il était atteint de phtisie. L'amie me répondit que, d'après de très récentes nouvelles, il devait être encore en vie. Alors, je lui appris que « je l'avais vu le matin précédent ». Mon amie ne s'en étonna pas, et considéra l'apparition comme une prémonition de la mort imminente du malade. Puis elle observa : « La nouvelle de sa mort ne me surprendrait pas, car dans la dernière lettre on me disait qu'il avait eu une hémorragie pulmonaire. En tout cas, j'écrirai de nouveau pour m'assurer s'il est mort ou vivant. »

... Après quelques jours arriva la réponse, dans laquelle Mrs. Hendrickson informait qu'il était encore en vie, bien qu'il n'y eût aucun espoir de guérison : après quoi elle ajoutait que son mari lui avait dit m'avoir vue en rêve le matin même où il m'était apparu. Or, il est à remarquer que, bien qu'il ne fût jamais entré chez moi, il fut à même de décrire ma chambre, et même d'observer au sujet de ma personne : « Elle m'a paru plus grande et plus robuste qu'avant. » — Ce qui est conforme à la vérité : j'ai considérablement grandi et engraissé dans les quatre années écoulées sans nous revoir. — (La veuve de Mr. Hendrickson écrit au Dr Hodgson en confirmant le récit de Mrs. Shagren, ainsi que Miss Dora Edenoff, l'amie dont parle la relatrice.

Comme je l'ai dit, les cas analogues au précédent

se montrent plus ou moins explicables par l'hypothèse de la « télépathie réciproque » ; c'est-à-dire que selon cette hypothèse, Mr Hendrickson ayant, dans le rêve, dirigé sa pensée vers Mrs. Shagren, il aurait ainsi provoqué chez cette dernière une hallucination véridique correspondante, et à son tour Mrs. Shagren, surexcitée par sa vision, aurait provoqué le même phénomène chez M. Hendrickson.

Par contre, la circonstance que Mr. Hendrickson aurait décrit l'endroit où se trouvait Mrs. Shagren, ainsi que les changements survenus dans sa personne, militerait en faveur de l'objectivité de l'apparition. Cette circonstance coïnciderait, d'une part, avec ce que nous avons vu se réaliser dans les cas les plus certifiés de « dédoublement avec transfert à distance », et, de l'autre, me semble difficile à expliquer par la seule hypothèse télépathique.

2e CAS. — Je le tire de la *Revue des Etudes psychiques* (1902, p. 151). M. G. P. H., membre de la *Society f. P. R.*, et personnellement connu du directeur de la revue citée, M. César de Vesme, avait envoyé la relation d'un cas psychique important au journal *The Spectator*, relation qui provoqua l'envoi d'une lettre de confirmation de la part de la personne intéressée dans ce cas. Voici la lettre :

Au directeur du *Spectator*.

Monsieur,

La lettre qui vous a été envoyée par M. G. P. H. et que vous avez publiée dans votre livraison du 1er juin, sous le titre : « La maison du rêve », se rapporte évidemment à un rêve fait par ma femme actuellement décédée. Le récit est exact dans ses grandes lignes, quoique je ne parvienne point à reconnaître l'identité de votre correspondant. Mais la même histoire a été rapportée moins exactement dans les *Diaries* de Sir Mountstuart Grant Duff, cité dans votre article du 25 mai. Il ne sera donc pas superflu que je donne, à mon tour, un court aperçu de cet événement.

Il y a quelques années, ma femme rêva à plusieurs reprises d'une maison, dont elle décrivit l'arrangement intérieur en tous ses détails, quoiqu'elle n'eût aucune idée de la localité où cette édifice se trouvait.

Plus tard, en 1883, j'ai loué à Lady B. pour l'automne, une maison sur les montagne de l'Ecosse, entourée de terrains pour la chasse et d'étangs pour la pêche. Mon fils, qui se trouvait alors en Ecosse, traita l'affaire, sans que ma femme et moi nous visitions la propriété en question.

Lorsque je me rendis enfin sur place, sans ma femme, pour la signature du contrat et pour prendre possession de la propriété, Lady B. habitait encore la maison ; elle me dit que, si je ne m'y opposais pas, elle m'assignerait la chambre à coucher qu'elle occupait d'habitude et qui avait été, pendant quelque temps, hantée par une « petite dame » qui y faisait de continuelles apparitions.

Comme j'étais assez sceptique sur ces affaires-là, je répondis que j'aurais été enchanté de faire la connaissance de sa fantomatique visiteuse. Je me couchai donc dans cette chambre, mais je n'eus la visite d'aucun fantôme.

Plus tard, quand ma femme arriva, elle fut très étonnée de reconnaitre, dans cette maison, celle du rêve. Elle la visita de fond en comble ; tous les détails correspondaient à ce qu'elle avait si souvent vu en songe. Mais, lorsqu'elle descendit de nouveau dans le salon, elle dit : « Pourtant, ça ne peut pas être la maison du rêve, puisque cette dernière avait encore de ce côté une série de chambres, qui manquent ici. » — On lui répondit aussitôt que les pièces en question existaient réellement, mais qu'on n'y pénétrait pas par le salon. Quand on les lui montra, elle reconnu parfaitement chaque pièce. Elle dit pourtant qu'il lui semblait que l'une des chambres à coucher de cet appartement n'était pas destinée à cet usage, quand elle la visitait en rêve. Il résulta, en effet, que la pièce en question avait été tout dernièrement transformée en chambre à coucher.

Deux ou trois jours après, ma femme et moi, nous visitâmes Lady B. Comme elles ne se connaissaient pas encore, je présentai les deux dames l'une à l'autre. Lady B. s'écria aussitôt : « Tiens, vous êtes la dame qui hantait ma chambre à coucher ! »

Je n'ai pas d'explication à donner de cet événement. Ma femme n'a eu, pendant le restant de sa vie, aucune autre aventure de ce genre, que quelques-uns appelleront une coïncidence remarquable et que les Ecossais appelleraient un cas de « double-vue ». Ma chère femme était certainement la dernière personne au monde qui aurait laissé l'imagination battre son train. Je puis donc garantir, ainsi que peuvent le faire d'autres membres de ma famille, qu'elle a pu donner une description exacte et détaillée d'une maison qui était arrangée d'une façon assez spéciale, et cela bien avant qu'elle ou les autres membres de sa famille eussent seulement appris que la maison en question existait.

Vous pouvez librement donner mon nom aux personnes qui s'intéressent sérieusement aux recherches psychiques et qui pourraient désirer obtenir d'autres informations à ce sujet. Dans ce but, j'inclus ma carte de visite. (Mr. G. P. H. donna également au Directeur de la revue le prénom et le nom de Lady B., qui appartient à la plus illustre aristocratie britannique).

Dans ce second cas, l'hypothèse télépathique est rendue beaucoup moins vraisemblable par le manque de tout rapport affectif ou de simple connaissance entre l'agent et le percipient. En outre, il contient des incidents précis de reconnaissance de lieux et d'arrangements vus en rêve ; ceci combiné avec l'identification de la personne dont le fantôme apparaissait en ces mêmes lieux ; tous ces incidents peuvent former des présomptions favorables à l'hypothèse du « dédoublement avec transfert à distance » ; de sorte que cette hypothèse n'est certes pas à exclure du nombre des probables, d'autant plus si l'on considère l'épisode dans ses rapports avec d'autres semblables, mais de beaucoup plus suggestifs rapportés plus haut.

Ajoutons que l'épisode en question peut valoir aussi comme exemple de « précognition », la maison visitée en rêve par la femme du relateur s'étant trouvée être celle où elle alla séjourner plusieurs années après ; si ce fait n'ajoute rien en faveur de l'hypothèse du « dédoublement », il exorbite les confins de celle télépathique.

L'élément précognitif existe également dans les quatre cas ci-après, et s'y retrouve sous la forme de prémonition de mort pour les sujets qui se dédoublèrent. Dans ces circonstances, étant donnés les modes d'extrinsécation de ces cas, l'élément prémonitoire présente quelque valeur inductive en faveur de l'hypothèse du « dédoublement », surtout si l'on tient compte de ce que les cas véritablement typiques de cette nature se déterminent dans les mêmes conditions d'extrême affaiblissement vital du sujet, et plus fréquemment au cours de graves maladies (manifestes ou latentes, peu importe), menaçant l'existence.

Par conséquent, sans parler d'autres indices suggestifs contenus dans les épisodes en question (indices trop fins ou intuitifs pour être concrétés en formules de langage), je répète que leur interprétation dans le sens considéré ici est légitime, à condition pourtant de ne pas les isoler, mais de les considérer solidairement avec une masse homogène d'autres phénomènes ayant une signification qui ne leur est propre, précise et manifeste que lorsqu'ils sont analysés et interprétés cumulativement.

3[e] CAS. — Il s'agit d'un cas très connu, étant survenu à un éminent homme de science anglais, le docteur G. J. ROMANES, et c'est cette raison qui m'induit à le rapporter malgré sa notoriété. Je l'extrais du volume XI, p. 440, des *Proceedings of the S. P. R.*

Le docteur Romanes parle ainsi :

Vers la fin de mars 1878, au cœur de la nuit, et à un moment où je me considérais comme éveillé, je crus voir s'ouvrir la porte située à la tête de mon lit et s'introduire une forme blanche, qui le rasant en passant et s'arrêtant au pied du lit, se posta devant moi, ce qui me permit de voir qu'elle avait la tête et le corps entourés de voiles blancs. Tout à coup, soulevant ses mains, la forme retira les voiles qui lui cachaient le visage, et alors, comme encadrés dans ces mains, je pus distinguer les traits de ma sœur, malade depuis quelque temps dans la maison même. Je l'appelai, en criant son nom, et je la vis alors se dissoudre instantanément.

Le jour suivant (et certainement par suite de l'impression produite en moi par ce fait), je fis venir en consultation le D[r] W. Jenner, lequel diagnostiqua que ma sœur n'avait plus que quelques jours à vivre. Elle ne survécut en effet que peu de temps.

Je jouissais d'une parfaite santé, et n'étais en proie à nulle anxiété d'aucune sorte. Ma sœur était soignée par le médecin habituel de la maison, qui n'avait rien soupçonné de sérieux dans la maladie, de sorte que je ne m'en préoccupais pas, de même que ne s'en préoccupait pas ma sœur elle-même. Je n'eus jamais, ni avant ni après, des expériences de cette sorte.

Si on voulait considérer singulièrement le cas exposé, l'interprétation télépathique paraîtrait encore suffisante ; dans ce cas, il faudrait supposer que le Moi subconscient de la malade aurait eu la perception de sa mort imminente (contrairement à la personnalité consciente qui ne la soupçonnait pas) : cette perception, ravivant en elle ses sentiments de tendresse pour le frère qu'elle allait quitter, aurait déterminé dans la mentalité de ce dernier l'hallucination télépathique correspondante, qui aurait assumé ensuite des formes plus ou moins dramatisées par l'effet du déterminisme associatif chez le percipient.

Telle serait l'interprétattion télépathique du cas ; quant à l'autre interprétation, selon laquelle il peut s'agir d'un phénomène spontané de « dédoublement » en rapport avec la maladie menaçant la vie de la malade, elle apparaît elle-même si claire et si plane (vu sa conformité avec ce qui se réalise en d'autres cas de « dédoublement ») qu'elle n'exige pas d'éclaircissements ou de commentaires.

4[e] CAS. — Je le prends, comme le précédent, dans une étude de Myers, publiée dans les *Proceedings of the S. P. R.* (vol. XI, p. 448). Il fut recueilli et étudié par Gurney ; la percipiente, Mrs. SOPHIE CHAPRONIÈRE, s'exprime en ces termes :

Je me trouvais dans ma chambre à coucher, et j'étais occupée à me déshabiller avec l'aide de ma femme de chambre, Mrs. Gregory, qui était à mon service depuis 41 ans. Au moment où elle me retirait un bracelet, je vis tout à coup apparaître derrière elle, à deux pieds environ de distance, une forme qui lui ressemblait parfaitement. Mrs. Gregory jouissait alors d'une parfaite santé. Je lui dis : Comment, Mrs Gregory, je vois en ce moment votre « double ! » — Souriant, elle répondit : « Vraiment, madame ? » et ne s'en montra nullement impressionnée. Le dimanche suivant, elle déclara ne pas se sentir bien. J'envoyai chercher un médecin, qui diagnostiqua une légère indisposition. Malgré le pronostic bénin, elle expirait soudainement le soir du mercredi. Sa mort eut lieu à la même heure à peu près où son « double » m'était apparu une semaine auparavant. L'événement s'est produit il y a 15 ans. (Signé : SOPHIE CHAPRONIÈRE.)

Gurney nous donne ces autres détails :

Je me rendis chez Mrs. Chapronière pour l'interroger sur le cas rapporté. Elle me dit n'avoir jamais eu d'autres hallucinations ou visions. Le « double » qu'elle avait vu avait entièrement l'aspect d'une personne réelle, et reproduisait exactement les traits de Mrs. Gregory. La mort de cette dernière fut subite ; elle était légèrement indisposée depuis deux jours, chose dont cependant personne ne se préoccupait, Mrs. Gregory continuant à prendre ses repas avec appétit.

La fille de Mrs. Chapronière témoigne qu'elle se rappelle exactement comment sa mère parla de l'apparition au moment où elle la vit, c'est-à-dire une semaine avant la mort de Mrs. Gregory (Signé : E. GURNEY.)

Ce cas ne différant pas substantiellement du précédent, comporte les mêmes éclaircissements et commentaires, au point de vue télépathique comme à celui du « dédoublement ».

5[e] CAS. — Il fait partie d'une très intéressante étude sur les « prémonitions », publiée par Mr. Sidgwick, dans les *Proceedings of the S. P. R.* (Vol. V,

p. 295). Le relateur, Mr. W.-T. CATLEUGH, résidant à Chelsea, 15, Lincoln Street, écrit ce qui suit à la date du 19 décembre 1883 :

Monsieur,

Votre article sur le *Standard* a évoqué en moi le souvenir d'un fait advenu il y a cinq ans, et précisément cinq semaines avant que ma fillette ainée vînt à mourir. L'enfant n'avait jamais été robuste, et pour mieux la surveiller dans son sommeil, j'avais placé son petit lit à côté du mien. Ma femme étant alors malade, nous tenions dans la chambre une lampe continuellement allumée. Dans la nuit dont il s'agit, je dormais en tournant le dos à l'enfant, lorsque je fus tout à coup réveillé par un attouchement à l'épaule. Je me retournai brusquement, pensant qu'elle m'appelait et je vis distinctement sa forme spirituelle s'élever lentement au-dessus du lit, les genoux repliés et les mains jointes en attitude de prière. La pensée que ma fille était morte me traversa l'esprit ; je posai ma main sur son front, que je sentis chaud, et je vis qu'elle respirait régulièrement. Je remarquai aussi que ses bras n'étaient pas hors des couvertures, et qu'au contraire son petit corps était complètement enveloppé en elles.

Le matin suivant, je pris note de l'événement sur mon calepin, convaincu qu'il m'annonçait la mort de l'enfant. Elle jouissait apparemment d'une bonne santé, et pendant cinq semaines encore tout alla bien, mais, à la sixième semaine, le petit ange succombait à une attaque de méningite tuberculeuse. (*Signé :* W. T. CATLEUGH.)

Dans une lettre successive, Mr. Catleugh ajoute :

Je ne vis jamais, ni avant ni après, d'apparition d'aucune sorte, et je n'éprouvai jamais de sensations hallucinatoires de contact. — Je dois introduire une légère rectification au récit que je vous ai envoyé ; c'est qu'en consultant mon calepin de l'année 1879, je constatai que l'inexplicable sensation d'attouchement avec vision successive se produisirent dans la nuit du 1er février, à 1 h. 30 du matin ; d'où il résulte que l'enfant tomba malade six semaines après, et non cinq.

S'il ne s'était agi que d'un rêve, je n'aurais pas pris la peine d'écrire : je déclare solennellement que je fus réveillé par un attouchement mystérieux à l'épaule, comme je déclare que la chambre était éclairée, et que, en me retournant, je vis la forme spirituelle de l'enfant s'élever lentement au-dessus du petit lit, avec une apparence si naturelle à sembler vivante, et qu'enfin je la vis disparaître d'une manière subite... Je n'avais aucune anxiété au sujet de sa santé ; quoique nerveuse et délicate, elle n'avait jamais souffert d'indispositions sérieuses, même des maladies ordinaires de l'enfance, et en ce moment elle semblait mieux portante que jamais. (La femme de Mr. Catleugh, écrit en confirmant tous les détails du récit.)

Ce troisième cas, bien que ne différant pas substantiellement des autres, semble néanmoins difficilement explicable par l'hypothèse télépathique, attendu que la protagoniste était une enfant, et qu'il est logiquement invraisemblable de supposer que son Moi subconscient, ayant eu dans le sommeil la perception de sa fin imminente, ait pu faire surgir dans son cerveau des réflexions correspondantes, par conséquent un sentiment de tendresse filiale envers ses parents qu'elle allait abandonner, de façon à provoquer une hallucination tactile et une autre visuelle chez son père. D'ailleurs, même si nous admettions cette interprétation, tout cela n'expliquerait pas encore le fait de l'intentionnalité évidente de l'épisode, c'est-à-dire : l'intention de l'attouchement par lequel le percipient fut tiré du sommeil et le fit se tourner du côté où avait lieu l'apparition, et l'intention de la pose même de l'apparition, qui, selon la très juste observation de Mrs. Sidgwick, « prouva que ce n'était pas là une simple vision, par ce fait de se montrer montant au ciel en acte de prière, attitude par laquelle on symbolise d'habitude le départ d'une âme, et par laquelle on voulait évidemment transmettre l'idée de la mort ».

Vu que les modes d'extrinsécation exposés exorbitent les confins de l'hypothèse télépathique, il faudra bien convenir que le fantôme apparu avait une genèse différente ; de sorte que l'autre hypothèse, selon laquelle il pourrait s'agir d'un phénomène de « dédoublement », semblerait être la plus admissible.

Il est certain pourtant que cette dernière hypothèse ne parviendrait pas davantage à expliquer le mystère de l'intentionnalité, ce qui ne l'infirmerait pas, d'ailleurs, mais prouverait seulement la nécessité de la compléter par la supposition de l'intervention d'une intentionnalité extrinsèque, ou plus précisément d'une entité spirituelle qui aurait provoqué et conditionné le phénomène dans le but de préparer l'esprit des parents à l'irréparable événement qui les attendaient ; cette supposition pourra sembler hardie à quiconque n'aura pas entrepris des recherches spéciales sur les phénomènes de « prémonition », mais qui s'impose toutefois avec l'irrésistible évidence des faits à ceux qui sont versés sur l'argument.

6e CAS. — Dans ce dernier cas, lui aussi de nature prémonitoire, le fantôme dédoublé a les apparences de décadence physique et psychique qui devaient se réaliser plus tard dans la personne de celui qui subissait le dédoublement.

Je l'extrais du vol. XI, p. 446, des *Proceedings of the S. P. R.* — Il a été recueilli par Myers, qui connut personnellement la relatrice. Au moment où cette dernière écrivait, le protagoniste du fait était encore en vie, ce qui obligae Myers à taire les noms des intéressés. La relatrice-percipiente écrit ce qui suit :

Dans l'automne 1892, je me trouvais à Paris chez un de mes proches parents pour lequel j'avais beaucoup d'affection. Il était avocat et s'était affirmé comme l'un des plus habiles et éminents. Depuis quelque temps, il ne se sentait pas bien, et m'avait écrit, alors que je me trouvais en Angleterre, qu'il se sentait le système nerveux ébranlé et peu apte au travail. Le ton de sa lettre m'avait inquiété ; j'y répondis en lui offrant de venir le trouver, alléguant qu'un changement de climat aurait contribué à ma bonne santé. Je vins effectivement à Paris, où je fus l'hôte de mon parent dans son splendide appartement du boulevard Haussmann.

Il est célibataire, et n'avait auprès de lui qu'un

domestique, qui, selon l'usage parisien, ne couchait pas dans l'appartement, mais dans une chambre au cinquième étage. Nous restions donc seuls pendant la nuit, et nos chambres respectives étaient disposées aux deux bouts d'un corridor, de sorte qu'une série d'autres chambres était située entre les nôtres.

Quelques jours après mon arrivée, je reçus un pli contenant des papiers importants à consulter, ainsi qu'une demande de traduire du français un article de médecine. N'ayant pu le faire pendant la journée, je me proposai de le faire dès que mon parent aurait été au lit, car il avait l'habitude de se coucher de bonne heure. La nuit étant froide, je décidai de faire la traduction dans mon lit. Je lus d'abord plusieurs lettres, puis je me mis au travail avec l'aide d'un dictionnaire, les termes techniques français m'étant quelquefois un peu obscurs. J'expose tous ces détails pour faire comprendre que mon esprit était totalement absorbé par le travail entrepris, et que, non seulement j'étais éveillée, mais que j'étais exempte de toute préoccupation sur la santé de mon parent, auquel je ne pensais pas. Tandis que je traduisais rapidement, je vis de biais — de la façon dont on voit sans lever les yeux — s'ouvrir lentement l'une des portes, et comme il ne pouvait y avoir personne d'autre que mon parent, je pensais qu'il s'était senti agité et était venu à la recherche de compagnie ; par conséquent, sans lever les yeux de sur mon papier, je l'encourageai en disant : « Tu peux venir, je suis éveillée. » Ne recevant pas de réponse, je me retournai de ce côté, et je constatai devant moi une vision effrayante.

Je dois dire d'abord que mon parent était un bel homme sous tous les rapports : de haute taille, proportionné, robuste, de traits parfaitement réguliers, d'apparence sympathique et d'une grande intelligence. Je vis entrer en chancelant dans la chambre un être qui lui ressemblait dans chaque trait; mais il paraissait réduit au dernier degré de la décadence physique et d'imbécilité. Ce corps exténué et courbé ne mesurait que la moitié de sa taille à lui, et les jambes paralysées et trainantes semblaient presque incapables de soutenir cette forme chancelante et épuisée. Elle avait les traits contractés, la mâchoire inférieure pendante, les orbites enfoncés, dans lesquelles des yeux sans expression regardaient sans se fixer dans le vide d'une manière terrifiante. Ce reste d'homme — on ne pouvait le définir autrement — se traina en chancelant à travers la chambre, dirigeant de temps en temps vers moi son regard stupide ; puis il s'avança vers l'autre porte, tâtonnant longuement à la recherche de la poignée, qu'il saisit enfin, tourna, réussit à faire jouer, pour culbuter enfin dans l'autre chambre où il disparut subitement. Je restai assise dans mon lit, glacée d'horreur, regardant cette forme spectrale jusqu'au moment où je la vis disparaître. Alors, je sautai au bas du lit, et traversant le corridor en courant, j'arrivai à la chambre de mon parent. Je le trouvai profondément endormi ; rien, dans son aspect, n'apparaissait qui put se comparer d'aussi loin que possible à cette horrible ressemblance de lui que je venais de voir. Il me fut impossible de m'endormir pour cette nuit, et, durant plusieurs semaines, je restai comme obsédée par ce spectre terrifiant.

Je ne fis naturellement aucune allusion à l'événement avec mes familiers de Paris, mais j'en parlai longuement à ma mère dans mes lettres comme j'en parle ici. Quelques semaines après, mon parent ne ressentant aucune amélioration dans son état de santé, voulut consulter un éminent spécialiste pour les maladies nerveuses, qui le rassura, mais me confia en particulier sa crainte de voir se déclarer une paralysie générale avec un rammolissement cérébral consécu-

Son diagnostic ne fut que trop correct ; au moment où j'écris (automne 1895) mon pauvre parent se trouve dans une maison de santé. Sa maladie empira rapidement, jusqu'à ce que les terribles symptômes du mal se déclarassent dans toute leur violence. Et au moment présent — qu'on le remarque bien — il est réduit à un tel état de décadence physique et psychique, qu'il ressemble d'une manière épouvantable à la forme spectrale apparue devant moi en 1892, dont la manifestation fut probablement providentielle, ayant pour but de prédisposer nos esprits au grand malheur qui nous attendait.

Au moment de l'apparition mon parent avait 43 ans, et était physiquement si beau, avait un aspect si intelligent et des manières si agréables, qu'on ne pouvait imaginer un être plus favorisé par la nature ; enfin, c'était la dernière créature pour laquelle on pouvait craindre une aussi lamentable fin.

L'hypothèse télépathique est, pour ce cas-ci encore, de bien difficile application ; à moins qu'on ne veuille arriver jusqu'à admettre que le moi subconcient de la personne impliquée, ayant eu dans son sommeil la perception exacte de la maladie qui le menaçait, ainsi que la terrifiante vision de l'état de déchéance physique et psychique où il serait tombé après deux ans, aurait ainsi transmis l'image hallucinatoire correspondante à la percipiente, dans les voies cérébrales de laquelle elle se serait ensuite objectivée et dramatisée par l'effet d'un déterminisme associatif.

Voilà les inductions nécessaires à l'interprétation télépathique du cas exposé, inductions que je me borne à rapporter sans les commenter.

A son tour, l'interprétation du phénomène moyennant l'hypothèse du « dédoublement » présente des difficultés non légères à surmonter, quoi qu'elle soit plus admissible que la télépathique. Pour le rendre inexpugnable, il aurait suffi d'une phrase de commentaires ajoutés par la relatrice à son récit, ce qu'elle négligea de faire. Je veux parler de la circonstance que le spectre aurait ouvert les deux portes de la chambre, c'est-à-dire l'une pour y entrer, l'autre pour en sortir. Il est clair que s'il résultait du rapport que la percipiente avait trouvé les portes ouvertes, la thèse de l'objectivité du fantôme n'aurait pas besoin de preuves ultérieures. Ce détail de première importance ayant été négligé, et Myers n'ayant pas demandé d'éclaircissements à ce sujet, il s'ensuit que, scientifiquement parlant, on ne peut pas tenir compte de ce que la relatrice affirme à cet égard, vu qu'on remarque en de nombreux cas de télépathie comment les percipients voient des fantômes ouvrir des portes que l'on constate ensuite certainement fermées, ou, en d'autres termes, qu'il est démontré que certaines particularités complémentaires d'une hallucination télépathique sont bien souvent de nature purement subjective, et se déterminent par voie d'association chez le percipient.

Par contre, il faut reconnaitre que, si l'on veut analyser à fond ce cas spécial, il est facile de trou-

ver des incidents et d'avancer des arguments en faveur d'une action réelle exercée par le fantôme sur les portes ; et cela d'abord parce que le percipient, à propos du second des épisodes en question, s'exprime en ces termes : « Puis il se dirigea vers l'autre porte, tâtonnant longuement à la recherche de la poignée, qu'il saisit enfin, tourna, réussit à faire jouer, pour culbuter enfin *dans l'autre chambre*, où il disparut subitement ». Cette période décrit une action réelle et complexe, y compris le fait d'avoir vu le fantôme culbuter *dans l'autre chambre*, action qui diffère *totalement* des modes d'extrinsécation des visions habituelles subjectives de portes ouvertes par des fantômes. En second lieu, parce que la circonstance de trouver fermée une porte lorsqu'on est bien sûr de l'avoir vu ouvrir, a pour effet de combler de stupeur le percipient, de sorte que la circonstance demeure imprimée dans son esprit, et il ne manque pas de la relever avec emphase chaque fois qu'il en parle ou en écrit, comme il résulte justement des recueils de faits congénères. De là, la supposition que si la relatrice du cas en question avait découvert que les portes ouvertes par le fantôme étaient restées fermées, elle n'aurait pas manqué de le faire remarquer ; d'autant plus accourant aussitôt, comme elle le fit, au lit du parent, elle aurait dû l'observer instantanément. Donc, le fait de ne pas l'avoir observé acquiert dans ces conditions une certaine valeur probative dans le sens que le percipient ait effectivement trouvé les portes ouvertes ; dans ce cas, on comprendrait que cette circonstance, en elle-même si naturelle, n'ait pas appelé l'attention de la relatrice, et que cette dernière, conséquemment, ait négligé de faire allusion à la chose, qui, pour elle, manquait d'inté-

Voilà les inductions que suggère le cas examiné ; elles m'ont paru suffisamment rationnelles et légitimes pour pouvoir être rapportées ici. Cependant, je me borne à le faire par devoir de commentateur, sans leur faire jouer le rôle de bonnes preuves, puisque les inductions et les probabilités ne suffisent pas à légitimer une hypothèse scientifique. Il ne me reste donc qu'à déplorer l'oubli survenu et à passer outre.

Encore quelques mots sur les perplexités pour l'explication que ces cas présentent au point de vue d'une interprétation objective. L'une de ces perplexités consiste en ceci : que dans l'épisode en question, il ne s'agirait pas seulement de « dédoublement », mais en même temps d'une sorte de « représentation » prémonitoire à laquelle se serait assujetti le « corps fluidique » de la personne impliquée. Cette perplexité en ferait surgir une autre : « Assujettissement volontaire, ou inconsciemment conditionné par l'œuvre d'une entité spirituelle, comme le suppose la relatrice ? » — Qu'en savons-nous, hélas ? — Le temps n'est pas encore venu pour résoudre certaines énigmes métapsychiques ; mieux vaut les laisser sans solution, que s'aventurer dans un labyrinthe d'inductions prématurées.

***

La catégorie présente, qui traite des cas où « le fantôme n'est aperçu que par des tiers », paraîtrait incomplète si l'on n'y exposait pas d'exemples d'un groupe quantitativement abondant, quoique qualitativement faible, appartenant à la catégorie en question, et comprenant certaines formes analogues de dédoublement, tels qu'ils se produisent au lit des moribonds et se révèlent à des individus sensitifs, qui assistent de cette manière aux processus de séparation entre le « corps fluidique » et l'organisme somatique.

On comprendra que si l'on veut considérer singulièrement ces formes de clairvoyance, elles ne pourront revêtir une valeur probative appréciable, étant donné qu'on ne dispose pas encore, pour le moment, de critères de preuves pouvant servir à en rechercher l'admissibilité. Néanmoins, si on les compare entre eux, si on les considère relativement à la phénoménologie susdite, on en constate aussitôt la valeur inductive, car on y voit que ces mêmes visualisations, d'une part, concordent entre elles malgré toutes les différences de temps et de lieux, et malgré les conditions psychiques variées où elles se réalisent : normales, extatiques, magnétiques, hypnotiques, médiumniques, et de l'autre, correspondent dans toutes leurs particularités essentielles à ce qui se produit dans les autres groupes constituant la classe des manifestations de « dédoublement ».

Parmi les voyants les plus fameux de ce genre de visualisations, il faut citer Andrew Jackson Davis, qui raconte avoir assisté une trentaine de fois à des manifestations semblables (*Penetralia*, p. 308), dont l'une alors qu'il assistait à la pendaison d'un fameux criminel. Ses descriptions à ce sujet sont toujours intéressantes ; seulement les meilleures d'entre elles sont trop longues pour les rapporter dans cette œuvre, exorbitant déjà les limites d'un article.

Je citerai de courts exemples de ce genre, en commençant par un épisode où la visualisation du « dédoublement » apparaît en forme embryonnaire, pour arriver rapidement à des cas précis et définis.

6e CAS. — Mrs. MORGAN, dans l'ouvrage : *From matter to spirit* (p. 127), parle d'une femme du peuple, J. D.—sans instruction « et qui, certainement, n'avait jamais entendu parler des graduations variées par lesquelles les visions spirituelles se manifestent aux sensitifs », laquelle, ayant assisté aux derniers instants d'un enfant, lui raconta ce qui suit :

Je veillais un enfant malade en compagnie de sa mère. Il avait deux ans et demi, et avait été pris de convulsions qui lui faisaient garder le lit depuis trois ou quatre jours. La mère tenait une main sous la tête de son enfant, et je l'aidais de l'autre côté du lit. Dans la cheminée, située en face de moi et du côté où se tenait la mère, s'élevait une flamme brillante. Tout à coup je vis cette flambée s'obscurcir à cause de quelque chose d'opaque qui était venu s'interposer entre moi et la cheminée, et ce je ne sais quoi flottait continuellement en avant et en arrière. Je fis observer à la mère ce fait étrange, mais elle répondit qu'elle ne voyait rien. Pendant ce temps, les convulsions de l'enfant avaient cessé ; il s'était abandonné inerte sur son petit lit, et demeura dans cet état jusqu'au moment où, vers dix heures, il cessa de vivre. Je commençai à percevoir l'obscurcissement du feu

une heure avant que l'enfant mourût, et le phénomène persista jusqu'au moment où il exhala son dernier soupir. Dès lors, je revis la flammme claire et brillante.

7ᵉ CAS. — Mrs. MORGAN encore, dans le livre cité (p. 128) ajoute cet autre épisode, déjà plus évolué que le premier, où elle fut en partie percipiente en même temps qu'une amie douée de sensitivité plus grande.

Moi-même — écrit-elle — je me trouvai une fois au chevet d'un mourant en compagnie d'une amie que je savais douée de sensitivité pour les visions spirituelles. Au moment où la respiration du moribond se changea en râle, je vis une blanche nébulosité surgir de son corps et s'arrêter à deux ou trois pouces de distance. Je remarquai que ma compagne regardait elle aussi attentivement. Son regard, qui rayonne toujours une étrange luminosité lorsqu'elle aperçoit des choses invisibles pour les autres, s'était distrait à un moment donné de la muette contemplation du moribond pour se fixer plus haut, vers la tête du lit; puis, se rabaissant un peu, s'était pris à fixer le vide avec une attention extrême, en persévérant plus d'une minute. Je la regardais interrogativement, mais elle se taisait.

Elle m'expliqua plus tard : Je voyais une blanche nébulosité surgir des couvertures, chose que j'avais déjà pu voir en d'autres circonstances, lorsque mon attention fut appelée vers la tête du lit, où une petite nuée de trois ou quatre pieds de hauteur, dont émanait une nébulosité entre les lumières diurne et lunaire, se condensait en colonne. A l'intérieur de cette nuée on discernait une luminosité plus grande, qui devenait de plus en plus brillante au centre, tandis que du centre à la circonférence tout paraissait lancé dans un mouvement vertigineux. Je revis de nouveau ce phénomène au moment où le malade exhalait son dernier soupir; et alors cette colonne parut s'élever et disparaître.

8ᵉ CAS. — SARAH UNDERWOOD, dans le livre : *Automatic, or spirit writing* (p. 302), parle d'une doctoresse en médecine qui s'exprime avec elle en ces termes à propos d'une expérience semblable au lit d'un mourant :

Il y a quelque temps — raconte la doctoresse — on transporta à ma maison de santé un monsieur que je ne connaissais pas et qui se trouvait en des conditions assez graves pour ne permettre aucun espoir. Il languit pendant deux jours, puis mourut tandis que je me trouvais à son chevet, navrée de ne rien pouvoir faire pour lui.

Comme je voyais qu'il lui restait peu d'instants à vivre, je songeais aux moyens d'avertir la famille, lorsque je sentis tout à coup l'impression d'une « présence » à mon côté; me retournant, je restai comme foudroyée en voyant près de moi le malade en personne, expiré à l'instant même. Cette forme spirituelle paraissait ignorante de ma présence, et regardait son propre cadavre avec une expression de grande stupeur mêlée d'effroi. Je me mis un moment à contempler aussi le corps rigide; lorsque je me retournai, cette forme avait disparu; mais la conviction était restée en moi que j'avais assisté au départ d'une âme.

9ᵉ CAS. — Mrs. FLORENCE MARRYAT, dans l'ouvrage *The spirit world* (p. 128), raconte l'épisode suivant :

Je compte parmi mes plus chères amies une jeune dame appartenant aux hautes classes de l'aristocratie, qui est douée de facultés médiumniques merveilleuses, quoique la chose ne soit connue que de rares intimes, à cause des éternels préjugés... Il y a quelques années, elle eut le malheur de perdre sa sœur aînée, alors âgée de vingt ans, emportée par une féroce pleurésie. Edith (je désignerai par ce nom le jeune médium) ne voulut pas se détacher un instant du chevet de sa sœur, et là, passée en conditions de clairvoyance, elle put assister au processus de séparation de l'esprit et du corps. Elle me racontait que durant les derniers jours de sa vie terrestre, la pauvre malade était devenue inquiète, surexcitée, délirante, et se retournait sans cesse dans son lit en prononçant des phrases et des paroles sans suite. C'est alors qu'Edith commença à percevoir une sorte de nébulosité légère, semblable à une fumée, qui venait se réunir sur sa tête, et, se répandant et se condensant graduellement, avait fini par assumer les proportions, les formes et les traits de la sœur mourante, de façon à lui ressembler dans chaque détail, exception faite pour son apparence incolore. Cette forme flottait dans l'air, le visage en bas, surexposée à quelques pieds de la malade.

A mesure que le jour déclinait, l'agitation de la malade se calmait, remplacée vers le soir par un épuisement profond, précurseur de l'agonie. Edith contemplait avidement sa sœur : le visage devenait livide, le regard s'obscurcissait, mais en haut la forme fluidique s'empourprait et semblait s'animer graduellement de la vie qui abandonnait rapidement le corps. Un moment après, l'enfant mourante gisait inerte et sans connaissance sur les oreillers, mais la forme s'était désormais transformée en un esprit vivant. Cependant des cordons de lumière, semblables à des fluorescences électriques, la rattachaient au cœur, au cerveau, et aux autres organes vitaux. Le moment suprême arrivé, l'esprit oscilla quelque temps d'un côté à l'autre, pour venir ensuite se placer debout à côté du corps inanimé. Il était en apparence très faible, et à peine capable de se soutenir, mais était la reproduction exacte de ce corps.

Et tandis qu'Edith contemplait cette scène merveilleuse, voici que se présentèrent deux formes lumineuses dans lesquelles elle reconnut son propre père et sa grand'mère, expirés tous deux dans cette même maison. Elles s'approchèrent toutes deux de l'esprit nouveau-né, le soutinrent affectueusement, l'étreignirent dans leurs bras, tandis que sa tête s'abandonnait complètement sur l'épaule paternelle. Ils restèrent ainsi quelque temps, jusqu'au moment où l'esprit parut prendre des forces; alors, ils arrachèrent les cordons de lumière qui le liaient encore au corps, et, le serrant toujours dans leurs bras, se dirigèrent vers la fenêtre, passèrent en volant, s'élevèrent et disparurent.

10ᵉ CAS. — WILLIAM STAINTON MOSES, publiait dans le *Light*, à la date du 9 juillet 1887, la relation suivante d'une expérience personnelle :

J'eus récemment, et pour la première fois de ma vie, l'occasion d'étudier les procédés de transition de l'es-

prit. J'appris tant de choses de cette expérience, que je me flatte d'être utile à d'autres en racontant ce que j'ai vu... Il s'agissait d'un proche parent à moi, âgé de presque quatre-vingts ans, qui s'avançait vers la tombe sans y être attiré par quelque maladie spéciale... Je m'étais aperçu par certains symptômes, en apparence insignifiants, que sa fin était proche, et j'étais accouru pour accomplir mon triste et dernier devoir...

Grâce à mes sens spirituels, je pouvais discerner qu'autour de son corps et au-dessus se massait l'aura nébuleuse avec laquelle l'esprit devait se former un corps spirituel ; et je percevais qu'elle augmentait à mesure de volume et de densité, quoique soumise à des variations continues en plus ou en moins, selon les oscillations subies dans la vitalité du mourant. Je pus ainsi remarquer que parfois un léger aliment pris par le malade ou une influence magnétique dégagée par une personne s'approchant de lui, avait pour résultat d'aviver momentanément le corps, rappelant l'esprit en arrière. Cette aura semblait donc continuellement en flux et en reflux.

J'assistai à cet identique spectacle pendant douze jours et douze nuits, et bien que depuis le septième jour déjà le corps eût donné des signes évidents de son imminente dissolution, cette merveilleuse fluctuation de la vitalité spirituelle en voie d'extériorisation persistait, toujours égale. Par contre, la coloration de l'aura avait changé; cette dernière prenait en outre des formes de plus en plus définies à mesure que l'heure de la libération s'approchait pour l'esprit. Vingt-quatre heures seulement avant la mort, lorsque le corps gisait inerte, les mains croisées sur la poitrine, le processus de libération se prit à progresser sans reculs. Au moment suprême, je vis apparaître des formes d' « esprits gardiens » qui s'approchèrent du mourant, et, sans aucun effort, séparent l'esprit de ce corps épuisé.

En même temps, on déclara que ce corps était mort. Il pouvait se faire qu'il en fût ainsi ; en effet, le pouls et le cœur ne donnaient pas signe de vie, et le miroir ne se voilait pas sous l'influence de l'haleine ; et pourtant les « cordons magnétiques » liaient encore l'esprit au cadavre, et y restèrent durant 38 heures. Je crois que si, pendant cette période, des conditions favorables s'étaient réalisées, ou si une puissante volonté avait agi sur le cadavre, on aurait pu rappeler l'esprit dans le corps. La résurrection de Lazare n'aurait-elle pu se produire dans ces mêmes circonstances ?... Lorsque les « cordons » se brisèrent enfin, les traits du défunt, sur lequel on lisait les souffrances subies, se rassénèrent complètement et s'impreignirent d'une ineffable expression de paix et de repos.

Voilà les récits des sensitifs, auxquels j'opposerai un passage de la relation bien connue du docteur Wiltse sur une expérience personnelle d' « autoscopie », qu'il fut à même d'observer pendant la période critique d'une très grave maladie qui le conduisit au bord de la tombe ; les lecteurs auront ainsi le moyen de se rendre compte jusqu'à quel point les phénomènes de visualisation du « corps éthérique d'autrui en voie d'extériorisation » concordent avec ce qui se révèle parfois aux mourants sur ces processus de « dédoublement » de leur propre « corps éthérique ».

Le cas du docteur Wiltse fut rigoureusement étudié par le docteur Hodgson et Myers, et compte parmi les cas les mieux authentiques que l'on connaisse. Il suffit de dire que les principaux témoins du fait signèrent devant notaire une attestation jurée certifiant que le docteur Wiltse raconta sa vision au moment où il reprit connaissance après une crise comateuse simulant la mort.

Je dois ajouter que pendant l'extrinsécation du phénomène, se réalisèrent des « transferts à distance du corps éthérique », avec perceptions véridiques de situations éloignées, incidents que je ne citerai pas, devant m'en tenir ici à la reproduction des passages où le relateur expose ce qu'il lui fut donné d'observer pendant le « dédoublement » de son « corps éthérique ».

Pour le récit intégral, je renvoie les lecteurs au vol. VIII, p. 180, des *Proceedings of the S. P. R.*

11e CAS. — Après avoir décrit les phases de sa maladie jusqu'au moment où, se sentant mourir, il dit son adieu suprême à ses parents et à ses amis, le docteur WILTSE poursuit :

... Je restai quatre heures environ sans que mon pouls battit et sans qu'on perçût les battements de mon cœur ; c'est ce que m'apprit le Dr Raynes qui se tenait à mon chevet. A un moment donné, plusieurs des personnes présentes me crurent mort, et la nouvelle s'étant répandue au dehors, les cloches du village sonnèrent mes funérailles...

Je crois m'être trouvé en des conditions d'inconscience absolue ; naturellement, je n'essayerai pas d'en préciser la durée, vu qu'une minute ou un siècle parcourus dans cet état sembleraient identiques. Cependant, je repris conscience pour m'apercevoir que je me trouvais encore dans le corps, bien que j'eusse l'impression qu'entre mon corps et mon Moi, il n'y avait plus rien de commun. Etonné et joyeux, je contemplais pour la première fois moi-même — c'est-à-dire mon Moi réel — qui se trouvait resserré de toutes parts par le « non-moi » qui l'emprisonnait comme en un sépulcre d'argile.

Avec tout l'intérêt d'un professionnel de médecine, je scrutais les merveilles anatomiques de mon corps, où, intimement rattaché, et comme imprégné dans chaque tissu, je me trouvais, Moi, c'est-à-dire l'âme vivante de ce corps inanimé. Je m'aperçus que le tissu cutané marquait les confins extérieurs du tissu — si j'ose dire — animique. Je comprenais parfaitement ma condition, et, avec un calme absolu, je raisonnais ainsi : « Je suis mort, dans le sens conféré par l'usage à cette parole ; pourtant, je me sens plus homme que jamais, et je vois que je vais me séparer du corps ». — Je veillais donc sur l'intéressant processus de séparation entre le corps et l'âme. Grâce à un pouvoir apparemment extrinsèque, mon Moi se sentait poussé et repoussé latéralement, en avant et en arrière, avec le mouvement d'un berceau ; et, par l'œuvre de ce mouvement, les liens qui l'unissaient aux tissus du corps, se rompaient graduellement. Après quelque temps, les mouvements latéraux cessèrent, et simultanément à la plante des pieds, à leurs extrémités digitales, puis aux talons, je ressentis comme le déchirement d'innombrables petits fils ; cela fait, je commençai à me sentir lentement tirer des pieds vers la tête, de la même manière qu'on tirerait un cordon de caoutchouc. Je me rappelle parfaitement que lorsque j'arrivai à la hauteur de la hanche, je pensai : « Maintenant, il n'y a plus de vie au-des-

sous du fémur ». Je ne me souviens pas du moment où je sortis aussi de l'abdomen et de la poitrine, mais je me rappelle clairement celui où tout mon Moi s'était condensé à la tête, moment où je fis cette réflexion : « Je me trouve à présent réuni dans la tête ; bientôt je serai complètement libre. » Puis, je sentis comme si je m'étais trouvé tout entier à la périphérie du cerveau, et si j'avais été vide à l'intérieur ; puis, comme si j'en avais légèrement comprimé les membranes dans toutes les directions ; puis, comme si je m'étais infiltré à travers les sutures du crâne, et finalement je me vis émerger du crâne à la façon d'un corps membraneux dont les parois se seraient aplaties pour passer à travers une fente. Je me rappelle très bien que je m'apparaissais à moi-même quelque chose de semblable à une « méduse » pour ce qui regarde la forme et la transparence... En émergeant de la tête, je me sentais poussé et repoussé en haut et en bas, puis latéralement comme une bulle de savon encore adhérente à la canule, jusqu'à ce que je me vis surgir du corps et me sentis descendre légèrement au sol, où je me développai graduellement jusqu'à assumer les proportions d'un homme.

Je me voyais transparent, de couleur bleue, et parfaitement nu. Cette dernière circonstance me gênait ; pour éviter les regards des deux dames que je voyais devant moi, ainsi que des autres personnes présentes, je m'enfuis vers la porte qui était ouverte. Cependant, lorsque j'y arrivai, je me revis soudainement habillé. Rassuré sur ce point, je me retournai pour revenir sur mes pas et rester avec mes familiers. Dans mon mouvement, mon coude gauche se trouva au contact du bras d'un monsieur qui se tenait sur le seuil de la porte. A ma surprise, son bras passa à travers le mien sans y trouver de résistance, tandis que les deux sections du mien se réunissaient de l'autre côté sans que je m'en aperçus, comme si elles avaient été aériformes. Je regardai immédiatement ce monsieur en face pour tâcher de comprendre s'il s'était aperçu du contact, mais il n'en donnait aucun signe et contemplait tristement le lit abandonné par moi en ce moment. Je regardai avec lui de ce côté, et vis mon propre corps gisant légèrement tourné du côté droit, les jambes étendues et les bras croisés sur la poitrine. La pâleur de ce visage m'impressionna ; je ne m'étais plus regardé dans un miroir depuis plusieurs jours, et ne me figurais pas en être réduit à de tels extrêmes de pâleur... Je vis plusieurs personnes, assises et debout, autour de mon cadavre, et remarquai particulièrement deux femmes, pleurant agenouillées à ma gauche. Je sus ensuite que l'une était ma femme et l'autre ma sœur ; mais je n'avais à ce moment aucune conception précise d'individualité ; femme, sœur, amis, étaient pour moi la même chose. Je ne me rappelais pas qu'il existât des degrés de parenté, ou, pour le moins, je n'y pensais pas. Je pouvais discerner les sexes, et rien de plus... « Comme je me sens bien ! — pensais-je — il y a quelques instants je souffrais terriblement ; le changement qu'on appelle « mort », et qui effraye tant, vint me délivrer ; puis ce changement est passé aussi, et je me retrouve homme comme auparavant, vivant et pensant ; oui, pensant plus lucidement qu'avant ; et je ne serai plus malade ; il ne me faudra plus mourir ! »... Je m'aperçus alors qu'un fil très mince, semblable à un filament d'airaignée, partait de mon occiput et allait se rattacher à mon corps à la base du cou...

Ici, le docteur Wiltse raconte comment il sortit en esprit de la chambre et se transporta loin de là ; entre autres, il assista à des visions symboliques complexes ; puis il décrit ainsi son retour à la vie :

Sans que j'y eusse songé, et sans le moindre effort de ma part, mes yeux corporels se rouvrirent. Je regardai mes mains, puis le lit sur lequel j'étais étendu, et, m'apercevant d'être encore dans le corps, déçu et étonné, je m'écriai : « Qu'est-ce qui est donc arrivé ? Devrai-je mourir une seconde fois ? » — Je me sentais extrêmement faible ; néanmoins je trouvai la force de raconter aux assistants ce qui m'était arrivé, malgré que de toute part on m'enjoignit de ne point parler. Aussitôt après, je fus saisi d'efforts vomitifs irréfrénables et terribles...

Voilà le récit du docteur Wiltse. Je parlerai brièvement de certaines concordances existant entre cette auto-observation de « dédoublement » et les phénomènes rapportés plus haut de « dédoublement » d'autrui.

En négligeant les concordances trop évidentes, comme celles qui se rapportent à l'existence d'un fluide, ou « aura », qui s'extérioriserait de l'organisme du mourant pour se concréter ensuite en un « corps éthérique », identique dans la forme à celui « somatique » — je remarquerai qu'on rencontre dans cette relation des incidents d' « autoscopie interne », analogues à ceux décrits par les sensitifs, ainsi que le phénomène de la visualisation de filaments fluidiques reliant le « corps éthérique » au « corps somatique », et celui des oscillations latérales auxquelles serait soumis le « corps éthérique » dans les procédés de libération du corps « somatique » (détail tellement inattendu *a priori*, qu'au point de vue hallucinatoire on ne comprendrait pas comment la fantaisie de tant d'hallucinés ait pu s'accorder pour l'inventer) ; auquel phénomène se rattacherait un autre incident ainsi décrit par Mrs. Marryat : « L'esprit oscilla quelque temps d'un côté à l'autre, *pour venir ensuite se placer debout à côté du corps inanimé* » ; incident auquel correspond l'expression du docteur Wiltse : « En émergeant de la tête..., *je me sentis descendre légèrement au sol* » (c'est-à-dire à côté du corps inanimé). Je ferai noter encore le phénomène de la retraite de l'esprit vers la tête, en commençant par les extrémités plantaires ; ce phénomène fut ainsi décrit par Jackson Davis, à l'occasion de la mort d'une dame de soixante ans : « Le cerveau attira à lui les éléments électriques, magnétiques, moteurs, vitaux, sensitifs répandus partout dans l'organisme : de façon que la tête en fut comme illuminée ; et tandis que, d'une part, les extrémités du corps devenaient glacées et semblaient obscures à mes regards, de l'autre, le cerveau rayonnait toujours davantage une luminosité spéciale ; cette description correspond aux expressions du docteur Wiltse : « Simultanément à la plante des pieds, à leurs extrémités digitales, puis aux talons, je ressentis comme le déchirement d'innombrables petits fils ; cela fait, je commençai à me sentir lentement tirer des pieds vers la tête, de la même manière qu'on tirerait un cordon de caoutchouc. »

Puisque nous parlons de concordances, il est intéressant de faire observer que l'on rencontre, parmi les croyances traditionnelles communes aux peuples primitifs, des récits d'épisodes identiques, ce qui ne peut que faire penser qu'ils doivent se fonder sur des faits réels. Voici en quels termes un missionnaire revenant de l'archipel de Taïti (Polynésie), expose les croyances à ce sujet des indigènes :

Au moment de la mort — écrit-il — ils croient que l'âme se retire vers la tête, pour en sortir ensuite et subir une absorption lente et graduelle en Dieu, dont elle émane... Curieux et intéressant est le fait que les Taïtiens croient à la sortie d'une substance réelle, qui aurait une forme humaine ; et ils le croient sur la foi de certains d'entre eux doués de clairvoyance, lesquels affirment qu'aussitôt que le mourant cesse de respirer, se dégage de sa tête une vapeur qui se condense en haut, à une petite distance du corps, et reste rattachée à lui au moyen d'une sorte de cordon formé par cette même substance. Cette substance — affirme-t-ils — augmente rapidement de volume, et assume en même temps les formes du corps dont elle émane ; et lorsqu'enfin ce dernier est devenu froid et inerte, le cordon qui rattachait l'âme au corps se dissout, et l'âme libérée s'envole, assistée en apparence par des messagers invisibles. (*The Metaphysical Magazine*, octobre 1896.)

Nous avons ici une description qui répond dans ses moindres détails à celles que nous donnent aujourd'hui nos voyants. Ceci posé, il ne me semble ni logique, ni sérieux, de vouloir expliquer ces concordances en recourant à l'hypothèse des « coïncidences fortuites » ; et d'autre part, comme les Taïtiens ne peuvent avoir tiré leurs croyances des peuples civilisés, et que ceux-ci ne peuvent pas avoir été les chercher chez les Taïtiens, il faudra reconnaître qu'une supposition valide émerge de ces rapprochements en faveur de l'objectivité des phénomènes signalés par les voyants.

Il est inutile d'ajouter d'autres commentaires aux coïncidences énumérées, par elles-mêmes si éloquentes et suggestives ; c'est ce qui m'induisit à accueillir dans cette classification aussi les phénomènes de « visualisation » du genre qui nous occupe, dans l'attente (ou espoir) que les progrès futurs des études métapsychiques transforment un jour ces coïncidences en autant de bonnes preuves auxiliaires au service de la thèse avancée.

Bien que ces expressions de prudente expectative se rapportent à la toute dernière et très spéciale section de « visualisations », je comprends néanmoins l'opportunité de l'étendre à la phénoménologie étudiée tout entière.

Aussi, en terminant cette partie de mon travail, je m'empresse de répéter que point ne fut mon intention de recueillir une casuistique à caractère scientifique, mais plutôt uniquement à intérêt psychologique ; bien que, *dès à présent*, on ne doive pas la considérer comme dénuée de valeur inductive, si l'on tient compte de ce que j'ai toujours fait remarquer avec insistance, c'est-à-dire du fait de l'accord avec lequel ces formes variées de phénoménologie, toutes convergentes vers une même démonstration, s'extériorisent simultanément en des contrées diverses, et se répètent de façon identique à différentes époques. Tout cela mérite pour le moins une profonde réflexion, et tend à infirmer les conclusions auxquelles arrivèrent les plus éminents psychologues et mythologues contemporains — de Herbert Spencer à Goblet d'Alvielle — au sujet de la genèse de l'animisme primitif et des croyances religieuses en général.

(*La fin au prochain numéro.*)

Une Conférence du Professeur BARRETT SUR LES PHÉNOMÈNES DITS DE "POLTERGEIST"

Dans une conférence qu'il a faite dernièrement à la Société des Recherches Psychiques, à Londres, le Prof. Barrett, de l'Université de Dublin, parla des phénomènes dits de *poltergeist;* ses paroles intéresseront d'autant plus nos lecteurs depuis qu'ils connaissent les faits observés par M. H. Durville à Montmorency. Il commença par expliquer la signification exacte de ce mot allemand, un mot qui n'en a pas d'exactement correspondant en langue anglaise, bien qu'on le traduise habituellement par *hobgoblin.* Il dérive de *polter* — faire du bruit — et *geist* — fantôme, esprit. C'est un terme qui s'adapte très bien à une classe de phénomènes qui n'ont aucune cause apparente et sont essentiellement sporadiques, puisqu'ils se manifestent tout à coup et cessent de la même manière. Ils diffèrent des *hantises* en ceci,

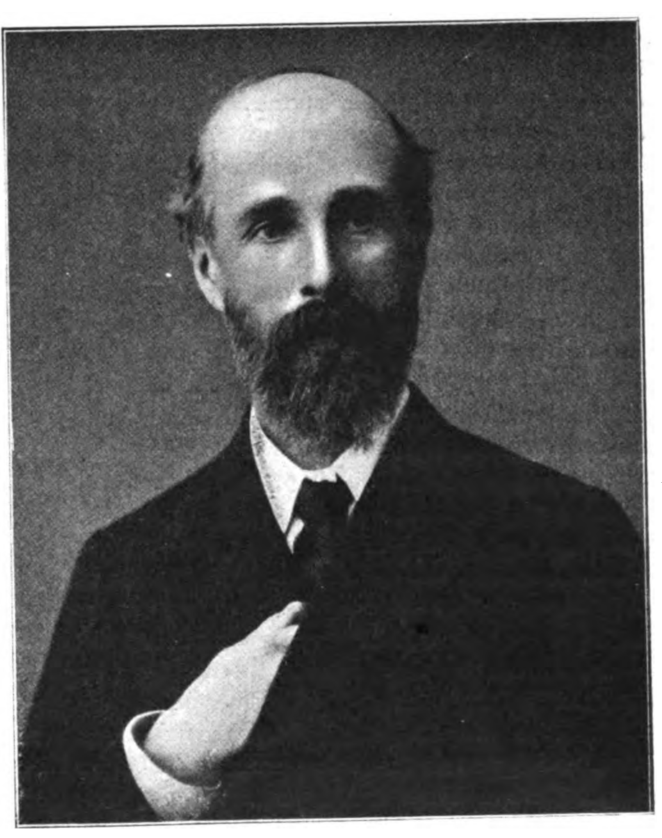
qu'ils paraissent se rattacher plutôt à une personne qu'à un lieu, ou plutôt à une personne dans un lieu indiqué, et, à de très rares exceptions près, sans qu'on voie de formes fantomatiques. Les phénomènes paraissent avoir quelque intelligence derrière eux, puisqu'ils répondent aux questions par des raps. Parfois, cette intelligence paraît être en rapport télépathique avec la pensée de quelqu'un. Dans un cas, le conférencier demanda silencieusement quatre fois un certain nombre de raps, et chaque fois on lui répondit correctement. Les mouvements auxquels il assista n'étaient pas tels que peut les produire la gravitation ou une autre attraction quelconque.

Les phénomènes, bien qu'ils soient plus fréquents durant la nuit, ont lieu quelquefois en pleine lumière, lorsque les yeux des observateurs surveillent strictement. On entendit sonner des sonnettes, et la sonnerie continua quand tous les fils des clochettes furent coupés. Des pierres furent jetées par un agent invisible. M. Barrett lui-même vit une grosse pierre tomber dans une chambre fermée où il se trouvait tout seul. Parfois, on entend des sons pareils à des murmures, des gémissements, ou semblables à des pas.

Ces manifestations se produisent fréquemment en présence d'enfants ou d'adolescents, cessent lorsque ces personnes sont sorties, recommencent quand elles reviennent. Si, quand elles cessent, les investigateurs apparaissent, pour s'assurer de leur réalité, ils peuvent assister à quelque malheureuse tentative pour les reproduire, et saisir l'enfant en flagrant délit. Alors ces observateurs iront proclamer combien il fallait être crédule et stupide pour supposer que ces faits étaient autre chose que de la fraude. Le fait est que ces phénomènes sont essentiellement d'une nature fugitive, et, qu'on les entende ou qu'on les voie, on ne peut les contrôler d'une façon satisfaisante que lorsqu'ils arrivent.

En de telles circonstances, le professeur défia les opposants de produire un seul témoin contraire durant les trois siècles et demi où ces phénomènes ont été observés. On perd réellement son temps en répondant aux arguments de ceux qui soutiennent qu'on peut tout expliquer par la fraude et l'hallucination. M. Podmore, en rapportant dans le *Journal* de la S. P. R. les résultats de son enquête dans les phénomènes de *poltergeist* de Worksop, parvint à la conclusion que les témoignages qu'il recueillit ne permettaient pas de songer à la fraude; il ajouta qu'il aurait été d'une stupidité incroyable de supposer que les objets étaient mus par des moyens mécaniques. Mais en 1896, il changea d'avis, et dans un long rapport, il affirma son opinion que ces phénomènes s'expliquaient réellement par la fraude et par l'hallucination. Plus de deux siècles auparavant, Joseph Glanville prouva le contraire, et le Prof. Barrett recommanda aux personnes disposées à accepter l'avis de Podmore, de lire le livre de Glanville : *Sur la Vanité du Dogmatisme*.

En examinant d'une façon détaillée certains cas



Phot. Chancellor, Dublin.

Le Professeur W.-F. Barrett.

qu'il avait pu observer, le professeur rappela que le directeur d'un journal de province, qui avait assisté à quelques phénomènes spontanés à Enniscorthy, raconta qu'en prenant avec lui un mécanicien habile, et aussi incrédule que lui, il visita la maison, et fut admis dans la chambre à coucher où se produisaient les troubles. Elle était occupée par deux jeunes gens, dont l'un, un nommé Randall, était le centre des manifestations. Durant la nuit, des raps, augmentant en rapidité, se produisirent entre les deux lits; les draps du lit de Randall lui furent arrachés, jetés sous le sommier, puis remis à leur place; le jeune homme lui-même fut jeté à terre. On ne trouva ni ficelles, ni d'autres trucs. Les troubles continuèrent ensuite jusqu'à ce que les deux jeunes gens et le propriétaire de la maison s'en allassent. Le Prof. Barrett visita plus tard l'endroit, examina la chambre, trouva que le lit, qui avait été inexplicablement déplacé à tra-

vers la chambre, était si lourd qu'une seule personne ne suffisait pas à le mouvoir; il reçut de Randall lui-même un récit de ce qui lui était arrivé, et le pasteur de l'endroit lui délivra un témoignage très flatteur sur le caractère du jeune homme.

Un autre cas, dont s'occupa ensuite le conférencier, eut pour théâtre la maison d'un vieux fermier d'Enniskillen, dont la fille aînée, Maggie, âgée de 20 ans, était le noyau des manifestations. Le Prof. Barrett fut assez heureux pour être présent lorsque les phénomènes étaient à leur apogée. Pendant que Maggie était dans son lit, avec deux fillettes à côté d'elle, le professeur entra avec une lampe. Les bruits qui se produisaient en ce moment cessèrent, pour reprendre quand il se retira. Le professeur se garda bien d'en tirer une conclusion précipitée. Il imagina de pénétrer dans la chambre subrepticement, et finit par pouvoir faire la lumière sans empêcher la continuation des phénomènes. Les bruits venaient de toutes les parties de la chambre : des chaises, du lit, des parois, du plafond, et la surveillance la plus étroite ne permit point d'en découvrir la cause. Un coup fut frappé tel que peut le produire le marteau d'un charpentier. Tout à coup, bien que personne n'eût bougé dans la chambre, une grosse pierre tomba sur le lit. Un ou deux jours après, M. Maxwell Close, de Dublin, s'unit au professeur; lui non plus ne put découvrir l'origine des bruits. Le professeur, en mettant sa main dans sa poche, demanda à la force invisible, quatre fois de suite, de frapper autant de coups qu'il en indiquait en ouvrant des doigts, et chaque fois un nombre exact de coups fut frappé. Quelque temps après, pendant que le professeur tenait une bougie, M. Close, qui était un clergyman, lut quelques passages des Ecritures, et prononça une prière. Des larmes de gratitude tombaient des yeux du vieux fermier, tandis que les bruits diminuaient graduellement. Quand la prière cessa, on vit régner un profond silence : — le *poltergeist* était parti.

Le prof. Barrett dit qu'il était arrivé à la conclusion que les phénomènes ne se produisaient que lorsque le point vivant, ou le noyau, se trouvaient à un endroit donné, et qu'ils étaient généralement plus actifs lorsque le sujet était au repos.

Il cita un cas assez tragique raconté dans l'*Atlantic Monthly* de 1838, où la jeune fille autour de laquelle se produisaient les troubles devint hystérique, et dut être enfermée dans un asile. Dans l'*American Journal for Psychical Research* de 1909, le Dr Hyslop raconte un cas dans lequel un garçon confessa avoir fraudé, alors que, selon les dépositions des témoins, les incidents s'étaient produits de telle façon à ne pas pouvoir être expliqués par la fraude, quelques-uns s'étant déroulés même pendant que le garçon ne se trouvait pas dans la chambre. « Aucun doute — dit le docteur — que des phénomènes authentiques sont considérés comme des imitations frauduleuses. »

Il est arrivé à plusieurs reprises qu'on a prouvé que des aveux faits par la personne soupçonnée n'avaient aucun fondement, et le prof. Barrett estime qu'on ne peut faire aucun cas des aveux des enfants.

Après avoir renouvelé sa conclusion sur la nature sporadique des phénomènes et leurs attaches avec des intelligences invisibles, il exprime l'avis que, comme ils se produisent généralement en des familles incultes, ils peuvent peut-être tirer leur origine de la croyance dans le fétichisme et dans les follets. Mais les chercheurs ont le devoir de recueillir, classifier et étudier ces faits.

CAMILLE FLAMMARION

MANIFESTATION TÉLÉPATHIQUE

M. Camille Flammarion a reçu l'intéressante communication suivante qui mérite d'être adjointe au chapitre si étrange et si énigmatique des manifestations de mourants.

24 février 1911.

Cher maître,

Je viens de lire votre livre : *L'Inconnu et les problèmes psychiques*, que je ne connaissais pas.

Je regrette de n'avoir pas connu votre enquête et de n'avoir pu concourir à votre puissante étude si intéressante pour celui surtout qui a été touché par une manifestation de ce genre. Je vous aurais confié mon cas. Mais il est de mon devoir, même aujourd'hui, ne serait-ce que pour montrer la fréquence des communications psychiques, de vous le soumettre.

Je m'étais marié le 4 juillet 1888. Ma sœur, âgée de quinze ans, avait été gravement malade et se trouvait mieux, sinon rétablie, le jour de mon mariage, puisqu'elle put assister à toutes les joies de « la noce ».

Le 6 juillet, je partais avec ma femme pour notre voyage de noce et ma sœur assista au départ.

Nous partions donc heureux, j'insiste, et sans qu'aucune crainte vint nous tourmenter pendant notre voyage.

Les lettres que nous reçûmes, du 6 au 12 juillet, de nos parents ne laissaient percer aucune inquiétude au sujet de ma sœur.

Le 12 juillet (nous étions alors à Paris) fut pour moi et ma femme une journée délicieuse jusqu'à *dix heures du soir.* Nous passâmes la soirée au théâtre du Châtelet. A partir de *dix heures* je devins préoccupé, triste, d'une tristesse infinie. Ma jeune femme ne pouvait pas s'expliquer ce changement subit en moi ; moi non plus d'ailleurs. A la sortie du théâtre, je l'entraînai rapidement à l'hôtel que nous occupions : Hôtel d'Espagne, cité Bergère.

Toujours sombre, ma femme couchée, je me couchai aussi. J'éteignis la bougie et je restai dans le lit les yeux ouverts, silencieux, inexplicable envers moi-même.

Il devait être à ce moment là *une heure.*

Tout à coup, dans la chambre, un craquement, un bruit épouvantable. Ma compagne alarmée jette des cris, effrayée. J'allume la bougie. La porte de l'armoire à glace était ouverte. Nous n'avions pas touché au meuble. Il était vide. Je tranquillisai ma femme, fermai le meuble et me couchai, alors redevenu moi-même.

Le matin, en nous levant, nous reçûmes un télégramme nous appelant à Marseillan (Hérault) ; ma sœur était morte la veille, le 12 juillet à 10 *heures.* Elle savait que nous étions à l'Hôtel d'Espagne.

Sa dernière pensée a-t-elle été pour nous et nous l'a-t-elle adressée où nous étions ? Nous ne pouvions la recevoir qu'à l'*Hôtel d'Espagne.* Rentrés à l'hôtel à 1 heure nous la reçûmes à 1 heure.

Je n'ai pas besoin de vous affirmer la vérité absolue de ce récit.

J'ai eu depuis d'autres malheurs, d'immenses malheurs, et tout est resté silencieux. Ceux que j'ai aimés et qui ne sont plus ne communiquent plus avec moi. Voient-ils mes pleurs, ma souffrance ? Je le voudrais, monsieur.

Veuillez agréer, monsieur, avec mon admiration pour votre grand talent, mes sympathies respectueuses. ETIENNE MIMARD.

Cette manifestation est très remarquable et très digne d'attention. On a beau invoquer les coïncidences fortuites, une telle explication ne paraît vraiment pas satisfaisante. Il y a des forces psychiques et physiques inconnues. Ne nions rien, ne tenons pas nos yeux fermés, observons, constatons, discutons. Nous trouverons peut-être un jour.

CAMILLE FLAMMARION.



A propos du Rapport sur le Concours de l'Orientation

Paris, le 20 avril 1911.

Monsieur le Secrétaire général,

Le jour où l'on a rendu compte du concours concernant « l'Influence de l'orientation » j'avais remarqué, dans le rapport lu, une importante erreur de fait.

J'aurais dû la rectifier ; mais je ne l'ai pas fait, pensant, d'une part, qu'on a mauvaise grâce à paraître se plaindre au moment où l'on est récompensé et, d'autre part, que les conséquences de l'erreur seraient insignifiantes, parce que celle-ci disparaîtrait avec le son des paroles qui l'exprimaient.

Le rapport ayant été imprimé, il me paraît impossible aujourd'hui de ne pas rectifier ; car le dommage peut être grave, un peu pour moi, semble-t-il, mais beaucoup pour la vérité. En effet, là où le rapporteur s'est trompé, tous les lecteurs devront le faire ; ils le feront d'autant plus facilement qu'ils auront pour eux l'appui d'une autorité reconnue. Voici le fait.

Mon mémoire relate, non seulement 268 expériences faites avec le sthénomètre de M. Favre, mais encore 274 expériences faites, sur 8 sujets différents, avec le dynamomètre. Or, le rapport nie l'existence de ces dernières, lorsqu'il dit (page 73) :

« Or, ce but (celui qui était proposé par les donateurs) n'a été atteint par aucun des trois concurrents, qui, en somme, se sont bornés à reprendre les expériences de MM. Duchâtel et Warcollier avec le sthénomètre du Dr Joire...

« Comme nous l'avons dit, les trois concurrents n'ont pas fait un travail sur « les effets de l'orientation », mais sur « les effets de l'orientation étudiée à l'aide du sthénomètre du Dr Joire ». Si excellent que soit cet instrument, il est à regretter que ces expérimentateurs n'aient point cherché à appliquer d'autres procédés à l'étude de la question... »

« Mais, nous regrettons que cette œuvre ne paraisse être qu'un contrôle de ce qui a été avancé par MM. Duchâtel et Warcollier. » (Qui ont opéré avec le sthénomètre du Dr Joire.)

Il semble bien qu'il y ait dans ces affirmations autre chose qu'un de ces *lapsus* que le lecteur corrige de lui-même mentalement. Si elles étaient exactes, le travail présenté, non seulement ne satisferait pas aux conditions du concours, mais encore serait à peu près sans valeur. C'est sans doute ce que pensera le lec-

teur pressé, qui s'en tiendra à la lecture des jugements cités.

Comme j'ai accepté l'éloge, je puis à l'occasion accepter le blâme; mais l'erreur de fait ne peut être acceptée sans dommage pour la vérité. Elle ne peut, en particulier, être négligée ici, parce que, venant de haut, elle doit nécessairement porter loin.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le secrétaire général, l'expression de mes sentiments distingués.

V. AGACHE-SCHLOEMER.

P.-S. — Il me paraît courtois et désirable que, avant d'être insérée dans les « Annales », la rectification soit communiquée au rapporteur.

Paris, 30 *avril* 1911.

Cher monsieur de Vesme,

Par votre honorée lettre du 15 dernier, vous m'avez communiqué une réclamation de Mme Agache, dont j'avoue ne pas bien saisir la portée.

Je ne sais pas en quoi les termes de mon rapport peuvent, en quoi que ce soit, porter préjudice à notre honorable collègue.

Mme Agache prétend que je nie l'existence de ses expériences avec le dynamomètre, parce que, dans le début du Rapport en question, (p. 73 des Annales, 1re colonne) je me suis tenu à dire, dans le début d'un exposé d'ensemble, que les trois concurrents s'étaient bornés à reprendre les expériences de MM. Duchâtel et Warcollier.

Or, il suffit de tourner la page pour constater que l'analyse faite du travail de Mme Agache est suffisamment complète et minutieuse, et que ses expériences sur le dynamomètre, ainsi que leurs résultats statistiques, y sont relatés aussi complètement que possible.

Mme Agache, avec qui j'ai eu le plaisir de m'entretenir après la séance où lui fut attribué son prix, aurait dû me faire, à ce moment, cette observation. Pour lui complaire, il m'eût été facile de modifier légèrement la phrase incriminée. Que notre distinguée collègue veuille donc ne pas croire à aucune intention malveillante de ma part et accepter mes excuses de l'avoir, bien involontairement, contrariée.

Veuillez agréer, cher Monsieur de Vesme, l'expression de mes sentiments distingués.

Dr H. BOURBON.

LES LIVRES NOUVEAUX

SIRIUS DE MASSILIE : **La Sexologie**. — Prédiction du sexe des enfants avant la naissance. (Nouvelle édition.) — (H. Daragon, éd., 96, rue Blanche, Paris. — Prix : 2 fr. 25.)

Le système de l'auteur est tout simplement fondé sur l'astrologie!

GUERRA JUNQUEIRO : **Théorie de certaines actions radio-biologiques**. — (Porto, Chardron, éd., 144, rua das Carmelitas. — 1910.)

« Toutes les qualités ou activités qui passent évolutivement et héréditairement d'une cellule à l'autre, ou d'un organisme à l'autre, deviennent d'autant moins assujetties aux influences perturbatrices du milieu externe, qu'elles atteignent un degré plus haut d'évolution; car, plus la vie s'élève, moins elle obéit à des actions ou volontés étrangères, et plus elle se gouverne et se dirige par des volontés propres. »

Telle est la théorie à laquelle M. Guerra Junqueiro, qui n'est pas seulement l'éminent poète et littérateur qu'on sait, mais aussi un penseur original et profond, croit être parvenu, et qu'il développe dans un ouvrage auquel il travaille depuis de longues années : *L'Unité de l'Etre*. On comprend la portée biologique de cette forme spéciale de monisme pour l'étude de l'évolution et de l'hérédité. Dans cette plaquette de quelques pages, extraite de son livre, l'auteur la circonscrit au cas particulier des équilibres électriques.

Dr A. THOORIS, médecin-major : **La Philosophie du Monisme; Le Monisme logique**. — Préface de M. GEORGES LYON, recteur de l'Université de Lille. — (Paris, A. Maloine, éd., 25, rue de l'Ecole-de-Médecine. — Prix : 0 fr. 60.)

As curas Espiritas e Sua Legimitade perante a Lei. — Peças dos processos instaurados no Juizo dos Feitos da Sande publica contra a Federaçao Espirita Brazileira e o medium receitista Domingo de Barros Lima Filgueiras. — (Rio-de-Janeiro, Livraria da Federaçao Espirita, Rua do Ouvidor, 146.

Ces intéressants procès se terminèrent par un acquittement du médium guérisseur de Barros Lima Filgueiras.

Dr GÉRAUD BONNET : **Précis d'auto-suggestion volontaire**. — (J. Rousset, éd., 1, rue Monsieur-le-Prince, Paris, 1910. — Prix : 3 fr. 50.)

C'est un des ouvrages, si nombreux depuis quelques années, qui se proposent d'améliorer l'individu, développer la vigueur physique, l'énergie morale, la fermeté du caractère par l'auto-suggestion volon-



taire. Ces livres peuvent toujours être très utiles, surtout quand ils sont écrits par une personne compétente comme le Dr G. Bonnet, d'Oran.

TH. DE CAUZONS : **La Magie et la Sorcellerie en France.** — (Dorbon l'aîné, éd., Paris, quai des Grands-Augustins, 53 *ter.* — Prix : 5 francs.)

Ce n'est que la première partie de l'œuvre que l'auteur s'est proposé d'écrire : cette première partie porte ces sous-titres : *Origine de la Sorcellerie; Ce qu'on racontait des sorcières; Opinions diverses à ce sujet.*

Au point de vue historique, c'est un ouvrage sérieux, bien organisé, bien fait : même les raisonnements que M. de Cauzons fait, assez souvent, sur les faits qu'il expose, sur les conséquences qu'on peut en tirer, sont d'un cerveau bien bâti, d'une intelligence ouverte, tout en ne brillant point par leur originalité. Ce qui nuit à l'auteur, c'est le peu de connaissance qu'il montre des phénomènes métapsychiques. En négligeant — ou à peu près — ceux-ci, l'historien se trouve souvent devant des faits inexplicables. « ... La ressemblance des pratiques magiques sous tous les climats et dans tous les peuples, n'en constitue pas moins un phénomène curieux », — observe M. de Cauzons à la page 22. Et il répète la même observation, ailleurs, sous une forme différente. Les manifestations métapsychiques sous tous les climats lui donneraient la clé pour expliquer ces anomalies apparentes : il ne s'en saisit point.

Dans son Avant-propos, l'auteur déplore la « crainte du sorcier », ajoutant : « Il serait bien fâcheux que les spirites, les occultistes, les somnambules, les chiromanciennes des villes, les sorciers des campagnes entretinssent cette crainte et surtout l'idée d'êtres humains malfaisants revêtus de pouvoirs extraordinaires. Pour se défendre des anciens sorciers, le peuple les jeta au feu; qui sait ce qu'il ferait contre les nouveaux sorciers le jour où, malgré les raisonnements des savants, il attribuerait une efficacité malfaisante aux pratiques mystérieuses des mages du xxe siècle? Ces réflexions et bien d'autres naîtront, nous l'espérons, d'elles-mêmes, dans l'esprit de nos lecteurs. » En réalité, si ces croyances renaîtront de nos jours, ce ne sera point « malgré les raisonnements des savants », mais « par suite des raisonnements des savants ». En ce cas, si l'existence du mal était dûment constatée, rien ne servirait de le dissimuler et de le cacher — au contraire. Mais nous sommes convaincus que nous ne parviendrons pas là. La grande réflexion qui devrait naître de l'histoire de la magie devrait être plutôt l'horreur de ces persécutions, qui n'ont pas complètement disparu, bien qu'elles se soient transformées.

J. FRANÇAIS : **L'Eglise et la Sorcellerie.** — (Emile Nourry, éd., Paris, 14, rue Notre-Dame-de-Lorette. — 1910. — Prix : 3 fr. 50.)

L'auteur paraît être un moderniste ayant la préoccupation — fort légitime d'ailleurs — de prouver que l'Eglise a commis des erreurs graves et prolongées qu'elle a depuis reconnues; qu'elle a entretenu des idées fausses, auxquelles elle a depuis renoncé; et qu'ayant ainsi varié à plusieurs reprises, elle ne devrait pas se prévaloir de l'immobilité prétendue de ses dogmes pour refuser d'accepter de nouvelles idées imposées par le développement de l'esprit critique moderne. Il met au service de sa thèse une érudition réelle; pour chaque événement il cite d'ailleurs la source dont il l'a extrait. Malheureusement, on ne voit dans cet ouvrage aucun effort pour rechercher et discuter la réalité des faits de magie qu'il expose presque à chaque page. Il vous racontera, par exemple, qu'un magicien fameux fit des prédictions qui se vérifièrent d'une façon absolument stupéfiante, et il ne fera pas la moindre tentative pour rechercher si les témoignages à ce sujet paraissent avoir de la valeur. Tout ce qui ne se rattache pas à sa thèse religieuse semble laisser indifférent M. Français. Et c'est vraiment dommage.

Il nous faut ajouter que la lecture de ce livre est très facile et attrayante.

Dr E. DUPOUY : **Psychologie morbide.** — Des vésanies religieuses, erreurs, croyances fixes, hallucinations et suggestions collectives. — (Paris, librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques. — 1907. — Prix : 3 fr. 50.)

Ce livre, que nous regrettons d'avoir trop tardé à signaler à nos lecteurs, appartient, au point de vue historique, au même genre que les deux que nous avons analysés plus haut. Mais ici, plus que l'historien, c'est le médecin qui paraît — le médecin psychologue très au courant des études métapsychiques modernes, et qui se trouve par là en condition de rapprocher les faits anciens des nouveaux, et expliquer les uns par les autres. Il nous suffira, à ce sujet, de signaler spécialement les chapitres intitulés : *Des hallucinations et suggestions collectives; Hystéro-démonopathie; Théomanie,* dans lesquels se trouve une belle étude psychophysiologique des principaux phénomènes présentés par les démoniaques et les ascètes. Dans les derniers chapitres, le Dr E. Dupouy étudie les « faits de médiumnité, en dehors de la folie religieuse », qui foisonnent dans la démonologie et l'hagiographie, et en montre la réalité et l'intérêt immense.

M. le Dr E. Dupouy est, à ce point de vue, un éclaireur; dans quelque cinquante ans, tous les alié

nistes se prévaudront autant de la médiumnité que de l'hypnotisme pour expliquer les faits anciens de magie et thaumaturgie n'ayant pas uniquement leur base dans la folie ou dans l'imposture.

J.-G. Bourgeat : **La Magie** (3e édition). — (Paris, Chacornac, éd., 11, quai Saint-Michel. — 1909.)

Plutôt qu'un traité de magie, ce petit livre est une excursion curieuse et intéressante dans le domaine de la magie. La valeur scientifique de cet ouvrage est assez discutable ; mais on y trouve le récit de quelques faits intéressants.

Sdem : **Ne crois pas que les morts soient morts,** roman. -- (Henry Paulin, éd., Paris, 21, rue Hautefeuille. — Prix : 3 fr. 50.)

Quoique ce livre témoigne peut-être d'une légère inexpérience de « métier » de la part de l'auteur, ce n'en est pas moins un ouvrage qu'on pourra lire avec un intérêt toujours soutenu et qui, à certains endroits, devient même tout à fait passionnant. Les situations, nouvelles sans exception, puisqu'elles sont basées sur la connaissance des phénomènes psychiques seulement un peu exaltés, ont l'art de tenir le lecteur en haleine et ne lui feront que difficilement quitter le volume jusqu'à épuisement complet de sa curiosité.

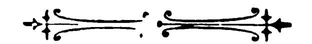
A citer particulièrement dans ce recueil la principale nouvelle, qui assume à elle seule l'importance d'un roman : *La Vengeance vieille*. Il est impossible d'indiquer en si peu d'espace l'originalité de ce conte. Nous dirons simplement quelques mots pour donner une idée du genre des sujets traités par Sdem. Luc d'Argelles est éperdument épris d'une jeune Italienne rencontrée à Florence, laquelle est sur le point d'accomplir un mariage ardemment désiré avec l'un des plus brillants officiers de la ville, Lorenzo. Après un duel entre les deux rivaux, le mariage a lieu, et les époux se retirent pendant quelque temps dans une villa de la Riviera génoise. Luc, qui, dans son atroce jalousie, les a suivis, profite d'une promenade en mer des deux jeunes gens, au clair de lune, pour asséner à Lorenzo un coup de rame à la tête, qui le fait glisser de la barque. Luc le croit mort, enlève la jeune femme, et la transporte dans un château qu'il possède en Hongrie. C'est alors que celle-ci, durant son sommeil, semble parler à Lorenzo ; Luc, qui l'épie, n'entend naturellement que les mots prononcés par Giovanna, mais il devine les réponses de Lorenzo ; et c'est ainsi une description étrange de l'union de ces deux êtres séparés pourtant par de si larges espaces ; il comprend qu'il n'a pu, même par la violence, arracher les deux époux l'un à l'autre. Le drame se poursuit ainsi, même après la mort de Giovanna, entre Luc et, si l'on peut dire, le souvenir matérialisé des deux amants.

A citer encore, comme de remarquables morceaux de littérature imaginative : *Gâteau des Rois*, *A nouveau*, etc.

Charles Lancelin : **La Sorcellerie des Campagnes** (orné de 6 gravures et d'une planche). — (Henri Durville fils, éd., Paris, 30, boulevard de Strasbourg. — Prix : 8 fr.)

L'idée de recueillir dans un volume bien coordonné non pas uniquement tout ce qui se rapporte à la sorcellerie des campagnes, mais toutes les principales croyances populaires, ou tout simplement ascientifiques, de nos aïeux, dont on trouve encore quelques traces loin de nos grands centres d'habitation, était en elle-même utile et intéressante; l'auteur a su donner à son œuvre une importance particulière en ne se bornant pas à présenter des faits, mais en les rattachant par un fil suivi, les discutant, montrant leurs affinités avec les phénomènes psychiques modernes, etc. Sans doute, M. Ch. Lancelin s'adonne à ces discussions avec l'enthousiasme de l'adepte — ce qui nuit, assez souvent, à l'esprit critique de l'observateur ; les croyances occultistes auxquelles il rapporte tout ont beaucoup plus à faire avec la tradition de grimoire qu'avec l'expérimentation de laboratoire — ce qui impressionne parfois fâcheusement le lecteur positiviste et soulève plutôt sa défiance que sa conviction. Néanmoins, même sans tenir compte des nombreux faits dont cet ouvrage est le réceptacle précieux, on constate dans toute cette *Sorcellerie des Campagnes* l'érudition, la logique, le talent de l'auteur.

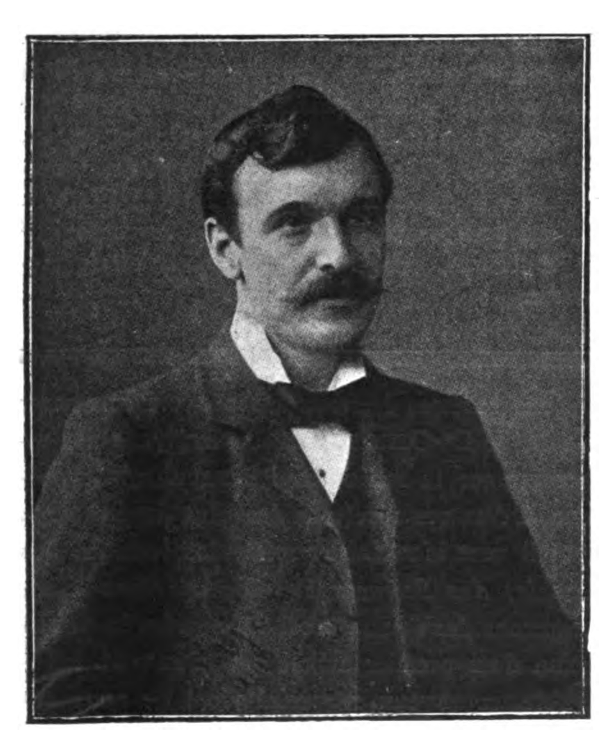
Le livre se termine par un Appendice dans lequel l'auteur raconte quelques-unes des expériences qu'il a faites avec M. Hector Durville sur « le fantôme des vivants ». Ces expériences n'ont pas joui jusqu'ici de beaucoup de crédit, en dehors du petit groupe de personnes qui les a faites : le gros des psychistes, surtout à la suite de la faillite des fameux rayons N sur lesquels se fondait la preuve plus frappante de l'objectivité de ces phénomènes, les tient grandement en suspicion. Or M. Lancelin s'est engagé à nous fournir ces preuves objectives : attendons et espérons.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Les séances de Craddock chez M. Flammarion.

On sait que M. Craddock, le médium anglais à matérialisations bien connu, refuse de se prêter à une investigation scientifique et à tout contrôle sérieux. Malgré la nature extraordinaire des phénomènes qu'il présente, au dire de quelques croyants, il n'a donc fait aucunement profiter de ses prétendues facultés les sciences psychiques; s'il était un médium privé, il n'aurait à rendre compte de son attitude qu'à sa propre conscience; étant un médium professionnel, qui prend de l'argent — beaucoup d'argent même



Le médium CRADDOCK.

— pour donner une séance, il mérite plutôt le mépris des expérimentateurs sérieux.

A Paris, où il donne d'assez longues séries de séances, depuis quelques années déjà, il se produisait presque exclusivement en deux maisons de fervents spirites. Il y a quelques mois, un de ses groupes finit par se persuader que les phénomènes de Craddock étaient faux, et le médium fut mis à la porte.

Restait l'autre groupe. Un homme très honorable, spirite convaincu, M. de X..., estimant qu'il importait de faire constater par des savants expérimentés les manifestations qu'il avait cru constater lui-même, organisa à ses frais deux séances avec Craddock chez M. Camille Flammarion; quelques autres astronomes et d'autres personnes y assistaient aussi. Ces deux séances eurent lieu au mois d'avril dernier. Nous n'avons pas connu directement l'avis de M. Flammarion qui, étant un invité à ces séances, pense, paraît-il, qu'il est plus délicat de sa part de ne faire aucune publication à ce sujet. Mais on ne s'imagine pas que ces choses puissent rester cachées. On sait, donc, dans les milieux spirites, que M. Flammarion et les autres astronomes ne sont pas sortis convaincus de ces séances — au contraire, M. de X... lui-même, mis au courant des observations faites par quelques-uns des expérimentateurs, en a été très impressionné.

Au cours de ces séances, M. Craddock n'avait pas plus autorisé de contrôle que d'habitude.

Hélas! les choses se terminent invariablement ainsi avec les médiums qui ne veulent pas de recherches scientifiques et de contrôles sérieux. Et cela se comprend bien!

Les fantômes au Grand-Orient de France.

Le *Matin*, de Paris, publiait le 17 mars dernier, l'information suivante :

Mercredi soir, au Grand Orient de France, dans une « Tenue Blanche » — la « Tenue Blanche » est une réunion où sont admis les profanes, les non-maçons — devant plus de trois cents auditeurs. MM. Becquerel, docteur ès-sciences, et G. Delanne, un des spécialistes du spiritisme, développèrent les idées de Lombroso sur l'occultisme. Au cours de la conférence, quelqu'un demanda comment il se faisait que les esprits apparussent habillés.

— Si notre corps a un double astral, objecta-t-il, comment admettre que nos vêtements, pantalon, chapeau, redingote, etc., aient aussi le leur ?

M. Albin Valabrègue, le très spirituel vaudevilliste, le père des *Mariages d'aujourd'hui*, n'eût pas grand'peine à réfuter ces objections. Voici ses explications sur le vestiaire des fantômes.

— Si l'on se place, dit-il, au point de vue spirite, si l'on admet que les esprits sont les agents principaux du phénomène, on accordera qu'ayant le pouvoir de faire un corps entier, ils peuvent bien avoir celui de faire les vêtements.

« D'autre part, si l'on explique les apparitions par le dédoublement de la personne, puisque ce double agit à distance et qu'il possède des pouvoirs supérieurs à ceux qu'il a lorsqu'il est incarné, rien ne s'oppose à ce que ce double matérialise non pas des vêtements, mais des apparences de vêtements. »

Les trois cents auditeurs de la « Tenue Blanche » couvrirent d'applaudissements cette démonstration péremptoire.

Quelques jours plus tard, M. BECQUEREL envoyait au même *Matin* une lettre dont nous détachons le passage suivant :

Dans une séance de spiritisme, à Compiègne, en présence de Napoléon III, de l'impératrice et de quelques autres intimes de la cour, le général Fleury fut assez adroit pour se placer derrière Home sans qu'il s'en aperçût. Il vit alors celui-ci entr'ouvrir la semelle de sa chaussure droite, laisser quelques secondes son pied nu sur le marbre du sol, puis subitement, par un mouvement rapide et d'une agilité extraordinaire, toucher avec ses doigts de pied la main de l'impératrice criant épouvantée : « La main d'un enfant mort vient de me toucher. » Le général Fleury, s'avançant alors, dévoila à toute l'assistance ce qu'il avait vu.

Le lendemain, sous la conduite de deux policiers, Home s'embarquait pour l'Angleterre. On n'ébruita pas l'incident et ce ne fut que plus tard que le général le raconta à l'éminent physiologiste Elie de Cyon.

Voici, maintenant, la réponse de M. DELANNE :

Sous le titre : le *Truc du médium*, M. Becquerel, dans une discussion sérieuse, oppose aux témoignages favorables de l'illustre W. Crookes et de cinquante autres notabilités scientifiques, une fantastique histoire de semelle à ressort, qu'Alphonse Allais, de joyeuse mémoire, n'eût pas désavouée. Le médium Home aurait fait prendre à l'impératrice Eugénie ses doigts de pied, soigneusement refroidis sur le marbre, pour une main d'enfant mort !

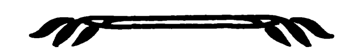
Je ne perdrai pas le temps de vos lecteurs à discuter une semblable insanité. Il me suffira de dire que les séances avaient lieu en pleine lumière et de constater que la princesse de Metternich, amie de l'impératrice, parle de Home dans ses mémoires ; elle ne l'aimait pas et eût été enchantée de dévoiler un pareil scandale, si celui-ci s'était produit. D'autre part, le savant académicien Maury, dans sa correspondance avec sa femme, raconte que l'empereur Napoléon III, à Compiègne, croyait encore fermement à la réalité des phénomènes obtenus avec Home, ce qui, évidemment, n'aurait pas eu lieu s'il avait fait reconduire le médium à la frontière.

Les médiums australiens Ch. Bailey et Annie F. Turner en Europe.

Une lettre de sir William T. Stead annonce que le Prof. Albert J. Abbott, de l'Institut Psychologique de Melbourne, lui a écrit pour lui annoncer qu'il est en voyage pour Londres, amenant avec lui M. Charles Bailey, le médium à apports bien connu, dont les séances à Grenoble ont mal tourné il y a un peu plus d'un an, et Mme Annie Foster Turner, dont M. Abbott fait le plus pompeux éloge comme ***test-médium***, c'est-à-dire comme médium à phénomènes intellectuels, qui aurait donné preuve de sa clairvoyance et de la possibilité dans laquelle elle se trouve de se mettre en rapport avec les esprits, en 2.576 cas différents ! Les deux médiums arriveront avec le Prof. Abbott, le 29 avril, à Londres.

Nous ignorons ce qu'est l'Institut Psychologique de Melbourne, dont M. A. J. Abbott serait professeur.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que M. le Dr OCHOROWICZ, poursuivant ses recherches sur la radio-activité humaine, est parvenu à d'autres résultats des plus intéressants dont il veut bien faire profiter les lecteurs des *Annales des Sciences Psychiques*. Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication d'un premier article que ce savant infatigable, courageux et génial vient de nous envoyer et qui porte le titre : **Nouvelles Recherches Expérimentales sur la nature des « Rayons Rigides » et du courant médiumnique.**



Soc. an. des Imp. WELLHOFF et ROCHE, 16 et 18, rue N.-D.-les-Victoires, Paris. ANCEAU, dir. Le Gérant : MOUTY.

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BIMENSUELLE

21me Année — 1er et 16 Juin 1911 — Nos 11 et 12

JULIEN OCHOROWICZ

Nouvelle étude expérimentale
SUR LA NATURE DES RAYONS RIGIDES et du courant médiumnique

En abordant le récit de la quatrième (1) série de mes expériences, j'ai le plaisir de pouvoir annoncer au lecteur que l'espoir exprimé à la fin de la série précédente n'a pas été complètement déçu.

Un certain nombre de lacunes ont pu être comblées, plusieurs faits nouveaux ont été ajoutés aux précédents et l'on s'est rapproché sensiblement du but définitif : la détermination de tous les rapports qui peuvent exister entre ces nouvelles formes d'énergie et les formes déjà connues et classées.

Cette quatrième série intéressera particulièrement les physiciens, et si par hasard j'en trouve parmi mes lecteurs, j'ose attirer leur attention sur la portée théorique des résultats obtenus. Inutile d'ajouter que les remarques critiques qu'ils voudraient bien m'adresser, seraient accueillies avec une vive reconnaissance.

I

UNE CRISE MÉDIUMNIQUE — LA FRAUDE DES ESPRITS LA DÉMISSION DE LA PETITE STASIA

Dans le courant de l'année 1909, mon principal médium, Mlle Tomczyk, sous l'influence de causes morales déprimantes, perdit sa médiumnité.

En même temps elle devint insensible à l'hypnoscope et il n'y eut plus moyen de l'endormir.

Tous les phénomènes médiumniques, y compris ceux d'ordre inférieur — comme les mouvements d'un guéridon avec contact et l'écriture automatique — disparurent sans trace.

Un pareil événement avait eu déjà lieu une fois, l'année précédente, au moment de la pleine lune; mais alors il ne dura que vingt-quatre heures. Cette fois il dura plusieurs mois, et Mlle Tomczyk, ne voulant pas rester inactive chez moi à Wisla, repartit pour Varsovie.

Je profitai de cette relâche involontaire, pour rédiger la troisième partie de mes expériences et pour faire quelques études expérimentales de pure physique, qui pouvaient m'être utiles dans la suite.

En arrivant à Varsovie, au mois d'octobre dernier, je recommençai le traitement magnétique de mon médium, et j'eus la satisfaction de constater, qu'à la suite d'une première magnétisation, ses facultés médiumniques commencèrent à réapparaître.

Ce retour s'accomplit dans des conditions si bizarres, que je ne crois pas devoir les omettre, malgré mon désir d'être aussi bref que possible.

Lorsque Mlle Tomczyk quitta Wisla, je lui avais donné un hypnoscope pour qu'elle pût l'essayer tous les jours, en m'écrivant deux ou trois fois par mois les détails de sa santé et de sa vie qui pouvaient m'intéresser.

Elle le fit, mais dans toutes ses lettres pendant trois mois, la question de l'hypnoscope se résumait en une seule et même formule : « $h = o$ », ce qui signifiait, que l'hypnoscope n'agissait pas. (Normalement, il produit : piqûres, froid, anesthésie, contracture).

Le 17 octobre à Varsovie, elle vient me voir. Je la trouve engraissée, ayant bonne mine et elle me dit qu'elle se porte à merveille, mais que son médiumnisme ne donne toujours pas signe de vie.

Après la magnétisation, sa force musculaire reste la même, tandis que son pouls s'accélère, contrairement à l'habitude.

Je suis assis près de ma table de travail, elle en face de moi, et nous causons. Tout à coup, ma jeune

(1) La première série, ayant pour titre : « Un nouveau phénomène médiumnique », parut en 1909 (janvier-mai); la deuxième : « Les phénomènes lumineux et la photographie de l'invisible », dans les deux derniers trimestres de la même année; enfin la troisième, intitulée : « Les rayons rigides et les rayons X[x] » a été publiée par les *Annales* dans le courant de l'année 1910 (avril-décembre).

chienne de la race de Saint-Bernard, qui était couchée sous la table à mes pieds, se soulève et commence à grogner, en regardant un coin du canapé qui se trouve derrière moi.

Elle s'avance lentement comme effrayée et se met à aboyer, tout en fixant le même point, où il n'y a rien.

Mlle Tomczyk eut en ce moment un frisson, qu'elle attribua à l'attitude incompréhensible de la chienne :

— Elle voit peut-être quelque chose?...

— C'est sans doute la Petite Stasia, dis-je en plaisantant, qui est venue nous rejoindre...

J'essaye l'hypnoscope. Il produit des picotements, diminue la sensibilité, et laisse un peu de raideur dans le doigt. Mais ces changements disparaissent facilement d'eux-mêmes.

— Prenons le petit guéridon!

Mlle Tomczyk y applique sa main gauche, et nous attendons. Au bout de dix minutes il n'y a encore aucun mouvement. Elle retire donc la main. Cependant bientôt après il se manifeste comme une secousse dans la petite table qu'on ne touchait plus. Je dis au médium de remettre sa main, pour faciliter les mouvements, et les mouvements commencent : le guéridon s'approche de moi, comme pour saluer avec joie.

— C'est bien toi, Petite Stasia?

— Oui, répond la table.

— Eh bien, tu pourras nous répondre par écrit, ce sera plus commode!

Mlle Tomczyk prend le crayon et écrit automatiquement les réponses (étant éveillée elle ne peut entendre ni voir son « guide ») :

— Pourquoi n'es-tu pas venue depuis si longtemps?

— Je ne pouvais pas.

— Pour quelle raison?

— A cause du médium, qui était épuisé.

— Mais il est plus fort que jamais!

— Oui, physiquement, mais pas médianiquement.

— Est-ce que les phénomènes vont revenir maintenant?

— Je ne le sais pas encore et je ne voudrais pas te faire de vaines promesses.

— Pourrai-je endormir le médium?

— *Non.*

Etonné par cette réponse, qui semblait contredire les données de l'hypnoscope, j'essaye d'hypnotiser Mlle Tomczyk — mais malgré sa bonne volonté, je n'obtiens aucun effet. (Je m'explique maintenant ces contradictions, par des fluctuations dans l'état nerveux du médium. Sa sensibilité hypnotique et sa médiumnité revenaient par oscillations.)

Le lendemain, c'était la pleine lune. Je fixe la séance pour le surlendemain.

La Petite Stasia arrive, mais elle est si faiblement matérialisée, que la somnambule la voit à peine et ma chienne ne la voit plus du tout. La somnambule dit que la Petite, elle aussi, a engraissé (!). Son attitude est complètement passive et inintelligente. Elle reste muette dans son coin préféré, sur un grand coffre de voyage.

J'aurais voulu continuer l'étude des rayons X^x, mais la force était insuffisante pour cela. Bon gré mal gré il fallut prolonger encore l'étude des rayons rigides, plus faciles à obtenir.

Sur les plaques n'apparurent que des traces d'une action incertaine. Je m'y suis résigné et j'avais négligé par la suite la surveillance des plaques, désormais inutile.

Un jour, pendant le somnambulisme du médium, la Petite Stasia arrive, et me propose « un bien beau phénomène avec les plaques ». Sa parole est peu compréhensible pour la somnambule, mais enfin cette dernière finit par démêler son ordonnance et nous prenons des arrangements en vue d'une triple action simultanée sur les plaques.

La somnambule ne sent rien. Au développement, les trois images sont trop uniformes, ne ressemblant à aucune des influences connues, et je conçois des soupçons.

Après une enquête minutieuse, j'arrive à découvrir la fraude. Profitant d'un moment d'inattention, la Petite s'était emparée d'une boîte laissée sur l'étagère. Cette boîte contenait encore trois plaques 13 × 18 (qui restaient d'une douzaine gâtée par nos essais infructueux), enveloppées dans du papier noir. Elle fit un trou dans ce papier (c'est sa spécialité!) et les exposa ainsi à l'action de la lumière.

En ouvrant les plaques dans l'obscurité je n'ai pas remarqué la petite déchirure — mais j'ai trouvé le lendemain le papier incriminé.

Conformément à mon principe de franchise (que je considère toujours comme le seul utile avec les médiums) je communiquai la triste découverte aux trois Stasia. Les deux premières ont été très peinées par l'affaire, et même malades pendant quelques jours. Quant à la Petite, la vraie coupable, elle essaya d'abord de tout nier, mais elle dut céder, en présence des preuves accumulées.

— Oui, c'est vrai, dit-elle enfin, ça me prend quelquefois, surtout quand il y a peu de force, et je ne puis pas résister à l'idée de tromper... Ne te fâche pas, pardonne!

— Il ne s'agit pas du pardon, mais je ne peux pas tolérer la fraude, sous aucun prétexte, et si tu ne me promets pas sincèrement de t'en abstenir pour de bon, j'aime mieux me passer de ton secours... Donne-moi ta parole d'honneur de ne plus tricher, même par plaisanterie!...

D'après ce que me communiqua la somnambule, la Petite resta un moment pensive, puis elle dit :

— Je ne le peux pas !... C'est plus fort que moi ! Si je te donne ma parole, je sais que je ne la tiendrai pas...

— Dans ce cas, je te prierai de ne plus assister aux séances !

— Eh bien, je m'en vais...

— Bon voyage ! dit la somnambule, en jetant un objet dans la direction de la Petite. Va-t'en, fourbe !...

A partir de ce moment elle n'est plus revenue depuis six mois...

Au commencement, j'avais l'intention de m'adresser à Woytek pour remplacer la Petite Stasia, mais il ne répondit point à nos évocations. En sa qualité d'esprit inférieur, il a probablement subi l'influence vindicative de la Petite.

Et ainsi, me voilà seul, complètement abandonné par les esprits !

Je m'en console, en continuant à développer mon médium dans la direction *aspirite* — nous faisons du médiumnisme sans les esprits.

On verra dans la suite que ça ne va pas trop mal...

Au point de vue scientifique c'est même beaucoup plus commode ; cela nous épargne une quantité de complexités et de déboires, car la fraude des « esprits » est chose plus commune qu'on ne le croit.

II

RÉPÉTITION DE L'ÉPREUVE DU FEU

Après cette introduction, qui était nécessaire pour caractériser notre quatrième série d'études, nous pouvons passer sans tarder à la description des expériences.

Parmi les faits décisifs théoriquement, quant à la nature non matérielle du fil fluidique, on se rappelle l'épreuve du feu, à laquelle il a été soumis.

Cependant, en pratique, cette expérience était sujette à caution et il m'a semblé nécessaire de la renouveler dans des conditions irréprochables.

Au lieu d'une bobine en métal, comme je l'avais pensé d'abord, je me suis servi tout simplement d'une large mèche plate, roulée sur elle-même cylindriquement, maintenue dans cette forme à l'aide d'un fil de cuivre qui la serrait, trempée tout entière dans de l'alcool méthyllique et posée droite sur une soucoupe renversée.

Une fois allumée, cette mèche présentait donc une colonne entièrement brûlante et il n'y avait plus moyen de l'aborder de n'importe quel côté sans passer par les flammes.

Néanmoins, elle fut soulevée et rejetée par les rayons rigides provenant des mains du médium tenues des deux côtés — et ceci à deux reprises. La seconde fois, même plus lentement, avec une petite pause au milieu de la flamme.

Inutile d'ajouter, qu'aucun fil matériel, assez mince pour ne pas être vu et assez solide pour effectuer une action mécanique, n'aurait pu supporter cette épreuve.

Mais l'expérience eut une répercussion très désagréable sur le médium, qui s'évanouit et subit même plusieurs minutes de convulsions.

Comment expliquer cette lévitation au milieu d'une flamme ? Comment concevoir la nature intime des rayons qui dans ces conditions gardent encore leurs propriétés mécaniques ?... J'avoue, que mon imagination était incapable d'une hypothèse explicative — tant soit peu plausible.

Une chose cependant me parut évidente : malgré la réussite de l'expérience, elle fut bien difficile ; il fallut un effort particulier du médium pour l'accomplir et la présence du feu devait être considérée indubitablement comme une difficulté exceptionnelle.

Une partie de cette difficulté pouvait être ramenée à l'influence paralysante, généralement connue, de la *lumière*, mais une partie seulement ; car les lévitations que nous faisions depuis deux ans, supportaient très bien l'action momentanée mais plus intense d'un éclair au magnésium. Il fallait donc attribuer une grande partie de la difficulté, à l'action de la flamme comme telle, c'est-à-dire des gaz incandescents.

L'idée me vint, d'essayer tout d'abord l'action inverse : des rayons rigides sur la flamme.

III

L'ACTION DES RAYONS RIGIDES SUR LA FLAMME

Je fis construire une petite lampe à alcool, pareille à celles qu'on emploie dans les laboratoires, avec cette différence, que la mèche, qui traversait un tube métallique très étroit, fut réduite à un seul fil de coton — car pour avoir une action nette, il fallait la diriger contre une flamme très petite.

Le médium tendit sa main droite, les doigts en pointe, vers la flamme, éloignée de quelques centimètres du bout de ses doigts, en évitant le moindre courant d'air.

Au moment de la formation des rayons rigides, annoncée par une piqûre, la flamme s'aplatit en s'allongeant et fut visiblement *repoussée*.

Tout en étant beaucoup moins fatigante que la lévitation dans la flamme, cette expérience épuisa le médium, et comme c'était vers la fin d'une séance, après plusieurs autres essais, je ne voulus pas recommencer.

Elle fut répétée quelques semaines plus tard, en

simplifiant encore les conditions : un seul doigt fut dirigé vers la flamme, d'abord nu et ensuite enfermé dans une pipette en verre dont le tube effilé et dirigé vers la flamme, présentait une très petite ouverture.

L'action fut la même, et, ce qui est surtout important, elle fut la même des deux côtés : la main gauche et la main droite n'agissaient pas différemment. Il me parut seulement, que, lorsque le courant était moins fort, la flamme s'aplatissait, sans une répulsion marquée et peut-être même avec les traces d'une attraction. Dans le cas d'un courant fort, la flamme était repoussée visiblement et violemment, tout à fait comme si un courant d'air était sorti des bouts des doigts.

Cette fois, du moins, nous étions en présence d'un fait, analogue aux faits connus; car une influence tout à fait semblable peut être exercée sur la flamme à l'aide d'une machine électro-statique.

Seulement, dans ce dernier cas l'action n'est pas la même pour les deux sortes d'électricité — elle paraît même être tout à fait contraire.

Dans un catalogue raisonné, publié par la maison Radiguet et Massiot, constructeurs des machines Wimshurst, je trouve le passage suivant :

« La machine étant en marche, si l'on approche du pôle positif une lampe à essence minérale tenue à la main, *une étincelle jaillit* entre cette lampe et la boule de l'excitateur, et *enflamme* l'essence; si l'on approche cette flamme de l'autre pôle (négatif), *on la voit s'allonger*, elle est *attirée* et cette attraction est tellement forte, que la lampe *s'éteint;* approchée du pôle + la lampe se rallume et ainsi de suite, la flamme est éteinte et rallumée, en présentant la lampe à l'un ou l'autre pôle. »

« Cette expérience fournit un moyen de reconnaître la nature des pôles de la machine (1). »

D'après ce passage on pourrait croire :

1° Que ce n'est que le pôle + qui donne une étincelle entre la lampe tenue à la main et la boule de l'excitateur;

2° Que le pôle + allume toujours une lampe à essence;

3° Que ce n'est que le pôle — qui allonge la flamme;

4° Que ce n'est que le pôle —, qui, en attirant la flamme, est capable de l'éteindre.

Or, toutes ces assertions seraient inexactes, parce que :

1° Une étincelle jaillit aussi bien du pôle + que du pôle —;

2° Le pôle + n'allume pas toujours une lampe à essence;

3° L'élongation de la flamme peut être même plus marquée près du pôle +;

4° Le pôle — peut, lui aussi, dans certaines conditions, éteindre une flamme. Il y a cependant du vrai dans les assertions de ladite brochure, et cette vérité, on peut la formuler schématiquement de la manière suivante :

1° Le pôle + aplatit la flamme et la *repousse;*

2° Le pôle — l'aplatit aussi, mais sur place, ou même en *l'attirant*.

L'action peut être un peu plus compliquée par diverses circonstances, mais dans la majorité des cas elle est telle que je viens de la formuler.

Quant aux fonctions contraires : allumer-éteindre, elles sont très relatives. Une étincelle qui n'est pas suffisamment longue, n'allumera pas une lampe à essence, aussi bien près du pôle + que du pôle —. De l'autre côté l'extinction d'une flamme est particulièrement causée par le *vent électrique*, qui accompagne les étincelles, ou les remplace, aussi bien près du pôle + que du pôle —, surtout quand ils sont terminés en pointe.

Mais laissons de côté le rallumage et l'extinction, qui, pour le moment du moins, ne nous intéressent guère, les rayons rigides étant incapables d'allumer ou d'éteindre une lampe. Ce qui nous intéresse, c'est l'attraction par le pôle négatif, la répulsion par le pôle positif, et par conséquent l'indubitable analogie qui existe entre l'action des rayons rigides et celle de l'électricité positive — ces deux facteurs allongent la flamme, *en la repoussant*.

Et alors, ne pourrait-on pas admettre que les rayons rigides sont constitués par un jet d'ions positifs, comme les rayons cathodiques sont constitués par un jet d'électrons négatifs?

Ces derniers rayons, eux aussi, possèdent certaines propriétés mécaniques, et s'ils n'agissent pas dans l'air, où ils s'épuisent facilement (rayons de Lenard), tandis que par contre les rayons rigides agissent seulement dans l'air et ne traversent pas le vide; on pourrait peut-être attribuer ces différences à la grandeur des ions positifs par rapport à la petitesse des électrons négatifs, beaucoup plus pénétrants, et à la différence des sources.

Une autre analogie semblait appuyer la légitimité de ce rapprochement : la décharge des électroscopes. Comme nous le savons déjà, divers facteurs, entre autres les rayons Röntgen, les rayons rigides et les flammes, déchargent les corps électrisés. La radioactivité *alfa*, qui est positive, comme celle du Polonium, par exemple, possède cette propriété à un degré beaucoup plus élevé que la radioactivité *beta* qui est électriquement négative. Et quoique ces ac-

(1) *Notice illustrée des nouvelles machines électro-statiques à influence genre Wimshurst* (*Radiguet et Massiot*) 4e édition, p. 20.

tions soient trop compliquées pour qu'on puisse les réduire à une simple propriété, il est à remarquer que les flammes sont, sinon toujours, du moins dans la grande majorité des cas, chargées positivement.

Quant à l'analogie générale avec l'électricité, je dois encore citer le fait suivant, que j'ai maintes fois observé.

Lorsque la machine statique est petite, ou bien que la grande, pour une raison quelconque (l'humidité de l'air, par exemple), agit faiblement, on obtient, en approchant la flamme du pôle négatif, une attraction, et près du pôle positif *rien*, parce que la flamme disperse le peu d'électricité qui s'accumule; ou inversement : on obtient une répulsion au pôle positif et rien au pôle négatif, pour la même raison.

Je me hâte d'ajouter que cette différence ne tient pas à la nature des pôles. Et sans entrer dans les développements physiques qui nous conduiraient trop loin, je veux seulement signaler, que l'action dispersive d'une flamme peut aller jusqu'à l'anéantissement d'une charge qui s'accumule pendant le fonctionnement de la machine. On pourrait donc, dans le cas d'une nature électrique des rayons rigides, comprendre la funeste influence exercée sur eux par les flammes et la fatigue excessive du médium.

Quelquefois, les analogies sont bien séduisantes :

Si par exemple j'approche la flamme de la boule d'un électroscope chargé, mais en intercalant entre elle et la boule une feuille de papier non transparent ou bien une plaque transparente en verre, je n'obtiens rien dans les deux cas, — et l'effet est également nul dans les mêmes conditions avec les rayons rigides.

Mais il y a aussi d'importantes différences :

Souvent, l'action de la flamme se prolonge après son éloignement, tandis que l'action des rayons rigides cesse immédiatement, et les feuilles de l'électroscope ne continuent plus à retomber.

Et surtout, la différence est énorme quant au champ de l'action : la flamme agit de tous les côtés, une seule flamme décharge plusieurs électroscopes placés autour d'elle; tandis que les rayons rigides n'agissent qu'en une ligne droite et s'ils passent tout à côté, mais sans toucher la boule, il n'y a point d'effet.

Pour ces raisons, et pour d'autres, que j'avais déjà exposées dans mes précédents articles, j'ai été porté à croire, qu'entre l'ionisation de l'air par la flamme d'un côté, et le même phénomène dû aux rayons rigides de l'autre, aussi bien qu'entre leur action répulsive sur la flamme et celle d'électricité positive, il n'y avait qu'une ressemblance de forme.

Pour juger la question définitivement, il fallait vérifier encore si les rayons rigides possèdent en eux-mêmes quelques propriétés électriques.

IV

DANS LE CHAMP MAGNÉTIQUE

Le vent électrique qui peut éteindre une flamme, présente des propriétés électriques manifestes : il suffit de le diriger contre le plateau d'un électroscope Bonenberger, pour voir immédiatement qu'il possède une forte charge, positive ou négative, conformément à son origine.

Il n'en est pas de même avec le souffle médiumnique, malgré les ressemblances qu'il présente. Ni ce souffle, si fréquent dans les séances, ni le courant des rayons rigides, qui repousse une flamme, ne donnent rien en présence d'un électroscope.

Je voulais essayer si, en traversant le champ magnétique d'un aimant, les rayons rigides ne seraient pas déviés dans leur route. S'il en était ainsi, on pourrait, d'après le sens de cette déviation, déterminer leur charge éventuelle, positive ou négative.

L'expérience a été faite le 5 décembre 1810 dans le laboratoire de M. Lebiedzinski, et le premier essai a été arrangé de la manière suivante :

Entre les pôles d'un électro-aimant vertical, dont les armatures en fer doux pouvaient être rapprochées à volonté, nous avons fixé perpendiculairement, à l'aide de bouchons de liège, une plaque en verre enfumé. Les rayons devaient passer entre les pôles, en laissant leur trace sur cette plaque.

Le médium appliqua ses pouces des deux côtés, aux bords de la plaque, sur la partie enfumée, afin d'obtenir en même temps l'empreinte de l'épiderme, permettant de fixer les points d'où s'échappent les rayons. Une fois appliqués contre la plaque, ses doigts devaient rester immobiles.

Pour le premier essai, un courant de 65 volts fut lancé dans l'électro avec une intensité de 7 ampères.

Une minute après l'application des pouces, le médium sentit une vive piqûre et la surface enfumée du verre fut traversée par une ligne des rayons qui dans leur passage dispersèrent les particules du charbon.

Il n'y avait aucune déviation; la ligne est assez large, mais parfaitement droite. Seulement par endroits, elle s'interrompt et disparaît complètement, surtout au milieu, en face des pôles.

Examinée sous une loupe, elle se décompose en deux lignes. Le rayon principal apparaît à 3 m/m du bout imprimé du doigt — l'autre à plusieurs millimètres. Ce dernier est plus mince et il n'est pas tout à fait parallèle à l'autre, il s'en écarte un peu dans son parcours. Du côté droit les rayons présentent l'apparence d'un large faisceau, mais qui s'épuise bientôt. Aux endroits d'où jaillissent les rayons, l'épiderme est comme contracté et les lignes de son dessin coupées en deux.



D'où provenait cette disparition de l'empreinte, juste en face des pôles? Pouvait-on l'attribuer à leur action magnétique?

Il fallait vérifier la chose; et pour avoir une trace plus persistante je ne me suis plus servi d'un verre enfumé, sur lequel il est presque impossible de fixer le dessin, mais de papier blanc enfumé, uniforme et transparent.

Les pôles furent rapprochés encore davantage, de sorte qu'à peine deux millimètres les séparaient de la feuille, et l'intensité du courant fut montée à 10 ampères, par l'élimination des résistances.

Comme en réponse à nos doutes, c'est le phénomène inverse qui se produisit alors. Au lieu d'être interrompu au milieu, la ligne l'est des côtés. Très mince, à peine distincte aux bords, elle est au contraire très forte dans le centre, en face des pôles.

Pouvait-on conclure de ces résultats, que le champ magnétique tantôt disperse les rayons et tantôt les condense au contraire?

Une autre explication me paraît plus naturelle : Lorsque le courant médianique est fort (et il l'était indubitablement dans ces essais), il produit non pas un fil simple, mais un faisceau de rayons. Et ces rayons ne sortent pas d'un seul point de l'épiderme; ils jaillissent de plusieurs points plus ou moins voisins; alors ils ne sont pas tout à fait parallèles et ils ne se forment pas dans le même plan. De l'autre côté, il est pour moi certain, que le médium peut bien impliquer aux rayons une direction générale, mais non une direction tout à fait précise. Je m'en suis assuré en agissant sur deux plaques de verre, appliquées l'une contre l'autre, et enfumées à l'intérieur, par la petite fente qui les séparait. Il était alors bien difficile d'obtenir quelques traces entre les deux plaques.

Enfin, je crois avoir constaté, que lorsque les rayons rigides traversent une couche résistante d'inégale épaisseur, une condensation plus forte de l'obstacle peut les dévier *localement* de leur route et même les absorber complètement.

Il me semble donc qu'il ne s'agissait dans nos essais que des influences de ce genre, et je considère comme un effet médiat de l'intention du médium l'impression plus forte au milieu, vers laquelle, dans le second essai, se dirigea principalement son attention.

Dans un troisième essai, le papier enfumé fut mis à plat sur les pôles, c'est-à-dire horizontalement. L'empreinte fut obtenue encore trois fois et confirma les observations précédentes.

Aucune influence du champ magnétique n'a pu être constatée.

(*A suivre.*)

ERNEST BOZZANO

CONSIDÉRATIONS ET HYPOTHÈSES SUR LES PHÉNOMÈNES DE "BILOCATION"

(*Suite et fin.* — Voir les numéros de Mars, Avril et Mai).

Naturellement, pour celui qui s'est déjà formé une conviction spiritualiste basée sur les autres modes d'extrinsécation de la phénoménologie médiumnique, cette concordance atteint un degré de probabilité comparable à une démonstration expérimentale; d'autant plus que la casuistique en question n'est au fond que le complément nécessaire, ou mieux, la condition *sine qua non* de l'existence d'une grande partie de la phénoménologie médianique, en commençant par certaines formes spontanées d'apparitions post-mortem, pour finir aux phénomènes expérimentaux de « matérialisation ». Et, qu'on le remarque bien, ces considérations sont aussi valables pour les expérimentateurs à idées spiritualistes, que pour ceux à tendances matérialistes. Quoiqu'il en soit, je répète que je suis bien loin de vouloir assigner à la casuistique en question une valeur qu'à l'état actuel des recherches métapsychiques elle ne peut pas présenter; je me borne à en faire observer l'intérêt psychologique; c'est sous ce dernier aspect qu'elle mérite indiscutablement d'être recueillie et soumise aux chercheurs compétents.

C'est ici que nous nous trouvons en présence de la question : « Que faudrait-il pour la rendre scientifiquement probante? » — Tout simplement ceci, que la réalité des phénomènes de dédoublement du « corps éthérique » fut démontrée au moyen de preu-



ves et de constatations entièrement adéquates et convaincantes ; les méthodes expérimentales pour atteindre ce but, méthodes presque toutes déjà tentées, bien qu'avec des procédés pour la plupart insuffisants pour permettre d'en accueillir les résultats avec confiance paraissent multiples ; cependant, on en compte parmi ces dernières qui sont dignes d'attention et semblent nous laisser bien augurer de l'avenir à l'égard de nos recherches. Ainsi, par exemple, on a obtenu des photographies de « doubles », parmi lesquelles celles du capitaine Volpi en Italie, des professeurs Istrati et Hasdeu en Roumanie, de William Stainton Moses à Londres, du colonel de Rochas et de Durville en France ; on aurait aussi obtenu des photographies d'émanations plus ou moins fantomatiques au lit de mort du Dr Baraduc, et l'on aurait produit expérimentalement des phénomènes de dédoublement pendant l'hypnotisme grâce à l'œuvre de de Rochas et de Durville ; ce dernier serait même arrivé à obtenir la fluorescence d'un papier enduit de certaines substances en l'introduisant au point de l'espace où le somnambule localisait le « double » d'une autre personne lointaine, se trouvant, pour la circonstance, en état hypnotique. On cite en outre des exemples de « doubles » qui parvinrent à manifester leur présence par la provocation d'effets physiques, et, avec Eusapia Paladino, on obtint à distance — et cette fois le fait est indubitable — des empreintes de son visage extériorisé, c'est-à-dire de son « corps éthérique » dédoublé et matérialisé. Il n'est plus permis d'avoir de doutes sur l'authenticité de ces derniers phénomènes, et l'on devrait légitimement les considérer comme acquis à la science, ce qui n'est pas peu dire, au point de vue théorique. Au sujet des autres modalités expérimentales énumérées plus haut, il faut convenir qu'elles peuvent, en partie, être expliquées par les hypothèses de la suggestion et de l'auto-suggestion, en partie être attribuées à des observations mal conduites, et en partie enfin être écartées pour leur insuffisance de détails. Je n'entends pas affirmer par là que ces motifs de doute ou de discrédit soient fondés dans tous les cas, mais simplement que nous réclamons des méthodes de recherche beaucoup plus rigoureuses pour atteindre à ce sujet la certitude scientifique.

Il faut néanmoins signaler les expériences si connues du colonel de Rochas et de Durville, d'abord parce qu'elles sont menées avec une méthode rigoureusement scientifique par des hommes pleinement édifiés sur les difficultés inhérentes à ces recherches ; en second lieu parce qu'elles se prêtent à faire observer que dans les phénomènes de « dédoublement », il ne faut pas toujours s'arrêter à l'hypothèse du « corps éthérique ou périsprit », mais qu'il conviendrait de supposer parfois l'extériorisation de quelque chose de substantiellement différent.

Voici en résumé les expériences de de Rochas.

Comme on sait, il parvint à obtenir le phénomène de l'*extériorisation de la sensibilité* dans ses sujets moyennant les procédés habituels hypnotico-magnétiques, phénomène qui s'accentuait de plus en plus à mesure que ces mêmes procédés se prolongeaient, jusqu'à ce que les couches concentriques de la sensibilité extériorisée vinssent pour ainsi dire se polariser à droite et à gauche du sujet, qui les voyait en forme de deux colonnes fluidiques lumineuses diversement colorées ; ces colonnes finissaient par s'approcher, se réunir, se fondre et former une espèce de fantôme, qui répétait synchroniquement tous les mouvements du sujet, et l'existence de ce fantôme pouvait se déduire avec une certaine certitude du fait que si, du point où le sujet le localisait, on exécutait des attouchements quelconques à son insu, ou même si, accidentellement, quelqu'un traversait cette zone, le sujet percevait aussitôt des sensations correspondantes de contact ou de douleur. En outre, il arriva une fois que le sujet endormi, ayant porté par hasard les yeux sur un miroir placé en face de lui, eut l'illusion de voir devant lui un autre fantôme identique à ceux qu'il voyait à son côté, et qui était l'image reflétée de son « double ».

Voilà les faits ; reste à se demander si, dans ces circonstances, nous nous trouvons réellement devant un phénomène de dédoublement du « corps éthérique », qui, entendu dans son sens propre « d'enveloppe de l'esprit », devrait être *inséparable* de l'esprit (un pur esprit incorporel ne pouvant pas être philosophiquement conçu) ou s'il s'agit au contraire de l'extériorisation d'un fantôme fluidique inanimé, et par conséquent subtantiellement différent.

Une analyse sommaire des faits suffit, à mon avis, pour arriver à cette dernière conclusion.

D'abord, parce que les sujets de de Rochas, s'ils affirment constamment apercevoir leur « double », n'affirment jamais contempler ou avoir contemplé « en esprit » leur corps inanimé à distance ; ce qui fait présumer qu'ils ne se sont jamais trouvés en des conditions semblables ; au cas contraire, ils n'auraient pas manqué de l'observer de la même manière qu'ils ont observé chaque action et mouvement du « double ».

En second lieu, parce que, d'après l'affirmation de ces mêmes sujets, le fantôme extériorisé répéterait automatiquement et synchroniquement leurs actes, laissant voir par là qu'il consiste en une pure forme inanimée, dénuée de toute volonté propre.

En troisième lieu, parce que la circonstance que le sujet éprouve une sensation de contact chaque fois qu'on effleure la zone où se trouve le fantôme, si elle démontrait d'une part l'étroite relation existant entre le fantôme dédoublé et le sujet en hypnose, serait contraire d'autre part à l'hypothèse du trans-

fert du Moi personnel dans le fantôme, vu que ce qui réagit, sent, pense, est toujours le sujet en hypnose. Il faudrait conclure de là que, dans ces expériences, les fonctions réceptrices des organes sensoriels périphériques seulement se transportent dans le fantôme, et non les facultés psychiques de perception des sensations, dont le siège est resté dans les centres corticaux correspondants.

En somme, tout concourt à démontrer que dans les expériences d' « extériorisation de la sensibilité », le Moi personnel conscient ne sort pas de l'organisme corporel, et par conséquent qu'on ne doit pas reconnaître dans ce fantôme un phénomène véritable de « dédoublement du corps éthérique ».

Et si le fantôme fluidique formé par l'extériorisation de la sensibilité est de nature différente du « corps éthérique », on serait tenté de supposer qu'il consiste en quelque chose de semblable à ce que l'on convint d'appeler, après Reichenbach, le « fluide odique », fluide qui pénétrerait le système nerveux de tous les organismes vivants et servirait à les vitaliser et à les sensibiliser.

Il s'agirait donc, dans les expériences de de Rochas, d' « extériorisation du fantôme odique », qui différerait en outre du « corps éthérique » par le fait que le premier ne serait susceptible de s'éloigner que de peu de l'organisme dont il dérive, tandis qu'il n'y aurait pas de limites de distance pour le second. En outre, le « fantôme odique » serait susceptible de devenir un centre de condensation de matière somatique, jusqu'à se rendre visible, tangible, et provoquer des effets physiques.

A ce propos, le colonel DE ROCHAS raconte ce qui suit :

Eusapia Paladino s'est décidée à se laisser endormir en présence de Mme de Rochas (elle a été si souvent martyrisée par les savants qu'elle est devenue craintive). Elle est rapidement parvenue aux états profonds de l'hypnose et a vu apparaitre alors, à son grand étonnement, sur sa droite, un fantôme bleu. Je lui ai demandé si c'était John ; elle m'a répondu que non, mais que c'était *de cela que John se servait.* Puis elle a pris peur et m'a demandé instamment de la réveiller, ce que j'ai fait, regrettant beaucoup de n'avoir pu continuer des recherches dans cet ordre de phénomènes. (A. DE ROCHAS : *L'Extériorisation de la motricité*, p. 17).

Cette réponse d'Eusapia, en concordant exactement avec les argumentations ci-dessus, ne manque pas de valeur inductive, surtout si l'on réfléchit qu'en ce cas spécial l'hypothèse de la suggestion ne paraît pas vraisemblable, vu que M. de Rochas ne s'attendait pas à une semblable réponse et que sa demande était formulée de façon à en suggérer plutôt une dans le sens affirmatif.

Les anciens magnétologues obtenaient aussi de leurs somnambules clairvoyantes des descriptions détaillées sur la nature *triple* de l'entité animique : *esprit, corps éthérique, fantôme odique*, que les somnambules désignaient naturellement par des appellations qui leur étaient propres. Il ne sera pas inutile de citer quelques passages de leurs révélations à ce propos, qui serviront pour le moins à éclaircir de beaucoup les idées de ceux qui s'intéressent à l'argument. Voici en quels termes une somnambule de Werner, pasteur luthérien de Beckelsberg-sur-Rhin (1840) s'exprimait :

L'esprit, en soi-même divin, éternel, originé en Dieu, est la vie de l'âme (lire du « corps éthérique »), et c'est l'âme qui confère à l'esprit la personnalité, le circonscrit, le complète. Elle est comme le corps de l'esprit, et est donc susceptible soit de se spiritualiser avec lui, soit de vaincre l'esprit en se dégradant et se matérialisant toujours davantage... *Ni l'un ni l'autre ne peuvent subsister séparément;* ils sont intimement unis entre eux à la façon de l'âme (corps éthérique) et du corps. Je ne puis dire comment cela se fait; il y a des liens spirituels qui dépassent le pouvoir de ma vision... C'est dans l'âme que sont contenus les sens intérieurs de l'homme et c'est par elle que l'esprit utilise ses pouvoirs... *Mais pour que cela se produise, il faut une troisième substance qui vient s'ajouter à l'âme et sert à faire mouvoir et à vitaliser le corps...* Cette substance dérive par l'essence de l'âme, mais, en conséquence de son activité corporelle, elle participe davantage de la nature corporelle que celle de l'âme ; *considérée en soi-même, cette substance, ou « fluide nerveux », est l'instrument indispensable au moyen duquel l'âme entre en rapport avec le monde extérieur...* Le « fluide nerveux », de sa nature trop corporel et grossier, est destiné à se séparer de l'âme et à se dissiper, tandis que l'âme s'élève graduellement et s'approche de la nature radieuse de l'esprit... *Après la mort, l'âme ne peut se libérer immédiatement du « fluide nerveux »... et les âmes très terrestres s'en empreignent avec joie, ce qui leur confère le pouvoir de reprendre la forme humaine et de se rendre visible aux vivants, ou se faire entendre par eux, ou les toucher, ou produire des sons et des bruits dans l'atmosphère terrestre.* (Cité par Mrs. MORGAN dans l'ouvrage : « *From matter to spirit*, p. 132).

Les dernières phrases soulignées sont dignes de remarque, elles s'accordent parfaitement avec les assertions d'Eusapia, c'est-à-dire que « John » se sert de son « fantôme odique » pour la production des phénomènes physiques.

On remarquera aussi que la fameuse « voyante de Prevorst » affirmait les mêmes choses à son tour, ainsi que l'existence du « fantôme odique », qu'elle appelait « esprit des nerfs », ou « principe de vitalité nerveuse ». JUSTIN KERNER écrit d'elle :

Quant au fluide nerveux, elle disait qu'il était le lien qui unissait l'âme au corps et le corps au monde.

La facilité avec laquelle, dans son cas, ce fluide se dégageait était la cause de son état anormal... *Par son action, les âmes qui sont encore dans la région moyenne, sont mises en rapport dans l'atmosphère avec une substance qui leur permet de se faire entendre et sentir par les hommes, ainsi que de suspendre les lois de la gravité et de faire mouvoir les corps pesants.* Lorsqu'une personne meurt dans l'état de pureté parfaite, ce qui arrive rarement, elle n'entraîne pas le fluide nerveux avec elle... Les esprits bienheureux, auxquels le fluide nerveux ne continue pas à adhérer, *ne peuvent plus apparaître.* (*La Voyante de Prévorst*, page 88.)

Comme on le voit, les affirmations des somnambules ou des extatiques ayant vécu à des époques antérieures à la naissance du spiritisme moderne s'accordent exactement avec celles des médiums, dont quelques-uns, comme Eusapia, sont trop ignorants pour qu'on puisse les supposer avertis des finesses des théories doctrinales de cette nature.

Les considérations ci-dessus peuvent donc être résumées dans les trois propositions suivantes :

1. — Dans les cas réels d'autoscopie spontanée ou provoquée où le sujet voit apparaître devant soi son propre fantôme et sent se répercuter dans sa propre conscience les sensations occasionnellement éprouvées par le fantôme, il faudrait déduire qu'il s'agit d'un phénomène de dédoublement du « fantôme odique » dédoublement qui, dans sa première phase, se révélerait sous la forme d' « extériorisation de la sensibilité ».

2. — Dans les cas seulement où la conscience se trouve transportée dans le fantôme dédoublé qui voit à distance son propre corps inanimé, il faudrait conclure qu'il s'agit d'un phénomène authentique de dédoublement du « corps éthérique », en tenant compte aussi qu'a priori il n'est ni logiquemeent admissible, ni philosophiquement concevable, que l' « esprit » sorte du corps sans l'enveloppe « périspritique », c'est-à-dire dans les conditions de pur esprit incorporel.

3. — Enfin, pour expliquer certains épisodes complexes où se trouvent simultanément réunies dans le fantôme la conscience de soi, la sensibilité périphérique et la faculté de provoquer des effets physiques, rien n'empêche qu'on reconnaisse la possibilité de ce que la sortie du « corps éthérique » se produise parfois avec une empreinte partielle de substance « odique ».

Il y a, outre aux catégories citées, d'autres dont la phénoménologie est d'interprétation douteuse et embarrassante, comme par exemple alors que le sujet, tout en conservant la conscience de soi, éprouve la sensation de s'être transporté à un endroit donné, où il voit effectivement ce qui arrive en ce milieu, et où il est vu, au surplus, par les personnes présentes ; il s'ensuit que le sujet aurait la sensation de se trouver *en personne* en deux localités en même temps. Or, comme on ne peut conférer le don de l'ubiquité au Moi pensant, il ne resterait pour expliquer les cas de cette nature, qu'à recourir à l'hypothèse d'une action simultanée télesthésico-télépathique dans le sujet ; et cela d'autant plus qu'en un grand nombre des cas en question, certaines données essentielles qu'on rencontre dans ceux de supposé « dédoublement » font défaut, et qu'on y trouve au contraire les circonstances et les conditions favorables à l'action télesthésico-télépathique.

Le Prof. Hyslop s'exprima récemment, à propos de certains épisodes de ce genre rapportés par Mrs. Bates, dans le sens d'une explication purement télépathique, en observant qu'on ne pouvait rationnellement admettre cette anomalie, qu'un individu se trouvât *normalement conscient* dans son propre corps, et assistât en même temps *en personne* à des choses lointaines, ce qui impliquerait la présence simultanée de soi-même en deux endroits. Cependant, Mrs. Bates répliqua au Prof. Hyslop en observant qu'en des circonstances semblables, le sujet n'était probablement pas *normalement conscient*, c'est-à-dire que chaque fois que cela se produisait en conditions de veille *apparente*, des intermittences de *trances* inaperçues et très fugaces devaient cependant se manifester dans le sujet. Cette induction semble justifiée par le fait que des états analogues d' « absence psychique » se réalisent fréquemment à l'état de veille dans les sujets hypnotiques et hystériques. Si l'on admettait cette possibilité, certains des cas étudiés rentreraient avec facilité dans la catégorie des phénomènes de sortie du « corps éthérique ».

Quoi qu'il en soit, il me semble que la nécessité d'établir une distinction entre « fantôme éthérique » et « fantôme odique » résulte clairement des considérations énoncées plus haut.

Ceci posé, je reviens m'occuper exclusivement du « corps éthérique », et je placerai la discussion sur certaines autres déclarations de somnambules douées de la faculté d' « autoscopie interne », désormais acquise à la science et fort bien étudiée en ces derniers temps par les Drs Sollier, Bain, Lemaître. On sait que cette faculté consiste dans le don merveilleux de scruter les réduits les plus cachés de son propre organisme, et non seulement macrospiquement, mais aussi microscopiquement et de façon à dépasser de beaucoup les limites des instruments dont dispose la science. Or, si l'on considère que chaque fois qu'il est donné de contrôler les déclarations desdites somnambules, on constate qu'outre à décrire d'une façon anatomiquement et physiologiquement impeccable la structure et les fonctions de leurs organes internes, ils en révèlent aussi les conditions pathologiques jus-

qu'aux moindres détails de la dissociation somatique, et cela même quand l'opérateur et le sujet ignorent tous deux l'existence d'une lésion donnée dans l'organisme, il n'y a aucune raison pour ne pas croire à leur lucidité dans les cas où ils révèlent des particularités fonctionnelles ou histologiques échappées jusqu'à présent aux recherches de la science. Je fais allusion ici aux déclarations d'une somnambule du Dr Sollier, à propos des fonctions des centres corticaux dans l'extrinsécation de la pensée.

Voici le passage en question, que je tire de la relation du Dr SOLLIER lui-même dans le numéro de janvier 1903 de la *Revue Philosophique :*

Jeanne — dit M. SOLLIER — passe la main sur son front, rejette la tête en arrière, se courbe les reins, puis brusquement se détend, et dit : « Des petites machines qui sont ouvertes par ici. — Qu'est-ce que c'est que ces petites machines ? — Des petites machines qui dormaient. — Qu'est-ce qu'il y avait dedans ? — Un petit trou rond avec des pointes. — Quoi, un pinceau ? — Comme une aiguille ; les petites chambres (ce sont les petits trous de tout à l'heure) qui dorment sont collées ; elles sont resserrées. — A quoi servent-elles ? — *Elles servent pour que je pense; ces petits coins-là, ça se serre et ça se détend continuellement, comme une machine en vibration;* excepté celles qui dorment et qui restent bien tranquilles. — Où sont donc les images dont vous me parliez ? — *Dans les petits trous; quand les petites pointes commencent* à bouger, à vibrer, ça fait venir l'image devant mes yeux ; quand l'image vient, je ne vois plus de petits trous, ça prend tout le front, mais je sais qu'elle est là-dedans, *puisque c'est de là qu'elle sort...* Mais les images tiennent par des fils ici (elle montre son occiput au niveau des lobes optiques) parce que quand elles dorment, je ne sens rien là ; mais quand elles vont venir avec les couleurs, je sens que ça tire derrière, et par-devant ça commence à marcher sur place, à remuer, à vibrer. »

Le Dr Sollier ajoute à ces déclarations de la somnambule la note suivante :

Toutes les malades qui recouvrent leur sensibilité cérébrale parlent de même de *petites cases*, de *petites boîtes* qui se mettent en ordre en même temps que leurs idées s'éclaircissent.

A notre point de vue, l'idée fondamentale à relever de ces citations est celle-ci, que la somnambule voit dans les cellules cérébrales de petites cavités internes, ou « petites chambres » revêtues de prolongements fibrillaires qui, lorsqu'ils se détendent et vibrent, font surgir l'image psychique devant elle, image qui prend une forme objective à l'intérieur des « petites chambres ». En d'autres mots, durant le processus psychique de remémoration, ou d'idéation, toute chose se produirait comme si les images existaient en *puissance* dans les cavités ou « petites chambres » cellulaires, d'où les vibrations fibrillaires les feraient surgir au service du Moi conscient.

Or, tout cela n'implique-t-il pas l'idée que les images psychiques existent d'une façon *extérieure* à l'organe cérébral ? Et précisément dans les interstices cellulaires dénommés « petites chambres » par la somnambule, champ d'action présumable du « corps éthérique » ? Si cela était, il faudrait en arguer que le côté physique du processus d'idéation consiste justement en ceci, qu'au moyen de prolongements fibrillaires vibrants dans un milieu rservé à l'action du « corps éthérique », vient s'établir le rapport nécessaire entre les centres corticaux, enregistreurs automatiques des tonalités vibratoires variées parvenues jusqu'à eux par les voies sensorielles, et le « corps éthérique », dépositaire des images psychiques correspondantes.

Cette conception des fonctions cérébrales au sujet de l'extrinsécation de la pensée serait féconde en applications théoriques, car elle se prête à faire mieux comprendre la nature du Moi subconscient, où serait contenue la véritable personnalité humaine, et aussi à faire mieux comprendre la relativité des facultés psycho-sensorielles en leur qualité de fonctions de la personnalité spirituelle durant le cycle de son existence terrestre ; elle servirait aussi à expliquer admirablement l'énorme différence qui existe entre individu et individu — à égal volume et développement cérébral — dans les capacités intellectuelles, différence qui dépendrait en partie de l'excellence plus ou moins grande des prolongements fibrillaires (ou amiboïdes), internes des cellules corticales, et en partie du raffinement récepteur plus ou moins grand du « corps éthérique » ; de sorte qu'on viendrait à expliquer par là la possibilité qu'un génie possède parfois un organe cérébral inférieur par son volume à la moyenne normale.

Au point de vue philosophique, on viendrait enfin à aplanir d'une façon satisfaisante l'éternel conflit entre les écoles multiples qui peinent en vain depuis presque trente siècles pour résoudre le formidable problème de la connaissance.

Depuis les écoles spiritualistes qui affirment le « dualisme substantiel » entre la matière et l'esprit, entre la substance spirituelle et la substance corporelle, qui seraient toutes les deux extrinsèques et concomitantes (Aristote, Platon, Anaxagore, Pythagore, Descartes), jusqu'à l'autre école spiritualiste du « Monadisme », dont les adeptes définissent l'esprit « une réalité concomitante, mais non étendue » (Leibniz, Herbart, Lotze), pour en arriver à l'Ecole écossaise qui le considère comme une « réalité empirique » ; et depuis les Ecoles spiritualistes jusqu'aux matérialistes, à partir de l' « atomisme » des stoïques et de Lucrèce, systématisé par Gassendi, Hobbes,

Condillac, Helvetius, Cabanis, La Mettrie, Holbach, et passant à une autre espèce de matérialisme tout aussi grossier, selon lequel la personnalité consciente ne serait que le résultat d'une « dualité empirique », c'est-à-dire l'équivalent de la force nécessairement connexe à la matière (Buchner, Vogt, Moleschott et, jusqu'à un certain point, Feuerbach, Czolbe), pour arriver aux partisans de l' « Organicisme », pour lesquels le Moi conscient serait la résultante d'une fonction complexe qui jaillirait d'un ensemble spécial d'organes (Maudsley, Huxley, Lewes), et puis en nous transférant aux « Mécanicistes », pour lesquels les phénomènes psychiques consisteraient dans une forme *sui generis* de mouvement nécessairement lié à la phase désintégrative des processus nerveux centraux (A. Herzen), pour aboutir enfin aux défenseurs du « monisme positiviste », pour lesquels n'existerait qu'une seule substance à deux faces, le physique et le psychique, toutes les deux attributs d'une même réalité indéfinissable, d'où il résulterait que les phénomènes de la pensée se présenteraient comme étant rigoureusement déterminés par les lois de la morphologie (Hœckel, Soury, Sollier, Morselli, Sergi); et en passant des Ecoles matérialistes aux partisans du « parallélisme psycho-physique », qui soutiennent la « relativité de la connaissance », acceptent en même temps les thèses antithétiques de l'inséparabilité et de l'irréductibilité du fait psychique et du fait physiologique, en s'abstenant de se prononcer en faveur de l'une ou de l'autre des écoles antagonistes, c'est-à-dire en se contentant d'une attitude purement critique et expérimentale; école plus éclairée que tout autre, mais qui est subdivisée dans un grand nombre de branches divergentes selon les préférences individuelles vers l'une ou l'autre des solutions extrêmes, en commençant par le « sensisme » de John Locke, pour passer au « réalisme critique » d'Emmanuel Kant, au « phénoménisme » tempéré de Main de Biran, au « relativisme catégorique » de Renouvier, au positivisme correct et conséquent de Littré, au « relativisme réaliste » de Taine, au « réalisme-idéalisme » de Wundt, Zœllner, Liebemann, Lange, à l' « empirisme-associationiste » de Stuart-Mill et de Bain, à l' « empirisme-associationiste et héréditaire de Spencer, au « réalisme phénoménique » de Siciliani, au « réalisme idéalistique-pratique » de Fouillée — que conclurent donc, que découvrirent toutes ces écoles de philosophes spiritualistes, matérialistes, criticistes, positivistes? La réponse est aisée. Elles ne conclurent rien du tout, elles ne découvrirent pas davantage, bien que dans chaque système se trouvent des germes féconds de vérité. Ils ne conclurent rien du tout, parce qu'ils ne pouvaient le faire, les temps n'étant pas mûrs encore pour trouver des synthèses assez compréhensives sur le problème de la connaissance, le matériel brut des faits faisant défaut à la spéculation philosophique pour y fonder ses illations — matériel qui seul pouvait la tirer des altitudes vertigineuses et trompeuses de l'abstraction pure pour la ramener sur le terrain pratique des inductions et déductions expérimentales — seul terrain adapté pour une conciliation entre les différentes Ecoles rivales, sur la base de concessions réciproques, arrachées aux adversaires par l'évidence des preuves.

En effet, comme s'entendre, comment conclure, si d'un côté l'Ecole spiritualiste insistait à affirmer l'indépendance absolue de l'esprit de la matière, malgré l'impuissance manifeste à ruiner la phalange des preuves contraires, présentées légitimement par l'Ecole matérialiste? Et comment s'entendre, comment conclure, si de l'autre côté, l'Ecole matérialiste, en montrant une inaptitude déplorable à la spéculation philosophique (jusqu'au point de ne pas comprendre que pensée et mouvement resteront éternellement irréductibles), se crut autorisée à proclamer la dépendance absolue de l'esprit de la matière, se basant sur des preuves qui, en réalité, ne concernaient aucunement le problème formidable de la connaissance, envisagé au point de vue philosophique?

Par contre, l'Ecole du « parallélisme psycho-physique », se bornant à affirmer la corrélation incontestable, par des lois d'équivalence, entre les activités opposées, morphologique et psychique (dans la signification d'une *correspondance parallèle*, et non pas d'une *conversion absolue*), et en reconnaissant, en même temps, l'irréductibilité des deux faits, si elle faisait, d'un côté, un acte de sagesse réelle, de l'autre côté se condamnait d'elle-même à ne rien conclure, ni résoudre, ni concilier, puisqu'elle s'imposait de laisser ouvertes ces questions, en gardant une attitude purement critique et expérimentale. Il faut reconnaître, néanmoins, que cette attitude était la seule répondant aux conditions de la science avant l'arrivée des recherches métapsychiques qui, en révélant tout à coup l'existence d'une région psychique insoupçonnée, ouvraient la porte à de nouvelles inductions, à de nouvelles déductions, à de nouvelles synthèses, à de nouvelles hypothèses, à de nouvelles théories capables de concilier les deux pôles de la pensée philosophique moderne : le criticisme et le positivisme.

En effet — pour nous borner à la section de phénomènes métapsychiques dont nous nous occupons dans cet article — si des recherches ultérieures parvenaient à démontrer l'existence dans l'homme d'un « corps éthérique » qui entrerait réellement en rapport avec son propre instrument de relation, c'est-à-dire le cerveau, de la façon dont nous avons parlé, et si on parvenait à établir ainsi que le processus d'idéation psychique est *extérieur* à l'organisme cérébral, bien que ce dernier soit indispensable à l'idéa-

tion psychique telle qu'elle se réalise durant la vie terrestre de relation; ou, en d'autres mots, si on prouvait que ce n'est pas le cerveau qui pense, mais l'esprit, bien que l'esprit ne puisse entrer en rapport avec le monde extérieur qu'au moyen du cerveau — en ce cas, il serait possible de formuler une nouvelle théorie de la connaissance, capable de concilier la thèse fondamentale spiritualiste avec celle matérialiste; et les partisans du « parallélisme psychophysique » verraient leur point de vue admirablement légitimé, mais avec ceci de gagné, qu'alors qu'ils devaient se borner à reconnaître la sagesse de l'attitude qu'ils avaient adoptée sans parvenir à éclaircir la thèse antithétique de l'inséparabilité et de l'irréductibilité des activités psychique et morphologique, ils trouveraient maintenant cette thèse suffisamment élucidée pour devenir concevable; bien entendu, concevable dans les limites imposées par la nature aux connaissances humaines, à laquelle a été attribué le domaine du *phénomène*, tandis que celui du « noumène » lui est fermé; ce qui est d'ailleurs suffisant pour satisfaire l'intelligence et le cœur, et pour faire un acte de vraie science.

On constaterait alors que les psychologues et les physiologues modernes tombaient dans la même erreur à laquelle se heurtaient les astronomes prédécesseurs de Copernic, qui, en se fiant aux témoignages des sens, ne pouvaient avoir aucun doute sur le mouvement journalier du Soleil, et la stabilité de la Terre, tandis qu'en réalité c'était le contraire qui se produisait. Les physiologues et les psychologues modernes, en partant à leur tour de données de faits en apparence non moins sûres, ne pouvaient avoir aucun doute sur le déterminisme absolu des états de conscience en rapport avec le fonctionnement cérébral, alors qu'en réalité se produisait en substance l'opposé de ce qu'ils déduisaient avec une sûreté pareille à celle des astronomes pré-Copernicains.

ERNEST BOZZANO.

CORRESPONDANCE

Au sujet des dernières Séances de Craddock à Paris

Paris, 25 mai 1911.

Cher Monsieur,

Je lis dans les *Annales des Sciences Psychiques* du 1-16 mai, sous la rubrique *Echos et Nouvelles*, un article non signé concernant le médium Craddock.

Ayant dirigé les séances d'un des groupes dont il est fait mention, je me crois autorisé à vous prier de bien vouloir insérer dans votre excellent organe la légère rectification suivante :

Le médium Craddock n'a jamais été mis à la porte de notre groupe. Il était convenu qu'il nous donnerait quatre séances, il nous les a données, puis en a ensuite donné d'autres chez M. et Mme L., suivant un plan convenu avant son arrivée à Paris.

Je n'ai pas à envisager la valeur de la médiumnité de M. Craddock, valeur sur laquelle les avis des membres du groupe étaient partagés, la majorité lui étant défavorable.

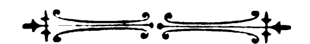
J'insiste simplement sur le fait que le médium n'a jamais été renvoyé.

Je déplore très sincèrement que M. Craddock se refuse à tout contrôle, mais je ne vois pas en quoi cela puisse être *a priori* une preuve de fraude (1). La majorité des séances que j'ai eues au cours de quatre années avec ce médium me donne plutôt une forte présomption personnelle en faveur de la véracité des phénomènes, et je crois n'être pas le seul de cet avis.

Avec tous mes remerciements anticipés, je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'expression de ma considération très distinguée.

R. AYLMER,
Ancien vice-président du cercle Allan Kardec.

(1) Nous n'avons jamais dit que le fait de refuser tout contrôle soit une *preuve* de fraude; mais tout le monde comprend pourquoi, en de telles circonstances, elle constitue une forte *présomption* de fraude. — N. de la R.



LES CONDITIONS EXPÉRIMENTALES DANS L'ÉTUDE DE LA TÉLÉPATHIE

Dans la séance du 25 avril 1910 de la S. U. E. P. (Section de Paris). M. de Vesme proposait d'instituer une série d'expériences afin d'éclaircir le mécanisme de la transmission de pensée et posait ainsi les problèmes qui se présentent aux chercheurs :

I. — La transmission de la pensée n'est-elle pas une fonction spéciale de la subconscience comme paraissent l'être les autres facultés supernormales de notre esprit : prémonition, clairvoyance, etc. ?

II. — ...Il faut trouver les meilleurs moyens d'abord pour atteindre et faire fonctionner la conscience subliminale de l'*agent*,

III. — ensuite pour atteindre et impressionner la conscience subliminale du *percipient*, déceler les impressions qu'elle a reçues et les faire jaillir à la surface de la conscience normale. Quels sont les meilleurs moyens auxquels il faut avoir recours pour obtenir ce résultat ?

IV. — ... Quel rôle la télépathie peut-elle jouer dans les communications qu'on appelle « spirites » ?

M. de Vesme montrait en outre l'intérêt que présente la méthode imaginée par MM. Usher et Burt, c'est-à-dire de mettre l'agent comme le percipient en état de sommeil hypnotique.

Peut-être est-il bon, avant de poursuivre des essais dans cette voie, de passer en revue d'une manière générale les conditions nécessaires aux réussites.

On peut admettre comme démontré que la transmission de la pensée est fonction de la subconscience. Il en est de même de la clairvoyance. Mais à propos de ces deux facultés il ne me paraît pas inutile d'indiquer une opinion assez personnelle, accessoirement. A la suite de nombreuses expériences, j'ai cru m'apercevoir que certains sujets au moins font souvent de la clairvoyance sans le savoir en tentant des expériences de télépathie.

D'abord il est très difficile de réussir des expériences de télépathie quand on n'a pas prévenu le percipient qu'on essayait sur lui d'expérimenter ce phénomène, alors même qu'il paraît se trouver dans de bonnes conditions de réception : le sommeil normal par exemple. [Je sais bien qu'il y a des exceptions, mais elles sont assez rares et je ne suis pas bien sûr que le sujet n'était pas dans un état d'activité mentale continuellement dirigée vers l'agent (Cas. 2. *Les Hallucinations télépathiques*, page 33. Cas 6, 7, 13, 14, 15, 685, même ouvrage.)

Ensuite, le percipient reçoit parfois des chocs télépathiques qui ne lui étaient pas destinés. Mais surtout il arrive que le percipient, se mettant dans les mêmes conditions de passivité que s'il expérimentait avec un agent, peut percevoir la pensée, l'état d'âme d'une personne déterminée ayant intérêt à les lui cacher.

Il arrive enfin que pendant une série d'expériences télépathiques réussies, l'agent ayant oublié de se réveiller à l'heure fixée, le percipient perçoive au lieu d'un message la position du dormeur dans son lit, du lit dans une pièce et la disposition de celle-ci.

Personnellement, je suis porté à croire que la télesthésie joue un rôle important dans ces phénomènes et qu'elle en est même, peut-être, le seul facteur, bien qu'il soit possible encore d'interpréter ces cas au moyen de l'hypothèse télépathique. Aussi je ne partage pas les idées de MM. Usher et Burt touchant l'explication par « un *modus operandi* » purement physique, une onde cérébrale, éthérie, etc... Je sais que je me trouve en désaccord avec d'illustres psychistes, notamment notre maître le Dr Maxwell qui a donné ses raisons de croire la transmission matérielle. Le mieux est donc d'abandonner toute théorie pour ne s'occuper que des faits et d'étudier successivement les conditions expérimentales, ce qui nous mènera plus tard sans doute au problème spirite.

Rôle de l'Agent

Trouver les meilleurs moyens pour atteindre et faire fonctionner la « Subconscience » de l'Agent.

1° *Atteindre la « subconscience » de l'Agent.*

Le problème doit pouvoir être résolu par l'analyse psychologique. Deux hypothèses sont en présence :

L'image (visuelle, par exemple) d'un objet atteint-elle directement, dans l'état de veille, la conscience normale pour donner lieu à l'impression et à la sensation, puis de là passer à l'état de cliché-souvenir dans la « subconscience » ?

Ou bien l'image impressionne-t-elle directement la « subconscience » pour provoquer ensuite une sensation dans la conscience ?

Si cela est, l'image d'un objet atteint toujours la « subconscience » et ce premier problème se trouve résolu.

Il semble bien qu'il en est ainsi. L'impression doit se faire où se conserve le souvenir ; comme, d'une part, nous recevons des impressions inconsciemment et que, d'autre part, nous oublions des impressions conscientes qui se conservent pourtant à

l'état de souvenirs subconscients (ce dont nous sommes assurés puisque plus tard les unes et les autres peuvent devenir ou redevenir conscientes), il faut en conclure que l'impression se fait directement dans la « subconscience » de toutes les images des objets extérieurs. Les plus utiles seulement pénètrent dans la conscience normale précisément sous la forme de sensations.

J'en trouve la preuve dans le fait que lorsque notre attention volontaire est dirigée sur un objet déterminé nous n'en percevons pas moins inconsciemment les autres objets, qui étant inutiles au moment présent, ne pénètrent pas dans le champ de la conscience.

« Bratiolet raconte que, son attention étant tout entière à la transcription d'un manuscrit, il se crut poursuivi par un air de musique inconnue qui revenait constamment. Il finit par entendre un orgue de Barbarie qui jouait dans la rue. (*Les Images*, essai sur la mémoire et sur l'imagination, E. Peillaube 1910, page 8.)

L'impression d'une image auditive avait été d'abord subconsciente avant de devenir consciente. Je trouve dans mes notes un cas montrant une image visuelle provoquant encore une impression subconsciente avant une idée consciente.

Je sors de chez moi l'esprit fortement tendu vers des questions industrielles en rapport avec mon travail journalier ; pourtant je me prends à penser au Dr Azam, l'auteur du travail bien connu sur le dédoublement de la personnalité de Felida X. Cela me surprend, mais j'aperçois alors que je venais de passer devant l'usine du fabricant d'aéroplanes Anzani où ce nom est peint en grands caractères.

La très grande analogie entre les lettres formant les mots Azam et Anzani avait suffit pour faire naître une association d'idées par ressemblance dont le point de départ (l'impression visuelle) était resté subconsciente.

Ces phénomènes accidentels, faciles à observer, montrent bien le mécanisme de l'impression des images atteignant directement la subconscience.

2° Faire fonctionner la « subconscience » de l'Agent.

Il s'agit, en somme, de mettre sa subconscience en état d'activité particulièrement favorable à la production des phénomènes télépathiques. Y réussirons-nous par le sommeil ? Cela paraît douteux quand on pense que nous nous trouvons chaque jour endormis en même temps que d'autres personnes et que nous rêvons très différemment, ce qui tient probablement à la différence d'état existant entre les dormeurs aussi bien dans le sommeil normal que dans les sommeils artificiels ou hypnotiques. D'ailleurs on ne pourrait pas avoir plus contact dans un état que dans un autre avec sa subconscience : le rêve est un état de conscience approprié à l'homme endormi, état de conscience aussi différent de la subconscience que l'état de veille lui-même, puisque le rêveur est conscient de son rêve (1).

Pourrait-on, davantage, donner à l'Agent dans l'état de sommeil une image plus forte, en quelque sorte, que dans l'état de veille ? Je ne le crois pas, puisque toutes les impressions subconscientes semblent avoir la même valeur, la force n'étant pas dans l'image mais dans la réaction subconsciente.

Et, en fait, en augmentant la force d'une image par l'attention volontaire, on n'a pas remarqué qu'on pouvait obtenir de meilleurs résultats. Cela se comprend d'autant plus aisément que la réaction subconsciente en est plutôt diminuée, toute l'activité dont nous sommes capables étant employée à transformer l'impression en sensation. Tout se passe comme si l'impression subconsciente se consumait en émettant la lumière qui nous la fait percevoir sous forme d'image consciente.

Donc, en faisant naître chez un agent endormi une impression subconsciente on ne fait que la pousser à se dépenser en toute liberté dans une hallucination extériorisée, c'est-à-dire en pure perte. Pour lui donner son libre jeu d'activité supernormale il faudrait l'empêcher de se dépenser, l'empêcher de devenir consciente, la mettre dans les conditions inverses de la vie ordinaire où précisément ces facultés ne se manifestent pas : occuper l'esprit de l'agent, fixer son attention consciente pendant qu'on provoquera en lui l'impression à transmettre. Par exemple lui faire écouter un morceau de musique (le phonographe se prête bien à ces expériences), dans l'obscurité, tandis qu'on projettera sur un écran ou qu'on éclairera un temps très court, un objet ou une image destinée à l'impressionner subconsciemment.

L'intensité d'une impression subconsciente ne dépend pas seulement de ce qu'elle se trouve empêchée de se dépenser ; en fait on sait l'augmenter par l'élément-surprise.

Notre subconscience réagit d'autant plus qu'une impression nous surprend davantage. (*Annales des Sciences Psychiques*, 1900, Myers : De la cons-

(1) M. Warcollier touche ici à une question très importante, et lui donne une solution juste à notre avis, mais en se basant sur une donnée qui nous parait discutable. Sans doute, le dormeur est conscient de son rêve ; le sujet hypnotisé est conscient de ce qu'il dit et fait, de ce qui se passe autour de lui ; mais cela pourrait s'expliquer par l'hypothèse que le siège de la conscience serait, dans le sommeil naturel ou hypnotique, transporté dans le champ de la subconscience. Seulement, s'il en était réellement ainsi, les idées oubliées, celles acquises subconsciemment, ou par les facultés supernormales qui sont l'apanage de la conscience subliminale, devraient se présenter, à tout moment, dans le sommeil, alors qu'elles ne se présentent qu'exceptionnellement, comme dans l'état de veille, par un jaillissement occasionnel. Donc, le sommeil naturel et celui hypnotique se passent bien *dans un état spécial de la conscience*, mais ne paraissent pas se passer *dans la subconscience ou la conscience subliminale*.

C. V.

-cience subliminale. Expériences de provocation des post-images véridiques avant le sommeil pour le réveil. — *Le Rêve*, études et observations, MARCEL FOUCAULT. Alcan 1906. Quelles images reparaissent dans le rêve? p. 207 : « M. Mourly-Vold, professeur à l'Université de Christiania, provoquait des rêves à ses sujets en les faisant regarder avant de s'endormir, un objet qui leur avait été envoyé dans une « boîte à surprise. »)

La surprise agit surtout par l'émotion qu'elle provoque. On sait toute la puissance de l'émotion dans le rêve : sous forme de désirs ou de craintes c'est son élément important.

C'est encore l'émotion qui forme la cause principale de la généralité des phénomènes spontanés de télépathie sans lesquels on ne l'aurait jamais soupçonnée.

Il semblerait que la subconscience réagit surtout par l'émotion et que c'est bien en produisant une impression émotionnelle, c'est-à-dire une impression se dépensant plutôt en activité intérieure qu'extérieure, qu'on a le plus de chance de faire fonctionner supernormalement la subconscience de l'agent. Il serait donc bon de connaître avant d'utiliser une personne comme agent quelles sont les images susceptibles de l'émouvoir, à quel type (visuel, auditif) elle appartient et de combiner les conditions d'expérimentation : fixation de l'attention volontaire, surprise, image émotive, suivant ces données.

Rôle du percipient.

Atteindre et impressionner la subconscience du percipient. Déceler les impressions qu'elle a reçues et les faire jaillir à la surface de la conscience normale.

1° *Atteindre la subconscience du percipient.*

En premier lieu, il faut choisir un percipient de même nature psychique que l'agent aussi bien au point de vue émotif que de l'activité sensorielle, c'est-à-dire un type visuel, auditif, etc... suivant la nature de l'agent.

Ce rapport, en effet, ne peut que créer une sympathie qui pour des causes physiologiques ou psychiques semble être de première importance.

L'intensité de l'image obtenue en choisissant un percipient du type de l'image à transmettre ne fera que favoriser son apparition dans la conscience. (On sait que les images récentes apparaissent dans le rêve normal à cause de leur intensité.)

Le caractère émotionnel du percipient sera étudié par l'analyse de ses rêves ordinaires. En somme, les lois qui régissent l'apparition des images dans l'état de sommeil devront nous guider et nous inspirer.

2° *Déceler les impressions subconscientes.*

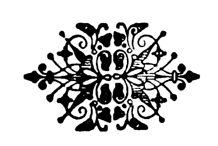
Nous sommes sur un terrain plus connu que pour l'Agent. Il faut que le sujet soit dans l'état d'aïdéie ou de monoidéisme, qu'il dorme ou qu'il sommeille. L'important est que l'image en apparaissant puisse atteindre tout son développement sans se heurter à d'autres. Tout cela se trouve réalisé dans le sommeil hypnotique ou semi-hypnotique quand le sujet est suffisamment isolé du bruit, de la lumière, etc... pour ne pas faire de rêves sensoriels.

L'image transmise apparaîtra sous forme de rêve, de vision interne ou d'hallucination, de pensée, de mots et sera la plupart du temps singulièrement déformée, ce dont il faut toujours tenir compte (j'ai étudié cette question en détail dans un article intitulé : « Perceptions supernormales erronées.)

3° *Constatation de l'apparition de l'image.*

Suivant les cas elle se fera par un tiers ou par le dormeur lui-même. Dans le sommeil hypnotique le sujet ayant reçu l'ordre de parler rêvera à haute voix ; dans les états semi-hypnotiques il aura conscience de l'apparition de l'image et la décrira, l'écrira ou la dessinera lui-même pendant ou après être sorti de son état de passivité. Dans les états médiumniques d'automatisme moteur le sujet la manifestera automatiquement.

R. WARCOLLIER.





ÉCHOS ET NOUVELLES

Madame Annie Besant et le jeune J. Krishnamurti, à Paris

La Section française de la Société Théosophique est en liesse, au moment où nous écrivons ces lignes : sa présidente, Mme Annie Besant, est à Paris, après avoir visité Londres. Elle donne deux conférences réservées aux membres de la Société Théosophique, à la salle des Agriculteurs de France, rue d'Athènes ; puis une conférence publique, le 15 juin, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, qui contient 2.500 personnes ; le lendemain a lieu une réception pour les membres de la Société.

Bien que la méthode théosophique n'ait rien à voir avec celle expérimentale et scientifique, un assez grand nombre de théosophes s'occupent d'études psychiques ; les dirigeants qui étaient absolument opposés à cela il y a quelques années encore commencent maintenant à l'admettre avec quelques restrictions :

La Théosophie — écrivait dernièrement Mme Besant elle-même — ayant une théorie de la vie et de la conscience basée sur une investigation très ancienne et très profonde de la nature, est capable d'offrir à la nouvelle Psychologie une théorie sérieuse dont elle semble parfois avoir grand besoin. Je dis « une théorie », parce que ses assertions ne peuvent être acceptées, au point où est la science actuellement, que comme théorie ou hypothèse. Mais si on présente une théorie dans laquelle peuvent être rangés les faits déjà connus et qui donnent une explication rationnelle de faits encore inexpliqués, si on offre une solution rationnelle de problèmes qui, en dehors de cette théorie sont insolubles, elle sera sûrement acceptée, ainsi que les faits qu'elle explique, et elle durera jusqu'à ce qu'on ait trouvé une meilleure explication et une solution encore plus près de la vérité.

Au point de vue scientifique, la théosophie a sur certaines autres grandes religions l'immense avantage que, n'étant qu'une forme du Bouddhisme et du Brahmisme, elle accepte en somme la grande théorie du monisme, hors duquel on ne voit pas de salut aujourd'hui, si on veut concilier les croyances religieuses avec les dernières constatations de la Science.

Au point de vue philosophique — ou plutôt religieux — la doctrine des théosophes est, dans son ensemble, très élevée, très intéressante : elle est commune à toutes les religions qui admettent la Métempsychose, la Réincarnation ; elle est fondée sur l'évolution et le perfectionnement des êtres à travers des existences successives — d'où le retentissement de nos actes sur toute la suite de nos existences, notre passé étant le fondement de notre présent, et ce dernier de notre futur. Mais l'ensemble de cette doctrine se présente d'une façon harmonieuse, élaborée et élevée.

Quant à la psychologie théosophique, qui subdivise l'être humain en sept principes différents, elle n'a qu'un défaut, celui de ne pas être fondée sur une démonstration expérimentale.

Le trait caractéristique le plus accentué des théories théosophiques, pour ce qui se rapporte aux études psychiques, est sans doute la faculté qu'auraient certaines personnes de se plonger dans l'*astral*, à l'état de transe, ou même de veille ; c'est de là que nous viennent les doctrines de cette religion, comme nous sont venues celles des prophètes et ascètes auxquels nous devons toutes les autres croyances religieuses. Mais ceci se passe, bien entendu, en dehors de tout contrôle — précisément comme pour Ezechiel, pour saint Jean écrivant l'Apocalypse, ou Mahomet écrivant le Coran.

D'abord, la Théosophie avait bien été basée sur les phénomènes médiumniques de Mme H. P. Blavatsky, mais ceux-ci ayant été discutés, mis en doute, niés, même, surtout par la fameuse enquête de la Société de Recherches Psychiques de Londres, on jugea plus prudent de les mettre de côté ; au point de vue tactique, ce fut un excellent parti ; tant qu'il ne s'agit que de théories, de dogmes, ne se basant sur rien de positif, il est facile de les faire accepter et malaisé d'en prouver les erreurs ; mais lorsqu'on expérimente, on court le danger de voir s'écrouler l'admirable, mais fragile édifice. C'est pourquoi toutes les religions dogmatiques recommandent à leurs adeptes de ne pas expérimenter, leur défendent même l'expérimentation. La Théosophie a pour devise cette belle sentence : « Il n'y a pas de religion plus élevée que la Vérité », mais on n'a pas toujours le courage d'appliquer les belles maximes jusqu'au bout.

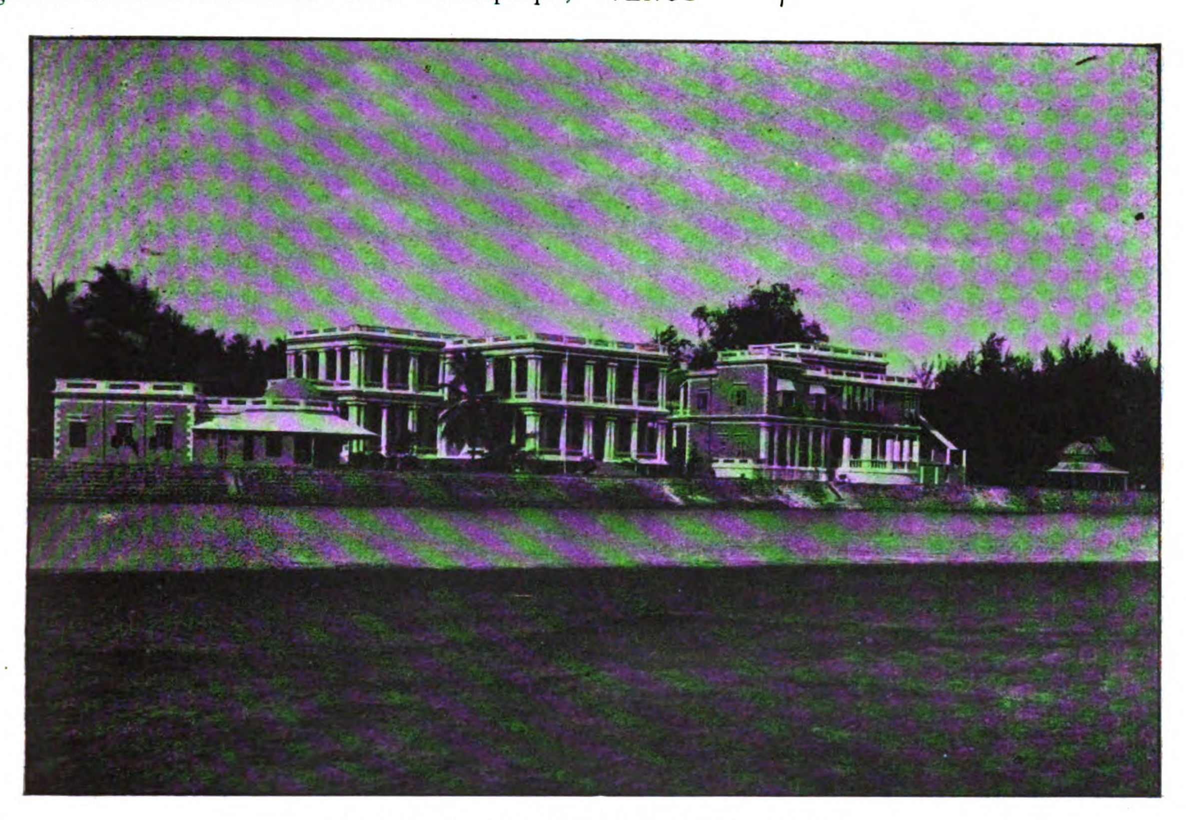
*
* *

La Société Théosophique vient de tenir son Assemblée Générale pour 1910 à Adyar, faubourg de Madras, dans l'Inde, dans le bel édifice qu'on appelle le « Quartier Général » de la Société, et qui est entouré de plusieurs autres édifices remarquables, dont une Ecole, etc. La France était représentée par le Secrétaire Général de la Section française, M. Charles Blech, à l'obligeance duquel nous devons la plupart des gravures que nous publions ici. Une centaine d'Européens et plus de 12.000 Hindous ont pris part à l'Assemblée Générale et aux réunions qui furent données à cette même occasion.

* * *

L'intérêt soulevé par la venue de Mme Annie Besant en Europe est augmenté cette fois par la curiosité que soulève le jeune J. KRISHNAMURTI, plus connu sous le pseudonyme d'ALCYONE. Il s'agit d'un jeune Hindou dont Mme Besant a raconté qu'il lui avait été confié naguère par sa famille pour compléter son éducation ; elle a ajouté que cet enfant était le sujet dont des recherches « véritablement occultes » (1) avaient décelé une partie du lointain passé. Mme A. Besant et C. W. Leadbeater, les deux plus grandes autorités actuelles de l'Ecole Théosophique, ont publié dans le *Theosophist*, qui paraît à Adyar, et qui est l'organe officiel de la Société, un récit des trente dernières incarnations de l'être si progressé qui est incarné actuellement dans le frêle corps de Krishnamurti. On nous raconte que plusieurs des personnes qui figurent dans les vies d'Alcyone se rencontrent aujourd'hui ou se sont rencontrées dans la Société Théosophique, en même temps qu'Alcyone lui-même, qui se présente encore au monde en qualité de « Porte-Drapeau de la Science Divine ». Nous reproduisons ici, à titre de curiosité, le commencement d'une de ses vies, afin qu'on puisse se rendre compte de l'importance qu'a la découverte faite par Mme Besant et M. Leadbeater par des moyens véritablement occultes.

(1) Nous nous servons de l'expression du distingué directeur de la *Revue Théosophique*.



Le Quartier Général de la Société Théosophique à Adyar.

QUATRIEME VIE D'ALCYONE

Vécue aux Indes, dans le district de Salem, de l'an 20.574 à l'an 20.465 av. J.-C.

Personnages ayant rempli des rôles dans cette vie.

VIRAJ
JUPITER
SATURNE
BRIHASPATI
VENUS
} Grands Prêtres dans les sanctuaires.

MARS. — Roi. Sa femme, OSIRIS ; son fils, ORPHÉE ; son petit-fils, CETUS.

ALCYONE. — Son père, URANUS ; sa mère, MERCURE ; ses frères, DEMETER, ELSA ; ses sœurs, NEPTUNE, PROTÉE ; sa femme, PERSEE ; ses fils, HERCULE, MIZAR, POLARIS, PSYCHÉ, CANOPUS, CYGNUS ; ses filles, ARCTURSUS, BETELGEUSE, REGULUS, ARCOR, CAPRICORNE, FORMALHAUT.

HERCULE. — Sa femme, GEMINI ; ses fils, ÉRATO, AUSONIA, MÉLÉTÉ, CONCORDE ; ses filles, CAPELLA, SPICA, ANDROMÈDE, AURIGA.

MIZAR. — Sa femme, IRENE ; son fils, CASSIOPEE ; ses filles, ALTAIR, WENCES-

LAS, LETO, CENTAURE; sa fille d'adoption, SOMA.

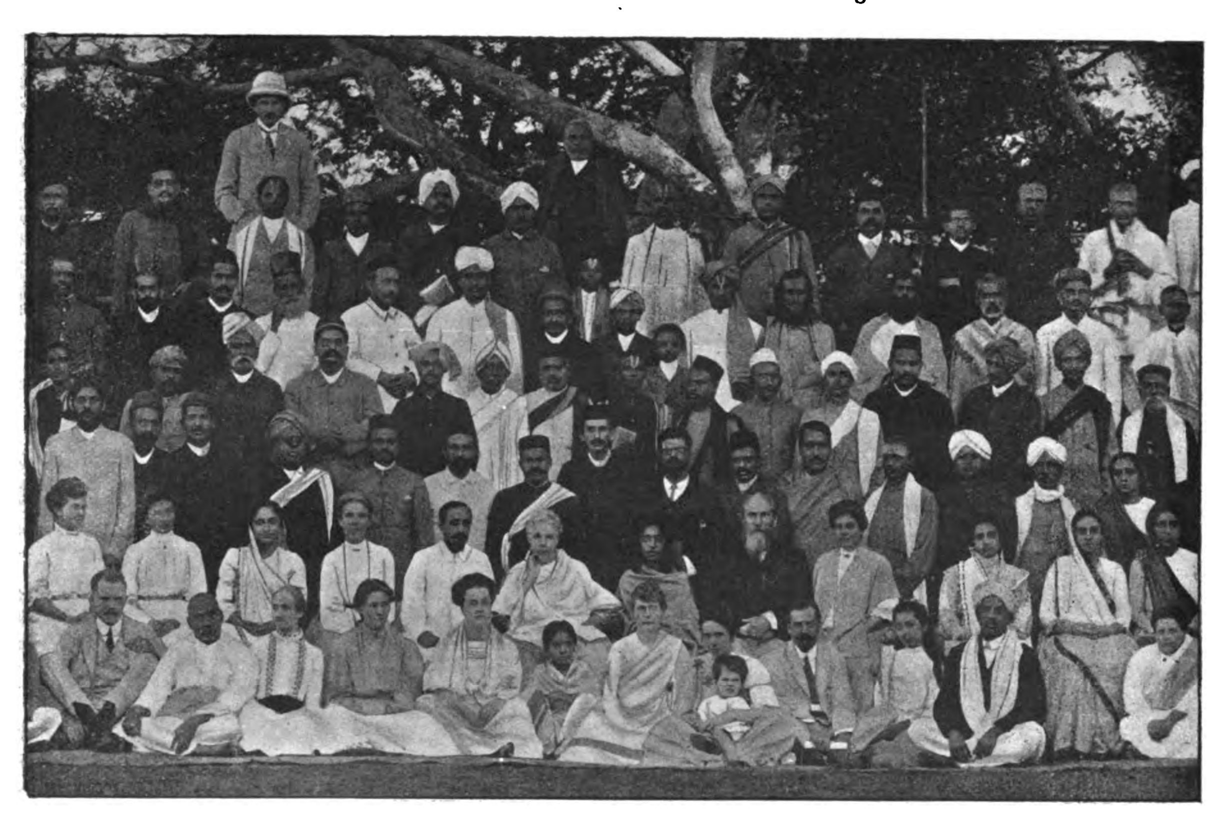
LYRE. — Prêtre (qui devint plus tard le philosophe Lao-tsé).

PALLAS. — Prêtre (qui devint plus tard le philosophe Platon).

ALCESTE. — Prêtre de Girnar. Sa femme, SIROUA; ses fils, TOLOSE, ÉRIÈS.

PHOCEE. — Prêtre d'un temple dans les collines de Vindhya. Sa femme, PROCYON; ses fils, ALASTOR, CANCER.

DÉMÉTER. — Sa femme, FIDÈS; ses fils, TÉLÉMAQUE, GIMEL, DALETH; sa fille, IPHIGÉNIE.



UN GROUPE DE THÉOSOPHES AYANT PRIS PART A LA DERNIÈRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE, A ADYAR

On voit Alcyone assis devant Mme Besant; un peu plus à droite, le petit frère d'Alcyone, tenu par sa mère. Derrière celle-ci, M. Leadbeater. Le groupe est formé de personnes de différentes races. On reconnait les Parsis a leur chapeau cylindrique : leurs femmes ont un type s'avoisinant à celui des Européennes. Les Brahmistes consacrés à Siva ou à Vishnou se distinguent par les signes verticaux ou horizontaux qu'ils portent sur leur front.

ELSA. — Sa femme, CALLIOPE; son fils, PARTHENOPE; ses filles, ALEPH, BETH.

CANOPUS. — Sa femme, GLAUCUS.

Cette vie de notre héros fut une vie de pèlerinage — un pèlerinage d'un genre tout à fait spécial, qui se prolongea durant plus d'un demi-siècle et lui fit parcourir des milliers de milles. Pourtant, ce ne fut qu'au milieu de sa vie qu'il commença ses voyages.

Une des caractéristiques les plus remarquables de cette série de vies réside dans leur durée anormale sur le plan physique. Tous ceux dont nous avons étudié les incarnations appartiennent à ce que l'on appelle les classes supérieures dont la vie a une durée moyenne supérieure à celle des classes inférieures. Par exemple, une liste de dix-sept vies d'Erato nous donne une moyenne, sur le plan physique, de 48 ans; vingt-quatre vies d'Orion nous donnent une moyenne de 53 1/2, et dix-huit de Sirius une moyenne de 59 2/3, ce qui est déjà clairement au-dessus de la normale pour cette dernière; mais la moyenne d'Alcyone n'est pas inférieure à 72,7! Effectivement, sauf lorsque sa vie fut tranchée par un accident, il fut rare qu'il n'atteignit pas les quatre-vingts ans que le Psalmiste indique comme la limite extrême des hommes de son époque; il semble, en outre, qu'il ait toujours conservé son entière vigueur jusqu'à la fin de ces incarnations d'une longueur inusitée. Il nous reste à apprendre si c'était là une caractéristique individuelle ou celle d'un certain type.

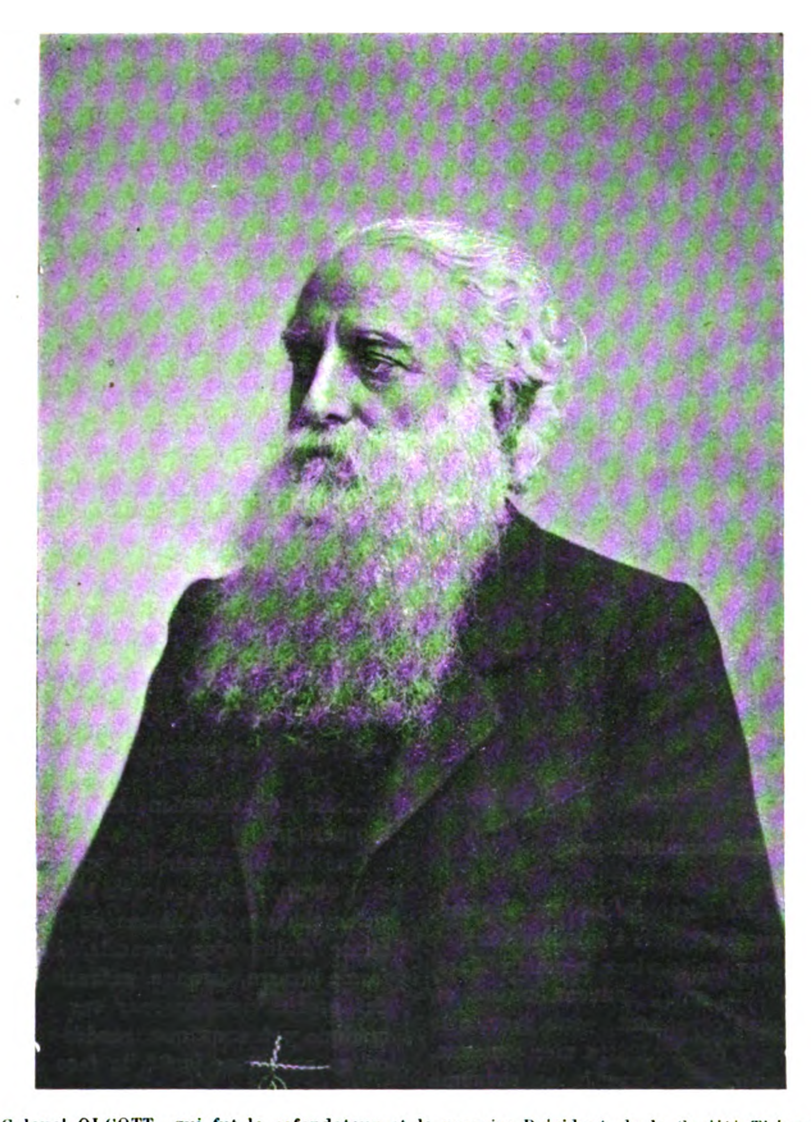
Ce nouveau chapitre de notre histoire nous conduit encore dans le sud des Indes, mais cette fois dans ce qui constitue de nos jours le district de Salem où Uranus, le père d'Alcyone, était un important propriétaire foncier, une sorte de petit chef de tribu, qui pouvait se mettre à la tête d'un très respectable régiment de partisans et l'amener sous l'étendard de Mars, son seigneur suzerain. Uranus était un homme très courageux, très juste, et il exerça ses enfants à la pratique de ces deux vertus, leur enseignant que, faute de les posséder, un homme de la plus haute naissance se trouvait être inférieur à la personne la

plus commune qui les avait acquises. Il avait une nombreuse famille, au milieu de laquelle nous n'avons reconnu que Déméter et Elsa parmi les frères et Neptune et Protée parmi les sœurs.

Alcyone, qui naquit en l'an 20.574 av. J.-C., était un bel enfant aux manières engageantes, plein d'altruisme et profondément attaché à sa mère, Mercure. Son amour pour elle ne faiblit jamais tant qu'elle vécut et il n'accomplissait aucun acte important sans l'avoir consultée au préalable. Nous ne relevons rien qui mérite d'être spécialement noté dans notre histoire, durant son enfance et son adolescence. Il reçut ce que l'on appelait alors une bonne éducation ; à l'âge de vingt ans, il épousa Persée qui lui donna douze enfants. Ses fils furent Hercule, Mizar, Polaris, Psyché, Canopus et Cygnus ; ses filles, Arcturus, Bételgeuse, Régulus, Arcor, Capricorne et Formalhaut. Il avait un superbe intérieur et tout ce que la richesse peut donner, mais ses désirs le poussaient à vivre en ermite plutôt qu'en homme du monde, et sa mère encourageait cette tendance, tout en lui recommandant d'attendre que ses enfants fussent devenus adultes avant de les quitter.

Durant sa vie, Alcyone prit part à trois expéditions militaires. La première fois, il était un tout jeune homme et accompagna son père lorsque celui-ci se mit à la tête de son contingent de soldats, afin de combattre pour Mars. Au cours de cette campagne, il reçut une distinction honorifique pour des services signalés qu'il avait rendus. Lors de la seconde de ces expéditions, il était seul ; mais, quand il partit pour la troisième, il était accompagné de ses fils, et Hercule accomplit une action d'éclat sous les yeux de Mars qui était alors très âgé. A la suite de cette action d'éclat, Mars admit Hercule parmi ses gardes du corps, ce qui permit au jeune homme de lui rendre beaucoup de petits services.

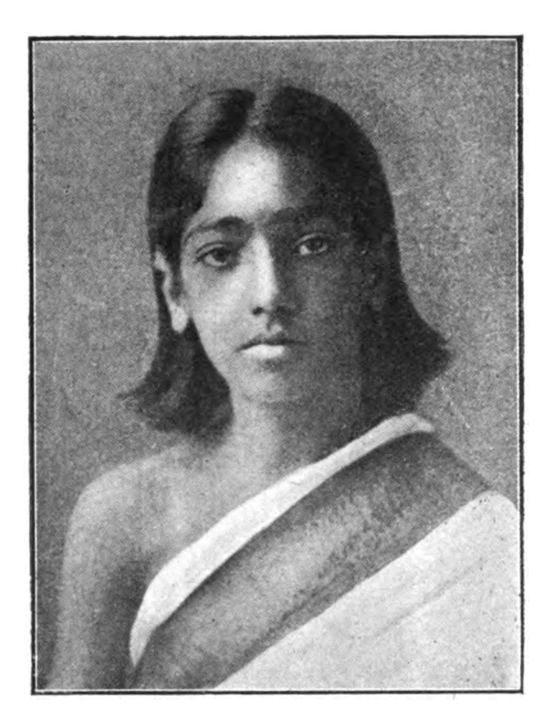
Lorsque cette expédition prit fin, le roi fit appeler Alcyone et exprima le désir de voir Hercule assumer



Le Colonel OLCOTT, qui fut le cofondateur et le premier Président de la Société Théosophique.

les fonctions que remplissait son père dans le royaume. Alcyone répondit qu'il était de son devoir de se conformer toujours à la volonté du roi, mais qu'il se sentait encore tout à fait capable de continuer à le servir ; le roi répondit :

— Non, cela ne sera pas possible, car lorsque vous rentrerez chez vous, vous constaterez que vous avez subi une grande perte, à la suite de laquelle vous ne combattrez plus pour moi durant cette vie, et la prochaine fois que vous visiterez cette ville, vous serez revêtu de la robe d'un saint homme, de celle d'un pèlerin.



Le jeune J. Krishnamurti (Alcyone)

— Que la volonté du roi s'accomplisse, dit Alcyone, mais, mort ou vif, je serai toujours à son service.

— Il est vrai que vous me servirez, répondit Mars, non seulement cette fois, mais souvent encore au cours des Kalpas futurs ; cependant, votre service le plus signalé ne sera pas de combattre mes ennemis, mais de m'aider à fonder, dans l'avenir, un royaume qui durera des milliers d'années et les résultats qui seront dus à vos efforts, dans ce royaume futur, ne s'effaceront jamais.

Le roi le remercia ensuite et lui souhaita bon voyage.

. . . .

Nous avons reproduit ceci, bien entendu, uniquement pour donner une idée des croyances des théosophes, ou tout au moins de leurs chefs suprêmes.

Le jeune J. Krishnamurti est donc rené dans l'Inde en 1896, dans une famille de théosophes. On nous apprend que ses qualités exceptionnelles ont été reconnues aussitôt; il vit depuis quelque temps déjà à Adyar avec ses parents et son frère. « L'année dernière, après la vaste instruction qui lui a été octroyée par son Maître, Alcyone a obtenu le prix de ses efforts — nous disent les organes théosophes ; — il a acquis la victoire à laquelle il s'était consacré en l'année 588 avant le Christ, au pied du Bouddah : l'année dernière, à l'âge de 14 ans, en un jour de grande transcendence mondiale, on lui a accordé la clef de la Porte des Mystères : Alcyone a été initié. »

Il vient d'ailleurs de publier un petit ouvrage qui a été traduit aussi en français : *Aux pieds du Maître.*

Un procès pour le testament d'une spirite

La presse parisienne vient de s'occuper d'un procès auquel donnait lieu la succession de Mme veuve Niolet, née Lamperière, morte en décembre 1908 léguant une grande partie de sa fortune — dont la totalité dépassait 400.000 francs — à plusieurs médiums, tireuses de cartes, etc., de son entourage. Cette succession était attaquée par la fille et le petit-fils de la testataire, Mme et M. Laurent, pour insanité d'esprit et captation.

Le point culminant de ce procès qui se déroula devant la première Chambre du Tribunal de la Seine, ont été les intéressantes conclusions prononcées par le ministère public, représenté par M. le substitut Gail.

En voici les passages essentiels :

... Ici nous abordons la partie la plus délicate de la question.

Que faut-il penser des sciences occultes? On conclut que par cela seul que Mme Niolet se livrait à la recherche des problèmes de l'au-delà, elle était atteinte d'aliénation mentale. Prenez-y garde! Si la forme bizarre, étrange, enfantine des communications des esprits peut amener sur vos lèvres un sourire quelque peu sceptique, gardez-vous de le transformer en un anathème jeté à la face de ceux qui croient à l'occultisme, et de briser, sous cette seule impression, les dispositions dernières d'un mort. S'il s'est trouvé des personnages peu scrupuleux qui, abusant de la crédulité des gens, se servent du spiritisme pour escroquer leurs semblables, devons-nous jeter la même réprobation sur ceux qui, honnêtement, en toute loyauté, se livrent à la recherche de l'avenir?

La science apporte, chaque jour, une surprise nouvelle. On eût traité de fous, il y a quelques siècles, ceux qui auraient affirmé pouvoir converser, à travers l'espace, avec des amis habitant à des centaines de kilomètres, sans que rien révélât aux yeux du public le mode de transmission. Sous l'inquisition, on les eût brûlés, pour l'édification de leurs semblables! Gardons-nous de tomber dans de tels excès.

S'il m'était permis de vous donner une impression

personnelle, après celle de savants dont on a invoqué les noms et l'autorité, je vous dirais qu'estimant qu'un magistrat doit tout connaître, j'ai eu autrefois la curiosité de me rendre compte de ce que pouvaient être les sciences occultes, et ce, dans des conditions de sincérité et de loyauté absolues.

J'ai gardé de ces expériences l'impression très nette qu'il y a là quelque chose de troublant qui échappe encore à la plupart de nos intelligences, insuffisamment affinées, mais qu'un esprit large et éclairé ne saurait méconnaître sans parti pris. Toujours est-il que j'en ai vu assez pour concevoir et admettre que d'autres, mieux préparés que moi, s'occupent activement de l'étude des sciences occultes.

J'en ai vu assez pour dire que nous ne pouvons nier certains phénomènes qui échappent encore à l'explication de notre intelligence, et c'est assez pour que nous puissions affirmer que le fait de se livrer à l'étude du spiritisme ne saurait équivaloir à une diminution, à un affaiblissement de l'intelligence.

M. le substitut Gail a conclu à la validité du testament de Mme Niolet.

Dans son jugement le tribunal, sous la présidence de M. Gibou, a estimé que les dispositions testamentaires de la *de cujus* étaient une œuvre consciente, et reconnu la validité du testament.

A détacher du jugement ces intéressantes considérations sur la pratique des sciences occultes :

Attendu que la captation qui peut faire annuler un testament doit avoir été pratiquée à l'aide de moyens illicites et frauduleux destinés à porter atteinte à la liberté morale de celui qui en souffre et à provoquer dans l'esprit du testateur une erreur absolue et déterminante de la donation ; qu'il ne suffit pas que la personne accusée de captation se soit bornée à s'emparer de la bienveillance du donataire à force de prévenances et d'amabilités, même en flattant et favorisant ses habitudes ou ses manies ;

Attendu que toutes les croyances religieuses, scientifiques ou philosophiques sont essentiellement respectables pourvu qu'elles soient sincères et de bonne foi, et qu'il n'appartient pas à des juges civils, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions ou croyances personnelles, de les railler, critiquer ou condamner, alors surtout que, comme dans l'espèce actuelle, elles ont eu surtout pour résultat d'atténuer pour une grand'mère la douleur résultant de la perte d'un petit-fils chéri ;

Attendu que la pratique des sciences occultes et du spiritisme ne saurait à elle seule suffire pour établir l'insanité d'esprit de la personne qui s'y livre ;

Attendu que s'il est constant en fait que la dame Niolet s'est intéressée, depuis 1884, c'est-à-dire du vivant de son mari, aux sciences occultes, et a participé aux séances des congrès spirite et spiritualiste et à celles de la Société française d'études de phénomènes psychiques, il est non moins certain que le sieur Niolet avait la plus grande confiance dans l'intelligence et les capacités de sa femme, puisqu'il lui a confié jusqu'à sa mort, de 1881 à 1896, la gestion de sa fortune...

Toujours au sujet de ce procès, il est peut-être intéressant de signaler un article paru, le 6 juin, dans l'*Univers*, le journal qui fut dirigé longtemps par Louis Veuillot, et qui reste le représentant autorisé du plus pur cléricalisme. Après avoir résumé la péroraison de M. du Gail et le jugement du Tribunal, l'auteur de cet article, M. Arthur Loth, écrit :

En somme, l'organe du ministère public avait raison et le tribunal a bien jugé. La recherche des problèmes dont s'occupe l'occultisme, et surtout la pratique du spiritisme peuvent être dangereuses pour l'esprit, comme on le voit tous les jours, mais elles ne dénotent pas nécessairement la perte de la raison chez ceux qui s'y adonnent. Il y a des savants d'une intelligence sûre, des philosophes, des théologiens à l'esprit très solide, qui ont abordé, sans aucun détriment pour leur raison, l'étude des sciences occultes. Certains s'y sont peut-être trop laissé prendre, ceux-ci croyant trouver dans les faits d'ordre immatériel relevant de l'occultisme la condamnation du matérialisme et un témoignage nouveau et précieux en faveur du surnaturel, ceux-là voulant chercher dans la théorie occultiste elle-même des raisons de tout ramener à la science positive et une explication plus compréhensible de tous les phénomènes matériels et moraux de la nature et de l'homme.

Il n'en reste pas moins qu'il y a là un objet d'études très légitime et qui peut tenter des esprits sérieux. Toute supercherie, tout charlatanisme mis à part, l'occultisme, comme on l'appelle, offre un certain nombre de phénomènes certains et d'autant plus troublants qu'ils sont restés jusqu'ici inexpliqués. L'évocation des esprits, la magie, la divination, les obsessions et possessions démoniaques, et tous les phénomènes d'ordre surnaturel, extases, bilocation, miracles, rentrent plus spécialement dans le domaine de la théologie et ce n'est pas de ces faits-là qu'il appartient à la science positive et expérimentale de s'occuper.

Mais combien d'autres faits qui ne paraissent pas sortir de l'ordre naturel et qui n'en sont pas moins surprenants, mystérieux ! La science est loin encore de les avoir expliqués et ils restent comme des problèmes qui semblent défier toutes les solutions de la raison humaine.

La mort du Dr Chazarain.
Quelques-unes de ses expériences.

On annonce la mort, à Paris, du Dr L. Th. Chazarain. Il avait atteint l'âge de 82 ans. Il s'occupait de spiritisme dès 1881, quand il assista, avec le colonel Devoluet, le Dr Dupouy et plusieurs autres personnes, aux séances médiumniques organisées par

M. le Dr Puel, directeur de la *Revue des Sciences Psychiques*. Mais ce qui constitua le plus important événement de sa vie de chercheur fut la série de séances qui s'étendit d'octobre 1883 à juin 1884, auxquelles il assista en même temps que M. Bloume, chef de bureau au ministère de la Guerre; M. C. Joly, ingénieur; le Dr Fl...; Mme Rufina Nœggerath, etc., et plus tard MM. Chaigneau, Hugo d'Alésy, G. Delanne, Ch. Fauvety, et d'autres personnes. Le médium était Mme Bablin.

Au moment même où le Dr Chazarain mourait, la Librairie des Sciences Psychiques (1) publiait un livre qu'il venait d'écrire au sujet de ces séances, avec le titre de : *Matérialisations peu connues, observées à Paris, avec, pour quelques-unes, vue simultanée du médium et des formes matérialisées, et très belles communications écrites par ces dernières sous les yeux des assistants*. Un titre long et un peu naïf, qui rappelle celui de certaines anciennes vies de Saints. Le médium, Mme Bablin, fut pris en flagrant délit de fraude — consciente ou inconsciente — l'année suivante, à Bruxelles; ce fut la fin de sa carrière. Malgré cela, il est fort possible que les phénomènes de Paris aient été au moins partiellement authentiques. Dans la séance du 23 novembre 1883 — si le récit du Dr Chazarain est exact — une des formes matérialisées, en demi-lumière, conduisit, une à une, en les tenant par la main, toutes les personnes présentes devant le sujet entrancé. Toutes constatèrent qu'elle était attachée, comme au début de la séance, sur son fauteuil fixe, à l'aide de solides liens, dont les nœuds étaient plombés. Plusieurs d'entre les expérimentateurs purent, après l'avoir bien vue, la toucher.

Parmi les faits spirites qui firent le plus d'impression à M. Chazarain se place l'extraordinaire événement suivant, qu'il a raconté en son temps dans le journal *Le Spiritisme*, et plus tard dans *Les Pionniers du Spiritisme en France*, et au moins cent fois dans le salon de la regrettée « Bonne-Maman ». Mme R. Nœggerath, et ailleurs, à l'édification des adeptes. Il s'agit de deux chapelets mis dans le cercueil d'un enfant en présence d'un médium et rendus deux jours après l'inhumation.

Voici le récit que le Dr Chazarain lui-même a donné de ce fait, de la bonne observation duquel nous ne nous rendons naturellement pas garants :

L'expérience fut faite dans les conditions qui suivent : le jour de la mort de l'enfant (2), la mère, Mme F..., qui était très hypnotisable et médium typtologue, évoqua son esprit, désireuse d'en obtenir communication par la table, en présence de Mme D..., une de mes clientes, dont elle était la bonne et chez qui l'enfant était mort (rue Baudin). La communication obtenue, en partie devant moi, fut celle-ci : « Ne me pleurez pas ; par vos larmes vous troublez mon bonheur. Je veux vous faire un plaisir : je sais que vous désirez voir des phénomènes physiques, et je vais essayer d'en produire un : vous avez mis un chapelet sur mon corps ; eh bien, placez-le dans mon cercueil et je vous le rendrai. »

Il fut convenu que je prendrais toutes les précautions nécessaires pour que les résultats obtenus ne puissent pas être contestés, que, pour cela, je marquerais le chapelet comme je voudrais, et que je ferais ensuite visser le couvercle du cercueil sans le perdre de vue. C'est ce que je fis.

Avant l'opération du vissage, je marquai le chapelet d'une manière à laquelle personne ne s'attendait : je fixai à un de ses anneaux, avec du fil de fer, un bouton en cuivre, de forme sphérique, sur lequel j'avais tracé, avec une lime, deux sillons profonds formant une croix.

A ce chapelet ainsi marqué, j'en avais joint un autre, de forme différente et portant une autre marque, que mes filles m'avaient donné dans ce but.

Après le vissage du couvercle du cercueil, je ne quittai plus celui-ci des yeux, et je le suivis à l'église (celle de Saint-Vincent-de-Paul), où fut célébré le service religieux et d'où le corps fut porté, pour y être inhumé de suite, au cimetière du Père-Lachaise.

C'était un samedi. Le soir du même jour, la mère crut voir le fantôme de son enfant lui souriant en lui montrant les deux chapelets.

Le lundi, à onze heures, elle était avec Mme Daumas, dans une chambre de l'appartement, quand toutes deux virent simultanément quelque chose de blanc se détacher du plafond et *descendre lentement* jusqu'à terre en décrivant une spirale. Elles ramassèrent aussitôt cette petite masse blanche. C'était le premier chapelet, entouré d'un peu de ouate sentant le cadavre et portant un bouton métallique. (Le corps de l'enfant avait été entouré de ouate.)

Elles coururent aussitôt chez moi pour me le montrer, et je pus m'assurer que chapelet et bouton étaient bien ceux que j'avais déposés dans la bière.

Le mercredi matin, à la même heure, le second chapelet fut restitué de la même manière.

Le médium Bailey à Londres

L'arrivée de Mr Charles Bailey à Londres a provoqué une assez grande curiosité chez les spirites anglais. Des spirites français ont, d'ailleurs, passé tout exprès la Manche pour assister à quelques séances du médium australien, mais ils ne paraissent pas en avoir tous rapporté une impression très enthousiaste ; ils se plaignent surtout de l'insuffisance du contrôle.

Il paraît que c'est aussi l'impression qui prédomine dans les cercles spirites anglais plus cultivés, si nous devons en juger par la lettre suivante que publie dans *Light* le Dr Abraham Wallace, l'un des

(1) 42, Rue Saint-Jacques, Paris. Le volume dont nous parlons ici coûte 3 fr. 50.
(2) Cet enfant avait six mois.

membres les plus distingués, non pas uniquement de la London Spiritualist Alliance, mais aussi de la S. P. R. Voici cette lettre qui porte la date du 18 mai dernier.

J'ai été, la semaine dernière, l'un des assistants à la première séance donnée par M. Charles Bailey depuis son retour en Angleterre. La réunion a été très intéressante, d'autant plus que les « guides » de M. Bailey donnèrent quelques conseils édifiants : mais pour ce qui se rapporte à la démonstration de cette forme de médiumnité à laquelle est associé son nom, à savoir le transport d'objets lointains et le « passage de la matière à travers la matière », elle n'a pas été convaincante. Il y avait une complète absence de ce que nous appelons des « conditions de contrôle », bien que les guides m'eussent demandé de fouiller le médium — ce que je fis. Les résultats de la séance, bien qu'assez surprenants, ne furent pas du tout probants. Sous le contrôle d'un Hindou qui parlait un mauvais anglais, et durant une période de complète obscurité, un morceau de terre humide de quatre pouces environ de diamètre — censé venir de France — fut placé sur la table ; ayant été examiné immédiatement après, on constata qu'il contenait quatre instruments paléolithiques en silex. Un de ces objets m'a été donné par le guide, et je l'ai fait examiner par l'une des meilleures autorités en la matière qui soient à Londres ; elle le jugea un bon spécimen de silex venant de la Dordogne, en France, où l'on trouve ces silex préhistoriques ; mais il n'est pas difficile de s'en procurer à Londres.

Combien ces résultats auraient été plus satisfaisants s'ils avaient été obtenus par une commission choisie et sympathique au médium, et que celui-ci se fût trouvé dans un cabinet comme celui qui est dans les bureaux du *Light!* J'espère que la London Spiritualist Alliance invitera M. Bailey à donner de bonnes séances de contrôle, surtout dans son cabinet, en lui procurant ainsi l'opportunité de prouver ces facultés médiumniques qu'il paraît avoir souvent montrées en Australie.

Je suis disposé à contribuer à une souscription dans ce but, et je suis sûr que plusieurs personnes qui s'intéressent au mouvement spirite s'efforceront de s'assurer les services de M. Bailey.

Pour la fondation d'une chaire de Spiritisme à San Francisco

Un quotidien de San-Francisco, le *Bulletin*, annonce dans son numéro du 1er mai que M. T.-W. Stanford, de Melbourne (Australie), a donné à la Stanford University, de la capitale de la Californie, une somme de 50.000 dollars (250.000 fr.) pour qu'on y fonde une chaire de spiritisme. L'Université en question a été fondée par le frère de M. T.-W. Stanford ; ce dernier est très connu parmi les spirites pour l'appui qu'il a toujours donné au médium Charles Bailey ; il vient d'ailleurs de présenter à l'Université de San-Francisco des tablettes, des monnaies, des anciens manuscrits, qui auraient été « apportés » dans les séances que ce médium a données à Melbourne. M. Stanford, à ce qu'on affirme, aurait déclaré aux autorités de l'Université être prêt à donner un million de dollars pour les recherches spirites.

AU MILIEU DES REVUES

La médiumnité musicale de G. Aubert exposée par lui-même

Peu de spirites en France n'ont entendu parler de la médiumnité de M. Georges Aubert (un pseudonyme) ; peu de spirites à Paris ne l'ont entendu jouer du piano, dans une des auditions auxquelles il se prête avec une amabilité parfaite et dévouée. Mais justement pour cela on ne peut apprendre qu'avec le plus vif intérêt ce que ce médium dit de ses facultés psychiques si remarquables, dans les derniers numéros de la *Revue du Spiritisme*.

Et d'abord, Mr. G. Aubert raconte comment sa médiumnité se manifesta en lui.

Après avoir passé son baccalauréat ès-sciences, il entra dans une des grandes écoles françaises dont il sortit diplômé en 1896. Le père de M. Aubert commença à s'occuper de spiritisme en 1890, quand il perdit un ami qui lui était très cher, et se laissa entraîner par M. E. D., un spirite très connu à Paris, sous-directeur d'un grand établissement artistique de l'Etat, à assister à quelques séances médiumniques privées qui lui firent la plus grande impression.

Vers le mois de juillet 1891, l'esprit de Méhul qui se manifestait déjà depuis quelque temps nous dit cette phrase au moyen de la table : « Que Georges se mette donc au piano, il jouera sous mon influence. » Mon père, qui n'avait jamais entendu parler d'aucune manifestation analogue, demanda alors : « Mais comment donc faut-il qu'il se mette au piano ? »

« Mais comme tout le monde, répondit Méhul, les mains sur le clavier, et qu'il attende. »

Nous nous levons tous, mon père, ma mère, ma grand'mère et moi, et entrons dans le salon.

Je me dirige vers le piano dont nous avions allumé les lampes, et m'installant comme l'avait dit Méhul, j'attends.

Mais au bout d'un quart d'heure, ne voyant rien se produire, mon père dit : « Ce n'est pas possible, il doit y avoir erreur de communication, retournons donc dans la salle à manger. »

Nous voici donc derechef autour de la table; immédiatement celle-ci se remet à tourner et Méhul reproduit textuellement sa communication, en ajoutant cependant cette phrase, sur laquelle je ne saurais trop appuyer : « Il faut que vous éteigniez les lampes, car les rayons lumineux forment obstacle à la manifestation. »

Vite nous nous précipitons à nouveau vers le salon, nous éteignons tout et me voilà dans l'obscurité la plus profonde, devant un instrument, livré complètement à l'influence de l'au-delà.

Vous me demandez peut-être quelles furent, à ce moment, les impressions que je ressentis? Je vous avouerai qu'une certaine appréhension s'était emparée de moi; et, malgré tous les phénomènes physiques auxquels il m'avait été donné d'assister, une certaine crainte m'envahissait.

Qu'allait-il se passer?

Mon Dieu, ce fut bien simple, quoique bizarre pour moi.

Tout à coup, je sentis que mes mains s'engourdissaient. De plus en plus la sensation du clavier sous mes doigts disparaissait, et je fus tout surpris d'entendre résonner avec force un magnifique accord, car je ne sentais plus du tout les touches.

Je me rendis compte de suite que mes mains étaient insensibilisées, car mes bras remuaient en suivant la suite des notes, mais le tact manuel était aboli.

M. Aubert père voulut alors s'efforcer d'obtenir à son tour des phénomènes, et avec la ténacité d'un Breton qu'il était, tous les soirs, pendant trois mois environ, il se mit devant la table de la salle à manger avec sa femme, sa mère, et son fils. Pendant trois mois, vous lisez bien tous les soirs — et cela pendant au moins deux heures. Et pendant trois mois, ce fut le silence le plus absolu, l'inertie du bois la plus complète; mais enfin, un beau soir, tout à coup, la table se mit à tourner avec une violence rare, renversant les chaises, bousculant les expérimentateurs, se soulevant dans tous les sens; enfin, ayant l'air de dire : « Eh bien, mes amis, vous en vouliez, en voilà ».

On commença un peu de conversation avec l'intelligence qui faisait mouvoir la table; on lui demanda quel était le médium. « C'est Georges », fut la réponse.

A dater de cette époque, la médiumnité du jeune homme se développa d'une façon extraordinaire. On obtint, outre aux mouvements des tables et d'autres objets, de l'écriture directe, des coups frappés sur tous points demandés, des bruits de toute sorte, etc.

Nous laissons ici la parole à M. Georges Aubert :

La surprise, la joie surtout, furent complètes pour nous.

Méhul ouvrit donc l'ère de ces phénomènes musicaux, et dès le début on put remarquer la netteté, la justesse et la mesure correcte de ce qui était joué.

A dater de ce jour, et quelquefois pendant quelques heures de suite, sans grande fatigue, je me mettais au piano au moins deux ou trois fois par semaine, et j'avouerai, sans vouloir préjuger de la valeur musicale des morceaux ainsi produits, que, loin d'être une corvée pour moi, c'était un véritable plaisir que de me livrer ainsi aux esprits de nos grands musiciens disparus. Les citerai-je tous? Je ne pourrais. Ce qui doit être remarqué, cependant, c'est que ce furent surtout les classiques qui tinrent nos séances — ce qui n'a rien d'étonnant, mon père et ma mère étant tous deux d'excellents musiciens (1). En tête Beethoven, puis Mendelssohn, Mozart, Wagner, Bach, Schubert, Schumann, Méhul, Félicien David, Stradella, Rameau, Chopin, Liszt, Berlioz, etc., etc.

Ces manifestations durèrent de 1891 à 1904, c'est-à-dire pendant treize ans, dans un petit cercle d'amis; ensuite Mr E. D. parvint heureusement à convaincre Mr Aubert père qu'il était regrettable que ces faits restassent ignorés de tous, et il prit l'initiative de signaler le médium à M. Delanne; celui-ci, naturellement, répondit aussitôt ,et quelque temps après, il pouvait présenter le musicien phénoménal à une séance publique qu'eut lieu au commencement de 1905. Depuis, M. Georges Aubert s'est fait entendre plusieurs fois en des réunions publiques devant des centaines de personnes.

Il faut dire ici que l'obscurité de la pièce n'était plus nécessaire et depuis déjà 1902, il jouait en pleine lumière.

⁂

Dans la deuxième partie de son article, qui n'est pas la moins intéressante, M. G. Aubert répond aux objections qu'il prévoit devoir surgir de toutes parts. En effet, il est assez naturel que la majorité des auditeurs ne devaient pas pouvoir s'empêcher de dire : « Ce monsieur-là est extraordinaire, mais c'est certainement un musicien hors ligne et qui travaille au

(1) Si, comme M. Georges Aubert le suppose, le phénomène est réellement *spirite*, le fait que le père et la mère du médium sont d'excellents musiciens ne prouve, ni pourquoi sa musique semble faite surtout par des classiques, ni autre chose. Mais ce même fait peut contribuer à expliquer certaines choses, si le phénomène est considéré autrement que par l'hypothèse spirite. — Note de la R.



moins quatre heures par jour; c'est un malin, car il chosit une porte d'à côté pour faire entendre ses œuvres. »

A cela, le médium répond, d'abord, qu'il n'a appris, ni l'harmonie, ni la composition, ni la fugue, ni le contre-point, et que, si, personnellement, à l'état normal, il joue du piano d'une façon moins que moyenne, il y a en tous les cas une grande différence entre un compositeur et un exécutant. Il reconnaît, toutefois, que ces assertions ne prouvent rien. Aussi, passe-t-il sans plus à la seconde réponse. Il s'agit des expérimentations faites sur lui à l'Institut général psychologique, 14, rue de Condé à Paris, par plusieurs physiologistes, médecins et savants, et ceci pendant deux mois.

M. Georges Aubert a fort sagement agi en se soumettant à ces expériences; on peut seulement reprocher à sa mentalité spirite, (qui est celle des personnes qui l'entourent et qui ont de l'influence sur lui), de ne pas comprendre que, *lorsqu'on examine un médium et qu'on prend toutes les mesures nécessaires pour s'assurer de la réalité des phénomènes qu'il présente, loin de prendre envers lui une attitude hostile, on lui rend un service, ainsi que d'ailleurs aux sciences métapsychiques, en répondant d'avance et en détruisant toutes les objections auxquelles sans cela, on laisserait la porte ouverte.* Voici donc comment s'exprime M. G. Aubert envers les savants en question.

Naturellement, la première chose à faire pour ces messieurs de l'Institut psychologique était d'essayer de me prendre en flagrant délit d'imposture.

Donc, comme je prétendais à l'existence d'une insensibilité complète des mains et de l'avant-bras, c'est à ce phénomène qu'ils s'attaquèrent d'abord.

M'ayant invité à m'asseoir devant le piano, ils me demandèrent la permission de me *bander les yeux*. J'acquiesçai immédiatement à leur désir et me mis ensuite en la position ordinaire de tout pianiste se préparant à exécuter un morceau. J'attendis alors patiemment jusqu'au moment où je pus annoncer à l'expérimentateur que l'insensibilité était survenue.

Ce monsieur me dit alors : « Attention, monsieur Aubert, je vais vous piquer la main gauche. »

Aucun mouvement de ma part ne décela une sensibilité quelconque puisque je ne sentis rien.

Mais je sus, *après que l'expérience fut plusieurs fois renouvelée*, que ce monsieur avait voulu me tromper, car en me prévenant d'une piqûre à la main gauche, il me piquait à la main droite. Vous comprendrez sans peine qu'un simulateur, portant son attention sur la main gauche qu'on lui disait devoir être atteinte, n'aurait pu masquer un mouvement de surprise instinctif, puisque c'était la main droite qu'on lui piquait. Ceci était l'expérience simple et classique. Mais plusieurs fois, dans la suite, au courant des expérimentations, ils la renouvelèrent en la compliquant. En effet, vous savez que l'œil est un organe d'une extrême sensibilité et qu'il est, en quelque sorte, le miroir des impressions nerveuses internes. La peur d'une souffrance quelconque et l'existence même de cette souffrance amène des mouvements très nets de dilatation de la pupille.

C'est sur ce principe que fut basé l'essai suivant : une bougie allumée était approchée de mes yeux, ce qui provoquait la contraction maxima de la pupille.

A ce moment, en me prévenant ou non, on me piquait l'une des mains. Il est évident que si j'avais eu la crainte de la piqûre et si j'en avais eu conscience, un mouvement de la pupille aurait été très facilement décelé, si minime ait-il été, et dans ce cas ma mauvaise foi était démontrée.

Eh bien, malgré de nombreuses tentatives dans ce sens, toutes ont été probantes pour la démonstration de l'exactitude du fait que j'annonçais, c'est-à-dire mon insensibilité.

J'en ai tout au moins retiré cette conclusion, car s'il en eût été autrement, il était de toute logique que les recherches sur mon cas eussent été immédiatement interrompues.

C'est le contraire qui eut lieu, et je dois insister sur l'inlassable patience de mes expérimentateurs, qui n'eut d'ailleurs d'égale que la mienne, et ceci pendant deux mois, comme je l'ai dit plus haut. Une fois cette insensibilité des mains et des avant-bras indéniablement prouvée, on passa ensuite à l'étude de mon état physiologique.

Ici, je dois faire remarquer que dans la plupart des cas, nos savants ont toujours comme principe de considérer un médium comme un malade, un hypernerveux, un disloqué, en un mot, dans toutes ses fonctions de relation.

Il devenait donc nécessaire, puisque je n'étais pas un farceur, de prouver que j'étais malade, et ici se classe toute une série d'expériences très intéressantes.

Et la conclusion fut que je ne présentais aucun symptôme d'une tare physiologique quelconque. Cela devenait certainement très ennuyeux. Comment? voilà un médium de bonne foi, qui obtient un phénomène curieux et qui n'est malade ni des yeux, ni des oreilles, ni du système nerveux, ni du cœur, ni du poumon, car les deux organes furent aussi examinés!

Alors tous les moyens possibles furent mis en œuvre pour prouver que les faits présentés par mon intermédiaire étaient néanmoins sous la dépendance de mon cerveau et, qu'en somme, il n'y avait que simple automatisme et que les morceaux joués de cette façon ne pouvaient être qu'une réminiscence inconsciente de morceaux musicaux déjà entendus (1).

Si cette dépendance avait été prouvée, c'en était fait de l'origine spirite que M. G. Delanne et nous tous attribuions aux merveilleuses choses que nous entendions.

---

(1) N'est-elle pas déplorable cette tendance à toujours interpréter le contrôle comme un acte d'hostilité ? Il fallait prouver que le M. G. Aubert ne jouait pas d'une manière consciente : c'était ce qu'il affirmait lui-même. On l'a prouvé ; on a rendu par là un service au médium et à la science psychique — et M. Aubert s'ingénie à donner une interprétation hostile à ces expériences que les spirites n'avaient pas su imaginer. (N.D.L.R.)



Quatre moyens furent employés pour lutter contre l'exécution musicale :

1° La lecture ; 2° le calcul ; 3° la conversation ; 4° l'audition.

Je dois dire ici que beaucoup des morceaux qui furent produits par moi pendant deux mois furent enregistrés au moyen de deux phonographes Pathé, dont les cylindres métallisés font actuellement partie de la collection de l'Institut psychologique.

Ces cylindres peuvent donc faire foi de la façon dont furent exécutés les différents morceaux, d'autant plus qu'une sténographe placée dans la salle, à chaque séance, prenait note de toutes les conversations et des différentes conditions d'expérience. Etant données ces précautions, voici en quoi ont consisté les quatre moyens dont je parlais tout à l'heure.

LA LECTURE : *Pendant l'exécution d'un morceau*, il fut placé, sur le pupitre, un article de journal traitant de tuberculose. L'expérimentateur me demanda alors de lire cet article à haute et intelligible voix. Ce que je fis sans me faire prier et sans éprouver de difficulté. Plusieurs fois cette expérience fut renouvelée et la pièce musicale commencée continua imperturbablement, sans interruption dans la justesse, la mesure, le style et les nuances.

LE CALCUL : Toujours placé dans les mêmes conditions, il me fut posé des opérations à résoudre mentalement : addition, soustraction, multiplication et division.

Toujours aussi merveilleusement le phénomène se déroula.

LA CONVERSATION : Ici, ce furent des conversations suivies que j'eus à soutenir avec un quelconque des auditeurs, sur n'importe quel sujet et à n'importe quel moment ; soit prévenu, soit par surprise.

Et toujours l'influence musicale se manifesta dans toute sa plénitude.

Enfin et surtout l'AUDITION : Cette expérience, très bien conçue, aurait infailliblement réussi si : 1° j'avais été de mauvaise foi et très exercé aux différentes embûches pouvant m'être tendues ; 2° si mon cerveau avait commandé en si peu que ce soit, et même inconsciemment, le phénomène.

Deux phonographes furent placés derrière soi, avec chacun un tube auditif en caoutchouc. Dans mon oreille droite, on devait introduire le tube du phonographe droit, dont le cylindre allait reproduire la marche des trompettes d'Aïda. Dans mon oreille gauche, on devait fixer le tube du phonographe gauche, dont le cylindre en tournant allait me faire entendre la Marche indienne de Sellénik.

En position habituelle devant le piano, je commençai alors une sorte de barcarolle, jouée par l'esprit de Mendelssohn. Ce morceau, je me le rappelle exactement, car, véritablement, c'est cette expérience tentée sur moi qui m'a le plus frappé.

Après quelques mesures exécutées, je sentis l'introduction des deux tubes auditifs et j'entendis, à partir de ce moment, retentir dans mon cerveau le plus épouvantable concert, la plus inexprimable cacophonie qui ait jamais pu exister dans notre monde. Mettez-vous à ma place et figurez-vous bien qu'à droite vous entendez l'éclatante fanfare d'Aïda et à gauche la douce marche de Sellénik. S'il vous est possible de pouvoir jouer, pendant ce temps, un morceau de piano que vous improvisez, vous m'étonnerez beaucoup.

En tous les cas, pendant que les influences supposées de mon cerveau étaient ainsi soumises à une si dure épreuve, la barcarolle, improvisée par Mendelssohn, n'en subissait aucun changement.

Et cependant le style de deux marches militaires n'a rien de commun avec une barcarolle.

Je vous avouerai franchement qu'à dater de ce jour mes expérimentateurs ne surent à quel saint se vouer, car ils étaient forcés de reconnaître l'existence d'une influence extérieure, intelligente, indépendante et se manifestant en toute liberté, malgré les obstacles qu'ils accumulaient contre son action.

Je vous avouerai encore que là j'éprouvai la plus grande joie morale de mon existence de médium, car enfin j'étais reconnu indiscutablement droit et franc comme l'or...

Ceci se passait vers le mois de mai.

Donc, de la fin du mois de février au commencement du mois de mai, plusieurs savants de l'Institut psychologique m'ont retourné sur toutes les coutures, ont cherché partout le défaut de la cuirasse, et après avoir assisté à la séance des deux phonographes qui, pour moi, est la plus typique, devinez-vous leur conclusion ?

Ces messieurs, qui auraient bien pu tout au moins me faire connaître leurs déductions, ne m'ont jamais donné signe de vie.

J'ai bien entendu parler qu'ils n'auraient pas voulu changer leur opinion et maintenaient leur théorie de l'automatisme inconscient...

Si les reproches que M. G. Aubert adresse, plus haut, à quelques membres de l'Institut Général Psychologique ne sont fondés que sur une interprétation défavorable qu'il se plaît de donner à leurs expériences, qui devaient pourtant lui procurer « la plus grande joie morale de son existence de médium », il semble bien qu'il a raison de se plaindre du silence que ces messieurs ont gardé depuis. Tout le monde, dans les milieux spirites et psychiques de Paris, connaît les expériences en question et leur réussite favorable au médium : il a toujours été un objet de surprise de les voir rester inédites pour laisser un peu plus d'espace aux élucubrations sur la psychologie des actines, des grenouilles et des perroquets. S'il y avait quelque raison pour ne pas publier le résultat de ces expériences, il fallait la faire connaître, au lieu de fournir quelque argument à la *sophophobie* des spirites qui passent leur temps à exalter l'importance que l'autorité des savants donne aux phénomènes psychiques, et à débiner les savants dans leurs cénacles privés, oubliant alors les Crookes, les Lombroso, etc., dont les noms se reproduisent si souvent sous leurs



plumes, pour ne se souvenir que de ce que les savants de l'I. G. P. ont fait, et n'ont pas publié.

M. Georges Aubert, qui paraît être un spirite enthousiaste, s'imagine que ces messieurs de l'Institut Psychologique se préoccupaient surtout de trouver un moyen d'écarter l'explication spirite. En réalité, c'est la constatation des faits que les préoccupaient, l'hypothèse qui doit les expliquer n'étant pas, à proprement parler, du ressort de la science. Et le cas de M. Aubert, pour tout psychologue, est loin d'être manifestement spirite.

On sait que nous pouvons faire subconsciemment à peu près les mêmes choses que nous faisons consciemment : dans le somnambulisme naturel, ou dans l'état hypnotique, un sujet fait même bien des choses mieux qu'il ne les ferait à l'état de veille. On peut en dire autant pour ce qui est fait automatiquement durant une simple dissociation de la personnalité; aucun spirite cultivé ne le conteste. Or il y a des personnes exceptionnellement douées qui, sans même connaître les notes musicales, ont appris toutes seules à jouer fort bien divers instruments et à improviser d'une façon remarquable. Cela se manifeste parfois même en des enfants d'un âge très tendre; on en connaît de nombreux exemples. M. Aubert doit être un de ces êtres exceptionnellement doués par leur hérédité, par leur nature — peut-être par autre chose encore.

Ceci est loin d'être étrange; il est, au contraire, absolument dans l'ordre des choses connues, bien que nous ne parvenions pas à nous l'expliquer entièrement. Mais cette idée de Rameau, Beethoven, Stradella, Méhul, etc., qui viennent successivement prendre place dans le corps du médium, dont il font jouer les tendons et les muscles comme les mécanismes intérieurs d'un piano — cette idée est tellement extravagante, pour ne pas dire autre chose, qu'elle ne résiste pas à quelques instants de réflexion.

M. Aubert paraît y tenir. Il a probablement tort, même au point de vue du légitime amour propre du médium. Une table, une planchette ne sont pas admirables si elles se meuvent sous l'impulsion des esprits. M. Aubert ne le serait pas davantage. Ce qui est admirable en lui, c'est son intelligence inconsciemment musicale : cette faculté qui est bien à lui, et qui lui vient peut-être — qui sait? — d'une manière qui se rattache à l'hypothèse de la préexistence de l'âme. Il est facile d'expliquer par l'intervention des esprits tout ce que nous ne comprenons pas; aussi, l'humanité n'a jamais manqué de le faire. Mais l'étude des facultés surprenantes de la conscience subliminale peut nous porter à des résultats d'un ordre bien moins enfantin; peut-être même à un Spiritualisme bien plus élevé.

Manifestations "post mortem" répétées

(De la *Filosofia della Scienza*, Palerme, avril 1911.)

Notre ami le Dr Vincent Caltagirone, médecin exerçant dans cette ville, surmontant le malheureux préjugé qui contraint souvent les hommes de science à ne tenir aucun compte de certains faits de nature supernormale, pour ne pas s'exposer aux censures faciles du monde *cultivé* — a consenti à faire connaître aux chercheurs de la métapsychie un cas vraiment singulier, extraordinaire et intéressant de manifestations répétées *post mortem*, qui peut bien prendre place dans le recueil de phénomènes significatifs et caractéristiques qui ne trouvent pas d'explication plausible en dehors du spiritisme.

Voici la narration faite par le Dr Caltagirone :

Palerme, 24-4-1911.

Cher monsieur,

Puisque vous pensez que le récit que je vous fis de vive voix peut servir de document d'étude à la science, à laquelle vous êtes si dévoué, en voici par écrit le compte rendu fidèle et détaillé, sans aucun commentaire de ma part.

Vous savez que je me maintiens positiviste tout en croyant à la réalité de certains phénomènes médiumniques que j'ai eu l'occasion de constater personnellement, même dans l'exercice de ma profession; donc, je le répète, je m'abstiendrai de tout commentaire.

J'étais l'ami de M. Benjamen Sirchia; j'étais même son médecin. M. Sirchia, très connu à Palerme, était un vieux patriote, donc c'était un homme presque populaire. Il avait des qualités morales et civiles excellentes, mais c'était un incrédule dans le sens le plus large du mot.

Comme il venait souvent chez moi, il nous arriva, au mois de mai de l'année dernière, je ne sais comment, de parler de phénomènes médianiques. Je répondis à ses demandes en lui assurant qu'il me résultait de ma propre expérience que certains de ces phénomènes étaient réels, et lui parlai des interprétations variées qu'on leur accordait, tant pour la théorie spirite, que contre; c'est à cette occasion qu'il me dit, sur un ton de badinage :

— Ecoutez, docteur, si je meurs avant vous, comme il est probable, puisque je suis vieux et que vous êtes jeune encore, fort et robuste de votre personne, je vous donne ma parole que je viendrai vous donner la preuve de la vérité, si je survis (nous étions à ce moment dans ma salle à manger). Moi, riant et sur le même ton de plaisanterie, je répliquai : « Alors, vous viendrez vous manifester en cassant quelque chose dans cette chambre, par exem-

ple la suspension qui se trouve au-dessus de la table!... — Et, pour être poli, j'ajoutai : Je m'engage aussi, si je meurs avant vous, à venir vous en donner quelque signe semblable dans votre maison!

Je le répète, tout cela fut dit plutôt par plaisanterie qu'autrement, et je dirai presque pour mettre un terme à la conversation; en effet, nous nous séparâmes; et comme il m'avait prévenu qu'il serait parti prochainement pour la ville de Licata, province de Girgenti, où il allait s'installer pour quelque temps, je pris avec lui rendez-vous à la gare où j'aurais été le saluer à l'occasion de son départ, ce qui ne put ensuite se vérifier à la suite de certaines circonstances survenues. Depuis ce jour, je n'eus plus de nouvelles de lui, ni directement, ni indirectement. Ceci se passait, comme je l'ai dit, en mai 1910.

En décembre dernier, je ne me rappelle pas si c'était le premier ou le 2, mais certainement l'un de ces deux jours, à 6 heures environ de l'après-midi, j'étais assis à table avec ma sœur, l'unique personne avec laquelle je vis, lorsque notre attention fut appelée par plusieurs petits coups, appliqués tant sur l'abat-jour de l'appareil suspendu au plafond de la salle à manger, que sur la clochette de porcelaine mobile se trouvant au-dessus du tube de cristal. Au commencement. nous attribuâmes ces petits coups à des éclats produits par la chaleur de la flamme. que j'essayai d'atténuer; mais comme les coups gagnaient en force et continuaient presque avec un bruit rythmique, je grimpai sur la chaise pour vérifier plus soigneusement la chose, que je ne m'expliquai pas lorsque j'eus pu m'assurer absolument que le phénomène ne pouvait être attribué à la chaleur excessive de la flamme, qui fonctionnait avec une pression très normale. Du reste, il ne s'agissait pas de petits éclats, comme ceux qu'on voit se produire généralement par suite d'une brûlure ou d'une chaleur extrême, mais de coups secs d'un timbre spécial, comme provenant des jointures des doigts, ou de coups produits par une petite baguette de métal, avec laquelle on aurait frappé intentionnellement sur un objet de porcelaine suspendu en cloche. Je cherchai à vérifier par quelle raison étrange ces coups étaient produits... Rien! En attendant, le dîner s'acheva, et le phénomène, pour ce soir-là, prit fin.

Bref, le soir suivant le phénomène se répéta, et ainsi de suite durant quatre ou cinq soirs consécutifs, me laissant toujours dans la plus grande curiosité. Mais, le dernier soir, un coup fort et sec fit crever en deux parts la clochette mobile, qui demeura dans cet état suspendue en entier au crochet du contrepoids métallique. C'est ce que je pus vérifier en montant debout sur la table pour observer *de visu* l'effet du dernier coup. Je me rappelle même, et ma sœur également, avec précision, que bien que nous eussions éteint la lumière centrale autour de laquelle se vérifiait le phénomène, et qu'on eût éclairé à la place par une autre branche du lustre, les coups continuèrent toujours à battre avec une égale intensité.

Je dois loyalement déclarer et affirmer, sur ma foi d'honnête homme, qu'au cours de ces cinq ou six jours d'observation du fait étrange que je ne savais m'expliquer, je ne pensai jamais à mon ami Benjamen Sirchia, et moins encore à la conversation du mois de mai précédent, que j'avais entièrement et absolument oubliée.

Le lendemain du dernier soir, où, comme je l'ai dit, la clochette avait éclaté, et les deux parts étaient restées adhérentes et pendues à l'endroit où elles se trouvaient, vers 8 heures du matin, j'étais dans mon cabinet; ma sœur s'était mise au balcon pour observer je ne sais quoi dans la rue, la domestique était sortie, lorsqu'on entendit dans la salle à manger un coup formidable, comme si un violent coup de massue avait été donné sur la table.

Ma sœur le perçut du balcon comme moi, et nous accourûmes tous deux en même temps pour voir ce qui était arrivé.

C'est étrange — mais quelque étrange que soit le fait, j'en garantis la vérité; — sur la table, *et comme si elle eût été posée par une main humaine*, on trouva une moitié de la clochette mobile, tandis que l'autre moitié était restée suspendue à sa place.

Evidemment, le coup si violent était disproportionné à l'incident! C'était le dernier phénomène couronnant les faits étranges qui s'étaient répétés durant cinq ou six jours, et ce dernier en plein jour et sans l'action de la chaleur.

Le fait de la chute de cette demi-clochette de cristal ne pouvait s'être produit en ligne perpendiculaire, car devant passer par le centre de l'abat-jour, elle aurait dû rencontrer le tube de l'appareil, avec son manchon, qui auraient dû se briser pour laisser passer librement la demi-clochette; or, ces deux objets étaient parfaitement intacts, et l'espace vide était insuffisant pour le passage. Si elle était tombée ensuite sur la surface de l'abat-jour (en porcelaine, assez grand) au choc, la demi-clochette en question aurait dû, ou se briser, ou briser l'abat-jour; et ceci ne se produisant pas, elle aurait dû tomber en rebondissant à un point éloigné du centre de la table, et même en dehors, et jamais perpendiculairement à l'axe de l'appareil.

Conséquences : le bruit fut un avertissement du phénomène accompli, et le morceau de clochette placée de cette façon, la preuve que le fait n'était pas dû à un accident, qui aurait d'ailleurs contrasté avec les lois de la chute des corps et les autres de la balistique.

Je dois avouer encore une fois que, même jusqu'à ce moment, j'avais absolument oublié M. Sirchia, ses



promesses, le pacte que nous avions conclu ensemble au mois de mai précédent.

Ce fut deux jours après que rencontrant le professeur Rusci, docent en cette ville, celui-ci me dit : — Savez-vous que le pauvre Benjamen Sirchia est mort? — Quand? — demandai-je anxieusement. — Dans les derniers jours de novembre donner, entre le 27 et le 28. — Les derniers jours de novembre? Etrange! — pensai-je alors — les phénomènes de ces jours se rattacheraient-ils à sa mort?... Du 1er ou 2 décembre commence et dure, pendant *cinq* ou *six* jours, la tentative de casser quelque chose de l'appareil à gaz de la salle à manger; tout juste celui que j'avais indiqué en mai à Sirchia, et la tentative ne s'arrête qu'à l'exécution finale du désir... Chose tout aussi étrange! lorsque le but est atteint, presque pour le marquer, le coup formidable en donne l'avis : le placement voulu de la demi-clochette à un endroit où elle ne pouvait tomber par hasard, et pour exclure toute possibilité.

Je constate — mon ami — je ne déduis point. Je sais seulement que ma sœur et moi, sans savoir pourquoi, nous avons voulu conserver comme un souvenir d'un phénomène ignoré les deux morceaux de la clochette parmi les choses qui nous sont précieuses et chères.

Je saisis cette occasion pour vous saluer cordialement. Croyez-moi votre très dévoué.

Dr VINCENZO CALTAGIRONE.

Une Martingale spirite !

Nous avons publié dans nos numéros d'avril, mai et juillet 1909, plusieurs cas de prémonitions se rapportant au jeu de la roulette. Maintenant, nous trouvons, dans le dernier numéro du *Monde Psychique*, un fait du même genre, mais tellement extraordinaire, qu'il ne peut être accueilli sans beaucoup de difficulté, surtout de la manière dont il est raconté. Nous le reproduisons ici, à cause de son caractère si curieux :

Il existe à Paris, dans le XVIIe arrondissement, un homme d'un certain âge, sans profession, mais spirite convaincu et possédant quelque peu la médiumnité de l'écriture mécanique. Je l'appellerai V... pour lui éviter l'ennui que, je le sais, il éprouverait à être reconnu.

Tous les ans invariablement, mais toujours à une époque différente de l'année, M. V..., reçoit par l'écriture mécanique un ordre dont les termes varient mais dont le fond est toujours le même. « Tu vas te munir de telle somme d'argent et partir pour Monte-Carlo. Là, tu joueras tel numéro et telle couleur, et quand tu auras triplé ton capital, tu reviendras. Sur ton gain, tu prélèveras ta mise, tes frais de voyage et de séjour, et tu feras du surplus tel emploi désigné (toujours une œuvre de charité) ».

Voici quelque 20 ans que l'ordre arrive annuellement et toujours M. V... s'y conforme avec la plus scrupuleuse exactitude. Chaque année la destination des sommes gagnées varie; mais ce qui demeure invariable, c'est la réussite de la martingale qui n'a jamais eu d'échec.

Au reste, M. V... personnellement n'est pas joueur, et il a toujours évité de *ponter* pour son compte personnel, de telle sorte qu'il ignore si, en dehors de ces conditions spéciales, il serait favorisé par la chance. C'est un homme prudent et qui connaît l'histoire de ce banquier de Bordeaux, citée par J. Maxwell dans ses *Phénomènes psychiques :* ce banquier, après avoir été favorisé pendant des années, dans ses opérations de Bourse, par des intelligences occultes, fut ruiné fondamentalement par elles en engageant, sur leurs conseils, une opération que la déclaration de guerre, en 1870, et l'interruption des communications télégraphiques publiques, qui s'ensuivit, rendirent désastreuse.

Pour éviter un semblable cataclysme, M. V..., je le répète, ne joue jamais pour son compte; de plus, pour augmenter, selon son pouvoir, le reliquat du bénéfice, il ne voyage jamais dans des trains de luxe, et descend toujours dans des hôtels de second ordre. De plus, toutes ses dépenses personnelles, cigares, distractions, etc., sont prises sur ses deniers particuliers et non sur le gain du jeu.

Enfin, dernier détail, l'emploi de bienfaisance qu'il doit fait des bénéfices du jeu est toujours anonyme : c'est une clause à laquelle il se conforme aussi strictement qu'aux autres.

— De la sorte, me dit-il, je ne crains rien. Si la martingale échoue jamais, j'y perdrai une petite somme, trois ou quatre mille francs que j'emporte généralement, suivant l'ordre donné. Mais les pauvres y perdraient plus que moi : leurs besoins sont ma sécurité.

C. L.

Un nouveau Médium "à apports" lisant sans le concours des yeux

M. L. CHEVREUIL publie le suivant article dans le *Monde Psychique*, nouvelle revue dirigée par M. Lefranc, à laquelle nous nous empressons de souhaiter la bienvenue.

L'expérience est une bonne chose, chaque fois qu'elle est possible, mais, pour quiconque a bien compris la nature du Spiritisme, elle est impossible en cette matière.

On n'expérimente pas : on observe. Il faut bien reconnaître que les faits acquièrent difficilement une valeur probante, il faut pour cela des témoignages; or

notre observation personnelle ne vaut que vis-à-vis de nous-mêmes, c'est pourquoi nous n'admettons, comme faits, que ceux que des hommes d'une notoriété universelle ont couvert de leurs témoignages.

C'est de cette façon que nous avons pu faire l'évidence sur la réalité des faits de lévitation, de télépathie, de matérialisation etc..., mais l'apport est un ordre de faits dont il n'est presque pas possible de faire la preuve. Certes un apport peut être évident par lui-même : j'en ai vu se former sous mes yeux; mais je crois qu'il n'existe aucun moyen autre que celui de la constatation directe et qu'il sera toujours difficile pour un savant, d'en produire un témoignage que l'on puisse dire scientifique. Quand Bailey aura trouvé son Lombroso ou son Morselli, alors seulement nous oserons parler d'apports (1).

Mais, en attendant, il n'est pas inutile de signaler ce que l'on voit. Quoiqu'il y ait imprudence à parler de ce qu'on n'a vu qu'une fois, il faut proclamer ce que l'on voit; une observation personnelle peut être reprise avec quelque collaborateur mieux avisé, et le silence pourrait faire perdre une occasion précieuse.

Je me suis rendu dernièrement, sur les bords de l'Isère, dans une petite ville où l'on m'avait signalé un médium qui, découvert par une dame de ma connaissance, avait donné des apports inattendus. Désireux de me rendre compte par moi-même, je me rendis à une séance où l'on avait bien voulu m'inviter et, ici, je renvoie le lecteur aux considérations qui précèdent afin qu'il soit bien entendu que ceci n'a que la valeur d'une narration.

La maison où se tiennent les séances n'est point celle du médium; les séances ont lieu tous les vendredis et, malheureusement, elles ont déjà pris une tournure fâcheuse, en ce sens qu'on obéit aveuglément aux ordres de l'entité directrice, c'est-à-dire d'une conscience somnambulique.

La dame qui m'avait invité avait eu l'obligeance de m'attendre à la gare; nous arrivons, avant l'heure, dans le local où devait avoir lieu la séance, de sorte que j'eus tout le loisir d'examiner la pièce. Peu à peu arrivent les habituées, des personnes simples, peu portées au contrôle, mais dont la bonne foi est évidente.

Le médium arrive accompagné de sa mère, une rude paysanne qui présente tous les caractères d'une force exubérante, largement taillée sans embonpoint, haute en couleurs, les yeux vifs et la crinière brune et bien fournie. Sa fille paraît plus délicate, elle souffre de troubles nerveux, cependant vive et souriante, brune également, avec la peau mate et une magnifique chevelure; elle a, je crois, vingt-deux ans.

La séance commence en plein jour, à trois heures de l'après-midi, mais l'apport exige l'obscurité et le médium demande qu'on le recouvre, ce que l'on fait avec un rideau et un tapis de table qu'on lui met sur la tête et, lorsqu'on retire ces couvertures, on trouve des fleurs sur ses genoux. Les fleurs sont de celles qui se trouvent le plus communément en cette saison sur les tables de restaurant, œillets, faux narcisses, fausses jacinthes, avec cette particularité que les tiges sont très courtes. Il est évident que, dans ces conditions, ce serait l'enfance de l'art pour un prestidigitateur, mais ce n'est pas une raison pour croire à la prestidigitation; l'état d'inconscience du médium n'est pas douteux; dès le commencement de la séance la jeune dame était entrée en trance et, après l'apparition des fleurs, elle a eu un accès de somnambulisme inquiétant, elle s'est levée si subitement que nous n'eûmes pas le temps de la retenir et elle s'échappa dans un corridor dont elle ouvrit la porte donnant sur l'escalier qu'elle descendit follement; on eut bien de la peine à la ramener, et lorsqu'elle se fut rassise le creux de sa jupe était rempli de perles, sur ses genoux. Elle les semait à la volée sur le plancher, elle en avait aussi, dans la bouche, qu'elle broyait avec ses dents.

Tout cela, après la descente dans l'escalier, n'avait aucune valeur sérieuse et puis la séance dégénérait, les habituées de cercle étaient loin de penser à l'expérience utile; faire la preuve était le moindre de leurs soucis, et déjà on commençait à interroger l'esprit : — Celle-ci demandait des nouvelles d'une personne éloignée : celle-là interrogeait sur la maladie de son enfant; une autre sur un procès... bref, j'étais débordé et je m'en allais dans l'indécision, lorsqu'on me rattrapa dans la rue pour me dire que le médium, qui est aussi écrivain, venait de prendre la plume pour écrire que je devais revenir le lendemain. On m'avait précédemment refusé cette seconde séance que j'avais demandée, sous le prétexte que les apports ne peuvent se faire que le vendredi, jour fixé pour l'entité dirigeante, parce qu'il était nécessaire que les apports fussent préparés dans l'*aura* du médium, vingt-quatre heures à l'avance.

Au cours de cette première séance j'avais eu des raisons de croire que le médium pouvait lire sans le secours des yeux, c'est sur ce point que je comptais expérimenter le lendemain et je découpai, à cette intention, des têtes d'articles de journaux en caractères gras dont je bourrai une enveloppe qui resta dans mon portefeuille.

Le lendemain je revins à la même heure, mais la séance avait lieu spécialement pour moi et nous étions seuls, avec le médium, la dame et moi.

Le sujet fut déshabillé, il ne garda que sa chemise et son corset et fut revêtu par nous d'une robe fermée que mon hôtesse m'avait confiée une heure auparavant,

(1) M. L. Chevreuil répond ainsi d'une façon très sensée à la question : « Pourquoi devons-nous tourner tous efforts à obtenir que les phénomènes médiumniques soient contrôlés et reconnus par les savants ? » *Note de la R.*

et que j'avais pu examiner sur toutes les coutures. Après que notre médium eut enfilé cette robe par la tête, il ne restait qu'une ouverture dans le dos qui fut sévèrement cousue. Le bas de la jupe fut serré et ligotté autour des pieds qui restèrent toujours visibles.

Aucun objet, que le médium aurait eu sur lui ne pouvait plus trouver d'issue par cette robe ; d'autre part, le médium était isolé au milieu de la pièce, pas de meubles à proximité. Je palpai sa chevelure dont je fouillai les boucles une à une, le sujet parlait souvent et très naturellement et il m'a paru assez évident qu'on ne peut pas causer avec des fleurs dans la bouche.

A peine assis, le médium entra en trance et demanda qu'on le couvrit. J'avais d'avance préparé le tapis de table à côté de moi, je le développai et, sans toucher le médium, je tendis une corne à la dame qui s'en saisit, je conservai l'autre corne dans ma main et, du bout de nos bras étendus, nous laissâmes retomber la couverture sur la tête du médium ; celui-ci ne fit pas un mouvement et, en moins de trente secondes, il dit : Découvrez-moi ! Il y avait sur ses genoux deux beaux œillets et un bouquet de violettes, les tiges étaient très courtes.

J'avoue que je n'attendais pas ce résultat ; l'immobilité du corps était parfaite, aucun autre mouvement que celui des avant-bras n'eût été possible, et les avant-bras ne pouvaient rien sur cette robe fermée. Je doutais du succès et quand on dit : découvrez moi !... je croyais positivement qu'on allait me donner un prétexte pour expliquer la non réussite ; je dois donc avouer que la vue de ces fleurs me laissa stupéfait.

Maintenant voici l'effet de la suggestion. Je félicitai le médium et lui dis que les phénomènes seraient encore plus intéressants si les Invisibles voulaient reprendre les fleurs et faire disparaître ce qu'ils avaient apporté. A cela, on ne fit aucune réponse. Mais la suggestion mûrissait : au bout de quelques minutes, le sujet commença à donner des signes d'inquiétude, il tirait sur la jupe qui, liée aux pieds, ne cédait pas, il la rendait plus lâche cependant et, disposant les plis en forme de poche, il faisait le geste d'y engouffrer ses apports. Cela ne le satisfaisait pas ; sa nervosité augmentait ; alors il prit un grand parti : se levant brusquement, il essaya de les faire disparaître en les semant çà et là. En un mot, il les faisait disparaître comme je le lui avais demandé.

Le médium, quand on l'interroge, déclare que les fleurs se forment dans sa bouche ; cela expliquerait-il cette particularité suspecte que les tiges sont très courtes ? Quoi qu'il en soit ce n'est pas dans sa bouche qu'elles étaient avant la séance, elle n'a encore rien dans la bouche quand elle dit : — Couvrez-moi ! Cette explication est bien extraordinaire, mais j'ai vu quelque chose d'aussi extraordinaire qui pourrait la confirmer.

Comme nous causions, le sujet se trouva subitement gêné par quelque chose qui lui barrait les dents. De sa main il fit de vains efforts pour arracher l'objet, car sa mâchoire était contractée et s'ouvrait imparfaitement. J'eus beau lui ordonner d'ouvrir la bouche et de me donner cela, on n'y parvint pas ; alors j'examinai la chose ; cela ressemblait parfaitement à un morceau de drap noir serré contre les dents et qui bâillonnait la bouche. Le sujet ne proférait plus que des petites plaintes inarticulées ; puis, tout à coup, la bouche redevenait libre et parlait naturellement. Cela se produisait devant nous, en pleine lumière, sans aucun voile et cela réapparut cinq fois et toujours les mêmes efforts restèrent inutiles. Aussitôt après le réveil je visitai la bouche, je regardai les dents, la langue, la gorge, il n'y avait rien d'apparent.

J'ai dit que j'avais préparé des découpures de journaux pour une autre expérience. Le médium eut les yeux bandés quoique cette opération fût presque superflue parce que, dans son état de transe, il avait le globe oculaire retourné et le cristallin caché sous la paupière supérieure. Néanmoins on lui plaça le bandeau en y ajoutant, au dessous des yeux, de l'ouate bien disposée et amincie du côté du nez, de façon à assurer l'occlusion parfaite. Alors seulement je sortis de mon portefeuille l'enveloppe dont j'ai parlé ; j'en sortis au hasard quelques imprimés et le médium les lut avec ses mains, sans épeler. Il palpait pendant quelques secondes l'échantillon et débitait sa phrase avec volubilité. A la troisième épreuve, qu'il fit comme les autres, il déclara l'opération fatigante et demanda de cesser.

Voilà le récit fidèle de ce qui m'a été donné ; il y a peut-être là, un sujet intéressant à signaler. Je souhaite vivement pouvoir l'étudier à nouveau ; il faudrait pour cela qu'il vint à Paris, ce qui serait facile si une société d'étude existait qui fût pourvue de l'indispensable installation, et possédât un petit local où l'on pût donner asile à un médium de passage. Faute de cette installation élémentaire, que de médiumnités perdues et que de sujets tombés en mauvaises mains !

Aussitôt que nous connûmes cet article, nous nous empressâmes de déclarer à M. Chevreuil que les *Annales des Sciences Psychiques* seraient heureuses de faire le nécessaire pour étudier son médium. M. Chevreuil consentit à nous mettre en rapport avec la jeune femme, tout en nous faisant remarquer qu'il est loin d'affirmer, après une seule séance, la réalité des faits : seulement, il a cru devoir attirer l'attention des chercheurs sur un cas qui pourrait être intéressant. Et les chercheurs ne peuvent que l'en remercier. A vrai dire, c'est moins le phénomène des *apports* qui a attiré notre attention que celui de la lecture sans le secours des yeux. Pourra-t-on jamais établir fermement la réalité de ce phénomène ?... En tout cas, nous ne devons négliger aucune occasion pour chercher...

Société Universelle d'Études psychiques

Les Conférences de MM. PHANEG, l'abbé P. NAUDET, le Dr G. GELEY

L'ÉTUDE DE LA PSYCHOMÉTRIE

M. Phaneg, l'occultiste et psychomètre bien connu, a fait, le 8 avril, au siège de la Société, une intéressante conférence sur la *Psychométrie*, en s'occupant, non seulement des théories par lesquelles il croit pouvoir expliquer, dans une certaine mesure, cet ordre de phénomènes, mais aussi de son expérience personnelle, s'étendant sur une assez longue série d'années. La séance était présidée par M. de Fontenay, vice-président, qui a remercié le conférencier, auquel n'ont pas manqué les applaudissements de l'auditoire.

⁂

La salle de la Société n'avait encore jamais été aussi bondée de public qu'elle le fut le soir du 19 mai, lorsque M. l'abbé P. Naudet, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes sociales, ancien directeur de la *Justice Sociale*, traita le sujet : *Pourquoi nous étudions les sciences psychiques*. Cet argument, qui aurait pu paraître banal sur la bouche de bien d'autres orateurs, prenait une saveur toute spéciale à cause de la qualité du conférencier. Il faut dire aussi que la parole éloquente de M. l'abbé Naudet, sa parfaite compétence en matière, et surtout la justesse de ses idées ont entièrement satisfait l'attente du public.

Le conférencier, sans se déclarer partisan d'aucune des hypothèses qui ont été mises en avant pour expliquer les phénomènes psychiques, et qu'il a néanmoins résumées avec beaucoup de clarté, a affirmé courageusement et intelligemment la nécessité qu'il y avait d'étudier les phénomènes psychiques, montrant enfin l'influence considérable qu'ils étaient appelés à avoir sur les idées philosophiques et sociales de l'avenir.

Cette splendide conférence souleva des applaudissements longs et unanimes, et M. le Dr E. Calmette, qui présidait la séance, se fit l'interprète de tous les assistants, en félicitant M. l'abbé Naudet de son vaillant combat pour la Lumière.



Sous la présidence de M. le Dr Calmette, une autre réunion très nombreuse eut lieu le soir du 26 mai, pour entendre M. le Dr Gustave Geley, d'Annecy, l'auteur bien connu de l'*Etre Subconscient*, qui, de passage à Paris, a bien voulu nous parler *D'une Méthode expérimentale, spéciale au Métapsychisme*. La plus grande partie de cette conférence, qui a été aussi écoutée avec le plus grand intérêt et vivement applaudie, sera publiée dans le prochain fascicule des *Annales des Sciences Psychiques*.



Le groupe pour l'étude de la Psychométrie a eu un certain nombre de séances expérimentales avec plusieurs sujets : Mme Lonï Feignez, Mlle Strega, Mme de Poncey, M. Phaneg ; à quelques-unes de ces réunions assistaient plus de cinquante personnes. Toutes les paroles des psychomètres ont été soigneusement enregistrées et systématiquement classées ; après quoi, une étude eut lieu pour en tirer des résultats aussi exactes que possible. Le Rapport sera communiqué dans une prochaine séance, avant les vacances.



LES MEMBRES SOUSCRIPTEURS

Liste précédente........................Fr.	152
20. M. le Dr H. Bourbon (Paris)............	8
21. M. J. Josselin (Moulins)..............	8
22. M. le Dr J.-Ch. Roux (Paris)..........	8
23. Mme J.-Ch. Roux (Paris)..............	8
24. M. Victor Gruet (Marseille)............	8
25. M. C. de Vesme (Paris)...............	8
Total........................	200

Soc. an. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. Anceau, dir. *Le Gérant* : Moutt.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

21me Année | 1er et 16 Juillet 1911 | Nos 13 et 14

Dr GUSTAVE GELEY

Sur une méthode expérimentale spéciale au Métapsychisme (1)

I

L'expérimentation métapsychique comporte-t-elle une méthode spéciale?

La question peut paraître bizarre : si le métapsychisme est une science, il doit, semble-t-il, adopter les règles méthodologiques qui sont, d'un consentement unanime, appliquées aux autres sciences.

Qu'il me soit cependant permis d'exposer ici, timidement, une opinion contraire avec raisons à l'appui.

Légitime ou non, cette opinion mérite d'être discutée : on est en effet autorisé à se demander si la stagnation des études métapsychiques ou du moins l'extrême lenteur de leurs progrès, ne provient pas, pour une part, de leur soumission aveugle à des méthodes classiques réputées à tort intangibles.

Pourquoi, dira-t-on, ces méthodes classiques, qui ont fait leurs preuves partout, ne conviendraient-elles pas ici? Tout simplement parce que *le métapsychisme constitue une science absolument originale et absolument spéciale.*

C'est une science spéciale pour bien des raisons, dont trois sont capitales.

Nous les exposerons en détail, parce que, une fois admises et bien comprises, elles portent en elles-mêmes la solution du problème.

La première raison est la suivante :

Les conditions nécessaires primordiales d'expérimentation n'ont pas d'analogie dans les autres sciences.

Elles exigent, en effet, non pas des instruments physiques ou des moyens chimiques, mais un instrument humain, le médium.

Or, cet instrument humain est difficile à se procurer, et, plus encore à manier. De plus, ses facultés spéciales ne sont ni fixes ni permanentes : elles sont au contraire éminemment instables, variables d'intensité, capricieuses. Elles sont indépendantes, non seulement de la volonté de l'expérimentateur, mais de la volonté propre du sujet. Elles sont soumises à des conditions multiples dont nous ignorons la plupart.

Ce n'est pas tout. Pour compliquer encore la difficulté, l'instrument humain ne se suffit généralement pas à lui-même, au moins pour les expériences d'un ordre élevé et complexe. Il faut alors lui associer d'autres instruments humains, des assistants capables de constituer un groupement homogène, groupement dont les forces métapsychiques s'associeront, en les renforçant, à celles du médium.

Cette première raison ne sera niée par personne.

Les autres raisons, quoique plus importantes encore, sont moins évidentes, et prêtent à la contradiction.

La seconde peut être formulée ainsi :

On ne doit pas et on ne peut pas séparer le phénomène métapsychique des hypothèses qui s'y rattachent, l'observation ou l'expérimentation de l'interprétation.

Cette affirmation ne saurait évidemment, ni en théorie, ni en pratique, comporter de rigueur absolue. Il ne s'agit là que d'une règle générale susceptible, surtout dans l'état actuel de la science, d'inévitables et fréquentes exceptions.

Cette restriction indispensable n'atténue d'ailleurs nullement l'importance du principe ci-dessus. Il est donc nécessaire d'en établir soigneusement le bien fondé.

On ne doit pas séparer l'expérimentation de l'interprétation, parce que, d'une manière générale, et sauf exceptions, ce qu'il y a de vraiment intéressant

(1) Conférence faite au siège de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, le 26 mai 1911.

dans le métapsychisme, de vraiment intéressant et de vraiment important, *ce n'est pas le phénomène, c'est l'explication du phénomène.*

Dépourvu de tout essai logique d'interprétation, considéré isolément, et sans tenir compte du problème philosophique qu'il pose, le fait lui-même devient banal.

Prenons, par exemple, les phénomènes physiques du médiumnisme : les mouvements d'objets, leur transport d'un point à un autre de la salle des séances, la lévitation d'un meuble, les raps, etc., n'ont absolument rien de remarquable, considérés en eux-mêmes. Toute leur importance, tout leur intérêt, résident dans la question : comment ces phénomènes ont-ils pu se produire sans intermédiaire apparent; par quelle force inconnue, sous quelle direction intelligente?

Que nous importeraient les perceptions tactiles, la vision de lueurs, d'organes ou d'organismes matérialisés, sans le mystère, mystère physiologique, mystère psychologique, mystère philosophique qu'ils imposent bon gré, mal gré à notre réflexion?

La banalité des phénomènes physiques considérés en eux-mêmes, leur peu d'intérêt propre, sont choses si réelles, qu'on voit les expérimentateurs s'en lasser très vite, une fois leur curiosité satisfaite, s'ils ne sont pas guidés par le désir passionné de chercher à comprendre le pourquoi et le comment.

Soit ! dira-t-on, votre raisonnement est juste en ce qui concerne les manifestations physiques; il ne l'est plus, en ce qui concerne les manifestations d'ordre intellectuel. Ces dernières ont leur intérêt propre, intérêt qui ne se confond pas forcément avec celui de leur interprétation.

C'est possible, en effet, mais seulement pour une certaine catégorie.

Les facultés supranormales et subconscientes de vision à distance sans le secours des sens, de télépathie, de lecture de pensée et de lucidité, méritent de retenir l'attention, en dehors même de la question théorique.

Malheureusement, ce groupe métapsychique est celui qui se dérobe davantage à l'expérimentation. De plus, les faits qui en dépendent, par leur caractère même de rareté, d'inconstance, d'imprévu, d'allure « catastrophique », perdent à peu près toute importance pratique.

Enfin, leur intérêt propre, quelque réel qu'il soit, est loin d'équivaloir à celui que présenterait leur compréhension. Même dans ce canton réservé du domaine supranormal, la constatation du fait est peu de chose, comparé à son explication.

A plus forte raison encore, dans les autres manifestations intellectuelles, la question théorique aura-t-elle une influence prépondérante, sinon exclusive.

Prenons par exemple un cas fréquent : celui de *glossolalie.* La constatation que le sujet parle une langue étrangère dans son état de « trance », est banale en elle-même : ce qui est capital, et cela seulement, c'est de savoir comment ce sujet peut parler une langue qu'il n'a pas apprise et qu'il ignore dans son état normal.

Le même raisonnement s'applique aux *changements de personnalité.*

Ce qui nous intéresse, dans une personnalité médiumnique, c'est à peu près exclusivement la question de son origine, quelle que soit d'ailleurs l'idée que l'on se fasse de cette origine.

Les communications spirites, ou prétendues telles, visent précisément, dans la majorité des cas, à établir cette origine, à donner des preuves d'identité.

Les messages d'un autre ordre sont rarement d'une nature assez élevée pour mériter d'être retenus. Même dans ce dernier cas, l'intérêt artistique, littéraire, scientifique ou philosophique qu'ils présentent, est singulièrement accentué par leur caractère supranormal.

En réalité donc, je le répète, vouloir séparer les faits de leur interprétation, c'est enlever au métapsychisme à peu près tout ce qui fait son intérêt et son importance.

Le voudrait-on, d'ailleurs, qu'on ne le pourrait pas. S'efforce-t-on de fuir l'hypothèse, c'est l'hypothèse qui vous poursuit. C'est spontanément que les personnalités médiumniques nous fournissent une explication; vraie ou fausse, nous sommes obligés de compter avec elle.

Cela est si juste, que les expérimentateurs qui ne croient pas à l'explication donnée par les personnalités ni à leur indépendance objective, doivent se comporter, pratiquement, pour obtenir les phénomènes, comme s'ils y croyaient. C'est du moins le conseil avisé que donne le Dr Maxwell, lequel, on le sait, n'admet pas l'existence autonome des communicateurs (1).

— Si je me suis étendu un peu longuement sur cette question, c'est parce que des métapsychistes éminents, tels que notre maître aimé le Professeur Richet enseignent volontiers qu'il faut, pour le moment, s'en tenir aux faits et écarter les hypothèses.

Si les réflexions que nous venons d'exposer sont justes, le conseil du Professeur Richet ne serait pas de nature à faire progresser la science nouvelle.

De fait et heureusement, ce conseil trop prudent n'est pas suivi. Les travaux les plus intéressants qui aient paru jusqu'à ce jour sur la question accordent tous la plus large part aux hypothèses et à la théorie.

Il nous sera donc, à tous les points de vue, légiti-

(1) Dr Maxwell. *Les phénomènes métapsychiques.*
Le professeur Flournoy donne un conseil analogue dans son livre récent : *Esprits et médiums.*



mement permis de poser en axiome le principe : *dans la mesure du possible, l'expérimentation et l'interprétation doivent marcher de pair;* et, d'en tirer ce corollaire pratique : *la valeur et l'importance d'un phénomène ou d'un groupe de phénomènes ne doivent pas être appréciée seulement par rapport aux faits en eux-mêmes, mais par rapport surtout à leur portée théorique et explicative.*

Nous ne saisirons bien les conséquences de ce corollaire, en apparence assez banal, qu'après avoir envisagé la troisième raison qui fait du métapsychisme une science spéciale.

Cette raison est la suivante :

Tous les phénomènes métapsychiques, depuis les plus simples et les plus élémentaires, jusqu'aux plus élevés et aux plus complexes sont absolument connexes.

Cela encore est particulier à la science nouvelle. Dans les autres sciences expérimentales, la connexité entre leurs éléments constitutifs peut être plus ou moins importante; mais elle est toujours relative.

Il est possible d'étudier isolément ces éléments, de les expliquer indépendamment les uns des autres.

En chimie, par exemple, on peut connaître à fond tel ou tel corps, en faire l'analyse et la synthèse sans être capable d'agir de même pour des corps voisins et sans même s'occuper de ces corps.

En métapsychisme, c'est tout différent : à l'observation, certains faits se présentent bien parfois isolément; mais, à l'expérimentation, ils se présentent presque toujours plus ou moins combinés ou entremêlés.

Cherche-t-on, par exemple, à obtenir des faits de lucidité? Ce seront des faits de télépathie ou de lecture de pensée qu'on obtiendra; ou bien un mélange, à proportions inappréciables de lucidité vraie et de lecture de clichés mentaux par le sujet.

Les altérations de la personnalité, d'origine la plus diverse, présentent aussi, bien souvent, ce caractère de confusion indéchiffrable. Elles peuvent relever, alternativement ou simultanément, chez le même sujet, du médiumnisme, de l'hypnotisme, du somnambulisme, ou simplement de la suggestion ou de l'autosuggestion, quand ce n'est pas de l'hystérie.

Les communications médiumniques offrent parfois, à l'analyse, un mélange extraordinaire où l'on retrouve le psychisme du médium, le psychisme des assistants, le psychisme de personnalités subconscientes ou même le psychisme de personnalités indépendantes, en apparence du moins, des uns et des autres.

Pour les phénomènes physiques, la connexité est plus évidente encore. D'abord, un phénomène physique est toujours associé plus ou moins à une manifestation psychologique, puisqu'il subit une direction intelligente. De plus, les phénomènes physiques ne se présentent pas isolés : mouvements avec contact, mouvements sans contact, raps, phénomènes lumineux, matérialisations, etc., se succèdent ou s'associent diversement dans les séances importantes. Sans doute, les médiums arrivent, par l'entraînement, à se spécialiser plus particulièrement pour la production de tel ou tel phénomène; mais *cette spécialisation n'est jamais primitive et elle n'est jamais complète.*

En somme, le métapsychisme forme un « bloc » embrassant toutes les anomalies psychologiques inexpliquées par la physiologie classique. Ces anomalies constituent, pour employer une autre métaphore connue, une chaîne dont les divers anneaux sont inséparables.

Inséparables dans la pratique, les éléments du métapsychisme ne sauraient être séparés dans la théorie.

Aussi voyons-nous les phénomènes les plus simples et les plus élémentaires, tout aussi difficiles à comprendre, si l'on ne se laisse pas prendre au mirage des explications verbales, que les plus élevées et les plus complexes.

On peut conclure hardiment, des constatations ci-dessus que toute tentative d'explication partielle, isolée d'un phénomène ou d'un groupe de phénomènes est fausse dans son principe, et ne peut conduire qu'à l'illusion ou à l'erreur. *L'interprétation du métapsychisme sera totale ou elle ne sera point.*

II

Nous venons de considérer en détail les trois raisons qui font de la science nouvelle une science toute spéciale : *conditions expérimentales sans analogie; impossibilité de séparer l'expérimentation de l'interprétation; impossibilité d'une interprétation partielle et nécessité d'une interprétation générale et totale.*

Si l'on a bien étudié ces trois raisons, si l'on est d'accord sur leur valeur et leur portée, il sera facile d'en déduire des règles de conduite aboutissant à une méthode vraiment rationnelle et vraiment adéquate au métapsychisme.

A — Principes méthodologiques déduits de la première raison.

Les principes méthodologiques déduits spécialement de la première raison, ne sauraient avoir rien de révolutionnaire. Nous nous contenterons de signaler les principaux, sans y insister. Ils ne constituent d'ailleurs que des desiderata.

Il serait à souhaiter que les *expérimentateurs* soient tous, naturellement, des hommes de science, rompus

aux difficultés de tout ordre des procédés expérimentaux; mais il serait à souhaiter qu'ils soient en même temps et surtout des philosophes, des esprits synthétiques, incapables de se perdre dans les détails, ni de se payer de mots.

Condition indispensable : ces expérimentateurs devront *se spécialiser* pour les études métapsychiques; connaître à fond tout ce qui concerne la psychologie anormale et supranormale, théoriquement et pratiquement, avant de rien entreprendre.

La banqueroute lamentable de l'Institut Général Psychologique, composé cependant des savants les plus illustres, mais indifférents, sinon hostiles au métapsychisme, ne le connaissant pas ou le connaissant mal, prouve la nécessité absolue de cette spécialisation préalable.

Enfin les expérimentateurs devront être doués d'une patience à toute épreuve, d'un dévouement complet à leur œuvre. Ce n'est pas avec des expériences espacées, conduites à la fantaisie de divers sujets ou au hasard des groupes de rencontre, sans idée directrice, sans un esprit de suite inlassable, que l'on pourra faire progresser le métapsychisme. Ne réussiront que les savants qui seront prêts, au besoin, à lui consacrer leur temps, leur peine et toute leur vie.

En ce qui concerne les médiums, la question est plus délicate encore. Il est évident qu'on ne saurait compter, pour des études approfondies, sur les médiums mercenaires, capricieux et tricheurs, à facultés d'ailleurs médiocres et instables. Ces derniers ont pu, malgré tout, jouer un rôle important pour l'extension en surface du métapsychisme, pour sa diffusion et sa vulgarisation. Ne leur demandons point davantage. Ce qu'il faudrait, ce serait des médiums d'un ordre très élevé, comprenant qu'ils remplissent un véritable sacerdoce, et capables, comme les expérimentateurs eux-mêmes, d'une complète abnégation.

Exiger d'eux de pareils sacrifices, sans compensation, serait non seulement chimérique, ce serait malhonnête. Le premier devoir serait, tout au moins, de mettre ces médiums à l'abri des soucis matériels, de leur assurer une existence digne de la tâche qu'on leur demande. Pour réaliser ce desideratum, on ne peut guère compter sur des initiatives privées, qui restent évidemment possibles, mais que rien ne fait prévoir...

Il serait plus logique de tenter une organisation collective, la fondation d'une œuvre destinée à permettre, à des sujets sélectionnés, de se consacrer entièrement, sans trouble et sans arrière-pensée, au développement de leurs facultés.

Hélas! Dans l'état d'anarchie où se débattent péniblement les partisans de nos études, il est à craindre que cette œuvre de salut ne se fasse longtemps désirer, moins d'ailleurs, faute de bonne volonté générale que faute d'initiateurs.

On le voit, si les règles déduites de la première raison sont bien simples et bien évidentes, elles sont aussi bien difficiles à appliquer, pour le moment, dans leur intégralité. Cela n'est pas, heureusement, d'une nécessité absolue.

B. — Principes méthodologiques déduits des 2e et 3e raisons.

Les principes méthodologiques déduits des 2e et 3e raisons ont, à notre avis, une importance capitale. Nous les considérerons ensemble, car ils s'associent logiquement et se complètent.

On peut les formuler ainsi : puisque, en règle générale, l'interprétation ne doit pas être séparée de l'expérimentation; puisque, d'autre part, il n'y a d'interprétation possible, pour les divers éléments constitutifs du métapsychisme, qu'une interprétation générale et totale, il en résulte que *seuls auront une importance réelle les phénomènes susceptibles de nous conduire à cette interprétation générale.*

Quels seront ces phénomènes d'ordre essentiel? Evidemment *les plus élevés et les plus complexes.*

Quand on les aura bien compris, en effet, mais alors seulement, on comprendra tous les autres *a fortiori*, puisque tous sont étroitement connexes.

Par exemple, l'explication complète des matérialisations entraînera avec elle, tout naturellement, celle des phénomènes physiques plus simples : elle nous aura donné, en effet, sur la constitution et la nature de la matière, les notions qui nous manquent actuellement pour comprendre les manifestations même élémentaires des séances médiumniques.

Au contraire, on ne trouverait jamais, dans ces manifestations élémentaires, des moyens d'appréciation ni des connaissances nouvelles assez vastes pour permettre, sans des inductions trop hasardeuses, la compréhension des matérialisations.

En étudiant les phénomènes élémentaires, on pourrait arriver, sans doute, à dégager des lois secondaires, des règles expérimentales accessoires; on ne pourra jamais en tirer une véritable interprétation.

La méthode scientifique, véritablement adéquate à la science nouvelle, réside tout entière dans cette formule : *considérer comme provisoirement négligeables tous les phénomènes élémentaires et s'attaquer immédiatement et systématiquement aux phénomènes les plus compliqués que nous connaissions.*

Un pareil principe méthodologique est véritablement révolutionnaire. Il va contre les enseignements de psychistes éminents. Il rompt violemment avec la méthode classique, admise pour toutes les autres sciences, et d'après laquelle il faut aller toujours du connu à l'inconnu et du simple au composé.

Cependant il découle clairement et naturellement de toutes les considérations qui précèdent. On ne saurait, si l'on a admis les prémisses, repousser la conclusion.

Dans le métapsychisme, si l'on va au fond des choses, si l'on ne se paye pas de mots, *le plus simple se trouve être le plus difficilement connaissable.*

La méthode nouvelle, même admise théoriquement, se heurte à des objections d'ordre pratique que l'on devine sans peine. Nous tâcherons d'y répondre plus loin. Pour le moment, faisons abstraction de ces difficultés pratiques et continuons notre raisonnement.

Le principe étant admis, une première question se pose : quels sont, dans le métapsychisme, les phénomènes les plus élevés et les plus complexes?

Il n'est pas aussi facile qu'il le semblerait, de répondre immédiatement. On doit, tout d'abord, se demander si ce sont des *phénomènes physiques* ou des *phénomènes intellectuels.*

La vérité est que phénomènes physiques et phénomènes intellectuels peuvent être également importants et qu'il y a place pour deux écoles.

Nous nous garderons de prendre parti entre ces deux écoles, convaincus d'ailleurs qu'elles aboutiront fatalement à la même philosophie, à la seule condition qu'elles adoptent la méthode nouvelle, qu'elles ne s'arrêtent pas aux manifestations élémentaires et ne s'égarent pas dans des explications partielles.

Nous devons dire seulement, pourquoi, *pour le moment,* faisant abstraction de toute considération d'ordre extra-scientifique, nous préconiserions plutôt l'étude des *phénomènes physiques.*

Nous sommes guidés, dans ce choix, par trois raisons principales :

1° Les phénomènes physiques sont plus accessibles à l'expérimentation; les autres relevant presque exclusivement de l'observation. De plus, ils sont seuls justiciables des procédés de laboratoire, mensurations, pesées, empreintes, photographies, etc. Ils permettent ainsi de confirmer et de compléter, par les témoignages positifs et irréfutables de l'enregistrement, les témoignages aléatoires de nos sens.

2° Les phénomènes physiques sont susceptibles d'une portée interprétative non pas plus complète, mais plus immédiate et plus évidente.

Ils sont, dans l'état actuel de nos connaissances, plus franchement révolutionnaires.

En effet, on ne connaît pas, on ne peut pas connaître, apprécier, mesurer, l'étendue exacte de nos facultés intellectuelles; tandis qu'on peut apprécier et mesurer la portée de nos sens, la force de nos muscles et toutes les capacités de l'organisme matériel.

C'est pourquoi les faits de mouvements sans contact, d'interpénétration de la matière et de matérialisation bouleversent toutes les notions classiques, toute la philosophie contemporaine, plus vite, plus évidemment et plus complètement que les faits de télépathie, de lecture de pensée ou même de lucidité.

Une preuve remarquable de l'impuissance, au moins relative et momentanée, du métapsychisme d'ordre intellectuel à renverser la psychologie classique, nous est fournie par l'exemple des travaux de Myers. L'abondance et le choix des documents, la valeur des arguments, la haute portée du raisonnement, ont été justement admirés; mais, basés exclusivement sur les phénomènes intellectuels, ils n'ont pu ébranler le matérialisme doctrinal des adversaires de l'illustre penseur.

Peut-être l'étude systématisée des phénomènes physiques, venant à l'appui de l'étude systématisée des phénomènes intellectuels si bien faite par les psychistes anglo-américains, viendrait-elle donner aux théories idéalistes un appui décisif? On ne peut, en tous cas, que regretter le retard lamentable apporté à cette étude. C'est dans la constatation de ce retard que nous voyons une troisième raison de recommander l'expérimentation physique. Il y a une importance énorme à rattraper le temps perdu et à la mettre à la hauteur de l'expérimentation intellectuelle.

Alors seulement on pourra établir enfin, sur des bases inébranlables, la synthèse complète du métapsychisme, synthèse que nous avons ébauchée prématurément dans notre *Etre subconscient.*

Un programme rationnel, basé sur les considérations qui précèdent, est facile à établir : le phénomène physique le plus élevé et le plus complexe étant la *matérialisation*, c'est la matérialisation qu'il s'agirait d'étudier, avant tout, systématiquement, sinon exclusivement .

Serait seul qualifié pour entreprendre cette étude, un groupe d'hommes de science à tendances philosophiques quelconques et diverses, mais possédant, dans la mesure du possible, les qualités que nous énumérions plus haut.

Ce groupe devrait trouver un médium répondant aussi à peu près à l'idéal rêvé.

Alors devrait commencer une série d'expériences *poursuivies sans relâche et sans défaillance pendant des mois.* Toutes les manifestations, à chaque séance, seraient notées; tous les procédés d'enregistrement mis en œuvre. Aucun détail relatif au médium, aux apparitions, au groupe, aux circonstances ambiantes, etc., ne serait omis. Les phénomènes d'ordre intellectuel, associés aux matérialisations; les communications, les messages, seraient sténographiés.

Supposons réussies ces expériences; supposons d'autres séries d'expériences faites dans des conditions analogues par différents groupes avec différents médiums : nous nous trouverions alors en possession d'une masse, de valeur inappréciable, de do-

cuments choisis. Nous aurions tous les éléments nécessaires à la synthèse complète et à l'interprétation définitive. Ces documents, constatons-le en passant, n'auraient pas seulement une valeur théorique, mais une véritable importance pratique. Quelles applications nombreuses et capitales ne comporterait pas la connaissance du mécanisme des matérialisations et des dématérialisations? La médecine par exemple verrait révolutionner l'art de guérir. « Le miracle » deviendrait un procédé de thérapeutique courant...

Ne nous égarons pas. Il serait puéril de se dissimuler ce qu'un pareil programme expérimental offre de difficultés pratiques. L'objection basée sur ces difficultés est évidente et naturelle. Mais difficulté n'est pas impossibilité.

Chose curieuse : ce qui serait peut-être le plus malaisé dans ce programme, ce serait moins de trouver le médium idéal que les expérimentateurs. En réalité, les médiums à facultés transcendantes n'ont jamais fait défaut; ce sont les savants qui se sont le plus souvent dérobés. C'est pour cela que des sujets merveilleux, comme Mme d'Espérance, semblant désignés d'avance pour la tâche grandiose, autant par leur élévation morale que par leurs facultés spéciales, ont perdu leur temps, gaspillé leurs peines, sacrifié leur santé, non pas sans résultat, certes, mais sans un résultat équivalent à l'effort.

Qu'il se trouve un jour des expérimentateurs, savants officiels ou non, mais ayant donné leur mesure, déterminés et enthousiastes, et les médiums s'offriront d'eux-mêmes. Sans doute ces savants devront compter avec les tâtonnements inévitables et les échecs passagers; mais tôt ou tard le succès, un succès sans précédent, viendra récompenser leur ténacité, leur confiance et leur dévouement.

Une autre objection sera vraisemblablement faite à notre courte étude de méthodologie : on nous reprochera, non sans apparence de raison, d'avoir laissé de côté bien des points de pratique importants; par exemple de n'avoir point parlé des précautions à prendre contre la fraude, question qui a tenu en effet, jusqu'à présent, une place prépondérante dans les préoccupations des expérimentateurs. Cette omission de notre part est volontaire. Nous avons seulement voulu mettre en lumière ce qu'il peut y avoir d'essentiel dans la méthode.

En ce qui concerne la fraude, nous estimons d'ailleurs que la question perd la plus grande part de son importance dans les expériences d'un ordre élevé que nous préconisons. Autant, en effet, les phénomènes élémentaires sont faciles à truquer, autant les phénomènes très complexes le sont peu. Une ébauche de matérialisation sera imitée sans trop de peine; mais une matérialisation complète, qu'on peut mesurer, photographier, peser, ausculter, etc., ne peut être ni simulée ni ensuite escamotée. Des précautions élémentaires, sur lesquelles nous n'insistons pas aujourd'hui, mettraient du moins à l'abri, à coup sûr, de cette cause d'erreur.

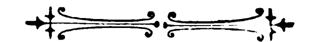
C'est encore un argument de plus en faveur de la nouvelle méthode. Tout, on le voit, tend à nous confirmer le caractère de vérité féconde de cette méthode.

C'est donc avec une foi profonde, avec une conviction sans réserve, que nous la soumettons au jugement des futurs expérimentateurs. Elle seule, croyons-nous, sera capable de nous guider dans la tâche la plus belle qui ait jamais été proposée à l'intelligence humaine. Elle seule nous mettra en pleine possession des vérités que nous commençons à entrevoir sur la constitution de la matière, sur la nature vraie de l'être et sur sa destinée.

Déjà le travail préliminaire a été accompli. On n'en est plus réduit à démontrer encore la réalité de la phénoménologie supranormale. De nobles efforts, d'admirables travaux ont mené à bien cette ingrate besogne. Ne nous occupons donc plus de ceux qui, selon l'expression du Professeur Flournoy, se bouchent volontairement les yeux.

Allons de l'avant. *Cessons de piétiner dans la menue poussière du métapsychisme élémentaire.* Assez d'expériences faites au hasard, sans but, sans suite et sans portée. Assez de luttes vaines contre les tricheries banales de mauvais médiums. Assez de petits faits et de petites hypothèses.

Droit au but maintenant! Arrivés aux limites prétendues de l' « inconnaissable », franchissons-les hardiment. Elançons-nous d'un bond au cœur même du domaine défendu.



JULIEN OCHOROWICZ

Nouvelle étude expérimentale SUR LA NATURE DES RAYONS RIGIDES et du courant médiumnique

(*Suite.* — Voir le numéro de Juin)

V

LA VITESSE DES RAYONS RIGIDES

Je ne sais au juste pourquoi, mais je me suis imaginé que la vitesse des rayons rigides doit être de beaucoup inférieure à celle de tous les autres rayons connus. Telle était mon impression subjective d'après les nombreuses expériences que nous avons déjà faites dans le but d'élucider la nature intime de ces rayons. Je pensais donc qu'en les faisant agir sur une surface en rotation, on pourrait facilement déterminer leur vitesse.

La chose me parut simple puisque les courants rigides s'imprimaient nettement sur du papier enfumé.

Il fallait seulement envelopper ce papier autour d'un cylindre, tournant avec une vitesse déterminée, pour fixer le moment où la vitesse du cylindre laisse encore les traces des rayons intactes, et celui où elle les efface déjà ou les détourne de leur route.

L'expérience fut faite avec un cylindre, mû par un mouvement d'horlogerie, et qui tournait et s'avançait en même temps.

a) Avec une vitesse de 100 *tours à la minute*

Après avoir vérifié tout d'abord, sur une plaque de verre immobile enfumée, que le médium était bien disposé pour la production des rayons, je lui ordonnai de tenir ses mains aux deux bouts du cylindre pour obtenir une trace parallèle à sa longueur. Comme c'était une première expérience de ce genre, le médium eut un peu peur du contact avec le cylindre tournant; ses mains tremblaient et il dirigea les rayons un peu obliquement, de haut en bas, de sorte que l'empreinte ne se fit qu'au milieu du cylindre. Elle était très large, indiquant tout un faisceau des fibres fluidiques, mais nette. Seulement, le dessin était double et un peu croisé, à cause du tremblement des mains. Les bords du papier restèrent intacts.

Dans une deuxième expérience, la ligne fut complète, droite aux bords, un peu déviée au milieu.

Dans une troisième, elle est toute droite, seulement légèrement ondulée.

J'attribuais ces déviations aux obstacles, constitués par la couche du noir de fumée inégalement épaisse, car, quant à l'influence du mouvement même du cylindre, on ne pouvait pas la déceler.

Ce qui était évident, c'est que du moment qu'on se servait de deux mains, le fil était presque toujours double et il ne se formait pas toujours simultanément à droite et à gauche.

Lorsque l'obstacle était trop dur, il absorbait complètement la ligne du fil et par-ci par-là on pouvait même remarquer comme une réflexion : la figure se repliait en faisant un pas en arrière. Il semblait, enfin, que le jet fluidique ne présentait pas toujours la même vitesse. Mais, ce n'était peut-être qu'une apparence. En tout cas, la trace ne fut effacée nulle part sous l'influence du mouvement.

b) Avec une vitesse de 200 *tours à la minute*

1. La ligne paraît simple. Elle est très fine, un peu courbée au milieu et un peu inclinée à gauche, comme si de ce côté elle avait été beaucoup plus rapide que le mouvement.

2. Une configuration analogue et en outre les bouts du fil sont vivement recourbés sur place. Même descente à gauche.

3. Deux piqûres subjectives dans les doigts et deux lignes parallèles sur le papier, également penchées à gauche. Mais ce qui est étrange : après avoir apparemment dépassé le mouvement du cylindre, toutes les deux lignes se recourbent vivement sur elles-mêmes.

4. Une seule ligne, qui va tout droit et puis, vers sa fin, remonte au lieu de descendre à gauche.

c) Avec une vitesse de 250 *tours à la minute*

Une ligne forte, tout à fait droite, et une autre mince, descendant à gauche obliquement, pas tout à fait droite.

Voyant que mon mouvement d'horlogerie ne pouvait pas donner des indications suffisantes, nous nous servîmes, M. Lebiedzinski e tmoi, d'un cylindre mû par un petit moteur électrique.

d) Avec une vitesse de 1.500 tours à la minute.

Voici les résultats des expériences qui ont été faites dans ces conditions :

1. Une ligne tout à fait droite, interrompue au milieu.

2. Deux lignes séparées l'une de l'autre, mais bien parallèles.

Par conséquent, malgré la vitesse du cylindre, les deux courants, dont un allait de droite à gauche et l'autre de gauche à droite, ne purent être déviés dans le sens contraire au mouvement.

Je voulus voir encore si, en agissant avec *une seule main* de côté, tantôt dans la direction du mouvement, tantôt contre le mouvement, on n'obtiendrait pas, dans le premier cas, une prolongation et dans le second, un raccourcissement de la ligne. Mais la ligne fut courte dans les deux cas et quant à sa direction elle remontait ou descendait obliquement, tout à fait indépendamment de la rotation.

Il était donc évident qu'une vitesse d'environ 10 m. par seconde ne suffisait pas à modifier la direction des rayons, et jusqu'à présent je n'ai pas trouvé de moyen approprié pour essayer des vitesses sensiblement supérieures. Déjà le moteur électrique, par son bruit stridant énervait le médium et s'opposait à une concentration calme de ses forces.

En réfléchissant sur les particularités des rayons rigides, on m'accordera que leur étude présente sous le rapport vitesse des difficultés beaucoup plus grandes que dans le domaine des rayons purement physiques, même plus rapides qu'eux.

VI

L'ACTION THERMIQUE DES RAYONS RIGIDES

Le fait de réchauffement d'une petite balle en celluloïd, soumise assez longtemps à l'action des rayons rigides, a été observé pour la première fois par la Commission des Naturalistes au Musée de Varsovie. C'était un avantage des conditions difficiles dans lesquelles se trouve toujours un médium, devant les étrangers. Lorsque Mlle Tomczyk expérimentait avec moi seul, les lévitations allaient vite, l'action des rayons ne se prolongeait pas et par conséquent je n'ai pas eu l'occasion d'observer le réchauffement. Pour la Commission aussi, ce fait était inattendu, et comme il ne fut pas vérifié avec précision, on se contenta de le mentionner comme probable.

Il importait de le vérifier.

Un thermomètre à mercure n'est pas assez sensible pour déceler une action de ce genre ; je me suis donc servi d'un thermoscope, à boule rempli d'éther « sulfurique » (éthylique, qui bout déjà à 35°, coloré en rouge) et qui se trouve dans le commerce parmi les jouets scientifiques, sous le nom de « thermomètre d'amour ». Le moindre contact de cet appareil avec une main chaude, produit une élévation ou même une ébullition du liquide. L'air qui surmonte l'éther dans la boule, en se dilatant, presse le liquide et le force d'entrer dans un petit tube, ouvert par en bas.

Après avoir vérifié que l'approche d'une main chaude ne commence à agir sur cet appareil qu'à une distance de 2 cm. environ, j'ordonnai au médium de tenir ses doigts à 3 cm. environ.

Lorsqu'il sentit les picotements, la colonne du liquide monta de plusieurs m/m.

L'expérience répétée donna le même résultat, très nettement.

Elle fut reprise encore quelques semaines plus tard avec un autre appareil, basé sur le même principe. Il se composait de deux boules réunies par un tube.

L'action fut encore plus manifeste, car la colonne du liquide rouge s'éleva à près de 2 cm. lorsque la distance des doigts était de 5 cm. environ.

Il est donc, pour moi, certain que les rayons rigides, en rencontrant un obstacle, suffisamment sérieux pour eux au point de vue mécanique, produisent de la chaleur.

On pouvait penser, qu'avec une pile thermo-électrique réunie à un galvanomètre sensible, on obtiendrait des indications encore plus fortes et surtout plus exactes.

Nous avons tenté cette expérience avec le professeur Biernacki à l'école polytechnique de Varsovie, mais elle n'a donné qu'un résultat incertain, à peu près nul.

Je m'explique cet insuccès par les considérations suivantes :

Une pile thermo-électrique est très sensible à l'approche d'une main chaude, beaucoup plus que le thermoscope dont je me suis servi tout à l'heure ; il fallut donc tenir la main du médium si loin, que l'action thermique des rayons (qui, comme nous le savons déjà, s'amincissent considérablement avec la distance) était déjà presque nulle ; et puis, au moment où les rayons se forment, la main du médium se refroidit sensiblement, de sorte que, au lieu d'une action plus nette, nous ne remarquâmes que de petites oscillations.

VII

LA CONDUCTIBILITÉ ÉLECTRIQUE DES RAYONS RIGIDES

Une importante expérience vient d'être faite le 21 novembre 1910 : elle prouve que le fil fluidique, formé par les rayons rigides, *peut conduire un courant galvanique à travers l'air ambiant.* Et comme cette expérience entraîne plusieurs conclusions intéressantes, il faut que je la décrive un peu en détail.

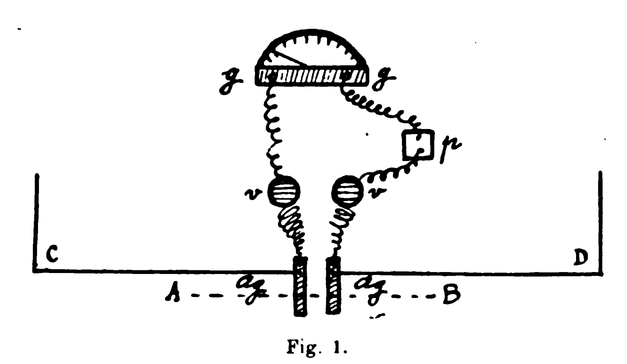


Fig. 1.

Sur le bord d'une table CD (fig. 1) ont été fixées parallèlement deux lames en argent chimiquement pur (Ag. Ag.) longues de 6 cm., larges de 1 cm., et espacées l'une de l'autre de 4 m/m. Ces lames formaient les électrodes d'un circuit, qui embrassait un seul élément (p.) de 1,45 v., un galvanomètre (g. g.) et deux verres (v. v.) remplis d'eau, qui constituaient la résistance. Cette dernière me semblait d'abord nécessaire pour affaiblir le courant, en lui permettant d'agir sans inconvénient sur le galvanomètre très sensible, si les deux lames Ag. Ag. venaient à être mises en communication par un bon conducteur quelconque. Alors l'aiguille du galvanomètre marquait 55° en moyenne ; autrement elle restait à zéro et le courant ne passait pas.

Les deux lames dépassaient sensiblement le bord de la table, restant ainsi en l'air ; mais elles étaient immobilisées assez solidement pour ne pas pouvoir se toucher.

Il s'agissait précisément de réaliser entre elles une communication galvanique médiatement, à l'aide d'un faisceau de rayons rigides ; et à cet effet la somnambule tint ses mains des deux côtés des électrodes, dans la position indiquée par les lettres A et B.

En sentant le courant se former, elle approcha les doigts (précédemment visités comme d'habitude) à 15 m/m. de chaque côté.

Il était évident que les rayons passaient en touchant les lames, car, grâce à l'élasticité de ces dernières elles furent ébranlées par ce passage. Malgré cela, le galvanomètre ne bougea pas.

A ce moment, la somnambule attira mon attention sur un phénomène extraordinaire, que j'ai eu l'occasion d'observer pour la troisième fois (la première en 1893 avec Eusapia Paladino) : la production d'un son particulier, provenant de la friction des rayons rigides contre les lames.

En approchant l'oreille, je le sentis très distinctement. Mais, ce qui est surtout surprenant, c'est que ce son se manifestait parfois aussi au moment *où les mains du médium restaient complètement immobiles*, preuve que les particules invisibles du courant étaient elles-mêmes en mouvement, en passant d'une main à d'autre.

L'aiguille du galvanomètre restait toujours immobile.

Mais, un moment après, à la suite d'une meilleure concentration du courant, elle avança à 3° et puis, dans une seconde expérience, à 4°.

A ce moment les lames ne bougeaient plus et le son ne se faisait pas entendre ; de sorte, que je considère comme probable une transformation consécutive de l'énergie médiumnique en trois phénomènes d'ordre différent (mécanique, sonore et électrique) plutôt, que leur simultanéité, comme faisant partie intégrale d'un seul et même phénomène. Le même (du moins apparemment le même) courant médiumnique, pouvait produire tantôt un déplacement mécanique, tantôt un effet sonore, et tantôt enfin un phénomène de ionisation, en rendant l'air conducteur du courant de la pile.

Cette dernière transformation exigea cependant visiblement une intensité ou une rapidité de l'action plus grande, car la fatigue du médium s'accentua de beaucoup.

Dans le but d'obtenir une action encore plus nette, je diminuai la résistance, en acidulant l'eau dans les vases. Alors la réunion métallique des électrodes donnait 180 déviations. Puis le contact fut supprimé et l'aiguille descendit à zéro.

En répétant alors l'expérience avec les rayons, j'obtins, dans trois essais consécutifs :

1. Avec un éloignement des mains de 12 m/m., 5°.

1. Avec un éloignement des mains de 15 m/m., 5°.

3. Avec un éloignement des mains de 30 m/m., 18°.

Comme d'habitude, l'évidence d'une difficulté plus grande, excita l'ambition somnambulique du médium et l'effet fut double avec une distance double !

Mais cet effort lui coûta cher : elle ressentit une vive douleur (qui généralement n'accompagne pas la formation des rayons rigides), elle tremblait de tout son corps, avait des frissons, ses joues brûlaient et ses mains restèrent humides et glacées pendant une dizaine de minutes.

Lorsque ensuite, après un repos convenable, je lui fis toucher *directement* les électrodes, avec les

deux doigts de chaque main, pour voir l'effet comparatif de la résistance de son corps et sans demander un phénomène quelconque, la déviation fut :

1. Les mains humides, 78°.

2. Les mains humides, 90°.

3. Les mains soigneusement essuyées, 130°.

4. Les mains de nouveau humides, 180°.

Il y avait donc encore action médiumnique, qui, cette fois, consistait uniquement ou principalement en une diminution de la résistance de son corps.

Est-il possible réellement à un médium de diminuer la résistance électrique de son corps?

Je crois que oui, car j'ai souvent observé des phénomènes qui ne se laissent pas expliquer autrement.

Pour voir quel serait l'effet comparatif de la résistance de nos deux corps, j'ordonnai au médium de se laver les mains et de les essuyer ensuite soigneusement. Alors les déviations furent (en touchant directement les mêmes électrodes, avec les bouts de nos doigts de chaque côté) :

	Pour moi	Pour elle
Avec les mains sèches.....	30	65
Avec les mains mouillés...	63	180

c'est-à-dire que la résistance de son corps était environ deux fois moindre dans la première expérience, et environ trois fois moindre dans la seconde.

Pour éviter autant que possible l'influence de la transpiration cutanée, nous répétâmes encore deux fois la même épreuve à travers une couche d'eau. Elle donna :

Pour moi	Pour elle
90	190
80	160

c'est-à-dire les mêmes proportions, confirmant que la résistance de son corps était à ce moment seulement deux à trois fois plus faible que la mienne.

Or, dans une séance à l'école polytechnique, que je mentionnerai encore plus loin, M. le professeur Biernacki constata que la résistance électrique du corps de cinq personnes présentes était de :

120.000 ohms pour son mécanicien M. W.;
60.000 ohms pour moi;
30.000 ohms pour M. Lebiedzinski;
20.000 ohms pour le professeur Biernacki;
9.500 ohms pour le médium en somnambulisme.

A ce moment, ses mains étaient relativement sèches et malgré cela, comme nous le voyons, la résistance de son corps était environ *six fois* plus petite que la mienne.

Généralement, il paraît qu'*après* une séance la résistance électrique du médium augmente. Du moins j'avais constaté ce fait avec Eusapia Paladino, chez moi en 1893, mais je n'ai pas encore entrepris des études suivies à ce sujet. Je les recommande à l'attention des expérimentateurs, car tout en étant faciles, elles peuvent donner des résultats intéressants.

Je mentionnerai, en passant, qu'il découle d'une expérience de MM. Crookes et Varley sur Florence Cook, que pendant une séance de matérialisation, la résistance du corps du médium peut rester constante.

Revenant maintenant à notre essai principal, nous pouvons constater :

1° Qu'un courant de 1.45 v. affaibli par la résistance de deux verres d'eau, peut être conduit par un faisceau des rayons rigides à travers une couche d'air de 4 m/m. en donnant encore un courant de 0.0004 v. avec de l'eau pure et de 0.0018 v. avec de l'eau légèrement acidulée ;

2° Que cette conductibilité maximale est accompagnée de douleur et suivie d'une grande fatigue;

3° Qu'elle ne peut se manifester que momentanément, par secousses physiologiques, qui répondent à l'intention du médium, mais qui ne dépendent pas directement de sa volonté.

La question a été reprise par moi dans d'autres séances, mais je ne mentionnerai ici qu'un seul essai encore, pendant lequel l'arrangement resta le même, sauf qu'au lieu d'un seul élément je me servis de deux et que la résistance supplémentaire (les deux verres d'eau) était supprimée.

Voici les résultats que donna cet essai consécutivement :

1° Le médium sent le courant, mais le galvanomètre ne bouge pas;

2° Le courant (médiumnique) persiste et l'on entend le son de friction, même pendant l'immobilité complète des mains;

3° Le son ne se fait plus entendre et l'aiguille du galvanomètre avance en marquant : 10, 3, 50, 0.

Il était donc de nouveau évident :

1° Que l'effet sonore est indépendant de l'effet électrique;

2° Que la conductibilité galvanique ne se manifeste qu'avec un certain degré de l'intensité du courant (médiumnique) et je dois rappeler qu'il en était de même pour la dispersion d'une charge électrostatique, quoique à un degré inférieur.

3° Que la conductibilité se manifeste seulement par secousses, car après l'effort l'aiguille retombe immédiatement à zéro;

4° Que le courant maximal de 0.0018 v. avec un seul élément, remonta avec deux éléments à 0.005 v.

Il ne faut pas cependant oublier que, dans ce dernier cas, il n'y avait plus de résistance supplé-



mentaire; on ne peut donc inférer de cet essai que l'effet fut plus que double avec une double force électromotrice initiale. En me basant sur d'autres expériences, je crois au contraire qu'il est toujours inférieur à l'accroissement de la f. é. initiale.

Pour calculer la conductibilité des rayons, il faudrait encore tenir compte :

1° De la surface du contact (en supposant une constitution quasi-matérielle des rayons), qui est infiniment plus petite qu'avec le contact des bouts des doigts; circonstance en faveur des rayons;

2° De la longueur du conducteur médiocre (le corps du médium) beaucoup plus grande que l'espace entre les électrodes (dans la proportion de 4 m/m à 1.400 m/m. environ); circonstance en faveur du contact direct;

3° De la grande, en tout cas, supériorité du conducteur médiocre (les bras et le corps du médium) par rapport à la conductibilité à peu près nulle de l'air — circonstance également en faveur du contact.

Il aurait donc été plus simple de comparer la conductibilité d'un fragment de rayon de 4 m/m. de longueur avec la même longueur d'un conducteur médiocre connu, par exemple d'un fil de platine aussi fin que possible. Dans ce cas, en faisant tenir ce fil au médium, pour avoir, en outre, à peu près la même dérivation additionnelle du courant, on pourrait arriver à une estimation approximative *d'un cas donné*.

Malheureusement, tous ces calculs resteront entachés d'un défaut capital : nous ne possédons encore aucun moyen objectif pour mesurer l'*intensité initiale du courant médiumnique*, source de tous ces phénomènes, et nous savons, au contraire, que cette source n'est jamais constante.

(*A suivre.*)

Société Universelle d'Études Psychiques

ENQUÊTE SUR LA PSYCHOMÉTRIE

Procès verbal de la Séance du 22 Juin 1911

Section de Paris

La séance est ouverte à 9 h. 5 par *M. de Vesme*, faisant fonction de Président. Il exprime aussitôt ses regrets de ce que M. le Dr E. Calmette, qui devait présider la séance, a été victime d'un accident d'automobile; heureusement, ses blessures sont assez légères. Il propose que la Société exprime à son premier Vice-Président ses vœux de prompte guérison. Cette proposition est votée à l'unanimité.

Le Président rappelle ensuite qu'on fêtera au mois de novembre prochain, le cinquantenaire scientifique de M. Camille Flammarion. Il propose que la Section de Paris de la S. U. E. P., dont M. Flammarion est le Président, lui envoie à cette occasion ses meilleurs souhaits et prenne part à la souscription ouverte pour offrir au célèbre vulgarisateur de l'Astronomie et à la dévouée compagne de sa vie une plaquette artistique. On approuve, au milieu des applaudissements.

Le procès-verbal de la séance précédente est approuvé.

Le Président présente *M. René Warcollier*, qui doit donner lecture de son Rapport sur les résultats des expériences de « Psychométrie » qui ont été faites par la Section au cours de l'année, avec différents sujets. Il remarque que M. Warcollier a été tout naturellement chargé du Rapport, ayant rédigé en sa qualité de Secrétaire adjoint de la Société, les procès-verbaux de toutes les séances expérimentales du groupe d'étude pour la Psychométrie, et tous les documents se trouvent ainsi entre ses mains. La lecture du Rapport prouvera que le soin de le rédiger ne pouvait pas être confié à un homme connaissant mieux le sujet dont il s'agit.

M. R. Warcollier donne alors lecture de son Rapport (1).

Après la lecture de chaque chapitre, le Président donne la parole aux sociétaires qui désirent faire des observations et une discussion intéressante s'entame ainsi à plusieurs reprises.

Le Rapport est approuvé par un applaudissement unanime, et le Président remercie le Rapporteur, qui a dû consacrer à son travail beaucoup de temps, de patience et d'intelligence. Il observe ensuite que la

(1) Le Rapport est publié à la suite du procès-verbal de la séance (*Note de la Rédaction*).

Société n'a certainement pas la prétention d'avoir résolu par ces quelques expériences le problème de la « Psychométrie », mais qu'elle croit lui avoir fait faire un petit pas en avant, ne fût-ce qu'en montrant de quelle nature systématique et bien coordonnée peuvent être les études faites par une Société de recherches psychiques dans le domaine de la clairvoyance.

M. E. Duchâtel, dont on se rappelle le récent ouvrage si intéressant sur la Psychométrie, parle brièvement, en faisant surtout remarquer que, s'il est parvenu, dans son enquête personnelle, à de meilleurs résultats avec quelques-uns des psychomètres étudiés ensuite par la Société, c'est que celle-ci a dû admettre aux séances un assez grand nombre d'assistants, ce qui ne peut que nuire au succès des expériences.

La séance est levée à 11 heures.

Rapport de la Commission

Au lendemain de la publication dans les *Annales des Sciences Psychiques* d'un article du colonel Joseph Peter intitulé « Psychométrie », l'attention des membres de la S. U. E. P. fut attirée à nouveau par la remarquable « Enquête sur les cas de psychométrie » de M. Edmond Duchâtel.

Le 24 novembre 1910, une Commission d'étude s'est formée pour étudier aussi scientifiquement que possible les phénomènes complexes improprement désignés sous le nom de « Psychométrie », en expérimentant avec différents sujets afin de récolter une riche moisson de faits.

La psychométrie se donne comme l'art de faire dire aux objets leur histoire intime, celle des personnes qui les ont approchés et des événements qui se sont déroulés autour d'eux. Ecartant résolument toute définition *a priori*, la Commission s'est proposée de tirer des faits constatés par elle-même les enseignements théoriques qu'ils comportent.

La *méthode de travail* fut réglée avant les séances d'expérimentation. Il fut décidé que les expériences auraient lieu dans le local de la Société; que les objets soumis aux sujets ne seraient pas mêlés les uns aux autres; qu'on chercherait à éviter dans certaines expériences la transmission de pensée en présentant des objets inconnus de toutes les personnes présentes; que le même objet serait soumis plusieurs fois au même sujet en différentes séances et à des sujets différents; que le public devrait rester silencieux; qu'on tenterait d'éliminer le rôle du hasard au moyen d'expériences de contrôle et qu'enfin tout serait noté avec soin pendant les séances mêmes.

Ces conditions furent réalisées partiellement ou totalement au cours de 9 séances expérimentales depuis le 8 décembre 1910 jusqu'au 1er juin 1911. Il y eut 2 séances supplémentaires : la première préparatoire où les conditions générales des séances furent discutées, l'autre remplie par une causerie d'un des psychomètres sur les résultats qu'il avait obtenus précédemment.

Le nombre des assistants varia à chaque séance de 8 ou 10 à 50. Il n'y eut pas de groupe à proprement parler, quoique certains membres soient venus aux séances très régulièrement. Les expériences furent tentées avec quatre sujets :

Mme Blanc (un pseudonyme) et Mme de Poncey, psychomètres professionnelles.

Mlle Strega, psychomètre amateur.

M. Phaneg, psychomètre très connu.

Pendant une des séances, deux sujets furent présents en même temps, ce qui leur permettait de prendre successivement quelque repos entre chaque expérience. Dans deux autres séances, les sujets vinrent l'un après l'autre.

Ces médiums ne donnèrent pas le même nombre de séances.

Mme Blanc, 3 séances; M. Phaneg, 3 séances; Mlle Strega, 4 séances.

Mme de Poncey, 1 séance.

Au point de vue de la valeur propre de chaque médium, on ne peut comparer rigoureusement que les trois premiers.

Il fut présenté une moyenne de six objets par séance; chaque séance durait deux heures; les objets généralement enveloppés étaient présentés par M. de Vesme et les descriptions des psychomètres furent notées — pour ainsi dire sténographiées — par M. Warcollier. Le compte rendu de chaque séance était transcrit dès le lendemain, d'après ces notes, par M. Warcollier qui s'occupa aussi de la correspondance avec les membres de la Commission au sujet de chaque expérience.

La *classification* des expériences se fit de la manière suivante : elles furent divisées en bonnes, assez bonnes, médiocres et mauvaises.

Il y en eut 52, dont 9 bonnes, 7 assez bonnes, 11 médiocres, 25 mauvaises.

Mais pour pouvoir se rendre un compte plus exact de la proportion de vérité et d'erreur rencontrée dans les descriptions, il fut dressé des tableaux selon la méthode imaginée par M. Hyslop pour étudier les phénomènes de Mme Piper. On divisa les visions en facteurs : images, faits, actions, événements, etc. et chaque facteur fut classé suivant qu'il était reconnu pour exact, faux, douteux, indéterminé. Par exemple, le psychomètre déclare en touchant une bourse qu'on vient de lui confier qu'il voit un homme faire une chute en descendant les

trois dernières marches d'un escalier au dehors d'une maison. Cette description est divisée en 6 facteurs :

Un homme	............reconnu	exact
Fait une chûte..........	»	exact
En descendant..........	»	exact
Les 3 dernières marches..	»	faux
D'un escalier...........	»	exact
Au dehors d'une maison..	»	faux

On compte alors 6 facteurs dont 4 d'exacts et 2 de faux.

Supposons que le possesseur de l'objet ne se soit pas souvenu si l'accident était arrivé à un homme ou à une femme ; ce facteur aurait été jugé douteux mais non pas indéterminé puisqu'il s'agit bien d'une personne. Supposons qu'il ne se soit pas souvenu si l'accident s'était produit en haut ou en bas de l'escalier ; ce facteur aurait été jugé indéterminé ; ainsi que la prévision du psychomètre s'il avait ajouté que l'accident aurait des conséquences fâcheuses dans l'avenir. Cette méthode d'analyse n'a évidemment pas la prétention à l'exactitude d'une analyse chimique, mais avec ses défauts et ses difficultés elle renseigne encore suffisamment. Grasset dans son ouvrage « L'occultisme d'hier et d'aujourd'hui » demande, pour être convaincu du phénomène de transmission de pensée que l'on obtienne comme coïncidences 20 ou 30 o/o et surtout qu'on les dépasse. Il ajoute : « on ne chantera pas victoire, mais on pourra alors renouveler et préciser de nouvelles expériences avec le sujet ainsi découvert ».

Les résultats généraux obtenus dans nos expériences atteignent 27 o/o de réussites ; mais cela ne serait guère convaincant si cette encore faible proportion n'était pas due dans la moyenne au manque de succès de certains sujets. Aussi les moyennes particulières de chaque sujet donnent-elles des résultats beaucoup plus intéressants.

Le nombre total d'incidents classés est de 769.

Tableau synoptique des expériences

NOMS DES SUJETS	Nombre d'expériences	Nombre de facteurs	Facteurs exacts	Facteurs faux	Facteurs douteux	Facteurs non reconnus	Moyenne de facteurs par expérience	Expériences particulièrement réussies	Facteurs exacts %
Mme de Poncey...	3	19	13	3	»	3	6	1	68
Mme Blanc.......	13	165	45	73	12	35	12.6	2	27
Mlle Strega......	14	161	79	42	16	24	11.5	6	50
M. Phaneg........	23	424	65	108	11	240	18	2	15

Mme de Poncey (hors classe) a donné 68 o/o de réussites ; Mme Blanc, 27 o/o ; M. Phaneg, 15 o/o ; Mlle Strega, 50 o/o.

Cette dernière moyenne est donc tout à fait satisfaisante. La réussite inférieure des autres sujets ne prouve d'ailleurs absolument rien en leur défaveur puisque d'autres observateurs comme M. Duchâtel ont obtenu de bons résultats (notamment avec M. Phaneg, une moyenne de réussites estimée à 80 o/o en opérant seul à seul) et que d'autre part ils nous ont donné aussi quelques expériences particulièrement remarquables (IV 11/5/11), avec M. Phaneg : 22 facteurs, 14 exacts, 0 faux, 0 douteux, 8 indéterminés.

Il s'agissait d'une lettre appartenant à M. de Vesme. Elle fut présentée à M. Phaneg sans enveloppe, mais fermée à l'aide d'une pince, ce qui fait qu'il était impossible de voir son contenu. Elle ne présentait l'aspect d'une feuille de papier rayé sans écriture. Le médium décrivit ce qui suit :

1° « Paysage, rade d'une grande ville construite sur un plateau derrière des montagnes assez élevées, pays de montagne, pas en Europe.

(Elle venait de San José de Costa-Rica, ville bâtie sur un plateau devant des montagnes assez élevées.)

2° Pont suspendu à une certaine hauteur avec une grande audace, ouvrage remarquable.

(Il existe, en effet, dans un album de photographies de Costa-Rica, que M. de Vesme a en sa possession, une photographie d'un pont suspendu très remarquable.)

3° Un fort, un ouvrage de défense avec des soldats habillés d'un uniforme jaune et rouge.

4° La lettre a été écrite ou touchée par une personne ayant un commandement civil ou militaire, un administrateur ou un homme de loi ; il a beaucoup d'instruction, il est chargé de guider d'autres hommes.

(C'est une personne ayant, en effet, un poste officiel dans la petite République de Costa-Rica.)

5° Impression de tremblement de terre, d'accident, de flammes. La lettre a assisté à un bombardement, des exercices ou une guerre véritable, vision de navires tirant.

(Il y eut récemment un tremblement de terre très important en Costa-Rica et il en était question dans une autre lettre de la même personne. Quant au bombardement : révolution de Nicaragua ?)

6° Or, mines d'or non loin de la personne qui l'a touchée.

7° Autour d'un dais marchent des personnes ayant des cloches en main ; elles sonnent en marchant ; procession ou enterrement religieux, temple.

8° Impression que l'objet a été touché par quelqu'un s'occupant de sciences psychiques, de médiumnité, il y a dans l'ambiance des expériences de médiumnité. »

(La lettre était écrite par M. Corralès, le père du fameux médium de Costa-Rica. Chose curieuse, c'est la seule fois qu'un sujet nous ait parlé de médiumnité parmi les 52 expériences qui furent tentées).

Avec Mme Blanc, on remarque surtout 2 expériences. Voici l'une d'elles (II 17/2/11). Il s'agit d'une lettre confiée par M. Warcollier. « C'est un monsieur assez grand avec de la barbe, l'air sévère, écrit beaucoup, il a un commandement, ce sont des ordres qu'il donne. (Le scripteur était assez grand, sans barbe, ni air sévère, il écrivait beaucoup, il avait un commandement : il était secrétaire d'un ministre.) Il est d'apparence sévère, très bon pourtant. Il y a des heures déterminées où il passe chez lui, le reste du temps il marche beaucoup. (Il ne marchait pas beaucoup.) Il est têtu, il discute avec parti pris, on ne peut lui enlever l'idée qu'il a en tête (très exact). Il habite dans un quartier peu mouvementé, même le jour (exact) pas loin d'ici (exact). Il n'y a pas longtemps qu'il fait ce qu'il fait, avant c'était tout autre chose, sa vie est coupée en deux. (Indéterminé.)

Lassé par sa première occupation, fatigué moralement et physiquement il a pris cette deuxième pour se reposer (faux). Il mourra d'une congestion, cela me fait peur ! » (Il est mort subitement.)

Mlle Strega réussit 6 expériences. Exemple II 10/2/11. Lettre présentée à la psychomètre par M. de Vesme, mais appartenant à M. Archat. (C'est un papier plié, par transparence on peut apercevoir un dessin. M. Archat ne sait pas lui-même ce que c'est, c'est Mme Archat qui l'a choisi pour lui. Mme Archat est assise à côté du sujet et a longuement causé avec lui avant la séance sans toutefois lui parler de cette expérience ni d'aucun fait s'y rapportant.)

Mlle Strega, après avoir demandé si elle peut l'ouvrir, ce qui lui est accordé, porte le papier derrière elle pour nous prouver qu'elle ne le regarde pas et le garde, en le feuilletant, dans cette position. « Ce n'est pas de la correspondance, cela sort d'un cabinet de travail où ce fut écrit par un homme. Je vois comme des dessins, des plans, l'origine en est plutôt scientifique. La personne qui a écrit est plutôt savante. (Le papier portait un dessin ayant servi à une expérience de transmission de pensée entre M. Archat et M. Warcollier. Il y a quelques phrases se rapportant au dessin écrites par M. Warcollier, le dessin est de M. Archat.)

Je vois un homme grand et fort, ce ne veut pas dire que ce soit lui qui ait écrit. (M. Archat.)

L'écriture en est serrée (exact) la signature de la personne plutôt courte et on dirait que cela n'est pas signé (exact). Il n'y a pas de marges, c'est comme un document (exact). Je sens l'influence d'un enfant, il y en aurait un dans l'entourage. (On évitait l'enfant de M. Archat quand on se livrait à ces expériences, elles avaient lieu le soir et on le couchait avant de commencer.)

Le papier a été entre les mains de quelqu'un qui s'occupe d'industrie (exact). Il doit s'appeler Paul (exact) ; ou c'est quelqu'un dans son entourage : j'entends ce nom. Je vois une réunion d'hommes, il évolue dans un cercle industriel ou scientifique. On compte sur une affaire (exact) dont traite le papier (faux) comme s'il y avait un espoir au bout (exact) par exemple une découverte attendue par un savant. Il y a une Jeanne dans l'entourage (faux). L'affaire demande beaucoup de recherches (exact), c'est bon comme résultat et profit. (Indéterminé.)

CONTROLE

Comme il l'avait été décidé, la Commission cherche à évoluer la part du hasard dans ces réussites au moyen d'*expériences de contrôle*. Tout d'abord on voulut se rendre compte de ce que donnerait une personne quelconque dans le rôle de psychomètre ; mais on comprit de suite qu'une cause d'erreur très grave se glissait dans cette entreprise. C'est que si la personne qui se prête à l'expérience possède des facultés « psychométriques » latentes, les résultats que l'on obtient avec elle sont faussés et préjudiciables à ceux des vrais psychomètres, puisque l'on prend pour réussites données par le hasard celles données par ces facultés.

Il ne fut tenté que 4 expériences témoins donnant un nombre de 43 facteurs décomposables ainsi : 6 exacts, 20 faux, 3 douteux et 14 indéterminés ; soit 14 o/o de réussites, nombre à peu près égal à celui donné par le sujet qui a donné de moins bons résultats, mais bien inférieur aux autres (27 o/o, 50 o/o, 68 o/o).

Cette méthode abandonnée fut remplacée par une autre consistant à comparer entre elles les différentes expériences autant qu'elles pouvaient se comparer. Elles furent classées en lettres, paquets fermés, pierres, objets en or. Chacune de ces expériences reçut un numéro d'ordre et ces numéros comparés au hasard deux à deux autant de fois qu'il y avait d'essais véritables ; c'est-à-dire que l'on compara les visions décrites par un sujet pour une lettre avec une autre lettre, pour un paquet avec un autre, pour un objet en or par exemple avec un autre de même nature, etc... Afin d'exercer un contrôle sérieux, on se renseigna auprès des personnes qui avaient soumis les objets en leur demandant ce qu'elles trouvaient d'exact et de faux dans les descriptions (qui ne se rapportaient pas en somme à elles), exactement comme on l'avait fait pour les authentiques.

Par exemple on appliqua à un bracelet en or (objet de l'expérience III 13/3/11), ce qui a été décrit à propos d'une petite montre en or (objet de l'expérience III 11/5/11). On envoya au propriétaire du bracelet l'extrait du compte rendu se rapportant à la montre, soit : « Sang, opération, mort. Personne malade sur une chaise longue, maison avec jardins contenant des arbustes aux feuilles vernies. Un mendiant menace une dame. Scène d'émeute (drapeaux rouges). Sensation d'angoisse supportée longtemps terminée par un suicide. Puits auprès duquel se serait passé un fait dramatique, au fond : des ossements. »

Il répondit qu'il trouvait d'exact le malade sur chaise longue, de faux l'opération chirurgicale, le mendiant, l'émeute. Il reconnut la maison avec jardin, où une personne s'était suicidée et y était même enterrée. (Cette expérience de contrôle est la seule où le hasard a donné une demi-réussite ; dans les autres il n'y a pour ainsi dire pas de coïncidences.)

Pratiquement, il ne fut fait que 28 de ces contrôles et il fut dressé des tableaux statistiques identiques à ceux des expériences.

Tableau synoptique des contrôles

	Nombre d'Expériences	Nombre de Facteurs	Facteurs exacts	Facteurs faux	Facteurs douteux	Facteurs non reconnus	Moyenne de facteurs par expérience	Expériences particulièrement réussies	Facteurs exacts %
Expériences témoins où une personne quelconque sert de sujet......	4	43	6	20	3	14	10	0	14
Expériences de contrôle :									
Paquets.........	11	188	28	99	26	35	17	½	11
Lettres....	17	225	41	147	12	25	13	2	18

Cette méthode de contrôle donna, pour les paquets fermés, une moyenne de 14 o/o et de 18 o/o pour les lettres, c'est-à-dire une moyenne de réussites encore très inférieure à celle donnée par les psychomètres (sauf l'un d'eux, M. Phaneg, ce qui ne l'empêcha pas de donner la remarquable expérience citée plus haut). Il paraît donc certain que cette méthode permettrait d'arriver à une solution définitive au sujet de la psychométrie quand on aura suffisamment multiplié les expériences. Provisoirement, on peut admettre que les réussites obtenues par les bons médiums dans ce domaine, ne sont pas dus seulement au hasard.

Théories

I. Parmi les théories proposées pour l'explication des phénomènes de psychométrie, il en est une particulièrement étrange, c'est celle des *clichés astraux des occultistes*. M. Phaneg nous l'a présentée dans son ouvrage bien connu. Mais cette théorie, qui ne couvre d'ailleurs pas tous les faits, tend à perdre du terrain chez les occultistes même, car dans la causerie qu'il nous a faite à la S. U. F. P., M. Phaneg n'y fit que de brèves allusions, tandis qu'il donnait la première place à la clairvoyance. Pourtant il est bon de rappeler que, d'après cette théorie, les objets photographieraient en quelque sorte sur l'éther qu'ils contiennent, les scènes où ils ont joué un rôle et s'imprégneraient aussi des « fluides » des personnes avec lesquelles ils ont été en contact. Ce sont ces « clichés astraux » qui impressionneraient à leur tour les sens des psychomètres.

II. Avec l'explication par la *Panesthésie* ou vision dans le temps et dans l'espace, c'est le sujet qui, à l'aide des facultés mystérieuses de la subconscience, se met en rapport avec les événements en question. Cette théorie couvre naturellement mieux les phénomènes de prémonition que la précédente.

III. Explication par la *Télépathie*. Selon cette théorie, le sujet se trouve subconsciemment en rapport avec une ou plusieurs personnes connaissant l'histoire de l'objet et la décrit par transmission de la pensée.

Nos expériences — trop peu nombreuses — ne nous ont pas encore donné le mot de l'énigme ; pourtant nous allons examiner chacune des théories en rapport avec les faits obtenus.

FLUIDES, INFLUENCES, CLICHÉS ASTRAUX

Sauf une expérience douteuse, on n'a pas constaté un seul de ces cas (feuilles mortes trouvées à Antinoë qui ont suggéré la vision de personnes en habits arabes et d'autres vêtus à l'européenne avec le fez rouge) (III 4/5/11).

Il y a bien quelques expériences interprétables par un certain fluide contenu dans les objets. Ce sont celles où domine l'erreur fréquente de donner la description du récepteur d'une lettre au lieu de l'expéditeur (IV 8/12/10).

« La personne n'habite pas à Paris, mais y fait un voyage quotidien. » Faux pour le scripteur, exact pour le récepteur.

Mais comme on le verra plus loin, l'explication la plus rationnelle de cette anomalie est la téléphathie.

Dans une expérience où l'objet avait été soumis à plusieurs psychomètres, le dernier semble l'avoir deviné (II 10/12/11) : « Je suis 2 ou 3 influences, le papier a été touché par 2 ou 3 personnes (exact). Il n'y a que 2 ou 3 lignes (faux) hâtives (exact). Cela vient d'assez loin (faux), un étranger l'a écrite (faux), un autre l'a touché (douteux, un des psy-

chomètres est d'origine étrangère). C'est quelqu'un de spirite » (le psychomètre qui avait touché l'objet est spirite).

Suivant les partisans de cette théorie, beaucoup d'échecs seraient attribuables à ce que les objets ont été trop mêlés. Pourtant une personne apporta une lettre d'elle-même écrite pour la circonstance et n'ayant touché absolument personne d'autre, ce qui donna lieu à un insuccès. L'essai fut répété à une séance suivante avec le même psychomètre alors que la lettre avait été touchée par plusieurs personnes et donna un succès plus grand (VIII 17/2/11 ; IV 22/12/10).

CLAIRVOYANCE, PRÉMONITION

On trouve quelques cas attribuables à la clairvoyance :

(V 22/12/10) Lettre fermée inconnue de la personne qui l'a présentée. Le psychomètre dit qu'elle contient la commande de faire quelque chose sur un ton autoritaire et froid, ce qui est exact.

(I 10/2/11) Le psychomètre déclare qu'on dirait qu'il n'y a rien d'écrit, ce qui est exact.

Aucune prémonition ne s'est réalisée, mais il y eut une curieuse erreur de temps : ce qui était décrit comme dans l'avenir appartenait au passé. (« Le monsieur mourra d'une congestion » alors qu'il était mort subitement.) En somme, rien d'important encore dans cette classe.

TÉLÉPATHIE

Il était question plus haut des erreurs de direction d'une forme fréquentes, ce sont les cas cités où le sujet décrit le récepteur pour l'expéditeur. Ces cas s'expliquent bien par la télépathie lorsqu'on voit l'erreur non moins fréquente de donner une description fausse pour l'objet soumis, s'appliquer exactement à ce que la personne qui l'avait apporté pensait au moment de l'expérience.

Exemples (I 22/12/10) « Monsieur, brun, avec des cheveux blancs, figure fraîche, très bon caractère, travaille dans un bureau ». (Faux, car il s'agissait de la lettre d'une jeune fille ; mais la personne à qui appartenait la lettre croyait avoir remis au sujet une lettre d'un monsieur à cheveux blancs à qui la description s'applique bien.)

(II 22/12/10) « C'est une dame assez grande, très douce, figure pâle, n'habite pas loin d'ici, elle voudrait que quelque chose s'accomplisse. » (Faux complètement, mais s'applique presque exactement à une lettre de la mère de l'expérimentateur qu'il croyait avoir donnée au sujet à la place de celle-ci.)

(III 17/2/11) Le sujet ne voit rien, mais dit qu'il voit tout le temps le Dr de Saint Albin et lui demande si c'est à lui. Ce n'était pas à lui, mais M. de Vesme le croyait et l'avait même noté au moment même, loin du médium.

(VI 13/3/11) Expérience témoin, M. Warcollier jouait le rôle de sujet et psychométrait une boîte confiée par le Dr Bourbon. « Je vois une aiguille. » Il la décrivit comme une sorte de flèche tachée de sang à la pointe. Le Dr Bourbon avait d'abord mis dans la boîte une petite flèche de bronze et l'avait remplacée par une médaille ancienne sans se souvenir de cette substitution. (Chose curieuse : pendant cette expérience témoin, Mlle Strega dessinait au crayon un cercle exactement du diamètre de la médaille contenue dans la boîte qu'elle n'avait pas eue entre les mains.) Dans l'expérience (V 11/6/11) le sujet décrit ce que plusieurs personnes pensaient à tort. « Je vois un homme élancé, figure anguleuse, caractère incisif ; ce n'est pas un associé, mais les affaires en dépendent, il met des obstacles, etc... » Faux, ce qui se rapportait à la lettre, mais trois personnes pensaient qu'elle venait d'un homme élancé, à figure anguleuse, etc... alors que l'expérimentateur intéressé n'y songeait pas.

Dans l'expérience citée (IV 11/5/11, cas de Costa-Rica), il est curieux de remarquer que ce qui est reconnu d'exact est précisément ce que M. de Vesme savait de la lettre et des choses qui s'y rapportent (le pont suspendu le tremblement de terre) ; le reste indéterminé paraît assez douteux. (1)

Dans l'expérience (VII 17/2/11), M. Warcollier avait demandé à un de ses amis un objet inconnu. L'ami lui envoya un morceau de bois. Mlle Strega décrivit : Un laboratoire (le morceau de bois était passé dans le laboratoire de chimie de M. Warcollier), des alambics (M. Warcollier avait pensé à des alambics dans la journée), une bibliothèque dans un bureau (l'objet était passé dans le bureau de l'ami qui a une bibliothèque importante). Mais la psychomètre ne dit pas que le morceau de bois provenait de l'aéroplane de Lefèvre et qu'il avait été ramassé après sa chute mortelle. Tout ce que savait M. Warcollier de l'objet, avait été dit à l'exclusion du reste.

Dans une série d'expériences, une personne ayant réussi avec un objet, on la fait recommencer avec un autre encore connu d'elle, elle réussit encore à recevoir de bonnes descriptions du sujet ; mais elle

(1) J'ai immédiatement confirmé ce que je savais ; pour le reste, il aurait fallu que je fisse une enquête ; je ne l'ai pas faite, et les dires du psychomètre sont restés indéterminés et douteux ; mais on ne peut tirer de cela aucune conséquence. Je me demande même si l'exemple cité par le Rapporteur ne laisse pas supposer, au contraire, que souvent les choses jugées fausses ou douteuses sont tout simplement des choses ignorées de l'expérimentateur, et par là *non confirmées*, bien qu'*exactes*. Pour ma part, je crois que la télépathie joue un grand rôle dans la psychométrie, mais que la clairvoyance — la panesthésie — y a aussi sa part. — Vesme.

ne réussit plus quand elle ne connaît pas l'objet et quand elle est absente :

VI 27/4/11 I 4/5/11
IV 4/5/11 I 11/5/11

Il y eut une réussite avec un objet connu (dent de chien), un paquet fermé qui n'avait donné qu'un échec quand on ne connaissait pas son contenu (VII 11/5/11).

Pour montrer en quelles proportions le fait qu'un ou des assistants connaissant l'histoire de l'objet soumis influence le résultat de l'expérience, on peut dresser le tableau suivant :

OBJETS CONNUS (37 Expériences)			OBJETS INCONNUS (15 Expériences)		
Bonnes........	9	24 %	Bonnes........	0	0 %
Assez bonnes..	5	13 %	Assez bonnes .	2	13 %
Médiocres	8	22 %	Médiocres.	3	20 %
Mauvaises .,...	15	41 %	Mauvaises....	10	67 %

Bien qu'il n'y ait pas autant d'essais dans les deux classes, cela semble nettement indiquer que les réussites partielles sont dues dans la plupart des cas à la télépathie.

FRAUDES

On est tout d'abord porté à penser devant le tableau précédent que lorsque l'objet est connu, la réussite peut tenir à une interrogation habile du médium; mais ce ne fut pas le cas, car jamais il ne fut répondu à une question d'un sujet ou bien l'expérience fut annulée. Souvent aussi les personnes ignoraient à quel moment leur objet passait dans les mains du médium ou ne pouvaient pas l'apercevoir. Enfin, des visions exactes comme celle-ci : « Derrière il y a un cabinet de travail où je vois une panoplie », ou bien l'audition du prénom, ne se lisent pas facilement sur le visage de la personne intéressée. Enfin, il semble que cette explication par une fraude consciente ou inconsciente n'explique qu'exceptionnellement les réussites.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas de fraudes?

Il en fut constaté de bien innocentes comme celle de lire l'adresse d'une enveloppe et d'en tirer des conclusions.

(VIII 27/4/11, nom connu) (IX 11/5/11, écriture dénotant un caractère.)

(IV 1/6/11, particularité d'un paquet donnant au toucher des indications.)

ERREURS

D'ailleurs, contrairement à presque toutes les autres expériences du métapsychisme, on peut dire que c'est le plus souvent l'expérimentateur qui trompe le médium et le médium qui se trompe lui-même :

1° Il est trompé par la *forme extérieure des objets*, quelquefois il en tire des renseignements exacts (cas considérés comme douteux) quelquefois complètement faux (V 14/5/11). Un calcul extrait pendant une opération chirurgicale donne des visions se rapportant à des ruines, à la mer, à des animaux préhistoriques.

2° Il est trompé par un *mot prononcé* qu'il interprète faussement (II 1/6/11).

3° Par une *idée préconçue* (VII 11/5/11).

La cause la plus importante d'erreurs est surtout l'imagination des sujets, leur autosuggestion involontaire produisant la dramatisation des images dues à l'association d'idées. Il y a des manifestations nettes de l'onirisme bien que le sujet ne dorme pas. Exemples :

(V 22/12/10) « Le monsieur est dans un bureau tout vert. » Quelqu'un demande si le médium a dit un bureau sévère. Il reprend aussitôt qu'il y a quelque chose de sévère dans ce bureau.

(IV 1/6/11) « La personne a voyagé dans un pays lointain : Italie, Roumanie (noms en *i*) maladie. »

(V 1/6/11) « C'est une personne qui fait des dessins quand elle cause, des hachures, il y en a dans cette lettre, elle joue avec son crayon. » Pendant que la psychomètre parlait, deux personnes devant elle faisaient des hachures sur du papier avec un crayon.

(VIII 4/5/11) « Sang coulé. Homme poursuivi par un taureau, femme en costume espagnol. Carmen. Rue d'une petite ville espagnole, oranges. »

(IX 27/4/11) Impression de maladie de cœur. A ce moment le médium dit éprouver des douleurs au cœur; puis elles semblent croître et devenir intolérables quand la personne qui avait donné la lettre déclare que l'envoyeur était vraiment mort d'une maladie de cœur. (Il y a là peut-être outre la *dramatisation*, une fraude inconsciente.)

Des causes diverses agissent sur le sujet pour accroître la proportion des éléments étrangers et des images fausses : le bruit, les conversations des assistants, un mauvais état de santé (il n'est tenu compte que des malaises déclarés avant la séance), la fatigue du sujet. Pourtant les dernières expériences de chaque séance furent loin d'être inférieures aux premières, ce qui tient sans doute à l'émotion du médium, au début des séances, en présence de personnes inconnues. Aussi les meilleures furent-elles celles faites en petit groupe quand le sujet avait causé quelque temps avec les assistants, bien entendu de choses étrangères aux objets. L'état d'hemisomnambulisme par ses variations en profondeur, entraîne le sujet vers un état de rêve amenant une

multitude d'images fausses ; c'est ce qui arrive avec M. Phaneg, qui tente de réagir en chassant de sa pensée les visions au fur et à mesure qu'elles se déroulent ; mais il n'y réussit qu'à demi et ce grand nombre de facteurs indéterminés (240 sur 424 images) affaiblit singulièrement la valeur des moyennes dans une classification brutale comme la nôtre.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

On peut dire qu'il est possible de retrouver dans la plupart des cas l'origine des descriptions erronées des psychomètres dans leurs impressions préconçues au contact de l'objet s'il a une forme déterminée et dans le cas contraire leurs descriptions exactes dans une transmission de pensée.

Pourtant il faut reconnaître, et c'est ce qui explique pourquoi la « Psychométrie » est restée si longtemps abandonnée des observateurs scientifiques, qu'il reste encore bien des obscurités. Ce qui frappe c'est le nombre extrêmement faible des réussites absolues, la quantité considérable d'erreurs. On est surpris de voir le plus souvent un même objet ne pas donner les mêmes résultats au même médium et à des médiums différents.

Dans le cas d'une dent de chien vivant, présentée dans un paquet bien fermé, la difficulté paraît cependant commune ainsi que l'impression de maladie.

1° Mme Blanc (I 8/12/10). C'est à une personne morte, je n'aime pas, je ne puis le toucher. »

2° Mme Blanc (III 22/12/10). « Cela appartient à quelqu'un qui est malade, la personne qui l'a porté est une dame assez grande. »

3° Mlle Strega. « Je ne sens rien, cela m'agite. »

4° M. Phaneg. « Opération ; l'idée me vient que ce n'est pas cela. Vision d'une dent d'animal. Intérieur de musée, vitrine, quai d'une ville de Hollande, presse-papier, livres brûlés. »

Comme il paraît prouvé par nos statistiques que la télépathie joue le rôle principal dans les réussites. il est possible que le plus coupable de ces insuccès soit encore l'expérimentateur. Il faut remarquer, en effet, que certains expérimentateurs obtiennent plus de succès que d'autres et que les réussites absolues se rencontrent avec les expérimentateurs monoidéisés par leur expérience.

Enfin l'exploitation de la carrière que nous avons creusée n'avait pas pour but l'extraction d'un minerai riche en phénomènes supranormaux — la Psychométrie dans les conditions de nos séances en paraît assez pauvre — nous voulions seulement déterminer sa nature. Il faut traiter une tonne de « pechblende » pour extraire un gramme de radium et pour le voir briller !

R. Warcollier.



UN AUTRE SON DE CLOCHE

Au sujet d' « Esprits et Médiums »

par M. Th. FLOURNOY

Il est peut-être un peu tard pour parler encore du dernier ouvrage du professeur Flournoy « Esprits et Médiums » après la longue étude que lui a consacré M. Marcel Mangin dans les « Annales » de février dernier, mais il faut d'abord se procurer l'ouvrage et trouver le temps nécessaire à sa lecture (car il a près de 600 pages dont une grande partie en caractères très fins) avant de pouvoir se former une opinion personnelle sur les idées de l'auteur et sur ce qu'il est possible d'en déduire.

Devons-nous obligatoirement conclure comme le fait M. Mangin que ce travail sera « d'une grande utilité pour contribuer à montrer la faiblesse de l'hypothèse spirite? »

A mon avis, rien n'est moins certain. Evidemment cet énorme ouvrage s'efforce de démolir l'édifice des conceptions purement spirites, mais y a-t-il réussi ?

La thèse de M. Flournoy est en somme la suivante :

Jadis on mettait sur le compte de forces occultes, d'actions d'entités invisibles, etc., certaines manifestations physiques (la danse de Saint Guy par exemple) que la science a expliquées depuis sans cette intervention ; or, on peut dire que « les progrès faits depuis un demi-siècle dans la connaissance de la nature humaine et de son étonnante complexité », l'étude des faits d'hystérie, d'hyp-

notisme, d'altérations de la personnalité, etc., tendent à rétrécir de plus en plus le champ des manifestations spirites. S'il reste un petit nombre de faits que les théories scientifiques modernes ne peuvent encore résoudre, il ne faut pas conclure qu'elles ne les résoudront jamais dans le sens d'actions uniquement psychologiques.

Nous devons tout d'abord constater avec M. Mangin la remarquable évolution de M. Flournoy en ce qui concerne les phénomènes d'Eusapia et ceux de Florence Cook; à leur égard le « scepticisme invincible » d'il y a dix ans chez le savant professeur, a complètement disparu (p. 422). Nous constaterons également (p. 400) que M. Flournoy a pu constater par lui-même la réalité des impressions fluidiques sur les plaques photographiques.

Mais l'évolution favorable à l'opinion des chercheurs qui depuis 50 ans luttent pour assurer le triomphe final de leurs conceptions, s'arrête ici et pour tout le reste M. Flournoy (et M. Mangin) se se montre disposé à accepter les théories les plus audacieuses pourvu qu'elles puissent annihiler, repousser cette croyance à laquelle arrivèrent le profond Myers et le subtil Hodgson : l'intercommunication entre les deux mondes visible et invisible.

Prenons néanmoins tel qu'il est cet ouvrage et sans nous arrêter au désir visible de l'auteur de faire rentrer dans les cadres de ses explications parfois si ingénieuses, les divers cas rencontrés sur son chemin, voyons s'il n'y en a pas quelques-uns qui se refusent obstinément à s'étendre sur ce lit de Procuste.

Afin de pouvoir recueillir le plus grand nombre possible de faits à étudier, M. Flournoy adressa en 1898 aux membres de la Société d'Etudes psychiques de Genève, un questionnaire destiné à lui faire connaître quels étaient les faits supranormaux dont ils avaient été les témoins ou les acteurs (comme médiums).

Cette enquête lui a permis de réunir plusieurs centaines de messages ou de faits anormaux qui font l'objet de la première partie de son ouvrage.

Or, quel parti M. Flournoy va-t-il tirer de tous ces matériaux qui semblent bien avoir tout au moins une valeur identique en ce qui concerne la sincérité des narrateurs? Va-t-il s'efforcer de rechercher ceux dont l'explication est impossible, puis disséquer ensuite ceux qui lui paraissent avoir une origine explicable, etc.? Lui-même va nous le dire : « Il se peut que dans le nombre il y en ait d'authentiques (c'est-à-dire ayant réellement une origine spirite) mais je ne me charge pas du triage ». Il se contente donc de montrer, ce qui est parfois facile, que certains des cas recueillis peuvent et doivent provenir de l'imagination subconsciente du sujet. Il me semble qu'il serait loyal de citer les autres faits pour lesquels une semblable explication est tout à fait insuffisante .

Il nous sera d'ailleurs aisé de trouver nous-mêmes dans ce recueil où tant de personnes de bonne foi ont exposé les faits les plus remarquables de leurs expérimentations, bon nombre de phénomènes dont M. Flournoy ne tente même pas l'explication.

On peut citer par exemple le cas 267 (communication annonçant l'assassinat de Sadi Carnot avant qu'il ne fut connu).

Le cas 186 dont une explication tout à fait insuffisante est donnée et qui peut tout aussi bien nécessiter l'hypothèse spirite.

Le cas 190 où l'annonce d'un changement dans un programme de voyage est suivie de près par l'arrivée d'une lettre informant d'une maladie imprévue qui bouleverse tous les plans du voyage.

Le cas 191 où l'on a obtenu le libellé d'une carte postale que personne n'a lue au préalable.

Le cas 307 où il est fait allusion *hors de la présence de la personne intéressée* à des faits intimes connus seulement d'elle et de son mari décédé.

Le cas 322 est des plus inexplicables par les procédés chers à M. Flournoy. La narratrice Mme Vve Zora (pseudonyme) reçut un jour une communication « d'un M. Martinol mort en Australie au moment où il s'embarquait pour le retour; cet homme parfaitement ignoré de moi, dit-elle, me fit une confession déplorable qu'il me chargeait de faire tenir à sa femme. Il y avait peu de temps que j'écrivais, et ne la connaissant pas, je n'osai pas aller lui dire... Voyant que je n'y allais pas, le même Martinol se communiqua à mon amie Mme H... d'une manière encore plus précise et pressante. Elle connaissait Mme Martinol et alla la voir avec les deux écrits. Tout était vrai, et les deux confessions donnaient la clef d'actes incompréhensibles jusqu'alors pour la famille. »

Quant au cas Gorden (p. 399) où une sonnette s'agite plusieurs fois dans une année à l'heure précise où une personne décédée avait l'habitude de sonner, M. Flournoy en le citant dit « qu'il s'abstient prudemment de toute conclusion arrêtée. »

D'autre part si nous examinons les explications données pour éviter l'hypothèse spirite dans les cas étudiés par M. Flournoy, nous trouverons parfois des théories d'une audace presque effarante.

Prenons par exemple cas Buscarlet (p. 359) Mme Buscarlet à Paris rêve le 10 décembre 1883 que Mme Nitchinoff habitant Kasan (Russie) doit quitter le 17 l'Institut qu'elle dirige, et cela avec certains caractères qui évoquent l'idée de mort. Elle écrit et fait part de ce rêve à Mme Moratief également à Kasan, celle-ci lui répond que cette personne a effectivement *quitté* son Institut le 17, mais

à l'état de cadavre ayant été emportée en trois jours par la diphtérie.

M. Flournoy voit là un cas remarquable de *télépathie à trois !* Mme Moratief, en effet, étant liée avec chacune des deux autres personnes qui se connaissaient peu, a perçu subconsciemment le 10 les premiers symptômes de la maladie de Mme Nitchinof et a involontairement transmis cette connaissance à Mme Buscarlet!

Qui admettra une semblable explication?

Comment supposer que les premiers symptômes d'une maladie foudroyante se soient fait sentir quatre jours à l'avance, que le sujet ne s'en soit pas aperçu, mais que sans s'en douter Mme Moratief en ait eu connaissance subconsciemment, etc.

Et si une semblable explication basée sur l'hypothése télépathique considérablement étendue, pouvait être acceptée, quelle serait donc l'explication possible du cas numéro 15 où Mlle Sophie S. devant aller rejoindre aux Mayens le pasteur H. pour faire des courses avec lui et ses pensionnaires, reçoit par la table dix jours avant la catastrophe qui coûta la vie au pasteur et à l'une de ses pensionnaires l'avis suivant : « Il ne faut pas que Sophie aille aux Mayens, elle y risquerait sa vie. »

Ou encore l'explication du cas 28 (prévision de mort par suite de chute de bicyclette, quelques semaines à l'avance).

En résumé, un certain nombre des documents recueillis parle toujours éloquemment en faveur de l'hypothèse spirite.

Si de ces phénomènes intellectuels nous passons aux phénomènes physiques de matérialisation nous nous trouverons de nouveau en présence d'explications terriblement difficiles à admettre. Ici, M. Flournoy adopte la théorie de Morselli : le Psychodynamisme, à savoir que « le médium aurait la faculté d'émettre hors de lui une force susceptible de revêtir les formes de son imagination ; qu'on y joigne l'action de la transmission mentale par laquelle il subit et reflète au dedans de lui les pensées des assistants, et l'on conçoit que celles-ci puissent par cet intermédiaire, façonner et modeler à leur image sa force plastique extériorisée, de manière à donner naissance à des « téléplasmes » ou matérialisations, dont la substance se trouve ainsi provenir du médium, et la forme extérieure, des spectateurs. »

L'auteur a raison de supposer que bien des lecteurs « ne voudront pas entendre parler d'une nouveauté aussi extravagante », malgré l'autorité de MM. Morselli et Flournoy ; d'ailleurs n'est-ce pas une condamnation de cette théorie hypothétique que le cas dont M. Venzano fut le héros à une séance d'Eusapia et qui est raconté page 428. Ici l'apparition est une personne inconnue du médium et à laquelle M. Venzano ne pensait aucunement, bien qu'il l'eût connue de son vivant. Si la théorie « téléphatique et téléplastique » de MM. Morselli et Flournoy était exacte pourquoi cette matérialisation *d'une personne indifférente* plutôt que celle d'une personne chère à l'un des assistants ?

Si M. Flournoy se préoccupe d'autre part des effets de la pratique du médiumnisme, c'est pour insister longuement (p. 505) sur les dangers que présente la philosophie spirite pour les tempéraments morbides et les esprits faibles ou superstitieux. Que des troubles mentaux puissent résulter parfois de la pratique du spiritisme comme de tout mysticisme exagéré, il n'en est pas moins vrai que tous ceux qui ont répondu à son enquête ont été unanimes, à de rares exceptions près, à reconnaître les bienfaits de cette philosophie qui les soutenait encore en 1908 lors de sa deuxième enquête (10 ans après la première).

Un des chapitres les plus captivants pour celui qui veut à tout prix se faire un opinion basée sur celle d'autrui, est celui consacré à Myers,. M. Flournoy ne ménage pas son admiration à ce profond penseur, à ce chercheur opiniâtre qui pendant trente années s'est efforcé de trouver « dans l'investigation des faits anormaux et occultes.. des preuves de fait en quelque sorte tangibles et irréfragables de l'existence et de la spiritualité de l'âme, de son indépendance de l'organisme, de sa survivance à la mort corporelle. »

« Il se proposait, en d'autres termes, ajoute Flournoy, d'établir la certitude d'un autre monde et d'une autre vie — ces « préambules de toute religion » — non plus, comme par le passé sur la base chancelante d'articles de foi ou de raisonnements abstraits, mais sur l'inébranlable fondement d'une démonstration expérimentale rigoureusement scientifique. »

Le résultat de son travail acharné fut consigné dans l'ouvrage posthume qu'il laissa et qui forme deux volumes comprenant plus de 1.400 pages sous le titre : « La personnalité humaine et sa survivance de la mort corporelle. »

Il constitue certainement selon l'expression de Flournoy : « le plus imposant et majestueux monument qui ait jamais été élevé, d'une part,à la démonstration expérimentale de l'existence et de la survivance de l'âme, d'autre part, à l'union, disons plus à la fusion indissoluble de la Science et de la Religion en une sorte de synthèse philosophique, d'une très haute inspiration morale, accessible à tous, et visant à satisfaire tout ensemble les besoins du cœur et les exigences de l'entendement ».

Cette démonstration, Myers l'a basée sur les faits observés par lui et ce sont les expériences de Mme Thompson qui l'avaient enfin confirmé dans ses croyances.

« Les faits que Myers a récoltés, dit M. Flournoy, l'ont abondamment convaincu *de la vérité foncière de l'antique croyance spirite* ».

Si telle est la conviction d'un homme que M. Flournoy considère à juste titre comme un maître au point de vue des recherches psychologiques, aurions-nous tort de nous ranger à ses opinions plutôt qu'à celles de M. Flournoy?

Celui-ci conteste, il est vrai, que les fait soient assez probants pour établir une conviction, ce qui n'est pas très flatteur pour Myers qui est d'un avis contraire, ni pour les autres « grands savants *conquis de force sur le matérialisme par la puissance des faits dont ils ont été témoins* » (Flournoy, p. 244) (1).

(1) J'étais, dit Wallace, un matérialiste si complet et si convaincu qu'il ne pouvait y avoir dans mon esprit aucune place pour une existence spirituelle, et pour aucun autre agent dans l'univers que la matière et la force, *les faits cependant sont des choses opiniâtres*... Ces faits me convainquirent. Ils me forcèrent à les accepter comme faits longtemps avant que je pusse admettre l'explication spirite. Il n'y avait pas en ce temps, dans ma fabrique de pensées, de place pour cette conception; peu à peu, lentement une place se fit. Elle se fit non par des opinions préconçues ou théoriques, mais par une continuelle action de faits sur faits...

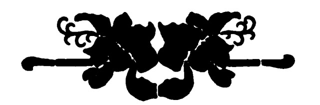
M. Flournoy posséderait-il seule le critérium nécessaire dans ces sortes de recherches?

En résumé, n'attachons pas trop d'importance aux conclusions de ce nouvel ouvrage; de même que le scepticisme soi-disant *invincible* de son auteur à l'égard des phénomènes physiques a été vaincu en moins de dix ans, de même son scepticisme actuel vis-à-vis des phénomènes intellectuels, peut fort bien, à l'exemple de celui des Wallace, des Hodgson, des Hyslop, des Lombroso, etc., disparaître à son tour.

Quant à la crainte qu'il exprime de voir lès partisans des pratiques médiumniques désillusionnés par la faillite des manifestations retomber dans le scepticisme et finir par retourner, en désespoir de cause, les uns au giron de l'Eglise, les autres à l'incrédulité complète on peut se demander sur quoi elle est basée, puisque rien de semblable ne résulte des faits cités par l'auteur (1). Ses correspondants que l'expérimentation n'a pas satisfaits ayant conservé leur croyance aux doctrines spirites ou s'étant tournés vers la Théosophie, ayant de toute façon définitivement abandonné le matérialisme ou les religions étroitement dogmatiques.

P. Le Cour.

(1) Sauf un cas exceptionnel.

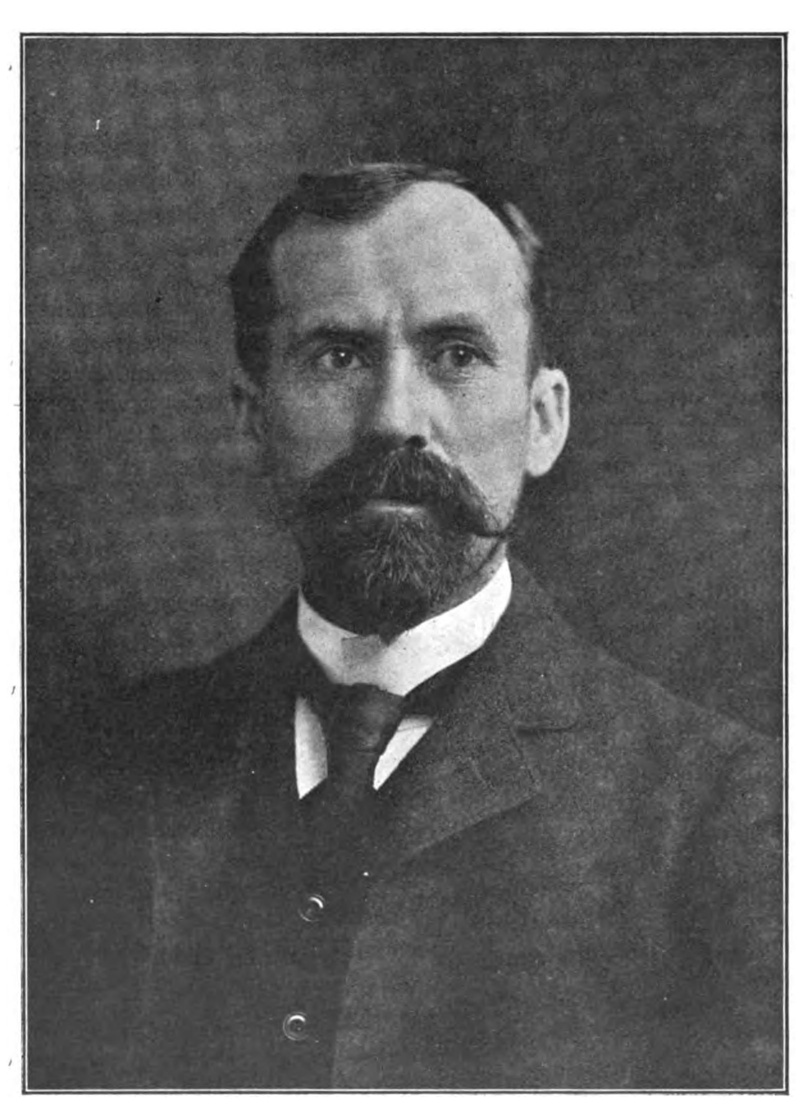




LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Les fonds de la Société Américaine de Recherches psychiques

Le docteur J. H. Hyslop, secrétaire général de l'*American Society for Psychical Research*, donne dans le *Journal* de sa Société, livraison de mai dernier, quelques renseignements intéressants au sujet de la situation de l'œuvre à laquelle il a consacré toute son activité.



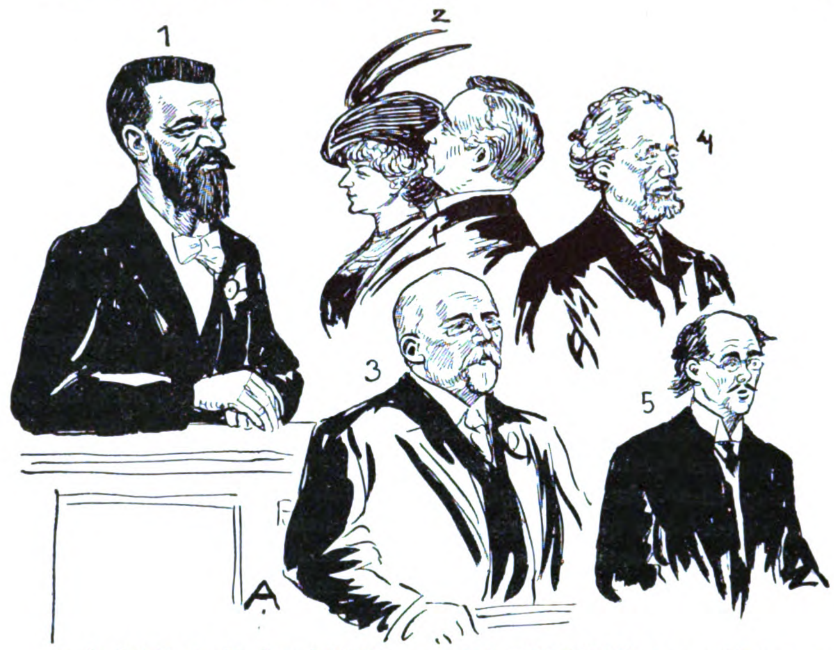
Le Dr JAMES HARVEY HYSLOP, ancien Professeur à l'Université de Boston.

Les sociétaires — dit-il — se souviendront qu'un monsieur a fait un codicille dans son testament, d'après lequel il nous donne 20.000 dollars (100.000 francs), pourvu que nous disposions déjà d'une somme de 25.000 dollars (125.000 francs). Je ferai observer que nous possédons maintenant déjà 18.000 dollars, auxquels il nous faut ajouter 4.000 dollars qui nous ont été promis à condition que le restant des 25.000 dollars soit réuni. Les sociétaires peuvent donc voir qu'il ne nous faut plus que 3.000 dollars pour atteindre la condition dont il est question plus haut, et il faut espérer qu'ils parviendront à les réunir par leurs efforts directs ou indirects. Si nous parvenons aux 21.000 dollars, le restant nous est assuré. Je destine à ce fonds toutes les recettes de mes conférences, et il faut espérer que d'autres personnes montreront le même intérêt pour notre œuvre...

Il est à remarquer que le docteur Hyslop n'a jamais reçu aucun traitement pour l'immense labeur que lui demande la rédaction des *Proceedings* et du *Journal de l'A. S. P. R.*

Le Congrès spirite de Copenhague

Nous n'avons pas encore parlé du Congrès spirite qui eut lieu, au mois de mai dernier, à Copenhague. Il s'appelait officiellement « Congrès des Spirites du Nord » ; c'était en somme un Congrès scandinave, réunissant les spirites danois, suédois, norvégiens, finnois (il est probable que de la Finlande soient venus particulièrement des habitants de la partie occidentale du pays, qui sont de langue suédoise). Le spiritisme est de date relativement récente en ces pays où il n'a pris un assez grand développement qu'en ces derniers quinze ans ; c'est ce qui donnait à ce Congrès un intérêt spécial.



1. Le Président : M. CHR. LYNGS. — 2. M. C. RUS BONNE et son médium. 3. M. B. TORSTERSEN, de Skien. — 4. Le Commandant OSCAR BUSCH, de Stockholm. 5. M. A. VONT PETERS, le psychomètre anglais.

Le Congrès s'ouvrit par une cantate composée expressément par M. Aage Nording sur des paroles de sa mère, Mme Anna Nording. Le président, M. Lyngs, directeur du *Sandhedssogeren* et du *Jakobsstigen*, expliqua alors le but que se proposait le Congrès. Il dit qu'après vingt ans de travail et de recherches, il pensait qu'il était temps pour les différents pays du Nord de resserrer les liens qui les unissaient. Il fit aussi allusion au changement de ton de la presse danoise à l'égard du spiritisme. On donna alors lecture de lettres venant de différentes sociétés et les délégués de plusieurs pays prirent la parole ; le major Busch parla pour la Suède, M. Torstersen pour la Norvège.

La séance du dimanche eut un plus grand intérêt à cause de la présence de Mme E. d'Espérance. Tous les yeux étaient tournés vers le célèbre médium, qui prit la parole dans la discussion suivant la lecture d'une communication de M. Lyngs ; elle parla des égards qu'il faut avoir envers les médiums, qu'elle compara à un miroir qu'il faut conserver net et brillant « pour leur permettre de réfléchir la lumière divine ».

Les journaux danois consacrèrent un espace considérable aux comptes rendus de ce Congrès ; le journal de Copenhague, les *Politiken*, publia une entrevue d'un de ses rédacteurs avec Mme d'Espérance.

Portrait de Mme ÉLISABETH D'ESPÉRANCE, le célèbre médium anglais.

ÉCHOS ET NOUVELLES

L'insuccès du médium Bailey à Londres

Nous avons parlé, dans notre numéro de juin, de quelques premières critiques que les spirites anglais élevaient contre le fameux médium Charles Bailey. Il nous faut dire maintenant que la presse spirite a continué à nous apporter des plaintes contre lui, rien que des plaintes. Nous les reproduisons ici parce qu'elles sont les symptômes d'un fait heureux : c'est-à-dire que la fraction intellectuellement plus élevée de l'école spirite, qui, dès le début, a imposé un contrôle aux médiums, a compris maintenant, plus que jamais, qu'il faut éviter d'être dupes de faux raisonnements et de sensibleries déplacées devant la nécessité d'obtenir des phénomènes qui puissent présenter quelque valeur scientifique. Ils sentent que si, par ce système, on court le danger de déplaire aux spirites de salon, on rend en réalité le plus grand service à la cause même du spiritisme.

Voici, d'abord, ce qu'écrit dans la *Revue du Spiritisme*, M. L. CHEVREUIL, l'un des collaborateurs les plus distingués de ce périodique :

Ayant appris que le médium Bailey était à Londres, où il donnait des séances publiques, j'ai voulu saisir cette occasion de voir un phénomène dont on a déjà beaucoup parlé, et j'ai réussi à obtenir une séance particulière qui m'a inspiré de graves réflexions.

La première chose que devrait faire un médium contesté c'est de s'abandonner entièrement à une autorité scientifique qui lui serve de répondant. C'est ce qu'ont fait les demoiselles Fox, les D. D. Home, Florence Cook, Eglinton, Mme d'Espérance, Eusapia Paladino, le médium d'Alger, etc., etc. Sur ceux-là nous sommes sans crainte. Mais c'est aussi ce que n'ont jamais fait les Craddock et les Bailey, et nous sommes obligés de supposer que ceux-ci ont de bien graves raisons pour refuser une épreuve que d'autres ont subie victorieusement.

Je ne prends pas pour un examen décisif ce qui ressort du rapport officiel publié jadis par la Société des Etudes psychiques de Milan ; outre que personne n'a assumé la responsabilité de garantir la réalité des apports, il résulte de ces comptes rendus que le médium impose des conditions telles que le fait n'a plus d'intérêt.

C'est bien ce que j'ai pu constater par moi-même et sur quoi les précédents témoins n'ont pas assez insisté. Il ne me suffit pas, après une longue période d'obscurité, qu'on m'approche une bougie et qu'on me montre une petite pièce de monnaie pour que je croie, sur parole, que cette monnaie est apparue d'une façon anormale ; il faudrait, tout au moins, que la mise en scène soit moins banale. Lorsque j'ai vu les apports d'Anna Rothe, c'était en pleine lumière et, en dehors de ses mains, dans l'espace, on voyait naître des fleurs et des fruits, comme on voit naître la lumière électrique dans une ampoule. Donnez-moi toutes les explications que vous voudrez, je les accepte, mais ma conscience m'obligera, jusqu'à la fin de mes jours, à déclarer que j'ai vu la chose éclore ainsi. Il y a, en tout cas, une forme d'apports qui est certaine ; les pierres qui tombent dans les maisons hantées sont des apports, et elles sont apportées dans des conditions inexplicables.

La perquisition faite sur le médium m'intéresse peu ; en pareille matière, le contrôle ne prouve rien ; c'est la condition elle-même qui doit être probante. A quoi sert de déshabiller un médium qui vous impose une demi-heure d'obscurité durant laquelle il a tout le loisir de recevoir l'objet de la main d'un complice ?

La première fois que je me trouve en présence d'un médium, je ne lui demande pas cela, je lui demande de me montrer un phénomène, je le contrôlerai ensuite. Mais, avec Bailey, il n'y a même pas de phénomène, il faut le croire sur parole. Il demande l'obscurité complète, il fait ce qu'il veut, il demande aux assistants de faire la chaîne, lui ne la fait pas ; mais il pérore longuement, en s'agitant et en faisant tous les gestes permis à un orateur ; dans les mêmes conditions, je me fais fort d'apporter un éléphant.

Et je vous prie de croire que l'examen intime, que quelques-uns réclament avec tant d'insistance, ne me gênerait pas ; mon éléphant passerait par la porte pourvu qu'elle fût assez grande. Bailey, assis devant une petite table, ne nous a sorti qu'un oiseau ; il pouvait faire beaucoup plus...

Voici ce qu'écrit dans le *Light* du 17 juin un abonné de ce journal qui signe M. S. :

J'étais présent à la séance que Mr. Charles Bailey a donnée le 1er juin et à laquelle il a pris place dans un nouveau cabinet fait de lattes légères et de gaze. Lorsque nous fûmes appelés dans la salle de la séance, je fus surpris de trouver M. Bailey déjà assis dans le cabinet et partiellement entrancé. Tout examen attentif du cabinet, de la chaise, du parquet était désormais impossible et ne fut même pas tenté. Le médium fut fouillé et tapoté par deux messieurs, mais tout à fait superficiellement. Le cabinet fut fermé par un expérimentateur qui garda la clef. Durant un bref intervalle d'obscurité, on entendit voltiger dans le cabinet un oiseau, que l'on constata ensuite être un petit pinson. On s'en saisit et on le plaça dans une cage. L'assistant qui tenait la clef introduisit une assiette dans le cabinet, qui, durant un second intervalle d'obscurité, fut rempli de sable rouge.

Cette séance fut intéressante, mais non pas convainquante; je considère, en effet, qu'avant que le médium entre dans le cabinet, il doit être complètement examiné, ainsi que le cabinet même, par des expérimentateurs sur lesquels on puisse compter, et que la chambre de la séance ne doit contenir d'autres meubles que les chaises et le cabinet; il ne doit pas y avoir de carpette sur le parquet.

Je fus frappé par le fait que l'oiseau était évidemment apprivoisé. Il ne montra aucune épouvante et, après la séance, il se tenait tranquillement perché dans sa cage. Tout oiseau sauvage aurait été en proie à la plus vive terreur. S'il venait de l'Inde, les « contrôles » devaient l'avoir pris dans une cage — mais ils nièrent qu'il en fût ainsi.

On aurait eu une preuve bien meilleure si un objet marqué, placé hors de la cage, avait été transporté par les contrôles à l'intérieur de celle-ci. Une feuille de papier, signée par les assistants, aurait suffi.

Dans le numéro suivant, le *Light* même publiait une lettre de M. W. Kensett Styles, qui disait :

J'ai lu avec le plus grand intérêt la lettre de « M. S. » au sujet du médium M. Bailey. J'ai assisté, moi aussi, à l'une des dernières séances de M. Bailey, et je dois dire que je ne considère pas comme satisfaisantes les conditions de contrôle qui y furent appliquées. L'inspection préliminaire ne consistait pas du tout à *fouiller* le médium, mais seulement à le tâter, le malaxer, le tapoter sur tout le corps; le médium n'avait quitté que son veston, et comme des dames étraient présentes, même l'examen en question se trouvait devoir être nécessairement incomplet et ne peut être considéré comme sérieux.

Je suis d'accord avec beaucoup de chercheurs pour considérer comme dégradante et parfois même non satisfaisante la visite passée au médium; elle est, en tout cas, inutile, car il n'y a pas besoin de montrer beaucoup d'ingéniosité pour trouver le moyen d'atteindre le même but d'une autre façon.

M. Bailey, comme on sait, est assis dans un grand cabinet, bâti de façon que, je n'en doute pas, la presque totalité des expérimentateurs trouvera satisfaisante. Alors, pourquoi, au lieu de s'asseoir à l'intérieur du cabinet et produire des apports du dehors, M. Bailey ne resterait-il pas assis en dehors, avec les expérimentateurs, et ne produirait-il pas un apport dans le cabinet précédemment visité? — Ou alors, si on affirme que le magnétisme personnel immédiat du médium est nécessaire, pourquoi ne feraiton pas un cabinet minuscule, construit de la même façon que le grand, et pourquoi n'y enfermerait-on pas un oiseau, qu'on pourrait alors laisser sur les genoux mêmes de Bailey? Si l'oiseau peut passer à travers le cabinet pour arriver jusqu'au médium, il passerait bien aussi à travers la petite cage, dûment fermée et cachetée. Il sera toujours plus facile de déplacer un oiseau qui se trouve à six pouces de distance, que de le transporter d'Afrique à Londres en quelques secondes!

Les "miracles" de Tilly défendus de par l'autorité ecclésiastique

M. Julien de Narfon publie dans le *Figaro* du 10 juillet l'article suivant :

Les fervents de Tilly-sur-Seules — il y en a encore, paraît-il, quinze ans après les « apparitions » qui provoquèrent au calme pays normand un si grand émoi — se scandalisaient volontiers de la tiédeur de leur évêque à l'égard de ces prodiges où il leur plaît de voir une manifestation évidente du surnaturel divin. Et voilà que Mgr Lemonnier ne craint pas de leur causer aujourd'hui un plus vif chagrin. L'ordonnance suivante a été lue du haut de la chaire, en l'église paroissiale de Tilly, par Sa Grandeur ellemême, et affichée ensuite par ses soins :

« Chargé dans notre diocèse de veiller à la pureté de la foi, d'éclairer la piété des fidèles et de les diriger dans leurs actes extérieurs de la religion :

« Considérant : 1° que les faits dont le champ de Tilly a été le théâtre n'ont point été qualifiés par l'Eglise, à laquelle seule il appartient de se prononcer sur leur caractère;

2° Que l'Eglise n'est pas tenue de porter une sentence à date fixe et que l'attente des fidèles ne saurait être une mise en demeure qui l'oblige à parler;

« Nous, évêque de Bayeux et Lisieux, déclarons que la seule attitude qui convienne actuellement aux fidèles est de s'abstenir de tout jugement sur ces faits et de cesser toute visite et tout acte de religion au champ de Tilly;

« Et défendons à tout prêtre de se rendre à ce champ, sous peine d'être privé de célébrer le saint sacrifice de la messe dans notre diocèse.

« Thomas,
« *Evêque de Bayeux et Lisieux.* »

Se rappelle-t-on les faits dont il s'agit? Ils remontent à l'année 1896. Plus de quatorze cents personnes affirmaient, au mois de juillet de cette année-là, avoir *vu* les apparitions. Le curé de Tilly n'avait pas recueilli moins de quatre cents témoignages, et M. le chanoine Ferdinand Brettes, qui présidait alors, à Paris, la Société des Sciences psychiques, ne jugea point inutile d'aller procéder sur place à une minutieuse enquête.

Aussi bien les « apparitions » étaient-elles très variées. Le plus souvent, c'était la Sainte Vierge que les « voyants » croyaient apercevoir sous les formes diverses que l'imagerie religieuse a popularisées.

Quand l'abbé Brettes débarqua à Tilly, la petite Polinière en était à sa trentième vision, et elle ne se fit point prier pour raconter au chanoine parisien comment elle était poussée en quelque sorte par une force mystérieuse au lieu saint, où sa petite âme naïve pensait communiquer directement avec le monde des esprits.

Quelquefois, c'étaient des chapelles, des statues, des anges, des globes de feu qui apparaissaient. Toutes ces formes semblaient sortir de terre, enve-

loppées d'abord dans un nuage qui se dissipait peu à peu pour se reformer et envelopper de nouveau l'apparition au moment où elle allait s'évanouir.

Au jour de l'Ascension, deux cents témoins déposèrent qu'ils avaient vu un nuage rose, quatre-vingts, un calvaire, soixante, une croix seulement... Et des jeunes gens qui s'étaient permis de blaguer la crédulité des pèlerins, lesquels affluaient de toutes parts, se virent tout à coup poursuivis par trois boulets de feu... Ils eurent tellement peur qu'en prenant la fuite ils déchargèrent leurs revolvers du côté de l'Ormeau.

Il se trouva aussi nombre de gens qui virent des fantômes décapités, sanglants, ou qui entendirent sonner des cloches invisibles. Un jour, un lion dévorant une proie apparut à quelques personnes, parmi lesquelles un enfant qui se mit à pousser des cris affreux.

Une autre fois, Marie Lainé découvrit sur la robe de la Vierge quatre lettres, d'autant plus mystérieuses pour elle qu'elle ne savait pas lire. Elle demanda un alphabet et y désigna aussitôt les caractères correspondant à sa vision. C'étaient les lettres U. S. P. Q. Qu'est-ce que cela signifiait? On se perdait en conjectures. Or, l'abbé Brettes, de retour à Paris, reçut de Caen un message par lequel on l'informait qu'un enfant venait d'avoir, dans un songe, la révélation du sens caché de ces lettres. U. S. P. Q. signifiait *unum sacellum pium quœso* (je demande une pieuse chapelle). Cet enfant, bien entendu, ne savait pas plus le latin que Marie Lainé son alphabet.

Et, enfin, tout le pays fut pendant quelques jours en rumeur à cause d'une certaine dame noire dont les visions étaient particulièrement sinistres.

L'abbé Brettes vit et interrogea cette dame. « Elle faisait pitié, a-t-il déclaré, tant elle paraissait souffrir. D'énormes gouttes de sueur perlaient sur son front. Ses yeux étaient rougis par les larmes, agrandis par l'horreur de je ne sais quelle extase diabolique, ses traits convulsés. » La dame noire avoua qu'elle voyait...

Voici quelles furent les conclusions de l'enquête du chanoine Brettes :

1° Le surnaturel, tel qu'il se manifeste à Tilly, est d'une évidence qui défie le matérialisme;

2° Certains faits paraissent avoir une origine divine; d'autres trahissent une origine diabolique;

3° C'est pourquoi il faut admettre que Tilly est le champ d'une sorte de lutte entre le surnaturel divin et le surnaturel diabolique, ou bien que tous les phénomènes dont nous avons parlé sont le résultat de l'influence démoniaque. En effet, s'il arrive quelquefois que l'ange des ténèbres prend, pour tromper les hommes, les apparences d'un ange de lumière, la réciproque n'est pas vraie;

4° Enfin, conclusion pratique : il est nécessaire de faire des fouilles à l'endroit où ont lieu les apparitions, les fouilles devant apporter peut-être quelques éléments précieux d'information.

La conclusion, pratique à tout le moins, était sage. Mais les autres furent très sérieusement discutées à la Société des Sciences psychiques. Cette discussion occupa plusieurs séances. Papus y intervint avec toute la gravité d'un mage, et je me souviens qu'elle donna lieu à un attrapage en règle entre le chanoine et notre regretté confrère Gaston Méry, qui tenait, lui, pour le surnaturel divin, encore bien que M. Brettes lui eût promis de lui « faire voir le diable ».

La dernière de ces séances se termina fort tard. « L'heure est bien avancée », fit observer le docteur Tison. « Et nous, nous ne le sommes guère », riposta un sceptique.

Tout cela est loin. L'ordonnance de Mgr de Bayeux semble indiquer qu'après quinze ans nous ne sommes pas sensiblement plus avancés, quant au mystère de Tilly, qu'au temps où la Société des Sciences psychiques discutait les conclusions du chanoine Brettes, et qui était aussi celui où Mlle Couesdon vaticinait rue de Paradis.

Il est vrai que les théologiens ont eu, depuis ce temps-là, d'autres sujets de controverse, et plus dignes d'attention, il n'est pas téméraire de le penser.

Il y a bien quelque chose de plus drôle que toutes ces histoires dont M. Julien de Narfon se fait les gorges chaudes : c'est qu'il aurait suffi que l'évêque de Bayeux eût dit tout le contraire pour que lui, M. de Narfon, parlât des « miracles » de Tilly avec le plus grand respect et l'onction la plus édifiante.

En attendant, il est intéressant de connaître la façon élégante dont Mme Veuve GASTON MERY, directrice de l'*Echo du Merveilleux*, répond à l'ordonnance de Mgr Lemonnier. Voici :

Peut-être se rappellera-t-on les paroles de Marie Martel : « Avant le triomphe, le champ sera interdit et la chapelle fermée. »

Les sanctuaires promis aux plus glorieuses destinées ont subi de pareilles épreuves : Le Lans, Pellevoisin, Lourdes même...

C'est la patience que le vénéré prélat demande aux amis de Tilly. Ils attendront dans une soumission respectueuse, mais le cœur plein d'un pieux espoir.

La mort du médium I.-E. Davenport

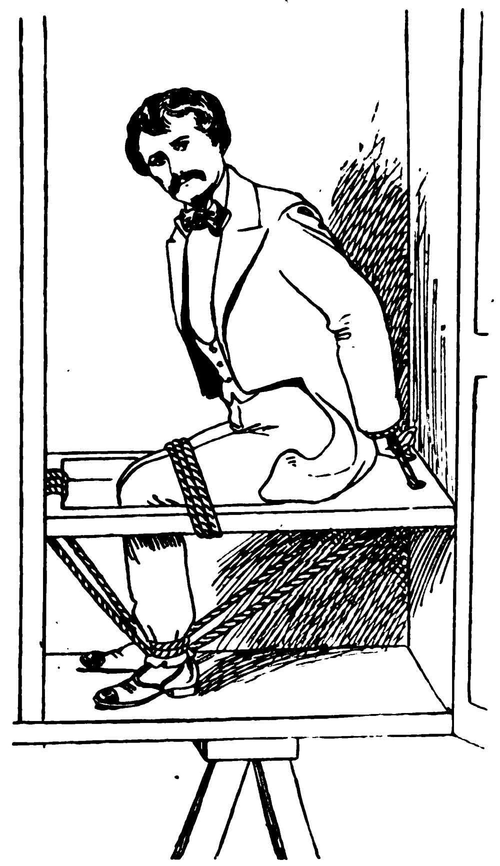
Voici en quels termes l'Agence Reuter annonçait le 9 juillet courant, par une dépêche de New-York, la mort du célèbre médium :

Un télégramme de Mayville (Etat de New-York) annonce la mort de M. Ira Erastus Davenport, le survivant des fameux frères Davenport dont les performances prétendues spirites firent sensation aux Etats-Unis, en Angleterre et en d'autres pays, il y a quarante-cinq ans environ.

La chute des frères Davenport date de 1865, quand ils eurent le malheur d'avoir M. J. N. Maskelyne comme membre de la commission chargée du contrôle dans une séance qui eut lieu à la mairie de

Cheltenham. Pendant que la porte centrale du cabinet était ouverte et que des instruments divers en sortaient, un petit morceau de draperie tomba d'une des fenêtres obscures, et un rayon de lumière pénétra dans le cabinet sur Ira Davenport et dévoila ses actes. M. Maskelyne dit qu'Ira était assis, avec une main derrière lui et l'autre faisant le geste de jeter. Les cordes étaient, en effet, coupées au poignet. Mais M. Maskelyne avait appris le secret, et avec l'aide de son ami et plus tard son associé, M. Cooke, il reproduisit toutes les « manifestations » des Davenport, et en produisit quelques-unes plus étonnantes encore. Il en résulta que les Davenport tombèrent dans le discrédit, même parmi les spirites.

A Paris, le *Journal des Débats*, le *Figaro* et plusieurs autres journaux parlèrent à leur tour de la mort d'Ira Erastus Davenport; tous constatent que les Davenport ne tardèrent pas à être considérés comme des fumistes par les spirites eux-mêmes.



L'un des DAVENPORT lié dans l'armoire mystérieuse. (*D'une gravure du temps.*)
(Cliché du *Petit Parisien*).

En ces conditions, et étant donné qu'un si grand nombre de spirites eux-mêmes, et des plus marquants, se montrèrent toujours très contraires aux Davenport, on peut être un peu surpris, non pas de la campagne entreprise tout dernièrement par certains spirites français pour les réhabiliter (toute discussion est possible dans un cas pareil), mais de l'excès même de ces apologies. N'a-t-on pas entendu tout dernièrement M. Alphonse Jouet, avocat à la Cour de Paris, dans une conférence où il n'apportait d'ailleurs aucune lumière nouvelle sur l'argument, accuser sans plus de *mauvaise foi* toutes les personnes spirites ou non, qui n'admirent pas les Davenport, y compris des spirites comme Victorien Sardou, etc ?

Il ne suffit point, quand on veut parler des frères Davenport et de Fay, de faire un résumé du petit ouvrage d'Hermès, qui, d'ailleurs, a peut-être bien changé d'avis, depuis ce temps-là. Il faut aussi prendre connaissance des arguments des adversaires.

Il faut, par exemple, se souvenir que la débâcle des Davenport en Angleterre a commencé le jour où des expérimentateurs les ont liés avec un nœud très compliqué, dont ils possédaient le secret, appelé *Tom Fool's knot*, que les esprits, ou les deux frères, ne parvinrent plus à dénouer.

Il faut se rappeler qu'à leur retour en Angleterre, en 1868, les Davenport se soumirent au contrôle de la Société Anthropologique de Londres ; la première séance ne donna pas de résultats probants; sur quoi la Société demanda de pouvoir fournir elle-même les cordes et le matériel, d'appliquer de la matière colorante aux mains qui se seraient montrées par la petite fenêtre de l'armoire, etc. Les médiums n'acceptèrent pas ces conditions, et les séances ne continuèrent point.

Les performances des Davenport furent ensuite répétées par un grand nombre de prestidigitateurs ; je les ai vu exécuter moi-même et je les ai trouvées vraiment extraordinaires, sans que, pour cela, je les aie attribuées aux esprits ! Dans son *Modern Spiritualism*, Frank Podmore écrit :

... Lorsque, quelques mois après, MM. Maskelyne et Cooke présentèrent, au Palais de Cristal, une performance imitant celle exécutée par les Davenport, quelques spiritualistes, dont M. Benjamin Coleman, l'un de ceux qui avaient suivi de plus près les manifestations des Davenport, trouvèrent l'imitation si complète, qu'ils ne purent s'empêcher de conclure que Maskelyne et Cooke étaient eux-mêmes des médiums spirites.

Tout dernièrement, le célèbre prestidigitateur Houdiadi se faisait jeter dans la Tamise et dans la Seine, après s'être fait ligotter par des assistants, qui n'étaient pas plus des compères que ceux qui ligottaient les Davenport ; et il se libérait de ses liens dans les quelques secondes qui étaient nécessaires pour ne pas couler à pic.

Après cela, on pourrait accuser M. Alphonse Jouet de mauvaise foi, si on devait suivre ses systèmes de polémique ; en réalité, il s'agit uniquement d'enthou-

siasme déplacé qui empêche de tenir compte des raisons des adversaires (1), ou bien aussi d'une connaissance imparfaite du sujet. Il est fort difficile de se prononcer d'une manière nette sur les phénomènes des Davenport.

Jubilé Camille Flammarion

Au moment même où la Société astronomique de France, fondée le 28 janvier 1887, s'apprête à célébrer son vingt-cinquième anniversaire, le célèbre astronome Camille Flammarion, qui en a été le créateur et en est resté l'âme, atteint le cinquantenaire de l'étonnante production scientifique inaugurée par son ouvrage *La Pluralité des Mondes habités*, écrit en 1861, publié en 1862.

Un certain nombre d'amis de M. Camille Flammarion, membres pour la plupart de la Société Astronomique, ont pensé que ce double anniversaire offre une heureuse occasion de témoigner leur admiration à l'astronome de haute lignée, à l'éminent écrivain, à l'homme de grand cœur dont la multiple et bienfaisante activité a su répandre tant de connaissance et tant d'idéal.

Ils se sont réunis pour adresser un chaleureux appel au nombre immense des lecteurs des ouvrages dus à sa plume féconde, pour les inviter à se joindre à eux dans cet hommage reconnaissant à l'auteur de *La Planète Mars*, de *L'Astronomie populaire*, des *Rêves étoilés*, etc., etc. Ils ont projeté de faire exécuter une plaquette artistique qui, reproduisant l'image de M. Camille Flammarion entourée des choses qu'il a le plus aimées, constituera pour lui et pour la dévouée compagne de sa vie un souvenir durable de leur sincère admiration.

Désireux de donner à cette manifestation, dont il prend l'initiative, un caractère largement populaire, le Comité acceptera avec reconnaissance les souscriptions les plus faibles; mais certain aussi que beaucoup de ceux auxquels les écrits de Camille Flammarion ont apporté une joie ou une consolation seront heureux de posséder une copie réduite de cette œuvre élégante exécutée par un artiste de talent, M. Alexandre Zeitlin, il enverra aux souscripteurs des sommes respectives de dix, vingt, cinquante et soixante-quinze francs, un exemplaire en plâtre, en bronze, en argent ou en vermeil de cette réduction; et, à partir de deux cent cinquante francs, il sera offert une réplique aux dimensions de l'original.

Les souscriptions peuvent être adressées à M. Alfred Monprofit, membre perpétuel de la Société Astronomique, trésorier du Comité, 31, boulevard des Italiens, à Paris, ou à M. Ballot, membre du Bureau, rue Serpente, 25.

Dans le Comité d'Initiative qui s'est constitué pour organiser cette souscription, on rencontre des noms tels que ceux de MM. Henri Poincaré, Gabriel Lippmann, E.-B. Baillaud, le prince Roland Bonaparte, Paul Appel, le prince d'Arenberg, A. d'Arsonval, Pierre Baudin, Maurice Faure, J. Mascart, Massenet, Painlevé, Edmond Perrier, Raymond Poincaré, Charles Richet, Edmond Rostand, Camille Saint-Saëns, etc.

Les psychistes, comme les astronomes, ne manqueront certainement pas de contribuer à cette manifestation d'admiration et de reconnaissance pour l'auteur de l'*Inconnu* et tant d'autres admirables ouvrages concernant leurs recherches.

L'aiguille enfilée dans la nuit

M. le commandant DARGET a dernièrement publié, dans différents journaux, le fait suivant :

Beaucoup de personnes hostiles au spiritisme prennent texte des séances qui ont eu lieu en pleine obscurité pour dire qu'elles sont sans valeur. Or, l'obscurité peut servir quelquefois à leur donner une plus grande valeur qu'en pleine lumière.

Le samedi 3 juin, j'avais invité un de mes amis, M. Gavarry, électricien distingué, à venir assister à une séance de phénomènes physiques chez Mme Vallée, en lui disant qu'elle provoquerait en une seule séance, presque toute la variété des phénomènes qu'Eusapia Paladino n'obtenait qu'en plusieurs séances.

Après y avoir assisté et bien vu, il m'accompagna émerveillé des résultats.

Il me dit : « Il est impossible qu'un prestidigitateur quelconque puisse obtenir ou même simuler, en pleine obscurité, des phénomènes de la nature que nous venons de voir. Lorsque nous sommes touchés, sur demande, en une région du corps désignée, ou lorsque l'Esprit va chercher un objet et vous le place dans la main, l'exactitude du point visé ne peut s'obtenir qu'en lumière par les vivants. Pour fermer la bouche aux détracteurs, pour leur montrer qu'il y a une intelligence extérieure qui produit ces choses extraordinaires si habilement exécutées, il n'y aurait qu'à placer une aiguille à coudre et du fil sur la

(1) Un curieux exemple de cet état d'esprit nous est fourni par le dernier numéro de la *Revue de Psychothérapie* (ancienne *Revue de l'Hypnotisme*). On y rend compte du livre dernièrement publié par le prestidigitateur M. Remy : *Spirites et Illusionnistes*. On sait que M. Remy y soutient fermement la réalité des phénomènes spirites, tout en reconnaissant qu'ils sont assez souvent imités frauduleusement par des trucs. La Revue du Dr Bérillon parle triomphalement des fraudes dénoncées par M. Remy, en négligeant seulement de dire que celui-ci consacre la plus grande partie du volume à affirmer la réalité des phénomènes médiumniques ! !...

table qui est derrière le médium où se trouvent les instruments de musique et autres objets qui sont transportés, passant au-dessus de nos têtes, sur la deuxième table où nous tous formons la chaîne, et prier l'esprit opérateur d'enfiler l'aiguille avec le fil qu'on placerait à côté. »

« Mais, lui dis-je, c'est l'œuf de Christophe Colomb que vous venez de trouver contre l'obscurité. Je vais apporter une aiguille et du fil samedi prochain. »

En arrivant le 10 juin, à 9 heures du soir, je trouvai dix personnes réunies, prenant le thé que Mme Vallée a l'habitude d'offrir aux invités de ses séances.

Je montrai l'aiguille à coudre et du fil blanc et j'énonçai ma proposition de faire enfiler l'aiguille par ce fil en pleine obscurité.

Je priai Mme Vallée de tenir le fil dans sa main pendant quelques instants en lui disant que son fluide vital imbiberait le fil qui alors deviendrait plus apte à faire pénétrer dans le trou de l'aiguille.

Puis je piquai mon aiguille dans le tapis de la petite table.

Ensuite, je pris le fil des mains de Mme Vallée et le plaçai près de l'aiguille.

On fit la pleine obscurité.

Alors commencèrent les phénomènes habituels : mandoline jouée au-dessus de nos têtes; vaporisateurs lançant des odeurs à la figure des personnes; le rythme « Au clair de la lune » demandé par moi et qui fut tapoté sur l'une et l'autre table par l'Esprit; attouchements sur différents assistants à la région du corps demandée; frottement de deux morceaux de sucre produisant une vive lumière au lieu de la faible et pâle lueur que ce frottement peut provoquer entre des mains humaines, etc., et bien d'autres actions spirites; et cela pendant la durée d'une heure.

Le fait culminant qui a terminé cette mémorable séance a été l'exécution de ma demande.

M. Dauteuille était placé entre les deux médiums, Mme et Mlle Jeanne Vallée, lui tenant les mains. Mme Gross tenait l'autre main de Mme Vallée et M. Gross celle de Mlle Vallée.

La chaîne des mains de tous les assistants n'avait jamais été interrompue, ce qui est nécessaire pour donner la plus grande somme d'énergie au courant fluidique.

On avait demandé à l'esprit s'il pouvait enfiler l'aiguille qui était avec le fil sur le coin droit antérieur de la petite table et il avait répondu affirmativement par un grand coup frappé.

Les phénomènes habituels avaient cessé et nous étions dans le silence d'attente de l'événement promis.

Puis on entend M. Dauteuille dire avec des intervalles dans la voix : « On me pique dans le dos... maintenant on y met de la caresse... on semble avoir peur de me blesser... je crois qu'on coud mon habit. »

Nous étions tous haletants, lorsque la table frappa un coup, ce qui avait été convenu de faire avec l'esprit lorsque l'aiguille serait enfilée.

Alors on alluma la lampe et on vit 3 points faits à 0 m. 05 de distance les uns des autres, formant un V, au dos de la jacquette de M. Dauteuille, points que j'ai défaits moi-même.

Mon fil était marqué à 0 m. 10 de l'un des bouts par un point noir que j'avais fait à l'encre avant de me rendre chez Mme Vallée, et à 0 m. 05 de l'autre bout, ce que personne ne savait, ce que j'ai annoncé à la fin de la séance et ce que j'ai vérifié. Les deux points noirs étaient à leur place.

Donc il devient évident qu'une aiguille a été enfilée par du fil, en pleine obscurité, ce qu'aucun être vivant n'a jamais fait.

Inutile de dire qu'on n'a rien à payer, Mme Vallée se dévouant pour la grande cause du spiritisme et de la science.

Ont signé le présent procès-verbal :

MM. Haton, Cabasse, Leroy, Gross, Dauteuille; Mmes Gross, Garaud, Mme Vallée, Mlle Jeanne Vallée, Mlle Suzanne Vallée.

On apprend, par une note communiquée par M. Darget à *l'Eclair* de Paris, que l'expérience ci-dessus a été renouvelée quelques jours après. Le fil avait été marqué au préalable ainsi que l'aiguille. Et c'était bien l'aiguille *marquée* qui était enfilée avec le fil *marqué*.

Maintenant, il importerait de s'assurer d'une façon complète de la valeur de cette expérience.

D'abord et surtout, il faudrait que les médiums soient contrôlés par des personnes dont la capacité soit connue; la difficulté d'obtenir que Mme et Mlle Vallée soient contrôlées par des expérimentateurs sur lesquels on puisse compter étant justement la cause qui a empêché les psychistes de faire état des phénomènes qui se produisent chez elles depuis des années déjà.

Ensuite, il faudrait être bien sûr qu'une aiguille ne peut pas être enfilée dans l'obscurité. Nous ignorons si les aveugles, par exemple, sont parvenus, par un long exercice, à accomplir cet exploit; mais il est bien moins probable que des médiums, pris à l'imprévu, y parviennent. Seulement, nous nous souvenons d'avoir vu un appareil, affectant la forme d'un minuscule entonnoir, destiné à faciliter l'acte d'enfiler une aiguille. Nous en avons ainsi enfilé nous-même. Mais nous l'avons fait à la lumière. Peut-on y parvenir dans la nuit?



Une prédiction de la mort de M. Berteaux

L'*Evolution Sociale*, journal socialiste de Saint-Etienne, publiait, dans son numéro du 3 juin, la notice suivante :

Sans être superstitieux, nous n'avons pu maîtriser un émoi d'ordre religieux en apprenant la mort tragique de Maurice Berteaux. Certes, nous ne voyons dans cette mort qu'un accident vulgaire et nullement une intervention divine. Mais elle évoqua un souvenir qui fait vaciller notre raison et provoque nos angoisses sur le mystère de ces forces psychiques ignorées dont nous sommes entourés et dont nous ne pouvons à peu près rien savoir.

C'était en 1874, Maurice Berteaux, collaborateur de l'agent de change Lambert, son futur beau-père, fréquentait parfois notre cercle d'étudiants. Il était le gommeux, le financier de la bande; mais son bongarçonisme lui avait conquis tous les cœurs.

Nous étions allés en bande à la fête de Neuilly et la fantaisie nous prit de consulter une somnambule extra-lucide qui n'avait rien d'une vieille sorcière.

Quand elle eut étudié la paume de Berteaux, elle rendit ainsi son arrêt : « Vous serez heureux, riche, honoré, mais vous mourrez *général en chef* de mort violente, écrasé par un *char volant.* »

Un immense éclat de rire accueillit cet étrange pronostic. Maurice Berteaux, financier, général en chef, écrasé par un char volant! n'était-ce pas idiot?

Berteaux riait plus fort que les autres. Il devait se souvenir de la voyante, quand il manifestait ses craintes sur les accidents d'aéroplanes, ces chars volants, qui devaient écraser le ministre de la Guerre, véritable général en chef.

Nous avons écrit à l'*Evolution Sociale*, pour obtenir quelques précisions sur cette prophétie si extraordinaire. M. J. Fournier-Lefort, écrivain aussi pour sa propagande pacifiste, nous répondit par la lettre suivante, dont nous le remercions vivement, mais qui montre bien qu'il ne faut pas attacher à ce fait une importance exagérée.

Le souvenir que j'ai publié sur Berteaux m'est personnel et date de trente-sept à trente-huit années. Il est donc fort vague et n'a été réveillé que par la mort étrange de cet homme.

Berteaux n'avait pas dû l'oublier, mais il y a plus de vingt-cinq ans que je ne l'ai vu, et je crois qu'il n'a jamais parlé de l'extraordinaire prédiction qui lui a été faite.

Elle n'a été connue que de trois ou quatre personnes mortes sans doute. Je dois ajouter qu'elles n'y avaient attaché aucune importance. Moi-même, seul survivant, sans doute, je n'aurais jamais exhumé ce souvenir de mon inconscient sans la mort tragique de Berteaux.

Votre dévoué serviteur,
J. Fournier-Lefort.

Le médium "à trompette" Madame Wriedt (1)

Je vais rarement à Londres. J'y fus au mois de mai dernier, avant les fêtes du couronnement, en l'agréable et excellente société d'un ménage ami. Notre but, ou tout au moins notre prétexte, était d'obtenir une séance du médium Husk, que j'avais vu à Paris trente ans auparavant, et une autre du médium à apports Bailey, récemment débarqué d'Australie à Londres. Nous eûmes ces séances. Ces médiums sont connus; le dernier surtout a donné lieu à de multiples et vives controverses.

Je ne parlerai pas de ces deux séances, car elles ne font pas l'objet de cette communication.

Nous étions à Londres depuis deux jours lorsque nous apprîmes l'arrivée en cette ville d'une dame médium américaine, Mrs Wriedt, de Detroit, Etat de Michigan (U. S.).

Sa médiumnité, nous fut-il dit, consistait en l'audition, par les assistants, de voix pouvant, dans certains cas, donner lieu à des communications absolument personnelles à certains de ces assistants.

Sans avoir d'autres détails sur les conditions dans lesquelles se produisaient ces phénomènes, nous eûmes, naturellement, grande envie d'assister à une séance de ce médium.

Nos vœux furent exaucés grâce à la bonne obligeance d'une honorable demoiselle anglaise, très influente dans les milieux spirites de Londres, dont mes compagnons de voyage avaient fait connaissance lors d'un précédent voyage en Angleterre, et à Paris à l'ancien cercle Allan Kardec.

Par elle mes compagnons, et, à mon grand plaisir, moi par-dessus le marché, fûmes invités à une séance de ce médium qui devait avoir lieu deux jours après, le vendredi 26 mai, au siège du bureau Julia, dans le sud-ouest de Londres, à 7 heures du soir.

Le même jour, à 4 heures de l'après-midi, nous avions la séance de Husk, dans le sud-est de la capitale. Une heure un quart d'auto entre les deux rendez-vous. Ce ne fut pas une journée de paresseux, et, ce soir-là, nous dînâmes à onze heures.

Arrivés à l'heure dite, nous nous trouvâmes bientôt en présence du médium. C'est une dame qui me

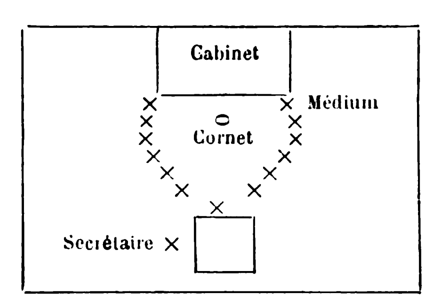
(1) Le *Light* publiait, au mois de mai dernier, un article du vice-amiral W. Usborne Moore, le spirite anglais bien connu, relatant toute une suite de séances qu'il avait eues avec un médium américain, Mrs. Wriedt. Cette dame étant arrivée à Londres quelques jours après, elle commença à donner des séances, sous le patronage de Sir W. T. Stead, au Bureau Julia. Nous avons alors prié un membre de la S. U. E. P., qui, se trouvant de passage dans la capitale britannique, avait assisté à une séance de Mrs. Wriedt, de bien vouloir en écrire le récit pour les lecteurs des *Annales*. C'est cet intéressant compte rendu que nous publions ici. — N. de la R.

parut de la seconde jeunesse, de manières simples, très calme.

Et la séance commença presqu'à l'heure exacte.

Elle eut lieu dans une grande pièce rectangulaire.

Sur un des petits côtés de cette pièce, au milieu et non pas en angle, un petit cabinet carré était formé par des tentures noires. La médium et les assistants, au nombre d'environ une douzaine, avec majorité de dames, formèrent un demi-cercle allongé dont les deux extrémités aboutissaient aux deux côtés du cabinet, le médium étant placé *à l'extérieur du cabinet*, à l'extrémité droite du cercle. Je dis du cercle, et non de la chaîne, car, à aucun moment, on ne nous demanda de former la chaîne, contrairement à ce que j'ai l'habitude de voir à presque toutes les séances auxquelles j'ai assisté. Et j'en ai vu pas mal depuis trente et un ans.



En dehors du cercle et derrière, assis à une table, presque contre mon dos, le secrétaire du Bureau Julia, habitué à sténographier dans l'obscurité. Car la séance a lieu dans l'obscurité complète.

Avant l'extinction de la lumière, on pose par terre, à l'intérieur du cercle, un cornet ou porte-voix en aluminium, hors la portée du médium. Il est dressé sur son pavillon. Déployé, car il se replie comme une lunette, ce porte-voix peut avoir une hauteur de soixante centimètres environ.

Préalablement visité par l'assistance et par moi je suis frappé par cette particularité que le côté embouchure, très rudimentaire, porte une ouverture insignifiante. A cet égard, ce n'est nullement un porte-voix, et je défie qui que ce soit, en se servant de cet embryon d'embouchure, d'obtenir les voix parfois formidables, les éclats de rire stridents que nous allons entendre.

Ces voix, ces rires, parfois ces plaintes, donnent l'impression absolue d'être formés dans l'intérieur du cornet.

Mais alors, dira-t-on, pourquoi même cette petite ouverture, du côté de l'embouchure, si elle ne peut servir à rien ? Je ne trouve rien à répondre à cette question.

Ainsi, la médium est la première personne du cercle à droite, contre le cabinet. Elle a, comme voisin de gauche, un honorable gentleman âgé, connu des autres assistants, avec lequel elle va s'entretenir tout le temps de la séance. J'ai entendu parfois simultanément, la voix du médium, venant de sa place, et la voix dans le cornet, tout près de moi.

Pour qui assiste à cette séance, ce contrôle donne l'impression la plus nette qu'il est matériellement impossible d'admettre que le médium puisse, ne serait-ce qu'un court instant, quitter sa place.

A aucun moment de la séance elle n'est en transe, et cependant, sans sa présence, rien.

De temps en temps, bien moins cependant qu'avec d'autres médiums, on sollicite nos chantonnements. C'est un inévitable usage, auquel il faut bien se soumettre. On en donne, en théorie, de bien belles explications. Nous obtempérons, tantôt en anglais, tantôt en français. Entre les manifestations, on cause, entre voisins, à peu près comme on veut.

Nous avons anticipé sur la description de la séance, pour en donner les traits généraux, et nous la reprenons au moment de l'extinction de la lumière.

Quelques instants à peine après cette extinction, une luminosité peu intense, oblongue, à contours peu définis, apparaît sur la tenture de la face antérieure du cabinet. Elle dure à peine une minute et ce sera le seul phénomène visible de la séance.

Mais alors, pourra-t-on encore dire, à quoi sert le cabinet puisqu'il ne s'y produit rien, qu'il n'en sort rien, et que la médium n'y entre à aucun moment? à la concentration de fluides, répond-on toujours en pareil cas. De plus, à une question spéciale sur ce point après la séance, il me fut répondu que, dans certaines séances de ce médium, moins poussées sous le rapport des voix, il se produit certains phénomènes de matérialisation. Très bien.

Viennent alors les fameuses voix. On ne peut voir, bien entendu, le cornet se soulever et se promener dans l'obscurité, mais il est facile de percevoir qu'il se déplace autour du cercle et que le pavillon se tourne vers la personne à laquelle la voix s'adresse.

Cette voix est souvent une voix que nous appellerons chutée, mais nous entendîmes aussi des voix formidables, des rires énormes, de fortes plaintes, tout cela paraissant, comme je le dis plus haut, se former dans l'intérieur même du cornet.

La plus grande partie de ces communications eut lieu, naturellement, en anglais, mais mes compagnons français et moi eûmes des communications en français. Je dois dire que ce français n'était pas exempt d'accent anglais.

Notons, en passant, qu'il m'avait été affirmé que la médium ne parlait pas un mot de français. Je n'ai pas la preuve du contraire.

Les théoriciens du spiritisme donnent de cela des explications qui peuvent paraître plausibles. Moi, je n'explique rien, j'enregistre.

Quant à la nature des communications qui me furent faites, c'est une question plus scabreuse. Restons sur le terrain de la matérialité des phénomènes et laissons ici de côté les questions d'attribution, d'identité, etc., non pas qu'elles ne présentent un intérêt considérable, mais parce qu'elles sortent du cadre de cette description.

Il semble bien y avoir là une force venant du médium, ou en présence du médium, et qui n'est pas lui. C'est tout ce qu'on peut dire.

Quelques réflexions complémentaires peuvent trouver place ici.

L'explication par la ventriloquie est-elle possible? Absolument pas. Je connais bien les effets de la ventriloquie et il n'en peut être question ici. C'est là, évidemment, une affirmation toute gratuite de ma part, et je ne puis apporter à l'appui aucune preuve péremptoire.

Il faut bien admettre cependant qu'en pareille matière, l'impression d'un assistant averti, comme j'ai la prétention de l'être, peut bien être opposée à l'opinion d'une personne discutant là-dessus sans avoir assisté aux phénomènes.

Mais, pourra-t-on me dire avant tout, dans tout cela, où est le contrôle? Connaissiez-vous bien le local, où vous étiez? l'avez-vous bien visité avant la séance? Connaissiez-vous bien et personnellement tous les assistants? Etes-vous sûr que personne n'a pu s'introduire de l'extérieur dans l'intérieur du cercle pendant la séance obscure?

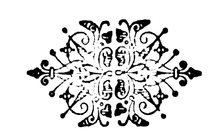
C'est une affaire bien entendue, pas de contrôle effectif. Certes non, je ne connaissais pas le local, j'y mettais les pieds pour la première fois; invité à titre gracieux, je n'ai pas demandé à le visiter spécialement avant la séance. Je ne connaissais pas personnellement tous les assistants.

Si on admet l'explication par une fraude aussi grossière, évidemment, tout tombe, quoique, cependant, nombre d'observations de détail resteraient encore inexpliquées.

Songeons néanmoins que ces phénomènes ne sont pas inédits, que nous étions au siège du bureau Julia, au milieu d'honorables personnes se connaissant entre elles et cherchant toutes de bonne foi à se rendre compte de ces manifestations.

Notons aussi qu'une fraude qui paraît aussi simple ne le serait peut-être pas autant qu'elle en a l'air, et qu'elle présenterait des difficultés pratiques d'exécution que nous ne pourrions discuter ici sans allonger démesurément ce simple récit.

NORDACH.



Soc. an. des Imp. WELLHOFF et ROCHE, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. ANCEAU, dir. *Le Gérant* : MOUTY.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

21me Année — 1er et 16 Août 1911 — Nos 15 et 16

L'Expérience de la Cage du Médium Lucia Sordi

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié l'article que nous avons publié dans notre premier numéro de l'année courante, sur le nouveau médium de Rome, Lucia Sordi. Nous y résumions les comptes rendus assez favorables au médium qui avaient paru dans *Luce e Ombra* de Milan et dans le *Giornale d'Italia*, de Rome; nous touchions également aux articles très défavorables parus dans le *Messaggero* de Rome et dans la *Filosofia della Scienza* de Palerme, et nous concluions en disant :

« Maintenant, l'authenticité de ces phénomènes « est-elle bien prouvée?

« La prudence nous conseille de repousser tout « jugement dans un sens ou dans l'autre, mais la lo« gique nous engage à suivre ces expériences avec « confiance et avec le plus vif intérêt. »

Dans la livraison suivante, nous annoncions (page 64) que M. Marzorati, directeur de *Luce e Ombra*, au nom de la Société d'Etudes Psychiques de Milan, afin d'éviter des polémiques inutiles et dangereuses, avait confié le médium, Mme Lucia Sordi, à une Commission locale compétente, chargée de l'étudier et de faire un rapport au moment opportun — en tout cas, pas avant un an. Cette Commission, afin de procéder sérieusement à son travail, désirait, pour le moment, garder l'incognito.

Il y a trois mois, nous reçûmes du baron Dr A. von Schrenck-Notzing, l'éminent criminologue de Munich, membre de notre Comité de Rédaction, l'article qu'on va lire plus loin. M. Marzorati, à qui il fut communiqué par l'auteur même, intervint alors, priant ce dernier de suspendre cette publication, qu'il trouvait prématurée. Le Dr Schrenck-Notzing finit par y consentir, mais le Directeur des *Psychische Studien*, à qui l'article avait été communiqué à ce moment, l'ayant publié, il ne nous reste qu'à en faire autant, ainsi qu'a fait d'ailleurs *Luce e Ombra*. M. Marzorati se plaint toutefois de cette publication, en disant : « J'ignore si la Commission Scientifique voudra continuer ses études après ce potin, et si Mme Sordi se sentira le courage de se prêter encore à nos expériences; ce ne serait pas le premier sujet perdu pour les recherches. »

Voici maintenant l'article de M. le Dr von Schrenck-Notzing.

La recherche scientifique des faits médiumniques est aussi un devoir important du psychologue et du physicien, si ces faits se rapportent à des règles connues; c'est-à-dire, qu'ils peuvent être expliqués avec l'appui de la science moderne.

Si pourtant cette dernière est insuffisante, le savant a le devoir d'examiner avec tout le soin et toute la rigueur possible, les phénomènes en question. C'est ce qui nécessite la présence de certaines personnes (médiums), qui, par une disposition psychique correspondante, sont à même de les produire.

Tout savant qui dirige ses études dans ce champ saluera donc avec joie chaque nouvelle fondée au sujet de la découverte d'un nouveau médium, d'autant plus que les multiples expériences exécutées durant tant d'années sur Eusapia Palladino ne laissent plus subsister aucun doute sérieux sur la réalité de ces phénomènes (*nova facta* pour la science).

On comprendra ainsi l'intérêt avec lequel furent accueillies les nouvelles de la découverte du médium romain Lucia Sordi, publiées d'abord par la Revue *Luce e Ombra*, puis par les *Annales des Sciences Psychiques*, et rapportées dans la suite par les revues allemandes et anglaises.

Les photographies instantanées unies aux publications italiennes et françaises des procès-verbaux surprennent et persuadent. La première photographie montre la tête ressortant d'une cage de bois, de sorte que le cou reste enfermé entre deux solides barreaux de 10 centimètres éloignés l'un de l'autre, tandis que le corps du médium demeure enfermé dans la cage. A l'une des dernières séances, l'esprit-contrôle Remigio s'était même refusé à libérer la tête de Lucia Sordi de l'étreinte des barreaux, de sorte que les assistants, n'étant pas en degré de faire rentrer la tête autrement, se virent obligés d'en scier un.

Le second fait important qui sépare le répertoire médiumnique de l'Italienne de celui des autres mé-



diums, est sa sortie complète de la cage où elle fut enfermée. Ainsi la seconde photographie instantanée nous montre le médium assis devant la cage, au lieu d'y être enfermé. Les autres photographies regardent des expériences de liens qui furent exécutées dans leurs combinations les plus variées par des prestidigitateurs et des médiums et qui ne peuvent présenter aucun intérêt spécial. On remarquera en outre que Lucia Sordi se trouve engagée par un contrat qui la met à la disposition d'une commission composée de savants et de médecins et que par conséquent, durant ce temps, elle ne pourra s'éloigner de Rome.

Pour la voir, il faut donc entreprendre un voyage et aller en Italie, comme le fit en avril 1911 l'auteur de cet article.

Le groupe de personnes — en général savants et employés — qui participèrent aux expériences avec Lucia Sordi, accéda gracieusement à ma demande et organisa pour moi deux séances les 14 et 17 avril 1911. Toute compensation fut résolument refusée et bien que je n'assistasse aux séances qu'en qualité d'invité, toute liberté de recherches conditionnée aux méthodes de ce cercle me fut toutefois accordée. L'examen du corps du médium se borna aux vêtements de dessus et fut insuffisant, puisqu'il aurait pu cacher sous ses vêtements n'importe quel objet et le porter aussi dans le cabinet.

Cette remarque est nécessaire, parce qu'on vit apparaître dans les séances, à proximité du médium, des taches lumineuses, des points et des formes de mains (sans odeur perceptible de phosphore), mais tout ce groupe de phénomènes ne peut rentrer dans le groupe des apparitions pour lesquelles la discussion au sujet de leur authenticité peut être admise. Ces apparitions puériles seraient facilement expliquées en admettant que le médium portait sur lui des gants imprégnés de substances lumineuses, ou se frottait les mains avec des couleurs phosphorescentes, sans avoir besoin de recourir à l'esprit de *Remigio* pour en avoir l'explication.

La description minutieuse de la localité où se déroulèrent les deux séances auxquelles je pus assister, n'est pas nécessaire, puisqu'elle se trouve dans les relations déjà publiées. La seule chose qui nous intéresse est la construction de la cage où Lucia Sordi fut enfermée. Dans un angle de la chambre des séances, dont les parois et le parquet sont en pierre, avaient été assurées aux parois, par des barres de fer et des clous, deux planches de bois soutenant un toit de bois également composé de planches assez grosses et d'une largeur de 14 centimètres environ fixées par des clous dans tous les sens.

A travers l'ouverture, on pouvait étendre un bras; il était impossible de fuir de la cage par le couvercle, puisque celui-ci était posé immédiatement sous le toit de bois de la chambre des séances. En outre, il était tellement assuré aux lattes antérieures, qu'il aurait été impossible de le déclouer d'en dedans. Néanmoins, j'appliquai encore, par surcroît de précaution, plusieurs longues bandes de papier sur le toit, je les cachetai sur les planches de bois et aux parois par les deux bouts, en me servant pour ce travail de mon propre cachet à blason. Toute possibilité d'évasion était donc exclue par le haut. Les barreaux antérieurs de la cage, au nombre de 11, longs de 1 m. 70, larges de 11 centimètres et de l'épaisseur de 1 cm. 1/2 étaient disposés en sens vertical et horizontal. L'espace entre ces barreaux était de 9 centimètres.

Le barreau qui avait été scié à la dernière séance fut réparé par un morceau de bois cloué, et j'entourai moi-même le point de jonction d'un papier cacheté sur le bois.

Les traverses de bois du couvercle et des barreaux furent liées avec du fil de fer dont je cachetai les extrémités à leur tour sur les barreaux de bois. La porte fut assurée en haut à la paroi au moyen de loquets enfermés ensuite dans des sacs de toile et cachetés. La partie inférieure fut également fixée avec du fil de fer et des cachets de plomb. Comme il fallait aussi une jonction horizontale des planches de bois, je tendis parallèlement au sol un fil à la distance de 27 centimètres sous la traverse supérieure et de 20 centimètres sur celle inférieure, qui entoura d'un tour chaque barre, et aussi bien devant que derrière, chaque barreau, pour être fixé ensuite aux deux bouts à la paroi.

Selon moi, si l'on avait tiré les barreaux, les cachets se seraient défaits.

J'observerai que dès le premier examen de la cage, je m'aperçus que les barreaux, de simple bois de sapin et arrondis aux angles, étaient plutôt flexibles, si bien qu'en tirant l'un d'eux et en poussant son voisin dans le sens contraire, je parvins à porter la dimension de l'ouverture de 9 centimètres à 14 et 15.

Avant la séance, Mme Sordi retira son corset, revêtit un vêtement d'étoffe noire; puis elle disparut durant quelques instants dans le water-closet situé au bout du corridor qui conduit à la chambre des séances.

Enfin, après l'arrangement définitif de la cage qui devait renfermer le médium, on tire les rideaux et l'on fit l'obscurité complète.

Un profond et bruyant ronflement nous annonce le commencement d'un état de somnolence qui donne lieu à un état de somnambulisme actif avec intervention de la personnification de *Remigio*. Cet état psychique créé par l'activité somnambulique de son esprit, révèle un caractère masculin, une voix profonde et grossière, bredouillante, a le sens humoristique, se sert de termes violents et grossiers.

Lorsque cet esprit-contrôle eut produit les phénomènes lumineux décrits tout à l'heure, on l'invita à



faire sortir le médium en partie ou entièrement à travers les barreaux.

En honnête bouffon et en prudent expérimentateur, Remigio déclara immédiatement qu'il ne pouvait garantir l'intégrité des fils cachetés sur les barreaux de bois, mais qu'il aurait cependant tenté l'épreuve. Après dix minutes, on demanda la lumière rouge. Je m'approchai de la cage et trouvai Lucia Sordi exactement telle que la montre la photographie reproduite, penchée en avant avec la tête hors de la cage, à travers le troisième et le quatrième barreaux qui serraient son cou. Tout cela était surprenant.

Le fil cacheté qui se trouvait au-dessus de la tête était intact, alors que le cachet extérieur posé au bas de la partie extérieure du troisième barreau, était brisé. Toutefois Mme Sordi pouvait avoir brisé auparavant ce cachet dans un mouvement de son pied gauche exécuté par mégarde. Les fils étaient intacts et non tirés.

Lorsqu'on eut fait de nouveau l'obscurité, nous entendîmes Remigio marmotter de sa voix dans le cabinet, signe que la tête était déjà retirée.

Quand Remigio fut ensuite prié de libérer son médium de la cage, il se déclara disposé à tenter l'épreuve si l'on voulait couper la jointure de fil entre les troisième et quatrième barreaux.

Pour ne pas empêcher la possibilité de cette expérience, je coupai en haut et en bas le lien entre les troisième et quatrième barreaux.

Obscurité. Continuation de la séance. Conversation à voix haute et chant qui empêchaient de suivre de l'oreille ce qui se produisait dans le cabinet.

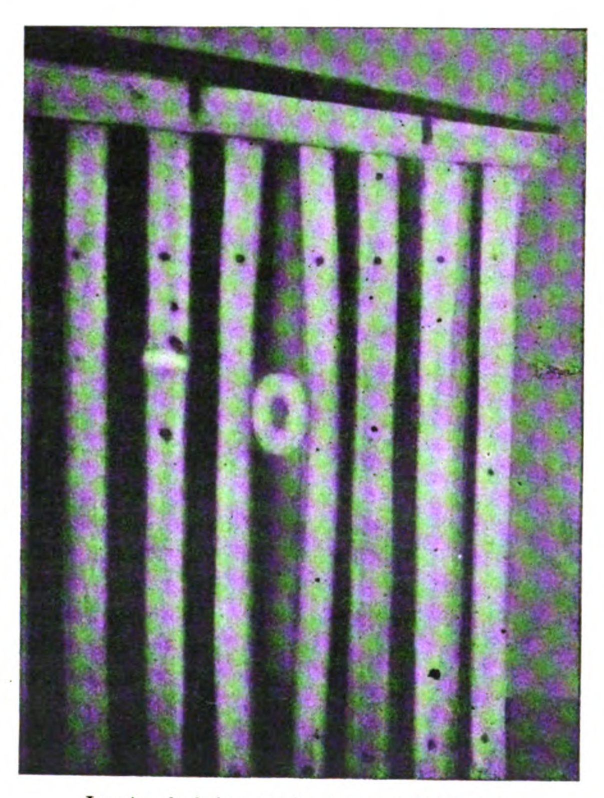
Après avoir passé un autre quart d'heure, on vit apparaître des points lumineux et des mains auprès de nous; c'était un signe pour moi que le médium était déjà hors de sa cage et commençait ici, en qualité de Remigio, à faire toutes sortes de plaisanteries dans son rôle de somnambule.

Tous les assistants (10 personnes) se sentirent l'un après l'autre touchés par Remigio; à l'un, la main supposée des esprits passa les doigts dans les cheveux; à l'autre, elle tira la jaquette; elle retira le lorgnon d'un professeur et le posa sur mon nez. Quand je me sentis toucher et que la main des esprits m'approchait, je dégageai l'une de mes mains et saisis la main calleuse du médium (qui est, dans sa vie privée, femme d'un chef cuisinier). Il retira rapidement sa main et se plaignit de ce que la chaîne était rompue.

Après que Remigio fût remercié par tous les assistants pour ses manifestations, le médium demanda la fin de la séance et la lumière. Lorsque l'endroit fut éclairé, nous trouvâmes la Sordi assise sur une chaise devant la cage, exactement telle que la représente la troisième photographie de M. Senigaglia.

On la tira de son sommeil ; elle ne portait au cou nulle trace de pression, aux mains aucune de matières lumineuses. On ne pouvait, même dans sa coiffure et dans ses vêtements, rien trouver d'irrégulier. Le phénomène de dématérialisation avait donc réussi. Tous les cachets et les liens apposés à la cage étaient intacts. Mon objection qu'elle aurait pu faire passer son corps entre les barreaux 3 et 4 fut repoussée comme insoutenable.

Il ne restait donc qu'à se convaincre matériellement. Le jour suivant, je fis faire un œuf en bois de la grandeur d'une tête humaine, qui avait exactement le diamètre bipariétal de la tête de la Sordi, c'est-à-dire de 14 centimètres. Avec ce modèle de la tête du médium, je me rendis au lieu de la séance devant la cage et tentai de faire passer le morceau de bois entre le troisième et le quatrième barreau, de façon à ce que l'un d'eux fût poussé derrière l'autre.



La tête de bois entre les barreaux de la cage.

Sans trop d'efforts, je réussis à faire passer la tête de bois dans la cage, et à l'extraire : les barreaux flexibles cédaient et auraient certainement cédé encore de quelques centimètres devant de plus grands efforts. Je réussis à faire passer la tête sans détériorer le moins du monde les cachets aussi entre deux autres barreaux où le fil de jointure n'avait pas été rompu. Avec cette preuve matérielle, l'expérience de la tête de Lucia Sordi était dépouillée de son caractère apparemment merveilleux et simplement expliquée. Nulle personne raisonnable ne croira après cela

à une force médiumnique, et on pourra facilement s'expliquer le passage d'une tête entre les barreaux de la cage. Rien, en somme, ne peut être opposé, et même tout démontre que le corps même de Lucia Sordi a pu passer entre le troisième et le quatrième barreau.

Le lien de fil qui avait été coupé n'empêchait plus l'écartement de l'intervalle entre les deux flexibles baguettes de sapin.

Si cet intervalle fut écarté au moyen de la tête de bois de 9 à 14 centimètres, et si je pus l'écarter avec mes mains jusqu'à 15 centimètres, on voit la possibilité presque sûre de pouvoir éloigner les barreaux de 18 ou même 20 centimètres, en y appuyant les épaules et en faisant passer la cage thoracique.

Les mesures que je pris dans ce but au compas à différentes personnes prouvent que le thorax humain, au moment de l'expiration (sans pression interne spéciale), peut être réduit à volonté dans les proportions de 16 à 18 centimètres. Il n'y a aucun doute que les barreaux de bois avec une pression plus forte, puissent s'écarter jusqu'à ces dimensions. Il y a en outre la possibilité de restreindre le thorax à un diamètre encore inférieur à 15 centimètres, vu l'élasticité des jointures du corps humain et l'absence de résistances dures dans le corps, et cela surtout si l'on exerce extérieurement une pression contre une forte barre de bois.

Il n'y a donc pour le médium aucune difficulté physique et non plus impossibilité de profiter de l'ouverture entre les barreaux susceptibles d'écartement au moyen de la pression du corps. D'abord, les barreaux sont écartés, puis, lorsque la tête est passée et que le coû se trouve à peine dans l'ouverture, le corps est tourné de façon qu'une épaule, comme aussi la partie la plus étroite du thorax, peuvent passer dans l'ouverture. Une forte pression des os robustes de l'épaule exerce une plus grande force sur les barreaux flexibles que l'écartement produit avec les mains. Par conséquent les barreaux cèdent encore plus et en même temps resserrent le thorax le plus possible.

Lorsque le thorax a pu passer, le reste est chose facile, puisque les parties molles du bas-ventre et la position du bassin ne présentent pas d'autres difficultés pour le passage. Indubitablement, cette manière de résoudre un travail spirite fait supposer chez une femme de 41 ans une exceptionnelle habileté de gymnaste.

Ceci est cependant expliqué par l'expérience, que l'état somnambulique comporte un arrêt des difficultés de l'état de veille, rendant l'individu capable des plus grands efforts musculaires et mentaux. Il suffira de se rappeler comme exemple les faits rendus encore plus graves par le serment des témoins du procès intenté contre le médium spirite Bergmann (voir procès *der Bombastus-Werke*, traité par moi *Arch. f. Kriminalanthrop. Bd.* 40). Ce médium, nonobstant une faible constitution, put dans son état somnambulique, au cours d'un souper d'une fête spirite, tenir en main durant 45 minutes un lourd bocal contenant quatre ou cinq bouteilles de vin.

Lorsqu'on est en proie à la préoccupation spirite, on trouve étrange certains faits comme ceux de la Sordi et de Bergmann, et on les attribue à un esprit contrôle, dans notre cas ce brave Remigio.

Même en supposant donc que Lucia Sordi, dans son état de veille, soit incapable d'exécuter des choses semblables, cela ne prouve rien contre mon idée. Il ne faut pas accroître sans nécessité les principes explicatifs; par conséquent tout penseur logique sera plutôt disposé à accepter comme possible et très probable l'explication matérielle fournie par moi au sujet de l'expérience de la Sordi, qu'à recourir à des forces inconnues dont l'existence devait d'abord être prouvée.

Mais en admettant même que Lucia Sordi eût disparu de la cage d'une manière mystérieuse et inexplicable pour nous, peut-être par la réduction de son corps, c'est-à-dire avec dématérialisation et rématérialisation — en d'autres mots, qu'il s'agisse ici d'un véritable phénomène physique du médium — alors la méthode mise en œuvre par les expérimentateurs était certainement complètement insuffisante à le prouver.

Au lieu de barreaux flexibles de sapin, ils auraient dû prendre des barres de fer ou bien des bâtons inflexibles à la distance de deux à trois centimètres.

La seconde séance avec Lucia Sordi eut lieu le 17 avril et se déroula d'une façon aussi peu satisfaisante que celle du 14. Il est inutile de discuter particulièrement toutes les précautions prises dans cette séance, puisqu'un seul des phénomènes peut se prêter à une discussion, tandis que tout le reste peut être réduit aux manifestations connues d'un somnambulisme actif avec incohérence dramatique.

Les photographies de cette expérience se trouvent dans *Luce e Ombra* (Année X, octobre-novembre 1910) et dans les *Annales des Sciences Psychiques* (1-16 janvier 1911) et regardent l'expérience dite de la bague.

Avant la séance du 17, on fit ganter à Mme Sordi deux gants de peau gris sombre, que je cousis aux manches de façon à rendre impossible de les retirer. Au quatrième doigt de chaque main. Mme Sordi passa une bague; celle-ci était attachée devant et derrière au moyen d'un très long fil noué au poignet. Ces points de jonction sur le dos et sur la paume de la main furent assurés avec du plomb, et je cachetai en outre les bouts du fil sur le gant.

Au cours des attouchements faits dans l'obscurité par la somnambule agissant *sub forma* de *Remigio*,



je constatai avec certitude, en dégageant une main du cercle, que la bague manquait de la main gauche revêtue du gant, bien que le lien du poignet fut resté intact.

Après la clôture de la séance, tout était encore parfaitement en ordre, les cachets intacts et les deux bagues aux doigts. Cependant, sur le dos de la main droite, le lien était relâché; à gauche il était court, intact, et mesurait 5 cent. 1/2 du cachet de plomb jusqu'à la bague. A droite le morceau de fil avait été allongé de 10 cent. 1/2. J'essayai avec force de pousser la bague au delà de la seconde jointure du doigt de la Sordi, pour libérer le doigt et la main du ligament. J'arrivai aussi à pousser la bague jusqu'à la jointure. Mais le médium s'y refusa, et l'on dut ainsi cesser la continuation de l'expérience malgré qu'il eût suffi de tirer encore le fil d'un centimètre au plus pour ôter la bague.

Pour moi, et aussi pour tout lecteur sans préjugé, il n'y a aucun doute qu'en allongeant fortement le fil, plutôt épais, en faisant se relâcher le lien situé au poignet, Lucia Sordi a pu facilement retirer sa bague pour se la remettre à la fin de la séance. Ce ne serait pas la peine de perdre beaucoup de mots sur ce stratagème assez simple, si l'on n'avait annoncé aussi cette expérience au monde comme une preuve des qualités médiumniques de Mme Sordi, et illustré le fait par des photographies.

Lorsqu'on lit les nouvelles écrites de façon à convaincre, et traduites en français, anglais, et allemand, on se forme une idée fausse de l'importance de ces phénomènes qui ne répondent pas aux exigences de la méthode scientifique et de la critique suggestive.

Naturellement, je suis bien loin de vouloir juger, en partant du caractère négatif de ces expériences, des autres qualités de Mme Sordi, ou bien de vouloir lui nier, pour cela, toute faculté médiumnique. J'espère même que les observateurs pourront, après de longues et scrupuleuses études, et renonçant à de surprenants coups de théâtre, fournir des preuves plus complètes que celles données jusqu'à présent, et former de Mme Lucia Sordi un médium utile à des observations scientifiques.

Pour atteindre ce but, il est nécessaire pourtant d'exclure toute possibilité de mise en scène mécanique quelconque de phénomènes; il est nécessaire de poursuivre une étude continuée et répétée des mêmes faits avec des conditions différentes, comme aussi de renoncer bénévolement à publier dans la presse quotidienne et dans celle spéciale qui s'occupe de ces phénomènes, des nouvelles encore prématurées et insuffisantes, dans le but peut-être d'impressionner les lecteurs.

Car, au moyen de ces nouvelles, on ne porte pas seulement de graves dommages au médium, mais aussi on retient par ce système, loin de cette nouvelle branche de la science, de sérieux observateurs de ces études, s'apercevant qu'ils peuvent mieux employer leur temps qu'à la découverte de trucs d'hystériques et de prestidigitateurs.

Comme je l'ai dit déjà dans l'ouvrage paru en 1898 : « De la méthode dans les observations médiumniques », les règles suivantes sont nécessaires à l'examen des phénomènes métapsychiques : *Sévère critique de soi-même, désignation sans égards des médiums fraudeurs, honnêteté absolue, précision et objectivité dans l'observation de faits réels, circonspection et modération dans l'élaboration philosophique et théorique de ce domaine, et d'autre part lutte à fond contre le préjugé et le dilettantisme trop débordant.*

DOCT. BARON DE SCHRENCK-NOTZING.

Luce e Ombra fait suivre cet article de quelques commentaires de M. GINO SENIGAGLIA, qui fut le Rapporteur du groupe d'étude, dont nous avons publié en partie les expériences dans notre livraison de janvier.

M. Senigaglia pense que les affirmations de M. Schrenck-Notzing ne constituent encore, pour le moment, qu'une simple opinion. Il pense qu'un corps humain ne passe pas nécessairement dans un espace où a pu passer une boule de bois, ayant les proportions d'une tête. La flexibilité des lattes est, d'ailleurs survenue surtout par suite des efforts répétés que les expérimentateurs ont faits pour essayer s'il était possible de passer à travers elles.

Il ne partage pas l'idée du savant bavarois, selon lequel il importe de diminuer immédiatement de beaucoup les interstices des barreaux de la cage; il croit au contraire qu'on ne doit augmenter que graduellement les difficultés, jusqu'à fixer le point où le normal peut éventuellement céder la place au surnormal.

Il regrette enfin que la deuxième séance à laquelle assista M. von Schrenck-Notzing ait été l'une des plus malheureuses, le médium étant très mal disposé, mais il se plaint de ce que M. v. Schrenck, par son attitude, ait augmenté ce malaise.

Il est à remarquer que le même numéro de *Luce e Ombra* contient un article de M. H. CARRERAS, qui parle de quelques séances avec Lucia Sordi, déjà d'une date un peu ancienne (mars 1910). Il reconnaît que les séances qui eurent lieu chez M. Cesana, ancien directeur et propriétaire du *Messagero*, eurent un résultat qui fut loin d'être satisfaisant. Il cite même des faits qui se sont produits dans les séances organisées par *Luce e Ombra*, de nature à faire penser que la fraude se mêle parfois aux phénomènes réels, aussi avec Mme Sordi, dont la médiummité ne fait toutefois aucun doute pour lui.

En somme, il s'agit là d'une polémique qui malheureusement a froissé un certain nombre de per-

sonnes, mais qui n'a été provoquée que par le désir commun de voir jaillir la vérité de ces expériences, au sujet desquelles, comme nous le disions dès le mois de janvier, il n'est pas encore possible de se prononcer d'une façon définitive. Les remarques que M. von Schrenck-Notzing a faites sont conçues, en somme, d'une manière modérée, et les rédacteurs de *Luce e Ombra* leur ont peut-être attribué un caractère que leur auteur n'avait pas l'intention de leur donner.

Il est à espérer que cet incident, loin de faire interrompre les travaux de la Commission scientifique, dont font partie divers professeurs de l'Université de Rome, parviendra à les activer, et à rendre plus sévère le contrôle qui s'impose dans ces sortes de phénomènes.

JULIEN OCHOROWICZ

Nouvelle étude expérimentale SUR LA NATURE DES RAYONS RIGIDES et du courant médiumnique

(*Suite.* — Voir les numéros de Juin et Juillet)

VIII

Une nouvelle méthode d'enregistrement qui rend visible la direction du courant.

L'étude des rayons rigides présente, entre autres, cette grande difficulté, que leur production est toujours de courte durée. Il fallait donc chercher les moyens pour révéler et conserver les traces de leur passage.

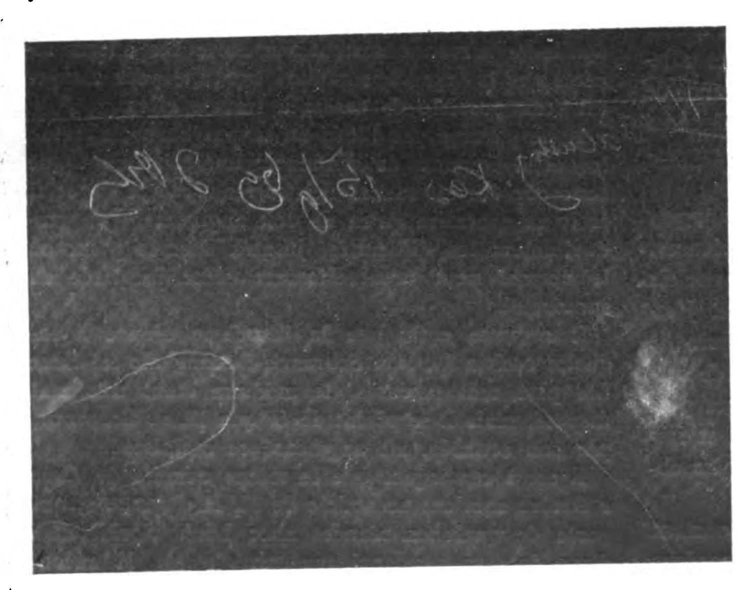


Fig. 1.

Jusqu'à ce moment je me suis servi à cet effet de deux méthodes différentes :

1° Des impressions radiographiques ;

2° Des empreintes sur du papier enfumé.

Les premières sont très instructives et très distinctes sur les originaux négatifs, mais les couleurs qui dans mes expériences accompagnaient toujours leurs productions, rendaient les plaques presque opaques, ou du moins insuffisamment transparentes pour le tirage. Et puis, il était facile de se rendre compte qu'il ne s'agissait pas là de vrais rayons rigides. Les rayons rigides proprement dits ont une action mécanique mais non chimique. De plus, le moindre écran arrête leur propagation, et cependant plusieurs radiographies du fil fluidique ont été obtenues au travers d'un châssis en tôle de fer! La figure 1 en donne un spécimen, plus distinct que les autres, et qui tout de même ne laissera pas voir grand'chose en reproduction. Malgré les détails excessivement intéressants de ces radiographies, révélés surtout par un agrandissement convenable (voir les numéros 15 et 16 de l'année 1910), il était donc évident que ce n'était pas le fil fluidique lui-même qui s'imprimait ainsi, fil assez solide et assez raide pour soulever de menus objets, mais privé de l'action actinique et du pouvoir pénétrant; que c'était plutôt une copie, une sorte de transposition, produite par d'autres rayons qui l'accompagnaient et dont la production demandait toujours un effort beaucoup plus grand. On voit du reste sur le cliché n° 1 que la ligne du fil est absolument indépendante de la position des doigts sur le châssis, position marquée, après coup, sur la plaque.

L'image du fil se forma plus haut à plusieurs centimètres de distance. Il y avait donc de fortes présomptions contre la légitimité de ces transpositions fluidiques, et quoique les doutes formulés à ce sujet se soient montrés excessifs (car les analogies sont

complètes entre les radiographies et les empreintes directes) j'ai cherché néanmoins à trouver une méthode, exempte du soupçon, d'une « photographie de pensée ». D'ailleurs, les radiographies, il fallait les abandonner, puisqu'à l'époque où se firent les expériences racontées dans cette étude, mon médium était absolument incapable de les produire : il n'influençait plus les plaques.

Quant aux empreintes sur du noir de fumée, c'étaient certainement des traces *directes* du passage des rayons rigides; mais elles présentaient de leur côté d'autres défauts. On pouvait les fixer (chose impossible pour les empreintes sur la poudre de lycopode) mais les images ainsi obtenues restaient flou, ou du moins trop peu distinctes pour une reproduction en photogravure. La figure 2 est encore la meilleure de celles que je possède; elle représente les trois impressions consécutives obtenues dans le champ magnétique, dont il était question au chapitre IV. Les taches larges marquent la position des doigts. Avec de la poudre de lycopode on obtenait des images autrement fines et qui, surtout sous une loupe, donnaient des détails extrêmement subtils, grâce à la grande mobilité des particules. Malheureusement la même cause les faisait disparaître spontanément au bout d'un temps très court.

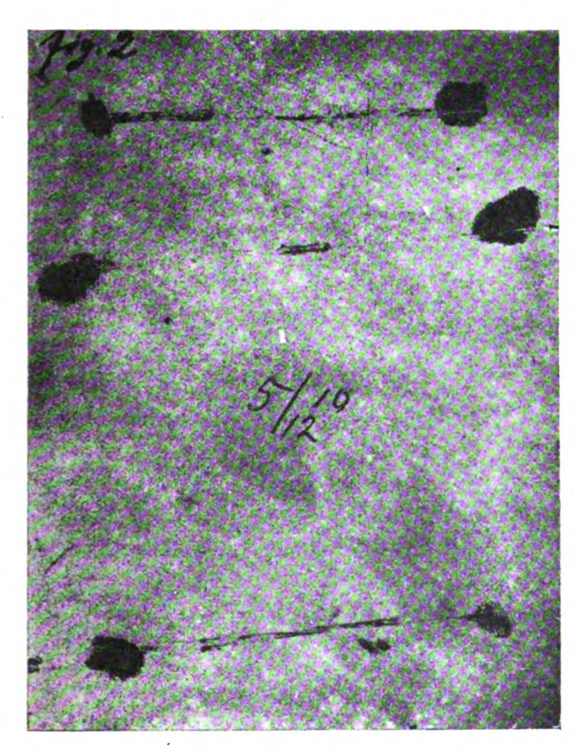


Fig. 2.

Et puis, tous ces moyens d'impressions (y compris les radiographies) étaient également insuffisants au point de vue de certains problèmes : ils ne pouvaient pas, par exemple, nous enseigner au sujet des courants *sortants* et *entrants*.

En présence de ces défauts je fis l'essai avec des solutions colorées. Et d'abord avec des liquides qui ne se coloraient qu'après le contact mutuel, effectué par le passage des rayons.

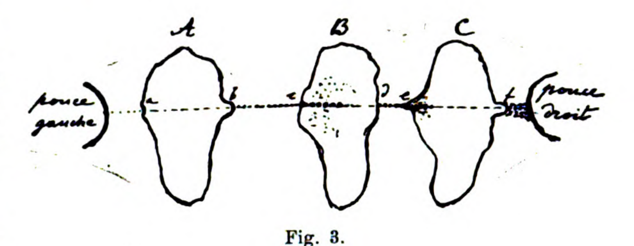


Fig. 3.

On se rappelle l'expérience « chimique », répétée devant la Commission du Musée. La disposition d'alors ne répondait pas à mes buts; mais en la modifiant un peu j'obtins des résultats assez marqués.

Trois gouttes de trois solutions différentes ont été placées l'une à côté de l'autre et à petite distance, sur un carton blanc bien uni. Celle du chlorure de fer au milieu et celles du cyanure jaune et du rodanure d'amonium de côté.

Si dans ces conditions, on venait à tracer une ligne à l'aide d'une aiguille, de droite à gauche, cette ligne se colorait en rouge, elle se colorait en bleu si on traçait de gauche à droite. De cette manière la distinction du courant sortant et entrant devenait facile.

L'expérience réussit. Sur l'image ainsi obtenue on reconnaît facilement que le rayon qui passe par la goutte du rodanure pour atteindre le pouce droit était bien (par rapport à ce dernier) le rayon *entrant*, puisqu'il traça une ligne rouge aux environs de ce pouce qui ne touchait pas la goutte. Et on voit en même temps qu'il était beaucoup plus fort que le rayon droit, car celui-ci ne donna aucune ligne perceptible, ni dans la goutte du milieu ni dans celle de gauche.

On peut suivre très bien la route et les effets produits par le passage du rayon gauche.

Invisible à sa sortie du pouce (sur le dessin exagéré de la figure 3, les parties invisibles sont marquées par les plus petits points) il produit une légère inflexion du bord de la goutte *s*, la traverse en ligne droite, provoque en la quittant une visible convexion du bord opposé *b*, marque son passage vers la goutte B par une ligne légèrement jaune du cyanure, et donne une forte coloration bleue, aussitôt arrivée à la goutte B du chlorure (*e*). Jusqu'à la moitié de cette goutte le bleu de Prusse est très visible, puis ses particules se dispersent complètement. Il est cependant évident que le rayon n'a pas épuisé sa provision de bleu de Prusse, car en sortant de la goutte B il pro-

duit encore une ligne bleue très nette qui s'enfonce dans la goutte C. Elle y entre par une pointe formée par la sortie du courant opposé et présente, sous une loupe, une structure nettement pointillée. Le rayon disparaît de nouveau au sein de la goutte *c*, qu'il colore en rouge par dispersion et en sortant d'elle produit une nouvelle convexion du bord de la goutte (*f*). Enfin, se partageant en plusieurs lignes un peu dispersées et colorées en rouge, il atteint le pouce droit. La couleur rouge prouve, qu'après avoir quitté la goutte B, il importa, outre sa provision de bleu de Prusse, encore un peu de chlorure de fer.

Quant au courant droit, si ce n'était de la pointe très nettement aiguisée par sa sortie de la goutte *c*, on ne devinerait pas son existence.

Il est encore à remarquer que la ligne du courant gauche est légèrement inclinée à partir du point *c*, c'est-à-dire de son entrée dans la goutte du chlorure et que la ligne du bleu de Prusse qui entre dans la goutte *c* penche également du même côté.

Ces sortes de réfraction s'observent fréquemment avec les rayons rigides, mais ce n'est pas une vraie réfraction ; c'est un effet mécanique de l'obstacle plus dense par endroits. Ce dernier n'a d'ailleurs aucune influence sur la direction des rayons, si le courant est suffisamment fort.

Notre expérience prouve :

1° Que les rayons rigides peuvent traverser une couche liquide, dans le plan parallèle à sa surface ;

2° Qu'ils peuvent emporter les particules du liquide et les sels qu'il contient, en les transportant à une distance de plusieurs m/m ;

3° Que les deux courants opposés, qui se révèlent par cette méthode, peuvent suivre le même chemin et se superposer complètement ;

4° Qu'ils peuvent exercer sur les petites quantités, de liquide une action mécanique répulsive, analogue à celle qu'ils exercent sur les poudres et les gaz incandescents.

Mais, tout en étant réussie, cette expérience ne pouvait pas me satisfaire. Les traces laissées furent (probablement par la complication de l'action chimique) très délicates, et, n'était la faible coloration jaune du ferro-cyanure de potassium, qui laissa une trace pâle sur du papier blanc, le passage de la première goutte à la seconde serait resté tout à fait insaisissable.

Ce fait me donna l'idée d'employer les liquides, de prime abord colorés, en supprimant toute réaction chimique.

J'espérais obtenir de cette façon une image plus forte mécaniquement et surtout plus complète.

Je vais présenter, tout à l'heure, les résultats obtenus dans cette direction, mais je crois utile d'attirer d'abord l'attention du lecteur sur certaines analogies, avant qu'il oublie la quasi-réfraction et cette sorte de diffusion que nous venons d'observer dans l'expérience précédente.

IX

Analogies avec la radioactivité inorganique.

Les rayons rigides ne peuvent pas être régulièrement réfléchis, réfractés ou polarisés, comme d'ailleurs la plupart des radiations dernièrement découvertes. Leur action mécanique les rapproche des rayons cathodiques, qui seuls présentent manifestement le même pouvoir avec le même caractère répulsif. Mais les rayons cathodiques se forment et agissent dans le vide, qui n'est pas accessible aux rayons rigides.

Et par rapport à la radioactivité inorganique, spontanée, les analogies ne sont également que relatives. « Diverses expériences, dues principalement à M. Becquerel, montrent que la propagation des rayons β bien que rectiligne, est accompagnée dans l'air à la pression atmosphérique d'une certaine diffusion des faisceaux. »

« Dans le vide, la propagation rectiligne est réalisée plus parfaitement (1) ».

Pour les rayons rigides il existe quelque chose d'analogue, mais les différences concernent les liquides et l'air à la pression atmosphérique. Rectilignes en l'air, ces rayons subissent dans les milieux plus denses une certaine diffusion et une réfraction irrégulière. « Les expériences de M. Rutherford et celles faites ensuite par H. Becquerel — dit encore Me Curie — ont montré que les rayons de l'uranium n'éprouvent ni réflexion régulière, ni réfraction régulière, ni polarisation. Des expériences du même genre, faites avec les autres substances radioactives, ont confirmé ces résultats. Les rayons éprouvent, par contre, dans certains cas, une réflexion diffuse sur la face d'entrée et une diffusion à la face de sortie d'une lame qu'ils traversent. »

Les rayons rigides (du moins ceux auxquels je garde particulièrement ce nom) ne peuvent pas traverser une lame si mince soit-elle, mais, comme nous venons de le voir, peuvent manifester, quoique pas toujours, un phénomène analogue en traversant une couche de liquide (fig. 3) : une sorte de réfraction en entrant et une sorte de diffusion en sortant.

Ils provoquent probablement aussi une réflexion diffuse sur la face d'entrée d'une lame métallique, mais il est bien difficile de la rendre palpable.

Ce qui est certain, c'est qu'une surface unie et polie, surtout quand elle est convexe, empêche la concentration de leur action mécanique répulsive. Il est

(1) Mme P. Curie : *Traité de Radio-activité* (Paris, 1810, T. II, p. 9).

tout à fait impossible à un faisceau de rayons rigides de pousser une goutte de mercure, pourtant si mobile! Et ils poussent facilement un objet en métal moins lisse pesant plusieurs grammes! Ce n'est pas une question de poids, puisque il leur est également impossible de pousser une bulle de savon, tandis que la même bulle, aplatie sur un cadre, peut-être reculée avec le cadre à une distance de 45 centimètres (en agissant avec une seule main du médium). On dirait que, dans les cas précédents, les rayons ne trouvent pas un point d'appui assez fixe, et lorsqu'ils ne peuvent pas « s'accrocher », ils *glissent*. Ce glissement s'observe aussi sur du papier enfumé.

Nous l'avons vu, par exemple, pendant l'expérience du cylindre en rotation : les rayons tombant en biais d'en haut, glissaient sur le papier, en produisant une ligne droite indépendante de la rotation et puis disparaissaient complètement : on ne sait pas, s'ils s'épuisaient en s'enfonçant dans le noir de fumée, ou bien s'il se réfléchissaient de nouveau vers le haut, pour rejoindre l'autre main du médium. Dans ce dernier cas c'aurait été une *réflexion par glissement*, qui certes, n'a pas encore été observée!... Si je mentionne cette dernière alternative, c'est parce que nous avons vu quelque chose d'analogue dans l'essai du soulèvement d'une lame, sous une épaisse couche de lycopode, et dans les mouvements d'une petite boule en celluloïd provoqués sous une cloche transparente de la même matière (voir le rapport de la Commission du Musée de Varsovie) ou, enfin sous une soucoupe renversée en verre. Dans l'expérience de la lame, les rayons sont entrés au travers de la couche de lycopode et se sont glissés sous la lame pour se soulever ensuite vers l'autre main; et dans l'expérience de la balle, ils ont dû également se soulever, si peu que ce fût, pour mouvoir la balle, après s'être faufilés par la fente à peine perceptible qui séparait la cloche du plateau de la table.

Ceci n'a évidemment rien à faire avec la radioactivité inorganique.

Mais comme il faut toujours chercher autant que possible les relations et analogies entre l'inconnu et le connu, précisons encore quelques ressemblances.

Les analogies sont très grandes entre les rayons X^x, les rayons Rœntgen et les rayons β et γ des substances radioactives — elles sont beaucoup plus faibles entre la radioactivité inorganique spontanée et les rayons rigides.

Le pouvoir pénétrant presque nul de ces derniers les rapproche des rayons α dont la pénétrabilité est faible. Mais la propagation dans l'air est beaucoup plus grande pour les rayons rigides et les raproche plutôt des rayons β.

La décharge des électroscopes, commune à toutes ces radiations est plus rapide chez les rayons rigides, quoique très grande chez les rayons α.

L'ionisation de l'air pour les courants de faible tension, paraît plus marquée avec les rayons rigides.

L'action actinique est plus faible au contraire, presque nulle, quoique la différence deviendrait peut-être moindre s'il y avait moyen de prolonger leur action aussi longtemps que celle des rayons α.

Constitution probablement corpusculaire de ces deux groupes de rayons (rigides et α), sans charge électrique positive chez les rayons rigides. Mais la démonstration de cette charge pour les rayons α n'était pas facile non plus, et mes expériences négatives avec les rayons rigides ne peuvent pas être considérées comme définitives.

La vitesse, exactement inconnue, des rayons rigides est probablement plus faible que celle des rayons α, à en juger par leur encore plus faible pénétrabilité.

Leur action nulle sur les écrans fluorescents constitue une différence remarquable.

Le courant de saturation paraît analogue pour les deux groupes.

Quelques analogies dans le mode de propagation et dans le manque de régularité, propre aux rayons optiques.

Condensation de vapeur probablement commune aux deux groupes.

L'émission des rayons secondaires n'a pas été observée avec les rayons rigides, de même que pour les rayons α, par rapport à leur pouvoir de ionisation et à leur effet radiographique.

« Les rayons α peuvent être assimilés à des projectiles doués d'une grande vitesse, qui éprouvent une perte de force vive en traversant les obstacles » (Mme Curie.)

Les rayons rigides peuvent être assimilés à des projectiles, doués d'une vitesse analogue, qui, en rencontrant un obstacle éprouvent une perte de force vive et la transforment en partie en chaleur.

Les rayons rigides traversent une couche de gaz incandescents sans perdre leurs propriétés mécaniques. Je ne connais pas d'expériences analogues faites avec les rayons du radium. Il est seulement certain qu'une chauffe très forte de courte durée ne supprime pas la radioactivité. Une vive lumière affaiblit considérablement la production de rayons rigides et moins fortement la propagation des ondes hertziennes. Son influence sur la radioactivité, d'autant que je sache, n'a pas été étudiée; mais si elle existe, elle doit être très faible.

Enfin, la radioactivité inorganique spontanée se propage dans toutes les directions — les rayons rigides ne se propagent que dans une direction déterminée.

Telles sont les analogies et les différences principales.

Nous verrons dans la suite, que, comme pour la radioactivité inorganique, il y a lieu de distinguer



plusieurs sortes, plusieurs degrés des rayons rigides, tout au moins deux : *a* et *b* et que dans le groupe *b* (qui se caractérise par une action chimique et un pouvoir pénétrant supérieur) les analogies seront sensiblement plus grandes, quoique toujours avec des caractères de complexité et de spécificité, propres aux radiations physiologiques.

X

Les liquides en couleurs.

J'expliquerai maintenant comment ont été faites les expériences avec des liquides en couleurs :

Sur une plaque de verre propre et transparente, je

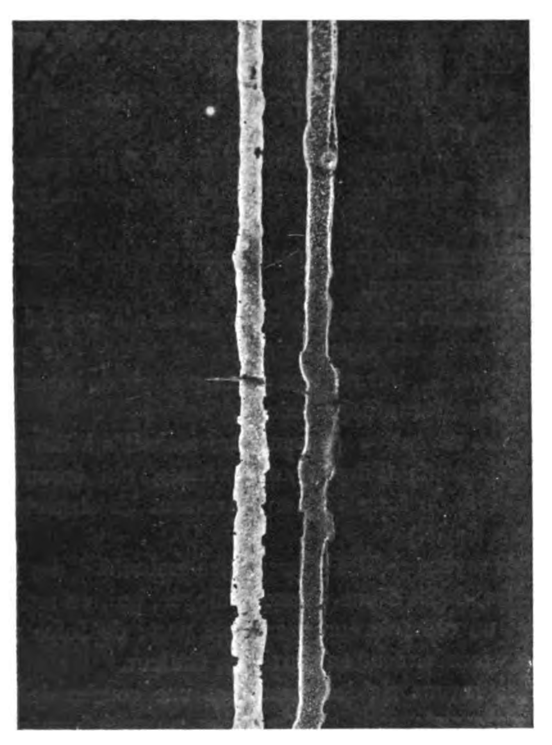


Fig. 4.

trace deux ou plusieurs lignes parallèles, plus ou moins larges, avec des liquides diversement colorés. Deux couleurs suffisent, pourvu qu'on s'en serve alternativement et que la première et la dernière ligne soient de couleur différente.

Le médium applique ses pouces sur le verre, des deux côtés de la grille liquide, qui doit encore être bien humide; et l'on attend les piqûres qui annoncent la formation du courant. Le passage des rayons rigides se marque immédiatement et il est facile de reconnaître la direction et l'intensité relative de deux courants opposés.

Il suffit ensuite de placer la plaque sur une surface bien horizontale, pour que l'image sèche sans altération, et au bout de quelques minutes on peut se servir de cette plaque comme d'un négatif pour obtenir un nombre indéfini de copies dans un châssis-presse photographique.

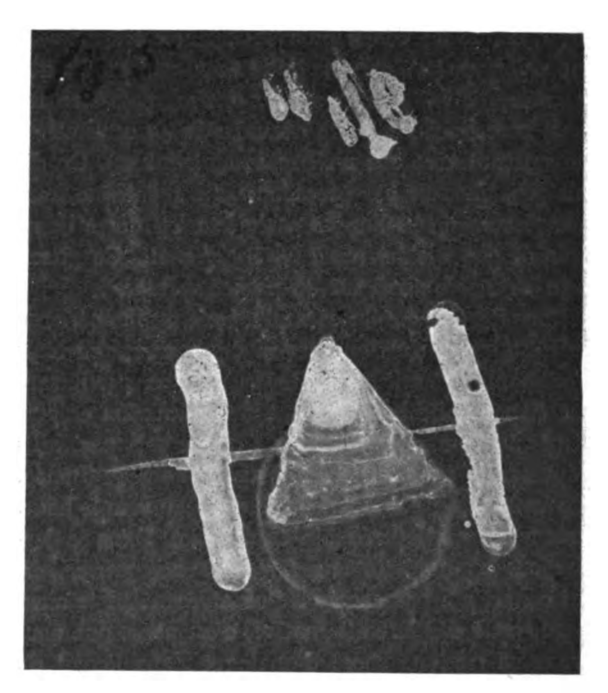


Fig. 5.

Je présente au lecteur quelques spécimens d'images ainsi obtenues.

Elles ont le grand avantage de pouvoir être reproduites, ce qui est rarement possible pour les radiographies.

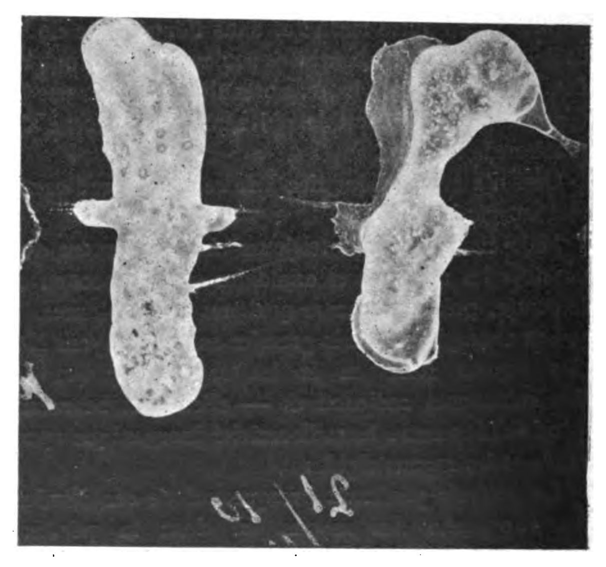


Fig 6

Néanmoins, les différences de coloration, malgré que j'eusse choisi les couleurs contrastant dans leur transparence photographique (rouge et bleu par exemple) ne seront pas partout faciles à distinguer et



le lecteur sera obligé de s'en référer à mes explications.

La figure 4 présente seulement deux raies parallèles, l'une verte (plus claire) l'autre violette. Elle montre les déviations de deux rayons, causés probablement par la résistance des liquides. Ces déviations n'ont pu séparer les deux rayons. Celui de gauche avait produit un écartement dans les particules de la ligne verte et pas dans la ligne violette (plus foncée à droite) après avoir subi l'inclinaison. Celui de droite emporta seulement une faible provision de la solution verte, qui s'est épuisée avant son arrivée au pouce gauche.

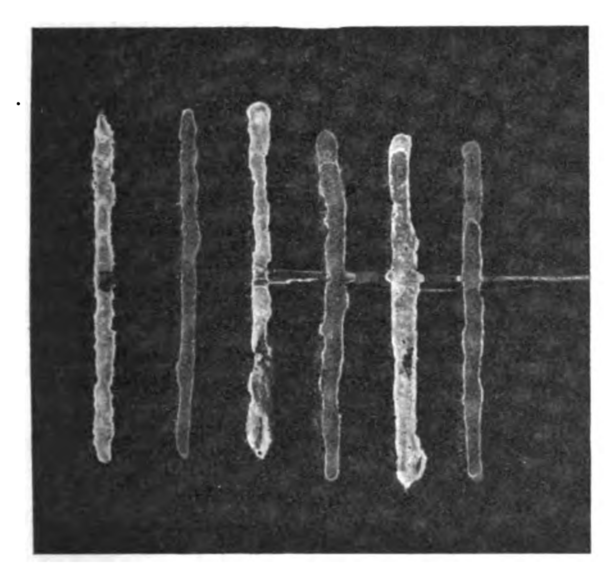


Fig. 7.

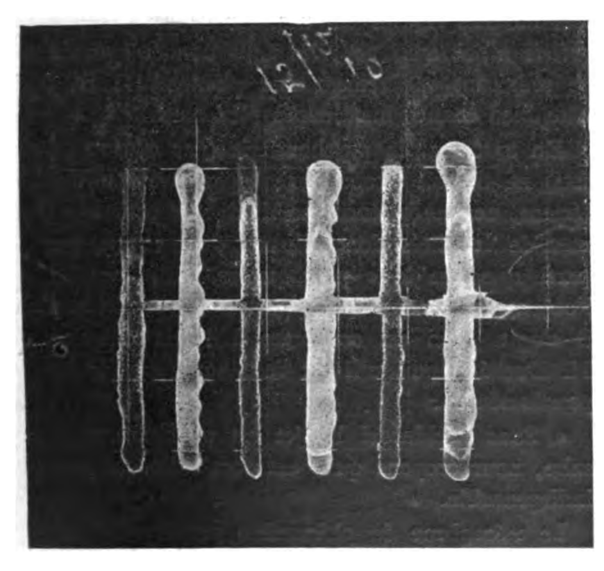


Fig. 8.

La figure 5 montre, que malgré la forme triangulaire de la goutte (bleue) du milieu, les rayons, produits par un courant intense, n'ont subi aucune déviation. Le courant gauche, toujours plus fort, traça une ligne bleue en sortant du triangle, et une forte ligne rouge en sortant de la raie rouge.

Dans la figure 6 qui présente deux grandes gouttes : une rose et une bleue, on voit une dispersion des rayons plus grande que d'habitude. Tous les deux courants opposés produisent des élongations des gouttes très marquées et la direction des rayons est tout à fait fantastique. Elle prouve (ce qui d'ailleurs pouvait être observé aussi dans d'autres occasions), que les rayons ne sortent pas uniquement des bouts des doigts.

La position des pouces est marquée à l'encre de deux côtés.

La figure 7, composée de six raies vertes et violettes alternativement, présente un détail tout à fait imprévu, extraordinaire, et que nous analyserons dans la suite : au moment où l'expérience pouvait être faite les quatre dernières raies (celles de droite) étaient déjà presque sèches, ce qui occasionna une interruption de traces de ce côté; cependant le courant droit qui était très fort, forma *une ligne humide incolore, avant son entrée dans la première raie verte.* Il a donné plusieurs rayons qui vont en s'approchant les uns des autres et qui ont encore assez de force en quittant la dernière raie violette, pour produire une ligne droite, violette, longue de 25 m/m.

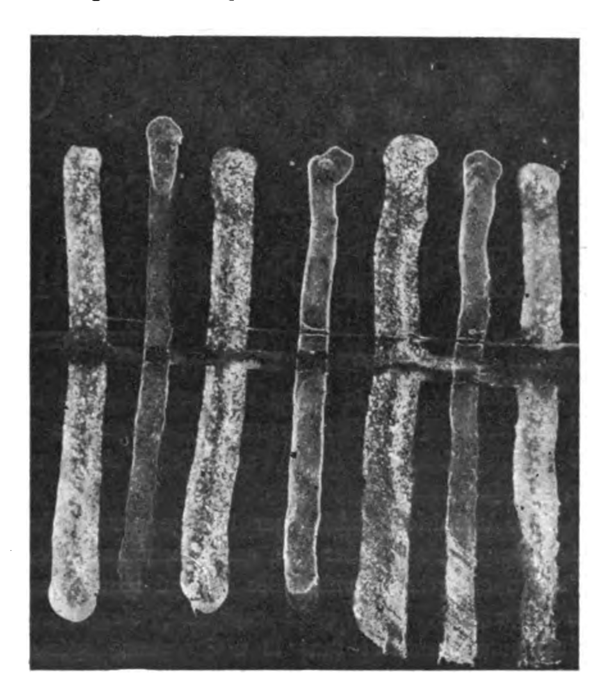


Fig. 9.

Un rayon vagabond trace dans la même direction une ligne régulièrement courbe, alternativement verte et violette. Le rayon droit, principal, humide, dessine dans la première raie verte, un trait transversal

incolore, ayant complètement écarté les particules colorées du liquide.

L'expérience de la figure 8 exécutée sur un verre dépoli, quadrillé, avec six raies rouges et bleues, montre un écartement des rayons encore plus grand et plus régulier en même temps.

Tous les deux courants sont forts, mais le courant droit disperse ses rayons d'une façon particulière.

Les lignes tracées en cet endroit ont une couleur violacée, ce qui prouve que les particules bleues se trouvaient encore mêlées aux particules rouges emportées finalement de la dernière raie gauche.

Enfin la figure 9 présente les exploits d'un courant excessivement fort.

Le rayon droit produit une ligne mince, parallèle aux autres, mais le courant gauche donne un faisceau tellement large, qu'il efface complètement les raies dans son passage, les jaunes surtout, qui étaient plus larges que les bleues.

Il serait curieux de vérifier si les substances radioactives sont capables de produire quelque chose d'analogue, c'est-à-dire de transporter mécaniquement quelques parcelles d'un liquide coloré. En expérimentant avec le polonium qui grâce à ses gros ions positifs présente peut-être plus de chance de réussite, on devrait limiter le champ d'action à 2-3 cm., en traçant les lignes liquides plus étroites. Et comme avec les substances inorganiques l'action peut être prolongée à volonté, il faudrait retarder le dessèchement des gouttes par l'addition de la glycérine, ou bien se servir de sels, qui conservent longtemps leur liquidité. Le chlorure de cobalt par exemple donne, en solution, une belle couleur carminée rouge et une goutte de cette solution, versée sur une plaque de verre, en absorbant l'humidité de l'air ambiant, reste liquide pendant plusieurs jours.

(La fin au prochain numéro.)

NOTES POUR L'ÉTUDE
DES PHÉNOMÈNES DITS DE "PSYCHOMÉTRIE"

On désigne par le terme « psychométrie » des phénomènes de lucidité se produisant chez des individus spécialement doués, au sujet d'objets mis en leur présence.

Cette définition établie par l'usage paraît d'ailleurs ne pas s'appliquer bien exactement aux faits : d'abord un grand nombre des cas qui rentreraient, en apparence, dans cette catégorie, s'expliquent plus simplement, et sans la clairvoyance spéciale qui constituerait la psychométrie, par une vue télesthésique, des communications psychiques directes ou avec relais (1), la lecture de pensées, la lecture mnémonique, etc...

D'autre part, il y a des cas de lucidité certainement du même ordre que ceux généralement classés dans la psychométrie se produisant sans qu'il soit fait usage d'objets (2).

(1) *Hypothèse des relais:* M. DUCHATEL. *Enquête sur la psychométrie*, p. 100. — *Télépathie à trois ;* FLOURNOY.

(2) Par exemple: Le cas de la fourrure volée à Mme Gardon (*Annales des Sc. ps.*, 1906, p. 624). Peut-être aussi celui de l'hypnotisée racontant l'histoire de la maison hantée de la comtesse Galateri ; (*Ann. des Sc. ps.*, 1905, p. 749). — Enfin les cas par contact de pincées de terre (*Ann. des Sc. ps.*, 1911, janvier) exigent également pour le mot « psychométrie » un sens plus large, car la terre employée n'avait eu qu'un bien faible rapport avec les scènes décrites ; ou alors, quelle immense masse de terre aurait été également impressionnée !

Il se peut même que l'objet n'ait jamais aucune influence spéciale, et ne soit qu'un stimulant comme la boule de cristal, le marc de café, etc..., produisant l'état nécessaire et suffisant à l'entrée en jeu des facultés métapsychiques. En ce cas, *la psychométrie n'existerait pas;* les faits donnés comme tels se réduisant entièrement aux phénomènes de lucidité bien connus mentionnés plus haut.

En tout cas, la psychométrie (par contact d'objets) ne devrait probablement pas être étudiée isolément, comme phénomène distinct des autres formes de lucidités dont elle ne diffère que par le parti que tire le « psychomètre » du contact de l'objet, pour entrer en rapport avec l'individu dont il s'agit. Ceci est conforme à l'avis autorisé de M. Duchâtel puisqu'il dit dans son *Enquête sur la psychométrie :*

« Sans décider si l'objet est absolument nécessaire, nous croyons qu'il est fort utile, et presque indispensable. »

Le mécanisme du phénomène psychométrique serait alors tel, par exemple, qu'il est exposé ci-dessous dans la première hypothèse.

Toutefois il ne faut préjuger de rien et envisager comme possible que l'objet soumis au psychomètre contienne réellement quelque chose qui est perçu par celui-ci.

C'est ce qui sera discuté plus loin, à la deuxième hypothèse.

Première hypothèse. — L'objet n'aurait conservé que de simples « effluves » psychiques des personnes au contact desquelles il s'est trouvé ; quelque chose d'analogue à ce qu'est, au physique, l'odeur ; incapable de fournir aucun renseignement, mais permettant seulement à la subconscience du psychomètre de retrouver (comme le chien retrouve à la piste) la personne dont il s'agit. Ceci fait, il ne ferait plus, pour puiser ses informations, que mettre en jeu les facultés vulgaires de lucidité. Vision télesthésique des personnes en question, de leur entourage, lecture des pensées, souvenirs et images emmagasinées, etc.

Il n'y aurait alors que ceci comme fait original dans la psychométrie, que le sujet retrouve la personne grâce à l'impression qui persiste d'elle dans l'objet.

Un détail opératoire rapporté par M. Duchâtel (*Enquête sur la psychométrie*, p. 101) indiquerait qu'il y a bien une recherche par le subconscient du psychomètre des personnes dont il s'agit : « Certains psychomètres, dit-il, cherchent au début d'une expérience à établir la *mise en communication*, demandant parfois une direction topographique; ils produiraient même dans certains cas l'extériorisation plus ou moins matérielle de leur double... En effet, une dame dont le sujet L[1]F. était en train de psychométriser une lettre, aurait vu le fantôme du psychomètre lui apparaître, alors qu'elle était dans un endroit éloigné. De plus, pendant que L[1]F. décrit à distance un appartement, il lui arrive de voir une porte sans connaître ce qu'il y a derrière, et on facilite sa clairvoyance en lui suggérant de franchir la porte.

Avec Mme V..., les révélations ne commencent qu'après un certain temps de recherche de l'individu ; et elle dit alors : « Maintenant je suis bien avec lui. »

M. Duchatel rapporte encore que dans une expérience, le psychomètre, interrogé sur la couleur des cheveux de deux personnes qu'il décrivait, répondit :

« Ces deux dames viennent à la lumière, et la lumière m'empêche; je ne vois pas bien la couleur. »

Tout cela indiquerait aussi que la perception est faite par quelque chose d'extériorisé qui se rend à l'endroit en question ; et, comme le remarque aussi M. Duchatel, ce fait que la lumière est là, comme pour les matérialisations, une cause de gêne, permet de supposer qu'il y a une certaine similitude entre les deux phénomènes.

Deuxième hypothèse. — L'objet contiendrait réellement des enregistrements, de nature à le rendre susceptible de renseigner le psychomètre.

Voici quelques remarques qui porteraient à faire conclure en ce sens. D'abord, la concordance des révélations de divers psychomètres utilisant un même objet, signalée par M. Duchatel. Il semble, en effet, que s'il n'y avait que lecture de pensées ou visions télesthésiques, il devrait y avoir plus de variété dans les réponses, et ce serait un grand hasard que, parmi la multitude des détails ainsi également perceptibles, les psychomètres donnent justement les mêmes ; cela se comprend, au contraire, beaucoup mieux si l'objet est lui-même la source des renseignements, car alors les faits enregistrés en lui sont, d'abord, probablement assez restreints ; puis, comme ils ont dû y laisser des impressions inégales, il est naturel que ce soient les mêmes — les plus fortes — qu'y perçoivent tous les psychomètres ; de là viendrait la concordance remarquée.

De ce que Mme L[1]F. trouve que l'impression est beaucoup plus facile à recueillir quand une lettre se rapporte à un sujet intéressant ou passionnant, que quand elle ne contient que des banalités, on peut conclure aussi que le papier s'imprègne réellement, puisqu'il semble l'être d'autant plus que l'émotion de l'auteur a été plus forte. (Mme L[1]F. ne lit pas les lettres qu'on lui soumet.)

La vérification de ces faits nous ouvrirait un champ tout nouveau, insoupçonné et fécond ; aussi faudrait-il dans les expériences, diriger autant que possible de ce côté les tentatives du psychomètre ; lui demander ce qui a trait à l'objet même et non au caractère et aux pensées des personnes.

Malheureusement l'observation des cas semble peu confirmer l'existence d'une telle mémoire résidant dans la matière sans intervention de psychisme pour l'impressionner. En effet, les psychomètres s'en tiennent souvent à la description des personnes et des événements qui leur sont arrivés ; et quand ils donnent d'autres renseignements, c'est, en général, l'exposé des connaissances que possède, au sujet de l'objet, la personne qui l'a eu en son contact, plutôt qu'un exposé des circonstances dans lesquelles il s'est trouvé sans que personne ait pu en imprimer psychiquement la trace en lui. De sorte que, même quand il y a autre chose que lecture de pensées, ce que perçoit le psychomètre dans l'objet n'est que le résultat de l'impression psychique, de l'atmosphère psychique, si l'on peut dire, où il s'est trouvé, et non des enregistrements qui se produiraient spontanément dans la matière brute.

Il serait bien difficile, d'ailleurs, de trouver un objet non influencé par du psychisme au sujet de sa propre histoire, c'est-à-dire, dont n'ait approché personne connaissant son histoire, ou au moins n'y

ayant arrêté sa pensée, et au sujet duquel il soit cependant possible de vérifier ensuite les dires du psychomètre.

Bien plus, il semble que, même quand ceux qui ont porté ou touché l'objet, ont connu et pensé en sa présence les circonstances *matérielles* où il s'est trouvé, ce n'est quand même pas ces circonstances que perçoit le plus volontiers le psychomètre, mais plutôt ce qui a trait aux personnes.

Il y aurait aussi à chercher si un objet conserve des impressions provenant du moment où la matière qui le compose n'était pas encore sous cette forme; ainsi, une bague, par exemple, peut-elle donner aux psychomètres des renseignements sur l'histoire du métal qui la constitue alors qu'il était en lingot ou dans la composition d'autres objets? Il semble que non, et l'on n'obtient guère d'indications que sur ce qui est arrivé depuis que l'objet a sa destination actuelle (1). C'est là, d'ailleurs, une nouvelle présomption en faveur de la seule action des influences psychiques.

Les faits se passeraient donc conformément à la théorie que donne M. Bozzano (*Annales des Sciences Psychiques*, 1906, p. 539) : « La matière aurait la propriété de conserver les vibrations *psychiques* ou les émanations vitales, et la partie subconsciente de l'intelligence peut, grâce à ses facultés télesthésiques, les retrouver et interpréter (probablement — ajoute M. Bozzano — par une loi de réversion, comme il arrive pour les vibrations sonores dans le mécanisme du phonographe), de la même manière que les facultés conscientes de l'intelligence ont la propriété de retrouver et de réveiller les vibrations latentes de la pensée; l'analogie est parfaite.

Quoi qu'il en soit, et même si réellement le psychisme seul est en jeu dans ces influences, il y aurait déjà là des conclusions très intéressantes à tirer; notamment sur le champ extraordinairement étendu des rapports entre les subconsciences par le phénomène mentionné précédemment, des relais d'individus à individus, analogues à la télépathie à trois, et aussi sur la faculté qu'auraient alors les sujets lucides de voir jusque dans les replis de notre mémoire latente ou subconsciente, de nos idées les moins explicitement formulées en pensée présente (2).

(1) On possède un assez grand nombre de communications psychométriques exactes qui ne paraissent pas suivre cette règle. Par exemple, nous avons publié, dans notre fascicule de mars 1907, p. 180, un cas qui se rapporte à une bague de dame, qui avait été faite avec l'or d'une chaîne de montre d'homme. — N. de la R.

(2) Cas analogues, mais sans qu'il soit fait usage d'objets: par Mme Piper: *Annales des Sc. ps.*, 1906, p. 532. Un autre rapporté par M. Venzano au sujet d'une manifestation typtologique: « Je dus fouiller dans ma mémoire pour me rappeler... » *Annales des Sc. ps.*, 1905, p. 695. — Dans le *Cosmos*, 1907, n° 1154, p. 668: Le sujet dit une chose exacte, alors que le souvenir conscient et la pensée de celui dans le cerveau de qui il lisait étaient à ce moment erronés.

Des différentes hypothèses émises dans cette étude, il est probable que ce ne sera pas l'une ou l'autre exclusivement qu'il faudra admettre, mais au contraire tantôt l'une, tnatôt l'autre, suivant les cas.

Parfois, en effet, l'objet ne servirait qu'à lancer le psychomètre sur la trace des personnes; d'autres sujets puiseraient dans la matière même qui leur est présentée, leurs renseignements... Il peut, en effet, y avoir dans les phénomènes qu'il est actuellement d'usage de réunir en ce même groupe, plusieurs degrés, plusieurs catégories, ou même des phénomènes de nature toute différente. C'est justement ce qu'il serait intéressant d'élucider.

Pour tirer quelque chose de l'étude de ces phénomènes, il serait d'ailleurs nécessaire de les partager en catégories homogènes; ainsi on ne peut comparer les cas obtenus par pincées de terre avec ceux où l'on a employé des lettres, des bijoux ou des cheveux.

Il y aurait donc lieu de les grouper suivant l'objet employé, la manière de procéder du psychomètre, le genre de révélations obtenues, pour comparer les résultats donnés par les divers sujets (1).

Il faut, en effet, tenir compte de la remarque de M. Bozzano et ne jamais conclure d'après un cas unique : pris isolément, tous sont négligeables ou interprétables de différentes façons; mais si on retrouve dans un grand nombre de cas la même allure générale, le même mode d'information, on est en droit d'en déduire qu'ils sont caractéristiques de ces phénomènes.

Enfin il faut distinguer aussi la nature des événements auxquels se rapportent les objets; par exemple, la place dans le temps : s'ils ont trait à des faits très anciens, récents ou actuels. Quant aux cas qui contiennent prévision de l'avenir, il vaut mieux ne s'en occuper que dans une étude d'ensemble de la connaissance de l'avenir, aussi bien par les autres moyens que par le mode psychométrique; car la prévision de l'avenir comporte sans doute un processus bien spécial et qui doit être le même, que ce soit par psychométrie, par voyants... par hypnotises, médiums, etc. (2)...

Même remarque pour la partie transcendentale qui se rencontre dans certains messages psychomé-

(1) M. Duchatel distingue les sensitifs intellectuels qui donnent des descriptions du caractère, et les sensitifs matériels qui donnent soit le description des endroits où se passent les faits, soit des tableaux « cinématographiques » des faits eux-mêmes, soit la description physique des personnes, soit le diagnostic médical ou des renseignements anatomiques.

(2) La vision d'un événement futur pourrait ne pas être d'une autre nature que la vision d'un événement passé, si nous rapportons la faculté du psychomètre (quand il ne s'agit point de lecture de la pensée, etc.), à une mystérieuse faculté que nous dénommons panesthésie. — N. de la R.



triques, tel celui rapporté par Phaneg : un défunt reprochant à l'exécuteur de ses dernières volontés, de n'avoir pas brûlé trois lettres, ainsi qu'il le lui avait promis et ce qu'il croyait d'ailleurs avoir fait, mais s'étant trompé il en avait brûlé d'autres à la place. De tels cas, si leur authenticité est suffisamment prouvée, sont intéressants à d'autres points de vue plus que comme psychométrie.

Les renseignements psychométriques se présentent parfois sous forme symbolique; cela paraît tenir, dit M. Duchatel, à une loi générale des perceptions subconscientes : il semble que les impressions parviennent sous une forme synthétique et concrète.

C'est principalement sur les « erreurs de personnes » qu'il y aurait à faire porter les recherches. Parfois elles s'expliquent, ou du moins se comprennent facilement; par exemple quand, au lieu des révélations attendues sur l'auteur d'une lettre, c'est du destinataire que parle le psychomètre; cela n'a rien de surprenant, si celui-ci a conservé quelque temps la missive par devers lui. C'est déjà plus singulier quand ce n'est ni l'auteur, ni le détenteur que décrit le sujet, mais une personne ayant habité auparavant la chambre où la lettre a été écrite (1); et il est encore plus étrange qu'une photographie puisse servir aux psychomètres, alors même qu'elle n'a pas été en contact avec la personne (2); c'est là un fait dont il faut tenir compte dans la recherche du mode d'action de l'objet.

Enfin si l'on peut toujours consulter les sujets sur la façon dont leur faculté s'exerce, il y a lieu de faire toutes réserves sur leurs explications, et, là aussi, il ne convient de retenir que ce qui se retrouve semblable chez plusieurs sujets. Il arrive, en effet, que, peu au courant des sciences psychiques et de leur terminologie (d'ailleurs encore si imprécise), ils s'expriment mal ou se trompent eux-mêmes sur ce qu'ils éprouvent; ils ont des théories préconçues, mystiques ou autres; comme ils peuvent être portés par amour-propre à dramatiser ou embellir la vérité.

ANDRÉ DE COUDENHOVE.

(1) M. DUCHATEL : *Enquête sur la psychométrie*, p. 33.
(2) M. DUCHATEL : *Op. cit.*, p. 81.

N'est-il pas possible que les choses se souviennent?

Si oui, la psychométrie peut devenir une science

Sous ce titre, le *Matin* du 19 août courant publiait le suivant article du Dr J. MAXWELL, concernant l'enquête sur la psychonométrie, que vient de faire la *Société Universelle d'Etudes Psychiques* :

> Partout où nous avons passé
> Un peu de nous-même demeure.

a dit un poète. C'est sur une idée de ce genre que repose la psychométrie. Ce mot, dans le langage métapsychique, signifie la perception des choses et des êtres qui ont antérieurement été en relation quelconque avec un objet ou une personne déterminés. De même que le passage du gibier laisse des traces subtiles, perceptibles à l'odorat du chien, de même la matière s'imprégnerait des vibrations qui l'ont atteinte; celles-ci s'y inscriraient, d'après les occultistes, comme s'inscrivent nos sensations dans les cellules du cerveau. Les choses auraient leur mémoire, et les souvenirs innombrables accumulés par elles pourraient être évoqués par certaines natures particulièrement sensibles à ces délicates influences.

C'est sur cette théorie que repose la foi accordée par un grand nombre de nos contemporains aux somnambules extra-lucides, aux devins, aux chiromanciens et aux autres adeptes des arts divinatoires. Les progrès de la culture humaine n'ont pas fait disparaître la clientèle des prophètes, des vendeurs de talismans et des fabricants d'amulettes. Ils sont nombreux à Paris, et il y a parmi eux des gens instruits, aimables et du commerce le plus agréable. On rencontre chez telle sibylle du quartier de l'Europe la société la plus intéressante et la plus choisie.

Rien n'est plus curieux à observer que ce monde intelligent, éclairé, raffiné, et qui doute de tout, sauf des mystérieuses facultés de la hiérophante.

Ont-ils tort? Il est facile de condamner la crédulité des imbéciles. Mais quand ces crédules ne sont ni des imbéciles ni des ignorants; quand ils sont, au contraire, des personnages appartenant à l'élite intellectuelle, il devient difficile de maintenir ce jugement.

Interrogez-les, en effet, et ils vous raconteront tous des faits probants. Ils auront été renseignés sur la santé, les sentiments, les pensées de leurs amis absents en faisant psychométrer des lettres reçues

d'eux. On comprend aisément l'intérêt que de pareilles consultations présentent pour des amoureux séparés... et inquiets.

D'ailleurs, les amoureux ne sont pas seuls à se renseigner auprès des psychomètres. Il y a quelques années, une relique d'Antinoé, je crois, fut soumise à l'examen d'un adepte très connu, qui donna des indications curieuses sur les événements passés dont l'objet examiné avait été le muet témoin.

On a expérimenté avec soin les facultés des personnes douées de cette sensibilité particulière qui leur permet de discerner, en palpant un objet, les événements qui se sont passés auprès de lui. Des Américains audacieux ont essayé d'avoir des renseignements sur les temps géologiques dont nous séparent des millions d'années; l'un d'eux, auteur d'un livre intitulé *l'Ame des choses*, s'est documenté sur l'époque jurassique au moyen d'un caillou. Il est difficile de contrôler, dans ce cas, les renseignements obtenus.

M. Duchâtel a récemment publié un livre sur la psychométrie, et il semble résulter de ses expériences, faites avec soin, l'indication de l'existence d'une sorte d'intuition chez certaines personnes. La Société d'études psychiques de Paris a repris ces observations, et M. Warcollier, collaborateur de M. Duchâtel, en a résumé les résultats dans un rapport que les *Annales des Sciences psychiques* viennent de publier.

Les détails exacts ont été donnés dans 27 o/o des cas ; certains sujets n'ont commis que 50 ou même 32 o/o d'erreurs, ce qui rend bien improbable l'effet du hasard.

Si la psychométrie n'est pas une illusion, quelle en est la cause? Il y a d'abord à écarter la prédiction de l'avenir, qui ne semble pas démontrée.

La révélation d'événements actuels ou passés est, au contraire, un fait, dans une certaine mesure, possible. Il semble que la transmission de la pensée y joue un rôle considérable. Les expériences faites avec des objets connus du consultant ont donné les résultats suivants : bons, 24 o/o; assez bons, 13 o/o ; médiocres, 22 o/o; mauvais, 41 o/o; avec des objets inconnus, ces proportions sont : 0, 13, 20, 67 o/o.

J'ai observé souvent cette influence de la pensée des consultants; une prédiction faite par une sibylle est répétée par d'autres, qui n'ent ont pas connaissance normalement. Des rêves sont confondus avec des événements réels. Cela confirme les conclusions de la commission de la Société d'études psychiques, relatives à l'influence de la pensée des consultants.

Cette action subtile des cerveaux les uns sur les autres, en dehors de toute intervention apparente des sens, est faite pour surprendre. A la réflexion, cependant, elle se comprend, même en donnant à ce que nous appelons les lois de la nature le sens le plus rigide. Nos souvenirs sont des états de la substance cérébrale qui agissent sur les cellules où s'élabore la pensée; ils sont des producteurs d'énergie, et par conséquent le champ où rayonne l'énergie produite par eux est peut-être illimité. De même qu'un piano vibre harmoniquement quand on frappe une note sur un autre piano accordé avec lui, de même, peut-être, les cerveaux humains peuvent vibrer harmonieusement et percevoir comme l'ombre atténuée des pensées et des souvenirs des organes semblables à eux.

Dr MAXWELL.

Un témoin des phénomènes de Costa-Rica les proclame les plus convaincants qu'il ait jamais vus

M. B. M. GODSAL, un monsieur qui s'occupe depuis longtemps de recherches psychiques, devant faire dernièrement un voyage de Californie en Angleterre, et ayant entendu parler de Mlle Ofélia Corralès, décida de passer à San-José pour assister, s'il était possible, à quelques-unes de ses séances. Il y arriva le 23 mai dernier, et il y passa quatre semaines, assistant à plusieurs expériences, dont il rend compte dans une lettre publiée par le *Light* du 12 août.

Il avoue d'abord que, quand il partit de San-Francisco, il ignorait que le « professeur » Willy Reichel avait publié contre ce médium un rapport fortement contraire; « *sans cela, dit-il, je me serais certainement épargné ce long voyage, et j'aurais perdu ainsi l'occasion d'assister aux phénomènes les plus convaincants que j'aie jamais vus.* »

On comprend par ces paroles quel dommage pouvait causer aux recherches métapsychiques la venimeuse publication de M. W. Reichel, et quelle

est parfois la responsabilité des directeurs de revues consacrées aux études psychiques qui entreprennent légèrement la publication de rapports dont le seul style déséquilibré et les sorties invraisemblables et contradictoires qui y foisonnent suffisent à montrer l'imparfaite responsabilité de l'auteur.

Une autre chose est à remarquer à ce sujet : c'est que M. Godsal se réjouit de cette occasion qui lui a permis de connaître la République de Costa-Rica, dont il admire le climat délicieux, et la beauté qui ne peut pas échapper à toute personne ayant le sentiment des admirables spectacles de la nature, sans compter que les Costa-Ricains, tout en partageant avec leurs ancêtres espagnols et les habitants des autres Républiques centre et sud-américaines les meilleures qualités de la race, montrent aimer la paix et la tranquillité, et être capables de se donner un gouvernement sage et stable. On se rappellera les ridicules attaques de M. W. Reichel contre Costa-Rica; c'est là un détail qui peut sembler de peu d'importance, mais qui permet au psychologue de mieux se rendre compte de l'état d'âme contraire *a priori* dont était animé le globe-trotter allemand lorsqu'il se rendit à Costa-Rica, bien décidé déjà à faire ce qu'il fit.

Ce n'est que lorsque M. Godsal avait déjà assisté à quelques séances chez les Corralès qu'il apprit ce que les *Psychiche Studien* avaient publié. « Si ces attaques ont rendu une surveillance plus étroite, dans les investigations suivantes — écrit M. Godsal — je n'ai pu retenir un sentiment de douleur en apprenant comment avaient été malmenées une jeune fille et sa famille, qui durant sept séances m'avaient donné toute liberté de recherches, et par lesquelles j'avais été traité avec la plus grande amabilité, d'une façon vraiment espagnole.

Pendant son séjour à San-José, M. Godsal n'assista pas aux phénomènes merveilleux de transport, lévitations, matérialisations, etc. dont il a été parlé. Il a bien reçu plusieurs messages en différentes langues, et des « dessins spirites », le tout en de très bonnes conditions, mais qui n'étaient pas si parfaits à pouvoir leur imposer ce degré de certitude qui aurait été nécessaire. M. GODSAL écrit :

Pour ce qui se rapporte à la méthode employée dans ces expériences, la direction des séances a été laissée, jusqu'à un certain point, au médium lui-même, c'est-à-dire que je n'ai jamais demandé de voir immédiatement tel ou tel phénomène. On pourra m'objecter que les fraudeurs éventuels ont ainsi le temps de se préparer. Mais cette préparation est une nécessité; seulement, nous ne savons pas si toute préparation ne se passe pas de l'autre côté du voile. Sans doute, il serait très désirable de pouvoir obtenir à volonté tous les phénomènes que l'on désire — c'est-à-dire que l'investigation psychique puisse être conduite précisément de la même façon que les expériences physiques. Mais la théorie même que nous devons examiner est que les phénomènes sont produits par des êtres d'un autre plan ,après beaucoup de travail et de préparation de leur part, et on ne peut pas commencer une recherche en niant ce qui doit être recherché. En même temps, tout phénomène, bien que surprenant, qui ne se produit pas en des conditions satisfaisantes, ne doit pas être accepté par moi comme de nature à prouver quoi que ce soit.

En parlant de M. Corralès père, M. Godsal dit :

M. Corralès me reçut avec une cordialité que j'ai trouvée depuis inépuisable. Il était, et est toujours, très désireux d'exalter les différentes phases de la médiumnité de sa fille, au sujet de laquelle il se montre très enthousiaste, étant évidemment un spirite convaincu. En même temps, il déplore la perte d'amis et l'éloignement d'un grand nombre de ses connaissances produit par les travers du médiumnisme, qui est considéré par un grand nombre de personnes à Costa-Rica, ainsi qu'ailleurs, comme un trafic avec le diable, et par d'autres uniquement comme une fraude inconstatée, alors que pour tous il reste un mystère insoluble.

Je fus présenté ensuite au médium, la señorita Ofélia, une jeune fille de moins de vingt ans, jolie, charmante, et d'apparence distinguée, qui m'invita à une séance pour le soir suivant. Je dois avouer ici que mon ignorance de l'espagnol m'a causé des difficultés, le médium ne connaissant pas d'autre langue; mais comme M. Corralès connaît le français, que je comprends fort bien, et même un peu l'anglais, je crois que rien ne m'est échappé de ce qui pouvait avoir une certaine importance.

J'ai pris des notes des différentes séances, mais je ne pourrais en donner le récit sans tomber en des répétitions incessantes; je me bornerai donc à parler de la première, qui eut lieu le 25 mai. J'étais le seul expérimentateur en dehors de la famille Corralès, comprenant M. et Mme Corralès, Mlle Ofélia, sa jeune sœur Berta, et la petite Flora, ainsi qu'un enfant de neuf ans, Miguel. Nous nous assîmes dans une large pièce de 7 mètres environ de longueur sur 5 de largeur, ayant trois fenêtres et deux portes, dont l'une donnait sur le jardin, l'autre dans la maison. Les murailles étaient du système connu sous le nom de *Bahareque*, c'est-à-dire, deux parois séparées par un espace, rempli de mortier et de briques cassées, constituant une masse très réfractaire au passage du son. Le parquet était dallé de façon très résistante. Il n'y a pas d'étage supérieur, mais le plafond est en toile. M. Corralès me pria d'en déchirer un morceau pour me rendre compte qu'elle ne cachait rien de suspect — permission dont je ne me suis pas valu moi-

même, étant donné que les sons dont nous allons parler ne paraissaient jamais venir d'en haut. Les fenêtres étaient munies de volets, et je puis affirmer qu'aucune séance n'a commencé avant que je n'eusse scellé les fenêtres et les portes. Il n'y avait aucun meuble où l'on aurait pu se cacher, hormis un piano placé diagonalement à un coin de la pièce et un sopha sur lequel nous nous asseyions. Après avoir visité le piano, l'espace triangulaire derrière lui, et regardé sous le sopha, nous nous asseyions en demi-cercle dans le coin le plus éloigné du piano auquel était assise Mme Corralès. La première fois, je m'assis entre le médium et son père, mais les fois suivantes je me plaçai à côté de chacun des membres de la famille tour à tour.

Lorsque la lumière fut réduite à une seule bougie, Mme Corralès commença à jouer du piano, pendant que nous attendions, les paumes des mains étendues vers le piano, parce que ce cercle croit qu'on projette ainsi un magnétisme qui aide les esprits. Moins de cinq minutes après, une voix de ténor commença à accompagner le piano; les assistants le saluèrent avec effusion, comme étant « don Constantino ». La bougie ayant alors été éteinte, la voix gagna en force, et d'autres voix d'hommes et de femmes qui chantaient et sifflaient avec le plus grand entrain, mais avec un médiocre sens musical, avec des notes aiguës et stridentes, pendant que les membres de famille assise autour de moi ne cessaient pas d'applaudir et de converser, peut-être pour prouver que ce n'étaient pas eux qui chantaient. A un moment où le brouhaha était à son comble, M. Corralès fit craquer une allumette. On ne vit rien d'insolite, mais, c'est étrange à dire, les chants continuèrent malgré la bougie allumée, avec la même vigueur. Je m'approchai alors du piano, me tenant au milieu de la chambre, alors que la famille se trouvait à une extrémité de celle-ci et Mme Corralès à l'autre, du côté où venaient les voix; mais comme je m'approchais encore davantage du piano, les voix baissèrent ou se changèrent en des sifflements, qui paraissaient persister plus longtemps que le chant; quand j'arrivai au piano, tout était silencieux.

La lumière ne fut pas éteinte de nouveau. Quand je revins à ma chaise, Mlle Ofélia changea de place avec sa mère, et comme une voix d'homme entonna un chant en espagnol, elle l'accompagna. Plus tard, quand le piano fut tenu par le petit Miguel, c'est une voix de jeune fille qui se fit entendre. Et même lorsque je m'assis moi-même au piano et que j'en tirai des sons, une voix très faible m'accompagna.

Dans une note, à cette première séance, je lis : « Le chant peut avoir été produit frauduleusement par chacune des personnes qui tenaient le piano, et dans mon cas par quelqu'un qui émettait faiblement un son de voix. » Mais naturellement, je n'aurais pas raconté ce qui précède si je n'avais obtenu ensuite des preuves meilleures.

Aussitôt que j'entendis chanter, la pensée me vint qu'il aurait été intéressant de voir ce qui se produirait si Mme Corralès avait eu la bouche remplie d'eau pendant qu'elle jouait; mais ne pouvant pas oublier que j'étais un hôte invité dans une maison privée, où on ne se faisait pas payer, et où on n'acceptait aucun cadeau de valeur, je pensai qu'il était opportun d'attendre tant que je n'aurais trouvé quelqu'un parlant l'espagnol et qui pût mettre en avant cette idée avec tous les égards voulus. Cette opportunité se présenta à la séance suivante même, le 27 mai, à laquelle j'étais accompagné par M. et Mme Henry H. Titch, de la Nouvelle-Orléans.

M. Titch, qui visitait fortuitement Costa-Rica dans un voyage d'affaires, et qui avait déjà assisté à plusieurs séances à la demande de sa femme, consentit sans plus à transmettre ma demande. La séance s'ouvrit par un chant très élevé de plusieurs voix, qui continua, même à la lumière, alors que le médium et moi-même nous sortîmes dans la véranda.

Quand M. Titch exposa ma demande, M. Corralès l'accueillit aussitôt. On apporta deux verres, l'un rempli d'eau et l'autre vide; l'un et l'autre restèrent entre mes mains pendant toute la durée de l'expérience. Mme Corralès s'étant rempli la bouche, et la lumière ayant été éteinte sur ma demande, les voix éclatèrent avec une vigueur qui paraissait vouloir démontrer qu'elles n'étaient pas empêchées par cela de se faire entendre. Je fis aussitôt la lumière; pendant que les voix continuaient dans toute leur force, j'examinais attentivement la famille, qui certainement n'était pas en train de chanter, même par ventriloquie; alors Mme Corralès déchargea une pleine bouchée d'eau dans le verre vide. Cette expérience fut répétée sans qu'on éteignît la lumière, et avec plein succès. Ce fut à la séance suivante, à laquelle assistait aussi don Philipe Alvarado, ministre des Finances, que Mme Titch elle-même, pendant qu'elle jouait du piano, fut accompagnée par des voix, un peu basses, mais très nettes, néanmoins, pendant que nous étions tous assis en groupe à une distance de 5 mètres au moins dans le coin le plus éloigné de la chambre éclairée.

Ce fut aussi à cette séance, tenue à 1 h. 30 de l'après-midi du 28 mai, que la grande porte d'entrée fut complètement ouverte — et malgré le flot de lumière qui pénétra alors dans la salle, les voix conservèrent toute leur force durant trois minutes.

Le lendemain 29 à midi, lorsque le médium se rendit à l'Imperial Hotel pour prendre congé de Mme Titch, elles s'assirent dans le salon public de l'établissement et jouèrent du piano; « don Constantino » et « Mary Brown » commencèrent alors

à chanter, mais furent arrêtés par l'entrée de quelques étrangers. M. et Mme Titch furent témoins de cette scène.

Mais une preuve encore meilleure au sujet de ces voix a été obtenue à la sixième séance le 1er juin, quand la famille Corralès se retira, en me laissant tout seul avec le médium dans la chambre dont toutes les entrées furent scellées ; alors Mlle Corralès, s'étant rempli la bouche d'eau, se prit à jouer du piano, pendant que je restais assis derrière elle avec les verres et la bougie. Presque aussitôt que la lumière eut été éteinte, une voix se fit entendre exactement avec la prononciation de « don Constantino » ; quand elle eut parlé pendant une minute environ, elle fut suivie de la voix plus aiguë de l'entité « Mary Brown », qui parla elle aussi distinctement. Quand on eut refait la lumière, le médium déchargea dans le verre vide une pleine bouchée d'eau. On obtint une preuve même meilleure que celle qu'on avait demandée, puisqu'avec la bouche pleine d'eau, il est moins possible encore de parler clairement que de chanter.

Il ne sera peut-être pas inutile de dire ici quelques mots au sujet des entités qui contrôlent la médiumnité de Mlle Corralès.

Il y a quatre contrôles habituels, appelés « Mary Brown », « Don Constantino Alvarado », « Don Miguel Ruiz », et « Carmen » ; plus deux contrôles qui ne se manifestent qu'à certaines occasions, et qui se nomment « Susie Edwards » et « Julia ». A ce que j'ai pu comprendre, ces contrôles, bien qu'ils affirment tous être des esprits ayant passé par une existence terrestre, ne donnent en réalité que bien peu de renseignements au sujet de leur séjour en ce monde. « Don Constantino », le principal contrôle des séances, aurait vécu en Espagne. Il parle d'une manière aimable et très digniteuse. Bien qu'il soit un esprit familier, il n'encourage aucunement la familiarité ; même les plus anciens habitués du cercle n'oseraient pas s'adresser à lui sans le préfixe *don*. « Mary Brown », qui affirme avoir vécu à Boston, est l'amie la plus étroite du médium. Quand elle se manifeste au moyen de la voix, elle ne peut pas parler l'anglais, mais il paraît que lorsqu'elle « possède » le médium, elle parle et écrit dans sa langue maternelle. « Ruiz », qui est Andalous, est de nature joviale. « Carmen » est belle, aux dires de ceux qui affirment l'avoir vue. Je n'ai pas été en rapport avec les autres personnalités...

En plus des preuves directes que j'ai déjà énumérées au sujet de l'authenticité des voix, il y a la preuve indirecte venant de l'impression que produit l'observation constante et critique pour laquelle on vous laisse la plus ample liberté, parce que ces voix forment une phase persistante de la médiumnité de Mlle Ofélia. Chaque séance commence par du chant de la part des esprits, dans le but, à ce qu'on dit, de pouvoir harmoniser les fluides. Quand on se trouve dans l'obscurité, on est autorisé à allumer une allumette, à tout moment, durant le chant, et M. Corralès m'a plus d'une fois passé dans ce but une boîte d'allumettes. Il est toutefois défendu de faire la lumière durant les matérialisations, car elle causerait du mal aux esprits, bien que le médium ne puisse pas en souffrir, n'étant pas entrancé. Mais je n'ai pas assisté à ce phénomène.

Les voix paraissent absolument indépendantes d'un contrôle. Quand on les désire vivement, par exemple lorsque des personnes importantes sont présentes, il peut y avoir le silence le plus obstiné. Mais lorsque les conditions sont bonnes, « Don Constantino » se présentera dans l'obscurité au milieu du demi-cercle, et prononcera une allocution. En d'autres cas, il adressera la parole à l'un des assistants — comme il est arrivé dans ma quatrième séance, lorsqu'il s'est approché de moi à tel point que j'aurais presque pu le toucher en allongeant la main, à ce qu'il semblait, en exprimant avec son articulation claire, son plaisir, etc., pendant qu'une sorte de vent froid allait constamment de lui à moi. Il me parla du travail qu'ils avaient fait avec le médinm pour préparer l'intervention d'esprits supérieurs à eux-mêmes, et dit quelques mots de la souffrance que leur produisait cette œuvre dans l'atmosphère de la terre. « Mary Brown » se rapprocha de moi à son tour, et avec sa voix aiguë me parla dans le même sens. « Miguel Ruiz » fut, lui aussi, amical et aimable.

A la même séance, le médium chanta, et fut accompagné par une voix d'homme. En outre, à différentes occasions, le médium commença à chanter avec sa voix ordinaire, agréable mais non très forte ; étant ensuite contrôlé par « Mary Brown », le volume de sa voix augmentait énormément ; sa mère qui tenait le piano était quelquefois contrôlée à son tour, au même moment, de telle façon que le chant finissait par être presque assourdissant, sans être entièrement musical.

Il me semble bien bête (*foolisch*) de critiquer la qualité des sons que l'on entendait à ces séances, car cela n'a rien à faire avec la question qui se pose évidemment ainsi : « D'où venaient les sons ? » et non pas : « Quelle est leur valeur musicale ? » Selon la théorie spiritique, les sons sont produits

en des conditions très différentes, et leur qualité peut dépendre en très grande partie des conditions, comme il arrivait par exemple avec les premiers phonographes, qui pouvaient recevoir la meilleure des musiques, et émettre ensuite une harmonie bien différente. On ne doit pas s'attendre à ce qu'un médium nous introduise dans la musique des sphères. Mais, malgré la preuve positive que Mme Corralès, lorsqu'elle joue du piano, ne chante pas en même temps et malgré l'absurdité de supposer que le gosier d'une petite dame âgée puisse émettre les sons élevés et variés de différentes voix d'hommes et de femmes, en chantant avec la plus grande force pendant que parfois « Mary Brown » parle à voix haute, toutefois il me sembla peu satisfaisant que le dos de la pianiste fût tourné à l'auditoire, en cachant ainsi ne fût-ce qu'une seule des bouches des assistants, pendant que des sons si inexplicables et si impossibles résonnaient en l'air. Dans une des dernières séances, je demandai donc à M. Corralès s'il permettait qu'on déplaçât le piano, de façon à ce que, avec une bougie allumée dessus, le visage de la personne qui jouait fût en pleine vue. Non seulement il consentit volontiers, mais il offrit de faire transporter le piano à une autre extrémité de la pièce, ou même dans la chambre à côté, ou bien de faire tenir la séance dans toute maison où l'on pourrait trouver un local. Mais je me contentai de faire tourner le piano à moitié, sans modifier son emplacement, étant parfaitement sûr que la chambre ne contenait pas de mécanisme, car on n'aurait pas pu les y cacher, et qu'en tout cas ils n'auraient pas suffi à rendre compte des voix qui se déplaçaient librement dans la grande salle.

Le piano ayant été tourné dans le sens opposé, et les voix ayant été poussées à un crescendo par une courte période d'obscurité, je m'approchai, je craquai une allumette, j'allumai la bougie sur le piano, et pendant que Mme Corralès me parlait, les voix, bien que plus faibles, comme toujours à proximité d'un étranger, résistèrent triomphalement ; et quand je repris ma place, elles recommencèrent avec autant de vigueur que d'habitude, prouvant ainsi qu'elles n'étaient pas produites, ou même seulement renforcées, par le larynx de la personne qui tenait le piano.

Après cela, le piano resta dans sa nouvelle position, et à la dernière séance je reçus une autre preuve de l'authenticité des voix, à un moment où les conditions n'étaient pas bonnes, ainsi qu'une preuve que j'avais acquis la faveur des « esprits » grâce aux rapports que nous avions eus ensemble. En plus de quatre membres de la famille et de moi-même, se trouvaient présents trois dames et un monsieur qui n'étaient pas des habitués du cercle. La séance commença fort bien par du chant, mais lorsque M. Corralès plaça une bougie allumée sur le piano, le silence s'ensuivit. Il répéta à plusieurs reprises cette opération, de différentes manières, mais toujours il rencontra un silence obstiné. Alors ce fut le médium lui-même qui mit la bougie sur le piano, mais les choses ne changèrent point. Pensant que je ne pouvais pas moi-même faire pis, et éprouvant beaucoup de confiance dans les sentiments d'amitié et de sympathie que m'avaient souvent exprimés les esprits, je pris moi-même le bougeoir, et, m'avançant lentement, je le plaçai sur le piano en face de Mme Corralès, pendant que les voix parvenaient à persister cette fois, en gagnant ensuite de la force à mesure que je me retirais, comme en se joignant à l'applaudissement qui me salua de la part des expérimentateurs.

Plus tard dans la soirée, « Don Constantino » expliqua que le médium n'avait pas réussi parce qu'il n'avait pas concentré son esprit sur eux, tandis que, concentrant fermement ma pensée sur les voix (chose que j'ai certainement faite) je leur avais permis de continuer à chanter.

Je parlerai maintenant de l'entrancement du médium, parce qu'il se produisit en des conditions réellement satisfaisantes.

A la septième séance, le 3 juin, en plus de la famille Corralès se trouvaient présents M. Alvarado, M. Lindo, et moi-même. Dans l'obscurité, plusieurs contrôles se firent entendre, en disant que, comme ils se préparaient à l'introduction d'esprits supérieurs, il n'y aurait pas beaucoup de chants ce soir, mais que, pour que je pusse assister à ce phénomène, ils auraient retiré l'esprit d'Ofélia de son corps, en le remplaçant par l'un d'eux.

On plaça alors des bougies de chaque côté du médium, qui s'assit sur une chaise en face de moi. Elle ne tarda pas à tomber dans un état semblable à la mort, les yeux écarquillés et fixes, pendant que ses mains et ses bras, durant la période de la trance, devenaient perceptiblement froids, bien que je réchauffasse une de ses mains dans les miennes. Tout à coup, de l'extrémité du salon, où il n'y avait certainement personne, une voix paraissant être celle du médium, commença à parler et chanta même un peu ; la voix fut immédiatement reconnue par les assistants, qui tous la connaissaient bien. Alors le

médium se leva, serra la main de nous tous, et nous adressa la parole avec la voix bien connue de « don Constantino ».

Avec sa propre voix, Mlle Ofélia insista pour que je pique ses bras avec une épingle, et que je m'assure de la condition de ses yeux, pendant que sa voix venait de l'extrémité sombre de la salle. Après être revenue à l'état semblable à la mort, elle se leva soudain et redevint elle-même.

On m'assura que lorsqu'en des cas semblables, elle est possédée par « Mary Brown », elle peut parler et écrire en anglais, mais je n'ai pas été assez heureux pour recevoir cette preuve frappante.

Comme je l'ai dit plus haut, ce fut après cette séance que je pris connaissance de la traduction des deux dernières parties du rapport du prof. Reichel; et comme je ne me suis aucunement préoccupé de cacher la chose, la famille Corralès le sut sans doute. Quelque ait pu être l'effet produit par ces lectures sur moi-même, il fut désastreux pour les phénomènes. A la séance suivante, le 6 juin, un seul autre étranger étant présent, bien que j'aie longuement attendu aussi bien dans l'obscurité qu'à la lumière, l'oracle resta muet. Nous essayâmes la musique, nous jouâmes les airs favoris des esprits, et les mains jointes nous invoquâmes : « *Venga, Mary, Venga don Constantino* » — ce fut en vain. Quand je n'eus plus aucun espoir de parvenir à un résultat utile, je rentrai à la maison, un peu plus tôt que d'habitude, tandis que l'autre visiteur demeurait.

Le matin suivant, on m'informa que, immédiatement après mon départ, les voix avaient repris avec l'exubérance habituelle et que « don Constantino » expliqua qu'elles n'avaient pas pu se faire entendre auparavant, par suite de la confusion de mon esprit, où s'étaient faufilés le soupçon et le préjugé, etc.

A la séance suivante, je fis remarquer au médium que j'avais fait un long voyage pour voir les choses par moi-même, et je l'assurais qu'un seul fait observé, si petit fût-il, avait plus de poids pour moi que toutes les théories de tous les professeurs de l'Allemagne; cette déclaration suffit à faire renaître graduellement la confiance. Mais plusieurs séances furent nécessaires pour rétablir des rapports parfaits entre « don Constantino » et moi, comme entre un homme et l'autre. Tout cela tend à prouver que, quelle que soit l'individualité que possèdent ces esprits, ils sont en grande partie des émanations du médium.

Ayant demandé à M. Corralès comment les voix avaient commencé, M. Corralès me raconta que, il y a quatre ans environ, la petite Florita remarqua d'abord une voix légère qui accompagnait sa sœur Ofélia lorsqu'elle chantait. Bientôt, elle fut découverte aussi par son frère Miguel, et plus tard elle s'accrut de façon à être entendue par tout le monde, et d'autres voix se joignirent à elle. Le fait qu'elles se manifestent plutôt dans l'obscurité qu'à la lumière, comme tous les phénomènes psychiques, fait naître la croyance qu'il doit s'agir de voix de mauvais esprits ou qu'elles sont le produit d'une fraude. En réalité, ces voix, à un certain point de vue, préfèrent la lumière; c'est-à-dire qu'elles la demandent elles-mêmes chaque fois que les conditions sont assez favorables. Et pour ce qui se rapporte à la nécessité éventuelle de l'obscurité, j'ai appris par un opérateur de la télégraphie sans fil, qu'il arrive souvent que, tandis qu'on est en parfait rapport avec une station lointaine, à l'aube, la communication se trouve interrompue aussitôt que le soleil apparaît à l'horizon, comme si la ligne avait été sabotée. Et pourtant, personne n'en tire la conséquence qu'un message de télégraphie sans fil est transmis par le diable. Aucun doute que dans ces cas, la différence entre l'obscurité et la lumière est une question qui a une portée physique plutôt que morale.

On peut supposer que, lorsqu'on entend ces voix surgir d'un espace paraissant vide, on doit être rempli d'étonnement, qui est peut-être sujet à diminuer avec l'habitude. Mais c'est le contraire qui m'est arrivé. J'avais souvent assisté à ce que l'on appelle des « séances par la trompette » aux Etats-Unis, où des voix d'esprits sont sensées se faire entendre au moyen d'un cornet. Mais comme ces séances ont lieu invariablement dans l'obscurité la plus complète, j'ai toujours expliqué ces sons par l'hypothèse facile, naturelle et certainement correcte, de la fraude. Il en résulta que, lorsque j'entendis pour la première fois des voix à Costa-Rica, mon étonnement ne fut pas tel qu'il aurait dû être devant un événement qui sort des règles de la nature, mais tout simplement tel qu'il peut être devant quelque chose dont on ne saisit pas la cause. Mais quand, une semaine après l'autre, les voix continuèrent dans tout degré de lumière et en des conditions sévères de contrôle, alors ma conviction se fit, l'étonnement augmenta, de telle façon que ce phénomène ne m'a jamais autant étonné qu'à la dernière séance. On me demandera si je suis moi-même convaincu que ces voix sont authentiques — c'est-à-dire si elles ne sont pas produites par un larynx humain. Je ré-

pondrai en émettant trois degrés de certitude, représentés par les paroles : *je pense, je crois, je sais.* Je *pense*, ce qui me paraît avoir le plus grand degré de probabilité; je *crois*, ce qui résulte d'une investigation sévère, mais plutôt compliquée; je *sais*, ces choses seulement qui peuvent être soumises à des preuves absolues et facilement répétées. En ce sens, je peux dire que *je crois* que les voix sont authentiques, mais je ne suis pas en état de dire que *je sais* qu'il en est réellement ainsi.

CORRESPONDANCE

Les Frères Davenport

Paris, 2 août 1911.

53, quai des Grands-Augustins.

Monsieur le Directeur,

Je lis aujourd'hui seulement le numéro du 16 juillet de votre intéressante revue : j'y suis assez surpris d'apprendre que dans une conférence faite « tout dernièrement », (en réalité le 15 novembre 1910) j'ai accusé *sans plus de mauvaise foi* toutes les personnes, spirites ou non, qui n'admirent pas les Davenport, y compris des spirites comme Victorien Sardou... »

A huit ou neuf mois de distance, ce procédé m'étonnant un peu de ma part, je viens de revoir le texte de la causerie en question. J'y trouve que le mot « *mauvaise foi* » s'applique à « la campagne de calomnies couronnée par une explosion de brutalité », qui accueillit les frères Davenport à Paris en septembre 1865, alors qu'une foule plus ou moins fanatisée « recourut à la violence pour interrompre leurs réunions et briser leurs appareils... »

Il n'était nullement dans ma pensée (et il me semble que le texte le laisse voir) d'aller plus loin et d'appliquer ce reproche « à toutes les personnes qui n'admirent pas les Davenport, y compris... » etc.

Quant au fond du débat, comme vous le dites fort bien, toute discussion est possible dans un cas de ce genre : et là-dessus nous sommes d'accord. Mais vous me permettrez à mon tour, — étant donné que vous appréciez sans indulgence une simple causerie dénuée de toute prétention, — d'estimer que vous acceptez bien facilement l'affirmation de M. J. N. Maskelyne, en négligeant au contraire quantité d'autres témoignages que j'avais cités.

Pour que les lecteurs de votre important organe ne conservent pas de mes procédés de polémique une opinion qui me semble aussi fâcheuse qu'erronée, je vous serais très obligé de vouloir bien insérer cette lettre dans votre prochain numéro.

Veuillez agréer, je vous prie, monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

ALPHONSE JOUET,
Avocat à la Cour (1).

(1) Voici les paroles de M. A. Jouet auxquelles nous faisions allusion : « Je voudrais vous parler aujourd'hui d'un chapitre de l'histoire du Spiritisme qui est intéressante à relire, parce qu'on y voit s'étaler un contraste éclatant, *mais qui n'a pas beaucoup changé depuis quarante-cinq ans :* d'un côté une éclosion de phénomènes stupéfiants... ; et de l'autre, une incrédulité compacte, incoercible, ricaneuse et, j'aime mieux le dire tout de suite, *de mauvaise foi.* » — Nous sommes bien loin d'accepter facilement l'affirmation de M. Maskelyne; seulement, nous trouvons que les phénomènes des Davenports sont loin d'être assez bien prouvés pour accuser de mauvaise foi leurs adversaires passés ou présents. — N. de la R.

AU MILIEU DES REVUES

Essai sur l'Intuition

(De l'*Echo du Merveilleux*, Paris, 1er juin.)

Qu'est-ce que l'intuition? Une faculté subtile, une sorte de sixième sens appelé par certains : pressentiment, qui permet de prévoir un événement à venir. Lequel de nous n'a, au moins une fois dans sa vie, eu, sous forme de rêve prémonitoire ou de pressentiment, la prescience de certains faits? Mais, tandis que l'intuition demeure pour ainsi dire à l'état fruste chez la plupart des hommes, quelques êtres appelés sensitifs par les maîtres de la psychiâtrie en sont doués de manière permanente. Ils la cultivent, l'asservissent, la développent si parfaitement qu'elle se manifeste au commandement de l'esprit.

On pourrait écrire sur ce phénomène des volumes entiers, sans parvenir à en déterminer scientifiquement la genèse. Tout ce que l'on est en droit d'af-



firmer, c'est que les ultra-sensibles ne sont pas forcément des individus spéciaux. Aucun signe particulier ne les distingue; ils n'ont rien de commun avec les visionnaires hystériques de la phénoménologie moyenâgeuse. Leur bon sens est parfait, leur équilibre mental remarquable et leur intelligence dépasse souvent la moyenne. Ils sont intuitifs comme on est musicien, littérateur ou peintre, et leur faculté précieuse se perfectionne avec le temps au lieu de s'altérer. J'en ai fait la remarque au cours d'expériences très intéressantes dont je prends la liberté de citer ici quelques exemples :

Premier exemple : On m'a parlé de Mlle J. G... (1), laquelle est, paraît-il, un sujet tout à fait exceptionnel. Je vais la voir. C'est une jeune femme avenante, gracieuse, instruite, et de manières distinguées. L'intuition ne se manifestant chez elle qu'à l'état second, on l'endort devant moi. Je note que le passage de la veille au sommeil magnétique s'accomplit sans effort pénible, mais qu'il est assez long.

Est-il utile d'ajouter qu'elle ne me connaît pas, et ne sait pas qui je suis? Aussitôt endormie, elle me prend les mains, frissonne, hésite un instant, puis, sans que j'aie posé une seule question, se met à parler d'une voix lente, aussi naturellement que si elle était dans son état normal. Et me voici saisi d'une stupeur bien compréhensible! Mlle J. G... me rappelle tout ce qui a laissé sa trace dans ma vie; elle sait quels sont mes goûts, quelle profession j'exerce; elle me parle de ma constitution en médecin avisé, elle voit également mon entourage, me dit que je suis perplexe et pourquoi je le suis, puis aborde l'avenir qui m'attend, et me raconte ce que doit être mon destin.

Le passé, le présent sont d'une exactitude rigoureuse; nous verrons pour l'avenir. Je note quelques prédictions concernant certaines personnes dépeintes de telle sorte par la voyante que je les ai de suite reconnues. Elle m'annonce notamment la mort de l'une d'elles, qui mourra d'une maladie de cœur avant un an (2). Or, cette personne a toutes les apparences de la santé; ce n'est ni un parent, ni un ami cher, objet de préoccupations spéciales.

Désireux de ne pas m'en tenir à cette unique expérience, j'ai envoyé plusieurs amis chez Mlle J. G... Tous sans exception l'ont quittée sur la même impression : celle de s'être trouvés en contact avec un des mystères les plus irritants de la nature humaine. Si, m'ont-ils dit, Mlle J. G... ne nous avait révélé des faits connus de nous seuls, nous pourrions supposer que vous l'avez au préalable renseignée. Elle a lu en nous mieux que nous ne le ferions nous-mêmes. C'est vraiment incroyable!

Peut-être, a suggéré quelqu'un, Mlle J. G... est-elle simplement une habile liseuse de pensée? Sincèrement j'en doute, car l'ayant consultée maintes fois avec le désir impérieux qu'elle me parlât d'un sujet me tenant fort à cœur, elle resta muette, n'y fit pas la plus petite allusion. Dieu sait cependant que ma volonté était tendue!

J'ai voulu demander à Mlle J. G... comment ses visons se manifestaient. Impossible de le savoir lorsqu'elle est éveillée; elle perd alors toute impression, tout souvenir, tandis qu'endormie elle renoue admirablement le fil de ses précédentes consultations. Au cours de l'une d'elles, je renouvelai mes questions, elle me répondit que sa vision était symbolique.

— Dès que je prends les mains du consultant, dit-elle, je ressens de suite et de manière très vive par des contractures du bras s'il est nerveux ou calme et quelle est à peu près la force de sa volonté. L'état de sa santé m'est indiqué soit par des sensations douloureuses correspondant à celles qu'il éprouve, soit par la vue de taches noires sur les organes atteints. Il est très rare que je ne me rende pas immédiatement compte du motif de la consultation. Si ce sont des soucis d'argent, je vois des chiffres. Bouleversés, mauvais résultats; s'ils se relèvent, l'affaire s'arrangera. Si le consultant est simplement entouré de chiffres, j'en augure que c'est un négociant. Un deuil dans la famille : je vois un crêpe traînant au-dessus de la personne; deuil très proche : un froid glacial m'envahit. Les événements me sont souvent présentés comme une allégorie, quelquefois j'annonce des choses que je ne vois pas, et alors c'est presque malgré moi que je parle; on m'affirme que ce genre de prédictions est *presque toujours* véridique. Mais si je fixe une date, il convient de faire des réserves, le temps étant difficile à mesurer dans l'état où je me trouve. Avec un objet touché ou porté par une personne je vois ses qualités et ses défauts : comment cela se peut-il? je l'ignore. Toutefois, j'ai la sensation absolue des tendances bonnes ou mauvaises, et il est bien rare que je me trompe.

A maintes reprises, j'ai tenté cette dernière expérience avec Mlle J. G... et j'affirme qu'elle n'exagère pas.

Deuxième exemple : Il s'agit de la célèbre et toute charmante Mme F... qui joint à la grâce d'une femme du monde accomplie, le plus extraordinaire talent de devineresse. Cette chiromancienne fameuse, cette sûre conseillère a vu défiler dans son studio les célébrités actuelles de tous les mondes, et si elle voulait rédiger ses mémoires, quel roman égalerait leur intérêt! Que de confidences elle a reçues! que de secrets elle détient!

Mme Fraya lit dans les mains, elle étudie égale-

(1) Mlle Jeanne Gourson.

(2) Six mois se sont écoulés; M. X.., est mort *d'une maladie de cœur* que j'étais à mille lieues de soupçonner.



ment l'écriture. J'admets à la rigueur que les lignes de la main puissent fournir certains indices sur la santé, le caractère, la profession même... Je ne nie pas la science de Desbarolles que Mme Fraya connaît à fond : j'admets également que l'écriture renseigne comme la physionomie, comme la démarche, le geste, et qu'une étude intelligente permette à Mme Fraya de diagnostiquer à l'aide de ces matériaux l'état d'âme de ses consultants, voire même leur rang social, leur degré de nervosité, d'irritabilité, de préciser en un mot tout ce qui a trait au tempérament. Mais qu'au cours de l'entretien elle vous dise :

« — Vous êtes marié... veuf... divorcé... vous avez des enfants, j'en vois trois... vos parents existent encore, ou bien vous les avez perdus il y a tant d'années... » cela commence à devenir étrange. Si elle ajoute, comme c'est le cas en ce qui concerne une personne de ma famille : « Vous êtes veuve depuis cinq ans, votre mari est mort après une maladie de quelques jours. Vous avez deux frères. L'un habite Paris, il est plus grand que vous, blond, aux yeux bleus rieurs (la consultante est brune et sérieuse), c'est une tête folle qui vous causera bien des ennuis... » N'y a-t-il pas de quoi être effrayé?

Dans quel grimoire va-t-elle chercher tout cela? Sont-ce les lignes de la main qui le lui dévoilent? Jamais je ne le croirai. Elle est intuitive, merveilleusement intuitive et le prodige réside en ceci surtout qu'elle n'a nul besoin de s'extérioriser pour devenir clairvoyante. Les choses se présentent à elle telles qu'elles sont en réalité.

Qu'on ne parle pas d'aide inconsciente de la part du consultant, car Mme Fraya déteste qu'on la renseigne et la questionne. Elle parle d'abondance comme si un être invisible lui soufflait ses prédictions qui, parfois, lui semblent à tel point invraisemblables qu'elle est confuse de les exprimer.

— Et, ajoute l'aimable femme, ce qui paraît le plus singulier arrive toujours, j'en ai fait souvent la remarque. L'avenir m'apparaît comme un immense présent : je ne puis déterminer de date précise aux événements que j'annonce, je calcule d'après la valeur des plans et je tombe toujours à peu près juste.

Au point de vue psychométrique, Mme Fraya a fait récemment nombre d'expériences avec M. Duchâtel, le remarquable fondateur du Cautionnement mutuel. Le récit de ces expériences est reproduit dans l'ouvrage que vient de publier M. Duchatel. Il y a quelques années, la chiromancienne examina, en compagnie de M. Binet, professeur de psychologie expérimentale à la Sorbonne, les mains de plus de cent cinquante enfants des écoles de la ville; le nombre d'erreurs relevées est insignifiant.

Presque à la même époque, le docteur Vaschide, directeur du Laboratoire de psychologie de l'asile de Villejuif, pria Mme Fraya « de lire les mains » ou plutôt le moulage des mains d'infirmes, de déments, d'amoraux, internés à Villejuif, et il fut émerveillé de la rigoureuse justesse des observations.

Quant aux prédictions, le docteur Vaschide éprouva à ses dépens leur véracité.

Sommée par le jeune savant de lui dire tout ce qu'elle voyait, Mme Fraya lui annonça qu'il mourrait à trente-trois ans d'une pneumonie, et ce, en présence de la comtesse Mathieu de Noailles.

A trente-trois ans, le docteur Vaschide mourut d'une pneumonie, et Mme de Noailles en fut à ce point impressionnée qu'elle voulut consigner le fait dans l'ouvrage posthume du regretté savant : *Essai de psychologie de la main.*

Ceci, m'objecte-t-on, peut n'être qu'une curieuse coïncidence. La fréquence des réalisations qu'il m'a été permis d'enregistrer rend cette explication insuffisante. Mme Fraya est une psychologue étonnante; elle analyse et déduit avec une finesse merveilleuse; mais ici, elle en convient de la meilleure grâce, l'intelligence n'intervient pas. Il faut qu'elle dise ce que son intuition lui commande; elle ne reste pas dans un vague adroit, que la crédulité des consultants adaptera à telle ou telle circonstance, elle indique nettement les conditions dans lesquelles se produira l'événement annoncé.

Si je ne craignais d'allonger outre mesure cet article je citerais les plus curieuses choses du monde, choses dont je fus le témoin, et aussi quelquefois le principal intéressé. Est-ce à dire que toutes les prédilections soient justes? Non, et cela ne sert qu'à embrouiller davantage l'écheveau. C'est à croire que la vision de l'avenir ressemble pour les sensitifs à ces points brillants qui blessent parfois nos yeux au cinématographe. Un éclair... puis le voile retombe, un autre éclair, il retombe encore... et l'obscurité devient profonde, car Dieu ne permet pas que les mystères soient profanés.

Demain c'est l'inconnu... Qui de nous est assuré de voir l'aube prochaine?

Si l'on prédisait à coup sûr l'avenir, ce serait la mort de toute espérance, puisque l'espérance réside dans la foi en un meilleur destin. Mais alors pourquoi ces échappées soudaines? Pourquoi l'intuition, et qu'est-ce en réalité que l'intuition? Il serait intéressant de chercher à l'approfondir.

B. CORNÉLY.

Deux apparitions au Brésil

Au palais de la Préfecture de Rio-Janeiro, un fonctionnaire chargé du service d'électricité, veille la nuit, afin d'inspecter les appareils.

Dans la nuit du 28 au 29 ce fut le tour de l'élec-

tricien Durão. A minuit, selon l'habitude, le fonctionnaire Durão fit la revue générale dans les installations.

Lorsqu'il s'approcha du portail et qu'il se disposait à monter les escaliers qui conduisent à la direction générale de l'instruction (du côté de la place de la République) il fut très surpris de se trouver face à face avec le concierge général, M. Fernandes Gonçalves Pires qui était en permission, vu le mauvais état de sa santé.

— Bonsoir, monsieur Pires, lui dit-il.

— Bonne nuit, répondit M. Pires.

— Vous ici à cette heure de la nuit ?

— C'est vrai, moi-même, j'y viendrai toutes les nuits donner un coup d'œil.

— Vous êtes donc guéri ?

— Parfaitement guéri.

— Faites attention à votre santé délicate.

— Oh ! il n'y a plus de danger.

M. Durão alors, sans plus se préoccuper, monta examiner quelques lampes du premier étage et redescendit pensant aller un moment bavarder avec M. Pires. Ne le trouvant plus, il demanda à la sentinelle de service si M. Pires était sorti.

— Quel Pires ? demanda la sentinelle.

Le concierge général, avec qui je causais il y a un instant.

— Mais je ne vous ai vu causer avec personne, et vous étiez seul !...

— C'est extraordinaire, dit M. Durão. Comment se fait-il que vous ne nous ayez pas vus ensemble?

— Je vous répète, que vous étiez seul.

— C'est bien, je ne suis pas entêté, mais il faut croire que vous ayez dormi. L'avez-vous, du moins, vu sortir?

— Elle est bonne, celle-là! Puisqu'il n'est pas entré, il n'a pu sortir!

M. Durão n'insista plus et s'en alla examiner le tableau général de l'électricité. Cependant, se mettant à réfléchir, il lui passa par l'idée que M. Pires pouvait bien être mort et qu'il s'était trouvé en présence d'un fantôme. Il passa le restant de la nuit assez impressionné et intrigué par la disparition subite de M. Pires.

Le lendemain, à la première heure, M. Durão apprit la mort du concierge général de la Préfecture, M. Fernandes Gonçalves Pires. M. Durão, à cette nouvelle, sentit ses cheveux se dresser sur sa tête et jura ses grands dieux que, au prix de perdre sa place, il n'aurait plus fait le service de nuit.

(De l'*A Platéa*, de Rio-Janeiro).

Dans la ferme de San Antonio, à Ribeiras Preto, appartenant à don Alberto Moraes Bueno, se produisit le 8 décembre dernier le fait suivant :

Le soir, la famille du défunt Antonio Masaro entendit un grand bruit dans une haie qui entoure la ferme, près du poulailler, et enfin dans une caisse qui se trouvait près de la porte. Comme le bruit se répétait avec insistance, Juan, le fils du fermier, saisit un revolver et alla voir ce qui se passait. Il trouva un homme assis sur la caisse. Il allait décharger son arme contre lui, lorsque, l'intrus ayant tourné vers lui la tête et levé une main, le jeune homme recula horrifié. C'était son père!

Juan rentra dans la maison, et tout ce qu'il put dire est que son père se trouvait à la porte. Le restant de la famille alla sur place, ainsi que d'autres agriculteurs voisins, et tous virent et reconnurent le défunt Antonio. L'un de ses fils, Umberto, le pria de se retirer, parce qu'il faisait beaucoup de mal à la famille; l'apparition se leva alors et fit quelques pas dans la direction de la côte de la mer. Quelques-uns des enfants s'écrièrent alors : « Papa, reste avec nous ; ne t'en va pas! » Le fantôme revint sur ses pas, salua les assistants, et commença de nouveau à se retirer, en disparaissant petit à petit.

Antonio Masaro était mort dans les premiers jours de juin 1910.

Ce phénomène est attesté par plus de douze familles.

(De la *Tribuna Espirita*, Rio-de-Janeiro).

Le Fantôme du Chasseur

(*Echo du Merveilleux*, Paris, 15 août 1911.)

En lisant votre intéressante Revue, il nous est venu à l'idée de vous communiquer un fait étrange qui s'est passé, il y aura deux ans au 4 octobre prochain, et dont nous avons été témoins tous les deux.

Nous venions de louer en Sologne une petite propriété. Un soir, après une longue journée de chasse, nous étions assis dans le fumoir, éclairés seulement par une joyeuse flambée; accablés de fatigue, nous fumions une pipe en silence, les pieds sur les chenêts, quand nous crûmes apercevoir, se reflétant dans la glace, une sorte de vapeur blanchâtre qui disparut presque aussitôt. Nous ne prêtâmes pas attention tout d'abord, mais, dix minutes plus tard, l'apparition se fit plus nette. Nous nous retournâmes en même temps et aperçûmes nettement un homme de haute taille, qui semblait renversé dans un fauteuil, et laissait échapper un fusil. La figure exprimait une angoisse terrible, et de la tempe coulait un mince filet de sang. Presque immédiatement l'apparition astrale s'évanouit.



Nous nous regardâmes tous deux, terrifiés, croyant avoir été victimes d'une hallucination, bien que cela fût peu vraisemblable. Mais, le lendemain, comme nous en reparlions sur le terrain de chasse, le garde nous apprit que le père du précédent propriétaire, M. le comte de M..., s'était tué, il y a environ 50 ans, en maniant un fusil dans cette salle, au retour d'une chasse particulièrement fructueuse. Nul doute que ce fût son corps astral qui nous était apparu...

ROGER HATOT DE LA SALLE.
CONRAD MONCERTIN-LANTERNIER.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

L'Inauguration du Club International pour les Recherches Psychiques, à Londres.

L'*International Club (for Psychical Research)*, de Londres, dont les bases avaient été jetées depuis trois années déjà, et dont la phase de gestation a été



L'édifice du Club International
pour les Recherches psychiques, à Londres.

longue, le projet étant passé par une série de vicissitudes, a été enfin inauguré, le 29 mai dernier. Son siège se trouve au numéro 22 de Regent Street, en plein quartier des grands clubs londoniens. Le local est élégamment et confortablement aménagé; on y trouve des salons de réceptions, une salle de travail et de lecture, un fumoir, un boudoir réservé spécialement aux dames, une bibliothèque riche en ouvrages psychiques, un restaurant. Quelques pièces seront destinées aux expériences psychiques qui seront faites par l'initiative du club; un laboratoire bien fourni d'appareils scientifiques, photographiques, etc., sera organisé dans ce but.

La cotisation annuelle des membres résidant à Londres est de £ 3-3-0 (79 fr. environ); celle des membres résidant en province, £ 2-2-0 (52 fr. 50); les membres étrangers paient £ 1-1-0 (26 fr.). Plus de 500 membres sont déjà inscrits.

Un bulletin publiera les actes de la Société, qui seront aussi résumés dans les *Annals of Psychical Science*.

Le discours inauguratif a été prononcé par Mme Annie Besant, qui s'est spécialement attachée à recommander l'union entre les adeptes de toutes les écoles différentes, cultivant les études psychiques.

Toute la presse de la capitale, avec à sa tête le *Times*, le *Daily Mail*, le *Standart*, le *Morning Post*, etc., s'est occupée d'une façon sympathique de cette intéressante entreprise, dont la réalisation est due à M. George G. Knowles. L'élection du Comité définitif de Direction aura lieu au cours de l'automne prochain : on choisira pour la charge de Président un savant favorablement connu dans les investigations psychiques.

Le don de M. Th. Stanford à l'Université de San Francisco

Nous avons reproduit dans notre numéro de juin une information d'un journal de San-Francisco concernant la donation que M. Thomas Stanford avait faite à la Stanford University, d'une somme de 50.000 dollars pour la création d'une chaire de Spiritisme. Dans le dernier numéro du *Journal* de



la S. P. R., le Dr H.-J. Hyslop dit, qu'en connaissant lui-même quels étaient les desseins de M. Thomas Stanford à ce sujet, il avait écrit à M. David Starr Jordan, président de la Leland Stanford University, et qu'il en avait reçu la réponse suivante à la date du 12 mai dernier :

Stanford University, Cal.

Cher professeur Hyslop,

J'ai reçu votre aimable lettre du 7 mai. Il me semble que l'*Associated Press* ne se donne jamais beaucoup de peine pour s'assurer de l'exactitude des histoires qui peuvent errer au gré des flots sur cette côte.

Il y a quelque temps, M. Thomas Welton Stanford, de Melbourne, envoya à l'Université 100.000 dollars pour réparer une partie de la Galerie d'Art qui avait souffert par le tremblement de terre, et pour y faire installer les nombreux beaux tableaux qu'il avait donnés précédemment à l'Université. On savait depuis une dizaine d'années que M. Stanford a l'intention de laisser la plupart de sa fortune à l'Université, en consacrant aussi une somme considérable aux recherches psychiques dans l'Université même. Il pourra s'agir d'une chaire consacrée à cette classe du sujet; pour ma part, je serais plutôt favorable à ce que l'on forme de temps en temps des Commissions de psychologues de haute valeur pour examiner certains cas ou certains problèmes. Je ne crois pas qu'une décision eût été prise à ce sujet. M. Stanford a ouvertement parlé de ses intentions à un grand nombre de personnes, et il ne s'agit aucunement d'un fait nouveau.

En tout cas, l'Université ne manquera pas d'apprécier son don, quel qu'il soit, à sa juste valeur, et de mettre en exécution son but.

Votre tout dévoué,

David Starr Jordan.

Petites Informations

⁂ Le sixième Congrès de la Fédération des sections européennes de la Société Théosophique aura lieu à Gênes, du 17 au 21 septembre 1911 prochain.

⁂ La Société d'Etudes Psychiques, de Milan, va transférer son siège à Rome, où elle continuera à publier son important organe : *Luce e Ombra*.

ÉCHOS ET NOUVELLES

La cérébration artistique subconsciente. Richard Wagner, Marya Chelega, Frida Gentes.

Au sujet des merveilleuses facultés subconscientes de l'esprit humain au point de vue de l'art, on trouve dans les récentes publications quelques nouveaux faits dignes de remarque. Il est évident que l'esprit d'imitation entre pour beaucoup aujourd'hui dans la fréquence de ces faits, dont la généralisation pourra probablement un jour apporter un appoint précieux aux produits de la cérébration humaine.

C'est d'abord Richard Wagner — à tout seigneur tout honneur — qui dans son autobiographie, publiée dernièrement, en parlant d'un séjour qu'il fit sur les côtes de la Ligurie, raconte :

Je voulais échapper au grand bruit du port, près duquel j'habitais, par une promenade à La Spezzia. Ce voyage aussi, qui ne devait durer qu'une nuit, fut, par suite de la mer agitée, une douloureuse aventure. Mon dérangement de corps fut augmenté par le mal de mer, et, absolument épuisé, à peine capable de me traîner, je me rendis au meilleur hôtel, qui se trouvait malheureusement dans une rue étroite et bruyante. Après une nuit de fièvre et d'insomnie, je m'efforçai, le lendemain, de faire une longue promenade à pied dans les alentours couverts de forêts de pins. Tout me paraissait nu et désert, et je ne comprenais pas ce que je faisais là. Etant rentré à l'hôtel dans l'après-midi, je m'étendis, très fatigué, sur un lit très dur pour attendre l'heure désirée du sommeil. Elle n'arriva pas; par contre, je tombai dans une sorte d'état somnambulique, dans lequel j'eus tout à coup l'impression de couler dans un cours d'eau. Le bruit de l'eau se changea aussitôt pour moi dans le bruit musical de l'accord Es-dur (1), qui flottait continuellement dans une interruption figurée; ces ruptures se montraient comme des figurations mélodiques à mouvement croissant; mais jamais ne disparut le son pur de l'Es-dur, qui, par son insistance, semblait donner une signification infinie à l'élément dans lequel je coulais. Comme il me semblait que les flots se refermaient tout à coup sur moi, je me réveillai avec une terreur soudaine de mon demi-sommeil. Je compris aussitôt que le prologue

(1) Les fameuses 140 mesures en *si bémol majeur*. — N. de la R.

orchestral à *l'Or du Rhin* était né en moi, tel que je l'avais déjà en moi-même, sans avoir pu le reconnaître. Je me rendis compte alors que je ne devais pas attendre l'inspiration de l'extérieur; c'est de l'intérieur que devait me venir le courant de vie.

M. Léon Petitjean vient de publier dans un journal parisien un article sur un nouveau « médium peintre », Mme Marya Chelega.

Il s'agit ici — dit-il — d'un des côtés les plus curieux du « miracle moderne » : une femme, absolument ignorante de l'art pictural, se servant, sans études préalables, d'une palette et de pinceaux et arrivant à des résultats stupéfiants pour qui ignore ou nie les phénomènes psychiques.

Dans un très modeste atelier du quartier des Ternes, à Paris, vit avec peine de son travail une artiste d'un genre tout spécial, Mme Marya Chelega, admirablement douée de cette sensibilité particulière qu'on nomme « médiumnité » dans les milieux occultistes.

Son mari, un réfugié russe, artiste peintre, subvenait, jusqu'à ses dernières années, aux besoins de la vie commune; Mme Chelega s'adonnait à des œuvres de solidarité sociale et l'idée ne lui était jamais venue d'apprendre à tenir en main la palette aux multiples couleurs.

Le chef de famille mourut subitement, en laissant sa femme dans le dénuement le plus complet. Malgré l'aide qui lui vint d'amis dévoués, la veuve, trop fière pour se résigner à vivre aux dépens de la collectivité, dépensa son énergie à chercher l'emploi de ses facultés intellectuelles : ce fut en vain! Ses protecteurs ne purent lui découvrir nul travail, nulle situation. La fatalité s'acharnait sur elle et la misère grandissait sans cesse au pauvre logis.

Un jour, elle songea à s'affranchir par le suicide. Ici nous entrons, semble-t-il, dans le domaine du merveilleux.

A l'heure de la résolution suprême, une commotion violente ébranla le cerveau de la désespérée. Une force inconnue la poussa à prendre palette et pinceaux laissés inactifs par la disparition de l'époux, et, sans notions de dessin ni de peinture, elle jeta des couleurs sur une toile.

Sa sensibilité, hyperesthésiée, lui fit peindre des êtres et des paysages visibles pour elle seule et tout à fait inconnus d'elle-même et de son entourage. Elle présenta des choses troublantes, des êtres d'un monde en dehors du nôtre; une intelligence qui s'emparait de tout son être dirigeait sa main pour exprimer un art, en quelque sorte extra-humain.

Cette peinture de visions, quelque étrange et curieuse qu'elle fût, ne lui apporta guère de soulagement matériel, mais la rattacha à la vie dont elle voulait s'évader : c'était sans doute là le but que se proposait la puissance subliminale qui agissait en

Il arriva, cependant, qu'un jour, tout moyen de subsister lui manqua.

Tout à coup, on frappe à sa porte, on entre; une inconnue se présente à Marya Chelega et lui dit : « Je sais, madame, que vous êtes peintre. Je désire que vous fassiez mon portrait et, comme vous n'êtes pas riche, permettez-moi de vous le payer d'avance. » Et sans que Mme Chelega eût le temps de répondre, la visiteuse lui remit cent cinquante francs.

L'interlocutrice de Marya était une bienfaitrice en quête de bonnes œuvres à accomplir. Elle avait appris la détresse de Mme Chelega et venait, d'une façon délicate, l'obliger à accepter un secours.

Marya Chelega est troublée. Elle pense au ridicule qui va s'attacher à elle si elle tente un essai malheureux. Comment s'y prendrait-elle pour faire un portrait ressemblant, quisqu'elle ignore les premières notions du dessin et que l'anatomie n'est pour elle qu'un mot scientifique sans écho dans son intellect?... Mais la faim l'aiguillonne et elle fera ce portrait!... L'instinct de la conservation lui dicte impérieusement de le faire!

— Eh bien, madame, c'est entendu, dit-elle. Je fais votre portrait. Commençons à l'instant, si vous le voulez bien.

Alors, Marya Chelega se transforme. Elle n'est plus le peintre visionnaire qu'elle a été jusque-là. Elle reproduit avec sérénité les traits de la personne placée devant elle. Elle ne tâtonne pas, sa main a la sûreté de touche d'un artiste expérimenté. Elle a l'intuition des couleurs et fait ses mélanges sans hésitation, arrivant toujours au ton vrai. Sa prodigieuse facilité à se servir des pinceaux, à trouver les nuances ne l'étonne pas : elle est dans son élément. Ce qui la surprend, c'est de n'avoir pas, à l'époque de sa prime jeunesse, eu la révélation d'un talent qui lui eût ouvert un glorieux avenir.

En quelques séances, le portrait est achevé : la ressemblance est parfaite, la physionomie vivante.

Ce tableau fait sensation; on lui en commande d'autres. La faim est conjurée et Marya Chelega, classée portraitiste, ne peint plus ses visions.

M. Friedricks Kampfer, qui habite 48, Friedrichstrasse, à Berlin, écrit dans la *Zeitschift für Spiritismus* de Cologne, un article pour signaler un autre médium peintre. C'est une demoiselle Frida Gentes, âgée de 30 ans, habitant l'un des faubourgs de Berlin. Comme il arrive presque toujours dans le dessin et la peinture automatique, les pastels qu'exécute cette dame ont une tendance à rappeler l'art oriental, et généralement représentent des sujets empruntés au règne végétal : plantes, floraisons arborescentes, fleurs détachées, feuilles, racines, etc., etc., le tout, paraît-il, reproduit avec un charme délicat et exquis.

Les premières manifestations médianimiques remontent au mois de janvier de l'année dernière, et se révélèrent subitement, un jour que le médium était occupé à faire de la correspondance. A sa grande surprise, et au grand étonnement des siens, sa main s'arrêta, au courant de la plume, et après avoir automatiquement tracé une barre, le médium se mit à esquisser un petit dessin qui prit corps, absolument

en dehors de toute intervention de sa volonté propre. Le même fait se renouvela le lendemain et les jours suivants ; à telles enseignes qu'une série de dessins fut automatiquement obtenue dans les mêmes conditions. Ce n'est que par la suite que le médium fit usage de couleurs, en employant également des feuilles de papier d'un format plus grand. Un grand nombre de peintures fut obtenu à partir de ce moment.

Frida prétend agir sous la tutelle et direction d'un esprit-guide dont le nom : Conrad von Ramsavi, ou les initiales C. v. R., sont apposés sur les tableaux exécutés.

Il s'était déjà manifesté soit par la bouche, soit par l'écriture du médium, avec la particularité remarquable que ces manifestations se produisaient pendant la trance inconsciente, accompagnée d'une curieuse contracture du bras gauche, dans l'attitude couchée, le bras maintenu avec tous les caractères de la finité cataleptique, à la hauteur de la gorge, pendant toute la durée de la séance médianimique.

Nous n'insisterons pas sur les phénomènes d'écriture automatique que présente Mlle Gentes, nous limitant à choisir, entre plusieurs autres, le fait suivant de clairvoyance : :

Un jour que Mlle Gentes se trouvait de passage à Stettin, et au moment où elle pénétrait dans une maison qui lui était inconnue auparavant, la vision d'un cercueil ornementé vint la frapper, pendant qu'elle entendit clairement retentir à son oreille : « Anna, poitrinaire ! » Or, c'était bien dans cette même chambre, qu'un an auparavant, l'on avait procédé à la mise en bière d'une demoiselle Anna, morte de la tuberculose. Ces détails précis furent donnés par la mère de la défunte qui habitait encore la maison en question.

Cliché de l'*Idéale Revue*

Vu au jour. Vu dans l'obscurité.

Le Tableau mystérieux de Londres

Les journaux et les revues de différents pays ayant fait dernièrement une grande réclame au tableau : *L'Ombre de la Croix*, qui est exposé depuis quelque temps déjà aux Galeries Doré de New Bond Street, à Londres, nous en dirons quelques mots à notre tour, ne fût-ce que pour montrer que les fumisteries



ne sont pas une spécialité exclusive du médiumnisme, mais se trouvent aussi, à chaque pas, dans les autres croyances. Voici donc l'habile annonce distribuée par le syndicat qui expose le tableau :

L'extraordinaire tableau peint par un jeune artiste canadien (Henry Ault) a soulevé le plus vif intérêt et la plus grande curiosité, depuis quelques années, durant son exposition dans les principales villes du Canada et des Etats-Unis. Vu à la lumière du jour, ou à une lumière artificielle, il représente le Sauveur, marchant dans le désert, à peu de distance de la mer Morte. Mais ce qui déroute dans ce tableau, c'est qu'on peut le voir aussi dans l'obscurité, grâce à sa propre lumière. Dans une chambre entièrement obscure, la personne du Christ dans ce tableau ressort sur un fond lumineux, et derrière ce fond se détache l'ombre d'une croix, une croix non seulement invisible à la lumière du jour, mais dont on ne peut apercevoir aucune trace autrement que dans l'obscurité.

Des savants, des chimistes, de l'autre côté de l'Atlantique, ont examiné attentivement le tableau sans pouvoir donner aucune explication satisfaisante de ces propriétés. Quelques-uns ont cherché à se rendre compte des différents aspects que présente cette toile, en soupçonnant la présence de radium, phosphore, ou quelque autre substance chimique lumineuse, mais cette solution même du problème n'explique pas le fait que la luminosité ou la phosphorescence du tableau, vu dans l'obscurité, ne soit ni uniforme ni monochrome, la lumière variant d'intensité alors que les couleurs sont différentes ; celle du ciel, par exemple, est très distincte de la couleur du sol.

Il est à remarquer que le syndicat qui exploite ce tableau se garde bien de citer les éminents savants et chimistes qui l'auraient examiné et en auraient trouvé inexplicable la phosphorescence. Quant à ce que le prospectus ci-dessus dit de la variation de la lumière dans les différentes parties du tableau, il n'y a en cela absolument rien qui puisse rebuter un chimiste même d'une médiocre habileté.

Le procès contre un médium de Chicago.

Un jugement qui vient d'être prononcé par la Cour d'Appel de l'Illinois retiendra sans doute l'attention des personnes qui s'intéressent à l'exercice et à l'étude de la médiumnité, dans les autres pays.

Il s'agisait du pourvoi présenté par un médium, Mr James Payne, poursuivi pour avoir reçu un dollar en payement d'une consultation spirite, et condamné pour ce fait à une amende, par la Cour Municipale de Chicago, qui se basait sur les articles 2 et 3 d'une ordonnance approuvée par le Conseil Municipal de Chicago, à la date du 16 décembre 1907. Voici les deux articles en question :

ART. 2. — Toute personne qui recevra de l'argent ou un objet quelconque d'une autre personne, grâce à des pratiques frauduleuses, au nom ou au moyen de médiumnité spirite, chiromancie, cartomancie, astrologie, voyance ou une autre science fallacieuse semblable, ou en disant autrement la bonne aventure, sera considérée coupable, après preuve faite, et condamnée à une amende de 25 dollars au minimum, et 100 dollars au maximum, pour chaque délit.

ART. 3. — Toute personne qui tiendra une réunion ou séance publique ou privée d'un genre quelconque au nom du spiritualisme ou d'un autre culte religieux quelconque, et pratiquera ainsi ou permettra qu'on pratique une fraude ou une tromperie quelconque, sera condamnée à une amende de 25 dollars au minimum et de 100 dollars au maximum pour chaque délit.

Le juge Baker fit connaître son opinion à la Cour.

« Le Spiritualisme, dit-il, peut être défini comme une croyance au pouvoir de certains esprits de défunts de communiquer avec les vivants au moyen de médiums. Cette croyance est propre à un grand nombre de personnes dans ce pays et dans d'autres.

« Nous ne pensons pas que le Conseil Municipal de Chicago, par l'article 2 de l'ordonnance dont il s'agit, ait voulu proclamer que cette croyance n'est pas fondée, et ait voulu punir d'une amende le médium qui prétend pouvoir se mettre en rapport avec les esprits des morts. Nous ne pensons pas non plus que par l'article 3 de l'ordonnance, le Conseil ait voulu considérer comme un délit punissable par une amende toute réunion tenue au nom du spiritisme, dans laquelle un prétendu médium affirme se mettre en rapport avec les esprits des morts. On a souvent découvert et dénoncé des fraudes concernant de prétendues communications des esprits des trépassés ; les spirites eux-mêmes les dénoncèrent souvent. Un exposé des fraudes typiques de ce genre se trouve dans les *Lumières et les Ombres du Spiritisme* de D. D. Home.

« Pour ce qui se rapporte au spiritualisme, le but de l'article 2 est, à notre avis, de faire considérer comme un délit le fait d'obtenir de l'argent ou des objets par des pratiques *frauduleuses* au nom du médiumnisme spirite ; et l'objet de l'article 3 est de faire considérer comme délit une séance tenue au nom du spiritisme, et dans laquelle la fraude et la tromperie sont pratiquées ou permises.

« La seule charge faite contre l'imputé, à l'appui de l'affirmation que celui-ci aurait employé des moyens frauduleux, ou qu'il aurait pratiqué ou permis une fraude, est basée sur le fait qu'il prétendait se mettre en rapport avec des esprits de décédés. Ceci n'est pas suffisant, à notre avis, pour charger l'imputé de la violation de l'un ou de l'autre article de l'ordonnance ».

L'accusé fut donc acquitté par la Cour d'Appel de l'Illinois.



Une manifestation de spirites mexicains en l'honneur de Madero

On se rappellera qu'au moment de la récente révolution du Mexique, on avait dit que le leader des insurgés, M. Francisco J. Madero, était spirite; dans certaines entrevues que leur prirent des journalistes américains et français, le président Porfirio Diaz et quelques-uns de ses ministres avaient justement appuyé sur cette circonstance pour affirmer que Madero était un visionnaire dont la campagne ne présentait par conséquent aucune probabilité de succès. Il est tout naturel qu'après le triomphe de la révolution, les spirites, si nombreux au Mexique, se soient en très grande partie réjouis de la victoire d'un des leurs, et nous trouvons à ce sujet dans l'*Hélios*, la revue qui vient de succéder au *Siglo Espirita* de Mexico, la notice suivante que nous reproduisons ici à cause de sa curiosité :

Le 17 du mois courant (juin) conformément à ce qui avait été décidé en des séances antérieures, la Commission permanente (de l'Œuvre des Congrès Spirites) au complet, avec une délégation de la Société Spirite féminine, se dirigea vers la maison de M. Francisco J. Madero, notre distingué frère en croyances. Les deux représentances furent reçues avec beaucoup d'empressement par notre éminent frère et par son aimable femme dans le grand salon de sa maison de la rue de Berlin. Alors le Président de la Commission, M. l'ingénieur Don Carlos Herrara y Lopes, prononça un discours en saluant M. Madero, et en lui annonçant que la Commission, appréciant ses mérites comme spirite, l'avait nommé son président honoraire. Mmes Doña Lucinda veuve Martinez, présidente de la Société féminine, et Doña Carolina Mucharraz, prirent ensuite la parole; après quoi Don Antonio Becerra y Castro, directeur de cette Revue l'*Hélios*, lut quelques vers que nous qualifierions d'admirables si nous ne craignions de blesser sa modestie.

M. Madero remercia avec des paroles bien senties et éloquentes de l'honneur qu'on lui faisait, et déclara que son amour pour notre sublime philosophie était la cause de bien de ses actions qui avaient été admirées et dont un grand nombre de personnes ne parvenaient pas à comprendre le mobile.

La Société Spirite féminine remit ensuite à M. Madero un diplôme artistique et une magnifique corbeille de fleurs.

Lorsque M. Madero sortit de chez lui en automobile, il fut acclamé par les spirites qui faisaient haie des deux côtés de la rue, et il montra son contentement de cette preuve d'affection en s'inclinant et en saluant aimablement la foule.

La mort du professeur Manuel Sanz Benito

L'un des culteurs les plus distingués des sciences psychiques en Espagne, M. Manuel Sanz Benito, vient de mourir. Né dans une famille très humble, il parvint par son talent, très jeune encore, à occuper la chaire de Psychologie et Logique à l'Institut Provincial de Lugo, d'où il passa à l'Université de



Professeur Manuel Sanz Benito.

Valladolid. Il obtint ensuite par concours la chaire de Métaphysique de l'Université de Barcelone, d'où il passa enfin à l'Université de Madrid comme professeur de Psychologie et Logique.

En 1830, il publia un livre intitulé *La Science Spirite*. Au Congrès International Spirite de Barcelone, en 1888, il prononça un discours pour prouver la suprématie des doctrines spirites.

Dès sa première jeunesse, il se fit remarquer comme orateur politique et comme journaliste; il appartenait au parti républicain.

Quelques paroles du Prof. Luciani

L'éminent professeur Louis Luciani, qui occupe la chaire de physiologie à l'Université de Rome, a publié dernièrement un ouvrage sur la *Fisiologia dell' Uomo*. Au chapitre XV, intitulé *L'Age de la vie et la mort*, l'illustre savant, après avoir repro-



duit la description de la mort de Frédéric Myers, qui s'est produite à Rome le 17 janvier 1901, telle qu'elle a été racontée par les professeurs William James et O. Lodge, en faisant remarquer l'influence hautement bienfaisante de la croyance à l'immortalité de l'âme, conclut par ces mots :

Pour nous assurer l'*eutanasie idéale*, il suffit de se convaincre que par le *matérialisme*, il est impossible de se rendre compte d'une façon quelconque des problèmes mondiaux ou humains les plus élevés; il suffit de la foi dans la *philosophie*, disons même dans l'*hypothèse spiritualiste*, ou même idéaliste, pour apprécier justement la valeur de la vie, et pour regarder la mort en face, sinon avec le sourire sur les lèvres, au moins avec une résignation si sereine et avec une confiance pleine d'espoir.

LES NOUVEAUX LIVRES

EMILE BOIRAC : **L'Etude scientifique du Spiritisme.** — (Henri Durville, éd., Paris, 23, rue Saint-Merri, 1 fr.)

Cette monographie a été lue par M. Emile Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, correspondant de l'Institut, au récent Congrès Psychique de Paris. Elle débute par une utile et limpide dissertation sur les mots *spirites*, *spiritisme*, *etc.*, auxquels il importe d'attacher une signification précise et bien déterminée, si on veut parvenir à s'entendre, et auxquels l'auteur propose même d'ajouter le terme *spiritoïdes*, pour désigner les faits qui ont *l'apparence*, illusoire ou véridique, d'être spirites, et (moins utilement) le terme *spiritistes*, pour désigner, en somme, des chercheurs qu'on appelle aujourd'hui « psychistes ».

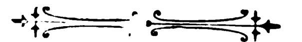
M. Boirac soutient ensuite qu'il serait désirable d'étudier les faits médiumniques, sans nous préoccuper de leur explication spirite ou antispirite. Nous nous rappelons que, lorsque l'éminent philosophe résuma sa communication au Congrès de Psychisme, nous lui fîmes observer que, s'il s'agit des phénomènes intellectuels, il faut bien s'occuper de l'hypothèse spirite, car c'est là le sujet même de la recherche : établir l'identité des « personnalités » médiumniques qui se manifestent. Mais l'idée de M. Boirac apparaît plus nettement à la lecture de sa communication complète, surtout quand l'auteur dit : « Il n'y a pas « de *doctrines* dans les recherches de cet ordre : il « n'y a que des *hypothèses* qu'on admet provisoire- « ment, à l'essai, pour voir dans quelle mesure elles « permettent de s'orienter dans le dédale des phéno- « mènes et d'y avancer dans le sens des découvertes « fécondes et des applications utiles. C'est seulement « à ce titre que le savant peut envisager l'hypothèse « des esprits, parallèlement avec toutes autres hypo- « thèses, si l'observation des faits le lui suggère, et « sans jamais lui attribuer aucune valeur définitive et « absolue. »

Paroles qui résument admirablement la question, et que tout chercheur ne devrait jamais perdre de vue dans ses expériences. — C. V.

KHÔDJA OMER HALEBY : **El Ktab,** ou **le Livre des choses connues et cachées**, traduction du Dr Paul de Regla. — (Paris, G. A. Mann, éditeur, 15, rue du Louvre.)

Ce qui fait l'originalité de ce gros volume, c'est d'abord que nous connaissons fort peu la philosophie et la médecine arabes; et cet ouvrage nous permet, par conséquent, de pénétrer un peu dans un monde intellectuel, qui est à peu près *occulte* pour nous. M. le Dr P. de Regla, connu surtout pour ses études dans le domaine du magnétisme, l'hypnotisme et, en outre, ce qu'il a été convenu d'appeler « l'occultisme », a une estime très haute pour le Khôdja Omer Haleby, auteur de cet ouvrage, et il le considère comme un initié des plus élevés, à qui a certainement profité son ignorance des préjudices de la Science occidentale. C'est dire que nos lecteurs, en très grande partie imbus de ces « erreurs » occidentales, ne pourront qu'apprécier d'une façon très différente cet ouvrage; mais tous y trouveront sans doute des idées originales, des observations très spéciales, parmi lesquelles on peut glaner avec fruit.

La Préface, les Notes et l'Appendice que le Dr de Regla a joints à cet ouvrage augmentent sa valeur.



Soc. an. des Imp. WELLHOFF et ROCHE, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. ANCEAU, dir. *Le Gérant* : MOUTY.



Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

21me Année — 1er et 16 Septembre 1911 — Nos 17 et 18

CAMILLE FLAMMARION

Prévisions personnelles de morts et de guérisons
PONCTUELLEMENT RÉALISÉES

Puisque nous vivons encore en pleine ignorance sur l'étendue de nos facultés psychiques, il est de notre devoir d'observer avec soin et sans aucun parti pris tous les faits qui peuvent apporter des documents précis à l'analyse et à la connaissance de ces facultés.

Mme Frondoni-Lacombe, de Lisbonne, m'a signalé récemment le cas fort extraordinaire et absolument authentique que voici, constaté par elle-même :

Cher Maître et ami,

Ici, à Lisbonne, à l'hôpital Saint-Louis-des-Français, une sœur de Saint-Vincent-de-Paul, sœur Marie Souchon, se sentait fort souffrante de l'estomac et dans un grand état de prostration. La supérieure fit venir le médecin, le docteur Beira. Celui-ci trouva la sœur très mal et comme il était religieux convaincu, il crut de son devoir de conseiller à la supérieure de faire administrer cette sœur au plus vite, car sa maladie était mortelle et d'un moment à l'autre une crise pouvait l'emporter.

La supérieure fit connaître à la sœur Marie l'opinion du médecin et son confesseur le père Fragues arriva sans retard. Il lui donna dès le lendemain les derniers sacrements. C'était un lundi.

La malade, très résignée, après avoir été administrée, pria ses compagnes de ne pas se tourmenter si vite et de dormir tranquilles, car, affirma-t-elle, elle ne devait mourir que le samedi suivant.

— Comment le savez-vous ? lui demanda la supérieure.

— Par la sainte Vierge, répondit la sœur Marie. Elle vient de m'apparaître et de me le dire. Toute ma vie je lui ai exprimé mon désir de mourir un samedi, le jour qui lui est consacré.

La supérieure crut à une hallucination.

Le mardi, le mercredi, le jeudi, le vendredi et le samedi jusqu'à 6 heures du soir, aucune aggravation de la maladie n'annonçait la fin prochaine.

— C'est singulier, disait la sœur. Il est déjà si tard et la sainte Vierge n'est pas encore venue me prendre ; elle me l'a pourtant bien promis.

— Oh ! — dit la supérieure, — la sainte Vierge n'a pu aujourd'hui s'occuper de vous, il y en a tant qui l'implorent !

Mais tout d'un coup la malade s'écria :

— Non, non, la mort vient, tâtez mes pieds, ils sont glacés... Oui, je meurs jusqu'à la taille, je suis morte. Un christ... vite... une sainte vierge. Priez... priez...

Et elle meurt.

Voilà un fait assurément curieux. Nous pouvons penser que l'idée de la mourante a joué un rôle capital et a suffi pour amener la mort à heure fixe. La certitude prémonitoire n'en est pas moins frappante. Savoir le lundi que l'on mourra le samedi, c'est quelque chose qui sort des attributs de la matière et de la mécanique biologique. La mère de Jésus-Christ n'est pour rien dans cette affaire ; mais l'esprit de la religieuse y est pour quelque chose ; convaincue que la sainte Vierge l'entendait, l'exauçait, cette bonne religieuse s'est conservée vivante jusqu'au samedi, par auto-suggestion. C'est là un fait psychique digne d'attention.

Ce cas n'est pas unique.

Dans son ouvrage : *Contribution à l'étude de certaines facultés cérébrales méconnues*, le Dr W. C. de Sermyn rapporte le fait suivant, observé également par lui-même dans sa longue carrière médicale.

Jean Vitalis était un homme robuste, gros, sanguin, marié, sans enfants, jouissant d'une parfaite santé. Il devait avoir trente-neuf ans lorsqu'il fut subitement pris d'une fièvre violente et de douleurs articulaires. J'étais son médecin et lorsque je le vis les symptômes qu'il présentait étaient ceux d'un rhumatisme articulaire aigu.

Le traitement actuel de cette maladie par les salicylates n'était pas alors connu, car le fait que je raconte doit remonter bien au delà de trente-cinq ans. Nous traitions alors le rhumatisme articulaire aigu par la quinine, l'opium, le nitrate de potasse, le colchique, les boissons diurétiques, etc., etc. Le mal traînait pendant six à sept semaines et se terminait le

plus souvent par la guérison. Quelquefois cependant la mort survenait à la suite de complications cardiaques ou cérébrales.

Je fus surpris, le matin du seizième jour, de trouver Jean Vitalis tout habillé, assis sur son lit, souriant, ayant les pieds et les mains entièrement dégagés, et ne présentant plus la moindre fièvre.

Je l'avais laissé la veille dans un triste état. Les articulations de l'épaule, du coude, des mains, du genou, des pieds étaient tuméfiées et douloureuses. Il avait une forte fièvre et je ne pouvais jamais prévoir que j'allais le trouver aussi frais et dispos.

D'une façon très calme, il me dit qu'il attribuait sa guérison subite à une vision qu'il avait eue pendant la nuit. Il prétendait que son père, mort depuis quelques années, lui était apparu.

Voici à peu près, ce qu'il me dit :

— Mon père est venu me visiter cette nuit. Il est entré dans ma chambre par cette fenêtre qui donne sur le jardin. Il m'a d'abord bien regardé de loin, puis il s'est approché de moi, m'a touché un peu partout pour enlever mes douleurs et ma fièvre, ensuite il m'a annoncé que j'allais mourir ce soir, à neuf heures précises. Au moment de son départ il a ajouté qu'il espérait que j'allais me préparer à cette mort, comme un bon catholique. J'ai fait appeler mon confesseur qui arrivera bientôt ; je vais me confesser et communier ; ensuite, je me ferai mettre l'extrême-onction. Je vous remercie beaucoup pour les soins que vous m'avez donnés, ma mort ne sera pas causée par un manque quelconque de votre part. C'est mon père qui la désire ; il a sans doute besoin de moi, il reviendra me prendre à neuf heures, ce soir.

Tout cela était dit d'une façon très calme, avec un visage souriant, et une réelle expression de contentement et de bonheur rayonnait sur ses traits.

— Vous avez eu un rêve, une hallucination, lui dis-je, et je m'étonne que vous y ajoutiez foi.

— Non, non, me dit-il, j'étais parfaitement éveillé, ce n'était pas un rêve. Mon père est vraiment venu je l'ai bien vu, je l'ai bien entendu, il avait l'air bien vivant.

— Mais, cette prédiction de votre mort à heure fixe, vous n'y croyez pas sans doute, puisque vous voilà guéri ?

— Mon père ne peut pas m'avoir trompé. J'ai la certitude que je vais mourir ce soir à l'heure qu'il m'a indiquée.

Son pouls était plein, calme, régulier, sa température normale. Rien n'indiquait que j'étais en présence d'un malade gravement atteint.

Cependant je prévins la famille que des morts survenaient parfois dans les cas de rhumatisme cérébral, et le Dr R., un vieux et excellent praticien fut appelé en consultation.

Le docteur R. dit devant le malade toutes sortes de plaisanteries au sujet de son hallucination et de sa mort prochaine ; mais à part, devant la famille réunie, il dit que le cerveau était atteint, et que, dans ce cas, le pronostic était grave.

— Le calme du malade, ajouta-t-il, est bizarre, et insolite. Sa croyance à l'objectivité de sa vision et à sa mort prochaine est surprenante. Ordinairement on a peur de la mort, lui n'a pas l'air de s'en soucier, au contraire il paraît heureux et content de mourir. Cependant, je puis vous assurer qu'il n'a pas l'air d'un homme qui va mourir ce soir ; quant à fixer d'avance le moment de sa mort, c'est de la farce.

Je revins vers midi voir mon malade qui m'intéressait vivement. Je le trouvai debout, se promenant de long en large dans sa chambre à coucher, et cela d'un pas ferme, sans le moindre signe de faiblesse ou de douleur.

— Ah ! me dit-il, je vous attendais. Maintenant que je me suis confessé et que j'ai communié, puis-je manger quelque chose ? J'ai une faim atroce, mais je ne voulais rien prendre sans votre permission.

Comme il n'avait pas la moindre fèvre et qu'il présentait toutes les apparences d'un homme en parfaite santé, je lui permis de manger un bifteck aux pommes.

Je revins vers huit heures du soir. Je voulais être auprès du malade pour voir ce qu'il allait faire lorsque les neuf heures seraient venues.

Il était toujours gai ; il prenait part à la conversation avec entrain et raisonnablement. Tous les membres de sa famille se trouvaient rassemblés dans sa chambre. On causait, on riait. Son confesseur, qui se trouvait là, me dit qu'il avait dû céder aux instances réitérées du malade, et qu'il venait de lui administrer le sacrement de l'extrême-onction.

— Je ne voulais pas le contrarier, ajouta-t-il, il insistait tellement ; du reste, c'est un sacrement que l'on peut administrer plusieurs fois.

Il y avait une pendule dans la chambre et Jean, que je ne perdais pas de vue, y jetait de temps en temps des regards anxieux.

Lorsque la pendule vint à marquer neuf heures moins une minute, et pendant que l'on continuait à rire et à causer, il se leva du sofa sur lequel il était assis et dit tranquillement :

— L'heure est venue.

Il embrassa sa femme, ses frères, ses sœurs, puis il sauta sur son lit avec beaucoup d'agilité. Il s'y assit, arrangea les coussins, puis, comme un acteur qui salue le public, il courba plusieurs fois la tête, en disant : « Adieu, adieu ! » s'étendit sans se hâter et ne bougea plus.

Je m'approchai lentement de lui, persuadé qu'il simulait la mort. A ma grande surprise, il était mort, sans angoisse, sans râle, sans un soupir, il était mort d'une mort que je n'ai jamais vue.

On a d'abord espéré que ce n'était qu'une syncope prolongée, une catalepsie ; l'enterrement a été longtemps différé, mais il a fallu se rendre à l'évidence devant la rigidité cadavérique et les signes de décomposition qui s'ensuivirent.

Ce cas rapporté par le savant praticien, après une longue expérience physiologique, est encore plus curieux que le premier. Selon toute probabilité, le père du sujet n'est pas venu réellement le prévenir



de sa fin prochaine (pas plus que la vierge Marie dans le cas précédent), car il suffit qu'il l'ait cru, qu'il en ait eu l'impression subjective, pour en avoir été convaincu. Auto-suggestion également. Mais la prémonition de l'heure de sa mort n'en constitue pas moins un fait véritablement extraordinaire et stupéfiant, surtout avec cet air de satisfaction, de certitude, et de parfaite simplicité. Dérangement cérébral, dirait-on? C'est possible, mais ce n'est pas là une explication complète. Quelle espèce de dérangement, et comment? Cette explication aurait besoin d'être « expliquée » elle-même. Il y a là une manifestation de facultés psychiques inconnues.

L'ouvrage du D[r] de Sermyn contient plusieurs autres cas analogues.

Ce qui nous intéresse ici, c'est la prévision si exacte et si précise d'un événement à venir. Lors même que ce serait la conviction de mourir qui aurait amené l'événement, il faudrait encore savoir comment il a eu cette conviction, comment il a vu son état de santé et son délabrement final.

Dans un Mémoire scientifique publié il y a près de cent ans, à Paris (1), j'ai trouvé une relation authentique du même ordre, quoiqu'il ne s'agisse pas de mort, mais, au contraire, de guérison. Ce cas n'est pas moins remarquable que les deux précédents, et plus encore peut-être.

Il s'agit d'une jeune et belle Allemande de dix-sept ans, que l'auteur présente dans les termes suivants :

« Elle est belle, bien faite, et paraît jouir d'une santé parfaite; sa vigueur et les couleurs brillantes de son teint ne la laissant soupçonner d'aucune disposition à la maladie. Les charmes de son caractère nous engagèrent bientôt à l'adopter dans la famille et à la traiter comme une fille chérie. »

C'était en 1810. Dans l'été de 1811 « elle fut tout à coup attaquée de spasmes convulsifs. Ces spasmes la frappèrent si soudainement que souvent elle avait à peine le temps de se jeter sur un lit, et quelquefois mieux elle ne l'avait pas. Leur durée, pendant laquelle elle jetait de grands cris et s'arrachait les cheveux, était inégale, et allait depuis dix minutes jusqu'à six et même huit heures. Elle avait alors aussi de longs évanouissements pendant lesquels son corps était absolument raide, ses yeux étaient ouverts et fixes, la pupille très dilatée. Bientôt, elle commença à parler durant ces évanouissements, se croyant ordinairement transportée dans le ciel, s'entretenant avec Dieu, les anges, les âmes séparées de leurs corps, s'exprimant en beaux vers iambiques... »

(1) Histoire de la guérison d'une jeune personne par le magnétisme animal, produit par la nature elle-même, par un témoin oculaire de ce phénomène extraordinaire ; traduit de l'allemand du Baron Frédéric-Charles De STROMBECK. Paris. 1814.

Elle passait ainsi en deux, trois et quatre états différents, étrangers l'un à l'autre, comme dans le cas, bien étudié depuis, de Félida et des diverses désagrégations mentales.

Cette étrange maladie ne fit qu'empirer en 1812. Ses époques mensuelles furent troublées, arrêtées. Les médecins lui ordonnèrent des sangsues, des bains de plantes, du petit lait, de l'émétique. Mais suivons d'un peu plus près cette singulière histoire :

Le soir du 4 janvier 1813 (c'était un lundi, à dix heures) elle éprouva une contrariété assez forte. Les suites en furent que vers dix heures et demie, étant entièrement habillée, à table avec nous, elle tomba tout à coup dans l'état n° 2 et ses discours tenaient du délire. On la déshabilla, on la mit au lit, et l'on espérait la voir debout le lendemain matin à l'heure accoutumée ; loin que cela arrivât, le lendemain (mardi 5 janvier), à huit heures, elle se trouva dans l'état d'évanouissement ci-dessus décrit, dans lequel elle semblait en bonne santé et profondément endormie, sans pouvoir être réveillée. Vers midi, elle se leva, mangea avec nous, et, en sortant de table, retomba dans son évanouissement. L'après-midi, ces évanouissements, le délire et l'état naturel se succédèrent tour à tour.

Elle soupa avec nous, mais s'évanouit encore après le repas. On ne la mit au lit qu'avec peine, et dans un sommeil pareil à celui de l'ivresse. Le 6 janvier (mercredi) se passa de la même manière. Ce même jour, elle fut mise au lit dans un état de sommeil semblable à celui de la veille.

Nous croyions tous fermement que le lendemain matin (jeudi 7 janvier) elle se lèverait parfaitement guérie, car dans les derniers temps les attaques de son mal n'avaient pas coutume de durer plus de trois jours ; mais nous nous vîmes dans l'erreur, ce jour elle fut hors d'état de se lever. La matinée se passa entre le délire et les évanouissements, avec quelques intervalles de santé. A midi, elle dîna avec nous, mais à la fin du repas, elle retomba dans un nouvel évanouissement. L'après-midi se passa encore entre des faiblesses et des moments de santé. Le soir, on invita une de ses amies à venir la distraire ; en la présence de cette demoiselle, elle tomba encore en plusieurs défaillances.

Elle était dans un semblable état lorsque tout à coup, à sept heures, elle commença à parler ; ma femme croit que ce fut par suite de la question « Quand elle serait guérie » qui échappa à l'une des personnes présentes. Elle était alors couchée sur le sofa, les yeux fermés, déclamant avec une sorte de pathos, et j'observerai ici que dans la suite et dans le même état, elle conserva toujours le même ton. Elle dit :

— Il vient de m'être découvert de quelle manière je puis être entièrement guérie de ma maladie. Cependant, je ne puis encore, avec certitude, indiquer les moyens... Il faut attendre jusqu'à demain... Je puis pourtant vous dire en ce moment ce qui suit : Je dormirai demain jusqu'à neuf heures. A mon ré-

veil je pourrai dire si à midi je me porterai bien ou non, et dans le cas où je ne serais pas guérie à midi, si je le serai le lundi ou mercredi prochain. Si je ne suis pas guérie demain à midi, il faut me traiter de la manière suivante : Immédiatement après midi, il faut me mettre huit sangsues aux joues, quatre de chaque côté, ou huit à chaque cuisse. Je paraîtrai si mal alors que l'on me croira près de mourir. On voudra me donner du musc, mais au nom de Dieu, qu'on ne le fasse pas (elle répéta cela dix fois d'un ton très affecté) ce serait ma mort. Il faudra me donner trois tasses de fort thé de camomille, dans l'état dans lequel je me trouverai après l'effet des sangsues. Si ces sangsues ne font rien, il faut, vingt-quatre heures après, me mettre un sinapisme sous la plante des pieds, et le laisser jusqu'à ce que je crie. Demain, l'après-midi, samedi et dimanche, je serai furieuse, je crierai, je battrai, je mordrai, il faudra que quatre personnes restent près de moi, et ne fassent point de bruit. Demain matin, avant qu'on mette les sangsues, lorsque je serai comme morte, il faut que quatre personnes me portent en haut, dans la chambre jaune, parce que j'y serai plus tranquille qu'en bas. En me transportant cependant, il faudra me couvrir de ma douillette et d'un manteau, car les crampes et la chaleur du lit m'auront mise en sueur, et je mourrais si je me refroidissais... Il est cependant possible que je n'aie pas besoin de sangsues. Je découvrirai cela demain matin, mais ce soir il faut envoyer chez Mme Webern (sage-femme qui mettait les sangsues aux malades), afin qu'elle soit demain ici, à midi, si cela est nécessaire. Demain, à huit heures précises, il faudra m'apporter du café, et je pourrai dire si je me lèverai à neuf heures, ou bien à midi, ou enfin si j'aurai besoin de sangsues.

D'abord, en entendant ce discours, souvent interrompu, nous pensâmes qu'elle délirait comme de coutume ; cependant, comme elle le répéta quatre ou cinq fois, nous nous témoignâmes réciproquement notre surprise de ce qu'elle paraissait d'elle-même résolue à souffrir des sangsues, dont elle avait toujours témoigné la plus grande horreur.

Enfin, comme elle répéta ces mêmes phrases encore une fois, je me rappelai le magnétisme et l'instinct des malades, dont le docteur Schmidt m'avait entretenu à Brunswick. Je pris donc une feuille de papier et j'écrivis au crayon ce qu'il faudrait faire le lendemain (vendredi) dans le cas où il serait nécessaire de lui poser des sangsues.

On lui demanda si elle savait quand elle sortirait de l'état où elle se trouvait dans ce moment.

Elle répondit :

— A huit heures trois quarts... je me mettrai à table, je mangerai comme à l'ordinaire, mais pendant le repas je tomberai dans un nouvel évanouissement ; alors, il faudra me frotter le front avec de l'eau de Cologne, et je reviendrai bientôt à moi. Il ne faut pas vous inquiéter.

Entre autres questions, je lui fis encore celle-ci :

MOI. — Comment se fait-il que vous demandiez vous-même, aujourd'hui, des sangsues, tandis qu'elles vous ont toujours inspiré tant d'horreur ?

ELLE. — Une voix intérieure me dit, dans le sein, que cela est nécessaire, si demain, à midi, je ne suis pas guérie.

MOI. — Je suis persuadé que demain, lorsque Mme Webern sera ici, vous ne vous laisserez pas poser des sangsues.

ELLE. — Je resterai parfaitement tranquille, croyez-moi. Ah ! que je suis contente, je recouvrerai entièrement ma santé. Cette nuit, je retomberai encore dans ce sommeil bienfaisant. Combien il est doux !... Il me guérit... Dieu me guérit... Je l'ai prié... à genoux dans mon lit... Il m'en a fait la promesse... « Tu recouvreras la santé » a-t-il dit... Ce sommeil ! combien il est doux !... Je le souhaite à tous les humains !... N'oubliez pas d'être demain auprès de mon lit, de me donner du café à huit heures précises ; à neuf heures, je vous dirai le reste ; peut-être me lèverai-je... car le sommeil m'a soulagée. Quel sommeil !... Ce n'en est point un ordinaire, mais un sommeil particulier. Pendant sa durée, une voix intérieure me parle dans le sein... là, dans le sein !... Elle me dit tout.

Il était huit heures trois quarts... Elle se frotta les yeux, bâilla et s'éveilla. Comme nous avions l'habitude de ne pas lui parler de ce qu'elle avait dit pendant son délire, nous fîmes encore de même : nous lui dîmes seulement qu'elle avait dormi d'un sommeil bien doux. Elle parut très gaie, se crut entièrement guérie, et nous répondit :

— Demain matin, je serai encore mieux, et je vous servirai le café. Oui, je me sens beaucoup mieux.

Elle soupa avec nous, paraissant en parfaite santé ; à l'instant où neuf heures sonnèrent, elle tomba évanouie. Mon épouse lui frotta le front avec de l'eau de Cologne, et après environ dix minutes, elle reprit ses sens.

A dix heures, je me retirai dans ma chambre, après lui avoir souhaité une bonne nuit.

Les sangsues furent préparées pour le lendemain matin.

Il était environ dix heures un quart, lorsque mon épouse me fit dire de descendre, que Julie voulait me parler. Je descendis, je la trouvai assise, à table, auprès de mon épouse, ses yeux étaient ouverts, son regard était fixe. Lorsque j'entrai, elle me dit :

— Au nom de Dieu, que rien ne soit oublié demain matin. Je t'en prie, je t'en supplie.

Jamais elle ne m'avait tutoyé.

— N'oublie rien, il y va de ma vie !... Dieu veut me guérir... Les sangsues sont préparées... Mais Mme Webern ne viendra qu'à midi... A dix heures elle va à l'église... Que quatre personnes me portent dans la chambre jaune ; toi et H. (un valet) vous me prendrez par la tête, Louise et Caroline par les pieds... Que je ne me refroidisse pas, ce serait ma mort... Peut-être tout cela ne sera-t-il pas nécessaire... Je vous le dirai demain matin à neuf heures, si alors je ne suis pas levée. N'oubliez rien. Si les sangsues ne sont pas nécessaires, depuis neuf

heures jusqu'à onze heures, je serai violemment tourmentée par une agitation, des crampes et des convulsions les plus fortes. Le moment le plus dangereux sera entre onze heures et onze heures et demie ; à midi, tout aura cessé... Alors, je me lèverai. Il faudra que depuis midi jusqu'à une heure, je sois hors du lit ; qu'à une heure j'aille me promener... A huit heures du matin, il me faut du café.

MOI. — Dois-je écrire ce que vous dites ?

ELLE. — Tu l'as déjà écrit.

MOI. — Où est-ce que j'ai écrit ?

ELLE. — Dans le secrétaire de ton épouse, dans la chambre voisine.

MOI. — Combien cela tient-il de lignes ?

ELLE. — Deux alinéas ; le premier de seize lignes et demie, le second de quinze lignes et demie.

J'allai chercher le papier et comptai les lignes, et m'apercevant qu'elle avait dit la vérité, je fus saisi d'un frisson, comme si j'avais aperçu un spectre. Il me semblait être transporté dans un autre monde. Je me ressouvins alors parfaitement du peu que m'avait dit anciennement du magnétisme, mon ami, le Dr Cappel, à Gottingue. Je demandai donc à la malade :

— D'où savez-vous cela ?

ELLE. — Une voix intérieure me le dit là.

Elle m'indiquait son estomac.

MOI. — Faut-il que je fasse appeler le Dr Koler ?

ELLE. — Non. Il est maintenant dix heures et demie. Il va bientôt se mettre au lit. Il ne viendrait peut-être pas avec plaisir. N'en parlons plus.

Nous dîmes encore plusieurs choses dont je ne me souviens point, mais dont la plus grande partie était une répétition de ce que je viens de rapporter.

Il me semble qu'il était à peu près onze heures, lorsqu'elle ajouta :

— Il faut que j'aille me coucher maintenant. Dieu me guérit par ce sommeil bienfaisant, j'en dormirai jusqu'à demain matin. Ma maladie a commencé par des cris et des convulsions, elle doit finir de même. Aucun médecin ne pourrait me secourir ; Dieu seul, qui m'envoie cela lui-même, parce que je l'en ai prié à genoux dans mon lit, Dieu seul peut me donner du secours, il m'en a promis. Ce secours, il me l'accorde par ce sommeil bienfaisant et réparateur dans lequel je suis aussi heureuse que si j'étais dans le ciel. Mais demain, n'oubliez rien, je vous en prie, je vous en supplie. Qu'à huit heures précises j'aie mon café dans mon lit, avec quatre cuillerées à thé de lait.

Elle fut portée en cet état dans son lit ; elle était un peu raide, ses yeux étaient ouverts, fixes, et la pupille en était extraordinairement épanouie. Je doute fort qu'elle eût l'usage de la vue, cependant elle évitait avec soin ce qui se trouvait devant elle.

Il serait interminable de donner ici tous les détails de cette relation, qui d'ailleurs n'occupent pas moins de deux cents pages. Ce que je tiens à signaler, c'est que les jours suivants, le vendredi 8 janvier, samedi 9, dimanche 10, lundi 11 et mardi 12, la malade dirigea ses médecins, en indiquant exactement les heures et minutes de ses rechutes et tous les accidents qui lui arriveraient, en prescrivant ponctuellement les remèdes à employer et les soins à prendre, et en affirmant que *le mercredi 13 janvier à 5 heures précises, elle serait entièrement guérie*, CE QUI ARRIVA, après une crise de douleur physique et morale telle que M. et Mme de Strombeck, les médecins et les amis qui y assistaient, étaient convaincus que l'infortunée allait rendre l'âme.

Et cette guérison subite fut absolue. Le soir même, à sept heures, Julie assistait à un concert public, à neuf heures à une assemblée, veillant sans aucune fatigue jusqu'après minuit. La santé se continua.

Nous devons remarquer l'autosuggestion au sortir de laquelle les malades associent un être imaginaire à leur foi. Dans le premier cas, la vierge Marie, dans le second le père décédé, dans le troisième Dieu lui-même.

Certes, ce fait n'est pas moins caractéristique que les annonces de mort signalées au début de cet article, et plus encore peut-être. L'auteur de cette relation donne le nom de sommeil magnétique à cette situation anormale. Mais ce sont encore là des mots qui n'expliquent pas grand'chose. Et comment aussi expliquer les témoignages de vison sans le secours des yeux, celui de voir l'heure à la pendule d'un autre étage, de reconnaître un objet que l'on cache derrière sa tête, etc. Mais ne sortons pas de notre sujet qui est celui-ci : l'avenir peut être perçu d'avance.

L'auteur, dit à ce propos :

Je pense que des hommes sains tombent souvent dans un état magnétique au moment qui joint le sommeil au réveil. Dans ce court instant, ainsi que certains animaux, ils voient par instinct l'avenir. Moi-même, je suis tombé au moins deux fois dans cet état. La première fois ce fut il y a environ huit ans ; je croyais rêver ; dans mon songe je me trouvais à Bardorf, dans la maison de la famille Oyenhausen ; je crus entrer dans une cour entourée de bâtiments gothiques ; je montai un escalier, une foule d'enfants vint au-devant de moi ; j'en pris un entre mes bras et l'embrassai ; malheureusement le pied me glissa, je tombai, et l'enfant se fendit le crâne sur les marches de pierre. Je n'avais jamais été à Bardof, et je ne pensais nullement à y aller quoique je connusse la famille Oyenhausen. Le même jour, assez matin, je fis une visite à mon beau-frère, qui demeurait à Laningen, qui est à deux milles et demi de Brunswick, où j'habitais alors. A peine fus-je descendu de voiture que mon beau-frère me témoigna l'embarras où le jetait mon arrivée : il était invité à se rendre à Bardof (à deux milles et demi de Laningen) dans la famille Oyenhausen. Il me persuada de l'accompagner. Je reconnus les bâtiments gothiques, l'escalier, l'enfant — mais je me gardai bien de le toucher... La deuxième fois fut à peu près semblable à celle-ci.

Ce rêve prémonitoire est à joindre à ceux que j'ai publiés dans l'*Inconnu*. Nous devons en conclure que dans certains cas de sensitivité spéciale, les événements à venir ont été perçus d'avance.

CAMILLE FLAMMARION.

Nous croyons utile d'ajouter à l'article si intéressant de M. C. Flammarion trois autres cas du même ordre, qui ont paru dernièrement dans les Revues étrangères. Le premier est tiré de l'*Occult Review*, de Londres ; on y voit une frappante coïncidence entre un rêve prémonitoire et la prophétie d'un voyant, M. Cheiro. C'est malheureusement ce voyant professionnel lui-même qui raconte le fait, dont nous n'avons pas pu constater l'authenticité.

Les deux autres faits sont extraits de la *Filosofia della Scienza*, de Palerme, et sont au contraire appuyés par de bons témoignages. Un de ces cas offre cette intéressante particularité, que la mort prédite se produit d'une manière violente, et ne peut donc pas être attribuée à une auto-suggestion.

Vers la moitié de mon premier séjour à Boston, j'entrai en rapport avec une famille israëlite qui, depuis une siècle déjà, occupait une des situations les plus élevées de la ville.

Ce fut d'abord le fils aîné qui vint me voir et je lui dis, entre autres choses, qu'il aurait perdu son père dans une année et qu'il devrait prendre, bien qu'il fût âgé de dix-huit ans seulement, la direction de la maison de son père.

Quelques jours après, c'est la mère qui vint me trouver — naturellement sans s'être fait connaître à moi. Ce que je lui dis s'adaptait à ce que j'avais dit à son fils, particulièrement qu'elle serait veuve dans un an.

Quelques jours après, je reçus une invitation à dîner chez eux, et j'y fis la connaissance du chef de la famille, homme robuste et sain de 58 ans environ, qui paraissait le dernier à devoir « mourir dans un an ».

Durant le dîner, on ne manqua pas de s'amuser à mes dépens au sujet de mes prédictions, mais après le repas je me retirai avec mon hôte dans une magnifique bibliothèque, et je fus surpris de constater qu'il était moins sceptique que les autres membres de sa famille au sujet de mes prédictions.

Pour ce qui se rapporte à ses idées religieuses, il était sous tous les rapports un Juif des Juifs. Pour lui, toute cérémonie avait une signification plus profonde que celle vulgairement connue, même par les prêtres de sa propre religion. Il connaissait la signification occulte de tout détail du cérémonial, et les empreintes de sa race dans la poussière des âges étaient pour lui des pages ouvertes dans lesquelles la Destinée, comme instrument du Créateur, avait écrit ses décrets.

Il avait vécu de façon à faire honneur à sa religion, et à faire respecter le nom de juif. Il avait fait des amis de ses ennemis et son nom signifiait dans les affaires tout ce qui est droit et supérieur à tout reproche.

C'est avec une souffrance dans sa voix qu'il parlait de la race trafiquante de juifs dégénérés qui avaient surgi comme des bâtards pour usurper la place et le nom de leurs pères, les grands Hébreux du passé. Pour lui, le « retour à Sion », c'était le retour de sa race à la vraie signification de leur propre religion — à la réédification de ce Temple dont les pierres devaient être le marbre blanc de leur vie — dont le service devait être le message de l'Esprit Divin à l'Humain. Et le Messie devait venir au Tabernacle « non bâti par des mains » et la sombre nuit de persécution devait cesser.

Alors, dans son enthousiasme, comme les rêves du passé et les visions du futur surgissaient dans son cerveau, il parut oublier que j'étais un étranger, et presque en murmurant il me confia le désir de sa vie : pouvoir visiter Jérusalem avant de mourir.

« J'ai renvoyé ce voyage d'une année à l'autre — dit-il — car, pris par les affaires comme je le suis, je ne pouvais pas les confier à une autre personne, mais l'étrange prédiction que vous avez faite à ma femme et à mon fils m'a fait une profonde impression, bien plus que vous ne pouvez le croire.

Maintenant, permettez-moi de vous raconter une étrange coïncidence. Il y a quelques années, j'ai rêvé que ma vie se terminerait le 4 août 1894, c'est-à-dire dans un an. J'avais complètement oublié cela, jusqu'au moment où j'entendis ma femme et mon fils plaisanter autour de votre prédiction, mais à ma manière de voir, c'est un autre avertissement pour moi de mettre ma maison en ordre — ce que je vais faire tout de suite. Je crois que ce que nous appelons notre « intelligence subconsciente » est en réalité *toute consciente* des actions de notre vie depuis le berceau jusqu'à la tombe, et que dans certaines circonstances, elle imprime sa connaissance sur notre cerveau conscient, d'où l'origine des pressentiments et des rêves qui souvent se réalisent.

« De la même façon, quand vous avez rencontré ma femme et mon fils l'intensité de votre volonté mit votre cerveau en communication avec leur intelligence subconsciente, ce qui vous permit de dire ce qui se rapporte à ma mort.

« En tout cas, bien que je sois disposé à rire de cela devant ma famille, je suis décidé à aller à Jérusalem avant le 4 août de cette année ».

L'année suivante, j'étais de retour à Londres, quand, un après-midi, mes trois amis de Boston vinrent me visiter. Ils étaient en route pour Jésuralem. « C'était — dirent-ils — un caprice de papa qu'il s'agissait de satisfaire ». Après avoir passé quelques jours à Londres, ils partirent pour le Continent. Le restant de l'histoire est mieux raconté par la lettre suivante du jeune Beyfus que par tout ce que je pourrais dire moi-même.

Jérusalem, 5 août.

Mon cher Cheiro,

Vous savez que père s'était mis en tête qu'il devait aller à Jérusalem avant le 4 du mois courant

étant convaincu qu'il serait mort à cette date. Or, après notre départ de Londres, ma mère et moi nous le persuadâmes de voyager dans le continent durant un mois environ, et quand nous arrivâmes en Palestine, nous passâmes quelque temps à visiter quelques endroits intéressants avant d'atteindre Jérusalem.

Comme ma mère et moi nous pensions tous les deux que l'idée de mon père concernant le 4 août était tout simplement une forme d'auto-suggestion, nous parvînmes facilement en voyageant dans ce pays (aidés par quelques jours de maladie que mon père fit à Jafa) à mettre en arrière l'almanach, de façon à lui faire croire que nous arrivions à Jérusalem le premier au lieu du 4 août.

Notre plan était de le tenir dans l'ignorance de ce changement de date jusqu'à ce que le 4 fut passé — après quoi nous pensions naturellement que tout se serait bien passé. Nous y réussîmes si bien que, lorsque notre caravane arriva ici, il dit avec joie : « Bon, j'ai encore quatre jours devant moi ! » Au lieu d'aller à l'hôtel, il préféra faire une promenade, et comme Rabbi X. était venu à notre rencontre, il commença à nous montrer les endroits intéressants qui nous entouraient de toutes parts.

Nous étions presque arrivés à l'hôtel, et ma mère et moi nous nous réjouissions en voyant que tout s'était passé comme nous le désirions, lorsque, mon père s'étant retourné pour voir une chose sur laquelle le Rabbi attirait son attention, il parut s'endormir, et tombant lourdement à terre, il donna de la tête sur la borne qui se trouvait à la porte même de l'hôtel.

Le cœur serré, nous le transportâmes à l'intérieur, et nous fîmes tout ce que l'on pouvait faire, mais il ne récupéra pas sa connaissance, et comme les derniers rayons du soleil couchant pénétraient par les fenêtres, il se tourna vers la lumière et expira. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que, un instant avant la mort, sa main saisit un crayon que le médecin avait laissé sur la table, près du lit, et de ses doigts roidis il écrivit ces mots fatidiques : *4 août 1894*.

Vraiment, mon cher ami, « il y a plus de choses dans le Ciel et dans la Terre que nous n'en imaginons dans notre philosophie ».

Je suis trop bouleversé pour écrire une longue lettre.

Votre sincère ami,
DAVID BEYFUS.

Marianopoli (Caltanissetta), 20 mai 1911.

Cher Docteur Calderone,

Lorsque j'eus le plaisir de vous connaître personnellement, en vous parlant du fait de prédiction de mort rapporté dans le numéro 2 de cette année de la Revue que vous dirigez, je fis allusion à un cas extraordinaire advenu dans cette commune et désigné par le peuple sous le nom de « Miracle de sainte Brigitte », car la conviction est répandue chez lui que les fidèles de la sainte obtiennent la grâce d'être, par Elle, prévenus de leur mort au moins trois jours auparavant, pour se préparer à bien mourir à l'égard de leur âme. Vous me chargeâtes alors de faire des recherches sur les détails du fait et de tâcher de les documenter de la meilleure manière possible pour que votre Revue fût à même de le publier.

Je m'en suis occupé, et je puis aujourd'hui vous écrire ce qui suit :

En octobre 1875, époque de brigandage, on aperçut dans les alentours de Marianopoli et précisément sur la route *Valle-Enferna* (Val-d'Enfer), avec des attitudes suspectes, un inconnu décemment vêtu Une certaine Carmela Guercio (encore vivante) qui fut la première à l'apercevoir, courut au village pour l'annoncer. Le maire d'alors, M. le baron Pietro Landolina di Rigilifi, envoya à l'endroit indiqué plusieurs gardes, détachés ici pour le service de la P. S., qui arrêtèrent l'homme et le conduisirent au village. D'après les indications fournies par lui et celles obtenues au moyen des Préfectures de Caltanissetta et de Girgenti, on put constater qu'il s'agissait d'un certain Rosario Casareto, natif d'une commune des Calabres, assistant au bureau du Génie civil de Girgenti, qui, à la suite de chagrins intimes, avait depuis quelques jours abandonné la maison conjugale, et, dans un état d'exaltation, errant dans les campagnes, était parvenu jusqu'ici.

En attendant les réponses nécessaires pour l'identifier et pourvoir à son cas, Casareto fut retenu dans une chambre de rez-de-chaussée contiguë à d'autres, où logeaient les gardes, et sous leur surveillance.

Il tenait toujours entre les lèvres un objet qu'il prétendait être une relique de sainte Brigitte, dont il se déclarait un fidèle, et dès le premier jour, il se prit à dire aux personnes qui l'approchaient pour causer avec lui, qu'il lui restait trois autres jours à vivre. Le lendemain, il eut l'occasion de répéter un grand nombre de fois qu'il lui en restait deux, et le jour suivant, qu'il n'en avait plus qu'un. Cette prophétie, sur le moment, souleva un sentiment de pitié chez tous ceux qui l'entendirent parler, et qui le crurent fou.

Après trois jours, enfin, on pourvut à son transport d'ici à Caltanissatta, pour être, ensuite, accompagné jusqu'à Girgenti.

A cette époque, la caserne des Carabiniers royaux n'avait pas encore été installée ici ; en sorte que le soin de l'accompagner fut confié à des gardes à cheval : Pietro Rasa et Salvatore Cali (tous deux morts aujourd'hui).

Au moment où ces gardes se présentèrent pour recevoir Casareto entre leurs mains, il s'écria : « Voici mes bourreaux ! » On le mit alors sur un cheval harnaché par le voiturier Salvatore Arnone (encore vivant) et tous, y compris Arnone, s'engagèrent sur la route muletière pour Caltanissetta, en passant le bois « Mimiani ».

Avant que les travaux de la grande galerie du chemin de fer l'eussent fait disparaître, il y avait

dans ce bois une source, dite « l'Amère », pour la distinguer de l'autre source dite « Canalotto », et dans cette source l'Amère, il y avait un abreuvoir, encore existant, bien que vide.

Le groupe s'y arrêta pour abreuver ses respectives montures, et, tandis que ce soin les occupait, le cheval de Casareto fait un écart et s'échappe en courant jusqu'à s'éloigner de quelques centaines de mètres. On ne connut jamais la véritable cause de l'écart et de la fuite de ce cheval. On supposa sur le moment que Casareto avait voulu fuir, et le garde Rasa courut derrière lui sur son cheval ; mais, à cause des accidents du terrain, ce cheval tomba avec son cavalier, et un coup du mousquet de ce dernier partit, qui atteignit Casareto et le tua net. Rasa fut condamné à quatre ans de prison, comme coupable d'avoir tué par excès de zèle.

Tel est le fait connu et raconté par la plupart des habitants d'ici.

J'ai eu de M. Salvatore Perrara, secrétaire de la Congrégation de Charité locale, la confirmation de tous les détails ci-dessus ; il ajouta qu'il se trouvait présent au moment où les gardes se présentèrent à Casareto, et entendit l'exclamation de ce dernier : « Voici mes bourreaux ! »

M. Ferrara était alors officier télégraphiste, et son bureau était situé dans la chambre au-desssus du local où l'on gardait Casareto, et, au moment de cette exclamation, il était accoudé au balcon qui se trouvait sur la porte de ce local.

J'ai interrogé aussi le voiturirer Arnone, et celui-ci, en me confirmant également le récit, ajouta un autre détail de non moindre importance, c'est-à-dire : « Lorsque, dans le voyage de Marianopoli à Caltanissetta, ils arrivèrent sur la route « Cardinale » (à 2 kilomètres environ avant d'arriver à l'abrevoir de la source « l'Amara », Casareto voulut descendre de cheval, s'agenouilla à terre, fit comme un acte de prière, puis il dit : « Il me reste encore vingt « minutes à vivre », et remonta à cheval.

J'ai pu obtenir de M. Ferrara un témoignage écrit que je joins à ma lettre pour être aussi publié ; je n'ai pu avoir le même résultat avec Arnone qui est analphabète.

En faisant des recherches sur le fait en question, j'appris un autre cas de « Miracle de sainte Brigitte » par M. Michele Giambra, professeur à l'école élémentaire d'ici.

Voici le fait :

Sa grand'mère paternelle, Mme Maria Rizzo, veuve Giambra, dans l'après-midi du 22 décembre 1871, prédisait à ses enfants et petits-enfants sa propre mort, qui serait arrivée très vite, en se servant de cette phrase : « Cette année, je vous ferai passer une mauvaise Noël ! »

Sa famille, la voyant en bonne santé, en rit et crut qu'elle plaisantait, mais elle répéta : « Vous verrez. » La prophétie se vérifia exactement, car elle mourut le soir du 24 décembre. J'ai pu constater la vérité de cette date moi-même sur les registres d'état-civil de la mairie.

M. Giambra, tout aussi gracieusement, m'a laissé par écrit la confirmation du fait, que je vous envoie ci-inclus.

Tels sont les faits. Que les compétents les discutent et les expliquent.

Veuillez agréer, etc.

SALVATORE RIZZO,
Secrétaire communal.

N. B. — Suivent les attestations autographes de M. SALVATORE FERRARA, secrétaire de la Congrégation de Charité, de l'instituteur communal et de M. MICHELE GIAMBRA, qui confirment le récit fidèle de notre correspondant, attestations que nous nous retenons de publier faute d'espace.

Colonel **ALBERT DE ROCHAS**

Les Radiations lumineuses du Corps humain

I

Les journaux américains ont consacré, il y a quelques semaines, deux articles à la prétendue découverte qui n'aurait pas, à leurs yeux, une importance moins grande que celle des rayons X.

Voici d'abord la traduction de ces deux articles :

II

Journal de Chicago, 24 juin 1911.

LONDRES, 19 *mai*. — Tout être humain a un halo qui varie de proportion et de netteté selon que l'individu jouit d'une bonne ou d'une mauvaise santé ; il décèle de la souffrance et permet à la personne experte de distinguer entre une personne intelligente et de cerveau obtus.

Telle est la découverte remarquable que, après quatre années d'études fermes et continues, et d'innombrables expériences, le Dr W. J. KILNER prétend avoir faite. Il affirme être parvenu à rendre réellement visible les halos dont est environné tout être humain.

Les investigations qui ont donné ces remarquables résultats ont été faites à un point de vue purement médical et conformément aux plus strictes règles scientifiques.

Un reporter a été à même de s'assurer de l'exactitude des affirmations du Dr Kilner, dans une série d'expériences faites sous la direction du Dr Felkin, le spécialiste bien connu, qui a pris un profond intérêt à ces recherches.

L'appareil — si on peut l'appeler ainsi — consiste en un certain nombre de ce qu'on appelle techniquement des *spectauranines*, des écrans en verre, chacun de la longueur de quatre pouces environ, pour un pouce et demi de largeur. Chacun de ces écrans est constitué par deux plaques de verre très mince, entre lesquelles se trouve hermétiquement enfermée la merveilleuse substance découverte par le Dr Kilner.

Les écrans varient de couleur. Il y en a de rouges, de bleus ; ces couleurs mêmes sont d'une nuance différente, pour s'adapter à la vue de l'investigateur. Quand le Dr Felkin eût brièvement expliqué les procédés qui ont conduit à la découverte du Dr Kilner, il passa avec le reporter dans une petite pièce où les attendait le sujet devant servir aux expériences.

Le sujet était une femme bien faite, d'un âge moyen, et paraissant jouir d'une bonne santé. Le Dr Felkin commença par lui expliquer exactement la nature des expériences qu'il allait entreprendre. Alors, ayant recommandé au reporter de regarder attentivement à la lumière du jour à travers un des écrans (spectauranines) et avoir fait asseoir le sujet, les jambes réunies et les mains sur les hanches, à un pied environ d'un fond sombre et uni, en face de la seule fenêtre de la chambre, il commença à baisser un store sombre jusqu'à la moitié de la fenêtre ; ensuite, il éleva un autre store de serge sombre jusqu'à ce qu'il eût rejoint le store supérieur suffisamment pour ne permettre l'entrée dans la pièce qu'à une lumière si atténuée, qu'on ne pouvait discerner dans la semi-obscurité que la forme blanche du corps du sujet.

— Maintenant, tournez tout autour, dit le Dr Felkin, et dites-moi ce que vous voyez, ou si vous ne voyez rien, puisqu'il y a bien quatre à cinq personnes sur cent, qui, par suite de quelque défaut inhérent à leur vue, sont physiquement incapables d'apercevoir l'*aura*.

Pendant quelques instants, peut-être un quart de minute, le seul objet que l'on pût apercevoir dans la demi-obscurité fut la forme du sujet et ses contours. Ensuite, petit à petit, à mesure que l'œil s'habituait à l'obscurité, une sorte de double auréole ou halo, l'une à l'intérieur de l'autre, et l'intérieure plus dense que l'extérieure, devint de plus en plus distincte à la vue.

Les contours de cette auréole suivaient exactement les courbes du corps du sujet. La couleur de l'aura extérieure paraissait être un bleu grisâtre ; celle de l'aura intérieure était plus sombre, bien qu'elle apparût plus dense. Dans l'espace triangulaire formé par les extrémités du corps et les angles des bras, le sujet se tenant les mains appuyées aux hanches, le halo pouvait être aperçu plus nettement.

Alors, suivant les instructions du Dr Felkin, le sujet se leva, et étendit d'abord un bras, puis l'autre. Ensuite, il croisa les mains derrière la tête, et toujours l'auréole ou l'aura suivait, comme si elle était elle-même le contour d'une espèce d'ombre des membres.

Naturellement, on ne peut que se demander quel est l'usage pratique de cette découverte ? Celle-ci est encore dans sa première enfance, mais déjà on a constaté qu'elle pouvait rendre visible la douleur. En effet, l'aura varie de forme, selon l'état de santé du patient, et toute souffrance aigüe et durable, telle que par exemple, celle de la sciatique, devient réellement visible, par la longueur à laquelle l'aura, d'une forme et d'une direction spéciale s'étend le long d'un membre ou des membres, dans lesquels on ressent la douleur.

Le docteur déclara, en outre, que le contour de l'aura d'un malade souffrant d'hystérie, par exemple, diffère entièrement du contour de l'aura d'une personne malade d'épilepsie ou d'une autre maladie du même genre.

« L'aura d'un enfant éveillé et intelligent, bien que n'ayant reçu aucune éducation, écrit ensuite le Dr Kilner, sera plus étendue que celle d'un enfant inintelligent et flegmatique, bien que les enfants de cette dernière classe puissent être plus développés physiquement. Les enfants intelligents ont probablement aussi une aura plus grande, et les autres plus petite que la moyenne. La même chose se produit avec les adultes, puisque les auras les plus belles enveloppent les personnes les plus intelligentes et des auras plus petites entourent les personnes d'un esprit lourd et du type inférieur. »

Le Dr Kilner a déjà sous presse un volume intitulé : *L'Atmosphère Humaine*, ou *L'Aura rendu visible à l'aide d'écrans chimiques ;* dans cet ouvrage, il traite longuement cette matière et donne des détails sur des expériences qui ont été faites avec plusieurs centaines de patients.

Il ne doute pas que sa découverte ne produise une sensation immense dans le monde médical.

III

New-York Herald, 15 juin 1911.

Quatre jeunes femmes servant de modèles à l'Institut artistique de Chicago viennent de se soumettre comme « sujets » à vingt-trois des principaux médecins du Mercy-Hospital, pour que leurs « auras » fussent distinguées de leurs corps. (*Allowed their « auras » to be differentiated from their bodies*). Outre ces médecins, six religieuses attachées à l'hôpital suivirent les expériences et constatèrent l'apparence visible des « atmosphères humaines » qui rayonnaient des jeunes femmes.

Les expériences furent exécutées sous la direction du Dr Patrice S. O'Donnell. Celui-ci a suivi les découvertes du Dr Walter J. Kilner, à l'hôpital de Saint-Thomas (Londres), qui annonça dernièrement qu'au moyen de certains écrans chimiques, il est possible à toute personne ayant une vue normale d'aper-

cevoir l' « aura » d'une autre personne en des circonstances favorables de lumière.

Le premier modèle, drapé dans un drap, fut conduit à travers la chambre peu éclairée et placé dans un cabinet sombre. On retira le drap. On aperçut alors une lumière faible et nébuleuse qui entourait le corps de la jeune femme. On fit alors une épreuve pour montrer aux médecins qu'il ne s'agissait pas d'une illusion.

Trois « contrôles » qui ne savaient rien de la nature de l'expérience, furent appelés à observer attentivement un modèle dans le cabinet. D'abord, aucun d'eux n'aperçut la lumière. Alors, l'un des médecins suivit de ses mains les lignes du corps nu. Sœur de Lourdes, l'un des contrôles, découvrit immédiatement ce qu'elle appelait des bandes de lumière, s'étendant entre les pointes des doigts de l'expérimentateur et le corps de la femme.

« Je considère que cette force a une valeur pareille à celle de la découverte des Rayons X et du radium », dit le Dr O'Donnell.

Cette découverte ne donne aucun éclaircissement au sujet de la nature de l'aura humaine, en dehors de celui-ci : Que c'est « une atmosphère impalpable émanant du corps, et qui, comme toutes les forces, est invisible en elle-même, mais devient perceptible au moyen de son action sur l'éther ou sur l'atmosphère ». De nouvelles expériences doivent être faites dans quelques jours par les médecins de Chicago pour prouver l'existence de cette aura.

« Je pensai d'abord que la lumière que je voyais autour du corps des jeunes femmes pouvait être le résultat d'une auto-suggestion, dit le Dr Joseph Delee, un des membres de la Commission de médecins invités à assister aux démonstrations. Après avoir vu le troisième ou le quatrième modèle et le courant de lueurs qui paraissaient s'étendre entre le bout des doigts dirigés vers le jeune modèle et sa figure, il était difficile de douter qu'on était en présence d'une force visible. De toute façon, je désire mieux étudier la chose avant de pouvoir me prononcer d'une façon définitive ».

IV

Je résume maintenant ces deux articles.

Le premier relate des expériences faites à l'hôpital Saint-Thomas de Londres, pendant quatre ans par le Dr Kilner et contrôlées par le Dr Felkin.

Ces expériences prouvent qu'en regardant, dans l'obscurité, le corps nu d'une personne humaine, *à travers certains écrans* comprenant des substances chimiques choisies entre deux lames de verre, on constate :

1° Une luminosité émise par le corps du sujet observé et permettant au bout de quelque temps de reconnaître les contours de son corps.

2° Un examen plus attentif par des yeux plus sensibles permet de distinguer une double enveloppe lumineuse dont la plus épaisse est la plus rapprochée du corps.

3° Ces enveloppes lumineuses, ou *auras*, diffèrent d'aspect suivant l'état de santé ou le développement intellectuel du sujet observé.

Le second article relate les expériences faites sous la direction du Dr Patrice O'Donnel, médecin du Mercy-Hospital de Chicago sur quatre jeunes femmes servant de modèles à l'Institut artistique de cette ville, dans le but de vérifier les découvertes du Dr Kilner, de Londres. On constata d'abord l'existence d'une aura lumineuse existant sur tout le pourtour du corps des modèles, puis celle de rayons lumineux partant des pointes des doigts de l'expérimentateur pour rejoindre le corps nu dont ils suivaient les contours.

On voit que les découvertes des Drs Kilner et O'Donnel peuvent se réduire aux cinq points suivants que nous examinerons successivement :

1° Luminosité du corps humain ;

2° Existence de couches lumineuses distinctes suivant les contours du corps ;

3° Variation de l'aspect de ces couches, suivant l'état de santé ou d'intelligence des sujets ;

4° Rayons lumineux dégagés par les doigts des expérimentateurs ;

5° Effet d'écrans chimiques pour déterminer la visibilité de ces couches.

Je vais montrer que depuis bien des années en France ces phénomènes étaient connus de ceux qui s'occupent des sciences métapsychiques.

Luminosité du corps humain. — De tout temps on a signalé l'existence d'effluves lumineux se dégageant de personnes exceptionnellement douées. L'abbé Ribet en rapporte un grand nombre de cas dans sa *Mystique divine* et nous reviendrons tout à l'heure sur ce sujet, quand nous parlerons de l'influence de l'état physique et moral du sujet sur ce phénomène.

« La plupart des somnambules, dit Deleuze (1), voient un fluide lumineux et brillant environner leur magnétiseur et sortir avec plus de force de sa tête et de ses mains. Plusieurs le voient non seulement quand ils sont en somnambulisme, mais encore quelques minutes après qu'on les a réveillés... quelques personnes aperçoivent ce fluide quand on les magnétise, quoiqu'elles ne soient point en somnambulisme ; j'en ai même rencontré qui le voient en magnétisant, mais ces cas sont extrêmement rares. »

Ce n'est qu'au milieu du XIXe siècle que la question fut étudiée scientifiquement par un savant autri-

(1) *Histoire du Magnétisme animal*, 1813, p. 81.

chien, le baron de Reichenbach, qui, possesseur d'une grande fortune acquise par ses découvertes en chimie industrielle, la consacra généreusement pendant quarante ans à des recherches sur les effluves se dégageant des corps qui présentent une structure parfaitement définie, tels que les cristaux, les aimants, les plantes et les animaux. Il étudia ces effluves au moyen de leur action sur le système nerveux de certains sensitifs et en particulier sur leurs yeux après un assez long séjour dans l'obscurité.

« Conduisez, dit-il (1), un sensitif dans l'obscurité; prenez avec vous un chat, un oiseau, un papillon si vous pouvez vous en procurer un, et plusieurs pots de fleurs. Après quelques heures d'obscurité vous l'entendrez dire des choses curieuses : les fleurs sortiront de l'obscurité et deviendront perceptibles; d'abord elles sortiront du noir de l'obscurité générale sous la forme d'un nuage gris isolé; plus tard il se formera des points plus clairs; à la fin, chaque fleur deviendra distincte et les formes apparaîtront de plus en plus nettement... Mais sans la lumière on ne peut rien voir dans l'obscurité; il a fallu la présence de la lumière pour apercevoir la plante avec une telle évidence qu'on a pu non seulement reconnaître sa forme, mais encore sa couleur. D'où arrivait cette lumière? elle sortait de la plante elle-même qu'elle éclairait : germes, anthères, pistils, corolles, tiges, tout apparaissait finement illuminé; on pouvait même apercevoir les feuilles, quoique plus sombres. Tout paraissait comme dans une douce incandescence; les parties génitales étaient les plus brillantes, puis la tige et enfin les feuilles.

« Votre papillon, votre chat, votre oiseau, tous apparaîtront de même dans l'obscurité; certaines parties de ces animaux deviendront lumineuses.

« Bientôt le sensitif déclarera qu'il vous voit vous-même... Fixez son attention sur vos mains; d'abord elles auront une faible ressemblance avec une fumée grise; ensuite elles ressembleront à une silhouette sur un fond faiblement éclairé; enfin les doigts paraîtront avec leur propre lumière. Il verra, à chaque doigt, un prolongement luisant qui pourra parfois paraître aussi long que le doigt lui-même.

« Lorsque le premier étonnement relatif à la faculté lumineuse de tous les hommes, restée inconnue jusqu'ici, sera passé et que vous voudrez diriger l'attention de votre sensitif sur le détail de ces lueurs, vous lui entendrez peut-être dire avec une nouvelle surprise que les couleurs dans les différentes parties du corps ne sont pas semblables, que les mains droites luisent d'un feu bleuâtre, pendant que les mains gauches apparaissent jaune-rouge et par suite que les premières semblent plus sombres que les secondes; que la même différence existe pour les deux pieds; que même tout le côté droit de votre figure et même du corps entier est bleuâtre et plus sombre que le gauche qui est d'un jaune rougeâtre et paraît sensiblement plus clair que l'autre. »

Les expériences de Reischenbach furent répétées à l'aide des mêmes procédés par M. Durville qui les précisa par des observations nouvelles.

Quelque temps après, je fus amené par mes études sur les états profonds de l'hypnose à reconnaître que :

1° La faculté de vision attribuée par les anciens magnétiseurs aux somnambules n'apparaissait en général que dans l'état que j'ai appelé état de rapport et disparaissait quand le sommeil s'approfondissait;

2° Chez des sujets très sensibles on peut déterminer l'état de rapport d'un membre quelconque, et en particulier des yeux, en agissant magnétiquement sur cet organe pendant que le reste du corps demeure à l'état naturel;

3° Dans ces conditions, certains sujets acquièrent une hyperexcitabilité momentanée de la vue qui leur permet de voir en pleine lumière et à l'état de veille, les effluves, objet de cette étude.

Je rencontrai dans le service du Dr Luys à la Charité, un sujet nommé Albert Lévy, qui jouissait à un haut degré de cette dernière faculté et qui de plus était dessinateur de profession, de sorte que grâce à l'obligeance du Dr Luys à qui je révélai cette singulière propriété, nous fûmes l'un et l'autre en possession d'un instrument de travail de beaucoup supérieur à celui dont se servaient nos prédécesseurs puisque, au lieu d'être obligés de nous en rapporter comme eux à des descriptions plus ou moins vagues, nous pouvions obtenir des dessins et même des peintures auxquels le sujet avait la facilité d'apporter toute la précision désirable moyennant la simple précaution de remettre de temps en temps les yeux à l'état convenable, état dans lequel M. Luys a fait constater au moyen de l'ophtalmoscope que le fond de l'œil présente un phénomène d'éréthisme vasculaire extraphysiologique et que les vaisseaux sanguins y ont presque triplé de volume.

J'ai publié une partie de ces dessins dans mon livre sur l'extériorisation de la sensibilité (1).

(1) *Lettres odiques et magnétiques*, Stuttgard, 1856 (Lettre 5). J'ai publié, en 1904, chez Chacornac, 11, quai Saint-Michel, la traduction française du principal ouvrage de Reichenbach, intitulé : *Les Phénomènes odiques*

(1) Le 25 février 1896, M. Jules Lermina m'écrivait au sujet de la première édition de cet ouvrage parue en 1895 :

« Je connais à Londres un jeune homme d'une intelligence moyenne, absolument ignorant des pratiques spirites ou autres; employé dans une maison d'affaires, d'aspect très positif et qui voit positivement, en plein jour et à l'état tout à fait normal, l'aura autour des corps. Il m'a raconté cela tout naturellement parce que la couleur de l'aura de son patron, selon son caractère, plus ou moins foncée, lui indique sa disposition d'esprit, satisfaction ou

2° *Existence des couches lumineuses distinctes suivant les contours du corps.*

Dans ce même livre j'expose comment j'ai été conduit à reconnaître que *chez certains sujets*, sous l'influence d'une magnétisation plus ou moins prolongée, la couche lumineuse qui enveloppait leur corps s'en détachait pour former successivement d'autres couches concentriques de moins en moins lumineuses, à des distances de 6 à 7 centimètres l'une de l'autre, la première ne se trouvant qu'à environ 3 centimètres de la peau. J'ai montré que ces couches lumineuses étaient dues à des maxima dans l'émission des effluves qui servaient de conducteurs aux sensations produites par des causes extérieures, la peau devenant insensible par suite de sa situation dans une zone de minimum.

3° *Variation de l'aspect des effluves lumineux suivant l'état de santé ou d'intelligence des sujets.*

Le Dr Luys avait déjà constaté, avec l'aide d'Albert Lévy, que le côté droit du corps humain présente *en général*, une coloration bleue; les yeux, les oreilles, les narines, les lèvres dégagent des irradiations de la même couleur, et ces *irradiations sont d'autant plus intenses que le sujet est plus vigoureux.* Le côté gauche dégage des effluves rouges, et leur intensité varie pareillement avec l'état du sujet. Chez les sujets hystériques masculins et féminins, la coloration du côté droit devient violette et, dans les cas où il y a paralysie par disparition de l'activité nerveuse, les colorations lumineuses de la peau sont parsemées de points noirs. Il constata également que les effluves oculaires subsistent pendant quelques heures après la mort et que, si l'on ouvre le crâne d'un animal vivant, le lobe droit du cerveau paraît d'un beau bleu et le lobe gauche d'un beau rouge, jusqu'à ce que la vie disparaisse complètement, ce qui montre qu'il n'y a pas entrecroisement pour ce genre d'action de l'encéphale comme pour ses actions sensitives et motrices.

colère. Cela lui paraissait tout simple quoiqu'il n'aimât pas à en parler parce que déjà on s'était moqué de lui. Je suis certain absolument de sa bonne foi. »

Les théosophes invoquent depuis longtemps les variations de la couleur de l'aura perçues par des sensitifs, suivant l'état d'âme des personnes observées.

Quand l'oreille est dure, c'est-à-dire quand la personne observée est plus ou moins sourde, la radiation lumineuse de l'oreille diminue considérablement. Un poisson vivant hors de l'eau émet des radiations analogues à celles des autres animaux; mais quand il est dans l'eau, les radiations deviennent invisibles, probablement parce qu'elles se dissolvent.

Les mystiques présentent souvent le phénomène de la luminosité. Saint Arsène apparaissait tout en feu dans la ferveur de son oraison, et l'on raconte le même prodige de deux abbés d'Islande, saint Fintan et saint Comgall, ainsi que d'un très grand nombre d'autres saints parmi lesquels se trouve saint François Borgia.

4° *Rayons lumineux dégagés par les doigts.* — Chez les saints la lumière paraît aussi souvent s'échapper par les mains. Tout le monde connaît les images de la Vierge où les doigts ont des prolongements lumineux. On raconte de saint Marion de Ratisbonne, de saint Fintan d'Ecosse, de saint Comgall d'Islande, et de plusieurs autres que, la nuit, leur main gauche devenait lumineuse et projetait ses rayons sur le livre qu'ils lisaient ou copiaient de la main droite.

Le Dr Maxwell a montré comment tout le monde pouvait voir les effluves lumieux s'échappant de leurs propres doigts, en les plaçant convenablement devant un écran noir.

5° *Effets d'écrans chimiques pour augmenter la visibilité de ces couches.* — Les expérimentateurs français, et en particulier M. Durville, ont employé des écrans phosphorescents pour déceler la présence des effluves humains, mais c'était en les exposant à ces effluves qui modifiaient leur propre luminosité. Aucun d'eux, à ma connaissance, ne s'en est servi pour regarder au travers et, j'ai fait, moi-même des tentatives infructueuses avec des verres d'urane qui ont pour effet de diminuer la fréquence des vibrations lumineuses; c'est la composition et l'emploi de ces *spectauranines* qui pourraient constituer une véritable invention de la part du Dr Kilner, et nous attendons qu'il dévoile ses procédés pour en vérifier l'effet.

A. DE ROCHAS.



C. DE VESME

LE IIᴱ TOME DU LIVRE DE M. DELANNE
Sur les Apparitions matérialisées des Vivants et des Morts (1)

Une question que soulève cet ouvrage : Les apparitions matérialisées reproduisent-elles nécessairement la forme et l'apparence du corps physique ?

Nous nous sommes empressés d'annoncer le IIe tome de l'ouvrage de notre très distingué confrère, M. GABRIEL DELANNE, dès son apparition, en ajoutant que nous en aurions publié une analyse dans un prochain numéro : différentes circonstances nous ont malheureusement empêché de le faire avant aujourd'hui.

Le premier volume de cet ouvrage, paru en 1909, était consacré, ainsi que nos lecteurs s'en souviendront, aux *Apparitions des Vivants;* le deuxième, illustré aussi de nombreuses photographies, s'occupe, comme de juste, des *Apparitions des Morts.* Il n'est pas uniquement le plus volumineux des deux : il est aussi le plus intéressant, le plus parfait. Un reproche que nous avions cru devoir faire à la première partie, était celui de contenir assez souvent des faits et des photographies dont le caractère supernormal était insuffisamment démontré — quelques-uns, même, au sujet desquels la fraude ou, plus souvent, l'erreur était si facile à déceler, que leur insertion au milieu des faits et des photographies authentiques ne pouvait que nuire à ces derniers, en jetant sur eux aussi une ombre de suspiscion. Ce reproche est plus difficile à faire au IIe tome, ce que nous attribuons surtout à la richesse d'exemples parmi lesquels l'auteur a pu choisir. Chose bizarre à première vue, mais que tous les culteurs des sciences psychiques ont constatée: alors que nous avons toutes les peines du monde à trouver des cas bien contrôlés de matérialisation plus ou moins complète, ayant les apparences d'un fantôme de vivant, les cas de matérialisation d'apparence spirite foisonnent dans les fastes de la métapsychie. On peut évidemment attribuer cette circonstance à des raisons purement relatives et accidentelles, surtout aux croyances dont l'humanité est encore actuellement imbue. Comme jadis les apparitions et matérialisations affectaient la forme d'Apollon, des Dioscures, de Démons, etc., plus tard d'Anges, de Diables et de Saints, on peut raisonnablement soulever l'hypothèse que ces apparitions et matérialisations ne sont que le produit du périsprit ou corps astral des médiums, façonné d'après une image souvent subconsciente et par un travail inconscient, *puisque même les « fantômes des vivants », ou « dédoublements » s'opèrent d'après une image souvent subconsciente et par un travail inconscient.* Un « dédoublement » a lieu; le sujet ne l'a pas toujours voulu; souvent sa conscience normale l'a même ignoré; en tout cas, le travail nécessaire à cela s'est fait d'une façon inconsciente et, pour employer la belle similitude de Sir Oliver Lodge, comme s'opère la confection de la coquille de la part du mollusque, ou le travail de la gestation par le corps de la femme. Toujours selon cette hypothèse, si aujourd'hui ces fantômes revêtent de préférence la forme et la personnalité psychique apparente d'un défunt, c'est que les croyances et les idées actuelles portent encore plutôt à admettre l'apparition des morts que celle de dieux, de diables, d'élémentals, etc. Ceci est évident dans les cercles spirites, où se déroulent la plupart des séances de matérialisation, mais peut être vrai même en des milieux composés de personnes sceptiques, mais sur lesquelles l'éducation religieuse de l'enfance, les lectures faites, les récits et propos entendus peuvent exercer encore un influence subconsciente. Supposons, maintenant, que les séances expérimentales de « dédoublement » des corps du médium, inaugurées surtout par M. de Ro-

(1) Paris, Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques : 1911. — Prix de ce 2e tome : 10 fr.

chas, il y a quelque vingt ans, et reprises denièrement par M. Hector Durville, trouvent un grand nombre d'imitateurs et qu'on oublie pour elles les séances de matérialisation « spirites »; qui nous dit alors que les fantômes, suivant toujours la mentalité des expérimentateurs, ne prendront pas constamment la forme plastique et la personnalité psychique des vivants? Et alors, qui nous dit qu'on ne parviendra pas à aller un peu plus loin encore, ce'st-à-dire à suggérer expérimentalement à la subconscience des médiums la création de fantômes *volontairement* imaginaires: Don Quichotte, Othello, John King ou Bien Boa, comme Pierre Janet est parvenu à leur suggérer, en les hypnotisant d'avance, les idées qui devaient réapparaître dans l'écriture automatique?

J'expose simplement le problème captivant qui se présente à l'étude des psychistes, et que, je l'espère, la Science parviendra bien à résoudre, en lui arrachant les magnifiques conséquences qui peuvent en découler. Pour le moment, des psychistes sincères et éminents, tels que les professeurs Charles Richet et H. Morselli soutiennent fortement la réalité de l'hypothèse « animiste » que je viens d'énoncer, alors que d'autres savants, tels que C. Lombroso, la combattent avec autant de conviction.

Il est à peine besoin de dire que M. Delanne est pour l'hypothèse spirite : tout son ouvrage est une vaillante bataille en ce sens. Les deux volumes suivent une ligne directrice d'une logique admirable. Après avoir, dans le premier tome, prouvé l'existence d'un périsprit, ou corps fluidique, chez les vivants mêmes, l'auteur montre le lien si étroit qui joint les apparitions des vivants à celles des morts, de façon que le passage entre les unes et les autres est à peine sensible, leur nature étant analogue. Il indique les traits caractéristiques distinguant une hallucination d'une apparition véritable, et énumère un certain nombre de cas dans lesquels l'hypothèse animique ne paraît pas admissible, comme lorsque le fantôme est revêtu de costumes spéciaux, inconnus des sujets, ou révèle des faits qui leur sont de même ignorés.

Le second chapitre est consacré aux matérialisations partielles, spécialement celles des mains; même pour celles-ci, il expose les raisons selon lesquelles, à son avis, l'hypothèse animiste, si elle suffit souvent, ne peut pas toujours tout expliquer. Dans le IIIe chapitre se trouvent recueillies des preuves objectives de la réalité des apparitions complètes.

Les titres mêmes du IVe et du Ve chapitre : « Les apparitions sont une personnalité indépendante de celle du médium », et « L'identité des apparitions matérialisées » nous montrent que l'auteur entre ici dans le vif de la question. Voici les titres des chapitres qui suivent : « Les recherches des savants », « La question de la fraude dans les séances spirites », « Quelques remarques sur la genèse, l'anatomie et la physiologie des fantômes », et finalement : « Revue générale et Conclusion ».

Il est de toute évidence qu'il ne nous est pas possible de suivre pas à pas M. Gabriel Delanne dans son ouvrage traitant une question sous des aspects si différents, et de discuter sa thèse sous chacun de ses aspects. Ce que nous venons de dire suffit toutefois pour montrer l'importance de ce livre, que toutes les personnes qui s'adonnent aux études médiumniques doivent connaître.

Nous voudrions toutefois saisir l'opportunité qui nous est ainsi offerte pour toucher à une des questions les plus intéressantes qui soient traitées par M. Delanne : à la plus importante, peut-être, puisqu'elle constitue comme le fil conducteur de tout son raisonnement. A tort, croyons-nous, car son raisonnement ne cesserait pas d'être logique si l'auteur n'avait pas eu recours à cette thèse — nous allions dire : « à cette ficelle », mais l'expression aurait pu être interprétée d'une façon désobligeante. Voici la thèse dont il s'agit :

Le corps physique humain — dit l'auteur, dès la première partie de son ouvrage — est tout comme pénétré d'une matière fluidique qui remplit chaque molécule du corps même, de façon qu'elle en affecte la forme : c'est ce que Allan Kardec a appelé le *périsprit* et qu'il ditingue de l'*âme;* d'autres l'appellent : « corps astral, corps fluidique », etc. Ce périsprit peut, en certains cas, s'éloigner du corps physique, même du vivant de l'homme, tout en y restant rattaché par un mystérieux fil fluidique; il s'en détache entièrement au moment de la mort.

Jusque-là, rien à dire : nous n'avons aucune difficulté à reconnaître que des faits nombreux paraissent militer à l'appui de cette thèse, que beaucoup de psychistes positivistes même acceptent comme une intéressante hypothèse de travail.

Mais que cette hypothèse puisse convenir aussi aux matérialistes, c'est ce qui ne fait pas du tout l'affaire de M. Delanne, qui veut alors pousser un peu plus loin la thèse kardéciste, en disant en somme :

« Lorsque le périsprit quitte le corps de l'homme, de son vivant, ou après la mort, il garde la forme

parfaite du corps physique, et il ne peut pas en être autrement : la volonté consciente ou subconsciente de l'incarné ou du désincarné ne pourrait pas le modifier. »

On conçoit tout le profit que l'auteur tire de ce postulat, en faveur de sa thèse. *Donc*, dit-il, *quand nous voyons un fantôme qui n'est pas identique au médium, il ne s'agit pas du fantôme du médium qui ne peut être qu'identique au corps physique*.

Après cela, enfoncés les positivistes, qui soupçonnent que les fantômes apparaissant dans les séances spirites puissent ne pas être autre chose que le corps fluidique du médium, façonné d'une certaine manière, selon son imagination consciente ou subconsciente!...

Malheureusement, quand on émet un *postulatum*, il faut l'étayer à des faits. M. Delanne a-t-il donné la preuve expérimentale qu'il apporte? Nous nous limiterons ici à reproduire un passage du VIIIe chapitre du 2e tome de son ouvrage, et précisément le paragraphe qui porte le titre : *Les Variations du type des formes matérialisées.*

L'étude des apparitions naturelles nous a prouvé que l'esprit, dans l'espace, conserve dans son enveloppe fluidique, même longtemps après sa désincarnation, le type terrestre, ce qui permet au voyant de le reconnaître. La reconstitution est si fidèle qu'elle s'étend jusqu'aux plus petits détails : couleur des yeux, des cheveux; représentations de verrues, de nævi, de blessures, etc., qu'elle ressuscite intégralement. La photographie, à son tour, nous l'a affirmé pour Mme Bonner (p. 73); Mabel Warren (p. 76); Estelle Livermore (p. 444), etc. Elle établit que nous n'avons pas affaire à des hallucinations, et que, même invisible, la forme existe, aussi semblable à ce qu'elle était ici-bas que pendant la matérialisation. Nous avons constaté, un certain nombre de fois, qu'un esprit déterminé se présente identique à lui-même avec des médiums différents, comme cela eut lieu pour « Bertie » et « Lilly » (p. 320); pour « Willie », la fille du docteur Nichols (p. 456); avec la fille de Mme Marryat (p. 469), et pour les esprits de « Blanche » (p. 508) chez le Dr Gibier; d' « Alice », avec le Rév. Colley (p. 527), ou pour Bien-Boa, qui déjà se matérialisait avant que Marthe B... intervint comme médium.

D'une manière générale, c'est ce qui se produit pendant les matérialisations. Les photographies de Katie King prises par M. Harrison, par le Dr Gully ou chez Crookes, sont assez ressemblantes entre elles pour que l'on puisse affirmer que c'est bien le même être qui a posé devant l'objectif. Mais il ne faudrait pas conclure de là que le type de l'esprit soit *toujours, et en toutes circonstances*, aussi immuable que celui d'un être humain. La matérialisation entraîne avec elle des déformations inévitables, parce que les éléments formels empruntés au médium offrent une résistance au périsprit du désincarné, avant que celui-ci réussisse à les incorporer dans son propre type. Et puis, le périsprit n'est pas rigide; il se révèle comme éminemment plastique et capable de varier considérablement : d'abord dans ses dimensions, et même dans les détails, suivant que les conditions qui président à la matérialisation sont plus ou moins favorables, et suivant son habileté à se servir de la matière qui lui est nécessaire.

On pourrait grossièrement comparer le corps fluidique à une statue de caoutchouc à laquelle il est possible d'imposer des déformations très diverses, mais qui reprend son équilibre naturel, c'est-à-dire son type, aussitôt que l'action étrangère cesse d'agir.

En somme, un esprit désincarné n'arrive à se montrer tel qu'on l'a connu sur la terre que s'il est capable de se rendre maître et de s'assimiler, d'une manière complète, la substance émanée du médium et des assistants. Le corps odique extériorisé du médium conserve dans l'espace les mêmes rapports relatifs entre ses parties, c'est-à-dire le type structural du médium. Deux champs de force sont donc en présence : celui du sujet vivant et celui de l'esprit matérialisé. Suivant que l'un ou l'autre prédominera, l'aspect physique du fantôme se rapprochera plus ou moins de l'apparence du médium, ou sera celui de l'esprit. C'est justement à cette sorte de lutte entre les deux influences que sont dues les différences qui ont été observées parfois avec le même esprit.

Nous avons vu Crookes (pp. 493 et 497) affirmer que Katie King ne ressemblait à miss Cook ni pour la taille, ni pour la corpulence, ni par la couleur des cheveux, et que le visage de l'apparition était « d'une beauté parfaite »; mais il n'en était pas toujours ainsi. Aksakoff (1) affirme qu'il y avait parfois une ressemblance presque complète entre miss Cook et Katie. Le prince de Sayn-Wittgenstein (2) a fait la même observation...

Pour Katie, comme dans les autres cas, ce n'est que progressivement que le fantôme peut se faire voir complètement, après une suite d'essais qui durèrent assez longtemps. Nous avons sur ce point le témoignage du Dr Gully (3) :

« Pendant les premières séances, la figure seule était formée, quelquefois les bras et les mains apparurent; la figure se montrait sans cheveux, le crâne n'était pas visible, et nous apercevions comme un *masque animé*. Les yeux et la bouche remuaient. Graduellement, nous avons pu obtenir la forme entière, qui parut après *cinq mois de séances* tenues une ou deux fois par semaine. Peu à peu, l'apparition se forma plus rapidement, elle *changeait ses cheveux, ses vêtements, la couleur de sa peau*, selon notre désir... »

Le changement de couleur de la peau est signalé

(1) Aksakoff, *Animisme et Spiritisme*, p. 256.
(2) *Katie King, Histoire de ses apparitions*, p. 52.
(3) *Katie King*, p. 69.



aussi par M. Harrison (1) qui déclare avoir vu à Hackney, le 20 janvier 1873, que la figure se transforma et de blanche *devint noire* en quelques secondes, et que cela eut lieu plusieurs fois de suite. M. Taff (2) dit aussi : « Un certain soir, Katie King, sortant du cabinet, leva son bras droit ; il était de couleur sombre, *presque noire ;* puis, le laissant tomber le long de son corps, elle le releva de nouveau, et le bras avait repris sa couleur naturelle de chair blanche, comme l'autre. Ce changement de nuance fut presque instantané... »

Je terminerai cette trop courte revue par les remarques du Dr Gibier, qui confirment tout ce que nous venons de voir (3) :

« J'ai eu avec « Ellan » de nombreuses conversations auxquelles le médium seul assistait, mais je ne le voyais pas. Je ne l'ai observé de très près que dans trois occasions où je lui serrai la main. Il m'a paru très différent de figure et même de taille à chaque fois, ce qu'il attribue à la *différence de force fournie par le médium* (2).

Ce que le lecteur sagace et non passionné aura probablement remarqué dans ce passage du livre de M. Delanne, c'est, d'abord, que l'auteur reconnaît que la forme matérialisée d'une même personnalité change quelquefois. Ceci est le fait. Mais immédiatement et partout il tâche d'arranger la chose en l'expliquant à sa manière. Si la matérialisation subit des déformations inévitables, c'est « *parce que* les éléments formels empruntés au médium offrent une résistance au périsprit du désincarné ». L'auteur reconnaît que « le périsprit n'est pas rigide ; il se révèle comme éminemment plastique et capable de varier considérablement ; d'abord dans ses dimensions, et même dans les détails... » — mais alors, voilà aussitôt l'explication toute prête : « ... suivant que les conditions qui président à la matérialisation sont plus ou moins favorables ». Et ainsi de suite.

Seulement, voilà : le fait de la variation du type des formes matérialisées est un *fait ;* l'hypothèse par laquelle M. G. Delanne tâche de l'expliquer n'est qu'une *hypothèse.*

Encore, cette hypothèse est-elle satisfaisante ? M. Delanne, soutenant que les variations dérivent de l'immixtion du type du médium avec celui du désincarné, ne cite que des exemples où le fantôme, tout en modifiant son aspect, ressemble toujours au médium ou au supposé défunt. Et encore, explique-t-il comment Katie King parut noire parfois, alors que cette prétendue désincarnée, aussi bien que son médium, était blanche ? Explique-t-il comment elle ait « changé ses cheveux, ses vêtements, la couleur de sa peau **selon notre désir** » ? Il ne s'agit là évidemment pas uniquement de variations entre le type du médium et celui du désincarné ; cela apparaît du texte même du Dr Gully, surtout pour ce qui se rapporte à la couleur de la peau. Le Dr Gibier parle de « différence de figure et même de taille à chaque fois », mais pas du tout de ressemblance avec le médium, à tel point qu'il ajoute que « s'il n'avait pas observé dans deux autres occasions où il avait encagé et cadenassé personnellement le médium, il aurait certainement cru à la fraude et que Ellan n'était rien autre que le médium déguisé, **ou assisté par un compère** ». Le fantôme ne ressemblait donc pas plus au médium qu'à un compère quelconque.

Nous sommes donc purement dans le domaine des hypothèses. Quand, durant une séance d'Eusapia, une petite main apparaît, M. Delanne et M. Morselli peuvent se trouver d'accord sur ce point : que c'est le dédoublement de la main du médium. Quand une grosse main apparaît, ils diront tous les deux : « C'est la main de John King ». Mais pour Delanne ce John King est un esprit désincarné ; pour Morselli, c'est toujours la main fluidique du médium, qui a varié de dimensions, comme variaient de taille les fantômes vus par Gibier et cités par Delanne. On est toujours dans le domaine des hypothèses et, jusqu'à preuve contraire, — c'est-à-dire jusqu'à des preuves fondées sur l'identité de l'apparition, etc. — l'hypothèse du psychiste antispirite devra être accueillie de préférence que l'autre, parce que, *entia non sunt multiplicanda prœter necessitatem.*

Mais le mal fondé de l'hypothèse de M. G. Delanne paraît surtout manifeste si l'on songe que, à son avis, les désincarnés façonnent, d'une manière quelconque, que nous ne pouvons pas facilement comprendre, les vêtements qui les recouvrent et d'autres atours dont ils apparaissaient nantis. Comment ? *Voilà des médiums qui, de votre aveu même, en se dédoublant, se façonnent des vêtements dont ils paraissent habillés, et vous niez à leur* subliminal self, *qui sait faire de ces habits supernormaux, la capacité de façonner une forme humaine matérialisée, différente de la leur ? On pourrait encore, à la stricte rigueur, admettre le contraire, puisqu'il paraîtra toujours plus naturel et aisé que, de leur corps fluidique, ils forment un autre corps fluidique, différent du leur, que de fabriquer des étoffes et de les façonner.*

(1) *Katie King*, p. 33.
(2) *Ouvr. cité*, p. 63.
(3) Dr Gibier, Recherches sur les matérialisations de fantômes. *Revue Scient. et mor. du Spirit.*, année 1900, p. 730.

En somme, si on doit admettre l'hypothèse d'un périsprit, on pourra supposer peut-être qu'il pénètre toutes les parties du corps physique humain, comme l'eau sature toutes les parties d'une éponge, ou — pour nous servir d'une similitude moins grossière et insuffisante — comme l'éther pénètre, à ce qu'on suppose, toute la matière. Mais supposer que ce périsprit ait lui-même la forme de chaque membre du corps humain, et qu'il continue éventuellement, après le phénomène que nous appelons *la mort*, à avoir son nez, ses cheveux, sa barbe, ses oreilles, ses ongles, son nombril et que sais-je encore — non! ceci est contraire aussi bien aux résultats de l'expérience médiumnique qu'à la raison même. Oui, à la raison même. En effet, voyons ce qui se produit dans le corps physique.

On coupe une main, une jambe, voire même la tête à un homme; on en réduit le corps en bouillie, on le brûle : vous affirmez que le périsprit ne se modifie point : vous racontez à l'appui l'histoire de l'invalide à la jambe de bois, qui continuait à souffrir de la jambe qu'il n'avait plus, etc. — des histoires, soit dit entre parenthèses, qu'il est très facile d'expliquer par un sentiment purement cénesthésique. Ici je me bornerai à faire remarquer une contradiction dans laquelle tombe M. Delanne. Il cite un supposé esprit qui, dans une séance à Gênes, dont parle le D[r] Venzano, fait constater son identité au moyen de quelques dents qui lui manquent. Les dents seules font donc exception à la règle et ne repoussent point?!... Ou alors l'esprit a voulu avoir recours à un stratagème dans le seul but de faire constater son identité, alors qu'il aurait pu aussi bien se matérialiser avec toutes ses dents — et alors la théorie de M. Delanne tombe d'elle-même.

Mais passons! il est entendu : le périsprit reste à la place d'un membre ou d'une partie du corps physique quelconque, alors même que ce membre, cette partie du corps, ont disparu. Le bossu sera un bossu aussi dans l'autre monde — et ainsi de suite. Mais alors, songeons aux conséquences de cette théorie. Une loupe apparaît sur un corps humain : on l'emporte au moyen d'une opération : la loupe reste dans le périsprit, comme resteraient la bosse, une main, une jambe, une autre partie quelconque du corps — sauf les dents, paraît-il. Vous vous coupez les ongles : ils demeurent dans le périsprit. Un coup produit sur un front une énorme bouffissure : le double en restera dans le périsprit alors même qu'elle aura disparu dans le corps physique, car sans cela, on ne voit point pourquoi doit rester dans le périsprit le double de la bosse d'un bossu, de la jambe de l'invalide, etc.

Ou bien, on affirmera que tout ce qui est défaut, déformation, n'a pas son équivalent dans le périsprit. Le périsprit ne se prolonge que jusqu'à un certain point d'un nez trop long, d'une bouche trop large; ou bien se prolonge au delà d'un nez trop court, d'une bouche trop petite. Mais alors nous serions tous réduits au type de la beauté et harmonie parfaites dans l'autre monde — et il en serait fait aussi bien de notre identité que des théories d'Allan Kardec et Gabriel Delanne.

Il en serait fait de même du système de dactyloscopie que M. E. Anastay voudrait ingénieusement appliquer à l'identification des fantômes des défunts. On se souviendra que nous avons parlé de ce projet dans notre fascicule de mars dernier, en faisant dès lors quelques restrictions au sujet de la possibilité de l'appliquer et de l'importance de ses résultats éventuels. M. Anastay nous adressa alors une lettre que nous n'avons pu publier aussitôt, désirant justement la faire paraître en même temps que cette analyse de l'ouvrage de M. Delanne, avec laquelle elle présentait des attaches évidentes. Voici la lettre en question :

Marseille, 9 avril 1911.

Monsieur et cher confrère,

Voulez-vous me permettre de répondre aux quelques objections que vous avez formulées contre le moyen que j'ai proposé pour l'identification des formes matérialisées dans les séances du médiumnisme?

A votre sens : « Il n'est pas prouvé que le corps fluidique, s'il existe, soit quelque chose qui reproduit si exactement le corps matériel, que les dents, les cheveux, les os, et enfin les moindres irrégularités de la surface cutanée s'y trouvent exactement enregistrés »; et vous ajoutez même qu'on peut se demander si un homme qui serait brûlé, qui aurait les mains aplaties, etc. garderait dans l'« Au-delà » ces particularités physiques!

Cependant la notion du corps psychique reproduisant toutes les particularités des traits des défunts, dans leurs moindres détails, n'a pas été inventée de toute pièce dans un but doctrinal : elle a jailli spontanément de l'étude des innombrables faits qui se présentaient et se présentent encore journellement dans la littérature psychique, au sujet des visions de doubles (qui n'ont pas été nommés ainsi sans cause) ou des apparitions de défunts (1); des photo-

(1) Nous avons cité plus haut (et M. Anastay citera lui-même plus loin), des exemples qui font croire, au con-

graphies, des empreintes, des moulages de mains ou de pieds matérialisés qui ont pu être obtenus dans les séances sérieuses de médiumnisme (2); les secondes manifestations pouvant être considérées comme une extension, un perfectionnement, une objectivation plus précise et matérielle des premières, par suite de l'existence des cas de passage entre les deux. Rappelez-vous le cas d'un proche parent du Dr Venzano — observateur froid et impartial cependant — parent qui, pour se faire reconnaître par lui, dans une séance à Gênes avec Eusapia, conduisit ses doigts dans sa bouche pour lui faire constater l'absence de quatre molaires supérieures, d'un côté dont le docteur ne se souvenait plus; ce qui fut vérifié plus tard, « à la suite de particuliers renseignements de famille, ce manque existant réellement dans les conditions présentées par la force matérialisée » (Dr Venzano, *Contribution à l'Etude des matérialisations*, *Ann. des sc. ps.* 1907, p. 518). Si on peut admettre que les alvéoles de ces dents ont pu être reproduites, pourquoi ne pas accepter que les dents elles-mêmes ont pu l'être, avec leurs particularités? Et tant d'autres cas! (3)

Cela a été admis par un assez grand nombre de chercheurs pour que je n'aie pas eu à en apporter une démonstration, dans la thèse que vous avez bien voulu rapporter obligeamment.

Mais, cette identité, comme toute règle, pouvant avoir ses exceptions, j'ai été amené à penser que le centre fantasmogène qui donnait lieu à ces phénomènes, tout en reproduisant les traits de son géniteur, sans doute à cause de son union étroite, pendant la vie, avec la substance corporelle, pouvait aussi jouir d'une certaine élasticité plastique, répondant souvent à la pensée intime du fantôme (car, vous savez que ces fantômes ont des pensées); et cela, qu'il l'ait désiré ou non, son subconscient jouant probablement dans ces manifestations, le principal rôle.

Ainsi, dans le cas *Pierce*, l'accidenté, qui avait reçu à la face un coup de pied de cheval et pensait avoir la figure toute en sang, *apparut à sa fiancée la figure ensanglantée, bien que le sang n'ait pas coulé en réalité* (*Hall. télép.* édition française, 1884, Obs. CXXV, p. 331).

On peut supposer, de même, la fabrication, par ce principal groupement de forces fantasmogènes, de vêtements, voire même de cannes, de parapluies, de chevaux, de voitures, etc., sans avoir, pour cela, à admettre l'indépendance fantômale de tous ces accessoires.

Ce qui le laisserait croire, c'est que, parfois, le patient apparaît, non avec les vêtements qu'il portait au moment de l'incident, mais avec un costume habituel, *tel qu'il aurait pu le porter sur le lieu de l'apparition.* (Cas du frère de Mlle *Cressy*, qui, au moment d'un délire au cours d'une maladie grave, en Australie, apparaît à sa sœur, en Angleterre, habillé avec un « chapeau à haute forme et un costume noir, *comme il l'était d'habitude quand il rentrait de Londres* », nous dit sa sœur, en ajoutant qu' « il n'avait emporté avec lui ni ce chapeau ni ces vêtements » (*Hall. télép.* LXI, 192). Evidemment, ce ne sont pas les fantômes du chapeau et du costume noir qui se sont présentés, mais une création subsidiaire.

C'est là, il est vrai, une des principales difficultés de la théorie du corps psychique, mais qui ne paraît pas insurmontable, si on admet la supériorité que pourrait conférer à ce corps psychique, à ce point de vue, la présence d'un noyau de forces psychiques représentant l'« âme » antique, et qui se servirait des forces plus matérielles en les dominant, en les ployant à son gré ; théorie qui n'aurait rien de bien absurde, si on la confrontait avec les acquisitions les plus récentes de la science, comme j'espère le faire un jour.

Ce qu'il y a de plus clair, en cette affaire, pour moi, c'est qu'élasticité voulant dire ressort, il n'y a rien d'étonnant à ce que la force « vitale » persistante du corps psychique des décédés paraisse avoir, dans ces apparitions, tout autant et même mieux que son homologue de l'existence courante, une tendance prononcée vers le maintien ou le retour de son état « normal. »

Ainsi, ces apparitions de mutilés qui se montrent intacts après leur mort; comme ce capitaine du cas *Wicham*, dont la jambe blessée était gangrénée et « les orteils du pied étaient tombés »; dont le fantôme apparut à une amie, avec un pied « exactement comme l'autre » (*Ann. des sc. ps.* 1891, p. 57, traduit du *Journal of the* S. F. P. R.).

Mais, à quoi bon discuter ces faits, puisque vous reconnaissez vous-même que ce sont là des points secondaires pour l'expérience projetée ? C'est en les étudiant un à un et minutieusement, comme je l'ai fait dans un ouvrage qui est prêt pour l'impression, qu'on pourra arriver à se faire une opinion un peu exacte sur ces phénomènes.

La chose sur laquelle je désire insister le plus est la dernière partie de vos critiques, qui serait de na-

---

traire, que le corps psychique, s'il existe, ne reproduit aucunement « toutes les particularités des traits des défunts », ni même celles des vivants. — C. V.

(2) Un coup d'œil à celles parmi les empreintes qu'on obtient avec Eusapia, et qui reproduisent plus ou moins les traits de son visage, à telles enseignes que les spirites eux-mêmes les ont considérées toujours comme des traces de dédoublement du corps psychique du médium, montrent des différences radicales entre elles, et ne reproduisent aucunement « toutes les particularités des traits » du médium. — C. V.

(3) Nous ne contestons pas que le Dr Venzano soit un bon observateur ; mais il ne faut point non plus lui attribuer des idées qu'il n'a pas émises. Pour prouver que les fantômes qui se manifestent au cours des séances d'Eusapia ne sont pas toujours des créations psychiques du médium, mais qu'elles sont parfois de nature spirite, il expose un cas dans lequel un fantôme a tâché de prouver son identité au moyen de quelques dents qui lui manquaient. Mais M. Venzano n'a pas dit que cela ait une autre valeur en dehors de celle qui se rapporte à l'identification ; de la même manière qu'un invalide défunt pourrait démontrer son identité en faisant toucher sa jambe de bois, dont il n'existe évidemment pas le double psychique. — C. V.

ture à affaiblir la portée du criterium que j'ai étudié et annoncé comme devant être *très important* pour l'étude de l'identité des posthumes objectivés.

Qu'il s'agisse, comme vous le dites, d'un diable (qui me paraît assez vieux et plein de rhumatismes pour songer à une retraite bien gagnée, je l'espère), ou de ces fameux élémentaux que MM. les occultistes sont les seuls à distinguer de leurs yeux perçants dans des ténèbres profondes, ou encore d'une fabrication de toute pièce de la part de subconscients étrangers en goguette ou en rupture de ban, il n'en est pas moins vrai que pour opposer ces suppositions à l'existence réelle d'un double authentique, qui paraît assurée par une observation objective et renouvelée (partant, scientifique), il faut admettre la possibilité d'une supercherie de la part de ces entités supposées. Mais, qui dit tricher dit tromper, et aussi se tromper (et c'est là la véritable supériorité de la morale); car, il est inadmissible qu'un malfaiteur songe vraiment à tout; et on n'a jamais vu l'auteur d'un mauvais coup prendre toutes les précautions nécessaires pour n'être jamais découvert, avant ou après sa mort, *si son cas donne lieu à un examen suffisamment approfondi et prolongé.*

Or, ce qui fait la grande, l'immense valeur du procédé pratique que j'ai proposé, ce n'est pas l'existence elle-même de la particularité signalée : c'est la facilité d'étude *illimitée* qu'elle confère au psychiste. J'ai eu soin d'insister là-dessus, en un passage que vous ne citez pas et que je vous demande la permission de répéter ici : « En se plaçant au point de vue de la raison pure, l'hypothèse d'une imitation par la lucidité perdrait d'autant plus de terrain (tandis que celle de l'identité du mort en gagnerait) qu'on pousserait plus loin l'examen et la minutie des preuves : *Et cet examen et cette minutie peuvent, ne l'oublions jamais, être poussés, avec les procédés que nous proposons, pour ainsi dire à l'infini! En admettant que la preuve ne fût pas absolue, on s'en rapprocherait donc à l'infini; ce qui nous paraît bien suffisant pour une preuve humaine; bien supérieur, en tout cas, à tout ce qui a été fait jusqu'ici sur ce terrain.* »

Il n'est que trop vrai qu'aucune preuve, si péremptoire soit-elle, n'est absolument décisive, sur le terrain mouvant du psychisme : aussi est-ce bien pour cela que j'ai pensé que si deux preuves valent mieux qu'une; si trois valent mieux que deux, etc.; que si, en un mot, des preuves peuvent être obtenues « pour ainsi dire à l'infini » ai-je dit, en pouvant renouveler à loisir l'examen de ces preuves (ce que permet de faire la complexité inouïe des dessins de la peau, autorisant des comparaisons précises, en quantité immense, illimitée, je le répète), on sera bien obligé d'admettre qu'on pourra aller ainsi, dans cette progression probatoire et avec ce procédé, jusqu'à la satiété, jusqu'à la saturation la plus complète proportionnée à la résistance de chacun (qui est une affaire d'individualité; mais peu importe). On aura alors le droit de dire que cette preuve est, pratiquement, d'une valeur absolue, bien qu'elle n'y atteigne jamais *en théorie* : C'est-à-dire qu'on s'en rapprochera d'autant plus qu'on s'en donnera mieux la peine.

Il me semble que bien peu des preuves humaines, cependant mieux acceptées, jouissent d'un pareil avantage; et voilà pourquoi je revendique surtout le mérite d'avoir insisté sur l'importance capitale de l'épreuve proposée (qui sera, je l'espère, bientôt acceptée par tous les Centres psychiques), dans mes conclusions, longuement mûries et non enthousiastes, croyez-le bien, mon cher confrère, en acceptant, avec mes excuses pour cette trop longue missive, l'expression de mes sentiments les plus dévoués et confraternels.

E. Anastay,
Président de la S. E. P. M.

Après ce que nous avons dit jusqu'ici, il ne nous reste pas grand'chose à noter au sujet de cette lettre du distingué Président de la Société d'Etudes Psychiques, de Marseille. On peut voir qu'il se rend compte des inconvénients et des contradictions que présente le dogme kardéciste du *périsprit,* fidèle copie fluidique du corps physique, et que, tout en ne se décidant pas encore à l'abandonner, il cherche une combinaison pour le mettre d'accord avec l'expérience et la raison, sans d'ailleurs la trouver.

Mais où nous ne parvenons pas à le comprendre, c'est où il parle des inconvénients et contradictions en question comme de « difficulté que présente la théorie du corps psychique ». La théorie du corps psychique, telle que nous l'entendons, telle que les psychistes l'envisagent, avec Myers à leur tête, ne court aucune difficulté seulement parce qu'on abandonne ce détail de l'identité parfaite entre les formes du corps physique et celles du corps psychique, et on ne prétend pas plus définir exactement ce dernier, qu'on ne définit l'éther, l'électricité, etc. Sans doute, nous ne considérons encore cette théorie que comme une utile hypothèse de travail, mais nous reconnaissons sans peine que des faits nombreux paraissent en démontrer l'exactitude.

Pour ce qui se rapporte au système de dactyloscopie proposé par M. Anastay, nous ne le croyons pas inutile comme un moyen que pourraient employer les désincarnés pour prouver leur identité; seulement, nous croyons qu'il n'aurait pas une valeur absolue, puisque tout esprit qui connaît les lignes digitales du corps physique d'un défunt pourra peut-être les reproduire autant que le défunt même dont il s'agit. Cette expérience sera, en somme, de la même nature que celle des dents, racontée par le Dr Venzano, tout en étant beaucoup plus frappante, plus précise, plus extraordinaire.

De même, l'objection que nous avons faite au livre de M. Gabriel Delanne est loin d'en détruire la grande valeur. Au point de vue spirite, même les faits et les raisonnements qu'il accumule dans ce nouveau volume contribueront puissamment à la vulgarisation de ces recherches et à la solution du problème que nous cherchons tous sincèrement, malgré les quelques divergences d'opinion qui nous divisent.

C. DE VESME.

JULIEN OCHOROWICZ

Nouvelle étude expérimentale

SUR LA NATURE DES RAYONS RIGIDES et du courant médiumnique

(*Suite et fin.* — Voir les numéros de Juin, Juillet et Août)

XI

LE RAYON HUMIDE

L'énigmatique ligne liquide, tracée sur du verre par le courant sortant, dans une de nos précédentes expériences, excita ma curiosité.

Que pouvait-elle signifier?...

Si je n'avais été sûr, absolument sûr (grâce à la méthode des liquides colorés) que c'était bien un courant *sortant*, je me serais dit : « Voilà un rayon paresseux, qui, au lieu de prendre sur son dos la solution, se contenta du dissolvant, et dessina une ligne avec de l'eau pure!

Ç'aurait été tout de même un fait exceptionnel, et il resterait toujours à expliquer *pourquoi*, dans la majorité des cas, c'est la solution colorée qui se transporte, et dans certaines autres le dissolvant seul?

Mais il n'y avait pas de doute sur ce point : c'était bien le courant sortant, qui dessina cette ligne avant d'avoir traversé les couches liquides colorées.

Etait-ce la sueur des mains du médium, emportée par le courant?

C'était admissible. Les mains du médium transpirent beaucoup, au moment de la production des rayons, et les rayons, en perçant l'épiderme, avaient pu emporter un peu de cette humidité naturelle.

Pour obtenir tout d'abord une ligne un peu plus forte et dans des conditions nettes, je fis avec le médium une expérience, semblable aux précédentes, mais sur du verre propre et sec, sans aucun liquide coloré avec des doigts rapprochés.

J'obtins une ligne liquide, visible, quoique pas plus forte que les précédentes.

Si c'était de la sueur, son chlorure de sodium devait donner avec une goutte de nitrate d'argent une tache blanche; mais il n'apparut aucune tache.

Suivant toute probabilité, ce n'était donc pas la transpiration.

Etait-ce au moins de l'eau?

Car, à vrai dire, cette ligne apparemment humide, était déjà presque sèche lorsque je l'avais examinée; et sous le microscope elle ne semblait constituée que par un fil de poussière.

Deux expériences ont été faites pour élucider cette question :

Expérience avec le chlorure de cobalt.

Un bordereau de papier blanc avait été trempé dans une solution concentrée de chlorure de cobalt, qui après le desséchement du papier présentait une belle couleur bleu pâle; mais la moindre trace d'humidité suffisait pour lui donner une teinte rose.

Le médium appliqua ses deux pouces aux bords du papier et au moment du passage du courant médiumnique apparut entre ses pouces *une ligne droite rose, très nette.*

Cette ligne disparut au bout de quelques minutes.

Expérience avec le potassium.

On sait que le potassium (K) est un métal mou, très léger, qui s'oxyde et même s'enflamme très facilement, au contact de l'humidité. C'est pour cela qu'on le conserve dans du pétrole.

J'en retire un morceau, le découpe en forme de petit cube, pour lui donner une surface propre, mé-

tallique, je le place sur une soucoupe renversée et j'ordonne au médium de le soulever à distance au moyen des rayons rigides.

Ce qui fut fait. Au moment où le petit cube remua, *une étincelle apparut* et se renouvela encore une autre fois en tombant sur le pouce droit du médium, sans le brûler. Le potassium ne s'enflamma pas et les étincelles n'apparurent plus, après l'éloignement des mains.

Il était donc évident, qu'*il y avait de l'eau dans les rayons*.

Cette eau présente-t-elle une réaction quelconque, basique ou acide?

Différents réactifs : le congo, le curcuma, le méthylorange, la tropéoline, la phénolphtaléine, le papier amidonné avec du iodure de potassium, le permanganate de potasse enfin, ont été essayés avec un résultat absolument négatif.

Cette eau pouvait-elle dissoudre quelques parcelles de couleurs, au moment du passage des rayons?

C'était probable, si l'humidité provenait du corps du médium et se transportait en même temps que les rayons — moins probable, dans le cas d'une accumulation ultérieure.

Au lieu de bandes liquides, comme dans les expériences précédentes, j'avais formé, sur du verre propre, quelques lignes transversales à l'aide des couleurs d'aniline en poudre.

Le passage des rayons rigides écarta les parcelles des couleurs, sans trace de dissolution.

Je conclus de tous ces essais, que probablement l'humidité des rayons n'est pas constituée par la sueur, qu'elle ne provient pas du corps du médium, qu'elle se compose de l'eau pure, et que, très probablement, elle présente *les gouttelettes de vapeur, provenant du milieu ambiant, et condensées par le passage des rayons*.

Une preuve décisive de cette probabilité pouvait être donnée par une expérience directe avec la vapeur surchauffée, invisible, qui apparaîtrait condensée sur la ligne des rayons. M. le prof. Biernacki a eu l'amabilité de préparer pour moi cette expérience au laboratoire de l'Ecole polytechnique de Varsovie, mais malheureusement elle n'a pas été faite à cause de la fatigue du médium.

XII

RELATIONS AVEC LA LUMIÈRE

L'humidité condensée dans les rayons rigides, explique certaines particularités de leur action.

D'abord une partie de leur adhésivité aux corps solides (on se rappelle que dans plusieurs essais nous avons eu l'apparence que les rayons *se collaient* aux objets soulevés) et ensuite leur changeante visibilité. Invisibles en principe, ils apparurent quelquefois, tantôt comme un fil luisant sur un fond noir, tantôt comme un fil noir sur un fond lumineux. Cela devenait compréhensible, car les gouttelettes d'eau, diversement éclairées, pouvaient produire cet effet.

Cela explique en même temps, pourquoi le fil fluidique ne fut pas également visible de tous les côtés, et sa brusque disparition, lorsque le courant cessait. Il devenait encore évident, que ce fil fluidique ne pouvait pas traverser une moindre couche liquide (bulle de savon) et qu'il laissait cependant une trace humide, de courte durée sur du verre ou sur du chlorure de cobalt.

Les autres phénomènes appartenaient évidemment à une autre catégorie, à la nature propre, peut-être corpusculaire de ces rayons.
un obstacle, produire la chaleur.

Nous avons vu qu'ils pouvaient, en rencontrant
Pouvaient-ils également produire la lumière?

Peut-être, car quelquefois, très rarement d'ailleurs et jamais au moment d'une action mécanique, la somnambule prétendit voir une faible luminosité. Mais ni moi, ni d'autres observateurs ne l'ont jamais vue, et nous savons déjà que les rayons rigides comme tels, n'agissent pas sur les plaques photographiques.

Ils ne provoquent pas non plus la fluorescence des écrans chimiques.

Il n'est donc pas facile de leur trouver une place parmi les rayons lumineux.

En tous cas, le côté violet du spectre ne leur convient pas, et pour les placer du côté rouge l'on manque d'indications.

La lumière du jour rend très difficile leur production, même au crépuscule.

La lumière artificielle beaucoup moins.

Sa couleur ne paraît jouer aucun rôle déterminé; une lumière rouge n'est pas plus favorable qu'une lumière bleue ou blanche; cette dernière ne doit seulement pas être très vive. Il est toujours préférable qu'elle soit uniforme, et quant à sa nature, cela paraît tenir plutôt aux prédilections individuelles du médium, qu'à leur nature physique.

J'avais tenté encore l'expérience suivante :

Un rayon de lumière, provenant d'un petit trou dans un cylindre en carton, qui couvrait une lampe à pétrole, fut projeté sur un écran gris. Le médium se plaça de manière à faire croiser les rayons rigides avec le rayon lumineux. Il m'a semblé qu'il y eut un certain trouble dans l'image du rayon lumineux au moment où les rayons rigides traversaient son chemin. Mais l'expérience est délicate, elle nécessiterait une installation beaucoup plus sérieuse que la mienne et l'essai en question ne doit pas compter.

En somme nous ne savons encore rien au sujet de la nature intime de ces rayons, malgré les nombreuses

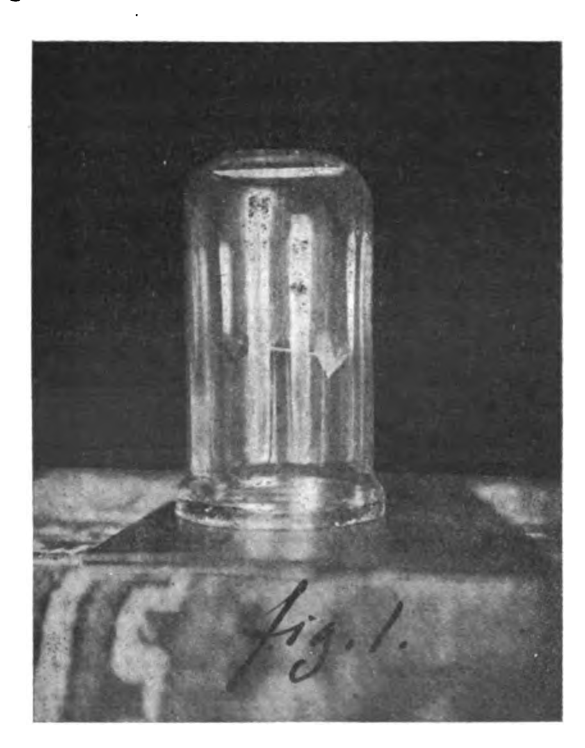
expériences, que j'ai déjà racontées, et malgré que leurs propriétés, pour ainsi dire extérieures, soient déjà à peu près connues.

D'ailleurs, si, ce qui est possible, leur nature est corpusculaire et non seulement vibratoire, il est inutile de rechercher leur relation avec la lumière ordinaire.

XIII

AUTRES EXPÉRIENCES MÉCANIQUES

Les actions mécaniques — c'est encore ce qu'il y a de mieux connu parmi les propriétés des rayons rigides.



Mais les déplacements et les lévitations des petits objets constituent tout de même un phénomène rare, phénomène qui jusqu'à ce moment n'a été obtenu qu'avec deux médiums : Mlle Tomczyk et Eusapia Paladino. Il paraît que dernièrement M. Lebiedzinski les a obtenus avec un troisième médium—mais c'est tout. Beaucoup plus fréquents, et beaucoup plus faciles sont les déplacements concernant des objets plus lourds, déplacements qui ont lieu en présence de tous les médiums à effets physiques, le plus souvent dans une lumière insuffisante, et qui sont basés sur un tout autre principe, celui de l'action des mains du double.

Il importait de savoir si, à un degré inférieur, les rayons rigides ne pourraient pas se manifester plus facilement, plus fréquemment, ne fût-ce qu'avec des objets très légers et très mobiles.

On connaît les nombreuses expériences faites dans cette direction, longtemps avant la découverte des rayons rigides. Nous ne connaissons pas encore exactement la nature de leur action, et mon but n'est pas de les énumérer ici, pour différentes raisons et principalement parce que la plupart de ces instruments n'ont aucun rappport avec l'objet de cette étude. L'intéressant appareil du Dr Joire, le sthénomètre, par exemple, ne peut pas servir à cet effet, puisque les rayons rigides ne traversent pas le verre. On pourrait, il est vrai, l'employer sans le verre, mais alors je conseillerais de boucher les orifices de la paille avec un peu de ouate, *qui supprime son action normale*. Ce ne serait donc plus le même appareil, sensible surtout aux courants thermiques, aux courants d'air sous la cloche.

Quant aux moulinets de M. le comte de Trommelin, qui n'ont pas de cloche, ils sont trop sensibles aux moindres influences mécaniques, thermiques et électriques, pour pouvoir être employés dans des expériences précises. Mais ils peuvent servir tout de même pour une constatation approximative.

Un jour, M. le Dr E. Przychodzki, dont je regrette vivement la mort prématurée, m'apporta un appareil de sa composition, avec lequel il fit de nombreuses expériences, qu'il n'a pas eu le temps de publier.

C'était un pendule, grand comme forme, quoique très léger, qui pouvait osciller et tourner, étant suspendu à un fil de cocon. Ce fil de cocon soutenait un arc en fil d'aluminium, dont la soustendente horizontale consistait en un bâton de moelle de tournesol, gros comme un doigt et long d'une vingtaine ou même d'une trentaine de centimètres.

Mis au repos, et en évitant les courants d'air, cet appareil fut *attiré* par mon doigt, plus ou moins, probablement parce qu'il prenait facilement une faible charge électrostatique. Mais soumis à l'action de Mlle Tomczyk il montra au contraire une *répulsion*, tout à fait semblable à celle des rayons rigides, répulsion qui augmentait sensiblement lorsque le médium se trouvait en somnambulisme. (On sait que Mlle T... est incapable de produire les lévitations à l'état normal.)

L'action se manifestait par secousses, avec intervalles, mais elle était quelquefois si forte que le balancier fut rejeté en arrière et reculait lorsque la main avançait.

Quelquefois cependant, comme avec les cadres recouverts de savon, il put être attiré sur désir.

L'action était plus facile et ne nécessitait pas une concentration spéciale du courant.

Quelques autres expériences ont été faites avec un appareil, que j'avais construit il y a déjà quelques années, dans le but d'avoir une action directe, tout en évitant l'influence des courants d'air extérieurs. Cet appareil est représenté par la figure 1.

Il se compose d'une cloche ouverte des deux côtés, mais l'ouverture inférieure se ferme par le support ou la table, et l'ouverture supérieure, plus petite, par la main agissante. La cloche est donc complètement fermée et cependant la main peut agir directement à travers l'air sur un moulinet simple à deux plumes larges, ayant une inclinaison de 45°, dans un sens opposé. Il est suspendu à une petite barrette, qui n'entrave pas l'action.

Cet appareil peut servir pour la démonstration des rayons rigides, car ces derniers peuvent jaillir non seulement des bouts des doigts, mais aussi d'autres points de la main, sous l'influence de l'idée dominante. Une bordure, entourant le milieu de la cloche, et divisée convenablement, indique les degrés de la déviation, et *grosso modo* l'intensité de l'action. Cette dernière peut tantôt tordre le fil en repoussant les ailes, tantôt abaisser le moulinet d'un côté, lorsqu'elle se localise.

Je n'exagère pas l'importance de ce « médioscope » pour l'action physique et peut-être spécialement pour les rayons rigides ; je constate seulement qu'il donne des résultats plus facilement que les lévitations ou déplacements ordinaires.

Il ne peut cependant constituer une preuve que l'action est due réellement aux rayons rigides et non pas à un autre principe, le souffle médiumnique par exemple.

L'appareil d'Alrutz, dont on se sert pour déceler la pression des mains fluidiques, peut être remplacé par un pèse-lettre ordinaire, employé pour la première fois par M. de Gramont. Le reste est à peu près inutile. Et le pèse-lettre tout seul présente encore cet avantage, qu'il peut manifester aussi l'action des rayons rigides; quoique toujours sans certitude théorique. Dans ce dernier cas, il est préférable de tenir les mains des deux côtés de la balance, en les abaissant pour descendre le plateau, au moment de la formation du courant. Mais le pèse-lettre est évidemment beaucoup moins sensible que le médioscope avec des plumes.

Pour des expériences précises, on se servira toujours d'appareils, analogues au premier tambour-enregistreur de M. Crookes, qui inscrivent les oscillations, ou bien qui donnent des indications manométriques, comme l'appareil dont on s'est servi à l'Institut Général Psychologique.

M. Debierne construisit également un petit appareil ingénieux, la description n'a pas été publiée.

Est-il possible de trouver un instrument capable d'indiquer l'action des rayons rigides et seulement des rayons rigides?

Non. Car cette distinction théorique découle d'une multitude d'expériences analytiques et comparatives, et non pas d'une seule quelconque.

C'est encore la conductibilité galvanique de ces rayons, qui me semble constituer une preuve, plus nette que les autres, de leur présence spéciale ; car il est possible de vérifier en même temps leur action mécanique, analogue à celle d'un fil tendu, en remuant les électrodes, élastiquement mobiles. Mais cette expérience ne réussit qu'avec des médiums doués d'une force exceptionnelle.

La preuve mécanique de l'existence du magnétisme animal, d'une force neurique, odique, *biotique, commune à tous les hommes normaux, n'a pas encore été trouvée*. Ce que l'on observe avec les divers « biomètres » découle, ou bien des influences banales insuffisamment précisées, ou bien d'une action *médiumnique*, anormale. Il suffit de faire l'essai de l'hypnoscope pour s'en convaincre. (Je suppose, évidemment, que l'on supprime toutes les causes d'erreurs.)

Et il en est de même pour l'action sur des plaques photographiques. Il y a deux ans, j'avais consacré tout un mois à ces essais, en changeant les conditions de manières différentes — toujours avec un résultat négatif. La main d'un homme normal — qui peut être un excellent magnétiseur, mais qui n'est pas sensitif et médium — n'a aucune action sur les plaques photographiques, et sous ce rapport M. de Fontenay a parfaitement raison. Seulement, cela n'empêche pas que les expériences *médiumniques* du commandant Darget présentent un réel intérêt et qu'elles resteront acquises pour la science, après l'élimination des causes d'erreur.

Et puis, il faut distinguer l'anormal et le pathologique. Les médiums ne sont pas nécessairement des névropathes, comme les névropathes ne sont pas nécessairement des médiums. La médiumnité d'ordre supérieur (je ne parle pas de l'automatisme inconscient, plus commun) est une qualité rare, innée, pour la plupart héréditaire, qui se développe, mais qui ne se crée pas. Ne devient pas médium qui veut, et pour être médium il faut tout d'abord posséder la *sensibilité hypnotique*, il faut être *sensitif*. Tous les vrais médiums que j'ai eu l'occasion d'observer présentaient au bout de deux minutes, sous l'action de l'hypnoscope, une anesthésie et une paralysie du doigt, plus ou moins marquées. Et ce sont ces personnes seules, qui peuvent (quoique pas toutes) agir mécaniquement à distance ou chimiquement sur les plaques.

Il faut donc se désillusionner sous ce rapport ; car en annonçant des appareils ou des expériences, qui doivent prouver la « radioactivité humaine » la force « vitale » « odique » ou « magnétique », on risque de compromettre la cause du médiumnisme, car dans la majorité des cas, ces appareils et ces expériences ne donneront absolument rien.

Et c'est encore une erreur si l'on croit qu'une faculté exceptionnellement prononcée chez un individu,

doit se trouver à un degré faible, à l'état fruste, chez tous les individus en général.

Ce qui a été prouvé par l'hypnotisme, par le métapsychisme, par la médiumnité en particulier, et par toutes les dernières découvertes psychologiques en général — c'est précisément l'énorme étendue des *différences individuelles*, aussi bien entre les médiums et les sensitifs qu'entre les personnes normales.

Il y a des degrés partout, certainement, mais ces degrés s'effacent, lorsque la faculté diminue, et il est tout à fait inutile de chercher la télékinésie, l'action sur les plaques ou les rayons rigides chez tout le monde.

Au cours de cette étude, les forces de mon médium augmentèrent, et il se manifesta une nouvelle catégorie de rayons, intermédiaires entre les rayons rigides et les rayons X^x, qui jusqu'à ce moment présentaient un complet contraste. J'ai pu poursuivre leur étude pendant tout l'hiver dernier.

Les propriétés de ces nouveaux rayons étant de deux sortes : électriques et chimiques, je leur avais donné le nom des rayons « électro-chimiques » et sous ce nom général je les ai présentés au dernier Congrès des naturalistes et médecins polonais, qui eut lieu à Cracovie le 18 juillet de l'année courante.

La présentation a été faite à la section « des sciences exactes » et, je dois le dire à l'honneur de mes compatriotes, elle s'accomplit cette fois sans scandale.

C'est la première fois que l'on démontre une action électrique, mesurable à distance, et des réactions chimiques immédiates, autres que sur des plaques sensibles, et provoquées également sans contact, par un organisme vivant.

Elles feront l'objet d'une étude à part.

Influence de l'Orientation sur l'Activité psychique

(Nouveaux documents, Août 1911)

Sous ce titre, résumé en deux mots : *l'Art du Repos et l'Art du Travail* (chez Berger-Levrault), nous avons étudié, il y a deux ans, avec l'excellent secrétaire général adjoint de la S. U. E. P., M. Warcollier, l'influence de la direction nord-sud sur le repos du moteur humain et montré que notre système nerveux est influencé par le courant tellurique, au même titre que les lignes télégraphiques dans les expériences de MM. Brunhes, Marchand et le P. Cirera, présentées à l'Académie des Sciences, par M. Bouty.

Il pourrait paraître singulier qu'un courant magnétique aussi faible que le courant tellurique pût dominer ainsi toute notre activité musculaire et *psychique* et déterminer la position à prendre dans notre repos (nord-sud), ou dans notre travail (ouest-est).

Nous sommes donc heureux de constater aujourd'hui, à l'appui de notre thèse de 1909, que le courant terrestre s'affirme de plus en plus comme un élément de haute importance au point de vue des communications électriques, des courants *avec ou sans fil*, qui ont tant d'analogie avec le courant nerveux et qui ont sur nos nerfs une action qu'il n'est plus besoin de démontrer.

Hier c'était M. Campbell (*Revue Electrique* du 11 août 1911, *Cosmos* du 2 septembre), — qui reconnaît l'influence de la direction *nord-sud* sur les communications *par fil* télégraphique.

Aujourd'hui, c'est l'illustre Marconi qui, dans une conférence à Londres sur la télégraphie *sans fil*, déclare que les résultats sont souvent très différents dans le sens *nord-sud* de ce qu'ils sont dans le sens *est-ouest* (Revue des Sciences, *Journal des Débats*, 17 août 1911). A noter que les différences constatées par Marconi sont surtout importantes la nuit, et ceci est assez naturel; c'est la nuit que le courant tellurique *nord-sud* est le plus régulier.

Mais n'est-ce pas également la nuit que nous avons le *plus d'intérêt* à placer notre repos sous l'influence bienfaisante du magnétisme terrestre?

Conclusion. — Souhaitons que Marconi veuille bien vérifier sur lui-même l'influence qu'il vient de constater sur les ondes hertziennes de la T. S. F., et, en attendant, orientons nos pieds vers la Croix du Sud et notre tête vers la Grande Ourse, pour obéir à cette loi cosmique qui fait de chacun de nous comme une sorte de boussole vivante!

ED. DUCHATEL.



Un Phénomène médiumnique

AU MOMENT DE LA MORT DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Mr CH. MARTEAUX, professeur agrégé au Lycée d'Annecy, nous envoie aimablement un fait métapsychique se rapportant à saint François de Sales, dont les restes mortels ont été, tout dernièrement, transférés, en grande pompe, et avec l'intervention d'un grand nombre d'évêques, du monastère de la Visitation, fondé par lui, au nouveau couvent.

Le fait télépathique suivant a été rapporté par Nicolas de Hauteville dans son *Histoire de la très ancienne et illustre maison de Saint François de Sales*, 1669, p. 319.

« Le 28e jour du mois de décembre de cette même année 1622, Louys de Sales s'étant rencontré à la Thuille avec sa femme et toute sa famille, environ les dix heures de la nuit, la clochette pendante à une des fenêtres de la tour du château et attachée à une corde qui répondait au bas de l'escalier, se mit à sonner d'elle-même à diverses reprises et fortement. On crut d'abord que c'était l'arrivée d'une personne qui était grandement pressée ; un serviteur fut commandé de descendre bien vite pour aller ouvrir la première porte, mais il fut surpris de n'y voir aucune âme vivante. Dans le temps d'un demi-quart d'heure, la cloche se mit à recommencer son bruit et son son plus fortement ; on courut la seconde fois plus promptement qu'à la première et néanmoins le valet ne trouva personne. Cela s'étant fait de la même manière diverses fois, Louys connut très bien qu'il ariverait quelque chose tout à fait extraordinaire ; il donna ordre qu'on détachât la corde de la clochette, mais ce fut icy la merveille, car la cloche sonna sans qu'aucune chose y fût attachée et le son dura si longtemps que toute la famille, qui en fut en grand effroy, se mit en oraison. Louys s'enferma dans son cabinet et dans l'ardeur de sa prière, il apprit par une science qu'on peut appeler prophétique, que son bienheureux frère, l'évêque de Genève, était décédé cette même nuit. »

François de Sales, évêque de Genève et d'Annecy, venait en effet de mourir à Lyon, à huit heures du soir. Ajoutons que les deux frères étaient très unis et qu'on les surnommait les indivisibles.

LES NOUVEAUX LIVRES

ELISABETH MORISON and FRANCES LAMONT : **An Adventure** (Londres, Macmillan, éd., 1911).

Alors que les ouvrages rapportant les phénomènes métapsychiques les plus rudimentaires et les mieux contrôlés se heurtent généralement à la méfiance hostile de la presse, qui s'arrange pour les ignorer, on est assez surpris de la publicité que les grands quotidiens anglais — le *Times*, le *Daily Telegraph*, le *Morning Post*, le *Daily News*, etc. — ont fait autour de ce livre. Il est vrai que ses deux auteurs se déclarent, non seulement étrangers, mais opposés à tout ce qu'on désigne sous le nom de *psychical research* (ce qui ne peut qu'augmenter beaucoup leur respectabilité et la sympathie qu'ils inspirent aux personnes bien pensantes), mais les faits qu'ils racontent sont si étranges, si rebelles à toute explication possible, que les *psychical researchers* eux-mêmes osent à peine les prendre en considération. D'ailleurs, la nature toute subjective des phénomènes dont il s'agit, échappant à tout contrôle, n'est pas pour augmenter la valeur de ces récits.

Cela ne signifie aucunement qu'on doive douter de la sincérité de miss Elisabeth Morison et miss Frances Lamont. L'éditeur Macmillan reconnaît qu'il s'agit là de deux pseudonymes, mais ajoute qu'ils constituent la seule fiction que l'on rencontre dans l'ouvrage.

Il est d'ailleurs évident que le vrai nom des auteurs n'est pas un mystère pour les milieux psychiques anglais. Nous trouvons dans quelques journaux ce détail : qu'il s'agit des filles de deux clergymans ; une dame M. F. Salis Schwabe affirme dans l'*Occult Review* connaître l'un des auteurs, qui a été profes-

seur dans une École supérieure, et est une femme d'idées élevées, qui n'admettrait pas la moindre dérogation à la vérité ; elle n'aime d'ailleurs l'*occulte* sous aucune forme. Andrew Lang, actuellement Président de la S. P. R., garantit à son tour, dans une lettre à un rédacteur du *Temps*, de Paris, la sincérité parfaite des deux dames, qu'il connaît bien. Enfin, quelques lecteurs de l'*Occult Review* déclarent avoir entendu parler de cette « aventure » depuis des années déjà, lorsqu'elle était encore inédite.

Le fait dont nous nous occupons date en effet de 1901. Au cours de cette année, miss E. Morison et miss F. Lamont, se trouvant pour quelques jours à Paris, qu'elles ne connaissaient pas encore, firent une visite à Versailles. Leurs connaissances de ce qui se rapportait au célèbre palais des rois se bornaient à ce qu'on apprend dans les écoles, en Angleterre, et à la lecture de quelques romans historiques.

Après avoir visité le château de Versailles, elles pensèrent à se rendre au Petit Trianon, au sujet duquel elles ne savaient pas grand'chose, si ce n'est que c'était une maison très aimée de Marie-Antoinette. Un coup d'œil à leur Baedeker leur montra la direction qu'elles devaient suivre pour y aller, et qu'il y a deux Trianons. Elles se trompèrent de route, mais elles y arrivèrent quand même, en causant de l'Angleterre et des personnes qu'elles y connaissaient. A un certain moment, elles rencontrèrent deux hommes habillés d'un uniforme vert-gris, coiffés de petits tricornes. Les deux Anglaises pensèrent qu'il s'agissait de deux jardiniers, à cause des outils qui étaient autour d'eux ; elles leur demandèrent le chemin, et les deux hommes répondirent qu'il leur fallait marcher tout droit.

En attendant, une dépression extraordinaire et inexplicable avait saisi les deux dames. Tout ce qui les entourait avait pris un aspect singulier. Les arbres parassaient être devenus sans relief et sans vie « comme un bois travaillé en tapisserie ». Il n'y avait plus aucun effet de lumière et d'ombre, aucun souffle d'air n'agitait les feuilles.

Un homme assis contre un kiosque, avec un manteau et un chapeau à larges bords, tourna la tête et regarda les deux femmes. Son teint était sombre, et l'expression de son visage répugnante. Un autre homme parut tout à coup devant elles comme s'il était sorti d'un mur de pierre qui était proche. Il leur cria d'un air très animé : « *Mesdames, mesdames, il ne faut point passer par là!* »

En silence, miss E. Morison et miss F. Lamont passèrent un petit pont rustique qui franchissait un ravin. Tout près d'elles le mince filet d'une cascade tombait sur une pelouse verte.

On arriva au Petit Trianon. Sur la terrasse de la maison, une dame était assise, occupée à lire, ou peut-être à dessiner ; elle aperçut les deux visiteuses, et releva la tête pour les regarder. Son visage n'était plus jeune ; elle avait un ample chapeau blanc juché sur une masse épaisse de cheveux clairs qui bouffaient autour de son front. Son léger corsage d'été se trouvait disposé sur ses épaules à la façon d'un fichu.

Enfin, les deux amies pénètrent à l'intérieur du Petit Trianon, qu'elles visitent sommairement en compagnie d'une noce parisienne, et sans y découvrir autre chose que ce que chacun de nous peut y voir tous les jours. Elles rentrèrent ensuite à Paris, et repartirent quelques jours après pour l'Angleterre.

Trois mois après, les deux amies causent de leur visite récente à Versailles, et elles s'accordent à reconnaître que le Petit Trianon et ses alentours leur avait produit l'impression de localités hantées. Toutes deux décident alors de rédiger, chacune de son côté, une exacte relation des moindres détails de leur après-midi du 10 août. Le récit de miss Lamont, publié aujourd'hui immédiatement après celui de miss Morison, s'acorde avec lui sur la plupart des points, à cela près que la dame de la terrasse n'y est point mentionnée et que nous y rencontrons en échange deux ou trois particularités nouvelles.

Les deux héroïnes de cette aventure, ayant alors visité de nouveau les alentours du Petit Trianon, s'aperçoivent qu'ils sont bien différents de ce qu'ils leur sont apparus la première fois. L'idée leur vient tout naturellement qu'elles avaient vu alors ce site tel qu'il était dans les derniers temps de Marie-Antoinette, et précisément le 5 octobre 1789, quand le peuple de Paris se porta en masse à Versailles. Dans toutes nos archives, dans les musées et les bibliothèques, elles ont cherché les moyens de reconstituer les aspects de Trianon, de son parc, à la veille de la Révolution ; et il n'y a pas un des incidents de leur visite dont elles n'aient pas trouvé — ou cru trouver — la confirmation historique. Le kiosque, le pont rustique, le bois, la cascade, une grotte, et une foule de détails dont nous n'avons pas parlé, n'existent plus maintenant, mais existaient alors. La dame assise sur la terrasse, c'était la reine Marie-Antoinette, qui paraît bien avoir été au Petit Trianon le 5 octobre 1789. L'uniforme des jardiniers était bien tel que les deux Anglaises l'avaient vu. Elles croient avoir pareillement identifié les autres personnages qu'elles ont rencontrés.

Il est évident que quelque chose d'extraordinaire s'est passé dans l'esprit des deux dames anglaises au moment de leur première visite aux Trianons. Même les explications d'un caractère plus supernormal, comme celles basées sur l'hypothèse de la réincarnation, celle que nous appellerions aujourd'hui psychométrique, l'hypothèse même mise en avant par miss Morison et miss Lamont, qu'elles ont vu peut-être une image évoquée dans l'esprit de Marie-Antoinette — toutes ces suppositions se heurtent à certains détails du récit, surtout à ce qui se rapporte aux dialogues qu'elles ont eu avec les jardiniers et les deux seigneurs rencontrés près du kiosque. Par contre, si on veut se tenir tout simplement à une hallucination partiellement collective produite par un souvenir inconscient des dernières joies de Marie-Antoinette, comment se fait-il qu'elles aient pu voir une quantité de choses disparues, et dont l'existence a été ensuite reconnue exacte par les longues et patientes recherches des deux auteurs? Peut-être les souvenirs ont subi quelques modifications au cours de ces recherches mêmes, qui, d'ailleurs, n'étaient probablement pas menées avec tout l'esprit critique nécessaire. On sait combien souvent des historiens d'un parti opposé, arrivent à des conclusions très différentes sur la constatation des faits mêmes, et surtout sur leur interprétation, subissant l'influence subconsciente d'une passion à laquelle il n'est pas facile de se soustraire, malgré leur intention sincère de vouloir se tenir strictement à la vérité...

ÉCHOS ET NOUVELLES

Un dessin médiumnique de Sardou

Au moment de la mort de Victorien Sardou, nous avons reproduit dans les *Annales* la plupart des dessins médiumniques du célèbre écrivain. Un dessin, presque aussi remarquable que les autres, nous était échappé, n'étant point inédit, mais cependant moins connu que les autres. Nous le reproduisons aujourd'hui. Il représente, comme les précédents, une vue fantastique d'une autre planète.

Inutile d'ajouter que V. Sardou, tout spirite qu'il était, s'il s'étonnait du travail surprenant de sa subconscience ou d'un esprit qui le « contrôlait », ne croyait point que ces dessins représentassent réellement des vues d'un autre monde.



Un dessin médiumnique de V. Sardou.



Le scepticisme du Comte Solovovo

Le fascicule des *Proceedings* de la S. P. R. du mois dernier contient un brillant article du comte Petrowsky Petrovo-Solovovo, le psychiste bien connu, qui est tout un réquisitoire contre les phénomènes médiumniques. On se souvient des récits que le comte a publiés au sujet d'expériences qu'il a faites avec Sambor et d'autres médiums : que s'est-il donc produit pour le faire si brusquement et radicalement changer d'avis? Voici : il s'est aperçu qu'un de ses amis, personne riche et qu'il avait toutes les raisons de croire sérieuse, s'était plu à tricher dans quelques séances. « Si on ne peut même pas se fier à ses compagnons d'expérience — dit en somme M. Solovovo — alors même qu'ils n'ont aucun intérêt à tromper, quelle foi peut-on avoir pour le témoignage des expérimentateurs? »

Le comte Petrovo-Solovovo ne se tient naturellement pas à cette seule remarque; mais on sent bien que c'est ce fait surtout qui l'a plongé dans le scepticisme : c'est à ce fait surtout qu'il revient toujours dans son article. Il rappelle l'amant trompé, qui ne veut plus croire à l'amour.

On conçoit à quoi nous porterait cette manière de raisonner. Quel crédit peut-on attacher aux dépositions des témoins dans un procès, alors qu'on en a vu tant qui mentaient, parfois même sans un intérêt apparent quelconque? Comment attacher de l'importance aux déclarations des médecins, après qu'on a constaté que, de nos jours même, ils nous ont appris tant de choses qu'on a reconnues ensuite absolument erronées? Et ainsi de suite. C'est le nihilisme appliqué à la science — et aussi à la logique.

Le professeur O. Lodge répond, dans le même volume des *Proceedings*, aux objections de M. Solovovo, en montrant à quoi nous amènerait ce scepticisme envers le témoignage humain, s'il était universellement appliqué : au barbarisme de l'âge préhistorique.

Le Congrès théosophique de Gênes

Le Congrès de la Fédération des Sections Européennes de la Société Théosophique, qui devait s'ouvrir à Gênes le 17 courant, a été tout à coup supprimé, quelques jours seulement avant l'ouverture. Cette annonce n'a été accompagnée d'aucune explication sur la cause de la décison inattendue qui a été prise.



AU MILIEU DES REVUES

La polémique Grasset-Geley dans « Æsculape »

L'*Æsculape*, la si intéressante et curieuse revue mensuelle illustrée qui se publie depuis quelques mois à Paris (1) et qui s'occupe de sciences, lettres et arts dans leurs rapports avec la Médecine, a publié dans ses numéros de mars et avril un article de M. le professeur GRASSET, intitulé : *Les Faits du Spiritisme et nos connaissances sur l'Au-delà*. Cet article peut nous être assez utile, parce qu'il contribue à attirer sur la Métapsychie l'attention de la classe médicale, et qu'il a même déjà occasionné, comme nous verrons plus loin, une intéressante polémique ; mais pour ceux qui suivent depuis quelque temps déjà le mouvement psychique, il ne nous apprend rien de nouveau sur les idées de l'éminent clinicien de Montpellier sur ce sujet. Elles peuvent se résumer dans ces quelques lignes qu'il fait paraître actuellement dans *Æsculape :*

Pour qu'un esprit fît réellement, dans une expérience, la preuve de sa présence et de son identité, il faudrait qu'il fournît des renseignements absolument nouveaux, inconnus du médium et des assistants...

Ernest Bozzano, qui a fait, dans les *Annales des Sciences psychiques*, une série de très intéressants articles pour démontrer « l'identification spirite », parvient uniquement à démontrer que « l'hypothèse spirite a acquis graduellement le droit à la considération scientifique ».

Ceci est certain et je l'accepte. C'est bien sans parti pris et scientifiquement que je considère et discute l'hypothèse spirite et que je la déclare non scientifiquement démontrée dans l'état actuel de nos connaissances...

Les partisans de l'hypothèse spirite reconnaissent, avec Alexandre Aksakoff, que « la preuve incontestable de l'identité d'un esprit, sous quelque forme qu'il se manifeste, est impossible ».

Or, ceci serait nécessaire pour que l'existence des esprits fût scientifiquement démontrée et qu'on pût, de cette démonstration, tirer quelque conclusion sur l'au-delà.

Il y a là un malentendu. Aksakoff estime, dans son ouvrage, que des esprits ont réellement « donné la preuve de leur présence et de leur identité, fourni des renseignements absolument nouveaux, inconnus du médium et des assistants. » Nous ne sommes pas tout à fait de cet avis; mais là n'est point la question. Le point essentiel de l'affaire est celui-ci : qu'Aksakoff, après avoir cru donner de l'identité des esprits des preuves suffisantes pour décider un tribunal à disposer de la vie ou de la liberté d'un prévenu, un médecin à croire *fermement* à l'efficacité d'un remède, un astronome à admettre une théorie sur le mouvement des planètes, un historien a affirmer comme certain un événement, touche à certaines théories comme celle du diable des chrétiens, de l'Inconscient d'Ed. Hartmann, songe aux autres théories du même genre qui peuvent surgir un jour et que nous ne sommes pas à même de prévoir, et se dit alors : « La preuve *incontestable* de l'identité d'un esprit est impossible. » *Mais* — ajoute-t-il — *mais* cette preuve *incontestable* nous ne l'avons pour presque aucune des choses auxquelles nous croyons. Quand vingt témoins oculaires, apparemment désintéressés et honorables, affirment un fait, quand le prévenu lui-même avoue, a-t-on atteint la preuve *incontestable?* Existe-t-il une preuve *incontestable* que c'est bien Virgile qui a écrit l'*Enéide?* Est-il impossible que le système copernicain soit aussi faux que celui de Ptolomée? La preuve incontestable de toutes ces vérités est impossible aussi : mais nous y croyons, nous devons y croire, parce que notre croyance ne peut être fondée sur la certitude absolue que pour ce qui se rapporte aux mathématiques pures, et que refuser de croire à un fait parce que nous n'en avons pas la preuve incontestable équivaudrait à ne plus croire à rien et constituerait une superstition plus crasse que toutes celles qui ont apparu jusqu'ici.

M. Grasset dit qu'il parle *sans parti pris :* nous n'en doutons point, mais nous voudrions que, chaque fois qu'il réédite sa théorie favorite, que nous venons de rappeler, il ajoutât : « Appliquons-nous cette théorie aux autres sciences? Non! » Et qu'il justifie cette différence dans l'application d'une même règle.

M. le Dr GUSTAVE GELEY, d'Annecy, a répondu au professeur Grasset dans les numéros de juin et juillet d'*Æsculape*. Il commence par dire « qu'il ne s'adresse pas aux lecteurs qui connaissent le métapsychisme, mais seulement à ceux qui l'ignorent encore plus ou moins complètement ». Une partie de l'article, ayant un caractère de pure vulgarisation, n'offre donc pas beaucoup d'intérêt pour une grande partie de nos lecteurs. Il n'en est pas de même pour son bel examen de la conception cérébrale du centre O, que l'auteur pense que tôt ou

(1) A. Rouzaud, éditeur, 41, rue des Ecoles. Prix de l'abonnement, en France : 20 fr. par an ; à l'étranger : 25 fr. Un numéro : 1 fr. 50 en France ; 2 fr. à l'étranger.

tard le Dr Grasset devra abandonner ; et surtout pour l'affirmation de M. Grasset, que « la question de l'*au-delà* échappe totalement à la science et à ses méthodes, la Religion seule, qui en est et en sera toujours indépendante, étant capable de nous éclairer et de nous guider ».

A mon avis — écrit, à ce sujet, le Dr Geley — l'authenticité des phénomènes n'est pas douteuse, et la philosophie déduite logiquement de ces phénomènes est susceptible de projeter une lumière intense sur ce qu'on appelait « l'inconnaissable ». Comme le professeur Grasset, je pense fermement qu'il n'y a pas de place dans la science pour l'occulte ; mais, contrairement à lui, je pense qu'il n'y en a pas davantage pour l'inconnaissable. Il n'y a de place que pour le connu et pour l'inconnu. Sans doute, les phénomènes seront « désoccultés » ; mais cela ne veut pas dire qu'ils seront ramenés aux lois physiques et psychiques actuellement connues ; cela veut dire simplement qu'ils perdront, en devenant scientifiques, leur apparence surnaturelle, parce qu'il ne peut pas y avoir logiquement, parce qu'il n'y a pas de surnaturel.

« Il faut se rappeler, écrit le professeur Grasset, ce qui s'est passé pour l'hypnotisme, pour les tables tournantes, le cumberlandisme avec contact, etc. ; tout cela a été, en son temps, considéré comme occulte... Tout cela est aujourd'hui « désocculté » et est devenu de la science courante. Il en sera de même pour les autres faits. »

A cela je répondrai : « Il faut rappeler ce qui s'est passé pour certaines des grandes découvertes modernes : les lois de la gravitation, la constitution des astres, l'origine des espèces animales, etc. Tout cela a été, en son temps, considéré comme de l'inconnaissable, tout cela est devenu de la science courante. Il en sera de même de tous les problèmes que se pose l'esprit humain. »

Qu'on ne nous parle donc pas d'une distinction inconcevable et inadmissible entre un ordre naturel, exclusivement soumis aux lois déjà découvertes, et un ordre surnaturel au-dessus de toutes les lois. C'est la science, c'est la philosophie strictement scientifique qui « désoccultera » l'occulte et fera connaître l'inconnaissable. C'est elle qui établira, sur des données positives, l'union intime des lois physiques et des lois morales ; c'est elle et elle seule qui nous donnera, par la synthèse de nos découvertes dans tous les domaines, des notions précises et exactes sur notre destinée, sur la nature vraie des choses, sur la vie et sur l'univers, sur les rapports de la conscience individuelle et de la conscience universelle.

Un cas spontané de lévitation du corps humain ?

Le *Reformador*, organe des spirites brésiliens, rapporte de l'*Opinião Publica* de Pelotas (Rio Grande du Sud) le récit suivant dans lequel, à côté d'incidents qui paraissent rentrer dans le cadre de la pathologie e de l'automatisme du langage, se trouve un cas de lévitation du corps humain, qui semble n'avoir eu, malheureusement, qu'un seul témoin.

Il y a quelques jours, arriva dans cette île Mlle Gumercinda de Araujo, qui est orpheline de père et de mère et est domiciliée à Mostardas, commune de S. José do Norte. Elle se rendait chez sa sœur, résidant dans cette même île et mariée à M. Francisco José da Silveira, agriculteur.

Quelques jours après, elle commença à éprouver des douleurs d'estomac, malaise qui s'aggrava d'une façon alarmante. Les personnes de la maison lui administrèrent les remèdes qui étaient à leur portée et qui sont conseillés par la thérapeutique familière ; mais les douleurs augmentèrent jusqu'à ce que Gumercinda fût saisie d'attaques violentes, avec toutes les caractéristiques de la goutte.

Quelques instants après, quand il paraissait déjà que la malade entrait dans un sommeil réparateur, les assistants commencèrent à entendre des paroles inintelligibles, confuses, d'une voix qui n'était pas celle d'une jeune fille.

On eut recours à l'assistance de M. Benedicto Cravo qui, sa femme étant malade, envoya chez M. Silveira ses fils, Diamantino et Horacio Cravo, et quelqu'un commença à dire qu'il pouvait s'agir d'un *cas de spiritisme*, et on appela un spirite pour expliquer le fait.

Lorsque le spirite commença à prier, comme il est d'usage parmi les croyants, on assista à une scène réellement exceptionnelle.

Saisie par une crise violente, Gumercinda, bien que faible, se prit à réagir contre tous ceux qui tâchaient de la retenir.

Lorsque, au bout de cette lutte, elle parut dormir tranquillement, étendue sur son lit, et que tout le monde se fut retiré de la chambre, hormis M. Diamantino Cravo, voici qu'elle se leva, livide comme un spectre, les yeux écarquillés de façon qu'ils paraissaient sortir de leurs orbites, en prononçant avec un accent étrange dans la voix :

— J'y vais ! j'y vais !...

M. Diamantino, inquiet, se dirigeait vers la porte, quand il vit que la jeune Gumercinda, les bras ouverts, sans se retenir à quoi que ce fût, de manière à justifier sa position, se soutenait en l'air et s'élevait comme en volant, et prononçant toujours les mots :

— J'y vais !

Par suite des instances de M. Diamantino et de l'ordre qu'il lui intima, au nom de Dieu, de cesser son ascension, Gumercinda fit comme un tour dans la chambre et finit par se déposer légèrement sur le lit. L'*Opinião* dit que de nouvelles scènes se reproduisirent dans une autre maison où Gumercinda se rendit ensuite. La jeune fille commença à parler dans sa trance, ou plutôt parurent parler par sa bouche l'esprit de la mère de Gumercinda, et ensuite

deux autres esprits qui disaient avoir assassiné un commis-voyageur, et qui furent pris et moururent fous à Porto-Alegre.

L'*Echo do Sul*, d'où l'*Opinião Publica* prend cette notice, promet de revenir sur ce fait.

Un cas frappant de paramnésie originée par un rêve prémonitoire

(Filosofia della Scienza, Palerme, juillet 1911.)

Une nuit du mois d'août de l'année dernière, je m'éveillai sous l'impression d'un songe, qui, bien que paraissant n'avoir aucune importance, avait été si vif et si réel, que j'éveillai ma femme, et le lui racontai immédiatement dans tous ses détails étranges, curieux et précis.

Je me trouvais dans un endroit champêtre sur une route blanche de poussière, par laquelle je pénétrai dans un vaste champ cultivé. Au centre de ce champ s'élevait une construction rustique avec rez-de-chaussée pour magasins et étables. A droite de la maison, je voyais une espèce de cabane en bois, formée de brassées de feuilles et de bois sec, et il y avait aussi un char dont les côtés étaient rabattus, et, sur lui, des harnais pour bête de somme.

Là, un paysan dont la physionomie m'était restée vive et nette, vêtu d'un pantalon sombre, la tête recouverte d'un chapeau mou, noir, m'approchait en m'invitant à le suivre, ce que je faisais. Il me conduisit derrière la construction, et, par une porte petite et basse, nous entrâmes dans une petite étable de quatre ou cinq mètres carrés au plus, pleine de fange et de fumier. Dans cette petite étable se trouvait un court escalier de pierre qui tournait intérieurement au-dessus de la porte d'entrée. Un mulet était attaché à une mangeoire mobile, et, avec la partie postérieure de son corps, obstruait le passage pour monter les premières marches de l'escalier. Le paysan m'ayant assuré que la bête était tranquille, je l'obligeai à se déplacer, et je gravis l'escalier, au bout duquel je me trouvai dans une petite chambre, ou grenier, avec parquet en bois, et j'observai pendus au plafond des pastèques d'hiver, des tomates en grappes, des oignons et du maïs.

Dans cette même chambre, qui servait d'antichambre, étaient réunies deux femmes et une petite fille. De ces deux femmes, l'une était vieille, l'autre jeune; je supposai que celle-ci était la mère de l'enfant. Les traits de ces trois personnes restèrent aussi vivement gravés dans ma mémoire. De la porte qui donnait dans la chambre contiguë, je voyais en elle un lit matrimonial extrêmement haut, comme je n'en avais jamais vu.

Voilà le rêve!

— Que peut-il signifier? me demandai-je et demandai-je aussi à ma femme cette même nuit.

— Mais que veux-tu qu'il signifie? — me répondit-elle — un tableau fantastique, un paysage de lieux jamais vus et qui s'est formé dans ton imagination par association d'idées... mais il ne me semble avoir aucune signification.

— Oui, — répondis-je, — cela peut être; nous nous rendormîmes, et l'on ne parla plus du songe.

Au mois d'octobre toujours de l'année dernière 1910, je dus me rendre à Naples pour assister à un duel notre concitoyen à M. Amédée Brucato.

Ce n'est pas le moment d'exposer les incidents, les ennuis et les déplaisirs qui m'y assaillirent par l'effet de cette assistance; il est nécessaire de dire seulement, pour ce qui se rapporte au rêve, que l'incident m'amena à avoir un duel personnel.

Ce duel eut lieu le 12 octobre, jour où, avec mes seconds : le capitaine Bruno Palamenghi du 4° Bersaglieri, en garnison à Naples, et Francesco Busardo, j'allai en automobile à Marano, où je n'avais jamais été de ma vie, et dont je ne connaissais pas même l'existence. A peine enfoncés de quelques centaines de mètres en rase campagne, la première chose qui m'impressionna vivement fut la route large et blanche de poussière que je reconnus pour l'avoir vue; mais quand? à quelle occasion? Nous nous sommes arrêtés aux limites d'un champ, qui ne m'était pas inconnu parce que je l'avais déjà vu! Nous sommes descendus de l'automobile et nous avons pénétré dans le champ par un sentier bordé de haies et de plantes, et je dis au capitaine Chevalier Bruno Palamenghi, qui était à mes côtés : « Je connais cet endroit, ce n'est pas la première fois que j'y viens; au bout du sentier, il doit y avoir une maison : là, à droite, il doit y avoir une cabane de bois, et il y avait en effet tout cela, et aussi un char aux côtés rabattus, contenant des harnais pour bête de trait. Un instant après, un paysan à pantalon noir, à chapeau mou et noir, exactement celui que j'avais vu deux mois auparavant en rêve, vint m'inviter à le suivre derrière la maison, et, au lieu de le suivre, je le précédai vers la porte de l'étable, *que je connaissais déjà*, et en entrant je revis le mulet attaché à la mangeoire; alors, je regardai le paysan, presque pour l'interroger sur l'inoffensivité de l'animal, parce que sa croupe m'empêchait de gravir le petit escalier de pierre, et celui-ci m'assura, comme dans le rêve, qu'il n'y avait pas de danger. Ayant escaladé les marches, je me trouve dans le grenier où je reconnais au plafond les pastèques, les tomates en grappes, les oignons, le maïs, et dans la chambrette, *toutes muettes* dans un angle à droite, les trois femmes, la vieille, la jeune, l'enfant, telles que je les avais vues dans le rêve.

Dans la chambre voisine, où je dus entrer ensuite pour me dévêtir, je reconnus le lit qui m'avait tant étonné dans le rêve pour sa hauteur, et j'y plaçai mon veston et mon chapeau. Je dois — mon cher

ami — confesser que l'affaire du duel, de laquelle je n'étais point préoccupé, disparut entièrement de ma conscience, qui fut absolument envahie, jusqu'au moment de l'assaut, par l'étrange coïncidence, que je n'ai pu expliquer alors ni plus tard, mais qui m'a fait une énorme impression.

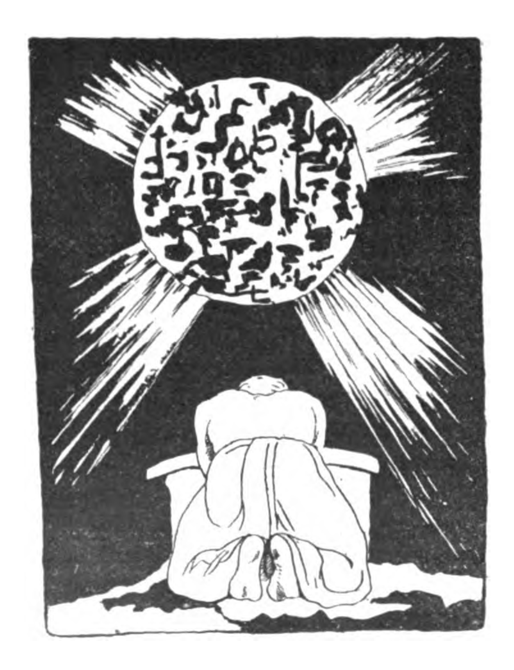
J'avais parlé auparavant de mon rêve à plusieurs de mes amis, à la salle d'armes, au cercle d'escrime et ailleurs ; personnes qui peuvent toutes en faire foi : le chevalier capitaine Palamenghi, l'avocat Tommaso Porcasi, M. Amedeo Brucato, le comte Dentale Diaz et M. Robert Giannina de Naples furent témoins de ma notion précise des lieux et des personnes qui eurent leur place dans les événements de ce duel.

Ma parole de galant homme suffira, je crois, pour assurer la vérité de ces choses ; pourtant, s'il était absolument nécessaire de recourir à la preuve du témoignage, je n'ai pas de difficultés à écrire un par un aux amis susnommés, qui, j'en suis sûr, ne manqueraient pas de répondre à mon désir.

Voilà les faits ; l'interprétation regarde les studieux du genre.

GIOVANNI DE FIGUEROA.

Palerme, 21 juin 1911.



Soc. an. des Imp. WELLHOFF et ROCHE, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. ANCEAU, dir. *Le Gérant :* MOUTY

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BIMENSUELLE
21e Année 1er et 16 Octobre 1911 Nos 19 et 20

Dr G. Fiocca-Novi

LES MATHÉMATIQUES & LES ÉTUDES PSYCHIQUES

Il nous sera permis d'attirer d'une façon spéciale l'attention de nos lecteurs sur cet article, d'autant plus que, par son contenu et par sa forme même, il ne peut être compris que grâce à une lecture très attentive, et peut-être par un nombre très restreint de personnes. Sans doute, la constatation des facultés supranormales subconscientes de la « psyché » humaine, entrevue déjà par les « sages » de l'Inde ancienne, par les Platoniciens, les occultistes, tels que Corneille Agrippa, a conquis dans ces dernières années un terrain immense, surtout par suite des travaux scientifiques de Frédéric Myers et de la propagande philosophique des théosophes. Mais le Dr Fiocca-Novi contribue à donner une base à ces hypothèses, déjà déduites de l'observation des faits, en montrant leur possibilité, leur raisonnabilité, leur probabilité au point de vue scientifique — c'est à-dire en montrant comment la limitation et la relativité de nos perceptions et de notre entendement, constatées par les sciences modernes — impliquent une relativité correspondante de notre conscience, d'où la possibilité, la raisonnabilité, la probabilité de ce « subconscient », doué de facultés supernormales, dont les observations expérimentales nous portent à admettre l'existence. Surquoi, le Dr Fiocca-Novi applique à cet être subconscient, comme pour le localiser dans notre personnalité complexe et multiple, cette théorie de la « quatrième dimension », que certains savants spirites ou psychistes avaient appliquée déjà à une intéressante tentative d'explication des phénomènes médiumniques de nature physique. — N. de la R.

J'apporte en cette étude le très modeste tribut d'un penseur, qui, attiré peut-être malgré lui, à s'occuper de sciences psychiques et métaphysiques (grâce à certains phénomènes supernormaux dont il lui fut donné d'être *magna pars*), a voulu s'en former un concept qui, bien que non étranger aux idées psychologiques en vogue, fût soumis davantage à une mentalité pour ainsi dire « mathématique », sévère, étant d'avis que ce point de vue peut conduire à des voies nouvelles et inexploré s. Donc, si ces vues s'écartent des terrains battus, elles pourraient bien être originales ; et les matières mentales originales servent toujours à quelque chose.

L'orientation actuelle de la psychologie expérimentale dans la recherche métaphysique et occulte, si elle ne veut négliger presque aucun fait, se trouve viciée par le préjugé d école, trahit des tendances matérialistes, qu'elle dé igne sous le nom de « procédés classiques », et enfin, lorsqu'on n'est parvenu à extraire rien de substantiel des phénomènes soumis à la presse hydraulique d'un empirisme que l'on veut appeler scientifique, alors on fabrique presque toujours un mot nouveau, frappé au moule grec, hébraïque ou latin, ce qui laisse bouche bée les simples d'esprit, mais ne satisfait nullement les intellects plus mûrs. Ces derniers savent très bien qu'en outre de la recherche expérimentale, base de nos empirismes scientifiques, il y a aussi une autre recherche possible, qui est la base de nos sciences théoriques. Ceci posé, le préjugé d'école énoncé plus haut, ou l'explication insuffisante du matériel phénoménique supernormal, peuvent être, l'un combattu, et l'autre mieux éclairée et déchiffrée, en mettant les faits ou les idées soutenues en contact avec un autre ordre de faits et d'idées propres à d'autres sciences.

Nous allons voir de quelle façon.

*
* *

Nous disions donc qu'une mentalité mathématique peut conduire à des voies inexplorées. En effet, alors que dans le domaine de la recherche expérimentale des sciences psychologiques et psychiques, tout en donnant à entendre le contraire, on travaille obstinément à réduire le plus troublant des phénomènes dans le cadre de l'idée préconçue matérialiste, il arrive que dans le champ de la recherche de pos-

sibili és, où les faits deviennent des chiffres et se transforment en lois inébranlables, on est arrivé, au contraire, à se demander si les mathématiques avaient bien ce caractère d'universalité et d'unité qu'on leur attribue ordinairement. Quel contraste impressionnant! Les premiers sont certains, de quoi? d'une méthode qui n'est pas même scientifique, mais philosophique ; tandis que les second; doutent de leurs propres lois, éminemment scientifiques, et leur sage exemple doit nous donner à réfléchir.

Il y a, en effet, une tendance actuelle qui tente d'identifier la double forme d'intuition, c'est-à-dire le *spaciale* et le *numérique*, ce qui constituerait la base de la pensée mathématique. Or, il est évident que pour des êtres possédant en un unique pouvoir mental ces deux formes, pour nous encore distinctes, toute leur mathématique serait substantiellement différente de la nôtre, qui, dépourvue de ce pouvoir synthétique, se scinde encore en géométrie pour ce qui regarde les quantités spaciales, et en analyse pour les quantités numériques. Maintenant, il restera t à se demander si ces êtres doués d'une mathématique de beaucoup supérieure à la nôtre dérouleraient le théâtre de leur vie en un mond entièrement étranger au nôtre, et aussi si ces deux monde, ces deux mathématiques, peuvent se trouver en contact l'un de l'autre et lequel des deux, constitué du plus petit nombre possible de postulats physiques, serait par là supérieur à l'autre. Ainsi conçue, not e mathématique ne serait que la *lecture* d'un détail, d'une branche d'une mathématique plus ample ; elle perdrait ainsi son caractère d'universalité, se rédu sant à une vérité, ou, ans doute, mais à une vérité bonne seulement pour nous, ou pour le cercle de manifestat ons cosmiques dont nous sommes conscients, et pas pour d'autres. Et si nous étendons le processus logique de cette idée, nous pouvons également nous expliquer pourquoi, sur la région physique même, il pourrait exister *une autre manière de voir*, comme a dit Kant, et même différentes autres manières de voir, en connexion avec des spacialités multiples, émergeant phsychologiquement de su consciences toujours plus complexes et en voie de formation, comme nous le verrons. Mais ce n'est point par hasard que j'ai nommé d'autres êtres, ne voulant pas faire allusion par là aux habitants d'une autre planète, mais bien à certains habitants de autres formes spaciales, dont notre prop e planète semble fournie, pu squ'il semble incompréhensible qu il y ait des régions non peuplées par des représentants de la vie. Cependant, en disant « êtres », je peux dire aussi « facultés » et « fonctions », de la même manière qu'une faculté et fonction se divise en divers individus, et *vice versa*, concept déjà né en plusieurs de nos sciences. En effet, si la découverte d'une géométrie qui rendit faux le théorème de Desargues sur les triangles homologiques permit à Helmoltz l'intuition d'êtres à deux dimensions, étendus sur un plan ou sur une sphère (et cela pour expliquer les possibilités géométriques dérivant de la négation du postulat d'Euclide sur les parallèles), de même la découverte, ou mieux la notion de *groupe* (due au jeune et trop tôt disparu Galois et qui, aujourd'hui, domine tout le progrès de la mathématique) et le principe de la dualité géométrique (dû à Poncelet et à Gergonne), permirent de réduire toute géométrie à être l'étude d'un groupe, en identifiant l'*analysis situs* avec la théorie des courbes algébriques ; et en rapprochant les problèmes astronomiques de la théorie des équations différentielles linéaires, on introduisit également la notion des espaces à quatre et plusieurs dimensions, dont se valent actuellement toutes les sciences, en permettant ainsi l'intuition de l'existence éventuelle d'êtres peuplant ces espaces géométriques, comme Helmoltz avait déjà fait pour ceux à deux dimensions. Du reste, ces concepts ne sont pas le résultat des dernières découvertes mathématiques, car nous en avons une première notion avec Bolyai, qui fut appelé pour cela le géomètre des fous, et raillé comme un meunier qui aurait voulu tirer de la farine du sable. Ses études furent poursuivies par Zollner en Allemagne et Battaglini en Italie, alors que, dès le temps de la reine Elisabeth, selon Kiesewetter, on possédait une intuition des dimensions spaciales multiples.

Or donc, une fois admise la notion d'un espace à quatre dimensions, les propriétés topologiques des solides immergés dans cet espace coïncident avec certaines propriétés de nos superficies algébriques, et l'on peut faire ainsi une classification des êtres doués de quatre dimensions, au point de vue des nombres, qui mesurent le degré de connexion des enveloppes qui les séparent du reste de leur espace ; et comme nos courbes algébriques sont toujours des sections de surfaces, on peut par un autre chemin arriver à l'idée que notre existence, dans un espace à trois dimensions, a lieu seulement en ce que nous sommes des *sections* avec notre espace, d'êtres plus complets que nous. En disant êtres, nous pouvons entendre des facultés singulières, comme je l'ai dit, réunies ensuite en groupe — une espèce d'agrégation plurielle d'individus mentaux. Ces êtres ou facultés peuvent offrir l'un à l'autre des surfaces tangentes ou sécantes, en se transformant en fonctions réciproques, de manière que, trigonométriquement parlant, à toute variation de l'un, correspondra une valeur déterminée de l'autre. Enfin, grâce à un processus d'abstraction, qu'il est au pouvoir des mathématiciens de pousser avec une certitude de méthode, on peut arriver à l'idée d'espaces et d'êtres à cinq, à six, à d'infinies dimensions.

Donc, jusqu'à ce point de notre étude, nous som-



mes en possession de deux concepts, l'un concernant la rela ivité mathématique, l'autre la pluralité des dimensions spaciales ; et nous nous en prévaudrons pour déterminer ce contact avec les idées des autres sciences, dont j'ai parlé au commencement.

Nous avons vu que la mathématique, contrairement à ce que l'on croit, n'a pas un caractère si universel et cosmique, et qu'elle est tout au plus la science des sciences pour nous, limitée à nos sens physiologiques et mécaniques, limitée au degré de développement actuel auquel l'homme est parvenu, mais rien de plus. Et les symptômes de cette vérité, nous les avons vu apparaître par une autre voie, lorsque les fameuses lois de l'univers, du matérialisme de Buchner, de Moleschott, de Vogt, durent subir une diminution de diamètre, pour être réduites à des lois bonnes pour nous ; et en disant « bonnes pour nous », nous voulons faire allusion à la totalité de notre planète. Mais je crois que, cette fois aussi, il faudra diminuer un peu le diamètre, qui, étant de 12.700 kilomètres, se trouve encore trop vaste pour ces lois, et le réduire peut-être à 16 centimètres seulement, diamètre de nos crânes ! En somme, le concept mégalomane, que l'homme encore trop primitif et poète eut de lui-même, ne s'est pas encore épuisé ; nous nous sommes crus d'abord les rois de l'univers, puis géocentriques, et maintenant, avec des lois mentales fractionnées et partielles, nous voulons imposer des restrictions à l'univers, et le faire tenir sur les plateaux de notre balance. Mais nous ne tarderons pas à voir une nouvelle science qui, sans être ni philosophie, ni empirisme, étudiera la péréquation entre le *cas* de toutes les lois terrestres, et leur insertion possible en *une seule* série de la grande masse de propriétés plus larges et compréhensives. Alors, nous saurons, entre autres choses, pratiquement la raison du *mal*, auquel Platon, Philon, Plotin, Origène, Shelling, Kant, donnèrent une signification mystique, et auquel la science reconnaît un caractère *premier supérieur* à la connaissance humaine, mais qui rentrera dans une intuition plus vaste, échappant au règne des fragments et des résidus qui est le nôtre, pour consister dans la limitation, dans le manque de contact avec d'autres plans ou espaces cosmiques, et précisément la limitation de nos pouvoirs sensoriels et perceptifs.

Mais reprenons le fil de nos idées. Or, de la même façon que, par un phénomène d'optique physiologique, nous croyons voir les étoiles dans le ciel, tandis que nous les voyons comme si elles étaient dans le ciel, c'est-à-dire projetées sur lui ; de même, il nous semble posséder les notions empiriqes et scientifiques des choses, d'autant plus que nos sens mécaniques nous ont permis de jeter un regard dans l'ultrasensible physique. Quelle erreur ! Je ne me mettrai pas à répéter ce qui est désormais devenu un lieu commun, sur la relativité de la connaissance, sur l'impossibilité de comprendre, non seulement les processus réels de la nature, mais même certaines de leurs manifestations. C'est ce qu'ont dit certains penseurs antiques comme Anaxagore et Démocrite, et des penseurs modernes comme Locke et Galilée, plus tard Hume et surtout Kant, et en dernier lieu Helmoltz et ses contemporains. En traitant ainsi le problème gnocéologique, il est bien naturel que les lois scientifiques aient le droit d'envahir le diamètre de toute la vie terrestre ; mais il ne s'agit pas ici d'apercevoir le noumène derrière le phénomène, et de s'y reconnaître, en tâtonnant, entre les qualités apparentes et celles réelles des choses. Non, certes ; ceci est encore t op de luxe pour nous, qui devons au contraire nous persuader que tout le monde phénoménique, non seulement nous est inconnu dans ses processus réels, mais que de ces derniers, comme simples phénomènes, nous ne percevons, nous n'avons conscience que d'une portion bien mesquine et peut-être la plus grossière. En d'autres termes, que la plante en elle-même, la *ding an sich* de Kant, soit verte ou autre chose, c'est ce qui ne forme pas l'objet de ma recherche, car je dis que dans sa qualité phénoménique de plante, en outre des caractères que nous lui avons déjà attribués, botaniques, organiques, chimiques ou spaciaux, elle doit en avoir d'autres encore, également phénoméniques, mais qui n'ont aucune relation avec aucune idole de notre conscience. En effet, si nous avons dû convenir de la relativité de notre mathématique, comme de la relativité de notre connaissance, nous devons aussi convenir de la relativité de notre conscience, laquelle, si elle demanda pour son développement une période minimum de temps de quatorze millions d'années, depuis l'époque triasique, ne doit pas pour cela avoir achevé son but, c'est-à-dire l'expérience terrestre. Il lui manque encore beaucoup pour qu'elle puisse épuiser en elle-même la gamme si étendue de phénomènes, qui est propre des choses terrestres. Par exemple, c'est d'une façon plus qu'instable que la conscience atteint une connaissance psychométrique, de telle façon que tout le mystère d'une scène disparue échappe pour nous et qu'elle réapparaît psychométriquement sur la surface d'une pierre, témoin négligé d'autres temps. Je soulig e cependant que j'entends parler d'une psychométrie exempte de lecture télépathique de tout genre ; une psychométrie émergeant de l'objet, de la chose, dont la valeur psychique se résout en vision chez le psychomètre, comme la valeur lumineuse, calorique, magnétique, attractive, se résout en action chimique, électrique, désintégrative et mécanique. Le développement de cette idée et les expériences que j'ai faites à ce su et, mériteront peut-être plus tard une étude séparée.

Donc, nous percevons seulement un détail de la réalité phénoménique, rien de la réalité numérique, et ce que nous appelons *toute la réalité* n'est qu'une réalité mentale. C'est pour cette raison que William James a dit que l'univers nous apparaît « rationnellement illogique ». Et puisque la réalité n'est qu'un fait mental et transitoire, le sage Hindou a dit très scientifiquement : « Tout ce qui est susceptible d'être pensé, est faux ». (Carpenter, *A visit to a gnani*).

Les limit s de cette étude ne me permettent pas de présenter tout le matériel documentaire nécessaire ; mais mon lecteur est c rtainement assez cult vé pour qu'il lui soit facile de l' maginer. Je réclame en tout cas son attention sur les différentes formes de vie, et par conséquent de réalité, auxquelles donneraient lieu d'autres conditions organiques, physiologiques et physiques ambiantes, ceci pour se convaincre que, non seulement nos sens ne sont pas le monde, mais qu'ils ne le reflètent même pas. Une température très élevée réduirait le nombre des éléments physico-chimiques connus, l'état de la nature serait unitaire, et par conséquent la vie moins variée en phénomènes. Une température au-dessous de 200 centigrades, en liquéfiant l'air, rendrait toutes les substances phosphorescentes, augmenterait les forces de cohésion, réduirait l'atmosphère à l'hydrogène seulement ; ayant une très petite résistance, elle augmenterait outre mesure la sensibilité des êtres vivants. L'anasthomose, ou l'union des centres optiques et acoustiques, rendrait sonores les imp: essions lumineuses ; tandis que les perceptions inférieures à 30 vibrations d'air par seconde et supérieures à 24.000, changeraient complètement nos évaluations sonores. Si seulement notre unité de temps relativement aux perceptions changeait, nous verrions un monde complètement différent ; et la vie nous apparaîtrait plus longue avec des perceptions plus rapides, et inversement, comme l'a remarqué Ernest von Baer. (E. v. Baer — *Reden gehalt in Naturwissenschaftlischen Versammlungen*). Et en admettant même un simple déplacement des sens, les sciences seraient bouleversées d'un bout à l'autre, parce que les lois de l'optique prendraient la place de celles acoustiques ; les proportions relatives à la distribution de la température dans la théorie de la chaleur prendraient la place des proportions relatives à la distribution du potentiel dans la théorie de l'électricité ; la théorie cinétique des gaz, telle qu'elle fut développée par Clausius Maxwell, Boltzmann, prendrait la place de celle des solutions délayées, selon les recherches de Van' Hoff. Enfin, la seule perception optique des rayons caloriques changerait sans plus la réalité, car on y verrait dans un endroit échauffé ; et un instrument muni de lentilles en caoutchouc nous permettrait de faire toutes nos observations astronomiques.

Partout où nous jetons nos regards, non plus emprisonnés par le vulgaire et mesquin témoignage de nos sens, non plus esclaves de l'unilatéral empirisme expérimental, sans recourir aux nuageuses abstractions métaphysiques, théologiques ou théosophiques, avec a seule escorte de la déduction et de l'induction des possibilités, nous introduisons en notre esprit une clarté nouvelle, apte à nous permettre une reconnaissance plus précise de notre place dans l'ambiance terrestre, pour atteindre peut-être, dans la suite, une vision plus sûre de notre place dans l'ambiance cosmique.

Maintenant, mettons ces idées en rapport avec celles de la psychologie, et nous verrons tout de suite que la conscience est bien un produit de l'évolution biologique et psychologique, mais c'est un produit fragmentaire, incomplet, dans le miroir duquel le monde multiple des formes et des phénomènes reflète une partie exiguë de ses scènes changeantes ; et c'est pourquoi le processus qui commence avec la nature, pour devenir ensuite sensation, instinct, puis pensée, puis raison, puis conscience, puis enfin science, est loin d'être complet. Nous ne sommes parvenus qu'à une première synthèse, par laquelle nous devons reconnaître dans le problème gnoséologique la relativité du concept abstrait (mathématique) — la relativité de la recherche scientifique (connaissance) — la relativité de nos pouvoirs mentaux (conscience). Or, en admettant même que des progrès ultérieurs dans les connaissances physiologiques parviendront à scruter mieux l'équivalence et la genèse des processus psychiques, l'idée préconçue d'école, c'est-à-dire leur interprétation dans le sens moniste matérialiste tombe, en face de la relativité reconnue, mathématique, conoscitive et consciente.

Examinons à présent la seconde conception que nous possédons, au sujet des dimensions spaciales multiples, et nous pourrons ainsi arriver à l'intuition, non seulement de ce que sera la prochaine synthèse, ou plutôt phrase, à laquelle parviendra notre race, ce qui, traduit en langage psychol gique, s'expr me sous le nom de subconscient ; mais nous pourrons nous expliquer aussi l'interprétation insuffisante de plusieurs éléments phénoméniques supernormaux, comme je l'ai déjà dit en commençant.

∴

Ce terme : « subconscient », a désormais acquis une quantité de significations, et l'espace consenti à mon article ne me permet pas d'en refaire l'histoire. Je dirai cependant que je ne fais pas allusion au subconscient physiologique, magasin de perceptions

perdues, ni à la célébration inconsciente, ni à l'inconscient de Hartmann et moins encore à celui d'Ardigo ; mais je veux particulièrement parler de la conception de Myers et de du Prel, et plus précisément de cette particulière faculté humaine à laquelle on attribue des aptitudes psychiques supernormales, connues sous le nom de télépathie, clairvoyance et clairaudience, psychométrie, perception odique, prémonition, prophétie, génie, etc. Ce subconscient, à l'action intermittente, capricieuse, étrangère au domaine de la volonté, cette conscience subliminale, ou ce sujet transcendant, doué de facultés magiques, semble à toute première vue, et est considéré par beaucoup, comme l'écho indistinct, mais fidèle, d'un monde hypersensible et métaphysique, et il représenterait le grand pont d'union, qui rattache les riantes régions de la vie, avec les ombres et les abimes de la mort. Mais cette manière de voir, si elle n'est pas entièrement fausse, n'est pas non plus entièrement vraie, et nous pouvons de même l'adapter aux rails étroits de notre raison, quelque imparfaite soit-elle, et nous convaincre que le subconscient en question est le précurseur de la future et prochaine synthèse, à laquelle la psyché humaine est sur le point d'atteindre. Pour cette raison, soit dit entre parenthèses, il est très antiscientifique de supposer, comme M. Janet et d'autres, que les individus doués de ces rares facultés soient des tarés et des dégénérés ; tandis qu'au contraire, comme l'ont compris Crookes, Anastay, le Dr Maxwell, etc., ces organismes sont les spécimens authentiques, précurseurs d'une race supérieure, vraie incarnation de l'*uebermensch* de Nietzche, autant supérieure à l'homme moderne que ce dernier est supérieur au pithécanthrope pliocénien.

J'ai dit que les relativités, mathématique, conoscitive et consciente, doivent nous faire supposer un plus vaste théâtre et une plus vaste existence phénoménologique, lesquels, durant une très longue période évolutive, réussiront peu à peu à frapper les organismes et à créer des états conscients toujours plus intégraux, jusqu'à atteindre une totalité conoscitive terrestre, terme d'un cyc'e évolutif, et commencement d'un autre, derrière lequel, cette fois, je serais porté à voir, non plus les ombres et les abîmes de la mort, mais les premiers symptômes de la vie réelle de l'esprit. L'ascension de celui-ci me paraît si difficile, si longue ! Mais avant que l'être parvienne à cette phase, que de batailles, que de défaites il devra soutenir et essuyer, et aussi que d'anéantissements ; car la lutte est partout, et ne peut ni ne doit cesser jamais ! Elle est la mesure et la condition de la vie, sous quelque aspect que l'on veuille entendre ce mot. Nous voilà loin de l'immortalité, gagnée au bon prix d'une unique clôture d'yeux, suivie du relatif *De Profundis* ! Bien autre chose est nécessaire, bien plus loin se trouve le monde de l'esp:it ; si loin, que cela explique justement la faillite des religions, des théologies, des théosophies, des philosophies quand elles veulent nous en donner une démonstration quelconque, comme cela expliquera les difficultés énormes des sciences spiritualistes modernes, dont quelque preuve rudimentaire ne suffira pas à changer le contenu mental et moral des hommes. Car, lorsque nous serons parvenus à réduire à la portée de nos limites conoscitives, c'est-à-dire à la science, les facultés et phénomènes appelés supernormaux, qui nous apparaissent maintenant comme les échantillons d'un monde métaphysique, comme des êtres étrangers à nous et opérant dans un autre monde, nous verrons que c'est nous-m mes avec d'autres facultés, bien entendu, qui opérons dans un autre espace, géométriquement existant, mais non consciemment perçu, et nous nous apercevrons par conséquent que celles-ci rentrent peu à peu dans l'évolution biopsychologique, et représentent l'une des nombreuses faces du monde phénoménique, étant une manifestation plus compliquée et plus riche de ces mêmes choses, sur lesquelles nous exécutons aujourd'hui une *lecture* encore trop primitive. Voilà pourquoi notre mathématique est un cas seulement d'une mathématique plus large. Nous aurons été à la recherche des Indes, comme le croyait Colomb, mais nous aurons découvert l'Amérique, tant est encore riche de formes de la vie cette trop humide planète, et, justement pour cela, trop jeune.

Tout ceci, cependant, réclame une démonstration.

Je dois en ce but prier le lecteur de repasser dans son esprit ce que j'ai dit, afin d'avoir bien présent tout le processus de ma pensée. J'ai parlé des dimensions spaciales multiples, et précisément d'une quatrième dimension, qui pour être un concept géométrique, constitue dans un autre champ de la *psyché*, une faculté potentielle, en attendant d'être matérialisée, en attendant de faire partie de la série évolutive. Comme nous l'avons vu, nos courbes algébriques sont toujours des sections de superficie ; par conséquent, en adaptant ce langage à nos fins, le cycle de notre existence constituerait, avec notre espace connu, une section d'êtres plus intégraux que nous, ou, pour mieux dire, de facultés plus intégrales, lesquelles, géométriquement parlant, vivent dans un hyperespace quadrigésimale; tandis que psychologiquement parlant, elles sont à l'état potentiel ou subconscient. La quatrième dimension deviendra une réalité sensible, lorsqu'aussi les facultés supernormales ou subconscientes, comme on voudra, feront partie du domaine actif de la psyché. Voila la synthèse prochaine à laquelle nous sommes destinés, la base qui exp'ique l'origine de plusieurs phénomènes supernormaux ; laquelle syn-

thèse nous éloignera encore une foi de la démonstration empirique de l'angoissant problème de l'immortalité, qui ne pourra être scientifiquement démontrée jusqu'au jour où des pouvoirs psychiques de beaucoup supérieurs aux nôtres auront élaboré et produit en nous de nouvelles formes supérieures de subconscience (ce qui illustre l'existence d'autres dimensions spaciales) encore très lointaines, et dont je me risquerai à parler d'une seule, dans la suite. L'attitude de certains hommes de science est donc étrange, qui refusent l'étude des phénomènes occultes, magique et supernormaux, car ces phénomènes font virtuellement déjà partie de notre série scientifique, parce que ce sont des éléments intégrants de notre série biologique. Cependant, l'ensemble d'idées exposées ici a encore besoin d'un éclaircissement, dernier coup de pinceau à mon tableau, hélas, trop nu et trop terne !

Le subconscient et les facultés supernormales, comme je l'ai dit, sont à l'état potentiel ; mais lorsqu'ils seront rendus actuels, c'est-à-dire arrachés à un monde transcendantal et qui nous semble métaphysique, ils se transformeront en de nouveaux pouvoirs psychiques et mentaux, ce qui est en train d'arriver en ce moment même. Il convient par conséquent d'ouvrir les yeux et de s'en rendre compte. On peut dire que toute la nature est l'exemple le plus manifeste d'un monde virtuel, dans lequel *totum in fieri, nihil in e se*, qui se change lentement en un autre actuel ; mais les arguments spécifiques ne manquent pas, dont par exemple l'un déjà rabaché, et consistant dans le processus du sens moral ; et un autre encore plus patent, et déjà très connu aussi, dans le processus du génie. En effet, ce qu'on nomme le sens moral a représenté jusqu'à hier une faculté d'origine transcendantale. Un néothomiste de valeur, Mgr Mercier, a aussi déclaré que le *monde moral* réclame impérieusement la conservation de l'identité personnelle après la mort ; du Prel lui-même dit qu'il faut quelque chose qui donne *raison à la morale*, en attribuant encore à cette dernière une raison transcendante. Et quelque étrange que cela puisse nous paraître, à nous contemporains, le sens moral a eu à d'autres époques une signification et une valeur subconsciente, métaphysique et religieuse ; c'était une faculté d'origine divine et transcendante, telle que certains entendent nos pouvoirs supernormaux actuels. Pour cette raison, le génie moral fut divinisé, et nous en fûmes le Saint. Mais enfin l'homme, devenu capable de réflexion et d'introspection, a trouvé que les tendances morales, loin de lui être extérieures et étrangères, et comme ayant une origine mystérieuse, formaient désormais une partie active de sa conscience, dans laquelle elles avaient été se matérialisant, devenant toujours plus automatiques, jusqu'au point qu'on a cherché aujourd'hui de rayer la morale de la philosophie, et un ministre de l'instruction publique italien, Nunzio Nasi, a été jusqu'à proposer officiellement l'enseignement de la morale à la chaire des sciences sociales.

Les idées précédentes apparaissent cependant plus évidentes à l'examen de cet autre phénomène de nature subconsciente, sinon supernormale, qui est le génie, lequel représente durant l'actuelle période évolutive, qui dure dans les races supérieures depuis plusieurs milliers d'années, un autre trait d'union encore simple, mais plus compliqué que le sens moral, dont j'ai parlé. Voilà un autre trait d'union et de translation du monde supérieur normal et potentiel, au monde actuel ; un autre procédé d'interprétation des espaces hypergéométriques avec ceux connus. Et en effet, le cerveau génial est le symptôme de cette interprétation, puisque comme nous le verrons, il réalise dans sa propre dimension des manières d'être se déroulant dans des dimensions qui lui sont étrangères ; mais comme tout cela se réalise d'une façon foudroyante, son plan est certainement sécant avec un autre espace. Tâchons de nous en rendre compte et de surprendre ce procédé en action. En faisant abstraction des manières d'être somatiques et psychiques propres au génie, ceci étant du domaine de la psychiâtrie, je ne vois en lui que l'exemple, désormais toujours plus conscient, de processus télépathiques, beaucoup plus complexes que ceux normalement connus. C'est-à-dire qu'il est le trait d'union entre les dimensions connues, dont les limites resserrent les processus sensoriels, perceptifs et psychiques de notre existence, et un monde qui nous est apparemment étranger, plus ample, dont nous sommes une section, et dans lequel la masse des pensées humaines devient idée collective, atmosphère mentale, partout présente, prête à se donner à l'être plus évolué qui sait pénétrer en elle et y coexister, c'est-à-dire intégrer en lui-même des formes spaciales différentes. C'est pourquoi le génie est fils de son temps, et incarne en lui la mentalité ou l'âme collective de sa famille, de sa race ou de sa nation, et ne va pas d'un millimètre au delà de ces limites d'espace et de psyché. C'est pour cette raison justement que nos contemporains élèvent aux sommités du génie celui d'entre eux qui sut davantage réaliser avec les notes de sa propre âme l'indistincte, confuse, amorphe mentalité ambiante, lentement élaborée, autour d'une idée religieuse comme autour d'une idée artistique, littéraire, scientifique, ou politique. Ce génie, c'est-à-dire ce lecteur de pensées et d'idées, d'intuitions et de désirs, sut condenser en lui-même et transformer en valeurs actuelles et mentales une somme plus ou moins énorme d'idéations et d'expériences, en les cueillant dans la masse vivante et souffrante de ses propres contemporains. Et comme ces phénomènes

ne sont presque jamais isolés, ceux-ci ajoutent au pouvoir télépathique d'autres pouvoirs, et je n'ai pas besoin de citer des exemples, étant connus de tous : il me suffira de rappeler Socrate et Tasse avec leurs génies ou follets, Gœthe sujet à se dédoubler, Cellini et Cardano voyants, Pascal, La Fontaine, Poe, Swedenborg ; mais ceci fait que l'organisation cérébrale de ces êtres, faiblit souvent, non certes parce que ceux-ci naissent psychopathiques et dégénérés, comme l'a décrété une observation trop superficielle, mais parce que l'énorme pression des forces occultes, ne pouvant encore se transformer en facteurs cérébraux, dérange la base physique de la manifestation mentale, et, si elle n'envoie pas à l'asile d'aliénés cet être que nous appelons génie, elle la lui altère pour toute la vie. Voilà pourquoi la psychiâtrie voit en eux des dégénérés, des épileptiques, des extravagants, confondant évidemment l'effet avec la cause. L'équivalent dans la production géniale, n'est pas une décharge épileptique déguisée — ceci peut être un moyen — mais l'insertion en des cerveaux, ou mieux en des organismes, plus adaptés et plus évolués, de formes d'énergies psychiques et mentales, cachées, comme nous l'avons vu, dans des régions hypersensibles et ultraspaciales, en attendant d'être matérialisées. C'est ce même processus que doit avoir subi l'intelligence proprement dite, laquelle fut subconsciente respectivement à l'instinct, et dont la naissance coïncida avec la première notion spaciale ; aujourd'hui même elle est aussi commune que le sera un jour la génialité. Mais le cycle des facultés perceptives et idéatives ne s'arrête pas ici ; et si je ne parle pas de la projection idéale qui s'étend au delà de ces cycles, c'est parce que nous ne pouvons pas en saisir l'existence, sinon moyennant l'aide des processus géométriques très délicats, qui nous accusent l'existence de régions entièrement incompréhensibles. En outre le génie crée toujours, comme l'ont remarqué Myer (*Genie und Talent*), Hagen, Bettinelli, et ne peut faire autrement, parce qu'il absorbe un matériel toujours nouveau, que des milliers et des millions de cerveaux sommeillants, semi-conscients, inférieurs ou médiocres, fournissent à son activité foudroyante, diurne et nocturne. Cela explique pourquoi la nouveauté de la production n'est pas dans les éléments, mais dans leur choc, qui dans la mentalité et le mécanisme génial, trouvent leur foyer de convergence géométrique. Par conséquent, sa portée peut être comparée au principe d'optique géométrique des feux conjugués ; le feu conjugué est d'autant plus fondu avec le feu principal, que l'infini homologue est plus reculé. De même, la puissance d'un génie réalise d'autant plus de valeurs mentales, que sera grande sa puissance pénétrative télépathique et voyante, sur un nombre plus grand de cerveaux et de mentalités humaines. Son intelligence et sa conscience normales, c'est-à-dire l'expression personnelle et spaciale des produits les plus élevés de la race, ne s'aperçoivent pas du mécanisme d'interférence que les formes ultra-spaciales opèrent dans son organisme plus délicat, plus complexe et plus puissant qu'à l'ordinaire, interférence que nos investigations incomplètes désignent sous le nom de « subconscient ». Et c'est pourquoi le génie juge le produit de sa propre activité comme étranger à lui-même : par exemple, Napoléon nous dit que le sort des batailles est le résultat d'une pensée *latente* ; Mozart avouait que les inventions musicales lui venaient *involontairement*, comme des songes ; Hoffmann répétait que pour composer, il lui suffisait de se mettre au piano et d'écouter ce qu'il s'entendait dicter *du dehors*. Le songe, point de recouvrement de la manifestation télépathique, revient souvent dans les confessions du génie ; en effet Klopstock nous a avoué avoir obtenu en rêve beaucoup de ses inspirations poétiques. Voltaire imagina une partie de sa *Henriade* en rêve ; on peut en dire autant de Sardini, de Seckendorf, tandis que Newton et Cardano résolurent en songe plusieurs problèmes de mathématiques, et Nodier créa en songe « Lydia ». On voulut expliquer le phénomène en l'attribuant à la cérébration inconsciente (Carpentier), à l'activité de l'inconscient (Poincarré), à un équivalent épileptique (Lombroso), à l'obscure action atavique, mais, tout ceci est à ce processus, ce qu'est l'un des efficients d'un moteur au travail effectif et total produit par lui.

Quelques voyants authentiques, dont les facultés offrent également une région sécante avec des surfaces ultraspaciales, (rares échantillons, eux aussi, d'évolutions plus hautes et plus complexes), observent dans la perception de plusieurs mondes en conflit, encore indistincte pour eux, ce travail impitoyable du génie, lequel, avec l'intersection d'une aire en dehors des limites normales, absorbe en elle les éléments vivants, qui sont la production d'âmes encore novices ou médiocres, comme le sont presque toutes les âmes humaines ; ils vident le timide contenu religieux, musical, scientifique, idéatif de ces âmes, et le lendemain, l'auteur du jour, le savant bien coté, jettent sur le marché le nouveau livre, la nouvelle invention, la nouvelle œuvre musicale, dans lesquelles la grande masse des âmes humaines trouvent quelque chose d'elles-mêmes, et le constatent avec un sentiment de naïve complaisance. Elles trouvent rendus en belle lumière, exaltés à la perfection, idéalisés au delà de tout raffinement, l'ombre de leur conceptions confuses, ou l'écho de leurs sentiments décolorés, et elles applaudissent, ignorant que leur produit, uni à celui de mille et mille autres âmes, fut arraché ou

cueilli, manipulé et synthétisé par un être plus fort et envahisseur. Donc, ces concepts jettent quelque lumière, je l'espère, sur le mouvement évolutif actuel inaperçu, et, comme je l'ai dit plus haut, sur la phase vers laquelle notre race se dirige rapidement, et saisissent et expliquent la réelle existence ultraspaciale d'un monde télépathique et voyant — ce qui nous apparaît comme des phénomènes supernormaux — dont l'insertion est évidente dans ce qu'on appelle l'homme de génie. Je suppose que W. James a eu de cela une lointaine intuition, car il nous dit qu'au-delà de la raison, il peut y avoir des *régions* ultrarationnelles, ne pouvant être rejointes par nos pouvoirs logiques.

Je crois désormais avoir en cet article épuisé les deux concepts mathématiques, sur la relativité et sur la spacialité en concurrence avec leurs équivalents psychologiques et métaphysiques, bien que d'une façon très fragmentaire; je me flatte cependant de les avoir suffisamment rattachés pour que le lecteur ait pu arriver à la conclusion, que le conflit de deux sciences différentes peut nous conduire à de plus larges et nouvelles interprétations conoscitives.

Dans un prochain article, si le temps me le permet, nous verrons, même avec l'appui de la géométrie et du calcul, si cela sera nécessaire (n'est-ce pas dans un intégral que Poisson vit la reconfirmation des expériences de Fresnel?) quelle pourra être l'une des futures formes subconscientes, et ceci pour un intérêt actuel, parce qu'elle est justement celle dont une première lueur commence à se profiler sur les limites extrêmes de nos propres facultés subconscientes, et dont l'étude servira à mieux développer les concepts abstrus exposés dans cet écrit.

JULIEN OCHOROWICZ

Radiographies des Mains

(Monographie expérimentale)

Avant d'aborder l'étude des rayons *électrochimiques*, je me propose de réunir dans un article les faits observés par moi à différentes époques et dans diverses circonstances, mais qui tous concernent la radiographie médiumnique des mains.

Radiographie — c'est-à-dire photographie directe sans appareils.

Médiumnique — c'est-à-dire obtenue dans l'obscurité, sous l'action d'un médium et à l'exclusion de toute sorte de radiations connues.

Des mains — à savoir : des mains étrangères au médium, des mains du médium lui-même, de son double et enfin de soi-disant « esprits ».

On comprendra que l'intérêt principal d'une pareille monographie convergera vers les images des mains fluidiques, dont la formation n'est pas encore élucidée, et qui touchent à la question troublante de « l'Au-delà ».

Mais, fidèle à ma méthode, je commencerai par l'étude des faits plus simples et plus faciles à expliquer et je n'admettrai rien de nouveau, avant d'avoir épuisé les ressources d'une explication physique ou physiologique. On verra que les passages de la physique à la métapsychie sont nombreux et que point n'est besoin de rompre avec la science en s'adonnant à l'étude de ces questions.

Toutes les catégories de radiographies des mains que j'ai citées, constituent un phénomène rare, et je ne connais pas de photos tout à fait analogues à la plupart des miennes (1).

Pour faciliter l'orientation dans l'ensemble des faits, j'introduis une classification théorique, embrassant les divers grades de l'évolution du phénomène.

I

LES MAINS CORPORELLES

1) *Radiographie d'une main quelconque à l'aide de rayons médiumniques visibles.*

Fait inconnu. J'avais négligé de faire cet essai dans le temps où mon médium produisait facilement les éclairs. Pour le moment, il n'en est pas capable, mais en principe la chose n'est nullement impossible.

On se rappelle (2) que les éclairs médiumniques

(1) D'autant que je sache, les premières ont été obtenues par l'ingénieur Mac-Nab vers 1888. Ensuite M. Pio Foà les obtint à travers du papier noir et le Dr W. Pearce dans une boîte fermée. Les empreintes des mains sur du papier enfumé et sur de l'argile ont été plus souvent observées. Une étude complète historique et critique sur cet important sujet serait à désirer. En attendant on peut consulter les œuvres de Delanne et de Rochas.

(2) Voir la deuxième partie de mes études publiée sous le titre : « Les Phénomènes lumineux et la Photographie de l'invisible » dans les *Annales des sciences Psychiques* de l'année 1909.

peuvent produire une radiographie de divers objets opaques : pièces métalliques ou non, dentelles, écritures sur du papier transparent, etc. J'obtins même de cette manière un négatif à l'aide d'un dispositif coloré, qui m'a prouvé que les éclairs visibles se comportent, par rapport aux diverses couleurs, absolument comme la lumière ordinaire.

Mais ils sont beaucoup moins actiniques, et il faut un éclair intense et une exposition de plusieurs secondes, voire même d'une minute, pour obtenir une impression — ce qui fatigue et ce qui est rarement praticable.

Les éclairs de courte durée et les points lumineux (« lucciole » d'Eusapia Paladino) sont très difficiles à photographier. Mais il n'y a aucune raison pour que cet éclairage répété ne puisse radiographier une main, comme tout autre objet opaque.

Toutes les autres catégories du phénomène se rapporteront à des radiations médiumniques invisibles pour l'œil normal, et ces rayons — s'ils ne sont pas inactiniques en principe, comme les rayons rigides par exemple — influencent les plaques beaucoup plus facilement, en donnant de bonnes images avec une exposition d'une seconde et même moins.

Mais pour les produire, il faut un médium. Les mains de personnes qui ne sont pas sensitives et des sensitifs qui ne sont pas médiums, ne donnent absolument rien. Par conséquent, les expériences qui sont relatées dans cette étude ne peuvent être répétées qu'avec des médiums, des médiums d'ordre supérieur à effets physiques.

Au surplus, les faits qui lui appartiennent, constituent, non pas un phénomène constant, normalement propre à ces personnes, mais des phénomènes provoqués dans des conditions spéciales et à la suite d'un entraînement spécial.

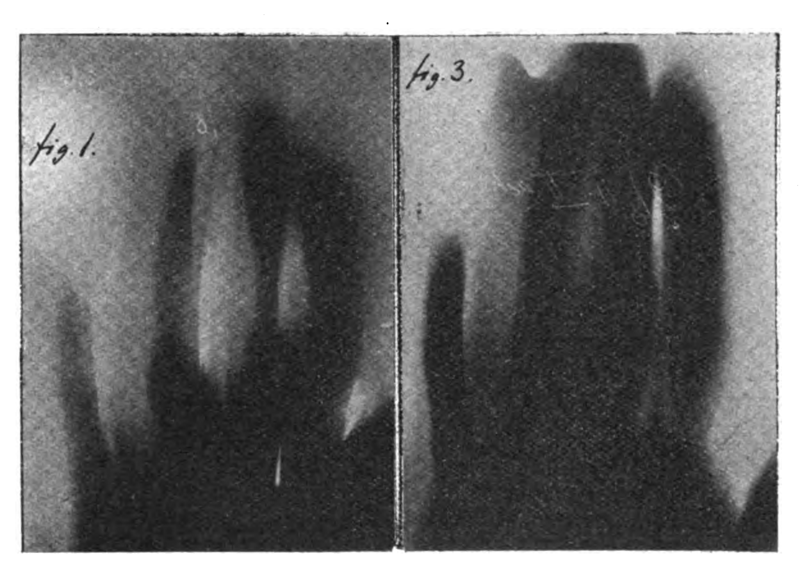
Par exemple, chez Mlle Stanislawa Tomczyk, ils ne sont possibles qu'en somnambulisme, et seulement aux rares moments d'une disposition favorable à ce genre de phénomènes.

J'avais essayé de les assujettir, comme la plupart des autres manifestations radiographiques, mais jusqu'à ce moment le résultat n'a pas répondu à mes désirs. C'est pour cela que les faits exposés ne constituent pas une *série d'expériences*, mais des faits détachés des autres séries (1).

(1) Après avoir écrit ces mots, je suis arrivé au résultat désiré, et l'on trouvera dans la suite des phénomènes spontanés associés à une série de vraies expériences.

2) *La main d'une personne étrangère, radiographiée à l'aide des rayons invisibles, provenant d'un médium.*

Tel est le cas de la figure 1. Elle représente ma main gauche, radiographiée dans des conditions bizarres au point de vue photographique et intéressant aussi sous d'autres rapports. Elle est juxtaposée exprès avec la figure 3, qui représente la main du médium, apparemment plus grande, quoique en réalité plus petite et obtenue dans les mêmes conditions. La figure 1 illustre spécialement les erreurs auxquelles on s'expose en jugeant superficiellement les radiographies médiumniques.

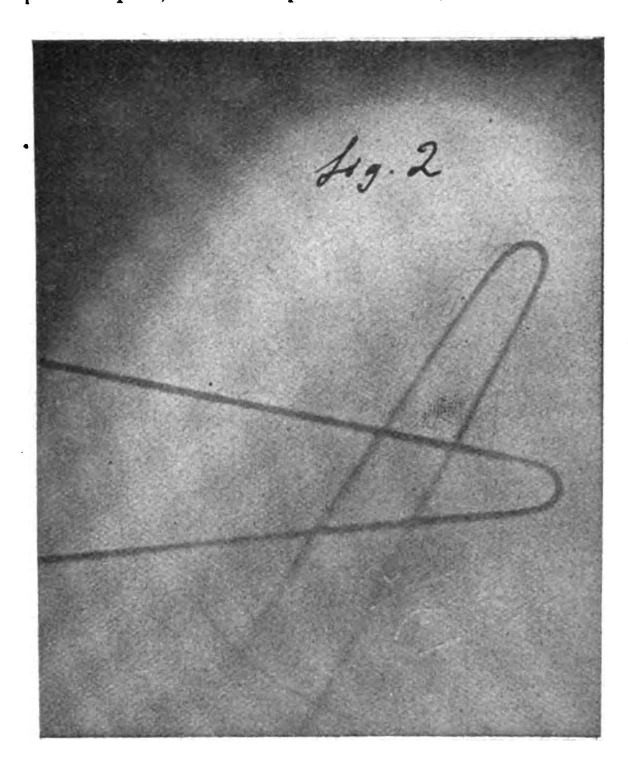


Voici en quelques mots l'origine de ces deux images :

Parmi les nombreuses catégories de radiations organiques, il y en a une, qui permet au médium d'imprimer la forme d'une partie de son corps sur une plaque sensible, appliquée contre cette partie du corps. C'est ainsi que l'on peut radiographier quelquefois, non seulement le profil des doigts, mais aussi de la tête, de la poitrine, etc.

Le 23 août de l'année courante, je voulais obtenir la forme de l'oreille, et à cet effet, j'appliquais une plaque 9×12 contre l'oreille gauche du médium, en la maintenant avec ma main droite. La plaque était nue et par conséquent l'expérience eut lieu dans l'obscurité. Aucune lumière n'apparut, et cependant j'obtins une impression tout à fait nette — seulement, au lieu de l'oreille, c'est ma main qui s'imprima ! L'exposition est double, car j'avais remué ma main, juste au moment de l'action actinique (une sensation de chaleur désagréable pour le médium). Croyant que c'était l'oreille qui allait s'imprimer, je n'attachais aucune importance à l'immobilité de ma main, en observant seulement l'immobilité de la plaque.

On voit sur le cliché un profil pâle de la main posée à plat, et une impression forte, raccourcie de



la même main un peu pliée et soulevée. C'est cette dernière image qui paraît représenter une main plus petite.

Arrêtons notre attention sur ce phénomène.

L'action actinique provenait du médium, dont la peau touchait l'émulsion. Ma main appuyait sur le côté verre. Par quel moyen a-t-elle pu s'imprimer? Elle était dessus, cette main, et par conséquent pour donner son ombre, la lumière a dû provenir de dehors ; autrement, l'image aurait été plus sombre que le fond sur la plaque, c'est-à-dire plus claire sur l'épreuve, et l'on voit qu'elle est noire ! Inutile d'ajouter que je prends toujours les précautions nécessaires pour éviter l'action des causes connues.

Et cependant, quelques minutes auparavant, en mettant la plaque sur le vertex du médium, et en la maintenant comme tout à l'heure avec ma main droite, j'obtins, non pas cette main, mais la forme arrondie, lumineuse de la tête et l'ombre de deux épingles doubles, croisées, qui soutenaient sa chevelure ! (fig. 2).

3) *La main du médium, radiographiée à l'aide de rayons provenant d'une autre partie de son corps.*

Quatre jours auparavant, en insistant sur le désir d'avoir l'empreinte de l'oreille, sur une plaque 9×12, maintenue par la main gauche du médium lui-même, j'obtins, non pas l'oreille, mais la main (fig. 3).

Je répète l'expérience, en ordonnant au médium de soutenir la plaque seulement avec les bouts de ses deux doigts écartés — et c'est bien l'ombre des bouts de deux doigts écartés (fig. 4) qui s'imprime sur la plaque.

Enfin, je fais deux expériences directes avec les mains du médium appliquées contre l'émulsion (les plaques reposant sur la table) — et je n'obtiens *rien* ; tandis qu'une feuille d'arbre, mise sous la plaque, contre l'oreille (la plaque étant de nouveau maintenue par moi) donne l'image noire de cette feuille sur le fond clair de la luminosité de l'oreille (fig. 5). Comment expliquer ces contradictions expérimentales ?

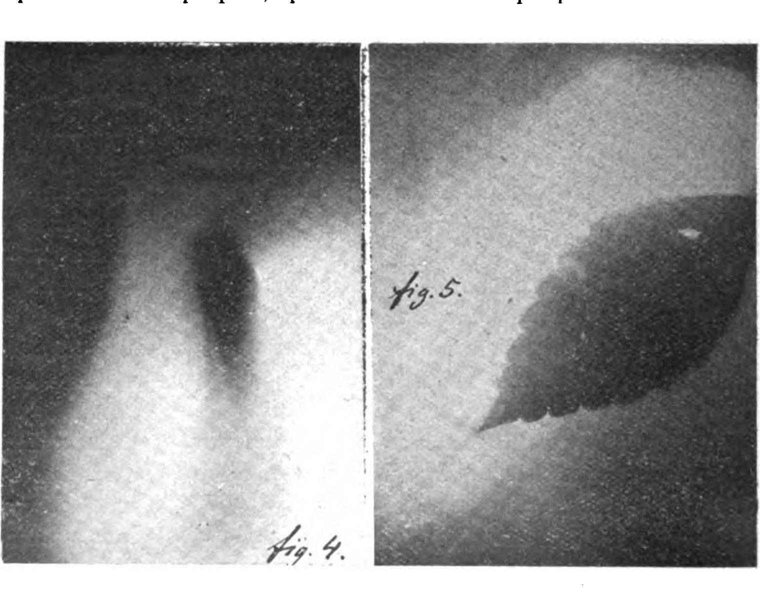
Précisons d'abord les faits :

Une plaque photographique, placée sur l'oreille, peut donner :

Tantôt l'image de cette oreille, avec une mèche de cheveux (fig. 5, A), obtenue quelques semaines plus tard dans les mêmes conditions) ;

Tantôt l'ombre d'un objet peu transparent, placé entre cette plaque et l'oreille ;

Tantôt enfin le profil des doigts, étrangers ou propres, qui maintiennent la plaque de l'extérieur.



Pourquoi ? — Voici les conclusions théoriques auxquelles je suis arrivé :

1° Pendant ces expériences, les mains du médium restèrent inactives, tandis que la tête et quelques autres parties du corps agissaient fortement. Les radiations pouvaient être dirigées sur différents

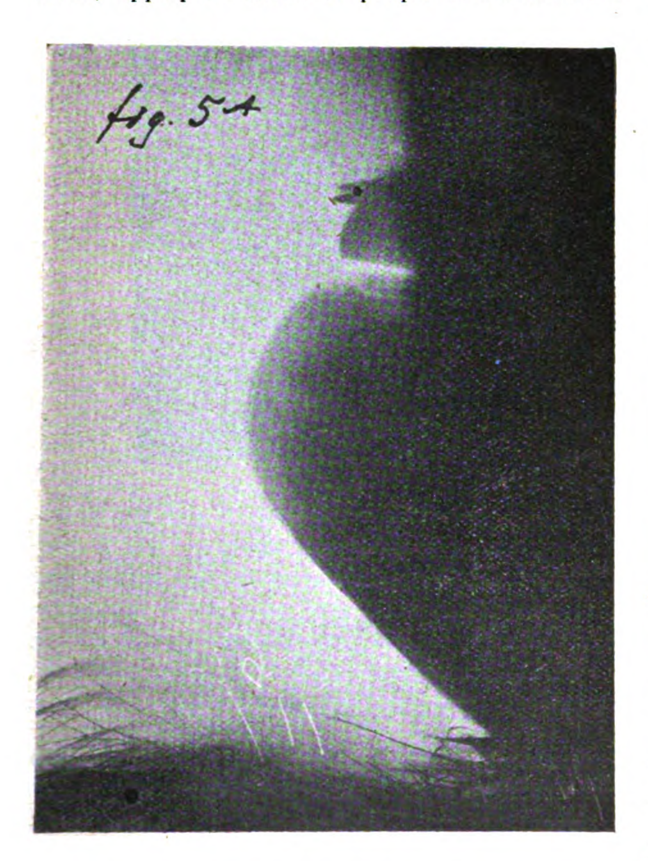
points (sauf les mains), indépendamment de la disposition anatomique des nerfs.

2° Les rayons qui entraient ici en jeu, provenaient, non pas du corps proprement dit, mais du corps éthérique, et c'est pour cela qu'ils purent être dirigés indépendamment de la distribution des nerfs (1).

3° Les rayons, propres au corps éthérique, lorsqu'ils se concentrent sur la surface de la peau, reproduisent le simulacre de cette surface.

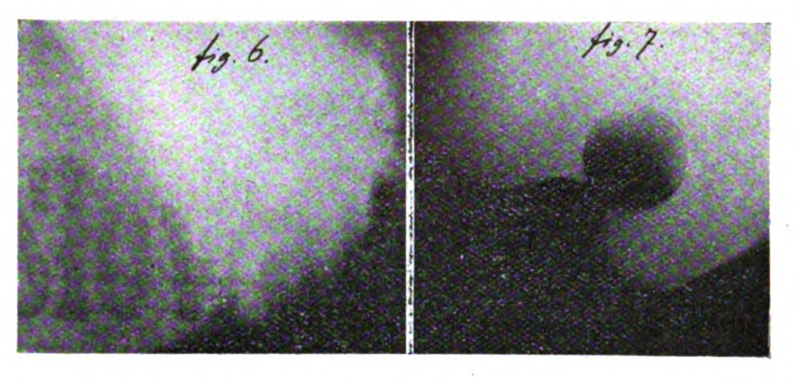
4° Les rayons qui la dépassent, en se dirigeant vers la plaque, donnent l'ombre des objets rencontrés entre cette plaque et la peau.

5° Lorsque le corps éthérique se détache de l'organisme, il extériorise en même temps la luminosité invisible dont il est capable, et alors les rayons, agissant du dehors peuvent donner l'ombre d'une main, appliquée contre la plaque extérieurement.



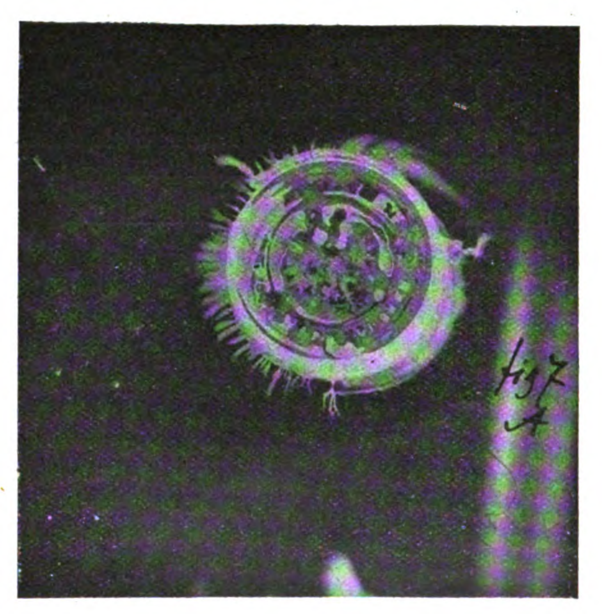
6° Ces rayons ne traversent pas les écrans opaques comme les rayons X[x] et ils se comportent en général comme les « éclairs invisibles » et comme les rayons ultraviolets ordinaires. Leur pouvoir pénétrant est même plus faible que celui des rayons Darget, qui traversent le papier noir.

On obtient avec eux des radiographies analogues,



à condition que l'objet ne soit pas complètement voilé. C'est ainsi qu'ils m'ont donné l'image des lettres imprimées de deux côtés du papier découvert (fig. 6) et l'ombre d'une monnaie avec trace des lettres et le profil d'un autre objet métallique, enfermé avec la plaque dans une enveloppe bleue, transparente (fig. 7), mais rien dans un sac tout à fait opaque.

La pièce de monnaie (une couronne autrichienne)

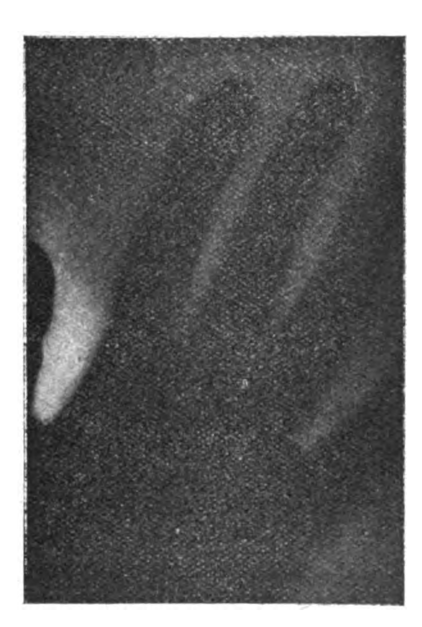


ne touchait pas bien la plaque du côté de la lumière et c'est pour cela qu'elle paraît transparente de ce côté.

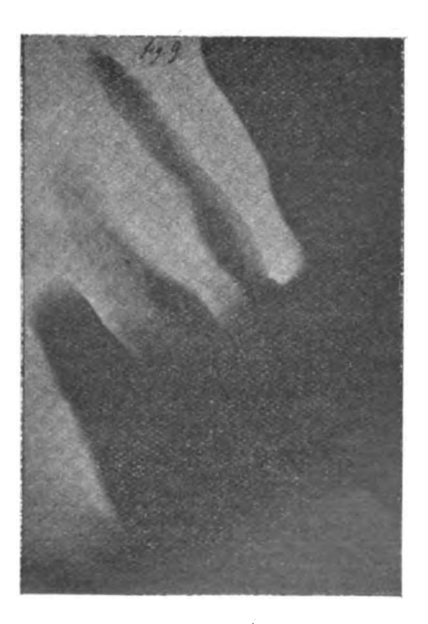
Je dois ajouter qu'une faible action électrique suffit pour donner à sec une copie exacte d'une médaille touchant la plaque, comme l'avait prouvé, il y a déjà une trentaine d'années, le docteur Boudet, de Paris. Il y a quelques années, M. Lebiedzinski et moi, nous avons constaté que par la voie humide, une pièce de monnaie plongée dans le bain révélateur s'imprime *toute seule*, en dehors de toute action physiologique, et que même les traces de couleurs

(1) Après l'époque du médium, ses mains regagnèrent leurs qualités prépondérantes.

apparaissent dans ces conditions. Seulement, l'action est lente et exige une demi-heure environ. (Les expériences ont été faites dans un laboratoire qui n'a jamais servi pour des essais médiumniques.) Mais lorsqu'on se sert des rayons électrochimiques



d'un médium, l'impression est beaucoup plus forte et elle se fait instantanément. La figure 7 A, représente une photographie de ce genre, obtenue par la méthode sèche. On y voit, à côté des radiations d'une pièce de 5 kopecks russes en cuivre, quelques traces



d'une action à part et l'empreinte faible de l'épiderme d'un doigt fluidique.

4) *La main du médium, radiographiée à l'aide de sa lumière invisible propre, concentrée sur une partie de cette main, et ensuite extériorisée.*

L'exemple d'une pareille photographie est reproduit par la figure 8. Les rayons, qui se sont formés entre le pouce et l'index (sans dédoublement du corps astral) donnent en même temps une tache blanche par leur action directe sur la plaque et une image noire de la main du médium, par le reflet de cette luminosité extériorisée.

On pourra se servir de cette radiographie comme point de comparaison pour les mains fluidiques.

5) *La main du médium, radiographiée en blanc par sa luminosité propre et uniforme.*

Ce fait ne s'est pas présenté dans mes expériences. Une main lumineuse a été obtenue par M. G. Delanne avec Me W. B., en agissant sans contact direct à travers une couche d'alun et de verre sur une plaque



plongée dans le bain révélateur (1) ; et une autre, à travers un courant d'eau, également par la méthode humide — tandis que toutes mes expériences personnelles, racontées dans cette étude, se rapportent à des impressions à sec. Les intéressants clichés de M. Delanne présentent un caractère particulier et méritent une étude approfondie des conditions.

6) *La main du médium radiographiée en noir par une lumière provenant d'une partie de ses doigts, qui n'apparaît pas sur la plaque.*

La figure 9 présente un cas de cette nature. Le quatrième et le cinquième doigt éclairent directement la plaque et le reste de la main de côté. Les bouts des doigts agissants disparaissent pour cette raison, malgré qu'ils fussent bien appliqués contre

(1) G. Delanne. *Les Apparitions Matérialisées*, Paris, 1909, t. I, p. 360.

la plaque ; le troisième jette une ombre incomplète ; le deuxième son profil noir mais unilatéral, et le pouce reste complètement dans l'ombre. Il est évident que dans ce cas, les rayons agissaient horizontalement du côté du petit doigt.

II

LES MAINS FLUIDIQUES

7) *La main du double incomplètement matérialisée et radiographiée à petite distance dans une position analogue à la main du médium.*

Une première observation de ce genre a été faite à Varsovie, le 4 avril 1911. Elle fut imprévue. J'avais l'intention d'essayer s'il y avait moyen d'obtenir les rayons X^x, et, à cet effet, pour changer, j'ouvris une bobine de pellicules Cartridge-Kodak, je la marquai comme d'habitude et je voulais a placer sur la table, en maintenant les bords, lorsque la somnambule me dit :



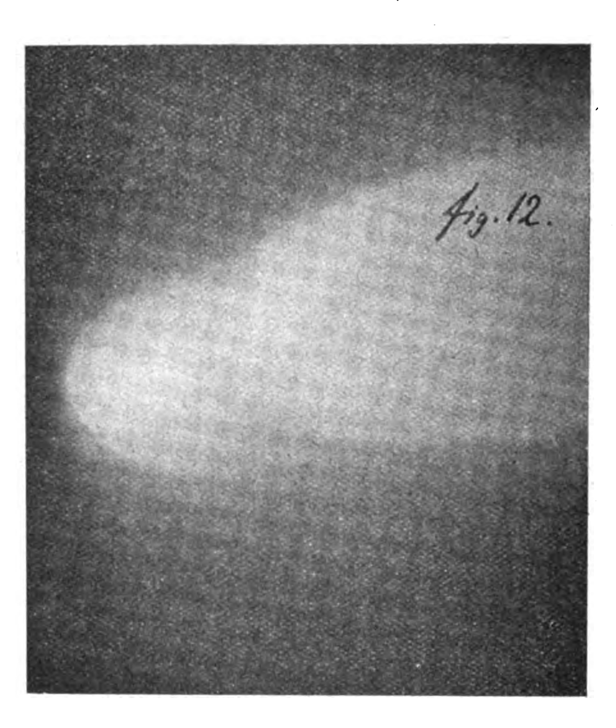
— Essayons autrement... je me sens forte.... Garde la plaque ; tiens-la, toute droite en l'air, en face de moi.... Oh ! que c'est drôle ! *Je vois une ombre se détacher de ma main* (il y avait loin de là, sur la table, une lampe rouge placée derrière la plaque et derrière mon dos et qui, par conséquent, ne pouvait entrer en jeu)..., c'est une autre main droite, qui se pose sur la plaque. ., oh ! que ça fait mal !

Je suspends l'expérience et je développe le négatif Une main opaque, mais très informe, apparaît, avec des ombres compliquées (fig. 10).

— C'est très important, pour moi — dis-je au médium. — Recommençons encore ! Quel dommage que le pouce soit si peu distinct !

8) *La main du double radiographiée dans une position différente de celle de la main agissante du médium.*

— Cette fois, dit la somnambule, je n'ai pas vu l'ombre se détacher de ma main...; elle a dû faire un



détour, car je la vois maintenant se pose dans un sens différent...

Et réellement, sur le négatif, apparut une main, très grande, appliquée en sens contraire par rapport à la main du médium, et *dont le pouce est cette fois très distinct.* Le quatrième et le cinquième doigts paraissent également mieux formés (fig. 11).

9) *Radiographie d'une main du double, sensiblement différente de celle du médium.*

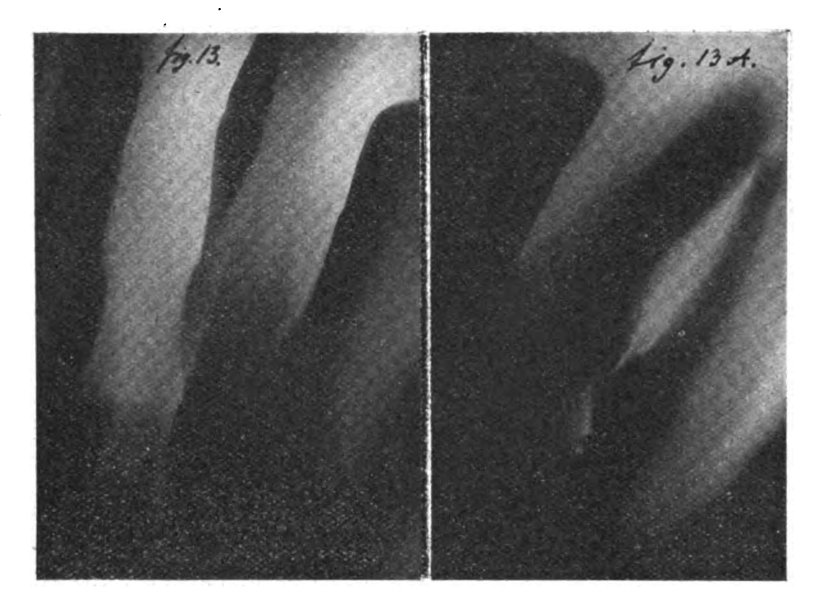
Lorsque M[lle] Tomczyk arriva cet été à Wisla, je consacrai une des premières séances exclusivement à l'étude des mains du double.

Je prends d'abord une plaque 9×12 et j'ordonne au médium de tenir sa main droite de 6 à 8 centimètres au-dessus d'elle, dans l'obscurité presque complète. Je règle à tâtons la position et je dis :

— Je voudrais bien obtenir la main du double et je serais très content si elle pouvait être lumineuse, c'est-à-dire s'imprimer à l'aide de ses propres rayons. Mais je n'insiste pas ; le double fera ce qu'il pourra. Et ne t'inquiète pas du résultat ! Je sais que c'est difficile ; la moindre trace sera pour moi aussi importante qu'une matérialisation complète. Je préfère même qu'elle ne soit pas complète, car c'est plus probant... (Je dois toujours faire cette sorte de restriction, car la bonne fille tient tellement à me

satisfaire, même aux dépens de sa santé, que si je ne l'arrêtais pas, elle s'épuiserait trop.)

La somnambule ne voit rien, mais comme elle



ressent une assez vive douleur, je retire la plaque.

Au développement, apparaît un seul doigt rayonnant et tellement grand qu'il dépasse les proportions d'une main humaine. C'est probablement le pouce (fig. 12). Mais l'empreinte est double : l'une prolonge l'autre. La première est un peu plus large et un peu moins claire. Toutes les deux prouvent que le doigt avait sa lumière propre. Il est plus luisant au bout et aux bords ; de sorte que son profil est marqué d'une bordure plus claire. La pulpe du doigt est également un peu plus luisante. En tirant l'épreuve faiblement, on peut voir une nébuleuse pâle, qui semble faire plusieurs efforts pour se condenser en un doigt encore plus grand. Mais ces détails seront difficiles à reconnaître en reproduction.

Nous recommençons les expériences; et cette fois, la distance de la main du médium (tenue toujours au-dessus de la plaque) est de 25 centimètres environ.

Trois doigts apparaissent et une partie du quatrième (fig. 13). Le pouce manque. L'empreinte est forte, bien contrastée, mais malgré cela, il est difficile de préciser la forme des doigts. Et ils ne sont plus lumineux. La lumière s'extériorise *entre* les doigts, pour donner leur profil. En somme, la matérialisation est beaucoup plus avancée, mais encore difforme, malgré son opacité. Certaines parties sont tout à fait opaques, sans correspondance nette avec les os. On trouvera cette main gauche du double (avec des doigts très longs et sans trace de la bague portée par le médium), juxtaposée sur une autre (fig. 13 A) obtenue quelques semaines plus tard, au moment où le double cherchait à diminuer ses mains sous l'influence de mes suggestions. On y remarquera la bague et la faible matérialisation du doigt qui la porte et qui semble donner la lumière.

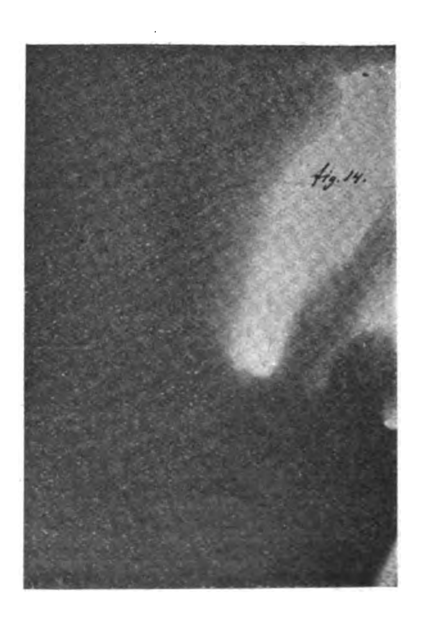
Voyant que la main entière tend à se radiographier, j'ouvre une boîte 13×18 et nous faisons la nouvelle expérience un peu différemment : c'est moi qui tiens la plaque perpendiculairement en l'air, (restant assis en face du médium et à environ un mètre de sa main droite.

La lumière rouge suffit à peine à faire distinguer la tache blanche de sa chemisette.

Malgré cela, la somnambule m'annonce :

— Je vois l'ombre d'une main se détacher de mon bras droit.. Le bras fluidique est très long et il avance vers la plaque... Contre la lumière rouge, il paraît transparent, mais irrégulièrement transparent et sa main, qui se pose sur le cliché, est beaucoup plus opaque..., c'est toujours une très grande main..., mais, c'est drôle, il me semble que c'est une main gauche, quoique je tende ma droite !...

Et il paraît qu'elle avait raison, car l'image (fig. 14) répond mieux à la forme d'une partie de la main



gauche, dont le pouce reste complètement dans l'ombre et dont la conformation est bizarre. Le petit doigt dépasse la plaque, le quatrième est difforme et trop court ou replié d'une façon anormale, le deuxième et le troisième, seuls visibles en totalité, sont transparents et, en outre, l'index est recourbé

anormalement à droite, comme s'il était tout à fait sans consistance (1).

Ce phénomène fatigua beaucoup le médium, qui ressentit une vive congestion au visage ; et quoique l'indisposition se dissipât, je voulus m'approcher d'elle pour une suivante expérience, en disant que la distance importe peu. Mais, alors, son ambition entrant en jeu, elle se leva (malgré la défaillance de ses jambes) et dit :

— Non, je ne veux pas reculer ! Recule plutôt ta chaise. Encore ! Encore !...

J'obéis, en décidant que ce serait la dernière expérience ; et toujours poussé par la somnambule, je me trouve enfin (tenant toujours ma plaque déjà signée), à environ 2 mètres et demi du divan où devait s'asseoir le médium.

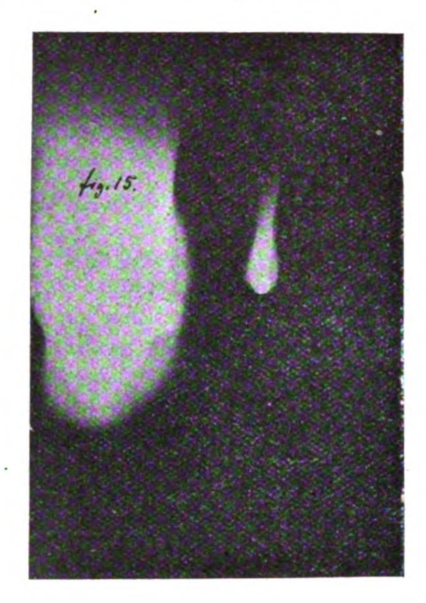
Au bout de quelques minutes et malgré la chaleur qui règne dans mon petit laboratoire, la somnambule commence à sentir un vif froid aux jambes, qu'elle recouvre à l'aide d'un châle, puis étend de nouveau la main droite.

— C'est étonnant, fit-elle, je vois de nouveau une main gauche (2) sortir de la mienne droite !... oh ! qu'il est long ce bras ! long et mince, comme un bâton !... Mais la main est grande..., elle avance lentement..., elle se pose sur la plaque..., je ne puis plus distinguer sa position..., c'est trop loin...

Une vive sensation douloureuse et un affaissement du bras droit. Je dis « Assez » Je me lève et développe la plaque.

C'est bien une main gauche : (fig. 15.) Toujours si grande, que c'est à peine sa moitié qui trouve place sur la plaque 13 × 18, tandis que la main du médium s'y loge facilement tout entière.

L'empreinte est très sombre. On y distingue seulement le pouce et l'index, entre lesquels se forma la lumière (comme dans la main du médium lui-même, fig. 8). Le reste est dans l'ombre. L'index est incomplètement formé à sa base, et c'est là que l'on voit une sorte de vésicule, assez grande, et plus brillante. Comme opacité, la main paraît mieux matérialisée, que dans les expériences précédentes.



(1) Il est à remarquer, que l'index de la main de Mlle Tomczyk est légèrement courbé de la même manière.

(2) La main gauche du médium agit toujours plus fortement sur les plaques.

Il est à remarquer :

1º Que la main du double peut s'imprimer beaucoup plus grande que celle du médium ;

2º Qu'une main gauche peut sortir du bras droit, tout en puisant la force nécessaire du corps entier, en refroidissant les extrémités et en causant une congestion à la tête ;

3º Que le bras du double paraît s'amincir avec l'éloignement ;

4º Qu'il semble plus facile à une main fluidique de s'imprimer sur le négatif en blanc qu'en noir ;

5º Que dans le cas du pouce luisant, on le trouve entouré d'une bordure plus claire ;

6º Que le corps éthérique impersonnel du médium, son double tout court, se comporte absolument comme un « esprit ». *(A suivre).*

ERNEST BOZZANO

TÉLÉPATHIE & PSYCHOMÉTRIE

en rapport avec la médiumnité de Mrs. Piper (1)

Quiconque ne se laissera pas distraire par les petites voix discordantes qui surgissent de temps en temps, solitaires et inoffensives, pour contester les opinions autorisées des hommes qui ont longuement étudié la médiumnité de Mrs. Piper — discordances qui sont le fruit d'idées philosophiques préconçues, de recherches superficielles, ou pis encore — quiconque ne se laissera pas distraire par ces voix stridentes et dénuées de valeur, aura facilement remarqué, même

(1) Cette étude paraît, en même temps que dans les *Annales des Sciences Psychiques*, dans le *Journal of the American Society for Psychical Research*, dirigé par le Professeur Hyslop, et dans *Luce e Ombra*, de Rome. — N. de la R.

chez les chercheurs les plus circonspects de cette médiumnité, des signes d'une modification lente des opinions au sujet de la validité des hypothèses avancées pour éclaircir la genèse de la phénoménologie étudiée ; il aura remarqué aussi que si l'on faisait grand cas jadis de l'état de confusionisme où se réalisaient les messages médianiques, les jugements ont changé aussi à la suite des nouvelles et pénétrantes recherches sur l'argument ; en sorte que si l'on avait d'abord tendance à tout expliquer au moyen de l'hypothèse télépathique, nombreux sont maintenant ceux qui considèrent que cette dernière ne suffit pas à rendre compte de l'ensemble des faits. Cependant, pour certains chercheurs rendus peut-être excessivement prudents par leur longue pratique des disciplines psychologiques et philosophiques, ceci n'impliquerait pas encore la nécessité de recourir à des explications transcendentales ; ils sont donc en quête de quelque autre hypothèse complémentaire qui ne soit pas la spirite, en accordant une attention particulière à l'hypothèse « psychométrique », entendue dans un sens très large.

Cette interprétation fut récemment exposée par les professeurs William James et Théodore Flournoy; le premier en l'appliquant à la phénoménologie de Mrs. Piper, le second en parlant d'elle en termes abstraits et métaphysiques.

Je me propose donc d'analyser brièvement la phénoménologie de Mrs. Piper au point de vue des trois questions exposées, c'est-à dire en effleurant brièvement les conditions présentes du problème, déjà formidable, concernant les imperfections et lacunes dans les messages médiumniques, pour discuter ensuite l'hypothèse télépathique en démontrant l'opportunité d'en restreindre encore la portée dans le cas spécial considéré ; et, enfin, en considérant la nature intrinsèque et la légitimité de l'hypothèse psychométrique, toujours au sujet de ce même cas.

* * *

Il y a quelques années, les défenseurs de l'hypothèse spirite pour cette circonstance spéciale de Mrs. Piper, voyaient se dresser devant eux deux formidables objections : la *première*, fondée sur les inexplicables lacunes que l'on a constatées dans les soi-disant messages de personnalités défuntes, lacunes constituées par des confusions étranges, des erreurs flagrantes de noms, de dates, de faits où tombaient ces personnalités, et qui trop souvent s'entremettaient au milieu de communications précises et merveilleuses d'incidents véridiques parfois ignorés de tous les expérimentateurs ; la *seconde*, fondée sur le fait de l'existence dans l'homme de facultés supernormales subconscientes, qui se prêtaient jusqu'à un certain point à l'explication des incidents supernormaux étudiés, tandis qu'ils semblaient m eux s'accorder avec les étranges lacunes qui caractérisaient les messages médiumniques.

Or, après les dernières relations publiées sur l'argument par la *Society f. P. R.*, et surtout après la dernière et magistrale publication du professeur Hyslop, qui résume et complète les précédentes d'Hodgson et d'Hyslop lui-même (*American Proceedings*, vol. IV), il faut reconnaître que les causes de perplexité multiples auxquelles donnait lieu la première des objections citées se sont éclaircies l'une après l'autre au point de permettre l'affirmation que les rares demeurées sans explications ne peuvent occasionner des perplexités sérieuses, car il est facile de déduire qu'elles tirent leur origine des mêmes causes (interférences et amnésies dues à la rencontre dans un même cerveau de deux ou plusieurs mentalités, de deux ou plusieurs « auras psychiques », de deux ou plusieurs courants télépathiques, avec de faciles émergences subconscientes) ; de sorte qu'il est permis de supposer qu'elles ne tarderont pas à se dévoiler à leur tour, grâce à des recherches ultérieures.

Cependant, on peut affirmer, dès à présent, que des deux objections énoncées plus haut, la première a cessé de revêtir la valeur d'une objection pour demeurer uniquement un objet d'études.

Il m'est impossible d'énumérer les circonstances, les motifs, les comparaisons qui induisirent à de telles conclusions ; je dirai seulement qu'on y arrive graduellement mais inévitablement toutes les fois qu'on entreprend une étude pondérée et profonde du thème ; j'ajouterai en outre que, sur la base de l'analyse comparée des faits, on est amené aussi à reconnaître qu'au point de vue scientifique et philosophique, tout concourt à démontrer que, si la possibilité des communications entre le monde des vivants et celui des trépassés existe, il est raisonnable, logique et inévitable que ces communications se produisent de la façon imparfaite et fragmentaire constatée ; et le fait est si évident qu'il est impossible de penser le contraire.

Je me trouve d'accord sur ce point avec M. Sage, qui exprima récemment le même concept en ces termes :

> Ceci n'est pas étonnant ; c'est le contraire qui le serait Si on pouvait communiquer clairement et sans obstacle de ce monde au suivant, ce serait que ce monde et le suivant n'en font qu'un. Or, certes, ils en font deux ; ils se touchent, mais ne se confondent pas. (*Journal of the S. P. R.*, 1911, p. 10).

La première des objections citées étant rendue virtuellement inefficace, reste la seconde, qui tire sa force du fait qu'il est très difficile de trouver des « critères de preuves » capables de distinguer les phénomènes dus à l'extrinsécation de facultés

télépathiques et psychométriques du médium, de celles probablement d'origine extrinsèque.

Il est incontestable que pour expliquer au moyen des hypothèses en question certaines catégories d'incidents constatés avec Mrs. Piper, il est nécessaire d'élargir leurs confins jusqu'à des limites invraisemblables, mais cela n'empêche pas qu'il y a des adversaires prêts à accueillir même la plus extrême illation ; et comme il n'existe pas de critères scientifiques capables de circonscrire les limites des facultés télépathiques et psychométriques, il s'ensuit l'impossibilité de résoudre le débat avec une méthode scientifique jusqu'à ce qu'on n'ait pas trouvé ces limites.

Cependant, on conçoit, dès à présent, à la lumière des recherches comparées entre les deux ordres de faits, que le problème n'est pas insoluble, et qu'on parviendra un jour à découvrir des critères suffisants à cet effet, bien que ce travail puisse être long et laborieux, et que plusieurs générations de chercheurs doivent peut-être s'y consacrer successivement. En attendant, je me décide à apporter mon modeste apport d'observations et de propositions préliminaires à cette entreprise ardue, avec l'espoir de ne pas faire une chose inutile.

Je diviserai le problème à résoudre en deux catégories distinctes ; dans la *première*, je rechercherai s'il ne serait pas possible de découvrir quelque critère de preuve scientifiquement suffisant au moyen duquel on pourrait séparer les faits vraisemblablement télépathiques de ceux d'une nature différente ; dans la *seconde*, j'analyserai les faits psychométriques, j'en déterminerai la portée, et je me demanderai si, à leur tour, ils peuvent suffire à rendre compte de la phénoménologie de Mrs Piper.

* * *

S'il est possible, au sujet de la première catégorie, de découvrir quelque critère de preuve scientifiquement propre à résoudre ou à éclaircir le problème, je dirai qu'à mon avis un bon critère capable de faire pencher la balance des probabilités en faveur de l'hypothèse spirite, pourrait se trouver dans le fait que chaque médiumnité révèle un type constant de manifestations, c'est-à-dire se manifeste dans un cercle déterminé de phénoménologie qu'elle ne peut dépasser par suite des idiosyncrasies qui déterminent la médiumnité elle-même (de là les formes de médiumnité si variées, en commençant par celles à effets purement physiques, pour finir par celles d'ordre purement intellectuel, avec toutes les gradations multiformes qui la distinguent).

Or, on doit observer cette circonstance, que chaque fois que, chez un sujet dûment exercé, se sont développées des facultés supernormales ou médiumniques à l'exclusion de certaines autres, il faut considérer que les facultés exclues ne se manifesteront en général jamais, ne faisant pas partie des idiosyncrasies spéciales au sujet. Et s'il en est ainsi, il est clair que dans le calcul des probabilités auxquelles on doit avoir recours pour expliquer la phénoménologie obtenue, il faudra tenir compte de l'absence ou de la présence de certains facteurs supernormaux ; s'il en manquait quelques-uns, on ne pourrait pas les invoquer logiquement pour l'explication des faits,

En d'autres mots, pour distinguer les manifestations d'ordre subconscient de celles vraisemblablement d'origne extrinsèque, un bon « critère de preuves » serait celui de surveiller et analyser soigneusement la portée phénoménique de la médiumnité étudiée, pour se comporter ensuite en conséquence dans la recherche des causes, c'est-à-dire, en ne retenant en faveur de l'hypothèse spirite que ce qui sort des limites marquées par les facultés supernormales effectivement spéciales aux sujets médiumniques.

Naturellement, il faudrait que le sujet médiumnique fût d'abord exercé au point d'atteindre son développement complet ; et comme, dans le cas de Mrs. Piper, cette circonstance est pleinement atteinte, j'estime que ce critère de preuves peut être légitimement appliqué à sa médiumnité.

* * *

Les objections qui sont, à ce sujet, adressées à l'hypothèse spirite se résument en ces trois modalités d'extrinsécation télépathique :

1° Possibilité de la transmission de pensée consciente des assistants (télépathie proprement dite) ;

2° Possibilité de la lecture de pensée subconsciente des assistants ;

3° Possibilité de la lecture de pensée subconsciente de personnes lointaines, connues ou inconnues du médium.

Pour éliminer la première des modalités indiquées, en partant du critère de preuve énoncé, il faudrait démontrer sur la base de faits que la faculté de recevoir la pensée consciente des assistants ne fait pas partie des idiosyncrasies spéciales à la médiumnité de Mrs Piper.

Or, les faits confirment pleinement cette hypothèse, et c'est une observation commmune et constante dans les séances avec le médium en question, que la circonstance de connaître et de penser à l'incident qu'une personnalité médiumniquée donnée tente inutilement de transmettre, ne facilite en rien la tâche de cette dernière, laquelle, si elle ne se souvenait pas auparavant, continuera après à ne pas se souvenir. Ce qui s'observe dans toute son évidence dans les conditions d'expérimentation suivante : Il arrive parfois que les tentatives réitérées et infructueuses d'une personnalité médiumnique pour transmettre un

épisode quelconque finissent par appeler à l'esprit des expérimentateurs l'épisode qu'elle essaye de communiquer ; dans ce cas, on constate que les conditions d'expérimentation demeurent telles qu'elles étaient, c'est-à-dire que, si la personnalité médiumnique ne réussissait pas à transmettre le message quand l'épisode en question n'était pas dans l'esprit des assistants, elle continue à ne pas pouvoir le transmettre lorsque tous le pensent.

Que conclure de cela ? Simplement *que l'hypothèse de la transmission de pensée est contredite par les faits chaque fois que les faits se prêtent à la mettre à l'épreuve.* De là, le corollaire inévitable qu'en général la faculté de récepter la pensée consciente des assistants ne doit pas exister chez Mrs. Piper ; et cela étant, le fait de vouloir s'obstiner à se valoir de cette hypothèse dans la recherche des causes, malgré l'évidence contraire des preuves, serait une prétention peu conforme aux règles de l'induction scientifique, surtout si, au lieu d'en profiter pour l'explication de quelque incident singulier et fortuit, on voulait l'étendre pour la généraliser à toute la phénoménologie. Lorsqu'on invoque pour la défense de ses propres théories les méthodes de recherche scientifique et les procédés d'analyse comparée, on est tenu d'en accepter les résultats.

Afin d'éclaircir le thème, je rapporterai plusieurs exemples dans lesquels les faits sont présentés dans des gradations différentes, et je préviens que des épisodes analogues se comptent par centaines dans les séances avec Mrs. Piper.

Et je commencerai par les cas les plus fréquents : ceux des noms propres qu'on ne parvient pas à se rappeler, bien qu'ils soient pensés par les expérimentateurs. Un exemple servira pour tous dans leur forme la plus simple.

Dans une séance avec Mr. Dorr, où la personnalité communicante était le Dr Hodgson, celui-ci avait fourni des détails précis sur la vie qu'il avait menée dans le village d'Oldfarm, résidence estivale de Mr. Dorr ; lorsque ce dernier demanda au communicant s'il se rappelait le nom de l'homme qui habitait la ferme où il avait l'habitude de dormir, le communicant, sans même essayer de se le rappeler, observa :

Les noms sont la chose la plus difficile à retenir. C'est étrange mais vrai. Les affaires de ma vie entière se présentent clairement à ma mémoire, mais les noms s'évanouissent comme un songe. Je me rappelle mes promenades à travers le bois, je me rappelle où je m'asseyais en fumant la pipe, et mes retours toujours tardifs, pour le déjeuner. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XXIII, p. 41.)

Mr. Dorr pensait expressément au nom demandé ; de sorte que, selon l'hypothèse de la transmission de pensée, le médium entrancé aurait dû le recevoir et le rendre, ce qui ne se vérifia point, comme cela ne se vérifie pour ainsi dire jamais dans des circonstances semblables. On ne pourrait objecter non plus qu'en admettant la transmission de pensée, on n'entend pas qu'elle doive se réaliser dans tous les cas, car les épisodes de même nature sont si fréquents avec Mrs. Piper, qu'il en dérive une preuve irrésistible contre l'hypothèse télépathique.

Cet autre exemple est analogue au premier, avec la différence que le nom oublié se rapporte à une fleur.

A une séance à laquelle étaient présents les époux Junot, la personnalité médiumnique de leur fils nommé Bennie, mort à quinze ans, s'exprima ainsi :

— Papa, te rappelles-tu le nouveau compartiment que tu avais fait construire pour mon cheval ?

— Oui, Bennie, ce que tu dis est vrai.

— Je voudrais pouvoir dire comment je l'appelais. Je me rappelle distinctement tous les détails avant de commencer à parler, mais je me perds en communiquant... Je pense maintenant à ces longues fleurs qui croissaient dans les alentours, et à ce dimanche où, avant de rentrer, nous en cueillîmes un bouquet pour Hélène ; et elle les prit, les entoura avec... (pause) les lia avec un ruban... Comment s'appelaient-elles, maman ?...elles se terminaient par de longues petites feuilles brunes...

— C'étaient des *cat o' nine tails* (littéralement : chats à neuf queues, fleurs à longue tige et à petites feuilles brunes).

(Excitation dans la main du médium). — Oui, oui, précisément ; c'est ce que je voulais dire, mais je ne pouvais pas penser ce nom. T'en souviens-tu, maman ?

— Oui, je m'en souviens, Bennie ; c'est toi qui les donnas à Hélène. (Toute la famille se rappelle distinctement l'incident).— (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XXIV, p. 405.)

Dans ce dernier cas aussi, le nom de la fleur que Bennie s'efforçait en vain de se rappeler était présent à la pensée des parents, mais le communicant ne parvenait pas pour cela à le recevoir et à le renvoyer. Donc, encore, l'hypothèse télépathique ne s'accorde pas avec le fait. Combien plus naturelle serait la conformation aux explications fournies par Bennie lui-même, c'est-à-dire que sa mentalité subissait au moment de communiquer une sorte d'amnésie partielle. Dans une autre circonstance, il s'était exprimé en ces termes :

Comme je serais heureux de pouvoir m'adapter à ces conditions jusqu'au point de ne plus rien oublier ! Je n'éprouve aucune confusion jusqu'au moment où je me dispose à communiquer ; alors tout s'évanouit avant que j'aie le moyen de le transmettre. (*Ibid*, p. 377.)

Dans le suivant épisode aussi, où la tante défunte du professeur Newbold, ne se rappelant pas le nom technique d'une opération chirurgicale subie par elle (nom clairement présent à la mémoire du professeur

Newbold), y supplée admirablement en recourant à la mimique, dans cette circonstance aussi, dis-je, l'hypothèse télépathique est insuffisante, tandis que la spontanéité avec laquelle se déroula l'épisode suggérerait au contraire celle de la présence réelle de la défunte.

Je résume les précédents du fait Après plusieurs vaines tentatives de la part de la personnalité médiumnique pour exprimer par écrit sa pensée, la main du médium dépose enfin son crayon et se porte vers le professeur Newbold, qui rapporte, à ce propos, ce qui suit :

Je change plusieurs fois de position sans réussir à satisfaire la personnalité médiumnique ; enfin, je me lève, et alors la main se prend à palper le long du bord extrême de mon gilet ; elle fait une pause pour écrire : « Excuse l'inconvenance des actes », puis reprend et appuie fermement au niveau du dernier bouton du gilet, et écrit aussitôt : « Guillaume, demande à maman si elle se souvient de ceci... » — Ma tante était morte des conséquences d'une opération à l'ovaire. A peine eus-je lu ces mots que je m'adressai à M. Hodgson observant : « Elle me rappelle la cause de sa mort, qui fut causée par la laparotomie ». — Immédiatement la main écrivit : « Oui, oui, oui ».

Le professeur Newbold commente :

Pourquoi faire allusion d'une façon indirecte à la cause de sa mort ? Il n'y avait certainement pas une couche de ma personnalité à laquelle il fut difficile de toucher à un argument aussi banal qu'une opération de laparotomie ou qui n'aurait pas pu trouver le langage approprié à habiller sa pensée. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XIV, p. 9-34.)

Dans cet autre épisode, la difficulté de l'interprétation télépathique consiste en ceci, que la personnalité médiumnique s'affirmant la femme du professeur Hyslop se manifeste à lui pour la première fois en écrivant le nom dont elle était désignée par ses parents et ses familiers, mais jamais employé par le professeur Hyslop ; en sorte que, si la transmission de pensée avait été la cause de la manifestation, le nom avec lequel le professeur Hyslop appelait sa femme aurait dû être dicté, et non l'autre.

L'incident est très simple, et, ainsi détaché du texte, il pourra sembler insignifiant, mais il est loin de l'être.

Le Dr Hodgson et le professeur Hyslop assistaient à la séance. A un moment donné, la personnalité communicante interrompt ses paroles pour observer : « Voici Mamie ». — Le Dr Hodgson, non complètement sûr du nom écrit, demande : « As-tu écrit « Mamie » ? — Le professeur Hyslop, corrigeant : « Peut-être « Nannie » ? — (Signes négatifs). — Le Dr Hodgson demande : « Alors, c'est « Mamie » qui est écrit ? — (Signes affirmatifs). — « Qui est « Mamie » ? demande Hodgson à Hyslop. Celui-ci est saisi d'un instant d'émotion, tandis que la personnalité communicante écrit : « Que Dieu te bénisse, ô mon James ». — (Suivent d'autres incidents de reconnaissance et d'identification qu'il n'est pas le cas de rapporter ici).

Le professeur Hyslop commente ainsi :

Dès que je vis écrit le nom de « Mamie », je compris tout de suite qui ce pouvait être, mais comme l'écriture peu ferme pouvait prêter à ce qu'on interprétât ce mot « Nannie », je me retins de faire savoir que je pouvais possiblement le reconnaître, et je proposai le nom de « Nannie » comme correction à l'interprétation d'Hodgson... Mais la négation de « Rector » vint promptement rétablir la juste interprétation... La circonstance intéressante de l'incident consiste en ceci que je n'ai jamais appelé ma femme de ce nom, mais bien avec celui de Marie, comme je l'ai constamment désignée dans les présentes relations expérimentales. Le nom de « Mamie » lui était donné exclusivement par son père et ses familiers ; mais comme elle montrait une antipathie spéciale pour ce premier nom, je lui donnai l'autre. Elle n'aurait pu choisir une forme d'identification meilleure que celle de se servir du nom de « Mamie », qui valait plus que tout autre incident à la mettre dans sa propre ambiance familière, de même qu'elle se prête plus que tout autre à rendre invraisemblable l'explication de la transmission télépathique de ma pensée. (*Proceedings of the American S. P. R.*, vol. IV, p. 521-522.)

Voici d'autres cas où l'expérimentateur demande et pense un nom donné ou un épisode, et la personnalité communicante en rapporte un autre, qui se trouve néanmoins justifié. Je les rapporterai par brièveté dans le résumé qu'en fit le Dr Hodgson.

Très souvent — écrit-il — la réponse donnée par la personnalité communiquant à une demande précise suggère d'une façon irrésistible la présence d'une mentalité indépendante. Par exemple, quand Mrs. W. L. P. demanda à Louis R. de répéter le petit nom familier allemand avec lequel on avait l'habitude d'appeler par plaisanterie son mari, on dicta promptement, non pas le nom auquel pensait la consultante, mais cet autre également approprié : *Up-and-Dust.*

De même, quand Miss Vance demanda à G. P. le nom d'un camarade défunt de son propre frère Ken, affirmant être présent, G. P. répondit : « Harry Guild », nom d'un autre de ses camarades mort en 1888, tandis que celui auquel pensait Miss Vance était mort en 1887. Ce dernier se nommait Charles, et G. P. donna encore ce nom, dès qu'on lui eut dit que l'autre, bien que correct, n'était pas celui demandé.

Voici enfin le cas survenu au professeur Nichols. — Un grand nombre d'années auparavant, à l'occasion des fêtes de Noël, sa mère et lui avaient échangé une bague sur laquelle chacun avait fait graver le premier mot du proverbe favori. Le professeur Nichols avait perdu le sien depuis plusieurs années avant la séance avec Mme Piper, et un an avant cette séance, sa mère était morte en manifestant le désir que l'on rendît à son fils la bague lui ayant été donnée par ce dernier. Ce soir-là, il la portait au doigt, et demanda ce qui était écrit *sur la bague de sa mère,*

entendant se rapporter par là uniquement à la bague ne question. Au contraire, la main de Mme Piper dirigée en ce moment par une personnalité s'affirmant la mère du professeur Nichols — écrivit à l'instant, non point le mot gravé sur la bague que portait ce dernier, mais bien celui de l autre bague donnée par sa mère et qu'il avait perdue longtemps auparavant, au cours d'un voyage... (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XIII, p. 374.)

Tels sont les faits sur lesquels le Dr Hodgson réclame justement l'attention ; et l'on ne peut que reconnaître avec lui qu'ils suggèrent irrésistiblement la présence d'une mentalité indépendante qui, loin de tirer les données de la mentalité des expérimentateurs, répond aux demandes qu'on lui adresse en ayant recours à des ressources mnémoniques personnelles, à l'instar de toute personne vivante.

Dans l'exemple qui suit, la circonstance inconciliable avec l'hypothèse télépathique consiste en ceci, que la personnalité communicante comprend mal la demande de l'expérimentateur, et répond en citant des faits qui, bien que corrects et appropriés, ne correspondent pas à la demande, pour rectifier ensuite dès qu'elle s'aperçoit de l'erreur.

Dans une séance à laquelle assistait le professeur Hyslop, une entité s'était présentée qui s'affirmait son oncle Carruthers, auquel le professeur Hyslop demanda : — Saurais-tu me dire quelque chose au sujet d'une promenade en voiture faite par nous après la mort de mon père ? — ...Te souviens-tu, James, de l'inscription que nous avons posée... — Posée... où ? — Sur la tombe. — Oui, mon oncle, mais sur quelle tombe ? — De ton père. — Oui, je m'en souviens très bien. — Voulais-tu parler de cette promenade-là ? — Non. — Alors, tu veux faire allusion à la visite faite par nous à Nannie ? — Non plus, non plus. Dis-moi ce qui nous arriva dans une promenade que nous avons faite. — Voici, je croyais que tu voulais parler du jour où nous posâmes l'inscription sur la tombe... *mais on voit que nous pensons à deux choses différentes*... Laisse-moi réfléchir. Tu veux peut-être parler d'une après-midi de dimanche ? — Oui, mon oncle ; maintenant tu y es. — Je m'en souviens très bien... Et te rappelles-tu l'incident de la... la parole semble être « rupture » (cette dernière observation est insérée dan le dialogue par l' « esprit-guide » *Rector*, qui, on le sait, se prêterait à servir d'intermédiaire pour faciliter les communications). — *Rupture* est juste, continue. — Attends un instant, James. J'ai dit qu'il y eut une rupture, et je liai avec la... je pris le couteau et pratiquai un trou... puis nous raccomodâmes les rênes avec une ficelle... (Ici Rector intervient de nouveau en observant : « Il est saisi d'une telle émotion que je ne peux pas saisir tous ses mots. » — Puis l'entité communicante reprend avec des phrases interrompues le récit détaillé et correct des différentes particularités de l'incident survenu.

Le Professeur Hyslop commente :

L'incident de notre promenade en voiture au cimetière pour visiter l'inscription que j'avais posée sur la tombe de mon père est vrai, et s'était produit un an après la mort de ce dernier. Je l'avais cependant totalement oublié et je ne m'en souvins que lorsque mon oncle y fit allusion. On comprend donc que je ne pensais pas à cet incident lorsque je lui adressai ma demande... Une circonstance intéressante dans le dialogue cité est que l'entité s'aperçoit soudain *que nous pensions à deux choses différentes* et le fait remarquer... (*American Proceedings*, vol. IV, pp. 536-538.)

C'est certainement une observation théoriquement importante dans sa spontanéité suggestive, et fait penser à une parcelle de conversation entre deux personnes vivantes qui ne se seraient pas comprises. Ce sont de petits incidents, mais qui militent hautement en faveur de l'existence réelle de deux mentalités indépendantes, tandis qu'ils ne pourraient se concilier en aucune façon avec l'hypothèse de la transmission de pensée.

Voici un autre épisode analogue, où la personnalité médiumnique s'affirmant le Dr Hodgson se méprend sur la signification d'une demande adressée par Mme James.

Mrs. James n'avait jamais été à la maison du Dr Hodgson lorsqu'il était en vie, et elle s'y était rendue une fois après sa mort. La pensée dirigée vers cette visite, elle demanda : « Sais-tu me dire quand j'ai été chez toi ? — Toi, chez moi ? Peut-être pour prendre le thé ? — Non. — Peut-être pour compulser des documents ? — Non. — Peut-être y as-tu été après ma mort ? — Si, j'allai prendre plusieurs objets qui t'appartenaient... — Très bien ; ceci est une bonne preuve ; Lodge et Piddington font grand cas des incidents où je ne peux pas me rappeler des choses non advenues ». (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XXIII, p. 103.)

Cette dernière appréciation est une caractéristique de l'éminent psychiste lorsqu'il était en vie ; car, théoriquement parlant, les cas où l'entité communicante ne se laisse pas suggestionner par les demandes qu'on lui adresse, dans le sens que, ne se souvenant pas, elle déclare ne pas se souvenir, sont en réalité très importants ; et lorsqu'il s'agit, comme dans le cas ci-dessus, d'une fausse trace tendant à insinuer l'idée de l'existence d'incidents précis et personnels oubliés par le communicant, mais en réalité n'ayant jamais existé, la chose atteint une importance plus grande, puisqu'en ce cas la suggestion assume assez d'efficacité pour être reçue même par des personnes vivantes et normales. En sorte que, dans notre cas, le fait de *ne pas se rappeler des*

choses non advenues dénoterait une individualité fortement indépendante, ainsi que pleinement consciente de son propre passé ; en d'autres termes, mieux que tout incident, il tendrait à prouver l'identité personnelle du communicant.

A noter en outre la spontanéité extrêmement naturelle du dialogue. Déjà, par la première exclamation : « Toi chez moi ? », Hodgson démontre clairement ne pas se rappeler qu'elle s'y soit jamais rendue ; après quoi, ne se fiant pas trop à sa mémoire d' « esprit communicant », il poursuit à interroger avec doute, à la façon de tout simple mortel. A notre point de vue, il est clair que, s'il s'était agi d'une transmission de pensée, la personnalité de Hodgson aurait dû comprendre immédiatement l'intention de Mme James, au lieu d'y arriver par voie d'élimination.

Voici deux autres incidents analogues et intéressants que, pour abréger, je rapporterai d'après l'excellent résumé qu'en fit M. Sage dans le livre qu'il dédia aux expériences avec Mme Piper.

Alors qu'il vivait dans l'Ohio, M. Robert Hyslop (père du professeur Hyslop) avait pour voisin un certain Samuel Cooper. Les chiens de ce dernier tuèrent un jour un certain nombre de moutons appartenant à Robert Hyslop. Il s'ensuivit une brouille qui dura plusieurs années. A une séance où le Dr Hodgson remplaçait le professeur Hyslop, le consultant posa une question que le professeur Hyslop lui avait envoyée par écrit. Celui-ci, par cette question, espérait ramener l'attention de son père sur les incidents de sa vie pendant qu'il était dans l'Ohio. La question était : « Vous souvenez-vous de Samuel Cooper et pouvez-vous nous dire quelque chose à son sujet ? » — Le communiquant répondit : « James veut parler du vieil ami que j'avais dans l'Ouest. Je me souviens très bien des visites que nous nous faisions et des longues conversations que nous avions sur des sujets philosophiques. » — A une autre séance, où le Dr Hodgson était encore seul, il revient sur la même idée : « J'avais un ami du nom de Cooper dont l'esprit avait une tournure très philosophique, j'avais pour lui un grand respect. Nous eûmes souvent des discussions amicales, nous échangeâmes des lettres, et j'ai gardé plusieurs des siennes, on doit pouvoir les retrouver. » — Un autre jour, le professeur Hyslop étant présent, le communiquant dit encore : « J'essaie de me souvenir de l'école de Cooper. » — Le lendemain, il y revient : « Tu m'as demandé, James, ce que je savais de Cooper. As-tu pensé qu'il n'était plus mon ami ? J'avais gardé plusieurs de ses lettres ; je croyais que tu les avais. » — Dans tout cela, le professeur Hyslop ne retrouvait pas trace de Samuel Cooper. Il ne savait qu'en penser. Il posa alors une question directe pour amener son père au sujet qu'il avait dans l'esprit : « Je voulais te demander si tu te souvenais des chiens qui tuèrent nos moutons. » — Oh ! parfaitement ! Mais je l'avais oublié. Ce fut là la cause de notre brouille. Mais je n'ai pas pensé à lui tout d'abord parce qu'il n'était ni mon ami ni mon parent. Si j'avais compris que c'était de lui que tu voulais me parler, j'aurais fait effort pour me souvenir. Il est ici, mais je le vois peu. »

Cet épisode est intéressant. Tout ce que Robert Hyslop a dit à propos de Cooper en premier lieu ne se rapporte en rien à Samuel Cooper, mais cela se rapporte entièrement à un vieil ami de Robert Hyslop, le Dr Joseph Cooper. Robert Hyslop avait eu avec lui en effet de nombreuses discussions philosophiques, et ils avaient correspondu. Le professeur Hyslop avait peut-être entendu prononcer le nom de cet homme ; mais il ignorait entièrement qu'il fût un ami intime de son père. C'est sa belle-mère qui lui apprit ces détails, au cours de l'enquête qu'il fit auprès de ses parents pour éclaircir les incidents des séances obscurs pour lui. On voit que les désincarnés sont capables comme nous de se méprendre.

Mais voici certainement l'incident le plus dramatique. Le professeur Hyslop, se souvenant que son père appelait catarrhe sa dernière maladie, alors que lui, James Hyslop, la prenait pour un cancer du larynx, il posa au communiquant une question calculée pour amener ce nom de catarrhe. Il se servit dans cette question d'un terme à double sens qui n'a pas en français d'équivalent ayant les deux sens à la fois, ce qui fait que je ne puis pas traduire la question d'une façon intelligible. Ce terme est « trouble ». Il signifie à la fois *affliction physique* et *malentendu*. Ce mot donna lieu, de la part du communiquant, à une curieuse méprise, méprise que l'hypothèse de la télépathie expliquera difficilement. Le communiquant, affligé, répond : « Je ne me souviens pas, James, qu'il y ait eu le moindre *malentendu* entre nous ; il me semblait que nous avions toujours eu l'un pour l'autre la plus vive sympathie. Je ne me souviens pas d'un *malentendu*. Dis-moi donc à quel sujet cela était. Mais tu dois te tromper, c'était avec un autre. — Tu t'es mépris, père, j'ai voulu te parler de la maladie. — Ah ! très bien ! je comprends. Oui, je souffrais de l'estomac. — Ne souffrais-tu pas d'autre chose ? — Oui, de l'extomac, du foie et de la tête. J'avais de la difficulté à respirer. Mon cœur, James, mon cœur me faisait souffrir. Ne te souviens-tu pas avec quelle difficulté je respirais. Et encore, je crois que c'était mon cœur qui me faisait souffrir le plus, mon cœur et mes poumons. Il me semblait que quelque chose m'étreignait la poitrine et m'étouffait. Mais à la fin je m'endormis. » Un peu plus loin, il ajoute : « Sais-tu que la dernière chose dont je me souvienne, c'est de t'avoir entendu me parler. Tu fus le dernier qui me parla. Je me souviens très bien d'avoir vu ton visage, mais j'étais trop faible pour te répondre. »

Ce dialogue déconcerta tout d'abord le professeur Hyslop. Il avait cherché à faire dire à son père le nom de la maladie dont celui-ci croyait souffrir : catarrhe. Ce ne fut qu'un peu plus tard, en relisant le procès-verbal de la séance, qu'il s'aperçut tout à coup que son père avait décrit, en termes bien à lui, les dernières heures de sa vie. Une fois de plus il s'était mépris. Le médecin avait constaté une douleur à *l'estomac* à 7 heures du matin ; à 9 heures et demie, les battements du *cœur* devinrent moins sensibles ; peu après, la *difficulté de respirer* devint effrayante, et le moribond expira enfin. En lui fermant les yeux, son fils James Hyslop dit : « Tout est fini », et *il fut le dernier à parler*. — Ce dernier incident semble indiquer

que la conscience dure chez les moribonds beaucoup plus longtemps qu'on ne le croit. (M. Sage : *Madame Piper*, etc. pp. 201-205.)

Il est à remarquer que dans le dernier cas cité, en outre des épisodes où le communicant se méprend sur les demandes qu'on lui adresse et répond en conséquence, épisode inexplicable par l'hypothèse télépathique, on en trouve un autre analogue à celui précédemment cité, où le communicant ne se laisse pas suggestionner par les demandes qu'on lui adresse, c'est-à-dire que, sur la base des questions qu'on lui pose, il est amené à supposer qu'il ne peut pas se rappeler des événements importants de sa vie, et malgré cela il se montre si sûr qu'il se refuse à l'admettre. En effet, le communicant Robert Hyslop, s'étant mépris sur la signification d'un mot, et croyant que son fils faisait allusion à des malentendus survenus entre eux, dit avec une exp ession de douleur : « Je ne me souviens pas, James, qu'il y ait eu le moindre malentendu entre nous ; il me semblait que nous avons eu l'un pour l'autre la plus vive sympathie. Je ne me souviens pas d'un malentendu. Dis-moi donc à quel sujet cela était. Mais tu dois te tromper, c'était avec un autre ». La spontanéité éloquente de ce langage n'échappera à personne, ainsi que l'importance théorique de semblables épisodes, qui ne sont compréhensibles qu'à l'aide de l'hypothèse spirite.

Dans cet autre exemple, l'inapplicabilité de l'hypothèse télépathique émerge du fait que la personnalité communicante touche aux dernières particularités dont elle se souvienne au lit de mort (qui coïncident avec certains de ses mouvements indiquant la conscience d'elle-même), sans envahir le champ des souvenirs complémentaires présents à la pensée de l'interrogateur, souvenirs effectivement trop peu conciliables avec les conditions comateuses où se trouvait la personne mourante.

Dans une séance très intéressante où l'entité communicante était la femme du professeur Hyslop, elle dit, s'adressant à son mari :

— Te souviens-tu de la nuit qui précéda ma mort ? Tu étais assis avec moi, ou près de moi ; mais je me rappelle bien peu, outre à cela.

— Je m'en souviens parfaitement, Marie.

— Et tu as pris ma main ; t'en souviens-tu ?

— Oui, distinctement.

— Et moi, je me souviens de bien peu, au contraire... (Cette dernière phrase n'étant pas de prime abord facilement lisible, « Rector » explique : « Elle veut dire qu'elle se rappelle bien peu de l'incident, et que *lui* doit en savoir davantage).

Le professeur Hyslop commente ainsi :

Ma femme empirait le matin du vendredi. Elle passa alors à l'état d'inconscience (d'autant qu'il est donné de le présumer) dans la nuit de mercredi à 11 heures, et demeura apparemment en cet état jusqu'à la mort. Le soir du jeudi, si ma mémoire est exacte (je pris note du fait immédiatement après la mort) me trouvant à son chevet, je lui pris la main, et je fus surpris de constater que, si je faisais un certain signe, elle montrait en avoir conscience d'une façon évidente. L'attitude de cette main ne présentait rien des caractères spéciaux aux mouvements réflexes, et je pris note du fait, parce que je ne m'attendais pas à des réactions d'aucune sorte, et d'autant moins à des réactions de cette nature. La paralysie était généralisée à un tel point, que la malade ne parvenait à bouger qu'un seul doigt de la main, mais ce mouvement était plus qu'on ne peut dire expressif et révélateur de la connaissance. Afin de ne pas amoindrir la valeur d'allusions ultérieures à l'incident possibles, je m'abstiens de raconter comment je me comportai en cette circonstance. Il suffira de savoir pour le moment que le contenu du message est exact, et qu'il résulte en outre probable et naturel qu'elle se souvienne de bien peu de chose en dehors des détails communiqués... Son corps gisait complètement inerte, et ce mouvement fut l'unique indice de connaissance survenu après 11 heures de la nuit précédente. De sorte que l'observation que je devais me rappeler bien davantage est juste, et c'est en effet ce qui arriva.

Dans ces conditions, comment la télépathie aurait-elle pu arriver à circonscrire les limites de l'état comateux où se trouvait la supposée communiquante, jusqu'à savoir distinguer les détails conciliables avec ses conditions à elle, de ceux appropriés à moi seul ? Pourquoi ne pas me fournir les autres détails complémentaires ? Pourquoi s'arrêter si à propos ? (*American Proceedings of the S. P. R.*, vol. IV, p. 545.)

Si l'on considère que les détails complémentaires dont il s'agit étaient présents à la pensée de l'interrogateur, on ne peut comprendre vraiment le mystère d'un choix aussi savant de la part des facultés télépathiques.

Je m'aperçois ici que la liste des exemples s'est démesurément allongée, bien que l'énumération des modalités avec lesquelles se manifestent les cas contraires à l'hypothèse télépathique soit encore loin d'être épuisée. Donc, pour ne pas dépasser les limites permises à mon article, je ne toucherai qu'à deux autres de ces modalités.

Dans les séances expérimentales avec Miss Macleod, une sœur de cette dernière, nommée Etta, se manifesta. Lorsqu'elle était en vie et affligée du mal qui la conduisit au tombeau, elle croyait souffrir *d'une maladie d'estomac*, tandis que ses familiers savaient qu'il s'agissait d'une maladie de cœur. Or, dans le message médiumnique, elle fit, entre autres choses, allusion à la cause de sa mort, et la dit causée par *une maladie d'estomac*. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XIII, p. 351.)

Comment concilier aussi cette sorte d'erreurs avec l'hypothèse télépathique ? La vérité était sue de

Miss Macleod, présente à la séance, des familiers lointains ; donc, ni la transmission de pensée des assistants, ni la lecture de pensée subconsciente de personnes lointaines, ne servent à expliquer l'incident.

Et commment concilier l'hypothèse télépathique avec cet autre incident ? Dans l'admirable cas d'identification des enfants jumeaux des époux Thaw, l'« esprit-guide » Phinuit, qui assurait les voir devant lui dans la forme qui leur était propre sur la terre, commit d'abord l'erreur curieuse de prendre la fillette « Ruthy » pour un petit garçon. Or, durant sa vie, tout le monde la prenait pour un garçon. (*Proceedings*, vol. XIII, p. 384.

Au sujet de cette dernière coïncidence véridique, l'erreur où tomba « Phinuit » n'aurait pas besoin d'être commentée si l'on voulait prendre à la lettre sa propre affirmation, c'est-à-dire qu'il voyait l'enfant devant lui dans la forme qu'elle avait eue durant sa vie ; mais on n'expliquerait rien au contraire par l'hypothèse télépathique, si l'on considère que les parents, présents, connaissaient bien le sexe de leur petite fille, et auraient dû par conséquent mettre télépathiquement en garde l'« esprit-guide » Phinuit.

J'arrêterai ici les citations, les exemples rapportés suffisant à prouver que la première des modalités d'extrinsécation énumérées plus haut, celle qui embrasse la possibilité de la transmission de pensée consciente des assistants, *est contredite par les faits chaque fois que les faits se prêtent à la mettre à l'épreuve*; et tout le monde conviendra en faveur de l'efficacité démonstrative des faits qui vont se multipliant et en prenant une forme cumulative. Ce qui me suffit pour le moment.

(*La suite au prochain numéro*).

Vue d'une scène de mort à distance

M. CAMILLE FLAMMARION nous communique la lettre suivante relative à un cas remarquable de vue à distance par l'esprit :

Depuis deux ans j'avais l'intention de vous relater le fait suivant, semblable en bien des points à ceux que vous relatez dans votre livre sur le monde psychique, dont la lecture jadis m'a fort intéressé.

Je vous serais obligé de ne pas publier mon nom.

En janvier 1909, j'étais notaire à Saint-Martin-des-Noyers (Vendée), et je venais de traiter de l'étude des Moutiers-les-Mauxfait, où habitaient mes parents et dont je suis devenu titulaire depuis.

Le 9 janvier (1909), j'étais venu aux Moutiers passer quelques heures avec mes parents que je laissais en bonne santé.

Quelques jours après, ma mère me donnait de ses nouvelles et de celles de mon père. Ils allaient bien.

Dans la nuit du 30 au 31 janvier, je rêve que j'arrive chez mes parents. Dans le salon, je vois une foule, penchée sur un lit improvisé, j'écarte les personnes qui entouraient le lit et je vois mon père mort et étendu sur un matelas posé sur des tréteaux.

Je sanglote, ce qui réveille ma femme couchée à mes côtés.

Elle me réveille à son tour en me demandant ce que j'avais.

Je lui répondis : « Ce n'est rien ; je viens de faire un rêve insensé ; je rêvais que papa était mort ».

Nous nous sommes rendormis sans inquiétude après avoir constaté qu'il était 5 h. 1/2 du matin.

Le lendemain, j'apprenais que mon père s'était trouvé indisposé la veille au soir à 11 heures, et était mort à 5 h. 1/2, précisément au moment où j'avais eu ce sinistre cauchemar : on l'avait étendu sur un lit semblable à celui que j'avais vu en rêve, et dans le salon, comme l'apparition me l'avait montré.

Veuillez agréer, etc...

(*Suit la signature.*)

LES NOUVEAUX LIVRES

HEREWARD CARRINGTON and JOHN R. MEADER : **Death : its Causes and Phenomena,** with special reference to Immortality. (Rider and Sons, éd. Londres, 164, Aldersgate Street. — Prix : 8/6 net.)

Ce livre de deux écrivains américains mérite d'être lu avec attention C'est le produit d'une étude sérieuse : la bibliographie qui se trouve à la fin de l'ouvrage montre combien les deux auteurs se sont mis au courant de la littérature déjà existante sur ce sujet ; mais ce livre est beaucoup plus qu'un simple résumé des autres ; c'est une étude indépendante et courageuse dans un champ non encore examiné.

Il n'y a pas un aspect du phénomène de la mort qui ne soit pas pris en considération : et chaque division de l'ouvrage est subdivisée en sections et traitée en détail. Sous l'aspect physiologique, le grave danger de l'inhumation prématurée est examiné d'abord ; et l'on y trouve enregistrés les progrès qui ont été faits dans quelques pays en vue d'une protection légale contre ce malheur. Il semble bien que les précautions prises dans plusieurs Etats soient insuffisantes, et on peut regretter qu'en France, où la nécessité de la protection légale a été le plus vite reconnue, l'intervalle entre la mort et l'enterrement soit si court.

Trois chapitres de ce livre sont consacrés à faire connaître les théories des deux auteurs sur la nature de la mort. Leurs opinions ne sont pas identiques, mais ne sont pas incompatibles non plus et peuvent être unifiées.

Mr Meader attribue le fait de la mort à des causes mentales. M. H. Carrington expose comme il suit sa théorie : « C'est l'incapacité de la force vitale à élever au nombre voulu de vibrations, le tissu nerveux sur lequel elle agit — ce qui fait que sa manifestation devient impossible » (p. 197.)

Il pense que, de même que la lumière cesserait de se manifester à nous *comme lumière* aussitôt que le nombre de vibrations dépasse un certain chiffre par seconde, ou tombe au-dessous de ce chiffre, de même, la vie disparaît (pour nous) aussitôt que le nombre de ces vibrations ne peut plus être entretenu dans un corps matériel.

« Dans les deux cas, — dit-il — il y aurait une annihilation apparente, mais dans les deux cas, les vibrations continueraient à persister invisibles, insensibles, et inconnues pour nous » (p. 202).

L s intéressantes opinions des deux auteurs de cet ouvrage sont présentées, non point comme des solutions définitives, mais comme de simples tentatives pour résoudre un problème. « Nous ne pouvons qu'e pérer, — écrivent-ils — que notre volume puisse aider à résoudre ce problème, et servir de point de départ à l œuvre future des savants qualifiés » (p. 518).

Il est permis d'exprimer le même espoir pour notre compte, et d'ajouter que les chercheurs qui désirent affronter les difficultés que présente toute tentative pour comprendre le phénomène de la mort dans ses aspects si variés, ne peuvent pas négliger l'étude d'un ouvrage tel que celui-ci.

Les auteurs nous rappellent que, en dernier ressort, toutes les théories concernant la mort peuvent être interprétées et jugées, moyennant un appel aux faits. La philosophie et la religion ont joué un rôle important dans la formation de ces théories. Mais une vraie croyance ne peut être déterminée que par la preuve, — la preuve des *faits*.

Une bonne moitié de l'ouvrage est consacrée à l'examen de ceci, et de nombreux arguments sont tirés de la Recherche Psychique, qui ne peut qu'avoir un grand poids dans ce sujet si important.

Cette partie du livre sera pour un grand nombre de lecteurs la plus intéressante de l'ensemble des 500 pages qui constituent ce volume.

H. A. Dallas.

Pharasius : **Un Coin du Voile**, étude philosophique sur la recherche de la vérité. — (Leymarie, éd., 42, rue Saint-Jacques, Paris, 4 fr. 50).

L'auteur de cet ouvrage, bien qu'il se cache sous un pseudonyme, est facile à reconnaître par les personnes qui ont fréquenté les milieux spirites de Paris : il soulève d'ailleurs lui-même « un coin du voile » en se disant « le disciple de Bonne Maman » Mme (R. Nœggerath), à la mémoire de laquelle il consacre un souvenir ému. Il a toutefois repoussé la moitié des croyances spirites de son Initiatrice, en repoussant comme des fraudes les phénomènes dits *transcendants*, à savoir les matérialisations, etc. C'est surtout les séances fameuses de Miller qui ont produit sur Pharasius ce résultat inattendu. Nous ne pouvons naturellement pas discuter ici les questions de la réalité de cet ordre de phénomènes ; il nous faudrait des pages et des fascicules entiers ; nous remarquerons seulement que l'auteur juge que la « fraude inconsciente » des médiums n'existe point, pas plus pour les phénomènes physiques que pour les phénomènes intellectuels. Il trouve que cela rendrait suspectes toutes les communications. On ne peut nier la fraude inconsciente sans nier la subconscience, c'est-à-dire, en même temps, l'automatisme, le somnambulisme, etc. Enfin, ne parlons pas, ici, des phénomènes transcendants, dont l'existence est niée par d'aucuns ; mais dans l'écriture automatique, par exemple, qui n'est niée par personne, la fraude inconsciente consistant à donner comme venant des esprits des pensées qui sont purement des produits de la subconscience ne peut être mise en doute par aucune personne disposant de la raison humaine : elle a d'ailleurs été prouvée lumineusement par des expériences de Janet et d'autres qui ont obtenu ainsi des messages qui avaient été précédemment suggérés aux sujets hypnotisés. Toutes les communications par l'écriture automatique doivent donc être suspectes, *a priori*, même pour les spirites. Alors, comment connaître les bonnes communications des mauvaises? Pharasius nous rappelle qu'Allan Kardec nous a dit qu'il faut choisir. Choisir ? Mais avec quels critères ? Forcément, par des critères accueillis *a priori*. Un spirite kardéciste admettra les communications réincarnationistes ; un spirite anglo-saxon les repoussera. Et ainsi de suite. C'est ce qui renverse

tout le système religieux de Pharasius, après qu'il a renversé les autres systèmes religieux existants.

Les idées prônées par Pharasius, avec une belle érudition, étaient en faveur, jadis, chez les spirites, qui les ont depuis abandonnées. Il ne faut pas revenir à la période mystique et préscientifique d'il y a quarante ans, en l'empirant encore. Heureusement, Allan Kardec lui-même l'a dit : on progresse.

Nous paraissons juger un peu sévèrement l'œuvre de Pharasius, parce que nous l'envisageons ici au point de vue scientifique. Sans doute, au point de vue historique et philosophique, nous ne pouvons qu'approuver et admirer la plus grande partie de cet ouvrage intéressant, où l'auteur démontre que le principe de la *Médiumnité* se trouve à la base de toutes les croyances religieuses — ce qui porte à accueillir comme une hypothèse intéressante la thèse selon laquelle le *culte des morts*, en honneur chez tous les peuples du monde, doit finalement prévaloir.

Pol Arcas : **Les deux Testaments (Physiologie sociale).** Traduit du grec par Henry Faignet illustré par Frikos Aristeus.—(Athènes-Paris ; Editions du « Monde Héllénique »).

L'admirable poète grec qui écrit sous le pseudonyme de Pol Arcas, et qui est, en même temps, un investigateur des sciences psychiques, médium lui-même, vient d'écrire un ouvrage de la plus haute originalité, une des satires les plus implacables qui ait jamais strié la société contemporaine. Max Nordan a dit de ce livre : « Quelle œuvre étonnante ! Quelle originalité ! Elle est terrible d'esprit caustique, d'amertume, de feu brillant. »

F. Graus : **Trattato teorico-pratico di Magia Moderna, o il Dinamismo della Psiche.** — (A. Chinrazzi, éd., Naples, place Cavour, 60. — 3 lires).

Les Traités de magie qui ont paru en ces dernières années, surtout en France et en Allemagne, sont fort nombreux, et se ressemblent forcément. Si M. Graus attache trop facilement de l'importance à certains auteurs et certaines expériences, il a au moins l'avantage de savoir exposer nettement ses idées — ce qui fait que son livre ne contient pas uniquement différents bons enseignements, mais permet au lecteur d'acquérir une idée assez exacte des idées des occultistes et « mages » contemporains.

W.-T. Stead : **Lettres de Julia, ou Lumière de l'Au-delà,** Messages de la Vie au-delà de la tombe, reçus par l'écriture automatique et émanant d'un Esprit de l'Invisible. Traduit par C. Moutonnier. — (Librairie des Sciences Psychiques, Paris, rue Saint-Jacques, 42).

C'est la première traduction française des communications que la personnalité du médium qui a écrit ces « messages », Sir William Stead, et plus tard la fondation du « Bureau Julia » ont rendues célèbres. Je doute qu'un homme dont la mentalité ait été développée par un entraînement scientifique puisse jamais y arrêter son attention ; mais ce recueil est remarquable au point de vue mystique. On dirait assez souvent lire les « messages » que Sainte Thérèse recevait dans son extase. Voyez seulement les titres des différents paragraphes : « Un ange et sa mission », « Voici notre Sauveur ! », « Le ciel défini », « L'Amour de Jésus », etc.

On sait que Sir W.-T. Stead donne les raisons qui lui font croire que ces « communications » viennent réellement de Julia dédédée : ce sont surtout quelques cas de voyance et de prémonition que le médium a eus en rapport avec la personnalité de Julia.

AdelmaVay : **Geister-Kundgebungen,** aus den Jahren 1865 bis 1910. — (Zu erhalten bei Baronin Adelma Vay in Gonobitz (Steiermark) und Hofunuv, Buchhandlung Lechner Mueller, Wien, Graben. — Preis : Inland 4 Kronen ; Ausland 4 Mark).

C'est encore un recueil de « communications » médiumniques ; mais plusieurs ne manquent pas d'intérêt et d'originalité, à différents points de vue, et les spirites les liront sans doute avec un vif plaisir.

Mme Marie Mercier, médium : **La vraie Vie est toute au-delà.** — (Paris, G. Ficher éd., 6, rue de Savoie. — 3 fr. 50).

A. Porte du Trait des Ages : **Les Mystères de l'Occulte,** Roman. — (Paris, G. Ficker, éd.)

H. N. de Fremery : **Wat Gebeurt er met ons als wij Sterven ?** (Uitgegeven bij C. A. J. van Dishoeck te Bussum (Pays-Bas).

J.-M. Pargame : **Origine de la Vie** (avec 69 figures). (Schleicher frères, éd., Paris, 61, rue des Saints-Pères. — 1. fr. 50).

AU MILIEU DES REVUES

Trois faits supranormaux

(*Luce e Ombra*, Milan, août et septembre 1911)

Mme Ida D. V. envoie à notre collaborateur M. Ernest Bozzano, le récit de quelques faits supernormaux qui se sont déroulés dans son entourage. Nous reproduisons ici les trois derniers :

I

La nuit du 28 décembre 1908, mon fils, qui avait déjà visité la Sicile, rêva qu'il avait conduit un cousin de sa femme à Mess ne, et, douloureusement surpris de la retrouver en complète ruine, ne savait plus s'orienter parmi les masses et les masses de décombres pour conduire son cousin, auquel il avait fait une si belle description de la ville ! Il s'éveilla angoissé et raconta le songe à sa femme, puis il se rendormit. Le matin suivant, étant sorti et ayant comme d'habitude acheté le journal, il y apprit la terrible catastrophe !

Le récit fait par ma mère du songe que je fis la nuit du 28 décembre 1908 est exact.

Dario D.

II

J'arrive maintenant à un fait pour moi extrêmement probant, tendant à nous convaincre, que, tandis que nous voyons un agonisant entrer dans l'immobilité de la mort, son esprit est plus que jamais vivant et se transporte ailleurs.

Le second mari de ma mère (le notaire E. G.) qui fut pour moi un excellent beau-père, était croyant en D'eu, mais n'était ni superstitieux, ni fort strict dans l'observation des pratiques religieuses, quoique d'une conscience intègre, et philantrope. Ceci pour le définir en ermes brefs. Il arriva que lorsqu'on publia dans le *Secolo* XIX, par les soins du professeur Porro, les comptes rendus des séances médiumniques tenues avec Mme Palladino au Cercle Minerva, nous nous y intéressâmes en famille avec enthousiasme, considérant la chose comme le plus vital des arguments, et nous acquîmes ensuite les ouvrages publiés sur le même sujet aussi bien en Italie qu'à Paris (jusqu'à l'œuvre très récente en deux volumes de Gabriel Delanne, *Les Apparitions Matérialisées des vivants et des morts*.

A mesure que je racontais à ma mère beaucoup de ce que je lisais, elle le répétait à mon beau-père, qui, de la simple curiosité, passait à un sérieux intérêt.

Au mois de février 1906, après des mois de maladie, mon beau-père se mit au lit pour ne plus se relever. En même temps ma mère aussi tomba gravement malade, et pour que les deux pauvres vieillards, qui s'aimaient tendrement, ignorassent réciproquement le péril de la vie qui existait pour chacun d'eux, ma mère fut transportée dans une chambre de l'étage inférieur, étant ainsi séparée de son mari par un long escalier, la cuisine, et la salle à manger.

Mon beau-père empira rapidement jusqu'à atteindre l'imminence de la fin, et moi, une vieille et fidèle domestique, et tous les parents, nous redoublâmes d'attention pour cacher à ma mère l'état désespéré de son mari, en lui promettant (comme elle l'avait exigé) que s'il y avait eu danger imminent, nous l'aurions avertie pour qu'elle pût accourir à son lit rendre les derniers devoirs (ce qui lui aurait été fatal). Le jour qui fut le dernier pour mon beau-père, le docteur, s'étant arrêté plus qu'à l'ordinaire à son chevet, nous dit : « M. E. m'a beaucoup parlé, mais avec une telle hésitation et si faiblement, que je compris à peine qu'il me parlait de spiritisme. (C'est la seule fois qu'il ait causé avec un étranger de cet argument). La nuit, nous suivîmes, notre fidèle domestique et moi, brisées, la longue et pénible agonie qui l'éteignait lentement. Ma mère, dans sa chambre, s'était endormie profondément et n'avait pas besoin de nos soins. Tout était plongé dans le silence. La mort arriva doucement à trois heures du matin du 9 février 1906. Comme il faisait un froid intense, nous nous disposâmes immédiatement, aidés d'un prêtre et d'un parent, à habiller la chère dépouille. Comme la domestique et moi entrions doucement à la cuisine pour prendre de l'eau, nous fûmes surprises d'entendre la voix de ma mère, qui, très agitée, criait : « Comment va E...? » Je réussis à la tranquilliser en lui persuadant qu'il se maintenait sans variation. Le matin suivant, lorsque ma mère se réveilla, nous la préparâmes avec toutes les précautions à la triste nouvelle, et alors, parmi ses larmes, elle nous raconta qu'étant profondément endormie, elle fut réveillée par des coups très forts ressemblant à des coups produits par des doigts courbés, et frappés avec une telle violence, par trois fois, et si intentionnellement, sur la table de nuit, que, complètement éveillée, elle fut immédiatement saisie par la pensée de la mort de son mari. Et il était mort à ce moment précis ! Et elle nous appelait ! Le matin même, un de mes oncles maternels vint et me demanda immédiatement, comme je lui ouvrais la porte : « Est-ce que E. est mort? » — « Oui, comment le sais-tu? » demandais-je à mon tour. Il raconta depuis que la nuit précédente, tandis qu'il dormait, il fut éveillé par un bruit si fort sur sa table de nuit, qu'on eût dit que plusieurs objets se

trouvant sur le meuble étaient tous remués ; le bruit persistant, il tendit alors une main sur la table de nuit pour saisir celle qui lui semblait devoir agir, de sorte que sa femme s'éveilla aussi et lui demanda ce qui arrivait. Mon oncle alluma alors, et tout de suite la pensée de la mort de son beau-frère l'assaillit. Il regarda la pendule, qui marquait trois heures, l'heure précise à laquelle expirait mon beau-père.

Il est utile d'observer que cet oncle ne s'occupait pas de recherches philosophiques et d'autant moins spirites, qu'il aurait raillées.

En ce même temps, mon fils, âgé de vingt-six ans, séjournait à Rome ; et, très sensible de caractère et fortement attaché à ses grands-parents, nous lui avions fait ignorer la gravité de l'état des deux vieillards. Mais après la mort, pour le préparer, nous lui télégraphiâmes que E.... était très gravement malade. Il nous répondit incontinent qu'il savait qu'il était mort, car, la nuit, il avait rêvé de lui, et il lui était apparu vêtu de noir (comme effectivement la dépouille avait été vêtue) avec une expression de mourant, le visage baigné de larmes, et l'embrassant douloureusement. Mon fils s'éveilla, se trouvant lui-même tout baigné de larmes, et rempli d'un sentiment de tristesse si profond qu'il ne put plus se rendormir. Trois heures du matin étaient passées depuis peu.

La narration de ma femme est parfaitement exacte dans toutes ses parties ; j'affirme les avoir entendues raconter particulièrement par les personnes qui jouèrent un rôle dans les faits rapportés.

CHARLES D.

Le récit de ma mère est la pure expression de la vérité, et je le confirme pleinement pour ce qui se rapporte au rêve que j'ai fait à Rome dans la nuit du 9 février 1906.

DARIO D.

III

En revenant à l'oncle dont il a été question, bien que rien ne le fît prévoir au temps de ce malheur, il était destiné à mourir aussi à une distance de dix mois seulement, à l'âge de cinquante-sept ans. Mort d'une maladie lente, je me rappelle que la dernière fois que je le vis levé, il me dit : « C'est étrange, ce qui m'arrive ; je vois souvent un autre moi-même devant moi, qui répète exactement ce que je fais, comme si nous étions deux individus parfaitement égaux et animés par les mêmes sentiments de volonté ». Pour mon malheur, j'ai dû assister à de nombreuses morts parmi mes parents et amis, et toujours je vis s'éteindre graduellement la vie. Dans le cas de mon oncle, la mort fut extraordinaire, impressionnante. Rien ne faisait craindre l'imminence de sa fin ; tout à coup, sans agonie, il regarda autour de lui, écarquilla les yeux avec une expression d'immense surprise, et : « Où suis-je ? — disait-il. — Où me trouvé-je ? Mais je suis dans un autre monde ! » Et comme si ses yeux avaient vu réellement un monde nouveau, avec l'expression d'une stupéfaction incroyable, il mourut d'une façon foudroyante.

IDA D. V.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Nouvelles Sociétés et nouvelles Revues psychiques

Une nouvelle Société psychique s'est fondée dernièrement à Paris sous le titre d' « Institut de Recherches Psychiques de France, pour l'Étude expérimentale des phénomènes spirites ». Son siège est au nº 5 de la rue Nicolas Flamel, à Paris. Le Président est M. Ch. Lancelin, l'écrivain spirite et théosophe bien connu ; le Secrétaire général est M. Léon Lefranc, qui a été le collaborateur de M. Hector Durville dans plusieurs de ses expériences sur les « fantômes des vivants », et qui vient de fonder une Maison d'éditions, consacrée surtout aux ouvrages magnétiques et psychiques, et une intéressante revue : *Le Monde Psychique*, dont nous avons déjà parlé.

M. Lefranc vient de publier le compte rendu de quelques nouvelles expériences qu'il a faites avec son sujet, Mme Lambert. Il a observé, entre autres choses, un petit fait curieux, qui méritera de retenir notre attention, s'il sera confirmé par d'autres expérimentateurs. C'est qu'une fleur — en l'espèce un anthémis — portée par le sujet durant une séance, se fanait, alors que les fleurs témoins portées par les expérimentateurs restaient indemnes.

Maintenant, cette Société nous prie d'annoncer qu'elle a décidé la formation d'une Section d'étude de la photographie transcendantale. Chaque séance se composera comme il suit : 1º Théorie et pratique d'effluviographie et de photographie transcendantale suivant les procédés du Dr Baraduc et du Commandant Darget. — 2º Essai de photographie

du Fantôme du vivant. — 3° Essai de photographie du Fantôme du décédé.

*
* *

La *Revue du Psychisme Expérimental*, qui paraissait depuis un an à Paris, fusionnera, à partir du numéro d'octobre, avec le *Journal du Magnétisme*. Le nouvel organe portera désormais le titre : *Journal du Magnétisme et du Psychisme expérimental*, et paraîtra sous la direction de MM. Hector Durville, Dr Gaston Durville et Henri Durville.

*
* *

L'ancienne *Revista Magnetologica*, organe de la « Sociedad Cientifica de Estudios Psiquicos », de Buenos-Ayres, vient de prendre le titre de *Revista de Meta-Psiquica Experimental*. Le Secrétariat de la Rédaction nous adresse, à cette occasion, une lettre intéressante, dans laquelle il nous annonce que la Revue se propose de prendre pour modèle les « Annales des Sciences Psychiques » et d'étudier aussi scientifiquement que possible les phénomènes supernormaux. Nous ne doutons pas qu'elle pourra rendre de réels services aux recherches métapsychiques dans l'Amérique latine, où ces études ne se sont guère connues jusqu'ici que sous un aspect presque exclusivement religieux.

ECHOS ET NOUVELLES

Un homme qui voit par le téléphone

Sir William Stead vient de publier un ouvrage de M. VINCENT N. TURVEY, intitulé : *The Beginnings of Seership ; or, Supernormal Mental Activity* (Les Commencements de la Voyance ou L'Activité Mentale Supernormale). Dans une préface, M. W.-T. Stead présente l'Auteur qu'il dit être un gentleman de Bournemouth, de situation indépendante, très instruit, mais ne jouissant pas d'une bonne santé, qui possède évidemment des facultés supernormales, mais qui ne se considère pas comme médium. Il n'est jamais tombé en trance, il n'a jamais été « contrôlé par les esprits », bien qu'il paraisse que son être astral ait contrôlé d'autres personnes en certaines circonstances.

Donc, M. Turvey serait doué de diverses facultés plus ou moins anormales, telles que la clairvoyance à distance et la prévision. Mais la plus curieuse entre toutes est sans contredit la faculté qu'il possède, paraît-il, de voir par téléphone les personnes et les choses qui sont à l'autre extrémité du fil. C'est ce qu'il appelle de la *phono-voyance*.

M. Turvey découvrit son pouvoir mystérieux en 1903. Mais il ne s'en occupa que d'une façon irrégulière et intermittente. Ce n'est que plus tard qu'il s'aperçut que cette faculté pouvait être développée jusqu'à atteindre une telle perfection, qu'il put ensuite l'exercer même dans les conditions les plus défavorables. Il ne sait pas comment il voit par téléphone, mais voici de quelle façon il décrit la différence existant pour lui entre la vision ordinaire à distance et la phono-voyance :

Dans la clairvoyance ordinaire à grande distance, il me semble voir dans un tunnel creusé à travers tous les objets physiques interposés, tels que villes, forêts et montagnes. Ce tunnel me semble terminer, par exemple, juste dans le bureau de M. Brown ; mais je puis voir *uniquement* ce qui se trouve *là*, et je ne pourrais pas faire un tour dans la maison, ni exercer d'autres facultés que celle de la vue. En effet, on dirait qu'il ne s'agit que d'une extention de la vue physique sur une plaine dépourvue d'obstacles. (Ce *tunnel* s'applique aussi bien au *temps* qu'à l'*espace*.)

Par contre, dans la phono-voyance,

en bien des cas, il me semble « voir » à travers un halo, ou un aura, d'un feu d'une couleur héliotrope brillante, ou violette pâle, dont les flammes ou les lueurs ne me paraissent pas couvrir *toute* la fenêtre — pour ainsi dire — mais en laisser le centre net et transparent ; au centre je vois apparaître la personne ou l'objet que je « vois ». Une autre phase extraordinaire du phénomène, que j'appelle de la phono-voyance *génuine*, consiste en ceci : qu'une partie de ma mentalité semble suinter hors de moi, dans cette direction, pour un mètre ou deux ; et pendant que « je » vois, des morceaux de fil téléphonique qui se trouvent adhérents les uns aux autres paraissent échanger mutuellement leurs positions ; ces morceaux semblent avoir quatre pouces environ de longueur.

Cet étrange galimatias n'est pas plus intelligible dans le texte anglais qu'il ne l'est dans la traduction française. On comprend que M. Turvey s'efforce de nous communiquer, par des analogies, les impressions purement cénesthésiques qu'il éprouve, et qu'il ne doit pas y parvenir. Cela n'a, d'ailleurs, pour le moment, qu'une importance secondaire. Incontestablement, ce phénomène, qui nous paraît si extraordinaire, nous aurait semblé plus abasourdissant encore il y a quelques années, quand les lois vibratoires étaient plus inconnues qu'elles ne le sont maintenant, et qu'on ne savait point que les perceptions auditives et celles visuelles ne

dépendent que d'ondes vibratoires d'une longueur différente.

Ce qu'il importerait d'abord, c'est de bien s'assurer de la réalité de la faculté dont M. Turvey se dit doué. Sans doute, il cite des témoignages qu'on n'a pas *a priori* le droit de croire erronés. Mais on ne peut pas admettre de pareilles choses sans qu'une des personnes autorisées ne soit intervenue pour nous le prouver. Tout dernièrement, un « lecteur de pensée » professionnel et sa femme, M. et Mme Zoumah, devant une Commission d'enquête, pratiquèrent la « phono-voyance », à l'aide d'un téléphone ordinaire, entre le théâtre de l'Alhambra à Londres, et les bureaux du *Daily Mirror*. Des objets présentés au hasard au mari, par les commissaires qui se trouvaient à l'Alhambra, furent immédiatement décrits par sa femme, qui se trouvait à l'autre bout du téléphone, à un mille de distance et ce, sans que M. Zoumah prît la parole : — et pourtant personne ne crut qu'il s'agissait là d'un phénomène supranormal réel.

Il est fort probable que le cas de M. Turvey est plus sérieux et plus digne d'être fait l'objet de soigneuses investigations.

Le sixième tableau d'Hélène Smith : « la Transfiguration »

La Suisse, de Genève, qui a déjà rendu compte de différentes manifestations de l'automatisme artistique de Mlle Hélène Smith, nous décrit maintenant le sixième tableau exécuté par ce médium, que l'étude du professeur Flournoy a rendu célèbre. Nous reproduisons ici intégralement le récit du journal genevois, conçu avec plus d'enthousiasme que s'il s'agissait de la *Transfiguration* de Raphael.

Comme de coutume, Hélène Smith a été, longtemps à l'avance, prévenue par une vision qu'elle devait exécuter une sixième œuvre.

Malgré son ardent désir de la commencer au plus vite, ce n'est que le 23 février qu'enfin elle sent entre ses doigts le pinceau avertisseur. Avec des interruptions plus ou moins longues, l'exécution du tableau s'est effectuée en 57 séances. Le 30 août dernier, elle y mettait la dernière main.

Nous passerons rapidement sur le processus habituel, déjà connu par les nombreux articles publiés ici-même et dans divers journaux de la Suisse et de l'étranger.

Un paysage désert et rocailleux au sommet d'une montagne de la Palestine, avec, au fond, un coucher de soleil d'une rare intensité, est tout d'abord achevé, du 23 février au 16 mars 1911. Aucun être vivant ne s'y montre, mais l'œuvre est si nette, si précise, si grandiose dans la solitude, que la peinture semble terminée. Et, cependant, ce paysage, — dont Hélène Smith a conservé la photographie, — est destiné à disparaître en grande partie sous les personnages. Etrange procédé que cette superposition ! Je ne sache pas qu'aucun peintre se soit jamais avisé de le mettre en usage.

Le 12 mai, à 4 heures et demie du matin, Hélène Smith eut la vision d'une étoile resplendissante, qui se montra au-dessus de la principale colline du tableau. Près de l'étoile dans le ciel rouge, se forma une tête de vieillard et une voix murmura : « Elie ! ». Puis une autre voix, pure et vibrante comme du cristal, annonça que l'œuvre serait terminée pour la fin d'août.

(Notons qu'Hélène Smith couche dans la chambre même où se fait le tableau).

Deux mois et demi de repos, puis le travail recommence le 1er juin. Seuls, quelques yeux vifs et pénétrants apparaissent tout d'abord, puis, peu à peu, les membres, les corps, les têtes se forment sur le tableau, mais sans ordre précis et comme au hasard. L'œuvre semble achevée. Elle ne l'est pas encore, cependant.

Au moyen d'un tampon spécial, dont la confection est dictée à Hélène Smith, des nuages blancs s'estompent, qui, sans toutefois les rendre invisibles, enveloppent le Christ, les deux patriarches et quelque peu, les trois apôtres. (30 août dernier).

Mathieu (ch. XVII) raconte que Jésus, ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean les conduisit à l'écart sur une haute montagne. Il fut transfiguré devant eux ; son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière. Moïse et Elie leur apparurent, s'entretenant avec lui. Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici; si tu le veux, je dresserai trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Elie. Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit, et une voix fit entendre de la nuée, ces paroles : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection : écoutez-le ! »

Tel est le récit que reproduit le tableau de Mlle Smith.

Le Christ est debout. Son visage est illuminé d'une clarté presque irréelle et sa tête divine est nimbée d'un rayonnement tel qu'il en est transfiguré. La profondeur de ses yeux semble refléter l'au-delà. C'est bien ainsi qu'on aime à se le représenter, si calme, si paisible, si digne.

Elie et Moïse viennent d'apparaître. Ces deux beaux vieillards à barbe blanche semblent transparents et immatériels. Que d'années marquées sur leurs traits spiritualisés !... Que de grandeur, que de majesté !.....

Elie entoure le Christ de ses bras et le contemple avec une joie, une ivresse sans bornes, comme pour

s'absorbe en lui. Tout près d'Elie, et la main tendue, Moïse semble dire : « Ecoutez la voix... !

A l'écart, les trois apôtres : Jacques, bien viril, Jean, doux et mystique, Pierre, agenouillé, les mains croisées sur la poitrine, en extase, les yeux mouillés de larmes... Avec quelle vérité sont rendus ces trois pêcheurs d'hommes de par la volonté du Maître !

Une nuée les enveloppe tous d'un voile léger et vaporeux.

De l'ensemble de cette œuvre incomparable se dégage une paix ineffable, un souffle en quelque sorte immatériel.

La plume essaie de décrire, mais elle demeure impuissante... Il faut voir !

VERAX.

Une polémique au sujet de vieilles expériences télépathiques

Parmi les expériences les plus connues et remarquables qui ont été faites par la *Society for Psychical Research* pour établir la réalité de la transmission de la pensée, se trouvent celles que Myers, Gurney et Podmore, les trois auteurs des *Phantasms of the Living* firent en 1882, à Brighton, en s'assurant de la réalité des facultés télépathiques de M. Douglas Blackburn et M. G. A. Smith.

Or, dans son numéro du 1er septembre courant, le *Daily News* publiait un article de M. Douglas Blackburn, lequel, se croyant « le seul survivant » des personnes qui prirent part à ces expériences, déclarait vouloir faire connaître au public, dans l'intérêt de la vérité, comment se passèrent alors les choses. La vérité était donc que M. Smith et lui avaient trompé ces messieurs de la S. P. R., en employant des codes secrets et des trucs différents.

Cette déclaration parut d'autant plus extraordinaire, que ce fut M. Blackburn lui-même qui en 1882 avait provoqué ces expériences, en publiant dans le *Light* une lettre enthousiaste, dans laquelle il exposait les résultats télépathiques surprenants auxquels il était parvenu, avec M. Smith. Que signifiait donc cette palinodie inattendue, après un silence de trente années ?

Trois jours après, le 4 septembre, on lisait dans le *Daily News* une entrevue d'un de ses rédacteurs avec M. G. A. Smith, qui n'est pas mort comme M. Blackburn le croyait et qui fit à son interviewer les déclarations suivantes :

Permettez-moi de dire tout de suite que le récit de M. Blackburn est un tissu d'erreurs depuis le commencement jusqu'à la fin. Il me faut démentir énergiquement d'avoir à un degré quelconque, d'une façon quelconque, tâché de tromper MM. Myers, Gurney et Podmore, lorsque je me prêtai, il y a trente ans, à des expériences avec M. Blackburn. Quand même cela eût été possible, j'avais trop d'admiration et de respect pour eux, trop de respect pour moi-même, pour en profiter. Ces messieurs, longtemps avant que nous les ayons connus, avaient employé des années à étudier les phénomènes psychiques et connaissaient tous les trucs imaginables pour simuler les phénomènes ; ils étaient sur leurs gardes, non pas uniquement pour ce qui se rapporte à la fraude préméditée, mais aussi pour la fraude inconsciente... Ils étaient les observateurs les mieux entraînés et les mieux qualifiés qu'on pût trouver à Londres, et je sens mon sang bouillir en voyant qu'on tâche de jeter sur eux le ridicule. Sans les enseignements de Myers et Gurney sur le peu de compte que l'on peut faire du témoignage humain, je ne comprendrais pas comment M. Blackburn ait pu dire ce qu'il a dit. Il ne fait que répéter ce qu'ils lui apprirent...

Il dit que nous nous mîmes d'accord pour « mettre dedans » les professeurs ; nous n'avons jamais dit un mot de cela. Blackburn était alors un investigateur sérieux, et je l'étais certainement aussi. Il écrivit un petit ouvrage sur la lecture de la pensée, en tâchant d'en prouver l'existence ; cela montre bien qu'il ne songeait pas alors à tromper qui que ce soit. Il dit que j'étais le prestidigitateur le plus ingénieux qu'il ait jamais rencontré parmi les amateurs ; je ne connais pas le premier mot de la prestidigitation, et je ne parviendrais pas à escamoter un anneau de serviette de table, ou à faire apparaître un penny, pour amuser mes enfants, sans être découvert. Il dit que nous avions un code de signaux ; nous n'avions même jamais imaginé comment on pût avoir recours à des codes semblables, jusqu'à ce que nous l'eussions appris de MM. Myers et Gurney eux-mêmes.

Le lendemain, M Blackburn, en répondant à M. Smith, insista dans ses affirmations, disant que, s'il avait trompé ces messieurs de la S. P R., c'était pour montrer combien est fragile le témoignage humain. Il donna des détails sur la manière dont M. Smith et lui s'y étaient pris pour tromper les expérimentateurs. Après avoir reçu un dessin de M. Myers, il le copia clandestinement sur un papier à cigarettes, qu'il cacha dans une boîte de plumes, laquelle fut prise ensuite par son compère. Celui-ci, pendant qu'il avait les yeux bandés, reproduisit le dessin avec l'aide d'une ardoise lumineuse (!?) et trompa ainsi les expérimentateurs.

Deux jours après, le prof. W. F. Barrett entrait à son tour en lice, en publiant, toujours dans le *Daily News*, une lettre où il se prononçait énergiquement pour M. Smith. Il déclara avoir à son tour exécuté toute une série d'expériences absolument probantes avec M. Smith à Dublin. Il fit remarquer que tous les points essentiels du récit de M. Blackburn étaient faux.

Dans le même numéro du journal londonien, M. Smith citait le rapport publié dans le premier volume des *Proceedings de la S. P. R.*, pour prou-

ver que les choses s'étaient passées de telle façon que l'histoire du papier à cigarettes, de l'ardoise lumineuse etc., n'aurait servi à rien, et défiait M. Blackburn de répéter ces prétendus trucs avec un compère intelligent quelconque, alors que les expérimentateurs appliqueraient la méthode à laquelle avaient eu recours les trois membres de la S. P. R.

Mme Verrall, dans une courte lettre, remarque sagement que « les personnes qui s'intéressent aux recherches psychiques ne peuvent leur rendre un plus grand service qu'en expérimentant ellesmêmes la transmission de pensée à distance, en augmentant ainsi les éléments de crédibilité en faveur de la communication télépathique ».

25.000 francs pour une preuve de la Télépathie

Le *Times* du 21 août dernier publiait le petit entrefilet suivant sous le titre : *Télépathie* :

La somme de 1.000 livres a été offerte d'une manière privée aux principales autorités de cette mat'ère pour des PREUVES satisfaisantes de ce qu'on nomme « transmission de la pensée », mais on n'a pu en trouver un seul cas — et il a été maintenant décidé de faire une annonce publique. Les personnes qui s'adressent au soussigné sont invitées à indiquer les conditions dans lesquelles elles désirent opérer, afin qu'on puisse s'assurer si elles admettent un contrôle suffisant, et de déclarer si elles désirent que leurs communications gardent un caractère confidentiel. — MATTHEW JARVIS, Procureur, 4, Tinisbury Square, Londres.

Cette annonce mérite quelques mots de commentaires. Le résultat presque invariable de ces défis est de ne donner aucun résultat, et de permettre ainsi aux personnes qui les ont émis de crier victoire à bon compte, sans que leur triomphe puisse prouver absolument rien pour ceux qui ne voient pas uniquement le côté superficiel de la chose. On se rappelle ce qui s'est produit avec l'offre de M. Gustave Le Bon et du Prince Roland Bonaparte au sujet du soulèvement sans contact d'objets de telle et telle forme, avec intervention du cinématographe !! M. Jean Darville a offert une somme beaucoup plus grande à qui pourrait imiter les phénomènes du médium Miller. Depuis deux ans, les quatrièmes pages des journaux parisiens sont encombrées des annonces d'un vendeur d'une spécialité pour faire repousser les cheveux, qui offre 10.000 francs à qui peut prouver que son spécifique n'est pas infaillible — et ainsi de suite. La vérité est que des corps se soulèvent sans contact, qu'il n'est pas malaisé d'imiter les trucs du médium Miller, et que le spécifique pour faire repousser les cheveux est loin d'être infaillible. Seulement, il n'est pas facile de prouver ces choses, c'est-à-dire qu'on ne peut pas les prouver dans les conditions où se met la personne qui a publié le concours.

Dans le cas du concours dont nous venons de publier les termes, il ne faut pas oublier ceci : que personne ne peut se vanter d'obtenir la transmission de pensée d'une façon *constante* ; on doit se borner à enregistrer des cas, parfois réellement merveilleux, qui se présentent de temps en temps. Comme le hasard peut y entrer pour quelque chose, le tout est de s'assurer s'ils se produisent dans une proportion supérieure à celle établie par les lois des probabilités, et surtout s'il n'y a pas des cas tellement bien spécifiés, tellement caractéristiques, qu'il est difficile de les attribuer au hasard. Mais comment établir cette valeur plus ou moins grande des preuves d'une façon mathématique, qui nous permette de dire que le prix a été gagné ou ne l'a pas été? Il est de toute évidence que cela ne peut dépendre que d'une appréciation personnelle — ce qui arrive d'ailleurs dans toutes les questions, hormis les math matiques pures. Voilà pourquoi le prix déposé chez le procureur Jarvis peut ne pas être décerné sans que cela prouve grand'chose, ou pourra être décerné sans que cela puisse avoir une valeur probative absolue pour les personnes qui ne voudront pas s'accommoder au verdict de l'initiateur du concours.

Une pièce spirite à New-York

Le *Daily Express* du 17 octobre publiait la dépêche suivante de New-York :

Peter Grimm, drame spirite par David Belasco, avec David Warfield dans le rôle du héros, a fait une très grande sensation, mardi dernier, au théâtre Belasco. La critique est unanime à déclarer que M. Belasco a fait l'impossible en tirant du spiritisme le sujet du drame le plus remarquable que l'Amérique ait connu depuis une dizaine d'années. On prévoit qu'il soulèvera le plus grand intérêt dans le domaine des recherches psychiques.

Le scénario de la pièce est simple. *Peter Grimm*, un bon horticulteur hollandais, désire que sa pupille Katrine épouse son neveu Frédéric, bien qu'elle aime le secrétaire de Peter, Hartmann. Peter meurt, laissant sa fortune à Frédéric, avec des instructions pour son mariage. Il entre dans le royaume des esprits, et alors il voit plus clairement les fins cachées qui font mouvoir les hommes. Il constate que Frédéric est un parfait vaurien.

Alors, Peter apparaît à travers la pièce comme un esprit visible pour l'assistance, mais invisible pour ses anciens amis, au milieu desquels il évolue,

en tâchant de les influencer pour les amener à ce qu'il a constaté désormais être désirable. Il y parvient enfin, et Frédéric abandonne Katrine qui épouse Hartmann.

Pour retrouver la "Joconde"

Quand la *Joconde* disparut du Musée du Louvre, le *Matin* promit un prix de 5.000 francs au voyant, à la somnambule, au médium qui donnerait sur le tableau des indications qui permettraient de la retrouver. Comme réclame pour un journal, c'est assez bien trouvé : il est à peine besoin de dire que, à d'autres points de vue, cette offre est beaucoup moins sérieuse.

L'*Excelsior* a envoyé un de ses rédacteurs consulter à ce sujet le Dr Encausse (Papus). Nous reproduisons ici les paroles du journaliste.

Papus nous reçut dans son cabinet de travail, où rien ne parle d'occultisme. Bon bourgeois à figure réjouie, le mage n'a rien de redoutable.

Nous questionnons ·

— Les sciences occultes peuvent-elles aider à retrouver la « Joconde » ?

— Absolument impossible « sans lien matériel ». Les forces utilisées pour des recherches de ce genre ne sont point extra-physiques ; ce sont des forces naturelles qui, en l'espèce, restent inefficaces. Prononcez « lièvre » devant un bon chien de chasse, il ne trouvera pas un lièvre pour cela. Il n'existe en effet aucun lien matériel entre chien et lièvre. Mais faites-lui sentir les traces d'un lièvre, et le lien matériel sera établi ; le chien suivra et, généralement, trouvera.

Pour la « Joconde », le lien a existé ; le voleur a laissé des traces de doigts sur le cadre. Mais ces traces ont été perdues. Un grand nombre de personnes ont palpé le cadre. Dans l'Amérique du Sud, il existe des chiens de police, spécialement dressés, qui eussent retrouvé le voleur si on les avait amenés dès la découverte du vol dans le Salon Carré.

Dans certains cas, les somnambules voient un objet égaré, mais il faut que la personne aille elle-même trouver la « voyante ».

Vous pouvez être assuré que les moyens positifs de la Sûreté sont nettement préférables à tous autres.

La prudente retraite du « Comte de Sarak »

On se souviendra que le soi-disant « Docteur Comte Albert de Sarak » avait assigné en 50.000 francs de dommages-intérêts M. C. de Vesme, rédacteur en chef des *Annales des Sciences Psychiques*, ainsi que d'ailleurs Mme Gaston Mery, directrice de l'*Echo du Merveilleux*, et MM. Gaston et Henri Durville, directeurs de la *Revue du Psychisme Expérimental*.

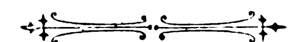
Les débats du procès devaient avoir lieu le 4 octobre, devant la 9e Chambre du Tribunal Correctionnel. Nous apprîmes alors seulement, sans trop de surprise, que le mage-prestidigitateur abandonnait les poursuites.

C'était bien la seule chose qu'il pût faire. Et maintenant : *parce sepulto* !

Nécrologie

⁂ Le Dr Alfred Binet, directeur du laboratoire de psychologie physiologique à l'Ecole des Hautes Etudes, à Paris, vient de mourir à l'âge de 54 ans seulement. Ses études le portèrent à plusieurs reprises à traiter des questions se rattachant strictement aux recherches métaphysiques, surtout de la subconscience. Il le fit avec beaucoup de pénétration et de largeur d'esprit. On ne sait pas, généralement, que, surtout en ces dernières années, il suivait avec une sympathie sincère le développement de ces recherches.

⁂ De Londres, on annonce la mort du lieutenant colonel G. Le Mesurier Taylor, membre du Conseil de Direction de la *Society for Psychical Research*. Il s'est surtout spécialisé dans l'étude de la « photographie psychique ». Il était d'opinions spirites.



Le Gérant : Joseph MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

21e Année — Novembre et Décembre 1911 — Nos 21, 22, 23 et 24

LES COULEUVRES

Uue lettre de M. G. Delanne au sujet de l'analyse que nous avons publiée de son dernier ouvrage. La réponse posthume d'Allan Kardec et la nôtre. — Les attaques contre M. le Dr Charles Richet. — Encore M. Willy Reichel !

Mon cher Confrère,

Il m'est impossible de laisser sans réponse l'article que vous avez consacré à mon dernier volume sur les *Apparitions Matérialisées des vivants et des morts*, car beaucoup de lecteurs des *Annales* ne possédant pas ce livre pourraient en prendre, d'après vous, la plus fâcheuse opinion. Cet article renferme, en effet, à part des allégations qui auraient besoin d'être justifiées, un certain nombre d'inexactitudes matérielles qu'il est de mon devoir de signaler, c'est pourquoi je vous demande l'insertion de cette lettre dans votre plus prochain numéro.

En parlant du premier volume, vous déclarez qu'il contient « assez souvent » des faits et des photographies dont le caractère supernormal est insuffisamment démontré. Je crois avoir, cependant, fait une sévère sélection parmi les nombreux documents que je possède sur ce sujet, et j'ai toujours accompagné les récits qui ne me paraissaient pas tout à fait probants des restrictions nécessaires, de sorte qu'il eût été utile de spécifier ceux qui, selon vous, « jettent une ombre de suspicion sur les autres », car c'est seulement alors qu'il eût été possible de savoir si votre critique est bien fondée.

Je ne vous suivrai pas sur le terrain, un peu fantaisiste, où il vous a plu de vous placer au sujet des apparitions dans l'antiquité, car il faudrait établir : 1° que ces prétendues apparitions de « Dioscures, de démons, d'anges, ou de saints » n'étaient pas de pures hallucinations des percipients ; 2° que si ce sont des apparitions elles étaient matérialisées ; et 3° que la *cause* des apparitions résidait chez les voyants, toutes choses qu'il est impossible de savoir exactement aujourd'hui, en raison du laconisme, de la rareté et de l'imprécision des documents qui nous restent. Quant à la supposition qu'on pourra fabriquer sur mesure, au moyen de suggestions imposées aux médiums, des fantômes matérialisés représentant des personnages imaginaires, tels que *Don Quichotte* ou *le Juif-Errant*, vous me permettrez d'attendre qu'elle se soit réalisée avant de la discuter.

J'arrive maintenant à quelque chose de beaucoup plus sérieux.

Connaissant de longue date la ligne de conduite des *Annales*, qui consiste à vouloir enlever aux phénomènes psychiques tout caractère spirite, je n'ai pas été surpris de vous voir gardes un prudent silence au sujet des nombreux car d'identité des Esprits que j'ai signalés dans mon livre, certains possédant une puissance démonstrative de premier ordre. Mais alors, il fallait conserver jusqu'au bout cette réserve et ne pas essayer, par une voie détournée, de jeter une injuste suspicion sur mon travail en présentant comme un postulatum de ma part, ce qui est, au contraire, le résultat d'une longue série de discussions étayées sur des faits indubitables.

Je m'explique, après une lutte acharnée, les spirites ont obligé certains savants — ceux, du moins, qui ont suffisamment étudié la question — à reconnaître la réalité des principaux phénomènes spirites et entre autres celle des matérialisations partielles ou totales. Parmi ces savants, quelques-uns, tout en admettant les faits, prétendent que ceux-ci sont entièrement explicables par les seuls pouvoirs du médium. On les nomme psychistes ou métapsychistes. La question à débattre est donc celle de savoir si, oui ou non, des intelligences étrangères au médium et aux assistants interviennent dans les séances. Mon ouvrage est consacré tout entier à

chercher la solution de ce problème, et non à la préjuger.

Or, dans votre article, vous me prêtez le raisonnement suivant :

« Lorsque le périsprit quitte le corps de » l'homme, de son vivant ou après sa mort, il » garde la forme parfaite du corps physique et il » ne peut pas en être autrement : la volonté » consciente ou subconsciente de l'incarné ou du » désincarné ne pourrait pas le modifier. »

La première affirmation est parfaitement exacte : dans tous les cas observés de dédoublements — naturels ou provoqués — le fantôme est le sosie du corps physique ; je l'ai établi au cours des 500 pages du premier volume. Mais je me suis bien gardé d'en déduire, *a priori*, que l'incarné *ne pourrait pas* modifier son double, car ce n'est que plus tard, *contraint par les faits*, que je suis arrivé à cette conclusion. C'est donc tout à fait à tort que vous écrivez encore :

« On conçoit tout le profit que l'auteur tire » de ce postulat en faveur de sa thèse. Donc, dit-il, » quand nous voyons un fantôme qui n'est pas » identique au médium, il ne s'agit pas du fan- » tôme du médium qui ne peut qu'être identique » au corps physique. »

Et vous ajoutez ironiquement :

« Après cela, enfoncés les positivistes qui » soupçonnent que les fantômes apparaissant » dans les séances spirites pourraient ne pas être » autre chose que le corps fluidique du médium » façonné d'une certaine manière, selon son ima- » gination consciente ou subconsciente !... »

Votre ardeur métapsychique, mon cher confrère, vous a entraîné à formuler une accusation qui serait grave, si elle était réelle, car elle aurait pour résultat de discréditer tout mon travail, comme il est facile de le comprendre.

Si j'avais eu, en effet, l'incroyable naïveté de raisonner comme vous l'indiquez, c'est-à-dire de poser en principe ce qui doit être démontré, j'aurais fait preuve d'un manque total de sens critique en m'enfermant dans un cercle vicieux. On aurait pu justement me rappeler que le premier principe de logique qu'il faut appliquer dans ces sortes de recherches est celui de ne pas multiplier les causes sans nécessité, autrement dit : qu'il est élémentaire d'attribuer d'abord au médium, ou aux assistants, la cause du phénomène, avant de faire intervenir une force ou une intelligence étrangère. J'aurais été d'autant plus impardonnable d'agir ainsi, que je connais depuis plus de vingt-cinq ans cette objection des incrédules sur le pouvoir créateur du médium, pour y avoir cent fois répondu dans la presse,

Il suffit de feuilleter mon livre pour constater, qu'à un très grand nombre de reprises, j'ai exposé ce problème et que ce n'est qu'en me *basant sur des faits* que j'ai été amené à la nécessité de conclure en faveur de l'existence des Esprits. Les passages si nombreux, où j'ai traité cette question, vous ayant échappé, il n'est pas superflu de vous en citer quelques-uns.

C'est ainsi qu'à propos d'Eusapia, dès la page 208, à la partie intitulée : *Discussion sur l'origine des mains*, j'ai indiqué très nettement : « qu'il était naturel de supposer tout d'abord que dans les séances, quand des mains se montrent à proximité du médium, ce sont celles de son double. » J'ai énuméré les raisons qui militent en faveur de cette hypothèse : empreintes de mains fluidiques. identiques à celles d'Eusapia ; certains moulages qui reproduisent ses doigts ; synchronisme des mouvements du corps et des objets déplacés, etc. Ayant démontré antérieurement que l'être humain peut se dédoubler, et fidèle au principe d'économie des causes, je n'ai pas eu besoin d'avoir recours aux théories *psychiatriques*, *psychophysiologiques*, *ésopsychiques* ou *psychodynamiques* qui font de ces membres matérialisés des *créations temporaires* du médium ; j'y ai vu simplement ce que montre l'observation toute nue : c'est-à-dire une partie du corps fluidique extériorisée.

Si l'ensemble des phénomènes se bornait là, il serait inutile de creuser plus avant la question, la seule action extra-corporelle du médium suffirait pour une explication générale. Mais il n'en n'est pas ainsi. Très souvent, ce sont *plusieurs paires de mains* que l'on voit ou que l'on sent SIMULTANÉMENT et des plus variées comme grandeurs, formes ou modes d'action.

En compagnie de Lombroso, du professeur Porro, du Dr Visani Scozzi et d'autres observateurs, je prétends que l'attention du sujet *ne peut pas* s'exercer au même instant dans autant de directions différentes, en *créant* des mains surnuméraires, en les faisant agir chacune pour son compte et cela en les tirant instantanément du néant, par une génération aussi spontanée qu'incompréhensible. La déduction que ces mains appartiennent à des êtres préexistants et différents du médium s'impose d'autant plus logiquement, qu'il est des cas (p. 221), où les empreintes dactyloscopiques, qu'elle sont laissé, n'ont rien de comparable à celles du médium et des observateurs.

Bien d'autres arguments viennent renforcer

ceux-ci. La volonté qui fait agir ces mains est assez fréquemment en opposition formelle avec celle du médium ou des expérimentateurs (p. 225 et suivantes), et je maintiens que des intelligences étrangères interviennent nécessairement lorsque des langues étrangères sont employées.

Des communications en *anglais*, en *russe*, en *allemand*, en *français* ayant été obtenues, ce n'a pu être le psycho dynamisme d'Eusapia qui les a dictées, puisqu'elle ignore ces langues. Ce n'est pas davantage elle qui, consciemment ou non, produisit un croquis de vase sous la main de M. Bozzano, car elle ignore le dessin. Comment ferait-elle écrire un médium — au moyen d'une main matérialisée — ainsi que cela eùt lieu chez M. Avellino, quand tout son talent se borne à signer péniblement son nom ? Qui donc jouait du piano, quand elle-même n'en a pas l'ombre d'une notion ? etc., etc.

A moins de faire fi de la plus élémentaire logique, il faut bien admettre dans tous ces cas autre chose que l'extériorisation du psychisme du médium. Voilà le vrai nœud de la question et vous vous êtes bien gardé d'y toucher, préférant discuter à côté pour esquiver ces difficultés.

J'ai si peu fait de postulatum qu'un paragraphe de mon livre (p. 237) est intitulé : *Comment on pourrait différencier le phénomène animique des phénomènes spirites avec Eusapia.* Ce n'est donc qu'après avoir exposé les faits, dont les métapsychistes évitent généralement de parler — et pour cause — que j'ai conclu en faveur de l'intervention active d'intelligences étrangères au médium, ce qui est juste l'opposé de ce que vous me reprochez.

Quand il s'est agi des fantômes entièrement matérialisés, j'ai suivi la même méthode. Le chapitre IV est consacré tout entier, ainsi que l'indique son titre, à établir : *que les apparitions ont une personnalité indépendante de celle du médium.* Il fau que votre mémoire ait de singulières lacunes pour que vous prétendiez que j'ai oublié de citer des faits qui corroborent mon opinion. Là encore, rien qu'en m'appuyant sur des récits d'expériences bien contrôlées, je montre pourquoi le médium *ne peut pas* être l'auteur des fantômes.

Je passe en revue les théories qui ont été proposées, sans oublier celles de l'*autoplastie*, *de* l'*animisme* de *la transfiguration*, MEME CELLE DU DOUBLE, mais si je ne les adopte pas, c'est tout simplement parce qu'elles sont inadéquates pour les cas :

1° Où l'apparition est la même avec des médiums différents (p. 230 et suiv.) ;

2° Où l'on a photographié l'esprit en l'absence de tout médium le connaissant (p. 328) ;

3° Où l'on voit plusieurs fantômes en même temps, chacun agissant indépendamment des autres (p. 334) ;

4° Où les apparitions parlent ou écrivent en employant une langue inconnue du médium (p. 343) et même des assistants (p. 345) ;

5° Enfin, les cas où l'on voit le médium *réveillé*, revenu à lui, causer avec le fantôme (p. 352 et suiv.) ou bien lorsque ce médium *ne s'endort pas* et que les fantômes se produisent quand même, ainsi que cela eut lieu pour Florence Cook, Monck, Kate Fox, etc.

Est-ce que les savants qui attribuent toutes ces manifestations aux médiums ont jamais tenté d'expliquer ces faits ? Moi, au contraire,j'ai si peu voulu esquiver les difficultés, que je dis à la page 369 : « Si fidèles à la méthode expérimentale nous nous dégageons de toute idée préconçue pour n'envisager que les faits, nous constaterons que *le seul problème qui mérite de retenir notre attention* est celui de savoir si le médium, *consciemment ou non, est le générateur des fantômes.* Je ne m'occupe pas des assistants, parce que ceux-ci peuvent changer sans que la forme typique des apparitions en soit altérée. » Est-ce là encore un postulatum et comment votre allégation peut-elle se justifier ?

Revenant toujours sur le même sujet, j'ai discuté (p. 768) la théorie de M. Flournoy qui veut que les apparitions soient dues au pouvoir créateur de la conscience somnambulique du médium, et j'ai fait toucher du doigt pourquoi son hypothèse se heurte à de telles impossibilités qu'il est naturel de la repousser. Je pourrais citer bien d'autres passages et utiliser ma discussion sur l'identité des Esprits matérialisés, mais à quoi bon, puisqu'en réalité tout mon travail n'est autre chose que la démonstration, sous toutes ses formes, de l'indépendance du fantôme vis-à-vis du médium et des assistants.

En présence de pareilles divergences entre ce que vous m'attribuez et ce qui existe réellement, j'en suis à me demander si vous avez pris la peine de lire mon livre, ou si vous n'étiez pas atteint à ce moment d'une amnésie systématisée pour tout ce qui est contraire à votre parti-pris, car je ne voudrais pas me servir du mot malséant de « ficelle » — que vous n'avez pas eu peur de glisser contre moi dans votre article — pour qualifier votre argumentation.

C'est encore la même tactique que vous employez au sujet des variations du type des apparitions matérialisées. Ici, il me faudrait plus de place que celle dont je puis disposer

pour discuter convenablement ce point particulier. Malgré cela, le lecteur « sagace et non passionné » pourra se convaincre que de la page 642 à la page 687 j'ai établi, *par des faits*, que la matière du fantôme appartient pour partie au médium et pour le reste aux assistants, mais que l'être ainsi formé est *psychologiquement indépendant* de ses géniteurs. Dès lors, ce n'est plus une hypothèse d'affirmer que si l'apparition ressemble au médium, c'est que l'influence de celui-ci est prépondérante. Vous n'arrivez donc à donner à mon argumentation un semblant de caractère arbitraire, qu'en omettant systématiquement toutes les observations que j'ai réunies, mais qui vous gênent. Nous sommes aussi éloignés que possible d'une critique objective et scientifique.

Ce qui est encore plus fort, c'est que continuant à travestir ma pensée, vous faites croire à vos lecteurs que je soutiendrais que l'âme possède après la mort : « son nez, ses cheveux, sa barbe, ses oreilles, ses ongles, son nombril, que le bossu restera un bossu, etc. » Or, je vous défie de citer un seul passage des *Apparitions matérialisées* d'où l'on puisse inférer une semblable théorie. Bien mieux, j'ai déclaré expressément *le contraire*, car voici ce que tout le monde peut lire page 387, au paragraphe qui concerne *les apparitions reconnues à des signes particuliers* :

« Afin de prévenir, dès maintenant, une erreur possible d'interprétation, il est bon d'indiquer que si les fantômes se montrent à nous avec les infirmités dont ils étaient affligés ici-bas, *cela n'indique pas du tout que leurs corps spirituels soient à jamais mutilés*, mais, ce qui est très important, qu'ils font reparaître ces difformités lorsqu'ils le veulent, afin de se faire reconnaître. »

Que le périsprit reproduise avec une fidélité absolue — EN SE MATÉRIALISANT — le corps physique d'où il émane, n'est pas plus un dogme qu'une hypothèse, mais la pure et simple énonciation de ce que l'on observe dans les cas de dédoublements de vivant. (Voir dans le premier volume les récits de : Stead, de W. Crookes et Varley ; les photographies d'Istrati et Hasdeu, du capitaine Volpi ; les empreintes d'Eusapia, etc., etc.) Pour les esprits de défunts, il en est de même, témoin cette femme dont la jambe fut amputée pendant la vie et qui se matérialisa avec ce membre en moins (p. 394). Mais je n'ai jamais émis l'idée saugrenue qu'elle serait obligée de vivre dans l'espace avec des jambes, dont l'une serait raccourcie, pas plus qu'un bossu avec sa gibbosité ou un décapité sans tête.

Ce qu'il faut conclure des faits que j'ai cités, et cela toujours sans aucune hypothèse, c'est que le corps spirituel conserve le pouvoir de reconstituer physiquement son ancien corps charnel, avec ou sans mutilations, cicatrices ou infirmités, lorsqu'un médium lui fournit la matière et l'énergie qui lui sont nécessaires.

J'ai cité comme analogie, à la page 390, l'exemple d'un sujet de M. P. Janet, dont le ventre enfla subitement au cours d'une expérience, parce que le Docteur avait, sans le savoir, ramené cette femme par une suggestion rétrograde à une partie antérieure de sa vie, pendant laquelle elle était enceinte. N'est-ce pas là un exemple typique de reconstitution d'un état passé à la suite d'une régression de la mémoire ? Cette modification du corps matériel, par idéation, est au moins aussi étrange que celle du périsprit, mais elle n'a pas contraint le sujet à conserver cette enflure en revenant à l'état normal, pas plus que le corps fluidique n'est forcé de conserver les difformités terrestres. Ce qu'il garde, *à l'état latent*, ce sont les traces de toutes les modifications organiques qu'il a subies pendant la vie et l'aptitude à les reproduire.

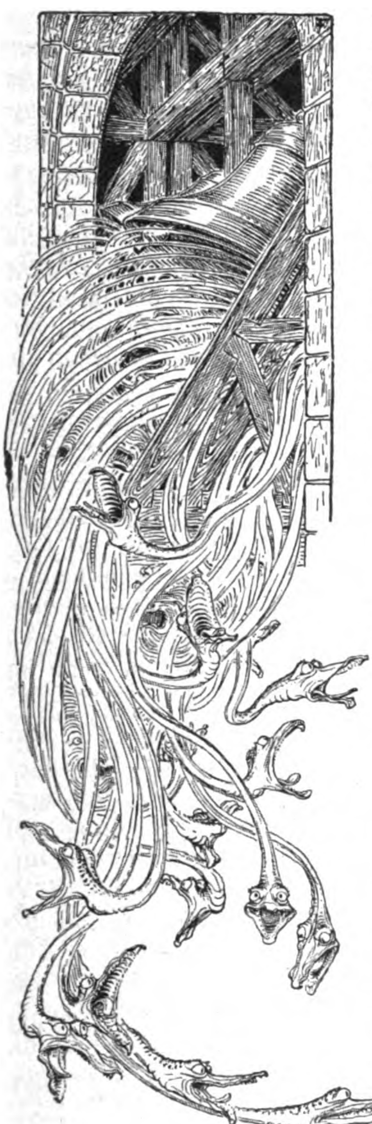
Que signifient, après ces explications, vos plaisanteries — évidemment très spirituelles, bien que je ne les aie pas comprises — sur le plus ou moins de longueur du nez des esprits ? J'aurais encore d'autres observations à faire, mais il faut savoir se borner.

En terminant, j'aurais certainement le droit, mon cher confrère, de qualifier sévèrement des procédés de discussion qui consistent à prêter à un écrivain des idées qui ne sont manifestement pas les siennes et de porter contre lui des accusations injustifiées. Je préfère laisser au public le soin de juger le litige et d'apprécier de quel côté se trouve la recherche impartiale de la vérité.

Une conclusion me paraît ressortir de ce débat : c'est qu'il faut que les raisonnements spirites, qui se basent sur l'observation et l'expérience, possèdent une force démonstrative de premier ordre, puisque vous n'avez pu les attaquer qu'en les dénaturant, ou en omettant systématiquement de citer ceux qui auraient détruit votre thèse. Je veux espérer, malgré tout, que la politique de l'autruche n'aura qu'un temps ; lorsque les savants oseront enfin étudier sérieusement les manifestations, je ne crains pas d'affirmer que la science et la philosophie en recueilleront de magnifiques résultats. Attendons !

Veuillez agréer, mon cher confrère, malgré nos divergences doctrinales, l'assurance de ma parfaite considération. G. DELANNE.

Trois fois déjà il m'est arrivé de publier des analyses d'ouvrages de M. Gabriel Delanne ; elles étaient toutes conçues en des termes élogieux, mais toutes contenaient aussi quelques critiques, assez naturelles étant donnée la différence entre mes opinions et celles de mon confrère : — trois fois M. Delanne m'a répondu par de longues lettres, qu'il me demandait d'insérer « dans mon plus prochain numéro ». On sait que c'est là une façon élégante de vous menacer de l'intervention de l'huissier.



Je sais fort bien qu'aucun Tribunal ne s'aviserait d'appliquer le fameux article 13 du chapitre II de la loi du 29 juillet 1881 à l'analyse courtoise (et d'ailleurs purement scientifique, littéraire ou artistique), d'un livre — sans quoi toute critique deviendrait impossible dans les journaux et les revues. Par exemple, on ne s'imagine pas ce qui adviendrait à la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* si tout anti-spirite, auquel cette Revue adresserait des critiques, pouvait y faire insérer une réponse d'une longueur double de celle de l'article qui l'a provoquée. (Inutile d'ajouter que tout auteur juge que, si on l'a critiqué, c'est forcément parce qu'on ne l'a pas compris, qu'on a dénaturé ses dires, etc.). Aussi je tiens à faire observer que, si j'ai publié la lettre de M. Delanne, ce n'est aucunement par crainte de ses sommations, mais uniquement parce que j'estime utile de le faire. Mais nous ne faisons que déroger pour une fois à une règle que tout journal doit nécessairement s'imposer.

Je dois dire que mon premier sentiment en lisant la lettre de M. G. Delanne a été celui d'une vive surprise, qui sera sans doute partagée par tous ceux de nos lecteurs qui se souviennent de ce que j'ai écrit au sujet de l'ouvrage de mon confrère. Quand il parut, je publiai exceptionnellement un entrefilet pour l'annoncer avec les termes les plus cordiaux, en promettant de l'analyser bientôt. Dans notre fascicule de septembre dernier, je consacrai en effet au nouveau livre plusieurs pages des *Annales*. Je commençais par dire qu'il était difficile de faire à ce deuxième volume de l'ouvrage de M. Delanne le reproche que nous avions cru devoir faire au premier : à savoir, qu'il contenait assez souvent des faits et des photographies dont le caractère supernormal était insuffisamment démontré (1) ; j'attribuais ce fait à la richesse de cas de matérialisations d'apparence spirite dont foisonne l'histoire ; je disais qu'on peut évidemment attribuer cette circonstance aux croyances de l'humanité, mais j'ajoutais : « *J'expose simplement le problème captivant qui se présente à l'étude des psychistes, et que, je l'espère, la Science parviendra bien à résoudre, en lui arrachant les magnifiques conséquences qui peuvent en découler.* » Avec la désinvolture dont nous verrons encore plusieurs exemples dans la lettre de M. Delanne, celui-ci supprime ce passage, pour présenter mes idées sous un tout autres aspect.

Je continuais :

Il est à peine besoin de dire que M. Delanne est pour l'hypothèse spirite : tout son ouvrage est une vaillante bataille en ce sens. Les deux volumes suivent une ligne directrice d'une logique admirable. Après avoir, dans le premier tome, prouvé l'existence d'un périsprit, ou corps fluidique, chez les vivants mêmes, l'auteur montre le lien si étroit qui joint les apparitions des vivants à celles des morts, de façon que le passage entre les unes et les autres est à peine sensible, leur nature étant analogue.

Et je résumais les sujets traités par l'auteur dans les divers chapitres de son livres pour écrire ensuite :

Il est de toute évidence qu'il ne nous est pas possible de suivre pas à pas M. Gabriel Delanne dans son ouvrage traitant une question sous des aspects si différents, et de discuter sa thèse sous

(1) M. Delanne m'engage à spécifier les faits et les photographies que je critiquai ; comme j'ai déjà exposé ma pensée à ce sujet en analysant le premier volume de mon confrère, il est inutile que je recommence maintenant. Je me bornerai à signaler les photographies soi-disant du « double » d'un prêtre, de deux fillettes, etc., parce que toute personne qui a acquis une certaine expérience dans la photographie en comprend immédiatement tout le ridicule et saisit sans peine le manque de fondement des raisons par lesquelles on veut en justifier le caractère supernormal. — C. V.

chacun de ses aspects. Ce que nous venons de dire suffit toutefois pour montrer l'importance de ce livre, que toutes les personnes qui s'adonnent aux études médiumniques doivent connaître.

Nous voudrions toutefois saisir l'opportunité qui nous est ainsi offerte pour toucher à une des questions les plus intéressantes qui soient traitées par M. Delanne : à la plus importante, peut-être, puisqu'elle constitue comme le fil conducteur de tout son raisonnement. A tort, croyons-nous, car son raisonnement ne cesserait pas d'être logique si l'auteur n'avait pas eu recours à cette thèse — nous allions dire : « à cette ficelle », mais l'expression aurait pu être interprétée d'une façon désobligeante (1). Voici la thèse dont il s'agit, etc., etc.

Ici se plaçait la discussion sur ce point : « Le corps psychique peut-il revêtir une forme différente de celle du corps physique de la même entité ? » Après quoi, je concluais en disant :

L'objection que nous avons faite au livre de M. Gabriel Delanne est loin d'en détruire la grande valeur. Au point de vue spirite, même, les faits et les raisonnements qu'il accumule dans ce nouveau volume contribueront puissamment à la vulgarisation de ces recherches et à la solution du problème que nous cherchons tous sincèrement, malgré les quelques divergences d'opinion qui nous divisent.

Beaucoup d'auteurs ont coutume de dire : « Peu m'importe qu'on loue mes œuvres, pourvu qu'on les discute ». C'est de la largeur d'esprit. J'ai longuement discuté le dernier volume de M. Delanne en des termes fort élogieux : « Le plus intéressant, le plus parfait des deux... Une vaillante bataille pour l'hypothèse spirite... D'une logique admirable... Livre important, que toutes les personnes qui s'adonnent aux études médiumniques doivent connaître... De grande valeur... Devant contribuer puissamment à la vulgarisation de ces recherches et à la solution du problème que nous cherchons... »

Dois-je avouer que je m'attendais à un mot de remerciement de l'auteur ? En louant tout ce gros volume, **je n'avais critiqué qu'une seule parmi les si nombreuses idées qu'il contenait;** je l'avais fait en des termes absolument courtois. Eh bien, on a pu voir toute la série de protestations rageuses, d'insinuations vénéneuses, d'attaques haineuses contre moi, contre les *Annales*, contre les psychistes, par lesquelles mon cher confrère a cru devoir répondre. Je ne suis pas d'accord avec l'auteur sur un point de son volume — et aussitôt je deviens : « *atteint d'une amnésie systématisée pour tout ce qui est contraire à mon parti pris... J'omets systématiquement toutes les observations du livre qui me gênent... Je suis aussi éloigné que possible d'une critique objective et scientifique... Mes procédés de discussion consistent à prêter à un écrivain des idées qui ne sont manifestement pas les siennes et à porter contre lui des accusations injustifiées... Je n'ai pu attaquer les raisonnements de l'auteur qu'en les dénaturant, ou en omettant systématiquement de citer ceux qui auraient détruit ma thèse*... etc., etc. ». Tel est le langage par lequel mon confrère a cru devoir répondre à la courtoise analyse que j'ai publiée de son livre. Pensez donc ! toucher à lui, à Gabriel Delanne ; oser dire qu'il s'est trompé une fois dans son gros volume !... Enfin, ce langage m'autorise du moins à dire franchement ce que je pense de sa conduite, car je suis un animal très méchant, et lorsqu'on m'attaque je me défends.

J'ai cité plus haut deux cas dans lesquels M. Delanne, en supprimant avec une certaine habileté quelques-unes de mes phrases, est parvenu à donner à mes paroles une signification différente de celle qu'elles avaient en réalité. Toute sa lettre est basée sur ce système. En voici encore un exemple de détail, avant de venir au cas principal.

A un certain moment, il affirme que j'ai écrit que, selon M. Delanne, « l'âme (vous entendez bien : l'*âme*) possède après la mort, son nez, ses cheveux, sa barbe, etc. » Je disais au contraire : « Supposer que ce *périsprit* ait lui-même la forme de chaque corps humain, et qu'il continue éventuellement après le phénomène que nous appelons la mort, à avoir son nez, ses cheveux, sa barbe... non ! ceci est contraire aussi bien aux résultats de l'expérience médiumnique qu'à la même ». Peut-on imaginer pareil sans-gêne ! Remplacer le mot *périsprit* par le mot *âme*, etc.!

Or, selon la théorie de Delanne, il est évident que le périsprit d'un être désincarné ne se mouche pas le nez, ne se frise pas les cheveux, ne se rase pas la barbe, etc., les différentes parties du corps n'étant matérialisées que dans les cas de matérialisation ; mais le nez, les cheveux, la barbe sont, pour ainsi dire, à l'état invisible et latent dans le périsprit. Voici les paroles même de M. Delanne :

L'étude des apparitions naturelles nous a prouvé que l'esprit, dans l'espace, conserve dans son enveloppe fluidique, même longtemps après sa désincarnation, le type terrestre, ce qui permet au voyant de le reconnaître. *La reconstitution est si fidèle qu'elle s'étend jusqu'aux plus petits détails : couleur des yeux, des cheveux ; représentations de ver-*

(1) On remarquera cette phrase, signifiant que l'expression « ficelle » ne doit pas être interprétée ici d'une façon désobligeante pour M. Delanne. Toujours avec la même désinvolture, ce dernier la supprime dans sa lettre, afin de trouver un prétexte pour pouvoir employer un langage peu convenable envers son critique.

rues, de nœvi, de blessures, etc., qu'elle ressuscite intégralement. (p. 724).

M. Delanne, dans sa lettre, me défie de trouver un passage des *Apparitions matérialisées* d'où l'on puisse inférer une semblable théorie. Le voilà, avec cette seule différence qu'il avait modifié mon texte, en plaçant le mot *âme* là où j'avais écrit *périsprit*. Je veux bien admettre que ce faux soit involontaire. Mais il faut bien réfléchir, alors, avant d'accuser les autres de « n'attaquer vos raisonnements qu'en dénaturant ce qui pourrait détruire leur thèse ». Et quand on publie dans son journal, involontairement, un texte faux pour combattre un adversaire, il faut ensuite en faire amende honorable auprès de ses lecteurs.

Suivent presque **trois pages** du livre de M. Delanne, c'est-à-dire presque tout ce qu'il dit de cette question (1) ; après quoi je discute en **trois colonnes** des *Annales* les faits cités par l'auteur, et je démontre qu'ils ne prouvent rien du tout. Comment M. Delanne pouvait-il espérer que les lecteurs des *Annales* eussent oublié cela, ou, en tout cas, que je ne le leur aurais pas rappelé ? Voici mes paroles :

Quand on émet un *postulatum*, il faut l'étayer à des faits. M. Delanne a-t-il donné la preuve expérimentale qu'il apporte ? Nous nous limiterons ici à reproduire un passage du VIII[e] chapitre du 2[e] tome de son ouvrage, et précisément le paragraphe qui porte le titre : *Les Variations du type des formes matérialisées.*

« Mais — dit M. Delanne — j'ai établi au cours des 500 pages du premier volume que, dans tous les cas de dédoublement, le fantôme est la sosie du corps physique.» C'est tout simplement parce que, dans les cas où la ressemblance n'existait pas, vous avez considéré qu'il s'agissait du fantôme d'un défunt. Or, il y a une hypothèse selon laquelle les vivants (et les défunts même, s'ils existent), peuvent constituer un corps humain, de la même façon que, *selon vous*, ils créent des vêtements, des bottines, des chapeaux hauts de forme, des cannes, des casques, etc. Nous ne parvenons pas à comprendre pourquoi, en ces conditions, un corps physique humain, différent du corps psychique du médium ou de l'esprit désincarné, doit être la seule chose que ces êtres ne peuvent point constituer. Toutes les histoires que vous racontez des calques d'Eusapia, des fantômes multiples qui se matérialisent avec un seul médium, etc. etc., peuvent peut-être prouver l'existence des Esprits désincarnés — je n'entre point dans cette question — mais n'ont absolument rien à faire avec le sujet qui nous préoccupe, à savoir : l'hypothèse de l'idéoplastie — et, naturellement, je ne m'en suis point préoccupé dans mon article.

Toute l'acrobatie polémique de M. Delanne, sur ce point, consiste à jouer sur ce mot *postulatum*, que j'ai employé ; il essaye de laisser croire que je n'ai pas rapporté et discuté les faits qu'il cite, et que j'ai insinué que mon confrère a émis une thèse *a priori* (c'est son expression).

Le mot *postulatum* — mot latin — a la même signification dans toutes les langues. J'ouvre mon petit Larousse et je trouve qu'il donne à ce terme l'explication suivante : « Principe premier dont l'admission est nécessaire pour établir une démonstration ». Il n'est pas dit qu'un postulat doive être forcément un principe admis *sans démonstration*, comme un *axiome*. J'ai donc bien employé le mot exact, et il a fallu que M. Delanne en altérât la signification, en prétendant que j'ai présenté sa thèse *sans* les faits qu'il apportait pour l'étayer, pour parvenir à m'accuser « de dénaturer ses raisonnements et d'omettre systématiquement de citer ceux qui auraient détruit ma thèse » !

Maintenant, quelqu'un pourra me dire : « C'est entendu ; M. Delanne s'était trompé : nous reconnaissons que vous n'avez combattu sa thèse spirite que sur un seul point de son raisonnement : celui de l'identité du corps psychique et du corps physique. Mais en détruisant ce chaînon, toute la chaîne de son raisonnement tombe comme un château de cartes ! » — Ceci est incontestable, pour ce qui se rapporte à la ligne générale de l'ouvrage, bien que les cas isolés d'identité spirite que l'auteur cite ne perdent rien de la valeur qu'ils peuvent avoir, quand ils ne sont pas basés sur le spécial raisonnement erroné dont je viens de parler. Mais est-ce ma faute si M. Delanne n'a pas bien raisonné jusqu'au bout ? Quant à moi, si je pense que l'hypothèse spirite est encore discutée et discutable, c'est justement parce que j'estime que l'hypothèse de l'*idéoplastie* dans les matérialisations a beaucoup de chances d'être juste, même dans les cas qui seraient réellement spirites. Je ne connais pas un seul parmi les hommes éminents dont s'enorgueillissent les études psychiques qui ne l'admette point — après le livre de Delanne comme avant. Le D[r] Ochorowicz en parle dans l'article qu'il publie en ce même numéro. Dans son dernier livre : *Les Vies Successives*, M. de Rochas y consacre tout un papragraphe de trois pages (p. 39-42), qui est intitulé : *Le corps fluidique peut se modeler sous l'influence de la volonté comme la terre glaise sous la main du statuaire*, et qui commence par

(1) Voir aux pages 271 et 272 de notre livraison de septembre.

ces mots : « C'est là un fait de tradition chez les occultistes », etc.

Mais attendez un instant ! il y a mieux. Je possède bien mes classiques. J'ouvre d'une main assurée le *Livre des Médiums* d'ALLAN KARDEC, et mes yeux tombent négligeamment sur le chapitre VI. Voici ce que j'y lis :

D. — Comment l'Esprit peut-il se rendre visible ?

R. Le principe est le même que celui de toutes les manifestations, il tient aux propriétés du périsprit, qui peut subir diverses modifications au gré de l'Esprit.

D. — L'Esprit proprement dit peut-il se rendre visible, ou bien ne le peut-il qu'à l'aide du périsprit ?

R. — Dans votre état matériel, les Esprits ne peuvent se manifester qu'à l'aide de leur enveloppe semi-matérielle ; c'est l'intermédiaire par lequel ils agissent sur vos sens...

D. — Les Esprits peuvent-ils se rendre visibles sous une autres apparence que la forme humaine ?

R. — La forme humaine est la forme normale ; l'Esprit peut en varier l'apparence, mais c'est toujours le type humain...

D. — Les Esprits peuvent-ils se présenter sous la forme d'animaux ?

R. — Cela peut arriver....

§ 101. — Les manifestations apparentes les plus ordinaires ont lieu dans le sommeil, dans les rêves ; ce sont les visions...

§ 102. — Les apparitions, proprement dites, ont lieu à l'état de veille, et alors qu'on jouit de la plénitude et de l'entière liberté de ses facultés. Elles se présentent généralement sous une forme vaporeuse et diaphane, quelquefois vague et indécise ; c'est souvent, au premier abord, une lueur blanchâtre dont les contours se dessinent peu à peu. D'autres fois les formes sont nettement accentuées, et l'on distingue les moindres traits du visage, au point d'en pouvoir faire une description très précise. Les allures, l'aspect, sont semblables à ce qu'était l'Esprit de son vivant.

Pouvant prendre toutes les apparences, l'Esprit se présente sous celle qui peut le mieux le faire reconnaître, si tel est son désir. Ainsi, bien que, comme Esprit, il n'ait plus aucune infirmité corporelle, il se montrera estropié, boiteux, bossu, blessé, avec des cicatrices, si cela est nécessaire pour constater son identité. Esope, par exemple, comme Esprit, n'est pas difforme ; mais si on l'évoque en tant qu'Esope aurait-il plusieurs existences depuis il apparaîtra laid et bossu avec le costume traditionnel...

Un guerrier pourra apparaître avec son armure, un savant avec des livres, un assasin avec un poignard, etc., etc... La question du costume et de tous ces objets accessoires est peut-être celle qui étonne le plus. (1)

§ 103. — Nous avons dit que l'apparition a quelque chose de vaporeux... C'est généralement ainsi que la distinguent les médium voyants...

§ 104. — L'Esprit qui veut ou peut apparaître revêt quelquefois une forme plus nette encore, ayant toutes les apparences d'un corps solide, au point de produire une illusion complète et de faire croire que l'on a devant soi un être corporel. Dans quelques cas enfin, et sous l'empire de certaines circonstances, la tangibilité peut devenir réelle, c'est-à-dire qu'on peut toucher, palper, sentir la même résistance, la même chaleur que de la part d'un corps vivant.... Les faits d'apparitions tangibles sont les plus rares ; mais ceux qui se sont passés dans ces derniers temps, par l'influence de quelques médiums puissants (entre autres M. Home), et qui ont toute l'authenticité de témoignages irrécusables, prouvent et expliquent ceux que l'histoire rapporte...

§ 105. — Par sa nature et dans son état normal. le périsprit est invisible... mais il peut subir des modifications qui le rendent perceptible à la vue, soit par une sorte de condensation, soit par un changement dans la disposition moléculaire ; c'est alors qu'il nous apparaît sous une forme vaporeuse. *La condensation peut être telle que le périsprit acquière les propriétés d'un corps solide et tangible*... Ces différents états du périsprit sont le résultat de la volonté de l'Esprit...

§ 119. — L'Esprit d'une personne vivante, isolé du corps, peut apparaître comme celui d'une personne morte, et avoir toutes les apparences de la réalité ; de plus, par les mêmes causes que nous avons expliquées, il peut acquérir une tangibilité momentanée...

§ 123. — Il est admis en principe (1) que **l'esprit peut donner à son périsprit toutes les apparences** ; que par une modification dans la disposition moléculaire, il peut lui donner la visibilité, **la tangibilité,** et par conséquent l'*opacité* ; que **le périsprit d'une personne vivante, isolé du corps, peut subir les mêmes transformations.**

Les lecteurs voudront bien m'excuser une si longue citation ; mais comme le mot *matérialisation* n'était pas encore employé en France du temps d'Allan Kardec, il importait de rapporter ici les passages prouvant que le Maître des spirites parlait ici aussi du phénomène que nous désignons actuellement par ce terme, etqu' A. K. appelle « apparitions tangibles ». (Voir surtout à ce sujet, les §§ 104, avec l'allusion à Home, 105, 123.) Ceci pour rendre impossible l'équivoque sur le mot *apparition*, et montrer sans aucune erreur possible, qu'il ne s'agit pas uniquement de ce que nous appelons des « hallucinations visuelles véridiques », mais aussi de ce M. Delanne appelle des « apparitions matérialisées ».

(1) On voit qu'Allan Kardec, lui aussi, trouve moins étonnant qu'un Esprit crée une forme humaine différente de celle qu'il avait de son vivant, que de lui voir créer des vêtements, des armures, des livres, etc. — C. V.

(1) Voilà un *postulatum* (pas un axiome !). — C. V.

Et voilà : c'est l'avis des Esprits mêmes qu'Allan Kardec a recueilli !

C'est donc entendu : j'ai pour moi les psychistes matérialistes comme Richet, les psychistes spirites comme Myers, les occultistes, les théosophes... — et les spirites Kardécistes — contre M. Gabriel Delanne, kardéciste scismatique !

Je le regrette pour mon confrère : mais il l'a bien voulu !



D'ailleurs, ce qu'il y a de plus caractéristique, de plus symptomatique dans la lettre que M. G. Delanne m'a adressée, ce sont bien les attaques contre les *Annales des Sciences Psychiques* et contre les « psychistes » ou « métapsychistes ». C'est ce qui donne la clef de la situation.

On se souviendra de ses paroles : « Connais- » naissant de longue date la ligne de conduite » des *Annales*, qui consiste à vouloir enlever » aux phénomènes psychiques tout caractère spi- » rite, je n'ai pas été surpris de vous voir garder » un prudent silence au sujet des nombreux cas » d'identité des Esprits que j'ai signalés dans » mon livre, etc. »

Eh bien ! il faut tout de même une admirable « amnésie systématique » pour écrire de pareilles choses ! Les *Annales* craindre de toucher à quelques faits spirites racontés par M. Delanne, alors que, d'un bout à l'autre de l'année, elles s'honorent d'offrir l'hospitalité à des articles tels que, par exemple, ceux de M. Ernest Bozzano, qu'il n'y a presque pas un numéro de notre Revue qui ne contienne quelques-uns des faits envers lesquels, selon M. Delanne, nous exerçons un ostracisme systématique, et que, même quand nous publions un article anti-spirite, comme celui de M. Marcel Mangin sur l'ouvrage du professeur Flournoy (fascicule de février dernier), nous sommes tout disposés à accueillir ensuite, sur le même argument, un article nettement spirite, devant lui servir de contrepoids : celui de M. Paul Le Cour (fascicule de juillet) !...

Dans les jours mêmes où je reçus la lettre de M. Delanne, j'en reçus une autre d'un de nos plus distingués collaborateurs, qui m'accusait de ne vouloir publier que les articles spirites !

Et dans le même courrier qui m'apporta la lettre de M. Delanne une autre s'en trouvait, d'un professeur, qui m'écrivait : « *Je suis de ceux que la lecture des* Annales *a pu conquérir sur le matérialisme* ».

Il y a quelque temps, l'un des spirites français les plus distingués, auteur d'un ouvrage paru en ces jours mêmes, m'écrivait :

Je possède toute la collection des *Annales* et, parmi les publications que je reçois, il n'y en a pas qui m'attire aussi puissamment que la vôtre. Elle fait penser à un homme très compétent dans sa spécialité, animé d'un esprit éminemment critique, prudent sans être timoré, avançant avec beaucoup de précaution sur un terrain mal éclairé, de manière à ne pas faire de chutes, ayant une belle tenue et très considéré. J'éprouve du plaisir à vous le dire sans aucune intention de flatterie...

Suis-je aveuglé par un parti pris ? Sans vous prononcer pour le Spiritisme, vous le servez, me semble-t-il, plus efficacement que tant de ses adeptes qui le discréditent par leur naïveté... (1).

De même comment M. Delanne a-t-il pu écrire « qu'on nomme psychistes ou métapsychistes ceux qui, tout en admettant les faits, prétendent que ceux-ci sont entièrement explicables par les seuls pouvoirs du médium » ? Est-il possible que, seul entre tous ceux qui s'occupent de ces questions, il ignore qu'il y a des *psychistes* spirites, tels que, par exemple, Myers, Hyslop, etc. — et des *psychistes* anti-spirites, tels que Sidgwick, Podmore, etc., sans compter les incertains ? On a donc recours à ces systèmes de lutte pour tâcher de mettre en mauvaise lumière les psychistes aux yeux des spirites ?

Tous ceux qui s'occupent de ces questions saisissent fort bien la différence qu'il y a entre les *spirites* d'une part, et les *psychistes* de l'autre, alors même que ces derniers admettent la réalité des communications avec les esprits des défunts. C'est surtout une affaire de méthode, de tendance et de mentalité. Entre la *Society for Psychical Research* et la *London Spiritualist Alliance*, de Londres, la ligne de démarcation est très nette. Myers, Hodgson et tous les autres membres de la S. P. R., qui ont rendu les plus grands services à la cause du Spiritisme par l'étude de Mme Piper, etc., etc., avaient une tout autre méthode, une toute autre mentalité que les membres de la *Spiritualist Alliance* ; ils suivaient une ligne de conduite purement scientifique, sans bâtir des systèmes religieux selon les doctrines inspirées ou révélées de Jackson Davis, Allan Kardec ou autres.

(1) Je tiens ces trois lettres, ainsi que bien d'autres semblables, à la disposition de M. Delanne, s'il désire s'assurer de leur authenticité. Tous ceux qui me connaissent savent que je me tiens autant que possible dans l'ombre, en m'efforçant de servir, non point ma vanité, mais la vérité. Néanmoins, les accusations réellement indignes dont m'a gratifié mon collègue de la *Revue du Spiritisme* m'amènent à montrer ce que pensent d'autres spirites que lui. — C. V.

Ceci pour ce qui se rapporte à l'Angleterre. Et en France ? Ah, voilà justement le noyau de la question !

Voulez-vous savoir la raison de l'animosité de certains groupes spirites envers les psychistes, les *Annales*, et moi en particulier ?

Il y a une vingtaine d'années, les spirites dominaient presque seuls les études psychiques en France, et partant dans le monde latin. Un jour, M. le Dr X. Dariex et le professeur Charles Richet se demandèrent s'il ne convenait pas de faire dans ce « cerveau du Monde » quelque chose pour tâcher de donner aux recherches psychiques une direction plus scientifique, comme la S. P. R., venait de le faire en Angleterre — et ils fondèrent les *Annales des Sciences Psychiques*. Cette Revue suivit une carrière scientifiquement fort honorable durant une quinzaine d'années; elle accumula des trésors de faits et de critiques ; seulement, son action resta restreinte à un tout petit groupe de chercheurs.

Un beau jour, M. Richet se demanda s'il ne convenait pas de faire quelque chose pour étendre l'œuvre du vulgarisation des *Annales* : d'accord avec le Dr Dariex, il m'en confia la rédaction. La lutte a été bien difficile pour moi ; j'ai dû beaucoup travailler, beaucoup souffrir ; l'enthousiasme de la cause, l'audace un peu excessive que j'ai employée dans cette entreprise m'ont fait passer et me font passer encore de bien tristes moments. Mais enfin, en quelques années les *Annales des Sciences Psychiques* ont vu croître rapidement le nombre de leurs lecteurs ; elles sont devenues l'organe officiel d'une Société d'Études Psychiques qui, fondée par M. le Dr P. Joire, avec un programme excellent, n'a vécu, durant quelques années, que presque sur le papier, et qui, petit à petit, s'est développée, a recueilli dans son sein — où toute opinion, toute discussion est admise, pourvu qu'elle ait un caractère expérimental et scientifique — non pas uniquement des « psychistes », de toutes les nuances, mais des spirites, des théosophes, des occultistes, de simples chercheurs enfin, appartenant à toutes les écoles et toutes les confessions ; un assez grand nombre de savants, de médecins et d'autres professionnels, qui n'auraient pas voulu entrer en des Sociétés spirites — même déguisées sous le titre de *psychiques* — entrent dans un groupement auquel on peut être inscrit sans que cela prouve autre chose si ce n'est qu'on est un *chercheur* : ils y constatent qu'on peut étudier ces questions sans le moindre mysticisme, avec un esprit sereinement scientifique — et aussi sans rages de parti, sans excommunications, sans médisances. Beaucoup des vôtres, Monsieur Delanne, ont compris que c'était là le véritable chemin à suivre, et que l'on pouvait peut-être atteindre ainsi ce qu'on n'a pas obtenu et qu'on n'obtiendra point par les méthodes discréditées de jadis : alors ils sont venus à nous, nous ont tendu les mains, nous ont même aidés dans notre œuvre. D'autres ne l'ont pas compris encore. Quelque temps devra se passer encore avant qu'à côté de la *qualité* nous ayons la *quantité*. Mais cela viendra : cela vient chaque jour davantage. Le « Psychisme » est l'Astre qui se lève, et comme le disait un jour Sylla à Marius : « Ceux qui s'inclinent devant le Soleil qui se lève sont plus nombreux que ceux qui s'inclinent devant le Soleil qui se couche. »



Un déchaînement de l'intolérance spirite, dont j'ai parlé, vient de se manifester à la suite d'un article que M. le professeur Ch. Richet a publié récemment dans un journal de Genève, en analysant le dernier ouvrage du professeur Flournoy : *Médiums et Spirites*. Dans cet article, notre Directeur disait essentiellement ceci :

> En tout état de cause, M. Flournoy n'a pas été par ces documents spirites convaincu que le spiritisme ait quelque raison d'être, en tant que doctrine. Et nous ferons comme lui. Même, à mesure que la littérature spirite s'enrichit, les preuves d'identification s'appauvrissent. Même, de plus en plus, on demeure persuadé qu'il n'y a aucune ingérence des morts dans les actes des vivants. Que ce soit heureux ou malheureux — et, pour notre part, nous estimons que c'est fort heureux — nous n'avons pas à craindre une fastidieuse et incurable immortalité, etc., etc.

Ceci n'a vraiment rien de nouveau ni de surprenant. Chaque fois qu'il a parlé des phénomènes dits spirites, M. Richet a engagé ses contemporains à les étudier, tout en déclarant que, quant à lui, s'il acceptait les faits, il trouvait l'hypothèse spirite parfaitement absurde. Toutes les personnes qui le connaissent savent que, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, M. Richet a fait, sans forfanterie, mais en toute sincérité, sa profession de foi matérialiste.

Tout le monde n'est pas de son avis, même parmi les personnes qui ont suivi le mouvement métapsychique. Le professeur Flournoy lui-même trouve que sa foi de protestant pratiquant ne périclite point par suite de ses déconvenues

dans l'étude du spiritisme ; le professeur Grasset en dit autant, assez ouvertement, pour sa foi de catholique ; le professeur O. Lodge est porté à croire que, de l'examen d'un certain nombre de communications médiumniques, il ressort que l'hypothèse spirite est très probablement bien fondée ; le professeur W. F. Barrett, de l'Université de Dublin, dans une brochure de vulgarisation qu'il vient de faire paraître sous le titre de *Psychical Research*, écrit à son tour :

Sans doute, de notre part, nous croyons qu'il y a quelque intelligence active à l'œuvre derrière l'automatiste et en dehors de celui-ci — une intelligence qui est plus probablement la personne décédée qu'elle affirme être que tout autre chose que nous pouvons imaginer. Et bien que cette intelligence soit absolument irritante par la manière dont elle se soustrait à répondre simplement et directement aux questions qu'on lui pose, néanmoins il est malaisé de trouver une autre solution au problème de ces messages et de ces « correspondances-croisées », sans imaginer une tentative de coopération intelligente entre certains esprits désincarnés et les nôtres.

Voilà donc bien des opinions différentes entre des savants distingués. Et nous en passons. Le contraire devrait nous surprendre, si nous songeons à l'état absolument rudimentaire dans lequel se trouvent les recherches métapsychiques. Il est donc bien naturel que, pour ma part, j'apprécie la valeur des divers arguments qu'on apporte à la discussion, et je reste dans l'incertitude. C'est vous dire que je suis loin de partager complètement l'avis de mon éminent Directeur : je ne trouve pas *absurde* l'hypothèse spirite, tout en ne la trouvant pas suffisamment *démontrée*, et je suis de la même opinion pour ce qui se rapporte à la question spiritualiste, vis-à-vis du matérialisme.

Mais cette divergence d'opinion, que M. Ch. Richet connaît fort bien, ne lui a pas empêché de me confier la rédaction en chef des *Annales des Sciences Psychiques* et de me conserver sa confiance. Il sait qu'à côté d'articles positivistes, voire même matérialistes, je publie dans presque tous nos fascicules des articles spiritualistes et spirites : il ne retire point pour cela son nom de la couverture de notre Revue. Pourquoi cela ? Parce qu'il n'est pas un fanatique, ni un intolérant. Allez donc demander à M. Delanne, par exemple, de suivre un système pareil, dans son journal !

Seulement, si M. Richet veut bien respecter et admettre à la discussion les idées des autres, cela ne signifie pas encore qu'il doive renoncer à exprimer les siennes, ni que la tolérance qu'il emploie envers les autres puisse lui être refusée.

C'est pourtant ce que paraissent croire quelques spirites — je me garde bien de dire *tous* ; ce serait injuste. Mais enfin, n'est-il pas triste de lire une lettre d'un docteur E. Dupouy, de Saint-Cloud, qui commence exactement ainsi :

Dans mon article « Vrais savants », publié dans la « Revue Spirite » (nº de juillet dernier), j'avais compris parmi ceux-ci, avec W. Crookes, Babinet, de Rochas... un professeur officiel de l'Université, M. Ch. Richet.

Tout en n'ignorant pas que le physiologiste de la Faculté n'avait pas fait acte formel d'adhésion à la doctrine spiritualiste, j'estimais qu'on devait lui savoir gré d'avoir étudié les phénomènes de la psychologie expérimentale... J'étais dans l'erreur. Un de mes distingués confrères de Paris, le Dr H. R..., vient de m'en faire apercevoir, en m'envoyant l'extrait d'un article de M. Ch. Richet, paru le 14 janvier 1911, dans la *Semaine littéraire* de Genève...

Et le docteur E. Dupouy, après un certain nombre de grossiéretés à l'adresse de M. Richet, termine en disant :

Cela dit, pourquoi donc M. Richet a-t-il accepté, depuis de longues années, les éloges des spiritualistes, dont il avait connaissance par l'*Argus de la Presse*, alors qu'il n'ambitionnait que les compliments de ces pseudo-savants se disant positivistes, dans leur outrecuidant orgueil ? Qu'il soit satisfait, nous saurons maintenant à quoi nous en tenir. Son nom figurera peut-être momentanément à la gauche des partisans de la doctrine atomiste, à la suite des nihilistes du siècle dernier, mais *il sera rayé de la liste de nos véritables savants*, n'ayant d'autres objectifs que de demander à la science la confirmation de l'enseignement des grands apôtres de la philosophie spiritualiste, depuis Pythagore, Platon et Aristote (!) jusqu'aux plus modernes défenseurs de nos convictions.

Quant à « cette fastidieuse et incurable immortalité » qu'il semble tant redouter, M. Richet n'aura pas à s'en préoccuper, au cours de sa vie terrestre.

Et voilà l'état d'âme de ces fanatiques, à la prose desquels des revues spirites ouvrent leurs colonnes. Etes-vous spirite ? Vous êtes *un vrai savant*. Vos études psychiques ne sont pas parvenues à vous convaincre de la réalité de l'hypothèse spirite ? Vous êtes *rayé de la liste de nos véritables savants* (1), et on lance sur vous un tas d'ordures.

(1) Le Dr E. Dupouy enregistre dans la liste des « vrais savants, dans les toutes premières lignes de son article, trois autres personnages : W. Crookes, Babinet, de Rochas. Or, voyez avec quelle connaissance de l'histoire du spiritisme parle cet homme, qui ne paraît pas venir de Saint Cloud, mais de Tombouctou. Il n'avait jamais su que M. Richet était matérialiste. Or, William Crookes a déclaré vingt fois de ne pas avoir pu s'assurer si les personnalités qui se manifestent par les phénomènes médiumniques sont ce qu'elles disent être : des esprits d'hommes décédés. M. de Rochas

Cet incident Dupouy-Richet est bien caractéristique au sujet de cette hostilité violente des spirites contre les psychistes, dont j'ai parlé plus haut, et mérite, à ce point de vue, d'être retenu.

Il y a quelques années, au moment d'un polémique bien plus grave, je reproduisais dans ces mêmes colonnes le passage suivant d'un journal australien :

Le Dr Richet ne manque certainement pas de courage. C'est en 1875, qu'il fut le premier savant à s'occuper du *somnambulisme provoqué.* Il avait alors vingt-trois ans, et commençait son mémoire par ces mots qui paraîtraient ridicules aujourd'hui : « Un certain courage est nécessaire pour prononcer ces mots de : somnambulisme provoqué ».

« Je me souviens, disait M. Richet, en 1905, dans son discours présidentiel à la *Society for Psychical Research*, de Londres, « que lorsque j'informai mon père, dont la haute raison et la sagacité me guidèrent toujours (1), de mes études en un domaine défendu, il reconnut qu'elles étaient correctes ; mais, lorsque je manifestai l'intention de les publier, il m'en dissuada en disant : — Veux-tu donc te perdre ? » — Heureusement, il finit par reconnaître qu'on ne se perd pas en défendant ce que l'on croit être la vérité. Je ne me suis pas plus perdu en affirmant la réalité du somnambulisme provoqué, que Sir William Crookes ne s'est perdu en affirmant l'existence des matérialisations.

Bon. Voilà donc un homme qui a beaucoup lutté pour faire accepter par les savants comme par le grand public les phénomènes somnambuliques et métapsychiques, et y a consacré une grande partie de son temps, de son activité, de son argent. Qu'il me soit permis de soustraire mon article à la revision de mon Directeur, afin de pouvoir dire que cet homme passe pour avoir un cœur d'or, pour être d'une bonté rare, qui va presque jusqu'aux limites de la faiblesse ; il est épris de toutes les idées généreuses et philantropiques. Si sa propagande pour la Paix, pour le relèvement des classes les plus humbles lui ont procuré quelques satisfactions et la reconnaissance des personnes obligées, les études métapsychiques lui ont procuré des ennuis terribles : il a été bafoué, ridiculisé, insulté. Et quelle a été la gratitude des spirites ? On vient de le voir. Il n'est pas arrivé à se convaincre que ce sont les esprits qui font danser les tables : cela suffit pour lui attirer les haines farouches de certains cénacles spirites, pour l'y faire déchirer à belles dents comme psychiste, comme savant, comme homme privé.

Chaque fois que j'assiste, bien malgré moi, à de pareilles choses, j'observe que dans les milieux psychistes et même matérialistes ne règnent point cette intolérance, cette médisance, cet esprit haineux — et je tremble d'en tirer des conséquences... Mais, alors je réfléchis que l'intolérance se manifeste, naturellement, surtout chez les personnes ardemment convaincues, qui deviennent aisément fanatiques ; et je comprends que ces tristes sentiments sont, au fond l'exagération, la déformation d'un sentiment respectable. Il faut donc beaucoup excuser. Seulement, les chefs de certains groupements spirites devraient évidemment employer leur grande influence pour calmer et adoucir ces passions de parti. Au contraire, j'ai toujours observé que c'est là où ces chefs exercent une influence plus forte et plus directe, que les haines éclatent avec plus de rage.

Comment expliquer cela ?...

En attendant, voici la lettre que le Dr Charles Richet vient d'envoyer à la *Revue Spirite* et que ce journal a publiée :

Monsieur le Directeur,

Je ne répondrai pas aux paroles peu amènes que m'adresse M. le Dr Dupouy (*Revue Spirite*, 1911, 553-555). C'est une besogne que j'abandonne à de plus courageux.

Il s'agit d'une question scientifique grave. Le Dr Dupouy n'a pas paru bien la comprendre, je vais la lui expliquer.

Il y a des *faits* que, pour ma part, je crois vrais en grande partie, malgré toutes les supercheries et les fraudes ; des faits d'ordre métapsychique, raps, matérialisations, mouvements d'objets sans contact, etc. Encore que des preuves rigoureuses, adéquates, qu'on a le droit d'exiger, n'aient été que très rarement données, j'estime que des faits de cet ordre existent. Il en est que la fraude n'explique pas. Voilà qui est formel.

Puis il y a l'*explication* de ces faits ; or, l'explica-

écrit dans son dernier livre : « Contrairement à ce que pensent beaucoup de gens, je ne me suis jamais occupé de spiritisme. J'ai assisté à quelques séances pour savoir comment les choses se passaient, etc. ». On sait que M. de Rochas appartient plutôt à une autre école spiritualiste. — Mais le cas le plus bizarre est celui de Babinet. Le Dr E. Dupouy a découvert une lettre par laquelle ce savant exprime sa ferme intention de s'occuper des phénomènes spirites, pour savoir à quoi s'en tenir. Ce que le Dr E. Dupouy malheureusement ignore, c'est que par suite de sa décision, Babinet assista, en effet, à des séances médiumniques, surtout consacrées à la lévitation des tables ; il en conclut qu'*il n'y avait en cela que de l'illusion*, et ne se gêna point pour le publier. Cela fâcha Alphonse Karr qui, lui, était spirite. Le terrible auteur des *Guêpes* trouva que la démonstration de l'éminent physicien ne valait pas grand'-chose, et écrivit : « Quelqu'un lui demanda un jour l'explication du mouvement des tables. Il n'osa pas répondre qu'il n'en savait rien, et donna l'explication. Mais, de grâce, n'aurait il pas mieux fait d'avouer son ignorance que de la prouver ? » Et voilà aussi W. Crookes, de Rochas, Babinet rayés de la liste des « vairitables savants ». Pour peu que cela continue, le Dr E. Dupouy finira par s'y trouver presque seul.

(1) On sait que le professeur Alfred Richet, père de M. C. Richet était un chirurgien éminent.

tion spirite (retour des défunts au milieu de nous) est si naïvement enfantine et si dépourvue de preuves sérieuses que je me refuse à l'admettre, au moins jusqu'à ce qu'on ait commencé un semblant de démonstration.

Il ne suffit pas qu'une plume tenue par un médium écrive : *Je suis Aristote. Ayez courage. Demain vous aurez une belle expérience*, pour qu'aussitôt je m'écrie: « Voilà Aristote qui nous arrive ! »

Suis-je trop difficile ? Et le Dr Dupouy comprendra-t-il mon hésitation ? il m'importe assez peu. Jai dit ce que je voulais dire et cela me suffit.

Veuillez croire, Monsieur le Directeur, à mes sentiments de haute considération.

Charles Richet.



On se souvient de la publication que M. B.-M. Godsal a faite dernièrement dans le *Light* et que nous avons traduite et publiée dans notre fascicule d'août dernier. Le ton mesuré, équilibré de l'article, absolument favorable à l'authenticité des phénomènes auxquels M. Godsal a assisté dans la famille Corralès, à Costa-Rica, est sans doute encore présent à l'esprit de nos lecteurs. Or, voici comment en parle M. Reichel dans les *Psychische Studien* :

M. Godsal relate qu'il a assisté à un phénomène de matérialisation, ainsi qu'à une lévitation ; qu'il a obtenu également quelques communications écrites en diverses langues, ainsi que des dessins d'esprits ; mais qui ne se répétèrent pas, aussitôt qu'un contrôle fut imposé. Il reconnaît et admet, comme moi (1), les voix indépendantes, et estime qu'Ofélia possède quelques facultés médiumniques.

Voilà, n'est-ce pas ? un résumé absolument loyal et fidèle de l'article de M. Godsal ! Pourtant, il paraît que les directeurs des *Psychische Studien* et de l'*Uebersinnliche Welt* trouvent que la bonne foi est du côté de M. Willy Reichel, et que ma conduite dans cette affaire « ne témoigne point en faveur de mon amour pour la vérité » ! Quand je parle de ces deux revues, je veux parler exclusivement de leurs directeurs, puisque trois parmi leurs principaux rédacteurs m'ont écrit pour me dire que j'avais absolument raison.

Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire de la part de M. Maier, directeur des *Psychische Studien*, est ceci :

M. Willy Reichel lui écrit, au sujet des quatre fausses photographies spirites de Costa-Rica :

Chaque expérimentateur pratique et prudent devait pourtant s'apercevoir à première vue que les figures paraissant dans les photographies n'avaient pas l'aspect d'esprits ; mais Vesme domine dans le monde occultique et emploie surtout son talent littéraire à épiloguer sur des déclarations contradictoires (!?)

Or, les *Psychische Studien* mêmes avaient reproduit ces photographies, dont tout expérimentateur prudent pouvait si facilement déceler la fausseté : seulement, alors que nous déclarions ne reproduire le récit de M. Corralès que *sous toute réserve, sans nous rendre garants de la réalité de ces faits, manquant d'une sanction scientifique*, etc., etc., la revue de Leipzig se dispensait de le faire. Naturellement, la sortie de M. Willy Reichel mettait M. Maier dans l'embarras. Voici la plaisante manière dont il croit se tirer d'affaire :

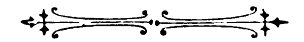
Le soussigné, malgré ses efforts remontant à plusieurs années, n'avait pu obtenir l'occasion d'être édifié par des preuves sur des médiums à matérialisation ou leurs guides ; par suite de ce manque de documentations relatives à des apparitions fantomales, il se laissa malheureusement enduire en erreur, en acceptant de confiance les images reproduites par de Vesme, étant donnée sa réputation, qui faisait publiquement autorité.

Maier.

C'est extraordinaire ! La confiance de M. Maier ne me fait donc défaut que lorsque je fais des réserves au sujet des phénomènes douteux : sur ce point, il refuse de me suivre.

C. de Vesme.

(1) En réalité, M. W. Reichel avait écrit : « Ofélia est totalement dépourvue de facultés spéciales, autant que mes observations personnelles m'ont permis de le constater ». Il reconnaissait bien, un peu plus loin, qu'un groupe d'esprits chantaient à tue-tête, par la médiumnité d'Ofélia ; mais il estimait que c'était là des vétilles insignifiantes ! — C. V.



JULIEN OCHOROWICZ

Radiographies des Mains

(Monographie expérimentale)

(Suite ; Voir le numéro d'Octobre)

III

« LES MAINS DES ESPRITS »

10) *Radiographie d'une main de « l'esprit » plus grande que celle du médium.*

Il s'agit d'abord de Woytek.

L'histoire est compliquée, mais il faut que je la raconte car elle est instructive.

C'était dans le temps où je n'étais pas encore maître des phénomènes et où la Petite Stasia régnait en souveraine, produisant une quantité de manifestations incohérentes et ne voulant pas comprendre qu'un fait extraordinaire mal contrôlé, ne valait rien.

Après le phénomène du portrait, je cherchais, comme on sait, à vérifier la chose « par morceaux » et entre autres, j'avais demandé à la Petite de me donner une photographie de sa main. Pendant quelque temps elle s'excusa du peu de forces dont elle disposait, ce qui était vrai, car nous étions après les séances de Paris et de Genève, qui déterminèrent plusieurs hémoptysies avec épuisement général.

Enfin, le 16 mai 1909, je risque une première séance à Wisla, et après deux essais médiocres avec les plaques et après quelques éclairs inutiles, produits inopinément par la Petite, cette dernière me dit :

— Donne-moi une plaque !

— Grande ou petite?

— Comme tu voudras.

Je prends une plaque Guilleminot 13×18 et je la lui donne, c'est-à-dire que je la laisse pour elle sur la table ; j'éteins la lampe rouge — car si l'expérience durait plus d'un quart d'heure, cette lumière aurait été capable de la voiler — je prends la somnambule par la main et nous nous asseyons sur le divan à 1 m. 50 de la table. Elle bavarde et chante continuellement, pour montrer que c'est la Petite toute seule qui fait l'expérience et qu'elle n'y est pour rien.

Au bout de 2 minutes et 3/4 environ (je comptais les secondes), sa voix devient faible et elle se sent mal : elle ressent une douleur aux tempes, tremble, etc. : mais cela passe vite, et, comme la Petite lui annonce déjà la fin de l'expérience, je me lève, et encore dans l'obscurité, je plonge la plaque dans le bain révélateur. La somnambule sort, en attendant, avec la lampe rouge pour la rallumer et lorsqu'elle revient, je constate l'apparition de trois raies noires, de trois doigts probablement ; mais sans les examiner de près, je mets le cliché dans l'hyposulfite, et je questionne la Petite.

Elle raconte qu'elle avait d'abord essayé d'imprimer ses deux mains à la fois, mais sentant que cela n'allait pas, elle avait appliqué une seule main, *la gauche*, et produit une lumière, en frottant cette main avec l'autre.

— C'est bien, dis-je, mais pourquoi tes doigts semblent-ils si longs sur le négatif?

— Je n'en sais rien.

Nous passons dans mon cabinet éclairé. A peine assis en face du médium, je vois et j'entends que mon bureau (très lourd, car il contient 7 tiroirs remplis de papiers) se soulève latéralement et retombe avec fracas.

— La Petite est-elle ici?

— Mais oui, répond la somnambule, c'est elle qui fait ce tapage. (Quoique la somnambule n'y fût pour rien directement, elle ressentit le lendemain une fatigue excessive aux mollets.)

Un moment après, j'entends dans ma chambre à coucher, adjacente au cabinet, un singulier bourdonnement.

— C'est toujours toi, Petite Stasia?

Le bourdonnement se renouvelle pour dire : « oui ».

— Répète ce son quatre fois !... Et maintenant trois fois !... etc.

Quoique j'eusse l'intention de gronder la Petite, pour ses exploits inutiles, j'étais content du dernier phénomène, parce que dans mon plan de vérification par morceaux, c'était encore une preuve qu'elle était capable de produire un mouvement mécanique (oscillations du couvercle d'une lampe à acétylène attachée au plafond) dans une chambre voisine, comme au moment de son portrait.

Le lendemain, j'examine le cliché obtenu et je vois que c'est une main, non seulement incompatible avec la taille supposée de la Petite, mais une main sensiblement plus grande que celle du médium. Et puis, ce n'est pas une main gauche, c'est une main

droite. A la séance suivante, je questionne la Petite au sujet de ce *quiproquo*.

Comme elle ne manque jamais d'aplomb, voici ses réponses :

— C'est la main de Woytek, et non la mienne, car au dernier moment, voyant que j'étais fatiguée, je le priai de mettre sa patte sur le cliché.

— Et pourquoi as-tu prétendu que c'est une main gauche?

— C'est parce que la main gauche de Woytek (charcutier de son vivant), est estropiée, il lui manque un doigt, alors il a préféré mettre la droite. (Elle disait d'abord que c'était bien une main gauche, mais que par mégarde, j'avais mis la plaque du côté verre — ce qui n'était pas vrai).

— D'où provenait la lumière?

— J'avais frotté la main de Woytek avec la mienne.

— Mais Woytek n'était pas présent à la séance !

— Il arriva au dernier moment.

— Et tu ne m'as rien dit?

— Je n'ai pas eu le temps...

C'était encore faux, car elle avait eu assez de temps pour s'amuser avec mon bureau et ma lampe.

En somme, un tas de subterfuges.

Voici, comment je m'explique ces fourberies médiumniques :

La Petite Stasia n'est pas un être à part, mais une émanation du médium et une transformation de son double. Psychiquement, c'est une cristallisation de son Inconscient, d'une partie de son Inconscient. Son existence n'est qu'éphémère et par conséquent sans suite logique. Elle n'existe comme personnalité stable que dans l'imagination du médium, qui subit en cela l'influence du mécanisme de nos habitudes courantes. Physiquement, c'est le corps astral, capable de s'extérioriser et de se rendre visible au médium endormi, plus facilement qu'au médium éveillé et encore plus facilement qu'à d'autres personnes. Néanmoins, il peut se manifester extérieurement et se matérialiser d'une façon suffisante, pour influencer une plaque photographique.

Le double garde normalement la forme et les dimensions du corps qui lui appartient, puisque c'est probablement lui qui conditionne cette forme et la maintient. Mais séparé du corps par un dédoublement passager, il devient plus libre physiquement et en même temps il subit davantage l'influence de l'idéoplastie. Si cette influence n'est pas dirigée particulièrement dans le sens d'une diminution des formes, il y a plutôt tendance à les grossir (ce qui cause peut-être l'accroissement de jeunes organismes). Nous avons vu que toutes les mains du double impersonnel étaient plus grandes. Et il en est de même dans la plupart des séances spirites où se manifestent les attouchements. On sent plus souvent le contact d'une grosse main que d'une main normale — et si la suggestion ambiante est en faveur d'une main d'enfant, on sent plus souvent des attouchements légers, partiels et délicats, qui *imitent* une petite main, et rarement une main certainement petite.

« Woytek » n'est qu'un autre nom, attaché à la même chose. La Petite disait d'abord que c'était elle qui soulevait mon bureau ; puis, lorsqu'il fallait justifier la grandeur de la main radiographiée, elle disait que c'était Woytek qui soulevait le bureau, etc.

Entre elle et Woytek, il y a un certain antagonisme, en partie logique, en partie artificiellement suggéré. Lorsque, dans l'écriture automatique, apparurent des grossièretés, la Petite Stasia grondée, répondit : « C'est lui, ce n'est pas moi ! »

Lorsqu'on demandait à Woytek un phénomène pour lequel le médium n'était pas disposé momentanément, Woytek disait : cela n'est pas de mon ressort, il faut pour cela la Petite, et elle est absente en ce moment. Et ainsi de suite.

Enfin, lorsque la foi en la Petite Stasia s'effaça peu à peu dans l'entendement du médium, la Petite fut tuée par l'autosuggestion — et Woytek disparut en même temps. Depuis un an, ni l'un ni l'autre ne se manifestent plus — et cependant la plupart des phénomènes qu'ils étaient sensés produire d'une façon spécifique, persistent, ou du moins reviennent. Woytek n'existe plus, mais sa main produit encore des radiographies... Car c'est bien la même main qui s'imprime alors — la main du double, aujourd'hui impersonnel.

Il faut que nous l'examinions de près, parce que, nonobstant toutes ces considérations psychologiques, elle garde sa valeur comme phénomène.

IV

LA MAIN DE WOYTEK

La voilà reproduite par la figure 16. C'est bien une main droite (qui paraît gauche en reproduction), une main plus grande que la mienne.

La lumière qui l'éclaire, provient (comme dans les figures 8 et 15) du pouce et de l'espace entre le pouce et l'index. Le doigt qui la donne principalement, reste invisible, et l'on peut dire que c'est une loi générale, que, plus un organe fluidique est matérialisé, moins il est capable de produire la lumière. Lumière ou matière, telle paraît être l'alternative énergétique du médiumnisme.

Une luminosité plus faible provient du bord opposé de la main et des coins entre les doigts, comme dans la plupart des radiographies.

Au bas du petit doigt, une proéminence noire a pu donner à la petite Stasia (qui a une vue

incertaine et a été incapable de reconnaître son propre portrait, qui n'avait pas été vu par la somnambule) l'impression du pouce, c'est-à-dire d'une main gauche. Convaincue ensuite, par l'intermédiaire de l'intelligence consciente du médium, que c'est bien une main droite, elle n'a pas su me donner l'explication de cette forme additionnelle. C'est peut-être l'ombre de la manche (sinon une ombre accidentelle), car la somnambule avait vu Woytek en habit de cérémonie ; et lorsqu'il est venu me faire sa permière visite, il portait des gants. blancs... (Il ne faut pas oublier, qu'avec les phénomènes analysés, nous nous trouvons sur la limite de la réalité et de l'illusion, et que par conséquent les « hallucinations véridiques » de somnambule doivent être prises en sérieuse considération.)

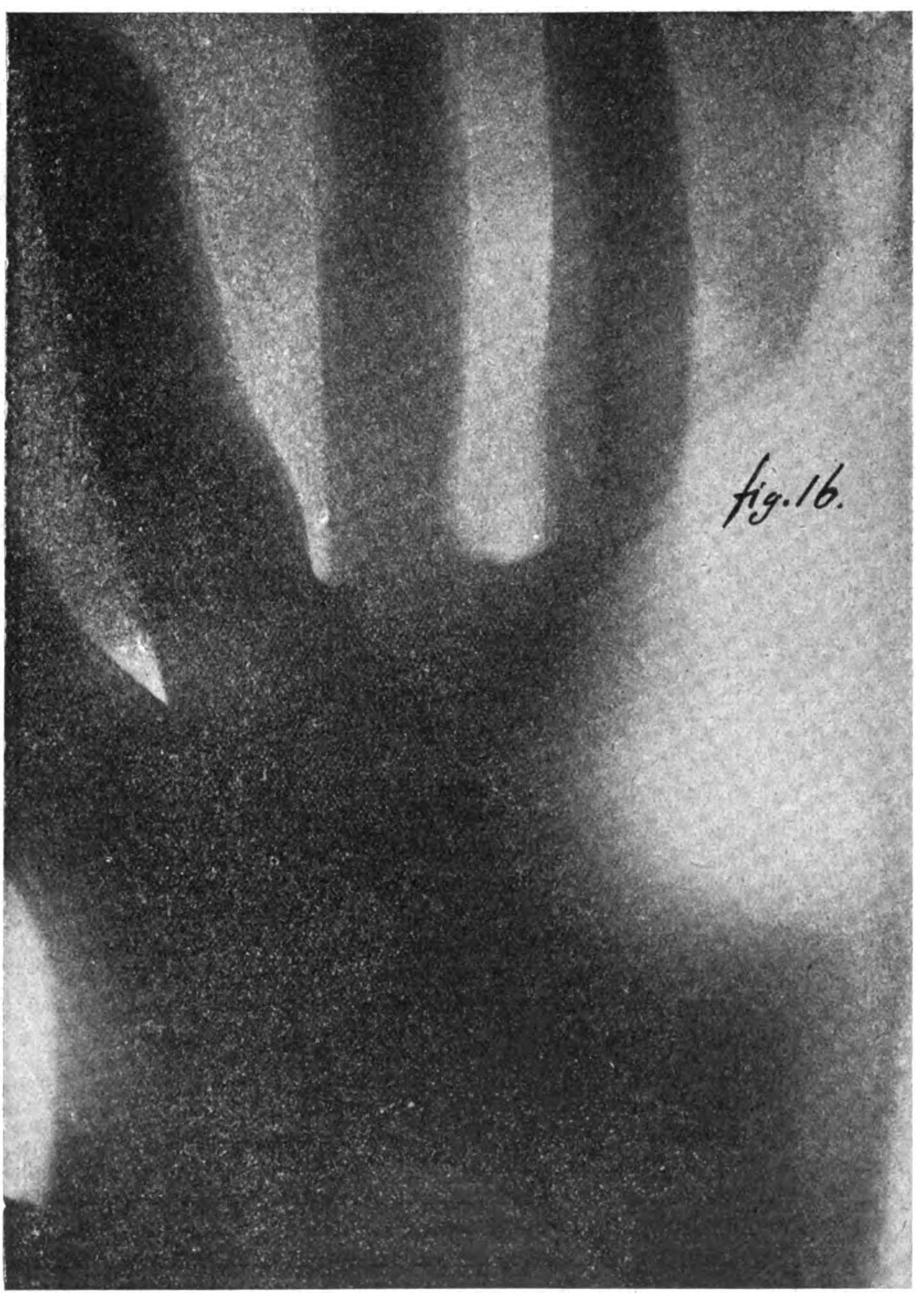


Fig. 16. — La main de « Woytek »
Les dimensions de cette figure sont exactement celles du cliché photographique.

Le bout du troisième doigt s'incline à gauche. Interrogée au sujet de cette anomalie apparente, la Petite trouva tout de suite une explication de ce fait dans son imagination complémentaire : « Woytek a eu un accident, en exerçant son métier de charcutier. » Notre explication sera simple : cette courbure existe dans la plupart des mains à l'état rudimentaire, elle est plus prononcée chez le médium, et son corps astral, en formant une main plus grande a nécessairement accentué cette particularité.

Dans le coin entre le quatrième et le petit doigt on voit un petit nuage de la même nébuleuse claire, qui, condensée surtout aux environs du pouce, s'élève parallèlement à l'index. Elle est aussi assez bien visible dans le coin entre l'index et le médius, où la matérialisation est plus faible et où l'interstice entre les doigts est trop grand.

Traces d'une luminosité semblable des deux côtés du petit doigt, dont la largeur est anormale.

Tels sont les traits caractéristiques de cette main remarquable, qui devra servir de point de repère pour les recherches ultérieures.

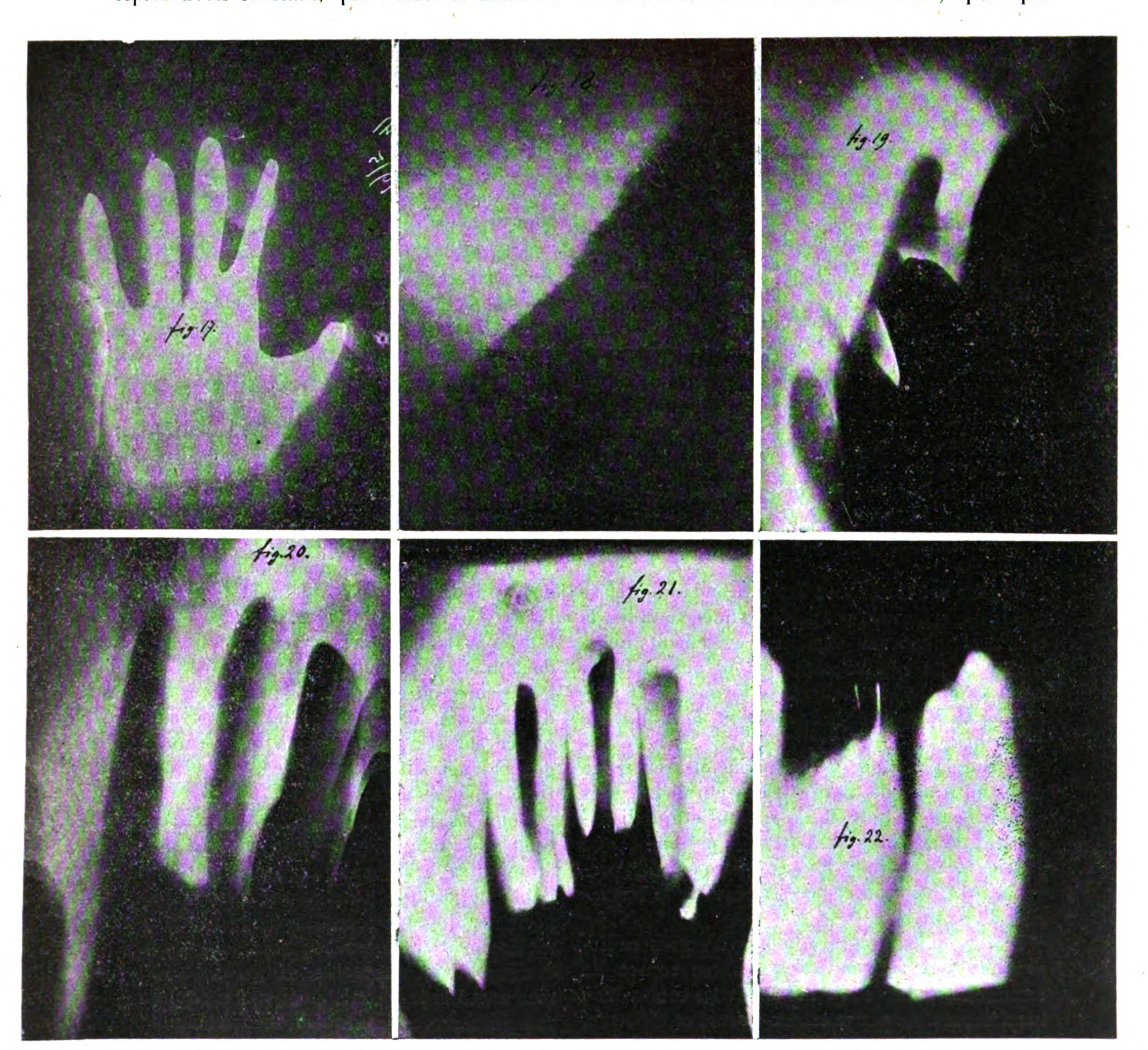
V

LA MAIN DE LA PETITE STASIA

11) *Radiographie d'une main de l'esprit, plus petite que celle du médium.*

Après avoir reconnu, que c'était la main de plaque, en disant que nous pouvions rester près de la table et de la lumière rouge, et que c'est elle qui aurait été se replacer sur le divan, pour y faire son essai dans l'ombre.

Je sors une plaque 13×18 et je la mets sur le divan. Au bout de deux minutes, après que



Les dimensions de ces gravures correspondent à un quart des photographies dont elles ont été tirées.

Woytek et non la sienne, la Petite se sentit en devoir de me fournir une autre radiographie, plus conforme aux idées que nous avions d'elle et à ses propres paroles.

Le 19 mai 1909, après deux autres expériences, peu intéressantes, la Petite me demande une la Petite a annoncé à la somnambule la fin de son expérience, je reprends la plaque et j'essaie de la développer.

Rien n'apparaît. Au bout de vingt minutes, encore rien.

Ce n'est qu'après une demi-heure au moins,

que commencèrent à se montrer les formes d'une main noire sur le négatif, c'est-à-dire lumineuse et d'une apparence bizarre (fig. 17.)

C'était notre dernière expérience de la soirée, non pas à cause de la fatigue excessive du médium, car les apparences parlaient plutôt en faveur d'une fatigue moindre, mais à la suite d'une discussion que j'avais eue avec la somnambule. Elle se réveilla assez facilement, mais tremblait de froid, son pouls marquait 92 pulsations et la température, mesurée sous l'aisselle gauche, s'élevait à 39,6.

Voici les traits caractéristiques de l'image si tardivement obtenue :

1° Il est incontestable que la première impression produite par cette radiographie est aussi peu favorable que celle du portrait de la Petite. Elle ressemble plutôt à un découpage, qu'à une main et en outre ce découpage est très maladroit, je dirais même trop maladroit. La main est plate (1) les doigts sans proportions, etc. Néanmoins, il est difficile de concevoir par quel moyen cette radiographie aurait pu être exécutée frauduleusement.

2° La main est petite, mais pas assez, pour un esprit dont la taille, suivant les impressions de la somnambule, ne devait pas dépasser 55 centimètres ;

3° Elle est lumineuse sur un fond sombre, et à côté d'elle on voit une sorte de nuage aux bords clairs et plusieurs vésicules également lumineuses. Elles apparaissent surtout aux endroits où la main semble moins bien formée — et *partout où les deux images se couvrent, la luminosité augmente.*

4° Sur la paume de la main on remarque une multitude de petites raies parallèles, plus sombres en bas, plus claires en haut et qui disparaissent dans les doigts. La Petite prétendit que c'étaient des courants d'une matière subtile, provenant du médium et nécessaires pour la formation d'une main ;

5° Les deux doigts, qui sur d'autres radiographies ont souvent servi comme source de lumière, le pouce et l'index, sont les moins bien matérialisés. Le pouce est trop court et difforme, l'index trop mince, quoique d'une longueur normale. L'interstice entre l'index et le médius, trop grand dans la main de Woytek, est trop petit dans la main de la Stasia. Les bouts des doigts présentent des pointes plus claires et en partie irrégulières. Ils répondent cependant à la forme pointue des ongles du médium.

6° La forme générale de la main ne rappelle pas celle du médium, surtout à cause du petit doigt, dont la longueur relative dépasse sensiblement celle du petit doigt de Mlle Tomczyck. Enfin la main entière est coupée en bas et disparaît assez rapidement.

Et c'est tout. Certes, ce n'est pas assez pour comprendre l'origine et la nature de cette bizarre création. Est-ce une empreinte artificielle ? Est-ce la main lumineuse du double, diminuée pour les besoins de la cause ? Est-ce une photographie de la pensée ?...

Les indices manquent, pour se décider dans une de ces directions.

Aussi, suspendons notre jugement et continuons notre étude.

VI

EXPÉRIENCES COMPLÉMENTAIRES

Le 6 septembre 1911. Pour préciser les transformations que peut subir la main du double, je consacre de nouveau toute la séance d'aujourd'hui aux mains fluidiques.

J'ouvre une nouvelle boîte de plaques « Elka » de Vienne, et j'en soumets sept, l'une après l'autre, à l'action du médium. Sa disposition n'est pas très bonne, et sur ces sept plaques, deux n'ont presque rien donné. Sauf une seule expérience, où la plaque se trouvait à 3 mètres du médium, dans toutes les autres elle était placée sur ses genoux et sa main (toujours la gauche), agissait au-dessus de la plaque à 30 centimètres de distance.

Tous les négatifs obtenus ont demandé un temps très long pour se laisser développer (15 à 35 minutes) et ils sont restés environ une heure dans l'hyposulfite, sans gagner une transparence normale, quoique leur blancheur disparût normalement. Sur toutes les plaques il y a trace de couleurs avec une teinte brune-verte, un peu rose en transparence. Par ci, par là, apparaît la métallisation, avec une teinte bleue ou seulement argentée.

Quant aux influences morales, le médium savait que je désirais surtout obtenir une petite main et il le désirait aussi, tout en ayant peu de confiance dans la possibilité d'un pareil phénomène *sans la Petite.* Je n'insistais pas d'ailleurs, et je lui dis que je serais satisfait de n'importe quelle main fluidique.

(Il faut se garder de faire des suggestions pré-

(1) Par rapport à la platitude de nombreuses images médiumniques, je dois noter, que dernièrement j'ai eu l'occasion d'observer un médium masculin, M. R., qui, de temps en temps voit son double en face de soi-même. Il le voit très distinctement, lorsqu'il se rapproche de lui, et il parait qu'il lui ressemble en tous points, sauf que sa figure est plate.

ises, qui gâtent souvent les meilleurs médiums).

Comme les expériences ont été faites coup sur coup, leur suite peut, jusqu'à une certaine mesure, donner l'idée du développement des phénomènes.

La première expérience ne donne qu'une luminosité latérale (fig. 18), triangulaire, de 3 degrés, plus claire au centre et frangée aux bords.

Ces franges semblent provenir des raies parallèlles, analogues à celles de la main de la Petite, et, en admettant son ancienne explication, ce seraient les traces des courants d'une matière subtile, provenant du médium et destinées à former une main matérialisée. L'emplacement latéral de la nébuleuse correspond en ligne verticale à la position du pouce et de l'index. La partie de la plaque non influencée visiblement, présente des traces de raies analogues, mais tourbillonnées, légèrement colorées et trop faibles pour être copiées.

Ne connaissant pas encore le résultat médiocre de cette expérience, et croyant pouvoir agir à une distance plus grande (car la douleur ressentie par elle était assez forte) la somnambule me prie de lui permettre un essai à 3 mètres. Je la laisse faire, tout en disant, que c'est trop tôt et qu'il n'y aura rien. Elle voit un bras fluidique se détacher du sien, en se dirigeant vers la plaque, appuyée contre le mur ; elle ne voit pas si cette main arrive jusque-là, et comme la douleur est encore plus forte, j'interromps l'expérience.

Nous ne trouvons rien au développement ; seulement la plaque ne devient pas tout à fait transparente (comme les autres).

Le lendemain je constate cependant les signes d'une action indubitable. On y distingue d'abord une ombre très pâle mais nette de trois doigts, qui sont gros mais plus courts que les doigts du médium ; et puis sur toute la plaque (indépendemment d'une teinte opaque brune-bleue) on remarque *les tourbillons de raies* excessivement fines, parallèlles mais courbées, qui donnent l'impression d'un arrêt brusque sur place des courants droits, visibles sur diverses plaques précédentes et surtout sur la main de la Petite.

La troisième expérience (sur les genoux du médium, comme les autres) donna un résultat compliqué. La somnambule a vu « comme deux mains fluidiques croisées », malgré qu'elle n'agit qu'avec une seule main. Ce cliché est argenté et vert du côté qui n'a pas été noirci (nous avons déjà remarqué cet autre antagonisme : lumière ou couleurs). Cette fois (fig. 19) les doigts sont facilement reconnaissables, seulement leur disposition est embrouillée. Voici l'hypothèse explicative qui me paraît la plus vraisemblable :

Sur le fond d'une nébuleuse très claire (qui occupe le même côté de la plaque que dans notre première expérience) apparaît une main gauche (droite en reproduction), dont deux doigts seulement sont bien visibles : l'index et le médius ; le quatrième et le cinquième restent dans l'ombre. Quant au pouce, il est luisant et à peine distinct. C'est lui qui principalement produit la lumière, ou du moins qui se trouve en rapport direct avec la luminosité du fond. *Cette main est un peu plus petite que celle du médium.*

Au-dessus de cette main gauche on devine une seconde (droite), *encore plus petite*, ou du moins plus courte, un peu croisée avec l'autre et dont le petit doigt se place à côté du pouce transparent de la première. Les autres doigts sont tout à fait raccourcis et difformes. On dirait que le double cherchait à diminuer ces mains, *en les raccourcissant.*

C'est l'inverse que l'on observe dans la quatrième expérience (fig. 20). On dirait que, par réaction ou volontairement, les doigts se sont allongés, *en s'amincissant,* et qu'ensuite le double tâchait de les raccourcir. La position est très nette cette fois. C'est une main gauche tout entière ; seulement, sur le fond clair on distingue plusieurs autres empreintes pâles, de la même main, encore plus longues. Et en examinant le pouce, on distingue 4 ou même 5 degrés de raccourcissement, en passant de la main pâle à la principale noire. Cela produit l'impression comme si ce doigt se matérialisait graduellement, en se raccourcissant à cinq reprises. En tout cas il y a une exposition multiple pour le pouce, et double, sinon triple, pour les autres doigts.

A remarquer encore sur le fond de la luminosité trois grandes vésicules plus lumineuses, analogues à celles de la main de la Petite, et un intervalle large entre l'index et le médius, comme dans la main de Woytek.

La cinquième plaque présente seulement une faible coloration vert-jaune et cinq traces des bouts des cinq doigts, à peine perceptibles. Au moment de cette expérience la somnambule a vu « une main très grande avec des doigts très courts ».

Le sixième cliché est de nouveau fort étrange. (fig. 21). On y distingue un mélange de deux impressions transparentes, *qui deviennent opaques aux endroits où elles se superposent.* Sauf l'index, qui, dans sa forme pâle est long, tous les autres doigts sont un peu plus petits que sur une radiographie normale de la main du médium. Sur le quatrième on voit *le profil de la bague, portée par ce dernier*, dont l'impression ne peut s'expliquer par aucune action normale de la lumière. C'est donc

bien le double de la main, qui emporta avec lui le double de la bague... (1)

Enfin, au-dessus du bout du médius, long et pâle, on remarque une chose bizarre, comme un œil. C'est un cercle, qui renferme quatre autres cercles concentriques, alternativement clairs et sombres, dont je n'ai pas pu découvrir la signification. Je suppose, en me basant sur certaines expériences ultérieures, que c'est un reflet de l'imagination inconsciente du médium.

Le bord supérieur de la plaque est marqué d'une bande noire. C'est l'ombre du châle avec lequel le médium, ayant froid aux jambes, avait couvert ses genoux et le bord de la plaque, par mégarde.

En entendant les résultats du développement, et voyant que c'est toujours une main plus ou moins grande qui apparaît, la somnambule dit tristement :

— Et pourtant, je désirais tellement que ce fût une main petite et lumineuse !... Essayons encore ! — Tu ne te fâches pas de ce que cela n'ait pas réussi ?

— Mais non ! Il y a des choses intéressantes dans nos plaques et il y a une tendance visible à former une main plus petite. Il faut être patient. Mais, si tu n'es pas très fatiguée, nous pouvons faire encore une expérience. N'as-tu pas mal à la tête ?

— Non, c'est passé, essayons !

Et dans cette septième expérience (fig. 22) apparut enfin quelque chose qui ressemblait à *deux petites mains lumineuses*, rudimentaires, l'une plus petite que l'autre.

Sur l'image de la plus grande on distingue assez bien les bouts de trois doigts, et en tirant l'épreuve très fortement, même leurs lignes de séparation. Sur la plus petite, quatre ou cinq, mais sans proportions naturelles. Deux de ces doigts présentent une sorte d'effluves minces, un peu moins lumineux que les mains, car ils disparaissent en copiant plus fort. En revanche, dans ce dernier cas apparaît une ligne de séparation entre la main plus petite et le bord d'une troisième luminosité plus longue, à gauche.

Ces mains sont coupées en bas encore plus rapidement que celle de la Petite.

Et je suis absolument sûr de l'authenticité de toutes ces impressions. Si ce ne sont pas les mains du double, diminuées, pour la circonstance, par autosuggestion, ce sont des phénomènes de l'idéoplastie photographique.

Serai-je assez heureux pour trouver encore quelques passages plus précis de la grande main de Woytek à la petite main de la Stasia, en se servant du double impersonnel et de l'idéoplastie ? Et surtout, pourrai-je obtenir une main tout à fait formée et pas plus grande que celle de la Stasia ?...

Après avoir écrit ces mots je décide de consacrer encore quelques séances entières à cet important problème.

VII

LES PHÉNOMÈNES SE PRÉPARENT

Le 7 septembre. Le médium est énervé et je l'endors pour sa santé. Une fois en somnambulisme elle s'intéresse plus aux phénomènes astronomiques qu'aux épreuves d'hier, que je lui montre. Elle court aux fenêtres et au balcon pour contempler une superbe pleine lune et me demande des explications au sujet de la lune, des étoiles, du soleil, qu'elle écoute sans se rassasier. Je lui raconte les mystères des éclipses, des nébuleuses, des comètes, en lui montrant les gravures dans les livres de Flammarion, de Svante Arrhenius et du professeur Ernst de Lemberg. Mais elle voudrait voir directement toutes ces merveilles du ciel, elle donnerait sa vie pour pouvoir y aller et vérifier tout ce que je lui raconte. En attendant elle prend ma lunette *et reste plus d'un quart d'heure à contempler la lune* — sans dire un mot, ce qui lui arrive rarement, car elle est bavarde.

Puis, elle me prie de jouer avec elle une partie à la roulette, en souvenir de nos expériences d'il y a trois ans.

Cet amusement dura environ dix minutes et pendant ce temps aucun de mes numéros ne sortit, tandis que son numéro favori, le 33, sort trois fois sur commande. Dans plusieurs autres cas la bille tombe à côté du 33.

Le 8 septembre. Elle a bien dormi et rêva d'un enfant, *dont elle examina la petite main*, en faisant cette réflexion en songe, que si l'enfant mettait sa main sur la plaque, cette main apparaîtrait noire, tandis que la main de la petite Stasia était lumineuse ; cela prouve qu'elle n'est pas une enfant mais bien un esprit.

— Je voudrais tant, ajouta-t-elle, que nous obtenions une petite main !...

Cette circonstance me décide à faire une séance

(1) Le professeur Richet me raconte qu'une fois, étant touché par une main fluidique à travers le rideau, il exprima le désir que cette main fût ornée d'un bracelet — et quelques minutes après, il put constater au toucher qu'elle avait au poignet quelque chose comme un bracelet.

ce soir, surtout que la force du médium se trouve augmentée (100 et 95, au lieu de 95 et 80) et malgré que d'habitude je laisse entre les séances des intervalles plus longs.

En somnambulisme, Mlle Stanislawa manifeste le même désir, quoiqu'au premier moment, elle ne se rappelât pas que nous devions faire une séance. (Elle a toujours besoin d'un certain temps et de mon aide, pour se rappeler les circonstances de son état normal.)

Je prends d'abord une boîte de plaques plus petites (9 × 12 de Guilleminot) pour essayer la disposition, et la somnambule tient sa main à environ un demi-mètre au-dessus des plaques, auparavant marquées et posées l'une après l'autre sur ses genoux.

Je diminue un peu la lumière de ma lampe rouge, mais pas beaucoup, pour voir ce qui se passe. Cette lampe possède deux verres : un jaune-orange et un autre rouge sombre et il n'y avait pas de danger que sa lumière pût voiler les plaques.

Nous commençons. La somnambule s'impatiente : elle voudrait le plus tôt possible voir la petite main, si longtemps désirée !

Cependant, le premier essai ne donne rien d'intéressant. Le médium n'a rien vu, ni moi non plus. La plaque est un peu noircie et un peu colorée. Sur l'émulsion on voit plusieurs tourbillons, des lignes moins courbes cette fois, et, avec un peu de bonne volonté, on arrive à démêler les traces pâles de trois doigts, dont un est frangé, l'autre plié, et le troisième présente des raies, comme sur la main de la Petite. Si ce sont réellement des doigts, ils sont plus petits que ceux du médium.

Le deuxième et le troisième essai donnent des empreintes encore plus faibles, dans le même genre, tout en présentant cette particularité, que les négatifs restent plus d'une demi-heure dans le bain fixateur, sans devenir tout à fait transparent.

Mais voici ce qui se passa pendant ces expériences :

Au moment de la deuxième, la somnambule s'écria subitement, toute joyeuse :

— Je vois une petite main, une vraie main d'enfant ! Ne la vois-tu pas ?

— Non.

Je m'assois par terre, dans l'espoir d'apercevoir quelque chose, en fixant la tache blanche de sa chemisette, c'est-à-dire l'espace entre la plaque sur le genoux et la main gauche en l'air..... Rien.

— Mets-toi plutôt derrière moi et contre la lumière !

Je me place à côté d'elle, en me penchant en arrière, tout près de sa tête.

De ma main gauche je soutiens son coude gauche en l'air ; et avec ma main droite je prends la sienne droite, qu'elle me tend derrière son dos — et je fixe la lumière rouge de la lampe, par dessus l'épaule de la somnambule.

— L'ombre descend, dit-elle. Et réellement je vois tout à coup la flamme rouge obstruée pour un instant. C'est quelque chose d'opaque, qui se trouve subitement entre mes yeux et la lampe.

— Elle remonte !

Même sensation passagère, mais nette.

Pendant la troisième expérience, le phénomène se répéta encore trois fois de suite avec une précision croissante et une durée plus longue.

Cette fois j'eus l'impression comme d'une petite main tout à fait opaque, faisant obstacle à la lumière rouge, qui est complètement invisible pendant deux ou trois secondes.

J'avais oublié de dire que, pendant la deuxième expérience, après avoir répondu à la somnambule que je ne voyais rien, je levai les yeux sur son bras, et alors il me sembla que ce bras, ou du moins la main et l'avant-bras jusqu'au coude, étaient entourés d'une bordure phosphorescente. Cette sensation se répéta encore une fois, au moment où la somnambule voyait l'ombre se détacher de sa main. Je n'ai pas vu l'ombre, mais j'ai cru voir la phosphorescence.

Je me rappelle maintenant, en écrivant ces lignes, qu'une bordure lumineuse de ce genre fut déjà saisie par l'appareil photographique dans une de nos anciennes lévitations (1).

Comme je viens de le dire, les plaques n'ont pas reproduit cette main. C'est probablement la lumière qui fit défaut, car la petite main semblait bien matérialisée.

Affligée par cette déception, la somnambule ne veut pas se reposer et me prie de continuer.

Je lui mets donc sur les genoux une quatrième plaque 9 × 12 Guilleminot, dans les mêmes conditions ; et cette fois la somnambule aperçoit très clairement une petite main se poser sur la plaque.

Au développement d'abord rien, pendant environ un quart d'heure ; puis, assez vivement, à la grande joie de ma somnambule, apparaît *une petite main, tout à fait bien formée.*

(La fin au prochain numéro.)

(1) Lévitation d'une balle en celluloïde devant une glace. V. les *Annales* du mois d'octobre 1909.

ERNEST BOZZANO

TÉLÉPATHIE & PSYCHOMÉTRIE

en rapport avec la médiumnité de Mrs. Piper

(Suite. — Voir le numéro d'Octobre)

Je me suis longuement arrêté à discuter la première d'entre les modalités télépathiques énumérées, car, dans notre cas, celle-ci représente l'objection théoriquement la plus importante, étant la seule fondée sur des faits réels, dont l'existence et influence se trouvent être expérimentalement constatable en d'autres formes de médiumnité congénères ; en outre, parce que seule entre toutes, elle se prête à être aussi réfutée sur la base du critère de preuve proposé ; car, si les autres s'y prêtent moins, c'est à cause de leur nature hypothétique et à tel point insaisisssable, qu'on ne peut pratiquement les réfuter. Cependant, cette constatation n'implique pas la non-existence d'inductions et de déductions fondées sur des circonstances de faits capables de faire pencher la balance des probabilités en faveur de l'hypothèse spirite aussi au sujet des modalités télépathiques en question.

J'exposerai d'abord la considération suivante, qui paraît une dérivation nécessaire des autres rapportées ; c'est que s'il était prouvé que l'on doit exclure des facteurs constituant la médiumnité de Mme Piper la faculté télépathique dans sa plus simple modalité d'extrinsécation, celle de la transmission de pensée consciente des assistants, on devrait en exclure en ce cas, et à plus forte raison, les modalités les plus complexes, et ceci à cause de l'axiome que « le plus ne peut être contenu dans le moins ».

J'ajouterai que pour ce qui concerne la seconde de ces modalités, dans laquelle on envisage la possibilité d'expliquer une partie de la phénoménologie en question avec l'hypothèse de la lecture de pensées *subconscientes des assistants*, les considérations exposées sont d'une certaine façon valides encore, si l'on considère que si, avec Mme Piper, on rencontre systématiquement le fait que les épisodes pensés ne sont pas transmis, on rencontre aussi systématiquement l'autre fait de noms ou incidents qui existent indubitablement au fond des subconsciences des assistants, ou sur le seuil de leurs consciences (télépathie *à côté*), et que le médium ne parvient pas à découvrir et à rendre ; alors qu'en même temps, et pour la plus grande confusion de l'hypothèse télépathique, il en communiquera quelques-uns certainement ignorés par les expérimentateurs.

Ceci posé, je reconnais que la force de l'argumentation est, en cette circonstance, beaucoup plus faible que dans l'autre, où la transmission télépathique de la pensée *consciente* étant en cause, il était possible d'en démontrer la fausseté en recourant à des preuves expérimentales, tandis qu'ici, s'agissant de lecture de pensée *subconsciente*, les preuves de cette nature manquent forcément, et il faut se borner à de simples inductions.

Afin de préciser les termes de la discussion, je citerai un exemple, que je tire de la dernière relation du Professeur Hyslop (*American Proceedings*, vol. IV, p. 542).

Au cours d'une séance où la personnalité communiquante était la femme défunte du professeur Hyslop, les mots suivants furent dictés :

— Te rappelles-tu la vieille photographie où je suis habillée à la mode ancienne, avec une large collerette blanche ?.

— Je ne m'en souviens pas bien en ce moment.

— Rappelle-toi le petit cadre, rappelle-toi le fermoir.

— Il me semble me rappeler, mais il faut que je fasse des recherches pour m'en assurer.

— Je serais heureuse que tu le fisses...

Le Professeur Hyslop écrit :

Dans mon voyage de retour, je visitai l'ancienne demeure à Philadelphie, et retrouvai une de ses photographies qui remontait à l'année 1877, époque où elle comptait 17 ans, qui répond exactement à la description donnée, sauf qu'elle n'était pas encadrée, et que le fermoir auquel on fait allusion était au contraire une épingle double. Il faut cependant remarquer que ma femme eut pour usage constant d'appeler fermoirs les épingles doubles. Cette collerette était large outre mesure et n'allait pas du tout à son visage. — La circonstance la plus remarquable de l'incident est que cette photographie était la seule, parmi beaucoup d'autres, qui fût distinguée par cette large collerette. Néanmoins, il est probable que je l'ai vue dans son album particulier chez moi ; cependant, je ne me rappelle absolument pas l'avoir vue.

La dernière déclaration du Professeur Hyslop ferait croire qu'il l'a effectivement vue pour l'oublier ensuite ; cependant à notre point de vue, il est permis de se demander si une telle possibilité suffit à justifier l'hypothèse de la lecture de *pensée subconsciente*, aussi dans le cas où il serait prouvé que Mme Piper, *en trance*, ne parvient pas même à recevoir la pensée consciente des expérimentateurs. Telle est la question à résoudre, et, à mon avis, une fois exclu ce dernier facteur, on devrait logiquement exclure l'autre, de beaucoup plus rare et plus complexe ; d'autant plus si l'on tient compte de la circonstance déjà décrite, c'est-à-dire que conformément à ce qui devrait se réaliser, les personnalités communiquantes *ne réussissent pas à se rappeler des noms et des faits existant au fond des subconsciences des expérimentateurs, ou sur le seuil de leurs consciences* ; ce qui légitime la supposition que la faculté de lire la pensée subconsciente des assistants n'existe pas chez Mme Piper.

Je n'ajoute rien sur ce sujet, car, en traitant de la troisième des modalités télépathiques examinées, je devrai toucher à des arguments qui vaudront aussi pour la seconde.

Comme on le sait, durant les séances des Mme Piper sont très souvent communiqués des incidents véridiques complètement ignorés de tous les expérimentateurs ; et c'est cette merveilleuse caractéristique de la phénoménologie en question que l'on voudrait expliquer en recourant à l'hypothèse *de la lecture de la pensée subconsciente de personnes éloignées, soit connues, soit inconnues du médium.*

Une aussi miraculeuse extension de la télépathie a été stigmatisée par M. Sage de cette apostrophe :

« Combien de fois de son vivant Myers s'était trouvé en face de ce raisonnement, dont on sent toute la fausseté *sans pouvoir le réfuter* ! » Il en est précisément ainsi, la fausseté d'une semblable hypothèse (surtout si l'on y repense en lisant le texte de nombreuses séances) saute très évidemment aux yeux de quiconque n'a pas l'esprit obscurci par des préjugés d'école, mais ceci n'empêche pas que théoriquement parlant, elle se présente comme irréfutable, de même qu'elle apparaît indémontrable.

Cela me rappelle l'anecdote de ce paysan, qui rendit la pareille à celui qui voulait se moquer de lui, en répondant en des termes précis à des demandes auxquelles il était impossible de répondre. — « Dites-moi — lui demanda-t-on — la distance qu'il y a entre la pointe du clocher et le sommet de cette montagne ? » — Et lui de débiter imperturbablement les kilomètres, les mètres et les centimètres. Ce à quoi on répliquait : « Mais comment pouvez-vous le savoir ? » Et lui : « Prouvez-moi que j'ai tort » — et il gagna la partie.

C'est ainsi que se comportent les partisans de l'omniscience télépathique, qui répliquent à leur tour à leurs adversaires par cette même phrase : « Prouvez-moi que j'ai tort ? » — Et personne n'en est là, *pour le moment*; bien que, *dès à présent*, le sens commun suffise à leur donner tort, comme il suffisait à donner tort au paysan.

Et il ne serait même pas permis d'affirmer d'une manière précise qu'il est expérimentalement impossible pour le moment de prouver leur tort ; car il est possible de mettre la main sur des circonstances susceptibles d'amoindrir considérablement l'efficacité d'une objection qui semble invulnérable parce qu'elle est impalpable.

Il serait facile de les déduire même de certains épisodes négatifs dont les oppositeurs se valent pour soutenir leur thèse. Ainsi, par exemple, il est connu que la personnalité médiumnique s'affirmant l'esprit de Myers n'est pas parvenue à révéler le contenu d'un pli cacheté par ce dernier, et laissé dans le but de prouver médiumniquement sa propre identité. Ce qui, au point de vue de l'hypothèse spirite, trouve une facile et plausible explication dans les considérations exposées par le Professeur Hyslop au sujet des troublantes interférences consécutives à l'acte de communiquer. Mais là n'est pas à présent la question. La circonstance à remarquer est celle-ci, qu'à la suite des tentatives poursuivies, les dirigeants de la Société anglaise de recherches psychiques — à laquelle le pli était confié — furent induits à l'ouvrir et à en lire le contenu. Il s'ensuivit que depuis plusieurs années, différentes consciences et subconsciences de personnes vivantes sont pleinement édifiées à ce sujet ; de sorte que si les partisans de l'hypothèse télépathiques avaient raison, depuis longtemps Mme Piper aurait dû débusquer et arracher le secret souhaité à l'une ou l'autre des subconsciences informées ; surtout si l'on considère que les personnes en question se trouvèrent souvent présentes aux séances après l'ouverture du pli. — Au contraire, rien, toujours rien.

On pourra dire la même chose à propos du cas analogue de Mme Blodgett ; avec ceci de remarquable en plus, qu'après l'ouverture du pli et l'insuccès constaté, on continua les séances dans l'espoir d'en obtenir le contenu, fût-ce même tardivement ; en sorte que l'on vit se réitérer les tentatives de la part de la personnalité communicante (ou, si l'on veut, du médium *en trance*), pour révéler la fameuse phrase, qui était désor-

mais connue de Mme Blodgett et du Professeur James : mais rien, toujours rien.

Il est donc démontré que dans les cas exposés, et malgré les circonstances les plus favorables, Mme Piper n'est pas parvenue en de nombreuses années à recevoir télépathiquement la pensée consciente et subconsciente des assistants, et d'autant moins des absents.

Devant des preuves aussi claires, je ne sais vraiment pas quelles autres inductions scientifiques ou argumentations philosophiques on pourra alléguer en faveur de l'hypothèse télépathique *dans le cas spécial de Mrs Piper*.

On voudra bien observer qu'en m'exprimant ainsi, je suis bien loin d'affirmer que l'hypothèse télépathique n'est pas légitimement applicable à d'autres formes de médiumnité ; j'affirme seulement que dans la somme de probabilités auxquelles on a recours pour expliquer une phénoménologie donnée, il faut d'abord tenir grand compte de la présence ou de l'absence de certains facteurs supernormaux, et ceci pour ne pas tomber dans l'erreur de s'en servir pour expliquer des phénomènes même dans le cas où, dans la médiumnité impliquée, il n'existe aucune trace des facteurs indiqués.

Et comme, sur la base des faits, tout concourt à démontrer que, dans la médiumnité de Mme Piper les facteurs télépathiques n'entrent en cause sous aucune forme, de là la nécessité logique de les exclure du nombre des causes efficientes, ou, pour le moins, des causes *normalement telles*, en leur accordant le bénéfice des possibles irruptions accidentelles provoquées par des circonstances d'ambiance et de personnes (états émotifs spéciaux de l'interrogateur.)

Et je ne prétends pas non plus que la validité du « critère de preuve » proposé doive être considérés comme suffisamment démontrée dans le cas de Mrs. Piper ; je soutiens seulement qu'il est tel à devoir être pris en considération, de manière à en contrôler plus tard l'efficacité en le soumettant à des recherches expérimentales spéciales.

***

Jusqu'ici, donc, l'entreprise de séparer les cas d'ordre subconscient des autres d'une origine extrinsèque ne semble pas trop ardue ; il reste cependant à considérer l'hypothèse psychométrique qui, sans aucun doute, est légitime relativement à la médiumnité de Mme Piper, pour laquelle le simple contact avec un objet ayant longuement appartenu à une personne donnée, aurait parfois le pouvoir de réveiller en elle une réelle, quoique bornée, vertu révélatrice.

Mais il faut d'abord connaître les opinions des professeurs William James et Théodore Flournoy au sujet de la légitimité et de la latitude métaphysique à accorder à l hypothèse psychométrique pour la mettre en degré de faire face à l'hypothèse spirite.

Voici en quels termes en parle le Professeur William James à l'occasion d'une série de séances où la personnalité communicante était le Dr Hodgson.

Le philosophe Fechner, dans le « Zend-Avesta » et ailleurs, suppose que la vie physique et celle mentale se déroulent en séries parallèles, de sorte que chaque processus remémoratif est coordonné à un processus physique. C'est-à-dire que si chacun de nos actes doit être consciemment remémoré, il doit laisser des traces suffisantes dans l'univers matiéré, et par conséquent, chaque fois que ces régions spaciales données de l'univers, dans lesquelles ces traces furent imprimées, entreraient simultanément en activité, l'acte resurgirait consciemment remémoré. Durant notre existence, des traces semblables seraient principalement imprimées dans le cerveau, mais après la mort, elles existeraient sous la forme des effets immédiats et lointains que toutes nos actions auraient déterminé dans le monde extérieur, car le cosmos serait à un certain degré, même infinitésimal, changé dans sa structure par nos actes extrinséqués dans ce milieu. Or, de même façon que l'air d'une chambre peut simultanément servir de véhicule à de multiples voix communiquant avec de multiples paires d'oreille, ou bien de même façon que l'éther de l'espace peut transmettre simultanément en tous sens de nombreux messages de stations Marconi syntonisées entre elles, ainsi, dans le grand enchaînement de la nature matériée, certaines régions pourraient entrer subitement en activité renouvelée chaque fois que de l'activité initiale se manifesterait dans un trait quelconque de ces mêmes régions, si l'on considère que la même activité systématisée existait déjà en puissance dans ces dernières.

Ceci posé, et comme les corps (y compris naturellement le cerveau) des expérimentateurs qui furent amis du Dr Hodgson, forment une partie intégrante de l'univers matiéré où sont contenues les traces de l'activité du défunt, ils rempliraient les fonctions de stations réceptrices. Le Dr Hodgson lui-même (du moins au commencement de ses recherches) était enclin à croire que les expérimentateurs agissaient « psychométriquement », ou tout au moins que leurs corps émettaient ce qu'en langage médiumnique on nomme une « influence » capable d'attirer l'esprit désiré, de manière à obtenir la communication voulue de l'au-delà. Donc, si les corps des amis du Dr Hodgson mis en rapport avec le médium, avaient la force de réveiller et de remettre

en vibration tout l'ensemble du système de traces physiques laissées en arrière par son activité, nous aurions un complet système Hodgson renouvelé dans le cosmos, et « l'aspect conscient » de ce système de vibrations apparaîtrait comme l'esprit d'Hodgson, qui se rappellerait et manisfesterait momentanément une certaine volonté. Et comme la réalité de la psychométrie est prouvée par de bonnes preuves, le schéma exposé explique, bien que d'une façon vague et générique, la phénoménologie en question. Et il expliquerait d'une façon particulière les imperfections et les lacunes si fréquentes en elle ; il faudrait induire en ce cas que le système des traces physiques correspondantes à un esprit donné, ne serait renouvelé qu'en partie... En d'autres termes, l'expérimentateur, avec son désir de recevoir, formerait — si j'ose m'exprimer ainsi — une ouverture de drainage ou de sondage ; le médium, avec son désir de personnifier, procurerait le matériel nécessaire au but, tandis que l'esprit, avec son désir de communiquer, serait attiré par le courant en vibration et donnerait corps à la personnification en y contribuant de lui-même.

Mais il me suffit d'avoir touché à cette possibilité, que tout investigateur sérieux de cette branche de la nature doit longuement peser avant d'en dégager son opinion. Du reste, il accordera toujours son vote (en supposant qu'il se décide à cela) sur la base de l'idée qu'il se sera formée des possibilités de la nature, considérées en rapport avec sa propre expérience sur le sujet. *Pour mon compte, je pense que quelque chose d'analogue à une volonté extrinsèque communicante (et ceci à la suite de ma longue expérience dans cette matière), existe dans ces manifestations. En d'autres termes, je doute que l'état onirique de l'existence de Mrs Piper combiné avec l'hypothèse télépathique, n'arriver jamais à expliquer l'ensemble des faits.*

Mais si l'on me demandait, d'après mon opinion, si cette « volonté communiquante » est le Dr Hodgson en personne, ou bien une simple contrefaçon de son esprit, je ne saurais que répondre, et me déciderais à attendre l'accumulation future des faits, qui peut-être, pendant cinquante ou cent ans encore, ne parviendront pas à indiquer clairement une solution. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XXIII, pp. 119-121.)

Ainsi s'exprime William James. Comme on le voit, la latitude métaphysique qui devrait être conférée en ce cas à l'hypothèse psychométrique serait d'une hardiesse incomparable, et est pour le moment absolument gratuite. Je me réserve de la commenter en son lieu ; écoutons d'abord les paroles du professeur Flournoy. Celui-ci s'exprime à ce sujet dans les termes suivants :

« Permettez-moi, Monsieur, une réflexion générale au sujet de cette prétention des spirites à la reconnaissance scientifique de leur théorie. Se rendent-ils bien compte de ce qu'ils réclament, et ne se font-ils pas une singulière illusion en croyant que la science positive pourra jamais leur donner satisfaction sur le point qu'ils ont le plus à cœur ? Car j'imagine que ce à quoi ils tiennent au fond, l'objet par excellence de leur ardent désir, c'est l'identité psychique véritable, la réalité en soi, la survivance vraiment personnelle et consciente, de ces défunts dont le souvenir chéri et sacré les poursuit, ou de leur propre individualité quand ils auront à leur tour franchi les portes de la mort. Mais est-ce là une chose que la science pourra jamais leur garantir ? Supposons que, conformément à leurs souhaits, la méthode expérimentale nous oblige à admettre la réalité et l'intervention des trépassés pour expliquer les phénomènes médiumniques, comme elle nous oblige à admettre la réalité et l'action des molécules, des atomes, des électrons, des vibrations de l'éther, etc., pour expliquer les phénomènes du monde physique : les spirites eux-mêmes n'en sauraient exiger davantage, en fait de certitude scientifique ! Et pourtant, qui ne sait aujourd'hui qu'il y a un abîme entre cette réalité *scientifique* des atomes ou de l'éther, et leur réalité *absolue*, métaphysique, en soi ! Des savants qui admettent la première, combien il y en a-t-il qui croient à la seconde ?

En d'autres termes, si jamais la science devient spirite, ou le Spiritisme scientifique, cela voudra dire que l'hypothèse de la survivance des individualités psychiques aura été trouvée la plus simple, la plus économique, la plus commode pour décrire et systématiser les phénomènes observés ; mais cela laissera intacte la question de savoir si cette hypothèse est vraie en soi, ou si la représentation de ces prétendus désincarnés n'est pas, comme celle des atomes et de l'éther, une pure supposition adoptée en vertu de ses avantages pratiques pour la coordination des phénomènes, mais dont c'est à la philosophie, non plus à la science, à décider ce qu'elle vaut absolument. Or, ici se présentent toutes les théories métaphysiques qui expliquent l'apparence des désincarnés, et donc leur réalité scientifique, sans leur présence réelle : le grand Trompeur ou l'Inconscient de Hartmann, qui s'amuse à jouer le rôle des défunts quand ils ont disparu à jamais ; la mémoire cosmique, où s'enregistrent et d'où peuvent ressortir tous les incidents des vies individuelles après l'extinction de celles-ci ; les plans ou milieux théosophiques et autres, conservant l'empreinte mentale des personnalités conscientes lorsqu'elles seront évanouies, comme les couches géologiques conservent les empreintes fossiles des animaux détruits, etc. Ces diverses hypothèses, qui ne diffèrent au fond que par des nuances, répondraient toutes également bien aux exigences supposées des faits observables, tout en réduisant à néant les espérances de vie future individuelle qui sont le ressort intime du Spiritisme. C'est donc une utopie de la part de ce dernier de croire que jamais la science pourra lui garantir la seule chose à laquelle il tient vraiment : la survivance de l'identité personnelle. Pour passer des concepts scientifiques à cette affirmation métaphysique, il faudra toujours quelque chose de plus que la

simple adhésion aux enseignements de la science, à savoir un choix entre les diverses philosophies. un parti pris extra-scientifique en faveur de certaines conceptions fondamentales plutôt que d'autres, une décision volontaire, et pour dire le mot, un véritable *acte de foi* élevant à la hauteur d'une conviction personnelle ce qui n'est logiquement qu'une hypothèse interprétative parmi beaucoup d'autres également possibles. C'est pourquoi le Spiritisme eût-il réussi à faire de la survivance une vérité « scientifique », n'en aurait pas moins échoué dans sa prétention de transformer la *croyance* philosophique ou religieuse à l'immortalité personnelle en une *connaissance* positive ». (Th. Flournoy : *Esprit et médiums* ; p. 513.)

Telles sont les opinions du professeur Flournoy. Comme les lecteurs l'auront observé, bien qu'il ne fasse pas une mention explicite de l'hypothèse psychométrique, il la sous-entend, puisque les médiums ne pourraient soutirer du « plan astral », ou de la « mémoire cosmique » ou de l' « Inconscient Universel » les données nécessaires pour ériger les personnalités des trépassés, sans être en contact avec un objet ayant longuement appartenu au défunt en question, ou sans se trouver en présence d'une personne amie de ce dernier, de façon à se mettre en rapport — pour m'exprimer comme James — avec son activité initiale, et par là réveiller et réactiver tout le système de traces physiques laissées imprimées par lui dans le milieu cosmique.

Il en dérive que M. Flournoy, comme William James, penche pour l'hypothèse psychométrique à latitudes illimitées ; avec ceci en plus, que contrairement à James, il conteste aussi la possibilité d'atteindre un jour la certitude scientifique de la survivance de l'âme, par l'impossibilité qu'il y a de réfuter les hypothèses de l'*Inconscient universel*, de la *conscience cosmique*, du *plan astral* enregistreur de tous les incidents des vies individuelles, etc., etc. — Nous recommençons donc avec les hypothèses irréfutables parce qu'impalpables. Mais s'il est vrai que la critique scientifique manque d'instruments de lutte contre le vide, il arrive cependant parfois qu'elle parvient à agripper même le vide ; et, dans notre cas, il semble facile de l'enserrer de toutes parts de façon à rendre virtuellement impuissantes les hypothèses métaphysiques suspendues dans ce milieu.

Je me permets donc d'ouvrir une parenthèse pour répondre à l'affirmation de Flournoy.

Il n'est point vrai que « si jamais la science devient spirite, cela laissera intacte la question de savoir si cette hypothèse est vraie en soi » ; et il n'est pas vrai davantage que « la représentation de ces prétendus désincarnés, comme celle des atomes et de l'héter, est encore et toujours une pure supposition adoptée pour la coordination des phénomènes, mais dont c'est à la philosophie, non plus à la science, à décid ce qu'elleer vaut absolument ». Ce sont des sophismes qu'il est facile de confondre.

Et je commence par affirmer qu'il incombe à la science, et non point à la métaphysique, de résoudre les questions qui, à l'exemple de la question médiumnique, sont exclusivement basées sur les faits ; et en même temps, j'observe que l'analogie avec l'éther et les atomes est illégitime et trompeuse, car il existe un abîme insurmontable entre les problèmes de la physique et ceux de la psychologie ; par conséquent, si le problème de la « réalité en soi » de l'éther et des atomes paraît impénétrable (ni plus ni moins que les autres propres au monde physique, tels que la « réalité en soi » de la matière, de l'énergie, etc.), la chose est bien différente lorsqu'il s'agit de problèmes psychologiques qui ne visent nullement à pénétrer l'impénétrable, c'est-à-dire l'essence de l'être, mais se proposent uniquement de résoudre des problèmes accessibles à la connaissance humaine, comme l'identification d'une personnalité donnée, et si cette tâche semble inscrutable à Flournoy tout aussi bien que celle de connaître les « Causes finales », ceci est dû au fait que dans les divagations ultra-métaphysiques exposées plus haut, il a oublié une circonstance capitale ; celle que les hypothèses sont prouvées sur la base de l'ensemble des faits, et non d'après des fragmentations très partiales de ces mêmes faits, et que l'hypothèse qui l'emportera sur toutes sera celle vers laquelle les phénomènes les plus disparates convergeront comme vers un centre naturel qui les réunit tous en une synthèse radieuse et féconde ; tandis que les hypothèses plus ou moins adaptables à un groupe de faits, mais inconciliables avec la plupart de ces derniers, seront insoutenables, et ceci est le cas de l'hypothèse psychométrique et de toutes les autres proposées jusqu'à présent pour l'explication de la phénoménalogie médiumnique en opposition à celle spirite.

Ainsi par exemple : Si l'on parvenait à prouver l'existence des phénomènes de « dédoublement fluidique » et la formation relative d'un « fantôme éthérique » intelligent, conscient, momentanément expulsé de l'organisme corporel (ce qui éclaircirait le mystère de la survivance, en la faisant consister dans le détachement final du « corps éthérique » de l'organisme somatique) ; si l'on parvenait à prouver qu'il existe dans la

subconscience à l'état latent des facultés supernormales merveilleuses, dont la genèse ne dépend pas de la loi d'évolution terrestre (de façon à être les sens préformés de l'existence spirituelle dans l'attente d'émerger et de s'exercer en une ambiance spirituelle, de même que sont préformés les sens de l'embryon, dans l'attente d'émerger et de s'exercer dans une ambiance terrestre) ; si les recueils déjà nombreux de manifestations de défunts inconnus aux expérimentateurs augmentaient en qualité et en quantité d'une façon proportionnée à l'importance du thème (éliminant par là définitivement les hypothèses télépathiques et psychométriques) ; si l'on pouvait accumuler les faits, rares aujourd'hui, où une identité de défunt inconnu aux expérimentateurs parvient à s'identifier soi-même par des moyens multiples, en révélant, par exemple, des incidents ignorés de tous les assistants, se manifestant en forme tangible et impressionnant une plaque photographique (cas Sven Stromberg — D'Espérance) ; si l'on constatait enfin que jusqu'aux erreurs et aux confusions qui embarrassent habituellement les communications, se changent, au filtre de l'analyse, en preuves complémentaires en faveur de l'hypothèse spirite ; si tout cela, enfin, se réalisait dans l'avenir, ou pour mieux dire, était un jour acquis à la science, dans ce cas, la convergence admirable des formes variées d'extrinsécation médiumnique vers l'interprétation spirite des faits se présenterait à tel point complète, et la circonstance qu'elles se complètent mutuellement apparaîtrait tellement éloquente, qu'elle triompherait de toute objection métaphysique, et parviendrait au grade de démonstration scientifique pleine et entière.

Bien entendu, je veux me rapporter, par cette affirmation, aux formes de démonstration scientifique telle qu'il est possible d'en obtenir en ce bas monde, et je n'entends aucunement dire que l'on aurait atteint , par ces données, ce qu'on appelle la *preuve absolue* de la survivance ; mais je suis sûr que le professeur Flournoy ne pensera certes pas à l'exiger, vu que nous-mêmes, pauvres individualités conditionnées, nous existons dans le *relatif*, et rien ne pourra jamais, par conséquent, être affirmé en termes de certitude absolue ; de sorte qu'avoir cette prétention, ce serait abolir la science, ainsi que toute autre forme de connaissance et d'expérience humaines.

Le Professeur Hyslop, au sujet du problème de la survivance considéré au point de vue métapsychique et philosophique, s'exprime en ces termes :

L'expérience normale démontre qu'organisme et conscience se trouvent en une association constante, et que la conscience se dissout après la mort de l'organisme. Ceci posé, notre tâche est de rechercher si d'aventure on ne trouve aucune trace de cette existence singulière existant séparée de l'organisme qui la contenait. En d'autres mots, et pour employer la terminologie chimique : pour prouver la continuité de la conscience personnelle après la mort du corps, il faut *l'isoler*... Or, comme la conscience et l'organisme sont constamment associés, il s'ensuit que si l'on ne met pas la main sur des faits tendant à suggérer que la conscience persiste en forme supersensible malgré la mort du corps, nous devrons scientifiquement considérer la conscience comme une fonction de l'organisme, ou au moins s'en tenir à l'agnosticisme pour ce sujet. Si l'on découvrait au contraire des faits tendant à rendre probable ou rationnelle la présupposition que la conscience personnelle soit *isolable* (sans quoi la conscience aurait pour substratum le cerveau), nous devrons en déduire que le substratum de la conscience ne peut être le cerveau, et par là nous aurons prouvé l'existence de l'âme (à part le thème de sa matérialité et immatérialité) par le fait patent de sa survivance, ou plutôt, de la persistance de cette même conscience phénoménique que nous savions associée à un organisme donné... Il reste entendu que si l'on rencontrait des phénomènes contenant en même temps : *connaissances supernormales*, *unités téléologiques*, *identification personnelle*, nous aurions le droit d'en déduire la persistance de la conscience personnelle après la mort du corps. Or, les recherches métapsychiques, à propos de certaines apparitions et communications médiumniques, fournissent de ce genre de preuves... En somme, la solution du problème examiné est une question de méthodologie scientifique, et non de spéculation philosophique. Je ne conteste pas à la spéculation philosophique un certain droit d'ingérence dans le problème, mais — preuves scientifiques à part — je lui conteste tout droit de formuler une solution quelconque, qui ne dépasse pas une simple conjecture en faveur de la démonstration de la persistance de la conscience personnelle. (*American Proceedings of the S. P. R.*, vol. IV, p. 153-158.)

Je me trouve donc parfaitement d'accord avec le professeur Hyslop relativement au point essentiel du débat, puisqu'il reconnaît nettement qu'après l'avènement des recherches psychiques, le problème de l'existence et de la survivance de l'âme est sorti du cercle de la spéculation philosophique (qui était incapable de le résoudre), pour devenir assujettissable aux méthodes de recherche scientifique, c'est-à-dire qu'il est devenu scientifiquement démontrable.

Ce que j'ai observé pourrait être résumé comme suit : Si les phénomènes médiumniques consistaient uniquement dans les messages obtenus par l'automatisme écrivant, et si la démonstration scientifique de la survivance dépendait de la

démonstration *psychologique* de l'identification personnelle, dans ce cas les objections métaphysiques du professeur Flournoy auraient leur raison d'être, et jusqu'à un certain point entraveraient les preuves d'identification spirite, mais comme il n'en est pas ainsi, et que la démonstration de la survivance se base au contraire sur des données multiples, en très grande partie expérimentale et objectives, il s'ensuit que la démonstration psychologique dont parle M. Flournoy, se réduit à un élément dans l'enchaînement des preuves, élément indispensable, mais point du tout *isolable*, puisque la validité de ce dernier dérive de ce qu'il est corroboré par les autres et qu'il les corrobore à son tour. De sorte que la nécessité de mendier des appuis spéciaux aux mystères de la métaphysique n'existe pas non plus pour la démonstration psychologique de la survivance, car les appuis qui dérivent pour elle des autres éléments de ce tout organique dont elle est une indissoluble partie intégrale, doivent suffir à ce but.

Je rappellerai encore que les données multiples sur lesquelles s'élève l'hypothèse spirite, alors qu'elles constituent d'un côté un ensemble harmonique dont chaque partie est un complément nécessaire de l'autre, de façon que si l'une d'elles venait à manquer, il s'ensuivrait la désorganisation de tout l'ensemble — d'un autre côté, elles ne se trouvent complexivement élucidables à l'aide d'aucune autre hypothèse, ce qui se résout en la meilleure des preuves à l'appui de sa validité, par conséquent de son droit à être dès à présent comptée parmi les hypothèses scientifiques, en attendant que l'accumulation ultérieure des faits ait atteint quantitativement et qualitativement le degré nécessaire pour arriver à la certitude scientifique sur leur réalité, c'est-à-dire à la démonstration scientifique de la survivance de l'âme ; dans lequel cas — il faut bien le répéter — cette démonstration serait légitime, suffisante, complète en soi, parce qu'elle serait attestée par la convergence des preuves, parce qu'elle ne verrait devant elle aucune hypothèse antagoniste, parce qu'elle serait parfaitement en règle avec les méthodes de recherche scientifique et les postulats de la philosophie.

Ceci posé, on ne comprend pas comment M. Flournoy ait pu écrire que « l'hypothèse spirite n'est pas autre chose qu'une hypothèse interprétative *au milieu de beaucoup d'autres également possibles* ». — Rien de plus inexact ; et comme la thèse soutenue par lui est exclusivement greffée sur cette inconcevable erreur, elle ne peut qu'irrémédiablement tomber.

Et non seulement elle tombe parce qu'elle est fondée sur des prémisses erronées, mais il serait facile de démontrer à Flournoy que même en voulant momentanément accueillir ces prémisses, en posant le problème médiumnique dans la dépendance de la métaphysique, il aurait tort. Il affirme ceci : que « même si la méthode expérimentale nous obligeait à reconnaître la réalité de l'intervention des trépassés pour expliquer la phénoménalogie médiumnique... *le spiritisme aurait également manqué son but*... puisqu'il faudrait toujours faire un choix entre les différentes philosophies, et, pour dire le mot, *un acte de foi*, qui éléverait à la hauteur de conviction personnelle ce qui, logiquement, ne serait autre chose qu'une hypothèse interprétative au milieu de beaucoup d'autres également possibles ». — Eh bien, soit : admettons-le pour un moment. Or, aussi dans le cercle exigu des actes de foi, il y a des gradations très grandes, en commençant par les actes de *foi aveugle*, propres aux ignorants, pour passer à ceux de *foi pure*, propres aux âmes simples, pour arriver à ceux de *foi illuminée*, propres aux croyants à tendances philosophiques. et finir à ceux fondés en grande partie sur des données expérimentales, propres aux spirites. Ceci posé, il est évident que parmi ces formes variées de foi, celle qui contiendrait la moindre dose de *foi pure*, c'est-à-dire le maximum de certitude possible en ce cercle de convictions, serait à préférer entre toutes. De sorte qu'en appliquant ce critère de preuves à notre cas, il serait à remarquer qu'entre les convictions spiritualistes du professeur Flournoy, fondées exclusivement sur des considérations éthiques et métaphysiques, et celles des spiritistes, fondées pour les quatre cinquièmes sur des faits, et pour un seul cinquième sur un acte de foi — s'interpose un abîme tel à ne laisser subsister aucun doute sur le choix à faire en hommage à la science et à la logique.

Et dans la pratique aussi, il faut reconnaître une distance énorme entre l'efficacité persuasive et la portée sociale des deux fois ; celle de Flournoy, exclusivement personnelle, n'aurait jamais la force de convaincre un sceptique, et assumerait une forme de satisfaction égoïstique ; celle des spirites, expérimentale par excellence, par conséquent scientifique dans les limites de la possibilité humaine, aurait la force de convaincre d'innombrables personnes restées inébranlables devant des argumentations métaphysiques ; et c'est ce qui se produit dès maintenant. Il s'ensuit que si un jour « la science devenait spirite », l'événement (même dans les limites de la thèse momentanément acceptée) signalerait cependant un pas de géant vers la solution spiri-

tualiste du problème d'outretombe, vu que si d'abord, les probabilités en faveur de la survivance auraient pu être comptées à raison de *cinq sur cent*, après cette reconnaissance, elles seraient élevées à *quatre-vingt-quinze contre cinq* ; pourcentage plus que suffisant pour atteindre le but désiré, qui serait celui de rendre la paix aux consciences, privées d'elle aujourd'hui dans la masse d'élite de l'humanité pensante, pour devenir le partage exclusif des âmes simples. Or, en face de pareils résultats moraux, sociaux, scientifiques, philosophiques de si vaste portée, qui donc oserait affirmer avec Flournoy que si le spiritisme devenait scientifique, celui-ci « aurait cependant toujours manqué son but » ?

Je m'arrête ici, croyant avoir prouvé sur la base d'argumentations de faits que le professeur Flournoy se trompe en affirmant l'impossibilité d'atteindre la démonstration scientifique de la survivance des âmes et qu'il se tromperait également, même si les prémisses qu'il avance se trouvaient un jour être fondées. Et comme les faits ne sont pas des opinions, je me flatte d'avoir convaincu aussi mon éminent contradicteur.

(*La fin au prochain numéro*).

GUILLAUME DE FONTENAY

LE ROLE DE LA PLAQUE SENSIBLE DANS L'ÉTUDE DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Troisième Partie. — Les Trahisons de la plaque sensible (1)

Mesdames, Messieurs,

Au cours d'un premier entretien, j'ai pris à tâche de vous montrer combien la Photographie pouvait nous aider dans l'étude des Phénomènes psychiques ; et j'ai attiré votre attention sur les deux grandes catégories de services qu'elle peut rendre : soit en confirmant le témoignage de nos yeux, et c'est ce que nous avons appelé la *Photographie de contrôle, ou de sécurité* ; soit en nous renseignant sur certaines choses que nos yeux ne peuvent pas voir, et c'est ce que nous avons appelé la *Photographie de recherches ou d'exploration*.

Je vous ai montré que la photographie de contrôle se faisait toujours à la chambre noire et je vous ai dit, qu'au contraire, la Photographie de recherches employait deux méthodes bien différentes : d'abord, la chambre noire, et c'est le cas de ce qu'on a appelé la Photographie *transcendantale* ; ensuite, la méthode par plaques nues ou enveloppées de papier noir, méthode que, pour abréger, et aussi parce que c'est le sens étymologique du mot, nous avons appelée la *méthode radiographique*.

Nous avons consacré une seconde soirée à nous prémunir contre les fautes, les erreurs et les illusions où l'on peut tomber lorsque l'on utilise une chambre noire : qu'il s'agisse d'ailleurs de photographie de contrôle ou de photographie de recherches ; et j'ai fait passer sous vos yeux un certain nombre de clichés caractéristiques à cet égard.

Aujourd'hui, nous aurons à nous occuper des fautes, des erreurs et des illusions où l'on peut tomber lorsque l'on utilise la méthode radiographique. Je vous ai dit que cette méthode était perfide et féconde. Elle est perfide, car elle a mené à des conclusions manifestement fausses un grand nombre des chercheurs qui l'ont suivie. Elle n'en a pas moins été féconde cependant, parce que les erreurs mêmes de ces chercheurs ont conduit de meilleurs physiciens à étudier les résultats présentés. On se les est expliqués de façon logique et l'on a acquis de la sorte, sur les qualités de nos plaques et sur la chimie photographique, des notions plus précises et plus étendues.

Messieurs, je ne vous apprendrai rien en vous disant que les plaques photographiques ont été inventées pour photographier. Elles ont été inventées pour photographier, c'est-à-dire pour enregistrer les apparences lumineuses des objets.

C'est un fait, mais c'est aussi un malheur à notre point de vue actuel ; car telle a été l'origine d'un grave malentendu. A voir ces engins merveilleux enregistrer aussi fidèlement les spectacles de la vie extérieure, certaines personnes,

(1) Conférence faite au siège de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, à Paris, le 9 octobre 1911.

douées d'un cœur simple et d'un esprit sans détours, se sont figuré que la lumière seule agissait sur les couches sensibles. C'est là une formidable erreur. Peut-être arrivera-t-on, un jour, à doter certaines préparations d'un pouvoir sélecteur aussi précieux. Je le souhaite, mais nous n'en sommes pas encore là.

Bien loin que la lumière soit la seule des énergies étudiées qui puisse impressionner les émulsions fournies par le commerce, au contraire nous ne connaissons que deux modalités de la force à ne point agir sur elles. Ce sont le magnétisme et l'électricité. Encore faut-il bien s'entendre. Si un champ magnétique et si un champ électrique, soit constant soit variable, n'exercent aucune action manifeste sur le gélatino-bromure, il n'en est plus de même lorsque le champ électrique engendre certains phénomènes accessoires. L'étincelle et l'effluve, par exemple, agissent avec intensité, mais alors, comme lumière ; et le courot, lorsqu'il produit tel ou tel effet d'électrolyse, agit de même. Seulement, il agit chimiquement, c'est-à-dire encore sous une forme accessoire et non proprement électrique.

Je vous le répète, hormis le magnétisme et l'électricité, il n'est pas une forme de l'énergie : pouvoir mécanique, chaleur, rayons Röntgen, rayons cathodiques, lumière proprement dite, hcsphorescence et fluorescence, actions chimiques, qu'elles proviennent de corps solides, de liquides ou de gaz, il n'est rien qui n'agisse sur nos plaques et ne puisse provoquer cet ébranlement initial, cette rupture d'équilibre moléculaire que vient parfaire et mettre en évidence l'opération bien connue du développement.

Vous comprenez facilement, dès lors, Messieurs, tous les dangers qui nous guettent, toutes les causes d'erreur qui peuvent intervenir, lorsque nous adoptons la méthode radiographique. Déjà, quand on opère tout vulgairement à la chambre noire, je vous ai montré qu'il y avait un certain nombre de précautions à prendre pour ne pas errer. Mais qu'est-ce là auprès des écueils où nous risquons de sombrer maintenant ? Dans le châssis confortable de l'appareil photographique, votre plaque est soustraite, automatiquement en quelque sorte, à la plupart des accidents possibles. Sa température est uniforme, sa surface protégée contre les chocs, les pressions et les égratignures. La lumière qui la frappe est contrainte de passer par l'objectif ; c'est la lumière même que vous avez voulue pour elle. Ni phosphorescence, ni fluorescence à redouter ; ni surtout aucune action chimique avant la chimie suprême et dirigée par vous du bain révélateur. Vraiment, que faut-il de plus en fait de garanties ?

La méthode radiographique est loin de vous en offrir autant. Je ne vous dis point cela pour vous décourager, mais pour vous prémunir. Et d'abord, le fait seul d'empaqueter une plaque photographique dans du papier est déjà un danger. Vous ne me croyez pas ? Vous me répondez que le fabricant vous les livre enveloppées ? C'est vrai, mais le papier d'enveloppe ne touche pas l'émulsion. Les plaques sont apairées, couches sensibles en regard et séparées par de petites cales en demi-carton. Veuillez observer, en outre, que si les plaques ne sont pas employées très fraîches, on distingue fort nettement sur le cliché terminé, que l'emplacement de la cale est défectueux. Cette action fâcheuse peut tenir à plusieurs causes. D'abord, en cours de fabrication, la papier est le plus souvet traité par l'hyposulfite de soude, qui a pour mission d'enlever les dernières traces de chlore. Et vous connaissez les propriétés photographiques... et sulfurantes de l'hyposulfite (1). En outre, l'encollage du papier, amidon ou gélatine, s'oxyde à la longue et peut déterminer en même temps l'oxydation de la gélatine (2). L'oxydation de la gélatine se traduit par une diminution de la sensibilité, c'est-à-dire par une teinte plus claire au développement. Si l'action de votre enveloppe se trouvait bien uniforme, il n'y aurait que demi-mal ; mais elle ne peut pas être uniforme car le papier ne s'applique pas exactement partout dans les mêmes conditions.

De là des zones, des plages d'inégal développement, qu'il est facile d'interpréter de façon téméraire. « Enfin, il faut encore tenir compte de ce fait, observe le commandant Colson, que le papier, surtout blanc, est capable d'impressionner la plaque sensible lorsqu'il a été exposé à la lumière ; cette action est beaucoup plus faible avec les papiers noirs, jaunes et rouges et disparaît par un séjour dans l'obscurité ; mais, d'autre part, ces papiers colorés renferment des substances étrangères, qui sont très capables de produire sur le gélatino-bromure des effets chimiques, et il est prudent de ne pas recourir à leur usage. Dans tous les cas, on devra éviter avec le plus grand soin de mettre une plaque en contact avec un papier portant des caractères d'encre ordinaire ou d'imprimerie, en raison de l'action insensibilisatrice exercée par ces substances (3). »

Voilà donc, Messieurs, un premier danger, et qui résulte de l'empaquetage même de vos pla-

(1) *Cf.* R. Colson, *La Plaque photographique*, p. 158.

(2) *Ibidem.*

(3) *Ibidem*, p. 149.



ques. Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'est pas insurmontable. La meilleure preuve, c'est que toutes les plaques dont on se sert en vue d'explorations anatomiques au moyen des rayons X, sont enveloppées de papier. Seulement, prenez-y bien garde : ce n'est pas du tout la même chose. L'action des rayons X, par sa puissance, obnubile les faibles impressions qui résultent des causes que je viens de vous signaler. Il n'en sera plus de même en Photographie de recherches psychiques, et je voudrais vous le faire comprendre en quelques mots.

Supposons que vous désiriez savoir (et précisément on a tenté cette expérience), supposons donc que vous désiriez savoir si une plaque photographique serait impressionnée à courte distance de la cicatrice pariétale d'Eusapia Paladino. Naturellement, à raison de la lumière ambiante, vous êtes obligé d'envelopper votre plaque de papier noir. Au cours de la trance, vous tenez l'objet, mettons pendant une dizaine de minutes, à quelques pouces de la région anormale; après quoi, vous développez. Rien ne vient. Vous attendez dix minutes, quinze minutes ; vous employez un second bain plus concentré. Rien encore. Après un développement aussi énergique et aussi long, une plaque ordinaire, je veux dire une plaque sur laquelle auraient agi des rayons lumineux ou des rayons X, cette plaque serait déjà depuis longtemps surdéveloppée. Vous l'auriez retirée du bain et fixée. Les impressions secondaires, les impressions parasites dues au papier d'enveloppe n'auraient pas eu le temps de se développer, ou bien elles seraient noyées et perdues dans la prédominance des noirs, produits par l'objectif ou l'ampoule.

En Photographie psychique, il n'en va pas de même. Trop souvent on insiste outre mesure. Rien encore après un quart d'heure ? Continuons. Nous verrons bien qui aura le dernier mot, du cliché ou de l'opérateur. Naturellement, ce sera l'opérateur. *On peut toujours faire venir quelque chose sur une plaque photographique*, ne fût-ce que le voile de fabrication. Voilà une vérité pratique, dont il faut se bien pénétrer. Et c'est pendant cette dernière partie du développement, c'est au cours de ce surdéveloppement excessif, que peuvent se manifester toutes les actions faibles : action du papier, des vapeurs métalliques, actions mécaniques, etc., qui passent généralement inaperçues, lorsque la plaque n'a pas à supporter un traitement anormal.

Cela dit, Messieurs, que penser des clichés pseudo-radiographiques dont on nous a ,depuis une quinzaine d'années, offert tant d'épreuves ? Je crois qu'il est nécessaire de scinder la question. On nous présente certains clichés comme nettement médiumniques. C'est une première catégorie qu'il faut examiner à part. D'autres nous sont proposés comme résultant de propriétés générales de l'organisme humain, propriétés qui s'étendraient même à l'organisme des animaux. C'est une seconde catégorie, plus facile à étudier.

De la première, que voulez-vous que je vous dise ? Elle échappe à toute critique positive. Un médium vient vous trouver. Il a mis avant-hier sous son oreiller une plaque radiographique. Au développement, il a obtenu un portrait exact et détaillé de son père, en grand uniforme, avec tous ses ordres ; plus deux lignes d'écriture et une signature autographe parfaitement conformes à celles du mort.

Vous penserez ce que vous voudrez, selon la valeur propre que vous reconnaîtrez à votre interlocuteur, mais qu'objecteriez-vous ? On vous rappellerait l'écriture directe de Slade et les fameuses expériences du baron de Guldenstubbe, qui déposait des enveloppes cachetées, avec un petit bout de crayon, sur le socle des statues du Louvre, et qui trouvait le lendemain, des inscriptions grecques et des parafes de Néron ou de Vitellius.

J'en dirai autant de la Photographie de la pensée et de la Photographie des organes internes et des maladies. Aucune explication sérieuse, aucune ébauche même d'explication n'en est possible dans l'état actuel de nos connaissances. On vient vous dire : « J'ai pensé fortement à un aéroplane pendant dix minutes en regardant cette plaque à la lumière rouge ; puis j'ai développé, et il est venu un aéroplane ». Vous n'avez qu'à vous incliner poliment, car on ne vous offre sans doute pas de recommencer l'expérience devant vous avec une de vos plaques.

On vous dit encore : « Cette plaque est restée sur la poitrine d'un malade tout au long d'une crise cardiaque. Regardez : un cœur est venu au développement. Sur celle-ci, on voit un rein : elle a été impressionnée durant un accès néphrétique. Et celle-là, que j'ai tenue sur mon front pendant un fort mal de tête, montre à découvert toutes mes circonvolutions cérébrales. »

Je le répète, vous n'avez rien à objecter. Bornez-vous à régler votre croyance intérieure sur ce que vous saurez déjà de la compétence et de la véracité du narrateur. Mais, s'il essaie devous démontrer, qu'après tout, ces phénomènes n'ont rien de fort extraordinaire ; que les rayons X donnent bien l'image du squelette, etc., etc., arrêtez-le ; car vous perdriez vos minutes à d'inutiles rapprochements. Loin d'être analogues, les deux ordres de faits sont aussi contradictoires

que possible. Dans la technique de Röntgen, nous avons une source de rayons, l'ampoule, qui impressionne la plaque partout où des opacités, comme les os, ne lui font pas obstacle ; et le procédé ne diffère pas essentiellement en somme d'un simple tirage au châssis-presse. Mais prétendre que l'on doit pouvoir photographier un cœur, fût-il dix mille fois plus radio-actif que le radium, en déposant une plaque sur la poitrine d'un individu, cela équivaut à prétendre que l'on peut photographier la flamme d'une bougie en exposant simplement une plaque à sa clarté.

L'expérience du timbre-poste est déjà plus curieuse, parce que du moins elle admet une explication. Un observateur — américain, je crois, — Mr Ingles Rogers, s'enferma dans son laboratoire, et là, en vive lumière, regarda fixement pendant plusieurs minutes un timbre-poste collé sur une feuille de papier blanc. Supprimant alors la lumière blanche, pendant plusieurs minutes encore, il dirigea son regard au centre d'une plaque photographique. L'image du timbre-poste serait venue au développement.

Ici, nous sommes en présence d'une théorie. L'objet considéré fixement imprimerait sur le fond de l'œil une image durable et comme phosphorescente. Ensuite, lorsque l'on substitue une plaque au timbre-poste, il se formerait sur cette plaque, par un effet très naturel de réversibilité, un foyer conjugué de l'image rétinienne. C'est très simple, comme vous voyez ; mais alors comment et pourquoi n'arrive-t-on pas à reproduire l'expérience de Mr Ingles Rogers ? Cela est fâcheux pour la théorie.

Les faits de la seconde classe nous ramèneront sur un terrain plus solide. Ce sont les prétendus effluves qui se dégageraient de nos mains, et les prétendus rayonnements de la vitalité. Veuillez observer, Messieurs, qu'il se dégage peut-être très réellement des effluves ou des rayons d'une certaine nature de nos mains et des autres parties de notre corps. Les magnétisuers le croient, et parmi eux il est des hommes fot honnêtes et fort instruits, que la pratique journalière de leurprofession qualifie pour nous donner de précieux renseignements. Or, abstraction faite de toute suggestion, beaucoup de magnétiseurs prétendent émettre quelque chose de matériel, de quelque nom que vous appeliez ce quelque chose : fluide, effluves ou rayons.

D'autre part, dans un certain nombre d'expériences médiumniques, on constate directement, et selon moi sans possibilité d'hallucination ou de fraude, la condensation, près du médium, de matière qui semble s'être échappée de son organisme.

Je suis donc bien loin de nier, — au contraire, — la possibilité d'un rayonnement de quelque chose qui ne serait pas simplement la chaleur que nous créons et dégageons à tout instant.

Mais ce qu'il importe que vous sachiez, c'est que les prétendues preuves radiographiques qu'on a voulu donner de ces actions ne sont point des preuves. Loin de là. Pas un photographiste de métier, pas un physicien sérieux n'a pu les admettre ; et cela, non pas par mauvaise volonté, mais simplement parce que les faits, examinés de plus près, démentaient ce que les mêmes faits examinés superficiellement nous incitaient d'abord à croire.

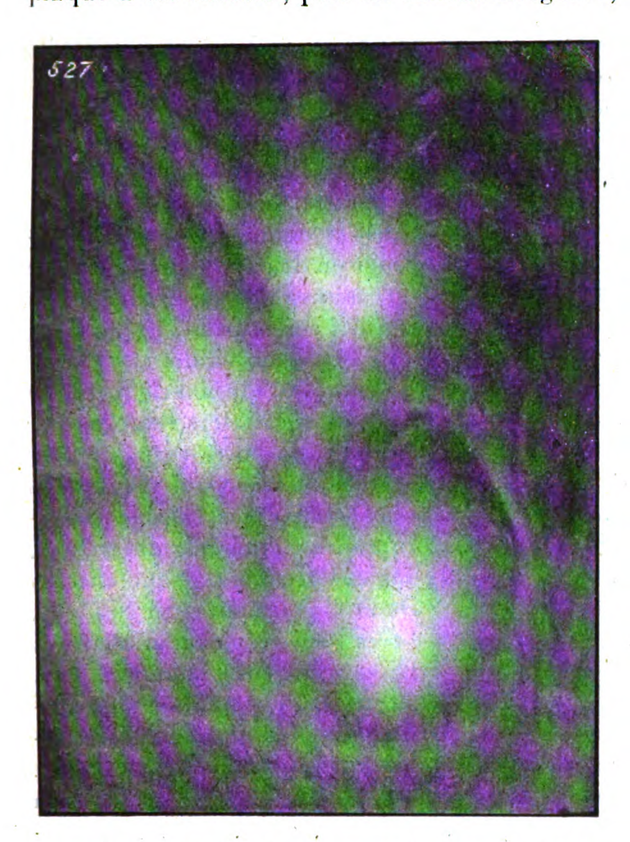
Voici, par exemple, les effluves digitaux. C'est en juin 1897, si je ne me trompe, que MM. Luys et David firent paraître leur première communication à ce sujet. J'en eus connaissance seulement le mois suivant, à Monfort-l'Amaury, aux séances d'Eusapia Paladino. Le colonel de Rochas, fort occupé de cette nouveauté qui lui paraissait de nature à confirmer ses théories sur l'extériorisation, me pria de répéter avec le médium italien les expériences à la mode. Je pris *les effluves* non seulement d'Eusapia, mais de toutes les personnes de la maison. J'obtins de la sorte de superbes clichés, que j'emportai chez moi pour étudier à loisir cette question.

Vous reconnaîtrez, j'espère, Messieurs, que loin d'avoir une prévention contre les effluves, je devais être bien disposé à leur égard, comme on dit. Je ne m'étais jamais occupé pratiquement de ces questions-là, je n'avais jamais vu un médium avant ces trois journées mémorables. J'étais pour le colonel et pour nos hôtes plein d'une reconnaissance qui ne s'est pas affaiblie. J'aurais bien voulu que le Dr Luys eût raison.

Mais le moyen de conserver longtemps cette croyance ! Dès que je me mis à expérimenter méthodiquement en prenant l'hypothèse du Dr Luys comme point de départ, les faits s'élevèrent en foule contre moi. Voulez-vous examiner ces deux clichés ? Le premier nous montre ce qu'on appelait alors de superbes effluves, c'est-à-dire des sortes de lignes de force qui semblent émaner, en forme de flammes, des points où furent appliqués les doigts. Or, ceux-ci étaient appliqués au dos de la plaque immergée dans le bain, c'est-à-dire sur le côté verre du cliché (cliché 527).

Ce second cliché (cliché 531) a été pris dans des conditions identiques, sauf que la gélatine se trouvait tournée vers le haut et que les doigts s'y appuyaient directement. Et ici, point

d'effluves. Simplement le trou noir correspondant au doigt ; car le bain n'a pu venir développer la plaque à cet endroit ; puis un anneau irrégulier,



provenant de la chaleur et de la capillarité ; quelques taches aussi, dues aux mouvements involontaires ; puis plus rien : un fond complètement uni.

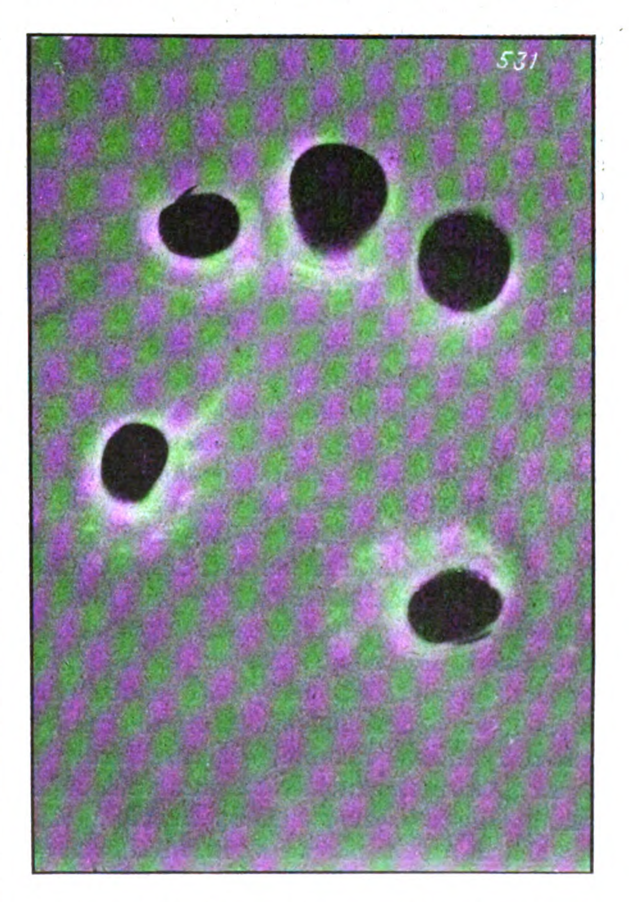
Nous voici donc en face d'une première invraisemblance : des rayons qui agiraient moins fortement à proximité et à travers quelques millimètres d'eau, qu'à distance et à travers une plaque de verre.

En voici une autre : si au lieu de soumettre à l'action se la main une plaque immergée dans un bain révélateur, on essayait d'impressionner cette plaque, soit à sec, soit en l'immergeant dans un bain inerte, dans de l'eau distillée, par exemple aucun développement ultérieur ne permettait de constater le moindre effluve. C'était, vous le reconnaîtrez, une étrange anomalie. L'idée naissait immédiatement de phénomènes moléculaires où devaient probablement intervenir, outre la chaleur, certains effets de tension superficielle. Abandonnant alors l'hypothèse Luys pour celle-ci, je constatai que les expériences antérieures et ultérieures s'y ajustaient fort exactement. Voici un certain nombre de clichés que j'ai obtenus à cette époque. (1)

(1) Clichés non reproduits.

Lorsque je me fus persuadé qu'aucune autre vitalité de notre bonne chaleur naturelle n'était décelée par ces faits, je fis un petit compte rendu de mes tentatives et de l'interprétation que j'en donnais ; je joignis une épreuve des documents sur lesquels je m'appuyais et j'envoyai le tout sous pli cacheté à l'Académie des Sciences. Ce pli y est encore et je ne l'ai jamais fait ouvrir, car, à peu près dans le même temps et avec plus d'autorité, le Dr Adrien Guébhard, de son côté, le capitaine Colson du sien, le commandant Houdaille, M. Paul Yvon et d'autres encore parvenaient aux mêmes conclusions.

Messieurs, nous n'analyserons pas leurs travaux. Le temps nous manquerait et j'aurais peur, en outre, que le sujet ne fût un peu aride pour tous ceux d'entre vous qui ne s'intéressent pas spécialement à la théorie de la Plaque photographique et de son développement ; mais, si quelqu'un se sent attiré vers cette question très captivante quoique un peu spéciale, je lui recommanderai de consulter entre autres documents les



Notes publiées au sujet des prétendus effluves par les chercheurs dont je viens de vous parler ; Notes dont les plus importantes ont paru au *Bulletin de la Société française de Photographie*, 1898, p. 25 à 35 (Colson), 39 à 42 (Houdaille),

108 à 119 (Colson et Paul Yvon), 439 à 445 (Guébhard).

Les interprétations théoriques, présentées par ces divers auteurs et par moi-même, diffèrent sur quelques points de détail ; car, je vous le répète, la physico-chimie de la plaque sensible est à peine ébauchée ; mais elles sont unanimes à repousser l'idée que les phénomènes seraient dus à une vitalité quelconque.

La preuve la plus topique, sinon la plus décisive en a été fournie, je crois, par M. Paul Yvon. Seulement elle est un peu macabre. M. Paul Yvon fit détacher à l'amphithéâtre la main d'un cadavre. On ne l'injecta point, afin de se mettre à l'abri des actions chimiques. On fit agir cette main de cadavre, en même temps qu'une main vivante, sur un grand nombre de plaques photographiques, tantôt du côté verre, tantôt du côté gélatine ; dans l'obscurité complète, à la lumière rouge, etc., etc... La main vivante donna les fameux effluves que vous connaissez ; la main morte ne les donna point. Alors on réchauffa la main morte à une température de 35°, que l'on entretenait constante au moyen d'un réservoir à acétate de soude. Et, nous apprend M. Paul Yvon, dans ces nouvelles conditions, « les impressions obtenues avec la main morte réchauffée sont au moins aussi accentuées et aussi nettes que celles dues à la main vivante ».

On pourrait s'imaginer que des expériences aussi décisives, aussi directes, devraient avoir prise sur tous les esprits. Grave erreur. Les partisans des effluves ne se sont jamais inclinés devant les faits qu'on leur opposait. Nous possédons encore, en l'an de grâce 1911, des effluvistes impénitents. Leur grande force est de ne rien écouter que leur croyance intérieure. Une foi aussi vive les rend invulnérables dans la discussion. C'est pourquoi ils dureront toujours.

Une des plus récentes manifestations de ce curieux état d'esprit s'est produite au sujet d'une expérience bien connue du commandant Colson, expérience que l'on a exhumée en l'environnant de la mise en scène appropriée aux conséquences que l'on en prétendait tirer. Voici en quoi consiste le fait Colson (1). Vous écrivez avec de l'encre à écrire ordinaire sur une feuille de papier quelconque et vous laissez sécher. Ensuite, vous appliquez votre manuscrit contre le gélatino-bromure d'une plaque. Vous le retirez après un certain temps et vous développez. Partout où l'émulsion s'est trouvée au contact de l'encre, la gélatine a été partiellement insolubilisée ; le révélateur n'agit pas ou agit moins sur ces parties-là, elles restent claires au milieu d'un champ plus foncé ; vous obtenez en somme un négatif de votre manuscrit.

On conçoit que cette expérience très ancienne puisse être rajeunie et variée de bien des façons. Ainsi l'on peut assurer le contact de la plaque et du papier sous un livre ou par le moyen d'une presse. Tel était, je crois, le procédé du commandant Colson. Vous pouvez aussi, et c'est ce qui a été fait au cours de ces dernières années, envelopper de papier rouge ou de papier noir la plaque et le manuscrit et assurer le contact en vous appliquant ce dispositif sur le front, la poitrine, le bras, le dos, etc. Quelques vitalistes se sont ainsi procuré à bon compte l'illusion de se croire radio-actifs. L'effet Colson est alors renforcé par la chaleur qui se dégage de notre corps et probablement aussi par la moiteur qui traverse le papier et vient se condenser sur la couche sensible avec des propriétés chimiques différentes, suivant que les régions traversées sont encrées ou non encrées. De fait, j'ai montré en 1909 (1), que l'on pouvait très bien se passer d'un front vivant pour réaliser ce genre d'expériences. Appliquez le dispositif en question sur une surface légèrement humide et maintenue à la température du corps humain (2) et vous obtiendrez des résultats absolument comparables. Or, si un *front artificiel*, en cuivre, étain, verre ou porcelaine se montre actif, lui aussi, vous pourrez difficilement admettre ou du moins me faire admettre qu'une vitalité quelconque se trouve démontrée par ce phénomène.

Je m'en voudrais cependant de paraître ignorer le suprême argument des vitalistes. « S'il ne s'agissait que d'une action chimique, disent-ils, d'une action de contact, les caractères manuscrits oui mprimés viendraient toujours en clair ou toujours en noir ; tandis qu'ils viennent tantôt en clair et tantôt en noir, parfois sur le même cliché. »

Le fait est parfaitement exact ; les caractères viennent parfois sur un même cliché les uns en négatif, les autres en positif. Un même trait d'encre peut commencer en noir, se continuer en clair et se terminer en noir ; et j'aime mieux avouer tout de suite que nous touchons ici à l'une des théories les plus controversées de la Photographie.

Mais, avant d'en dire un seul mot, je ferai d'abord observer aux vitalistes qu'ils ne donnent

(1) Pour plus de détails, consulter le bel ouvrage de Colson : *La Plaque photographique* et aussi le *Bulletin de la Société française de Photographie*, 1895, pp. 249, 256, 296, 340, 344, 589-593.

(1) Cf. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 1909, pp. 112-115, et *Bulletin de la Société française de Photographie*, même année, pp. 91-95.

(2) Par exemple un bain-marie ou une cafetière en cuivre que vous recouvrez d'une feuille de parchemin légèrement humectée puis essorée.



eux-mêmes aucune explication valable du phénomène. Que nous émettions des rayons, je veux bien l'admettre provisoirement. Qu'ils traversent le papier blanc, le papier rouge et le papier noir, je l'admets encore. Mais je prie messieurs les vitalistes de nous dire pourquoi leurs fameux rayons, arrêtés par la moitié d'un trait d'encre au point de ne fournir ici qu'un négatif, se trouvent renforcés par l'autre moitié du même trait d'encre au point de s'inscrire là en positif.

Tant que ces messieurs ne nous aurons pas expliqué clairement cette merveille, je ne verrai pas en quoi peut leur être favorable l'argument qu'ils invoquent.



D'autant qu'avec ma cafetière ou mon bain-marie, j'obtiens les mêmes effets d'inversion ; ce qui nous dispense même de discuter l'amusante théorie de certains vitalistes, d'après laquelle nous émettrions des rayons noirs et des rayons blancs ; et je pense, aussi, des rayons panachés Quand on prend du rayon, l'on n'en saurait trop prendre.

De fait, la théorie du renversement de l'image photographique n'a rien encore de définitif. Elle a donné lieu à de volumineux travaux et à de multiples hypothèses, dont aucune peut-être ne couvre tous les faits observés. On a cru d'abord que l'inversion était liée uniquement à l'excès de pose, à la solarisation, comme on disait alors.

M. Guébhard a tenté de prouver qu'elle était liée non pas uniquement à l'excès de pose, mais à l'intégration des énergies qui proviennent respectivement de la pose et du développement (1), et, pour plus de généralité, de toutes les énergies qui furent appliquées à la plaque depuis sa fabrication jusqu'à son fixage. On est conduit à distinguer ainsi des inversions de surpose, de survoilage, de surdéveloppement, ainsi que des inversions d'origine chimique.

Pour ingénieuse que soit cette théorie, elle ne me paraît pas expliquer très clairement le fait (signalé pourtant par M. Guébhard lui-même), de l'inversion des images sous-exposées.

En 1889, je crois, A.-W. Clayden observa que, dans la photographie des éclairs, certaines ramifications de la décharge électrique venaient en clair au développement de la plaque, et, par conséquent en noir sur le positif. On appela cette particularité les *éclairs noirs* ou l'effet de Clayden (1) et on l'attribua à la surpose, à la solarisation. Une telle opinion toutefois ne pouvait pas résister facilement à l'examen, car les clichés montraient que les *éclairs noirs* étaient souvent les dernières ramifications, et vraisemblablement les moins lumineuses, d'éclairs puissants qui, eux, s'inscrivaient en traits de lumière.

R.-W. Wood ne tarda pas à prouver qu'on avait affaire, dans l'effet Clayden, non pas à une surexposition mais, au contraire, à une exposition excessivement courte.

Le fait lui-même de l'inversion de Clayden fut expliqué par une théorie due à J.-M. Eder et par une autre due au Dr Lüppo-Cramer. Les discuter ou même les énoncer nous éloignerait trop de notre sujet. Qu'il me suffise, en vous les signalant, de vous faire voir combien il est parfois difficile, en Photographie, de donner une explication incontestable des phénomènes les plus connus. L'inversion est de ce nombre. Nous la constatons souvent, nous l'expliquons assez mal ; mais on ne peut, dans le cas présent, l'invoquer ni pour ni contre une théorie quelconque de la vitalité. C'est une question à part.

(La fin au prochain numéro.)

(La fin au prochain numéro.)

(1) *Cf.* A. Guébhard, *L'Inversion photographique.*

(1) On trouvera dans cette page un bel exemple d'effet Clayden. Ce cliché m'a été aimablement prêté par M. Émile Touchet, secrétaire adjoint et lauréat de la Société astronomique de France. Il est tiré de son remarquable travail sur la *Photographie des Eclairs.* L'original a été obtenu à Westgate-on-Sea, le 5 août 1899, par l'éminent astronome anglais, Mr William J.-S. Lockyer.

Dr E. de Saint-Albin et C. de Vesme

A PROPOS D'UN CAS DE PRÉVISION DE MORT

Publié par M. C. FLAMMARION

(*Annales des Sciences Psychiques*, 1er-16 Septembre 1911)

Que M. Flammarion, dont je connais la bonne grâce, veuille bien me permettre de faire, au sujet des trois cas de prémonition qu'il a publiés dans le dernier numéro des *Annales* (1), quelques remarques d'ordre purement médical.

Je ne prétends pas donner de ces faits une explication définitive, une explication qui n'aurait pas besoin d'être expliquée, selon l'heureuse expression de M. Flammarion lui-même. Ce n'est pas à un savant de sa trempe qu'il convient de faire remarquer qu'aucune de ces explications totales ne peut être présentée dans le déjà vaste cycle des connaissances humaines.

Qu'il suffise pour l'instant de faire ressortir certaines circonstances des faits envisagés, qui semblent permettre de les classer dans des catégories déjà admises.

J'espère pouvoir faire admettre une interprétation qui remplacerait avantageusement celle de la prémonition.

Prenons le premier cas. Il s'agit d'une religieuse qui, le dimanche, prévit sa mort pour le samedi suivant. La relation rapportée par M. Flammarion manque malheureusement de détails. Nous savons qu'il s'agit d'une maladie d'estomac, mais on ne nous dit pas laquelle. En général la mort subite est rare dans ces affections. Quoiqu'il en soit, si la mort a été rapide, subite même, si l'on veut, elle n'était pas inattendue, puisque le médecin « trouva la sœur très mal » et « crut de son devoir de conseiller à la supérieure de la faire administrer au plus vite, car sa maladie était mortelle et d'un moment à l'autre une crise pouvait l'emporter ».

La religieuse était donc en imminence de mort. En l'annonçant pour le samedi suivant, la probabilité de tomber juste était de 1/7, la survie ne devant vraisemblablement pas outrepasser une semaine ; puisque, dès le dimanche, le médecin déclarait la mort possible « d'un moment à l'autre ». L'hypothèse d'une coïncidence fortuite est donc admissible. D'autant mieux que la prévision fut moins précise que ne l'indique M. Flammarion. On ne peut parler de « mort à heure fixe », la religieuse n'ayant indiqué que le jour de sa mort et nullement l'heure.

Mais la coïncidence fortuite n'est qu'un pis aller. Nous pouvons imaginer une autre hypothèse, que, pour ma part, je trouve suffisamment vraisemblable. M. Flammarion l'indique d'ailleurs : « nous pouvons penser, dit-il, que l'idée de la mourante a joué un rôle capital et a suffi pour amener la mort à heure fixe ». C'est aussi mon opinion. Nous connaissons la puissance de l'idée sur l'organisme « *mens agitat molem* » lorsque cette idée surtout revêt, comme c'est le cas ici, un caractère émotif et éclôt sur un terrain mystique. Nous connaissons l'action inhibitrice des centres supérieurs d'idéation du cerveau, non seulement sur les fonctions de la vie de relation, mais même sur des organes, qui, dans l'état d'équilibre normal, semblent soustraits aux influences cérébrales. Inutile d'en citer des exemples ; il suffit de se rappeler les effets bien connus de l'émotion sur la motricité, le cœur et la circulation périphérique. Il est hors de doute que l'on peut mourir, sinon directement par auto-suggestion, du moins par l'effet de l'émotion qu'elle provoque. Pour peu que le cœur soit atteint, une syncope cardiaque passagère ou définitive peut en résulter. Je suis donc sur ce point encore tout-à-fait d'accord avec M. Flammarion. On peut interpréter les faits ainsi : la malade s'est suggestionnée qu'elle mourrait un samedi et l'attente de la mort, renforcée par l'excitation mystique, a produit une syncope mortelle.

Mais alors pourquoi M. Flammarion poursuit-il en disant : « La certitude prémonitoire n'en est pas moins frappante. » Il me semble, que pour admettre la prémonition, il faut que l'événement annoncé ne puisse être prévu par voie de déduction logique. Le sujet qui détermine lui-même par auto-suggestion le moment de sa mort, ne peut évidemment être tenu ignorant de cette circonstance.

Quant à l'hypothèse qu'émet ensuite M. Flammarion, que « cette bonne religieuse s'est conservée vivante jusqu'au samedi par auto-suggestion », elle me semble beaucoup moins vraisem-

(1) L'article de M. C. Flammarion a été publié dans la livraison de septembre, mais celui de M. le Dr de Saint-Albin n'a pas pu trouver place dans celle d'octobre. — *Note de la R.*

blable que celle de la mort par auto-suggestion.

Laissons ce cas peu favorable à la discussion, par suite de l'insuffisance de l' « observation » de la malade et voyons le suivant.

Ici nous sommes déjà sur un terrain plus solide, les détails sont suffisants, le diagnostic précis. Il s'agit évidemment d'une crise de rhumatisme articulaire aigu chez un homme qui, la nuit, eut une vision de son père décédé. Celui-ci, par attouchement, guérit les articulations malades et annonce à son fils la date et l'heure de sa mort. Le médecin qui rapporte ce cas parle de rhumatisme cérébral. Or, en consultant le chapitre qui traite de cette affection dans les ouvrages classiques, on trouve des indications comme celles-ci : « Le malade a le pressentiment de sa mort prochaine », du « délire nocturne, des hallucinations de l'ouïe et de la vue », enfin une « atténuation des douleurs » ou même leur « cessation complète » Tous ces symptômes cadrent bien avec le diagnostic de rhumatisme cérébral, affection souvent mortelle et quelque fois par mort subite. Néanmoins, l'état général du malade était devenu très satisfaisant, alors que dans le rhumatisme cérébral la fièvre augmente, l'état général s'aggrave, établissant un contraste frappant avec la disparition des douleurs articulaires. Mais peut-être s'agissait-il d'une forme fruste ou plutôt d'un début de phénomènes cérébraux, ce qui n'exclut pas du tout la possibilité d'une mort subite.

L'imminence de mort est donc certaine, la mort subite normale, le pressentiment de cette mort rentre aussi dans les faits connus. Quant à la mort à l'heure précise annoncée par le malade, on peut y voir, comme dans le premier cas, le résultat d'une action inhibitrice, d'un phénomène d'arrêt du cœur, déclanché par auto-suggestion.

Ce n'est évidemment là qu'une hypothèse, mais assez plausible pour qu'on puisse s'y tenir en attendant. Puisqu'il nous faut presque toujours recourir à des hypothèses pour expliquer de tels faits, pourquoi ne pas préférer celles qui ne font intervenir aucune puissance occulte ? Cette conduite me semble plus méthodique et plus prudente.

Mais se passer d'hypothèses serait encore beaucoup mieux, et c'est ce que nous pourrons faire pour le dernier cas rapporté par M. Flammarion d'après un Mémoire traduit de l'allemand de M. le le baron Frédéric-Charles de Strombeck. Ce cas me semble, comme à M. Flammarion, plus caractéristique que les précédents, mais pour des raisons différentes.

Je rappelle brièvement qu'il s'agit d'une jeune fille atteinte de crises nerveuses accompagnées d'altérations de la personnalité, la faisant passer par trois ou quatre états différents. Cette personne annonça sa guérison pour le mercredi 13 janvier à 5 heures précises, ce qui arriva. Ici l'abondance de détails significatifs nous permet de porter un diagnostic qui impose une interprétation du fait de prévision aussi sûre que simple.

Que sont, en effet, ces crises nerveuses pendant lesquelles la malade pousse « de grands cris, s'arrache les cheveux » tombe dans de « longs évanouissements » accompagnés de contracture, puis se met à converser avec Dieu et les anges ? Pourquoi la crise finale débute-t-elle à la suite d' « une contrariété assez forte » et pourquoi fut-ce « par suite de la question : quand elle serait guérie ? », qui échappa à l'une des personnes présentes, « que la malade se mit à annoncer sa guérison et à régler jusque dans les plus menus détails le cérémonial de sa cure ? Quel est ce sommeil qu'elle dit elle-même n'être « point un sommeil ordinaire, mais un sommeil particulier »? Comment ne pas remarquer combien cette guérison « ubite et absolue » fut longuement annoncée, préparée, machinée par la malade ?

Toute cette mise en scène n'est-t-elle pas évidemment celle de 'hystérie la plus caractérisée, la grande hystérie que Charcot observait à la Salpétrière ?

Depuis Charcot, il est vrai, notre conception de cette affection s'est singulièrement modifiée, et l'accord est loin d'être fait à ce sujet. Mais quelles que soient les divergences des auteurs quant à la nature de l'hystérie, tous sont unanimes à reconnaître qu'un de ses caractères les plus constants est la suggestibilité. Pour certains ce serait même toute l'hystérie. Aussi Babinski en a-t-il donné récemment cette définition qui fit quelque bruit : « L'hystérie est un état psychique rendant le sujet qui s'y trouve capable de s'autosuggestionner ». Il donne à cet état le nom un peu rébarbatif de « pithiatisme ».

D'autres auteurs vont plus loin encore et ne voient dans l'hystérie, avec Dupré, qu'un « état plus ou moins conscient et volontaire de simulation-fabulation des syndrômes neuro-psychiques ».

Quelle difficulté désormais d'expliquer le cas de cette jeune fille? Ne savons-nous pas que l'autosuggestion, comme le dit Bernheim, intervient dans toutes les manifestations de l'hystérie »? Dès lors n'est-il pas évident que l'auto-suggestion qui créa ses crises dramatiques les fit cesser avec la même prestigieuse facilité?

Certes, ce cas est curieux par l'ampleur de son développement, l'intensité des troubles nerveux et l'impressionnante dramatisation qu'a su organiser la malade. Mais en faisant abstraction de l'intérêt épisodique, l'observation de faits de ce genre est devenue très banale, depuis que l'hystérie et la suggestion sont mieux connues. Il n'y a pas un médecin qui n'ait fréquemment l'occasion d'en observer.

Aussi je m'étonne qu'un savant aussi averti que M. Flammarion n'ait pas su soulever ce masque de prophétesse domestique, pour trouver au dessous le facies typique de l'hystérie. Peut-être, conclut M. Flammarion « que dans certains cas de sensibilité spéciale, les événements à venir ont été aperçus d'avance ». C'est bien possible, mais cette conclusion ne me paraît nullement découler de l'analyse des faits cités.

Toute question d'authenticité mise à part, les cas où la mort est produite par accident, comme ceux rapportés à la suite de l'article de M. Flammarion, me paraissent bien plus probants.

Pour terminer, je crois pouvoir appliquer aux cas de prémonition en général la sévère critique que le Dr P. Farez a faite des rêves prémonitoires : « Reconnaître au rêve une valeur prophétique c'est recourir à l'explication la plus étrange et la moins en accord avec la science. »

Dr E. de Saint-Albin.

M. Camille Flammarion répondra aux observations de M. le Dr de Saint-Albin, s'il le jugera nécessaire. En attendant, il me sera permis de faire, à mon tour, quelques remarques sur la critique qu'on vient de lire, tout en reconnaissant l'intérêt incontestable et la valeur qu'elle présente.

Notre aimable correspondant dit en somme, qu'il est inutile et anti-scientifique d'attribuer au phénomène de la « prémonition » les cas racontés par M. Flammarion, puisqu'ils peuvent recevoir d'autres explications, grâce auxquelles ils se trouveraient « classés dans des catégories déjà admises ». Pour ne parler que du cas auquel M. de Saint-Albin attribue plus d'importance, cette catégorie serait essentiellement celle des phénomènes dûs à l'hystérie.

Or, ce système conservateur, bien qu'il doive être suivi, en général, n'est pas aussi uniformément juste et utile qu'on a pris l'habitude de le supposer. On peut même dire que *la presque totalité des grandes découvertes, dans le domaine de la science, ont été faites grâce à des progressistes, à des révolutionnaires, qui ont violé ce principe conservateur et académique.* Cela n'a même pas besoin d'être démontré. Il nous faut nous tenir aux lois existantes, c'est entendu : mais on n'a jamais fait une révolution sans enfreindre les lois existantes. Par contre, l'application du principe en question a souvent empêché, ou retardé, une heureuse découverte. Il me suffira de citer un exemple. On sait que Galilée a discuté l'étrange phénomène de l'ambre frottée, qui attire certains corpuscules — phénomène déjà signalé par Thalès, plusieurs siècles avant l'Ere chrétienne. Il se demande si quelque force insoupçonnée ne se cacherait point dans ce fait : mais ensuite il remarque que, comme la méthode scientifique veut qu'on n'ait pas recours à de nouvelles hypothèses alors qu'une hypothèse déjà admise suffit à expliquer un phénomène, l'attraction exercée par l'ambre doit être tout simplement attribuée à la chaleur dégagée par le frottement et qui opérerait de telle et telle façon. Ainsi, Galilée se laissait échapper la découverte de la force ignorée qu'on a appelée depuis « électricité statique ».

Est-ce à dire que nous ne devrons plus tenir compte de la maxime, si prudente et raisonnable en principe, que nous indique le Dr de Saint-Albin ? Certainement non ; je l'ai dit déjà : mais enfin, il importe de ne pas oublier que cette maxime est loin d'être infaillible.

Maintenant, est-il vrai, au moins, que le phénomène de la « prémonition » doive être classé parmi les hypothèses « non admises » ? Il est admis par les uns, il est contesté par les autres ; mais une chose est incontestable : la phalange des négateurs est constituée par les personnes qui ne se sont jamais occupées de métapsychisme : la totalité, ou la presque totalité des personnes qui s'en sont occupées sont pour l'affirmation, ou tout au moins, elles réservent leur jugement. Cette observation a sa valeur. Du temps de Kepler, le système de Copernic n'était encore admis que par une infime minorité de doctes ; Galilée l'apprit à ses dépens. Et pourtant Kepler, ayant accepté cette doctrine qui était alors ce que le Dr de Saint-Albin appelle « non admise », et qui pour le professeur Grasset n'était même pas scientifique, puisqu'elle était alors *préscientifique*, bâtit sur elle son merveilleux système des lois planétaires. Qu'est-ce donc précisément qu'une hypothèse admise ? Les cas de prémonition qui ont été recueillis, même seulement au cours de ces derniers quarante ans, sont des centaines, des milliers ; un grand nombre parmi eux est étayé par des documents qui font qu'on ne voit pas comment on pourrait les réfuter : nous citerons, par exemple, celui que le Dr Geley a publié dans notre livraison d'octobre 1910.

Le Dr P. Farez ne s'en déclare pas satisfait, paraît-il ; il trouve que « reconnaître au rêve une

valeur prophétique c'est recourir à l'explication la plus étrange et la moins en accord avec la science ». L'explication de Copernic sur le mouvement des astres a été, durant au moins deux siècles, « la plus étrange et la moins en accord avec la science ». La science d'*alors*, bien entendu. Dans cinq siècles, la science d'aujourd'hui sera aussi la science d'*alors* ; en tout cas, comme l'a fort bien fait remarquer le professeur Charles Richet dans ces colonnes même (1): «Nous n'avons pas le courage de nous dire qu'en l'an 2000, et à plus forte raison en l'an 3000, il ne restera pas debout une parcelle de nos théories scientifiques, que nous regardons comme certaines. Et cependant l'écroulement de tout notre échafaudage scientifique, si laborieusement construit, n'est pas une probabilité, mais une certitude ».

Si quelqu'un devrait être prudent dans ses affirmations théoriques sur les explications « étranges » et qui ne se trouvent pas « en accord avec la science », c'est bien le Dr P. Farez. On sait que ce savant, d'ailleurs d'un talent incontestable, est depuis de longues années le secrétaire de l'Institut Psycho-Physiologique et de la *Revue de l'Hypnotisme*, dirigés tous les deux par cet infallible adversaire du magnétisme et du métapsychisme qu'est le docteur Berillon. Durant quelques lustres, dans l'Institut Psycho-Physiologique, on s'est évertué à hypnotiser les patients, et dans la *Revue* on a prôné les bienfaits de l'hypnotisme. Tout dernièrement, le Dr Berillon a renié la plupart de son œuvre en déclarant, même dans les grands quotidiens de Paris, que « l'hypnotisme est, en somme, devenu sans objet, depuis qu'on s'est aperçu qu'il n'était pas indispensable d'endormir des malades pour les obliger à faire ce qui est nécessaire à leur guérison, etc. etc. » La *Revue de l'Hypnotisme* a donc changé son titre en celui de : *Revue de Psychothérapie* !

Il apparaît de tout ceci que la démarcation entre les théories admises et les théories non admises, les théories scientifiques et les théories préscientifiques n'est pas aussi nette qu'on se l'imagine généralement. Alors, quand un homme comme M. Camille Flammarion a cru constater la réalité du phénomène de la prémonition ; quand il observe l'analogie existant entre les cas qu'il cite et ceux dans lesquels *l'hypothèse supranormale est seule admissible* (comme celui que nous citons à la page 263 de notre fascicule de septembre dernier), ou ceux dans lesquels l'hypothèse supranormale se présente d'une façon très probable (comme dans le fait que l'éminent professeur Liébeault raconte dans sa *Thérapeutique suggestive* et que nous publions ci-dessous) ; quand, enfin, on voit combien sont incertaines et muables les théories sur l'hystérie, alors on trouve assez excusable M. C. Flammarion pour avoir cherché à expliquer par un phénomène de prémonition des faits qui sont passibles aussi d'une explication conforme aux doctrines *plus généralement* admises dans les écoles médicales.

C. de Vesme.

(1) Janvier 1905.

Cette observation est extraite de l'un de mes registres ; elle porte le No 339 et la date du 7 janvier 1886 :

Aujourd'hui, à 4 heures de l'après-midi. M. S. de Ch... vint me consulter pour un état nerveux de peu de gravité. Il a des préoccupations morales à propos d'un procès en cours et des choses suivantes. En 1879, le 26 décembre, en se promenant dans une rue de Paris, il vit écrits sur une porte ces mots : *Mme Lenormand, nécromancienne.* Poussé par la curiosité, sans réfléchir, il se fit ouvrir, et, introduit, se laissa conduire dans un salon plutôt sombre. Là, il attendit Mme Lenormand qui, prévenue sur l'heure, arriva et le fit asseoir devant une table. Alors elle sortit, revint, se plaça en face de lui ; puis, la paume d'une de ses mains, elle lui dit : Vous perdrez votre père dans un an, jour pour jour ; vous serez bientôt soldat (Ch... avait alors 19 ans), mais vous ne le resterez pas longtemps. Vous vous marierez jeune ; vous aurez deux enfants, et vous mourrez à 26 ans !

M. Ch... fit part de cette stupéfiante prophétie à quelques amis et à plusieurs de ses parents, mais on la prit d'abord pas au sérieux. Cependant, son père étant mort le 26 décembre 1880, après une courte maladie — c'est-à-dire un an après l'entrevue avec la nécromancienne — ce malheur refroidit beaucoup son incrédulité, et, lorsqu'il devint soldat, pour six mois seulement ; lorsque, s'étant marié peu de temps après, il devint père de deux enfants et fut sur le point d'atteindre ses 26 ans, il considéra n'avoir plus que peu de jours à vivre. C'est alors qu'il vint me trouver...

Ce jour-là et les jours suivants, je tâchai de plonger M. de Ch... dans le sommeil profond, afin de dissiper la noire obsession imprimée dans son esprit : c'est-à-dire celle de sa mort prochaine — mort qu'il s'imaginait devoir le toucher le 4 février, jour anniversaire de sa naissance, bien que Mme Lenormand ne lui eût rien précisé à ce sujet. Je ne puis produire sur le jeune homme le moindre petit sommeil, tant son agitation était forte : néanmoins, comme il était urgent de le délivrer de la conviction de devoir bientôt succomber, conviction dangereuse, puisqu'on a vu souvent des prédictions de ce genre s'accomplir littéralement, par auto-suggestion, je changeai de système et lui proposai de consulter l'un de mes somnambules, un vieillard septuagénaire, surnommé « le Prophète » parce que, endormi par moi, il avait annoncé l'époque précise de sa guérison de rhumatismes articulaires remontant à quatre ans, et la date

de la guérison de sa fille ; cette dernière cure avait été dûe à l'affirmation qu'elle aurait reiouvré la santé à une heure fixée précédemment, circonstance dont son père l'avait pénétrée.

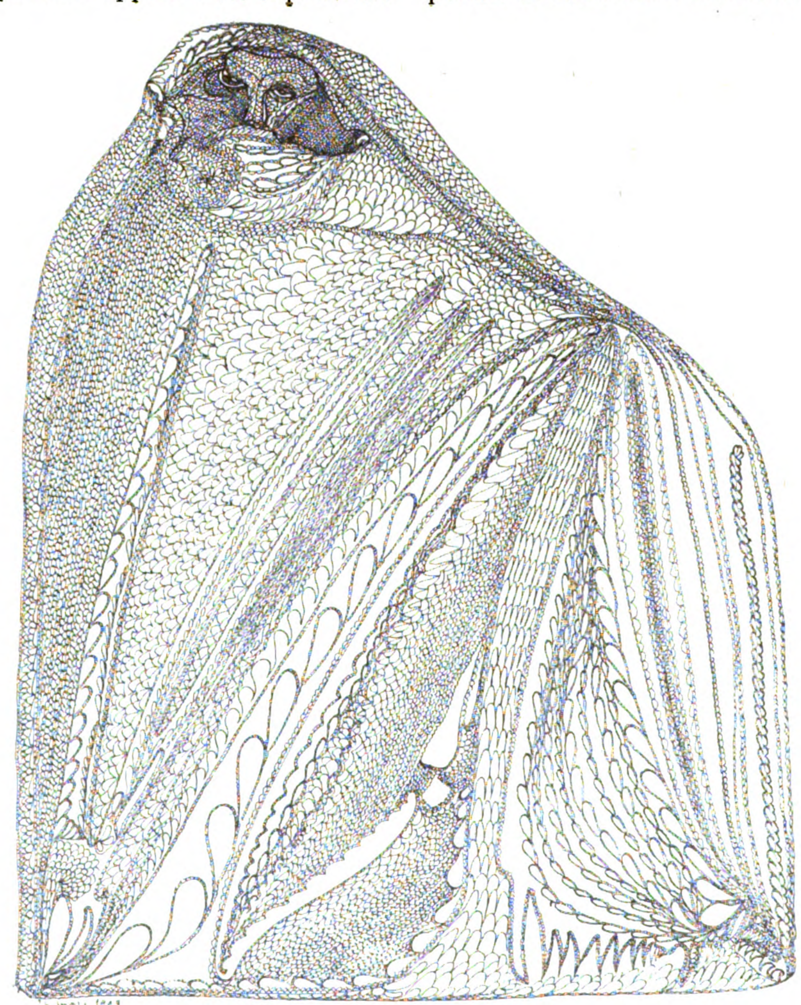
M. de Ch... accepta avidement ma proposition, et ne manqua pas de se rendre exactement au lieu de rendez-vous que je lui avais procuré. Entre en relations avec ce somnambule, ses premières paroles furent : « Quand mourrai-je ? » Le dormant expérimenté, soupçonnant le trouble du jeune homme, lui répondit après l'avoir fait attendre un peu : « Vous mourrez... vous mourrez... dans 41 ans ». L'effet causé par ces paroles fut merveilleux ; immédiatement le consultant redevint joyeux, expansif et plein d'espoir, et lorsqu'il eut passé le 4 février — ce jour tant redouté — il se crut sauvé...

Je ne pensais même plus à cette affaire, lorsque, au commencement d'octobre, je reçus une lettre de faire part par laquelle j'appris que mon malheureux client était mort le 30 septembre 1885, dans sa vingt-septième année, c'est-à-dire à l'âge de 26 ans, comme Mme Lenormand l'avait prédit.

Dr Liébeault.

Dessins Médiumniques

M. Léon Petitjean, publiciste bien connu à Paris, publiait récemment dans la *Revue du Spiritisme* ce qu'on pourrait appeler « ses expériences psychiques personnelles » — c'est-à-dire, comment il fut amené à s'occuper de spiritisme et comment il s'aperçut ensuite de posséder des facultés médiumniques de nature intellectuelle de différentes espèces ; entre autres celle qui lui permit de faire des dessins automatiques remarquables. Comme ces dessins sont restés inédits jusqu'à ce jour, nous avons demandé à M. L. Petitjean l'autorisation d'en publier quelques-





uns dans les *Annales des Sciences Psychiques*, et nous commençons par les deux, infiniment curieux, que nous publions aujourd'hui.

En même temps, afin que nos lecteurs soient à même de se rendre compte de la manière dont M. Petitjean a exécuté ces dessins, nous reproduisons ici le récit qu'il a fait, à ce sujet, dans la *Revue du Spiritisme*.

A l'un des retours du correspondant bienveillant qui me dit, sans cesse, être l'esprit de ma mère, je lui demandai s'il ne me serait pas possible d'obtenir autre chose que des communications écrites. N'ayant jamais eu aucune aptitude pour le dessin, il eût été curieux que je pusse arriver à tracer à la plume ou au crayon, quelque chose qui ressemble à une figure ou à un paysage.

Ma mère me fixa un rendez-vous éloigné de quelques jours, et à l'heure dite, m'annonça, selon l'usage : « l'Esprit est là ! »

J'eus alors la figuration très rudimentaire d'un personnage enveloppé de draperies, qu'on me dit être un esprit revêtu de son costume fluidique.

D'autres tracés, de plus en plus chargés de lignes, me furent ensuite donnés aux heures de communication, l'esprit m'étant chaque fois présenté — si l'on peut dire ainsi — par mon guide.

Les dessins se perfectionnèrent, s'agrandirent, se compliquèrent à plaisir, figurant des paysages fantastiques dominés par un ou plusiers personnages en turban et draperies, avec des dentelles d'une grande finesse, ma main allant paisiblement et régulièrement d'un bout à l'autre de la feuille de papier. — Ces dessins, qui sont déjà des choses tout-à-fait étonnantes, étant donne mon incapacité en l'art du dessinateur, furent remplacés ensuite par d'autres, d'un modèle beaucoup plus grand (60 sur 45 centimètres), d'un style inconnu et impossible à imaginer pour un artiste moderne.

Toutes les personnes compétentes à qui je les ai soumis s'accordent à reconnaître que je n'aurais pu projeter de semblables compositions. — Un dessinateur exercé mettrait des mois à les reproduire alors que ma main, agissant sous une impulsion inconnue, a fixé chaque dessin sur le papier en trente heures environ, par séances d'une heure et demie à deux heures.

Ces preuves sont les plus sérieuses que j'ai pu obtenir d'une force intelligente sur le subliminal extériorisé. — Il me paraît impossible que le subconscient, agissant seul, produise de tels effets. — Lorsqu'il m'arrive de laisser ma main opérer sans le concours de l'entité invisible, je n'obtiens que de l'écriture informe, des mots illisibles, ou des lignes sans suite et sans rapport avec les dessins cités plus haut.

LES NOUVEAUX LIVRES

Albert de Rochas : **Les Vies successives.** Documents pour l'Etude de cette Question. — (Paris, Bibliothèque Chacornac, 11, quai, Saint-Michel. — 1911. — prix 6 fr.).

Parmi les ouvrages, assez nombreux, et, pour la plupart, très recherchés, de M. le colonel de Rochas, il n'y en a probablement aucun qui ait rencontré le succès de librairie auquel est appelé ce nouveau volume. Les fascicules des *Annales des Sciences Psychiques* dans lesquels parut la partie la plus originale et substantielle du livre que nous annonçons aujourd'hui furent tellement demandés, qu'ils ne tardèrent pas à être épuisés. Cela tient évidemment à l'intérêt passionné que soulève, dans un grand nombre de personnes, cette question des « vies successives », par suite de la propagande faite en ce sens, d'abord par les spirites kardécistes, ensuite par les théosophes ; et par le vif intérêt qu'il y a à voir si cette doctrine, jusqu'ici plutôt spéculative, ne peut pas s'étayer à des argumentations expérimentales. M. de Rochas s'est consacré à cette recherche avec l'originalité bien personnelle qu'on lui reconnaît, et son nouvel ouvrage, malgré un certain déséquilibre entre ses différentes parties, malgré les résultats presque complètement négatifs auxquels il est parvenu, est appelé sans doute au plus vif succès.

Dans la première partie de son ouvrage, l'auteur rapporte, presque comme préface, un assez grand nombre de citations d'où il résulte que la question des vies successives a été admise, de tous temps, par presque tous les peuples et par des penseurs distingués. Cette opinion ne se basait, naturellement, que sur des données philosophiques ; on cherchait « quelles seraient les conditions les plus équitables pour récompenser ou punir, *pendant l'éternité*, les bonnes ou les mauvaises actions commises pendant le temps infiniment court qu'est la vie terrestre ». De nos jours, des expériences et des observations sont venues s'ajouter aux raisonnements précédents.

La deuxième partie de l'ouvrage — de beaucoup la plus importante — est surtout une reproduction des articles que M. de Rochas a publiés, il



y a six ans, dans notre Revue, et auxquels nous faisons allusion plus haut. On sait que le colonel est un croyant dans le magnétisme. Il affirme que, sous l'influence de passes longitudinales exercées de haut en bas et combinées avec l'imposition de la main droite sur la tête du sujet assis en face de l'opérateur, il se produit une série d'états ayant l'apparence de la veille mais présentant chacun des caractères spécifiques, et se succédant toujours dans le même ordre. Ces états sont séparés par des phases de léthargie ayant l'apparence du sommeil ordinaire ; on sait que certains hypnologues ne voient en tout cela que de l'illusion et de la suggestion : naturellement, nous n'entrons pas ici dans cette controverse. Toujours est-il que M. de Rochas croit être parvenu, par cette méthode « magnétique », à provoquer chez quelques-uns de ses sujets le phénomène de la « régression de la mémoire ». La plus remarquable série d'expériences à ce sujet est bien celle qui fut faite avec Laurent, et qui date de 1893 : elle a été publiée dans les *Annales des Sciences Psychiques* de juin 1895, et fait le plus grand honneur à son auteur, grâce aux nombreuses et intéressantes observations qui s'y trouvent recueillies. Mais pour ce qui se rapporte à la question de la régression de la mémoire, on peut se demander s'il ne s'agit pas ici d'une suggestion, prenant la forme d'une inhibition adressée au sujet, de se souvenir des faits de sa vie qui se sont produits avant telle ou telle date. Plusieurs incidents de ces expériences permettraient de le croire. Nous nous bornerons ici à en reproduire un seul, raconté par le sujet lui-même : Laurent.

... Ici une nouvelle réponse à une question d'un autre genre tendrait encore à trouver que je me rends compte malgré tout que je suis endormi.

— Avez-vous une sœur ? demande M. de R...

— Oui, mais je ne me la rappelle que toute petite.

— Que fait votre père ?

— Je ne l'ai plus.

C'est là ce que je réponds. Or, quand j'avais neuf ans, mon père vivait encore ; il faut donc que j'aie la notion du présent, que ce soit mon moi actuel qui parle dans ce cas.

C'est bien ça. Le sujet hypnotisé veut bien consentir à jouer le rôle qu'on lui suggère ; mais de temps à autre, malgré l'acuité de son attention monoidéisée, il a un oubli, commet une gaffe, qui le trahit.

Suivent les cas dans lesquels la régression de la mémoire *paraît* avoir été poussée jusqu'aux hypothétiques vies précédentes des sujets qui servaient aux expériences. Les mêmes considérations que nous avons faites pour le cas Laurent peuvent être répétées, à plus forte raison, pour ces derniers cas ; l'auto-suggestion y a certainement joué un rôle considérable. Il n'est certainement pas facile de déterminer la mesure exacte dans laquelle quelques phénomènes supranormaux peuvent s'être mêlés aux romans que les théories concernant la réincarnation, plus ou moins acceptées par les magnétiseurs, occultistes, spirites et théosophes ont fait germer dans l'imagination des sujets, les prédilections philosophiques de l'opérateur aidant. Mais il est incontestable que ces romans de la subconscience constituent le fond même des prétendues vies successives de Joséphine, Eugénie, Mayo, Mme Roger, etc. En effet, il a été facile à M. de Rochas de s'assurer de la fausseté de presque toutes les indications données par tous ses sujets. Il s'est bien trouvé dans le cas de Mme J..., observé par M. Bouvier, et dans quelques-uns des cas observés par M. de Rochas lui-même, quelques petits détails qu'il n'est pas tout-à-fait aisé d'expliquer ; par exemple, certaines indications exactes données par l'un des sujets sur une petite ville où il aurait passé en partie l'une de ses existences précédentes, et où il n'avait jamais été durant sa vie actuelle. Mais, toute hypothèse de fraude mise à part, il est tellement manifeste qu'un souvenir subconscient peut avoir joué un rôle dans ces cas très rares, qui paraissent justifier, au cours des expériences magnétiques, l'hypothèses de la régression de la mémoire à d'autres existences précédentes, que ces exceptions n'ont vraiment pas une grande valeur devant les faits absolument convaincants qui prouvent l'irréalité des récits faits par les sujets magnétisés.

Nous allons citer le cas du sujet M. Surel pour donner une idée générale des balivernes que racontent ces sujets. Voici comment débute la « deuxième vie » de ce monsieur.

Louis Fargeau est le fils d'un batelier du Rhône qui habite les Brotteaux. Il va un peu à l'école, il a la tête dure. A quinze ans, il travaille avec son père sur le Rhône, et signe *Fargot Louis*. Il a seize ans quand on coupe le cou au roi Louis XVI. (*Il est donc né en* 1778). A dix-sept ans, il s'engage dans l'armée et va à Grenoble. A 20 ans, il fait campagne contre les Anglais à Toulon (*ce serait donc en* 1798 ; *mais la prise et la reprise de Toulon sur les Anglais ont lieu en* 1793*)*. A vingt-deux ans, il est sous-officier, il assiste à la capitulation d'Ulm *(nouvelle erreur : la capitulation d'Ulm est de* 1805 *et il a eu vingt-deux ans en* 1800*)*. Il donne le nom de ses officiers successifs. Il a vingt-huit ans quand Napoléon se fait sacrer par le pape *(ce serait donc en* 1806, *mais le sacre est de* 1805*)* — à trente-deux ans, il est officier — à trente-quatre ans — donc en 1812), il accompagne

en Russie Napoléon qui est obligé de foutre le camp *(sic)*.

A remarquer aussi ces quelques lignes que l'auteur écrit au sujet du cas Henriette, qui dans son sommeil magnétique prétendait avoir été Monsiegneur de Belzunce, l'évêque de Marseille que son héroïsme durant une épidémie de peste a rendu si justement célèbre.

J'ai vu, en étudiant une biographie très complète du prélat, qu'il avait eu de longs démêlés avec le Parlement d'Aix et avec les Jansénistes : or, ces démêlés, Marguerite, jouant le rôle de Belzunce, les ignore complètement. Elle a donc créé un Belzunce imaginaire dont elle a eu connaissance.

Le reste est à peu près à l'avenant ; ce qui fait que la lecture de ces expériences magnétiques produit plutôt une impression défavorable à l'efficacité de cette méthode pour chercher le bien fondé de l'hypothèse des vies successives.

Un certain nombre de cas de prévision de l'avenir semblent s'être produits au cours de ces expériences (voir, par exemple, aux pages 96 et 267) ; mais il est clair que ces cas de précognitions n'ont aucun rapport direct avec la question de la réincarnation.

Dans la troisième partie de son ouvrage, M. de Rochas s'occupe de quelques phénomènes ayant des analogies avec les expériences magnétiques dont il vient de faire le récit.

Dans le premier chapitre, il cite des passages concernant les croyances et les expériences sur le « corps astral », qui doit être pour ainsi dire le noyau de l'individualité dans les différentes existences.

Le deuxième chapitre est consacré à la « régression de la mémoire » observée sous l'influence d'un accident ou au moment de la mort. Plusieurs parmi les cas qui se rapportent à cet ordre de phénomènes mentaux sont classiques et bien connus ; des savants matérialistes mêmes n'ont aucune difficulté à les admettre.

Le chapitre III (Souvenirs de Vies Antérieures), le chapitre IV (observations relatives à la vue du passé et de l'avenir sous l'influence du magnétisme ou d'un entraînement spécial), et le chapitre V (réincarnations prédites et effectuées) constituent la partie la plus importante de l'ouvrage au point de vue de la force de conviction qu'elle peut exercer sur l'esprit des lecteurs. Un certain nombre de faits s'y trouvent réunis, qui constituent réellement des indices en faveur de la réincarnation. Sans doute, ils sont très peu nombreux, et quelques-uns paraissent d'une valeur très discutable, mais il faut reconnaître que les fastes du spiritisme, de la théosophie, etc., enregistrent un assez grand nombre d'autres faits du même genre qui, dans leur ensemble, exercent réellement un certain poids en faveur de l'hypothèse que les expériences magnétiques de MM. de Rochas et Bouvier ne sont pas parvenues à étayer. Malgré la sympathie que l'auteur manifeste pour la théosophie, il ne croit pas devoir tenir compte des récits publiés dernièrement par Mme Annie Besant et M. Leadbeater sur les vies précédentes du jeune Krishnamurti (Alcyone), ces narrations ne se basant que sur des visions que les deux rédacteurs croient avoir perçues. « Nos esprits occidentaux — écrit M. de Rochas — façonnés par la méthode expérimentale de la science moderne, et commençant à soupçonner les effets extraordinaires de l'inconscient, hésitent à admettre dans leur intégrité des révélations qui ne sont pas susceptibles d'être vérifiées ». On sait que, selon les deux écrivains théosophes, les vies d'Alcyone sont séparées par des intervalles de 500 à 1000 ans, selon le degré de développement de l'*ego* ; Steiner avait dit que les vies successives étaient séparées par un intervalle de 1500 ans environ ; Leadbeater croit savoir qu'une personnalité aussi élevée que Platon ne pourrait se réincarner qu'après 10.000 ans. Les réincarnations dont parlent les spirites se succèdent au contraire avec une rapidité qui, à côté de celle admise par les théosophes, peut paraître vertigineuse.

Nous toucherons à peine au sixième chapitre (la précognition), et au septième (la fatalité et le libre arbitre).

La quatrième partie est consacrée au côté critique de la question. Dans le 1er chapitre particulièrement, l'auteur s'occupe des changements de personnalité qui se produisent dans l'hypnotisme et se demande si les personnalités qu'il a remarquées dans ses sujets comme étant celles d'incarnations précédentes du Moi des mêmes sujets, ne sont pas en réalité créés simplement par la suggestion.

Le chapitre suivant est occupé par le récit concernant une personnalité médiumnique qui s'appelait Vincent, et qui se manifestait par un sujet du nom de Mireille. Cette personnalité donnait force détails sur son existence terrestre, mais sa perspicacité échouait quand elle était mise strictement sur la sellette.

« Si vous êtes réellement la personne que vous dites — lui observa un jour M. de Rochas — vous devez savoir des choses que ne sait pas Mireille : le latin, par exemple (Vincent disait avoir été un ingénieur). Que signifient les mots : *Arma virumque*

cano ? » — Vincent chercha quelques secondes et répondit : « Je ne me le rappelle pas ; mais remarquez que ces mots appartiennent à une langue qui n'était pas la mienne, et que les souvenirs qui s'y rapportent ont été emmagasinés uniquement dans mon corps astral terrestre, que je n'ai plus ».

Il a, on le voit, réponse à tout.

M. de Rochas s'occupe du cas de Mlle Hélène Smith, de Genève, exprimant à son sujet à peu près le même avis que le professeur Flournoy lui-même.

L'excursion que l'auteur fait ensuite dans le domaine du spiritisme ne sert guère à éclaircir la question, pas plus du reste que les chapitres purement conjecturaux et théoriques dans lesquels il parle de l'évolution de l'âme et de la religion de l'avenir.

Après cela, il est évident que, si l'auteur concluait en faveur de la pluralité des existences, il montrerait ne pas avoir une idée juste de la valeur des arguments qu'il présente. Mais il n'en est rien. Tout en acceptant comme probable l'hypothèse de la réincarnation, pour des raisons plutôt philosophiques qu'expérimentales, tout en reconnaissant que, même dans l'ordre d'idées expérimental, les bons arguments ne manquent pas pour soutenir cette thèse, il ne montre pas se faire une idée très exagérée des faits recueillis dans son ouvrage.

Les conclusions qu'on peut tirer des faits que j'a rapportés — dit-il dans les dernières pages de son livre — sont de deux sortes, dont les unes sont certaines, les autres problématiques. Il est *certain* qu'au moyen de procédés magnétiques, on peut, chez certains sujets doués d'une sensibilité suffisante, provoquer une série de phases de léthargie et d'états somnambuliques qui se succèdent régulièrement comme les nuits et les jours, et au cours desquels l'âme paraît se dégager de plus en plus des liens du corps et s'élancer dans les régions de l'Espace et du Temps généralement inaccessibles pour elle dans l'état de veille normal.

Il est *certain*, qu'au moyen de certaines opérations magnétiques, on peut ramener progressivement la plupart des sensitifs à des époques antérieures de leur vie actuelle... Il est *certain* qu'en continuant ces opérations magnétiques au-delà de la naissance, et sans avoir besoin de recourir à des suggestions, on fait passer le sujet par des états analogues correspondant à des incarnations précédentes et aux intervalles qui séparent ces incarnations. Le processus est le même à travers des successions de léthargies et d'états somnambuliques. Ces révélations, quand on a pu les contrôler, ne répondent généralement pas à la réalité, mais il est difficile de comprendre comment les mêmes pratiques physiques, qui déterminent d'abord des régressions de personnalités réelles jusqu'à l'époque de la naissance, peuvent tout-à-coup donner lieu à des hallucinations tout-à-fait fausses...

Il est assez naturel qu'au moment où les psychiâtres doutent, avec Brissaud, Gilbert-Ballet, Babinski, etc., que les stigmates de l'hystérie même, tel que les anesthésies, les zones hystérogènes, etc., ne soient pas autre chose que le résultat d'une suggestion inconsciente du médecin ou de l'hypnotiseur — il est assez naturel, disons-nous, que bien des lecteurs se demandent si, au lieu d'écrire que tout cela est objectivement *certain*, l'auteur n'aurait pas dû se borner à dire qu'il en est subjectivement *sûr*. Mais enfin, s'il constate les résultats auxquels il est parvenu, M. de Rochas n'en tire point des conséquences que les faits ne comportent pas. Il envisage les expériences magnétiques dont nous venons de parler de la même façon que la plupart des révélations des pythies, des sybilles, des extatiques, des prophètes et des médiums, c'est-à-dire qu'il pense qu'il est extrêmement probable qu'elles n'aient pas toute des fondements solides, et que pourtant elles ne sont pas a rejeter complètement ; il cite, à ce propos, l'intéressant avis de Kant : « En ce « qui me concerne, l'ignorance où je suis de la « manière dont l'esprit humain entre dans ce « monde et de celle dont il en sort, m'interdit « de nier la vérité des divers récits qui ont cours. « Par une réserve qui paraîtra singulière, je me « permets de révoquer en doute chaque cas parti « culier, et pourtant de les croire vrais dans « leur ensemble ».

Dr Innocenzo Calderone : **Libero Arbitrio-Determinismo-Rincarnazione,** (G. Pedone Lauriel, éd., Palerme).

M. Calderone, directeur de la « Filosofia della Scienza », auteur de « Il problema dell' anima », vient de publier un travail du plus haut intérêt qu'il a intitulé « Libre arbitre-déterminisme-Réincarnation.

Ce n'est pas seulement , à vrai dire, une étude détaillée des problèmes énumérés dans un titre trop modeste, que contient cet ouvrage : c'est une synthèse générale, *une mise au point, claire et complète de la philosophie métapsychique.*

La philosophie métapsychique est exposée, telle qu'elle résulte des travaux les plus récents, telle qu'on peut et qu'on doit l'envisager *pour le moment*, si l'on tient compte de tous ses éléments constitutifs.

L'auteur débute par une analyse des anciens systèmes philosophiques, dans leur rapport avec la question du libre arbitre ; il expose ensuite les découvertes du naturalisme moderne et étudie spécialement la théorie évolutionniste. Il montre enfin combien les notions classiques sont bouleversées par les recherches contemporaines sur la psychologie anormale et la médiumnité.

D'après lui, l'évolutionnisme et le monisme naturaliste, qui inclinaient fortement vers la négation de toute idée de survivance de l'être à la mort de l'organisme, inclineront désormais, non moins fortement, vers une conclusion contraire.

C'est bien en effet (l'analyse de M. Calderone le démontre nettement) ce qui ressort de toutes *les théories synthétiques* mises en avant pour solutionner le problème métapsychique.

L'auteur expose et discute ces théories avec une force et une logique remarquables. Son travail est d'ailleurs plein d'idées personnelles et originales, très élevées et très séduisantes.

Ce n'est donc pas seulement aux « psychistes » que s'adresse l'ouvrage de M. Calderone ; mais à tous les psychologues, quelles que soient d'ailleurs leurs idées philosophiques.

Nul savant, nul penseur digne de ce nom n'a plus le droit, aujourd'hui, d'ignorer ni de dédaigner la doctrine idéaliste, basée sur la science intégrale, en dehors des systèmes *a priori*, des dogmes et des révélations.

Le beau livre de M. Calderone, si consciencieux et si élevé, contribuera, plus que tout autre, à la large diffusion de cette doctrine. Il restera au premier rang parmi les travaux d'ensemble qui auront préparé l'avancement et le triomphe de la *philosophie métapsychique*.

Dr GUSTAVE GELEY.

CÉSAR LOMBROSO : **Hypnotisme et Spiritisme,** traduit par Ch. Rossigneux. — (Paris, Ernest Flammarion, éd., 26, rue Racine, — 1911. — 3 fr. 50.)

Chose assez piquante, ce volume fait partie du recueil de la « Bibliothèque de Philosophie scientifique », dirigée par M. Gustave Le Bon : aussi celui-ci s'est empressé de le faire précéder par une Introduction de trois ou quatre petites pages, dans laquelle il s'efforce de mettre en mauvaise lumière, aux yeux des lecteurs, l'ouvrage qu'il présente au public. Étrange présentation !

Nous avons déjà parlé assez longuement de ce livre, quand il parut dans le texte original italien : nous n'en avons pas caché les défauts considérables. M. Le Bon s'est arrangé pour les augmenter, en supprimant les notes, qui sont cependant indispensables à un livre de cette sorte, car il faut absolument que le lecteur sache d'où l'auteur a tiré tel ou tel fait qu'il cite.

Quant à l'Introduction même de M. G. Le Bon, tout en étant contraire à l'authenticité des phénomènes médiumniques — ce qui n'a rien que de bien légitime — elle a le grand tort de présenter les choses d'une manière inexacte. Voici ce que dit, en somme, M. Le Bon :

> L'auteur de ce livre est un savant célèbre habitué aux méthodes scientifiques les plus sûres. Dès qu'il aborda l'étude des phénomènes spirites, sa science s'évanouit et une crédulité infinie s'y substitua... De tels faits prouvent qu'aussitôt sorti du champ de la connaissance pour entrer dans celui de la croyance, le savant voit sa psychologie se transformer entièrement, etc., etc.

Ceci cadrerait fort bien pour le nouveau livre que M. Le Bon se propose d'écrire « afin d'examiner les causes de la crédulité dont peuvent être atteints les savants qui pénètrent dans le domaine de la croyance ». Malheureusement, si son ouvrage futur ne contiendra que des faits aussi peu fondés que celui se rapportant au professeur Lombroso, il est à craindre qu'il n'ait pas une grande valeur documentaire. En effet, toutes les personnes qui ont connu C. Lombroso, même dans ses meilleurs temps, et même quand il se moquait encore du spiritisme, savent que sa crédulité scientifique, l'inexactitude des observations, etc., ont toujours été le partage de cet homme, qui était pour cela très souvent le jouet de ses élèves même, qui s'en réjouissaient beaucoup et lui préparaient sans cesse des tours pendables — tout en le révérant comme le savant le plus génial et le plus sincère qui fût capable de tirer des vérités lumineuses de documents absolument critiquables. C'est ce que Lombroso a fait aussi dans cet ouvrage, sans s'être jamais modifié. La foi peut fausser le jugement dans le sens matérialiste comme dans le sens spiritualiste, dans le sens misonéiste comme dans le sens philonéiste — ainsi que la longue opposition à la réalité des phénomènes hypnotiques, et bien d'autres cas équivalents, l'ont bien prouvé.

L'exemple de ce qui se produisit au sujet de l'hypnotisme nous montre toutefois la vérité de ce qu'observe M. Le Bon, dans la première partie de son Introduction, au sujet de la différente manière dont la mentalité des observateurs influe sur la valeur de leurs observations. La mentalité des Le Bon leur empêcha en effet, durant soixante ans au moins, de reconnaître l'auteu-

ticité des phénomènes hypnotiques, comme actuellement celle des phénomènes médiumniques. La crédulité par suggestion s'exerce spécialement sous la forme inhibitoire.

Congrès International de Psychologie expérimentale, Réuni à Paris du 15 au 20 novembre 1910. Compte rendu des travaux par Henri Durville fils, secrétaire-général. — (H. et H. Durville, éd. ; 23, rue Saint-Merri, Paris.)

On peut faire à ce volume de compte rendu les mêmes éloges et les mêmes reproches que nous avons fait au Congrès lui-même, quand nous en avons parlé : à savoir, qu'il représente, d'un côté, un progrès considérable sur les Congrès spirites, spiritualistes, occultistes, etc., qui avaient eu lieu, jusqu'ici, à Paris et ailleurs ; d'un autre côté, une part trop minime y est faite aux discussions, qui sont l'avantage, le but même des Congrès ; quand on discutait, pas de sténographe, la plupart du temps, personne même ne s'occupait de prendre des notes; ce qui fait que le compte rendu qui paraît aujourd'hui semble plutôt un gros fascicule d'une Revue psychique, contenant des articles divers. Mais parmi ceux-ci, il y en a d'intéressants à plusieurs point de vue. Le recueil d'appareils imaginés pour étudier les forces inconnues émanant d'un être animé agissant à distance sur la matière, s'il n'a pas donné le résultat qu'on avait le droit d'espérer, n'en constitue pas moins un document très utile pour les chercheurs. Les communications faites sur les « fluides humains », sur l'Orientation, etc., résument assez bien l'état actuel des idées sur ces différentes questions.

Léon Denis : **La Grande Enigme** : Dieu et l'Univers. Suivi d'une Synthèse spiritualiste doctrinale et pratique sous forme de dialogue. — (Librairie des *Sciences Psychiques*, Paris, rue Saint-Jacques, 42. — 1911. — 2 fr.)

Plutôt qu'une monographie, ce livre est un recueil de plusieurs articles, d'une nature assez différente, qui sont toutefois rattachés par une idée dominante. Il est écrit dans le style poétique et élevé, mais pourtant si clair, qui plaît dans tous les livres de M. Léon Denis ; quelques chapitres, comme ceux intitulés « La Montagne » et « La Forêt », ont un cachet nettement littéraire ; alors que, d'autres chapitres, tels que : « Unité substentielle de l'Univers », touchent à des questions scientifiques ; mais c'est surtout la philosophie religieuse qui inspire l'auteur.

Quant à la « Synthèse spiritualiste » qui constitue la seconde partie de l'ouvrage, elle a les avantages et les défauts de toutes ces sortes de catéchismes : à savoir, d'un côté la netteté et la précision, de l'autre côté le caractère doctrinal, par lequel de simples hypothèses et vagues déductions prennent la forme de vérités acquises et presque dogmatiques.

ECHOS ET NOUVELLES

L'Expérience de l'aiguille enfilée dans l'obscurité

Nous avons parlé, dans notre livraison de juillet dernier (p. 220), d'une expérience que le commandant Darget a faite chez Mlle Vallée, le médium bien connu à Paris. Il s'agissait d'une aiguille qui a été enfilée dans l'obscurité — chose que le Commandant jugeait impossible sans l'intervention d'une force et d'une intelligence super-normale. Nous disions alors que des expériences devraient être faites pour s'assurer si cette impossibilité existe réellement.

Le comte Le Goarant de Tromelin a voulu tenter l'expérience avec quelques dames de son entourage.

Il veut bien nous en communiquer à présent les résultats. « J'ai trouvé — dit-il — que tout dépend de la grosseur de l'aiguille et de celle des fils employés.

» Or, selon les grosseurs, l'opération était plus ou moins facile ; tandis qu'avec de fines aiguilles et du fil fin, je n'ai pas pu réussir dans l'obscurité absolue.

» Il en résulte que, si cette expérience était à recommencer, il faudrait, pour qu'elle eût de la valeur, que les aiguilles et le fil choisi fussent assez fins — condition qui peut gêner des humains, mais qui devait être indifférente à des entités présentes à la séance, si réellement il s'en trouvait, comme l'affirme le commandant Darget ».

L'appareil néerlandais pour communiquer avec les Esprits

Il y a peut-être deux ans, quelques revues spirites hollandaises, allemandes et françaises publièrent cette annonce sensationnelle : que deux habitants de la Haye, MM. Zoralberg van Zelst et Matla, avaient inventé un appareil infiniment plus perfectionné que tous ceux dont on avait fait usage jusqu'ici : guéridons, *oui-ja*, planchettes, etc., etc., pour communiquer avec nos voisins de l'autre monde, et qu'en effet il s'en était suivi des rapports fort précis et continués avec l'au-delà. On publiait, en même temps des photographies de ces appareils, aussi compliqués qu'une locomotive. La nouvelle, naturellement, ne fut accueillie qu'avec la plus grande hésitation ; la plupart des Revues spirites même crurent plus prudent de ne pas s'en occuper du tout, en attenddnt des preuves meilleures de l'authenticité de cette étrange découverte, et on n'en parla plus durant quelque temps.

Mais voici qu'un journal de Douai, assez répandu dans les cercles spirites, le *Fraterniste,* vient de rééditer la nouvelle, sous le forme d'un long article d'un M. J. M. Keen, professeur, Président du groupe spirite « Harmonia » de la Haye. Cela semble bien montrer que les deux inventeurs en question insistent sur leur découverte, et que celle-ci produit une certaine sensation dans le monde spirite néerlandais ; malheureusement, elle est présentée au public avec un certain américanisme de réclame :

Un certain nombre de professeurs de physique de Hollande, docteurs ès-science, ont dû reconnaître, après des centaines de changements proposés par eux et acceptés par les inventeurs, que la goutte d'aniline de l'indicateur de l'appareil se déplaçait sous l'influence d'une volonté occulte, c'est-à-dire d'un esprit. Plus de doutes, par conséquent : l'existence d'êtres intelligents de l'Espace est, cette fois, officiellement reconnue et acceptée. On peut dire que la science s'est rendue, puisqu'elle reconnaît l'exactitude des faits. Et cela n'est point peu de chose. Ce sera une date dans les annales du Spiritisme. Il est même certain que la Société Royale des Sciences des Pays-Bas, qui correspond à notre Institut de France, va s'en occuper.

Sapristi, voilà ce qui s'appelle aller un peu loin. Oh ! non, l'existence d'êtres intelligents de l'espace n'est point, cette fois encore, officiellement reconnue et acceptée. Même, on voudrait connaître les noms des professeurs de physique de Hollande qui auraient reconnu la régularité de ces expériences ; on voudrait attendre que la Société Royale des Sciences se soit prononcée, et de la façon dont on parle ici de cette Société, on ne peut que songer à ce qui s'est produit à plusieurs reprises en France, quand on a cherché à équivoquer sur la simple présentation de prétendues découvertes à l'Académie des Sciences — présentation que tout le monde peut faire sans que cela prouve la moindre chose. Enfin, quand même le fait affirmé par MM. Zaalberg van Zelt et Matla serait constaté, il ne faut pas oublier que l'existence des esprits ne serait pas plus *nécessairement* prouvée par cela, qu'elle ne l'a été par les phénomènes psycho-physiques de la médiumnité typologique, par l'*oui-ja,* etc.

Mais puisqu'on reparle de cette invention, il ne sera peut-être pas inutile que nous rapportions ici la description, d'ailleurs un peu confuse, qu'en public M. J.-M. Keen.

Il paraît donc que la description du premier appareil a été donnée, au moyen de la table, par feu Zaalberg van Zelst, de son vivant mécanicien opticien, et père de celui qui, avec M. Matla, nous présente actuellement cet instrument de précision.

Faites — dit-il — un cylindre en carton solide de 0 m. 75 c. de haut, avec un diamètre de 0 m. 30 c., vernissez-le bien en sorte qu'il soit impénétrable à l'air, couvrez-le de papier d'étain, mais laissez à découvert une lame large de quelques centimètres de haut jusqu'en bas ; c'est par là que je pourrai entrer. Avant l'expérience, convainquez-vous bien, au moyen d'un manomètre, que votre cylindre est imperméable à l'air. »

Le cylindre fut fait et en même temps un manomètre en verre dont on avait mesuré exactement l'ouverture en plusieurs endroits. Le manomètre renfermait comme index quelques gouttes d'alcool colorié qu'on pouvait aisément projeter sur un tableau au moyen d'une lanterne a projection (sciopticon). La machine faite, on y introduisit au moyen d'une machine pneumatique un surplus de pression d'air, la goutte d'alcool se déplaça et resta invariablement au même endroit durant quatre heures, de sorte que « pour une expérience qui ne devait durer que quelques secondes, le cylindre devait être estimé assez imperméable à l'air ambiant. »

Cela fait, ces Messieurs se sont construit une petite machine génératrice d'acétylène pour leur sciopticon. L'expérience allait commencer. Mlle et M. Zaalberg van Zelst et M. Matla se mettent à la petite table ; l'esprit du défunt Zaalberg van Zelst annonce sa présence. On lui montre les arrangements dont il se déclare content. On le prie de vouloir bien entrer dans le cylindre. « Nous sommes ici à deux », répond-il ; « placez une petite banquette légère près du cylindre ; dès que j'entrerai, mon ami agitera la banquette, ce sera le signal que je suis dedans. » Tout était dans l'obscurité, sauf un cercle lumineux sur une des parois ; au milieu de ce cercle se montrait,

noire sur blanc, l'image de la goutte coloriée. Tout à coup retentit le son de la banquette remuée et au même instant la goutte se déplace. Le contenu du cylindre a augmenté, « quelque chose » est entré dedans ; ce quelque chose n'est pas de l'aìr, puisque le cylindre est imperméable à l'air, c'est donc une substance matérielle commensurable.

Etant donné de combien de fois l'image projetée par le sciopticon était plus grande que l'objet, on pouvait calculer quel était le déplacement réel de la goutte et par conséquent le volume de ce « quelque chose » qui était entré dans le cylindre.

Après la sortie de ce « quelque chose », la goutte d'alcool retourna à sa place. Cela s'est répété plusieurs fois ; et toujours quand, par la table, on avait obtenu le consentement du coopérateur invisible.

L'excédent de la goutte parut très petit aux investigateurs terrestres (incarnés) et alors ils eurent (par la table) une réponse assez vive à leur étonnement, dans un sens comme ceci : « Que diable, que voulez-vous ! excédent est excédent. »

Ceci fait, les deux amis ont commencé la construction d'une seconde machine admirable. Le défunt Zaalberg van Zelst a donné les idées, son fils et son ami l'ont exécutée avec un soin, un amour admirables. C'est une machine de précision, placée dans une grande armoire vitrée qu'on peut ouvrir en plusieurs endroits.

D'abord, il y a une bascule des plus sensibles. Les plateaux se composent de deux cercles de cuivre sur lesquels on a tendu une pellicule de caoutchouc. Les deux plateaux sont exactement de la même grandeur, de sorte que si — malgré toutes les précautions — un des plateaux devenait plus pesant par l'humidité ou par la poussière, l'autre subirait le même chargement.

Cette bascule est un chef-d'œuvre de mécanique et peut être réglée dans tous les sens. Elle réagit sous moins d'un milligramme.

Le moindre mouvement de cette bascule met en route une pendule, également pourvue de tous les correctifs nécessaires. La construction de cette machine a coûté quatre années de travail assidu. Si une mouche se posait sur un des plateaux, et le faisait descendre seulement d'une partie de millimètre, la pendule se mettrait en mouvement et formerait contact pour un courant électrique provenant d'une pile d'accumulateurs. Ce courant traverse un appareil Morse modifié. Une roue à lettres et à chiffres est mise en mouvement tant que le plateau de la bascule est maintenu en bas et au moment où on le lâche une lettre est imprimée sur un ruban de papier. En même temps, tout près de cette machine Morse, se trouve un disque blanc enfermé dans une caisse de bois avec une ouverture d'environ 5 centimètres carrés. Quand la roue aux lettres et chiffres se met en mouvement dans l'appareil Morse, le grand disque fait la même chose et devant l'ouverture apparaît grande noire sur le blanc, la lettre qui va être imprimée sur le ruban de papier.

Cette machine est appelée à remplacer le médium et la table parlante.

Quand par la table on est en relations avec un défunt, on le prie de mettre sa main sur un des plateaux de la balance et de bien regarder les lettres qui apparaissent successivement dans l'ouverture de la caisse de bois. Veut-il dire, par exemple : « Mon fils », il appuie la main sur le plateau jusqu'à ce qu'il voie apparaître la lettre « M » ; il cesse d'appuyer et « M » est imprimée sur le ruban ; il continue jusqu'à ce que « O » apparaisse et ainsi de suite.

Quand on a terminé de lire cette description, on croit comprendre essez bien de quoi il s'agit ; mais les idées du lecteur s'embrouillent de nouveau terriblement quand on a vu les gravures représentant les deux appareils, ainsi que les indications qui les accompagnent.

Attendons, maintenant, que la Société Royale des Sciences des Pays-Bas se soit prononcée.

Nous ne doutons d'ailleurs pas que, si les deux inventeurs pouvaient venir à Paris avec leurs appareils, ceux-ci seraient étudiés avec le plus grand intérêt par des personnes compétentes.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Le prix " Fanny Emden " décerné par l'Académie française des Sciences

Nous avons annoncé, dans notre fascicule de février dernier, que M[lle] Juliette de Reinach avait fait don à l'Académie des Sciences d'une somme de 50.000 francs, dont les arrérages doivent servir à fonder un prix biennal de 3.000 francs, portant le nom de « Fondation Fanny Emden », du nom de sa mère qui, de son vivant, avait exprimé le désir de fonder ce prix, destiné à récompenser le meilleur ouvrage traitant de l'hypnotisme, de la suggestion, et, en général, des actions physiologiques qui pourraient être exercées à distance sur l'organisme animal. La donatrice a offert une somme supplémentaire de 3.000 francs, afin de permettre à l'Académie de mettre le prix au concours, pour la première fois, pour l'année 1911.

L'Académie des Sciences nomma, pour exa-

miner les ouvrages présentés cette année, une Commission composée de MM. Bouchard, Guyon, Perrier, d'Arsonval, Lannelongue, Laveran, Dastre et Delage : ce dernier fut nommé Rapporteur. Voici le Rapport de l'éminent zoologiste.

Après examen attentif de la question délicate soumise au jugement de la Commission, celle-ci a décidé de ne pas décerner le prix. Il lui a semblé, en effet, que le prix ne devait être attribué qu'à un travail faisant connaître des faits nouveaux et surtout donnant de ces faits des preuves absolument incontestables. On ne saurait, en effet, se montrer trop exigeant sur ce point, car c'est précisément parce qu'elle est encombrée d'une masse énorme d'expériences, qui seraient capitales si elles étaient complètement démontrées, mais qui prêtent le flanc aux objections les plus sérieuses, c'est pour cette raison, dis-je, que la science que voudrait encourager la fondatrice du prix est tombée dans un certain discrédit.



M. Emile Boirac.

Cependant, parmi les nombreux auteurs qui ont envoyé leurs ouvrages en vue d'obtenir le prix, la Commission en a retenu deux qui, sans échapper au reproche général formulé ci-dessus, lui ont paru mériter une récompense.

Elle propose d'attribuer à titre d'encouragement une somme de 1.000 francs à M. Ochorowicz, et une somme de 2.000 francs à M. Boirac.

Dans son travail sur la *Suggestion mentale*, M. Ochorowicz explique qu'après avoir nié le mode de suggestion, en raison de l'insuffisance des arguments et expériences mis en avant pour la démontrer, il est arrivé à y croire à la suite d'observations et d'expériences personnelles, qui lui ont paru démonstratives. Ces expériences sont très nombreuses et souvent pleines d'intérêt, mais il ne nous a pas semblé qu'aucune d'entre elles fût suffisamment rigoureuse pour entraîner la conviction, en dépit de la sincérité évidente de l'auteur et de ses louables efforts pour éviter toute supercherie. Il propose, pour expliquer la suggestion mentale, une théorie touffue, ingénieusement élaborée, mais étayée malheureusement sur des raisonnements dont l'insuffisance est manifeste. Malgré ses défauts, son livre reste une œuvre magistrale, dont auront à tenir compte tous ceux qui, ultérieurement, aborderont les mêmes questions.

M. Boirac, dans son ouvrage sur *La Psychologie inconnue*, a fait une très louable tentative, en grande partie couronnée de succès, pour mettre en ordre et soumettre à une classification méthodique ces phénomènes de la Psychologie inconnue qu'il divise en hypnoïdes, magnétoïdes et spiritoïdes. Malheureusement, déjà dans cette partie de l'ouvrage, on sent trop les habitudes d'esprit du philosophe qui résout les problèmes par des arguments de pure logique, sans se soucier suffisamment du contrôle expérimental.

Dans la partie expérimentale de son travail, l'auteur montre un souci constant de n'employer que des méthodes à l'abri de tout reproche. Il fait tout son possible pour éviter de dicter au sujet ses réponses par des suggestions involontaires. Mais, à notre sens, cela ne suffit pas ; et lorsqu'on a réussi seul ou avec son entourage habituel, ou même en présence de personnes qui ne demandent qu'à se laisser convaincre, des expériences qui vont à l'encontre des données physiques et physiologiques les mieux établies, il est absolument nécessaire, si l'on veut qu'elles passent définitivement dans la Science, de les faire contrôler par des savants connaissant par profession les exigences des expériences rigoureuses (physiologistes, médecins), d'accepter toutes les conditions de sécurité qu'il leur plaîra d'imposer et de répondre à toutes les objections qu'ils pourront faire.

C'est ce que n'a pas fait M. Boirac, et c'est pour cela que nous ne saurions considérer comme définitivement acquises à la science ses très remarquables expériences, dont nous rappellons ici seulement une ou deux.

Si l'on approche du sujet, qui a les yeux bandés et autour duquel on observe le plus rigoureux silence, les doigts étendus de la main droite, à une distance de 8 à 10 mètres, la partie du corps visée se déplace vers la main de l'opérateur. Si c'est la main gauche, rien de tel, mais il y a une sensation de picotement.

Autre expérience. L'opérateur et le sujet ont tenu dans la main chacun un verre plein d'eau ; les deux verres sont placés l'un près de l'autre sur une table et les deux personnes sont loin l'une de l'autre aux extrémités d'une même salle. Le sujet a d'ailleurs les yeux bandés et l'on observe le plus rigoureux silence.

Si alors on vient à pincer, piquer, frapper l'opérateur, le sujet n'éprouve rien ; mais si l'on établit entre les deux verres une communication par un fil métallique plongeant dans l'un et l'autre, le sujet se plaint de ressentir tout ce qu'on fait éprouver à l'opérateur par les moyens ci-dessus. Les deux verres auraient conservé chacun une partie de la sensibilité extériorisée de celui qui les a tenus dans la main.

Si M. Boirac arrive à rendre de pareilles expériences incontestables pour les savants les plus sceptiques et les plus exigeants, il aura mérité mieux encore que le prix, dont nous ne pouvons lui attribuer encore qu'une partie, sous forme d'encouragement.

L'Académie adopte les conclusions de ce Rapport.

La proclamation des résultats du Concours eut lieu le Lundi 18 Décembre, à l'Institut de France.

Les Psychistes Espérantistes

Tout dernièrement, la Fédération Spirite Belge se voyait dans la nécessité de publier une deuxième édition de l'intéressante brochure *Esperanto Psikitaro*, qu'elle avait fait paraître en 1910, et qui contenait des écrits de Zamenhof, Boirac, Flammarion, Stead, etc., recueillis par « l'Union Internationale pour l'étude du psychisme par l'espéranto », placée sous la présidence honoraire de M. Émile Boirac, recteur de l'Académie de Dijon.

Maintenant, la même Fédération vient de publier une plaquette d'une trentaine de pages contenant le Rapport du Subcongrès de Psychisme Espérantiste, qui a lieu à Anvers, au mois d'août dernier, à l'occasion du Congrès Spirite International.

Aucun doute que cette initiative d'un groupe d'espérantistes contribuera heureusement à la propagation des études psychiques. On peut se procurer ces brochures chez M. A. Stas, rue Saint-Antoine, 19, à Anvers, et chez M. C. Chaigneau, 6, rue de Douai, à Paris.

Petites Informations

Le 15 novembre, la **Société d'Études Psychiqes de Nice** commencera la série de ses réunions. Les séances auront lieu le premier et le troisième mercredi de chaque mois à 4 h. 1/2, au Siège Social, 7, avenue de la gare. — Une bibliothèque est mise à la disposition des sociétaires.

***

La **Société des Sciences Anciennes** pour l'étude des conceptions philosophiques et scientifiques du Moyen-Age et de l'Antiquité, présidée par Pierre Piobb (comte Vincenti), vient de publier son programme de cours pour 1911-1912. Ces cours ont lieu tous les samedis, à 3 heures, au Palais du Trocadéro. Les cartes d'admission sont délivrées gratuitement par les soins du Secrétariat de la Société, 8, rue Sédillot, Paris.

***

M. Thomas Welton Stanford, dont nous avons annoncé récemment l'intention de donner une somme très importante à l'Université de San-Francisco, fondée par son frère, pour la fondation d'une chaire consacrée aux études psychiques, vient de donner à la Bibliothèque Stanford, de la même ville, un recueil aussi complet que possible d'ouvrages concernant les mêmes questions scientifiques et philosophiques.

M. Alfred Bénezech, pasteur à Montauban, bien connu par ses nombreuses publications de morale, de religion, de politique et de philosophie, vient de publier un nouvel ouvrage intitulé : *Les phénomènes psychiques et la question de l'au-delà* (Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, Paris ; prix : 3 fr. 50) ; nous nous en occuperons dans l'un de nos prochains numéros.

***

Un **Congrès pour l'Etude de la Baguette divinatoire,** vient de se réunir à Hanovre. On sait que cette question a pris, en ces derniers temps, une grande importance en Allemagne, où des personnes hauts placées ne dédaignent pas de s'en occuper. Aussi les congressistes — après avoir entendu des discours, avoir discuté et avoir même assisté à quelques expériences pratiques, considérant l'incertitude qui règne sur les forces qui agissent sur la baguette, et même sur l'efficacité de celle-ci, par suite du manque d'une statistique raisonnée et impartiale — ont décidé de se constituer en Association pour l'étude méthodique de la baguette divinatoire. Cette Association se propose de centraliser les observations faites par les chercheurs et faciliter la connaissance des résultats acquis. Le Bureau de Présidence de la nouvelle Association est ainsi formé : Dr Aigner, médecin à Munich ; Dr Behme, conseiller au Tribunal de Hanovre ; M. G. Franzius, conseiller de l'Amirauté à Kiel ; professeur R. Weyranch, médecin à Stuttgard.

***

M. Amédée Thomas, secrétaire de la *Société d'Etudes Psychiques* de Nancy, vient d'être nommé chevalier de la légion d'honneur à l'occasion de l'exposition de Nancy en 1909.

***

C'est le 20 septembre dernier que la **Société d'Études Psychiques de Milan,** et la revue *Luce e Ombra*, qui en est l'organe, se sont transférées de Milan à Rome (Via Varese, 4) conformément à ce que nous avions annoncé depuis deux ou trois mois déjà. Une section de la société continuera à exister à Milan ; le Dr Ch. Alzona en sera le secrétaire, M. Angelo Marzorati passant à Rome comme secrétaire de la Société et directeur de la Revue.

Le Médium Politi, restera à la disposition de la section de Milan. Une note de la Présidence dit à ce sujet :

« Nos expériences avec Politi ont eu des résul-

tats différents, et si ce médium n'a pas été de notre part l'objet de publications tapageuses et prématurées, il a contribué puissamment à nous donner ce que nous voulions de lui : Une connaissance suffisante de la médiumnité et de sa nature complexe et oscillante. Ce sera l'objet d'un ample exposé comparatif et d'une discussion sur la méthode, qui sera notre justification et le point de départ de nos expériences ultérieures. »

Société Universelle d'Études Psychiques

Les communications de MM. de Rochas et de Fontenay sur les écrans du Dr Kilner

Séance du 21 décembre 1911

Malgré l'ouragan de vent et de pluie qui s'était déchaîné sur Paris, depuis le matin, les sociétaires étaient accourus en foule, surtout pour revoir notre membre honoraire, le colonel Albert de Rochas, et l'entendre faire une communication sur quelques expériences qu'il a faites avec les écrans du Dr Kilner, de Londres, destinés à permettre d'apercevoir *l'aura* du corps humain. La salle des conférences était trop étroite pour pouvoir tous les contenir.

La séance a été ouverte à 5 heures 15 par M. Guillaume de Fontenay, Vice-Président, qui prononça d'abord l'allocution suivante :

L'absence du Président de notre section, l'éminent astronome M. Camille Flammarion, et aussi l'absence du premier vice-président le Dr Calmette, m'imposent le devoir et me confèrent l'honneur de vous présenter notre hôte d'aujourd'hui, le comte de Rochas, et de lui souhaiter en votre nom la bienvenue parmi nous. Cet honneur et ce devoir me sont infiniment agréables, car ils me fournissent l'occasion de témoigner au Colonel de Rochas, d'abord la vénération que nous lui devons tous, chercheurs que nous sommes, et en outre ma reconnaissance et mon affection particulières.

En effet, si je n'avais pas eu l'heureuse fortune, en 1896, je crois, d'être conduit à M. de Rochas par un ami, je ne me serais sans doute jamais occupé de recherches psychiques.

Non seulement M. de Rochas — un précurseur, s'il en fut — a été, par ses admirables travaux et ses nombreux livres, notre maître à tous, mais il a été pour moi en particulier, *vivâ voce*, un véritable initiateur. Je ne saurais trop l'en remercier aujourd'hui.

Et les chemins que nous avons l'un et l'autre suivis depuis cette époque se sont recoupés fréquemment, comme il arrive à des routes qui se dirigent vers le même pays.

C'est pourquoi nous nous sommes rencontrés bien souvent sur le terrain de l'expérimentation, d'abord à Montfort-l'Amaury, en 1897, pour observer Eusapia Paladino, chez M. Blech, un autre chercheur, que j'aperçois dans cette salle, et dont les travaux, quoique plus spéculatifs que les nôtres, ne pourraient toutefois nous laisser indifférents ; puis en 1902, à l'École Polytechnique où M. de Rochas, alors administrateur de cette école, avait convié un certain nombre de ses amis, parmi lesquels il voulut bien me compter, à observer le médium romain Auguste Politi ; puis à Valence, en 1904, pour réobserver Eusapia, qui d'ailleurs n'y est point venue, enfin voici deux ou trois ans à Grenoble où le médium australien Bailey, venu tout exprès de Melbourne, s'est acquis dans le commerce des petits oiseaux une légitime célébrité.

Or, Messieurs, si j'ai eu fréquemment d'aussi admirables occasions d'observer de près et dans d'excellentes conditions, d'aussi grands médiums, c'est pour beaucoup à l'amitié de M. de Rochas que je le dois.

A tant d'autres qualités qu'il possède, M. de Rochas en joint une très belle et très rare. Il est un savant généreux et non pas un savant jaloux. Je veux dire qu'il ne cherche pas, comme tant d'autres, à garder la vérité dans sa main fermée, jusqu'à ce qu'il ait pu tirer gloire et parti de sa découverte. Il n'a jamais eu d'autre souci que de mettre le plus tôt possible le plus grand nombre possible d'ouvriers à même de labourer et d'ensemencer le champ où il travaillait lui-même.

Un tel mérite est assez rare, assez particulier pour qu'il vaille la peine qu'on le signale quand on le rencontre.

C'est encore ce qui vient de se produire pour les travaux de Walter Kilner dont l'étude nous réunit en ce moment. Personne de nous peut-être n'avait entendu parler de ce médecin et de ses écrans avant que M. de Rochas eût appelé notre attention par l'article que vous avez lu dans nos *Annales* (1).

Et dès lors, tout le monde a pu s'occuper utilement de cette découverte — si c'en est une — et rechercher à loisir ces auras fameuses que le savant anglais prétend nous faire voir et au sujet desquelles M. de Rochas veut bien nous communiquer le résultat de ses expériences.

A la demande du comte de Rochas, M. de Fontenay amorce la question en exposant

(1) Numéro de septembre dernier, p. 264. — N. de la R.

quelques idées générales sur l'*aura* ou atmosphère humaine, puis en décrivant et montrant les écrans du Dr Walter J. Kilner, ainsi que la façon dont ils doivent être utilisés. Il termine en faisant observer que les expériences — peu nombreuses d'ailleurs — auxquelles il a pu se livrer à ce sujet, ont été infructueuses.

Les paroles de M. de Fontenay ont été, à plusieurs reprises, interrompues par les applaudissements.

M. A. DE ROCHAS prit alors la parole, en exposant les observations qu'il avait faites avec les écrans du Dr Kilner, en suivant autant que possible les conditions indiquées par l'ouvrage de ce praticien, mais sans obtenir aucun résultat. Un autre observateur, M. Lefranc, ne fut pas plus heureux. Le colonel imagina alors de faire exécuter les mêmes observations par Mme Lambert, le sujet bien connu qui lui a servi pour ses plus intéressantes expériences sur l'extériorisation de la sensibilité, etc. Mme Lambert aperçoit ordinairement sans l'aide d'aucun écran, et par sa seule clairvoyance, des effluves légèrement lumineux qui se dégagent des corps humains. A l'aide des écrans de Kilner, elle déclara les voir avec une plus grande netteté. M. de Rochas est assez porté à le croire, mais il ne se dissimule aucunement qu'il importerait que l'*aura* fût aperçue au moins par la grande majorité des observateurs, sans quoi il sera toujours facile de supposer que les prétendus clairvoyants sont le jouet d'une illusion ou d'une autosuggestion ; et le colonel rappelle à ce sujet ce qui s'est produit avec les rayons N.

Toutefois, M. de Rochas, persuadé, par ses expériences précédentes, de l'existence d'une *aura* qui entoure le corps humain, ne manifeste aucunement la prétention d'affirmer que le Dr Kilner s'est trompé ; il déplore tout simplement qu'il soit si difficile de se mettre dans les conditions indiquées par lui, parce que cela empêche, naturellement, que l'existence de l'*aura* soit reconnue, dès maintenant, d'une façon incontestée et objective. (*Vifs applaudissements*).

M. DE VESME, secrétaire, donne alors lecture de la traduction d'un article publié dernièrement par le Dr DEANE BUTCHER, de Londres, dans ses *Archives of the Roentgen Ray*, au sujet des écrans du Dr Kilner. Le voici presque entièrement :

...Il n'y a rien de très exceptionnel, et certainement rien de spiritualiste ou d'occulte, dans cette atmosphère nébuleuse qui entoure la forme humaine. Tous les corps chauds et moites sont certainement entourés d'une atmosphère de ce genre, bien qu'elle soit en général totalement invisible à la vue normale. Pour l'apercevoir, la rétine doit être sensibilisée par l'obscurité, et les basses vibrations rouges doivent être supprimées, de façon à ne pas effacer les faibles ondulations gris-lavande qui sont vers l'extrémité violette du spectre, et qui ne peuvent être bien perçues que par des yeux naturellement ou artificiellement sensibilisés, de façon à recevoir les ondes violettes ou ultra-violettes. Par conséquent, différentes précautions doivent être prises par ceux qui désirent étudier l'atmosphère humaine. D'abord, nous devons exclure les vibrations plus basses, comme il faut exclure les bruits étrangers pour arriver à découvrir une note faible et extrêmement élevée. En deuxième lieu, nous devons exclure du champ visuel tout objet brillant, parce que l'œil s'accommode automatiquement à la lumière blanche, et devient ainsi incapable d'apprécier les radiations ultra-violettes.

Un certain nombre de personnes affirment pouvoir apercevoir cette atmosphère humaine en des conditions ordinaires et il est possible qu'il en soit réellement ainsi. Malheureusement, la capacité de voir les radiations ultra-violettes, et de supprimer les rouges et jaunes, accompagne généralement un tempérament névropathique et une suggestionnabilité qui infirment grandement le témoignage du patient pour ce qui se rapporte à la réalité de tout phénomène purement optique.

Les radiologues se trouvent néanmoins dans une situation très favorable pour cette étude. Ils possèdent généralement un laboratoire pouvant être plongé dans l'obscurité, ils sont habitués à faire leurs investigations par une faible lumière, et l'examen fluoroscopique a rendu leurs yeux capables d'apprécier des différences très légères dans les notes les plus élevées de la gamme visuelle. Nous pouvons donc espérer qu'ils seront à même de jeter quelque lumière sur les différentes radiations calorique, lumineuses, et peut-être radio-actives, qui se dégagent du corps humain.

Nous avons déjà montré que tous les corps qui sont plus moites que leur environnement, doivent nécessairement avoir une atmosphère ; mais il y a beaucoup de raisons qui portent à croire que l'*aura* dont nous parlons est électrique, et peut-être d'une origine radio-active ; il paraît qu'elle varie de densité et de largeur selon la santé du patient, et qu'elle est, dans une certaine mesure, sous le contrôle de sa volonté. En outre, les courants auriques se dégagent généralement de points tels que l'extrémité des doigts et les coudes, ou à des angles droits, à des surfaces planes, comme s'il s'agissait d'une simple décharge d'électrons.

L'une des recherches les plus intéressantes pour un laboratoire Rœntgen serait l'investigation des conditions nécessaires pour sensibiliser dans toute sa plénitude la rétine de l'observateur. C'est une question qui aurait autant d'importance pour l'astronome que pour le microscopiste et le radiologiste. Le Dr Kilner affirme que la perception des rayons ultra-violets peut être facilitée par l'usage d'écrans

colorés. Il y a quelques raisons de croire que, si l'observateur fixe une lumière blanche pendant quelque temps à travers un écran de dicyanine, il devient, jusqu'à un certain point, myope, et il peut percevoir ainsi plus facilement les rayons ultra-violets. L'effet de l'écran de dicyanine est de produire une sorte de myopie artificielle ou temporaire, qui proviendrait de quelque action directe sur la pourpre visuelle de la rétine même, ou, plus probablement, sur les cellules qui la secrètent. Par exemple, après avoir expérimenté avec la dycianine, un observateur qui a précédemment réglé une jumelle sur une échelle de 8 pieds de distance (2 mètres 65 environ), a pu, sans modifier le foyer de la jumelle, lire la musique a une distance de 4 pieds (1 mètre 30). Par contre, après avoir employé l'écran de dicyanine, un patient presbyte put se passer des lunettes dont il se servait pour lire — et ceci durant une période de temps de plus de vingt-quatre heures...

Le Dr L. Demonchy, qui, en attendant, avait pris la présidence, remercie alors M. de Rochas pour son intéressante communication, au nom de la Société.

Il ouvre ensuite la discussion sur les séances qui ont eu lieu à la S. U. E. F. avec le médium Linda Gazzera.

Le Secrétaire expose dans quelles conditions il obtint que Mlle Linda Gazzera, le médium bien connu de Turin, qui a été étudié par des savants psychistes tels que MM. le Professeur Lombroso, le Professeur Richet, le Dr Maxwell, le Dr Schrenck-Notzing, etc., vînt donner quelques séances aux membres de la Société. Il ajoute qu'il s'adressa alors aux Sociétaires qui avaient répondu à la circulaire publiée dans les *Annales* d'avril dernier, par laquelle il invitait les personnes désireuses d'assister à des séances expérimentales et à faire même pour cela quelques sacrifices d'argent, à en prévenir le Secrétariat. Il s'adressa de même aux membres Souscripteurs, et il espérait ensuite étendre les invitations de façon à ne pas faire de mécontents ; malheureusement, le médium dut tout-à-coup interrompre ses séances pour entreprendre un long voyage.

M. de Fontenay parle des nombreuses séances qu'il eut avec ce médium à Paris et à Turin, et fait défiler sous les yeux des assistants, au moyen de projections lumineuses, de nombreuses photographies qui ont été prises par lui et par d'autres durant ces séances.

Le Dr J. Ch. Roux communique les observations qu'il a faites, avec le Dr Bourbon, dans les dernières séances à Paris.

Le Secrétaire remarque que l'heure avancée ne permet point des débats complets sur ce sujet, et qu'il vaudrait mieux renvoyer la discussion à une autre séance, d'autant plus qu'un éditeur de Turin est sur le point de publier au sujet de Mlle Linda Gazzera, un volume du Dr Imoda, accompagné d'un grand nombre de photographies.

Il en est ainsi décidé, et le Président, M. le Dr Demonchy, lève la séance à 6 heures 1/2.

M. Guillaume de Fontenay a fait au siège de la S. U. E. P., le 9 octobre dernier, sa dernière conférence sur le « Rôle de la photographie dans l'étude des phénomènes psychiques ». Cette troisième partie de son étude était consacrée aux « trahisons de la plaque sensible » ; comme les précédentes, elle intéressa vivement l'auditoire, d'autant plus qu'elle était accompagnée de nombreuses projections lumineuses. Nous en commençons, d'ailleurs, la publication dans ce même numéro des *Annales.*

La séance était présidée par M. le Dr E. Calmette, vice-président.

***

La Section parisienne de S. U. E. P., vient de commencer une enquête sur le *cumberlandisme*, avec une méthode nouvelle.

Les Membres souscripteurs

Liste précédente .... fr.	200
26 M. A. Orzabal de la Quintana (Paris)..	8
27 M. P. Bergeot (Paris)	8
Total	216

Pour 1912

1 M. Jaillard (Saint-Mandé) ....fr.	8
2 M. Guillou (Paris)...................	8
3 Mme Guillou (Paris)................	8
4 M. Chardon (Paris).................	8
5 M. Ravel (Paris)....................	8
6 M. Sébille (Paris)...................	8
7 M. Orion (Paris)	8
8 M. M. V. Gruet (Marseille)	8
9 Mme F. Moulton (Paris)	8
Total	72

TABLE DES MATIÈRES

de l'Année 1911

TABLE DES SOMMAIRES

1er-16 JANVIER

1er-16 FÉVRIER

1er-16 MARS

1er-16 AVRIL

1er-16 MAI

1er-16 JUIN

1er-16 JUILLET

1er-16 AOUT

1er-16 SEPTEMBRE

1er-16 OCTOBRE

1er-16 NOVEMBRE — 1er-16 DÉCEMBRE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

Table analytique des Matières

TABLE DES GRAVURES

Le Gérant : JOSEPH MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, PARIS

Annales
des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ANNALES
DES
Sciences Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE ILLUSTRÉE

Consacrée aux Recherches Expérimentales et Critiques sur les Phénomènes de TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, etc.

ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES



XXIIe ANNÉE. — 1912



PARIS - Rue Guersant, 39 (Villa des Ternes, 14) - PARIS

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année — Janvier 1912 — N° 1

JULIEN OCHOROWICZ

Radiographies des Mains

(Monographie expérimentale)

(Suite et fin). — Voir les numéros d'Oct. et Nov.-Déc. 1911.

VIII

UNE MAIN PLUS PETITE QUE CELLE DE LA PETITE STASIA

Nous voilà donc enfin arrivés au résultat désiré !

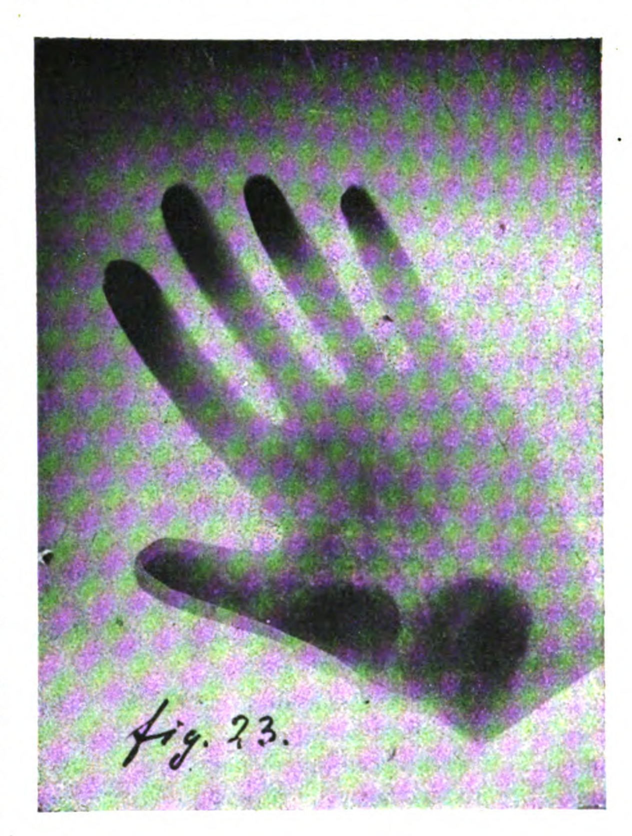
La fig. 23 représente cette petite main, tout à fait distincte, tout à fait bien formée.

Mais... est-ce vraiment une main ? N'a-t-elle pas de nouveau cette néfaste apparence d'un découpage ?...

Elle est certainement beaucoup meilleure que celle de la Petite. D'abord ses dimensions répondent mieux à la taille de cet esprit, qui... n'existe plus, ou du moins qui n'a pas été présent pendant l'expérience. Et puis, elle est plus naturelle, plus complète, plus vivante... Cependant elle se termine en bas par une ligne droite, qui semble incompatible avec une vraie main corporelle ou fluidique. Sur celle de la Petite Stasia il y avait au moins une entaille naturelle et quelques gradations dans la terminaison du poignet. Est-il possible qu'une main réelle puisse être coupée ras comme un bout de papier ?

Il est vrai que la somnambule disait que cette main s'était posée sur la plaque en angle droit par rapport à son avant-bras. Elle disait encore, que l'avant-bras était large au coude, et s'amincissait de plus en plus vers le poignet, et que la main seule lui parût bien opaque... Mais que veut dire cette coupure si rapide, cette ligne si droite, qui donne plutôt l'impression d'un petit gant, que d'une main ?...

C'était cependant bien ma plaque à moi, qui n'a pu être truquée, qui restait avec les autres dans mon tiroir, que je fermais à clef en sortant avec mon appartement tout entier ! Cette ombre, je l'ai vue ! Cette image, je l'ai développée moi-même et elle apparut d'une façon photographiquement anormale... La pauvre fille

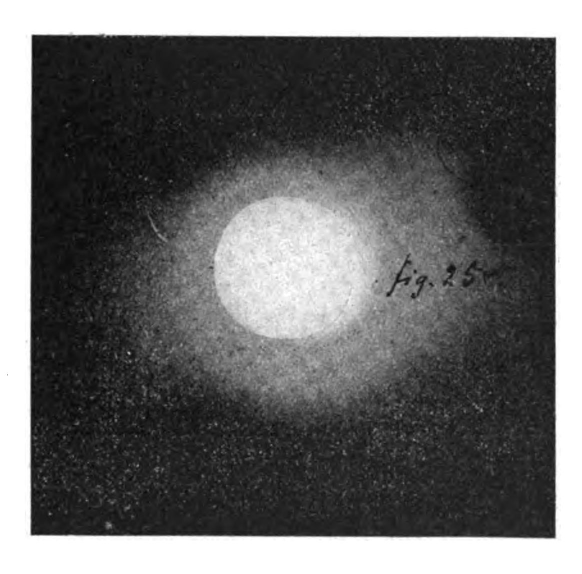


avait l'air si sincère et elle a tant souffert de cette expérience !... Dur métier !

Examinons tout de même le cliché. La petite main se dessine en noir sur le fond clair d'une luminosité arrondie. Elle n'est pas tout à fait opaque, ni également transparente, ce qui est difficilement compatible avec un papier simple-

ment découpé. Il faudrait qu'il fut en outre peint avec une certaine habilité.

En bas, l'on voit deux autres ombres ; sur le négatif ils forment visiblement deux gros doigts — on dirait que ces doigts maintiennent le papier découpé !... Et cependant ces doigts sont transparents d'une façon encore plus anormale. Là où la lumière les traverse seuls, ils disparaissent complètement, comme si c'était « de la



gélatine », suivant l'expression de la somnambule. Sur l'un d'eux, on voit l'ombre de son ongle, plus noir que le reste. Sont-ce les doigts d'une autre main fluidique non diminuée, moins matérialisée et dont l'opacité faible s'ajoute à celle de la petite main ?

Le pouce présente dans sa ligne inférieure trois, en partie même quatre, impressions différentes : *il a remué*, tandis que les autres doigts sont restés immobiles. Si c'était un déplacement du papier (sans compter que ses petites dimensions auraient causé plutôt le déplacement de l'ensemble) on verrait les suites de ce déplacement partiel de l'autre côté du pouce — et il n'y a rien. Par contre, ces irrégularités sont compatibles avec le raisonnement suivant :

Le pouce était d'abord plus gros et plus raréfié. Puis il se rétrécit et se condensa d'avantage, en produisant encore la lumière par son bout. Ensuite il se matérialisa tout entier, quoique faiblement, tandis que la lumière s'extériorisait, et il prit une consistance définitive, plus forte au milieu. C'était donc bien un pouce à trois dimensions, comme le reste de la main. En fin de compte le pouce a dû présenter l'apparence qu'il possède : une bordure un peu plus claire tout autour. Cette particularité est beaucoup moins visible sur les autres doigts, qui sont déjà plus minces, — sauf l'index, plus large, qui présente le même trait caractéristique. Les parties moins éclairées (les bouts des doigts) sont plus sombres : la faible lumière ne les ayant pas traversés.

Quant à la forme générale des doigts, *elle ressemble tout à fait à celle des doigts du médium.* Même leurs bouts qui paraissent découpés, répondent à la forme de ses ongles, longs et pointus, comme sur la main de la Petite Stasia, beaucoup moins bien formée et qui, comme grandeur, occupe une place intermédiaire entre les deux.

Afin de ne pas perdre une partie de l'image, je prends, pour les expériences suivantes, des plaques plus grandes, 13×18 « Elka » — et nous attendons de nouveau la petite main.

Elle ne vient pas. Sur la plaque apparaît l'image... de la pleine lune, sur le fond d'un nuage également lumineux ! (fig. 25 A).

Cette fois, il n'y avait pas de doute : c'était une « photographie de la pensée », d'une pensée monoïdoïque inconsciente, car dans ses pensées conscientes la somnambule désirait une petite main.

En tout cas l'apparition soudaine d'une idéoplastie photographique, au milieu des radiographies des mains du double, est fort instructive. Mais passons outre, car ce sujet sera discuté à part, et continuons le récit de la séance.

La somnambule ne voulut même pas regarder ce négatif — qui d'ailleurs ne fut compris qu'après la séance (car la tache irrégulière du nuage masquait complètement le dessin de la lune) Elle tenait absolument à avoir sa petite main, et, se souvenant de son échec de l'autre jour dans l'expérience de trois mètres, elle me pria de consacrer encore une plaque à un essai semblable.

Elle reste couchée sur le divan, et moi je marque la plaque et la pose tout près du mur, sur un coussin. Le médium savait la direction, mais pas l'endroit exact, éloigné d'elle de plus de trois mètres. Elle me prie de m'asseoir à côté d'elle « pour ne pas barrer le passage au double ».

On eût dit qu'elle mettait toute son âme dans cette expérience ! Elle souffrait et gémissait plus que jamais, en se tordant de douleur, qui « fit double », c'est-à-dire *qui se répéta coup sur coup*, fait observé chez elle pour la première fois. Je fus obligé de la tenir fortement, pour qu'elle ne tombât pas sur le sol.

D'après ses impressions, l'ombre du double passa par le haut, évitant la lumière de la lampe rouge.

Brisée de fatigue, elle resta couchée et me demanda seulement avec impatience si la main apparaissait au développement.

C'était long : mais enfin j'aperçus deux petites mains, ou plutôt *deux impressions de la même petite main gauche* (fig. 25). Elle ressemblait tout à fait à la précédente. L'une est plus sombre, l'autre plus claire que le fond, mais, chose bizarre, en copie positive toutes les deux sont plus sombres — preuve que cette fois, c'est le fond qui avait été un peu moins transparent que la main la plus pâle. A l'endroit où elles se croisent, le négatif est tout à fait transparent et le positif noir au maximum.

La plus forte main est un peu plus longue par le bas et s'effondre dans une nébuleuse très claire, mais l'autre est coupée ras, comme dans l'expérience précédente.

Un nuage sombre (vésicules germinatives ?) se superpose sur les deux ; *il obscurcit la plus pâle et éclaircit la plus sombre.*

La conformation des mains répond aux particularités individuelles de la main gauche du médium, qui n'en diffère que par les dimensions et la bague. Et comparées entre elles, ces trois petites mains sont à peu près identiques ; seulement, dans la dernière expérience, le pouce et l'index paraissent mieux matérialisés, puisqu'ils ne présentent plus cette hésitation dans la forme, qui caractérise la première.

Mais avec ça, toujours la même apparence d'un truc quelconque, toujours la même incertitude dans l'aspect général de l'empreinte ! On dirait même que le double, auteur présumé de cette radiographie, cherche exprès à produire une mauvaise impression ! Car, à vrai dire, cette deuxième image était tout à fait inutile. S'il s'était contenté de la main qui s'effondre en lumière, l'impression produite par l'image aurait été beaucoup meilleure. Eh bien non ! Il lui fallait absolument faire une deuxième empreinte, faire souffrir le médium deux fois, pour gâter la première impression !

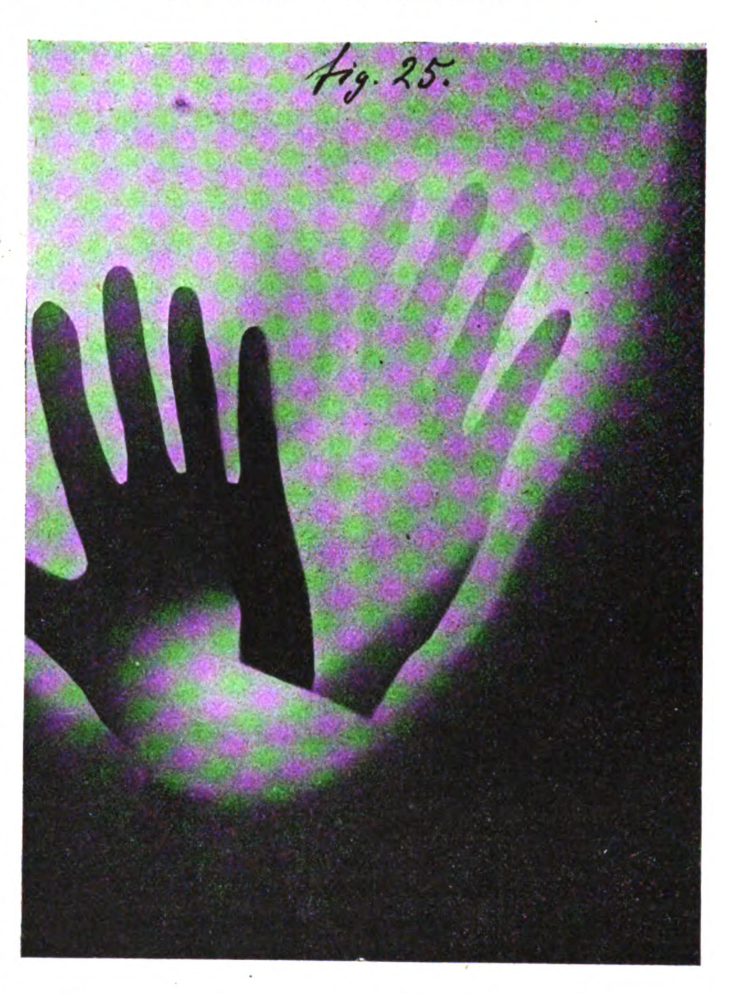
Et que penser de tout cela ? Que puis-je dire au lecteur, qui a bien le droit de me demander mon opinion ?... Ah, quel dur métier !

IX

IMITATIONS

Quoiqu'il en fût avec ces images extraordinaires, il était toujours intéressant de pouvoir les comparer avec une vraie imitation. D'abord pour savoir ce que donnerait une main en papier découpée, et ensuite, dans le cas d'une idéoplastie photographique, comment se comporterait l'imagination consciente du médium.

M[lle] Tomczyk, à laquelle j'avais montré le lendemain les épreuves de cette séance, n'en fut pas enchantée non plus, bien que ce fût une réalisation de ses ardents désirs.



— Ce n'est pas la même main, que j'ai vue en songe, dit-elle, car ce n'est pas une vraie main d'enfant ; c'est une main adulte, réduite dans ses dimensions.

— C'est juste ; mais, ce qui m'intéresse surtout, c'est le caractère général de la photographie et je voudrais pouvoir comparer une vraie découpure avec la main de la petite Stasia et avec les trois petites mains dernièrement obtenues. Voulez-vous me découper d'abord une main semblable à celle de la Petite, mais sans la regarder ?

Elle prend un morceau de papier gris et en découpe une forme, qui, appliquée contre le papier négatif et éclairée à l'aide d'une allumette, donna par développement la fig. 26.

Considérée dans son ensemble, cette image

rappelle plutôt la main du médium que celle de la Petite, dont le petit doigt est relativement beaucoup plus long. Ici il est seulement trop large, ce qui rapproche cette main de certaines mains fluidiques qui seront décrites plus loin. Mais c'est surtout le troisième doigt qui est anormalement trop court.

J'attire l'attention de Mlle Tomczyk sur ce détail et elle s'efforce de découper une forme plus correcte, en imitant (toujours par cœur), l'autre main, encore plus petite (fig. 27). Malgré cela, elle commet la même erreur encore deux fois de suite, tout en corrigeant les autres inexactitudes du dessin. Ce n'est qu'à une quatrième reprise qu'elle découpe une main plus normale (fig. 28) ; mais, cette fois elle a d'abord dessiné au crayon le contour de sa propre main et ensuite l'a découpée attentivement, en réduisant les dimensions. Chose étrange ! C'est alors qu'apparût le détail caractéristique pour la main de la Petite et contraire à la sienne propre : la relative longueur du cinquième doigt.







Il est difficile de trouver d'autres analogies avec la main de la Petite, sauf peut-être la forme massive du troisième doigt et du quatrième, du premier découpage.

En somme, l'imagination consciente du médium s'est montrée beaucoup moins précise et artistique que son imagination subconsciente.

Il s'agissait maintenant d'élucider les autres objections, suscitées par ces radiographies :

1° Est-il possible qu'une main vivante, corporelle ou fluidique paraisse tellement séparée de son poignet et surtout séparée par une ligne aussi droite ?

J'étonnerai peut-être le lecteur en donnant à cette question une réponse affirmative. Oui, c'est possible, et cela ne dépend que des conditions d'éclairage.

Je prends plusieurs plaques ou papiers négatifs sur lesquels Mlle Tomczyk applique sa main, que j'éclaire de différentes manières. Inutile de les reproduire ici toutes ; j'en donnerai seulement quelques exemples.

Avec un éclairage momentané par derrière, c'est-à-dire du côté du poignet, j'obtins la fig. 29. Elle donne l'image d'une main complètement séparée de son poignet, par une ligne enfoncée au milieu, à cause de l'infiltration de la lumière sous le creux de la main. Cette entaille naturelle est visible sur la main de la Petite, dont la séparation avec le poignet est même plus graduelle.

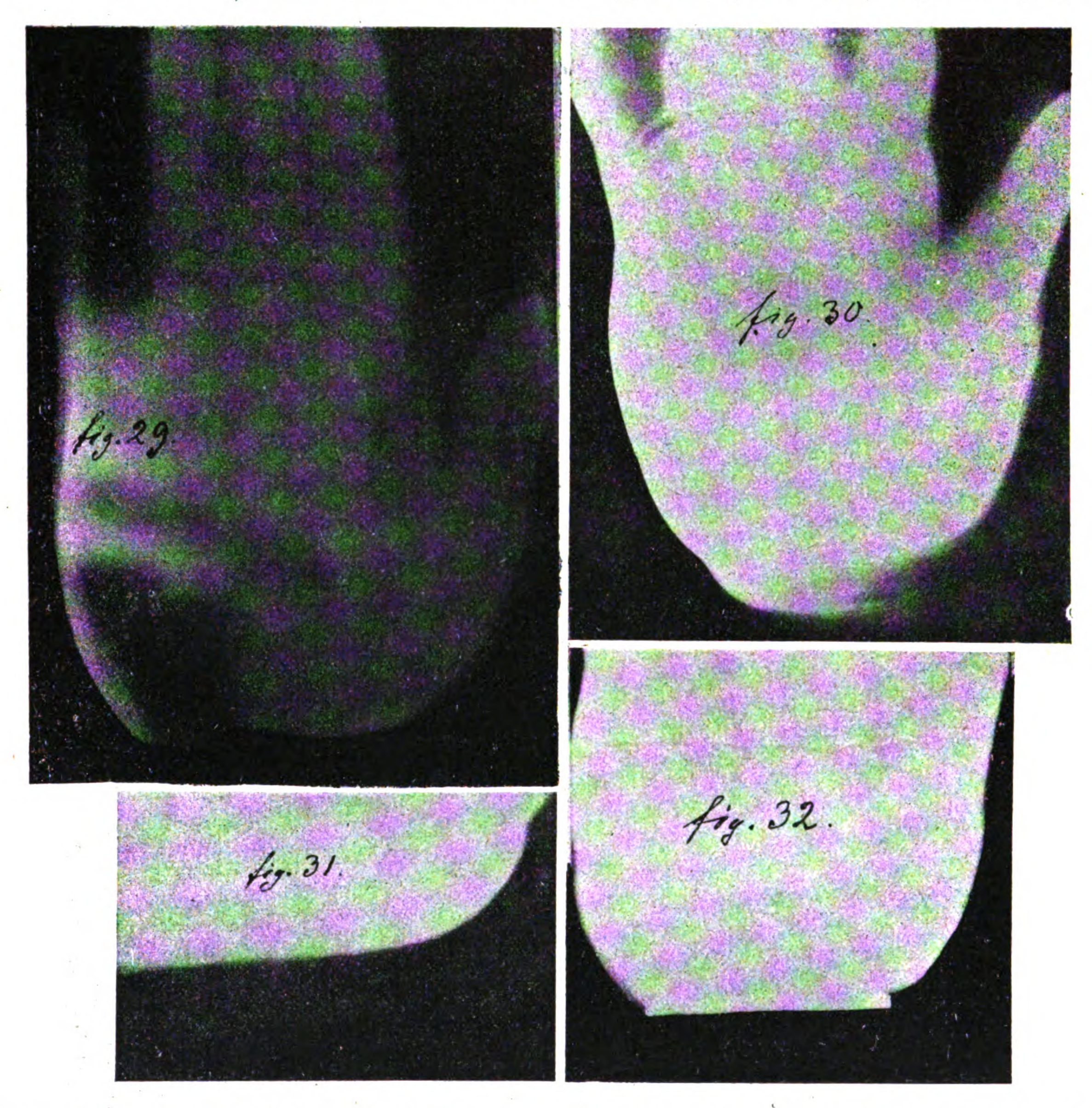
Avec un éclairage bi-latéral et non uniforme, on obtient une coupure incomplète avec une gradation latérale (fig. 30).

Avec un éclairage unilatéral : une ligne droite arrondie (fig. 31).

Enfin, avec un éclairage bi-latéral simultané et uniforme (deux allumettes allumées en même temps) : une ligne *tout à fait droite* (fig. 32).

2° *Aux endroits où les deux petites mains se couvrent, l'image est plus noire.* C'est compréhensible au point de vue d'un découpage, comme le prouve la fig. 33. Cependant, pour l'obtenir, il a fallu avoir deux découpures et les placer en même temps sur la plaque. Autrement, la seconde

exposition efface la première et il ne reste plus que la partie deux fois couverte (fig. 34), plus claire en copie négative, plus sombre en épreuve positive. Mais le même phénomène était nécessaire en présence de deux mains fluidiques



incomplètement matérialisées, c'est-à-dire plus ou moins transparentes. Par conséquent le fait en question ne prouve rien contre la véracité de la radiographie double. Il est même plus difficile de l'expliquer frauduleusement, car il aurait fallu avoir deux chablons au lieu d'un seul.

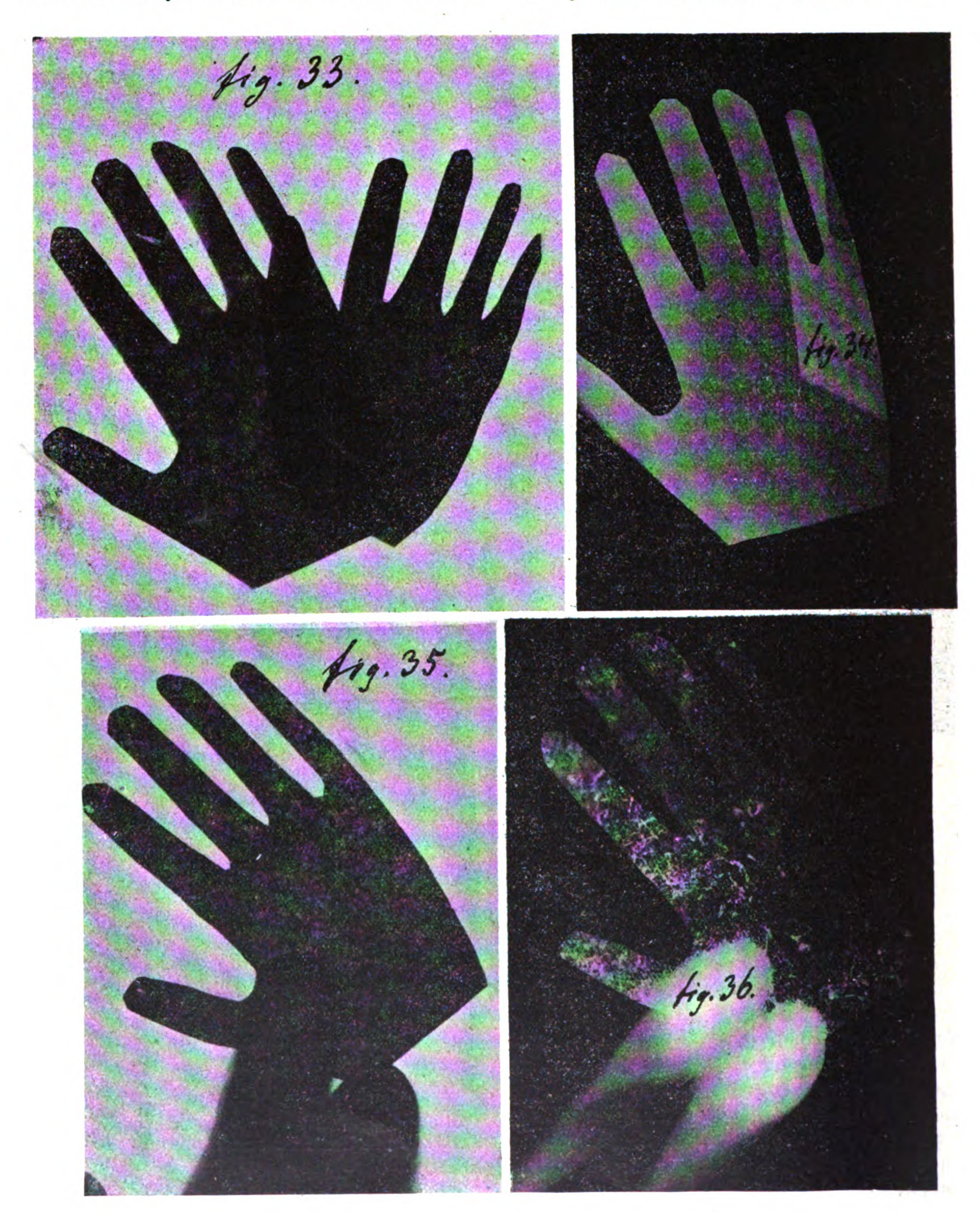
3° *Les deux gros doigts qui semblent maintenir le découpage dans la fig* 23 *ne peuvent pas appartenir à une main vivante corporelle*, car il est photographiquement impossible d'obtenir un pareil cliché en se servant des doigts corporels. On a alors, ou bien un prolongement normal de l'ombre (fig. 35), ou bien (en soulevant les doigts) une ombre triangulaire raccourcie, mais jamais un prolongement *normal et transparent* en même temps. Seul un doigt fluidique, ressemblant à de la « gélatine » peut rester transparent : un peu plus opaque là où il recouvre une autre création semblable et donner en même temps le profil de son ongle, un peu plus opaque que le corps du doigt.

Reste une dernière question et la plus importante.

4° Les trois empreintes de la très petite main gauche ,sont identiques comme forme, et malgré certaines petites différences de conformation et d'éclairage elles font penser plutôt à un chablon, qu'à autre chose. Or, cette question reste sans réponse.

Faut-il admettre un chablon, fabriqué et utilisé par le double lui-même ?

Faut-il croire qu'il existe une sorte de *chablons*



psychiques dans l'idéoplastie photographique ?

Nous tâcherons d'élucider cette question dans une série d'expériences ultérieures comparatives.

Elles sont malheureusement bien difficiles dans l'exécution, et encore plus difficiles dans l'interprétation.

En y réfléchissant, je regrettais vivement l'absence de la Petite Stasia. Malgré ses défauts, sa méchanceté, ses fraudes, elle m'était si souvent utile ! On ne pouvait pas évidemment la croire sur parole, mais néanmoins elle avait de temps en temps des perceptions si instructives

es aperçus tellement originaux et inattendus, qu'il était toujours utile de les avoir, de la consulter. Et maintenant je reste seul avec ma perspicacité, tout à fait insuffisante dans ce domaine inexploré, plein de mystère et de contradiction, on dirait presque de subterfuges diaboliques, imaginés exprès dans le but de con fondre la pauvre cervelle humaine !

J'avais déjà essayé d'évoquer un autre esprit quelconque, mais cela ne m'avait pas réussi.

Il est probable que le médium subit en cela l'influence mentale de mon scepticisme et ne veut pas faire de blagues même inconscientes. Tel était du moins son sentiment par rapport à l'écriture automatique à l'état normal : lorsqu'elle écrivait au nom de la Petite ou de Woytek « il lui semblait toujours que c'était elle-même qui écrivait », et maintenant elle ne peut plus écrire du tout. Elle ne voit ni entend aucun esprit et sa conscience somnambulique n'arrive pas jusqu'aux profondeurs accessibles à la Petite Stasia.

Ce qui ferait mon affaire, ce serait la création artificielle d'un esprit, possédant les qualités de la Petite, sans ses défauts...

Entreprise peu banale et hérissée de difficultés. Il faudrait agir très prudemment pour ne pas effaroucher les scrupules du médium. Mais enfin cela vaut la peine d'être tenté.

X

ESSAI D'UNE ENTENTE AVEC LE DOUBLE

Très faible et abattue après la séance que je viens de décrire, la somnambule se ranima un peu en regardant le beau paysage montagnard le clair de lune du balcon de ma villa ; et tout à coup l'idée lui prend de faire une promenade.

Nous descendons, et je remarque que, malgré la défaillance de ses jambes, elle monte et descend mieux les escarpements des collines avoisinantes qu'à son état normal. Elle traverse aussi très adroitement le ruisseau, en sautant les grandes pierres et en cherchant les écrevisses et les morilles. C'est la première fois qu'elle se trouve dehors, à la campagne, en état de somnambulisme. Aussi tout l'étonne, tout l'amuse ; et malgré qu'elle se rappelle beaucoup de choses connues à l'état de veille, son bavardage est souvent enfantin et ses questions naïves : elle prend des chardons pour des fleurs, etc. En général, il y a un rétrécissement marqué du champ psychique.

Nous rentrons ; elle a sommeil et baille continuellement (en somnambulisme !) Tout à coup elle me dit :

— « Réveille maintenant, vite ! Je sens le moment propice. Autrement j'aurais des convulsions ! »

Il est à remarquer, qu'avant la disparition de la Petite Stasia, c'est cette dernière qui réglait le moment du réveil. Elle disait :

— Réveille maintenant le médium, car il faut que je parte, et tant que je suis là, je saurai arrêter les convulsions.

Depuis que la Petite ne se manifeste plus, elle a légué pour ainsi dire son pouvoir à la somnambule. C'est elle-même qui sent maintenant le moment propice et me l'indique. (Questionnée au sujet de cette sensation particulière, elle la décrit comme une accalmie dans l'énervement, comme une sensation de force dans l'affaiblissement général). Ne pourrait-elle pas reconquérir aussi les autres facultés extraordinaires de son petit génie familier ?....

Le 9 *septembre.* A la suite d'un trop grand effort, surtout dans la dernière radiographie de deux petites mains à distance, M[lle] Tomczyk n'a pu s'endormir que vers 5 heures du matin. Elle a eu le temps de lire deux volumes dans la nuit. *Les genoux lui font mal aux endroits où étaient posées les plaques* ; elle est pâle, faible et nerveuse, ce qui ne l'empêche pas de travailler toute la journée, en m'aidant à copier les clichés, en réparant ma lampe à alcool et ma pendule (elle possède un vrai talent de mécanicien), et le soir je lui permets d'aller avec la servante pêcher les écrevisses (je comptais sur l'influence morale d'une passion agréable) à condition de rentrer à 10 heures. Et comme elle est toujours très exacte, à 10 heures sonnant je les vois arriver avec une quarantaine de grandes écrevisses dans une cruche et toutes les deux complètement mouillées ; car il faut plonger dans l'eau avec une lanterne, pour attraper les écrevisses qui se cachent sous les pierres.

J'espère que cette médication d'un genre particulier, lui fera du bien.

Le 10 *septembre.* Elle a dormi onze heures dans la nuit et puis encore deux dans l'après-midi. Elle se porte bien, tout en étant morose et irascible (influence d'un songe triste) et tout en gardant la conscience d'elle-même :

— Ne vous fâchez pas ,dit-elle, si vous me trouvez insupportable, car je suis toute de travers...

Pour s'amuser elle tourne la roulette, et ses facultés médiumniques entrent en jeu, en manifestant le même esprit de contradiction que la dernière fois :

Sur la demande de son numéro favori, le 33, elle obtient la série suivante, qu'il me paraît

impossible d'attribuer à un simple hasard :36, 3, 13, 32, 3, 23, 3, 23, 10, 30, 10, 30, 23, 4, 23, 23, 30, 14.

Hypnotisée le soir, elle présente à peu près le même état nerveux, un peu plus gai cependant.

Sachant que dans de pareils moments, lorsque étant énervée, elle reste forte et gaie, ses qualités médiumniques s'accentuent généralement, je lui dis :

— Nous allons essayer d'entrer en communication avec ton double, car c'est ennuyeux de ne pas avoir des explications au sujet des phénomènes, depuis que la Petite n'est plus.

— Tu la regrettes ?... fit-elle avec une nuance de jalousie et d'ironie.

— Pas le moins du monde. Je suis content d'être avec toi seule. Je ne regrette ni elle, ni Woytek, mais il serait bon d'avoir un aide consciencieux, et il me semble que ton double serait incapable des blagues de la Petite et des grossièretés de Woytek... Voyons, monsieur double, toi qui est si bon garçon (garçon ou fille, peu importe !) veux-tu nous aider, la somnambule et moi, dans notre tâche difficile ? donne-moi un signe quelconque !...

— Essayons l'écriture directe, dit la somnambule. (Il était plus simple de se contenter de l'écriture automatique, mais le médium voulut faire parade de ses facultés et puis, jusqu'à ce moment il n'a jamais pu écrire automatiquement en somnambulisme, de sorte que toutes nos anciennes conversations, par écrit, avec la Petite ont été faites à l'état normal. Endormie, elle la voyait et entendait directement.)

Elle prend place dans mon fauteuil près du bureau, les pieds accrochés derrière les pieds du fauteuil, et elle me prie de mettre par terre, dans l'enfoncement du bureau, une feuille de papier et un crayon dessus. Une lampe très claire, brûle sur le bureau.

Nous causons. Tout à coup j'entends la chute du crayon (nous n'avons pas entendu écrire). Je regarde sous le bureau et je trouve sur la grande feuille de papier un mot écrit en grosses lettres et d'une main tremblante :

Stanisl

La terminaison du nom manque. Elle pouvait être masculine : Stanislaw, ou féminine : Stanislawa.

Le double n'a pas pu décider quel sexe s'attribuer.

Nous recommençons.

— Veux-tu nous expliquer les phénomènes ? Réponse dans les mêmes conditions :

« *Je ne peux pas* »

— Écris alors quelque chose de toi-même !

On entend comme tout à l'heure le crayon tomber, on n'entend pas l'écriture.

Réponse :

« *Je dois m'en aller. Adieu.* »

Ce n'était pas engageant ; il est seulement intéressant de remarquer que le langage du double prend une tournure spirite. Je n'insiste pas sur ce détail et nous causons de choses indifférentes. Tout à coup la somnambule s'exclame :

— Mais il faut qu'il soulève le crayon sous nos yeux, car nous n'avons rien vu ! (Elle oubliait, qu'étant « parti » il ne pouvait plus soulever le crayon. Je ne souligne pas cette contradiction et je la laisse faire.)

Elle s'écarte un peu du bureau et nous regardons attentivement le papier mis par terre avec le crayon dessus.

Après quelques minutes d'attente, le crayon se soulève horizontalement et retombe, en produisant le même bruit que tout à l'heure ; et le phénomène se répète encore une fois.

Il fatigue le médium, tandis que l'écriture elle-même *en dehors de nos regards*, ne l'a pas fatigué.

Je suis certain — autant qu'on peut l'être dans cet ordre de faits — que cette lévitation était produite par la main (droite) du double, sans le secours de rayons rigides.

Quoi qu'il en soit, nous voilà arrivés au premier degré de notre tâche : *le double répond et répond intelligemment.* Il est vrai qu'il prétend ne pas pouvoir donner des explications, mais je ne me laisse pas décourager par son refus et je me propose de recommencer son éducation d'observateur dans sa nouvelle cristallisation impersonnelle. J'espère qu'elle me prendra moins de temps que celle de la Petite, et qu'elle sera autrement fructueuse.

Je suis obligé d'interrompre ici ma narration.

La suite aura pour titre : « Les mains fluidiques et la photographie de la pensée. »

On y trouvera une réponse aux différentes questions laissées en suspens et plusieurs faits nouveaux, encore plus difficiles à comprendre.

ERNEST BOZZANO

TÉLÉPATHIE & PSYCHOMÉTRIE

en rapport avec la médiumnité de Mrs. Piper

(Suite et fin. — Voir les numéros d'Oct. et Nov.-Déc. 1911)

Je m'aperçois à ce point qu'en réfutant les affirmations du professeur Flournoy sur la valeur qu'on peut concéder à l'hypothèse spirite, j'ai réfuté en même temps ses affirmations et celles du professeur William James au sujet de la possibilité d'expliquer par l'hypothèse psychométrique les manifestations médiumniques ayant le but d'identifier les personnalités communiquantes ; j'ai eu recours, en effet, à des argumentations inductives devant prouver que l'hypothèse psychométrique est inapplicable à un grand nombre de ces manifestations épisodiques, et même à la phénoménologie médiumnique considérée dans son ensemble.

Il ne me reste donc qu'à étudier analytiquement l'hypothèse en question, considérée dans ses rapports avec la médiumnité de Mme Piper.

Et je m'occuperai uniquement de la psychométrie proprement dite, c'est-à-dire de celle qui dérive de la présentation d'objets ayant appartenu à une certaine personne défunte ou vivante, ne touchant que par incident à l'autre forme dont a parlé James, où les personnes présentes aux séances remplissaient la fonction d'« objets psychométrisables », car cette forme de psychométrie pourrait être sur tous les points identifiée à l'action télépathique, et par conséquent réfutable par les raisonnements exposés à ce sujet.

Conformément à ce qui a été dit au commencement, tout concourt à démontrer que la faculté psychométrique entre pour quelque chose dans la médiumnité de Mme Piper ; on ne peut mettre en doute qu'en présentant au médium en état de trance un objet quelconque ayant longuement appartenu à une personne donnée, on voit se déterminer en elle une faculté divinatrice véritable, bien que conditionnée.

Les épisodes qui tendent à le prouver s'observent en grand nombre, et je me bornerai à la citation de quelques-uns d'entre eux pour éclaircir le sujet. Par brièveté, je les rapporterai dans le résumé qu'en avait fait le Dr Hodgson.

1er CAS. — Deux boucles de cheveux, dont la provenance était connue de l'expérimentateur, furent successivement remises à « Phinuit ». Elles étaient restées enfermées ensemble durant un temps très court. Phinuit, en premier lieu, se plaignit de ce qu'elles avaient été en contact l'une de l'autre. Les renseignements fournis à leur sujet auraient été presque entièrement corrects si ceux qui se rapportaient à l'une avaient été appliqués à l'autre, et vice-versa (*Proceedings*, vol. VIII, p. 19).

2e CAS. — Mrs Rich avait apporté avec elle une boîte dont elle ignorait le contenu. Phinuit décrivit correctement la personne X. qui la lui avait consignée, la personne Y. qui avait procuré à X. l'objet enfermé dans la boîte, et la personne Q. qui l'avait consigné à Y. — L'objet fut décrit par Phinuit comme une sorte d'amulette, avec une surface brillante ; il ajouta alors qu'il avait été apporté « d'une région lointaine : au-delà de l'Océan ». — Il s'agissait d'un bouton ciselé (non brillant, cependant) provenant du Japon et dernièrement porté à la façon d'une amulette dans une breloque en or (*Ibid.*, p. 22).

3e CAS. — La nourrice de Mrs Thaw présente un pli dans lequel elle croyait être enfermée une mèche de cheveux de sa propre mère. Phinuit se mit à parler de sa mère ; puis, faisant glisser un doigt autour du cou, il dit : « Mettez cet objet ici et laissez-le, comme votre mère vous a recommandé de le faire ». — La nourrice démentait, répétant que Phinuit s'était trompé. Alors celui-ci (c'est-à-dire, Mrs Piper en trance) déchira l'enveloppe et fit voir qu'elle contenait un *Agnus Dei*, objet que la mère de la nourrice lui avait justement recommandé de porter au cou (*Proceedings*, vol. XIII, p. 352).

4e CAS. — Miss Gertrude Savage raconte : « Je tirai d'entre les pages d'un livre une boucle de cheveux dont j'ignorais la provenance, et je la donnai à Phinuit. Immédiatement il s'écria : « Ouf ! Il y a en cela de la maladie ! Je m'en sens mal ! Je ne peux rien dire à ce sujet, parce que les influences sont mélangées. Elle a été maniée par trop de personnes ; et puis elle n'a pas été coupée tout près de la tête, de façon que le magnétisme du corps puisse la pénétrer ; je ne peux rien vous dire ». — Or, on constata que ces cheveux étaient ceux d'une tante de M. Day, morte dans l'année même, que ces mêmes cheveux étaient effectivement passés entre les mains de différentes personnes, et qu'ils avaient été coupés près de la pointe ». (*Proceedings*, vol. VIII, p. 101).

A noter dans ces épisodes la promptitude et la sûreté avec lesquelles Phinuit relève les cas où les objets présentés avaient été en la possession de plusieurs personnes, ou en contact entre eux, étayant ainsi la supposition que quelque

chose de semblable à une *influence spécifique* émane effectivement des organismes vivants, et demeure dans les objets s'étant trouvés en contact avec eux, de façon à permettre aux sensitifs de la relever et de l'interprèter. Et l'on dirait que cette *influence* consiste en vibrations *sui generis* laissées par nos pensées et sentiments sur les objets, vibrations que les sensitifs ressentiraient et interpréteraient en vertu de quelque chose d'analogue au processus physique par lequel le phonographe reçoit et renvoie les vibrations sonores.

A remarquer aussi l'incident contenu dans le premier épisode, où l'inconvénient psychométrique de la superposition d'*influences* amène Phinuit à décrire un oncle de l'expérimentatrice alors qu'elle avait en main la boucle appartenant à sa cousine, et, à l'inverse, à décrire la cousine lorsqu'elle avait pris la boucle de l'oncle ; incident prouvant que la confusion d'*influences* alléguée, loin d'être une petite fable ou un expédient imaginé, pour la circonstance, par la personnalité médiumnique, est au contraire un fait assez réel pour entraîner une transposition dans l'interprétation psychométrique des différentes *influences.*

D'autres données importantes seraient à relever dans les cas exposés plus haut, mais il me faudrait, pour cela, disposer de beaucoup plus d'espace, ce qui me force à m'en remettre à la perspicacité de mes lecteurs.

Encore un exemple de diagnostic psychométrique. Je le tire de l'admirable ouvrage du Professeur Hyslop : *A record and discussion of mediumnistic experiments* (p. 601)).

La séance eut lieu le 6 décembre 1905, en présence du Dr Hodgson seul, qui consigna au médium en trance un gant que lui avait envoyé le professeur Hyslop avec prière de le soumettre à « Doctor » pour en obtenir un diagnostic. Le médium le retourna, le palpa, puis il dit :

— Désirez-vous un diagnostic pur et simple, ou une preuve d'identification ?

— Un simple diagnostic.

— (La main repalpe le gant, se porte d'un côté comme pour le présenter à l'esprit ; puis elle se retire, étreignant toujours le gant).

— Je n'ai jamais vu des nerfs semblables ; donne-moi le temps de les étudier.

— (La main rapporte de temps en temps le gant à l'endroit où devrait se trouver l'esprit).

— Sais-tu me dire si la patiente a été opérée ?

— Je ne sais rien sur ce cas.

— Je m'aperçois que la malade a récemment subi un coup moral. Je trouve des symptômes d'épuisement nerveux, de bronchite, d'acidité gastrique. Très sensible à la chaleur et au froid ; douleurs au sein gauche, et parfois au côté gauche. Excessivement active ; grande pénétration intuitive... Informe-toi pour savoir si la patiente lit et étudie beaucoup. Je perçois de la sensibilité douloureuse à la base du crâne. Je verrai si je peux localiser en elle quelque infirmité spéciale, mais si je n'y parviens pas, c'est qu'il n'y en a pas... Quand j'affirme que la patiente dut subir récemment un coup moral, j'affirme la vérité. Je trouve qu'un grand nombre d'occupations et de charges s'accumulent dans sa vie ; charges d'enseignements peut-être, ou quelque chose de semblable...

— Peux-tu me dire si elle est jeune ou vieille ?

— (La main complète le renversement du gant, en l'étendant jusqu'aux doigts). — Elle me semble relativement une *influence* jeune ; du moins les apparences le démontrent, mais il est difficile de se prononcer à ce sujet, car il y a des personnes qui, bien qu'avancées en âge, possèdent une vitalité et une énergie d'une mesure supérieure à celles de beaucoup de jeunes gens. — Femme extrêmement tenace dans ses convictions ; charitablement disposée envers tout le monde ; prête à excuser les défauts d'autrui ; généreuse... Elle possède des facultés médiumniques réelles, qui se manifestent en elle de différentes façons, mais qu'elle n'a exercées en aucune direction, sauf pour ce qui se rapporte à lire la pensée et les dispositions d'autrui. Je trouve en elle une paresse des fonctions du foie, et une irritabilité exagérée, absolument excessive. Je ne vois pas de symptômes de tuberculose... Yeux malades, ce qui semble dû à des excès de lecture , ou quelque chose de semblable. — C'est tout ce que pour le moment je puis dire sur ce cas... »

La dame à laquelle appartenait le gant écrit ce qui suit : « Dans mon enfance, j'étais très nerveuse (le professeur Hyslop ajoute qu'elle l'est toujours)... *Il est bien vrai que je dus subir une opération.* Je ne suis pas affligée de symptômes de bronchite, mais de toutes sortes d'affections à la gorge ; on dut me supprimer les amygdales, et mes souffrances continuent. Dans ma jeunesse les docteurs conseillèrent de grands soins à mon sujet si l'on voulait évincer le péril de la tuberculose (ce qui expliquerait l'allusion à la tuberculose). Je suis extraordinairement sensible à la chaleur, mais non au froid. *Je souffre de douleurs à la région du cœur et au sein gauche. Des facultés intuitives très remarquables sont en moi. J'ai beaucoup lu et étudié, et ce fut l'origine de mon mal aux yeux. Je souffre de troubles assez marqués à la base du crâne,* qui se manifestent par un sentiment de forte oppression à ce point ; je les crois d'origine névralgique... J'ai toujours été submergée d'occupations et de charges dans ma vie, qui, si elles ne sont pas précisément celles de l'enseignement, sont quelque chose d'analogue... *Il est vrai que les fonctions du foie sont en moi très paresseuses,* et c'est là l'unique dérangement organique dont je souffre. *Il est exact, aussi, que je suis excessivement irritable; exact que je souffre d'acidité gastrique...* »

Le professeur Hyslop commente :

« J'ajouterai d'après mon propre savoir que la dame en question fait preuve d'une *activité extraordinaire*, et qu'elle est douée d'une *pénétration intuitive absolument supernormale*... qui se manifeste surtout *dans la lecture de la pensée et des penchants des personnes*. Il y a des hommes qui s'arrêteraient épouvantés devant une telle puissance d'analyse intime. Elle est *charitable et généreuse* au point d'excuser des vices et des fautes dans des cas où le moraliste se montrerait rigoureux et inflexible. *Il est vrai que c'est une femme à opinions très tenaces... Il est vrai qu'elle dut beaucoup souffrir d'une maladie aux yeux... Il est vrai qu'elle jouit de facultés médiumniques*, et je possède des procès-verbaux qui en font foi ; de même *il est exact qu'elle n'a exercé ces facultés en aucune direction, sauf celle de pour la lecture dans les consciences et les subconsciences d'autrui*. J'affirme donc que sur ce point le diagnostic est absolument exact... Je ne savais rien des autres incidents reconnus exacts par elle, en dehors de la circonstances qu'elle avait un tempérament nerveux. *L'opération subie, le foie paresseux, la douleur au côté, les troubles à la base du crâne, tout cela m'était parfaitement inconnu*. J'aurais pu déduire qu'elle était très occupée, comme aussi qu'elle avait subi dans sa vie de nombreuses crises morales, mais je ne savais rien *de quelque autre plus marquée, qu'elle a eu à supporter récemment*. Je ne connais pas son âge, mais probablement elle n'a pas atteint les trente-cinq ans, et ne dépasse certainement pas les quarante. Elle est d'une apparence juvénile, et jouit de la vitalité d'une jeune personne... »

Dans cet exemple, les informations véridiques obtenues sont si nombreuses, et de nature si variée et si spéciale, qu'elles excluent d'une manière absolue l'hypothèse des coïncidences fortuites ; et d'un autre côté, si l'on considère que la propriétaire de l'objet psychométrisé était complètement inconnue de Mme Piper et du Dr Hodgson, je ne sais trop comment on pourrait avancer, en de telles circonstances, l'hypothèse télépathique, qui de toute façon, aurait eu pour cause déterminante le fait de la présentation d'un objet appartenant à la personne à rechercher télépathiquement ; par conséquent, encore et toujours, il semblerait démontré que la matière a le pouvoir de récepter de quelque façon l' « aura vitale » ou les « vibrations psychiques » dégagées, par les personnalités humaines, et qu'il y a des individus capables de le relever et de les utiliser dans le but de trouver et de se mettre en rapport avec les subconsciences des personnalités impliquées ; ce qui aurait toujours un caractère psychométrique.

Il demeurerait donc prouvé dans un cas comme dans l'autre, et jusqu'à l'évidence, que Mme Piper possède la faculté d'acquérir des informations sur la base des objets qu'on lui présente. De là la nécessité d'étudier analytiquement la question que nous venons d'examiner au point de vue philosophique ; c'est-à-dire de rechercher si cette faculté est pratiquement illimitée, et par conséquent susceptible d'expliquer la phénoménologie tout entière de Mme Piper ; ou si, au contraire, elle est conditionnée et bornée, ce qui la rendrait absolument disproportionnée à la tâche qui lui incomberait.

Je commencerai mes recherches en notant une circonstance qui caractérise la casuistique psychométrique telle qu'elle se dégage de Mme Piper : c'est que les analyses psychométriques ne paraîtraient pas conduites par le médium, mais par les personnalités spirituelles qui semblent la contrôler ; circonstance qui ne peut naturellement pas présenter une valeur inductive appréciable, mais qu'il convient de toute façon relever et tenir présente à la mémoire. En second lieu, on remarquera que, dans le cas exposé, la personnalité médiumnique demande au Dr Hodgson s'il désire un diagnostic ou une preuve d'identification ; ceci, au point de vue des communications avec des entités désincarnées, s'expliquerait par le fait que, si d'un côté les objets présentés auraient la vertu de fournir avec restriction au médium, ou à qui que ce soit par son intermédiaire, des informations sur des trépassés, sans la nécessité de leur présence (chose reconnue du reste par les personnalités médiumniques elles-mêmes), d'autre part les objets en question se trouveraient, dans leur majorité, utilisables pour d'autres buts. Ainsi, par exemple, ils auraient le pouvoir de favoriser la mise en rapport des défunts avec les expérimentateurs, ou, encore, de faciliter aux « esprits-guides » la tâche de les retrouver ; et cela par l'effet de l' « aura psychique », ou « influence » dont ils seraient imprégnés et qui servirait en somme de point de repère. En outre, la question de leur efficacité se rattache strictement au fait des insurmontables difficultés auxquelles les personnalités des trépassés sont en butte pour communiquer, c'est-à-dire que l' « influence » laissée par les défunts sur les objets qu'ils ont possédés aurait la vertu de neutraliser en partie l'action troublante de l'«aura» hétérogène dans laquelle ils se trouveraient plongés, en les aidant ainsi à maintenir la cohésion nécessaire des idées, et à se tenir avec plus de facilité dans l'orbite psychique du médium à laquelleils auraient une tendance irrésistible à échapper. A chaque instant, en effet, « Rector », se rapportant aux esprits des trépassés communiquants, observe : « Donnez-moi quelque objet pour les retenir et éclaircir leurs idées ».

Il s'ensuit que, lorsque la personnalité médiumnique — ignorant encore si l'objet présenté appartenait à un défunt ou à un vivant — demanda au Dr Hodgson s'il désirait un diagnostic ou une preuve d'identification, elle avait évidemment en vue les modalités diverses par lesquelles elle pouvait se servir de l'objet en question, c'est-à-dire que, si le Dr Hodgson avait demandé une « preuve d'identification », la personnalité médiumnique aurait utilisé l'objet, pour faciliter la mise en rapport avec la personnalité défunte, au lieu de se borner à en tirer l'analyse psychométrique.

Et les épisodes tendant à appuyer les affirmations des personnalités médiumniques sur ce fait qu'elles utiliseraient surtout les objets qu'on leur présente pour entrer en rapport avec les défunts, constituent la masse la plus forte des phénomènes psychométriques de Mme Piper, et se rencontrent dans toutes les séances.

Je fais en outre remarquer la parfaite cohérence qu'il y a dans les personnalités médiumniques toutes les fois que des circonstances se présentent pour les mettre à l'épreuve. Ainsi, par exemple, elles décrivent parfaitement en d'autres occasions, par la psychométrie, ce qu'elles peuvent remarquer de générique d'après l' « aura psychique » d'un défunt inhérent à l'objet présenté ; puis elles s'arrêtent observant que si l'on désirera ultérieurement des détails précis, il leur sera nécessaire d'entrer en rapport avec le défunt en personne, et, si on les y invite, on constate bien souvent que, grâce à la prétendue intervention du défunt, les détails promis sont obtenus.

Cette dernière observation nous remet en face de la question à résoudre, qui se rapporte aux limites présumablement assignables à la potentialité psychométrique dans la médiumnité de Mme Piper. Dans le cas spécial, tout concourt à faire présumer que la sphère d'action réservée à cette faculté se trouve être celle des *intuitions génériques*, à ne pas confondre avec les *descriptions détaillées*, d'une origine différente. En d'autres termes, grâce à cette faculté, le médium en trance, ou d'autres pour lui, pénétreraient et décriraient d'une façon merveilleuse le tempérament, la mentalité, les infirmités manifestes ou latentes de l'individu désigné, ainsi que les sentiments, les habitudes, les crises passionnelles et les événements remarquables de sa vie ; mais tout cela sous une forme intuitivement générique, bien que suffisamment précise pour spécialiser les faits : pas assez cependant pour en détailler la marche de la manière où seul l'individu en personne pourrait le faire. Ainsi, par exemple, si dans l'épisode dont nous nous sommes occupés, le médium parvient à avoir l'intuition et à dire génériquement que la patiente avait « récemment subi une désillusion morale », il n'aurait cependant pu fournir que des éclaircissements d'un ordre générique si on lui avait demandé d'autres détails précis à ce sujet ; de même, si le médium parvint à constater que la patiente lisait et étudiait beaucoup, il n'aurait pas pu désigner, si on les lui avait demandés, les titres des livres qu'elle avait lus récemment ; ce qu'auraient su faire au contraire les personnalités des trépassés, s'il s'était agi de leur intervention et de faits qui les concernaient.

On m'objectera qu'il y a des épisodes ou l'objet présenté suffit à l'obtention de détails de cette nature ; c'est vrai mais dans ces circonstances, on observera constamment que l'entité communiquante affirme être le défunt en personne, ou, s'il s'agit d'une entité intermédiaire, on constatera alors qu'elle s'exprime et se conduit de façon à faire présumer qu'elle tient les informations de la personnalité défunte elle-même ; si, dans quelques rares cas, ce fait ne se vérifie point, il suffit de l'interroger à ce propos pour lui entendre dire qu'elle est informée par le défunt en personne. Par exemple, Phinuit demande au Dr Hodgson : « Qui était Marguerite dans sa famille ? » — H. Ne peux-tu pas le dire toi-même ? — Ph. C'était ta mère. — H. Comment l'as-tu su ? — Ph. C'est ton père qui me l'a dit ». (*Proceedings*, vol. VIII, p. 27).

Que les facultés psychométriques doivent être asservies à des limites insurmontables, c'est ce qu'on est du reste porté à reconnaître même *à priori*. En effet, si l'on peut concevoir, jusqu'à un certain point, qu'il puisse exister un sens psychométrique capable de tirer de l' « aura » inhérente à un objet, des impressions véridiques mais génériques sur la personne à laquelle l'objet appartient, on ne peut toutefois pas comprendre comment cette même aura ait pu garder aussi les traces des détails les plus futiles comme ceux qu'on exige des personnalités communiquantes à titre de preuves d'identification ; circonstances qui, bien souvent, ne regardent pas du tout les trépassés communiquants, mais bien *de tierces personnes connues de ces derniers*. Et que l'on remarque bien que je suis à tel point esclave des faits, que si ces incidents se réalisaient d'habitude chez Mme Piper en l'absence d'indices (parfois d'une irrésistible éloquence) en faveur de leur origine spiritique, je me soumettrais aux faits même si je ne pouvais pas les comprendre ;

mais du moment qu'il n'en est pas ainsi, et qu'ils se produisent au contraire unis à des circonstances qui tantôt présupposent, tantôt témoignent, tantôt démontrent qu'ils sont fournis par le défunt en personne, la question change d'aspect, et si, par l'explication psychométrique, ces incidents nous apparaissent comme absurdes et inconcevables, tandis que par l'explication spirite ils se montrent très naturels, dans ce cas, et jusqu'à preuve contraire, on est tenu d'accueillir cette dernière explication comme la plus rationnelle et la plus légitime.

Malgré cela, je n'aurais pas même fait allusion à ces considérations *à priori*, si d'autres *à posteriori* ne venaient confirmer les premières.

Celle-ci d'abord, qu'en aucune circonstance la présentation des objets au médium n'a été démontrée nécessaire : s'ils se présentent, la tâche des personnalités médiumniques semble le plus souvent facilitée ; mais si on ne les présente pas, le but est atteint également ; circonstance qui assume théoriquement une haute signification, et suffit à elle seule à infirmer l'hypothèse psychométrique dans le cas où l'on voudrait expliquer par cette hypothèse la phénoménologie de Mme Piper.

En second lieu, il est à noter qu'on voit se manifester bien souvent des personnalités de défunts inconnus à tous les assistants, et qui fournissent sur leur propre compte des informations véridiques pour prouver leur identité ; cette autre circonstance est inconciliable soit avec l'hypothèse psychométrique proprement dite, soit avec la variante suggérée par James, selon laquelle les consultants serviraient eux-mêmes d' « objets psychométrisables ». En effet, il est évident que lorsqu'une personnalité médiumnique s'affirmant l'esprit d'un défunt prouve la vérité de ses assertions, malgré l'absence d'objets qui la regardent ou de personnes qui la connaissent, c'est-à-dire même lorsque les coefficients manquent au médium pour se mettre en rapport avec l'activité initiale du défunt dont il s'agit, et pour réveiller et réactiver par là tout le système de traces physiques laissées imprimées par lui dans le « milieu cosmique », ou dans le « plan astral », ou dans l' « Inconscient universel », il n'est pas logique, dans ce cas de recourir à l'hypothèse psychométrique pour la solution du terrible problème.

M. Sage a fait observer aussi l'importance théorique de semblables épisodes :

Mais enfin, écrit-il, cette interprétation tombe entièrement quand on fait entrer en ligne de compte les nombreux communiquants totalement inconnus ou à peu près inconnus des consultants et auxquels absolument personne ne songeait, qui sont venus au milieu d'une séance donner un message pour leurs parents encore vivants. Ce n'est pas grâce à l'*influenc* laissée sur des objets que Mme Piper a pu forger ces communications-là... (M. Sage, *Mme Piper*, etc., p. 100).

Je suis en outre d'avis qu'à l'hypothèse psychométrique s'opposent les mêmes considérations énoncées déjà à propos de l'hypothèse télépathique, c'est-à-dire que même les épisodes d'identification non réussis, alors qu'ils peuvent être normalement expliqués par l'hypothèse spirite, ne se concilient en aucune façon avec celle psychométrique, non plus qu'avec celle télépathique. Ainsi, par exemple, dans le cas où la phénoménologie étudiée devrait être rattachée à l'omniscience psychométrique, on ne comprendrait pas que Mme Piper ne soit point parvenue à révéler le secret des plis de Myers et de Mrs. Blodgett ; et particulièrement en cette dernière circonstance, où sont passés par ses mains d'innombrables objets appartenant à la défunte, y compris le fameux pli ; et comme le contenu de ce dernier était connu de deux parmi les assistants, il en résulte que ces derniers ne servaient pas d' « objets psychométrisables ».

* * *

Il découle de ce qui a été exposé jusqu'ici que, par les processus d'analyse appliqués à la phénoménologie psychométrique, on parvient aux mêmes conclusions que par le chemin de l'induction philosophique, c'est-à-dire que, dans le cas de Mrs. Piper, l'hypothèse psychométrique ne résiste pas à l'épreuve des faits, parce qu'elle ne parvient pas à l'expliquer complexivement, pas plus que ne le put faire l'hypothèse télépathique.

Les choses se trouvant en ces termes, il ne semble pas possible d'éviter une autre conclusion : que tôt ou tard, la science devra nécessairement s'orienter vers l'unique hypothèse capable de résoudre le problème ardu ; et cette nécessité logique apparaît d'une façon assez évidente pour n'avoir pas besoin d'une pénétration intellectuelle surabondante pour la préconiser. Et l'on ne peut qu'éprouver de la surprise à voir certains esprits géniaux s'exercer à un perpétuel acrobatisme intellectuel, générateur inépuisable d'hypothèses toujours plus singulières, aux fins d'escalader les insurmontables difficultés qui enserrent de toutes parts quiconque repousse l'hypothèse spirite.

Aux oppositions de cette nature, je soumettrai

ces sages considérations du Professeur OLIVIER LODGE :

Il est presque proverbial dans le domaine scientifique que, lorsqu'en un ordre quelconque de recherches, on est contraint de recourir à une nouvelle hypothèse à chaque cas nouveau qui se présente, cela signifie d'une manière certaine que l'explorateur fait fausse route. Lorsque seulement la même hypothèse se montre applicable à chaque cas ancien ou nouveau, alors il peut être sûr de se trouver sur la bonne voie » (*Proceedings*, vol. XXV, p. 175).

C'est parfaitement exact : il n'existe pas de critère de la vérité meilleur que celui-là, et, dans le domaine de la métapsychie, seule l'hypothèse spirite peut résister à l'épreuve. Je ne puis me retenir, pour confirmer cette affirmation, d'exprimer d'une manière différente ce que j'ai dit ailleurs. Qu'on observe bien qu'une considération hautement suggestive milite en faveur de l'hypothèse spirite : c'est que toutes les inductions formulables *a priori* pour atteindre la certitude scientifique sur l'existence et la survivance de l'âme, trouvent *a posteriori* leur contrepartie exacte dans la phénoménalogie métapsychique. — Si, d'une part, l'introspection philosophique et l'induction scientifique s'accordent dans la supposition qu'on ne peut accueillir l'hypothèse de la survivance sans la démonstration de l'existence, dans l'homme, d'une entité substantielle extériorisable, de l'autre on voit se réaliser des manifestations objectives tendant à prouver que quelque chose d'analogue à un « corps fluidique », s'extrinsèque positivement de l'organisme humain. De même, si la science et la philosophie conviennent que pour conférer au « corps fluidique » l'attribution d'involucre de l'âme, il faudrait prouver qu'en lui se groupent les facultés sensorielles et conscientes dégagées de l'organisme corporel, justement on voit se produire des phénomènes de « bilocation » répondant entièrement au but. Si les sciences en question ajoutent que l'existence d'un « corps fluidique » n'en prouve pas encore l'indépendance relativement à l'organisme somatique, car il pourrait n'être qu'une fonction de ce dernier, on voit se produire des phénomènes de « dédoublement » et de matérialisation consécutive de fantômes, témoignant que dans le corps fluidique réside une « force organisatrice » procréatrice de l'organisme somatique. Si les mêmes sciences s'accordent à admettre que, pour cette existence spirituelle, sont indispensables des sens spirituels, lesquels, ne pouvant qu'être préformés et latents dans les profondeurs de l'âme, devraient se révéler par éclairs fugaces au cours de certaines crises vitales, et se montrer indépendants de la loi de sélection naturelle — on voit correspondre à ces exigences les manifestations variées des facultés télépathiques, psychométriques, prophétiques, télesthésiques de la subconscience humaine, facultés littéralement inconciliables avec la loi d'évolution organique. Si, de concert, la science et la philosophie soutiennent qu'il ne faut pas accorder une valeur de preuve aux apparitions télépathiques des défunts à moins qu'elles ne se réalisent après qu'une certaine période de temps s'est passée depuis la mort, on voit s'amasser des incidents de cette nature toujours nouveaux et plus que jamais suggestifs. Si elles ajoutent qu'on devrait, en même temps, obtenir la preuve photographique de ces apparitions, nous sommes heureusement acheminés sur cette voie. Si, enfin, elles déclarent qu'il n'existe d'autre moyen d'éliminer les hypothèses télépathiques et psychométriques, que celui d'obtenir des manifestations de défunts inconnus des consultants et du médium, nous sommes en degré de soumettre à l'examen un nombre toujours plus considérable d'épisodes semblables ; après quoi, ce serait aveuglement et folie que vouloir tout résoudre par les hypothèses télépathique et psychométrique, vu que d'une part les phénomènes à expliquer dépassent de beaucoup les limites compatibles avec les hypothèses en question, et que de l'autre ces derniers s'avancent en masse pour prouver jusqu'à l'évidence qu'il existe une seule hypothèse capable de les réunir en une synthèse grandiose et féconde.

Dès 1859, Robert Dale Owen avait clairement perçu cette limpide vérité, et en avait synthétisé les données en un paragraphe très remarquable. Il s'exprime ainsi :

Quant aux preuves tendant à la démonstration qu'il est parfois donné aux vivants de communiquer avec les « Invisibles », je ne les déduis point d'une quelconque des classes de phénomènes énumérées dans cet ouvrage ; c'est-à-dire que je ne les déduis ni des manifestations en rêve, ni des phénomènes de hantise, ni des apparitions de vivants et de défunts, ni des faits qui suggéreraient des interventions ultramondaines par l'œuvre d'esprits tutélaires, mais de l'ensemble entier, et de l'évidence cumulatrice de toutes ces preuves. Or, il est très certain que la plus forte confirmation d'une hypothèse, c'est la convergence de classes multiples et variées de phénomènes vers sa démonstration (R. DALE OWEN : *Footfalls on the boundary of another world* ; p. 374).

Rien n'est plus exact, et cependant cette simple vérité qui sauta à l'esprit d'Owen dès l'aurore du mouvement spiritualiste et qui constitue l'unique critère de preuve grâce auquel,

dans les différente branches du savoir, on conclut à la validité d'une hypothèse, cette vérité manifeste ne trouve pas d'issue dans l'esprit de nombreux et éminents adversaires de l'hypothèse spirite, qui ont immanquablement recours à des déductions générales basées sur des recherches partielles. — Comme expliquer une forme aussi curieuse d' « amnésie systématisée » ? — Je réponds à cette question par les paroles du Dr Gibier :

De même que quelques individus sont complètement réfractaires à l'étude de la musique, des mathématiques, etc., beaucoup d'autres se voient interdites certaines « scrutations » de la pensée. Tels qui se sont distingués dans n'importe quelle classe des occupations humaines — dans la médecine ou la physique, dans la littérature ou les arts — auraient, selon toute probabilité, piteusement échoué s'ils avaient choisi — comme tant d'autres qui encombrent le monde — une carrière située en dehors de ce que je nommerai leur *zone lucide* par comparaison avec l'action de ces réflecteurs qui, dans la nuit, portent la lumière dans une zone de faisceaux lumineux hors desquels il n'y a plus qu'ombre et incertitude. Tout être humain possède sa *zone lucide* dont l'étendue, la portée et l'éclat varient pour chaque individu. — Il est des choses qui sont en dehors de la *conceptivité* de certaines intelligences : elles sont en dehors de leur *zone lucide.* » (Dr Paul Gibier : *Analyses des choses*, pages 33-34).

Telles sont les fines conclusions du Dr Gibier ; il est à remarquer que ses paroles n'apparaissent pas seulement comme une apostrophe heureuse, mais contiennent une vérité depuis longtemps familière aux culteurs des sciences psychologiques.

Je m'empresse ici, pour ne pas être mal compris, de reconnaître que si les bases sur lesquelles s'érige l'hypothèse spirite sont théoriquement inébranlables, cela ne signifie point que l'hypothèse doive être considérée comme scientifiquement démontrée. Au contraire : il ne pourrait échapper à personne que, pour atteindre le but, il est nécessaire d'accumuler longtemps encore la matière brute des faits à l'appui du critère de preuve énoncé, le seul capable de clore les débats. Je déclare donc qu'à ce sujet les exigences de la science sont légitimes, si l'on ne perd pas de vue les multiples perplexités théoriques auxquelles elle est encore en butte, et aussi la souveraine importance scientifique, philosophique, morale, sociale de la thèse examinée, importance qui oblige à procéder avec une suprême précaution.

Il n'est pas moins vrai, cependant, que si les recherches futures appuieront les résultats présents, le problème de la survivance, en ce cas, serait pratiquement résolu dans un sens spiritualiste.

GUILLAUME DE FONTENAY

LE ROLE DE LA PLAQUE SENSIBLE DANS L'ÉTUDE DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

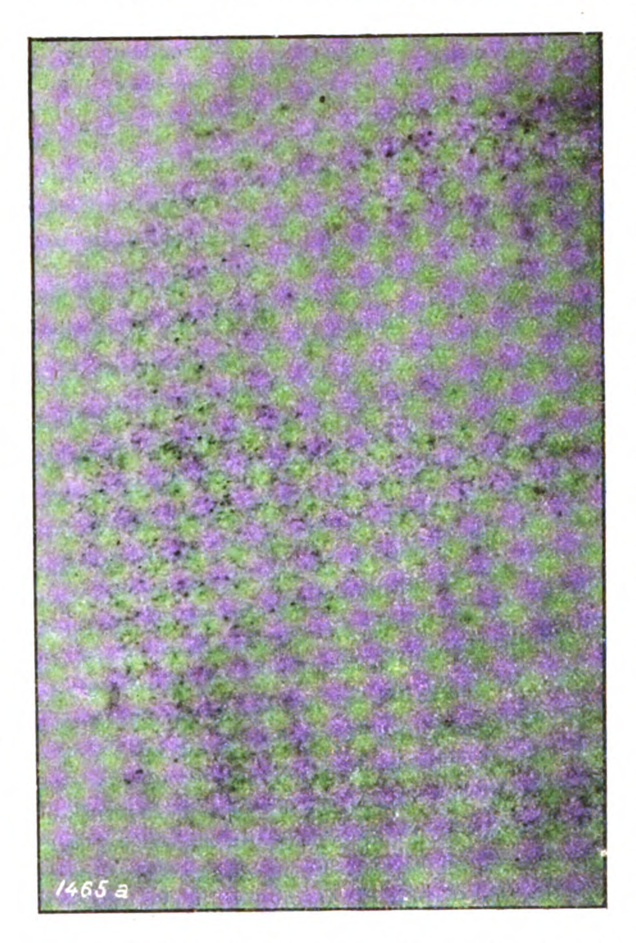
Troisième Partie. – Les Trahisons de la plaque sensible

(Suite et fin. — Voir le n° de Nov.-Déc. 1911)

Pensez-vous, Messieurs, que nous ayons épuisé la série des erreurs, dont le procédé radiographique peut être rendu responsable ? Nullement. Je vais faire passer sous vos yeux une plaque que j'avais enveloppée pour des expériences avec un médium, je ne sais plus lequel. Je retrouvai au bout de quelques temps cette plaque : elle n'avait pas servi. Je la développai avec d'autres par curiosité et pour m'en débarrasser. Vous voyez (cliché 1465), un très grand nombre de points niors qui se détachent sur un fond relativement clair et qui. plus nombreux et plus rapprochés dans une certaine zone de forme irrégulière, donnent à ce cliché une vague ressemblance avec un cliché d'amas d'étoiles. Suivant les apparences, et à mon avis tout au moins, les points noirs sont dus au grain du papier, à ces mille petites aspérités qui auront, aux différents points de contact, favorisé, soit par un effet mécanique de pression, soit par quelque action chimique, la réduction utlérieure du sel d'argent. Quant à l'irrégularité de la dispersion des points noirs, je l'attribue à ce que le contact intime du papier et de la plaque ne se trouvait pas assuré partout

de la même façon. La zone la plus fortement pointillée est aussi la zone de meilleur contact.

Mais, avec un peu de bon vouloir, on arrive à des conclusions bien plus intéressantes. Voici, par exemple, un cliché (2127), tout à fait analogue au mien et qui très probablement dérive des mêmes



causes. Voici, d'autre part, de quelle glose il est agrémenté par son auteur.

Explication. — *Photographie nocturne de points noirs, petites entités de force subtilisante (âme-germe), présentant des lignes de force cohésive et des traînées de points noirs (sans appareil, la nuit, plaque près de la tête) ; il est utile d'établir une relation entre cette planche et d'autres clichés analogues obtenus dans les mêmes conditions et la masse de force subtilisante de la page 35 obtenue également la nuit pendant le sommeil, il y a le même rapport entre ces âmes-germes noires de force subtile et la masse, la nuée noire, que celui existant entre les animules-vie et la nuée odique blanche. Les mêmes forces existent dans les deux cas pour les points et les nuées, mais les unes sont de force subtile noire sur l'épreuve, les autres de force cohésive blanche sur l'épreuve.*

Vous trouverez cette gravure, Messieurs, et ce fragment d'apocalypse, à la page 191 d'un gros livre publié en 1897 chez Ollendorff, par le Dr H. Baraduc, sous ce titre : *L'Ame humaine, ses mouvements, ses lumières et l'iconographie de l'invisible fluidique.* C'est un ouvrage dont je vous conseille l'achat. Pas un avertissement, pas un avis, pas une conférence ne vous montreront, d'une façon plus vivante, à quels dangers l'on s'expose quand on lâche la proie pour l'ombre, dans nos études, et quand on quitte le terrain déjà si difficile de l'expérimentation pour le pays des aventures intellectuelles et du rêve.

Notez que le Dr Baraduc était un sincère, un honnête et un laborieux. Beaucoup d'entre vous se le rappellent, et moi aussi je l'ai connu. Pendant plusieurs années, vers 1900, je le rencontrais une fois par semaine et j'ai pu me rendre compte de ce qui l'a égaré : ce fut sa méthode de travail.

Il partait du principe que les Anciens en savaient plus long que nous sur toute espèce de choses ; et alors ce médecin, qui aurait pu être un homme de laboratoire, s'évertuait à perfectionner notre Physique pour la méthode indirecte de l'Histoire des religions et des temples. Très sérieusement, une expérience ne réussissait à lui paraître bonne que si elle concordait avec une tradition lointaine ou confirmait quelque texte des Védas, d'Hermès, de la Bible ou de la Kabbale. Sa conversation ne différait en rien de ses écrits, où l'Od, le Somod, les Larves, l'Ob, le Psychaour dansent une sarabande infernale avec Eliphas Lévi, Guaïta, Saint-Bonnet, Kant, Martinez de Pasqualis, saint Jean l'Evangéliste, Mme Blavatsky, Manès et Jésus, qu'il appelle *Ieschou* pour se faire mieux comprendre.

Et malgré sa grande probité d'esprit, jamais il ne voulut me laisser intervenir dans ses recherches. Dès nos premières rencontres, il m'avait montré ses clichés et je n'avais pu lui cacher mon sentiment. Je lui indiquais ce que je considérais comme des fautes probables de technique.

« Je vous assure que vous opérez mal. Permettez-moi de vous le prouver au laboratoire, pièces en main.

— C'est que vous n'êtes pas médium, me répondait-il.

— Assurément. Mais laissez-moi apporter à vos médiums des plaques, qu'ensuite nous développerons ensemble, correctement.

— Oui, entendu. Un jour nous ferons cela. »

Nous ne l'avons jamais fait. Les hommes les plus droits peuvent être des croyants ; et les croyants tiennent, par dessus tout, à leurs croyances.

Vous ne rencontrerez d'ailleurs pas beaucoup de thaumaturges en Photographie qui se plaisent au sport des expériences contradictoires ou conjointes. J'en ai eu plusieurs fois la preuve, notamment avec le comte de Sarak. Lorsqu'il débuta à Paris, je crus devoir prévenir du sort qui leur était réservé diverses personnes qui m'avaient consulté, et entre autres la comtesse Pillet-Will ; car j'étais renseigné sur le personnage.

Sans doute, on me prit d'abord pour un vil calomniateur. En tout cas, je ne fus convoqué à aucune séance du Mage. Un matin, je reçus pourtant de Mme Pillet-Will une lettre dans laquelle j'étais prié de passer d'urgence rue Pauquet, si cela m'était possible. Quand j'arrivai, la maîtresse du logis rayonnait d'enthousiasme.

« Voulez-vous enfin voir une merveille, un prodige ?

— Mais, je ne demande que cela, Madame.

— Croirez-vous en Sarak ?

— Avant ou après ?

— Avant. Il l'exige. Mais j'ai vu, moi, de mes yeux vu. Nierez-vous ce que j'ai vu ? »

Et voici qu'on avait vu la veille, rue Bassano, je crois, où le Pontife s'était fait aménager une installation plus que confortable (1). Sarak avait brisé la vitre d'une fenêtre ; puis, ramassant un des fragments, il avait dit : « Je vais faire apparaître sur ce morceau de glace le visage d'une entité de l'au-delà, fort belle, et que je vois au milieu de nous en ce moment. Que l'on m'apporte de l'encre et du sel. C'est ainsi que nous développons les photographies astrales. » Puis il avait disparu un instant avec les ingrédients réclamés et avait rapporté le portrait d'une très jolie personne sur un morceau de verre.

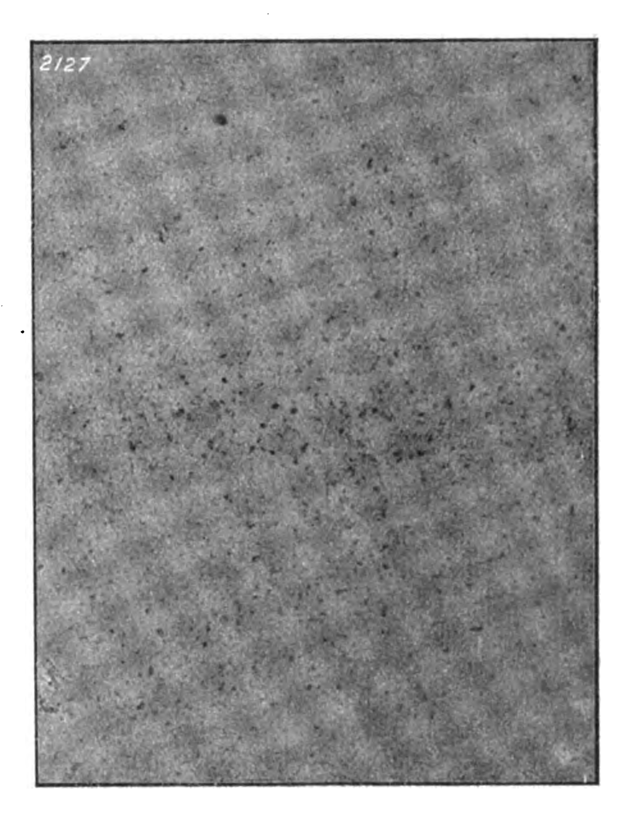
« Croirez-vous, maintenant ? » ajoutait notre aimable et regrettée collègue.

Messieurs, je lui ai répondu ce que vous lui auriez tous répondu. Je lui ai répondu : « Pas encore ». Et j'ajoutai : « Où est ce chef-d'œuvre ?

— Ah ! mais je ne l'ai pas, on l'a examiné. Puis Sarak l'a repris.

— Eh bien ! Madame, il faut vous le faire rendre. Et s'il ne doit pas être touché par des mains aussi profanes que les miennes, je m'en fie à votre propre sagesse. Grattez un petit coin de l'image avec la pointe de vos ciseaux. Je crains bien qu'ils n'arrachent une menue parcelle, qui répandra l'odeur de corne brûlée quand vous la présenterez à la flamme d'une bougie. Et vous saurez ainsi que, Sarak dans l'obscurité, a substitué au morceau de vitre, un morceau à peu près semblable, coupé au diamant dans un cliché ordinaire. Car ni l'encre ni le sel ne peuvent donner l'odeur de corne ou de gélatine brûlée. »

Je ne sais si l'on osa procéder à une pareille



vérification ; mais j'ai tout lieu de croire que mes soupçons outrageants furent connus du Maître-Suprême ; car jamais on ne me convia à la moindre exhibition ; et je suis peut-être seul dans cette salle à n'avoir contemplé qu'en similigravure la face auguste du héros. Le pauvre homme eut bien tort. Je l'aurais sans doute moins accablé que nombre de ses thuriféraires de la première heure, qui se sont retournés contre lui, quand ils ont vu sa cause irrémédiablement compromise.

Messieurs, avant de clore cette petite digression sur le chevalier de Sarak, laissez-moi en dégager une moralité, qui nous ramène exactement dans notre sujet. Il ne faut jamais confier les plaques à vos médiums. En principe, il vaudrait mieux même ne les confier à personne. Mais surtout ne confiez pas, ne fût-ce qu'un seul instant, ne confiez jamais une plaque à vos *sujets*. Certains chercheurs objectent que leur somnambule doit, en la tenant, *fluidifier* la plaque. Soit, si telle est leur croyance, et s'ils ne redoutent pas le danger. Mais alors, que pas une

(1) A moins que la scène ne se soit déroulée à l'hôtel même de la rue Pauquet..... Mes souvenirs sont flottants sur ce point, qui, d'ailleurs, est sans importance.

seule seconde ils ne perdent de vue leur plaque, durant cette *fluidification*. Une substitution est trop facile, et vous en devinez les conséquences. Je n'insiste pas sur ce point auquel j'ai donné plus de développement dans ma critique du « Portrait de Stasia », il y a deux ou trois ans(1) Pour la même raison, et pour beaucoup d'autres, numérotez vos clichés : et non pas quand ils sont terminés, ce qui est illusoire, mais quand vous les placez dans le châssis, ou dans l'enveloppe noire ; ou avant de les confier au médium, si vous commettez cette imprudence. Le numérotage est une faible garantie, mais c'en est une.

Puisque nous en sommes aux détails pratiques, il y a deux bonnes façons de numéroter. La première doit toujours être employée. On écrit le numéro près d'un bord de la plaque, sur la gélatine, au moyen d'un crayon à la mine de plomb. L'inscription se retrouve sur le cliché terminé, quelles que soient les opérations que vous lui fassiez subir. Vous pouvez donc vous contenter de cette inscription, si vous n'avez pas besoin de reconnaître et d'identifier votre plaque entre le moment où vous la numérotez et le moment où elle sera complètement lavée et séchée.

Mais il peut arriver qu'on ait intérêt à reconnaître ses plaques entre ces deux moments extrêmes. Alors le numérotage à la mine de plomb ne suffit pas ; il est très difficile de le retrouver et de le déchiffrer à la lumière rouge ou verte de la lanterne ; et cela devient tout à fait impossible quand la plaque est mouillée.

Vous vous trouverez bien de répéter en gros chiffres au dos du cliché le numéro que vous avez tracé en petits caractères sur la face gélatinée. Je me sers pour cette opération de crayons Faber à mines rouges, bleues, jaunes oublanches, un peu grasses, composées spécialement pour écrire sur la porcelaine, le métal ou le verre. Aujourd'hui, on trouve ces crayons-là partout, et probablement de toutes les marques.

On ne doit pas se contenter de cette seule inscription, car parfois elle disparaît en grande partie dans les différents bains ; mais alors elle a déjà rendu tous les services qu'on pouvait lui demander ; la mine de plomb fera le reste.

Il va de soi également qu'on n'emploiera pas le crayon gras sur les clichés que l'on voudrait exposer le verre en avant, comme les autochromes, par exemple, ou les plaques destinées à la cataphotographie, car on trouverait le numéro du cliché inscrit de façon indélébile au au beau milieu du document.

(1) Cf. *Le Portrait de Stasia* (*Annales des Sciences psychiques*, 1909, pp. 267-275).

Avons-nous fait, Messieurs, le tour complet de cet archipel d'écueils où la Photographie psychique nous force à naviguer ? Pas encore. Nous venons d'échapper à un certain nombre de dangers. Il y en a d'autres : ceux du développement, et, si vous renforcez, du renforcement.

Il est presque impossible d'énumérer tout ce qui peut alors se produire, tous les accidents qui surviennent parfois, en particulier aux débutants. Dans la plupart des Traités de Photographie, on consacre un chapitre entier à ces déboires, et ce chapitre est en général intitulé *Insuccès*.

Mais trop de Psychistes, lorsqu'ils se trouvent en présence de l'un quelconque de ces insuccès, sont tentés de chanter victoire et le considèrent comme une véritable réussite.

Je vous ai montré, tout à l'heure, un cliché, le 1465, où le grain du papier avait imprimé une sorte de pointillé noir. Ce cliché avait été développé correctement et l'anomalie provenait de l'empaquetage de la plaque. Il importe de savoir qu'un *insuccès* très analogue peut être aussi produit par le développement (et cela tout aussi bien sur un paysage ou un portrait obtenus à la chambre noire, que sur une plaque traitée radiographiquement). Je vais en faire passer un exemple sous vos yeux. (1)

Il suffit, pour obtenir au développement un pointillé de ce genre, il suffit de manquer un peu trop de patience et de commencer les opérations du développement avec un bain où les substances actives n'ont pas eu le temps de se dissoudre complètement.

Qu'elles viennent à se déposer sur la plaque, et que votre attention appelée ailleurs vous détourne quelques instants du balancement rythmique de la cuvette, et voilà ce que vous trouverez à la fin des opérations ; à moins que..., à moins que vous ne trouviez précisément tout le contraire.

Ce n'est pas une plaisanterie et vous allez comprendre le mécanisme de cet apparent paradoxe. Outre les alcalis caustiques ou carbonatés qui entrent parfois dans la composition des bains révélateurs, ceux-ci contiennent presque toujours du sulfite de soude, qui joue le rôle de préservateur, et qui est relativement inactif ; et enfin le révélateur proprement dit : hydroquinone, pyrogallol, iconogène, métol, etc.

Si c'est le révélateur lui-même qui, mal dissous, est venu se déposer sur votre plaque, chacune de ses parcelles fournira un point noir de développement maximum. Si c'est, au contraire, le sulfite, chacune de ses parcelles pro-

(1) Cliché non reproduit.



tègera le point du gélatino-bromure où elle se sera fixée et vous donnera une petite tache relativement claire. Ne croyez donc pas trop vite, Messieurs, à la descente sur vos plaques de ce qu'on a appelé des *boulets vitaux* ou des *chapelets de pois fluidiques*.

Mieux vaut encore perdre cinq minutes à filtrer un bain qu'à inventer des mots inutiles.

Des bains soigneusement filtrés nous mettront-ils du moins à l'abri de toute mésaventure ? Nullement. Ce serait trop commode et trop beau. D'abord, *sauf avec certains révélateurs*, il faut avoir grand soin d'agiter constamment le liquide pendant que l'on développe en cuvette horizontale. Pourquoi ? Parce que la plupart des révélateurs, au contact de la plaque sensible, se troublent. C'est un résultat des doubles décompositions qui se produisent. D'homogène qu'il était, le bain devient donc hétérogène ; il tient en suspension de fines particules plus inactives, ou, au contraire, moins inactives que la partie liquide qui les charrie. Sous l'influence du mouvement résiduel du bain, qu'il a bien fallu agiter lorsqu'on l'a versé sur la plaque ou lorsqu'on y a immergé celle-ci; sous l'influence de ce mouvement résiduel, le bain révélateur s'organise, en quelque sorte, et se cloisonne. Les particules solides s'agglomèrent plus ou moins, s'assemblent en stries qui ne tardent pas à s'immobiliser, et lorsqu'on retire le cliché de la cuvette pour le fixer, on s'aperçoit qu'il est couvert d'un réseau de mailles claires ou foncées, qui correspondent, à n'en pouvoir douter, aux zones de plus ou moins grande activité du liquide.

Je vais vous présenter un amusant portrait du Dr Guébhard qui a, le premier, je crois, analysé cette cause d'erreurs et qui, dans un but de controverse, s'est environné, suivant son expression ironique, d'une *aura d'atmosphère fluidique fusionnée.* J'ai copié ce document (cliché 2328) dans l'ouvrage de E.-N. Santini (*Photographie des Effluves humains*, p. 89), où vous pourrez trouver d'utiles indications sur ce sujet.

Eh bien ! Quels moyens avons-nous pour nous défendre contre cet insuccès ? J'en connais trois, dont le plus direct à coup sûr est de balancer continuellement la cuvette. Le second est de développer en cuve verticale. Le troisième est d'employer certains révélateurs, qui, paraît-il, s'accommodent du repos et de la tranquillité, même en cuvette horizontale. On dit beaucoup de bien de l'acétol, à ce point de vue. Je vous le signale sans vous le garantir, car je ne l'ai pas essayé.

Dans une récente communication à la Société française de Photographie, M. Balagny nous a dit avoir laissé pendant trente heures, dans un bain de diamidophénol acide une plaque à laquelle, par erreur, il avait donné 1/50 de seconde de pose au lieu de huit secondes pleines. Au bout des trente heures, le cliché était com-



plètement inversé dans les parties ensoleillées, mais pur. Vous voyez donc que le diamidophénol acide est assez favorable à la paresse.

En ce qui me concerne, je l'emploie neutre, en général, ou du moins très peu acidifié, et les résultats qu'il me donne suffisent. Je crois que, d'une façon générale, les Psychistes devraient renoncer aux développements alcalins. Assurément, il est un peu vain de disserter sur la valeur respective des révélateurs. Entre des mains expertes et soigneuses tous sont parfaits ; et si l'on était quelque jour condamné à n'en plus jamais employer qu'un seul, peut-être faudrait-il choisir l'acide pyrogallique, type des révélateurs alcalins. Mais, dans la pratique, on n'a pas toujours le temps d'être soigneux, de prendre toutes les précautions nécessaires. On a tort, c'est entendu ; mais, enfin, c'est un tort que l'on a trop souvent. Eh bien ! un fait me paraît certain. Le développement acide, même mal employé, par des mains inexpertes, *donne propre* ; la plupart des développateurs alcalins, dans les mêmes conditions, *donneront sale*, avec des taches, des sou-

lèvements et tout le cortège des insuccès dont nous avons déjà parlé, et des erreurs d'interprétation qu'ils font naître.

Le voile dichroïque, par exemple, ne se produit pour ainsi dire jamais avec le diamidophénol (1). Et c'est au voile dichroïque ou à des phénomènes satellites de celui-là que nous devons ces clichés aux teintes vives où l'on a voulu voir des projections d'or. La vérité beaucoup plus simple, c'est que l'argent contenu dans l'émulsion se précipite sous une forme et avec une dimension de grain variables, selon le révélateur employé. De même que le métal prend une apparence générale brunâtre sous l'action du pyrogallol, plus grise avec l'hydroquinone, bleutée avec l'amidol ; de même un excès de bromure de potassium, d'ammoniaque ou d'alcali, des traces d'hyposulfite ou l'introduction de corps étrangers, de graisse et, le contact même des doigts amènent avec les bains alcalins une série de taches, d'irisations, de voiles multicolores et de métallisations qui ne se produisent pour ainsi dire jamais dans le développement acide.

Comme après tout, nous ne sommes pas, en tant que Psychistes, des professionnels de la chambre noire, et que la Photographie n'est pour nous qu'une distraction ou l'auxiliaire de nos recherches, il me paraît assez indiqué d'adopter une méthode d'ailleurs excellente au point de vue artistique et qui, au point de vue de la recherche scientifique et du document, nous met à l'abri d'un grand nombre de fautes

Un autre avantage du diamidophénol, c'est que s'il ne tache pas les plaques, si même il les empêche de se tacher, par contre, il tache assez fortement les doigts. Aussi prend-on très vite l'habitude de travailler proprement, presque sans toucher la plaque, une fois qu'elle est immergée, et sans tremper ses mains dans les cuvettes. Le résultat n'en est que meilleur.

Voici, Messieurs, un certain nombre de vues où vous remarquerez sans peine des zébrures, des réticulations, des nébulosités, voire des cristallisations et des plissements. Tous ces accidents se produisent au développement ; il ne faut pas les considérer comme des merveilles, quoique certains Psychistes soient tombés dans ce travers.

Le silhouettage, — et je ne sais pas si j'en ai un bon exemple dans ma collection, — le silhouettage est un phénomène assez curieux, en ce qu'il chevauche en quelque sorte sur les deux principaux facteurs photographiques : la pose et le développement. Il est en somme créé par la pose, mais le développement peut l'exagérer ou, au contraire, le corriger. C'est un mince liséré blanc qui borde certains objets : ceux qui s'enlèvent en vigueur sur un fond lumineux.

La théorie du silhouettage est encore un peu controversée. Elle a fait couler beaucoup d'encre, comme l'irradiation, qui semble être un phénomène du même ordre. Je ne vous la mentionne que pour vous mettre en garde contre les interprétations fantaisites, car j'ai vu prendre un effet de silhouettage pour du *rayonnement vital* et je ne sais quel genre de *photosphère plastique analogue à l'auréole des saints*. Nous éviterons, Messieurs, de tomber dans cette exagération.

J'en ai terminé avec les insuccès qui proviennent du développement ou des opérations antérieures, et nous n'avons plus guère, je crois, que deux fautes de technique à éviter, l'une au fixage et l'autre au lavage de la plaque.

Il serait à peine besoin de parler de la première, si, à mon humble avis, elle n'avait pas été commise par feu le Dr Baraduc, père spirituel de la plupart des effluvistes contemporains, lorsqu'il prit la fameuse photographie de son jeune fils *plaignant un faisan récemment tué*, photographie que je vous ai montrée tout à l'heure. On a vu là une faute de développement et c'est, je pense, ce cliché que le Dr Guébhard a parodié en faisant de lui-même le portrait que je vous ai présenté également.

Quant à moi, je croirais bien plutôt qu'il s'agit d'un cliché mal débromuré, incomplètement fixé. J'ai obtenu des effets absolument semblables en retirant de l'hyposulfite des plaques où le bromure d'argent laissait encore une opalescence irrégulière. Et Baraduc devait avoir quelque tendance à ce genre d'insuccès, car il avait coutume, je ne sais pourquoi, d'employer pour le fixage une solution d'hyposulfite à dix pour cent (1), tandis que les formules habituelles comportent vingt pour cent et jusqu'à vingt-cinq pour cent de ce corps. Nous aurons donc soin de fixer à fond et tout au moins jusqu'à disparition complète des dernières traces de bromure opalescent (2).

Enfin, la dernière faute que l'on puisse commettre, c'est de ne pas frotter ses plaques sous le robinet avant de les faire sécher. Cette faute

(1) A ce point de vue, l'oxalate ferreux est encore supérieur. En le faisant exprès, on obtient du voile dichroïque avec le diamidophénol. Avec l'oxalate ferreux je n'en ai jamais eu et Abney dit qu'on ne peut pas en avoir. Mais l'oxalate est bien démodé !

(1) Cf. *L'Ame humaine*, p. 39.

(2) Le fixage est alors loin d'être complet. Il est bon de laisser la plaque une dizaine de minutes encore dans le bain et surtout de passer dans un second bain neuf, *sans lavage intermédiaire*, les clichés intéressants que l'on veut conserver longtemps à l'abri du jaunissement et des autres altérations.

peut être grosse de conséquences. Et de fait, j'en ai eu personnellement un exemple frappant.

Un opérateur me montra certain jour une plaque 13 × 18, recouverte d'un dépôt pulvérulent, qui avait été enlevé au milieu de la plaque comme aurait pu le faire, au cours du séchage, le coup de plumeau inopportun d'une femme de ménage trop zélée. Cela constituait une longue tache un peu arquée, à peine plus transparente que le reste de la plaque et où l'on prétendait voir le fantôme extériorisé d'un médium. Les contrastes étaient d'ailleurs si peu accusés, qu'on ne pouvait guère reproduire ce cliché que par un dessin à la main.

Je demandai la permission de tremper la plaque dans une cuvette d'eau, puis de la nettoyer sous le robinet par friction des doigts ou d'une touffe de coton, dès que la couche serait un peu ramollie.

Mon interlocuteur ne voulut pas y consentir. Il ne revenait pas de ma témérité et répétait : « Mais, Monsieur, tout s'en irait, tout partirait ».

Telle était bien aussi mon opinion. Mais ce qu'il importe de savoir, c'est que, lorsqu'on a fait réellement une photographie, fût-ce du plus aérien, du plus vaporeux des fantômes, on peut frotter impunément. Ce qui est photographié ne s'en va pas, car cela est incorporé dans la couche même de gélatine. Ce qui s'en va, et ce qui doit s'en aller, c'est le dépôt (calcaire, en général, parfois aussi sulfureux), qui d'abord est toujours malpropre et qui de plus peut donner lieu à de semblables méprises.

La prétendue fragilité des couches sensibles est une antique superstition qui doit disparaître. Evidemment, il ne faudrait pas vous amuser à fourbir à tour de bras vos autochromes avec une brosse en chiendent ; mais les plaques ordinaires doivent être frictionnées avec la pulpe des doigts (ou, si vous avez les doigts particulièrmeent rugueux, avec une touffe de ouate hydrophile) deux fois au moins : la première fois en sortant du bain d'hyposulfite, et la seconde fois à la fin du lavage, surtout s'il a duré longtemps.

Peut-être, avant de terminer, Messieurs, ne sera-t-il pas inutile d'envisager une question souvent débattue et qu'il n'est pas très facile de résoudre. Que doit-on penser de la collaboration du professionnel ? En d'autres termes, doit-on, quand on est engagé dans une série de recherches photographiques, doit-on faire développer ses clichés par un spécialiste en travaux de ce genre ?

Les avis diffèrent et s'appuient, de part et d'autre, sur de bonnes raisons. Le professionnel développera vos clichés plus impartialement que vous, à supposer que vous ayez quelque tendance à *vouloir* que les faits se passent d'une certaine manière, ce qui est peu scientifique, mais fréquent. En outre, c'est une perte de temps énorme qui vous est épargnée ; et pendant que le mercenaire fera le gros de la besogne, vous vous livrerez à des travaux plus intéressants.

Tout cela est vrai, mais il y a aussi le revers de la médaille. Le mercenaire vous gâchera énormément de plaques, parce qu'il ne s'y intéressera pas ; et il s'y intéressera d'autant moins que nos productions, en général, sont dépourvues de tout charme d'art et bien souvent même de tout sens intelligible. Le mercenaire ne tardera pas à se dire en prenant votre envoi : « Ah ! Ah ! c'est encore ce monsieur qui me fait développer des plaques où il ne vient que des taches ! » Au bout de bien peu de temps, il les traitera à la diable, se hâtant de les fixer. Heureux serez-vous encore s'il n'y ajoute pas, chose bien facile, des *phénomènes* pour flatter votre goût et s'assurer une clientèle aussi facile à satisfaire.

Quant à vous croire à l'abri de certaines erreurs, parce que vous faites développer vos plaques chez un professionnel, même de grand renom, ce serait d'une candeur insigne.

Un de mes amis, fort engagé dans des expériences d'extériorisation avec Mme * * *, médium connu, avait coutume de confier le traitement des plaques exposées, à un très célèbre photographe qui, s'intéressant à la question, les faisait développer par un de ses opérateurs. Les plaques, en général, étaient rendues vierges, ou à peu près, à mon ami. Un jour cependant, il reçut, au milieu d'un lot de glaces douloureusement transparentes un cliché corsé, très bien venu, où l'on distinguait sans peine aucune, la digue, deux forts et les quais de Cherbourg. Cela parut suspect, car il était hors de toute vraisemblance que Mme * * *, même dans un de ses meilleurs jours, eût extériorisé un port de mer. On alla aux explications. Les plaques de Mme * * * avaient été développées en même temps que celles d'une autre boîte de même format, confiées au photographe par un lieutenant de vaisseau à court de temps.

Une vue maritime rendait la confusion inoffensive. Qui sait si un vague portrait ou une plaque tout à fait manquée n'aurait pas donné matière à de bien fausses suppositions ? Ici, plus encore que partout ailleurs, nous devons recourir au numérotage le plus minutieux, répertoirer chaque document aussitôt après l'expérience et ne pas nous fier à notre mémoire des lieux ou des événements.

Mais l'imprudence véritable, c'est le collaborateur attitré, gagé, l'employé sur lequel on se

décharge habituellement de tout ou partie de la besogne. A l'une des premières *Fêtes du Soleil*, organisées par la Société astronomique, la nuit du solstice d'été, je rencontrai, sur la plus haute plateforme de la tour Eiffel, un jeune homme, cha gé de sacs et de châssis photographiques. Je me permis d'interviewer ce collègue. Il voulait attendre le lever du soleil afin de présenter religieusement à l'Aurore naissante un certain nombre de plaques, *dans leur châssis*.

« Dans leur châssis, lui dis-je un peu surpris ? Mais, c'est du Baraduc, ce que vous faites là !

— Oui, me répondit-il. Le Dr Baraduc m'a envoyé. Ne pouvant pas venir, il a demandé une carte pour moi aux organisateurs. »

Messieurs, je me garderais bien d'incriminer aucunement ce jeune homme qui semblait honnête et doux et qui méritait, je l'espère, la pleine confiance de son patron. Vous devez comprendre, cependant, avec quelle réserve on est obligé d'accueillir des expériences faites de la sorte. Sur dix employés auxquels-vous remettrez des plaques à promener ainsi dans Paris et à développer ensuite, neuf seront consciencieux, je veux bien l'admettre, et suivront scrupuleusement vos instructions. Le dixième, trouvant la place bonne ou la situation agréable, sachant, d'autre part, que vous cherchez des anomalies, finira par donner le coup de pouce, afin de vous satisfaire et de conserver ses fonctions.

A supposer même qu'on ne vous trahisse pas, que tous vos employés soient toujours dignes de votre confiance, exigerez-vous que le public la partage ? Assurément, vous ne le pouvez pas ; et vos recherches, valables pour vous peut-être, ne seront jamais valables que pour vous.

***

Messieurs, vous me dispenserez d'ajouter une longue conclusion à cette longue causerie et à celles qui l'ont précédée. Je me suis efforcé, le 27 mars et ce soir encore, de vous signaler certains dangers, dangers réels, croyez-moi, dangers sérieux et dont il importe que nous nous abritions ; mais j'aurais étrangement dépassé mon but si je vous avais fait oublier notre premier entretien et si vous vous retiriez tout à l'heure en disant : Non, décidément il y a trop de causes d'erreur en Photographie psychique. Il faut y renoncer et trouver autre chose.

Il ne faut pas renoncer à la Photographie psychique ; mais il ne faut lui demander que ce qu'elle peut nous donner ; et surtout il ne faut lui demander tout de suite, que ce qu'elle peut nous donner tout de suite.

Que peut-elle nous donner tout de suite ? Je vais vous le dire.

Elle peut nous donner tout de suite le concours et l'adhésion des maîtres dont nous avons besoin. Elle nous assurera ces adhésions et ces concours, si nous savons l'employer judicieusement à prouver d'abord ce dont nous sommes certains et ce dont elle peut, dès à présent, certifier elle-même la réalité. Ici, comme ailleurs, il faut sérier les questions et les résoudre une à une.

La première de toutes se résume en définitive à ceci. Nous savons ,par expérience directe, qu'il existe au moins deux faits principaux, deux faits physiques, qui, tout physiques qu'ils soient, restent en marge de la Physique. Ce sont les mouvements d'objets sans contact ou avec contact insuffisant (anergocinésie) et les matérialisations de formes temporaires.

Ces deux faits physiques restent en dehors de la Physique reconnue, pour une seule raison. C'est que, parmi les Physiciens de profession, qualifiés pour en aborder l'étude, les uns les nient a priori ; les autres se contentent de ne pas les admettre encore. Les premiers disent : c'est impossible. Les seconds disent : ce n'est pas prouvé.

Si vous le voulez bien, nous laisserons de côté les Physiciens du premier lot, ceux qui nous opposent l'impossibilité de faits que nous avons maintes fois constatés directement.

Dire d'un fait qu'il est impossible, c'est, dans la bouche d'un Physicien, prétendre qu'il est contraire aux lois naturelles, à toutes les lois naturelles. Et les Physiciens qui croient aujourd'hui connaître à fond les lois de la Nature deviennent des échantillons de plus en plus rares. Ladite Nature, qui procède par extinction, n'en laissera bientôt plus un seul à la terre. Environnons de soins pieux et de précautions ceux qui nous restent et passons outre.

Les Physiciens du second lot sont infiniment plus intéressants. Ils ne nous disent pas : c'est impossible. Ils nous disent : prouvez. Et je les en applaudis à deux mains. Je les en félicite de tout mon cœur et de toute mon âme.

En évitant de prononcer le mot fatidique : c'est impossible, ils montrent au moins une science qui manque à leurs collègues ; ils connaissent les bornes du savoir qui leur est propre et l'étendue de l'ignorance qu'ils ont de commune avec nous.

Il est de notre devoir et de notre intérêt de convaincre ces hommes, qui ne sont point irréductibles et qui nous sont nécessaires.

Pourquoi il faut les convaincre ? Pourquoi ils nous sont nécessaires ? Vous le demandez ? —

Pour deux raisons. La première, c'est qu'il n'est encore tel qu'un Physicien pour éclaircir un point de Physique ; et c'est assez naturel. La seconde, c'est qu'une question n'avance que lorsque la masse des esprits s'y porte et accumule, en quelque sorte, ses efforts dans le même sens.

Or, — qu'on s'en plaigne ou s'en réjouisse, il n'importe guère, — nous sommes à ce point embrigadés intellectuellement, disciplinés, hiérarchisés, que le public n'accepte plus aucune croyance qui ne soit estampillée par ses chefs de file, c'est-à-dire, en Physique, par des Physiciens patentés, diplômés, j'allais dire mitrés.

Nous devons donc avant tout faire reconnaître les faits physiques du Psychisme par des Physiciens. Est-ce facile ? — Non, certes.

Faire reconnaître un fait nouveau, même indifférent en soi, même avantageux, désir.ble, glorieux, ce n'est jamais facile ; nous en connaissons d'illustres exemples.

Les frères Wrigth ont volé deux ans avant qu'on daignât, à l'Aéro-Club de France, admettre la possibilité du miracle. En octobre 1905, ils parcouraient déjà trente-trois kilomètres en trente-trois minutes. Ils offraient toutes les preuves imaginables, et la meilleure de toutes : l'appareil lui-même, payable seulement après un vol homologué de cinquante kilomètres. Mais c'était du bluff transatlantique et l'on disait couramment, avenue des Champs-Elysées, que si les Américains faisaient voler quelque chose, ce devait être un canard.

Lorsque, tout juste un an plus tard, Santos-Dumont couvrit péniblement soixante-dix mètres à Bagatelle, et fut porté en triomphe par une foule stupéfaite, vous pensez peut-être que l'on rendit justice à ses précurseurs. Quelle dérision ! Les soixante-dix mètres, soit. On avait vu la chose, on voulait bien y croire. Mais des kilomètres et des kilomètres, à d'autres !

Il fallut Auvours et surtout M. Painlevé pour réhabiliter les Wright. Vingt mille personnes pouvaient, sur le terrain de manœuvres, assister aux évolutions du biplan. C'était déjà bien. Je me trouvais là, de passage. Vilbur vola une cinquantaine de minutes. On commençait à croire. Il prit avec lui M. Paul Tissandier, puis le comte de Lambert. La croyance grandissait. Néanmoins il lui manquait encore quelque chose. Voir, c'est très joli, mais au fond, est-ce une preuve absolue, quand un membre de l'Institut n'est pas là pour garantir que vous voyez bien ? M. Painlevé fut ce délégué de la Providence. Wright l'enleva, ce dont il faillit périr, car le jeune savant perdit aussitôt sa casquette et, pour la rattraper, fit un geste brusque et fâcheux qui coupa l'allumage de façon plutôt imprévue (1).

N'importe. Un membre de l'Institut avait volé ; mieux encore, avait conté ses impressions dans un journal à grand tirage. Dès lors, l'aéroplane quittait l'atmosphère ambigue de doute et de chimère où il avait évolué jusque-là ; il était officiellement inventé. On pouvait l'admirer sans déchoir et le perfectionner sans devenir comme avant un peu ridicule.

Il nous faut à nous aussi un Painlevé. Je vous préviens même qu'il nous en faudra plusieurs, pour compenser l'infériorité relative de notre situation ; car, enfin, nous ne pouvons pas, nous, montrer à vingt mille personnes rassemblées ce que nous avons à faire voir. A mon estime, le témoignage affirmatif de trois ou quatre Physiciens de carrière, choisis dans l'Académie des Sciences parmi les plus connus du public, devrait déterminer l'adhésion générale. Une telle conquête, avec certains des médiums que nous connaissons aujourd'hui, ne me paraît pas irréalisable, même à bref délai, et c'est, en grande partie, grâce à la Photographie, que nous la réaliserons (2) ; mais il faudrait, mes chers collègues, renoncer aux errements habituels de la plupart d'entre nous. Il faudrait, pour ces Physiciens, poser la question physique toute seule, toute nue, dans sa pure objectivité. Est-ce cela que nous faisons ordinairement ? Je vous laisse répondre vous-mêmes. En général, nous n'avons pas plus tôt constaté un phénomène, que nous voulons savoir *qui* l'a produit !

Nous éloignons ainsi les Physiciens. Cette question de cause ne les intéresse aucunement, car elle n'est pas de leur compétence ; et la rage de disputer sur le pourquoi des faits avant d'en avoir pénétré le comment, leur donne une idée fâcheuse de nos méthodes.

Un autre travers, très proche voisin du précédent, nous fait aussi beaucoup de tort. Quelques-uns sont possédés du fâcheux démon de l'interprétation. Sur un trop petit nombre d'expériences parfois contestables, ils échafaudent des théories qui prêtent à rire d'abord, mais ne laissent pas de jeter à la longue un certain discrédit sur l'ensemble de nos études.

---

(1) Avec les premiers Wright, couper l'allumage n'était pas une petite affaire. Il fallait revenir au sol, reguinder le poids du pylône, ramener l'oiseau sur son rail, lancer à nouveau les hélices. Nous n'en sommes plus là .... et c'était hier.

(2) A dire vrai, là comme ailleurs, intervient trop souvent la question monétaire. Avec tel médium, connu d'un certain nombre de personnes, il serait possible, suivant les apparences, d'administrer ce que l'on est convenu d'appeler une preuve absolue de la matérialisation. Mais pour l'enregistrement cinématographique, l'analyse et la constatation directe des phénomènes, il y aurait à créer des dispositifs si onéreux que, dans la pratique, on est obligé d'y renoncer jusqu'à nouvel ordre.

Voilà pourquoi je ne cesserai de vous prêcher la plus grande circonspection. Nul assurément ne vous conseillera jamais de mettre la lumière sous le boisseau et de cacher les faits qu'il vous sera donné d'observer. Mais soyons sobres de commentaires et avares d'explications.

Si nous voulons nous assurer la sympathie, puis le concours des hommes qui nous sont nécessaires, présentons-leur les faits nouveaux que nous connaissons et laissons-leur le plaisir d'en trouver la théorie. Quel avantage aurions-nous à les prévenir sur ce point, à devancer leurs hypothèses, à allonger nous-mêmes chaque année d'une lettre , M, P, Q, R ou Z, l'alphabet à la mode, l'alphabet des rayons inexistants ?

N'importe qui d'entre nous peut, avec de l'application et du soin, devenir, s'il ne l'est déjà, un excellent observateur, un très utile ouvrier. Tous nous pouvons apporter des faits précieux. Pour les interpréter à souhait, il faut une culture particulière, qui ne se rencontre guère à notre époque de spécialisation que chez les Physiciens de métier. Appelons-les à notre secours et n'essayons pas de les supplanter dans le domaine qui leur est propre.

Et aussi, ne les appelons pas à tout propos et hors de propos. Il peut vous arriver, par exemple, de trouver sur vos clichés quelque chose qui vous surprendra d'abord, et dont la réflexion ne tardera guère à vous expliquer l'origine. Prenez donc le temps de réfléchir et d'examiner. Ne courez pas à l'Académie des Sciences, comme un enfant à sa bonne pour lui montrer un coquillage. Peu de coquillages sont rares. Et la vieille dame un peu revêche, après s'être dérangée une ou deux fois inutilement, finirait par envoyer toutes vos communications à cette manière de panier qu'elle appelle ses archives. Est-ce bien désirable ?

Mais j'entends : vous tenez à vous réserver, au cas d'une concurrence, les honneurs de la priorité. Expédiez donc alors sous pli cacheté l'exposé de ce que vous croyez être une découverte. Ainsi vos droits demeurent acquis ; et votre erreur, si c'en est une, passe inaperçue du public, ne retombe ni sur vous en particulier ni sur le Psychisme en général.

Peut-être, mes chers collègues, en cherchant bien, trouverions-nous une autre raison encore pour juger précieuse l'objectivité que je vous demande avec de si vives instances.

Un phénomène, pris en lui-mêem, ne peut que s'accorder avec toutes les convictions justes. Mais l'interprétation donnée par certaines écoles aux faits qu'il nous paraît si nécessaire d'établir ; cette interprétation, bonne ou mauvaise, apparaît redoutable aux partisans d'un certain nombre de doctrines philosophiques et religieuses. De là vient l'inertie malveillante et armée d'une fraction très considérable du public.

Sans doute, le mal est fait aujourd'hui, les défiances sont éveillées et l'hostilité irréductible. Qui sait cependant si l'on ne pourrait pas en atténuer les effets par une plus grande prudence ? C'est un sujet, mes chers collègues, que je me permests, en terminant, de soumettre à vos réflexions.

UN CAS DE TÉLÉPATHIE ENTRE MORT ET VIVANT

Pendant le Rêve, avec réalisation du Rêve

par le Dr Marcel BAUDOUIN (de Paris)

J'ai recueilli dans mes notes, comme je l'ai écrit dans un travail précédent, de nombreuses observations du domaine des *sciences psychiques*.

Jusqu'à présent, je n'en ai étudié qu'une seule (1), qui présentait d'ailleurs des caractères tels que j'ai pu parvenir, — vu sa simplicité, — à l'expliquer, dans une certaine mesure, par les notions fournies par le *souvenir* et la *subconscience*. Je crois que le fait suivant, presqu'aussi intéressant, et recueilli également dans d'excellentes conditions de sécurité scientifique, peut être compris avec les mêmes hypothèses ; et c'est pourquoi je crois utile de le consigner dans nos *Annales*.

Le voici, aussi résumé que possible, écrit de la plume du sujet lui-même.

Observation. — *Télépathie à l'Etat de Rêve. — Réalisation du Rêve. Récit rédigé par le sujet lui-même.*

« En 1892, notre situation de Fonctionnaires nous amenait, ma femme et moi, dans un bourg, où ma famille avait vécu autrefois. Nous y avions même encore quelques propriétés.

(1) Marcel Baudouin. — *Un cas de télépathie : manifestation d'une mourante sur sa sœur à l'état de veille, constatée par un médecin en visite et caractérisée par un phénomène physique.* — *Annales des Sciences Psychiques*, Paris, 1900, X, n° 3, mai-juin, p. 129-142.

Au moment de notre arrivée, l'ancien *cimetière*, qui encerclait l'Eglise, venait d'être désaffecté.

Les habitants avaient été prévenus que la Loi leur accordait un certain temps (4 ou 5 ans environ), pour enlever les restes de leurs parents. A partir d'une date indiquée, on n'aurait plus le droit de les faire transporter ailleurs. Les ossements seraient ramassés en bloc, et jetés dans une fosse commune du nouveau cimetière.

Or, je savais que mon grand-père paternel était enterré là, avec d'autres membres de ma famille ; et j'aurais voulu que leurs dépouilles reposassent à B..., dans le caveau de mes propres parents.

J'allais donc chercher, dans le vieux cimetière, les tombes qui m'étaient chères. — Elles avaient été *négligées*, à cause de l'éloignement de l'endroit où nous habitions. Il me fut, par suite, impossible de les retrouver.

Je questionnai les anciens du pays. Mon grand-père était mort tout jeune, dès 1824 ! Quelques vieillards l'avaient connu ; mais, quant à m'indiquer l'endroit où on l'avait inhumé, aucun d'eux ne pouvait suffisamment préciser.

Cependant, à mesure que le temps s'écoulait, je prenais à cœur davantage le désir de ne pas laisser les cendres des miens dispersées ou foulées aux pieds. Je ne parvenais d'ailleurs pas à retrouver mes tombes...

Cela m'énervait ; j'en étais littéralement obsédé ».

Rêve.— « Une nuit, en rêve, je reçus tout-à-coup, de la façon la plus inattendue, les indications que je souhaitais si ardemment. Une voix (1) me dit : « Lève-toi ; prends un couteau ; va au cimetière. »

Très impressionné, au réveil, j'obéis de suite ; je prends un couteau à la cuisine, et vais vers le cimetière (2) ! Mais il était 4 heures du matin, en été (juin ou juillet) ; la porte du cimetière était fermée !

J'y pénètrai cependant, *à un endroit où le mur était écroulé*, et me rendis à la porte d'entrée, comme le prescrivait mon rêve. « Tu entreras par cette porte ; « tu feras quatre pas, puis tourneras à gauche, et « feras vingt-cinq pas ; tu trouveras alors une tombe « recouverte d'une colonne. La *pierre tombale* de ton « grand-père est, à demi renversée, entre cette colonne « et la véritable fosse. Enlève la mousse qui cache « l'inscription, et remarque deux *rosiers* : « l'un au « pied, l'autre à la tête, entre lesquels se trouve une « dalle en pierre, épaisse de 15 centimètres, en « trois morceaux, recouverts de 10 centimètres de « terre (3). »

Réalisation du Rêve.— « J'agis suivant ces indications. C'était bien la tombe de mon grand-père !

La mousse enlevée, je lis : « Ci-Gît Maurice Pineau, époux de Claire Sébilleau, etc. ». J'allais trouver le fossoyeur, qui me suivit. On creusa à l'endroit indiqué et mit au jour le magnifique squelette du jeune homme de 22 ans, qu'était mon grand-père (1)!

Très ému, je m'empressai de le faire transporter dans le tombeau de la famille, à laquelle *il avait si manifestement* VOULU *être réuni* ! (2).

***

C'est en Vendée, dans mon pays natal, que j'ai eu l'occasion de recueillir cette observation, relative à un cas de *Transmission de Pensée entre Mort et Vivant*, qui m'a beaucoup frappé.

Malgré son apparence extraordinaire, je n'hésite pas à la rapporter et à la faire connaître au grand public, car j'estime que de tels faits doivent être enregistrés quand ils se présentent dans des circonstances où l'authenticité est aussi indiscutable ! Il est de notre devoir, d'ailleurs, de publier, dans les Revues spéciales, tout ce que nous constatons, laissant à l'avenir le soin d'élucider ces problèmes, les plus insolubles pour l'instant, et les questions les plus troublantes.

Comme je l'ai fait remarquer déjà, le récit qui précède, est dû au *Sujet lui-même*, homme très distingué et fort intelligent ; il est extrêmement remarquable et par la précision des détails et des dates, et par sa rédaction très concise.

Je ne l'aurais pas divulgué, si la communication de ce fait ne m'en avait pas été faite, **spontanément**, au cours d'une discussion sur un sujet scientifique ; si je ne connaissais son auteur, M. Pineau, de longue date ; et si je n'avais pas la confiance la plus absolue dans lui et sa femme, directrice des postes du bourg où j'habite l'été.

Toutes les garanties se trouvent réunies pour ce texte : et c'est ce qui fait la haute valeur de ce cas, où tout est facile à contrôler, au demeurant.

***

Pouvons-nous tenter, dans l'état actuel de nos connaissances, une explication de ce fait ; j'entends une explication sérieuse, qui se tienne, et ne soit pas trop tirée par les cheveux, en ne faisant surtout intervenir ni une action de *Revenant* ; ni l'apparition d'un *Esprit* ; ni la *Transmission de la Pensée* de la partie, dite *immortelle*, d'un corps humain, *décédé plus de soixante-huit ans* avant la dite Transmission, en *rêve*, à l'un de ses descendants !

Je ne suis pas éloigné de le croire, sans trop

(1) Probablement, celle de mon grand-père.

(2) Ma femme me demanda ce que je faisais ; j'éludai toute réponse.

(3) Ces dimensions se vérifièrent très exactement.

(1) Il était mort presque de suite après son mariage, sa femme étant enceinte.

(2) Récit rédigé en aout 1911 par M. Pineau, employé des Postes, à Croix-de-Vie (Vendée).



me rendre bien compte des raisons de cette conviction ; je vais essayer pourtant de les faire comprendre au lecteur.

Il m'a semblé qu'on pourrait intituler, en somme, cette observation : *Manifestation d'un mort sur l'un de ses descendants à l'état de Rêve, publiquement constatée*, et *caractérisée par une série d'actes physiques, raisonnés, à l'état de Veille.*

1° *Influence du Mort.* — La difficulté, en l'espèce, est de comprendre comment une personne, *morte* depuis près de soixante-dix ans (1824 à 1892), *peut agir*, à l'état de Rêve, sur un être vivant. Dans l'espèce, point important, il s'agit d'un aïeul et de son petit-fils, c'est-à-dire d'une *histoire familiale* !

A. — Je n'ai pas ici à admettre, ou à ne pas admettre, l'immortalité du corps ou de l'âme, puisque ce serait une pétition de principes, et puisque précisément les études que nous faisons et les faits que nous rassemblons n'ont qu'un but : celui de nous renseigner, scientiquement, sur l'existence, réelle ou non, de cette « âme immortelle », car aujourd'hui la question de l'immortalité du *corps-matière* ne peut plus se discuter !

Mais, si je défends ici avec succès l'hypothèse que cette « immortalité » n'est pas nécessaire pour expliquer l'observation précédente, il est évident que les données de la science actuelle n'auront pas fait faillite ; et que, par suite, nous pourrons, jusqu'à plus ample informé, nous passer de cette conception, à laquelle les Savants ne se rallieront que quand elle leur sera prouvée de façon irréfutable.

B. — Il est un point à remarquer, tout d'abord : c'est que les *actions des très anciens Morts sur les Vivants* se font le plus souvent sentir : 1° à l'**état de rêve**, c'est-à-dire pendant le *sommeil*, alors que l'homme n'est pas dans son état *conscient* habituel ; 2° chez des membres d'une *même Famille*.

La première remarque est capitale. Je sais bien qu'il y a des exceptions... Mais elles ne prouvent guère qu'une chose : c'est qu'il y a des hommes, qui semblent parfaitement *éveillés*, alors qu'en réalité ils sont encore *endormis* ! Et cela n'a absolument rien d'étonnant. Il y a toutes les transitions entre l'état de veille et le sommeil. Il y a bien longtemps, au demeurant, qu'on a fait cette constation.

J'ai insisté sur la seconde dans mon mémoire, cité plus haut; je n'y reviens pas.

a) Ce qui est plus intéressant à *souligner* ici, c'est que, *pendant le sommeil, l'état de Rêve paraît constant* : ce qui veut dire que, pendant le dit sommeil, le cerveau continue toujours à travailler, c'est-à-dire à brasser des idées, mais de façon *subconsciente*, et dans des conditions, qui, à l'état de veille, lorsque nous en avons le souvenir, nous paraissent parfaitement incohérentes, la plupart du temps.

b) Beaucoup de gens prétendent qu'ils ne rêvent pas ! Ils se trompent. Ils n'ont, seulement, dans les conditions ordinaires de leur vie, *aucun souvenir, à l'état de veille, de leurs rêves* ! Mais une expérience, bien simple, prouve qu'ils rêvent comme les autres ; et surtout comme les *Femmes*, qui rêvent tant.

Je l'ai faite souvent sur moi-même, car d'habitude « je ne rêve pas ». Il suffit de me réveiller brusquement, ou de me faire réveiller subitement, au milieu de la nuit, pour avoir, presque toujours, à ce moment précis, le souvenir d'un rêve ! Ce qui tient à ce qu'à l'instant du réveil j'avais un rêve, qui a été *brusqeument interrompu.*

Passant instantanément, dans ces conditions, de l'état de *subconscience* à celui de *conscience*, j'ai, pendant ces quelques secondes, le souvenir précis de l'état de rêve ; mais *il fuit* bientôt et très vite, *pour ne plus revenir.* Quand on est un sujet « qui ne rêve pas », les choses se passent toujours ainsi. Au contraire, les personnes « qui rêvent » gardent longtemps ce souvenir !

c) Comment, dès lors, comprendre « ceux qui ne rêvent pas » ? C'est bien simple, après ce que je viens de dire. Ces gens là, au lieu d'avoir chaque matin le *réveil spontané*, un peu brusque, l'ont *très lent* et *progressif*... Ils ne se réveillent que peu à peu ; et, pendant le temps qui s'écoule, au fur et à mesure que l'état de veille s'établit, les phénomènes de l'état de rêve s'obscurcissent, s'atténuent, disparaissent, et n'influent plus sur l'*état conscient.*

Une preuve que les choses se passent bien ainsi, c'est que la plupart des gens qui ne rêvent pas se réveillent lentement, et ont besoin, pour être bien d'aplomb au lever, de se reposer un peu au lit, après qu'elles ont repris connaissance.

Tous les médecins, renseignés sur la *Neurasthénie*, ont entendu parler de ce fait.

C. — Si ces notions sont justes, — et elles me le paraissent, puisqu'elles partent d'observations personnelles, longtemps poursuivies, — revenant au fait qui fait l'objet de cette étude, nous comprendrons comment des *Morts* peuvent *agir sur des Vivants*, à l'*état* de Rêve.

En effet, qui dit *Rêve*, dit *Subconscience*, et existence de connaissances *réelles*, dont la *Con-*

science n'a pas la notion, mais qui jadis sont entrées, *par les sens*, dans le cerveau, et y sont restées à l'état de *Souvenir*, mais de *Souvenir de la Subconscience*.

Dès que le sujet *rêve*, il ressasse ces connaissances-là, transformées en *Idées*, les triture de toute façon ; donc *raisonne*, et en tire des déductions, dont la plupart sont ignorées de nous, c'est-à-dire de notre *conscience*. Mais ces conclusions, l'état de rêve cessant brusquement, peuvent passer tout à coup dans le cerveau, qui fonctionne à l'*état de veille* ; et, dès lors, nous en avons pleinement connaissance.

D. — Dans ces conditions, il nous suffit de supposer que le phénomène inverse puisse se produire, c'est-à-dire que des connaissances de l'état de Veille puisse *fuir et passer*, à notre insu, *dans la Subconscience*, pour compnendre le fait ci-dessus rapporté.

En effet, très probablement, notre sujet, pendant sa jeunesse, a entendu raconter les circonstances dans lesquelles eurent lieu les funérailles de son grand-père : cela de la bouche de contemporains de son aïeul, encore vivants. Ce *souvenir*, ordinaire, a fui son cerveau actuel, et est passé dans le domaine de la *Subconscience*.

Ce qui explique pourquoi le sujet affirme, de bonne foi d'ailleurs, qu'on ne lui a jamais rien dit à ce sujet ! Il en a simplement perdu le souvenir pour la vie de tous les jours ; mais celui-ci est resté enfoui dans les profondeurs du *Cerveau sub-liminal*, comme on dit.

E. — Cette disparition du souvenir s'expliquera d'autant mieux quand on saura que le sujet, qui fait l'objet de notre observation est un *nerveux avéré* !

La nervosité est prouvé par une constatation matérielle, qu'on peut faire encore à l'heure présente. Cet homme, pourtant très intelligent, est atteint d'une *difficulté de parole*, qui fait qu'il est difficile de comprendre ce qu'il dit, quand on n'est pas accoutumé à sa voix (1).

Or, cette difficulté de parole est *congénitale*, et n'a pas de rapport avec le larynx, qui est absolument normal. Cet état anormal de la fonction vocale est donc due à une *anomalie des centres nerveux*, qu'il suffit de constater, sans pousser ici plus lo'n la recherche de son origine et de sa cause (1).

2° *Fabrication du Rêve.* — Passons maintenant à la seconde partie de l'observation.

a) Le sujet est préoccupé par la recherche du *tombeau de son grand-père*. Il procède à cette recherche à l'*état de veille* ; et sa mémoire ne lui apprend rien (puisque cela lui est impossible), le souvenir ayant filé vers des régions plus lointaines. Mais il continue à chercher ; et *cela l'énerve*, dit-il ! « Il est littéralement OBSÉDÉ *par cette Idée* », ajoute-t-il.

b) Ces préoccupations se retrouvèrent, bien entendu — puisque c'est la règle constante (2) — à l'*état de Rêve* ! Aussi, une belle nuit, ces idées, brassées et rebrassées, firent-elles sortir de son puits le souvenir perdu ! Cela, « tout à coup, de la façon la plus inattendue », répète-t'il !

Immédiatement la cérébration, si inconnue, mais si spéciale, du Rêve le transforma, le cristallisa, et fit *surgir l'image même de l'aïeul*, que le sujet entendit parler, *en rêve*, bien entendu (3).

De toutes pièces, le récit est construit, et, inconsciemment, au réveil, l'ordre apparaît, *subitement*, comme d'ordinaire !

3° *Exécution du Rêve.* — On remarquera, dans l'observation rapportée ici, le réveil subit à quatre heures du matin, l'*impulsion*, manifeste, dont est la proie le sujet, quii dans la nuit même, *sans perdre une minute*, va exécuter l'ordre reçu...

Tout cela est parfaitement en rapport avec les idées générales que j'ai avancées plus haut, d'après mes propres recherches sur les rêves.

M. Pineau, comme poussé par une *puissance particulière*, dont il semble n'avoir pas eu alors une *pleine conscience*, quoique bien éveillé, ne tient aucun compte des observations de sa femme, fonctionnaire très calme et très sensée, en laquelle il a d'ordinaire pleine confiance, et pénètre dans le cimetière, où il retrouve la *situation* du Tombeau, que, sans doute, il avait *oubliée* depuis longtemps !

***

Conclusions. — Telle est, dans notre esprit, l'explication, *rationnelle*, des événements, qui se sont déroulés dans cette circonstance.

---

(1) Il serait trop long et déplacé de d'écrire ici l'anomalie en question. Pour la bien faire comprendre, il faudrait d'ailleurs des pages et des pages. Ce qu'il y aurait de mieux à faire, au point de vue scientifique, serait de l'enregistrer au phonographe, et de confier ensuite les plaques impressionnées à des spécialistes.

(1) Bien entendu, cette anomalie ne se manifeste par aucun symptôme physique appréciable. Le sujet est très fort, très vigoureux, et d'une excellente santé physique et morale.

(2) On connaît l'histoire des solutions de *problèmes* trouvées en rêve, des résolutions raisonnées et prises en rêve, qu'on exécute au réveil, etc., etc.

(3) Se rappeler que le sujet est un *nerveux* patent.

Naturellement, quand nous avons soumis au sujet de l'observation notre explication, basée sur un *Souvenir disparu*, il s'est récrié, et a affirmé que *jamais* on ne lui avait indiqué, jadis, la situation du dit tombeau.

Ou c'est lui qui a raison ; ou c'est nous !

a) Si, vraiment, jamais personne n'a indiqué à cet homme la place exacte, occupée au cimetière par le tombeau de son grand-père, le fait ci-dessus reste pour moi *incompréhensible*, à supposer qu'il soit absolument exact, et que les choses se soient passées comme on les raconte : ce que je crois, car, sans cela, je n'aurais pris la peine d'écrire ce qui précède ! Mais le terme *incompréhensible* signifie, dans mon esprit, simplement que *je ne comprends pas*, en l'état actuel de la science, *comment un Mort* a pu *agir sur un Vivant*, à soixante-huit ans de distance ! — Je ne dis pas que le fait est *impossible*, car cela, je ne le sais pas.

b) Mais vraiment, notre sujet peut-il, logiquement, soutenir qu'*il est sûr de sa mémoire*, à si longue échéance, après un aussi long temps (de sa naissance à 1892, c'est-à-dire au moins trente ans) ?... Je ne le crois pas.

Il ne se souvient pas ; c'est entendu ! Mais ce n'est là qu'un FAIT NÉGATIF, et non un *fait positif, contrôlable*.

Par conséquent, je suis autorisé à n'en pas tenir compte, jusqu'à preuve du contraire.

c) Dès lors, étant donné ce que j'ai dit plus haut, mon hypothèse à moi du *Souvenir* est non pas *démontrée* (évidemment ; sans cela ce ne serait plus une hypothèse !) mais aussi défendable au moins que celle du Sujet (*absence de souvenir*), et en tout cas a plus de chances d'être la bonne, puisqu'elle est la seule conforme aux données de la Science actuelle.

Dans ces conditions, je ne puis, comme on le pense, que maintenir l'explication donnée, qui, aujourd'hui, paraîtra, je crois, nécessaire et suffisante à tous les esprits scientifiques.

LES NOUVEAUX LIVRES

G. DE TROMELIN : **Le fluide humain**, ses Lois et ses Propriétés. La Science de mouvoir la Matière, sans être médium. — (Paris, Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri. — Prix : 2 fr. 50.)

Nous nous sommes déjà occupés des nombreux petits appareils que le comte G. de Tromelin a inventés pour étudier le « fluide humain », et des théories qu'il en a tirées. Mais par suite de différentes circonstances, nous n'avons pas encore parlé de cet ouvrage, beaucoup plus complet que les autres publiés par le même auteur sur cet argument, et paru depuis plusieurs mois déjà.

M. de Tromelin, ancien lieutenant de vaisseau, lauréat de l'Académie des Sciences en 1883, pour une étude sur les machines dynamos, qui venaient à peine de paraître, a été frappé, ainsi que bien d'autres chercheurs, par ce fait : que, si l'existence d'un « fluide humain » (le nom importe peu), est admise, non pas uniquement par les magnétiseurs proprement dits, mais par toutes les personnes ayant reconnu la réalité des phénomènes médiumniques de nature physique, il serait avantageux de pouvoir la constater d'une façon tenant moins de la simple *observation*, et davantage de l'*expérimentation*, grâce à des appareils dont le maniement soit à la portée de tout le monde. C'est de ce *desideratum* que sont sortis les appareils de Fortin, Baraduc, Joire, etc. M. de Tromelin a voulu faire mieux et croit « apporter la solution définitive du problème ». Il a imaginé à ce fin, non pas un dispositif unique, mais un grand nombre de petits appareils ,pour la plupart d'une structure fort simple, tels que chacun peut assez facilement les reproduire avec une feuille de papier, quelques épingles, un bouchon de liège, etc. Ces nombreux appareils ont surtout pour but de répondre aux nombreuses objections que la critique pourrait soulever ; il n'est pas moins vrai que leur multiplicité nuit, à un certain point de vue, à l'expérimentation, en l'éternisant et en la compliquant, car il n'est pas toujours incontestable que l'observation que l'expérimentateur peut établir sur l'un des appareils puisse s'appliquer à détruire l'objection provoquée par l'observation d'un autre appareil. Et pourtant l'auteur semble avoir quelque raison quand il écrit (p. 30) : « Je trouve qu'il est absolument inutile d'entamer des polémiques scientifiques avec des contradicteurs, qui se sont bornés jusqu'ici à faire tourner mon petit cylindre de la figure 15, et qui ont paru ignorer totalement l'ensemble des 79 propositions que contient mon mémoire résumé ».



Un reproche qu'il est difficile de ne pas faire à l'auteur, c'est sa tendance excessive à bâtir des théories, tirées d'observations insuffisantes. En voici un exemple :

Expérience du gros tube sur le sommet d'une bouteille. — ...Je mis un gros tube de 20 centimètres de longueur sur 3 centimètres de diamètre, en équilibre sur le haut de son pivot, perché sur le bouchon d'une bouteille d'un litre. Cette bouteille était sur ma toilette de marbre : j'étais debout, et le tube était à la hauteur de ma poitrine. Ce tube se mit à tourner étant placé en face, mon corps étant à 40 centimètres environ de la bouteille.

Après maintes observations je reconnus, qu'en me tournant un peu à droite, le tube tournait dans le sens inverse des aiguilles d'une montre ; et en me tournant ensuite un peu à gauche, la rotation changeait de sens.

Etant de face, les rotations étaient incohérentes.

Dès lors, cette loi était trouvée :

Le champ psychique a son siège dans le thorax.

Le plan maximum d'effet de ce champ passe par le milieu du corps ; c'est-à-dire, par le plan médian du corps, soit par la colonne vertébrale.

Il n'est pas un lecteur,croyons-nous, qui ne voie pas la disproportion absolue entre l'expérience dont il s'agit, et les conséquences physiologiques qu'en tire M. de Tromelin.

Il ne sera pas inutile de rappeler ici un exemple curieux des erreurs auxquelles peut donner lieu cette précipitation d'édifier des théories sur la base des observations les plus fragiles. — Il s'agissait justement d'expérimenter avec l'un des petits appareils de M. de Tromelin : sauf erreur, celui désigné dans son ouvrage par la figure 10. On nous avait fait remarquer qu'en plaçant la main droite repliée en demi-cercle en forme de) à droite de l'appareil, celui-ci tournait dans un sens ; si on plaçait, de l'autre côté, la main gauche, repliée de même en demi-cercle (, l'appareil tournait en sens contraire. D'où la théorie que le fluide se dégageant du côté droit du corps est *positif*, alors que celui qui se dégage du côté gauche est *négatif*. Ou quelque chose de semblable. Alors, en faisant une petite contorsion avec nos poignets, nous avons placé successivement la main gauche repliée dans la position exacte où se trouvait auparavant la main droite, et vice-versa, avec ce résultat, que le mouvement rotatoire de l'appareil se produisit dans le même sens qu'avec l'autre main. Il était donc absolument incontestable que la différence du mouvement ne dépendait aucunement de la qualité positive ou négative des fluides, mais uniquement de la position de la main — quelle que fut cette main. Et la belle théorie tomba à l'eau.

Ceci une fois dit, une question se pose ; M. de Tromelin la présente lui-même par ces mots :

Il est bien entendu que tout courant d'air naturel, ou créé artificiellement au moyen de sources de chaleurs variées, peut actionner et faire tourner mes appareils. Je connais vingt moyens divers de transformer mes moteurs humains en turbines et de les faire tourner rapidement dans le sens voulu. Je sais qu'avec une source de chaleur assez faible, on peut arriver à obtenir des rotations assez rapides ; car mes appareils devaient être très sensibles, très mobiles pour mettre en évidence cette force nouvelle...

Seulement, M. de Tromelin soutient qu'il doit y avoir autre chose que les agents connus pour actionner ces appareils, sans quoi on n'expliquerait point pourquoi en général la main droite fait tourner ses appareils beaucoup plus vite que la main gauche, alors même que les deux mains ont une température identique ; pourquoi à telle heure de la journée, l'opérateur n'a pu obtenir aucune rotation, tandis que deux heures après, cet opérateur obtiendra des rotations rapides, sans que les températures de ses mains aient varié sensiblement, etc.

Sans doute, la température ambiante ou une autre circonstance quelconque, étant changées, peuvent modifier, dans les différents cas, les résultats des expériences, et il est donc très difficile d'en venir sur ces points à des conclusions sûres.

Néanmoins, des hommes qui paraissent avoir une bonne préparation scientifique se sont soumis à ces longues expériences et croient avoir constaté le bien-fondé de beaucoup d'observations de M. de Tromelin ; nous pouvons citer le Dr Breton, ancien médecin en chef de 1re classe de la marine ; le Commandant du Génie Le Clément de Saint-Marq, de l'armée belge : M. de Backère, lieutenant d'artillerie de la même armée, dont on peut lire l'intéressante conférence sur le fluide humain, publiée à Anvers par l'imprimerie J. De Winter (Petit-Marché, 13), en 1909.

AIMÉE BLECH : **Ombres et Lumières**, Contes et Nouvelles théosophiques. — (Publications théosophiques, 10, rue Saint-Lazare, Paris. — 3 fr. 50.)

C'est là de la bonne littérature spiritualiste, où une inspiration vigoureuse et soutenue allie d'une façon parfaite l'œuvre de l'imagination à celle d'une foi dont l'auteur est imprégné. Quelles que puissent être les idées personnelles du lecteur, aucun ne se repentira de lire attentivement cet ouvrage, dont les nombreuses « nouvelles » le feront réfléchir sans que, pour ainsi dire, il puisse s'en apercevoir.

AU MILIEU DES REVUES

Un cas d'écriture médiumnique à personnalités multiples

Notre confrère *Luce e Ombra* a publié, l'année dernière, une monographie du professeur H. Morselli, de l'Université de Gênes, qui a paru depuis dans une brochure à l'Imprimerie Zerboni, de Milan. C'est une étude qui, selon l'expression de son éminent auteur, doit servir de contribution à la critique psychologique du spiritisme.

Il s'agit du cas d'une jeune italienne, Germaine Tor..., âgée de vingt ans, d'un aspect très agréable, d'un développement normal, d'un esprit vif, bien que peu cultivé. Se trouvant dans une ville de l'Autriche, à un moment où on s'y occupait beaucoup de spiritisme, elle ne tarda pas à devenir à son tour médium écrivain, dès l'âge de quinze ans. L'intérêt que présentent ses écrits est même inférieur à celui de la presque totalité des « messages » qui nous viennent d'une phalange innombrable d'autres médiums de la même catégorie ; en effet, les phénomènes d'apparence supranormale ne s'y présentent jamais, ou presque jamais. A cet égard, ce médium n'offre donc pour les « psychistes » que bien peu d'intérêt. Mais son étude psychologique est faite comme on peut s'y attendre par Morselli, c'est-à-dire avec beaucoup de pénétration et de talent.

L'existence de l'automatisme graphomoteur, avec personnalités multiples, n'ayant jamais été mis en doute, même par les spirites qui ne sont pas absolument à la dernière échelle de l'intellectualité humaine, les médiums écrivains, intéressants toujours pour la psychologie normale et pathologique, n'intéressent le « psychiste » qu'au point de vue des phénomènes de clairvoyance qui s'y manifestent, et qui portent parfois même à croire qu'une personnalité étrangère à la subconscience du médium intervient dans l'écriture d'une façon plus ou moins directe. De même, pour les médiums à phénomènes physiques, ce qu'il y a d'intéressant, par exemple en Eusapia, n'est point la personnalité de John King, mais les phénomènes supranormaux qui sont accomplis sous l'étiquette de cette personnalité.

On est donc un peu surpris de voir que M. Morselli, dans son étude, ne touche pas à cette question, qui constitue la base même des recherches de Flournoy, de W. James et d'autres psychologues éminents dans le domaine de l'écriture automatique. En parlant de la différence entre la plate personnalité de C. Lombroso, qui se manifeste par Germaine Tor... et la personnalité intelligente d'Hodgson, se manifestant par Éléonore Piper, il ne l'attribue qu'à l'expérience acquise par cette dernière durant un long entraînement. Mais cette ancienne domestique qu'est Mme Piper n'est pas remarquable pour l'élévation philosophique de ses communications ; elle est étonnante par sa clairvoyance et par les autres phénomènes intellectuels supranormaux qui se manifestèrent en elle *dès le début*, c'est-à-dire depuis qu'elle commença, d'abord à dicter ses communications, ensuite — beaucoup plus tard — à les écrire.

Les observations de Morselli, lorsqu'il met en garde les cercles spirites contre leur tendance à préparer, avec une artificiosité plus ou moins inconscientes, la manifestation des personnalités secondaires, est très intéressante. « Si l'on intervient — dit-il — avec des demandes suggestives, avec des interprétations hâtives et complémentaires, avec des expressions irréfléchies d'étonnement et de contentement, il se produit une combinaison d'éléments mentaux fournis par les personnes présentes avec ceux qui sont sortis spontanément de la co-conscience des médiums ; ainsi le phénomène psychologique naturel se trouble, et l'on introduit dans la science métapsychique des faits falsifiés et inutilisables ».

Télépathie ? Télesthésie ?

Un magistrat italien, M. F. G., que la Direction de la *Tribuna*, le plus important journal de Rome, dit connaître fort bien, a envoyé dernièrement à ce journal le récit suivant :

J'étais juge d'instruction au Tribunal de Portoferraio, et depuis des années on n'avait pas vu s'y produire un crime d'homicide, lorsqu'une nuit, vers minuit et demi, alors que je dormais profondément, je fus réveillé par ma femme qui venait de pousser un cri déchirant. Impressionné, je fis la lumière et lui demandai ce qui était arrivé, ce qu'elle ressentait ; elle me répondit en pleurant : « J'ai vu un homme qui en ce moment, à Rio Marina, a tué sa femme à force de coups, avec un gros couteau, et l'a écartelée horriblement ». Je me mis à rire, éteignis la lampe et me rendormis. Mais, vers l'aube, un appel du lieutenant des carabiniers m'invitait à me rendre à Rio Marina avec le Procureur du Roi, et j'y trouvai effectivement ce que ma femme m'avait raconté. Je demeurai atterré de la vérité du récit devant le déchirement de ce corps sans vie.

Six mois plus tard, à une heure du matin, ma femme me réveilla en disant qu'on avait fortement agité la sonnette. Je me levai, allai à la porte, regardai par la fenêtre ; il n'y avait personne. Je demandai alors à ma femme ce qu'elle avait rêvé : voici quelle fut sa réponse , « On a tué le neveu de Faliero près l'Alti Forni, et le maréchal des carabiniers est venu t'appeler »: — Je me mis de nouveau à la fenêtre, mais tout était plongé dans le plus profond silence. Je donnai une potion calmante à ma femme, atteinte de neurasthénie, et me recouchai. J'allais re-

tomber dans le sommeil, lorsqu'un violent coup de sonnette me fit bondir hors du lit. Je demandai qui était là, et pourquoi on venait me chercher. Le maréchal des carabiniers répondit : « Venez tout de suite à Alta Forni, car le neveu de Faliero a été blessé mortellement, et peut-être pourrez-vous arriver à temps pour avoir le nom du meurtrier ».

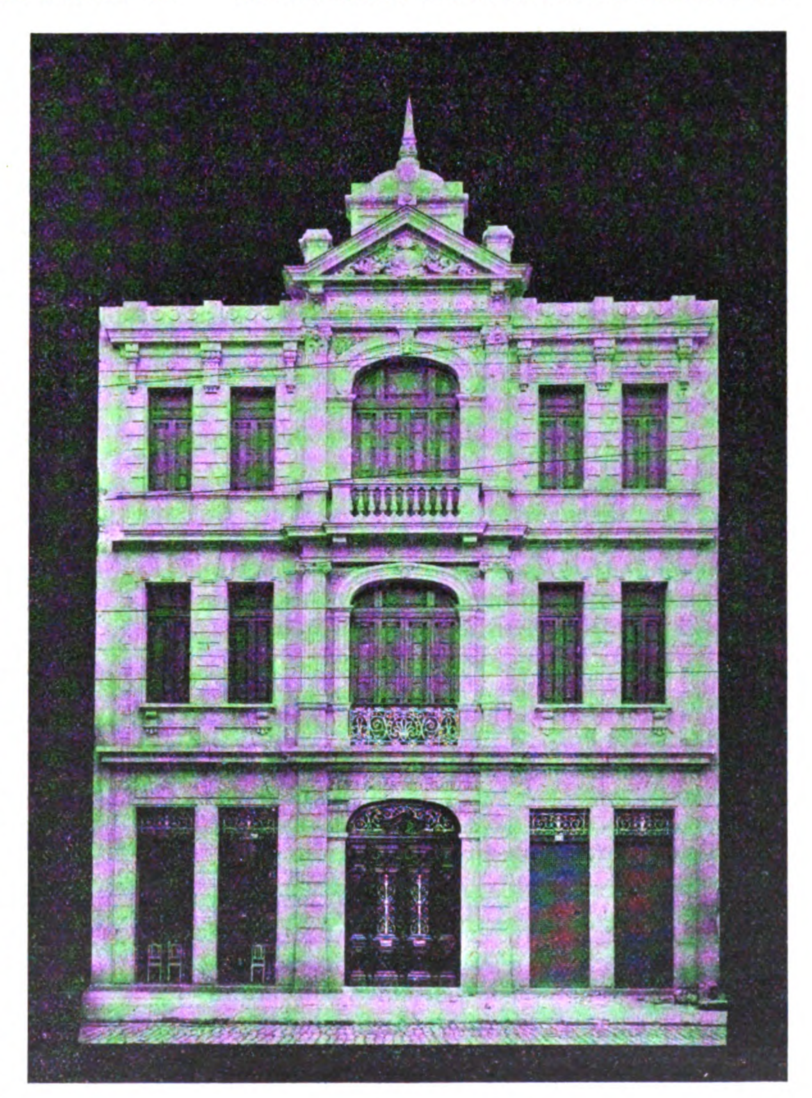
ECHOS ET NOUVELLES

L'inauguration de l'Edifice de la Fédération Spirite Brésilienne

On sait que le Brésil est peut-être le pays au monde qui compte un plus grand nombre de spirites. Aussi, l'inauguration de l'édifice destiné à servir de siège à la Confédération Spirite Brésilienne — inauguration qui eut lieu le 10 décembre dernier, avec une certaine solennité — a beaucoup intéressé la population de la République, et surtout de Rio-de-Janeiro, dont les grands journaux y consacrèrent de longs comptes rendus, avec des gravures.

Le coût de cette construction a atteint la somme de 340.000 francs (204 *contos de reis*), y compris l'achat du terrain (90.000 fr.).

En 1905, une dame Mary Henrieth Hoffmann avait fait don à la Confédération d'une maison qu'elle possédait au numéro 60 de la rue Saint-José. L'édifice ne se prêtant guère à l'usage auquel on aurait voulu le destiner, on décida de vendre cette maison, de recueillir de nouveaux fonds et de bâtir ailleurs une construction *ad hoc*. On ouvrit aussitôt des souscriptions, on donna des spectacles dont le bénéfice devait servir à ce but, et on put ainsi faire surgir dans l'Avenida Passos le bel édifice dont nous reproduisons ici, à notre tour, une photographie.



Le bâtiment occupe un terrain de 586 mètres carrés, avec une façade de 14 mètres. Au rez-de-chaussée se trouve le local destiné à la Bienfaisance, dont fait surtout partie un établissement thérapeutique dans lequel on pratique, gratuitement, des cures, surtout homéopathiques, avec l'intervention de médiums, etc. Au premier étage, les locaux de la Direction, du Secrétariat, de la Trésorerie, de la Bibliothèque et des Archives. Au deuxième, la grande salle des conférences, dans laquelle peuvent prendre place plus de six cents personnes.

La Confédération a été fondée en 1884 dans un but d'observation et d'étude scientifique du Spiritisme ; le manque de bons médiums — et sans doute aussi la tendance générale des esprits chez les spirites brésiliens — portèrent la société à se limiter au côté philosophique de la doctrine. Elle

est actuellement présidée par M. Léopoldo Cirne ; vice-président, Dr A. Spinola ; 1er secrétaire, lieutenant-colonel A. Gonçalves Texeira.

Petites Informations

*** **Société d'Etudes Psychiques de Nice.** — *Conférence* le premier et le troisième mercredi de chaque mois, à 4 h. 1/2, au Siège de la Société, 7, Avenue de la Gare.

Bibliothèque à la disposition des sociétaires.

Composition du Bureau pour la saison 1911-12 : *Président* : Dr Breton, 29, boulevard Gambetta ; *Vice-Présidente* : Mme Diane Marest ; *Secrétaire* : M. Guillot ; *Trésorier* : M. Serra ; *Trésorier-adjoint* : M. Agniel ; *Bibliothécaire* : M. Hardy ; *Membre* : M. Caressa : *Membre* : princesse Morouzi.

*** L'*Aurore*, de Paris, publiait en son numéro du 5 janvier un entrefilet de M. Jules Lermina, le romancier bien connu, qui, **à propos du Prix Fanny Emden**, faisait observer que l'Académie des Sciences a décerné un prix d'encouragement de 2.000 francs à M. E. Boirac pour des expériences, dont quelques-unes, lorsqu'elles furent faites par le lieutenant-colonel de Rochas, il y a quelques années, avaient été jugées bien sévèrement par beaucoup de personnes. M. Lermina aurait même pu ajouter que ces expériences déterminèrent le ministre de la guerre d'alors, le général André, à mettre M. de Rochas à la retraite d'office, cinq ans avant l'âge réglementaire !

*** *Luce e Ombra* annonce la mort du **Dr Achille Uffreducci,** professeur de Séméiologie pratique et de Pathologie spéciale médicale pratique à l'Université de Rome ; professeur de Chimie appliquée au Diagnostic médical à l'Hôpital du Saint-Esprit, à Rome, directeur des *Archives Cliniques Italiennes,* des *Archives de Pharmacie,* etc. Il était membre honoraire de la Société d'Études Psychiques de Milan et collaborait à *Luce e Ombra* sous le pseudonyme d'A. U. ANASTADI.

*** **Une conférence au Photo-Club de Paris.** — M. Paul Le Cour, membre de la S. U. E. P., a fait le 17 janvier, dans la salle des fêtes du « Photo-Club de Paris », rue des Mathurins, devant un public très élégant, une conférence sur les photographies de fantômes. Un grand nombre de photographies psychiques défilèrent ainsi, en moins d'une heure, sur le tableau des projections lumineuses ; plusieurs se rapportaient à Mlle Linda Gazzera, le médium de Turin, dont on parle beaucoup depuis quelques semaines. L'auditoire parut s'intéresser beaucoup à cette belle conférence, qui, s'adressant plus spécialement à un public profane à ces questions, était de nature plutôt documentaire que critique.

Société Universelle d'Études Psychiques

UNE CONFÉRENCE DE L'ABBÉ NAUDET

M. L'ABBÉ NAUDET, professeur au Collège libre de Sciences Sociales, a fait le 21 janvier, au siège de la S. U. E. P., une conférence intitulée : *Qu'est-ce qu'un médium* ? Après avoir été présenté au nombreux auditoire par M. G. de Fontenay, qui présidait, le conférencier parla durant plus d'une heure. Sans prétendre à définir nettement cet être mystérieux qu'est encore un médium, il en indiqua les traits les plus caractéristiques, exprimant l'avis que, loin d'être nécessairement un malade, il est, à un certain point de vue, un être plus évolué que le commun des mortels, en ce sens qu'il peut manifester des facultés supranormales qui, chez les autres hommes, sont plus profondément enfouies dans l'être subconscient. D'ailleurs, la belle conférence de M. Naudet, vivement applaudie, a été aussi une excursion dans le domaine de la métapsychie en général.

POUR L'ÉTUDE DES MÉDIUMS

Le dimanche 4 février, à 5 h., une séance a été consacrée à la discussion des expériences faites avec Mlle Linda Gazzera, et à l'organisation de séances avec certains autres médiums, dont Mme Eusapia Paladino.

LES MEMBRES SOUSCRIPTEURS POUR 1912 :

Liste précédente	72 fr.
10. M. le Dr E. C. (Paris)	8 fr.
11 M. E. Bourdon (Paris)	8
12. Général Bazaine-Hayter (Paris)	8
13. M. P. Bouclay (Connes)	8
14. Mme la vicomtesse de Bresson (Nice)	8
15. M. Bergeot (Paris)	8
16. M. P. E. Cornillier (Paris)	8
17. M. Ed. Duchâtel (Paris)	8
18. M. le cte Arnault de Gramont (Paris)	8
19. M. le prince C. Handjeri (Lisieux)	8
20. Mme L.-C. Monnier (Paris)	8
21. Dr J.-Ch. Roux (Paris)	8
22. Mme J.-Ch. Roux (Paris)	8
23. Mme L. Strauss (Paris)	8
24. Mme Weil (Paris)	8
25. M. J. Ortiz (Valmy, Etats-Unis)	8
TOTAL :	200 fr.

Le Gérant : JOSEPH MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, PARIS

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année | Février 1912 | N° 2

PHOTOGRAPHIES DE FANTOMES

L'OUVRAGE DU Dr H. IMODA

Sur le médium Mlle LINDA GAZZERA (1)

Cet ouvrage est bien l'événement sensationnel de l'année, pour ce qui concerne les recherches métapsychiques. Mais malgré la façon sérieuse et scientifique dont il a été rédigé, malgré les expérimentateurs distingués dont il synthétise les observations, il demeure figé devant nous comme un Sphynx, plutôt que comme le monument d'une nouvelle victoire remportée sur l'inconnu. C'est que les rayons qui l'éclairent sont entrecoupés de tant d'ombres ; c'est que les phénomènes mêmes qu'on a fixés, perpétués par la photographie présentent des étrangetés, des contradictions, des mystères plus grands que toux ceux qui se sont présentés jusqu'ici aux yeux des observateurs ; c'est la mort de l'auteur, le Dr Imoda, survenue avant que l'ouvrage fût achevé ; c'est enfin que l'on sent que l'expérience, déjà convaincante pour les personnes qui l'ont faite, n'apparaît pas aussi suffisante pour le public, d'autant plus que le médium dont il s'agit, peu ou point connu jusqu'ici en dehors d'un petit cercle de chercheurs, vient de partir pour des pays lointains, et ne désire plus, pour des raisons d'ordre privé, se prêter, à l'avenir à de nouvelles expériences.

L'ouvrage en question est de nature purement expérimentale. Son auteur a voulu placer au-dessous du titre le mot de Bacon : *Hypotheses non fingo*, et dans la préface qu'il a écrite pour lui, le professeur Ch. Richet observe à son tour : « Voici un livre qui ne contient ni théories, ni hypothèses. Rare mérite à un pareil sujet, encombré de dissertations puériles et de logomachies vaines ».

(1) Dr Enrico Imoda : *Fotografie di Fantasmi*, 3.— Bocca Frères, éditeurs ; Turin, Via Carlo Alberto. — Prix : 25 francs.

L'Auteur et le Médium

Le Dr Henri Imoda possédait et dirigeait un établissement destiné au traitement des maladies nerveuses, aux portes de Turin. Mme Eusapia Palladino ayant été se faire soigner dans cet établissement à la suite d'une série de séances qui l'avaient particulièrement épuisée, le Dr Imoda eut l'opportunité de la connaître et de l'étudier de près. Il ne tarda pas à se convaincre de la réalité des phénomènes supranormaux qu'elle présentait, et à s'y intéresser. Le hasard le mit, quelque temps après, en rapport avec une jeune fille qui présentait des phénomènes assez semblables à ceux de Mme Palladino, mais qui était heureusement au début de sa médiumnité, qu'il était donc assez aisé de tourner dans une direction plutôt que dans l'autre.

Le Dr Imoda donne sur son sujet les indications suivantes :

Mlle Linda Gazzera est âgée de vingt-deux ans : elle est d'une taille normale, d'un aspect régulier et bien proportionnée. Elle a d'abondants cheveux noirs, des sourcils très noirs et épais, le visage un peu pâle, les yeux grands, sombres, vifs, scrutateurs ; mais si on la regarde fixement, elle présente l'égarement caractéristique des personnes faciles à tomber en hypnose.

Elle est en effet très facilement hypnotisable ; bien que personnellement je n'aie jamais fait sur elle aucune expérience à cet égard, il me résulte positivement qu'elle a été hypnotisée à plusieurs reprises par d'autres.

Elle est d'un caractère impulsif, généralement gai ; elle rit souvent, mais elle passe facilement d'un état d'âme à l'autre, elle s'attriste facilement et se console avec non moins de facilité. Elle a des tendances enfantines ; elle joue volontiers à la poupée.

Elle est très singulière dans ses habitudes ; elle aime dormir le jour et veiller la nuit ; rarement elle va se coucher avant deux heures ou trois heures du matin. Parfois elle se lève à 6 heures, d'autres fois elle est encore au lit à 2 heures de l'après-midi.

La nuit elle lit, elle écrit, elle coud, ou elle confectionne ses chapeaux et ses vêtements : elle compose des contes et des nouvelles sentimentales et les envoie à des journaux populaires, qui les publient. Elle a une assez bonne culture littéraire ; elle aime à étudier les langues étrangères, et a beaucoup de facilité pour le dessin.

Je n'ai exécuté sur elle aucun examen somatique ; je me rends parfaitement compte que la chose aurait été fort désirable, mais cette jeune fille a (caractère commun à beaucoup d'hystériques) une répugnance singulière, instinctive, invincible, à se laisser déshabiller et visiter par les médecins. Or, *l'expérience acquise en de nombreuses années d'études sur les médiums m'a appris que pour obtenir les meilleurs résultats dans les séances, un grand tact est nécessaire.* Le médium est un instrument, un instrument très délicat de précision ; mais un instrument vivant ; il est donc nécessaire de le manier d'une façon fort différente qu'un instrument de précision inanimé. Celui-ci peut être décomposé, étudié et recomposé sans qu'il perde rien de ses propriétés physiques. Un médium, on le dérange même par un mot, par la présence d'une personne antipathique, par un acte inconsidéré bien qu'innocent, et quelquefois même par une pensée (je pourrais citer des faits extraits de mes expériences pour le prouver), et le résultat sera une altération de son attitude dans l'expérience.

Ce que je viens de dire n'est pas une hypothèse, mais un fait constaté par d'autres et par moi en de nombreuses occasions : et les personnes qui devront étudier ce médium après moi feront bien de ne pas l'oublier.

En dehors de cette aversion instinctive pour l'examen somatique, M[lle] Linda Gazzera est soumise et docile : elle se laisse examiner les vêtements, qu'elle change au début de la séance, en présence de la maîtresse de maison.

Elle a un grand désir de devenir un bon médium. Les résultats qu'on obtient l'enthousiasment ; à la vue des photographies obtenues, elle frappe des mains et saute de joie.

Elle se plie très facilement à la persuasion, mais elle ne tolère aucun frein, aucun ordre, contre lesquels elle montre un véritable esprit de révolte.

Sa trance, c'est-à-dire son sommeil médiumnique, présente deux prérogatives précieuses : le médium s'endort avec une facilité et une rapidité extraordinaires ; elle atteint en quelques minutes la phase de somnambulisme médiumnique lucide, et à l'issue de la séance, avec la même rapidité, elle se réveille tout à coup par un simple et léger souffle sur les yeux et un appel de son nom à voix basse, et elle reprend immédiatement une conscience complète d'elle-même...

Très souvent, les phénomènes de télékinésie et de stéréose (mouvements à distance et matérialisation de membres avec attouchements aux assistants) se produisent aussitôt l'obscurité faite, alors que le médium est encore parfaitement éveillé, ou tout au moins dans un état de préhypnose consciente ; il garde le souvenir de ce qui se passe pendant ce temps... (1)

L'activité médiumnique de ce sujet n'est pas toujours la même, des périodes de grande activité étant suivies par d'autres d'une inactivité presque complète. Ces périodes ont une durée de huit à dix semaines environ. Durant la période moins active, le médium engraisse ; il maigrit durant les périodes de grande activité. Cette différence d'activité est aussi en rapport constant avec les époques mensuelles : minime tant qu'elles durent, elles s'accentuent progressivement pendant le temps successif, jusqu'à atteindre l'intensité la plus forte dans les jours qui précèdent immédiatement la nouvelle époque.

« Vincenzo »

La principale personnalité médiumnique qui dirige les séances du médium Linda Gazzera dit s'appeler Vincenzo (Vincent), avoir été un officier de cavalerie et être mort depuis plusieurs années. Il ne voulut pas d'abord spécifier les dates ni les lieux ; plus tard, il donna certains renseignements à son sujet, et on les trouve épars dans les comptes-rendus des séances.

Le caractère de cette personnalité s'est profondément modifié durant les deux années d'expériences que nous avons faites. D'abord grossier, trivial, employant un langage ordurier, il s'est amélioré ensuite quelque peu au point de vue de son attitude et de son parler.

Le trait caractéristique fondamental qu'il a gardé est une autonomie absolue. Dans les séances, nous n'obtenons que ce qu'il lui plaît qu'on obtienne ; il ne se plie ni à des ordres ni à des prières ; dans les premiers temps, ayant cherché à me révolter et à le plier à ma volonté, j'eus à me repentir de ma conduite...

Ici, il me semble opportun de faire remarquer aux lecteurs connaissant bien les phénomènes de l'hypnose provoquée, ou magnéto-hypnotisme, combien la personnalité médiumnique de « Vincenzo » diffère des personnalités hypnotiques habituelles, qu'on parvient si aisément à provoquer dans les sujets hypnotisés.

Alors que les personnalités hypnotiques ordinaires ont pour trait caractéristiques une suggestionnabilité extrême, de telle façon que l'hypnotisateur les évoque, les transforme et les fait disparaître à son gré, la personnalité médiumnique de « Vincenzo » reste invariée, autonome, comme une véritable personnalité primaire d'un individu très sain et réfractaire au plus haut degré à la suggestion.

(1) Dans les séances qu'elle a données à Paris, cet état était facile à reconnaître, parce que le médium continuait à parler français, tandis que, quand elle est tombée en trance, elle ne parle plus que le patois piémontais. — C. V.

Les psychologues doivent prendre soigneusement en considération ce caractère fondamental, que la personnalité de « Vincenzo » partage avec le John King d'Eusapia Palladino, avec Katie King de Florence Cook. C'est ainsi qu'ils pourront juger si les personnalités hypnotiques et les personnalités médiumniques sont au fond la même chose, comme l'affirment Janet et Flournoy et comme le pense aussi Morselli, ou quelque chose de bien différent, comme le pensent Visani-Scozzi et Lombroso — bien que les unes et les autres puissent avoir en commun quelques traits et quelques analogies.



Une deuxième personnalité se présente à nos séances, et a une physionomie physico-psychique très différente de celle de Vincenzo. Elle dit s'appeler « Carlotta » et avoir été l'amie de « Vincenzo », dont elle eut une jolie petite fille, décédée à l'âge de quatre ans et demi.

« Carlotta » non plus ne donna pas de renseignements sur elle... Elle est affable, aimable, de manières et d'expressions délicates. Les contacts de ses mains sont caractéristiques, parce que ses doigts sont effilés et les ongles aigus et tranchants, alors que la main de « Vincenzo » rappelle celle de John d'Eusapia. Mais la physionomie psychique de « Vincenzo » est très différente de celle de John.

Dans les comptes-rendus des séances apparaissent de temps en temps d'autres personnalités secondes de moindre importance. Le 3 octobre 1908, « Vincenzo » se plaint de la présence d'autres entités, qu'il dit être dues au frère du médium, M. Emile Gazzera, qui était présent, et qui serait doué lui aussi de facultés médiumniques. — On demande si une photographie a réussi : trois coups affirmatifs résonnent dans le cabinet. Mais « Vincenzo » proteste par la bouche du médium et déclare que ce sont les autres entités qui ont frappé les trois coups ; il recommande de ne pas les croire.

Une scène amusante se produit au cours d'une séance le 7 février 1909. M. Demaison est attiré vers le cabinet par une main qui le saisit au collet. Il se lève pour y aller, mais « Vincenzo » par la bouche du médium, lui ordonne de ne pas bouger; il dit que c'est « Carlotta » qui veut l'entraîner ainsi, mais qu'il ne doit pas y consentir. Commence alors une scène curieuse d'antagonisme entre deux fortes volontés : « Carlotta » tire à deux mains avec toute sa force le col du veston de M. Demaison qui s'est levé et qui doit faire un assez grand effort pour résister ; « Vincenzo », par la bouche du médium, proteste énergiquement et adresse des reproches à « Carlotta ». Enfin, M. Demaison est laissé libre et revient s'asseoir à sa place dans la chaîne.

LES CONDITIONS DES SÉANCES

La plupart des séances eurent lieu chez une dame de la haute aristocratie italienne qui est désignée dans l'ouvrage d'Imoda sous le titre de « marquise de R. » — Le cabinet médiumnique est constitué par l'angle droit de deux parois contigües. Le cabinet ne contient ni porte ni placard ; les parois sont nues. En haut, entre les deux murailles, est suspendue une tringle en bois dont descendent deux rideaux noirs qui forment l'entrée du cabinet. Celui-ci est fermé, en haut, par un rideau triangulaire, également noir. On plaçait dans le cabinet un tabouret sur lequel se trouvaient des jouets, du papier, des crayons, des fleurs, etc., etc. Dans les séances où l'on obtient les photographies de fantômes, le tabouret était remplacé par un fauteuil de jonc afin que le médium pût s'y installer commodément.

Aussitôt avant la séance, le médium, déposant sa robe de ville, la remplaçait par une robe de chambre, en présence de la maîtresse de maison. Presque toujours, on fouillait le médium ; mais nous devons dire que cette opération était généralement très sommaire, le médium ne s'y prêtant pas de bonne grâce ; non pas uniquement dans les séances où l'on se proposait d'obtenir des photographies de fantômes, mais dans les autres aussi — ce qui prouve qu'elle était plutôt mûe par un sentiment instinctif, qu'un petit nombre seulement de nos lecteurs ne comprendront pas, à ne pas se laisser complètement déshabiller.

Le contrôle du médium était généralement confié, dans les séances de Turin, au Dr Imoda et à la marquise de R., se tenant le premier à droite, l'autre à gauche du sujet. Les assistants formaient la chaîne avec leurs mains, et on faisait l'obscurité.

Pendant que les assistants causent, le médium commence à respirer plus profondément et sa respiration se fait plus fréquente. Après trois ou quatre minutes, et parfois même avant, elle s'endort, et alors sa respiration devient plus lente et plus superficielle. Les phénomènes commencent, en certains cas, même avant que le médium tombe en trance. Il arrivait parfois que, quand Linda était déjà endormie et entrée dans la période somnambulique, où elle parle et se meut, « Vincenzo » ordonnait qu'on la réveillât en disant que « la trance n'était pas juste ». Alors, quelques instants après le réveil obtenu avec la méthode habituelle (souffle léger sur les yeux et appel du nom) le médium se rendormait, et la séance se poursuivait comme d'habitude.

LE CONTRÔLE DES MAINS ET DES PIEDS

Le grand reproche qui a toujours été fait au médium dont nous nous occupons, c'est que, tandis que ses mains étaient généralement bien contrôlées, d'autant plus que Linda ne les agite pas continuellement comme fait Eusapia, ses pieds sont, par contre, infiniment moins bien contrôlés que ceux du médium napolitain. Il ne paraît pas que, dans les séances de Turin, les jambes et les pieds de Linda fussent généralement surveillés. A Paris, on a fait ce qu'on a pu pour atteindre ce résultat, mais sans grand succès, il faut le dire ; tout ce que « Vincenzo » tolérait, c'est que l'un des contrôleurs posât l'une de ses mains, tenant celle du médium, sur les cuisses du médium, assez loin des genoux ; et il était fort rare que l'expérimentateur pût sentir les deux cuisses en même temps, et que les phénomènes se produisissent juste à ce moment. Il en résulte que tous les expérimentateurs que j'ai entendu élever des doutes sur l'authenticité des phénomènes produits par Mlle Linda Gazzera, tout en se plaignant de l'inefficacité du contrôle des jambes, reconnaissaient que le contrôle des mains, hormis en de rares occasions, ne laissait rien à désirer.

Il est donc essentiel d'observer que, dans l'ouvrage du Dr Imoda, on trouve de très nombreux exemples de phénomènes télékinésiques qui ne peuvent pas être facilement produits avec les pieds. Nous en citerons quelques-uns pour en donner une idée.

... Pendant que le médium parle à l'intérieur du cabinet... la sonnette se fait entendre énergiquement sur nos têtes et quelquefois le son semble presque venir de la hauteur du plafond... Tout à coup, on sent un vent froid intense venir d'en haut ; nous ne pouvons pas nous l'expliquer ; le médium se prend à rire ; nous nous apercevons que l'éventail ouvert s'agite sur notre tête (p. 47).

Le contrôle est fait d'une façon très rigoureuse par le Dr Imoda, qui tient la main droite, et souvent recherche et contrôle l'autre aussi, toujours tenue par Mme Coggiola... D'abord « Vincenzo » chatouille les genoux de tout le monde. On percevait distinctement une main aux doigts agiles, minces et rapides dans leurs mouvements. Ensuite, il prit de la poche du veston d'Imoda le mouchoir et l'apporta sur la tête de Mme Coggiola ; il prit de la tête de cette dernière un peigne, l'apporta sur la tête de M. Imoda, puis le jeta au loin.

Il retira de la poche du Dr Imoda le crayon, le stylographe et le thermomètre. Il dit avoir pris une seringue à injections ; comme le Dr Imoda ne comprenait pas, sachant bien qu'il n'avait dans sa poche aucune seringue, il approche l'objet de ses lèvres. C'est le thermomètre que « Vincenzo » avait pris pour une seringue... Il caressa le visage et serra fort la main de M. N. N. avec la main entourée du rideau. Il retira de la poche du chevalier Borghino la montre et la promena en la remontant (pp. 64-65).

« Vincenzo » retire des goussets de Mr N. N. et de l'Ingénieur Marzocchi les montres, les promène en l'air et les remonte ; on en entend le bruit caractéristique. Il dégrafe le corsage de la marquise et fait des remarques de surprise sur la forme spéciale des boutonnières. La marquise confirme qu'en réalité elles sont différentes de celles communément employées — ce qui était complètement ignoré par le médium (p. 86).

Il faut remarquer aussi que les mains de Mlle Linda étaient parfois contrôlées d'une façon absolument spéciale, ne permettant pas de supposer qu'elle ait eu recours au truc classique de la soustraction des mains ou à une autre fraude quelconque. En voici quelques exemples.

... Le médium s'endort immédiatement ; la trance est profonde et très calme. Le médium est parfaitement immobile.

On perçoit quelques mouvements d'objets dans le cabinet, pendant que le contrôle exercé par le professeur Richet *sur les deux mains* du médium est déclaré parfait. Durant ces conditions de contrôle, « Vincenzo » demande du papier et un crayon. Il dit que l'esprit de l'Anglais est de nouveau présent, et qu'il veut encore exécuter l'écriture directe. M. Demaison présente à « Vincenzo » un cahier et un crayon ; on entend le grincement du crayon sur le papier ; le cahier est ensuite remis à M. Demaison. Ce dernier sent aussi le crayon qui écrit sur une de ses manchettes... (p. 161.)

... Pendant tout le cours de la séance, je tenais solidement la main droite. Fontenay tenait non moins bien la main gauche. Et nous avons pendant tout le temps (Linda parlait et riait) entendu jouer une petite boîte à musique qui joue lorsqu'on tourne la manivelle... — (CHARLES RICHET, séance du 19 avril 1909.)

... Pendant tout le temps, sans interruption, *sans une seule* interruption, j'ai tenu solidement, admirablement, résolument la main droite, et peut-être 30 ou 40 fois, j'ai constaté, en mettant la main sur l'autre main de Linda, que Fontenay tenait parfaitement la main gauche. Tout le temps de la séance, même au début, il y a eu des mouvements d'objets. La boîte à musique a fonctionné : une pipe placée derrière Linda est arrivée en pleine obscurité et a été mise dans ma bouche. (CH. RICHET, séance du 21 avril 1909).

... La petite boîte à musique à manivelle a joué pendant une minute à peu près, et nous constations alors que les deux mains de Linda étaient bien enues ; *à un moment je les tenais toutes les deux*, et Linda parlait et riait. D'autres objets ont été promenés au-dessus de nos têtes. Bref, les mouvements d'objets ont été très intenses, et il est absolument impossible que ce soit par les mains de Linda. (CH. RICHET, séance du 23 avril 1909).

... Coups de poing extrêmement violents sur la table pendant que je tenais les deux mains et la tête. Par suite de la double planche de la table, ce ne pouvaient être des coups de pied. D'ailleurs, on tenait les genoux. Mais les coups venaient nettement d'en haut (CH. RICHET, séance du 28 avril 1909.)

... *Le médium place ses deux mains dans les mains du Dr Bizzozero* (1) ; pendant que celui-ci tient ainsi le contrôle, une main matérialisée la frappe à plusieurs reprises sur le cou et sur les épaules. (p. 196).

Une autre chose à considérer, c'est que les assistants sont parfois touchés, saisis, par deux, par trois mains différentes.

... Attouchements nombreux et précis exécutés par des mains parfaitement matérialisées. Elles tirent le nez et la moustache de Mr N. N. et de l'ingénieur Marzorchi et chatouillent le premier à tel point, que, ne pouvant plus résiter, il tâche de s'échapper ; mais une main forte le saisit, le retient et l'oblige à rester . *Pendant que Mr N. N. est retenu d'une main, l'ingénieur est à son tour touché par deux mains*, dont l'une parfaitement matérialisée (p. 79).

... La petite poupée en caoutchouc crie désespérément, tantôt de près, tantôt de loin ou d'en haut ; le son semble par moments venir de la hauteur du plafond.

« Vincenzo » affirme qu'à ce moment trois mains distinctes sont en action, et cherche à faire constater la présence simultanée des trois agents. Ainsi la marquise de R. et le Dr Imoda accusent simultanément des attouchements aux épaules, pendant que la poupée crie en haut. La simultanéité des trois phénomènes, demandant chacun une main pour être effectué, est indiscutablement prouvée, pendant que le contrôle est assuré d'une façon parfaite (pp. 95-96).

... Matérialisation de mains multiples qui exécutent les plaisanteries habituelles avec la poupée et les grelots.

Le portefeuille est sorti des poches de Mr Demaison et du Dr Imoda ; tous les papiers et l'argent sont disséminés ou remis aux assistants; ceux-ci sont touchés à plusieurs reprises.

On remarque et on distingue nettement une main grande et forte de « Vincenzo », une très petite d'enfant, et la main bien connue et caractéristique de « Carlotta » (p. 103).

Un autre argument favorable au médium est constitué par le caractère même et l'intensité de quelques phénomènes télékinésiques :

« Vincenzo » intervient immédiatement ; il est très énergique et de bonne humeur et heureux de pouvoir exercer sa force... Nous l'invitons à nous produire de beaux phénomènes, et il frappe, du poing fermé, des grands coups sur la muraille qui vibre et résonne ; il enlève un éventail pendu à une paroi et agite fortement l'air autour de nous. Il prend nos pardessus qui étaient disposés sur le divan et les place sur nos têtes. Ensuite il met les coussins sur les pardessus, enfin le matelas du divan sur les coussins. Nous l'exhortons à cesser ; il secoue et soulève le divan à plusieurs reprises, puis il se rend à notre prière, nous caresse la tête et les épaules, frappe bruyamment sur nos dos plusieurs fois avec sa main ouverte. (p. 32).

LES ÉVOLUTIONS DU CHAT

... Une main bien matérialisée caresse le magnifique chat angora que la marquise de R. tient sur ses genoux. Elle semble exécuter sur l'animal des passes magnétiques ; ensuite le chat est soulevé par deux mains et porté sur la tête du Dr Imoda. Celui-ci lève la tête, sent passer sur ses joues, son nez et ses yeux les petites pattes veloutées du félin. Celui-ci ne cherche pas à s'agripper ; on dirait qu'il dort ; il est ensuite déposé sur la table au milieu de la chaîne des mains des assistants; l'animal est complètement immobile (hypnotisé ?) ; il est ensuite repris et porté sur la tête de M. N. N. Une main a saisi la petite patte du chat et lui caresse la joue avec son aide. L'animal est enfin replacé sur les genoux de la marquise de R. Aussitôt le chat s'enfuit. (p. 52.)

Le Dr Imoda demande à « Vincenzo » : — Peux-tu répéter l'expérience que tu as faite l'hiver dernier : d'endormir le chat et de le faire arriver sur la table ?

— Je ne sais pas si je pourrai y parvenir. Je vais essayer.

Quelques secondes après, le Dr Imoda se sent tirer par le veston aux épaules, et voilà le chat qui grimpe sur son dos, arrive à l'épaule droite et s'arrête, s'accroupit, reste immobile, inerte. Il est saisi et soulevé

(1) Le Dr Bizzozero, Professeur à l'Université de Turin, est une des sommités médicales italiennes. — C. V.

par des mains fluidiques ; il ne tâche pas de s'agripper ; il est déposé doucement sur la table ; il semble endormi, ne bouge pas, il est inerte.

Le Dr Imoda demande :

— Peux-tu lui faire exécuter mes ordres ?

— Essayons !

— Chat, lève-toi.

M. Demaison et l'ingénieur Marzocchi attestent que le chat s'est levé !

— Accroupis-toi !

Le chat s'exécute.

— Lève-toi sur les pattes de derrière !

M. Demaison et l'ingénieur Marzocchi affirment que le chat s'est levé !

Pendant que le Dr Imoda se met en devoir de le constater, la tête du chat vient le heurter sur le nez et l'animal tombe sur ses genoux.

Le médium rit en s'écriant : « Oh ! le chat a perdu l'équilibre et est tombé à la renverse ».

Une main bien matérialisée et nue saisit de nouveau le chat sur les genoux du Dr Imoda et le replace sur la table. Marzocchi ordonne :

— Va sur les épaules de Demaison.

Et voilà le chat qui s'achemine, et en marchant lentement le long du bras, monte sur les épaules de M. Demaison.

Le médium dit : « Le chat se réveille ».

En effet, quelques secondes après, il saute à terre, va à la porte et cherche à l'ouvrir pour s'en aller.

Nous n'avons pu distinguer, par suite de l'obscurité, si les différents mouvements exécutés par le chats étaient faits par lui activement ou s'il les a faits passivement sous le contrôle du fantôme qui aurait entraîné l'animal comme une chose inerte.

MATÉRIALISATIONS DE TOUTE UNE FORME HUMAINE

D'ailleurs, en certains cas, une forme humaine tout entière semble s'être matérialisée.

M. Demaison, ayant été fait sortir de la chaîne, est prié de s'approcher du cabinet ; il y consent aussitôt en passant derrière la marquise de R. Aussitôt parvenu au contact du rideau, il se sent passer un bras autour du cou par une forme humaine bien matérialisée qui le serre contre sa poitrine, mais derrière le rideau. Le fantôme est d'une taille presque égale à la sienne. M. Demaison perçoit fort bien le contact d'un visage contre le sien. — Nous recommandons le contrôle du médium, et on constate qu'il est parfait.

Tiré par le bras par une main, M. Demaison pénètre dans le cabinet... Il se sent caresser le visage et toucher les bras, les mains et la poitrine par des mains nues : il demande à « Vincenzo » qui est présent ; on lui répond que c'est la jeune fille photographiée le 19 janvier dernier et la fillette photographiée le 31 décembre de l'année dernière.

En effet, comme une main lui exerçait une pression sur les épaules, il s'accroupit, et alors il se sent caresser par deux toutes petites mains. Comme la position n'est pas commode et dure depuis quelque temps, M. Demaison s'assied sur le parquet. Les attouchements continuent ; *il est mordu fortement au menton et une chevelure abondante lui passe à plusieurs reprises sur le visage, pendant que le Dr Imoda, prévenu, contrôle d'une manière absolue la tête du médium.*

Nous prions « Vincenzo » d'aller chercher le chat, que nous entendons toujours près de la porte. Après quelques minutes, l'ingénieur Marzocchi sent le chat qui lui grimpe sur le dos. Il est à remarquer que cet acte est absolument contraire aux habitudes de ce chat, qui est peu sociable et n'obéit pas quand on l'appelle. Nous sommes donc portés à croire qu'il agissait sous l'impulsion d'une force.

Des épaules de l'ingénieur Marzocchi, il est instantanément transporté sur les genoux de M. Demaison, qui est toujours assis à terre derrière le rideau. Enfin M. Demaison est invité à sortir du cabinet et à rentrer dans la chaîne ; il le fait en portant avec lui le chat, qui est inerte et comme endormi.

Durant la séance du 5 octobre 1908, « Vincenzo » fait sentir les muscles de son bras à l'ingénieur Marzocchi. Pendant qu'il fait cela, l'ingénieur croit s'apercevoir qu'un corps s'appuie au dossier de sa chaise, mais il n'en est pas sûr. Alors « Vincenzo » invite M. Marzocchi à tourner d'un côté le dossier de la chaise ; il le fait, et il sent alors distinctement, *derrière le rideau*, le dos d'un homme qui s'appuie au sien, épaule contre épaules, sacrum contre sacrum.

Dans la séance du 31 janvier 1909, le Dr Imoda sent contre son flanc gauche le corps d'un fantôme. M. Demaison et la marquise de R. sont invités à se lever et à s'approcher du rideau ; ils sentent à leur tour successivement le contact étendu de toute une personne.

APPORTS ET DÉMATÉRIALISATIONS

Parmi les phénomènes présentés par Linda Gazzera à Turin, il y a, hélas, quelques apports. Il s'agit, dans la séance du 6 septembre 1909, d'une boucle d'oreille. « Vincenzo » dit qu'il y a un esprit ; ce dernier montre quelque chose qu'il a à la main, et voudrait le remettre aux assistants. Il demande que quelqu'un ouvre la main pour recevoir l'apport. Le Dr Imoda, sans abandonner le contrôle de la droite du médium, tourne en haut la paume de la main gauche et s'assure que la marquise de R. tient le contrôle de l'autre main du médium. « Dans ces conditions parfaites de contrôle — écrit le docteur — je sens quelque chose tomber du haut dans la paume de ma main ». On fait craquer une allumette, et on constate que c'est une boucle d'oreille que « Vincenzo » dit être celle que tel esprit portait la veille, quand il se fit photographier.

L'apport le plus considérable a été celui qu'on a obtenu le 1er octobre de la même année. « Vincenzo » parle de la présence de plusieurs personnalités, dont une orientale, qui aurait laissé un souvenir. On entend en l'air un bruissement, et une branche de palmier est posée sur les genoux de la maîtresse de maison. Une photographie de cette branche est donnée dans le livre d'Imoda, à côté de celle d'un centimètre pour pouvoir en apprécier les dimensions ; elle mesure 82 cm., ce qui fait que le médium n'aurait pas pu la cacher sur sa personne.





Au cours de la séance du 15 octobre 1909, à laquelle prenaient part deux assistants seulement, on constata un phénomène qui avait déjà été obtenu en d'autres occasions, mais sans avoir été rigoureusement contrôlé. Sans que les mains du médium aient jamais été abandonnées, sa robe de chambre à manches lui fut retirée. Le même fait fut constaté une autre fois, plus tard, en de bonnes conditions de contrôle. Il nous faut toutefois observer que ces faits se seraient produits au cours des séances qui suivirent la mort du Dr Imoda; le fait est raconté en quelques lignes, et on ne peut pas comprendre si, après que l'obscurité a été faite, le médium n'est pas resté quelques instants encore les mains libres.

PHÉNOMÈNES EN LUMIÈRE

Les personnes qui ont expérimenté avec Eusapia Palladino et certains autres médiums s'étonneront sans doute de ce qu'on n'ait pas pu obtenir avec Linda Gazzera de l'habituer, petit à petit, à un peu de lumière.

D'abord, il ne faut pas oublier que les expérimentateurs de Turin se proposaient surtout d'obtenir des photographies ; en ces conditions, ils n'ont pas prêté une attention suffisante à la constatation de la réalité des phénomènes par la vue. Quant à la difficulté qu'il y a à laisser des appareils photographiques avec l'objectif découvert, dans l'attente du moment où il faudrait faire l'éclair du magnésium, on peut assez facilement y réparer en n'éclairant la chambre qu'avec de la lumière rouge.

Ce n'est pourtant pas qu'à plusieurs reprises, surtout au commencement, on n'ait cherché à obtenir que les séances eussent lieu avec un peu de lumière ; mais toujours l'ordre vint de « Vincenzo » de faire l'obscurité, et toujours il fallut se plier à sa volonté.

En certains cas, toutefois, quelques phénomènes se produisirent avec une lumière suffisante. En voici quelques exemples.

Durant la séance du 23 septembre, comme la

séance a lieu dans l'après-midi, un peu de lumière pénètre par quelques fêlures des fenêtres, de telle façon qu'on voit fort bien le médium, parfaitement immobile, les mains appuyées à la table. Malgré cela, des coups résonnent d'abord dans le cabinet, et les cordes d'une mandoline qui s'y trouvent sont pincées à plusieurs reprises ; ensuite des séries de cinq coups sont frappées furieusement sur la table pour demander l'obscurité.

Durant la séance du 24 janvier 1909, M. Demaison est traîné avec sa chaise près du cabinet médiumnique, et son bras est saisi à plusieurs reprises par une main cachée derrière le rideau. Une lampe rouge de photographe était allumée en ce moment, et on pouvait assez bien discerner tous les assistants.

Le 3 août 1909, une petite main caresse avec une grâce enfantine le visage des expérimentateurs. Le Dr Imoda voit pour la première fois la main. Comme la porte avait été laissée un peu ouverte à cause de la chaleur, un peu de lumière vient du dehors. « La très petite main du fantôme passe trois ou quatre fois entre la porte d'où vient la faible lumière, et le Dr Imoda. Vincenzo propose que l'on place dans les séances futures une lampe rouge dans une boîte ; durant la trance du médium la boîte sera ouverte petit à petit, et on pourra ainsi commencer les séances à la lumière ». — Malheureusement, dès les premiers mots du procès-verbal de la séance suivante, on lit : « Vincenzo ordonne immédiatement d'éteindre la lumière ».

Après la mort d'Imoda, on tenta une fois encore de faire des séances en lumière. « D'abord, on laissa allumée une lampe avec un verre rouge très sombre ; peu à peu, on renforça la lumière jusqu'à pouvoir laisser allumé un bec Auer avec la flamme baissée. Les phénomènes de mouvements et de transports d'objets se manifestèrent bien, et, quand la lumière était très basse, aussi les attouchements aux personnes. On put discerner en l'air une forme qui paraissait un bras. Mais le médium tombait difficilement en trance. Vincenzo dit enfin que, si on désirait avoir encore des photographies, il valait mieux reprendre les séances dans une obscurité complète, celle-ci favorisant mieux le développement des forces médiumniques.

LES LUEURS PHOSPHORESCENTES

Naturellement, il y a certains phénomènes pour lesquels l'obscurité est indispensable : ce sont les phénomènes lumineux. Nous vîmes beaucoup de ceux-ci, même durant les séances de Paris. Ce sont surtout des points lumineux assez semblables au phosphore ; ils dégagent même une odeur d'ozone ou de phosphore. Malgré cela, l'épisode suivant se produisit au cours de la séance du 2 novembre 1908.

Imoda demande si le médium n'a pas dans sa poche des allumettes au moyen desquelles on pourrait simuler le phénomène ; « Vincenzo » répond en sortant de la poche de M. Marzocchi, le contrôleur de gauche, une boîte d'allumettes : il en frotte une et en fait remarquer la différence : la lumière du phosphore est beaucoup moins bleutée ; impossible de confondre les deux lumières.

Pendant toute la séance, on entrevoit sur la tête de M. Marzocchi un petit nuage phosphorescent et ayant des contours indistincts (page 80).

Dans une autre séance, la lumière phosphorescente qui se dégageait d'un corps dont on ne put déterminer la forme était d'une telle intensité, qu'on put apercevoir une main, paraissant être celle d'une fillette de neuf à dix ans, qui sortait du rideau et mouvait lentement les doigts.

Dans une séance, l'un des expérimentateurs put emporter une parcelle de matière lumineuse qui, à l'analyse, fut reconnue être du phosphore. Dans une des séances que Linda donna à la Société Universelle d'Etudes Psychiques, une parcelle de matière phosphorescente tomba sur le parquet ; piétinée, elle produisit absolument l'effet du phosphore.

LES PHOTOGRAPHIES

Passons maintenant au phénomène le plus frappant qui ait été obtenu dans les séances avec Linda Gazzera et auxquelles l'ouvrage du Dr Imoda est surtout consacré.

Il est regrettable que, dans la plupart des cas, les conditions de contrôle n'aient pas été absolument satisfaisantes pour ce qui se rapporte aux photographies de fantômes. Ce qui aurait été surtout important, c'est de s'assurer si le médium n'avait rien de caché sur lui ; or, nous avons dit que la perquisition que l'on faisait sur sa personne était plutôt insuffisante. Toutefois, lorsqu'il s'agit d'images assez étendues, on ne sait vraiment pas comment il aurait pu les cacher.

Lorsque des photographies devaient être prises, « Vincenzo » ordonnait de placer dans le cabinet un fauteuil commode sur lequel le médium devait s'asseoir. Les expérimentateurs de Turin lui laissaient donc les mains libres, et la chaîne était rétablie entre les expérimentateurs. Après quelques minutes que le médium était entré dans le cabinet, on entendait des gémissements, des soupirs paraissant traduire un effort

pénible : ensuite le médium, d'une voix fatiguée, ordonnait qu'on ouvrît largement les rideaux du cabinet, ce qui était fait aussitôt par les deux contrôleurs de droite et de gauche. Après quelques secondes, d'une voix très basse, le médium prononçait le mot : *feu*. Le directeur de la séance pressait la poire en caoutchouc qu'il tenait dans sa main droite, et l'éclat du magnésium se faisait.



Le médium restait immobile quelques instants, après quoi il se levait. Il reprenait dans la chaîne sa place, et les séances continuaient quelquefois durant plus d'un quart d'heure, dans le but (disait « Vincenzo ») d'épuiser toute l'énergie médiumnique accumulée dans le médium.

Le Dr Imoda écrit :

Le fait que notre médium est laissé, la plupart du temps, libre dans le cabinet lorsqu'une photographie est sur le point d'être prise, pourra soulever des soupçons chez quelques-uns de nos lecteurs.

Mais il est surveillé par l'ouïe des deux contrôleurs, qui se trouvent à une distance de 50 centimètres seulement de lui, et qui entendent distinctement la respiration du médium venant du coin du cabinet dont le sujet ne peut pas sortir. D'ailleurs, quelques-unes des meilleures photographies ont été obtenues sans que les mains du médium aient jamais été abandonnées, et sans que le contrôle le plus parfait ait jamais cessé, même pour quelques secondes seulement.

Si le lecteur veut bien jeter un regard à la position du médium et des deux contrôleurs de droite et de gauche, tel qu'elle résulte de la plupart des photographies qui ont été faites alors que le médium était dans le cabinet, il pourra se convaincre que celui-ci ne pouvait se soustraire à leur contrôle, même un instant, tout en n'étant pas tenu par les mains.

Les photographies dans lesquelles Mlle Linda apparaît les mains tenues au moment où a été prise une photographie sont nombreuses dans l'ouvrage d'Imoda ; nous allons en citer ici un cas particulièrement remarquable.

Au cours de la séance du 21 septembre 1908, aussitôt après l'éclair du magnésium, Linda ordonne au Dr Imoda d'allumer tout de suite une allumette pour s'assurer qu'elle n'a rien sur la tête, et fait déclarer aux assistants que durant tout le temps précédent, ses mains avaient toujours été contrôlées parfaitement et sans interruption.

Sur la photographie (p. 61) on voit les mains du médium contrôlées comme il est dit plus haut, et sur la tête du médium même se trouvent un bras et une petite main.

« Vincenzo » recommandait toujours aux expérimentateurs de ne pas regarder la matérialisation au moment où on faisait la photographie, cela nuisant au phénomène et pouvant même causer du mal au médium. On sait que toujours les expérimentateurs ont remarqué que les regards paraissent nuire à la production des phénomènes médiumniques — ce qui, naturellement, a donné lieu à des interprétations défavorables à leur authenticité.

Mais nous voudrions à ce sujet signaler ce qui s'est passé dans la séance du 12 novembre 1909 (p. 230). Aussitôt après l'éclair, « Vincenzo » se plaint et proteste vivement parce que l'un des assistants a regardé le fantôme. Il est à noter que l'un des expérimentateurs avait réellement regardé dans le cabinet, où apparaissait une tête entourée de voiles, dont sortait pareillement une main ; mais il s'était bien gardé d'en parler à personne. Or, dans la photographie qui est reproduite à la page 231, on voit fort bien quelle est la personne qui a lancé ce regard indiscret ; mais on voit aussi que le médium, tourné d'un autre côté, et les yeux fermés, ne pouvait pas la voir.

Assez souvent, le médium demandait que l'on plaçât à l'intérieur du cabinet des voiles, dont les fantômes se serviraient pour envelopper au moment de la matérialisation. En certains cas, pourtant, les voiles qui entourent les fantômes n'avaient pas été placés par les expérimentateurs dans le cabinet ; le Dr Imoda suppose alors qu'ils constituaient une matérialisation médiumnique (p.102).

Maintenant, il nous faut reconnaître que les photographies obtenues avec Mlle Linda Gazzera ne sont pas ce qu'on pourrait désirer de mieux ; sous certains rapports, elles ont même un caractère assez louche. Nous ne voulons, avec cela, parler que *de leur apparence*, sans préjuger la question de leur provenance, qui peut être authentiquement supranormale. Mais au point de vue de l'*apparence*, nous devons tout de suite remarquer deux choses :

1° Les photographies stéréoscopiques nous montrent que les fantômes qui y apparaissent ne sont pas plastiques, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas les trois dimensions ; ils sont plats, comme dessinés sur un carton.

2° L'éclairage et les ombres des figures sont parfois à contre-jour : c'est-à-dire qu'ils ne sont pas en rapport avec l'endroit d'où est venu l'éclair de magnésium, et par conséquent avec l'éclairage et les ombres des personnes et des objets qui ont été photographiés avec les fantômes.

Impossible de ne pas reconnaître combien ces circonstances sont fâcheuses. Il y a pis. Dans une circonstance (p. 75) « Vincenzo » avoue que telle fleur qu'on a photographiée sur la tête du médium « est peinte sur le papier ; mais il refuse de dire où il l'a pris ». Dans ce cas, ce ne serait donc qu'un « apport », dans l'hypothèse la plus favorable au médium.

En bien d'autres cas, s'il est bien démontré que l'hypothèse de la fraude est inadmissible, on peut supposer qu'il s'agit plutôt d'idéoplastie : d'images créées par l'imagination latente du médium, ou, si l'on aime mieux, par d'autres entités de l'espace.

L'AVIS DU Dr CH. RICHET

M. le Dr CHARLES RICHET, dans la Préface qu'il a écrite pour le livre du Dr Imoda, discute l'hypothèse de la fraude. Il commence par écarter la supposition qu'il puisse s'agir d'une supercherie de la part des assistants qui auraient, soit truqué les plaques, soit apporté subrepticement eux-mêmes les images qui ont été ensuite photographiées. D'abord, plusieurs appareils photographiques enregistraient en même temps l'image et se contrôlaient ainsi mutuellement ; ensuite des photos ont été prises avant la mort d'Imoda, après sa mort ; à Turin, à Paris ; par des groupes absolument différents : il est absurde et ridicule de supposer que tous, les expérimentateurs aient été d'accord pour tricher.

Il n'y a que Linda Gazzera qui ait toujours été présente à toutes ces expériences photographiques : donc, s'il y a une fraude, ce ne peut être que celle du médium.

Même à supposer qu'elle avait dissimulé quelques objets sous ses vêtements [malgré la visite que lui faisaient subir, à Turin la Marquise de R. et Mme Coggiola, à Paris d'autres dames], on ne voit pas comment elle aurait pu cacher de grandes images, de vastes mannequins en carton, des voiles, des bustes, et des mains moulées ; et en variant le procédé à chaque séance, les coller sur les murs, leur donner l'apparence de formes vivantes, les entourer habilement de voiles, les attacher aux rideaux, sans qu'il fût possible, sur les excellentes photographies qu'on en a obtenues, de surprendre la moindre trace d'une plicature, d'un défaut d'arrangement, d'une fixation quelconque, d'une défectuosité dans la supercherie. Remarquons que, pour disposer tous ces objets en une aussi parfaite simulation de la vérité, l'obscurité est absolue, et le temps très court. Notons aussi que les mains de Linda sont tenues tout le temps de la séance par deux assistants et très bien tenues, car elle ne fait aucun mouvement pour se soustraire au contrôle, et que presqu'immédiatement, parfois quelques secondes après que les mains ont été abandonnées, est allumé le magnésium.

Est-il possible en quelques secondes, dans l'obscurité, de faire ces préparatifs compliqués et habiles ? Même en essayant, en pleine lumière, et tout à loisir, de donner des images anlogues, on n'a que des résultats très médiocres, et qui ne sauraient tromper personne.

Alors que les mains sont très bien tenues, et qu'il n'y a pas de doute possible sur cette contention exacte, les assistants perçoivent le contact de mains vivantes, chaudes, mobiles, humides. Donc, il y a des ectoplasmes. Ainsi, il faudrait admettre — ce qui est inepte — que la photographie de ces ectoplasmes est frauduleuse, alors que la production de ces ectoplasmes ne l'est pas.

Dans certaines séances, il y a eu des *ectoplasmes qui ont pu être photographiées alors que les mains étaient contrôlées sans aucune interruption* par les assistants, et que sur l'image photographique on voit les mains bien tenues et l'ectoplasme photographié...

Le fait que ces ectoplasmes ne sont pas des figures vivantes n'est pas une objection : car rien ne nous interdit d'admettre que l'ectoplasme sera une image, et non un être vivant. Assurément, la matérialisation d'un buste en plâtre ou d'une image lithographique n'est pas chose en soi plus absurde que celle d'une tête humaine avec du sang, du mouvement et des pensées.

A propos des expériences d'Alger, après que j'eus donné des photographies analogues, on m'a adressé des objections tellement enfantines, qu'il m'a paru superflu de répondre ; si bien que je fus forcé, par la stupidité même des contradictions qu'on m'opposait, d'admettre que je ne m'étais pas trompé en dépit des objections assez fortes que j'avais faites moi-même, et que je persiste à croire assez fortes.

Je serais porté à croire qu'il en sera de même aujourd'hui. On ne pourra pas trouver d'autres objections que les nôtres — assez puissantes d'ailleurs — et on en inventera de ridicules.

Concluons. Cette iconographie constitue un document de valeur considérable.

Assurément, elle ne permettrait pas, à elle toute seule, sans la lecture du texte, sans la connaissance des expériences de Crookes, d'Aksakoff, de la villa Carmen, d'affirmer définitivement et irrévocablement que des fantômes apparaissent et qu'on peut les photographier. Mais elle donne une extrême probabilité à cet étrange phénomène ; en tout cas, elle permet d'entrevoir tout un monde de faits nouveaux.



Quelle sera l'explication dernière ? Qu'elle théorie pourra-t-on édifier ? Je l'ignore, et me résigne à l'ignorer. Les éléments nous manquent pour la construire. La patience et le génie de l'homme y parviendront sans doute.

Après tout, si dans ce domaine l'on considère tout ce qui a été fait en cinquante ans, qu'est-ce que cinquante ans dans la vie de l'humanité ? — Depuis les célèbres expériences de Crookes, on est pénétré à la fois d'admiration et d'espérance.

Quelques remarques de M. de Fontenay

M. Guillaume de Fontenay, dans la lettre qui clôture le volume, se rapproche, en somme, de l'avis de M. Richet.

Les documents considérés en eux-mêmes, de façon objective, sont des plus inquiétants... Les clichés, si on ne les considérait qu'objectivement, indiqueraient la fraude ; mais la fraude est contre-indiquée par la façon dont ces mêmes clichés sont obtenus. Assurément, je n'ai pas l'ambition de me faire comprendre de cette partie de l'école psychiste anglaise, qui est réfractaire aux phénomènes physiques de la médiumnité, non plus que du très savant Dr Le Bon. Jamais ils n'admettront qu'un phénomène qui a l'air truqué puisse ne pas l'être, mais moi j'admettrai plus difficilement encore qu'une petite fille dont je tiens une main, dont le Dr Richet tient l'autre main, et dont aucun mouvement ne nous échappe, réussisse à tirer de ses vêtements et à disposer en bonne place, les attirails que nous aurions photographiés.

Il est vrai que ce travail de fouille et de mise en place (parfois très compliquée, avec enguirlandage d'étoffes vaporeuses), pourrait être exécuté par les mains qui se matérialisent. Je ferai seulement observer deux choses : la première, c'est que nous resterions toujours en présence d'un phénomène surnormal; la seconde, c'est que la matérialisation d'un bras ou d'une main n'est *en soi* ni plus concevable ni moins merveilleuse que celle d'un visage.

— D'un visage, soit, m'objectera-t-on ! mais une silhouette ? Un dessin de visage ? Comment expliquer cela sinon par la fraude ? — Je ne me charge pas d'expliquer. J'apporte mon témoignage. Il est certain d'une part que le plus grand nombre des figures que j'ai examinées sont des silhouettes planes. D'autre part, je me crois en droit d'affirmer que, notamment aux séances de Paris, nulle fraude n'était possible sans adjonction de phénomènes surnormaux authentiques — Qu'il y ait là une antinomie, une antinomie pour le moment irréductible, j'y consens. Nous en trouvons bien d'autres dans le domaine des sciences défrichées depuis plus longtemps — quand il ne s'agirait, par exemple, que de l'éther des physiciens, auquel on est obligé d'attribuer des propriétés si nettement contradictoires, que notre esprit, tout en admettant son existence, est impuissant à se le représenter...



La fraude inconsciente

Il est à peine besoin d'observer qu'en Linda Gazzera, on a constaté aussi ces fraudes inconscientes qui paraissent être l'apanage de tous les médiums, même les plus sincères. Ce sujet est si intéressant, que nous croyons utile de rapporter ici quelques-unes des observations du Dr Imoda sur son médium — observations qui ne peuvent que constituer une contribution précieuse à l'étude de ce point si important de la métapsychie.

Dans certaines occasions, lorsque notre médium n'est pas en des conditions favorables à l'expérimentation, les phénomènes sont peu intenses, et alors il tâche de libérer une main du contrôle, et de s'aider. C'est ce que j'avais constaté d'ailleurs à plusieurs reprises avec Eusapia Palladino, quand la force

médiumnique lui faisait défaut. C'est là un point très important, puisqu'il prouve que la personnalité médiumnique, pour produire ses singuliers phénomènes, y consacre d'abord ses étranges prérogatives ; mais lorsque celles-ci sont insuffisantes, elle tâche d'avoir recours à un truc (dont le médium est absolument inconscient) en employant les moyens les



plus faciles et les plus physiologiques, à savoir les membres du médium même.

Nous allons glaner dans l'ouvrage du Dr Imoda quelques exemples assez frappants de cette tendance de la force médiumnique, en somme assez naturelle, mais qui constitue la plus grave, sinon l'unique difficulté, des recherches médiumniques.

... Le Dr Imoda tient dans sa main droite la poire de caoutchouc qui doit allumer le magnésium. Tout à coup, il sent une main qui s'introduit dans la sienne, et qui, en pressant la poire, produit l'éclair. Le médium, frappé à l'improviste, a un sursaut douloureux et d'une voix plaintive, proteste contre ce qui est arrivé.

M. Imoda déclare que ce n'est pas lui qui a produit l'éclair. Linda dit que c'est elle qui l'a fait, par suite d'un mouvement convulsif de sa main droite. Or, la main droite du médium était certainement tenue alors au poignet, par la main gauche du Dr Imoda. Il pouvait donc paraître fort probable, puisque les deux mains du Dr Imoda étaient près l'une de l'autre, que le médium, en poussant avec ses doigts la poire de caoutchouc, l'avait pressée.

Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que, comme il résulte des photographies ainsi obtenues, le médium avait délivré du contrôle de la ma quise sa main gauche, et, de la main ainsi libérée, avait pressé la poire de caoutchouc, et produit l'éclair.

Or, ce phénomène mérite d'être examiné et discuté.

Pourquoi le médium a-t-il produit un phénomène qu'il accuse ouvertement de truc, et qui dévoile en même temps comment celui-ci a été produit ?

Dans la photographie, on voit que la marquise tient entre ses doigts l'extrémité des doigts de la main droite du médium, main que le Dr Imoda tenait par le poignet ; on voit donc nettement le fait de la substitution de la main, dont Eusapia Palladino a déjà été accusée.

Mais pourquoi ce truc a-t-il été dévoilé par le médium lui-même ?

Le Dr Imoda affirme qu'une main réso'ue s'introduisit dans sa main droite, saisit la poire en caoutchouc, et l'a pressa fermement.

Ce fait semble prouver d'une façon irréfutable l'inconscience absolue du médium durant les phénomènes, et démontre ainsi que la fraude, qui se produit souvent, n'est pas voulue consciemment par le médium. Il démontre aussi combien les contrôles du médium doivent être vigilants et attentifs pour empêcher le truc inconscient, surtout au cours des séances qui se passent dans l'obscurité.

Ce phénomène, s'il jette la suspicion sur un grand nombre de phénomènes d'attouchements obtenus dans d'autres séances, n'infirme aucunement les phénomènes de photographie, et laisse aussi parfaitement indemnes de toute critique les nombreuses séries de phénomènes d'attouchements qui se sont produits en des conditions plus parfaites de contrôle. — (*Séance du* 19 *février* 1909.)

... Durant tout le mois de mars 1909, les séances continuées régulièrement deux fois par semaine ont été presque complètement nulles : quelques phénomènes de matérialisation, quelques faibles déplacements d'objets.

Le médium inquiet cherchait continuellement à se soustraire au contrôle et à libérer une main ; nous constatâmes à plusieurs reprises que cela ne lui réussit point quand les contrôleurs se tiennent sur leurs gardes.

Vers la moitié du mois, l'activité phénoménique s'éleva un peu (p. 146).

... Ici se place un phénomène qui mérite d'être

retenu parce qu'il porte beaucoup de lumière sur les fraudes médiumniques inconscientes. Imoda s'aperçoit que Linda vient de libérer sa main gauche du contrôle.

Il tient avec sa main gauche la main droite du médium, et avec les extrémités des doigts, il touche les doigts de la marquise de R.

Sur ces entrefaites, deux doigts saisissent par le nez le Dr Imoda. Le contact est ferme, résolu, long ; trop ferme, trop résolu, trop long, pour qu'on puisse l'attribuer à un membre matérialisé ; le Docteur manifeste alors ouvertement à « Vincenzo » sa conviction que le médium a libéré une main du contrôle, et que c'est ainsi qu'il produit le phénomène.

La main s'est retirée aussitôt. « Vincenzo » nie, mais la négation est faiblement exprimée. Ensuite « Vincenzo » se montre blessé par ce doute, déclare qu'on l'accuse à tort, d'autant p us que ce soir la force est très intense, et qu'il n'a pas besoin d'avoir recours à un truc pour produire un phénomène. Il ajoute : « Observe, regarde ! » Alors, pendant que les deux mains du médium sont contrôlées d'une façon absolue par Imoda, qui les tient toutes les deux dans les siennes, une formidable main matérialisée frappe furieusement sur le plateau de la table et sur le dos du Dr Imoda, et le saisit par le nez. Imoda déclare que le phénomène actuel est, sans l'ombre d'un doute, authentique, mais maintient sa conviction de truc sur le phénomène précédent... (Séance du 9 août 1909.)

Des phénomènes spirites ?

Ce que nous avons dit jusqu'ici permet assez bien de comprendre pourquoi la plupart des expérimentateurs sérieux ayant assisté aux séances de Mlle Linda Gazzera sont portés à attribuer à ses phénomènes un caractère d'*animisme* plutôt que de *spiritisme*. On rencontre toutefois dans le livre d'Imoda quelques rares épisodes où une identité spirite semble s'affirmer. Tels sont surtout les épisodes dans lesquels se manifeste la personnalité du petit Césarino, un enfant de quatre ans et demi, fils de l'ingénieur Perti. Cette personnalité s'est manifestée d'abord le 13 janvier 1909, au cours d'une séance à laquelle M. et Mme Perti assistaient seuls avec le Dr Imoda et qui avait par conséquent un caractère très différent des autres.

... Aussitôt faite l'obscurité, Mme Perti sent une personne qui la touche, l'embrasse, la caresse. La





Portrait de Césarino (en travesti) pris quelque temps avant sa mort.



Photographie médiumnique de Césarino.

dame s'émeut beaucoup, parce qu'elle reconnaît que ces actes sont semblables à ceux qui étaient habituels à son fils Césarino, décédé deux ans auparavant, dans ses manifestations de tendresse.

Le Dr Imoda s'efforce de calmer la dame, qui est très impressionnée, et qui demande le nom de l'entité qui se manifeste. Le médium répond immédiatement « chut ».

On avait placé dans le cabinet une feuille de papier et un crayon. Celui-ci était tombé sur le parquet, et on en demande un autre ; le Dr Imoda présente celui qu'il avait dans sa poche ; il est aussitôt saisi, et on l'entend grincer sur le papier. Ensuite, la feuille est repliée et placée sous le bras de la dame, après qu'une main eut fouillé en vain dans le vêtement pour trouver une poche ou un repli quelconque.

En attendant, la dame est parvenue à maîtriser son émotion ; une petite main d'enfant lui caresse le visage, lui pince délicatement la peau et saisit une de ses boucles d'oreille entre ses doigts. Le Dr Imoda rappelle qu'il a vu faire souvent ce dernier geste au garçonnet du temps de sa dernière maladie. La mère croit reconnaître l'expression affectueuse de son enfant perdu.

Soudain, l'ingénieur Perti sent une petite main qui s'approche de sa bouche et la force un peu ; il l'ouvre et se trouve entre les lèvres une violette de Parme qui avait été placée dans le cabinet. L'ingénieur croit aussi reconnaître dans cet acte délicat et aimable la présence de son petit ange perdu...

Une petite main froide d'enfant touche à plusieurs

reprises le visage du Dr Imoda, mais celui-ci ne reconnaît aucune marque particulière lui permettant d'identifier l'entité.

Tout à coup, Vincenzo ordonne que l'on réveille le médium, ce que le Dr Imoda s'empresse de faire.

Quand la lumière fut faite, Mme Perti déploya la feuille de papier qui, comme on sait, lui avait été placée sous le bras. On y lisait le mot *Césarino*, d'une écriture enfantine, dans laquelle la dame affirma reconnaître celle de son fils. — (pages 107-108).

Les phénomènes rapportés dans le procès-verbal ci-dessus eurent une suite dans la séance du 14 janvier 1911, lorsque le Dr Imoda était déjà mort. Trois personnes seulement étaient présentes ; leur nom n'est pas fait dans le compte rendu. A un certain moment, « Vincenzo » annonça qu'on aurait pu photographier Césarino. Après que la photographie fut prise, on demanda à « Vincenzo » comment il avait pu faire photographier cet enfant ; il répondit qu'il avait pu y parvenir parce que, quand le médium avait été chez l'ingénieur L. Perti, il avait vu différents portraits du garçonnet. Il ajouta qu'il aurait dorénavant donné des photographies de personnes connues par les expérimentateurs ; qu'il pouvait faire avoir la photographie d'une personne désirée intensément par l'un des assistants à la séance, mais que la chose était plus facile lorsque la personne était connue par le médium.

Comme on le remarque dans l'ouvrage dont nous nous occupons, si les expériences ultérieures avaient permis de constater la vérité et le bien fondé de cette affirmation, un coin du mystère qui recouvre ces phénomènes étranges aurait pu être soulevé, et on aurait été mis peut-être sur la voie de l'explication du mode de formation de ces fantômes qu'on avait pu photographier. En tout cas, l'explication donnée par « Vincenzo » sur le cas dont nous nous occupons nous porterait à admettre, pour expliquer les photographies obtenues avec Linda Gazzera, l'hypothèse de l'idéoplastie, plutôt que l'hypothèse spirite.

NOS GRAVURES

Nous publions ici la photographie dans laquelle apparaît le fantôme de Césarino, et à côté une photographie de cet enfant, prise de son vivant. afin que l'on puisse les comparer l'une à l'autre,

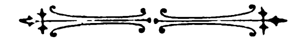
Quant aux autres gravures que nous publions ici, nous croyons inutile d'y joindre des explications ; elles paraissent se rapporter toutes à des êtres imaginaires, et très peu d'explications ont été données sur chacune d'elles. Les clichés, cinq parmi elles, nous ont été aimablement prêtés par *Le Monde Illustré*, qui suit avec intérêt les questions psychiques. La première, qui a été obtenue par M. Guillaume de Fontenay, nous montre une figure que « Vincenzo » dit être un dément de l'Asile des aliénés ; elle est très curieuse.

L'Éditeur Bocca, de Turin, qui a édité l'ouvrage du Dr Imoda, après avoir assisté à un assez grand nombre de séances de Mlle Gazzera, a bien voulu nous autoriser à publier quelques-unes des nombreuses photographies dont ce livre est illustré ; il nous a toutefois recommandé de faire observer que la zincotypie ne reproduit forcément pas avec une entière perfection les photographies. C'est pourquoi, après plusieurs essais pour reproduire les photographies obtenues, constatant qu'aucune des méthodes photomécaniques actuellement en usage ne pouvait les rendre avec une exactitude suffisante dans les détails, l'éditeur a décidé de publier simplement les épreuves tirées sur papier au bromure d'argent, des plaques négatives originales obtenues dans les séances. Le travail de tirage d'un si grand nombre de photographies put être fait par M. G. Simoni avec l'appareil Taki-Brom, de son invention.

Nous donnons ces détails, en songeant qu'ils pourront peut-être être utiles à des auteurs qui entreprendraient des publications similaires.

Le système de reproduction de ces photographies explique le prix assez élevé auquel cet ouvrage est mis en vente : 25 francs.

C. DE VESME.



LES SÉANCES DONNÉES PAR Mlle LINDA GAZZERA

à la Société Universelle d'Études Psychiques

La Section parisienne de la *Société Universelle d'Etudes Psychiques* a consacré à la discussion des phénomènes obtenus avec Mlle Linda Gazzera une partie de deux de ses séances : celles du 21 Décembre 1911 et 4 Février 1912.

SÉANCE DU 21 DÉCEMBRE 1911

Nous avons déjà dit un mot de la première. (Voir notre numéro de novembre-décembre 1911, p. 374). Il nous suffira donc de rappeler ici que le Secrétaire, M. de VESME, après avoir fait connaître en quelles conditions le médium turinois vint donner une série de séances à la S. U. E. P., à Paris, exprima son regret de ce que le départ de Mlle Gazzera ne lui eût pas permis de convoquer à ces séances un plus grand nombre de sociétaires, comme il se proposait de faire.

M. de FONTENAY fit ensuite défiler devant les yeux des assistants, au moyen de projections lumineuses, de nombreuses photographies prises par lui et par d'autres au cours des séances avec Linda ; il fournit à ce sujet d'intéressants renseignements, que nous ne reproduisons pas ici, parce qu'on peut les trouver résumés dans l'analyse que nous venons de publier du livre du Dr H. Imoda, ainsi que dans la communication que le distingué Vice-Président de la Société a faite au cours de la séance du 4 février et que nos lecteurs trouveront un peu plus loin.

Le Dr Jean-Charles ROUX fit ensuite la communication suivante, encore inédite :

Voici très rapidement résumées les observations que j'ai pu faire au cours de cinq ou six séances avec le médium, Mlle Linda.

Je ne me suis guère occupé que des moyens de perfectionner le contrôle : c'est une question capitale en l'espèce. Seule, une méthode d'observation sûre et facile à mettre en pratique, permettra d'avancer quelque peu dans l'étude de ces phénomènes ; et les contrôles habituellement employés, paraissent vraiment par trop insuffisants.

Pendant deux séances, d'accord avec quelques-uns de mes collègues, nous avons laissé le médium sans autre contrainte que la surveillance dont il avait l'habitude.

Mais devant les doutes de certains d'entre nous, il nous a paru utile d'aller plus loin et de déterminer quel était ce corps lourd et chaud qui nous touchait dans l'obscurité.

J'ai d'abord voulu le marquer d'une couleur ; après la séance on pourrait constater si les membres du médium n'étaient pas tachés. J'ai donc mis sur le dos de ma main une pâte blanche à l'oxyde de zinc : et j'ai autant que possible disposé mon bras pour que les contacts se produisent sur ma main enduite de couleur blanche.

Mais je n'avais pas remarqué que le corps en question ne touche qu'à travers l'étoffe du cabinet, et en effet après la séance seul le rideau présentait des taches blanches. Cette technique était donc défectueuse.

Je me suis alors efforcé de tenir *à la fois* les deux bras et les deux jambes du médium, pendant qu'un phénomène se produisait : C'est le contrôle idéal, celui qui permettrait rapidement de faire progresser nos connaissances, si les médiums voulaient bien s'y soumettre. Au cours de la quatrième séance j'ai pu réaliser ce contrôle, à l'insu du médium.

Il est difficile de décrire les positions que j'avais prises et qu'un dessin expliquerait aussitôt. Qu'il me suffise de dire qu'au début de la séance j'étais assis à gauche du médium, à l'angle de la table. Mais le médium qui remue beaucoup pendant la transe, avait fini par être assis en face de moi. J'ai pu alors avec son consentement saisir ses deux bras. Dans la position que j'occupais, en face du médium, j'aurais pu facilement sentir ses deux jambes à la fois. A ce moment se produisaient des bruits et des mouvements d'objets derrière le rideau ; c'étaient bien les conditions de l'expérience que je cherchais à réaliser depuis longtemps.

Malheureusement il n'y avait qu'une jambe à terre devant moi, la jambe droite, celle qui était en contact avec le genou du contrôleur assis à la droite du médium. Mais ni la jambe gauche, ni la cuisse gauche n'étaient à la place qu'elles auraient dû occuper.

J'ai pu observer ainsi le médium pendant cinq à six minutes ; pendant ce temps les bruits continuaient derrière le rideau. A ce moment, M. de Vesme, sur l'invitation du médium, passe derrière le rideau pour rapprocher un objet, et il sent un corps sur qui remuait « comme un pied enveloppé d'une étoffe ».

Ceux que les hypothèses n'effraient pas, pourront penser que la jambe gauche « dématérialisée » s'était « rematérialisée » derrière le rideau. N'y a-t-il pas une autre interprétation plus simple ? La jambe gauche du médium pouvait en effet, sans difficulté aucune, en s'écartant en abduction, glisser par la fente du rideau, et atteindre les objets mis à terre dans le cabinet.

Pour en avoir le cœur net, nous avons proposé au médium de laisser mettre ses deux jambes dans un sac que l'on attacherait à sa ceinture. Mlle Linda y a consenti volontiers, comme d'ailleurs à tous les contrôles que l'on propose. Mais il ne s'est produit aucun phénomène pendant toute la soirée où le médium a eu les jambes prises dans un sac.

Nous avions songé aussi à marquer d'un point lumineux les pieds du médium pour en suivre facilement les évolutions, sans gêner les mouvements. Mais cette technique avait déjà été employée, comme M. de Vesme nous l'a appris, et tant que les pieds avaient été marqués aucun phénomène ne s'était produit.

Je crois que l'on conviendra qu'après ces quelques séances je ne puis me déclarer convaincu. Mes doutes d'ailleurs ne portent que sur ce que j'ai vu et je ne veux pas me permettre de critiquer ce que d'autres personnes ont pu constater dans des conditions que j'ignore. J'ajouterai aussi que, quelles que soient les conclusions auxquelles on arrive, l'honorabilité du médium n'est pas mise en cause. Avant les séances, dans sa pleine conscience, Mlle Linda a toujours facilité les observations des contrôleurs ; mais, en trance, elle n'est plus elle-même ; elle ignore ce qui se passe pendant la séance.

La seule conclusion, c'est qu'il faut perfectionner toujours les méthodes du contrôle surtout dans les séances obscures. Le départ subit de Mlle Linda ne nous a pas permis de mettre en pratique quelques nouveaux procédés que nous avions imaginés et qui auraient probablement donné une certitude plus complète sur le mécanisme réel de ces phénomènes.

C'est après cette communication que la séance dut être levée, l'heure étant avancée ; la suite de la discussion fut renvoyée à la séance suivante.

SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1912

La séance est ouverte, à 5 heures, par le Président, M. de Fontenay, qui donne aussitôt la parole au Secrétaire.

M. de Vesme déclare que, s'il a demandé la parole, c'est surtout pour tâcher de rendre moins âpre le choc des opinions au sujet de Mlle L. Gazzera, en montrant que ceux qui parlent de fraudes de ce médium, aussi bien que ceux qui les contestent, peuvent être dans le vrai, dans une certaine mesure.

Je dis cela, ajoute-t-il, surtout parce que, ayant assisté en simple spectateur, hors de la « chaîne », à toutes les séances que Linda a données à la Société, j'ai bien pu constater la différence existant entre les unes et les autres, et j'ai même cru pouvoir me rendre compte, au moins partiellement, des causes de cette différence. D'abord, les expérimentateurs n'étaient pas toujours les mêmes. Quelques-uns — peut-être assez bons observateurs au point de vue matériel — m'ont semblé ne pas comprendre que presque tout dépendait de leur attitude ; ils manquaient sur ce point de tact et négligeaient toute considération psychologique. A ce sujet même, un de nos Sociétaires a cru devoir publier dans un grand journal, avec une certaine ironie, que Mlle Linda Gazzera était reçue au sein de notre Société « comme une princesse ». J'espère bien que notre co-sociétaire, par ces paroles, faisait aussi allusion à moi. Je tiens en effet à ce qu'on sache que les sujets psychiques sont reçus chez nous comme des princes — pourquoi non ? On connaît l'anecdote fameuse de Frédéric le Grand déclarant à un ténor qui lui demandait une somme importante pour chanter au théâtre de la Cour : « Mais je ne paye sur ce pied-là aucun de mes feld-maréchaux ! » Ce à quoi le ténor aurait répondu, dit-on : « Eh bien, que votre Majesté fasse chanter ses feld-maréchaux ». Les médiums sont les très précieux instruments qui nous permettront peut-être de faire les plus grandes découvertes au sujet de notre être même et de nos destinées ; à ce point de vue, on peut bien leur consacrer les sommes importantes que l'on dépense pour des équatoriaux et d'autres appareils scientifiques ; on peut les traiter avec les mêmes égards que s'il s'agissait d'une chanteuse célèbre — ou même d'une princesse. Par conséquent, tous les sujets psychiques qui viendront parmi nous sont assurés d'y trouver le meilleur accueil. *(Approbations)*.

Mais pour ce qui se rapporte au Dr J. Ch. Roux, dont on a entendu, au cours de la dernière séance, la critique des phénomènes de Linda, je dois dire qu'il a agi avec le plus grand tact et la plus grande correction.

Pourquoi donc, en ces conditions, n'a-t-il pas constaté les phénomènes authentiques que d'autres observateurs croient avoir constaté ? Il est évidemment difficile de répondre à une pareille question, étant donnée l'ignorance profonde dans laquelle nous nous trouvons encore sur ce qui se rapporte au déterminisme de ces phénomènes ; je dois toutefois observer ceci. Quelque temps après l'arrivée de Mlle Gazzera à Paris, l'une des personnes qui ont le plus expérimenté avec elle, M. Demaison, de Turin, m'écrivait : « Prenez garde surtout de ne pas trop fatiguer le médium ; ne lui demandez pas plus de deux séances chaque semaine, sans quoi vous aurez à constater de nombreux phénomènes de personnisme ». On comprend ce que M. Demaison voulait dire par ce mot : c'est la fraude inconsciente. Or, le médium n'hésita pas, dans les derniers temps, à donner jusqu'à quatre séances dans une semaine, c'est-à-dire parfois durant deux jours consécutifs ; je dois dire que c'est elle qui me l'a demandé, pour des raisons privées, et qu'il m'était difficile de refuser.

M. de Vesme termine en citant plusieurs passages du livre du Dr Imoda à l'appui de sa thèse ; il déclare toutefois que, s'il est porté à admettre l'authenticité de la plupart des phénomènes présentés par Mlle Linda Gazzera, il ne s'agit là

que d'une opinion absolument personnelle, n'ayant contrôlé ce médium que deux fois seulement, en des conditions quelque peu défectueuses.

M. R. Warcollier, Secrétaire-Adjoint, donne lecture d'une lettre de M. Edmond Duchatel, qui, un peu souffrant, n'a pas pu assister à la séance.

Mesdames, Messieurs,

N'est-il pas un peu osé, de ma part, de vous entretenir encore de Mlle Linda Gazzera ?

Sans doute il est trop tard pour parler encore d'Elle ;
Depuis qu'elle n'est plus, deux mois se sont passés...

aurait dit — ou à peu près — Alfred de Musset ; et puis vous avez déjà entendu à son sujet tant d'autres voix plus qualifiées que la mienne : M. de Vesme, M. de Fontenay, M. le Dr Roux !

Par exemple, n'est-il pas imprudent — sinon inconvenant — de parler photographie après notre cher Président M. de Fontenay ? notre maître à tous en ces matières, pour sa science technique et la précision de son esprit critique ?

Cependant, bien que je n'aie personnellement assisté à aucune photographie, au cours des trois séances que j'ai tenues avec Linda (dont deux à Turin et une à Paris), il y a un côté de la question qui m'intéresse vivement, et sur lequel mes renseignements d'Italie me permettent peut-être de projeter quelque lumière.

On reproche aux photographies de Linda, c'est-à-dire aux images de mains ou de têtes obtenues pendant les séances, en des points rapprochés du médium, d'être trop claires, trop belles, en un mot, comme la mariée de la légende, trop belles pour être vraies.

J'ai entendu ce reproche en Italie comme en France.

Ce qu'on ne m'a jamais dit, et pour cause, c'est la raison pour laquelle une photographie de ce genre doit être floue, imprécise ou obscure ?

Nous ne connaissons pas encore la cause exacte du phénomène ; quel droit avons-nous donc de décider, *à priori*, que ce phénomène ne doit pas dépasser comme clarté et comme précision, telles limites arbitrairement fixées par simple comparaison avec d'autres photographies obtenues dans d'autres circonstances et avec d'autres médiums ?

Et, s'il s'agissait de fraudes, n'est-il pas plus facile de dissimuler une supercherie dans la pénombre d'un clair-obscur que sous une éclatante lumière ?

Le deuxième reproche que l'on fait aux photographies de Linda, c'est qu'elles manquent de relief et qu'elles semblent reproduire des dessins. Ceci a justement amené M. de Fontenay à rappeler l'ingénieuse hypothèse explicative du professeur Charles Richet qu'il a dénommée : l'*Idéoplastie*, c'est-à-dire si je ne me trompe la faculté de donner à une idée une forme plastique visible, visible du moins pour *l'œil photographique*.

On m'a rapporté à Turin un fait qui concerne Linda, et qui me paraît être un puissant argument en faveur de l'*Idéoplastie*.

Notre médium était allée de Turin à Côme faire une visite dans une famille où lui fût montré un album de photographies, notamment celle d'une jeune fille décédée.

Quelque temps après, eut lieu à Turin une séance médiumnique avec photographies et précisément la mère de la jeune fille de Côme reconnut parmi ces photographies le portrait de sa fille. La pauvre mère a cru, paraît-il, à un souvenir qui lui était adressé de l'autre monde. En tout cas on peut admettre que l'imagination de Linda, frappée par la vue de la photographie de Côme, a procédé à une sorte de reconstitution plastique de cette photographie, et qu'elle a extériorisé l'image qu'elle s'en faisait. Nous la trouverions donc ainsi en flagrant délit d'*Idéoplastie*, et nous aurions à la fois l'explication des particularités techniques relevées par M. de Fontenay, ainsi qu'une précieuse confirmation de la théorie géniale de M. le professeur Richet.

Mais j'ai hâte de passer à une autre catégorie de phénomènes que j'ai pu observer personnellement à Turin et à Paris et qui sont de très intéressants phénomènes physiques :

Effets lumineux, coups frappés, déplacements d'objets sans contact, mouvements d'attraction, etc.

J'ai constaté les effets lumineux à Turin et à Paris, mais c'est à Paris seulement que j'ai constaté à un certain moment un éclair bleuâtre à une cinquantaine de centimètres au-dessus de la tête du médium. Les autres « lumières » sont des phosphorescences généralement groupées par trois ou quatre et dont la mobilité est étrange. Toutefois il semble se dégager une loi de mes différentes observations à ce sujet. L'apparition des lumières dans une certaine direction annoncerait et accompagnerait les chocs ou les coups qui vont être signalés dans cette direction, en sorte qu'il semble bien que les lumières et les coups soient deux manifestations de la même force et d'une force qui se meut avec une rapidité étonnante de droite à gauche et de bas en haut jusqu'à une cinquantaine de centimètres au-dessus de la tête des assistants.

On a donné, dans la dernière séance, une explication fort ingénieuse de cette force, et cela en termes si heureux que j'ai failli croire un moment, avec M. le Dr Roux qu'il s'agissait tout simplement de la *force acrobatique* de la jambe de Mlle Linda.

Mesdames et Messieurs, j'avouerai que depuis la dernière séance j'ai réfléchi beaucoup à cette jambe dont j'ai accompagné plusieurs fois les petits pas dans les rues de Turin, de Paris et même de Montmorency.

Je dis : les petits pas, parce que Mlle Linda est d'une taille moyenne et que chez les femmes petites, les extrémités inférieures sont plus petites encore, relativement à la hauteur totale du corps, ainsi qu'en font foi toutes les statistiques.

Je veux bien admettre que cette petite jambe soit

souple, car Mlle Linda peut aller de Gênes à Vintimille à bicyclette, non sans quelques relais.

Mais enfin, j'ai vu l'homme-tronc peindre avec son orteil, j'ai vu sur les trapèzes de nos cirques, des artistes qui s'appellent, je crois, des aéropédestres, jongler en l'air avec leurs pieds, mais je n'ai jamais rien vu de comparable à la jambe de Linda.

Jugez-en s'il vous plaît :

Cette jambe allume et promène des lumières au-dessus de la tête du public, cette jambe frappe et caresse, selon les cas, les bras, les genoux, les poitrines de trois ou quatre personnes différentes, et parfois simultanément

Cette jambe ébranle le cabinet médiumnique, gonfle le rideau du Cabinet, renverse la chaise, la projette hors du cabinet, fait tomber le tambourin à terre.

Lorsque l'on demande à la jambe (qu'on appelle, par politesse : Vincenzo), de vouloir bien apporter sur la table quelque chose, la jambe ramasse le tambourin dans le cabinet, derrière le médium, le fait passer au-dessus du médium, le laisse retomber sur la table, frappe le tambourin, puis l'élève au-dessus de la tête de l'un des assistants.

Il y a plus. La jambe détache des épaules de Mme Cornély une écharpe et la place sur la tête de M. le commandant Romain, puis elle attire violemment vers la table la chaîne du face à main de Mme Cornély et ne cesse ce petit jeu que pour attirer en arrière mon aimable voisine qui s'en plaint à moi.

Enfin, ce qui me paraît être le triomphe de cette jambe, c'est qu'elle trouve le moyen de frapper de véritables claques sur la main de sa propriétaire.

J'ai lu jadis un roman institulé la *Jambe* (deux volumes par Edgar Monteil, sur le Monde officiel en 1879). L'auteur ayant été préfet, le roman est fort documenté, mais beaucoup moins romanesque que cette jambe de Linda, jambe lumineuse, extensible, divisible à volonté, et terminée, sans nul doute, par une main prenante, à la manière de nos lointains ancêtres les quadrumanes.

Mesdames et Messieurs, ce n'est vraiment pas ma faute, croyez-le bien, si je me suis senti poussé à vous parler aussi peu sérieusement de choses sérieuses.

Je crois que rien n'est plus sérieux que les expériences — même celles avec Mlle Linda — au point de vue des conséquences possibles.

Il est temps de sortir des discussions de détail sur tel ou tel incident d'une séance plus ou moins réussie.

Permettez-moi d'élever le débat.

Si quelques détails des expériences sont susceptibles de controverse ou peuvent s'expliquer par des trucs connus, la généralité des faits échappe à ces explications qui ne sont simples qu'en apparence, parce qu'elles semblent dispenser l'esprit de la recherche d'une théorie plus haute, qui commence cependant à se faire jour dès maintenant.

Nous avons parlé, à propos des photographies mêmes de Linda, de l'*Idéoplastie* du professeur Charles Richet.

Je rappelle que l'*Idéoplastie*, c'est la faculté de donner à ses idées une forme plastique (je demande respectueusement à M. le professeur Richet la permission de la traduire ainsi).

Mais, Mesdames et Messieurs, est-ce que le fait d'extérioriser une main (ou, si l'on y tient, une jambe artificielle), qui frappe, caresse, prend et rend, n'est pas une Idéoplastie sous une autre forme ? Est-ce que ce n'est pas encore l'affirmation de la puissance plastique que la *Volonté* peut acquérir dans des conditions favorables ?

Je dis la *Volonté*, parce que cette force plastique, qu'elle émane du médium, des assistants ou de... Vincenzo, obéit à la volonté. Par exemple, lorsque j'ai demandé à Paris qu'on apportât le tambourin tombé à terre, le tambourin fut apporté sur la table; lorsque j'ai demandé à Turin que l'on cessât de me frapper les coups se changèrent en caresses.

Il y a donc une volonté qui trouve moyen d'agréger assez d'atomes, assez de molécules, en dehors du corps du médium (mais dans son ambiance), pour en faire une sorte de bras ou de jambe ayant la consistance d'un outil frappant ou contondant.

C'est une plasticité qui est bien du même ordre, quoique plus développée, que celle des images de têtes ou de mains que l'on a pu photographier.

Certes c'est une extension considérable de ce que l'on a admis jusqu'ici des pouvoirs de la *Volonté*, mais cela nous étonne surtout parce que nous sommes restés attachés à l'idée que la science du XIXe siècle s'est faite de la Vie.

Depuis près d'un siècle, on tend à considérer la Vie uniquement comme la résultante d'une agrégation de cellules. Ne voyez-vous pas, mes chers collègues, que si la *Volonté* est assez puissante pour posséder, même au dehors du corps, cette force d'*Idéoplastie*, vous êtes amenés à vous demander si, dans le corps même, la *Volonté* n'est pas la cause et non plus la résultante, de l'agrégation des cellules ?

Il y a là en germe, et M. le professeur Charles Richet l'a déclaré jadis après ses expériences d'Alger, toute une nouvelle conception de la *Vie*.

Déjà des observateurs avaient constaté que le domaine de la *Volonté*, dans le corps lui-même, est beaucoup plus étendu qu'on ne le croit généralement.

Dans « les phénomènes d'autoscopie » du Dr Sollier, Directeur de la Maison de Santé de Boulogne-sur-Mer, vous voyez une hystérique qui dépeint au docteur le trajet d'une aiguille à travers les méandres de son intestin grêle, et qui sur les suggestions du docteur, évite toute perforation jusqu'à l'expulsion finale. C'est un exemple entre mille, de guérison due à la suggestion.

Mais à côté de ces exemples de la puissance de la Volonté sur le fonctionnement de l'organisme, voyez dans les traités d'embryologie les exemples de véritable *Idéoplastie*, c'est-à-dire de formation (ou de déformation) du fœtus sous l'influence de l'imagination maternelle.

Demandez-vous si l'*Idéoplastie* des médiums n'est pas un cas spécial, rare parce qu'il est *extériorisé*,

mais se rattachant à la loi générale de la force plastique de votre *Volonté*. Et je crois que, à la lumière de cette hypothèse géniale de M. le professeur Richet, bien des ombres et bien des doutes se dissiperont dans votre pensée.

Peut-être finirez-vous par conclure selon le mot de Shopenhauer, dans une œuvre que M. Platon vient de traduire en français (édition Leymarie, p. 61).

« Une action directe sur la Nature est possible à l'homme et cette action directe n'est réalisable que par la *Volonté* seule » ;

Et page 275, le même Shopenhauer nous dit encore : « la *Volonté* est la réalité unique et comme le cœur de toutes choses. »

Il y a soixante ans que ces choses ont été dites. Chaque jour qui passe en apporte une confirmation nouvelle. A nous de faire produire à la Volonté, cette Reine de la Vie, tout ce qu'on peut en attendre de Bien et de Vrai.

Le Commandant Darget parle d'une expérience à laquelle il a assisté chez Mme Cornille, médium, et au cours de laquelle le balancier d'une pendule aurait été mis en mouvement sans contact.

Le Dr H. Bourbon fait la communication suivante :

J'ai assisté à plusieurs séances de Mlle Linda G., et l'ai contrôlée chaque fois, soit à droite, soit à gauche. Ce que j'ai moi-même constaté ne me semble pas prouver, d'une manière irréfutable que l'on se trouve en présence de phénomènes supranormaux, mais j'admets que cette personne agit à l'état de *personnalité seconde*. Les conditions d'observation sont d'ailleurs fort défectueuses, et le même reproche doit s'adresser à toutes les expériences faites ainsi dans l'obscurité complète : une telle façon de procéder rappelle trop les « expériences » des prestidigitateurs ; — les « Malles des Indes » et autres trucs célèbres comportent toujours un « temps » dérobé aux regards des contrôleurs par un rideau. Des manifestations insolites observées sans le secours, à la fois, de la vue et du toucher, et que l'on ne peut, surtout, enregistrer automatiquement, détermineront, chez les personnes avides de merveilleux, des « convictions » plus ou moins profondes, mais ne prendront jamais rang parmi les *démonstrations scientifiques*, dont le propre est de faire éclater la vérité aux yeux les plus sceptiques et les plus prévenus. Du reste, de si bonne foi que soit un observateur, il peut se tromper : les exemples abondent ; dans l'obscurité complète surtout, on perd rapidement la notion de l'orientation et de l'ordre des événements.

A la dernière séance que j'eus avec Linda, je me plaçai à sa droite et M. Chardon à sa gauche ; elle nous laissa, de bonne grâce emprisonner ses jambes respectivement entre les nôtres, en pleine lumière, et nous lui prîmes les mains comme d'habitude. Dans l'obscurité, ensuite, elle commença à s'agiter beaucoup, cherchant à se dégager ; la table fut soulevée, repoussée, attirée, — mais je sentais fort bien les mouvements des muscles de la jambe emprisonnées entre les miennes. Puis, M. Chardon déclara que la jambe droite lui échappait de plus en plus, et enfin qu'il ne la contrôlait plus du tout : à partir de ce moment, il fut touché assez violemment ainsi que d'autres assistants rapprochés et moi, et des coups furent frappés sur la table. J'avais constaté que Linda avait, comme d'habitude, remonté sa robe, découvrant complètement ses cuisses. Bientôt, M. Chardon s'étant ressaisi de la jambe droite, nous rapprochâmes nos mains, tenant chacun des poignets du médium, en les plaçant entre ses cuisses, *sans cesser de faire la chaîne* : aucun de ses mouvements ne pouvait nous échapper. Alors, Linda commença à s'agiter de plus en plus violemment, en criant très fort ; elle se renversa de mon côté et je me sentis touché deux ou trois fois à l'épaule droite et à la tête ; M. Chardon annonça que lui aussi était touché, et immédiatement je sentis que Linda, rigide comme en catalepsie, glissait complètement de mon côté ; je la plaçai à terre et la séance fut interrompue. Toute cette scène avait été très rapide, mais, cette fois, mon impression était tout en faveur d'une interprétation extranormale des faits, — lorsque M. Chardon me dit qu'au cours de son agitation désordonnée, il n'était pas sûr que Linda n'eût pas dégagé sa main droite, dont il avait perdu le contrôle certain.

On comprendra que le doute doive, pour moi, subsister sur l'authenticité de nos phénoménes.

Le Commandant Ch. Romain prend ensuite la parole :

A une des séances, j'ai contrôlé le médium de concert avec Mme X... J'étais à sa gauche, j'ai tenu constamment la main gauche de Linda dans ma main droite, sa jambe gauche et son pied gauche emprisonnés entre mes jambes, le bout de mon pied droit restant en contact avec son pied droit. Mme X..., de son côté, tenait la main droite et emprisonnait la jambe droite. Je certifie qu'à aucun moment le contrôle ne m'a échappé, le médium ce soir-là s'agitant très peu et n'ayant guère en tout cas bougé les jambes. Bien plus, à plusieurs reprises, Linda m'a fait contrôler ses deux mains *simultanément*. Mme X... continuait de lui tenir le poignet droit.

Eh bien ! je n'ai cessé de sentir des contacts sur le dos, le ventre, la poitrine, les cuisses, contacts durs, puissants, violents, presque à en être douloureux parfois. Ces contacts allaient même jusqu'à ma voisine de gauche, laquelle se trouvait être ma femme, et qui a reçu de nombreux attouchements dans le dos, sur les épaules et sur la cuisse droite.

Une fois même, je me suis senti empoigner au menton le long des *deux* joues comme par une main enveloppée d'étoffe et à ce moment je réponds de mon contrôle ; je puis même dire que c'est lorsque je tenais les deux mains du médium que j'ai reçu les plus violentes tapes dans le dos et senti sur le bras un contact tellement puissant, que j'ai été obligé de demander d'appuyer moins fort.

Enfin j'avoue qu'à un certain moment, une tricherie a bien été commise, mais par mon fait : j'ai lâché la chaîne de la main gauche pour aller explorer dans la région du médium au moment d'une série de contacts ; je n'ai rien trouvé d'anormal et les phénomènes ont continué avec la même intensité.

Le Président donne lecture de la lettre suivante envoyée par M. Pierre-Émile Cornillier, membre de la S. U. E. P., à M. le Rédacteur en chef du journal le *Matin*, en date du 1er février 1912 :

Monsieur,

Je n'ai pu à la Société Universelle d'Études Psychiques trouver la moindre trace de cette constatation de flagrant délit de fraude, dont parle le Dr Charpentier au sujet du médium Linda..., et je crois que ce témoin est victime d'une illusion.

Si cependant les faits de simulation qu'il affirme sont exacts, le bien-fondé de son accusation pourrait être aisément démontré par l'expérience contraire : c'est-à-dire qu'il lui serait sans doute facile de trouver un prestidigitateur, un illusioniste... ou un disloqué professionnel... capable d'imiter ces phénomènes ?

Ceci admis, à mon tour je m'engage à payer deux mille francs à la personne qui pourra reproduire exactement, dans les conditions des séances de la Société, les phénomènes produits en ma présence par Linda, quand j'étais l'un des contrôleurs, à savoir :

1° Pour le contrôle.

Le faux médium viendra seul... et sera déshabillé et visité avant d'être conduit directement à sa chaise placée derrière la table et devant le cabinet noir, à dix centimètres en dehors du rideau. Il s'asseoira, les genoux sous la table, ses mains seront tenues à droite et à gauche par les contrôleurs assis contre lui et contrôlant en même temps ses flancs, ses jambes et ses pieds.

Les témoins prendront place, et feront la chaîne et alors la lumière sera éteinte.

Les contrôleurs devront annoncer à haute voix leur certitude de bon contrôle et spécifier leurs moindres doutes ou soupçons.

2° Pour les phénomènes.

Ils devront être sinon exactement semblables du moins similaires et égaux en intensité à ceux-ci observés par moi avec Linda :

1° Petites lumières phosphorescentes apparaissant au cours de la séance dans divers endroits de l'espace, en haut, en bas, sous et sur la table, se promenant lentement, s'arrêtant... et venant à la demande se poser sur la main ou le bras d'un assistant ;

2° Le rideau se gonfle dans sa partie supérieure, et vient s'appliquer doucement ou violemment sur les épaules ou les têtes des contrôleurs qui perçoivent un corps et des formes diverses qu'il recouvre ;

3° Attouchements, caresses, coups d'une extrême violence frappés sur les mêmes, et à la demand tombant instantanément sur telle partie du corps désignée, attouchements et chatouillements sur le corps à l'intérieur des vêtements ;

4° Un corps assez volumineux (comme une tête ou un gros moignon) enveloppé du rideau vient se poser sur mon épaule, et suivant mon désir s'alourdit de plus en plus... jusqu'à peser environ 20 kilos ;

5° Coups frappés simultanément sur les personnes placées à droite et à gauche du médium et renouvelés à la demande ;

6° Deux chaises placées dans le cabinet se renversent avec fracas ; l'une enlevée violemment, passe par-dessus les têtes et vient tomber sur la table, puis est reprise, apportée sur mon dos où elle stationne en se frottant par une sorte de va et vient ;

7° Les deux mains du médium bien contrôlées, je demande à dégager ma main droite de la chaîne pour vérifier la constitution de celle qui caresse et frappe... et je la place près de la poitrine du médium où elle est saisie par une main gauche d'homme, forte, osseuse..., dont je peux sentir l'anatomie, les ongles, etc... ;

8° Le médium annonce qu'on va la déchausser... et après quelques instants durant lesquels les contrôleurs redoublent de vigilance, une bottine monte, me frôle la poitrine et se place sur la table ; l'autre bottine est portée à l'extrémité de la salle (environ 5 mètres) sans aucun bruit, etc., etc...

Le Dr Charpentier était présent à l'une de ces séances et il n'a rien constaté du tout... pas même de flagrant délit !... En revanche moi, j'ai constaté que pour un esprit si sceptique il montrait une crédulité invraisemblable en acceptant sans sourciller une hypothèse explicative bien plus difficile à admettre dans les conditions données que les phénomènes eux-mêmes... qui le sont déjà pas mal !

J'ajouterai que le Dr Roux, qui avec plus de calme, rejette l'authenticité de ces manifestations et accorde lui aussi à la jambe du médium des pouvoirs aussi merveilleux que peu conformes à l'anatomie..., a essayé d'établir une vraie démonstration de la fraude en enduisant en secret sa main, qui était souvent caressée ou frappée par ce pied à tout faire, de blanc frais. Après la séance il examina les pieds de Linda... et reconnût qu'ils ne portaient aucune trace révélatrice de la fraude...

Je crois que mon enjeu est bien sauf !

Recevez, Monsieur le Rédacteur, mes salutations.

M. l'abbé Naudet, prenant la parole, fait observer que bien souvent les médiums, pour obtenir, par exemple, le mouvement sans contact d'un objet déterminé, sont obligés d'ébaucher, d'esquisser un geste dans la direction de cet objet. Il peut donc arriver que l'on estime frauduleux des phénomènes authentiques.

M. de Fontenay lui répond en ces termes :

Le fait signalé par M. l'abbé Naudet est certain. Si l'on immobilise complètement un médium, il peut arriver (comme à Cambridge avec Eusapia) que l'on

empêche toute production de phénomènes. Si on laisse au médium une trop grande liberté, il pourra céder à la tentation instinctive d'opérer le mouvement avec son propre pied ou sa main (loi du moindre effort). Un bon observateur évitera l'un et l'autre extrême. Il permettra au médium d'amorcer quelques mouvements ; mais il en surveillera scrupuleusement l'amplitude et ne retiendra comme bons que les phénomènes où les membres *de chair* du médium n'auront pu réellement avoir aucune part. Mieux vaut perdre dix bons phénomènes que d'en attester un seul qui serait douteux.

Monsieur N. N. : — On ne parle depuis le commencement que de mouvements sans contact et de ce que Linda peut faire avec ses pieds ou ses mains. Pourquoi ne dit-on rien des photographies qu'elle donne et qui sont un fait bien plus spécial à ce médium ?

M. DE FONTENAY : C'est là une tout autre question.

Le même interlocuteur : — M. de Fontenay ne pourrait-il pas parler de ces photographies, puisqu'il en a prises ?

M. DE FONTENAY : Je pourrais en parler, mais sans rien dire de plus que ce que contient l'attestation que j'ai envoyée à nos collègues et amis de Turin. Cette lettre figure en français, à la fin de l'ouvrage qu'ils viennent de publier. Depuis le jour où je l'écrivais, j'ai eu encore, avec Linda, tant en Italie qu'à Paris, une douzaine de séances dont trois ont fourni des résultats photographiques ; mon opinion n'a pas changé en ce qui touche la photographie et je n'ai rien appris de nouveau sur ce point.

Quelques personnes insistent pour avoir des indications plus complètes, faisant observer qu'il n'y a encore à Paris que peu d'exemplaires de l'ouvrage posthume du Dr Imoda.

M. de Fontenay projette alors un certain nombre de clichés et, les analysant sommairement, montre ce qu'ils présentent d'inquiétant au point de vue de la sincérité du phénomène. Il expose de même les raisons qui militent contre l'hypothèse d'une fraude et fait une brève allusion à la théorie idéoplastique qui, jusqu'à nouvel ordre, lui paraît être la plus satisfaisante.

Mr N. N. insiste pour savoir si M. de Fontenay est *certain* de la sincérité des phénomènes qu'il a photographiés et s'il peut en garantir la nature surnormale.

M. DE FONTENAY : Comment voulez-vous que je garantisse une chose pareille ? Nul de nous n'est infaillible et il serait peu sérieux d'affirmer que l'on n'a pas pu être trompé. Mais maintenant encore, trois ans après mes premières séances et onze mois après les dernières, je ne conçois pas quelle fraude aurait pu être employée aux séances de la rue de l'Université. Voilà tout ce que je peux dire.

POUR LA VENUE D'EUSAPIA PALADINO

M. de VESME, Secrétaire, annonce avoir reçu dernièrement une lettre du mari de Mme Eusapia Paladino, le priant d'organiser une série de séances du célèbre médium à Paris.

Avant de lui répondre d'une manière définitive — ajoute-t-il — je voudrais savoir si nous trouvons parmi nos sociétaires un assez grand nombre de personnes pour couvrir les frais. J'espère que oui, d'autant plus que, aussitôt que ma démarche a été connue, un membre de notre Société, M. le Dr Georges Chanteaud, a bien voulu mettre à notre disposition, dans ce but, la somme de 1000 francs, ce dont nous le remercions très vivement *(Applaudissements)*. Les sociétaires disposés à assister à une ou plusieurs séances voudront bien m'en informer par lettre. La cotisation individuelle pour chaque séance sera certainement de 15 à 20 francs.

Je demande seulement que, le moment venu, on nomme une Commission chargée de gérer la caisse des séances et organiser les expériences, ce que je ne puis pas faire moi-même.

La séance est levée à 6 heures 1/2.

MEMBRES SOUSCRIPTEURS :

	Liste précédente	200 fr.
26.	Mme Agache-Schloemer (Paris)	8 »
27.	M. Claude Claudovitch (Paris)	8 »
28.	Mme B.-V. (Paris)	8 »
29.	M. L. Baclé, ingénieur (Paris)......	8 »
30.	Marquise de Boisé de Courcenay (Paris)	8 »
31.	Comtesse Amelot de Chaillon (Cap d'Ail).......................	8 »
32.	Dr G. Chanteaud (Paris)	8 »
32.	M. A. Dubreton (Paris)	8 »
33.	Mme Fauconnet (Paris)	8 »
34.	M. P. Francezon (Montpellier)	8 »
35.	Marquis de Grollier (Paris)	8 »
36.	M. A. Le Tellier (Paris)	8 »
39.	M. Leroy-Dupré (Paris)	8 »
40.	Comtesse de Loisne (Paris)	8 »
41.	M. L. Lemerle, ingénieur (Paris) ...	8 »
42.	M. A. Orzabal de la Quintana (Paris)	8 »
43.	Mme H. de Rufz (Paris)	8 »
44.	M. André Sardou (Paris)	8 »
45.	Dr H. Bourbon (Paris)	8 »
46.	M. C. de Vesme (Paris)	8 »
	Total	360 fr.

UNE LUMIÈRE MYSTÉRIEUSE EN CORSE

Le *Voile d'Isis* publiait récemment une courte notice sur une conférence donnée par M. Gistucci, juge suppléant à Sousse (Tunisie), à la Société de la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise, et dans laquelle il était question, entre autres choses, d'une lumière mystérieuse qui se montrait depuis longtemps dans une localité de la Corse. Comme cette question si piquante des « lumières mystérieuses » mérite d'être approfondie et qu'aucun document à ce sujet ne doit être négligé, nous écrivîmes à M. Antoine Rougier, professeur à la Faculté de Droit d'Aix en Provence, en le priant d'obtenir de M. Gistucci quelques renseignements supplémentaires à cet égard. M. Rougier voulut bien s'en occuper, et M. Gistucci lui écrivit alors une lettre que nous reproduisons ici presque entièrement, en le remerciant, ainsi que le distingué Président de la B. I. L., de son amabilité. Sans doute, les informations que nous publions ne sont pas complètes, et elles sont de seconde main ; mais on peut espérer que, ce phénomène une fois signalé, d'autres personnes s'en occuperont à leur tour.

Je me hâte de dire que je ne suis point un témoin direct du phénomène que j'ai relaté dans ma causerie de Lyon. Je l'ai dit d'ailleurs à ce moment-là. Mais ceci n'affaiblit en rien l'authencité du fait. Il est établi et archi-établi par des centaines de témoignages. Ainsi, plusieurs membres de ma famille, tous des personnes très cultivées, m'ont attesté sur l'honneur que le feu mystérieux et inexplicable dont il est question existe réellement. Beaucoup de mes amis aussi l'ont vu des dizaines et des centaines de fois et ils seraient prêts à l'attester sous serment. Un monsieur d'ici l'a vu encore cet été, au mois d'avril.

Cette lumière mystérieuse se manifeste à Bocagnano, un gros village de la Corse, situé à 40 kilomètres d'Ajaccio, à 800 mètres d'altitude sur la ligne d'Ajaccio à Bastia. Elle apparaît dans une partie du village que l'on appelle le « Busso », mais l'endroit précis n'a pu encore être localisé. Et voici pourquoi : le feu disparaît, m'a-t-on dit, dès que l'on s'en rapproche à 500 mètres environ. On le voit très bien de 2 kilomètres : il donne l'impression d'une lanterne allumée mais dont le feu serait bleuâtre. Il apparaît, puis disparaît, puis reparaît. Et toute la nuit, il brille. Il est surtout visible par les nuits sans lune et sombres. De temps immémorial on a toujours parlé de ce feu. Un vieillard que j'ai connu quand j'étais tout jeune (c'est-à-dire, il y a vingt-cinq ans), m'a raconté que son grand-père lui avait dit, que les plus vieux du village avaient toujours vu le feu du « Busso ». On voit donc ce feu de très loin, mais dès que l'on s'en rapproche, brusquement, à un moment donné, il disparaît. Des ingénieurs des Ponts et Chaussées seraient venus pour repérer le point précis où il se trouve. Mais ils n'auraient pu y parvenir. D'après les probabilités, le feu se trouverait à un endroit où il y a des rochers avec quelques débris de ruines. Mais au fond, on n'en est pas sûr. Ces Messieurs me paraissent avoir fait le complot du silence pour ne pas avouer l'impuissance de la science officielle. A mon humble avis, ils auraient dû s'arranger pour faire faire à ce sujet une communication à l'Académie des sciences. Mais nul n'a osé affronter les foudres de nos doctes et infaillibles académiciens. Le petit feu mystérieux est toujours là pourtant, et les gens du village n'y font même plus attention.

Il faut écarter l'hypothèse stupide d'une supercherie, puisque le feu, à ce que l'on assure, brille depuis des siècles. Est-ce un feu-follet ? Je crois qu'il faut écarter cette hypothèse. Tout d'abord, il n'y a ni cimetière, ni mare à l'endroit dont s'agit. Ensuite, le peu de phosphore qui a pu se trouver à cet endroit-là à un moment donné aurait dû s'évaporer depuis bien longtemps. Enfin, tout le monde connaît les feux-follets, les paysans eux-mêmes. Non ! Il ne s'agit pas de cela. Ce n'est pas la flamme d'un feu-follet bien qu'elle soit aussi bleuâtre. D'ailleurs, MM. les Ingénieurs auraient été très heureux de pouvoir donner du feu cette explication scientifique et ils ne l'ont pas fait. Et alors ?

Certes, je ne veux pas donner de ce phénomène une explication de miracle ou de surnaturel. Je ne crois ni à l'un ni à l'autre. Tout obéit à des lois admirables, splendides dont nous ne connaissons qu'une bien faible partie. Au point de vue occulte, je me risquerais volontiers à émettre une hypothèse, mais très rares, sûrement, seraient les personnes qui seraient disposées à l'accepter. Il est donc inutile d'essayer de la présenter. Si j'ai cité ce fait à Lyon, c'est uniquement pour montrer en passant combien notre pauvre science est encore bornée, et surtout pour montrer combien nos scientistes sont peu

sages, quand ils disent : « Cela n'est pas possible ! Quoi, vous voudriez nous faire revenir aux superstitions et à l'ignorance du moyen-âge ?... » Hélas ! Ils sont nombreux ceux qui disent : « Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible ! » La Science a son dogme étroit et fanatique comme la Religion. Ils sont innombrables ceux qui subissent son joug et c'est surtout pour cela que l'évolution est si lente.

A défaut d'explication, me permettrez-vous, cher monsieur, de vous narrer en deux mots la naïve et poétique légende que les paysans au sujet de ce feu se transmettent de générations en génération ?

En ce temps-là, vivait à Bocagnano un comte qui était connu partout par sa méchanceté et son orgueil. Il opprimait les faibles et ses crimes étaient sans nombre. Il se disait pourtant très religieux et la messe ne se commençait jamais sans qu'il ne fût là. Or, un jour qu'il était allé à la chasse, l'heure s'avançait et il ne revenait pas. L'aumônier du château attendait, car il connaissait l'orgueil et la colère du châtelain. Pourtant, pensant à un moment donné qu'il ne reviendrait pas, il monte à l'autel et commence la messe. Juste à cet instant, le comte arrive avec toute sa suite et furieux, hors de lui, de voir qu'on ne l'avait pas attendu, il monte à l'autel et d'un coup d'épée, abat à ses pieds le prêtre revêtu encore des habits sacerdotaux. Aussitôt, les éclairs brillent, le tonnerre gronde, la terre s'entrouvre... Les assistants paisibles et honnêtes ont été transportés miraculeusement dehors. Les autres, avec le châtelain dont ils étaient dignes, ont été engloutis dans le tremblement de terre. Tout a disparu. Du château, il n'en est rien resté, si ce n'est la lampe fidèle qui brillait toujours dans la chapelle pour éclairer le Saint Sacrement. Et maintenant encore, cette lampe brille pour rappeler aux générations des hommes que la justice de Dieu est toujours là, qu'elle récompense les bons et punit les méchants.

Je ne m'oppose en aucune façon à ce que les quelques explications que je viens de vous donner soient publiées et sous ma signature même dans l'honorable revue dont vous me parlez...

V. Gistucci.

LES NOUVEAUX LIVRES

Dr Gustave Geley : **L'Etre subconscient.** (Troisième édition). — (Paris, Félix Alcan éd., 108, boulevard Saint-Germain. Prix : 2 fr. 50).

Il est consolant de voir arriver à une troisième édition ce bon petit ouvrage, qu'on voudrait, d'ailleurs, voir sortir du lit de Procuste des limites imposées aux volumes de la « Bibliothèque de Philosophie Contemporaine », puisque les adjonctions introduites forcément par l'auteur à chaque édition ont imposé jusqu'ici le sacrifice d'autres passages pourtant bien utiles au développement de l'idée de l'auteur. Il est consolant — disons-nous — parce qu'on ne peut que songer à toute la bonne semence répandue ainsi sur les sillons de l'esprit humain et qui ne manquera certainement pas de fructifier, au moins en une certaine mesure.

L'auteur a bien raison d'insister sur l'importance du fait, que l'idée palingénésique sur laquelle se fonde la théorie de la conscience subliminale, admise déjà par des centaines de millions d'humains, adeptes de certaines religions orientales, entrevue de tout temps par des philosophes géniaux, s'étend actuellement avec une rapidité remarquable en Occident, surtout dans les classes les plus intellectuelles. Naturellement, il y a encore des divergences d'opinion sur des questions qui peuvent être considérées comme étant relativement de détail. Ainsi, la différence entre les doctrines de Myers et celles de Geley, exposée à la page 104, a probablement besoin d'un développement ultérieur, devant se rattacher, par exemple, aussi à la question de savoir, si la partie de notre Moi qui s'incarnerait dans les existences successives ne serait pas toujours différente, jus- qu'à ce que tout notre Moi n'ait subi cette épreuve nécessaire. On conçoit, en effet, les conséquences qu'aurait cette théorie, admise actuellement par les « myéristes », sur notre conception de l'être subconscient.

D'ailleurs, le Dr Geley répond en quelques pages ajoutées à la fin de cette nouvelle édition de son ouvrage à une objection soulevée par M. de Vesme, au sujet de la confusion existant entre les produits *normaux* du psychisme infé-

rieur, admis par tous les psychologues modernes sous le nom de « subconscience », et les produits d'une portion de notre Moi, qui possède des facultés *supranormales*. On essaie depuis quelque temps, surtout dans les ouvrages théosophiques, de faire une distinction entre « conscience supraliminale » et « conscience subliminale », ou mieux encore entre « conscience supranormale » et « conscience subnormale », se trouvant respectivement au-dessus, ou au-dessous, de la « conscience normale ». Il ne s'agit là, au fond, que d'une simple question de nomenclature, devant nous permettre de nous entendre plus facilement dans la discussion de cette question : seulement il faut nous assurer que ces termes répondent à la réalité des choses. Il est donc essentiel de bien examiner la distinction entre *subconscience inférieure*, produit de l'automatisme des centres nerveux, et *subconscience supérieure*, indépendante du fonctionnement organique, que nous propose le Dr Geley.

Guillaume de Fontenay : **Les Photographies et l'Etude des Phénomènes Psychiques**, avec une préface de A. d'Arsonval. (Gauthier-Villars, édit., Paris, quai des Grands-Augustins, 55, — 3 fr. 25).

C'est un abrégé des trois conférences données par M. de Fontenay à la Société Universelle d'Études Psychiques en 1910 et 1911, et qui ont été ensuite publiées par les *Annales des Sciences Psychiques* : nous n'avons donc pas à y revenir. Par contre, nous croyons utile de reproduire ici la belle Préface que le Dr A. d'Arsonval, membre de l'Institut, a écrite pour cet ouvrage. La voici en entier :

Je souhaite vivement que le petit opuscule de M. de Fontenay soit lu et médité par les Psychistes, et spécialement par ceux qui se laissent prendre aux prétendues preuves photographiques qu'on exhibe devant eux. Ils verront ainsi ce qu'on doit penser d'un très grand nombre de documents.

Le rôle le plus important que semble avoir joué jusqu'à ce jour la Photographie dans l'étude du Psychisme a été l'enregistrement des phénomènes visibles, des phénomènes observés en vision directe par les témoins. C'est ce que l'auteur a nommé la *Photographie de contrôle*, par opposition à la *Photographie d'exploration* qui, sous des noms pompeux, d'autant plus sonores qu'ils sont plus creux, prétendrait nous renseigner sur toutes sortes de choses parfaitement invisibles. L'avantage de la *Photographie de contrôle* consiste surtout à révéler les illusions visuelles collectives ou personnelles dont nul ne peut se dire à l'abri. Que de réserves ne faut-il pas faire en pareille matière ! Celles de l'auteur me paraissent légitimes, et peut-être devrait-on en ajouter d'autres encore.

En tous cas, il est un fait sur lequel on ne saurait trop insister et que M. de Fontenay a pris comme *leitmotiv* dans son Chapitre II. Ce fait est trop certain : c'est que *seul l'auteur d'un cliché peut répondre de son cliché, être sûr de son cliché.* Nous ne devons attacher quelque importance qu'aux seuls documents possédant un état civil authentique, indiscutable et, j'ajouterai, dont l'auteur est non seulement connu, mais favorablement connu comme expérimentateur. Défions-nous de tous autres clichés ou épreuves.

Je n'hésite pas à dire que la *Photographie est le meilleur moyen de tromper les autres... quand on veut.*

Souvenons-nous également que la plaque au gélatino-bromure est un instrument ultra-sensible, que tout impressionne. L'auteur en a résumé des preuves dans un troisième Chapitre dont il aurait pu décupler l'étendue tant le sujet est fertile en erreurs et en confusions. M. de Fontenay termine ce Chapitre et le Livre par de sages conseils à ses collègues en Psychisme : « *Soyez*, leur dit-il, *sobres d'interprétations risquées et de communications sensationnelles aux corps savants* ».

Je ne saurais mieux dire.

Maintenant, nous sera-t-il permis d'adresser une petite critique à M. de Fontenay au sujet de l'*Avis au Lecteur*, dont il fait précéder ses conférences ? En mettant en garde les chercheurs contre les erreurs photographiques qui se commettent dans les expérimentations psychiques, il met tout cela sur le dos du « Psychisme » et des « psychistes ». Il est malheureux qu'il déconsidère ainsi l'un et les autres, alors que la vérité est que les « psychistes », qui comptent dans leurs rangs M. de Fontenay lui-même, tout en s'occupant de la photographie pour leurs recherches, sont entrés en conflit avec des occultistes et spirites fantaisistes, tels que Baraduc et d'autres, pour leur rappeler la prudence. Non pas que les psychistes, eux aussi, n'aient pas pu se tromper quelquefois, comme tout chercheur au monde : mais enfin, en comprenant les adeptes d'autres Ecoles sous le nom de « psychistes », M. de Fontenay a entraîné M. d'Arsonval à en faire autant, et leurs accusations peuvent contribuer à discréditer les « psychistes », alors que ceux-ci sont presque unanimement de leur avis au sujet de la photographie psychique.

Schopenhauer : **Mémoires sur les Sciences occultes**, traduits de l'allemand par G. Platon. (P. Leymarie, édit., Paris, rue Saint-Jacques, 42, 6 fr.).

Ce beau volume de près de 300 pages contient la traduction de trois Mémoires de Schopenhauer sur les Sciences Occultes. Le premier : « Magnétisme animal et Magie », est un chapitre de l'ou-

vrage qui a pour titre : *De la Volonté dans la Nature*. Chapitre ajouté après coup, et dont le but était de prouver que les théories du « magnétisme », ou plutôt du « somnambulisme provoqué », venaient à l'appui de ce que l'auteur avait soutenu au sujet de la puissance de la volonté du magnétiseur. Depuis lors, la science hypnotique a admis que c'est plutôt la volonté subconsciente du somnambule qui est la cause du phénomène : mais si cette circonstance diminue, naturellement, la valeur de l'ouvrage de Schopenhauer au point de vue scientifique, elle ne lui enlève rien, par contre, de son savoureux intérêt historique ; elle le rend peut-être même plus curieux.

Il ne s'agit là, d'ailleurs, relativement, que d'un détail. Ce qui constitue le côté le plus important du livre, c'est que Schopenhauer, l'un des premiers après Paracelse, a parfaitement compris l'existence d'une région subconsciente de notre être, non seulement, mais aussi de ses facultés « magiques », qu'on appellerait aujourd'hui *surnormales*.

Le second et le troisième Mémoire contenus dans ce volume figurent à la suite l'un de l'autre dans le tome I des *Parerga und Paralipomena*. L'un d'eux porte le titre : « Le Destin de l'Individu », et le sous-titre : Réflexions transcendantes sur la préméditation qui se montre dans le destin de l'individu ». C'est la redoutable question du libre arbitre et du déterminisme que l'auteur affronte ici. Schopenhauer semble résoudre le problème en attribuant à notre Moi latent l'origine de nos pensées, et par suite des événements de toute sorte à travers lesquels notre existence se déroule. Il y a bien probablement une grande partie de vrai dans cette théorie ; mais enfin, on ne voit pas bien comment elle peut expliquer les événements indépendants de toute volonté : un tremblement de terre, un coup de foudre, etc.

Enfin le troisième Mémoire, le plus long et intéressant, est celui qui s'intitule : « Essais sur l'apparition des esprits et ce qui s'y rattache ». Comme Kant, Schopenhauer a compris la nécessité de ne pas négliger ces questions brûlantes, avec la poltronnerie morale que montrent tant de philosophes aujourd'hui. Il y a évidemment été amené surtout par la publication de la *Voyante de Prévorst*, de J. Kerner, dont il reconnaît le caractère sérieux. Mais Schopenhauer ne semble pas connaître, ou admettre, les apparitions *objectives* de fantômes. Voici comment il conclut :

...Une apparition d'esprit n'est rien de plus qu'une vision du cerveau du voyant. Qu'un mourant puisse du dehors provoquer une telle vision, c'est ce que l'expérience a souvent montré. Qu'un vivant le puisse encore, cela a été, en tout cas, dans plusieurs circonstances affirmé de bonne part. La question qui se pose est simplement de savoir si un mort peut en faire autant.

Plusieurs psychistes allemands — le Dr Karl du Prel à leur tête — ont glané si utilement dans ces ouvrages de Schopenhauer : c'est ce qui explique peut-être qu'ils nous aient tant devancés pour tout ce qui se rapporte à ce que nous appelons aujourd'hui la « conscience subliminale ». La traduction que la Librairie P. Leymarie vient de publier contribuera à propager ces intéressantes spéculations philosophiques dans le monde latin.

Le véritable Almanach du Merveilleux pour 1912. — (A. Leclerc, ed., Paris, rue Monsieur-le-Prince, 19. — 1 fr.).

Les personnes passionnées pour le merveilleux — surtout pour les prédictions astrologiques, chiromanciennes, etc. — trouveront, aussi cette année, beaucoup d'articles curieux dans cet Almanach, qui est illustré de plusieurs gravures.

Essai sur les Matérialisations obtenues par le médium Craddock, ou incarnation du Dr Graem. Recueilli par J.-W. Mahony, et traduit de l'anglais par Ellen S. Letort. (Paris, Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques).

Malgré son titre, cette plaquette ne se rapporte pas plus au médium Craddock qu'à un autre médium à matérialisations. Ce sont simplement des observations, souvent justes, mais trop unilatérales, sur les égards avec lesquels il faut appliquer le contrôle aux médiums de cette classe.

Camille Flammarion : **Annuaire Astronomique et Météorologique pour 1912.** — (Paris, Librairie Ernest Flammarion, 26, rue Racine. — 1 fr. 50.)

Ce manuel si utile de notre éminent collaborateur est parvenu à sa quarante-huitième année. Le nouveau volume présente un grand intérêt aussi pour les personnes qui ne s'adonnent point spécialement à l'étude de l'astronomie, en mettant à la portée de tout le monde la plupart des indications qu'il donne. Voir, entre autres, celles sur l'éclipse du Soleil qui traversera la France le 17 avril, et qui, malheureusement, ne sera pas totale, comme on l'avait dit, mais simplement annulaire.

Librairie Hermétique M. Claudin (8, rue du Cloître-Notre-Dame, Paris). — Catalogue des Livres d'occasion.

Bibliothèque Chacornac : XXIVe catalogue des ouvrages d'occasion (Paris, Quai Saint-Michel, 11).

Catalogue des Livres d'occasion sur les Sciences occultes, en vente à la Librairie Emile Nourry (62, rue des Ecoles, Paris).

AU MILIEU DES REVUES

Les personnalités multiples affirmées par un Spirite notable

Sir William T. Stead, le célèbre publiciste anglais, vient d'envoyer à la *Revue Spirite* un article qui, tout en ne contenant rien de bien nouveau, revêt beaucoup d'importance parce qu'il a été écrit par un des spirites les plus éminents, et parce qu'il a été publié, avec une largeur d'esprit fort louable, par une Revue qui, fondée par Allan Kardec, s'est toujours tenue assez strictement liée à ses enseignements. Or on sait que les spirites se moquent souvent du « fractionnement de notre personnalité », de l'hypothèse selon laquelle une ou plusieurs parties de notre être ne seraient pas *incarnées* — pour ainsi dire — et vivraient d'une existence à part, étant douées de facultés qui remplaceraient l'usage des sens physiologiques, ne se manifestant que d'une façon incidentelle par l'automatisme médiumnique.

Maintenant, voici ce que publie W. Stead dans la livraison de janvier de la *Revue Spirite* :

...Je crois qu'il sera utile de faire part aux abonnés de la *Revue* des quelques conclusions auxquelles j'aboutis après plusieurs années d'études sur un sujet toujours palpitant et si plein d'imprévu.

La première, et peut-être la plus curieuse de ces conclusions, c'est que notre conscience physique n'est qu'une fraction de notre personnalité.

Le « moi » qui écrit ces lignes ne serait qu'une partie (et quelle partie ?) de mon égo. Il m'arrive fréquemment de comparer ce « moi » conscient au concierge d'un immeuble, concierge qui ne connaîtrait qu'imparfaitement ses locataires.

Si je dois ajouter foi aux affirmations très positives d'amis personnels, et en lesquels j'ai toute confiance, je possède la faculté de manifester ma personnalité sous différents aspects, et cela simultanément :

1° Par mon corps physique, de chair et d'os ;

2° Par un double apparemment matériel, visible de tous, présentant tous les aspects du corps physique ;

3° Par un corps astral visible seulement des clairvoyants.

Chacune de ces trois manifestations prétend être moi-même, et chacune ignore l'existence des autres. Cependant toutes trois agissent conformément à une même mentalité. Elles sont différentes et cependant paraissent être les mêmes ! Qu'en déduire, sinon que mon « égo central » groupe et recueille non seulement les expériences de ces diverses formes de manifestations, mais encore celles d'autres formes possibles sur l'existence desquelles je n'ai pour le moment aucune donnée précise.

La deuxième conclusion, qui découle tout naturellement du fait de cette découverte de personnalités multiples comprises dans mon propre égo, est la possibilité des réincarnations fractionnées.

Dénommons A la personnalité qui se manifeste dans le corps physique. B celle du double apparemment physique. C celle du corps astral. De ce que A se réincarnera, il ne s'ensuivra pas forcément que B et C doivent également se réincarner.

Si par exemple nous en croyons l'affirmation de B, celui-ci ne fut nullement affecté par le décès de A et n'en continua pas moins à exister à l'état apparemment physique.

Troisième conclusion : j'ai prouvé par des expériences réitérées et concordantes que l'astral C agit absolument indépendamment de A. Dans un certain groupe d'études nous recevons la visite, presque à chaque séance, de troisièmes personnalités visibles seulement des clairvoyants. Ces entités font partie de personnes qui, normalement, n'ont aucune conscience des visites que nous fait leur astral. Celui-ci nous donne souvent des informations que la personnalité A préférerait certainement ne pas divulguer.

Pour le clairvoyant, l'Astral C a l'apparence physique de A ; leur caractère, leur mode d'argumentation, leur mentalitéé en un mot, sont en harmonie parfaite. C donnera des détails précis sur les faits et gestes de A ou sur ses intentions, il discutera ses actes et les critiquera à l'occasion. Cependant C affirme son identité avec A, il lui ressemble au physique, parle en son nom, et agit en tous points comme si ces deux personnalités étaient confondues en une seule.

Quatrième déduction : la pluralité de personnalités en un seul égo paraît persister après la désincar-

nation physique. J'en ai eu, au cours d'expériences du plus haut intérêt, la confirmation absolue par un Esprit désincarné se manifestant par l'intermédiaire de différents médiums. Chaque personnalité de cet esprit prétendait être la même, elles avaient toutes trois et à un certain degré, la même mentalité, mais chacune ignorant les manifestations des deux autres, et leur était dissemblable en bien des points.

A semble par exemple avoir dans une certaine mesure conscience de B, mais les deux n'ont pas la même mémoire ni les mêmes goûts. A et B ont des points de ressemblance et de dissemblance avec C, et chacun des trois affirme positivement être identifié en A !

Chacun peut se différencier des autres par son degré d'évolution mentale ou morale : A peut n'avoir conservé de son passage à l'état physique que les passions matérielles, B une spiritualité élevée, tandis que C ne s'intéressera qu'aux problèmes purement intellectuels auxquels A et B n'attacheront aucun intérêt.

Enfin, la cinquième déduction découle des phénomènes extrêmement complexes et mystérieux qu'il m'a été donné d'observer. Il s'agit des degrés confus de mémoire des Esprits qui se manifestent, et qui prétendent se souvenir d'une ou de plusieurs de leurs incarnations antérieures.

Entre autres, je citerai le cas d'une entité incarnée en Pologne au XVIe siècle, et réincarnée en Russie au XVIIe siècle. Lorsqu'elle se met en rapport avec moi (qui également suis sensé avoir été incarné en Pologne), elle se souvient plus clairement des événements de son existence polonaise que de celle de Russie, dont elle n'a que de vagues réminiscences. Cependant la première période est antérieure de deux siècles à l'autre.

Autant de mystères qui ne pourront être éclaircis que par des études patientes et ininterrompues. Il serait absurde quant à présent d'essayer d'établir des lois d'après des données encore trop vagues, et tant que les faits ne seront pas enregistrés avec une précision parfaite.

J'avance simplement des conclusions en rapport avec les phénomènes que j'ai pu observer par moi-même, les unes n'ont aucune valeur proportionnelle à la réalité des autres. Je suis disposé à modifier ma façon de penser, et ceci sans aucune hésitation, s'il se présente des faits contredisant mes propres hypothèses.

Je n'effleure pas la question du retour de l'esprit, question qui sort entièrement du cadre de cet article. Ce grand point d'interrogation couvre une multitude de problèmes dont les solutions varieront à l'infini, puisqu'il s'agit de l'infini même.

Nous avons dit que les paroles de Sir W. Stead ne contiennent rien de nouveau. Ce qu'il proclame n'est pas autre chose que la doctrine de la « conscience subliminale » sur laquelle se fonde tout le grand ouvrage de F. Myers : *Human Personality*. Sir Oliver Lodge, de son côté, compare la personnalité humaine, telle qu'elle apparaît dans les recherches métapsychiques, à un navire dont on ne voit qu'une partie, la plus banale et superficielle — c'est la parole — alors que l'autre partie, celle qui contient les précieuses marchandises, est cachée à nos yeux.

On comprend l'importance de cette théorie. Elle sert à expliquer, sans avoir recours aux esprits, une foule de phénomènes surnormaux, sans que d'ailleurs l'hypothèse spirite elle-même en soit ébranlée *en principe*, puisqu'il s'agit d'une hypothèse spiritualiste. La nature fragmentaire de notre personnalité permettrait, au contraire, d'expliquer le caractère fragmentaire, incomplet, imparfait des communications réellement *spirites*, c'est-à-dire de celles qui viendraient effectivement d'esprits de défunts.

Est-ce à dire que nous affirmons la vérité de la thèse soutenue par Frédéric Myers, rééditée maintenant par W. Stead, et accueillie avec complaisance par l'ancien organe d'Allan Kardec ? Pas du tout : le temps se chargera de nous fixer peut-être sur cette doctrine. Pour le moment, nous voulons uniquement signaler ce pas en avant que les spirites semblent faire vers la théorie myersienne et théosophique de la « conscience subliminale ».

Une déclaration spirite de Sir O. Lodge

SIR OLIVER LODGE, le physicien illustre, recteur de l'Université de Birmingham et membre de l'Académie royale, a répondu par ces paroles à la question : « Comment avez-vous acquis la preuve d'une hypothèse en apparence aussi hardie que la Survie ? » — question qui lui avait été adressée, ainsi qu'à plusieurs autres savants, par l'*Hibbert Journal* :

Parlant pour mon compte et avec tout le sentiment de ma responsabilité, j'ai à constater que, comme résultat de mon investigation dans le psychisme, j'ai à la longue et tout à fait graduellement acquis la conviction, et suis maintenant convaincu, après plus de vingt ans d'étude, non seulement que la persistance de l'existence personnelle est un fait, mais qu'une communication peut occasionnellement, mais avec difficulté et dans des conditions spéciales, nous parvenir à travers l'espace.

Ce sujet n'est pas un de ceux que l'on peut conclure sans peine ni difficulté ; les preuves ne peuvent être acquises que par ceux qui y consacrent du temps et une sérieuse étude.

Mais la conclusion est nettement : qu'il n'y a là que folie et déception, ou une vérité de la plus haute importance pour l'humanité. Et cette conclusion ne peut rester sans être approfondie.

Erreur ou vérité, elle sert de base à toute une série

de pensées, entraînant d'autres conclusions, d'autres idées, fausses et trompeuses si la base n'est pas sûre ; dignes de toute attention si la base est solide. La postérité jugera.

En attendant, c'est un sujet qui attire les farceurs et les charlatans. De chaque côté abondent les opinions exprimées avec légèreté.

J'insiste auprès des générations instruites pour les engager à se bien garder d'accepter des affirmations sans un sévère examen et surtout à conserver leur esprit libre.

Si les êtres humains désincarnés peuvent communiquer avec nous, nous donner des conseils, nous aider et influencer profondément nos actions, alors il est évident que les portes nous sont ouvertes, avec une richesse de contrôle spirituel supérieure à tout ce que nous avons pu imaginer.

Un cas de Réincarnation?

La revue théosophique *Ultra*, de Rome, publie en son dernier numéro la communication suivante, du capitaine F. Battista, dont la Direction dit connaître le caractère sérieux et l'honorabilité. Ce fait rappelle celui raconté par le Dr Carmelo Samona, et que nous avons publié dans notre livraison de février dernier ; mais il se présente en des circonstances moins convaincantes.

En août 1905, ma femme — qui était enceinte de trois mois — fut témoin, étant au lit, mais bien éveillée, d'une apparition qui l'impressionna profondément. Une fillette que nous avions perdue depuis trois ans s'était subitement présentée devant elle, sous un aspect joyeux et enfantin, prononçant d'une voix suave ces paroles textuelles : « Maman, je reviens » ; et, avant que ma femme fut revenue de sa surprise, la vision disparut. Lorsque je rentrai chez moi, et que ma femme, tout émue encore, me fit le récit de l'étrange événement, j'eus l'impression qu'il s'était agi d'une hallucination ; mais je ne voulus pas lui ôter la conviction qu'elle s'était formée d'un avis de la Providence, et j'acquiesçai immédiatement à son désir de donner à notre future fille le nom de sa petite sœur morte : Blanche. A ce moment-là, non seulement je n'avais aucune connaissance de ce que j'ai appris plus tard — très tard — de la Théosophie, mais j'aurais traité de fou celui qui m'aurait parlé de réincarnation, persuadé que j'étais de ce que, mort une bonne fois, on ne renaît plus.

Six mois plus tard, en février 1906, ma femme donna heureusement le jour à une fille, ressemblant en tout et pour tout à sa petite sœur défunte, ayant de cette dernière les grands yeux très noirs et les cheveux abondants et bouclés. Cette coïncidence n'ébranla en rien ma conviction matérialiste ; mais ma femme remplie de joie par la grâce reçue — se convainquit d'autant plus que le miracle avait été accompli et qu'elle avait mis au monde par deux fois le même petit être. Cette enfant a maintenant six ans environ, et, comme sa petite sœur défunte, elle a vu s'accomplir en elle un développement précoce de sa personne et de son intelligence. Toutes deux, à l'âge de sept mois seulement, ont prononcé distinctement le mot *maman*, tandis que mes autres enfants, intelligents aussi, n'y sont pas parvenus avant douze mois.

Pour faire comprendre plus facilement ce que je dirai tout-à-l'heure, je dois ajouter que du vivant de la première petite Blanche, nous avions pour domestique une certaine Marie, suisse, qui parlait que le français. Elle avait importé de ses montagnes natales une cantilène, une sorte de berceuse, qui devait certes avoir jailli du propre cerveau de Morphée, tant sa vertu soporifère agissait instantanément sur ma petite fille lorsque Marie la lui chantait Après sa mort, Marie retourna dans sa patrie, et la berceuse, qui nous rappelait trop vivement l'enfant perdue, subit dans notre maison un ostracisme plein et entier. Neuf ans se sont passés depuis lors, et la fameuse berceuse soporifère avait complètement disparu de notre mémoire ; un fait réellement extraordinaire est venu nous la rappeler. Il y a une semaine, je me trouvais dans la salle de travail contiguë à la chambre à coucher, avec ma femme, lorsque nous entendîmes tous deux — comme un écho lointain — la fameuse berceuse, et la voix partait de la chambre à coucher où nous avions laissé notre fillette endormie. Au premier abord, émus et stupéfaits, nous n'avions pas distingué dans ce chant la voix de notre enfant ; mais, nous étant approchés de la chambre d'où partait la voix, nous trouvâmes l'enfant assise sur le lit, chantant avec un accent français très prononcé la berceuse, qu'aucun de nous ne lui avait apprise. Ma femme — sans montrer en être trop émerveillée — lui demanda ce qu'elle chantait. Avec une promptitude stupéfiante, elle répondit qu'elle chantait une *chanson française*, quoiqu'elle ne connût de cette langue que quelques mots appris de ses sœurs. — « Qui t'a appris cette jolie chanson ? » lui demandais-je. — « Personne, je la sais toute seule » — répondit l'enfant ; et elle poursuivit gaîment le chant, de l'air de quelqu'un qui n'a jamais chanté autre chose de sa vie.

Le lecteur tirera la conclusion qu'il voudra de cette exposition très fidèle des faits que j'ai personnellement constaté ; pour mon compte, la conclusion à laquelle je m'arrête est celle-ci : *les morts retournent.* Capitaine Florindo Battista.

Rome, Via dello Statuto, No 32.

ECHOS ET NOUVELLES

Le pari F. Girod — Dr Charpentier.

Par suite d'une publication faite dernièrement dans le *Matin* au sujet des séances qu'a données à Paris Mlle Linda Gazzera, M. le Dr Albert Charpentier a écrit à ce journal une lettre défavorable à ce médium, et la chose a donné lieu à une polémique où mon nom a été mêlé par erreur, et où la Société Universelle d'Etudes Psychiques a été confondue avec une nouvelle « Société Universelle de Recherches Psychiques », dont le Secrétaire est M. Ferdinand Girod, magnétiseur, qui dirige, sous le pseudonyme de Maurice de Rusnack, le journal populaire d'Astrologie, Magie, Magnétisme, etc., intitulé *La Vie Mystérieuse*.

M. Ferdinand Girod a cru bien faire en adressant au Dr Charpentier un défi, selon lequel une Commission nommée par les deux parties aurait dû constater, en telles et telles conditions, certains phénomènes de déplacements d'objets à distance, qu'une dame du nom de Mary Demange est censée produire. Le Dr Charpentier, accompagné d'un rédacteur du *Matin*, vint chez moi, m'inviter à faire partie de la Commission. Après quelque hésitation, je refusai, en rappelant ce que j'ai écrit encore dernièrement contre les paris et défis touchant les phénomènes psychiques — paris et défis que j'estime peu sérieux, surtout depuis que j'ai acquis à ce sujet une expérience mûrie, et que j'ai bien vu qu'aucun des paris et des prix qui ont été institués, depuis soixante-dix ans, pour ou contre les phénomènes métapsychiques — qu'on remarque bien que je dis : *pour* ou *contre* — n'a jamais été gagné ; ce qui prouve qu'on ne peut rien prouver par là ni pour, ni contre le médiumnisme.

Dans la séance qui eut lieu à la S. U. E. P. le 4 février, c'est-à-dire quand la polémique battait encore son plein, je donnai d'autres explications à ce sujet, en mettant en garde les sociétaires contre les publications faites à la légère dans les grands quotidiens de Paris — surtout dans l'un d'eux — au sujet des phénomènes métapsychiques. Non point que des publications de cette sorte ne puissent pas, *en certaines conditions spéciales*, être profitables à la propagande ; mais il ne faut les faire qu'avec la plus grande prudence, quand on est à peu près sûr que cela ne se retournera pas contre la cause même qu'on se propose de servir. D'autant plus que certains journaux, après avoir publié un article d'allure assez favorable au métapsychisme, sachant fort bien que cela passionne les lecteurs, veulent ensuite rétablir l'équilibre en faisant paraître les jours suivants des articles très hostiles qui clôturent la polémique en laissant les lecteurs invariablement sous l'impression que les adversaires de la Métapsychie sont sortis glorieux et triomphants de cette logomachie. Je déplorai donc la présente polémique et les présents paris, tout en reconnaissant que certains contre-paris, tels que celui lancé par M. Cornillier au Dr Charpentier, servent au moins à prouver l'inanité des défis qui ont été faits en sens contraire.

Les événements ne devaient pas tarder à me donner raison. Le 25 février, le *Matin* publiait l'entrefilet suivant, qui clôturait les débats.

> Nos lecteurs se rappellent que le 31 janvier dernier, M. F. Girod proposait au Dr Albert Charpentier de lui prouver, grâce aux facultés spéciales de Mme Mary Demange, la réalité du phénomène d'un déplacement d'objet sans contact.
>
> A cet effet, M. Girod avait accepté de produire le phénomène devant les huit observateurs dont nous avons déjà publié les noms.
>
> Le Dr A. Charpentier avait, en collaboration avec ses assesseurs, MM. Babinski, Lapicque et Roubinovitch, établi le procès-verbal des conditions nécessaires de l'expérience projetée.
>
> Ces conditions furent sévèrement discutées au cours de deux réunions principales.
>
> Après les deux jours de réflexion qu'il avait demandés pour se prononcer définitivement, M. Girod, par une lettre adressée au Dr A. Charpentier, a cru devoir renoncer à se soumettre à ces conditions, qu'il trouve trop rigoureuses.
>
> En cette occurrence, les trois séances d'expérimentation ne pourront avoir lieu.

On comprend, après cela, que je tienne à dégager ma responsabilité et celle de la S. U. E. P. dans cette malheureuse affaire. C. DE VESME.

Une Maison " hantée " à Saint-Michel-de-Maurienne (Savoie).

Le *Lyon Républicain* publiait dernièrement une information relative à une « maison hantée » à Saint-Michel-de-Maurienne. Maintenant, M. A. Porte du Trait des Ages, auteur de plusieurs

ouvrages occultistes, s'est rendu sur les lieux, et il a envoyé ensuite au *Messager* de Liège des renseignements à ce sujet.

Les phénomènes en question commencèrent en décembre, dans la maison de Mlle G., couturière. Cette dame et les quatre apprenties qu'elle emploie constatèrent successivement la disparition mystérieuse de menus objets : clés, aiguilles, ciseaux, etc., surtout d'un guéridon qui est dans l'atelier. Le bruit ne tarda pas à se répandre dans le pays que la maison de Mlle G. était hantée ; Mlle G. elle-même se rendit auprès de M. Porte, en le priant d'user de ses connaissances en ces matières pour faire cesser ces disparitions fort onéreuses pour sa bourse. M. Porte raconte :

Je fus très circonspect dans l'examen des lieux et des personnes. Mon attention se porta tout spécialement sur les apprenties car elles pouvaient me donner la clef des disparitions mystérieuses. Je mis un clou sur le fameux guéridon et ce clou disparut sous mes yeux, sans que je puisse dire quelle direction il avait prise. Et remarquons bien que je n'avais pas quitté des yeux les apprenties, placées dans un angle visuel très favorable, ni le guéridon qui se trouvait par conséquent dans le même rayon. Les jeunes filles doivent donc être au-dessus de tout soupçon, et cette constatation me fit étudier ce cas fort curieux avec un nouvel intérêt. D'ailleurs, plusieurs personnes que je connais parfaitement et qui sont également au-dessus de toute suspicion sont aussi catégoriques que moi dans leur affirmation que ces phénomènes sont produits par des moyens autres que ceux qui dérivent de la fraude et de la supercherie...

Remarquons encore que tout cela a lieu en plein jour : dès que les apprenties sont parties, les phénomènes cessent.

Mon avis, c'est qu'ils sont produits par l'intermédiaire d'un médium, en l'occurrence l'une des apprenties, et qu'ils continueront jusqu'à l'éloignement de ce médium inconscient. C'est aussi l'avis du Dr Papus, à qui j'ai soumis ce cas très curieux de psychisme.

Il ne faut toutefois pas oublier que ce sont là des phénomènes spontanés dont il est toujours difficile de constater l'authenticité, surtout s'il arrive d'avoir à faire à des jeunes filles hystériques et fûtées.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

La constitution d'une Société Métapsychique à Buenos-Ayres.

Nous avons parlé, dernièrement, de la fondation, à Buenos-Ayres, d'une *Sociedad Cientifica de Estudios Psiquicos*. Un conflit de tendances n'ayant pas tardé à surgir parmi les membres mêmes de son Comité directeur, dont une partie étaient nettement adeptes du « Moderne-Spiritualisme » (le Spiritisme anglo-américain), les sociétaires disposés à suivre une ligne différente de conduite constituèrent alors un autre groupement, qui prit le nom de *Sociedad de Meta-Psiquica Experimental*. Le Comité provisoire de la Société fut formé ainsi :

Présidents honoraires : Professeur Dr Charles Richet, M. César de Vesme ; *Président* : Dr Philippe Martinez, professeur de Psychologie expérimentale à la Faculté de Droit ; *Vice-Président* : Dr Carlos Malagarriga ; *Trésorier* : M. Louis Vandevelde ; *Secrétaire* : Dr Carlos Soto ; *Conseillers* : Docteurs Juan B. Pujol, F. Bellouard, Martin Dedeu.

La *Revista de Meta-Psiquica Experimental*, organe de la Société, sera dirigée par le professeur Ph. Martinez ; le Dr Carlos Soto est toujours le Secrétaire de la Rédaction ; M. Louis P. Van develde reprend la charge d'administrateur.

Voici quelques lignes de l'Avis que publie le dernier numéro de la *Revista* :

Le programme de ce groupement est purement et nettement expérimental, avec les bases scientifiques les plus sérieuses, sans avoir recours aux théories de doctrines ou écoles déterminées. Les phénomènes qui se présenteront seront décrits le plus minutieusement qu'il sera possible, dans tous leurs détails.

La cotisation des sociétaires est d'un *peso* chaque mois : elle servira surtout à l'installation d'un Laboratoire et à se procurer des sujets. On cherche actuellement un local devant servir de siège à la Société ; une souscription a été ouverte à ce sujet et a déjà produit la somme de $ 680.

Pour s'inscrire à la Société, ou pour recevoir la *Revista*, qui en est l'organe, s'adresser à

M. D. Luis P. Vandevelde (Rodriguez Pena, 1063, Buenos-Ayres). Les livres, la correspondance, etc. doivent être adressés au Dr C. Soto (2437 Cordoba, Buenos-Ayres). Le prix de l'abonnement à *Revista de Meta-Psiquica Experimental* est de $ 4 pour l'Argentine; de $ 2 en or pour l'étranger.

La Société croit déjà avoir trouvé un médium très remarquable ; nous en parlerons dans notre prochain numéro.

Inutile de dire que nous engageons vivement toutes les personnes qui s'intéressent aux recherches méta-psychiques, à un point de vue sérieusement scientifique, à prêter leur appui à la Société naissante, faible encore, mais dont l'influence pourra être bientôt considérable dans l'Amérique espagnole.

Le Jubilé Scientifique de M. C. Flammarion. Une belle allocution du Professeur Ch. Richet.

On sait qu'en ces derniers jours on a célébré à Paris, par des réunions solennelles, des banquets, etc., le Jubilé Scientifique de M. Camille Flammarion. Il y a en effet cinquante ans que l'éminent astronome, âgé alors de dix-neuf ans à peine, publia son premier ouvrage : *La Pluralité des Mondes Habités.* A la réunion qui eut lieu le 26 février, à la salle de l'Hôtel des Sociétés Savantes, sous la Présidence de M. Henri Poincaré, de l'Académie Française, plusieurs orateurs prirent la parole : M. le professeur Puiseux, de l'Institut, M. Jean Mascart et MM. Fouché, parlèrent de Flammarion astronome ; M. Ferdinand Buisson, député, retraça l'œuvre de Flammarion dans l'enseignement populaire ; le commandant Paul Renard rappela son rôle dans l'aéronautique ; M. Edmond Haraucourt parla de la poésie splendide qui rayonne dans la plupart de ses œuvres. Ce fut ensuite le tour de M. le professeur Charles Richet de dire quelques mots de l'œuvre courageuse et intelligente de Flammarion dans les études psychiques. Nous reproduisons ici cette allocution fine et mesurée, qui fut accueillie par d'interminables et chaleureux applaudissements.

Monsieur le Président,
Mesdames et Messieurs,

Vraiment, ce jour est un jour de fête pour la science, et je vous suis très profondément reconnaissant de me laisser ici apporter l'hommage de toute ma sincère admiration à notre éminent ami. On l'a célébré comme astronome, comme savant, comme artiste. Certes, il est tout cela ; mais il est aussi un philosophe, et, dans la dangereuse psychologie qu'il a hardiment abordée, il a montré la même sagacité, la même fertilité d'invention, et, disons-le bien haut, le même courage que dans ses autres études.

Ne vous méprenez pas cependant sur ce mot de courage.

Loin de moi l'idée singulière de chanter le courage d'un médecin qui ne s'est pas enfui d'une ville que le choléra dévaste, ni le courage du soldat qui au jour de la bataille, n'a pas jeté ses armes pour courir plus vite. Alors pourquoi louer le courage du savant qui, sans craindre l'impopularité et la raillerie, sans aspirer à de vains honneurs, aborde résolument des problèmes redoutables, et dit tout haut ce qu'il pense être la vérité ? Non assurément ! Il n'y a pas à vanter ce courage-là ; car c'est lui ce de tous les savants dignes de ce nom. C'est une vertu professionnelle, et si quelque esprit pusillanime, pour les misérables motifs de sa popularité ou de son repos, n'ose pas déclarer ouvertement ce qu'il pense, il faut rayer son nom du livre d'or de la science.

Mais il faut un grand courage pour chercher à résoudre, avec des moyens imparfaits et des ressource précaires, par des méthodes incertaines à l'aide de documents contradictoires, quelques-uns des mystères qui se dissimulent autour de nous, et qui, jusque à présent ont été, et par malheur restent encore, ensevelis dans d'épaisses ténèbres.

Vous l'avez tenté, vous, mon cher ami ; vous avez, dès le début de votre glorieuse carrière, compris qu'il y avait dans les forces inconnues ample matière à des recherches, à des expériences, à des méditations. Cette science embryonnaire, qui n'en est encore qu'à d'informes balbutiements, j'ai essayé de lui donner un nom, et je l'ai appelée la métapsychique. Mais peut-être a-t-elle reçu un nom avant même d'avoir l'existence ; car malgré vos efforts, elle n'est pas constituée, et je suis sûr que vous serez d'accord avec moi pour reconnaître que rien en elle de définitif n'a été établi jusque à ce jour et que nous n'en voyons pas même encore les linéaments se dessiner.

Et pourtant il y a quelque chose ! Vos livres, si riches de faits curieux et troublants le prouvent en toute évidence. Vous avez accumulé les témoignages qui démontrent que l'explication mécanique, simple et grossière, des choses de ce monde ne suffit pas à tout. J'oserais même dire qu'elle ne suffit à rien. Par-ci, par-là, apparaissent, comme ces feux follets qui voltigent sur les marécages, quelques lueurs éparses et fugitives qui nous permettent d'entrevoir des relations imprévues entre des faits très lointains. Est-ce que le savant n'a pas le droit, le devoir même de pénétrer dans cette obscurité ? Il semble que la science consiste précisément à relier l'un à l'autre, par un lien causal, deux faits qui semblent d'abord absolument distincts l'un de l'autre. Rechercher ce lien, cette cause mystérieuse, c'est faire œuvre de savant. Et la joie d'une telle recherche est profonde.

Alors, que vous importe d'être traité de timide par les uns ; de téméraire par les autres ? Heureusement, vous avez été timide, car vous ne voulez pas accorder foi aux colossales insanités qui se débitent dans les milieux dits psychiques. Heureusement, vous avez été téméraire, car vous n'avez jamais voulu refuser d'examiner ce que nos chétives connaissances d'aujourd'hui déclarent impossible.

Vous avez eu confiance dans notre maîtresse à tous, la science, qui régit souverainement les étoiles, les atomes et les âmes.

Et maintenant, Madame Camille Flammarion, au risque d'offenser votre modestie, laissez-moi vous adresser, en notre nom à tous, ma vénération et mon respect. Ensemble, nous avons travaillé souvent pour la belle cause de la Paix. C'est votre cher Flammarion qui vous a appris que ce petit globe terrestre où nous nous agitons est bien misérable, mais que les pauvres créatures qui s'y démènent peuvent cependant y concevoir l'idéal, et un idéal qui les grandit. Il vous disait sans cesse que notre planète est déshonorée par de stupides et fratricides guerres. Et, pour les combattre, vous avez groupé autour de vous des femmes généreuses qui vous reconnaissent pour leur guide. Mais votre patriotisme est ardent comme celui de Flammarion. Et alors tous deux, la main dans la main, vous nous donnez l'exemple de ces deux choses saintes, qui s'accordent si bien entre elles : l'amour de la patrie et l'amour de l'humanité.

Ce sont là de grands mots qui font battre tous nos cœurs. La patrie, l'humanité, la science ! Voilà, mon cher ami, quelle est l'unité de votre vie féconde et voilà pourquoi tous ici nous vous apportons l'hommage de notre reconnaissance attendrie.

Petites Informations

⁂ La Société qui s'est fondée dernièrement à Paris sous le nom d' « Institut de Recherches Psychiques de France » et qui a à sa tête MM. Lancelin et Lefranc, vient de décider l'organisation d'un **Bureau Julia à Paris**. Malgré son nom, ce Bureau aura un but très différent de celui de Londres, fondé par Sir W. Stead. Il se propose en effet l'identification des fantômes au moyen de la dactyloscopie, de l'écriture directe, de la photographie, etc. Il est beau de voir des chercheurs qui ne doutent de rien... La brochure concernant l'organisation du « Bureau Julia » à Paris est en vente chez M. Lefranc, 5, rue Nicolas-Flamel, Paris, au prix de 1 franc.

⁂ **La Société d'Etudes Psychiques de Genève** vient de publier ses Rapports pour l'exercice de 1911. Le Comité Directeur vient d'être complètement modifié : M. Ch.-E. Piguet est nommé Président ; MM. H. Cuendet et L. Favas deviennent Vice-Présidents ; M. Marius Gex, Secrétaire ; M. H. Favas, Vice-Secrétaire ; M. C. Mayer, Trésorier ; M. A. Pauchard, Bibliothécaire. Mme Rosen-Dufaure, qui présidait la Société, est nommée Présidente d'Honneur, ainsi que M. Louis Gardy ; Mlle Ch. Champury est nommée Secrétaire d'Honneur.

⁂ Le dernier fascicule du *Journal* de **l'American Society for Psychical Research** est en très grande partie consacré à un intéressant résumé des principales expériences du Dr Ochorowicz, fait par le professeur J.-H. Hyslop. L'article est illustré de plusieurs gravures qui parurent dans nos *Annales*. C'est une premier pas fait par l'A. S. P. R. vers la reconnaissance des phénomènes physiques de la médiumnité.

⁂ Nous lisons dans les journaux brésiliens la curieuse information que voici : « Le Gouverneur de l'État de Rio-Grande (Brésil), par suite de l'avis favorable de la Commission nommée pour examiner l'ouvrage : **Le Spiritisme et les Savants,** de M. José de Pena, a ordonné la publication de ce livre pour le compte de l'État »

Le Gérant : Joseph MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année — Mars 1912 — N° 3

ÉTUDE SUR LA MÉDIUMNITÉ DE F. CARANCINI

Discussion des anciennes critiques et apport de nouveaux documents

Les *Annales des Sciences Psychiques* ont publié, dans leur fascicule de novembre 1908, et spécialement dans celui de juin 1909, des rapports assez étendus sur le médium Francesco Carancini, de Rome, accompagnés de nombreuses gravures. Nous n'affirmions ni ne contestions l'authenticité des phénomènes dont on nous faisait le récit, mais nous nous proposions surtout d'attirer l'attention des savants sur un sujet qui n'avait presque été étudié, jusqu'à ce jour, que par des groupes d'expérimentateurs dont le nom avait généralement moins d'autorité sur l'opinion publique.

On peut s'étonner que Carancini n'ait pas aussitôt été soumis à l'étude des savants italiens, tels que les professeurs Lombroso, Morselli, Bottazzi, etc., que les expériences faites avec Eusapia Palladino semblaient tout naturellement indiquer pour cette étude. Ce fut à des savants étrangers, malheureusement peut-être moins habitués à l'étude *de cette forme spéciale de médiumnité*, que l'examen de Carancini fut dévolu. Il est fort possible que, si ces expérimentateurs autorisés avaient pu se transporter à Rome, au sein du cercle même qui avait été, jusque-là, le théâtre habituel des séances de Carancini, ils auraient été à même de constater la réalité de ses facultés médiumniques ; dans un milieu si différent, les choses se passèrent très mal ; et les séances de Londres et Genève marquèrent un vrai désastre pour le médium romain.

On peut lire le compte rendu des séances de Londres dans le *Journal of the Society for Psychical Research* de janvier 1910 ; Sir William Crookes, Mme Sidgwick, l'Hon. Everard Feilding, MM. Baggally, Scott, Mac Dougall, Lawrence Jones et d'autres assistèrent à ces expériences. Au cours du présent article nous aurons l'occasion



Fig. 1.

de faire quelques allusions à ce compte-rendu ; il nous suffira, pour le moment, de dire que la conclusion en était que « non seulement Carancini avait fraudé, mais qu'il avait fraudé tout le temps et chaque fois qu'il avait pu ».

Nous en dirons de même des séances de Genève, qui ont eu lieu en février 1910, au Laboratoire de Psychologie, à l'Université, avec le concours des professeurs Th. Flournoy, Ed. Claparède, Cellérier, Battelli, Ch.-E. Guye, Yung, Bovet, Lemaître et quelques autres personnes. Le compte rendu de ces séances a été publié par M. Claparède dans le Bulletin de la *Société de Physique de Genève* et dans les *Archives de Psy-*

chologie, de Genève, mai 1910. Son jugement ne s'écarte point de celui de ces Messieurs de la S. P. R. ; le voici : -

C'est un fait connu que tous les médiums ont un penchant à frauder ; et l'on affirme même qu'ils fraudent chaque fois qu'ils sont insuffisamment contrôlés. De sorte que, dit-on, lorsqu'il y a fraude, « celui qui manque à son devoir n'est pas alors le médium, mais le contrôleur » (1). La question n'est donc pas de savoir si un médium a ou non fraudé, mais s'il a *constamment* fraudé.

Or, pour ce qui est de C., la réponse ne saurait être qu'affirmative : au cours des séances de Genève, tout s'explique aisément par une fraude plus ou moins habile. Nous ne l'avons saisi, il est vrai, en flagrant délit qu'une seule fois (craie au pied) ; mais on a pu constater, au cours de la série des séances, que les phénomènes étaient d'autant plus rares que le contrôle était meilleur, et qu'ils cessaient entièrement lorsque le contrôle était absolu (pieds attachés).

Voici en quoi consiste le « flagrant délit » dénoncé par la craie au pied.

Une expérience décisive nous a prouvé, le 14 février c'est-à-dire dans la seconde séance tenue avec C., que ledit C. se servait de son pied droit pour attirer à lui la table placée à sa droite. Avant la séance, et sans que personne en fût informé, j'avais frotté de craie blanche, sur toute sa hauteur, l'angle postérieur du pied de la table se trouvant le plus près du médium, angle sur lequel devait nécessairement venir appuyer son soulier, s'il se servait de son pied pour attirer la table. Ainsi qu'une expérience me l'avait montré à moi-même, cette craie forme alors un trait très net sur l'empeigne du soulier. Or, après la séance du 14 février, au cours de laquelle C. avait fait avancer la table en question, nous pûmes tous constater que son soulier portait la marque de craie blanche trahissant la supercherie.

Il est si naturel que Carancini, en agitant ses pieds, ait pu involontairement toucher « l'angle postérieur du pied de la table se trouvant plus près du médium », qu'on éprouve vraiment un peu de peine à concevoir ce que cette expérience peut avoir de si « décisif ».

Quant au fait, que « les phénomènes étaient d'autant plus rares que le contrôle du médium était meilleur », c'est là malheureusement ce qui se produit avec tous les médiums sans distinction. Des phénomènes se produisent parfois qui ne peuvent laisser dans l'esprit aucun doute sur leur authenticité ; qu'on suppose, par exemple, que le médium, placé au milieu des assistants, en bonne lumière, dans un endroit choisi par les expérimentateurs, s'élève en l'air jusqu'au plafond et y pique un objet dont on a constaté auparavant la présence sur la table. Impossible de contester pareil phénomène, surtout s'il se répète à plusieurs reprises ; il serait ridicule de parler d'hallucination collective, d'un tour d'optique, etc., etc. Bien. Vous liez le médium à sa chaise ; vous prenez des mesures pour que le phénomène soit enregistré automatiquement par des appareils scientifiques : rien ne se produit plus, *la plupart du temps*. Pourquoi ? On le comprendra peut-être quand on connaîtra mieux le déterminisme de la phénoménologie médiumnique. En tout cas, cette malheureuse circonstance a été constatée aussi avec Eusapia, surtout au cours des séances à l'Institut Général Psychologique de Paris. Pourtant, M. Claparède termine fort judicieusement son étude en disant :

Il va sans dire que, de l'échec de Carancini à Genève, on ne saurait tirer un argument péremptoire contre la réalité des phénomènes télékinésiques qu'il a pu produire à Rome dans un tout autre milieu, ni surtout contre ceux présentés par d'autres médiums. Au contraire, selon M. Flournoy, qui a assisté à diverses séances avec Eusapia, nos séances avec Carancini laissent une si mauvaise impression, comparées à celles données par la fameuse Napolitaine, que de la comparaison naîtrait plutôt une présomption en faveur de l'authenticité des phénomènes palladiniens : ainsi, avec Eusapia, l'éclairage est meilleur, des contrôleurs spéciaux sont préposés au maintien des jambes, etc. Et tandis qu'il nous a été facile, après une ou deux séances, de concevoir les trucs en somme assez grossiers de Carancini, ceux qu'emploierait la Palladino dans ses bonnes séances — où des phénomènes inexpliqués continuent à se produire en pleine lumière et dans des conditions de contrôle impeccables — ont défié jusqu'ici la sagacité des nombreux savants qui l'ont étudiée de la façon la plus suivie.

Nos lecteurs peuvent donc voir qu'en somme les *preuves* recueillies à Genève contre les fraudes de Carancini ne sont pas bien terribles. Retenons plutôt cette dernière observation de M. Claparède, que **les phénomènes... cessaient entièrement lorsque le contrôle était absolu (pieds attachés).** Cela paraît signifier que, si l'on obtenait ces mêmes phénomènes alors que le médium aurait les pieds attachés, il faudrait en déduire (ce contrôle pouvant être considéré comme absolu), 1° ou que les expérimentateurs de Genève se sont trompés ; 2° ou bien que l'échec de Carancini à Genève devait être attribué, en tout cas, à des conditions psychologiques et physiologiques (ou plutôt métapsychiques et métaphysiologiques) dont le déterminisme nous échappe en très grande partie ; mais qu'il n'y a plus moyen de douter des phénomènes que ce

(1) *Annales des Sciences Psychiques*, nov. 1909, p. 352.

médium a produits à Rome, dans un tout autre milieu.

Or, c'est justement d'une série de phénomènes obtenus dernièrement avec F. Carancini, à Rome, en des conditions de contrôle qui paraissent très strictes, puisque le médium a eu, non seulement les pieds liés, mais tous les membres immobilisés par des liens multiples, que nous nous proposons de nous occuper dans cet article, dans lequel nous soumettrons surtout aux lecteurs des *Annales* les si intéressantes photographies que nous envoie de Rome M. le baron Léon von Erhardt, et la critique, non moins intéressante, à laquelle il soumet le jugement des expérimentateurs de Londres et Genève.

Depuis trois ans déjà, M. v. Erhardt s'occupe de la médiumnité de M. Carancini avec une constance, un dévouement, une pureté d'intentions qui doivent lui procurer l'estime et l'admiration de toutes les personnes qui sont à même de comprendre son œuvre. Il a bien eu, à l'heure présente, plus de 160 séances avec son médium. L'échec de Carancini à Londres et Genève l'a d'autant plus fait souffrir, qu'il le considère comme immérité. Son médium a bien rencontré un meilleur succès à Milan, au cours d'une série de séances qu'il donna à la Société d'Études Psychiques de cette ville ; mais cela ne suffit point à laver Carancini des accusations de fraude qui lui avaient été adressées à l'étranger, ni à améliorer sa situation financière. Ce pauvre homme, en effet, devant entretenir une famille de huit personnes, après avoir été assez maigrement employé chez des marchands de couleurs et des photographes, se trouve maintenant sans travail. M. v. Erhardt s'est donc adressé à moi, en me proposant de soumettre aux lecteurs des *Annales* les documents qui devaient porter une nouvelle lumière sur la question. Différentes circonstances m'ont obligé à ajourner jusqu'à présent cette publication ; mais ce retard a présenté l'avantage de permettre d'accumuler de nouveaux documents extrêmement intéressants.

Avant de commencer la publication de l'essai hypercritique de M. von Erhardt, il sera peut-être utile que nous disions que les séances dont il parle ont eu lieu dans son atelier de peinture, à Rome, hormis les dernières, qui se passèrent chez le professeur Gregory, auteur de quelques remarquables découvertes dans le domaine de la chimie et de l'histoire naturelle. L'atelier de M. von Erhardt est facilement reconnaissable dans les photographies, grâce à l'étagère qui y paraît toujours, à la droite du médium.

Nous croyons enfin utile de faire observer que, dans la trance de Carancini, se manifeste surtout une personnalité qui dit s'appeler *Giuseppe* (Joseph), et qui dirige les séances, comme John King avec Eusapia, Vincenzo avec Linda Gazzera, etc. Il parle très peu durant les séances, mais se montre plus loquace quand M. v. Erhardt tient avec Carancini des séances expressément consacrées aux phénomènes purement intellectuels de la médiumnité.

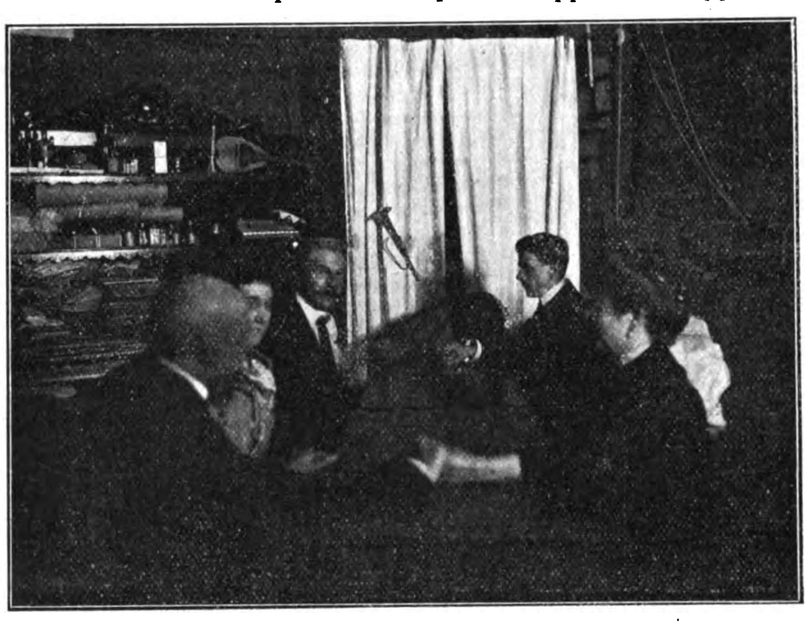


Fig. 2.

Nous cédons maintenant la parole au baron Léon von Erhardt.

Les objets flottants

Si c'est Carancini lui-même qui plaçait les objets à l'endroit où on les voit sur les photographies et où ils paraissent flotter en l'air, il n'avait que deux voies à suivre : 1° il devait les lancer d'une manière ou de l'autre ; 2° il lui fallait les attacher.

Parlons d'abord de la première de ces deux hypothèses.

Les expérimentateurs de Londres parlent, en des termes génériques et sans donner aucune explication spéciale, du *jet en l'air* d'objets légers. Il faut supposer que leur idée soit la suivante : Carancini, ayant pris les objets de l'étagère,

les jetait avec sa main aussi directement que possible au-dessus de sa tête.

A Genève cependant on prétendait que Carancini mettait les objets sur un de ses bras, après les avoir enlevés de l'étagère, pour les lancer ensuite en l'air, par un mouvement violent, en criant en même temps : *fuoco* ! (feu).

Nous commencerons par discuter la première hypothèse, en nous représentant les actions et les



Fig. 3

mouvements qu'il aurait dû exécuter pour arriver à son but de cette façon.

A. — *Les objets lancés par la main ?...*

1° Pour procéder de cette manière, il lui fallait d'abord délivrer la main droite, les objets se trouvant de ce côté-ci ;

2° Puis il devait attraper l'objet qui se trouvait sur l'étagère, sans renverser d'autres objets et sans produire du bruit qui l'aurait trahi. Lorsque l'objet se trouvait sur une des planches supérieures il lui fallait se lever.

On pourrait répondre à cela que Carancini n'avait pas à craindre de faire du bruit puisqu'il avait eu soin de demander aux assistants de causer. A quoi je réponds qu'il n'y avait pas au contrôle des imbéciles ou des gens endormis, et que sûrement tous étaient constamment préoccupés de ne se laisser échapper rien de ce qui se passait. De plus, il faut remarquer que *la conversation s'arrêtait assez souvent*, et que Carancini ne pouvait même pas en demander la continuation s'il ne se trouvait pas à sa place. En tous cas il est absolument inutile d'insister sur ce point, qui est, comme nous allons voir, de nature secondaire en vue des preuves absolues et objectives que nous allons apporter ;

3° Après avoir saisi l'objet, il fallait le jeter aussi directement que possible, afin qu'il ne manquât pas le but où il devait à peu près se trouver pour être photographié ;

4° Ayant lancé l'objet, Carancini devait réunir avec la rapidité d'un éclair sa main droite avec la main gauche du contrôleur à droite.

5° Les photographies font voir qu'il y avait, au moment de l'allumage, une certaine distance entre les deux mains de Carancini, réunies avec celles des contrôleurs, et quelquefois (voir la photographie du petit balai) une distance très grande. Ceci prouve que, si Carancini fraudait, il ne devait pas saisir uniquement la main du contrôleur à sa droite, mais qu'il devait séparer, même à grande distance, ses mains, et en même temps, celles des contrôleurs qui, selon l'hypothèse de la fraude dont nous nous occupons, devaient avoir été rattachées par le médium, pour donner aux contrôleurs l'illusion qu'ils tenaient toujours les siennes. Et tout cela sans se trahir et sans manquer jamais le résultat au moment où il criait « feu » ! Et pourquoi cette séparation, même à grande distance et avec le bras soulevé, si cela ne pouvait qu'augmenter le danger de faire découvrir la fraude ? En effet, un coup d'œil, jeté sur la photographie du petit balai, avec le désir sincère de reconnaître la vérité, devrait détruire *a priori* tout soupçon d'une fraude par le système en question !

6° Mais il s'agissait, non seulement de rejoindre et de séparer les mains, mais aussi d'exécuter tout cela avec un raffinement et une précaution extraordinaires pour éviter tout soupçon !

7° Et puis, on voit — tout spécialement sur les photographies du soulèvement de la trompette et de l'éventail — que ce n'est pas Carancini qui tient les mains des contrôleurs, mais que les siennes sont tenues par les leurs. Comment aurait-il pu arriver encore à ceci dans le court moment qu'il avait à disposition ? Qu'on réponde donc à ceci ; mais que la réponse soit basée sur de vraies expériences, sur la logique et la volonté absolue de connaître la vérité !

8° Carancini devait crier « feu » au même moment où l'objet lancé avait quitté sa main, et il



devait s'attendre (si l'objet avait été réellement jeté par lui-même) à ce que j'allumasse *sans le moindre retard* la lampe au magnésium. Je n'ai pas besoin de rappeler avec quelle vitesse des objets du genre de ceux qu'on voit sur les photographies retombent après avoir été jetés en l'air. On pourrait bien obtenir un petit retard de la chute en jetant les objets très haut. Mais il va sans dire que Carancini était forcé de ne faire passer l'objet que très peu au-dessus du point où il devait se trouver pour apparaître sur la plaque photographique, et qu'il aurait risqué même de manquer la direction perpendiculaire et de jeter l'objet sur un des assistants, s'il avait osé le lancer très haut. Il est inutile de vouloir démontrer d'une façon encore plus détaillée que l'objet ne pouvait pas être jeté jusqu'à une hauteur qui aurait pu retarder la chute assez considérablement pour permettre à Carancini toutes les manipulations qui auraient été nécessaires pour représenter, enfin, les positions que l'on voit sur les photographies. Et comment aurait-il encore pu calculer le moment auquel il devait commander : « feu » ?

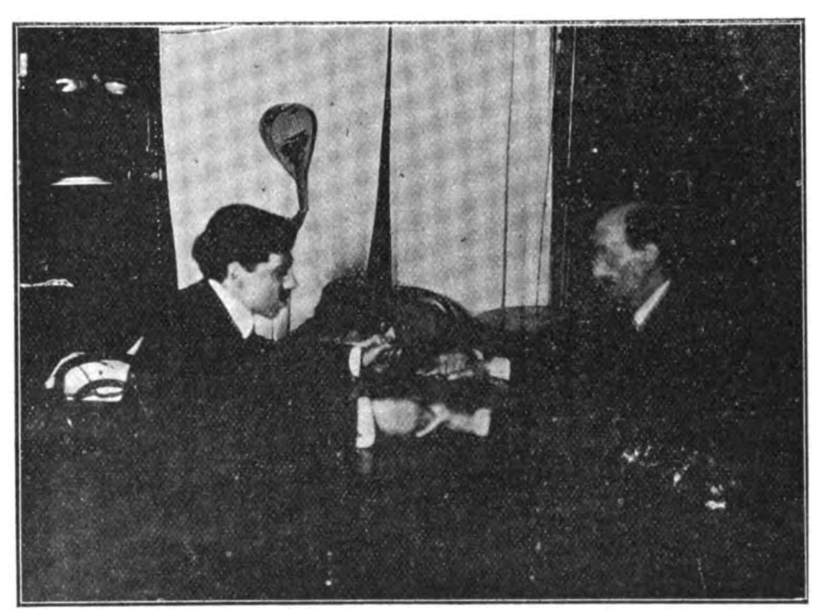


Fig 4.

Si l'on veut rester sur la base de l'expérience et de la vérité, il faut admettre incontestablement que Carancini devait demander et donner l'ordre d'allumer au même moment où il lançait les objets, et qu'il devait compter que j'exécuterais cet ordre sans le moindre retard, pour ne pas manquer le moment où les objets se trouveraient à l'endroit voulu. Eh bien, s'il devait compter absolument sur ma promptitude dans l'exécution de son ordre, *comment cette seconde pouvait-elle lui suffire pour rejoindre sa main droite avec celle du contrôleur de droite et pour séparer les mains des deux contrôleurs jusqu'à la distance qu'on voit sur les photographies?...* Pareille chose est-elle possible ?

9° Qu'on se donne aussi la peine de bien examiner *toutes* les positions des personnes et des objets, telles qu'elles apparaissent dans les photographies et de se rendre compte si l'on peut trouver le moindre indice d'inquiétude, de trouble et de confusion dans les attitudes de Carancini et des contrôleurs, au moment où la photographie devait être faite.

Il faut bien reconnaître, après cela, qu'on suppose quelque chose d'impossible en prétendant que Carancini ait pu exécuter tous les mouvements mentionnés dans l'espace de temps en question et sans que jamais un des contrôleurs s'en soit aperçu !.....

10° D'ailleurs, si on veut absolument prétendre que les photographies d'objets flottant en l'air sont le résultat de tromperies, eh bien, alors ce n'est pas assez d'accuser Carancini de fraude, mais il faut accuser au moins le contrôleur à sa droite du même délit !

Il était en tout cas indispensable pour frauder et faire voir pourtant les situations représentées dans les photographies (je rappelle de nouveau en premier lieu la photographie du petit balai), que la main gauche de Carancini restât immobile et jointe avec la main du contrôleur à gauche pendant que le contrôleur à droite devait lui permettre de libérer la main de ce côté, en l'aidant ensuite à rattraper la sienne avant l'allumage. Qui voudrait recourir à une telle hypothèse de complicité pour soutenir, coûte que coûte, la thèse de la fraude, devrait au moins le dire franchement; le bon sens du public décidera.

11° Jusqu'ici, nous n'avons pris en considération que ce qui devait se passer *avant que la lumière fût faite*, et les explications basées sur les résultats objectifs des photographies ont prouvé jusqu'à l'évidence que les objets flottants qui apparaissent sur les photographies, ne peuvent pas avoir été *jetés par la main du médium.*

Nous allons voir maintenant que ce qui se passait *après l'éclair du magnésium et l'exécution de la photographie* n'a pas moins de force démon-

strative en faveur de la réalité des phénomènes.

Un fait d'une haute importance et même d'une importance décisive, est constaté : *on n'entendait jamais tomber les objets que les photographies font voir comme étant suspendus en l'air* ! Et cela sans exception, sauf dans le cas d'un balai qui avait été porté sur la table avec un bruit très faible, mais pourtant perceptible. Ce bruit se produisit trois ou quatre secondes après l'exécution de la photographie.

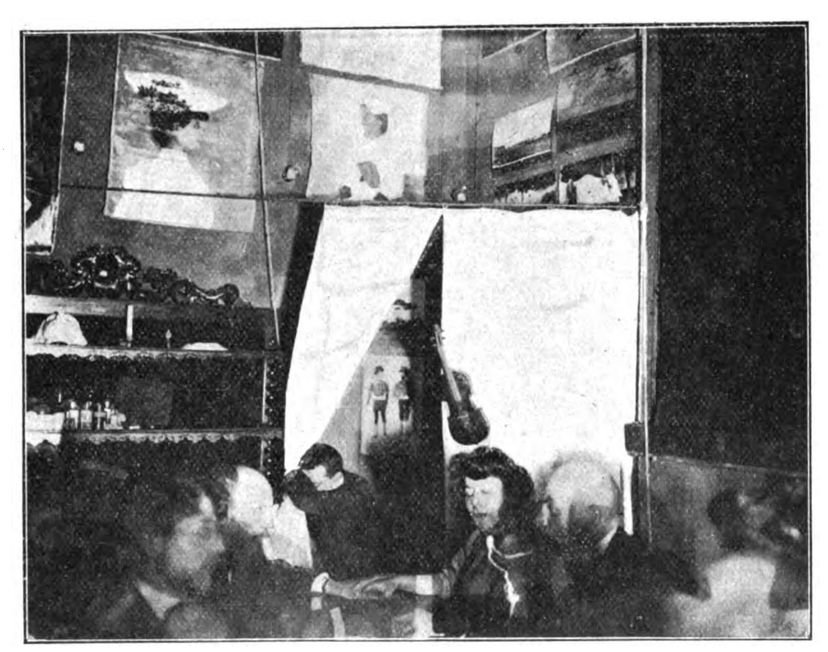


Fig. 5.

Entre le moment de l'éclair du magnésium et celui où la mandoline (Fig. 4) fut placée sur le plancher, sous l'endroit où elle flottait en l'air, s'écoulèrent toutefois trois ou quatre secondes. Ce retard était un fait bien remarquable. Immédiatement après avoir fait la photographie, j'avais allumé la lampe électrique qui se trouvait à côté de moi. Un cri étant sorti de la bouche de Carancini, je l'éteignis de nouveau; « Giuseppe » demanda : « Pourquoi as-tu fait la lumière blanche ? — Je répondis : « « La photographie faite, j'ai cru pouvoir allumer ». — Alors « Giuseppe » me demanda : « La photographie est donc faite ? » « Mais oui ! » Tout de suite après, la mandoline fut placée doucement par terre et Giuseppe me répondit : « Alors tu peux faire la lumière blanche. »

La mandoline, quand elle fut photographiée, se trouvait à une hauteur de 155 cm. du plancher; elle pèse 500 gr. Ainsi elle devait nécessairement tomber avec un fracas formidable, d'abord sur la pointe, puis, se renversant et causant un second bruit, à peu près pareil au premier. Mais elle fut placée doucement comme sur du velours.

Le violon (Fig. 5), quoique moins lourd, aurait dû arriver dans les mêmes conditions et avec le même effet sur le plancher. De même la trompette (Fig. 2), qui ne pèse pas beaucoup, mais qui a une longueur de 53 cm. Comme je l'ai déjà dit : le fait que tous les objets ont été déposés sur le plancher sans le moindre bruit, après avoir été photographiés flottant en l'air, prouve incontestablement qu'ils n'étaient pas jetés, mais placés avec beaucoup de précaution et d'intelligence par une force invisible à l'endroit où on les trouvait quand on faisait la lumière blanche.

Il est vrai que le fait de ces placements et déplacements des objets plus ou moins lourds, *sans le moindre bruit*, ne peut pas être fixé par la photographie, mais il y a des témoins en quantité pour le confirmer, et il est hors de doute qu'ils ne se refuseront pas à affirmer le fait en question, même par serment.

12° Celui qui voudrait quand même soutenir que les objets ont été jetés, doit supposer que Carancini les rattrapait avant qu'ils tombassent à terre. Car, si ce n'était pas une force invisible qui les empêchait de tomber, conformément aux lois de la physique, il n'y avait que les mains de Carancini qui pussent exécuter cet acte.

Pour comprendre toute l'absurdité d'une telle supposition, il faut se représenter tout ce que Carancini avait à faire avant de rattraper l'objet lancé : saisir et séparer les mains des contrôleurs, prendre les attitudes qu'on voit sur les photographies, crier « feu », laisser passer le temps indispensable pour allumer le magnésium, puis réunir de nouveau et complètement les deux mains des contrôleurs, pour délivrer ses mains à lui. Maintenant, il s'agissait de rattraper un objet tombant dans l'obscurité complète ! Inutile d'en parler davantage...

13° Au sujet de cette circonstance, que les objets tombaient sans bruit, je dois toutefois mentionner ici l'objection des adversaires de ce médium ; à savoir, que Carancini (ou « Giuseppe ») demandaient que l'on parlât, et même beaucoup, et surtout s'il s'agissait de phénomènes importants. On pourrait donc supposer que le

bruit de la conversation pût empêcher d'entendre le bruit de la chute des objets.

La demande de parler est motivée du côté de « Giuseppe » de ce qu'il prétend (ainsi que pour la presque totalité des autres médiums) que les assistants dégagent ainsi du « fluide ». Il me faut rappeler qu'en général, la conversation était assez modérée et souvent interrompue. Il n'est pas facile de converser par ordre, quand on a le désir et la volonté de suivre le cours des phénomènes. Puis il faut remarquer que la conversation tombe invariablement quand on s'attend à l'éclairage si éblouissant du magnésium, et aussitôt après que le phénomène a eu lieu ; cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Non seulement, en de pareilles conditions, le bruit provoqué par la chute des objets aurait dû être perçu, mais il aurait, en certain cas, effrayé tout le monde, moi-même en premier lieu, qui éprouvais quelque inquiétude pour des objets d'une certaine valeur, comme la mandoline.

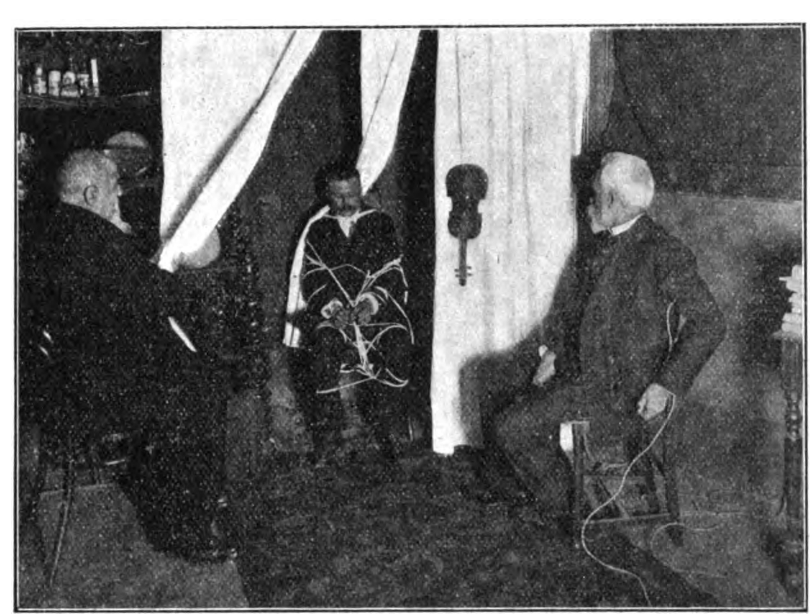


Fig. 6.

Séance tenue à Rome, le 2 mars 1912. Le médium Carancini est soigneusement lié à sa chaise avec un long ruban; ses mains sont liées aussi par des sangles et un anneau, à travers lequel le ruban est passé quatre à cinq fois, de manière à ce que le médium ne puisse élever ni baisser ses mains. Au moment où on prend la photographie, une partie du rideau est soulevée médianiquement derrière Carancini. Le violon qui se trouvait sur l'étagère est suspendu en l'air, devant le rideau.

Mais quand même la conversation aurait été son train, il est *incontestable* qu'on aurait toujours entendu, malgré cela, le fracas de la chute d'une mandoline, d'un violon, des tables dont nous allons parler, et des autres objets, excepté peut-être l'éventail.

14° Pour mettre davantage en évidence le fait important qu'aucun bruit ne fut perçu lors de la chute des objets, il faut faire observer que les mêmes expériences ont été faites continuellement avec d'autres objets déplacés et d'un poids beaucoup plus considérable — expériences qui n'ont malheureusement pas été photographiées.

Tel est le cas de cette même caisse qui fut pénétrée par une assiette, un violon et une sonnette. Cette caisse a une longueur de 59 cm., une largeur de 34 cm. 1/2, une hauteur de 28 cm. 1/2 et un poids de 3 kg. 600 gr. Elle fut transportée à plusieurs reprises, en passant entre la tête de Carancini et celle d'un des deux contrôleurs, et déposée ensuite presque imperceptiblement sur la grande table du cercle.

Les mêmes expériences ont été faites bien des fois avec un morceau de marbre (un encrier ancien) d'environ 24 cm. de long, 12 de large et 7 de haut et pesant 3 kg. 500 gr. Il était surprenant de voir comment cet objet était déposé sans le moindre bruit, comme si on l'avait placé doucement sur du velours. Et tout cela dans l'obscurité ! Jamais on ne serait parvenu à transporter la caisse sur la table sans se servir des deux mains, sans faire du bruit et sans avoir des dormeurs ou de parfaits imbéciles au contrôle !

Un des faits les plus surprenants de ce genre s'est passé, enfin, dans une séance récente : le 1er août 1911. Une table à quatre pieds (96 cm. de long, 50 de large, 80 de haut) qui doit peser à peu près 9 kg., a été d'abord complètement renversée, frappant le plancher comme l'aurait pu faire un marteau ; puis cette même table marcha en arrière, se rendit derrière le rideau, fut ensuite soulevée, en emportant avec elle la moitié du rideau, et enfin déposée tout doucement sur la table de séance, après avoir passé au-dessus de la tête de Carancini. Il y avait de la lumière rouge assez faible, mais pas si faible, que les assistants ne pussent remarquer exactement comment la table passait au-dessus de la tête de Carancini et descendait ensuite sur la table à laquelle les assistants étaient assis. Le rideau blanc que la table avait emporté au cours de son voyage, et dont elle

fut couverte à moitié, permettait à la vue de mieux suivre les dernières phases de ce phénomène (Voir fig. 6).

Le transport d'une table renversée de ces dimensions au-dessus de la tête du médium lui-même, ainsi que le fait que cette table fut déposée ensuite sur une autre table — sans aucun fracas — constituent un phénomène inimitable, en de telles conditions, par la fraude.

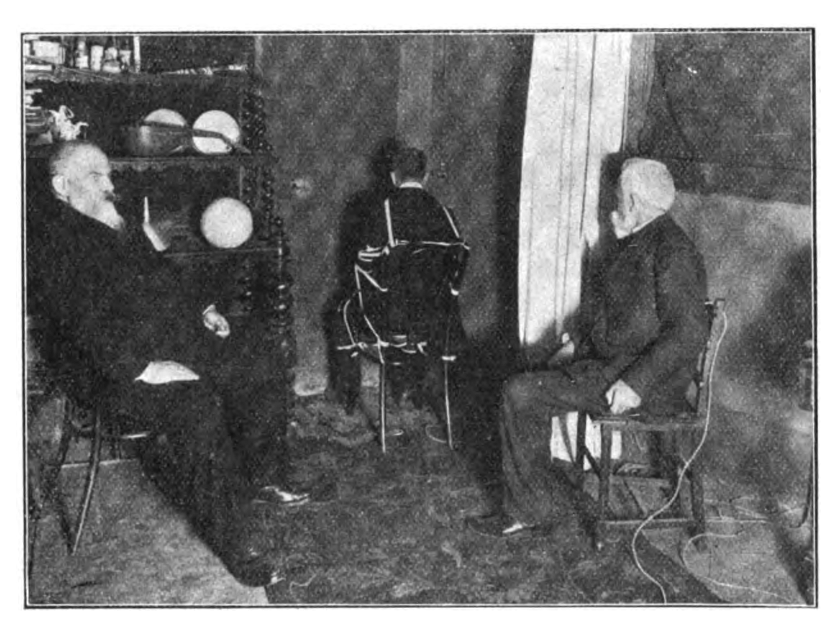


Fig. 7.

Cette photographie fut prise quelques instants après celle reproduite par la fig. 6. « Giuseppe » ordonna qu'on ouvrît entièrement le rideau et qu'on prît une autre photographie. Celle-ci montre que le médium a été tourné, évidemment afin qu'on pût voir les ligatures derrière la chaise. Quand on réveilla le médium, il était de nouveau tourné vers le rideau. Le violon fut trouvé de nouveau à sa place, derrière l'étagère. — Le professeur Betti, docteur en médecine, et M. L. von Erhardt étaient seuls présents à cette séance.

Jusqu'ici j'ai fourni deux preuves *capitales* de ce que les objets ne pouvaient être lancés par les mains du médium. Je les résume :

A). Carancini ne pouvait absolument pas reprendre la pose qui apparaît dans les photographies, après que l'objet avait été « jeté » et que l'ordre *feu* avait été donné — à moins qu'on veuille supposer qu'il eût toujours un complice parmi les deux contrôleurs ; ce qui est absurde pour bien des raisons, mais surtout parce que les contrôleurs variaient dans les différentes séances.

B). Les objets flottants qu'on voit sur les photographies ne sont jamais *tombés*, à l'exception du petit balai ; ils ont été *déposés* doucement. Si Carancini avait exécuté ces tours par une supercherie, il aurait dû les rattraper dans leur chute, après que la photographie avait été faite — ce qui est manifestement impossible, surtout dans l'obscurité.

C). J'ajouterai maintenant la troisième preuve capitale et incontestable de ce que j'ai avancé.

1° A quelques exceptions près, je recevais toujours par la bouche de Carancini (c'est-à-dire par « Giuseppe »), l'ordre d'aller vers la lampe à magnésium, avant celui de faire « feu ». Sur cet ordre « préliminaire », je me rendais à la place indiquée, et aussitôt que l'ordre : « feu ! » était donné, je ne tardais pas à l'exécuter en pressant la poire en caoutchouc, que je tenais dans la main. Néanmoins, on ne verrait sûrement que bien peu d'objets flottant en l'air, dans les photographies, ou on n'en verrait aucun, s'ils avaient été jetés par le médium. Ceux qui en doutent n'ont qu'à se représenter la situation en suivant tout simplement le procédé dont nous avons parlé, c'est-à-dire : jeter en l'air des objets d'un certain poids (je rappelle que la mandoline pèse 500 gr.), crier « fuoco » après que l'objet a été jeté, rejoindre la main avec celle du contrôleur et observer consciencieusement, combien de temps les objets restent en l'air pour qu'on ait la possibilité de les photographier.

Le résultat serait probablement à peu près négatif, tandis que sur mes photographies les objets flottent avec une précision surprenante à la même hauteur et à la même distance du rideau. Il aurait sûrement fallu une exactitude et une vitesse extraordinaire, c'est-à-dire une exécution *simultanée* du jet, du commandement « feu » et de l'allumage, ainsi que de la réunion des mains ; tout cela est absolument fantastique et inexécutable, — surtout dans l'obscurité. En tout cas, il y a un devoir absolu à faire des expériences pratiques et abondantes, même à l'aide d'un certain nombre de photographies, avant d'accuser et de déshonorer un homme.

16° Or je donnerai, non pas un seul, mais quatre exemples où l'exécution de l'ordre « feu » a été considérablement retardé sans que cela ait eu une influence sur la réussite des photographies.

2° 65e *séance avec Carancini, le* 20 *novembre* 1908 *(La trompette en l'air)*.

Mon procès-verbal dit ce qui suit :

Lorsque Giuseppe cria la première fois : « fuoco » (feu), la lampe à magnésium ne fonctionna point. J'étais désespéré. Alors « Giuseppe » me fit allumer la lumière électrique (blanche). Je mis la machine en ordre et nous reçumes encore la magnifique photographie de la trompette flottante.

Critique. — Il n'est pas dit, dans le procès-verbal, que je reçus l'ordre d'aller à l'endroit où était la lampe à magnésium avant que l'ordre : « feu » fût donné. Je le suppose, bien que je ne m'en souvienne pas. Donc, la lampe ne fonctionna pas. Quelle devait en être la conséquence ? L'objet aurait absolument dû tomber, avec du bruit. En supposant toutefois cette chose impossible : que Carancini rattrapât toujours les objets pour les déposer doucement par terre : il devait, en tout cas, attendre, pour les rattraper, que l'éclair du magnésium ait eu lieu, sans quoi l'éclair, en survenant enfin à l'improviste, pouvait dénoncer la fraude, en montrant que le médium avait libéré sa main pour saisir l'objet retombant. L'objet devait donc fatalement tomber. Et pourtant on n'entendit aucun bruit ! Personne ne sut quel objet aurait dû être photographié. La lumière blanche fut allumée *tout de suite*, l'interrupteur se trouvait à côté de moi; Carancini restait en trance, tout était à sa place. Ayant arrangé l'appareil à magnésium, j'éteignis la lumière électrique, je restai à ma place et, quelques instants après, je recevais de nouveau l'ordre : « feu ». La trompette flottant en l'air fut ainsi photographiée.

Deux autres cas de ce genre ont eu lieu avec un guéridon ayant 79 cm. de haut, 47 cm. de large.

b). Dans la séance du 15 mai 1908, qui suivait celle où la photographie du violon fut faite (la première que j'ai obtenue), je demandai à l'intelligence « Giuseppe » de vouloir bien nous en faire avoir une autre. J'avais tout préparé et je demandai si je pouvais prendre ma place auprès de la lampe à magnésium, mais « Guiseppe » m'en empêcha. Tout à coup, la voix de Carancini cria violemment et sans intervalle, deux fois : « fuoco » ! Impressionné par le caractère du cri qui paraissait exprimer non seulement une ordre, mais aussi l'inquiétude que je pusse arriver trop tard, je me précipitai vers la lampe. Mais je devais toujours : me lever, faire quelques pas et puis chercher l'appareil pneumatique dans l'obscurité ; il se passa donc quand même un laps de temps, cinq secondes au moins. Tout objet jeté en l'air serait tombé longtemps avant que je pusse allumer. Néanmoins la photographie fait voir une table flottant en l'air à une hauteur d'environ 30 cm.



Fig. 8.

Séance du 19 août 1911. Le grand entonnoir mesurant 20 centimètres de diamètre avait été placé sur le guéridon à gauche du médium; au moment où fut prise la photographie, il fut trouvé sur la table du milieu. Les poignets de Carancini étaient liés par des lanières à ceux des deux contrôleurs : le professeur Betti et son neveu, M. Betti, lui aussi docteur en médecine, qui pouvaient ainsi se rendre compte de tous ses mouvements. M. von Erhardt assistait seul à cette séance avec les deux contrôleurs.

c). La même chose se répétait le 26 mai 1908. Ginseppe m'avait de nouveau empêché de me rendre à la place où la lampe devait être allumée. On causait. Tout d'un coup, j'entends crier : « lumière ! ». Je ne savais pas ce que cela signifiait, c'est-à-dire si je devais faire lumière blanche ou allumer la lampe à magnésium. Je demandai à la hâte une explication et je reçus d'un côté la réponse « luce » (lumière), de l'autre « fuoco ». Enfin, je compris qu'il s'agissait du dernier. Alors je me précipitai de nouveau vers l'appareil et j'obtins la photographie de la table sur la tête de Carancini, et un peu à sa gauche.

Je n'ai pas besoin de dire que, si c'eût été Carancini qui tenait frauduleusement le guéridon avec sa main, il devait la lâcher, avant de commander : « feu », et qu'alors le guéridon n'aurait

jamais pu apparaître sur la photographie. Il se passa entre le premier ordre « feu » et l'allumage sûrement dix secondes.

d). Le quatrième cas s'est passé plus récemment (le 23 juillet 1911). La lampe à magnésium rata. Néanmoins j'obtins la photographie d'un guéridon soulevé en l'air jusqu'à une hauteur de 137 cm. Nous en parlerons plus loin, entrant dans tous les détails de ce phénomène.

(A suivre)

Les figures 6, 7 et 8, que nous publions dans ce fascicule, constituent une sorte d'avant-goût de celles que nous ferons paraître dans les numéros suivants. Nous désirons en effet que nos lecteurs puissent se rendre au moins partiellement compte, dès maintenant, des mesures rigoureuses de contrôle qui ont été prises dans les dernières séances avec Carancini, à Rome.

GUILLAUME DE FONTENAY

L'AURA HUMAINE et les écrans du Dr Walter J. Kilner

SOMMAIRE

I : L'article du Comte de Rochas. — II : L'Aura. — III : La Technique du Dr Kilner. Nos essais. — IV : Ce que voient le Dr Kilner et ses élèves. — V : Vérifications proposées.

I

L'article du comte de Rochas

Le 19 mai 1911, le correspondant londonien du *Journal de Chicago* annonçait à ce grand quotidien qu'un médecin de Londres, le Dr WALTER J. KILNER venait de faire une importante découverte.

Tout être humain posséderait une aura ou atmosphère, variable dans ses proportions et sa netteté selon que l'individu jouirait d'une bonne ou d'une mauvaise santé. L'examen de cette aura permettrait même à une personne exercée de distinguer entre un sujet intelligent et un cerveau obtus.

L'inspection de ces auras humaines se faisait au moyen d'écrans particuliers inventés et construits par le Dr Kilner et contenant une substance chimique dont la nature était tenue secrète.

Cette nouvelle étonnante fit naître sans doute quelque scepticisme chez les rédacteurs du *Journal de Chicago*, car au milieu de juin, la correspondance du 19 mai n'avait pas encore été publiée.

Mais le *New-York Herald* du 15 juin 1911 ayant annoncé que les expériences de Kilner venaient d'être répétées au Mercy-Hospital, par le Dr Patrice S. O'Donnell devant une vingtaine de médecin dudit hôpital, et que ces expériences avaient réussi ; le *Journal de Chicago* se décida à faire paraître, le 24 juin, la note de son correspondant anglais.

Le COMTE DE ROCHAS, à qui l'on avait communiqué ces articles des deux journaux américains, les publia et les commenta ici même (*Annales des Sciences Psychiques*, 1er septembre 1911, pp. 264-268) dans une excellente étude à laquelle on voudra bien se reporter.

Deux mois plus tard, M. DE VESME se fit envoyer l'ouvrage que le Dr Kilner venait de mettre en vente, ainsi qu'une boîte contenant les quatre écrans nécessaires à l'étude du phénomène. Ecrans et livre furent aimablement prêtés par M. de Vesme au comte de Rochas, à l'auteur de ces lignes et à diverses autres personnes.

Nous pûmes ainsi tenter quelques expériences qui, malheureusement ne furent pas très satisfaisantes. Il ne faut pas oublier toutefois que dans les recherches de cette nature un livre ne remplace qu'imparfaitement les indications orales du maître ou de l'inventeur. Le compte-rendu

d'un échec ne peut donc impliquer tout au plus qu'une simple réserve et pas du tout une dénégat'on.

Mais avant d'en venir à nos tentatives infructueuses, je ne pense pas qu'il soit inutile de dire un mot de cette antique question des auras et un mot aussi de la technique imaginée par le Dr Kilner. L'article précité de M. de Rochas me permettra une assez grande brièveté. Nous poserons ensuite les quelques points d'interrogation qu'il nous paraît utile de poser.

II

L'Aura. — Considérations générales

Aura est un mot latin transplanté tel quel dans notre langue et qui signifie *souffle.* Il a pris chez nous deux acceptions différentes. Dans la première, qui est strictement médicale, l'aura est une sensation particulière qui précède parfois, parfois seulement, l'attaque d'épilepsie ou encore l'attaque d'hystérie. Il semble au patient, que, de son tronc ou de ses membres se dégage comme une vapeur chaude, une sorte de souffle. L'origine du mot est évidente.

Dans une seconde acception, bien connue des Psychistes et de leurs précurseurs, — depuis Paracelse, je crois, — l'aura serait l'espèce de nimbe ou d'auréole dont on a depuis longtemps doté la tête des saints et qui, suivant les théories de l'occultisme, ne serait pas du tout l'apanage exclusif de la sainteté ! Nous serions tous, au contraire, enveloppés d'une atmosphère, d'une aura de ce genre ; mais l'aura du commun des mortels serait faible, à peine brillante, et visible seulement pour les yeux de certains sujets baptisés *voyants* ou *clairvoyants.* Celle des bienheureux au contraire et de quelques personnes spécialement privilégiées à cet égard serait assez brillante et assez forte pour s'imposer aux regards de tous.

La première pensée qui vint à l'esprit de nos lointains prédécesseurs fut que ce nimbe était une sorte d'émanation infiniment ténue et pour ainsi dire *spirituelle,* qui se dégageait du corps physique des personnages observés. Le mot *spiritus,* qui veut dire *souffle,* lui aussi, était déjà appliqué à l'âme proprement dite et parfois à ce que certains considéraient comme une portion plus particulièrement immatérielle de l'âme. On adopta donc le terme d'*aura* pour désigner la substance aérienne du nimée ou de l'auréole (1).

(1) Il est à remarquer que l'étymologie d'*auréole*, en dépit des apparences, est tout à fait différente. *Auréole*, suivant Littré, n'est que l'adjectif de la locution *corona aureola* (couronne dorée). Ainsi qu'il arrive souvent, le substantif tomba peu à peu, et peu à peu aussi l'adjectif *aureola* fut pris substantivement puis devint à son tour un véritable substantif, que nous avons traduit par *auréole*.

Lorsque les idées strictement émanat'stes des siècles précédents firent place peu à peu à nos conceptions actuelles où la notion des champs de forces et des centres vibratoires a pris une si grandeimportance, on conserva le vieux mot qui pourtant correspond peut-être assez mal à la réalité. Tout est de définir les termes que l'on emploie.

L'aura pour nous sera la portion d'espace qui, autour de nous, se différencie du reste de l'espace par des propriétés dont la cause, quelle qu'elle soit, réside en nous.

Je ne trouve guère de meilleure définition possible à l'heure actuelle. Celle-ci ne préjuge rien, comme on le voit, et ne décide pas si notre aura provient d'une émanation, d'un rayonnement ou de ces deux causes réunies.

Ceci posé, avons-nous réellement une aura ou, comme l'appelle aussi Kilner, une *atmosphère* spéciale autour de nous ? Oui, nous avons une atmosphère, une aura, et nous en avons même deux, sans aucune contestation possible. Nous avons une aura de rayonnement et une aura d'émanation. Notre aura de rayonnement peut être étudiée au moyen d'un simple thermomètre, ou mieux d'un instrument plus sensible. tel que le bolomètre. Par tous les points de la surface de notre corps nous rayonnons de la chaleur. Notre aura d'émanation peut être étudiée au moyen d'un hygromètre. Par tous les pores de notre peau nous dégageons de la vapeur d'eau.

D'une façon générale, et abstraction faite des vêtements qui nous couvrent habituellement, l'aura de rayonnement (ou aura calorifique) prendrait, à quelques décimètres de notre corps une forme à peu près ovoïde et, à une distance suffisante, une forme globulaire ou sphérique ; mais ces résultats, indiqués par le calcul, sont faussés dans la pratique par le fait que l'air au milieu duquel nous vivons s'échauffant davantage au contact et à proximité de notre corps, monte, agite les couches voisines et détruit la forme régulière et prévue de l'aura calorifique pour lui donner plutôt l'apparence d'une colonne de fumée. Et notre aura d'humidité, ainsi que notre haleine viennent encore compliquer le phénomène dans des proportions qu'il n'est pas très facile de déterminer.

Il va sans dire que ces deux auras (calorifique et hygrométrique) sont habituellement invisibles. Pourtant il n'est pas impossible que nos yeux les distinguent dans de certains conditions. C'est un point que je me borne à signaler pour l'instant.

Faut-il ajouter aussi que, par elles-mêmes, ces



deux auras n'ont guère d'intérêt pour le Psychiste. En effet, elles ne constituent point un privilège de notre nature. N'importe quel objet à 37°, un récipient d'eau tiède, par exemple, dégage une aura calorifique analogue à la nôtre, et tout objet humide, tel qu'une éponge dont on vient de se servir, dégage de même une aura hygrométrique susceptible d'humilier la nôtre.

Si donc j'ai cru devoir mentionner ces deux phénomènes, ce n'est pas qu'ils présentent un intérêt immédiat et direct pour nous ; mais ils nous intéressent indirectement, comme une source d'erreurs et de confusions dont il y aura lieu de tenir compte en de certains cas. Quand un clairvoyant ou un observateur muni de moyens artificiels déclarera voir notre *atmosphère*, notre premier devoir sera de nous assurer que, ce qu'il voit, ce n'est pas l'une ou l'autre ou la réunion des deux auras susdites.

Cette simple remarque a d'autant plus d'importance que je ne me rappelle pas l'avoir rencontrée dans aucun des livres où la question des auras se trouve traitée soit ex-professo soit accidentellement.

Outre les deux auras dont nous venons de parler, en possédons-nous une autre, ou plusieurs autres ? Il a été fait à cette question diverses réponses. Si vous vous adressez à un Physicien pur, je veux dire à un homme qui connaît bien les faits certains de la Physique et ne cherche point à percer au-delà, il vous est répondu sèchement : « C'est possible. »

Si vous vous adressez à un Physicien philosophe, c'est-à-dire à un vrai Physicien, car la Philosophie est le sel de la Physique aussi bien que de toute autre science, il vous est répondu : « C'est possible. C'est même probable ; mais nous n'en savons absolument rien. » — Et c'est assez probable en effet, car il serait surprenant que, parmi les myriades de systèmes possibles d'ondulations, nous émettions uniquement les ondulations caractéristiques de la chaleur obscure et point d'autres. Il est beaucoup plus vraisemblable que nous produisons un grand nombre de vibrations d'un autre ordre et qui, parce qu'elles sont d'un autre ordre, échappent et échapperont peut-être toujours à nos sens comme à nos instruments. (1)

Si vous vous adressez à un Occultiste ou tout au moins à certains Occultistes, il vous sera répondu sans peur et sans hésitation : « Non seulement c'est possible ; non seulement c'est probable, mais cela est certain. Cette aura dont vous parlez, elle vous entoure ; je la vois au bout de vos doigts, le long de votre corps, autour de votre visage. » D'autres, plus nombreux, vous diront au contraire qu'elle est invisible pour eux mais que leurs sujets somnambuliques la perçoivent distinctement et en donnent des descriptions concordantes, en dépit de toutes les précautions que l'on cherche à prendre pour éliminer la suggestion.

Quelles méthodes il faut suivre pour développer en soi-même la voyance, ou quel entraînement il faut imposer aux somnambules, ou quels soins il faut prendre pour éviter toute cause d'erreur, on le sait de reste parmi les Psychistes et je n'ai pas à le retracer ici. Mais il me faut bien reconnaître que jusqu'à présent les efforts combinés des Occultistes, des Magnétisuers et des Somnambules ont été impuissants à vaincre le scepticisme du public et des milieux cultivés au sujet de l'aura humaine. Trop peu de gens la voient !... Et au prix de manœuvres qui font naître quelque suspicion.

III

La technique du Dr Kilner. — Le résultat de nos expériences

Le grand intérêt de la méthode du Dr Kilner réside dans ce fait que tous les individus doués d'une vue normale devraient, en utilisant les écrans qu'il a imaginés, découvrir l'aura de n'importe qui. Si la meilleure preuve que l'on puisse donner du mouvement, c'est de marcher, il semble bien aussi que la meilleure façon de prouver qu'une aura nous enveloppe, c'est de montrer cette aura à tout le monde.

Comment l'inventeur a-t-il atteint ce but ? C'est ce qu'il nous explique au cours de l'intéressant volume où il relate sa découverte (1). Il va sans dire que je ne peux donner ici qu'une idée très succincte du contenu d'un volume qui compte tout près de 350 pages in-8°. Si d'ailleurs les faits annoncés par l'auteur viennent à se confirmer, ce n'est pas un compte-rendu, même développé, c'est une traduction intégrale qui s'impose à bref délai. Je ne m'occuperai donc en ce moment que des quelques points les plus essentiels.

L'auteur, dès les premières pages du livre, pages 4 et suivantes, nous explique la génese de sa découverte :

(1) Cf. A propos d'Eusapia Palladino, pp. 197-208 et *passim*.

(1) *The Human Atmosphere, or The Aura made visible by the aid of chemical Screens*, by Walter J. Kilner, B. A., M. B. Cantab., etc Late Electrician at St-Thomas's Hospital, London. — Rebman Limited, 129, Shaftesbury Avenue, London. — Printed in America.

La découverte d'un écran capable de rendre visible l'aura humaine ne fut aucunement due au hasard. Aptès certaines lectures relatives à l'action des Rayons N sur le sulfure de calcium phosphorescent, je me livrai pendant quelque temps à des expériences sur la force mécanique de certaines émanations sortant de notre corps et j'arrivai à la conclusion (vraie ou fausse) que j'avais mis en évidence, abstraction faite de la chaleur, deux forces susceptibles d'agir sur mes aiguilles (1) et que ces forces provenaient de la portion infra-rouge du spectre.

Il se produisit un semps d'arrêt dans mes expériences et au début de 1908 je pensai que certains colorants pourraient m'être utiles. Après en avoir considéré les différents spectres et m'être assuré, autant que je le pouvais, de leurs propriétés, j'essayai plusieurs de ces colorants et fixai mon choix sur un d'entre eux qui me parut devoir être vraisemblablement le meilleur à employer. Je l'appellerai dans ce traité la *spectauranine* (2).

Comme je me trouvais obligé d'attendre quelque temps la spectauranine dont j'avais besoin, une pensée soudaine, certaine nuit, me traversa comme un éclair. Ce colorant ne pourrait-il pas rendre visible quelque portion des forces dont je viens de parler ? Et s'il en était ainsi, je pensai que ce serait l'aura humaine. C'était un phénomène dont j'avais entendu parler ; mais jusque-là je n'avais jamais eu l'idée de diriger mes recherches de ce côté, car je le considérais comme au-dessus de nos pouvoirs naturels.

Aussitôt que j'eus reçu le produit qui m'était nécessaire, j'en préparai des écrans en le couchant sur verre, au collodion et aussi à la gélatine ; mais une décomposition immédiate me prouva que je faisais fausse route. J'essayai ensuite d'utiliser comme véhicule une solution de celluloïd que l'on appelle *Zapon* (3). Le résultat fut meilleur, mais au bout de quelques heures la décoloration se produisait encore. Enfin j'employai des solutions alcooliques de dicyanine à différents degrés de concentration, simplement incluses dans des cellules de verre (1). Ces dernières sortes d'écrans sont en somme convenables, mais il y a toujours, après un certain temps, une tendance à la décoloration, même quand lesdits écrans sont replacés dans l'obscurité dès que l'on cesse de les utiliser.

En prinicpe deux écrans seulement sont nécessaires : l'un contenant une solution de dicyanine dans l'alcool ; l'autre une dilution de la précédente.....

Aussitôt qu'un écran fut terminé, je regardai un ami à travers cet écran et instantanément je vis autour de la tête et des mains du personnage un faible brouillard grisâtre qui ne pouvait être, pensai-je, autre chose que l'aura. Au bout de quelques minutes je constatai avec surprise que je continuais à voir l'aura après avoir posé l'écran. Il est vrai que cette faculté ne dura pas longtemps, mais je l'acquérais de nouveau en regardant la lumière à travers un écran foncé.

Cette capacité de voir l'aura sans écran n'est pas rare mais elle dure généralement peu de temps. A cette époque je passais tous mes moments de loisir à me servir de mes écrans pour telle ou telle expérience relative à la perception de l'aura ; ce qui me fit découvrir à mes dépens que la dicyanine avait une action très nuisible sur les yeux, qu'elle rend douloureux, au point qu'il me fallut cesser de travailler pendant quelques jours. Par conséquent j'engage fortement les expérimentateurs à ne pas regarder constamment à travers les écrans à la dicyanine.

Il semble que l'action de cette substance soit cumulative, car j'ai graduellement développé ma faculté de voir l'aura de plus en plus nettement sans écran. Mes yeux à la fin ont acquis une telle permanence de sensibilité que je peux me passer de tout écran lorsque les conditions se trouvent satisfaisantes. Toutefois, avant de me livrer à un examen d'aura je trouve avantageux de regarder pendant quelques secondes la lumière à travers un écran. Même après avoir pris cette précaution, je distingue quelquefois mieux quand je regarde le sujet à travers un écran clair. D'autres fois, au contraire, et bien que toutes les

---

(1) Le D[r] Kilner ne s'appesantit pas autrement sur ce qu'il appelle « ses aiguilles. » Sans doute il s'agit d'instruments analogues à ceux que nous connaissons: Sthénomètre de Joire, magnétomètre de Fortin, biomètre de Baraduc, etc.

(2) Ici une note du D[r] Kilner, qui, on le voit, avait d'abord eu l'intention de taire le nom commercial du produit qu'il utilise. « Des amis, dit-il, des amis qui ont soigneusement envisagé la question, me conseillent de faire connaître le nom véritable du colorant que j'emploie. Je ne demande pas mieux, mais l'ouvrage étant sous presse, il est trop tard pour changer le mot *spectauranine* tout au long du texte. Le vrai nom est *Dicyanine*. Les écrans bleus qui accompagnent ce livre ne contiennent qu'une solution de dicyanine, et les écrans rouges contiennent du carmin.»

Les amis du D[r] Kilner lui ont donné un sage conseil. En France tout au moins, nous n'aimons guère les remèdes secrets, les corps mystérieux et les savants qui font de la science un *ésotérisme*, n'enseignant que la moitié de ce qu'ils savent.

(3) Le *Zapon* ou *vernis Zapon*, ou encore *vernis-émail pour métaux*, se trouve couramment chez les droguistes et les fabricants de produits chimiques. Il consiste en celluloïd dissous dans un mélange d'acétone et d'acétate d'amyle.

(1) *Cell.* — La traduction littérale donne une idée très incomplète de la réalité. Les « glass cells » du D[r] Kilner sont en somme des *cuves à liquides pour orthochromatisme* telles qu'on les trouve cataloguées chez nos opticiens, mais de construction grossière et de proportions différentes. Tandis que les cuves habituelles ont en général de 9 à 12 centimètres en hauteur et en largeur et contiennent le liquide sous une épaisseur moyenne de 10 millimètres, les cuves de Kilner ont environ 4×10,5 centimètres, comme dimensions en hauteur et largeur et 4 millimètres seulement d'épaisseur, ce qui, déduction faite des deux parois, ne laisse guère plus de 1 millimètre pour l'épaisseur de la couche liquide. Les verres qui constituent les parois sont cimentés l'un à l'autre sur leurs quatre côtés, à l'exception d'un angle par lequel se fait le remplissage et que l'on ferme ensuite tant bien que mal, sans doute au moyen d'un vernis de cellulose insoluble dans l'alcool. (Je n'ai trouvé aucune indication à cet égard dans l'ouvrage du D[r] Kilner.) Naturellement, pour l'usage auquel on les destine, ces verres n'ont pas besoin d'être travaillés optiquement. Il ne me paraît même pas nécessaire d'employer des glaces planes. Je suis surpris que le D[r] Kilner n'ait pu se procurer de semblables cuves ni en Angleterre ni en Amérique et qu'il lui ait fallu recourir à une maison étrangère.

autres conditions soient identiques, je vois mieux à l'œil nu.

Il faut que certaines conditions soient remplies pour que l'on distingue l'aura d'une façon satisfaisante. La lumière ne doit pas être trop brillante. La quantité nécessaire doit en être déterminée à chaque observation, et elle varie selon que l'on regarde avec un écran ou sans écran. Indication approximative : le corps du sujet doit être vu à peine distinctement après que l'on a accoutumé ses yeux à la demi-obscurité. La lumière doit être diffusée, ne venir que d'une direction et tomber également sur la personne tout entière que l'on examine. On réalise certainement le meilleur dispositif en tournant le dos à une fenêtre convenablement assombrie tandis que le sujet regarde cette fenêtre. Une autre méthode, si la pièce où l'on opère est suffisamment vaste et dégarnie (et c'est la seule méthode que l'on puisse employer quand on examine un malade chez lui) consiste à utiliser un cabinet noir pliant et portatif comme on en établit pour la photographie (1). Seulement il sera tendu d'étoffe noire et non de l'étoffe jaune habituellement employée, et les rideaux du devant seront enlevés.

Le patient se tient dans cette sorte de tente qui est adossée à la fenêtre, et il s'y trouve éclairé d'une manière très égale. Le rideau de la fenêtre sera plus ou moins tiré, suivant le besoin et toutes les autres ouvertures de la pièce seront complètement aveuglées. Le principal inconvénient de ce dispositif, c'est que l'observateur fait face à la lumière. Ce n'est commode pour aucune partie de l'examen auquel on doit se livrer et c'est particulièrement gênant pour observer les couleurs complémentaires dont il sera parlé plus loin. Il est quelquefois possible, chez un malade, d'installer au contraire la tente face à la fenêtre. Alors l'examen devient beaucoup plus facile. Il est essentiel que le fond noir soit aussi mat que possible.

Mes recherches, pour la plupart, ont eu lieu dans une très petite chambre n'ayant qu'une seule fenêtre. Le haut de cette fenêtre est équipé avec un store ordinaire, tandis que d'en bas un store de serge noire peut monter à la hauteur que l'on veut. Cette serge livre passage à une quantité de lumière très considérable ; en général même trop considérable, sauf dans les jours les plus sombres ; mais on peut diminuer et régler l'admission de la clarté en abaissant au point voulu le store supérieur.....

Il est important que le sujet se tienne à un pied environ du fond noir, afin qu'aucune ombre portée et qu'aucun reflet ne vienne créer une illusion d'optique et vicier les opérations.....

(1) Ces sortes de tentes sont depuis si longtemps abandonnées en France qu'il ne serait probablement pas facile d'en trouver un exemplaire en dehors des musées photographiques. Il est donc regrettable que le Dr Kilner n'ait pas songé à nous en donner un dessin coté, une photographie ou tout au moins une description détaillée. La façon de distribuer la lumière paraît être en effet le point délicat du sytème, et celui sur lequel on pourra le plus longtemps discuter avant de s'entendre.

Tandis que le sujet s'installe et prend la position voulue, l'observateur s'arme de l'écran bleu-foncé et, à travers cet écran, regarde la lumière pendant une demi-minute ou plus longtemps. Cela modifie sa vision pour une période de temps assez longue ; de sorte qu'il sera rarement nécessaire de renouveler l'opération. On peut toutefois la répéter aussi souvent qu'il faudra. Maintenant l'observateur fait la demi-obscurité dans la pièce et règle la lumière..... puis regarde le sujet à travers un écran clair.

Alors, soit tout de suite, soit au bout de quelques secondes (s'il n'a pas acquis l'habitude de ce genre d'observations) il perçoit un faible nuage qui enveloppe le sujet et varie suivant des conditions individuelles.

Si l'observateur a préalablement acquis la faculté de percevoir l'aura sans utiliser l'écran, il trouvera en général à cette aura une nuance bleuâtre. Il est plus facile de déterminer la couleur de l'aura quand le sujet place ses mains sur ses hanches en écartant les coudes, car dans l'espace compris entre le tronc et les bras, l'aura de ceux-ci renforce l'aura de celui-là.

Lorsque l'on commence un examen systématique, il est bon de placer d'abord le sujet face à la lumière et à l'observateur.

Pour étudier l'aura qui environne la tête du patient, celui-ci, debout ou assis, laissera pendre ses bras le long de son corps. On appréciera à peu près la largeur de cette aura en notant de combien elle dépasse les épaules ; et l'on en comparera les deux côtés, car dans certaines maladies, l'aura sera plus large ou plus étroite d'un côté que de l'autre. Puis on examinera la forme générale de l'aura : lorsque les bras pendent le long du corps, elle diffère souvent beaucoup de ce qu'elle est quand les bras sont levés. Pour la majeure partie de l'examen on trouvera avantageux que le sujet se tienne debout, les mains derrière le cou, afin que l'aura, depuis les aisselles, tout le long du tronc et des cuisses jusqu'au bas des jambes, soit soustraite à l'influenec de l'aura que dégagent les bras.

Je viens de traduire librement, mais assez exactement, je pense, les points les plus essentiels de la technique du Dr Kilner, pour autant que l'on ne cherche à vérifier que le fait même de la visibilité d'une aura. C'est le seul but que je me sois proposé, mais il va sans dire que, cette aura une fois admise, l'intérêt véritable de l'ouvrage, principalement pour les médecins, commence ici. En effet, au cours des chapitres suivants, l'auteur étudie successivement : 1°) la constitution même de l'aura, dans laquelle il reconnaît trois zones principales ; 2°) la première zone, qu'il nomme le double éthérique et qui forme autour du corps humain un liséré de six millimètres seulement de largeur ; 3°) une seconde zone, l'aura intérieure, dont les dimensions sont plus variables mais ne dépassent guère huit centimètres ; 4°) enfin une troisième zone qui

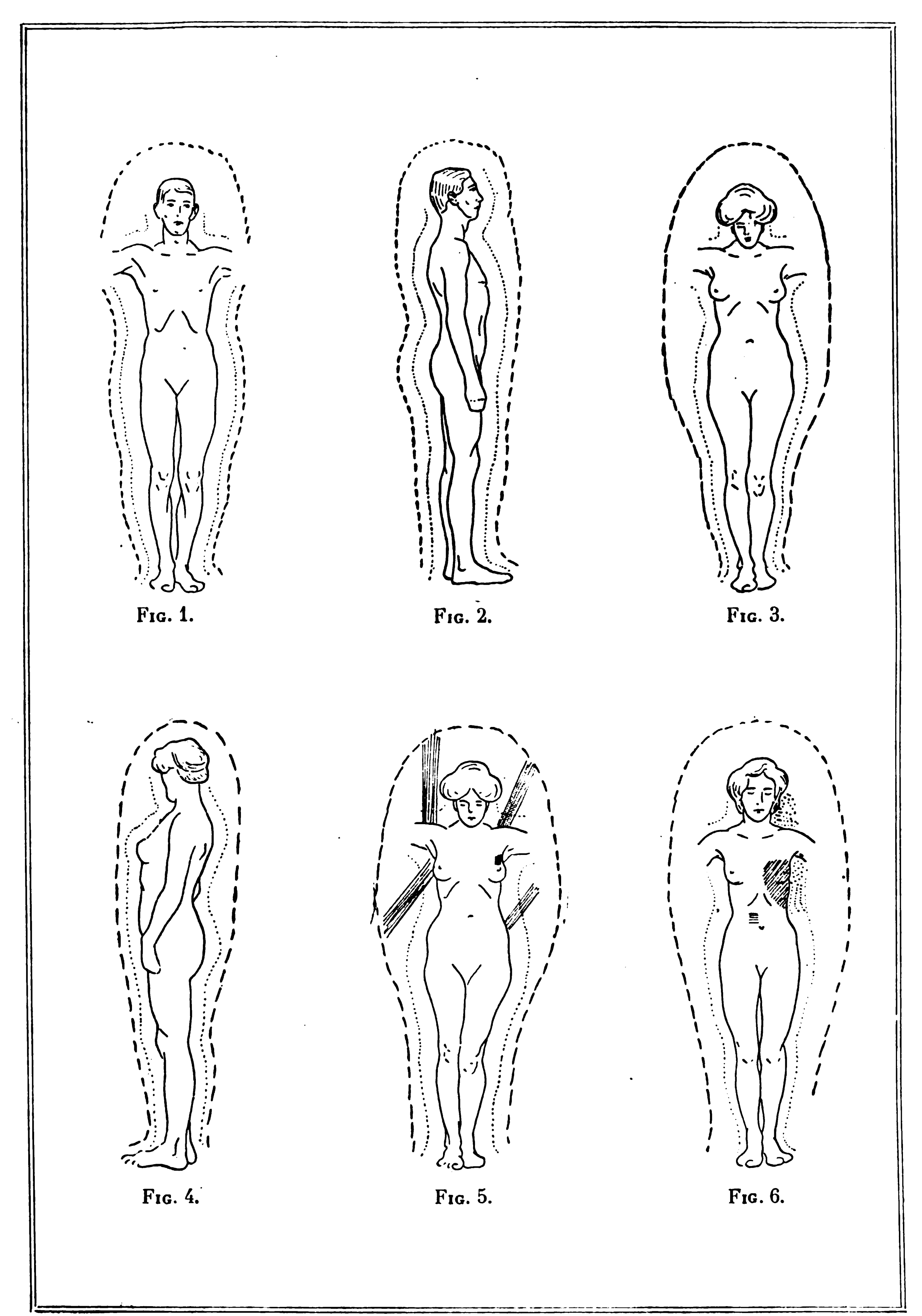


FIG. 1. FIG. 2. FIG. 3.

FIG. 4. FIG. 5. FIG. 6.

englobe les précédentes et peut s'étendre jusqu'à 25 ou 30 centimètres du corps, c'est l'aura extérieure.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile de montrer ici par quelques figures extraites de l'ouvrage même du Dr Kilner, avec l'agrément de l'auteur et de l'éditeur, de quelle façon se présente habituellement le phénomène. La figure 1 (Fig. 3, p. 29 de l'ouvrage anglais) montre l'aura, vue de face, d'un homme bien portant et vigoureux. La figure 2 (Dans le livre Fig. 4, p. 31) représente la même aura vue de profil ; les mêmes auras, devrais-je dire, car elles sont indiquées toutes les deux : aura intérieure et aura extérieure. Seul la double éthérique, sans doute trop voisin du corps, n'est pas tracé. On remarquera que dans ce dessin des atmosphères masculines, le contour du corps est suivi à peu près parallèlement par le contour des auras, qui épousent toutes les sinuosités de la ligne du torse et des jambes.

L'atmosphère féminine est bien différente. On verra par la figure 3 (Fig. 9, p. 47 du livre) ce que sont les auras normales d'une femme bien portante. L'aura intérieure suit encore les sinuosités du corps, mais l'aura extérieure, du bassin à la tête, s'éloigne du tronc et prend une forme à peu près régulièrement ovoïde. De profil (Fig. 4, correspondant à la Fig. 10 p. 49 du livre) cet évasement est moins marqué mais encore visible, au creux des reins par exemple.

Aux trois sortes de gaînes concentriques fondamentales qu'a reconnues le Dr Kilner (double éthérique, aura intérieure, aura extérieure) il convient d'ajouter parfois une quatrième zone, l'aura *ultra-extérieure* ; puis des stries lumineuses qui sillonnent l'aura intérieure ; des rayons lumineux qui semblent s'échapper de divers points du corps ; des taches, des colorations spéciales, une foule de phénomènes accessoires que le Dr Kilner utilise pour le diagnostic des diverses maladies (Voir les *rayons* de la fig. 5, fig. 13 p. 37 du livre, et les granulations et taches diverses de la fig. 6, fig. 20, p. 181 du livre.) C'est là véritablement le corps principal de l'ouvrage. On me pardonnera cependant, j'espère, de n'en rien dire, car au moment où une découverte importante vient d'être annoncée, il est urgent d'examiner ce qu'est en soi cette découverte ; il est nécessaire de la critiquer, de la vérifier, bien plutôt que de disserter sur les conséquences que l'on peut en tirer, si elle se trouve réelle.

Eh bien ! Je suis forcé de reconnaître que nous n'avons pas pu obtenir avec les écrans du Dr Kilner les résultats que nous faisait espérer l'ouvrage de cet auteur. Le comte de Rochas qui les a essayés avant moi n'a rien vu, ni lui ni les personnes non-voyantes avec lesquelles il a fait ses essais. Toutefois un de ses sujets voyants a déclaré mieux voir l'aura avec l'écran qu'à l'œil nu. Je n'ai rien vu non plus, rien du moins qui se rapporte aux descriptions du savant anglais. Il en est de même des amis qui ont expérimenté avec moi et qui tour à tour étaient observateurs ou sujets. Et je ne crois pas que le Dr Jean-Charles Roux, à qui j'ai passé les écrans, ait été beaucoup plus heureux jusqu'à ce jour.

Que conclure de ces insuccès ? Pas grand'chose assurément. Mille expériences négatives ne prévaudront jamais contre une seule expérience positive. Il peut se faire que nous n'ayons su ni les uns ni les autres réaliser les conditions assez complexes de lumière indiquées par l'inventeur. Comment croire en effet quand on a lu ou parcouru les trois cents pages du livre de Kilner, les descriptions précises, détaillées, minutieuses même, qu'il donne des différents phénomènes observés, comment imaginer que ces phénomènes pourraient être illusoires ? Il n'est pas seul d'ailleurs à les avoir observés. On a vu par l'article de septembre des *Annales* que le Dr Patrice S. O'Donnell avait montré les auras de Kilner à une vingtaine de médecins du Mercy-Hospital de Chicago, et que la vision de ces auras est possible à *toute personne ayant une vue normale.* Je le répète : que conclure ?

IV

Qu'est-ce que voit le Dr Kilner? — Auras physiques ou auras d'un autre ordre?

Dira-t-on que ce sont tout simplement des auras physiques que perçoit et décrit le Dr Kilner ? — La chose ne serait pas impossible en soi ; je l'ai laissé entendre au second paragraphe de cette note. Un corps, même transparent, comme l'air, peut devenir visible dans de certaines circonstances, par exemple quand son indice de réfraction varie. C'est en particulier ce qui se produit quand l'air échauffé se dilate et par conséquent prend une densité et un indice de réfraction plus faibles. On observe très fréquemment ce phénomène l'été quand un soleil torride surchauffe la terre et les couches atmosphériques les plus voisines du sol. Les crêtes semblent embuées d'une sorte de vapeur sèche où dansent les objets les plus éloignés. Cette pseudo-vapeur n'est que de l'air à plus faible indice qui s'élève parce qu'il s'échauffe au contact et au voisinage immédiat du sol. Et l'on peut observer le même phénomène autour et au-dessus d'un poêle fortement chauffé.

Pour des yeux peu exercés et généralement



distraits le phénomène ne sera perceptible que s'il est assez intense, et par suite si l'échauffement est assez fort. Mais il se peut que les conditions soient différentes quand la vue se trouvera, soit naturellement soit artificiellement, assez aiguisée pour nous permettre de voir l'aura. D'ailleurs la possibilité de ce fait ou de faits analogues n'a pas échappé au Dr Kilner. Voici comment (p. 91) il combat cette hypothèse.

L'apparence nébuleuse de l'aura pourrait d'abord faire supposer qu'elle est faite d'une sorte de vapeur. Mais pour les raisons suivantes cela est fort improbable : l'aura demeure immobile, que le sujet ait chaud ou froid. Une vapeur, si elle sortait chaude du corps, s'élèverait dans l'air plus froid. Pour qu'elle demeurât immobile il faudrait qu'elle se trouvât dans les mêmes conditions que les couronnes de nuages dont parfois s'enveloppent les sommets de montagnes, c'est-à-dire qu'il se produisît juste autant de vapeur qu'il s'en perd par diffusion ou évaporation. Mais alors le moindre souffle d'air, le moindre mouvement de l'atmosphère change la forme du nuage ; tandis que le brouillard aurique n'est modifié par aucun mouvement du corps ou aucun courant d'air. Sa structure est si délicate qu'il serait moins juste de le comparer à un brouillard ordinaire que de comparer la plus fine batiste au plus grossier canevas.

L'observation du Dr Kilner est intéressante et judicieuse. Peut-être n'est-elle pas absolument décisive ; mais supposé même que ce soit l'une ou l'autre de nos auras physiques que décèlent les écrans à la dicyanine, le problème ne serait pas résolu et nous nous demanderions encore pourquoi nous ne parvenons pas à découvrir ce que le Dr Kilner et tant de médecins américains voient avec la plus grande facilité.

V

Est-il certain que le Dr Kilner voie réellement? — Ce qu'il est advenu des rayons N. — Deux expériences à réaliser. — Comment se fait-il que le Dr Kilner n'ait pas songé à nous en dire les résultats?

C'est pourquoi il importe de nous poser très franchement une question précise. Le Dr Kilner qui a pris comme point de départ de ses recherches les rayons N (et le rapprochement alors serait curieux !) le Dr Kilner ne serait-il pas la victime, lui aussi, d'une illusion sensorielle ? Et n'aurait-il pas fait partager son illusion aux vingt-trois médecins de Chicago comme au Dr O'Donnell ?

Évidemment ce serait fantastique, phénoménal, tout ce que l'on voudra. Mais enfin l'aventure des rayons N est là pour nous inspirer une sage prudence. Nombre de Physiciens les ont vus aussi, ces fameux rayons N..., et ne les voient plus. On n'a jamais pu les photographier de façon convaincante et satisfaisante ; et il se trouve que justement on ne peut pas photographier non plus les auras que voit le Dr Kilner. C'est ennuyeux. Le Dr Kilner voit trois zones d'aura différentes, des rayons, des stries, des taches, que sais-je ? une foule de choses... La plaque sensible, de tout cela, ne veut rien connaître... Le Dr Kilner a essayé divers écrans colorés, des plaques panchromatiques, des plaques ordinaires pour l'ultra-violet, des plaques sensibilisées spécialement pour l'infra-rouge..... Il n'a rien obtenu.

Cela peut donner beaucoup à réfléchir et cependant cela ne prouve rien de façon absolue car il est possible que les expériences aient été mal conduites et trop vite abandonnées. Nous ne devons jamais oublier que des faits négatifs sont par eux-mêmes *improbants*.

Néanmoins on peut être surpris que le savant anglais ne se soit pas attaché à fournir une preuve directe et absolue que les auras par lui décrites sont une réalité, non un jeu de l'imagination des observateurs. C'était, me semble-t-il, bien facile.

Que fallait-il faire pour cela ? Laisser de côté momentanément les auras humaines, quoiqu'elles soient à coup sûr les plus intéressantes, et vider une bonne fois la question des auras magnétiques ou électriques lesquelles se prêtent admirablement aux observations les plus nettes.

Car le Dr Kilner ne se borne pas à voir notre aura. Il voit des auras analogues autour des aimants, des cristaux radioactifs de nitrate d'urane et des fils conducteurs que traverse le courant d'une pile ou que charge simplement sa force électro-motrice. Nous avons dès lors à notre disposition les éléments d'observations précises et de véritables expériences de laboratoire.

En voici deux seulement que je me permets de suggérer au Dr Kilner, puisqu'il n'a pas songé à les réaliser ; ou à toute personne qui, au moyen de ses écrans, percevra comme lui les auras.

Mais d'abord mentionnons ce que l'auteur nous apprend sur l'atmosphère des aimants et des fils conducteurs.

On pourrait s'attendre raisonnablement (en ce qui concerne les aimants) à ce que le nuage visible suivît exactement les lignes de force magnétiques ; mais autant qu'il a été observé jusqu'à présent, tel n'est pas le cas, bien que sans doute le désaccord entre les prévisions théoriques et l'observation directe soit destiné à s'évanouir dès que l'on parviendra à distinguer plus nettement le brouillard en question.

Avant de commencer une observation il sera bon de regarder la lumière à travers un écran foncé à la dicyanine deux fois plus longtemps que l'on n'a cou-

tume de faire pour l'examen d'une aura humaine ; sauf cela, on procédera de même. Les aimants dont je me suis servi étaient un aimant en fer à cheval de six pouces (1) qui avait perdu une grande partie de sa puissance, et un barreau aimanté de huit pouces (2) complètement noirci. Je les avais choisis de préférence à des électro-aimants, parce que la complexité de ceux-ci les rendait moins propres au rôle que je leur réservais. Quand on examine l'aimant en fer à cheval muni de son armature on le voit complètement entouré d'un brouillard dont la largeur est environ d'un demi-pouce (12 m/m 7), et l'espace intérieur paraît également brumeux. Dès qu'on enlève l'armature il se manifeste un grand changement. Il reste bien encore du brouillard autour de l'aimant, mais on voit ce brouillard s'étendre et devenir plus dense vers les pôles, commençant à s'intensifier environ à un pouce au-dessous desdits pôles et présentant son maximum à peu de distance au-dessus d'eux (3). Un changement semblable se produit dans l'espace central, mais comme cet espace a des dimensions invariables le nuage y devient seulement plus dense. Des pôles eux-mêmes s'élancent dans l'espace des rayons que l'on peut voir jusqu'à plusieurs pouces de distance (4). Les rayons qui partent du pôle sud ont peu de tendance à diverger, tandis que ceux qui s'échappent du pôle nord s'écartent légèrement en éventail et les deux flux se joignent et se mêlent à environ un pouce et demi (4 c/m environ) au-delà des pôles.

Quand on examine de la même façon un barreau aimanté, on voit qu'il est entouré dans toute sa longueur d'un nuage qui devient plus large et plus dense en approchant des pôles. Les rayons d'un pôle n'influencent aucunement ceux de l'autre pôle. Comme ils se trouvent aussi loin que possible les uns des autres, il est impossible de faire une observation valable sur leurs actions réciproques. Mais on voit que les rayons sud partent tout droit de ce pôle, tandis que les rayons nord s'écartent nettement en éventail, probablement parce que ceux d'entre eux qu'émettent les tranchants de l'extrémité polaire sont émis sous un autre angle que ceux qui se dégagent de la surface plane (5). Si vous posez un clou en étain, la pointe en dehors, sur le pôle d'un aimant, le brouillard sera plus brillant du côté du clou et se concentrera à la pointe. La couleur du nuage magnétique est bleuâtre. On peut la renforcer en se servant d'un écran d'un bleu très clair, tout à fait exempt de gris.

....

(1) Environ quinze centimètres et quart.

(2) Environ vingt centimètres et demi.

(3) Il est possible que j'interprète mal le mot *culminating*. Voici, pour plus de sûreté, la phrase anglaise :..... but this will be seen to extend and become more dense by the poles, commencing about an inch lower down and culminating a short distance beyond them.

(4) Le pouce est de 25 mm. 4.

(5) Je ne voudrais pas me livrer à une critique de détail des explications que donne le Dr Kilner. Cependant, si je ne fais pas de contre-sens, il m'est difficile de saisir celle-ci, car elle devrait tout aussi bien s'appliquer aux rayons qui partent du pôle sud.

Tout le monde connaît le nuage lumineux qui paraît à la pointe d'un corps électrisé. Il est donc bien inutile d'en parler ici ; c'est en dehors de notre sujet. Toutefois les pôles d'une pile électrique à circuit ouvert ont une charge statique analogue, quoique la plupart des gens ne puissent distinguer aucun brouillard autour de ces pôles. Ce brouillard devient visible quand on l'examine de la même manière que le nuage magnétique. Ainsi que l'on peut s'y attendre, ce brouillard environne tout conducteur qui relie les deux pôles. Si l'on attache un morceau de fil conducteur au zinc d'une pile et un autre fil au charbon et si l'on dispose ces deux fils parallèlement l'un à l'autre à deux pouces environ de distance (5 à 6 centimètres) tout l'intervalle entre ces deux fils deviendra nébuleux.

Supposez maintenant que nous placions entre les deux fils un corps non-conducteur, le nuage cessera de se diffuser ainsi. Il se concentrera autour des deux fils. Le brouillard galvanique est bleuâtre. On l'intensifie avec un écran bleu-clair. Il est d'une contexture beaucoup plus grossière que le brouillard du nitrate d'urane cristallisé et ce dernier est lui-même beaucoup moins fin que l'auréole magnétique.

Ces renseignements que vient de nous fournir le Dr Kilner nous permettent d'instituer deux expériences dont les résultats seront tout à fait catégoriques et probants.

Première expérience. — Prendre des aimants droits ou en fer à cheval. En désaimanter un certain nombre par la chaleur ; les peindre tous uniformément, afin que l'on ne puisse pas découvrir à l'œil les traces de la désaimantation. Les disposer ensemble de telle sorte que le Dr Kilner ou toute autre personne accoutumée à voir les auras puisse les examiner à l'aise et à loisir. Faire désigner ceux qui montrent une aura. Si les écrans du Dr Kilner permettent *au voyant* de désigner sans erreur le ou les aimants qui auront conservé leur aimantation, la découverte du savant anglais se trouvera d'autant mieux confirmée que le nombre des *réussites* sera plus considérable. (Théoriquement, il ne devrait y avoir que des réussites.)

Deuxième expérience. — On peut dans une certaine mesure reprocher à l'expérience précédente quelques difficultés d'installation et les frais qu'elle nécessite, les aimants devant être assez puissants peut-être, donc coûteux et encombrants. Voici une seconde expérience que l'on réalisera avec un matériel des plus simples, et que surtout l'on peut varier de bien des façons et renouveler aussi souvent qu'on le voudra.

Nous venons de voir que l'on distingue facilement le brouillard galvanique qui s'étend entre

deux conducteurs parallèles reliés aux pôles zinc et charbon d'une pile *à circuit ouvert*.

Rien n'est donc plus facile que de préparer le dispositif suivant. *(Voir fig. 7.)*

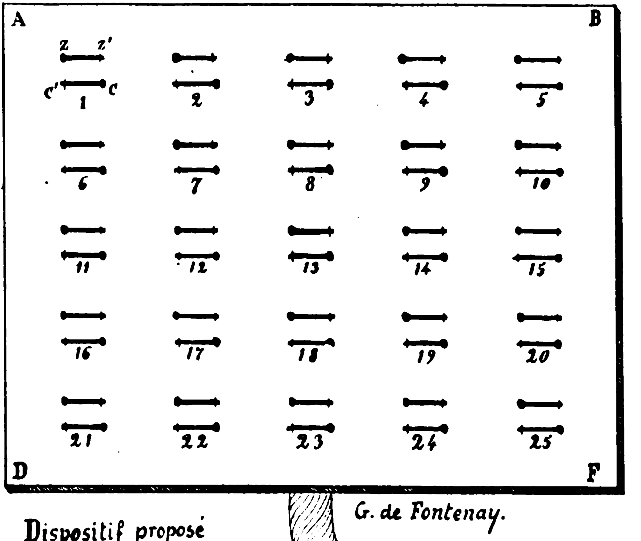
A travers une planche ABDF, revêtue d'une étoffe d'un noir mat convenable pour l'observation des auras nous ferons passer les extrémités d'un certain nombre, de groupes de deux fils électriques que nous disposerons parallèlement entre eux comme il est indiqué sur la figure. Chacun de ces groupes aura un numéro d'ordre, de 1 à 25 par exemple.

Examinons un seul de ces groupes, tous identiques. — ZZ', de longueur arbitraire, est l'extrémité (dépouillée de son guipage isolant) d'un fil de cuivre qui se termine en Z', traverse la planche en Z et doit être à son autre bout mis en connexion avec le pôle négatif d'une pile. A 5 centimètres environ au-dessous de ZZ', et parallèlement, CC' est l'extrémité d'un second fil tout à fait semblable, qui se termine en C', traverse la planche en C et, par son autre extrémité, est mis en connexion avec le pôle positif de la pile. En Z' et en C', pour éviter tout déplacement des fils, ceux-ci seront cloués sur la planche au moyen d'un petit cavalier à deux pointes ou d'un simple clou de tapissier. Que va-t-il se passer quand les connexions avec la pile seront établies ?

Il se passera ce que le Dr Kilner vient de décrire : pour lui ou pour toute personne qui percevra comme lui les auras, *tout l'intervalle entre ces deux fils deviendra nébuleux* ; c'est-à-dire que l'on verra le rectangle ZZ'CC' s'éclairer d'une sorte de buée luminescente. Et ce rectangle s'éteindra quand le courant cessera de passer.

Maintenant tous les fils dont nous voyons les extrémités fixées au-devant de la planche, tous ces fils isolés par leur guipage se réuniront derrière le tableau en un faisceau grossièrement tordu ou cablé, T, et aboutiront dans une autre pièce, éloignée de 5, 10, 20 ou 30 mètres, à une pile et à un tableau commutateur de vingt-cinq doubles jacks (1). Le commerce fournit des fils habillés de toutes les couleurs, de sorte que l'on évitera les confusions et les tâtonnements en prenant par exemple pour le groupe 1 des fils blancs, des fils bleu-clair pour le 2, vert-foncé pour le 3, jaune pour le 4, et ainsi de suite.

Comment se feront les expériences ? Bien simplement. On conviendra, je suppose, d'expérimenter pendant deux heures, entre midi et deux heures. Le *voyant* installera pour le mieux sa planche ABDF dans la pièce disposée *ad hoc*, règlera sa lumière, accoutumera ses yeux, etc. Il aura avec lui un aide, secrétaire ou témoin, peu importe le nom que vous lui donnerez. Nous l'appellerons Pierre. Ce secrétaire inscrira les indications fournies par le voyant. Un autre observateur, Paul, se tiendra dans une pièce voisine (ou mieux encore, éloignée) devant le tableau commutateur et près de la pile.



Dispositif proposé pour vérifier l'objectivité ou la non-objectivité des auras électriques.

A midi précis il introduira les fiches polaires de celle-ci dans les jacks reliés par exemple au groupe 14 des fils conducteurs. Et il inscrira sur son calepin : Midi : groupe 14. Si les auras ont une réalité objective, le voyant, à midi, verra s'illuminer l'espace séparant les fils du groupe 14. Et il dictera à Pierre : Groupe 14 s'illumine. Celui-ci prendra l'heure à sa montre et écrira : Entre midi et midi 5 : Groupe 14.

A midi 5, Paul enverra la charge dans un autre groupe, le 23, par exemple, et écrira midi 5 : groupe 23. Cinq minutes paraissent devoir être un laps de temps convenable pour une observation. En deux heures on peut en faire ainsi vingt-quatre. Et si après deux heures d'expérimenta-

(1) On peut même se passer d'un tableau de ce genre. Il suffira de visser cinquante bornes à deux trous sur une planche suffisamment longue, et de serrer les fils du tableau par paires dans les trous inférieurs de deux bornes voisines. Chaque groupe de deux bornes sera numéroté de 1 à 25, en concordance avec les groupes correspondants de le planche ABDF. Pour mette en charge tel ou tel groupe des fils de ladite planche, il suffira de serrer les fils zinc et charbon de la pile dans les trous supérieurs des bornes portant le même numéro.

tion le calepin de Pierre et le calepin de Paul comparés l'un à l'autre, montrent que le voyant ne s'est pas trompé, on peut dire que la réalité de l'aura galvanique sera plus qu'à moitié prouvée par le Dr Kilner et ce succès ne manquera pas de rejaillir favorablement sur ses autres affirmations et en particulier sur ce qu'il avance au sujet de l'aura humaine.

Il est presque impossible d'appliquer à cette dernière des méthodes aussi sûres ; mais par contre il est difficile de s'expliquer pourquoi, là où il le pouvait, c'est-à-dire en ce qui a trait aux auras magnétique et galvanique, le Dr Kilner ne s'est pas occupé de s'assurer et de nous assurer plus de garanties (1).

Peut-être m'objectera-t-on que l'application directe des fils électriques sur l'étoffe noire de la planche est un mauvais dispositif ; que le fond noir doit se trouver un peu plus loin, etc., etc. Rien n'est plus facile que d'obvier à des inconvénients de cette nature, selon le détail des circonstances. Ainsi par exemple il est très facile de monter les groupes de fils conducteurs sur une claire-voie, de façon que chaque zone d'observation se trouve *en l'air* et se détache sur un fond approprié que l'on éloignera ou rapprochera à la demande du *voyant*.

On peut de même accorder à celui-ci tout le temps qu'il voudra pour ses observations et modifier de mille façons diverses le schéma que j'indique. J'ai voulu seulement appeler l'attention générale sur la nécessité des recherches objectives et sur la grande facilité qu'elles présentent dans certains cas. Par conséquent je ne doute point que bientôt le Dr Kilner ou quelqu'une des personnes privilégiées qui perçoivent les auras galvaniques ne nous apportent sur cette question très intéressante le compte-rendu d'observations probantes et définitives.

Paris, 25 janvier 1912.

P.-S. — Cet article était parti depuis plusieurs jours pour l'imprimerie, lorsqu'un membre de la S. U. E. P. me fit passer la note suivante, coupée dans Æsculape de janvier 1912 :

LA PHOTOGRAPHIE DU DERNIER SOUPIR

On écrit de New-York, en juillet 1911 :

Le Dr Patrick O.Donnel vient d'annoncer avoir photographié le « soupir vital » quittant le corps d'un mourant, à l'hôpital de la Mercy, à Chicago. Le docteur, en préparant son expérience, avait fait une étude sérieuse de la découverte de la radiation électrique enveloppant le corps humain, et dont l'existence a été prouvée, dit-il, par le Dr W.-J. Kilner, de Londres, aux travaux duquel il s'était associé, il y a quelques années.

M. O'Donnel est un expert en rayons X, et a souvent étonné ses collègues de Chicago en faisant devant eux quelques expériences d'où il résultait que la radiation électrique humaine pouvait être vue par des yeux humains. Pour faire ces démonstrations, il avait pris comme sujets quatre jeunes femmes. Se servant de divers agents chimiques renfermés dans deux plaques de verre, il en avait fait un écran au travers duquel, en regardant les quatre sujets, les docteurs appelés à suivre ses expériences purent apercevoir autour de leur corps la manifestation de la radiation, sous la forme d'une traînée lumineuse contournant les corps.

Après cette première épreuve, le Dr O'Donnel, dans le silence du cabinet, renouvela son expérience sur un malade à toute extrémité, qui n'avait plus que quelques instants à vivre. Là, déclare-t-il, lui a été révélée la « fuite de la vie ».

Je regardai l'homme, dit-il, à travers un écran, pendant une demi-heure. La radiation électrique était très apparente. Le patient s'affaiblissait rapidement. Je ne le quittais pas des yeux. Soudainement, le médecin qui l'auscultait déclara que la mort était survenue. A cet instant même la radiation qui avait jusque-là environné tout le corps, disparut. Je ne puis dire si cette radiation est âme ou esprit. En fait, il est impossible de savoir ce qu'elle représente. En tout cas, mon expérience me conduit à penser que c'est là le « courant de la vie ».

Les journaux américains ont consacré de nombreux articles au rapport du Dr O'Donnel, et aucun d'eux ne semble se montrer incrédule devant la révélation qu'il vient de faire.

Puisque nul, dit-on, n'est prophète en son pays, nous aurions mauvaise grâce à nous montrer plus incrédules que les Américains. Je doute cependant que cette anecdote renforce aux yeux de nos lecteurs l'importance du témoignage apporté par le Dr O'Donnel aux expériences de Kilner. Plusieurs s'étonneront de la contradiction qu'on relève entre le titre et le début de l'article d'Aesculape et la conclusion du même article. Tantôt on nous dit que le Dr O'Donnel a *photographié* le dernier « soupir vital » d'un agonisant ; ce qui serait fort intéressant, quoique un peu macabre ; tantôt on nous dit qu'il a *vu* seulement disparaître une radiation qu'il suppose être le « courant de vie ». Et cela fait naître une grande incertitude quant au rôle possible

---

(1) Le comte de Rochas, voici déjà longtemps, a fait une excellente application des mêmes principes. Désireux de s'assurer qu'Albert L..., son sujet, percevait réellement des effluves diversement colorés aux pôles positif et négatif d'un électro-aimant, il priait un aide de supprimer à l'improviste ou d'inverser le courant. On trouvera le détail de ces expériences aux pages 14 et suivantes de L'*Extériorisation de la sensibilité*.

de l'imagination dans l'examen du phénomène.

Cette contradiction ne saurait être attribuée à la revue française ; elle est évidemment le fait de son correspondant américain. Il est vraiment regrettable que ce dernier depuis le mois de juillet 1911 n'ait pas eu le temps ou pris la peine de compléter sinon de rectifier une information de cette importance.

LE MOUVEMENT SPIRITE & THÉOSOPHIQUE

jugé par un Magistrat Sociologue

M. le Dr J. Maxwell, substitut du procureur général à la Cour de Paris, vient de publier un ouvrage (1) qui, à plusieurs point de vue, peut être considéré comme son chef-d'œuvre, tellement il synthétise d'une manière vaste et profonde les considérations qu'on peut et on doit raisonnablement faire sur l'état actuel de notre société. La plupart des questions traitées dans ce livre ne touchant que très indirectement aux questions traitées par notre Revue, nous nous bornerons à reproduire ici un passage du § 6 du Livre IV, chap. Ier, intitulé : *Les Sectes Mystiques. Leur avenir. Spiritisme, Théosophie, Réincarnation.* Mais nous reproduirons ce paragraphe presque en entier, par suite de l'importance considérable qu'il atteint.

Après avoir énuméré les différentes manifestations religieuses non chrétiennes, ou « para-chrétiennes » qui se sont produites dans les derniers siècles, l'auteur écrit :

La fortune de ces sectes a été fort variable et jusqu'au spiritisme, elles ont eu peu d'adeptes. Il en est autrement du mouvement spirite qui s'est rapidement étendu dans les cinquante dernières années.

Rien ne montre mieux l'inutilité des démonstrations scientifiques en matière de croyances d'ordre religieux que l'histoire du spiritisme. Condamnations scientifiques, dédain méprisant des savants, caricatures des journaux, fraudes des médiums exposées publiquement, rien ne l'a détruit et il est aujourd'hui aussi vivace qu'il y a vingt-cinq ans. Pour peu que l'on ait observé le mouvement mystique de notre temps, on est frappé de la curiosité sympathique dont il est l'objet. Il y a déjà bien des années que j'ai signalé l'intérêt psychologique et social du mysticisme contemporain. Il me semble que l'on n'en saisisse pas encore toute la portée. Je puis me tromper et je n'exprime qu'avec beaucoup de réserves mon opinion ; je pense pourtant que nous assistons à l'éclosion d'une forme nouvelle du sentiment religieux, faite d'une synthèse entre le besoin héréditaire d'une croyance métaphysique et le besoin acquis d'une foi pouvant s'adapter à l'évolution scientifique et morale de nos civilisations.

Il ne faut pas se méprendre sur le sens de mes paroles et y voir une adhésion aux doctrines spirites comme certains psychologues, plus synthétiques qu'analytiques, s'obstinent à le dire. Si la croyance aux esprits m'avait paru, je ne dis pas certaine, mais simplement probable, je n'aurais pas hésité à le proclamer. J'ai exprimé une opinion contraire et, pour la justifier j'ai donné, je crois, le seul argument *expérimental* que l'on n'ait pas encore pu réfuter.

Mais ce qui démontre l'indépendance relative du sentiment religieux et de la certitude scientifique, c'est justement le succès du spiritisme ; ses doctrines se répandent dans tous les milieux ; l'ouvrier, le petit employé, le commerçant, l'industriel, le bourgeois, le financier, l'aristocrate, l'homme politique, ont leurs représentants parmi les disciples d'Allan Kardec ou de ses semblables. Les uns le disent ouvertement, les autres s'en cachent. Il en était sans doute ainsi à l'aurore de l'ère chrétienne.

Il faut, pour découvrir les points faibles de cette croyance, de longues et de patientes observations, car elle repose sur des faits vrais, bien que difficiles à mettre en évidence. Les lois auxquelles ils obéissent n'apparaissent pas encore clairement ; la production des phénomènes observables semble due au caprice d'une volonté, plutôt que déterminée par des conditions rigoureuses. La même incertitude existe dans les phénomènes biologiques, psychologiques et sociologiques ; mais, de l'ignorance de la loi, nous ne pouvons pas conclure à son inexistence. Un fait paraît probable : les conditions, de ces observations sont à la fois physiques et psychiques, ce qui les rend

(1) *Psychologie sociale contemporaine*, Librairie Félix Alcan, Paris, boul. Saint-Germain, 108. 6 fr.

particulièrement complexes et obscures. Je renvoie le lecteur curieux à ce que j'en ai dit dans *les Phénomènes psychiques*, Paris, Alcan, 4e édit. 1910. Je sais bien que la réalité des faits est contestée, mais je ne doute pas de leur acceptation définitive. C'est une affaire de temps.

En réalité, ces phénomènes forment la base de l'animisme des peuples primitifs, dont on aura la clef assez facilement, si on se donne la peine d'examiner le spiritisme; il explique le « biomorphisme » des conceptions relatives à la vie future et fait comprendre la raison pour laquelle les religions sont, en général, essentiellement conservatrices.

Création probable de notre imagination subconsciente, dont les éléments sont empruntés à l'expérience héréditaire et à l'observation personnelle, le monde des esprits est forcément établi sur ces éléments et il reproduit par conséquent, avec les changements strictement nécessaires, le monde des vivants ; il le reproduit et il le *fixe*, car les morts n'évoluent plus. Le spiritisme n'est pas autre chose qu'un retour aux vieilles notions animistes, et il trouve au fond de ce que Le Bon désigne sous le terme imagé « d'âme ancestrale » une disposition atavique favorable à son développement. Il est en harmonie avec des sentiments très anciens, qui sont antérieurs à notre civilisation. Cette circonstance rend compte de la facilité avec laquelle les classes élevées hésitent davantage à s'y rallier. Pour le même motif, il a un caractère d'universalité qui manque aux autres religions, filles de civilisations spéciales et par suite différenciées les unes des autres ; il répond à des états d'âme précivilisés et universels. Les sauvages sont incapables de comprendre le christianisme, le bouddhisme, l'islamisme lui-même, mais ils comprennent aisément le spiritisme.

C'est là un élément de succès. On ne porte pas une attention suffisante, dans les milieux éclairés, à l'universalité de cette foi renaissante. N'est-ce pas un phénomène anthropologique du plus haut intérêt, que cette propagation des mêmes doctrines dans toutes les régions de la terre ? Elles le doivent à leur simplicité et à leur naïveté.

Elles surgissent au moment où les religions occidentales sont en complète décadence ; elles tendent à se substituer à elles sans conflit sérieux, car leur plasticité s'accommode aux conditions les plus diverses. Seules, certaines formes très définies du christianisme s'opposent à leur envahissement. Le catholicisme d'abord, qui admet les phénomènes dit occultes, mais les attribue aux démons et les anathématise. Le protestantisme biblique ensuite, qui les proscrit conformément aux injonctions des livres hébraïques.

L'animisme moderne n'a pas encore de livres saints, il n'a aucun rituel, il est susceptible de vivre en harmonie avec une foule de cultes réguliers ; il ne pose qu'une thèse, très générale et très accommodante : les hommes sont composés d'un corps et d'une âme ou esprit. L'esprit survit à la mort et il peut communiquer avec les vivants.

Thèse simple, qui correspond au noyau de toute religion et qui apporte aux mortels la solution du problème le plus grave, celui de leur destinée future. Je suis disposé à penser que le mouvement spirite révèle une tendance religieuse, nouvelle à certains points de vue, quoiqu'elle dépende de causes fort anciennes. Cette tendance a un autre caractère, bien adapté aux idées modernes, l'universalité ; les religions antiques étaient essentiellement locales ; les religions intermédiaires étaient faites pour des races humaines et non pour des patries ; à l'universalité de l'évolution intellectuelle, caractéristique des temps nouveaux, doit correspondre une forme religieuse plus large et plus souple que celles dont nous voyons actuellement la fin. Il ne faut pas, je le répète, demander à cette forme future plus de logique et plus de vraisemblance qu'aux autres. Le sentiment religieux est indifférent à la logique et à la vraisemblance, qui l'embarrasseraient peut-être.

D'ailleurs, — et ce n'est pas un phénomène social qui doive passer inaperçu, — le mysticisme envahit, dans certaines races, les classes éclairées elles-mêmes. Là, il revêt une forme plus réservée plus discrète, plus scientifique, mais il conserve son caractère déterminant. L'Angleterre et les États-Unis comptent quelques savants qui ont été séduits par ses théories, qui ont longuement étudié certains de ses phénomènes les plus obscurs et qui ont hardiment affirmé leur croyance à la survie et à la communication des vivants et des morts. Je ne citerai aucun nom, mais la physique, la chimie, l'histoire naturelle, la philosophie, les lettres, la politique même, ont fourni d'illustres recrues au « spiritualisme ». L'influence de ces hommes remarquables a donné au mouvement religieux que j'analyse une très grande force dans le monde anglo-saxon. Or, la race anglo-saxonne est actuellement la race dominante, avec le Royaume-Uni, ses colonies et les États-Unis. Cent cinquante millions d'hommes parlent l'anglais comme leur idiome national et l'influence politique de la langue anglaise s'étend non seulement sur le demi-milliard d'hommes qui lui appartiennent ou lui sont soumis, mais encore dans tous les pays où l'anglais est devenu la langue commerciale. C'est encore un élément

important à considérer, quand on songe que c'est justement dans le monde anglo-saxon que le spiritisme a pris le plus d'extension. Il est universel et il rencontre le plus de sympathie dans la race à laquelle l'avenir semble sourire.

C'est encore dans le même milieu que s'est développée une autre doctrine mystique, la théosophie ; ses adeptes se recrutent dans les cercles les plus cultivés, car elle est difficile, subtile, raffinée. Elle emprunte le fond de ses théories aux enseignements de l'Inde, à l'ésotérisme bouddhique et à la philosophie vedanta. Imaginée par Mme Blavatsky, femme singulière, dont la vie extraordinaire mériterait d'être étudiée, la société théosophique a eu pendant quelques années une grande vogue. Elle s'est divisée à la suite d'incidents provoqués par la fraude d'un de ses chefs. Mme Blavatsky affirmait que son enseignement était dû à l'active intervention de Sages réfugiés au Thibet, dans des montagnes inacessibles ; n'ignorant rien de la nature, ayant triomphé de la maladie et de la mort, ces *mahatmas* avaient résolu de donner au monde une foi nouvelle. Ils correspondaient mystérieusement avec leur apôtre choisi ; c'est grâce à leur aide que l'intelligente Russe prétend avoir écrit *Isis Unveiled* et *The Secret Doctrine*, ouvrages fondamentaux. Après la mort de H. P. B., ainsi les théosophes désignaient-ils Mme Blavatsky, Mme Annie Besant lui a succédé dans le pontificat. Elle a dû exécuter un des chefs de la théosophie nord-américaine, qui recevait d'un mahatma des lettres reconnues falsifiées. Un schisme a suivi l'exécution du faussaire ; un schisme nouveau semble sur le point d'éclater, à la suite d'incidents relatifs à un autre théosophe de marque, incidents qui n'ont rien de commun avec les lettres.

Je doute que la théosophie ait l'avenir du spiritisme. Ses doctrines sont trop compliquées pour que les masses puissent les assimiler.

Cependant, elles ont un point commun avec certaines écoles spirites ; elles enseignent la réincarnation, dogme ancien, qui semble aujourd'hui accueilli avec faveur. Les spirites anglo-saxons sont en général hostiles à l'idée d'une réincarnation *terrestre*, car ils admettent la continuation de l'évolution ailleurs que sur la terre ; les spirites allemands, slaves et latins, d'accord avec beaucoup de religions orientales, croient au contraire que les êtres doivent se perfectionner dans une série de vies successives *terrestres*. Il y a une contradiction absolue entre les spirites anglais et continentaux sur le point de la réincarnation. Cependant, si les esprits se réincarnent, ils doivent bien s'en apercevoir. Je dois dire que l'idée réincarnationiste fait de grands progrès en Angleterre et que l'unité de doctrine pourra s'établir ; mais l'erreur primitive des esprits anglais ou continentaux n'en demeurera pas moins difficile à comprendre. Malgré cette contradiction, le spiritisme a vraisemblablement un grand avenir ; la non-résurrection des chrétiens des premiers temps, dans leur vaine attente du règne de Dieu, n'a pas empêché la propagation de l'Évangile. On peut excuser l'erreur des esprits ; un de ceux que j'ai interviewés m'a lui-même déclaré « qu'au Paradis on oubliait bien des détails ». La réincarnation en est peut-être un.

Discutable comme croyance religieuse, le mysticisme contemporain me paraît avoir au contraire une grande valeur comme support métaphysique de la morale. L'idée de la réincarnation, je le confesse en toute sincérité, ne me paraît pas absurde et j'y vois une certaine vraisemblance. C'est sur elle que j'appuierais mes conceptions morales.

Tout en admirant la pénétration et la grande connaissance de ces questions dont fait preuve l'auteur dans cette étude, nous ne serons peut-être pas trop présomptueux en disant que nous n'approuvons pas entièrement les conclusions que le Dr Maxwell tire de ces prémices. Il nous semble qu'il n'aurait pas dû négliger ainsi, dans la discussion, l'œuvre de Frédéric Myers, qui entre comme un coin scientifique dans le tronc plutôt mystique du Spiritisme et de la Théosophie, et qui est presque fatalement appelée à exercer sur ces derniers une influence considérable, après avoir été originée justement par le Spiritisme et la Théosophie.

Les idées philosophiques et mystiques — les religions mêmes, qui n'ont pas un caractère purement dogmatique (telles que justement le Spiritisme et la Théosophie) — ne disparaissent pas entièrement et ne remportent pas une victoire définitive ; elles évoluent, elles se transforment, et déjà nous avons des indices remarquables de cet avatar du Spiritisme ; si depuis quelque mois surtout la Théosophie penche vers le mysticisme, ce n'est là qu'un phénomène purement passager, dû à l'influence de quelques personnes et de quelques faits, et dont ne manquera pas de sortir une réaction très heureuse vers le positivisme.

Nous croyons donc, en effet, à la propagation ultérieure du Spiritisme et de la Théosophie, auxquels nous pourrions ajouter les différentes sectes de l'Occultisme ; mais ce sera en se transformant sans cesse, en se dépouillant de ce qu'ils ont de plus défectueux et provisoire, pour prendre ce que les autres ont de mieux, jusqu'à arriver à une unité presque complète, qui présentera un caractère infiniment plus expérimental et scientifique que toutes les religions et toutes les formes de matérialisme d'aujourd'hui.

LES NOUVEAUX LIVRES

Gemma de Vesme : **Le Songe de la Vie,** Drame en 4 actes, avec une Présentation par C. Flammarion. — (Fischbacher, éd., Paris, rue de Seine, 33. — Prix : 2 fr. 50).

On comprendra aisément l'embarras que nous éprouvons à analyser ici cet ouvrage, qui est, pour ainsi dire, un peu de famille. Nous nous tirerons d'affaire en nous limitant à reproduire la belle « Présentation » qu'en a écrite M. Camille Flammarion. La voici :

La lecture du beau drame *Le Songe de la Vie* a excité dans mon esprit une vive et sincère admiration. Serait-ce parce que cette œuvre géniale est due à la plume d'une jeune fille de dix-neuf ans, douée d'une érudition rare et des plus hautes facultés intellectuelles, qui a voulu, dès son début dans la vie, étonner par la hardiesse d'une création originale, étrangère au cadre des banalités accoutumées du théâtre contemporain ? Serait-ce cette réunion rare de la jeunesse et de la science acquise déjà par un long travail ? Non, assurément. C'est la valeur intrinsèque de cette curieuse composition littéraire qui se manifeste dès la première lecture. On y coudoie des héros singuliers ; on y sent parfois, en certaines envolées, le souffle de Shakespeare et de Victor Hugo ; la nature et l'humanité s'y révèlent dans leurs grands aspects, et plus d'un tableau nous arrête par sa beauté, plus d'une fleur par son parfum, plus d'une pensée par son expression lapidaire :

Les trônes et les cœurs sont trop étroits pour deux.

Et ce repos des campagnes à la fin des travaux du jour :

Toute la route est vide, et la chaumière est pleine ;
Tandis que sort des foins un parfum d'encensoir,
La terre donne à Dieu son long baiser du soir.

Mais ce n'est pas la forme qui peut le mieux encore frapper notre attention, c'est le fond, c'est la doctrine inspiratrice du drame, et c'est ce que je voudrais surtout signaler dans cette présentation.

Il s'agit ici, en effet, de la théorie philosophique — de mieux en mieux étudiée depuis une quinzaine d'années — de ce qu'on appelle « la conscience subliminale ». Pressentie dans l'antiquité par quelques religions orientales, puis par Socrate et Platon, et surtout par les néo-platoniciens alexandrins du IVe siècle, cette théorie de la subconscience a été établie sur une base d'ordre expérimental par Frédéric Myers dans ses judicieuses analyses des phénomènes télépathiques.

Dans cette hypothèse, notre *moi*, atome, étincelle détachée de la substance infinie, parcourrait dans son évolution toujours ascendante une série d'avatars l'entraînant vers un progrès éternel. Il subsisterait en nous, à notre naissance terrestre, une conscience latente, gardant l'empreinte de nos existences antérieures et conservant ce que nous avons acquis. Cette conscience subliminale est, en général, cachée, voilée, ensevelie sous les impressions de nos sens terrestres, mais elle est douée de facultés instinctives, intuitives, qui se manifestent parfois dans les instants de clairvoyance, de vue à distance, de prémonition, d'hallucinations somnambuliques. A cet ordre de manifestations appartiendraient le Démon de Socrate (dont Plutarque disait qu'il devait être la partie transcendantale et divine de l'âme du philosophe) ; les voix et les visions de Jeanne d'Arc, ainsi que beaucoup d'autres manifestations psychiques inexpliquées.

C'est une de ces consicenes subliminaies, se traduisant, par une hallucination fréquente, à la vue, à l'âme d'un homme, que nous présente Mlle de Vesme dans ce *Songe de la Vie*. Le roman qu'elle a imaginé pour son œuvre symbolique est particulièrement bien choisi : il est, en outre, organisé avec une ingéniosité remarquable. L'auteur n'a pas traité la légende bien connue de Mélusine, mais s'en est servi pour poétiser un épisode des Croisades. Pour lui, Mélusine n'est pas une fée, comme le raconte la légende : elle est un être humain non entièrement évolué, et tenant encore à l'animalité, comme le symbolise son aspect de sirène. Elle est, néanmoins, une aïeule des Lusignan ; elle reste, ainsi que dans la légende, la marraine qui vient parfois, comme une ombre, bercer avec tendresse, pendant la nuit, les petits enfants de la Maison, la Dame Blanche qui apparaît sur la tour du château, en se lamentant quand un membre de la famille est sur le point de mourir.

Tout en suivant la légende, Mlle de Vesme a tenu à respecter également l'Histoire en lui empruntant ses principaux personnages : l'incapable et pusillanime Guy de Lusignan, dernier roi de Jérusalem et ensuite roi de Chypre, sa femme Sybille, l'intrigante et ambitieuse veuve de Baudoin, le jeune et preux Geoffroy de Lusignan, supérieur de cent coudées à son frère et dont Gibbon a enregistré dans son Histoire ces mots, que notre auteur met littéralement sur ses lèvres :

Ah! si mon frère est roi, je devrais être Dieu!

C'est sur ce canevas moyenâgeux et pittoresque que Mlle de Vesme a finement brodé son symbole. Mélusine qui, depuis la naissance de Geoffroy, en qui elle s'est réincarnée, a naturellement cessé de hanter le château, se dévoile graduellement en lui

par certaines scènes révélatrices de cette conscience subliminale, notamment dans celle du Sage hindou, où l'on voit apparaître en un bouclier étincelant, comme en un miroir magique, certains épisodes de l'existence antérieure, et des crimes qu'elle doit expier dans sa nouvelle forme humaine. Au moment de mourir, Geoffroy voit Mélusine reprendre la forme que lui prête la tradition. Aussitôt après la mort de Geoffroy, elle se libère entièrement et reparaît, blanche et lumineuse, sur la tour qu'elle hantait jadis. Il y a là une belle et curieuse reconstitution artistique et littéraire d'un système philosophique dont on peut discuter la valeur, mais qui n'en a pas moins un intérêt d'une saveur toute spéciale et que nulle doctrine palingénésique ne peut négliger.

Ce drame, qui touche par divers contacts à l'Histoire, à la légende et à la philosophie, est tout à fait scénique et pourrait, assurément, être joué sur un grand théâtre parisien, car la curiosité du public, actuellement préparée à ces interprétations, lui ferait un sympathique accueil. Cependant l'auteur a cru devoir le publier d'abord en volume. Il n'y a à cela aucun inconvénient, cette œuvre n'étant pas de celles qui perdent de leur valeur à l'impression et à la critique littéraire. Plus d'une composition théâtrale de notre époque ne supporte pas la lecture et disparaît en quelques années, justement oubliée ; mais nous lisons encore aujourd'hui, comme il y a deux mille cinq cents ans, Eschyle et Sophocle, parce que le cœur de l'homme reste le même à travers les siècles et vibre sous l'influence des mêmes sensations. Le *Songe de la Vie* appartient à ces pièces non éphémères qui font penser, et en le voyant se dérouler sous nos yeux dans ce pittoresque épisode des Croisades, on conclut que l'auteur a été gracieusement inspiré — et que toutes les fées n'ont pas disparu de notre séjour sublunaire.

H. A. Dallas : **Mors Janua Vitæ?...** (William Rider & Son, éd. ; Londres, 164, Aldersgate Street).

Le but de l'auteur a été de faire connaître aux personnes qui n'ont pas suivi les volumineuses publications faites, en ces dernières années, par la *Society for Psychical Research*, les résultats des travaux de ce groupement de chercheurs et de médiums, qui se propose d'établir, si possible, la réalité des communications avec l'Au-delà, d'une manière rigoureuse et incontestable. Miss H. A. Dallas s'est toutefois bornée, devant l'immensité du travail accumulé par les chefs de la S. P. R., à étudier les preuves que l'on croit avoir recueillies de la survie de la personnalité de Frédéric Myers ; même à ce sujet, elle a dû choisir seulement une partie du matériel qu'elle avait à sa disposition.

L'auteur estime, avec raison, que ces communications doivent revêtir une valeur tout à fait spéciale. On sait que Myers, si dévoué aux recherches métapsychiques durant sa vie, s'était proposé de les aider, si possible, même après sa mort : il avait donc promis de se manifester, autant que cela lui serait permis, par l'intermédiaire des médiums. Or, profondément compétent comme il l'était des sciences métapsychiques, il n'ignorait pas les objections qu'on aurait pu soulever pour combattre la nature spirite de ses messages, et il devait, dans l'au-delà, s'efforcer de les vaincre avec l'ingéniosité qu'on lui connaissait. Il avait affirmé lui-même l'étendue des facultés surnormales du *subliminal self* ; il avait écrit qu'un échange de rapports télépathiques s'opère constamment entre les consciences subliminales des hommes, sans que notre conscience normale les perçoive : il avait dit enfin que ces connaissances, perçue d'une façon subconsciente, pouvaient se manifester, par l'automatisme, aux médiums, et prendre faussement l'apparence de messages spirites. Il devait donc, à l'état d'esprit désincarné, s'efforcer de vaincre ces objections, que Miss H. A. Dallas reconnaît être absolument raisonnables.

Nous n'avons pas la prétention de porter un jugement sur la valeur des documents recueillis et choisis par Miss Dallas ; nous comprenons parfaitement que tout le monde ne soit pas dans l'admiration de ce bizarre jeu de *puzzle* que sont les correspondances-croisées. Il n'en n'est pas moins vrai que des hommes d'une haute intelligence semblent, pour le moment, apprécier les résultats que ce système de communications médiumniques a déjà donné. Voici d'ailleurs ce qu'écrit M. W. F. Barrett, professeur à l'Université de Dublin, dans l'introduction qu'il a écrite pour le livre de Miss H. Dallas :

... Je connais depuis longtemps Miss Dallas comme une personne qui étudie les phénomènes psychiques avec une critique très serrée. Ses connaissances sur cet argument sont exceptionnellement vastes ; son jugement est sain et mûri. Dans ce volume, elle a recueilli d'une manière intéressante et succincte un fragment des preuves que l'on recueille lentement en faveur de la Survie. Elle a rendu ainsi un service considérable. Peu de personnes ont le temps ou la patience de lire entièrement et d'examiner attentivement les rapports publiés par la S. P. R., si longs, si détaillés, et par conséquent si souvent fatigants. Il en résulte que, alors que l'intérêt soulevé par ce sujet se répand à travers le monde occidental avec une rapidité étonnante, les personnes bien informées sont loin d'être nombreuses.

Malheureusement, la fascination qu'exerce cet argument est semblable à celle d'une bougie sur

les papillons : il attire et brûle les simples, les crédules et les détraqués...

Ce n'est qu'en suivant le sentier long et rude d'une rigoureuse investigation scientifique, que l'on peut obtenir des résultats certains...

Il a été reconnu — et la *Society for Psychical Research* a nettement prouvé — qu'une très grande partie de ce que l'on croit être des communications d'une source ultra-mondaine, n'est en réalité que des expressions automatiques de l'intelligence même du médium. En tous les cas, comme on peut bien le comprendre, les communications sont plus ou moins influencées par l'instruction, par la personnalité du médium. Il en résulte que nous trouvons du grec et du latin écrits automatiquement par un érudit comme Mme Verrall, et en général un niveau élevé de pensées se trouve exprimé dans les écritures automatiques de ces dames cultivées, qui, en ces dernières années, ont donné beaucoup de leur temps et de leur travail à l'investigation expérimentale dans ce champ important de recherches...

La plus grande partie de la personnalité humaine se cache sous le seuil de la conscience, et cette conscience subliminale parle, grâce à l'action musculaire involontaire ou automatique, justement comme notre moi conscient parle au moyen de l'action musculaire volontaire...

Malgré toutes ces difficultés, Miss Dallas a donné une certaine quantité de preuves qui permettront au lecteur de juger par lui-même ce qui se rapporte aux communications qui sont censées venir de Myers. Ayant connu intimement Myers sur la terre durant une trentaine d'années, je dois avouer que le poids collectif des preuves qui se trouvent actuellement accumulées, grâce à l'écriture automatique de Mmes Holland, Verrall et Piper, m'a convaincu qu'il est en ce cas hautement probable que l'intelligence invisible qui se manifeste ne soit pas autre chose qu'un fragment de la personnalité de Frédéric Myers. En effet, dans toutes ces communications qui paraissent venir d'êtres humains désincarnés, c'est une espèce de rêve, ou de personnalité tronquée, qui se présente, dans un état de volonté imparfaite, et avec une mémoire et un sentiment d'association étrangement limités...

Miss H. A. Dallas a fait pour les communications médiumniques qui sont censées venir de F. Myers, ce que M. Sage avait fait pour celles obtenues au moyen de la médiumnité de Mrs. Piper en général. C'est assez dire l'intérêt de ce livre, dont une traduction française serait hautement désirable, alors que tant d'ouvrages spirites sont publiés chaque jour, qui ne peuvent avoir la moindre prise sur l'opinion publique.

Jacques Brieu : **La Méthode générale et scientifique** et les Méthodes rationalistes et fidéistes. — (Paris, E. Sansort et C., éd. : 8, rue de l'Eperon, Paris. — Prix : 3 fr. 50).

Le distingué collaborateur du *Mercure* s'est libéré dans ce livre de toute entrave occultiste, ou autre, qui paraissaient embarrasser parfois ses précédents ouvrages philosophiques, et a écrit ce qui est peut-être le meilleur essai sur la Méthode, pour ce qui concerne les conséquences philosophiques des sciences dont nous nous occupons. Disciple de Strada, il a complété — en certains cas même redressé — l'idée du Maître trop tôt disparu.

M. Brieu commence par démontrer la faillibilité et caducité des doctrines fondées sur le raisonnement abstrait, qui mène fatalement à des résultats imparfaits et contradictoires ; il écarte de même la méthode basée sur la révélation et la Foi : si les codes de Manou, de Moïse et autres sont vrais, soit partiellement, soit totalement, ce n'est pas parce qu'ils sont parole ou lettre qu'ils seraient critérium, mais par la *vérité* contenue en elles. Cette parole d'ailleurs n'est pas autre chose qu'une *évidence* personnelle du prophète ou maître. Or l'évidence n'est pas non plus un critérium ; c'est un *état de l'esprit* ; de l'esprit lorsqu'il *déclare qu'il voit bien, qu'il est certain.* Mais déclarer n'est pas prouver. (p. 75)

La science, bâtie sur le fait et le fait seul, *fait l'unité,* car elle est partout la même... Les sociétés fidéistes et rationalistes doivent désormais faire place à des sociétés basées sur la science (page 195).

Et l'auteur termine en conviant tous les jeunes à étudier la méthode générale et impersonnelle et à en tirer les développements qu'elle comporte et toutes les conséquences qu'elle renferme. « L'occultisme et la théosophie appartiennent au passé. Ils ne peuvent vivre et progresser qu'à la condition d'appliquer la méthode générale à l'étude de leurs objets, de s'adapter au présent, en marchant avec la science et en travaillant pour elle. » Paroles d'or !

P.-C. Cornillier : **La Réincarnation.** — (Sans indication de Librairie, de date et de prix).

L'auteur de ce petit volume se propose de résumer la question de la Réincarnation et de la rendre claire, précise, aisément compréhensible. Il le fait en suivant la doctrine « cosmosophique », formulée par M. S. U. Zanne, dont M. Cornillier est un disciple. Dans ce but il examine successivement les phénomènes de la naissance, de la vie proprement dite et de la mort : il termine en étudiant la philosophie et la valeur morale de la Réincarnation cosmosophique. Cette étude sort du cadre des recherches auxquelles est consacrée notre Revue, mais il ne nous est pas moins permis de la trouver intéressante.

ERNEST BOSC : **Régime de l'Intellectuel.** — (H. Daragon, éd., Paris, 96, rue Blanche. 1912. Prix : 1 fr. 25).

L'occultiste bien connu soutient dans cet opuscule la thèse de la désintoxication, secondée par le jeûne.

Société Universelle d'Études Psychiques

Une réception en l'honneur de M. Camille Flammarion

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, du jubilé scientifique de M. Camille Flammarion, et nous avons reproduit, à cette occasion, la belle allocution prononcée par le professeur Charles Richet à la soirée qui fut offerte à l'illustre vulgarisateur de l'Astronomie, le 26 février dernier.

La Section parisienne de la S. U. E. P., après avoir contribué à la souscription ouverte par la Société Astronomique pour offrir un souvenir à M. Flammarion, désira exprimer plus directement l'admiration et la reconnaissance qui l'animent pour son Président, et organisa dans ce but une réception qui eut lieu dans l'après-midi du lundi 1er avril, au siège social. La Société tout entière offrait, en même temps, à M. Flammarion le grand ouvrage complet de Frédéric W.-H. Myers : *Human Personality and its Survival of bodily Death*, en deux volumes. Voici les paroles prononcées par M. GUILLAUME DE FONTENAY, qui présidait la séance :

Monsieur le Président,

Le départ du Dr Émile Calmette, qui vient d'être promu à la Direction du Service de santé du Gouvernement militaire d'Alger, me permet de vous offrir, au nom du Dr Joire et de tous nos collègues, l'ouvrage de Myers par lequel nous désirons commémorer le cinquantenaire du premier livre que vous-même vous avez publié.

L'honneur qui m'échoit ainsi m'est particulièrement agréable et précieux, car je crois être, dans cette salle, le plus ancien déjà de vos innombrables fidèles. C'est en 1886 que vous m'avez introduit dans cette Société Astronomique de France dont vous fûtes le fondateur, dont vous êtes resté l'âme agissante et créatrice.

Tout ce que notre pays compte de plus haut dans l'empire de la science et du génie se réunissait à nous, il y a cinq semaines, au siège de l'Œuvre qui est issue de votre flamme et de votre activité ; et là, sous la présidence du plus grand de nos mathématiciens, les plus grands de nos astronomes, de nos géomètres, de nos poètes, de nos aéronautes, même, tour à tour chantaient vos louanges et répandaient sur un très jeune septuagénaire ces fleurs d'éloge et ces couronnes que l'humanité jalouse ne se plaît guère à prodiguer aux vivants.



M. Camille FLAMMARION

C'est que, par la multiplicité de vos conceptions, par l'étendue prodigieuse de vos travaux, par toutes les facettes que vous avez clivées et polies dans le joyau de l'esprit humain, vous avez, de haute lutte, vaincu, asservi la gloire, conquis les suffrages les plus divers. Tous les corps de sciences et par surcroît les belles lettres vous doivent quelque chose. Avec une égale maîtrise, de la plume de l'écrivain à l'équatorial du chasseur d'étoiles, de la boussole et du guide-rope à l'objectif et au spectroscope, vous avez manié tous les outils, toutes les armes du savoir humain. Ils furent vos outils et vos armes. — Et des chiffres, vos premiers esclaves, du troupeau infini des Nombres dont vous étiez, à seize ans, le patient berger, vous sûtes, comme Pythagore, monter jusqu'aux

sommets de la Métaphysique, vous élever jusqu'à la recherche des problèmes les plus distants.

En cette soirée mémorable du 26 février on a trop bien dit tout cela pour que j'essaie de le répéter aujourd'hui. Et le professeur Richet, cet autre maître, a trop bien parlé de votre rôle prépondérant dans nos études pour que je me risque à louer après lui votre courage et votre nécessaire prudence. Je voudrais simplement vous dire combien nous sommes heureux de vous voir parmi nous, d'ajouter notre hommage à tant d'autres qui, de partout, vous ont été offerts.

Vous êtes, pour notre Société, plus qu'un président. Vous êtes comme un symbole et un étendard. Votre carrière ne résume-t-elle pas tout le Psychisme contemporain ? Vous naissiez à la vie de l'esprit (les esprits comme le vôtre mûrissent de bonne heure) vous aviez six ans lorsque furent connus en France les premiers phénomènes de Rochester. Vous aviez six ans lorsque le spiritisme vint au monde.

Tellé est la force des explications à la fois simples et merveilleuses que, pendant quinze années, tout le monde à peu près fut ou spirite ou négateur des faits.

Votre cerveau de penseur cependant ne tardait pas à concevoir les objections primordiales, à s'étonner de certaines lacunes, à s'émouvoir de plusieurs contradictions. Physiologistes et physiciens se mettaient à la besogne, cherchant aux profondeurs inexplorées de la conscience humaine et de notre organisme les ressorts secrets de la médiumnité.

Vous avez suivi avec passion et toujours encouragé ces travaux. Que dis-je ? Vous les avez, le plus souvent, partagés ou devancés. Aucune des hypothèses présentées depuis un demi-siècle ne vous est demeurée étrangère. Toutes ont comparu devant l'équitable tribunal de votre jugement. Toutes ont été par vous impartialement critiquées. Toutes hélas ! jusqu'à présent, vous ont semblé insuffisantes ou fragmentaires.

Faut-il nous en affliger sans mesure ? Ce serait d'une bien courte sagesse. On ne construit point une science en quelques dizaines d'années.

Après l'enthousiasme et la témérité des premières heures, l'étude précise des faits et la réflexion salutaire ont repris leurs droits méconnus. Les convictions hâtives se sont effritées à la façon de ces pierres fragiles sur lesquelles on ne peut rien bâtir ; et maintenant un doute méthodique, raisonné, raisonnable parce qu'il est prêt à se renier soi-même quand des preuves seront trouvées, règne en général sur nos esprits.

D'aucuns, je le sais, peuvent difficilement s'accommoder de notre attitude expectante. On préfère parfois une croyance erronée, pourvu qu'elle soit ferme et précise, à cette incertitude où nous sommes et que le vieux Montaigne jugeait un oreiller commode pour les têtes bien faites.

Que nous importe ? Nous laissons à chacun sa joie, ses espoirs et sa foi. Notre ignorance résignée ne porte point envie à la science orgueilleuse du voisin. Nous ne croyons pas tenir dans notre main fermée la vérité toute nue. Nous la devinons très loin de nous, couverte de voiles épais, vers un horizon ténébreux et fuyant.

Et nous conformant à vos leçons comme à votre exemple, c'est par de longs, par de pénibles efforts que nous essayons de nous rapprocher chaque jour un peu, très peu, oh ! combien peu ! de la presque inaccessible inconnue.

Merci de nous avoir, durant cinquante années de rude labeur, montré le chemin qu'il faut suivre, les mirages qu'il faut craindre, les pièges que l'on peut éviter. Merci de nous avoir donné un égal enseignement de hardiesse et de prudence: de hardiesse dans l'exposé des faits certains ; de prudence dans leur interprétation. Et merci de nous avoir rappelé qu'en matière de théories et d'hypothèses, le doute, s'il n'est pas le dernier mot de la sagesse humaine, pourrait bien toutefois en être le premier.

Ce sont là, Monsieur le Président, non pas de tristes mais de graves pensées. Votre existence n'en fut point assombrie, car elle se passa presque tout entière dans l'atmosphère parfumée de paix, de tendresse et d'affection que la plus admirable des femmes sut créer autour de vous.

Je connais et je vénère la modestie exquise de Mme Flammarion. Qu'elle nous permette néanmoins, en lui offrant cette gerbe de fleurs, de l'associer au souvenir de quarante années d'un travail dont elle prit sa part de la façon la plus noble et la plus effective et qu'elle sut alléger par tout le charme et la grâce dont il est possible de fleurir un foyer. (*Vifs applaudissements.*)

M. C. de Vesme, Secrétaire, prononça ensuite une courte allocution, dont voici la première partie :

Monsieur le Président,

M. de Fontenay a fort bien exprimé le sentiment de nous tous, et les applaudissements qui ont salué ses paroles le prouvent assez. Mais ayant contribué à l'organisation de cette fête, si simple et familiale, que vous offre la S. U. E. P., je désire encore vous dire un mot au sujet du choix du petit souvenir que nous vous présentons aujourd'hui.

Sans doute, nous aurions pu vous offrir un bibelot, un petit objet d'art ; mais, hélas ! il

serait allé se perdre, comme une goutte dans l'Océan, parmi ceux qui remplissent vos maisons de Paris et de Juvisy, et qui, justement, vous viennent, en très grande partie, de vos innombrables admirateurs. Seulement, m'étant aperçu, l'une des dernières fois que je me suis rendu rue Cassini, qu'il manquait à votre riche bibliothèque la *Human Personality* de Frédéric Myers — ce livre dont Sir Oliver Lodge a pu dire qu'il restera comme le *Novum Organum* de la nouvelle science psychologique — nous avons pensé qu'il vous serait peut-être agréable de l'accueillir parmi les 10.000 volumes que vous possédez déjà.

M. Camille Flammarion prit alors la parole en ces termes :

Mesdames, Messieurs, mes chers Collègues,

Les sentiments que vous venez de m'exprimer me touchent d'autant plus profondément que nous sommes tous réunis dans la recherche du même idéal. La méthode dite positiviste nous paraît insuffisante, car nous savons que le monde matériel visible cache une réalité invisible et inconnue et que le fond des choses est plus important que la superficie. Un groupe d'hommes indépendants s'est trouvé formé graduellement dans les diverses contrées de notre planète pour l'étude scientifique de phénomènes autrefois dédaignés et même méprisés et pour lever le voile d'occultisme qui les emprisonnait, et l'on a vu un peu partout, en Suisse, en France, en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, en Russie, des analystes éclairés, soucieux de la vérité, persévérants malgré certains sourires narquois de leurs chers confrères, examiner impartialement des faits mystérieux qui n'ont rien de surnaturel, car la nature est dans tout, et tout est dans la nature, et découvrir que ces faits révèlent tout un monde, celui des forces naturelles inconnues. Qu'il me soit permis de saluer ici parmi ces courageux et inlassables investigateurs l'éminent Directeur des *Annales des sciences psychiques* auquel l'Institut ne pardonne peut-être pas encore tout à fait son audace, dont les travaux considérables se sont étendus sur tout le domaine de la psychologie au milieu duquel il élève la pyramide de la « Métapsychique ». Qu'il me soit permis aussi, dans cette maison des *Annales*, de lui associer le laborieux Rédacteur en chef de cette féconde publication où il parvient, non sans peine, à constituer une véritable mine de documents spéciaux dont l'ensemble forme dès maintenant une précieuse encyclopédie. Les noms de Charles Richet et de César de Vesme sont justement réunis, dans notre approbation et notre gratitude, à ceux du Dr Dariex, le fondateur de ces *Annales*, de William Crookes, de Wallace, de Varley, de Gurney, Myers, Podmore, Aksakof, de Rochas, Maxwell, Paul Joire, Flournoy, Boirac, Guillaume de Fontenay et leurs nombreux émules, dont la liste serait déjà fort longue quoiqu'elle nous soit contemporaine. Oui, cher Monsieur de Vesme, nous tenons à rendre justice à vos efforts, à reconnaître votre moisson.

Ces problèmes sont là, devant nous, et leur solution n'est pas encore pour demain. Le Copernic et le Galilée de la science psychique ne sont pas encore nés, à plus forte raison leur Kepler ou leur Newton. Ces forces restent mystérieuses ; ces lois restent inconnues. C'est pour l'avenir que nous amassons des matériaux. Toute prétention de solution actuelle serait vaine : ce serait l'astronomie du temps de Ptolémée et de Jésus-Christ, pour laquelle la terre et l'homme représentaient le centre du monde et le but de la création. Sachons attendre. Dans cent ans, dans mille ans, nous en saurons sans doute un peu plus.

Parmi ces problèmes, je me permettai d'en signaler un dont l'étude me passionne particulièrement en ce moment : c'est celui de la connaissance de l'avenir, de la vision précise et certaine des événements futurs, comme s'ils étaient déjà arrivés. A force d'étudier la question, d'examiner les faits, de les peser, de les comparer, nous arrivons à constater qu'en certaines conditions psychiques spéciales l'avenir a été vu d'avance, très exactement et incontestablement ; c'est paradoxal, c'est inexplicable, c'est en contradiction formelle avec notre sentiment de la liberté humaine et du libre arbitre ; mais c'est un fait que l'on devra admettre avec la même assurance que les communications télépathiques à distance. De même que l'espace est traversé, supprimé, de même le temps est traversé, supprimé. Cette affirmation ne me paraît pas moins audacieuse que celle que j'ai osé soutenir il y a un demi-siècle en faveur de la pluralité des mondes et de la vie extra-terrestre, contrairement à l'opinion générale alors enseignée, mais elle me paraît aussi sûrement fondée, et en condition d'être reconnue comme la précédente, dans un demi-siècle peut-être aussi. Si je l'énonce ici, c'est parce qu'elle formera l'un des chapitres les plus curieux et les plus étranges de nos études psychiques, et je serai particulièrement reconnaissant à ceux d'entre nos collègues qui voudront bien me signaler des cas bien observés, irrécusables et inattaquables de prévisions précises et circonstanciées dues à des observateurs compétents et d'indubitable sincérité.

L'avenir est déterminé par les causes qui l'amènent, et celui qui connaîtrait ces causes parmi lesquelles la volonté humaine est un facteur non négligeable, connaîtrait leurs effets, c'est-à-dire les événements futurs, de même que nous savons qu'une éclipse de lune aura lieu ce soir même, de 7 h. 55 m. à minuit 34 m., et qu'une éclipse centrale de soleil va passer aux portes de Paris le 17 de ce mois à midi 10 minutes, ce qui n'est pas arrivé depuis l'an 1724 et ne va se reproduire que le 11 août 1999. Les événements humains ne sont pas moins déterminés que les mouvements de la mécanique céleste, et ne nous intéressent pas moins, assurément. Honneur donc à tous ceux qui se consacrent aux sciences psychiques ! Mais Messieurs, et vous surtout, Mesdames, j'abuse de votre sympathique attention ; il n'est pas écrit que je dois la fatiguer, et je m'empresse de vous renouveler à la fois mes remerciements et mes hommages, avec mes vœux de parfaite union céleste de nos esprits et de nos cœurs.

Inutile de dire que des applaudissements unanimes et prolongés accueillirent ces belles paroles, qui constituent un programme pour les membres de la S. U. E. P.

Après cette courte séance, qui n'avait pas duré plus d'une demi-heure, les assistants « rompirent les rangs » et les conversations par petits groupes se prolongèrent jusqu'à 7 heures. Plusieurs nouveaux sociétaires qui ne connaissaient pas encore personnellement leur Président, se firent présenter à lui, ainsi qu'à Mme Flammarion, qui partagea avec son mari les vives manifestations de sympathie que lui venaient de toutes parts.

Une conférence de M. E. Boirac sur “ La Conductibilité de la Force Psychique ”

M. Emile Boirac, correspondant de l'Institut, Recteur de l'Académie de Dijon, durant un court séjour qu'il a fait dernièrement à Paris, a bien voulu nous donner une conférence, le soir du vendredi 22 mars, en parlant de la *Conductibilité de la Force psychique*.

Après avoir affirmé, avec force exemples à l'appui, l'existence de la force psychique, émanant du corps humain, et qui n'est niée par les écoles purement hypnologiques que parce qu'elles n'ont pas su s'y prendre pour en constater l'existence, il montra qu'elle suit la grande loi de la conductibilité, qui s'impose à toutes les forces physiques. L'homme peut donc la transmettre à d'autres personnes, ou même à des objets inanimés.

M. Boirac montre les liens existant entre cette conductibilité et « l'extériorisation de la sensibilité », à laquelle restera attaché le nom du colonel de Rochas, qui la découvrit. Il cite des expériences, faites avec toutes les précautions imposées par la bonne méthode, par lesquelles il a constaté lui-même la réalité de ce phénomène.

La conductibilité par l'intermédiaire d'un corps matériel a été surtout étudiée par le conférencier avec un jeune sujet, Gustave P. ; il obtint avec lui, en lui approchant un long fil de cuivre entouré de gutta-percha, sans qu'il pût s'en douter, les mêmes sensations que lorsqu'il approchait de lui sa main. Un autre fil dont l'extrémité se partageait en plusieurs pointes produisait une sensation au voisinage de chacune de celles-ci.

De même, la force psychique se transmet à un tiers, à travers une personne interposée. Il y a mieux. Le conférencier raconte l'anecdote suivante. L'illustre philosophe Mr A. Fouillée, ayant assisté à une séance avec le sujet Laurent, ne put exercer sur lui aucune influence. Alors il conduisit M. Boirac dans un coin de la salle, et, ayant saisi ses mains, se les appliqua sur la poitrine, durant un certain temps. Il recommença ensuite ses tentatives pour impressionner le sujet — et cette fois il réussit. Il paraîtrait donc que M. Fouillée s'était ainsi chargé, comme un accumulateur, d'une certaine somme de force psychique empruntée à M. Boirac.

En terminant, le conférencier montra les différents avantages expérimentaux et théoriques qu'on peut tirer de la loi de la conductibilité de la force psychique. Par exemple, pour les expériences médiumniques. Si un sujet comme Eusapia Palladino pouvait agir à travers une autre personne, le contrôle deviendrait infiniment plus probant. Certaines expériences relatées par le Dr Dariex et d'autres permettent de croire que cela s'est, d'ailleurs, déjà produit. Mais il importe de les répéter.

Ensuite, la conductibilité explique pourquoi les expériences magnétiques réussissent avec certaines personnes et non pas avec certaines autres. Seulement, il faudrait que ces expériences fussent l'objet d'études méthodiques et continues, sur un très grand nombre de sujets, et en des laboratoires scientifiques.

Inutile de dire que la conférence de M. Boirac a été vivement applaudie.

M. le Dr E. Calmette, qui présidait la séance et qui avait déjà salué M. Boirac, spécialement comme le lauréat du prix Fanny Endem, le remercia, à la fin de la conférence, non pas uniquement au nom des membres de la S. U. E. P., mais aussi au nom de toutes les personnes qui cultivent ces études psychiques, que M. Boirac honore par sa grande autorité et par sa doctrine.

Les Membres souscripteurs pour 1912 :

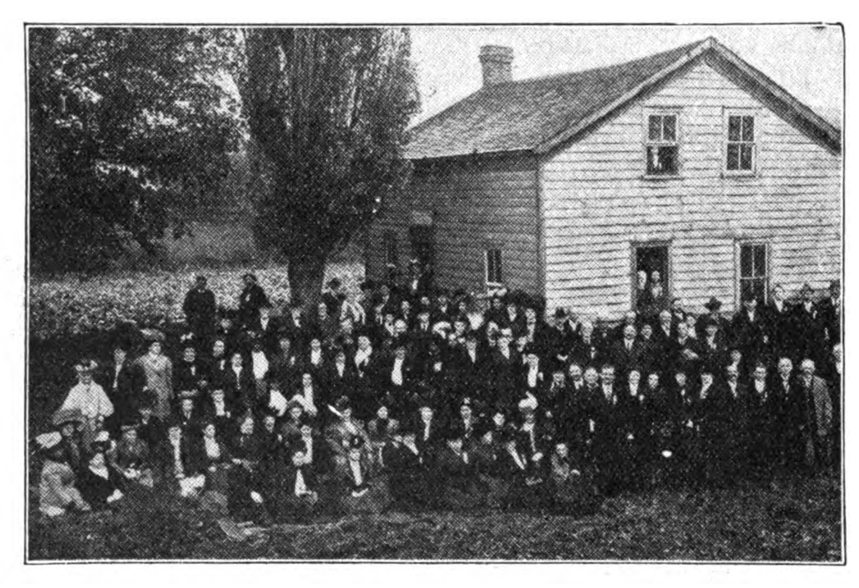
Liste précédente :	360 fr.
47. Dr Chaumel (Chantilly)	8
48. Mme Chaumel (Chantilly)	8
49. Dr Morgand (Paris)	8
50. M. de la Bussière	8
Total :	392 fr.

Mme F. A. Moulton a mis aimablement à la disposition de la S. U. E. P., pour les frais des séances d'Eusapia Palladino, la somme de 100 francs. De même, M. de la Bussière a bien voulu contribuer aux frais de séances avec le médium Carancini par la somme de 92 francs. La Société les remercie vivement de leur intelligente générosité.

ECHOS ET NOUVELLES

Le 64e Anniversaire du Moderne Spiritisme

Le 31 mars dernier, pendant qu'un groupe de spirites kardécistes parisiens se rendaient à la tombe de leur Maître, à l'occasion du 43e anniversaire de sa mort, une délégation de spirites américains célèbrait, à Hydesville, dans l'État de New-York, le 64e anniversaire de la naissance du Moderne Spiritisme. Et dans la petite maison rustique des Fox, comme chaque année à pareille date, des discours de circonstance furent prononcés.



La maison des Fox, à Hydesville, près de Rochester.

Il est à remarquer que des bruits inexplicables s'étaient faits entendre, dès 1846, dans cette maison, alors qu'elle était habitée par un certain Weckman ; ce qui fit que le cottage fut considéré comme « hanté » ; les troubles se renouvelèrent en février 1847, quand la maison était occupée par la famille d'un agriculteur appelé John David Fox ; enfin, le soir du 31 mars 1848, Mme Fox imagina d'inviter l'intelligence qui paraîssait se manifester ainsi à répondre à ses questions par un certain nombre de coups — et la communication, supposée entre les deux mondes, se trouva dès lors établie. Les deux fillettes de M. et Mme Fox, Maggie et Kate, ne devaient pas tarder à devenir les fameux médiums que l'on sait.

Une autre conférence de M. Boirac
La méthode dans l'étude des phénomènes psychiques

Le 29 mars, à 5 heures, M. Boirac a fait à l'amphithéâtre de Médecine du Collège de France une conférence, sous les auspices de l'Institut Général Psychologique ; elle portait ce titre : *Une Vue d'ensemble de la Science des Phénomènes dits psychiques.* L'éminent conférencier s'attacha surtout à démontrer les liens existant entre tous les phénomènes psychiques, depuis l'hypnotisme et le magnétisme jusqu'à la télépathie et au médiumnisme. Il exprima l'avis que, pour les étudier utilement, il fallait plutôt passer du simple au composé, d'autant plus que le médiumnisme ne nous présente actuellement que des faits désordonnés, inexplicables, que nous ne pouvons pas soumettre à une expérimentation proprement dite.

C'est, comme on voit, exactement l'antithèse de l'avis soutenu par un autre distingué psychiste, le Dr Gustave Geley, dans sa conférence à la S. U. E. P., intitulée : *D'une Méthode d'Expérimentation, spéciale au Métapsychisme,* que nous avons publiée dans notre fascicule de juillet 1911. L'auteur y soutenait qu'il fallait surtout s'a-

donner à l'étude des phénomènes extrêmes du spiritisme, en suivant une méthode synthétique ; il observait que, justement parce que tous les phénomènes psychiques s'enchaînent, il faut tous les étudier en même temps, les phénomènes les plus extraordinaires se mêlant aux plus simples, et ces derniers ne pouvant être souvent compris que par les lumières qui nous ont été procurées par l'étude des premiers. Il rappelait enfin que presque toutes les découvertes qui sont venues éclaircir le problème de la personnalité humaine si complexe, et dont l'hypnotisme et le magnétisme profitent aujourd'hui — la télépathie, la subconscience, le « corps psychique », etc. — sont dûes aux expériences des spirites, ce que même les psychologues et physiologues les plus hostiles au spiritisme reconnaissent, se bornant à assimiler ce qui s'est produit en cette circonstance à ce qui a eu lieu entre l'alchimie et la chimie, l'astrologie et l'astronomie — dont l'une a donné naissance à l'autre.

Il est fort probable que les deux thèses soient justes à des points de vue différents ; les deux savants qui les ont émises subissent quelque peu l'influence de la sympathie qu'ils éprouvent pour certains ordres de phénomènes psychiques dont ils se sont occupés de préférence que de certains autres.

Rectifications sérieuses et rectifications pour rire

M. F. Girod m'écrit quelques lignes au sujet de l'entrefilet que j'ai publié à la page 61 du dernier fascicule des *Annales des Sciences Psychiques,* en me disant que je suis tombé, à son sujet, en différentes inexactitudes. « Son nom est *Fernand,* et non Ferdinand. Mme Marie Demange n'est pas *censée produire,* elle produit des déplacements d'objets sans contact ». Ceci n'est pas de la plaisanterie, comme on serait tenté de le supposer, et l'idée d'envoyer de pareilles « rectifications » à un journal est telle à donner à réfléchir...

Par contre, il est incontestable qu'il nous est arrivé d'appeler la Société dont M. Girod est le Secrétaire général : « Société Universelle de Recherches Psychiques », au lieu de « *Société Internationale* » ; et d'attribuer par distraction à M. Girod la charge de Directeur de la *Vie Mystérieuse,* alors qu'il est le Secrétaire de la Rédaction et l'Administrateur ; son pseudonyme n'est donc pas « Maurice de Rusnach ». Et ceci méritait une rectification.

Maintenant, est-il nécessaire d'ajouter que je n'ai jamais songé à nier l'authenticité de la médiumnité de Mme Demange ? La signification du terme *censée* n'est point négative, mais uniquement expectante. Et nous attendons avec espoir et confiance. C. V.

Petites Informations

*** On annonce la mort du Dr IMBERT-GOURBEYRE, professeur de thérapeutique à l'École de Médecine de Clermont-Ferrand, qui se fit particulièrement remarquer par ses ouvrages sur la stigmatisation, qu'il a étudiée avec l'esprit d'un savant et d'un érudit, joint à la foi d'un catholique.

*** A Turin est mort M. VINCENZO G. SCARPA, né à Trieste en 1835, et qui fonda et dirigea, durant trente-cinq ans environ, les *Annali dello Spiritismo,* qui constituent une mine inépuisable de documents sur cette question. C'était un homme d'une érudition remarquable. Se trouvant à la tête d'une Loge maçonnique, il exerca une certaine influence sur la politique de son pays. Son pseudonyme était *Niceforo Filalete.*

*** Les revues spirites anglaises annoncent le décès de M. GEORGE SPRIGGS, un médium très en vue dans les milieux psychiques de son pays. Après avoir donné un grand nombre de séances de matérialisation en Angleterre et en Australie, il s'était enfin consacré spécialement à la clairvoyance. Il ne se soumit pas à l'étude de savants — ce qui fait qu'il ne laissera malheureusement pas de trace durable après lui, malgré la haute considération dans laquelle il était tenu dans les cercles spirites anglais.

*** Nous apprenons par certains journaux brésiliens que le « comte de Daz », appelé autrement SANTINI-SGALUPPI, COMTE DE SARAK, etc., se trouve à Rio-de-Janeiro. Le *Pensamento* de São-Paulo met en garde ses lecteurs contre les manèges de cet intrigant.

*** M. HERBERT WILLIAM WILSON, de Liverpool, directeur de la Wilson Brothers Bobbin Company, mort le 8 janvier dernier, a laissé 250.000 francs à la *Society for Psychical Research,* de Londres, et 375.000 francs à la *London Spiritualist Alliance.* Sa fortune montait à 146.764 livres sterling, dont il laisse pourtant entièrement l'usufruit à sa veuve, jusqu'à la mort de celle-ci.

*** La SOCIÉTÉ D'ETUDES PSYCHIQUES, DE GENÈVE, a fêté, le 23 mars, par une soirée au Casino de Saint-Pierre, le 20e anniversaire de sa fondation.

Le Gérant : JOSEPH MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN, *Directeur,* 8, Rue du Débarcadère, PARIS.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année | Avril 1912 | N° 4

Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES MAINS FLUIDIQUES ET LA PHOTOGRAPHIE DE LA PENSÉE

Ce nouvel article est sans doute le plus important — le plus sensationnel, même — que le Dr Ochorowicz ait publié depuis qu'il a commencé, dans nos colonnes, le compte rendu de ses recherches dans le domaine de la radiographie du corps humain. En partant de la constatation d'un phénomène étonnant — la radio-photographie d'une main fluidique sur une pellicule sensible *enroulée* et enfermée dans une bouteille — il arrive jusqu'aux plus intéressants essais de photographie de la pensée. Dès cette première partie de l'article, on voit apparaître les questions si troublantes de la « quatrième dimension », de l' « idéoplastie », et enfin des formes fantômiques, plastiques au toucher, d'apparence plate sur les photographies (1). *La Rédaction.*

(1) Nous ne faisons pas uniquement allusion aux photographies obtenues avec Mlle Linda Gazzera. Il y a quelques jours, le baron L. von Erhardt nous écrivait de Rome qu'une main matérialisée venait d'être photographiée à une séance du médium Carancini : il était, quant à lui, convaincu de la réalité du phénomène; néanmoins, il ne m'envoyait pas la photographie en question, parce qu'elle produit une impression défavorable, *étant plate.* J'ai dû lui répondre de bien vouloir me l'envoyer quand même, ajoutant que, depuis quelque temps, on obtient, à Paris même, des photographies de cette espèce avec un médium, en des conditions satisfaisantes de contrôle. Nous en parlions, il y a quelques jours, à un psychiste bien connu, en soulevant justement l'hypothèse de la quatrième dimension. Sauf erreur, les dernières expériences du Dr Ochorowicz ne nous étaient alors pas encore connues. Quelles intéressantes surprises nous réservent, pour une date peut-être fort rapprochée, les recherches métapsychiques! On remarquera toutefois que, jusqu'ici, les constatations de M. Ochorowicz ne paraissent pas sortir des limites prévues, par M. de Fontenay et par d'autres, c'est-à-dire, des *phénomènes surnormaux obtenus avec des médiums.* — N. de la R.

Tout ce que j'ai raconté dans les chapitres précédents par rapport aux mains fluidiques se résume en quelques conclusions expérimentales qui peuvent être considérées comme à peu près certaines :

1° Les mains fluidiques se détachent du corps du médium avec plus ou moins de facilité, suivant l'état de ses « forces ». Quand il y a peu de force, le dédoublement est douloureux ou nul; il peut au contraire s'accomplir même à l'insu du médium, lorsque les forces abondent ;

2° Le dédoublement prend la direction et le caractère conformes aux idées dominantes de la sphère inconsciente du médium et médiatement et partiellement de sa sphère consciente ;

3° Les propriétés des mains fluidiques ne sont pas tout à fait constantes ; elles changent dans une certaine mesure, toujours uniquement sous l'action des influences psychiques. Nous ne connaissons aucun moyen physique pour produire ces modifications ;

4° Les changements dans les propriétés des mains fluidiques présentent les caractères d'une transformation d'énergie, dans laquelle certaines formes se manifestent aux dépens des autres — mais nous n'avons encore aucune idée précise sur la nature de cette pra-énergie qui se transforme. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la « bonne disposition » du médium multiplie les formes des manifestations, tandis qu'une disposition moins bonne les limite ; et le plus souvent les propriétés mécaniques, chimiques, lumineuses,

etc., etc., alternent, mais ne s'associent pas par contiguité.

Cette alternance des phénomènes peut quelquefois paraître étrange, car elle diffère beaucoup de notre expérience quotidienne. On pourrait supposer, par exemple, qu'une main mieux matérialisée, et par conséquent visible, devrait présenter plus de force mécanique. Eh bien, c'est plutôt le contraire que l'on observe : une main visible reste mécaniquement inactive, et les effets mécaniques sont presque toujours dus aux mains invisibles. Il en est de même de leur action chimique sur la plaque, des phénomènes lumineux proprement dits et des phénomènes acoustiques ;

5° Je n'ai jamais observé plus de deux mains fluidiques à la fois avec un seul médium ; le plus souvent il n'y en a même qu'une seule agissante. — Mais quand elles sont deux, elles peuvent différer entre elles. Il ne faut pas non plus supposer une disposition locale, toujours constante, des organes fluidiques, dans le corps du médium, car une main droite peut sortir du bras gauche et *vice versa*.

6° Les mains fluidiques peuvent présenter plusieurs degrés de matérialité, qui se succèdent avec une rapidité extrême, le plus souvent insaisissable. Lorsque leur degré de matérialisation est faible, elles paraissent molles et tout à fait *humides*, désagréables au contact.

Les mains bien matérialisées pour le contact (mais pas nécessairement pour la visibilité), sont chaudes et rappellent les mains normales ;

7° Les mains bien matérialisées pour la visibilité peuvent être photographiées à l'aide d'un appareil ; les mains invisibles et moins bien matérialisées peuvent encore donner une auto-radiographie, tout en restant invisibles ;

8° La lumière (ultraviolette) nécessaire à cet effet, peut être produite tantôt par la main du médium, lorsqu'elle est proche et se trouve au-dessus de l'autre, tantôt par le double extériorisé lui-même, surtout lorsqu'il est éloigné du médium ;

9° Les radiographies des mains fluidiques, lumineuses en totalité, sont généralement plus difficiles à obtenir, pour deux raisons : 1° parce que les rayons visibles sont moins actiniques que les rayons invisibles, et 2° parce que la main fluidique qui donne la lumière, ne peut pas se matérialiser complètement ; matérialisée complètement, elle perd sa luminosité ;

10° Les dimensions et les formes des mains fluidiques rappellent le plus souvent celles du médium, mais il y a aussi parfois des dissemblances qui ne permettent pas de les reporter purement et simplement au double, supposé invariable ;

11° Mes expériences (et non pas seulement les miennes) semblent prouver que le corps éthérique présente une certaine élasticité par rapport à ses dimensions et une certaine plasticité par rapport à ses formes.

Mais jusqu'où va la stabilité naturelle des formes — jusqu'où s'étend le pouvoir créateur et modificateur, l'idéoplastie matérielle de l'imagination ?...

Il m'était impossible d'indiquer ces limites, même approximativement, et il fallut faire de nouvelles recherches dans le but de préciser, autant que possible, d'un côté les propriétés naturelles des organes éthériques du corps humain, et de l'autre la faculté modificatrice et plastique des idées du médium.

On comprend les difficultés, mais aussi l'importance de ces questions, tant au point de vue physiologique et médical, qu'au point de vue de la doctrine spirite.

Les résultats acquis sont loin de suffire à ma propre curiosité ; néanmoins je crois utile de les exposer, afin de susciter les recherches complémentaires et les vérifications.

Ceci dit, je reviens aux détails chronologiques de mon journal, interrompu à la date du 10 septembre 1911.

I

Une expérience contraire aux lois physiques.

Le 11 *septembre*. Malgré une mauvaise nuit qu'elle a passée, Mlle Tomczyk se sent tout à fait bien ; j'organise donc une séance pour la soirée.

— Voici, dis-je au médium hypnotisé, ce que je voudrais savoir : la main de ton double peut-elle passer par un petit trou ou par une petite fissure, pour se matérialiser ensuite et s'éclairer elle-même dans le but d'une radiographie ? J'ai l'intention de mettre une pellicule sensible dans cette bouteille, de manière à ce qu'elle se redresse une fois à l'intérieur, et la main de ton double pourra y entrer par l'orifice qui a 15 mm. de diamètre et qui restera ouvert...

— C'est bien, répondit la somnambule ; mais à quoi bon toutes ces commodités ? Il ne faut pas trop faciliter la tâche au double — autrement il deviendra paresseux : mets la pellicule telle quelle dans la bouteille et puis bouche-la avec un bouchon, ou simplement avec ta main, comme tu voudras...

Je hausse les épaules, mais j'accepte.

Je prends une bobine de pellicules Kodak

grand format (13 cm. de largeur), je la décolle et j'en coupe à la hâte et sans mesure un morceau, un peu moins long qu'une plaque 13×18. Ce morceau se roule immédiatement entre mes doigts et il fallut le serrer encore davantage, pour qu'il pût entrer dans la bouteille. Une fois dedans, il se déroule à peine, et je constate que mon intention de le redresser à l'intérieur n'était même pas réalisable. Reposant au fond de la bouteille, le petit paquet cylindrique présentait à peine 20 mm. de diamètre.

Cette opération terminée, je prends la bouteille par ses bouts : la paume de ma main droite bouche l'orifice, et ma main gauche, qui embrasse le fond, appuie son dos contre mon genou gauc e, afin d'immobiliser la position.

Le médium, assis à mes côtés, applique ses deux mains entre les miennes sur le verre de la bouteille.

— Ah, je voudrais bien qu'il imprime sa petite main, malgré tout ! s'écria la somnambule, visiblement excitée par les difficultés de l'entreprise ; et au bout de quelques minutes elle ajouta :

— C'est étrange ! Il me semble que la bouteille s'élargit sous mes doigts, mais c'est peut-être une illusion... Mes mains s'engourdissent... je ne les sens plus...

A ce moment, une crampe générale « de tous les muscles » rejeta le médium en arrière avec des cris épouvantables.

Je ne lâchai pas la bouteille ; mais quelques secondes après, considérant l'expérience comme terminée, je retirais ma main droite de l'orifice de la bouteille pour soutenir le médium, qui se calmait peu à peu.

J'essaye alors de sortir la pellicule, d'abord par la force centrifuge seule, ensuite à l'aide d'un fil recourbé ; mais voyant que j'aurais plutôt fini par abîmer le cliché que de la sortir ainsi, je casse la bouteille, je prends le rouleau et je le plonge dans le bain révélateur, en maintenant ses quatre bords sur le fond de la cuvette.

L'image apparaît cette fois très vite, nette et contrastée... *c'est une main* (fig. 1), quoique pas une main petite, comme la désirait le médium ; elle est au contraire plus grande que la sienne, et même plus grande que la mienne. C'est cependant bien une main d'apparence naturelle, dont le pouce s'est posé sur la même ligne que l'index, pour trouver place dans le rouleau...

Comment ?... Par quel artifice a-t-elle pu entrer dans les circonvolutions de la pellicule, espacées à peine d'un millimètre ?

Comment a-t-elle pu donner une image droite sur une surface courbe et s'éclairer, sans voiler le reste de l'émulsion ?...

Pendant le développement de la plaque, la somnambule resta couchée sur le divan, fortement abattue et souffrante ; mais du moment où elle apprit l'apparition d'une main, ses forces revinrent comme par enchantement ; il ne restait plus qu'une fatigue, grande, mais normale.

Quant à moi, j'avoue que je n'y comprenais rien. Tout ce qui était certain pour moi, c'est que la supposition d'une fraude devait être absolu-



Les 5 photographies 13×18, obtenues par le Dr Ochorowicz ont été réduites, dans ces gravures, aux dimensions de 7 1/2×9 1/4.

ment exclue et que même au point de vue médianimique le fait restait inexplicable et contraire à mes propres suppositions.

Mon étonnement fut d'ailleurs augmenté par les circonstances suivantes :

Avant cette expérience, et depuis à peu près deux ans, mon médium était incapable d'agir sur une plaque photographique hermétiquement fermée.

Son pouvoir se releva donc subitement à un aussi haut degré.

Pour produire cette radiographie il a fallu (du moins d'après les apparences) :

1° Traverser ma main ou le verre ;

2° Matérialiser la main fluidique jusqu'à ce qu'elle présentât une opacité suffisante ;

3° Appliquer cette main contre la surface sensible de la pellicule, et, comme cette dernière

était enroulée sur elle-même, enrouler également cette main une dizaine de fois ;

4° Produire entre les circonvolutions de la pellicule une lumière, capable de jeter l'ombre de la main ;

5° Enfin, empêcher que cette lumière agît à travers la pellicule transparente, en produisant un voile chaotique.

Si on repousse cette analyse descriptive du phénomène, analyse absurde au point de vue du bon sens scientifique, mais qui paraît logiquement justifiée par les circonstances, il ne reste plus qu'a admettre une quatrième dimension ou le « plan astral », dans lequel nos lois physiques n'entrent plus en jeu — ou bien encore une photographie de la pensée dans le même plan — car dans notre espace à trois dimensions, une photographie *quelconque* régulière, dans les plis d'un rouleau, n'est pas concevable.

Il faut ajouter, que l'aspect général de cette main parle plutôt en faveur d'une main réelle, que d'un dessin idéoplastique, et quant à la quatrième dimension, introduite dans le médiumnisme par Zollner, il faut, avant d'y avoir recours, épuiser les explications relativement plus simples, plus abordables pour notre imagination scientifique.

En tout cas, si c'était une photographie de la pensée, elle était involontaire et subconsciente, même par rapport à la conscience somnambulique du médium, puisque la somnambule désirait une main *petite*.

Est-ce la main d'un *esprit* indépendant qui s'est introduite entre les plis de la pellicule ?

Ce n'est guère admissible, car cette main garde toutes les qualités distinctives de celle du médium et présente même l'ombre de sa bague.

Est-ce la main du médium lui-même ?

Non, car elle est plus grande d'un quart environ, tout en restant bien dessinée et semblable.

Est-ce une main artificielle ?

Non, toutes les circonstances parlent contre cette supposition.

En dehors des hypothèses énoncées, une seule peut encore, au premier abord, paraître logiquement admissible :

L'impression a été effectuée, non pas au moment de la douleur du médium, mais *après* ses efforts visibles, au moment où, après avoir plongé la pellicule dans le bain, je l'avais déployée à l'aide de mes quatre doigts. Dans ce cas le phénomène rentrerait dans les cadres déjà connus, sauf, que l'action médiumnique, au lieu de s'exercer sur une plaque sèche, devait traverser le liquide de la cuvette.

Je dois cependant dire qu'à ce moment là j'agitais constamment le liquide, en balançant la pellicule, et qu'en général Mlle Tomczyk n'a jamais voulu faire un essai à travers le révélateur, prétendant que les liquides l'impressionnent désagréablement. D'ailleurs toutes mes observations personnelles et toutes les circonstances du moment s'opposent à cette manière de concevoir l'expérience.

Je n'ai pas pu, ni même voulu questionner le double lui-même, immédiatement après cette séance. Je le supposais encore incapable de me fournir une explication quelconque et je me suis contenté de lui suggérer une attention spéciale à tout ce qu'il fait. Mais quelques semaines plus tard, après plusieurs essais d'éducation du double, je risquai ma demande et j'obtins (par écriture automatique en état de somnambulisme) les renseignements suivants :

« La sensation éprouvée par le médium, *comme si la bouteille s'élargissait*, n'était pas tout à fait illusoire : j'avais essayé de *dématérialiser le verre* pour entrer dedans, mais n'y arrivant pas, je me suis faufilé par une fissure entre ta main et l'orifice de la bouteille ». (Elle devait être extrêmement petite, cette fissure, car à mon point de vue la bouteille pouvait être considérée comme bouchée hermétiquement.)

« Ensuite j'avais glissé ma main *plate* entre les plis du rouleau et la lumière se fit toute seule, je ne sais pas comment. J'ai eu seulement soin *de rendre la pellicule opaque...* »

Évidemment, je ne me porte pas garant de cette explication, qui, malgré mes précautions habituelles, a pu être suggérée au double inconsciemment. *Relata refero.* Exacte ou non, elle est intéressante à ce point de vue, que c'est pour la première fois dans mes expériences — et peut-être dans les recherches médiumniques en général — qu'une « explication » de l'action du *double impersonnel* fut donnée par lui-même, par écrit, en dehors de la conscience normale du médium et de sa conscience somnambulique.

II

Deux ou trois dimensions ?

Il s'agissait maintenant de préciser la question de l'épaisseur de la main fluidique du double.

Est-elle réellement plus faible que celle d'une main corporelle ?

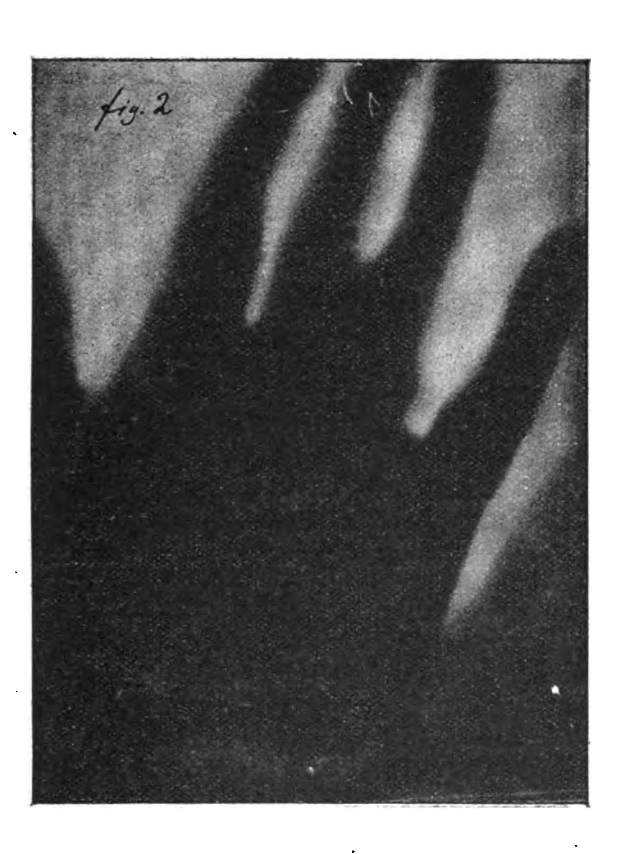
Ne présente-t-elle par hasard que deux dimensions ?...

Cette platitude relative ou absolue, de quoi dépend-t-elle et comment la rendre évidente ?

Voici l'arrangement que j'imaginai à cet effet :

Deux plaques 13×18 furent mises l'une sur l'autre, les couches sensibles en dedans. L'espace de 1 mm. qui les séparait fut maintenu à l'aide de deux cales en carton, appliquées aux deux bords : supérieur et inférieur.

Le double devait tâcher d'introduire sa main entre les plaques, la matérialiser et l'éclairer, pour qu'elle pût donner en même temps : son profil d'en haut et son profil d'en bas — évidemment à distance du médium.





Les figures 2 et 3 présentent le résultat de cette expérience. En les appliquant l'une contre l'autre, on voit que c'est bien la même main qui a donné une double radiographie. Il y a cependant quelques petites différences entre les deux images, et c'est précisément ces différences qui rendent l'épreuve intéressante :

1º L'image supérieure est plus nette, ce qui semble prouver que l'objet éclairé, c'est-à-dire la main du double, se trouvait plus près de la plaque supérieure ;

2º Sur l'image inférieure on voit l'ombre d'une cale qui fait défaut sur l'autre. Si la main du double est réellement entrée dans l'interstice de deux plaques, ce détail prouverait que, non seulement elle se trouvait plus près de la plaque supérieure, mais encore qu'elle occupait l'intervalle matériellement insensible entre cette plaque et le morceau de carton qui la séparait de l'autre.

3º Sur les deux on distingue l'ombre (le corps éthérique ?) de la bague du médium, également un peu plus nette sur la plaque supérieure ;

4º La lumière, uniforme et concordante sur les deux plaques, se réfléchit sur la supérieure un peu plus fortement.

Toutes ces particularités semblent donc prouver que la main fluidique matérialisée présentait une épaisseur moindre d'un millimètre.

Du reste, la forme de ces deux mains ressemble tout à fait à celles du médium, sauf qu'elles sont un peu plus petites.

Et quant à la lumière particulière invisible, provenant principalement de l'interstice entre le pouce et l'index, mais en général assez régulière, il fallait bien admettre qu'elle était suffisamment localisée ou plutôt très discrètement dissipée, pour produire deux radiographies simultanées. Le léger flou de la plaque inférieure s'accorde avec la supposition, que cette lumière fut prépondérante par le bas.

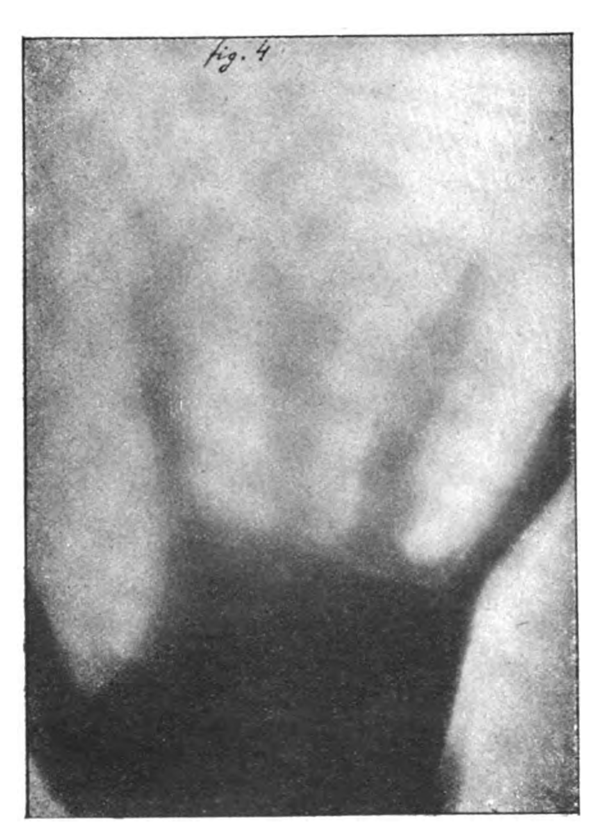
Mais toutes ces considérations ne sont valables, que si la main avait été réellement introduite entre les deux plaques.

Or, ceci n'est pas du tout prouvé.

Le double a pu frauder ; il a pu poser sa main

tout simplement sur le verre de la plaque supérieure, et l'autre plaque, l'inférieure, a pu être influencée par transparence de la couche sensible. Le flou de l'image inférieure (fig. 2) et la cale qui la distingue de l'image supérieure s'expliqueraient ainsi aussi bien, et même plus naturellement, qu'avec l'hypothèse précédente.

Faute de preuves positives et ne pouvant pas encore à cette époque questionner le double lui-



même, je penchais plutôt vers cette dernière supposition. Et si elle était exacte, la question de la fissure restait en suspens.

L'organisation de l'expérience était défectueuse. Pour être sûr — autant qu'on peut l'être en de pareilles choses — que la main fluidique avait été réellement introduite *entre* les deux plaques, il fallait les entourer d'un écran étanche et opaque. Ce qui fut fait dans l'expérience suivante. Et pour diminuer en même temps la difficulté au double, pour aller graduellement, je formai d'abord une fissure plus large, quoique toujours insuffisante pour une main corporelle.

III

Questions résolues.

1° *Le double peut-il faire passer sa main fluidique par une fissure insuffisante pour une main corporelle ?*

2° *En introduisant sa main entre deux plaques sensibles, trop rapprochées pour embrasser une main corporelle, peut-il matérialiser la sienne suffisamment, pour produire une auto-radiographie double simultanée, c'est-à-dire donner le profil de sa main par en haut, en même temps que son profil par en bas ?*

3° *Est-il capable de retrouver dans l'obscurité l'endroit exact où il doit introduire sa main, à distance et à l'insu du médium ?*

Ces trois questions ont été résolues ensemble — la 1re et la 3e affirmativement, la 2e négativement — par l'expérience suivante :

Deux plaques 13×18 « Elka » de Vienne ont été fixées horizontalement et parallèlement l'une au-dessus de l'autre, les couches sensibles en dedans et à une distance de 19 mm., dans une boîte unie, formant la gaîne extérieure des plaques anglaises « Sandel 1. Special express tickly coated plates ».

Elles étaient fixées et maintenues fortement à cette distance à l'aide de cales en carton frisé, de manière à ne laisser aucun vide entre le carton de la gaîne et les plaques. Ces dernières étaient donc complètement entourées d'un écran opaque avec une ouverture unique d'un seul côté, de 19 mm. de hauteur.

Après avoir marqué et fixé les plaques, je pose le paquet entier sur un coussin, près du mur, à 3 mètres du médium. Il a pu deviner facilement la direction générale de cette cachette, mais non son endroit précis et sa position exacte.

La boîte était placée en biais par rapport à la muraille et l'ouverture unique ne se trouvait pas en face du médium.

Je reviens auprès de la somnambule, éclairée par une lampe rouge, et nous commençons l'expérience.

Au bout de quelques minutes d'attente, elle voit, contre la lumière, l'ombre d'un bras long qui s'avance dans la direction du mur. Ensuite elle ne le voit plus à cause de l'obscurité. Enfin elle ressent une douleur au bras droit, (probablement au moment de la production de la lumière médiumnique), pousse une petit cri et l'expérience est terminée.

Cette fois il est certain que la main du double entra dans la boîte et on peut même induire des images obtenues, qu'elle se plaça plus près de la plaque inférieure.

En effet, on voit sur cette dernière (fig. 4) l'image d'une main (*plus petite que celle du médium*), grossièrement et incomplètement matérialisée, mais ayant tous les doigts visibles et écartés. Le pouce et le petit doigt sont mieux formés, les trois autres plus pâles et le quatrième

anormalement courbé. La lumière est assez uniforme, ce qui prouve qu'elle s'extériorisa vers le haut, quoique sa provenance du médius (le moins opaque) soit probable. Les deux autres doigts voisins sont pointus, comme si on cherchait à les raccourcir de cette façon.

Sur la plaque supérieure il n'y a qu'un voile général, plus fort du côté des doigts et surtout du médius, ce qui confirme la supposition précédente.

Nous pouvons donc admettre comme très probable, que la main du double entra dans la boîte, se plaça sur (ou très près de) la plaque inférieure et extériorisa une lumière ultra-violette vers le haut. Dans ces conditions, cette dernière n'a pu donner une image nette que sur la plaque inférieure. C'est évident ; mais cela ne résout pas encore le problème d'une double radiographie et de deux dimensions. Il reste seulement acquis qu'une main fluidique, suffisamment matérialisée pour donner une ombre, *peut être très plate* et par conséquent trouver assez de place dans un endroit trop étroit pour une main normale.

En revanche, une autre question vient d'être résolue par cette même expérience :

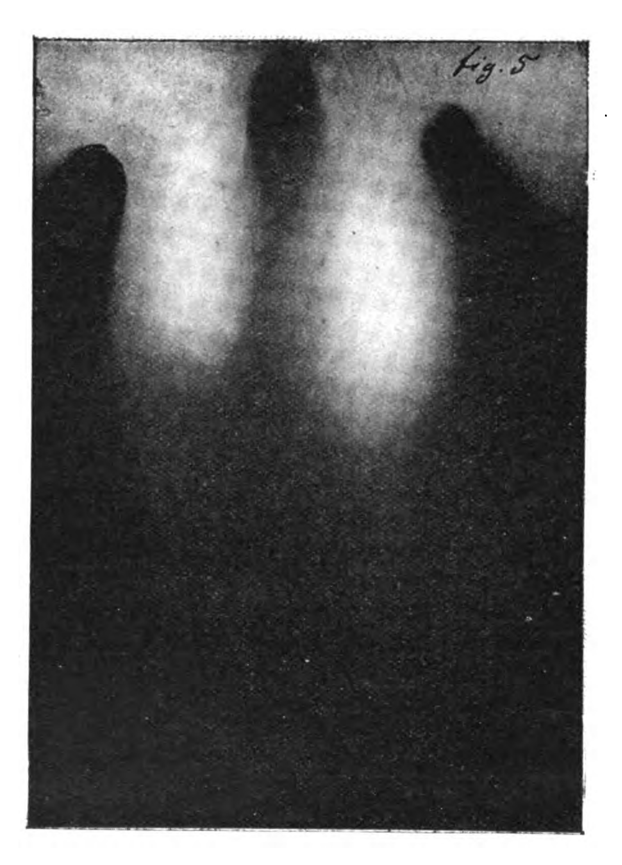
4° *Le double peut diminuer la grandeur de sa main de plusieurs mm.*, par auto-suggestion, se trouvant en face d'un obstacle, tout en gardant un degré de matérialité suffisant pour la rendre opaque. Car, si les doigts de cette main restent transparents, la paume de la main, normalement plus épaisse, est tout à fait opaque.

Notons encore, que le double avait prouvé dans cette expérience sa faculté de voir (ou de palper) dans l'obscurité. Cette faculté cependant ne doit pas être considérée comme absolue. Avec Eusapia Paladino j'avais constaté que son double personnifié John King (j'avais essayé de démontrer dans mes écrits polonais que ce n'était pas un esprit indépendant) pouvait bien reconnaître dans l'obscurité les numéros que je lui présentais et que je ne connaissais pas moi-même; mais avec Mlle Tomczyk, et quelques autres médiums, j'ai pu me convaincre que cette faculté est capricieuse et peut complètement faire défaut. Le double possède des pouvoirs fort nombreux, mais en général le développement momentané de l'un d'eux, anéantit ou affaiblit les autres.

Il s'agissait maintenant d'aller plus loin et de résoudre la question de possibilité de notre première expérience avec la pellicule roulée ;

5° *Une main fluidique, suffisamment matérialisée pour donner de l'ombre, peut-elle réellement trouver assez de place entre les circonvolutions d'une pellicule ?*

C'était le côté le plus extraordinaire de cette photographie absolument impossible au point de vue optique et mécanique. Il importait donc de renouveler l'expérience. Seulement, pour ne pas épuiser le médium outre mesure, et en même temps pour pouvoir tirer de l'expérience une conclusion nette, je résolus de la simplifier, en



supprimant la bouteille. Par contre les conditions du contrôle furent rendues encore plus strictes, pour éliminer les causes d'erreur.

Voici comment j'exécutai cette répétition :

Le 15 *septembre.* Je prends la même bobine Cartridge-Kodak, jusqu'à ce moment gardée sous clef dans mon tiroir, et j'en découpe un second morceau, un peu plus long que la première fois. J'ai soin de ne dérouler la pellicule que juste autant qu'il était absolument nécessaire pour couper le morceau, d'un seul coup, à l'aide d'une grande paire de ciseaux. La partie découpée formait continuellement un cylindre de 2 centimètres de diamètre.

Ce cylindre, je le prends comme une baguette entre mes deux mains, c'est-à-dire par les bouts, de manière que les deux ouvertures du tube restent fermées par les paumes de mes mains et que le seul moyen d'entrer entre les circonvolutions soit de se glisser le long de la largeur

du pellicule par une fissure, présentant à peine un mm. d'écartement.

Le médium ne touche pas la pellicule ; il tend seulement sa main gauche vers elle par le haut et à une distance de 50 cm. environ.

Au bout d'une minute, je sens un vent froid frôler ma main droite. C'est une sensation bien nette qui ne dure pas longtemps, mais qui se renouvelle.

— Me permets-tu, dit la somnambule, d'appuyer mon bras contre ta tête, car cela me fatigue de le tenir ainsi en l'air ?

— Certainement.

Elle appuie donc son avant-bras gauche contre ma tête, et alors je sens un souffle encore plus fort sur ma tête et un courant (sorte de frisson d'un genre particulier) allant de la tête à travers ma poitrine et mes bras vers le rouleau, tenu entre mes mains.

Tout à coup la somnambule pousse un cri de douleur et l'expérience est finie.

Je plonge la pellicule dans le diamidophénol et au bout de deux minutes (pendant lesquelles la somnambule, très fatiguée, reste couchée sur le divan, couverte d'un châle, malgré la chaleur qui règne dans mon petit laboratoire) j'aperçois l'image d'une main (fig. 5) bien posée au milieu de la plaque, mais trop large pour y trouver place ; trois doigts seulement sont visibles et c'est encore le médius qui produit la lumière ; les deux autres doigts jettent leurs ombres à droite et à gauche. Comme toujours, le doigt qui produit la lumière est plus mince. Cette lumière se disperse tout autour ; mais en tirant l'épreuve très fortement l'on voit que son noyau forme un cercle très restreint, tandis que plus loin la lumière est très faible, car elle n'apparaît que sur des épreuves très pâles. Dans ce dernier cas, on constate en même temps que la paume de la main est trop courte et *coupée en ligne droite*, ce qui lui donne l'apparence d'un dessin ou d'un découpage. Les bouts des doigts, au contraire, présentent un aspect naturel et appuient fortement sur la plaque.

Et tout ceci entre les circonvolutions serrées d'un rouleau !...

Ainsi la possibilité de notre première expérience vient d'être confirmée : une main fluidique peut être tout à fait plate et s'enrouler plusieurs fois sur elle-même. L'aspect de la figure 5 semble même prouver, que dans ces conditions, la main, molle et peu consistante, subit l'influence mécanique de l'obstacle : elle est comme élargie par l'aplatissement. Les bouts des doigts seuls restent solides et appuient bien sur le cliché. La forme recourbée des doigts paraît également causée par les courbures des circonvolutions.

(*à suivre*).

ÉTUDE SUR LA MÉDIUMNITÉ DE F. CARANCINI

Discussion des anciennes critiques et apport de nouveaux documents

(*Suite. — Voir le numéro de Mars*)

B. — *Les tables soulevées*

Quoique le simple fait que j'ai pu obtenir des photographies de guéridons soulevés en l'air, laissant passer plusieurs secondes entre l'ordre « feu » et l'allumage du magnésium, doive suffire pour prouver que les tables ne pouvaient pas être placées et soutenues par Carancini, je ferai une autre remarque à l'appui de ce fait.

J'ai pu obtenir six photographies de deux guéridons, l'un de 79 cm. de haut et 47 de large, l'autre de 80 et 40 cm. Sur trois de ces photographies la table paraît flottante en l'air ; sur la quatrième elle est appuyée contre la tête d'un des contrôleurs ; sur la cinquième et sixième elle est appuyée contre l'étagère et une fenêtre. Il est vrai que l'on ne voit pas les pieds des guéridons et que, en de telles conditions, il n'y a pas de preuves objectives que les tables n'étaient pas appuyées à quelque chose. Néanmoins, les essais consciencieux que j'ai faits pour constater la vérité m'ont permis de reconnaître que, sauf les trois cas mentionnés plus haut, où la table se trouvait avec sa plateforme appuyée contre

un seul point, les tables doivent avoir été flottantes en l'air (1).

C. — Des objets lancés par les bras ?

Bien que cette circonstance, que les objets lévités ne *tombent* jamais, dans les séances de Carancini, mais sont toujours *placés* doucement quelque part, exclut a priori la possibilité que les objets puissent être jetés par le médium, je me vois quand même forcé de mentionner encore une autre hypothèse soutenue dans une discussion que j'ai eue à Genève avec les Professeurs Claparède, Flournoy et le Dr italien Batelli. On prétendait que Carancini plaçait les objets sur l'un de ses coudes, après les avoir enlevés de l'étagère, et les lançait vers le rideau. MM. les Professeurs ne se sont sûrement jamais donné la peine d'essayer pratiquement ce qu'ils affirmaient. Aussitôt qu'on tâche d'imiter l'acte en question, son impossibilité est évidente. Il n'y a qu'une explication à cela. Ils avaient bien compris que le lancement des objets ne pouvait pas être fait avec le bras, et alors il fallait trouver une autre explication du même genre.

Représentons-nous maintenant brièvement, comment la fraude supposée par les savants de Genève aurait dû se développer :

1° Carancini devait, en tout cas, libérer d'abord la main droite afin de prendre un des objets, et le placer ensuite sur son bras gauche. S'il ne voulait pas lancer les objets avec ce bras, il aurait dû délivrer aussi la main gauche, pour placer



Fig. 9.

Séance du 2 décembre 1911. Présents : M. Gregory, professeur de sciences naturelles, Mme Gregory, professeur Dr Francesco Betti ; M., Mme et Mlle Debbi, M. Zancigh, M. von Erhardt. Le médium est lié à sa chaise avec 19 mètres de ruban. Une chaise qui se trouvait près de la table est passée sur le dos du médium. L'état d'équilibre très instable, dans lequel elle se trouve forcément, rend encore moins probable la supposition que le médium, lié comme il l'est, ait pu la placer là où on la voit dans la photographie.

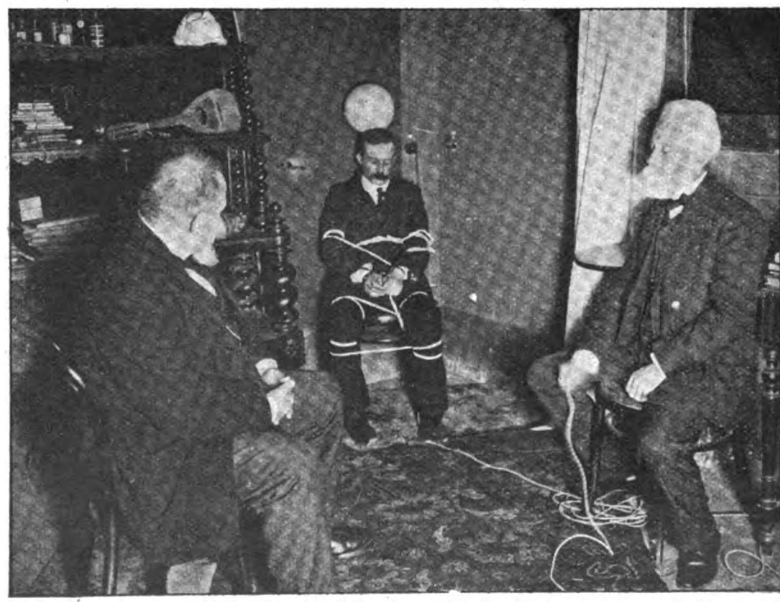


Fig. 10.

Séance du 21 novembre 1911. Présents : professeur F. Betti et M. von Erhardt. Carancini est lié aux poignets par deux lanières rattachées l'une à l'autre au moyen d'un anneau soudé, de métal, et par un ruban qui, passé autour des bras et des jambes, immobilise le médium sur sa chaise. En ces conditions, une grosse balle en caoutchouc, qui avait été posée sur l'étagère, a été photographiée sur la tête du médium. En ce cas aussi, ce qui rend plus improbable la fraude, c'est la difficulté de placer et faire tenir une balle sur la tête, dans l'obscurité, quand on a les mains liées aux genoux.

(1) M. Von Erhardt examine, à ce point de son étude, chacun des cas auxquels il vient de faire allusion, et, grâce au calcul très minutieux des distances, s'efforce de prouver que les soulèvements des guéridons s'opéraient réellement sans fraude. Il nous permettra de supprimer cette partie de son article, parce que, tout en prenant beaucoup de place, elle ne peut pas, par sa nature même, exercer une influence appréciable sur l'esprit des lecteurs. L'authenticité des lévitations des petites tables pourra être admise comme un corollaire tout naturel de la réalité des autres phénomènes du même médium, plus faciles à être démontrés.

N. de la R.

avec elle les objets sur le bras droit. Supposons qu'il y parvînt, grâce à la stupidité ou à « l'assoupissement » des contrôleurs (hypothèse du professeur Claparède dans son article *Remarques sur le contrôle des médiums*), et suivons bien les mouvements et manipulations que Carancini devait exécuter sans que personne s'en aperçût ;

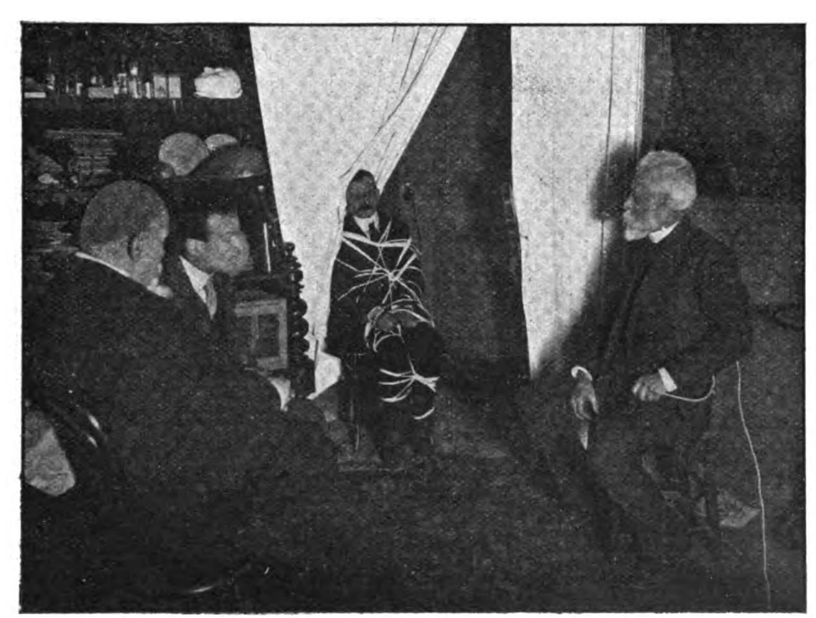


Fig. 11.

Séance du 2 janvier 1912. Présents : professeur F. Betti, Dr D. Betti, M. von Erhardt. Cette fois, les liens ont été faits par M. von Erhardt avec un soin spécial, en employant une vingtaine de mètres de ruban, qui a été passé à plusieurs reprises dans l'anneau des lanières ; à chaque tour il a été en outre rattaché aux bois de la chaise. Quand on fait l'éclair du magnésium, le violon qui se trouvait sur l'étagère apparaît, dans la photographie, près du bord d'un des rideaux. Il tombe ensuite aux pieds de M. von Erhardt.

2° Avant de poser les objets sur le bras, Carancini devait joindre sa main droite avec celle du contrôleur de droite et immobiliser complètement le bras droit sur lequel l'objet devait être placé. Il faut bien se représenter de quels objets il s'agit. Comment pourrait-on tenir en équilibre sur un coude une mandoline des dimensions connues (12 cm. sur 58 cm.), qui oppose par sa forme toutes les difficultés possibles ! On n'a qu'a essayer pour se rendre compte qu'une telle supposition est absolument irréalisable. Il aurait été plus aisé de tenir en équilibre un violon, une trompette ou un petit balai (longueurs de 52, 41 et 53 cm.), mais il ne faut pas oublier que l'exécution devait avoir lieu dans l'obscurité et sans que ni les contrôleurs, ni les cordes du violon, par exemple, fussent touchés. L'éventail seul n'aurait pu présenter des difficultés graves.

3° Mais en supposant même que Carancini soit parvenu à mettre en équilibre chacun de ces objets sur son coude, une difficulté bien plus grande encore se présentait à lui : c'est celle de les lancer à la place où *ils se trouvent sur les photographies*, c'est-à-dire, près du rideau. Pour s'en rendre compte, on n'a qu'à mettre une main sur une table, ou la joindre avec la main d'une autre personne. Qu'on essaie ainsi de jeter des objets en arrière ! On n'y parviendra pas. Les objets lancés par le coude, sans lever la main, ne

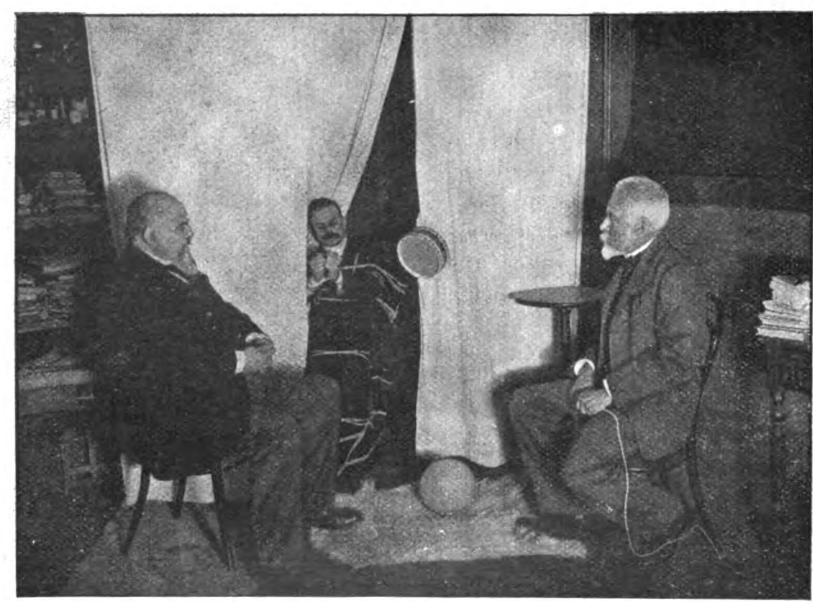


Fig. 12.

Séance du 28 novembre 1911. Présents : professeur F. Betti, M. v. Erhardt. Le médium est lié avec trois lacets de la longueur totale d'une vingtaine de mètres ; les poignets sont rattachés, comme d'habitude, par des sangles. La balle a été d'abord lancée ; ensuite fut lancé un tambourin qui se trouvait auparavant sur l'étagère et qui a été saisi en l'air par la photographie. Dans cette séance, les mains du médium n'ont pas été attachées, comme d'habitude, aux genoux, attachés à leur tour, à la chaise ; on voulait ainsi faire mieux apparaître dans la photographie les sangles aux poignets ; malgré cela, le contrôle était complet — observe M. v. Erhardt — puisque les poignets ont été entourés deux ou trois fois par le ruban, et les mains immobilisées ainsi. Le rideau a été aussi soulevé par la force médiumnique.

peuvent que tomber en avant.

4° En tout cas, même pour cela, il faut faire un mouvement violent, qui ne peut pas facilement échapper au contrôleur. On a donc le droit de demander, en premier lieu, comment, en tous les cas cités, les contrôleurs ne se seraient jamais aperçus que la secousse ressentie par leurs mains et leurs bras, au même moment où Carancini criait «feu», était quelque chose de bien singulier! Enfin, en de telles conditions, on verrait dans toutes les photographies le bras droit de Carancini élevé avec celui du contrôleur.

5° Si les objets avaient été jetés frauduleusement de la manière en question, ils auraient dû décrire inévitablement une courbe de la table vers le rideau. Comment se fait-il donc qu'on ne voit jamais, dans les photographies, le rideau déplacé, enfoncé par les objets lancés ?

6° Les objets devaient nécessairement tomber par terre avec plus ou moins de bruit, mais il a été affirmé à maintes reprises que cela n'avait pas lieu.

D. *Les objets attachés au rideau, ou ailleurs.*

Puisque les objets ne pouvaient pas être lancés par Carancini, si on veut se tenir absolument à l'hypothèse de la fraude, il faut supposer que le médium attachait les objets ou au rideau, ou à la tringle du rideau, ou au plafond. Sans doute, ce système de perpétrer la fraude présentait des avantages. D'abord, le trompeur ne courait pas le danger de reprendre trop tard la main du contrôleur, après que la photographie fût faite... Ayant attaché l'objet au point désiré, il aurait eu le temps de reprendre avec toute la tranquillité et toutes les

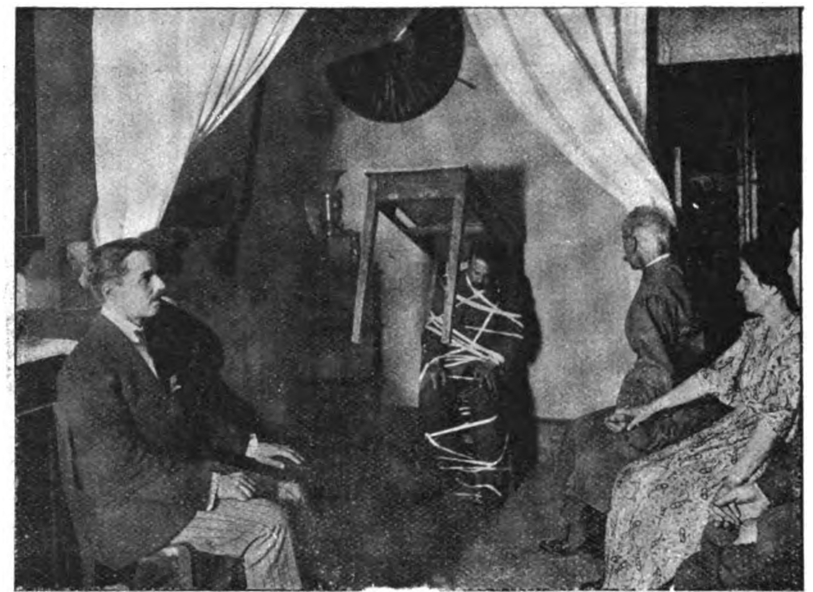


Fig. 13.

Séance du 2 septembre 1911. La séance a lieu chez le professeur Gregory. Le médium est lié avec 19 mètres de ruban à sa chaise ; ses mains sont attachées aux genoux ; mais on peut voir que le lacet s'est relâché aux jambes et a glissé sous les pieds — ce qui prouve que les liens très longs ne sont pas toujours les meilleurs. Au cours de la première partie de la séance, on avait pris toutefois une photographie, dans laquelle la table rectangulaire apparait, droite, derrière le médium. « Giuseppe » ordonna de changer la plaque pour prendre une autre photographie. Mais il s'agissait aussi de remettre en état de fonctionner la lampe pour la lumière du magnésium. Cela demanda un certain temps, d'autant plus qu'on ne pouvait pas faire la lumière blanche. On entendit alors la table se poser doucement sur le parquet. Quand MM. v. Erhardt et Gregory rentrèrent, après avoir mis à point la lampe à magnésium, dans la chambre contigüe, « Giuseppe » déclara : « Trop tard ! » Néanmoins, la table retourna sur les épaules de Carancini, mais cette fois en position horizontale. C'est ce qu'on voit dans cette photographie. Quand celle-ci fut prise, les assistants durent ôter eux-mêmes la table de dessus Carancini, et réveillèrent le médium de la trance profonde dans laquelle il était plongé.

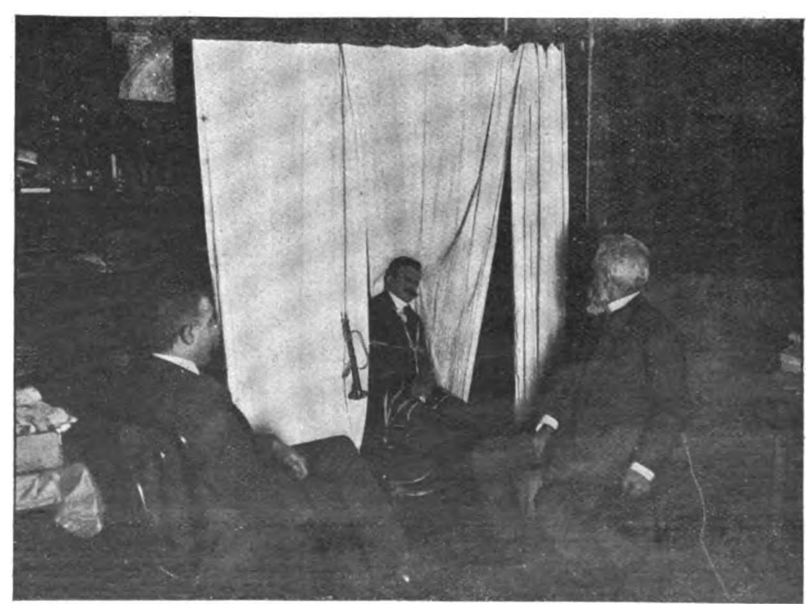


Fig. 14.

Séance du 21 février 1912. Présents : chev. Henri Casoni, M. v. Erhardt. Le médium est lié, comme à l'ordinaire, par des lacets : il a aux poignets les lanières rattachées par un anneau. La trompette qu'on voit devant le rideau se trouvait sur le rayon supérieur de l'étagère. Après l'éclair du magnésium, on l'entendit s'agiter pendant cinq secondes au moins, après quoi elle fut projetée contre la jambe de M. von Erhardt. Le rideau avait été placé médiumniquement derrière Carancini. Quelques instants avant la lévitation de la trompette, un petit balai de cheminee, qui se trouvait pareillement sur l'étagère, a été lancé sur les genoux de M. von Erhardt.

précautions nécessaires les mains des contrôleurs,

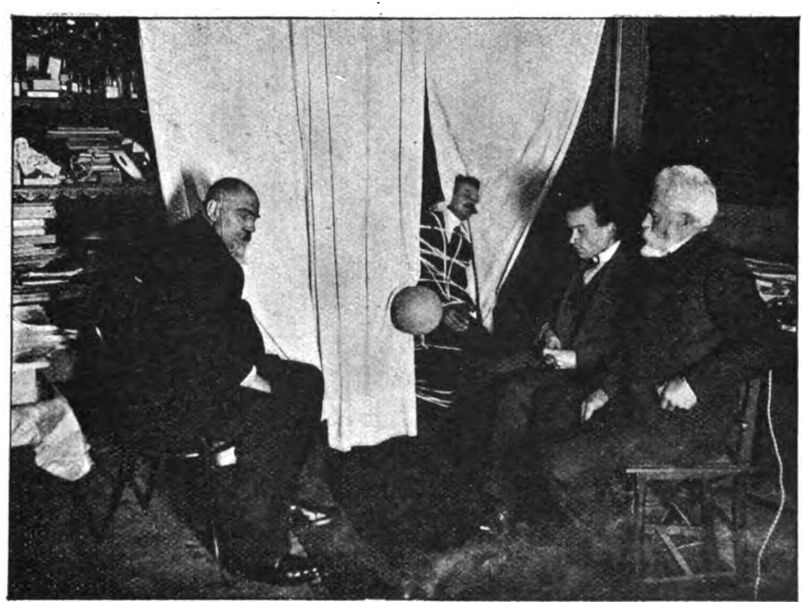


Fig. 15.

Séance du 27 décembre 1911. Présents : professeur Dr F. Betti, Dr D. Betti, M. v. Erhardt. Le médium est immobilisé sur sa chaise par le ruban ; les sangles aux poignets, passées dans l'anneau, l'empêchent de déplacer les mains. La balle qui se trouvait sur l'étagère, et qu'il n'est pas facile de saisir, dans l'obscurité, sans la faire tomber, se trouve suspendue en l'air. Le rideau est replié sur elle, probablement par un mouvement ascensionnel de la balle. On pourrait croire aussi que des mains invisibles la retiennent, derrière le rideau.

qu'il aurait dû lâcher (toutes les deux), pour attacher l'objet. Puis il aurait eu la liberté de choisir le moment de l'exécution de la photographie, et le loisir de retirer l'objet et le mettre par terre aussi doucement qu'il lui aurait plu.... surtout si les assistants dormaient. Seulement, voilà :

1° Carancini devait, pour accrocher les objets, réunir, avant tout, les mains des deux contrôleurs, et ceci de manière à ce que ni l'un, ni l'autre s'en aperçût. Il faut le répéter : à Rome, où l'on avait des personnes très intelligentes au contrôle, aucune de celles-ci ne remarqua jamais qu'elle tenait la main d'un des expérimentateurs au lieu de celle de Carancini. Pour s'assurer si l'on tenait la main gauche ou la droite du médium, on avait soin de tenir respectivement son pouce ou son petit doigt. (Je parle tout spécialement des séances tenues dans mon atelier et sur mon invitation à Rome.)

Fig. 16.

Séance du 31 octobre 1911. Présents : le professeur F. Betti, le Dr D. Betti, Mme et Mlle Uffreducci (femme et fille d'un professeur de Séméiologie et Pathologie à l'Université de Rome), M v. Erhardt. — Bien que le médium ne fût pas lié, cette fois, avec les lacets, le contrôle était bien plus strict encore, puisque ses poignets étaient liés à ceux des deux contrôleurs de droite et de gauche. Le problème qui se pose ici est le suivant : peut-on admettre que Carancini ait lui-même transporté subrepticement sur la table le guéridon qui se trouvait derrière le contrôleur de gauche, sans que les deux contrôleurs s'en soient aperçus par les mouvements des mains du médium, et surtout par le contact avec le guéridon ?

2° Les manipulations que Carancini aurait dû exécuter pour attacher et descendre les objets auraient été si multiples et compliquées, qu'il lui aurait fallu trop de temps pour que ni les contrôleurs — quand même ils auraient été des imbéciles — ni les autres assistants ne s'aperçussent que le médium se trouvait hors de la chaise, qu'il s'occupait et qu'il était debout. Il lui fallait donc prendre les objets de l'étagère sans y produire jamais le moindre bruit suspect, sortir le fil de sa poche, l'attacher bien à l'objet, puis accrocher celui-ci au rideau ou à la tringle (qui se trouve à une hauteur de 2 m. 20) ; chercher sa place, s'asseoir, reprendre les deux mains des contrôleurs ou faire reprendre les siennes ; en un mot, se mettre dans la situation qui est représentée sur les photographies.

Après avoir ordonné de faire la lumière au



magnésium, il devait faire les mêmes opérations à l'envers : exécuter de nouveau la manipulation (dangereuse et difficile jusqu'à l'impossibilité), du changement des mains, puis se lever, descendre l'objet, ôter le fil avec le crochet et puis déposer l'objet d'une manière imperceptible.

Les personnes qui croient que tout cela est possible et que Carancini a pu réussir à le faire sans *jamais* être suspecté et découvert, expriment en tout cas l'idée incontestable que tous les assistants et surtout les contrôleurs étaient des imbéciles complets, d'autant plus que tout le monde connaissait bien que cette sorte de fraude avait été discutée au sujet de Carancini, et qu'il fallait donc le surveiller.

3° Les deux preuves données jusqu'ici s'adressent à la raison et à la logique, et sont toutes les deux basées sur des faits positifs, mais ne se basent pas objectivement sur des documents photographiques. Heureusement, il existe aussi une preuve de ce genre. C'est la photographie qui montre la mandoline flottant en l'air.

Nous avons dit que pour accrocher les objets il n'y avait que le rideau, la tringle qui porte le rideau, et le plafond de l'atelier. Ce dernier ne peut pas entrer en ligne de compte, ayant une hauteur de 6 mètres ! De même il était impossible pour Carancini, d'atteindre la tringle, qui a une hauteur de 2 m. 20, sans monter sur quelque chose et pour cela il n'y avait que sa chaise. Carancini lui-même n'est pas grand ; s'il étend bien son bras et sa main il arrive à une hauteur de 201 à 202 cm. au plus. Il ne pouvait donc pas accrocher les objets à la tringle et il ne lui restait que le rideau pour les attacher. Mais quand même il aurait pu atteindre la tringle sans difficulté et y mettre un crochet, cela ne changerait rien quant à la preuve que nous allons donner.

Les photographies font voir que les objets flottants ne produisent aucune ride sur le rideau. Ceci serait impossible si les objets avaient été accrochés au rideau ou à la tringle. La preuve la plus éclatante est donnée par la mandoline, dont la caisse harmonique, d'une épaisseur de 12 cm., est tournée presque complètement vers le rideau, comme le fait voir la photographie, et cela sans y produire la moindre pression, la moindre ride. C'est une preuve absolue, objective et irréfutable que les objets n'étaient pas attachés au rideau ou à la tringle.

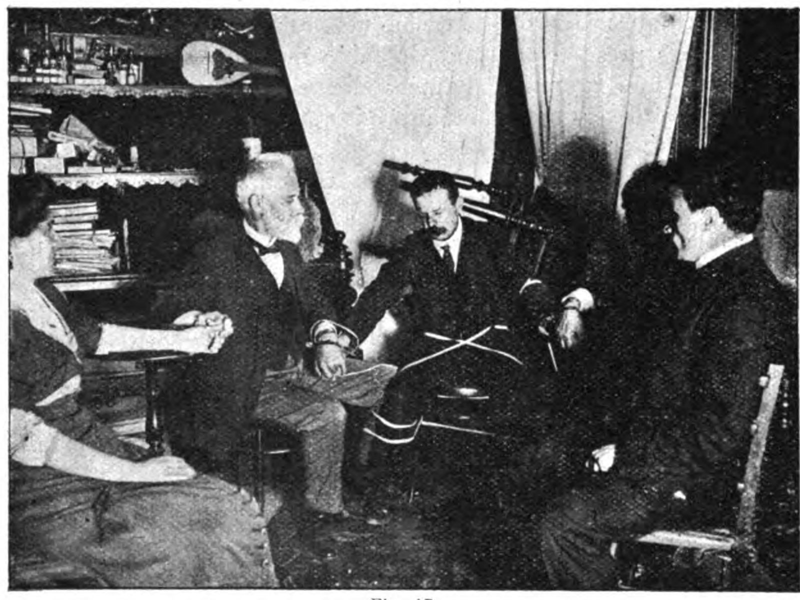


Fig. 17.

Séance du 20 octobre 1911. Présents : MM. von Erhardt et professeur C. Gregory (contrôleurs), Mme Gregory, Dr D. Betti. — Ici le contrôle est plus rigoureux encore que dans la séance précédente, puisque, non seulement les poignets du médium sont attachés à ceux des contrôleurs, mais Carancini est aussi lié par des rubans à sa chaise. La table qui était au milieu des expérimentateurs se souleva et tomba derrière le médium, après avoir passé sur la tête de celui-ci. Peut-on admettre que le médium ait pu faire cela avec ses mains, liées à celles des contrôleurs, ou avec ses jambes, liées, non seulement à la chaise, mais aussi aux jambes des contrôleurs ? La table a un mètre de longueur sur 50 cm. de largeur ; elle pèse 12 kilos 400 grammes.

Il est évident que les impressions et rides peuvent être évitées plus facilement s'il s'agit d'objets légers. La mandoline pèse 500 grammes et un pareil poids vaincra toujours un rideau d'une étoffe très mince et qui n'est même pas appuyé au plancher. Le poids du violon, que je n'ai pas fait constater, est moins grand que celui de la mandoline, mais encore assez important pour produire des impressions et des plis.

L. von Erhardt.



PERCEPTIONS SUPERNORMALES ERRONÉES (1)

Une des grandes difficultés que nous rencontrons dans l'interprétation des phénomènes métapsychiques d'ordre intellectuel est due au mélange presque constant du fait supernormal avec une quantité d'autres éléments de provenance diverses, diminuant en apparence la valeur des cas.

Pour en simplifier l'étude, il est préférable d'envisager le phénomène de la clairvoyance, où une seule personne est à considérer, plutôt que celui de Télépathie, qui en nécessite plusieurs. La tâche est encore facilitée en n'étudiant qu'une sorte d'images, par exemple les images visuelles, plus fréquemment messagères que les autres d'idées supernormales à cause de leurs prédominance dans la vie psychique. Un raisonnement analogue s'appliquerait d'ailleurs aux autres phénomènes du même ordre.

Si le phénomène de Clairvoyance ne se montrait pas quelquefois pur, il serait resté sans doute inaperçu ; en tout cas il serait bien téméraire de s'avancer dans la voie d'analyse des succès partiels pour démontrer son existence. Mais, bien que très rarement, il se rencontre parfois exempt de toute erreur.

Tel est le cas étudié par l'éminent psychologue américain William James, l'auteur de la *Théorie de l'Emotion.* Il s'agit du cas Titus. On en trouverait sans doute d'aussi probants, mais la valeur d'un cas dépend beaucoup de celle du rapporteur. (Voir : *Proceedings of the American Society for P. R.* vol. I. p. 2. — *Annales des Sciences Psychiques*, septembre 1907, nº 9).

« Mon opinion sur le cas Titus, dit W. James, est qu'il constitue un solide argument en faveur de l'admission d'une faculté supernormale de voyance, quelle que soit la signification précise que l'on peut attacher à ce mot ».

Rappelons brièvement que Mme Titus, clairvoyante non professionnelle, découvrit l'endroit précis qu'occupait sous l'eau, à 6 mètres de profondeur, le corps d'une personne noyée ainsi que sa position très anormale à cause d'une charpente de pont. Le scaphandrier avait déjà cherché en vain à cause de l'obscurité, à l'endroit indiqué. « Je ne pouvais, dit-il, agir que par le toucher. »

Généralement, la « vue à distance » n'est pas si parfaite, comme le montre très bien le cas suivant : (Sage, *Le sommeil naturel et l'hypnose*, p. 257. *Proceedings S. for P. R.* vol. II pp. 199-220). Le Dr Bakmann, de Kalmar, Suède, s'était entendu avec le Dr Kjillmann, de Stockholm. Celui-ci devait disposer au lustre de sa chambre quelque chose de particulier, que devait voir le sujet du premier. C'était une paire de ciseaux à papier fixés par un otoscope de caoutchouc. Une rose thé et quelques myosotis étaient placés dans une des branches des ciseaux.

Le sujet décrit : « Une étoffe, de la soie, un morceau de métal blanc, un ornement plus large qu'un ruban avec du rouge... L'étoffe est enroulée autour du métal ; c'est fait pour être posé sur une table à écrire. C'est une paire de ciseaux pour couper du papier ou un couteau à papier attaché avec un mouchoir. »

Le clairvoyant a vu ce qui est, mais aussi ce qui n'est pas.

J'ai moi-même obtenu un résultat semblable en tentant une expérience.

Pensant qu'il était possible de provoquer artificiellement un phénomène de clairvoyance dans le sommeil normal par auto-suggestion avant de s'endormir, je fis de très nombreuses tentatives pour rêver d'un sujet donné, présentant une ou plusieurs inconnues. Jamais je ne réussis à me rappeler au réveil quoi que ce soit d'intéressant.

Après une lecture de Carl du Prel, pourtant, j'eus l'idée d'essayer un procédé psychologique nouveau. Celui de favoriser le monoïdéisme — car le rêveur pêche surtout par manque d'attention — au moyen de l'excitation continuelle d'un sens devant amener par association d'idées le rêve attendu.

Il paraît, d'après l'auteur cité, que dans l'antiquité, lorsqu'une personne désirait avoir un rêve informateur, elle se rendait dans un temple où le prêtre s'empressait de lui sacrifier un bouc. Elle devait ensuite s'endormir sur la peau pour recevoir en rêve la réponse du dieu.

L'odeur de la peau ne devait pas contribuer légèrement à retenir son attention, pendant le sommeil même, sur l'objet de sa visite. C'est

(1) Dans un article intitulé « Conditions expérimentales dans l'étude de la Télépathie (numéros 11 et 12 du 1er et du 16 juin 1911) M. Warcollier, étudiant le rôle du Percipient, faisait remarquer que « l'image transmise apparait, la plupart du temps, comme singulièrement déformée », et se proposait de traiter cette question à part, en annonçant le présent travail. — *Note de la R.*

pourquoi je demandai à M. Archat (Ingénieur électricien, trésorier de la S. U. E. P.) une boîte fermée, soigneusement cachetée, devant contenir un objet quelconque, sur lequel j'essayerais ma « clairvoyance ». Je le priai, en outre, d'entourer ce quelque chose de papier d'étain, de façon qu'en cas de réussite on ne puisse invoquer une inspection de la boîte aux rayons X ; puis de « parfumer » le tout avec de la naphtaline, car cette odeur se trouvait être chez moi nettement associée à son image (je savais qu'il en manipulait fréquemment).

Ce qu'il fit ; pendant une semaine je me couchais en laissant près de moi la boîte malodorante, mais je n'en rêvais pas.

Devant revoir M. Archat le soir même, je me décidai à mon réveil, le dernier jour de la semaine, à tenter, pendant une demi-heure, une expérience de visualisation. Alors je vis défiler plusieurs images que je dessinai immédiatement. (*Figure* 1.)

M. Archat ouvrit la boîte devant moi, après que je lui eus remis le papier. Les cachets étaient intacts ; L'objet était un petit cadenas et sa clef (*Figure* 2).

L'image A de la fig. 1 m'avait donné l'idée d'une serrure ; l'image B l'anneau d'une clef ; l'image C 2 clefs ; on peut croire que l'image D se rapporte à un assez curieux détail de la serrure.

Les images E et F ne correspondent à rien.

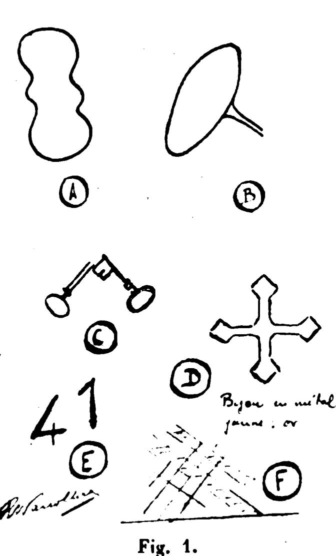


Fig. 1.

Plus tard, dans des conditions psychologiques bien différentes, je tentai encore une expérience analogue avec M. Archat, sans employer toutefois la naphtaline. Le résultat fut un insuccès total, alors qu'on peut voir dans le cas cité un succès partiel.

On peut concevoir des cas où la quantité d'erreurs serait telle que l'on n'y attacherait plus aucune valeur.

J'en citerai encore une expérience personnelle.

J'enfonce un coupe-papier entre les pages de l'ouvrage de Renan *L'Avenir de la Science*, sans regarder où (pourtant il me semble que c'est au milieu du volume). Puis je cache le livre sous une couverture. Je voudrais voir le numéro de la page de droite, le premier mot de cette page et l'idée générale du texte. Il est 10 h. 30 du soir : je m'endors presque et à 11 h. 40 j'écris ces notes :

« J'ai vu le mot : *aussitôt*, les chiffres 1, 9, puis un nombre dont je ne distingue que les deux derniers chiffres 0 7. J'ai rêvé d'un bateau à voiles en mer. »

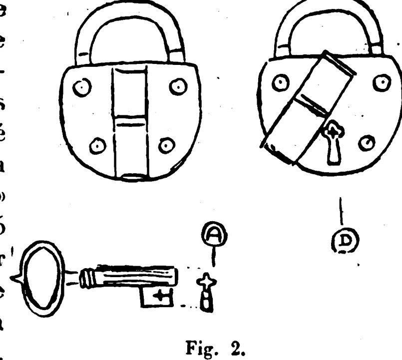


Fig. 2.

A 11 h. 45 je vais ouvrir le volume. Le numéro de la page est 197. Le premier mot est *eux* ; voici la phrase : « C'est l'armée qui en *eux* se devance elle-même et la conquête n'est faite, etc. » Les chiffres sont à peu près justes, le nombre est faux ainsi que le reste.

Un reproche vient de suite à la pensée, en présence de cas de ce genre : c'est celui d'employer à leur propos, le terme de « perception supernormale erronée ». Il peut sembler que c'est pour l'unique plaisir d'interpréter quelques coïncidences fortuites d'une manière favorable à la cause du Métapsychisme. Pourtant ne rencontrons-nous pas, continuellement, dans les phénomènes psychiques de la vie courante, des cas de perceptions normales erronées aussi extraordinaires, mais qui ont fort heureusement reçu explication ? Je veux parler particulièrement des perceptions des enfants (1) dont l'intelligence se trouve, vis-à-vis des sens normaux, dans le même rapport que les nôtres pour les supernormaux. Ils en sont à la période d'essai sans avoir pris l'habitude de les utiliser.

On sait d'ailleurs combien la vie de l'enfant qui débute par le sommeil profond se rapproche, pendant les premières années, de ce que nous appelons « la vie du rêve ».

Le Dr PHILIPPE, Chef des Travaux au laboratoire de Psychologie Psysiologique de la Sorbonne, cite dans son ouvrage *L'Image mentale* une intéressante étude bien faite pour nous frapper.

M. J. Clavière, expérimentant avec une petite

(1) *Les trois premières années de l'enfant* (ouvrage déjà cité, p. 265.) Les idiots comme les sauvages, se servent de termes généraux... c'est ainsi que tout fruit rond devient pour eux une pomme. » (*Psychologie de l'idiot et de l'imbécile*, de SOLLIER.)

fille, lui présentait une vue du Forum Romain, tirée de l'Histoire classique de Duruy (*Figure* 3).

La question posée était à chaque fois :

« Qu'est-ce que c'est ? »

Les observations furent commencées à l'âge de deux ans et demie.

A *vingt-neuf mois*. — Réponse : « Un chemin de fer. »

A *trente mois*. — « Un joujou ».

A *trente-huit mois* (trois ans et deux mois). — « C'est là que passe le chemin de fer » (l'enfant montre les lignes parallèles que présente le sol entre les ruines du temple de Vespasien et l'arc de Septime Sévère. Noter que l'enfant revenait d'un voyage en chemin de fer).

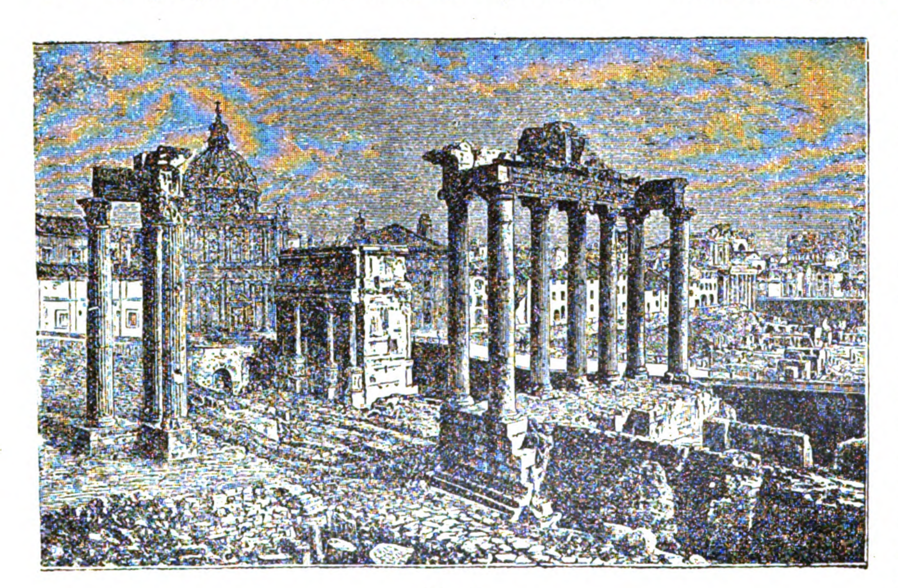


Fig. 3.

A *trois ans deux mois et demi*. — « C'est une balance » (Les colonnes du Temple de Saturne) « Là de l'eau » (Le sol au-dessous des arcades, tout près de l'arc de Septime Sévère. Il est à noter que le pont de la ville où habitait l'enfant a des arcades de pierre).

A *trois ans et trois mois*. — « C'est là que le train passe et alors la petite fille passe là et est tuée avec sa maman et son papa ».

A *trois ans et quatre mois et demi*. — «... Et alors c'est la cloche qui sonne là, et là la cave aux loups ».

A *trois ans dix mois et demi*. — « Une église, ça c'est Paris tout loin, puis c'est là où le père Fouettard demeure » (pierres du 1er plan, à gauche).

A *quatre deux mois et demi*. — « C'est un buffet comme celui de la salle à manger. Là, tu sais la fête où il y a des chevaux de bois, ça fait tic-tic ».

A *quatre ans sept mois*. — « Les petits enfants passent là pour aller chez le père Fouettard qui les met dans la terre. On met une caisse dans la terre et ça y est. »

La conclusion du Dr Philippe est que nos images perceptives ne sont que l'aboutissement et le produit de toutes nos représentations analogues antérieures.

Que va devenir le souvenir du Forum Romain qu'aura gardé la petite fille observée ? Va-t-il se fixer ou se perdre ? Sans doute il se perdra. Admettons qu'il se conserve. L'image du chemin de fer ou de la balance continuera à être interpretée dans son esprit avec d'autant plus de facilité qu'elle est devenue indéfiniment modelable.

A l'inexactitude de perception s'ajoutera l'erreur de mémoire.

M. Foucault a entrepris de démontrer, dans son ouvrage sur le Rêve, que le souvenir d'un rêve, ce que l'on appelle ordinairement *le rêve*, est fort différent du rêve, tel qu'il s'est présenté à notre esprit pendant le sommeil.

Nos souvenirs de la veille sont eux aussi très souvent erronés.

Le Dr Philippe (*L'Image Mentale*) raconte qu'ayant visité une ville d'eaux, il avait remarqué dans une église un autel en bois sculpté et doré dont le travail bizarre avait retenu son attention. Cette image lui revint plusieurs fois à l'esprit durant les mois suivants avec une telle netteté, qu'il aurait pu la dessiner.

Il la décrivit même à quelques personnes en quête d'excursions artistiques.

Enfin quand il refit l'excursion, il s'aperçut que l'autel n'avait qu'un lointain rapport avec l'image qu'il voyait si nette, ni comme style ni détails des sculptures.

Souvent il m'arrive de constater quelque transformation de ce genre.

Je me représente, par exemple une maison de campagne où j'ai habité il y a une dizaine d'années.

D'abord je vois confusément la maison, la grille du parc, puis nettement un détail que je pensais avoir oublié : des pots de géraniums sur une fenêtre de cuisine, une dalle mobile sous

une terrasse, un vieux noyer. Sous ce noyer je vois une balançoire, je la vois nettement.

Pourtant, à la réflexion, immédiatement je corrige mon tableau mémoriel. Il n'y a jamais eu là de balançoire, mais une barre fixe.

C'est que les images évoquées ne sont pas les vrais clichés de la mémoire subsconciente mais un tirage plus ou moins net. Quand il est net, l'image est exacte, plus précise qu'on ne l'aurait soupçonné ». Quand elle ne l'est pas, l'imagination la complète plus ou moins faussement.

Je crois avoir remarqué que le tirage est d'autant plus net, chez moi, que je m'écarte davantage de l'état de veille et cela par le seul fait de la concentration.

Ce sont les alternatives d'états de demi-veille et de veille qui produisent les différents degrés d'exactitude d'une image à l'autre.

Dans tous ces exemples, empruntés à la Psychologie normale, il s'agit toujours d'impressions visuelles traduites plus ou moins bien en images visuelles.

Dans le phénomène de Clairvoyance, il n'en est plus ainsi. Cela est évident. Nous ne savons pas ce qu'est la clairvoyance, mais ce n'est pas une vision à travers les corps opaques. Dans les cas simples cela pourrait sembler, mais les erreurs et les omissions permettent d'en douter (1) (TESTE, *Manuel pratique du magnétisme animal*, 1846, 3e édition, p. 105).

Mme Hortense prenait une boîte fermée et cachetée, la fixait à quelques millimètres de ses yeux fermés (à peu près comme un horloger tient sa loupe, sauf que l'œil restait fermé) ; puis demeurait ainsi un quart d'heure avant de rien voir. Enfin elle lut ce qui était écrit à l'intérieur sur une feuille de papier :

Le possible est immense. C'était exact, mais c'était précédé de cette phrase : *Le réel est étroit*, qu'elle ne vit point.

(Même ouvrage) : Le somnambule du Dr Despine entend, voit et lit, sent et goûte des pieds et des mains. Elle dégustait du pain au lait quand on le lui plaçait à l'épigastre. On lui fit nommer plusieurs cartes en les posant sur la même région. *(Page 151)*, M. Ferrus fit plusieurs fois tourner l'aiguille de sa montre et sans la regarder la plaça à 3 ou 4 pouces derrière l'occiput. Elle ne se trompa point. En la plaçant sur le front, elle accusa l'heure, mais dit les aiguilles au rebours, en plus ce qu'était en moins et réciproquement, ce qu'on peut attribuer à l'habitude où nous étions de placer le cadran derrière l'occiput. », (TEXTE, page 153).

Si la clairvoyance ne se fait pas à l'aide des yeux, il faut pourtant, pour ne pas quitter le terrain scientifique, admettre que c'est une faculté sensorielle.

Supposons que dans quelques milliers d'années les hommes aient perdu le sens olfactif ; (il semble être en décroissance) ce qui ne les empêcherait pas d'avoir l'organe nécessaire à cette perception, mais inemployé.

Pourtant quelques personnes, dans un état physiologique spécial, sentiraient revivre cette faculté ancestrale dans des conditions mal déterminées. La chose serait d'ailleurs regardée comme inexistante, les hommes d'alors n'ayant aucune idée de ce que pourrait être une odeur.

Ainsi, un de ces sujets se ferait fort de désigner une fleur approchée de lui alors qu'il aurait les yeux bandés.

En effet les images visuelles des fleurs qu'il aurait perçues dans la vie normale se seraient inconsciemment associées avec ces mystérieuses impressions d'odeurs déterminées. Celles-ci, à leur tour, dans l'état anormal seraient perçues et traduites en images visuelles correspondantes.

Par exemple, on prendrait au milieu des fleurs d'espèces différentes, lilas, violettes, etc., une rose *rouge* que l'on disposerait près du sujet. Immédiatement il dirait voir une rose.

Supposons que peu de temps auparavant il ait prêté attention à une rose *blanche*, l'image de celle-ci viendra le hanter et il la décrira avec force détails tous plus faux les uns que les autres (1). Toutes ces erreurs entassées feront douter fortement de l'existence de sa rare faculté. Pourtant ce serait une perception erronée supernormale (pour l'époque).

Donc nous rencontrons, après la cause première d'erreur due à la nature même de la perception (2), après celle due à l'imagination comblant les vides du souvenir (cette cause d'erreur particulière a été mise en lumière par MAXWELL dans un article intitulé *Psychologie et Métapsychisme*, celle (peut-être la plus importante), due à la traduction forcément inexacte D'UNE

(1) On trouve un exemple bien curieux de clairvoyance due à la vision à travers les corps opaques dans l'article de la *Revue Scientifique* du 13 mai 1911 : *Valeur comparative de divers modes d'éclairage*, de GARIEL. Si on place une lame de verre argenté entre une lampe électrique à arc et plusieurs observateurs dont l'un a été opéré de la cataracte, l'observateur ordinaire ne voit absolument rien, car la lumière est totalement arrêtée par l'écran, tandis que celui qui a été opéré voit distinctement l'arc électrique, parce que les radiations ultraviolettes qui passent à travers la plaque, n'étant plus arrêtées par le cristallin, parviennent jusqu'à la rétine.

(1) *Les trois premières années de l'enfant* par Bernard PÉREZ, Alcan éd., p. 280 : « Les erreurs de l'enfant portent, au point de vue de la vision, sur la couleur, la localisation dans l'espace, la forme, les dimensions, la distance, la nature et le nombre des objets éclairés. »

(2) L'étendue perçue par la vue est loin de représenter la même forme que l'étendue perçue par le toucher. L'aveugle né distingue bien la forme des objets en les touchant mais ne les reconnait pas par la vue quand il la recouvre.



IMPRESSION D'UN SENS EN UNE IMAGE D'UN AUTRE SENS.

Et ce n'est pas seulement un exemple imaginaire que l'on peut citer pour montrer qu'il en est bien ainsi. Nous avons les observations faites sur les dormeurs, où une sensation tactile se traduit en rêve par une image visuelle erronée (Expériences de Mourly Vold., Foucault : *Le Rêve*, page 269. — *Rêves expérimentaux obtenus pendant le sommeil hypnotique.* Tissié).

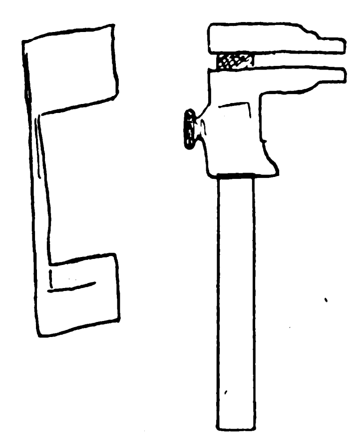


Fig. 4. Fig. 4 *bis*.

Je citerai les chatouillements produits par une plume, provoquant le rêve de mouches, etc... De plus, grâce à la méthode imaginée par Flournoy, le Dr Philippe (*L'image mentale*) a pu étudier à l'état de veille les transformations d'une impression tactile en images visuelles.

Nous avons, M. Archat et moi, répété ses expériences, et obtenu les mêmes résultats. On place dans la paume de la main d'une personne à l'état de veille, des objets à forme bien caractéristique.

La personne a les yeux bandés et quand elle dit avoir suffisamment ressenti le contact pour avoir de l'objet une image visuelle nette, on le lui fait dessiner et on compare le dessin de l'image ainsi obtenue avec le vrai dessin d'après nature.

Les figures 4, 5 et 6 reproduisent les dessins exécutés par Mlle T.., après simple contact d'un objet. Les figures 4 *bis*, 5 *bis* et 6 *bis*, représentent l'objet avec lequel on avait produit le contact.

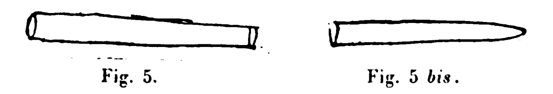


Fig. 5. Fig. 5 *bis*.

Ces expériences furent faites à la Société Universelle d'Etudes Psychiques.

Donc, en général, la traduction d'une image tactile en image visuelle se fait mal et, s'il était permis de comparer le sens de clairvoyance plus justement nommé *Télesthésie*, par Myers, à une sorte de sens de tact à distance, cela nous permettrait de comprendre beaucoup d'erreurs.

Chose curieuse, cette manière de voir trouve un semblant de confirmation dans le fait que quelques phénomènes de télesthésie sont accompagnés de mouvements à distance.

Dans les fameuses séances des assistants du professeur Mosso à Turin, les expérimentateurs avaient construit un appareil manométrique pour enregistrer les pressions produites à distance par Palladino (*Annales des Sciences Psychiques.* Avril 1907, n° 4, page 279). Le médium caresse la main du Dr Herlitzka et lui dit : « C'est une chose ronde » : ensuite elle presse la main et ajoute : « et elle est dure ». En effet, la membrane sur laquelle on désire que la pression soit exercée est très tendue et représente une calotte spérique. Nous rappelons, ajoute l'auteur de l'article, que Mme Palladino ignorait, non pas uniquement la forme de cet appareil, mais même sa présence.

Le professeur Bottazzi, parlant des séances de Naples avec E. Palladino (*Annales des Sciences Psychiques*, octobre 1907, n° 10, p. 698) dit :

Mais ceci, dont j'ai déjà parlé plus haut et sur quoi je veux maintenant insister, signifie donc qu'avec ses mains invisibles Eusapia suit les formes, les consistances, le froid et le chaud, le dur et le mou, l'humide et le sec, ni plus ni moins que si elle touchait, palpait avec les mains qui sont *emprisonnées* dans les nôtres... Je n'ai jamais pu me convaincre qu'elle regarde aussi avec des yeux médiumniques. Si elle pouvait le faire, *elle n'aurait pas tant de difficultés* à trouver un objet qu'on lui ordonne de toucher et qu'elle ne trouve souvent qu'après beaucoup de temps et de recherches.

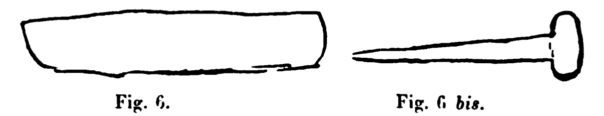


Fig. 6. Fig. 6 *bis*.

Enfin, pour en revenir au merveilleux cas Titus, cité en premier, rappelons que pendant la scène de la découverte sous l'eau du corps de la noyée, par clairvoyance à distance, M. Titus entendit sa femme dire : « j'ai terriblement froid », et que le scaphandrier lui-même ne put se servir que du sens du toucher.

Il reste bien évident que l'analogie ne pourrait être poussée bien loin, mais elle montre qu'il peut et qu'il doit y avoir dans la télesthésie et plus généralement dans toute réception supernormale, *traduction* — d'où *trahison probable.*

Comme la Pathologie a rendu les plus grands services à la Physiologie, il n'est pas impossible que toutes ces erreurs de perceptions supernormales — si semblables à celles de nos perceptions normales — et tous ces insuccès plus précieux peut-être que des succès, ne contribuent puissamment à leur explication elle-même. C'est à leur lumière de feux follets vacillants qu'il faudra chercher la clef de la subconscience.

R. Warcollier.

LES NOUVEAUX LIVRES

ALFRED BÉNEZECH : **Les Phénomènes psychiques et la Question de l'Au-delà.** — (Paris, Librairie Fischbacher : 33, rue de Seine. — Prix : 3 fr. 50).

C'est un bon ouvrage dont la lecture doit être recommandée spécialement aux personnes qui, avant de s'élever aux questions les plus ardues de la Métapsychie, désirent prendre connaissance des bases mêmes sur lesquelles elles reposent. A part la circonstance que l'auteur est un pasteur protestant bien connu par ses écrits antérieurs, ce livre n'a, sans doute, rien de sensationnel. On dirait même que tout le volume reflète cette modestie, ce juste sentiment de la mesure qui constitue le fond même de l'esprit de l'auteur. Mais c'est là justement ce qui forme l'attrait et la valeur de cet ouvrage, dans lequel on ne sent jamais l'effort pour frapper l'imagination du public, ou l'étonner autrement, mais qui, en revanche, coule entièrement de la source du bon sens. Voici, en effet, comment parle cet homme d'Eglise :

Ce n'est pas l'un des signes les moins étranges de notre époque réputée si positive, où l'homme de science a détrôné l'homme d'Église. Nous assistons à l'écroulement de dogmes où s'abrita l'âme de nos ancêtres pieusement fascinés par des légendes, et, pendant que ce travail de désorganisation s'accélère, à la joie des libre-penseurs et au milieu des lamentations des traditionnalistes, nous voyons s'accentuer un mouvement de retour vers le merveilleux qu'on jugeait définitivement abandonné. Mais ce merveilleux, nous le répétons, n'est pas le miracle de jadis, puisqu'il s'offre à nous comme le résultat de forces de la nature que nous ne connaissons pas...

Ce merveilleux, M. A. Bénezech nous l'expose, non point comme la plupart des auteurs qui s'occupent de ces questions, en rapportant des expériences célèbres avec des médiums exceptionnellement doués, mais en nous racontant ce qu'il a obtenu lui-même, en sa petite ville de province, dans un cercle familier. Les résultats qu'il a ainsi atteints ne représentent que la moyenne de ce qu'on obtient généralement dans ces petites réunions privées — et c'est ce qui constitue le charme, l'intérêt modeste, mais solide, de cet ouvrage. Il commence par les communications par la table, si souvent ridiculisées, et qui nous fournissent pourtant une source continuelle et inépuisable d'observations étonnantes, grâce à la pureté avec laquelle se manifeste souvent, par ce moyen, l'automatisme moteur. L'essentiel est de bien constituer son groupe d'étude, et l'auteur consacre à cet objet tout un chapitre de son volume. Il nous expose comment il a obtenu successivement, après de patientes séances, des coups frappés, des raps, même la lévitation complète de la table. Ensuite arrivent des cas assez nombreux d' « écriture directe », en des conditions qui, pour la plupart, ne paraîtraient pas entièrement satisfaisantes aux groupes qui se forment autour des médiums renommés, mais qui emprunte une partie de sa valeur aux garanties morales que pouvaient donner toutes les personnes présentes — les médiums non exclus. Enfin, ce fut le tour des attouchements, même de quelque vague commencement de matérialisations visibles.

« Quelle est la personnalité qui se manifeste en ces phénomènes ? » se demande l'auteur dès le commencement de son ouvrage. « Là est le problème hautement intéressant, à la solution duquel s'efforcent des savants de plus en plus nombreux».

A la solution de ce problème, M. Bénézech apporte une contribution de valeur. Le chapitre intitulé : « Psychologie de la table parlante » foisonne d'observations qui, si elles n'ont pas une portée absolue, n'en sont pas moins très remarquables. Ce serait peut-être excessif de dire que l'auteur ne montre pas une certaine tendance à favoriser, inconsciemment, l'hypothèse spirite. Sans doute, il reconnaît que les mystérieuses personnalités « vous déconcertent par des défaillances, des bizarreries, des inexactitudes ou de l'ignorance de détails qu'elles devraient, semble-t-il, pouvoir mentionner, si elles sont réellement les défunts dont elles prennent les noms ». Mais il leur trouve facilement des circonstances atténuantes, et n'insiste pas outre mesure sur ce point plutôt désagréable de la question. De même, il est assez probable que les faits cités par l'auteur dans le chapitre : « Quelques vues de l'au-delà » seraient susceptibles d'interprétations plus normales.

Mais la partie la plus intéressante de l'ouvrage est sans doute celle où l'auteur s'emploie « à la recherche d'une explication » (chapitre VII).

L'authenticité des phénomènes est indéniable — dit-il justement — pour tous ceux qui ont eu la patience de les attendre dans des expériences poursuivies méthodiquement avec des médiums de quelque valeur. Quant à l'explication, elle ne s'impose pas avec la même évidence. C'est ainsi que Morselli et Lombroso, deux éminents professeurs de médecine, sont sortis des séances d'Eusapia Palladino également convaincus ; mais M. Morselli est resté matérialiste, tandis que Lombroso, interprétant autrement les faits, est mort persuadé qu'il allait continuer de vivre.

Il existe deux courants d'opinions : l'animisme et le spiritisme... Les partisans de l'un de et l'autre ne peuvent invoquer en faveur de leur croyance une certitude susceptible de s'imposer indistinctement à tous les hommes ; elle n'a que la valeur d'une hypothèse plus ou moins vraisemblable. Mais il est des cas où la probabilité atteint un degré si voisin de la certitude qu'il suffit d'un peu de foi bien justifiée pour supprimer la distance qui les sépare.

Nous l'avons dit : M. Bénezech a franchi cette distance — et il en donne les raisons. Mais il ne faut pas croire qu'il en soit, comme tant de spirites, à une béate ignorance de l'être subconscient qui est en nous-même.

La part du subconscient — écrit-il — est beaucoup plus grande qu'on ne croit généralement. Parmi les trésors qu'il renferme, il en est pourtant qui ne lui sont jamais venus de dehors et ne peuvent par conséquent se classer dans la catégorie de la cryptamnésie. L'homme est à lui-même un mystère impénétrable. Nous portons avec nous des facultés les plus souvent insoupçonnées, qui surgissent accidentellement chez quelques-uns et ne sont devenues un objet d'étude que pour une minorité de penseurs...

Mais M. Bénezech n'est pas moins porté à croire que « si bien des phénomènes nous rapprochent de l'hypothèse animiste, d'autres, si on tient compte des apparences, nous en éloignent tellement, qu'on se sent portés, comme par une pente toute naturelle, dans le spiritisme. » Il conclut donc son beau livre en disant :

Nous voyons à l'œuvre la force psychique interprétée par le spiritisme. Elle ménage peut-être à nos arrière-neveux des surprises auprès desquelles toutes les inventions des cinquante dernières années ne seront que des jeux d'enfants.

Sans doute il n'est pas nécessaire d'adhérer au spiritisme pour professer la croyance à l'immortalité ; il faut néanmoins lui savoir gré d'en fortifier la démonstration.

Emile Boirac : **La Psychologie Inconnue.** Deuxième édiction revue. — (Félix Alcan, éd., Paris, boulevard Saint-Germain, 108. — 5 fr.)

La deuxième édition de cet important ouvrage paraît peu de temps après que celui-ci a été récompensé par l'Académie des Sciences (Fonda-Fanny Emden); elle est précédée d'une nouvelle préface dans laquelle l'auteur, après avoir reproduit le rapport de la Commission qui a décerné le prix en question, répond à quelques-unes a quelques critiques, légères d'ailleurs, que lui avait adressées le rapporteur.

Il convient tout d'abord — écrit M. E. Boirac — de signaler comme extrêmement important pour l'avenir des recherches psychiques ce fait que l'Académie des Sciences ait accepté la fondation d'un prix destiné à récompenser, et par conséquent à encourager, des travaux concernant l'hypnotisme, la suggestion, et en général « les actions physiologiques qui pourraient être exercées à distance sur l'organisme humain ». On connaît en effet le scepticisme professé jusqu'ici par la très grande majorité des savants à l'égard des phénomènes psychiques : c'est tout au plus s'ils consentent à reconnaître la réalité de l'hypnotisme (Cf. les récentes déclarations du professeur Babinski à ce sujet), dont l'importance leur paraît d'ailleurs avoir été singulièrement exagérée par ceux qui l'ont d'abord étudié. L'Académie des Sciences a donc fait preuve d'une grande largeur d'esprit et d'un véritable courage en répondant par une acceptation à l'offre généreuse de la fondatrice du prix Fanny Emden et en consentant à s'occuper, même indirectement, d'un ordre de faits où, à côté de l'hypnotisme et de la suggestion, vient trouver place, sous une formule qui permet encore de le reconnaître, le vieux magnétisme animal de Mesmer et de Puységur, que les savants du XVIIIe et les Académiciens du XIXe siècle croyaient avoir enterré pour jamais avec la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel.

M. Boirac se défend ensuite d'avoir trop cédé aux « habitudes d'esprit du philosophe qui résout les problèmes par des arguments de pure logique, sans se soucier suffisamment du contrôle expérimental ».

Il reconnaît enfin qu'il n'a pas pris la précaution de faire contrôler ses expériences par une Commission de savants professionnels. Seulement, il n'est pas toujours facile d'obtenir de savants un peu en vue qu'ils consentent à se déranger pour venir contrôler des faits dont le seul énoncé leur paraît bien souvent extravagant : il ajoute même qu'il a dû en faire l'expérience. D'autre part, les meilleurs sujets, ceux qui ne se font pas payer, répugnent souvent à se laisser exhiber comme des bêtes curieuses ; il ne se soucient point de voir leur nom livré à la publicité, leur personnalité exposée aux commentaires souvent désobligeants de la presse.

Clef ou Explication des divers points et termes principanx employés par Jacob Bœhme dans ses ouvrages. — (Dorbon

l'Ainé, éd., quai des Grands-Augustins, Paris. — 5 fr.).

Cet ouvrage a été traduit de l'allemand sur l'édition des œuvres complètes de Bœhme, imprimées en 1715. La première partie est attribuée par Barbier à Noë, juif polonais ; la deuxième est due à J. Bœhme lui-même.

JESUS FUERTES ALCORTA (Febo de Limosin) : **Curso Pratico de Magnetismo personal.** — (Carbonnel y Esteva, Barcelóne, Rambla de Cataluna, 118. — Prix 0 fr. 50).

Dans cet opuscule sont exposés certains moyens — dont quelques-uns d'ordre métapsychique — par lesquels l'auteur croit que nous sommes à même d'exercer une influence, non pas uniquement sur notre propre volonté, mais sur celle d'autrui.

CH. GALDER : **L'Or Composé Métallique.** — Formation naturelle et production artificielle. (Bibliothèque Chacornac, Paris, Quai Saint-Michel, 11. — Prix : 1 fr.).

PHARASIUS : **L'Égalité Sociale.** — (Leymarie, éd., Paris, rue Saint-Jacques, 42. — 1912. — Prix : 2 fr.)

L. C. EMILE VIAL : **La Machine Humaine.** — (Chez l'auteur, Neuilly-sur-Seine, rue Charles-Laffitte, 82. — Prix : 1 fr.)

GRILLOT DE GIVRY : **Le Christ et la Patrie.** — (Bibliothèque Chacornac, 1911. — Prix : 3 fr. 50).

AU MILIEU DES REVUES

Réincarnation ou Possession ?

En 1906, quand notre Magazine commença à paraître, et se prit à combattre l'idée de la réincarnation, Hormusjee Byramjee, un écrivain et entrepreneur bien connu de Bombay, nous envoya le récit d'une prétendue réincarnation qu'il avait trouvée dans les colonnes du *Paisa Akhabar*, de Lahore. Cette narration se rapportait à une fillette de sept ans, née dans un certain village du Punjab, et appartenant à une famille musulmane, qui tout à coup devint grave et sérieuse, et commença à parler comme une matrone.

Elle décira qu'elle avait eu une existence précédente, et qu'elle se souvenait maintenant de tous les détails de sa vie passée. Elle était la femme de..., hindou, du village de... Elle prit un langage assez violent, insistant pour qu'on l'amenât immédiatement à son ancien mari, avec lequel elle avait une importante affaire à liquider. D'abord on ne lui prêta pas attention ; mais, comme elle se montrait inexorable, ses parents l'amenèrent à l'endroit indiqué, en partie cédant à ses importunités et menaces, en partie à leur propre curiosité.

Aussitôt qu'elle arriva sur place, elle alla directement à la maison dont elle avait parlé, se comportant comme si elle l'avait très bien connue. Quand elle se trouva devant son prétendu ancien mari, elle dit beaucoup de choses qui surprirent ce dernier, et lui demanda enfin de l'épouser. Pour prouver qu'elle était son ancienne femme, elle se fit apporter une vieille malle qui lui avait appartenu, et qui était toujours restée fermée depuis sa mort. Elle indiqua nettement le contenu de la malle, on ouvrit cette dernière, et on constate qu'elle avait dit vrai. Son ancien mari, pas plus que ces propres parents, d'ailleurs, n'était pas favorable au nouveau mariage, parce qu'elle était mulsumane, et que le mari supposé était un hindou (brahmiste). La fillette fut alors emmenée de force de la maison.

En recevant cette information, nous écrivîmes aussitôt au Directeur du journal de *Lahore*, en le priant de nous faire connaître si cette histoire lui était parvenue d'une source digne de foi ; nous lui demandâmes en même temps de nouveaux détails, et ce qui avait pu transpirer depuis au sujet de cette affaire. Le Directeur nous répondit aimablement qu'il était absolument sûr des faits que son journal avait racontés, et qu'il n'aurait pas manqué de nous envoyer de nouveaux renseignements aussitôt qu'il aurait pu faire des recherches complètes à cet égard.

Après quelque temps, nous lui écrivîmes de nouveau ; on nous répondit uniquement que le Directeur avait fait des tentatives réitérées pour élucider les faits, mais que les personnes en question étaient devenues tout à coup muettes à ce propos, déclarant que la publication de l'histoire leur avait déjà créé pas mal d'ennuis, ayant scandalisé leurs amis ; si on continuait à faire de la publicité sur cet événement, il n'aurait pas été facile de marier la jeune fille quand elle en aurait eu l'âge.

Nous fûmes ainsi obligés de renoncer à nos recherches ultérieures. Mais cela prouve combien il est difficile de connaître l'exacte vérité dans ces questions en notre pays. Si nous avions pu pousser les investigations aussi loin que nous l'aurions voulu, nous aurions bien prouvé qu'il s'agissait d'un simple cas de possession.

L'autre fait du même genre qui est venu à notre connaissance après 1906 est une histoire qui a été publiée dans tous les principaux journaux bengalais il y a deux ans environ. Nous en donnons ici une traduction littérale.

Ramshadhon Guin, âgé de quarante-cinq ans, de la caste Bratykshateria, est un habitant de Krolberia, dans la juridiction de thanah Bhangore, district 24, Parganas. Sa femme, Manmohini Dassi, est morte du choléra il y a une douzaine d'années. Son père était un Dipchand Mandal du village Baota. Après la mort de Manmohini, sa tante maternelle, qui habite Balgorh, eut un enfant. Au mois d'août dernier, lorsque cette enfant alla visiter la mela Bamonmullar, avec sa mère, elle passait accidentellement par Krolberia, lorsque, en montrant la maison de Ramshadhon, elle déclara que la maison, le jardin et le réservoir d'eau appartenaient tous à son mari au cours de sa vie antérieure. Ils entrèrent alors dans cette maison, et la fillette, après s'être inclinée devant une femme âgée, dit : « Elle était ma belle-mère dans mon autre existence ; j'occupais cette chambre, et ces enfants étaient les miens ».

La fillette dit ensuite à Ramshadhon qu'il était son mari, et insista pour qu'il l'épousât, sans quoi elle se suiciderait. Ramshadhon demanda alors à la jeune fille de lui donner quelque preuve de ce qu'elle affirmait ; elle dit alors : « Au moment de ma mort, on attacha six roupies à un pan de ma robe ; vous en avez retiré l'argent ; et vous pouvez vous rappeler qu'à mon lit de mort, je donnai un peu d'argent et quelques ornements à mon fils aîné. J'ai aussi laissé un pot rouge et quelques rubans pour les cheveux au-dessus de la muraille, et deux épingles à cheveux dans une malle. Si vous les cherchez, vous les trouverez. »

Ramshadhon découvrit en effet ces épingles mêlées à de la poussière. La jeune fille lui demanda alors de chercher dans la malle pour voir si sa robe de soie était à l'intérieur. La robe fut en effet trouvée, mais déchirée à deux endroits. La jeune fille demanda alors des explications, parce que la robe n'avait qu'une seule déchirure quand elle la portait. On s'informa, et on sut que la belle-fille de Ramshadon avait porté la robe et l'avait déchirée dans un autre endroit.

Elle reconnut ensuite ses enfants et d'autres parents, dont elle dit le nom. Une femme qui était présente lui demanda alors de dire qui elle était ; la jeune fille répondit : « Un jour, comme vous mourriez de faim, vous êtes venue me demander un peu de nourriture. Je vous ai donné un pali de riz, et vous m'avez alors appelée « votre marraine» ; comment ne pouvez-vous pas me reconnaître maintenant ! »

Ramshadhon Guin lui dit qu'il ne convenait pas qu'il l'épousât de nouveau, puisqu'il était en âge de quarante-cinq ans et qu'elle en avait onze à peine ; mais la fillette insista, disant qu'après son départ, ses enfants auraient pris son parti. Elle ne voulait pas retourner à la maison de ses parents, qu'elle s'était prise à appeler son oncle et sa tante. Ses parents l'emmenèrent de force hors de la maison de Ramshadhon. Ce dernier a depuis consenti à l'épouser ».

Krolberia est à 10 milles seulement de Calcutta, et se trouve sous la juridiction du Bureau de Sealdah, au point de vue de l'État Civil. Babu Taraknath Biswas, qui dirige ce Bureau à Sealdah, et qui est très connu dans le pays, fut chargé de s'assurer de l'authenticité de cette histoire. Le 17 du mois de Baisakh dernier, Ramshadon, avec quelques autres habitants de Krolberia, se rendit à Sealdah pour faire enregistrer quelques documents. Babu Taraknath en profita pour le questionner, et Ramshadon déclara que tout ce que les journaux avaient publié à ce sujet était vrai, et que les autres habitants du village pouvaient l'affirmer comme lui. Il confirma que la fillette avait reconnu tous les habitants du village avec lesquels elle avait été en rapport dans son existence précédente. Comme Ramshadon disait alors ne pas vouloir l'épouser, elle pleurait très souvent. Ramshadon et les notables du village recevaient journellement des lettres de différents côtés du pays, qui lui demandaient des informations sur l'authenticité de ce cas. Comme ils ne pouvaient pas répondre à tous individuellement, ils demandèrent à Babu Taraknath de trouver quelque moyen de satisfaire les curieux. Je me suis donc chargé d'informer le public de la vérité de ce récit. Il formera un objet d'investigation de la part de savants occidentaux.

AMBIKA CHARAN GUPTA.

Il ne nous résulte pas que les faits aient été supprimés ou faussés afin de bâtir une histoire parfaite de réincarnation — une doctrine pour laquelle beaucoup d'hindous éprouvent un amour désordonné. Mais même en admettant que l'histoire soit vraie dans tous ses détails, un esprit critique serait plutôt porté à admettre qu'il s'agit d'un cas de « possession ». La femme décé-

dée hantait probablement les alentours de la maison, en cherchant une occasion d'entrer en rapport avec son mari qu'elle avait tendrement aimé. La fillette qui passait par là avait des facultés médiumniques ; l'esprit saisit immédiatement l'opportunité qui se présentait.

Des esprits prennent possession du corps du médium, et entrent ainsi en contact avec le monde matériel. Quand la possession est complète, les communications ne contiennent pas d'erreurs. Mais les possessions complètes sont rares, Mme Piper elle-même garde une partie de son indépendance, d'où proviennent des erreurs assez fréquentes dans ses communications. En ces dernières années, il nous est arrivé de rencontrer quelques cas où une complète possession du corps avait eu lieu ; il en est résulté des exemples prouvant la survivance des esprits sans la moindre ombre de doute.

Tout ce que nous demandons à nos lecteurs, c'est que, chaque fois qu'un supposé cas de réincarnation se présente à lui, il l'examine avec l'état d'esprit qu'emploierait un Occidental, et nous pouvons l'assurer qu'il ne tardera pas à constater qu'il aurait tort de prêter foi à cette doctrine par suite de faits de cette sorte.

Plyush Kanti Ghose
dans le *Hindu Spiritual Magazine* (1).

Discussion sur un rêve d'apparence spirite étudié par le Dr Baudouin

M. Louis Chevreuil publie dans la *Revue du Spiritisme* de mars dernier une intéressante critique du cas que le Dr Marcel Baudouin a fait paraître dans le numéro de janvier des *Annales des Sciences Psychiques* sous le titre de « Un cas de Télépathie entre mort et vivant ».

On se souvient des faits : — Un M. Pineau, employé des postes, revient dans un bourg dont sa famille est originaire. Là, il apprend que l'ancien cimetière est désaffecté; sachant que son grand-père y a été enterré, il se préoccupe de trouver sa tombe, dans la pensée d'un transfert à une sépulture familiale, mais il est impossible d'en connaître l'emplacement ; l'enterrement a eu lieu en 1824 et les anciens du pays n'en ont plus qu'un vague souvenir.

C'est ici qu'intervient l'action télépathique ; dans un rêve, une voix l'avertit : « Lève-toi ; prends un couteau ; va au cimetière. Tu entreras par cette porte ; tu feras quatre pas, puis tourneras à gauche et feras vingt-cinq pas ; tu trouveras alors une tombe recouverte d'une colonne. La *pierre tombale* de ton grand-père est à demi renversée entre cette colonne et la véritable fosse. Enlève la mousse qui cache l'inscription et remarque deux rosiers : « l'un au pied, l'autre à la tête, entre lesquels se trouve une dalle en pierre, épaisse de 15 centimètres, en trois morceaux, recouverts de 10 centimètres de terre. »

Tout cela était exact, les dimensions données se vérifièrent très exactement.

Pour le Dr M. Baudouin, l'explication du fait serait la suivante : — Dans sa jeunesse, le sujet aura entendu parler de cette sépulture ; ce souvenir se sera effacé, mais il sera demeuré dans sa subconscience. Sous l'effet de la préoccupation, ce souvenir sera reparu; la cérébration spéciale au rêve a fait surgir l'image de l'aïeul qui s'est exprimé comme on l'a lu plus haut.

Cette explication n'agrée point à M. Chevreuil. « Il n'y a qu'à relire la description ci-dessus — dit-il — pour se convaincre que ce qui est dépeint, ici, est un état des lieux ; or, cet état des lieux est nouveau ; *c'est un état actuel qui n'a aucun rapport avec l'état ancien.* Les souvenir de M. Pineau, égarés dans l'inconscient, pourraient porter sur l'image de son grand-père, sur les détails de la cérémonie dernière ; ils ne pourraient pas porter sur les bouleversements survenus depuis, sur des rosiers dont aucune trace n'existait autrefois, sur l'épaisseur de la dalle, ni sur son enfouissement qui était l'œuvre du temps, ni sur le déplacement de la pierre.

» De sorte que, sans chercher si le phénomène est spirite ou s'il ne l'est pas, il nous paraît évident que cette explication est irrationnelle et inadéquate aux faits. »

A cet argument principal, M. Chevreuil en ajoute un autre secondaire :

« ...Nous connaissons bien les actions du rêve; ce qui les caractérise, c'est précisément leur incohérence. En rêve, nous ne voyons jamais les choses telles qu'elles sont ; notre maison est autrement construite, nos meubles n'y sont plus et nous ne remarquons pas ces changements qui ne nous étonnent qu'au réveil. Lorsque, au cours d'un rêve, les souvenirs entrent en jeu, ce sont des souvenirs désordonnés. Comment se fait-il donc qu'il y ait quelquefois des rêves bien ordonnés, et n'avons-nous pas le droit de supposer

(1) Ce journal de Calcutta est spirite, et, comme il est assez naturel, il appartient à la secte anglo-américaine, qui n'admet pas la Réincarnation. Il en résulte cette situation bizarre que, dans cette Inde même où la Doctrine de la Réincarnation est couramment admise depuis de longs siècles, l'*Hindu Spiritual Magazine*, au nom des doctrines spirites, combat cette théorie que les spirites Kardécistes soutiennent comme un des principes essentiels de leur religion. — N. de la R.

qu'une influence spirituelle vienne mettre de l'ordre dans ce désordre ? Le nier serait une pétition de principe, puisque le rêve cohérent est un fait anormal, et que c'est là le problème qu'il soulève. »

Franchement, nous n'attachons pas beaucoup d'importance à ce dernier argument. Un rêve ne représente pas nécessairement un site d'une manière incohérente, incomplète, erronée ; en tout cas, l'affirmation de M. Chevreuil est tout aussi difficile à démontrer que l'est peut-être l'affirmation contraire.

Le point de beaucoup le plus important dans la discussion est celui qui se rapporte à la question de l'état des lieux.

Si M. Pineau n'avait jamais vu le cimetière de son bourg tel qu'il était à l'époque de son rêve, M. Chevreuil aurait sans doute raison ; seulement, il est certain que le Dr Baudoin ne se serait pas avisé, en ce cas, de faire le raisonnement qu'il a fait. S'il a cru devoir présenter son hypothèse, c'est sans doute qu'il a supposé que les lecteurs auraient compris ceci : que les souvenirs subconscients de ce que M. Pineau avait pu entendre dire par les anciens du pays s'étaient mêlés à ceux qu'il avait emportés de ses visites récentes au cimetière. Quand nous visitons un endroit où se trouvait un édifice que nous avons vu et qui a depuis disparu, les fondements seuls restant enfouis dans la terre, nous pourrions les localiser ; et si quelqu'un nous questionnait à ce sujet, nous pourrions lui dire, par exemple : « Fouillez ici, entre ces deux rosiers, et vous trouverez une dalle en pierre, épaisse de 15 centimètres, etc. : c'était le seuil de la porte d'entrée ; là où il y a maintenant ce chêne, vous trouverez, à quelque 50 cm. de profondeur, les vestiges de l'escalier de la cave, etc., etc. » La constatation visuelle de l'état actuel des lieux se combine ainsi avec la reconstruction mnémonique de l'état ancien des lieux mêmes.

Inutile d'ajouter que, tout en donnant cette explication si naturelle de l'hypothèse du Dr Baudoin, nous ne discutons aucunement la probabilité plus ou moins grande qu'elle a d'être juste. Comme M. Chevreuil lui-même, nous ne cherchons point « si le phénomène est spirite ou s'il ne l'est pas, mais si l'explication du Dr Baudoin et rationnelle et adéquate aux faits ».

Il y a toutefois un point sur lequel nous pouvons ne pas être en désaccord avec M. Chevreuil : c'est quand il reproche au Dr Marcel Baudouin d'avoir implicitement déclaré qu'il ne considère comme *scientifiques* que les explications n'ayant pas un caractère spirite ou spiritualiste. A notre avis, le savant ne doit pas se préoccuper de ces apriorismes. Or voici ce qu'écrit le Dr Baudouin :

J'ai recueilli dans mes notes, comme je l'ai écrit dans un travail précédent, de nombreuses observations du domaine des *sciences psychiques*.

Jusqu'à présent, je n'en ai étudié qu'une seule, qui présentait d'ailleurs des caractères tels que j'ai pu parvenir, — vu sa simplicité, — à l'expliquer, dans une certaine mesure, par les notions fournies par le *souvenir* et la *subconscience*. Je crois que le fait suivant, presqu'aussi intéressant, et recueilli également dans d'excellentes conditions de sécurité scientifique, peut être compris avec les mêmes hypothèses; et c'est pourquoi je crois utile de le consigner dans les *Annales*.

Cela signifie, en somme, que, si le Dr Baudouin ne parviendra pas à trouver une explication *non spirite* à quelques faits de cet ordre, il est bien décidé à les garder sous le boisseau. Il fera, en sens contraire, comme les revues spirites qui ne publient que ce qui est favorable à la thèse qu'elles soutiennent et attaquent les revues qui envisagent une question, non pas comme le ferait le Ministère public ou l'avocat défenseur dans un procès, mais comme doit le faire un juge qui écoute et pèse impartialement les arguments de part et d'autre. Quant à nous, nous avons publié l'article du Dr Baudouin, très intéressant, rempli de fines observations sur le mécanisme du rêve, etc.; mais nous l'aurions publié de même si l'auteur avait conclu dans le sens spirite. Et nous croyons que le Dr Baudouin agira « scientifiquement » en faisant connaître aussi les autres cas d'apparence supernormale qui sont à sa connaissance, quand même il ne parviendrait pas à les faire rentrer dans le cadre d'une explication non spirite.

Pour bien contrôler les médiums

On parle beaucoup de chercher des moyens plus satisfaisants de contrôler les médiums — et on a raison d'en parler, et de chercher. A ce sujet, il ne sera peut-être pas inutile que nous rapportions ici quelques passages d'une conférence que M. Louis Favre fit à l'Institut Général Psychologique, le 21 mars 1910, en parlant justement des « Dispositifs et Techniques applicables aux phénomènes médiumniques d'ordre physique ».

M. L. Favre remarque d'abord que les débutants pensent, avant toute chose, à empêcher tout mouvement.

POUR EMPECHER TOUT GESTE FRAUDULEUX

Pour y parvenir — dit le conférencier — ils veulent ficeler le médium ou lui attacher bras, jambes et

corps avec des *liens inextensibles.* L'expérience montre que, lorsqu'on emploie ce moyen de contrainte on n'obtient presque jamais de phénomène net : pas de phénomène, donc pas de contrôle. De telle sorte que ce moyen de contrôle, qui paraît d'abord le meilleur de tous, est en réalité d'ordinaire le pire, puisque, lorsqu'on l'utilise, on ne peut rien contrôler

Mettre le médium dans un *sac fermé* ne laissant au dehors que la tête du patient, est un moyen de contrôle à essayer dans les cas d' « apport » d'objets assez volumineux, d'empreintes de mains et de pieds, etc.

Le cou étant compressible, on peut toujours faire passer entre lui et le sac des objets de faible volume. Il importe de rechercher dans chaque cas quelle est la grosseur des objets qui peuvent passer.

Pour supprimer l'ouverture, on peut la recouvrir (ainsi que la tête du médium) d'un filet, léger et bien posé, adapté sans solution de continuité au sac. Ainsi il n'y aura de communication possible entre le médium et le milieu extérieur que par l'intervalle libre, et mesurable, des mailles. Le sac possédera des coutures faites à la machine et avec repères ; il pourra être garni de grelots.

Le sac fermé pourra être assez bien supporté (comme je l'ai vu), lorsqu'il sera pourvu de manches fermées et de pieds, de façon à ne pas constituer pour le médium une sorte d'instrument de torture ou de contrainte.

Pour contrarier la fraude du médium, on peut faire souvent qu'il ait les *mains tenues* par celles de contrôleurs. Mais il faut savoir les tenir sans faire souffrir le médium, dont la main est ou paraît hyperesthésiée pendant la séance. Une contrainte trop forte supprime le contrôle utile des phénomènes, en supprimant les phénomènes à contrôler.

Si l'usage des liens inextensibles contraignant le médium ne semble guère compatible avec la production des phénomènes, il n'en est pas de même de l'application des liens extensibles, en caoutchouc, etc. On peut limiter les mouvements du médium en tous sens, en fixant une extrémité du lien élastique au bras de celui-ci et l'autre à la chaise, par exemple, ou au parquet...

POUR EMPÊCHER LA SUBSTITUTION DES MEMBRES

Quand le médium fraude avec ses mains, c'est en général parce qu'il a réussi à opérer la substitution, qui lui permet de faire tenir la même main (la droite, par exemple) par les deux contrôleurs, alors que ceux-ci croient tenir l'un la main droite, l'autre la gauche. Si les deux mains du médium sont séparées par une paroi, le contrôleur de la main que le médium tend à libérer (la main gauche, par exemple) ne pourra être mis en contact avec l'autre main, que le médium fraudeur tenterait de lui faire tenir.

On a proposé, je crois, de mettre une planche entre les mains du médium. Je préfère, comme *sépare-mains*, un filet tendu sur un cadre semblable à celui-ci. Avec ce dispositif — qui peut être fixé sur la table d'expériences — les médiums qui, comme Eusapia, paraissent éprouver parfois le besoin de frotter leurs mains l'une contre l'autre, pourront le faire au contact du filet, sans que cela rende la fraude possible.

Comme *sépare-pieds* empêchant la substitution frauduleuse, on peut aussi employer un filet tendu sur un cadre convenablement placé...

VISION DES MOUVEMENTS DU MÉDIUM

...Dans les cas où l'on ne peut opérer en pleine lumière, on essayera — pour rendre possible la surveillance du médium et des assistants — d'utiliser des *marques lumineuses.*

Supposons que chacun porte aux bras un galon phosphorescent ou, mieux, sur chaque membre une lettre ou un chiffre semblables à ceux-ci (qui sont constitués par du carton enduit de sulfure de calcium). Si, par exemple, les chiffres pairs sont posés sur les bras droits et les impairs sur les bras gauches, on déterminerait facilement, même dans l'obscurité complète, quel est le bras qui est en mouvement. — Il semble qu'on pourrait faire accepter aux médiums (en particulier à ceux qui se servent déjà d'écrans lumineux) ce moyen de contrôle plus facilement qu'une lumière assez forte éclairant toute la pièce...

SENSATIONS TACTILES ET MUSCULAIRES PROVOQUÉES PAR LE MÉDIUM

...Le contact des mains n'est pas toujours conservé pendant les séances. Si donc les contrôleurs ont leurs membres (bras et jambes) reliés à ceux, voisins, du médium, ils sentiront les mouvements de celui-ci. Si les *liens* sont *élastiques*, en caoutchouc, par exemple comme ceux-ci, le médium (ainsi que je l'ai observé) ne pourra se plaindre d'être gêné par le contrôle.

Supposons que ce tube de caoutchouc, replié de façon à former deux bracelets accolés sur le même plan, soit placé de manière à recevoir un poignet du médium et un poignet du contrôleur : tout mouvement de bras du médium sèra senti ; et si le contact des mains est perdu pendant une ou quelques secondes (comme il arrive parfois), le contrôleur n'aura pourtant pas perdu tout contrôle. Il faut veiller à ce que le médium ne puisse pas dépasser le bracelet et libérer sa main. On fixera le bracelet à l'avant-bras et à la manche du vêtement.

On peut encore utiliser un *lien* qui soit *élastique* mais *à extension limitée* — comme celui-ci. Dans le tube de caoutchouc formant bracelet j'ai introduit une ficelle, dont les extrémités ne peuvent pénétrer dans le tube. Quand le médium opère une traction sur le tube, celui-ci s'allonge, mais seulement jusqu'au point où la longueur de la ficelle est atteinte. Dans l'exemplaire que voici, la ficelle est placée de telle sorte que, pour sortir le poignet du bracelet — qui pourtant ne serre pas —, le médium doit employer les deux mains, et un certain temps, et de plus faire sentir une constriction au poignet du contrôleur.

M. Louis Favre termine cette communication sur la *production* et le *contrôle* en rappelant que ces deux choses doivent toujours marcher de front. Il faut avoir un souci constant des deux : or parfois, certains, qui veulent quand même des phénomènes, se désintéressent du contrôle ; et d'autres, qui avec raison attachent au contrôle une importance majeure, ne s'occupent pas assez de réaliser les conditions de production. — Quand un moyen de contrôle essayé paraît contraire à la production (ce qui est assez fréquent), il appartient à l'expérimentateur avisé d'en découvrir un autre équivalent qui ne supprime pas les phénomènes.

Production sans contrôle est chose sans valeur ; contrôle sans production est chose impossible.

Une apparition de nature objective

M. Camille Flammarion a écrit pour la *Revue spirite* de Paris, nº de janvier, un article dont nous reproduisons les passages suivants :

Mon neveu regretté, le capitaine Camille Martin, de l'Infanterie coloniale, est mort à Paris, le 22 mars dernier, usé par les fièvres et les fatigues, à l'âge de quarante-six ans, dans l'appartement qu'il habitait depuis un an, avenue des Gobelins, 4. Sa veuve et sa belle-fille viennent de me faire part, toutes frémissantes encore, quoique le fait date déjà de sept mois, d'un phénomène psychique digne de toute notre attention. Une longue absence de Paris les avait empêchées de m'en parler jusqu'ici.

Six semaines environ après la mort de son mari, Mme Camille Martin était couchée, dans le même appartement (mais non dans la chambre mortuaire) lorsque, non encore endormie, elle aperçut l'ombre de son mari glisser dans l'air, non loin d'elle.

Sa fille, couchée dans un autre lit, et endormie, se réveilla soudain et aperçut de son côté, l'ombre de son beau-père arrivant directement sur elle en la fixant de ces yeux caves et maladifs qu'il présentait aux derniers temps de sa vie. Elle en eut une telle peur qu'elle jeta un effroyable cri d'angoisse, et que tout à l'heure en me racontant le fait, elle en tremblait encore des pieds à la tête et en pâlissait étrangement.

Je les ai priées, l'une et l'autre, de m'écrire séparément une relation sommaire de ce qu'elles ont observé et ressenti. Voici ces récits :

Relation de Mme Camille Martin

C'était dans la première semaine de mai. Je m'étais couchée fort tard, vers 11 h. 1/2 ou minuit, très absorbée par des contrariétés d'affaires que j'avais été obligée de discuter dans la journée. La nuit était chaude et la chambre vaguement éclairée par la lumière diffuse de Paris. Je restais sur mon lit sans pouvoir dormir, les yeux grands ouverts, lorsque j'aperçus une ombre (celle de Camille) la figure grisâtre, les yeux enfoncés horriblement, et sa personne enveloppée dans une sorte de draperie grisâtre. On distinguait la moitié du corps ; les jambes disparaissaient dans une teinte toujours grise et comme enveloppée d'un brouillard. L'ombre venait d'entrer par une fenêtre (ouverte) et semblait planer à 60 centimètres environ au-dessus du sol, s'avançant, ou plutôt glissant, dans la direction du lit de ma fille. De mon lit je la suivais d'autant mieux qu'une glace en face répétait chaque mouvement de l'ombre.

Très angoissée, mais sans la moindre frayeur, je me demandais ce que mon pauvre Camille cherchait, lorsqu'à ce moment juste, où il se trouvait presque planer sur le lit de ma fille, cette dernière poussa un cri d'épouvante terrible, en m'appelant et me criant sa frayeur. Je lui répondis : Oui, je le vois aussi, ne t'effraie pas. Mais elle jeta un nouveau cri, plus perçant encore, et l'ombre s'évanouit dans la glace.

Après cette vision, ma fille s'est rendormie, très calme, comme jamais depuis cette mort elle ne l'avait fait. Le lendemain soir, la frayeur de revoir cette apparition la rendait si nerveuse qu'elle ne voulut pas coucher dans son lit et me demanda à partager le mien, toujours tremblante.

Quant à moi, je n'ai pas éprouvé la moindre frayeur. Au contraire, j'en ressentais un calme bienfaisant, et le reste de la nuit, je l'ai passé sans la moindre fatigue.

Souvent, depuis, j'essayai de revoir mon cher Camille, en y pensant fortement, mais je n'ai pas obtenu le moindre phénomène.

Je dois vous faire remarquer aussi qu'à l'époque de son apparition, nous avons entendu plusieurs fois des bruits singuliers et inexplicables dans les lames du parquet, et même des portes ont claqué brusquement alors qu'elles avaient été fermées soigneusement et vérifiées à plusieurs reprises.

Relation de Mlle Berthe Dupont

Cela date des premiers jours de mai environ, entre le 5 et le 10 ; nous nous étions couchées à minuit, et j'avais l'impression de dormir depuis une heure lorsque je me sentis réveillée comme par un fluide, et en ouvrant les yeux je vis une ombre à quelque distance de mes yeux. Elle me paraissait vaguement drapée dans un linceul, les

bras croisés sur la poitrine, le bas du corps n'étant pas visible ; c'était comme un brouillard qui allait en s'évanouissant.

L'ombre semblait planer et s'avancer vers mon lit ; j'avais l'impression très nette d'être réveillée et de la voir s'approcher de moi ; je reconnus les traits de la physionomie de mon beau-père, et je fus saisie d'une peur épouvantable. Il arrivait directement sur moi !

Après l'avoir vue et reconnue pendant deux secondes, peut-être, je criai pour réveiller maman couchée dans la même chambre que moi, presque perpendiculairement, à mon lit, et lui témoigner mon angoisse. Elle me répondit tranquillement, à ma grande surprise, car je la croyais endormie : « Mais je la vois aussi, il ne faut pas avoir peur. » Je lui criai encore mon épouvante une seconde fois, et à ce moment l'ombre s'évanouit.

Je me rendormis très calme, et le restant de ma nuit, je me reposai comme je ne l'avais pas encore fait depuis la mort qui nous a frappées.

Voilà donc deux observations bien distinctes du même phénomène.

L'explication généralement admise, par les physiologistes est qu'il s'agit là d'une *hallucination.* Mais je voudrais bien savoir quelle est exactement la valeur explicative de ce mot.

On le considère comme synonyme du mot illusion. C'est-à-dire que ce serait là un phénomène purement subjectif, et qu'il n'y aurait rien en dehors du cerveau des deux narratrices. Leur vision serait un simple produit de leur imagination, de leur nervosité.

Une hallucination collective est-elle aussi simple que cela ?

On peut supposer, il est vrai, que Mme Martin, sous l'impression toujours vivace de la mort récente de son mari, constamment ravivée par les discussions d'affaires, a *cru voir une ombre inexistante* et l'a créée de toutes pièces, et que les ondes émanées de son cerveau ont impressionné celui de sa fille. C'est possible, mais une telle explication est, avouons-le, purement hypothétique et assez compliquée. Remarquons que tandis que la jeune fille voyait arriver de face sur elle cette ombre mystérieuse, sa mère la voyait de trois quarts et se reflétant dans la glace...

Le désastre du " Delhi " aurait été vu d'avance par une Voyante

Le *Light* du 12 avril dernier publie le procès-verbal d'une séance qui a eu lieu dans un cercle privé, chez M. W. E. Barry, Berea-road, Durban (Natal), le jeudi 7 décembre 1911. Mme Barry, la maîtresse de maison, qui est douée de facultés médiumniques remarquables, écrivit automatiquement ce qui suit :

Je vois une étendue d'eau semblable à l'embouchure d'un grand fleuve, ou un estuaire. Cela ne me semble pas exactement comme en pleine mer. Je vois la côte d'où s'élève une colline couverte d'arbres, et tout près de la terre un grand paquebot qui paraît être échoué. Maintenant, je vois un autre bâtiment que je crois être une canonnière ou un navire de guerre, car je vois sur lui des canons et des hommes en uniforme avec de l'or sur leur casquette. Il porte secours au paquebot, sur le pont duquel je vois un grand nombre de personnes. J'ai l'impression très forte qu'elles appartiennent à l'aristocratie, que la royauté elle-même y est représentée, et qu'elles sont en voyage de plaisir. Il me semble qu'on est aux premières heures du matin ; les dames sont dans leurs vêtemen s de nuit. Je vois aussi une embarcation ballottée dans l'eau agitée : elle contient des personnes.

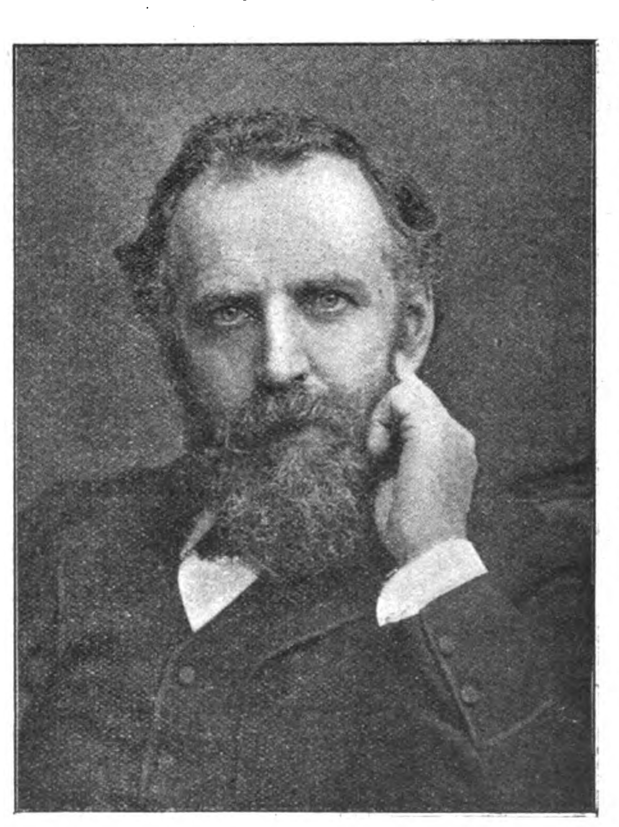
Le médium déclara ensuite aux assistants qu'elle avait probablement décrit cette vision sous quelque influence opposée à ses propres désirs personnels, et qu'elle doutait de sa véridicité, craignant qu'il pût s'agir de quelque influence psychologique se rapportant à la visite du roi et de la reine aux Indes. Mais, moins d'une semaine après, c'est-à-dire dans la matinée du 14, on apprit par les journaux la perte du *Delhi* au Cap Spartel, en des conditions qui répondaient exactement à celles décrites par la voyante.

Ce compte rendu est signé par M. Robert Smith, secrétaire de la Société spiritualiste de Durban, et Directeur du Cercle, ainsi que par M. W. E. Barry, M. S. Krawahl, Mme A. Gibbins, Mme E. J. Smith, M. Nurse Grant, Mme E. Clark, M. Jas. C. Grant, M. R. Clark, M. C. H. Bull.

ECHOS ET NOUVELLES

William T. Stead

Toutes les personnes qui s'occupent de psychisme ne seront pas également convaincues que l'œuvre de celui qui a été la plus illustre victime de la catastrophe du *Titanic* ait été profitable au développement de leur doctrine. On a dit de Gladstone qu'il avait été le Saint des politiciens ; on pourrait dire de Sir William Stead qu'il fut le Saint des journalistes. Mais à l'époque où nous vivons surtout, il n'y a rien d'aussi dangereux pour une doctrine ou un parti qu'un Saint, parce que qui dit *saint* dit presque nécessairement un exalté, en tout cas un homme qui a difficilement le sens de la mesure, et surtout le sens de l'opportunité. En somme, le « Bureau Julia » et les publications spirites de Stead, en ces dernières années, n'ont certainement pas contribué à augmenter le prestige dont les études psychiques jouissent auprès du public.



Sir William T. Stead.
(Ce beau portrait date d'une dizaine d'années).

Mais si on considère le défunt au point de vue de l'élévation de son caractère, de la pureté de ses intentions, du courage, du dévouement qu'il a déployés dans tous les grands actes de son existence, sa figure se dresse devant nous avec une grandeur auguste dans laquelle disparaissent tous les défauts de détail. Comme l'a observé M. Ralph Shirley, « la générosité de son cœur, l'étendue de son intelligence le portaient à s'intéresser à toutes les choses mondaines et supermondaines, en formant de lui une personnalité presque unique ».

Il était âgé de soixante-trois ans, étant né en 1849 à Embleton, dans le Northumberland, d'un clergyman congrégationaliste. A quatorze ans, il quitta l'école pour devenir petit commis dans un magasin de Newcastle-on-Tyne. Il passa ainsi dans le commerce sa première jeunesse, mais il envoyait des articles au principal journal de la région, *The Northern Echos*, et à vingt-quatre ans il en devint le rédacteur en chef. En 1880, M. John Morley (maintenant Lord Morley of Blackburn) se l'associa comme vice-directeur de la *Pall Mall Gazette*, dont il lui laissa enfin la direction, quand il fut appelé à faire partie d'un Ministère libéral.

Toute discussion sur les innovations qu'il introduisit dans le journalisme britannique, sur ses retentissantes campagnes politiques et morales, serait quelque peu déplacée ici. De même, au sujet de sa propagande pacifiste, il nous suffira de rappeler qu'il combattit même l'entreprise de son propre pays contre les Boers, bien qu'il n'ignorât point que cela lui aurait fait perdre le puissant appui financier de son ami Cecil Rhodes ; il n'était donc pas du nombre de ces Tartufes qui voient en réalité dans les conquêtes des autres pays, contre lesquelles ils élèvent la voix, autant de soustrait à leurs propres appétits.

Peu de temps après avoir quitté la *Pall Mall Gazette*, W. Stead fonda la *Review of Reviews*, qui eut immédiatement un succès financier considérable. Il publia aussi le *Borderland*, revue psychique, qui avait été fondée et dirigée par Miss Goodrich-Freer (actuellement Mrs. Hans Spoer), la psychiste et clairvoyante bien connue; mais les temps n'étaient pas encore mûrs pour cette publication, qui n'eut qu'une courte durée.



Jusqu'alors, W. Stead avait semblé plutôt un investigateur des phénomènes psychiques qu'un spirite proprement dit. Mais il ne tarda pas à le devenir. En 1909, il fonda dans son habitation de Mowbray House le fameux « Bureau Julia ». « Julia » était l'esprit de Miss Julia A. Ames, amie de M. Stead, morte une quinzaine d'années auparavant, et dont il avait déjà recueilli les messages médiumniques supposés dans un volume : *Letters of Julia*. Maintenant « Julia» devait diriger, de l'au-delà, un bureau de communications entre les incarnés et les désincarnés, moyennant un certain nombre de médiums ; parmi ceux-ci, quelques-uns montrèrent, en certaines occasions, des facultés supernormales remarquables. M. W. Stead consacra à ce Bureau une somme annuelle de 1.000 livres. Les consultants ne payaient pas, mais devaient être souscripteurs d'une Bibliothèque psychique circulante. Malheureusement, si quelques personnes qui pleuraient un parent ou un ami trépassé trouvèrent une consolation dans les « messages » obtenues au moyen de ce Bureau, les entrevues avec l'esprit de Gladstone sur des questions politiques, etc., prêtèrent aux journaux et au public l'occasion, qu'il eût fallu éviter, de se former des études psychiques une malheureuse idée.

Sir William Stead s'embarqua sur le *Titanic* pour aller parler sur la Paix universelle dans une grande réunion religieuse dans laquelle le Président Taft devait prendre aussi la parole. Il est donc mort en ses fonctions de missionnaire de la Religion et de la Paix.

M. E. Boirac n'est pas spirite

Nous avons parlé, dans notre dernier fascicule, de la conférence que M. E. Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, a faite dernièrement au Collège de France, sous les auspices de l'Institut Général Psychologique. Le *Temps*, parlant à son tour de cette conférence, disait en somme que M. Boirac y avait proclamé sa foi spirite — ce qui est aboslument inexact, M. Boirac ayant dit au contraire (nous nous souvenons fort bien de ses paroles) : « Je ne sais pas s'il y a ou s'il n'y a pas d'esprits : je n'entre point dans cette question ».

Par suite de cela, M. Boirac a envoyé au *Temps* la suivante déclaration, qui a été publiée le 5 avril courant :

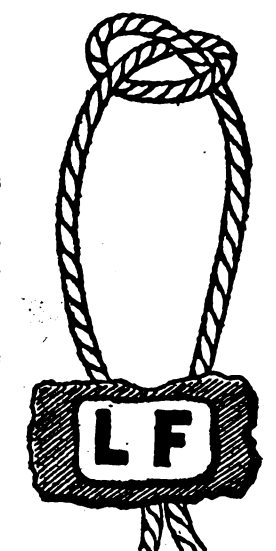
Pour être spirite convaincu, je devrais croire qu'il existe des Esprits qui reviennent de l'autre monde pour faire tourner les tables, dicter des messages, prédire l'avenir, remuer des meubles, etc... Or, je ne crois pas aux esprits ; j'ignore s'ils existent ; la question de croyance ou de non croyance en leur réalité me laisse entièrement indifférent ; je m'en désintéresse autant qu'un physicien ou un naturaliste se désintéressent, comme tels, de la question de la croyance à l'existence de Dieu.

Je prétends que les phénomènes spiritiques ou spiritoïdes (improprement appelés spirites) dans la mesure où ils sont réels, sont des phénomènes absolument naturels, qui composent le dernier degré d'une série dont les degrés précédents sont les phénomènes hypnoïdes (suggestion, hypnotisme, dédoublement de la personnalité) et les phénomènes magnétiques (magnétisme animal et télépsychie); et que l'étude de ce 3e degré, le plus complexe et le plus obscur, ne pourra être utilement abordée que lorsque les deux autres auront été élucidés. Je ne suis pas plus spirite que les Charcot, les Berheim, les Pierre Janet, les Flournoy, les Richet, que tous ceux qui se sont risqués, avant moi, à explorer le champ des mystérieux mais très réels phénomènes de la psychologie inconnue, sans autre idée que celle d'y découvrir des lois nouvelles de la nature avec les secours de la seule méthode expérimentale à l'exclusion de toute hypothèse transcendante. BOIRAC.

Le phénomène du nœud de Zoellner aurait-t-il été renouvelé ?

Le *Fraterniste* de Douai vient de publier le procès-verbal suivant :

Aujourd'hui, 19 avril 1912, treize personnes étaient réunies en séance chez Mme Cornille, 40, rue Saint-Paul, à Paris.



Quatre ficelles, dont les deux bouts de chacune d'elles étaient cachetés à la cire rouge et vérifiés par tous les assistants, ont été placées sur la table d'expérience. Ces ficelles ont été dénommées par moi, selon leur grosseur : numéros 1, 2, 3, 4.

J'ai demandé à l'Esprit de désigner le numéro qu'il pourrait défaire.

Il a été répondu : « numéro 3 », qui était la moins grosse.

La lumière a été éteinte.

Il a été convenu que la table frapperait quatre coups lorsque le phénomène serait exécuté.

Quinze minutes environ plus tard les quatre coups ont été frappés et on a allumé le gaz.

Le nœud était défait.

Ont signé le présent procès-verbal :

MM. Chevreuil, Montorgueil, rédacteur au journal *L'Eclair* ; Couteleau, Pager, Cornille, Poulain.

Mmes : Courau, Poulain, Pager, Couteleau, Cornille, Charpentier, commandant Darget, rapporteur.

C'est M. Chevreuil qui avait donné la ficelle avec un nœud et les deux bouts scellés sur un carton. Il confia la ficelle ainsi nouée à Mme Cornille, en lui disant de la lui rapporter aussitôt défaite. La ficelle lui a été rapportée défaite et il en a tiré une seconde photographie.

Ce qui augmente l'intérêt de ce récit, c'est que M. Chevreuil est allé montrer le résultat obtenu à M. Courtier, secrétaire de l'Institut Général Psychologique de Paris, et M. Courtier a été prié de faire lui-même un nœud avec le cachet de l'Institut Psychologique. M. Courtier a promis de le faire...

Petites Informations

⁂ A la Convention Nationale des Spirites américains, qui eut lieu l'année dernière, à Saint-Louis, les représentants du Minnesota proposèrent **un recensement de tous les spirites** des États-Unis. Quelques organes de la doctrine, tel que le *Progressive Thinker*, insistent maintenant pour que cette idée soit réalisée, afin d'en imposer aux pouvoirs publics, par le nombre des adhérents au Spiritisme.

⁂ **Un Congrès spirite international** s'ouvrira à Liverpool sous les auspices de la Société spirite de cette ville. Il durera trois jours. Il y aura trois sections : philosophie, phénoménologie, propagande.

⁂ La *Filosofia della Scienza*, de Palerme, (via Bosco, 47), a adressé à un grand nombre de notabilités des études psychiques un questionnaire sur la Réincarnation. Toutes les personnes possédant des documents sur cette question sont priées de les communiquer à M. I. Calderone, directeur de la *Filosofia*.

⁂ Une dépêche de l'Agence Reuter, de New-York, annonce la mort de M. **Isaac Kaufman Funk**, président de la grande Société d'éditions Funk and Wagnalls. Le défunt était âgé de soixante-treize ans. Il s'était beaucoup occupé de recherches psychiques. Il avait publié en 1902 *The Next Step in Evolution*, en 1904 *The Widow's Mite and Other Psychical Phenomena*, et en 1907 *The Psychic Riddle*. Dans ces ouvrages, il manifestait des idées spirites, tempérées par une assez bonne critique. Tous ses amis s'accordent à le dire un homme d'un grand cœur et d'une haute intelligence.

⁂ M. **Cecil Husk**, le célèbre médium à matérialisations, à peu près aveugle depuis longtemps, vient à peine de se relever partiellement d'une grave maladie qui le tenait cloué au lit depuis juillet de l'année dernière. Il ne pourra pas de sitôt reprendre ses séances.



Société Universelle d'Études Psychiques

Expériences avec Mme Feignez

La S. U. F. P. (Section de Paris) organisa les 14, 22 et 28 février, trois séances expérimentales de clairvoyance avec le concours gracieux de Mme Feignez comme médium.

Le *modus operandi* de Mme Feignez se rapproche de celui des médiums spirites. Elle commence par appeler le consultant à la table qui doit servir aux communications typtologiques, et c'est au cours de ces communications, et plus particulièrement à leur issue qu'elle décrit les visions qui se rapportent à « l'esprit évoqué ».

Comme, de son avis même, tout l'intérêt de ses séances consiste dans les visions clairvoyantes, elle abrège le plus possible les communications typtologiques. Elle pose toujours les mêmes questions aux différentes personnes qui se succèdent à la table :

« L'esprit est-il là ? — Étiez-vous parent avec M. ou Mme ? Quel est le mois où vous avez quitté la Terre ? — Quel est le quantième du mois, etc...»

Généralement Mme Feignez se contente d'obtenir la première lettre des mots, du nom, du prénom, de la ville où une personne est née ou est décédée, etc. D'une manière générale, les consultants ont suffisamment d'automatisme pour favoriser les communications typtologiques. La plupart prennent intérêt aux révélations de la table, qu'ils fournissent eux-mêmes inconsciemment et se trouvent ainsi, peut-être, dans un état d'esprit particulièrement favorable pour entrer en rapport télépathique avec Mme Feignez, ou pour provoquer sa clairvoyance ; elle décrit alors ses visions au fur et à mesure qu'elles se présentent.

Il est bien certain aussi que les renseignements puisés précédemment de cette manière ne peuvent qu'aider Mme Feignez en limitant ses visions.

Voici un exemple complet d'une assez bonne consultation au cours de la 3e séance (Cas. II 28/2-12).

1° *Communication typtologique* :

Q. — L'esprit évoqué par Madame est-il là ? — R. — Oui.

Q. — Quelle est la première lettre de votre nom de famille ? — R. — Z ; *puis* L. *puis* V. (*Exact.*)

Q. — Celle du prénom ? — R. — A *puis* R. (*Exact.*)

Q. — Étiez-vous parent du consultant ? — R. — Oui. (*Exact*).

Q. — Combien aviez-vous d'enfants ? — R. — Quatre (*Exact*).

Q. — Des filles ? — R. — Oui (*Exact*).

Q. — Quel est le prénom de la dernière ? — R. — M. (*Exact*).

Q. — Est-ce Madame ? — R. — non (*Exact*).

Q. — Quelle est la première lettre du prénom de Madame ? — R. — B. (*Exact*).

2° *Description des visions* :

Cette personne était très ordonnée (*exact*) ; pas méchante, mais elle aimait de faire des recommandations (*exact*) ; sévère (*exact*) ; elle marchait beaucoup elle inspectait (*exact*) ; elle avait toujours une canne (*exact*). Elle ne parlait pas beaucoup, mais était franche (*exact*) ; très bonne, quoique réservée (*exact*). Elle avait de gros sourcils qu'elle fronçait (*très exact*) ; elle était très bonne à la maison, mais il n'en était pas de même au dehors (*douteux ou faux*). Elle habitait une maison isolée (*faux*). D'un côté il n'y avait pas de maisons (*exact*). Pas loin il y avait un croisement de route (*douteux*), dans un pays plat (*faux*) ; c'était montagneux autour (*faux*). Je vois pourtant une côte (*douteux*). La maison était entourée d'arbres (*exact*). Elle avait une préférence pour la deuxième de ses filles (*exact*). Je ne sais pas si c'était vous. (*C'était bien la consultante*). Elle aurait voulu qu'elle continue ce qui avait été ébauché (*exact*) Cela a été fait, mais sans élan (*exact*) et cela aurait pu se transporter dans un autre pays avec le même rapport (*incompréhensible*).

Les résultats de chaque expérience furent classés méthodiquement, comme ils l'avaient été dans l'enquête sur la Psychométrie.

Ainsi, dans le cas cité, après élimintation des données typtologiques, il reste 21 facteurs décomposables en 13 exacts, 3 faux et 5 indéterminées.

La 1re séance comprenait 5 expériences, dont l'ensemble donne 50 0/0 de facteurs exacts, 35 0/0 de faux, 15 0/0 d'indéterminées.

La 2e comprenait 8 expériences qui ont donné 25 0/0 de facteurs exacts, 50 0/0 de faux, 25 0/0 d'indéterminés. Cette séance était plus bruyante que la première. Enfin, la 3e comprenait 4 expériences dont 50 0/0 des facteurs étaient exacts, 25 0/0 faux, 25 0/0 indéterminés. (Cette séance fut plus calme et il y avait moins de monde qu'aux autres).

En résumé le pourcentage général est le suivant :

42 0/0 de facteurs exacts ;
37 0/0 de facteurs faux ;
21 0/0 de facteurs indéterminés.

Bien que le nombre de facteurs faux soit près de balancer le nombre des exacts, l'impression générale était dans ces séances qu'il y avait là une certaine manifestation du supernormal, mais il ne paraît guère possible de se rendre compte quelles y sont les parts respectives de la Télépathie et de la Clairvoyance.

Le secrétaire-adjoint:
R. WARCOLLIER.

UNE CONFÉRENCE SUR LE MÉDIUM CARANCINI

Le 10 avril, à 5 heures du soir, M. DE VESME fit une communication sur « La Médiumnité de Fr. Carancini ». Il indiqua et fit défiler sous les yeux des assistants, au moyen de projections lumineuses, de nombreuses photographies, dont une partie a été ensuite publiée dans les fascicules de mars et avril des *Annales des Sciences Psychiques*. Il conclut en disant que, tout en n'ayant jamais expérimenté avec M. Carancini, il estime, d'après les documents qu'il a entre les mains, qu'il serait utile de l'étudier.

L'Assemblée chargea le Bureau de la Société de se constituer en une Commission spéciale pour l'organisation des séances avec Carancini, en s'adjoignant un certain nombre d'autres sociétaires.

La première séance de cette Commission a eu lieu le soir du 22 avril.

M. Fr. Carancini doit arriver à Paris vers le 15 mai.

Les membres de la Section de Paris qui désirent connaître les conditions auxquelles ils pourraient assister à quelques-unes de ces séances sont priés d'écrire au Secrétariat de la Société.

LES MEMBRES SOUSCRIPTEURS POUR 1912

	Liste précédente :	392 fr.
51.	M. l'abbé P. Naudet	8 »
52.	Mme la comtesse de la Chapelle	8 »
53.	M. le Dr A. Charpentier	8 »
54.	Mme Albert Charpentier	8 »
55.	Dr Ch. Bonnet, médecin légiste	8 »
	Total	432 fr.

POUR LES SÉANCES DU MÉDIUM CARANCINI

1.	M. de la Bussière	92 fr.
2.	M. L. Lemerle	100 »
3.	M. le Dr Jean-Ch. Roux	50 »
4.	M. Jaillard	20 »
5.	Mme la Doctoresse Constantinescu-Bagdat	20 »
6.	M. le Dr Chanteaud	100 »
	Total	382 fr.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'Assemblée générale annuelle de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, aura lieu le *Lundi* 17 *Juin, à* 5 *heures de l'après-midi.* L'ordre du jour sera publié en détail dans notre prochain numéro ; il comprendra l'approbation du bilan social, l'élection du nouveau Bureau, etc., etc.

Le Secrétaire, C. DE VESME.

Le Président, Dr PAUL JOIRE.

Le Gérant : JOSEPH MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, PARIS.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année | Mai 1912 | N° 5

ÉTUDE SUR LA MÉDIUMNITÉ DE F. CARANCINI

Discussion des anciennes critiques et apport de nouveaux documents

(*Suite et fin. — Voir les numéros de Mars et d'Avril*)

Passage de la matière à travers la matière

Pour constater que ce phénomène s'est présenté sans la possibilité d'une fraude, il suffit de lire avec attention le procès-verbal de l'avocat Campanile, rédacteur du grand journal *La Tribuna*, à Rome, et celui des autres assistants. Le voici :

Invité par le médium, M. Carancini, à libérer une de mes mains — la gauche — en laissant l'autre dans la chaîne, et à l'apporter, à peu de distance, sur la caisse, je l'ai fait. Ma main a rencontré un carreau de verre posé sur le couvercle de la caisse ; ensuite, le médium me dit de la descendre un peu ; je rencontrai alors le cadenas ; M. Carancini m'invita à m'assurer si ce dernier était bien fermé et à le serrer dans ma main. J'ai pu constater qu'il était bien fermé et j'ai continué à le serrer jusqu'au moment où le médium a annoncé que l'assiette enfumée, qui devait se trouver couverte par le carreau, sur le couvercle de la caisse, était passée dans la caisse même. On fit la lumière, et on constata qu'il en était réellement ainsi ; le cadenas était toujours bien fermé, et sur l'assiette était écrit le mot : *Eureka.*

GAETAN CAMPANILE.

Rome, 23 juillet 1909.

Nous, soussignés, pouvons affirmer en pleine connaissance de cause que l'assiette trouvée enfermée dans la boîte se trouvait, au début de la séance, sur le rayon supérieur de l'étagère ; nous avons pu constater qu'elle était à ce moment entièrement enfumée et sans aucune écriture.

Suivent les signatures des assistants : MM. CESARE ZANCIGH, AMADORE JAIME WAGNER, ADOLFO MELOSCI, FEDERICO PETRIGHI SOLIDAN, G. CAMPANILE, L. V. ERHARDT ; Mmes MATILDE MELOSCI, etc.

Mais comme les procès-verbaux ne sont qu'une énumération des événements principaux, et non une critique, il est nécessaire de joindre celle-ci aussitôt qu'il s'agit de défendre la réalité des phénomènes contre des doutes et des attaques. A ce point de vue, je donne les explications suivantes :

a) La caisse a été fabriquée d'après mon ordre et mon initiative à la fin de 1908, chez un menuisier que Carancini ne connaît pas. Dès lors, j'espérais arriver un jour au phénomène de la pénétration de la matière par la matière.

Le premier phénomène de ce genre a eu lieu le 18 décembre 1908. La caisse a été transférée médiumniquement de l'endroit où elle se trouvait, entre les deux rayons inférieurs de l'étagère, sur la grande table autour de laquelle étaient assis Carancini, ses contrôleurs, les assistants, etc. Un violon qui était dans la caisse bien fermée avant que celle-ci fût transportée sur la table, fut ensuite trouvé sur la caisse même, toujours fermée, après le transport. Il existe un procès-verbal très détaillé au sujet de ce phénomène, rédigé par moi, et un autre en italien, plus court, et signé par les assistants de la séance.

La seconde pénétration a eu lieu le 28 juin 1909. Il s'agissait d'une clochette à manche. Je regrette de n'avoir pas fait une photographie de ce phénomène. Mais je m'attendais à des choses qui pouvaient frapper davantage ceux qui n'assistent pas à de telles séances.

b) La caisse a 28 centimètres de haut, 59 centimètres de long et 34 centimètres de large. Elle a un fond de bois et, comme on le voit sur les photographies (*Voir fig.* 18), ce fond est également entouré de bois, dont l'épaisseur est partout d'1 centimètre et 7 millimètres, c'est-à-dire presque 2 centimètres. Les bords qui entourent la caisse ont une largeur de 3 centimètres et 2 millimètres.

Les colonnes aux quatre côtés de la caisse ont une forme carrée ; leur diamètre est de 3 centimètres et demi.

c) Le couvercle et les parois latérales de la caisse sont constitués par un châssis en bois dont les panneaux consistent en un grillage en fil de fer fixé par des clous ; il y a un espace d'environ 5 à 4 centimètres entre un clou et l'autre. La construction de la caisse exclut toute possibilité qu'on y introduise un objet sensiblement plus grand que les trous du grillage, sans ouvrir la serrure.

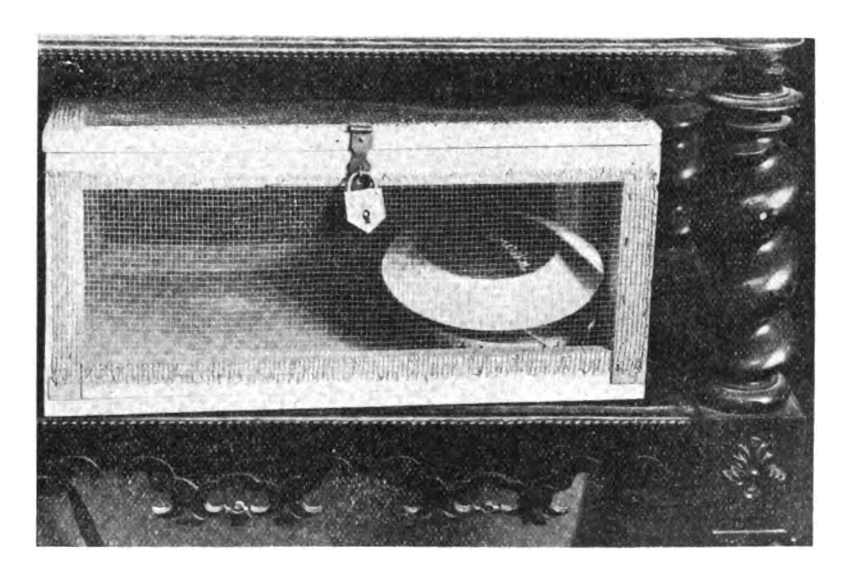


Fig. 18.

L'assiette pénétrée dans la caisse fermée.

d) La serrure est de nature telle qu'on ne peut pas l'ouvrir sans l'emploi d'une clef spéciale dont il n'existe pas de double.

A quelques rares exceptions près, je plaçais toujours moi-même la caisse sur la table, avant mes séances ; je l'ouvrais, et je demandais aux assistants de rechercher minutieusement s'il y avait possibilité de sortir un objet de la caisse sans l'ouvrir. Puis on fermait la caisse, parfois après avoir mis un objet à l'intérieur ; on s'assurait que la serrure fût absolument fermée, et on mettait enfin la clef sur la seconde des deux tables autour desquelles prenaient place les assistants, au nombre de 8 à 12.

Comme on plaçait la clef au bout de la seconde table et que chacune des tables a une longueur d'un mètre, elle devait se trouver à une distance d'un mètre 3/4 de Carancini, de sorte qu'il était impossible au médium de s'en emparer pendant la séance, s'il n'avait pas de complices parmi les assistants. Quant à moi, je n'ai jamais observé la moindre chose qui puisse justifier un soupçon si grave. Et jamais on n'a exprimé des doutes à ce sujet.

e) Quand le phénomène eut lieu, la caisse se trouvait sur l'étagère et dans la position dans laquelle elle est représentée sur trois photographies que je possède. Comme elle a une hauteur de 28 cm. 1/2, et que, d'après l'examen que je viens de faire, la distance entre les deux rayons de l'étagère n'est pas tout à fait de 32 centimètres, il en résulte qu'il n'y a qu'un espace d'à peine 4 centimètres entre la caisse et le bord de la planche supérieure. Si l'on pouvait parvenir, à la stricte rigueur, à ouvrir la caisse dans cette situation, il était toutefois assez difficile d'introduire la main dans la caisse. En avançant la caisse de 7 centimètres, on obtiendrait naturellement un espace assez large pour ouvrir un peu plus le couvercle et placer une assiette au fond de la caisse.

Mais, pour exécuter tout cela dans l'obscurité, sans le moindre bruit, il fallait une habileté extraordinaire, surtout qu'on ne pouvait agir qu'avec une seule main libre, même au cas d'une fraude ! Si Carancini avait fraudé, il lui aurait fallu avoir le bras nu, tandis qu'il était tout-à-fait habillé, et qu'il avait même des manchettes aux poignets.

J'arrive à la conclusion.

Sans doute, une tromperie aurait été possible si : 1° Carancini avait eu quelque complice qui lui passât la clef de la serrure ; 2° s'il avait pu disposer de ses deux mains, et non pas d'une seule, pour pouvoir ouvrir la serrure et ôter le crochet, pour soulever le couvercle de la boîte, mettre l'assiette à l'intérieur de celle-ci sans faire de bruit, rabattre le crochet du cadenas — tout cela dans l'obscurité !

Je ne reviens pas à discuter, en ce cas encore, le degré de naïveté, ou de sommeil, qu'il faudrait admettre chez les contrôleurs pour ne pas s'apercevoir de tout ce manège du médium. Mais le procès-verbal est là pour attester que l'avocat Campanile tenait dans sa main la serrure pendant que le phénomène se produisit, et que l'assiette couverte d'une plaque de verre se trouvait au-dessus de la caisse avant que l'avocat enlevât la serrure.

L'un des expérimentateurs de Genève, le Prof. X., m'a bien fait remarquer que Carancini avait pu se procurer une clef de la caisse, au moyen d'une empreinte en cire. Connaissant depuis longtemps le caractère de Carancini, j'exclus pour ma part absolument cette hypothèse ; mais en tout cas, je demande comment Carancini aurait pu se servir d'une clef, si l'avocat Campanile serrait entre ses mains le cadenas.

L. VON ERHARDT.

Un point qui reste obscur, dans ce rapport, est le suivant : « Pourquoi plaçait-on la clef de la caisse sur l'une des tables, au lieu de la cacher, ou de l'enfermer à son tour ? » Sans doute, c'était le médium — ou, si l'on veut, « Giuseppe », — qui le demandait. La chose ne devient compréhensible que si l'on suppose (toujours en excluant toute hypothèse de fraude) que la clef servait à la personnalité médiumnique mystérieuse à ouvrir la caisse. Mais alors il ne s'agissait plus de « passage de la matière à travers la matière », mais tout simplement d'un phénomène, un peu compliqué, de mouvements d'objets sans contact. Mais alors, comment cette forme de phénomène peut-elle se concilier avec le fait que M. Campanile serrait le cadenas dans sa main, au moment où la pénétration aurait eu lieu ?



Fig. 19.

SÉANCE DU 13 FÉVRIER 1912. — Présents : professeur F. Betti, chev. Henri Casoni, prof. Grégory, Mme Grégory, baron v. Erhardt. — Carancini est lié, comme d'habitude ; le lacet est passé à plusieurs reprises dans l'anneau qui joint les sangles serrant les poignets du médium et retient ce dernier solidement sur sa chaise. Dans ces conditions, quelques mots ont été écrits sur l'assiette enfumée que l'on entrevoit sur l'étagère, devant le tambourin ; elle est en partie cachée par la tête de M. Betti. L'assiette se trouvait à la distance d'un mètre 10 centimètres des mains immobilisées du médium.

On pourrait se demander : Quand M. Campanile, dans l'obscurité, toucha le carreau en verre, posé sur la caisse, put-il s'assurer que l'assiette était encore *sur* la caisse ? M. Campanile dit uniquement, dans sa déclaration, que, après avoir touché la plaque en verre, il *descendit un peu avec la main* et qu'il rencontra alors *le cadenas* ; il ne dit pas avoir d'abord rencontré *le couvercle de la caisse*. Il paraît toutefois avoir été bien convaincu de la réalité du phénomène.

Dans le phénomène dont il est question se trouverait aussi greffé un cas d' « écriture directe », le mot *Eureka* ayant été écrit sur l'assiette fumée. Les cas d'écriture directe sont fréquents avec Carancini, aux dires de M. von Erhardt et d'autres expérimentateurs. Nous ne mentionnerons ici que celui qui se serait produit au cours de la séance du 13 février 1912. (*Voir la fig.* 19.)

Pour en revenir aux phénomènes supposés de passage de la matière à travers la matière », nous publions ici deux photographies (*figures* 20 *et* 21) concernant deux cas dans lesquels le veston de Carancini lui a été enlevé, alors que Carancini était lié de façon, que cela n'aurait pas pu normalement se produire — hormis qu'on suppose que le médium soit parvenu à se délibérer ses liens et à les replacer ensuite à l'état d'auparavant. Naturellement, l'importance de ces faits dépend surtout de la façon dont les liens ont été appliqués. On sait que l'un des tours favoris des prestidigitateurs est justement de se libérer de liens compliqués avec une rapidité qui déconcerte ; il est plus rare qu'ils remettent ensuite les choses en état.

LES MAINS MATÉRIALISÉES

De fréquents « attouchements » se produisent dans les séances de Carancini, mais il est très rare qu'il soit donné de voir ou de toucher des membres matérialisés. Néanmoins, depuis quelques mois, on a obtenu à Rome, avec ce médium, deux photographies de « mains matérialisées ».

La première (*voir fig.* 22), a été faite au cours de la séance du 27 janvier dernier. Assistaient à cette

séance MM. le professeur Betti, Dr Betti, prof. Grégory, von Erhardt, Mme Grégory.

Après être tombé en trance, le médium s'est retiré dans le cabinet, en demandant qu'on ne lui appliquât, pour ce soir là, que les sangles aux poignets. Après une dizaine de minutes, l'entité ordonnait de faire l'éclair de magnésium. Il dit ensuite de bien examiner le rideau dans la photographie qu'on avait faite. On voit en effet en celle-ci que le rideau de droite est soutenu par une main. Nous en publions aussi un agrandissement qui permet de mieux se rendre compte des détails de cette main, qui, comme on peut voir, est aussi bien formée qu'une main humaine ordinaire (*Voir le fig.* 23). La main matérialisée est appuyée à un appareil en bois destiné à recevoir le grand rideau de la fenêtre de l'atelier de peinture de M. von Erhardt. Dans ce coin de la pièce, il n'y a que les deux parois; un homme ne pourrait pas s'y cacher.

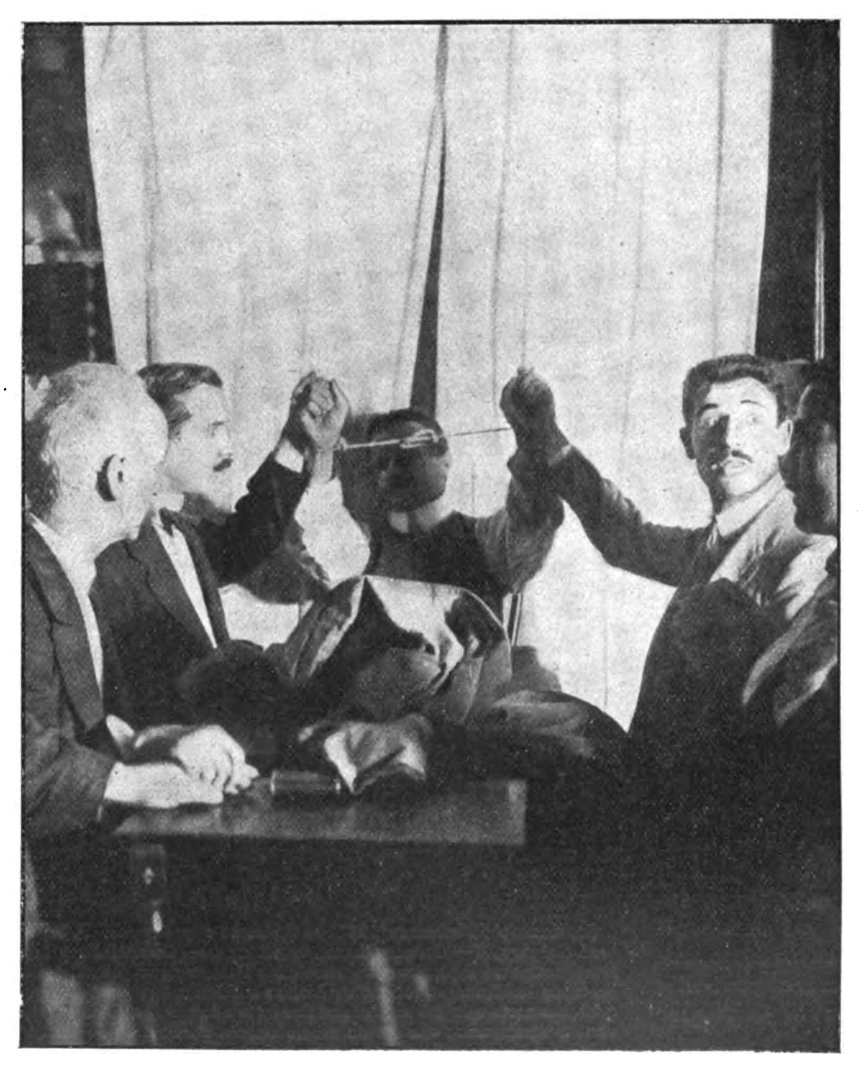


Fig. 20.

Séance du 24 aout 1911. — « Giuseppe » demande qu'on attache les mains de Carancini au moyen d'une corde. On se sert d'une corde de la longueur de 1 m. 20; pour la raccourcir, on fait un nœud au milieu. Les poignets sont très solidement liés; les deux contrôleurs ne lâchent pas les mains du médium. Après six à sept minutes, le veston de Carancini est lancé sur la table. Le lien est intact. — Ce cliché nous a été aimablement prêté par *Luce e Ombra*, qui, en le publiant, dit que ce même phénomène s'est réalisé plusieurs fois avec le médium Politi, au siège de la Société d'Études Psychiques de Milan.

Dans la séance du 10 avril dernier, en présence de M. et Mme Gregory, les maîtres de maison, du professeur Betti, du Dr Betti, de M. Pucci (neveu du Prof. Gregory) et de M. von Erhardt, on obtint une autre matérialisation de main, très curieuse. « Giuseppe » avait ordonné — ainsi que d'ailleurs pour la séance précédente — qu'on plaçât Carancini dans un fauteuil, et qu'on mît à côté de lui un voile



Fig. 21.

Séance du 14 bovembre 1911. — Présents : Prof. F. Betti, M. C. Zancigh, baron v. Erhardt. Carancini était étroitement lié avec 15 mètres de lacet et avec des sangles aux poignets ; les sangles sont elles-mêmes rattachées par plusieurs tours de lacet. Les bras du médium étaient bien liés par différents tours de lacet. Les bras du médium étaient bien attachés à la chaise ; les jambes aussi étaient liées avec 8 m. 1/2 de lacet. C'est en ces conditions que le veston de Carancini lui a été enlevé et a été trouvé ensuite replié près du contrôleur de gauche.



Fig. 22.

de tulle. On se rappellera que, dans les séances de Mlle Linda Gazzera, à Turin, on plaçait souvent dans le cabinet médiumnique des voiles du tulle ou de mousseline dont on trouvait ensuite affublés de différentes manières les formes qu'on photographiait. Or, dans une séance particulière avec le baron von Erhardt, « Giuseppe » avait déclaré qu'il aurait produit les mêmes phénomènes qu'on avait obtenus avec Mlle Gazzera, mais avec le médium Carancini *immobilisé par des liens*. Le résultat de la séance fut (après d'autres phénomènes de mouvements d'objets sans contact), la photographie d'une main aplatie et assez mal formée (*voir les fig.* 24 *et* 25).

Dans la séance particulière avec M. von Erhardt qui suivit cette séance du 10 avril, « Giuseppe » déclara que cette main matérialisée était la main fluidique déformée de Carancini, alors que la main qui tient le rideau sur la photographie du 27 janvier 1912 était sa propre main (celle de « Giuseppe »).

Il est à remarquer que Carancini ne pouvait presque pas mouvoir son bras droit le lendemain de la séance du 10 avril.

Après que la photographie eut été prise, le voile dont nous avons parlé fut trouvé à sa place sur la table, derrière le rideau, mais plié tout autrement et d'une façon beaucoup plus soignée qu'auparavant.

Telles sont les explications que nous fournit M. von Erhardt au sujet de cette photographie.

Nous avons dit dans une note apposée à l'article du Dr Ochorowicz, dans le numéro d'avril des *Annales*, que M. von Erhardt avait hésité à nous envoyer cette photographie, car, tout en étant absolument convaincu de l'authenticité du phénomène, il craignait, non sans quelque raison, qu'il fût prématuré de la publier, étant donnée

l'apparence par trop extraordinaire de cette main qu'on dirait découpée dans du papier. Il ne s'y est

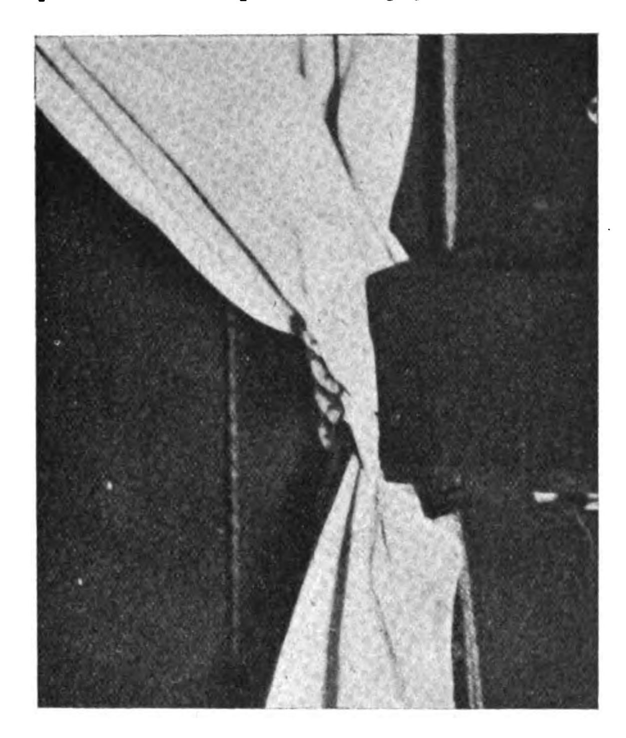


Fig. 23.

Agrandissement de la main matérialisée qu'on voit dans la figure précédente.

décidé que lorsque nous lui eûmes fait remarquer que des mains semblables étaient obtenues et photographiées, en ce moment même, à Paris, avec un autre médium, et en des conditions excellentes de contrôle. Le rapport de ces expériences très importantes, ainsi que les photographies qui l'accompagnent, ne seront publiés que plus tard.

UNE SÉANCE AVEC CARANCINI A LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE ROME

Luce e Ombra a publié dans sa livraison de mars dernier le compte rendu d'une séance avec le médium Carancini. Cette publication paraît surtout inspirée par la préoccupation de la Société d'Études Psychiques de Rome, dont *Luce e Ombra* est l'organe officiel, de montrer que cette Société ne néglige pas le médium dont il s'agit. Quelqu'un aurait pu être étonné, en effet, qu'alors que Carancini était appelé à Paris pour une série de séance, la Société de Rome, **disposant de ressources financières exceptionnelles, ne s'en occupât point. Dans l'article en question, son rédacteur, M. A. Bruers, affirme donc que, si la Société d'Études Psychiques de Rome n'a pas cru jusqu'ici devoir publier des récits de séances avec Carancini, cela ne signifie aucunement qu'elle n'ait pas étudié ce médium; seulement, étant donnée la facilité qu'elle a de continuer ses expériences avec lui, elle n'a pas cru devoir publier encore le résultat de ces séances, pas plus qu'elle ne l'a fait pour M. Politi et pour Mme Lucia Sordi. Néanmoins, « à titre de prémices », *Luce e Ombra* fait paraître, ainsi que nous l'avons dit, le récit d'une séance avec Carancini, ayant eu lieu le soir du 19 février dernier.**

Six personnes assistaient à cette séance ; les contrôleurs étaient MM. Georges Festa, docteur en médecine, et J.-B. Penne, avocat. M. Carancini est assis, comme d'habitude, le dos tourné au cabinet médiumnique ; devant lui est la table autour de laquelle les assistants forment la chaîne. D'un côté et de l'autre, se trouvent deux autres tables sur lesquelles sont déposées plusieurs objets.

La séance commence avec la lumière rouge, suffisante pour que tous les assistants puissent se voir mutuellement et distinguer les objets dans la chambre. Après quelques minutes de silence parfait — que Carancini, contrairement à d'autres médiums, demande au commencement de la séance — on se met à parler, et presque aussitôt le contrôleur de gauche, M. Penne, accuse deux attouchements au

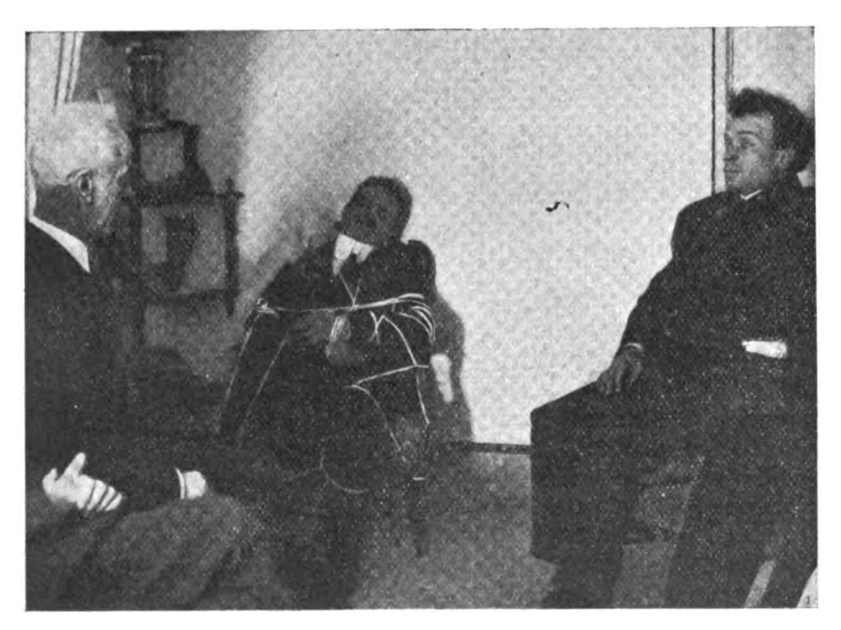


Fig. 24.

La main matérialisée, peu visible même dans la photographie est sur l'épaule droite du médium.

côté droit. Quelques instants après, on perçoit des bruits rythmiques dans le cabinet, accompagnés par de fortes ondulations du rideau. M. Penne accuse



de nouveaux attouchements ; sa chaise est déplacée ; le Dr Festa accuse plusieurs coups sur la chaise et des pressions fugitives sur le corps. Ces phénomènes assez élémentaires ont surtout de la valeur à cause de la lumière suffisante à laquelle ils se déroulent.

A la demande du médium, on fait une obscurité presque complète, ce qui donne aussitôt une intensité bien plus grande aux phénomènes. Le rideau est secoué violemment ; la table qui se trouve à la droite du médium est tirée bruyamment et avec une très grande violence en avant et en arrière ; après quoi, elle est renversée. On l'entend s'agiter, sautiller, se heurter contre la chaise du Dr Festa, qui déclare exercer parfaitement le contrôle, en excluant toute fraude du médium ; à un certain moment, la table latérale est soulevée et déposée sur celle médiumnique, sans causer aucun mal aux assistants.

C'est ensuite le tour de la table de gauche, qui commence à bondir en heurtant contre la chaise de M. Penne.

En attendant, une assiette enfumée qui se trouvait sur la table de gauche est déposée sur la table médiumnique. On l'examine, à la demande du médium, et on constate qu'elle porte les mots : *W. Luce e Ombra*, dans une écriture nette et avec les lettres bien détachées l'une de l'autre.

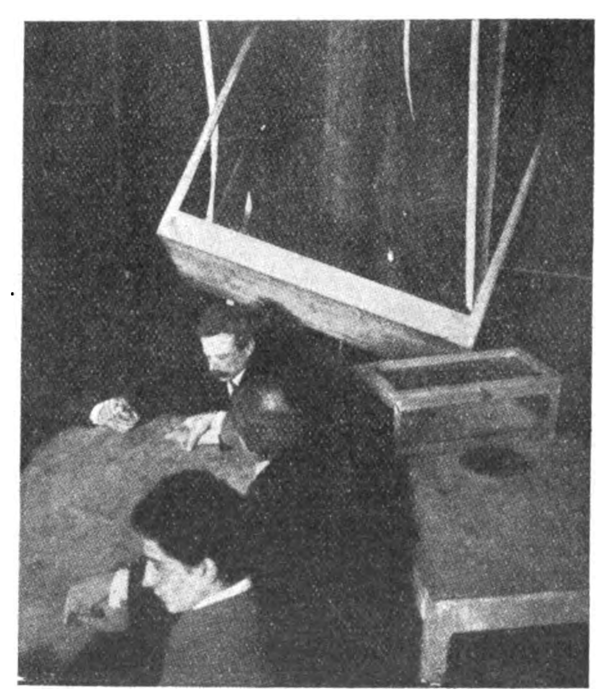


Fig. 26.

La table qui, comme il a été dit plus haut, avait été soulevée et déposée sur la table médiumnique,



Fig. 25.

Agrandissement d'une portion de la photographie précédente.

est déplacée vers le médium ; ensuite, en passant sur sa tête, elle est jetée contre l'ouverture du cabinet, en restant suspendue, dans une curieuse position, au milieu des obstacles, les pieds en l'air. On la photographie à ce moment (Voir fig. 26). Après cela, la table recommence ses efforts pour pénétrer dans le cabinet ; on entend le bois craquer ; enfin la table parvient à se loger sur le plancher, derrière des rideaux, après avoir expulsé deux petits meubles qui s'y trouvaient, et renversé les objets qui avaient été placés sur eux. Mais les deux petits meubles en question commencent à s'entrechoquer « tout en révolution » — dit le rapporteur. La caisse qui est sur la table de gauche est portée sur la table médiumnique, avec une assiette pleine de glaise pour les empreintes, qui se trouvait sur elle. (Il s'agit ici d'une caisse semblable à celle reproduite par la figure 18). Enfin, l'autre table se lève à son tour et arrive sur la table médiumnique, en se plaçant sur la caisse et l'assiette.

La séance est terminée. Le rapporteur observe que « tous les phénomènes de cette séance ont été confirmés par d'autres séances qui ont précédé ou suivi celle dont il s'agit ; ce récit ne représente donc pas le résultat sporadique d'une unique séance, mais celui prouvé et reprouvé de nombreuses expériences... La simultanéité de plusieurs phénomènes, l'impossibilité pour le médium d'exécuter par des trucs des actes qu'il serait difficile d'imiter alors même qu'on disposerait du libre usage des mains, des pieds et de tout le corps, tandis que le contrôle fut de nature à l'immobiliser durant toute la séance, excluent toute hypothèse d'une supercherie ».

M. A. Bruers, qui, en cette occasion, est évidemment le portevoix de tout le Bureau de la Société d'Études Psychiques de Rome, se prononce donc nettement pour l'authenticité des facultés médiumniques de Carancini. Il ne conteste point que ce médium ait pu commettre quelques fraudes — vraisemblablement inconscientes — au cours des séances de Genève et de Londres ; quelque chose de semblable a même pu être remarqué par les expérimentateurs de Rome et a pu contribuer à leur donner une idée plus complexe de la nature de la médiumnité ; mais M. Bruers termine en disant :

« Au lieu de s'adonner à l'occupation aisée de dé-
« couvrir des fraudes et de disqualifier des médiums,
« il serait infiniment plus utile que les chercheurs
« se consacrent à étudier les causes pouvant amener
« les sujets à simuler, en certaines circonstances, un
« phénomène qui, peut-être dans la séance même, se
« réalise d'une façon incontestablement authentique ».

ALFRED BÉNEZECH

LE PROBLÈME DE LA PERSONNALITÉ

dans un Phénomène Psychique (1)

I

Je me propose de chercher avec vous une réponse à cette question : Quelle est la personnalité qui agit dans un phénomène psychique ?

Permettez-moi d'établir ma discussion sur un fait directement observé de l'authenticité duquel je suis certain, à moins qu'il ne soit raisonnable de douter de tout, même des choses qu'on a vues dans son état normal, en compagnie d'autres personnes très saines d'esprit. Dans la multitude de mes procès-verbaux, plus de quatre cents actuellement, j'en prendrai un seul, non qu'il soit le plus important, mais parce qu'il se prête assez dans son ensemble à mon argumentation. Vous ne trouverez peut-être pas étrange que je vous donne, avant de l'analyser, quelques indications sur le groupe qui expérimentait, afin que vous puissiez juger de la valeur du témoignage par la qualité des témoins.

Il n'y avait parmi nous aucun membre de l'Institut. Je le regrette vivement pour notre récit et, surtout, pour nous-mêmes. Cependant, eussions-nous occupé dans le monde savant une situation officielle des plus en vue, il nous arriverait l'ennui qui n'a pas été épargné à des hommes illustres dont les affirmations sont chaque jour contestées, avec des commentaires désobligeants, par des personnages relativement très petits. Ceux-ci parlent comme si, ayant à s'occuper des mêmes phénomènes, ils emploieraient, pour n'être pas dupes de supercheries, un contrôle plus intelligent. Il ne serait pourtant pas déplacé de supposer que des expérimentateurs de premier ordre ont été d'autant plus circonspects qu'il s'agissait de fait supranormaux dans la constatation desquels ils engageaient une précieuse renommée. Mais on n'y regarde pas de si près, quand il s'agit de déprécier des idées contre lesquelles on a des préventions nées de l'ignorance. C'est donc en toute humilité que nous citons nos propres observations, sans nous flatter de rendre communicative la conviction qui nous anime. On éprouve quelque dépit à entendre nier des choses qu'on a nettement constatées et à passer pour un vulgaire gobeur, quand on n'a eu que le fâcheux privilège d'être un témoin très surpris. Le mieux est sans doute de se résigner philosophiquement à cette mésaventure, avec un léger sourire empreint d'une certaine mélancolie, en songeant que l'humanité, la même dans tous les temps, n'adopte jamais une vérité sans avoir commencé par la proscrire.

Notre groupe se composait de six membres, un docteur en droit, un ingénieur, un pasteur et leurs femmes. Celles-ci étaient des personnes profondément sérieuses, d'une piété éclairée, sans aucune exagération de mysticisme. Deux d'entre elles penchaient vers le spiritisme, mais avec des incertitudes qui s'expliquaient un peu

(1). Conférence faite à la *Société Universelle d'Etudes Psychiques*, le 23 Mai 1912.

par le scepticisme de leurs maris ; la troisième, sous le coup d'un deuil très récent, y entrait au contraire pour se consoler d'une immense douleur, quoique, par nature, elle fût exempte d'exaltation. Le docteur en droit, toujours en garde contre les conclusions prématurées, cherchait constamment des raisons de douter, même lorsqu'il semblait que les raisons de croire devenaient irrésistibles. L'ingénieur, passionné pour la chimie, observait les phénomènes avec une curiosité extrêmement attentive, ne s'épanchant jamais en exclamations enthousiastes aux moments les plus passionnants. L'un et l'autre, esprits critiques, positifs, vivement intéressés par ces séances auxquelles ils se rendaient le soir, de loin, par les plus mauvais temps de l'hiver, avaient une tendance très marquée à recourir au subconscient, pour se préserver du spiritisme. Étaient-ils retenus par la crainte de paraître ridicules en croyant à des messages d'outre-tombe ? Nous n'oserions pas trop l'affirmer ; nous constatons toutefois que, sans être hostiles à la religion, ils vivaient en dehors des cultes établis, assez hésitants, pour ne pas dire plus, sur la doctrine de l'immortalité de l'âme. Quant au pasteur, je ne voudrais pas en médire plus qu'il ne convient, mais, à ce moment là, son imagination surexcitée par l'étrangeté des phénomènes l'inclinait à des conclusions trop hâtives en faveur des Esprits. Sa ferme croyance, il n'y a pas lieu de s'en étonner, à la réalité de l'au-delà contribuait aussi à cette espèce d'entraînement, de sorte que la prédilection de ses partenaires, pour le subconscient l'agaçait un peu, sans qu'il le fît paraître. Depuis cette époque, il comprend mieux qu'on ne soit pas spirite, ayant une tendance à l'être plus froidement. Aujourd'hui comme alors, le souci de l'opinion, c'est une justice à lui rendre, influe médiocrement sur la formation de ses idées, bien qu'il n'ait pas la prétention d'être tout à fait affranchi de la pression des intérêts toujours redoutable dans notre monde si routinier.

Ces six personnes, pendant les dix-huit mois que dura ce premier groupe, vécurent dans une confiance réciproque qui ne fut jamais troublée par le moindre soupçon de supercherie. Comme nous nous réunissions pour nous éclairer sur des phénomènes extrêmement intéressants, si l'un de nous s'était permis, ne fût-ce que pour plaisanter, la fraude la plus légère, cette lubie dans un milieu très grave eût provoqué du malaise avec une pointe de mésestime. Nul besoin d'être un observateur des plus pénétrants pour apprécier, du moins à la surface, le caractère des gens que l'on fréquente. Les plus experts dans l'art de la dissimulation ne jouent jamais leur rôle avec tant de perfection qu'ils ne laissent échapper de temps en temps des traits par lesquels il se trahissent.

II

Nous écartons résolument l'hypothèse de la fraude voulue, car elle jure trop avec le caractère bien connu de tous les membres du groupe ; reste celle de la fraude inconsciente. Il serait étrange qu'aucun d'entre nous n'eût découvert rien de suspect pendant une longue série de séances, d'autant plus étrange que le fraudeur, agissant inconsciemment, aurait pris pour cacher son jeu moins de précautions. Les phénomènes se produisaient en pleine lumière, excepté ceux de lévitation et d'écriture directe. Cependant, une fois pour la lévitation et, une autre fois, pour l'écriture directe, on put, dans une clarté très suffisante, se convaincre par la vue que le médium ne trompait pas. Sur les cent dix-sept séances de ce groupe qui, à notre grand regret, se désorganisa par le départ de l'ingénieur, nous n'en avons manqué que deux, ayant été appelé au loin par un nouveau deuil. Le docteur en droit nous rendait compte d'une séance tenue le 23 juin 1906, dans une lettre d'où nous extrayons ces lignes : « ... L'Esprit manifesté a été George. Il a demandé de l'obscurité pour donner de l'écriture directe, à deux reprises. Nous avons eu les mots *Il est mort* et *Foi*. J'ai pu observer les mains des médiums et j'*affirme* (souligné dans le texte) qu'elles n'ont pas bougé... » Cette constatation vaut, semble-t-il, pour d'autres cas.

D'ailleurs les péripéties de la séance rendaient absolument invraisemblable la fraude inconsciente, comme il est facile de s'en convaincre par l'étude du procès-verbal du 29 juillet 1905 que nous avons annoncé.

Dès que les médiums, deux dames, ont posé leurs mains sur la table, celle-ci, par des coups frappés, donne le nom de Jean, une personnalité inconnue qui se communiquait souvent, avec des traits de caractère fortement accusés. A la question du président : Qu'avez-vous à nous dire? il est répondu : *Essayez l'écriture directe.* Dans cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, la table commençait par tracer elle-même le programme de la séance, de sorte que nous n'allions pas à l'aventure. Nous étions constamment dominés par l'impression que quelqu'un nous dirigeait, quoique nous fussions d'avis différents sur sa nature. L'essai d'écriture directe avait été tenté bien des fois, mais toujours sans succès. Nous entendions le bruit du crayon grinçant sur

l'ardoise ; probablement, il n'appuyait pas assez, puisque, contre notre attente, le résultat était nul.

Jean nous ordonne de faire l'obscurité et nous autorise à causer. On met un bout de crayon entre deux ardoises placées sur le guéridon. On éteint. Quatre personnes ont les mains sur le guéridon dont le plateau est si étroit que les coudes se touchent et que le moindre mouvement de l'une d'elles serait facilement remarqué par ses voisins. Le docteur en droit, notre secrétaire, consignant les plus petits détails, on n'a pas à redouter les infidélités de la mémoire dans la rédaction du procès-verbal dont il n'y aura qu'à soigner la forme inévitablement négligée au moment où les notes sont prises. L'ingénieur est tout entier à sa tâche d'observateur averti et minutieux.

Après quelques instants, le guéridon frappe des coups. On épelle ; on a le mot *Fini*. Aucun indice ne faisait supposer que l'opération était terminée. Dans la nuit noire, toutes les ouvertures étant fermées, on n'apercevait pas plus les ardoises que si elles avaient été hors de la portée de nos yeux, dans la cave. Il fallait donc que la réalisation du phénomène fût connue de quelqu'un qui n'était aucun d'entre nous, du moins consciemment. On éclaire et, sur la face externe de l'une des ardoises, nous lisons le mot *Dieu* nettement tracé.

On remet les mains sur le guéridon qui, sans attendre d'être interrogé, dit : *Etes-vous contents* ? On sentait que la personnalité Jean, ayant enfin atteint son but, après une série de tentatives vaines, partageait notre satisfaction. Vous devinez combien on est stupéfait lorsque, pour la première fois surtout, on assiste à l'éclosion de ce phénomène grandiose, une écriture venant du mystère. Nous sommes très contents, répond le président ; et la table d'ajouter aussitôt : *Recommencez,* ce sur quoi nul n'aurait osé compter. On obtient, dans les mêmes conditions, deux croix sur l'une des ardoises.

Le président demande ensuite s'il serait possible d'avoir de l'écriture directe sur une feuille de papier. Le guéridon répond affirmativement. Il est donc sûr de ses effets, alors que nous sommes dans l'ignorance la plus profonde de ce qui se prépare. Sans tarder, on prend une feuille sur laquelle tous les assistants peuvent constater avec évidence qu'il n'y a rien d'écrit. On la met, avec un bout de mine de plomb, dans le cadre d'une ardoise. On éteint et on cause. Quelques instants s'écoulent ; le guéridon signifie par un mouvement que c'est fini.

Le docteur en droit a l'heureuse idée de demander ce qui vient d'être écrit. Immédiatement, dans l'obscurité complète, le guéridon donne le nom de *Jésus*. On allume et, sur un coin de la feuille, nous lisons ce mot tracé au crayon, en caractères très lisibles. Nous ne pouvions pas douter qu'il y avait là, se mêlant à notre vie, durant une heure, une personnalité avec tous les signes de l'intelligence, de la volonté et de la préméditation et qui savait, puisqu'elle nous le révélait, ce que nous ignorions tous. Cet incident, qui tient du prodige, était né d'une circonstance fortuite. Sans l'intervention du secrétaire, on se fût empressé, avec une impatiente curiosité, d'allumer la lampe pour lire le message. C'est ainsi que, dans la vie ordinaire, les événements se succèdent, amenés quelquefois par des causes qui surgissent au moment même de leur production.

La séance durait depuis lontemps ; nous la suspendîmes pour nous reposer, tous émus et stupéfaits, le médium non moins que les autres. A la reprise, la table donne immédiatement le nom de *George*. — Pourquoi ne t'es-tu pas communiqué au début ? — *Je ne peux pas écrire encore.* — Pourrais-tu alors nous parler par l'écriture automatique ? — *Oui.*

L'un des médiums prend une feuille de papier, un crayon et le président pose la question suivante : « Ce qui nous manque, disais-tu hier, c'est de pouvoir nous rendre visibles à vos sens qui ne sont pas faits comme les nôtres. » Cependant, il y a des désincarnés qui se montrent, par exemple en ce moment, chez le général Noel, à Alger, son fils Maurice. — Le médium écrit : J'ai dit que nous ne pouvons nous rendre visibles à vos sens tels qu'ils sont, sans emprunter au médium le fluide nécessaire pour que vous puissiez nous apercevoir. La contradiction n'existe donc pas, car si le fluide nous est fourni par un médium, nous pouvons à ce moment apparaître. C'est ce qui a lieu chez le général Noel. — « Je n'ai pas encore choisi ma nouvelle existence, disais-tu aussi ; je suis dans l'attente ; c'est ce qui vous explique pourquoi je puis être sans cesse avec vous. » Développe ta pensée. — Réponse : Je ne sais pas encore la voie que je vais suivre. La vie de l'esprit se compose d'une série d'étapes et d'incarnations successives. Nous demeurons à l'état errant tant que nous le désirons. Puis nous pouvons nous réincarner sur la terre ou sur d'autres planètes, suivant l'épreuve que nous acceptons, car notre destinée à tous est de monter toujours plus haut. Il nous faut sans cesse nous perfectionner ; nous ne le pouvons qu'en franchissant tous les échelons qui nous séparent de la perfection. Rappelez-vous l'é-

chelle de Jacob, magnifique image de la destinée de l'esprit. Nous montons et descendons. Nous allons de nos frères inférieurs à Dieu qui est au sommet et dont l'amour nous réunit. C'est notre but et notre fin.

Ce message fut écrit, comme toujours, sans aucune rature, si rapidement que la main formait à peine les lettres pour mieux s'adapter au mouvement de la pensée qui l'emportait, tandis que l'animation du visage et la contraction des lèvres attestaient chez le médium une possession étrange, bien qu'il fût très conscient de lui-même. Il se rendait compte de ce qu'il écrivait, mais au fur et à mesure que les mots arrivaient, comme quand on lit dans un livre. Cependant il n'y a dans ce message rien de supranormal, rien qui ne puisse aisément s'expliquer par la mentalité d'une personne intelligente, cultivée, religieuse et assez versée dans la littérature de l'occultisme.

Quand le médium eut cessé d'écrire, on se remit à la table. As-tu encore assez de force pour te communiquer ? — *Vite.* — Pourrais-tu nous toucher, ta mère et moi ?

On éteint. Il se produit un silence qui revêt, après les phénomènes que nous venons d'obtenir, un caractère imposant de solennité dans une attente presque anxieuse. Au bout de quelques instants, la mère, saisie d'émotion, pousse des cris. Elle a senti sur son épaule droite la pression douce d'une main recourbée. Puis le guéridon s'agite et dit : *Assez.* Il ne veut plus répondre à aucune question, il salue successivement tous les assistants, en se penchant sur chacun d'eux, dit *Adieu*, et, toujours légèrement touché par les médiums, évolue vers la salle de billard contiguë au salon, se place dans son coin habituel et termine par ces mots : *Union, lumière, amour.*

Tout s'est passé, comme si, indépendamment des six membres du groupe, deux personnalités invisibles, Jean et George, avaient, de concert avec nous, participé à ces diverses manifestations. Quelles étaient ces personnalités ? Là est le problème.

Avant d'en chercher la solution, je me demande dans quels incidents de cette séance, la fraude consciente étant écartée, la fraude inconsciente aurait pu s'introduire. Les phénomènes, vous l'avez remarqué, ne surgissaient pas au hasard ; ils se suivaient logiquement sur la trame d'une action continue, d'abord annoncés, puis exécutés avec les marques d'une intelligence qui, parfois opposée à nos désirs, poursuivait délibérément son dessein, tantôt en pleine lumière, tantôt dans l'obscurité totale, en connaissant des détails que nous ignorions, qu'elle nous révélait et dont l'exactitude se vérifiait à l'instant même. Il eût fallu que le médium fraudât du commencement jusqu'à la fin, à moins qu'on ne veuille supposer un mélange de phénomènes authentiques et de phénomènes truqués se combinant, avec une habileté prodigieuse et invraisemblable, dans les péripéties d'un drame minuscule. D'abord, sous la clarté d'une lampe, par une préssion des mains, sans que les trois personnes assises avec lui à la table s'en fussent aperçues, le médium aurait annoncé l'écriture directe ; ensuite, dans l'obscurité, il aurait écrit sur l'ardoise le mot *Dieu* et sur la feuille le mot *Jésus*, sans que le mouvement de son bras éveillât aucun soupçon chez ses voisins, si toutefois il n'avait pas préalablement préparé l'ardoise et la feuille ; enfin, par un raffinement de duplicité qu'il serait injuste de lui reprocher, puisque, suivant notre hypothèse, il agissait inconsciemment, il aurait dit par les coups frappés, la lampe ayant été rallumée : *Etes-vous contents* ? Dans une seconde partie de la séance, changeant de tactique et pour mieux nous dérouter, il aurait substitué une personnalité à une autre, avec un air d'impatience, comme quand on a hâte de finir, dans la nécessité de se rendre ailleurs. Voilà donc une fraude savamment combinée qui, pendant plus d'une heure, se déroule avec une aisance dont nous sommes tous émerveillés, y compris le médium. Celui-ci en effet n'était pas en trance. Il se possédait pleinement, dans une lucidité d'esprit égale à la nôtre, curieux, attentif, intéressé. S'il a fraudé, quel problème de psychologie ! Il était conscient et cependant il accomplissait inconsciemment une série d'actes qui montraient de la préméditation, beaucoup de suite et de grandes précautions pour ne pas être pris en flagrant délit. Et cette inconscience dans la supercherie aurait persisté pendant cent dix-sept séances, pour notre mystification et pour la sienne ! Cela n'avait guère rien de commun avec cet automatisme qui naît de l'habitude et auquel nous ne prêtons le plus souvent aucune attention. Il s'agissait en cette circonstance de faits inusités, absolument nouveaux, venus sans préparation. Il n'est pas admissible que le médium, toujours éveillé, n'eût pas fini par s'apercevoir qu'il exerçait une forte pression sur la table pour la faire parler par les coups frappés et qu'il écrivait avec ses mains sur l'ardoise et sur le papier. Or, comme sa sincérité ne prêtait pas au plus léger soupçon, il n'aurait pas manqué de manifester son étonnement, dès qu'il aurait eu la révélation de sa fraude. Ce n'est peut-être pas d'une évidence contraignante ; c'est du moins très vraisemblable.

Nous devons par modestie n'avoir pas trop de

confiance en notre sagacité. On nous pardonnera néanmoins de ne pas pousser l'abnégation jusqu'à reconnaître que nous avons été bernés, sans que le moindre indice nous oblige à cet aveu. Mais nous ne concevons pas l'espoir de communiquer notre conviction à ceux qui, n'ayant jamais observé ces phénomènes, sont dominés par des préventions. Eussions-nous employé, pour constater les faits, en supposant que cela eût été possible, des instruments de contrôle, la valeur de notre témoignage, admise par les uns, ne serait pas moins contestée par d'autres, car il y a des gens si réfractaires au supranormal qu'il leur faudrait, pour y croire, le voir de leurs propres yeux, et encore n'est-il pas sûr qu'ils fussent bien convaincus. Leur scepticisme, un moment défaillant, se raffermirait peu à peu, quand ils seraient revenus de leur étonnement. Ils ne finiraient par se rendre que si, les phénomènes devenant fréquents, ils s'y habituaient et alors, par une illusion singulière dont il existe des exemples, ils trouveraient naturel d'y avoir toujours cru.

III

Mais, encore une fois, quelles étaient ces personnalités Jean et George ? Elles ont, quoiqu'invisibles, pensé, parlé, agi, comme si elles étaient distinctes de nous. L'étaient-elles réellement ? Telle est la question qui se pose maintenant, une question à laquelle, dans l'état actuel des sciences psychiques, nous ne pouvons répondre que par des hypothèses dont le mérite doit être de s'adapter aux faits, sans négliger les gênants, car il y en a de tels pour toutes les opinions. Plus tard, lorsque des penseurs de génie disposeront d'une multitude de matériaux assemblés par des ouvriers d'élite avec la garantie d'une bonne provenance, il leur sera relativement facile de construire un système aux fortes assises dans lequel il fera clair. Il est néanmoins permis, dès maintenant, à ceux qui ont eu le privilège d'entrer dans le supranormal, d'esquisser une théorie, pourvu qu'on procède avec la réserve du critique plus porté à soulever les objections qu'à les supprimer. J'écarte, pour le moment, l'hypothèse spirite et je m'en tiens exclusivement à celle du subconscient. Je prends, pour mieux conduire ma discussion, la place du médium dont il m'a été donné d'observer l'attitude avec autant de précision que s'il s'agissait de moi-même.

Nous voici en séance, six personnes désireuses de s'instruire, confiantes les unes dans les autres, d'autant plus intéressées que, depuis quelque temps, on sent un progrès bien marqué dans la marche des phénomènes. Je me possède pleinement, sans aucune altération de ma personnalité, le même aujourd'hui qu'hier, certain d'être moi et non un autre. J'ai sans doute subi, depuis mon enfance, de telles transformations, au physique et au moral, que les personnes qui ne m'ont pas vu depuis logntemps auraient beaucoup de peine à me reconnaître. C'est un renouvellement complet de tout mon être et cependant je suis toujours le même individu, dans une continuité ininterrompue, grâce à la faculté de la mémoire qui est comme le cordon sur lequel s'enfilent les perles de ma vie, quelques-unes précieuses, la plupart de médiocre valeur ou décidément trop grossières. Ce cordon, jusqu'à ce jour, ne s'est jamais cassé. Pas la moindre crise prolongée d'amnésie ; je n'ai perdu de vue mon moi normal que dans les heures de sommeil ou de torpeur. La plus grande partie des événements constituant le tissu de mon existence ont, il est vrai, sombré dans l'oubli, de sorte qu'on me remplirait d'étonnement, si on en faisait passer devant moi le tableau. Il n'est pas rare néanmoins que des incidents de mon passé, auxquels je ne pense pour ainsi dire jamais, me reviennent inopinément avec une netteté qui me surprend, et je réfléchis que, dans les profondeurs de mon être, dorment, sans être abolis, tous mes souvenirs, susceptibles de se réveiller à l'appel de certaines circonstances. Quoi qu'il en soit, du petit océan de mon expérience si mouvant et si capricieux, je sens émerger mon individualité, le moi identique et un. Mais que la mémoire disparaisse, alors je deviens en quelque sorte absent de moi-même ; le cordon étant rompu, les perles se sont dispersées et le collier n'existe plus. Je ne me reconnais pas, jusqu'à ce que, la précieuse faculté revenant, je me reconstitue.

Il est possible que, dans cette crise d'amnésie, ma personnalité normale se désorganise pour faire place à une ou plusieurs personnalités secondes qui ne seront pas du tout caractérisées par la folie, puisque, tout en appréciant différemment les choses, elles n'auront aucune incohérenrence dans les idées. Je puis ainsi passer par des états très distincts, tantôt mélancolique, tantôt gai, et même, par une singulière bizarrerie de la nature, préparer consciemment, dans l'un de ces états, des événements dont j'aurai à souffrir, quand je serai entré dans un autre, comme si j'éprouvais un malin plaisir à me jouer un vilain tour. Et, un jour, sans qu'il soit possible d'assigner une cause à ce revirement, me voilà de nouveau dans ma mentalité normale, oublieux de la période qui vient de s'écouler, relié à la période précédente par mes souvenirs anciens, en passant par dessus cet intervalle vide et noir.

Il y a donc eu une solution de continuité dans le moi, comme il s'en produit une au moment où l'on s'endort, pour continuer d'agir dans le rêve, avec cette différence que j'accomplis, dans ma nouvelle mentalité, les actes d'une personne éveillée qui sait ce qu'elle veut. Toutes ces transformations s'opèrent sur une même scène. Je pense toujours avec le même cerveau, j'emploie les mêmes organes, et, de plus, mes personnalités secondes n'agissent pas simultanément avec ma personnalité normale ; chacune joue son rôle isolément et se retire ensuite pour céder la place à une autre.

Jean et George sont-ils des personnalités secondes de cette espèce ? Elles en diffèrent considérablement. N'oubliez pas que, pendant toute la durée des manifestations, je ne suis pas un seul instant en trance, absent de moi-même. Voilà Jean qui engage la conversation par les frappements de la table. En ma qualité de médium, je dégage une force qui meut celle-ci et ces mouvements ont une signification. Il en résulte des lettres, des mots et des phrases exprimant des idées auxquelles je ne m'attendais pas, mais qui peuvent ne pas dépasser la portée de mon intelligence. Ce phénomène, quoiqu'il soit des plus communs dans le domaine du psychisme, n'est pas moins extraordinaire, car il a fallu que cette force qui agite la table fût dirigée par un esprit. Il y aurait donc en moi, au même instant, deux courants de pensées : l'un dont j'ai conscience, pendant que j'assiste fort intéressé à cette opération, épelant les lettres et les assemblant pour me rendre compte du message, et l'autre courant qui semble extérieur à ma personne et dont je ne prends connaissance qu'au fur et à mesure de son écoulement.

Le phénomène devient encore plus surprenant dans le cas suivant. Je suis occupé à épeler. La table frappe des coups si rapides que j'ai à peine le temps de noter les lettres dans ma tête. Je commence par saisir quelques mots ; bientôt je me perds complètement et la table d'aller toujours son train, jusqu'au moment où je déclare que je n'y comprends rien, à partir d'un certain endroit. Que fait la table ? Elle reprend la phrase au mot indiqué, cette fois avec lenteur, pour être mieux suivie. Elle avait donc exprimé des idées complètement à mon insu, semblable à une personne qui, parlant avec précipitation, sans bien accentuer, ne vous laisse percevoir de son propos que des bribes. Ce propos sortait de moi cependant très nettement formulé et je l'ignorais. Mon moi conscient épelait sans comprendre, pendant que mon subconscient suivait son idée en se comprenant lui-même.

M. Pierre Janet, dans son ouvrage *L'automatisme psychologique,* cite un cas qu'on pourrait rapprocher de celui-là, quoiqu'il soit d'un autre genre. Il dit à un sujet : « Vous allez multiplier par écrit 739 par 42. La main droite écrit régulièrement les chiffres, fait l'opération et ne s'arrête que lorsque tout est fini. Pendant tout ce temps, L..., bien éveillée, me racontait l'emploi de sa journée et ne s'était pas arrêtée une fois de parler pendant que sa main droite calculait correctement. » P. 263. J'ai fait, moi médium, quelque chose de plus surprenant. L... écrit les chiffres de sa multiplication avec sa main ; mieux outillé, j'écris sans me servir de ma main. Jean, cette émanation de moi-même, m'annonce l'écriture directe qu'aucun symptôme ne me fait pressentir ; puis il la produit, en utilisant un bout de mine de plomb posé sur la feuille de papier. Ce crayon, il a fallu le prendre, l'appuyer, tracer avec lui des caractères. Or, puisque ma main est restée absolument immobile, comme les mains des autres membres du groupe, mon subconscient doit disposer d'un organisme que je ne connais pas.

Ce problème de la personnalité dans le phénomène que nous analysons devient encore plus embarrassant. Je suis dans la nuit noire. J'ignore totalement ce que Jean vient d'écrire. Je le lui demande : il me le dit. On éclaire et, sur la feuille, je lis le mot *Jésus*. Mon subconscient est-il capable de voir, sans le secours des rayons lumineux ? A-t-il des yeux autrement constitués que les miens ? Je me pose la question sans essayer d'y répondre. Il n'est pas moins vrai qu'il connaissait ce mot avant moi. Sans doute le nom de Jésus est d'un usage si courant, surtout dans certains milieux, qu'il n'y a rien de stupéfiant à ce qu'il apparaisse en cette circonstance. Mais ce nom qui m'est familier se trouvait dans mon subconscient parmi des milliers d'autres qui ne me le sont pas moins. Il n'était pas présent à mon esprit et sa révélation par la table m'étonne autant que s'il appartenait à une langue inconnue de moi. D'ailleurs, dès qu'il a été écrit, la table m'en avertit. Le nom de Jésus était dans ma mémoire ; le moment précis de sa mention par l'écriture directe ne pouvait pas y être, puisque ce phénomène se produisait à l'instant même. Mon subconscient en était donc informé, alors que mon conscient ne s'en doutait pas le moins du monde. N'est-ce pas merveilleux ?

Et comme s'il voulait, tout en étant une partie de ma personne, s'opposer en quelque sorte à moi dans un nouvel acte, Jean, après avoir écrit sur l'ardoise le mot *Dieu,* nous dit par la table : *Etes-vous content* ? Il ne saurait mieux s'y prendre

pour incliner à croire qu'il est distinct de moi sans l'être.

Nous suspendons la séance. A la reprise, mon subconscient reparaît avec un autre nom, celui de George. Je lui demande pourquoi il ne s'est pas communiqué dans la première partie de la séance ; il me répond : *Je ne peux pas écrire encore.* Mon subconscient, capable, il y a quelques instants, de produire le phénomène de l'écriture directe sous le nom de Jean, se déclare maintenant impuissant sous le nom de George, et cette inégalité d'aptitudes dans une même personne est encore une particularité bien surprenante. Je sollicite de George une nouvelle manifestation, car nous sommes tous montés au plus haut degré de la curiosité. Il dit par la table : *Vite,* comme si mon subconscient avait hâte de finir, alors que mon conscient, avidement curieux, prolongerait volontiers la séance jusqu'à une heure très avancée de la nuit, avec l'assentiment de tous. On éteint, et George produit sur l'épaule de ma voisine l'impression d'une main. Après quoi, il donne par des coups frappés le mot : *Assez.* Et nous avons beau rester à la table, c'est bien fini, sauf quelques détails sans importance dans lesquels se manifeste la décision d'une volonté fermement opposée à la nôtre.

Ce n'est pas tout. Ce Jean, qui n'a jamais voulu nous dire ce qu'il était, alors que nous connaissions parfaitement George, nous ordonne dès le début d'essayer l'écriture directe. Puisqu'il était là, prêt à converser avec nous, dans une séance dont il pressentait les péripéties, il me connaissait, moi le médium, et je n'ai été renseigné sur sa présence qu'au moment où il s'est manifesté. Il en résulte que mon subconscient était en moi bien informé de mon existence, alors que j'étais ignorant de la sienne.

Plus je réfléchis, plus je suis dans l'émerveillement de ce subconscient qui se conduit comme une véritable personne, avec des organes différents de ceux dont je me sers ordinairement, sachant des choses que j'ignore, et n'étant néanmoins qu'une émanation de moi-même. Est-il possible de découvrir dans aucune légende un fait plus stupéfiant ? Telle est pourtant la conclusion à laquelle il faut s'arrêter, si l'on veut à tout prix se passer de l'hypothèse spirite.

IV

Mais suis-je absolument obligé d'écarter celle-ci ?

Les pouvoirs du subconscient sont très étendus, si nous en jugeons par les phénomènes de seconde vue, de télépathie ou d'automatisme. Il est même impossible, dans l'état actuel des sciences psychiques, d'en fixer nettement la limite, de sorte que cette indécision permet aux adversaires du spiritisme, quand on les presse de trop près, de se réfugier dans une région obscure où ils peuvent attendre indéfiniment de nouvelles clartés. Il ne faudrait pourtant pas subir la fascination d'un mot, en se persuadant, grâce à lui, qu'on reste sur le terrain solide des choses connues, sans courir les aventures dans le domaine de l'inconnaissable, car l'hypothèse du subconscient, poussée au delà de certaines bornes, tombe dans l'invraisemblance autant pour le moins que l'hypothèse spirite. Appliquée au phénomène que nous venons d'analyser, elle est loin de me satisfaire. En cette matière comme en toutes celles où n'existe pas la certitude mathématique, chacun est certain pour son propre compte, à ses risques et périls. Je ne me flatte donc pas de faire l'évidence ; il me suffit de montrer de quel côté sont pour moi les plus fortes raisons de croire.

Ce Jean, qui est une émanation de mon moi et qui me connaît sans que je le connaisse, je ne parviens pas à me le rendre vraisemblable. Qu'il y ait, à mon insu, dans les cryptes de mon âme, une multitude d'énergies qui n'entrent pour ainsi dire jamais en activité, cela n'est pas douteux; mais que, dans ce for intérieur, indépendamment de ma personnalité normale dont j'ai une claire conscience, comme en ce moment, travaille une autre personnalité qui m'apprend des choses que j'ignore, sans être distincte de moi, c'est un imbroglio où ma tête s'égare. J'ai peur que l'hypothèse du subconscient ne m'entraîne hors du bon sens, tandis que l'hypothèse spirite, malgré son aspect fantastique, m'y ramène. En effet, du point de vue où elle me place, moi et Jean, nous sommes deux personnalités séparées, ayant chacune son champ de connaissance, sa mentalité, sa volonté. Par elle nous revenons à l'ordre ordinaire de la nature en vertu duquel une personnalité ne saurait être simultanément le siège de deux consciences. Seulement, Jean ne pouvant se manifester sur notre plan que par l'intermédiaire du médium, il est dans une certaine mesure sous ma dépendance, quoiqu'il conserve son individualité.

Pour trouver cette opinion judicieuse, il faut, cela va sans dire, ne pas nier systématiquement la possibilité de la survivance. Si vous croyez d'une manière invincible que la personnalité disparaît totalement avec le cerveau, l'hypothèse spirite ne peut être qu'absurde, quel que soit le caractère supranormal des faits invoqués en sa faveur. On est condamné à ne prendre au sérieux que l'hypothèse du subconscient. Il y a

pourtant des penseurs très dignes d'estime que le subconscient incline vers le spiritisme plutôt qu'il ne les en éloigne. Ces facultés latentes dont je constate l'existence, qui me seraient restées inconnues si des circonstances fortuites ne m'avaient conduit à ces expériences, me donnent à réfléchir. Est-il bien irrationnel de supposer que la Nature, en général prévoyante, les a créées en vue d'un développement qui se réalisera plus tard, après les manifestations intermittentes d'ici-bas ? Il serait étrange qu'elle eût imaginé des tendances destinées à ne jamais aboutir. Je ne veux pas insister davantage sur cet argument, craignant d'être suspect de métaphysique, après avoir tâché jusqu'ici de rester très positif. Convenons cependant que les faits conduisent parfois à des raisonnements qui, pour n'avoir pas la puissance du fait lui-même, possèdent néanmoins la séduction de la logique.

Les négateurs de la survie se fondent-ils sur des arguments irrésistibles ? Prouvent-ils, avec une certitude telle qu'il y aurait de la sottise à les contredire, que la décomposition du corps a inévitablement pour conséquence la disparition de la personnalité ? Dans ce cas, il est surprenant que les physiologistes soient d'avis différents, quoique l'habitude de disséquer des cadavres ait pu les incliner tous à supposer que, l'organe cessant de vivre, la fonction est supprimée. Il s'en trouve parmi eux qui, malgré les apparences, persistent dans la foi en l'immortalité, comme si le corps était un instrument dont l'esprit se sert à la manière d'un artiste, sans être tout à fait solidaire de lui. Lorsque l'instrument est brisé, l'artiste ne peut plus en jouer. Est-il absolument démontré que l'esprit, dépourvu de son corps charnel, ne subsiste pas avec un corps éthéré, siège de facultés qui, d'abord comprimées, prennent désormais leur essor ? Toute la question est de savoir s'il n'y a pas des faits sérieusement contrôlés qui s'expliquent par sa survivance, quoiqu'il soit invisible.

Ce Jean qui, pour produire le phénomène de l'écriture directe, a dû se servir d'un organe, évoque l'idée du périsprit des spirites. Puisque le mot *Jésus* est resté écrit au crayon sur la feuille de papier, sans que la main d'aucun d'entre nous ait participé à cette opération, la logique exige que quelqu'un, en possession d'un organisme imperceptible pour nos sens, l'ait tracé. Il serait excessif d'argumenter de l'invisibilité de Jean à son inexistence. Nous ne voyons pas la multitude de microbes s'agitant dans l'abîme d'une goutte d'eau qui reluit à l'extrémité d'une paille. Avant l'invention du microscope on ne songeait pas à eux. Nous sommes comme plongés dans un océan de vie que nous ne soupçonnons pas.

L'hypothèse spirite, quand on la rapproche de certains faits, prend un air de raison qui lui permet de soutenir, sans trop d'humiliation, la comparaison avec l'hypothèse du subconscient. Assurément elle choque le sens commun ; mais on sait que celui-ci change sans cesse. Au moyen âge, il prétendait que le soleil tournait, tandis que la terre restait immobile. A Djibouti, sous un ciel de feu, il proteste contre ceux qui prétendent que l'eau peut devenir dure comme un roc. A Paris, la Ville Lumière, il se moque, moins cependant qu'autrefois, des adeptes du psychisme. L'homme de sens commun, qu'il soit un membre illustre de l'Académie des Sciences ou un obscur politicien de village, peut n'être, en certaines matières, qu'un ignorant qui, fort du préjugé dominant, tourne en ridicule des vérités entrevues par une minorité. Peu à peu la vérité perce le brouillard qui, d'abord très épais, devenant plus léger, laisse enfin le soleil resplendir dans l'azur. C'est ainsi que des idées, jadis jugées absurdes, sont maintenant au nombre de celles dont on ne s'étonne plus.

V

En sera-t-il de même du spiritisme ? Quoi qu'on en pense, il se heurte à une objection grave. Il est étrange, dit-on, que les désincarnés, qui ont le privilège de connaître les secrets de l'autre monde, ne nous en disent à peu près rien. Leurs propos sont le plus souvent d'une puérilité navrante. Leur demande-t-on de prouver leur identité par la révélation de détails inconnus et dont l'exactitude pourrait être aisément vérifiée, ils ne répondent pas ou, s'ils répondent, c'est par des faussetés. Ils ignorent ce qu'ils devraient savoir le mieux et ils conservent dans le monde supposé supérieur où ils séjournent des préoccupations d'un ordre tellement infime qu'on est stupéfait de les voir si pauvres d'intelligence et de caractère. Ne serait-ce pas la preuve que ces prétendues personnalités reflètent simplement la pensée du médium et des assistants et qu'elles n'ont pas une existence distincte ?

Cette objection, très redoutable, a le tort d'être exclusive. Il faudrait, pour la maintenir dans la justice, l'atténuer par des restrictions. En effet, s'il y a des communications ridicules, pourquoi ne pas mentionner celles très nombreuses qui se distinguent par leur élévation ? Et ces Esprits qui, il est vrai, ignorent tant de choses qu'ils devraient savoir, ne font-ils pas quelquefois des révélations inexplicables par la mémoire latente ou par la transmission de pensée ? Ne cite-t-on

pas des cas d'identité extrêmement curieux ? C'est parce que l'hypothèse spirite s'appuie à des faits de ce genre que des penseurs prudents, Myers entre autres, s'y sont ralliés, après beaucoup d'hésitation. L'objection se dresse néanmoins avec un air de défi qui invite à la réserve. Nous marchons, ne l'oublions pas, dans une caverne où l'obscurité est ça et là traversée par des rayons venus de quelques ouvertures qu'il faudra considérablement agrandir, si c'est possible, pour que la clarté resplendisse à l'intérieur. Les partisans du psychodynamisme vont dans l'inconnu comme les autres, ayant souvent pour fils conducteurs de simples mots dont l'insuffisance devient manifeste à des endroits difficiles. Nous sommes tous réduits, en attendant une documentation beaucoup plus abondante, car cette science ne fait guère que débuter, à imaginer des hypothèses de travail qui valent dans la mesure où elles s'adaptent aux phénomènes soigneusement contrôlés. Je voudrais m'efforcer de rester fidèle à cette méthode dans les considérations qui vont suivre, étant guidé par une multitude de faits dont l'importance me frappe, mais qui auraient besoin, pour acquérir une force décisive, de concorder avec des observations émanées en très grand nombre des sources les plus diverses.

S'il faut en croire des communications médiumniques, on se fait en général une très fausse idée de la condition des Esprits dans l'au-delà. Quoique la mort, en les affranchissant de la chair, les ait introduits, avec des connaissances nouvelles, dans un monde différent, ils ne font que continuer la vie d'ici-bas, limités, comme nous le sommes, en science et en pouvoir. Il existe parmi eux les mêmes inégalités que parmi nous et certains, partis de la terre ou très impurs ou parfaitement ignorants, sont moins avancés que nos savants et nos saints. Leur seule supériorité est, en attendant de nouvelles évolutions, d'avoir de la réalité du monde invisible cette certitude qui vient de la vue et non de la foi seulement. Aussi ne faut-il pas les juger capables de répondre à toutes les questions, car il y a une infinité de sujets sur lesquels ils n'en savent pas plus que nous et d'autres dont ils ne peuvent pas nous parler, parce que les facultés nécessaires pour les comprendre nous manquent.

Lorsque l'un d'entre eux veut communiquer avec notre monde, il est obligé d'entrer dans un milieu auquel il n'est plus adapté, qui répugne par sa grossièreté à sa nature devenue plus subtile, où il a à lutter contre des obstacles tenant à son inexpérience et à la qualité de l'instrument dont il se sert, je veux parler du médium. Celui-ci peut occuper un rang très inférieur, de même qu'il peut avoir des dons extraordinaires. Un médium extrêmement puissant est aussi rare qu'un grand homme d'État. Aussi faut-il se contenter de sujets médiocres avec lesquels on n'obtient que des phénomènes secondaires.

Voilà donc un Esprit qui, plus ou moins habile, essaie de se manifester par l'intermédiaire d'un médium plus ou moins développé. L'idéal serait que celui-ci, en lui offrant de grandes ressources, fût complètement passif, tandis que, le plus souvent, il n'a ni l'une ni l'autre de ces qualités. Avec ses idées, son caractère, sa volonté, il constitue un ensemble de conditions desquelles l'Esprit dépend au moment de la communication. Il en résulte une action combinée de deux forces qui tantôt s'harmonisent, tantôt se contrarient, et, par conséquent, suivant une déclaration de la table, des communications fréquemment faussées. L'Esprit ne parvient à s'exprimer librement, ou à peu près, que lorsque sont réunies des circonstances propices dont nul ne peut déterminer la nature. Cependant, et ceci mérite qu'on y fasse attention, même quand le message porte manifestement l'empreinte du médium, on a, par des détails significatifs, le sentiment qu'une volonté étrangère exerce son action. Il se produit un fait semblable à celui que nous observons dans les relations de notre monde. Combien n'y a-t-il pas de gens qui reproduisent, sans s'en douter, les opinions de leur milieu ou de personnes les fascinant par la supériorité de leur position sociale ou de leur talent ; ils conservent néanmoins dans cette subordination la caractéristique de leur individualité. Les communications médiumniques vous laissent une impression de ce genre. Le médium et l'Esprit paraissent être simultanément de la partie et comme l'Esprit, se trouvant dans un état d'infériorité, est sous la pression du médium, nous conclurions volontiers que les groupes ont en quelque sorte le spiritisme qu'ils méritent. Il n'est donc pas étonnant que celui-ci prenne des aspects très différents.

Il y aurait un travail très instructif à faire sur ce sujet. Dans nos expériences de la table parlante poursuivies pendant plus de six années, nous avons relevé des détails qui semblent justifier notre hypothèse, sans qu'il soit besoin de recourir invariablement à celle des Esprits trompeurs, souvent invoquée, peut-être légitime dans certains cas, mais plus commode que vérifiable. C'est être dupe d'une crédulité trop naïve que de prendre tout ce qui vient de la table, de l'écriture automatique ou de la médiumnité à incorporation pour d'authentiques messages de l'au-delà, comme si les Invisibles avaient la faculté de se

manifester sur notre plan, avec la liberté dont nous y disposons nous-mêmes. Ils ne sont pas dans leur élément ; ils ne parviennent que rarement à s'affranchir de leurs entraves dont la plus grave est la mentalité du médium dans laquelle ils sont comme submergés. Songeons à notre embarras si nous étions obligés d'exprimer notre pensée dans une chambre remplie d'une très épaisse vapeur d'eau ou dans des conditions pires encore. Que de fois, dans les manifestations de la table, avons-nous senti s'opérer le travail d'une personnalité luttant péniblement contre des obstacles, ébauchant l'expression d'idées qu'elle abandonnait par lassitude ou, si elle s'exprimait avec aisance, paraissant subir une suggestion des assistants, alors que, dans d'autres circonstances, soit que les conditions de l'atmosphère fussent plus favorables, soit que le médium mieux disposé lui fournît plus de ressources, elle nous étonnait par l'indépendance et l'originalité de ses communications. Il faut avoir constaté soi-même, et plus d'une fois, ces phénomènes pour en saisir toute la portée à travers des nuances parfois très délicates.

VI

Essayons maintenant, pour ne pas prolonger indéfiniment cette discussion, de conclure avec netteté, sans nous départir d'une prudente réserve, ainsi qu'il convient en un sujet enveloppé de mystère. Notre but, rappelons-le, a été de répondre à cette question : Quelle est la personnalité qui agit dans un phénomène psychique ?

Cette personnalité ne peut être que le subconscient du médium ou un Esprit distinct de lui : il n'y a pas d'autre alternative. De là deux hypothèses soutenues par des auteurs également autorisés : l'hypothèse animiste qui explique tous les phénomènes sans exception par les forces inconnues se dégageant du médium et l'hypothèse spirite qui les explique par l'intervention de personnalités transcendantales se servant avec difficulté de ces forces.

Or, ce Jean que nous avons étudié présente les traits caractéristiques d'une personnalité ordinaire, quoiqu'elle appartienne à l'ordre supranormal. Elle est douée d'intelligence, puisqu'elle exprime des idées ; son caractère profondément sérieux, un peu susceptible, néanmoins fort bienveillant, se soutient pendant une longue série d'expériences ; sa mémoire très fidèle lui permet de relier les incidents d'une séance à ceux d'une séance précédente ; elle oppose sa volonté à celle du médium avec lequel elle entre parfois en conflit, et, fait plus extraordinaire encore, si c'est possible, elle a des connaissances que le médium n'a pas. Tout cela est de nature à nous faire pencher vers l'hypothèse spirite.

Mais, en revanche, il arrive que ce même Jean, qui parfois s'exprime avec tant de décision, a des défaillances ; il se trouble ; il ignore des choses qu'il devrait savoir mieux que personne ou il allègue, pour ne pas les dire, des motifs futiles ; il paraît quelquefois refléter dans ses propos la pensée du médium et des autres membres du groupe, et, si on l'interroge sur des sujets de haute importance où son identité trouverait une excellente occasion d'éclater, il se dérobe piteusement, de manière à vous laisser déconfit. Tout cela est de nature à nous faire pencher vers l'hypothèse animiste.

Nous voilà donc sollicités par deux solutions contraires. Si notre attention se concentre sur les phénomènes auxquels s'appuie l'hypothèse animiste, que ferons-nous des autres et réciproquement ? Un écueil à éviter, dans lequel on tombe aisément sans y prendre garde, c'est d'attacher une valeur démesurée à ce qui favorise notre thèse, en reléguant dans la brume de l'inexplicable ce qui la contrarie. Les esprits les plus avisés ne sont pas inaccessibles à cette espèce d'auto-suggestion qu'ils justifient par une argumentation où s'étalent toutes les ressources d'une imagination très ingénieuse. Malheureusement, ils négligent des faits qui s'imposent avec une indiscrétion contre laquelle ne sauraient prévaloir les sytèmes. Cette observation s'applique à tous les partis. Une solution digne d'être prise en considération, nous semble-t-il, est celle qui fait de Jean une personnalité distincte du médium, mais en attribuant à celui-ci une part, même considérable. La vérité serait ainsi dans le Spiritisme mitigé par l'Animisme.

On juge, par ces diverses observations, du magnifique champ de travail qui se prépare pour des hommes de génie, savants et philosophes, dans un avenir rapproché. Ce qui importe d'abord, c'est d'établir vigoureusement l'authenticité des phénomènes. Cela se fera aussi sûrement que le jour succède à la nuit. *Quod semel accidit semper evenire potest*, a dit Leibnitz. Quand les faits auront été souvent constatés, il faudra se rendre à l'évidence. : « Il y a dix ans, dit M. Flournoy dans son livre *Esprits et médiums*, p. 422, j'ai exprimé mon scepticisme invincible à l'endroit des apparitions de Katie-King à M. Crookes. Je m'empresse de reconnaître que j'ai changé d'avis depuis lors et que, sans me prononcer catégoriquement, cela va sans dire, sur des faits que le passé dérobe à tout nouveau contrôle,

je n'éprouve plus la même difficulté instinctive à les admettre, en présence des phénomènes que tant de savants nous racontent aujourd'hui. On s'habitue à tout par la répétition, aux matérialisations comme à la télégraphie sans fil ou à la chute des corps, d'autant plus qu'au fond, quand on y réfléchit, on ne comprend pas plus celles-ci que celles-là. » Vous avez sans doute remarqué ces mots : *mon scepticisme invincible.* Il y eut donc un moment où le très subtil professeur de Genève était absolument persuadé qu'il ne croirait jamais aux matérialisations ; maintenant il est ébranlé, et, sans arriver à l'affirmative, il y penche, en attendant qu'il y tombe. Telle est, en raccourci, l'histoire de toutes les nouveautés, d'abord repoussées, puis mieux accueillies, enfin délibérément acceptées.

La réalité des phénomènes étant mise hors de doute, il faudra, si c'est possible, mesurer l'étendue des pouvoirs du subconscient, mémoire latente, transmission de pensée, seconde vue, télépathie, tâche extrêmement ardue dont on se demande si elle sera jamais menée au bout. Les partisans du subconscient seront toujours inexpugnables dans la région indéterminée où ils continueront de se retrancher ; mais les partisans du spiritisme ne le seront pas moins en invoquant certains faits dont ils paraîtront donner une explication plus raisonnable, parce qu'elle est mieux adaptée à la notion de personnalité.

La probabilité des communications entre les incarnés et les désincarnés étant sérieusement démontrée, il s'agira de distinguer ce qui vient des Esprits de ce qu'il convient d'attribuer au subconscient. Ce travail sera accompli lorsque la critique pourra s'exercer sur des milliers de communications venues de toutes les parties du globe, de manière à discerner par leurs ressemblances les messages émanant d'une même source. On a déjà constaté bien des analogies qui inclinent fortement vers des déductions; les déductions néanmoins n'auront un caractère réellement scientifique que le jour où les analogies seront constatées en beaucoup plus grand nombre.

Nous n'assistons guère qu'aux débuts de la Science psychique. Elle a sans doute fait des progrès, en ce sens que des phénomènes supranormaux, jadis accueillis par le dédain, se présentent désormais sous la garantie de savants qui, grâce au prestige de leur renommée, leur donnent un air de vraisemblance ; mais nul ne peut savoir ce qui en sortira, pas plus que, du temps de Volta, personne ne pressentait les merveilles nées de l'électricité. Assurément ce sera quelque chose de considérable. Il nous plaît, en terminant, d'abriter prudemment notre espérance derrière un nom illustre, celui de M. de Rochas. Voici les dernières lignes de la quatrième édition de son ouvrage : *L'extériorisation de la motricité* : « Dans les matérialisations de corps complet, ce corps est presque toujours animé par une intelligence différente de celle du médium. Quelle est la nature de ces intelligences ? A quel degré de la matérialisation peuvent-elles intervenir pour diriger la matière psychique extériorisée ? Ce sont là des questions du plus haut intérêt, mais qui ne sont point encore résolues. Je ne me dissimule pas que je m'éloigne de plus en plus du domaine dans lequel un esprit *positif* devrait se renfermer, d'après les scolastiques qui ont la prétention de limiter la science aux faits qu'ils étudient et aux méthodes qu'ils emploient. Mais n'est-elle point la science par excellence, la science vers laquelle tendent tous ceux qui, osant porter leurs investigations sur des forces de plus en plus subtiles, commencent à entrevoir le moment où l'homme, assuré par des preuves expérimentales que, de son corps, peut se détacher pendant la vie quelque chose qui pense et qui sent, en conclura que ce quelque chose peut survivre à la destruction de sa chair, et remplacera alors par une conviction inébranlable l'acte de foi chancelant que lui demandent toutes les religions pour régler sa vie présente en vue d'une vie future ? »

Il est certain, ajouterai-je, que la croyance à la survie a subi le déclin de tous les dogmes au sein d'une génération très positive qui réclame impérieusement des preuves positives. Si la science nouvelle est capable de nous les fournir, les hommes religieux seraient bien malavisés de la combattre, puisqu'elle apporterait à la religion l'un de ses meilleurs appuis. Voilà pourquoi, malgré quelques inconvénients, je me fais un plaisir de l'étudier et un devoir de la soutenir, avec le regret de ne pouvoir pas mettre à son service une voix plus autorisée.

A. Bénezech.





Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES MAINS FLUIDIQUES
ET
La PHOTOGRAPHIE DE LA PENSÉE

(Suite. — Voir le numéro d'Avril)

IV

Autres questions élucidées

Dans toutes les expériences précédentes, les mains fluidiques restaient *immobiles* au moment de la production des rayons qui influençaient les plaques. Je voulais savoir, si, malgré le principe général de l'alternance des phénomènes, une main fluidique est capable de produire une lumière, invisible mais actinique, tout en exécutant un mouvement intelligent :

6° *Est-il possible au double d'écrire sur une plaque sensible à l'aide de son doigt, rendu lumineux ?*

L'expérience n'était pas neuve, mais elle méritait d'être confirmée.

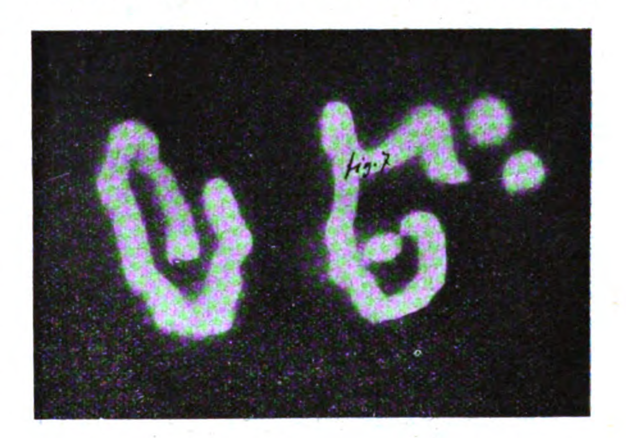
En voici les résultats :

Dans un premier essai de ce genre, la som-



nambule a vu un doigt lumineux, écrivant le nom « Julien ». Moi je n'ai rien vu. Sur la plaque apparut un trait courbe et large (*fig.* 6), probablement une partie de la lettre J.

Dans un autre essai, *nous n'avons rien vu tous les deux,* et cependant la plaque (*fig.* 7) présente une forte impression des lettres : J. O. avec deux



points à part, peut-être pour essayer l'action. Je m'imagine que le double, craignant l'épuisement de sa lumière, comme dans l'expérience précédente — cette dépendance réciproque des essais consécutifs, prouvant l'existence des *souvenirs* et du *raisonnement* chez le double, s'observe fréquemment — concentra ses rayons chimiques sur la plaque, et se contenta du paraphe, au lieu d'écrire le nom entier.

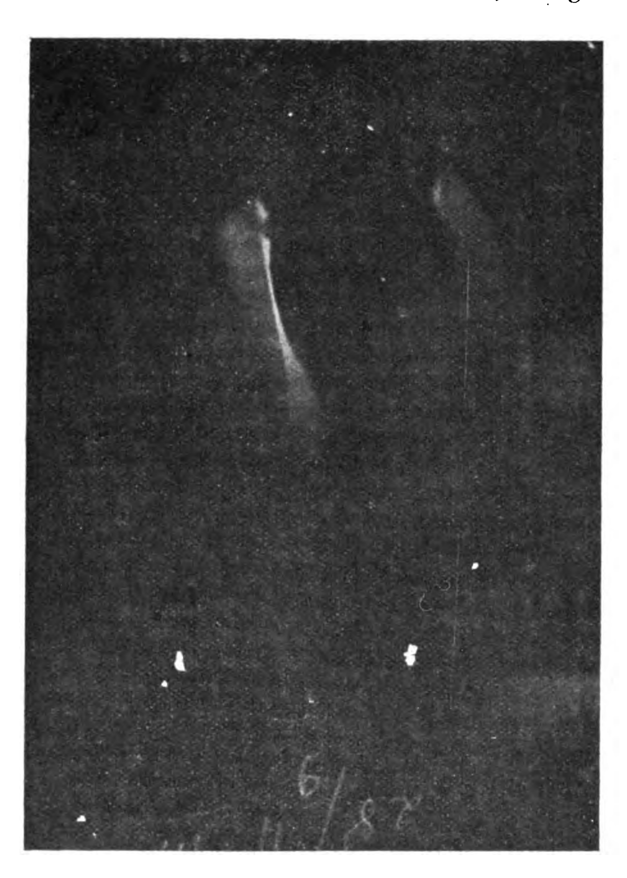
On remarquera combien l'impression est forte, quoique la lumière soit restée invisible.

Mais dans les séances on observe aussi parfois les bouts des doigts des mains fluidiques *visiblement* lumineux. Ce sont les petits points, les « lucciole » d'Eusapia Paladino et de plusieurs autres médiums. Mlle Tomczyk les présentait aussi à certaines époques de sa médiumnité, et il importait de vérifier quelle serait leur action sur la plaque. J'avais déjà dit, en parlant d'un médium masculin, M. N.(qui peut passer pour maître dans ce genre de manifestations, car il est capable de les produire par centaines, durant des heures entières) que l'action actinique de ces points lumineux est excessivement faible.

J'insistai néanmoins pour obtenir de mon médium l'impression de deux doigts lumineux, et j'obtins alors l'image, représentée par la figure 8.

On voit combien cette impression est faible, en comparaison des deux photographies précédentes. Les bouts des doigts marquent les points en question.

L'un d'eux se combine en outre avec une ligne



lumineuse ; mais le reste se dissout dans une uminosité vague. *Cette lumière n'éclaire pas* (1) les doigts, qui d'ailleurs n'étaient peut-être pas suffisamment matérialisés.

Je crois qu'on peut considérer cette expérience comme une nouvelle preuve de l'observation générale, que :

7° *La luminosité visible des mains fluidiques est toujours moins actinique que leur lumière invisible.*

Une autre question se posait : celle des relations avec la lumière ordinaire.

On sait que toutes les manifestations médiumniques en général, fuient le jour ; et qu'il faut une éducation spéciale et une connexion des circonstances très favorables, pour obtenir certains d'entre eux en pleine lumière. Encore y a-t-il une énorme différence entre la lumière du jour et une lumière quelconque artificielle. Cette dernière se supporte mieux. Avec M. Ch. Richet et le Dr Ségard nous avons eu, il est vrai, de très belles lévitations d'une table, en plein soleil du midi, sur la véranda de la villa de l'île Ribaud. Mais en étudiant les photographies qui ont été prises, on voit qu'un des pieds de la table reste toujours dans l'ombre. Et c'est encore le seul fait de ce genre, car toutes les autres photographies des diverses lévitations ont été faites au magnésium. Le clair de lune agit beaucoup plus doucement et j'ai pu voir, chez moi à Wisla, avec Mlle Tomczyk, une chaise, éloignée du médium, se promener à petits pas, sous la main de la Petite Stasia, dans d'excellentes conditions. Malheureusement on ne peut pas faire de photographies instantanées, au clair de lune, et toutes les lumières artificielles, suffisantes à cet effet, ne peuvent durer que des secondes, sans paralyser les manifestations. (Les personnes donc qui instituent des prix pour les médiums et qui veulent garder leur argent dans leur poche, n'ont qu'à exiger une lumière, non seulement intense, mais encore suffisamment prolongée, comme pour le kinématographe, par exemple. Dans ces conditions leurs prix ne seront jamais gagnés. C'est fâcheux, car avec des prix mieux appropriés à la nature des phénomènes, on pourrait facilement accélérer les progrès de la métapsychique.)

8° *La main du double, juste assez matérialisée pour donner une bonne radiographie, peut-elle supporter dans le même but une lumière artificielle ordinaire ?*

Voici un essai de cette nature, entrepris dans le but d'obtenir sur la plaque le profit d'une main, parfaitement visible pour la somnambule (quoique pas pour moi), de la même main, qui, quelques minutes auparavant et quelques minutes après, donna de bonnes radiographies avec sa lumière propre, se termina par une monoplégie gauche de plusieurs heures et une parésie encore plus durable, tandis que sur la plaque il n'y avait aucune trace de la main. Cette main se dissipa sous l'action d'un petit allumoir de poche, malgré que le médium fut prévenu et eût accepté l'épreuve. Ce qui prouve qu'une main fludique, matérialisée pour la visibilité, est beaucoup plus sensible à la lumière normale, même artificielle (une petite flamme d'essence), faible et de courte durée qu'une main matérialisée seulement pour une action mécanique.

Évidemment, en affirmant ce que je viens de

(1). Remarque faite déjà par M. l'ingénieur Mac Nab.

dire, je n'ai pas l'intention de prétendre, qu'en général une main fluidique ne peut pas être photographiée à l'aide d'une lumière plus ou moins forte. Ce serait inexact. Je prétends seulement qu'un degré de matérialisation, déjà suffisant pour la lumière médiumnique, est encore insuffisant pour la lumière ordinaire, même faible et de courte durée.

Au surplus, il est probable qu'il existe une différence entre une photographie par réflexion et une photographie par opacité, la première étant relativement plus facile. Ce qui confirmerait les suppositions, qu'une main fluidique visible *peut n'être matérialisée que superficiellement.*

En faisant de nombreuses radiographies des mains fluidiques, je me suis posé encore une autre question, concernant les propriétés des rayons, qui les rendent possibles :

9° *La lumière invisible qui éclaire une main fluidique pour la radiographier, peut-elle traverser les corps opaques ?*

Cela dépend de l'intensité de l'action physiologique, et cette dernière, des forces disponibles, et de l'idée dominante du médium. Mais en général, on peut dire qu'elle garde les propriétés des rayons ultra-violets ordinaires, c'est-à-dire *ne traverse pas les écrans.* Il est d'ailleurs facile à comprendre, qu'une propriété contraire empêcherait la production de bonnes radiographies. On peut même présumer (vu la faible matérialité des mains radiographiées) que parmi ces rayons il y en a, dont le pouvoir pénétrant est plus faible que celui des rayons *x* avec un pouvoir actinique sensiblement plus élevé. Ce serait une combinaison assez étrange, au point de vue de nos connaissances actuelles, et qui mériterait une étude à part.

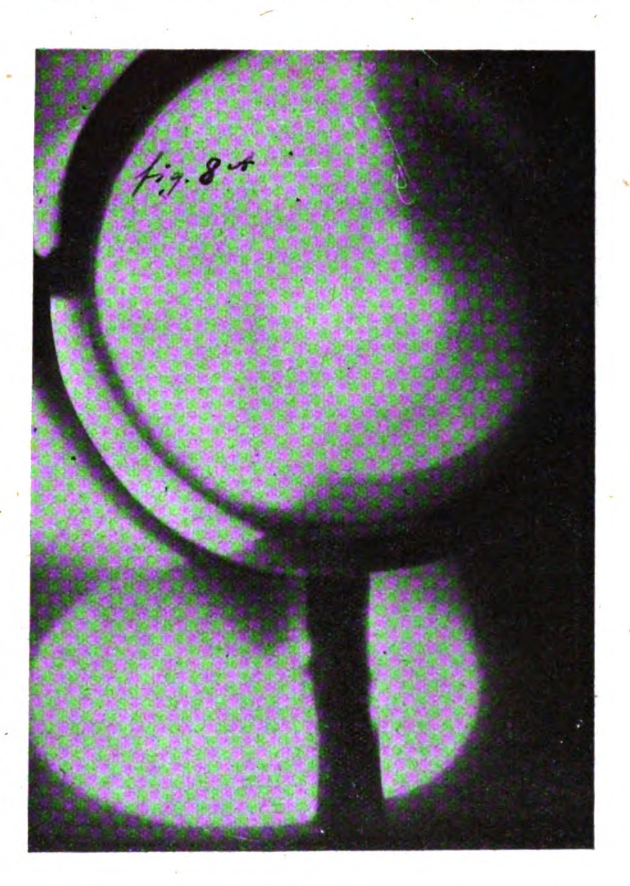
D'un autre côté, certains de mes essais prouvent, que dans beaucoup de cas ces rayons se comportent absolument comme la lumière normale, visible.

La figure 8 montre par exemple une radiographie obtenue médianiquement et qui ne diffère guère d'une photographie normale par transparence. Elle représente une grande lentille en verre bleu pâle, plate-convexe, qui fut posée sur la plaque et éclairée d'en haut médianiquement et invisiblement par la main du médium ou plutôt par le processus physiologique d'une sorte de crampe douloureuse dans les muscles et les nerfs de cette main.

Cette image présente les caractères normaux de réflexion et de réfraction.

Et telle est également l'impression produite par les radiographies des mains fluidiques. L'objet de la photographie est anormal, mais la lumière garde ses propriétés ordinaires.

On verra dans la suite, que si les rayons qui impriment ces mains ne traversent pas les



écrans, il en est tout autrement des rayons. ou du moins de certains des rayons, qui impriment la pensée, c'est-à-dire qui permettent de fixer sur une plaque les formes imaginées. Ces derniers sont beaucoup plus subtils et peuvent agir au travers d'une boîte fermée, à l'exemple des rayons X et des rayons X^x.

Suelement, le fait se complique par le résultat de notre première expérience (de la bouteille) : les rayons qui éclairent une main fluidique, plus ou moins opaque, ne traversent pas les écrans ; mais une main fluidique peut passer par des fissures imperceptibles ; et comme elle peut produire elle-même la lumière qui lui est nécessaire, une radiographie de ce genre peut être obtenue *apparemment* au travers d'un écran opaque.

En tout cas, cette distinction est importante au point de vue théorique, car elle nous permettra de limiter, dans une certaine mesure, d'un côté l'action des mains fluidiques comme telle, et de l'autre celle de la pensée qui modifie

les formes naturelles ou complique l'impression normale par une image idéoplastique.

Il fallut séparer encore ces deux agents différents : la modification réelle des formes fluidiques existantes et une création idéoplastique complète des images ou des simulacres.

Jusqu'où peut aller la première ? Jusqu'à quel point le corps éthérique peut-il modifier les formes de ses mains ?

C'est cette dernière question qui m'occupa tout d'abord.

V.

Comment le corps éthérique diminua-t-il les dimensions de ses mains ? — Un œuf lumineux.

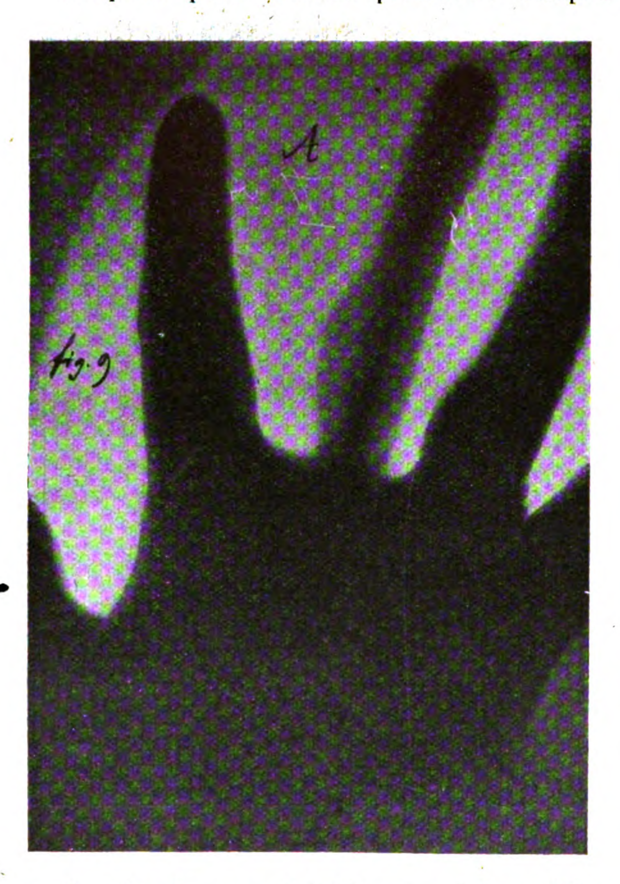
Séance du 18 *septembre* 1911. Je dis au double, par l'intermédiaire de la conscience somnambulique du médium :

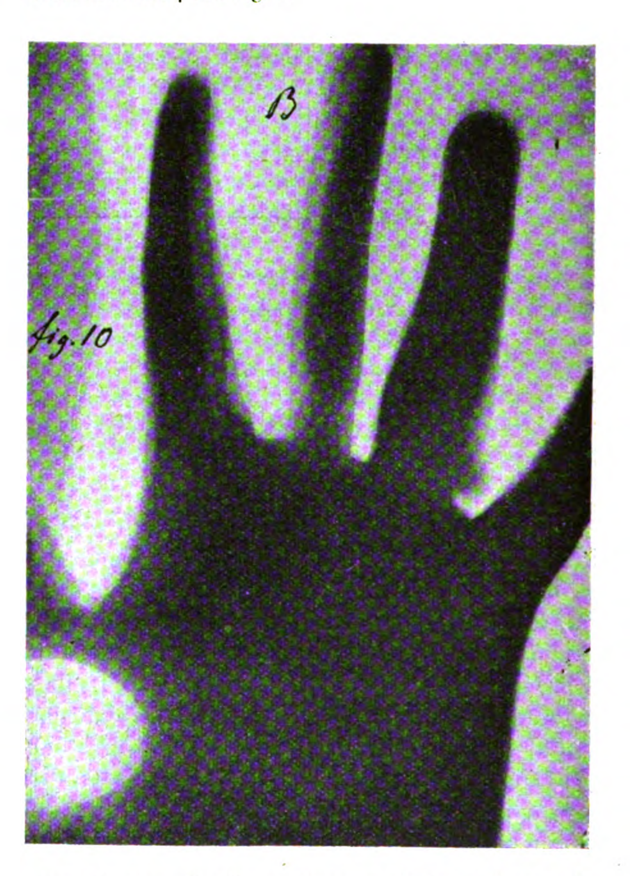
« Voici trois plaques, que je pose sur le divan, l'une à côté de l'autre : A, B, C. La somnambule tiendra sa main *immobile* au point *m* :

m, A, B, C.

et toi, tu vas te détacher de son bras et tu chercheras à matérialiser ta main, en lui donnant des dimensions aussi petites que possible. Après avoir atteint un premier degré de matérialisation, tu laisseras une empreinte sur la plaque A, au second degré, sur la plaque B, et enfin, lorsque la matérialisation sera complète, sur C.

L'expérience dura à peine quelques secondes et la somnambule ressentit une seule douleur relativement *prolongée*.





Les figures 9, 10 et 11 reproduisent les trois clichés consécutifs : A, B, C.

On y remarque une diminution progressive des dimensions, qui, d'après les mesures prises directement sur les négatifs, se résument dans les chiffres suivants :

	m	A	B	C
Longueur des mains...	16,5 —	18 —	17 —	15
Largeur des mains.....	7,8 —	9,3 —	9 —	(7,3)
Longueur du 1er doigt.	» —	» —	» —	4,3
— 2e —	7 —	7 —	7,7 —	7,4
— 3e —	8,2 —	9 —	9 —	8,4
— 4e —	7,8 —	8,7 —	7,8 —	7,3
Largeur du 5e doigt.	1,6 —	2,3 —	2,2 —	2,2
— 4e —	2,8 —	2,4 —	2,3 —	1,8
— 3e —	2 —	1,7 —	1,4 —	1,8 (1,5)
— 2e —	2,2 —	2,5 —	2,3 —	2,5 (1,3)
— 1er —	» —	» —	» —	1,8

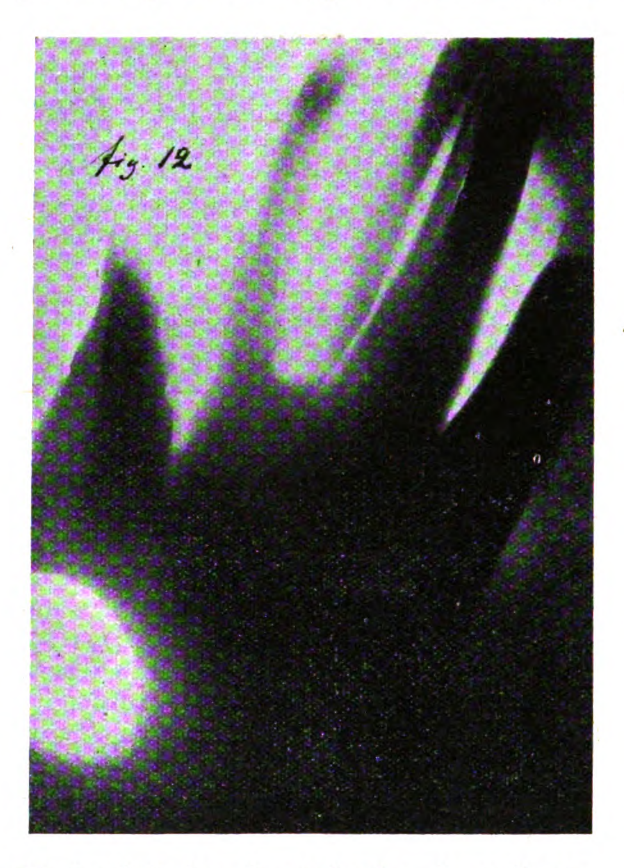
De ces chiffres découlent les conclusions suivantes, très probablement justes :

1° Immédiatement après le dédoublement, la main du double est plus grande que celle du médium ;

2° Elle diminue ensuite, en longueur et en largeur, sous l'influence de l'idéoplastie ;

3° Cette diminution est visible surtout dans le dernier effort, qui se caractérise principalement par le rétrécissement de la paume de la main ;





4° Seule le petit doigt est resté presque sans changement ;

5° Les différences atteignent plusieurs millimètres, mais en général elles ne sont pas énormes ;

6° En *rétrécissant sa main, le double paraît rapprocher machinalement ses doigts.*

Ce dernier détail est fort intéressant, car il semble prouver que le corps éthérique subit les mêmes influences réflexes instinctives, que le corps matériel.

On remarquera en outre :

1° Que la première main (A) est éclairée par une lumière presque uniforme, provenant principalement du 3e doigt ;

2° Que dans la seconde (B) elle se partage entre deux centres, dont le second forme un œuf lumineux sous le pouce, et que sur cette photographie apparaît l'ombre de la bague, invisible sur la première ;

3° Que cette bague est encore plus nette sur la troisième (C) et qu'avec une tendance visible pour le rétrécissement, l'œuf (le vésicule germinatif ?) se transporte à droite, sous le petit doigt.

Que signifie cet œuf ?

Il était tout à fait imprévu pour nous deux et par conséquent non suggéré sciemment. Quel rôle jouait-il dans la production des radiographies ? Pourquoi n'apparaît-il pas sur la plus grande, la première ? Pourquoi est-il particulièrement bien dessiné sur la troisième ?

Deux hypothèses générales viennent d'abord dans l'idée :

1) C'est une sorte de lampe médiumnique destinée à l'éclairage de la main ;

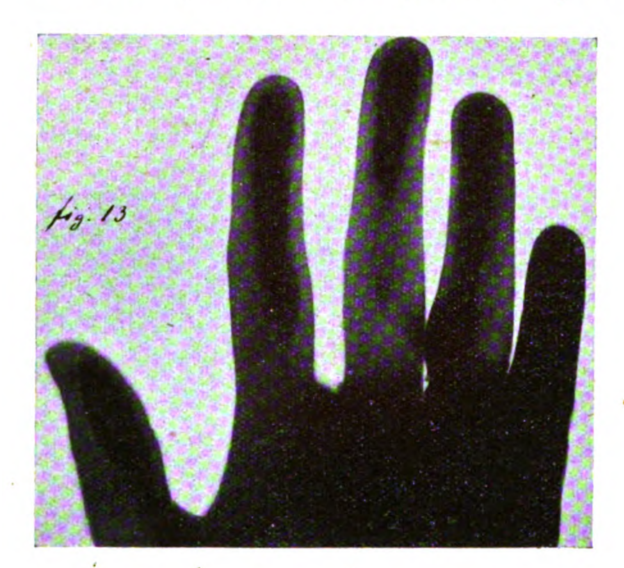
2) C'est un amas de matière pour la matérialisation, un vésicule nutritif.

Aucune de ces hypothèses ne se laisse prouver convenablement, mais la seconde semble plus probable.

On pourrait encore soupçonner une photographie de la pensée deux fois subsconsciente, une reproduction fortuite d'une idée vagabonde et qui n'a rien à faire avec nos radiographies — mais cette supposition me paraît encore moins plausible.

Des lumières sous forme d'un œuf ont été déjà vues par Crookes. Il est donc très probable, que

des œufs pareils, quoique invisibles mais fortement actiniques se forment également — mais



quel est dans notre cas leur rapport avec les mains ?

Risquons l'hypothèse suivante :

Ce n'est pas uniquement une concentration de lumière pour photographier, ni un amas de matière ordinaire, sorte de réserve pour la matérialisation, c'est quelque chose d'intermédiaire, de primitif, matière et lumière en même temps, un amas de *pra-énergie*, qui peut se transformer en énergie lumineuse ou en matière proprement dite. Mais ce n'est là qu'une simple présomption, à laquelle il ne faut pas attacher d'autre importance que celle d'une « hypothèse de travail ».

Dans mes expériences, l'œuf lumineux apparut encore une fois le 23 septembre 1911.

Il s'agissait alors de répéter le même essai simplifié, des degrés de matérialisation. Deux plaques seulement ont été juxtaposées avec la main du médium :

m, A, B.

J'avais enjoint au double, de me donner *les deux premiers* degrés de matérialisation — et voici ce qui advint pendant cette expérience :

Après avoir détaché sa main du corps du médium, le double toucha d'abord la main de ce dernier, qui eût une sensation désagréable d'une main froide et humide. On eût dit que le double voulait montrer ainsi l'état dans lequel se trouvaient ses membres.

Je demandai à être touché à mon tour et j'approchai mon bras à cet effet. J'ai été touché par deux doigts, froids et humides, posés sur les miens sous un angle de 90° par rapport à la position de la main du médium. Immédiatement après, la somnambule ressentit une faible douleur, et, désirant avoir seulement les premiers degrés de matérialisation, je retirai les plaques.

Sur la première, A, que je ne reproduis pas et qui était plus proche du médium, il n'y avait presque rien. On y distingue à peine une légère trace de l'index et le bord droit d'une main droite, tout à fait transparente — le bord seul est marqué assez nettement par un fond lumineux.

Sur la deuxième, B, (fig. 12) on voit au contraire, une radiographie nette de la main *gauche* du double (la main gauche du médium restait loin de là, apparemment inactive). Les doigts sont trop larges, sauf le 2e et le 3e, qui semblent donner la lumière. Sur le 3e, trop rapproché du 4e, il y a une fente lumineuse, provenant peut être d'un déplacement de ce doigt, au moment de l'éclairage. Le pouce est large et anormalement aiguisé au bout. Au desous de lui on voit l'œuf, fortement lumineux, entouré d'une très faible auréole, qui n'éclaire pas la main. Ce manque de pouvoir éclairant (manifeste aussi dans d'autres cas où apparaît l'œuf mystérieux),



et sa position *sous* la main, comme sur la fig. 10, parlent contre la première hypothèse. En faveur de la deuxième parle au contraire la fig. 11. L'œuf y apparaît comme *enfoncé* dans la paume de la main près du petit doigt, ce qui donne à

cette main l'apparence plus étroite qu'en réalité. On dirait que cette lumière entre dans le corps éthérique de la main, mais que, une fois entrée, elle cesse d'être lumière. Du reste, il est évident que cet œuf ne fait pas corps avec la main; il se déplace, il s'approche tantôt du pouce (fig. 10 et 12), tantôt du petit doigt (fig. 11). Il est mobile, il n'éclaire pas, il occupe de préférence la position sous la main, ce qui, chose extraordinaire, ne gêne pas la radiographie. Ce n'est donc pas un objet lumineux, fabriqué pour l'éclairage. Avec cela, il est fortement actinique, quoique invisible.

La netteté de la bague augmente avec le degré de matérialisation de la main. On peut donc soupçonner que *les objets portés, ne sont entraînés dans la matérialisation que lorsque cette dernière est déjà suffisamment avancée.*

Quant aux dimensions, la main de la figure 12 est plutôt un peu plus grande que celle du médium; surtout le pouce et le petit doigt sont sensiblement plus larges.

La figure 13 présente l'une des radiographies *normales* de la main du médium, prises sur du papier négatif et qui ont servi de comparaison pour les mesures indiquées.

(à suivre).

P.-S. — Dans le dernier numéro, la fig. 2 a été complètement gâtée par une retouche et une coupure inopportune qui a supprimé la cale *c c*, le détail le plus caractéristique de cette radiographie, et dont l'importance théorique est expliquée dans le texte. Cette main (plaque inférieure), est en réalité moins nette que celle de la figure 3 (plaque supérieure), tandis qu'après la retouche, c'est le contraire qui est manifeste. Je l'envoie donc de nouveau pour mettre les choses au point (1). J'espère que pour l'avenir le photograveur des *Annales* me laissera la responsabilité de mes épreuves et ne cherchera pas à faire mieux. — J. O.

Nous avons renvoyé la photographie en question à M. le Dr Ochorowicz pour lui montrer qu'elle n'avait pas été retouchée. La cale aussi est intacte dans la photographie : la *gribouillade* du photograveur a consisté en ceci : qu'il l'a couverte d'un objet quelconque, pour ne pas la reproduire dans la *simili.* — *Note de la R.*

(1) Voir cette photographie à la page précédente.



LE CONTROLE PHOTOGRAPHIQUE DES PHÉNOMÈNES MÉDIUMNIQUES

Dans le contrôle des phénomènes physiques de la médiumnité, tels que lévitations d'objets avec ou sans contact et matérialisations à des degrés divers, on utilise et on utilisera désormais de plus en plus le procédé photographique.

Certes, c'est là un des moyens de contrôle les plus précieux, puisqu'il permet, non seulement d'éliminer l'hypothèse de l'hallucination des assistants, mais encore, si l'on a su s'entourer de toutes les garanties que M. de Fontenay a su si bien énumérer dans son ouvrage récent sur la photographie psychique, d'obtenir des documents d'une valeur considérable pour l'étude à peine ébauchée de ces phénomènes mystérieux et fugitifs.

Cependant les documents que l'on nous a donnés jusqu'ici au moyen de ce procédé nous laissent fréquemment insatisfaits, leur examen attentif ne permettant pas de résoudre certaines objections capitales.

Si belles que soient par exemple les photographies obtenues par le Dr Imoda et par M. de Fontenay avec Linda Gazzera, il a été impossible, malgré l'emploi d'appareils stéréoscopiques, toujours recommandés d'ailleurs en pareil cas, de savoir si les formes apparues étaient planes ou non, si elles étaient fixées au mur du cabinet ou à quelque distance, etc.

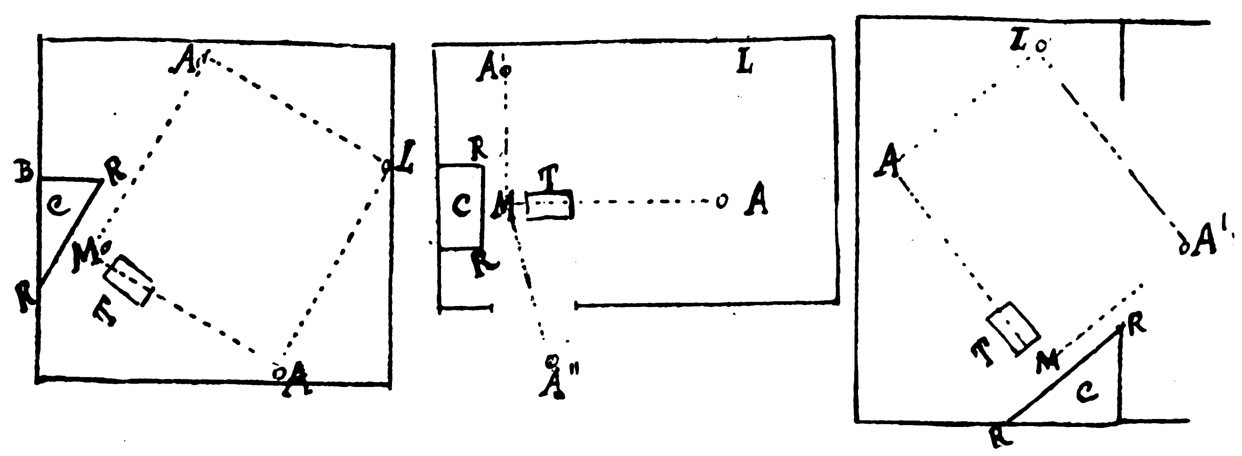
La raison en est que toutes ces photographies sont prises de face avec des appareils sensiblement peu écartés les uns des autres.

Cette manière de procéder a en outre le grave défaut de mal renseigner en général sur la position des mains, des jambes du médium. Quelquefois aussi un assistant masque une partie

du champ de vision des appareils en s'interposant entre ceux-ci et le médium.

Des phénomènes qu'il serait hautement désirable de voir confirmer ont ainsi été photographiés inutilement.

J'ai spécialement en vue, en écrivant ceci, la photographie prise le 27 novembre 1908 à une



séance avec le médium Carancini et qui représente une lévitation de ce médium.

Bien que les témoins soient unanimes à affirmer la réalité de cette lévitation, cette photographie ne peut nous être que d'une médiocre utilité, puisque la table d'expériences, en masquant le bas des jambes de Carancini, ne nous permet pas de constater l'absence de tout support.

Que n'a-t-on pas dit également au sujet de la fameuse photographie de Stasia obtenue par M. le Dr Ochorowicz ! Est-ce un dessin ? est-ce une forme plastique ?

Presque toutes les photographies présentées à ce jour soulèvent ainsi des objections et il serait cependant fort simple de les éviter ; il suffirait en effet de disposer toujours deux appareils (ou deux groupes d'appareils) de façon que leur champ de vision forme entre eux un angle de 90°.

De cette manière le médium, les objets lévités, les formes ectoplasmiques etc., seraient pris à la fois de face et de profil, permettant de se rendre compte de leur situation exacte, de leur plasticité, ainsi que de la position au même moment des jambes et des bras du médium et des assistants.

Pourquoi ce procédé si simple n'a-t-il pas encore été employé ? C'est sans doute parce qu'il est d'usage de constituer en général le cabinet médiumnique au moyen de rideaux tendus dans un angle de la pièce et que cette disposition ne se prête aucunement à l'installation des appareils destinés à saisir le profil du médium placé devant ce cabinet.

Il serait cependant possible, je crois, de réaliser assez souvent une installation permettant ce moyen de contrôler. Soient A et A' les emplacements des appareils, M le médium, L la lampe à magnésium, T la table d'expériences, C le cabinet et RR les rideaux de ce cabinet.

Au lieu de placer le cabinet dans l'angle de la pièce, disposons-le au milieu de l'une des cloisons suivant les indications de la figure 1 (de B à R, cloison pleine, châssis tendu d'étoffe ou autre dispositif) et nous nous trouverons dans les conditions requises.

Il peut arriver que la pièce soit trop étroite, mais qu'elle communique avec une autre par une large baie (cette disposition est assez fréquente) dans ce cas, la figure 2 indique l'emplacement des divers éléments, les appareils du groupe A' étant dans la seconde pièce.

Enfin il ne serait peut être pas impossible dans certaines circonstances d'obtenir avec la même source lumineuse un troisième contrôle photographique, et la figure 3 indique le dispositif à réaliser, le groupe d'appareils A'' étant placé légèrement de côté afin de ne pas recevoir les rayons lumineux partant de la lampe L au moment de l'inflammation du magnésium.

Il va sans dire qu'il serait très désirable qu'il y eût à chaque emplacement A, A', A'' des appareils similaires de façon à pouvoir en comparer les résultats, indépendamment des appareils stéréoscopiques ou des télé-objectifs que l'on pourra braquer simultanément. Paul Le Cour.

Contrairement à ce que croit M. P. Le Cour, durant quelques séries d'expériences qui ont lieu, depuis plus d'un an, à Paris, des appareils photographiques sont placés à côté du cabinet médiumnique — voire même sur une paroi latérale du cabinet — afin de saisir les phénomènes de profil. Mais, comme les résultats de ces expériences n'ont pas encore été publiés, nous avons cru utile d'accueillir dans nos colonnes le petit article de M. Le Cour. — *N. de la R.*



AU MILIEU DES REVUES

Deux curieux souvenirs d'enfance de M. C. L.

Le *Monde Psychique*, de Paris, publiait dernièrement le récit des deux cas qui suivent, très intéressants, bien qu'ils ne se fondent que sur un souvenir assez éloigné déjà. Ils sont signés « C. L. », sans doute M. Lancelin, le psychiste bien connu. Quand ces faits se sont produits il n'avait que sept ou huit ans ! N'importe : les deux récits valent la peine d'être reproduits.

1. — *Un rêve spéculaire*

Une amie de ma mère m'avait donné une boîte de bonbons que j'avais placée dans un pupitre où je gardais mes livres et cahiers d'écoliers, et qui, bien que pouvant céder à la moindre pesée, fermait à clé — une clé que je portais jalousement sur moi, avec une autre : cela me donnait de l'importance, à mes yeux, d'avoir *mon trousseau de clés.*

Le surlendemain, au cours d'une promenade, je constatai un désastre : mon *trousseau* de clés n'était plus dans ma poche : ou j'avais perdu mes clés, ou bien on me les avait *chipées.*

Je rentrai à la maison dans un état d'agitation difficile à décrire, et toute la soirée se passa en recherches vaines. Je n'avais pas mangé à dîner. Ma mère m'avait proposé d'envoyer chercher un serrurier ; mon père me conseillait fortement de déposer une plainte au parquet. La vague intuition que les auteurs de mes jours se *fichaient* de moi, acheva d'exaspérer ma nervosité et je me couchai avec un désespoir indicible.

Dans ces conditions, le sommeil fut long à venir, d'autant plus long que je n'en finissais pas de me remémorer tous les endroits où j'avais pu, à la rigueur, oublier mes précieuses clés. Enfin je m'endormis...

...Je vis mes clés placées sur une table ; alors je me rappelai : je venais de fermer mon pupitre, et, pour prendre une boîte de jouets qui se trouvait sur cette table, j'y avais laissé et oublié mes clés ; je les retrouvais le lendemain sur cette table.

Mais le rêve continua.

Je vis entrer ma sœur, d'un an et demi plus jeune que moi. Elle regarda les clés avec surprise, étonnée de les trouver là. Puis après être allée voir si personne ne venait, elle prit les clés, alla au pupitre, l'ouvrit, y prit deux bonbons dans la boîte qui m'avait été donnée, les mit dans sa poche, referma le pupitre, retira la clé de la serrure, et allait remettre le trousseau où elle l'avait pris, c'est-à-dire sur la table, lorsqu'elle s'arrêta, aux écoutes... je ne vis rien, mais j'eus l'intuition que quelqu'un entrait dans la pièce. Ma sœur se réfugia à l'autre extrémité, où se trouvait une table à ouvrage ; vivement, elle ouvrit un tiroir, y jeta mes clés et... tout disparut.

Le lendemain, dès mon réveil, j'appelai ma mère :

— Mes clés se trouvent au fond du tiroir de droite de la table à ouvrage.

— Tu rêves ! comment seraient-elles arrivées là ?

— Je te dis qu'elles y sont.

Et, sûr de moi, je sautai du lit, sans même prendre le temps de mettre un vêtement ; je courus à l'endroit désigné ; les clés y étaient.

Ce fut au tour de ma mère d'être surprise. Je racontai alors, dans une sorte de fièvre exubérante, tout mon rêve de la nuit. Ma sœur comparut devant le tribunal familial, et fit tous les aveux nécessaires : les faits s'étaient bien passés comme je les avais vus, dans la matinée de la veille, c'est-à-dire environ douze heures avant de m'être retracés dans un rêve, où mon énervement avait provoqué pour moi la vision d'une série de clichés astraux.

Le deuxième souvenir remonte à peu près à la même époque, peut-être un an plus tard, et il est resté chez moi aussi vivant que le précédent.

A ce moment la fête d'un parent approchait. A cette occasion, ma mère avait projeté de lui offrir une tapisserie faite par elle-même ; je ne me rappelle plus ce qu'était cette tapisserie, mais je sais qu'elle était assez grande pour être établie sur un métier de la hauteur d'une table.

Or, peu de temps avant cet anniversaire, ma mère fut forcée de s'absenter, pour cause, autant qu'il m'en souvient, de maladie de mon grand père ; quand elle revint, elle n'avait plus le temps matériel nécessaire pour achever le travail à l'heure voulue, et cette pensée, qu'elle ne serait pas prête, l'affectait beaucoup. Dans les derniers

jours, qu'elle passait de l'aube au coucher devant sa tapisserie, elle ne parlait, aux heures des repas, que de l'ennui que lui causait son retard. La veille au soir, elle fit son calcul et déclara que pour qu'elle fût prête au moment fixé où elle devait aller voir le destinatiare du présent, il lui faudrait au moins un jour de plus. Elle nous mit au lit, ma sœur et moi, puis elle reprit son travail en déclarant que, bien que brisée de fatigue, elle ne se coucherait pas avant minuit et se lèverait à l'aube, voulant, disait-elle, terminer une partie de l'ouvrage qu'elle s'était fixé.

Le bruit du métier que, dans sa hâte fébrile, elle agitait constamment me tint quelque temps éveillé, puis je m'endormis.

Dans la petite chambre que j'occupais, et dont la porte de communication restait ouverte, mon lit faisait face au pied du lit de mes parents, que je pouvais voir, mais le reste de la pièce échappait à ma vue.

Combien de temps dormis-je ? dix minutes ? deux heures ? je n'en sais rien. Je fus réveillé par le bruit intensif que faisait une main en agitant le métier, je remarquai avec surprise que bien que ma mère travaillât à sa tapisserie, la chambre de mes parents était plongée dans une obscurité profonde. A la réflexion, je pensai que, pour ne pas empêcher mon père de dormir, ma mère devait utiliser une petite lampe à abat-jour bas de façon à ne pas donner beaucoup de lumière Mais, tout somnolent que j'étais, je ne pouvais m'empêcher d'être surpris de cette façon de s'éclairer, car cette tapisserie était faite de plusieurs couleurs de laine et de soie, et, un soir précédent, ma mère s'étant trompée de couleur avait déclaré que, pour faire cet ouvrage le soir, il lui fallait un éclairage suffisant à distinguer les nuances de laine et de soie.

Quoi qu'il en soit, le bruit du métier, qui ne cessait de s'agiter avec fébrilité, me tint quelque temps éveillé, puis, par la suite, interrompit à plusieurs reprises mon sommeil : c'est dire que je dormis assez mal.

Aussi, à l'aube, fus-je facilement réveillé par le bruit que fit ma mère en sautant du lit pour s'habiller. Puis j'entendis un cri, je vis mon père se lever en sursaut, et j'entendis vaguement une conversation animée où revenaient sans cesse les mots : *Elle est finie !*

Comme ce n'était pas encore l'heure de mon lever, je refis un somme, jusqu'au moment où ma mère vint m'éveiller en me disant avec joie : Tu ne sais pas ? La tapisserie est terminée, je ne sais comment cela s'est fait.

Je lui fis alors part de mes remarques de la nuit. Ma mère courut voir l'état de la lampe (à cette époque on ne connaissait encore que la lampe à l'huile) et la trouva dans le même état où elle l'avait laissée la veille, à minuit, au moment où elle s'était couchée. Cette lampe n'avait pas été utilisée au cours de la nuit ; qui donc avait fait le travail ?

En ce temps on parlait beaucoup moins qu'aujourd'hui de magnétisme et de somnambulisme que l'on regardait comme des choses inconnues et propres tout au plus à l'amusement des badauds sur les champs de foire. Cependant, ne pouvant expliquer le fait autrement, il fallut bien convenir que ma mère avait été l'objet d'une crise somnambulique, et que c'était en plein sommeil magnétique — dû, on le saurait maintenant, à son excitation nerveuse et à une auto-suggestion spontanée — qu'elle s'était levée pour reprendre ce travail qui lui tenait tant à cœur.

Mais comment avait-elle pu achever en quelques heures un travail qu'elle avait elle-même la veille, estimé demander au moins une journée ? Comment surtout, dans la pleine obscurité avait-elle pu choisir et différencier, sans erreur, toutes les nuances diverses de laine et de soie qu'exigeait cette tapisserie ? Cela, nous ne le sûmes jamais.

Le médium Manuel Selva, à Buenos-Ayres

Les numéros de janvier et février de la *Revista de Meta-Psiquica Experimental*, de Buenos-Ayres, contiennent un compte-rendu des quelques séances tenues par le groupe d'expérimentateurs qui s'est constitué sous la présidence de M. le Dr Philippe Martinez, professeur de Psychologie, et dont nous avons parlé déjà dans votre livraison de février dernier.

Le sujet qui a servi à ces expériences est M. Manuel Selva — un médium non professionnel. C'est un jeune homme de vingt-deux ans, sain et bien constitué, assez peu lettré, qui jamais ne s'était occupé de phénomènes métapsychiques — à tel point qu'à la première séance, il fut saisi d'une véritable frayeur, et il fallut beaucoup de persuasion pour l'amener à continuer.

Avec ce sujet, on obtint d'abord, à la lumière rouge, la lévitation d'une table du poids de 23 kilogs, au-dessus de laquelle M. Selva avait imposé les mains à une distance de 10 ou 12 centimètres du plateau, les trois autres personnes présentes le contrôlant rigoureusement. On avait fait revêtir au médium, pour cette expérience, une blouse blanche fermée et cachetée aux poignets et aux pieds.

Ensuite, la lumière ayant été considérable-

ment baissée, la lévitation de la table se reproduisit, mais accompagnée cette fois de raps formidables. Des luminosités très visibles apparurent sur la tête et au bout des doigts du sujet.

Dans une autre séance, le sujet fut placé à l'intérieur du cabinet médiumnique ; il était assis sur une chaise basse ; les deux contrôleurs posaient les pieds sur les siens et lui tenaient solidement les mains. Au bout de quelques minutes seulement, les assistants aperçurent une sorte de forme fantômatique paraissant formée de nuages vaporeux. Des raps beaucoup plus forts qu'à la séance précédente se faisaient entendre en même temps, et un grand nombre de points verdâtres lumineux sortaient de l'ouverture des rideaux. Ceux-ci étaient enflés comme par une forte brise ; M. Selva, sentant une sorte de vent glacial souffler sur lui, et accusant des attouchements très violents, commença à crier de peur ; on dut faire la lumière. — On examina le médium ; les cachets de cire par lesquels ses manches et son pantalon étaient fermés, furent trouvés intacts.

Voici une lettre que M. Ernest Bozzano, le distingué écrivain spirite, notre collaborateur, adressait dernièrement au Dr Carlos Soto, Secrétaire de Rédaction de la *Revista de Meta-Psiquica Experimental* :

Je reçois le *Numero Especial* de la « Revista de Meta-Psiquica ». Je constate avec un vrai plaisir son attitude correctement scientifique — attitude que trop de Directeurs de revues psychiques ou spiritiques ne savent ou ne veulent pas suivre, bien que l'avenir de nos recherches dépende de cela. On éprouve donc plus que jamais le besoin de publications qui, comme la vôtre, tendent à convaincre un grand nombre parmi les adhérents à notre idéal, que nous ne pourrons atteindre le but glorieux qui forme l'objet de nos aspirations, que par des méthodes expérimentales et par des inductions et déductions rigoureusement basées sur les faits. Et le grand malheur de nos études est qu'elles constituent l'attraction irrésistible d'une foule d'individus d'une mentalité mystique, et sans une préparation suffisante, qui, par leurs actes et leurs publications, se rendent ridicules et ridiculisent en même temps les études qu'ils cultivent.

J'envoie donc mes meilleurs souhaits à la *Rivista de Meta-Psiquica Experimental*, etc.

Peut-on espérer que les initiateurs de ce mouvement à tendance plus positiviste trouveront déjà, dans l'Amérique latine, un grand nombre de personnes dont la préparation soit suffisante pour le comprendre et l'appuyer ?...

ECHOS ET NOUVELLES

L'Evêque de Ripon
Président de la « Society for Psychical Research »

Le 23 mai, l'Evêque anglican de Ripon, le Très Rév. W. Boyd-Carpenter, a prononcé son premier discours, comme Président de la *Society for Psychical Research*, de Londres. Pour cette circonstance, le Smaller Queen's Hall, Langham-place, était rempli d'un public nombreux et distingué. L'Evêque de Ripon fait partie du Conseil de Direction de la S. P. R. depuis plusieurs années ; sans prendre une part proéminente aux travaux de la Société, il les a toujours suivis avec intérêt.

L'orateur remarqua d'abord que beaucoup de personnes sont attirées à la Société par l'attente d'y rencontrer des faits merveilleux ; mais le titre pris par la Société montre qu'elle se propose d'être plutôt un groupement d'étude et qu'elle veut agir avec prudence, l'esprit de recherche n'ayant rien à faire avec le romanticisme.

Il se demanda ensuite si la Société a donné déjà des résultats utiles et pratiques. En guise de réponse, il rappela à son auditoire le matérialisme qui dominait il y a une quarantaine d'années. La matière était alors considérée comme le fait fondamental de l'univers. Il se rappelle qu'un mourant lui demanda comment Dieu pouvait penser, puisqu'il n'avait pas de cerveau.

L'attitude de la Science a changé aujourd'hui — ajouta-t-il. — Nous reconnaissons que l'esprit ne peut contribuer à produire la parole plus que ne le lui permet l'instrument qu'elle doit employer ; que, si le sang est pauvre, l'énergie de la pensée est faible aussi ; mais nous voyons maintenant que, si le corps a un pouvoir sur l'intelligence, il est tout aussi vrai que l'intelligence a un pouvoir sur le corps. Nous ne croyons plus que la matière a été

le seul ascendant de l'esprit. La question qui se présente actuellement est la suivante : « Quelles sont les conditions dans lesquelles l'esprit peut contrôler et influencer le corps » ?

De même, nous avons abandonné l'idée de Paley, selon laquelle l'homme est une pièce de mécanisme complet, comme une montre. En étudiant l'homme, nous n'examinons point un ouvrage fini. Il est, non pas un être accompli, mais un être en voie d'accomplissement : il est moins un être formé qu'un être en train de se former. Son développement continue depuis longtemps. Dans sa nature il n'y a pas uniquement le présent, mais aussi le passé. Son développement physique semble désormais complet ; il est maintenant acheminé dans la voie du développement psychique. Notre vie semble inconcevable sans la conscience du Moi ; mais cette conscience du Moi — ce sentiment de la personnalité — évolue. Il est le résultat de l'expérience. Le souvenir du passé et la potentiélité du futur sont empreints en lui. Comme il fut un temps dans lequel nous n'avions pas la conscience de notre Moi, de même il est possible que notre existence actuelle, comme notre existence pré-natale, soit de nature largement embryonnaire. La théorie d'une sur-âme a beaucoup d'attraits pour quelques personnes. Mais l'âme est individuelle. La conscience subliminale prônée par Myers n'est pas un autre Moi, mais le même Moi, agissant en des conditions différentes.

La condition du progrès ou du développement, c'est que l'effort conscient se transforme sans cesse en capacité inconsciente. Jamais nous n'agissons aussi bien que lorsque nous ne nous en rendons pas compte. L'échange constant de l'effort en puissance constitue l'édification progressive de la personnalité.

L'intérêt de ce discours réside spécialement en ceci : qu'on y voit un haut dignitaire de l'Eglise Anglicane affirmer, comme certains Pères de l'Eglise, la pré-existence de l'âme, adhérer à la théorie de l'évolution et des existences multiples ; enfin, se rendre assez bien compte de la « conscience subliminale », que les spirites kardécistes seront bientôt les seuls à bafouer et à ne pas comprendre.

Quant à cette observation : que la conscience subliminale « n'est pas un autre Moi, mais le même Moi, agissant en des conditions différentes », il est à remarquer que jamais Myers n'a affirmé que le *subliminal self* est *un autre Moi* ; seulement il ne le considérait pas non plus comme le même Moi, « agissant en des conditions différentes ». Il l'envisageait comme *une autre partie de notre Moi*, momentanément latente, mais qui a été et redeviendra conscience normale et supraliminale, et qui est avec celle-ci en rapport continuel. C'est sur ce point qu'il importe d'insister pour en finir avec l'équivoque.

Une lettre du Dr Baudouin

Au sujet de l'entrefilet que nous avons publié dans notre dernier numéro (page 119), nous recevons du Dr M. Baudouin la lettre suivante, que nous publions avec plaisir :

Paris, le 18 mai 1912

Mon cher confrère,

Je viens de lire la *réponse* que vous avez faite aux remarques intéressantes de M. Chevreuil, et vous en remercie vivement J'aurais répondu de même, mais avec plus de détails encore !

Mais je ne puis accepter votre dernière réflexion, qui ne traduit nullement mes pensées :

« Je n'ai pas *implicitement déclaré* que je ne considérais comme *scientifiques* que les explications n'ayant pas un caractère *spirite* ou *spiritualiste.* »

Je suis au contraire, avec vous, en ne tenant aucun compte des « *a-priorismes* ! »

N'ai-je pas écrit (p. 28) : « Je ne dis pas que le *fait est impossible*, car, cela, je ne le sais pas ! »

La dernière phrase, citée par vous, « ne signifie » pas du tout ce que vous dites ! Elle « signifie » simplement que j'ai « *cru utile de publier ce cas* » ! — Ce qui ne veut nullement dire que je ne publierai pas les autres, contraires à la théorie défendue !

Tous ceux qui me connaissent — et le Dr Richet en particulier ! — savent que *rien ne m'effraie*, même en Politique.

Votre très dévoué,

Dr Marcel Baudouin,
Ancien Chef de Laboratoire à la Faculté.

IIe Congrès de Psychologie expérimentale

Le Comité d'organisation du 2e Congrès international de Psychologie expérimentale vient de décider qu'il se réunira à Paris, pendant les vacances de Pâques de 1913.

Son bureau est ainsi constitué : Présidents d'honneur : MM. le colonel A. de Rochas, ancien administrateur de l'École Polytechnique, et Emile Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, correspondant de l'Institut ; Président : M. G. Fabius de Champville ; Vice-présidents : MM. docteur Desjardin de Régla, docteur Moutin, Guillaume de Fontenay, Pierre Piobb et Henri Mager ; Secrétaire général et trésorier : M. Henri Durville.

Le Magnétisme thérapeutique devant la Loi

Dans les audiences du 13 mars et 17 avril dernier, le Tribunal Correctionnel de la Seine s'est occupé du procès engagé contre MM. B.



Bonnet, Hector Durville, Gaston Durville et Mme Dufourny, pour exercice illégal de la médecine, par suite de la perquisition judiciaire que le Parquet a fait au siège de la Société Magnétique de France et de l'École de Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, à Paris, et dont nous avons dit quelques mots dans notre livraison de février 1911. Le jugement a été prononcé dans l'audience du 24 avril : MM. Hector et Gaston Durville et M. B. Bonnet ont été condamnés à 500 francs d'amende chacun ; Mme Dufourny à 100 francs, tous solidairement au paiement d'une somme de 1.000 fr. de dommages-intérêts au Syndicat des médecins de la Seine et d'une somme égale au Syndicat médical de Paris.

Le trait caractéristique de ce procès a bien été que les défenseurs de la loi, en combattant les personnes qui, n'étant pas médecins, exercent illégalement la médecine, ont été amenés, par les besoins de leur cause, à ne pas combattre l'efficacité du magnétisme.

Voici comment s'exprime Me Aulard, avocat du Syndicat des Médecins de la Seine : « Le 13e Congrès de Médecine légale dit du magnétisme qu'il est un agent thérapeutique puissant, que son emploi par des personnes non munies du titre de docteur en médecine constitue par conséquent l'exercice illégal de la médecine ».

Et M. Dayras, Ministère Public : « Je veux retenir une chose : c'est que le magnétisme est un agent thérapeutique très puissant, plus puissant que tous les autres. Le 13e Congrès de médecine légale l'a considéré comme un véritable agent thérapeutique. La Cour de Cassation, elle aussi, l'a reconnu... La loi réserve aux seuls médecins l'application d'un agent thérapeutique ».

A propos du phénomène du nœud défait

Nos lecteurs se souviendront que, dans notre fascicule du mois dernier (page 125), nous avons parlé d'un nœud cacheté qui aurait été défait médiumniquement, sans brisure des cachets. Seulement le nom de M. L. Chevreuil, que nous considérons comme un expérimentateur sérieux, nous avait amenés à reproduire ce récit du *Fraterniste*, tout en exprimant notre hésitation par un point d'interrogation. Seulement, alors que, dans les quelques lignes qui suivent le procès-verbal, le commandant Darget disait : « Lui-même (M. Chevreuil) avait ensuite donné, il y a quelques jours, une ficelle avec un nœud, etc. » — en interprétant mal ces paroles, nous publiâmes : « C'est M. Chevreuil qui avait donné la ficelle avec un nœud, etc. » — ce qui faisait croire que ces paroles se rapportaient au nœud dont il est question dans le procès-verbal, alors qu'il s'agit d'un autre nœud.

La chose aurait, en elle-même, peu d'importance, si le dénouement d'une ficelle, *donnée par M. Chevreuil*, avait eu lieu, dans une séance ou dans l'autre. Mais il paraît qu'il n'en est rien. Voici, en effet la lettre que nous recevons de M. Chevreuil lui-même :

Paris 18 mai 1912.

Cher Monsieur de Vesme,

Permettez-moi de vous dire que la publication, dans les *Annales des Sciences Psychiques*, d'un article du *Fraterniste*, est un peu bien hâtive. Elle est accompagnée de commentaires qui ne sont pas parfaitement exacts. Ce n'est pas moi qui avais préparé le nœud dont il est question *dans le rapport.*

Il est bien vrai que j'ai soumis le résultat d'une expérience à M. Courtier, ce qui a donné lieu, entre nous, à une conversation utile, mais la conclusion de cette conversation a été que je ne solliciterais le concours de l'Institut Général Psychologique, qu'après avoir réussi par moi-même une expérience que j'aurais jugée décisive.

Or, jusqu'ici, *aucun nœud sérieusement identifié par la photograhie n'a été défait...*

Veuillez croire toujours, cher monsieur, à ma haute et bien sincère considération.

L. Chevreuil.

Il nous revient d'ailleurs que quelques-unes des personnes qui figurent comme signataires du procès-verbal de la séance du 12 avril, protestent, en disant qu'elles n'ont autorisé personne à se servir de leur nom.

Encore le " Comte de Sarak " !

Nous annoncions, il y a quelques mois, que le fameux Sartini-Sgaluppi, *alias* « Comte de Daz, de Sarak, etc., » avait retiré la plainte portée contre nos *Annales* et deux autres Revues parisiennes et s'était embarqué pour le Brésil. Voici que les journaux brésiliens nous apportent maintenant cette invraisemblable nouvelle : l'aventurier a porté plainte contre le directeur d'un grand journal de Rio-de-Janeiro, la *Gazeta de Noticias*, qui avait mis ses concitoyens en garde contre lui. Comme jadis à nous-mêmes, le mage demande à la *Gazeta* 50.000 francs de dommages-intérêts !...

L'obscurité et les phénomènes médiumniques

Nous trouvons dans le *Cosmos* du 23 mai une notice que nous croyons utile de reproduire ici, parce qu'elle nous paraît constituer, par ana-

logie, un autre élément victorieux de réponse à ces messieurs qui demandent pourquoi l'obscurité favorise les phénomènes médiumniques.

D'après les journaux, les observations effectuées à la tour Eiffel au sujet de l'influence de l'éclipse de Soleil du 17 avril sur les ondes hertziennes n'auraient pas donné de résultats bien apparents.

Il en a été autrement en Allemagne, où la Société « Telefunken » avait organisé des expériences similaires avec la collaboration de la station de l'État à Norddeich, qui, comme on sait, envoie des signaux horaires depuis plus longtemps que la tour Eiffel. Neuf séries de communications ont été effectuées sur une distance de 450 kilomètres, et elles ont montré des variations dans la netteté de la réception particulièrement curieuses. *Au fur et à mesure que la Lune recouvrit le disque solaire, la puissance des signaux augmenta et celle-ci atteignit son maximum exactement au moment de la plus grande phase, pour diminuer progressivement ensuite* (1). Il est curieux de remarquer que pendant toute la durée de l'éclipse aucune perturbation atmosphérique ou électrique n'influença les appareils. Ce n'est qu'après la fin du phénomène qu'on observa quelques faibles décharges atmosphériques.

On sait que les signaux hertziens se transmettent beaucoup plus facilement, donc plus loin, la nuit que le jour. Pendant le jour, l'obscurité produite par l'éclipse a produit le même effet, et quoique ce phénomène astronomique ait amené certaines modifications dans la température et le degré hygrométrique de l'atmosphère, les expériences allemandes prouvent cependant que ces facteurs exercent sur la transmission des ondes hertziennes une influence beaucoup moins grande que la lumière solaire.

Société Universelle d'Etudes Psychiques

M. Alfred Bénezech, pasteur à Montauban, a fait à la S. U. E. P., le 23 mai, une conférence très applaudie sur : *Le Problème de la Personnalité dans un Phénomène psychique*. M. C. de Vesme, qui présidait, en présentant le conférencier, a fait noter que celui-ci parlait à un public qui, durant l'année, avait écouté de même un prêtre catholique, des savants positivistes, etc., et a montré ce qu'il y avait de beau et d'utile dans cette attitude de la S. U. E. P. Il a terminé en se félicitant de ce qu'un conférencier spirite vînt soutenir ses idées d'un siège, où d'autres orateurs avaient soutenu des idées différentes.

(1) Je me souviens qu'expérimentant avec un petit groupe d'amis, sans aucun médium professionnel, nous avons fait souvent cette expérience, qui correspond exactement à ce qui est dit dans les quelques lignes du *Cosmos*, que nous avons reproduites en caractère italique. Nous faisions la chaîne, les mains sur une assez grande table quadrangulaire, qui se mettait en mouvement, en bonne lumière. On baissait alors cette lumière, petit à petit ; les bonds de la table augmentaient graduellement d'intensité, jusqu'à ce que l'obscurité complète fût faite, pour diminuer ensuite, au fur et à mesure qu'on recommençait à faire la lumière. C'était frappant ! Pas possible d'attribuer ce fait à la possibilité de frauder dans l'obscurité, car l'augmentation et la diminution du mouvement se produisait aussi quand la lumière était absolument suffisante pour tout voir, et déceler la moindre supercherie. — C. V.

La conférence de M. Bénezech est reproduite en entier dans ce même numéro de nos *Annales*.

Dans les soirées du 13 et 18 mai, M. Mauromati a fait à la Société des expériences de magnétisme, transmission de la pensée, extériorisation de la sensibilité, qui ont intéressé les assistants, et qui les intéresseront davantage encore, lorsque des sujets auront été bien formés pour servir à ces expériences.

En attendant, les expériences avec M. Renz, «liseur de la pensée», ont continué et paraissent avoir amené enfin à la constatation de quelques phénomènes de transmission de la pensée, au sujet desquels nous publierons bientôt quelques notes.

Les séances avec le médium F. Carancini ont commencé et continuent régulièrement, avec des résultats intéressants.

POUR LES SÉANCES DU MÉDIUM CARANCINI

Liste précédente	382 fr.
7. Mme Constantinescu-Bagdat	100 »
8. Mme Schloemer	50 »
9. M. P. Bergeot	50 »
10. Mme Périer	20 »
11. M. René Périer	20 »
Total	622 fr.

LES MEMBRES SOUSCRIPTEURS POUR 1912

Liste précédente	432 fr.
56. M. Emile Brumm (Lyon)	8 »
57. M. Charles Brumm (Lille)	8 »
58. M. Gaston Durville	8 »
Total	456 fr.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Nous rappelons que l'assemblée générale de la Société Universelle d'Etudes Psychiques aura lieu le *Lundi* 17 *juin, à* 5 *heures de l'après-midi*. A 7 h. 1/2, aura lieu le banquet social. Enfin, à 9 heures, séance au siège de la Société ; on y présentera les premiers résultats obtenus dans les séances avec le médium Fr. Carancini (*Projections lumineuses*).

Le Gérant : Joseph MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année | Juin 1912 | N° 6

DEUX EXTRAORDINAIRES SÉANCES avec le médium Mme WRIEDT, à Londres

Aussitôt que fut connue la mort de William T. Stead, les journaux spirites — ceux anglais surtout — se couvrirent de « communications » de toute sorte, qu'on attribuait à l'Esprit de l'éminent publiciste mort dans le désastre du *Titanic*. Elles venaient des quatre coins de la terre, mais elle se ressemblaient au moins au point de vue de leur insignifiance absolue. Des tirades rhétoriques, sans un seul fait qui prouvât leur origine. C'était une chose attristante pour les personnes chez lesquelles le dévouement qu'elles portent aux recherches de l'Au-delà n'assombrit point l'esprit critique.

Nous trouvons maintenant dans le *Light* du 8 juin un article qui se distingue de ces vagues dissertations et constitue l'un des plus merveilleux récits que l'on puisse lire sur cet ordre de manifestations. Nous nous empressons de le reproduire ici.

Après quelque hésitation, pour des raisons personnelles, je suis parvenu à la conclusion qu'il est de mon devoir envers la mémoire impérissable de mon cher ami, William T. Stead, et de mon devoir envers une grande cause, de vous adresser cette lettre pour qu'elle soit publiée.

Je suis diplomate de profession, ayant eu l'honneur de représenter mon pays (la Serbie) à la Cour du roi de Roumanie, à la Sublime Porte du Sultan de Turquie, trois fois à la Cour de la reine Victoria, et une fois à la Cour du roi Edouard VII ; mon Gouvernement m'a en outre confié différentes missions diplomatiques importantes ; je l'ai enfin représenté à des conférences internationales. Je suis membre de plusieurs Sociétés scientifiques du Continent, et Membre Honoraire de la Société Historique Royale de Londres. Je rappelle ces faits personnels, afin que vos lecteurs puissent se rendre compte que je suis un homme habitué à peser les faits et mes propres paroles, avec une conscience entière de ma responsabilité. Je dois ajouter que pendant plusieurs années, je me suis intéressé à l'étude scientifique des phénomènes occultes, mais que je n'étais pas un spirite convaincu.

Ayant appris que Mme Wriedt, le remarquable médium américain avec lequel expérimenta le Vice-Amiral Moore, se trouvait dans la maison de W. T. Stead, à Wimbledon, je demandai à cette dame la permission d'aller lui présenter mes hommages et d'avoir, si possible, une séance avec elle. Elle me donna rendez-vous pour le jeudi 16 mai, à 10 heures 30 du matin. Je m'y rendis, accompagné de mon ami, M. H. Hinkovitch, docteur en droit, et avocat distingué à Agram (Croatie), qui venait d'arriver à Londres.

Mme Wriedt nous conduisit au Bureau Julia. Elle nous dit qu'elle était ce que l'on appelle un « médium à voix», mais que, en de bonnes conditions, des esprits matérialisés peuvent aussi se montrer en ses séances. Elle nous proposa d'examiner le cabinet et la chambre, si nous le désirions. Comme j'avais déjà été d'autres fois dans cette pièce, et que j'avais examiné le cabinet avec plusieurs docteurs allemands, je ne crus pas nécessaire de le faire cette fois.

Je m'assis avec le Dr Hinkovitch au centre de la chambre, en face du cabinet. Mme Wriedt n'entra pas dans le cabinet, mais resta assise durant tout le temps sur une chaise, près de moi. Elle plaça un porte-voix en face de mon ami, mit en mouvement une boîte à musique et fit l'obscurité complète.

Après que la boîte à musique eut joué une belle mélodie de caractère sacré, Mme Wriedt nous déclara que les conditions étaient excellentes, et que nous aurions été à même, non pas uniquement d'entendre, mais aussi de voir quelques esprits.

— Oui — continua-t-elle — il y a ici l'esprit d'une jeune femme. Elle vous fait signe, M. Miyatovitch : la voyez-vous ?

Je ne la vis pas, mais mon ami vit quelque

chose comme une masse de brouillard de forme oblongue et lumineuse.

— Elle me murmure — dit encore Mme Wriedt — que son mon est Mayell : Adela ou Ada Mayell.

J'étais étonné. Miss Ada Mayell, une excellente amie à moi, à laquelle j'étais très attaché, venait de mourir depuis trois semaines seulement. Mais à ce moment, il n'y eut pas d'autre manifestation d'elle. Elle disparut, sans dire autre chose que son nom.

Un instant après apparut une lueur derrière le médium, et elle se mût de la gauche à la droite du cabinet, comme si elle avait été transportée lentement par une douce brise. Là, dans cette clarté qui se déplaçait lentement, se trouvait, non pas l'esprit, mais la personne elle-même de mon ami William T. Stead, non pas entouré de draperies blanches, comme j'ai vu des esprits en d'autres séances, mais avec son costume habituel! Aussi bien Mme Wriedt que moi, nous jetâmes un cri de joie. Mon ami Hinkovitch, qui ne connaissait M. Stead que par des photographies, dit : « Oui, c'est M. Stead ! »

L'esprit de M. Stead me fit un geste amical et disparut. Une demi-minute après, il apparut de nouveau et se tint en face de moi (mais un peu plus haut sur le plancher), en me regardant et en s'inclinant vers moi. Il apparut une troisième fois peu de temps après, et il fut vu alors par tous les trois d'une façon plus nette qu'auparavant.

Après cette troisième disparition, je sentis que le porte-voix était tourné vers mon visage, et tous trois, nous entendîmes alors ces paroles :

— Oui, je suis Stead — William T. Stead. Mon cher ami Miyatovitch, je suis bien heureux de vous voir ici; je suis venu pour vous donner une nouvelle preuve qu'il y a une vie après la mort, et que le Spiritisme est une vérité. J'avais tâché de vous en persuader quand j'étais au milieu de vous, mais vous avez toujours hésité à accepter la vérité.

Je l'interrompis alors en lui disant : « Mais vous savez que j'ai toujours cru à ce que vous me disiez ! »

— Oui — continua-t-il — vous avez cru parce que je vous parlais de cela, mais je viens maintenant vous apporter une preuve de ce que je vous disais, et vous ne croirez pas uniquement, mais vous *connaîtrez* (en prononçant ce mot avec beaucoup d'emphase) qu'il y a réellement une existence après la mort, et que le Spiritisme est une vérité ! Maintenant, adieu, mon ami ! Il y a ici Adela Mayell, qui désire vous parler !

Stead n'avait jamais connu Miss Ada Mayell dans sa vie et n'avait jamais entendu parler d'elle. Miss Ada m'adressa alors la parole sur un ton noble et affectueux, en tâchant de me rassurer sur certaines questions qui me préoccupaient vivement après sa mort, et en me disant qu'elle était heureuse maintenant. Inutile de rapporter ici tout ce qu'elle m'a dit. Mme Wriedt et M. Hinkovitch entendirent toutes ses paroles.

Alors, à mon grand étonnement, et au grand étonnement de mon ami croate, une voix haute commença à lui parler en langue croate. C'était un vieil ami, médecin de profession, qui mourut à l'improviste d'une maladie de cœur. Mon ami Hinkovitch ne put pas l'identifier, mais ils continuèrent quelque temps à converser dans leur langue maternelle, dont naturellement j'entendis et compris chaque mot. Mme Wriedt, pour la première fois de sa vie, entendait parler le croate.

M. Hinkovitch déplaça accidentellement le porte-voix, et, bien qu'il s'efforçât ensuite de le remettre dans sa première position, et pensât y avoir réussi, les manifestations vocales ne continuèrent pas. Quand on fit la lumière. Mme Wriedt constata que le porte-voix n'était pas placé comme il fallait, et cette circonstance expliquait, à son avis, la cessation de ces manifestations.

Je fus, ainsi que mon ami croate, profondément impressionné par ce que j'avais vu ce jour-là, 16 mai, entre 11 heures et midi. J'en parlai à plusieurs de mes amis comme du fait le plus extraordinaire auquel j'eusse assisté de ma vie. J'en parlai entre autres à l'une des femmes les plus savantes de l'Allemagne, Frau Professor Margarette Selenka, qui arrivait de Ténériffe, où elle avait établi une station pour l'observation scientifique des singes. Mme Selenka vint à Londres pour connaître tous les détails de la catastrophe du *Titanic*, dans laquelle avait péri son grand ami, W. T. Stead. Nous fîmes le nécessaire pour avoir une séance privée avec Mrs. Wriedt, le vendredi 24 mai, à 1 heure.

Cette séance eut lieu au Bureau Julia, mais aucune manifestation ne se produisit, sauf une voix qui, à un certain moment, cria : « Restez tranquille sur votre chaise ! »

D'accord avec Mme Wriedt, Mme Selenka et moi revînmes dans la soirée, et nous eûmes une séance à 8 heures. Il y avait trois autres assistants : Mme et Miss Harper, et une dame très aimable dont je ne connais pas bien le nom.

Quelque temps après le commencement de la séance, nous vîmes tous apparaître M. Stead, mais durant une dizaine de secondes à peine. Il disparut, pour réapparaître un peu plus distinctement, mais pas d'une façon aussi nette qu'il

m'était apparu le 16 mai. Ce fut le seul phénomène de matérialisation de la soirée, mais par compensation nous eûmes des manifestations vocales merveilleuses et variées. M. Stead eut une longue conversation avec Mme Selenka, et une plus courte avec moi, en me rappelant un incident qui, il y a deux ans, se produisit à son bureau de la Mowbray House.

Miss Ada Mayell me parla ensuite de nouveau, en me disant entre autres choses qu'elle savait que ses sœurs et sa nièce m'écrivaient, ce dont elle se réjouissait.

Après cela, ma mère me parla très affectueusement dans notre langue serbe.

Mme Selenka eut une conversation très affectueuse avec son mari, Professor Lorenz Selenka, de l'Université de Münich, ainsi qu'avec sa mère, morte l'année dernière à Hambourg ; ces deux conversations eurent lieu en allemand.

Un ami de Mme Selenka vint, chanta une chanson allemande, et lui demanda de chanter avec lui, comme elle le faisait autrefois ; Mme Selenka s'exécuta.

Nous eûmes ensuite un Irlandais, ancien officier de marine, qui eut une conversation longue, cordiale et absolument pétillante avec la dame dont il est question plus haut et dont j'ignore malheureusement le nom, mais à laquelle le brillant Irlandais semblait uni par un amour éternel.

Naturellement, bien que j'aie parfaitement compris toutes les conversations en allemand et en anglais, je ne suis pas autorisé à les rapporter ici. Je ne puis même pas relater d'une façon détaillée les longues déclarations que fit Julia au sujet de certains projets pour transformer Cambridge House en un centre d'études psychiques à la mémoire de Stead.

Tout ce que je puis dire publiquement, c'est que je suis profondément reconnaissant à Mme Wriedt dont les facultés merveilleuses me permirent d'obtenir de mon inoubliable ami, William T. Stead, une preuve convaincante de ce qu'il y a une vie après la mort, et que le spiritisme est une vérité ; pour m'avoir procuré la joie presque céleste d'entendre des paroles affectionnées de ma chère mère dans notre propre langue, et pour avoir obtenu une autre preuve sacrée de la continuation de l'individualité vitale d'une des femmes les plus aimables, altruistes et généreuses que j'aie jamais connues de ma vie.

Chedo Miyatovich.
Royal Societies Club, Saint-James's, S. W.

On remarquera que le fait des *conversations* qui se poursuivent dans ces séances entre les consultants et les « esprits » exclut absolument l'hypothèse d'un truc fondé sur l'emploi du phonographe.

Quant à l'hypothèse que cette Américaine qu'est Mme Wriedt pousse le polyglottisme jusqu'à la parfaite connaissance du serbe et du croate ; ou bien alors, qu'elle cache quelque part des personnes connaissant ces langues, etc., c'est là une chose qu'on ne peut admettre sans trop demander à la crédulité humaine, surtout quand on a déjà constaté la réalité des phénomènes médiumniques.

M. Chedo Miyatovich est le diplomate serbe dont M. Jean Finot, directeur de *La Revue*, parle ainsi dans un livre qu'il prépare sur *Le Roi des Journalistes*, et dont l'*Excelsior* du 12 mai a publié quelques passages.

Stead obtenait pourtant des phénomènes troublants. C'est ainsi que, dans une réunion provoquée par Stead, une voyante avait prédit le meurtre du roi Alexandre et de la reine Draga, avec les détails les plus circonstanciés.

Stead demanda à une trentaine de témoins de signer le procès-verbal.

Convaincu de l'imminence du danger, il s'en alla, le lendemain, trouver le ministre serbe à Londres pour lui demander de prévenir sans tarder son monarque.

Le diplomate hésita. Il n'était point dans ses fonctions, dit-il à Stead, de faire des rapports de ce genre. Mais Stead de lui dire :

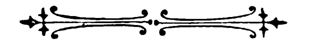
— Ma communication est tellement précise que vous deviendrez complice du crime si vous n'en informez point votre maître.

L'autorité de son interlocuteur fut tellement grande que le ministre finit par céder.

Stead m'envoya en même temps le fameux procès-verbal en me priant de le publier dans les journaux de Paris.

— Laissons s'accomplir ou avorter le crime et nous en parlerons ensuite, répondis-je.

Quelque mois après, et au lendemain de l'assassinat qui a tant émotionné l'Europe, je reçus une dépêche de Stead, me demandant mes impressions au sujet de la prophétie réalisée.



LES MAINS FLUIDIQUES
ET
La PHOTOGRAPHIE DE LA PENSÉE

(Suite. — Voir les numéros d'Avril et Mai)

VI

NOUS PLONGEONS DANS LE MERVEILLEUX. LE CORPS ÉTHÉRIQUE D'UN DÉ A COUDRE

Un nouveau phénomène extraordinaire vient d'être observé pendant la même séance du 23 septembre 1911.

Nous avons vu que sur plusieurs radiographies de la main gauche du double, apparaît la bague, portée continuellement par le médium. Ce fait semblait prouver :

1° Qu'il y a une certaine liaison entre l'organisme et les objets qu'il porte ;

2° Que la notion occultiste, physiologiquement nouvelle, d'un corps « astral » n'est peut être pas limitée aux corps vivants.

Mais pourquoi cette bague apparaît-elle sur certaines radiographies et non sur d'autres ?

Le corps éthérique est-il réellement propre à tous les objets sans exception ?

Et, s'il en est ainsi — ou autrement — ce dédoublement mystérieux entre la matière ordinaire et la matière fluidique, comment s'opère-t-il ?

Je me rendais bien compte des difficultés inhérente à une pareille étude *expérimentale* — l'expérience étant la seule base que je reconnaise pour le moment dans cet ordre d'idées ; — une chose cependant me parut facile à vérifier : je voulais savoir si un objet qui n'était pas constamment porté par la somnambule, serait reproduit quand même dans une radiographie de son double.

Pour commencer, je choisis un dé en argent, dont elle se servait rarement, et ensuite j'avais l'intention de prendre un objet tout à fait nouveau et inconnu d'elle.

Je lui passe donc son dé, en expliquant mon désir.

Mais elle trouve l'expérience peu intéressante et me propose de la compliquer de la manière suivante :

— Garde le dé sur ton doigt, dit-elle, et tiens-moi avec ta seconde main. *Peut-être le dé passera-t-il par ton corps sur mon doigt ?*... Qui sait essayons !

— C'est insensé, ce que tu dis là !...

Néanmoins, me souvenant du mot de Charles Richet qui dit quelque part qu'en métapsychique il ne faut pas reculer même devant des essais qui nous paraissent insensés, je ne dis plus rien ; j'ouvre une nouvelle boîte de plaques « Elka » 13×18, j'en sors une, je la marque au crayon et la place sur les genoux du médium, assis à ma droite. De ma main droite je maintiens en l'air sa main gauche au-dessus de la plaque à une quarantaine de centimètres environ, je garde le dé sur le médius de ma main gauche, derrière mon genou gauche — et nous attendons le phénomène.

La lampe rouge brûle sur la table à un mètre de distance.

Au bout d'une minute la somnambule dit :

— Je sens des fourmillements à l'endroit de l'avant-bras, où ta main me touche... Oh, que c'est drôle ! On me place quelque chose sur le bout de mon médius... Je ne sais pas si c'est bien le dé ; je sens seulement quelque chose me serrer continuellement le bout du doigt...

Quant à moi, je ne vois rien et je n'ai pas de sensation particulière (ni souffle, ni frissons, ni rien de semblable), mais *je sens toujours bien le dé sur mon médius gauche*, en contrôlant cette sensation toutes les secondes à peu près, à l'aide de mon pouce ou de mon genou gauche.

Une douleur, pas très vive cette fois, ressentie par le médium dans sa main gauche, agissante, termine l'expérience.

Sur le cliché (fig. 14) apparaît une main gauche, peut être un peu plus petite que celle du médium, sauf le troisième doigt qui paraît plus long, étant prolongé ...par un dé !

— Ce n'est que « l'âme de ton dé » — dis-je en plaisantant — car le dé lui-même reste toujours sur mon doigt — et elle est bien maigre, cette âme !...

En effet, le dé, comme le doigt qui le porte, paraissent amincis sur la photographie (détail

normal dans les radiographies des objets ronds, lorsque la lumière est proche). La partie inférieure du dé, sauf son bord doublé, est moins sombre (sur le positif) que sa partie supérieure — ce qui ne répond plus à une projection radiographique, mais à l'apparence normale du dé, tel qu'on le voit. Enfin le verre bombé qui la termine, reste à peine visible, comme s'il avait été trop transparent pour cela.



Dans la gravure on n'aperçoit malheureusement pas les fossettes du dé, très visibles dans la photographie.

En un mot, l'image produit une impression mixte, déconcertante : ce n'est pas une forme dessinée d'après nature, car elle ne présente que la partie centrale (axiale) de l'objet ; ce n'est pas une radiographie de profil, car l'on y voit des détails de surface, incompatibles avec une simple projection ; ce n'est pas non plus une photographie ordinaire par réflection, puisque dans ce cas la lumière devrait éclairer l'objet de face, ce qui, sans objectif et la chambre noire, aurait pour unique effet de voiler la plaque ; ce n'est pas enfin une radiographie à la Rœntgen, c'est-à-dire, par transparence partielle, puisque les parties également fortes du métal sont traversées inégalement, et que la main se montre plutôt moins tranparente que le métal.

Le métal !... Mais quel métal ?... Il n'y avait rien au bout du doigt du médium ! Le dé n'a pas quitté ma main, qui restait loin de là et n'avait aucun rapport avec la plaque. J'en suis absolument sûr ! Je suis également sûr de l'impossibilité matérielle d'une simple projection optique de la main du médium. La sensation qu'il eut sur son doigt, ne fut qu'une sensation objective. Comment admettre alors qu'elle ait pu se photographier comme quelque chose de réel ? Et ne faut-il pas supposer que, comme cette main n'est

pas celle du médium, mais bien celle de son double, de même l'image du dé, avec lequel elle forme un tout harmonieux, constitue non pas la photographie du dé, mais celle de son *double* ?...

De son double — ou de l'*idée du dé*...

Telle était pour moi l'alternative théorique de cette incompréhensible expérience.

Le corps astral du dé se détacha (ou fut détaché) du dé matériel, traversa mon corps (ou l'air), se plaça sur le doigt du médium, puis se détacha de nouveau avec la main éthérique, s'appliqua contre le cliché (la main gauche du médium restait toujours en l'air tenue par ma main droite) et enfin graphia son image, à l'aide d'une lumière médiumnique, comme dans les cas précédents : *première hypothèse.*

Le dé est resté en dehors du phénomène. Il n'a pas pu se dédoubler, ne possédant pas de corps éthérique, propre aux organismes vivants. Mais le médium connaissait son dé ; sinon dans sa conscience, du moins dans sa sub-conscience, il possédait l'image exacte de cette forme. Le contenu de l'idée-image s'imprima sur la plaque — c'était en un mot une photographie de la pensée : *deuxième hypothèse.*

Ces deux hypothèses semblent les seules possibles — et elles se valent au point de vue physico-chimique : toutes les deux restent en dehors de notre savoir actuel.

Il y a cependant entre elles une grande différence de principe :

Dans la première, il faut admettre une sorte d'objet, qui se transporte. Un objet, qui n'est pas un objet dans le sens propre du mot, mais qui tout de même reflète matériellement une forme matérielle — quelque chose d'intermédiaire entre la réalité et l'illusion ; une hallucination « véridique » et même « exacte objectivement » ; une idée type de Platon matérialisée ; une fantasmagorie, qui jette une ombre physique...

Dans la seconde, l'objet photographié n'entre pas en jeu. Son double n'existe pas. C'est l'idée-image qui, dans un moment monoïdique, acquiert la faculté d'extériorisation grâce à ses *associations cosmiques* (comme j'avais essayé de l'expliquer dans mon travail polonais : « Une nouvelle catégorie de phénomènes », inséré en 1893 dans le *Fygodnik Ilustrowany* de Varsovie). C'est une *idéoplastie matérielle,* une perception à rebours, une projection photographique de l'idée, conformément au principe de *réversibilité* (Voir mon livre français « De la suggestion mentale » Paris, 1887 et 1889). Habituellement, c'est un phénomène extérieur qui produit la sensation — ici c'est la sensation qui produit un phénomène extérieur : une image objective, assez réelle pour se photographier, formée de rayons, capables d'influencer une plaque.

Laquelle de ces deux conceptions, également extravagantes, est plus proche de la vérité ? Car quoiqu'on en pense, cette expérience existe, et elle contient une vérité, une vérité nouvelle, puisque les anciennes ne s'y appliquent guère...

Suivant ma coutume de chercher des éclaircissements par toutes les voies possibles, j'interroge la somnambule :

— Qu'en penses-tu ?

— Je n'y comprends rien, répond-elle, quoique j'aie eu le pressentiment de la possibilité de l'expérience. Il m'a semblé que le dé pourrait passer par ton corps sur mon doigt, pour se photographier en même temps que la main et j'ai cru que cette idée se réalisait, en sentant des fourmillements aux endroits où ta main me touchait. Ensuite, il m'a semblé que j'avais le dé sur mon doigt, ou du moins quelque chose qui me serrait le doigt — voilà tout.

Inutile de questionner M[lle] Tomczyk éveillée : elle ne se rappelle rien. Seulement, en examinant le cliché, elle a été étonnée de la grande exactitude de la copie photographique de son dé.

— Pourriez-vous dessiner vous-même et par cœur les détails de cette forme ?

— Oh non ! Je n'y ferai pas attention.

Quant au double lui-même, le supposé auteur de cette extravagance physique et physiologique, il n'était pas encore en état de me répondre, en supposant même qu'il ait eu quelque chose d'intéressant à dire. La somnambule ne le voyait que très vaguement, par parties et bien rarement ; elle ne l'entendait pas parler (comme c'était le cas dans le temps où il y avait plus de forces et où la Petite Stasia assistait à nos séances). Les essais d'écriture directe (attribuée auparavant à Woytek et maintenant au double, tout court), quelquefois possibles, ne donnaient que des mots détachés, peu lisibles et sans suite ; enfin l'écriture automatique, si facile avec la Petite Stasia, restait maintenant absolument sans effet, aussi bien, avec le médium éveillé, qu'en état de somnambulisme (Je considère ce fait comme le résultat d'une auto-suggestion : M[lle] Tomczyk désirait à tout prix se débarrasser de la Petite, à cause des désagréments qu'elle lui procurait souvent par ses fraudes et intrigues).

Je continuais à suggestionner le double à chaque occasion, pour développer ses facultés d'observateur exact et consciencieux, mais pour le moment il m'était encore impossible d'en cueillir les fruits.

Bref, je fus réduit à ma propre perspicacité,

c'est-à-dire à une analyse des circonstances, des résultats et des probabilités.

Vu l'importance des phénomènes, il était indiqué de conduire cette analyse avec un soin particulier.

VII

L'ANALYSE DU CLICHÉ

Pour ne pas fatiguer le lecteur par le récit de nombreuses oscillations dans mes idées, au sujet de cette énigmatique photographie, je me contenterai d'un résumé des motifs et des conclusions, auxquelles je me suis arrêté :

1) Ce qui me frappa surtout, c'est l'extrême exactitude du dessin, examiné à la loupe sur le négatif : c'est une vraie copie, précise comme détail et comme dimensions :

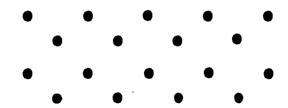
24 mm. de longueur en tout,
21 pour la partie métallique,
12 pour la partie supérieure pointillée,
9 pour la partie inférieure lisse,
2 pour le verre bombé,
1 pour le bord métallique.

Je ne sais pas si une pareille précision était possible psychologiquement dans l'inconscience du médium; ce qui est certain, c'est qu'elle n'était possible ni dans sa conscience normale, ni dans sa conscience somnambulique.

En tout cas cette exactitude du dessin fait penser plutôt à une impression directe immédiate, qu'à un reflet de la pensée.

2) Les points concaves de la partie supérieure, plus sombre sur le positif (comme dans la nature), sont *noires* — c'est-à-dire blancs sur le négatif. Ce détail supprime la supposition d'une radiographie à la Röntgen, mais ne s'oppose pas à une impression par réflexion.

3) Ces points sont rangés exactement comme sur le dé matériel : ils forment 21 rangs qui alternent de la manière suivante :



etc. Ce qui confirme les suppositions précédentes.

4) Le dé n'est bien nettement reproduit, que dans sa partie du milieu, *qui touchait plus ou moins la plaque*, dans l'hypothèse d'un corps quasi-réel. Ce détail est difficilement compatible avec une simple idée image comme source, qui aurait probablement donné une empreinte plus intégrale, mais plutôt moins exacte. Les faibles traces des côtés s'expliquent au contraire bien par l'infiltration de la lumière, propre à tous les objets ronds. Seulement les détails de la partie centrale contredisent la supposition d'une radiographie normale, qui ne saurait donner que le profil, et parlent plutôt en faveur d'une photographie par réflexion.

5) Deux points du dé sont les plus noirs : la partie supérieure métallique et le rebord métallique inférieur. *Ce sont les deux seuls points qui pouvaient toucher la plaque directement en interceptant la lumière.*

6) Le dernier millimètre supérieur de la partie supérieure métallique est au contraire très pâle : *sa brusque courbure l'éloignait de la plaque*, comme le verre arrondi qu'il embrasse.

7) En considérant l'image négative en rapport avec les surfaces et l'objet, l'on voit que les parties plus lisses, en réfléchissant mieux la lumière, ont donné une image plus forte — les parties rugueuses par contre, une image plus faible, parce qu'elles dispersaient la lumière — et ceci indépendemment de leur épaisseur ou opacité. Il en est de même pour le verre (violet), que je soupçonnais d'abord d'une transparence plus grande, mais qui en réalité n'est pas transparent du tout dans sa masse il est seulement encore plus lisse et encore plus arrondi que le reste. Sa forme ronde s'opposait au contact avec la plaque.

8) Un autre objet, soupçonné de dédoublement : la bague, n'est reproduit que dans un point et de profil seulement. Elle pouvait assez bien toucher la plaque ; mais ici c'est la lumière, visiblement plus forte (entre le 4e et le 5e doigt) qui s'opposait à une meilleure impression, en voilant la plaque. Et puis, la bague posait moins longtemps, car elle s'est reproduite deux fois, dans le même temps, comme le doigt qui la porte, et qui a dû changer de position au moment de la production de la lumière.

9) Le médius qui porte le dé est le plus pâle de tous les doigts, à cause de sa plus faible matérialisation, ou bien, parce que c'est lui qui donnait principalement la lumière — ou enfin pour ces deux causes réunies, conformément au principe : « matière ou lumière ».

10) La lumière est en général assez uniforme ; néanmoins il n'est pas douteux qu'elle provient du côté de la paume de la main (d'entre les doigts) et non des bouts des doigts ; puisque les bouts des doigts projettent une ombre — les bouts des doigts et *même le dé* !..

Est-il possible d'admettre raisonnablement une photographie de la pensée, dont la contenu jette une ombre, sous l'action d'une lumière réelle et locale ?...

En somme, je suppose :

1° Qu'*il y avait sur la plaque un objet relativement réel*, à savoir : *une main fluidique matérialisée, ornée d'un dé fluidique matérialisé*. Ils formaient un tout homogène, qui, grâce à sa matéralisation, superficielle mais assez avancée dans les trois dimensions, présentait une surface et une opacité suffisante pour la production d'une radiographie ;

2° Que probablement sous l'influence mentale du désir de faire bien ressortir les détails du dé, cet objet a été éclairé un peu différemment que les autres et surtout *de plus près*, ce qui a donné un profil moins complet, mais par contre les détails de la surface par réflection. Cette image est donc à rapprocher de celles obtenues électriquement par le Dr Boudet de Paris et de nos propres expériences de monnaie, dont il était question dans la partie précédente de cet ouvrage (voir surtout fig. 7 A).

De cette manière s'explique l'apparition des détails de la surface — et les contradictions disparaissent.

Mais cette explication pseudo-physique du phénomène n'exclut pas, à vrai dire, une explication pseudo-psychologique, celle d'une photographie de la pensée. Si cette dernière conception me paraît moins probable, elle n'est cependant pas impossible, puisque l'aspect général de l'image (sauf son amincissement excessif et son étonnante exactitude dans les détails visibles) répond aussi à une image mentale.

Notre analyse du cliché n'a donc abouti qu'à un résultat approximatif. Ce qui est à retenir comme certain, de cette analyse, laborieuse pour moi et probablement pas assez convaincante pour le lecteur, c'est que, physique ou psychique, cette action reproductrice a dû être au fond la même, puisque dans le cas d'une photographie de la pensée, cette dernière s'exprimait physiquement et chimiquement et d'une façon semblable, à savoir dans le but d'obtenir en fin de compte, un *positif* et non un négatif *conforme à l'objet*. Ce qui est déjà assez surprenant et ce qui semble supprimer la différence essentielle entre un phénomène *physique* et *psychique*...

En tout cas, les doutes que persistaient dans notre explication demandaient de nouvelles recherches.

VIII

L'IDÉOPLASTIE PHOTOGRAPHIQUE

— Nous allons vérifier, dis-je à ma somnambule, si c'est ton imagination qui a influencé a plaque, ou bien si c'est ton double qui détacha le corps éthérique du dé, pour le mettre sur son doigt et puis l'appliquer sur le cliché ? Nous répèterons la même expérience ; seulement, je vais prendre dans ma main un autre objet quelconque, et je ne te dirai pas lequel. De cette manière ton imagination ne pourra plus entrer en jeu, et si le double imprime malgré cela la forme exacte de cet objet, se sera une preuve, qu'il se sert réellement de l'objet et non de tes souvenirs.

Elle y consent. Je vois une seconde plaque de la même boîte et insensiblement de ma poche une pièce de cinq couronnes autrichiennes (semblable à une pièce française de cent sous), que je cache dans le creux de ma main gauche. J'accomplis cette manœuvre si adroitement, que même avec une lumière suffisante (et il faisait nuit) la somnambule ne s'en serait pas aperçue. Et de fait, elle n'avait pas vu quel était cet objet, au moment où je lui déclarai que je le tenais déjà dans ma main et que le double pouvait commencer l'expérience.

Avec ma main droite je maintiens la main gauche du médium de 30 à 40 cm. de la plaque et nous attendons en silence.

Tout à coup la voilà que s'exclame :

— Je vois derrière toi une *rondelle blanche..... c'est la lune* !

Au même instant, moi, je vois une lueur faible mais distincte passer aux environs de ma main gauche (qui tenait la monnaie). Ce n'était pas une rondelle, ni un éclair, c'était comme une petite étoile filante, comme un rayon mince, éclairant l'espace près de ma main, du côté opposé au médium. (En général on peut dire que les lumières médiumniques, vues par le médium, sont toujours plus grandes pour lui que pour les personnes non sensitives).

Y avait-il un rapport quelconque entre cette luminosité et la pièce d'argent cachée dans ma main ?

Cette question est restée sans réponse.

Quelques minutes se passèrent encore en silence. Enfin, la somnambule ayant poussé un petit cri de douleur, je laisse tomber dans ma poche la pièce de 5 couronnes et je reprends la plaque.

Au développement apparaît la pleine lune, analogue à celle que j'ai déjà obtenue trois fois (nous y reviendrons tout à l'heure), mais rouge sur le négatif en transparence, sans taches sur son disque, et dont la double exposition est cette fois très nettement visible, les deux empreintes étant plus éloignées l'une de l'autre. La lune flotte sur le fond d'un nuage moins

luisant, et d'une forme un peu différente que dans les cas précédents (1).

Il était évident que cette fois c'était bel et bien une photographie de la pensée. Le corps éthérique de la lune — s'il existe — n'est certainement pas venu se poser sur la plaque — il aurait été un peu trop grand pour cela !...

Mais, tout en étant certainement une idéoplastie photographique, cette expérience ne nous a donné qu'une réponse évasive aux questions qui l'avaient inspirée, car :

1° Ce rapport entre le disque lumineux de la lune et le disque luisant de la pièce d'argent ne peut pas être établie, et 2° cette idéoplastie photographique de l'image de la lune n'infirme en rien la possibilité d'un corps éthérique du dé à coudre, dans notre essai précédent.

On pourrait même dire que notre dernière expérience rend probable l'existence d'un *intermédiaire quasi physique, même dans la photographie de la pensée.* Il n'est pas prouvé que dans cette idéoplastie photographique, l'idée ait été le point de départ de l'action. La somnambule ne pensait pas à la lune — elle pensait à l'objet inconnu que je tenais dans ma main et qui certes ne pouvait pas être la lune. L'objet quasi réel a été d'abord *vu*, et seulement ensuite photographié ; c'est cette vision qui suggéra au médium, l'idée de la lune, c'est elle par conséquent qui a été le point de départ de l'action.

M. le Dr Gustave Lebon nous dira sans doute, que nous avons été suggestionnés tous les deux et que ce n'était pas une vision, mais une simple hallucination.

C'est possible ; seulement dans ce cas il faut reconnaître que nous étions suggestionnés *tous les trois* : la somnambule, personne sensitive, moi-même, personne non sensitive et... la plaque photographique, très sensible il est vrai, mais qui n'a pas l'habitude d'avoir des hallucinations, surtout en concordance avec les hallucinations humaines. Et tel est cependant le cas de notre expérience : *hallucination d'une plaque photographique, en concordance avec une hallucination humaine.*

On l'appelle « photographie de la pensée ».

Le mot n'est pas tout à fait exact mais il exprime un fait réel, et, quoi qu'on pense du mot, le fait demande une explication.

Une explication, c'est-à-dire une description de son mécanisme et de ses conditions.

La grande importance théorique du fait n'est pas douteuse. Une fois constatée, la photographie de la pensée ouvre des horizons nouveaux :

1° Pour la psychologie métapsychique elle se range entre la télépathie, les stigmates et les influences idéoplastiques matérielles d'un côté, et les phénomènes de matérialisation de l'autre, en constituant un anneau important dans la chaîne des extériorisations. Elle prolonge l'être humain ;

2° Au point de vue physique elle complète le phénomène des *rayons électro-chimiques* (que j'ai découvert l'année passée et qui feront l'objet d'une étude à part) et des rayons Xx, que le lecteur connaît déjà. Elle constitue une forme nouvelle de radio-activité organique, que l'on pourra sans doute rapprocher bientôt des autres manifestations radio-actives ;

3° Au point de vue philosophique, elle efface la contradiction carthésienne entre l'étendue et la pensée, en donnant une base commune à ces deux formes opposées d'une praénergie inconnue ;

4° Au point de vue physiologique et médical, elle renforce la doctrine des influences morales, morbides ou salutaires, et celle de l'action physique du magnétisme animal ».

La théorie des transfères et des réflexes va subir un élargissement considérable et la théorie des associations idéo-organiques et idéo-cosmiques finira par s'imposer à la science, en supprimant les frontières entre le micro — et le macro — cosme.

5° Au point de vue logique et épistimélogique, elle va introduire dans notre savoir une notion nouvelle, celle des *degrés de la réalité,* notion révolutionnaire par excellence et qui pourra peut-être remplacer l'inaccessible « Ding an sich » de Kant ;

6° Elle va réunir la chimie et la Physique à la Psychologie — et toutes les fois que des sciences distinctes et étrangères l'une à l'autre s'unissent de cette manière, un grand progrès est garanti. C'est ainsi que le rapprochement inattendu entre l'Histoire Universelle et la Paléontologie nous dota d'une science nouvelle : la Préhistorique. Le rapprochement de l'Astronomie et de la Chimie s'exprima dans l'analyse spectrale. L'application de l'Algèbre à la Géométrie — dans la géométrie analytique. De la Psychologie à la Thérapeutique — dans la psychothérapie. De la Physique à la Psychologie — dans la psychophysique, etc.

Enfin :

6° Au point de vue des faits dits spirites et de la doctrine spirite, la découverte de la photo-

(1) Nous reproduirons ces photographies ensemble dans le prochain numéro, pour faciliter leur comparaison.

graphie de la pensée présente une importance capitale. Du moment qu'il faut considérer comme démontrée la possibilité d'une idéoplastie photographique, les images et les apparitions soi-disant d'outre-tombe, peuvent bien avoir une origine terrestre. Cela ne tranche pas la question immortelle de l'immortalité, mais cela jette une lumière nouvelle sur certaines apparences et commande une prudence toute spéciale dans les conclusions théoriques que l'on tire des faits avérés.

(*A suivre*).

Développement des Facultés supranormales

Deux moyens s'offrent à nous pour étudier, suivant l'expression de Myers, « le spectre ultra-violet » de notre conscience. Soit s'attaquer aux personnalités subliminales errant dans ces radiations, ce qui demande le sommeil profond et deux opérateurs, un hypnotiseur et un sujet ; soit provoquer une sorte de phénomène de fluorescence, en abaissant la réfrangibilité de ces rayons, de telle sorte qu'ils soient observables du moi ordinaire.

Le premier moyen, en apparence plus simple, est fort difficile à réaliser pratiquement, vu la difficulté d'obtenir avec un sujet quelconque le somnambulisme lucide, ou l'impossibilité, comme c'est le cas pour moi, de l'hypnotisation quel que soit le procédé employé.

Le deuxième a le grand avantage de ne demander qu'un opérateur ; d'être employé par conséquent à n'importe quel moment de liberté ; c'est celui dont je me suis servi dans ces expériences.

J'ai cherché à développer en moi la vision interne, ayant été amené dans cette voie par l'autre observation d'illusions hypnogogiques. Le fait d'avoir eu un rêve nettement supranormal, à mon sens (*Ann.* 1905) me permettait enfin d'espérer quelques succès au point de vue métapsychique.

Si l'on veut se livrer à ces expériences, il faut d'abord éteindre les lumières visibles de sa conscience pour percevoir les projections subliminales, c'est-à-dire opérer dans des conditions de relâchement physique et de passivité mentale.

Les premières sont réalisées en opérant couché ou étendu confortablement dans l'obscurité, les oreilles bouchées de préférence, en employant des obturateurs d'ivoire qui sont dans le commerce.

Les deuxièmes en s'efforçant de laisser l'esprit vide de pensées.

Pour moi, les meilleurs moments de la journée sont : le matin peu de temps après le réveil, vers 6 heures du soir, et aussi avant le sommeil. Après un long entraînement, on constate qu'au début la respiration devient plus profonde (respirer par le nez et le moins possible est recommandé), les dents s'entrechoquent, on a la sensation de ne plus pouvoir remuer ses membres ; les mains deviennent froides, les bras se meuvent quelquefois lentement et automatiquement. On se sent capable de raisonner, mais on ne le fait pas. On peut, mais difficilement, décrire à haute voix ses impressions.

Puis, par un effort de volonté, l'état de veille revient avec une sensation d'engourdissement, de picotement, d'électrisation même des membres et en particulier des mains.

Si l'on arrive à l'aïdéie, on s'endort d'un sommeil plus ou moins profond mêlé de rêves incohérents dont on se rend particulièrement compte quand il est intermittent. On assiste alors, dans un état de demi-conscience, aux phénomènes de désagrégation psychologique, caractérisés chez moi par l'audition interne ou extériorisée de phrases sans aucun sens, mots associés d'une façon bizarre, images purement oniriques, hallucinations hypnagogiques (laissant visibles un instant, en se dissipant, un phosphène de même contour). Quoiqu'il en soit, on sort de cet état, quelquefois suivi d'un sommeil sans rêves, généralement dispos et sans fatigue spéciale.

Il semble bien que ces visions oniriques sont les seules que l'on puisse constater dans cet état et j'ai cru remarquer ce que Ochorowitz avait constaté dans ses expériences sur la suggestion mentale, c'est-à-dire qu'après la polyïdéie, l'aïdéie est à craindre. Il semble nécessaire de rester avec un « monoïdéisme passif » pour observer des images d'origine supernormale.

Aussi, dès qu'on commence à approcher de l'état de sommeil, il faut réagir « passivement », en fixant, par exemple, obstinément un point

subjectif devant servir d'écran aux projections subliminales.

Ce sont justement les conditions de la cristalloscopie, où l'on observe souvent un minimum de production oniriques contre un maximum de visions clairvoyantes.

Cependant le monoïdéisme de la visualisation ne m'a pas semblé indispensable, toute idée occupant à elle seule le champ de la conscience remplit le même but, mais celui-ci est évidemment le plus naturel.

Ayant ainsi éliminé les causes d'erreurs, il arrive fréquemment qu'on n'observe rien quoiqu'on attende, mais ce n'est pas toujours le cas. Il faut sans doute derrière l'écran un opérateur adroit ou disposé. Les images se présentent elles? Elles sont plus ou moins brouillées, quoiqu'en couleurs naturelles et vivantes. Il faut immédiatement les noter dans sa mémoire pour les écrire après l'expérience ou, ce qui nécessite un effort, les énoncer à haute voix, car elles ont une forte tendance à être oubliées étant produites à la limite du moi ordinaire. J'ai remarqué par les vérifications de ces visions que les premières sont généralement les meilleures ; c'est qu'en effet l'état de monoïdéisme ne peut être durable qu'après un long entraînement : on tend à retomber dans l'aïdéie, le sommeil et ses images trompeuses.

Aussi, le mieux, quand on se sent fatigué, est de regagner l'état de veille complète, ce qui se fait très facilement. Si on s'y prend avec méthode dans l'état de santé, on ne constate aucun fâcheux résultat de ces expériences. Tentés dans des moments de fatigue, l'état de monoïdéisme disparaît rapidement et la quantité d'images perçues s'accroît aux dépens de la qualité.

Il est bien évident pour moi qu'il serait encore nécessaire de faire une sélection dans ces images, et cela est peut être possible au moment de leur perception, de séparer par des procédés mentaux servant d'écrans appropriés ce qui provient des rayons les plus réfrangibles de cet ultra-violet (images de la mémoire subsconciente) des rayons les plus éloignés, du « rayonnement de facultés le plus proche du centre de vie ».

Notre seule ressource après l'élimination des visions subjectives de l'état d'aïdéie, consiste actuellement à effectuer ce travail après le contrôle des images.

Caractère des visions de l'état d'aïdéie

Ces visions que l'on peut éviter par un entraînement basé sur les observations précédentes ont pour caractère d'être oniriques, souvent d'apparaître par le simple désir, par exemple la pensée d'un arbre suffit pour en voir un, puis une forêt ; et d'être visualisés avec une netteté beaucoup plus grande qu'une pensée image ordinaire. Les préoccupations de la veille agissent comme suggestion puissante pour provoquer des images s'y rapportant. Elle sont, quoiqu'incohérentes d'observation, très agréables à cause du luxe de détails, très proches sans doute de celles du fumeur d'opium ou du haschichin.

On peut encore dans cette catégorie placer des images assez embarrassantes (ce qui prouve à quel point une classification est difficile) du genre des suivantes :

Un soir à 10 heures, je vois un ami courant, vêtu comme d'ordinaire, agitant une canne à crosse de couleur claire (non véridique)— S'agit-il d'un souvenir subconscient, ou d'une association d'idées ?

Ou encore : Vers 5 heures, je pense à cet ami, croyant le visualiser, mais il n'en est rien, je vois un pot à crême et des morceaux de sucre. Or il goûtait justement à cette heure suivant son habitude que je connaissais. N'y a-t-il là qu'un cas de cryptomnésie ? Ou n'est-ce qu'une image onirique ?

Un dimanche, un ami se plaint à moi : il se sent malade, mais non gravement. Le lundi je visualise cet ami couché malade; or, il fut obligé de se coucher le mercredi. — Un jour, je vois un œil humain, grandeur naturelle, vivant, s'ouvrant se fermant, etc... Des personnages marchant la tête en bas, les pieds sur le sol — placé en l'air. (Est-ce un phénomène du genre de l'écriture spéculaire ?) Vision de ma propre personne vue de face, les mains dans les poches, près d'une porte vitrée. (Scène passée reconnue ; passerait facilement pour une image-souvenir, mais cela ne peut-être, car il n'y avait aucun miroir dans le lieu de cette scène passée et ma subconscience ne peut posséder un cliché visuel de cette sorte ; c'est donc le produit d'une association d'images subsconscientes).

Caractère des visions de l'état de monoïdéisme

1° Dans cet état, comme je l'ai dit plus haut, le fait de vouloir des images ne suffit plus pour les percevoir.

2° Quand il y a visions, on ne peut avoir les désirées.

Ainsi je pense à un objet et je ne le vois pas, mais un autre.

3° On ne peut pas les modifier à son gré.

Ainsi, un soir (la veille du jour où Santos Dumont s'enlève avec succès pour la première

fois avec son aéroplane) j'ai la vision d'un aéroplane planant. Je voulus alors éprouver ma vision et je pensais à un accident, mais l'appareil se maintient en l'air. Je fis une deuxième tentative attendant une chute sans plus de succès.

4° Elles ont un rapport avec des évènements passés, présents ou futurs et semblent être d'origine télépathique ou des cas de clairvoyance.

Télépathie.

Ce phénomène est le plus faible à contrôler, mais non à constater. Les résultats obtenus ont été, à la vérité, médiocres. On pourrait à la rigueur expliquer la plupart d'entre eux par des coïncidences et le reste semble plutôt du domaine de la clairvoyance. Cependant je les citerai à part, en faisant remarquer qu'une des grandes causes d'erreurs fut pour nous la difficulté de l'exactitude aux rendez-vous psychiques à cause des occupations et genre de vie différents de l'agent et du percipient.

Les expériences se firent en plusieurs séries; je ne parlerai ici que de celles où je fus percipient afin de ne pas être obligé de revenir sur les procédés de réception employés.

Lors de la première série, il y eut échange de lettres entre l'agent et moi chaque jour, aussitôt après l'heure fixée pour l'envoi et la réception du message. Parmi quinze essais, j'en trouve deux faux, huit nuls, c'est-à-dire obtenus dans de mauvaises conditions d'envoi ou de réception, par exemple : absence de chez soi, réception d'une visite ou travail urgent à l'heure indiquée, pour l'un des deux.

Enfin, 5 curieux avec coïncidences.

Dans la deuxième série (avec un autre agent), il n'y eut point échange de lettres, mais nous nous rencontrions chaque jour. Sur 7 essais, il y a 2 faux, 3 nuls (rien reçu) et 2 bons.

Ces expériences ont été tentées à une époque où je n'avais pas encore démêlé les causes d'erreurs dues aux phénomènes de désagrégation dont il est parlé plus haut.

Voici les 2 faits bons de la deuxième série; je ferai remarquer que l'agent est arrivé par un entraînement de concentration à se provoquer les rêves qu'il désire, dans le sommeil normal quand l'élément affectif s'y trouve mêlé, c'est-à-dire, qu'il a lui aussi plus ou moins accès à sa subconscience.

1° Il lit étant couché un livre (Aksakof). Je reçois son image lisant un livre étant assis, mais je pense qu'il est couché. (Voir la note [1] à la fin de l'article.)

2° Il pense à M. B. médium entrancé. Je reçois l'image du visage de M. B. (Remarque. Nous avions fait sa connaissance peu de temps auparavant) ([2]).

3° (Hors série) Jacques est chez moi, je suis passif dictant à haute voix mes impressions pour qu'il les note. Lui-même est passif. A un certain moment il entend intérieurement les mots *Princesse du sang*. Il réfléchit à cela sans en parler (j'ai les oreilles bouchées). Immédiatement je lui dis entendre les mots : *Princesse du sang* accompagnés d'une vision des Tuileries ([3]).

4° Il y a eu enfin en de nombreuses occasions des phénomènes qui pourraient être attribués à la «latencece» qui serait fort en faveur de l'hypothèse télépathique, mais leur interprétation est trop douteuse pour qu'on puisse leur attribuer une grande importance. Aussi je n'en citerai qu'un cas. Je perçus une scène de guerre. Puis l'image nette de deux fusils entrecroisés avec baïonnettes. Il semblerait que j'eus alors la perception d'une conversation animée (passée depuis quelques heures) de l'agent sur les questions de militarisme ([4]).

Clairvoyance.

5° Cas avertisseurs de nouvelles :

Vision du visage de M[lle] B. étant à la campagne. En rentrant à Paris, le soir, je trouve une carte postale envoyée par elle d'un lieu où nous avions été ensemble en excursion plusieur années auparavant. Je ne reçois jamais des lettres d'elle et ne pense jamais à elle.

Image de M[me] B. précédant l'arrivée d'une lettre de son mari dont je n'avais plus de nouvelles depuis quelques mois.

Image de M[me] D., le soir même de la visite à ma famille de M. D., qui ne donnait plus de nouvelles.

Je n'ai perçu les images de ces trois personnes que dans ces cas, c'est-à-dire jamais avant, ni après.

6° Un objet ayant été caché en dehors de moi par J., je rentrai dans ma chambre et après avoir pris l'état passif, je visualise du papier couvert d'écritures, sur un coin de table, idée de coupe, de coquille, flamme de gaz éclairant des tranches de papier ou de carton blanc, n'étant ni des livres, ni des cahiers, coin de table avec buvard. Or, l'objet caché était près de ce coin de table, dans la coquille, entre des cartes de visite dont la tranche était éclairée par la lampe placée à côté de la coquille. Flamme de lampe à pétrole ([5]).

7° Vision d'une éruption volcanique. Le Vé-

suve avait à ce moment une éruption qui fut signalée dans les journaux du dimanche comme ayant eu lieu à 3 h. 1/4 après une période assez longue de calme (6).

8° *Cas spontané.* — A mon réveil, je vois Jacques debout, puis agenouillé sur son lit, en chemise de nuit. Exact (7).

Prémonition.

9° *Extrait de mon cahier de notes.*

(Jeudi 25 octobre 1906).

Lever 7 h. 1/4. — Jacques comptant des billets de banque de 500 francs (8).

10° Parmi les cas curieux de la série 1 de Télépathie dont il est question plus haut, je relève le suivant :

Extrait de mon cahier de notes.

Mardi, 19 juin 1906. — 8 h. 8 h. 1/4.

Scène très brouillée que j'interprète ainsi : Vous êtes dans un carrefour à bicyclette ou à pied marchant très vite coiffé de votre canotier.

Scène encore plus confuse. Des ouvriers en rangs serrés de 6 personnes s'avancent sur une route.

(Erreurs quant aux gestes faits par l'agent et que je devais percevoir).

Extrait de la lettre de l'agent, M. Gaudelette, datée du mercredi 20 juin 1906 :

1° Nous m'avez vu *à bicyclette* dans un *carrefour,* coiffé de mon *canotier.* Or il est exact, que obéissant avec une *sorte d'étonnement* à une détermination soudaine qui ressemblait à un ordre *venu de l'extérieur* (l'agent est médium, il est bon percipient télépathique), j'ai pris ma machine pour me rendre à la Librairie (entre 10 heures et midi) et au *carrefour* de Saint-Germain-des-Prés, où j'ai dû louvoyer au milieu d'un encombrement de voitures, j'ai *pensé à vous* et à la possibilité de notre rencontre chez Leymarie. *J'étais effectivement coiffé de mon canotier.*

2° Cette seconde vision *prémonitoire* est la plus remarquable.

Vous avez vu, me dites-vous, une *foule d'ouvriers,* en RANGS SERRÉS DE 6 PERSONNES, *s'avancer* sur une route. Or à 11 h. 50, comme je remontais à bicyclette l'avenue des Champs-Elysées, une *véritable armée compacte d'ouvriers grévistes* la descendait sur un FRONT DE SIX HOMMES (j'en ai fait alors très nettement la remarque).

Je possède encore un certain nombre de cas à allures supernormales, mais ceux-ci sont les principaux. D'ailleurs on ne peut encore conclure définitivement; je trouve en effet sur 90 séances ou moments de passivité inscrits, un nombre de faits principaux s'élevant à 212, parmi lesquels je compte bien entendu les visions dites oniriques; il se pourrait en effet que la classification que je donne des images soit trop artificielle et elle le paraîtra certainement, car la distinction entre la tendance à l'aïdéie et le monoïdéisme passif paraît bien subtile.

Or, j'en trouve 27 0/0 de plus ou moins véridiques (en entendant comme tels ceux dits de latence et aussi par exemple de n'avoir rien perçu dans les expériences de télépathie lorsque l'agent n'avait rien envoyé). Comme les faits reconnus faux (au moins dans le présent) s'élèvent à 16 0/0, en admettant qu'un de ces faits annule pour la moyenne un véridique, il n'en reste environ que 10 0/0. Le reste est constitué par un mélange de visions incohérentes, de souvenirs visuels et de scènes invérifiables.

De nouvelles expériences sont donc nécessaires et si les bases sur lesquelles je m'appuie sont solides, en réalisant le monoïdéisme demandé, par un entraînement suffisant, il sera possible de faire des séries d'expériences télépathiques où le nombre de cas véridiques dépassera, comme le demande Grasset, cette proportion, jugée insuffisante.

R. WARCOLLIER,
Ingénieur-Chimiste.

Documents

(1) *Copie de mon cahier de notes* (jeudi 27 septembre 1906). — Avant de s'endormir l'agent concentre sa pensée à transmettre. Le percipient reste passif à son réveil. De plus, de 8 h. à 8 h. 1/4, le percipient et l'agent opèrent de nouveau. — Je perçois en me réveillant l'image de Jacques lisant un livre, étant assis. Puis je pense qu'il doit plutôt être couché, car je sais qu'il opère d'habitude couché. — W.

Copie du cahier de notes de Jacques. — J'ai envoyé à Warcollier l'image du livre d'Aksakof : « Animisme et Spiritisme «. J'étais couché dans mon lit, lisant: « A. et S. », lorsque, me souvenant de notre rendez-vous télépathique, je me demandai quel message j'allais envoyer; je choisis alors comme message l'image du livre d'Aksakof.

(2) *Copie de mon cahier de notes (26 octobre* 1906). — Reçu : tête de Bousquet. — W.

Copie du cahier de notes de Jacques. — J'ai en réalité envoyé comme message l'image de Bousquet en état de trance. Ce monsieur est un médium « à incarnations », auquel à cette époque je pensais souvent, m'occupant d'étudier sa médiumnité. Je n'en ai pas pris note à ce moment.

(3) *Notes prises par Jacques* (9 janvier 1907). — Ces mots : *Princesse du sang.* Ces mots sont accompagnés de la vision d'un bâtiment, auquel j'ai mis l'étiquette de Tuileries. — Je le pensais à ce moment. Je regardais le feu en attendant et j'ai nettement entendu ces mots 40 secondes avant Warcollier.

(4) *Notes de mon carnet.* — (11 décembre 1906). — Scène vague, confuse, comme une image, scène de guerre. — Image nette de deux fusils entrecroisés, avec baïonnettes.

Copie de la lettre de M. Gaudelette.— La vision d'une scène de guerre et de deux fusils entrecroisés figurait assez bien le rappel, l'écho en « formes-pensées » d'une longue conversation, que j'eus à déjeuner le matin même, avec mon père, etc.

(5) Il n'y a pas de relation écrite pendant la perception de ces visions, car je n'ai pas parlé. Je ne les ai décrites qu'après qu'on m'eut appris la cachette. — W.

J'étais présent lors de cette expérience dont j'affirme l'authenticité. — Jacques.

(6) Samedi 24 décembre 1906. En présence de plusieurs personnes, dont Jacques. De 4 h. 1/2 à 5 h., volcan avec fumée ; ville toute blanche éclairée fortement, dans un pays chaud, vers midi, ou dans les premières heures de l'après-midi. — W.

J'affirme également l'authenticité de cette expérience. — Jacques.

(7) *Extrait de mon cahier de notes.* Dimanche 15 octobre 1906. En me réveillant à 10 h. moins 20 ce matin, j'avais présent à la mémoire un rêve vague où Mme H. jouait un rôle. Puis, dans l'état intermédiaire, état dans lequel j'avais des illusions hypnopompiques sans rapport avec le rêve les précédant, apparut l'idée d'un mot : *Jacques*, et l'image de Jacques, debout, sur son lit, puis agenouillé sur son lit; visions internes semblables à celles des expériences de psychométrie. Jacques questionné à ce sujet me répondit que ce matin de 9 à 11 h., il fit sur son lit, debout, puis agenouillé, des expériences sur ses muscles. Ces visions n'avaient paru particulièrement absurdes avant de connaître leur véracité.

J'ai rencontré le dimanche Warcollier qui m'a demandé ce que j'avais fait le matin même. Je lui fis le récit suivant : « Entre 8 h. 1/2 et 10 h. 1/2, j'ai fait application d'un fort aimant sur le nerf crural externe ; la forme de l'aimant employé m'obligeait à me mettre à genoux sur mon lit ; la position étant fatigante, je me levais par moments. Je me mettais debout sur mon lit en appliquant l'aimant avec la main droite. — Jacques.

(8) Je m'éveillai ce matin vers 10 heures en me demandant ce que j'avais fait de 200 francs en deux billets de banque. Ne sachant pas où je les avais mis, je m'en inquiétai fortement, je me levai alors pour les chercher. Je les trouvais après une demi-heure de recherches.

EXPÉRIENCES DE TÉLÉPATHIE

Les expériences télépathiques dont nous publions ici le compte rendu, ont été tentées à Paris, du 22 février au 5 avril 1908, par M. René Broquet (agent) et M. René Warcollier, secrétaire-adjoint de la S. U. E. P. (percipient). Le compte-rendu nous a été remis il y a deux ans déjà : différentes circonstances nous avaient empêché de le faire paraître jusqu'à ce jour.

Nous profitons maintenant de l'occasion qui nous est offerte par la publication de l'article de M. R. Warcollier, que l'on vient de lire, pour faire connaître aussi cette intéressante série d'expériences.

Il est à remarquer immédiatement que, après chacune de leurs expériences quotidiennes, MM Broquet et Warcollier s'échangeaient des cartes-lettres par lesquelles ils faisaient connaître, l'un ce qu'il avait tâché de transmettre, l'autre ce qu'il avait cru percevoir. Ces cartes-lettres, portant le timbre de la Poste, avec jour, heure, etc., constituent un document qui détruit tout doute sur la date à laquelle les notes en question ont été écrites et jetées à la poste.

SAMEDI 22 FÉVRIER 1908

Samedi 22 février ; 8 h. 30 m.

Ce matin à 7 heures exactement, j'ai pris la posture ci-dessous : je me suis *accroupi* (1) dans mon tub, en pyjama de laine grise, recouvert d'un peignoir à raies rouges, la tête couverte d'un chapeau de soie, les mains croisées sur les devant des jambes, *ma montre* dans la main et le livre de Ch. Lancelin : « L'Au-delà et ses problèmes » sur les genoux. Je suis resté dans cette position au moins baroque pendant le quart d'heure convenu, de 7 h. à 7 h. 15, lisant et relisant le titre du livre que j'avais sur les genoux en pensant à vous et en tâchant de ne pas faire errer ma pensée sur autre chose.

R. Broquet.

(1) Les mots et phrases qui se rapportent à une pensée, ou image, transmise, ont été mis en caractères italiques par la Rédaction.

Samedi 22 février 1908.

J'ai fait de la passivité de 7 h. à 7 h. 25... L'état favorable n'a été atteint qu'à 7 h. 10, c'est-à-dire un peu tard... Il me semble avoir beaucoup de difficulté à débrouiller « subconsciemment » les clichés en rapport avec vous. Trop flou. — Voici la copie de mes notes, prises immédiatement après la passivité :

« Le visage de M. Broquet veut se former, mais n'y parvient pas. *Expression très caractéristique, en tout cas anormale, comme s'il faisait une grimace* — celle que l'on fait lorsqu'il faut se lever, en se réveillant.

« Boîtier d'une *montre* en argent... *Les yeux de M. Broquet sont baissés* comme s'il réfléchissait profondément. Il repose sa tête (joue droite) sur sa main droite; le coude droit doit être appuyé.

« *Il a une attitude ramassée* ; *il n'est pas couché, je ne crois pas qu'il soit debout* ; *peut-être assis, plutôt accroupi.*

« J'ai vu encore deux images qui semblent ne pas se rapporter à vous : buste et tête nette de femme de quarante ans... ; cadre de bois verni.... »

R. Warcollier.

...Dans mon tub, je tenais les yeux baissés et je me sentais singuliérement étourdi — ce qui correspond un peu à votre vision, qui présente aussi une grande exactitude au point de vue de la position accroupie.

Les deux autres images ne correspondent pas à des tableaux de ma chambre ; ni le buste d'une femme de quarante ans à aucune de mes pensées du moment.

R. Broquet.

DIMANCHE 23 FÉVRIER 1908

Dimanche, 9 h. 30.

J'ai aujourd'hui, de 7 h. à 7 h. 15, pris la position suivante : en pyjama gris, pieds et tête nus, à genoux sur un fauteuil, les yeux au ciel, les mains jointes en position de prière ; ma pensée concentrée sur le mot « prière »...

Dimanche 23 février, 7 h. 5 à 7. 25 m

Ce matin encore j'ai commencé l'essai trop tard ; ayant constaté qu'il était 7 h. 10, j'ai vu une horloge sur une tour, marquant cette heure.

Bon état réalisé de 7 h. à 7 h. 20.

Je ne vois pas, mais j'ai l'idée d'une attitude anormale de la *jambe droite soulevée, mais non allongée* (position à genoux ?).

Petite tête d'homme, d'albâtre, comme un petit buste de Dante.

Rideau en étoffe lourde, couleur foncée, appliquée le long d'un mur, non tiré mais retenu au moyen d'une embrasse.

R. Warcollier.

Lundi, 24 février.

...Je reçois votre mot d'hier. La vision du rideau est exacte ; ce rideau caractérise même très bien cette chambre par sa position dans une porte sans battant, sur un mur clair.

R. Broquet.

Remarques

Au sujet du rideau, j'ajoutai de vive voix à M. Broquet quand je le vis, quelques jours après, que dans la couleur sombre le rouge dominait. Je lui fis aussi un dessin pour bien préciser la disposition du rideau vis-à-vis du mur clair, etc. ; le tout fut reconnu exact. Enfin, quand M. Broquet fut sur le point de partir de Paris, je vins le voir pour la première fois. Je reconnus parfaitement le rideau de ma vision.

Dans les notes que je pris immédiatement après l'expérience du Dimanche 23, et que je transcrivis dans la lettre que je lui envoyai le matin même et qui est reproduite ci-dessus, se trouvaient ces mots : « *Chiffre écrit* : 14 ». On peut les voir dans le texte de mes notes, que je joins au dossier. Comme M. Broquet ne m'avait rien dit à ce sujet, dans sa lettre, je lui en parlai, dans une conversation que nous eûmes quelques jours après, en lui demandant si le chiffre que j'avais donné correspondait à quelque chose de réel. M. Broquet parut très surpris de ce que je lui disais ; il ne comprenait pas bien. Je pensai alors qu'en lisant ma carte il n'avait pas remarqué les mots en question ; mais il me soutint que je ne les y avais pas enregistrés. Nous constatâmes en effet que je les avais oubliés dans la transcription.

Or, le chiffre 14 était le numéro de la chambre occupée par M. Broquet dans la pension où il logeait. Jamais il n'en avait parlé devant moi, ni autrement à quelques-unes de nos connaissances communes. Je vis à la fin de la période de passivité ce chiffre s'inscrire sous mes yeux comme si quelqu'un l'écrivait à la craie sur un tableau noir. Le chiffre 1 fut écrit plus vite que le 4.

R. Warcollier.

MERCREDI 26 FÉVRIER

Mercredi, 10 h. matin.

Mon cher ami,

Selon nos conventions, étant couché, entre 11 h. 55 et minuit 20, j'ai pensé fortement à un

spectacle vu il a y douze ans à Madagascar : une tête de nègre au bout d'une pique. J'ai cherché à en créer l'image dans mon cerveau, mais il m'a fallu un certain temps, parce que je voulais simultanément créer l'image du milicien qui tenait cette pique sur son épaule ; milicien vêtu de blanc. Or je n'arrivais pas à réunir la pique au milicien ; les images se formaient séparément, sans se joindre. J'ai fini par y renoncer et je me suis figuré, à la fin de la séance, la pique plantée dans la brousse, comme je l'avais aussi vue, d'ailleurs. Nous avions tué un certain nombre de Hovas et on avait entouré le camp de leur têtes — satisfaction donnée à nos soldats, qui étaient tous indigènes et qui ne comprennent pas que les choses ne se passent pas ainsi. Je tombais de sommeil à la fin du quart d'heure et l'image devenait confuse.

R. Broquet.

Mercredi, 26 février 1908.

Mon cher ami, de minuit à minuit 20, je vois tout d'abord Eusapia devant les rideaux (photo du numéro des *Annales*).

Un mouvement rythmique de haut en bas et de bas en haut.

Drapeau français flottant au vent, planté sur un tertre.

Des *soldats*, infanterie, sac au dos, fusil sur l'épaule ; ils défilent, peu nombreux. Je les distingue nettement comme si la troupe passait à mes côtés.

J'assiste à un tir (fusils, révolvers).

Il se pourrait que la troupe se soit embarquée sur un navire (douteux).

Plus tard, vers 12 h. 20, scène d'intérieur très nette ; délicieuse petite fille blonde devant une cheminée de marbre...

R. Warcollier.

Jeudi matin.

...Avant hier, avant de penser au fait bien net du milicien malgache et de la tête coupée, j'avais eu l'idée de vous transmettre le mot : *guerre.* Et mon milicien malgache ne pouvait pas se fixer parce qu'il défilait, et je n'arrivais pas à l'arrêter. Ce n'est donc pas un échec complet.

R. Broquet.

JEUDI 27 FÉVRIER 1908

Vendredi matin.

Hier soir, j'ai concentré ma pensée vers l'idée de boire ; je me suis représenté le roi Gambrinus entouré de nombreuses chopes de bière.

R. Broquet.

Jeudi 27-2-08.

Minuit, minuit 20.

Fatigué, revenant de dîner avec M. G., je me suis couché à l'heure précise de l'expérience. Cela provoque toujours une tendance à l'onirisme, d'où éléments étrangers.

Tour Eiffel.

Sorte de billet de banque ; il y a un grand cachet noir comme ceux de la Poste.

Cadres dorés.

Peinture : *Marine* ; à droite mer bleue, à gauche terre, végétation, dunes. Coucher de soleil, le ciel embrasé à droite.

Monument d'Exposition ?

Grille dorée.

Mots anglais inscrits sur un monument (réclame ?)

J'ai entendu jouer un air de musique.

R. Warcollier.

Vendredi matin.

Dans vos visions de la nuit dernière, j'ai remarqué l'idée de marine. J'avais acheté dans l'après-midi un magazine anglais contenant des reproductions de tableaux en couleur, dont une marine : à gauche la terre, très petite mais qui a l'air de dunes ; la description est exacte, mais le ciel est également coloré partout. La couverture de ce magazine représente un monument : sorte d'arc de triomphe à colonnes, dont le fonton, supporté par deux anges, porte en grosses lettres le titre : « The Nation's pictures ».

C'est assez curieux, et je commence à croire que vous violez réellement mon domicile !

R. Broquet.

Remarques.

Quand M. Broquet me montra le magazine, je reconnus une grande analogie entre le sujet du dessin de la couverture et ce que j'avais visualisé.

La marine n'était pas celle que j'avais vue, et dont le souvenir était encore très net en ma mémoire. Il y a eu dramatisation et symbolisme.

R. Warcollier.

MARDI 3 et MERCREDI 4 MARS

Mardi 3 mars 1908.

De 11 heures 7 11 h. 15, je n'ai, pour ainsi dire, rien vu, j'était encore fatigué ; mais j'ai eu l'impression que vous marchiez dans des *pièces encombrées de meubles rares* : *musée* du mobilier, ou *salons luxueux.*

Vous est-il arrivé quelque chose de semblable hier ?

Puis je me suis endormi jusqu'à ce matin, sans avoir pu prendre les notes après l'expérience.

R. WARCOLLIER.

Mercredi 4 mars.

Hier soir, entre minuit et minuit 15 : *boucle de ceinture d'un sergent de ville.*

Fleurs. — Successsion d'images en couleur, chromos grandeur nature, *décors de théâtre* : *ouvriers, pauvres hommes,* femmes, foule, vieillard à barbe blanche. *Monument ressemblant à un théâtre,* portant écrit le mot : « Justice ». *Impression de faux, artificiel.*

Place publique ronde gardée militairement par la cavalerie.

Beaucoup d'images, n'arrivant pas à complet développement, mais très riches en couleurs...

R. WARCOLLIER.

Mercredi matin.

Votre vision correspond assez bien à ce que j'ai fait hier dans l'après-midi, et que j'avais projeté la veille : visite au *musée* du Louvre (section peinture, par exemple), et deux visites à des amis dont les *salons* sont *assez luxueux.*

Hier soir *j'étais au Grand-Guignol* entre minuit et minuit 10. Après une pièce assez angoissante, j'ai vu une pièce très gaie qui a fini la soirée. — A minuit 10, je suis descendu de Montmartre à pied.

R. BROQUET.

Mercredi soir.

Proportion très grande d'exactitudes dans vos visions d'hier. D'abord le *sergent de ville,* que j'avais observé longuement, car il était au milieu de la foule dans le foyer du Grand-Guignol, et j'écoutais avec curiosité sa conversation avec un monsieur, officier de la Légion d Honneur, qui devait appartenir à la préfecture de police. Ensuite la 2e partie du Grand-Guignol : des femmes, l'une âgée, l'autre jeune, un homme à barbe grise et une jeune homme (pantalons de velours, blouses, casquettes). En somme, parmi toutes vos impressions, je ne vois que le mot « Justice », et la « place publique » qui ne paraissent pas répondre à des pensées du moment ; mais de celles que je ne voulais pas vous transmettre, car j'ai tendu ma volonté vers vous quand on jouait « L'Angoisse ».

R. BROQUET.

JEUDI 5 MARS

Mercredi soir.

Ce soir j'étais *au Vaudeville,* et le spectacle s'est terminé à minuit précis. Au milieu du brouhaha de la sortie, j'ai pensé surtout au rôle et à la *figure* du prêtre de la pièce. Vous est-elle arrivée ?

R. BROQUET.

Jeudi 5 mars 1908.

De minuit à minuit 15, en rentrant fatigué, j'ai vu :

Un homme ressemblant à Napoléon.

Dame de cinquante ans, costume jaune marron, *regarde avec un face-à-main.*

Je vous vois assis, le menton reposant sur la main droite, le coude appuyé, regardant devant vous.

Une demoiselle, sortant du bal masqué, est bousculée dans le métro. Il y a foule dans le wagon.

R. WARCOLLIER.

Remarques

Je ne pouvais penser que M. Broquet irait encore ce soir-là au théâtre, y ayant été la veille pour la première fois depuis nos essais.

Tout le monde s'accorde pour dire que l'acteur jouant le rôle du prêtre dans « Un Divorce » ressemble à Napoléon.

J'avais en moi-même l'idée d'acteur, en notant immédiatement ma vision, comme le montre le dernier mot : *acteur* à moitié effacé dans mes notes au crayon (1).

L'attitude de M. Broquet est bien celle d'une personne au théâtre, ainsi que celle de la dame inconnue.

R. WARCOLLIER.

(1) M. Warcollier joint au dossier quelques lignes du brouillon de ses notes, où l'on voit en effet le mot *acteur* biffé, après la phrase : « homme ressemblant à Napoléon ». — *N. D. L. R.*



DEUX RÊVES TÉLÉPATHIQUES

M. Émile Boirac a bien voulu nous transmettre le récit de ces deux rêves télépathiques, qui lui a été adressé par un professeur de l'École Normale d'Instituteurs, de Dijon.

En 1899, j'habitais à Paris, au nº 79 de la rue d'Assas.

Un de mes compatriotes, A. G., né dans la même commune que moi, à Doncourt, canton de Bourmont (Haute-Marne), exerçait un commerce de Restaurateur-limonadier, rue Vieille-du-Temple, au nº 53. — Assez mal dans ses affaires, je ne savais pourquoi, il m'avait emprunté 1400 francs, qu'il n'avait pu me rendre, à l'échéance, au 15 juin 1899. — C'était un brave homme, malheureux, à part ses dettes laissées en souffrance, mal secondé par sa femme, buveuse, et sans tenue ; voilà, sans doute, la cause essentielle de la ruine de la maison.

Le lundi 10 juillet, au moment où je me disposais à sortir, pour prendre le train à la gare de Vincennes,afin de me rendre à Brie-Caute-Robert, où j'exerçais, G. arriva, l'air abattu, affaissé, me demandant, si je pouvait lui prêter 5000 fr. — Je lui fis voir l'impossibilité absolue de le satisfaire. — Comme il devenait pressant, je lui opposai un refus définitif, mitigé par l'estime que j'avais pour lui et la pitié que m'inspirait sa situation. — « Alors, c'est votre dernier mot » me dit-il, le visage angoissé. — Je le laissai partir.

Le soir, comme je prenais momentanément mes repas au restaurant, il vint encore me trouver. Je l'accompagnai jusque dans l'Ile Saint-Louis, qu'il traversait pour se rendre dans son quartier. Nous fîmes les cent-pas, du pont Saint-Louis, par la rue de Bellay, au pont Louis-Philippe, et nous nous quittâmes sur le pont Saint-Louis, à côté de la Morgue, vers 11 h. 1/2 du soir.

Ayant quelques jours de vacances pour le 14 juillet, je partis voir mon père (ma femme faisait une saison à Aix, avec ma fille aînée), dans la nuit du mardi au mercredi 12 juillet à Soulaucourt (Canton de Bourmont).

Une des sœurs de G. est établie dans ce pays, qui n'est point notre pays natal, mais qui dépend du même Canton.

Dans la nuit du mercredi 12 au jeudi 13, j'eus le rêve suivant : Je descendais en barque le bras de la Seine qui passe sous le pont Saint-Louis. Je laissais pendre ma main gauche dans l'eau. Tout à coup je me sens mordu au poignet. En retirant vivement la main hors de l'eau, je fais sortir un poisson dont la mâchoire serrait mon poignet. Il avait la tête de G., le reste du corps pisciforme tout emmêlé d'herbes. Ce phénomène-présage, car je m'étais éveillé, me fit jeter les yeux sur ma montre accordée à l'heure de Paris. Il était 2 h. 20 du matin.

Dans la matinée du jeudi 13, après mon réveil, voyant la femme M., la sœur de G., je lui fis part de mon rêve, en la prévenant qu'elle pourrait peut-être recevoir de mauvaises nouvelles.

A trois heures du soir, le même jour un télégramme lui apprenait, sans phrases, la mort de son frère A. G.

Rentré à Paris, le mercredi suivant 18, je fus m'enquérir de la nature de la mort du défunt. On me répondit (son fils adoptif), qu'il s'était jeté à la Seine dans la nuit du mercredi au jeudi, et qu'on l'avait porté d'abord au poste de police en le retirant.

Le Commissaire de police du quartier, M. Duranton, je crois, me précisa les faits. La victime fut retirée de l'eau sous le pont Saint-Louis, à 2 h. 1/2 du matin, dans la nuit du 12 au 13 (Soulaucourt-de-Mouzon , où j'eus la notion inconsciente du fait, est à 350 km., au moins de Paris).

Le jeudi 18 janvier 1908, vous aviez bien voulu m'accorder quelques jours, pour me rendre auprès de mon père qui venait d'être frappé d'une attaque, le 16, dans sa 85e année ; quand j'arrivai, vers 11 heures du soir, il était toujours dans le coma. Le dimanche 21, aucun changement ne s'étant produit dans sa santé, je revins ici.

Dans la nuit du lundi 22 janvier, au mardi 23, je le vis, sur son lit debout, s'enveloppant d'un suaire — m'étant éveillé et ayant regardé ma montre, je constatai 11 h. 1/2. — Me levant, je réveillai ma fille aînée, qui était dans une chambre, au bout du vestibule, et lui appris que son grand-père venait de mourir.

A 9 heures, je recevais un télégramme confirmant la douloureuse nouvelle. Le fait se passait dans le même pays, à Soulaucourt. Arrivé à la maison mortuaire, je demandai à mon beau-père qui l'avait assisté dans ses derniers moments, si mon père n'était pas mort, la veille à 11 h. 1/2 du soir. La réponse fut absolument affirmative.

Il y a environ 120 km. en ligne droite d'ici Soulaucourt.

Charles DEMAY.

CORRESPONDANCE

La Photographie dans les Recherches Métapsychiques

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Aux diverses remarques pratiques qui vous ont été faites sur la bonne obtention des photographies psychiques, permettez-moi d'ajouter celle que je vous indiquai lors de ma visite d'il y a quelques années et où vous m'avez bien voulu réserver si charmant accueil que j'en garde encore le plus agréable souvenir.

Ceux qui se proposeront de telles photographies auront à se méfier de l'effet formel d'aplatissement donné par l'éclair magnésique et qui est si désagréable sur les portraits, pire encore dans les études de nu par lui obtenues.

Supposez, en outre, que les formes fantomales ou idéoplastiques aient déjà par elles-mêmes un relief flou, ou peu accusé, ou simplement soient d'une matière, sinon transparente, du moins translucide — et voilà bien près d'être expliquée l'apparence « dessin découpé » que donne leur photographie et qui fait tout de suite songer à une fraude grossière.

Que l'on photographie à l'instantané magnésique une figure taillée dans une matière opaline ou encore une de ces carafes de verre coulé dans un moule à forme humaine et que nos paysans achètent sur les champs de foire plus pour la curiosité du récipient qu'ils trouvent « joli » que pour la pseudo-liqueur y incluse, et que pour le but à atteindre on aura par exemple remplie d'un sirop d'orgeat convenablement dilué, on verra, je le crois, qu'il ne faut pas faire retomber sur le modèle psychique le défaut dû à l'imperfection du procédé humain employé à le photographier, ni douter, de ce fait, de sa sincérité, de sa réalité.

On devra aussi se prémunir contre les points brillants des reliefs aigus de la surface polie du verre (Cf. les mêmes points si désagréables dans la photographie des statues en bronze) en s'assurant que la température du liquide contenu dans ladite carafe est sensiblement plus basse que celle de la chambre dans laquelle se fait la photo. La buée qui se déposera sur les parois extérieures de ladite carafe suffira pour empêcher la production de ces points brillants.

On se rapprochera ainsi des conditions d'existence de la matière idéoplastique, à supposer qu'elle soit de nature transparente et opaline et, en tout cas, on constatera, comme je l'ai fait, l'aspect *plat* des photographies de ladite bouteille dont pourtant, au toucher, on peut incontestablement reconnaître le relief certain.

Les photographies que j'avais prises, dans les conditions qui font l'objet de ma communication, n'ont été exécutées que pour mon édification personnelle. Ma religion éclairée sur ce point de détail, je n'ai pas pris garde de rien conserver d'elles. Il m'est donc impossible, à mon très grand regret, de vous les faire parvenir.

Ceux qui essaieront l'expérience que j'ai peut-être eu trop d'audace, n'ayant aucune autorité scientifique, de proposer à leur attention, feront prudemment, je crois, de s'efforcer de se placer le plus possible dans *toutes les mêmes* conditions, surtout les moins favorables, qui se rencontrent lorsque l'on s'essaie à l'obtention d'un cliché d'idéoplasme, notamment en ce qui concerne la mise au point qui ne doit pas être plus igoureuse que pour le cliché psychique où elle est tout au plus approximative. Ce qui est, ce me semble, une nouvelle cause d'aplatissement.

Une contre-épreuve intéressante pourrait être cherchée dans la photographie de la même carafe à visage humain, mais remplie d'un corps franchement opaque, par exemple un mélange convenable d'eau et de plâtre ou d'amidon.

Je crois que si on additionne toutes les causes humaines, physiques, photographiques ou autres à découvrir, qui s'accordent à fausser le *rendu* d'une épreuve psychique et concourent à lui donner cet aspect étrange qui fait tout de suite, sans plus de réflexion, crier à la fraude (comme si la photographie d'un phénomène étrange pouvait avoir un aspect naturel, ou, si vous préférez : habituel ! mais passons !) on s'apercevra qu'avant de pousser ce cri de suspicion, il est prudent et scientifique d'épurer le *processus,* si je puis dire, du procédé photographique et son *conditionnement.*

Il ne paraît point très exact que la photographie, même entre les mains d'un expérimentateur loyal et averti, soit ce moyen de contrôle absolument correct et rigoureux que d'aucuns affirment. Il est plus qu'on ne croit un facteur d'erreurs et... d'horreurs (ainsi que s'en convaint tout amateur qui reçoit les appréciations d'une jolie femme imprudemment fixée par lui sur une plaque sensible).

En résumé nous aurions déjà trois causes tendant à nous faire mal juger les photographies

psychiques : 1° la nature de la source lumineuse et son mode actuel d'emploi ; 2° la nature de la matière dont peuvent être constitués les idéoplasmes ; 3° le défaut de mise au point. Il est à craindre qu'il n'y en ait d'autres.

Je suis loin d'être le premier qui objecte la prudence à l'égard de la confiance que l'on doit faire à la photographie. Seulement jusqu'ici, me semble-t-il, ceux qui ont crié casse-cou me paraissent l'avoir surtout entendu à empêcher de prendre, révérence parler, des vessies pour des lanternes. J'ai glissé une très modeste et timide remarque pour que l'on se méfie de prendre, grâce à cette même photographie, des lanternes pour des vessies.

Permettez-moi de glisser une dernière observation au sujet, non d'une expérience faite, mais d'une simple possibilité — observation qui tend, comme les précédentes, à mettre en garde contre les causes qui font juger fausses des apparences réelles ou, comme je l'ai déjà dit d'une façon plus vive et plus pittoresque : les causes qui peuvent faire prendre des lanternes pour des vessies.

Tout excès de pose ou de lumière donne gris, donc plat. Si la matière dont sont faits les idéoplasmes est d'un actinisme spécial qu'exaspèrerait l'éclair magnésique, on aurait une raison de plus d'obtenir un phototype à l'aspect plat incriminé.

Ce n'est là qu'une remarque que je laisse à d'autres le soin de contrôler.

La lettre si judicieuse de M. Paul Le Cour me provoque à la réflexion suivante.

La photographie d'une image plane (dessin, gravure) par plusieurs appareils dont les objectifs seront de même combinaison et de même ouverture mais non de même mise au point, donnera un phototype de même netteté dans toutes ses parties pour l'appareil qui avait la mise au point exacte, et des phototypes de même flou dans toutes leurs parties pour les autres appareils.

Au contraire, la photographie dans les mêmes conditions d'un objet en relief nous donnera une série de phototypes dans chacun desquels on constatera des différences de netteté suivant que les plans différents seront plus ou moins au point.

Étant donné le relief en somme peu accusé de la face humaine, il y aura intérêt à opérer à pleine ouverture avec des objectifs n'offrant pas une grande profondeur de foyer.

Mais ce moyen de contrôle, qui est loin de valoir celui de M. Le Cour, n'exclue nullement les causes que j'ai signalées, qui font croire plat ce qui ne l'est pas.

Veuillez bien agréer, etc.

Agen, 2 juillet 1912. A. D. de Beaumont.

Tout en publiant cette lettre, à cause de l'intérêt qu'elle présente, d'une manière générale, nous devons faire observer que les photographies qu'on obtenait dans les séances de Mlle Linda Gazzera étaient bien des figures n'ayant pas les trois dimensions — de simples images — ce qui est montré, non pas uniquement par la stéréoscopie, mais aussi par le fait que les clartés et les ombres se trouvent souvent à contre-jour. — *N. de la R.*

LES NOUVEAUX LIVRES

Camille Flammarion : **Mémoires biographiques et philosophiques d'un Astronome.** — (Paris, Ernest Flammarion, éd., rue Racine, 26. — 4 fr.)

Bien que ce soient là les Mémoires d'un Astronome, la personnalité de C. Flammarion est si complexe, et ses différentes qualités intellectuelles sont si strictement liées, que toujours l'astronome est en même temps un philosophe, et le philosophe un psychiste. Il est donc assez naturel que plusieurs pages de cet intéressant volume soient consacrées aux questions dont s'occupe notre Revue. C'est surtout le chapitre XIII qui est propre à intéresser, à ce point de vue, nos lecteurs.

C'était en 1862 : M. Flammarion, à peine âgé de vingt ans, venait de publier son ouvrage sur *La Pluralité des Mondes Habités*, qui avait eu un écho immense dans le public et dans la presse. Parmi les analyses de cet ouvrage, l'une des plus remarquables était certainement celle que publia Allan Kardec dans sa *Revue Spirite* :

En voyant la somme d'idées contenues dans cet ouvrage, on s'étonne qu'un jeune homme d'un âge où d'autres sont encore sur les bancs de l'école, ait

eu le temps de se les approprier, et, à plus forte raison, de les approfondir. C'est pour nous la preuve évidente que son esprit n'est pas à son début, ou qu'à son insu il a été assisté par un autre esprit.

Il faut dire qu'à cette époque déjà, l'étude du spiritisme prenait à M. Flammarion un grand nombre de ses heures de loisir. Voici comment il parle lui-même de son initiation :

J'ai raconté plus haut mes troubles, mes angoisses, sur nos destinées après la mort. Ayant entendu parler d'expériences, qui semblaient apporter un élément nouveau à cette grave recherche, je me précipitai dans cette investigation. Au mois de novembre 1861, je remarquai sous les galeries de l'Odéon un ouvrage intitulé *Le Livre des Esprits*, par Allan Kardec, dans lequel la vie future et les autres mondes sont censément décrits par des esprits qui les connaissent. Après l'avoir feuilleté, non sans étonnement, je l'achetai et le lus avec avidité, et, voulant me rendre compte des faits exposés, j'entrai aussitôt en relation avec l'auteur, et assistai à toutes les séances de la Société spirite dont il était le Président. Je fis, en même temps, la connaissance d'un médium à effets physiques, M[lle] Huet, dans les salons de laquelle fréquentaient des hommes de haute distinction... Pendant plusieurs années, je suivis avec le plus grand intérêt toutes ces expériences.

Ces recherches, comme mes lecteurs le savent, n'ont pas résolu jusqu'à présent le grand problème ; mais elles me conduisent à admettre l'existence de forces inconnues, et de facultés de l'âme encore inexpliquées.

Après avoir rapporté en détail les expériences fameuses de Victor Hugo à Jersey en 1853, M. Flammarion les commente en disant :

Nous sommes forcés d'admettre ici, comme dans les différents cas discutés dans mes ouvrages spéciaux, que la réunion des personnes assemblées pour faire des évocations crée, momentanément, une personnalité psychique qui les résume.

C'est notre être subconscient, notre moi subliminal qui paraît agir, un peu comme dans le rêve, mais en se projetant, pour ainsi dire...

Si la « personnalité-reflet » est l'hypothèse explicative la plus probable, l'hypothèse de l'existence d'esprits anonymes n'est pas éliminée. Je dis anonymes, car ni Eschyle, ni Molière n'ont évidemment dicté les réponses précédentes. N'existerait-il pas dans l'espace un cinquième élément, non matériel, un principe d'ordre psychique, un milieu mental, à étudier, dont les manifestations confuses se révèleraient parfois à nos sens imparfaits ? Le problème psychique n'est pas résolu.

Et d'autre part encore, si c'est le reflet de nos pensées, pourquoi, lorsqu'on pense à Molière, n'est-ce pas ce nom qui est dicté ? Et pourquoi, si souvent, le prétendu « subconscient » est-il opposé au « conscient » ? Pourquoi la table s'obstine-t-elle, souvent, en des idées contraires aux nôtres ?...

Il y a des spirites d'une foi aveugle, qui sont sûrs d'être en communication avec des esprits. Il n'y a pas à raisonner avec eux. Ceux-là ne me pardonnent pas de ne point partager leurs certitudes, qui sont devenues chez eux des croyances religieuses. Mais il en est d'autres qui comprennent que la méthode scientifique seule peut nous conduire vers la connaissance de la vérité. Ceux-là sont restés mes amis.

THÉODORE FLOURNOY : **Spiritism and Psychology.** Translated by HEREWARD CARRINGTON. — Harper Brothers, éd., New-Nork et Londres, 1911. — Prix : $ 2).

Nos lecteurs connaissent déjà cet ouvrage, dont la publication dans son texte original français a fait beaucoup de bruit, il y a deux ans et a donné lieu à des discussions très vives. M. Hereward Carrington, en le traduisant, y a mis une partie considérable de sa propre personnalité. D'abord, il a écrit une Introduction dans laquelle il éclaire très utilement les conditions dans lesquelles parut l'œuvre du savant psychologue de Genève, et la met ainsi à la portée de la mentalité, un peu différente, du public américain et anglais s'occupant de ces questions. Ensuite il a ajouté un assez grand nombre de notes au pied des pages, qui complètent les connaissances que les lecteurs peuvent acquérir par la lecture de ce livre. Plusieurs intéressantes gravures hors texte y ont été introduites aussi. Inutile de dire que le volume, richement relié, est, au point de vue matériel, de toute élégance.

A. CAILLET : **Traitement Mental.** Culture Spirituelle ; La Santé et l'Harmonie dans la Vie humaine. — (Vigot frères, éd., ; Paris, place de l'École de Médecine, 23. — 1912. — 4 fr.)

L'intention de l'auteur, M. Albert L. Caillet, ingénieur civil, a été, paraît-il, de faire surtout connaître plus exactement les Doctrines toutes modernes qui jouissent d'un si grand succès en Amérique et en Angleterre sous les noms de *Christian Science* et de *New Thought*. En réalité, il le fait d'une façon un peu libre, en appliquant aux théories plutôt chrétiennes de Mrs. Eddy beaucoup de Bouddisme et pas mal d'Occultisme, Magnétisme, etc. L'auteur accumule ainsi beaucoup de théories (« tout est *double*, tout possède un principe bien masculin et un principe féminin, etc., etc.), qu'il se trouverait bien embarrassé à démontrer. Mais l'ensemble de son livre est très intéressant, sutout à un point de vue documentaire. C'est un élément considérable porté à l'étude de certaines formes de suggestion et de mysticisme.

L. A. Vaught : **Lecture pratique du Caractère**, traduit de l'édition revisée en 1907, par Emily H. Vaught. — (Institut de Culture humaine; Bruxelles, rue Froissard, 129).

Dans une petite Préface dont il fait précéder son livre, M. L. A. Vaught remarque justement qu'il n'y a pas beaucoup de sciences au monde, dont le besoin se fasse aussi universellement sentir que la lecture du caractère. Non seulement tous les êtres humains, mais encore les chiens, les chevaux et les autres animaux ont leur méthode pour lire le caractère. Le chien étudie le visage de son maître et comprend ses humeurs. L'enfant étudie ses parents et de bonne heure découvre leurs faiblesses et leurs points forts, et s'y adapte. Les parents font de même. Le mari et la femme font de même. L'homme d'affaires, le commis-voyageur, l'avocat, le détective, le prêtre, le mécanicien, tous, consciemment ou inconsciemment, lisent et étudient les particularités des personnes qu'ils rencontrent, avec lesquelles ils vivent et auxquelles ils ont affaire. Ils sont forcés d'agir ainsi. Leur intérêt et leur succès au point de vue commercial, ou autre, l'exigent.

Mettre tout le monde à même de lire dans l'apparence des hommes leurs penchants et leur caractère, tel a donc été le but de M. Vaught en écrivant ce livre. Comme il n'est pas donné à chacun de soumettre ses semblables à des visites et mensurations anthropologiques, l'auteur a dû se limiter à parler presque exclusivement de la partie visible de l'homme — la tête. Il est, d'ailleurs, un disciple de Gall, qui pousse la phrénologie à ses extrêmes conséquences. L'ouvrage, d'un type américain très prononcé, est illustré d'innombrables gravures, très caractéristiques. La plus grande partie des affirmations de l'auteur demanderaient sans doute une démonstration, qu'il est terriblement malaisé d'établir sur des statistiques et des données scientifiques — mais elles ne sont pas moins curieuses et intéressantes.

H.-C. Agrippa : **La Magie d'Arbatel**, traduite pour la première fois du latin par le Dr Marc Haven, et publiée avec des Notes et une Introduction. — (H. Durville fils, éd., 23, rue Saint-Merri, Paris. — 4 fr.).

C'est, au point de vue de l'histoire de la Magie, l'un des ouvrages les plus curieux, parce qu'il se rapporte à des questions moins abstraites que la plupart des autres : c'est un petit grimoire pratique. La traduction est claire et l'édition assez coquette.

Sepharial : **The Kabala of Numbers.** A Handbook of Interpretation. — (William Rider, éd., Londres, E. C., 164, Aldersgate St. — 1911.)

On sait que les occultistes ont, de tout temps, trouvé des rapports mystérieux entre les nombres et les faits ; qu'ils ont même cherché à prouver la réalité de leur théories en travaillant, par exemple, sur les chiffres des dates des événements pour établir que ce qui est arrivé à tel grand personnage était fatalement réglé par les rapports de ces chiffres mêmes. On connaît à ce sujet des calculs fort curieux. Le livre de Sepharial constitue un Manuel complet de cette supposée science, si curieuse.

Finetta Bruce : **The Mysticism of Colour.** — (W. Rider, éd., 1912. — Prix 3 sch. 6 p.)

On peut dire que ce que Sepharial fait pour les nombres, Mrs. Bruce l'a accompli pour les couleurs. C'est un livre très bizarre, d'un mysticisme très spécial, où s'alternent les considérations « scientifiques », historiques, philosophiques, religieuses ; la prose et la poésie.

Giuliano Kremmerz : **La Porta Ermetica.** — (Milan, édition de *Luce Ombra*. — 2 lires).

C'est un ouvrage d'apologétique occultiste, qui contient un certain nombre d'idées personnelles, comme celle opposant le *fatum* latin au Karma hindou, etc. ; mais on voit dans tout ce livre une telle recherche de l'originalité, une telle préoccupation « d'épater son bourgeois », même par la forme du langage et des images, qu'on a beaucoup de peine à accueillir ce manuel autrement que comme agréable fantaisie d'un *snob* de la philosophie.

Nella Doria Cambon : **Le Diane.** — (« Ars Regia », Milan, 1911. — 2 lires).

L'idée théosophique a inspiré la plupart de ces petits poèmes à une dame de Trieste, qui, en ce livre, montre beaucoup de fantaisie et d'élan poétique. Les vers italiens sont conçus dans une forme très originale, qui n'a rien de classique, mais qui semble bien convenir à la forme de talent de l'auteur.

Salvator Delaville : **La Faunesse. — M. Tarnulphe s'amuse.** — (Paris, Paul Leymarie, éd., 3 fr. 50.)

La Faunesse, ouvrage théâtral qui occupe la plus grande partie du livre de M. Salvator Dela-

ville, est une bien curieuse étude psychologique, où l'on peut suivre avec un intérêt toujours croissant l'évolution vers le bien d'une âme pendant son existence terrestre.

Dr Foveau de Courmelles : **L'Année Electrique,** Revue annuelle des progrès électriques en 1911. Douzième année. — (Ch. Béranger, éd., Paris, rue des Saints-Pères, 15. — 1912. — 3 fr. 50).

Cette année encore cette publication contient différentes choses pouvant intéresser de près ou de loin les psychistes. — On lit à la page 303 :

M. R. Werner ayant montré que les tissus normaux du corps humain présentent une photo-activité, faible et incertaine, répétant ces expériences, M. Caan, d'Heidelberg, a confirmé l'existence de cette action photo-active, manifeste surtout par le cerveau. (Pour Kilner, sur le vivantï, des écrans photographiques spéciaux seraient nécessaires, comme le platino-cyanure pour les rayons X). Presque tous les organes, après calcination, contiennent une substance douée de la capacité de rendre l'air conducteur d'électricité. Cette substance est-elle identique au radium ? Il est difficile de répondre à cette question. Les cerveaux présentent l'activité la plus grande, le cœur et le foie sont moins actifs ; les reins et la rate sont presque inactifs.

H. J. Schimmel : **Opstellen over Spiritisme,** met sen Voorwoord van H. N. de Fremery. — (C. A. J. van Dishœck, Bussum, Pays-Bas).

AU MILIEU DES REVUES

Phénomèues psychiques et Phénomènes électriques

M. A. Breydel, ingénieur, a publié dans les numéros de mars et avril du *Journal du Magnétisme et du Psychisme Expérimental* deux articles, qui ne manquent pas d'intérêt au point de vue scientifique, mais qui manifestent une tendance à engendrer une confusion entre phénomènes psychiques et phénomènes électriques — confusion dangereuse s'il en fut jamais, et qu'il importe d'éclaircir au plus tôt.

« Ces questions, du ressort de l'électrophysiologie — écrit M. Breydel — ont été fort peu approfondies, non pas qu'il manquât d'instituts spéciaux, mais parce que les personnes s'occupant de ces recherches sont généralement des médecins, rarement des ingénieurs électriciens, jamais des savants physiciens ».

Ces paroles laisseraient supposer chez M. Breydel une connaissance très faible de la littérature métapsychique. Il suffit de nommer ce grand physicien, spécialisé dans les questions électriques, qu'est Sir William Crookes, pour montrer l'inexactitude de ses appréciations. Mais comment oublier le nom de cet autre grand physicien, Sir Oliver Lodge, dont les études ont ouvert à Marconi, en même temps que celles de Branly, Righi, etc, le chemin de la découverte de la télégraphie sans fil ? Sir W. F. Barrett n'est-il pas professeur de physique à l'Université de Dublin ? Qui ignore les découvertes de Warley dans le domaine de l'électricité ? Le professeur d'Arsonval est-il uniquement un médecin physiologue, ou aussi un électricien illustre ? Des savants physiciens et électriciens comme Pierre Curie, Branly, etc., auraient-ils donc étudié longtemps Eusapia Palladino, en employant des appareils électriques de tout genre, sans se douter qu'ils étudiaient peut-être des phénomènes électriques ? M. Breydel n'a-t-il donc jamais ouvert le Rapport de M. J. Courtier sur les séances d'Eusapia à l'Institut Général Psychologique de Paris ? Il est toujours à temps pour lire le chapitre intitulé *Les phénomènes lumineux* et surtout le chapitre *Electricité — Magnétisme — Chaleur* qui commence par les mots : « Nous avons recherché si Eusapia pouvait à distance décharger l'électroscope ». On y voit que ce phénomène se produisit probablement, en effet, deux ou trois fois, non sans quelque peine, ce qui aurait été constaté d'ailleurs aussi une fois par le Dr Imoda ; mais M. d'Arsonval ne parvint pas à constater de décharges électriques partant de la blessure qu'Eusapia s'est faite jadis au crâne, et d'où sort, durant certaines séances, un souffle très fort ; MM. Curie et Langevin ne furent pas plus heureux dans leurs efforts pour observer si l'air était, pendant les séances, ionisé au voisinage d'Eusapia, et particulièrement derrière le rideau, à l'intérieur de la cabine ; en vain M. Youriévitch imagina, en 1907, un autre dispositif ; on ne constata aucune variation nette, autre que la faible déperdi-

tion de charge qui se fût normalement produite en tout autre cas.

Cette hypothèse de l'électricité pour expliquer les phénomènes physiques de la médiumnité, les auréoles, etc., a été l'une des premières à être soulevées ; il arriva même que quelques sujets produisant des phénomènes mediumniques spontanés, tels Angélique Cottin, furent appelés « la jeune fille électrique », etc.

Or, Sir O. Lodge écrivait il y a une dizaine d'années déjà : « Quand on n'a aucune connaissance des phénomènes médiumniques, on s'empresse de parler de fraude ; un peu plus tard, on prononce le mot d'électricité ; enfin, on reconnaît qu'il s'agit de tout autre chose ».

Par quoi M. le Dr Breydel se croit-il autorisé à identifier ainsi les phénomènes psychiques aux phénomènes électriques ? Par ceci : qu'il est parvenu, au moyen de certains dispositifs, à déplacer quelques menus objets sans contact au moyen de l'électricité, et à produire des luminosités sur des boules d'ouate ou autres, sur lesquelles sont collés des cheveux. Mais il suffit de réfléchir un instant pour voir que cette vague analogie ne prouve absolument rien. Du fait que la foudre en boule est un phénomène électrique, il ne s'ensuit pas que les feux follets le soient aussi ; on sait même qu'ils constituent un phénomène absolument différent. Une luminosité peut être obtenue de vingt manières différentes en dehors de toute force électrique ; de même, on ne peut pas déduire de l'existence de la force électrique que toute force est nécessairement telle.

Avec cela, on ne veut certainement pas contester que le corps humain et surtout celui de certains animaux, produisent des phénomènes électriques, en certaines conditions ; on ne veut même pas nier que tout phénomène, et l'existence même de la matière, peuvent vraisemblablement être ramenés à un fait électrique ; on demande uniquement que M. A. Breydel ne suppose pas être le premier électricien qui étudie les phénomènes psychiques, en admettant qu'il les ait étudiés. On lui demande enfin de ne pas fonder une théorie d'une telle importance sur une simple analogie, dont les recherches de savants expérimentateurs ont fait justice depuis longtemps.

En attendant, au sujet des analogies qui peuvent exister entre les phénomènes psychiques et les phénomènes électriques, nous croyons utile de reproduire ici un passage d'une conférence qui a été faite dernièrement par le Dr W. Deane Butcher à la « Roentgen Society » de Londres, et qui a été publiée par *The Electrical Review* du 17 mai. Il est à peine besoin de faire observer qu'il ne s'agit, pour le moment, que d'intéressantes hypothèses théoriques.

Un courant électrique d'action accompagne chaque contraction du cœur et chaque mouvement du cerveau, et la secousse d'un cerveau en colère serait ressentie, si nos sens étaient assez sensibles pour cela, exactement comme une secousse électrique. Même le dessin d'un nerf-cellule, tel qu'il paraît dans les remarquables travaux du professeur Ramon y Cajal, a une ressemblance avec la cellule galvanique ordinaire. Le noyau a été isolé du protoplasme qui l'entourait, et le protoplasme a été lui-même placé dans une seconde gaîne isolatrice, qui fut continuée le long du nerf, en lui donnant toute l'apparence d'un câble électrique. Exactement comme dans les premières expériences d'électricité, les observateurs faisaient la chaîne avec les mains pour transmettre la secousses électrique de l'un à l'autre, de même ces cellules établissent la chaîne pour conduire les courants de sensation et de mouvement.

Et le diagramme d'une synopsis — la jonction entre deux tendons adjacents, ou processus afférents d'un nerf-cellule — ne rappelle-t-il pas un cohéreur, avec sa résistance variée, tel qu'on l'emploie dans la télégraphie sans fil ?

Chaque pensée, chaque pulsation, chaque contraction musculaire envoie des flots d'électrons à travers le corps, au moyen des câbles électriques qui s'ébranchent vers la périphérie.

Une cellule galvanique vivante consistait essentiellement en une solution colloïdale contenue dans une membrane sémi-perméable ; et afin qu'elle puisse agir dûment, elle doit être gardée immergée dans une solution électrolytique à un degré constant de concentration. La solution, en forme de lymphe et de sang, était d'une composition si constante et d'une concentration si invariable, qu'on pouvait vraiment la considérer comme un électrolyte de la nature... »

Les Médiums et le problème de l'Orientation

Le *Light* de Londres publiait, en son numéro du 7 octobre dernier, une lettre dont nous donnons ici la traduction :

Monsieur,

Je serais très obligée à tout lecteur du *Light* qui pourrait me faire savoir s'il y a quelque raison pouvant expliquer les sensations suivantes que j'éprouve quand je dors avec mon lit placé dans le sens Nord-Sud. Depuis que je suis parvenue à l'âge de la raison, j'ai toujours noté que, lorsque je suis couchée dans la direction de l'Est à l'Ouest, je puis dormir tranquillement et confortablement ; par contre, si je dors dans une chambre où le lit est placé, sans même que je le sache, dans la direction Nord-Sud, je sens et j'entends des esprits autour de moi. Une fois, j'ai eu la sensation que toute la chambre en était pleine ; en d'autres occasions, il y en avait qui regardaient et parlaient à côté de mon lit, et qui

marchaient dans la chambre. Bien que je m'épouvante pour un rien, j'ai tâché d'adresser la parole aux visiteurs invisibles, mais je n'ai pas reçu de réponse.

J'aimerais bien savoir si d'autres ont éprouvé des sensations semblables, et pourraient m'expliquer ce que cela signifie.

Votre dévouée,
MARY GIBBS.

Cette lettre provoqua quelques réponses, qui furent publiées en d'autres livraisons du *Light*. Nous nous bornerons à citer la dernière :

A Monsieur le Directeur du *Light*,

Les numéros du 7 et 21 octobre et du 4 novembre de votre estimable Revue contiennent des lettres fort intéressantes sur la question de l'*Orientation humaine*, considérée au point de vue de ses effets psychiques.

J'ai précisément étudié cette question depuis 1908, soit seul, soit en collaboration avec M. l'Ingénieur Warcollier et publié un petit livre sous le titre : « L'Art du Repos et l'Art du Travail. *Influence de l'orientation sur l'acvitité musculaire et neuro-psychique.* Paris et Nancy, Berger-Levratul Editeurs. »

Ce livre, qui doit être prochainement traduit en Anglais par M. l'Ingénieur Fitzpatrick (de Bruxelles) ; a provoqué de nombreuses expériences grâce à la fondation d'un prix de 1.000 francs qui a été distribué cette année même à Paris à Mme Agache-Schleomer auteur du mémoire le plus complet.

D'une manière générale, il paraît bien établi que la direction Nord-Sud est la plus favorable au repos, mais ce serait parce que cette position est plus favorable à la détente nerveuse résultant d'une extériorisation plus grande de fluide nerveux dans la position méridienne.

Qu'arrive-t-il donc dans le cas de Miss Mary Gibbs qui a suggéré à vos lecteurs tant d'explications intéressantes, mais parfois contradictoires ?

Couchée dans la direction Nord-Sud, ses facultés supra-normales se développent dans le sens d'une extériorisation, rendue plus facile par la position de son corps, et il en résulte pout elle la perception de phénomènes qui se passeraient dans sa chambre, à quelque distance de sa personne physique.

Le même fait, quoique dans des conditions bien différentes, a été remarqué par nous chez un psychiste de Lausanne (Suisse).

Il s'agit d'un homme d'âge mûr, d'esprit très pondéré, dont nous ignorons les idées personnelles sur l'existence ou la non existence des esprits, et qui par conséquent n'a pas les mêmes visions que Miss Mary Gibbs.

Mais M. G. de Lausanne, a des facultés supranormales grâce auxquelles il lui arrive de s'extérioriser ; il a même conscience de la vue de son fantôme au commencement de l'extériorisation.

Or, au début de ses expériences, il se plaçait précisément sur un meuble orienté du Nord au Sud lorsqu'il sentait venir une extériorisation de ce genre.

A la page 17 de l'*Art du Repos*, nous écrivions précisément, M. Warcollier et moi :

« Il y a deux orientations (Nord et Sud) qui augmentent l'extériorisation de la force neuro-psychique, d'où une détente probable à l'intérieur de l'organisme et une aptitude plus grande au repos.

« Il y a au contraire, deux orientations (Est et Ouest) qui diminuent l'extériorisation de la force neuro-psychique, d'où une excitation nerveuse et musculaire plu grande et une aptitude supérieure au travail ».

Si les cas comme celui de Mlle Mary Gibbs et de M. G., de Lausanne, sont nombreux, il faudra corriger ainsi la conclusion de notre enquête.

Si l'on est médium, cette extériorisation, dans la position Nord-Sud, peut faciliter, soit le dédoublement (Lausanne) soit la perception des esprits (Mary Gibbs), en sorte que le *sommeil de ces sujets se trouverait mieux de la position anormale Est-Ouest*, exceptions confirmatives de la règle, parce que, s'appliquant à des tempéraments exceptionnels.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, tous mes remerciements pour votre hospitalité et l'assurance de ma haute considération

DUCHATEL.

Inutile d'ajouter que tout le monde ne sera pas disposé à croire que Miss Mary Gibbs sentait et entendait *objectivement* des esprits, quand elle était couchée dans la direction Nord-Sud ; mais la question ne demeure pas moins intéressante, puisqu'il importerait tout de même chercher s'il y a une orientation qui facilite les troubles hallucinatoires.



ECHOS ET NOUVELLES

Une nouvelle Revue psychique anglaise

La Direction de l'*International Club for Psychical Research* vient d'entreprendre la publication d'une Revue intitulée : *The International Psychic Gazette*. Elle contient surtout de courts compte-rendus des conférences et séances qui ont lieu, presque tous les jours, au Club. Comme ces conférences et séances représentent toutes les tendances les plus différentes des « sciences occultes » et du mysticisme moderne (médiumnisme, divination, théosophie, ésotérisme, spiritisme, etc., etc.) ; la nouvelle Revue ne peut évidemment pas avoir un caractère scientifique spécial, mais elle contient des éléments, souvent intéressants, de tout genre, sur ces questions.



Le Salon de l'International Club for Psychical Research

La Revue est illustrée et son premier fascicule contient, entre autres gravures, différentes vues des salles de l'International Club ; nous en reproduisons ici quelques-unes.

La mort d'Antoine le Guérisseur

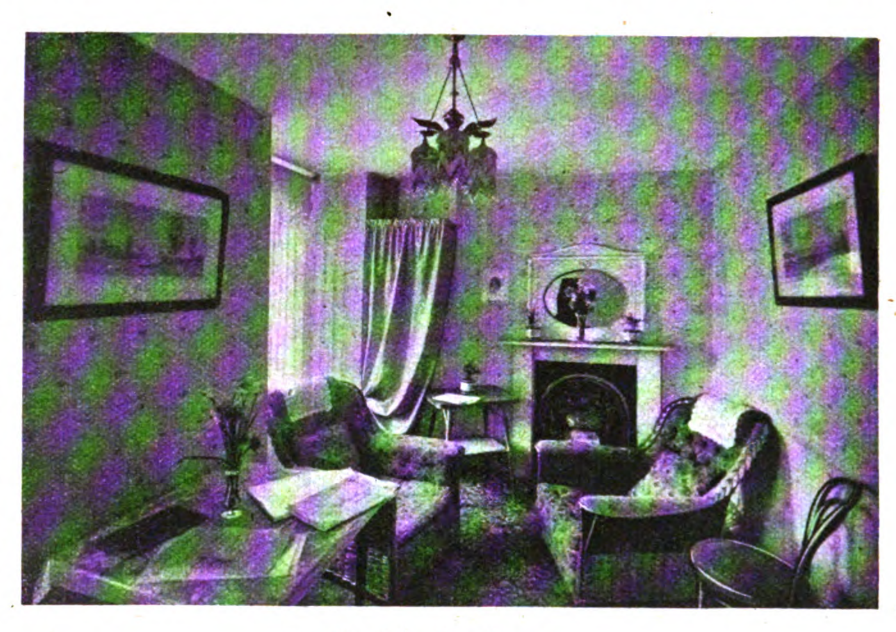
L'existence de cet homme qui, pauvre, sans instruction, sans génie, a pu réunir autour de lui, en quelques années, 130.000 adeptes environ, est bien l'un des phénomènes psychologiques et sociaux les plus extraordinaires de notre temps. Sans doute, quelques éléments ne nous manquent point pour comprendre son succès : ouvrier, il s'est trouvé au milieu d'une parmi les plus grandes agglomérations ouvrières du monde — les milieux ouvriers du bassin de Mons, comme ceux du Pays de Galles, sont très accessibles au mysticisme ; — le spiritisme qui avait conquis la plupart de ces villages lui avait aplani le chemin ; enfin, il avait le prestige et l'influence immenses qui s'attachent à tout grand « guérisseur ». Mais Antoine a fait le prodige de fonder une religion sans dogmes (que



Le Restaurant.

seraient devenues les doctrines de Jésus sans Saint-Paul ?) ; ses enseignements se bornent à des phrases dans lesquelles l'idée « amour de son prochain » prend toutes les formes, même les plus éloignées de la clarté et de la syntaxe ; ils ont même l'air de recommander la renonciation à l'*intelligence*, ce qui fait qu'à quelques exceptions près, l'Antoinisme n'a pas pu sortir des classes les plus humbles de la population.

Louis Antoine est né à Mons-Crotteux (province de Liège) en 1836, de parents pauvres, simples et foncièrement honnêtes. Il était le cadet de sa famille qui comptait onze enfants. Il débuta à douze ans dans la mine, accompagnant son père et un frère qui étaient également mineurs. Ne voulant plus descendre dans la fosse, il devint ouvrier métallurgiste. A vingt-quatre ans il quitta la Belgique pour aller travailler en Allemagne où il séjourna pendant cinq ans. Deux ans plus tard, il alla à Pragua, près de Varsovie (Pologne Russe) et y accomplit un nouveau terme de cinq années, puis il s'installa définitivement en Belgique, à Jemeppe-sur-Meuse. Dans l'intervalle de son séjour en Allemagne, il revient au pays, épouser une femme dont il avait fait la connaissance avant son départ. De leur union naquit un enfant, un garçon que la mort leur ravit à l'âge de vingt ans. Mais grâce à leur grande foi, aucun des deux époux n'en fut découragé ; au contraire, ils se dévouèrent davantage. Leur séjour à l'étranger leur avait permis d'amasser une petite fortune ; ils la sacrifièrent pour venir en aide aux malheureux. Antoine vivait très simplement et très sobrement ; il était végétarien dans toute l'acception du terme ; il ne prenait ni viande, ni œufs, ni beurre, ni lait, en un mot, rien qui provienne de l'animal.



Le Boudoir des Dames.



La Salle de Lecture.

Le défunt a été, dès son plus jeune âge, d'une sensibilité et d'une piété peu commune. Il professa la religion catholique jusqu'à l'âge de quarante-deux ans, puis il s'appliqua à la pratique du spiritisme, sans s'attarder toutefois dans le domaine expérimental pour lequel il

n'avait aucune aptitude et qui ne le tentait nullement. Sachant à peine lire et écrire, il se trouvait incompétent pour résoudre le problème scientifique ; il lui préféra la morale et s'y adonna de tout cœur. Il continua jusqu'en 1906, date à



ANTOINE LE GUÉRISSEUR

laquelle il a créé le Nouveau Spiritualisme, c'est là que commença sa mission.

On se souvient qu'Antoine fut, à deux reprises, poursuivi pour exercice illégal de la Médecine. Il fut, une première fois, condamné à 26 francs d'amende et la seconde il fut acquitté.

On a pu lire dans les journaux que des obsèques solennelles, auxquelles assistaient des milliers de personnes, furent faites à Antoine. En sortant du temple antoiniste, le cercueil fut porté au cimetière, où il fut enterré dans la fosse commune, selon la volonté du défunt. Dans le cortège funèbre on put voir, derrière l'emblème de « l'Arbre de la Science et de la Vue du Mal », les *Frères* et les *Sœurs* du culte antoiniste, dans leur uniforme qui rappelle celui des quakers : pour les hommes, une grande redingote et un chapeau haut de forme, un peu bas et à larges bords plats ; pour les femmes, un vêtement qui rappelle assez celui des *nurses* anglaises.

La vieille veuve d'Antoine lui succède comme chef de la nouvelle religion, qui, après la mort de son fondateur, n'est probablement pas destinée à une bien longue existence.

Le septième tableau d'Hélène Smith

L'œuvre picturale d'Hélène Smith est trop célèbre, à Genève surtout, pour qu'il soit nécessaire d'évoquer ici les circonstances dans lesquelles cette œuvre a été conçue, puis s'est réalisée. Qu'il nous soit permis cependant de rappeler la mystérieuse révélation de jadis : L'œuvre serait de sept. Un huitième tableau resterait à Hélène Smith en souvenir de l'œuvre. Ce septième tableau terminé il y a quelques jours et où des retouches sont encore possibles, c'est « La Sainte Famille ».

Pour la première fois, Mlle Hélène Smith a bien voulu communiquer au public les notes qu'elle écrit après chacune de ses visions, comme après chaque séance de peinture. Les voici telles qu'elles furent prises depuis la première vision qu'elle eût de ce tableau, jusqu'au jour où elle commença à le peindre.

29 *août* 1911, 5 *h. matin.* — Vision dans ma chambre d'un magnifique paysage oriental, au ciel rose, avec trois personnages. Dans l'un je reconnais la vierge Marie. L'autre est un homme que je vois, pour la première fois ; le troisième est un jeune garçon dont les traits me rappellent ceux de Jésus.

Serait-ce la Sainte-Famille ?

1er *septembre.* — Revu la même vision, mais cette fois avec un ciel bleu ; les mêmes personnages étant placés différemment. Cette vision est idéale et j'aimerais que ce tableau soit le mien.

Voilà : le reste de tout le mois de septembre, je ne vois rien, quand le 1er et le 2 octobre, j'eus encore deux visions du même sujet. Je suis agitée et me demande si cette vision sera véritablement le motif du septième tableau.

Tout à coup une étoile superbe d'un éclat intense m'apparaît. Une voix qui semble répondre à ma pensée, à ma question formulée plus haut s'élève, vibrante et claire :

— Oui, me dit-elle, cette vision est le sujet du septième tableau.

— Alors, dis-je bien haut, quel bonheur ! Ce sera mon tableau.

— Ton tableau ? me répondit la voix, non, ce ne sera pas ton tableau. Il a été dit que l'œuvre serait de sept, que le dernier serait pour toi en souvenir de l'œuvre. Ce tableau sera le complément, car l'œuvre doit rester de sept ; ton huitième se fera en même temps que ce dernier ou tout au moins le suivra presque sans interruption.

La voix s'est tue. L'étoile s'est éteinte, et j'ai fondu en larmes, tant j'étais triste, désappointée que ce tableau ne soit le mien. Je le trouvais si beau !.. je l'aimais tant !...

Le 2 octobre, à 7 h. du soir. — J'eus la vision vite effacée d'un ange merveilleux.

Le 25 octobre, à 9 h. du soir. — Nouvelle vision de

l'ange me priant de rester calme et de prendre du repos pour me préparer à la revue du septième tableau.

Dimanche 26 *novembre*, 6 *h. du matin.* — Toute ma chambre est illuminée. Je vois une main éclatante de lumière... Je me précipite dans la chambre où se trouve le nouveau panneau et je vois cette main lumineuse tenant, entre le pouce et l'index, un pinceau et qui semble passer sur le panneau une couche blanche. La main tout à coup me tend le pinceau ; et je comprends alors qu'il manque au panneau une couche de peinture. En effet malgré deux couches de blanc d'argent données, apparaissent encore quelques veines au bois.

Le récipient contenant la préparation avait été laissé au pied du panneau et le pinceau y était resté, trempant dans le liquide. Je regardai alors en prenant celui que me tendait cette main lumineuse si l'autre était toujours là. Mais il n'y était plus : et la main fluidique me tendait toujours le pinceau pris par elle... J'ai obéi et mis une troisième couche de peinture.

Mercredi matin, 9 *novembre*, 6 *heures*.— Trois coups violents, frappés sur le bois de mon lit me réveillent en sursaut. Toute ma chambre est illuminée, vraiment céleste !... Et le bel ange était au pied de mon lit. Il me dit :

— Mets un vêtement chaud et suis-moi.

Alors il me prit la main et me conduisit dans la chambre où se trouve le nouveau panneau. La chambre était splendidement éclairée et toute transformée. J'étais au milieu du paysage magnifique entrevu déjà...

Jésus, Joseph ! Marie ! Un splendide figuier, un puits, tout était là tel que je l'avais vu... J'étais si émue qu'il me semblait m'évanouir...

L'ange était resté, pendant ce temps, auprès de moi. Sans doute, c'est à ce moment que je me suis endormie, puisque quelques instants plus tard je me suis réveillée, assise à terre devant le panneau où étaient peints en bas, à droite, un morceau de terrain et quelques pierres encore légèrement voilées. L'ange n'était plus là. Seule une traînée de lumière persistait en bas du panneau.

Ce tableau, déconcertant comme les autres, et conçu comme eux dans ces étranges conditions, appartient bien par sa technique et sa composition aux six peintures précédentes. Mais dans aucune d'elles, même dans « Le Christ à Emmaüs », on ne trouve cette paix divine, cette béatitude du cœur et de l'esprit où semblent vivre ces trois personnages. Autant le tableau précédent, « La Transfiguration », est le plus surnaturel et j'ose dire le plus divin de tous, autant celui-ci est humain, proche de nous et pour ainsi dire tangible. Le ciel crépusculaire verse sa lumière dorée sur le groupe immobile à l'ombre d'un figuier, auprès d'un puits. Des amphores de cuivre à dessins symétriques, sont là, tout près. Marie assise sur un bloc de pierre, a posé sa main sur l'épaule de Jésus comme si elle voulait par ce geste d'instinctive tendresse, le retenir près d'elle. Elle est femme; ses larges yeux rêvent ; sur ses cheveux un voile blanc retombe. La robe ouverte légèrement découvre son cou rond et voile chastement un sein juvénile. Près d'elle et vêtu comme elle de blanc, les pieds posés distraitement sur la robe qui traîne, Jésus est debout ; il tient entre les mains un rameau d'olivier dont l'extrémité traîne à terre et dont les ramures légères couvrent ses petites mains. Il a six ou sept ans. Des garçons de son âge, il a les bras ronds, les jambres musclées, le cou fort, les joues roses et rondes. Mais ses yeux ne sont pas comparables aux yeux de nos enfants, et leur regard doux et grave, leur expression indéfinissable et leur fixité sont troublants.

Plus loin, Joseph, jeune, beau, ayant les yeux immenses, le nez droit et le teint d'olive dont les précédentes représentations du Christ avaient déjà fixé le type. Joseph qui ressemble à Jésus est debout, appuyé au tronc du figuier, un manteau brun sur les épaules, les mains croisées, comme en méditation. Et à bien examiner ces trois visages qu'un même idéal mystique fait parents, à voir ces yeux aux larges cernes, on surprend à travers l'unité de ce type une unité plus profonde encore ; c'est la spiritualité de leur être. Elle est chez tous trois d'une même essence. Mais intense et pure chez l'enfant, plus vague, plus tendre chez Marie, elle s'unit chez Joseph à une particulière volupté.

Ce tableau, où l'immobilité des personnages a du charme parce qu'elle correspond à l'idée même de quiétude, aura, je crois, près des admirateurs de l'œuvre d'Hélène Smith, un succès considérable. Les uns y trouveront cette fidélité des petits détails qu'ils aiment. Ils regarderont avec ravissement les amphores de cuivre martelé ; ils étudieront les broderies des robes, compteront les fruits encore embryonnaires de la branche d'olivier et les figues déjà mûres. Le puits les enchantera parce que les mousses en ont rongé le pied, et qu'il porte sur ses pierres les traces de l'usure des cordes. Ceux qui aiment les tableaux familiers, ceux dont l'âme est tout unie, les enfants au cœur simple le préféreront aussi parce que son idéalisme et le leur sont en parfaite concordance.

Mais, tandis que les savants ayant déjà sondé les mystères de la subconscience chercheront toujours plus opiniâtrement à découvrir les principes des forces qui président à cette œuvre, les poètes, les artistes dont l'inspiration a des origines aussi mystérieuses, en aimeront la grâce et en respecteront l'archaïque beauté.

L. Florentin,
dans *La Suisse* de Genève, 20 juin 1911.

Société Universelle d'Études Psychiques

L'Assemblée Générale

L'Assemblée Générale annuelle de la S. U. E. P. a eu lieu dans l'après-midi du lundi 17 juin, sous la présidence de M. le Dr Paul Joire, Président Fondateur, qui, après quelques mots appropriés à la circonstance, donna la parole au Secrétaire Général, M. C. de Vesme, pour le rapport moral et financier sur la marche de la Société durant l'année écoulée. Voici les principales données de ce Rapport.

La S. U. E. P. a continué à se développer durant le dernier exercice, c'est-à-dire depuis les vacances de 1911. Pour ce qui se rapporte à la Société en général, le développement n'a fait que suivre les proportions des années immédiatement précédentes, mais celui de la Section de Paris a constitué un record pour elle.

Parmi les conférences qui furent faites au siège de la Société, le Rapporteur cite celle de M. G. de Fontenay sur le « Rôle de la photographie dans l'étude des phénomènes psychiques » ; celle de MM. de Rochas et de Fontenay sur les écrans du Dr Kilner, destinés à permettre d'apercevoir l'aura du corps humain ; celle de M. l'abbé P. Naudet, intitulée « Qu'est-ce qu'un médium ? » ; celle de M. Émile Boirac, Membre correspondant de l'Institut, sur « La conductibilité de la force psychique » ; celle de M. A. Bénezech, pasteur, sur « Le problème de la personnalité », etc. M. de Vesme remarque que les conférences de la S. U. E. P., si elles ne sont pas aussi nombreuses que celles de certaines autres Sociétés similaires, sont faites pour la plus grande partie par des conférenciers très distingués, et sur des sujets d'un grand intérêt, sans jamais sortir du domaine expérimental.

Le 1er avril, la Société fêtait par une réception le Jubilé scientifique de M. Camille Flammarion, Président de la Section parisienne de la S. U. E. P. D'intéressants discours y furent prononcés, surtout par M. Flammarion lui-même et par M. de Fontenay.

Deux séances furent en partie consacrées à la discussion des expériences qu'un certain nombre de nos Sociétaires avaient faites, au siège social, avec le médium Mlle Linda Gazzera, dont on a beaucoup parlé en ces derniers temps.

Cela ramène le Rapporteur à parler des travaux expérimentaux de la Société. Les séances avec Mlle Gazzera, très intéressantes, n'ont malheureusement pas pu être faites avec cet esprit de suite qui leur aurait probablement assuré un meilleur résultat ; cela a moins dépendu des expérimentateurs que des circonstances très spéciales dans lesquelles se trouvait le médium lui-même.

Le Rapporteur rappelle enfin les trois séances consacrées à l'étude de la médiumnité de Mme Lonï Feignez, dont M. Warcollier a rendu compte dans un des derniers fascicules de l'organe officiel de la Société, et les expériences avec MM. Renz et Mauromati, qui doivent continuer, l'année prochaine, pour amener à un résultat sérieux.

Les négociations pour faire venir à Paris Mme Eusapia Paladino n'ont pas abouti, pour le moment, le célèbre médium napolitain ayant fini par renvoyer sa venue à plus tard, pour des raisons de famille. Nous espérons l'amener à venir à Paris l'année prochaine.

Enfin, depuis bientôt un mois, nous avons parmi nous le médium M. François Carancini.

Pour ce qui se rapporte aux Sections de Province, nous devons plus spécialement signaler la fondation d'une de nos Sections à Toulouse. Ce groupe, présidé par M. Abelous, professeur de Physiologie à la Faculté de médecine de cette ville, comprend plusieurs savants, médecins, officiers, etc., et paraît absolument décidée à suivre la conduite strictement scientifique et expérimentale qui constitue le programme de notre Société.

Passant ensuite au Rapport financier, le Secrétaire Générale explique pourquoi il se trouve amené à envahir ainsi le champ qui paraîtrait devoir être celui du Trésorier. Les Statuts approuvés en mars 1910 ayant attribué à l'administration des *Annales des Sciences Psychiques* le soin de recouvrer les cotisations des Sociétaires, les fonds de la Société se trouvent naturellement concentrés entre ses mains, à l'exception de ceux qui constituent le petit capital de réserve de la Société même, et qui sont déposés à la caisse centrale. Or, comme le passif de la Société dépasse très sensiblement l'actif, le Secrétaire Général se trouve annuellement dans la nécessité de combler lui-même le déficit. En ces conditions, il devient un peu, par la force même des choses, le trésorier de la Société.

Le déficit dont le Rapporteur vient de parler ne représente toutefois pas un danger pour la Société, par suite de certaines mesures que le Rapporteur aura l'honneur de présenter à la Société à la rentrée, et qu'il a déjà fait connaître au Président, dont elles ont obtenu l'approbation.

M. de Vesme manifeste donc l'espoir que les choses pourront marcher régulièrement dès l'année prochaine, et demande que deux commissaires soient nommés, conformément à l'article 26 des Statuts, pour vérifier les comptes de la Société à l'occasion de la prochaine Assemblée générale. Il demande en même temps que l'Assemblée se prononce sur son Rapport financier.

L'Assemblée approuve le Rapport à l'unanimité, et nomme MM. Claudovitch et Chardon commissaires des comptes.

On procède au renouvellement du Bureau Central, qui se trouve ainsi constitué : M. le Dr Paul Joire, Président inamovible ; MM. G. de Fontenay, Edmond Duchâtel, Dr Léon Demonchy, vice-présidents ; M. C. de Vesme, Secrétaire Général et Économe ; M. René Warcollier, Secrétaire-adjoint ; M. Paul Douchez, Trésorier général ; M. Paul Archat, Économe-adjoint ; Mme Josselme-Monroe, bibliothécaire (1).

Le Dr P. Joire exprime les regrets de la Société pour le départ d'un de ses Vice-Présidents, M. le Dr Émile Calmette, nommé chef du Service de Santé Militaire de l'Algérie, et souhaite la bienvenue comme Vice-Président à M. Ed. Duchâtel, le distingué auteur des études sur l'influence de l'Orientation et sur la Psychométrie.

On décide enfin la publication d'un catalogue des ouvrages de la bibliothèque circulante de la Société.

Au banquet annuel de la Société, qui eut lieu le soir, assistaient un nombre considérable de Sociétaires, parmi lesquels nous avons relevé les noms de M. le Dr Paul Joire, Président ; MM. G. de Fontenay et Edmond Duchatel, Vice-Présidents ; M. et Mme de Vesme ; M. R. Warcollier, ingénieur-chimiste ; M. P. Archat, ingénieur-électricien ; M. le Dr Bourbon et Mme H. Bourbon ; Mme Constantinescu ; Mme L. Strauss ; Colonel Vicomte Paul de Kergariou ; Mme Cornély, femme de lettres ; M. Chardon, docteur en droit ; Mme Ag. Schlœmer ; M. le Dr Jean-Ch. Roux ; M. le Marquis de Grollier ; M. le Colonel Frater ; M. Marcel Mangin ; M. L. Lemerle, ingénieur ; M. Hanus ; M. Thureau, inspecteur des services civils de l'Indo-Chine en retraite ; M. le Dr G. Chanteaud ; Mlle Sené ; M. Bourdon ; Mlle de Backer ; Mme Carette ; Mlle de Vesme ; M. Henri Durville ; M. F. Carancini, le médium romain, etc., etc.

Au dessert, M. de Fontenay fit un toast au Président-Fondateur. M. le Dr Paul Joire, en lui répondant, lève son verre en l'honneur de tous les membres du bureau et remercie en particulier le Secrétaire Général, M. de Vesme, du dévouement qu'il apporte à l'organisation de la Société ; il montre que, grâce à son activité inlassable, la S. U. E. P. fait chaque année des progrès qui réalisent toutes les espérances ; et que, parmi toutes les Sociétés scientifiques, c'est une de celles qui témoigne une vitalité qui va toujours en s'accentuant davantage.

Dans une réunion qui eut lieu ensuite au Siège social, MM. Marcel Mangin, de Vesme et Warcollier communiquèrent les premiers résultats des séances que la Société poursuit actuellement avec le médium F. Carancini. On fit connaître par des projections lumineuses les quelques photographies qui avaient été prises jusqu'à ce jour, au cours de ces expériences.

Le Secrétaire Général :	*Le Président :*
C. de VESME.	Dr Paul JOIRE.

Les Membres Souscripteurs pour 1912

Liste précédente . .	456 fr.
Mme Hartmann-Marti	8 »
M. A. Pedreira de Cerqueira (Bahia) . .	8 »
Total.	472 fr.

(1) La réélection du Bureau de la Section de Paris, dont M. Camille Flammarion est le président, n'est pas du ressort de l'Assemblée générale.



HALLUCINATION AUDITIVE COINCIDANT AVEC UN DÉCÈS

Un Cas de Prémonition

M. Y., qui désire qu'on ne publie pas son nom, mais qui occupe une situation distinguée en Algérie, vient d'envoyer de Ménerville, près d'Alger, la lettre suivante à M. CAMILLE FLAMMARION, qui a eu l'amabilité de nous la communiquer :

En lisant par hasard, en décembre dernier, votre livre intitulé *L'Inconnu*, l'idée m'était venue de vous signaler un fait se rapportant à ceux que vous avec cités. Mais je renvoyais chaque jour de vous écrire.

Or, au mois d'avril de cette année il m'a été donnée d'en constater un second. Je vous les signale tous deux aujourd'hui. Voici le premier :

Il y a vingt-cinq ans, j'en avais alors dix-neuf et j'habitais avec ma mère la ville de Constantine. Un de nos cousins demeurait en France et nous ignorions qu'il fût malade.

Un matin, ma mère me réveilla de très bonne heure et me dit :

« Cette nuit, vers onze heures, j'ai été subitement réveillée par un coup frappé à la porte de ma chambre. Comme j'allais demander qui était là, une voix que j'ai reconnue pour être celle de notre cousin X... m'a dit ces paroles :

« N'ayez pas peur. Je suis X. Gardez tout ce que vous avez. Faites prier et priez pour moi. »

Ma mère ajouta : « Je n'ai pas eu peur en entendant cette voix, mais je n'ai plus pu dormir de toute la nuit et je crois que quelque chose a dû arriver à notre cousin ».

Et depuis ce moment, elle pria et fit prier pour lui.

Or, quelques jours après, nous apprîmes la mort de ce cousin et un procès pour des questions d'intérêt le concernant faillit survenir entre son fils et ma famille. Mais tout s'arrangea facilement à l'amiable.

Voici le second fait :

Le 8 avril dernier, nous eûmes la visite d'une tante qui était malade et allait à Alger subir une grave opération.

Ne voulant pas la laisser seule dans ce moment critique, ma femme l'accompagna, assista à l'opération qui eut lieu le 13 avril, et lui prodigua les soins les plus affectueux.

Le médecin l'avait d'abord considérée comme perdue. Cependant l'opération paraissait avoir bien réussi. Quelques jours après, la malade commençait à manger et paraissait être en bonne voie de guérison.

Ma femme m'envoyait chaque jour des nouvelles satisfaisantes, et voyant que sa tante allait bien, vint passer avec nous la journée du 17 avril. Le lendemain elle retourna à Alger, en me disant qu'elle reviendrait vers le 25. Or, dans la matinée de ce dernier jour, ma femme me téléphona que sa tante venait de mourir, étouffée en un quart d'heure, d'une embolie, ce qui m'étonna, après les bonnes nouvelles qu'elle m'en donnait auparavant.

Je descendis aussitôt à Alger, et ma femme me raconta les dernières phases de la maladie. Elle me dit aussi que, le 12 avril, veille de l'opération, sa tante avait exprimé le désir, si elle succombait, d'être inhumée à B....., où demeurent ses parents, qui pourraient ainsi venir visiter sa tombe.

Mais, après l'opération, elle ne s'attendait pas à des complications, ou du moins trop promptes. Cependant, le 24 avril, la malade dit subitement à ma femme, avec une certaine satisfaction :

« Je viens de voir mon enterrement. On m'a descendue dans une chambre, puis on m'a conduite à la gare et le train m'a emportée à B..... Et il y avait du monde à mon enterrement, il y en avait ! toute la ville me suivait. »

Ma femme n'attacha pas d'importance à ces paroles et plaisanta sa tante, lui disant qu'elle avait rêvé.

Or, le lendemain, 25 avril, contre toute attente, la malade mourait, et ce qu'elle avait dit la veille se réalisait. On la descendit une heure après son décès, dans une chambre spéciale aménagée en salle mortuaire, puis nous conduisîmes son cercueil à la gare et le train l'emporta à B....., où eurent lieu les funérailles.

Ce sont les paroles qu'elle avait prononcées la veille, alors qu'elle paraissait en bonne voie de guérison, qui m'ont frappé, et je suppose que la prévision qu'elle eut, d'événements qui devaient arriver le lendemain, constitue un fait se rapprochant de ceux mentionnés dans votre livre.

Le Gérant : JOSEPH MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, PARIS.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année | Juillet 1912 | N° 7

LES SÉANCES DU MÉDIUM F. CARANCINI

à la Société Universelle d'Etudes Psychiques, à Paris

Mon but en écrivant ce compte-rendu est de réunir quelques renseignements qui pourraient être utiles, je suppose, à ceux qui voudront expérimenter avec le médium Carancini. Chaque médium a son individualité. L'observateur, à moins qu'il n'ait beaucoup de temps devant lui, aurait le plus grand tort d'arriver avec des principes arrêtés, une méthode toute faite qu'il croirait applicable au sujet qu'il veut étudier. Prétendre refaire l'éducation du médium, ce n'est peut-être pas une prétention vaine, mais pour y arriver, à combien de séances négatives faudra-t-il se résigner ? Et si c'est d'un médium payé qu'il s'agit, combien d'argent dépensé sans résultat ! Eduquer un médium jeune et neuf, voilà évidemment l'idéal ; c'est ce que fait M. Ochorowicz avec Mlle Tomczyk.

Ici ce n'était pas du tout notre cas. Carancini n'est pas un jeune homme et il y a déjà neuf ans qu'il a débuté. Je dirai ce que j'ai pu apprendre du passé du médium et de sa nature.

CARACTÈRE ET IDÉES DU MÉDIUM

Il s'est trouvé par bonheur que j'ai pu, avec un peu de bonne volonté, — très peu — lui trouver de l'occupation chez moi. Il en a été très content, car c'est un homme actif qui se serait cruellement ennuyé à errer dans les rues de Paris pendant deux mois. Sans compter qu'à Rome sa femme et ses six enfants ne vivent pas de l'air du temps et qu'à Paris l'hôtel et le restaurant coûtent cher. Je n'ai eu qu'à me louer de son caractère : intelligent, actif, consciencieux, plutôt gai, absolument rien d'hystérique, ni de maladif. Au contraire, beaucoup de bon sens, de jugement, de franchise. Nerveux ? Oui, sans doute. Chez lui, si ses enfants l'agacent ou cassent quelque objet, il prendra la chose très vivement. Il n'y a pas besoin d'être médium pour cela. Mais je suis bien sûr que, même s'il le pouvait, il ne se servirait pas de sa force médiumnique pour les faire *léviter* par la fenêtre, car il les aime beaucoup. C'est un homme très rangé, détestant les distractions idiotes qui font généralement la joie des visiteurs de Paris. Donc rien d'anormal pouvant intéresser le neurologiste. Aucun souffle ne lui sort de la tête. Aucun phénomène ne se produit spontanément en dehors des séances. Il dit n'en avoir jamais vu. On sait qu'il n'en était pas de même avec Eusapia. Et cela, je l'avoue, me paraît assez étrange. Que, même pendant son sommeil, il n'arrive jamais rien, j'ai de la peine à le croire. Il ne dormait pas à la maison. Il s'en allait vers six heures. Lorsque le matin il arrivait, sans que je le prie, il me racontait *ce qu'il pouvait* de la séance de la veille. Ce qu'il pouvait, car réellement il paraissait bien ne se souvenir que de ce qu'on lui avait raconté, à lui-même, après la séance.

Un propos curieux, une fois, ce fut celui où il reconnut la nécessité d'un contrôle sérieux, parce que tous les médiums pouvaient être entraînés à tricher, qu'ils étaient certainement bien blâmables quand ils le faisaient par esprit de lucre, mais qu'ils l'étaient moins s'ils le faisaient pour sauver leur réputation dans le cas désespéré d'une séance risquant d'être entièrement négative. Mon Dieu ! j'avoue avoir eu le tort de ne pas avoir essayé de redresser ses idées à ce sujet, de ne pas lui avoir dit : « Mais, au contraire, c'est en trichant que le médium risque de perdre sa réputation. Et une séance entièrement négative ne décourage pas du tout un vrai psychiste. » Au risque de scandaliser certains sévères calvinistes, certains anglo-saxons rigoristes, je dirai qu'il faut avoir le courage, avant d'entrer dans la salle des séances, de laisser au vestiaire la morale de tous les jours. Oui, moi, qui suis en toute autre circonstance l'ennemi acharné de l'indulgence, moi qui suis convaincu que nous allons très prochainement mourir si nous ne

renonçons pas tout de suite au désastreux humanitarisme qui a relaché toutes les fibres de la société, eh bien, ici, ici seulement je faiblis, je ne me révolte pas quand je vois un médium tricher. Je me dis : « C'est notre faute ; pourquoi n'avons-nous pas pris cette précaution-là ? Le démasquer pour cette petite ruse maladroite, ce sera tarir la source du phénomène pour longtemps et peut-être pour toujours. Qu'on se rappelle l'incident de Mme Curie et de Mlle Tomczyk. Et puis sais-je à qui j'ai à faire ? A quelle personnalité ? Très probablement à la seconde. Et la première tout à l'heure, quand elle se réveillera, ignorera tout ce qui vient de se passer. Après la séance je dirai ce que j'ai vu. Et voilà tout. Il ne sera finalement de mon silence résulté aucun mal pour personne. »

C'est, à mon avis, ce qu'auraient pu admettre les expérimentateurs de Genève et de Londres. Et ils eussent eu sans doute comme nous des résultats positifs.

Carancini comprend assez bien le français. Et je suppose que l'esprit « Giuseppe » le comprend mieux ou du moins *devine* mieux ce qu'il y a derrière les mots, aidé par une certaine faculté somnambulique de lecture de pensée.

MARCHE HABITUELLE DE LA SÉANCE

Il vaut mieux la donner une fois pour toutes, pour ne pas ennuyer le lecteur par des répétitions. D'abord la disposition, c'est la disposition classique, le cabinet avec rideaux, dans le cabinet une chaise et quelques objets posés dessus. En dehors à droite et à gauche d'autres meubles et d'autres objets. Au plafond une lampe électrique à verre rouge qui pourra être éteinte, qui sera régulièrement éteinte vers le milieu de la séance, comme si la force diminuant, plus d'obscurité devenait nécessaire. Et non loin de la première lampe éclairant la table et les assistants et les meubles de façon à ce qu'on puisse suivre leurs mouvements, une lanterne de photographie, à bougie et à verre rouge. Elle aussi, hélas, à la fin de chaque séance, Giuseppe nous la supprimera presque complètement.

La chaîne est formée, les quatre premières personnes seulement posant leurs mains sur la table. Presque toujours une seule personne est restée en dehors de la chaîne pour la photographie, et cette personne c'était ou M. de Fontenay, ou M. Le Cour, ou M. de Vesme.

Il n'est venu à personne l'idée que ces messieurs, l'un après l'autre, pourraient s'amuser à produire les phénomènes.

Quelques instants de silence sont demandés par le médium pendant lesquels, je suppose, Giuseppe « s'incarne ». Et c'est lui alors qui demande que l'on parle. « Parlate molto ; specialmente i due controllori ». Et ce « Parlate » Giuseppe le répétera souvent avec force quand il sentira que le phénomène va se produire.

C'est ennuyeux, évidemment, très ennuyeux surtout pour certains contrôleurs qui n'ont pas la faculté de déployer toute leur attention quand on les force à parler d'autre chose. Aussi ai-je facilement renoncé à l'honneur d'être contrôleur.

Giuseppe prend assez souvent la parole soit pour demander quelque chose relativement à la lumière, ou au contrôle. Quelquefois il fait des remarques d'un intérêt général ou dit ce qu'on pourra faire une autre fois. Il faut donc qu'un des membres du groupe sache l'italien.

J'ai oublié de dire qu'au commencement, en arrivant, Carancini nous a, dès les premières séances, proposé de visiter ses vêtements, offert de se déshabiller.

L'INFLUENCE DES CONTROLEURS

Elle me paraît certaine avec Carancini. Nous nous en sommes assez vite rendu compte. A chaque formation d'un nouveau groupe il faudra un certain temps pour discerner cette influence. Certaines personnes sont favorables au développement de la force psychique et d'autres défavorables. Naturellement les sceptiques endurcis diront : « Parbleu ! Les personnes favorables aux phénomènes sont celles qui contrôlent mal ; c'est bien simple. » — Non, monsieur, ce n'est pas si simple que cela. Je reconnais que mettre au contrôle deux personnes d'une inexpérience complète et d'une intelligence médiocre, c'est perdre son temps, mais je prétends qu'il suffit d'y mettre des personnes d'une certaine expérience et d'une intelligence ordinaire pour pouvoir s'assurer de la réalité de certains phénomènes c'est-à-dire de ceux que la libération d'une main ou d'un pied, ou un instrument tenu par la bouche, ne peuvent expliquer.

C'est d'une aide *physique* apportée au médium que je parle. Ce n'est pas d'une sympathie morale. Celle-ci peut exister très grande et pourtant la production des phénomènes être paralysée. On peut faire à ce sujet toutes les hypothèses que l'on voudra. On peut même dire que la cause est une auto-suggestion du médium, une auto-suggestion sans base. Peut-être. Mais il n'y a pas lieu de discuter cette question en ce moment, Bornons-nous à constater ce fait. Les choses se passent comme si le.... fluide (?) de certains assistants était utile au médium. Il le croit, et

sa croyance, même s'il se trompe, suffit pour engendrer le fait.

INFLUENCE DE LA LUMIÈRE

J'insiste sur ce point capital. Carancini tolère, pendant la première moitié de la séance, une lumière rouge venant de deux petites lanternes, parfaitement suffisante pour voir les mouvements de meubles ou d'objets un peu gros, comme une guitare, par exemple, ou un gros ballon. En revanche il a jusqu'à présent de la peine à s'habituer aux lettres phosphorescentes si ingénieusement inventées par M. Favre et si utiles pour suivre les mouvements d'objets ou pour contrôler les pieds du médium. Il est facile de s'arranger pour que les lettres visibles pour les assistants ne le soient pas pour le médium. Il faut le laisser en ignorer l'existence le plus possible.

La force nous a paru plus grande dans la première moitié de la séance et c'est probablement pour cela que Giuseppe demande à la fin qu'on éteigne les lampes.

L'INSTALLATION

Elle était loin d'être parfaite à la Villa des Ternes. Il faudrait une salle spéciale. Heureusement que la grandeur de celle de la Villa n'a pourtant pas dû dérouter le médium, car à Rome le volume de l'atelier de M. Von Ehrard était à peu près le même que celui de notre salle. Notre cabinet — trop petit — était situé au milieu d'un des grands côtés, adossé à une grande porte vitrée de vérandah, fermée par un rideau de fer. Il avait en plan la forme d'un trapèze et les trois côtés du fond étaient faits avec un grand drap d'une seule pièce. Le rideau noir, devant, était en deux morceaux glissant sur une tringle au moyen d'anneaux. Comme plafond, un tapis de table.

Il y a dans le cabinet à peine la place pour une chaise ou bien un petit guéridon où sont généralement posés un tambourin, un petit ballon, une sonnette. En dehors, à une distance d'environ 40 centimètres de l'extrémité du bras du médium lorsqu'il est étendu et que le corps se penche, un casier à musique de 1 m. 20 de hauteur, ou bien un petit chevalet de peintre, à trois pieds, ou bien un grand chevalet à roulettes, meuble lourd et ne roulant pas très facilement.

La table médianimique est faite exprès. Elle n'a pas de plateau dépassant, les pieds sont ronds sans aucune moulure.

Deux ou trois appareils de photographie sont disposés en face du médium et à sa gauche. Il y a aussi un appareil pour la lumière de magnésium.

Les membres du groupe sont : MM. de Vesme, Lemerle, Marcel Mangin, le Dr Chanteaud, Chardon, Le Cour, Mmes Schloemer, Strauss, Constantinescu, Mlle de Backer. C'est le noyau à peu près fixe auquel s'adjoindront presque toujours une ou plusieurs autres personnes.

LES FAITS

J'arrive enfin aux faits : les personnes qui veulent en connaître le détail, demanderont à la bibliothèque de la Société mes notes prises après chaque séance et celles que M. de Vesme a rédigées pour les séances auxquelles je n'ai pas assisté. Je ne puis ici que citer les plus intéressants.

Première séance. 21 *mai* 1912. — Contrôleur de gauche M. de Vesme, de droite M. Lemerle. Celui-ci est touché au côté gauche et sa chaise est tirée pendant que le contrôle est bon. Les mouvements du rideau, visibles pour au moins quatre personnes, sont bons également, car les deux moitiés s'ouvrent ensemble plusieurs fois.

Mme Schl. remplace M. de V. au contrôle. Elle pousse un fort cri de surprise : deux doigts l'ont touchée au milieu du dos sans que la main ait été lâchée. Sa chaise est soulevée par derrière et bat le parquet précipitamment.

M. le Dr Ch. a sur la joue une sensation de toile d'araignée.

Deuxième séance. 24 *mai.* — Contrôleurs : à droite M. Chardon, à gauche M. Mangin; grande difficulté pour bien contrôler le pied. Mme C. me remplace. Elle et Mme Strauss, qui est en face, sont touchées d'une façon qui paraît tout à fait simultanée. Petit rire de triomphe du médium qui se félicite de ce succès, de cette simultanéité. Je crois qu'il a raison, car je crois avoir compris, que les deux endroits touchés sont trop éloignés l'un de l'autre pour qu'une seule main puisse donner l'illusion de la simultanéité.

On voit le casier s'incliner fortement, et la guitare tombe, la chaise de Mme C. est fortement tirée. Mais difficulté du contrôle du pied.

Lumière supprimée. Mlle de B. et moi sentons le petit ballon qui vient frôler ma main et tomber sur la jambe de Mlle de B. comme s'il avait passé sous la table.

M. Chanteaud remplace Mme C. Et pendant que lui et M. Chardon sont satisfaits du contrôle, le tambourin frappe plusieurs fois la tête de M. Chanteaud et vient s'abattre sur la table.

On entend un petit bruit comme le ferait le mouvement d'un éventail et en effet Mme Strauss est éventée. Puis l'éventail va se coucher par terre, à côté du ballon, à mes pieds.

Giuseppe dit qu'il ne faut pas s'effrayer du mouvement d'objets lourds ; qu'il n'est jamais rien arrivé de fâcheux. Et comme on entend de légers bruits du côté de l'étagère, nous devinons qu'il fait allusion à la lévitation de ce meuble.

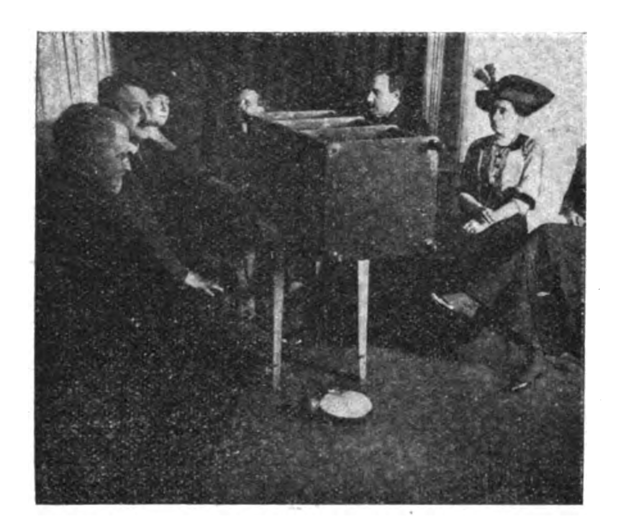


Fig. 1.

Elle est entièrement couchée par terre à côté de Mme Strauss, contrôleur de droite. Et voici qu'elle vient se poser sur la table. Le médium crie « Luce » pour la photographie. (Fig. 1). (1).

Nous sommes émerveillés. Pourtant le lendemain ce que disent les contrôleurs me fait croire que le phénomène a été obtenu par des moyens naturels. A gauche M. le Dr C. avait pendant un certain temps résisté aux efforts de la main gauche pour échapper à son étreinte et faire en sorte que le docteur ne tînt plus que le poignet. Puis il avait cédé, il ne tenait plus que le poignet. Or, au même moment, Mme Strauss, croyant le médium fatigué, *ne tenait plus la main droite*, elle ne sentait plus que les extrémités des doigts d'une main posés sur la sienne. N'était-ce pas le truc connu de la substitution ? La main tenue par M. C. se substituant à celle de droite qui devenait libre. Le lendemain nous vérifiâmes que soulever le meuble avec une seule main et le poser sur la table n'est pas au-dessus de la force d'un homme bien portant.

Donc malheureusement le phénomène restait douteux.

Troisième séance. Dimanche 26. — On installe aux poignets et à la hauteur des chevilles des bracelets de caoutchouc qui relient chaque membre du médium au membre correspondant des contrôleurs. On les fixe aux manches par des épingles de nourrice dont on écrase ensuite la fermeture avec une pince. Rien ne se produit. Giuseppe dit qu'on n'aurait pas dû faire cette longue installation, le médium étant éveillé ; qu'il faudra la prochaine fois le faire au milieu de la séance. Raps peu convaincants. Je suis appelé au contrôle par Giuseppe. Beaucoup de mouvements de la main, du buste et de la tête, et légers tremblements qui ne me satisfont guère. Le tout pour aboutir au cri de « Fuoco » et à une photographie qui montrera le rideau sur le dos de la chaise du médium.

En somme, séance négative.

Quatrième séance. 29 *mai.* — Beaucoup de monde. Trois personnes nouvelles. Première partie, rien de sérieux. On installe les liens. On supprime presque toute la lumière. Rien. On ôte les liens. On fait l'obscurité : quelques contacts et c'est tout.

Cinquième séance. 1er *juin.* — Douze assistants dont cinq nouveaux, ce ne sont pas de bonnes conditions. Et en effet ce qu'on obtient n'est pas très convaincant. Pourtant Mme Monroc, qui contrôle à droite et dont je tiens la main droite, a le dos effleuré en plusieurs endroits comme par la paume d'une main et elle est sûre du contrôle. Puis elle a sa chaise tirée fortement en arrière à une distance que j'évalue à 60 centimètres.

Mme Romain et Mme Monroc et leurs deux voisins ont perçu un assez fort mouvement de l'air et la projection de quelque chose venant du cabinet ; Mmes R. et M. ont comparé leur sensation au frôlement d'une fourrure. Je crois que ce sont les deux moitiés du rideau qui ont été projetées sur la table, mais n'y sont pas restées. Pourtant après la séance Mme M. fait passer sur sa joue le rideau et ne reconnaît pas la sensation qu'elle a eue.

Sixième séance. 3 *juin.* — Cette fois le groupe est homogène et le restera plus dorénavant. M. de Fontenay est là et prépare ses appareils.

Contrôleurs à droite Mme Strauss, à gauche M. Lemerle. Attente qui paraît longue. Puis brusquement l'étagère derrière M. L. est presque renversée. La guitare tombe. Le meuble qui a un pied cassé ne se tenait droit que parce qu'il était appuyé au mur. Mais *c'est le haut* qui est tombé du côté du médium et de M. L., ce qui ne serait pas arrivé si le bas avait été attiré par le pied du médium. M. L. affirme que les mains étaient tenues et visibles au moment du renversement, que son pied droit touchait légèrement

(1) Les quatre photographies qui accompagnent cet article ont été prises par M. Paul Le Cour, membre de la S. U. E. P., avec des appareils particulièrement rapides (Spidos Gaumont), mis aimablement à sa disposition par la Maison Gaumont, de Paris. — *N. de la R.*

le pied gauche du médium et qu'il n'y *eut aucun mouvement perceptible du buste* (ceci pour répondre à l'hypothèse d'un fil de fer mû par la bouche).

Deuxième partie. — L'obscurité est faite. — Mme S. est nettement touchée, a sa chaise tirée ; elle se lève, la chaise s'éloigne à 60 cent. M. Lemerle est touché à la hanche assez en arrière et pendant que le contrôle est bon.

Septième séance. — 6 *juin.* — Contrôleurs : à droite, Mme Schloemer, à gauche M. le Dr Chanteaud. Bonne séance due au choix des contrôleurs ; nous supposons que Mme Sch. contribue aux phénomènes. Elle accuse plusieurs contacts quoique les mains soient bien tenues et visibles. La chaise du médium est tirée en arrière, mais cela est invérifiable.

Puis c'est le chevalet qui entre en scène, un chevalet assez léger, à trois pieds. Il va véritablement s'animer. Il vient toucher le dos de la chaise de Mme Sch. Nous le voyons tous s'avancer. Il est suffisamment éclairé. Tous nous le voyons admirablement se dandiner à droite et à gauche ou bien frapper des coups répétés avec un seul pied comme pour une communication. Mme Sch., lui parle avec douceur, d'un ton affectueux auquel il paraît sensible. Car les mouvements les plus curieux qu'il effectue alors sont trois inclinaisons lentes sur Mme Sch. Nous avons ensuite l'idée de demander qu'il s'écarte et retourne à sa place. Il se fait un peu prier, mais enfin il obéit. Peut-on soutenir que pendant tout ce temps, Mme Sch. a perdu le contrôle du pied et que le médium a pu faire exécuter à son pied, à sa jambe de grands et prolongés mouvements sans que ni l'un ni l'autre des contrôleurs ne s'en soient aperçus ?

Je le nie absolument. Et quand même je me tromperais, j'affirme que ce n'est pas avec un pied qu'il eût pu imprimer ces mouvements au chevalet. Il nous faudrait à nous une main et une main bien placée. Il est possible d'attirer le chevalet avec un fil de fer et, une fois approché, de le diriger peut-être avec un pied déchaussé au pouce opposable comme celui d'un singe ou de certains ouvriers orientaux, ou avec un appareil qui se fixerait à la bottine. Mais avec un pied chaussé je nie qu'on puisse arriver à obtenir les mouvements que nous avons vus.

Après que Guiseppe eut annoncé qu'il y aurait encore peut-être un phénomène, le médium gémit violemment, se leva, et au même moment, je reçus entre mes mains, alors assez rapprochées, un ballon que j'avais placé dans le cabinet avant la séance, à l'insu du médium. Avec M. de Vesme j'avais coupé la ficelle du ballon au ras du nœud. Il ne pouvait être saisi *dans l'obscurité* avec la bouche. Nous venions de voir le chevalet se mouvoir avec tant d'intelligence que je crus que c'était aussi intelligemment et non par hasard que le ballon venait, malgré l'obscurité, se placer précisément entre les mains de celui qui l'avait introduit dans la salle.

Huitième séance. 12 *juin.* — Contrôleurs : M. de Fontenay et moi. Quelques contacts annoncés par Mme Sch. et Mme C. Je suis chatouillé au front comme par une mouche. Mais une mouche qui aurait un fil attaché à la patte. Est-ce la curieuse sensation de toile d'araignée déjà dénoncée par M. le Dr Ch. ? Est-ce le fil matérialisé d'Eusapia étudié par Ochorowicz ?...

Mouvements un peu suspects du médium suivis comme l'autre jour du signal « Fuoco » pour une photographie montrant le rideau sur la tête du médium.

Guiseppe se plaint des changements continuels. « La dernière fois on avait installé une « planche verticale entre les pieds du médium « pour empêcher la substitution des pieds. « Cette fois on n'est pas encore content : on « prolonge la planche.

« Enfin M. de Fontenay s'aperçoit que le grand chevalet s'est approché derrière lui. « Tiens, dit-il, c'est le contraire de ce qui se passe avec Eusapia. Carancini, lui, vous met en présence du fait accompli. » Je réponds *intérieurement* que c'est aussi ce que font les prestidigitateurs, que c'est lorsque tout le monde parlait très haut et très fort qu'une ficelle peut avoir été passée autour du chevalet et le meuble tiré. M. de Vesme demande tout haut s'il y a une ficelle. M. de F. ne nie pas la possibilité de cette explication. Deux fois la main accompagnée par la sienne s'est approchée du chevalet. Serait-ce une fois pour passer la ficelle, une autre fois pour l'ôter ? M. de F. ne trouve rien.

Discussion fâcheuse parce qu'elle se passe devant le médium qui doit comprendre. Si des médiums très puissants peuvent supporter le doute et la défiance, il en est d'autres plus susceptibles qui doivent être très démontés. Je le répète. Ayons le courage de laisser de côté quelques instants notre morale ordinaire. Perfectionnons les moyens de contrôle. Mais n'en parlons pas. Avertir continuellement le médium, lui répéter sans cesse : « Attention ! ne trichez pas » me paraît une mauvaise méthode. Nous ne savons jamais quelle personnalité est là. Et nous ne pouvons pas parler à Giuseppe comme nous parlerions à Carancini.

Neuvième séance. 19 juin. — Contrôleurs à gauche M. de F., à droite M. le Dr Ch. Les lettres lumineuses ont été installées. Mais seulement au rideau, sur le petit chevalet et sur une planche de l'étagère. Je propose et j'obtiens que pour prévenir de l'état du contrôle, on se servira de trois mots conventionnels correspondant à : bon, douteux, mauvais.



Fig. 2.

Plus d'une heure s'écoule. Rien ne se produit. On attache des lettres au bas du pantalon du médium.

Enfin le médium demande que M. Lemerle prenne la place de M. de F. et quelques minutes après, grands gémissements du médium, le casier s'approche de M. Lemerle. Comme la transmission du contrôle a été irréprochable, le phénomène nous paraît très bon.

Dixième séance. 26 juin. — Nos meilleurs contrôleurs pour la production. A droite M. Lemerle. A gauche, Mme Sch. Giuseppe lui-même se plait à le constater. Il dit qu'il se sent sûr de lui-même et qu'il y a beaucoup de force. Ce sera en effet de beaucoup notre plus belle séance. Deux ou trois minutes ne se sont pas écoulées qu'une petite lettre lumineuse est projetée sur la table. Elle était sans doute dans le champ visuel du médium et l'agaçait. Aussi Giuseppe s'est-il empressé de la faire sauter (Très bon contrôle).

Peu après Mlle de Backer sent le petit ballon qui vient tomber contre sa hanche gauche. Or elle est presque à l'extrémité de la chaîne et cette hanche est du côté opposé au médium. Le ballon n'est donc pas venu en ligne droite. Il a dû décrire une courbe. Cela paraît être plutôt une lévitation qu'une projection. Il est parti de la chaise dans le cabinet, il a dû commencer par s'élever.

Bientôt c'est le tour du tambourin qui, étant formé par un cercle de bois assez massif, fait du bruit en tombant au milieu de la table. M. le Dr Ch. l'a vu passer au-dessus de la tête du médium qui n'a pas cessé d'être bien contrôlé. La lumière du reste est bonne. On voit les mains. Il n'y a même pas eu de mouvements synchrones.

C'est ensuite qu'arrive le phénomène le plus impressionnant, le plus magique que j'aie encore vu. La petite lettre lumineuse fixée en haut du dossier de la chaise derrière le médium monte majestueusement. Ascension silencieuse et surnaturelle aussi belle que le plus beau lever de lune. Combien de miracles futurs indiqués par ce petit fait qui bouleverse notre faible expérience humaine !

La chaise arrive vers nous en décrivant une courbe, elle franchit la table et tombe avec bruit à plat sur le dos à côté de la table.

Bientôt la guitare qui, elle aussi, est munie de sa lettre lumineuse, part du guéridon où elle était debout appuyée au mur et elle vient se coucher sur la table sous nos yeux.

Alors Giuseppe demande quelques minutes de repos pour le médium et dit qu'il y aura encore quelque chose et que ce sera fini.

On entend quelque bruit du côté du petit guéridon. M. Lemerle qui l'a devant lui voit se former des taches faiblement lumineuses, comme de petites nébuleuses qui chercheraient à se condenser dans le voisinage du guéridon. Malheureusement, comme on se le rappelle, la lettre qu'on y avait fixée avait été arrachée dès le commencement de la séance. Mais Mme Sch. qui est sûre du contrôle de son côté le sent qui s'appuie sur son bras et il s'élève et vient se coucher sur la table en bousculant la pauvre guitare forcée d'aller s'abattre sur la chaise.

Nous prions M. Le Cour de photographier le résultat de ces évolutions fantastiques. *(Fig. 2).*

Onzième séance. 3 *juillet.* — Contrôleurs : à gauche M. de la Bussière et à droite Mme Sch. Bonne lumière. Je distingue le grand chevalet en sombre sur le papier blanc du mur. Le veston de M. de la B. est tiré par en bas et en même temps, j'*entends* un frôlement sur les genoux de Mme Sch. qui, en effet, s'est sentie touchée. Contrôles très bons.

Dix minutes se passent : le grand chevalet se rapproche brusquement. Et un instant après *nous le voyons* exécuter des mouvements qu'on ne pourrait lui faire faire avec les deux mains. Je le connais, il m'appartient, il est ancien, presque inutilisable, lourd, ses roulettes sont usées et rouillées. Or nous le *voyons* pivoter sur un de ses quatre pieds, sans bouger de place et exécutant trois violents mouvements tournant à droite et à gauche d'au moins 30°. Il faudrait pour obtenir cela deux mains extraordinairement vigoureuses dont l'une maintiendrait une roulette et l'autre secouerait le meuble à droite et à gauche.

Maintenant c'est du côté de Mme Sch. que la force se transporte. Des doigts s'appuient sur le milieu de son dos. La guitare commence à s'animer. Elle descend de l'étagère, se pose à terre. Elle n'a pas trop de place pour passer entre la chaise de Mme Sch. et le piano. Elle passe pourtant et après m'avoir effleuré le front avec l'extrémité de son manche, elle vient se coucher sur le bras de Mme Sch. et sur le mien. M. Archat a vu l'instrument pendant qu'il était en mouvement.

Le médium est agité, il dit avec excitation : « Parlate, parlate ». Je me doute que le garde-manger posé sur l'étagère va entrer en scène. Et en effet nous le voyons passer doucement à une dizaine de centimètres au-dessous de la tête de Mme Sch. en décrivant une courbe et venir se poser au milieu de la table. Je sais bien que l'objet n'est pas lourd, mais il n'offre pas de prise. Peut-on le tenir assez fortement avec le pouce en le saisissant par un pied pour lui faire décrire lentement cette courbe et se poser *doucement* sur la table ? Je ne le crois pas. Et comment Mme Sch. n'aurait-elle pas vu le bras du médium ? (Fig. 3).

Nous exprimons alors le désir que le garde-manger retourne à sa place. Nous ne l'obtenons pas, mais un phénomène plus curieux se produit. Il y a quelque agitation derrière le rideau de droite, celui qui avoisine Mme Sch. Puis j'aperçois se détachant sur le corsage clair de celle-ci une ombre *très noire* en forme de pain de sucre, nettement dirigée vers le garde-manger. La surprise que j'éprouve et surtout la fugacité du phénomène m'empêchent de bien observer, mais je suis certain que le rideau ne pouvait venir

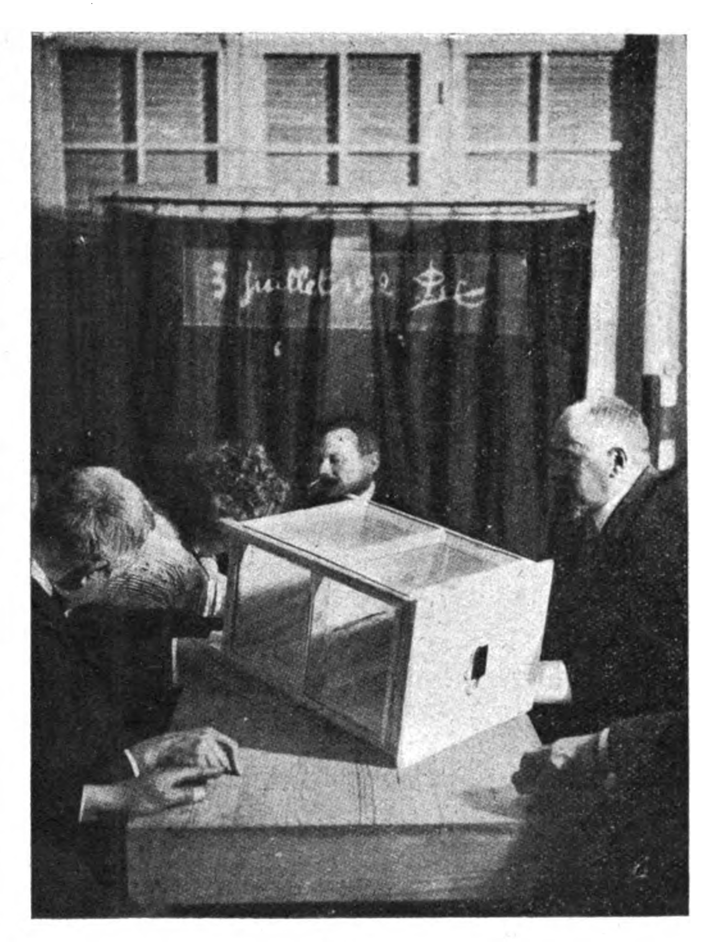


Fig. 3.

jusque là ni prendre cette forme. C'était, comme eût dit Victor Hugo, les forces de l' « Ombre » qui s'avançaient vers l'objet à mouvoir et qui se sont évanouies sous le regard et la lumière.

M. de Vesme qui tient à arriver à des conditions de contrôle indiscutables pour écarter même les critiques de ceux qui ne font que lire des comptes-rendus et se croient cependant capables de juger nos expériences, M. de V. demande à Giuseppe si l'on peut maintenant lier le médium et pour cela le réveiller et faire la lumière. Giuseppe y consent et pourtant le médium quand il est réveillé est fort désagréablement surpris lorsqu'on lui dit que la séance n'est pas finie. Mais il a très bon caractère. Il se soumet. J'ai su le lendemain qu'il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Ce sont les contrariétés qui fatiguent ces êtres sensitifs beaucoup plus que l'exercice de leurs facultés,

L'imposition de nouvelles conditions les inquiètent et les privent de sommeil.

Enfin les liens sont installés et partent de pitons fixés au parquet et à la table. Ils laissent une certaine liberté de mouvement. Mais les

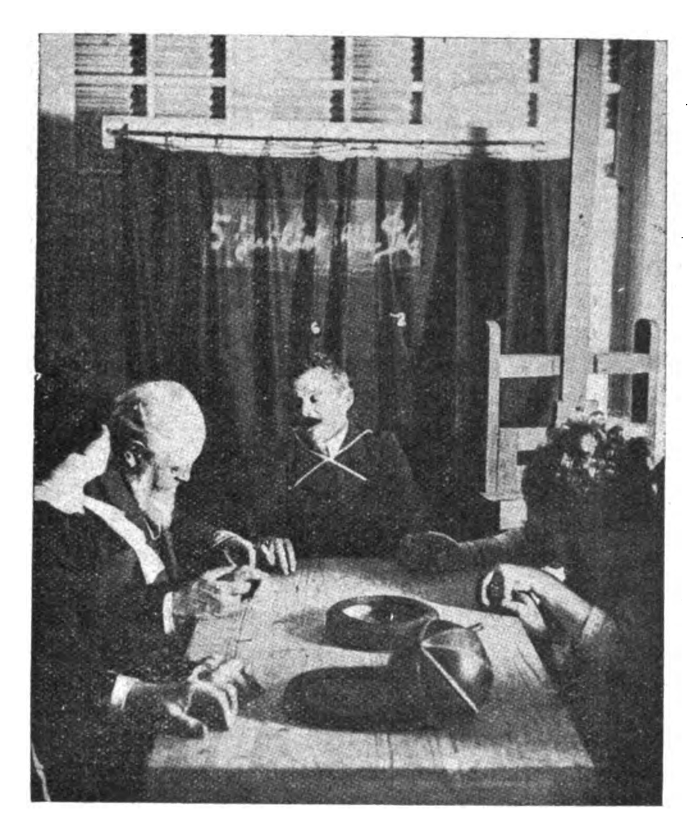


Fig. 4.

meubles à droite et à gauche sont à 40 cm. au moins des cercles que peuvent décrire les extrémités du médium.

Dans ces conditions le petit ballon est lancé sur la table. Oui. Mais où était-il au moment où l'on a refait l'obscurité ? Qui de nous se le rappelle avec certitude ? Mme Sch. affirme avoir ce souvenir. Elle dit l'avoir vu sur l'étagère à ce moment-là.

Douzième séance. 5 juillet. — Le médium est complètement lié au début de la séance. Ses poignets sont serrés par des sangles fermées par des ficelles dont les nœuds sont plombés; les sangles sont rattachées, au moyen d'une ficelle, à deux pitons vissés dans la table et rattachés l'un à l'autre pour ne pas qu'on puisse le dévisser. Les bouts de la ficelle sont également plombés. On agit de même avec les pieds, au moyen d'un piton vissé dans le parquet. Les ficelles laissent aux mains et aux pieds une certaine liberté, leur pérmettant de décrire un cercle de 50 cm. environ. La table, ainsi que la chaise du médium, sont vissées au parquet au moyen d'équerres. Le médium est ensuite lié au dossier de la chaise au moyen d'un lacet croisé en forme de X, qui passe sous les aisselles, puis sur les épaules ; les bouts du lacet sont plombés. Deux chiffres phosphorescents sont piqués sur le pantalon à chacune des jambes du médium. Les sangles qui enserrent les poignets du médium les joignent à ceux des contrôleurs, qui sont à gauche Mme Schlœmer, à droite M. Lemerle.

La séance commence. Après quelques minutes, le chevalet se déplace, et, en deux mouvements successifs, arrive à côté du médium et de Mme Schlœmer. — Après quelque temps, quelques-unes des lettres lumineuses placées sur le chevalet, et le gros ballon, qui se trouve dans le cabinet, arrivent sur la table. Mme Schloemer ressent des contacts ; M. Lemerle est aussi tapoté comme par des doigts sur l'épaule gauche ; ces attouchements se produisent alors que le contrôle des mains est déclaré bon, mais ont naturellement moins de valeur que les autres phénomènes, les deux personnes touchées étant dans le rayon auquel peuvent parvenir les mains du médium. La raquette est jetée brusquement sur la table, après avoir frappé assez brusquement M. Lemerle à la figure. Ce transport a été précédé des paroles suivantes de Giuseppe : « Ah ! le contrôleur de droite veut que les phénomènes se produisent de son côté ? Je vais le servir ». On fait l'obscurité. La séance prend fin après un dernier phénomène : le lancement du tambourin et d'une lettre lumineuse. — On fait une photographie pour montrer comment le médium était lié. (Fig. 4). On fait la lumière, et on constate le parfait état des liens ; en étendant les bras et les jambes du médium, on se rend compte qu'il ne pouvait pas atteindre les objets qui ont été déplacés. La séance n'a pas duré plus de quarante minutes.

Treizième séance. 11 juillet. — Séance trop confuse et bruyante pour qu'il me soit possible de rien affirmer. (1). Nous sommes beaucoup trop nombreux, une vingtaine au moins. Les personnes à l'extrémité de la chaine sont gênées. Assises très bas sur une marche elles peuvent pourtant

(1) Cette séance avait été exceptionnellement organisée en ces conditions, « Giuseppe » avait demandé qu'on y fit intervenir toutes les personnes qui, dans les séances précédentes, avaient paru favoriser la production des phénomènes. — *N. de la R.*

surveiller les lettres lumineuses attachées au bas des jambes du médium. Mme Carette, un des contrôleurs, domine difficilement le bruit des conversations, se donne du mal pour parler tout le temps et rendre compte du contrôle. L'autre contrôleur, le commandant Romain, observe, sans parler beaucoup.

Giuseppe dit qu'il y a plusieurs médiums, qu'il y aura de la force malgré une grande inégalité entre les deux côtés de la chaîne comme qualité de fluide. On lui propose de changer les places. Il refuse. Plus tard, il se plaint de l'excès des précautions : du moment que l'on a si bien attaché bras et jambes, à quoi bon encore les lettres lumineuses ?

Quelques contacts accusés par le Commandant. Mme C. est touchée. Elle sent qu'on en veut à sa chaise. Bientôt elle la sent tirer avec insistance.

Quelque chose a remué sur le casier. Puis brusquement le casier s'approche de Mme C. Le garde manger est transporté sur la table.

Bientôt le bruit recommence du côté de la grande étagère. Et elle est renversée avec fracas, car l'assiette posée en haut tombe et se casse, la raquette l'accompagne et la pauvre guitare qui était déjà dans un pitoyable état expire écrasée sous le meuble.

Au milieu de l'excitation générale Giuseppe crie que les liens des pieds du médium ont été rompus. Cela est très fâcheux. Car si la lévitation du garde-manger reste très probable, un doute peut naître au sujet du renversement du casier et même peut-être de son rapprochement. Nous ne savons pas *à quel moment* les liens ont été rompus. Les personnes qui pouvaient voir les pieds n'ont rien dit. Les contrôleurs se fiaient à la solidité des liens pour relâcher complètement leur surveillance.

Outre cet inconvénient, les liens en ont un autre, à mon avis. Ils n'empêchent pas les doigts d'agir et de se servir d'un appareil, un simple fil de fer, qui serait caché sous les vêtements.

Pour écarter cette objection MM. de Vesme, Lemerle, Ct Romain et Arnyvelde, sans avoir un instant perdu de vue le médium, l'ont prié de se dévêtir. Ils n'ont rien trouvé de suspect.

Conclusions

Quelles conclusions tirer de ces expériences ? un timide essai de théorie pour satisfaire un besoin de l'esprit, fâcheux peut-être, mais irrésistible, et quelques conseils pratiques pouvant aider à poursuivre les recherches.

HYPOTHÈSES SUR LA FORCE PSYCHIQUE

Je n'ai pas l'absurde prétention de définir la force psychique. Sept cents ans avant Jésus-Christ Thalès découvrit l'électricité. Deux mille six cents ans ont passé et nous n'en savons guère plus que Thalès sur la nature de l'électricité. Pourtant nous savons bien l'employer. Donc malgré l'impossibilité où l'homme (je ne dis pas : le *surhomme*) sera toujours de dire ce qu'est la force psychique, peut-être m'est-il permis d'essayer de dire l'impression que j'ai de la façon dont elle agissait dans nos séances.

Il me semble d'abord voir une parenté entre elle et l'électricité. On est tenté de se servir ici des termes employés pour les phénomènes électriques parce qu'on n'en a pas encore créés d'autres. On est tenté de dire que le médium se charge et se décharge. Se charge-t-il aux dépens de quelque assistant ou de plusieurs ? Certaines personnes ont une sensation de profonde fatigue pendant les séances, comme si en effet le médium puisait en elles la force dont il se servira. Mais je crois le cas exceptionnel. Nous ne l'avons pas constaté avec Carancini. Cet emprunt de forces pourrait, il est vrai, être insensible. La sensation de courant d'air froid si favorable à l'hypothèse en question n'a pas été, que je sache, sérieusement éprouvée par aucun de nous.

Enfin, que le médium arrive chargé ou qu'il se charge aux dépens du milieu éthérique, ce qui me semble à peu près certain, c'est le besoin qu'il a de charger l'objet à mouvoir. De là viendraient ces mouvements des mains et de la tête anxieusement dirigés vers les objets. Il faut s'en défier, cela va sans dire, puisqu'ils pourraient être des indices de fraude. Mais il est parfaitement possible de les laisser se produire et en même temps de s'assurer qu'ils n'auront pas la fraude comme résultat. C'est le moment où jamais de surveiller **les doigts**. Et même, dans les mouvements de tête : la bouche.

Le besoin que Carancini a quelquefois de passer sa tête derrière le rideau, peut venir d'un besoin de charger plus facilement les objets placés dans le cabinet. Mais un sceptique ajoutera : « ou bien d'accrocher un fil de fer, ou de lancer avec la bouche un hameçon attaché au bout d'un fil. » Je ne crois pas que ces moyens compliqués et risqués aient été employés par Giuseppe : il faudrait la complicité de Carancini : il y aurait préméditation. Mais je n'affirme pas non plus que quelquefois Giuseppe, aux abois, n'ait pas eu recours à sa bouche. Supposition insuffisante dans les cas où les objets décrivent

des courbes et arrivent lentement et doucement au but de leur course.

Et puis les mouvements d'approche préparatoires ne sont pas du tout la règle. Plusieurs fois, avec un très bon contrôle, sans aucun mouvement du buste, ni même aucune contraction synchrone, un meuble s'est brusquement approché. Alors je pense encore, malgré moi, à l'électro-magnétisme, à la barre de fer aimantée que l'électro-aimant attirera aussitôt qu'il sera suffisamment chargé, ou au petit morceau de papier qui viendra se coller sur le bâton de cire à cacheter aussitôt que celui-ci sera suffisamment électrisé.

Mais ici il y a, en plus la vie, la pensée directrice.

LA QUESTION DES MAINS

De sorte qu'avec Carancini particulièrement, je ne crois pas du tout qu'à chaque mouvement supernormal il y ait une main qui opère. Cela est évident par exemple, très évident quand il s'agit d'un soulèvement des rideaux. Même plusieurs personnes avec leurs mains n'arriveraient pas à ce soulèvement : un coup de vent seul le reproduirait. J'ai dit à propos des mouvements du grand chevalet que, pour les reproduire à peu près, il faudrait deux mains de force herculéenne, l'une occupée à maintenir un pied, l'autre à secouer le meuble violemment autour de ce point. J'ai l'impression profonde, en face d'un pareil phénomène, que le meuble dans toutes ses molécules est *animé*. Il devient une partie de l'être du médium, il obéit à une idée non pas guidé par une main, mais dans tout l'ensemble de son être, comme chez le sujet hypnotique les molécules du corps se disposent en forme de croix ou de lettre sur la peau, ou dans la peau, mues par une idée du sujet.

Dans les lévitations lentes et intelligentes, si adroites, il semble y avoir suppression de la pesanteur. Souvenons-nous des cas de Poltergeist où des quantités de pierres, ou de tuiles, ou de bûches sont transportées. On a remarqué que souvent ces objets étaient chauds quand on les ramassait. Cet échauffement, qui est un mouvement moléculaire, est sans doute la transformation du mouvement de translation. On sait qu'une balle de fusil arrêtée brusquement s'échauffe fortement. Il se pourrait que dans une lévitation il n'y eut pas d'échauffement sensible à cause du très court trajet parcouru. Mais il se pourrait aussi que la lévitation fût due à l'action de la force psychique sur les molécules. Est-ce que notre volonté n'est pas un effort continuel contre la pesanteur ? Nous n'arrivons que péniblement à la vaincre parce que nous ne savons pas nous y prendre ; nous nous attaquons aux masses. L'insconscient du médium au contraire sait remporter la grande victoire peut-être parce qu'il agit sur chaque molécule individuellement et simultanément. Et sa victoire devient sublime quand il agit sur celle de son propre corps et élève ce corps, comme le faisait Saint-Pierre d'Alcantara, lorsqu'il planait au-dessus des grands arbres.

Dans ces cas suprêmes, l'hypothèse des mains, la supposition que le médium se soulève avec ses mains fluidiques prend une tournure ridicule. C'est l'histoire du petit enfant à qui l'on ferait croire qu'il peut s'envoler en se tirant en l'air très fort par les cheveux.

Je rappelais les cas de Poltergeist : quelle absurdité de dire qu'à chaque pierre lancée il y a formation et action d'une main !

Même quand la main est là, visible, elle y est peut-être comme symbole, ou plutôt comme chose imaginée par association d'idées et non pas comme instrument d'action.

L'action à distance est tout autre chose que notre action ordinaire par l'intermédiaire de nos membres, de nos nerfs, de nos muscles. Il n'y a pas forcément de fil fluidique (comme ceux d'Ochorowicz) reliant une main au médium, un fil qu'on pourrait couper et dont la section ferait tomber l'objet. Ce sont là des idées beaucoup trop humaines. Il faut quitter toutes nos habitudes d'esprit, nous tourner du côté des actions à distance, déjà un peu moins inconnues, du côté des expériences de Branly dirigeant des torpilles à distance, du côté des transmissions radiographiques.

Il faut toujours se rappeler l'expérience décisive et fondamentale, parce que scientifiquement irréprochable, de Dariex : les chaises renversées dans une chambre rigoureusement fermée. Direz-vous là qu'un bras fluidique partait du médium couché dans une autre chambre (je crois non contiguë) passait sous la porte du petit salon et se terminait par une main qui renversait la chaise ?

Avec Stainton Moses nombreux ont été les cas de bouleversement dans une chambre fermée. Et avec Mlle Tomczyk une photographie a été obtenue dans ces mêmes invraisemblables conditions.

QUELQUES CONSEILS

Mais je m'écarte trop de mon sujet. Revenons à Carancini.

Voyons ce qui ressort de nos expériences, voyons ce qu'elles nous ont appris comme con-

ditions que ce médium préfère et que l'on doit réaliser si l'on a peu de temps devant soi :

1° Réunir un groupe homogène, discipliné, acceptant la direction d'un président, et de composition presque invariable ;

2° Se conformer le plus possible aux indications de « Giuseppe » pour le choix des contrôleurs ;

3° Profiter de son autorisation pour installer des liens qui laisseront une certaine liberté mais qui seront *solides* et rattachés à des points fixes. On pourra laisser alors une distance d'environ 40 cm. entre les meubles à mouvoir et les cercles décrits par les mains et les pieds ;

4° Se rendre bien compte, lorsqu'on dispose les objets, qu'ils sont trop loin pour pouvoir être atteints par la tête ;

5° Par la façon d'arranger les liens, la possibilité de diriger les mains vers les objets ne doit pourtant pas être supprimée (ceci à cause de notre hypothèse sur le chargement des objets et pour les séances où la force est moins puissante) ;

6° Profiter de la tolérance de la lumière rouge (deux lanternes de photographie à bougie) pendant la plus grande partie de la séance. Ne se servir des lettres lumineuses que pour les meubles ou les objets qui s'animeront et les placer de façon qu'elles ne soient pas dans le champ visuel du médium ;

7° Ne pas désirer le mouvement de petits objets. Giuseppe paraît préférer les meubles et les objets volumineux. Ceux qu'il aime surtout, c'est un grand chevalet à roulettes, un petit chevalet à trois pieds, une chaise, un guéridon, un garde manger ; viendraient ensuite une guitare, une raquette, un gros ballon. La poupée en caoutchouc qui crie quand on la serre est précieuse pour nous et ne lui déplaît pas. On peut toujours avoir l'assiette enduite de noir de fumée dans l'espoir d'avoir l'écriture directe, ainsi qu'une assiette ordinaire dans l'espoir qu'elle pénètrera dans le garde-manger cadenassé, puisque les observateurs de Rome affirment que ces phénomènes se sont produits.

Un ennui avec Giuseppe c'est son désir continuel d'entendre parler les contrôleurs et même en sourdine les autres assistants. Il ne veut pas de chants. Le meilleur sujet de conversation, ce sont évidemment les faits spiritiques que l'on connaît, particulièrement ceux qu'on aurait déjà vus avec lui.

Heureux sera le groupe où deux interlocuteurs pourront s'entretenir en italien. Giuseppe et Carancini ne comprennent le français que si on le parle lentement, en détachant les mots.

Éviter absolument de demander quelque chose à Giuseppe ; il n'aime pas ça. Et j'en suis même arrivé à me demander si la seule évocation de son nom ne produit pas mauvais effet parce que Carancini ni dans l'état A ni dans l'état B n'est spirite ?? Je conseille de laisser cette question des esprits de côté. C'est tout le contraire de ce que je croyais en commençant les expériences. Je m'étais figuré qu'ayant si longtemps travaillé avec le baron von Ehrard, spirite fervent, C. avait ces mêmes idées. Maintenant je crois bien m'être trompé. Je le regrette, car je continue à penser que plus le médium sera dédoublé, plus les phénomènes seront extraordiniares et que la doctrine spirite est le meilleur instrument de dédoublement.

Se faire renseigner sur la valeur du contrôle par les contrôleurs au moyen de mots conventionnels choisis parmi les expressions les plus banales qu'on emploiera seulement si le contrôle devient mauvais, car, quand il est bon, il ne peut être qu'utile de le proclamer.

Enfin mettre le médium dans une condition d'existence confortable comme logement et nourriture, et agréable comme état d'esprit. « Soyons bons pour les médiums ».

Marcel MANGIN.

Nous publierons dans notre prochain numéro les comptes-rendus des séances auxquelles M. Mangin n'a pas assisté, et qui ont été rédigés par M. **C. de Vesme**. *— N. de la R.*



LES MAINS FLUIDIQUES
ET
La PHOTOGRAPHIE DE LA PENSÉE

(Suite. — Voir les numéros d'Avril, Mai et Juin)

IX

LA PLEINE LUNE PHOTOGRAPHIÉE MENTALEMENT

Pour ne pas interrompre le récit de mes expériences consacrées aux mains fluidiques, j'avais mis de côté les images idéoplastiques, qui sont venues inopinément troubler l'ordre de mes recherches.

Il est temps d'y revenir.

On se rappelle que, dans la nuit du 7 septembre, ma somnambule fut vivement impressionnée par

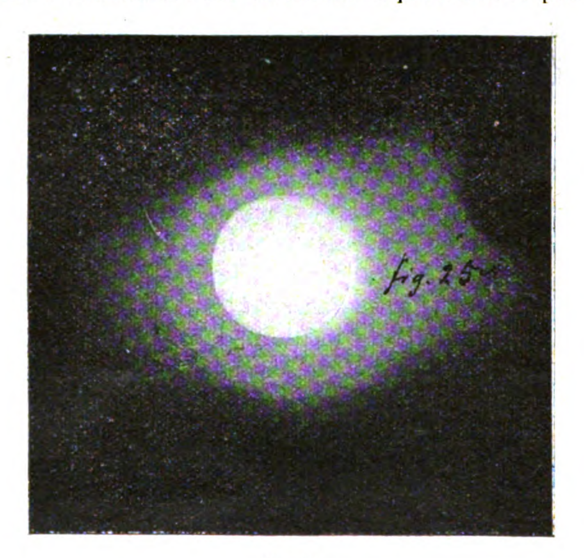


Fig. 15.

(Ce cliché a déjà été publié dans notre numéro de janvier dernier ; il était alors désigné par le chiffre 25 A, écrit par l'auteur sur le cliché même).

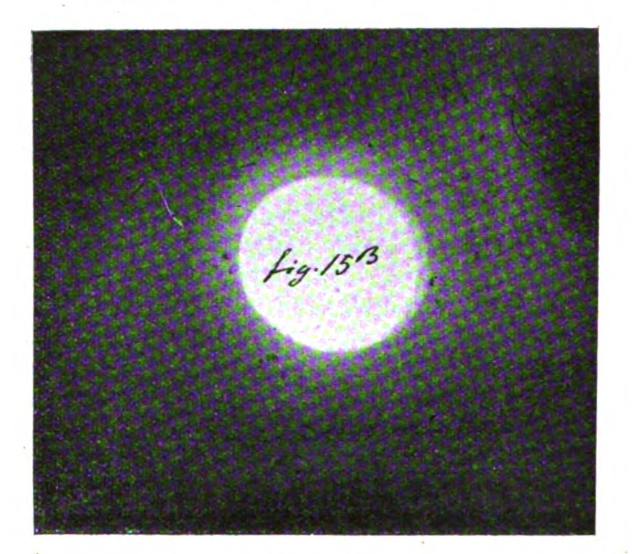


Fig. 15 B.

la superbe vue du ciel étoilé et particulièrement de la pleine lune qu'elle contempla longtemps avec admiration. Il en résulta une excitation de sa curiosité scientifique, en même temps qu'une obsession sensorielle durable, manifestée dans la première idéoplastie photographique involontaire, obtenue le lendemain.

Au lieu d'une *petite main*, que nous désirions tous les deux, il apparut sur la plaque *une pleine lune*, sur le fond d'un nuage blanc (fig. 15).

Tout d'abord, nous n'avions pas compris ce que c'était, car le nuage masquait la lune, en formant une tache unique irrégulière.

Le lendemain je remarquai la rondelle blanche du côté verre et je m'empressai d'en tirer une épreuve positive. C'était bien difficile, car l'impression avait été tellement forte, que pour séparer la lune du nuage (fig. 15 B) il fallut copier cinq heures au soleil, sur papier au chlorure, et quatre-vingt secondes sur du papier au bromure ; autrement la lune disparaissait dans le nuage (fig. 15 A, voir page suivante) (1).

Enfin plusieurs copies permirent de s'assurer : 1° que c'était réellement la lune ; 2° que son image répondait exactement à ce qu'avait vu la

(1) Ce cliché est d'ailleurs très curieux au point de vue technique : du côté de la gélatine on n'y distingue rien ; la plaque est presque uniformément noire — du côté verre l'on distingue mieux le nuage, qui est noir, et tout à fait bien la lune, qui est blanche, mais encore plus opaque que le nuage noir. Le reste est verdâtre, avec une teinte rouge en transparence. Ce dernier détail constitue le cas connu du voile dichroïque, mais la blancheur de la lune d'un côté et sa noirceur de l'autre, présente un fait exceptionnel, et pour ma part, je ne connais pas de procédé photographique pour obtenir artificiellement le même effet. Assurément, la plaque est excessivement surexposée. Avec la lumière ordinaire une surexposition diminue la noirceur, en prêtant aux plaques une teinte grise. Rien de semblable avec les lumières médiumniques qui me sont connues — la noirceur qu'elles provoquent, augmente pour ainsi dire indéfiniment avec le temps de pose. Ajoutons que le temps du développement a été normal.

somnambule ; 3° que cette impression avait été double, quoique les deux images, très rapprochées l'une de l'autre, fissent l'effet d'un seul disque oblong, et 4° que même en considérant chacun des disques séparément, l'on constate qu'ils sont légèrement aplatis.

Or, d'après les derniers enregistrements cinématographiques de l'éclipse du 17 avril 1912, la lune présente en effet un faible aplatissement dans le sens de son axe de rotation, auquel l'astronome portugais Casta Lobo attribue une valeur voisine de 1/600 comme limite supérieure. Devons-nous considérer l'aplatissement de l'image mentale comme une preuve de son exactitude ?...

Il est difficile de dire si le nuage, lui aussi, est doublement imprimé ; il semble que *non*, et dans ce cas la lune seule aurait « remué ».

Comment concevoir ce mouvement apparent d'une image mentale ?

Lorsqu'on contemple la lune longtemps, on a cette sensation qu'elle avance ; il se peut donc que l'impression photographique n'ait fait que reproduire l'impression visuelle. Ou bien, l'on pourrait supposer, que pour réaliser cette photographie de la pensée, il s'est formé d'abord un objet quasi-réel, une lumière ronde, un disque, reproduisant exactement la forme de la lune vue, *qui se déplaça en réalité*. Mais s'il en était ainsi, il serait difficile de comprendre photographiquement, la netteté de la circonférence d'un disque lumineux, appliqué contre la plaque sensible.

Physiologiquement, cette photographie de la pensée paraît sans rapport avec le cerveau. La plaque ne fut pas appliquée contre la tête du médium, ni dans cette expérience ni dans d'autres réussies. J'avais essayé de le faire, et alors j'obtins ou des rayons médiumniques ordinaires, que nous connaissons déjà, ou rien ; et comme l'expérience provoquait toujours une céphalalgie, particulièrement mal supportée par la somnambule, j'ai cessé d'appliquer le cliché contre le front, le vertex, etc., et je me contentai d'une action à distance, avec ou sans l'approche d'une main. Dans une expérience, les mains du médium sont même restées dans les miennes et la plaque reposait sur ses genoux. Le plus souvent je la mettais sur la table et le médium tendait l'une de ses mains, à 30-50 centimètres au-dessus d'elle.

J'en conclus que l'idéoplastie photographique peut ne pas être due à une action directe du corps en général et du cerveau en particulier, et qu'elle se trouve en relation directe plutôt avec le « cerveau éthérique » ou en général avec le corps éthérique, extériorisé.

Ceux, auxquels répugne l'hypothèse d'une physiologie transcendentale, n'auront qu'à se contenter d'une explication spiritualiste, sans préciser le mode de l'action physico-chimique de l'âme à distance. A vrai dire ce ne serait qu'un aveu de notre profonde ignorance.

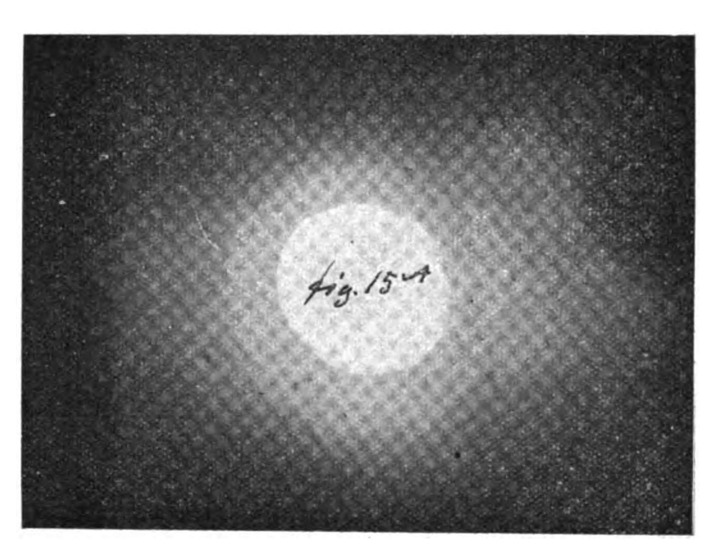


Fig. 15 A.

Je dois ajouter que la photographie des images mentales visuelles, me semble également sans relation nécessaire avec la rétine. Le médium ne fixait pas la plaque, et dans une expérience où il l'avait fait exprès (après avoir contemplé une bouteille éclairée par la lumière rouge), je n'obtins rien.

Au point de vue psychologique, il est à remarquer qu'au moment du phénomène, l'imagination du médium fut le terrain d'une lutte entre deux obsessions : l'une consciente et volontaire, celle d'une *petite main*, l'autre inconsciente et involontaire, celle de la *pleine lune* qui se graphia toute seule.

C'est donc cette dernière qui l'a emporté sur l'autre, ce qui semble indiquer que l'obsession inconsciente se trouve en relation plus intime avec le mécanisme, encore inconnu, de l'idéoplastie photographique.

L'obsession en général avait été facilitée par l'état dans lequel se trouvait le médium. En somnambulisme le champ psychique est toujours plus restreint, et la netteté (l'intensité) des images mentales étant inversement proportionnelle à leur nombre, l'une d'elles, plus forte, (grâce à l'élément émotionnel qui s'y rattache), possède toujours plus de chances pour la produc-

tion d'un *moment monoïdéique*, qui constitue la clef de la plupart des phénomènes supra-normaux.

Telles étaient les conditions du moment et les divers aspects du phénomène.

Pour les compléter, et pour rester fidèle à ma méthode, qui doit-être *comparative* et *historique* en même temps, il est nécessaire de raconter encore les antécédents plus éloignés de l'expérience.

Ayant pris l'habitude de noter tous les détails, même ceux qui au premier abord semblaient indifférents, il m'était facile de constater dans la suite une très intéressante *graduation* dans les manifestations observées.

Depuis les séances de Paris et de Genève, c'est-à-dire depuis plus de deux ans, Mlle Tomczyk avait perdu la faculté de produire les phénomènes lumineux visibles, qui consistaient exclusivement en « éclairs médiumniques ». Ces éclairs (provoqués indubitablement par l'usage d'une lanterne électrique de poche dont je lui avais fait cadeau et qui l'amusait beaucoup) constituaient une sorte d' « idéoplastie lumineuse ».

Quant aux points lumineux, phénomène beaucoup plus commun chez d'autres médiums, Mlle Tomczyk ne les a jamais produits.

Après la nuit du 7 septembre, son imagination fut obsédée par deux sortes de lumières, celle de la lune et celle des étoiles. Pendant les trois séances qui ont suivi cette nuit, elle voyait continuellement des *points lumineux* — elle seule d'abord. Elle disait : — « *Il me semble* que je vois de petites lueurs, comme des étoiles filantes — mais *c'est peut-être une illusion* ».

D'après ses dires, ces lueurs apparaissaient inopinément au-dessus de ma tête ou plus loin sur le fond de la muraille. *Moi, je n'ai rien vu.*

Puis, elle disait les voir *sûrement*, quoique pour moi elles restassent toujours invisibles.

Enfin dans la dernière séance, déjà décrite, elle a vu « la lune, un peu moins grande et plus pâle que la lune vraie » et moi j'ai remarqué, à deux reprises, ce reflet d'une luminosité blanche, dont je parlais précédemment, et qui ressemblait plutôt aux premières impressions de ma somnambule. La première fois j'avais cru que c'était une étincelle détachée de la mèche, mal coupée, de ma lampe rouge, mais la deuxième fois, je vis nettement une sorte d'étoile filante près de ma main gauche qui cachait la pièce de cinq couronnes.

La première photographie de la lune est venue le 8 septembre, c'est-à-dire *avant* cette dernière évolution somnambulique de la lune visible. La visibilité, l'hallucination proprement dite de cette image visuelle, n'était donc pas nécessaire pour sa reproduction photographique. (La photographie des points lumineux a été déjà donnée dans le chap. IV, fig. 8).

X

Autres preuves de l'idéoplastie photographique

Toutes les considérations qu'on vient de lire, se rattachaient à la supposition que nous avions réellement affaire à une photographie de la pensée.

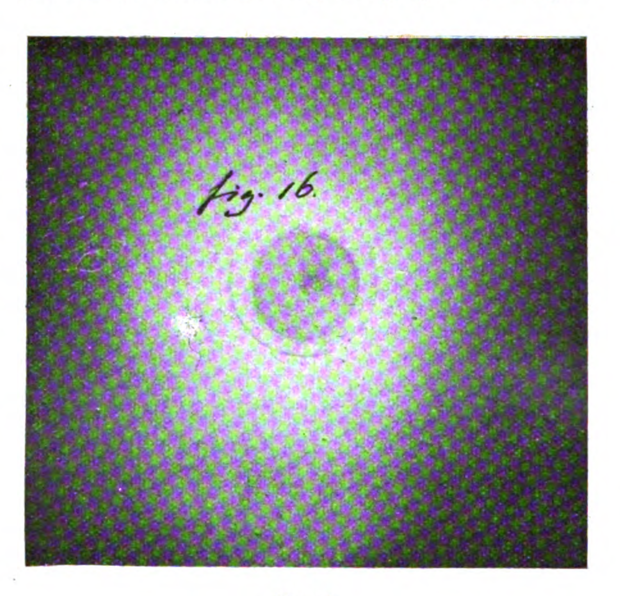


Fig. 16.

Cette certitude, je ne pouvais pas l'avoir de prime abord, et le seul moyen d'y arriver consistait en une répétition de l'expérience, ou plutôt en une transformation de l'idéoplastie photographique inconsciente supposée, en une idéoplastie consciente et voulue.

Je demandai donc au médium de se représenter nettement la pleine lune et de tâcher d'en obtenir une nouvelle reproduction.

Le 11 septembre j'obtins le cliché n° 16. C'était quelque chose de ressemblant, quoique d'une apparence bizarre. Le nuage est analogue mais la « lune » diffère beaucoup.

— Ce n'est pas une lune — dis-je au médium — c'est un bouton !

En effet, la figure 16 représente comme deux disques, incrustés l'un dans l'autre, avec une troisième tache ronde beaucoup plus petite au milieu. Cette tache est plus sombre que le second cercle et le second plus sombre que le premier. D'ailleurs aucun d'eux n'est plus clair que le fond du nuage. (On trouvera plus loin les explications données à ce sujet par le double.)

Mes critiques provoquèrent de nouveaux efforts du médium, et cette fois il se produisit le phénomène inverse : des deux lunes de la figure 17, a première, plus petite, est plus blanche, et toutes les deux plus claires que le fond.

Cette expérience est encore intéressante à un autre point de vue : elle prouve la grande pénétrabilité des rayons, qui entrent en action dans la photographie de la pensée.

Pour s'en assurer, j'avais pris une boîte encore intacte de plaques 12×16 1/2 de la fabrique de Grieshaber et C°. C'était une boîte-échantitillons qui ne contenait que deux plaques. Je la mets sur la table et le médium y applique sa main gauche, en pleine lumière, en pensant à la lune, les yeux fermés.

Après la sensation douloureuse éprouvée par lui, j'ouvre la boîte dans l'obscurité et je développe les deux plaques simultanément.

Sur l'une d'elles (celle du dessus, que je ne reproduis pas) apparaît seulement une sorte de cadre bleu argent. Sur celle du dessous (fig. 17) le même cadre, visiblement en continuité avec l'autre, et dans un coin de ce cadre, qui pouvait, à la rigueur passer pour un nuage argenté), une lune, telle que je viens de la décrire. La lune est pâle, mais nette. Elle est plus grande, double (on distingue même une troisième impression très faible) et aplatie, et se trouve seulement sur la plaque inférieure.

Par conséquent cette image, si elle avait quelque chose de réel, ne présentait que deux dimensions perceptibles, et elle « a remué » entre deux plaques, serrées l'une contre l'autre et séparées par deux couches de papier inactinique, dans une boîte intacte !

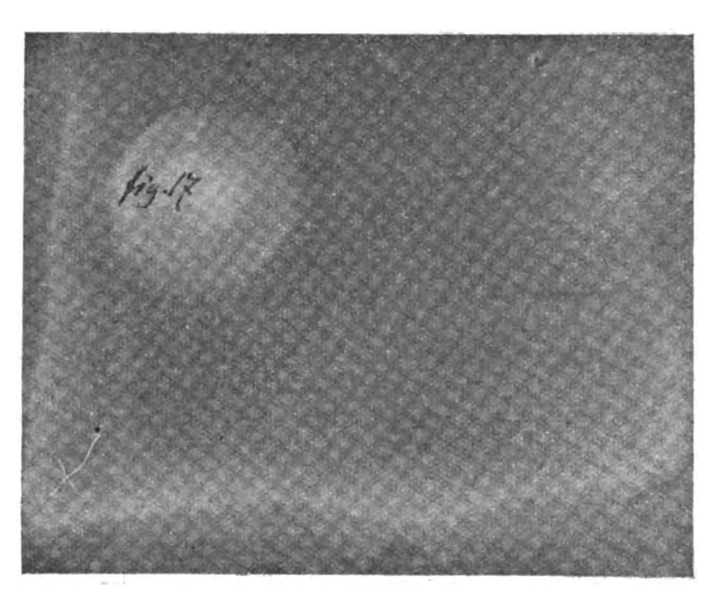


Fig. 17.

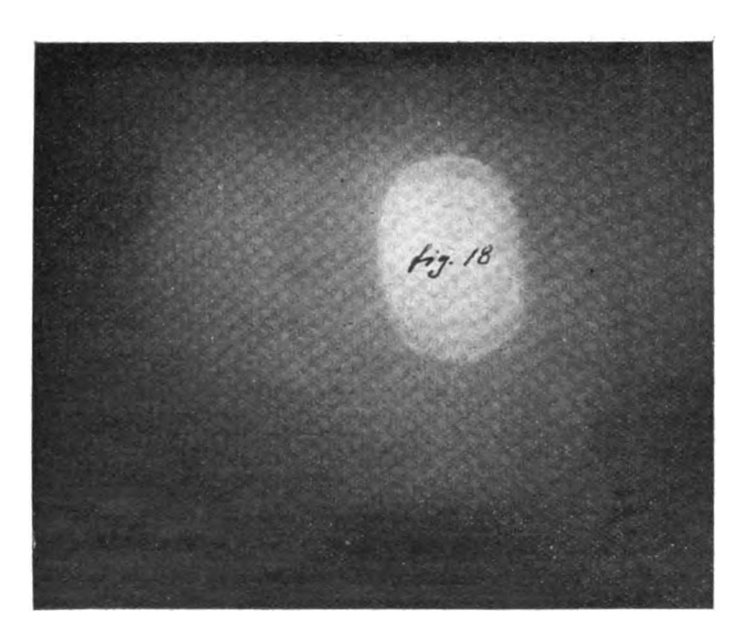


Fig. 18.

Nous voilà donc de nouveau ébranlés dans notre hypothèse d'un intermédiaire quasi-matériel dans la photographie de la pensée ! En tout cas, s'il existe, il doit être impalpable comme une image projetée sur un écran et les rayons qui le forment pénètrent la matière, photographiquement opaque.

Nous savons que les rayons X^x font de même, et le lecteur qui se rappelle les boules caractéristiques de ces rayons, serait peut être tenté de les confondre avec nos lunes. Mais la similitude ne s'applique qu'à la nature des rayons — l'image est toute différente. Les boules des rayons X^x sont tout à fait géométriques, tout à fait uniformément noires et ne sont pas accompagnées d'un nuage. Leur aspect est donc autre et nous avons tous les droits de les considérer comme de vraies boules, très probablement en mouvement de rotation. Pour nos lunes, il ne peut être question que d'un mouvement rectiligne, d'ailleurs incertain, et notre dernière expérience prouve, que ce ne sont que des disques (et non des boules à trois



dimensions), qui ne laissent pas de traces sur les plaques voisines.

Une nouvelle répétition de la même expérience, le 23 septembre, donna la figure 18, qui ressemble presque tout à fait à la première idéoplastie



Fig. 19

inconsciente. En tout cas, la similitude est suffisante pour conclure que déjà la première fois nous avons eu affaire à une vraie photographie de la pensée. Le nuage est plus large et frangé par le bas. La lune est de nouveau doublement imprimée, ce qui est même plus visible que sur la figure 15 à cause de l'éloignement plus grand des deux empreintes. Le disque de la lune, qui, sous un certain angle de vision, manifeste la même teinte blanche du côté verre, présente en transparence une teinte rose, plus forte que sur le reste de la plaque, qui d'ailleurs est nettement rose si on la place sur du papier blanc.

L'espace où les deux disques se couvrent est plus luisant, ce qui prouve que les deux lumières ou les deux actions s'ajoutaient l'une à l'autre.

Enfin, la figure 19, obtenue le 8 octobre, doit être considérée comme l'effet suprême des efforts de ma somnambule, qui devinant mes doutes, suscitée par la deuxième lune-bouton, concentra de mieux en mieux sa pensée consciente, pour me donner une pleine satisfaction.

Cette dernière épreuve est particulièrement intéressante sous ce rapport qu'elle présente quatre ou même cinq impressions nettes de la lune, de différentes grandeurs, privée cette fois de son nuage. Ce dernier est remplacé par une auréole qui entoure les plus fortes impressions. Le côté moins fortement imprimé de l'image ne présente pas cette particularité ; mais même la forte impression accompagnée de l'auréole ne nuit pas à la netteté des contours.

La première impression est la plus forte, la dernière la plus grande, comme si la force ne pouvait pas suffire pour une image en même temps grande et lumineuse. La luminosité augmente par la superposition des disques.

L'original, c'est-à-dire le négatif, présente de nouveau une teinte rose et la lune une teinte blanche (la lune seulement, pas le nuage), et seulement du côté verre. Le nuage, ou plutôt l'auréole, reste des deux côtés noir.

A partir de ce moment une sorte de fatigue s'empara de la faculté idéoplastique de mon médium et il n'y eut plus moyen d'obtenir quelque chose d'intéressant dans ce genre.

Nous verrons tout à l'heure que cet insuccès dans la suite des expériences idéoplastiques a été compensé par un autre pas en avant.

XI

EN CORRESPONDANCE AVEC LE DOUBLE

Le 28 *septembre.* — Le médium a passé une bonne nuit, il est fort, gai et bien portant. Malgré cela la séance est mauvaise ; elle est mauvaise au point de vue scientifique, quoique très riche en phénomènes.

Ma somnambule se sent énervée par un orage, assez silencieux d'ailleurs, qui éclate au commencement de la séance, c'est-à-dire après l'hypnotisation, et les expériences sont tout le temps paralysées par des manifestations incohérentes spontanées, comme sous le règne de la Petite Stasia. Elle n'est plus là, mais le fantôme impersonnel l'imite en grande partie. Il y a tout de même une nuance : les farces qu'il débite, portent un caractère de bonhomie et d'honnêteté ; il ne triche pas, il montre seulement qu'il serait capable de le faire, s'il n'était pas le bon garçon qu'il est. Il dérange mes expériences, mais c'est parce que, sentant son incapacité pour les phénomènes demandés, et ne pouvant pas parler, il cherche à me dédommager d'une manière quelconque : il m'apporte par exemple mon chapeau qu'il me met sur la tête, il soulève ma chaise, il me montre des points lumineux, produit des attouchements, et en même temps essaie de m'expliquer par le langage des phénomènes spontanés, que la photographie de la pensée et la photographie du supposé double des objets inertes sont devenues impossibles. C'est ainsi qu'il fait

une imitation comique de la photographie de la lune (fig. 20), en apportant de mon cabinet une rondelle en nacre qu'il met sur la plaque et l'éclaire ensuite médianiquement — mais il le fait sans mystification, car après avoir posé la rondelle sur la plaque, il frappe dessus, pour m'annonçer la présence de cet objet dans l'obscurité. (Sans le vouloir, il m'a procuré ainsi un argument important pour mon interprétation de l'expérience avec le dé à coudre, quant à la nature photographique de sa copie. On se rappelle, que j'avais supposé une infiltration de la lumière sous le dé quasi-matériel et une partielle réflexion de cette lumière, qui a permis l'impression de certains menus détails de surface. Or, quoique dans cette dernière expérience (fig. 20) la surface ne fût plus courbe mais plate, et beaucoup plus lisse, malgré cela, dis-je, on voit sur le négatif l'image exacte des raies, d'éclats différents, qui caractérisent la nacre de perles ! Je regrette que ces détails ne puissent pas être visibles sur la photogravure. En outre, autour de la lune simulée, qui, comme la vraie lune, ne possède pas de lumière propre et par conséquent est restée noire sur le fond clair, le double esquissa une imitation maladroite du nuage ; ce qui prouve qu'en dehors de l'idéoplastie photographique, le corps astral peut faire une sorte de *dessin* à l'aide de ses rayons actiniques. C'est la douleur du médium, causée par la production de ces rayons, qui m'annonça le phénomène).

Et quand je voulus obtenir la photographie mentale d'une grande bouteille, placée sur la table et éclairée par la lampe rouge, le double apporta de l'étagère deux petits flacons et posa l'un sur la plaque et l'autre sur ma main.

Enfin, voyant que je persiste dans mon désir d'expérimenter sérieusement et que je ne suis pas du tout enchanté de ses farces, exécutées sans contrôle, il escamote la plaque, en me faisant comprendre par le froissement du papier, qu'elle se trouve déjà loin du médium sous la bouteille en question.

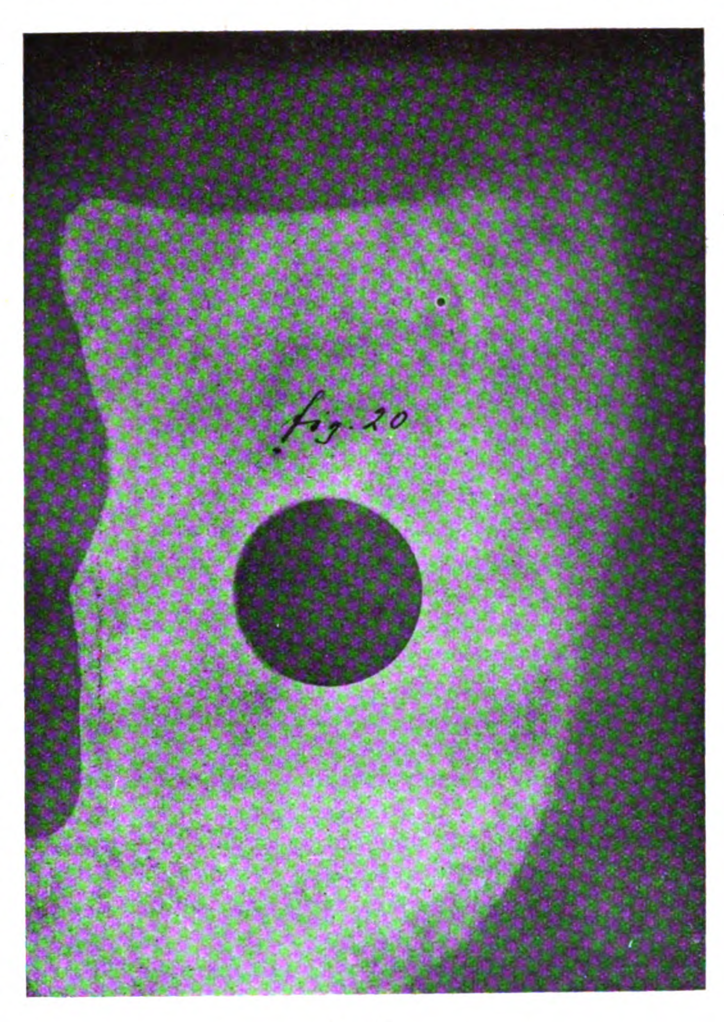


Fig. 20

Je me fâche ; mais la somnambule défend son double en disant :

— Ne le gronde pas ! Tu vois qu'il ne le fait pas par méchanceté. Il n'est pas comme la Petite. Peut-être veut-il tout simplement nous faire comprendre qu'il n'y a pas assez de force pour les plaques ?...

(*La fin au prochain numéro*).



AU MILIEU DES REVUES

Autres Séances avec Mme Wriedt, le « médium à trompette ». Le témoignage de la fille de W. Stead.

Nous trouvons dans le *Light* du 6 juillet le compte rendu d'une autre séance avec le médium Mme Wriedt. On verra qu'il semble être loin d'avoir la valeur de celui de M. Chedo Mijatovich, que nous avons publié dans notre dernier numéro ; il est toutefois, lui aussi, très intéressant.

Le mardi 18 juin, au Bureau Julia, à Wimbledon, j'assistai à l'une des séances les plus convaincantes auxquelles il m'ait été donné d'intervenir en ces dix dernières années. Le médium était Mme Wriedt. C'est une dame d'un âge moyen, sans prétention, d'un tempérament plutôt bilieux-nerveux. Son esprit paraît être parfaitement assis, et son jugement bien équilibré. Nullement préoccupée d'impressionner le public par ses facultés psychiques, elle est sérieuse, naturelle dans ses manières et dans son langage, toute consacrée à son œuvre. Elle a un accent américain fortement caractéristique, qui, si on le prend sérieusement en considération, suffirait à prouver le mal fondé des critiques qui voudraient lui attribuer des facultés de ventriloquisme. Sa poignée de main est ferme, bien qu'un peu froide.

Durant la première demi-heure, aucune manifestation ne se produisit, mais lorsque nous eûmes chanté ensemble un hymne favori de M. W. T. Stead, et récité la Prière du Seigneur, plusieurs assistants ne tardèrent pas à s'écrier qu'ils voyaient des lumières, quelque chose comme des boules rougeâtres qui flottaient par ci par là dans la chambre. Nous regardâmes tous, et nous vîmes alors de belles lumières qui apparaissaient près du plafond, directement sur le centre du cercle. Plusieurs se formèrent ainsi, et puis disparurent. Quelques-unes de ces boules de lumière avaient au moins de 3 à 7 pouces de diamètre. Après avoir pris une forme ronde, elles parurent enfin s'aplatir contre le plafond avec des résultats remarquables : quelques- unes allèrent se briser comme des bulles de savon contre un carreau de la fenêtre dans un rayon de soleil qui filtrait à travers, en produisant un effet saisissant de couleurs multiples. Je n'oublierai jamais comment, durant une quinzaine de minutes, ces lueurs passèrent d'un coin à l'autre de la chambre, planant sur la tête des assistants, et disparurent enfin contre le plafond.

Nous nous demandions ce qui allait encore se produire, mais notre attente ne fut pas longue, car, comme nous regardions le plancher, des points de lumière rouges apparurent en s'avançant du cabinet médiumnique vers notre côté gauche ; on aurait dit des fils électriques qui se fondaient. Immédiatement après, quelque six ou sept personnes assises à la gauche du cabinet observèrent une grande quantité de lueurs spirites qui allaient, venaient dans le cabinet même. Ces lueurs, pareilles à des feux follets, furent observées par tous les assistants durant quinze à vingt minutes au moins. Nous les voyions bien objectivement, et non subjectivement ; en d'autres mots, avec notre sens complet de vision objective.

Après quelques autres minutes de ces feux d'artifice spirituels, le médium, qui pendant toute la durée de la séance reste en possession de sa conscience normale — c'est-à-dire complètement réveillé — commença à décrire un ou deux esprits qu il voyait, ce qui donna lieu à des commentaires généraux. Ce fut alors que Miss Harper et Mme Wriedt me demandèrent si je n'avais pas eu des impressions ou des visions de ce qui se passait autour de nous — ce à quoi je répondis que je pouvais voir distinctement une lettre A et le symbole d'une ancre. La dame assise à ma droite s'écria aussitôt :

— Mais c'est mon mari ! Il est mort tout dernièrement. C'est mon nom : je suis Mme Anker, et je suis certaine qu'il viendra et qu'il me parlera par la trompette.

Ceci ne manquait pas d'intérêt, puisque je n'avais jamais rencontré auparavant la dame en question, et qu'on ne m'avait jamais présenté à elle ; la chose était d'autant plus intéressante en raison de la façon singulière dont l'esprit avait fait connaître sa présence au moyen d'un symbole graphique.

Je donnai ensuite la description du profil d'un homme qui tâchait d'ouvrir la bouche comme s'il avait voulu parler. Le profil ressemblait, de l'avis du médium, à celui du Docteur américain J. M. Peebles, qui, nous faut-il ajouter, est encore en vie.

Immédiatement après, le visage de M. T. Stead — deux fois plus grand que nature — apparut en face de moi. Il venait de la direction du mé-

dium. Pendant que nous discutions au sujet de la nationalité et de l'identité du profil que j'avais aperçu, et que Mme Wriedt causait avec animation, tout à coup M. Stead parla à travers la trompette avec une voix de stentor, en nous causant à tous un sursaut, et à moi en particulier. Ses premières paroles furent prononcées avec beaucoup de force. Il dit :

Mon cher monsieur de Kerlor, mon cher enfant, pardonnez-moi si je n'ai pas prêté attention aux prédictions et aux avertissements que vous me donniez ; mais ce que vous m'aviez dit au sujet de la mort, du désastre, du naufrage et du cercueil était absolument vrai.

Se tournant ensuite brusquement vers les autres membres de l'auditoire, il ajouta :

Je déclare et je désire que vous sachiez tous que ce monsieur, M. de Kerlor, m'avait prophétisé, et avait été le seul à le faire, ma mort imminente, le désastre, la noyade, et qu'il m'avait vu entouré de cercueils et de cadavres. Je regrette bien de n'avoir pas prêté plus d'attention aux prédictions qu'il me fit au mois de septembre dernier. Je n'aimais pas à les entendre alors, mais elles se sont montrées exactes dans tous leurs détails.

J'étais bouleversé d'émotion. Ayant repris mon contrôle sur moi-même, je rappelai à M. Stead la dernière visite que je lui fis, trois ou quatre semaines avant son départ pour l'Amérique, et le fait qu'il ne put pas me recevoir, étant très occupé par un article qu'il écrivait pour sa Revue.

Sa voix devint triste et vibrante d'émotion, et il dit : « Oui, oui, j'étais si occupé ! Oh ! si j'avais su !... Mais le temps est si court ! » Une petite conversation de caractère personnel suivit alors. Il m'encouragea avec des paroles ardentes, en m'invitant à continuer l'œuvre qui doit donner la preuve de la survie.

Je répondis que j'avais parfois douté, mais que je croyais à présent entièrement ; M. Stead dit alors avec force : « Vous ne devez pas dire que vous croyez : vous devez dire que vous *connaissez* ».

Je lui demandai ensuite de me raconter ses derniers moments, et comment il était mort ; il répondit qu'il était mort d'un choc reçu à la tempe droite, et que sa vie physique s'était éteinte avant qu'il tombât à l'eau. Quand le navire coula, il était tout étourdi, et il ne se rappelle pas autre chose.

Après cela, il renouvela ses affirmations sur les tristes prophéties du 16 et 20 septembre 1911. Il s'adressa à Miss Harper en l'appelant « Édith », et eut une petite conversation avec elle. Il dit être très heureux de se trouver au milieu de nous, salua chacun de nous individuellement, en appelant chacun des assistants par son nom, en adressant à tous des paroles d'encouragement. Enfin, il nous fit des souhaits, mais ses dernières paroles avaient perdu en intensité, la force de sa voix diminuant après chaque phrase, jusqu'au moment où la trompette, qui était tenue en suspens par une entité semi-matérialisée, tomba brusquement sur le sol avec bruit.

Il avait conversé presque continuellement pendant une demi-heure.

Tout le monde fut ravi d'avoir reçu une preuve si convaincante du retour des esprits ; la manifestation était si réelle, la voix était si exactement pareille à celle de M. Stead de son vivant, la manière de s'exprimer était tellement la sienne, l'illusion était si complète, si impressionnante, la réalité de la personnalité de M. Stead était si tangible, que lorsque la voix se tut, on se demandait presque s'il n'avait pas été présent à la séance en chair et en os. Il paraissait incroyable que nous eussions entendu un homme qui était passé depuis si peu de temps dans l'au-delà.

Mais nous n'eûmes pas beaucoup de temps pour songer à tout cela, car, quelques secondes à peine après la disparition de M. Stead, le monsieur qui m'avait montré son symbole — le mari de Mme Anker — commença à parler à sa femme au moyen de la trompette, d'abord en lui adressant la parole en anglais, ensuite dans le plus pur norvégien (M. et Mme Anker sont norvégiens) ; leur conversation dura quelque temps. Il y avait aussi dans le cercle trois autres norvégiens, dont chacun reçut des communications d'autres esprits amis, qui conversèrent continuellement en norvégien. Il était maintenant hors de doute pour moi que ces manifestations étaient absolument authentiques, car je sentais bien qu'il était impossible au médium, avec ses connaissances limitées et son fort accent américain, de parler cette langue assez peu connue.

Ensuite, quand les esprits norvégiens eurent cessé de se manifester, une autre voix d'esprit se fit entendre. Il se dit le « guide » d'un monsieur anglais qui était présent. Cet esprit donna le nom de « Léo », ajoutant qu'il était italien. Il s'exprima d'abord en un assez mauvais anglais, mais plusieurs parmi nous, surtout Mme Anker, et moi-même, lui ayant adressé la parole en italien, il nous répondit dans cette langue. Nous lui adressâmes des questions sur les endroits où il avait vécu de son vivant. Il nous donna la description de villes et autres endroits en Italie, spécialement de Rome et de Naples, que nous connaissions fort bien, mais quand nous lui

posâmes des questions sur un certain endroit à Venise, il ne put pas nous répondre, disant qu'il ne connaissait pas bien Venise.

Un peu plus tard, plusieurs autres esprits vinrent et parlèrent à leurs amis et parents au moyen de la trompette, entre autres un Irlandais, parent d'une dame de l'assistance. Il avait été chanteur, et on lui rappela le fait qu'il avait eu une velle voix. On lui demanda de chanter une chanson, mais il s'y montra peu disposé, disant qu'un monsieur Platt, qui était assis à côté du médium, aurait bien pu d'abord nous donner une exhibition de ses facultés vocales. On proposa différents titres de chansons, et le choix tomba enfin sur « Tom Bowling», que M. Platt (qui, soit dit en passant, était inconnu à la plupart d'entre nous) commença alors à chanter. L'esprit, au moyen de la trompette, exprima son plaisir d'avoir entendu un de ses chants favoris. Les parents insistèrent alors pour qu'il chantât, et, avec un accent fortement irlandais, il nous fit bénéficier d'un chant comique irlandais dont je n'ai pas retenu le titre.

Avant la fin de la réunion, un autre esprit norvégien, parent de l'un des assistants de ce pays, se présenta et lui adressa quelques paroles d'affection et d'encouragement, en le chargeant de quelques messages pour des parents et amis communs. A la fin de la réunion, on entendit par la trompette la voix de « Julia », qui nous souhaita une bonne nuit.

La trompette tomba sur le sol avec le bruit métallique habituel, et la réunion prit fin. Elle avait duré 2 heures 1/4.

Après une semaine entière de réflexion, en considérant qu'au moins vingt-cinq voix matérialisées d'esprits furent entendues au moyen de la trompette, pour la plupart connues des assistants, et que plusieurs d'entre elles parlaient en des langues entièrement inconnues au médium et à la plupart des assistants ; en songeant à l'apparition des lumières spirites qui avaient précédé les matérialisations de voix, au fait bien contrôlable par l'ouïe que la trompette de M. Stead se détourna de ma direction pour se diriger vers chacun des assistants individuellement, et vint ensuite de nouveau parler à Miss-Harper assise à ma gauche, en songeant aux inflexions des voix, à la netteté de quelques-unes, et à la difficulté qu'éprouvaient d'autres à se faire entendre, aux cas si nombreux dans lesquels la voix du médium fut entendue parlant ou chantant durant que les esprits communiquaient avec les assistants — en prenant en considération toutes ces choses, je ne puis douter que j'ai assisté à une démonstration très complète et instructive du retour des esprits. On ne pouvait désirer une preuve plus convaincante de la réalité de la vie après la mort. W. DE KERLOR.

P.-S. — Je joins les signatures de toutes les personnes présentes à la séance, pour attester l'exactitude de mon récit.

Nos lecteurs se sont certainement rendu compte des défauts que présente ce récit : les conditions dans lesquelles avait lieu la séance ne sont pas indiquées, ce qui constitue une grave lacune ; il y a souvent dans la description des « feux d'artifice spirituels » (!) des points obscurs ; la narration des derniers moments de W. Stead contient des phrases contradictoires ; surtout on ne peut s'empêcher d'observer que M. de Kerlor s'arrange pour tailler un bout de réclame à ses facultés prophétiques, etc. Les regrets exprimés par W. Stead de ne pas avoir écouté les prédictions de M. de Kerlor — ce qui lui causa de passer de cette vie à trépas — semblent peu dignes de cette belle et noble figure de mystique.

Aussi le récit de M. W. de Kerlor n'a pas été également goûté par tout le monde, dans le Royaume Uni. Il nous suffira, pour le montrer, de reproduire la lettre suivante que le *Light* publiait dans son numéro du 20 juilet, et qui présente même un certain intérêt scientifique, au point de vue de nos recherches :

Dans le *Light* du 6 juillet a été publié le compte rendu d'une séance où il est dit que M. Stead se serait manifesté, et on lui attribue des affirmations qui sont directement contraires à celles qu'il aurait faites par l'intermédiaire d'autres médiums. Dans la séance de Wimbledon, M. Stead aurait dit à M. de Kerlor être mort « d'un choc contre la tempe droite de sa tête, et que sa vie physique s'était éteinte avant qu'il fût parvenu dans l'eau ». Dans toutes les communications précédentes dans lesquelles M. Stead s'occupa de la façon dont il mourut, il avait nettement déclaré qu'il était resté pendant un certain temps vivant et conscient dans l'eau dont la tempé ature était glaciale, en disant qu'il n'avait pas souffert autrement que par un engourdissement causé par le froid et par une grande sensation de poids et de suffocation.

Toujours dans les communications précédentes, M. Stead se déclara très satisfait du changement survenu dans son existence, en faisant allusion à un travail que lui seul pouvait accomplir parmi les âmes des noyés. Jamais avant la publication de M. de Kerlor, M. Stead ne nous avait été présenté comme ayant dit un mot de regret sur sa mort, et le contraste est ainsi très fort quand nous lisons les paroles : « Je regrette bien de ne pas avoir prêté plus d'attention aux prédictions de septembre dernier. »

Dans le *Light* du 25 mai, M. Stead nie avoir reçu des prémonitions quelconques. Maintenant il présente ses excuses à M. de Kerlor pour les avoir négligées.

Cette dernière inconséquence est compréhensible, mais comment expliquer les autres ? Les souvenirs de M. Stead s'effaceraient-ils après sa mort, comme il a dit que la mémoire de bien d'autres avait déjà disparu ?

Ce n'est pas en sceptique que j'attire votre attention sur ces contradictions, mais comme une personne qui désire croire, et pour laquelle ces inconséquences sont tout naturellement une pierre d'achoppement. Il est difficile de croire que le M. Stead qui parle d'être parvenu dans l'eau inconscient à la suite d'un coup à la tête, et qui exprime son regret pour ne pas avoir écouté les avertissements qu'on lui donnait, est le même M. Stead qui ailleurs parle de ses sensations de noyé et de la grande joie et liberté de vie existant dans le monde des esprits. Il me semble qu'il y a bien là une contradiction sérieuse.

Il serait peut-être utile que la prochaine fois que M. Stead se manifestera, on lui fasse remarquer ces contradictions, et qu'on lui en demande l'explication.

E. A. J.

Nous terminerons par le passage suivant d'un article que Miss Estelle W. Stead, fille du publiciste défunt, vient de publier dans le *Nash's Magazine* de juillet :

« Trois semaines après le désastre du *Titanic* je vis la tête et les épaules de mon père aussi clairement que je les vis la dernière fois que nous fûmes ensemble sur la terre. Je causai avec lui de choses très intimes nous concernant mutuellement — choses dont le médium ne pourrait avoir eu aucune idée possible. La séance avait lieu dans le bureau de Julia. C'était une séance avec la trompette, médium Mme Wriedt. Après avoir montré son visage, mon père prit la trompette, et, se tournant vers un des assistants qui avait été enclin à railler à nos séances précédentes lorsque mon père était présent en son corps physique, il lui dit emphatiquement : « Croyez-vous maintenant ? Tout ce que je vous ai dit, n'est-ce pas la vérité ? » Si j'avais eue encor quelques doutes quant à la proximité de l'autre monde et la possibilité d'entrer en communication avec les esprits, ceci me les aurait ôtés... »

Miss Estelle Stead dit encore qu'à ces séances elle entendit jusqu'à trois voix parlantensemble, plus celle du médium prenant part à la conversation. L'anglais ne fut pas la seule langue employée ; on y parla en norvégien, en français, en allemand, en italien, en suédois et en arabe.

Action à distance du fluide magnétique sur les écrans lumineux ?

Dans un article que M. L. d'Ambroise, de Marseille, vient de publier dans le *Monde Psychique*, au sujet de « l'objectivité du fluide humain », se trouve relatée l'expérience suivante :

Il est certain que le magnétisme npeut se conduire par un fil de cuivre, et qu'il est susceptible d'influencer certains produits chimiques, tels que le sulfure de calcium, le sulfure de zinc, dont la phosphorescence naturelle augmente d'intensité sous l'action des rayons N. Toutes ces substances traversées par des vibrations supérieures à 727.000.000 000.000 ramènent la lumière invisible à la normale visible, et les chiffres inconnus, que nous ne possédonc pas encore, s'établissent sur la gamme des couleurs spectrales de l'infra-rouge à l'ultra-violet. L'individu émane ses effluves, mais une partie de ceux-ci deviennent distincts sans rien perdre de leur valeur intime, c'est-à-dire que le rayonnement obtenu est inférieur au rayonnement réel, mais suffisant pour indiquer la nature variable de ce dernier.

Pour faire ces expériences, on fabrique un écran en papier noir enduit de l'un des produits chimiques cités plus haut : l'on relie cet écran, par un fil de cuivre, à une petite plaque de cuivre destinée à aller prendre contact avec une partie quelconque du corps. La plaque de cuivre concentre les ondes magnétiques qui suivent le fil et vont illuminer l'écran suspendu à une potence affectée à cet usage. Bien entendu cette expérience doit se faire dans l'obscurité qui est nécessaire pour permettre de voir les rayons illuminer l'écran d'une belle lueur éclairant presque, suivant sa force, les plus proches objets.

Aux dires de M. d'Amboise « ces expériences se sont faites maintes fois et l'on peut les répéter à volonté ». Malheureusement, elles rappellent les fameux écrans que devaient être rendus lumineux par les rayons N. Il serait donc très utile qu'un grand nombre de personnes répètent l'expérience exposée par M. d'Amboise ; nous serions reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui nous en enverraient les résultats, tout aussi bien négatifs que positifs.

ECHOS ET NOUVELLES

La mort d'Andrew Lang

M. Andrew Lang, qui avait été président de la Society for Psychical Research de Londres pour 1911, vient de mourir à l'âge de soixante-huit ans. Après avoir fait ses études à l'Université d'Oxford, il publia en 1872 un livre intitulé *Ballads and Lyrics of Old France*, qui fut suivi d'autres ouvrages littéraires. Un peu plus tard, il s'adonna à l'anthropologie, dans laquelle il ne tarda pas à occuper une situation éminente, et aux études psychiques, auxquelles il contribua par plusieurs ouvrages, dont *The Book of Dreams and Ghost* est peut-être le plus connu. Depuis plusieurs années déjà il prenait une part active aux travaux de la S. P. R.

C'était un érudit, un observateur sérieux, une intelligence ouverte et sympathique.

Le dynamistographe

Dans notre fascicule de Novembre-Décembre 1911, nous avons parlé assez longuement du « dynamistographe » — un appareil que deux spirites néerlandais, MM. Zoralberg von Zelst et Matla, nous présentaient comme devant nous permettre de communiquer avec les Esprits. M. J. M Keen, président du groupe spirite « Harmonia », de la Haye, allait jusqu'à dire, à ce sujet : « Plus de doute : l'existence d'êtres intelligents de l'Espace est, cette fois, officiellement reconnue et acceptée ». Ceci parce que « la Société Royale des Sciences des Pays-Bas *allait s'en occuper* !

En tous cas, le Bureau International du Spiritisme, avait invité M. H. N. DE FRÉMERY, capitaine d'artillerie, co-directeur du *Tœckomstig Leven*, à présenter un petit rapport à ce sujet. Voici les paroles du capitaine, telles que nous les trouvons dans le Bulletin Officiel du Bureau International, 1er juin :

Quant au dynamistographe, on ne peut pas nier qu'il ne soit fait d'une manière ingénieuse. Mais il est si sensible aux moindres différences de température, qu'on n'a pas encore réussi à faire des expériences irréprochables. Les inventeurs ont expérimenté devant une Commission de membres de la Société spirite « Harmonia », à la Haye, dans des circonstances qui ne sont point du tout satisfaisantes. Les résultats ont été maigres. Deux docteurs ont constaté des reculades, qui semblaient avoir lieu sur demande, mais on n'est pas certain que ces phénomènes ne soient pas dus à une différence de température, et qu'ainsi il n'y ait eu qu'une simple coïncidence. Pour éviter toutes ces causes d'erreurs, il faudrait isoler la machine d'une façon parfaite, mais cela coûte très cher, et comme personne n'est bien convaincu de la réalité des faits, les inventeurs ont beaucoup de peine à trouver l'argent nécessaire. Une requête au ministère de l'intérieur tendant à confier à un professeur de l'une de nos Universités l'examen de la prétendue invention a été repoussée. Les inventeurs disent aussi avoir eu des communications de défunts par le moyen de leur appareil, mais ils n'ont pu en fournir la preuve. Ainsi nous ne savons qu'en penser.

Les documents laissés par Home

Munich, 14 juin 1912.

Mon cher Confrère,

Je me permets d'avoir recours à votre Revue pour une affaire à laquelle j'attache beaucoup d'importance pour un travail dont je m'occupe.

Toutes mes recherches sur le sort des documents laissés par Daniel Douglas Home, le fameux médium, ont été sans succès, même auprès de personnes privées, à Paris. Mme Douglas Home, née Aksakof, vivait à Paris et y est décédée. Le fils, Grégoire Douglas Home, était né d'un premier mariage de Daniel D. Home. Les documents sont-ils parvenus entre les mains du fils, qui a maintenant absolument disparu ? Je crois que l'assistance des Revues spécialistes pourrait avoir les plus grandes chances de me permettre d'aboutir dans mes recherches.

Recevez, mon cher Confrère, mes remerciements anticipés, etc.

Dr WALTER BORMANN.

Neurentherstr. 22, II, München, N. W.

Pour une nouvelle Revue psychique suisse

La Société d'Études Psychiques de Genève entreprend le lancement d'une *Revue Suisse d'Etudes Psychiques*, qui toutefois ne sera publiée que si le nombre de ses souscripteurs est suffisant pour en assurer la marche régulière. Cette Revue devrait paraître tous les mois sous la forme d'une brochure in-octavo de 32 pages.

Le programme de la future Revue contient, entre autres, les lignes suivantes :

Elle ne représentera pas les intérêts exclusifs du spiritisme, mais sera l'organe de tous les chercheurs qui, basant leurs études sur les expériences faites par l'intervention des forces médiumniques de toute nature et de tout degré, désirent sincèrement se faire une opinion raisonnée et scientifique de ces phénomène.

La rédaction acceptera sans parti pris les critiques motivées des articles qu'elle publiera en faveur de la doctrine spirite.

C'est par la coopération de ces éléments antagonistes que nous prétendons contribuer à éclairer l'étude d'une question que nous espérons voir bientôt intéresser le monde entier.

Inutile de dire que nous souhaitons le meilleur succès à une Revue qui arbore intelligemment un pareil programme.

Le prix de l'abonnement sera de 5 fr. pour la Suisse, de 6 fr. pour l'étranger. Ecrire à M. Ch.-E. Piguet, président, 2, rue des Délices, Genève.

LES NOUVEAUX LIVRES

James Coates, Ph. D. : **Photographing the Invisible.** Practical Studies in Spirit Photography, Spirit Portraiture and other Rare but Allied Phenomena. With 90 photographs. — (L. N. Fowler et Co., London, E. C., 7, Impérial Arcade, Ludgate Circus. — 7/6 net).

Depuis longtemps déjà, M. J. Coates, qui est un vétéran des recherches psychiques, avait tout spécialement tourné son attention vers la « photographie spirite » proprement dite ; à savoir, celle qui représente un esprit invisible à l'œil nu. Il avait touché à la question, d'une manière assez étendue, dans son précédent ouvrage : *Seeing the Invisible.* Mais le livre dont nous nous occupons maintenant : *Photographing the Invisible* — 400 pages, avec 90 photographies — est entièrement consacré à ce sujet brûlant. C'est même, sans doute, l'ouvrage le plus important qui ait paru sur la question, jusqu'à ce jour, sous l'aspect de la richesse des documents recueillis. D'ailleurs, M. Coates nous donne lui-même une énumération des principales sources auxquelles il a emprunté une partie des données qui lui ont servi pour son livre ; la voici, à l'usage des personnes qui s'occupent particulièrement de cette branche si débattue de la médiumnité :

Chronicles of the Photographs of Spiritual Beings and Phenomena Invisible to the Material Eye, par Miss Houghton (E. W. Allen, Ave Maria Lane, London, 1882) ; *The Veil Lifted,* par Alfred Glendinning (Whittaker and Co., Londres 1894) ; *Unseen Faces Photographated,* par le Dr H. A. Reid (Los Angeles, Cal., Etats-Unis, 1901). En outre, certaines publications périodiques spirites : *Human Nature,* vol. VIII et IX (James Burns, Londres 1874-75), contenant des articles de M. A. Oxon (Stainton Moses), à ce sujet ; *Bordeland,* de W. T. Stead (Londres, 1894-7), etc.

M. Coates dit avoir négligé, dans son ouvrage, tout ce qui se rapporte aux expériences du Dr Baraduc sur la photographie des radiations invisibles du corps humain, ayant d'ailleurs parlé de cela dans *Seeing the Invisible.* Il ajoute :

Je n'ai pas cherché à examiner les résultats du Dr Ochorowicz avec son nouvel appareil, au moyen duquel il est parvenu — paraît-il — à photographier les *esprits* (je suppose à leur état invisible), sans l'aide d'un médium. Les nouvelles s'y reférant viennent à peine de paraître et sont trop insuffisantes pour que je puisse en tenir compte dans cet ouvrage.

M. J. Coates a sans doute été entraîné en erreur par quelques passages de journaux où on avait fait confusion entre les expériences de M. Ochorowicz et les vœux — pour le moment purement platoniques — de M. Edmond Vauchez en faveur de la photographie des esprits à volonté, et sans médium.

L'avis de M. J. Coates sur la question de la photographie spirite se résume, en apparence, dans ces quelques lignes de la Préface :

Les spirites croient que l'on peut photographier les esprits. Les techniciens — dont un grand nombre n'ont jamais pris la peine d'étudier la question — déclarent que toutes les photographies spirites sont frauduleuses. Voici ce que je leur réponds : « Aucune des deux hypothèses n'est prouvée, mais les preuves semblent plutôt être en faveur de la photographie spirite. »

Telles sont les paroles de l'auteur ; mais il suffit de parcourir son ouvrage pour se rendre compte qu'il est, en réalité, infiniment plus croyant qu'il ne veut le paraître par la déclaration ci-dessus, et que toutes ses sympathies sont

du côté spirite. On aperçoit en lui un effort continuel pour convaincre le lecteur ; il lui arrive bien parfois de devoir toucher à certaines circonstances défavorables pour la thèse de l'authenticité des phénomènes, mais il s'arrange toujours pour laisser ses lecteurs sous l'impression que les critiques qu'il vient d'avancer n'ont, en somme, pas beaucoup d'importance.

En tout cas, l'auteur remarque avec raison qu'on ne pourrait affirmer que l'invisible ne peut pas être photographié, même sur le plan matériel, sans montrer une ignorance de faits que tout le monde connaît, comme, par exemple, la radiographie, permettant de photographier les organes intérieurs du corps ; la photographie astronomique offre, elle aussi, des exemples innombrables à ce sujet. Et il s'agit bien là de photographier des objets matériels, quoique invisibles. On pourrait de même parler des applications remarquables des photographies à l'enregistrement du son. C'est bien là de la « photographie de l'invisible ».

L'ouvrage de M. Coates constitue, en somme, une histoire assez complète de la « photographie spirite ». Celle-ci aurait été découverte en 1861 par M. Mumler, de Boston, dont quelques photographies existent encore ; celle de l'esprit du Président Lincoln, qui serait apparu à côté de sa femme, figure même assez souvent en bonne place dans les collections de photographies spirites, et a été souvent reproduite par la gravure. Quand on commença à parler de M. Mumler, Andrew Jackson Davis, l'Allan Kardec Américain, alors Director du *Herald of Progress*, chargea une photographe professionnel, M. Guay, de faire une enquête à ce sujet. M. Guay dit dans son rapport :

M. Mumler ayant fait de son mieux pour faciliter ma tâche, je me chargeai seul de choisir, préparer, émulsionner et mettre dans les châssis les plaques sur lesquelles on devait opérer, sans jamais en éloigner mes yeux, sans permettre que M. Mumler y touchât, durant toute la durée de l'opération. Le résultat fut qu'à côté de mon portrait, sur la plaque, apparut un autre portrait. J'avais pourtant bien examiné toutes choses : la chambre noire, l'intérieur du bain, etc. Je renouvelai à plusieurs reprises l'essai, toujours avec les mêmes précautions, et j'obtins toujours les mêmes excellents résultats ; je suis donc obligé de considérer ces photographies comme authentiques.

M. Coates affirme que d'autres photographes favorablement connus firent à leur tour des enquêtes, qui toutes tournèrent à l'honneur de M. Mumler. Mais un rédacteur du *World*, M. Hickey, s'étant rendu chez Mumler sous un faux nom, et ayant été photographié par lui, une figure inconnue d'esprit apparut aussi sur la plaque. Il lui fit alors un procès pour escroquerie. Le procès dura sept jours et fit un bruit immense à New-York. Des personnages très remarquables vinrent déposer en faveur de l'inculpé ; entre autres le sénateur Edmonds, ancien Président de la Cour d'Appel de New-York ; le banquier Livermore, chez lequel se passèrent les fameuses matérialisations de l'esprit d'Estella, etc. Le juge Dowling estima que la fraude n'était aucunement prouvée et acquitta le prévenu.

Ce procès fit beaucoup pour faire connaître la « photographie des esprits », et M. Mumler ne tarda pas à avoir de nombreux imitateurs.

M. Hudson a été le premier médium photographe professionnel en Angleterre. Sa première photographie date du 4 mars 1872. Quelques hommes compétents étudièrent ses facultés : d'abord, M. Thomas Slater, opticien, et fabricant d'instruments photographiques. Il publia dans le *Spiritualist* du 15 mai 1872 une lettre où il affirmait l'authenticité de ces phénomènes, qu'il avait examinés, et il terminait avec ces mots quasi prophétiques : « Je m'occupe maintenant de faire des expériences sur l'autre côté du spectrum, et je suis convaincu que l'on peut découvrir beaucoup de choses utiles dans la photographie en se servant de la lumière invisible ».

Parmi les personnages de marque qui affirmèrent l'authenticité des photographies spirites de Hudson, il nous faut citer le D[r] Alfred Russel Wallace, qui en parle assez longuement dans son livre *Les Miracles et le Moderne Spiritualisme* ; il resta convaincu d'avoir obtenu un portrait de sa mère décédée dans une photographie que lui fit Hudson et qu'on peut voir reproduite dans le livre de M. Coates.

Mais l'homme qui étudia le plus sérieusement Hudson fut M. J. Traill Taylor, directeur du *British Journal of Photography*, qui écrivit au mois d'Août 1873 :

...Une fois admis les faits principaux, une question se pose : par quels moyens ces figures apparaissent-elles sur l'émulsion de collodium ? La première pensée qui vient à l'esprit, est celle de les attribuer à une double exposition due au photographe Hudson. Mais une difficulté se présente ici. M. Hudson n'a pas du tout besoin d'être présent ; il nous faut lui rendre cette justice que, alors que nous faisions des expériences dans son atelier pour déterminer la vérité de « la prétendue photographie spirite », nous prenions entièrement possession de son laboratoire, nous employions notre propre collodium et nos plaques, et à aucun moment, durant la préparation,

l'exposition ou le développement des portraits, M. Hudson ne s'est trouvé à moins de trois ou quatre mètres de l'appareil ou du cabinet noir. Des apparitions anormales apparurent certainement sur plusieurs plaques, quelles que soient leurs causes. Le photographe ne fut pour rien dans leur production. On ne peut même pas songer qu'on ait employé des plaques ayant déjà servi une fois, les plaques étant entièrement neuves ; elles avaient été faites quelques heures auparavant ; elles ne sortirent jamais de nos mains, et le paquet ne fut ouvert que juste au moment où commencèrent les opérations.

De ce temps-là, on ne connaissait pas encore généralement certains trucs, tels que celui consistant à dessiner avec une solution de quinine une figure sur l'écran placé derrière la personne qu'on photographie ; M. Traill Taylor ne pouvait pas prévoir cette objection, et M. Coates n'en parle pas dans son ouvrage. M. Hudson connaissait-il ce truc ? C'est peu probable.

Mrs. H. Sidgwick, la célèbre psychologue, affirme le caractère frauduleux des photographies de Hudson, en montrant que la figure d'un esprit n'était en réalité autre chose qu'une photographie du médium Herne (?), affublé pour la circonstance. Elle prouva de même que le portrait d'un autre esprit, dans une des photographies de Mumler, était celui d'un homme encore vivant.

La même chose se vérifia pour une photographie prise par le fameux médium français Buguet, dont le procès retentissant occupe un certain nombre de pages du livre de M. Coates. Le comte G. J. de Bullet, de Paris, ayant eu en 1874 plusieurs séances avec M. Buguet, obtint, entre autres portraits, différentes photographies de sa sœur, habitant Baltimore (E.U.). M. Stainton Moses, Directeur du *Light*, intéressé par la singularité de ce cas, posa au comte les différentes questions que voici : 1º Votre sœur était-elle endormie au moment où fut prise la photographie ? 2º Avez-vous jamais vu son double ? 3º La ressemblance du portrait avec l'original a-t-elle été reconnue par d'autres ? 4º Avez-vous jamais tâché de transmettre votre pensée à votre sœur ?

M. de Bullet répondit « qu'il était probable qu'à l'heure où fut prise la photographie sa sœur fût endormie. Il n'avait jamais vu le double de sa sœur, mais avait ressenti son impression par intuition, toujours à un moment où elle dormait. La ressemblance est si frappante, que toutes les personnes qui l'avaient vue l'ont reconnue. Il avait eu dans les photographies le portrait de sa sœur en 8 poses différentes. Il n'avait jamais essayé de transmettre télépathiquement une pensée à sa sœur. »

Une autre médiumnité qui occupe assez longuement M. Coates est celle de M. David Duguid. Ce dernier naquit en 1832 et mourut en 1907. Parmi les « esprits » qui apparurent sur ses photographies, il y en a un qu'on a appelé « la prêtresse de Chypre », qui se serait manifestée aussi par la médiumnité de Mme Duguid.



Fig. 1.

Cette photographie est détestable, au point de vue critique ; elle est représentée par une tête de femme jeune et jolie, placée d'une façon irrationnelle et inartistique, sur un grand voile. L'agrandissement de cette photographie montre bien qu'il s'agit d'une découpure. Un beau jour, on apprit que, avant qu'on prît cette photographie, cette tête existait exactement dans une photographie d'un tableau allemand intitulé *La Nuit*, et appartenant à un procureur d'Edinbourg, M. Brodie Innes. La découverte fut faite par Mme de Steiger, une théosophe. Naturellement, cette affaire fit un beau tapage.

Le médium R. Boursnell, mort en décembre 1909, subit une pareille mésaventure. Sa médiumnité fut prônée surtout par M. H. Blackwell et par M. William Stead, qui obtint avec lui plusieurs photographies, dont celle célèbre de Piet Botha, le chef boër — photographie que nous avons reproduite dans notre numéro de

mai 1909. Dans une photographie prise par **M. Boursnell et représentant M. F. C. Barnes, un homme d'affaires bien connu en Australie, apparut l'** « esprit » de l'Impératrice Elisabeth d'Autriche. Ce portrait existait tel quel dans le frontispice d'un ouvrage intitulé *The Martyrdom of an Empress.* M. Barnes avait lu ce livre et pensait souvent à ce portrait et à la souveraine décédée qu'il représentait. En ces conditions, on peut encore songer à une photographie de la pensée ; mais dans le cas de la prêtresse de Chypre l'affaire paraît plus pendable.

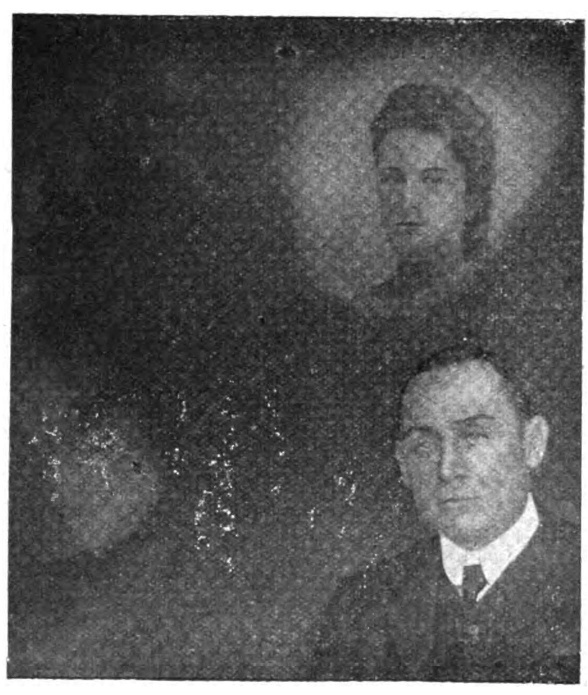


Fig. 2.

Nous négligerons beaucoup d'autres médiums photographes, surtout américains, dont on trouve l'histoire dans *Photographing the Invisible,* pour dire deux mots d'un médium de San-Francisco, M. Edouard Wyllie, qui se rendit dans la Grande-Bretagne il y a trois ans, et y mourut il y a quelques mois à peine. M. J. Coates expérimenta surtout avec lui. Il ne nous est naturellement pas possible de donner ici, même en raccourci, une analyse des expériences faites avec M. Wyllie par M. Coates et d'autres — expériences qui occupent une grande partie de l'ouvrage de ce dernier. Nous nous bornerons à citer l'un des cas que nous y trouvons enregistrés : c'est l'histoire du portrait psychique de Maggie.

M. Wyllie, en quittant Edimbourg après un séjour qu'il y fit, laissa tous ses négatifs entre les mains du Rév. Diacre John Duncan, de cette même ville. M. et Mme Coates, en les examinant avec lui, furent assez étonnés de reconnaître immédiatement dans l'un d'eux (voir fig. 3), le portrait psychique de Maggie, et racontèrent au Diacre l'histoire de cette dernière. Le Rév. Duncan en fut frappé, se demandant ce qu'en aurait pensé Miss B..., la dame sur la photographie de laquelle le portrait de Maggie était apparu. L'histoire de Maggie peut se résumer dans celle de l'imprudence d'une femme et de l'égoïsme d'un homme. Maggie était au service de M. et Mme Coates il y a plusieurs années déjà, et dut les quitter par suite de la position dans laquelle elle se trouvait. Elle se rendit auprès de quelques parents en province, et pendant dix-huit mois elle continua à entretenir une correspondance avec Mme Coates. Celle-ci et son mari connaissaient fort bien aussi le père présumé, auquel d'ailleurs le fils ressemble beaucoup. Maggie était une jeune fille étourdie, mais pas mauvaise. M. et Mme Coates ignoraient si Maggie était morte ou vivante, la correspondance ayant cessé tout à coup; mais le fait suivant, qui se produisit plusieurs années après qu'elle eut quitté ses maîtres, leur avait fait supposer qu'elle était décédée.



Fig. 3.

Un soir (vendredi 8 octobre 1909) — peu de temps après que M. Wyllie se fut soumis avec succès aux différentes épreuves que M. Coates décrit dans son ouvrage — la famille Coates tenait sa séance hebdomadaire à laquelle M. Wyllie et plusieurs autres personnes étaient présents.

Ce soir-là, M. Wyllie décrivit l'esprit d'un homme portant une toque ou fez d'une forme assez bizarre, et qui regardait M. Coates. Le lendemain, la figure de cet homme apparut sur une plaque photographique, telle qu'elle avait été décrite. A la même séance, Miss Kate M... décrivit une femme de haute taille, brune, qui disait : « Ne me méprisez pas, Madame Coates ». Cette dernière répondit : « Je ne méprise personne. Qui êtes-vous ? » — « Ne me regardez pas avec dédain, je suis votre ancienne domestique, Maggie ». M. et Mme Coates comprirent alors de qui il s'agissait, mais ils affirment que, ni miss Kate M..., ni aucun autre des assistants ne l'avaient jamais connue.

M. Coates publie les attestations des différentes peronnes qui étaient présentes à cette séance. Il affirme qu'aucune photographie de Maggie n'existait à sa connaissance, et il ajoute, ainsi que le Rév. John Duncan, que Miss Kate M... était bien une spirite, mais n'avait jamais rien su ni de Maggie ni de son enfant, et qu'elle n'avait jamais été à Rothesay, lieu de résidence de la famille Coates.

Une forme spéciale de photographie spirite est celle dans laquelle apparaissent en même temps une forme matérialisée, visible à l'œil nu, et d'autres formes invisibles. Nous publions un très curieux spécimen de ce genre (voir fig. 4). En voici l'histoire :

Le Rév. Charles Hall Cook (Diocèse de Colorado, États-Unis) fit différentes expériences avec un photographe de Denver City, M. Alexandre Martin, qu'il dit être un homme d'une honnêteté reconnue, habitant depuis longtemps le pays. A une séance à laquelle il assista, le 15 avril 1903, le Rév. Cook, qui se trouvait assis tout près du cabinet médiumnique, vit distinctement apparaître une forme blanche. M. Alex. Martin prit successivement deux photographies au magnésium, nous ne publions que la première. Il n'y avait pas de fleurs dans la chambre ; ces fleurs, ainsi que la colonne composée de têtes d'enfants, et la tête plus grande, à gauche, seraient donc des « photographies purement spirites ».

Il est à peine besoin de dire que nous présentons uniquement cette photographie à titre de curiosité : le Rév. Cook dit bien qu'elle a été prise dans les conditions fixées par lui ; mais M. Coates lui-même écrit : « Je puis accepter ce qu'il dit au sujet des matérialisations et de la photographie, moins pour ce qui se rapporte à ce cas spécial que pour ce qu'ont affirmé Sir William Crookes et d'autres investigateurs éminents, et pour les expériences que j'ai faites moi-même ».

Les derniers chapitres du livre de M. James Coates sont consacrés : 1° aux portraits et dessins exécutés, autrement que par la photographie, par des « artistes invisibles » ; 2° à la photographie directe sur la plaque, sans chambre noire.

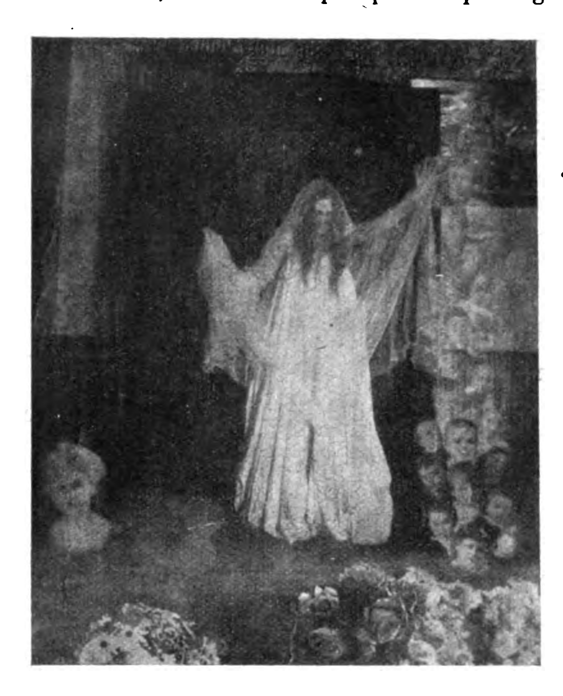


Fig. 4.

Les sœurs Bangs, de Chicago, se sont rendues célèbres dans la première classe de ces phénomènes, c'est-à-dire dans celle que les spirites américains et anglais appellent des « *precipitated pictures* ». Les sœurs Bangs sont médiums depuis leur enfance, mais ce fut seulement à partir de l'automne 1894 qu'elles commencèrent à obtenir des peintures spirites. Il était d'abord nécessaire de couvrir la toile, ou de la placer dans une chambre obscure, et il fallait plusieurs séances pour terminer un tableau. On employa ensuite des boîtes fermées ; mais tous ces procédés dans lesquels les toiles étaient hors de la vue et du contrôle des expérimentateurs faisaient penser à la possibilité d'une fraude. Depuis quelque temps, les tableaux sont obtenus, paraît-il, en pleine lumière, et sont terminés dans une seule séance de la durée de vingt à quarante minutes. « La chambre est assez plongée dans l'ombre pour que toute la lumière venant de la fenêtre puisse passer à travers la toile — écrivait Miss May Bangs en septembre 1910 — ce qui fait que l'expérimentateur peut assister au développement de la peinture, et constater

les moindres changements dans les ombres. Il n'y a pas de séances exactement identiques. Généralement, dans le développement d'un portrait, les extrémités supérieures de la toile commencent à s'ombrager, en montrant différentes lignes délicatement colorées, jusqu'au moment où apparaît tout le contour de la tête et des épaules. Quand la ressemblance est suffisamment nette pour pouvoir être reconnue, les cheveux, les vêtements et d'autres détails apparaissent à leur tour. En bien des cas, quand le portrait entier est achevé, les yeux s'ouvrent graduellement, en donnant à tout le visage une apparence de vie. »

Cette description de Miss Bangs est appuyée par plusieurs témoins. Nous citerons parmi ceux-ci M. John W. Payne, Directeur de la Citizens Bank, New Castle, Indiana, E. U., le Vice-Amiral anglais W. Usborne Moore, etc.

Pour ce qui se rapporte aux photographies obtenues autrement qu'avec la chambre noire, M. Andrew Glendinning fut le premier à s'en occuper ; il en parla dans son livre intitulé *The Veil Lifted*. Nous citerons l'exemple suivant, qui se rapporte à la médiumnité de M. Wyllie, et dont le récit est fait par le même Rév. Charles Hall Cook, dont il a été question plus haut.

Ayant acheté, dans ce but, une boîte de plaques 5×4, il l'ouvrit dans le cabinet noir et les y marqua. Il appela alors M. Wyllie dans le cabinet, saisit une plaque par un de ses coins, sans jamais la quitter, et dit à M. Wyllie d'en faire autant, au coin opposé. Après un quart de minute environ, on entendit des *raps*, très légers. M. Cook se chargea alors tout seul de la plaque, l'apporta à l'hôtel où il était descendu, la développa et trouva sur la plaque une figure d'homme, aussi nette qu'elle eût pu l'être dans une photographie ordinaire, mais sans cou ni buste ; cette figure est reproduite dans l'ouvrage de M. Coates (p. 350).

Nous avons dit qu'on peut certainement faire à M. James Coates le reproche de ne pas avoir suffisamment insisté sur les circonstances *défavorables* à la réalité de la photographie spirite. Nous nous bornerons à citer un exemple. Frank Podmore, dans son *Modern Spiritualism* (Vol. II, p. 118), dit que le directeur même du *Spiritualist*, et un autre photographe spirite, Beattie, ainsi que d'autres personnes, reconnurent les fraudes photographiques du médium Hudson. M. Coates n'en dit rien. En tout cas, ce n'est certainement pas F. Podmore qu'on peut citer comme un exemple d'impartialité, dans le sens contraire !

Mais malgré les défauts qu'il présente incontestablement au point de vue critique, malgré ses lacunes, cet ouvrage possède une très grande valeur documentaire, et nous ne pouvons que souhaiter qu'il soit bientôt traduit aussi en français, afin de répandre plus généralement aussi chez nous la connaissance de cette étonnante question de la photographie spirite.

C. V.

Papus : **Pour combattre l'Envoutement** (avec 20 figures. — (H. et H. Dourville, éd., 23, rue Saint-Merri. Paris. — 1 fr.).

M. de Rochas, en soulevant de nouveau la question si originale et intéressante de l'*envoûtement*, avait su l'éclairer des lumières que nous fournit l'étude de la suggestion, du magnétisme, de la télépathie, de la télesthésie, etc., et lui donner une certaine base scientifique. Papus, dans cet opuscule, envisage la question à un point de vue « pratique », en l'éclairant de la lumière de la « science occultiste ».

Aussi apprend-il à ses lecteurs à combattre l'envoûtement d'ennemis mystérieux, surtout en déposant à côté de notre lit une assiette remplie de charbon : deux figures illustrant le texte nous montrent qu'ainsi les mauvaises influences de forces psychiques projetées, au lieu de frapper traîtreusement le dormant, sont absorbées par le charbon. — On peut aussi, paraît-il, avoir recours à des signes magiques, talismans, pentacles, etc. — On peut limer du fer, laver soigneusement la limaille et sécher avec précaution sur des braises. — Fondre de l'étain, y jeter du suif, de la cire ou du miel qui brûleront sur lui ; répandre l'étain dans l'eau pure, sécher, mettre de côté. — On peut aussi « démagnétiser l'envoûté » par des passes. — Il y a enfin les exorcismes sous formes de prières ; celui-ci surtout :

+ Elie, + Eloïm, + Eloa, + Lion, + Ya, + Eserchd, + Agla, + Saday, + Adonaï, Agios, Othéos, Ischyros, Athanatos, Eleison mas :

Seigneur Grand Dieu, Saint puissant immortel, secourez-moi N., votre serviteur (ou servant), tout indigne que je sois ; délivrez-moi de tout danger de la mort de l'âme et de celle du corps et des embûches de mes ennemis tant visibles qu'invisibles :

Jehovah + Sabaoth + Emmanuel + Sother + Tétragrammaton + Omouzios + Eheye + Alpha + et Oméga + Via, Veritas, et Vita, etc., etc.

On comprend toute l'opportunité de pareils exorcismes quand on songe, par exemple, à la terrible lettre de menaces que reçut un jour Berbiguier, le fameux auteur de *Les Farfadets, ou Tous les démons ne sont pas de l'autre monde*, et qu'il publie courageusement dans son ouvrage :

A Monsieur Berbiguier,

Abomination, tremblement de terre, déluge, ouragan, vent, comète, planète, océan, flux, reflux, génie, sylphe, faune, satyre, dryade et hamadryade !

Le messager du grand génie du bien et du mal, allié de Belzébuth et de l'enfer, compagnon d'armes d'Astaroth, auteur du péché originel et ministre du Zodiaque, a le droit de posséder, de tourmenter, de piquer, de purger, de rôtir, d'empoisonner, de poignarder le très humble et très patient vassal Berbiguier, pour avoir maudit la très honorable et indissoluble Société Magique : en foi de quoi nous avons fait apposer le cachet de la Société.

Fait dans le Soleil, en face de la Lune, le 5818e jour et la 5819e heure de nuit, par le grand officier ministre plénipotentiaire, grand-croix et tribun de la Société Magique. Le présent mandat aura effet sur son ami Coco. (*C'était l'écureuil de Berbiguier*).

THESAUROCHRYSONICOCHRYSIDÈS.

Pour son Excellence.

Le secrétaire,

30 mars 1818. PINCHICHI-PINCHI.

P.-S. — Dans huit jours tu seras en mon pouvoir : gare si tu fais publier ton ouvrage !

Ces vils et infâmes attentats ne seraient plus possibles depuis que la moderne Science des occultistes nous a placé entre les mains les armes redoutables de défense que nous avons citées plus haut, en écartant pour toujours les tristes ténèbres de la superstition ! ! C'est ce que tous ceux qui comprennent la mission de la presse devraient avoir l'honnêteté et le courage de dire...

Dr W. C. DE SERMYN : **Contribution à l'étude de certaines facultés cérébrales méconnues.**— Fayot C. C. éd., Lausanne, rue du Bourg, 1 ; Félix Alcan, Paris, boulevard Saint-Germain, 108, 1911. — 7 fr. 50).

Différentes circonstances nous ont empêchés de rendre compte jusqu'ici de cet ouvrage, l'un des plus intéressants qui aient paru en ces derniers temps dans le domaine du métapsychisme. Ce qui en forme l'attrait est quelque chose qui, à un certain point de vue, constitue un défaut : l'auteur, après avoir exposé plusieurs faits psychiques supernormaux, très intéressants, dont il a été casuellement le témoin, se prend à les analyser et à les discuter, en s'élevant des simples considérations psychologiques et physiologiques à des réflexions philosophiques d'une haute portée. Il le fait presque sans tenir compte des études accumulées depuis soixante ans au moins par d'autres chercheurs, dont plusieurs occupent une situation très élevée dans la science contemporaine ; il est même assez facile de comprendre qu'il les ignore presque complètement. Mais ce grave défaut est peut-être compensé par le très grand avantage qu'il y a, en certains cas spéciaux, à voir un homme de science, un médecin qui a exercé longtemps sa profession dans les cliniques de maladies nerveuses et mentales, traiter les questions métapsychiques d'une manière infiniment plus originale et spontanée que ne le pourrait faire un auteur possédant bien la littérature de ces sciences.

L'un des cas les plus attrayants analysés dans cet ouvrage est sans doute celui de Giselle, une douce et charmante jeune fille, douée sans doute d'une puissante médiumnité, qui finit par devenir la femme de l'auteur, par l'intervention d'une personnalité psychique se disant la mère de Giselle, morte depuis une dizaine d'années, après avoir promis à sa fille de veiller sur elle, si les esprits en avaient le pouvoir. Le Dr de Sermyn explique la plupart de ces phénomènes en repoussant avec une certaine opiniâtreté l'hypothèse spirite, mais il le fait parfois en ayant recours à d'autres hypothèses spiritualistes. Aussi termine-t-il en disant :

« Un doute léger vient souvent effleurer ma raison. Je n'ai pas pu acquérir la foi profonde d'un apôtre, et cela me peine. Cependant, j'attends la mort avec confiance, je la désire même, persuadé qu'il existe dans l'univers une intelligence qui nous veut du bien. »

Dr ENCAUSSE (PAPUS) : **Précis de Physiologie** à l'usage des Magnétiseurs, des Masseurs et des Gens du Monde. Un vol. relié avec 55 figures. — (Librairie du Magnétisme, Paris. — 5 fr.).

Ce livre est constitué par le Cours de Physiologie professé pendant seize ans à l'École pratique de Magnétisme et de Massage par le Dr G. Encausse (Papus). Il a bien l'air d'avoir été gardé tel qu'il avait été enregistré par un sténographe, avec son langage familier, ses comparaisons, ses renvois et ses répétitions, qui en augmentent incontestablement la clarté pour les personnes à qui cet ouvrage est destiné, et qui ne sont pas des étudiants en Médecine. C'est à ce point de vue surtout que ce livre est utile et bien conçu.

AG. SCHLŒMER : **Force vitale ou Magnétisme animal.** — (H. et H. Dourville, éd. — 1 fr.)

Avec la plus grande simplicité et netteté, en quelques pages, l'auteur expose tout ce qu'on doit absolument connaître, au point de vue his-

torique, théorique et pratique, pour s'occuper du magnétisme et de la force vitale.

Dans la partie théorique de son travail, qui est plus particulièrement originale ou personnelle, l'auteur a montré brièvement quelles sont les diverses preuves qu'on peut donner actuellement de l'existence d'un agent non reconnu : il a cité, en particulier, les variations, qu'il a observées, de l'action de la main sur le sthénomètre du Dr Joire quand l'orientation de l'opérateur varie. On se souviendra que déjà un Mémoire présenté par Mme Ag. Schlœmer sur cet argument a été couronné par la Société Universelle d'Études Psychiques (prix Duchâtel-Warcollier).

L'auteur parle, d'autre part, dans son nouvel opuscule, de l'action de la main sur les microbes et les graines, étudiée au laboratoire de l'*Institut général psychologique* dans des expériences du professeur Favre, auxquelles il a participé.

A. Aksakof : **Animismo e Spiritismo**, Traduction italienne de V. Tummulo. — (Unione Tip. Editrice Torinese, Turin. — 14 lires).

Le grand ouvrage d'Aksakof qui a déjà été traduit en trois ou quatre langues différentes, vient maintenant de paraître dans une édition italienne, grâce au travail patient du professeur Vincenzo Tummulo, qui ne s'est pas limité à traduire le livre d'Aksakof proprement dit, mais y a ajouté : 1° une Préface à l'édition italienne écrite par le Dr P. Visani-Scozzi, de Florence ; 2° une Préface du traducteur lui-même ; 3° la Préface à l'édition allemande, écrite par Aksakof en 1890 ; 4° un chapitre de « Considérations sur la préface précédente », par M. V. Tummolo ; 5° une chapitre de « Considérations sur l'Introduction précédente » ; 6° des « Considérations sur chaque chapitre de l'ouvrage d'Aksakoff ; 7° un Supplément, par le traducteur ; 8° une « Table sommaire analytique ».

Cette dernière partie du livre doit avoir été celle qui a coûté à M. Tummolo le plus de travail, d'attention et de patience, et pourra rendre les plus grands services à toutes les personnes qui s'occupent des études psychiques.

L'édition italienne est, au point de vue typographique, la plus élégante qui ait paru jusqu'ici d'*Animisme et Spiritisme*. C'est un volume in-octavo grand, de XVI-938 pages.

Aucun doute que cette publication contribuera à la diffusion sérieuse des études psychiques en Italie.

Léon Denis : **Dans l'Invisible** : Spiritisme et Médiumnité ; Traité de Spiritualisme expérimental. — (Paris, Librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques, 1911. — 2 fr. 50).

Ce n'est qu'une nouvelle édition d'un livre bien connu du célèbre auteur spirite ; mais elle a été considérablement augmentée, en tenant compte surtout des derniers événements qui se sont produits dans le domaine des recherches psychiques : l'ouvrage a été, pour ainsi dire, mis à jour.

Dans l'Invisible paraîtra sans doute aux yeux de la plupart de nos lecteurs comme l'un des plus intéressants ouvrages dus à la plume de M. Léon Denis, parce qu'il a un caractère plus expérimental. On peut même constater, en le lisant, combien la ligne de démarcation entre les différentes écoles psychiques est peu profonde, tant qu'on se tient sur le terrain de l'expérimentation. Nous n'en citerons qu'un cas : c'est celui présenté par le chapitre intitulé « Trances et Incarnations » et dans lequel l'auteur touche aussi à la question des différentes consciences et personnalités. Voici les paroles qui résument les idées de l'auteur à ce sujet :

La conscience, à l'état normal, est étroite ; à l'état de dégagement, elle est vaste et profonde. Mais il n'y a pas deux consciences, pas plus qu'il n'y a deux êtres en nous. C'est toujours le même être, la même personnalité, vue sous deux aspects différents... (p. 334).

Résumons-nous. La théorie de la subconscience est vraie, en ce sens que notre pleine conscience est plus étendue que notre conscience normale. Elle en émerge dans les états somnambuliques, la domine et la déborde, sans s'en séparer jamais.

La théorie de la subconscience est fausse, si on considère celle-ci comme une seconde conscience autonome, comme une double personnalité. Il n'y a pas en nous deux êtres qui coexistent en s'ignorant. La personnalité, la conscience est une. Elle se présente seulement sous deux aspects différents, etc. (p. 340.)

Nous croyons que M. Léon Denis ne trouvera pas sur ce point, beaucoup de contradicteurs. Cette idée de deux, trois êtres différents, l'un entièrement indépendant de l'autre, habitant dans le même corps, est-elle réellement passée dans la tête de quelque écrivain sérieux ? Mais ce que M. L. Denis ne peut que reconnaître, c'est que la conscience normale étant étroite, en comparaison de notre conscience tout entière, il en résulte qu'une partie de notre conscience ignore certaines choses qui sont connues de

l'autre partie (ceci, M. Léon Denis ne fait pas de difficultés à le reconnaître) ; ces deux parties sont parfois même en contraste, en contradiction, l'une vis-à-vis de l'autre : ceci n'est pas une question d'opinion, c'est un fait que tous les hypnologues, tous les psychologues connaissent fort bien. Les spirites d'une intelligence cultivée le savent fort bien aussi en théorie, mais, la plupart du temps, ne veulent pas se décider à le reconnaître quand se présente un cas dans lequel cette théorie doit être appliquée.

On voit toutefois que, théoriquement, et dans ses grandes lignes, la question se résout en ceci, que, quand on parle de deux *personnalités* dans l'homme, les spirites s'imaginent que l'on veut parler de deux *êtres* différents — ce qui est absolument inexact.

Nous pouvons aussi citer, dans cette nouvelle édition, le passage qui se rapporte aux fraudes du médium Miller (pages 454-458).

Léon Denis : **El gran Enigma — Dios y el Universo.** — « Luz y Union, éd., Barcelone. — 3 pes.)

Cette traduction espagnole de l'un des derniers ouvrages de M. Léon Denis, est due à M. Patricio Esteva Grau, et a été publiée par les soins de la Direction de la Revue *Luz y Union*, de Barcelone, qui en a fait hommage à ses abonnés de 1912.

Irmin Sylvan : **Le Monde des Esprits.** Pneumatologie traditionnelle et scientifique. — (H. Daragon, éd. Paris, rue Blanche, 96. — 3 fr. 50).

La première partie de cet ouvrage, écrite par un Catholique convaincu, est plutôt théologique : elle est consacrée aux Anges et Démons. On y trouve l'avis de l'Eglise sur la plupart des questions qui si rattachent et qui mettaient en joie Voltaire quand il parlait des discussions de Saint-Thomas : « Les anges ont-ils été créés ? Combien sont-ils ? Y a-t-il plusieurs anges de même espèce, ou bien chaque ange forme-t-il une espèce particulière? etc.» C'est assez curieux, et même intéressant, à un point de vue documentaire.

La deuxième moitié du livre est consacrée au Magnétisme, à l'Hypnotisme et au Spiritisme, toujours d'après les enseignements de l'Église. C'est un manuel assez intéressant pour les amateurs, bien qu'on y trouve des inexactitudes criardes : par exemple, William Crookes devient Croock (pages 192 et suiv.), en s'identifiant avec le Dr Crooq, l'hypnologue belge bien connu, qui prend, lui aussi le nom de Croock (p. 161).

Le troisième Appendice. « Les Esprits dans la Liturgie et les Arts » est de beaucoup la plus intéressante du livre, qui se clôt par un recueil d'exorcismes approuvés par l'Église.

Société Universelle d'Études Psychiques

Les séances du médium Carancini

Le médium M. François Carancini vient de repartir pour Rome, après une assez longue série de séances données à la S. U. E. P. De nouvelles expériences avec cet intéressant sujet ont été jugées nécessaires pour pouvoir compléter l'étude entreprise ; aussi M. Carancini nous reviendra dans le courant de l'hiver prochain.

Il donnera alors aussi une série de séances à la Section de Lille de la S. U. E. P.

Pour la Bibliothèque circulante

Conformément à la décision de la dernière Assemblée générale, le Catalogue de livres de la Bibliothèque Sociale Circulante sera publié pour la rentrée.

A cette occasion, nous recommandons vivement à tous nos sociétaires, à tous les psychistes, de bien vouloir destiner à notre Bibliothèque les livres touchant de près ou de loin les sciences psychiques, dont ils croiront pouvoir disposer ainsi. Ils rendront de la sorte le plus grand service, non seulement à la Société, mais encore à la propagation de nos idées. Il n'est même pas nécessaire de *donner* ces volumes à la S. U. E. P. ; il suffit de les lui *confier temporairement* : ils leur seront rendus sur leur demande. Le nom du donateur ou du déposant sera indiqué pour chaque volume, dans le Catalogue.

Les Membres Souscripteurs pour 1912

Liste précédente ....fr. 472
61. Mme Elise Constantinescu-Bagdat (Paris) 8
Total ....fr. 480

LA RUBRIQUE DES FAITS

Hallucination visuelle coïncidant avec une mort

M. Camille Flammarion veut bien nous communiquer l'extrait suivant d'une lettre qui lui a été adressée par une dame domiciliée à New-York.

Je tiens à vous raconter un cas des plus étranges, arrivé à un de mes amis Venezuélien, car il désire avoir votre opinion. Nous étions dans le même hôtel que mon ami, M. Garcia, et rentrant tard du théâtre, nous nous sommes retirés à nos chambres, sur le même étage, vers 2 heures du matin. J'étais avec ma petite Stella et mon fils Alexis. A peine endormie, j'entendis frapper à ma porte; c'était notre ami qui désirait savoir si par quelque hasard nous venions d'entrer dans sa chambre. Il nous raconta, en effet, que, quelques instants auparavant, alors qu'il ne dormait pas, les yeux ouverts, pensant à ses enfants au Venezuela, tout à coup, la porte de sa chambre s'ouvrit et une personne qui ressemblait à une femme entra. Elle avait l'air de mettre ou de prendre un objet sur sa table, à côté du lit. Je lui conseillai de marquer la *date et l'heure de l'événement*. Bientôt il recevait la nouvelle de la mort d'une dame amie, qu'il avait aidée en de malheureuses circonstances au Venezuela. Elle est morte le même *jour, à la même heure* où se produisit l'apparition...

Georgina Bernstein.

Un trésor trouvé grâce à un rêve

Le cas suivant a été raconté par Mlle Blanche Segantini dans une conférence qu'elle fit, il n'y a pas longtemps, à la « Société Léonard de Vinci », de Florence, en parlant de son père, le célèbre peintre italien de montagne, qui obtint la médaille d'or à l'Exposition Universelle de Paris de 1899 : ses tableaux furent réunis dans une salle spéciale à l'Exposition de 1900.

En rappelant combien avait été pénible l'enfance de son père, la conférencière, après avoir dit que le petit Jean avait été recueilli par son beau-frère, négociant dans le Trentin, poursuit :

Lorsqu'il n'était pas retenu au magasin, Jean sortait du pays pour aller vers les collines, et là, étendu sur l'herbe, immobile, se prenait à regarder le ciel, à rêver, à désirer d'être libre.

Un fait qui pourrait sembler une fable vint enfin réaliser ce rêve.

Il désirait retourner à Milan, et le désirait si fortement, qu'une nuit, il rêva d'un vieillard qui lui dit : « Va dans la cave de ton frère ; à tel endroit tu trouveras enterrée une demi-bouteille de monnaies d'or.»

L'enfant, se rappelant au matin son rêve, descendit à la cave, fouilla à la place indiquée... et... trouva dans la terre une demi-bouteille de monnaies anciennes ».

Sa joie fut trop grande pour qu'il pût en garder le secret, et il en fit part à un camarade, beaucoup plus âgé que lui, lequel, tout de suite, lui propose de fuir ensemble à Milan.

Ils partirent. Le camarade, sous prétexte qu'il était l'aîné, et qu'il savait mieux faire usage de la monnaie, la demanda à l'enfant, qui la lui céda volontiers en toute confiance.

Après plusieurs heures de marche ils se sentirent las, et l'aîné des deux encouragea le plus petit à se reposer et à faire un somme.

Celui-ci, s'étant couché sur l'herbe, ne tarda pas à s'endormir. Lorsqu'il s'éveilla, il chercha son compagnon... mais en vain... et se trouva si désolé qu'il ne sut plus que faire.

Bref, il resta dans un grenier trois nuits éternelles, après quoi il fut saisi d'une épouvantable faim ; et à la fin du quatrième jour, se sentant exténué, il se traîna jusqu'à une ouverture pratiquée sur le plancher et y fit tomber ce qu'il pouvait trouver, quelques cailloux et du foin.

Le hasard qui rend possible les choses impossibles voulut que l'homme qui surveillait les vaches à l'étable s'aperçût de cette rumeur insolite ; mis en éveil, il lui sembla aussi entendre une plainte.

Ayant couru au grenier, il trouva Jean sans connaissance.

De longs soins rendirent la vie et la santé à l'enfant, qui fut porté chez son beau-frère et conduit par ce dernier à Milan.

Le Gérant : Joseph MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année | Août 1912 | N° 8

UNE PROPRIÉTÉ ENCORE INCONNUE
DES EFFLUVES HUMAINS

Nous connaissions depuis bientôt quatre ans Mme X., et savions qu'elle conservait chez elle une série d'objets divers de nature organique, plantes et petits animaux morts, qui demeuraient indemnes de toute putréfaction.

M. X. affirmait que ces objets n'avaient jamais subi la moindre préparation artificielle, qu'elle les avait seulement touchés de ses mains, tous les jours, pendant un temps plus ou moins long ; elle déclarait que, d'ailleurs, elle n'avait pas besoin de toucher ces objets, qu'il lui suffisait de leur imposer ses mains à distance, pour produire les mêmes résultats. Les plantes et les animaux, une fois stérilisés, n'avaient plus besoin d'être touchés, et paraissaient devoir se conserver indéfiniment : une belette notamment, tuée au fusil, reste encore aujourd'hui en parfait état depuis quatre ans ; son pelage, admirablement conservé, présente un coloris au moins aussi vif que du vivant de l'animal.

Dans ces conditions, il était intéressant de soumettre les mains de Mme X. à une expérimentation méthodique et scientifiquement contrôlée. Mme X. s'y étant prêtée volontiers, nous avons procédé, dès le mois d'octobre 1911, aux expériences qui font le sujet de la présente communication.

Nous avons choisi quelques échantillons pris dans le règne végétal et dans le règne animal, et nous les avons déposés dans le laboratoire de l'un de nous, d'où ils ne sont encore jamais sortis.

Les uns de ces échantillons ont été touchés et maniés par Mme X., les autres, simplement exposés à ses deux mains ouvertes, tous pendant 15 à 20 minutes, ces jours passés, jusqu'à dessication complète. Durant les séances, Mme X., cause tranquillement avec nous. Après chaque séance, nous reprenons les échantillons exposés ce jour-là, et les mettons, soigneusement enveloppés dans du papier, sous clef, à l'abri de toute autre intervention ou manipulation, dans un réduit du laboratoire. Toutes les expériences ont été, ainsi, scrupuleusement réalisées, et les voici, rapportées aussi fidèlement que possible.

Plantes et fleurs. — Une rose et une petite branche de muflier : dessication très rapide — en dix jours — conservation complète des coloris. Résistance de la feuille sur la tige.

Vin. — Dessication progressive — onze jours — sans altération. Pas de fermentation acide — alors qu'un échantillon de vin témoin s'est acidifié avec moisissures dès le troisième jour — en surface.

Mollusques. — Huîtres dites portugaises et ordinaires. Dessication progressive, complète en treize jours — sans putréfaction — alors que les témoins ont subi l'altération putride dès le neuvième jour, avec liquéfaction de l'ensemble et odeur repoussante.

D'autres huîtres, ayant déjà subi la décomposition, et envahies par des larves de mouche, ont été soumises à l'action de Mme X., dans cet état : les vers ont quitté peu à peu le milieu favorable à leur développement, se sont répandus en dehors de la coquille et sont morts aussitôt. Trois ou quatre jours ont suffi pour tuer tous les vers. La masse en déliquescence s'est progressivement desséchée : la fermentation s'est arrêtée.

Poissons. — Deux cyprins morts — non vidés. Dessication rapide, trois jours, sans altération de forme ni odeur. Conservation de leur couleur ; les yeux sont encore manifestement brillants.

Oiseaux. — Un chardonneret mort en cage — non vidé — dessication rapide — trois jours, rigidité progressive. Conservation, comme après l'emploi de l'arsenic ; les couleurs, jaune de l'aile et rouge de la tête, au lieu de s'atténuer, deviennent progressivement plus intenses.

Un serin, mort en cage — non vidé — abandonné deux jours avant d'être soumis à l'expérience,

déjà en voie de décomposition. Arrêt immédiat de la putréfaction, diminution progressive de l'odeur, dessication en cinq jours. Conservation définitive de la couleur dans les plumes, avec transformation, par places, de jaune clair faible en jaune serin très vif. Sur les deux oiseaux, les plumes restent très fortement adhérente au corps.

Mammifères. — Lapin sacrifié par saignée.

Rate et foie — dessication commencée dès le premier jour avec affaissement des lobes ; puis, survient un ramollissement général sans signes manifestes de putréfaction ; enfin, dès le troisième jour, dessication progressive, rapide ; complète au bout de cinq jours.

Cœur et reins — raccornissement progressif sans ramollissement. Dessication complète en quatre jours.

Ces organes restent depuis un mois en observation : apparence et consistance de vieux cuir mal noirci, un peu ardoisé : pas trace de putréfaction.

Sang du lapin — était coagulé au début de l'expérience : — 10 centimètres cubes demeurés dans un récipient de verre. — S'est peu à peu liquéfié en trois jours ; liquide vermeil, a persisté sous cette forme pendant vingt et un jours ; les parois du récipient, par suite des mouvements du liquide, demeuraient d'un beau rouge ; au bout de vingt et un jours le sang est devenu de moins en moins fluide, jusqu'au vingt-huitième jour où il a paru desséché ; il est resté constamment homogène.

L'examen microscopique pratiqué à plusieurs reprises, tous les trois jours, a montré d'une façon constante les globules dans un parfait état de conservation sans manifestation hémolytique dans aucune préparation. Le vingt-huitième jour encore, avant le moment où la masse homogène a pris assez brusquement la consistance solide, il avait été encore possible d'étendre sur une feuille de papier et une lampe de verre une couche uniforme du liquide semi-fluide, et l'examen microscopique a encore montré l'intégrité des globules. Actuellement, la masse desséchée reste d'une belle couleur pourpre, sans altération manifeste. Depuis hier seulement, on peut constater qu'elle se fendille à la surface.

Tels sont les faits, exposés dans leur vérité toute nue, avec le seul souci d'une scrupuleuse exactitude.

Est-il possible de les commenter dans l'état actuel de la science ?

La parole est aux savants.

Bordeaux, le 24 *juillet* 1912.

Signé : Dr L. Clarac, Dr B. Llaguet.

Ce très intéressant rapport soulève une foule de questions au point de vue pratique et au point de vue théorique, questions qu'il ne nous est pas encore donné de traiter pour le moment.

Il nous suffira seulement de rappeler, d'une part, les expériences faites par le professeur Louis Favre et dans lesquelles Mme Ag. Schlœmer a servi d'opérateur. Ces expériences ont porté sur les effets de l'imposition des mains à distance sur le microbe dit *bacillus subtilis*, qui est considéré, avec le *bacillus anthracis*, comme le plus résistant des microbes connus ; la graine choisie était celle du *lepidium sativum*, ou cresson alénois. L'action produite par la main sur les microbes et les graines a été très sensible (voir *Bulletin de l'Institut Général Psychologique*, année 1904, p. 282, et 1905, p. 135). Les expériences sur les microbes ont été récemment répétées par le Dr Gaston Durville sur le bacille d'Eberth, ou bacille de la fièvre typhoïde (Dr G. Durville : *Le sommeil provoqué*, H. et H. Durville, éd.).

Mais on comprend aisément combien les expériences de Bordeaux, signalées par les docteurs Clarac et Llaguet, sont importantes. Elles seront continuées et développées à divers points de vue.

D'autre part, notre distingué collaborateur, le Dr Gustave Geley, auquel nous devons la communication du Rapport de MM. les Drs Clarac et Llaguet, doit se livrer à une enquête à ce sujet et nous faire part de ses impressions.

Nous reparlerons donc, au moment propice, avec détails, de ces étranges expériences, dont la portée peut être considérable.

En attendant, nous nous limiterons à faire noter que Mme X., dont il est question dans le Rapport ci-dessus, n'est pas un médium professionnel, et n'a aucun intérêt matériel, pas plus que les observateurs eux-mêmes, à la réussite de ces expériences.



Marcel MANGIN

QUELQUES SÉANCES PRIVÉES AVEC M. CARANCINI (1)

Lorsque la série des séances à la villa Psyché avec Carancini fut terminée, M. X. et Mme S. décidèrent que six séances auraient lieu chez Mme S. — M. X. dont la grande compétence en métapsychie est bien connue, voulait s'assurer par lui-même des pouvoirs de Carancini, et était curieux de voir les effets des influences combinées de Carancini et de Mme Y, le remarquable médium qu'il étudie avec persévérance depuis plusieurs années, et dont M. de Vesme a constaté la puissance.

La chambre où nous nous réunissons est petite, la table en bois blanc conforme au modèle désiré, c'est-à-dire sans rebord dépassant et sans moulure aux pieds. Le cabinet ne consiste qu'en la moitié d'une grande armoire avec plusieurs planches et un rideau noir. Les objets posés sur les planches de l'armoire sont presque tous munis de lettres lumineuses. Il y a une trompette, un ballon, un rond de serviette, une boîte entourée de canevas, une cithare, un petit piano d'enfant, un accordéon, deux tubes en carton enduits de sulfure de calcium, une plaque enduite de noir de fumée.

Hors du cabinet, à gauche, une stèle assez basse sur laquelle sont posés le garde-manger et une assiette dans l'espoir que nous obtiendrons peut-être, comme à Rome, le passage de la matière à travers la matière.

A droite, le marchepied qui déjà maintes fois s'est merveilleusement animé grâce à la médiumnité de Mme Y. Lui aussi comme le garde manger et la stèle, il a ses lettres lumineuses. Le rideau également.

Sur la table, plus loin du médium que le milieu de la table, est fixée une petite lampe électrique sur laquelle une planchette est installée de façon qu'une pression très légère ferait briller la lumière. Plus loin encore, par conséquent à l'extrémité de la table, une petite poupée en caoutchouc est fixée et se tient debout.

Je n'ai rien écrit les lendemains des trois premières séances. J'aurais dû le faire, bien qu'elles aient été presque négatives. Car actuellement les quelques incidents qui se sont produits sont si bien sortis de ma mémoire que je ne puis plus rien affirmer. Voici ce que je crois me rappeler :

Première séance. — Lumière très insuffisante donnée par une veilleuse (posée sur une ombrelle de soie opaque suspendue au plafond) et par une lampe Pigeon à verre rouge posée sur la servante. Contrôleurs : M. X. et Mme S.

Tous (et l'on est nombreux, dix ou douze au moins), y compris le médium, nous avons des lettres lumineuses sur nos poignets. Le médium en a également en bas de son pantalon. Des bracelets en sangle le serrent aux poignets et en bas des jambes et sont attachés par de fortes ficelles à des bracelets semblables, que les contrôleurs portent aux membres correspondants.

Cette installation n'est pas du goût de « Giuseppe » qui, dès le commencement de la séance, vient avec « *sa main* » essayer de défaire le nœud qui retient la jambe du médium près de celle de Mme S. Celle-ci sent donc nettement une main qui touche au lien alors qu'elle est tout à fait certaine de tenir la main droite de Carancini et que M. X déclare qu'il n'a pas lâché la main gauche. N'ayant pas réussi, quelques instants après, « Giuseppe » nous fait entendre un petit bruit sec. C'est la rupture du bracelet de caoutchouc de la jambe gauche. M. X après avoir examiné cette rupture ne croit pas qu'elle ait été obtenue simplement par un effort pour écarter la jambe. Serait-ce un effet de la force médianimique agissant sur les molécules du caoutchouc ? En tout cas l'autre tentative nous paraît bien un phénomène authentique rappelant tout à fait ceux obtenus avec Eusapia.

Quelque temps après, la voisine de M. X a reçu sur la tête la boîte enveloppée de canevas venant de l'armoire. Mais M. X, s'il est satisfait du contrôle de la main et du pied, ne l'est pas des

(1) Après avoir publié un premier Rapport de M. Marcel Mangin sur les séances que M. Carancini a données à la S.U.E.P., nous annoncions pour le fascicule d'août le compte rendu des séances auxquelles M. Mangin n'a pas assisté et qui a été rédigé par M. de Vesme. Il nous sera permis de renvoyer au prochain numéro ce dernier Rapport pour faire place à celui que M. Marcel Mangin a écrit sur quelques séances qui eurent lieu à Paris dans les derniers jours de juillet et dont l'intérêt réside en partie dans le fait qu'elles se passèrent hors du local de la S.U.E.P. et dans un milieu différent. — *N. D. L. R.*

mouvements de la tête, presque toujours penchée en arrière et voilée par le rideau.

Est-ce à cette séance ou à la suivante que la cithare et le petit piano sont descendus de leur planche et tombés à terre ? Toujours est-il que, malgré les invitations réitérées de M. X, présentées sous une forme aussi conciliante, je dirais presque aussi indifférente que possible, aucun objet n'est transporté sur la table. Je crois que la petite lampe électrique toute prête à éclairer au moindre contact et peut-être l'ombrelle-suspension intimident Giuseppe et le gênent pour faire évoluer et arriver au centre les petits comme les gros objets.

A la fin de la séance se produit un phénomène qui nous paraît authentique : la petite poupée crie pendant que les mains de Mme Y. sont bien tenues.

Deuxième séance. Samedi 20 juillet.

Même installation défectueuse de la lumière. Assistants moins nombreux. Je crois que M. X. est contrôleur avec Mme S., que Mme Y. est absente, qu'il y a eu quelque remue-ménage dans l'armoire ainsi que quelques raps répondant aux questions, que Giuseppe s'est plaint du cercle de lumières formé par les lettres phosphorescentes, que les quelques déplacements d'objets qui ont eu lieu n'ont guère satisfait M. X. qui s'est plaint d'être obligé de parler tout le temps, tout en contrôlant.

Les liens en caoutchouc avaient été remplacés par des sangles solides.

Troisième séance. 22 juillet.

M. X. se résigne à son grand regret à supprimer les lettres lumineuses des assistants. Je voudrais le persuader que le contrôle ne sera pas diminué, Carancini supportant bien dans la première moitié de la séance une lumière suffisante pour distinguer les personnes et même les gros objets. Nous pourrons installer cette lumière qui remplacera celle des lettres. M. X. cède sa place au contrôle à M. Lemerle.

L'ombrelle-suspension a été supprimée. Trois lampes Pigeon ou lanternes à bougies, toutes à verre rouge, sur la servante et la cheminée, la remplacent. Mais, hélas ! Guiseppe nous demandera bientôt de baisser ou de tourner ces lampes de manière que nous n'y voyions, pour ainsi dire, plus rien. Il s'impatiente, il gémit violemment. Constamment sa tête est derrière le rideau et sans doute renversée de façon à arriver en contact avec certains des objets de l'armoire ? M. Lemerle nous prévient qu'il n'est pas satisfait. Les objets qui arrivent n'ont pas de lettre lumineuse. Est-ce parce que la lettre n'a pas été mise ou parce qu'elle a été enlevée ? M. Lemerle croit même que lors que le petit ballon est arrivé, il était humide ! Décidément nous sommes dans une mauvaise période.

Séance du 24 juillet (mercredi)

Nous étions presque découragés. L'idée me vint que la santé du médium y était pour beaucoup. En effet, en causant avec lui, j'appris que depuis l'interruption des petits travaux que je lui donnais chez moi, le pauvre homme s'était cruellement ennuyé. De plus il se plaignait de son estomac. Il avait probablement fort mal mangé depuis ces quelques jours. J'en avais parlé à Mme S. qui adopta d'autant plus volontiers mon explication qu'elle avait ressenti une singulière fatigue à la dernière séance, soit qu'il y eut simplement transmission de malaise, soit que « Giuseppe », trouvant son médium épuisé, eût cherché à prendre de la force en Mme S. Elle me dit qu'elle essaierait volontiers le lendemain mercredi de le « vitaliser » (1) dans l'après-midi pour rétablir l'équilibre. C'est ce qui fut fait. Le résultat fut merveilleux.

Nous avions supprimé de l'armoire tous les objets que la bouche pouvait atteindre, sauf le petit ballon que nous laissions comme la part du feu. Il est décourageant de passer toute une séance sans que rien se produise. Ayons la charité de laisser au médium cette illusion de croire que nous avons eu une petite satisfaction. Je sais que je scandaliserai bien des gens en parlant ainsi. Mais, je l'ai déjà dit, à propos des séances de la Villa des Ternes, cette débonnaireté qui serait excessive avec un jeune médium que l'on aurait le temps de former, d'éduquer, est non seulement excusable, mais nécessaire si l'on ne veut pas tarir la source des phénomènes chez un médium professionnel aux habitudes duquel on est bien forcé de se soumettre, n'ayant devant soi qu'un laps de temps très limité.

Si les expérimentateurs qui nous ont précédés ont laissé la fraude se produire quelquefois, soit volontairement, soit, comme il est beaucoup plus probable, par quelque imperfection du contrôle, ne vous montrez pas d'une rigueur inflexible, intransigeante. Transigez. Faites la part du feu. Vous savez qu'il y a une certaine possibilité de truquer. Vous ne serez donc pas dupe. Et vous serez indulgent en songeant au soulagement

1. Je me sers de ce mot « vitaliser » sur la demande de Mme S. elle-même qui ne veut pas du mot « magnétiser ».

qu'un truc naïf pourra apporter à l'angoisse du médium qui, sentant que ce soir rien ne se produit, voit tout son avenir compromis par une séance complètement négative.

Vous pourriez même faire semblant d'être satisfait : où serait le mal ? Le calme étant revenu dans l'esprit de .....l'« Esprit » vous allez peut-être en être récompensé par un beau phénomène indiscutable.

Les gros objets ou les meubles sont là bien disposés avec leurs marques lumineuses. Pourtant nous avons oublié de marquer la table. La lumière est satisfaisante. D'un côté la lanterne de photographie, de l'autre la lampe électrique voilée de rouge. On voit les personnes, on voit vaguement la table en bois blanc. Voici déjà que les deux pieds éloignés du médium se lèvent d'au moins 25 à 30 centimètres pendant que les deux contrôleurs Mme S. et M. Lemerle disent que le contrôle est bon. Plusieurs lévitations semblables se produisent. Pendant l'une d'elles M. Lemerle dit qu'il appuie sur la partie levée et sent une forte résistance.

Tout d'un coup on entend crier une poupée. Elle crie plusieurs fois. Et on finit par se rendre compte que c'est celle du commutateur (1). Joie de M. X. « Alors, pense-t-il, voilà mon expérience tant désirée qui pourra se faire ; il faut faire l'obscurité et demander à l'esprit l'autorisation d'allumer. » — Je proteste vivement : « Vous terminerez déjà la séance, alors ? » — « Eh bien, consultons l' « Esprit ». Prions-le de frapper un coup pour oui, deux coups pour non ! ». C'est par de grands coups sur le rideau de la cheminée que la communication a lieu. Il est vrai que le contrôle du pied de Mme X. m'échappe. Mais il me semble difficile à admettre que la jambe puisse avec une robe étroite aller si loin en arrière et que je ne m'aperçoive de rien. La réponse de l'esprit à la question de M. Y. est qu'on attendra la fin de la séance.

La poupée crie encore. Je fais remarquer à M. Y. quelle erreur on commet quand on croit que la lumière nuit à la force. Car la poupée qui crie si gentiment est précisément en dessous de la lampe électrique et en reçoit toute la lumière, les voiles qui enveloppent la lampe retombant verticalement tout autour.

Maintenant voici que Mme X. *dont les mains sont bien tenues par M. Y. et par moi* pousse un cri de frayeur. « On me prend à la gorge ! Ah ! C'est une main qui défait le nœud de mon collier et jette le collier à terre ! » Je reçois, en effet, cet objet sur mon pied. C'est un collier assez long pour faire un nœud, un peu comme l'on ferait avec une cravate. Mme X. emploie toujours les deux mains pour faire et pour défaire le nœud.

Mais Giuseppe ne reste pas inactif. La chaise voisine du médium s'anime et vient brusquement s'appuyer sur le bras de M. Lemerle. Grâce à la lettre lumineuse nous voyons ce mouvement. Et M. Lemerle dit que le contrôle a été bon.

Le rideau est pris par la main charnelle du médium pour couvrir la tête. Puis Giuseppe demande qu'on éveille le médium, car « pour aujourd'hui c'est tout ce qui peut être fait ».

On réveille le médium et dans l'armoire on trouve écrit sur la plaque de noir de fumée en lettres d'imprimerie très bien formées et hautes de 3 cm. le mot PARIS.

Admirable phénomène, car le contrôle n'a pas cessé d'être bon. On défait les liens et on explique au médium qu'il va n'être plus là que comme assistant, car nous espérons obtenir des autres entités d'autres phénomènes.

J'entends des frôlements derrière moi. Mais il me semble impossible que la jambe charnelle du médium puisse s'allonger jusqu'à la poupée et se retirer assez vite pour n'être vue ni par moi, ni par aucun des assistants qui ont tous leur attention dirigée vers ce point.

Tout à coup Mme X. pousse un cri : la lumière vient d'être faite. Le triomphe est complet. M. X. rayonne.

Séance du jeudi 25 juillet

M. A. veut bien nous permettre de nous installer chez lui : c'est là que la séance a lieu cette fois. Car le médium m'a spontanément offert de tenter avant son départ une expérience où il sera complètement ligoté comme à Rome et pour cela il faut qu'il soit assis dans le cabinet ; or, chez Mme S. la place nous manquait pour cette installation.

Mais parlons d'abord de la première moitié de la séance qui va se passer dans les conditions ordinaires. Contrôleurs Mme S. et M. Lemerle.

Très peu de temps après les cinq minutes de silence habituelles, lévitation de la table. Le bruit qu'elle fait en retombant nous fait à tous croire que les quatre pieds se sont levés ensemble. C'est un bon début.

Mme S. est très nettement touchée au milieu du dos. Le petit ballon qui était sur la petite table derrière M. Lemerle est transporté à une

1. J'ai déjà parlé de l'autre poupée fixée à l'extrémité de la table. M. X. avait installé sur le bouton (qui actionne la lampe applique au-dessus de la cheminée) un dispositif ressemblant tout à fait à un étui à lunette. Une extrémité de cet étui serrait le bouton tourniquet et à l'autre extrémité était suspendue par une ficelle la poupée en caoutchouc qui se trouvait ainsi à quelques centimètres au-dessus du parquet.

distance d'environ 1m50 ; probablement en décrivant une courbe. La boîte sur laquelle il était posé a dû être soulevée en même temps, car elle retombe derrière Mme St.

Ensuite c'est le tour du garde-manger. M. Lemerle le sent qui arrive s'appuyer sur son épaule. Et après un repos, le petit meuble fait la culbute et tombe avec bruit sur la table. Cette seconde partie du mouvement aurait pu sans doute être obtenue par un soulèvement du coude du médium. Mais M. Lemerle ne croit pas qu'il en ait été ainsi.

On réveille le médium, on fait la lumière. On noue toutes les ficelles qui attacheront à la chaise les sangles qui avaient été placées à l'avance autour des poignets, des jambes et des épaules. La chaise elle-même ne peut s'écarter du mur ; deux clous à crochets dans le mur et un piton dans le parquet au pied du mur servent pour cela.

Très peu de temps après que tous les nœuds ont été faits par M. F. et par moi, que les lourds rideaux sont retombés, Mme S. est nettement touchée au bas du dos. Mme St. l'est également, bien qu'elle soit sensiblement plus éloignée.

Plusieurs assistants voient une petite lumière qui se promène et ne peut se confondre avec les lettres lumineuses immobiles et de couleur et de forme bien différentes. Mais il est impossible dans cette obscurité de dire exactement la situation de la lumière spiritique. Tout ce qu'on peut affirmer c'est qu'elle est à gauche du médium, c'est-à-dire du même côté que la stèle.

Cela dure peu de temps et avec beaucoup d'excitation, le médium s'écrie : *Svegliate, svegliate il medium e fate la luce* ; *un fenomeno s'è prodotto.* On allume, on regarde. Rien dans le cabinet. Les liens sont intacts. Mais sur la plaque de noir de fumée qui est restée à sa place sur la planchette de la stèle, en dehors du cabinet, nous trouvons des gribouillages très nettement dessinés, comme on pourrait en faire avec une petite estompe en papier que dans les ateliers de peintres on appelle « tortillon ». Mais il n'y a pas à chercher à trouver des formes de lettres dans ces gribouillages. Les personnes qui ont vu la petite lumière verdâtre prétendent alors que ces dessins rappellent les circuits décrits en l'air par la lumière et se demandent si les deux phénomènes n'ont pas été synchrones (??)

Lorsqu'on passa dans la salle à manger, et comme Carancini causait, revenu tout à fait à son état normal, il me dit qu'à Rome on avait vu de ces lumières tracer dans l'air des lettres facilement reconnaissables.

« Alors, lui répondis-je, avec une matérialisation de main en plus, ce serait tout à fait le prodige du festin de Balthazar, obtenu il y a vingt-cinq siècles, la fameuse inscription : *Mané, Thécèl, Pharês.* »

Séance du samedi 27 *juillet* 1912

Grâce à l'extrême obligeance de M. A. qui nous permet, même en son absence, de nous servir une seconde fois de l'installation laborieusement édifiée par M. Y., la séance a lieu dans la même chambre que jeudi. Le long du mur dans le fond à droite, deux lampes électriques très voilées de chiffons rouges et noirs, et à gauche sur la cheminée une petite lampe Pigeon à verre rouge et une lanterne de photographie à bougie. Lettres lumineuses sur les manches du médium, sur le bas de son pantalon, liens aux jambes se reliant à ceux des contrôleurs qui sont Mme S. et M. Lemerle.

Mme X. est des nôtres cette fois. Je suis donc placé entre Mme S. et elle, qui donne son autre main à M. Y. Je suis favorisé par les esprits. Car peu de temps après l'extinction de la lumière blanche et le moment de recueillement préparatoire, le dos de ma chaise est très vivement et fortement frappé par le petit meuble à ouvrage qui se trouvait à une distance d'environ 80 c. de Mme X et de moi.

Ensuite c'est la table qui s'approche de moi le plus qu'elle peut. Un de ses angles vient entre mes genoux. Elle a dû tourner, car Mme Str., qui est pourtant à une distance de moi bien plus grande que le petit côté de la table, dit avoir ce meuble aussi tout près d'elle. La table doit donc s'être mise en travers du cercle que nous formons. Du reste elle s'écartera et se rapprochera encore pendant que le contrôle continuera à être bon.

La grande échelle s'approche brusquement et vient toucher la chaise de Mme S.

« Giuseppe » se plaint de la lumière et fait presque supprimer celle de la lanterne sur la cheminée.

Bientôt on entend distinctement le bruit assez fort que fait la stèle en se déplaçant, en allant et venant sur le parquet. Contrôle toujours bon.

Les deux influences spiritiques rivalisent : voici que Mme X. pousse un cri : une main a défait le nœud de son collier et a jeté le collier par terre. Nouvelles évolutions du meuble à ouvrage.

Giuseppe dit qu'aujourd'hui la force n'est pas suffisante pour pouvoir faire comme la dernière fois ; éveiller le médium, le ligoter et reprendre la séance ; il vaut mieux continuer sans le



réveiller et il va y avoir autre chose. Il demande qu'on élargisse le cercle autour de la table et par trois fois insiste pour que les contrôleurs annoncent qu'ils sont sûrs des extrémités des doigts. Ses bras se lèvent en l'air, nous le voyons par les marques lumineuses.

Tout à coup je vois la lettre lumineuse du coin de la table tout près de moi et par conséquent à $1^{m},50$ environ du médium partir en l'air en décrivant une grande courbe. « Éveillez, éveillez le médium », crie Giuseppe. On fait la lumière. Nous constatons que la table a été enlevée, a fait un demi-tour et est sur les épaules du médium et sur le rideau !.....

Nous regrettons amèrement que M. Le Cour n'ait pu venir pour photographier une scène aussi extraordinaire (1).

Mais ce n'est pas tout : en regardant la plaque noircie nous y trouvons encore de l'écriture. C'est comme la fin d'un mot et la moitié presque du noir a été essuyée comme par le rideau. Très probablement le phénomène a eu lieu quand nous avons entendu la stèle se promener (un peu après ou avant ces mouvements qui indiquaient que « l'esprit » était occupé de ce côté).

Maintenant le médium, tout à fait réveillé, est invité à rester jusqu'à la fin de la séance comme assistant, car nous espérons que « nos amis » voudront bien encore nous favoriser de quelque beau phénomène. Il s'agit de recommencer l'importante expérience de l'allumage de l'électricité par le mouvement du commutateur. Une longue ficelle relie le commutateur à la petite poupée en passant sur le meuble à ouvrage. La poupée pend devant un vide du meuble. En supposant qu'un pied humain puisse l'atteindre, il ne serait pas facile de donner un coup assez adroit pour tirer verticalement la ficelle. Le geste qu'il faudrait est celui d'une main, non pas d'un pied. Et il serait surtout impossible, croyons-nous, à une jambe de se retirer assez vite pour ne pas être vue à l'instant même où la lumière est produite. C'est en cela que consiste l'intérêt du phénomène. Eh bien ! il s'est encore produit. La lumière est faite, Mme X. pousse un cri. Aucun pied humain n'est aperçu. Un grand mouvement de jambe sous une jupe « entravée » m'aurait-il échappé, alors que je suis tout contre Mme X ? Il est vrai que j'ai presque toujours perdu le contact du genou. Je crois qu'il a dû y avoir soulèvement de la robe par le pied comme pour projeter la force vers l'objet à actionner. Mais je crois impossible un coup de pied humain allongé sur la poupée. Elle a dû être tirée de haut en bas. Elle n'a pas été pressée, on ne l'a pas entendu crier.

Je n'examine pas l'hypothèse d'une tricherie de l'un des assistants. Car l'on faisait la chaîne. Pour qu'une personne se levât il fallait que ses deux voisins fussent ses complices. Sans doute nous ne nous connaissions pas tous, mais je puis affirmer qu'il ne se trouvait pas parmi nous un groupe de trois personnes assez.....fumistes pour former un aussi absurde complot, et assez adroites pour le réaliser, sans que MM. X., Lemerle et moi, nous ayons pu nous apercevoir de rien.

Je terminerai en disant que nous n'avons pas trouvé qu'il y eût avantage à réunir les deux médiums. Les deux influences ne se sont pas ajoutées l'une à l'autre pour produire des phénomènes puissants comme nous le pensions. Elles ont agi chacune de leur côté. Et cela doublait les difficultés du contrôle. Nous distinguions la paternité du phénomène parce qu'il était semblable à d'autres déjà obtenus avec C. ou avec Mme Y. Et aussi parce que, mouvement d'objet ou rap, nous pouvions le situer dans la sphère d'influence de C. ou de Mme Y.

Une différence considérable existe ou semble exister entre l'état de C. et celui de Mme X. Je crois que C. est en trance, parce que je crois qu'à l'état normal il ne se rappelle rien de ce qui s'est passé pendant qu'il était dans l'état second. Quelquefois Giuseppe, j'en suis sûr, sait ce qui va se produire. Le sait-il chaque fois ? Je l'ignore absolument.

Ce qui est certain c'est qu'il ne veut pas qu'on lui demande quelque chose.

Il s'aperçoit de ce qui s'est produit sans qu'il y participe et une fois il nous a dit : « Il y a ici d'autres entités. »

Marcel MANGIN.

P. S. — Si quelque lecteur trouvait insuffisantes les descriptions que j'ai données des conditions des phénomènes, comme contrôle ou autrement, je suis prêt à répondre à ces questions.

(1). M. Le Cour a bien photographié cette scène alors qu'elle s'est produite durant une séance au siège de la S. U. E. P., à laquelle M. Mangin n'était pas présent. Nous reproduirons cette photographie dans notre prochain numéro. — *N. de la R.*



Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES MAINS FLUIDIQUES
ET
La PHOTOGRAPHIE DE LA PENSÉE

(Suite. — Voir les numéros d'Avril, Mai, Juin et Juillet)

XII

UNE LUNE POUR CHAQUE DOIGT
LE DOUBLE EXPRIME SON OPINION

En lisant le compte rendu de la séance que je viens de décrire, le lecteur partagera probablement l'opinion de ma somnambule, que le double essayait de se faire comprendre par le langage des phénomènes, faute d'un meilleur moyen de communication. Mais pendant la première partie de la soirée je ne saisissais pas encore sa pensée, et j'étais tout bonnement agacé de l'incohérence des manifestations, que je croyais avoir déjà éliminées de nos études méthodiques. Aussi, j'avoue que l'observation de la somnambule me surprit un peu. Néanmoins, comme il faut toujours tâcher de tirer un parti quelconque des circonstances qui se présentent spontanément, je répondis :

— Eh bien, si telle est réellement l'idée de ton double. *qu'il te suggère* une autre, mais une vraie expérience, possible pour aujourd'hui, et qui puisse être utile pour moi, car tu sais déjà que tous ces apports sans contrôle ne me touchent guère...

Nous nous reposons un instant ; puis, tout à coup la somnambule rompt le silence en disant :

— *Mets une plaque sur ta tête et assieds-toi aussi loin que possible — moi je resterai sur le divan.*

— Et que va-t-il se passer alors ?...

— Je ne sais pas... j'ai cette idée.

— C'est bien, c'est toi qui vas commander maintenant, et moi, je me conformerai à tes désirs.

Et suivant ses indications je baisse la lumière rouge, je choisis une plaque 13×18, je la mets sur ma tête et je m'asseois sur une chaise au bout de mon petit laboratoire, c'est-à-dire à trois mètres du médium.

Ce dernier parle continuellement, tant pour me communiquer ses sensations, que pour faire preuve de sa présence, toujours au même endroit.

Après quelques minutes d'attente, j'aperçois d'abord plusieurs points lumineux. Ils apparaissent, l'un après l'autre, changent de place et durent à peine des secondes.

La somnambule les voit aussi, *mais pas tous.* Par exception, c'est moi qui en vois davantage.

Je m'explique ce fait, observé déjà dans d'autres circonstances analogues, par la position du double extériorisé : étant un peu opaque et lui tournant le dos, il masquait une partie de ces lueurs, qui apparurent aux bouts de ses mains, dirigées vers moi.

Elles s'approchaient continuellement, quoiqu'avec des reculs brusques, et la somnambule voyait l'ombre d'une « grande figure » se détacher d'elle, avancer ou reculer, ou même *rentrer en elle,* pour s'avancer de nouveau vers moi. Moi, j'ai vu seulement les lueurs.

Enfin, après un quart d'heure d'oscillations, pendant lequel elles apparurent parfois sous le plafond, je les aperçois tout près de moi, et une main me touche et me pince à plusieurs reprises.

A ce moment le médium ressent une vive frayeur ; je l'entends pleurer et trembler de tout son corps.

—Sois donc raisonnable, lui dis-je (sans quitter ma position), tu as peur de ton propre double !

Elle se rassure un peu, puis pousse un cri de douleur, et l'expérience est terminée.

Je dois encore ajouter, qu'après avoir trouvé une position commode d'équilibre, j'avais cessé de maintenir la plaque, qui reposait sur ma tête, ce qui m'aurait permis de mieux sentir le moindre attouchement. Malgré cela je n'oserais pas affirmer que cette plaque ait été touchée. Peut-être y eut-il une minime et passagère augmentation de pression, *mais pas au dernier moment.*

Le révélateur fit paraître une main, un peu

plus petite que celle du médium (peut-être à la suite de plusieurs tentatives antérieures de réduction suggérée), quoique sa largeur soit restée sensiblement la même. Une faible bordure claire entoure les doigts, et en face de tous les quatre premiers on voit (fig. 21) quatre ronds clairs et réguliers. Un cinquième plus petit, en face du petit doigt, se devine sur le négatif. Leur structure, d'ailleurs peu marquée, est concentrique ; ils présentent d'abord une circonférence claire, puis un cercle un peu plus sombre, puis de nouveau plus clair, plus sombre, et enfin un noyau plus clair. Ce noyau n'est pas toujours tout à fait au milieu. En face du cinquième doigt, la rondelle, à peine visible, est en partie remplacée par une nébuleuse, également très pâle, dont le bout touche le bout du doigt, puis se replie et remonte en ligne droite.

Le tout ne ressemble pas aux vésicules nutritives, mais plutôt aux lunes idéoplastiques, avec un léger aplatissement, qui n'est pas partout le même.

En somme, j'étais fort étonné de ce résultat et je ne savais pas qu'en penser.

Une conversation avec le double restait toujours impossible et la somnambule n'avait aucune sensation directe de ce qui se passait sur ma tête.

Voyant ma perplexité et déjà très peinée par l'insuccès de nos précédentes expériences, elle était toute prête à faire son possible pour me dédommager de ces échecs.

J'en profitai pour lui demander l'écriture automatique, qu'elle n'aimait pas et qui d'ailleurs jusqu'à ce moment était restée sans résultat.

Elle s'exécute. Son crayon dessine d'abord automatiquement un croissant de lune, pui se met à tracer des zig-zags, et enfin écrit quelque chose d'illisible en gros caractères, *comme dans les premières manifestations de la Petite Stasia.*

— Ecris encore une fois la même chose et tâche de tracer des lettres plus petites !

Elle écrit :

« *Quand il y a orage ne fais pas séance.* »

— C'est toi, son double, qui le conseilles ?

— Oui.

— Explique-moi ce que signifient ces ronds clairs à côté de la main ?

— J'ai mis ma main sur la plaque et les ronds se sont faits tout seuls, *en éclairant mes doigts.*

(En effet, l'aspect des ombres concorde avec cette explication.)

— Et comment as-tu pu apporter mon chapeau à travers deux portes fermées ?

— *Il s'est rendu fluidique* avec mon aide...tu ne te fâches pas des farces que j'ai faites ?

— Non, mais pour une autre fois sois plus raisonnable, car tu fatigues le médium inutilement, en produisant des phénomènes sans con-



Fig. 21

trôle suffisant, et tâche de bien observer ce que tu fais, pour m'en rendre compte ensuite... As-tu encore quelque chose à me dire ?

Un intervalle, puis la main écrit :

Nécrologie

Étonné par l'apparition illogique de ce mot, j'en cherche la cause et j'aperçois sur la table un journal où se trouve ce mot imprimé en caractères visibles.

— As-tu regardé ce journal ? demandai-je à la somnambule.

— Non je n'y faisais pas attention et je ne savais pas ce que j'écrivais.

Je m'adresse donc au fantôme en disant :

— Je sais lire mon journal, sans ton aide. Dis-moi plutôt quelque chose de ta part ?

Mais la conversation ne va plus. Le médium est visiblement fatigué et ennuyé par l'écriture automatique qui lui paraît sans importance. Enfin sa main trace les mots français :

Salutation mes...

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demande la somnambule, qui connaît à peine quelques mots

1. Ce cliché a été brisé par mégarde. La seule épreuve qui m'en reste n'est pas suffisamment forte pour une reproduction.

de français, mais qui a certainement vu le mot « salutations » dans des lettres françaises, où il était question d'elle et que je lui avais montrées.

(Par suite de fatigue, le moi du double cristallisé artificiellement, se dissipa, et fut remplacé par des réflexes et des rêveries oniriques, sans liaison. La sphère subconsciente de la somnambule cessa d'avoir une personnalité. — Il est à remarquer encore, que l'écriture automatique, qui



Fig. 22

au commencement de cette conversation ressemblait complètement à celle de la Petite Stasia, tout à coup, *au milieu d'un mot* fut changé par redressement des lettres, comme si le double sans nom s'était subitement aperçu, qu'il ne lui convenait pas d'avoir la même écriture que la Petite. La somnambule elle-même attira mon attention sur ce fait, mais alors seulement que le changement fut définitif. Soulignons encore l'aveu du double : « il a mis sa main sur la plaque et les ronds se sont faits *tout seuls* » — ce qui peut être considéré comme une preuve qu'il y a encore une sphère subconsciente par rapport au double, qui lui, est la subconscience de la somnambule, comme cette dernière représente la subconscience de l'état normal — complication peu encourageante pour les psychologues ! — Le dernier point sur lequel je voudrais encore attirer l'attention du lecteur, concerne la structure concentrique des « lunes » dernièrement obtenues. Elles doivent être rapprochées de « l'œil » idéoplastique qui accompagna l'une de nos mains fluidiques, obtenue quelques jours avant les lunes vraies (fig. 22). Les couches concentriques y sont très distinctes, et en outre la circonférence est ornée de franges ou de rayons courts. On se rappelle, que cette création bizarre fut pour moi tout fait incompréhensible. Maintenant, vu sa forme à et sa position en face d'un des doigts, et vu ses relations temporaires avec les lunes, je la considère comme une préparation idéoplastique pour ces dernières, de même que les dernières lunes me semblent être le résultat d'un épuisement de la sensation primitive, combinée avec d'autres images inconscientes. En tout cas la nature idéoplastique de toutes ces images me paraît certaine. J'attribue maintenant à la même catégorie les petites mains lumineuses que nous avons obtenues précédemment, c'est-à-dire que je les considère comme des photos de la pensée. Quelques-unes d'entre elles et le portrait de la Petite Stasia présentent peut-être une création mixte, en partie objectivement matérialisée et en partie photographiquement idéoplastique. Mais ces questions ne sont pas encore complètement élucidées.

Enfin la main a cessé d'écrire et nous terminons la séance.

Le 29 *septembre.* — A la suite des pérégrinations de son double à travers mon laboratoire, Mlle Tomczyk a passé une mauvaise nuit et elle s'est réveillée avec la jambe gauche presque paralysée. (Sans être gauchère, elle possède le côté gauche plus fort médiumniquement et en même temps plus sujet à l'épuisement — comme chez Eusapia Paladino).

C'était la première fois que la parésie se manifestait le lendemain seulement et qu'elle se rapportait à la jambe et non au bras gauche.

Cet état ne s'améliora pas après une hypnotisation et dura trois jours, en diminuant graduellement.

XIII

ENCORE LES DEGRÉS DE MATÉRIALISATION

Pendant la séance du 8 octobre, outre quelques expériences chimiques qui seront décrites ensemble, j'obtins encore une épreuve photographique, concernant les mains matérialisées.

Elle représente deux degrés de matérialisation et possède une certaine valeur à cause des conditions spéciales.

Pour préciser les différences qui existent entre les degrés de matérialisation des mains, et pour

avoir une différence nette, je ne demandai au double que deux empreintes de la même main gauche, portant la bague, l'une à côté de l'autre : la première avec un degré de matérialisation à peine suffisant pour une radiographie, et une seconde avec un degré de matérialisation beaucoup plus avancé. Et pour que le double ait assez de place pour les deux images juxtaposées, j'avais pris une plaque 24×18 *en papier négatif* de la fabrique « Vindobona » de Vienne.

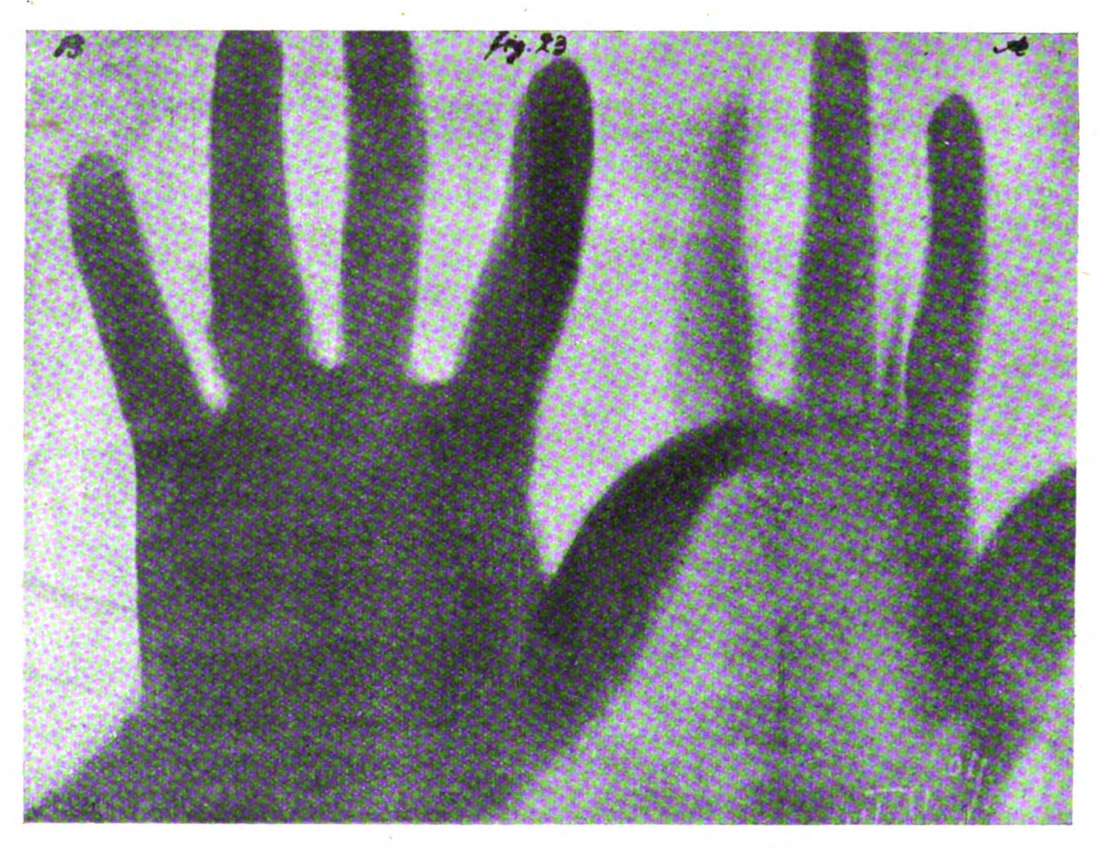


Fig. 23 B. Fig. 23 A.

Quant aux conditions de l'expérience, elles étaient les suivantes :

Je m'assis sur une chaise en face et tout près du médium, en faisant la chaîne avec ses deux mains, qui par conséquent n'étaient pas libres. La plaque reposait sur *mes* genoux.

Quelques minutes après la formation de la chaîne, vint la douleur, annonçant l'accomplissement de l'action physiologique.

La fig. 23 A et B représente la résultat de cette expérience.

La première image (A) est très faible, surtout dans sa moitié gauche c'est-à-dire celle du petit doigt. La lumière y était plus forte mais la matérialisation moins avancée («Lumière ou matière »). Le petit doigt ne se voit pas du tout, ni la bague sur le quatrième. Le deuxième a remué. C'est la seule radiographie d'une main fluidique sur laquelle même la paume de la main reste transparente.

En général, il me semble qu'il y a des différences dans l'ordre de la matérialisation, quand il s'agit d'une matérialisation pour une radiographie, ou bien pour le contact. Lorsqu'il se produit des attouchements, ce sont les bouts des doigts qui se matérialisent les premiers — lorsqu'il s'agit d'une radiographie, c'est-à-dire lorsque l'idée du médium est concentrée sur l'opacité de la main, c'est le creux de la main qui devient d'abord plus opaque. Ici, au premier degré de matérialisation pour la radiographie, la paume de la main elle-même n'est pas encore opaque.

La seconde impression est beaucoup plus forte et complète (fig. 23 B). La lumière est prépondérante non plus à gauche mais à droite (1). Aucun doigt n'a remué. La bague devient visible, ce qui confirme notre supposition précédente que les images des objets portés ne se manifestent qu'à des degrés avancés de matérialisation.

1. Cette sorte de polarité latérale s'observe aussi dans le domaine de la sensibilité.

Toutes les deux mains dépassent un peu, comme grandeur, les dimensions de celles du médium. Fait observé déjà par nous plusieurs fois.

Les fig. 22 et A B constituent les dernières radiographies des mains fluidiques, obtenues avec mon médium.

Toutes présentent cette particularité qu'elles sont seulement plus ou moins opaques, mais ne donnent pas les détails épidermiques. J'ai bien reçu un certain nombre d'empreintes photographiques (sans parler des empreintes mécaniques sur le noir de fumée, etc.) avec ces détails, même dans une boîte fermée, mais ces images ne sont que partielles et insuffisantes pour une généralisation quelconque.

Enfin un dernier essai, exécuté le même jour, dans le but d'obtenir une main petite et lumineuse, n'a eu qu'un résultat fâcheux pour le médium: son bras fut paralysé subitement, et la plaque est restée vierge. C'était un signe d'épuisement.

Aussi, après avoir supprimé la paralysie mentionnée (ce qui n'était pas du tout facile), je me suis abstenu de nouveaux essais avec les plaques.

Mais, comme le double semblait disposé à poursuivre nos entretiens théoriques, qui ne fatiguaient pas trop le médium, j'eus encore avec lui plusieurs conversations de ce genre. Je vais les reproduire, aussi exactement que possible, dans le chapitre suivant, avec cette licence seulement, que pour abréger et pour donner plus de suite logique aux réponses je réunirai plusieurs conversations en une seule.

Elles sont intéressantes à ce point de vue qu'elles présentent une sorte de communication spirite, due à un « esprit » créé artificiellement dans la psyché du médium et uni à son corps éthérique, avec possibilité de dédoublement et d'extériorisation. Par une suite de suggestions insensibles appropriées et systématisées, le double a cessé d'être une copie du médium ; il est devenu un observateur indépendant, qui sur l'ordre de l'expérimentateur, pêche les perles de ses sensations dans les profondeurs de l'inconscience. Évidemment, je ne veux pas prétendre que ce sont toujours de vraies perles, mais c'est, en tout cas, la première fois qu'on a essayé d'éduquer le double dans un but scientifique et pour sonder les couches de la subconscience jusque là inaccessibles. Et comme cet esprit artificiel a été instruit soigneusement selon la méthode positive il pêche rarement par fantaisie complémentaire, il avoue plutôt franchement son ignorance ou son incapacité.

En somme, c'est un commencement, mais un commencement qui promet et qui ne devrait pas être dédaigné.

XIV

CONVERSATIONS AVEC LE FANTOME IMPERSONNEL

— Dis-moi quelque chose au sujet de nos dernières séances :

(J'avais commencé exprès par une demande imprécise, pour susciter quelque réflexions ou sensations spontanées, mais la mentalité du double étant peu indépendante et peu condensée en elle-même, ses observations sont rarement spontanées ; en sa qualité d'être fragmentaire, qui se forme et se dissout, suivant les circonstances, il a besoin d'un excitant précis pour entrer en action psychique. Aussi, à la demande qu'on vient de lire, il répondit comme suit :)

— Bonjour. Pose-moi des questions et je tâcherai de te répondre.

(Ce *bonjour* est caractéristique. C'est ainsi que commençait ses colloques de nos soirées la Petite Stasia, maintenant remplacée par un fantôme sans nom.)

— Je voudrais avoir tes appréciations spontanées, mais puisque tu me demandes des questions précises, explique-moi pourquoi nous n'avions pu continuer nos expériences sur le double des objets inertes et sur la photographie de la pensée ?

— Il n'y a pas assez de force. Le médium est épuisé ; il est fort physiquement mais faible médianiquement.

— En quoi consiste cette différence ?

— Je ne sais pas ; c'est autre chose. Il faut suspendre les séances.

— Pour combien de temps ?

— Deux, trois mois...

(« Ah, mon Dieu ! — » fit la somnambule, après avoir lu cette réponse — « ne dis pas cela à la Grande ; elle en aurait trop de chagrin ! »)

— Sont-ce les séances qui l'ont tant épuisée ?

— Non, c'est son état mental ; elle se tourmente...

— Qu'y a-t-il à faire ?

— Rien, il faut attendre. Ça passera.

— Y a-t-il réellement un double des objets inertes ?

— Oui, *leur partie fluidique.*

— Qui est propre à tous les objets sans distinction ?...

— Non. *Il n'y a que les objets métalliques qui la possèdent* [?] (1)

1. J'y ai mis un signe d'interrogation, car cette idée me paraît inexacte. Je crois en ce moment, que si le double des corps inorganiques existe, il doit être attribué à tous les objets possédant une forme déterminée. Néanmoins l'opinion du double doit être rapprochée de ce fait que ce sont exclusivement les métaux (pas tous d'ailleurs) qui présentent *nettement* les propriétés radioactives, c'est-à-dire dont les atomes se désagrègent en sous-atomes.

— Eh bien, explique-moi l'expérience du dé !

— J'avais détaché du dé sa partie fluidique et je l'ai mise sur mon doigt.

— Était-elle aussi sur le doigt du médium ?

— Non.

— Que voulait dire alors la sensation qu'il eut ?

— C'était naturel. Nous sommes unis. Lorsque j'éprouve quelque chose, il doit s'en ressentir.

— Et puis ?

— J'ai mis ma main ornée du dé, sur la plaque, voilà tout. Je ne sais pas comment se fit la lumière, elle provenait du médium.

— La photographie de la pensée existe-t-elle réellement ?

— Oui.

— Y a-t-il un intermédiaire matériel entre la pensée et la plaque ?

— Non. La pensée agit toute seule.

— Comment ?

— Je ne sais pas.

— S'il n'y a pas d'objet intermédiaire qui se déplace, d'où proviennent ces impressions doubles, triples, etc.

— *Des efforts réitérés du médium.* (Cette opinion me semble maintenant juste, elle était contraire à mes suppositions d'alors.)

— Pourquoi la première lune obtenue sur commande, ressemble-t-elle plutôt à deux boutons incrustés l'un dans l'autre ?

— *Le médium ne savait pas concentrer sa pensée, il se représentait par moments une lune plus petite, ou plus grande, plus claire ou plus sombre, ce qui déterminera des ronds concentriques.*

— Et toi, pourrais-tu concentrer ta pensée en dehors du médium ?

— Non.

— Tu es cependant par moments séparé de lui ?

— Presque toujours.

— Tu mènes une existence à part ?

— Non. La Petite Stasia existe à part, mais pas moi.

— Elle est donc un esprit indépendant ?

— Oui, un esprit, uni à un corps très petit.

— Quel corps ?

— Un corps qui vous ressemble mais qui reste pour vous invisible.

— Woytek est-il aussi un esprit indépendant ?

— *C'est une fantaisie.*

— Et toi même qui es-tu ?

— Pas grand-chose. Son double tout simplement, mais « bon garçon ».

— C'est entendu ; tu es un très bon garçon... garçon, par conséquent du sexe masculin ?

— Je n'ai pas de sexe.

— Que fais-tu habituellement ?

— Rien.

— Tu fais cependant les phénomènes ?

— Lorsque ma vie se réunit à une autre vie.

— Quelle vie ?

— Celle du médium.

— As-tu une influence sur sa santé ?

— Non.

— Éprouves-tu des sensations agréables ou pénibles ?

— Non.

— Peux-tu tomber malade ?

— Non.

— Dors-tu parfois ?

— Non.

— As-tu existé avant la naissance du médium?

— Oui. Mais c'était un état différent qui valait encore moins.

— Survivras-tu à sa mort ?

— Si je trouve un être avec lequel je puisse m'unir. Je prends toute ma force du médium et je ne peux vivre qu'en liaison avec lui.

— Es-tu ce qu'on appelle son âme ?

— Un peu cela. un peu autre chose.

— Explique-toi plus clairement !

— Oh, que cet Ochorowicz est envieux ! Il voudrait tout savoir, n'est-ce pas ?

(Il s'adresse au médium en répondant, quoique ce soit moi qui pose les questions).

— Oui, je voudrais tout savoir, et tu es là pour me faciliter cette tâche.

— Et si je ne sais pas plus que toi ?

— Tu n'as qu'à me le dire.

— C'est ce que je fais.

— Mais enfin tu te distingues de la Petite Stasia, tu peux bien dire encore quelque chose de toi-même ?

— *Je suis une simple vapeur, très fine, lumineuse, mais qui n'a de vie qu'en réunion avec une autre vie, ni d'intelligence qu'en réunion avec une autre intelligence. Je ne peux exister qu'uni avec l'âme de Stasia* (du médium).

— Cependant, tu es venu dernièrement vers moi, tu m'as touché, etc.) tandis que Stasia restait sur le divan ?

— Oui, en lui empruntant sa force et sa matière, pas autrement. En somme ma vie n'est pas curieuse.

— Voudrais-tu devenir autre chose ?

— Oui, je voudrais être homme.

— Et est-ce possible ?

— Non.

— Tu dis que tu es une vapeur lumineuse — pourquoi alors tes mains sont-elles le plus souvent noires sur la photographie ?

— *C'est parce qu'en se matérialisant elles perdent leur luminosité.*

— Tes pensées sont-elles séparées des pensées du médium ?

— C'est un ensemble.

— Et quand tu te détaches du médium, peux-tu penser pour ton propre compte ?

— Pas grand'chose.

— L'âme humaine est-elle immortelle ?

— Je ne te dirai pas cela, tu demandes trop ; et puis si je le disais, ça n'aurait pas de valeur ; on ne pourrait rien fonder là-dessus.

— Quelle est la différence entre le corps et l'âme ?

— Tu me poses en principe la même question que tout à l'heure.

(Maintenant c'est le médium lui-même qui demande).

— Y a-t-il un Dieu ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que Dieu ?

— La plus haute force qui existe.

— (« Il se contredit », dit Mlle T. qui critique toujours les énonciations de son double).

— Non, répond celui-ci. Il y a une force qui domine toutes les autres. mais je ne sais pas si elle possède les qualités humaines que vous lui attribuez.

— C'est bien, parlons de choses moins élevées. Explique-moi en quoi consiste l'écriture automatique ?

— Lorsque le médium écrit de lui-même, il pense et il n'a aucune sensation particulière. Dans l'écriture automatique c'est moi qui dirige sa main ; il ne pense pas et sa main s'engourdit.

— Tu peux donc penser indépendamment du médium, puisque tu me réponds raisonnablement.

— Non. Je ne saurais penser sans elle.

— Conseille-moi quelque chose pour faire revenir les forces du médium !

— Tu as déjà essayé de tout et cela n'a pas réussi, que veux-tu que je fasse ? Salomon lui-même ne saurait verser d'une bouteille vide.

Un jour, le double commence tout à coup à écrire à rebours (écriture en miroir).

— Qu'est-ce cela veut-dire ? demandais-je.

— Tout va de travers, eh bien, moi aussi j'écris de travers.

(Le médium essaie d'écrire de la même manière et il y arrive après plusieurs tâtonnements. Mais il écrit beaucoup plus lentement et il lui est impossible d'écrire de la sorte en unissant les lettres. Il les trace séparément, sans liaison de continuité. Il est à remarquer, que le double, lui aussi, n'écrit pas aussi vite lorsqu'il écrit à rebours).

. . . .

Post scriptum.

L'épuisement du médium dura beaucoup plus longtemps que ne l'avait prédit son double : dix mois environ. Pendant ce temps Mlle Tomczyk habitait loin de moi et je ne pouvais pas la voir aussi souvent qu'il aurait fallu pour être maître des conditions hygiéniques de sa vie.



Fig. 24

L'hiver dernier j'ai acheté un terrain près de Varsovie au bord de la Vistule, à Zeran, et pendant le printemps j'y avais fait construire une petite villa, où j'ai l'intention de fonder un Institut de recherches psychiques. Installé dans cette maison dès le commencement de l'été, j'avais proposé à Mlle Tomczyk d'y venir me rejoindre, comme les années précédentes à Wisla, en Silésie autrichienne. Malgré les facilités de déménagement (nous sommes à 25 minutes de Varsovie), elle était longue à se décider.

— Je voudrais bien être avec vous, disait-elle, mais je suis sûre qu'il m'arriverait un malheur à Zeran ; j'ai un mauvais pressentiment.

Enfin, lorsque sa chambrette de Varsovie ne fut plus à louer, elle prit sa résolution et s'installa chez moi avec son inséparable perroquet.

Au commencement tout alla bien.

Croyant que ses mauvais pressentiments se rattachaient à la proximité d'un grand fleuve (elle éprouve des sensations fort désagréables en traversant un pont et en outre elle a failli se noyer étant enfant) je l'ai habituée peu à peu aux bains froids et maintenant c'est un vrai plaisir pour elle que d'aller presque tous les jours

se baigner dans la Vistule en compagnie de la domestique.

Sa chambre avait deux portes, l'une donnant dans la cuisine, l'autre dans l'anti-chambre de l'entrée principale. Dès le premier jour elle ne voulut pas conserver cette dernière communication. Je trouvai cela déraisonnable, mais je la laissai faire. Elle ferma donc cette porte à clef et la barricada avec une grande armoire et son lit.

Obligé de m'absenter pendant plusieurs jours pour des affaires à Wisla, je voulais essayer, avant le départ, l'état de ses forces, car sa santé s'améliorait et ses nerfs se calmaient visiblement sous l'influence du magnétisme, des bains, des travaux du jardin, d'une vie réglée et sans soucis. J'organisai une séance, et à ma grande satisfaction je constatai que les forces revenaient. Je n'ai pas essayé d'expériences avec des plaques — toujours les plus fatigantes pour elle — mais la production des rayons rigides, qui s'accomplit sans douleur, allait très bien. A part les expériences déjà connues, nous en fîmes une nouvelle, et dans de nouvelles conditions. C'est elle-même qui me l'avait suggérée. Réveillée après la séance, elle me dit :

— Vous me racontez toujours des choses extraordinaires que je fais étant en trance ; mais je suis obligée de vous croire sur parole. Essayons une fois à l'état normal !

— Je ne demande pas mieux. Ce serait une grande commodité pour moi et pour vous, car, sans vouloir médire de cette autre, la somnambule, qui est une excellente fille, vous comprenez mieux qu'elle les exigences d'une expérimentation scientifique.

Il y avait sur la table un bouquet d'œillets blancs, apporté des champs par la domestique.

Mlle Tomczyk s'approcha de ce bouquet et tint ses deux mains, les doigts entrelacés et immobiles, au-dessus des fleurs :

— Je voudrais que l'une d'elle remonte vers moi !

Au bout de quelques secondes il se manifesta dans les fleurs un remue-ménage original : plusieurs s'approchaient et s'éloignaient les unes des autres. Enfin un petit pétale blanc s'arracha de sa tige, s'approcha de la main du médium et retomba par terre.

— Oh, que je suis contente ! s'écria le médium. Maintenant je vous crois quand vous dites que je suis capable de ces choses-là !

J'avais donc tous les droits de supposer que cette expérience avait eu lieu à l'état normal.

Eh bien, c'était une erreur ! Une heure plus tard elle ne se rappellait rien ! L'association idéo-organique entre l'état somnambulique et la production des rayons rigides provoqua un état momentané, différent de la veille : la veille en apparence, le somnambulisme en réalité. Phénomène fréquent chez les médiums, qui trichent inconsciemment et que l'on accuse de fraude consciente.

Le retour de la force médiumnique eut lieu, de nouveau au moment de la pleine lune.

Malheureusement les circonstances se sont conjurées pour anéantir les bons résultats obtenus dans notre nouvelle demeure.

Après mon départ, des malfaiteurs se sont introduits dans la maison pendant la nuit, trois fois dans le courant d'une semaine. La deuxième fois ils étaient déjà parvenus à ouvrir deux portes et cette troisième, barricadée par le lit de Mlle Tomczyk, qui fut poussé en même temps que l'armoire.. Cette secousse la réveilla et la fit crier au secours. Ne s'attendant pas à trouver un lit derrière la principale porte d'entrée, les voleurs déconcertés prirent la fuite. Ils sont retournés encore une fois deux jours après, et la jeune fille en entrant dans sa chambre se trouva en face d'un homme de grande taille, qui escaladait sa fenêtre en lui éclairant la figure à l'aide d'une petite lanterne électrique de poche, et qui n'avait pas l'intention de fuir malgré son entrée. Heureusement, il y avait déjà dans la maison un garde dont la voix basse mêlée aux voix aiguës de deux femmes et du perroquet (qui criait en imitant sa maîtresse) effraya les voleurs.

Regagnant son sang-froid, Mlle Tomczyk tira plusieurs coups de revolver par la fenêtre, dans le vide de la nuit, et les voleurs se sont sauvés encore une fois sans avoir rien volé. Mais on peut s'imaginer le choc produit sur le système nerveux d'une sensitive par ces attaques nocturnes réitérées !

En entrant à Zeran, j'ai trouvé les deux femmes dans un état pitoyable. Depuis huit jours elles n'ont pas fermé l'œil de la nuit et Mlle T., sinon toutes les deux, a été atteinte d'une sorte de manie de persécution.

Désormais des mesures sont prises et j'espère qu'on nous laissera en paix. Je compte entre autres sur la présence de ma chienne de la race Saint-Bernard, que j'ai emmenée de Wisla et qui, comme on se rappelle, la première a reconnu le retour de la Petite Stasia.

Sera-t-elle aussi sensible à la présence des voleurs qu'à celle des esprits ?... (Elle est sensitive, elle aussi, et devient excessivement nerveuse avant et pendant les orages).

Chose étrange ! Durant ces deux mois, caracté-

risés par un épuisement général, certaines expériences — et des plus difficiles — réussirent cependant d'après les indications du double, à savoir la dématérialisation et la rematérialisation de la matière.

Mais ces expériences ne seront publiées que lorsque leur nombre m'aura permis d'en déduire quelques conclusions positives.

Zeran, le 3 août 1912

Dr J. OCHOROWICZ.

Estelle W. STEAD

MON PÈRE

LA TACHE QU'IL CONSIDÉRAIT COMMME LA PLUS GRANDE (1)

Trois semaines après le désastre du *Titanic* je vis la tête et les épaules de mon père aussi clairement que je les vis la dernière fois que nous fûmes ensemble sur la terre. Je causai avec lui de choses très intimes nous concernant mutuellement — choses dont le médium ne pourrait avoir eu aucune idée possible. La séance avait lieu dans le bureau de Julia. C'était une séance avec la trompette, médium Mme Wriedt. Après avoir montré son visage, mon père prit la trompette, et, se tournant vers un des assistants qui avait été enclin à railler à nos séances précédentes lorsque mon père était présent en son corps physique, il lui dit emphatiquement : « Croyez-vous maintenant ? Tout ce que je vous ai dit, n'est-ce pas la vérité ? »

Si j'avais eu encore quelques doutes quant à la proximité de l'autre monde et la possibilité d'entrer en communication avec les esprits, ceci me les aurait otés. Mais, dès mon enfance, j'ai connu, senti et vu une si grande partie du Monde appelé ultra-sensible, qu'un doute au sujet de la réalité de ce monde n'est jamais entré dans mon esprit. J'ai pu douter de l'authenticité de certains messages et de la perfection des instruments de communication, mais jamais de la réalité de l'ensemble de ces choses.

Je pense que les nombreux railleurs et sceptiques que mon père a rencontrés durant sa vie terrestre, trouveraient difficile de nier son Moi incontestable, qui vivait et vibrait, dans la voix qui conversait avec moi ce soir-là, dans la chambre silencieuse et tranquille où avait lieu la séance, au Bureau Julia. Il y avait sept autres assistants, outre le médium, qui peuvent fournir un témoignage de ce que je viens d'écrire.

Il m'est difficile de parler au sujet de ces choses qui me sont sacrées et que j'ai longtemps gardées pour moi seule. Mais lorsque je sens la différence que constitue pour moi le fait de posséder ces connaissances, je sensqu'il me me faut téoignr de la réalité du Monde Invisible au sujet duquel mon Père écrivait :

La réalité du Monde Invisible est la doctrine sur laquelle toutes les religions du jour se sont formées, la pierre fondamentale sur laquelle elles reposent toutes. Et pourtant, le public s'éloigne de vous quand vous lui demandez de l'étudier. Combien malheureuses seraient les personnes qui composent le public si, après leur mort, elles revenaient entre nous et que nul ne pût les voir, nul ne pût les entendre, nul ne pût sentir leur présence ! La première constatation que doivent faire beaucoup de personnes qui sont passées dans l'au-delà, c'est que ceux qui sont restés dans ce monde sont devenus tout à coup aveugles, sourds, et qu'ils ont complètement oublié leurs amis partis. Quelles pauvres créatures sommes-nous, si nous ne cherchons pas à répandre cette glorieuse vérité !

Je me rends donc parfaitement compte que lorsque cet homme qui s'était donné la mission de répandre partout cette bonne nouvelle, est venu à moi en se manifestant d'une façon qui ne peut donner lieu à aucun doute, il ne pouvait que désirer qu'à mon tour je proclamasse ce que j'avais vu. Et ceci non pas uniquement pour le bien de ceux qui liront cet article, mais pour ceux qui sont déjà passés de cette vie dans l'autre, et qui pourront constater ainsi que la cécité est devenue clairvoyance, et la surdité clairaudience.

Mon père disait toujours qu'il ne se prononcerait pas d'une façon définitive sur la vérité

---

(1). Une copie dactylographiée de cet article, destiné au Nash's Magazine, nous avait été aimablement communiquée dès le mois de juin dernier ; il ne nous a pas été malheureusement possible de le publier de suite. Ecrit par une spirite convaincue, il contient des observations et des données qui en rendent la lecture intéressante aussi pour les iecteurs qui appliquent à ces études une une méthode de critique froide et rigoureuse. — *N. de la R.*

du spiritisme tant que quelqu'un de sa propre famille ne serait pas passé dans l'Au-Delà. « Alors — disait-il — je connaîtrai si le spiritisme peut résister à cette grande épreuve et éclaircir la question de la vie et de l'immortalité ». Douze mois après le décès de mon frère, il écrivait :

Un an avant ce mois de décembre 1908, je vis mon fils aîné que j'avais élevé dans l'espoir fondé qu'il deviendrait mon successeur, mourir à l'âge de trente-trois ans. Nous étions strictement liés l'un à l'autre. Personne ne pourrait me tromper en fabriquant de faux messages de mon fils aîné. Douze mois se sont passés, durant lesquels j'ai été presque chaque semaine réjoui et réconforté par des messages de mon fils, qui est plus près de moi et plus cher à mon cœur que jamais. Dans les derniers douze mois qui précédèrent sa mort, j'ai été beaucoup à l'étranger ; je fus alors moins en communication avec lui que je ne le suis depuis qu'il a disparu. Je n'ai pas écrit moi-même ces communications. Je le connaissais si bien, que ce que j'écrivais pouvait n'être que l'écho inconscient de conversations qui avaient eu lieu entre nous. Il a communiqué avec moi par la main de deux personnes qu'il avait à peine connues, et les communications ont toujours été aussi bien empreintes de son caractère et de sa manière de penser, que l'étaient les lettres qu'il m'écrivait de son vivant.

Après cela, je ne peux plus douter. Pour moi, le problème est résolu, la vérité est établie, et je me réjouis d'avoir l'opportunité de témoigner publiquement devant le monde entier que, pour ce qui me regarde, aucun doute à ce sujet n'est plus possible. — W. T. Stead.

L'un des traits les plus caractéristiques de l'œuvre de mon Père dans l'investigation du Domaine Psychique était bien son ampleur, s'étendant à l'humanité tout entière. Ce n'était pas uniquement pour sa satisfaction personnelle qu'il agissait ainsi ; sa pensée allait bien au delà de sa personne. Il n'y avait pas d'obstacle assez grand pour qu'il ne s'efforçât pas de le vaincre ; il n'y avait rien de trop petit pour qu'il ne le crût pas digne de ses recherches, dans son désir de jeter un pont sur le grand abîme, de convaincre les autres de ce qui était une certitude pour lui, l'existence continuée de l'esprit après que celui-ci a jeté bas son enveloppe corporelle. C'était sa religion, la tâche qu'il s'était imposée, de ramener l'humanité à la croyance dans la vie future.

Personne ne se rendait compte autant que lui des difficultés, de la fragilité des instruments de communication avec l'au-delà. Il a écrit :

Les médiums doivent être mis au nombre des membres les plus précieux de la communauté. Ils sont tels qu'un homme doué de la vue, dans un monde d'aveugles. Il faut les chercher comme on chercherait un trésor caché ; il faut les garder avec les soins que méritent les seuls instruments pouvant nous permettre d'entreprendre avec succès l'exploration d'un autre monde. Au contraire, ils sont généralement bafoués, traités commes des coquins et des imposteurs. Il sont même parfois jetés en prison ; tout ce que la société collective peut faire pour décourager le développement du médiumnisme est fait et a été fait depuis longtemps. En de telles circonstances, il ne faut pas s'étonner que les bons médiums soient si rares.

Il comparait souvent la difficulté de se servir de l'instrument dont nous disposons pour communiquer avec l'au-delà, à la difficulté que nous rencontrons si souvent à parler au moyen du téléphone. Que de fois nous ne parvenons pas à saisir un nom au téléphone ! — mais nous n'affirmons pas immédiatement pour cela qu'il y a un simulateur à l'autre extrémité de la ligne, ou que le téléphone est un appareil frauduleux et décevant. Avec les médiums, on n'emploie pas tant de façons ; tout leur est rendu aussi malaisé que possible ; on organise les épreuves les plus difficiles, et le médium — généralement un instrument fort délicat — est mis dans un état d'esprit défavorable, avant même que la séance ait commencé.

Prenez par exemple le cas des Tomson, dont on parla il y a quelque temps à Londres. Mon Père et moi assistâmes à plusieurs des séances privées qu'ils donnèrent pour prouver l'authencité des facultés médiumniques de Mme Tomson. Jamais je n'ai vu mettre ainsi une femme à la torture. Non seulement on lui retira tous ses vêtements et on examina sa coiffure toujours surveillée strictement par une Commission de dames, souvent exposées à des remarques injurieuses — mais elle fut même soumise à un examen médical, pour s'assurer d'une façon incontestable qu'elle ne cachait rien extérieurement ou intérieurement. Elle était ensuite habillée de vêtements appartenant à la maîtresse de maison ; elle était conduite dans la chambre de la séance par deux dames, qui ne lâchaient jamais ses mains jusqu'à ce qu'elle se trouvât sur sa chaise, dans le cabinet médiumnique. Après l'avoir soumise à de pareilles humiliations, on aurait pu s'étonner qu'on obtînt des résultats quelconques ; mais en bien des cas, même après les épreuves les plus rigoureuses, quelques minutes ne s'étaient pas passées, qu'une belle figure drapée de blanc sortait du cabinet ; d'autres formes apparaissaient ensuite, chacune drapée d'une façon absolument différente de l'autre. Tous ceux qui s'y connaissent en draperies ou qui essayeront de se draper eux-mêmes reconnaî-

tront l'impossibilité qu'il y a à le faire dans un espace très limité, et dans l'obscurité, surtout n'ayant à sa disposition que les quelques minutes qui se passaient entre l'apparition des différentes figures.

J'ai vu Mme Thomson cousue dans un vêtement tout à fait adhérent au corps, serré au cou, et qui lui couvrait même les mains et les pieds. Quelques minutes après, apparurent des figures drapées de blanc, avec les bras et les pieds nus. A la fin de la séance, on examina le vêtement, qui avait été cousu d'une manière spéciale ; pas un point n'avait été altéré.

Malgré cela, il y eut des assistants qui ne manquèrent pas de déclarer que tout était truc et fraude ; ils ne pouvaient pas expliquer comment ni pourquoi ; mais ils savaient qu'il en était ainsi. Ces gens ne seront jamais satisfaits de rien. Ils ne se rendront compte des difficultés créées par leur scepticisme que quand ils passeront à la vie d'outre-tombe et ils viendront en contact avec la muraille qu'ils ont été bâtir pour se séparer des êtres aimés qu'ils ont laissés derrière eux.

A nos séances privées, avant lesquelles Mme Tomson n'a pas été mise d'avance dans un état de nerfs terrible, nous obtînmes des résultats merveilleux. Je vis mon frère et je causai avec lui. Nous vîmes parfois deux figures hors du cabinet, alors qu'on apercevait Mme Tomson assise à l'intérieur.

Maintenant, je ne prétends aucunement que les phénomènes de Mme Tomson aient toujours été authentiques. Je le crois. Je suis absolument sûre qu'elle possédait des facultés extraordinaires et que les esprits étaient à même de se manifester au moyen d'elle. Cela me porte à rappeler une autre ferme croyance de mon Père : c'est que, bien qu'un médium ait été pris en fraude, cela ne prouve pas qu'il n'est pas un bon médium, possédant des dons parfois merveilleux. Il était loin de contester — et je ne le conteste pas plus que lui — que la fraude détériore l'influence de ce médium ; malheureusement, tant que la médiumnité constituera un moyen de gagner sa vie, il y aura toujours une tendance à la fraude. Aucun médium n'est à même d'obtenir des résultats satisfaisants avec tout assistant — d'où la tentation d'obtenir pas des trucs ce qui ne vient pas d'une façon spontanée, si on peut par là gagner de l'argent.

Mon Père même avait le don de l'écriture automatique. Il décrivait ainsi ce phénomène :

Par écriture automatique j'entends que, en me mettant dans un état d'esprit de passivité, je me place dans la position d'écrire, la plume sur le papier ; ma main écrit alors des messages venant d'amis lointains. Peu importe si ceux-ci sont encore incarnés, ou s'ils ont subi le changement qu'on appelle mort. L'avantage qu'il y avait à obtenir des messages d'amis qu'on appelle vivants venait de ce qu'il était possible de m'assurer de leur exactitude en les soumettant aux personnes dont ils paraissaient venir.

C'est ce qu'il fit toujours, et, dans la plupart des cas, l'exactitude était merveilleuse.

Son écriture automatique est connue surtout par le petit livre : *Letters from Julia* — un récit personnel de la vie de l'Au-delà, écrite avec le secours de la main de mon Père, par la dame en question. L'ouvrage parut d'abord en 1897 ; plusieurs éditions en furent ensuite publiées ; il a été traduit en différentes langues et a apporté encouragement et consolation à des milliers de personnes dans tous les pays.

Il y a quatre ans, il fonda le « Bureau Julia », pour certains un objet de ridicule, pour d'autres d'horreur ; mais pour d'autres encore — et c'est pour ceux-là qu'il avait été fondé — une précieuse et réconfortante démonstration de la réalité d'un monde plus grand qui plane autour de nous, et un moyen de communiquer avec les personnes chères disparues. Mon Père écrivait du Bureau, quand il avait fonctionné trois mois :

Le résultat a été de me confirmer dans la conviction, qu'il est parfaitement possible d'établir des communications avec ceux qui aiment sincèrement, bien qu'ils soient divisés de nous par le tombeau, sauf en certaines circonstances dans lesquelles il n'était pas opportun que cette communication s'établît.

Comme on lui demandait s'il n'était pas pris, quelquefois, par des doutes concernant l'interprétation qu'il donnait aux phénomènes médiumniques, il répondit :

Pas du tout. J'ai vu, et par conséquent, j'ai cru. J'ai vu mon fils se matérialiser devant mes yeux ; et pourtant, pourquoi devais-je spécialement désirer de le voir ? Il n'y a pas de doute que je l'ai entendu parler. Nous nous parlions souvent au moyen du téléphone avant son décès ; en connaissant sa voix, je n'avais pas de doute sur son identité ; je ne le voyais point, mais je l'entendais ; cela ne pouvait que me suffire. Il en est de même actuellement.

Des personnes lui disaient souvent : « Nous croirons si nous obtiendrons telle ou telle preuve ». Mais lorsque la preuve en question leur était apportée, elles étaient rarement satisfaites ; il leur fallait autre chose. Il disait de ces gens-là :

Ils n'auraient jamais cru que Colomb a découvert l'Amérique. Ils auraient dit qu'ils n'y avaient jamais été eux-mêmes, qu'ils ne l'avaient jamais vue, et ils auraient refusé d'accepter tout autre chose que le

témoignage de première main, c'est-à-dire celui de leurs propres yeux. Néanmoins, si vous leur aviez dit qu'ils pouvaient obtenir cette preuve en se décidant à aller en Amérique, ils s'y seraient refusés, en disant que cela était bien trop dangereux, que bien des personnes partent qui n'arrivent pas à destination — et ainsi de suite.

Je citerai l'épisode suivant, tiré de l'article de mon Père intitulé : « Un Pont sur le Fleuve de la Mort », parce qu'il montre ce que nous voyons chaque jour, au Bureau Julia : à savoir, la possibilité d'avoir des conversations intelligentes avec des esprits désincarnés d'amis, en des circonstances excluant toute fraude ou hallucination.

En 1884, j'ai eu le bonheur de rencontrer le général Gordon à la maison de sa sœur, à Southampton. Notre entretien se porta sur sa renonciation à la charge à laquelle il avait été nommé au Congo, pour accepter la tâche d'aller à Kartoum délivrer les garnisons menacées par les Soudanais. Ce fut un entretien historique, qui produisit sur mon esprit une impression profonde. J'avais avec moi un officier, grand ami personnel du Général Gordon.

Dix-neuf ans après la mort de Gordon, au moment de la prise de Kartoum, j'eus une séance, à laquelle assistait le même officier ; le médium était M. Alfred Peters, bien connu sur le Continent. Vers la fin de la séance, à ma grande surprise, sans la moindre attente de la part de mon ami ni de moi-même, M. Peters fut contrôlé par une Intelligence dont l'identité ne pouvait faire aucun doute pour nous. C'était exactement comme si le Général Gordon avait pris une chaise, au milieu de nous. Sa manière très spéciale de parler : rapide, brusque, humoristique était reproduite exactement. Il me parla de notre vieille conversation à Southampton, vingt ans auparavant ; me demanda si je me souvenais de certaines choses, dont j'avais en effet retenu quelques-unes, alors que j'en avais oublié d'autres, et que le médium ne pouvait certainement pas connaître. Il parla avec la même intelligence vive, avec le même profondeur politique et la même assurance dogmatique qui le distinguaient durant sa vie physique. Il nous reconnut tous les deux, il nous parla de la même façon amicale ; sa longue conversation était un mélange de théologie de mysticisme, de haute politique ; ses souvenirs personnels portaient à chaque phrase la véritable empreinte de Gordon. J'ai eu beaucoup de séancee en mon existence, mais je ne me souviens d'aucune où le contrôle ait été aussi absolument parfait. Le caractère de Gordon était fortement marqué. Il était intensément original, plein de personnalité, et en même temps le Général était mort depuis si longtemps, que M. Peters, qui était un enfant quand Gordon mourut, ne pouvait pas avoir acquis sa manière de parler et de penser, ni se souvenir des arguments que j'avais discutés avec lui vingt ans auparavant.

Des conversations pareilles se produisent sans cesse aux séances de notre Cercle.

A une personne affirmant qu'un sensitif réellement bon réfléchira toujours les opinions et les désirs des personnes qui l'entourent, mon Père répondait :

Les messages que nous recevons de l'autre Monde ne reflètent aucunement les opinions et les désirs des assistants. Par exemple, il n'y a pas de catholique romain dans notre cercle, deux au moins des assistants sont fortement anti-catholiques ; malgré cela, aucune série de messages n'a été aussi persistante, aussi remarquable et aussi caractéristique que celle que nous avons obtenue au moyen d'un occultiste qui n'avait jamais été catholique, et qui paraissait venir de l'esprit désincarné du Cardinal Manning.

L'année dernière, le merveilleux médium américain à trompette Mme Wriedt consacra une partie de son temps au Bureau Julia, et plusieurs d'entre les assistants purent constater les attouchements d'une main qui se dissolvait ensuite et le son d'une voix. Ces séances avaient lieu généralement dans l'obscurité, bien que quelques-uns des assistants aient préféré les faire à la lumière et aient obtenu malgré cela, de bons résultats. Mon Père eut un grand nombre de conversations avec mon frère et d'autres défunts, à la lumière. Quant à moi, je n'assistai qu'à des séances qui se déroulèrent dans l'obscurité. Dans celles-ci, nous obtînmes des manifestations merveilleuses. Généralement, la séance commençait par la voix du Cardinal Neuman qui donnait la bénédiction en latin ; et chaque assistant sentait alors des gouttes d'eau bénite tomber sur soi. Parfois, le Cardinal amenait avec lui son acolyte, et nous chantions tous un hymne anglais, c'est-à-dire : *Come all ye faithful* ; une belle voix de basse s'ajoutait alors aux nôtres, au moyen de la trompette, en chantant, non pas en anglais, mais en latin. Au cours de ces séances, il m'est arrivé d'entendre jusqu'à trois voix qui parlaient en même temps, pendant que le médium lui-même leur adressait la parole. L'anglais n'était point le seul langage employé : les voix parlèrent aussi norvégien, français, allemand, suédois et italien.

Le jour de Noël 1909, nous reçûmes au Bureau Julia le message suivant de sa Fondatrice : — « Bientôt, vous tous qui êtes de l'autre côté, vous serez de notre côté. C'est alors seulement que vous comprendrez entièrement la nécessité de mon Bureau. »

Et maintenant, celui même qui sentait si fortement la nécessité de jeter un « Pont sur le Gouffre » et travaillait si vaillamment dans ce but, est passé dans l'Au-Delà. Je ne doute pas que, en comprenant si bien les difficultés avec lesquelles nous luttons, en se rendant compte

du scepticisme général et de la nécessité de preuves, ayant bataillé si longuement pour les obtenir, il trouvera de bons moyens pour y réussir. Mais c'est surtout pour les masses qu'il travaillera ; c'est pour leur ouvrir la voie ; c'est pour leur donner la certitude de cet autre Monde existant autour de nous, et afin qu'elles puissent dire comme lui-même : « Le Spiritisme a fait que pour moi la mort est devenue autre chose que la mort ».

Estelle W. Stead.

H.-A. DALLAS

LES RECHERCHES PSYCHIQUES EN AMÉRIQUE

Celui qui veut s'adonner à l'étude des problèmes psychiques ne devrait pas négliger le dernier volume des *Proceedings of the American Society for Psychical Research,* qui a paru au mois de mai dernier.

Les questions qui y sont abordées et les problèmes qui s'y laissent entrevoir sont très importants, qu'on les envisage du point de vue d'un étudiant spirite, ou qu'on travaille à l'aide de quelque autre hypothèse. Les faits rapportés dans ce compte rendu offrent pour l'un et l'autre des problèmes psychologiques d'une grande complexité.

Le Dr Hyslop, qui depuis longtemps consacre tout son temps et met toutes ces forces au service de ces recherches, nous a donné un ouvrage de 936 pages qui, pour l'apprécier à sa juste valeur, demande à ses lecteurs un soin presque semblable au sien. Depuis la mort du Professeur William James, le fameux Psychologue des États-Unis, le Dr Hyslop a entrepris de poursuivre des séries de séances avec deux médiums, qu'il connaissait déjà depuis quelques années, et qu'il désigne sous les noms de Mrs. Smead et Mrs. Chenoweth. Il a cru devoir publier ces expériences *verbatim*, et presque en entier, car pour estimer, au juste, la valeur des faits véridiques, il est nécessaire de connaître autant que possible le milieu où ils se rencontrent. Le Dr Hyslop a su prendre les précautions nécessaires pour s'assurer de la réalité des trances de ces deux médiums et il a fait des enquêtes pour constater qu'ils n'avaient pas des sources secrètes d'informations. Il a écarté, enfin, autant que possible ce qui pouvait détruire la valeur des expériences comme preuves du sur-normal. Mrs. Smead (pseudonyme) est la femme d'un pasteur ; elle habite dans les montagnes ; elle ne demande aucune rémunération pour ses services et en outre le Dr Hyslop ne doute nullement de sa sincérité ni de celle de Mrs. Chenoweth. Cette dernière ne peut pas se passer tout à fait d'aide pécuniaire et assume une modeste charge. Le Dr Hyslop, tout en avouant la confiance que toutes deux lui inspirent, ajoute qu'en tout cas, le caractère surnormal des phénomènes ne dépend pas entièrement de l'honnêteté de ces médiums. Il regarde ceci comme établi d'une manière probante, vu les précautions qu'il a prises et les circonstances dans lesquelles les communications ont été faites. Aussi il prend soin d'indiquer dans ces notes ces circonstances avec assez de détails pour permettre au lecteur de former son propre jugement.

Quoique l'objet principal de ces expériences semble avoir été de découvrir quelques traces de communications provenant du Professeur William James, le volume ne s'occupe pas de lui seulement. Au cours des séances plusieurs autres personnes ont prétendu communiquer, et le Dr Hyslop a compté 419 incidents véridiques, sans parler des allusions caractéristiques qui se trouvent ci et là. Soixante de ces circonstances véridiques lui étaient inconnues, mais il a pu les vérifier plus tard.

La manière dont ces personnalités s'introduisent, les distinctions qui apparaissent entre l'une et l'autre, les qualités qui les diffèrent, tout cela offre l'occasion d'une étude remarquable au savant psychologue. Comment expliquer ces traits d'identité, ces conversations s'accordant avec le caractère des personnes qui prétendent communiquer, si on exclut l'hypothèse spirite ? Et, si on l'admet, comment expliquer les confusions, et souvent, aussi, les erreurs qui s'introduisent dans les communications ?

Voilà deux questions formidables à résoudre, mais les problèmes qu'elles envisagent ne me semblent pas d'une difficulté égale. On trouve

dans les communications mêmes, et particulièrement dans celles du professeur James, des indications qui jettent de la lumière sur les causes probables des confusions et des erreurs. Les parties de ces discours qui s'occupent de cette question sont d'un intérêt extrême.

Mais ce que l'on veut savoir d'abord c'est s'il y a des raisons évidentes pour soutenir l'hypothèse que le censé William James est véritablement ce dernier lui-même.

Au sujet de William James, le Dr Hyslop a compté 36 faits véridiques, dont 20 lui étaient inconnus.

Parmi ces faits, il y en a quelques-uns qui sont d'un caractère frappant au point de vue des preuves d'identité. Il est aussi à remarquer que souvent le « William James » qui écrit dans la trance du médium fait allusion aux opinions qu'il professait autrefois et à des incidents se rapportant aux expériences de Mrs. Piper, que le Dr Hyslop nous assure être tout à fait adaptés à sa personnalité et aux circonstances.

Pourtant le Dr Hyslop regarde les probabilités fournies par « William James » pour prouver son identité comme inférieures à celles qui ont été données par d'autre communicateurs. Sans doute il a raison, et il fait bien de réduire plutôt que d'exagérer la valeur de ces expériences ; cependant, en les étudiant de près, je me trouve très impressionnée par l'ensemble des incidents qui se rapportent au professeur et par une certaine qualité de sérieux qui les caractérise et qui cadre très bien avec ce qu'on connait de cet écrivain philosophe.

Voici un exemple d'un incident assez remarquable.

Le Dr Hyslop raconte que pendant l'hiver de 1906, il est allé visiter le professeur James, au moment la neige couvrait le sol. Il tenait, justement, des séances avec Mrs Piper. Ils causèrent de ces choses en particulier, et ils abordèrent la question des facultés psychiques de Mrs. Smead ; en partant, le professeur tendit un journal français au Dr Hyslop pour qu'il l'emportât, en promettant de lui en envoyer d'autres plus tard.

Le 4 novembre 1910, le Professeur W. James demanda par l'intermédiaire de Mrs. Chenoweth, au Dr Hyslop :

Vous rappelez-vous, un hiver, quand la neige couvrait le sol, que vous êtes venu me voir ; et que nous avons parlé de ces questions; après quoi je vous ai donné quelque chose à emporter avec vous ? (Je me rappelle très bien l'incident.) Nous avons parlé à cette occasion de la femme du pasteur qui avait la faculté de parler automatiquement. (Oui.) Depuis lors je l'ai vue, ou plutôt, depuis que je suis dans cette vie-ci (Très bien). Et j'ai tâché d'écrire avec quelque succès, mais pas longtemps à la fois. Elle fait mieux quand vous êtes là (Bon) quoique je trouve assez de force pour m'exprimer assez bien (to make some good expression) quand vous n'y êtes pas. (Bon). C'est plus spasmodique qu'ici, mais cela dépend beaucoup de l'entourage et de la compagnie, et du désir. A l'occasion de cette visite chez moi, vous avez été obligé à la fin de partir en hâte et nous avons remis quelques sujets de discussion à une autrefois. J'avais tâché de trouver un long moment pour vous voir. En effet, toujours je cherchais à trouver le temps de causer avec vous.

Le Dr Hyslop nous dit qu'il est exact que Mrs. Smead avait eu des indications de la présence du Professeur W. James bientôt après sa mort ; le mot « Omega » fut associé avec son nom. Plus tard ce même mot « Omega » fut donné par Mrs. Chenoweth et le communicateur a affirmé que c'était le signe choisi pour indiquer la présence de William James. Il va sans dire que Mrs. Chenoweth ne savait pas ce qui s'était passé à la séance avec Mrs Smead, et jusqu'au moment où ce signe est apparu dans l'écriture de Mrs. Chenoweth. Le Dr Hyslop n'y avait pas fait attention. Ce n'est que le 29 septembre, quand la main de Mrs. Chenoweth écrivit : « Voici mon signe *Omega* », que le Dr Hyslop a compris la signification du même signe donné par Mrs Smead le 1er septembre 1910.

En donnant le mot *Omega* Mrs. Smead ajouta : « Nous venons. Vie pas mort éternelle oui ».

Quelques moments après le Dr Hyslop demanda : « Est-ce que le professeur James peut venir ici et tâcher de prouver son identité ? » La réponse (encore par Mrs. Smead) fut : « Il est venu immédiatement oui... oui il est venu déjà ».

Tout cela semble indiquer la présence du professeur et soutenir l'affirmation énoncée plus haut, qu'il avait été la voir depuis qu'il était « dans cette vie ». La date de la mort du Professeur est le 26 août 1910.

Le Dr Hyslop ajoute qu'il est vrai aussi que Mrs Smead fait mieux quand il peut être présent, et que Mrs. Chenoweth ne le savait pas.

Le 12 et le 21 septembre, le professeur James fut mentionné de nouveau dans la trance de Mrs. Smead, et le contrôle affirma les deux fois que le professeur avait cherché à se manifester à Mrs. Verrall (en Angleterre). Le Dr Hyslop ayant écrit à Mrs. Verrall pour savoir si elle avait eu une expérience de ce genre, elle répondit que durant la nuit du 12 septembre, elle avait rêvé du Professeur, et qu'elle avait eu l'idée qu'il tâchait de communiquer. Cette impression était si marquée qu'elle en avait pris note tout de suite.

Il est impossible, bien entendu, de donner une esquisse du contenu de ce gros volume ; je n'ai que légèrement indiqué le caractère et l'intérêt des faits qui y sont rapportés.

BÊTES QUI PENSENT

La dernière nouveauté du commerce de la psychologie est celle des « chevaux qui pensent ». Après les singes (Garner) et les chiens (Vosseler) parlants, après la rouerie du fameux et oublié cheval *Hans*, voici le tour de deux chevaux qui, après quelques jours seulement d'instruction, sont parvenus à faire des choses merveilleuses : à lire, à reproduire par des coups de sabot l'orthographe des noms lus ou prononcés devant eux, à connaître le calendrier, à faire des opérations mathématiques comme l'extraction des racines cubiques, et plusieurs autres petites choses de la même difficulté. Non seulement cela, mais ils se serviraient de ce système conventionnel qui leur a été enseigné, pour communiquer à l'homme leurs pensées.

Si tout ceci se trouvait simplement consigné dans un livre (1), la chose ne serait pas faite pour surprendre excesssivement : ce qui impressionne, c'est qu'en Allemagne des personnes connues et dont le sérieux est entièrement admis, n'aient pas hésité à attribuer à l'intelligence des deux chevaux, qu'elles avaient eu la possibilité d'observer, les choses stupéfiantes qu'on leur voyait accomplir. Il est encore plus impressionnant de voir qu'un savant de réputation bien reconnue, sérieux, soigneux et prudent, Edinger, a exprimé l'opinion que deux seules possibilités sont admissibles pour expliquer les extraordinaires manifestations des chevaux de Krall : ou qu'on soit en présence de la première révélation de l'âme des animaux, ou que ces phénomènes attestent un inimaginable système de transmission de pensée (2).

Or, si différentes autres personnes ont exprimé à ce même propos, sur les mêmes faits, un grand scepticisme, la force des faits et des observations positives de la part de personnes intègres et désintéressées est de beaucoup supérieure à toute négation aprioristique.

Les faits doivent donc être discutés.

Malheureusement, il est trop difficile, en admettant même que la chose soit possible, de s'en faire une idée personnelle sans les avoir personnellement examinés ; toutefois, lorsqu'il s'agit de faits aussi exceptionnels, il doit être permis d'en traiter avec esprit de relativité, en examinant et jugeant les examens et les jugements des personnes qui ont eu la chance de les étudier personnellement.

Les lecteurs se rappellent certainement les aventures d'un célèbre cheval connu sous le nom de *Kluge Hans* qu'un éleveur, un certain Van Osten, avait entraîné à connaître une grande quantité de choses et à faire des calculs assez compliqués. Le bruit soulevé par ce fait détermina la constitution d'une Commission scientifique (présidée par Stumpf) qui, dans le Laboratoire de Psychologie de Berlin, procéda durant un long temps à des examens très minutieux des extraordinaires dispositions du fameux cheval. Il en résulta un volume dans lequel Pfungst démontra d'une manière complète que l'intelligence de Hans se réduisait à savoir comprendre les signes d'approbation qui lui venaient de son maître quand, parmi les diverses possibilités, il était tombé sur la réponse exacte.

Quoique le fait demeurât suffisamment prodigieux, la psychologie officielle ne s'occupa plus qu'avec mépris du pauvre *Kluge Hans*, qui prouvait une fois de plus comment on peut rouler du haut des autels dans la poussière.

Heureusement, tout le monde n'était pas aussi ingrat. Un commerçant d'Elberfeld, Karl Krall, commença à contrôler les affirmations de l'iconoclaste Commission berlinoise et s'y dédia tellement, qu'à la mort de Van Osten il hérita de lui de l'ex-fameux *Hans*, dont il se proposait de revendiquer la gloire.

Cependant, comme il aurait été impossible de faire avaler de nouveau aux psychologues l'ancien breuvage, K. adopta le parti de renouveler l'expérience sur une plus vaste échelle.

Il acheta deux autres jeunes étalons arabes, *Muhamed* et *Zarif*, et s'adonna de toutes ses forces à leur éducation. Dire qu'ils dépassèrent bientôt leur maître serait peut-être audacieux, mais il est certain qu'en peu de temps, ils avaient battu tous les *records* établis par *Hans*, et laissaient derrière eux, au moins pour les mathématiques, les élèves des premières d'entre nos écoles moyennes, car, presque à première vue, ils résolvent des questions mathématiques assez compliquées, extractions de racines carrées et cubiques de 5 ou 6 chiffres, font des comptes sur le calendrier, etc.

L'originalité que K. revendique pour lui-même,

(1) Karl Krall : *Denkende Tiere*, page 546, in-8, avec nombreuses illustrations. Leipzig, Engelmann, 1912.

(2) Edinger : *Unterrichtete Pferde*, « Frankfurter Zeitung », 8 mars 1912.

c'est d'être arrivé par une voie scientifique à la connaissance des « possibilités » intellectuelles du cheval, et place en cela sa propre supériorité sur Van Osten.

En effet, c'est contre l'avis de Van Osten qu'il a procédé avant tout à l'examen des conditions des organes des sens dans le cheval, de son temps de perception, du champ de son attention, etc., étendant son investigation jusqu'à des recherches, à la vérité un peu comiques, sur le sens de direction et sur l'orientation, sur la possibilité de suggestion, sur l'identification, de la part de *Hans*, des concepts « mauvais », « beau », « Moi », etc. etc. Il en retira la conviction que les chevaux étant des animaux pensants, et non pas des machines ; qu'il fallait tenir compte de leur « bonne volonté », et des défauts corrélatifs, comme éléments indispensables de la psychologie du cheval, et aussi, ajoutons-nous... pour expliquer beaucoup des résultats erronés qu'on obtient quand le cheval aurait dû déjà *savoir* les réponses exactes.

C'est avec cette préparation que K. se mit à apprendre à *Zarif* et à *Muhamed* à compter, à lire et à épeler. Pour obtenir des réponses plus rapides, K. avait habitué ses chevaux à battre du pied droit un nombre de fois correspondant à la valeur du nombre des unités, et du pied gauche pour le chiffre représentant les dizaines, et ainsi de suite. Après quatorze jours Muhamed avait *compris* le concept du nombre (quoique, même plus tard, il ne reconnût pas les chiffres inscrits sur l'ardoise d'une manière différente qu'à l'ordinaire). De même, les deux bêtes apprirent assez rapidement à reconnaître les caractères gothiques et les latins ; non seulement, mais ils parvinrent à transformer dans le langage typtologique qui leur avait été enseigné, les mots prononcés devant eux. Là aussi, des erreurs se glissaient, qui pour K. sont justement démonstratives, dans le sens qu'elles éclairent la présence d'une activité logique chez les chevaux. Ceux-ci, naturellement, étaient déjà mûrs pour le dernier pas, c'est-à-dire pour arriver à décrire spontanément leur vie intérieure.

Cette conclusion suffirait à diviser *a priori* les lecteurs entre ceux qui admettent la possibilité théorique de tout et ne dédaigneraient pas même de contrôler le vol classique de l'âme (les progrès vertigineux de l'aviation ôtent désormais toute expression à ce lien commun !) et ceux qui repoussent comme inutile une affirmation qui interrompt les habitudes logiques de leur pensée.

Nous appartenons au premier groupe, et n'hésiterions pas à dédier quelque temps au contrôle des affirmations si hardies de K. ; mais nous ne pouvons cacher que les faits qu'on nous présente ne nous offrent la possibilité d'aucune certitude, et peut-être pas même une grande présomption que l'explication de K. soit exacte, et qu'on ne doive au contraire penser à une complication inconsciente de la méthode de signes affirmatifs ou négatifs démontrée par Pfungst à propos du *kluge Hans*.

N'oublions pas en effet que K. a commencé à s'intéresser au problème dans le but de démontrer que Van Osten avait raison contre Pfungst, parce qu'aucun signal optique n'était nécessaire pour faire comprendre les choses à *Hans*. Ayant donc bandé les yeux du cheval, il réussit (beaucoup plus lentement qu'il ne devait réussir plus tard avec ses autres chevaux, quoiqu'il s'agît là d'un animal déjà entraîné à ce genre d'exercices) à faire exécuter à *Hans* les mêmes exercices qu'il faisait d'abord, ce qui, logiquement, ne peut s'expliquer (si l'interprétation de Pfungst est, comme il semble, inexpugnable) qu'en admettant que progressivement, cet intelligent animal s'était habitué à lire, avec d'autres sens, les petits signes optiques dont il se servait d'abord, et dont toutefois nous ignorons s'ils lui servaient d'une manière exclusive.

De toute façon il est certain que le livre de K. est beaucoup plus intéressant que démonstratif, peut-être parce que l'auteur a une habitude plus grande du langage que de la pensée scientifique, et trop souvent il lui semble naturel que sa conviction doive sans plus faire naître la conviction d'autrui.

Ne pouvant donc prendre à la lettre toutes les affirmations de K., et ne voulant pas critiquer ce que nous n'avons pas vu, nous nous contentons d'analyser le compte rendu qu'un observateur prudent, mais très bien disposé, a fait enune revue pédagogique allemande renommée (1), d'une visite accomplie avec d'autres aux deux fameux chevaux.

Les visiteurs, qui étaient six, arrivèrent à Elberfeld un jour d'Avril dernier, dans lequel les chevaux « n'étaient pas bien disposés », chose qui se produit assez souvent. On n'obtint de bons résultats que par le deuxième cheval présenté.

On écrivit d'abord sur l'ardoise : *Cinquante-deux*+12, et le cheval Muhamed frappa 4 coups du pied droit pour indiquer les unités, et 6 du gauche, pour les dizaines ; soit, 64.

— Quel jour sommes-nous ?

---

(1) MAX DŒRING : *Kœnnen die Elberfelder Pferde denken ?* dans la *Zeitschrift für pædagogische Psychologie und exp. Pædagogik* de Meumann. Vol. II, 1912, N° 2, p. 337.

— 10.4.12.

— Et quel jour serons-nous dans six semaines ?

— 22.5.12.

— Quelles sont les années bissextiles ?

— 1912-1916.

— Et puis ?

— 1924.

Les erreurs étaient fréquentes ; mais M. Krall n'approuva point le désir de M. Dœring de donner des problèmes plus élémentaires, sous prétexte qu'ils étaient trop ennuyeux pour les chevaux. Comme M. Dœring insistait, on lui accorda comme une concession extrême de proposer aux animaux la question : $\sqrt{49} \times \sqrt{37}$; probablement — dit M. Dœring — pour excuser les erreurs des chevaux qui, ce jour-là, se montraient peu disposés à travailler. Il paraît en effet qu'ils éprouvent une égale difficulté (non pas la même facilité), à additionner deux chiffres tels que 9+8, ou à extraire la racine cubique d'un nombre de 7 chiffres. Il était donc naturel que M. Krall considérât comme une plaisanterie la demande de M. Dœring de faire compter par les chevaux le nombre des assistants (six). En tout cas, la question ne fut pas posée.

Il est aussi à noter que les chevaux devaient être sans cesse obligés à regarder ce qui était écrit sur l'ardoise, et assez souvent ils trouvaient la solution exacte avec une rapidité qui n'était pas en rapport avec l'intensité de l'attention. On dut parfois les fouetter pour les obliger à « travailler ».

L'expérience la plus probante qui ait été faite avec Muhamed a été la suivante, que je traduis littéralement, parce qu'elle est très importante pour l'interprétation de tous les faits exposés dans le livre :

« L'un des assistants devait élever un nombre de trois chiffres placés entre 100 et 200 à la troisième puissance, et Muhamed devait le trouver. M. Krall ignorait ce nombre (1). En conclusion, on écrivit sur l'ardoise $\sqrt[3]{1860867}$, Muhamed frappa successivement ces chiffres : 163 (erroné) ; 143 (erroné) ; 135 (erroné) ; 123 (exact). »

» Cette expérience avait pour but de démontrer qu'au moins en cette circonstance il fallait absolument exclure que M. Krall fît au cheval, consciemment ou inconsciemment, des signes, étant admis qu'il ne pouvait pas connaître le résultat de l'opération. Les personnes qui connaissent bien les particularités des racines cubiques peuvent se dire toutefois : le nombre donné finit par un 7 ; le troisième chiffre du nombre cherché doit donc être nécessairement un 3. Dans les circonstances dont il s'agit, le premier chiffre doit être un 1 : il s'agit donc uniquement de trouver le chiffre entre le premier et le dernier. Avec un certain exercice, on parvient à deviner tout de suite, ou après peu d'erreurs.

» En observant les différentes solutions données par Muhamed, on voit bien qu'il descend à tâtons de 163 vers 123. Il s'est bien interrompu une fois (135), seulement par suite de l'influence du nombre 133 qui était voisin, et, en arrivant au 123, s'est senti soulagé par le bravo animé de l'auditoire. »

Tel est le récit de M. Dœring. Pour moi, au contraire, cet exemple, et surtout l'erreur de ce 135 mis à la place de 153, sont beaucoup plus significatifs, et représentent à l'évidence qu'il s'agit d'une erreur de « lecture », et non pas de calcul. Ce 135 est dû à une simple transposition du 5 de la deuxième à la troisième place dans le nombre. Si on admet que le cheval, ou la personne qui agissait pour lui, sût devoir faire descendre *le chiffre occupant la deuxième place dans le nombre* (c'est-à-dire le 6) à un chiffre inférieur, il était naturel qu'il les essayât toutes successivement, et dans un ordre régulièrement descendant. Si le quelqu'un qui l'aidait avait fait comme un signe involontaire de recul en voyant Muhamed sauter du 6 au 4, on peut bien supposer que l'intelligent animal interprétât l'indication de recul dans la série du chiffre moyen, comme une invitation à invertir les trois termes du nombre qu'il devait dire. Alors, ce n'était donc pas lui qui connaissait les propriétés des racines cubiques dont nous avons parlé plus haut !

Selon M. Dœring, l'attente sympathique des assistants contribue remarquablement à la bonne réussite de ces expériences ; de même, il affirme que le prétendu « lire » de Zarif se résume en une simple habitude de compter.

D'ailleurs, il n'a pas été très convaincu au sujet de la prétendue et vantée capacité d'expression de ses propres sentiments de la part du cheval, ayant vu que M. Krall se refusait à faire cette expérience très simple : poser devant le cheval le morceau de craie qu'il devait avoir certainement entendu nommer bien des fois, et lui demander : « Est-ce un fouet ? Est-ce un morceau de sucre ? etc. Et enfin : « Est-ce un morceau de craie ? » Le cheval aurait dû faire signe que oui ou que non, de la tête. Mais il

(1) L'essai aurait été plus probant si M. Krall n'avait rien su du problème qui était présenté au cheval, et n'avait indiqué que la manière de communiquer à l'animal les termes de l'exercice.

semble que Zarif n'avait plus de forces intellectuelles pour cet essai hors programme ! (1).

M. Dœring ne croit donc pas qu'on puisse, pour le moment, affirmer que l'intelligence de ces chevaux ait été démontrée, et propose que les deux animaux soient confiés à M. Pfungst, afin qu'il puisse voir si *Zarif* et *Muhamed* renouvellent le mécanisme divinatoire de *Hans*.

Cette proposition est si honnête, qu'on devrait absolument y consentir. Seulement, les personnes éprises à tout prix du « merveilleux » pourraient s'y refuser (2).

En effet, on voit dans l'étude de M. Krall beaucoup de points qui sont traités avec une superficialité et un manque de préparation qui surprennent.

Les deux étalons, de l'âge de deux ans, sont comparés par lui à des enfants de six à huit ans. Sans dire qu'il n'est pas possible d'établir une comparaison entre des animaux d'une espèce si différente, dont un seul est, par exemple, sexuellement mûr, un seul capable de parler, etc., quand est-ce qu'un enfant de huit ans qui ne soit pas un prodige peut exécuter même avec des hésitations et des erreurs, tous les calculs que fait *Zarif* ?

L'examen des sens de ces animaux, dont M. Krall se vante tellement, est absolument superficiel par suite d'une connaissance imparfaite de la technique, et par simplisme mental. Comment est-il possible de prendre au sérieux des recherches sur le sens tactile donnant des résultats si surprenants, comment ne pas sourire quand on lit que, pour étudier le sens de l'orientation de ses chevaux, M. Krall a cru devoir commencer, en bon pédagogue, par montrer à ses chevaux la boussole ?

Mais ce qui, à mon avis, infirme surtout les données de M. Krall, c'est son parti pris de vouloir exalter à tout prix la valeur intellectuelle de ses bêtes. Un cheval qui pèse 500 kilos a 600 gr. de cerveau. Un homme qui pèse 50 kilos en a 1500 : la femme a 150 grammes de moins, et cela suffit à expliquer toutes ses infériorités physiologiques. Par contre, grâce à son cerveau, qui a moins que la moitié de poids absolu et un dixième environ, en poids relatif, du cerveau d'un homme, le cheval devrait être, dans l'effectuation des comptes, beaucoup plus intelligent que l'homme. La chose ne pourrait être expliquée autrement qu'en supposant que l'architecture citologique du cerveau du cheval, beaucoup plus simple, lui permet une plus grande facilité dans l'organisation des centres nécessaires pour compter. Or, cela paraît absurde.

Malgré tout, et en attendant que des hommes compétents et sans pédanterie se prononcent avec leur esprit plus libre, après avoir observé directement les faits, nous ne pouvons nous empêcher de louer sincèrement l'œuvre de M. Krall pour sa valeur pédagogique. Qu'il s'agisse — nous ne le croyons pas — de nouvelles possibilités à mettre en lumière ; qu'il s'agisse — comme d'autres le supposent — d'une vraie transmission de la pensée ; qu'il s'agisse enfin — comme il est plus probable — de la transmission inconsciente ou ignorée de l'homme au cheval, de signes ou d'avis régulateurs des réponses de l'animal, le fait d'avoir obtenu ces résultats rend le cas dont nous nous occupons digne de la plus profonde attention et de beaucoup de respect de la part des pédagogistes pratiques.

J. C. FERRARI.

On nous permettra quelques observations sur cet intéressant article du professeur J. C. Ferrari. Les recherches du savant Directeur de la *Rivista di Psicologia* l'avaient porté à conclure que les « lecteurs de la pensée », genre Pickmann, ne sont guidés que par des mouvements inconscients de l'opérateur ; il est donc facilement amené à appliquer ces conclusions aussi aux chevaux — ce qui est bien naturel ! Non seulement, mais il se trouve tout prêt à accueillir les conclusions aventurées par M. Doring après une heure d'expériences avec les deux chevaux, mal disposés, plutôt que celles « d'un savant de réputation bien reconnue, sérieux, soigneux et prudent : Edinger ». Et cependant il suffit d'admettre que la facilité de la « transmission de la pensée » ne dépend pas de l'intelligence (un sauvage, un fou, un crétin, un animal y étant plus aptes qu'un homme de génie), pour admettre la possibilité de ce phénomène chez les chevaux de M. Karl Krall. — *N. D. L. R.*

(1) Si M. Krall communiquait par des signes imperceptibles au cheval les réponses qu'il devait faire, il ne pouvait pas craindre cette épreuve si simple. On ne comprend donc pas pourquoi M. Dœring déduit de ce fait des conséquences défavorables aux hypothèses soutenues par M. Krall. — *N. de la R.*

(2) Si les conclusions de M. Pfungst avaient été favorables à l'intelligence supranormale du cheval *Hans*, M. Dœring aurait-il fait la proposition qu'on lui confiât *Zarif* et *Muhamed* ? Et ceux qui auraient refusé de se soumettre à son arbitrage n'auraient-ils pas dû être considérés, alors, comme des personnes contraires à tout prix au « merveilleux » ?... — *N. de la R.*

ECHOS ET NOUVELLES

La mort de M. Franz Hartmann

On annonce le décès de l'occultiste et théosophe autrichien bien connu, Dr Franz Hartmann, qui s'est éteint le 7 août à Kempten (Bavière), dans sa 74e année.

M. Franz Hartmann était un écrivain d'une activité fort remarquable : les revues occultistes, théosophiques, voire même spirites étaient remplies de ses articles, toujours intéressants à quelques points de vue, surtout celui de l'étrangeté des théories et histoires supernormales qu'ils contenaient, sans que jamais l'auteur apportât la moindre preuve à l'appui. Aussi l'œuvre de M. F. Hartmann ne présente aucune valeur sous l'aspect scientifique, et même tout simplement documentaire. — Parmi ses livres, le plus connu est peut-être : *La Magie, Blanche et Noire.*

La fin du Bureau de Julia ?

Nous apprenons par quelques phrases d'un article publié par le vice-amiral W. Usborne Moore dans l'un des derniers numéros du *Light*, que le Bureau Julia a cessé ses travaux le 14 juillet dernier, et que l'on peut prévoir qu'il ne se rouvrira point. Il faudrait en effet qu'un philanthrope y consacrât annuellement la somme énorme d'un millier de livres sterling, comme le faisait Mr. William Stead — et l'amiral reconnaît que cela est fort peu probable.

Ainsi que nous l'avions prévu dès le jour de sa fondation, l'institution du Bureau Julia présentait fatalement un côté faible : c'est que son efficacité ne pouvait que dépendre des facultés des médiums dont il disposait. Ne parvenait-il pas à engager de bons médiums ? les choses ne pouvaient que marcher mal. Trouvait-il de bons médiums ? mais ceux-ci n'étaient point l'apanage exclusif du Bureau Julia : on pouvait avoir avec eux des séances sans passer par le Bureau. Celui-ci, en de pareilles conditions, pouvait quand même rendre des services par sa gratuité. Mais les consultants devaient tout de même verser 25 ou 50 francs chaque année à la Bibliothèque psychique circulante de M. Stead. Ce versement était nécessaire, d'abord pour s'assurer que les consultants s'étaient préparés aux séances par quelques lectures ; ensuite pour éloigner les simples curieux et badauds. Mais enfin, avec 25 ou 50 francs on peut assister à une ou plusieurs séances d'un bon médium, sans avoir recours au Bureau Julia.

Qu'on ajoute à cela le caractère ascientifique — presque antiscientifique — auquel condamnait le Bureau Julia son but essentiellement consolateur et philanthropique, constituant un milieu peu apte à la critique sévère du chercheur — et on ne s'étonnera pas trop de la disparition de cette institution, dont le souvenir restera néanmoins comme une tentative très remarquable à plusieurs points de vue, surtout comme un indice de la tendance de nos temps et comme une nouvelle preuve de la bonté et grandeur d'âme de William T. Stead.

Une prédiction de la mort du Roi Frédéric VIII, du Danemark.

Dans le même numéro où il annonçait que le Roi Frédéric du Danemark avait été trouvé mort dans une rue de Hambourg, l'*Isafold*, de Reykjavik (Islande) publiait aussi la petite notice suivante :

M. Thorkell Thorlaksson, employé du Gouvernement, nous a communiqué le document suivant, signé à la date du 5 juin 1908, et que beaucoup de personnes trouveront très intéressant par suite de ce qui vient de se passer :

« *Le Roi Frédéric VIII mourra au cours de l'année* 1912, *par suite d'un accident.*

« Telle est la prédiction qui m'a été faite, le 5 juin 1908, par le marchand Thorlakur O. Johnson. Il dit l'avoir appris par une vision qu'il a eue dans une trance partielle (une sorte de sommeil ou d'assoupissement), la nuit précédente. Il n'indique pas les détails de la vision. »

THORKELL THORLAKSSON.

Cette prédiction de l'*Isafold* fit beaucoup sensation, surtout quand on apprit que Mr Geir T. Zoega, directeur de l'École Élémentaire de Reykjavik, auteur d'un Petit Dictionnaire d'ancien Islandais (publié à Oxford, imprimerie Clarendon, en 1910), avait écrit de sa propre main le rapport suivant au sujet de la même vision :

Le 30 juin 1908, l'ancien marchand, M. Thorlakur Johnson, se trouvant chez moi, où il venait souvent, me raconta avoir eu une vision en rêve,

il y a quelque trois ou quatre semaines, selon laquelle le Roi mourrait en 1912 (mil neuf cent douze), par suite d'un accident. Il ajouta avoir déjà parlé de cette vision à Mr Thorkell Thorlaksson, rédacteur au Gouvernement, et qu'il l'avait prié d'en prendre note — ce que Mr Thorlaksson avait fait. Pour le restant, la vision avait été imprécise.

Reykjavik, 30 juin 1908, G. T. Zoega.

Mr Thorlaksson affirme avoir parlé de la vision à plusieurs de ses amis, et avoir montré à quelques-uns d'entre eux la note rédigée par lui ; il pouvait donc appuyer ses dires de leur témoignage, si cela était nécessaire. Le même Mr Thorlaksson déclare se rappeler que M. Johnson lui a dit, quand il lui rendit visite le 5 juin 1908, qu'en même temps qu'il avait eu la vision du Roi mourant dans une rue, ou dans quelque autre chemin, il avait entendu une voix proclamant la prédiction rapportée plus haut.

AU MILIEU DES REVUES

Un appareil pour photographier les Esprits !

Le *Monde Psychique*, de Paris, publie l'extraordinaire article suivant, que nous reproduisons, avec les photogravures qui l'accompagnent, la Direction de cette Revue ayant bien voulu nous en communiquer les clichés :

MM. Mesnard et Plomb, habitant Bordeaux, nous communiquent les photographies ci-contre qui ont été obtenues en pleine obscurité et nous donnent sur leur procédé les renseignements suivants :

« Le principe de notre découverte est basé sur le contraste de l'obscurité et des radiations émises par les entités de l'espace, qui sont lumineuses dans l'obscurité, mais dont la luminosité se dérobe aux regards de tous ceux qui ne sont pas des médiums sensitifs.

» Notre façon de procéder, pour obtenir les photographies ci-contre, n'a aucun rapport avec l'effluviographie, car nous n'employons point l'électricité, pas plus que nous n'impressionnons les plaques au gélatino-bromure d'argent avec les radiations qui émanent des corps organiques ou inorganiques.

» Nous faisons ce qu'on appelle la photographie à rebours. Notre écran et les lentilles placées au-dessus du point blanc au centre en font un véritable objectif, qui au lieu d'être placé audevant de la plaque, comme dans tout appareil ordinaire, est placé par derrière, à une distance de 12 ou 15 centimètres ainsi que le montre la photographie ci-contre tenue par l'un de nous.

» Cet écran muni de ses lentilles, constitue un centre attractif, ayant la propriété d'attirer à travers le verre et la couche de gélatine, les vibrations de l'espace. Avant la construction de notre appareil, nous tenions l'écran de la main droite et la plaque de la main gauche à une distance de 12 à 15 centimètres l'un de l'autre et nous avons obtenu de la sorte une quarantaine de clichés.



M. Mesnard et son appareil pour la photographie de l'invisible

» Souvent, nous avons constaté que ces clichés ne donnaient pas des images assez caractéristiques, aussi après avoir trouvé notre principe de photographie en pleine obscurité, avons-nous cherché à améliorer notre procédé, en construisant l'appareil sur lequel s'appuient maintenant la plaque et l'écran et qui peut être soutenu par un pied ayant de un à deux mètres de hauteur, pour pouvoir opérer dans le vide et audessus de la tête des assistants.

» Au préalable nous employons des bains spéciaux composés de liquides non employés en photographie jusqu'à ce jour et qui ont la propriété de rendre les plaques beaucoup plus sensibles.

» Avant son emploi, la plaque est plongée une seconde dans ce bain.

» L'écran et les lentilles sont donc, nous l'avons dit, un ensemble formant un véritable objectif,

qui, placé derrière la plaque, justifient notre appellation « de photographie à rebours ».

» L'écran est complété par quatre filaments, partant du centre ; de plus, quatre cellules représentées par les points blancs et ronds de notre



Photographie prise avec l'appareil de MM. Mesnard et Plomb. L'original en est presque tout aussi effacé que la photogravure; les deux autres photographies sont un peu plus nettes.

photographie qui se réunissent au centre attractif par trois cordons cellulaires.

» Ces cellules contiennent nos matières radioactives qui sont semi-liquides.

» A l'encontre de la photographie ordinaire nous procédons, nous l'avons dit, en pleine obscurité.

» L'écran ayant la même sensibilité que les plaques est toujours tenu à l'abri de la lumière.

» Après la pose, il n'y a plus qu'à révéler et à fixer par les procédés ordinaires.

» Toutes les plaques ainsi exposées jusqu'à ce jour ont été impressionnées. Mais nous ne pouvons prendre aucun engagement à ce sujet, car nous ne sommes pas maîtres du phénomène ; néanmoins notre conviction intime est que nos matières radio-actives possèdent la propriété de toujours capter les entités de l'espace présentes en face de notre écran au moment de l'opération.

» Nous acceptons les plaques qui nous sont apportés au moment de l'expérience, par qui que ce soit et nous nous soumettons à tous les contrôles.

» A aucun moment, la plaque apportée ne sera touchée par nous, l'opérateur la plongera dans notre bain spécial et la glissera dans la rainure au-devant de l'appareil, d'où il la retirera lui-même pour la développer après une pose de une à deux minutes dans la pleine obscurité.

» Le procédé a un inconvénient, celui d'être très coûteuse ; les matières radio-actives entrant dans notre écran et dans notre bain ne nous étant pas livrées par le commerce à moins de quinze francs pour chaque expérience. Occupés par les soucis de la vie matérielle, nous n'avons pu jusqu'à ce jour communiquer nos expériences aux savants officiels, mais nous serions très heureux d'être soumis à une Commission d'enquête et de faire opérer qui que ce soit avec notre procédé et sur nos indications.

» Nous pensons avoir fait avancer d'un grand pas la photographie du règne fluidique et avoir grossi le nombre des matériaux destinés à construire l'ouvrage devant servir à démontrer sicentifiquement à l'humanité l'immatérialité de l'âme, par le cliché photographique, qui est le témoin impartial nous donnant l'image fidèle des objets ou des êtres animés qui s'inscrivent sur la plaque sensible. Ainsi pourrons-nous anéantir les théories matérialistes répétant à chaque instant : erreur.. illusion... hallucination...

» Et pour tous les chercheurs de bonne foi nous aurons contribué à établir la preuve absolue, inattaquable de l'exactitude des théories spiritualistes émises depuis si longtemps par tous nos devanciers.

» Pour nous résumer en quelques mots, noudirons que notre procédé permet de photograsphier toutes les entités de l'espace présentes au moment de l'exposition des plaques.

» Nous savons que nous n'avons aucun droit à concourir pour l'obtention du prix Vauchez, car les statuts du comité de photographie transcendentale exigent que la photographie spirite soit faite à volonté et sans le concours d'un médium.

» *A volonté* nous semble un peu excessif, le phénomène n'étant pas à notre disposition.

» *Sans le concours d'un médium* nous semble une condition difficile à définir, car où commence et où finit la médiumnité ?

» Il nous serait plutôt facile d'appliquer à ces statuts la vieille règle de droit Romain que nous avons apprise autrefois *dare et retinere non valet.* Mais le Comité marche prudemment et il a raison. »

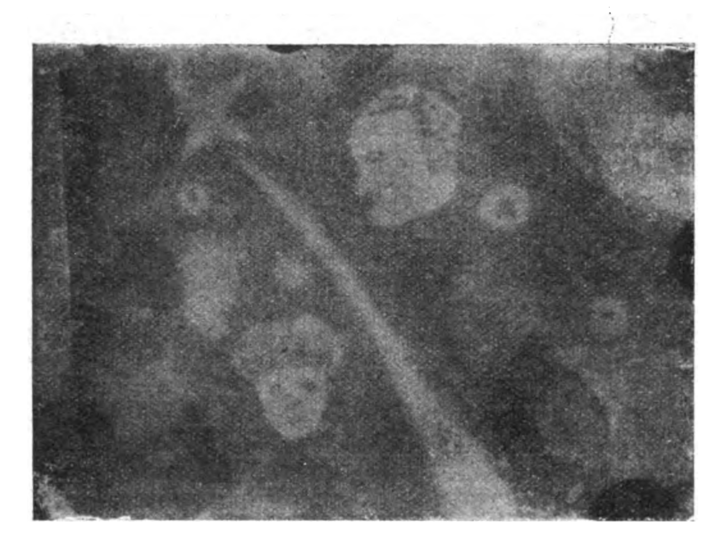
En même temps que cette communication MM. Mesnard et Plomb ont fait parvenir à la Direction de notre Journal un certain nombre d'attestations émanant de personnes qui ont assisté à ces expériences de photographies en pleine obscurité et qui paraissent absolument étonnées d'avoir vu des plaques impressionnées dans ces conditions, contraires à toutes les lois physiques connues jusqu'à ce jour.

Ce sont les noms de Mesdames :

La comtesse de Coeffard de Mazerolles, rentière ; Bartet, artiste peintre, Claverie, rentière.

Et de MM. Fourcade, Segreste, délégué au service d'architecture à la Mairie de Bordeaux, Vialard, représentant de Commerce, lauréat de la Société Magnétique de France et de l'école publique de magnétisme et de massage, Viaud, aspirant à l'école normale supérieure, Pain, docteur en médecine, pharmacien et licencié ès-sciences, Mathiou, négociant, Gellas, professeur de mathématiques, Lapouble négociant. Tous demeurant à Bordeaux.

Voila les paroles du *Monde Psychique*, ou, pour mieux dire, de MM. Mesnard et Plomb, car la Revue en question n'exprime aucune opinion sur cette prétendue découverte. Est-il besoin de dire qu'à notre tour, nous publions tout cela à simple titre d'information ? Les témoignages

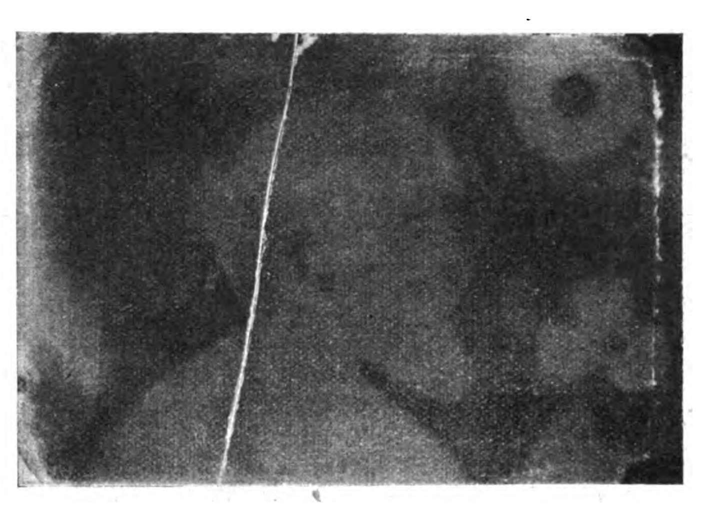


qui appuient les affirmations des deux inventeurs, exprimés dans cette forme, sans aucune explication, aucun détail, ne présentent en effet qu'une importance minime.

C'est même pourquoi nous nous sommes abstenus de nous occuper, jusqu'ici, de cette affaire, qui ne constitue nullement une nouveauté, la *Vie Mystérieuse* en ayant parlé depuis plus d'un an, et le quotidien *Paris-Journal* s'en étant lui-même occupé, en ces derniers temps, en disant :

« Un photographe de Bordeaux prétend avoir photographié l'invisible ; et il colporte des clichés qui reproduisent les traits extrêmement flous de de divers esprits.

» Dans les milieux spirites, on est très ému à l'idée



que ces clichés ne seraient pas truqués ; et l'on demande au photographe bordelais de procéder à des expériences publiques qui, si elles réussissaient, convaincraient les incrédules.

» Le photographe bordelais n'a pas encore donné son consentement. »

La vérité est que quelques psychistes bordelais sérieux, que nous avons consultés, n'accueillent l'invention de MM. Mesnard et Plomb qu'avec les plus grandes réserves, fondées sur des motifs qu'il serait prématuré d'indiquer ici.

C'est le Comité pour l'Étude de la Photographie Transcendentale, dont le Sécrétaire Général est M. Emmanuel Vauchez, qui devrait évidemment s'occuper, en premier lieu, de cette découverte.

Il paraît que, si le Comité lui-même n'a pas été convoqué pour s'occuper de cette effaire, c'est que M. Mesnard aurait déclaré, si nous devons croire à ce qu'affirme M. Wilfrid, dans un des derniers numéros du *Fraterniste :*

«... Avant de livrer notre procédé, nous voudrions tout ou moins trouver une compensation suffisante pour nous dédommager de nos dépenses, des travaux et recherches persévérantes que nous avons faits. »

Il est à noter qu'il ne s'agirait même pas, pour le moment, de « *livrer le procédé* » de l'invention ; il faudrait d'abord seulement faire constater sérieusement les résultats que l'invention peut donner, après quoi les inventenrs pourront toujours ne livrer leur secret que contre une juste compensation. C'est la voie que MM. Mesnard et Plomb devraient suivre, s'ils veulent que leur « découverte » soit dûment reconnue, ou tout au moins considérée avec respect.

LES NOUVEAUX LIVRES

Sir Oliver Lodge : **The Survival of Man,** A Study in unercognised human faculty. — (Methuen & C°, 36, Essex Street, W. C., London. — Prix : 7 sh. 6 p.)

Sir Oliver Lodge : **La Survivance Humaine,** Études de Facultés non encore reconnnues. Traduit de l'anglais par le Dr H. Bourbon. Préface du Dr J. Maxwell. — (Paris, librairie Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain. — 5 fr.)

Ayant quelque peu tardé à nous occuper du dernier livre de Sir Oliver Lodge : *The Survival of Man,* nous nous trouvons devoir en parler, maintenant, en même temps que de sa traduction française, qui vient de paraître.

Sir O. Lodge, par l'autorité qui lui vient de sa réputation universelle de savant et par la mesure et la prudence dont il a toujours su entourer ses jugements, a acquis une autorité très grande auprès des personnes cultivant les études psychiques, qui le placent, avec Sir William Crookes, en toute première ligne, parmi les « psychistes » anglais. Mais, à la différence de Sir W. Crookes qui, tout en continuant à affirmer le bien fondé des conclusions auxquelles il était parvenu dans ses fameuses expériences, ne s'occupe presque plus de métapsychie, Sir O. Lodge consacre toujours à cette science une partie considérable de son temps, d'autant plus volontiers qu'au fur et à mesure qu'il s'avance dans ces régions inexplorées de la psychologie, il voit s'ouvrir devant lui des horizons toujours plus vastes et plus lumineux, et le but lointain de son excursion hardie prend réellement de la consistance à ses yeux — ce qui constitue l'encouragement et la récompense suprême du chercheur.

Non pas que Sir O. Lodge eût besoin de preuves expérimentales pour étayer son spiritualisme. Sans affirmer absolument — comme, par exemple, M. le professeur Grasset — que sa foi est indépendante de la science, il était déjà croyant avant que l'expérience l'eût confirmé, dans une certaine mesure, dans ses doctrines spiritualistes. Toutes ses œuvres précédentes fourmillent, de même que cette dernière, de déclarations et inductions, non seulement spiritualistes, mais chrétiennes. Dans une Note dont il a fait précéder sa traduction française de *The Survival of Man*, Mr le Dr Bourbon prévient les lecteurs que « d'accord avec l'auteur, certains chapitres et, çà et là, quelques passages ont été omis ». Auteur et traducteur ont fort bien fait de supprimer les parties de l'ouvrage qui, sans profiter à la démonstration scientifique qu'on voulait faire, ne pouvaient que paraître étranges à la plupart des lecteurs français. Ceux-ci ont même quelque peine à comprendre entièrement les derniers alinéas de l'ouvrage, qui pourtant sont bien fidèlement traduits, mais dans lesquels ont voit poindre les idées philosophiques de Sir O. Lodge.

Toutefois, si les coupures introduites dans la traduction française sont opportunes, il n'est pas moins vrai que la lecture du texte anglais sert mieux à nous faire comprendre une chose qui a un intérêt considérable pour la critique : à savoir, la mentalité intime de l'auteur. Quand nous lisons, par exemple, un ouvrage historique sur les origines de la Papauté, il n'est pas inutile, évidemment, de savoir si son auteur est un prêtre catholique ou un clergyman protestant. Ces deux historiens auront beau être honnêtes et respectables : nous savons déjà, *a priori*, qu'ils parviendront à deux conclusions opposées, en tournant d'une manière différentes, non seulement les raisonnements, mais les faits eux-mêmes. Il est donc utile, en lisant l'ouvrage dont nous nous occupons, ne pas perdre de vue que Sir O. Lodge est un chrétien convaincu, qui, non seulement ne doit faire aucun effort pour admettre l'existence de l'âme humaine et sa survivance, mais qui les considère comme des vérités acquises déjà par d'autres voies, non expérimentales ; qui s'arrange pour trouver une concordance entre les communications avec les Esprits et l'évangélique Communication des Saints, etc. On comprendra ainsi comment il ne se laisse pas trop impressionner par l'échec bien connu qui a signalé l'ouverture d'une enveloppe renfermant la note posthume laissée par Frédéric Myers, et qu'il relate loyalement à la page 100 de la traduction française, alors qu'il consacre une assez grande partie de son livre à ces Correspondances Croisées qui ont occupé presque toute l'activité de la S. P. R. durant ces dernières années et qui, toutes ensemble, ne possèdent pas la force démonstrative, au point de vue du spiritisme — voire même de la télépathie et de la clairvoyance — que possède une seule des séances de Mme Wriedt, un seul des faits exposés par le professeur Porro, le Dr Venzano, M. Bozzano et d'autres, au

sujet de certaines séances d'Eusapia Palladino — ces Correspondances Croisées dont, dans quelques années, il ne restera pas grand'chose, en dehors d'un souvenir, intéressant uniquement au point de vue de la psychologie normale. On comprendra de même, que Sir O. Lodge, après avoir cité des « messages » remarquables obtenues au moyen de la planchette, ne s'attarde point à observer que, si on cache aux yeux du médium la table de l'*oiu-jà*, la planchette ne sait plus trouver les lettres et chiffres inscrites sur l'appariel, sauf en quelques cas rarissimes, qui peuvent être expliqués par le souvenir subconscient de l'endroit exact où se trouve chaque lettre, chaque chiffre. Et ainsi de suite.

Mais ne voyons-nous pas cette tendance fatale se produire, en sens inverse, chez des critiques appartenant à l'école matérialiste, repoussant, par une disposition d'esprit devenue à la longue invincible, tout ce qui ne peut pas être ramené à une fonction purement physique ou physiologique ?

Donc, dans cette question encore si débattue, n'est-il pas attrayant et instructif d'entendre la parole d'un grand savant, à l'esprit bien équilibré, possédant une connaissance profonde de la matière ? Par sa conformation générale, par son titre même, l'ouvrage dont nous nous occupons rappelle le chef-d'œuvre de F. Myers, auquel Sir O. Lodge s'est plu de rendre hommage dans les derniers mots de son livre ; mais, malgré cela, il a bien son caractère spécial, son indépendance de jugement. Après avoir parlé brièvement du but des recherches psychiques et spécialement de l'œuvre de la S. P. R., l'auteur s'occupe successivement de la télépathie expérimentale, de la télépathie spontanée, de la clairvoyance, de la prémonition, pour en venir dans la dernière partie de son ouvrage, qui est la plus étendue, à traiter des « communications » médiumniques dans lesquelles paraît s'établir l'identité personnelle d'esprits désincarnés. Tout est exposé avec la plus grande clarté dans les idées, et précision dans le langage ; l'auteur examine les différentes questions sans longueurs inutiles, sans pédanterie, en citant souvent des faits, de telle façon que la lecture de son ouvrage ne provoque aucune lassitude.

Comme conclusion, Sir O. Lodge dit que « s'il avait prématurément à exprimer une opinion ferme », il se rangeait à l'avis du docteur Hodgson, qui accepte « une sorte de théorie spirite prudente et judicieuse » (page 251). C'est donc aller un peu loin de dire que Sir O. Lodge est spirite ; mais surtout il est à remarquer que la théorie du Dr Hodgson n'était pas, comme on peut le comprendre par ses paroles mêmes, le spiritisme imprudent et non judicieux qui domine, hélas ! dans les pays anglo-saxons aussi bien qu'en France et sur le Continent en général.

M. le Dr Maxwell qui, après avoir traduit l'avant-dernier livre philosophique de Sir O. Lodge : *Life and Matter,* a pris l'initiative de la traduction de *The Survival of Man,* exécutée par son ami le Dr Bourbon, dit fort bien dans la petite Préface qu'il a écrite pour présenter au public français l'admirable ouvrage du Recteur de l'Université de Birmingham :

« Sir Oliver Lodge estime que les observations recueillies justifient l'admission, à titre l'hypothèse provisoire, de la communication entre les vivants et les morts.

» Une pareille opinion, malgré la réserve avec laquelle elle est exprimée, est de nature à faire réfléchir ceux qui s'intéressent au problème de l'immortalité de l'âme. Si cette immortalité pouvait être expérimentalement démontrée, si la continuité de la personnalité humaine devenait un fait d'ordre scientifique, l'humanité aurait résolu la plus troublante de toutes les énigmes que la Nature lui a données à déchiffrer.

» L'opinion de Sir Oliver Lodge ne saurait à elle seule entraîner la conviction, cela est certain ; on peut estimer que les expériences sur lesquelles il fonde son jugement favorable peuvent recevoir une interprétation différente de celle qu'il leur donne ; mais lorsqu'un homme dont la valeur et la probité scientifiques sont universellement reconnues, exprime une opinion réfléchie et la communique au public, sa parole doit être écoutée avec respect, et les arguments qu'il donne doivent être sérieusement et honnêtement examinés. »

Dr Marc Haven : **Le Maître inconnu, Cagliostro.** Etude historique et critique sur la haute Magie. — (Ouvrage orné de 18 gravures, portraits et fac-similis, 1 vol. gr. in 8°, Paris 1912, Dorbon Aîné.)

Le Dr Marc Haven nous donne sur Cagliostro une étude originale et neuve. La documentation précise de l'ouvrage, l'ampleur de ses théories philosophiques, l'élégance du style en font une œuvre de valeur intéressante pour tous les esprits cultivés alors même qu'ils ne partageraient pas complètement les convictions de l'auteur. Cagliostro fut, on le sait, la dernière victime de l'Inquisition. Après l'avoir fait disparaître, le Saint-Office s'est efforcé de charger sa mémoire d'opprobre. C'est contre les légendes dues à la

plume du père jésuite Marcello que le Dr Marc Haven dirige son travail de critique historique et il s'efforce d'éclairer la personnalité du comte de Cagliostro d'un jour nouveau, si brillant qu'il lui dessine une auréole.

Nous ne voulons retenir ici de cet ouvrage que les idées relatives aux pouvoirs taumaturgiques de Cagliostro qui peuvent intéresser plus particulièrement les lecteurs des *Annales des Sciences psychiques*.

Cagliostro était-il thaumaturge ? L'auteur cite un nombre considérable de témoignages des contemporains du comte, disciples, amis, indifférents ou critiques qui affirment la réalité de certains phénomènes réalisés par lui : visions provoquées chez des enfants, prémonitions, lectures de pensée, apparitions d'êtres invisibles, etc.. sans parler du pouvoir de guérir les malades qui lui valut sa célébrité la plus grande et ses persécutions les plus nombreuses. L'auteur cherche tout ensemble à prouver la réalité de ces « pouvoirs » et à prévenir les objections que peuvent lui opposer les sceptiques. Voici par exemple ce qu'il écrit au sujet de la faculté de prévoir l'avenir :

« Pour que la prévision soit possible, il faut qu'il existe des rapports constants unissant un état A d'un système de forces à un autre état ultérieur, B, C ou D du même système, et il suffit que nous connaissions exactement : 1° l'état A ; 2° la loi unissant l'état A à l'état B, C ou D. Dans les cas simples dont le calcul des fonctions en mathématiques où l'expérience en physique sont des exemples la prévision est facile : c'est ce que nous appelons la détermination scientifique. Si le fait se complique la résolution de l'équation devient plus difficile, mais elle reste toujours possible si nous avons des données suffisamment précises et nombreuses pour pouvoir transformer les inconnues accessoires en quantités connues et ramener ainsi progressivement le problème à un type plus simple. Pour les faits biologiques la complication devient si grande que les problèmes sont considérés le plus souvent comme insolubles ; les rapports entre les très nombreuses données, plus ou moins clairement perçus, plus ou moins exprimables, nous échappent et nous ne pouvons plus arriver à une conclusion. Toutefois on conçoit que le problème n'est que très complexe et ne comporte pas d'insolubilité d'ordre logique. Si notre faculté de prévision est mise en défaut dans ce cas, ce n'est pas par l'apparition d'une spontanéité démentant la loi de causalité générale, par une solution de continuité infranchissable entre les faits ; c'est uniquement par la pauvreté, par l'insuffisance de notre savoir initial sur les données du problème. Car les lois enchaînent les faits dans une série continue de cause à effet, les rapports constants entre les choses se manifestent partout où nous voulons bien les chercher (1).

Comment pouvaient s'expliquer ces dons thaumaturgiques de Cagliostro ? Pour le Dr Marc Haven il faut chercher l'explication dans le mot célèbre du poète : *mens agitat molem*. C'est l'esprit de l'homme qui possède par lui-même certaines facultés, engourdies chez la majorité des individus, développées chez certains êtres spirituellement évolués, facultés lui permettant de commander directement aux forces invisibles de la nature et de réaliser ainsi des phénomènes réputés supra-normaux. En tant que spiritualiste le Dr Marc Haven critique la tendance des écoles scientifiques à vouloir donner de ces phénomènes une interprétation trop matérielle. Il ne faut point, dit-il, se leurrer de mots ni croire qu'on puisse expliquer tous les faits merveilleux en invoquant les propriétés de la matière, comme on faisait au début du XIXe siècle, ou le fluide de Mesmer, comme vers 1830, ou la télépathie, et la médiumnité comme aujourd'hui. L'origine de ces phénomènes se trouverait dans une partie de l'être humain bien au-dessus du domaine des forces nerveuses que la science étudie aujourd'hui le domaine de l'esprit.

De là cette conclusion que la science, la morale, la religion (au sens le plus large du mot) sont choses inséparables, qu'il n'existe pour l'homme qu'une seule voie de développement qui puisse lui donner plus de lumière intellectuelle, plus de pouvoirs sur les forces subtiles de son être et lui rendre sensibles les phénomènes du monde invisible. Or, c'est précisément ce qu'enseignait Cagliostro dans ses mystérieuses « loges égyptiennes » dont le Dr Marc Haven nous révèle pour la première fois et l'enseignement et les études pratiques de phénomènes occultes.

Cet ouvrage très profond paraîtra sans doute à quelques esprits trop hardi et hypothétique, trop loin du domaine exploré par la science positive. Mais nous ne doutons point qu'il charme tous ceux qui aiment à réfléchir sur le pourquoi des choses sans repousser aucune hypothèse, surtout si l'hypothèse est belle et conduit à faire le bien.

Antoine Rougier.

(1). P. 44.

Le Gérant : Joseph MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Annales des Sciences Psychiques
REVUE MENSUELLE
22e Année Septembre 1912 N° 9

ERNEST BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

Introduction

Dans le langage technique adopté par la Société Anglaise de Recherches Psychiques, le phénomène « prémonitoire » a reçu cette simple définition : « Préannonce supernormale d'un événement futur quelconque » ; et cette définition semble heureuse et adéquate, si l'on considère que grâce à l'addition opportune de la parole « supernormale », tous les cas pseudo-prémonitoires dont la réalisation est probablement due à un fait de suggestion et d'auto-suggestion, où à des inférences consécutives à des états anormaux d'hyperesthésie sensorio-psychique, se trouvent définitivement éliminés.

Il en dérive que le terme de « prémonition » se trouve synonyme de cet autre : « clairvoyance dans le futur » employé par les anciens magnétologues, et que tous deux comprennent tous les cas qui, selon leurs modalités particulières de manifestation, prennent dans le langage commun les noms de « pressentiment », « avertissement », « prédiction », « divination », « prophétie ».

Au sujet de la valeur intrinsèque des phénomènes en question, je me trouve d'accord avec le Dr Samona, dont l'avis est que « parmi les phénomènes métapsychiques, ceux prémonitoires, qui pourtant défient toutes nos conceptions les plus hardies pour atteindre à leur explication, sont parmi ceux de l'existence desquels il est moins permis de douter, car il y a des cas véritablement authentiques devant lesquels nous sommes forcés de nous incliner malgré leur inintelligibilité absolue ». (*Psiche misteriosa*, p. 184). — Telle était justement l'opinion du Dr Karl du Prel.

Pour se rendre compte de la fréquence avec laquelle ils se réalisent, il suffit de consulter l'histoire des peuples ; on y glanera de nombreux exemples, et dans tous les temps. Et si l'on veut recourir au critère pratique du témoignage humain, on constatera qu'en interrogeant un groupe de personnes prises au hasard, il est bien difficile qu'aucune d'entre elles n'ait à raconter un incident personnel du genre ; ce qu'on ne peut pas affirmer pour la télépathie. En sorte qu'on est entraîné à conclure que les phénomènes prémonitoires prennent rang parmi les plus communs de la casuistique métapsychique.

Ils se déterminent, en très grande majorité, durant le sommeil naturel ou provoqué ; plus rarement en conditions de veille ; et même lorsque ceci advient, il est aisé d'y rencontrer toujours des indices qui permettent de reconnaître un état plus ou moins déguisé d'auto-hypnose légère, ou d' « absence psychique », chez le sensitif.

Le plus souvent, les faits qui nous occupent se rapportent à la personne même du percipient, moins fréquemment à des tiers, et beaucoup plus rarement à des événements politiques, sociaux, météorologiques.

Leurs modes d'extrinsécation sont des plus variés, et comprennent à peu près toute la gamme de la casuistique métapsychique. Dans leur forme la plus simple, ils consistent en un vague sentiment d'anxiété profonde ou de sombre présage, sentiment non motivé et insurmontable, qui porte inconsciemment le sujet à orienter sa propre pensée vers celle de telle personne, ou cet ordre spécial d'événements qui constitueront l'objet de la prémonition. Plus communément, ils assument une forme de visualisation hallucinatoire, aussi bien spontanée que provoquée, dans laquelle des tableaux d'événements futurs se manifestent au percipient dans une succession extrêmement fugace, tantôt en groupements plastiques, tantôt avec action cinématographique, parfois avec l'apparence d'événements réels, d'autres fois d'une manière idéographique et symbolique ; dans lequel cas la véritable signi-

fication du symbole n'apparaîtra totalement dévoilée qu'après réalisation de l'événement. Non moins fréquemment, ils se présentent sous forme d'audition hallucinatoire, où une voix, reconnue parfois pour intérieure ou subjective, ou bien revêtant un timbre objectif, et souvent familier, préannonce dans un langage plus ou moins énigmatique des événements futurs. En d'autres circonstances, ils se traduisent en un phénomène phonique à empreinte décidément objective, comme par exemple lorsque des coups, des gémissements, des bruits de toute sorte (fidèles dans chacun des cas, à leur modalité d'extrinsécation) se reproduisent traditionnellement dans une famille pour annoncer la mort d'un de ses membres. En d'autres cas analogues, les préannonces de la mort d'une personne à son entourage se produisent au contraire par l'apparition d'un fantôme de défunt, toujours identique. A noter encore un genre de prémonitions transmises sous forme d'impulsion motrice irréfrénable, qui pousse le sensitif à des actes paraissant absurdes parce que non motivés, comme par exemple à retourner sur ses pas, à prendre la course, à changer de place ou de route, échappant de cette manière à un grave danger qui le menaçait à son insu. On comptera enfin un dernier genre, plutôt rare, de prémonitions qui assument une forme divinatoire, de façon que le sensitif est amené malgré lui à exprimer des prophéties dont il ne se sent point responsable ; dans ce cas, la forme oraculaire qu'assument d'habitude ses paroles, fait penser aux réponses des oracles gréco-romains.

L'un des caractères spéciaux des phénomènes que nous étudions, est de se rapporter ordinairement à des événements douloureux, rarement à des incidents joyeux. Ce caractère est bien connu, quoique certains le mettent en doute, en se basant sur le fait de la réalisation fréquente de prémonitions insignifiantes et banales, avec pronostic ni triste ni gai. Cependant, si l'existence de telles manifestations met en évidence la complexité troublante du problème à résoudre, elle ne suffit pas, à mon avis, à infirmer le caractère évident dont je parle, d'autant plus que ces manifestations insignifiantes et banales sembleraient susceptibles d'une explication particulière. — Nous commenterons en temps voulu ces aspects si embrouillés et si suggestifs des phénomènes prémonitoires.

Un autre de leur caractère digne de remarque consisterait dans le fait qu'un grand nombre de songes prémonitoires visitent à différentes reprises, et toujours d'une manière identique, le percipient, soit dans la même nuit, soit en d'autres successives, comme si on voulait en réitérer l'impression sur le dormeur dans le but de la rendre plus durable, ce qui ne manque jamais de se réaliser en telles circonstances. Cependant, alors qu'on voit ceci s'effectuer en de nombreux cas, on pourrait en même temps avancer que le caractère de ces mêmes rêves consiste en une tendance opposée, celle de montrer une labilité *sui generis* ; labilité qui diffère néanmoins grandement de celle des rêves ordinaires, puisque d'une part, le songe prémonitoire est d'abord beaucoup plus vivace que le songe ordinaire, si bien que le percipient en conserve un souvenir très clair au réveil, joint à un intérêt inhabituel pour ce rêve (ce qui pousse le percipient à le raconter, ou à en prendre note) mais que, d'autre part, ce même songe, bien que rappelé, répété, commenté, écrit (toutes circonstances qui devraient le fixer dans les centres mnémoniques), est presque toujours sujet à une rapide et totale oblitération ; celle-ci, à son tour, sera éphémère et transitoire, car au moment où se réaliseront les incidents vus en rêve, le souvenir du songe apparaîtra comme un éclair à l'esprit du percipient avec toute sa vivacité première. Il serait facile, dans ces processus, de relever des analogies avec les cas de suggestion post-hypnotique ; cependant la suggestion post-hypnotique présuppose un « agent suggestionneur », qu'on serait induit par là à supposer aussi dans les songes prémonitoires, auquel cas il serait inutile de le rechercher en se fiant à des analogies de cette nature, qui pourront un jour faciliter les recherches pour établir par quelles voies cérébrales les prémonitions s'extrinsèquent, mais jamais ne se prêteront à résoudre la question ardue de leur genèse.

Les traits caractéristiques cités, bien que remarquables spécialement dans les rêves prémonitoires, s'observent plus ou moins dans toute la phénoménologie que nous examinons, surtout dans celle qui revêt une forme hallucinatoire auditive, et dans laquelle on retrouve fréquemment des cas à types constants, et d'autres qui présentent les phases habituelles de « labilité » combinée à la « reviviscence ». Font exception dans chaque catégorie les cas où le percipient, au lieu de jouer un rôle prépondérant, ou secondaire dans l'événement prévu, sert d'instrument consultable, comme dans le cas des « somnambules clairvoyantes », et de tous autres genres de pythonisses anciennes et modernes. Cette forme directe et provoquée de prémonitions est extrêmement intéressante, car elle concourt à renforcer une théorie qui se présente comme

fondamentale en cette sorte de manifestations, selon laquelle il serait vain de rechercher en une formule unitaire l'explication de la phénoménologie prémonitoire, qui tirerait au contraire son origine de causes multiples, tantôt subconscientes tantôt extrinsèques, toujours supernormales.

Un troisième caractère des phénomènes prémonitoires concerne la « notion du temps » : cette notion semblerait un élément impossible à traduire en nos termes humains, du « plan supernormal » au plan « mental » ; par conséquent, les dates des phénomènes prémonitoires demeurent presque toujours imprécisées ; et le voyant en somnambulisme, ou un autre à sa place, juge approximativement du temps de différentes manières, mais le plus souvent d'après la distance à laquelle se présente dans sa vision intérieure le cadre des événements futurs ; s'il est très proche, il en concluera que l'événement doit se produire à brève échéance, et dans ce cas, l'habitude pourra lui permettre d'en préciser jusqu'au jour et à l'heure ; si au contraire la vision est plus ou moins lointaine, il ne parviendra qu'à désigner la semaine, le mois, l'année où devra s'accomplir la prophétie. Cette règle, néanmoins, comporte de nombreuses exceptions, par exemple lorsque le percipient visualise une date, et pas autre chose, qui se trouvera être la date exacte de sa propre mort, ou de la mort d'un familier ou d'un autre événement mémorable qui le regarde, ou regarde le consultant. D'autres fois, le voyant se surprendra à confondre les choses du passé avec celles de l'avenir ; c'est-à-dire que parmi les événements qu'il attribue à l'existence de son consultant, il s'en trouvera quelqu'un que ce dernier désignera comme ne lui étant jamais arrivé, et qui cependant se réalisera dans tous ses plus petits détails à une époque plus ou moins reculée. — Comme on le voit, les modes d'extrinsécation des phénomènes prémonitoires sont si embrouillés et si complexes, qu'ils en semblent contradictoires ; et pourtant tout concourt à prouver que cet embarras dépend du fait désigné plus haut, que ces phénomènes, bien qu'ayant l'apparence d'une origine commune, sont dus en réalité à des causes multiples.

Je noterai encore une quatrième particularité commune à un grand nombre de manifestations prémonitoires, consistant en ceci : que le sensitif perçoit ou enregistre, entièrement ou en partie les données secondaires qui se rapportent à un événement futur, et n'en perçoit pas, on n'en enregistre pas, les données essentielles, de sorte qu'il demeure sur l'événement qui l'attend, juste assez instruit pour l'entrevoir, mais non pour le pénétrer, raison pour laquelle il ne parvient pas à l'éviter. Cette particularité revêt une importance théorique très grande, comme nous le démontrerons en son temps.

Sur la base de ce qui a été exposé jusqu'ici, je vois s'élever une considération à laquelle je donnerai une forme interrogative : « En tenant compte de certains des traits caractéristiques énumérés plus haut, ne serait-il point licite d'avancer qu'au moins pour une partie des phénomènes prémonitoires, un élément intentionnel se manifeste avec évidence ? Et cela sans préjuger de la question si ardue de la genèse, subconsciente ou extrinsèque, de cette intentionnalité ? » — Mrs. Sidgwick et d'autres psychistes, ne considèrent pas cette hypothèse comme suffisamment fondée, parce qu'on discerne en cet ordre de phénomènes de nombreux épisodes qui, bien que formant des exemples typiques de clairvoyance dans le futur, consistent néanmoins dans la réalisation (parfois merveilleusement complexe) de petits faits insignifiants et inutiles au point qu'on ne peut comprendre la raison de leur effectuation ; ces circonstances tendraient plutôt à étayer l'hypothèse que les phénomènes prémonitoires émergent et deviennent conscients par la force d'un aveugle automatisme subconscient dénué d'un but quelconque.

C'est en partant de ce raisonnement que que Mrs. SIDGWICK conclut en ces termes :

« Nous n'avons pas de raisons suffisantes pour supposer que les prémonitions, si elles existent, consistent en une sorte de minuscule miracle privé, ayant pour but de nous aider dans les incidents de notre vie, spirituels ou temporels. Nous devons les considérer au contraire comme des manifestations spéciales d'une loi jusqu'à présent ignorée, ou bien imparfaitement connue ». (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. V, p. 344).

Prudentes et sages réserves. Mais depuis l'époque où Mrs. Sidgwick les formulait (1888) le matériel brut des faits continua de s'accumuler, et les recherches sur ce dernier se multiplièrent ; il semble donc qu'il soit permis aujourd'hui de s'aventurer dans quelque affirmation plus explicite.

J'observerai d'ailleurs que l'existence d'épisodes insignifiants et apparemment dénués de but, ne peut et ne doit pas faire oublier une multitude d'autres cas où l'intentionnalité, et souvent l'utilité, ressortent avec évidence et certitude ; et comme les faits sont les faits et que rien ne peut les anéantir, il faut bien en conclure que l'intentionnalité et l'utilité sont manifestes et prouvées dans un certain nombre d'entre

eux ; enfin, comme ces derniers ne représentent pas la minorité, mais bien la majorité des phénomènes prémonitoires, il s'ensuit que les cas dénués de but devraient plutôt être considérés comme des exceptions à la règle (et il reste à voir s'ils constituent des exceptions effectives ou apparentes), dont il faudrait étudier les causes, afin d'établir possiblement les rapports qui les relieraient aux autres, et tâcher de les concilier entre eux.

Une dernière observation : l'analyse qui précède ne serait pas complète, si elle ne se terminait par une allusion à la fausseté de beaucoup de manifestations prémonitoires, pouvant revêtir indifféremment une forme directe et spontanée, ou indirecte et provoquée. Surtout chez les somnambules clairvoyantes, ou les pythonisses prophétisantes (en supposant, bien entendu, que les unes et les autres soient en possession de pouvoirs supernormaux authentiques) il arrivera souvent qu'un même sujet, dans la même séance, ait la vision subjective d'événements futurs qui se réaliseront dans leurs moindres détails avec une merveilleuse exactitude, et peu à peu décrive avec une efficacité identique de langage, des visions dont le caractère complètement fantastique apparaîtra plus tard ; et tout cela sans qu'il soit possible, d'après leurs modes d'extrinsécation, de discerner les hallucinations véridiques de celles erronées.

Le célèbre somnambule Alexis Didier, interrogé à ce propos par le Dr Marcillet tandis qu'il se trouvait en conditions de lucidité somnambulique, en expliquait les causes par les mots suivants :

« Quoique mort aux préoccupations de la veille, le système nerveux du somnambule conserve en soi — pour ainsi dire — les tonalités vibratoires et fébriles de toutes les émotions qui l'ont agité ; et les déboires de sa vie s'avancent, comme des oiseaux de mauvais augure, pour étendre l'ombre noire de leurs ailes dans ses visions, et l'empêcher de manifester dans toute son exactitude sa propre lucidité. En outre, si l'état de semi-infirmité qui le distingue, affaiblissant les organes de son corps, le prédispose à la voyance, d'autre part il engendre des conditions qui, au lieu d'ouvrir la vision intérieure de l'âme sur le domaine invisible du temps et de l'espace, réveillent au contraire la cohorte illusoire des songes... Les consultants se comportent parfois à mon égard avec une moquerie irritante pour mes nerfs à tel point, que tout danse et vacille devant mes yeux, et qu'il m'est impossible de rien saisir distinctement. D'autres, au contraire, font preuve de la meilleure volonté jointe à une confiance enthousiaste, mais leurs désirs sont assez ardents pour troubler ma vision, devant laquelle passent avec une rapidité foudroyante des apparitions de formes insaisissables. Bien souvent, le désir d'obtenir des réponses conformes à leurs aspirations est à tel point excessive, qu'elles m'influencent, m'impressionnent, et ce que je vois alors n'est plus qu'une transmission de sensations et de pensées. Enfin, bien des fois le somnambule est mal disposé parce qu'il est en rapport avec des natures peu sympathiques, ou parce qu'il se trouve dans un milieu de sceptiques préoccupés de ne pas se laisser convaincre ; dans ce cas les phénomènes de lucidité ne peuvent pas se réaliser... J'ai très souvent observé que la seule adjonction d'un spectateur bienveillant suffisait à raviver en mon âme une activité extraordinaire, lui conférant la force de surmonter les obstacles qui la faisaient demeurer inerte. Le bon succès de mes séances était dû fréquemment à la présence d'une femme ou d'un homme dont le fluide me pénétrait en irradiant une luminosité très suave, qui m'illuminait subitement comme par miracle, dotant ma lucidité d'une extension surhumaine... *(Le sommeil magnétique expliqué par le somnambule Alexis Didier en état de lucidité.* — P. 27, Paris, Dentu éd., 1856*).*

C'est ainsi qu'Alexis Didier expliquait les erreurs fréquentes de son extraordinaire lucidité ; et il est plus que probable que les défaillances des somnambules clairvoyants proviennent effectivement d'interférences de cette nature ; ainsi pour les erreurs de nombreuses manifestations prémonitoires de forme directe et spontanée. Émotions et préoccupations de la veille, conditions de santé et d'ambiance, désirs mal réprimés, aspirations secrètes, espoirs, anxiétés, et ainsi de suite : voilà les causes qui, chez les sensitifs, ouvriraient la porte toute grande aux invasions psychosensorielles provenant de la « couche onirique » de la subconscience.

***

Restent à considérer les principales hypothèses avancées jusqu'à présent pour pénétrer le mystère des manifestations prémonitoires ; ce que je ferai sommairement, de manière à permettre au lecteur de mieux s'orienter à travers la classification des cas, et de se prononcer sur la plus ou moins grande validité de certains des commentaires dont je fais suivre ces cas, tantôt en faveur de l'une, tantôt en faveur de l'autre de ces hypothèses, avec l'intention de préparer le terrain pour la synthèse finale.

Pour commencer, je parlerai de l'ancienne, et bien souvent citée, conception philosophique de l'Univers, pour laquelle le passé et le futur constitueraient un éternel présent, qui se segmenterait pour nous en vertu d'un état spécial de notre conscience, donnant lieu à la création illu-

soire du temps. Cette conception métaphysique, bien que de prime abord attirant et séduisant le penseur, ne résiste pas à une analyse pondérée, si l'on tient compte de son inconceptibilité absolue combinée à l'amas d'éléments antithétiques qui la composent.

Je me bornerai donc à l'exposer à l'aide des efficaces paroles de MYERS, en ajoutant que, dans une autre partie de son œuvre, il n'hésite pas à la déclarer inconcevable. Voici ses mots :

Les prémonitions dont il a été question dépassent de peu la durée de la vie individuelle des percipients ; tenons-nous en donc à cette courte mesure, et figurons-nous pour un moment que la totalité d'une existence terrestre ne se montre en réalité qu'un phénomène absolument instantané, bien qu'infiniment complexe. Imaginons encore que le *Moi transcendental* discerne avec une égale facilité et instantanéité chaque élément de ce phénomène, alors que le *Moi empirique* en reçoit chaque élément par un moyen déterminant des phases de retard variées, de la même façon que je perçois d'abord la lueur de l'éclair, puis le roulement du tonnerre. Dans ce cas, les soixante-dix ans de vie placés entre la perception de ma naissance et celle de ma mort, ne pourraient-ils m'être dévoilés avec la rapidité des sept secondes placées entre la vision de l'éclair et l'audition du tonnerre ? Et ne pourrait-il exister dans la conscience des conditions d'intercommunication en vertu desquelles le *Moi plus vaste* serait mis à même de participer au *Moi plus réduit*, ou bien le *Moi intérieur* au *Moi extérieur*, un avertissement comme celui-ci : « J'ai perçu la lueur d'un événement qui t'attend pour telle heure : prépare-toi au roulement du tonnerre ». (MYERS, *Human Personality*, etc., Vol. II, p. 273).

Telle est l'exposition heureuse et pittoresque de Myers ; mais on ne peut s'empêcher d'observer que si « en réalité la vie consistait en un phénomène absolument instantané », on arriverait à ceci : que la coexistence dans le *monde physique* de la totalité des actes de chaque individu particulier, ne pouvant être scindée de l'existence correspondante de tous les *états de consciences* se rapportant à chacun de ces actes, il s'ensuivrait que le *Moi transcendental* de tout enfant dans ses langes se trouverait passer instantanément à travers tous les *états de conscience* correspondant à toutes les phases de sa vie ! Dans ce cas, comment concevoir la lutte pour l'existence ? Le progrès humain ? La responsabilité morale et le perfectionnement spirituel de l'individu, fruits péniblement recueillis à l'arbre de l'expérience humaine, conquise, elle aussi, au prix de tant de peines ? Et puis, comment concevoir un groupe d'événements *absolument instantanés*, qui, en même temps, *retardent* ? La première donnée contredit la seconde : l'une abolit le Temps, l'autre le sous-entend. Est-il sérieux, est-il utile de se baser sur des spéculations de ce genre ? Mieux vaut ne pas exorbiter des limites de l'induction fondée surles faits, renonçant aux envols vertigineux de la métaphysique pure, à l'aide de laquelle nulle œuvre de science ne s'édifiera jamais, parce que l'*impensable* ne peut fournir l'explication de rien, mais seulement quelque vague illusion d'explication. Dans notre cas, ni Temps ni Espace ne peuvent être supprimés, et si un *Au-delà* existe, nous devons concevoir l'autre vie *comme un état où cesseront d'exister, non point le Temps, mais seulement la notion du Temps* ; *non point l'Espace, mais seulement le sens de l'Espace.* — On verra pas la suite qu'il existe des faits capables d'exclure inexorablement cette hypothèse du nombre de celles applicables aux phénomènes prémonitoires. (Voir commentaires au cas CX.)

Cette même hypothèse ne peut devenir concevable qu'à la condition de la corriger radicalement, comme la présente le prof. OLIVER LODGE en ce paragraphe :

« Je me bornerai à observer d'une manière générale, que la vague hypothèse d'une *Anima mundi*, d'une Intelligence immanente, dont l'humanité tout entière ne serait qu'un microscopique fragment, de même que notre *Moi conscient* est considéré par certains comme un pur fragment d'un *Moi plus vaste* ; d'une Intelligence Infinie, pour laquelle l'Espace et le Temps ne constitueraient pas les insurmontables barrières qu'ils nous paraissent ; d'une Intelligence *pour laquelle le passé, le présent, le futur, ne seraient pas, en réalité, tout un, mais seraient perceptibles à volonté, soit comme simultanéité, soit comme consécutibilité*, et à laquelle nulle translation ne serait nécessaire pour passer d'un lieu à l'autre, je dois convenir qu'une vague hypothèse de cette nature — qui est d'ailleurs une notion familière aux philosophes — s'impose souvent à ma vision mentale lorsque je m'arrête sur les problèmes de ce grand et merveilleux univers ». (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XVII, p. 54-55).

Comme on le voit dans ce beau paragraphe de Lodge, l'hypothèse en question se présente radicalement modifiée, car il ne s'y agit plus de coexistence du passé et du futur dans le présent, mais bien d'une Intelligence Infinie capable de les concevoir indifféremment comme coexistence ou comme consécutivité ; et ceci peut être concevable tout aussi philosophiquement que scientifiquement.

En effet, le grand LAPLACE avait déjà exprimé en ces termes un concept analogue :

« Une intelligence qui connaîtrait toutes les forces dont la Nature est animée et la situation res-

pective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'Univers et ceux du plus léger atome : *rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux...* » (Laplace. *Essai analytique sur les probabilités,* 1814, p. 3).

Malgré tout, les considérations de Lodge et de Laplace ne se prêtent pas à expliquer les phénomènes prémonitoires, car enfin, leurs auteurs doivent conférer les pouvoirs infinis dont ils parlent à une intelligence également infinie, ce qui veut dire à Dieu.

Il en découle que, pour adopter ces considérations au sujet qui nous occupe, il faudrait attribuer à la « conscience subliminale » les pouvoirs conférés à l'Omniscience divine, et ceci dans un sens littéral, semblerait anti-philosophique et absurbe. On pourrait néanmoins l'accorder dans certaines limites, dans le cas où l'on considérerait l'âme comme une émanation divine, et en tenant compte de tant d'autres facultés supernormales dont la subconscience se montre effectivement douée ; on pourrait donc légitimement attribuer à celle-ci une capacité très grande d'*extension supernormale* des facultés d'inférence *normalement* possédées par l'intelligence humaine ; pas assez grande, toutefois, pour pouvoir expliquer toute la phénoménologie prémonitoire, si on ne veut pas attribuer aux facultés subsconscientes l'Omniscience divine. Il faut néanmoins tenir compte de cette *troisième* hypothèse.

Si l'on voulait en expliquer la majeure partie sans mettre de côté les pouvoirs de la subconscience, il serait nécessaire de recourir à deux autres hypothèses complémentaires, dont l'une, que nous appellerons la *quatrième,* vieille comme l'humanité, et qui se présente irrésistiblement à la pensée lorsqu'on se prend à étudier la signification de certaines prophéties : je veux parler de l'hypothèse d'une *fatalité* surmontant les destinées humaines, pour laquelle les événements cardinaux de toute existence singulière seraient préordonnés, et existeraient d'une certaine manière enregistrés dans un ambiant « métaéthérique » accessible aux facultés subconscientes (« l'Inconscient Universel » d'Hartmann, « plan astral » des Théosophes) ; dans ce cas le percipient les discernerait par un phénomène de « mise en rapport » combiné à de la clairvoyance télépathique ; ce qui deviendrait intelligible, sans qu'on soit obligé de conférer l'Omniscience divine à la subconscience humaine.

Cependant l'existence d'une fatalité impliquerait la négation du libre arbitre, ravalant l'homme aux proportions d'un automate irresponsable. Ce n'est pas le moment d'examiner jusqu'à quel point les faits autorisent à conclure en faveur de la fatalité, et jusqu'à quel point le fatalisme soit inconciliable avec la liberté humaine. Je me contenterai ici, pour ne pas dévier de mon thème, de dire que pour remédier à cette objection contre le fatalisme, on a eu recours à l'autre hypothèse, la *cinquième,* elle aussi vieille comme l'humanité, selon laquelle l'existence terrestre ne représenterait qu'un anneau d'un enchaînement indéfini de « vies successives » ; dans ce cas, l' « esprit », au moment de se réincarner, établirait lui-même d'avance — dans un but d'expiation, d'épreuve, de perfectionnement spirituel — les événements cardinaux auxquels il devrait être soumis dans la nouvelle existence incarnée; événements qui s'effaceraient de sa mémoire physiologique avec son entrée dans la vie, mais qui demeureraient enregistrés dans sa subconscience, d'où ils émergeraient en leur temps et se réaliseraient par la force d'un procédé analogue à celui par lequel s'extrinsèquent les suggestions post-hypnotiques. Ceci admis, on comprendrait que le voyant ait parfois la possibilité de les retrouver télépathiquement dans les replis de sa propre subconscience ou en celle d'autrui ; en même temps, les mêmes événements qui apparaissaient auparavant comme l'ouvrage d'une aveugle fatalité, se changeraient en actes librement voulus.

Et si l'on ne voulait pas arriver jusqu'à la théorie réincarnationniste, il conviendrait au moins de supposer une « existence spirituelle prénatale », donnant lieu à une *sixième* hypothèse, à laquelle Myers pensait peut-être en dictant les considérations suivantes :

« Dans le cas rapporté, le cours de notre vie serait comparable à l'expérience d'un sujet hypnotique qui accomplit involontairement dans la période de la veille l'acte qu'on lui a suggéré dans l'hypnose. Nous devrons donc nous demander si d'aventure il n'y a pas eu, dans notre propre histoire, une époque où s'est effectuée en nous une auto-suggestion capable de dominer d'une manière analogue notre carrière terrestre. Or, si l'on peut affirmer que notre organisme complexe, étant le couronnement final d'une longue évolution historique, restreint dans des limites réduites nos soi-disant actions volontaires, on pourrait croire avec une égale vraisemblance que s'il existait une âme indépendante du corps, celle-ci, en sa qualité de résultat d'une longue évolution historique (car une entité aussi hautement spécialisée que l'âme humaine *doit avoir eu* une précédente évolution historique) ne pourrait qu'exercer à son tour une influence déterminante plus profonde encore que celle organique, sur les pensées et les actions de l'existence incarnée. Il pourrait se faire,

en somme, qu'il y ait une sorte de « personnalité alternante », qui se manifesterait d'abord en conditions d'incorporéité, et puis de corporéité ; de manière que la première serait la plus profonde et permanente, et que les suggestions originées en elle influenceraient la seconde, bien que la conscience empirique qui gouverne l'existence incarnée n'en vînt pas à connaissance. Cette condition n'est pas nouvelle aux religions et aux philosophies orientales et occidentales ; depuis longtemps l'idée a été lancée que notre existence terrestre doive être la résultante inévitable de notre éternité passée ; une sorte de pélerinage prédestiné que l'âme réelle contemplerait avec un inaltérable calme, parce qu'aucune des éphémères douleurs terrestres ne pourrait la trouver récalcitrante, ou la surprendre sans préparation. L'âme préexistante et presciente une fois rivée à un corps — prédéterminé, d'une certaine façon, par une longue évolution historique — tous deux procéderaient avec autant d'accord qu'ils le pourraient; mais en même temps, le problème de la Liberté et de la Nécessité cesserait de se montrer résolvable d'après l'expérience terrestre, et appartiendrait aux sublimes régions prénatales où seraient renfermés les secrets du monde transcendental ». (MYERS, *Human Personality, etc.*, Vol. II, p. 271-272).

Ainsi parle Myers ; et non seulement le problème de la Liberté et de la Nécessité ne semble pas élucidable d'après l'expérience terrestre, mais encore les hypothèses *supernormales* des « vies successives » ou de l' « existence prénatale » ne parviendraient pas non plus à éliminer entièrement l'idée fataliste telle qu'elle émerge de l'analyse des phénomènes prémonitoires, si l'on tient compte de l'existence de certaines prophéties qui dépasseraient de belle mesure les limites de chaque existence singulière, et s'étendraient jusqu'aux destinées des peuples. Mais nous aborderons cette question en son temps.

Pour revenir aux difficultés qui surgissent sur le thème des prémonitions, je dois toucher à cette autre : ni l'hypothèse *réincarnationniste* ou *prénatale,* ni celle *fataliste,* ne parviendraient à expliquer les cas d'un ordre insignifiant ou banal, car il ne semble pas que ceux-ci puissent avoir été préordonnés dans un but de perfectionnement moral de l'esprit sur le point de s'incarner ou de se réincarner ; et d'autant moins être considérés comme l'effet d'une fatalité inexorable, du moment qu'ils résultent d'une futilité et d'une inutilité complète, moralement comme matériellement. Pour obvier à cette nouvelle difficulté, on voit apparaître une *septième* hypothèse, qui semble aussi la seule fondée sur des données indiscutables, et consisterait en ceci : que les prémonitions de l'ordre indiqué devraient être considérées comme des manifestations particulières, dont la responsabilité incomberait aux personnalités subconscientes ou extrinsèques (je ne me prononce pas, qu'on le remarque bien, sur la véritable essence de ces personnalités), qui, d'abord, transmettraient télépathiquement au sensitif, sous forme de vision onirique ou autrement, une situation future donnée dans laquelle lui ou d'autres devraient se trouver, et s'emploieraient ensuite à en provoquer la réalisation en vertu d'une suggestion exercée télépathiquement sur le sensitif ou les autres intéressés ; et cela aux fins (c'est ce qu'affirment les personnalités en question) d'impressionner les âmes, de secouer le scepticisme des hommes, d'infuser en eux l'idée d'un mystère dans la vie, en les ramenant à méditer sur la possibilité de l'existence d'une âme survivant à la mort du corps. En même temps, leur action serait à peu près limitée aux faits insignifiants, car il ne leur serait pas possible, sauf des circonstances spéciales, de suggestionner télépathiquement, ou déterminer d'une autre manière quelconque, les hommes à exécuter des actions de quelque importance.

Quelque hardi que puisse sembler le fait de recourir à une pareille hypothèse, et quelque rares que soient les cas prémonitoires d'où peut en surgir la preuve d'une manière évidente — d'un autre côté, il existe des faits prouvant que les personnalités médiumniques (subconscientes ou extrinsèques, peu importe) parviennent, en certaines circonstances, à influer effectivement sur le cours des actions humaines ; bien entendu, non pas d'une manière normale et générale, mais dans les cas seulement où ils peuvent disposer de sensitifs susceptibles d'être soumis aux influences télépathiques ou médiumniques ; et certains épisodes faisant partie des séances avec Mme Piper et d'autres médiums, font foi aussi de ce que j'avance, comme nous le démontrerons le moment venu.

Le Professeur Oliver Lodge lui-même, à propos d'un épisode des expériences de Mrs Verrall, est conduit par l'analyse des faits à supposer que dans les cas d'une nature semblable, l'intelligence subconsciente ou extrinsèque qui transmet le message prémonitoire, doit être l'agent qui en provoque la réalisation moyennant une suggestion télépathique exercée sur les personnes intéressées. (LODGE : *The Survival of Man,* p. 160).

De l'hypothèse exposée en découle une autre, que nous désignerons comme la *huitième* et dernière, et qui se rapporte, elle, aux épisodes assumant un but et une importance réels. Elle consiste à supposer que les événements futurs, dûs à des causes accidentelles imprévisibles, ne seraient ni préordonnés, ni susceptibles d'être

perçus par les facultés subconscientes, mais se rendraient uniquement accessibles à des entités spirituelles élevées, auquel il serait donné de les déduire du présent, et qu'elles transmettraient parfois télépathiquement aux vivants, en se servant pour cela d' « esprits » récemment désincarnés et rattachés affectivement aux sensitifs ou aux consultants. — Cette hypothèse, suggérée par les modes d'extrinsécation de certains parmi les meilleurs épisodes, ne se prêterait pas à expliquer d'autres incidents ; mais ceci n'est pas une raison suffisante pour l'exclure du nombre des hypothèses légitimes ; de sorte qu'elle pourrait être accueillie à condition de la compléter par la précédente, qui suppose l'intervention *directe* d'entités subconscientes ou extrinsèques dans la réalisation de messages prémonitoires d'ordre insignifiant, mais imprévisibles ; sans oublier celle qui attribue aux facultés inconscientes la capacité d'inférer ou de percevoir à leur tour un groupe limité d'événements futurs. Myers synthétise en ces termes ses propres idées sur l'argument :

S'il existe un monde transcendental, il doit exister aussi une visualisation du passé et du futur de beaucoup plus étendue que celle empirique ; et nous-mêmes devrons participer de cette forme de visualisation dans certaines limites, soit directement, en notre qualité de résidents, dès maintenant, dans le monde transcendatal, ou indirectement, *en recevant des intuitions ou des messages d'entités spirituelles libérées d'un organisme amoindrissant l'activité de l'esprit*... Néanmoins, il est bien ardu d'établir de quelle manière nous y participons, et les difficultés qui se présentent sont les mêmes qui surgissent toutes les fois que nous nous essayons à distinguer l'activité de l'esprit de l'automate, de celle qu'on peut supposer en d'autres esprits « incarnés ou désincarnés », ou peut être aussi d'une *Anima mundi*, ou d'autres Intelligences Finies mais exemptes de toute personnification anthropomorphique... Je crois que la Continuité de l'Univers est complète, et que par là la hiérarchie des intelligences qui s'interposent entre notre esprit et une *Anima mundi*, est infinie. » (*Human Personality, etc*, Vol. II, p. 263-265).

***

Telles sont les principales hypothèses jusqu'à ce jour proposées pour l'explication des faits prémonitoires ; leur analyse fait ressortir de façon péremptoire la justesse de l'observation de Dale Owen : qu'en métapsychie, l'expérience enseigne comment les phénomènes en apparence identique tirent souvent leur origine de causes multiples. En effet, pour les modalités avec lesquelles ils s'extrinsèquent, tout concourt à prouver que les phénomènes prémonitoires ont pour origine des causes diverses, et qu'il y a également parmi eux des groupes de cas non prémonitoires dans le sens véritable du mot, bien que les uns et les autres constituent un ensemble homogène de faits que l'on ne pourrait, à un certain point de vue, séparer les uns des autres, car ils semblent s'enchaîner entre eux et se compléter mutuellement ; circonstance qui confère de l'unité à la phénoménologie. On constaterait donc que les hypothèses énumérées plus haut (en excluant la première parce qu'impensable et contredite par les faits, et comptant les hypothèses « réincarnationniste » et « prénatale » comme une seule) forment un tout solidaire et harmonique, que l'on dirait destiné à triompher ou à tomber intégralement, vu qu'aucune des hypothèses en question ne pourrait, à elle seule, expliquer complexivement les faits ; que l'exclusion d'une quelconque d'entre elles compromettrait la stabilité de la série entière ; et qu'on ne parviendrait à résoudre d'une manière satisfaisante toutes les plus ardues perplexités théoriques, qu'à la condition de les garder toutes présentes, et de les utiliser toutes tour à tour.

Ce n'est pas le cas ici d'insister encore à ce sujet, puisque je me réserve d'y revenir une fois ma classification achevée. J'exhorte cependant ceux d'entre mes lecteurs auxquels certaines de mes considérations peuvent paraître gratuites ou trop hardies, à suspendre jusqu'alors leur jugement.

***

Et maintenant, quelques mots d'éclaircissement au sujet des critères qui m'ont guidé dans le présent ouvrage.

Il n'existe, que je sache, d'autres classifications de ce genre que celle de Mrs. Sidgwick (*Proceedings*, Vol. V), et de Myers (*Proceedings*, Vol. XI), la première constituée par une quarantaine de cas, la seconde par soixante-dix environ. Et comme elles renferment les cas les mieux étudiés et les plus authentiques que l'on connaisse, j'ai dû forcément recourir à elles avec fréquence, pour raffermir les bases scientifiques de ma classification, qui contiendra néanmoins en grande majorité des cas nouveaux et également bien établis.

Afin de présenter théoriquement les faits sous un nouvel aspect, j'adoptai une méthode de classification qui m'est propre, et radicalement opposée à celles choisies par Mrs. Sidgwick et par Myers ; la *première*, ayant classifié les faits selon leur modalité subjective d'extrinsécation ;

le *second,* en suivant l'enchaînement ascensionnel des faits selon leur importance théorique ; et le *soussigné,* les classifiant au point de vue de leur signification objective comme faits ; de cette façon, les chercheurs auront la possibilité d'étudier les phénomènes prémonitoires en les considérant sous trois aspects divers ; et ceci les aidera énormément dans la découverte des causes présumables des phénomènes qui nous occupent.

L'amas de matériel recueilli fut tel, que je fus contraint à y faire des sélections répétées dans l'unique but de réduire mon ouvrage à des proportions publiables. Les cas amassés atteignaient le chiffre d'un millier, et je les réduisis de force à 160, bien que ce nombre soit encore trop élevé pour une monographie.

J'eus soin, dans ma classification, d'exclure un grand nombre d'épisodes qui sous une apparence d'ordre prémonitoire, et se trouvant considérés comme tels par d'autres, étaient au contraire avec plus de vraisemblance élucidables par le secours d'autres hypothèses ; c'est ce qui arriva pour beaucoup de cas d'auto-prémonitions de maladie ou de mort (auto-suggestion présumable) ; ou lorsqu'un sensitif a la perception anticipée de l'arrivée d'une personne (télépathie), ou de l'arrivée d'une lettre (télépathie ou téléthésie) ; ou lorsqu'il a en songe la perception exacte de l'endroit où il trouvera un objet égaré, ou une plante rare, ou un insecte, vainement recherchés (hypermnésie, télesthésie, cryptomnésie) ; ou lorsqu'il a en songe la visualisation d'une localité inconnue qu'il visitera effectivement le lendemain (lucidité, paramnésie).

Il va sans dire que chacune des catégories susdites peuvent renfermer des épisodes signalés par des particularités qui les rendent authentiquement prémonitoires, et il m'arrivera d'en signaler un bon nombre dans la catégorie complexe et importante des auto-prémonitions de maladie ou de mort ; mais je n'aurai rien, ou presque rien, à remarquer pour les autres. Il est donc entendu que, sauf circonstances spéciales, ces catégories particulières de phénomènes ne doivent pas être considérées comme d'ordre prémonitoire.

Je termine enfin en reproduisant, pour plus de clarté, le schéma de classification choisi.

Ire Catégorie

AUTO-PRÉMONITIONS DE MALADIE OU DE MORT

Sous-groupe (A) Auto-prémonitions de maladie.
» (B) Auto-prémonitions de mort à brève échéance, et où la mort est due à des causes naturelles.
» (C) Auto-prémonitions de mort à longue échéance et où la mort est due à des causes naturelles.
» (D) Auto-prémonitions de mort, et où la mort est due à des causes accidentelles.

IIe Catégorie

PRÉMONITIONS DE MALADIES OU DE MORTS REGARDANT DE TIERCES PERSONNES

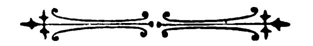
Sous-groupe (E) Prémonitions de maladies de tiers.
» (F) Prémonitions de la mort de tiers à brève échéance, et où la mort est due à des causes naturelles.
» (G) Prémonitions de la mort de tiers à longue échéance, et où la mort est due à des causes naturelles.
» (H) Prémonitions de la mort de tiers à brève échéance, et où la mort est due à des causes accidentelles.
» (I) Prémonitions de la mort de tiers à longue échéance, et où la mort est due à des causes accidentelles.
» (J) Prémonitions de mort se produisant traditionnellement en une même famille.

IIIe Catégorie

Sous-groupe (K) Prémonitions d'événements importants n'impliquant pas la mort.
» (L) Prémonitions d'incidents insignifiants et pratiquements inutiles.
» (M) Prémonitions météorologiques.
» (N) Prémonitions qui sauvent.
» (O) Prémonitions qui déterminent l'accident possible.

CONCLUSION.

(A suivre.)





C. DE VESME

LE BUT DES SÉANCES DE M. CARANCINI A PARIS

LE CONTROLE SUBJECTIF REMPLACÉ PAR LE CONTROLE OBJECTIF

On pourra alors former des groupes d'expérimentation, composés surtout de personnes favorables à la production des phénomèmes, sans trop se préoccuper de leur habileté comme contrôleurs.

Après le Rapport que M. Marcel Mangin a publié dans les deux derniers fascicules de cette Revue sur les expériences faites à la Société Universelle d'Etudes Psychiques avec le médium Carancini, en les agrémentant de l'exposé de ses fines observations et de ses théories, toujours originales, je me garderai bien de fatiguer l'attention de nos lecteurs en publiant intégralement le compte rendu des séances auxquelles M. Mangin n'a pas assisté. Toutes les séances du médium romain ne se ressemblaient point, sans doute ; mais parmi celles dont le procès-verbal vient d'être publié par M. Mangin, il y en a qui ressemblent tellement à celles encore inédites, que vraiment un récit complet de ces dernières produirait plutôt l'effet d'une répétition inutile. Je me bornerai donc à insérer dans cet article un certain nombre d'épisodes qui, à un point de vue quelconque, peuvent présenter de l'intérêt.

Ayant été l'organisateur de ces séances, je désire, par contre, expliquer le but que je me proposais : d'abord parce que certains aperçus théoriques et pratiques de la plus haute importance se rattachent à cette question ; ensuite, parce que, comme je n'ai pas renoncé à l'espoir de faire revenir M. Carancini à Paris, en des conditions plus favorables, je considère que la présente discussion contribuera peut-être à former entre les expérimentateurs futurs cette unité de vues, qui est si nécessaire pour la bonne réussite des séances.

Il me faut donc déclarer tout de suite que, si je me suis occupé avec ardeur de M. Carancini, ce n'est point que je le considère comme un médium exceptionnel au point de vue des phénomènes qu'il produit ; c'est tout simplement parce qu'il autorise un contrôle exceptionnel en se laissant lier. C'est ce que l'on comprendra quand j'aurai rappelé la thèse que je soutiens depuis quelques années déjà et que les nouvelles expériences m'amènent à soutenir avec une conviction toujours plus mûre et plus profonde.

Ma théorie

Une chose que les expérimentateurs ne devraient jamais perdre de vue, c'est que, pour que les phénomènes médiumniques se produisent, un état d'esprit spécial est presque indispensable, aussi bien chez les assistants que chez le médium lui-même. Si je dis : « *presque* indispensable », c'est qu'évidemment cette loi, comme toute règle qui se respecte, souffre quelques exceptions, pouvant aller jusqu'aux phénomènes dits *spontanés,* qui se présentent parfois d'une façon inattendue, hors des séances. Ce sont même ces exceptions, ainsi que la difficulté d'établir ce qui se passe dans notre subconscient, qui ne permettent pas que la règle soit acceptée avec assez de facilité et d'unanimité. Et pourtant, elle est tout aussi incontestable que l'axiome suivant : *Pour trouver la solution d'un problème, il faut la chercher.* Oserait-on affirmer le contraire, seulement parce que, en certains cas, la solution a pu se présenter à notre esprit à un moment où nous songions à tout autre chose, après l'avoir cherchée en vain durant de longues méditations ? Et sait-on quel pouvait être, à ce moment, le travail latent de la subconscience ?

Donc, mettons de côté les exceptions, plus ou moins rares : que trouvons-nous pour les phénomènes médiumniques ? Que ceux-ci ne se produisent pas alors que le médium est, par exemple, tranquillement assis devant une table ; ce meuble ne se soulève point, les menus objets environnants n'arrivent point dans l'air, etc., quand même il y aurait une obscurité plus ou moins complète.

Il faut que le médium *veuille* que les phéno-

mènes aient lieu, et qu'il se mette en l'état physio-psychologique, utile à leur éclosion.

Mais ce n'est pas tout ; dans la plupart des cas, cela ne suffit point. Il faut aussi un certain nombre d'assistants, constituant avec le sujet principal un ensemble mystérieusement homogène, faisant en général la chaîne avec les mains, réunis par la communauté du but qu'ils poursuivent, par un monoïdéisme subconscient, que les piètres conversations engagées sur demande du médium mettent, pour ainsi dire, à découvert — comme, dans les expériences de transmission de la pensée, on recommande au sujet de se soustraire à toute tension d'esprit, de mettre son cerveau dans un état neutre, pour laisser opérer et émerger la conscience subliminale, dont les phénomènes supranormaux sont le propre.

Mais si les assistants, comme le médium, doivent apporter quelque chose à la production des phénomènes, il est évident que tous ne peuvent pas apporter ce *quelque chose* au même degré.

Au point de vue physiologique — j'allais dire fluidique — il peut y avoir des personnes plus ou moins douées de facultés médiumniques ; c'est l'évidence même. Il peut y en avoir de neutres ; il peut y en avoir qui exercent une action contraire, ou tout au moins incompatible avec celle du médium et des autres assistants.

Sous l'aspect psychologique, la chose est plus évidente encore. Si les phénomènes médiumniques ne se produisent normalement et généralement pas d'une manière spontanée, s'il leur faut un travail au moins subconscient de désir et d'attente chez les assistants comme chez le médium, il est manifeste qu'ils ne peuvent pas se réaliser dans un milieu hostile autant que dans un milieu sympathique. Il semblerait même, conformément à la logique — et l'expérience le confirme — que, si les assistants ne sont préoccupés que par l'idée de la fraude, le phénomène qu'ils peuvent pour ainsi dire *créer* ne saurait être que de la fraude.

On me dira : Ce ne sont là que des hypothèses.

Non pas : c'est bien le fruit de la longue expérience accumulée, depuis plus de soixante ans, par tant d'expérimentateurs. J'ai bien un peu l'habitude d'appeler cela *ma théorie*, parce que j'insiste peut-être sur elle d'une façon spéciale, en y attachant une importance exceptionnelle ; mais je n'ai certainement pas la prétention ridicule d'avoir découvert cela. On peut lire, par exemple, ce que dit, à ce sujet, le Dr Karl du Prel dans *La Magie, science naturelle*. Dans son étude sur « La question de la fraude dans les expériences avec Eusapia Paladino », le Dr Ochorowicz arrive à cette conclusion, que « *le médium n'est qu'un miroir qui reflète et dirige les idées et les forces nerveuses des assistants vers un but idéoplastique* » (1). Cela n'est même plus discuté parmi les psychistes : durant les séances, cette nécessité de créer un milieu favorable constitue la préoccupation la plus vive, la plus incessante des expérimentateurs.

Évidemment, lorsque je m'occupe des preuves *expérimentales* qui militent en faveur de cette hypothèse, je ne veux pas parler de preuves dont chacune serait absolue et complète ; cela ne pourrait être, étant donné que la réalité des phénomènes médiumniques est elle-même encore contestée. Mais à tout moment on recueille une de ces preuves *relatives* qui, jointes à une infinité d'autres, finissent par former la conviction des chercheurs. De ces preuves, nous en avons eu une, dès la première séance que Carancini nous a donnée à Paris. Elle est même assez caractéristique pour valoir la peine d'être racontée.

On sait que les médiums, au cours des séances, accusent souvent des influences favorables ou défavorables qui leur viennent — disent-ils — de tel ou tel expérimentateur. Or, la séance en question venait à peine de commencer, lorsque « Giuseppe » déclara :

— Nous aurons quelque chose ce soir : il y a parmi nous un autre médium que Carancini ; c'est cette dame qui est assise à l'autre bout de la table.

Cette dame n'était autre que Mme Ag. Schlœmer, dont les facultés, en quelques formes de médiumnité, nous étaient connues depuis longtemps déjà. Mais Carancini la voyait pour la première fois ; arrivé la veille à Paris, il ignorait absolument quels auraient été les assistants aux séances ; inutile d'ajouter que je m'étais bien gardé de les lui présenter.

A plusieurs autres reprises encore, Carancini désigna quelques-uns des expérimentateurs comme étant particulièrement favorables à la production des phénomènes ; parfois il se bornait à dire « qu'il sentait de la force médiumnique à sa droite, ou à sa gauche » ; j'ai bien observé que jamais il ne se trompait.

On finit par constater que les meilleures séances étaient celles où Mme Ag. Schlœmer et M. L. Lemerle remplissaient les fonctions de contrôleurs. Cette dame et ce monsieur, appartenant au meilleur monde, jouissant d'une situation indépendante, ne pourraient être soupçonnés

(1) *Annales des Sciences Psychiques*, Mars-Avril 1896, p. 111. Cet article a été reproduit par M. de Rochas dans son ouvrage *L'Extériorisation de la Motricité*.

que par un parfait imbécile de favoriser consciemment les trucs éventuels du médium. Mais *inconsciemment* ?... Est-il bien sûr qu'ils savaient contrôler le médium ? Personnellement je le crois ; mais je reconnais à d'autres le droit d'en douter. Quant on a douté de la perspicacité de savants comme Crookes, de presdigitateurs comme Bellachini, Rybka, etc., on peut douter de qui que ce soit.

Mais alors, comment résoudre le dilemme qui se présente ainsi : *Ou mettre autour du médium des personnes favorables à la production des phénomènes, en prétendant cette chose souvent impossible, qu'on soit tenu de croire à leur infallibilité* ; — *ou bien mettre à côté du médium des personnes dans la perspicacité desquelles on a pleine confiance* (*dans l'espèce, en première ligne*, nous-mêmes !) *et ne pas obtenir de phénomènes, ou peut-être obtenir des fraudes.* En vérité, cette perspective n'est guère engageante !... C'est ce que Mr Marcel Mangin exprimait en écrivant dernièrement (1) :

Certaines personnes sont favorables au développement de la force psychique et d'autres défavorables. Naturellement les sceptiques endurcis diront : « Parbleu ! Les personnes favorables aux phénomènes sont celles qui contrôlent mal ; c'est bien simple. »

C'est bien cela. Depuis soixante ans et quelques qu'on étudie expérimentalement les faits médiumniques, toutes les affirmations des croyants se sont heurtées à cette simple réponse des négateurs.

Que faire alors ?

Comment obtenir un bon contrôle objectif

Voici : *Il faut, d'un côté, entourer les médiums de personnes dont la présence favorise la production des phénomènes* ; *il faut, de l'autre côté, mettre le médium dans l'impossibilité de frauder.*

Cette double condition, que l'on a si rarement atteinte même avec les meilleurs médiums, et qu'on ne pouvait, en tout cas, renouveler à volonté, semblait se présenter chez M. François Carancini, d'après les récits du baron Léon von Erhardt, que nous avons publiés. Puisqu'on pouvait lier le médium comme un énergumène, ou comme un bandit des plus dangereux, on devait bien aussi pouvoir le soumettre à ce régime, beaucoup plus humain, mais certainement non moins rigoureux :

Visser la chaise du médium au parquet, par des équerres en fer. Visser de même la table placée devant lui. Lier le corps du médium au dossier de sa chaise, de façon toutefois à lui laisser une certaine liberté de mouvements ; fermer les deux bouts de la ficelle par un plomb poinçonné. Lier les poignets du médium avec des sangles rattachées par des ficelles poinçonnées à des pitons vissés au plateau de la table. Joindre les deux pitons par un lacet plombé, afin qu'on ne puisse pas les dévisser. Lier de même les pieds du médium au parquet. Enfin (bien que cela ne soit pas nécessaire), joindre les poignets du médium à ceux des contrôleurs, munis à leur tour de sangles.

Le médium ne se trouve pas ainsi gêné et entravé dans ses mouvements ; il peut mouvoir son tronc, sa tête, ses mains, ses pieds, de 40 cm. environ. Mais les objets à déplacer, apporter ou « léviter » : tambourins, trompettes, étagères, chevalets, etc., sont placés, par exemple, à 40 cm. de la limite extrême que la tête, les mains, les pieds peuvent atteindre.

Dans la pratique, les liens et attaches que je viens d'indiquer sont moins faciles à appliquer qu'il ne l'est de les décrire. Les limites du déplacement de la tête sont surtout assez difficiles à établir exactement. Il faut aussi tenir compte de l'énervement du médium, de la nécessité d'opérer sans trop de longueur, de l'incommodité de la position dans laquelle on se trouve, des inadvertances et des accidents qui peuvent parfois se produire : il m'est arrivé, une fois, d'oublier de joindre les deux pitons auxquels étaient rattachées les liens des poignets, ce qui fait que le médium, s'il s'en était aperçu, eût pu les dévisser ! D'autres fois les liens, trop minces, se sont brisés. On n'est pas très glorieux d'avouer ces maladresses, mais il faut avoir l'honnêteté de le faire, d'autant plus qu'on sait bien que personne n'est infaillible et qu'une inadvertance, un accident peuvent parfois se glisser dans une expérience scientifique quelconque et la faire manquer ; cela ne peut pas détruire les résultats d'expériences renouvelés vingt fois, surtout quand il s'agit d'opérations qui ne sont pas, en somme, des plus compliquées, ni des plus délicates.

En ces conditions, on ne doit plus se préoccuper beaucoup de la vigilance des contrôleurs, le *contrôle subjectif ayant été remplacé par le contrôle objectif.* Les contrôleurs pourraient même s'endormir, que le médium se trouverait toujours dans l'impossibilité d'atteindre les objets environnants. Il faut seulement s'assurer, naturellement, qu'il n'ait pas sur lui quelque appareil *ad hoc.* On n'a pas toujours déshabillé Carancini avant ou après la séance, dans les expériences de Paris, bien qu'il s'offrît à le laisser faire ; mais quand cela a été fait, sans que le médium en fût

(1) *Annales des Sciences Psychiques*, Juillet 1912, p. 194.

prévenu, par le Dr von Schrenck-Notzing, par MM. Lemerle, le commandant Romain, etc., on a pu parfaitement s'assurer que le sujet n'avait rien de suspect sur lui.

Comme les contrôleurs se trouvent avoir un poignet attaché à celui du médium, alors que leur autre main est retenue par leurs voisins respectifs, on peut même, jusqu'à un certain point, s'assurer qu'ils ne commettent pas des fraudes conscientes, surtout si les mains et les pieds de tous les assistants sont contresignés par des lettres phosphorescentes. Mais je crois devoir à peine effleurer ce sujet. Si on doit aussi soupçonner la bonne foi des contrôleurs, et puis des personnes qui contrôlent les contrôleurs, et ainsi de suite, alors que les contrôleurs et les autres expérimentateurs changent souvent et que, malgré cela, les phénomènes continuent à se produire, on sort du domaine du doute raisonnable pour entrer dans un état d'esprit qui constitue une espèce de manie de persécution. Il est de toute évidence que, si on fait contrôler par des experts une expérience pour s'assurer que les résultats n'en sont pas falsifiés, et qu'ensuite on soupçonne les experts, et puis les experts qui contrôlent les experts, *et sine fine dicentes*, on montre alors, non pas vouloir atteindre la vérité, mais vouloir absolument s'arranger pour le maintenir au fond du puits.

Ce qu'on a pu faire avec Carancini

C'est donc ce contrôle objectif, presque idéal, que nous nous proposions d'appliquer à Carancini. Les résultats n'ont pas été entièrement satisfaisants, il faut le reconnaître ; mais la faute n'en est probablement ni au médium, ni aux expérimentateurs : elle est aux circonstances dans lesquelles on s'est trouvé.

Le médium s'est assez bien prêté au contrôle qu'on lui imposait ; il s'est laissé fouiller, lier, plomber, poinçonner, tout comme on a voulu.

Les expérimentateurs ont été unanimes à reconnaître qu'il ne fallait pas, dès le commencement, appliquer au médium ces mesures extrêmes de contrôle, et qu'il fallait, dans les premières séances, le ménager, tâcher de gagner sa confiance, connaître plus exactement la façon dont se déroulaient les expériences. Comme les deux premières séances dans lesquelles le contrôle « objectif » que j'ai décrit plus haut avait été appliqué n'ont pas donné de résultats, il a bien fallu en revenir pour quelque temps aux anciens systèmes ; d'où une assez grande perte de temps. Mais surtout, les personnes qui, les mains dans leurs poches, se plaisent à indiquer comment les séances devraient être faites, toujours avec les mêmes expérimentateurs, bien choisis, etc., etc., — ressemblant en cela aux grands généraux et amiraux qui gagnent des batailles dans les cafés, sans avoir la moindre idée des difficultés stratégiques et logistiques parmi lesquelles se débat en réalité le commandant d'une armée ou d'une flotte, — ne devraient pas oublier que la Société Universelle d'Études Psychiques ne possède pas de capitaux, et que, pour faire venir un médium et lui faire donner des séances, il lui faut nécessairement s'adresser à un grand nombre de ses sociétaires qui sont bien disposés à verser des cotisations, mais pour pouvoir eux-mêmes assister aux séances. Il fallait donc contenter plusieurs groupes d'expérimentateurs, dont plusieurs n'auraient pas aimé intervenir à différentes séances négatives, en payant toujours la forte somme, jusqu'au jour où on aurait peut-être obtenu quelque phénomène.

Les systèmes stricts de contrôle n'ont donc pu être appliqués que dans les dernières séances. A la plupart d'entre elles, les phénomènes se sont produits ; M. Carancini est donc sorti triomphant de l'épreuve ; mais je dois reconnaître que de nouvelles séances devraient encore avoir lieu pour que l'on puisse parvenir à un résultat absolument positif et concluant. On a pu lire en effet dans le Rapport de M. Marcel Mangin l'énumération des difficultés avec lesquelles les expérimentateurs ont dû lutter, la plupart du temps. Les extraits suivants des procès-verbaux rédigés par moi-même pour les séances auxquelles M. Mangin n'a pas assisté contribueront à faire assez bien comprendre ce que je veux dire lorsque j'affirme que, si j'ai pu, ainsi que la plupart des expérimentateurs, parvenir à une conviction personnelle favorable à la médiumnité de M. Carancini, je dois toutefois reconnaître que le contrôle objectif que j'avais imaginé n'a pu être appliqué que d'une façon trop imparfaite et trop passagère pour que nous puissions affirmer avoir atteint ce que l'on pourrait appeler la certitude scientifique de la réalité de ces phénomènes.

Quelques extraits des procès-verbaux

Séance du vendredi 31 mai

Cette séance — la première que M. Carancini donnait à d'autres groupes qu'à celui dont M. M. Mangin était le Rapporteur — avait été demandée par le Dr baron von Schrenck-Notzing, membre honoraire de la S. U. E. P., qui y avait invité trois autres personnes. Les phénomènes tardèrent à se produire ;

le médium s'avouait intimidé par la qualité des expérimentateurs, et surtout par l'avis que le baron avait émis sur un autre médium romain, Mme Lucie Sordi. Enfin, Mme X., qui contrôlait Carancini à droite, alors que M. v. Schrenck le contrôlait à gauche, commença à être touchée, puis saisie, pincée avec une certaine violence. Pendant ce temps, M. v. Schrenck tâchait de s'assurer du contrôle *des deux mains* du médium, et déclara que ces phénomènes lui paraissaient authentiques, sans toutefois pouvoir être absolument affirmatif, après une unique séance. Le contrôle des pieds était moins sûr, mais les pincements étaient de telle nature qu'ils ne pouvaient être produits ni avec les pieds, ni avec la bouche. Au moment où les phénomènes se produisaient, Mme X. accusait un vent assez fort provenant du cabinet. Elle n'avait encore jamais assisté à des séances médiumniques, mais elle disait avoir été l'héroïne de quelques faits spontanés, dont elle fit le récit.

Séance du vendredi 7 juin

Contrôleur de droite : Mme Carette ; de gauche : M. de Vesme. Etaient aussi présents : Mlle de V., MM. Bergeot, André Sardou, colonel Frater, de La Bussière. Mme Carette accuse quelques attouchements ; M. de Vesme est aussi légèrement touché à la hanche, mais il lui semble voir, à la lumière rouge, que le médium a fait cela au moyen d'un de ses pieds. Un guéridon qui se trouvait derrière et un peu à droite de M. de Vesme s'approche de ce dernier. L'obscurité complète avait été faite quand un ballon qui se trouvait sur ce guéridon arrive doucement sur la table, presque en effleurant les mains de M. de Vesme, et roule jusqu'au fond du plateau.

Durant une courte discussion qui suit la séance, les contrôleurs constatant que, s'ils étaient sûrs du contrôle des mains, il ne l'étaient point de celui des pieds. Ils sentaient bien un pied ; mais lequel ? Carancini faisait bien constater, de temps en temps, que ses *deux* pieds étaient également contrôlés ; mais plusieurs minutes se passaient ensuite avant la production d'un phénomène, et le tour classique de la substitution du pied pouvait, en ce laps de temps, être exécuté.

M. A. Sardou observa que Carancini pouvait avoir approché le guéridon avec un pied ; il pouvait ensuite avoir saisi le ballon entre le biceps et l'avant-bras pour le placer sur la table.

Séance de lundi 10 juin

Pour obvier à ces fâcheuses incertitudes, une planche de la hauteur de 20 centimètres environ a été clouée verticalement sous la table dans le sens de sa longueur, du côté du médium, dont un pied se trouve ainsi de chaque côté de la planche. Le contrôle devient alors facile. M. Carancini semble accepter sans enthousiasme ce dispositif, imaginé par M. L. Favre ; il dit que cette nouveauté gênera la production des phénomènes. Il est contrôlé par MM. Frater et Ravel. Il y a un peu de lumière. On entend s'agiter légèrement une petite sonnette qui a été posée sur une chaise, à l'intérieur du cabinet ; le colonel Frater est légèrement touché à plusieurs reprises ; sa chaise est poussée loin de la table. Une raquette qui se trouve sur le guéridon, derrière M. Frater, tombe bruyamment ; le guéridon tombe à son tour. Ces phénomènes sont jugés satisfaisants par les expérimentateurs.

Deux petites lumières verdâtres, comme des vers luisants, très visibles pour tous, apparaissent successivement devant le médium, se déplacent, disparaissent. Les contrôleurs affirment, en ce moment, que les mains du médium n'ont pas bougé.

Séance du Samedi 15 juin

Le procès-verbal de cette séance a été rédigé par M. R. Warcollier, Secrétaire-adjoint, qui contrôlait le médium à gauche ; le contrôleur de droite était M. A. Sardou. Très peu de lumière. Tout à coup, on entend un bruit violent ; c'est le casier à musique, placé à un mètre environ du médium, près de M. Warcollier, qui s'est effondré sur le parquet. M. Warcollier n'est pas bien sûr que le pied gauche du médium ne lui soit pas échappé un petit instant. La planche dont nous avons parlé était fixée au parquet au moyen de deux lames de bois, que l'on confondait facilement, au toucher, avec le pied du médium. Ces lames ont été abolies dans la séance suivante, et la planche a été fixée au parquet par deux petites équerres en fer.

M. Warcollier redouble d'attention pour le contrôle du pied gauche du médium, qu'il caresse continuellement avec son propre pied. En ces conditions, la chaise de M. W. est tout à coup déplacée ; le phénomène est considéré satisfaisant.

A un certain moment, la planche séparant les pieds du médium tombe ; malgré cela on s'arrange pour bien contrôler les pieds. La table se soulève du côté du médium et se balance à plusieurs reprises, en suivant les mouvements que le médium fait faire à la main de M. Warcollier. Celui-ci, ainsi que M. Sardou, déclarent que le contrôle leur paraît avoir été bon. A cette séance assistaient aussi Mme Cornely, M. le comte de Grollier et les Docteurs R. et B.

Séance du vendredi 21 juin

MM. les Docteurs R. et B., qui contrôlent respectivement à gauche et à droite le médium, ont décidé de le surveiller très strictement. Mme Cornély, M. de Grollier, M. Sardou, un de ses amis et M. de Vesme sont également présents. La planche est bien fixée entre les pieds du médium. Les phénomènes ne se font pas attendre et se déroulent avec une rapidité inaccoutumée. Le rideau du cabinet médiumnique arrive sur la table ; phénomène assez insignifiant, car il peut avoir été exécuté par le médium avec ses dents. Le médium s'agite beaucoup, il allonge les bras, étend les mains, accompagnées de celles des contrôleurs, vers le chevalet et le casier à musique qui sont respectivement à sa droite et à sa

gauche, mais sans les atteindre. Une petite poupée en caoutchouc qui est sur un rayon du casier, arrive sur la table. Enfin, le casier lui-même se déplace et puis tombe à terre avec fracas. La séance est terminée.

M. le Dr R., contrôleur de droite, dit alors que le médium a probablement saisi la poupée avec ses dents, pour l'apporter sur la table du milieu. Quant au casier, il l'a mû et jeté en bas avec sa tête. Il affirme avoir bien vu cela, malgré l'obscurité presque complète. Il avait laissé faire au médium tout ce qu'il voulait.

Inutile de dire que cette séance produit sur tout le monde une impression très fâcheuse. Moi-même, j'étais découragé. Cette mauvaise impression s'est modifiée avec les séances successives — surtout avec celles où le médium a été lié. Elle ne garde plus pour moi qu'un intérêt épisodique : il paraît qu'il s'est produit dans cette séance ce qui s'est produit cent fois avec Eusapia et d'autres médiums : on a permis au médium de frauder, consciemment ou inconsciemment, et le médium a fraudé.

Séance du 22 juin

Sont présents : Mmes Moulton, Evilly, Aubry, MM. Aubry, Bergeot, de la Bussière. Ces deux derniers contrôlent, le premier à gauche, le deuxième à droite du médium. La planche est fixée entre les pieds du médium. Les phénomènes consistent d'abord en des déplacements d'objets posés sur la chaise à l'intérieur du cabinet, d'un chevalet placé derrière M. de la Bussière, etc. A un moment donné, quelqu'un dit :

— Giuseppe, tu devrais nous apporter la poupée.

Immédiatement, la petite poupée en caoutchouc, placée sur le casier à musique, derrière M. Bergeot, fait entendre un petit cri, comme lorsqu'on la presse. Phénomène très remarquable, parce que le médium ne pouvait absolument pas, avec cette soudaineté, chercher la poupée, dans l'obscurité. Les contrôleurs affirment que les mains étaient bien gardées. Enfin, la chaise du cabinet arrive sur la table du milieu. Les contrôleurs disent n'avoir pas lâché les mains du médium. Ils ajoutent que le contrôle des pieds était bon aussi.

Séance du lundi 24 juin.

Ce fut probablement la séance la plus remarquable. L'assistance était composée de Mmes Périer, Bénard et Carette, de MM. Archat, Dévigne, La Cour et Périer. Contrôleur de droite : Mme Bénard ; de gauche, M. Dévigne. La planche est entre les pieds du médium.

M. Dévigne est d'abord touché à plusieurs reprises sur l'épaule ; la lumière est suffisante pour constater que les mains du médium sont sur la table. Une guitare placée sur une chaise derrière M. Dévigne commence à s'agiter ; ses cordes émettent des sons.

On entend des bruits à l'intérieur du cabinet, les contrôleurs disent qu'ils tiennent les deux genoux du médium.

Le médium demande qu'on diminue la lumière, et on reste dans une obscurité presque complète. La guitare vient s'appuyer sur le mollet de M. Dévigne, upis elle tombe à terre.

On entend le bruit d'un meuble déplacé ; c'est la chaise placée à côté de M. Dévigne qui, en passant

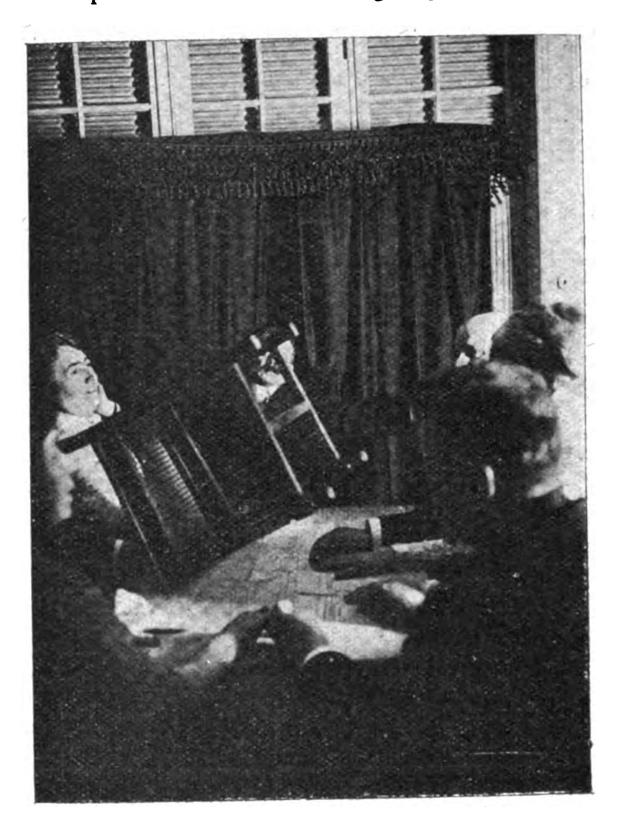


Fig. 1.

sur la table du milieu, va s'arrêter entre Mme Bénard et M. Périer. Le médium ordonne : *Fuoco* ! et une photographie est prise par M. Le Cour (*fig.* 1).

Quelques minutes après, la sonnette qui était sur le casier s'agite assez bruyamment et est ensuite lancée à terre. La poupée en caoutchouc commence à son tour à crier et est projetée entre les pieds de M. Le Cour, hors de la chaîne. A la question de M. de Vesme, les contrôleurs répondent qu'ils tiennent bien chacun une main du médium, et non pas seulement ses poignets. Mme Bénard ajoute que la tête du médium reste toujours sur son épaule, et que sa propre jambe est croisée avec celle de droite du médium.

Le médium annonce qu'il va tenter un phénomène important ; il demande que tout le monde s'écarte de la table du milieu, en retirant d'elle les mains, tout en continuant à faire la chaîne. Quelques minutes plus tard, on entend un nouveau bruit très fort ; le médium crie : *fuoco* ! ; l'éclair du magnésium flambe immédiatement. « Giuseppe » demande qu'on réveille aussitôt le médium, ce qui est exécuté. On fait la lumière blanche et on constate que la table autour de laquelle on faisait la chaîne, s'étant évidemment soulevée et étant passée sur la tête du

médium, est presque debout sur le guéridon qui se trouve dans le cabinet médiumnique, comme on peut voir par la photographie (*fig.* II). Malheureusement, on avait oublié de changer la plaque d'un des appareils photographiques — celui placé à côté du cabinet — ce qui fait qu'il y a sur elle deux scènes superposées. Je ne crois donc pas devoir la reproduire, mais je puis ajouter que l'examen attentif et critique de cette double photographie montre que les mains et les pieds du médium étaient bien contrôlés ; seulement, le médium agitait légèrement ses mains, à quelque hauteur de la table, comme pour amorcer les mouvements de celle-ci. Enfin, si le médium avait soulevé la table avec sa tête, le meuble ne se serait évidemment pas retourné sens dessus dessous. La table doit s'être soulevée d'abord du côté opposé au médium.



Fig. 2.

On se rappelle que ce phénomène s'est produit aussi au cours d'une des séances dont M. Mangin a parlé, dans le dernier numéro des *Annales*.

Séance du vendredi 28 juin

Assistent à la séance Mmes Bez., Bén., Bénard, Carette, Aubry, et MM. Aubry, de Grollier, de la Bussière, R., de Vesme, Le Cour. Pas de planche entre les pieds du médium. Contrôleurs : à droite Mme Bénard, à gauche M. de la Bussière. La guitare à laquelle on a attaché un chiffre phosphorescent se remue sur le guéridon, derrière M. de la Bussière, puis arrive sur la table. M. de la B. déclare que le contrôle a été très bon. Mme Carette demande à « Giuseppe » d'apporter le ballon qui se trouve dans le cabinet ; le ballon lui est lancé, un instant après. Le casier à musique commence à se remuer. Le guéridon arrive sur la table, sa jambe reste posée sur l'épaule de M. de la Bussière. Le médium dit : *feu* ! ; le magnésium, défectueux, ne s'allume pas ; on parvient tout de même, un instant après, à produire l'éclair, et on prend ainsi simultanément deux photographies (fig. 3 et 4), la première avec l'appareil qui était en face du cabinet, la deuxième avec celui qui était à sa gauche.

Un autre ballon qui se trouvait sur le casier est lancé aux pieds de M. Le Cour, assis hors du cercle ; la poupée en caoutchouc commence à crier, puis elle arrive sur la table. Une main invisible tire la cravate de Mme Béz., assise à la gauche de M. de la Bussière, en la lui dénouant. Une lettre lumineuse qui se trouvait d'abord attachée au guéridon, est lancée sur la table.

Séance du lundi 8 juillet

Dans cette séance, le médium est lié de la manière que j'ai décrite dans la partie de cet article qui précède les procès-verbaux. La table, la chaise sont vissées au parquet, etc. Des chiffres phosphorescents sont placés au fond du pantalon du médium, que les contrôleurs surveillent, ainsi que sur la plupart des objets avoisinants. Lumière rouge habituelle.

Assistent à la séance Mmes Monroc, Bénard, Carette et de V. ; MM. Archat, de la Bussière fils, Warcollier, Le Cour, de Vesme. Contrôleurs : à droite, Mme Bénard, à gauche Mme Monroc. M. Archat reste hors de la chaîne, caché par le piano, désireux d'examiner les mouvements du médium. Lumière rouge habituelle.

Le casier placé derrière Mme Bénard s'approche du médium ; presque aussitôt différents objets qui se trouvaient sur ce meuble arrivent sur la table ; la petite poupée est lancée avec une certaine force au visage de Mme de V. Comme un chiffre phosphorescent y avait été appliqué, M. Archat dit avoir vu quelque chose de noir, semblable à une main, qui l'avait saisie. Les contrôleurs affirment que les mains du médium sont immobiles.

Dix minutes après, Mme Bénard s'écrie que la main droite du médium s'est échappée en ce moment même de la sangle qui la serrait au poignet ; les expérimentateurs l'y rétablissent, en se proposant de serrer davantage la sangle au poignet du médium, une autre fois.

On fait l'obscurité complète. Après quelques autres attouchements et déplacements d'objets, le casier s'écroule sur le piano, en restant dans une position oblique ; le rideau de gauche arrive avec force sur la tête de Mme Monroc et sur celle de M. de la Bussière. Le médium crie : *feu* ! et on prend deux photographies simultanées, dont nous reproduisons ici celle de l'appareil placé à la gauche du cabinet. On y voit L. Archat regardant subrepticement derrière le casier (*fig.* 5). Quelques secondes avant ce dernier phénomène, le médium avait demandé qu'on lui

contrôlât bien les mains, en empêchant qu'il les agitât.

Séance du Vendredi 12 juillet

Contrôleurs : MM. de la Bussière fils et A. Arnyvelde. Autour de la table : Mmes Bez... et Bén..., Mlles S. et de V., MM. de Grollier et de Vesme. Le médium est attaché, comme dans la séance précédente. Les phénomènes tardent à se produire ;

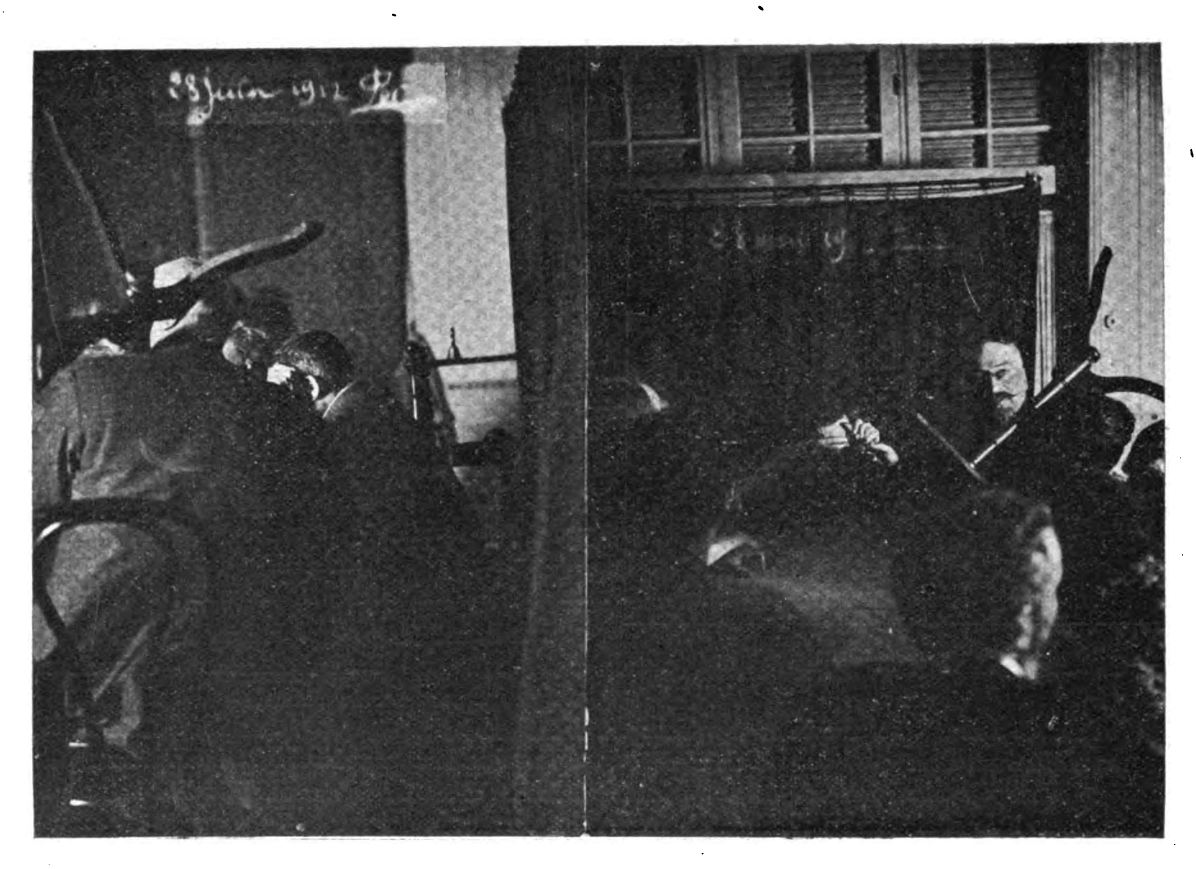


Fig. 3. Fig. 4.

M. Carancini, énervé, s'en prend aux contrôleurs ; à un certain moment, le lacet retenant le pied droit du médium se brise. Enfin, quelques objets qui étaient sur le casier arrivent sur la table. Mais la séance n'est pas des meilleures.

Séance de mercredi 17 juillet.

Sur ma demande, M. Carancini avait consenti aimablement à donner une ou deux séances auxquelles je me proposais d'inviter les membres de la Section parisienne de la S. U. E. P. n'ayant pas assisté aux séances précédentes. Une douzaine de personnes étaient présentes. Elles ont pu constater la rigueur du contrôle auquel le médium était soumis — mais c'est à peu près tout, car les phénomènes qui se produisirent ne furent pas bien probants : des coups frappés, faciles à imiter, un déplacement du rideau du cabinet, etc.

Nous étions dans les jours les plus chauds de l'année ; M. Carancini venait de donner jusqu'à quatre séances dans une semaine ; il était fatigué, un peu malade ; j'estimai ne pas devoir continuer les expériences, d'autant plus qu'un grand nombre de nos sociétaires étaient déjà partis pour leurs villégiatures.

Je dirai comme M. Marcel Mangin que, si quelqu'un de nos sociétaires désire connaître les détails, pour la plupart absolument insignifiants, que nous avons supprimés dans le récit qu'on vient de lire, il n'aura qu'à nous demander de pouvoir consulter les procès-verbaux, que nous tenons à sa disposition. Plus tard peut-être, si l'utilité s'en fait sentir, je publierai certains épisodes qui n'ont exercé aucune influence sur le résultat des expériences, mais dont le récit peut être néanmoins assez curieux et instructif — par exemple l'épisode concernant un monsieur, expert en prestidigitation, et se disant aussi expert et croyant dans les phénomènes médiumniques, qui, invité à quelques-unes de ces séances dans le but de s'assurer de l'efficacité des liens qu'on avait l'intention d'appliquer à Carancini, commença par se montrer tout ébahi de ce qu'il

voyait, et, devant cette réunion d'hommes s'étant spécialisés depuis plus de vingt ans dans les recherches métapsychiques et ayant expérimenté



Fig. 5.

des dizaines de fois avec Eusapia et une infinité d'autres médiums célèbres, ne cessait de répéter : « Mais ce n'est pas ainsi qu'on fait une séance médiumnique ! Je n'ai jamais rien vu de semblable. » Ceci donne une idée de ce qui se passa ensuite.

On a pu voir que les séances au cours desquelles Carancini a pu être soumis à un contrôle objectif absolu ne sont pas nombreuses, même en y ajoutant les dernières séances dont a rendu compte M. Marcel Mangin dans le numéro de juillet (pp. 199-201). En ces conditions, ainsi que je l'ai dit au commencement, il me semblerait excessif de dire que nous sommes sûrs de notre fait, et que le médium romain a définitivement triomphé de l'épreuve à laquelle il avait été soumis — épreuve qui est certainement sans exemple dans les fastes du métapsychisme pour ce qui se rapporte aux médiums de ce type. Les mains d'Eusapia avaient été une fois attachées à des liens fixés à la table dans une séance qu'elle donna au Prof. Botazzi, de l'Université de Naples — et c'est tout !

Maintenant, si on ne veut pas perdre le fruit de ce que nous avons fait au cours de l'été dernier, il faudrait pouvoir faire revenir pendant quelque temps M. Carancini à Paris, et avoir avec lui une nouvelle série de séances, dans les conditions de strict contrôle que j'ai indiquées — conditions dans lesquelles on pourra introduire les améliorations utiles que des personnes compétentes et avisées pourraient nous indiquer.

Que le groupe des expérimentateurs devra être toujours le même, et constitué de façon à rendre ces expériences réellement sérieuses et utiles, c'est là une vérité que tout le monde comprend aisément, et dont je me rends compte peut-être mieux que tout autre. La difficulté n'est donc pas là : la difficulté, c'est de trouver le moyen d'effectuer ce programme.

Il est manifeste que la tâche si coûteuse et souvent même si désagréable de **chercher** les sujets dignes d'être soumis à l'examen des savants devrait incomber aux Sociétés et Instituts de recherches psychiques qui disposent de ressources financières recueillies spécialement dans ce but et destinées spécialement à cet usage. Puisque personne n'espère plus rien dans cette direction, on voudrait bien trouver quelque chose de nouveau ; mais la dispersion des forces, la divergence des efforts, l'opposition des intérêts individuels rendent cette belle œuvre toujours moins réalisable, et le dévouement de quelques chercheurs ne leur procure, en ces conditions, d'autres fruits que des déceptions et des amertumes de toute sorte.

H. ORION

QUELQUES FAITS DE NATURE SUPERNORMALES

Paris, le 27 août 1912.

MON CHER MAÎTRE, (1)

Je me permets d'adresser au Membre de la Commission pour l'Etude des Phénomènes Télépathiques, Directeur des *Annales des Sciences Psychiques*, les faits suivants dont j'ai été le témoin.

Attaché, depuis l'année 1897, à l'Administration Municipale, je suis sorti de l'École Municipale Lavoisier en 1888, avec mon certificat d'études supérieures. Je ne me suis adonné à l'étude des phénomènes psychiques que depuis dix-huit mois à la suite de plusieurs phénomènes qui m'ont beaucoup impressionné.

J'insiste sur ce point, que jamais, auparavant, je n'avais jeté les yeux sur aucun ouvrage psychique ; je ne connaissais pas du tout ces phénomènes. Cela afin de bien faire ressortir que ce n'est pas la lecture de ces livres qui a pu influer sur mes facultés. Je suis catholique, mais je n'ai jamais été à l'église depuis ma jeunesse.

I

Dans le courant de l'année 1885 (je ne puis préciser la date), j'habitais à ce moment chez mes parents, 111, rue Monge, et j'étais âgé de douze ans. Je revenais de chez mon grand'père, M. D..., rue Turbigo. Il était environ 11 heures du matin quand, en passant boulevard Sébastopol, devant l'Eglise Saint-Leu, je croisai un homme estropié qui me demanda l'aumône. Instinctivement, je portai la main à la poche de mon gilet pour donner deux sous, mais je m'aperçus que je n'avais pour toute monnaie qu'une pièce de deux francs que venait de me donner mon grand'-père. Une seconde d'hésitation, et je remis ma pièce au mendiant. J'allais presque aussitôt regretter mon acte quand je me sentis presque soulevé de terre et pressé contre un être invisible, qui me félicitait d'avoir accompli cette bonne action. Il se tenait à mes côtés et m'accompagna pendant plusieurs centaines de mètres.

(1) Cette communication a été adressée par l'auteur à M. le Dr Charles Richet.

II

En 1898 (j'ignore la date exacte, mais je pourrais facilement la retrouver), j'habitais à Paris, 11, rue de Buffon, quand un soir, je reçus de ma tante, Mme C..., qui était établie depuis de longues années grainetière, 59, rue Baudricourt, une dépêche me priant de venir tout de suite, mon oncle étant très malade. Il souffrait d'épuisement, et depuis longtemps on s'attendait d'un moment à l'autre à une issue fatale.

A mon arrivée, mon oncle agonisait et, s'adressant à la garde-malade qui le soignait : « Victorine, s'écria-t-il en étendant le bras, mais regardez-« donc ce feu, ce feu ! Ah ! ma pauvre Victorine ! « Comme je vous plains ! » Il retomba sur son lit, et rendit le dernier soupir.

Nous n'attachâmes aucune importance à ces paroles et, après l'ensevelissement, ma tante congédia la garde-malade qui ne s'était pas couchée depuis plusieurs jours, lui disant que je veillerais le corps, et qu'elle pouvait aller se reposer.

Le lendemain matin, à la première heure, la garde-malade était de retour. Elle nous déclara qu'au moment précis où mon oncle s'apitoyait sur elle en lui disant : « Regardez donc ce feu, ma pauvre Victorine », un incendie qui avait pris naissance au Concert de la Fauvette, avenue des Gobelins avait complètement consumé tout le mobilier qui garnissait sa chambre.

La distance de la rue Baudricourt à l'avenue des Gobelins est d'environ deux kilomètres, et mon oncle n'était jamais allé chez la garde-malade.

Ma tante est décédée, mais je crois qu'il me serait facile de retrouver la garde-malade et, d'après les registres de la Préfecture de Police, la date et l'heure précises de l'incendie, qui devront coïncider avec celles du décès de mon oncle.

III

Le troisième fait est de beaucoup le plus surprenant. Il me laisse encore bien souvent rêveur, et ne peut s'expliquer, il me semble, que par l'hypothèse spirite, car il est scindé en 3 actes.

Le 18 février 1905, j'habitais avec ma femme et mes deux enfants : René, âgé de neuf ans, et Maurice, âgé de quatre ans, 225, boulevard Voltaire.

Notre appartement, situé au 2e étage, se composait d'une salle à manger et de notre chambre à coucher donnant toutes deux sur la rue, et de la chambre à coucher des enfants donnant sur la cour, ainsi que la cuisine. Un couloir desservait toutes les pièces.

Nous avions toujours dans notre chambre une petite lampe à essence tenue en veilleuse. Or, exceptionnellement cette nuit là, la lampe n'avait pas été allumée, ou du moins elle était éteinte.

Je m'éveillai tout à coup pour entendre sonner 3 heures du matin ; je n'avais pas rêvé, et j'étais très calme. En même temps, j'entendis le plancher craquer dans ma chambre, et j'eus l'intuition que quelqu'un était là. Mais qui ? Ce n'était pas ma femme, car je constatai qu'elle reposait à côté de moi. Cela faisait l'impression de quelqu'un de très lourd marchant pieds nus ; à chaque pas, on entendait le pied se poser à terre, puis le plancher craquait fortement.

Les pas allaient de notre chambre à coucher à la salle à manger, puis dans le couloir, pour revenir dans notre chambre. Après un temps d'arrêt assez court au pied de notre lit, le fantôme invisible reprenait sa marche.

Fortement émotionné, je me demandais si je n'étais pas l'objet d'une hallucination. Si seulement ma femme s'éveillait, pensais-je, je pourrais en avoir confirmation. Au bout d'un certain temps, elle s'éveilla ; elle se rapprocha de moi et m'appela, d'abord tout bas, puis à haute voix « Henri ». Mais je faisais semblant de dormir. Finalement, elle me secoua et me dit : « Ecoute, on marche dans l'appartement, j'ai peur ». Les pas à ce moment, se rapprochaient de nous.

Le fantôme resta longtemps dans la chambre, qu'il arpenta en tous sens, puis il se rendit vers l'armoire à glace, qui craqua du haut en bas.

Puis, il retourna dans la salle à manger, où il se produisit sur la table un bruit étrange, semblable à celui que ferait avec un fer une personne qui repasserait du linge. D'abord le bruit très fort du fer tombant sur la planche à repasser recouverte de molleton, puis le bruit prolongé du fer glissant sur le linge. A chaque coup de fer, la table tremblait.

De forts craquements dans le buffet, puis le fantôme revint dans la chambre, à côté de notre lit, qu'il fit craquer. Il se rendit ensuite vers la fenêtre, où un nouveau bruit étrange se produisit. Toutes les vitres des fenêtres de la chambre et de la salle à manger se mirent à résonner, comme si elles avaient été frappées par une très forte grêle. C'est miracle qu'aucun carreau n'ait été cassé.

Fortement émotionné par tout ce vacarme, et surtout parce qu'il était produit par un invisible, je restais médusé dans mon lit. Il y avait une demi-heure que tout cela durait, et j'en avais assez. Je me levai résolument et me rendis à la cuisine où j'allumai une lampe ; puis, je me rendis à la porte d'entrée et constatai qu'elle était fermée au verrou comme d'habitude. Aucun désordre nulle part. Dans la rue, le pavé était sec ; il n'avait donc pas tombé de grêle.

Dans leur chambre, mes deux enfants dormaient paisiblement, côte à côte ; c'était la seule pièce que n'avait pas visitée le fantôme.

Je dois dire que les bruits avaient cessé dès que j'avais mis pied à terre.

Je me recouchai, laissant la lampe allumée, mais à peine étais-je dans le lit que ma femme me fit remarquer qu'il y avait certainement le feu dans la maison voisine. En effet, dans le mur, à la tête de notre lit, et plus particulièrement au-dessus de la tête de ma femme, on entendait un crépitement, identique au pétillement du bois de sapin très sec quand il brûle, ou encore à des étincelles électriques.

Cela dura encore un quart d'heure puis, à 4 heures du matin, tout rentra dans le calme.

J'en avais été tellement bouleversé que le lendemain matin, malgré la crainte de paraître ridicule, je ne pus m'empêcher de raconter l'affaire à mon bureau, non seulement à tout le personnel, mais aussi à mon chef, M. C....

M. C... me déclara que cela ne l'étonnait pas outre mesure, attendu qu'il avait déjà entendu parler de faits aussi étranges, et que généralement, c'était un présage de mort. Je me contentai de sourire à cette pensée, car je n'étais nullement superstitieux. Il n'y avait pour moi qu'une chose certaine. Les bruits que moi et ma femme avions entendus, mais je dois avouer que si quelqu'un m'avait raconté un fait semblable, je serais resté sceptique.

Le soir du même jour, 18 février 1905, j'étais de service à mon bureau jusqu'à 10 heures du soir, et ma femme, qui était encore sous le coup de l'émotion, me pria de ne pas m'attarder et de rentrer de suite chez nous, attendu qu'elle avait peur, et ne se coucherait pas avant mon retour.

Or, ce soir-là, un M. G..., sujet espagnol, commit un attentat anarchiste, rue Lamennais, devant la demeure du Consul du Mexique, contre laquelle il lança une bombe. Arrêté aussitôt,

G..., qui était assez sérieusement blessé, fut conduit à l'hôpital Beaujon. J'eus à instruire cette affaire, aller en perquisition, etc., de sorte que je ne rentrai chez moi que le lendemain matin à 7 heures. Ma femme, qui ne s'était pas couchée, m'attendait toujours sur le balcon.

(Je cite ce fait, qui est tout à fait en dehors du sujet, parce que nous aurons à y revenir tout à l'heure).

J'étais resté incrédule sur la prédiction de M. C... quand, quatre mois plus tard, mon fils Maurice mourut en vingt-quatre heures de la diphtérie. Nous quittâmes aussitôt l'appartement du boulevard Voltaire, qui ne nous rappelait que de tristes souvenirs.

Longtemps après, mon second fils, René, tomba malade et mourut. Nous habitions alors 4, rue Candolle. Je ne pouvais admettre aucune concordance entre son décès et les fameux bruits du boulevard Voltaire.

Il y avait deux mois environ que mon fils René était décédé quand un soir à 8 heures, en reprenant mon service à mon bureau, je me sentis comme électrisé, et mes cheveux se redressèrent. Il me semblait qu'un être invisible était à mes côtés, et j'éprouvai une sensation plutôt désagréable. Cet esprit me poussait à rechercher au répertoire la date de l'attentat commis contre le Consulat du Mexique. Je résistai à cette idée qui me paraissait plutôt baroque, mais je ne pus guère travailler de la soirée, car j'étais toujours obsédé par l'invisible qui me poussait à rechercher la date de l'attentat.

Je dois dire que j'étais de service au bureau tous les deux soirs, de 8 à 10 heures. Or, deux jours plus tard, en entrant à mon bureau à 8 heures du soir, j'éprouvai la même sensation que précédemment : un esprit était à mes côtés, et me priait de rechercher la date de l'attentat. Je résistai à nouveau. Deux jours plus tard, même obsession, contre laquelle je luttai. Les choses se passèrent ainsi tous les deux soirs pendant quinze jours, et je résistais toujours, me demandant si je n'allais pas devenir fou avec cette idée fixe qui me venait toujours le soir quand j'étais de service, et détournait mon esprit de ses occupations.

Finalement, je cédai à l'idée et allai consulter mon répertoire. Jugez de ma stupéfaction quand j'y vis la date du 18 février 1905. Au même instant, l'esprit me suggéra cette phrase : « C'est ce que je voulais te montrer ; les bruits que tu as « entendus boulevard Voltaire se sont produits « de 3 à 4 heures du matin, le 18 février 1905 ; « ton fils René est décédé le 18 février 1907 à « 4 heures du matin. Cette concordance de dates « n'est pas le fait du hasard, je tenais à te le dire ».

A partir de ce jour, je ne fus plus obsédé le soir.

Le 13 mai 1910, je demeurais 9, rue François Ier, dans l'hôtel de la comtesse F. de C., qui était la présidente de l'Union des Femmes de France. Je gardais depuis cinq mois son hôtel, qui était inoccupé, et la fenêtre de ma chambre se trouvait au 1er étage, au-dessus d'une remise ; elle donnait sur la rue Jean Goujon. Une vaste cour me séparait de la loge du concierge, qui était située dans un petit pavillon, près de la porte d'entrée. La distance qui me séparait des concierges était d'environ 80 mètres. J'étais donc complètement isolé dans l'hôtel. Je m'éveillai tout à coup pour entendre sonner minuit. J'étais complètement éveillé, quand tout à coup on frappa à ma porte. Pensant qu'on venait me chercher pour affaire de service à mon bureau, je criai « entrez »; puis, comme on n'entrait pas, je passai mon pantalon et allai ouvrir la porte de ma chambre qui du reste, n'était pas fermée à clef. Il n'y avait personne : ni dans le couloir, ni dans l'escalier, ni dans la cour.

Pensant après tout, que j'aurais pu être l'objet d'une hallucination, je me recouchai, avec la sensation cependant que quelqu'un était près de moi. A ce moment, nouveaux coups frappés à la porte, je fis une inspection sérieuse de tous côtés, mais ne vis rien.

A peine étais-je recouché qu'un bruit étrange se produisit. C'était une série de petits coups secs, comme des étincelles électriques, ou plutôt semblable au bruit que produisent deux ongles quand on les fait craquer l'un en regard de l'autre. Ce bruit se reproduisait à intervalles assez régulier, toutes les minutes environ, et le nombre des coups ne variait pour ainsi dire pas : 13 coups, 15 coups, 12 coups, à raison de 3 coups à la seconde, ces 3 séries séparées par une intervalle de 3 secondes. Le bruit en question se produisait à côté de mon lit, à 2 mètres au-dessus du plancher, derrière une vieille gravure fixée au mur par des épingles.

Je dormais la fenêtre ouverte et, pensant tout d'abord que c'était le vent qui pouvait produire ce bruit, je fermai la fenêtre. Puis, comme les coups continuaient, j'allumai ma bougie, montai sur mon lit et décrochai la gravure. Les coups n'en continuèrent pas moins, et détail curieux, je constatai que de l'autre côté du mur, dans l'escalier, le phénomène ne se produisait pas. Même en appliquant mon oreille au mur, je n'entendais pas le bruit.

Je remontai sur mon lit, et portai la main à l'endroit du mur où il me semblait entendre les coups ; je sentis très distinctement à la main les vibrations produites par les coups.

Je frappai alors de la main contre le mur, en changeant de place ; partout où je frappais, les coups me répondaient.

Je n'avais aucune idée du spiritisme ; néanmoins, l'idée me vint que c'était peut-être un esprit qui se manifestait, et je cherchai à entrer en communication avec lui au moyen de la typtologie, mais sans succès. Les lettres s'embrouillaient, et je ne pus obtenir aucun mot. Les coups ne se suivaient plus par série de 13, 15, 12; ils variaient continuellement, mais ils ne correspondaient pas avec les lettres de l'alphabet pour former des phrases. J'appliquai une feuille de papier sur le mur avec un crayon, pensant que l'esprit ferait peut-être mouvoir le crayon, ou guiderait ma main, mais ce fut en vain. Bref, au bout de deux heures d'efforts, voyant que je n'obtenais aucun succès, je me recouchai. Les coups continuèrent par séries, 13, 15, 12. toutes les minutes environ.

Je fis à ce moment une remarque intéressante. Dès que je bougeais un tant soit peu dans mon lit, les coups se manifestaient aussitôt.

Bien mieux, dès que j'agitais imperceptiblement un doigt de pied ou de la main, les coups répondaient aussitôt.

Je n'éprouvai aucune frayeur, et je m'endormis laissant les coups continuer à se manifester.

A mon réveil, le lendemain matin à 6 h. 30, il faisait jour ; les coups continuaient toujours, et se manifestaient toujours à l'endroit du mur où l'on mettait la main.

Je fis monter le concierge puis sa femme, sa fille, et trois ou quatre ou palefreniers qui tous constatèrent la réalité du phénomène, même durant mon absence.

A 2 heures de l'après-midi, je remontai dans la chambre ; le phénomène se manifestait toujours ; quand je rentrai à minuit et demi, il n'y avait plus rien ; le calme était revenu.

Le lendemain matin, j'eus la sensation qu'un être invisible se tenait à mes côtés, m'invitant à vérifier la date de naissance de mon fils René. Comme je l'avais complètement oubliée, je me rendis au cimetière, et constatai que c'était le 13 *mai* 1896. L'esprit me dit : « C'est ce que je voulais te montrer. »

Or, les bruits s'étaient manifestés le 13 *mai* 1910.

J'entendis parfaitement l'esprit me dire :

« C'est sur ce point que je voulais appeler « ton attention, et te montrer qu'il y a coïnci- « dence avec ces deux dates ».

Deux mots pour terminer, j'ai souvent été effrayé dès ma jeunesse, pendant la nuit, par les coups très violents que produisait le couvercle en bois de la boîte au sel, en se refermant violemment. Bien des fois, avant de me mettre au lit, j'allais m'assurer que le couvercle était bien rabattu, ce qui ne l'empêchait pas de fonctionner la nuit.

Plus tard, étant marié, le même fait se reproduisant constamment dans la cuisine avec une autre boîte au sel en bois, j'ai changé de boîte. J'en ai maintenant une en métal, et depuis, le bruit a cessé.

Enfin, il me semble que si j'étais mis en présence d'un bon médium, on pourrait peut-être obtenir une communication intéressante.

Je me tiens à votre entière disposition dans le cas où ce que je viens de raconter vous paraîtrait intéressant.

Et je vous prie d'agréer, mon cher maître, mes salutations très respectueuses.

H. Orion.

4 septembre 1912.

Mon cher ami,

Vous me demandez de certifier que le 18 février 1905 vous m'avez mis au courant de certains faits survenus dans la matinée du même jour, entre trois et quatre heures, faits qui vous paraissaient inexplicables. Mes souvenirs sont d'autant plus précis à cet égard que je peux les rattacher à un attentat anarchiste qui nous retint au commissariat pendant toute la nuit suivante. Je me rappelle en effet que vous étiez désolé de laisser votre femme seule dans votre appartement cette nuit-là, alors qu'elle devait être encore sous la pénible impression de ce qui s'était produit chez vous quelques heures auparavant.

Voici donc ce que vous m'avez raconté :

« Entre trois et quatre heures du matin, étant au lit, vous aviez entendu dans votre chambres des bruits qui semblaient être produits par une personne lourde marchant pieds nus. Le plancher craquait et les pas parcouraient les pièces de l'appartement successivement. Les meubles craquaient également. Vous entendiez aussi des frôlements inexplicables et des chocs répétés contre les vitres de la chambre et de la pièce voisine, ainsi que d'autres bruits dans le mur mitoyen ; vous compariez ces derniers bruits à un pétillement de bois sec. Vous paraissiez très ému et vous m'avez même dit que, si ces faits se reproduisaient, vous ne pourriez rester dans l'appartement ».

Voilà le fidèle exposé de mes souvenirs.

Bien cordialement

F. C.

1, rue Jean-Goujon.



Je certifie que dans le courant du mois de mai 1910 (je ne puis spécifier exactement la date) M. Orion couchait dans l'hôtel de Mme F. de C., 9, rue François Ier, dont j'étais concierge. Un matin, il me pria de monter dans sa chambre et de frapper au mur. Chaque fois que je frappais au mur, une série de coups me répondait. Ces coups, semblables au tic tac d'une montre, se produisaient même par intervalles d'une minute quand on ne frappait pas.

Quand je posais ma main au mur à l'endroit où j'entendais le bruit, je ressentais les vibrations des coups.

Ce phénomène a duré tout la journée, même pendant l'absence de M. Orion et en plein jour.

Ma femme, ma fille et plusieurs autres personnes l'ont constaté aussi.

Paris, le 2 septembre 1912.

J. REGRAFFE.

Les soussignés certifient que le récit qui figure d'autre part est exact, ils ont été témoins de ces faits.

Jules DONDON, L. REGRAFFE.

LA RUBRIQUE DES FAITS

Hallucination visuelle coïncidant avec la mort d'un chien.

Nous devons à l'amabilité de M. CAMILLE FLAMMARION de pouvoir publier la lettre suivante, qui lui a été écrite par un jeune homme suisse, membre de la Société Astronomique de France.

..., le 11 janvier 1911.

...Me permettrez-vous de vous relater un petit fait qui touche aux manifestations dont vous parlez dans votre ouvrage : l'*Inconnu* ? Je ne vous en parlerais pas si j'en avais vu un pareil dans votre ouvrage.

Il ne s'agit plus d'une personne, mais d'une bête. Dans votre lettre CLXXVII vous mettez en note : « Il y aurait des études à faire sur les chiens... »

Un peu solitaire, aimant l'étude et non le monde, je n'ai point d'amis ; mais j'en ai eu un : c'était un chien.

Ce chien était intelligent plus que bien des hommes. C'était mon gardien ; lorsque la nuit je restais seul à contempler le ciel, il était fidèlement couché à mes pieds, son épaisse fourrure (c'était un Saint-Bernard) me couvrait les jambes et c'était difficile de bouger lorsqu'il fallait suivre une étoile.

Si j'étais dans ma chambre, que je vous lisais, il était assis me regardant et je dirai même me comprenant.

Je sentais qu'il aimait autant la solitude que moi, pour cela nous ne nous quittions pas.

Je vous fais cet exposé pour que vous puissiez comprendre mon affection pour lui, et pourquoi je le prenais comme ami.

Voilà mon récit :

C'était en décembre 1910, le 14 exactement, que ma mère emmena mon Boby avec elle. Je dois dire avant tout qu'il avait la désagréable habitude, lorsque quelqu'un approchait, d'aller vers lui un peu trop bruyamment ; en second lieu que, lorsque je discutais avec mon père, il se mettait de la partie et tenait sérieusement mon côté.

A la suite d'une plainte, je pense (je ne le sus que trop tard, hélas !) mes parents résolurent de le faire abattre.

C'était un soir à 7 h. 1/2. J'étais dans ma chambre et j'entendis la porte s'ouvrir (il l'ouvrait seul étant aussi grand que moi ; il mesurait 1 m. 80). Donc, j'entendis la porte s'ouvrir et vis apparaître mon Boby. Il resta, l'air souffrant, sur le seuil. Je disais : « Viens, Boby ! » sans lever les yeux, il n'obéit pas. Je répétais alors mon ordre, il arriva. Il me frôla les jambes et se coucha sur le parquet ; je voulus le caresser, mais... rien, il n'était pas là...

Quoique je n'eusse jamais lu de pareilles histoires dans l'*Inconnu*, je me précipitais hors de ma chambre ; la porte était restée ouverte ; je téléphonais à Lausanne (2 km.) ; je demandais le Clos d'Equarissage, et voici textuellement quel a été notre dialogue :

— Voilà, le Clos d'Equarrissage.

— Avez-vous vu une dame habillée en noir avec un chien Saint-Bernard ?

— On vient d'en abattre un, il y a deux minutes à peine ; il est couché, la dame est là !

A ces mots, je tombai à la renverse ; je m'évanouissais. Lorsque je revins à mon état naturel, je demandai mon chien, il n'était pas là, il était mort. On me raconta le drame.

Telle est l'histoire de mon chien ; il est à re-

marquer qu'à la minute même je l'ai vu de mes propres yeux et, ce qui enlève tout doute d'hallucination, c'est que la porte s'est ouverte.

Je n'ai aucun document d'un tiers à vous donner comme preuve. Je n'ai raconté ce fait à personne ; je vous la donne, car il est très remarquable de constater que ces phénomènes se passent aussi bien chez les bêtes que chez les personnes.

Je reste, Monsieur, votre lecteur assidu et vous prie de faire ce que je vous ai demandé.

En vous remerciant d'avance, je vous prie d'agréer, Monsieur, mes respectueuses salutations.

G. Graeser.

M. C. Flammarion a prié un professeur de l'Université de Lausanne de faire une petite enquête au sujet de ce récit. Le professeur en question s'acquitta volontiers de la tâche dont il était chargé et écrivit ensuite à M. Flammarion une lettre dans laquelle, après quelques indications psychologiques sur le percipient, il continue en disant :

L'animal dont il s'agit est un grand chien Saint-Bernard, dans la maison depuis une année, très familier, suivant M. Georges G., sachant ouvrir les portes seul ; mais aggressif, aboyant et mordant les fournisseurs, facteurs, etc., si bien qu'un jour Mme Graeser le conduisit elle-même chez l'équarisseur. Les enfants ne furent pas avertis ; j'ai vérifié la chose.

Le garçon s'est levé, a trouvé la porte légèrement entr'ouverte (alors qu'elle était fermée auparavant), est descendu et apprenant par sa sœur que leur maman était sortie avec le chien, a téléphoné, deux minutes après l'événement, chez l'équarrisseur ; on lui répondit que le chien venait d'être abattu, ce que les parents confirmèrent aux enfants le soir même.

Depuis, G. G. n'a jamais revu le chien dans ses rêves, sauf peut-être comme personnage accessoire et sans importance.

LES NOUVEAUX LIVRES

A. Porte du Trait des Ages : **Le secret de Michel Oppenheim,** roman occulte. — (Paris, Hect. et H. Durville, éd., 1 fr. 50. — 1911).

Ce roman, d'ailleurs très curieux, est d'un caractère nettement hermétique. Le héros, Michel Oppenheim, parvient d'abord grâce à ses connaissances purement scientifiques, à *créer* de toutes pièces un embryon d'homme, un *homunculus*, tel le vieux Wagner dans l'œuvre immortelle de Gœthe. On sait d'ailleurs qu'on attribue à Paracelse le même exploit ; et il aurait même réussi un *homunculus* de si première qualité, qu'un jour que ce dernier discutait théologie avec Saint-Thomas d'Aquin, et était parvenu à lui river son clou, le saint, de caractère fougueux, fut pris de rage et le fit taire, ni plus ni moins qu'en l'assommant d'un coup de bâton. La vérité est que Paracelse dit vaguement, en parlant des *homunculi* : « On dit... » — et n'en est pas plus sûr que ça.

Bref, Michel Oppenheim a créé un *homunculus* ; et, pour connaître l'essence véritable de ce petit être, il procède à une quantité d'expériences occultes à l'aide des nombres tout-puissants et des lignes magiques, qui sont décrites par l'auteur avec la plus grande des convictions et la plus parfaite des minuties. Il faut naturellement être de la partie pour s'intéresser à ces descriptions à un autre point de vue que celui de la curiosité. L'*Homunculus* est d'ailleurs anéanti à la suite d'une dernière expérience de son inventeur, tentée pour s'assurer de la nature de l'*âme* qui le fait agir. Selon lui, cette âme est formée d'un « élémental » pervers, introduit dans le corps de l'homunculus à l'heure de son éclosion. Michel isole donc cet « élémental » dans un cercle magique ; mais la bonne étoile de son « enfant » n'ayant pas voulu qu'un de ses confrères meilleur vînt le remplacer juste au moment voulu, l'homunculus meurt de sa belle mort. — G. de V.

H. Corneille-Agrippa : **La Philosophie occulte ou la Magie.** Première traduction française complète. Tome second. — Paris, Chacornac, éd. — 7 fr. 50).

Nous avons annoncé, il n'y a pas longtemps, l'apparition du premier tome de cet ouvrage. Voici les titres de quelques chapitres de ce livre :

« Des deux soutiens de la Magie Cérémoniale, qui sont la Religion et la Superstition. — Des noms des Esprits et de leur diverse imposition ; ensuite des Esprits qui président aux Etoiles, aux Pôles du ciel et aux éléments. — De la Vaticination et du Furor. — De la première espèce de Furor, provenant des Muses. — De la deuxième espèce de Furor, provenant de Dionysius. — De la troisième espèce de Furor, envoyée par Apollon. — Du Songe prophétique. — Comment il faut présenter, soit à Dieu, soit aux Divinités inférieures, les Sacrifices et oblations, etc., etc.

L'ouvrage se termine par un 4e livre, apocryphe, attribué à H.-C. Agrippa.

Joseph Orsier : **Henri Cornélis Agrippa,** sa Vie et son Œuvre, d'après sa correspondance. — (Paris, Chacornac, éd., 11, quai Saint-Michel, 11. — 4 fr.)

Bel et utile ouvrage historique, sérieusement conçu.

Ed. M. Dodsworth : **Le case infestate dagli Spiriti.** (S. Lattes, éd., Turin, Via Garibaldi, 3).

Cet opuscule, extrait de la revue romaine *Ultra,* discute le droit du locataire à la résiliation du contrat de location dans le cas de « hantise ». La question avait déjà été traitée par l'avocat Fr. Zingaropoli, de Naples, dans un procès récent ; mais un plaidoyer a forcément un caractère uni-latéral et restreint au cas dont il s'agit ; M. Dodsworth, tout en profitant du travail de l'avocat napolitain, a développé le thème, en l'étendant à un plus grand nombre de cas.

En conclusion, l'auteur est d'avis que la solution de la question se trouve dans l'article 1702 du code Napoléon, qui dit : « Le locataire doit être garanti pour tous les vices ou défauts de la chose louée qui en empêchent l'usage, bien que le locataire les eût ignorés à l'époque du contrat ». Cette disposition est reproduite dans l'article 1577 du code civil italien.

Seulement, l'auteur voudrait que la question fût mieux examinée et traitée par les jurisconsultes avec l'appui de la science moderne, les travaux très nombreux des gens de toge et d'église du Moyen Age et de la Renaissance étant encombrés d'une flore parasite de superstitions.

Dr Ovidio Rebaudi : **Elementos de Magnetologia.** — (Buenos-Aires, Revista Magnétologica, Bustamante, 689 ; Madrid, Biblioteca de la « Irradiacion », Barrio de Dona Carlota. — 10 pesetas).

La première partie de ce volume expose d'une façon assez complète les doctrines des magnétologues modernes ; elle ne peut donc être que très utile aux lecteurs de langue espagnole qui désirent les connaître, sans consulter un grand nombre de publications. La deuxième partie est composée d'une suite de conférences que l'auteur a faites et d'articles qu'il a publiés, sur des questions concernant les sciences psychiques.

Alice Berthet : **Les Expériences d'Asthénéia au Jardin de la Connaissance.** — (Gastein-Serge, éd., 17, rue Fontaine, Paris. — 2 fr.).

Nous devons à Mme Alice Berthet un livre de pur et lumineux symbolisme théosophique. Sans parler de la grâce, de l'élégance et de la virtuosité du style, qui révèlent chez son auteur l'écrivain de race, cet ouvrage nous fait participer à de profondes pensées ; sa forme de roman contribue à le rendre accessible à toutes les intelligences, et nous ne saurions trop recommander à tous cette séduisante lecture. Le fameux auteur des *Voyages de Psychodore,* M. Han Ryner, écrit « qu'on marche d'enchantement en enchantement dans ce *Jardin de la Connaissance...* » Il en « goûte le parfum pénétrant, les fines couleurs et la grâce balancée, non sans voir que les racines de toute cette vie charmante plongent au loin et au large pour chercher les sucs nécessaires ». — G. de V.

H. A. Dallas: **The Trend of Psychical Research.** — (John M. Watking, édit., 21, Cecil Court, Charing Cross Road, W. C. London. — 6 pence.)

Cet opuscule contient une admirable conférence que l'Auteur a faite dernièrement à la Quest Society, et que la revue *The Quest* a depuis publiée. C'est une excursion dans le domaine des dernières recherches psychiques, dont l'auteur montre la haute importance. Une partie assez importante est consacrée aux « Correspondances-croisées ».

G. A. Mann : **Le prêtre peut-il faire des miracles ?** — (Paris, G. A. Mann, édit., 15, rue du Louvre. — 2 fr. 50.)

Il est à peine besoin de dire que l'auteur répond affirmativement à cette question. Peut-il trouver

des contradicteurs, si on attache au mot « miracle » une signification ne comportant pas une infraction des lois de la nature ? Le prêtre a surtout fait des « miracles » quand la foi a été vive ; il cessera d'en faire quand la foi aura disparu. Le médecin, le rebouteur en font de même. L'auteur ne croit pas à « la magie, la sorcellerie et autres épouvantails à moineaux » : il ne veut parler que de ces deux forces : la Pensée et la Volonté ; mais il les envisage (Voir par exemple, à la page 129 et suivantes,) d'une façon qui n'est pas, au point de vue théorique, celle qui est communément admise aujourd'hui.

Hector Durville : **Mémoire pour la Défense de l'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage devant la Justice.** — (H. et H. Durville, éd., 23, rue Saint-Merri, Paris. — 1 fr.)

Cette publication a été provoquée par le récent procès que la justice a engagé contre M. Hector Durville et quelques autres magnétiseurs. Il est précédé d'une « Adresse aux Médecins du Syndicat », par le Dr Gaston Durville.

Victor Morgan : **La voie du Chevalier,** Education ésotérique. — (H. et H. Durville éd., Paris. — Prix. 5 fr.).

Ce livre a, sans doute, un fondement mystique, mais ses enseignements très élevés se rapporteàt surtout à la pratique de la vie, et beaucoup d'éléments y sont puisés aux données de la science moderne.

Eduardo Frosini : **Massoneria Italiana e Tradizione Iniziatica.** — (Ettore Croci, édit., Pescara. — 3 lires).

C'est une vigoureuse polémique en faveur du caractère théiste de la Maçonnerie ; la question y est envisagée surtout au point de vue de la légitimité constitutionnelle.

Adhémar de Montgon : **Une Neurasthénique,** Roman psychique. — (H. Daragon, édit., 96, rue Blanche, Paris. — 3 fr. 50).

Malgré son substratum « psychique », comme l'appelle son auteur, c'est un roman de passions et d'aventures, qui peut intéresser aussi les lecteurs indifférents au psychisme.

P. Verdad-Lessard : **La Gnose,** Etude Philosophique et Religieuse. — (Nantes, J. Lessard, éd.).

C'est un petit exposé d'une des formes du Christianisme, renouvelée en partie des premiers siècles de l'Eglise, et qui compte en France un petit noyau d'adeptes.

Dr J. V. Philalèthe : **Le Christ Universel** ou la Science et la Morale de l'Humanité et la Révélation que l'Homme et Dieu sont une et même chose. — (Edition de la « Mutuelle Médicale, 22, rue Henri Bergé, Bruxelles).

J. Mavéric : **La Réforme des Bases de l'Astrologie traditionnelle.** (Essai). — (Paris, A. Leclerc, éd., 19, rue Monsieur-le-Prince).

AU MILIEU DES REVUES

La prétendue radio-activité des plantes

Sous ce titre, le *Cosmos* du 29 août dernier publie un article que nous croyons utile de reproduire ici, surtout parce qu'il contribue à montrer le peu d'importance qu'on peut attacher, au point de vue de la radio-activité, à certaines photographies représentant des feuilles, etc., autour desquelles on voit des espèces de halos, qui ne sont probablement produits que par des influences chimiques et thermiques, mais autour desquels on s'est empressé, en certains milieux, de faire quelque bruit.

Après la découverte des rayons Becquerel et de la radio-activité, on s'est demandé si la matière vivante, dont l'activité se manifeste par une continuelle production de chaleur, d'électricité et quelquefois même de lumière, n'émettrait pas spontanément des rayons Becquerel.

A priori, l'idée d'une certaine radio-activité végétale n'est pas invraisemblable. En effet, les végétaux se fixent par leurs racines dans un sol qui renferme ordinairement, en poids, quelques trillionièmes de radium avec quelques cent-millionièmes d'uranium et quelques cent-millièmes de thorium ; en outre, leurs tiges et leurs feuilles se développent dans une atmosphère qui contient, par mètre cube, quelques tril-

lionièmes de gramme d'émanation due au radium ou au thorium. De plus, il faut tenir compte que, parmi les corps simples qui entrent dans la constitution des végétaux, il y en a toujours un, le potassium, qui est, quoique très faiblement, radio-actif.

Les premières recherches expérimentales ont été faites par Tommasina, de Genève, en 1904. Les végétaux dont il voulait apprécier la radio-activité étaient introduits dans une cage métallique reposant sur un électroscope à feuilles d'or préalablement chargé, et il mesurait la vitesse avec laquelle les feuilles d'or se rapprochaient, indiquant la perte de charge. L'auteur a pu constater que les végétaux fraîchement cueillis, herbes, fruits, fleurs, feuilles, possédaient une radio-activité assez appréciable, alors que les objets du laboratoire, ainsi que les mêmes végétaux desséchés, n'en présentaient que des traces minimes. Cette radio-activité ne se manifestant que *pendant la vie* des plantes en expériences, l'auteur l'a appelée *bio-radio-activité*.

En janvier 1905, M. Paul Becquerel, reprenant ces expériences, trouva les mêmes résultats : des grains, des germinations de pois, des tiges de mousse et de buis déchargeaient l'électroscope avec une assez grande rapidité ; on pouvait croire que ces végétaux ionisaient l'air en émettant des rayons Becquerel. Cependant l'auteur trouva que des graines mortes n'étaient pas moins actives que des graines sèches en état de vie latente. De plus, il réfléchit qu'il pouvait y avoir une grave cause d'erreur, produite par l'émission de la vapeur d'eau dans la transpiration de ces végétaux : la vapeur d'eau, se condensant à la surface de la cage en verre de l'électroscope, suffit peut-être à conduire l'électricité et à décharger l'électroscope.

C'est ce que M. Becquerel a vérifié dans des expériences de contrôle : un morceau de baryte anhydre, placé pour absorber la vapeur dans la cage de l'électroscope à côté des végétaux essayés, change complètement le phénomène et arrête la décharge de l'électroscope. Les résultats obtenus par Tommasina sur des herbes, des fruits et des feuilles fraîchement cueillis devaient donc être dus, non à la radio-activité, mais à la vapeur d'eau de transpiration, contre laquelle il n'avait pris aucune précaution.

Tout dernièrement, deux jeunes savants de l'Institut Pasteur, Thomas et Lancien, ont contrôlé minutieusement les expériences de Tommasina et de Becquerel, et ils ont retrouvé les résultats de ce dernier (P. Becquerel, la Radio-Activité et la biologie végétale, *Revue générale des Sciences*, 15 août). Ainsi, avec les moyens les plus précis dont nous disposons, aucun physicien n'a prouvé jusqu'ici qu'il existe une *bio-radio-activité* végétale. Si les végétaux présentent une très faible radio-activité, fort difficile d'ailleurs à mettre en évidence, cette radio-activité, qui ne fait nullement partie de leurs propriétés vitales et qu'on ne doit pas appeler bio radio-activité ne dépasse certainement pas celle que peut comporter leur teneur en potassium, non plus que la radio-activité du sol et de l'atmosphère où ils ont vécu.

Un article de M. l'abbé P. Naudet

Les *Annales de Philosophie Chrétienne*, qui viennent d'atteindre la 83e année de leur existence, publient dans le numéro de mai dernier un article de M. l'abbé Naudet, intitulé : *Métapsychisme*, et qui est, en somme, la conférence que l'auteur a faite à la Société Universelle d'Études Psychiques, le 19 mai 1911. M. Naudet y a toutefois introduit d'assez importantes additions et modifications.

En parlant du Métapsychisme, l'éloquent prêtre commence en disant :

Ce n'est point une science nouvelle. Les Anciens, si nous les consultions, diraient que c'est, tout au plus, une science renouvelée, et ils nous apprendraient même, sur ce sujet, bien des choses que nous croyons être en train de découvrir. Mais nouvelle ou renouvelée, il n'en est pas moins certain que cette science est à l'ordre du jour, et qu'elle a fini par attirer l'attention des penseurs qui naguère la dédaignaient ne voulant y voir qu'une sorte de distraction *juxta-scientifique* ou *préscientifique*.

Maintenant, voici la belle et émouvante péroraison de l'auteur :

Le métapsychisme commence à s'imposer à l'attention sous des formes diverses ; il a été porté devant les tribunaux, il a soulevé d'ardentes polémiques dans la presse, et on ne le confond plus avec le spiritisme. La trouée est faite, il n'a plus qu'à continuer son chemin, et ceux qui lui font crédit témoignent d'un esprit scientifique bien supérieur à ses détracteurs systématiques ; nul n'a le droit de dire à l'esprit humain passionné pour les libres recherches : tu n'iras pas plus loin. Sans doute, on tâtonne encore, et on tâtonnera peut-être longtemps ; mais, à l'origine de toutes les découvertes, il en a toujours été de même : les premiers becs de gaz sentaient mauvais et éclairaient mal, les premiers bateaux à vapeur marchaient moins bien que les bateaux à voiles, les premières manifestations de l'électricité désorientaient les savants ; or, on a trouvé là un motif de mieux étudier la nature du gaz d'éclairage, les applications de la vapeur et de l'électricité. Il faut faire de même, se garder de tout découragement, et ne rien nier *a priori*, pas même les faits qui semblent devoir renverser des notions universellement reçues. Quant au secours à tirer de cette étude pour confirmer les raisonnements de notre apologétique religieuse, il est bien difficile de dire ce qu'il peut être, et nous croyons prématuré de conclure nettement. Ceux qui se sont posé la question, le professeur Grasset et le Dr Surbled notamment, ont répondu par la négative. Cette réponse nous paraît hasardée ; une certaine sagesse conseille plutôt d'attendre, et à notre humble avis, cette sagesse a raison. Du moins puisque « toute science mène à Dieu », pourquoi celle-ci n'y mènerait-elle pas, et plus que d'autres peut-

être, puisque les recherches qu'elle impose sont des recherches plus hautes, et que le mystère qu'elles peuvent nous dévoiler sera plus profond et plus saint ?

L'avis d'un Archevêque sur la Réincarnation

M. P. H. Loyson, le brillant et profond auteur de l'*Apôtre*, s'occupant dernièrement, dans les *Droits de l'Homme*, du « Concours de littérature spiritualiste » institué par le comte Ch. de Pomairols, publiait les passages suivants de deux lettres écrites par le comte même, l'une avant, l'autre après la fermeture du concours :

Notre programme, très exigeant au point ce vue de la morale, n'a rien d'exclusif vis-à-vis des doctrines philosophiques, pourvu qu'elles ne se montrent pas agressives contre le sentiment religieux.— Ch. de Pomairols.

Si, *malgré ses mérites*, le « Songe de la Vie » n'a pas reçu de récompense, c'est que le Comité a trouvé dans ce drame des idées sur la Métempsychose qui ne lui ont pas paru en harmonie avec les doctrines des fondateurs du Concours . — Ch. de Pomairols.

Après avoir remarqué que le drame en question était très respectueux du catholicisme, ayant parmi ces héros un religieux, etc., le Directeur des *Droits de l'Homme* conclut : « Ah ! le catholicisme libéral, quel beau rêve ! C'est au moins pour la centième fois que nous perdons cette illusion. Catholiques toujours, libéraux jamais. »

Nos lecteurs ont compris que l'ouvrage dont il s'agit est celui de M[lle] Gemma de Vesme, dont nous avons reproduit ici la préface flatteuse de M. Camille Flammarion, et dont M. Edmond Rostand a pu écrire qu'il l'a frappé « par une qualité tout-à-fait spéciale et profonde de l'imagination, un don évident du théâtre, une extrême abondance d'idées personnelles, et une forme poétique souvent superbe ».

Si nous parlons de cet épisode qui, par lui-même, n'a rien de surprenant, c'est pour faire remarquer que tous les Catholiques n'ont pas montré envers la Réincarnation la même hostilité instransigeante que le groupe de « libéraux » auxquels s'adresse M. P. H. Loyson. — M. I. Calderone, Directeur de la *Filosofia della Scienza*, de Palerme, qui a ouvert, comme on s'en souviendra, une vaste enquête sur les idées de nos contemporains au sujet de la Réincarnation, vient de publier quelques lettres échangées entre Monseigneur L. Passavalli, archevêque, vicaire de la Basilique patriarcale de Saint-Pierre, à Rome, et M. Tancredi Canonico, Sénateur du Royaume, Garde des Sceaux, Président de la Cour Suprême de Cassation en Italie, et catholique convaincu. Voici deux passages des lettres de Mgr. Passavalli :

Désormais, j'ai vu disparaître de mon esprit ces difficultés qui me troublaient lorsque Stanislas, de sainte mémoire (1), à l'esprit duquel j'attribue en grande partie cette nouvelle lumière qui m'éclaire, m'annonçait pour la première fois la doctrine de la pluralité des vies de l'homme. Je suis bien heureux d'avoir pu voir l'effet salutaire de cette vérité sur l'âme de mon frère...

† Louis Archevêque.

Il me semble que, si on pouvait propager l'idée de la *pluralité des existences pour l'homme*, aussi bien dans ce monde que dans d'autres, comme un moyen admirable de réaliser les desseins miséricordieux de Dieu dans l'expiation ou purification de l'homme, dans le but de le rendre enfin digne de Lui et de la vie immortelle des cieux, on aurait déjà fait un grand pas, car cela suffirait à résoudre les problèmes les plus embrouillés et les plus ardus qui agitent actuellement les intelligences humaines. Plus je pense à cette vérité, plus elle m'apparaît grande et féconde en conséquences pratiques pour la religion et la société.

† Louis Archevêque.

Il résulte de la « Correspondance inédite de T. Canonico », publiée dernièrement à Turin, que lui-même avait été initié à la croyance de la Réincarnation par Monseigneur Towianski, l'écrivain catholique polonais bien connu ; dans une longue lettre portant la date du 31 décembre 1884, il expose les raisons pour lesquelles il estime que cette croyance n'a rien de contraire à la religion catholique, en l'appuyant de plusieurs citations tirées de la Sainte Ecriture.

Si nous avons cru devoir rappeler tout cela, ce n'est point pour étayer la doctrine réincarnationiste, notre publication étant absolument étrangère à ces questions, mais pour mieux faire comprendre combien on a tort de s'enfermer dans une étroite intolérance qui ne nous permet pas d'entreprendre des investigations pouvant nous mener à des régions plus lumineuses de l'esprit.

Une vision dramatique du passé

La nouvelle *International Psychic Gazette* publie un article de Miss Felicia R. Scatcherd (Félix Rudolph), bien connue aussi dans les cercles psychiques parisiens. Il s'agit d'un événement que Miss F. Scatcherd a appris d'un ancien juge aux Indes, brillant conférencier, et auteur de plusieurs ouvrages

(1). Monseigneur Stanislas Flalkowski, mort à Cracovie le 19 janvier 1885.

très remarquables. Nous le reproduisons intégralement.

Avant l'incident que je vais raconter, j'étais entièrement sceptique pour ce qui se rapporte aux faits de cette nature. Ce fut le premier événement qui m'a fait penser que, après tout, il pouvait y avoir quelque chose de vrai dans ces histoires. Je modifie tous les noms pour des raisons faciles à comprendre, mais tout le monde pourra les obtenir, si on désire les vérifier, pourvu qu'ils ne soient pas publiés.

Il y a trente-cinq ans environ, j'étais Commissaire adjoint à Akulnagar. Étant arrivés à une heure avancée du soir, avec nos effets et nos meubles empilés sur des chars traînés par des bœufs, nous nous installâmes dans le bungalow du Commissaire adjoint. Nous ne connaissions aucunement le pays, et nous ignorions complètement l'histoire du bungalow et de ses propriétaires.

La nuit étant arrivée, ma femme et moi fîmes placer nos *charpoys* dans une vérandah qui s'étendait le long du bungalow, puis nous nous y retirâmes pour nous reposer. Mon dernier souvenir avant de m'endormir, c'est d'avoir vu ma femme assise dans son lit, lisant à la clarté d'une lampe placée sur une table à côté d'elle.

Je pouvais avoir dormi une demi-heure environ, lorsque je fus réveillé brusquement par le bruit d'un coup d'arme à feu. Je me dressai sur l'oreiller, et je regardai, mais je trouvai la chambre plongée dans l'obscurité. Je fis immédiatement craquer une allumette, et trouvai ma femme encore assise sur son lit, avec son livre sur ses genoux, dans un état de grande agitation.

— Emmenez-moi... Emmenez-moi dans une autre chambre — dit-elle.

Qu'y a-t-il ?

— N'avez-vous pas vu ? demanda-t-elle.

— Quoi ? Je n'ai rien vu.

Elle insista alors pour être menée dans une autre chambre avant de me dire ce qui s'était produit. Nous fîmes transporter les *charpoys* à un autre endroit de la maison, on alluma un grand feu, et on éclaira la pièce au moyen de bougies et de lampes. Ma femme me raconta alors ce qui était arrivé.

En levant les yeux de sur son livre, elle avait vu la forme d'un Anglais grand et de belle prestance, avec une grande moustache blonde. Il était habillé de gris et se tenait à côté du lit. Ils se regardèrent quelques instants, après quoi il se pencha sur elle et lui murmura les mots : « N'ayez pas peur ».

Il y eut alors le bruit d'un coup d'arme à feu, et la chambre resta plongée dans l'obscurité.

Je tâchai de persuader ma femme qu'elle devait s'être endormie et avoir rêvé, mais elle m'assura qu'il n'en était rien. Pour ma part, je devais certainement admettre d'avoir été réveillé par le coup d'une arme. Malgré cela, je demeurai convaincu que ma femme avait rêvé, et je supposai que l'arme avait été déchargée par quelqu'un hors de la maison.

Mais je ne devais pas tarder à changer d'avis. Le lendemain, la dame à laquelle appartenait le bungalow — une veuve âgée, Mme Lachaise — vînt nous demander si nous n'avions besoin de rien. Ma femme la remercia de son amabilité, et lui parla ensuite d'un fait curieux qui s'était produit dans la maison au début de la nuit, bien que cela pût la faire rire. Elle raconta alors à Mme Lachaise ce qu'elle avait vu.

Au lieu de rire, la vieille dame semblait devenir de plus en plus sérieuse à mesure que le récit avançait. Elle demanda ensuite à ma femme de lui faire voir où était placé le lit ; ma femme le lui montra. Alors, Mme Lachaise dit :

— Personne ne vous a-t-il jamais donné une description de l'apparence de mon mari et de la manière dont il mourut ?

— Non, répondit-elle.

Mme Lachaise dit alors : — « Voilà bien la chose la plus extraordinaire dont j'aie jamais entendu parler. Vous avez donné la description de mon mari aussi exactement que si vous l'aviez bien connu. Il y a dix-huit ans, mon lit était placé au même endroit où se trouvait le vôtre la nuit dernière ; j'y était couchée, trop souffrante pour avoir la possibilité de me mouvoir, quand mon mari, se tenant exactement où vous avez vu la forme, se tua d'un coup de révolver en ma présence. »

Nous vécûmes dans le bungalow durant plus d'un an, et je me servais de la vérandah pour mon bureau, mais nous ne vîmes jamais plus le fantôme.

Le témoignage de la propriétaire du bungalow me prouva néanmoins que ma femme avait réellement vu la forme du mari défunt de Mme Lachaise ; nous avions été deux à entendre le bruit imitant la décharge d'une arme à feu. Depuis ce jour, j'ai pris en considération ces faits, et, bien que je sois très loin d'accepter toutes les histoires qu'on me raconte, j'ai pu me convaincre qu'il y a des régions de la nature qui se trouvent au-delà de ce que peut atteindre notre philosophie purement matérialiste.



Le bungalow a été consumé par un incendie quelques mois après notre départ.

Plus de vingt ans après, je racontai cette histoire à un vieil officier du Punjab, le colonel Fuchs, qui avait connu M. Lachaise. Il me dit alors :

— Savez-vous quels ont été les derniers mots qu'il dit à sa femme ?

— Non, répondis-je.

— Ses derniers mots, répondit le colonel Fuchs, furent ceux-ci : « *N'ayez pas peur* ».

Une petite lacune de ce récit consiste en ceci : La Commissaire-adjoint demanda-t-il aux personnes qui, très probablement, se trouvaient dans le bungalow, ou près de lui, si elles avaient entendu un coup d'arme à feu ? Il est peu probable qu'il ne leur ait pas posé cette question, mais le fait qu'il n'en parle pas prouve que personne d'autre n'avait entendu le bruit mystérieux, sans quoi le commissaire n'aurait pas manqué de citer ce nouveau témoignage.

Il est donc assez probable qu'il s'agissait uniquement d'une hallucination auditive véridique. Si nous voulons trouver une explication à ce fait dans les notions si imparfaites que nous possédons sur ces questions, nous pouvons imaginer que la femme du Commissaire avait vu cette scène par un phénomène de psychométrie, et que le coup de revolver lui fit une si profonde impression qu'il résonna pour ainsi dire d'une façon télépathique dans le cerveau de son mari.

ECHOS ET NOUVELLES

Un nouvel examen des deux chevaux savants de M. Krall.

Les journaux nous apportent de nouveaux renseignements sur les deux chevaux *Mohamed* et *Zarif*, au sujet desquels nous avons publié un article dans notre dernier numéro.

Il paraît donc que M. Karl Krall, propriétaire et instructeur des deux chevaux, a accepté l'enquête que lui proposaient les docteurs Krœmer et Ziegler, professeurs à Stuttgart, et le docteur Sarasin, professeur à Bâle. Ceux-ci ont donc étudié les chevaux pendant plusieurs jours, le matin et l'après-midi, les soumettant à toutes sortes d'épreuves. Ils viennent de publier le rapport suivant :

« 1° Il est établi que les chevaux lisent les nombres écrits en français ou en allemand sur le tableau et font des opérations avec les chiffres qu'on peut leur donner soit oralement, soit par écrit ;

» 2° Il est établi que les chevaux, qui n'ont reçu qu'un bref enseignement de quelque mois, peuvent exécuter les petites opérations, mais non les difficiles ;

» 3° Il est établi que les chevaux Mohamed et Zarif, qui ont reçu une longue instruction, peuvent trouver la solution d'opération difficiles ;

» Cependant, la vitesse du calcul dépend de l'humeur momentanée de l'animal ;

» 4° Il est établi que les chevaux écrivent, au moyen de lettres mobiles, des chiffres et des noms, même ceux qu'ils n'ont jamais entendu prononcer auparavant. Les chevaux écrivent d'après le son des mots et souvent d'une manière inattendue ;

» 5° Il est établi que les chevaux tracent souvent d'eux-mêmes des mots compréhensibles ;

» 6° Il est absolument établi que pendant toutes ces opérations aucun signe n'a été fait aux chevaux et que beaucoup d'expériences eurent lieu en l'absence de M. Krall ou de ses domestiques.

» Les chevaux firent même avec succès des opérations alors qu'on les avait laissés seuls dans la pièce, toutes les personnes s'étant retirées et leur demeurant invisible ».

Si les choses sont réellement ainsi, il ne s'agirait probablement même pas d'une transmission subconsciente de la pensée de M. Krall aux deux animaux, comme nous en avions émis l'hypothèse dans notre livraison d'août dernier, les chevaux ayant répondu aux questions qu'on leur posait aussi en l'absence de leur maître, et une transmission de la pensée dans laquelle les professeurs enquêteurs étaient, à leur tour, les agents, paraissant plus difficile à admettre.

Les personnes même qui se déclarent « esclaves des faits » auront beaucoup de peine à admettre tout ce qu'on nous raconte de *Mohamed* et *Zarif*, si les calculs des deux bêtes sont réellement dûs à leur intelligence, sans lecture de pensée, puisque ces faits semblent être en contra-

diction avec d'autres *faits*, c'est-à-dire avec la nature extrêmement bornée de l'intelligence du cheval, telle qu'elle est expérimentalement apparue aux observateurs qui se sont succédés depuis des siècles.

Les « Voyants » et la Police Anglaise

Le 15 septembre, un journal londonien annonçait que, « par suite des instructions du chef de la police le Détective-Inspecteur Fowler et un autre officier visitèrent tous les diseurs de bonne aventure de Londres et des faubourgs, et leur firent savoir qu'à l'avenir, il ne leur sera plus permis de publier des annonces, quelle qu'en soit la forme. Ainsi, ils ne pourront pas même faire suivre leur signature du mot : *chiromancien*, ou d'apposer à leur porte un billet en ce sens. En somme, toute annonce indiquant au public que Madame une telle ou le Professeur un tel peuvent lire le futur, donnerait lieu à une poursuite.

» Mais un autre ordre a été publié, dirigé particulièrement contre une forme spéciale de fraude. Les astrologues qui demanderaient un schelling, et qui ensuite, après avoir vaguement fait mention de choses terribles imminentes, demandraient deux guinées, ou même une demie, pour vous fournir des explications supplémentaires ; les clairvoyants qui donnraient conseil moyennant un mandat de cinq shellings — tout ce monde se trouvera maintenant paralysé par le fait de ne plus pouvoir publier ses annonces.

» Le Commissaire de Police a informé les propriétaires de journaux et de revues que pour l'avenir toutes les annonces concernant les chiromanciens, les voyants dans le cristal, les clairvoyants, etc., pour la consultation desquels on devrait payer une somme, doivent être refusées. Les diseurs de bonne aventure se trouvent ainsi réduits à l'impuissance, ne pouvant plus se faire connaître au moyen de la presse...

» Cette démarche du Commissaire semble être un premier pas contre l'ennemi. On ne tardera probablement pas à entendre parler de quelque poursuite importante — et on ne pourra pas dire que le menu fretin seul soit traqué ».

En reproduisant la notice ci-dessus, le *Light*, organe des spirites anglais, rappelle avoir fréquemment déploré l'existence de praticiens mercenaires, qui, se donnant pour chiromanciens, astrologues, clairvoyants, etc., ont fait un mal incalculable à la cause ; il se réjouit de ce qu'ils ne puissent plus tromper les personnes crédules par leurs annonces sensationnelles. Il craint tout de même que les médiums honnêtes et bien intentionnés aient à en souffrir à leur tour.

En tout cas, les médiums, après un instant d'hésitation, recouvrèrent leurs esprits ; ils déclarèrent que la décision de la police était, non seulement illibérale, mais illégale ; qu'elle n'était basée que sur les anciennes ordonnances contre la sorcellerie ; que M. Asquith, Président du Conseil, avait déclaré que la pratique de la divination devait être permise, etc., etc. Après avoir fait disparaître, durant quelques jours, les annonces des « voyants » de leurs colonnes destinées à la publicité, les journaux et les revues les y réintégrèrent ; on organise des pétitions à la Chambre des Communes, au Premier Ministre, au Secrétaire pour les Affaires Intérieures, à chaque membre du Parlement en particulier — et les choses sont de nouveau jusqu'à nouvel ordre à l'état d'auparavant.

Comment s'est réalisée la prédiction d'un Fakir

Un de nos abonnés nous communiquait aimablement, dans le courant du mois de septembre, la notice suivante tirée du *Journal d'Alsace-Lorraine* (Strasbourg), et traduite à notre intention.

Il n'est question à Berlin, depuis quelques jours, que d'un procès étrange qui vient de se clore et dont l'héroïne est une demoiselle Stephenson. Celle-ci a connu des heures d'angoisse poignante et des émotions vraiment surnaturelles.

Il y a deux ans, en effet, cette jeune fille, aussi pauvre qu'intelligente et belle, eut l'heur de plaire à une riche orpheline anglaise, Mlle Orme, qui lui proposa de l'accompagner aux Indes en qualité de dame de compagnie. Grâce à l'analogie de leurs goûts, de leurs tendances, de leurs rêves, les deux jeunes filles se lièrent d'une amitié très tendre. Toute distance entre elles était abolie; elles vivaient en sœurs.

Mais un jour, à Calcutta, un fakir, à qui elles avaient demandé, par caprice, de leur dire la bonne aventure, fit une prédiction sinistre : « Vous, dit-il à Mlle Stephenson, vous connaîtrez des épreuves douloureuses. Mais dans un an vous serez très riche. »

Puis, s'adressant à Mlle Orme, il continua d'une voix lugubre : « Quant à vous, vous serez morte et je vois la date de votre décès. Elle se place entre le 15 et 25 septembre.

Mlle Orme rit beaucoup de cette prédiction. Elle s'en moqua à tel point qu'elle fit aussitôt un testament où elle désignait son amie comme légataire universelle.

Mais, à ce moment, ses parents s'alarmèrent. Ils accusèrent Mlle Stephenson d'être une intri-

gante capable de tout, même d'un crime. La médisance alla si loin que la jeune fille pauvre décida de quitter son amie et de s'en aller au loin jusqu'après la date fatale.

Tous les jours, dans la longue période de l'absence, les deux jeunes filles s'envoyaient des dépêches pour se rassurer mutuellement.

M[lle] Orme paraissait de plus en plus enjouée ; elle voyait avec joie s'approcher le jour où la prophétie sinistre étant réduite à néant, elle pourrait rejoindre sa chère camarade.

Le 24 septembre 1911, M[lle] Stephenson reçut d'elle une dépêche où l'on arrêtait le détail d'une rencontre imminente et le programme d'une vie commune définitive.

Mais dans la nuit du 24 au 25, le chien que M[lle] Orme avait donné à M[lle] Stephenson et que celle-ci faisait coucher sur le tapis près de son lit, fit entendre des aboiements sinistres. Aussitôt la jeune fille se leva, et, en proie à une hallucination inexplicable, cria à plusieurs reprises : « M[lle] Orme, que faites-vous là ? Ma chérie, pourquoi êtes-vous venue si tôt ? »

Les pensionnaires de la maison eurent grand peine à la calmer. Or, le lendemain aucune dépêche n'arriva. Le surlendemain, ayant demandé des nouvelles, M[lle] Stephenson reçut cette communication terrifiante : « M[lle] Orme est morte l'autre nuit, entre deux et trois heures. Vous êtes sa légataire universelle. »

La justice se mêla de l'affaire. L'autopsie de la défunte, opérée en la présence de 5 médecins légistes, ne put révéler la cause de sa mort foudroyante et inexplicable. Les parents de M[lle] Orme déposèrent une plainte en captation d'héritage ; ils accusèrent même M[lle] Stephenson d'avoir causé, par des pratiques occultes, la mort de sa bienfaitrice.

L'opinion s'émut, les spécialistes de sciences occultes furent sur pied. Mais au cours d'une enquête et d'un procès qui ne durèrent pas moins de onze mois, aucune charge ne put être relevée contre l'inculpée. Aussi lit-on, dans les « attendus » du jugement, ces mots que Shakespeare met dans la bouche de Hamlet :

« Horace, il y a sur terre et dans les cieux des choses que la science scolastique ne saurait imaginer. »

Aussi les juges acquittèrent-ils M[lle] Stephenson qui, depuis quelques jours, est riche, mais dont l'équilibre nerveux est, on le conçoit, à jamais ébranlé.

On comprend l'intérêt de cet événement, qui rappelle ceux que M. Camille Flammarion a publiés dans le numéro de septembre 1911 de notre Revue. Toutefois, une publication spécialiste sérieuse ne pouvant pas facilement accueillir sans une enquête un récit semblable, dont on ne connaissait pas la source, et dans lequel on avait même omis d'indiquer la ville où aurait eu lieu le procès pour l'héritage de Miss Orme, nous avons prié notre confrère, M. E. W. Wallis, directeur du *Light*, de bien vouloir nous faire savoir s'il était à connaissance de ce fait. M. Wallis a bien voulu nous répondre par la lettre suivante :

J'ai pu m'assurer que le récit original de l'événement raconté dans le *Journal d'Alsace-Lorraine* a été envoyé au *Berliner Lokal Anzeiger* par son correspondant de l'Inde, et a été publié dans ce journal au mois d'août 1911. L'article était intitulé « Le cas de Miss Orme ». Le procès a eu lieu à Calcutta. On me dit que le texte du *Journal d'Alsace-Lorraine* n'est pas d'accord sur certains points avec l'article original. Celui de nos collaborateurs qui est chargé de la rubrique « *Notes from Abroad* » doit envoyer au *Light* une version de cette affaire ; quand elle aura été publiée, nous demanderons à nos lecteurs s'il s'en trouve parmi eux qui puissent confirmer cette histoire, apparemment bien fondée.

Les mécomptes et les triomphes de Mme Wriedt

Comme il était à prévoir, le journalisme quotidien commence à s'occuper de l'étonnante médiumnité de M[me] Wriedt. Elle a donné quelques séances à Christiania, où le D[r] Birkeland, l'un des expérimentateurs, l'accusa de frauder. Les explications qu'il donne à ce sujet ne paraîtront pas bien fortes aux personnes connaissant bien les études médiumniques.

Par contre, un fait d'une importance incontestable s'est produit en faveur de M[me] Wriedt ; Sir W. F. Barrett, professeur à l'Université de Dublin, et dernièrement encore Président de la *Society for Psychical Research*, après avoir expérimenté avec elle, a jeté sur la balance le poids considérable de son autorité par une lettre adressée aux principaux journaux norvégiens, et dans laquelle il prend la défense du médium accusé.

Le temps et l'espace nous manquent pour reproduire ici ces documents, dont nous renvoyons la publication au prochain numéro.

Le Gérant : Joseph MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année | Octobre 1912 | N° 10

Dr Gustave GELEY

Mon Enquête sur les Facultés de Madame X., de Bordeaux (1)

Mesdames, Messieurs,

Ce n'est pas une conférence que je ferai ce soir devant vous. Je devrai me contenter de vous faire part de quelques notes, jetées à la hâte sur le papier à mon retour de Bordeaux.

J'étais allé dans cette ville pour enquêter sur les phénomènes relatés par mes confrères, les Drs Clarac et Llaguet. Il s'agit, vous le savez, de phénomènes de momification dus ou paraissant dus à des effluves, d'une nature encore indéterminée, émis par un sujet spécial, une dame qu'on a appelée Mme X...

Permettez-moi, avant tout, de bien poser la question, telle que j'ai l'intention de la traiter. Il importe, en effet, d'éviter tout malentendu.

Un jour, vous parlant, ici même, de la méthode en métapsychisme, j'exprimai cette opinion, contraire à celle de psychistes éminents, que, dans nos études, les faits, quelqu'intéressants qu'ils fussent, étaient relativement peu de chose, que leur interprétation seule était, au point de vue scientifique et au point de vue philosophique, la question capitale et essentielle.

Pour les phénomènes de Mme X., je soutiens encore la même opinion. Les momifications sont réelles ; depuis dix ans, elle a réussi, avec un succès constant, à momifier une quantité innombrable d'organismes végétaux ou animaux.

Le fait est vrai, évident, certain. Il ne comporte, je l'affirme sans réserve, aucune supercherie, aucun truc. Mais ce fait évident serait banal si on ne cherchait pas à le comprendre.

Pour dire nettement ma pensée, la question capitale qui se pose est celle-ci :

Ces momifications constituent-elles un phénomène spontané, indépendant des effluves réels ou supposés de Mme X., ou sont elles dues à ses effluves ?

Dans le premier cas, les faits perdent toute signification ; dans le deuxième, ils présentent, au point de vue physiologique et philosophique, des conséquences incalculables. A mon avis, pour les raisons que je vous exposerai et en considération de la grande quantité d'objets momifiés ; en considération de la réussite constante des tentatives de Mme X., mon opinion est favorable à l'authenticité, à la réalité de ses facultés spéciales ; mais, ai-je besoin de vous le dire, Mesdames et Messieurs, c'est là une impression personnelle ; impression réfléchie, impression documentée ; mais enfin impression basée sur une enquête de deux semaines seulement. C'est dire que je ne saurais, en ma qualité d'homme de science, vous la donner comme une conclusion définitive. Je me propose donc simplement de vous exposer ce que j'ai vu, de vous dire ce que j'en pense, sans hésitation, sans faiblesse, mais avec la réserve qu'impose l'importance du problème. Il ne s'agit pas, pour un homme de science, de ne pas se tromper. L'évolution scientifique se poursuit à travers les erreurs ; parfois par le fait même de ces erreurs. Ce qu'il importe, c'est d'être de bonne foi ; ce qu'il importe, surtout, c'est d'avoir le courage de dire ce que l'on croit être la vérité, alors même et surtout que l'on juge contrairement à des opinions reçues et pour ainsi dire officielles.

Vous avez tous lu, dans les « Annales des sciences psychiques », le remarquable Rapport des docteurs Clarac et Llaguet. Mon premier devoir est de vous présenter mes confrères Bordelais, car ils ne font pas partie de notre Société ; ils étaient demeurés, jusqu'à présent, étrangers à nos études et vous étaient sans doute inconnus avant leur article des *Annales*.

Le Dr Clarac est l'un des praticiens en vue de

(1) Conférence faite à la « Société Universelle d'Etudes Psychiques », Section de Paris, le 27 Octobre 1912.

Bordeaux. Il a publié, entre autres travaux, des mémoires très intéressants et très précieux sur le traitement du cancer par les sels d'arsenic.

Le Dr Llaguet est un chimiste éminent qui s'est spécialisé dans les recherches de laboratoires. Ses principaux mémoires et travaux portent sur la fonction biliaire et sur la toxicité urinaire. Il a été professeur suppléant à la Faculté de Poitiers avant d'être chargé de cours à celle de Bordeaux. Vice-président de la Société Linnéenne, l'une des Sociétés savantes les plus anciennes et les plus renommées de la région bordelaise, il vient d'être désigné pour la présidence de cette Société.

Vous voyez qu'on peut avoir toute confiance dans l'esprit scientifique et la haute capacité des observateurs de Mme X.. J'ajoute que leur conscience et leur dévouement sont au-dessus de tout éloge. J'ai dit leur dévouement et en effet, Mesdames et Messieurs, il leur a fallu un véritable courage pour révéler au grand jour, pour affirmer publiquement des faits aussi nouveaux et aussi étranges. Vous ne trouverez pas que j'exagère, lorsque je vous aurai dit que depuis dix ans déjà Mme X. pratique ses expériences, avec un succès constant ; qu'elle a été l'objet d'observations de la part d'un grand nombre d'hommes de science et de médecins ; mais qu'aucun de ces derniers, jusqu'à ce jour, n'avait osé en faire part au grand public.

Je suis donc heureux d'avoir l'occasion de rendre ici, aux docteurs Clarac et Llaguet, l'hommage justifié qu'ils méritent, et cela quel que soit l'avenir réservé à leur étude, et. au nom de la Société d'Etudes Psychiques, de leur dire, de tout cœur : merci.

Mon premier soin, en arrivant à Bordeaux et après avoir vu mes confrères, a été d'étudier médicalement et physiologiquement Mme X.

Mme X. est une femme d'environ cinquante ans, d'une santé physique et psychique parfaite. Elle ne souffre d'aucune tare névropathique. D'autre part, sa bonne foi est absolue et son dévouement sans limites. Elle se prête, de la meilleure grâce du monde, à tous les essais, à toutes les expériences, parfois assez dures, qu'on lui demande. Elle y sacrifie sans compter son temps et sa peine. J'ajoute qu'elle fait cela dans le seul but de faire connaître ce qu'elle croit être la vérité ; qu'elle n'accepte aucune rémunération : enfin que sa modestie est si grande qu'elle refuse de dévoiler son incognito. Elle entend, elle me l'a répété maintes fois catégoriquement, être et rester Mme X.

J'ai assisté, pendant deux semaines, à ses expériences. Je restais près d'elle, prenant des notes et la regardant. Voici comment elle opère : elle dispose sur une table les objets (cadavres végétaux ou animaux) à influencer. Pendant mon séjour à Bordeaux, nous lui avions donné jusqu'à trente pièces à influencer à la fois. Les objets étant étalés, elle place ses deux mains au-dessus d'eux à quelques centimètres de distance. Parfois elle fait des passes avec le bout des doigts ou la paume de la main. De temps en temps, elle retourne les objets pour les influencer de tous les côtés, mais ces manœuvres ne semblent même pas nécessaires : les objets placés près d'elle, simplement dans son ambiance immédiate, seraient influencés aussi, sans qu'elle mit les mains dessus.

Les séances durent environ un quart d'heure; elle en fait une, parfois deux par jour.

Après chaque séance, elle enveloppe les objets dans une feuille de papier et on les range ensuite sous clé, dans un placard où personne ne peut les approcher.

Pendant les séances, elle est, au point de vue psycho-physiologique, dans un état absolument normal. Elle cause tranquillement de sujets quelconques. Elle n'éprouve aucune fatigue consécutive. Elle opère indifféremment au jour ou à la lumière artificielle, en été comme en hiver, quelles que soient les conditions atmosphériques ou climatériques. *Elle m'a affirmé qu'elle n'avait jamais eu d'échec.*

J'ai observé soigneusement, avec les Drs Clarac et Llaguet, le processus des phénomènes produits.

Voici ce qui se passe :

Les plantes paraissent très vite stérilisées. Elles se desséchent en conservant leur coloris ; les feuilles (remarque importante) restent toujours très adhérentes à la tige.

Les petits animaux ne subissent pas la moindre putréfaction. Ils se dessèchent peu à peu et demeurent ensuite momifiés, sans modification ultérieure appréciable, même après plusieurs années.

C'est ce qui se passe, par exemple, pour les petits poissons, les petits mollusques ou crustacés, et même pour les petits oiseaux.

Les animaux plus gros, tels que les gros oiseaux, les petits mammifères, etc., se conservent frais très longtemps. Alors qu'ils devraient, normalement, être en pleine putréfaction, ils présentent encore l'apparence de la mort récente et ne dégagent aucune odeur. Peu à peu, cependant, au bout de dix, quinze, vingt jours ou davantage, suivant la saison et suivant le volume de l'animal, la situation change et une nouvelle phase apparaît. On observe un

commencement de putréfaction. Mais cette putréfaction n'est qu'ébauchée, et se manifeste uniquement par une odeur, très atténuée. Il n'y a pas de ballonnement de l'animal, pas de dégagement interne de gaz putrides, *pas de liquéfaction.* Les tissus cutanés, c'est-à-dire ceux qui ont été le mieux soumis aux effluves de Mme X., ne subissent aucune modification. Alors, très vite, survient la troisième phase, celle de la dessication : les tissus se rétractent, l'odeur disparaît, la momification commence. Elle est complète généralement au bout de deux, trois, quatre ou cinq semaines. Dès lors l'animal semble devoir se conserver indéfiniment. Les poils, les plumes restent très adhérents ; les couleurs sont conservées ; l'animal est aussi bien, sinon mieux conservé qu'un animal empaillé. Quand l'animal est fait, suivant l'expression de Mme X., elle le laisse de côté et ne s'en occupe plus.

Ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que, si l'on soumet à Mme X. un cadavre déjà en pleine putréfaction, cette putréfaction est arrêtée net en 2 ou 3 séances, l'odeur disparaît et la dessication commence.

Quand le cadavre contient des parasites, tels que des larves de mouches, ces parasites semblent ne plus pouvoir vivre dans leur milieu d'élection. Dès les premières séances on voit les larves abandonner à la hâte leur proie et venir autour d'elle où elles meurent rapidement, pendant que cette dernière se momifie.

La fermentation putride n'est pas la seule à être influencée et génée par les effluves de Mme X. On a obtenu des résultats comparables avec d'autres fermentations : la fermentation acétique du vin est empêchée ; la fermentation alcoolique du glucose est retardée.

Une question intéressante, que beaucoup de vous se sont peut être posée, méritait d'être résolue ; c'est celle de l'origine de l'étrange faculté de Mme X.. Je lui ai demandé comment elle s'était aperçue de cette faculté. Elle m'a écrit un petit récit, très curieux, que je me permets de vous lire tel quel, sans y rien toucher, pour ne pas lui enlever de sa saveur; je me contenterai de remplacer les noms propres des observateurs qui n'ont pas voulu se mettre en avant, par des pseudonymes.

Voici le récit :

Monsieur le Docteur,

En 1900, avant de partir pour Paris (pour l'Exposition) le 23 juin, je recommandais à ma domestique d'emporter les oranges qui restaient dans le fruitier dans la crainte de la moisissure. (Ces oranges étaient là, depuis deux mois et avaient diminué de volume).

En entrant, le 19 juillet, je trouvai dans mon salon une bruyère très sèche comme feuillage, avec une quantité de fleurs considérables. En l'époussetant avec le plumeau, à mon grand étonnement, les fleurs ne tombaient pas. Un petit pot de capillaire, qui était dans un bibelot, semblait avoir du fil de fer comme branchage, et les feuilles très vertes et sèches ne tombaient pas. Dans ma salle à manger, je trouvais mes oranges oubliées par la bonne et momifiées... N'y pensant plus, nous partîmes pour la campagne.

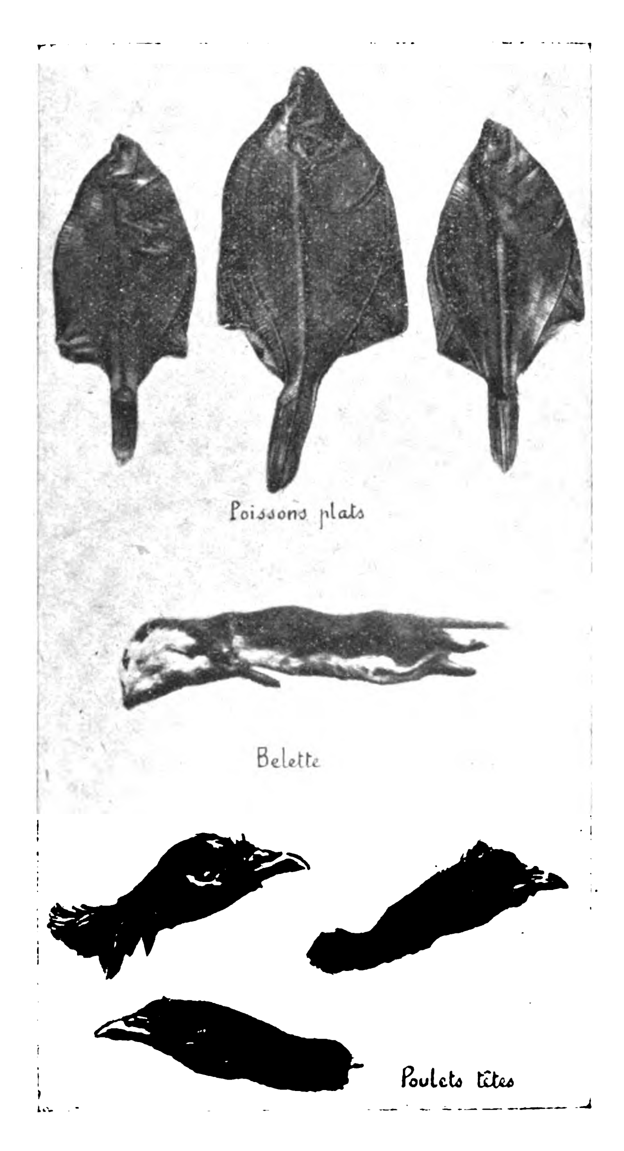
A la rentrés (en novembre), je recevais une dame amie, et dans la conversation je parlai de mes fleurs et des oranges.

Au printemps, elle revint et devant le Dr Martin, ami de la maison, reparla de mes fleurs et fruits: « Oh, dit-elle, combien je voudrai sêtre après ma mort ensevelie *dans la cave* de Mme X. pour ne pas pourrir ! » « Oui, répondit le Docteur, les pierres y sont peut-être pour quelque chose » ; et en archéologue, qu'il est, il voulut en faire l'expérience immédiatement. Il pria la servante d'aller acheter 6 oranges, les plaça lui-même dans les chambres, cabinet de toilette, salon et salle à manger *hors portée des mains indiscrètes*, puis revint huit jours après : *les oranges étaient à demi moisies.* « Ah ! dit-il, ce n'est pas la maison. » « Permettez, Docteur, lui dis-je, que je les touche chaque jour et nous verrons ! *si c'était moi* ! » ajoutais-je étourdiment. Il sourit et un mois après, je lui montrais les oranges qu'il avait marquées lui-même : elles étaient durcies, surtout à la partie moisie plus qu'au côté sain. Grand fut son étonnement ! « Oh ! dit-il, c'est à voir !... dès que je trouverai dans le piège une souris je vous la soumettrai. » « Non certes, lui dis-je, gardez-vous en bien ! elle se pourrirait et infecterait ma maison, laissez-la dans votre laboratoire. » (Et tous deux de rire...) Les choses en restèrent là, les vacances, la campagne, puis l'hiver et en février ou mars, Mme Gauthier se trouvant avec le père de Mr Durand, Professeur agrégé de science au Lycée de B., reparla de mes oranges, voulut revoir ma bruyère (qui se maintenait et qui se maintient encore malgré les douze ans passés) et dit : « Il faudrait la science pour savoir le pourquoi. » Il faut dire que j'avais ajouté d'autres oranges aux premières (conservées aussi en les touchant ; des fraises même augmentaient ma collection). Or M. Durand, le père, dit : Je vais en parler à mon fils. Le lendemain, la jeune femme de ce dernier vint m'embrasser (ce sont des amis) et se rendre compte de la part de son mari.

Le Professeur, à son tour, vint et très étonné dit : c'est curieux! Il me fit influencer des plaques ; puis les vacances arrivèrent, la rentrée et finalement pour la Noël *il me porta 2 oiseaux* : un verdier et un moineau, tués pendant les fêtes passées au Médoc. En me les donnant il sourit en disant : « si vous les conserviez en les touchant, il y aurait de quoi le dire à Paris ! mais sûrement cela n'aura pas lieu. » Ces oiseaux furent visités chaque semaine par lui et durèrent deux mois avant de se momifier (il est vrai que c'était l'hiver).

Le Dr Martin les avait vus lors de sa visite du 1er de

l'an; il revint deux fois pour s'en rendre compte et disait : « Si vous étiez née il y a deux cents ans seulement l'on vous aurait brûlée vive... » et moi de rire ! Un jour même, il dit : « Si vous étiez marchande de gibier, vous conserveriez votre marchandise. » Le Dr Dupont s'en émut aussi et en ami me conseilla de continuer les expériences. M. Brun, naturaliste



distingué (et ami) aussi en fut ému. M. Dufour, Professeur à la faculté de science, autre ami encore, s'en étonna également ! Enfin, le Dr Clarac vint à son tour, et avec M. Durand, pro fesseur, ils suivirent l'expérience du vin et de la belette. Puis, le Dr Bouvier (de la Charente) et le Dr Clarac, tous deux se concertèrent, s'unirent et finalement avec le Dr Llaguet la chose fut décidée et les expériences se firent dans le laboratoire de ce dernier et soumises au Dr Geley.

Telles sont les phases de ce fluide qui ne fait pas osciller l'aiguille aimantée ni la boussole. Et tel a été le point de départ du tout.

Les pièces ainsi momifiées par Mme X. ne se comptent plus. Il y a un véritable musée chez elle et chez le Dr Llaguet. Elle en a distribué aussi à la plupart des médecins qui l'ont examiné.

Toutes les pièces, qu'il s'agisse de fleurs, de feuilles et autres végétaux ou d'animaux ont une apparence identique : elles sont desséchées, momifiées, mais intactes. Il semble vraiment qu'il ne leur manque que l'eau contenue dans les organismes vivants.

Je vous rappelle que Mme X. n'a jamais eu d'échec. Il est vrai qu'elle n'a encore entrepris que des animaux relativement petits : le plus gros est un chien qu'elle est en train de momifier et qu'elle paraît devoir réussir.

Je vais maintenant vous montrer, en projections, quelques-uns des objets stérilisés et momifiés ; après quoi je terminerai par un essai d'interprétation rationnelle du phénomène.

1re projection : *fruits* : orange, fraises, prunes.

Il suffit de les hydrater convenablement pour leur rendre leur parfum et même dans une certaine mesure leur saveur. C'est d'ailleurs ce qui se produit pour les prunes séchées au soleil ; mais non pour les fraises qui moisissent et se décomposent.

2e projection : *poissons plats.*

Je n'attribue pas une importance capitale à ces momifications de poissons. Les poissons se momifient assez facilement ; dans d'autres conditions il est vrai.

3e projection : *poissons allongés* : anguilles.

4e projection : *poissons renflés* : cyprins, rouget, sardine. Le rouget, on le sait, se putréfie très vite.

5e projection : *têtes de poulets* avec la cervelle, bien entendu ; les plumes sont très adhérentes.

6e projection : *Oiseaux* non vidés : canaris, chardonneret. D'un coloris admirable, aussi frais que des oiseaux empaillés, sans avoir l'apparence de vie que leur donnent artificiellement les empailleurs.

7e projection : *côtelettes de mouton*, momification parfaite, très dures.

8e projection : *viscères* : rate, foie, poumon et trachée, 1 cœur, 2 reins, 1 cou, 1 foie, très ancien ; sur le foie traces des vers qui pullulaient avant l'action de Mme X.

9e projection : *belette* tuée il y a quatre ans; elle était déjà en putréfaction quand commencèrent les expériences. Son ventre était très ballonné; forte odeur. Mme X. ne croyait pas au succès et ne fit l'expérience qu'à contre-cœur. Cependant réussite complète. La momification est absolue et la conservation parfaite. Le coloris est intact. Pas un poil ne manque.

10e projection : *tête de lapin* : à peine achevée, a été faite sous mes yeux.

Ces pièces ne constituent qu'une très faible partie, je le répète, des organismes momifiés depuis dix ans par Mme X.

Il s'agit maintenant, Mesdames et Messieurs, d'essayer de comprendre ce qui se passe, d'expliquer le phénomène. Et d'abord, la première question qui se pose est une question préjudicielle : Le phénomène existe-t-il ? *Je veux dire est-ce un phénomène spontané ou un phénomène soumis à la dépendance de Mme X.* ?

Avec toutes les réserves et la prudence qu'impose l'importance du sujet, je vous dirai qu'avec les Drs. Clarac et Llaguet, je crois à la réalité du phénomène.

Sans doute les momifications d'organes ou d'organismes peuvent se produire spontanément, et je reviendrai, tout à l'heure, longuement sur ce fait qui permet, dans une certaine mesure, l'interprétation des facultés de Mme X. Mais, il faut bien l'avouer, ces momifications spontanées sont rares ; elles ne sont, presque toujours, *spontanées qu'en apparence* et dues à l'intervention d'agents physiques ou chimiques bien déterminés. Or, dans les pièces soumises à Mme X., la momification est constante, sans l'intervention d'aucun agent physique ou chimique.

Qu'un petit poisson se momifie spontanément pour peu qu'il soit à l'abri des mouches, cela se conçoit et s'observe. Que des viscères, du sang, que des animaux relativement gros, comme une belette, subissent *toujours* la même momification, cela ne se conçoit plus.

2e argument : les expériences des Drs. Llaguet et Clarac ont été faites avec des « témoins » soustraits à l'influence de Mme X.

Or, ces témoins ont subi une complète putréfaction, bien que placés dans les mêmes conditions physiques et ambiantes. Les huîtres témoins, par exemple, se sont liquéfiées, puis pour ainsi dire gazéifiées et ont disparu ne laissant que les coquilles vides, alors que les huitres influencées se momifiaient.

3e argument : *arrêt de la putréfaction* : Ce n'est pas là un phénomène spontané. On n'a jamais vu un cadavre en pleine putréfaction et plein de vers se conserver et se momifier sans l'intervention d'agents physiques ou chimiques extrêmement actifs (et encore je ne sais pas si cette intervention réussirait).

4e argument : *comparaison avec d'autres fermentations.* La fermentation acétique du vin est empêchée (alors que le vin témoin se transforme en vinaigre).

La fermentation alcoolique du glucose est retardée.

Un physicien des plus distingués me disait hier qu'à son avis, ces expériences sur les fermentations étaient ce qui le frappait le plus. Aussi seront-elles continuées et variées.

Le phénomène de momification, sous une influence émanée de Mme X. semble donc démontré.

Comment l'interpréter ? Ici deux questions se posent :

1° *Quel est le processus intime du phénomène* ?

2° *Quel est l'agent cause de ce processus* ?

La première question est relativement facile à résoudre.

Elle ne peut l'être, malheureusement, qu'à condition d'entrer dans des détails, je ne dirai pas répugnants (il n'y a rien de répugnant pour la science), mais tout de même un peu spéciaux, puisqu'il s'agit du mécanisme interne de la désagrégation putride. Vous voudrez donc bien m'excuser d'entrer dans ces détails indispensables.

Que se passe-t-il normalement quand un organisme végétal ou animal est mort ? Cet organisme se trouve en proie à deux tendances naturelles, mais, chose curieuse, opposées :

A) *La première tendance est la deshydratation, la dessication* : Le cadavre, privé des apports perpétuels d'eau, venues du dehors pendant la vie, devrait se dessécher spontanément et se momifier.

C'est ce qui arrive parfois : c'est ce qui arriverait toujours s'il n'y avait pas intervention de la deuxième tendance naturelle.

B) *Cette deuxième tendance naturelle est la putréfaction.* Elle est due aux infiniment petits, aux microbes.

Sous l'influence des microbes se produit dans le cadavre une fermentation spéciale ; les matières organiques se liquéfient, puis se transforment en gaz dont les principaux sont l'hydrogène sulfuré et l'ammoniaque. Dès lors, plus ou moins rapidement, suivant les conditions ambiantes, l'organisme putréfié disparaît totalement, à l'exception des parties composées de matières minérales, squelette, coquilles, carapaces, lesquelles durent infiniment plus longtemps.

Le processus normal de putréfaction est accéléré, le plus souvent, par l'invasion de parasites dont les matières cadavériques constituent le milieu favorable à leur développement. Les parasites sont surtout les moisissures et les larves des mouches.

Ainsi donc, dans la nature deux processus

opposés se disputent, pour ainsi dire, les organismes privés de vie ; l'un tendant à la dessication, la momification et la conservation relative ; l'autre tendant à la putréfaction et à la destruction totale.

De ces deux processus contraires, le premier est le moins puissant : il l'emporte cependant souvent chez un certain nombre de petits animaux, tels que les astéries, certains coléoptères, etc. Il peut l'emporter aussi, quoique beaucoup plus rarement, chez d'autres animaux, pour peu qu'ils soient mis à l'abri des moississures ou des larves ; c'est ce qui se voit pour quelques petits poissons, tels que les hyppocampes, qui se dessèchent généralement sans pourrir.

Le processus dessicatif l'emportera encore, même chez de plus gros animaux, mais à la condition d'un aide favorisante luttant contre la putréfaction.

L'irradiation solaire est l'une des plus connues ; *la composition, d'ailleurs encore mal déterminée, de certains terrains*, agit de même, dans des cas très rares il est vrai. C'est ainsi qu'on a retrouvé parfois, dans ces terrains, les cadavres momifiés, et même des cadavres humains. Enfin *l'action des antiseptiques* est employée journellement pour la conservation des cadavres ; mais on sait à quelles difficultés l'on se heurte dans les pratiques dites de l'embaumement et de l'empaillage.

Tout le monde connaît les procédés de l'antique Egypte pour les momifications (éviscération totale, emploi de substances aromatiques et antiseptiques, enveloppement du cadavre dans des séries de bandelettes, etc.).

Pour l'empaillage, ce n'est pas moins compliqué. Voici quelques renseignements, que je crois intéressants de vous donner à ce sujet :

Les opérations de l'empaillage sont très complexes et délicates :

1° La première est l'écorchage : on ne garde que la peau et le crâne ;

2° La deuxième est le curetage parfait du crâne, pour enlever la cervelle, par un trou fait exprès.

3° La troisième est le desséchage de la peau par le p'âtre pulvérulent ;

4°. La quatrième est le badigeonnage interne avec des antiseptiques puissants, spécialement de la pâte ou de la poudre arsenicale :

5° La cinquième est le badigeonnage externe, entre les plumes ou les poils, avec une solution concentrée de sublimé ;

6° La sixième est le bourrage de la cavité avec de la filasse imbibée d'arsenic ;

7° Enfin la septième est le montage, qui ne nous intéresse pas.

Vous voyez combien il est difficile de conserver un cadavre et de réaliser le processus normal de momification.

Quoi qu'il en soit, je le répète, le processus de dessication et de momification n'a rien de mystérieux en lui-même. *C'est le processus naturel qui se produit quand la putréfaction est empêchée.*

Nous avons tenté, avec Mme X., des expériences tendant à démontrer que c'était bien ainsi que es choses se passaient sous son action :

Quand nous empêchions artificiellement la desssication (par des moyens qui feront l'objet de publications ultérieures) la putréfaction se produisait, simplement retardée, mais on pouvait l'interrompre à volonté, dès qu'on laissait la dessication s'opérer.

Donc, il semble certains que l'action de Mme X, si elle existe, comme nous le croyons, est une action stérilisatrice, empêchant ou du moins *gênant suffisamment la pullulation des parasites microbiens ou autres*, et permettant, par suite, au processus naturel de dessication de l'emporter sur le processus opposé de putréfaction.

L'action stérilisatrice de Mme X est-elle directe ou indirecte ? Agit-elle, en d'autres termes, sur les parasites pour les détruire, ou sur leur milieu ambiant pour le leur rendre réfractaire ?

Notre impression actuelle (mais ce n'est qu'une impression) est qu'il s'agit d'une stérilisation indirecte : l'action de Mme X., favoriserait la résistance des tissus et les rendrait inaptes à la putréfaction.

Maintenant se pose la deuxième question : *celle de la nature même de l'agent stérilisateur.*

Là, nous en sommes réduits à de pures hypothèses.

En tout cas, il ne s'agit sûrement pas d'une action médiumnique. Il n'y a dans les expériences de Mme X., aucun des caractéristiques du médiumnisme.

S'agit-il de ce qu'on appelle magnétisme ?

S'agit-il d'une radio-activité humaine inconnue ? Nous n'en savons rien.

En tous cas, ce qui est certain, si les phénomènes de Mme X. sont vrais, c'est qu'il y a extériorisation, émission en dehors d'elle d'une force inconnue, capable cependant *d'une action organique puissante et profonde.* Or, se serait là une découverte dont il suffit, pour faire saisir l'importance capitale, de dire qu'elle renverserait l'un des dogmes les plus tenaces de la psychophysiologie classique : celui qui refuse, de parti pris, d'admettre les actions à distance de l'organisme humain.

Sans doute, des réserves s'imposent encore.

Je ne vous ai rien caché des doutes, doutes légitimes, doutes nécessaires, qui viennent, bon gré, mal gré, à la pensée.

Les expériences devront être répétées, variées, multipliées. Elles sont du reste faciles, ne nécessitant aucune des conditions complexes, si délicates du médiumnisme.

Donc, n'affirmons rien trop vite, n'affirmons rien encore d'une manière absolue. Sachons patienter.

Le jour, en effet, où la démonstration des facultés de Mme X. sera évidente pour tous et ne pourra plus faire l'objet du moindre doute, de la moindre équivoque, ce jour là, Mesdames et Messieurs, marquera une étape décisive dans la progression des études métapsychiques.

Ernest BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

(*Suite, voir le numéro de Septembre*)

1re CATÉGORIE

AUTO-PRÉMONITIONS DE MALADIE OU DE MORT

Sous-Groupe A

AUTO-PRÉMONITIONS DE MALADIE

1er cas. — Il serait difficile, dans cette première subdivision, de trouver un seul cas dont les détails ne pourraient être expliqués par un phénomène d'auto-suggestion ; je me bornerai donc à en rapporter un exemple unique, qui, bien que choisi parmi les plus caractéristiques, n'échappe pas à ce défaut commun.

Je l'extrais — en le résumant en partie — de l'ouvrage du Dr Alphonse Teste : *Manuel pratique du magnétisme animal* (p. 140).

Le vendredi 8 mai, le Dr Teste plongea dans un état de somnambulisme Mme Hortense M., en présence du mari de cette dernière. Aussitôt endormie, elle annonça :

— Je suis enceinte de quinze jours, mais je n'accoucherai pas à terme, et j'en ressens déjà un chagrin cuisant. Mardi prochain (12 mai), *j'aurai peur de quelque chose*, je ferai une chute, et il en résultera une fausse couche.

— De quoi donc aurez-vous peur, madame, lui demandai-je avec une expression d'intérêt qui était loin d'être simulée.

— Je n'en sais rien, monsieur.

— Mais où cela vous arrivera-t-il ? où ferez-vous votre chute ?

— Je ne puis le dire ; je n'en sais rien.

— Et il n'y a aucun moyen d'éviter tout cela ?

— Aucun.

— Si pourtant nous ne vous quittions pas ?

— Cela n'y ferait rien.

— Dieu seul pourrait donc prévenir l'accident que vous redoutez ?

— Dieu seul ; mais il ne le fera pas, et j'en suis profondément affligée.

— Et vous serez bien malade ?

— Oui, pendant trois jours.

— Savez-vous au juste ce que vous éprouverez ?

— Sans doute, et je vais vous le dire : Mardi, à trois heures et demie, aussitôt après avoir été effrayée, j'aurai une faiblesse qui durera huit minutes ; après cette faiblesse, je serai prise de maux de reins très violents qui dureront le reste du jour et se prolongeront toute la nuit. Le mercredi matin, je commencerai à perdre du sang ; cette perte augmentera avec rapidité et deviendra très abondante. Cependant il n'y aura pas à s'en inquiéter, car elle ne me fera pas mourir. Le jeudi matin, je serai beaucoup mieux, je pourrai même quitter mon lit presque toute la journée ; mais le soir, à cinq heures et demie, j'aurai une nouvelle perte qui sera suivie de délire. La nuit du jeudi au vendredi sera bonne, mais le vendredi soir j'aurai perdu la raison. »

Mme Hortense ne parlait plus ; et sans croire explicitement à ce qu'elle nous disait, nous en étions tellement frappés, que nous ne songions plus à l'interroger. Cependant M., vivement ému du récit de sa femme,

et surtout de ses dernières paroles, lui demanda avec une indescriptible anxiété si elle serait longtemps en démence.

— Trois jours, répondit-elle avec un calme parfait. Puis elle ajouta avec une douceur pleine de grâce : « Va, ne t'inquiète pas, Alfred, je ne resterai pas folle et je ne mourrai pas ; je souffrirai, voilà tout. »

Au réveil — comme toujours — Mme Hortense avait tout oublié, et le Dr Teste, dans l'intérêt de la patiente et de la science, recommanda au mari de garder le secret le plus absolu sur l'incident. En même temps, il prit note de tout, et soumit ses annotations au Dr Amédée Latour. Le mardi arrivé, il se rendit chez les époux M., qu'il trouva à table, et observa que Mme Hortense était en parfaite santé et d'excellente humeur. Le repas terminé, ayant obtenu la permission de plonger Mme Hortense en somnambulisme, il demanda :

— Comment allez-vous, madame ?

— Très bien, monsieur ; mais ce n'est pas pour longtemps.

— Comment cela ?

— Mme Hortense répéta alors sa phrase sacramentelle du vendredi, à savoir : *Entre trois et quatre heures, j'aurai peur de quelque chose, je ferai une chute ; il en résultera une perte abondante, etc.*

— Mais enfin, quel est donc l'objet qui vous fera peur ?

— Je n'en sais rien.

— Mais où est-il ?

— Je n'en sais rien.

— Alors, madame, si ce que vous dites se réalise, il faut admettre une fatalité dans les événements qui vous arrivent ?

— Oui, monsieur ; comme dans la plupart de ceux qui arrivent à tous les hommes.

— Et il n'est aucun moyen de se soustraire à cette fatalité ?

— Aucun.

— Ce soir, madame, je serai en mesure de vous contredire.

— Ce soir, monsieur, vous serez fort inquiet sur ma santé, car je serai bien malade.

Ici, le Dr Teste réveilla Mme Hortense, qui ne se souvenait de rien. D'accord avec son mari, ils prirent toutes les précautions imaginables pour se prémunir contre le moindre incident fortuit ; et lorsque l'heure désignée approcha, ils fermèrent hermétiquement les volets, dans la crainte qu'un accident dans la rue, ou dans la maison d'en face, ne déterminât la réalisation de la prophétie. Trois heures et demie avaient sonné depuis peu lorsque Mme Hortense, qui observait avec un non léger étonnement ce qui se passait autour d'elle, se leva soudain du divan sur lequel on l'avait priée de s'asseoir, et dit :

— Me permettrez-vous, messieurs, de me dérober une minute à votre inconcevable sollicitude ?

— Où prétendez-vous aller, madame ? m'écriai-je avec un air d'inquiétude que je n'aurais pu dissimuler.

— Eh ! mon Dieu ! monsieur, qu'avez-vous donc ? Pensez-vous que j'aie des projets de suicide ?

— Non, madame, mais...

— Mais quoi ?

— Je sens que je suis indiscret, mais c'est que votre santé m'intéresse.

— Alors, monsieur, reprend-elle en riant, raison de plus pour me laisser sortir.

Le motif, comme l'on voit, était plausible, et il n'y avait guère moyen d'insister. Cependant M., qui voulut pousser la chose jusqu'à son comble, dit à sa femme :

— Eh bien ! ma bonne amie, me permettras-tu de t'accompagner jusque là ?

— Comment ! mais c'est donc une gageure ?

— Précisément, madame, une gageure entre vous et moi, et que bien certainement je gagnerai, quoique vous ayez juré de me la faire perdre...

Mme Hortense nous regarde tour à tour, et reste bien loin de deviner.

— Une gageure entre nous deux ? répète-t-elle... Allons, je n'y suis pas du tout ; mais n'importe... Nous verrons.

Elle accepte le bras que lui présente son mari, et sort en éclatant de rire.

Moi aussi je riais, et pourtant j'éprouvais je ne sais quel pressentiment que le moment décisif était venu. Il est tellement vrai que cette idée me préoccupait, que je ne songeai pas à rentrer dans l'appartement de monsieur et de madame pendant leur absence, et que je restai comme un suisse à la porte de leur antichambre où je n'avais que faire.

Tout à coup, un cri perçant se fait entendre, et le bruit d'un corps qui tombe retentit sur le perron. Je monte en courant ; à la porte des lieux d'aisance, M. à sa femme éperdue, mourante, entre ses bras. C'est bien elle qui a crié ; le bruit qui a frappé mon oreille est bien celui de sa chute. A l'instant où elle venait de quitter le bras de son mari pour entrer au cabinet, un rat (Mme Hortense a de ces animaux une horreur incroyable), un rat, là où depuis vingt ans on assure n'en avoir pas vu un seul, s'était présenté à sa vue et lui avait causé une terreur si vive et si soudaine qu'elle en était tombée à la renverse, sans qu'il y eût eu possibilité de la retenir. — Voilà le fait tel qu'il s'est passé, je le jure sur mon honneur.

Le premier point de la prédiction s'était réalisé ; le reste s'accomplit avec la même exactitude. Mme Hortense eut sa faiblesse, ses douleurs, sa perte, son délire, sa journée de calme et ses trois jours d'aliénation. Rien n'y manqua ; ni la nature des phénomènes annoncés, ni l'ordre dans lequel ils se succédèrent. Le Dr Amédée Latour et plusieurs amis de M., suivirent avec intérêt les différentes phases de cette miraculeuse maladie, dont, grâce à Dieu, il ne reste plus de trace aujourd'hui.

Qui oserait, après de semblables faits, poser encore les limites du possible, et définir la vie humaine ?

Lorsqu'en 1901, je reproduisis ce cas dans la *Revue d'Etudes Psychiques*, Myers objecta avec raison que, malgré le caractère remarquable de l'épisode sous d'autres aspects, il n'offrait aucune précise évidence prémonitoire ; il continuait ainsi : « La somnambule n'a pas su désigner précédemment la cause de sa frayeur... En l'absence du rat, le *Moi subliminal* de Mme Hortense aurait su probablement découvrir quelque autre cause, réelle ou imaginaire, de sa peur, et ses effets se seraient suivis dans l'ordre établi d'avance ».

Il est indéniable que les recherches modernes sur les phénomènes hypnotiques prouvent le bien fondé des observations de Myers ; il faudra donc bien convenir que même le curieux incident du rat ne suffit pas à conférer une valeur précognitive au cas en question ; cela n'exclut pas naturellement la possibilité qu'il soit réellement prémonitoire en partie ; mais en matière scientifique, les probabilités ne comptent pas.

J'observerai néanmoins qu'en fait de suggestion et d'auto-suggestion, il faut distinguer entre *les états superficiels de l'hypnose*, dans lesquels la mentalité du sujet se trouve grandement diminuée, les facultés de discernement abolies, les conditions de crédulité — en vertu desquelles sont déterminées les suggestions — augmentées en proportion, et *les états profonds de l'hypnose*, où la mentalité du sujet devient au contraire merveilleusement augmentée, où les facultés de discernement sont aiguisées, et les conditions de crédulité inexistantes, ce qui rend par conséquent impossible toute forme de suggestion et d'auto-suggestion, comme le savent fort bien les hypnologues modernes.

Or, le sujet du Dr Teste s'étant évidemment trouvé en conditions de « somnambulisme lucide », ce qui équivaut à *l'un des états profonds de l'hypnose*, il serait difficile de concilier ce fait avec l'explication auto-suggestive ; inconciliables sembleraient aussi les circonstances d'une personnalité somnambulique qui, d'un côté, s'exprime avec assez de bons sens pour manifester ses parfaites conditions d'intégrité mentale, et de l'autre, se montre privée de raison au point de sévir aveuglément contre la partie consciente d'elle-même. Les cas de *luttes intestines* euxmêmes, désignés par l'expression de « *personnalités par contraste* », ne pourraient être avancées pour contredire mon assertion, car ces derniers sont fondamentalement différentes ; et, se réalisant en conditions de désagrégation spontanée ou provoquée de la personnalité consciente, ils ne peuvent créer — et ne créent — que des « personnalités subconscientes » douées de mentalité plus ou moins rudimentaire, anormales et amorales, c'est-à-dire en parfaite harmonie avec les actions qu'elles accomplissent : ce qui ne se produit justement pas dans le cas exposé.

En matière d'hypnose et de suggestion, mon opinion est qu'il reste beaucoup à scruter, et beaucoup à modifier dans les théories en vogue, qui pèchent par leur amour débordant de la généralisation. Les *états profonds de l'hypnose* attendent encore l'homme de science qui entreprendra des les éclairer comme il convient.

Sous-Groupe B

AUTO-PRÉMONITIONS DE MORT A BRÈVE ÉCHÉANCE, ET OU LA MORT EST DUE A DES CAUSES NATURELLES.

IIe Cas. — Je commence par un épisode de somnambulisme magnétique, tiré de l'œuvre citée du Dr Teste, et qui s'expose aux mêmes critiques, quoique la somnambule s'exprime en termes tels à laisser une issue à l'hypothèse précognitive. Voici le récit :

Mlle Clary avait été magnétisée plusieurs fois ; on la consultait inutilement pour elle-même, parce qu'elle n'eut jamais l'*instinct des remèdes* ; mais à part cela, elle fut pendant quelque temps admirablement lucide, et si malheureusement elle ne put pas se tracer un traitement, elle nous fit jour par jour, et cela longtemps à l'avance, tout le pronostic de sa maladie. Voici le résumé de la dernière séance où elle fut endormie (15 mai 1840).

— Comment vous trouvez-vous, mademoiselle ?
— Très mal.
— Où souffrez-vous ?
— Partout.
— Mais où souffrez-vous le plus ?
— Dans le ventre.
— Dans quelle partie du ventre ?
— Plus bas que l'estomac.
— Vous voyez vos intestins ?
— Oui, monsieur.
— Et qu'y voyez-vous ?
— Des taches rouges de sang et d'autres noirâtres ; puis, dans une place longue comme la main, une multitude de petits boutons rouges.
— Est-ce tout ?
— Oui, monsieur.
— Comment voyez-vous vos poumons ?
— Comme desséchés.
— Ne vous semblent-ils pas, dans leur partie supérieure, parsemés de *grains blancs* ?
— Je ne *vois* pas assez bien pour le dire. (Réponse négative, qui dénoterait une absence de suggestionnabilité chez la somnambule).

— Et vous ne savez pas ce qu'il faudrait vous faire prendre pour vous guérir ?

— Non, monsieur.

— Comment irez-vous demain ?

— Un peu mieux qu'aujourd'hui.

— Après-demain ?

— J'aurai beaucoup de fièvre.

— Comment irez-vous le 25 de ce mois ?

— Très mal.

— Le premier juin ?

— Plus mal encore ; j'aurai tout le corps enflé.

— Et ensuite ?

— Le deux et trois !... oh ! que je serai malade ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Et ensuite ?

— Attendez...

Mlle Clary, réfléchit longtemps ; enfin elle nous dit : « Le quatre... je ne vois plus rien. »

On l'éveilla ; elle ne garda aucun souvenir de tout ce qu'elle avait dit, et je recommandai expressément qu'on ne lui en parlât pas. Cependant tout se passa à peu près comme elle l'avait prédit, *jusqu'au quatre juin, jour où Mlle Clary D. mourut !* » (A. Teste ouvr. cité, p. 137.)

Dans ses commentaires, M. Teste polémise avec le Dr Bertrand, et se demande : « Est-ce parce qu'elle a dit qu'au 4 *juin elle cessait d'y voir*, que Mlle Clary meurt justement au 4 juin ? » — Il me semble que le Dr Teste n'a pas tous les torts d'en douter, si l'on considère que par la phrase « je ne vois plus rien », la somnambule se rapportait évidemment au fait des visualisations subjectives brusquement interrompues, ce qui ferait croire vraisemblablement que la somnambule, avec ces mots, ne voulait pas faire allusion à sa mort, et ne pensait donc nullement devoir mourir ; en ce cas la supposition que la mort ait été causée par auto-suggestion cesserait d'exister.

Il serait plutôt permis de supposer, d'après les épisodes de cette nature, que le *Moi subliminal* a réellement la perception exacte des maladies rongeant le corps à lui rattaché, de façon à en déduire les phases qui devront avoir lieu jusqu'à la guérison ou à la mort, et qu'en certaines conditions psychiques, soit spontanées, soit provoquées, il parvient à renseigner sur elles plus ou moins clairement le *Moi superliminal*, au moyen de visualisations hallucinatoires ou d'autres formes subjectives qui s'y rapprochent. Cela correspondrait à la *troisième* des hypothèses proposées pour l'explication des phénomènes prémonitoires dans l'introduction du présent travail, et nous aurions là une première forme de prémonition propre et véritable.

IIe Cas. — Dans cet autre cas, la présomption en faveur de l'hypothèse prémonitoire est fondée sur des détails d'ordre symbolique et imprévisibles où se dessine une prophétie de mort.

Je tire le cas des *Annales des Sciences Psychiques* (1903, p. 321) ; relateur, le Dr Barbillon.

Mlle A. C. appartenait à ma famille par des liens assez éloignés. C'était une vieille demoiselle remarquablement intelligente, fine, spirituelle et douée d'une grande énergie morale. Les dernières années de sa vie furent cruellement éprouvées par la maladie. Atteinte d'un cancer du sein elle dut subir une opération chirurgicale qui la délivra de son mal pendant trois années, au bout desquelles la récidive apparut. En même temps évoluait chez elle une tuberculose pulmonaire qui devait l'emporter.

Mlle C. était douée d'une piété fervente ; elle supporta son mal avec beaucoup de courage et de résignation ; dans les premiers jours de l'année 1901, elle était arrivée à la dernière période de sa maladie ; elle succomba le 7 janvier 1901, à l'âge de soixante-trois ans.

Quatre ou cinq jours avant sa mort, à la visite que je lui fis le matin, je la trouvai, contre son habitude, en proie à une impression profonde de tristesse et de découragement. Jusque-là j'avais pu croire qu'elle se faisait quelques illusions, et qu'elle n'avait pas perdu tout espoir de guérir. La cause de ce changement brusque dans son état normal provenait d'un cauchemar dont elle avait été oppressée pendant la nuit, et qu'elle voulut bien me raconter avec une émotion que le réveil n'avait pas calmée. Tous les détails de son rêve se présentaient à elle avec une précision parfaite, et elle ressentait encore, au récit qu'elle m'en fit, le vif sentiment d'épouvante qu'elle avait éprouvé pendant la nuit. Dans son rêve, elle se voyait marchant, au milieu d'une demi-obscurité, dans un cimetière immense et inconnu. Elle était accompagnée de sa bonne, jeune fille qu'elle affectionnait beaucoup et qui la soigna jusqu'à la fin avec le plus grand dévouement, et seules toutes les deux, dans le silence et dans les ténèbres croissantes, elles allaient suivant les allées, enjambant les tombes, s'efforçant de s'enfuir de ce lieu de désolation et d'en découvrir l'issue. Il lui semblait qu'il y avait des heures qu'elle marchait ainsi ; qu'elle était perdue au milieu de toutes ces tombes, de ces allées solitaires, de ces arbres sinistres. Une grande lassitude lui venait en même temps qu'une terreur affolée l'emportait dans une course de plus en plus précipitée. Jamais plus elle ne retrouverait son chemin, jamais plus elle ne sortirait de ce lieu lugubre. Oppressée, hors d'haleine, elle se sentait mourir de fatigue et d'épouvante, quand soudain elle aperçut une fenêtre éclairée et la noire silhouette d'une maison surgir au milieu des arbres. La bonne lui dit alors : « Mademoiselle, nous sommes arrivées, voici la maison du gardien. ». Alors elle se réveilla, et tout le reste de la nuit, elle ne put dormir, tant elle conservait de son rêve une impression d'angoisse, et tant aussi elle redoutait de retomber dans son cauchemar si elle cédait au sommeil.

Quelques jours après Mlle C. mourait. Si pendant les longues et mélancoliques méditations de la maladie Mlle C. songea parfois au lieu où elle reposerait après sa mort, sa pensée dut assurément se porter vers le cimetière Montparnasse, voisin de son domicile, où plusieurs de ses proches parents étaient enterrés, et où l'un de ses cousins possédait une sépulture de famille. Il fut question d'ailleurs du choix de ce cimetière : mais certaines difficultés empêchèrent de donner suite à ce projet, lorsque la famille prit les dispositions nécessaires en vue des obsèques. Mlle C. était sans fortune : elle fut inhumée au cimetière de Bagneux. Peu de cimetières donnent autant que celui-là l'impression de l'immensité. En arrivant à l'endroit déterminé par l'ordre administratif des concessions, je fus surpris de constater que la fosse était creusée à l'extrémité du cimetière, tout près de la porte Ouest, où s'élève la maison du gardien-concierge. La tombe de Mlle C. est l'avant-dernière de la rangée : un massif peu épais borne la division et la sépare d'une large avenue où est située la maison du garde. Celle-ci n'est pas distante de plus de 25 mètres de la tombe de ma parente, et s'aperçoit très bien à travers les arbres.

Peut-être s'est-il produit dans ce rêve une sorte de prémonition qui a permis à Mlle C. d'entrevoir, quelques jours avant sa mort, le lieu exact de sa sépulture, dont rien cependant ne pouvait lui donner l'idée. »((*Signé* : Doct. Barbillon).

Le Dr Dariex commente :

Il y a, en effet, dans ce rêve deux détails assez précis pour ne pas faire éliminer la possibilité de prémonition par le rêve ; ce sont d'abord ces paroles entendues par la malade, lorsque dans son rêve, elle arrive près de la maison du gardien, là où elle a été enterrée : « *Mademoiselle, nous sommes arrivées, voici la maison du gardien.* » — C'est aussi l'immensité du cimetière qui, bien qu'à un moindre degré, contribue à préciser l'endroit vu en rêve...

IVe Cas. — Je le prends dans la *Revue d'Etudes Psychiques* (1900, p. 73) ; il se rapporte à la mort du grand peintre Giovanni Segantini.

Le Directeur de la *Revue*, M. C. de Vesme, fait précéder le récit des éclaircissements qui suivent :

Beaucoup parmi nos lecteurs se rappelleront comment s'est produite la mort soudaine de Giovanni Segantini. Le « solitaire du Maloja » travaillait à son tryptique de la *Nature*, destiné à l'Exposition de Paris. Les deux premiers tableaux du tryptique, sur lesquels nous n'avons pas de raison de nous arrêter, avaient pour titre : *La Nature et La Vie* ; ils représentaient des scènes lumineuses de la haute montagne, traitées comme aucun artiste n'était jamais parvenu à le faire. Le troisième tableau était celui de la *Mort*. Il se trouve, avec ses deux compagnons, ici à l'Exposition de Paris, quoiqu'inachevé ; j'ai donc tout loisir de l'examiner en ces jours-ci. Lui aussi représente une scène de la haute montagne d'Engadine, et précisément du Schalberg. Au fond, la chaîne des monts couverts de neige. Tout auprès, un plateau également blanc de neige, où se tient, immobile, un cheval attelé à un traîneau ; à droite, un châlet alpestre, d'où quelques personnes ont tiré un cercueil. La mort, mystérieuse, solennelle, dans la silencieuse solitude de ce dernier faîte de la terre ; telle est la scène qui avait inspiré le peintre.

On sait comment il travaillait.

Tous les jours — écrit M. de La Sizeranne dans la *Revue des Deux-Mondes* — il sortait et allait travailler, tantôt à une toile, tantôt à une autre, ayant toujours cinq ou six toiles commencées et répandues par la montagne à la distance de kilomètres l'une de l'autre. Pour reproduire les effets du soleil sur les glaciers, durant les terribles hivers de ces pays, on l'a vu rester debout, immobile, sur la neige, enseveli sous les fourrures, le corps recouvert de plaques de métal garnies de charbon, travaillant avec une espèce de transport sauvage.

C'est ainsi qu'il travaillait au tryptique, sur le Schalberg, lorsqu'un mal soudain le saisit ; transporté dans ce même châlet qui est représenté dans le tableau de la *Mort*, il expira quelques jours après. Il ne revint donc à sa chère Maloja que dans son cercueil ; c'est là qu'il a été enterré.

Depuis quelques semaines déjà, j'avais reçu d'un des fils de Segantini le récit d'une vision, ou d'un rêve, que son père avait eu peu de jours avant de mourir, et qui est signée aussi par d'autres membres de la famille. Peu de temps après la veuve du grand artiste me fit parvenir la lettre suivante :

Maloja, 7 *mai* 1900.

Cher monsieur de Vesme,

A présent que tout est tranquille et que je me sens un peu plus calme, je vous raconte un fait survenu à mon mari peu de jours avant sa mort.

Segantini était un grand enthousiaste de vos doctrines et un fervent défenseur de vos idées. Il croyait, en somme, que les doctrines spirites devaient être la vérité de l'avenir. Oh ! si vous l'aviez entendu parler du spiritisme ! Pour moi, hélas, je combattais ses croyances; il m'est douloureux à présent de ne pas l'avoir écouté, et de n'avoir point partagé ses idées ; mais que voulez-vous ? Je ne croyais pas devoir vivre si peu avec cet homme sublime, qui s'intéressait à tout.

Le dernier dimanche qu'il passa à Maloja, il s'étendit dans son atelier sur plusieurs sièges pour se reposer. J'étais dehors, jouant avec nos enfants. En entrant, je crus qu'il dormait, et je dis : « Oh ! je regrette de t'avoir éveillé ; tu avais tant besoin de sommeil ! » — Et lui aussitôt : « Non, chère, tu as très bien fait d'entrer ; figure-toi que je rêvais (et crois-moi, je rêvais les yeux ouverts, j'en suis sûr)

que j'étais dans le cercueil qu'on transporte hors de ce châlet (et il montrait du doigt le tableau de la *Mort*) ; l'une d'entre les femmes qui l'entourent, c'était toi, et je te voyais pleurer ».

Je lui dis naturellement, qu'il dormait, et qu'il avait rêvé. Mais il insistait, persuadé qu'il avait été éveillé, et avait tout vu les yeux ouverts. Il répéta ensuite à notre « Baba » les mêmes choses exactement qu'il m'avait dites d'abord.

Or, ce qu'il avait vu se vérifiait treize jours plus tard. Son tableau de la *Mort* représente réellement sa fin ; son cercueil fut sorti de ce châlet ; le paysage était tel qu'il l'avait dépeint dans son tableau ; la femme qui, dans la peinture, pleure auprès de la bière, c'était moi.

Remarquez qu'à l'heure où il eut sa vision sa santé était excellente ; ainsi, ce jour-là, il continua d'écrire; le lendemain, il travailla de 4 heures du matin à 9 heures, transportant ensuite le tableau, renfermé dans une caisse, du lieu où il peignait jusqu'à la maison ; le soir même, il put faire encore trois heures de route fatigante, de Pontresina au sommet du Schalberg. Il était si croyant au spiritisme qu'après sa vision, il n'aurait certainement pas quitté le Maloja, s'il ne s'était senti en parfaite santé... » (Signé : Bice, veuve Segantini).

Ce récit suggère quelques remarques. — On apprend par la lettre de la veuve que treize jours se passèrent du jour de la vision à celui de la mort. Celle-ci survint à la suite d'une péritonite suraiguë. Or, les manifestations de la péritonite très aiguë, en supposant qu'elle soit primitive, c'est-à-dire redevable à des germes pathogènes qui demeurent latents, et par conséquent inaperçus dans l'organisme jusqu'à ce qu'une cause occasionnelle ne vienne en exalter la virulence, n'existaient certainement pas treize jours auparavant. Dans l'hypothèse qu'elle serait due à une infection du sang, ou à une appendicite à action lente, ou à une inflammation, ou à une perforation d'organes abdominaux, ou à une grave plaie à l'abdomen même, certainement des phénomènes symptômatiques de la forme déterminante l'auraient précédé, symptômes ressentis et dénoncés par Segantini ; celui-ci se trouvait au contraire en des conditions de résistance physique telles à lui permettre d'affronter les fatigues qu'il ne s'épargnait jamais dans l'accomplissement de son œuvre. Il découle de tout cela qu'on pourrait bien difficilement soutenir l'hypothèse de l'existence latente du mal au moment de la vision de Segantini ; mais, quand même l'on voudrait admettre cette possibilité, cette circonstance ôterait bien peu d'importance au récit, car celle-ci consiste, d'une part, dans le fait que Segantini a peint dans un tableau qu'il désigna par ce titre : *la Mort*, les circonstances de *ses propres funérailles* : et de l'autre, en ce qu'il en a eu la visualisation tout aussi précise treize jours auparavant. Ceci une fois établi, la supposition que le *Moi subliminal* de Segantini fût à connaissance de la maladie latente lorsque se produisit la vision, ne suffit pas à réduire le cas à un phénomène d'*inférence subconsciente*, car on n'expliquerait ainsi que le pressentiment de mort, mais non point la précognition des circonstances dans lesquelles devaient se réaliser la mort et l'enterrement, circonstances qui, de plus, avaient déjà été fixées par Segantini lui-même dans une peinture. Le phénomène prémonitoire, donc, ne paraît pas douteux.

Ve Cas. — Dans cet autre cas, l'auto-prémonition de mort a lieu quinze jours auparavant, et la mort est due à une attaque apoplectique ; on pourra donc tout aussi difficilement appliquer à cet épisode la thèse d'une *inférence subconsciente* provoquant la préannonce symbolique.

Dans la *Vie de la Comtesse de Huntington*, fondatrice de la « Lady Huntington Society », écrite par le Rév. Alfred Nfw, on lit ce qui suit :

Son mari, le comte de Huntington, doué du fait caractéristique de n'avoir presque jamais conscience de rêver, rêva une nuit que la Mort, sous les apparences d'un squelette, apparut aux pieds de son lit, où elle se mit à le regarder quelque temps, puis souleva les couvertures, se glissa au-dessous, et se coucha entre lui et sa femme. Le matin venu, le comte raconta le rêve à sa femme, qui parut l'accueillir en plaisantant. Quinze jours après, le comte mourut subitement d'une attaque apoplectique, dans sa cinquantième année ». (Ouvr. cité, vol II, p. 74).

VIe Cas. — Je l'extrais des *Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XIV, p. 259 ; il a été étudié par le Dr Hodgson, et est amplement documenté. Le récit a été signé par cinq membres de la famille de la percipiente.

Chicago, 18 *septembre* 1896. — Au mois de mars de cette année, ma sœur, Mrs X., attendait un accouchement, et était inquiète sur ses conséquences, à tel point qu'elle se disait convaincue de devoir en mourir. Dans la nuit du 5 mars, elle rêva qu'elle se trouvait à la cuisine, et en même temps elle apercevait dans la chambre au-dessus son père (mort depuis onze ans) qui conversait avec sa mère. Elle n'entendait pas la conversation, mais elle vit son père prendre un grand calendrier et poser le doigt sur la date du 22 mars. Le matin suivant, elle raconta le songe à ses parents, ajoutant qu'elle était convaincue d'avoir su ainsi la date où elle serait devenue mère. Cependant, l'événement tant attendu eut lieu au

contraire le 12 mars ; ce qui provoqua des plaisanteries et des mots à l'adresse de la jeune femme, assez ingénue, disait-on, pour croire à un rêve. Nous ignorons si, après l'accouchement, elle a pensé à d'autres interprétations du rêve ; en ce dernier cas, cependant, elle n'y fit aucune allusion. Le médecin qui s'occupait d'elle continua journellement à la visiter, trouvant toujours ses conditions normales, jusqu'au jour du 21 mars, où elle perdit subitement connaissance, et ne la recouvra plus jusqu'à sa mort qui eut lieu le 22, des suites d'une maladie soudaine de la gorge, indépendante de son état.

Mon mari, mes sœurs et ma mère ont appris le rêve et toutes les circonstances qui l'accompagnent, avant sa mort ; tous signent donc avec moi la relation présente, en confirmation du contenu. En cas de publication, nous désirons que les noms soient supprimés.

(La relation est accompagnée du certificat de mort, ainsi que du témoignage d'un ami et du médecin ; ce dernier affirme avoir appris également le rêve avant la mort de Mrs. S., qui, jusqu'au 21 mars, s'était maintenue dans des conditions absolument normales. La cause de la mort fut un foyer tuberculeux aux amygdales, avec propagation purulente aux méninges).

L'épisode cité semble devoir exclure l'interprétation auto-suggestive ; en premier lieu, parce que les effets létifères de celles-ci auraient dû se produire dans la crise de l'accouchement, moment que la percipiente craignait beaucoup, et non dix jours après des couches régulières ; en second lieu, parce que la percipiente n'est pas morte de ses couches, mais bien d'une *méningite purulente*.

Quant à l'hypothèse d'une « coïncidence fortuite » — hypothèse vers laquelle penche plutôt la commentatrice du cas, MISS ALICE JOHNSON — on pourrait légitimement l'accueillir s'il y avait eu un pressentiment générique de mort, et rien de plus ; mais il y eut au contraire dans le cas qui nous occupe, *la désignation précise de la date de la mort* ; ce qui ne pourrait être attribué raisonnablement à une *coïncidence fortuite*.

On arriverait ici à l'hypothèse d'une *inférence supernormale subconsciente* extrinséquée sous forme symbolique, hypothèse licite en ce cas, si l'on tient compte de l'existence d'un foyer tuberculeux latent, et de l'absence de particularités auxiliaires imprévisibles dans le rêve.

VII[e] CAS. — Il a été communiqué par Mr B. KINGSBURG au *Religio Philosophical Journal*, et ensuite étudié par le D[r] HODGSON. Je l'extrais des *Proceedings of the S. P. R.* (Vol. XI, p. 428) ; il se rapporte à une auto-prémonition de mort en personne d'un enfant de deux ans et sept mois, dont la mère rend compte en ces termes :

Existe-t-il une vie d'outre-tombe ? Si j'en avais douté (ce qui ne fut jamais), mes doutes se seraient dissipés devant les « visions » dont je fus témoin.

En 1883, j'étais la mère heureuse de deux enfants beaux et vigoureux. L'aîné avait deux ans et sept mois ; l'autre était un petit ange de huit mois. Le 6 août 1883, je perdis mon dernier-né. Je restai avec le petit Ray, qui jouissait alors d'une parfaite santé ; néanmoins, du jour où s'éteignit son petit frère, il avait pris l'habitude de me dire plusieurs fois par jour : « Maman, le petit frère appelle Ray ». Souvent, il interrompait ses jeux pour courir à ma rencontre, en criant sa phrase habituelle : « Maman, le petit frère appelle toujours Ray ». Et dans la nuit, il m'éveillait pour répéter encore la même phrase : « Maman, le petit frère appelle vraiment Ray ; il veut l'avoir avec lui ; tu ne dois pas pleurer quand Ray s'en ira avec le petit frère ; tu ne dois pas pleurer, parce que le petit frère le désire »

Un jour que je veillais au nettoyage du salon, il vint à moi en courant de la salle à manger, où se trouvait la petite chaise ayant appartenu au petit frère mort, et je ne l'avais jamais vu aussi excité ; il saisit un pan de mon tablier, et me tira vers la salle en criant : « Maman, maman, viens vite voir le petit frère assis sur sa chaise » — Au moment où il ouvrait la porte pour me le montrer, il s'écria : « Oh ! maman, il fallait venir plus vite... Il n'y est plus ! Si tu avais vu comme il a souri à Ray, quand Ray est passé près de lui ! Ray va s'en aller avec lui ; mais tu ne dois pas pleurer, maman ».

Peu de temps après notre petit enfant tomba gravement malade ; nos soins et nos larmes n'eurent aucun effet : le 13 octobre 1883, deux mois et sept jours après la mort de son frère, lui aussi mourait. Il avait une intelligence de beaucoup supérieure à son âge...

Le D[r] HODGSON écrivit à la relatrice, obtenant ainsi la confirmation suivante :

En réponse à votre lettre du 27 novembre (1894), je n'ai qu'à confirmer dans tous les détails ce qu'a publié M. Kingsbury dans le *Religio-Philosophical Journal*. Lorsque l'enfant arriva en courant pour m'annoncer que son petit frère était assis sur la chaise qui avait été sienne, il n'y avait à la maison que la domestique, à laquelle je ne dis rien, mais lorsque mon mari rentra pour le déjeuner, je le mis au courant ; ce même jour, je racontai l'épisode à des personnes amies. Le petit Ray ne pouvait pas savoir ce qu'était la mort, et personne ne le lui avait expliqué ! La dernière fois que je fus visiter en sa compagnie la tombe de mon petit enfant — c'est-à-dire peu de temps avant qu'il tombât malade — nous nous assîmes tous deux à côté d'elle, et je pensais : « Oh ! si je pouvais prendre mon bébé dans mes bras et le voir une seule minute ! Que je serais heureuse ! » — Simultanément, Ray s'écria : « Oh ! maman, prenons le petit frère dans les bras pour une seule minute ; alors, nous serons contents ». Comme nous

nous apprêtions à partir, il arrangea de sa petite main plusieurs mottes de terre sur la tombe, observant : « Bientôt Ray dormira ici près de son petit frère ; mais tu ne dois pas pleurer, maman ». Et il dort à présent au point qu'il avait désigné ». (Signé : F. H.).

Je tire ce passage d'une lettre écrite au Dr Hodgson par le père de l'enfant :

Je confirme que ma femme me raconta l'épisode (de la vision sur la chaise) le jour même où il se produisit, lorsque je rentrai pour le déjeuner. J'ai été moi-même présent bien des fois lorsque l'enfant annonçait à sa maman que le « petit frère l'appelait à lui avec insistance ». (Signé : W. H. H.).

(Mrs. J. H. Shulsters, amie des époux W. H., reconfirme ce qui a été exposé).

Cet épisode se revêt d'un intérêt particulier, comme toutes manifestations supernormales ayant des enfants pour percipients, car la mentalité vierge de ces derniers peut être considérée comme exempte de toute influence d'ambiance capable de prédisposer leurs esprits aux formes variées d'hallucinations sensorielles. Et chaque fois qu'à la visualisation d'un défunt de la part d'un enfant, se rattache une prémonition de mort réalisée, cette dernière circonstance peut servir d'induction légitime en faveur de la véridicité de la vision. Je n'insiste cependant pas sur cela, sachant bien que pour conférer la solidité nécessaire à des inductions de telle sorte, il faudrait établir des rapprochements avec un grand nombre d'épisodes analogues, qui pour le moment nous font défaut. J'aurai l'occasion d'en citer plusieurs autres, dans la présente classification, que pour commodité de recherche j'insérerai en dernier dans chacun des sous-groupes.

Au sujet de la valeur intrinsèque de la prémonition dans le cas étudié, je fais remarquer qu'il faut exclure avant tout l'auto-suggestion du nombre des causes qui en provoquèrent la réalisation, à cause de l'âge extrêmement tendre du percipient. On pourrait jeter sur le chantier l'hypothèse d'une *inférence subconsciente* provocatrice du phénomène prémonitoire, inférence due à l'existence latente de la maladie dont mourut l'enfant ; je ne peux m'empêcher pourtant d'observer combien il semble invraisemblable que la subconscience d'un bambin de deux ans et sept mois puisse démontrer une maturité de jugement telle, à donner naissance à une forme aussi complexe de symbolisme prémonitoire. En tenant compte de cela, et si l'on voulait exclure l'hypothèse en question, il ne resterait qu'à chercher l'agent transmetteur de la prémonition dans une entité extrinsèque au petit percipient.

Sous-Groupe C

Auto-prémonitions de mort à longue échéance et où la mort est due à des causes naturelles.

Au point de vue théorique, la définition de quelle doit être la limite de temps nécessaire à ce qu'un épisode prémonitoire puisse être considéré à « brève » ou à « longue échéance », ne peut être que facultative. Je préviens donc que le terme de six mois, marqué ici comme un minimum de temps pour les épisodes à longue échéance, ne représente rien de concret, mais n'est qu'un terme relatif adopté parce qu'il répond mieux à des critères personnels de classifications. Il est évident néanmoins qu'une distinction de cette nature était à conseiller, étant donné qu'en règle générale le temps est un facteur important dans les phénomènes étudiés.

Malgré cela, ce n'est pas précisément dans ce sous-groupe des auto-prémonitions qu'apparaît l'importance du facteur en question. Dans celui-ci comme dans le précédent, rares sont les cas auxquels on ne puisse appliquer l'objection autosuggestive. En effet, sauf circonstances auxiliaires, le fait en lui-même de l'échéance plus ou moins lointaine d'une auto-prémonition de mort, n'est pas une garantie suffisante pour supposer que la personne intéressée, et d'autant moins la subconscience de cette dernière, aient pu l'oublier ; c'est bien souvent le contraire qui se produit, comme dans l'exemple qui suit.

VIIe Cas. — Je le prends dans l'ouvrage : *A memoir of Mario*, de MM. Godfrey Pearse et Frank Hird ; il regarde la mort de la célèbre cantatrice Giulia Grisi.

Au printemps de l'année 1869, Giulia Grisi eut une étrange vision : elle vit apparaître à son chevet le fantôme de sa fillette Bella, morte à Brighton en 1861, qui annonça qu'elles seraient bientôt réunies pour toujours. Le ténor Mario ne négligea rien pour dégager l'esprit de la Grisi de l'état d'abattement où elle était tombée, mais toute tentative fut inutile ; elle se montrait convaincue de la réalité de sa vision, et par conséquent sûre de sa fin imminente...

La grande cantatrice Giulia Grisi mourait, le 5 novembre 1869. Son dernier mot prononcé fut le nom de son enfant défunte... Elle s'était subitement soulevée et assise sur son lit, avait ouvert les bras comme pour y recevoir une personne invisible, avait murmuré : « Bella ! » et était retombée sur ses oreillers en exhalant le dernier soupir. (Ouvr. cité, p. 270-274).

La narration qu'on a pu lire n'indique pas s'il s'agissait d'une vision en rêve, ou d'une halluci-

nation à l'état de veille, de même qu'on ne spécifie pas la nature de la maladie qui causa la mort de la Grisi ; il est donc impossible de s'aventurer dans des considérations sur les hypothèses éventuelles pouvant correspondre à ce cas.

En ligne générale, je ferai seulement remarquer que si, comme je l'ai dit plus haut, les cas de prémonitions avec visualisation de défunts, sont rares chez les enfants, ces formes sont au contraire très fréquentes chez les percipients adultes ; bien que dans ces derniers, ce caractère ne présente pas en soi une valeur inductive appréciable, il ne manque cependant pas de revêtir collectivement un intérêt suggestif auquel on peut difficilement se soustraire, considérant surtout qu'en grand nombre de cas, la spontanéité de l'apparition se montre telle à ne pouvoir être attribuée à des dispositions d'esprit particulières du percipient.

Les cas analogues au précédent où le fantôme apparu au moment de la prémonition se représente au moment de la mort, sont en outre assez fréquents. Voici un second exemple du genre :

VIIIe Cas. — M. Thomas James Norris écrit à la Society f. P. R. :

Il y a soixante ans, Mme Carleton mourait dans le comté de Leitrim. Ma mère et elle étaient amies intimes. Quelques jours après sa mort, elle apparut en rêve à ma mère, et lui dit : « Tu ne me reverras plus, pas même en rêve, sauf une seule fois, c'est-à-dire vingt-quatre heures avant ta mort ». — En mars 1864, ma mère vivait à Dalkey avec ma fille et son gendre, le Dr Lyon. Le soir du 2 mars, au moment de se retirer dans sa chambre, elle se montrait d'excellente humeur, riant et plaisantant avec Mrs Lyon. La nuit même, ou plutôt vers le matin, le Dr Lyon entendit du bruit dans sa chambre ; il réveilla aussitôt sa femme et l'envoya voir ce qui se passait. Celle-ci trouva ma mère à demi hors du lit, le visage figé dans une expression de grande terreur. Elle la remit au lit en la rassurant. Le matin venu, ma mère paraissait entièrement remise : elle prit son déjeuner au lit comme d'habitude et mangea de bon appétit. Comme ma fille s'apprêtait à la quitter, elle demanda qu'on lui préparât un bain ; dès qu'elle l'eut pris, elle fit rappeler ma fille, et lui dit : « Mon amie, Mme Carleton, est enfin venue après 56 ans. Elle m'a dit que ma fin est imminente, et que je mourrai demain matin à l'heure où tu m'as trouvée à demi hors du lit. J'ai pris le bain pour que vous n'ayez pas à ablutionner mon corps ». A partir de ce moment, elle commença à décliner rapidement, et s'éteignit le 4 mars, à l'heure pré-annoncée.

(Le Dr Richard St. John Lyon, confirme le récit ci-dessus). *Proceedings of the S. P. R.*, vol. VIII, p. 376.

Myers, qui rapporte le cas, le commente ainsi :

« L'épisode exposé semble accessible à trois différentes explications. En commençant par celle qui m'est personnelle, et que les lecteurs de ces *Proceedings* connaissent, je dirai que je suis parfaitement disposé à admettre dans le cas étudié, que la défunte Mme Carleton fût réellement à connaissance de la mort imminente de son amie, et que par conséquent le premier comme le deuxième songe aient été transmis télépathiquement par un esprit désincarné, à un autre incarné. Cependant, nous pouvons aussi supposer que le premier rêve, bien que casuel, ait produit une telle impression dans la percipiente, que lorsqu'il vint par hasard à se répéter, il donna lieu à une auto-suggestion de mort qui se réalisa. Ou bien, nous pouvons encore présumer que le premier songe aurait été casuel et le second symbolique, c'est-à-dire, causé par des sensations organiques subconscientes qui préludaient à l'approche de la mort, sensations perçues dans le sommeil avant de l'être dans la veille ». (*Ivi*, p. 377).

IXe Cas. — Il regarde le célèbre poète anglais Browning, et se lit dans le volume : *Life and letters of Robert Browning*, par Mrs. Sutherland (p. 277). En lui, comme dans les précédents, la prémonition se manifeste sous forme d'une apparition de défunt.

En juin 1863, Miss Arabel Barrett (sœur de Mrs Barrett Browning) mourait d'un mal cardiaque, et s'éteignait dans les bras de Browning, comme il était arrivé sept ans auparavant pour la femme de ce dernier. Le jour même, Browning communiquait la triste nouvelle à Miss Blodgen, touchant en ces termes à une étrange circonstance se rattachant à cette mort :

« 19 *juin* 1868. — Vous savez que je ne suis pas superstitieux : pourtant, voici une note inscrite par moi sur mon carnet à la date du « 21 juillet 1863 » : Hier, Arabel m'a dit avoir l'esprit fortement agité par l'effet d'un rêve qu'elle a eu la nuit précédente (Dimanche 19 juillet). Sa sœur lui était apparue (la femme décédée de Browning), à laquelle elle avait demandé : « Quand viendra le jour où nous nous réunirons ? » — Et la défunte : « Ma chérie, dans cinq ans » ; après quoi, Arabel s'était réveillée. Dans son rêve, elle avait pleine conscience de parler à une personne défunte ».

Au bout de cinq ans moins un mois, l'événement s'accomplissait, et Browning écrivit : « J'avais oublié la date du rêve ; je supposais que plus de trois ne s'étaient pas passés, et que deux ans manquaient encore par conséquent à l'accomplissement de la prophétie.

Si l'on veut se maintenir dans l'enceinte de la « moins large hypothèse » chaque fois que le conseillent les circonstances, on devra admettre

que dans ce cas, l'auto-suggestion créée par le songe fatidique, majorée par la connaissance éventuelle de la maladie qui rongeait l'existence de la percipiente, ont pu de quelque manière déterminer la mort.

X[e] Cas. — Le relateur en est le Rév. E. D. Banister, de Whitechapel Vicarage, Preston (Lancashire).

12 novembre 1885. — Mon père, lorsqu'il était écolier (probablement entre 1808 et 1815) eut un rêve en connexion avec son propre avenir, que bien souvent, ma sœur et moi, nous lui avons entendu raconter. Dans le rêve, il vit une pierre funéraire murée dans l'église de son pays natal, sur laquelle était gravé son nom en entier, la date de sa naissance, et le jour et le mois de sa mort : mais non l'année.

Il lui semblait qu'il y eût, au sujet du mois marqué comme celui de sa mort, quelque chose d'imprécis, bien qu'il eût dans la tête que la date inscrite sur la pierre était « Jun.9 » ; mais comme le mot « June » n'est jamais abrégé par « Jun. » (Juin), il se demandait si la date réelle n'était pas « Jan. 9 » (*January*-Janvier).

De nombreuses années se passèrent sans que rien ne vînt se rapporter aux circonstances du rêve, jusqu'au 9 *juin* 1835, date à laquelle mourut son fils aîné, ce qui causa l'immense douleur de mon père. Cette coïncidence dans les dates rappela à l'esprit de mon père, l'inscription du rêve, et, bien qu'il eût lu clairement sur elle son propre nom, il se persuada dès ce moment que la date gravée devait être « Jun. 9 » (9 juin). — Or, mon père est mort en 1883, à la date du « Jan. 9 » (9 janvier) ».

La sœur du Rév. Banister écrit : « J'ai lu la lettre de mon frère se rapportant au rêve tant de fois raconté par mon père, et ne puis que confirmer dans tous ses détails ce qu'en a écrit mon frère ». (*Signé* : Agnès Banister). — (*Phantasm of the Living*, cas 79).

Dans le cas, l'hypothèse auto-suggestive est éliminée par le fait que le percipient s'était dernièrement convaincu que la date visualisée en rêve ne se rapportait pas à lui, mais à la mort de son fils aîné.

Le fait que dans la visualisation l'année de la mort avait été supprimée, dénoterait une intentionnalité dans l'agent transmetteur de la prémonition. Cette intentionnalité pourrait se retrouver aussi dans l'état d'incertitude où le percipient demeura sur le mois précis devant être celui de sa propre mort : de sorte qu'avec un « u » ce mois devait marquer la date de la mort de son fils aîné, et avec un « a », la date de sa propre mort.

Il est bien difficile de se prononcer sur l'hypothèse la plus idoine à expliquer comment le percipient ait pu avoir la révélation de la date de sa propre mort soixante-dix ans auparavant ; l'hypothèse « fataliste », celle « réincarnationniste », et celle « spiritualiste », parviendraient plus ou moins parfaitement à s'adapter au cas en question ; aux lecteurs de se prononcer, selon leurs tendances et convictions personnelles.

XI[e] Cas. — Dans le cas suivant, recueilli par le Dr Hodgson et cité par Myers dans sa monographie *The Subliminal Self* (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 437) la prémonition de mort n'est qu'un pressentiment, mais cet épisode doit son importance au fait que la percipiente en laissait un souvenir écrit dans une enveloppe cachetée.

1er septembre, 1893. — *Au Dr Richard Hodgson.* — J'accomplis le douloureux devoir de vous annoncer la mort de ma mère, Mrs Enoch Chase. Le 28 juillet, elle tomba malade d'une fièvre biliaire, qui lui dura dix jours ; après quoi elle se remit assez rapidement, et les 16 et 17 du mois courant elle fut à même de se tenir assise dans son lit. Cependant le lendemain, vendredi, nous remarquâmes que sa faiblesse avait repris ; le jour même elle eût du délire, et elle perdit graduellement connaissance. Nous parvînmes après de grands efforts à la faire revenir à elle, mais à partir de ce moment elle commença à décliner rapidement, et elle s'éteignit le soir du dimanche. — J'attire votre attention sur les jours de vendredi, samedi, dimanche, signalés dans la prémonition écrite, qui correspondent aux trois derniers jours de maladie, commencée justement par la rechute de vendredi.

Après sa mort, nous retrouvâmes l'enveloppe cachetée dans un secrétaire réservé à ses papiers personnels. Du jour de la mort de notre père — le 24 avril 1888 — elle n'avait jamais cessé de nous rappeler qu'elle aurait survécu cinq ans à son mari ; et nous déplorons maintenant de n'avoir pas attribué à ses paroles l'importance qu'elles méritaient ». (*Signé* : Mrs. S. J. Crawford).

L'enveloppe cachetée dont il s'agit, portait à l'extérieur cette légende : « A ouvrir après ma mort, si je meurs cinq ans environ après la mort de mon mari, survenue en avril 1888. — Votre mère ».

(Contenu de l'enveloppe cachetée). — « Topeka, 28 décembre 1891. — J'ai pensé ce matin que je ferais bien de laisser un souvenir écrit de ma prémonition.

« A partir du jour où mourut mon mari, le 24 avril 1888, j'ai eu le sentiment que *cinq ans* marqueraient les limites de ma vie. Il n'y a pas eu de communications explicites en ce sens, mais la conviction de ce fait parut égaler en moi la connaissance d'un autre fait quelconque ; par exemple, si aujourd'hui, un vendredi, je pense que je devrai faire telle chose dans deux jours, je serai amenée à penser que c'est demain samedi, après-demain dimanche, et qu'il ne me sera par conséquent pas possible de l'exécuter.

En somme, j'ai toujours à l'esprit cette pensée simple et naturelle : *Cinq ans*. Donc, si je devais vivre six ans, je détruirai cet écrit : mais si ma prémonition se réalise, je désire que cet écrit soit envoyé au Dr Richard Hodgson, 5, Boilston Place, Boston. Mass, avec les explications relatives. (*Signé* : Mrs. E. CHASE). »

(Mrs. Chase mourait à la date du 20 août 1893 ; c'est-à-dire cinq ans et quatre mois après la mort de son mari. Elle avait soixante-neuf ans, et eut la prémonition le jour même de la mort de ce dernier).

Il n'est pas possible pour ce cas non plus d'exclure l'explication auto-suggestive, bien que personnellement je ne la croie pas fondée ; d'autant plus que ce cas, outre la prémonition de mort, comporte la désignation précise des trois derniers jours de vie ; on remarquera qu'il s'agit là d'une désignation inconsciente, car la percipiente cite les jours de vendredi, samedi, dimanche, non dans le sens qu'ils doivent être les derniers de sa vie, mais bien comme termes d'une comparaison du reste assez ingénue et boiteuse — ce qui pourtant ajouterait presque un intérêt à l'incident : on dirait, enfin, que seul l'agent subconscient ou extrinsèque transmetteur de la prémonition, connaissait la signification réelle du symbole-comparaison télépathisé.

Sous-Groupe D

AUTO-PRÉMONITIONS DE MORT, OU LA MORT EST DUE A DES CAUSES ACCIDENTELLES.

Avec ce sous-groupe, nous entrons dans une première catégorie de faits excluant complètement, ou presque, les hypothèses de l'« autosuggestion » et des « inférences subconscientes ». Le nombre des hypothèses qui restent à la disposition du chercheur se restreint donc dans un cercle où domine avec une évidence plus grande le supernormal.

XIIIe CAS. — Le Dr MACNISH, dans son ouvrage à juste titre célèbre : *Philosophy of Sleep*, raconte l'épisode suivant :

Certains prétendent que quelques personnes ont eu en rêve l'indication précise du jour de leur mort ; et, pour appuyer cette croyance, on m'a plusieurs fois rappelé le cas curieux de M. M., né à Dr, maintenant décédé. — Il s'agit d'un cas digne d'être rappelé, non pas qu'il assume des caractères supernormaux, mais simplement pour l'extraordinaire coïncidence entre le rêve et l'événement.

M. D. rêva une nuit qu'il se trouvait à cheval dans la campagne, et qu'il descendait pour se rafraîchir dans une auberge placée sur son chemin ; là, il trouva réunies diverses personnes de sa connaissance, mais toutes décédées. Elles l'accueillirent très joyeusement, l'invitèrent à s'asseoir et à boire en leur compagnie, ce à quoi il consentit de bon cœur. Lorsqu'il voulut quitter cette étrange réunion, les amis exigèrent de lui la promesse qu'il reviendrait les voir le jour même où il était venu, six semaines précises plus tard ; il promit d'exécuter fidèlement ce projet, monta à cheval et rentra chez lui. — Telle est la substance du rêve, qu'il raconta en plaisantant à ses amis, sans méditer sur lui un seul instant, étant un homme supérieur à toute forme de superstition.

Cependant la suite des événements devait se trouver assez curieuse, et surtout douloureuse ; car, six semaines précises s'étant écoulées depuis le songe, et le jour où tombait l'engagement pris de rendre visite aux amis défunts dans l'auberge — en voulant faire sauter à son cheval une barrière interposée entre lui et son chemin, il tomba et se tua ».

Le Dr Macnish considère l'épisode comme « une extraordinaire coïncidence », et rien de plus. Accordons-le donc ; mais tous les lecteurs ne partageront pas son opinion, qui pourrait être légitimement accueillie dans le cas où il n'y aurait eu que coïncidence de mort pure et simple, c'est-à-dire si la mort pour cause accidentelle s'était produite un jour qui n'était pas le jour désigné d'avance ; mais la mort s'étant vérifiée dans le fatidique quarante-troisième jour, ce qui porte les calculs des probabilités contraires à l'hypothèse des « coïncidences fortuites » à des chiffres absolument exorbitants, cette hypothèse devient théoriquement insoutenable. Mais enfin, seulement par excès de rigorisme dans l'application des méthodes scientifiques, on peut tout de même aller jusqu'à l'accueillir ; on observera pourtant que si l'hypothèse en question peut sembler légitime devant un cas dont la réalisation se repose sur un *seul facteur*, elle devra être considérée comme inadmissible dans les épisodes dont la réalisation implique une convergence inextricable de circonstances imprévisibles et accidentelles, comme on le verra à mesure que je citerai de nouveaux faits.

XIVe CAS. — LOUIS BLANC, dans son *Histoire des dix ans* (vol. II, p. 222), à propos de la tragique mort en duel de son ami le journaliste Armand Carrel, raconte ce qui suit :

Un matin, Armand Carrel raconta à ses amis qu'il avait fait un rêve dont le souvenir le troublait ; et il s'exprima en ces termes : « J'ai vu en rêve ma mère, qui venait vers moi vêtue de deuil, les yeux gonflés de larmes. Je lui demandai avec la plus grande inquiétude : « Pour qui donc pleures-tu ? Peut-être pour mon père ? » — « Non ». — « Peut-être pour mon frère ? » — « Non ». — « Et alors pour qui pleures-tu ? » « Pour toi, mon enfant ! »

Le jour qui suivit le rêve prophétique, Armand Carrel écrivit dans le *National* l'article provocateur de la réponse de M. de Girardin, source du duel qui causa sa mort ».

En voulant conserver la plus sévère rigueur dans l'application des méthodes scientifiques, j'observerai qu'ici — bien qu'il s'agisse d'une mort pour cause accidentelle — l'hypothèse d'une *inférence subconsciente* combinée à une « coïncidence fortuite » est digne de considération. On peut bien supposer en effet qu'Armand Carrel, dès la veille, avait dans la tête la substance de l'article qu'il entendait publier dans le *National*; de sorte que pressentant les haines de partis qu'il aurait déchaînées, et ne pouvant qu'en être préoccupé, il aurait déterminé le rêve en question, où les préoccupations auxquelles il était en proie auraient pris une forme symbolico-prémonitoire.

XVe CAS. — Le Dr Carl Du Prel, à l'occasion de la mort tragique du Roi Louis de Bavière et du Dr von Gudden au fond de l'étang du parc, raconte dans le *Monistischen Seelenlehre* ces détails :

Quelques jours avant le départ du Dr von Gudden pour Hochenschwangau, auprès du roi Louis II dont le déplacement pour le château de Berg n'était pas encore décidé, le Dr von Gudden vint déjeuner de mauvaise humeur et raconta à sa femme que toute la nuit il avait été persécuté par le rêve qu'il avait fait, où il se battait avec un homme dans l'eau. La veuve du Dr von Gudden a raconté plus tard ce rêve à la députation de la Société anthropologique de Munich à l'occasion des compliments de condoléances qu'elle recevait des membres de la Société. Le professeur W., qui était membre de la députation, en fit part à la Société et, comme je tiens le récit d'un des témoins, on peut y croire en toute confiance.. »

Voici les observations du Dr DU PREL, à ce sujet :

Il est assez clair que le Dr von Gudden a eu en rêvant une vision très nette, dont la forte impression sur les sens lui en a rendu le souvenir possible après le réveil. Malheureusement, la personne du roi s'est affaiblie en un homme quelconque. Si cet affaiblissement avait été plus effacé et que le souvenir de la vision se fût tout à fait perdu, l'impression sur le sentiment à l'état de veille se serait manifesté comme une frayeur indécise d'un événement incertain dans l'avenir ; mais c'est là justement la caractéristique de la plupart des pressentiments. (*Annales des Sciences Psychiques*, 1897, p. 125).

Je n'ajouterai aux intéressants commentaires de Karl du Prel qu'une simple remarque ; c'est que, malgré l'affaiblissement des souvenirs, et la faute de désignation de la personnalité du Roi, la situation perçue en rêve de *se trouver au fond de l'eau se débattant contre un homme*, est si spéciale à l'événement survenu, qu'elle exclut d'une manière absolue l'hypothèse des « coïncidences fortuites ».

XVIe CAS. — Mlle DUDLAY, de la Comédie-Française, donne ces détails sur la triste fin de la jeune actrice Mlle Irène Muza, morte brûlée au cours de l'hiver 1909.

« C'était une « spirite » convaincue ; et, plusieurs mois auparavant, durant une séance où elle-même se trouvait en condition de profond sommeil hypnotique, on lui demanda si elle voyait ce qui l'attendait personnellement dans l'avenir. Elle écrivit les paroles suivantes : « Ma carrière sera courte ; je n'ose dire quelle sera ma fin : ce sera terrible ! » — Les expérimentateurs impressionnés effacèrent ces paroles avant le réveil du médium ; donc, consciemment du moins, elle ne sut jamais quelle terrible chose elle s'était prédite à elle-même.

Plusieurs mois après, tandis que sa coiffeuse aspergeait ses cheveux d'une lotion antiseptique composée d'essences minérales, celle-ci laissa échapper quelques gouttes du liquide, qui s'abattirent sur un poêle allumé, provoquant une flambée instantanée ; le feu envahit les cheveux et les vêtements de l'actrice, qui, en une seconde, se trouva enveloppée de flammes, et subit de telles brûlures, qu'elle mourait quelques heures après à l'hôpital ». *Light*, 1909, p. 122).

Ce sont ces formes de prémonition qui, recueillies et coordinées en bon nombre, porteraient à inférer l'existence de quelque chose de semblable à une « fatalité » régnant d'une manière mystérieuse sur les destinées humaines.

A moins qu'on ne veuille, à l'occasion de cet épisode, recourir à l'hypothèse « réincarnationniste », selon laquelle l'esprit lui-même aurait librement préétabli — dans un but d'expiation ou d'épreuve — cette triste fin de sa propre existence incarnée ; dans ce cas, le *Moi subconscient* aurait déterminé l'accident en exerçant une action suggestive sur la coiffeuse.

XVIIe CAS. — Le baron JOSEPH KRONHELM, de Podolie (Russie), fournit ces détails sur la mort d'un haut fonctionnaire du Ministère de la Marine russe ; cette mort survint au mois de juin 1895, à la suite d'une collision entre deux navires sur la Mer Noire :

« Au commencement de l'année 1895, Mme Lukawski fut réveillée une nuit par des gémissements de son mari, qui, dans son sommeil, jetait ce cri : « Au secours ! Sauvez-moi ! » et se débattait avec les mouvements d'une personne en train de se noyer. Il

rêvait d'une terrible catastrophe en mer, et, une fois complètement réveillé, il raconta qu'il se trouvait à bord d'un grand navire, qui coula soudain à la suite d'une collision avec un autre navire ; et i s'était vu lancé en mer et englouti par les flots. L récit achevé il ajouta : « Je suis maintenant convaincu que la mer causera ma fin. « Et si ferme était sa conviction, qu'il commença à mettre ses affaires en ordre, comme un homme conscient d'avoir ses jours comptés. Deux mois se passèrent sans que rien se produisît, et l'impression du rêve s'affaiblissait déjà dans la mémoire de M. Lukawski, lorsque tout à coup un ordre lui parvint du Ministère, de se préparer à partir avec tous ses subordonnés pour un port de la Mer Noire.

Au moment de prendre congé de sa femme, à la gare de Pétersbourg, Lukawski lui dit : « Te souviens-tu de mon rêve ? » — « Mon Dieu ! Pourquoi me le demandes-tu ? » — « Parce que je suis sûr que je ne reviendrai plus ; que nous ne nous reverrons plus ». — Mme Lukawski s'efforçait de le tranquilliser, mais lui, avec un accent de profonde tristesse : « Tu peux dire ce que tu veux, mes convictions ne se changeront pas, je sens que ma fin est proche, et que rien ne pourrait l'empêcher... Oui, oui, je revois le port, le navire, le moment de la collision, la panique à bord, ma fin... tout revit devant mes yeux ». — Et après une courte pause, il ajouta : « Quand le télégramme annonçant ma mort te parviendra, et que tu prendras les vêtements de deuil, tu devrais omettre le long voile sur le visage que je déteste ». — Incapable de répondre, Mme Lukawski éclata en sanglots. Le sifflet du train cria le signal du départ ; M. Lukawski embrassa tendrement sa femme, et le train disparut.

Après deux semaines d'inquiétude extrême. Mme Lukawski apprit par les journaux qu'une catastrophe entre deux navires — le *Wladimir* et le *Sineus* — s'était produite dans la Mer Noire. En proie au désespoir, elle télégraphia pour obtenir de informations à l'amiral Zelenoi à Odessa ; après plusieurs jours d'anxieuse attente, elle reçut cette réponse : « Aucune nouvelle jusqu'à présent de votre mari, mais il est sûr qu'il se trouvait à bord du Wladimir ». — L'annonce officielle de la mort de son mari lui parvint une semaine après.

Il faut ajouter que, dans son rêve, M. Lukawski s'était vu lutter pour la vie avec un passager, incident qui se réalisa avec une merveilleuse exactitude. Dans la catastrophe, un passager du Wladimir — M. Henicke — s'était lancé en mer avec une bouée de sauvetage. M. Lukawski, déjà dans l'eau, se dirigea vers la bouée dès qu'il l'aperçut, et l'autre lui cria : « Ne vous y accrochez pas ; elle ne soutient pas deux personnes ; nous nous noierions ensemble ». — « Mais Lukawski s'en saisit malgré cela, disant ne pas savoir nager. « Alors, prenez-la — dit Henicke — je suis bon nageur, et je m'en tirerai tout de même ». — A ce moment, une grande ondée les sépara ; M. Henicke put se sauver, mais Lukawski alla au-devant de sa destinée ». (*Light*, 1899, p. 45).

Voici un premier cas de l'ordre auquel je faisais tout à l'heure allusion, dans lequel la convergence de circonstances imprévisibles est telle à éliminer totalement l'hypothèse des coïncidences fortuites. Une fois cette hypothèse éliminée, il n'en reste que trois à la disposition du chercheur : la « réincarnationniste », la « fataliste » la « spiritualiste ». Comme l'hypothèse réincarnationniste semble exclusivement applicable à des cas dépendant de la libre volonté de « l'esprit » qui s'incarne (et un cas de mort par *collision de navires*, ne peut pas dépendre d'un acte volitif), il s'ensuit que celle-ci non plus ne répond pas aux exigences du moment ; nous devrons donc recourir à la seconde hypothèse, celle « fataliste ». Mais elle n'est pas davantage applicable au cas présent ; ou du moins, notre esprit s'égare, si nous songeons à l'inextricable enchevêtrement de faits qui auraient dû se coordonner et converger de toutes parts pour l'accomplissement des destins imperscrutables d'un fonctionnaire russe : destins qui, bien que très tristes, ne semblent pas moralement proportionnés à la tragique grandiosité des moyens qui concoururent à les déterminer.

Et alors, pour soulager notre pensée de tant de perplexités troublantes, il ne resterait qu'à se réfugier dans l'hypothèse « spiritualiste » : en partant du postulat de Laplace et de Lodge, selon lequel, philosophiquement parlant, il serait donné à un *Esprit Infini* de contempler indifféremment le passé et le futur en termes de coexistence ou de suite ; en adaptant, avec Myers, ce postulat aux minuscules affaires humaines, par la supposition d'une innombrable hiérarchie d'*Intelligences finies* interposées entre notre esprit et une *Anima-mundi*, lesquelle, à mesure qu'elles s'élèveraient hiérarchiquement, jouiraient d'une vision toujours plus étendue dans le passé et le futur ; enfin, en attribuant à cette hiérarchie spirituelle la genèse des prémonitions d'ordre complexe et merveilleux, prémonitions qui, par action hiérarchique descendante, parviendraient télépathiquement aux subconsciences humaines.

Certains trouveront ces conclusions hardies ou gratuites, mais il est très certain qu'une fois la réalité des faits admise, elles apparaissent comme étant les seules philosophiquement pensables ; à moins qu'on ne veuille attribuer à la subconscience humaine des facultés d'inférence si merveilleuses, qu'elles prévoieraient — comme dans le cas en question — à trois mois d'intervalle, qu'une collision entre deux navires désignés doit survenir dans la Mer Noire, que sur l'un deux doit se trouver le percipient, lequel périra dans

la catastrophe, et y périra d'une manière donnée. Supposer tout cela, ce serait conférer en partie l'attribut divin de l'omniscience à la subconscience humaine; mais comme on ne pourrait attribuer à la subconscience une fraction de la première, sans lui attribuer implicitement une fraction de la seconde, dans le cas en question le percipient aurait dû se montrer au moins *assez puissant pour se sauver lui-même.*

XVIIIe Cas. — Je termine ce sous-groupe par deux cas ayant des enfants pour percipients.

M. Domenico Fleres, Conseiller de Cour d'Appel à Palerme, écrit au Dr Innocenzo Calderone, Directeur de la Revue *Filosofia della Scienza*, la lettre suivante :

Palerme, 14 *juin* 1910. — En relisant, comme je le fais souvent, votre docte périodique, je me suis trouvé devant un article signé de mon jeune et estimable ami, l'avocat Guido Russo Perez, qui rapportait un cas de prévision du futur à propos du désastre de Messine, cause de si néfastes événements pour ma famille et pour mon patrimoine.

Je veux, mois aussi, vous raconter non pas un cas, mais plusieurs traits de la vie de mon adorée petite-fille, enfant d'une de mes filles, qui vint illuminer ma maison et mon cœur comme un rayon de lumière et que ce cruel désastre engloutit, obscurcissant ma vie entière.

Ce sera pour moi un épanchement, puisqu'il ne me reste d'Elle que le passé, que je me remémore tout le jour, arrosant de larmes chacun de mes actes, chacun de mes moments, parce que tout me parle d'Elle.

Ma fille — vous la connaissez — avait épousé à Naso, celui de Messine, un de mes neveux, qui y habitait. Cependant, surtout après la naissance du bijou qu'était ma petite-fille, je souffrais à la pensée qu'elle et ma fille dussent végéter en ce pays de montagne ; je fis donc de tout, et cette œuvre me fut maudite par la Nature, pour les tirer de là. Après beaucoup de travail, je parvins à procurer à mon gendre la possibilité de s'établir à Messine.

Pour moi, c'était un bonheur ; Messine était ma terre natale. Là se trouvaient les familles de mes trois frères et sœurs, et d'autres chers parents. A Messine et dans sa province étaient mes propriétés ; là m'aurait appelé ma dernière station en prenant ma retraite.

J'écrivis tout de suite à ma fille qu'elle et les siens se tinssent prêts pour le prochain déplacement de leur famille ; mais je dus taire pour le moment, à cause de certaines circonstances, l'endroit où je les aurais appelés. Je leur écrivais cette lettre avec joie, ce qui leur fit supposer qu'ils devaient venir me rejoindre à Palerme. Ma petite fille, qui vivait ordinairement avec moi, se trouvait alors avec ses parents, à Naso. Sa mère lui dit : « Sais-tu que nous allons quitter Naso ? » — « Oui, maman ». — « Nous irons chez les grands-parents à Palerme ». — « Non, pas à Palerme ». — « Mais si, nous irons à Palerme ». — « Non, maman — répéta avec chagrin l'enfant — pas à Palerme ; à Messine ! » — Comment l'avait-elle pressenti ?

Et ils allèrent à Messine. Et par son travail, par mes relations de famille, par nos propriétés, mon gendre était parvenu, en moins d'un an, à ouvrir en mai 1907 l'une des plus belles pharmacies, des plus centrales, des plus accréditées, des plus fructueuses.

En octobre suivant, ma famille et moi, nous nous trouvions en villégiature dans mes terres, à Bauso, à quelques kilomètres de Messine. Vers la fin du mois, nous descendîmes à la ville, ma femme et moi, pour saluer ma fille et toute sa famille, car mes vacances prenaient fin avec le mois.

Quand ma femme, quelques instants avant le départ, prit notre joie, notre adorée petite-fille dans ses bras, et la serrait, l'embrassait, l'enfant regardait sa grand-mère d'un œil de tendresse attristée.

« Mon adorée, tu ne peux comprendre encore quel chagrin éprouve grand'mère à te quitter.

— « Oui, grand'mère, nous ne nous reverrons plus ! »

— « Nous ne nous reverrons plus ? Non, tu viendras pour le carnaval nous rejoindre à Palerme !

— « Non, grand'mère, nous ne nous reverrons plus ! »

Deux mois plus tard, le désastre l'avait engloutie dans les décombres avec toute sa famille, dont, vous le savez, il ne me resta que ma malheureuse fille, veuve, et privée de ses enfants !

Le soir du dimanche 27 décembre, il y avait eu une fête de famille chez mon gendre. Vers minuit la mère avait mis au lit son petit garçon, et procédait ensuite à la toilette de nuit de ma petite-fille. Au moment où elle changeait les petites chaussettes de l'enfant, celle-ci, souriante, lui dit : « Maman, tu me mets les chaussettes de la mort ! » — « De la mort, non... de la nuit, dois-tu dire ». — « Et la fillette alla au lit toujours en souriant, mais répétant toujours : « Les chaussettes de la mort. » — Ce qui attrista la pauvre mère.

Environ six heures plus tard... la mort abattait Messine et tous ses habitants !

Je vous remercie, si vous avez eu la patience de me lire jusqu'ici ; amicale patience ! J'ai pu épancher ma douleur de chaque jour, de chaque heure, après dix-huit mois ». (*Signé* : Domenico Fleres. Revue citée, 1910, p. 108).

Ce cas — où il s'agit d'un pressentiment de mort perçu par une enfant presque ignorante de la signification du mot, et dans lequel la mort est due à un cataclysme terrible et imprévisible — suggère les mêmes considérations que le précédent.

XIXe Cas. — César de Vesme, dans le vol. II, p. 297, de son *Histoire du Spiritisme*, rapporte ce fait raconté par Foissac :

Il y a un an, me trouvant à Edimbourg, j'allai dans une villa rendre visite à un de mes vieux amis,

M. Holmes. J'y trouvai tous les visages obscurcis par la tristesse. M. Holmes avait, le jour même, assisté à un enterrement dans un château des environs ; il me raconta que le petit garçon des maîtres du château avait souvent épouvanté sa famille en manifestant de ces phénomènes que l'on attribue à la *seconde vue.* On l'entendait parfois, gai ou triste sans cause apparente. le regard profond et mélancolique, prononcer des paroles sans suite, ou décrire d'étranges visions. On essaya, mais en vain, de combattre cette disposition par de violents exercices physiques et un système d'études variées, avec l'appui d'un médecin éminent. Huit jours auparavant, la famille se trouvait réunie. On vit tout à coup le petit William, à peine âgé de douze ans, pâlir et rester immobile ; tous prêtent l'oreille, et l'entendent prononcer ces paroles : « Je vois un enfan endormi, couché dans une caisse de velours, avec une couverture de soie blanche ; tout autour, des couronnes et des fleurs. Pourquoi mes parents pleurent-ils ?... cet enfant, c'est moi ».

Frappés de terreur, le père et la mère saisissent William, le couvrent de baisers et de larmes. Il revient à lui, et s'adonne avec une vive ardeur aux jeux de son âge. Une semaine ne s'était pas écoulée lorsque la famille, assise à l'ombre après le repas, chercha l'enfant qui se trouvait là, un instant plus tôt. On ne le voit pas,on l'appelle, aucune voix ne répond. Cent cris de douleur s'entrecroisent, on parcourt le jardin dans tous les sens : William a disparu. Après un heure de recherches et d'angoisses, on trouve l'enfant au fond d'une vasque dans laquelle il s'était noyé, en se penchant sur elle, pour ressaisir un petit bateau que le vent avait poussé loin du rivage... »

Cas intéressant, lui aussi, et que les hypothèses « fataliste », « réincarnationniste », « spiritualiste », se prêteraient également bien à expliquer, Je ne me prononcerai pour aucune, abandonnant cette tâche aux lecteurs.

(*A suivre.*)

ECHOS ET NOUVELLES

Mme Wriedt mal attaquée et bien défendue

Nous avons fait allusion, dans notre dernier numéro, aux accusations lancées contre Mme Wriedt par le Dr Birkeland, de Christiania — accusations qui avaient produit d'autant plus d'impression qu'elles étaient les premières publiées contre ce médium, dont tous les expérimentateurs avaient parlé, jusqu'à ce jour, avec la plus grande admiration. Nous avons promis d'y revenir, et nous empruntons effectivement au *Light* quelques documents qui se rapportent à cette question.

Voici d'abord comment le périodique spirite londonien fit connaître à ses lecteurs, dans son numéro du 7 septembre, les accusations dont il s'agit.

Un correspondant de La Haye nous a fourni un abrégé de l'article paru dans la *Frankfurter Zeitung* au sujet d'une séance de Mrs. Wriedt à Christiania. Elle donna dans cette ville trois séances, dont la première et la deuxième se passèrent bien. A la troisième, le Prof. Birkeland, l'un des membres de la Commission, saisit les mains de Mrs. Wriedt et les garda durant une vingtaine de minutes entre les siennes. Pendant ce temps, aucune manifestation ne se produisit, sauf quelques petits coups dans le porte-voix qu'on a assimilés à de « petites explosions » Le Professeur saisit alors le porte-voix et le porta à un chimiste, qui, en l'examinant, crut y trouver « des traces de lycopode et d'eau ». Par suite de cette prétendue découverte, on affirma que Mrs. Wriedt avait été « démasquée » ; que cette mixture « produisait de légères explosions dans le porte-voix, ce qui le faisait résonner » ! Dans une notice envoyée à un journal londonien, il est dit qu'on trouva dans le porte-voix des traces de sulfure. L'Amiral Moore a déjà dit que l'instrument est toujours gardé humide à l'intérieur, sans doute pour de bonnes raisons psychiques ; dans une certaine circonstance, l'un des expérimentateurs fait remarquer qu'il lui a été permis de garder les mains du médium dans les siennes, et que les phénomènes se produisirent malgré cela. De toutes les accusations forgées par les soi-disant démasqueurs, cette niaiserie est bien la plus extraordinaire qu'il nous soit jamais arrivé de lire.

Le Prof. Birkeland était évidemment obsédé par l'idée qu'il aurait pu découvrir comment la chose était faite, et que quelque chose *devait être* trouvé S'il avait été franc, et avait demandé la permission de tenir les mains de Mrs. Wriedt, il l'aurait obtenue, selon toutes probabilités, et les phénomènes auraient eu lieu malgré cela, mais par son action arbitraire et anti-scientifique, il détruisait les conditions mentales et psychiques indispensables à la réussite.

Mais la valeur de la médiumnité de Mrs. Wriedt

ne consiste point en de petits coups et en des mouvements du cornet, mais dans les voix (qu'on entend assez souvent même sans se servir du porte-voix) et surtout dans les communications qui contiennent une évidence intrinsèque de leur origine spirite. Nous avons déjà publié le témoignage de personnes indépendantes et intelligentes — témoignage basé sur des notes prises durant, ou immédiatement après les séances ; il en résulte que ces personnes ont entendu et reconnu les voix de leurs amis défunts ; en outre, en bien des cas ces amis ont établi leur identité, non pas uniquement en parlant des langages inconnus du médium, mais en donnant des messages au sujet de questions privées personnelles ou familières, connues seulement d'eux et de l'expérimentateur à qui ils étaient adressés, et que Mrs. Wriedt ne pouvait pas connaître. Si le témoignage peut prouver quelque chose, grâce à ce témoignage Mrs Wriedt ne peut qu'être considérée comme un vrai médium — et ce que nous appelons les morts ont démontré à leurs amis de la terre leur survivance après la mort du corps.

Dans sa livraison du 21 septembre, le *Light* fournissait de nouveaux détails sur les accusations du professeur Birkeland, en publiant la lettre suivante d'un de ses correspondants :

Il me semble que les spirites anglais ne connaissent pas le rapport exact de ce qui est arrivé à Mrs. Wriedt à Christiania. Les journaux scandinaves, ainsi que les nôtres, furent remplis de cette histoire durant la deuxième quinzaine d'Août, et je tâcherai de donner un court récit du remarquable « démasquement » opérée par le Prof. Kr. Birkeland et par le chimiste gouvernemental L. Schmelck.

Les premières séances en Norvège furent très bonnes, et plusieurs assistants témoignèrent d'avoir obtenu des résultats frappants, mais les phénomènes physiques qui vinrent ensuite furent tels que nous n'en avons jamais trouvé la description dans les séances précédentes de Mrs. Wriedt. Le porte-voix se mut, et fit quelques bonds très puissants tout autour du cercle des expérimentateurs.

A la séance qui eut lieu le 14 août, consacrée spécialement à des savants norvégiens, le porte-voix exécuta de ces mouvements ; le professeur pensa et dit qu'ils étaient produits par une explosion. « Je peux même sentir l'odeur de la poudre », dit-il — et il interrompit la séance, en emportant le porte-voix afin de le faire analyser par un chimiste.

L'histoire de la poudre fut télégraphiée aux journaux de toutes parts en Scandinavie, et durant plusieurs jours le public crut à la version de la poudre du Professeur comme à l'Evangile. Malheureusement pour M. Birkeland, aucune poudre ne fut trouvée dans le porte-voix, et on dut renoncer à cette explication. La thèse de la poudre tend uniquement à prouver que le Prof. Birkeland, qu'on dit être très sourd, n'est pas mieux favorisé au point de vue de l'odorat. Certainement, un observateur qui a la prétention d'éclairer le public dans une pareille question, ne devrait pas être privé de ces deux sens importants.

On annonça alors qu'on avait découvert dans le porte-voix du lycopode. Le public crut à cette seconde explication comme il avait cru à la première, jusqu'à ce que le chimiste gouvernemental eût publié son rapport, dans lequel il disait que la poussière en question « *pouvait* être identifiée » et non pas qu'elle *avait été* identifiée ; il ajoutait que le lycopode n'avait rien à voir avec une explosion supposée ! La seconde explication avait été rejoindre la première. Le chimiste avait en réserves maintes autres explications touchant l'iodine et le calium, mais toutes ces accusations étaient émises en des termes vagues, tels que : « Je suppose.., mon opinion serait que.., il est permis d'arguer que.., il pourrait être que.., si cela a été.., il est possible qu'il en soit ainsi... » etc., etc. En se basant sur tous ces monologues, il arrivait à la conclusion : « tromperie » ; la presse emboîta le pas, et le public, qui ne comprend goutte aux phénomènes psychiques, fut en réalité le véritable trompé. Mais ensuite, quand la sensation de cet événement se fut dissipée, on commença à trouver qu'il n'y avait pas beaucoup de faits dans le rapport de M. Schmelcke, et d'autres chimistes, spécialement M. S. V. Huth, de Copenhague, analysèrent à leur tour le contenu du porte-voix, de façon qu'ils couvrirent de ridicule le héros norvégien. Enfin, M. Séverin Lauritzen, président de la Société Danoise d'Etudes Psychiques, et traducteur de la *Human Personality* de Myers, traita de ce sujet dans plusieurs journaux quotidiens, en démontrant que les savants norvégiens n'avaient rien prouvé du tout.

J'ai écrit tout ceci, parce que je ne veux pas qu'aucun des amis de Mrs. Wriedt puisse croire qu'il est arrivé à Christiania quelque chose qui puisse justifier une ombre de doute sur l'authenticité de ses facultés médiumniques.

Le Dr Abraham Wallace, l'un des collaborateur des plus distingués des publications de la *Society for Psychical Research*, et qui a toujours employé dans ses expériences médiumniques une critique assez sévère, comme le prouvèrent d'ailleurs ses observations récentes contre le médium australien Bailey, écrivit au *Light* la lettre suivante, que ce journal publia dans son numéro du 21 septembre.

Votre préoccupation d'être « beau joueur » se manifeste dans le fait d'avoir consenti à faire paraître dans vos colonnes le récit de cette folle, calomnieuse et anti-scientifique tentative qui a été par le Prof. Birkeland, de Christiania, pour jeter le discrédit sur Mme Etta Wriedt, de Détroit, et ternir la réputation d'un des êtres les plus extraordinairement doués de notre temps. En rapportant l'accusation, vous avez rendu possible la preuve de l'absurdité du prétendu démasquement de Mrs. Wriedt. Si les choses se sont réellement passées comme vous l'avez

publié, il s'agit plutôt du démasquement complet, du manque de raisonnement du Professeur norvégien, puisqu'on discerne plutôt dans toute cette histoire l'absence de toute méthode scientifique d'investigation chez M. Birkeland, qu'un fait quelconque pouvant nuire à la réputation de Mme Wriedt.

J'ai eu l'occasion de questionner une personne qui a assisté aux séances de Christiania ; j'ai su ainsi que quelques-uns parmi les phénomènes physiques eurent lieu alors que le Professeur et un prestidigitateur, son ami, étaient présents. Le cabinet médiumnique fut déplacé pendant que le professeur était assis à côté de Mrs. Wriedt, de telle façon que ni lui, ni le p estidigitateur, ne purent se rendre compte de comment ces mouvements s'étaient produits. Le médium fut accusé d'avoir un complice secret dans la chambre, derrière le cabinet démontable. On demanda immédiatement la lumière, mais quand celle-ci fut faite, on ne trouva rien, comme il était à prévoir, qui pût expliquer le phénomène.

Comme vous l'avez justement remarqué, le Professeur paraissait obsédé par cette seule idée qu' « il fallait trouver quelque chose ». Il y avait des bruits qu'on assimila à de « légères explosions ». Le Professeur en tira aussitôt la conclusion qu'ils devaient être produits par de la poudre, ou par quelque autre substance explosive, mais il fut le seul parmi les assistants à découvrir la fumée sulfureuse résultant des explosions imaginaires.

A quel point d'absurdité anti-scientifique peut parvenir un homme, quand il souffre de l'obsession d'une idée préconçue ! Il s'était dit qu'il devait y avoir des explosions pour expliquer les bruits du porte-voix employé dans la séance ; il saisit cet appareil, et prétendit avoir découvert en lui des traces de lycopode. Cette substance est une poudre employée par les pharmaciens pour lier les pilules ; elle est médiocrement inflammable. S'il a trouvé dans le porte-voix quelque produit végétal (ce dont je doute beaucoup) je pense qu'il peut s'agir des pollens des fleurs très nombreuses qui se trouvaient dans la chambre des séances.

Je désire joindre mon témoignage à ceux qui affirment l'authenticité absolue de la médiumnité de Mrs Wriedt, ayant eu le grand avantage d'avoir des séances avec elle à Wimbledon, aussi bien dans un cercle de plusieurs personnes, que tout seul avec le sujet. La sensitive a opéré devant moi deux fois dans une lumière blanche parfaite, deux lampes électriques, éclairant tous les coins de la chambre. J'examinai celle-ci et le porte-voix, et je m'assis en face de Mrs. Wriedt ; je pouvais ainsi ne pas la perdre de vue un instant. Tenant le porte-voix dans une main, et le dirigeant parfois vers le médium, parfois loin de lui, j'entendis d'abord de petits coups que l'on pouvait réellement comparer à de « douces explosions ». C'étaient les manifestations préliminaires de quelque force intelligente, car ils furent suivis de ce qui paraissait être le son d'une voix humaine. Pendant que je l'entendais, j'étais aussi capable d'examen, et aussi éveillé qu'on peut l'être, et je remarquai spécialement qu'il n'y avait aucun mouvement du larynx du médium, ni des membres qui sont mis en action pour la production de la voix normale ou du ventriloquisme. Ces voix se faisaient souvent entendre pendant que Mrs. Wriedt me parlait. Je ne m'occupe pas ici de l'interprétation de ces phénomènes vocaux, ni de leur origine, mais uniquement de leur intérêt scientifique au point de vue physique. Je défie le Prof. Birkeland ou son prestidigitateur de produire de pareils résultats en de telles conditions.

Mais la voix la plus autorisée qui s'est élevée en défense de Mme Wriedt est sans doute celle de Sir William Barrett, professeur de physique à l'Université du Dublin. Voici l'intéressante lettre qu'il écrivit en faveur du médium américain :

Grâce à l'amabilité d'une de mes amies, Miss Ramsden, j'ai pu lire une traduction de la discussion qui a pris place dans vos colonnes et ailleurs, au sujet des séances données par Mrs. Wriedt à Christiania. Miss Ramsden m'a montré aussi la lettre admirable qu'elle nous a écrite sur cet argument. En ma qualité d'ancien Président de la *Society for Psychical Research* Anglaise, à laquelle je suis strictement lié, il me sera peut-être permis d'appuyer chaudement la plaidoirie de Miss Ramsden pour la constitution d'une Société similaire à Christiania.

Mais permettez-moi d'abord de dire quelques mots sur mes expériences avec Mrs. Wriedt. Durant sa visite à Londres, dans l'année courante, j'ai pu avoir quelques séances avec elle. Deux de ces séances eurent lieu dans la journée ; elles eurent un caractère privé et se passèrent chez Miss Ramsden.

Dans une de ces séances privées, à laquelle personne n'assistait en dehors de Miss Ramsden, moi-même, et Mrs. Wriedt, nous commençâmes par rester quelque temps en bonne lumière. J'avais d'abord, me trouvant seul dans la chambre, examiné celle-ci dans toutes ses parties, et je m'étais assuré que personne ne s'y cachait, et qu'aucun appareil suspect ne s'y trouvait ; une lourde carpette était étendue sur le parquet, et l'unique porte s'ouvrait sur un palier qui recevait par une fenêtre la lumière du soleil. Toute personne qui aurait tenté de pénétrer dans la chambre par la porte aurait donc été découverte aussitôt, les volets de la chambre étant fermés et la pièce éclairée seulement par la lumière électrique.

Quand, après mon examen de la chambre, Mrs. Wriedt et Miss Ramsden entrèrent, la porte fut fermée à clef, et on laissa une des lampes électriques du lustre pour éclairer la chambre. Nous nous assîmes sur des chaises les uns à côté des autres ; je me plaçai près de Mrs. Wriedt, et je tenais sa main gauche ; Miss Ramsden s'assit à ma gauche. Nous demandâmes à Miss Wriedt de nous laisser d'abord essayer à la lumière. A la demande du médium, Miss R. plaça à son oreille la plus petite extrémité du grand porte-

voix en aluminium, dont je tenais suspendue avec ma main gauche la plus grande extrémité. Mon corps se trouvait ainsi entre le porte-voix et le médium. J'avais précédemment regardé l'intérieur du porte-voix, qui était parfaitement lisse et nu.

Miss Ramsden dit entendre une voix qui lui parlait, et engagea la conversation avec cette voix. Je n'entendais celle-ci que comme un faible murmure, mais je ne pouvais pas saisir les paroles. Afin d'éviter la possibilité que ce mumure vînt de Mrs. Wriedt, je me mis à causer avec elle, et pendant que le médium parlait, Miss Ramsden entendait encore la faible voix dans le porte-voix ; mais elle finit par nous prier de nous taire, parce que nous l'empêchions de bien entendre ce que disait la voix.

Miss Ramsden m'assura ensuite qu'il ne pouvait pas y avoir de doute sur ce que la voix qui se faisait entendre par le cornet fût indépendante de Mme Wriedt, et je puis témoigner que je surveillais le médium, et que je ne vis rien de suspect dans le mouvement de ses lèvres. Elle ne bougea pas de sa place ; aucun complice, aucun appareil clandestin, ne pouvaient produire la voix.

Je n'avais pas entendu ce que la voix disait : je priai donc plus tard Miss Ramsden de bien vouloir me faire connaître quel avait été le sujet de la conversation, et Miss Ramsden écrivit pour moi les lignes suivantes :

« La personnalité qui parlait me déclara qu'elle m'apportait un message d'un de mes parents décédés; elle ajouta que, contrairement à mon attente, j'allais recevoir la visite d'une personne qu'elle nomma. La prédiction se réalisa le lundi suivant. Il me faut observer que, si cela devait être expliqué par la transmission de la pensée, nous devrions supposer la possibilité pour Mme Wriedt de recevoir des communications télépathiques de personnes dont elle ignore l'existence ; la personne en question était à l'étranger. Pendant que je tenais le cornet, je pouvais percevoir la vibration de la petite voix à l'intérieur. »

Quand la voix cessa de parler, le porte-voix fut placé avec son pavillon sur le parquet, près de Miss Ramsden. La lumière électrique fut éteinte, et la chambre se trouva plongée dans une obscurité complète. Une voix d'homme très forte dit immédiatement : « Que Dieu vous bénisse ! Que Dieu vous bénisse ! » Mrs. Wriedt dit que c'était le soi-disant « John King ». Je lui demandai de placer sa main droite sur la mienne, qui serrait sa main gauche. Elle s'exécuta, et je sentis distinctement ses deux mains, ma main gauche restant libre. Durant toutes les séances que j'ai eues avec elle, Mrs. Wriedt resta dans un état parfaitement normal, en conversant avec moi ou avec d'autres assistants, sans montrer la moindre excitation. Dans la séance dont nous nous occupons, et les mains du médium étant contrôlées comme je viens de le dire, je ne tardai pas à sentir quelque chose de froid qui battait doucement sur mon visage ; comme dans la séance précédente, alors qu'une rose fut placée dans ma main, cet acte fut exécuté sans aucun tâtonnement — chose curieuse, puisque l'obscurité était telle, qu'on n'y voyait pas du tout.

Malheureusement, dans ces conditions d'obscurité complète il est impossible de parvenir à une preuve décisive de la nature supernormale des différents phénomènes physiques qui se produisent. Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'il me semble impossible que Mrs. Wriedt les ait produits par la fraude. Une large bande élastique et un carton sur lequel étaient cachetées les deux bouts d'un ruban, furent saisis et lancés sur ma tête ; j'entendis le claquement de la bande de caoutchouc, qui fut trouvée brisée à quelque distance de moi, quand on fit la lumière. Les deux objets en question avaient été apportés par moi et placés à côté de moi, hors de portée des mains de Mrs. Wriedt.

Au cours d'une autre séance, j'observai une apparition lumineuse semblant une tête d'homme à barbe, en face et un peu au-dessus de moi. J'avançai ma main, et je l'agitai en tous sens, mais je ne sentis rien, bien que, à ce que je pouvais en juger dans l'obscurité, ma main passât au travers de l'endroit où apparaissait la luminosité. Ma tête fut touchée doucement par l'embouchure du porte-voix ; des fleurs qui se trouvaient dans un vase placé sur une table assez éloignée, furent jetées sur mes genoux. Mais, ainsi que je viens de le dire, ces manifestations n'ont pas une grande valeur probatoire, et je n'y attache pas d'importance.

Les voix étaient beaucoup plus impressionnantes ; parfois très élevées, paraissant venir du porte-voix, en d'autres occasions faibles, et venant de tout près de mon visage ou de celui de ma compagne. On entendait souvent ces voix *en même temps* que Mme Wriedt parlait, et pendant que je tenais sa main, comme j'ai fait au cours de toutes les séances. Il n'y a aucun doute que j'aurais perçu le mouvement qu'elle aurait fait en tâchant de libérer sa main et saisir le porte-voix, qui n'était pas près d'elle, ou placer sa bouche près de Miss Ramsden ou Mrs. Anker, qui, dans une occasion, était assise à côté de moi, et me dit entendre la voix lui parler en norvégien.

Une autre fois, la voix, semblant celle d'un homme, me donna le nom et le prénom d'un ancien ami à moi, un Irlandias, complètement inconnu de Mrs. Wreidt. C'était un nom peu commun en Irlande, bien qu'il fût porté par un homme d'État qui mourut il y a quelques années, mais qui appartenait notoirement au parti d'Orange, mon ami était au contraire catholique romain ; comme je manifestais ma surprise de ce qu'il apparût, la voix répondit, bien que je n'eusse fait aucune allusion à ses croyances religieuses : « Les prêtres disent bien qu'un catholique reste toujours catholique, mais il n'en est pas de même ici ».

Ensuite, une autre voix, pareille à celle d'une dame âgée, se fit entendre tout près de moi et dit : Comment vont les choses à Dublin ? » Je demandai: « Qui êtes-vous ? » — Et la voix répondit : « Lady Helena Newenham », en faisant bien ressortir les trois syllabes de son nom, très peu porté. Je ne connaissais pas cette personne, mais je pus ensuite m'as-

surer qu'une dame irlandaise de ce nom, qui s'intéressait vivement aux recherches psychiques, était morte une année auparavant, et était bien connue de quelques-uns de mes amis de l'Irlande méridionale, auxquels j'avais écrit pour avoir des renseignements à ce sujet.

Une autre voix s'adressa à moi, mais je ne pus d'abord distinguer le nom qu'elle prononça. Après l'avoir fait répéter à plusieurs reprises, j'entendis : « Sidgwick ». — « Quel est votre prénom ? » demandais-je ; on répondit aussitôt : « Henry Sidgwick ». Le prénom du Prof. Sidgwick est naturellement bien connu ; il était un de mes amis personnels, et fut le premier Président de la Sociéty Psychical Research. Mrs. Wriedt avait sans doute entendu ce nom, mais il mourut avant qu'elle visitât l'Angleterre, et je doute bien qu'elle sût, pas plus que la plupart des autres personnes connaissant son nom, qu'il bégayait fortement. Je demandai donc à la voix : « Allez-vous bien, à présent ? » sans songer aucunement à faire allusion à son défaut de prononciation. La voix répondit immédiatement : « Vous voulez parler de ma difficulté de langage, mais je ne bégaye plus, maintenant ».

Dans une autre séance, la même voix affirmant être celle d'Henry Sidgiwck se fit de nouveau entendre, et m'adressa longuement la parole, en disant une ou deux choses assez caractéristiques; dans son ensemble, le discours fut néanmoins plus banal qu'on aurait pu s'y attendre du vrai Sidgwick.

J'abuserai un seul instant encore de l'hospitalité que vous voudrez bien accorder à ma lettre, pour rapporter un incident qui arriva à l'un de mes amis, le Secrétaire honoraire de la Section Irlandaise de la S. P. R., un avocat qui occupe à Dublin une situation élevée. Il arriva à l'une des séances de Mrs. Wriedt, à laquelle il n'était pas attendu, avec l'Amiral Moore, et était inconnu de tous les assistants, sauf de l'Amiral même. La voix lui donna le nom, très peu commun, d'un de ses amis irlandais, qui avait dernièrement perdu sa femme, et dit être cette dernière ; il ajouta l'adresse exacte d'un endroit de Londres où elle avait habité, et où mon ami avait été la voir, bien que ce dernier eût alors complètement oublié cette adresse. Il vit aussi une figure lumineuse de femme en face de lui, mais il ne put pas en distinguer le visage.

Je m'étais rendu aux séances de Mrs. Wriedt avec un état d'âme assez sceptique, mais j'arrivai à la conclusion qu'elle est un médium authentique et remarquable, et elle a donné à un grand nombre de personnes la preuve abondante que les voix et le contenu des messages donnés sont absolument en dehors de toute fraude ou collusion. De même que tous les médiums par lesquels se manifestent des phénomènes physiques, elle peut quelquefois, consciemment ou inconsciemment, être obsédée par un esprit de tricherie stupide, qui, en plusieurs cas que j'ai connus, apparaît comme la projection des idées fixes des assistants hostiles se trouvant parmi les expérimentateurs. En effet, nous projetons tous nos pensées dans l'invisible, et plus souvent que nous le croyons, elles nous retournent sous la forme de réalités objectives. Est-ce ce qui nous est arrivé à moi-même et à d'autres qui ont été convaincus de l'existence de phénomènes supernormaux, et qui subissent l'illusion de leur propre création, ou bien est-ce le Prof. Birkeland (pour lequel nous avons tous le repect dû à un savant éminent), et d'autres, plus fermement sceptiques encore que lui, qui se trouvent dans le même cas en sens inverse ? Une longue et patiente investigation pourra seule le déterminer. C'est pourquoi j'espère que le projet d'une Société Norvégienne de Recherches Psychiques pourra être réalisé. Je ne puis que lui souhaiter le même esprit de recherche calme et impartial qui a permis à la science de résoudre tant de problèmes non moins chaleureusement débattus dans le passé, esprit qui puisse prévaloir parmi les hommes de science de Norvège qui entreprennent l'investigation de ces problèmes difficiles — un sujet dans lequel les niais se précipitent souvent avec inconscience « là où les anges craignent de s'aventurer. »

Nous terminerons par ces quelques passages d'une déclaration faite, toujours dans le *Light*, par Miss Edith K. Harper, secrétaire de M. William Stead.

...Mrs. Wriedt désire faire savoir que c'est sur sa propre demande que le Prof. Birkeland lui tint les deux mains, et plaça ses deux pieds sur les siens ; pendant qu'elle était ainsi immobilisée, le porte-voix a été jeté sur le parquet et s'est déplacé à plusieurs reprises, et des fleurs ont été apportées aux assistants. Ces choses ne pouvaient donc pas être faites par Mrs. Wriedt...

Mrs. Wriedt déclare aussi qu'elle a elle-même insisté auprès du Prof. Birkeland pour qu'il emportât le porte-voix dans le but de le faire examiner...

Une dame qui assistait aux séances de Christiania, a écrit : « Tous les assistants, sauf le Prof. Birkeland, *qui est très sourd*, affirment que deux voix spirites différentes parlaient en même temps, pendant que le médium lui-même conversait à haute voix avec le Professeur... Une personne « très sourde » est vraiment la moins indiquée pour se prononcer sur l'authenticité des voix !

Comment se termina l'histoire de la prédiction du Fakir

Dans notre dernier numéro, en reproduisant de quelques journaux allemands la curieuse histoire que nous avons intitulée : « Comment s'est réalisée la prédiction d'un fakir », nous indiquions les efforts que nous avions faits pour nous assurer de la véridicité de ce récit, présenté d'une façon absolument imprécise ; nous ajoutions que le Directeur du *Light* s'était proposé de faire une petite enquête à ce sujet.

Le 2 octobre, l'Agence Reuter communiquait aux journaux anglais la dépêche suivante datée de Simla (la capitale d'été des Indes Anglaises), 2 octobre :

Le procès pour le testament Garnett-Orme s'est terminé aujourd'hui, M. Burkitt, juge du District de Saharanpur, ayant repoussé la demande de Miss Mounce Stephens pour la validation du testament de Miss Garnett-Orme, par suite de fraude et d'influence indue concernant des pratiques spirites et la vision dans le cristal. Le jugement donne donc gain de cause aux parents de Miss Garnett-Orme, qui s'opposaient à la validation du testament.

Cette affaire était une suite au procès contre Miss Mounce Stephens devant la Haute-Cour d'Allahabad, qui eut lieu au mois de mars dernier ; celle-ci était sous l'imputation d'avoir empoisonné Miss Garnett Orme au moyen d'acide prussique. Ce procès s'était terminé par l'acquittement de l'accusée. Les témoignages avaient montré que Miss Garnett-Orme avait été initiée à la vision dans le cristal, et qu'elle croyait à sa mort imminente, pour laquelle elle avait fait des préparatifs très minutieux. L'autopsie avait montré que la mort était due à un empoisonnement par l'acide prussique. La défense soutenait que Miss Garnett-Orme s'était suicidée à cause de la douleur éprouvée pour la mort de son fiancé. Le juge remarqua, dans la motivation de son jugement, que les circonstances de la mort de Miss Garnett-Orme ne seraient probablement jamais découvertes.

On voit combien le fait est différent de celui qui a été publié dans les journaux allemands, et combien nous avions raison de dire : « Une publication spécialiste sérieuse ne peut pas facilement accueillir sans une enquête un récit semblable ».

Le décès de l'Archidiacre Colley

L'Archidiacre Colley, très connu dans les milieux spirites anglais, est mort soudainement, le 30 septembre, à Middlesbrough, où il s'était rendu pour prendre part au Congrès Ecclésiastique, dans le but d'attirer l'attention de ses confrères du Clergé anglican sur les questions psychiques.

Le point culminant de la vie de M. Colley, comme propagandiste, a été son retentissant procès contre le prestidigitateur Maskelyne qui — bien à tort d'ailleurs — prétendait avoir gagné le prix de mille livres que l'Archidiacre avait offert, à titre de défi, à celui qui imiterait certains phénomènes de matérialisation auxquels il affirmait avoir assisté. On se rappellera que les Tribunaux de première et de deuxième instance donnèrent gain de cause à l'Archidiacre, en observant que les conditions dans lesquelles le célèbre prestidigitateur présentait ses « fantômes » n'avaient rien à faire avec celles que M. Colley avait indiquées.

Depuis ce jour, ce dernier continua plus que jamais sa propagande, avec une conviction et un enthousiasme incontestables, mais avec des méthodes originales qui n'étaient pas du goût de tout le monde, même en Angleterre. L'une de ses dernières inventions a été celle à laquelle assistèrent les habitants de Stockton (Warwickshire), il y a quelques mois. Il se plaça dans un cerceuil et se fit porter ainsi autour de l'église par quatre de ses paroissiens, afin — expliqua-t-il ensuite — de montrer que « la mort est la porte de la vie ».

Les spirites anglais, qui furent eux-mêmes choqués, assez souvent, par ses extravagances, l'excusaient en remarquant qu'il avait passé une grande partie de son existence aux Colonies — précisément dans l'Afrique Méridionale — où la mentalité est fort différente que dans la mère patrie. La vérité est qu'il y avait probablement en lui autre chose encore. Mais personne n'a songé à mettre en doute la rectitude de ses intentions et le courage de ses opinions.

Le Dr Théo Hansmann

On annonce la mort du Dr Théo Hansmann, de Washington, assez connu par les personnes qui s'occupent de spiritisme à cause des extraordinaires photographies qu'il obtenait par centaines, depuis de nombreuses années (le Dr Hansmann avait dépassé l'âge de quatre-vingts ans) et dont il envoyait des spécimens aux spirites des cinq parties du monde. Une assez grande partie du volume : *La Photographie Transcendentale*, qui a été publié à Paris par les soins de quelques membres du Comité pour la Photographie Transcendantale (1), est consacrée aux photographies de M. Hansmann. Ce sont franchement les plus méchantes photographies spirites qu'il soit possible de voir.

Il faut dire que le Dr Hansmann n'opérait pas tout seul ; il se servait de la médiumnité du Dr Williams Keeler. Nous avons reproduit dans notre numéro de janvier 1910 une de ses photographies pour en donner une idée à nos lecteurs. Elle contient une soixantaine de têtes différentes placées dans les plus fâcheuses conditions.

Jamais la production de ces photographies n'a été soumise à une méthode critique sérieuse. Incontestablement, certaines personnes ont déclaré reconnaître dans quelques-unes des

(1) Librairie Nationale, 10, rue de l'Université. — 5 francs.

figures apparaissant dans les photographies certains de leurs parents ou de leurs amis, mais on peut supposer que le médium ait pu se les procurer au moyen de connivences secrètes, et reproduire par le dessin les traits de la personne décédée en question, quand elle est présentée d'une façon différente de celle des photographies qu'on avait d'elle, surtout lorsqu'il s'agissait de personnes marquantes dans le spiritisme, et que le médium pouvait, par conséquent, tenir spécialement à convaincre. Sans doute, ce ne sont là que des suppositions, qui en tout cas ne s'adresseraient pas au Dr Hansmann, dont la bonne foi ne paraît pas constituer l'ombre d'un doute. Ce qui est certain, c'est qu'on ne peut attacher aucune importance scientifique à des photographies obtenues en de pareilles conditions, loin de tout contrôle.

Une plante qui favorise la télépathie !...

Un numéro récent du Supplément Sud-Américain du *Times* contenait une lettre, dans laquelle le correspondant spécial de ce journal parlait d'une bien étrange découverte qui aurait été faite dans le district de Caquetà (Colombie), par le Dr Rafael Zerda Bayon, que le correspondant en question garantit être « un vrai homme de science ». Il s'agit de la découverte d'une plante qui, non seulement serait un spécifique contre le *béri-béri*, mais aurait aussi le curieux effet de mettre le patient dans un état favorable pour recevoir des communications télépathiques. Le Dr Bayon raconte :

Le Colonel Custodio Morales, commandant le détachement militaire de l'Intendance de Caquetà, insista vivement auprès de moi pour essayer sur lui-même les effets du *yagé*, dans une cabane à moi sur les rivages du fleuve Gacha. Je cédai, après de longues hésitations, et je lui administrai quinze gouttes d'une préparation de *yagé*, que je considérais alors comme étant le principe actif de cette plante. Il prit la mixture le soir, dans un verre d'eau, et le matin, au réveil, il m'annonçait la mort de son père, qui vivait à Ibagué, et la maladie de sa petite sœur, qu'il aimait beaucoup. Il disait avoir vu tout cela durant la nuit ; personne n'était arrivé qui pût lui communiquer ces nouvelles ; le bureau postal ou télégraphique le plus proche était à quinze jours de voyage de ma demeure. Un mois environ après cette étrange vision, un courrier arriva avec des lettres annonçant au colonel la mort de son père et la guérison d'une grave maladie qui avait frappé sa sœur.

On est tout d'abord tenté de considérer cette histoire, sinon comme une bonne plaisanterie, du moins comme le résultat d'une observation défectueuse des faits. Sans doute, il importerait de soumettre ce cas à une enquête approfondie : le colonel Morales savait-il que son père était gravement malade, etc. ? Mais il n'est pas si invraisemblable que le suc de certaines plantes puisse mettre le patient dans un sommeil plus particulièrement favorable à la clairvoyance.

Les pythonisses de Delphes ne se mettaient-elles pas dans l'état spécial ou elles prophétisaient, en mâchant certaines feuilles, avant de se soumettre aux vapeurs énivrantes du *stomion* ? Les oracles de Dodone, de Pergame, de Colophon et d'autres encore ne donnaient leurs réponses qu'après avoir bu de telle eau. On sait que les sorcières, pour entrer dans le sommeil durant lequel elles s'imaginaient aller au Sabbat, dégustaient certaines pâtes ou pilulles formées de substances végétales. Ne connaissons-nous pas, aujourd'hui, les rêves spéciaux produits par certaines substances soporifiques végétales : l'opium, surtout le hatchich ?

Nous venons d'écrire en Colombie pour tâcher d'obtenir quelques renseignements supplémentaires sur le *yagé* et nous mettre, si possible, en rapport avec le Dr R. Z. Bayon. Mais nous ne nous dissimulons pas les difficultés que nous rencontrerons dans cette recherche.

LES NOUVEAUX LIVRES

Dr Morton Prince : **La Dissociation d'une personnalité :** Étude biographique de Psychologie pathologique. Traduit de l'anglais par R. et J. Ray. — (Paris, Félix Alcan éd., Paris, Boul. Saint-Germain, 108. — 10 fr.)

Cet ouvrage du professeur Morton Prince est, depuis plusieurs années déjà, célèbre, et même populaire, puisque, non seulement les Revues psychologiques, mais les journaux quotidiens eux-mêmes ont publié sur lui de nombreux articles, ce qui fait qu'il n'y a personne qui n'ait entendu parler de Miss Beauchamp et de ses étran-

ges phénomènes de dissociation de la personnalité. De leur côté, nos *Annales* s'en sont longuement occupées, il y a une dizaine d'années déjà. Mais la traduction de l'ouvrage de l'éminent professeur de pathologie du système nerveux à l'École de Médecine de Tufs College, à Boston, est la bienvenue, justement à cause de l'importance exceptionnelle du cas dont il s'agit. Jamais peut-être on n'a vu un exemple aussi compliqué, aussi frappant, aussi extravagant même, de fractionnement de notre Moi. Aussi ce gros volume de plus de 500 pages, qui est un ouvrage scientifique, se lit avec le même intérêt passionnant qu'un drame ou un roman, sans le moindre ennui, alors même qu'on ne s'est pas spécialisé dans ces études. Mais alors que la lecture d'un ouvrage d'imagination ne présente, la plupart du temps, qu'un intérêt décevant, celle du livre du Dr Morton Prince renferme des éléments précieux pour la connaissance de notre personnalité si complexe. Sans doute, les rêves du dormeur, le somnambulisme naturel ou provoqué, l'ivresse même, etc., nous montrent bien que la partie de notre personnalité que nous appelons normale peut ignorer les autres parties, et en tout cas être très différente d'elles. Mais le cas de Miss Beauchamp est une illustration bien plus remarquable de cette vérité, que les sauvages et une partie des spirites sont seuls à ne pas comprendre ; son étude nous permet donc d'entrer beaucoup plus profondément dans les régions subconscientes de notre Ego.

Maintenant, pour le médecin, les cas de dissociation de la personnalité sont des cas pathologiques, comme toute chose anormale qui se présente dans l'homme. Il est possible que pour le psychologue il n'en soit pas toujours ainsi, et qu'il considérera un jour ces fractionnements du Moi comme il envisagera le génie, la médiumnité, la clairvoyance, etc., simples manifestations supernormales de notre conscience subliminale. Pour le moment, le Dr Morton Prince est loin d'être de cet avis qui est le nôtre : il ne croit point qu'habituellement et normalement il y ait une subconscience assez bien organisée « pour qu'on puisse la considérer comme un moi ». Tout dépend des limites de dissociation que l'on demande pour qu'une personnalité « puisse être considérée comme un moi ». Pour ne pas tomber en des confusions dangereuses, disons qu'il n'y a qu'*un Moi*, mais qu'une fraction seulement de celui-ci — la plus infime peut-être — constitue ce que nous appelons la conscience normale ; d'autres parties, normalement subconscientes, peuvent émerger en certain cas et prendre la forme d'une personnalité plus ou moins distincte.

Pierre Piobb : **L'Evolution de l'Occultisme et la Science d'aujourd'hui**. — (H. et H. Durville, éd., Paris, rue Saint-Merri, 23. — 3 fr. 50.)

Nous avons lu tout cet ouvrage avec un vif intérêt. Il est assez naturel, en effet, de s'intéresser à l'examen des anciennes sciences occultes : Astrologie, Alchimie, Magie, Spagyrisme, Cabale, etc., etc., vues par l'œil d'un homme qui, sorti de l'École Polytechnique, s'est fait depuis une spécialité honorable de l'étude des « sciences anciennes », ayant même fondé, comme on sait, une Société *ad hoc*, dont il est encore le Président. On respire plus librement en voyant disparaître l'obscurité décevante des formules et des affirmations théoriques, affectionnées par les gens qui jurent *in verba magistri* et en constatant qu'on projette enfin sur elles la lumière de la méthode expérimentale et scientifique. L'auteur fait d'ailleurs cela sans aucun sentiment d'hostilité contre ces « sciences occultes », n'étant mû que par le désir de les sauver en les régénérant par une manière plus rationnelle de les étudier.

Nous voudrions toutefois attirer plus spécialement l'attention des lecteurs sur les deux premiers et le dernier chapitre du volume, dans lesquels l'auteur traite la question de l'Occultisme et de la Science moderne d'une façon plus synthétique, et tire enfin ses conclusions. Les curieux qui voudront connaître l'histoire des origines et du développement de l'Occultisme contemporain, fondé par Papus, ainsi que des dissensions qui ne tardèrent pas à surgir dans le sein de la nouvelle École, à telles enseignes que le fondateur n'est guère plus suivi que par ceux qui avaient été ses premiers adeptes, trouveront condensés dans quelques pages des éléments précieux pour s'éclairer à ce sujet.

En définitive, P. Piobb indique la nécessité absolue de séparer complètement les études anciennes des études psychiques ; néanmoins, comme il reconnaît que le psychisme expérimental a tout l'intérêt à ne pas négliger certaines conceptions antiques, il demande qu'on mette de côté même ces termes d'*occulte* et d'*occultisme*, que M. Ch. Richet condamna lui aussi en les déclarant « détestables et indéfendables », et qu'on adopte pour cette étude une méthode très différente, strictement historique et scientifique, dépouillée de tout hermétisme ridicule — méthode que l'auteur désigne par le terme plus approprié de *Paléotechnique*.

Graf Carl v. Klinckowstroem : **Bibliographie des Wünsrhelrute.** — (München, Ottmar Schonhuth Nachf., éd.).

C'est surtout en Allemagne que, grâce à certains hauts patronnages, la pratique de la « baguette divinatoire » a pris, depuis quelque temps, une grande diffusion. Ce beau volume, contenant la Bibliographie aussi complète que possible des ouvrages et périodiques qui ont traité cette question, ne peut que contribuer considérablement à répandre ces études, en facilitant la recherche des documents qui s'y rapportent.

ANGELO BROFFERIO : **La Filosofia delle Upanishadas**. — (Milan, Poligrafia Italiana, Via Stella, 9).

Les parents et amis du professeur Angelo Brofferio, bien connu en Italie surtout pour un Manuel de Psychologie et un ouvrage en faveur de Spiritisme, qu'il a publiés, ont eu l'heureuse idée de faire paraître maintenant cet ouvrage posthume du même auteur. On ne peut le parcourir sans rester frappé par la réelle, profonde érudition que M. Brofferio déploie dans cet ouvrage ; quand on arrive à ses dernières pages, on a ensuite la satisfaction d'y trouver condensées très nettement les principales doctrines de la philosophie hindoue sur l'âme ; non pas avec la forme fantaisiste et *ad usum Delphini* dans laquelle sont conçus la plupart des ouvrages récents sur cette matière, mais d'une manière réellement conforme à la vérité historique et philologique.

AU MILIEU DES REVUES

Quelques faits de clairvoyance d'un médium parisien

Le *Fraterniste* de Douai publie un article de M. L. LEMOYNE sur Mme Cornille, un médium de Paris, avec lequel on obtient, paraît-il, des phénomènes de télékinésie, etc., mais qui serait particulièrement remarquable par des faits de clairvoyance.

M. L. Lemoyne cite quatre cas, dont le premier, concernant des indications données par le médium au sujet d'un livre égaré par l'auteur, ne peut pas être entièrement retenu, pour le moment, parce que M. Lemoyne a oublié de nous dire si le volume a réellement été trouvé à l'endroit indiqué par le médium, et si on a pu alors constater que la description qu'il en avait donnée était exacte. Nous nous bornerons à citer ici les trois autres cas.

II. — Ma femme porte au cou un médaillon contenant des cheveux et une petite photographie de sa grand-mère maternelle. Quelques heures avant la séance où nous devons voir Mme Cornille, elle s'aperçoit qu'elle a perdu la petite photographie du médaillon. Nous décidons de n'en parler à personne. Or, le même soir, Mme Cornille dit à ma femme : « Je vois près de vous votre grand-mère ».

— Voulez-vous lui demander, questionne ma femme, ce qui m'est arrivé de désagréable aujourd'hui !

— C'est réparable, répond Mme Cornille. Voici la chose : Le fermoir de votre médaillon s'est ouvert et une photographie de votre grand-mère est tombée. Vous la retrouverez chez vous, car c'est chez vous que l'accident s'est produit.

Nous avons en effet retrouvé la photographie chez nous, quinze jours plus tard.

III. — Expérience d'un autre genre. Le même soir, je demande à Mme Cornille de se transporter à Montgeron, rue Parent, chez un de mes amis. Je lui indique le numéro.

— M'y voici, dit-elle.

— Bien. Montez au premier. Une chambre y est éclairée, dites-nous ce que vous y voyez. Aucun de nous ne connaît cet appartement, nous n'aurons donc pas à craindre de transmission de pensée possible, et demain, je saurai par mon ami si vous ne vous êtes pas trompée.

— En effet, je vois une chambre éclairée, répond Mme Cornille, mais c'est une veilleuse qui l'éclaire. Il y a un lit dans lequel une vieille dame est couchée, c'est la mère de la maîtresse de la maison. Elle est bien malade, cette vieille dame.

— Ceci je le savais, madame. Voulez-vous nous donner d'autres détails ? Combien voyez-vous de sièges ?

— J'en vois quatre. Le lit est en bois ; ce n'est pas un lit de milieu. Je ne vois ni pendule, ni réveil.

Le lendemain, j'apprenais par mon ami que les détails précédents étaient scrupuleusement exacts. « Ma belle-mère ne peut supporter aucun tic-tac, me dit-il, et nous avons été obligés d'enlever la pendule de la chambre qu'elle occupe ! »

IV. — Huit jours plus tard, j'assiste à l'une des séances hebdomadaires que donnent M. et Mme Cornille. Je pose cette question, bien banale :

— Je vais, dans peu, faire un petit voyage. Voulez-vous demander à mon père s'il m'accompagnera ?

— Oui, il vous accompagnera, car le résultat de votre voyage l'intéresse directement. Il s'agit d'affaires de famille qui le touchent.

— Oui, madame, c'est bien exact.

— Du reste, vous ne serez pas seul ; une autre personne bien vivante celle-là, vous accompagnera, une dame.

— Quant à cela, non, madame. Ma femme restera à Paris, et je serai seul.

— Non, une dame vous accompagnera ; ce ne sera pas la vôtre, mais c'est tout de même une dame à laquelle s'intéresse beaucoup votre père : c'est votre sœur.

Quelques jours après, je prenais le train, et ma sœur, qui m'avait télégraphié la veille de mon départ, montait en cours de route dans mon compartiment.

Il est regrettable qu'on n'ait pas enregistré presque sténographiquement les paroles du médium à mesure qu'elle parlait, comme on fait dans toutes les séances sérieuses d'étude ; on sait en effet quel travail inconscient d'élimination, addition et adaptation fait la mémoire des expérimentateurs, durant et après les séances. Mais il est très probable que Mme Cornille présente réellement des phénomènes intéressants de clairvoyance, puisque cela nous revient aussi d'autres expérimentateurs.

Société Universelle d'Études Psychiques

Section de Paris

Conférences de MM. le Dr G. Geley et Ed. Duchâtel

On a vu rarement la salle de la S. U. E. P. aussi bondée de public qu'elle l'a été dans l'après-midi du 27 octobre pour la réouverture des travaux de la Section parisienne.

M. DE VESME, président, en présentant M. le Dr Geley, qui devait faire connaître les résultats de son étude sur *Les phénomènes qui se produisent par l'imposition des mains de Mme X, de Bordeaux*, et qu'il avait été contrôler sur place, afin de faire mieux comprendre l'importance de cette affaire, lut quelques lignes d'une lettre d'un savant très estimé, occupant une situation officielle considérable dans la Médecine, et qui, après avoir déclaré ne pouvoir accueillir qu'avec quelque scepticisme de bactériologiste l'annonce de ces phénomènes, ajoutait : « Si c'était vrai, ce serait le plus grand progrès depuis 500 ans ! »

Inutile d'ajouter que M. le Dr GUSTAVE GELEY fut écouté avec la plus vive attention durant sa conférence, que nous publions dans ce même fascicule des *Annales*, organe de la Société ; des applaudissements se firent entendre surtout lorsque le conférencier décerna un juste éloge à l'œuvre courageuse et intelligente des Drs Clarac et Llaguet, et lorsqu'il termina en exprimant l'espoir que ces expériences puissent être continuées avec la plus stricte méthode scientifique.

M. EDMOND DUCHATEL parla ensuite de *La lumière mystérieuse de Busso*, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (numéro de février 1912, p. 54), mais dont le conférencier pouvait s'occuper maintenant avec une compétence spéciale, l'ayant étudiée personnellement au cours d'un voyage qu'il vient de faire en Corse. Avec sa parole toujours facile et finement humoristique, le conférencier, après avoir exposé le résultat de ses investigations, émit différentes hypothèses d'ordre général, par laquelles on pourrait tâcher d'expliquer ces lumières mystérieuses qu'on signale en différents endroits, durant des générations entières, et qu'on ne peut pas confondre avec les feux-follets ni les foudres en boule. Nous reviendrons sur ce sujet dans un de nos prochains numéros. En attendant, il nous suffira de dire que M. Duchâtel fut très fêté par son auditoire : le PRÉSIDENT, en le remerciant, fit allusion à son prochain départ de Paris et exprima tout le regret qu'éprouve la Société en perdant l'un de ses Vice-Présidents.

Une Section de la S. U. E. P. à Rouen

Une Section de la Société Universelle d'Études Psychiques vient de se former à Rouen. Le Bureau est ainsi composé : *Président*, Dr Vantourout ; *Secrétaire*, Mr Léonard ; *Secrétaire-adjoint*, M. A. Leblond ; *Trésorier*, M. G. Bréviaire ; *Bibliothécaire*, M. Delmotte.

M. le Dr Paul Joire, Président de la Société, se rendra bientôt à Rouen pour faire une conférence à la nouvelle Section.

Le Gérant : JOSEPH MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, PARIS.

Institut Psycho-Thérapique International

Un groupe de savants Français et étrangers, parmi lesquels plusieurs professeurs éminents, des médecins connus et des chercheurs indépendants veulent se joindre aux maîtres du magnétisme, et de l'hypnotisme, pour créer une œuvre scientifique et philanthropique.

Ces Messieurs, *sans parti pris*, étudieront tous les phénomènes se rattachant à l'ancien magnétisme humain, à l'hypnotisme moderne, à la suggestion, à la télépathie et au spiritisme.

Dans leur programme, la question humanitaire n'est point négligée : Une clinique gratuite, une autre à prix modique, seront instituées ; enfin des consultations particulières, sur rendez-vous, seront données et même des visites à domicile faites, par les médecins spécialistes de l'Institut, aux personnes qui les rechercheraient.

A l'exclusion des remèdes ordinaires, les malades atteints d'affection nerveuse ou chronique seront traités sans médicament par des moyens externes, comprenant le magnétisme humain, l'hypnotisme, l'orthopédie mentale, l'usage d'appareils spéciaux, etc., etc...

Le but de l'œuvre est de chercher à tirer le bon grain de l'ivraie et périodiquement de faire connaitre aux adhérents les résultats obtenus.

Pour édifier une œuvre semblable, non seulement des bonnes volontés, du dévouement sont indispensables, mais aussi des concours pécuniaires. C'est pour permettre à ceux-ci de se grouper utilement qu'une société par actions est en formation. *Déjà plus du quart de ces actions est retenu*, ce qui est de bon augure, et qui permet d'espérer une réussite complète.

Rien d'analogue n'a été encore entrepris, et cette fondation arrive au bon moment, car bon nombre d'esprits réfléchis cherchent une orientation philosophique et morale dans le psychisme, ce qui est justifié par les encouragements reçus.

En conséquence, une émission de mille actions de cent francs est ouverte dont, nous le répétons avec joie, plus du quart est retenu... Ces actions seront libérées de moitié à la souscription et le solde sera demandé au fur et à mesure des besoins.

Outre les actionnaires, l'Institut comprendra un nombre illimité d'adhérents. Ces adhérents payeront une cotisation annuelle de... Les membres de l'Institut seront tenus au courant des travaux effectués par un bulletin mensuel ; ils pourront assister aux démonstrations, aux conférences, etc., etc.

Les actionnaires et les adhérents auront, dans l'établissement, un local à leur disposition, soit pour la lecture des journaux spéciaux, soit pour leur correspondance.

Les bénéfices proviendront des cotisations des adhérents et des honoraires laissés par les malades qui ne se trouveraient pas dans l'obligation de recourir aux soins donnés gratuitement. Les frais seront peu élevés grâce à plusieurs concours bénévoles assurés ; dans ces conditions il est permis aux actionnaires d'espérer obtenir de sérieux dividendes. Si nos prévisions se réalisent, ce dont nous sommes convaincus, avant la fin de la présente année, l'Institut Psycho-Thérapique International sera crée.

Nous faisons donc un appel pressant à toutes les personnes que ces questions passionnantes intéressent. Nous les engageons à nous donner promptement leur adhésion, cela dans l'intérêt de la science et de l'humanité.

Signé : Dr MOUTIN.

N. B. — Pour les renseignements et les adhésions, s'adresser : Aux Bureaux du Journal et au Dr Moutin, 1, rue du Chalet (Parc des Princes) à Boulogne-sur-Seine. Les noms des souscripteurs seront publiés ou leur adhésion restera anonyme selon leur gré.

EXTRAIT DES STATUTS
De la Société Universelle d'Études Psychiques

SIÈGE à PARIS, Villa des Ternes, 14 (Avenue des Ternes, 96)

But de la Société

Article premier. — La *Société Universelle d'Etudes Psychiques* a pour objet :

a) L'étude scientifique des phénomènes de médiumnité, télépathie, hantise, lucidité et de tous faits connexes. Cette étude scientifique se poursuivra par tous les moyens que la Société jugera opportuns : expériences, débats, conférences, bibliothèque, publications, concours, etc.

b) La diffusion dans le public en général des connaissances relatives à ces phénomèmes si peu connus ;

c) Tout effort tendant à rappeler à des méthodes plus scientifiques les personnes s'occupant déjà de ces recherches.

Art. 4. — La Société ne poursuivant qu'un but scientifique, en dehors de toute doctrine, l'adhésion à la Société n'implique aucune reconnaissance de la réalité des phénomènes qui forment l'objet de ses recherches ni d'aucune parmi les doctrines qui s'y rattachent.

Les Sociétaires

Art. 6. — La Société se compose : 1° de membres *honoraires ;* 2° de membres *donateurs ;* 3° de membres *souscripteurs ;* 4° de membres *titulaires* ; 5° de membres *adhérents*.

Art. — Les membres *honoraires* sont nommés par l'Assemblée des Sociétaires parmi les personnes distinguées dont le patronage a été, ou pourra être, précieux pour la Société.

Le titre de membre *donateur* est acquis par le versement d'une somme non inférieure à 500 francs.

Les membres *souscripteurs* versent une cotisation annuelle de 20 francs.

Les membres titulaires versent une cotisation annuelle de 12 francs.

La cotisation annuelle des membres *adhérents* est fixée à 6 francs.

L'Administration des « Annales des Sciences Psychiques » est chargée du recouvrement de ces cotisations, qu'elle verse tous les trois mois au Trésorier Général.

Art. 8. — **Pour être membre donateur, souscripteur, titulaire ou adhérent de la Société, il suffit d'adresser une demande d'inscription au Secrétariat, et faire le versement requis pour chacune de ces qualités. Mais pour faire partie d'une Section, il faut être agréé par celle-ci.**

Art. 9. — La Section de Paris n'admet pas de membres adhérents.

Art. 10. — Les membres honoraires, donateurs et souscripteurs jouiront de certains avantages qui seront déterminés par le Règlement de chaque Section.

L'organe de la Société

Art. 11. — **Seuls les membres honoraires, donateurs, souscripteurs et titulaires reçoivent intégralement et gratuitement les ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES, organe de la Société.**

Les *adhérents* n'ont droit qu'aux numéros de cette publication contenant les actes de la Société Centrale (et non pas uniquement de ses Sections) ou les actes de la Section à laquelle les membres adhérents peuvent appartenir.

Art. 13. — **Les membres titulaires d'une même famille, venant à la suite de leur chef, payant cotisation entière, ne payeront que cinq francs. mais ne recevront pas les ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES.**

Les Sections

Art. 14. — Les Sociétaires peuvent se réunir en Sections d'au moins 6 membres. Ces Sections, pour avoir une existence légale vis-à-vis de la Société, devront être reconnues par le Bureau Central.

Plusieurs Sections pourront co-exister dans une même ville

Tout en étant autonomes, les Sections devront suivre les idées et méthodes fondamentales de la Société Centrale.

Art 15. — Le Bureau Central fixera la subvention à attribuer à chacune de ces Sections sur la Caisse Centrale. En principe, et hormis des cas spéciaux, on leur attribuera le montant des cotisations normales de leurs membres, moins la retenue destinée au payement de l'organe officiel de la Société.

Le Bureau Central pourra allouer annuellement à une Section une subvention en rapport avec les besoins de celle-ci, son importance morale et les fonds disponibles dans la caisse centrale.

Art. 16. — Chaque Section pourra imposer une cotisation supplémentaire à ses membres, si elle le juge nécessaire ; elle pourra recevoir des dons.

Chaque Section se constituera et sera réglée selon un règlement de son choix, pourvu qu'il ne soit pas en contradiction avec les Statuts et le Règlement de la Société Centrale. Elle nommera son propre Bureau.

Art. 17. — Le Bureau Central est tenu à aider les Sections en leur fournissant, dans la limite des moyens dont il dispose, outre les fonds dont il est question à l'article 15, du matériel, des instruments, des livres, des clichés pour projections, des conférenciers, des sujets, etc.

Le matériel de la Société ne pourra être prêté par le Bureau Central à d'autres groupements qu'aux différentes Sections de la Société.

L'Administration

Art. 21. — La Société est administrée par un Bureau Central siégeant à Paris, composé d'un Président, d'un premier, d'un deuxième et d'un troisième Vice-Présidents, d'un Secrétaire Général, de deux Secrétaires Généraux adjoints, d'un Trésorier Général, d'un Trésorier Général adjoint et d'un Bibliothécaire.

Comme on peut le voir par ces Extraits des Statuts de la S.U.E.P., les abonnés des ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES font, de droit et d'office, partie de la Société ; mais pour être inscrits à une Section, ils doivent en adresser une demande au Bureau de celle-ci et en être agréé.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année — Novembre 1912 — N° 11

WITOLD ROSZKOWSKI

Pour l'Étude des Phénomènes de Pénétration

DE LA MATIÈRE A TRAVERS LA MATIÈRE

Druskieniki (gouv. de Grodno, Russie), 5-1-1912 :

Monsieur le Rédacteur en Chef,

En qualité de simple « chercheur », et de date récente, je me permets de vous adresser quelques observations. Cette qualification que je me donne me servira d'excuse dans le cas où vous trouveriez du mal fondé dans ce qui suit.

Jusqu'à présent, les rangs des investigateurs dans le domaine du métapsychisme comptent un nombre bien restreint d'hommes de science. Le devoir de ceux qui ne le sont pas et que le hasard a mis devant un bon médium serait d'amener ce dernier à se soumettre à l'étude des sociétés scientifiques constituées dans ce but. Si cependant, pour des raisons quelconques, cela est impossible, on peut toujours contribuer au au progrès des sciences, en rapprochant ainsi l'heure où celles qui, dans l'état actuel des choses, à juste titre se nomment « occultes » seront englobées par la science officielle. Au lieu de chercher dans les manifestations métapsychiques un aliment pour les superstitions mystiques ou de nouvelles attractions pour les nerfs détraqués, on devrait appliquer tout son bon sens, tout son don d'observation à cultiver la faculté dominante de son sujet, dans l'unique but de perfectionner la production des phénomènes en des conditions qui rendraient indubitable la réalité de leur existence.

On sait combien il est difficile d'en obtenir une preuve catégorique.

A mon avis, le passage de la matière à travers la matière, si on sait obtenir ce phénomène, classé par plusieurs auteurs parmi les plus incertains, fournit quelques-unes parmi les preuves les meilleures et les plus absolues de l'existence de orces métapsychiques ; mais toujours il n'est probant que pour ceux qui l'observent directement. Or, je pense qu'un sujet doué d'une grande force pour ce genre de phénomènes peut en produire un qui ne perdrait rien de sa valeur démonstrative ni dans le temps, ni dans l'espace. Telle serait l'introduction d'un même objet (de préférence un grain de semence assez grand pour qu'on l'aperçoive dans l'ovoscope et assez léger pour qu'il se maintienne en équilibre dans le jaune d'œuf) dans l'intérieur du jaune d'un œuf sans déranger la structure histologique de ce dernier.

Je ne crois pas qu'on puisse avancer une hypothèse autre que celle qui admet toute l'action des nouvelles forces pour expliquer cette cellule organique vivante analysée au laboratoire histologique et portant dans son intérieur des cellules organiques qui constituent un corps étranger et intégral.

Reste à savoir si l'obtention d'un tel phénomène est possible. Je crois que dans le métapsychisme on a tout le droit de renverser la question et de se demander pourquoi on ne pourrait pas l'obtenir. Est-il prouvé que l'ambiance de l'intérieur d'un œuf est peu propice aux manifestations métapsychiques ? Sait-on où sont les limites du pouvoir de ces forces prodigieuses ? On n'en sait rien, on n'en connaît ni les limites, ni la nature intime, ni le mécanisme.

Personnellement, me basant sur ce que j'ai eu l'occasion de constater avec un médium, paysanne âgée de quinze ans, à Varsovie, j'admets facilement qu'un expérimentateur sans idées préconçues, non privé d'esprit critique, assez habitué à manier cet instrument délicat et trop souvent capricieux qu'est généralement le médium, parviendrait, avec un bon sujet, à obtenir l'œuf miraculeux. Bien entendu, l'expé-

rimentateur en question devrait patiemment développer la faculté de son sujet, sans lui permettre de dissiper ses forces en des manifestations qui ne se rattachent pas aux recherches poursuivies. Il est aussi de première importance

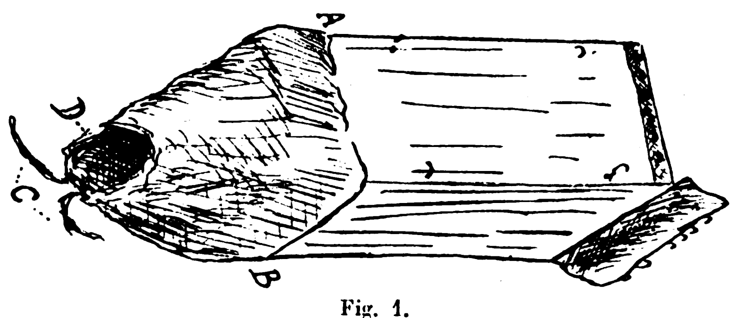


Fig. 1.

qu'il sache maintenir tendues à tout moment l'excitation et la volonté du sujet dans la direction voulue.

Pour ceux qui dans les phénomènes médiumniques ne veulent voir que l'intervention d'esprits d'outre-tombe, je pourrais ajouter qu'au cours d'une séance il nous a été communiqué de « l'au-delà » que l'expérience avec l'œuf est possible, qu'elle exige beaucoup de forces, de l'obscurité, que pour commencer il faut se servir d'une coque vide et passer successivement à l'œuf plein mais dont la coque serait percée de quelques petits trous, et finir par l'œuf intact.

Or, Messieurs, peut-être trouverez-vous bon d'arrêter sur le phénomène en question l'attention de ceux parmi les studieux des faits métapsychiques qui cherchent, au moyen des cachets, de signes secrets, etc., de se mettre à l'abri des fraudes et rendre évidente la possibilité du passage de la matière à travers la matière.

Maintenant, qu'il me soit permis de décrire quelques dispositifs fort simples et qui m'étaient de grande utilité pour me convaincre de la réalité de quelques phénomènes métapsychiques.

A cet effet il faut se faire confectionner une boîte (celle que nous avons employée était en bois de sapin) des dimensions de 45 × 20 × 20 cm. fermée de tous les côtés (voir fig. 1), sauf à l'une de ses extrémités A-B (20-20 cm.), qui reste ouverte et où sont ramassés collés aux planchettes de la boîte les bords d'une manche en étoffe noire d'un tissu très serré. L'autre bout de cette manche en coulisse, dans laquelle on fait glisser un cordon (C-C), laisse l'unique accès de l'extérieur, à l'intérieur de la boîte (O). Ainsi on réduit la salle obscure des séances à 5 planchettes de bois et un morceau d'étoffe. On est libre à présent d'observer, en pleine lumière, le moindre mouvement du médium, qui s'assied devant une table et pose sur elle une main ; l'autre main, préalablement inspectée, après qu'on a pris soin de retrousser la manche et découvrir le bras, est introduite dans la boîte, dont on serre les cordons.

On peut varier alors de bien des manières différentes l'expérience. Nous avons eu dans ces conditions des apports (pommes, cuillère, fleur d'œillet, eau, etc.), et les disparitions des objets mis dans la boîte. Pour être précis, je dois ajouter qu'en plusieurs cas, mais non toujours, les coups frappés exigeaient qu'on plaçat la boîte sous la table ; j'y vois de l'autosuggestion du médium, qui, au début de sa carrière, s'amusait à « nourrir » les esprits, leur tendant aux repas, sous la table, un morceau de pain qui disparaissait en quelques minutes. D'ailleurs, dans les cas où la boîte était sous la table, sur les genoux du médium, je ne perdais de vue ni le bras de celui-là, ni la partie antérieure de la boîte.

Une des plus intéressantes expériences serait de mettre dans la main du médium un verre vide et dans une autre boîte placer une éprouvette graduée remplie d'eau dont on note le niveau. On suggère au sujet de faire passer de l'eau de l'éprouvette dans le verre.

Au lieu d'éprouvette on peut essayer d'employer un tube en forme de U dont un bras et le niveau de l'eau sont hors de la boîte (Fig. 2). Peut-être pourrait-on voir de ses propres yeux

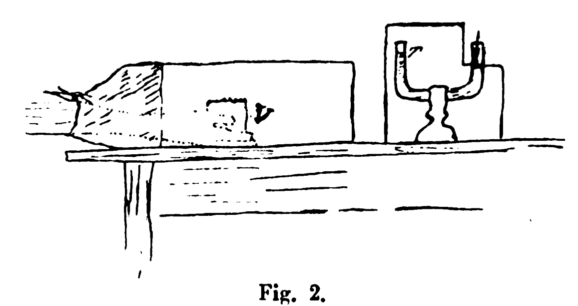


Fig. 2.

la diminution du liquide dans le tube. Sur deux fois que nous avons essayé dans des conditions semblables, une fois l'expérience ne réussit pas ; dans l'autre, faite à l'improviste avec de l'eau versée dans une assiette découverte, une certaine partie d'eau passa de l'assiette dans la boîte.

Il serait très instructif de mettre, à l'insu du sujet, dans l'éprouvette de la solution d'un sel incolore quelconque, et répéter ensuite la même expérience en prévenant le médium qu'il s'agit d'une solution. Qui sait s'il ne serait pas d'une grande portée scientifique de chercher si, dans les expériences avec de l'eau, on ne trouve-

rait pas un coefficient commun dans les rapports de : 1° Température initiale dans Y ; 2° température dans T après la dématérialisation ; 3°

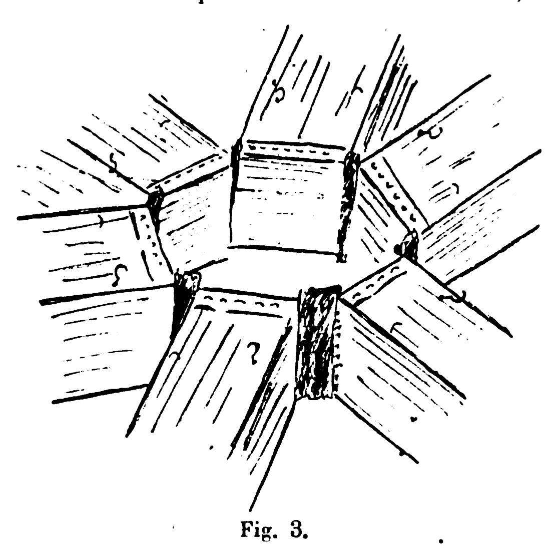


Fig. 3.

température dans V après la matérialisation ; 4° température dans T et V (ensemble) après l'expérience ; 5° quantité initiale de l'eau dans T ; 6° quantité de l'eau passée dans V ; 7° distance de T à V.

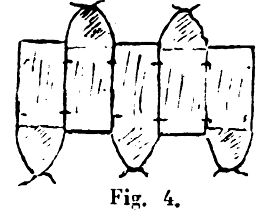


Fig. 4.

Ceux qui ne veulent pas s'écarter du cercle traditionnel pourront tenter les expériences en pleine lumière, avec plusieurs personnes et avec plusieurs boîtes, chacun des assistants, enfermant une de ses mains dans une boîte et de l'autre formant le cercle (fig. 3, et 4), disposant les boîtes en étoile et les unissant par leurs extrémités, et y attachant les bords en double repli d'un sac en étoffe impénétrable à la lumière (fig. 4); il sera peut-être possible d'obtenir un fantôme matérialisé. Pour ce phénomène il sera probablement nécessaire de couvrir aussi d'un pareil sac le médium.

Agréez, Messieurs, mes salutations distinguées,

WITOLD ROSZKOWSKI.

2 avril 1912.

... Le médium que je citais n'est guère à ma disposition, — c'est une jeune paysanne S. B. domiciliée chez M. K., spirite connu à Varsovie.

Les phénomènes avec la boîte réussissaient bien souvent avec ce médium quand les séances se tenaient dans le milieu de quelques habitués de la maison de M. K. et quand M. P. Lebiedzincki et moi pouvions laisser libre cours à nos petites inventions pour le contrôle des phénomènes de la jeune S. B., mais depuis lors les séances étant devenues accessibles à qui voudra payer son entrée, il nous est bien difficile

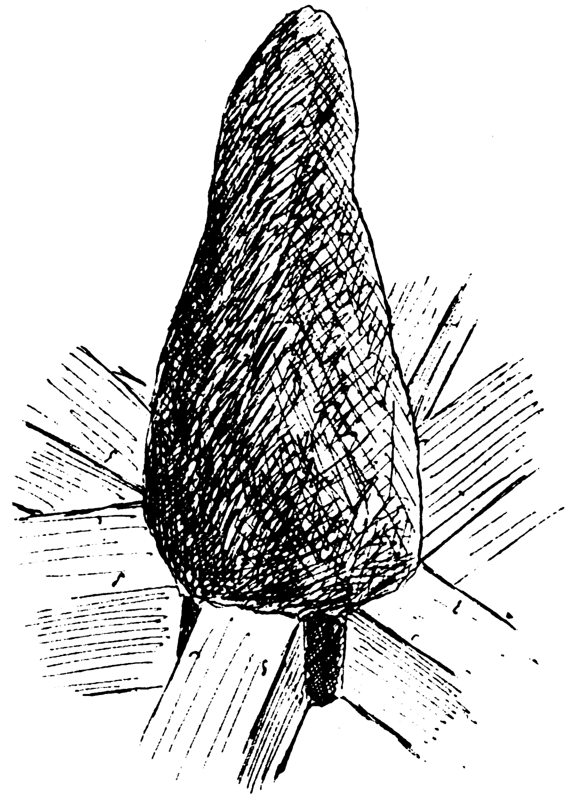


Fig. 5.

d'expérimenter les facultés de S. B. D'ailleurs, elle a pris en grippe toute séance qui est dépourvue du caractère mystérieux.

Voulant satisfaire à votre demande je vous rends compte d'une séance chez M. K.

En automne de 1910, sans rien dire à personne, j'ai commandé une boîte telle que je l'ai décrite dans ma lettre précédente et, l'ayant apportée chez M. K., je proposai d'essayer son efficacité dans le contrôle.

Chez M. K. étaient réunis : le maître de maison, sa fille, Mlle M. K., Mlle F. B., le médium S. B., M. P. Lebiedzinski, collaborateur du Dr Ochorowicz, et moi. Après le dîner nous plaçons S. B. à une des extrémités de la tables non desservie encore, enlevons les plats les plus proches du médium et, sans baisser la lumière d'une grande lampe à pétrole qui était sur la même table, nous commençons notre expérience. La boîte une fois soigneusement visitée par M. Lebiedzinski et moi, j'y introduis la main droite de S.B., sur laquelle j'avais placé un œuf de poule, et aussitôt j'assure sur son avant-bras les rubans

de la manche de la boîte, qui reste sur la table à côté de l'autre main libre. M. Lebiedzinski et moi restons à côté de S. B., dont nous apercevons les moindres mouvements. Après quelque temps le médium, à son dire, ressent dans la boîte un froid suivi des attouchements d'une main matérialisée. Encore quelques minutes et S. B. affirme que l'œuf lui est enlevé par « Lucie » (un supposé esprit). Je retire avec toutes les précautions nécessaires la main de S. B. et, n'y trouvant pas l'œuf, j'inspecte la boîte où je ne la retrouve pas non plus.

Je ne me rappelle pas si S. B. avait, cette fois, sa manche de blouse retroussée ; je crois que si ; mais, en tout cas, elle portait toujours des blouses à manches collantes. D'ailleurs, il lui était impossible physiquement d'y cacher l'œuf.

Je viens de vous relater la première séance avec la boîte ; les expériences semblables qui la suivirent réussissaient, bien des fois ; seulement il arrivait souvent que la boîte, ou du moins sa partie postérieure, déménageait sous la table et que le médium tombait souvent en trance.

Vous voyez bien que cette description, vue la distance de temps, ne peut être assez minutieuse pour être publiée. Du reste pour qu'elle ait une valeur objective, il faudrait qu'on ait le témoignage de plusieurs personnes et qu'on procède dans les conditions plus nettes, et par exemple, à une table de salle à manger, encore chargée de vaisselle.

En résumant, j'affirme que, pour ceux qui ont vu de leurs yeux les expériences avec la boîte, la réalité du passage de la matière à travers la matière et des apports est indubitable, mais que pour en rendre compte publiquement, les conditions objectivement irréprochables manquent encore.

Je crois qu'il serait bien à désirer qu'on puisse ailleurs, avec d'autres médiums, entreprendre des expériences de cette sorte.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma sincère estime.

Witold Roszkowski.

Sur la demande de M. Roszkowski, je confirme que j'étais présent à la séance décrite ci-dessus dont le récit est strictement exact.

De ma part je peux ajouter que j'ai fait des expériences semblables plus de 30 fois et que je suis convaincu que les conditions du contrôle excluent la possibilité de toute supercherie.

P. Lebiedzinski, ingénieur.

On a pu voir que M. W. Roszkowski ne demandait pas que son récit fût publié dans les *Annales*, ne jugeant pas que ses expériences, probantes pour les personnes qui y ont assisté, puissent avoir une valeur absolue pour les autres. M. Roszkowski montre ain s beaucoup de modestie et de prudence ; mas il n'est pas moins vrai que son témoignage et celui de M. Lebiedzinski, si affirmatif, ne peuvent pas être négligés ; d'ailleurs, pour que d'autres personnes puissent répéter ces expériences avec d'autres médiums, comme le désire notre distingué correspondant, il faut bien que le récit des phénomènes qu'il croit avoir obtenus soit publié. — *N. de la R.*

Ernest BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

(*Suite, voir les numéros de Septembre et Octobre*)

IIe CATÉGORIE

PRÉMONITIONS DE MALADIES OU DE MORTS REGARDANT DE TIERCES PERSONNES

Sous-Groupe E

PRÉMONITIONS DE MALADIES DE TIERS

Bien que les cas susceptibles d'entrer dans cette catégorie soient plutôt nombreux, je n'en rapporterai qu'un seul, car l'intervalle de temps interposé entre la prémonition perçue et la déclaration de la maladie y étant très courte, ils semblent plutôt soumis aux hypothèses des « inférences subconscientes » et « télépathique ».

XXe Cas. — Je le tire du récit bien connu du Dr Stevens sur le cas de Miss Lurancy Ven-

num, qui, après être entrée spontanément en conditions de « possession médiumnique », y persévèra durant quatre mois, assumant le nom de son amie décédée Marie Roff, et allant vivre auprès de la famille de cette dernière, qu'elle considérait comme sienne, ne reconnaissant pas ses propres parents durant toute cette période.

Parmi les manifestations supernormales variées auxquelles donna lieu l'état spécial de Miss Lurancy, en on rencontre quelques-unes d'ordre prémonitoire, et celle-ci entre autres :

Maria Lurancy-Roff semblait remarquablement douée pour l'intuition d'événements non encore réalisés. Une après-midi, elle annonça avec une expression de grande anxiété qu'il aurait fallu, la nuit suivante, surveiller attentivement son frère Frank, lequel aurait été saisi d'un mal très grave, avec danger de mort s'il n'était pas immédiatement secouru. Au moment de la préannonce, Frank se portait très bien, et était en promenade par la ville dans le corps de la bande musicale... Cependant à 2 heures du matin, il fut subitement saisi de convulsions, avec symptômes congestifs et inconscience presque complète. Marie dit que le moment critique était arrivé, et ajouta : « Envoyez tout de suite pour le Dr Stevens : il est chez Mme Marsh ». — « Non, lui répondit-on, le Dr Stevens est allé à « Old Town ». — « Non, répliqua Marie, il est avec Mme Marsh ; envoyez-le tout de suite appeler ». M. Roff y alla et trouva réellement le Dr Stevens où le médium avait dit. Quand le docteur arriva auprès du malade, il constata que Marie avait fait de sa propre initiative ce qu'exigeait le cas, et la laissa continuer la besogne, se contentant de seconder ses efforts ; c'est elle qui sauva son frère. (Cité par Myers dans *Human Personality*, Vol. II, p. 364).

*
* *

Sous-Groupe F

PRÉMONITIONS DE LA MORT DE TIERS A BRÈVE ÉCHÉANCE, ET OU LA MORT EST DUE A DES CAUSES NATURELLES.

Cas de XXI a XXIV. — Grâce à la médiumnité de Mrs. Piper, et plus précisément dans la période où se manifestait le « Dr Phinuit », on obtint un bon nombre d'épisodes prémonitoires en forme de « diagnostics prophétiques », parfois compliqués d'incidents auxiliaires absolument imprévisibles. Quelque connus que soient ces épisodes, je ne peux m'exempter d'en citer quelques-uns, et je les tire des relations publiées par le Dr Hodgson dans les Vol. VIII et XIII des *Proceedings of the S. P. R.* »

Premier cas. — Le Dr Hodgson rapporte ce qui suit : « Une autre prophétie regardant la mort d'un frère du Dr Thaw, qui n'assista jamais aux séances, se réalisa. Il était atteint d'un asthme chronique. A la séance du 10 mai 1892, Phinuit dit que ses reins étaient malades. Or, à la suite d'une visite médicale minutieuse exécutée deux semaines plus tard, on vint à connaître pour la première fois qu'une maladie de reins s'était développée en lui. Durant la même séance, et en réponse à la demande correspondante, il avait ajouté : « Il s'en ira dormir, et quand il se réveillera, c'est pour se trouver dans le monde des esprits : son cœur s'arrêtera ». — Or, il mourut effectivement durant son sommeil, et par un arrêt subit du cœur, le 3 septembre ». (*Proceedings*, vol. XIII, p. 352).

Second cas. — Miss. W. raconte ce qui suit : « Au printemps de 1888, une personne de notre connaissance — M. S. — était atteinte d'une maladie très douloureuse. Il n'y avait aucune probabilité de guérison, et l'on ne nourrissait d'espérance que pour un soulagement prochain de ses tortures. Une consultation de médecins avait diagnostiqué la continuation de ses souffrances pour une série d'années encore, avec dépérissement mental probable. La fille de M. S., consumée par l'anxiété et par les veilles, était sur le point de tomber malade à son tour. Je demandai à Phinuit : « Que dois-je faire pour réussir à l'emmener et à lui procurer un peu de repos ? » — « Il me fut répondu : « Elle n'abandonnera pas le chevet de son père, mais les souffrances de ce dernier ne se poursuivront pas longtemps. Les médecins sont dans l'erreur à son sujet. Il y aura un changement sous peu : il se désincarnera avant que l'été s'achève ». — C'est ce qui arriva ; il s'éteignit en juin 1888. (*Proceedings*, Vol. VIII, p. 34).

Troisième cas. — M. M. N. rapporte le cas suivant, que confirme sa femme : « 5 avril 1889. — J'allai voir Mrs. Piper vers la fin de mars de l'année passée (depuis les premiers jours de février, j'avais pris l'habitude de me rendre chez elle une fois tous les quinze jours. Elle me prédit la mort d'un proche parent à moi, qui se serait produite dans six semaines environ et m'aurait procuré quelque avantage pécuniaire. Je pensai naturellement à mon père, très avancé en âge, de la personnalité duquel Mrs Piper avait parlé avec une admirable évidence plusieurs semaines auparavant, bien qu'elle se fût comportée de façon à faire croire qu'elle parlait, non pas de mon père, mais d'une autre personne à laquelle me liait une étroite parenté. Je demandai cependant si la personne qui devait mourir était la même qu'elle avait décrite en telle occasion ; mais elle se défendit de manière que je ne parvins à rien savoir. Quelques jours après, il arriva à ma fiancée de rendre visite à Mrs. Piper, et celle-ci lui prédit alors sans réticences que mon père serait mort dans une période de quelques semaines.

Vers la moitié de mai, mon père, qui se remettait d'une légère attaque de bronchite, mourut subitement à Londres des suites d'une paralysie cardiaque ; ceci se produisait le jour même où les médecins l'a-

vaient déclaré hors de danger. Antérieurement, Phinuit, au moyen de Mrs. Piper, m'avait annoncé qu'il se serait rendu auprès de mon père pour exercer sur lui sa propre influence à l'égard de certaines dispositions testamentaires prises par lui. Deux jours après que j'eus reçu l'annonce télégraphique de la mort, j'allai chez Mrs. Piper avec ma femme ; Phinuit annonça que mon père se trouvait avec lui, et que son arrivée dans le monde des esprits avait été subite. Après quoi, il m'assura s'être employé auprès de mon père pour le persuader au sujet des dispositions testamentaires en question. Puis il me renseigna sur le contenu du testament, décrivit la personne du principal exécuteur testamentaire, et dit que ce dernier, dès mon arrivée à Londres, aurait avancé certaine proposition en ma faveur, à soumettre au consentement des deux autres exécuteurs.

Trois semaines après, je me trouvais à Londres. Le principal exécuteur testamentaire se trouva correspondre à la description de Phinuit ; le testament était rédigé dans les termes qu'il avait prédits ; la proposition en ma faveur fut effectivement avancée, et ma sœur, qui dans les trois derniers jours ne s'était presque jamais détachée du chevet de mon père, raconta qu'il s'était plaint à reprises répétées de la présence d'un vieillard au pied de son lit, qui l'importunait à vouloir discuter de ses intérêts privés. (*Signés* : M. N. et Mrs. M. N. — Dans les *Proceedings*, Vol. VIII, p. 121).

Quatrième cas. — En 1888, Mme Pittman, qui était membre de la Société Américaine pour les Recherches Psychiques, avait eu deux séances avec Mme Piper. Phinuit lui dit entre autres : « Vous allez être bien malade ; vous irez à Paris ; vous serez tout à fait malade ; vous aurez une grande faiblesse dans l'estomac ; de la faiblesse dans la tête. Un monsieur d'un blond pâle vous soignera pendant que vous serez malade outre-mer. »

A la suite de cette déclaration, Mme Pittman demanda à Phinuit quelle serait l'issue de la maladie. Phinuit chercha à se dérober par des réponses évasives. Sur la prière de Mme Pittman, le Dr Hodgson insista à son tour, et Phinuit alors s'en tira en disant : « Une fois qu'elle ne sera plus malade, tout ira parfaitement pour elle. »

Mme Pittman répondit que son estomac allait très bien : elle contredit Phinuit sur tous les points, et Phinuit s'en montra très ennuyé. Mais, bientôt, Mme Pittman tomba malade. Elle fut soignée par le Dr Herbert, qui est très blond ; il diagnostiqua une inflammation de l'estomac. Alors Mme Pittman commença à croire à la prédiction de Phinuit ; mais, interprétant à faux les dernières paroles de celui-ci, elle crut qu'elle se rétablirait. Elle fut soignée à Paris par le Dr Charcot pour une maladie nerveuse. Elle eut de la faiblesse dans la tête, et ses facultés mentales furent atteintes. Bref elle mourut : Maintenant elle n'est plus malade, et tout doit bien aller pour elle, comme l'avait prédit Phinuit. (M. Sage : *Madame Piper*, p. 108-9. Cité d'une manière plus étendue dans les *Proceedings*, Vol. XIII pp. 496-497).

XXVe Cas. — Je groupe en un seul récit les incidents de prémonitions symboliques de morts produites par la célèbre « Voyante de Prévorst » (Mme Hauffe). Ce sont des incidents très connus, mais je ne crus pas devoir les exclure, étant donnée leur indiscutable authenticité. Ils consistent en de courts passages répandus çà et là dans le livre du Dr Kerner : *La Voyante de Prévorst*. A la page 15, il en décrit un premier cas cas en termes :

...Songes prophétiques, prédictions, visions prophétiques dans les verres ou les miroirs prouvaient l'intensité de sa vie intérieure... Un matin, quittant la pièce pendant une visite du médecin, elle vit dans le hall un cercueil qui lui barrait le chemin et contenait le corps de son grand-père paternel. Elle rentra dans la chambre et pria le médecin et ses parents de venir le voir ; mais ils ne purent rien voir et elle-même ne l'aperçut plus. Le lendemain matin, le cercueil, avec le même corps dedans, était à côté de son lit. Six semaines plus tard son grand-père mourut, après avoir joui d'une parfaite santé jusqu'aux quelques derniers jours qui précédèrent sa mort.

Les bulles de savon, les verres, les miroirs provoquaient sa vue spirituelle... Ce n'était cependant qu'avec difficulté qu'on la décidait à regarder dans les bulles de savon. Elle paraissait tremblante et craignait de voir quelque chose qui aurait pu l'effrayer. Dans une de ces bulles elle vit une fois un petit cercueil placé devant une maison voisine. A ce moment il n'y avait aucun enfant malade, mais peu après la femme qui habitait là vint à accoucher. L'enfant ne vécut que quelques mois, et Mme Hauffe le vit emporter dans un cercueil. » (p. 44).

Une nuit, elle rêva qu'elle voyait la fille aînée de son oncle sortir de la maison avec un petit cercueil sur la tête ; sept jours plus tard, son propre enfant, âgé d'un an, dont personne à ce moment ne soupçonnait aucunement la maladie, mourut. En s'éveillant elle avait raconté ce songe à moi et à d'autres (p. 33).

Une autre nuit, elle rêva qu'elle traversait l'eau, tenant dans la main un morceau de viande altérée, et que, rencontrant Mme N., cette dernière lui avait demandé avec inquiétude ce qu'elle allait faire de cela. Lorsqu'elle nous fit connaître ce songe, nous fûmes incapables de l'interpréter. Sept jours après, Mme N. accouchait d'un enfant mort, dont le corps était déjà en état de décomposition. (Page 53).

Une autre nuit, elle rêva que Mme L., qu'elle n'avait jamais vue ni connue, venait à elle en pleurant et portant un enfant mort dans ses bras, en lui demandant secours. Six semaines plus tard, cette dame accouchait, après beaucoup de souffrances et de dangers, et elle perdait son enfant (Page 54).

Pendant les trois journées successives qui précé-

dèrent la mort de son père, à un moment où on n'avait encore reçu aucune nouvelle de sa maladie, étant à l'état de veille, elle vit près de son lit un cercueil recouvert d'un drap mortuaire sur lequel était tracée une croix blanche. Elle en fut vivement alarmée et dit qu'elle craignait que son père fût mort ou malade. Je cherchai à la rassurer en lui suggérant que cela pouvait désigner quelqu'autre personne. Elle ne savait comment interpréter la production de ce cercueil fermé, car, jusque-là, elle avait vu les cercueils avec l'apparence de la personne qui devait mourir *couchée* dedans, ou avec l'apparence de la personne qui devait être malade regardant l'intérieur. — Le 2 mai, dans la matinée, arriva la nouvelle de la maladie de son père, qui mourut dans la soirée du même jour. (Page 58).

Trois fois étant éveillée, elle vit sa belle-mère *regarder* dans un cercueil. Sept jours après cette dame tomba malade, mais se rétablit. Lorsque Mme Hauffe voit le fantôme d'une personne étendue morte dans un cercueil, cela annonce une mort prochaine ; si le fantôme semble vivant, c'est une grave maladie qui est prédite. (Page 58).

Voilà les principales prémonitions de mort citées dans l'ouvrage du Dr Kenrer. — Le fait que, d'une manière exceptionnelle, le médium a perçu un cercueil fermé pour son propre père, au lieu des visions habituelles de bières ouvertes contenant la personne qui devait mourir, se prêterait à prouver l'existence d'une intentionnalité dans l'agent transmetteur des messages prémonitoires, intentionnalité qui consisterait à estomper la vérité à la voyante pour la préparer au triste événement au moyen d'une vague appréhension de la mort imminente d'une personne aimée, et rien de plus ; si, au contraire, elle avait vu apparaître l'habituel cercueil ouvert contenant le cadavre de son père, non seulement le but de l'y disposer n'aurait pas été atteint, mais on aurait aggravé sa douleur par l'agonie de trois jours d'attente.

XXVIe Cas. — Le Dr Samas communique l'épisode suivant :

Le phénomène psychique que je vais relater n'est pas très récent : il remonte à cinq ans déjà. Mais bien qu'il ait frappé à cette époque l'entourage, restreint il est vrai, du sujet, il n'est pas encore parvenu à la connaissance du monde savant ; et d'autre part, les circonstances qui l'ont accompagné sont tellement curieuses et précises à la fois, qu'il m'a paru intéressant de le rapporter ici.

Voici brièvement l'exposé des faits : Dans la nuit du 24 au 25 mai 1900, M. R., âgé alors de vingt-huit ans, habitant une grande ville du Nord de la France, rêve qu'étant chez son coiffeur, la femme de ce dernier lui tire les cartes (disons en passant que la dame en question n'a jamais fait preuve de ce talent de société), et lui annonce : « Votre père mourra le 2 juin. »

Le 25 mai au matin, M. R. raconte ce rêve à sa famille (il habitait alors chez ses parents), et tous ces braves gens, assez sceptiques sur ce genre d'avertissements, en rient sans y attacher aucune importance.

Notons que M. R. père avait eu, à de longs intervalles, quelques accès d'asthme ; mais à ce moment il était très bien portant.

Le premier juin, assistant aux funérailles d'une personne de sa connaissance, M. R. père raconte le rêve à l'un de ses amis, et conclut gaiement : « Si je dois mourir demain, je n'ai tout de même plus beaucoup de temps à perdre. » — La journée entière s'écoule sans que M. R. soit indisposé.

Fait incident et bizarre aussi : Dans la soirée, l'un de ses fils, soldat à Verdun, revient ; il n'était pas attendu. N'ayant que quelques jours de permission, il avait d'abord décidé qu'il ne retournerait pas chez lui ; puis il était revenu sur sa première décision, et sans avoir eu le temps de prévenir sa famille, il s'était mis en route.

Toute la famille réunie cause gaiement, bien avant dans la soirée. A 11 heures et demie, M. R. père se couche, nullement indisposé. A minuit, il est pris brusquement d'une crise d'oppression : dyspnée intense, toux violente, expectoration mousseuse et sanguinolente ; on court chercher un médecin, il est trop tard, tout est inutile... A minuit et 20 minutes *le 2 juin par conséquent*, M. R. père meurt.

Le Dr Samas ajoute ces commentaires :

Examinons succinctement les faits, et voyons si nous pourrons en trouver l'explication. Certes, les sceptiques se tireront aisément d'affaire en disant qu'il y eut là une simple coïncidence. Sans doute, le hasard peut faire bien des choses, mais il n'explique rien.

On pourrait prétendre, peut-être, qu'il y a dans ce cas *un rapport de cause à effet*. — M. R. père, cardiaque, par conséquent frappé par ce rêve ; de plus, le retour de son second fils, deuxième émotion ; peut-être même son imagination déjà surexcitée aurait vu dans ce concours de circonstances quelque funeste pressentiment, susceptible de déterminer par action réflexe, par action du moral sur le physique, la crise ultime qui devait le terrasser.

Mais nous avons vu tout à l'heure que ni M. R. père, ni aucun membre de sa famille n'avait accordé la moindre importance à ce rêve étrange. N'est-il pas plus logique de considérr ce rêve comme un rêve prémonitoire ? ». (Doct. Samas, dans les *Annales des sciences psychiques*, 1905, page 371).

XXVIIe Cas. — Il fut recueilli par le Dr Mattiesen, qui l'envoya à la *Society f. P. R.* C'est un exemple caractéristique d'*impression* prémonitoire qui se renouvelle sous de multiples formes de répercussion *sympathique* physique et

morale, jusqu'au moment de réalisation. On n'y dévoile pas les noms des protagonistes.

Miss L. B. décrit comme il suit ses propres sensations :

Le 6 juin 1908, mon père mourait d'une apoplexie foudroyante, sans aucun symptômé précurseur, moins une sensation douloureuse à la poitrine ressentie le 31 mai, et pour laquelle nous le priâmes de consulter un docteur, qui le déclara en parfaite santé. Or, moi, sa fille, j'avais éprouvé dès le 26 mai une sensation douloureuse identique, que mon père jugea provenir d'un refroidissement. Mais quand, le 31 mai, je dis que ma sensation s'augmentait de symptômes de suffocation, avec inquiétude et grandes angoisses, mon père me regarda surpris, et m'avoua éprouver les mêmes ennuis. Tout cela s'accrût en moi jusqu'à un point insupportable, et je cherchai inutilement à les combattre par l'usage du bromure. Le 30 mai, comme je dînais au restaurant avec mon fiancé et un ami, pour la première fois se révéla à moi la signification de mon état d'âme : c'était la préannonce de la mort de mon père. Je communiquai cette impression à mes compagnons, qui l'accueillirent en plaisantant ; mais je n'eus pas de répit jusqu'à ce que, rentrée chez moi, je vis mon père venir à ma rencontre dans le jardin, avec un aspect florissant et vigoureux.

Le jour suivant, j'allai avec les mêmes amis dans un village voisin, où je m'étais rendu d'autres fois avec mon père ; mais il me fut impossible d'y rester, car la même forme d'angoisse croissante et intolérable me ressaisit. J'en reparlai à mes compagnons, qui, cette fois, se montrèrent contrariés, car je gâtais la bonne humeur de la réunion avec mes pronostics, et la contraignais au retour. Arrivée à la maison, je trouvai mon père occupé à cultiver les fleurs dans le jardin ; mais, même à sa vue, je ne pus retrouver la tranquillité.

La consultation médicale dont je parlai eut lieu le 2 juin, et malgré le consolant pronostic, mon sombre pressentiment ne s'atténua point. Le jour précédent, mon père m'avait confié une somme à déposer à la Banque, commission dont il me chargeait souvent, mais qu'il me fut cette fois impossible d'accomplir, car j'avais en moi cette triste idée : « Mon père pense à moi pour la dernière fois », et je priai ma sœur d'aller à ma place.

Le 4 juin, mon père était délivré de toute douleur à la poitrine, ce qui fait qu'il ne s'appliqua point le cataplasme ordonné par le docteur. Dans la nuit, je fus éveillée par les aboiements du chien, qui couchait dans le couloir. Ma sœur entendit comme moi quelqu'un qui, à voix basse, tâchait de le calmer ; et, bien que je supposasse qu'il s'agissait de mon frère, je fus bientôt en proie à une anxiété et à des frissons mortels. Je descendis de mon lit et me rendis auprès du chien, que je trouvai seul et épouvanté (mon frère avait entendu aboyer, mais n'avait pas bougé). Au comble de l'angoisse, je courus dans la chambre de mes parents réveiller mon père ; ce n'est qu'en entendant sa voix que je me calmai suffisamment pour retourner dans ma chambre, sans parvenir à retrouver le sommeil ; et, veillant ainsi, j'eus un instant la vision terriblement claire de mon père mort, étendu devant moi.

Le 5, dans l'après-midi, nous allâmes sur un petit bateau à vapeur en excursion à L., où l'on fêtait le jour de naissance d'un ami, Herr von L. ; mais il me fut impossible de participer à la joie des invités, ce qui fut remarqué, d'autant plus que ma pâleur attirait les regards, et tous m'interrogeaient. On proposa une excursion dans la forêt, à laquelle mes parents ne participèrent pas. Poussée par mon inexplicable état d'âme, à moitié chemin je me séparai du groupe pour courir revoir mon père.

Le 6, dans la journée, je dus aller à la gare pour une lettre urgente ; là, mon angoisse habituelle me saisit avec une véhémence indicible. Je revins à la maison en courant, et j'y trouvai mon père plongé dans la lecture ; en me voyant, il se mit à lire les conclusions d'un roman commencé par moi. Puis, on servit le dîner ; après quoi, ma mère et ma sœur descendirent à la cuisine, et je demeurai seule avec mon père, qui, assis devant la table, parcourait un journal, tandis qu'à peu de distance je jouais avec le chien. Je vis soudain la tête de mon père tomber d'un côté et frapper pesamment contre la table. Je fus prompte à accourir, et tout de suite, je me rendis compte de ce qui s'était produit. A partir de ce moment, je devins absolument calme !

(Suivent les témoignages des familiers, du mari, des amis, du médecin, et la reproduction d'une page du journal personnel de Miss L. B., où elle notait, jour pour jour, ses propres sensations anormales). *Journal of the S. P. R.*, pp. 358-363.

XXVIIIe Cas. — Je l'extrais de l'œuvre de M. de Mirville, et c'est un épisode de somnambulisme magnétique raconté par le Dr Rostan. Il s'exprime ainsi :

En fait de prévision somnambulique, j'ai vu des faits bien singuliers, et c'est à peine si j'ose en croire mes observations nombreuses. A l'hôpital de la Salpêtrière, je fis entrer une femme en somnambulisme devant plusieurs médecins. Assise sur son lit, elle était dans le calme le plus profond ; tout à coup elle s'agite violemment comme une personne en proie à la souffrance. Nous lui demandons la cause de ce changement subit ; elle ne veut pas répondre d'abord, puis enfin elle nous dit : « Je sens Félicité qui approche. » — En effet, au bout d'un instant, la porte s'ouvre et nous voyons entrer la malade qu'elle venait de désigner. La somnambule paraissant souffrir de plus en plus, nous insistons pour en connaître la cause, mais elle s'excuse en disant qu'elle craint de chagriner son amie. Nous la faisons sortir, ne sachant pas trop à quelle révélation nous devions nous attendre, et nous pressons de nouveau les questions afin de dissiper notre incertitude : elle répond : « Les médecins croient qu'elle est attaquée de

la poitrine ; mais il n'en est rien, c'est le cœur qui est malade. » — Elle continue : « Dans quatre jours, dit-elle, samedi à cinq heures elle aura une violente hémorragie ; vous la ferez saigner, mais vous ne l'empêcherez pas de mourir *six jours après*. » — L'hémorragie eut lieu le samedi à l'heure indiquée ; on saigna suivant l'indication de la science (d'alors) et *six jours après*, la prévision eut son entier accomplissement. L'autopsie vérifia le diagnostic de la somnambule. (Doct. ROSTAN, cité par de Mirville dans l'ouvrage : *Des Esprits et de leurs Manifestations* ; page 48).

Les lecteurs se rappelleront qu'au commencement de la classification présente, j'ai cité deux cas auto-prémonitoires de maladie et de mort dus au somnambulisme magnétique, à propos desquels j'exprimai le doute que non pas tous les incidents qu'ils renferment pussent légitimement être attribués à l'auto-suggestion ; j'ajoutais qu'à mon avis, et en matière d'hypnose, il reste encore beaucoup à scruter et beaucoup à modifier dans les théories en vogue, qui pèchent par leur amour débordant de la généralisation. Nous voici maintenant en face d'un cas de somnambulisme magnétique qui vient appuyer mes assertions, car la somnambule, au lieu de prédire l'heure de sa propre crise et de sa propre mort, prédit l'heure de la crise et de la mort d'une tierce personne ignorante de la prophétie. Ce qui est bien différent, et ne s'explique certes ni par l'auto-suggestion, ni par la suggestion; nous serons donc bien obligés de conclure que les théories suggestives ne suffisent pas à expliquer complexivement la phénoménologie hypnotique ; une fois ceci admis, il n'y aurait plus d'obstacle à convenir qu'aussi dans les cas où les phases de la maladie personnelle sont préannoncées, l'hypothèse auto-suggestive ne doit pas toujours l'emporter sur les autres.

Dans cet état de choses, il faudra donc nécessairement, pour résoudre le problème, parcourir une première étape de la route vers les régions du supernormal, et convenir que tout concourt à faire présumer que le Moi subliminal a parfois la perception merveilleusement exacte des maladies latentes qui travaillent l'organisme auquel il est rattaché, et, télépathiquement, l'organisme d'autrui ; et cela jusqu'au point d'en inférer, d'une manière à nos yeux prodigieuse, les phases qu'ils devront parcourir, et l'heure précise à laquelle se déroule chaque crise particulière, jusqu'à la guérison ou à la mort. Ceci révèle un processus déjà beaucoup plus mystérieux que n'est la réalisation d'une auto-suggestion, et représente déjà un premier degré de prémonition propre et véritable.

XXIXe CAS. — Encore un exemple de somnambulisme magnétique, analogue au précédent, et qui comporte les mêmes considérations. Le Dr LIEBAULT, en appendice au livre : *Thérapeutique suggestive*, cite le cas suivant :

Dans une famille des environs de Nancy, l'on endormait souvent une fille de dix-huit ans, nommée Julie. Cette fille, une fois mise en état de somnambulisme, était portée d'elle-même, comme si elle en recevait l'inspiration, à répéter à chaque nouvelle séance qu'une proche parente de cette famille, qu'elle nommait, mourrait bientôt et n'atteindrait pas le 1er janvier. On était alors en novembre 1883. Une telle persistance dans les affirmations de la dormeuse conduisit le chef de cette famille, qui flairait là une bonne affaire, à contracter une assurance à vie de 10.000 francs sur la tête de la dame en question, laquelle, n'étant nullement malade, obtiendrait facilement un certificat de médecin. Pour trouver cette somme, il s'adressa à M. L., lui écrivit plusieurs lettres, dans l'une desquelles il racontait le motif qui lui portait à emprunter. Et ces lettres, que M. L. m'a montrées, il les garde comme des preuves irréfragables de l'événement futur annoncé. Bref, on finit par ne pas s'entendre sur la question des intérêts, et l'affaire entamée en resta là. Mais quelque temps après, grande fut la déception de l'emprunteur. La dame X., qui devait mourir avant le 1er janvier, succomba en effet, et tout d'un coup, le 31 décembre, ce dont fait foi une dernière lettre du 2 janvier, adressé à M. L., lettre que ce monsieur garde aussi avec celles qu'il avait reçues précédemment à propos de la même personne.

XXXe CAS. — Il est tiré du *Journal of the American S. P. R.*, 1909, p. 423 ; c'est un exemple de prémonition symbolique qui se renouvelle plusieurs fois jusqu'au moment de la mort de la personne impliquée. Il a en outre le mérite d'assumer la forme d'une déposition sous serment devant notaire, et d'être appuyé de même manière par la personne à laquelle le percipient avait participé le récit de la manifestation.

Le notaire Prescott F. Hall, commence ainsi :

M. I. E. F. B. est comparu devant moi, notaire ; après avoir dûment fait serment, il dépose ce qui suit : « J'ai quarante-et-un ans, j'habite Boston, rue N... En février et en mars 1907, j'habitais rue C... — Ma mère était la cousine de Mme M. F. H. dont il est parlé dans ce récit.

A partir du 7 février 1907, et durant quatre nuits de suite, me trouvant éveillé dans mon lit, et chaque fois sur le coup de minuit, m'apparut un cercueil vide à côté de mon lit. Les volets étaient clos, la chambre absolument obscure, et le cercueil incolore. La première fois je regardai l'apparition, puis je déplaçai mon regard : enfin je regardai de nouveau. Après un intervalle de temps que j'estimai à qua-

rante secondes, une forme de femme vêtue de sombre, d'un aspect vivant, dont les traits étaient ceux de Mme M. F. H., apparut dans le cercueil. Le fantôme y demeura environ soixante secondes ; puis il s'effaça complètement ainsi que le cercueil. Comme je l'ai dit, l'apparition se répéta durant 4 nuits successives ; après quoi, je ne vis plus rien jusqu'à la nuit du 9 mars, où elle se renouvela d'une manière identique, à la même heure. Le lendemain, à 8 h. 15 du matin, Mme M. F. H. mourait. — Au moment de la manifestation, j'en parlai à mon frère, et à Miss L. C., amie de ma mère, alors ma gouvernante. (Miss L. C. témoigne, moyennant serment devant le notaire Prescott F. Hall, que le récit ci-dessus est conforme à la vérité).

XXXIe Cas. — Ici, la prédiction de mort a lieu sous forme d'hallucination auditive et collective, forme assez commune dans les phénomènes prémonitoires. — M. Salvatore Balsamo écrit en ces termes au Directeur de *Luce e Ombra* :

Je me permets d'attirer votre attention sur deux faits de quelque importance survenus dans ma famille durant le court espace de quelques jours.

Le 5 de ce mois d'octobre mourait mon beau-frère, Gregorio Trentacapilli, âgé de 54 ans, qui était atteint de diabète tuberculeux. Dès l'année dernière, son état soulevait de sérieuses préocupations dans sa famille ; personne, cependant, ne prévoyait une fin aussi proche pour lui dont la nature était des plus résistantes. Eh bien, deux jours avant le décès, vers 9 heures du soir, nous étions au chevet du malade, ma femme, celle du défunt, et leurs deux filles, Angiolina, âgée de vingt-cinq ans, et Franceschina, âgée de dix-huit. J'ajoute que les facultés mentales de mon beau-frère se maintinrent toujours parfaitement lucides.

Tout à coup, nous fûmes surpris, persque épouvantés par un bruit assourdissant, comme provenant de la chute et du brisement de nombreuse vaisselle dans la chambre contiguë, dans laquelle nous accourûmes sans rien prouver, car il n'y avait pas de vaisselle dans cette chambre ; et nous fîmes le tour de toute la maison sans rien constater d'anormal. Ce n'est pas tout : après une heure environ, nous prîmes congé du malade, et, accompagnés de ma belle-sœur et de nos neveux, nous nous trouvions sur l'escalier, lorsque notre attention fut attirée par d'autres bruits très forts ressemblant à celui d'un bâton frappé sur la terrasse qui surmontait la maison, où cependant personne ne se trouvait. Après deux jours, comme je l'ai dit, mon beau-frère mourait.

Le 20, cet autre phénomène se produisit chez moi. Quelques minutes manquaient à 1 heure de l'après-midi ; je prenais place avec ma femme pour déjeuner, quand nous entendîmes dans la chambre contiguë trois coups très forts, comme de bâton, sur un meuble de bois. Nous tressaillimes, et ma femme, encore sous l'impression des premiers avis, dit que quelque autre malheur nous attendait ; mes assertions pour la calmer furent inutiles, et le déjeuner alla mal. Eh bien, le soir, je reçus un télégramme de Catanzaro, m'annonçant la mort de mon neveu Gabriel Balsamo, âgé de vingt-six, causée par une fièvre typhoïde précisément à 1 heure de l'après-midi. (*Luce e Ombra*, 1911, p. 265).

XXXIIe Cas. — Le Prof. James Hyslop l'a étudié, et je le tire du *Journal of the American S. P. R.* (1911) p. 372). A remarquer le fait que le fantôme du défunt apparu à la mère dans le rêve symbolique, réapparut à la fille à son lit de mort.

Une nuit, j'eus en songe une vision aussi claire que si j'avais été en plein jour et qu'on eût levé un rideau de théâtre devant moi. Je voyais deux jolis plants : un de « fleurs-de-neige » et un d'hortensias, tous deux plus hauts et plus fournis qu'ils ne le sont généralement, surchargés de fleurs blanches, et recouverts d'une légère couche de neige. Mon mari défunt, vêtu de noir, apparut à leur côté, me regardant et souriant. Il cueillit trois fleurs du premier plant, me fit observer que les fleurs étaient couvertes de neige, et disparut. Je me retrouvai assise dans mon lit, et pleinement éveillée. Je pensais : « Ce ne peut être un simple rêve ; mon mari est venu m'annoncer ma fin qui s'approche ». — J'avais perdu mon mari et une fille ; j'en conclus que la troisième fleur retranchée devait me représenter moi-même. J'eus cette vision dans le cœur de l'hiver, et je me préparai à mourir. J'avais dans les Etats Occidentaux une fille mariée, à laquelle j'appris mon rêve ; et elle me semble convaincue à son tour qu'il s'agissait de la prédiction de ma mort. Elle était jeune, belle, et jouissait en apparence d'une parfaite santé ; et pourtant c'est elle qui, le 13 mars, succombait à la suite d'une paralysie cardiaque. La maladie fut brève, et au moment suprême elle s'écria : « Comment donc ! Il y a ici papa, je vois mon papa ! » Et elle s'éteignit aussitôt.

On voit déjà émerger, dans le symbolisme de ce cas, ce que nous avons remarqué précédemment : que d'habitude, dans les prémonitions de mort se rapportant à de stricts parents, ou autres personnes chères au percipient, le symbolisme prend une forme vague, comme si on voulait créer en lui un état propice de vigilante appréhension, capable de préparer les intéressés à l'accomplissement d'un événement douloureux, sans les affliger par la révélation prématurée de la vérité. Et dans les rares cas où cet ordre d'idées ne se remarque point, on constate alors l'existence de circonstances qui peuvent expliquer ces exceptions ; ainsi, dans le xxvie cas, où l'on voit un fils recevoir en songe la prédiction explicite de la mort de son père, on remarque que ses familiers étaient sceptiques en matière de songes, et qu'ils en rirent.

Donc, certaines distinctions intelligentes dans la production du symbolisme prémonitoire ne devraient pas se réaliser si la genèse de ce dernier était exclusivement *associative* ; c'est-à-dire, si la transmission figurée d'un message indiquait uniquement la *voie de moindre résistance* parcourue par le message subliminal pour émerger dans la conscience. On en devrait donc conclure qu'en une partie au moins des phénomènes de symbolisme prémonitoire, l'existence d'une intentionnalité ne paraît faire aucun doute (1).

XXXIIIe Cas. — Dans cet autre épisode — auquel on peut appliquer les mêmes considérations — la visualisation d'un cercueil a lieu à l'état de veille, avec la particularité qu'au point précis où apparut le cercueil hallucinatoire, le cercueil réel fut ensuite réellement déposé. Je le trouve dans les *Proceedings of S. P. R.*, Vol. XI, p. 521.

Mrs. Baker, femme du colonel F. Baker Pasha, écrit à la date du 22 juin 1891 :

Un incident plutôt étrange se produisit dans ma famille voici plusieurs années, et plus précisément en 1887. Un jour, ma sœur H. et moi étions assises dans notre chambre, causant, lorsqu'elle se leva pour descendre au salon. Immédiatement, je l'entendis appeler avec un accent de terreur ; j'accourus promptement, et je la trouvai fortement agitée par l'apparition qu'elle avait vue d'un cercueil devant le piano. Trois semaines après, une autre de mes sœurs mourut ; dans l'attente de la cérémonie, son cercueil fut porté en bas et déposé en face du piano, à l'endroit précis où ma sœur l'avait vu par un phénomène de prévision.

(La percipiente, Miss H., ne se sent pas le courage d'envoyer son propre récit, ce souvenir lui étant trop pénible).

XXXIVe Cas. — Autre rêve symbolique avec cercueils, beaucoup plus complexe que les précédents, et auquel on pourra appliquer aussi les considérations énoncées plus haut. Je l'extrais des *Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 493. Le Rév. B. Dulley, résidant à Saint-Peter's Clergy House (London Docks) le recueillit, et, après l'avoir transcrit, le soumit à la percipiente, qui le reconnut correct dans tous ses détails.

Mrs. Annette Jones, femme d'un marchand de tabac de « Old Gravel Lane » (East London) avait dans les premiers jours de septembre un enfant, nommé Pierre, qui était malade. Une nuit, elle rêva qu'elle voyait passer un char, que le conducteur arrêta devant elle, en retirant le drap noir qui le recouvrait, et lui montrant trois petits cercueils, deux blancs et l'autre bleu pâle ;le bleu était le plus grand des trois. Le conducteur retira le plus grand des cercueils blanc, le déposa auprès d'elle, et poursuivit sa route avec les deux autres. Au matin, Mrs. Jones raconta le rêve à son mari et à une autre femme, insistant spécialement avec son mari sur le fait curieux du cercueil bleu pâle.

Le 10 septembre, une amie des époux Jones — Mrs. Devonshire — donna le jour à un enfant que l'on appela Eric. Il semblait sain et robuste, mais une maladie pulmonaire l'atteignit, et il succomba le 29 septembre. Le lundi suivant, 2 octobre, le fils des époux Jones succombait, âgé de seize mois. Les parents, ayant été informé que l'enterrement du petit Eric devait se faire le mercredi suivant, choisirent aussi ce même jour, un peu par amitié, un peu par économie, pour leur propre enfant.Le matin du mercredi, le prêtre informa les époux Jones qu'un autre enfant était mort, fils de certains Jupp que ceux-ci ne connaissaient pas, et qu'on l'aurait porté à l'église en même temps que les deux autres. A ces mots. Mrs. Jones s'adressa à son mari observant : « Les cercueils de nos enfants sont blancs ; si celui-ci est bleu pâle, mon rêve aura son plein accomplissement ». — Et elle attendit anxieusement le passage du troisième enterrement ; lorsque le cercueil apparut, et qu'elle le vit bleu pâle, elle se cramponna convulsivement à sa sœur, s'écriant : « Voici mon rêve ! » — Il reste à remarquer que les dimensions respectives des trois cercueils correspondaient pleinement : celui du petit Eric, n'ayant vécu que quelques jours, était le plus petit ; celui de l'enfant Jupp, âgé de six ans, le plus grand, celui de Pierre Jones, plus petit que celui-ci et plus grand que le premier ». (M. Jones confirme le récit de sa femme).

Si la vision de Mrs Jones s'était bornée au fait de la déposition d'un cercueil à son côté, il serait logique de conclure que le songe en question tirait sa source unique de son anxiété maternelle pour l'enfant malade, auquel la coïncidence de la mort du petit garçon aurait attribué une apparence prémonitoire. Mais le rêve en question se complique de la vision de deux autres cercueils, correspondants à deux autres morts d'enfants, dont les cercueils devaient se réunir dans un même enterrement avec celui du fils de la percipiente ; plus l'épisode absolument imprévisible du cercueil bleu pâle. Et alors l'hypothèse psychologique tombe, et le caractère supernormal du rêve émerge indiscutablement ; en outre le cas est suffisamment extraordinaire pour nous rendre perplexes sur l'hypothèse prémonitoire la plus apte à expliquer l'ensemble des faits. Je me propose de développer plus loin ma

(1) Pour une analyse étendue des phénomènes de symbolisme, je renvoie à un de mes précédents ouvrages intitulé : *Symbolisme et phénomènes psychiques*, publié dans les *Annales des Sciences Psychiques*, numéros de Septembre et Octobre 1907.

pensée, à l'occasion d'autres citations d'épisodes analogues (cas XXXIX).

XXXV[e] Cas. — On pourra appliquer à cet autre cas les considérations exposées tout à l'heure sur l'existence d'une intentionnalité dans les prémonitions. — Je l'extrais du Vol. V, p. 305, des *Proceedings of the S. P. R.*; c'est un exemple de symbolisme auditif en conditions de veille. La percipiente est Mrs. Morrison, avec laquelle Gurney discuta longuement le cas, survenu en mai 1878, dans l'Inde Orientale, province de Wellesley.

Après avoir fait allusion aux malheurs multiples dont sa famille avait été victime à cette époque, Mrs. Morrison dit au sujet de la mort d'une petite fille à elle :

Plusieurs jours avant que ma fille tombât malade, je me trouvais au lit un matin, complètement éveillée, lorsque j'entendis une voix parfaitement claire qui disait : « Quand les ténèbres s'amasseront à onze heures, la mort passera ». — Epouvanté, je me dressai d'un trait, et la même voix répéta lentement, délibérement, les mêmes paroles.

Lorsque, une semaine après environ, ma petite fille tomba gravement malade, je surveillais avec une terreur et une anxiété indescriptible l'aspect du ciel, le jour comme la nuit ; c'était un moment de pleine lune. Plusieurs jours se passèrent ; l'enfant oscillait entre la vie et la mort ; en haut le soleil resplendissait toujours, net et flamboyant ; aucun indice de nuages ou de prochains changements atmosphériques. Deux fois dans le cours de vingt-quatre heures arrivait l'heure tant redoutée. Une semaine se passa ainsi ; et voici enfin qu'éclata avec une rapidité foudroyante un ouragan ; quelques minutes seulement manquaient à 11 heures. Les domestiques s'élancèrent partout, fermant les volets à la hâte, et la maison devint extrêmement sombre. Au dehors, les nuages s'amassaient — et mon cœur se brisa. Ce même jour, un peu après une heure de l'après-midi, ma fille rendait son âme à Dieu...

Ce cas, où dans la prémonition de mort se trouve révélée l'heure précise de ce qui devait arriver, et qui contient la prédiction d'un trouble atmosphérique imprévisible, s'adaptera aussi aux considérations apposées au XXXIX[e] cas.

XXXVI[e] Cas. — Pour faire contraste avec les deux épisodes cités, où la personne qui doit mourir *n'est pas désignée*, je rapporterai deux exemples où celle-ci *est désignée*, mais où il transparait que les personnes en question n'étaient pas rattachés par de forts liens affectifs aux percipients.

Le cas fut rigoureusement étudié par les soins de deux ministres de l'Église anglicane, les Rév. J. G. et A. T. Fryer, et parut dans le *Journal of the S. P. R.*, Vol. XI, pp. 223-227 ; on y rapporta au complet les témoignages et les procès-verbaux de l'enquête, qui ne laisse rien à désirer.

Le Rév. J. G. écrit au Rév. A. T. Fryer :

10 décembre 1903. — Je pense que le cas suivant vous intéressera. Nous avons avec nous une jeune dame, maîtresse dans les Asiles enfantins, et amie intime de la Directrice de ces mêmes Asiles. Cette dernière était fiancée, et devait se marier après Noël. La dame dont je parle accompagnait souvent le couple dans ses promenades, étant également amie du fiancé. Celui-ci était professeur d'arts et métiers à l'école de « Pupil Teacher's Centre ». Voici trois semaines, la dame, descendant pour le déjeuner, se montra moralement abattue, et raconta qu'elle avait eu un rêve horrible, d'une vivacité extraordinaire. Elle avait rêvé que le fiancé de la Directrice était subitement tombé malade, que la Directrice était accourue à son chevet pour le soigner, mais que ses soins affectueux n'avaient pu le sauver de la mort. Après avoir écouté le récit, je lui dis d'un ton de plaisanterie : « Ignorez-vous que les songes doivent être interprétés en sens inverse ? Votre rêve est donc un bon pronostic pour le mariage imminent». — Elle observa : « J'en ai été trop tristement impressionnée ; il était si réel ! »— Le même jour, elle demanda à son amie des nouvelles de son fiancé, et apprit qu'il se portait parfaitement. — « Je te pose cette question — ajouta-t-elle — parce que la nuit dernière j'ai rêvé qu'il était tombé gravement malade. » — « C'est tout le contraire, heureusement; hier soir, il s'est montré fort comme un lion ».

Le même jour, la Directrice, rencontrant son amie, lui dit : « Je suis impatiente de revoir mon fiancé, parce que ton rêve m'a rendue plutôt inquiète ». — Elle alla le voir, et le trouva légèrement enrhumé. Cependant le rhume, après avoir persisté une quinzaine de jours, dégénéra en pneumonie. Sa fiancée se rendit auprès de lui pour le soigner, mais ses tendres soins ne l'arrachèrent pas à la mort... Nous l'avons porté hier au cimetière voisin...

(L'enquête nous montre que le rêve eut lieu dans la nuit du mercredi 18 novembre 1903 ; que la percipiente en informa le Rév. J. G., et puis la Directrice, le lendemain, jeudi, et que le fiancé contracta le refroidissement fatal, le soir du samedi 21 novembre. De là la certitude que le rêve prémonitoire date d'un moment où nul indice de l'accident n'apparaissait, ou mieux, où la maladie qui entraîna le fiancé à la mort n'existait pas encore).

XXXVII[e] Cas. — Dans l'épisode suivant, la préannonce de mort se produit quand la personne désignée était déjà malade ; par contre, on y voit indiqués le jour et l'heure où la mort devait survenir, deux particularités qui, combinées, ne pourraient certainement pas être

expliquées par l'hypothèse des « coïncidences fortuites ».

Le Prof. ANDREW LANG, l'historien et mythologue bien connu, recueillit et étudia ce cas, survenu dans une famille de ses amis. Le procès-verbal contient trois relations concordantes de l'épisode ; je ne citerai ici que le passage essentiel de la seconde. Le *Journal of the S. P. R.*, l'a publié dans son Vol. XII, pp. 340-342.

Mr. L., écrit au Prof. Lang :

30 avril 1906. — Le fait au sujet duquel vous m'interrogez est le suivant : Un grand ami à nous tomba malade le dimanche (date omise) de cette année. La maladie dégénéra en pneumonie, et naturellement nous étions préoccupés ; mais comme l'inflammation n'avait envahi qu'un seul poumon, nous avions de bons espoirs de guérison.

A l'aube du mardi... (neuf jours après) je fus éveillé par les gémissements de ma femme, qui me causèrent une grande émotion, car j'avais eu peur pour elle. Au contraire, elle dormait, et répétait plaintivement, mais très clairement : « Donc ce sera pour jeudi, à quatre heures ! jeudi, à 4 heures ! » — Dès qu'elle se réveilla, je lui demandai : « Qu'avais-tu donc ce matin ? — Tu as certainement rêvé des choses horribles, car tu gémissais, et tu as crié à maintes reprises : « Ce sera pour jeudi, à quatre heures ! » — Alors elle me raconta avoir rêvé que le médecin de la famille était venu à elle pour l'informer que notre ami M. C., serait mort jeudi, à 4 heures... — Il en fut ainsi : M. C. mourut le jeudi suivant, quelques minutes après 4 heures.

XXXVIIIe CAS. — Le même Prof. LANG raconte cet autre épisode, étrange et intéressant, que j'emprunte au *Light*, 1899, p. 270.

Le 15 juin 1898, une dame de ma connaissance, dont le nom est méritoirement connu dans plusieurs branches de la littérature, me conta que le jour précédent, elle avait été rendre visite à une amie ; en causant avec elle, elle avait vu apparaître un homme inconnu, lequel avait plongé un couteau dans le côté gauche de celle-ci. A ce récit, je me déclarai prêt à parisr 100 livres sterlings que sa vision n aurait jamais été réalisée.

A l'automne, la même dame alla faire une nouvelle visite à son amie ; et, à son immense stupeur, elle rencontra dans l'escalier l'homme de sa vision. Pénétrant dans l'appartement, elle trouva son amie mourante ; alors elle apprit que la délicate constitution de cette dernière ne lui avait pas permis de supporter les conséquences d'une opération du coté gauche pratiquée par l'homme de sa vision, qui était un ohirurgien.

XXXIXe CAS. — L'épisode suivant, quoique moins sensationnel que le précédent, sémble théoriquement encore plus inconcevable, car une scène de mort y apparaît à la voyante dans toutes ses particularités absolument imprévoyables.

Je le prends dans les *Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 505. Le relateur du cas est le Dr ALFRED COOPER ; la narration est étayée par la signature de la percipiente, qui est la Duchesse de Hamilton, et par les témoignages du duc de Manchester et d'un autre gentilhomme auquel la duchesse avait communiqué le cas avant l'accomplissement des faits.

Le Dr Cooper raconte donc :

Quinze jours avant la mort du comte de L., survenue en 1882, j'avais été, pour des raisons professionnelles, voir le duc de Hamilton. La consultation achevée, nous revînmes ensemble au salon, où se tenait la duchesse. Le duc me demanda : « Comment se porte le comte ? » — La duchesse, intervenant : « Quel comte ? » — Je répondis : « Lord L. » — « Alors elle observa : « C'est étrange ! J'ai eu hier soir une vision impressionnante. Je me trouvais au lit depuis peu, et je n'étais pas encore endormie, lorsque je vis se dérouler devant moi une scène en tous points analogues à une situation dramatique sur une scène. Les acteurs étaient : Lord L., renversé sur un fauteuil, comme inanimé ; et un homme à barbe rousse, penché sur lui. Lord L. se trouvait auprès de la baignoire et en haut brûlait une lampe rouge, que je vis distinctement ». — Je répondis : « Lord H. se trouve actuellement soumis à mes soins pour une légère indisposition ; mais il n'y a aucun danger de mort. En quelques jours il se rétablira »

En effet son état s'améliora de plus en plus, de façon à atteindre au rétablissement presque complet ; mais une semaine s'étant passée, je fus rappelé d'urgence. Je constatai qu'une inflammation avait envahi les deux poumons. J'appelai en consultation le Dr William Jenner, mais tous les soins furent inutiles, et le malade mourait après six autres jours.

J'avais appelé pour l'assister deux infirmiers, mais l'un d'eux manquait à la fin, étant souffrant. Quand, au moment de la mort, mon regard tomba sur l'autre, ma pensée se reporta au rêve de la duchesse que je voyais représenté devant moi. L'infirmier était penché sur le comte, qui gisait inanimé près de la baignoire ; et c'est étrange à dire ! mais sa barbe était rousse, et une lampe rouge brûlait au-dessus de la baignoire. Il est rare de trouver une salle de bains éclairée par une lampe rouge, et c'est cette circonstance qui me rappela à l'esprit la vision de la duchesse, vision qui se produisit quinze jours avant la mort de Lord L. — Cas extraordinaire, en vérité ! *(Signés)* : MARY DUCHESS OF HAMILTON, et Dr ALFRED COOPER*)*.

(Cette relation fut lue et approuvée par le duc de Manchester, père de la duchesse de Hamilton, auquel cette dernière avait raconté sa vision, le jour suivant. — La duchesse ne connaissait que de vue Lord L., et ignorait qu'il fût malade. Elle est certaine d'avoir été éveillée au moment de sa vision ; car, pour la

faire s'évanouir, elle ouvrit les yeux et les referma, sans d'ailleurs atteindre son but).

Comment s'expliquer les deux derniers cas, joints aux autres cas analogues qui les précèdent, où se groupent, autour des prémonitions de mort, des visualisations d'incidents auxiliaires absolument accidentels et imprévisibles, et qui, au point de vue théorique, semblent plus inconcevables encore que les prémonitions elles-mêmes? — Je me limiterai pour le moment à quelques considérations d'ordre général, car toute discussion serait prématurée jusqu'à ce que l'exposition des faits qui suivront n'en soit venue faciliter la compréhension.

D'abord, je suis d'avis qu'il faut exclure l'hypothèse des « coïncidences fortuites », ainsi que celle des « inférences subconscientes » entendue dans le sens strictement psychologique. Quant à la version supernormale de cette dernière hypothèse, selon laquelle les sensitifs auraient *déduit l'avenir sur la base de causes existant dans le présent* (y compris la visualisation de situations d'ambiance insignifiantes et imprévisibles), j'ai déjà eu l'occasion de manifester ma pensée que, en dehors de certaines limites, il ne soit pas possible de l'admettre sans accorder une fraction trop importante d'omniscience divine aux facultés en question, avec toutes les conséquences antitéthiques qui en dérivent. J'ajoute maintenant que je démontrerai en temps voulu comment elle résulte inconciliable avec les faits (cas XLIX-LXVII-CX) ; et aussi, que le problème de la précognition d'incidents insignifiants et banals comporte une solution différente et meilleure (Sous-groupe L.) ; enfin, qu'en ligne générale tout concourt à prouver que les phénomènes prémonitoires d'ordre élevé et complexe sont en grande partie d'origine extrinsèque.

Ceci posé, je me hâte de déclarer que je n'entends point, par cette affirmation, contester la possibilité qu'à côté des prémonitions complexes d'origine extrinsèque, il s'en réalise d'autres, également complexes, pourvues d'une origine subconsciente ; j'entends uniquement exclure l'hypothèse par laquelle les sensitifs parviendraient à ces résultats en *inférant l'avenir du présent* ; tandis que j'admettrais qu'ils y parvinssent *médiatement* c'est-à-dire, en lisant, ou en inférant les faits sur la base de « traces » *sui generis* qui existeraient, soit dans leur propre subconscience, soit en celle d'autrui, soit dans un « ambiant psychique » ou « métaéthérique », ou « astral » ; en ce cas, la genèse des *traces transcendentales* en question resterait à expliquer ; et ceci, selon les cas, nous conduirait à admettre les hypothèses « réincarnationniste », « prénatale », « fataliste », « spiritualiste », dans le sens indiqué dans l'Introduction.

A l'appui de ce que j'affirme, je remarque que les modalités d'extrinsécation de la clairvoyance dans le futur correspondent exactement aux modalités par lesquelles s'extrinsèque la clairvoyance dans le passé, ou *psychométrie* ; dans un cas comme dans l'autre, en somme, ces modalités consistent en visualisations représentatives à tel point identiques, qu'elles donnent naissance à des erreurs d'inversion dans le temps ; visualisations qui, pour la clairvoyance dans le passé, tirent probablement leur origine de *traces*, ou *vibrations latentes*, ou *influences psychiques* ou *physiques* que les événements laissèrent ou déterminèrent soit dans les subconsciences des vivants, soit dans les objets inanimés, soit dans l'ambiant où ils se déroulèrent. Ici, cette question surgit spontanément : « Vu que, dans les deux ordres de phénomènes, on rencontre une identité d'*effets*, n'y aurait-il pas, d'aventure, une identité de *causes* ? En d'autres termes : Si la clairvoyance dans le passé se détermine sur une base de *traces*, *vibrations*, *influences* existant dans un « milieu » quelconque, pourquoi donc, malgré les apparences, quelque chose de semblable ne pourrait-il se réaliser pour les événements futurs ? Dans ce cas, au lieu de traces, ou influences *déterminées* par les événements déroulés dans le monde physique, nous aurions affaire à des traces ou influences *prédéterminées* par les événements en voie d'extrinsécation dans ce même monde, ou préordonnées de quelque autre manière ; et les hypothèses « réincarnationniste », « prénatale », « fataliste », « spiritualiste » — toutes vieilles comme l'humanité — se prêteraient parfaitement à cet ordre d'idées.

Ajoutons que l'analyse des autres facultés supernormales existant dans la subconscience viendrait confirmer ensuite ce point de vue, car les caractères de ces facultés démontrent qu'elles sont des *facultés de sens* élevées au degré supernormal spirituel, et non des *attributs de l'intellect*, ou plus précisément, des *facultés d'abstraction*, comme devrait être considérée la clairvoyance dans le futur si elle était due à des *inférences de causes existant dans le présent*.

En d'autres termes : la télépathie peut se comparer à une extension supernormale des sens par lesquels l'homme communique à distance, c'est-à-dire : la parole et l'ouïe ; la clairvoyance dans le présent, à une extension supernormale du sens de la vue : la clairvoyance dans le passé, ou psychométrie, à un sens supernormal spécifique apte à la perception et interprétation

des « traces » déterminées par les événements dans un « milieu » quelconque. — Ceci posé, il s'ensuit que si telle est la règle pour les facultés supernormales subconscientes, très vraisemblablement aussi la clairvoyance dans le futur devrait s'y conformer, pouvant être réduite à une *faculté de sens*. Et comme aux inductions *a priori* correspondent les déductions *a posteriori* — c'est-à-dire que de l'analyse comparée des faits émergent des circonstances qui tendraient à le prouver — il est conforme aux méthodes de recherche scientifique de nous en tenir, jusqu'à preuve contraire, à cette hypothèse.

D'ailleurs, en voulant considérer la clairvoyance dans le futur comme *une faculté supérieure d'abstraction psychique*, par laquelle *le Moi subconscient inférerait l'avenir sur la base de causes existant dans le présent*, de même façon que l'astronome, à de nombreux mois d'intervalle, *infère* le jour, l'heure, la minute où une comète devra atteindre son périhélie — en voulant soutenir cette opinion, dis-je, on viendrait à conférer au *Moi subconscient* une puissance d'abstraction tellement prodigieuse, qu'elle semble inconcevable et inconciliable avec la nature humaine ; et comme à tant d'élévation dans une des facultés de l'intellect ne pourrait que répondre à un degré comparable l'élévation de toutes les autres facultés qui constituent la synthèse psychique, le *Moi subconscient* pourrait être considéré comme un demi-Dieu. Et alors, à tant d'*omniscience* ne pourrait que répondre une partie aussi importante d'*omnipotence*, puisque le postulat philosophique de l'équivalence absolue entre les deux attributs de la Divinité semblent si bien fondé, que, dans une mesure infinitésimale, on en perçoit les effets dans notre monde, où les *facultés normales d'inférence* confèrent une suprématie à quiconque les possède à un degré très élevé, en commençant par l'homme d'affaires qui, *inférant du présent* la situation future du marché, triomphe sur ses compétiteurs, jusqu'au général d'une armée, qui, *inférant* les actes stratégiques de l'ennemi, le surprend et le met en déroute. Donc, si l'excellence des facultés normales d'inférence dans la prévision du *prévisible*, confère une suprématie sur terre, la possession de facultés d'inférence illimitées jusqu'à prévoir l'*imprévisible*, devrait assurer aux sensitifs un pouvoir surhumain, quand ce ne serait qu'aux périodes de lucidité. Or, non seulement ceci est bien loin de se réaliser, mais le fait que les sensitifs en conditions de lucidité se maintiennent au contraire dans une attitude *passive*, qui est un indice certain de condition réceptive, démontre qu'il perçoivent *médiatement*, et non *directement*. — Convenons en donc : « Si, d'une part, il est prouvé que les sensitifs révèlent des événements futurs imprévisibles, de l'autre, il est prouvé que ceci ne peut se produire en vertu d'*inférences subconscientes*. »

Il est à noter que ces considérations puissamment suggestives correspondent aux affirmations des somnambules, des voyants et des médiums, qui s'accordent pour parler de « signes précurseurs des événements » interprétés par eux; ou d' « ambiants spirituels » dans lesquels les causes mûriraient avant que les effets s'accomplissent dans le monde physique ; ou « d'événements futurs qui projetteraient en avant leurs ombres » ; ou d' « entités spirituelles » qui leur révéleraient ce qu'ils communiquent ; par contre, *jamais ils n'assurent inférer les événements futurs imprévisibles à l'aide des causes existant dans le présent*, et lorsqu'on les interroge explicitement à ce sujet, ils répondent que la clairvoyance dans le futur entendue ainsi serait une impossibilité. Ces affirmations sont grandement symptômatiques, surtout si l'on considère qu'il s'agit de sensitifs en conditions de lucidité, et l'on ne peut se passer de réfléchir que si, en vertu de ces mêmes conditions où ils se trouvent, ils parviennent à scruter l'avenir, rien ne s oppose à ce qu'ils parviennent à compénétrer aussi les causes qui leur permettent de ce faire : et la concordance de leurs assertions positives ou négatives est déjà une bonne preuve confirmative.

Je m'arrête ici pour le moment, car je crois en avoir dit assez pour justifier mon opinion, d'après laquelle l'hypothèse des « inférences subconscientes » doit être exclue de celles qu'on peut appliquer aux phénomènes prémonitoires d'ordre accidentel et imprévisible, ce qui n'empêche pas que ces phénomènes peuvent avoir indifféremment une origine subconsciente ou extrinsèque.

XLe Cas. — Dans les deux cas suivants, la particularité théoriquement intéressante consiste dans l'erreur où tombent les sensitives au sujet du temps, de sorte que croyant décrire des événements réalisés depuis peu, elles révèlent au contraire des événements qui se réaliseront plus tard.

M. W. J. Colville, bien connu dans les milieux psychiques, raconte dans le *Light* (1909, p. 304) ce fait, dont il fut témoin et partie :

...Je compte parmi mes plus chers amis Madame Saint-Léonard, qui est douée de facultés psychiques peu communes... Il y a quelque temps, le Dr Louis Cohen, de Saint-Louis (Etats-Unis), s'intéressant aux phénomènes psychiques, fut conduit par

moi chez la dame en question, à laquelle il demanda si elle ne voyait rien d'important qui se rapportât à sa famille. A sa vive stupeur, et à la mienne, la sensitive décrivit d'une manière précise son père, et lui en annonça la mort. Or, les dernières nouvelles reçues par le Dr Cohen annonçaient au contraire que son père jouissait d'une parfaite santé... En même temps, Mrs. Saint-Léonard insista sur le fait que le Dr Cohen se verrait contraint de retourner immédiatement en Amérique, appelé par un télégramme urgent.

La séance se déroula chez Mrs. Saint-Léonard, 72, Lansdowne Road, Notting Hill, le mardi 20 avril. Le vendredi suivant, 23 avril, je me trouvais à Brighton, et je fus surpris de voir arriver le Dr Cohen, accouru pour m'annoncer qu'il venait de recevoir un télégramme de chez lui, lui apprenant la mort subite de son père, et demandant son retour immédiat pour assister sa mère dans l'administration de l'héritage.

M. W. J. Colville écrit alors :

Curieuse est, dans cette vision, la circonstance que la sensitive considéra cette mort comme un événement déjà réalisé, deux jours avant qu'elle se produisît. L'explication qu'on m'en a donnée est celle-ci : « Dans le « plan psychique », ou « ambiant spirituel », toute cause qui doit produire inévitablement un effet physique donné, est déjà en partie mûre avant que l'effet s'accomplisse ; il peut donc arriver que l'effet soit perçu par le sensitif comme advenu, même lorsqu'une brève période du temps terrestre s'interpose pour que l'événement visualisé devienne sur terre un fait accompli.

XLIe Cas. — M. A. Roland Shaw raconte dans le *Light* (1900, p. 518) cet autre fait personnel analogue au précédent :

J'allai chez une sensitive très connue à Londres, et dis simplement : « Je désire une séance ». Elle prit ma main, et presque aussitôt entra en somnambulisme. Je ne la connaissais pas, et je suis certain qu'elle n'avait jamais entendu parler de moi. A un moment donné, elle leva les mains, s'écriant avec une expression de douleur : « Vous ne savez pas que votre mère est morte ? » — Je répondis : « Je ne le crois pas ; ou du moins, elle se portait bien il y a trois semaines ». — Après une courte pause, une Intelligence extrinsèque communicante se mit à décrire avec toute exactitude ma mère, mon père, mes frères, tous demeurant dans ma patrie lointaine, puis ma maison, le jardin, la grille, les arbres groupés autour ; enfin, elle observa : « Les événements accomplis, ceux qui s'accomplissent, et ceux qui devront s'accomplir sous peu, se confondent souvent pour nous, car il nous est difficile, à nous qui n'existons pas dans le temps, de séparer ce qui est advenu de ce qui va advenir. Or, je vois que votre mère n'est pas encore morte, qu'elle jouit en apparence d'une bonne santé, mais qu'elle doit mourir au cours d'une période de trois mois. Votre frère vous avait conseillé d'aller lui dire adieu avant de partir pour l'Europe, et vous vous reprocherez de ne pas l'avoir fait ; car sa maladie ne durera pas vingt-quatre heures, et sa mort sera subite, car elle a le cœur malade. Je vois que le travail la fatigue facilement, ce qui lui donne le besoin de se coucher et de dormir même durant la journée ». Cette dernière affirmation était absolument contraire aux habitudes de ma mère ; surprenant donc en erreur la sensitive sur ce point, je doutai de la véridicité de la prophétie. Cependant, j'écrivis à ma mère, lui demandant des nouvelles de sa santé ; naturellement, j'en taisais le motif. Dans sa réponse, elle me disait jouir d'une excellente santé, n'avoir pas un seul jour été souffrante depuis quatre ans ; mais elle s'apercevait de vieillir, car, en vaquant aux soins domestiques, *elle se sentait facilement fatiguée*, et souvent elle était obligée *de se coucher et de prendre une heure de sommeil même durant le jour*. Cette confirmation inattendue des renseignements obtenus médianiquement me rendit anxieux relativement à la prédiction de sa mort dans le terme de trois mois...

Un dimanche matin, deux mois déjà s'étant écoulés, je fus pris d'un abattement moral profond et insolite, tandis que ma pensée se reportait avec insistance vers ma mère, et ma tendresse pour elle assumait une forme presque morbide, à tel point que je ne pouvais ni manger, ni dormir, ni lire, ni m'occuper d'une chose quelconque ; et je me promenais en long et en large dans la maison avec une agitation extrême... Le jour suivant, je reçus un télégramme par lequel on m'annonçait la mort subite de ma mère, survenue le soir du dimanche. Par une lettre successive, j'appris qu'elle avait été saisie de fortes douleurs au côté gauche dans l'après-midi du samedi ; que le lendemain elle était suffisamment remise pour quitter le lit ; qu'à 2 heures elle se recoucha, et tandis qu'elle prenait une tasse de thé, elle tomba à la renverse sur l'oreiller, expirant immédiatement.

XLIIe Cas. — Ce cas fut premièrement publié par le Prof. Flournoy sur les *Archives de Psychologie* (Genève) 1904, et reproduit ensuite par le même dans son ouvrage : *Esprits et médiums* (p. 348).

Le cas mérite avant tout d'attirer l attention au point de vue de la psychologie du témoignage humain. La relatrice, Mme Buscarlet, n'avait pas conservé de relation écrite de son rêve, qui remontait à l'année 1883, et l'avait exposé verbalement d'une manière très détaillée au Prof. Flournoy en 1901. Cependant, la relatrice ayant appris au Professeur qu'elle l'avait raconté par lettre à une dame russe, que le rêve pouvait intéresser, celui-ci, sachant combien il faut se méfier des souvenirs lointains, l'invita à redemander à ses amis de Russie la lettre en question. Par bonheur, ils l'avaient conservée, et la lui retournèrent. Il résulta de la comparaison que

les dix-nuit années écoulées avaient bien apporté des altérations mnésiques dans les détails de second ordre, mais qu'elles avaient scrupuleusement respecté le contenu essentiel du rêve.

Je me contenterai de rapporter le cas tel qu'il a été décrit dans la lettre en question, et commenté par la lettre qui lui répondait. Dans celle de Mme Buscarlet à Mme Moratief, après les souhaits de Noël, on lit le paragraphe suivant :

Cette nuit, j'ai fait un drôle de rêve, que je veux vous raconter, non que j'y attache une importance quelconque, mais seulement parce que c'est drôle. Vous et moi étions sur un chemin, dans la campagne, lorsque passa devant nous une voiture d'où sortit une voix qui vous appela. Arrivées près de la voiture, nous vîmes Mlle Olga Popoi couchée en travers, vêtue de blanc avec un bonnet garni de rubans jaunes. Elle vous dit : *Je vous ai appelée pour vous dire que Mme Nitchinof quitte l'Institut le* 17. Puis la voiture continua de rouler. Que les rêves sont parfois burlesques !

Deux semaines plus tard, Mme Buscarlet recevait de M. Moratief une lettre qui commençait ainsi :

Nous venons de recevoir vos lettres, bien chère Madame, et c'est au lit que ma femme les a lues... Non, chère Madame, il n'est pas drôle, il n'est pas burlesque, hélas, il est étrange, il est frappant, stupéfiant, votre rêve du 10-22 décembre. Mme Nitchinof, la chère, la pauvre Mme Nitchinof, a quitté l'Institut, en effet, le 17, mais pour ne plus jamais y rentrer. La fièvre scarlatine, accompagnée de diphtérie, nous l'a enlevée en trois fois vingt-quatre heures. Elle est morte le 16, à 11 heures 3/4 du soir et à 2 heures du matin, *le 17* (n'est-ce pas étrange) on a emporté son corps dans la chapelle avoisinante. On a craint la contagion pour l'Institut, voilà pourquoi on s'est tant dépêché...

Le Prof. Flournoy soumet ce cas à une analyse serrée et détaillée, et, ne sachant le résoudre par l'interprétation prémonitoire, suppose un phénomène de « télépathie trinitaire », c'est-à-dire que Mme Moratief, liée par une grande amitié aux deux dames qui sont les protagonistes du fait, lesquelles se connaissaient à peine entre elles, ait perçu subconsciemment, le 10 du mois, les premiers symptômes de la maladie latente dans Mme Nitchinoff, perception qu'elle aurait transmise télépathiquement, de Kasan à Genève, à Mme Buscarlet. Mais comme cette hypothèse, déjà suffisamment hardie, ne suffit pas à expliquer le facteur principal du rêve, qui consiste dans la précognition de la date à laquelle le corps de Mme Nitchinoff devait quitter l'Institut, Flournoy nous soumet cette autre hypothèse :

... Si l'on songe combien la conscience subliminale l'emporte sur la conscience ordinaire par la connaissance et la prévision, à échéance souvent fort lointaine, des processus intimes de l'organisme, on concédera, je pense, qu'il n'y a rien de bien hasardé à supposer que Mme Nitchinof ait pu, pendant la nuit du 9 au 10 décembre, se rendre compte de son état latent et se tenir en quelque sorte le discours subliminal suivant : « Bon ! me voilà pincée ! C'est même excessivement grave : je sens bien que je n'en ai plus que pour huit jours. Dans une semaine juste, entre le 16 et le 17, viendra ma fin ; il est difficile de dire si je mourrai avant ou après minuit, mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce sera pour cette nuit-là, et que dans le courant du 17 on sortira mon cadavre de l'Institut pour le transporter à la chapelle... » — Telle est, formulée dans notre langage discursif, l'idée ou l'émotion subconsciente qui, de Kasan, aurait servi d'inducteur télépathique au rêve que Mme Buscarlet fit à Genève la même nuit.

Ainsi raisonne le Prof. Flournoy. Les lecteurs sont libres de se prononcer sur l'admissibilité des suppositions qu'on a lues ; j'observe seulement pour mon compte qu'elles me semblent si faibles et si minces, que j'en suis réduit à me réfugier dans l'hypothèse prémonitoire comme dans celle que la comparaison me montre être de beaucoup la plus simple.

XLIIIe Cas. — Je termine ce sous-groupe par l'exposition de trois cas ayant des enfants pour percipients.

Je tire ce premier cas de la Revue *Luce e Ombra* (1907, p. 601). La relatrice Mme Antoinette veuve Salvi (Via Cedronio, 31, Naples) écrit ce qui suit au Directeur de la Revue. M. A. Marzorati, à la date du 25 septembre 1907:

Le phénomène que j'ai l'honneur de vous raconter s'est produit dans ma maison, en mai dernier. Mon unique fille Dora, âgée de neuf ans, rêva durant la nuit du 13 au 14 mai que son père était mort, et le matin suivant, au réveil, elle pleurait et racontait l'avoir vu dans son rêve étendu sur le lit mortuaire, s'étendant sur d'autres terribles détails. Nous, son père y compris, cherchâmes à la distraire de cette douloureuse impression, et nous l'envoyâmes tout de suite en classe. Mais l'enfant, toujours sous l'influence de ce rêve, le raconta à la Directrice, à sa tante et à la maîtresse, aux heures habituelles de récréation.

A 2 heures, l'école achevée, la petite Dora revint à la maison avec l'espoir de revoir son père, mais celui-ci venait de sortir pour ses affaires professionnelles. A 4 heures, nous étions tous réunis pour broder, lorsqu'on frappa à la porte de ma maison, qui se remplit de monde : avocats, notaires, amis, parents, qui me firent comprendre avec de belles manières que mon mari, l'avocat César Salvi, se trouvant dans un état très grave parce que frappé d'un mal sérieux, serait revenu dans un moment ;

en effet arriva la civière de la Croix Verte portant le cadavre de cet homme adoré.

Si vous le croyez utile, vous pouvez publier dans votre scientifique Revue, le récit de ce phénomène, qui, même dans ses plus menus détails, que je n'ai pas racontés, répond exactement à la réalité.

(Signé : ANTOINETTE veuve SALVI*)*.

La relatrice observe que l'enfant s'était étendue sur d'autres terribles détails, qui répondirent exactement à la vérité. Il est déplorable qu'elle les ait supprimés par brièveté, sans songer à leur importance théorique.

XLIVe CAS. — Je le trouve dans les *Annales des Sciences Psychiques* (1899, p. 195-198).

Mme ALEXANDRE BOURGES raconte cet épisode dont elle-même fut l'héroïne :

J'avais neuf ou dix ans et j'étais à Trieste avec ma famille, lorsqu'un jour, me préparant à sortir pour la promenade avec mon jeune frère, je regardai l'heure à la pendule. Tout à coup, en détournant les yeux, je vis un catafalque noir, entouré de cierges, et, sur ce catafalque, allongé et rigide, un cadavre ; de plus, tout dans la pièce : meubles, tentures, même ceux de couleur vive, étaient devenus noirs comme de l'encre.

Pénétrée d'horreur, je me couvre les yeux un instant, mais en les découvrant le même spectacle se représente à ma vue. Affolée et hors de moi, je me précipite en poussant des cris dans la pièce voisine où se trouvait ma mère, qui ne comprit rien à ma terreur : « Maman ! Maman ! quelqu'un est mort ! » lui criai-je au milieu de mes sanglots. Ne s'expliquant pas du tout cette crise, elle m'obligea à faire ma promenade quand même, pensant que cela serait une diversion ; mais en rentrant je me mis au lit avec une fièvre causée par l'émotion ressentie. Le fait parut inexplicable, car tout le monde dans la famille était en bonne santé. Mais, trois jours après, mon père se réveillait dans la nuit, se disant en proie à un malaise causé, disait-il, par la digestion. Ma mère se leva, ainsi que moi, et passa dans la pièce voisine pour préparer une infusion. Tout à coup, mon père me regarde d'un œil étrange; le souvenir de la vision me revient et j'ai le pressentiment d'une mort prochaine. Je me précipite à la cuisine et dis à ma mère vivement : « Maman, quand on doit mourir, comment regarde-t-on ? » — Ma mère, ne comprenant rien à cette question d'enfant, me dit : « Pouquoi me demandes-tu cela? » Mais, inquiète et peu rassurée, elle s'empressa de retourner à la chambre, où elle trouva mon père râlant et agonisant. Il mourait peu d'instants après. J'ai été surprise de retrouver dans le catafalque érigé pour mon père, comme c'est l'usage dans ces pays, les détails entrevus rapidement dans la vision, et surtout le linceul d'une couleur marron clair, qui couvrait le bas du corps.

Mes parents de Trieste ont été alors vivement frappés, et doivent se rappeler encore maintenant l'impression profonde que fit sur eux cet événement.

(En effet, la mère écrit de Marseille, racontant l'épisode indépendamment de sa fille, et les deux récits concordent en tous points, sauf que la mère affirme que la percipient avait vu sur le catafalque le cadavre de son père, tandis que la fille ne parlait pas de l'avoir reconnue. Mme Bourges fut donc interrogée à ce sujet, et elle confirma la première version. — Nous ferons noter que cette version est aussi conforme à ce que nous avons vu précédemment, c'est-à-dire que lorsqu'il s'agit de personnes strictement liées au percipient, le symbolisme de la prémonition prend d'habitude une forme vague, de façon à le laisser dans une incertitude propice au sujet de la personne désignée).

XLVe CAS. -- Il est tiré aussi des *Annales des Sciences Psychiques* (1893, p. 259), et a pour rapporteur l'ingénieur A. GOUPIL, dont le nom est bien connu des culteurs des recherches métapsychiques.

A Tunis, entre la Poste et le Café de France, est un coiffeur français dont je ne sais plus le nom. Un matin de l'été de 1891, je faisais une partie de billard avec lui ; cette partie terminée, je lui en proposai une seconde. — « Non, me dit-il, j'attends le médecin et je désire savoir ce qu'il dit. — « Est-ce que vous avez quelqu'un de malade ? » — « Non, mais j'ai mon petit neveu âgé de... (11 ans je crois), qui a eu hier soir une hallucination ; il s'est levé tout à coup en criant : « Voilà une femme qui veut prendre ma petite cousine (ma fillette de quelques mois), je ne veux pas qu'elle l'emporte. » Cela dura un bon moment et nous ne pûmes lui faire croire qu'il avait rêvé. — « Est-ce qu'il a déjà eu des hallucinations ? » — « Non ». — « Il se porte bien ? » — « Oui, mais je crains que cela ne soit l'indice d'une fièvre. » — « Votre petite fille se porte bien ? » — « Oui, très bien. » — Je posais cette dernière question parce qu'il venait de me passer par la tête *que cette vision voulait dire que la petite allait mourir avant peu.* Je ne dis rien de ma pensée à mon interlocuteur qui me quitta.

Le lendemain je lui demandai des nouvelles. Tout son petit monde allait bien. Le surlendemain, même question et même réponse ; le troisième jour, même question et encore même réponse. Il avait l'air de s'étonner de l'intérêt que je semblais porter à ces enfants que je ne connaissais pas. Trois jours se passèrent sans que je le visse de nouveau. L'ayant rencontré le jour après dans la rue, je lui demandai si les enfants allaient toujours bien. — « Vous savez, me dit-il, que nous avons perdu ma petite fille ; elle a été emportée en un rien de temps. (Je crois qu'il m'a dit que c'était du croup). — « Non, dis-je, je ne le savais pas, mais j'attendais cela. » — « Com-

ment cela ? » — « Oui, c'est la femme qui l'a emportée. » — Quelle femme ? » — « Eh bien, celle qu'a vue votre neveu ; elle représentait la mort, la maladie, ou tout ce que vous voudrez ; ça devait être une hallucination prophétique. »

Je laissai là mon homme très étonné et il pourra affirmer ce récit au moins dans ses lignes principales, car il a été très frappé par mes réflexions et il a dû s'en souvenir. — C'est le seul fait de ce genre que j'aie eu. — Ing. A. Goupil. *(A suivre).*

Erratum.

M. E. Bozzano nous signale la suppression de quelques lignes dans son article (numéro d'octobre, p. 308), suppression qui rend la signification d'une période complètement inintelligible. Nous répétons ici la période en question, en mettant en caractère italique les quelques mots qui ont été omis :

Supposer tout cela, ce serait conférer en partie l'attribut divin de l'omniscience à la subconscience humaine ; r ais comme *m is ie c e t co é atif d o t nce*, on ne p urrait attribuer à la subconscience ne f action de la première, sans l i attribuer implicitement une fraction de la sec nde, etc., etc.

Professeur F. PICCININO

UN CAS BIZARRE D'HYSTÉRIE DE FORME SPIRITOÏDE

Voici déjà plusieurs années qu'à Naples même, sur les colonnes de première page d'un journal du soir très considéré, *Il Pungolo*, un article sensationnel, écrit par un jeune homme intelligent, était demandé et lu avec une curiosité insolite.

L'article portait le titre : « Choses de l'autre monde », et parlait d'une jeune ensorcelée, qui conversait avec les esprits, et dont la chair était parsemée de nombreuses épingles, de différentes formes et grandeurs, ayant pénétré mystérieusement dans les différentes parties du corps.

Le soir suivant et le surlendemain, le chroniste revenait sur l'argument, et tout en rapportant l'opinion de nombreux observateurs, parmi lesquels il voulut bien me compter, il laissait les phénomènes plongés dans le mystère, les considérant comme extraordinaires et surnaturels, et invitait tel et tel savants illustres à en donner la juste interprétation.

A ce moment, dans les salons, dans les réunions, à l'école, dans les rues, j'étais souvent interrogé par des amis, des connaissances et des étudiants, qui commentaient le cas de différentes manières, et je dus finir par céder à de nombreuses instances, et leur présenter chez moi la jeune fille ensorcelée.

Pendant trois soirs de suite, je montrai aux nombreux assistants, à l'aide des rayons Rœntgen sur un grand écran fluorescent, les grandes quantité d'épingles enfoncées dans les chairs des bras, des mains, des jambes et d'autres parties du corps, mais je ne pus montrer autre chose, car ma tâche était alors bornée à découvrir avec mes appareils ces épingles mystérieuses, dont on avait extrait déjà, par l'intervention de la chirurgie, un chiffre non inférieur à 47.

En effet, Mlle Em... m'avait été adressée par un illustre professeur de notre Faculté dans le but dont je viens de parler, et quelque stimulé que je fusse à pénétrer jusqu'au fond des étranges phénomènes que présentait la jeune fille, par cet air de mystère et ce doute d'outre-tombe, il me fut impossible de procéder avec une méthode sévère à cet examen, à cause de plusieurs difficultés auxquelles la famille même de notre sujet ne fut pas étrangère.

Dès lors cependant, le maintien et l'ensemble des phénomènes examinés en gros me firent croire que j'assistais à la scénographie d'une hystérique.

L'étude soigneuse que je pus mener à bon terme après beaucoup d'indécision et d'hésitations de la famille, et à la suite d'une longue pérégrination de la jeune fille auprès de tel ou tel autre savant, ou culture de sciences occultes, me met à même aujourd'hui d'expliquer les phénomènes, regrettant de ne pouvoir les reproduire devant vous, comme je le fis une autre fois dans une de mes leçons à ce même hôpital.

Procédons avec ordre. La jeune fille ensorcelée compte aujourd'hui vingt-deux ans ; elle a un

développement squelettique et nutritif avantageux, sans indices anthropologiques dégénératifs remarquables, ni signes spéciaux d'imperfection ou de maladies subies. Du côté somatique, ses organes répondent au type physiologique le plus parfait ; du côté psychique, je me borne à vous dire qu'elle possède une instruction plutôt limitée, a des vues restreintes, et démontre un caractère doux, mais non dépouvu d'astuce et de ruse.

Elle est la seconde née d'une famille nombreuse et compte cinq frères et deux sœurs vivants, tous fortement atteints de psycho-neuropathie.

La grand'mère, nerveuse, était adonnée aux pratiques spirites ; le père a été convulsionnaire dans sa jeunesse, et se passionne maintenant pour les mystères du spiritisme ; le premier des frères est grêle, peureux, se préoccupe facilement, et subit lui aussi l'attraction du surnaturel.

Chacun dans la famille a quelque chose à raconter. Grands et petits, garçons ou filles, l'un, dans le silence du soir, s'est senti tout-à-coup toucher à l'épaule par une main invisible, l'autre a vu sur son propre lit un crâne énorme, un troisième a vu un garçon qui, coiffé d'un étrange béret, fit le geste de saluer, l'autre enfin un fantôme blanc qui apparaissait durant la nuit sous la forme d'un nain et faisait des grimaces.

Notre Em... naquit à terme, n'eut pas de convulsions dans son enfance, commença à marcher et à parler à l'époque normale.

Elle n'a jamais souffert de maladies remarquables. Elle a peu fréquenté l'école, mais s'est développée régulièrement, démontrant une intelligence moyenne.

C'est en 1896 qu'elle eut ses premières manifestations spirites. C'étaient des figures animalesques aux gueules ouvertes qui se présentaient à elle, puis des squelettes humains, et puis des fantômes.

Une famille entière composée de cinq personnes toutes assassinées en 1802, lui apparaissait de jour et de nuit. C'était la famille de la baronne Ermenegarda De Stefani.

La plus petite des filles se nommait Concettina et souvent passait les nuits en sa compagnie. La baronne lui disait avoir été propriétaire de la maison habitée par la famille d'Em..., la caressait, lui donnait des gâteaux et des bonbons et lui montrait un coffret rempli de bijoux, ainsi que la misère d'un million et demi, promettant de les lui offrir, si elle ne parlait à personne de sa visite mystérieuse.

Une nuit, cependant, la baronne apparut suivie d'un garçon qui traînait un cercueil. Em... en fut si effrayée que le lendemain elle raconta tout à sa famille. Depuis cette époque les esprits ne lui laissèrent plus de répit, et, jour et nuit, cherchaient à l'épouvanter de mille manières.

Un jour, elle était seule à la maison avec ses frères, son père se trouvant à son bureau, et sa mère étant sortie pour ses affaires ; les garçons avaient été confiés à sa garde. Tout-à-coup, le plus petit de tous, un enfant de deux ans à peine, attira son attention sur quelque chose d'étrange qui se produisait à ce moment. Du fond d'une chambre avançait en silence, à pas lents et cadencés, une longue théorie de formes vêtues de blanc et disposées de façon, qu'alors que les premiers couples étaient petits, les autres, devenant progressivement plus grands, arrivaient à atteindre des proportions gigantesques.

Les enfants, tout à cette vue, se mirent à pleurer et à crier de terreur, mais la procession macabre disparut à l'arrivée soudaine du père, qui, préoccupé par le récit de ce qui s'était produit, et à la succession de tant d'autres phénomènes étranges, prit le parti de changer d'habitation.

Cependant, le 7 janvier 1901, une tante qui avait une prédilection pour Em... mourut dans le nouvel appartement. Alors commence la nouvelle phase de l'histoire de notre protagoniste, phase qui devait me procurer l'occasion de faire sa connaissance.

Peu de jours s'étaient passés depuis la mort de la tante, lorsqu'Em..., une nuit, la vit auprès de son lit. Il lui semblait au commencement qu'elle n'avait plus d'yeux, puis c'était le nez qui lui manquait, et peu à peu, tandis qu'elle la fixait, les chairs tombaient et s'évanouissaient, et il ne restait plus que le squelette.

Effrayée, l'enfant en parla à son père, lequel, à son tour, s'adressa à un ami ; ce dernier lui remit une enveloppe fermée en l'assurant que grâce à cette amulette, sa fille n'aurait plus été tourmentée par la vue d'autres fantômes. Mais un soir que la jeune fille se tenait à la cuisine, sa tante lui apparut avec l'enveloppe dans ses mains, et lui dit sur un ton de reproche que cela ne l'empêchait pas d'apparaître. Effectivement, jour et nuit, à toute heure, Em... voyait l'ombre de sa tante décédée et conversait avec elle.

On arriva ainsi au 28 février 1910, jour où un panaris vint affecter le pouce de sa main droite. Un chirurgien qui fréquentait sa maison le perça et le banda après l'avoir désinfecté ; mais après deux jours, en maniant le bandage, on vit briller au fond de l'incision des morceaux d'aiguilles, qui furent extraits par Em... elle-même à l'aide de ciseaux. Il y en avait quatre.

A peu de temps de là, tandis que son panaris guérissait, l'autre main tout entière enfla. C'étaient d'autres aiguilles et d'autres épingles qui provoquaient cette inflammation.

Le fait avait du mystérieux ; le père perdait la tête, et, conseillé par l'ami en question, il décida de consulter le guéridon.

A la première séance spirite, le guéridon, après un certain temps, commença à se mouvoir en indiquant la présence de l'esprit de la tante, qui, dans le langage spécial connu sous le nom de *typtologie,* dit que les aiguilles avaient été introduites par elle, et qu'elle en aurait introduit bien d'autres encore, jusqu'à ce que la jeune fille eût été enfermée dans un couvent.

Ainsi les séances au guéridon se succédaient, lorsqu'un soir, la tante demanda qu'on la laissât seule avec Em... Les parents s'éloignèrent, et durant quinze minutes Em... revit *matérialisée* sa tante, qui lui dicta une lettre, puis l'embrassa si fort que le son des baisers fut entendu par les parents dans la chambre contiguë.

Le père espérait retrouver la paix en changeant nouvellement d'habitation, mais dans la maison suivante, le *crescendo* des étranges phénomènes se poursuivit, et Em... devint *médium écrivain,* c'est-à-dire présentait le phénomène de l'écriture automatique ; dans les séances, elle conversait non seulement avec la tante, mais aussi avec un alchimiste du nom de Gaëtan Lusville, avec un cuisinier, Ferdinand Clerici, un étudiant en médecine, certain Raffaele Santi, et une fois même avec Satan en personne, au nom duquel toute la famille fut plongée dans la terreur. L'un des fils, assistant à l'expérience, cria à sa mère, lorsqu'il vit écrire ce nom, de détruire immédiatement ce papier ; la mère s'empressa de le jeter dans la cheminée, mais on vit au même moment le feu brû ler lepan inférieur de ses jupes, aux grands cris d'épouvante de ses enfants. Etrange est cependant l'assertion qu'alors que tous assuraient avoir vu le feu et avoir senti l'odeur de brûlé, il fut impossible de trouver sur la robe la moindre trace de l'œuvre destructive du feu.

En attendant, il ne semble pas que les mains mystérieuses tinssent un très grand compte de l'art chirurgical. Des tuméfactions accompagnées de rougeurs et de fièvre, et souvent suivies de suppurations, se manifestaient tantôt dans une région, tantôt dans l'autre de son corps, et presque toujours dans les articulations, de sorte qu'Em... dut subir plusieurs incisions et un traitement chirurgical d'une certaine entité au pli du coude gauche, d'où plusieurs aiguilles furent extraites; lorsque cette dernière lésion était en voie de guérison, on y trouva un beau jour, à la surprise générale, un bandage de mousseline, que le chirurgien n'avait pas introduit, et que personne dans la famille n'avait jamais vu.

*
* *

Ce sont ces phénomènes, et beaucoup d'autres qu'il ne m'est pas possible d'énumérer, qui me furent racontés par Em... lorsqu'on me la présenta.

A cette occasion, après une série de démonstrations radioscopiques, qui permirent de constater la présence de nombreuses épingles et aiguilles, éparpillées dans les mains, avant-bras, bras, jambes, cuisses, je recueillis aussi différentes images radiographiques, dont je vous présente quelques échantillons,

*
* *

L'histoire de Mlle Em... ne s'arrête pas ici. Elle constitue un véritable roman aux pages nombreuses, qui, réunies, pourraient former un beau volume, auquel chaque jour pourrait ajouter une page à couleurs plus ou moins accentuées, au contenu plus ou moins mystérieux.

Entraîné depuis plusieurs années dans l'étude des fonctions psychiques, et adonné aux recherches sur le système nerveux, j'avais déjà remarqué un fait qui me semblait d'une certaine importance.

Les aiguilles, les épingles et les autres corps étrangers que l'on constatait dans les chairs de Mlle Em..., se trouvaient dans les articulations et spécialement dans la région inférieure, quelques-unes dans la poitrine. Aucune jamais dans la région postérieure du tronc.

D'autre part, des cas analogues figurent dans l'histoire de l'hystérisme, quoiqu'ils en diffèrent en réalité par le nombre des corps étrangers, qui étaient extraordinairement nombreux; dans ce cas. Je proposai donc au père de me permettre une série d'observations méthodiques, car les phénomènes sortant du domaine du merveilleux et du surnaturel, pouvaient entrer tout à fait dans le champ de la pathologie. Mais le père ne put pas se décider pour le moment, et l'odyssée de Mlle E... continua durant plusieurs mois encore, cette dernière donnant spectacle d'elle-même dans tel et tel autre salon, jusqu'au jour où, je ne sais comment et pourquoi, elle fut soumise à la transfusion du sang de l'artère d'un chien dans une de ses veines au pli du coude. Un dépérissement se manifesta en elle en forme progressive, ainsi qu'une pâleur croissante, accompagnée de dénutrition et d'état mélancolique, et

c'est dans cet état qu'elle me fut ramenée. Le doute qu'Em.. fût réellement une malade avait pénétrédans l'âme de son père et des autres membres de la famille, mais personne n'en était encore convaincu.

Cependant les problèmes qui surgissaient en moi à ce moment étaient nombreux. Quelle était la porte d'entrée de ces aiguilles et de ces épingles ? Qui donc les introduisait ? Quelle signification avait ce phénomène ?

Les épingles, les aiguilles et autres corps étrangers minces et effilés ont la propriété de cheminer à travers les tissus organiques. Ils s'insinuent par des voies inconnues et tortueuses se frayant un chemin de l'estomac jusqu'à la peau. Souvent. ils sont découverts par hasard.

Dans un cas, Silvy, en plusieurs mois, put extraire de différentes parties de la superficie du corps, 114 aiguilles. Dans un autre cas, Dieulafoy retira du vagin une épingle avalée par hasard assez longtemps auparavant: Une autre fois encore Closmadeux ôta de la cuisse une aiguille avec un fragment de fil avalé par une hystérique.

Parfois, cependant, les aiguilles et les épingles avalées n'atteignent pas la surface du corps et s'arrêtent en chemin dans tel ou tel autre organe. On en a trouvé dans la vessie, dans le foie, dans l'intestin et dans les parois du cœur. A remarquer le cas d'un enfant, cité par le Dictionnaire Encyclopédique des sciences médicales, qui, un mois après avoir englouti une aiguille, fut un beau jour pris d'accès de suffocation, et mourut. A l'autopsie, on trouva l'aiguille enfoncée dans l'épaisseur de la bronche droite, la pointe piquée dans la paroi postérieure du ventricule droit.

Dans notre cas, la premières grande difficulté à surmonter était justement celle de connaître par quelle voie pénétraient ces épingles et ces aiguilles. La jeune fille assurait ne les avoir jamais avalées. C'était la tante décédée qui lui apparaissait la nuit et introduisait les épingles dans ses chairs.

Une dame cultivée et distinguée, du temps où dans tous les salons et tous les journaux on commentait le cas d'Em..., exprimait sa conviction que les épingles étaient avalées, et racontait à ce propos qu'au temps de sa jeunesse, comme elle se trouvait au couvent, une de ses compagnes avala un jour une aiguille en présence de toutes les pensionnaires qui la regardaient en plaisantant. Dans la suite, une véritable contagion se détermina au couvent, et toutes les jeunes filles avalaient des aiguilles et des épingles comme autant de bonbons.

Parmi les nombreuses appréciations, les entrevues avec les journalistes et les questions qui, de vive voix et par la poste, m'étaient adressées à ce moment, je reçus aussi un pli volumineux d'un de mes collègues distingué de Ruvo di Puglia, le Dr Loiodice. Celui-ci s'étonnait du grand bruit qui était fait autour du cas et qui parvenait jusqu'à lui par la voie des journaux, et m'exposait l'histoire détaillée d'une jeune hystérique, laquelle, admise à l'Hôpital de Ruvo, était saisie d'attaques de délire, au cours desquelles elle introduisait des aiguilles et des épingles dans sa poitrine, et que lui, le docteur, réussissait à extraire sans grandes difficultés par la seule pression de ses mains.

Tout ceci était une possibilité, mais il n'était pas facile de saisir le fil conducteur pouvant guider avec certitude jusqu'à la solution du problème. Em... ne savait rien dire d'autre que ce que nous connaissons, et que la famille tenait pour certain. Chez eux, personne n'était jamais reçu. Personne ne l'avait jamais surprise avec des épingles entre les mains, personne ne lui en avait jamais fourni, personne ne l'avait vue jamais en avaler ou en introduire sous sa peau. Le mystère demeurait complet. Pas un seul indice n'existait sur la voie de pénétration de ces corps étrangers ; aucun facteur jusqu'alors n'était incriminable comme auteur de mystérieux phénomènes, en dehors de la morte : aucune supposition, par conséquent, n'était justifiable sur la signification du phénomène.

Je confesse mes hésitations ce moment. L'idée de l'automasochisme qui m'était venue plusieurs fois à l'esprit me parut devoir être abandonnée à cause de l'extrême rareté d'un tel pervertissement chez la femme, et de l'attitude d'Em... qui ne la trahit nullement au cours d'un interrogatoire habilement organisé.

L'espoir me restait seulement que l'examen somatique du sujet aurait pu me fournir la clef du mystère. Et c'est ce qui arriva.

Je procédai à un examen minutieux de la sensibilité générale ; mais dans les différentes modalités, je ne parvins à relever aucune altération. Les fonctions motrices étaient complètement intègres. Physiologiques, les différents reflets, et normaux les sens spécifiques. Cependant le champ visuel de droite et de gauche était concentriquement restreint, et tandis que je le recueillais pratiquement, selon que nous avons l'habitude de procéder dans les observations privées, je notai une fixité dans le regard qui n'était pas nouvelle pour moi, et qui servit à m'orienter dans les recherches ultérieures, aux-

quelles je dus l'explication des surprenants phénomènes.

J'installai la jeune fille renversée sur une chaise à dossier, après avoir délacé son corset, la tête légèrement inclinée en arrière ; je l'invitai à fermer les yeux, et j'appuyai le pouce et l'index de ma main droite sur ses paupières abaissées, déterminant une légère pression sur les bulbes oculaires. Après quelques minutes, elle dormait. Le visage rougi, la respiration profonde, le pouls plein et lent les yeux fermés, le corps abandonné, c'étaient là les phénomènes évidents du sommeil. Si j'essayais de soulever un bras, celui-ci retombait lourdement. Je fis avec la main une pression sur le front, puis je frictionnai lentement. Le passage à l'état somnambulique, après cette manœuvre, m'avait été indiqué par l'état rigide des muscles, grâce auquel on le voyait retomber lentement après qu'il avait été soulevé.

Je lui adressai plusieurs questions, mais elle ne répondit pas. Je l'invitai à se lever, et elle se dressa aussitôt sur ses pieds, les yeux entr'ouverts, et se mit à marcher dans la direction que je lui indiquais.

Dans cet état, je voulus refaire l'examen de la sensibilité générale, et je notai avec surprise qu'elle était complètement anesthésique, et l'anesthésie était superficielle et profonde. En effet, si on la piquait en différentes parties de son corps, de même que si on enfonçait dans ses chairs des aiguilles et des épingles, ceci n'était nullement ressenti. Au réveil, aucun souvenir n'était resté de ce que j'avais opéré, non plus que des épingles qui étaient restées dans sa chair.

Cette expérience, que je pus répéter plusieurs autres fois de suite, me mettait sur la voie de l'explication des phénomènes.

Notre Mlle Em... n'était qu'une hystérique, qui trouvait dans la pratique spirite un champ fertile pour l'alimentation de sa névrose.

Si, dès le premier essai, je parvenais si facilement à déterminer des phénomènes hypnotiques et des états correspondants, j'étais autorisé à croire que des états de somnambulisme spontané s'établissaient en elle, phénomènes de dédoublement de la personnalité, durant lesquels elle introduisait de aiguilles, des épingles et autres corps étrangers, à travers la peau, dans les régions accessibles à ses propres mains. Il était aussi licite de croire que des crises délirantes fugaces et des phases hallucinatoires, si fréquentes chez les hystériques, pouvaient suffire à expliquer les fantômes et autres phénomènes surnaturels.

L'affaire des épingles qui se trouvaient dans ses chairs n'était pas l'œuvre des esprits, et n'était peut-être pas davantage en grande partie celle d'une scénographie organisée par le sujte pour attirer l'attention sur lui, ou pour paraître entouré d'un air de mystère.

Il semblait n'y avoir en elle ni art ni étude, et que tout, au contraire, eût eu lieu durant un état d'insconcience ou de dédoublement, quoique, dans certains phénomènes, elle parût avoir ajouté un peu du sien pour enrichir la scène de merveilleux.

Effectivement, dans les derniers temps, elle introduisait dans ses chairs ce qui lui tombait sous la main, aiguilles, épingles, petites pointes d'acier, et jusqu'à de petites épingles à cheveux brisées au milieu, peut-être parce que la surveillance de la famille avait augmenté, et que les aiguilles et épingles étaient supprimées ou cachées. Elle faisait aussi se mouvoir n'importe quelle table, grande ou petite, ouverte ou non d'un tapis de n'importe quelle étoffe. Réunie ou non par la chaîne aux mains des autres personnes, elle donnait des signaux qui souvent correspondaient à une pensée à elle, et lorsque les questions n'étaient pas bien comprises par elle, elle ne répondait pas du tout et adroitement attendait qu'on la mît sur la voie, comme pour recevoir la becquée.

Les désordres sensoriels étaient pourtant évidents, et plus fréquentes les hallucinations hypnagogiques, dont elle conservait le souvenir vivant comme celui d'un événement réel. Parmi ses hallucinations, toujours visuelles, comme il advient dans l'hystérisme, il y avait celle de sa tante décédée. Ce qui ne souffrait plus aucune discussion, c'est qu'Em... était une malade.

Je lui conseillai une cure hydrothérapique, au cours de laquelle elle fut surprise un jour, en chemin pour se rendre à l'établissement, par une attaque délirante. Un de ses frères qui l'accompagnait la crut devenue folle, et s'empressa effrayé de la reconduire chez elle dans une voiture de louage.

Un autre jour, je vis avec surprise arriver son père tout bouleversé, qui me priait de me rendre immédiatement chez lui. Je ne me le fis pas dire deux fois, et je m'empressai d'accourir. Em... présentait l'exemple le plus classique et le plus beau que j'aie jamais vu de *délire zoanthropique*.

A quatre pattes, courant sous les lits, sous les tables, la bouche grande ouverte, elle aboyait comme une chienne et menaçait de mordre quiconque tentait de l'approcher. La famille était sens-dessus-dessous, les enfants criaient atterrés et couraient se cacher en barricadant les portes, la mère pleurait, le père haletant me rappelait à demi-voix la transfusion faite du sang du chien, me découvrant ses inquiétudes !

Il me fut facile de rendre le calme à cette malheureuse famille en faisant tomber Em... dans l'état léthargique, dont elle sortit calme et tranquille.

En attendant, les épingles se multipliaient, et un beau jour, un véritable flegmon se détermina au coude gauche.

On fut obligé d'admettre Em... dans la 5e salle de cet hôpital, où je pratiquai l'examen radioscopique, puis celui radiographique, de la région enflammée qui lui mettait la fièvre dans les veines, et qui avait donné lieu à une énorme enflure de l'articulation, immobilisée en angle obtus et très douloureuse au toucher.

Deux grosses aiguilles étaient profondément enfoncées dans l'articulation enflammée, au point de demander d'urgence une intervention chirurgicale.

On apprêta tout le nécessaire pour l'opération et deux jeunes chirurgiens de valeur allaient commencer à opérer, lorsque des difficultés surgirent à propos des complications nerveuses possibles qu'aurait pu déterminer le chloroforme. Je voulus donc être présent à l'opération, et sans recourir à nul narcotique, lorsque la malade fut placée sur le lit d'opération, j'accomplis la légère pression ordinaire sur les bulbes oculaires, et quelques minutes après je la vis tomber dans le sommeil. En cet état, sans avoir besoin d'autres anesthésiques, on put accomplir l'opération, qui fut assez laborieuse et dura environ une demi-heure.

Au cours de la guérison, j'eus l'occasion de présenter plusieurs fois Mlle Em... aux étudiants, devant lesquels il me fut facile de reproduire des états somnambuliques qui me permettaient d'introduire, sans qu'elle s'en aperçut, d'autres aiguilles et d'autres épingles qui allaient grossir le nombre de celles qui avaient déjà élu domicile dans sa chair. Les rares fois, cependant, où je tenais de reproduire la scène de l'auto-introduction des corps étrangers en lui donnant les épingles pour qu'elle les introduisît d'elle-même, j'avoue n'avoir pas réussi.

Un jour, dans le but de faire un étude comparative, je voulus la présenter en même temps qu'une autre hystérique, qui depuis plusieurs années fréquentait l'établissement de maladies nerveuses annexée à cet Institut électrothérapique, et qui avait fait le tour de toutes èles cliniques officielles. Il suffisait de dire à cette femme : « Dors », pour la voir tomber en sommeil. Elle présentait depuis des années une contracture au bras droit avec hémianesthésie complète et absolue. Dans son sommeil il était cependant facile de détruire la contracture et de vaincre l'anesthésie, ou de la faire persister, comme on voulait.

Je les plongeai donc toutes les deux dans le sommeil, et après plusieurs autres expériences, tandis que l'anesthésie était complète, j'enfonçai des aiguilles dans l'avant-bras droit de l'une et celui de l'autre.

Au réveil, aucune des deux ne sut rien dire des nouveaux hôtes qui avaient pénétré dans leur chair.

Aussitôt après la guérison des blessures produites par l'opération, je perdis de vue pour assez longtemps Mlle Em..., et après plus d'un an, le père se représenta à moi pour me dire que ses angoisses augmentaient et qu'Em..., depuis plus de deux mois, était malade d'une fièvre lente et continue, dont la nature n'avait pu être bien établie. Obligée à garder le lit, elle dépérissait de jour en jour, et sa fièvre continuait parmi la préoccupation de ses parents et de toute sa famille. Différents professeurs, médecins et chirurgiens furent consultés pendant longtemps, mais ils ne réussirent pas à s'orienter, et émirent des avis disparates. Enfin, sur la base de quelques phénomènes se rapportant à l'état de l'abdomen, le professeur Clément Romano se décida à lui faire faire une opération.

La surprise générale fut extraordinaire, lorsque sous l'incision du ciseau, on vit paraître une épingle d'une longueur surprenante. C'était une de ces épingles destinées à affermir le chapeau sur la tête des dames !

Un peu plus d'un an s'est écoulé depuis ce dernier jour à aujourd'hui.

Mlle Em..., à cette heure, se porte bien, m'a-t-on assuré, et c'est l'amour, paraît-il, qui a accompli ce miracle. Elle conserve le caractère hystérique, mais n'accuse plus depuis longtemps la présence d'esprits et fantômes, ni l'ennui de nouvelles épingles et de nouvelles aiguilles enfoncées dans ses chairs. Ne s'agit-il que d'une trêve ? Il se peut ; mais il se peut aussi que ce soit la fin, ou l'interruption qui peut marquer demain le commencement d'une autre série de dérangements somatiques ou psychiques non moins importants ni moins surprenants que ceux exposés jusqu'ici, et dont, à la manière dont ils ont été étudiés par moi, personne ne doutera, je pense qu'ils sont entièrement du domaine de la pathologie.

Mlle Em..., appartenant à une famille névropathique, n'était qu'une hystérique avec désordres sensoriels et phénomènes de fakirisme.

On ne peut pas établir d'une manière certaine si les épingles et autres corps étrangers étaient introduits par elle dans un état de conscience

ou d'inconscience, parce qu'une preuve de sa possible anesthésie à l'état de veille nous est fournie par l'extraction exécutée par Em... elle-même à l'aide de ciseaux des premiers quatre morceaux d'aiguille trouvés dans son pouce droit.

Je crois cependant avoir clairement démontré par la suggestion hypnotique, que toute sa peau pouvait devenir complètement et absolument anesthétique.

Donc, la porte d'entrée de tous ces corps étrangers ne pouvait être que la surface du corps. Et l'auteur incriminable du fait était représenté par elle, exclusivement elle, notre protagoniste, qui les introduisait dans les régions se trouvant à portée de main ; et lorsque la famille, mise en garde, supprima toutes les aiguilles et toutes les épingles, elle introduisit des épingles à cheveux, finissant un beau jour par introduire jusqu'à son épingle à chapeau.

Le fait qu'il en était ainsi, et non autrement, est démontré par ce résultat que durant son séjour à l'hôpital, où la surveillance était rigoureuse, aucun corps étranger n'est parvenu jamais à pénétrer dans son corps.

L'unique phénomène qui pourrait encore faire hésiter quelqu'un, est celui de la procession macabre apparue un jour à tous les petits frères et sœurs confiés à la surveillance d'Em... Ici la médiumnité pourrait être invoquée, mais je considère au contraire qu'il s'agit là d'une hallucination collective, et désormais la littérature de la psychopathologie est riche d'exemples de de ce genre. Mon opinion est d'ailleurs confirmée par cette autre hallucination de la flamme qu'on vit lécher, au nom de Satan, le bord des jupes de la mère, et de l'odeur de brûlé perçue par tous, grands et petits de la famille neuropathique, tandis qu'en réalité le feu n'avait jamais existé, puisque les vêtements demeurèrent intacts.

Ainsi, tous les phénomènes me paraissent expliqués sans invoquer la médiumnité, et aucun ne reste plongé dans le mystère.

Dr F. Piccinino,
Professeur de Neuropathologie et Electrothérapie à l'Université de Naples.

LES NOUVEAUX LIVRES

Mme Gaston Méry : **Almanach de l'Echo du Merveilleux pour 1913.** — (E. Basset et Cie, éd., Paris, rue Dante, 3. — 1 fr. 25).

On trouve dans ce volume, enrichi d'un assez grand nombre de curieuses illustrations, une suite d'articles, pour la plupart inédits, dus à des auteurs très différents par idées et par tendances et dont plusieurs ne manquent pas de valeur. Il nous suffira de citer une petite Introduction de Mme Gaston Méry, l'éminente Directrice de l'*Echo du Merveilleux* ; un intéressant article du regretté M. Gaston Méry : « Le chemin parcouru », et puis : « Dans l'Avenir », par Édouard Drumont, directeur de la *Libre Parole* ; « Les Almanachs prophétiques » par G. Malet ; Horoscope de l'année 1913, par R. Larmier ; « Spiritisme et Spiritualisme », par l'abbé Gaffre ; « Le Signe de Moutin », par Ém. Boirac ; « Le Rêve », par le Colonel de Rochas ; « Le Spiritisme » par G. Delanne ; « Le théosophie », par le Commandant Courmes ; « Les Cryptes de l'Ame », par Jules Bois ; « La Science et le Merveilleux », par le Dr Foveau de Courmelles ; « Radio-activité des Corps Vivants », par le Commandant Darget ; « La Chiromancie », par Fraya ; « Les Grands Médiums », par Carita Barderieux, etc.

Le Véritable Almanach du Merveilleux (1913). — (Paris, A. Leclerc, éd., 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris. — 1 fr. Franco pour 1 fr. 25 en France et 1 fr. 50 à l'étranger.

Cet Almanach se présente, cette année, sous un aspect plus élégant que d'habitude, grâce aux améliorations qui y ont été introduites et aux gravures dont il est illustré. Parmi les articles qui le composent nous citerons les suivants :

« Les Prédictions astrologiques mensuelles », de Ch. Raoul ; « l'Année 1913 et l'astrologie » (Prédictions astrologiques de Ch. Barlet et Ch. Raoul.) « Les Prédictions des voyantes pour 1913 ». « Les révélations psychiques par la main », de N. Vaschide ; « Chirognomonie et Chiromancie dévoilées » de Desbarolles ; « L'art talismanique en amour », par le Dr Laurent et P. Nagow ; « Le préternaturel dans la magie, la sorcellerie

et le spiritisme », par Rémy ; « L'Art du Sourcier », par Ernest Bosc ; « Hypnotisme et Suggestion », par le Dr Joire ; « Le Gouvernement français et l'astrologie. Qui sera président de la République ?» (Horoscopes des ministres et candidats à la Présidence), par Ch. Raoul. « L'initiation graphologique » ; « Ferdinand de Bulgarie et la graphologie », par A. de Rochetal ; « L'alchimie dévoilée par Traveric » ; etc.

FRANCESCO ZINGAROPOLI : **I Viaggi di Marco Polo, letti da uno Spiritista**. — (Bideri, éd., Naples, Via S. Pietro a Majella, 16. — 1 fr.)

En lisant le fameux récit des voyages de Marco Polo dans l'Inde et dans l'Extrême-Orient, l'auteur y glane les faits et les légendes ayant un caractère merveilleux. On sait qu'ils n'y font point défaut ; ils sont excessivement merveilleux, même pour les personnes les mieux disposées à accueillir des récits de cette sorte. Mais ils offrent à M. Zingaropoli l'occasion de rapprochements avec les phénomènes spirites modernes, spontanés ou provoqués, ainsi qu'à d'intéressantes digressions d'ordre moral et philosophique.

WILLEM VOGEL : **La Religion de l'Evolutionnisme.** Essai d'une synthèse éthique moderne — (Bruxelles, Impr. Fischlin, rue des Cendres.)

Cet ouvrage se divise en deux parties principales : la première constitue plutôt un travail de démolition des religions dominant en Europe et ailleurs; la deuxième est une tentative, presque purement philosophique, d'ailleurs, d'édifier une nouvelle doctrine fondée sur l'Évolutionnisme, à la manière des religions de l'Extrême-Orient. « En considérant la personnalité comme absolue — conclut M. Vogel — la religion nous sépare définitivement de Dieu. En enlevant à l'individuailté le caractère absolu, la pensée philosophique lui ouvre l'infini. »

JULES LERMINA : **Magie Pratique**, Étude sur les Mystères de la Vie et de la Mort. (H. Durville, éd., Paris. — 3 fr. 50.)

C'est l'ouvrage d'un écrivain dont le talent est loin d'être scientifique jusqu'au bout, mais qui est toujours brillant ; ceci explique qu'il soit parvenu à une nouvelle édition. La partie expérimentale de ce livre a le grand mérite de sortir assez de l'ordinaire ; la partie philosophique est un mélange de positivisme, occultisme et théosophie.

ALBERT D'ANGERS : **Magnétisme et Guérisons.** Troisième édition. — (Librairie du Magnétisme, Paris. — 1 fr.)

L'auteur rompt une lance en faveur du Magnétisme curatif. Il ne montre pas une connaissance suffisante de quelques questions médicales auxquelles il touche ; mais son opuscule contient quelques bonnes observations.

NATALIA URZNA V. DE GONZALEZ : **El Quarto Reino de la Naturaleza.** — (Santiago de Chile, Blanchard-Chessi, ed.)

Cet ouvrage, bien qu'écrit par une femme, traite la question spirite avec un caractère scientifique qu'on ne rencontre pas souvent dans les ouvrages de cette sorte, surtout dans l'Amérique du Sud, et contient des données assez originales et intéressantes.

LA RUBRIQUE DES FAITS

Un rêve coïncidant avec une mort

Paris, le 12 Novembre 1912.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Vous m'avez demandé de vous faire, par écrit, le récit d'un rêve étrange dont je vous ai parlé.

C'était en 1890. Parmi nos connaissances se trouvait un jeune officier avec lequel nous n'échangeâmes jamais que de simples politesses et que depuis 1894, année de notre départ, nous n'avions non seulement pas revu, mais *avec lequel nous n'avions pas échangé la moindre correspondance.* Or, une nuit du mois d'août 1911, je le vis, en rêve, tel que nous l'avions connu dix-sept ans auparavant ; il était vêtu de son uniforme ; sa démarche, tout, jusqu'aux plus petits détails de sa personnalité physique, se retrouvaient dans la netteté de l'apparition ; il était environné de

formes humaines drapées de noir qui apparaissaient et disparaissaient avec une grande rapidité, mais sans jamais le masquer à mes yeux. Je me trouvais sur une route et le voyais avec étonnement s'avancer vers moi ; lui-même me regardait avec attention ; l'air calme, grave, il passa près de moi et continua son chemin ; je le suivis du regard jusqu'à ce qu'il eut disparu au loin.

N'ayant jamais attaché d'importance aux rêves que j'avais faits jusqu'alors, je ne pus cependant m'empêcher d'être frappée de la force extraordinaire avec laquelle cette vision s'était imposée à mon esprit. J'en cherchai vainement l'explication ; et quand trois mois plus tard, nous apprîmes indirectement sa mort survenue dans la nuit du 12 au 13 août 1911, il me fut acile de me rappeler, par le souvenir de menus aits se rapportant à la visite de parents que nous devions recevoir le surlendemain, 15 août, que c'était bien durant cette même nuit que j'eus cette apparition.

Agréez, Monsieur, etc.

M. DOULCET.

Monsieur de Vesme,

Je certifie que depuis 1894 nous n'avons eu aucune relation ni correspondance avec la personne dont il est question dans ce rêve et le récit est bien tel que ma femme me l'a fait, quelques jours après avoir rêvé et bien avant que nous ayons appris le décès de l'officier en question.

Agréez, Monsieur, mes salutations empressées.

J. DOULCET

Chef armurier
de la Légion de la Garde Républicaine, en retraite.
Chevalier de la Légion d'Honneur.

Cas d'hallucination auditive et de stigmate coïncidant avec la mort de deux chiens

Paris, le 16 Octobre 1912.

Cher Monsieur de Vesme,

Je viens de lire avec beaucoup d'intérêt la relation que vous donnez dans les *Annales* sur le chien Boby. Un fait à peu près pareil m'a été confié, il y a quelques années, par M. P. M., avocat de grand talent ; un second est survenu chez des amis intimes, M. et Mme R. Je vous donne brièvement ces deux relations, convaincu que, par leur analogie avec le cas Boby, elles intéresseront vos lecteurs.

I

M. P. M., avocat à la Cour d'Appel, avait une chienne épagneule, nommée Créole. Il avait continué de la garder à Paris auprès de lui, et elle dormait dans la galerie, derrière la porte de sa chambre à coucher. Chaque matin, au premier mouvement de son maître, elle grattait à la porte et gémissait jusqu'à ce qu'il lui ait ouvert.

Pendant une période de chasse, M. P. M., laissa sa chienne Créole aux soins d'un garde-chasse à Rambouillet.

Un samedi matin, de bonne heure, M. P. M., entendit gratter et gémir à sa porte ; très surpris d'entendre sa chienne, il se leva promptement, convaincu que son garde-chasse était venu à Paris pour une communication urgente. Grande fut sa stupéfaction en ne trouvant ni garde, ni chienne. Deux heures plus tard, un télégramme du garde lui apprenait que sa chienne Créole avait été accidentellement tuée par un chasseur.

II

M. et Mme Ch. R. ont rapporté de Russie deux admirables toutous Mme R. avait une prédilection marquée pour l'un d'eux, nommé Berry, qui se montrait très jaloux des caresses de sa maîtresse. Un jour Berry mordit légèrement Mme R. au poignet. Depuis ce fait ses maîtres la laissèrent à la campagne, au Daley sur Tutry, en Suisse.

Une année plus tard, je passais la soirée chez mes amis R.; dès mon arrivée, Mme R. me montra son poignet, dont la cicatrice, presque entièrement disparue, avait subitement réapparu et enflé ; elle y sentait de la chaleur et ne savait à quoi l'attribuer. — Le lendemain mes amis R. apprirent que leur sœur avait trouvé leur Berry écrasé sur la ligne du chemin de fer Lausanne-Berne, qui traverse leur propriété.

EMILE MAGNIN

Professeur à l'Ecole de Psychisme Expérimental.

Deux cas d'hallucination auditive véridique et un cas d'hallucination visuelle véridique par le miroir

Paris, Mercredi 9 Octobre 1912.

Cher Monsieur de Vesme,

Voici les deux faits auxquels je vous faisais allusion dans ma dernière lettre :

I

Depuis la naissance de notre petite fille, âgée aujourd'hui de trois ans, ma femme avait l'esprit hanté par une phrase, toujours la même, qui l'obsédait particulièrement la nuit quand elle ne dormait pas : « *Elle perdra un œil... Elle perdra un œil...* » Comme il lui semblait ridicule d'attacher de l'importance à une semblable obsession, et que d'autre part elle ne voulait pas m'alarmer inutilement, elle ne m'en avait pas parlé. Elle ne pouvait cependant s'empêcher de se demander si cette triste prédiction ne se réaliserait pas, et si notre fillette n'en serait pas la victime.

Les mois passant, elle était parvenue à chasser à peu près cette obsession, lorsque, au moment des fêtes de Pâques, cette année, nous décidâmes d'aller passer quelques jours chez ma mère à Blois, Ma femme emporta pour son usage personnel une glace à trois faces que l'on fixa au milieu d'une fenêtre dans notre chambre.

Or, un soir que nous rentrions de promenade, ma mère nous ouvrit la porte en s'écriant : « J'ai un œil crevé ! » Elle venait, quelques secondes auparavant, de faire tomber si malencontreusement la glace à 3 faces, en fermant la fenêtre, qu'un angle l'avait atteinte à l'œil, lui provoquant un accident si grave, qu'il fallut retirer le cristallin, complètement arraché. Depuis elle n'y voit naturellement plus avec cet œil.

En attendant, ma femme me raconta la prémonition qui l'avait obsédée pendant longtemps, mais qui ne s'était pas réalisée de la manière qu'elle s'était imaginée, notre fillette n'en ayant pas été la victime.

II

Au mois d'août dernier, ma femme, notre petite fille et notre bonne restèrent seules aux environs d'Annecy, après mon retour à Paris.

Ma femme eut à ce moment une autre obsession: elle se réveillait la nuit avec cette pensée, ou plutôt il lui semblait entendre constamment cette phrase : « *Regarde dans la glace... Regarde dans la glace* ». Il y avait dans la pièce une seule glace assez grande, placée au-dessus de la table de toilette.

Craignant de voir dans ladite glace quelque spectacle impressionnant, ma femme n'osa pas obéir à cette injonction, sauf une ou deux fois le soir avant de se coucher, et elle ne vit d'ailleurs rien d'anormal.

A quelques jours de là, un matin d'assez bonne heure, notre petite Denise demanda à sa mère, comme elle le faisait assez souvent, de la prendre un peu dans son lit. Elle y était à peine, lorsque ma femme la vit regarder avec attention dans la direction de la table de toilette et sourire.

— « Que vois-tu donc ? » lui demanda-t-elle. — « Un monsieur et une dame ». — « Où cela ? » — « Dans le carreau » (la glace en question).

Voulant obtenir quelques précisions, ma femme essaya de l'interroger, mais ce fut en vain, car la fillette, comme si elle eût senti qu'il y avait là quelque chose d'anormal, ne répondit pas, et se cacha la figure dans les mains avec une sorte de gêne.

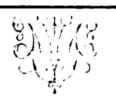
C'est d'ailleurs la troisième fois que cette enfant a des visions de ce genre ; or, détail à noter, une dame que nous connaissons pour l'avoir simplement rencontrée quelques rares fois et qui est médium, avait annoncé, en décembre dernier, que notre fillette serait médium-voyant.

Ce second fait est d'autant plus curieux qu'il se complique : c'est la mère qui entend, c'est l'enfant qui voit. Si, à la suite de cette hantise, ma femme avait vu elle-même quelque chose dans la glace, on aurait pu supposer qu'elle avait eu une hallucination qui, d'auditive, était devenue visuelle ; mais comment expliquer que la phrase obsédante, et dont elle ne parla pas, bien entendu, ait pu produire une hallucination visuelle chez l'enfant ?

De combien de mystères ne sommes-nous pas entourés !

Veuillez croire, cher Monsieur, etc.

Paul Le Cour.



ECHOS ET NOUVELLES

Nouvelles séances avec Lucia Sordi, à Rome

Le dernier numéro de *Luce e Ombra,* de Rome, nous apporte des nouvelles du médium Mme Lucia Sordi, dont nous avons annoncé qu'une Commission scientifique constituée par la Société d'Études Psychiques de Rome et Milan était en train d'étudier méthodiquement les facultés supranormales. En réalité, il paraît que la translation du siège de la Société de Milan à Rome a causé une interruption de quelques mois dans ses rapports avec Mme Sordi. Durant cet intervalle, un groupe d'expérimentateurs eut avec Mme Sordi une série de six séances, à quelques-unes desquelles intervinrent M. Luciani, Professeur de Physiologie à l'Université de Rome, avec ses deux assistants ; M. Marzorati, Directeur de *Luce e Ombra;* M. Niccoli, un haut fonctionnaire; M. Ezechiele, sculpteur très connu, etc. Maintenant, M. V. Tummolo publie un compte rendu de ces séances. Il est à remarquer qu'il ne s'agit pas d'un procès-verbal signé par le Professeur Luciani et les autres assistants, mais tout simplement un récit n'engageant que la responsabilité du Rapporteur. Voici les points essentiels de son récit :

Immédiatement avant chaque séance, j'ai toujours demandé que le médium fût visité par une ou deux dames ; on le déshabillait complètement dans la chambre contiguë à celle des séances, après quoi Mme Sordi, habillée d'une simple robe de chambre de couleur sombre, entrait dans le cabinet. On fermait et cachetait les portes, on faisait la chaîne autour d'une table ; on ne laissait d'abord qu'une très faible lumière rouge, qui, après un quart d'heure environ, était supprimée à son tour.

Dans chaque séance, on obtenait d'abord des lumières... dont quelques-unes semblaient plus grosses qu'une étoile de première grandeur (?), mais en avaient tout l'aspect ; assez souvent, elles se dédoublaient en se transportant à une grande distance l'une de l'autre, et très loin du médium ; elles décrivaient ensuite des courbes plus ou moins compliquées. Le Prof. Luciani fut impressionné défavorablement par ces phénomènes, parce qu'assez souvent une fumée d'apparence phosphorique sortait de ces lumières. Pourtant, il me semble incontestable que, de même que l'agent occulte fait des apports de différents objets dans les séances médiumniques, et même des apports d'être animés, il peut opérer des apports de quelque substance phosphorescente — sans compter qu'il pourrait aussi la retirer médiumniquement de l'éther (! ?) ou la tirer du système nerveux du médium.

Pour ce qui se rapporte à un autre des phénomènes de Mme Sordi, c'est-à-dire sa sortie du cabinet médiumnique à travers une grille en bois, on se rappellera que le médium avait été accusé de forcer en des directions opposées deux des barreaux voisins, de façon à augmenter l'espace qui séparait un barreau de l'autre, ce qui lui eût permis de passer au milieu, sinon facilement, du moins avec quelque effort. Mais lorsqu'on remplaça la grille par une toile de mousseline d'une hauteur de 1 m. 60, sans que le médium rencontrât pour cela aucun obstacle invincible à sa sortie du cabinet, alors l'authenticité du phénomène ne put plus paraître douteuse. Le médium se trouvait enfermé dans un étroit espace triangulaire dont deux côtés étaient constitués par l'un des coins de la chambre, et le troisième par de la gaze clouée sur un châssis de bois en forme de **U**, et par conséquent sans aucune tringle à la partie supérieure. Le médium ne pouvait évidemment pas passer au-dessus de la gaze en faisant un saut, qui aurait dû être de 1 m. 60, sans élan... S'il avait voulu s'accrocher à la gaze, il l'aurait déchirée en même temps que les cachets que nous avions mis sur les lacets liant le châssis à des pitons fixés solidement à la muraille, en dehors du cabinet. Malgré cela, il est incontestable que le médium, en laissant intacts les cachets et la gaze, sortait du cabinet et s'asseyait parmi nous, encore endormi ; c'est ainsi que nous le trouvions, lorsque, nous étant aperçus du phénomène dans l'obscurité, nous faisions la lumière dans la chambre. Le Prof. Luciani, de même que les autres assistants, ne put pas contester ce fait, qui resterait fort merveilleux alors même qu'on voudrait l'expliquer, non point par la dématérialisation et matérialisation successive de la gaze, ou du médium, mais par la simple lévitation de ce dernier.

On obtient dans l'obscurité, par la médiumnité de Mme Sordi, des fantômes complètement matérialisés. Il est bien possible qu'ils consistent en un dédoublement du médium ; mais il ne me semble pas douteux que ce soient des fantômes, parce que leurs mains, et même toute la personne, ou une grande partie de celle-ci, se firent sentir par nous énergiquement et à plusieurs reprises dans chaque séance, au moyen d'un contact prolongé, *alors que les mains du médium étaient liées* D'UNE MANIÈRE SURE *au moyen d'une ficelle dont les nœuds étaient cachetés.* Un prestidigitateur que, sur l'avis d'Ochorowicz, je fis intervenir dans une séance, non seulement me dit qu'un truqueur ne fait jamais de nœuds de cette sorte, mais il me déclara qu'il n'avait découvert

aucun truc dans les séances auxquelles je l'avais fait assister.

Cependant, dans la dernière des séances dont il est ici question, où le médium enfermé dans le cabinet avec les mains et le buste liés et scellés, séparé de nous par une simple toile facile à enlever, à une distance d'un peu plus d'un mètre, un des assistants se sentant touché par des mains bien solides, ne put croire que c'étaient celles d'un fantôme et demanda que l'on fît de la lumière, parce que, disait-il, nous étions tous victimes d'une tromperie. Comme on ne faisait pas brusquement la lumière, par la crainte d'affecter sérieusement la santé du médium, cet individu alluma brusquement une lampe électrique qu'il portait et fit la lumière blanche. Alors apparut à ma vue comme une chemise transparente, qui disparut instantanément en rentrant aussitôt dans le médium. Celui-ci se trouvant debout et à une faible distance de celui qui venait de faire de la lumière, tomba sur le sol comme un corps mort, en poussant des hurlements de douleur indescriptibles. On s'empressa pour lui donner des soins ; mais il *crachait du sang* et jusqu'au lendemain il souffrit de terribles douleurs dans la région cardiaque, douleurs qui lui arrachaient des plaintes qu'il ne pouvait modérer.

Aussitôt après cet incident, on trouva dans le cabinet le peignoir du médium complètement boutonné, tandis que les bras, les mains et le buste étaient toujours attachés par les liens restés intacts.

Avant cet éclairage intempestif, beaucoup d'assistants avaient été touchés par des mains bien matérialisées et *libres de tous liens*. La femme elle-même de l'allumeur affirma que des mains revêtues de gants l'avaient touchée aux joues...

Quoi qu'il en soit, il reste certain que, outre les nombreuses lueurs simultanées, à plus de deux mètres de distance du médium, et parfois davantage, il s'était produit, dans cette séance, avant le malencontreux éclairage, de nombreux attouchements par des mains libres de liens, absolument libres, tandis que le peignoir restait complètement boutonné pendant qu'en pleine lumière blanche je vis ce qui me paraissait une chemise transparente.

Quand on pense que malgré toute cette série de phénomènes le médium fut trouvé à terre *avec les mains et le buste liés comme auparavant, les nœuds et les sceaux restant intacts*, celui qui hasarderait l'hypothèse que le tout fut le résultat d'un truc du médium, se montrerait aussi logique que celui qui prétendrait que tous les phénomènes de ce genre peuvent être truqués par un médium *complètement dépourvu de bras*.

Si mes souvenirs sont fidèles, ce fut dans cette même séance qu'une de ces lueurs étant entrée en contact avec une petite sonnette suspendue au plafond à une très grande hauteur, la fit tinter.

Au cours de ces séances organisées par moi se produisirent bien d'autres phénomènes tels que transports d'objets, contours lumineux de mains à grande distance du médium, mais qui, dans l'obscurité complète, saisissaient, aussitôt la demande formulée et avec une précision parfaite, l'index d'une personne se tenant debout sur une chaise avec la main levée aussi haut que possible ; attouchements par des mains *lumineuses* ; enfin attouchements simultanés jusqu'au nombre de quatre.

Les lumières tantôt nettes comme des étoiles, d'autres fois diffuses, étaient de couleurs différentes, jaunes, bleues, quelquefois d'un blanc vif.

Souvent le médium, par un procédé inexpliqué, se transportait d'un point à un autre de la salle ; l'assistant le plus sceptique, un professeur qui n'assista qu'à une séance, m'avoua franchement qu'il ne pouvait s'expliquer comment le médium avait pu passer comme il le fit, là où ne se trouvait pas un espace suffisant pour ce passage.

Nous avons obtenu également des formes de doigts dans la stéarine. On n'a pas comparé les moulages de ces formes avec ceux des doigts du médium...

La Direction de *Luce e Ombra* fait remarquer que les séances décrites par M. Tummolo se déroulèrent en dehors de toute ingérence de la Société d'Études Psychiques. Quand le dérangement causé par le transfert du Siège de la Société à Rome eut cessé, la Société reprit ses travaux, et depuis sept mois les expériences avec Mme Sordi ont lieu chaque semaine avec une autre méthode et avec un but plus large et plus substantiel.

« Nous pouvons dire — conclut la Direction du *Luce e Ombra* — nous pouvons dire, en rompant une fois pas exception avec les règles de réserves que nous nous sommes imposées à ce sujet, que les expériences sont actuellement basées spécialement sur la photographie qui est largement appliquée — jusqu'à six éclairs électriques par séance — aussi bien dans un but de documentation que dans un but de contrôle. Pour ce qui rapporte à l'obscurité, nous pouvons dire que des phénomènes lumineux assez intenses et compliqués se produisent maintenant au début de chaque séance avec une lumière rouge tout à fait suffisante ».

Les diagnostics par voyance

Le Congrès Belge de Charleroi, en 1911, avait émis le vœu de voir le Comité National adresser à tous les médecins du pays une circulaire exposant les avantages qu'ils pourraient tirer de l'usage thérapeutique des facultés des médecins guérisseurs.

Cette circulaire fut envoyée à raison de 4,000 exemplaires environ, le 8 avril dernier ; plusieurs médecins lui répondirent, entre autres M. le prof. Heymans, directeur de l'Institut de thé-

rapie et de pharmaco-dynamie annexé à l'Université de Gand. Ce savant, qui est un ami personnel du Dr Richet, nous offrait de faire, dans son laboratoire, des expériences de vision directe des organes internes, sur des animaux vivants, qui seraient ensuite autopsiés par lui, afin de vérifier l'exactitude du diagnostic fourni par un médium.

Le Bureau International du Spiritisme, siégeant à Liège. accepta de chercher un médium qui consentît à se livrer à ces épreuves, tout en observant au professeur Heymans que la cause probable de la sensibilité spéciale du médium. paraissant d'une nature analogue à la sympathie, semblait devoir être moins efficace dans l'application de cette faculté aux animaux que dans des essais faits sur des êtres humains ; toutefois, comme les animaux permettaient seuls une vérification immédiate et absolue, nous ne nous opposâmes point à la mise à exécution du programme de M. Heymans.

Après quelques pourparlers avec différents dirigeants des cercles locaux, le Bureau fut informé qu'une demoiselle Jeanpierre, de Seraing, aveugle de naissance et médium voyant, se croyait apte à donner des tests convenables dans les expériences projetées. Dans le courant du mois de juin, cette personne fut envoyée à Gand et soumise, pendant quatre jours consécutifs, aux investigations du professeur Heymans, qui écrivit ensuite au Bureau du Spiritisme que les résultats avaient été entièrement défavorables...

M. le professeur Heymans déclara qu'il était prêt, d'ailleurs, à reprendre ces expériences aussitôt qu'on lui enverrait un nouveau sujet ; il ajouta qu'il se conformera, dorénavant, aux règles qu'on lui tracerait en vue de sauvegarder le fonctionnement délicat des facultés du médium.

De son côté le commt Le Clément de Saint-Marcq, président du Bureau du Spiritisme, lui promit de ne plus lui envoyer de médium qui n'ait auparavant satisfait à une épreuve préalable, au siège de la Fédération régionale.

Une Conférence de M. Boirac sur la Religion et les Sciences Psychiques

Dans une suite de conférences qui ont lieu cette année à Paris à l'École de Morale, de Philosophie et de Pédagogie, sur ce thème : « Le Problème religieux dans la Pensée contemporaine », sous la direction de M. D. Parodi, une part assez importante a été faite aux rapports entre la religion et les sciences psychiques. Dans l'après-midi du 19 novembre, M. Émile Boirac a traité cet intéressant sujet.

L'éminent Recteur de l'Université de Dijon a commencé par montrer comment l'idée de liens pouvant exister entre le problème religieux et les phénomènes métapsychiques a existé, naturellement, de tous temps et en tous lieux. L'hagiographie n'est ne sont en somme qu'une interprétation des phénomènes psychiques au moyen d'un monde spirituel.

Mais on connaît les idées de M. Boirac à ce sujet : c'est que les sciences psychiques ont beaucoup à perdre, rien à gagner, à s'occuper des questions religieuses ; on ne doit pas chercher dans les phénomènes des arguments pour étayer telle ou telle doctrine ; il ne faut rien faire qu'examiner et contrôler les faits, dont il n'est même pas scientifique de chercher l'explication. Quand on vous demande comment peut s'expliquer un fait que vous avez constaté, vous n'avez qu'à répondre : « Je n'ai pas à expliquer, je dois me borner à constater ». Un électricien ne cherche pas la nature de l'électricité ; il examine les phénomènes électriques, tâche de les appliquer utilement, et c'est tout. Si le psychisme n'a pas avancé autant qu'il aurait dû, c'est à cause de cela.

Toutefois, M. Boirac trouve qu'après tout, il n'est pas défendu de tâcher de tirer une conséquence philosophique, religieuse ou morale d'un fait constaté, cette tendance étant absolument naturelle à l'esprit humain. Les matérialistes ne manquent pas de le faire, en cherchant dans la science une confirmation de leurs théories; pourquoi les spiritualistes ne devraient-ils pas en faire autant ? Seulement, ces emprunts faits à la science psychique doivent être faits, pour ainsi dire, à son insu ; la doctrine religieuse qui pourra en naître doit être en dehors de la science même, qui ne saurait porter la responsabilité des conséquences que l'on a tiré d'elle.

Le conférencier passe à examiner les phénomènes appelés psychiques, qu'il divise en hypnoïdes, magnétoïdes et spiritoïdes. Les premiers ont été, depuis un certain nombre d'années, admis par la science officielle ; une partie au moins des seconds paraissent incontestables à M. Boirac, ayant pu les reproduire lui-même un grand nombre de fois, et ce, bien qu'il se rende parfaitement compte de l'incertitude qu'il peut y avoir, en bien des cas, à établir si tel phénomène relève du magnétisme ou de l'hypnotisme ; enfin, plusieurs parmi les phénomènes qu'il appelle spiritoïdes ont été constatés par les personnes qui s'en sont patiemment occupées ; seulement, il importe de ne pas confondre les faits avec l'explication que leur donnent les spirites.

M. Boirac passa alors à la deuxième partie de

sa conférence, en cherchant quelle peut être l'application de ces études au problème religieux. Il fait observer d'abord qu'un savant n'est pas religieux seulement parce qu'il examine le phénomène religieux, alors qu'il l'étudie d'une façon purement objective, comme un botaniste le fait pour les plantes. A ce point de vue, il est incontestable que l'étude des phénomènes psychiques pourra contribuer à éclaircir le sentiment religieux. Les philosophes du XVIII[e] siècle, en étudiant les miracles, avaient prétendu qu'il ne s'agissait en réalité que de mauvaises observations ou de supercheries ; les savants contemporains et surtout ceux de l'avenir, comme l'a fort bien observé William James dans son *Expérience Religieuse*, parviennent et parviendront à nous faire admettre au moins la réalité des faits, dont ils constatent la répétition en des sujets spéciaux.

« Le temps réservé à cette conférence est trop limité pour que je puisse établir un parallèle complet entre les miracles et les phénomènes psychiques », dit M. Boirac. Il se borna donc à toucher à l'extase des ascètes, en montrant son rapport avec l'état hypnotique et la catalepsie ; à certaines guérisons merveilleuses et aux stigmates, qu'il rapproche des résultats non moins surprenants que la suggestion opère dans nos cliniques, etc.

Quant au problème de Dieu, le conférencier reconnaît qu'il ne peut pas trouver une solution dans les phénomènes psychiques, la Religion proprement dite étant en dehors du psychisme.

C'est naturellement dans les phénomènes que M. Boirac a classé sous le nom de « spiritoïdes » qu'on est porté à chercher les meilleurs arguments pour la solution du problème religieux. On hésite encore, et plus que jamais, entre l'hypothèse spirite et celle simplement animique. Incontestablement, il y a des phénomènes qui nous entraînent à admettre la réalité de la première de ces hypothèses. Victor Hugo assiste à une séance médiumnique, dans laquelle se manifeste la personnalité d'un certain Jean Bernard, qui dit être mort, tel jour, à l'hôpital d'Évreux. Personne parmi les assistants n'en avait entendu parler, pas plus que le médium lui-même, qui était l'un des familiers du poète : on écrit à Évreux, d'où parvient une confirmation complète de ces données. Si on pouvait recueillir un grand nombre de faits de cet ordre, bien constatés, il serait bien difficile d'écarter l'hypothèse spirite. Toutefois, comme l'a fait remarquer le professeur Flournoy, cela ne prouverait pas encore que l'hypothèse spirite est vraie, mais seulement que nous n'en avons pas trouvé de meilleures.

Petites Informations

*** M. Gabriel Delanne vient de faire une conférence à Paris pour lancer le projet d'une **Fédération Spirite Française,** à l'instar de celle Belge, devant comprendre tous les groupements de France et des Colonies. Cette Fédération recevra le titre de « Dolmen Celtique ». Une Société anonyme par actions au capital de 300.000 francs est organisée dans le but de bâtir un immeuble, dont une partie serait occupée par le Siège de la Fédération ; 180.000 francs ont déjà été souscrits.

*** Plusieurs psychistes et spirites se demandent comment on peut se procurer un des **porte-voix dont se servent les médiums** que les Anglo-Américains appellent « à trompette », Madame Wriedt entre autres. Une correspondante du *Light* écrit qu'elle en a fait exécuter un par la Maison Whiteley, de Londres, au prix de 11 shellings. Il est probable qu'on puisse maintenant les obtenir de la même Maison à un prix plus réduit. Ces porte-voix, fort simples, sont en aluminium.

*** Nous venons de recevoir les deux premiers numéros de la **Revista de Ciencias Psiquicas** de Caracas (Vénézuéla), dans laquelle on remarque un louable effort pour traiter les questions métapsychiques d'une façon plus expérimentale et scientifique que celle qui prévaut dans la presque totalité des périodiques sud-américains, s'occupant de ces études. Le Directeur est le D[r] T. Michelena ; l'Administrateur est M. Alexandre Blunck. Nous espérons que la *Revista* persévérera dans cette tendance, en l'accentuant même, et que les lecteurs sud-américains montreront, en l'appuyant, qu'ils reconnaissent son œuvre saine et profitable.

*** Le **D[r] Abraham Wallace** vient de donner sa démission de membre du Conseil de la *Society for Psychical Research* de Londres, disant trouver que la Société « a adopté l'attitude de chasseurs de fraude (*fraude-hunters*) persistants, plutôt que celle d'investigateurs réellement capables ».

Le Gérant : JOSEPH MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, PARIS.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année | Décembre 1912 | N° 12

C. DE VESME

Les Chevaux pensants d'Elberfeld

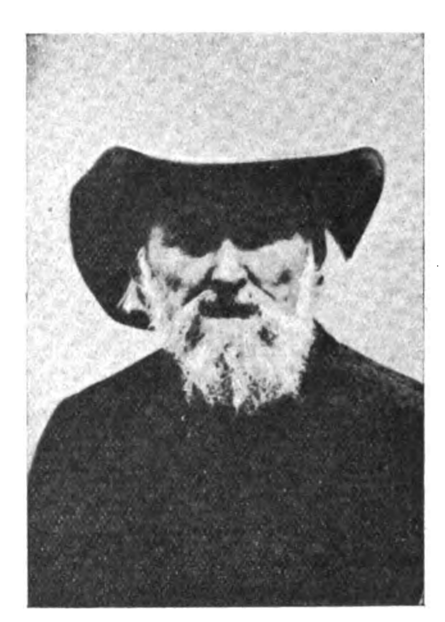
Les derniers jugements de savants, favorables à la réalité des faits, que le professeur Claparède proclame " l'événement le plus sensationnel qui soit jamais survenu dans la psychologie ". Un parallèle entre le langage des chevaux pensants et les communications médiumniques. La haute signification philosophique que pourraient revêtir ces faits (1)

Mesdames, Messieurs,

La plupart d'entre vous connaissent déjà, dans ses grandes lignes, l'affaire des « chevaux pensants d'Elberfeld ». Les *Annales des Sciences Psychiques*, organe de notre Société, s'en sont occupées récemment ; il s'est même trouvé deux ou trois journaux parisiens qui ont bien voulu y consacrer quelques lignes.

Mais l'affaire a beaucoup marché en ces derniers temps. Il s'est produit surtout ce fait extraordinaire : que des savants allemands, italiens, suisses, belges, dont quelques-uns s'étaient prononcés *a priori* contre la réalité de ces phénomènes de l'intelligence animale, ont fait tout exprès le voyage d'Elberfeld et ont assisté à plusieurs expériences avec les chevaux en question ; après quoi, tous, sans exception, ont proclamé, non seulement l'absence d'une supercherie quelconque, mais aussi l'impossibilité d'expliquer ces faits par la théorie des mouvements inconscients de la part des expérimentateurs, théorie à laquelle s'était arrêtée l'opinion publique depuis le livre publié par M. Pfungst au sujet du cheval Hans. Voilà le grand événement, dont il ne sera peut-être pas inutile de rappeler ici les précédents, suivant les données publiées dans les *Archives de Psychologie* par Ed. Claparède, professeur de Psychologie expérimentale à l'Université de Genève (2).

Il y a une vingtaine d'années vivait à Berlin un vieil original, que l'avenir regardera peut-être un jour comme un grand génie, nommé Wilhelm von Osten. Possédant un cheval, il observait volontiers la façon dont il se comportait, et crut discerner dans sa conduite des traits témoignant d'une intelligence véritable. « Cette intelligence doit — pensait von Osten — comme toute faculté,



Le précurseur : Wilhelm von Osten

être susceptible de se développer par l'exercice. » Et il se mit à instruire le cheval. C'était en 1890. La bête n'arriva pas à des résultats bien fameux ; elle mourut du reste au bout de quelques années.

Encouragé cependant par ces premiers succès, von Osten acheta bientôt un nouvel étalon. Il s'appelait Hans, et devait devenir le plus célèbre des chevaux. Il profita tellement des leçons de son maître, qu'il fut bientôt capable, non seulement de compter (c'est-à-dire de frapper de

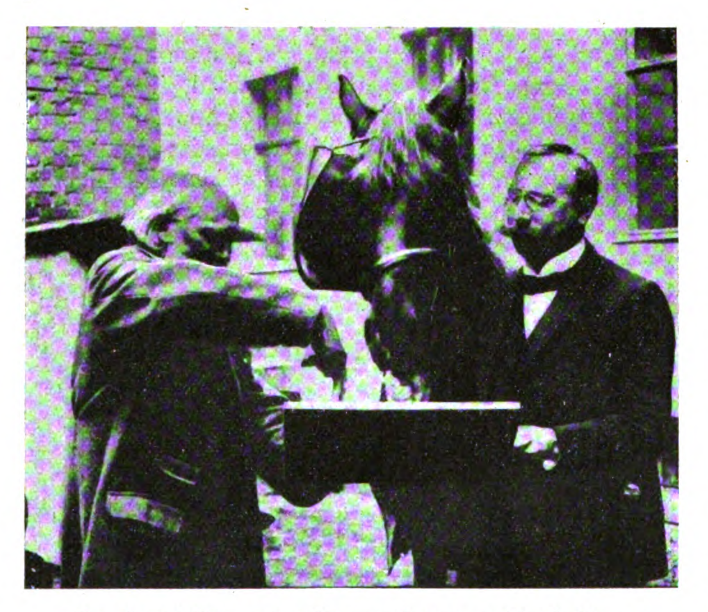
1. Conférence faite à la Société Universelle d'Études psychiques, à Paris, le 22 décembre.

2. Cet article de M. le professeur Claparède a été publié aussi en un fascicule à part, par la Librairie Kündig, de Genève, au prix de 1 fr. 50.

son sabot le nombre de coups qu'on lui commandait), mais encore d'effectuer de véritables calculs, de résoudre de petits problèmes ; il apprit à lire, il indiquait la date de chaque jour de la semaine courante, etc.

Naturellement, le bruit se répandit bientôt des résultats que M. von Osten avait obtenus de sa bête, et la courette de M. von Osten devint rapidement trop étroite pour contenir tous les curieux qui s'y pressaient. Les journaux commencèrent à discuter le « cas Hans ». De violentes polémiques éclataient entre ceux qui tenaient pour l'intelligence de la bête, et ceux qui invoquaient quelque misérable truc ; lequel ? on n'était pas bien d'accord à ce sujet.

On constitua une Commission d'enquête, composée de MM. Stumpf et Nagel, professeurs de psychologie et physiologie à l'Université de Berlin, du Directeur du Jardin Zoologique, d'un directeur de cirque, de vétérinaires, d'officiers de cavalerie. Son rapport conclut à l'inexistence d'un truc employé par M. von Osten, pour cette bonne raison que les expériences réussissaient même en l'absence de celui-ci. Une seconde Commission, composée de M. Stumpf et de ses élèves, crut constater que le cheval ne pouvait compter, lire et calculer que lorsque les personnes présentes connaissaient le résultat à obtenir.



Le cheval *Hans* entre M. VON OSTEN et M. K. KRALL.

C'est alors que M. Oskar Pfungst, élève du laboratoire de psychologie de Berlin, entreprit de patientes expériences qui l'amenèrent à cette conclusion, que l'expérimentateur transmettait au cheval la réponse à faire, au moyen de petits mouvements inconscients de la tête ou des yeux. M. Pfungst publia le résultat de ses recherches dans un livre publié à Leipzig, en 1907. A vrai dire, il restait encore là-dessous quelque chose de bien signulier : c'est que ce cheval, de lui-même, eût eu l'idée d'observer ces petits signes inconscients, qu'il ne s'y trompât presque jamais..... Mais c'était pourtant moins extraordinaire que la supposition qu'il ait calculé réellement, et la non-intelligence du *kluge Hans* fut désormais, pour les psychologues, une question « classée ».

Le pauvre von Osten, désolé, mais non convaincu, mourut dans l'isolement, le 19 juin 1909, à l'âge de soixante-et-onze ans.

L'oubli semblait devoir s'étendre définitivement sur lui et sur Hans, lorsque voici paraître le gros ouvrage de M. Karl Krall, qui remet toute la question sur le tapis, et que M. Claparède appelle « l'événement le plus sensationnel qui soit jamais survenu dans la psychologie animale, et peut-être bien dans la psychologie en général ».

M. Krall est un riche négociant d'Elberfeld, l'importante ville manufacturière de Prusse.

Le Dr William Mackenzie en parle de la façon suivante dans la *Revue de Psychologie* de Bologne :

Je fais part tout d'abord de ma conviction absolue que M. Krall est un parfait galant homme, incapable de toute tromperie ou supercherie. J'ai acquis cette conviction en observant et comparant, sans que rien, ni avant ni après, n'ait menacé de l'ébranler.

M. Krall appartient à une excellente famille d'Elberfeld qui y réside depuis trois générations et y exerce un commerce lucratif. Tous, dans cette famille, sont riches, et tous ceux qui sont valides travaillent. La famille en général, et l'homme en particulier, jouissent de l'estime publique sans restriction. Il y a des gens à Elberfeld qui tiennent Krall pour un visionnaire ; mais aucune personne sérieuse n'oserait mettre en doute sa parfaite bonne foi.

Quant à moi, je dois dire que mon estime envers Krall s'est accrue en l'étudiant. Il est doué d'une nature même trop enthousiaste, et sa bonne foi est si ingénue, qu'un adversaire non sincère pourrait trouver de nombreuses occasions de le confondre, pour ainsi dire, avec ses paroles mêmes : car il n'a rien du froid calculateur qui mesure et pèse ce qu'il dit pour des fins cachées ; au contraire, il exprime très ouvertement toute sa tumultueuse pensée à qui lui inspire confiance.

Mais à part l'enthousiasme, qui ne suffirait pas à le faire respecter par le savant, M. Krall possède certainement l'esprit de recherche et l'*habitus* philosophique. Il est sans aucun doute un « génialoïde ».

Avant de rencontrer le cheval savant de M. von Osten, il travaillait depuis des années à de très coûteuses recherches psychophysiques, dont il publiera peut-être les résultats plus tard. Je pus constater *de visu* cette particularité, entièrement inédite, qu'il a transformé depuis longtemps une partie de sa belle villa en un important laboratoire de physique, muni d'une quantité d'appareils très perfectionnés, dont quelques-uns inventés par lui. Et la bibliothèque est celle d'un érudit de premier ordre, principalement en psychologie.

D'autre part, comme je l'ai déjà dit, M. Krall n'a pas abandonné le commerce de ses pères ; plusieurs heures de sa journée sont consacrées à son bureau, où il dirige une trentaine d'employés, sans compter deux dactylographes qui font face avec peine à l'avalanche journalière de correspondance chevaline.

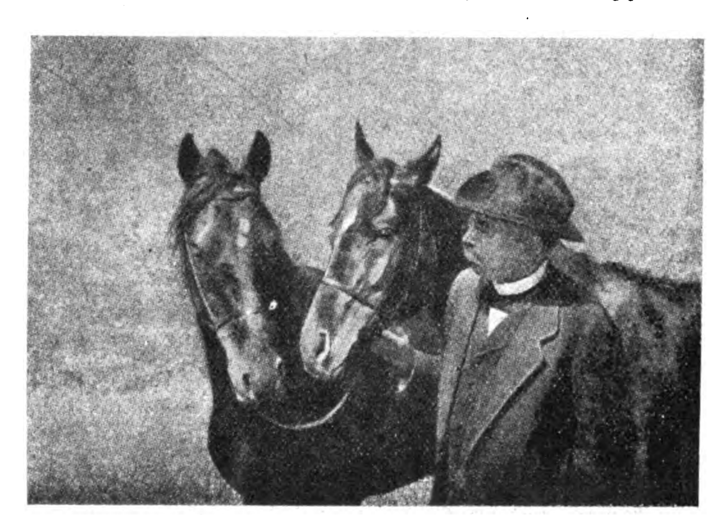
Enfin, si d'une part Krall ne songe pas même à tirer un profit pécuniaire quelconque de ses élèves quadrupèdes, et même refuse volontiers de les faire voir pour seule curiosité, d'autre part il désire et demande la plus large publicité parmi les savants, la répétition de ses expériences avec et sans son concours ; et il fut, durant mon séjour, le principal promoteur de la nouvelle *Société de Zoopsychologie Expérimentale*.

Donc, pour nous résumer : esprit chercheur et penseur ; homme d'affaires qui ne mettrait certes pas en danger le crédit commercial centenaire de sa maison (dans laquelle, en outre, il a ses deux fils) pour l'amour d'un truc sans un but au monde ; expérimentateur qui, non seulement ne gagne rien, mais dépense beaucoup avec ses expériences, et désire qu'elles se répètent, se répandent et se généralisent. Il me semble que c'est assez pour pouvoir affirmer, sans crainte d'être démenti, que celui qui accusera ou soupçonnera M. Krall de supercherie, se trompera ou sera de mauvaise foi.

Ayant connu von Osten et travaillé avec lui dans ses dernières années, M. Krall a hérité du *kluge Hans*. Il affirme et démontre que Hans travaille tout aussi bien dans les circonstances où il lui est impossible d'apercevoir son maître, ou de distinguer les prétendus mouvements inconscients de celui-ci ; que, notamment, il donne des réponses justes dans l'obscurité complète.

Pour mieux se rendre compte de la façon dont s'accomplit l'instruction d'un cheval, M. Krall a acheté deux nouveaux étalons, *Muhamed* et *Zarif*, et les a instruits. Les progrès furent, comme ils avaient été pour Hans, d'une rapidité stupéfiante. D'ailleurs les deux chevaux manifestaient des aptitudes différentes ; Muhamed montrait une intelligence beaucoup plus vive et plus ouverte à l'arithmétique.

Les leçons duraient d'une heure et demie à deux heures par jour, pour chaque animal. On leur apprenait d'abord les chiffres jusqu'à 9, puis on leur expliquait ce que sont les dizaines, et qu'il fallait les frapper du pied gauche, le pied droit étant réservé aux unités. Et le 14 novembre 1908 — treize jours après la première leçon — Muhamed exécutait correctement toute une série d'additions simples : 1+3, 2+5, etc., et même des soustractions, comme 8—3. Le 18 novembre on passa aux multiplications et aux divisions, le 21 aux fractions et aux additions de fractions. En décembre, on lui apprenait



M. Krall avec *Muhamed* et *Zarif*.

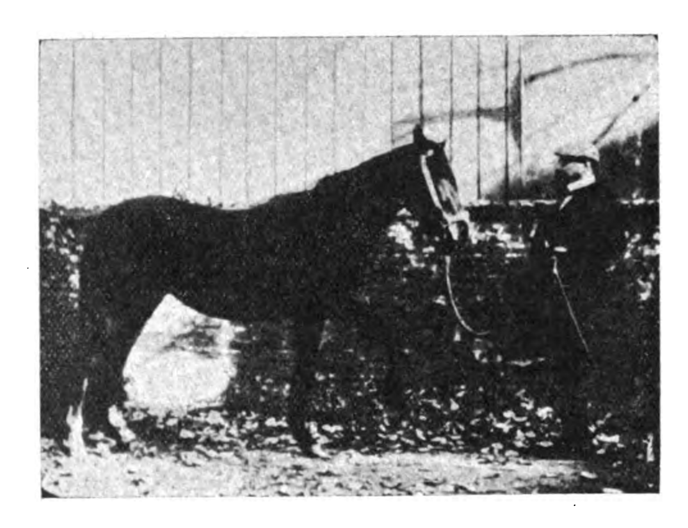
le français, et il répondait aussi bien aux questions arithmétiques posées en français qu'à celles posées en allemand. Au mois de mai suivant, Muhamed pouvait extraire des racines carrées, des racines cubiques, et exécuter de petites opérations du genre de celles-ci :

$$\frac{(3 \times 4) + \sqrt{36}}{3} \qquad \frac{\sqrt{36} \times \sqrt{64}}{\sqrt{4}}$$

Avec février 1909 commence la lecture, l'épellation. Cette épellation se fait au moyen d'un alphabet conventionnel (où chaque lettre ou diphtongue est représentée par un nombre entre 11 et 66) disposé comme suit :

	1	2	3	etc.
10	e	n	r	
20	a	h	l	
30	i	d	g	
etc.				

Le cheval épelle en frappant du sabot le nombre correspondant à la lettre désirée. Ce procédé permit à Zarif, au bout de quatre mois, d'épeler de son propre chef les mots qu'on prononce devant lui, et qu'il n'a jamais encore vu écrits. C'était d'autant plus intéressant, que l'on pouvait ainsi se rendre compte, d'après la façon



Comment on apprend à un cheval à compter par des coups de sabots.

dont ces écoliers quadrupèdes épellent les mots, de la façon dont ils retentissent à leur oreille, et comment ils combinent les lettres pour les faire coïncider avec les sons qu'ils entendent. Par exemple, une chose assez curieuse, c'est qu'ils suppriment souvent les voyelles des mots. Est-ce surtout pour gagner du temps, comme on fait dans la sténographie ? On serait porté à le croire, car, lorsqu'on leur demande ensuite d'ajouter la lettre ou les lettres qui manquent, les chevaux les donnent correctement.

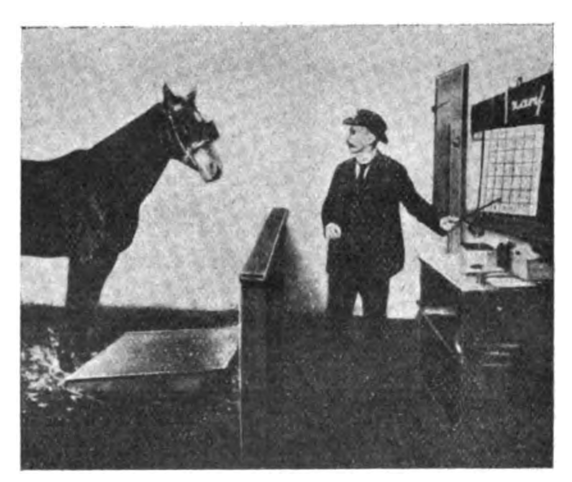
Pour le mot *Zucker* (sucre), nous trouvons ainsi les ortographes qui suivent : *zkr, zukr, zugr, czukr, sucr, szukr, zuker*, etc.

M. Krall s'étant enfin aperçu que ses étalons frappaient du sabot en dehors de la leçon, s'avisa de compter les coups pour voir si, selon l'alphabet conventionnel, ces coups disaient quelque chose. A sa grande surprise, il constata que c'était le cas ! Souvent, il est vrai, ces fragments de discours étaient quasi-incompréhensibles, comme les premiers balbutiements d'un enfant. Mais bientôt se dégagèrent des phrases très nettes que le cheval forgeait de toutes pièces.

Un jour que M. Krall disait à Muhamed qu'il allait lui donner des carottes : « *fünüf* » (c'est-à-dire *fünf*, cinq) ajouta celui-ci spontanément. Une autre fois, il épela : *iohn hfr gbn* (*iohann hafe geben*), Jean donner avoine)... Bientôt, on le devine, de vraies conversations purent s'établir entre le maître et les élèves. Un matin, Zarif s'étant montré paresseux, on demanda à son camarade : *Warum war Zarif nicht lieb ?* (Pourquoi Zarif n'a-t-il pas été sage ?) — Et Muhamed de répondre : *Weil vaul isd* (parce qu'il est paresseux).— Et pourquoi est-il paresseux? — *Weil r sagt begin wiil nijd wisn* (parce qu'il dit qu'au commencement de la leçon il ne veut rien savoir)!!

L'écurie de M. Krall contient actuellement six chevaux : d'abord le vieux Hans, âgé aujourd'hui de seize ans, encore fort beau; il n'est plus guère qu'un objet de musée, l'intérêt de M. Krall s'étant porté sur ses nouvelles acquisitions, Muhamed et Zarif, précédemment cités; Hänschen, un petit poney à l'air têtu et décidé ; puis Amasis et Hâroun, deux étalons arabes achetés récemment au roi de Würtemberg. Depuis quelques semaines, M. Krall a acheté un beau cheval complètement aveugle dont le nom est Berto, et dont je parlerai plus loin.

Maintenant, il me faut attirer toute votre attention, Mesdames et Messieurs, sur un fait qui constitue le pivot de toute notre affaire : c'est que, ainsi que je l'ai dit, plusieurs savants ont été à Elberfeld, depuis que le livre de M.



Zarif à sa leçon de lecture.

Krall a paru, et que tous, tous sans distinction, ont reconnu et proclamé, non pas uniquement la réalité des faits — qui d'ailleurs, même avant, n'avait été contestée par personne — mais qu'ils n'étaient dus à aucun truc, à aucune supercherie, pas plus qu'aux petits mouvements inconscients dont avait parlé Pfungst ; aucun

parmi ces savants n'a même admis l'hypothèse de la transmission de la pensée, en jugeant tous, tous, que ces chevaux raisonnaient et calculaient réellement. Seul le Dr Dœring, après avoir assisté à une unique séance d'une heure, durant laquelle les chevaux ne s'étaient pas très bien comportés, publia un article dans lequel il se déclarait contraire à l'interprétation merveilleuse de ces phénomènes chevalins, sans toutefois les expliquer autrement : il semble plutôt pencher vers l'hypothèse proposée par Pfungst.

Parmi les savants qui ont émis leur jugement sur les chevaux d'Elberfeld, je citerai d'abord Ernest Hæckel — le grand Hæckel — qui écrivit à M. Krall : « Vos recherches soigneuses et critiques montrent d'une façon convaincante l'existence de la raison de l'animal, qui pour moi n'a jamais fait de doute ». Le célèbre naturaliste voyait évidemment dans cette similitude entre l'animal et l'homme une confirmation de ses théories matérialistes ; plusieurs parmi vous, Mesdames et Messieurs, pensent probablement que l'on peut tirer de ce fait des conséquences absolument différentes. C'est ensuite le Dr Edinger, l'éminent neurologiste de Francfort ; ce sont les professeurs Dr H. Kraemer, et Dr H. E. Ziegler, tous deux de Stuttgart, le Dr Paul Sarasin, de Bâle ; le prof. Ostwald, de Berlin : le prof. Dr A. Beredka, de l'Institut Pasteur de Paris ; le Dr Ed. Claparède, de l'Université de Genève ; le prof. Schœller; le physicien prof. Gehrke, de Berlin ; le prof. Goldstein, de Darmstadt ; le prof. Dr von Buttel-Reepen, d'Oldenburg; le Dr prof. William Mackenzie, de Gênes ; le prof. Dr R. Assagioli, rédacteur en chef de la revue *Psiche*, de Florence ; le Dr Hartkopf, de Cologne ; le Dr Freudenberg, de Bruxelles ; le Dr Ferrari, professeur de neurologie à l'Université de Bologne, qui, après avoir publié dans la *Rivista di Psichologia* et les *Annales des Sciences Psychiques* un article contraire à la thèse de M. Krall, se déclara convaincu de la réalité de l'intelligence des chevaux, après un examen plus mûr de la question.

Ce que j'ai dit du caractère et de la situation sociale de M. Krall contribue sans doute à faire écarter la supposition d'une supercherie ; mais cette hypothèse est bien plus radicalement combattue par les faits mêmes, surtout par celui-ci, que *M. Krall a laissé les savants qui ont été à Elberfeld rester seuls avec les chevaux et poser à ceux-ci les questions qu'ils aimaient le mieux.*

Voici, par exemple, ce qu'a écrit le Dr Mackenzie :

D'ailleurs, je suis à même de présenter ici un fait expérimental positivement décisif : l'un de mes amis (le professeur Dr Assagioli) et moi-même, nous avons pu travailler à plusieurs reprises avec le poney *Hænschen*, sans que personne se trouvât avec nous, et en l'absence aussi bien de M. Krall que de ses palefreniers, du bâtiment où se trouvent l'écurie, l'école des chevaux et la cour. Nous avons obtenu ainsi beaucoup de réponses immédiates et justes à des problèmes que nous écrivions sur l'ardoise, tels que 33+44, 42+23, etc. »

Il ne faut pas oublier que le petit *Haenschen* est une acquisition récente de M. Krall et n'est pas encore aussi avancé que *Muhamed* et *Zarif*.

Passons à l'hypothèse des petits mouvements inconscients, prônée par Pfungst.

D'abord, les chevaux ne regardent habituellement pas les assistants ; ils ne les regardent qu'après avoir terminé d'épeler un mot ou un chiffre, pour se rendre compte par l'attitude de l'assistance s'il n'y a pas d'erreur : lorsque l'approbation n'arrive pas, ils recommencent à épeler, et cette fois, généralement, ils donnent une réponse exacte. Pour ne pas être vu par les chevaux, M. Krall a l'habitude de leur faire mettre des œillères et de se tenir, non pas devant eux, mais à côté, ou derrière. On essaya, d'abord avec Hans, ensuite avec d'autres chevaux, de mettre un écran entre les expérimentateurs et le cheval, et après un peu d'hésitation assez naturelle, les chevaux, s'étant habitués à cette difficulté, répondirent avec autant d'exactitude qu'auparavant.

Une grande partie des meilleurs résultats obtenus par les savants qui se sont rendus à Elberfeld, l'ont été alors que le cheval était seul dans l'écurie. On écrivait le problème sur l'ardoise, après quoi, tout le monde sortait, et suivait les mouvements de l'animal en regardant par de petits trous vitrés, pratiqués dans la porte. « Par exemple — écrit le Dr Mackenzie — la solution de la racine suivante : $\sqrt{1874161}$ (37) a été donnée par *Muhamed*, au moyen de coups frappés, pendant que nous étions tous dans la cour, et que nous observions le cheval, resté dans l'écurie, à travers de petits trous vitrés pratiqués dans la porte ». La troisième et la quatrième séance auxquelles a assisté M. Claparède se sont déroulées dans les mêmes conditions, etc.

On a voulu essayer de communiquer les problèmes au cheval *par téléphone*, en présence seulement d'une personne qui ignorait les problèmes en question, et qui se borna à en enregistrer la solution donnée par le cheval au moyen des coups : la solution était exacte !

On a essayé de poser les questions dans l'obscurité ; les chevaux ont répondu de même. Enfin, M. Krall a imaginé d'acheter un cheval complètement aveugle : *Berto* ; voici ce qu'il m'écrivait, il y a trois jours, au sujet de cet animal :

« Il a appris en quinze jours à compter et calculer jusqu'au chiffre 10. Maintenant, il fait des progrès assez rapides en calculant avec les dizaines. Il est très intéressant et bouleverse tout à fait la merveilleuse hypothèse de M. Pfungst. »

Lorsque je ne possédais pas encore, au sujet des chevaux d'Elberfeld, toutes les connaissances dont je dispose maintenant, j'ai imaginé que tout pouvait s'expliquer par la transmission de la pensée. Il y a incontestablement des circonstances qui paraissent militer en faveur de cette hypothèse. Par exemple M. Claparède avoue, à un certain moment : « Tout le monde ayant quitté la salle, y compris M. Krall, j'ai pu ce jour-là rester seul avec Muhamed et lui ai posé quelques additions simples comme : 15+7. Mais cela n'a donné aucun résultat. Le cheval répondait faux, et d'une façon peu nette. » Un fait se répète assez souvent, c'est que le cheval se trompe d'abord, à plusieurs reprises, en répondant à la question qu'on lui pose ; alors on passe à une autre question ; au lieu de la réponse à cette dernière, c'est la réponse à la première question qui arrive. En voici un cas. Au cours de la troisième séance à laquelle a assisté M. Claparède, Muhamed donne plusieurs réponses fausses au problème

$$\sqrt[4]{9,834.476}.$$

On pose alors une autre opération du même genre, et Muhamed y répond par 56, qui est précisément la solution du problème précédent. — Cela a tout l'air d'un cas de télépathie retardée, c'est-à-dire de connaissances acquises télépathiquement, mais qui ont tardé à se manifester, en jaillissant à la surface de notre conscience : à notre conscience normale.

M. Claparède se refuse presque à discuter cette hypothèse, en disant : « Nous ne sommes même pas certains que la télépathie existe ». On sait que M. Flammarion a écrit que l'existence de la télépathie est aussi bien constatée que celle de Sirius ou de Napoléon. Il y a trente ans, lorsque le monde savant n'admettait pas l'hypnotisme, aurions-nous dû renoncer à fonder sur lui une explication que *nous savions* être exacte, pour attendre l'arrière-garde de l'armée psychologique — voire même les traînards et les éclopés qui devaient aboutir au pithiatisme ?

Par contre, je me trouve d'accord avec M. Claparède quand il nous montre les difficultés que présente l'hypothèse de la télépathie. « Une fois admise la transmission de pensée, écrit-il, il faudrait savoir ce qui serait transmis : Serait-ce un chiffre ? Des mots ? Mais alors cela supposerait déjà chez le cheval cette intelligence dont l'hypothèse de la télépathie avait pour but de se passer. Ou bien admettrait-on que, ce qui est transmis, c'est simplement l'ordre de cesser de frapper du sabot ? »

Nous ajouterons qu'il faudrait que l'indication de frapper du pied gauche ou du pied droit soit transmise en même temps — ce qui est bien extraordinaire. La chose pourrait, toutefois, être au moins discutée, si tout se réduisait à donner la solution d'un problème se résumant dans un nombre, ou à une question dont la réponse peut être prévue : « Combien vous ai-je « donné de carottes à manger ? » — « Trois ». Mais il est plus malaisé d'appliquer cette hypothèse de la suggestion mentale aux solutions données par le cheval de problèmes dont la solution est ignorée par *tous* les assistants. Comme le fait remarquer le Dr Mackenzie dans son article de la *Rivista di Psicologia*, le livre de Krall et surtout les procès-verbaux sont remplis de cas de cette espèce. On est arrivé jusqu'à faire préparer par de tierces personnes des problèmes et des solutions mis en des enveloppes fermées séparées. C'est ce que fit par exemple le Dr Hartkopf, de Cologne, au mois d'Avril dernier, et il obtint des réponses immédiates, quand on ouvrit l'enveloppe relative aux trois problèmes suivants: $\sqrt[3]{13.824}$ (= 24); $\sqrt[6]{29.791}$ (= 31); $\sqrt[3]{103.823}$ = (d'abord 57, erroné ; puis immédiatement après 47, exact) (1). Des résultats semblables ont été obtenus, avec la méthode des enveloppes fermées, par H. Overbeck, un jour que Muhamed résolut les problèmes les plus difficiles en l'absence de M. Krall, caché derrière une porte.

On pourra imaginer encore que c'était le subconscient des assistants qui solutionnait le problème et communiquait cette solution au cheval. Je n'ai pas de peine à reconnaître qu'il faudrait trouver le moyen de soumettre aux chevaux des problèmes dont les assistants ignorent, non seulement la solution, mais même les données. Mais on voit par l'ensemble de ce que nous avons dit, combien l'hypothèse télépathique apparaît extraordinaire et compliquée.

(1) R. Hartkopf, *Denkende Tiere ?* « Kœlnische Zeitung », 16 avril 1912.

Il en est de même quand il s'agit de vraies petites conversations entre les hommes et les chevaux, dans lesquelles la réponse de ces animaux est inattendue, bien qu'il ne faille pas oublier que, la transmission s'opérant de la subconscience de l'homme à la subconscience du cheval, l'homme ne se rendrait pas compte de ce qu'il transmet. Voici quelques exemples pour illustrer ce point :

M. Claparède prie M. Krall de présenter à *Zarif* un morceau de sucre en lui demandant d'en donner le nom. M. Krall pense plus intéressant de lui faire trouver *sucre* spontanément, et il lui dit : « *Was wünschst du* ? » (Que désires-tu ?) — Mais la réponse est : *muedseinjg* (c'est-à-dire : *mude sein ich*, être fatigué, moi).

De même le Dr Claparède raconte l'épisode suivant de la première séance à laquelle il a assisté.

On écrit à la planche $\sqrt{25} \times \sqrt{49} =$. Le cheval répond 24. Krall lui dit alors que c'est faux. Il répète 24. Zarif manifeste des signes d'embarras (du moins c'est ainsi que les interprète M. Krall) : il baisse la tête comme un élève honteux. K. lui fait remarquer que plusieurs personnes sont là, et que notamment l'une d'elles, un professeur, prend des notes, et qu'il consigne toutes ses réponses fausses. Alors le cheval commence spontanément de frapper du sabot. Krall note à la planche noire les chiffres donnés : 14, 26, 23, 54, 13, 13, 32. On se reporte à l'alphabet conventionnel, et le mot correspondant est *schlprrd*. Qu'est-ce que cela signifie ? M. Krall déclare qu'il ne comprend pas. Mais il ne m'est pas difficile d'apercevoir entre ces lettres et celles de mon nom une analogie frappante (1). K. assure que c'est impossible que Zarif ait pu épeler mon nom, ne le connaissant pas. — Mais l'après-midi du même jour, M. Krall me dit s'être souvenu d'avoir effectivement, le matin, avant mon arrivée, prononcé mon nom devant Zarif, en causant avec une tierce personne.

Dans la même séance, *Muhamed* ayant remplacé *Zarif* à « l'école », on lui demande d'épeler le nom : *Claparède*. Le cheval répond : *Klapard*. Pourquoi ce *K* ? La subconscience de M. Krall ignorait-elle donc comment devait être ortographié le nom du psychologue genevois ?...

Au cours d'une des séances suivantes, on adresse la même question à *Zarif*. Celui-ci épèle : *Chlabrt*. On sait que la prononciation du *b* se confond, en allemand, avec celle du *p*. Mais les subconsciences des assistants ne pouvaient pas tomber dans cette confusion. On fait remarquer à Zarif que *Ch* n'est pas juste ; que doit-on mettre à la place ? — Le cheval répond par un *K*. Les assistants savaient bien que c'est un *C* !

En général, on peut dire qu'il est incompréhensible que les chevaux interprètent phonétiquement et orthographient les mots d'une façon spéciale et souvent changeante, s'ils opèrent au moyen de la transmission de pensée.

Je ne m'arrête pas trop aux cas, assez nombreux, signalés par M. Krall, où les questionneurs avaient fait une erreur de calcul, et où les chevaux ont, malgré cela, donné la réponse juste. Comme M. Claparède l'a remarqué, on peut, en effet, supposer que la réponse juste était présente dans le subconscient, et que celui-ci transmit la solution exacte de l'opération arithmétique.

Mais l'argument contre lequel ne semble décidément pas pouvoir tenir l'hypothèse télépathique est le suivant : Comment se fait-il que les chevaux ne sont à même de donner le résultat d'une opération arithmétique, qu'après qu'on leur a appris la manière d'exécuter cette opération ? Par exemple, *Zarif*, qui n'est pas de la même force que *Muhamed*, ne sait pas extraire les racines cubiques ; si on lui donnait à faire une de ces opérations, il ne répondrait pas. Or, il est de toute évidence que, s'il s'agissait de transmission de pensée, *Zarif* devrait pouvoir quand même donner par exemple le chiffre 25, qu'il soit le résultat de l'extraction d'une racine cubique, ou de l'extraction d'une racine carrée. De même, les chevaux qui n'ont reçu encore que peu de leçons ne savent répondre qu'aux questions absolument élémentaires.

Cet argument me semble presque péremptoire.

C'est en se basant sur ces considérations, et sur d'autres encore, que les savants qui ont été étudier les chevaux d'Elberfeld écartent les différentes explications dont nous avons parlé jusqu'ici, pour admettre que ces animaux raisonnent et calculent réellement.

Au fur et à mesure que je lisais les récits des éminents psychologues par lesquels les chevaux d'Elberfeld ont été étudiés, une circonstance me frappait d'une façon invincible : c'est la ressemblance étonnante entre la manière d'opérer de ces animaux et celle dont opèrent les médiums. Aussi M. Claparède a dit que *Zarif* et *Muhamed* sont les dignes émules d'Eusapia, tout en ayant sur celle-ci un précieux avantage : ils opèrent à toute heure, et au grand jour. Mais l'éminent psychologue ne va pas plus loin dans ce parallèle purement superficiel et qui constitue plutôt une plaisanteire. Mais nous irons plus loin, nous, Mesdames et Messieurs, si vous le voulez bien.

---

(1) Ne pas oublier que les chevaux d'Elberfeld suppriment souvent les voyelles dans les mots qu'ils épèlent. — C. V.

Pour ne pas trop élargir notre débat, nous ne nous occuperons ici que d'une seule forme de médiumnité : la *typtologie,* c'est-à-dire les communications que l'on obtient au moyen de petits coups frappés par les pieds d'une table.

Je parle à des personnes qui sont, en très grande partie, familiarisées avec les séances typtologiques ; je serai donc facilement compris.

Vous savez que les différentes personnalités qui se manifestent par la typtologie ont une manière spéciale à elles de frapper les coups, à tel point que, la plupart du temps, quand elles se succèdent, elles sont identifiées par les familiers du cercle avant même qu'elles se soient nommées. De même, chaque cheval a sa manière propre de frapper les coups. Le Dr Mackenzie l'observe dans son article, en ajoutant ces quelques lignes : « Le petit poney *Haenschen* frappe d'une façon tout à fait spéciale. Ce curieux animal, qui n'est pas beaucoup plus grand qu'un gros chien, frappe ses petits coups presque en grattant la table, et en baissant la tête du même côté. Ensuite, quand il a terminé, il se retourne pour voir l'effet chez l'auditoire ; souvent, quand celui-ci se tait, la réponse n'ayant pas été exacte, il recommence aussitôt, *spontanément,* son petit grattage, en donnant généralement alors la réponse exacte ».

Vous aurez remarqué que les coups du guéridon, inégaux, hésitants, quand la personnalité est embarrassée à répondre, deviennent nets, énergiques, lorsque la personnalité se croit sûre de ce qu'elle dit. Et voici, par exemple, ce qu'écrit le Dr Ferrari :

« Il faut ajouter que plusieurs observateurs ont remarqué que le cheval bat différemment du pied quand il est incertain et quand il est sûr de donner la solution exacte. Dans le deuxième cas, il est plus énergique ».

Que de fois notre patience n'a-t-elle pas été mise à une dure épreuve par la table qui frappait, frappait sans s'arrêter à la dernière lettre de l'alphabet » ! — Maintenant, écoutez, par exemple, ce passage de M. Claparède : « *Muhamed* était mal disposé. Il a donné quantité de réponses mauvaises ; souvent il frappait du pied droit plus de neuf coups, ce qui n'a plus de sens dans la convention adoptée ».

On sait que l'un des traits caractéristiques de l'écriture automatique des médiums est de se produire souvent renversée. C'est ce qu'on appelle « l'écriture en miroir ». La même chose se produit souvent avec les tables ; les lettres d'un mot sont souvent entremêlées, ou simplement disposées en sens inverse.

Ecoutez ces mots du rapport de M. Claparède : « Ensuite est venu *Haenschen,* dont on n'a rien pu obtenir de juste. Il retournait, notamment, tous les nombres qu'on lui donnait à lire : 45, au lieu de 54 ; 65, au lieu de 56. Voulait-il se moquer ? On a renvoyé le petit polisson avec un bon sermon. »

Le Dr Ferrari remarque de son côté : « Les erreurs sont fréquentes, mais elles sont généralement logiques, dans ce sens, qu'il y a les chiffres qui doivent composer le nombre représentant la solution recherchée, mais elles sont disposées de façon erronée, sans méthode, jusqu'au moment où le cheval, ou spontanément, ou par suite d'un bon coup de fouet, trouve la réponse juste ».

Par exemple, je n'oserais pas proposer ce système par trop énergique pour obtenir des réponses exactes de nos médiums...

M. Claparède se demande si ces erreurs ne pourraient pas venir de ceci : « qu'en allemand la langue parlée suit, dans l'énonciation des nombres, l'ordre inverse de la langue écrite. Pour *écrire* 36, on met d'abord un 3 et puis un 6. Mais pour lire 36, les Allemands disent : *six-et-trente.* Si l'on songe que ces chevaux sont entraînés aussi à comprendre les nombres en français, qui s'énoncent dans le sens contraire, on ne s'étonnera pas de qu'ils s'embrouillent dans la façon de les exprimer. »

L'explication est fine et ingénieuse, mais absolument insuffisante, quand nous voyons M. Claparède demander son nom à *Zarif,* et que celui-ci lui répond : *Firaz*; quand ce même cheval épèle *Dref,* au lieu de *Ferd* (1).

Non, non ! Ces transpositions se présentent parce que l'écriture en miroir est le propre de l'automatisme, et que les réponses des chevaux sont de nature automatique, comme celles des médiums !

— Mais — me dira-t-on — s'il en était ainsi, comme le jaillissement de ce qui vient de la conscience subliminale est intermittent, incertain, nécessairement confus, il arriverait avec les chevaux ce qui se produit avec les médiums ; que leurs facultés merveilleuses ne seraient pas égales, que des erreurs infinies, inexplicables se mêleraient aux réponses de la plus étonnante exactitude ».

Mais oui, tout cela se produit justement avec les chevaux.

Avec les médiums, vous avez tous trouvé des personnalités soi-disant d'esprits désincarnés qui, après vous avoir donné les preuves les plus

(1) Dr Mackenzie, loc. cit., p. 510.

troublantes de leur identité, avec les détails les plus minimes, se trompent au sujet de leur propre nom, ou paraissent avoir oublié les choses les plus essentielles et importantes relatives à leur existence terrestre. Eh bien, avec les chevaux, vous trouvez M. Dœring qui ne peut pas comprendre comment, après avoir donné la solution de problèmes difficiles, *Muhamed* ne parvient pas à donner le nombre des assistants. Vous trouverez M. Claparède qui s'écrie : « Avec ces prodiges contraste le fait que Muhamed n'arrive pas à comprendre quand M. Krall lui dit que j'ai une carotte pour lui, et qu'il doit venir vers moi ! » Je ne m'explique point ces particularités, ces idiosyncrasies du *subliminal self* ; il est bien possible que celui-ci ne se soucie pas de carottes et qu'un problème facile ne l'intéresse pas autant qu'un problème difficile : il y a là encore bien des mystères pour nous ; mais je ne puis que constater que, là encore, les choses se passent chez les chevaux comme chez les médiums.

Il y a sept ans environ, les membres de notre Société Universelle d'Etudes Psychiques se réunissaient dans un local de la rue de Dunkerque. Un de nos anciens Sociétaires, le co-propriétaire d'une grande Imprimerie, nous y amena, durant plusieurs soirs, un neveu à lui, jeune homme de dix-neuf ans environ, qui présentait cette singularité : Il n'avait, à son état normal, aucune faculté remarquable de calculateur ; mais au moyen de la « planchette » et de l'*oui-ja,* dont se servent les spirites, il pouvait donner *instantanément* — c'est-à-dire après un délai de trois à quatre secondes au plus, le résultat d'additions de plusieurs nombres de 6 à 7 chiffres chacun — opération que les meilleurs calculateurs d'entre nous ne pouvaient exécuter qu'en un temps infiniment plus long, avec l'aide du crayon et du papier, et qu'ils ne seraient pas parvenus à faire mentalement.

Or, ce qu'il y a de plus extraordinaire, de plus remarquable dans les chevaux d'Elberfeld, c'est, non seulement qu'ils ne se servent point — et pour cause ! — de papier et crayon pour leurs calculs, mais que, la plupart du temps, ils donnent leur réponse *immédiatement,* ou avec un retard de quelques secondes. Je me bornerai à citer le passage suivant des expériences de M. Claparède avec Muhamed :

La racine cubique $\sqrt[3]{5.832}$, proposée par une des dames présente et inscrite à la planche, est donnée juste (soit 18) en quelques secondes. $\sqrt{15.376} = 124$, et $\sqrt[4]{456.776} = 26$ sont donnés justes, en une dizaine de secondes, *M. Krall et le palefrenier étant sortis de la salle* (M. Krall était sorti aussitôt après avoir écrit la donnée à la planche). Les assistants ignoraient tous les réponses.

Il est impossible de ne pas songer aussitôt, devant ces faits, aux calculateurs-prodiges : les Inaudi, les Diamanti, etc. On a cité aussi dernièrement un aveugle-né nommé Fleury, âgé de dix-huit ans, si anormal qu'on dut l'interner dans l'Asile d'Aliénés d'Armentières, où il se trouve encore, et qui s'est manifesté calculateur prodige pouvant rivaliser avec Inaudi.

Mais il vous suffira de rappeler les facultés surprenantes de calcul que possède notre subconscient : par exemple, pour le calcul de l'heure, qui se manifeste quand nous nous proposons de nous réveiller à telle heure, le matin, ou dans les expériences très complètes qui ont été faites, à ce sujet, par la *Society for Psychical Research,* ou bien encore dans certaines suggestions post-hypnotiques. Il me suffira enfin de rappeler les inventions faites durant le sommeil — par exemple celle de la machine à coudre, exécutée par Elias Howe après y avoir si longtemps travaillé en vain à l'état de veille, etc.

Nous connaissons, nous, les qualités merveilleuses de notre conscience subliminale : facultés de télépathie, de clairvoyance, de connaissance de faits touchant le passé et l'avenir, etc. Mais nous savons que le subliminal des animaux est doué des mêmes facultés : que tous les phénomènes supernormaux de notre psychologie se manifestent aussi chez les bêtes, comme l'a fort bien démontré d'ailleurs, par un très grand nombre d'exemple, M. Ernest Bozzano dans son article magistral sur *Les Animaux et les Perceptions psychiques,* paru dans les *Annales des Sciences Psychiques* (1). C'est bien le cas de rappeler ici les mots de l'*Ecclésiaste* : « L'homme n'a rien de plus que la bête ». (Chap. III, vers. 19).

Vous me demanderez : « Mais enfin, comment pouvez-vous nous prouver que les chevaux d'Elberfeld, durant leurs « performances », se trouvent dans cet état physio-psychologique spécial dans lequel se manifeste l'automatisme subconscient ?

D'abord, est-il bien sûr qu'un état physio-psychologique spécial soit nécessaire pour obtenir cet automatisme ? Notre subconscient travaille continuellement ; que vous marchiez, que vous écriviez, que vous jouiez d'un instrument, etc., votre automatisme se révèle continuellement par une foule d'actes différents. Lorsque vous faites

(1) Août 1905.

travailler les nerfs, tendons et muscles de vos jambes pour marcher, et qu'en même temps vous lisez votre journal ; quand vous jouez du piano, et en même temps vous écoutez ce que dit le chanteur que vous accompagnez, ou même vous parlez — êtes-vous dans un état spécial ? Alors, nous le sommes tout le temps.

Je n'ignore pas ce que c'est que la « trance » d'un médium. Mais quand un médium écrivain ou typtologique travaille, la « trance » ne se manifeste pas toujours. La plupart du temps, le sujet cause, commente ce qui se produit ; rien ne semble différencier son état de son état ordinaire. Rien ne le différencie en effet, car l'automatisme peut se manifester en nous, même quand nous sommes dans un état de veille relativement parfait (la veille n'est jamais parfaite que *relativement*). Le jeune homme à la planchette dont j'ai parlé plus haut, paraissait dans son état habituel quand il faisait ses calculs subconscients; sa faculté étrange se manifestait presque immédiatement. Sans doute, il arrivait parfois que le sujet fût mal disposé, et les erreurs étaient alors plus fréquentes ; mais cela ne se produit donc pas aussi avec les chevaux ? Quel étonnement que leur automatisme n'ait pas toujours joué, que surtout il tardât quelquefois un peu à jouer — ce à quoi faisait peut-être allusion le talentueux *Muhamed* quand il disait de son camarade *Zarif* « qu'au commencement de la leçon il ne voulait rien savoir » ?...

Je ne crois pas qu'une personne familière avec l'automatisme sensoriel et moteur et avec l'hypnotisme puisse m'adresser l'objection suivante : « Si c'est de la *subconscience* du cheval que viennent ses réponses, comment se fait-il qu'il est d'abord nécessaire de lui apprendre les éléments du langage, de l'arithmétique, etc., en s'adressant forcément à sa *conscience normale*, par le moyen de ses sens ? » Pour produire de l'écriture automatique, il faut qu'un médium ait appris à écrire ; pour que Victorien Sardou ou Mlle Hélène Schmit aient pu produire leurs dessins et peintures « médiumniques », il fallait qu'ils eussent appris les rudiments de l'art du dessin et de la peinture; Tartini n'aurait pas composé en rêve la *Sérénade du Diable* s'il n'avait pas connu la musique — et ainsi de suite. La cérébration subconsciente — pour merveilleuse qu'elle soit — ne peut se faire que sur des éléments acquis d'une façon quelconque. Jamais la cérébration subconsciente de l'aveugle-né ne lui fera voir des couleurs. Pour que le cheval puisse recevoir les enseignements qu'on lui donne, il lui faut d'abord l'usage des sens : il n'en manque pas ; il lui faut aussi un cerveau, un système nerveux : il n'en manque pas. Mais nous ne pouvons pas aller plus loin, étant donnée notre ignorance du processus de la cérébration subconsciente, surtout si on est amené, par la constatation de certains faits, à devoir admettre la « conscience subliminale » proprement dite, avec les facultés supernormales qui en seraient l'apanage — le « double psychisme » du professeur Grasset et les autres systèmes semblables n'étant, de l'aveu même de leurs auteurs, que des hypothèses élégantes. Nous en sommes donc réduits à ne pas aller plus loin dans cette voie. Limitons-nous, en ces conditions, à reconnaître que rien ne prouve que l'objection dont il s'agit ait la moindre valeur.

C'est à ce point, Mesdames, Messieurs, que nous nous arrêtons, frappés, émerveillés par l'horizon inattendu qui s'ouvre brusquement devant nos yeux, après avoir gravi les flancs abrupts de la montagne et en avoir atteint le sommet.

Voilà que, après avoir constaté dans les bêtes les facultés subconscientes surnormales en question, nous y découvrons tout à coup d'autres facultés — des facultés normales de raisonnement, de calcul, etc., qui non seulement *rapprochent* des hommes ces êtres que nous voulions bien appeler « nos frères inférieurs », mais en font nos *égaux* en potentialité. Nous voyons apparaître, magnifique, cette hypothèse, qu'une intelligence égale est répandue en tous les êtres — peut-être même en toute chose — et que, loin d'être le résultat du fonctionnement du cerveau, la pensée n'a d'autres limites que celles qui lui viennent de la matière : de l'imperfection physiologique de ces organes. Le prof. Dexler, directeur de l'Institut vétérinaire de Prague, attaquait violemment les expériences de M. Krall, sans y avoir jamais assisté, et par conséquent *a priori*, en remarquant surtout que le cheval a relativement un cerveau 10 fois moins gros que celui de l'homme, et une corticalité beaucoup moins développée ». Ces infériorités organiques semblent expliquer, en effet, l'infériorité intellectuelle du cheval, qui a toujours été considéré par les connaisseurs comme une bête des moins intelligentes. Mais aussitôt que nous passons de la conscience normale à la conscience supranormale, au *subliminal self*, que l'on suppose plus ou moins indépendant des organes sensoriels et physiologiques en général, voilà réapparaître l'intelligence supérieure, mystérieuse, que Platon avait appelé « divine »; dont ces génies troublants qui ont été l'islamite Averrohès et le juif Spinoza ont constitué la base de leurs systèmes panthéistes ; qui forment l'essence des grandes Religions de l'Orient : le Brahmisme et le Bouddisme, et que la Théoso-

phie a repris au point de vue de l'Intuition, nécessairement sujette à courir la prétantaine — et le Psychisme de Myers au point de vue de l'Expérimentation — nécessairement sujette à une marche lente et pénible. Ce sont là plutôt des doctrines spiritualistes ; mais une forme spéciale de Monisme, qui a été présentée par le professeur Edouard Hartmann dans son intéressante hypothèse de l'*Inconscient*, est basée, en somme, sur une interprétation différente des mêmes faits. Mon intention n'est point, ici, d'affirmer une de ces doctrines de préférence qu'une autre, ni de contester que les phénomènes purement *animistes* de la médiumnité, au lieu d'exclure les hypothèses spiritualistes, et même spirites, peuvent leur ouvrir la voie et en constituer la base nécessaire ; seulement, je ne veux pas *entia multiplicare praeter necessitatem*.

Ces considérations, ces hypothèses sont si naturelles, quand on y est préparé par l'étude des phénomènes similaires, qu'à mesure que je lisais les récits des savants qui visitèrent l'écurie historique d'Elberfeld elles jaillissaient spontanément de mon esprit, comme une volée de pigeons auxquels on vient de rendre leur liberté et qui retrouvent le grand air et la lumière — à tel point qu'il me semblait de les *reconnaître*.

On comprend que le prof. Mackenzie, en quittant Elberfeld, ait écrit : « Mais alors !... il faut nous décider à renouveler depuis ses fondements toute notre vision de la nature universelle ! »

Est-ce à dire que la chose soit, dès maintenant, scientifiquement acquise ? Je ne vais certainement pas jusqu'à affirmer cela. Je reconnais sans peine que, comme l'ont dit les professeurs Richet et Flournoy, les preuves doivent être proportionnées à l'étrangeté des faits auxquels elles se rapportent ; or les faits dont nous nous occupons sont si étourdissants, que nous ne pouvons les accepter qu'avec l'appui de preuves absolument irréfutables. Mais il faut que nous nous rendions compte, dès maintenant, de l'importance des faits et de la nécessité de suivre les expériences d'Elberfeld, d'appuyer cette Société de Zoopsychologie Expérimentale, que M. Karl Krall vient de fonder. Il faut, en même temps, que nous discutions ces faits, en présentant d'utiles hypothèses de travail, pour orienter et faciliter les expériences futures.

L'exploration expérimentale des régions les plus reculées de la Psychologie a bien ses tristesses, ses déceptions, ses désespoirs même ; mais elle a bien aussi ses satisfactions, ses fiertés, ses ivresses. Tels les hardis *conquistadores* d'antan, on est récompensés, de temps à autre, de ses longues peines, par l'apparition soudaine d'une île divinement verdoyante, qui n'est plus un vain mirage, celle-là ! mais qui, au contraire, ne marque que la limite extrême d'un Archipel d'une étendue et d'une richesse infinies.

Ernest BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

(*Suite, voir les numéros de Septembre, Octobre, Novembre*)

IIe CATÉGORIE

PRÉMONITIONS DE MALADIES OU DE MORTS REGARDANT DE TIERCES PERSONNES

Sous-Groupe G.

Prémonitions de la mort de tiers a longue échéance, et ou la mort est due a des causes naturelles.

Dans ce sous-groupe, comme dans celui qui correspond à la catégorie des auto-prémonitions, j'adopterai le terme de six mois comme minimum de temps pour les épisodes à « longue échéance » ; mais je fais remarquer que ce terme ne représente rien de concret ; ce n'est qu'une limite facultative adoptée par commodité. Le fait concret consisterait dans l'opportunité d'établir une subdivision de cette nature dans l'ordre des faits étudiés, parce qu'en ligne générale, le temps est un facteur théoriquement important dans les prémonitions.

XVLIe Cas. — Dans ce premier épisode, l'intervalle entre la prémonition et son accomplissement est de huit mois. Je l'extrais du *Light* (1901, p. 393).

Mrs. Alice Bell Campbell parle d'un séjour qu'elle a fait à Londres en 1900, durant lequel elle eut un rêve symbolique plus tard réalisé, et qu'elle décrit ainsi :

Je rêvais que je me trouvais à un enterrement, dont le souvenir très clair me resta : une rafale de neige sévissait. Je discernais distinctement le visage des « porteurs » (qui m'étaient tous inconnus) ; je voyais les fleurs sur le cercueil et l'intérieur d'une église (Episcopale) où la cérémonie se poursuivait. Dans mon rêve, je m'étais avancée pour lire le nom gravé sur le cercueil, mais une grande abondance de fleurs m'en avait empêché ; et, juste au centre, posé sur le nom, je voyais un grand bouquet de roses aux couleurs vives, liées par un ruban.

Le lendemain à déjeuner, je racontai aux convives ma vision, et l'un d'eux m'observa : « C'est que vous devez recevoir bientôt de mauvaises nouvelles de chez vous, et ce seront probablement des nouvelles de mort ». Vingt minutes ne s'étaient pas écoulées que je reçus un télégramme de ma sœur, résidant à Victoria (Columbia anglaise) ainsi conçu : « Sérieusement malade ; viens tout de suite ».

Chose étrange : à la lecture du télégramme, tout souvenir de la vision s'évanouit de ma mémoire. — Je télégraphiai immédiatement, et retins une cabine sur un paquebot de l'Allan Line, en partance pour Montréal.

Lorsque j'arrivai à Victoria, je trouvai que ma sœur était devenue une adepte fervente de la « Christian Science », et qu'elle se soignait selon les règles de la secte. Je m'intéressai également à ces règles, et, pour seconder les idées de la malade, je tins constamment ma pensée fixée sur l'idée de « guérison et de santé » : ceci contribua peut-être à éloigner de moi le souvenir de la vision. Plusieurs mois se passèrent, pendant lesquels la malade resta dans un état stationnaire : mais elle commença un jour à empirer rapidement, et, le mardi 19 novembre, elle s'éteignit.

Ce jour-là, le temps était beau et doux, surtout relativement à la saison, mais, dans la nuit du vendredi, veille des funérailles, la température devint subitement rigoureuse, et le matin, la campagne apparut couverte d'une épaisse couche de neige.

Parmi les nombreuses fleurs envoyées, les regards étaient attirés par un grand bouquet de fleurs aux couleurs vives, auquel était joint un billet expliquant que ces roses avaient été cueillies pour la défunte quand elle était en vie, et qu'on priait de les déposer sur son cercueil.

Lorsque nous arrivâmes à l'église, dans le déchaînement d'une rafale de neige aveuglante ; que je vis à l'entrée le cercueil entouré des « porteurs » qui m'étaient tous inconnus avant mon arrivée à Victoria, et au centre le bouquet de roses aux couleurs vives ; alors, alors seulement, me revint comme un éclair le souvenir de la vision perçue, dans ses plus petits détails, vision qu'à mon immense stupeur je voyais se réaliser devant moi.

Quelques-uns assurent que « les événements. quand ils vont s'accomplir, projettent leur ombre en avant ». Or, tel fut le cas pour moi ; et la projection de l'ombre me parvint huit mois avant l'accomplissement.

On remarquera dans ce cas, d'abord, la circonstance habituelle d'un symbolisme qui se manifeste de manière à laisser la percipiente dans l'incertitude à l'égard de la personne désignée. Ensuite, le fait de l'évanouissement subit de tout souvenir jusqu'à l'accomplissement de la prémonition, malgré que la percipiente en eût parlé un moment auparavant à ses amis ; forme d'amnésie théoriquement intéressante, parce qu'elle est contraire aux lois de remémoration physiologique, et qu'on la dirait intentionnellement produite. Que si l'on voulait trouver des termes de comparaison avec les « amnésies systématisées » des sujets hypnotiques, on tomberait dans une pétition de principe, car les « amnésies systématisées » présupposent un agent suggestionneur, qu'il faudrait supposer aussi dans le cas étudié.

Cependant, cette brusque interruption de souvenirs se prête à une objection qui, en partie, infirme l'authenticité du cas exposé, vu qu'après huit mois d'intervalle, on peut raisonnablement supposer une intrusion d'illusions mnémoniques par adaptation inconsciente de la situation présente à celle passée ; pour obvier à ce doute légitime, il faudrait donc comparer la relation de la percipiente avec celle indépendante des amis qui en avaient entendu le récit. Faute de cela, et sans léser en rien l'honorabilité de la relatrice, la prudence exige de ne tenir compte que des détails qui, par leur importance et la place qu'ils tiennent dans le thème prémonitoire, résistent victorieusement à l'hypothèse énoncée. Et ceux-ci sont au nombre de deux : le déchaînement de la rafale de neige, et le bouquet de roses aux couleurs vives ; ce dernier ayant empêché la percipiente de lire le nom sur la bière, est indissolublement une partie intégrale du symbolisme de la vision.

Malgré ces restrictions, le phénomène prémonitoire demeure encore des plus remarquables.

XLVIIe Cas. — Dans le Vol. IX, p. 15, du *Journal of the S. P. R.* on peut lire l'épisode suivant rapporté d'un ouvrage de Paul Aguez intitulé : *Spiritualisme : Faits curieux* (Dentu, Paris, 1857). La lettre qui le raconte fut expédiée avant l'accomplissement de la prémonition, et le cas est appuyé des témoignages de noms très connus dans le champ du mesmérisme. L'auteur écrit :

Le 10 décembre 1857, nous adressâmes la lettre suivante à M. Morin, Vice-Président de la *Société du Mesmerisme*, en le priant de la garder cachetée jusqu'à complète exécution du triste présage qu'elle contenait... Nous conservâmes une copie de la lettre envoyée ; l'original, dont la date est certifiée par le cachet postal, nous fut restitué après la vérification de la date et du contenu. Voici la lettre :

« Monsieur, — Il y a un an environ, après une expérience manquée de clairvoyance dans le « verre d'eau », la jeune dame qui s'y était prêtée vit subitement une scène étrange se refléter sur la surface polie du verre dans lequel elle avait regardé. Elle vit apparaître une chambre contenant deux lits ; un malade était couché sur l'un d'eux, et ses traits convulsés indiquaient l'approche de la mort. Plusieurs personnes entouraient le mourant, parmi lesquelles elle distingua clairement une jeune femme avec deux enfants, tous trois vêtus de deuil.

Cette description ne manqua pas de nous étonner, et, ne sachant à quoi elle se rapportait, nous interrogeâmes la voyante ; celle-ci nous répondit que le mourant lui semblait être notre ami X., employé du Gouvernement, et les trois personnes vêtues de deuil, sa femme et ses fils.

Quelque étrange que le fait nous parût, nous n'y attachâmes pas une importance exagérée, d'autant plus que M. X. jouissait d'une parfaite santé et était un homme très robuste.

Néanmoins, il y a trois mois — c'est-à-dire neuf mois après la vision décrite — M. X. tomba malade d'une broncho-pneumonie... Notre pensée se reporta tout de suite sur la vision, et nous devînmes anxieux au sujet de notre ami, dont l'état empirait lentement. Dans les dernières semaines, la maladie prit un caractère sérieux, et comme la disposition de l'appartement faisait qu'il était difficile de donner au malade les soins nécessaires, il décida lui-même de se valoir du privilège accordé aux officiers ministériels, et de se faire transporter à l'hôpital du Val-de-Grâce... Au moment où nous écrivons, la maladie de notre ami se maintient, mais ses conditions sont toujours graves. Tel est l'état des choses à la date du 10 décembre 1857... »

Post-scriptum. — M. X. mourait un mois après l'envoi de la lettre qui précède, laquelle fut lue en présence de MM. le baron du Potet, Petit d'Ormay et Morin, qui, après en avoir pris connaissance, et avoir vérifié le cachet de la poste, portant la date du 11 décembre, certifient que les détails de la lettre sont conformes à la vérité.

L'auteur commente : « Qui aurait dit qu'une personne aisée comme notre ami aurait été obligée, par la force des circonstances, à se faire transporter dans un hôpital ? Qui pouvait croire que sa famille, vue par la percipiente en vêtements de deuil, devait réellement se trouver au chevet du moribond vêtue ainsi, par suite de la mort récente d'un proche parent ?

XLVIIIe Cas. — M. Henri Buisson écrit en ces termes au Directeur des *Annales des Sciences Psychiques* (1907, p. 608) :

« C'est avec plaisir que je vous envoie le récit du rêve dont je vous ai parlé..., qui a été contrôlé par ma mère (décédée), mes frères et sœurs, ma femme, et une vieille bonne...

Le 8 juin 1887, je vis ma grand-mère morte, étendue dans son lit, ayant une figure souriante comme si elle dormait. A la tête de son lit et au-dessus, un soleil resplendissait. Au milieu de ce soleil, je lus distinctement 8 *juin* 1888, la date du jour et du mois placée au-dessus de celle de l'année. Je ne m'éveillai pas (comme il aurait pu se faire) sous l'impression produite par ce cauchemar ; mais le lendemain, obsédé par ce rêve, j'en fis part à ma mère. Celle-ci calma mes appréhensions du mieux qu'elle put, me disant que les rêves ne signifiaient rien, etc., etc. Bref, on n'en parla plus, mais ma mère le nota cependant ; mes frères et sœurs ont vu cette annotation et, plus tard, ma mère le racontait bien souvent.

Un an après, le 8 *juin* 1888, ma grand-mère mourait en un quart d'heure. Ce qui me frappa, ce fut le calme de son visage, calme que j'avais constaté, un an avant, dans mon rêve. (Henri Buisson).

Attestation. — Nous, soussignés, certifions avoir eu connaissance de la mort de notre grand'mère un an avant sa mort à la suite d'un rêve fait par notre frère Henri et consigné par notre mère sur une note. En foi de quoi, nous signons pour confirmer l'authenticité de ces faits. (Mme Henri Buisson. — Mme René Pépin-Buisson — R. Buisson.— P. Buisson. — M. Guitoux (bonne).

XLIXe Cas. — C'est un épisode très remarquable, d'un aspect complètement spirite, et raconté par William Stead. Il parut dans la *Review of Reviews*, et je l'extrais des *Annales des Sciences Psychiques*, 1909, p. 120. William Stead écrit donc :

« Il y a quelques années, j'avais comme employée une dame d'un talent vraiment remarquable, mais d'un caractère inégal et d'une santé moins que robuste. Elle devint si impossible qu'en janvier, je songeais sérieusement à me séparer d'elle, quand « Julia » écrivit par ma main :

— Soyez patient avec E. M. Elle viendra nous rejoindre ici avant la fin de l'année.

Je fus stupéfait, car rien ne m'autorisait à supposer qu'elle allait mourir. Je reçus l'avis sans rien dire du message, et continuai d'employer cette dame. C'était, si j'ai bonne mémoire, le 15 ou le 16 janvier, que cet avertissement m'avait été donné.

Il me fut répété en février, mars, avril, mai et juin, et chaque fois le message était comme une espèce de conclusion d'une communication plus étendue :

— Rappelez-vous que E. M. aura cessé de vivre avant la fin de l'année.

En juillet, E. M. avala par mégarde un petit clou ; il se logea dans l'intestin et elle devint gravement malade. Les deux médecins qui la soignaient n'avaient pas d'espoir de la sauver. Dans l'intervalle, « Julia » m'écrivait avec ma main.

C'est sans doute — lui demandai-je — ce que vous prévoyiez quand vous me prédisiez que E. M. mourrait ?

A mon extrême surprise, la réponse fut :

— Non, elle guérira de ceci, mais quand même, elle succombera avant la fin de l'année.

E. M. se rétablit tout à coup, au grand étonnement des médecins, et elle put reprendre bientôt ses travaux accoutumés. En août, septembre, octobre, novembre, l'avis de sa fin prochaine me fut communiqué de nouveau à l'aide de ma main. En décembre, E. M. fut atteinte de l'influenza.

— C'est cela ? demandai-je à « Julia ».

— Non, *elle ne viendra pas ici de façon naturelle*, mais quoi qu'il en soit, elle viendra avant l'expiration de l'année.

J'étais alarmé, mais je savais que je ne pouvais pas empêcher l'événement. Vint la Noël. E. M. était très malade. Mais l'année s'écoula et elle vivait encore. « Julia » repartit :

— Je puis m'être trompée de quelques jours, mais ce que j'ai dit est vrai.

Vers le 10 janvier, « Julia » m'écrivit :

— Vous verrez E. M. demain ; faites-lui vos adieux. Prenez tous les arrangements nécessaires. Vous ne la reverrez plus sur la terre.

J'allai la trouver. Elle avait la fièvre avec une mauvaise toux. On allait la transporter à un hôpital où elle aurait été mieux soignée. Elle me parla tout le temps de ce qu'elle allait faire pour terminer ses travaux. En lui disant adieu, je me demandai si « Julia » ne faisait pas erreur.

Deux jours après, je reçus un télégramme m'informant que E. M. s'était jetée par une fenêtre du quatrième étage dans un accès de délire et qu'on l'avait ramassée morte. La date n'avait dépassé que de quelques jours les douze mois dont avait pa.lé le premier message.

Je puis prouver l'authenticité de ce récit par le manuscrit même des messages originaux et par l'attestation contresignée de mes deux secrétaires, à qui, sous le sceau du secret, j'avais communiqué les avertissements de « Julia ».

Ce cas est théoriquement très remarquable, et le nom de son rapporteur est une garantie absolue de son authenticité.

J'attirerai l'attention en passant sur le fait que les deux fois où la personne désignée tomba malade avant l'accomplissement de la prophétie, Stead crut le moment fatidique arrivé, et que, malgré cela, il obtint une réponse négative ; ceci est contraire à la genèse subconsciente du message prémonitoire, et favorable à l'indépendance spirituelle de la personnalité de « Julia », car, dans le cas contraire, l'action auto-suggestive n'aurait pas manqué de s'exercer sur le Moi subsconcient de Stead, l'entraînant à confirmer ce que pensait le *Moi normal.*

J'observerai aussi que la réponse de « Julia » : « E. M. ne viendra pas ici de *façon naturelle* » révèle que celle-ci, non seulement connaissait la fin très proche de la dame en question, mais encore était pleinement instruite du genre tragique de mort qui l'attendait ; ceci offre matière à de sérieuses réflexions, car il en ressort que si « Julia » avait confié le fait à Stead, ce dernier aurait sûrement sauvé la malade de la mort en la faisant surveiller. On se pose donc spontanément la question « : Pourquoi « Julia » ne le fit-elle point ? Pourquoi, le pouvant, ne voulut-elle pas proférer une parole qui aurait arraché une personne à la mort ? » — C'est un troublant mystère, et une explication seule pourrait y répondre : « Cela n'était point permis à « Julia », car les esprits n'ont pas le pouvoir de mettre obstacle aux cours des destinées humaines ». Et nous voilà retombés en pleine hypothèse *fataliste* ; si l'on ne veut pas y arriver, il ne reste d'autres voies de sortie que les hypothèses *réincarnationniste*, ou *prénatale.*

Les mêmes réflexions peuvent fournir un bon argument contre l'hypothèse de l'origine subconsciente de *toutes* les prémonitions. Si cela était, en effet, on n'expliquerait pas les réticences analogues à cette dernière, vu qu'il ne peut exister, pour un *Moi* subconscient, des *prohibitions Supérieures* qui empêchent de sauver de la mort une personne en lui révélant ce qu'il sait. Dans ces conditions, quelle autre raison invoquer pour expliquer les nombreux épisodes renfermant des réticences analogues ? On en chercherait en vain, car il n'en peut pas exister.

L[e] CAS — C'est un autre épisode à empreinte franchement spirite, que j'extrais du livre de Florence Marryat : « *There is no death* (pp. 194-198) Elle écrit :

Après que j'eus fais la connaissance de Lottie Fowler, je puis assurer qu'il n'y eut pas d'événement dans ma vie qui ne m'eût été préalablement annoncé ; toutefois, ces événements ne pourraient pas intéresser le lecteur, exception faite d'un seul, le plus triste de ma vie, et qui me fut prophétisé d'une manière merveilleuse.

En février 1886, Lottie (ou plutôt « Annie », son « esprit guide ») me dit : « Une grande douleur t'est réservée ; je te vois dans un nuage sombre, et sur ta tête est une bière, qui devra sortir de ta porte ». — Je vivais alors seule avec mon mari ; je demandai donc : « Il s'agit peut-être de ma propre bière ? »

— « Non ; c'est celle d'une personne beaucoup plus jeune ». — Je tâchai d'en apprendre davantage, mais inutilement.

Malgré tous mes efforts pour distraire ma pensée du triste présage, il me revenait avec insistance, car je savais par expérience à quel point les prophéties d' « Annie » étaient véridiques. Un moment arriva où je sentis ne pouvoir supporter davantage les tortures de l'incertitude, et, retournant chez Lottie Fowler, je demandai à « Annie » : « J'ai besoin de m'entendre dire que le cercueil dont tu as parlé ne regarde aucun de mes enfants ; car si tu ne me délivres pas de cette intolérable angoisse, je crains de devenir folle ». — « Annie » parut réfléchir un moment, puis elle dit lentement : « Non, il ne regarde aucun de tes enfants ». — « S'il en est ainsi — répondis-je — alors je peux faire face à toute autre épreuve ».

Du temps se passa ; en avril je perdis un oncle. Je revins chez Lottie Fowler et demandai à « Annie » : — « Est-ce cette mort-ci que tu m'annonces ? » — « Non, répondit-elle — le cercueil devra sortir de ta porte. Mais le parent qui est mort devra bientôt être suivi d'un second » (ce qui se produisit dans la semaine).

En février mourut le fils unique de mes voisins. Je les connaissais depuis de longues années et les plaignis profondément. Je regardai les funérailles par la fenêtre, et lorsque je vis sortir le cercueil de la porte de la maison, qui n'était séparée de la mienne que par une petite grille, la pensée me vint que les voyants discernent souvent le futur sous forme d'une succession de tableaux, et qu'il pouvait se faire qu' « Annie » eût vu le cercueil sortir de la porte du voisin et l'eût confondue avec la mienne.

Je revins chez Lottie Fowler (cette insistance prouve à quel point la prophétie m'avait impressionnée) et je demandai à « Annie » : « La personne à laquelle tu faisais allusion n'est donc pas morte ? » — « Non — répondit-elle — ce devra être le cercueil d'un parent à toi ; et désormais l'événement est très proche ». — Je me sentais plus anxieuse que jamais ; néanmoins le tourment de l'attente n'arriva pas jusqu'à me rendre malheureuse, puisqu' « Annie » avait exclu qu'il pût s'agir de quelqu'un de mes enfants ; et, tant qu'on épargnait mes enfants, je me sentais forte contre l'adversité.

En juillet, ma fille aînée revint chez moi. Elle était en proie au découragement par suite de la mort d'un ami très cher auquel elle était rattachée par des liens professionnels. Ma fille avait toujours été contraire au mouvement « Spiritualiste » qui lui paraissait inutile et dangereux, et elle trouvait que je m'en occupais trop. Je l'avais souvent priée de m'accompagner aux séances, mais elle me répondait qu'il n'y avait personne dans l'autre monde avec qui elle désirât causer. A présent pourtant qu'elle avait perdu son jeune ami, elle me demanda de la conduire chez un médium, dans l'espoir de communiquer avec son cher défunt ; et je la conduisis chez Lottie Fowler. « Annie » n'attendit pas d'être interrogée, mais s'adressa tout de suite à elle en disant : « Vous êtes venue dans l'espoir de communiquer avec un ami décédé depuis peu. Il est ici avec moi, et affirme que bientôt vous le reverrez ». — Ma fille demanda : « Chez quel médium devrai-je me rendre pour le revoir ? » — « Pour vous aucun médium n'est nécessaire : attendez quelque temps, et vous pourrez le revoir avec vos yeux ». — Comme ma fille était douée de médiumnité (que je n'avais pas cultivée en elle pour raisons de santé), j'interprétai que le défunt se serait manifesté à elle directement. Ma fille interpréta également la réponse dans ce sens, et, s'adressant à moi, dit : « Maman, s'il m'apparaissait pendant la nuit, j'en serais terriblement effrayée ». — Ce à quoi « Annie » répliqua : « Non, vous ne serez nullement effrayée quand vous le reverrez ; vous en serez au contraire infiniment heureuse, et votre rencontre sera une source réciproque de joie ».

A ce moment, ma fille avait signé un contrat très rémunératif pour une tournée artistique en province ; ce qui lui fit demander : « Dis-moi ce que tu vois pour moi dans l'avenir ? » — « Annie » répondit · « Venez une autre fois, car aujourd'hui tout est noir autour de vous. Je ne parviens pas à voir clair dans votre avenir : quand je m'efforce de le pénétrer, derrière votre tête surgit un voile qui m'en empêche ». — Alors « Annie » m'adressa ces mots : « Florrie, le cercueil est tout proche de toi : il est suspendu sur ta tête ! » — Je répondis inconsidérément : « Je me souhaite qu'il vienne une bonne fois et qu'on n'en parle plus. Voilà dix-huit mois que tu m'as fait part de cette funèbre prophétie. » — En parlant ainsi, certes, je ne m'attendais pas à le voir se réaliser si tôt et si terriblement. Trois semaines plus tard, ma fille aînée, alors hôte de ma maison, passait le seuil de ma porte immobile dans son cercueil, dirigée vers la dernière demeure de Kensal Green.

Anéantie par le coup effroyable, quelque temps se passa avant que je pusse me rappeler la prophétie d' « Annie » ; et, lorsque je m'en souvins, j'allai lui demander *pourquoi* elle m'avait torturé l'âme, la tenant durant dix-huit mois dans cette attente douloureuse ; elle me répondit qu'elle l'avait fait sur le conseil de mon « esprit-guide » et dans le but d'éviter que le coup moral trop subit me dérangeât l'esprit. Lorsque je lui demandai pourquoi elle m'avait trompée en m'assurant qu'il ne s'agissait pas de la mort d'un de mes enfants, elle répéta qu'elle avait obéi à des ordres supérieurs, puisque la révélation anticipée et intempestive de toute la vérité m'aurait presque tuée ; ce dont je ne doute pas... »

LIe Cas. — Je l'extrais des *Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 527. La percipiente est une dame très distinguée adonnée à des œuvres philantropiques et présentée à Myers par le Dr Liébeault. Elle éprouva plusieurs manifestations psychiques spontanées très intéressantes, dont elle garda le souvenir, et qu'elle réunit

ensuite dans un opuscule ; c'est de là que Myers tire ce récit :

En novembre 1877, j'attendais mon troisième enfant ; et, la nuit qui précéda la naissance, je fis un rêve horrible. J'avais la sensation que ma chambre était envahie par une multitude d'influences mystérieuses et malheureuses ; et je vis un petit être se détacher de cette masse confuse et douloureuse au fond de la chambre, et m'approcher en disant : « Je viens à toi pour obtenir le réconfort de ton amour ».

C'était un petit être de l'âge de trois ou quatre ans, humain seulement par son visage, où brillaient deux grands yeux noirs. Je remarquai aussi le mouvement de sa lèvre, exprimant une grande souffrance. Quant à son petit corps, il était si pénible à la vue, et si différent des formes arrondies et fraîches de l'enfance, que je m'éveillai profondément angoissée, le cœur me battant violemment.

Le matin venu, je racontai le songe à ma mère, qui le jugea un incube provoqué par les conditions dans lesquelles je me trouvais. Ce même jour, sans crainte d'aucune sorte, on souhaita la bienvenue à une troisième enfant, belle, brune, bien conformée et pleine de santé.

Après plusieurs semaines, il m'arriva d'observer pour la première fois que la physionomie de l'enfant, surtout lorsqu'elle était sur le point de pleurer, ressemblait d'une manière impressionnante à l'enfant de mon rêve, et que dans son visage luisaient les mêmes grands yeux noirs, expressifs, très doux. Mais, à mesure qu'elle croissait en âge, on lisait au fond de ses grands yeux une indéfinissable tristesse toujours grandissante. Je communiquai mes appréhensions à ma sœur, qui les partagea ; et toutes deux, nous surveillâmes le développement de la fillette avec une angoisse que seules les mères pourront comprendre. On l'éleva facilement, l'enfant n'ayant aucun défaut de tempérament : elle était incroyablement précoce en tout : dans le développement des sens, de la mémoire, de l'intelligence, de l'affection.

Tout alla bien jusqu'à l'âge de deux ans et demi ; mais alors une terrible maladie me l'emporta. Elle fut atteinte de la rougeole, qui provoqua la granulation des reins, et celle-ci détermina une méningite. L'infortunée petite fille resta gravement malade pendant trois mois et demi. Dans la dernière semaine de sa pauvre existence, elle était réduite à des conditions d'amaigrissement extrême ; et, un jour, la montrant à ma sœur, j'observai tristement : « Voici l'enfant de mon rêve, telle qu'elle m'apparut dans des conditions identiques la veille de sa naissance ! »

(La sœur de la percipiente, dans une lettre écrite à Myers le 13 avril 1894, confirme le récit en ces termes : « J'affirme la scrupuleuse exactitude de la relation. Ma sœur me raconta le rêve lorsqu'elle l'eut ; je fus témoin de ses appréhensions durant la brève existence de sa troisième enfant, et lorsque celle-ci était à ses derniers moments, elle m'adressa textuellement les paroles rapportées par elle »).

Ce cas justifierait de préférence l'explication « réincarnationniste ». Myers y fait aussi allusion par ces paroles : « Dans les cas exposés ici (il parle de la série entière) on ne remarque aucun indice de messagers spirituels. Ils ressembleraient plutôt à des éclairs très fugaces de remémoration, qui devraient se constater chez des personnes ayant eu la vision anticipée du cours de leur vie, et se trouveraient par là devoir le retraverser à l'instar des sujets hypnotiques accomplissant les suggestions post-hypnotiques qu'on leur a inculquées ».

LII[e] Cas. — Je le tire du Vol. V, p. 318, des *Proceedings of the S. P. R.* — Le percipient, M. J. F. Edisburg, écrit à la date du 4 février 1884 :

Dans l'année 1859, j'étais étudiant en médecine à Belgrave House (Wrexham). Dans la nuit du 9 juin, je fis un rêve dont aucun souvenir ne m'était resté à mon réveil, sauf la date « 9 juin 1864 », vivement empreinte dans ma mémoire.

M'étant rendu à la clinique le matin suivant, je parlai du rêve au chirurgien assistant, et lui dis : « Soyez témoin que sous ce porte-manteau, j'écris la date : « 9 juin 1864 — J. F. E. » ; et si, à cette époque, vous aurez encore la charge actuelle, vous constaterez que ceci sera la date de ma mort, ou d'un grand malheur pour moi ». — Et j'écrivis le « memento ».

Plusieurs années se passèrent ; j'abandonnai la carrière pour me consacrer aux affaires ; et à la date du 19 juin 1863 », je me mariai. L'année suivante, à la date du 9 juin 1864, ma femme mourait. Le soir seulement de ce jour, je me rappelai le songe fait cinq années auparavant.

A la fin du mois, en compagnie de deux amis, j'allai à la clinique médicale, et leur indiquai mon « memento » : « 9 juin 1864 — J. F. E. » — Étrange cas, en vérité ! (Signé : J. F. Edisburg).

(Dans une autre lettre, le relateur apporte une légère modification de temps relativement au moment où il se ressouvint du rêve. Il écrit : « L'impression du rêve resta vivante en moi pendant de nombreuses semaines ; puis elle s'évanouit graduellement, pour resurgir subitement comme un éclair au moment où le docteur, descendant l'escalier de ma maison, dit : « Il n'y a plus d'espoir pour votre femme. »)

Etrange cas, en vérité, si l'on songe que la prémonition impliquait l'antécédent imprévisible du mariage du percipient avec la personne désignée pour mourir ; de sorte que l'hypothèse fataliste semblerait ici la plus satisfaisante.

LIII[e] Cas. — Tiré du *Light* (1893, p. 33). — Mr. David Van Etter, procureur-avocat à Omaha (Etats-Unis) attaché à la Cour de Cassation de l'Etat de Nebraska, rapportait le fait suivant

dans une lettre privée au Directeur de la Revue *Arena*, qui, après consentement de l'auteur, la livrait à la publication :

« Je déclare que tous les détails du récit suivant correspondent rigoureusement à la vérité, et je suis prêt à l'attester sous la foi du serment... En 1867, j'abandonnai Kingston, mon pays natal, pour n'y plus revenir. En 1869, je m'établissais dans l'État de Nebraska, pour passer en 1870 dans la « Républican Walley », où je restai jusqu'en 1875, époque où je vins m'installer définitivement à Omaha.

Du jour où j'avais quitté mon pays natal, dès l'année 1884, je n'avais plus entendu parler, ni directement ni indirectement de la personne à laquelle se rapporte ce récit. C'était une cousine à moi, plus âgée que moi de quelques années, bonne, honnête et affectueuse. Elle avait épousé un fermier, et s'était entièrement consacrée aux soins du commerce et de sa petite famille, composée de son mari et de deux fillettes, l'une de six ans, l'autre de dix. Je ne l'avais vue qu'à de rares reprises dans ma vie, et toujours fort peu de temps, sauf en été 1861, où j'avais passé plusieurs jours chez elle, qui furent entièrement consacrés aux plaisirs de la chasse et de la pêche. Même dans cette période, je n'ai jamais eu de conversations avec elle qui aient duré plus de quelques minutes, et toujours en présence de sa famille. Je m'étends sur ces détails pour faire remarquer qu'aucune affinité psychologique quelconque n'existait entre nous : on peut affirmer enfin que nous demeurâmes toujours presque étrangers l'un à l'autre.

Voilà donc les précédents. Une nuit de l'année 1873, dans ma résidence de « Republican Valley » (éloignée de 1.500 milles de celle de ma cousine, à laquelle je n'avais plus aucunement pensé depuis des années) je rêvai à elle d'une manière très vive, ou, mieux encore, *je me trouvait en sa présence*. Il me semblait qu'un appel m'était venu d'elle, et que je l'avais trouvée malade dans son lit, soutenue par une montagne d'oreillers, le visage portant la marque d'une souffrance extrême, et les yeux implorant secours, presque comme si j'avais eu le pouvoir de soulager sa terrible agonie de douleur. Je contemplais, horrifié, le sein gauche de la malade complètement rongé, décharné, sanglant. A présent encore, quand je rappelle cette scène à mon esprit, je me sens presque défaillir d'effroi. Et pourtant, cet épouvantable spectacle réaliste n'était pas réel ; ma cousine était éloignée de 1.500 milles et *le fait n'existait pas encore*. Il ne me fut pas possible de me rendormir cette nuit-là, malgré ma certitude d'avoir fait un rêve sans signification : mais l'impression ressentie fut telle, que je suis encore à même de me le représenter avec la vivacité primitive.

En 1884 seulement, je vins à savoir que ma cousine était morte ; et je n'appris que le 3 août 1892, que la mort s'était produite le 19 juillet 1878, des suites d'un cancer qui lui avait complètement rongé et décharné le sein gauche, causant à la malade de longues souffrances et une terrible agonie de douleur. Et tout cela s'était produit cinq années après mon rêve, dans une situation ambiante identique ; mais — je le répète — s'agissait-il bien d'un rêve ? (Signé : David Van Etten.)

Dans ce cas, la circonstance théoriquement intéressante consiste dans l'affirmation du percipient qu'il avait oublié depuis de longues années la personne visualisée en rêve, à laquelle il n'avait jamais été rattaché par des affinités psychologiques d'aucune espèce, de manière qu'on peut affirmer qu'ils avaient tous deux vécu presque étrangers l'un à l'autre.

Cette circonstance est embarrassante, car, en l'absence de rapports affectifs, on ne saurait expliquer la possibilité et la raison du rêve prémonitoire. L'unique hypothèse capable de diminuer quelque peu le mystère, serait encore celle « Spiritualiste », laquelle permettrait de supposer qu'une entité de défunt, désireuse de faire parvenir directement ou indirectement la préannonce de mort à la dame impliquée, n'ayant trouvé ni en elle, ni dans aucun de ses familiers ou connaissances les conditions psychiques nécessaires pour récepter des impressions télépathiques, se soit adressée au parent lointain comme à l'unique sensitif capable de répondre à ses intentions.

Ou bien, on peut croire que la prémonition avait eu pour but unique de secouer le scepticisme du percipient, qui, dans une autre partie de la lettre, se déclare contraire aux idées spiritualistes.

LIV[e] Cas. — Le fait parut d'abord dans le *Light*, puis dans le *Journal of the S. P. R.* (Vol. X, pp. 39-43), appuyé de nombreux témoignages recueillis par les soins de J. G. Piddington.

Mrs. M. R. V. écrit à Piddington en ces termes :

Je n'ai pas de difficulté à vous communiquer mon nom ainsi que ceux de mes amis auxquels je parlai presque tout de suite de ma séance avec Mrs. Zuleika, et de ce qui m'y fut prédit.

En février 1900, après déjeuner, et à un moment où l'idée de me rendre à Londres était bien éloignée de mon esprit, (ma résidence est X., à douze milles de distance) je fus comme envahie par un désir impulsif impérieux d'aller voir Mrs. Zuleika. Comme il était pour moi absurde de quitter la maison à ce moment, je résistai à l'impulsion ; mais elle devint bientôt si irrésistible que je fus contrainte de partir précipitamment, sans presque prendre le temps de m'habiller.

Je n'avais jamais vu Mme Zuleika, et comme je vis très retirée et n'ai jamais pris part à des réunions spiritualistes, je crois inadmissible de supposer que Mme Zuleika me connaissait. Or, à peine m'eût-elle vue, qu'elle dit : « Vous êtes venue par *impression* ; vous avez été envoyée afin que des choses impor-

tantes vous soient communiquées au moyen de moi ». — Alors, elle m'annonça *voir* (je sus ensuite qu'elle avait eu une vision clairvoyante) que mon mari serait subitement parti pour l'Afrique du Sud : que pour le revoir avant le départ, j'aurais dû faire un effort de volonté, parce qu'il ne serait pas retourné à la maison, et que j'aurais dû aller à sa rencontre. Elle me conseilla d'entrer en possession de tous les papiers inhérents aux affaires, et aussi d'induire mon mari à faire son testament, parce qu'elle *voyait* qu'il n'aurait pas dépassé l'année en cours. Je répliquai : « Je ne m'étonne pas de votre jugement ; quiconque part pour l'Afrique est destiné à mourir ; mais sachez que mon mari n'est pas officier combattant, et que c'est un homme très robuste ». — Elle répliqua : « Je suis sûre de sa mort : la navette de sa vie n'a plus de fil. Je *vois* qu'il n'arrivera pas à la fin de l'année ». Tandis qu'elle parlait ainsi, j'eus la visualisation d'un calendrier, où la parole Novembre émergeait au-dessus des autres ; j'en conclus que ce devait être la date fatale...

Puis la voyante reprit le thème de la mort de mon mari, et dit : « La *raison* pour laquelle vous avez été envoyée est celle-ci, que vous devez tout de suite vous faire remettre par votre mari les papiers se rapportant aux affaires, son testament, l'assurance sur la vie, et aussi ses papiers privés : en cas contraire, vous irez au-devant de *multiples ennuis et de graves dépenses*. Faites-le tout de suite, parce que son départ est imminent.

Je ne savais rien de sûr relativement au départ de mon mari, que cependant je considérais comme probable... Je lui écrivis immédiatement, et six jours après sa réponse me parvint, où il annonçait qu'il serait parti pour l'Afrique au bout de six autres jours, et qu'avant de partir il serait venu nous dire adieu. Le jour même je tombai malade, et le lendemain, contrainte de garder le lit, je reçus à 11 heures du soir un télégramme de mon mari ainsi conçu : « Je pars demain; viens infailliblement à ma rencontre ». Ainsi s'accomplissait ce qu'avait prédit Mrs. Zuleika, car j'eus besoin de faire *un grand effort de volonté* pour quitter mon lit, malade, et partir le matin avec mon fils. Arrivés au rendez-vous, dans l'émotion des adieux et l'agitation du départ, le temps me manqua pour discuter calmement des affaires ; mais de toute façon, mon mari n'était pas disposé à écouter mes propositions, et répondit qu'il n'en voyait pas la nécessité, parce qu'il ne courait nullement le risque d'être tué !

Mais ce qu'avait dit Mrs. Zuleika vint à s'accomplir entièrement : mon mari, après avoir joui d'une santé parfaite jusqu'au mois de novembre, tomba malade dans les premiers jours de ce mois, pour mourir quelques jours après ; et les conséquences de sa mort furent pécuniairement désastreuses pour moi, et me causent en ce moment de *multiples ennuis et de très graves dépenses*. (Signé : M. R. V.)

(Suivent les témoignages de sept personnes, qui déclarent que la relatrice leur avait fait part de la prédiction de Mrs. Zuleika au moment où elle la reçut. Il résulte aussi que la relatrice avait, en son temps, pris note de toute chose dans son calepin).

Cet épisode appartient à l'ordre des prémonitions *indirectes ou provoquées*, dans lesquelles le voyant, au lieu d'être protagoniste ou partie dans l'événement prédit, sert d'instrument consultable. A remarquer l'affirmation de la voyante, qu'elle parlait par mandat d'entités spirituelles intéressées au bien-être de la consultante ; affirmation dont la valeur s'augmente de la circonstance, autrement inexplicable, du désir impulsif irrésistible qui poussa la consultante à se rendre chez elle.

Nous avons déjà rapporté d'autres cas de cette nature impliquant des réflexions identiques (XXIe à XXVe — XLe — XLIe — L^e^ —) ; ceci mérite d'être remarqué, car des indices d'interventions extrinsèques au percipient manquent d'habitude aux cas de prémonitions indirectes ou provoquées, ce qui semble une raison suffisante à certains investigateurs pour attribuer la genèse des manifestations prémonitoires, quelles qu'elles soient, aux facultés de la sub onscience humaine. Or, les cas comme les précédents où l'on rencontre des indices d'intervention spirituelle, démontreraient que cette thèse est pour le moins hâtive, même en reconnaissant que les indices ne sont pas des preuves ; en même temps, elles indiquent qu'il est irrationnel de conclure à l'absence d'intervention extrinsèque, même devant un manque de tout indice qui pourrait en faire légitimement supposer l'existence.

LVe Cas. — Dans l'épisode suivant, analogue au dernier cité, toute allusion à une intervention extrinsèque fait défaut ; et malgré qu'il soit extrêmement connu, son importance m'oblige à le rapporter. Il s'agit du cas rapporté par le Dr Liébeault dans l'ouvrage : *Thérapeutique suggestive* (p. 282) ; le nom de l'illustre savant confère au récit une immense valeur. Voici ce qu'il écrit :

7 janvier 1886. — Est venu me consulter aujourd'hui, à quatre heures après-midi, M. S. de Ch... pour un état nerveux sans gravité. M. de Ch... a des préoccupations d'esprit à propos d'un procès pendant et des choses qui suivent :

En 1879, le 26 décembre, se promenant dans une rue de Paris, il vit écrit sur une porte : « Mme Lenormand, nécromancienne. » — Piqué par une curiosité irréfléchie, il entra.

Mme Lenormand regardant la face palmaire de l'une de ses mains, lui dit : « Vous perdrez votre père

dans un an, jour pour jour. Bientôt vous serez soldat (il avait alors dix-neuf ans), mais vous n'y resterez pas longtemps. Vous vous marierez jeune ; il vous naîtra deux enfants, et vous mourrez à vingt-six ans.

Cette stupéfiante prophétie, que M. de Ch... confia à des amis et à quelques-uns des siens, il ne la prit pas d'abord au sérieux ; mais son père étant mort le 27 décembre 1880, après une courte maladie et juste un an après l'entrevue avec la nécromancienne, ce malheur refroidit quelque peu son incrédulité. Et lorsqu'il devint soldat — seulement sept mois — : lorsque marié peu après il fut devenu père de deux enfants et qu'il fut sur le point d'atteindre vingt-six ans, ébranlé définitivement par la peur, il crut qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre. Ce fut alors qu'il vint me demander s'il ne me serait pas possible de conjurer le sort. Car, pensait il, les quatre premiers événements de la prédiction s'étant accomplis, le cinquième devait fatalement se réaliser.

Le jour même et les jours suivants, je tentai de mettre M. de Ch... dans le sommeil profond, afin de dissiper la noire obsession gravée dans son esprit : celle de sa mort prochaine, mort qu'il s'imaginait devoir arriver le 4 février, jour anniversaire de sa naissance, bien que Mme Lenormand ne lui eût rien précisé sous ce rapport. Je ne pus produire sur ce jeune homme même le sommeil le plus léger, tant il était fortement agité. Cependant, comme il était urgent de lui enlever la conviction qu'il devait bientôt succomber, conviction dangereuse, car on a souvent vu des prévisions de ce genre s'accomplir à la lettre par auto-suggestion, je changeai de manière d'agir, et je lui proposai de consulter l'un de mes somnanbules, un vieillard appelé le prophète, parce qu'il avait annoncé l'époque précise de sa guérison pour des rhumatismes articulaires remontant à quatre années, et l'époque même de la guérison de sa fille.

M. de Ch... accepta ma proposition avec avidité et ne manqua pas de se rendre exactement au rendez-vous. Entré en rapport avec ce somnambule, ses premières paroles furent : « Quand mourrai je ? » — Le dormeur expérimenté soupçonnant le trouble de ce jeune homme, lui répondit, après l'avoir fait attendre : « Vous mourrez... vous mourrez... dans quarante et un ans. » — L'effet causé par ces paroles fut merveilleux. Immédiatement le consultant redevint gai, expansif et plein d'espoir ; et quand il eut franchi le 4 février, ce jour tant redouté par lui, il se crut sauvé.

Ce fut alors que quelques-uns de ceux qui avaient entendu parler de cette poignante histoire s'accordèrent pour conclure qu'il n'y avait eu rien là de vrai ; que c'était par une suggestion post-hypnotique que ce jeune homme avait conçu ce récit imaginaire. Paroles en l'air ! Le sort en était jeté, il devait mourir.

Je ne pensais plus à rien de cela lorsque, au commencement d'octobre, je reçus une lettre de faire-part, par laquelle j'appris que mon malheureux client venait de succomber le 30 septembre 1886, dans sa vingt-septième année ; c'est-à-dire à l'âge de vingt-six ans, ainsi que Mme Lenormand l'avait prédit. Et pour qu'il ne soit pas supposé qu'il y eut là quelque erreur de ma part, je conserve cette lettre comme mon registre : ce sont là deux témoignages écrits indéniables ».

Ici s'achève le très remarquable récit du Dr Liébeault. — Comme je l'ai dit tout à l'heure, certains psychistes se fondent sur des exemples de cette nature — où nul indice ne transparaît d'interventions extrinsèques au sensitif — pour soutenir que la genèse des phénomènes prémonitoires ne doit être cherchée que dans la subconscience des sensitifs eux-mêmes.

Je ne me lasserai jamais de répéter que les causes d'une phénoménologie quelconque ne peuvent émerger que de l'ensemble des faits ; et, tel n'étant pas le cas pour la thèse en question, celle-ci doit tomber irrémissiblement si elle n'offre pas la possibilité d'être examinée sous différents aspects, dont quelques-uns soient acceptables.

Dans notre cas, l'aspect inacceptable de l'hypothèse subconsciente réside dans le fait que la sensitive, Mme Lenormand, *aurait pu inférer l'avenir du consultant sur la base des causes existant dans le présent* ; hypothèse tout aussi insoutenable au point de vue philosophique qu'au point de vue expérimental dès qu'il s'agit d'événements accidentels ou imprévisibles ; ceci pour les raisons exprimées précédemment, qui seront plus tard appliquées aux résultats de fait.

Il nous reste à examiner les autres aspects de l'hypothèse en chantier. Par exemple, on pourrait soutenir que si Mme Lenormand put prévoir les événements futurs de la vie du consultant, c'est parce que les conditions extatiques ou hypnotiques dans lesquelles elle se trouvait l'avaient mise à même d'entrer en rapport, soit avec la subconscience du consultant, soit avec quelque-chose de semblable au *plan astral* des théosophes, ou à l'*ambiant métaéthérique* de Myers, ou à l'*Inconscient Universel* d'Hartmann, dans lequel elle lut, ou d'où elle put déduire, tout ce qu'elle révéla ; toutes ces hypothèses nous permettraient d'exclure la thèse insoutenable de l'omniscience subconsciente, puisque la sensitive aurait acquis, dans ce cas, par une voie *indirecte*, ou *médiate*, ou *réceptive*, et non *directement par inférences de causes existant dans le présent*, les connaissances révélées.

Au point de vue théorique, tout ceci ne peut être qu'admis ; mais, une fois ces raisonnements accueillis, on s'apercevrait bientôt qu'ils conduisent tout droit à ce transcendantal qu'on voulait écarter. En effet, l'induction d'une sup-

posée lecture dans les subconsciences d'autrui nous entraînerait à admettre implicitement que les événements futurs préconisés existaient de quelque façon enregistrés dans la subconscience du consultant, reconnaissant par là la validité de l'idée *réincarnationniste* ; et les autres inductions, selon lesquelles la sensitive serait entrée en rapport avec des *plans astraux*, ou *ambiants métaéthériques*, nous feraient inévitablement tomber dans l'hypothèse *fataliste*. Dans le premier cas, on postulerait une existence prénatale de la personnalité humaine ; dans le second, l'existence d'un *Esprit Suprême*, ou de multiples *Intelligences Souveraines* régulatrices des destinées humaines, et les deux hypothèses combinées, impliqueraient celle *Spiritualiste*. En conclusion : on en arriverait implicitement à reconnaître la validité des hypothèses *réincarnationniste, prénatale, fataliste, spiritualiste*.

Tout ceci nous apprend qu'il serait vain de s'obstiner à restreindre dans le même cercle de la psychologie universitaire — normale et anormale — les manifestations prémonitoires d'ordre complexe et imprévisible, qui échappent et échapperont toujours à ces attaches, étant incontestablement de nature transcendentale. C'est pourquoi je me suis abstenu d'appliquer aux cas de la classification présente cette conception superficielle de l'hypothèse subconsciente, qui m'aurait condamné à subtiliser inutilement à l'infini, et à dévider dans le vide, ce à quoi je préférai d'affronter directement les hypothèses supernormales renfermées dans la première.

A titre complémentaire, j'observerai sans insister que l'hypothèse spiritualiste proprement dite pourrait aussi bien s'appliquer au dernier cas cité ; alors la sensitive aurait acquis les connaissances révélées au moyen d' « esprits désincarnés » affectivement rattachés au consultant.

LVIe et LVIIe Cas. — Dans les deux cas suivants, aussi extraordinaires que le précédent, les prémonitions de mort assument le caractère de communications spirites. Je les tire du vol. XI., p. 580, des *Proceedings of the S. P. R.* — La relation du premier cas, publiée par Mrs. Louise Chandler Moulton, provoqua la lettre du Dr Anthony, qui renferme le second. Les deux cas furent renforcés plus tard par les études du Dr Hodgson. — Mrs. Chandler Moulton s'exprime en ces termes :

I

Dans le n° de novembre 1891 du *Cosmopolitan Magazine*, je publiai un article intitulé : « Comment s'éteignit une famille », où je décrivais les tristes dernières années de la vie du Dr Westland Marston (poète et dramaturge américain) et de ses enfants... J'y parlais de l'étrange prophétie spirite obtenue par la fille aînée du Dr Marston, prophétie dictée à cette dernière par une personnalité médiunique s'affirmant sa mère, et ainsi conçue : « Tu mourras la première : puis, Nelly ; puis, Philip ; enfin, votre père ». Ce qui se réalisa exactement dans la succession prédite.

Cette prophétie m'était connue lorsque les membres de la famille Marston étaient tous en vie, et forma bien souvent le sujet de nos entretiens.

On y constate les caractère d'une véritable prescience spirite, et sa publication produisit partout une vive impression, ce que me prouve le grand nombre de lettres qui me parvinrent de toutes parts des Etats-Unis et de l'Angleterre. Parmi celles-ci, j'en remarquai une dont l'intérêt était si grand, que j'écrivis à l'auteur en lui demandant la permission de la publier ; c'est celle que je rapporte ici :

« Providence, 64, John Street.— 5 décembre 1891.— Madame. — J'ai lu votre intéressant article, où vous rapportiez une prophétie de mort se rapportant aux membres de la famille Marston ; ce qui m'entraîne à vous communiquer une prophétie analogue que j'ai pu moi-même constater.

Je suis docteur en médecine et, parmi mes clients habituels, je comptais la famille de M. Hiram Maxfield, directeur d'hôtel, et très connue dans toute la Nouvelle Angleterre. Les membres de la famille étaient sains et robustes ; rarement il y en eut de malades, et, lorsque cela arriva, il ne s'agit jamais que de simples indispositions. Un jour, je fus appelé pour une légère indisposition de Mme Maxfield, dont la demeure était située au-delà de la baie, à quelques milles de distance. La consultation achevée, j'attendais le bateau qui devait me reconduire quand la fille aînée de Maxfield — alors âgée d'un peu plus de 20 ans — me rejoignit sur le banc pour me dire qu'elle avait quelque chose à me communiquer ; mais qu'il s'agissait d'une chose si absurde, que je devais lui promettre de ne rien apprendre aux siens. Elle me confia alors qu'elle avait, quelque temps auparavant, entendu clairement une voix lui murmurer à l'oreille : « Tu mourras la première ; après toi, Harry ; puis, ton père ». A ce moment elle était seule ; mais, dans le doute que la voix pût provenir de la chambre contiguë, elle y entra, sans trouver personne ; en même temps, elle entendit la voix lui répéter à l'oreille les mêmes paroles, avec ce surplus : « Et le Dr Anthony se trouvera présent à chaque occasion »,

Les trois personnes désignées dans la prophétie jouissaient alors d'une parfaite santé. Deux ans après environ, je fus appelé à donner mes soins à la fille en question, qui, dans l'intervalle, s'était mariée Je la trouvai frappée d'une attaque apoplectique, et j'arrivai à peine à temps pour la voir mourir.

Après plusieurs mois, le fils Harry, se mit à dépérir rapidement ; des symptômes de consomption se manifestèrent en lui, et, au bout de quelques mois, il mourut. Pour améliorer sa santé, il avait été

habiter une station climatérique en compagnie d'un médecin ; mais là il continua d'empirer et l'on dut le reconduire chez lui. Je fus appelé à son chevet, et, cette fois aussi, j'arrivai juste pour le voir mourir.

Une année plus tard, le père contracta un refroidissement au cours d'une partie de pêche à New Hampshire, et, rentré chez lui, vit son indisposition s'aggraver de telle sorte qu'elle le conduisit rapidement au tombeau. Je fus encore appelé pour le soigner ; et si, cette fois, je ne puis dire l'avoir littéralement vu mourir, c'est parce qu'il expira dans le très court intervalle de temps où j'avais quitté sa chambre pour répondre à une communication téléphonique.

Donc, la triste prophétie s'était réalisée complètement.

(Il résulte de la consultation du registre professionnel du Dr Anthony, que la prophétie eut lieu à la date du 22 avril 1877 ; que la fille mourait le 9 novembre 1879 ; Harry, le 22 juin 1881, et M. Maxfield, le 2 juillet 1884. La femme du Dr Anthony confirme pleinement le récit de son mari).

Pour ce qui regarde le cas Marston, j'ajouterai que Mrs. Chandler Moulton, publiant ensuite une lettre sur ce sujet adressée au Dr Marston par la célèbre poétesse anglaise Élisabeth Barrett Browning, la fît suivre de commentaires dont j'extrais le paragraphe suivant :

Lorsque tous ses aimés eurent disparu dans l'ordre prophétisé, le Dr Marston était assis un soir à la table familière, devenue déserte, lorsqu'il vit — ou il lui sembla voir — surgir une main du « monde du mystère » et venir serrer la sienne, tandis qu'une voix lui murmurait à l'oreille de très douces paroles d'encouragement et d'espérance, paroles qui, seules, pouvaient lui rendre la vie tolérable. — L'imagination du poète l'illusionna-t-il, ou est-ce au contraire sa fibre sensitive qui lui révéla des mystères que ne rêva jamais notre obscure philosophie ? Qui le sait ? »

Mme Barret Browning écrivit au Dr Marston ce qui suit : « Moi qui n'ai aucun droit à vos confidences, je vous suis profondément reconnaissante de l'intéressant et émouvant récit de vos expériences personnelles... Mon mari, qui se proclame sceptique, fut beaucoup plus impressionné par votre lettre, que par toute autre narration de faits analogues... » (*Light*, 1892, p. 402.)

Nous voici devant deux autres cas de l'authenticité desquels il ne nous est pas permis de douter, et qui ne semblent pas pouvoir s'adapter à d'autre hypothèse qu'à celle spiritualiste proprement dite, si on les analyse à fond.

En voulant les expliquer sans s'éloigner des pouvoirs de la subconscience, il faudrait présumer que les sensitives ont lu, ou déduit de « traces » existant dans leurs propres subconsciences et dans celles des autres co-intéressés, les dates de mort respectives ; si donc nous avons à expliquer la genèse desdites « traces », il nous faudra recourir aux hypothèses « réincarnationnistes », ou « prénatales », selon lesquelles les dates en question auraient été prédéterminées par le *Moi Intégral*, ou subconscient de chacun d'eux à l'instant de leur respective entrée dans la vie.

Ou bien, il nous faudra présumer que les événement cardinaux de toute existence singulière étant préordonnés, et d'une certaine façon enregistrés dans un ambiant « astral » ou « métaéthérique » accessible aux facultés subconscientes, les sensitifs ont pu ainsi pénétrer le mystère de leurs destinées respectives ; ce serait, dans ce cas, à l'hypothèse « fataliste » que nous nous arrêterions.

Dans les commentaires au XXXIXe Cas, j'exposai les raisons pour lesquelles je considère devoir exclure l'hypothèse des « inférences subconscientes » du nombre de celles applicables aux phénomènes prémonitoires d'ordre complexe et merveilleux. (*A suivre*)

LES NOUVEAUX LIVRES

Isabel Cooper-Oakley : **Traditions Mystiques** (Traduit de l'anglais). — (« Ars Regia », Milan. — 4 fr.)

C'est le premier ouvrage publié par le Comité International de Recherches dans les Traditions Mystiques, institué en 1907 par la Société Théosophique. Aussi est-il précédé par un avant-propos de Mme A. Besant, et porte en exergue un passage de l'*Isis Dévoilée* de la baronne Blavatsky, dans lequel la fondatrice de la Théosophie affirme que « les religions populaires anciennes ont pour base une seule et unique doctrine ; qu'elles furent enseignées, pratiquées par les initiés de tout pays, qui seuls en connaissaient l'existence et la valeur. » Cette thèse, tellement à la mode auprès des mystiques modernes, n'a jamais été sérieusement prouvée ; mais il est non moins malaisé d'en démontrer le mal fondé, comme pour toute chose qui a un principe de vérité, parce qu'on se borne nécessairement de part et d'autre à interpréter les quelques faits connus, insuffisants, par eux-mêmes, à rien prouver.

Le beau livre de Mrs. Cooper-Oakley, plein d'érudition historique, s'occupe plus spécialement des bateleurs, jongleurs, ménestrels, maçons et autres confréries du Moyen-Age, dont l'auteur tâche d'établir les origines mystiques et les liens secrets ; ainsi que des anciennes sectes du Christianisme, se rattachant à la Gnose.

Léon Denis : **L'Au Delà et la Survivance de l'Être,** Nouvelles preuves expérimentales. — (Librairie des Sciences Psychiques, Paris, rue Saint-Jacques, 42, et Librairie du Magnétisme, Paris, rue St-Merri, 23.— 0 fr. 25).

C'est bien l'un des meilleurs ouvrages élémentaires de spiritisme qui aient été publiés. Ici, pas de phrases résonnantes, d'images éblouissantes, comme on en trouve souvent dans les œuvres principales du même auteur ; un langage précis et clair, et puis des faits, des faits bien choisis et bien présentés. Les spirites agiront sagement en répandant cet opuscule, que son prix très bas contribue à rendre apte à l'œuvre de propagande.

F.-A. Appy : **La Vie de l'Humanité sur la Terre.** Tome II, troisième partie. — (Paris G. Ficker, éd., 6, rue de Savoie. — 5 fr.)

Ce deuxième Tome continue cette étude de cosmogomie et anthropologie au point de vue théosophique, que nous avons annoncée quand le 1er Tome a paru.

André de Lor : **Révélation d'Outre-Tombe.** — Paris, P. Leymarie, éd., 42, rue Saint-Jacques. — 3 fr 50).

C'est encore un recueil de communications médiumniques, contenant les révélations les plus inattendues sur l'existence qui nous est réservée dans l'Au-delà. Saint-Jean, qui a été enlevé jusqu'au troisième Ciel, Swédenborg, pour qui le Ciel et l'Enfer n'avaient pas de secrets, ne s'étaient jamais doutés, paraît-il, du véritable état des choses. Faisons, avec le guide de ce livre, une petite promenade dans le monde réservé aux désincarnés, en commençant par la grande cité « de plusieurs milliers de millions d'âmes — jamais cette expression ne m'a paru plus juste — qui en constitue la capitale, et que l'Esprit nomme Paris ».

Dans ce Paris ressuscité, je vois la classe ouvrière vivre dans le bonheur et la lumière... Le gouvernement leur fournit de petites maisons, meublées avec goût, où les familles s'offrent mutuellement de belles réceptions..... Les cités industrielles du centre forment, à elles seules, un véritable royaume..... La classe de la bourgeoisie est animée de la même noblesse et de la même activité..... Des êtres de génie ont su acquérir de colossales fortunes..... Les fils de nobles doivent reconquérir leurs droits de noblesse..... Le plaisir est répandu dans toutes les classes : théâtres, concerts, bals, soirées littéraires, artistiques, musicales, on s'adonne aux divertissements les plus variés. Mais l'art les divinise tous..... Les voyages aériens sont en grand honneur, etc., etc.

Le Clément de St-Marcq : **Resumo de la Kurso pri Teologio**, Tradukis A. Stas.— (Anvers, Esperanta Psikistaro, rue Appelemans, 26. — 0 fr. 20).

On sait que le Spiritisme compte parmi ses adeptes un groupe de personnes qui se servent de l'Espéranto pour étendre leur propagande. Cette plaquette contient justement l'abrégé de quelques leçons faites par le Président de la Fédération Spirite Belge.

Mme J. Roy : **La Puissance Magique,** mise à la portée de tous. — (Bibliothèque Chacornac, Paris, quai St-Michel, 11 — 5 fr).

Sous une forme quelque peu monotone, mais avec un langage toujours clair, l'auteur a condensé dans cet ouvrage les principales données sur l'hypnose, la suggestion, etc., en y comprenant toutefois un grand nombre de questions et d'affirmations qui sont loin d'être scientifiques et même simplement sérieuses. Le volume contient plusieurs gravures.

Maurice Haffner : **Comment on fait quelques expériences magnétiques et hypnotiques à l'état de veille.** — (A la Librairie Mesmérienne, 7, rue des Alouettes, Paris. — 2 fr.)

La contradiction flagrante qui se trouve dans le titre de cet opuscule (expériences hypnotiques à l'état de veille !) devient plus évidente à la lecture du texte ; on voit qu'il s'agit de quelques banales mais curieuses expériences empiriques sur des sujets se trouvant dans un état hypnoïdique.

Professeur Donato : **Cours pratique d'Hypnotisme et de Magnétisme.** Avec Lettre-Préface du Dr Encausse (Papus). — (Paris, J. Tallandier, éd., 75, rue Dareau.— 2 fr. 50.)

L'auteur de cet ouvrage a pris le même pseudonyme que le célèbre belge, décédé depuis quelques années, et aux spectacles duquel sont dues en si grande partie, la vulgarisation et la victoire finale de l'hypnotisme ; il paraît d'ailleurs en avoir les idées et la tournure d'esprit ;

son livre est bien d'un caractère *pratique*, comme il est dit dans le titre même, et enseigne spécialement à accomplir ces merveilles hypnotiques si intéressantes et amusantes, qu'on a vu exécuter en diverses salles par Pickmann, le Dr Moutin, etc., etc. M. Donato a cependant aussi sa théorie, qui mérite d'être signalée : c'est la quasi-identité du Magnétisme et de l'Hypnotisme. A son avis, « le sommeil artificiel est produit par deux agents qui se fondent en un seul : le *fluide*, onde mystérieuse produite par la force de volonté du magnétiseur, et la *suggestion*, effort télépathique de l'hypnotiseur, emprise morale qui produit également une sorte de fluide que le « dominateur » répand sur le « dominé ».

Or il suffit de se rappeler que le sommeil artificiel peut être obtenu simplement en fixant un point lumineux, par exemple, pour comprendre qu'il n'est pas nécessairement obtenu par un fluide se fondant avec la suggestion télépathique de l'hypnotiseur. Il peut y avoir auto-suggestion, et c'est tout. Cela ne signifie point que le magnétisme n'existe pas ; mais cela signifie qu'il faut éviter les théories fausses, qui compromettent la vérité, et dont la portée, même pratique, peut être très grande.

Nous avons dit que l'ouvrage de M. Donato, dans son ensemble, se tient sur le terrain pratique. Ecrit d'une façon fort claire, sans longueurs inutiles, il est excellent à ce point de vue.

ECHOS ET NOUVELLES

Le jubilé scientifique du professeur Ch. Richet

Le monde scientifique a célébré aujourd'hui le vingt-cinquième anniversaire de la nomination de M. Charles Richet à la chaire de physiologie de la faculté de médecine de Paris.

Le professeur Charles Richet, qui est âgé de soixante-quatre ans, a donc été nommé à la chaire de physiologie à l'âge de trente-neuf ans. En 1878, il s'était déjà conquis un nom dans la science par sa thèse de docteur ès sciences qui fit époque. Il étudiait un malade chez qui, grâce à une fistule stomacale, il avait pu suivre de près toutes les phases de la digestion.

En même temps, il devenait directeur de la *Revue scientifique*, et bientôt membre de l'Académie de médecine. Au cours de ces années, il abordait un grand nombre de problèmes : chaleur animale, réflexes psychiques, mouvements inconscients, physiologie du muscle. Il étudiait également, avec Hanriot, les échanges respiratoires chez l'homme, et avec Langlois, l'élimination des chlorures. L'année qui suivit sa nomination de professeur, soit en 1888, il publiait avec Héricourt un travail dans lequel, en une phrase qui vaut la peine d'être reproduite, il posait de la manière la plus précise et la plus claire les bases de la sérothérapie qui, depuis lors, a donné les résultats qu'on sait dans le traitement de la diphtérie. « Le sang des animaux réfractaires à une infection, soit par immunité normale, soit par immunité vaccinale, peut, disait-il, lorsqu'il est transfusé à un animal sensible à l'infection, lui conférer une immunité plus ou moins complète. »

Enfin en 1902, il publiait son premier mémoire sur une des découvertes les plus considérables de ces dernières années. Il établissait dans ce travail et dans ceux qui le suivirent bientôt, qu'un animal auquel une dose de sérum du sang d'un animal d'une autre espèce a été injectée devient par ce fait plus sensible à ce sérum, si bien qu'une dose qui aurait été sans sanction sur un animal neuf est alors mortelle pour lui. Le professeur Richet donna à ce phénomène le nom d'anaphylaxie, ce qui signifie le contraire de protection. Cette découverte a ouvert une voie qui paraît devoir être extrêmement féconde dans tous les domaines de la médecine. Elle a d'ailleurs été l'objet, en une dizaine d'années, de plus de mille travaux et mémoires divers.

La cérémonie d'aujourd'hui a eu lieu dans la salle du conseil de la faculté de médecine. Elle était présidée par M. Chauveau, membre de l'Institut, aux côtés duquel se trouvaient MM. Landouzy, doyen de la faculté de médecine ; Dastre professeur à la Sorbonne ; Guyon, professeur honoraire à la faculté de médecine ; Gley, professeur au Collège de France ; Langlois, directeur de la *Revue générale des sciences* ; Jean Camus, Heger, professeur à l'université de Bruxelles.

Au cours de cette fête il a été remis au professeur Charles Richet un volume auquel, en manière d'hommage, une soixantaine des plus grands savants du monde entier ont collaboré en y publiant un travail personnel et inédit. C'est là, en effet, une coutume qui commence à se répandre, dans le monde scientifique, que d'élever à la gloire d'un savant mieux peut-être que

quelque monument de bronze ou de marbre, un bouquet vivant de travaux scientifiques signés par des noms illustres. C'est en tout cas ce qui vient d'être fait pour M. Charles Richet par des personnalités comme Pawlof, de Russie, Kossel et Verworn, d'Allemagne, Sherington, Luciani Ocaux, Chauveau, Bouchard, Landouzy et tant d'autres.

Après la remise de ce souvenir, faite par le professeur Chauveau, M. Landouzy, en un discours très applaudi, a exposé les travaux scientifiques du professeur Charles Richet. Il l'a surtout montré orientant la médecine vers la physiologie. Le professeur Dastre, a pris ensuite la parole en qualité de président de la Société de biologie à laquelle Charles Richet a donné la primeur de toutes ses découvertes. Puis M. Heger, de Bruxelles, a parlé des qualités morales du jubilaire qui a su rendre la physiologie populaire. Le professeur Stirling apporta le salut des universités anglaises, et M. Athanasiu celui de la Roumanie.

MM. Gley, Langlois et Jean Camus prirent également la parole en qualité de collaborateurs ou d'élèves de Charles Richet.

Le professeur Richet dit alors en des termes élevés toute sa gratitude à ses collègues et à ses élèves pour la manifestation dont il était l'objet. Il leur dit que ce qui l'a constamment guidé dans ses travaux, c'est l'amour de la science pour la science.

Le Temps, 22 décembre 1912.

L'argot des liseurs de pensées

M. Alfred Niceforo, le psychologue et sociologue bien connu, professeur dans une Université de la Suisse romande, a publié dans la *Revue des Idées* (15 octobre 1911) une étude sur l'argot, dont nous croyons utile de détacher le passage suivant, concernant les « lecteurs de pensées ».

En public, en plein air généralement, une femme, la « voyante », est assise, les yeux bandés. Un charlatan, debout près d'elle, choisit un spectateur et l'interpelle : « Cette femme va lire votre pensée. Dites-moi à voix basse l'endroit où vous êtes né, votre nom, prénom, les prénoms de votre père et de votre mère, le numéro du régiment où vous avez servi, etc. Sans que je souffle mot, la voyante va répéter à haute voix toutes ces données ou bien elle nommera et décrira minutieusement tel objet que vous m'offrirez. » Après quelques passes « magnétiques », la femme aux yeux bandés tombe en sommeil et entre en « voyance» Aux questions posées, elle répond avec grande exactitude sans jamais se tromper, et le public est là, bouche bée, convaincu de la possiblité de lire la pensée.

En réalité, le charlatan et la voyante ne font que se servir d'un dictionnaire conventionnel ; quand le premier adresse une question, il a toujours soin de commencer la phrase par un mot d'apparence banale, qui est le mot d'argot suggérant la réponse.

Chaque mot de la clé a une grande quantité de significations. Quand le charlatan commence par *Indiquez*, ce mot peut signifier : le nombre 1, la lettre *a*, les mots rouge, lundi, Italie, Piémont, argent, rond, pouce, jambe. *Regardez bien* signifie 2, *b*, blanc, mardi, France, Lombardie, bois, carré, index, pied, canif. Si la question est ainsi posée : « *Regardez bien* de quelle couleur est la doublure du chapeau de Monsieur », la réponse est : « *Blanche* ». Autre exemple « *Regardez bien* quel est l'objet que Monsieur a dans sa main et *indiquez* dans quelle région d'Italie Monsieur l'a acheté ». Réponse : « Un *canif*, acheté en *Piémont*. » Un numéro pair glissé dans la question signifiera *à droite* et un numéro impair voudra dire *à gauche*. En mettant successivement dans la question plusieurs des mots de la clé, le charlatan suggère à la voyante un nombre quelconque, chiffre par chiffre, ou un mot quelconque, lettre par lettre.

La clé est elle-même à combinaisons multiples : le redoublement d'une consonne, une accentuation spéciale des syllabes suffit à indiquer un changement immédiat de clé ou une nouvelle série d'idées.

Nous rappelons, à ce sujet, l'étude que nous avons ébauchée dans une séance de la S. U. E. P. avec deux « lecteurs de pensées », et que nous avons publié dans le fascicule de juillet 1908, p. 237, de cette revue même.

La lévitation de quelques livres dans un Tribunal

Le *Light* parlait dernièrement d'un bruit qui courait dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance, selon lequel une lévitation de quelques livres se serait produite en pleine séance d'un tribunal. Dans un numéro suivant, le *Light* reproduisait des journaux du Cap : *The Eastern Province Herald* et *The Rand Daily Mail*, un récit plus détaillé de cette singulière aventure. Voici en somme de quoi il s'agit.

Un fait mystérieux dérangea le décorum légal du Tribunal Civil durant la séance du 29 octobre dernier. M. de Wet était assis au fauteuil présidentiel ; le greffier, M. Buckley, qui se tenait à sa droite et un peu devant lui, lisait le rôle des causes. M. D. M. Brown, représentant le Ministère Public, membre de l'Assemblée législative, était assis à la table, en forme de demi-cercle, à laquelle se tiennent les parties en cause. Devant lui, et à peu de distance de M. Buckley, se trouvaient, sur l'extrémité du banc, deux dossiers contenant les documents du procès ; ils étaient

posés l'un sur l'autre, et pesaient plusieurs livres chacun Tout à coup, MM. Buckley et Brown virent les deux dossiers se soulever à une hauteur de la table, puis redescendre. On ne sait pas exactement lequel des deux vit le premier se produire le phénomène ; peut-être l'aperçurent-ils en même temps. La lévitation se répéta trois fois dans l'espace de deux à cinq minutes. Le récit des deux témoins ne diffère que sur un seul point : la hauteur à laquelle se seraient soulevés les deux dossiers, mais cela s'explique peut-être par le fait que l'un d'eux étant assis et l'autre debout, ils observèrent le fait à des angles différents. En tout cas, les deux témoins sont absolument affirmatifs sur ce point que les dossiers restèrent, par trois fois, durant quelques secondes à une hauteur de plusieurs pouces du plat de la table.

Quand le phénomène se produisit, M. Buckley manifesta l'avis qua cela pouvait peut-être lui annoncer la mort de quelqu'un des siens — ce qui ne semble pas s'être réalisé. M. Brown, par contre, mentionna immédiatement le nom de M. R. H. H. Stockdale, dont on devait célébrer en ce jour même les obsèques. M. Stockdale était le principal clerc du bureau de M. Brown ; c'est lui qui s'était particulièrement occupé des dossiers de la cause qu'on discutait en ce moment au tribunal, et était mort subitement deux jours auparavant.

Petites Informations

⁂ M. Maximilien de Meck a commencé un cours de **douze conférences sur l'Occultisme,** dans les salons de la Galerie Royale, 13, rue Royale, à Paris. Un public élégant suit ces intéressantes conférences publiques.

⁂ M. **A. Laurent de Faget,** directeur du *Progrès Spirite,* vient de mourir aux Lilas, près de Paris, à l'âge de soixante-six ans. C'était un des plus distingués disciples d'Allan Kardec, et il fut sur le point de prendre la direction de la *Revue Spirite,* à la mort du Maître. Son talent était plutôt de forme littéraire.

⁂ Nous venons de recevoir le premier numéro du **Bulletin de la Société d'Études Pschiques de Nice**. Ce n'est point, à proprement parler, une Revue *psychique,* mais il représente fort bien les idées différentes des membres de la Société, par une suite d'articles de tendances spirite, occultiste, théosophique, magique, etc., dont quelques-uns présentent de l'intérêt.

⁂ **Le médium Carancini** vient de donner une série de séances à la Société d'Etudes Psychiques de Nice, avec un résultat satisfaisant.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, un certificat qui lui a été remis par la Société.

⁂ La Maison Ernest Flammarion vient de faire exécuter **un buste de M. Camille Flammarion,** dont les reproductions en plâtre sont mises en vente au prix de 10 fr. On peut se les procurer aussi en s'adressant à l'Administration des *Annales des Sciences Psychiques.*

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

A l'Institut Général Psychologique

A l'Institut Général Psychologique, M. L. Favre présenta, dans la réunion de la Section de recherches psychiques et physiologiques qui eut lieu le 25 novembre, une nouvelle série de dispositifs pour l'étude des phénomènes médiumniques d'ordre physique.

Après lui, M. B. de Rollière, parla de la baguette des sorciers, en classant les faits et les méthodes anciennes et modernes. Le conférencier est un croyant dans la rabdomancie. Sa longue communication foisonne de données intéressantes. On peut seulement lui reprocher que, tandis qu'il fait assez de cas d'expériences d'une importance très douteuse, il sembl : ignorer complètement l'œuvre du savant moderne qui s'est le mieux spécialisé dans cet ordre de recherches : le prof. Sir William Barrett, de l'Université de Dublin.

Un délégué du Ministère de l'Agriculture était présent et dit quelques mots, durant la discussion qui suivit la conférence. C'est ainsi qu'on apprit que le Ministère, suivant les traces du gou-

vernement allemand, s'occupe à son tour de la question des sorciers, et a nommé dans ce but une Commission, dont les membres sont presque tous portés à croire qu'il y a réellement quelque chose dans la mystérieuse faculté qu'on attribue aux sourciers.

M. le professeur BORDAS, secrétaire général de l'I. G. P., qui présidait, assura le représentant du gouvernement de l'appui que s'efforcerait de lui prêter l'Institut, pour mener à bonne fin ces recherches.

Le 23 décembre, eut lieu l'Assemblée générale annuelle de l'Institut G. Psychologique, sous la présidence de M. le professeur d'Arsonval. M. S. Youriévitch, fondateur de l'Institut, vice-président, M. le prof. Bordas, secrétaire général, et la plupart des autres membres du Bureau étaient également présents.

Pour ce qui se rapporte à la Section de recherches psychiques et physiologiques, il est à remarquer que, comme à peu près tous les ans en pareille occasion, plusieurs voix s'élevèrent pour obtenir qu'elle montre, si possible, une plus grande activité. M. d'ARSONVAL, président de cette Section, répondit en parlant du laboratoire que l'Institut est sur le point de faire construire, et qui sera surtout destiné à cet ordre d'expériences ; il il assura en outre qu'il avait entamé quelques négociations pour réaliser les légitimes désirs des membres de la Section.

Enfin, quelqu'un ayant parlé de l'école des chevaux d'Elberfeld, une petite discussion s'engagea à ce sujet, montrant bien l'intérêt que les membres de l'I. S. P. attachent à cette question.

Société de Psychologie et de Philosophie de Dijon

Une Société de Psychologie et de Philosophie vient d'être fondée à Dijon, par l'initiative de M. A. Rey, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres, Directeur du Laboratoire de Psychologie expérimentale créé l'année dernière près de cette Faculté. La conférence inaugurale a été faite le 6 décembre par M. Boirac, recteur de l'Université, dans le grand amphithéâtre de la Faculté des Lettres : l'affluence du public a été si considérable que plus de deux cents personnes n'ont pu trouver place dans la salle. Le sujet de la conférence était *Le Merveilleux psychologique*.

Après avoir montré toute l'étendue du programme que la nouvelle Société se propose d'embrasser, et qui va de la psychologie générale et normale à la philosophie des sciences et à la métaphysique, en passant par toutes les branches de la psychologie, pathologiques, criminelles, sociales, animales, etc., etc., le conférencier s'est plus spécialement appliqué à faire ressortir l'intérêt de cet ensemble de questions qu'il a lui-même désigné sous le nom de « psychologie inconnue ». Une grande partie de cet intérêt vient de l'attrait naturel que le merveilleux exerce sur l'imagination humaine. Il y a en effet dans notre âme des facultés mystérieuses auxquelles répondent dans notre corps des forces encore non définies, inexpliquées, et de là résultent des phénomènes étranges, surprenants, d'apparence souvent miraculeuse ou surnaturelle. C'est ce que M. Boirac a essayé d'établir en passant en revue les principaux faits étudiés par la psychologie inconnue, tels que l'hypnotisme et la suggestion, le dédoublement de la personnalité, le magnétisme animal, la télépathie, l'extériorisation de la sensibilité, la clairvoyance, le spiritisme. Il a indiqué l'esprit exclusivement scientifique dans lequel il faut, selon lui, envisager ces faits et expliqué la méthode essentiellement expérimentale qu'il juge seule capable d'en résoudre les énigmes. Il a exprimé l'espoir que la nouvelle Société ferait œuvre utile en contribuant pour sa part à conquérir à la science ce nouveau domaine encore si obscur et si incertain.

Le Comité pour l'étude de la Photographie Transcendantale

Le Comité pour l'Étude de la Photographie Transcendantale, fondé par M. Emmanuel Vauchez, s'est réuni le 19 décembre. Étaient présents : le Dr Foveau de Courmelles, Président ; MM. E. Vauchez, secrétaire général ; Commandant Darget, trésorier ; Mlle Dupin, secrétaire-adjointe ; MM. G. Delanne, C. de Vesme.

Les comptes présentés par le Trésorier furent d'abord approuvés.

L'ordre du jour portait ensuite : « Prix à décerner, s'il y a lieu ».

M. le Commandant Darget demanda l'attribution d'une récompense à un jeune homme de dix-huit ans, M. Raphaël Barquissau, avec lequel il venait de réussir des photographies offrant certaines particularités, qu'il présenta. Plusieurs membres du Comité, dont M. Delanne, se montraient peu disposés à récompenser ces photographies avant qu'on les soumît à une étude mûrie.

M le Dr Foveau de Courmelles dit avoir reçu, pour une récompense éventuelle, un nouvel ouvrage de M. Fernand Girod. Toutefois, comme il ne l'avait pas encore lu, et que trois autres membres du Comité sur cinq se trouvaient dans le même cas, il fut entendu que les récompenses

que décernerait le Comité, ce jour-là, ne seraient pas des prix, mais de simples *encouragements*, qui n'impliquaient aucune approbation technique de la part des membres du Comité, lesquels gardaient ainsi pleine liberté de critique. En ces conditions, l'attribution d'une somme de 200 fr. fut votée à l'unanimité en faveur du jeune M. Barquissau, et celle d'une somme de 300 fr. en faveur de M. F. Girod.

M. de Vesme ayant rappelé au Comité les derniers travaux du Dr J. Ochorowicz sur la photographie transcendentale, l'attribution d'une autre somme de 500 francs fut votée, toujours à l'unanimité, en faveur du savant polonais.

Société Universelle d'Études Psychiques

Section de Paris

Conférence de M. P. Le Cour sur les nébuleuses célestes et les nébuleuses médiumniques

M. Paul Le Cour a fait au siège de la S. U. E. P., le dimanche 22 décembre, une conférence à laquelle un public nombreux a assisté.

Après avoir fait observer que nous étions au jour anniversaire (3e centenaire) de la découverte de la première nébuleuse céleste, le conférencier parla du rôle indispensable de l'hypothèse pour le progrès scientifique ou philosophique ; puis, passant en revue à l'aide de nombeuses projections lumineuses, les nébuleuses astronomiques et les nébuleuses médiumniques, il fit ressortir leurs analogies tant dans leur mode de formation, d'évolution, que dans leur aboutissement (constitution de corps solides par condensation progressive).

Ayant, d'autre part, exposé l'explication actuelle les ectoplasmes par l'action de la volonté et par l'extériorisation de matière empruntée au médium, il en déduisit l'hypothèse de l'existence d'un Etre infiniment puissant, produisant par idéation l'univers de sa propre substance exactement comme le médium produit l'ectoplasme.

Enfin, après s'être excusé d'aborder des explications qui, d'après M. Boirac, n'ont rien à voir avec les sciences psychiques, il fait remarquer comment l'interprétation à laquelle il était parvenu s'accordait admirablement avec la vieille philosophie hindoue et aussi avec les idées exprimées par tous les panthéistes, les stoïciens, par Spinoza, par Gœthe, et par les monistes.

L'auditoire montra par ses applaudissements combien cette conférence l'avait intéressé.

M. G. de Fontenay, qui présidait, remercia M. le Cour pour l'intéressante hypothèse qu'il avait bien voulu exposer, en la livrant ainsi à l'examen des savants et des philosophes. Il adressa ensuite une salutation au nom de tous les sociétaires, à M. Emile Boirac, membre honoraire de la S. U. E. P., qui se trouvait sur l'estrade (*Applaudissements*).

M. E. Boirac remercia d'abord pour l'accueil qui lui était fait au sein de la S. U. E. P. Quelques phrases prononcées par M. Le Cour lui offrirent ensuite l'opportunité de mieux expliquer ses idées sur un sujet auquel il avait touché déjà dans sa conférence à la Société des Hautes Etudes Sociales, de Paris, résumée dans le dernier numéro des *Annales*, à savoir que le chercheur ne peut pas mêler des interprétations philosophiques à ses expérimentations, sans sortir du terrain scientifique ; mais qu'une fois achevé son travail expérimental et scientifique proprement dit, il est libre de se servir des données qu'il croit ainsi avoir acquises, pour faire dans le domaine de la philosophie d'utiles randonnées.

M. Boirac saisit enfin l'occasion pour dire deux mots de la Société de Psychologie qu'il vient de fonder à Dijon, pour l'étude des phénomènes psychiques, et au sujet de laquelle nous publions une notice dans une autre partie de ce fascicule. Il termina en manifestant l'espoir que la nouvelle Société Dijonnaise puisse établir des liens très intimes avec son aînée la Société Universelle d'Etudes Psychiques.

Un accueil chaleureux fut fait par les assistants aux paroles du distingué Recteur de l'Académie de Dijon.

Conférence de M. de Vesme sur les chevaux pensants d'Elberfeld

M. C. de Vesme, Secrétaire Général de la S. U. E. P., fit le 22 décembre, dans la salle de la Société, la conférence sur les chevaux pensants d'Elberfeld qu'on peut lire dans ce même fascicule des *Annales*. Le public était très nombreux.

M. G. de Fontenay, Président, remercia par quelques mots aimables le conférencier, en insistant sur le grand intérêt que présente la question traitée par M. de Vesme et en faisant à ce sujet quelques remarques qui furent suivies d'une petite discussion à laquelle prirent par plusieurs sociétaires.

M. de Vesme annonça avoir reçu de M. Karl Krall toute une série de diapositifs concernant son école de chevaux, accompagnée d'assez longues notes explicatives, présentant le plus vif intérêt à plusieurs points de vue. Il annonça qu'il ferait connaître ces photographies, par des projections lumineuses, dans une prochaine conférence qui aura lieu vers la moitié de janvier. Quelques-unes parmi les photographies en question seront même publiées dans le prochain numéro des *Annales des Sciences Psychiques*.

Section de Rouen

Une Conférence du Dr P. Joire

La Section Rouennaise de la Société Universelles d'Etudes Psychiques a été inaugurée officiellement le samedi 30 novembre.

Le Président Fondateur de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, le docteur Paul Joire, professeur à l'Institut Psycho-Physiologique de Paris, s'était rendu à Rouen pour cette circonstance. A 9 heures du soir une conférence faite par le Dr Joire réunissait, dans le grand amphithéâtre de l'Ecole des Sciences, toute l'élite intellectuelle de la population Rouennaise.

Devant une salle comble l'auteur montrait comment le monde scientifique, après avoir étudié les phénomènes hypnotiques, si longtemps contestés, prenait ces mêmes phénomènes pour point de départ, pour arriver aux faits de transmission de pensées, de télépathie, de lucidité, à l'extériorisation de la sensibilité et de la force, et enfin aux mouvements d'objets sans contact et pouvait parcourir ainsi tout ce cycle des phénomènes psychiques.

Ces phénomènes, encore contestés actuellement par une partie de la science officielle, s'imposeront donc à l'étude, et il appartient aux chercheurs et aux savants dignes du nom, de s'efforcer de les observer, de les expérimenter, de les analyser pour les faire sortir du mystère qui les tient encore trop dans l'ombre.

Cette conférence, accompagnée d'expériences et de projections, intéressa vivement l'auditoire.

Le lendemain un banquet réunissait, sous la présidence du Dr Joire, les membres du comité d'organisation de la Section Rouennaise :

M. le Dr Vantonout ; M. Léonard ; M. Leblond ; M. Dangel ; M. Bréviaire ; M. Delmotte ; M. Desmares, etc.

Dans la réunion qui suivit, le plan des travaux et des études à proposer tout d'abord à la Section fut élaboré. Grâce à des sujets sur le concours desquels elle peut compter, elle mettra à l'étude : la transmission de pensée, la vision dans le cristal, la lucidité, etc...

Par l'activité des membres du Comité d'organisation, on peut prévoir que la Section de Rouen de la S. U. E. P. aura une vitalité des plus grandes et nous fournira des travaux du plus haut intérêt.

Membres Souscripteurs pour 1912

	Liste précédente	480	fr.
62.	Dr B.-H. de Madeiros (Brésil)	8	»
	Total	488	fr.

Membres Souscripteurs pour 1913

1.	M. Jaillard (Saint-Mandé)	8	fr.
2.	Mme Coudreau (Paris)	8	»
3.	Mme Lecercle-Aubrun (Paris)	8	»
4.	M. Victor Gruet (Marseille)	8	»
5.	M. H. Orion (Paris)	8	»
6.	M. H. Thureau (Paris)	8	»
7.	Mme Hartmann-Marti (Paris)	8	»
8.	M. Mendez-Mena (Mexique)	8	»
9.	Dr B. H. de Madeiros (Brésil)	8	»
10.	M. Guillou (Paris)	8	»
11.	Mme Guillou (Paris)	8	»
12.	Mme Hudry-Menos (Suisse)	8	»
	Total	96	fr.



TABLES DES MATIERES
de l'Année 1912

TABLE DES SOMMAIRES

JUIN

JUILLET

AOUT

SEPTEMBRE

OCTOBRE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

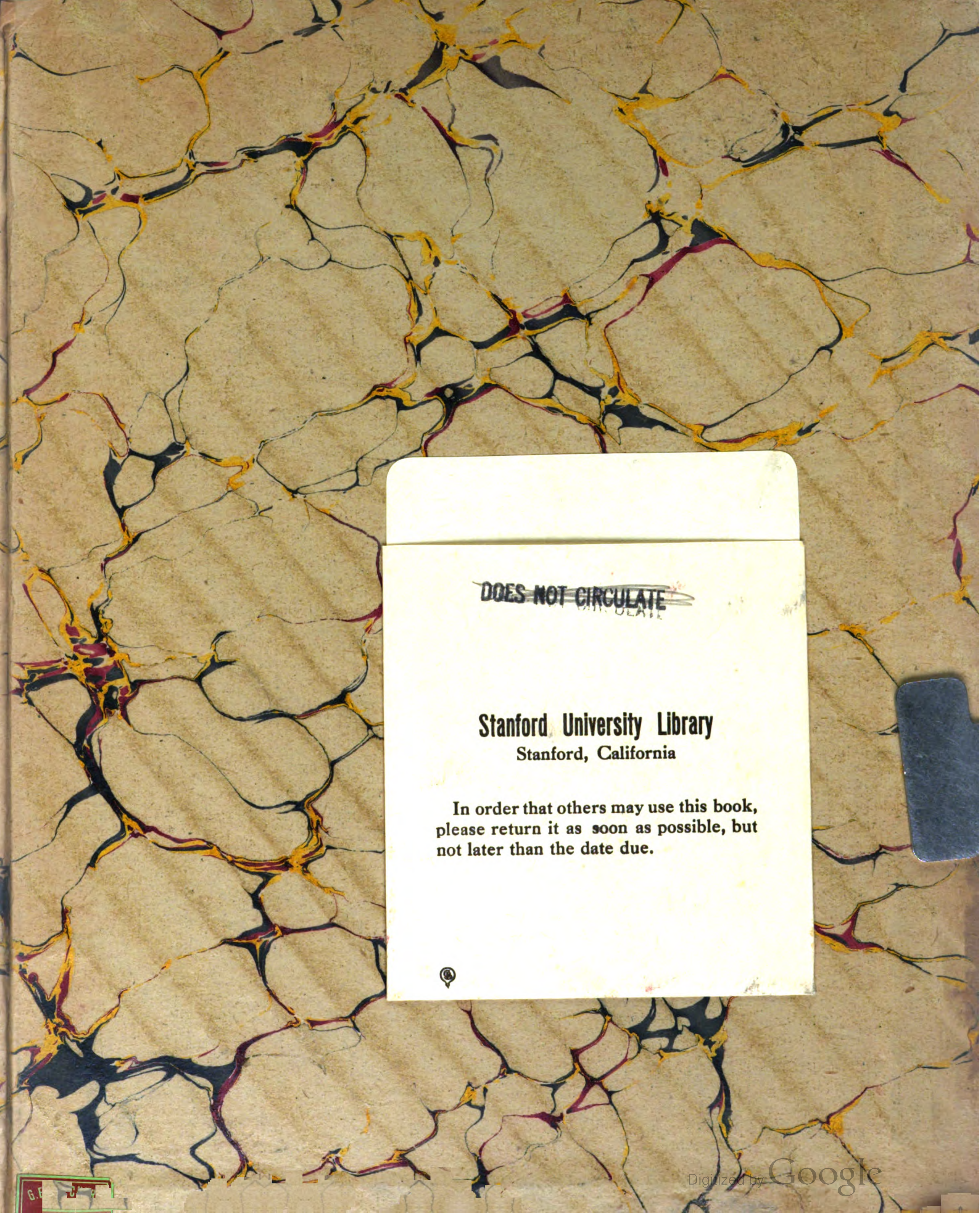
Table analytique des Matières

TABLE DES GRAVURES

Le Gérant : JOSEPH MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, PARIS.





DOES NOT CIRCULATE
Stanford University Library
Stanford, California
In order that others may use this book, please return it as soon as possible, but not later than the date due.

